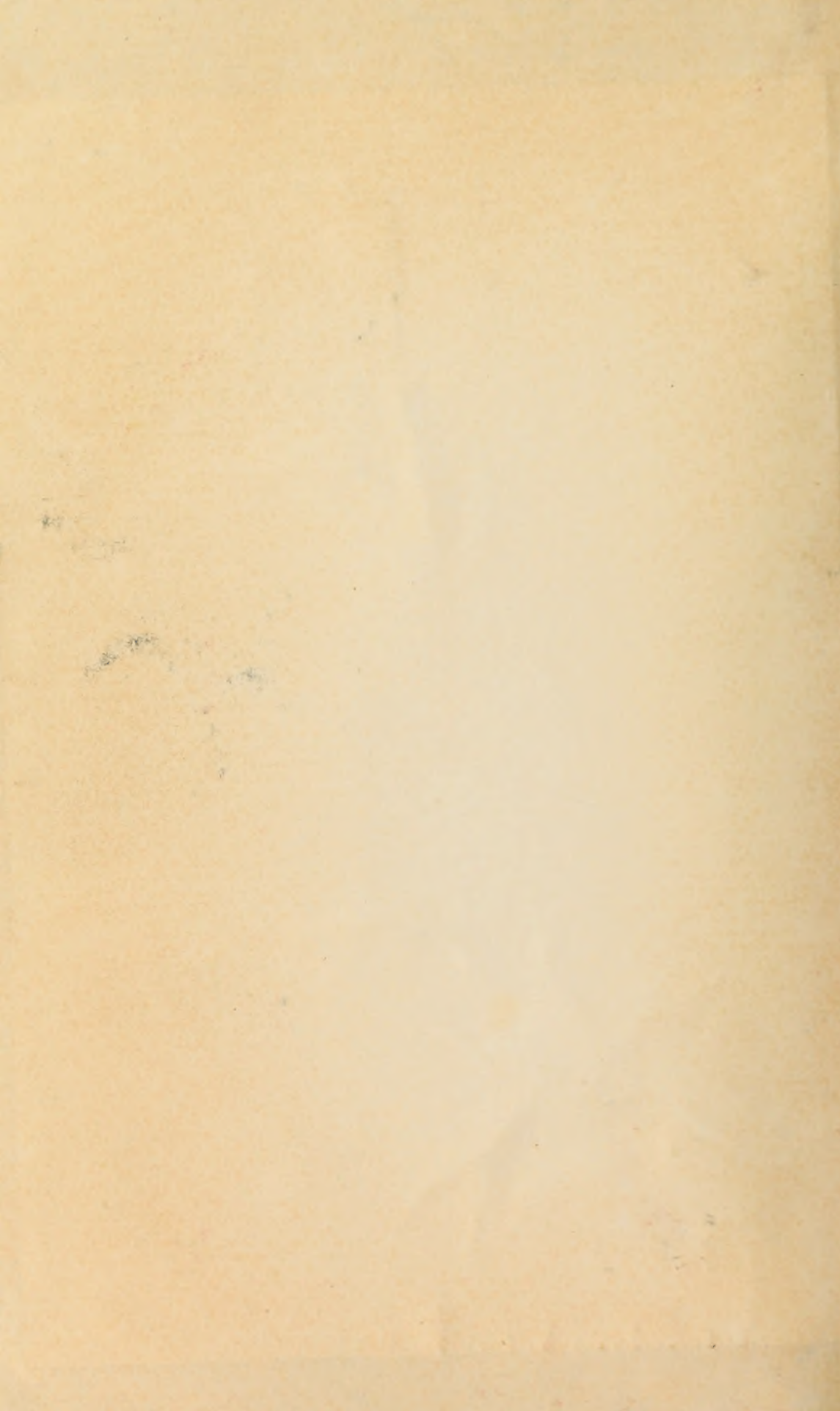






P.
1 E
10

COLLECTION
INTÉGRALE ET UNIVERSELLE
DES
ORATEURS SACRÉS.

DEUXIÈME SÉRIE,

RENFERMANT :

1° LES OEUVRES ORATOIRES DES PRÉDICATEURS QUI ONT LE PLUS ILLUSTRÉ LA CHAIRE FRANÇAISE DEPUIS 1789 ET AU DESSUS * JUSQU'A NOS JOURS,

SAVOIR :

MONMOREL, DE MONTIS, J. LAMBERT, DE LIGNY, BERGIER, DESSAURET, LENFANT, DE BEAUVAIS, CORMEAUX, DE BEAUREGARD, DE BOISGELIN, DE NOÉ, COSSART, GUÉNARD, GÉRARD, LEGRIS DUVAL, L'ABBÉ RICHARD, DE LA LUZERNE, ANOT, VILLEDIEU, DE ROULOGNE, DE BILLY, RIBIER, DE MONTEBLANC, MAUREL, BERTIN, FEUTRIER, SALAMON, PERRET DE FONTENAILLES, BORDERIES, CAFFORT, FOURNIER, LONGIN, BOUDOT, DOUCET, FRAYSSINOUS, ROBINOT, BOYER, LABOUDERIE, ROY, GUILLON, BONNEVIE, OLIVIER, ETC., ETC. ;

2° LES PLUS REMARQUABLES MANDEMENTS, OU DISCOURS

DE LEURS ÉMINENCES LES CARDINAUX DE BONALD, ARCH. DE LYON ; DU PONT, ARCH. DE BOURGES ; DONNET, ARCH. DE BORDEAUX ; VILLECOURT, ANCIEN ÉVÊQUE DE LA ROCHELLE ; DE NOSSEIGNEURS DEBELAY, ARCH. D'AVIGNON ; CHARVAZ, ARCH. DE GÈNES ; BILLIET, ARCH. DE CHAMBÉRY ; DE PRILLY, ÉV. DE CHALONS ; DE MARGUÉRYE, ÉV. D'AUTUN ; DE MAZENOD, ÉV. DE MARSEILLE ; LACROIX, ÉV. DE BAYONNE ; RIVET, ÉV. DE DIJON ; MENJAUD, ÉV. DE NANCY ; ROESS, ÉV. DE STRASBOURG ; GUIBERT, ÉV. DE VIVIERS ; GIGNOUX, ÉV. DE BEAUVAIS ; ANGERAULT, ÉV. D'ANGERS ; DUFETRE, ÉV. DE NEVERS ; GROS, ÉV. DE VERSAILLES ; BUISSAS, ÉV. DE LIMOGES ; DEPÉRY, ÉV. DE GAP ; LAURENCE, ÉV. DE TARBES ; VICART, ÉV. DE LAVAL ; DE MORLHON, ÉV. DU PUY ; DE GARSIGNIES, ÉV. DE SOISSONS ; DE BONNECHOSE, ÉV. D'ÉVREUX ; FOULQUIER, ÉV. DE MENDE ; PIE, ÉV. DE POITIERS ; MABILLE, ÉV. DE ST-CLAUDE ; DUPANLOUP, ÉV. D'ORLÉANS ; DE DREUX-BRÉZÉ, ÉV. DE MOULINS ; LYONNET, ÉV. DE ST-FLOUR ; REGNAULT, ÉV. DE CHARTRES ; DANIEL, ÉV. DE COUTANCES ; DE LA BOUILLERIE, ÉV. DE CARCASSONNE ; PLANTIER, ÉV. DE NÎMES ; DELALLE, ÉV. DE RODEZ ; JOURDAIN, ÉV. D'AOSTE ; VIBERT, ÉV. DE MAURIENNE ; DELEBECQUE, ÉV. DE GAND ; MALOU, ÉV. DE BRUGES ; DE MONTPELLIER, ÉV. DE LIÈGE ; BOURGET, ÉV. DE MONTRÉAL, ETC., ETC. ;

3° LES SERMONS

DE MGR ROSSI, PRÉLAT DE LA MAISON DU SAINT-PÈRE ; MM. ROBITAILLE, VIC. GÉN. D'ARRAS ; BRUNET, VIC. GÉN. DE LIMOGES ; LECOURTIER, CHANOINE ARCHIPRÊTRE DE NOTRE-DAME A PARIS ; FAUDET, CURÉ DE ST-ROCH, IBID. ; GAUDREAU, CURÉ DE ST-EUSTACHE, IBID. ; PETIT, CURÉ A LA ROCHELLE ; DECHAMPS, SUPÉRIEUR DES PP. RÉDEMPTORISTES DE BRUXELLES ; COQUEREAU, CHANOINE DE ST-DENIS ; GRIVEL, ID. ; LIABEUF, CHAPELAIN DE L'EMPEREUR ; DASSANCE, CHANOINE DE BAYONNE ; LALANNE, DIRECTEUR DU COLLÈGE STANISLAS ; MAUPIED, SUPÉRIEUR DE L'INSTITUTION DE GOURIN ; CARBOY, PÈRE DE LA MISÉRICORDE ; VIDAL, DU CLERGÉ DE PARIS ; BARTHÉLEMY, ID. ; NOEL, ID. ; CASSAN DE FLOYRAC, ID. ; CORBLET, DU CLERGÉ D'AMIENS ; CABANÈS, ID. DE TOULOUSE ; BARTHE, ID. DE RODEZ, ETC. ;

4° UN COURS DE PRONES

TIRÉS DES MEILLEURS PRONISTES ANCIENS ET MODERNES,

5° UNE SÉRIE D'OUVRAGES SUR LES RÈGLES DE LA BONNE PRÉDICATION ;

(Ces pronistes et ces maîtres de l'art seront nominativement énoncés sur les titres subséquents de cette collection)

PUBLIÉE

PAR M. L'ABBÉ MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,

OU DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE RELIGIEUSE.

33 VOL. IN-4°. PRIX : 5 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA SÉRIE ENTIÈRE ; 6 FR. POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL ORATEUR EN PARTICULIER.

TOME SOIXANTE-SEIZIÈME DE LA PUBLICATION ENTIÈRE ET TOME NEUVIÈME DE LA SECONDE SÉRIE,

CONTENANT LES OEUVRES ORATOIRES COMPLÈTES DE L'ABBÉ ROBINOT ET DE L'ABBÉ LABOUDERIE.

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, ÉDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, AU PETIT-MONTROUGE,
(BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.)

* Pour Monmorel, de Montis et J. Lambert, oubliés dans la première série.



SOMMAIRE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE SOIXANTE SEIZIÈME VOLUME

DE LA PUBLICATION ENTIÈRE,

ET TOME NEUVIÈME DE LA SECONDE SÉRIE.

L'ABBÉ ROBINOT.

Notice sur l'abbé Robinot.	col. 9
Œuvres oratoires complètes.	11
Discours dogmatiques et moraux.	<i>Ibid.</i>
Allocutions.	958

L'ABBÉ LABOUDERIE.

Notice sur Labouderie.	971
Œuvres oratoires complètes.	983
Sermons.	<i>Ibid.</i>
Panégryriques.	1346
Discours.	1449

BX

1756

A2M5

1844

V. 76

NOTICE HISTORIQUE SUR L.-A. ROBINOT.

Louis-Augustin Robinot, né l'an 1756 à Décize, petite ville du Nivernais, quitta la France en 1791 pour ne point prêter un serment qui répugnait à sa conscience, et y retourna en 1798. Il devint successivement curé de Lucenay-les-Aix et de Marcigny, et lorsque le diocèse de Nevers eut été rétabli, le nouvel évêque, Mgr Millaux, le fit chanoine et le mit à la tête du collège de cette ville. Plus tard il fut nommé supérieur du petit séminaire et grand vicaire honoraire. Il mourut presque subitement le 27 avril 1841, âgé de 85 ans. On a de l'abbé Robinot : *Discours dogmatiques et moraux sur différents points de la religion*, Lyon, 1824, 4 vol. in-12; *La religion démontrée et défendue*, ouvrage traduit de l'italien, de Mgr Al. M. Taffani, Valence, 1836, 4 vol. in-8° et in-12.

Nous ne pouvons mieux faire apprécier ses *Discours* qu'en reproduisant l'*Avertissement* placé par lui-même en tête de l'édition qui en a été faite en 1824. Laissons donc parler M. Robinot lui-même.

« En publiant ces discours, je suis loin de les présenter comme des modèles à mes confrères : ils ne se recommandent ni par la singularité des titres, ni par la hardiesse ou la régularité des plans. La manière en est plutôt franche qu'ingénieuse, le style plutôt concis que châtié. Ils n'ont pas le ton solennel des sermons ; ils n'ont pas non plus la simplicité des prêches. Je serais embarrassé de dire à quel genre ils appartiennent : ils n'ont point été faits avec de l'esprit ; l'âme toute seule en a fourni le fond et la forme. Tels qu'ils sont, cependant, je crois qu'ils peuvent être utiles.

« Les vérités et les préceptes de la religion ne souffrent point d'altération par les erreurs et les vices des hommes ; mais la manière de présenter les unes, et de presser l'accomplissement des autres, peut et doit varier suivant la différence des lieux, des temps et des personnes. Saint Ambroise ne prêchait pas comme saint Cyprien, ni saint Chrysostome comme saint Léon. Chaque siècle, à peu près, voit éclore quelque mauvaise doctrine qu'il faut combattre directement ; et, dans chaque siècle, chaque mauvaise doctrine donne aux mœurs une direction particulière qu'il faut tenter de redresser. Les chrétiens d'aujourd'hui

ont bien les mêmes passions et les mêmes vices que les chrétiens pour qui parlaient Bourdaloue et Massillon, mais les auditeurs de Bourdaloue et de Massillon n'étaient pas généralement imbus de ces maximes irréligieuses et libertines que la révolution a rendues populaires. Ils ne cherchaient pas d'excuse à leurs péchés dans des systèmes impies qui, de leur temps, ne comptaient qu'un bien petit nombre d'adeptes. Chez nous, au contraire, une vie opposée à l'esprit de la religion s'était presque toujours de mauvais sentiments sur le fait de la religion. Nos paroissiens, je parle de ceux même qui ne sont pas formellement irréligieux, ont dégénéré, la défiance a remplacé la simplicité chrétienne ; sans être plus savants, il sont devenus plus raisonnables, plus présomptueux, moins confiants en leurs pasteurs, moins disposés à les croire sur parole. Il ne suffit plus de leur exposer les vérités de la foi ; il faut les leur prouver. Il ne suffit plus de les rappeler aux obligations que la foi leur impose ; il faut leur dire encore pourquoi ils doivent faire ceci, et s'abstenir de cela : en un mot, il faut faire les frais de les convaincre tellement qu'ils ne puissent pas douter que nous savons encore mieux défendre la religion que ses ennemis ne savent l'attaquer.

« Plein de cette idée, j'ai cru devoir adapter mes instructions au caractère, aux préjugés, aux mœurs que je supposais dans les personnes que j'avais à instruire. Je me suis appliqué à combattre les maximes qu'elles avaient adoptées, à leur montrer la sottise, la déraison, la mauvaise foi, l'immoralité des mécréants, pour qu'ils s'en méfiassent. Sans négliger aucune des preuves ordinaires, j'ai fait un plus fréquent usage des raisons humaines, proposant, de bonne foi, les objections qui font le plus d'impression sur le peuple, et y répondant de manière à ne pas voir de réplique. Ce plan est-il bon ? il m'a semblé tel, quoique j'aie sûrement péché dans l'exécution ; mais on voudra bien se souvenir que j'ouvre la carrière. S'il m'était échappé quelque chose qui ne fût pas exact, je le désavoue à l'avance ; et prie qu'on le rectifie, sans me l'imputer. »

ŒUVRES COMPLETES DE L.-A. ROBINOT.

DISCOURS DOGMATIQUES ET MORaux

SUR DIFFÉRENTS POINTS DE RELIGION.

DISCOURS I^{er}.

PRISE DE POSSESSION.

Depuis bientôt six mois vous gémissiez, mes frères, de la viduité de votre Eglise; vous appeliez de tous vos vœux un pasteur qui, en succédant au vénérable M. Riambourg dans l'exercice du saint ministère, pût lui succéder aussi dans votre estime, et qui, par la maturité de son âge, la gravité de ses mœurs, son expérience, une considération déjà acquise, vous disposât à cette confiance, sans laquelle le prêtre le plus pieux, le plus instruit, le mieux intentionné, n'est le plus souvent tenu, dans ses relations avec les peuples, que pour un zélateur indiscret, un censeur chagrin, un consolateur onéreux. Ai-je eu la présomption de m'offrir, de croire que j'étais propre à tempérer l'amertume de vos regrets, à vous faire oublier une perte que pleure encore la piété reconnaissante? Sachez-moi plutôt gré, mes frères, de n'avoir pas reculé devant le fardeau qu'on a voulu imposer à ma faiblesse, et de m'être arraché, pour vous, à une paroisse que j'ai administrée dix-huit ans, sans qu'elle m'ait donné aucun déplaisir. Etranger à ce département, inconnu de vous tous, depuis longtemps confiné dans une campagne, et n'ayant guère traité qu'avec de pauvres et simples villageois, comment aurais-je conçu l'espérance, « qu'en courant de moi-même, qu'en prophétisant de ma tête, » je pourrais vous être agréable, et, ce que j'ambitionne encore plus, je pourrais vous être utile? Mais dans la milice où je suis engagé, l'obéissance est le premier des devoirs, et j'ai dû oublier jusqu'à mon insuffisance, quand les supérieurs m'ont remis le soin de vos âmes. Les supérieurs m'ont dit d'aller, et je suis venu. Dans des temps moins calamiteux pour l'Eglise, je serais tenté peut-être de me prévaloir d'un choix qui semblerait inspiré

moins par la nécessité que par l'estime; d'un choix qui a obtenu parmi vous d'honorables suffrages, et auquel ont applaudi vos sages et vertueux magistrats. Mais quels que soient les temps, mes frères, un prêtre, formé à l'école de Jésus-Christ, ne peut ignorer que la louange qui vient des hommes ne justifie pas devant Dieu; que les hommes, en donnant les emplois, ne donnent ni les talents, ni les vertus, ni les grâces nécessaires pour s'en bien acquitter. Véritablement, je viens à Marcigny avec des préventions favorables au caractère de ses habitants : je m'attends, sur la foi d'estimables amis, à trouver un peuple bon, attaché à la religion, instruit de ses règles, et qui en pratique les devoirs. Je sens, de mon côté, que mes dispositions m'autorisent à prendre Dieu là témoin de l'affection que, dès ce jour, je voue à cette paroisse; à vous dire que Dieu sait si je me promets d'autre bonheur que de vivre au milieu de vous en ministre de paix; si j'ai d'autre ambition que de vous être utile, d'autre vue que de me consacrer tout entier à l'œuvre de votre sanctification. Ces dispositions, toutefois, dont je ne me fais pas un mérite, parce que je ne dois pas moins aux témoignages de bienveillance que j'ai déjà reçus de vous; ces dispositions, dis-je, ne me rassurent pas pleinement sur le succès de mon ministère, parce que mes obligations sont immenses, et mes moyens extrêmement faibles. Instruire l'enfance, former la jeunesse, marcher à votre tête dans les voies de la justice, vous avertir, vous reprendre, vous résister peut-être, secourir, exciter même le zèle des bons, supporter, avec une invincible patience, ceux qui ne le sont pas; tout ces devoirs, et cent autres tous aussi indispensables, et que par prudence peut-être je devrais dissimuler en partie pour vous rendre moins attentifs aux manquements dans lesquels

je ne puis éviter de tomber ; tous ces devoirs, pourrais-je vous promettre que j'y serai fidèle, si je ne comptais sur l'assistance de celui qui m'envoie, sur les grâces de ce Dieu qui, toujours admirable dans ses œuvres, aime à opérer les plus grandes merveilles par les plus faibles instruments ? Oui, mes frères, espérons que pour sa gloire, votre sanctification et la mienne, Dieu achèvera par sa miséricorde ce que sa providence a commencé. Vous pouvez aussi, mes frères, et je l'attends de votre religion, vous pouvez alléger le fardeau qu'on m'impose. Aimez votre pasteur comme il vous aimera ; respectez en lui le ministre de Jésus-Christ, le dispensateur des mystères de Dieu ; recevez ses instructions, ses avis, ses reproches même, comme ceux d'un ami et d'un père, et mon ministère, abondant en consolations pour moi, deviendra un principe de sanctification pour vous ; et nous pourrons nous applaudir, vous, de m'avoir appelé, moi, de m'être rendu à vos vœux.

DISCOURS II.

MINISTÈRE PASTORAL.

Data est mihi omnis potestas in celo et in terra : euntes ergo, docete omnes gentes. (Matth., XXVIII, 18.)

Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre : allez donc, instruisez toutes les nations.

Voilà, mes frères, le titre que les ministres de la religion ont à vos respects, à votre docilité, à votre confiance. Vous vous trompez si, dans l'exercice de leurs fonctions, vous ne voyez en eux que des hommes. Ils peuvent et ils doivent se présenter à vous comme les dispensateurs des mystères de Dieu (I Cor., IV, 1), comme les ambassadeurs et les lieutenants (II Cor., V, 20) de celui à qui toute puissance a été donnée dans le ciel et sur la terre. C'est Jésus-Christ qui vous les envoie, comme son Père l'a envoyé lui-même. C'est en son nom, par son ordre et avec son autorité, qu'ils agissent et qu'ils parlent. Eh ! dois-je craindre que vous n'attribuiez à un sentiment d'orgueil le soin que je prends aujourd'hui de relever auprès de vous l'autorité de mon ministère ? Ici, en présence et sous les yeux de celui « qui sonde les cœurs et les reins, » je proteste que, lors même que l'obligation de vous instruire me place dans cette chaire au-dessus de vos têtes, je mets en esprit ma personne sous vos pieds. Sans doute je bénis Dieu, tous les jours de ma vie, de ce que, sans égard à mon indignité, il a bien voulu me choisir et me consacrer au service de ses autels. Je m'estime heureux d'avoir reçu, moi qui suis le plus petit d'entre tous les saints, la grâce d'annoncer les richesses incompréhensibles de Jésus-Christ (Ephes., III, 8) ; et ce nom de prêtre, que le libertinage et l'impiété tentèrent pendant un temps de rendre si méprisable et si odieux, même après les outrages et les souffrances qu'il m'a valu, me paraît encore le plus vénérable des titres qu'un homme puisse porter.

Mais ce que je suis, je le suis par la grâce (I Cor., XV, 10) et par l'effet d'une miséricorde toute gratuite ; je n'ai rien que je n'aie reçu (Ibid., 3), et dont je doive me glorifier. J'étais chrétien pour moi ; c'est pour l'utilité des fidèles, c'est pour la vôtre en particulier que j'ai été fait prêtre et pasteur. L'exercice des pouvoirs dont je suis dépositaire serait redoutable aux anges même. La religion et mon insuffisance ne me permettent d'y voir que des obligations et des dangers ; vous y trouvez, vous, mes frères, des ressources inappréciables pour le salut ; vous y trouvez, en particulier, le motif le plus solide d'une confiance entière, d'une sécurité parfaite dans la profession de la foi que nous vous prêchons.

Il est certain que Dieu pouvait immédiatement, par lui-même, et sans employer des intermédiaires, manifester à chacun de nous les dogmes qu'il voulait que nous crussions, et les préceptes d'après lesquels il prétendait que nous réglâssions nos affections, nos penchants, nos mœurs ; nous n'aurions eu dès lors, pour guides et pour maîtres dans ce que nous devons croire et pratiquer, que la raison et la conscience ; mais il n'est pas moins certain que cette voie de nous instruire et de nous diriger n'est pas celle que Dieu a choisie, puisque les lumières de la raison sont si différentes, que la conscience parle si diversement dans tous les hommes. S'il y a quelques vérités précieuses que des esprits cultivés par l'éducation et par l'étude découvrent sans le secours de la religion, s'il y a des devoirs qu'une âme honnête et heureusement née trouve et avoue en interrogeant seulement son propre cœur, combien d'autres vérités, non moins importantes, qui échappent aux recherches des plus habiles ! combien de devoirs, non moins essentiels, sur lesquels disputent depuis trois mille ans, sans pouvoir s'entendre, ceux qui se donnent pour les précepteurs du genre humain ! La raison, telle que nous la voyons dans l'homme, est toujours bornée, toujours incertaine, toujours sujette à erreur, comme la conscience de l'homme, parce que les passions la dominent, est souvent faible, souvent muette, souvent trompeuse et trompée. Vouloir donc, en matière de religion, s'en fier uniquement à deux guides si peu sûrs, ce serait vouloir, dans la réalité, n'avoir en matière de religion d'autre règle que son caprice ; ce serait introduire autant de croyances différentes qu'il y a de manières différentes de voir et de penser, sans jamais savoir à quoi s'en tenir, sans jamais pouvoir s'assurer qu'on a la vérité pour soi. Ce serait surtout rendre impossible à la plupart des hommes la connaissance et la pratique de la religion, puisque, si tous sont capables de se soumettre et d'obéir à son autorité, peu, bien peu, ont assez de temps et de lumières pour l'examiner, l'étudier et l'approfondir, en discuter les preuves, en développer les dogmes, en expliquer les préceptes.

Aussi n'est-ce point par la science, mais par la foi, que Dieu a prétendu nous conduire à lui. *Car ayant vu*, dit saint Paul, *que le monde avec la sagesse humaine, ne l'aurait point connu dans les œuvres de la sagesse divine, il lui a plu de sauver, par la folie de la prédication, ceux qui croiraient en lui* (I Cor., I, 24), c'est-à-dire, que sans accorder à personne d'approcher de la lumière inaccessible qu'il habite (I Tim., VI, 16) ; de scruter sa majesté, d'assister à ses conseils, de sonder la profondeur de ses pensées, de s'ériger en juge de la justice de ses voies, Dieu a choisi quelques hommes pour être, auprès des autres hommes, les dépositaires de ses oracles, les interprètes de ses volontés. Lui-même a pris soin d'instruire ces envoyés de ce qu'il voulait que nous sussions par leur ministère : il s'est rendu garant de la vérité qu'ils prêchaient, en confirmant leur prédication par des signes miraculeux ; et il exige pour nous sauver, que nous recevions, comme la sienne, la doctrine qu'ils nous annoncent en son nom ; que nous nous y soumettions avec docilité, que nous la professions avec sincérité, que nous y tenions avec fidélité, lors même qu'elle surpassasse notre intelligence, qu'elle contredit nos idées, qu'elle gêne et contrarie nos penchants. L'orgueil peut s'indigner d'un joug qui le captive, d'une soumission qui l'humilie : il aimera mieux abonder dans son propre sens, s'évanouir dans ses pensées, flotter dans un doute perpétuel de ce qu'il doit croire, et s'égarer par entêtement, que d'arriver à la connaissance de la vérité par une humble foi ; mais une raison saine bénira Dieu d'un moyen qui supplée à sa faiblesse, corrige son ignorance, bannit toute incertitude, lui épargne des recherches toujours pénibles, souvent infructueuses, et la met à couvert du danger même de l'erreur.

En effet, mes frères, il n'y a personne qui ne sente que Dieu doit en être cru sur parole, quelque profonds, quelque impénétrables que soient à notre esprit les mystères qu'il lui plaît nous révéler, puisque, étant essentiellement vrai, il est impossible de supposer qu'il puisse se tromper lui-même, ou qu'il veuille nous tromper. Pareillement il n'y a personne qui ne sente que Dieu étant essentiellement saint, tous les commandements, comme toutes les défenses qu'il nous fait, sont nécessairement justes. Qu'avez-vous donc à faire pour vous assurer que votre soumission à la foi est raisonnable, légitime et nécessaire ? Une seule chose. Voyez si la doctrine qui vous est annoncée vient de Dieu ; c'est par cette marche si simple et si naturelle, que le monde est devenu et s'est conservé chrétien.

Après avoir autrefois parlé au peuple juif en divers temps et en diverses manières, par Moïse et par les prophètes, Dieu, touché de l'ignorance où étaient plongés tous les hommes, car son nom n'était connu que dans la Judée, résolut de leur parler par celui-là même qu'il a fait héritier de toutes

choses, et par qui il a créé les siècles (Hebr., I, 1, 2), c'est-à-dire, par Jésus-Christ son Fils. Ce divin Maître avait publié des choses qui étaient restées inconnues et cachées depuis la création du monde (Matth., XIII, 35), et les œuvres divines qu'il faisait rendaient témoignage que « sa doctrine n'était pas sa doctrine, et qu'il annonçait seulement ce qu'il avait appris de son Père. » Mais s'il était venu « pour prêcher l'Evangile aux pauvres, » il ne devait exercer le ministère par lui-même que pendant peu de temps. Il s'associa donc, pour continuer son œuvre, des disciples qu'il nomma apôtres, qu'il instruisit du mystère du royaume des cieux, qu'il envoya avec la plénitude de puissance que lui-même avait reçue, « pour enseigner toutes les nations et leur apprendre à observer toutes les choses qu'il avait prescrites ; » à qui il donna le pouvoir « d'opérer des prodiges que nul autre avant lui n'avait faits, avec promesse qu'il serait avec eux jusqu'à la consommation des siècles. »

Ce fut avec ces titres et par ces moyens, en faisant « profession de ne savoir autre chose que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié, sans employer jamais en parlant, les discours persuasifs de la sagesse humaine, mais les effets sensibles de l'Esprit et de la vertu de Dieu, » et que douze hommes pauvres, ignorants et grossiers, déterminèrent des milliers de Juifs à adorer celui que leurs pères avaient crucifié, et une foule innombrable de païens, dans les différentes contrées de la terre, à embrasser une religion qui choquait toutes leurs idées, qui les arrachait à toutes leurs habitudes. Cette conversion des Juifs et des païens opérée sans miracles, serait elle-même le plus grand des miracles. Elle suppose donc tous ceux dont Dieu autorisait la prédication des apôtres ; et, par suite, elle démontre la vérité, la sainteté, la divinité de la doctrine qu'ils prêchaient, puisqu'il est manifeste que Dieu ne saurait concourir et prêter sa puissance à l'établissement d'une doctrine fausse et mensongère.

Mais les apôtres n'étaient que des hommes mortels, et la religion qu'ils fondaient, devait remplir le monde et subsister autant que lui. Toutes les nations avaient été promises à Jésus-Christ pour héritage ; il fallait que toute chair vît et connût le Sauveur envoyé de Dieu ; il fallait que l'Evangile du salut fût porté chez tous les peuples d'un bout de l'univers à l'autre, et prêché jusqu'à la consommation des siècles. Les apôtres durent donc se choisir des successeurs qu'ils chargèrent de continuer ce qu'ils avaient fait pendant leur vie ; ceux-ci en chargèrent de même ceux qui vinrent après eux, et ce ministère, se perpétuant d'âge en âge, est parvenu jusqu'à nous, qui sommes envoyés de Dieu pour continuer au milieu de vous l'œuvre commencée par Jésus-Christ et par ses apôtres.

Tout prêtre légitimement ordonné dans l'Eglise, et autorisé par l'Eglise à vous an-

noncer la sainte doctrine ; à plus forte raison, tout pasteur spécialement chargé par l'Eglise de vous diriger dans les voies du salut tient donc à votre égard la place d'un apôtre, la place de Jésus-Christ même. Il remplit près de vous la fonction d'ambassadeur pour Jésus-Christ, et c'est Dieu même qui vous parle, qui vous instruit, qui vous exhorte par sa bouche. Lors même qu'il ne fait point de miracles, il a droit de se prévaloir, pour se faire entendre, des miracles des apôtres, des miracles de Jésus-Christ, puisqu'il vous prêche la doctrine que ces miracles ont prouvée ; et qu'une doctrine reconnue vraie et autorisée comme telle par la puissance du Dieu de vérité ne saurait dans aucun temps être soupçonnée de fausseté. Vous devriez l'écouter, quand il contredirait par son incrédulité personnelle, quand il démentirait par de mauvaises mœurs les vérités qu'il vous prêche ; « faire ce qu'il vous dit, sans faire ce qu'il fait, » parce que la parole de Dieu, dont il est l'organe, conserve son autorité et sa sainteté, quelque méprisable, quelque impur que soit le canal par lequel elle vous est transmise. En nous écoutant, vous écoutez les évêques « que l'Esprit-Saint a établis pour gouverner l'Eglise de Dieu ; » vous écoutez le chef de l'Eglise ; vous écoutez l'Eglise entière, avec qui nous n'avons qu'une même foi, « et contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront jamais. » En nous écoutant, vous écoutez les enseignements de la religion que Jésus-Christ a prêchée, que les apôtres ont établie, que des milliers de martyrs ont scellée de leur sang, que les plus grands génies ont professée et défendue par leurs écrits, que tant de saints ont illustrée par des vertus héroïques et surhumaines, que l'univers révère depuis dix-huit cents ans, qui, toujours attaquée, est toujours restée triomphante, et que de vos jours vous avez vue, contre toute apparence, sortir victorieuse de l'état d'humiliation, de l'espèce d'anéantissement où ses ennemis se glorifiaient de l'avoir réduite. Vous êtes donc assurés qu'en nous écoutant vous écoutez Dieu même. « Notre parole doit donc prendre au milieu de vous, non comme la parole des hommes, mais comme étant, ainsi qu'elle l'est en effet véritablement, la parole de Dieu. »

Et en faut-il davantage pour vous attacher invariablement à la foi, pour vous inspirer une confiance entière, une sécurité parfaite dans la foi qui vous a été enseignée ? Nos lèvres, à nous, doivent être les dépositaires de la science, parce que nous avons l'obligation de vous instruire et d'éclaircir les points les plus difficiles de la loi. Nous serions « des idoles, et non pas des pasteurs, » si nous étions dans le troupeau comme « des chiens muets qui ne peuvent aboyer. » A vous, mes frères, il suffit d'avoir un cœur droit et un esprit docile : non que l'étude de la religion vous fût interdite, si vous étiez en état de vous y livrer. La religion ne cherche pas les ténèbres ; elle

ne peut que gagner à être connue ; mais c'est que Dieu, partie pour prévenir les égarements de notre raison, partie pour remédier à notre ignorance, a fondé la foi sur l'autorité, et fait dépendre le salut des savañts comme des ignorants, de leur soumission à la parole qu'il leur fait annoncer par les ministres qu'il a établis.

J'en viens aux conséquences. S'il est bien vrai que ma parole soit reçue parmi vous comme mérite de l'être la parole de Dieu, et que vous me regardiez comme établi de Dieu pour édifier et détruire, arracher et planter, vous déclarer en son nom, de sa part, avec toute son autorité, non-seulement ce que vous devez croire, mais encore ce que vous devez faire ou éviter, vous m'écoutez donc avec une attention religieuse ; et jamais, en chaire, je n'aurai à me plaindre d'une dissipation qui rendrait la plus importante fonction de mon ministère pleinement inutile pour vous, excessivement fatigante et désagréable pour moi. Si c'est Dieu qui parle par ma bouche, vous croirez que la vérité ne se trouve ni dans les livres, ni dans les discours de l'impiété ; vous ne prêterez plus l'oreille à ceux-ci, vous ne lirez plus, vous brûlerez ceux-là. Si c'est Dieu qui tonne par ma bouche contre les profanations dans le lieu saint, on y verra plus de silence, plus de modestie, plus de recueillement, plus de religion. Si c'est Dieu qui vous rappelle par ma bouche l'obligation de sanctifier le dimanche, ce jour-là les cabarets ne seront pas plus fréquentés que l'Eglise : on ne laissera pas la prière pour la danse et le jeu ; on ne se permettra aucun genre de travail sans une évidente nécessité. Si c'est Dieu qui par ma bouche vous avertit, vous presse, vous sollicite de puiser souvent aux sources du Sauveur, de fréquenter les sacrements ; personne au moins ne s'excommuniera lui-même, en négligeant dans le temps pascal deux devoirs qui sont imposés sous peine d'anathème ; personne ne voudra grossir la troupe des déserteurs de la pénitence et de l'eucharistie. Enfin, si c'est Dieu qui par ma bouche vous invite à quitter le péché pour embrasser la vertu, les choses ne continueront pas d'aller, pour un grand nombre, comme si le vice et la vertu n'étaient que des noms ; comme si Dieu ne commandait rien et permettait tout. « Tant que je serai ministre de Jésus-Christ, j'honorerai mon ministère. Sans altérer jamais la parole de Dieu, je vous prêcherai devant Dieu la vérité de l'Evangile : » vous, mes frères, ne vous contentez pas de nous écouter, mais pratiquez ce que vous aurez entendu, et vous trouverez votre bonheur dans votre action.

DISCOURS III.

IGNORANCE DE LA RELIGION.

Ignorantiam Dei quidam habent ; ad reverentiam vobis loquor. (I Cor., XIII, 54.)

Il y en a quelques-uns parmi vous qui ne connaissent pas Dieu ; je vous le dis pour vous faire honte.

C'est à une Eglise nouvellement fondée, et composée tout entière de Juifs et de païens nouvellement convertis, que saint Paul reprochait l'ignorance de quelques-uns de ses membres, et il la lui reprochait pour qu'elle en rougît et s'en humiliât. Parce qu'il avait travaillé pendant dix-huit mois à combattre les préventions des uns et les vaines superstitions des autres, à les instruire également tous de ce qu'il faut savoir, croire et pratiquer pour obtenir le salut, l'Apôtre s'étonne que Jésus-Christ ne soit pas encore formé en eux. Il se plaint de ce qu'au lieu d'être maîtres et capables de former les autres à la science de la religion, comme il se l'était promis de son application à les instruire de vive voix et par ses lettres, plusieurs avaient besoin qu'on leur apprît les premiers éléments par où l'on commence à expliquer la doctrine du Seigneur. Il s'indigne de ce que, tout en se disant chrétiens, en fréquentant l'assemblée des fidèles, en assistant, en participant aux saints mystères, quelques-uns n'ont pas même une connaissance exacte de Dieu : *Ignorantiam Dei quidam habent* ; et il veut que l'Eglise entière en ait de la confusion, pour que, pasteur et troupeau, tous s'emploient à corriger une ignorance qui, dans sa cause et dans ses suites, n'est pas moins criminelle, pas moins pernicieuse que l'infidélité même : *Ad reverentiam vobis loquor.*

Eh bien ! mes frères, dùt mon zèle être taxé encore d'amertume et d'emportement, je me sens pressé de vous faire, dans les mêmes vues et par les mêmes motifs, le même reproche. Vous êtes tous nés de parents chrétiens, et par eux d'abord, puis par vos pasteurs après eux, vous avez été initiés dès l'enfance aux mystères du royaume des cieux : on ne vous admit, la première fois, à la participation des choses saintes, qu'après s'être assuré, par un examen préalable, que vous étiez au moins instruits de ce qui est le plus essentiel à la religion. Il n'y a pas une vérité nécessaire, ou seulement utile au salut, qu'on ne vous ait successivement enseignée, expliquée, cent fois répétée dans les instructions, soit publiques, soit particulières ; et nous pourrions, ce semble, nous flatter que nous serions entendus de vous, quand même « nous vous parlerions dans une haute sagesse, » quand même nous vous romprions le pain de la parole de Dieu, comme il se rompt pour les parfaits. Mais, dans la vérité, combien en trouverait-on ici, même parmi les habiles, même parmi ceux qui ont chargé d'instruire les autres, qui fussent tels que nous veut tous l'apôtre saint Pierre, en état de rendre raison de la foi qu'ils professent, des motifs qui les y attachent, des devoirs qu'elle leur

impose, des espérances qu'elle leur donne ? La science de la religion devrait « rendre éloquente la langue même des petits enfants, » et les plus grands parleurs sont souvent les plus muets quand il s'agit d'elle ; ou, s'ils s'aventurent à en parler, c'est pour débiter des impertinences qui font pitié ou horreur ; et je sais, de science certaine, qu'il y en a qui ne connaissent pas même Dieu : *Ignorantiam Dei quidam habent.*

Dans le monde, un homme se couvrirait de ridicule, il deviendrait un objet de risée, s'il prétendait exercer une profession qu'il n'aurait jamais étudiée, et à laquelle il n'entendrait rien. Avant d'être un bon laboureur, un excellent vigneron, un artisan industriel, on a fait un apprentissage quelconque ; et vous vous dites chrétiens, et vous voulez être tenus pour chrétiens, et vous ne vous prêtez qu'avec répugnance aux instructions par lesquelles on s'efforce de vous former à la science de la religion ; et vous vous hasardez à parler de ses dogmes, de ses préceptes, de ses maximes ; et vous avez la présomption de juger la doctrine de vos maîtres dans la foi, de vous cabrer contre leurs décisions, et d'abonder dans votre propre sens, lorsque vous savez à peine, lorsque peut-être vous n'avez jamais bien su, ou que vous vous êtes pressés d'oublier les leçons même du catéchisme : *Ad reverentiam vobis loquor.* Je le dis pour que vous en ayez de la confusion, et que vous sentiez l'obligation non-seulement d'être plus circonspects, plus modestes et plus dociles quand il s'agit des vérités que la religion enseigne ou des devoirs qu'elle prescrit ; mais encore de vous instruire solidement de tout ce que vous êtes tenus de savoir. Car l'ignorance de la religion, au degré où je la trouve en vous, n'est pas seulement honteuse, mais encore condamnable, puisqu'elle est par elle-même un très-grand péché, et la source d'une infinité d'autres péchés.

La foi « sans laquelle, » dit saint Paul, « il est impossible de plaire à Dieu, » n'est pas seulement une adhésion vague et indéterminée de notre esprit à tout ce que Dieu a pu révéler. Si cette espèce de foi, qu'on appelle simplicité, suffit dans les simples pour quelques articles qui ne sont pas énoncés en termes exprès dans le symbole, parce qu'ils ont été reconnus et définis plus tard par l'Eglise, il y a des vérités fondamentales dont la connaissance directe et la foi explicite sont tellement nécessaires au salut que, pour le seul défaut de cette connaissance et de cette foi, le juif, le mahométan, l'infidèle, n'eût-il d'ailleurs commis aucun péché, sera pour jamais exclu du royaume des cieux. Car, pour approcher de Dieu, dit l'Apôtre, il faut premièrement croire qu'il existe, et qu'il récompense ceux qui le cherchent : « *Credere enim oportet accedentem ad Deum quia est, et requirentibus se remunerat sit.* » (Hebr., XI, 6.) Et Jésus-Christ déclare que la vie éternelle consiste à connaître le seul Dieu véritable, et Jésus-Christ

que Dieu a envoyé : *Hæc est vita æterna, ut cognoscant te solum Deum verum, et quem misisti Jesum Christum.* (Joan., XVII, 3.)

Ainsi l'unité de Dieu et la trinité des personnes en Dieu ; sa spiritualité, qui exclut toute idée de corps et de figure ; son éternité, qui ne reconnaît ni commencement ni fin ; son immutabilité, « qui ne peut souffrir de changement ni d'ombre par aucune révolution ; » son immensité, qui le rend présent à tous les lieux ; sa science, qui embrasse tous les temps et réunit en un seul point tout ce qui est, tout ce qui fut, tout ce qui sera ; sa toute-puissance, qui fait tout ce qui lui plaît sans aucune peine et par sa seule volonté ; sa providence, qui s'étend à tout, ne néglige rien et règle tous les événements, de manière qu'il n'arrive que ce qu'elle veut ou permet ; sa sagesse qui, infaillible dans ses conseils, « atteint avec force d'une extrémité jusqu'à l'autre, quoiqu'elle dispose tout avec douceur ; » sa justice, qui est la règle essentielle et primitive de tout ce qui est bon, honnête et vertueux ; sa bonté, qui fait lever le soleil sur les bons et sur les méchants, qui fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes (Matth., V, 45) ; par suite, l'obligation de tendre à lui comme à notre premier principe et à notre dernière fin, de l'honorer par toutes les parties de notre être, de vivre dans sa dépendance, de nous confier en lui, de l'apaiser si nous l'offendons, de nourrir dans notre cœur et de produire au dehors ces sentiments de respect, de soumission, de gratitude et d'amour que nous commandent si impérieusement son excellence et ses bienfaits.

Ainsi, la création du premier homme dans un état d'innocence, et sa chute par le péché ; la transmission de ce péché à tous les enfants d'Adam, et leur rédemption par la mort du Fils de Dieu ; conséquemment Jésus-Christ, ou le mystère du Verbe fait chair ; son incarnation par l'opération du Saint-Esprit ; sa naissance d'une Vierge mère ; sa mort sur une croix pour le salut du monde ; sa résurrection glorieuse ; sa triomphante ascension ; son dernier avènement, ou la certitude qu'à la fin des siècles il descendra du ciel, accompagné « d'une grande gloire et d'une grande majesté ; » qu'il ranimera la poussière des tombeaux, ordonnera que les âmes de tous les hommes reprennent leur propre corps, jugera, sur les débris fumants du monde, les vivants et les morts, et, rendant à chacun selon ses œuvres, condamnera les méchants à des supplices éternels, et fera monter avec lui dans le ciel ceux qui seront morts dans sa grâce et dans son amour. Conséquemment encore, sa qualité d'Homme-Dieu réunissant deux natures en une seule personne ; l'excellence du sacrifice qu'il a offert une fois sur la croix, et que chaque jour il renouvelle à l'autel par les mains des prêtres ; la vertu des sacrements qu'il a institués, et les dispositions que ces sacrements exigent de ceux qui y participent ; les commandements qu'il a faits ; les maximes qu'il a con-

sacrées ; l'absolue nécessité de croire en lui, de se confier uniquement en lui, et l'impossibilité de trouver grâce auprès de Dieu et de se sauver sans lui.

Ainsi la divinité de l'Esprit saint et sanctificateur, en tout égal au Père et au Fils dont il procède, et avec qui il n'est qu'un seul Dieu, père des lumières, source et principe de tout don parfait, de toute grâce excellente ; auteur de notre justification, avec le secours de qui nous pouvons tout, et sans lequel nous ne pouvons rien. Conséquemment, la nécessité de la grâce, la possibilité d'accomplir la loi avec la grâce, l'obligation d'y coopérer, et de recourir, pour qu'elle nous soit donnée, à la prière et aux sacrements.

Ainsi, l'autorité, l'infaillibilité, la perpétuité, les avantages de cette Eglise sainte et catholique fondée par Jésus-Christ, gouvernée par l'Esprit-Saint, dans laquelle nous avons eu le bonheur de naître, dans laquelle nous devons vouloir mourir, si nous prétendons au salut, puisqu'on ne saurait avoir Dieu pour père, si l'on n'a pas l'Eglise pour mère. Conséquemment, l'obligation d'écouter les ministres qu'elle nous donne, de professer la doctrine qu'elle enseigne, de respecter les règles qu'elle a établies, d'observer les commandements qu'elle a faits.

Voilà des points que ne peuvent ignorer sans péché ceux qui ne comptent plus parmi les enfants, ceux surtout qui ont charge d'instruire les autres, comme sont les pères et les mères, les maîtres et les maîtresses, les parrains et les marraines ; des points dont il est dit, que *celui qui les ignore sera ignoré* : « *Si quis ignorat, ignorabitur* (I Cor., XIV, 38) ; » des points dont une connaissance, sinon étendue et parfaite, au moins exacte et positive, est requise dans les simples même, s'ils ne sont tout à fait idiots.

J'ajoute qu'à cette connaissance il faut joindre celle des devoirs que prescrivent la religion et la piété envers Dieu, la justice et la charité envers le prochain, l'amour bien réglé de soi-même à l'égard de l'âme et du corps, et encore la connaissance des devoirs particuliers de l'état où l'on est engagé, de la profession qu'on exerce, des engagements spéciaux qu'on aurait contractés.

Or je ne vous demande pas jusqu'où s'étendent vos lumières sur tout cela, ce ne serait qu'une dérision amère ; mais de bonne foi, pensez-vous, mes frères, que l'ignorance volontaire et affectée de tout cela puisse s'allier avec la pratique franche du christianisme, et s'excuser au tribunal de la conscience ? Comment votre soumission à la foi serait-elle raisonnable, quand vous n'en connaissez ni l'objet ni les motifs ? Comment le culte que vous rendez à Dieu serait-il pur en esprit et en vérité, quand vous ne connaissez pas ce que vous adorez ? Comment vous abstenriez-vous de l'apparence même du mal, et vous

attacheriez-vous « à tout ce qui est véritable et sincère, à tout ce qui est saint, à tout ce qui est d'édification et de bonne odeur, à tout ce qui est vertueux et louable dans le règlement des mœurs, » quand vous ne connaissez ni les règles du juste et de l'injuste, ni le frein qui doit réprimer vos passions, ni l'aiguillon qui doit exciter votre lâcheté, ni le contre-poids qu'il faut opposer à vos convoitises, ni les moyens dont il faut aider votre faiblesse ?

L'ignorance de la religion est, dans les infidèles, un malheur plutôt qu'un crime : *Comment invoqueraient-ils le nom du Seigneur, s'ils ne croient pas en lui ? ou comment croiraient-ils en lui, s'ils n'en ont point entendu parler ?* (Rom., X, 11-15). Jésus-Christ disait aux Juifs que « s'il n'était pas venu, et qu'il ne leur eût pas parlé, ils seraient sans péché. » Et saint Paul, indigné d'abord contre les Ephésiens de ce qu'ils n'avaient pas reçu le Saint-Esprit, s'apaisa quand ils assurèrent « qu'ils n'avaient pas même ouï dire qu'il y eût un Saint-Esprit. » Toutefois, les erreurs dans lesquelles tombe un infidèle à l'égard de tout ce qui est prescrit ou défendu par la loi lui sont imputées à péché, parce qu'à défaut de loi la lumière naturelle lui tient lieu de loi. C'est en ce sens que doivent s'entendre ces paroles du Sauveur : *Le serviteur qui n'aura pas su la volonté de son maître, et qui aura fait des choses dignes de châtiement, sera moins battu ; mais celui qui, l'ayant su, ou ne s'étant point mis en peine de la savoir, n'aurait pas fait ce qu'il désirait, sera battu rudement : « Vapulabit multis. »* (Luc., XII, 47, 48.)

Jugez-vous la-dessus, mes frères, votre ignorance en fait de religion a-t-elle la même cause que celle des idolâtres ? La lumière a-t-elle été mise pour vous sous le boisseau ? Les pasteurs que l'Eglise nous envoie sont-ils au milieu de vous comme des chiens muets ? Ne vous plaignez-vous pas plutôt de leur importunité « à vous reprendre et à vous instruire à temps et à contre-temps, sans jamais se lasser ni se rebuter » de votre indocilité et de votre obstination ? Il me semble, pour ma part, que je puis vous déclarer aujourd'hui que « je suis pur et innocent du sang de vous tous, » parce que « je n'ai pas négligé de vous annoncer toutes les volontés de Dieu, » Jésus-Christ et ses mystères, ses préceptes et ses maximes ; et qu'il eût fallu beaucoup moins que je n'ai fait pour amener « les habitants de Tyr et de Sidon à faire pénitence sous le cilice et la cendre. » Mais je sais par quelle fatalité il arrive que vous vous aveuglez d'autant plus qu'on fait plus d'efforts pour vous éclairer. Aussi, vous savez votre religion comme doivent la savoir des hommes dont toutes les affections sont terrestres, animales et charnelles ; des hommes dont l'esprit aveuglé par la cupidité, appesanti par la crapule, tout occupé des sollicitudes de cette vie, ne peut s'élever aux choses de Dieu ; en un mot, comme des hommes qui, voulant pécher,

n'ont jamais voulu s'instruire pour faire le bien : *Noluit intelligere, ut bene ageret.*

Ah ! mes frères, pour être rempli d'une intelligence salutaire, il faut agir conformément à cette « crainte du Seigneur qui est le commencement de la sagesse. Si David en savait plus que les maîtres qui l'avaient instruit, et plus que les vieillards, c'est qu'il s'était détourné de toute mauvaise voie, afin de garder les paroles du Seigneur. » Parmi vous, des hommes de tous les âges et de tous les états, interrogés sur les points capitaux de la doctrine chrétienne, ne sauraient pas même balbutier comme l'enfant, et seraient réduits à un silence honteux, parce qu'ils « n'ont jamais rien voulu savoir des voies du Seigneur, » et que, dans le temps même qu'on les instruit, « ils détournent leurs yeux du ciel, pour ne pas se souvenir de ses justes jugements ; ils se rendent sourds pour ne point entendre celui qui les rappelle et qui les conseille. » C'est donc pour vous que le Prophète a dit : *Parce qu'ils ne sont point entrés dans l'intelligence des ouvrages du Seigneur et des œuvres de ses mains, vous les détruirez, et vous ne les rétablirez plus.* (Psal. XXVII, 5.) C'est donc à vous que le Seigneur a dit : *Parce que vous avez rejeté la science, je vous rejetterai moi-même : « Quia tu scientiam repulisti, et ego repellam te. »* (Ose., IV, 6.)

Mais si l'ignorance volontaire de la religion est déjà si criminelle par elle-même, combien ne le devient-elle pas davantage par cette infinité d'autres péchés dont elle est la source ! On n'est pas un chrétien parfait, pour être un chrétien savant. La science de la loi, sans la charité qui la fait accomplir, n'est que vanité, et peut produire, au plus, l'orgueil et l'enflure du cœur. Mais si telle est notre misère que nous transgressions nos devoirs lors même qu'ils nous sont connus ; si, voyant le bien et l'approuvant, nous sommes capables de faire le mal, comment doivent se conduire ceux qui sont égarés tout à la fois et par la cupidité et par l'ignorance ? Parce que vous n'êtes point instruits, vous n'avez qu'une foi superficielle, qu'une foi de routine, qu'une foi qui ne porte sur rien, qui ne tient à rien, qui vous laisse sans armes dans vos tentations, sans consolation dans vos souffrances, sans motifs de faire le bien et d'éviter le mal ; une foi qui flotte à tout vent de doctrine, et vous livre à la discrétion du premier imposteur qui veut prendre la peine de vous tromper, du premier libertin qui tente de vous séduire. De là ces idées fausses et même impies que vous vous faites de Dieu, de sa puissance, de sa providence, de sa justice, de sa bonté ; de là cette irrévérence avec laquelle vous prenez en vain son saint nom ; de là ces superstitions, ces observances vaines par lesquelles vous déshonorez son culte ; de là cette témérité à parler des mystères ou des maximes de la religion, que vous blasphémez sans les entendre ; de là ces impressions funestes que produisent sur vous,

tout absurdes qu'ils sont, les discours de l'incrédulité et du libertinage; de là votre hardiesse à pécher, votre sécurité après avoir péché, le mépris, l'abandon, la profanation des sacrements, l'oubli de vos fins dernières, l'indifférence pour votre salut, en un mot, une vie de païen, sans cesse en opposition avec cette foi qui devrait servir de règle à vos mœurs, puisqu'elle sera la règle de votre jugement.

Parce que vous n'êtes point instruits, vous donnez dans toutes les illusions d'une conscience erronée, qui non-seulement vous égare, non-seulement vous trompe sur une foule de devoirs que la loi de Dieu vous impose, mais en excuse, en justifie, en légitime la transgression. J'appelle conscience droite, cette lumière *qui éclaire tout homme venant en ce monde* (Joan., I, 9); cette raison que Dieu a mise en nous pour nous faire distinguer le bien du mal; ces principes qu'il a gravés au fond de notre cœur pour nous diriger vers la fin pour laquelle il nous a créés; cette voix intérieure qui nous avertit de nos devoirs, nous presse de les accomplir, nous approuve quand nous y satisfaisons, nous blâme, nous condamne, nous punit par ses reproches quand nous les violons ou refusons seulement d'y satisfaire; mais lumière que l'Evangile a augmentée, mais raison que l'Evangile a perfectionnée, mais principes que l'Evangile a développés, mais voix intérieure à qui l'Evangile a donné une nouvelle autorité. Une conscience droite est donc une conscience formée d'après les préceptes et les maximes de Jésus-Christ. On peut agir, et tous les jours on agit contre cette conscience; mais c'est la seule qui soit sûre, la seule qui ne trompe pas. J'appelle conscience erronée, celle qu'on se fait à soi-même par ignorance, et en opposition à la doctrine chrétienne, d'après ses préjugés, ses préventions, ses goûts, ses penchants, son intérêt; appelant bien ce qui est mal, mettant les ténèbres à la place de la lumière; voulant que tout ce qui est utile soit juste et honnête, que tout ce qui plaît soit légitime et saint. C'est ainsi que, faute d'instruction, vous formez la plupart votre conscience, et vous vous chargez, sans vous en douter peut-être, d'une multitude de péchés plus ou moins griefs: car de là la facilité à vous dispenser, sous le plus léger prétexte, et quelquefois sans prétexte, des obligations que la religion vous impose dans certain temps et à certains jours; de là l'habitude de censurer, de juger, de condamner vos frères, et de nourrir contre eux des sentiments d'aigreur, de froideur, d'indifférence, de mépris, de jalousie, de malveillance; de là les mensonges, les juréments, les parjures, les ruses, les fraudes dans vos marchés, la duplicité dans vos promesses, les artifices dans vos transactions, pour faire ce que la loi défend et pour éluder ce qu'elle prescrit de faire; de là tant de liaisons suspectes auxquelles vous tenez, tant d'occasions périlleuses dont on

ne peut vous séparer, tant de pratiques mauvaises que vous refusez de quitter, tant d'affections, tant d'aversion, tant de dispositions coupables, tant de regards, tant de paroles, tant de pensées, tant de désirs, tant de complaisances, tant de demi-volontés, tant de consentements même pleins, mais secrets, donnés à la haine, à l'injustice, à la cupidité, à l'impureté, dont vous ne vous faites aucun scrupule; de là, enfin, ces censures de vos guides et de leur doctrine, vos contradictions, vos oppositions, vos excuses, vos résistances, vos refus, quand sur certains points, celui d'une restitution, par exemple, ils exigent de vous quelque chose de plus qu'un peu de patience à écouter leurs remontrances et leurs avis.

Parce que vous n'êtes point instruits, il devient extrêmement difficile et comme impossible de vous instruire. Le langage de la religion vous est étranger; il frappe vos oreilles sans rien dire ni à votre esprit, ni à votre cœur. « C'est une parole cachée, » mystérieuse, énigmatique, à laquelle vous ne comprenez rien, ou qui ne vous dit que ce que vous voulez qu'elle vous dise; que vous détournez quelquefois à des sens malins ou absurdes.

Parce que vous n'êtes point instruits, vous n'instruisez pas et vous négligez de faire instruire vos enfants. Il faut traiter avec eux pour se faire une idée de leur ignorance. Communément vous attendez pour nous les envoyer qu'ils aient atteint leur douzième, leur treizième, leur quatorzième année, l'année où vous prétendez qu'ils soient admis à la première communion. Déjà ils sont jureurs, menteurs, indociles, désobéissants, dissipés, indévots, vicieux, et ils ne connaissent ni le Dieu qui les a créés, ni le Sauveur qui les a rachetés, ni les commandements qu'ils doivent observer. Ils ne savent souvent ni la prière du Seigneur, ni le symbole des apôtres; ils ne savent pas tracer sur eux le signe du chrétien. Ne fussiez-vous, mes frères, coupables devant Dieu que de ce seul péché, il y aurait de quoi vous perdre; car, au dire de saint Paul, *Qui n'a pas soin de bien élever ses enfants, en les instruisant selon le Seigneur, a renié la foi, et est pire qu'un infidèle.* (I Tim., V, 8.)

Pour conclusion, je prie les personnes capables d'instruire les autres de leur rendre ce service de charité: j'exhorte celles qui ont besoin d'être instruites à se prêter, quel que soit leur âge, aux instructions, soit publiques, soit particulières, qui leur sont adressées.

DISCOURS IV.

INSUFFISANCE DE LA PROBITÉ.

Veniunt ad vos in vestimentis ovium, intrinsecus autem sunt lupi rapaces. (Matth., VII, 13.)

Ils viennent à vous couverts de la peau des brebis; mais au dedans ce sont des loups ravissants.

Si l'impiété avait toujours le blasphème à la bouche; si toujours elle prêchait ouvertement et sans détour ses abominables

maximes; si, dès les premières leçons qu'elle fait à ses disciples, elle leur montrait le terme affreux où elle prétend les conduire, nous aurions beaucoup moins à craindre de ses continuels efforts pour égarer et pervertir les enfants de la foi. Quoique l'esprit de l'homme, naturellement orgueilleux, se trouve le plus souvent disposé à secouer le joug d'une autorité qui le captive; que son cœur, plein de passions, ne demande qu'à s'affranchir de tout ce qui le gêne, il faut avoir déjà l'esprit et le cœur étrangement gâtés pour entendre de sang froid bafouer, comme autant d'inepties, des dogmes avoués par la plus pure raison et consacrés par le respect de soixante siècles; pour choisir ses maîtres, en matière de croyance, parmi ces prétendus sages qui mettent en problème la Providence, l'existence même d'un Dieu créateur et conservateur du monde; qui se rient également des châtimens et des récompenses réservés par l'éternelle justice au vice et à la vertu; qui dépouillent l'homme de sa liberté, de sa raison, de sa conscience, et le réduisent à l'instinct des bêtes pour lui assurer le beau privilège de vivre comme elles sans devoirs et sans remords; qui n'assignent d'autre règle du bien et du mal, du juste et de l'injuste, que l'intérêt que chacun trouve à être bon ou méchant. Aussi la marche de l'impiété fut-elle longtemps artificieuse; et quoique moins retenus aujourd'hui qu'ils ne le furent jamais, ses apôtres, quand la fureur ne les transporte pas, gardent encore quelque mesure: ce sont toujours des loups ravissans; mais ces loups, par fois, se couvrent de la peau des brebis. Eh! quel ravage, à la faveur de ce déguisement, ils font dans le troupeau! Saper les fondemens de toute religion, en effacer jusqu'à la moindre trace, en détruire jusqu'à l'idée, c'est le but de tous leurs discours, de tous leurs écrits, et ils disent n'en vouloir qu'aux erreurs, aux préjugés, au fanatisme, à la superstition. La vertu leur est odieuse, ils la détruisent par les principes qu'ils établissent; ils lui ôtent ses motifs, ses consolations, ses espérances; mais, pour ne pas effaroucher de prime-abord les âmes à qui il reste quelque sentiment d'honnêteté, ils remplacent la vertu par un fantôme à qui ils en donnent le nom; ils en prennent les apparences, ils en parlent le langage. La seule idée des devoirs les fatigue; mais pour avoir droit de les violer tous sans honte, ils les réduisent à je ne sais quelle probité humaine, indépendante des règles et des motifs de la religion, et qu'ils disent suffire à tout. Un si grossier artifice devait-il valoir, à ceux qui l'emploient, autre chose que la haine et le mépris? Mais avec des hommes corrompus, ignorans et présomptueux, tels que l'irréligion elle-même nous a faits, la doctrine la plus coupable et la plus folle ne peut manquer de faire fortune, par là même qu'elle flatte l'orgueil de l'esprit et la dépravation

du cœur. Aussi est-on devenu presque athée par crainte de passer pour superstitieux; aussi ne rougit-on plus de rien, depuis que la probité tient lieu de toutes les vertus; aussi tous les devoirs sont-ils négligés, méprisés, scandaleusement violés, depuis qu'il suffit d'être honnête homme, et qu'on peut être honnête homme sans religion. Honnête homme sans religion! Assurément la prétention est nouvelle, car, jusqu'à ces derniers temps on s'était accordé à croire que la probité n'était pas plus naturelle aux hommes que les autres vertus, et que c'est surtout pour être justes qu'ils ont besoin des leçons et des motifs de la religion; jusqu'à ces derniers temps on s'était accordé à regarder les hommes sans religion comme des méchans, comme des hommes étrangers à toute espèce de vertus, esclaves de tous les vices, aux yeux de qui les moyens les plus coupables étaient sanctifiés par l'intérêt d'une passion; par là même, d'un commerce peu sûr, avec qui on ne traitait guère sans danger, quand « à la simplicité de la colombe on ne joignait pas la prudence du serpent. Hé! certes, il faut le dire, les faits et gestes, la conduite soit publique, soit privée des hommes irréligieux de notre époque, ne nous ont pas disposés à changer d'opinion. Mais supposant, ce que je suis loin d'accorder, qu'on puisse être honnête homme sans religion, je demande s'il suffit qu'on soit honnête, ou si tous les devoirs de l'homme se réduisent à la probité.

Si nous avons des devoirs, c'est parce qu'il y a une règle primitive, essentielle, immuable, qui en détermine la nature; car qui dit devoir, dit obligation, et rien ne peut être d'obligation pour nous que ce qui est bon, juste et raisonnable. Or ce ne sont pas les hommes qui rendent les choses bonnes ou mauvaises, justes ou injustes. Elles sont telles, indépendamment d'eux, par leur conformité ou leur opposition avec la souveraine raison, la souveraine justice, la souveraine vérité, que les hommes peuvent connaître, qu'ils doivent respecter, mais qu'ils n'ont point faite.

Si nous avons des devoirs, c'est parce qu'il y a des lois qui les établissent, qui nous en instruisent et qui nous dirigent dans la pratique de ce que nous devons faire ou éviter pour ne pas nous rendre coupables. Nos devoirs sont donc ce qu'ils sont par la loi qui les fixe. Comme ce n'est pas nous qui nous les imposons, nous ne saurions ni les changer, ni nous en décharger. Nous pouvons les ignorer, nous pouvons les méconnaître et les enfreindre; mais, lors même que nous les ignorons, que nous les violons, ils subsistent toujours: il n'est pas en notre pouvoir de les anéantir, ni même de les restreindre.

Enfin, si nous avons des devoirs, c'est qu'il y a au-dessus de nous une autorité qui en veut, en commande, en approuve, en loue l'accomplissement; une autorité

qui en défend, en blâme, et menace d'en punir le violément. Nos devoirs sont donc absolument indépendants de nos idées, de nos caprices, de notre volonté; ils nous sont prescrits par un supérieur à qui nous sommes comptables de notre fidélité ou de notre négligence à les accomplir.

Ces principes établis, il me semble évident que, pour avoir droit de dire qu'il suffit d'être honnête homme, ou que pour réduire tous les devoirs de l'homme à la probité, il faudrait pouvoir assurer que tout ce qui n'a pas trait à la probité est indifférent de sa nature, étranger au vice comme à la vertu, et que la raison et la conscience, les lois divines et humaines, ne nous prescrivent rien que la probité.

Mais, d'abord, qu'est-ce que cette probité qu'on fait sonner si haut, et qu'on veut nous tenir lieu de toutes les vertus? Car je soupçonne que ceux qui s'en targuent le plus, la connaissent assez mal. La probité, en effet, consiste-t-elle uniquement à ne pas verser le sang de ses frères, à ne pas les dépouiller avec violence? Et serait-ce faire l'éloge complet d'un homme sincèrement probe de dire seulement de lui qu'il n'est ni voleur ni assassin? La probité n'interdit-elle que les actions punissables aux yeux de la loi, et reste-t-elle étrangère à toutes celles sur lesquelles la loi n'a point de prise? Peut-elle s'allier avec le parjure, la duplicité et le mensonge? Autorise-t-elle à profiter de l'inexpérience, de la dépendance, du besoin de ceux avec qui on traite, pour en tirer le meilleur parti possible et leur imposer des conditions vexatoires? souffre-t-elle qu'on manque à sa parole, qu'on oublie ses engagements quand ils deviennent onéreux, qu'on intente ou qu'on soutienne des procès pour éluder ou pour reculer le paiement de ses dettes, qu'on dissimule artificieusement l'état de ses affaires, et qu'on présente comme sienne une fortune empruntée pour se procurer un établissement qui plaît; qu'on tente la fidélité d'une épouse, et qu'on oblige un mari déshonoré à nourrir, à élever des enfants dont il n'est pas le père; qu'on amorce, par de fallacieuses promesses et des protestations perfides, un sexe faible, inconsideré, confiant, et qu'on l'abandonne à l'opprobre, après l'avoir immolé à la brutalité; qu'on écarte, par de sourdes menées et de lâches artifices, un compétiteur qui fait ombrage; qu'on décrédite ceux dont on jalouse les succès; qu'on déguise le projet de nuire sous des témoignages hypocrites d'intérêt et de bienveillance?

Non, certes; non. La probité est un respect habituel du droit d'autrui, une volonté constante de rendre aux autres tout ce qu'on leur doit. Le véritable honnête homme est vrai dans ses paroles, sincère dans ses promesses, loyal en traitant des affaires, délicat sur les procédés: la feinte, la ruse, la séduction, les intrigues, les voies tortueuses et détournées ne sont, dans son estime, que des bassesses indignes que l'hon-

neur désavoue; et les prétextes les plus plausibles, les motifs les plus spécieux, les occasions les plus séduisantes, l'espoir d'un avantage considérable ou la crainte d'un grave dommage, que des arguments bons au plus pour ces tartufes de probité qui, contents de passer pour hommes de bien, ne se mettent pas en peine de l'être en effet. Sa parole, il la tient, lors même qu'il n'en a donné aucun garant; ses promesses, il les accomplit, lors même qu'elles ont été imprudentes. Loin de mettre l'injustice aux gages de ses passions, il en craint jusqu'à l'ombre; il la souffrira plutôt que de la commettre. Le soupçon seul d'avoir blessé en quoi que ce soit l'équité, même involontairement, lui ôterait le repos, et il ne rendrait la paix à sa conscience qu'en éclaircissant ses doutes, qu'en réparant ses torts aux dépens même de toute sa fortune. Plus sévère encore sur l'honneur que sur l'argent, il se croirait indigne de vivre s'il se sentait capable de noircir quelqu'un par des calomnies, ou de porter dans une famille l'opprobre et la honte.

Il s'en faut, comme vous l'avez peut-être expérimenté cent fois, il s'en faut que les hommes irréligieux donnent à la probité une si grande étendue. Que ne pourrions-nous pas dire, si nous voulions juger de l'arbre par ses fruits, et de ces prétendus honnêtes gens par leurs œuvres! Quoi qu'il en soit, je reconnais bien volontiers l'excellence de la probité. C'est même parce que je la crois la première et la plus nécessaire de toutes les vertus que je voudrais l'établir sur une base plus large et plus solide, lui donner des motifs plus déterminants; mais la pratiquassiez-vous dans toute sa perfection, est-ce, encore une fois, à cette vertu que se réduisent tous vos devoirs? La question est depuis longtemps décidée pour qui écoute les enseignements de la religion; mais la religion est suspecte aux hommes irréligieux, et je ne veux me prévaloir de son autorité contre eux qu'après les avoir réconciliés avec elle. Ne consultons donc que la raison et la conscience. Ce sera véritablement nous conduire avec l'inconséquence d'un homme qui, ayant à sa portée, sous la main, une source aussi pure qu'abondante, irait puiser bien loin quelque peu d'eau trouble dans un méchant puits. N'importe, tout obscurcie qu'elle est, cette raison, par nos préjugés et nos passions, tout affaiblie qu'est cette conscience par l'habitude où nous sommes de la contredire et de lui résister, elles conservent encore, l'une assez de lumière, l'autre assez de droiture pour nous diriger quand nous voudrions les consulter de bonne foi, et je consens à les prendre pour guides uniques et pour juges dans la recherche qui nous occupe.

Demandez-vous d'abord si vous ne vous devez rien à vous-même? Si vous ne vous devez pas, par exemple, de préférer votre vie à votre argent, votre santé à vos plai-

sirs, votre corps à vos habits, et votre âme à votre corps ? Demandez-vous si, ne vous étant pas fait vous-même, vous ne devez pas de vous enquerir de celui qui vous a fait, de la fin pour laquelle il vous a fait, et des moyens à employer pour arriver à cette fin ? Si, avec une raison que les païens eux-mêmes ont regardée comme un rayon de la Divinité, et qui vous place à une distance presque infinie de tous les êtres visibles, vous ne vous devez pas de ne point vivre comme le cheval et le mulet qui n'ont point d'intelligence ? Si, avec une conscience qui vous a été donnée pour vous diriger dans les sentiers difficiles de la vie, et vous faire discerner le bien qu'il faut faire du mal qu'il faut éviter, vous ne vous devez pas de n'en point étouffer la voix, de n'en point rejeter les conseils, de n'en point mépriser les jugements, de ne point vous roidir contre ses reproches ? Si, avec un esprit doué de facultés admirables, dans ceux-là même où elles paraissent le plus bornées, vous ne vous devez pas de le cultiver, de l'appliquer à la recherche de la vérité, à l'acquisition des connaissances qu'exige votre état et l'emploi que vous exercez ? Si, avec un cœur véritablement plein de passions, mais capable pourtant de sentiments nobles, généreux, héroïques, vous ne vous devez pas d'en bannir les affections et les goûts qui avilissent, qui corrompent, qui dépravent ? Si, avec un corps qui n'est pas vous, mais qui fait partie de votre être, vous ne vous devez pas de le nourrir, de l'entretenir, de le ménager, de le conserver, sans néanmoins en contenter, à la manière des bêtes, tous les appétits, sans vous prêter à en accomplir tous les désirs ? Il est bien impossible qu'en écoutant sur tout cela votre conscience, en consultant sur tout cela votre raison, vous ne voyiez en tout cela que des devoirs imaginaires dont vous pouvez très-innocemment vous affranchir et vous secouer. Autrement il faudra dire que, dans les autres hommes, raison et conscience, lumières et sentiments, tout est faux, tout les égare et les trompe ; car la raison, qui me dit de ne pas épuiser mon corps par un travail excessif et au-dessus de mes forces, me dit aussi de ne pas le ruiner par la luxure, l'intempérance et la débauche. La conscience, qui m'applaudit quand par un effort vertueux j'ai triomphé de ma colère, m'accuse aussi, me blâme, me condamne, me punit par ses remords, quand j'ai cédé à mon incontinence. La lumière, qui me découvre ce qu'il y a de louable, de désirable dans le sage emploi de sa fortune, dans le bon usage de ses talents, dans l'accomplissement de tous ses devoirs, dans des mœurs vertueuses, dans une vie irréprochable, me découvre aussi tout ce qu'entraîne de trouble, de sollicitude, de chagrins, de peines, de honte, le désordre des passions. Enfin l'instinct, qui me porte à estimer, à désirer, à vouloir, à rechercher tout ce que je crois m'être utile, me détourne

aussi de tout ce que je connais pouvoir me nuire. Mais, dans ces vues, dans ces jugements, dans ces lumières, dans ces sentiments, n'y a-t-il qu'erreur, préjugé, illusion ? Oh ! quand vous le dites, quand vous prétendez légitimer, innocenter en vous tout ce qui ne nuit pas aux autres, vous me réduisez à croire que vous êtes de mauvaise foi, ou que, dans vous, la conscience est muette et la raison abâtardie. Le dissipateur qui mange son bien, et le paresseux qui croupit dans l'oisiveté, et l'ivrogne qui noie sa raison dans les fumées du vin, et l'impudique qui se voue à la pourriture et aux vers en s'abandonnant sans retenue à tous les désirs d'un cœur dépravé, ne font bien souvent tort qu'à eux-mêmes ; les voyez-vous cependant du même œil que l'homme laborieux, économe, tempérant, sage ? Leur accordez-vous la même estime ? Choisiriez-vous pour l'épouse de votre fils une malheureuse qui se prostitue à tout venant, par préférence à une fille pudique et modeste ? Concluons donc déjà que l'homme se doit quelque chose à lui-même. Il se doit de consulter sa raison, d'écouter sa conscience, de cultiver son esprit par l'étude des vérités qu'il doit connaître et des devoirs qu'il a à remplir, de sanctifier son cœur par la pratique des vertus que comporte son état, de conserver les forces et la santé de son corps par la modération dans le travail, la tempérance dans les repas, la sobriété dans l'usage des plaisirs permis. A plus forte raison se doit-il de s'interdire tous ceux qui sont pernicious et infâmes : il se doit de vivre d'une manière conforme à sa nature, digne de son origine et de sa destination ; il se doit de tendre à la fin pour laquelle il a été fait.

Mais l'homme qui se doit à lui-même d'être vertueux et bon, ne doit-il aux autres hommes que de ne pas leur nuire ? Ne doit-il point d'affection à ses parents, de reconnaissance à ses bienfaiteurs, de services à ses amis, de sacrifices à son pays, de compassion, de secours, d'assistance aux malheureux ? Sera-t-il quitte de tout envers tous, parce qu'il ne sera malaisant et dangereux pour personne ? La raison et la conscience vous disent de ne pas faire à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit à vous-même ; et comme vous ne voudriez pas qu'on vous trompât, qu'on vous dépouillât, qu'on vous dénigrât, qu'on portât le trouble et le désordre dans votre famille, vous n'avez jamais menti, jamais trompé, jamais calomnié, jamais... L'homme incomparable ! Voyez, Messieurs, il ne tue ni ne vole ; il a de la probité juste ce qu'il en faut pour se moquer des gendarmes et ne pas figurer sur les bancs d'une cour d'assises ! C'est peut-être un mérite si vulgaire et si mince qu'il y a une sorte de honte à en tirer vanité. J'y vois pourtant de quoi rassurer les voisins, les créanciers, les amis de ce brave homme. Ses voisins, ils n'auront pas à craindre qu'il déplaute les bornes pour agrandir son héritage aux dépens du

leur. Ses créanciers, ils sont sûrs qu'il ne supprimera pas ou ne falsifiera pas leurs titres. Ses amis, ils pourront, s'ils le veulent, mettre sous sa sauvegarde l'honneur de leurs femmes et de leurs filles. Oh ! la belle chose que la délicatesse, que la probité des hommes sans Dieu !

La raison et la conscience vous disent de ne pas faire à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit à vous-même. Mais ne vous disent-elles que cela ? Agiriez-vous contre les lumières de l'une et les inspirations de l'autre en pardonnant une injure, en étouffant un ressentiment, en consolant un affligé, en nourrissant un pauvre, en prévenant par quelque secours la ruine d'un malheureux ? Cesseriez-vous d'être un homme raisonnable et consciencieux, si, « ayant votre ennemi entre vos mains, vous le renvoyiez sans lui faire aucun mal ; » si, le voyant dans le danger, vous lui prêtiez assistance ; si, « rencontrant son bœuf ou son âne lorsqu'il est égaré, vous le lui ramenez ; » si, « trouvant lui ou sa bête de somme tombée sous sa charge, vous ne passiez pas outre, mais l'aidassiez à se relever ? » La raison et la conscience vous disent encore de faire pour les autres tout ce que vous voudriez raisonnablement qu'on fit pour vous ; et bien sûrement vous ne vous contenteriez pas que, dans toutes les circonstances, on s'en tint à ne vous faire aucun mal. Supposez-vous noirci par la calomnie, poursuivi par l'injustice, opprimé par la violence, accablé par des revers, menacé d'un danger grave, pressé par le besoin, sera-ce assez faire, dans votre estime, que de ne pas se joindre à vos persécuteurs, de ne pas s'associer à la haine de vos ennemis, de ne pas aggraver votre infortune, de ne pas rire de votre danger, de ne pas insulter à votre détresse, de ne pas boire vos larmes ? Ne criez-vous pas à la dureté, à l'inhumanité, à la barbarie, si vous ne trouvez que des cœurs froids, indifférents, inaccessibles à la pitié ? Vous-même vous êtes donc dur, inhumain, barbare, quand, le pouvant, vous ne consolez pas ceux qui pleurent, vous ne vêtez pas ceux qui sont tout nus, vous ne nourrissez pas ceux qui ont faim, vous ne rendez pas à vos semblables tous les services que réclame leur douloureuse position, vous ne vous montrez pas bon, compatissant, généreux, secourable.

Mais l'homme qui se doit à lui-même d'être bon et vertueux, l'homme qui doit aux autres hommes d'être juste et bienfaisant, l'homme ne doit-il rien, absolument rien à Dieu ? Exception faite de « l'insensé qui a dit dans son cœur : Il n'y a point de Dieu » je crois bien sincèrement qu'on ne trouverait personne qui, interrogeant là-dessus sa propre conscience, et l'écoutant dans le silence des passions, n'en reçut pour réponse qu'il doit aimer Dieu, respecter son nom et lui rendre un culte légitime. En effet, la raison nous découvre en Dieu le principe et la source de toute grandeur, de toute puissance, de toute sagesse, de toute justice,

de toute bonté, de toute beauté, de toute perfection ; et nous ne devrions à Dieu ni adoration ni louanges ? La raison nous découvre en Dieu la cause nécessaire par qui tout est ; et sans qui rien ne serait ; celui qui nous a créés et faits ce que nous sommes ; celui qui nous conserve, qui nous nourrit, qui pourvoit à nos besoins, qui fournit même à nos délices : et nous ne devrions à Dieu ni respect, ni dépendance, ni gratitude, ni confiance, ni amour ? La raison nous découvre que Dieu, sortant de son repos éternel pour former des créatures dont l'existence n'était point nécessaire à sa félicité, n'a pu se proposer que de se faire connaître, et de manifester, par les choses visibles, les perfections invisibles qui sont en lui. Mais à qui a-t-il voulu se faire connaître, si ce n'est aux hommes, puisque, entre toutes les créatures visibles, les hommes seuls sont capables d'arriver à cette connaissance ? Et pourquoi Dieu, qui ne peut agir en rien que pour sa gloire, a-t-il voulu se manifester aux hommes, si ce n'est pour en être honoré, craint, glorifié, aimé ? Et nous serions innocents en le niant, en l'oubliant, en ne lui rendant aucune obéissance, aucun respect, en nous conduisant à son égard comme s'il n'était pas ? L'esprit est révolté d'une opinion si honteusement extravagante, et le cœur s'indigne des sentiments monstrueusement pervers qui l'ont fait naître et qui l'accréditent. Oui, puisque Dieu m'a fait tout ce que je suis, qu'il m'a fait et n'a pu me faire que pour lui, il faut que je l'honore par toutes les parties de mon être ; par les facultés de mon esprit, en les appliquant à me connaître et à l'admirer, parce qu'il est mon premier principe et ma fin dernière ; par les affections de mon cœur, en les dirigeant toutes vers lui, parce qu'il est mon souverain bien ; par l'activité de ma volonté, en m'attachant à le servir *corde magno et animo volenti*, avec un cœur vraiment grand et un esprit plein d'ardeur, parce qu'il est mon maître et mon père. Mon corps même n'est pas dispensé de lui rendre une sorte d'hommage ; il n'est pas jusqu'au plus petit de mes os qui ne doive lui dire à sa manière : *Seigneur, mon Dieu, qui est semblable à vous : « Omnia ossa mea dicent : Domine, quis similis tibi ? » (Psal. XXXIV, 10.)*

Et si Dieu, que la raison vous dit être la souveraine vérité, aussi incapable de vous tromper que de se tromper lui-même, avait trouvé bon d'ajouter à cette lumière naturelle, qui éclaire tout homme venant dans ce monde (Joan., I, 9), en vous donnant la connaissance de quelques dogmes particuliers, sans vous en donner l'intelligence, sur quoi fonderiez-vous, et par quoi justifieriez-vous le refus de croire à sa parole ? Et si Dieu, que la raison vous dit être la souveraine sagesse, avait trouvé bon d'ajouter quelques préceptes positifs aux devoirs que déjà vous prescrit la conscience, sur quoi fonderiez-vous et par quoi justifieriez-vous le refus de plier votre volonté à la sienne ? Et si Dieu, que la raison vous dit être sou-

véritablement digne de toute louange, plein de gloire et élevé au-dessus de tous les siècles, avait trouvé bon de prescrire le culte, soit intérieur, soit extérieur, que lui rendront les hommes, sur quoi fonderiez-vous, et par quoi justifieriez-vous le refus d'en observer les pratiques? Répétez-vous, pour la centième fois, ce à quoi on a cent fois répondu, que Dieu n'a pas besoin de vos hommages? Hé! non, certes, Dieu n'a pas besoin de vos hommages, et ce n'est pas parce qu'il en a besoin que vous les lui devez et qu'il les exige, mais Dieu ne peut pas ne pas vouloir ce qui est de toute justice, et bien sûrement, il est de toute justice que la créature vive dans la dépendance de son Créateur, qu'elle l'honore, qu'elle se montre reconnaissante. Dieu ne peut donc pas vouloir que vous ne lui rendiez pas ce que vous lui devez. Il ne peut pas ne pas vous approuver, ne pas vous aimer, ne pas vous récompenser quand vous vous acquittez de vos obligations envers lui; ne pas vous désapprouver, ne pas vous haïr, ne pas vous punir, quand vous refusez d'y satisfaire. Si l'obligation d'honorer Dieu, d'obéir à Dieu, d'aimer Dieu, est contestée, elle ne l'est et ne peut l'être que par des insensés et des pervers.

Voyez donc, mes frères, ce qu'il vous faut penser des mœurs, des principes et de la doctrine de tous ces hommes trompeurs ou trompés, qui semblent croire, qui disent hautement qu'il leur suffit d'être honnêtes gens, et qui se donnent pour honnêtes gens, parce qu'ils ne sont ni voleurs ni meurtriers. C'est bien la doctrine, ce sont bien les principes de l'impiété et du libertinage plaçant la cause de toutes les passions; et une paroisse doit être humiliée, elle doit frémir, quand son pasteur a par devers soi assez de motifs pour se croire obligé de combattre publiquement ces maximes aussi absurdes qu'anti-chrétiennes, aussi pernicieuses qu'extravagantes.

DISCOURS V.

NÉCESSITÉ DE LA RELIGION.

Cecidit omnis populus in faciem, et adoraverunt, et benedixerunt in cælum eum qui prosperavit eis; et statuit universa Ecclesia ut agatur dies de anno in annum cum lætitia et gaudio. (I Mach., IV, 40.)

Tout le peuple se prosterna le visage contre terre; ils poussèrent jusqu'au ciel les bénédictions qu'ils donnèrent à l'auteur d'un si heureux succès; et toute l'assemblée arrêta que dans la suite des temps ce jour se célébrerait avec beaucoup de réjouissance et d'allégresse.

Quel événement si prospère inspira jamais à tout un peuple de plus vifs transports; ou, quand les transports de tout un peuple éclatèrent-ils d'une manière plus touchante et plus flatteuse pour celui qui en était l'objet? Il n'y a sans doute qu'un service d'une importance majeure et généralement avouée qui puisse exalter à ce point la reconnaissance publique: il n'y a qu'un service d'un intérêt supérieur à tous les autres, et profondément senti, qui puisse faire un besoin de l'institution d'une fête annuelle, non pour rappeler le bienfait,

dont le souvenir est impérissable, mais pour donner aux bons cœurs l'occasion de manifester, au moins une fois l'année, ce que chaque jour ils éprouvent de sentiments; ce que chaque jour ils forment de vœux pour le bienfaiteur. Voici le fait, mes frères, jugez vous-mêmes.

En punition de leurs crimes, les habitants de Jérusalem et de Juda étaient tombés sous la domination d'un prince que l'Ecriture appelle une *racine de péché*. (I Mach., I, 11.) L'impie, le barbare Antiochus ne s'était pas contenté d'entrer insolemment dans le lieu saint et d'en piller les trésors; il avait résolu d'amener tous les Israélites à quitter la religion de leurs pères, pour vivre comme les nations et se souiller comme elles. Une idole abominable avait été par son ordre placée sur l'autel de Dieu; les livres saints avaient été déchirés et brûlés; les solennités religieuses abolies et remplacées par des fêtes païennes. Ses émissaires avaient couru les villes et les bourgades pour empêcher de sanctifier le sabbat et de circoncire les enfants, pour forcer le peuple à sacrifier et à manger des viandes dont la loi interdisait l'usage; et la mort punissant également le refus d'obéir à ces ordres sacrilèges et l'attachement aux pratiques anciennes, il s'était fait un horrible massacre d'hommes, de femmes et d'enfants. Pour comble de maux, les Eléasar et les Mathathias n'avaient pas trouvé des imitateurs de leur courageuse fidélité dans tous leurs compatriotes: il y avait eu des lâches qui, par la crainte des supplices, avaient embrassé ou feint d'embrasser ces innovations impies: il y avait eu des apostats qui avaient effacé de dessus eux les marques de la circoncision; qui d'eux-mêmes s'étaient séparés de l'alliance sainte; qui d'eux-mêmes s'étaient joints aux nations, en avaient secondé la fureur, s'étaient montrés les plus ardents persécuteurs de leurs frères, les plus hardis blasphémateurs du Dieu qu'ils avaient renié. En un mot, *la terre fut émue de la désolation de ses habitants, et toute la maison de Jacob fut couverte de confusion.* (I Mach., I, 29.)

Dans ce deuil universel, un vaillant et pieux capitaine s'attendrit sur les maux de la patrie éplorée, et médita sa délivrance. Le ciel apaisé sourit à ses projets. Deux fois Judas attaque les ennemis de son peuple, et deux fois il en triomphe. Ses premières pensées, après la victoire, sont pour la religion. *Voilà nos ennemis défaits, dit-il à ses braves; allons maintenant purifier et renouveler le temple.* (I Mach., IV, 36.) Ils montent en effet tous ensemble à la montagne de Sion, et ils voient les lieux saints tout déserts, l'autel profané, les portes brûlées, les parvis remplis d'épines et de broussailles. A ce désolant spectacle une douleur mortelle les pénètre; ils poussent des cris lamentables, déchirent leurs vêtements, se mettent de la cendre sur la tête et font un grand deuil. Mais par les soins de Judas tout est bientôt réparé; il choisit des prê-

tres sans tache, religieux observateurs de la loi. Il ordonne de purifier les lieux saints, de fondre de nouveaux vases, de bâtir un nouvel autel. La dédicace s'en fait au bruit des cantiques, des harpes, des lyres et des timbales, et c'est au moment où le feu y dévore l'holocauste que le peuple, ivre de joie, se prosterne le visage contre terre, adore Dieu et pousse jusqu'au ciel les bénédictions qu'il donne à l'auteur d'une si sainte et si heureuse entreprise. Huit jours de fête ne suffisent pas à l'explosion de sa reconnaissance. Il voudrait en perpétuer, en éterniser le témoignage; et quoiqu'il ne voie encore que l'aurore des jours meilleurs qui lui sont promis, il arrête que, dans la suite des temps, ce jour sera célébré chaque année avec beaucoup de réjouissance et d'allégresse. Tant il est vrai qu'attaquer la religion d'un peuple, c'est le blesser dans ses plus chères affections; qu'en permettre, qu'en respecter le libre exercice, en réparer les outrages, s'en déclarer l'ami, c'est satisfaire au premier de ses besoins, c'est l'intéresser par ce qu'il estime le plus, c'est être éminemment son bienfaiteur.

Vous me prévenez, mes frères, et l'application du fait que j'ai rapporté aux événements dont nous avons été les témoins se présente si naturellement qu'il serait inutile et peut-être odieux d'en comparer une à une toutes les circonstances: l'histoire ne sera que trop fidèle à retracer, pour la honte de la génération présente et pour l'instruction des âges futurs, le tableau de nos erreurs et de nos désastres. Il faut, nous, n'en parler que pour en tirer des conséquences utiles, il faut ne rapprocher d'une autre cette déplorable époque que pour nous convaincre que la même irréligion avait attiré sur nous les mêmes calamités; et que si la même miséricorde nous a ménagé la même ressource, le même bienfait doit exciter en nous la même reconnaissance (1).

Les hommes que, pour nos péchés, la Providence avait naguère mis sur nos têtes, se crurent assez habiles pour, après avoir tout détruit, reconstruire la société, même en laissant dans les décombres cette pierre angulaire, cette base impérissable qui seule peut en porter l'édifice. Durant quatorze siècles la France avait prospéré sous les auspices de la religion. La religion fut prosaïque, et l'on ne parut pas soupçonner même qu'il fût besoin d'en remplacer de quelque manière la salutaire influence. Hélas! on voulait les passions sans frein, le vice sans honte, les crimes sans remords; on voulait la vie licencieuse et la mort sans alarmes; et quand, après avoir brûlé les temples et violé les tombeaux, nos sages législateurs s'avisèrent de déclarer que le peuple français reconnaissait l'Être suprême et l'immortalité de l'âme, les choses déjà en étaient au point que cette déclaration si singulière fut regardée comme un pas rétro-

grade vers le fanatisme, et qu'on s'en plaignit comme d'une atteinte portée à la liberté des opinions.

Mais où doit donc arriver un peuple qui n'a plus de conscience morale, ou chez qui la conscience passe pour une faiblesse et pour un préjugé? Combien de temps pourrait exister une société d'hommes entichés de droits chimériques et déclarés contre toute espèce de devoir? Une société d'hommes qui n'assigneraient à la justice d'autre règle que l'intérêt, d'autre sanction aux lois que la force, d'autre motif aux belles actions que la vanité, d'autre barrière aux crimes que l'échafaud, d'autre consolation aux malheureux que l'espérance du néant, d'autre garantie aux citoyens de la probité des uns des autres que les précautions d'une défiance générale et continuelle? Nous n'avons été régis qu'assez peu de temps par les maximes de l'athéisme, et nous nous dévorions les uns les autres! et nous avons pensé devenir la conquête des barbares! et nos tribunaux frémissent du nombre et de l'atrocité des crimes qu'ils ont à punir, en voyant surtout la jeunesse de la plupart des coupables que la vindicte publique met sous leur glaive: ils reconnaissent et déplorent les suites qu'a eues l'absence de toute institution religieuse. Que serait-il donc arrivé si cette absence se fût prolongée dix, vingt ans de plus?

La force, la violence même, peut fonder un empire; mais les empires, quelle qu'en soit l'origine, ne s'affermissent que par la sagesse et ne se conservent que par les mœurs. La force, si la sagesse n'en règle pas l'usage, se détruit d'elle-même, et les meilleures lois deviennent inutiles quand les mœurs sont mauvaises. J'entends ici par les mœurs ces principes qui nous dirigent dans la pratique des devoirs de la vie civile. Car des différents devoirs qu'ont entre eux les hommes naissent différents devoirs dont l'observation importe essentiellement à leur tranquillité et à leur bonheur. Devoirs généraux de justice, de charité, de bienveillance, qui les obligent tous à l'égard de tous: devoirs particuliers et de l'état, qui se déterminent d'après le rang que chacun d'eux occupe dans la société.

Ces devoirs ne sont rien moins que chimériques, et l'homme de la morale la plus commode conviendra, du moins extérieurement, qu'il doit respecter le droit d'autrui et faire pour les autres tout ce qu'il voudrait raisonnablement que les autres fissent pour lui. Ces devoirs ne sont rien moins qu'arbitraires, et depuis « celui qui est assis sur un trône de gloire, jusqu'à celui qui est couché sur la terre et dans la cendre: depuis celui qui est vêtu de pourpre et qui ceint le diadème jusqu'à celui qui n'est couvert que de toile, » personne n'est admis à partager les avantages de la société que sous la condition qu'il en partagera les obli-

(1) Ce discours fut fait pour la réconciliation d'une église qui, fermée pendant la révolution, devait être rendue à l'exercice du culte catholique.

gations et les charges. Ces devoirs ne sont rien moins qu'indifférents, et du plus ou du moins de fidélité à les remplir dépend le plus ou le moins de tranquillité, le plus ou le moins de stabilité dans l'Etat. Car supposez qu'on les méconnaisse et qu'on les viole; supposez que les dépositaires du pouvoir en usent arbitrairement et seulement pour l'intérêt de leur ambition et de leur cupidité; que ceux qui n'exercent aucune portion de l'autorité la jaloussent, la haïssent, la calomnient, en portent impatiemment le joug, s'étudient à l'éluder toutes les fois qu'ils ne peuvent la braver ouvertement, éclatent et se révoltent quand ils sont forts; murmurent, déblatèrent, intriguent quand ils sont faibles; en un mot, que tous les citoyens, soit qu'ils commandent, soit qu'ils doivent seulement obéir, voient toujours eux et jamais les autres, toujours leur intérêt et jamais leur devoir, la société ne portera-t-elle pas dans son sein tous les éléments d'une révolution, toutes les causes d'une destruction inévitable? Enfin, ces devoirs, dans bien des rencontres, ne sont rien moins que faciles; dans bien des rencontres on ne les remplit qu'aux dépens de son repos, de ses inclinations, de ses affections, de l'intérêt personnel; dans bien des rencontres ils exigent qu'on s'oublie, qu'on se dévoue, qu'on s'immole, sans gloire, sans espérance, sans autre dédommagement que la pensée d'avoir bien fait. Pour y être constamment fidèle il faut donc être solidement vertueux.

Cependant la vertu ne nous est pas naturelle. Nous sentons plutôt des inclinations violentes pour tout ce qui lui est opposé. Outre l'ignorance, qui nous fait méconnaître la plupart de nos devoirs, la cupidité, lors même que nous les connaissons, nous les rend souvent odieux et toujours pénibles. C'est même assez qu'une chose nous soit commandée pour qu'elle nous déplaie, et nos désirs pour celles qui sont interdites redoublent par la défense même. Avec une disposition si fâcheuse, quelle garantie aura la société de la probité de ses membres? Où trouvera-t-elle cette responsabilité qui doit peser sur tous et à laquelle personne ne doit pouvoir se soustraire? Nous-mêmes, d'état, de caractère, de goûts si différents, par quoi serons-nous détournés du mal, quand nous le croirons utile, et portés, déterminés au bien, quand il devra nous coûter des sacrifices?

Je le dis, mes frères, avec une pleine conviction : il n'y a que la religion qui puisse cautionner la fidélité des hommes à leurs devoirs, parce qu'elle seule en connaît la nature, en pose le fondement, en détermine l'objet, en fixe les règles, fournit des motifs capables de les faire pratiquer et promet des récompenses dignes de les couronner.

Où Dieu auteur, régulateur, conservateur de la société, protecteur et vengeur de ses droits, au tribunal de qui ressortissent ceux-là même qui portent le monde; un

Dieu pour qui la nuit n'a point de ténèbres, qui sonde les cœurs et connaît jusqu'aux plus secrètes pensées; un Dieu qui promet son amour et sa gloire à ceux qui font bien, qui menace d'éternels supplices quiconque s'abandonne au mal, quelle autorité! quel témoin! quel encouragement! quel frein! En mettant l'homme dans tous les temps et dans tous les lieux sous les yeux de son maître et de son juge, la religion me répond en quelque sorte de lui. Tout corrompu qu'on veuille le supposer, je ne m'étonne plus qu'il devienne vertueux.

Les passions les plus fougueuses peuvent et doivent se taire devant ce témoin, céder à de si puissants intérêts. Si l'homme qui se dit religieux n'est pas bon, c'est qu'il agit contre ses principes. Je sens du moins qu'il peut l'être, qu'il a les plus grands motifs pour l'être, mais aux yeux de celui dans l'estime de qui la religion et les promesses comme les menaces de la religion passeraient pour des préjugés, la vertu devrait paraître une chimère. Et, en effet, la vertu, sans un Dieu qui l'approuvât, qui la prescrivit, qui la récompensât, ne serait pas autre chose. S'asservir volontairement à des devoirs pénibles, quand on ne se promet rien de sa fidélité à les remplir et qu'on peut y déroger sans risque, serait inconséquence et duperie. Aussi des hommes sans religion ne seraient ni inconséquents, ni dupes en ce point, parce qu'ils ne seraient pas vertueux; et ils ne seraient pas vertueux, parce qu'ils n'auraient point de motifs qui les portassent, qui les déterminassent à la vertu, quand elle devrait leur coûter des privations, des efforts et des sacrifices, aucuns motifs ne remplaçant ceux de la religion dans un homme sans religion.

Voilà, je le sens bien, une assertion que peut-être on ne me passera pas sans preuves. Chez nous, en effet, de prétendus moralistes, échos des Hobbe et des Collin, enseignèrent, dans le XVIII^e siècle, que la religion n'est qu'une entrave inutile, mise par la politique à la liberté des peuples, et que l'homme est suffisamment déterminé à remplir tous les devoirs de la vie civile par l'éducation, par l'intérêt personnel, par l'estime de soi-même, par la honte attachée aux mauvaises actions, par l'autorité des lois humaines et par la crainte des peines qu'elles infligent aux méchants.

Mais j'observe d'abord qu'il s'agit de former la morale de tout un peuple, et non pas seulement celle d'un individu à qui sa fortune assurerait toutes les jouissances de la société, ou qu'un heureux naturel mettrait au-dessus des plus fortes tentations. Les plus faibles motifs sont assez puissants; il n'est pas même besoin de motifs quand il n'y a point d'efforts à faire, point de répugnance à combattre; mais dira-t-on que ce soit là l'état, que ce soit là la disposition de tous les membres de la société? dira-t-on que tous les hommes, que même un grand nombre d'hommes puissent être mus par une éducation qu'ils ne reçoivent

pas, par des principes qu'ils ne connaissent pas, par des calculs qu'ils ne font pas, par des sentiments qu'ils n'éprouvent pas ?

J'observe en second lieu que, loin de rejeter aucun des motifs humains, la religion les admet tous et les fortifie. Elle prend l'homme dès le berceau, et place Dieu, pour ainsi dire, à la porte de son cœur, pour en fermer l'entrée à tous les vices. Elle lui apprend à se respecter soi-même, et à respecter en soi l'image de son Créateur. Elle fait dépendre ses plus chers intérêts, son bonheur pour le temps et pour l'éternité, de l'amour et de la pratique de toutes les vertus, et en particulier de la justice. Elle attache aux actions, même aux désirs injustes, non pas une honte passagère, mais une flétrissure qui durera éternellement, si les larmes du repentir ne l'effacent. Elle veut que son disciple obéisse aux lois, non par crainte, mais par conscience ; non pour éviter la peine dont elles menacent, mais pour s'abstenir du mal qu'elles défendent ; et par conséquent, qu'il les respecte et les observe, lors même qu'il pourrait les éluder et les braver. Mais tous ces motifs séparés de la religion que devraient-ils produire ?

Quels fruits se promettre d'une éducation où le nom de Dieu n'aurait pas été prononcé ; où la croyance d'une autre vie aurait été traitée de préjugé populaire ; où l'on n'aurait appelé bien que ce qui est utile, et vice que ce qui est nuisible ; où la morale et ses préceptes n'auraient d'autres bases que des conventions arbitraires, d'autres règles que les opinions variables des hommes, d'autre sanction que leur volonté, d'autre but que l'avantage temporel de la société, d'autre mobile que l'intérêt ou l'amour-propre ? Comme il ne suffit pas d'avoir soigneusement cultivé un champ pour y moissonner, qu'il faut de plus y avoir jeté une semence choisie, je dis de même que pour disposer un homme à pratiquer la vertu, il ne suffit pas de lui inculquer des principes quelconques, il faut que ces principes soient sains, solides, constants, applicables à tous les cas, vrais dans toutes les circonstances. Mais hors de la religion où en trouve-t-on de tels ? Compter qu'un homme serait probe, constamment probe en dépit de la pauvreté, des injustices, des tentatives les plus délicates, parce que, sans lui parler de religion, vous lui auriez parlé d'ordre, de convenance, de pacte social, de respect pour le droit d'autrui, ce serait vous promettre de recueillir le froment là où vous n'auriez semé que la folle avoine.

Devrait-on espérer davantage de l'estime de soi-même pour attacher l'homme irréligieux à la pratique de ses devoirs ? Mais qu'entend-on par l'estime de soi-même, et quel objet peut avoir cette estime, quand l'homme ne se considère pas dans ses rapports avec Dieu, et comme destiné à posséder un jour le souverain bien ? Est-ce autre

chose alors qu'un grossier amour-propre, qu'une vanité puérile, qu'un orgueil insensé ? Je conçois comment peut s'estimer, ou, pour mieux dire, ce que doit estimer en soi l'homme qui appelle Dieu son créateur et son père ; qui voit dans son âme un principe immortel, formé à la ressemblance de l'Etre essentiellement bon et souverainement parfait ; qui regarde le ciel comme son héritage, et n'assigne à sa durée d'autre terme que l'éternité même. Il est permis d'être fier d'une si auguste origine et d'une destination si glorieuse. Avec de pareilles idées et les sentiments qu'elles inspirent, on doit craindre de se dégrader par une bassesse, et de s'avilir à ses propres yeux. Mais dans des hommes qui ne se considéreraient que comme le produit d'une cause aveugle et sans intelligence ; qui croiraient n'avoir été jetés sur la terre que pour y vivre au hasard et rentrer bientôt dans le néant ; qui n'appelleraient bien et mal que le plaisir et la douleur ; qui légitimeraient tout ce que veut l'appétit et l'instinct ; qui ne verraient de différence entre eux et les plus vils reptiles que celle de l'organisation et de la peau, l'estime de soi-même serait une extravagance, et ne pourrait jamais devenir le principe d'une vertu. Des hommes de ce caractère n'auraient pas toujours la fureur du tigre, parce qu'ils n'en auraient pas toujours la force ; mais avec les goûts du renard, ils en auraient les ruses. Moins par délicatesse que par inconséquence ils s'abstiendraient peut-être de ces actions auxquelles l'opinion publique attache l'infamie ; mais quelle prise aurait sur eux la honte pour des fraudes, pour des mensonges, pour des trahisons, pour des parjures, pour des crimes secrets, quand ils se seraient fait un besoin de ne pas rougir et d'étouffer les remords ?

L'homme sans religion ne serait pas plus efficacement déterminé à remplir ses devoirs par la connaissance de son propre intérêt. Car il me semble, Messieurs, et il vous semblera comme à moi, que le véritable intérêt d'un homme qui bornerait toutes ses espérances à la vie présente, et qui ne verrait rien à craindre après la mort, serait de se gêner, de se contraindre le moins possible, et d'accorder à ses passions tout ce qu'elles lui demanderaient, pourvu qu'il le fit avec assez de prudence pour ne nuire ni à sa fortune, ni à sa réputation, ni à sa propre sûreté. Car il est faux que le parti de la vertu soit toujours le plus avantageux pour ce monde. Il y a des cas où un crime serait beaucoup plus utile qu'un acte de vertu. Notre roi Jean, prisonnier des Anglais, revient en France sur sa parole, et présente à la ratification des Etats, le traité qu'il a signé à Londres. Les conditions en sont trouvées flétrissantes et désastreuses ; on les rejette : « A la bonne heure, dit le prince ; mais quand la bonne foi serait bannie du milieu des hommes, elle devrait se trouver encore dans la bouche des rois. » Et

malgré les larmes de sa famille et les instances de ses sujets, il retourne à sa prison; il meurt dans les fers. Où est l'intérêt qui lui revient pour ce monde de sa délicatesse? Une troupe de séditeux se précipite dans la maison du président du Harlay, et demande, avec menaces, qu'il ait à signer une déclaration contraire aux devoirs de sa charge. « Monsieur, répond à leur chef l'intrepide magistrat, c'est grand pitié quand le maître est chassé par les valets. Au reste, mon âme est à Dieu; mon cœur est à mon roi; mon corps est au pouvoir des méchants. » Où est l'utilité que du Harlay peut se promettre de sa fidélité, quand il voit les haches levées sur sa tête? « Silence, ou tu es mort, disait au chevalier d'Assas un parti ennemi qui l'avait enveloppé de nuit, et surpris son régiment. — A moi, Auvergne, s'écrie d'Assas, voici l'ennemi. » Où est pour d'Assas, l'utilité de ce dévouement, quand il tombe à l'instant percé de vingt balonnettes? Si les devoirs n'obligent qu'autant qu'il s'accordent avec l'intérêt personnel, d'Assas, du Harlay, le roi Jean ne sont que des fous. Ces traits de magnanimité héroïque ne sont que des traits d'imbécillité. Quels blasphèmes contre la vertu! En réduisant tous les devoirs au seul calcul de ses intérêts, l'homme irréligieux trouverait la vertu trop chère; mais pour s'en dispenser, pour se débarrasser de ses devoirs, il suffirait qu'il devînt un fourbe adroit et qu'il évitât seulement ce qui pourrait le compromettre dans l'opinion, ou l'exposer à l'animadversion des lois.

L'autorité de ces lois serait donc le dernier ressort sur l'effet duquel on compterait pour maintenir la probité parmi les hommes, et les attacher à leurs devoirs. Mais y pense-t-on? Sans la religion et sans les mœurs, il en est des lois comme des toiles d'araignée; les moucheron s'y prennent. Tout ce qui n'est pas faible, les déchire et les emporte. Les lois, par les peines dont elles menacent, préviennent certains crimes; mais il est tant d'actions véritablement criminelles qu'elles ne punissent pas! et parmi celles qu'elles punissent, il en est tant qu'elles ne peuvent atteindre! Les supplices épouvantent et font frémir le méchant; mais ils ne lui inspirent pas l'amour de la vertu. Les lois lient les mains, la religion seule peut répondre du cœur. Tout au plus, des hommes sans religion seraient justes et bons quand ils n'auraient aucun intérêt à ne pas l'être, ou qu'ils ne pourraient être impunément méchants et injustes.

Heureusement, mes frères, vous avez été formés par d'autres leçons, vous êtes dirigés par de plus nobles motifs: aussi vous voyez-on suivre invariablement sur la ligne du devoir ces administrateurs si éclairés et si intègres, ces magistrats d'une probité si rare, ces guerriers si dévoués et si fidèles à l'honneur, tous ces hommes excellents qui, dans des temps difficiles, ont acquis tant de droit à notre estime, et justifient si bien notre confiance dans l'exercice des fonctions di-

verses remises à leur sagesse. Mais aurais-je à vous féliciter du bon esprit qui vous caractérise, et des vertus qui les distinguent, si la religion n'exerçait sur vous, comme sur eux, son influence salutaire? Non, Messieurs, il n'y a point d'ordre, point de gouvernement, point de société, sans probité, sans mœurs, sans esprit public; et il n'y a point d'esprit public, point de mœurs, point de probité sans religion. Malheur au prince quand ses sujets ne voient pas en lui l'image de Dieu, et n'obéissent que par la crainte du châtimement. Un trône auquel la conscience ne donne point d'appui, chancelle nécessairement; il ne faut qu'un choc assez faible pour le renverser, le réduire en poudre, et ensevelir sous ses ruines l'imprudent qui s'y assied. Malheur au peuple quand les princes, les magistrats, les juges ne reconnaissent pas ce tribunal suprême qui doit récompenser ou punir leur administration. L'autorité, si la religion n'en règle l'usage, ne tourne qu'au profit de l'ambition, de la cupidité, des passions quelconques de ceux qui l'exercent. Malheur aux grands et aux riches, quand les pauvres et les petits ont perdu la foi d'une Providence qui dispense à son gré et suivant les conseils de sa sagesse, les rangs et les fortunes. De l'inégalité des conditions, si Dieu n'en est cru l'auteur, naîtront toujours la jalousie, l'envie, la plainte, le murmure, la haine, la rapine, et selon les occurrences, les émeutes, les brigandages, les assassinats. Malheur aux petits et aux misérables, si la religion ne prévient pas les dédales, si la religion n'amollit pas les entrailles des grands et des riches. Ce serait beaucoup alors qu'ils ne fussent que méprisés, que délaissés. Le caprice les tourmente, l'injustice les opprime, la violence les dépouille; on boit leurs larmes, on s'engraisse de leur sang. Malheur, en un mot, à tous les membres de la société et à la société elle-même, quand tout principe de religion en est banni. Avec l'esprit de religion disparaît l'esprit public, le goût, l'idée même des grandes choses, le respect pour les lois, la considération au dehors, la sécurité au dedans, la sincérité dans les promesses, la franchise dans les manières, l'honnêteté dans les mœurs, pour faire place à l'hypocrisie des uns, à l'audace des autres, au mécontentement de tous, aux factions, aux guerres intestines, à tous ces principes de destruction dont un seul suffit pour changer, bouleverser, anéantir l'Etat le mieux constitué.

Et sur tout cela les faits viennent à l'appui des raisonnements. Les législateurs, les fondateurs des empires firent de la religion la pierre angulaire de l'édifice social, et le respect pour les lois, et la prospérité des Etats déchurent partout dans la même proportion que les principes religieux. Si Rome perdit sa liberté, ce fut à l'époque où la doctrine des épicuriens, qui niaient les dogmes de la Providence et de l'immortalité de l'âme, eut corrompu les mœurs de ses citoyens dégénérés. Si les Grecs tombèrent

sous le joug des Ottomans ; ce fut à l'époque où un schisme funeste avait divisé leurs forces en divisant leurs opinions. Que de guerres sanglantes, que de forfaits inouis, quelle longue suite de convulsions ne dut pas l'Allemagne à son Luther, la France à son Calvin, l'Angleterre à son Henri VIII ! Louis XV, à qui la politique même ne pardonnera pas l'impunité dont jouirent sous son règne les apôtres de l'irréligion, Louis XV prévint et prédit la tempête qui a emporté son successeur. Frédéric, le héros de la Prusse, regrettait, en mourant, de ne pas laisser les principes religieux aussi généralement respectés qu'ils l'étaient lors de son avènement au trône, et nous avons vu comment a été renversé d'un choc ce colosse de la puissance prussienne qui en imposait tant à l'opinion.

Que ces exemples nous instruisent. La religion mérite que nous l'aimions pour elle : aimons-la du moins pour nous, puisqu'elle est nécessaire à notre prospérité, à notre repos, à notre sûreté.

DISCOURS VI.

LA RELIGION, SAUVEGARDE DE L'AUTORITÉ DES ROIS CONTRE L'INSUBORDINATION DES PEUPLES, ET DE LA LIBERTÉ DES PEUPLES CONTRE LE DESPOTISME DES ROIS.

Per me reges regnant (Prov., VIII, 15.)

C'est par moi que règnent les rois.

Les rois, Messieurs, sont les arbitres du monde ; Dieu, et Dieu seul est l'arbitre des rois. Saül tombe du trône, parce que Dieu l'en précipite ; David y monte, parce que Dieu l'y appelle. Quelles que soient les causes apparentes de ces catastrophes qui bouleversent les Etats, et qui font passer d'une famille à une autre le droit de gouverner un peuple, *C'est par moi que les rois règnent*, dit le Seigneur ; et comme c'est Dieu qu'il faut apaiser quand les dépositaires de sa puissance l'avalissent par leur faiblesse ou la rendent odieuse par leur tyrannie ; c'est Dieu aussi qu'il faut bénir quand, à l'énergie de leur caractère, à la noblesse de leurs inclinations, à la grandeur de leurs vues, à la sagesse de leurs conseils, à l'équité de leurs arrêts, à leur constante vigilance, à leur sollicitude paternelle, à leur dévouement pour le bien-être des peuples commis à leur garde ; chacun reconnaît en eux la fidèle et vivante image du Maître aussi bon que puissant qu'ils représentent sur la terre.

Que ne puis-je, Messieurs, ramener tous les Français à ce principe si témérairement désavoué dans ces derniers temps, et dont l'oubli a enfanté tant de crimes et appelé sur nous tant de désastres ! Parce que Dieu voulut nous punir, et montrer dans nous à toutes les nations jusqu'où peut descendre, et à quels excès peut se porter un peuple qui déchire l'Évangile pour écouter et sui-

vre les séditions leçons de l'incrédulité, il nous rejeta, il nous méprisa, il « éloigna de lui l'homme de sa droite, » celui à qui il avait fait conférer l'onction royale. « Il jeta par terre les marques sacrées de sa dignité ; il détruisit toutes les haies qui l'environnaient ; il releva la main de tous ceux qui travaillaient à l'accabler ; il remplit de joie tous ses ennemis ; il ôta la force à son épée ; il ne le secourut point dans la guerre ; il le dépouilla de tout son éclat ; il abrégea les jours de son règne ; il le couvrit de confusion ; il le brisa au jour de sa fureur. Nous-mêmes, il nous fit tomber dans le piège de nos ennemis ; il chargea nos épaules de toutes sortes d'afflictions ; il mit sur nos têtes des hommes dont les noms ont pourri, des hommes dont toutes les voies ne tendaient qu'à affliger et opprimer, et qui, n'ayant pas sa crainte devant les yeux, nous dévoraient comme le famélique dévore un morceau de pain. Il nous rendit un sujet d'opprobre à tous nos voisins ; il nous fit devenir la fable des nations, et les peuples secouèrent la tête en nous regardant. »

Lorsqu'ensuite, apaisé par de grandes expiations, Dieu s'est repenti du mal qu'il nous avait fait, et a voulu nous réconcilier avec lui, il s'est souvenu de ces Bourbons proscrits avec tant de félonie, éprouvés par tant d'infortunes, rappelés par des vœux si ardents ; « sa main les a assistés, son bras les a fortifiés ; il a brisé devant eux les portes d'airain et les gonds de fer ; il n'a plus souffert que l'ennemi gagnât rien à les attaquer, que le méchant pût leur nuire ; » il a reporté leur chef auguste au gouvernail de ce précieux et trop malheureux vaisseau, que des pilotes imprudents avaient lancé au milieu des tempêtes, et qu'ils poussaient d'écueil en écueil, lorsque toutes ses voiles étaient déchirées, ses agrès rompus, ses bords dégarnis, et qu'il faisait eau de toutes parts. Il a dit, par miséricorde, et pour nous sauver d'une ruine imminente, que l'étranger, « eût-il la tête dans les cieux et les pieds dans les enfers, » tomberait devant l'héritier légitime. Il a dit que cet héritier de soixante rois, il « l'avait enlevé dans son indignation, et caché pour un temps dans le secret de sa face, » pour punir la France ; mais que, touché de ses maux et n'étant plus en colère, il le lui rendait, et qu'il régnerait sur elle. Il a dit qu'il régnerait sur elle, et, pour qu'en régnant il inspire plus de confiance et obtienne plus de respect, plus de fidélité, plus de dévouement, Dieu se déclare l'auteur de son retour inespéré : c'est par lui que règnent les rois : *Per me reges regnant.*

Ce n'est pas pour vous, Messieurs, qu'il devient nécessaire de développer les conséquences de ce principe. Comme moi, vous comprenez que toute puissance venant de Dieu, quand, par ses dispositions personnelles, le prince qui en est investi se trouve selon le cœur de Dieu, Dieu lui communi-

que cette sagesse qui est assise près de lui dans son trône, pour qu'il travaille de concert avec elle, et que, dirigé par ses conseils, il soit constamment le père affectueux, le pasteur vigilant, le juge équitable, le bon roi, plus encore que le roi triomphant d'un grand peuple; que la religion, en montrant le prince soumis à l'autorité de Dieu, dont il reconnaît tenir sa puissance, rassure les sujets contre la crainte d'un gouvernement tyrannique et vexatoire, et les dispose à la soumission par la confiance; que la religion renforce la puissance des rois de toute la sienne; qu'elle place leur trône sur le même fondement que celui de Dieu, la conscience des sujets; qu'aux yeux des croyants, un roi n'est pas ce qu'il est aux yeux des incrédules, un magistrat amovible, un mandataire révocable à volonté et justiciable de ses commettants; mais un homme avoué du ciel pour commander aux autres hommes, l'élu de Dieu, l'oint du Seigneur, son image, son représentant, son lieutenant sur la terre, le ministre de sa puissance, et comptable à lui seul de l'usage qu'il en fait; un homme qu'il faut toujours honorer, toujours respecter, et contre qui la révolte ne saurait jamais être légitime, quels que soient du reste ses mœurs, ses opinions, ses torts.

Ces conséquences, dis-je, vous les avouez comme moi. Souffrez pourtant, Messieurs, que, pour l'instruction de ceux qui tiendraient encore à ces systèmes anarchiques et désorganisateur, à ces théories révolutionnaires dont le coupable et malheureux essai nous a coûté tant de larmes et de sang, j'établisse un principe qui, en remplaçant le monarque et les sujets sous l'influence des maximes religieuses, donne une sauvegarde à la liberté des peuples contre la tyrannie du gouvernement, et une sauvegarde à l'autorité du gouvernement contre l'insubordination des peuples.

L'Evangile, en effet, a résolu seul ce problème qui mit en défaut la sagacité de tous les anciens législateurs. Jésus-Christ seul a su concilier ce qui avait toujours paru inconciliable : la modération avec l'exercice d'un pouvoir sans bornes, et la liberté avec la pratique d'une soumission absolue. Quoique Solon eût fait pour Athènes, la liberté y fut turbulente, ombrageuse, ingrate, cruelle. On y payait de l'exil et de la prison les services des Thémistocle et des Miltiade; on y punissait de l'exil et de la mort les vertus des Aristide et des Phocion. Thèbes ne se montra ni plus modérée, ni plus équitable : elle jaloussa, elle haït, elle humilia le seul grand homme qu'elle eut produit, le plus grand homme peut-être de l'antiquité, le vainqueur de Leuctres, Epaminondas. Pour qu'à Sparte les rois ne devinssent pas oppresseurs, Lycurgue imagina de contrebalancer leur autorité par celle des éphores, et les éphores emprisonnèrent, jugèrent, firent étrangler les rois; ils opprimèrent et le sénat à qui la garde des lois avait été confiée, et les juges

qui rendaient la justice, et le peuple qui nommait les magistrats. Carthage fut atroce, n'en jugeât-on que par sa conduite envers les généraux vaincus. A Rome, la lutte entre les patriciens et les plébéiens dura aussi longtemps que la république. Le sénat décrétait une guerre quand le peuple attaquait ses privilèges; le peuple sortait de la ville, ou se refusait aux enrôlements quand le sénat s'opposait à l'abolition des dettes, ou au partage des terres. Hors du Forum et du Champ de Mars, que la brigue et la violence ensanglantèrent si souvent, tout ce qui n'était pas de famille patricienne, n'était que l'instrument d'une ambition sans mesure, et loin des armées, ces conquérants de l'univers, ces citoyens-rois vivaient dans la misère, rampaient aux pieds de quelque insolent patron, se bannissaient d'eux-mêmes pour n'être pas livrés à des créanciers impitoyables, ou se vendaient au premier conspirateur qui promettait du pain. La rivalité des deux ordres ne s'éteignit que par leur destruction. Marius traita les patriciens comme il avait fait des Teutons et des Cimbres. Sylla écrasa le parti des plébéiens. César asservit les uns et les autres. Antoine et Octave proscrivirent sans distinction, et furent remplacés par des monstres qui firent oublier leur fureur en les surpassant.

Feuilletez, Messieurs, les annales des nations chrétiennes, vous ne trouverez assurément rien de semblable. Vous ne trouverez plus des peuples toujours mécontents de leurs institutions, toujours aheurtés contre leurs magistrats, toujours conjurés contre les rois, ne voyant la liberté que dans l'anarchie, de remède aux abus que dans la révolte, et l'espoir d'améliorer leur sort que dans les crises des convulsions politiques. Vous ne trouverez plus, du moins en nombre, des princes qui donnent et qui reçoivent la mort; qui n'arrivent au trône que par des attentats, et n'en descendent que par le parricide; qui gouvernent les peuples avec un sceptre de fer, brisent leurs sujets comme des vases d'argile, et, pareils aux loups et aux tigres, ne sentent leurs forces qu'autant qu'ils déchirent et qu'ils dévorent. Car, pour ne pas sortir de notre histoire, je ne vois guère qu'un Charles IX qui ait mérité, en dévouant une partie de ses sujets à l'extermination, d'être dévoué lui-même à l'extermination de tous les siècles. Et si, avant ces jours de crimes, où fut méconnue l'inviolabilité des rois, les Français eurent à pleurer sur trois ou quatre régicides, ils n'avaient pas à rougir d'un seul.

C'est que l'Evangile, en éclairant les esprits et en adoucissant les mœurs, a introduit parmi les nations chrétiennes un certain droit public, à la faveur duquel les rois jouissent avec sécurité de leurs prérogatives, et les citoyens conservent tout ce que la société peut leur garantir, la propriété de leurs biens, la liberté de leurs personnes, la vie. C'est que l'Evangile, en

établissant le dogme d'une vie future, et celui des récompenses et des peines, prix éternel de la bonne ou de la mauvaise conduite dans celle-ci, dispense les gouvernements de multiplier les lois de répression, ou d'en surveiller l'exécution avec une rigueur qui les rendrait odieux, et fatiguerait la probité même. C'est que l'Evangile astreint les rois aux conditions d'un pacte dont Dieu se déclare l'auteur et le garant; d'un pacte où Dieu a stipulé pour les peuples qu'il a trouvé bon de soumettre à leur puissance; d'un pacte qu'on n'élude pas par la fraude, qu'on n'interprète pas au gré de la force, qu'on n'anéantit pas par la violence. Les rois, en vertu de ce pacte, ont droit de porter le glaive, d'être honorés, respectés, craints, obéis; mais ce pacte dit aussi qu'ils seront les pasteurs et les pères de leurs peuples; qu'images de Dieu sur la terre, c'est moins par des coups de foudre, que par des actes de bienfaisance qu'ils signaleront leur pouvoir; qu'ils n'useront du glaive que pour protéger les gens de bien et punir les mauvaises actions; qu'ils ne se montreront redoutables qu'aux méchants; que « Dieu entrera un jour en jugement avec eux, et jugera leurs justices même; que Dieu ne fait point acception des personnes; qu'ils seront pesés dans la même balance que leurs sujets; que ceux qui commandent aux autres seront jugés avec une extrême rigueur; et que les puissans, s'ils ont abusé de leur puissance, seront puissamment tourmentés. » C'est que l'Evangile prescrit aux peuples d'honorer les rois, de leur payer exactement le tribut, de prier pour eux, de leur être soumis moins par crainte et par nécessité, que par religion et par conscience; que l'Evangile met sur la même ligne nos devoirs envers Dieu, et nos devoirs envers César; qu'il leur donne le même motif, leur promet la même récompense, y attache par le même sentiment, et ôte tout prétexte d'y manquer jamais. En un mot, c'est qu'émanée de celui qui est l'ordre essentiel, la religion tend à établir partout l'ordre, la subordination, la paix; elle maintient l'inégalité des conditions, sans laquelle la société ne saurait subsister, et ne consacre que l'égalité morale, qui assigne à tous les hommes la même origine, leur inspire la même espérance, leur donne droit aux mêmes secours et les appelle au même terme. La religion, sans rien changer dans les gouvernements qu'elle trouve établis, trace à chacun la ligne qu'il doit suivre. Dans les républiques, comme dans les monarchies, elle dit à ceux qui commandent : *Rendez à vos inférieurs ce que demandent la justice et l'équité, sachant que vous avez aussi bien qu'eux un maître dans le ciel. (Col., IV, 1.)* Elle dit aux inférieurs : *Rendez à chacun ce qui lui est dû : l'impôt à qui vous devez l'impôt, la crainte à qui vous devez la crainte, l'honneur à qui vous devez l'honneur. (Rom., XIII, 6, 7.)*

Oh! Messieurs, qu'il me soit permis de

demander à nos publicistes incrédules ce que, pour le plus grand bien de la société, ils substitueraient à ces divines maximes. Nous en connaissons l'influence sur le caractère et la conduite des rois, puisqu'elles ont formé parmi nous Charlemagne et Philippe-Auguste, Louis IX et Charles VII, Louis XII et François I^{er}, Henri IV et Louis XIV, et avec eux nombre d'autres princes qui, sans avoir été distingués par des qualités éminentes et des talents supérieurs, méritent cependant de compter entre les bons rois, parce qu'ils furent sages, justes et bienfaisants.

C'est aussi un fait attesté par toutes les pages de l'histoire, que les particuliers remplissent d'autant mieux les devoirs de citoyens, qu'ils sont d'autant plus soumis aux lois, dévoués à la personne du prince, disposés à tous les sacrifices, qu'ils sont plus religieux. Sous les Néron, les Domitien et les Maxence, dont la rage les traînait au supplice, les chrétiens se montrèrent tout aussi fidèles que sous les Constantin et les Théodose, dont la piété les comblait de faveurs, parce que « résister aux puissances c'est résister à Dieu même et que ceux qui résistent, s'attirent une condamnation certaine. » A l'époque où des monstres se détruisaient les uns les autres, s'arrachaient successivement la pourpre des Césars, et après avoir arrosé de sang le trône usurpé, finissaient par l'arroser du leur, pas un chrétien ne figura dans ces horribles complots; mais respectant Dieu même dans l'autorité établie, tous faisaient des supplications, des prières et des vœux pour le maître que leur donnait le ciel, afin « qu'à l'ombre de ses lois, ils pussent mener une vie paisible; » parce que cela est bon et agréable à notre Sauveur. Les chrétiens, quoique soumis à des empereurs idolâtres et persécuteurs, ne mettaient pas seulement en question s'ils devaient prendre parti dans la milice quand l'ordre du prince les y appelait. Ils le suivaient à la guerre; et dans les rangs de l'armée, ils se distinguaient autant par leur courage et leur fidélité, que par l'intégrité de leur foi et l'innocence de leurs mœurs; et l'Eglise ne pleurait pas leur mort autrement que celle de ses martyrs, parce que la religion enseigne qu'une grande miséricorde est réservée à ceux qui meurent victimes de leur dévouement pour le prince et pour leur pays. Les chrétiens encore, quel que fût le poids des charges publiques sous des princes la plupart barbares, débauchés, dissipateurs, ou qui, pour conserver le trône qu'ils avaient acheté, devaient assouvir l'avarice des cohortes séditeuses qui le leur avaient vendu, les chrétiens les portaient sans murmure, et les acquittaient avec une exactitude scrupuleuse, parce qu'il est écrit : « Le tribut à qui le tribut; l'impôt à qui l'impôt. » Et la preuve qu'en cela ils donnaient l'exemple, sans avoir beaucoup d'imitateurs parmi les idolâtres, c'est que Tertullien leur en faisait un mérite auprès des empereurs.

Partout où la religion a pénétré, elle a inspiré le même esprit à ses disciples. Cet esprit d'obéissance aux rois, de soumission à l'autorité, de dévouement pour le prince et pour la patrie, domine partout où la religion est respectée; il ne s'altère, il ne s'affaiblit qu'avec elle; et quiconque avait trahi son roi avait commencé par trahir son Dieu.

Mais ces sentiments d'un vrai patriotisme, est-il seulement probable qu'on les obtint des adages de la philanthropie, de la morale des athées, des clauses d'un contrat social? La philanthropie! Ah! sans doute, Messieurs, c'est une bien belle chose d'aimer ses semblables; mais la philanthropie des incrédules ne vaudra jamais la charité chrétienne. Croyez qu'il y a loin du citoyen de Genève à Vincent de Paul. Nous avons vu le sceptre de l'autorité suprême entre les mains des apôtres de l'humanité, et il nous souvient encore de l'usage si humain qu'ils en ont fait. L'athéisme! De l'idée qu'il n'y a point de Dieu, dit l'auteur de *l'Esprit des lois*, naît l'idée de mon indépendance, et si je ne puis l'avoir, celle de ma révolte: voilà pour les peuples. Quand il serait inutile que les peuples eussent une religion, ajoutez le même auteur, il ne le serait pas que les princes en eussent une et qu'ils blanchissent d'écume le seul frein que ceux qui ne craignent pas les lois humaines, puissent avoir. Un prince qui aime la religion et qui la craint, est un lion qui cède à la main qui le flatte, ou à la voix qui l'apaise. Celui qui craint la religion et qui la hait, est comme les bêtes sauvages qui mordent la chaîne qui les empêche de se jeter sur les passants. Celui qui n'a point du tout de religion, est cet animal terrible qui ne sent sa liberté que lorsqu'il déchire et qu'il dévore. Voilà pour les rois. Ne me parlez pas, a dit un autre écrivain qui consacra et toute sa vie et tous ses talents à combattre la religion, ne me parlez pas d'un prince athée. Autant vaudrait-il vivre sous la puissance de ces esprits infernaux qu'on nous peint sans cesse acharnés sur leurs victimes. Je ne voudrais pour rien au monde être soumis à un tel prince. S'il trouvait son plaisir à me faire piler dans un mortier, je suis bien sûr que je serais pilé. Ainsi, de l'aveu de l'incrédule même, l'athéisme sur le trône formerait des Tibère, des Néron, des Caligula, c'est-à-dire, des monstres ou des insensés et l'athéisme dans le peuple amènerait tous les désordres, toutes les fureurs de l'anarchie, et la dissolution nécessaire de toute société. Mais le contrat social? Le contrat social n'existe pas partout. Je demande d'abord si pour l'introduire là où il n'est pas, il faudra faire les frais d'une révolution; et pour substituer des abus à des abus, compromettre le sort de plusieurs générations, lorsque celui-là même qui le premier en fit naître l'idée, ne veut pas qu'on change la constitution d'un Etat, tant mauvaise soit-elle, s'il doit en coûter la vie à un seul homme? Le contrat une fois arrêté,

je demande encore qui connaîtra de ses infractions, qui les prévendra, qui les punira? Où sera la sanction de ce contrat, où en sera la garantie, quand on aura mis à l'écart et Dieu et la conscience? Architectes novices et présomptueux! vous l'aviez condamné cet édifice antique dont s'était bien trouvée la sagesse de vos pères, et que nous enviaient des nations voisines. Vous l'aviez condamné. C'était, à vous entendre, l'ouvrage de la barbarie, de l'ignorance, du despotisme et de la superstition. Il déparait le grand siècle, le siècle des lumières. Il fallait le détruire, et vous l'aviez détruit. Mais qu'aviez-vous mis à la place? Les chefs-d'œuvre que nous promettait votre orgueilleuse suffisance ont-ils plus de solidité? Ont-ils duré plus longtemps que ces châteaux que bâtitent les enfants dans leurs jeux? Vous seriez ensevelis sous les ruines de vos imprudentes constructions, si une main plus habile n'eût remplacé l'édifice social sur l'unique fondement capable d'en porter le poids: la religion.

Non, Messieurs, non: la religion ne favorise pas, comme ils l'ont dit, le despotisme des rois. Elle ne courbe pas la tête des peuples sous un joug de fer. L'imputation est aussi gratuite qu'elle est odieuse; et l'état habituel des nations qui ont embrassé le christianisme y répond victorieusement. Destinée à éclairer et à diriger les hommes de tous les temps et de tous les climats, l'Evangile ne détermine rien sur la forme des gouvernements. A Soleure et à Lucerne, comme à Paris et à Madrid, il prescrit d'obéir à l'autorité. Là où il y a des institutions politiques, il fait aux souverains, comme aux sujets, une obligation de conscience de s'y conformer, et les catholiques d'Angleterre et d'Irlande, une fois émancipés pourraient, sans manquer à leur religion, se montrer aussi zélés partisans de la charte des privilèges, que les Wights les plus déterminés. Si la religion favorise le despotisme, comment se fait-il que le despotisme règne partout où la religion n'a pas pénétré, et qu'on ne le trouve dans aucun des Etats où la religion partage le trône du prince? qu'elle l'ait même banni des contrées où l'habitude, le caractère des habitants, l'influence du climat, l'exemple des Etats voisins l'avait comme naturalisé? Je crois qu'on peut détier les ennemis de la religion de citer, parmi les Etats chrétiens, un seul pays, où la volonté du prince tienne lieu de toutes lois, et où il dispose à son gré de la fortune, de la liberté, de la vie de ses sujets. Je crois même qu'on pourrait les dénier de trouver parmi les rois chrétiens les plus mal famés, un seul prince qu'ils pussent comparer, sans exagération et sans injustice, à ces empereurs romains dont le nom rappelle les vices les plus bas, les cruautés les plus inouïes, tous les forfaits. C'est la religion chrétienne, dit encore Montesquieu, qui, malgré la grandeur de l'empire et le vice du climat, a empêché le despotisme de s'établir en Ethiopie, et a porté

au milieu de l'Afrique les mœurs de l'Europe et ses lois. Le prince héritier d'Ethiopie jouit d'une principauté, et donne aux autres sujets l'exemple de l'amour et de l'obéissance. Tout près de là on voit le mahométisme faire enfermer les enfants du roi de Sennar. A sa mort, le conseil les envoie égorger en faveur de celui qui monte sur le trône. Ainsi, tandis que les princes mahométans donnent sans cesse la mort ou la reçoivent, la religion, chez les chrétiens, rend les princes moins timides, et par là même moins cruels. Il pouvait ajouter, presque toujours humains, compatissants, généreux, dignes de l'estime et de l'amour de leurs sujets.

Je pourrais moi-même, pour repousser une autre imputation, me prévaloir encore du témoignage de cette écrivain célèbre. Car si l'on a dit que de parfaits chrétiens seraient de mauvais citoyens qui ne tiendraient pas à leur patrie, qui ne sauraient que se résigner à sa ruine, sans être capables d'imiter, pour la défense, ces traits d'héroïsme si communs chez les peuples de la Grèce et de Rome, Montesquieu affirme que les parfaits chrétiens seraient des citoyens infiniment éclairés sur leurs devoirs, et qui auraient un très-grand zèle pour les remplir; qu'ils connaîtraient parfaitement bien le droit de la défense naturelle; que plus ils croiraient devoir à la religion, plus ils penseraient devoir à la patrie; que les principes du christianisme bien gravés dans le cœur seraient infiniment plus forts que le faux honneur des monarchies, que les vertus humaines des républiques, que la crainte servile des Etats despotiques.

Mais, là-dessus, Messieurs, j'aime mieux en appeler à vos consciences, persuadé que vous vous joindrez à moi contre le téméraire qui, pour censurer l'Evangile, ne craint pas de nous flétrir. Vous êtes chrétiens, Messieurs, et je le suis aussi. Eh bien! demandons à l'homme religieux s'il croit sentir plus vivement que nous l'impression de cet instinct secret qui attache tous les hommes aux lieux qui les ont vus naître, à ces lieux dont on ne s'éloigne qu'avec chagrin, et qu'après l'absence on revient avec transport. Au sein des villes les plus opulentes, dans les habitations les plus commodes, à la table la plus délicatement servie, le Lapon, quoique chrétien, soupire après la grotte enfumée où il mangeait la chair de l'ours et buvait l'huile de poisson. Il sèche, il dépérit au milieu de notre abondance et de nos délices. Pour qu'il vive, il faut lui rendre ses bois sombres, ses montagnes de glace, ses neiges éternelles; et des Français, plus éclairés que les Lapons, et assez attachés à la religion pour s'en être faits les martyrs, vous diront unanimement que les soins, les prévenances, les témoignages d'intérêt, rien n'adoucit les rigueurs de l'exil; qu'ils étaient, quoi qu'on fit, tristes, contraincts, taciturnes avec les étrangers; mais que leur

cœur tressaillait à la rencontre d'un compatriote qui parlait leur langue, connaissait leur pays, partageait leur disgrâce, et pleurait avec eux sur les désastres de la commune patrie.

La patrie! Oh! Messieurs, vous êtes chrétiens; et cependant qui de vous, dans les temps calamiteux par lesquels nous avons passé, qui de vous n'a pas rougi à la nouvelle d'une action basse qui entachait l'honneur national? Qui de vous ne s'est pas indigné à la nouvelle d'une perfidie qui compromettait le salut public? Quelle douleur, quelle transe mortelle quand on vous annonçait une défaite! Par quels cris de joie et avec quel enthousiasme vous célébriez les victoires! Comme vous aimez encore qu'on vous entretienne des triomphes de la patrie! Comme vous êtes humiliés des traits qui la déshonorent! C'est qu'en effet, quoique chrétiens, ou pour mieux dire, précisément parce que nous sommes chrétiens, nous nous identifions avec la patrie. Entrés dans le monde sous ses auspices, formés par ses institutions, protégés par ses lois, tranquilles, parce qu'elle veille, forts, parce qu'elle nous défend; son bien est notre bien, sa gloire est notre gloire; sa honte nous infamerait, ses pertes nous appauvriraient; c'est pour nous qu'elle arme des soldats, pour nous qu'elle lève des tributs, pour nous qu'elle institue des tribunaux, pour nous qu'elle négocie des alliances, qu'elle conclut des traités, qu'elle fait la paix ou la guerre. Maintenir notre indépendance contre les projets ambitieux des puissances étrangères; maintenir la sûreté de nos personnes contre les attentats des brigands domestiques; maintenir la propriété de nos biens contre l'avidité des usurpateurs; nous procurer même, avec la liberté, la sécurité et le repos, le plus grand bien-être possible, voilà l'objet continuel de ses soins. Elle n'existe que pour nous; nous ne vivons que par elle. Comment la religion qui ne prêche à ses disciples que justice, charité, désintéressement, permettrait-elle que l'intérêt particulier prévâlit sur l'intérêt général? Comment ne ferait-elle pas un devoir de payer la continuité des services par la continuité de la reconnaissance et du dévouement.

Vous êtes chrétiens, Messieurs; désavouez-vous pour cela ce Chabannes qui, à la bataille de Bouvines, voyant un ennemi prêt à percer Philippe-Auguste, se précipite devant ce prince pour recevoir le coup, et tombe mort à ses pieds? Désavouez-vous cet Eustache de Saint-Pierre qui, la corde au cou et les mains liées derrière le dos, alla s'offrir comme victime au barbare Edouard, pour prévenir par son supplice le massacre des braves et malheureux Calésiens? Les femmes de Beauvais qui défendirent leur ville contre Charles le Téméraire; et cette maréchale de Retz, qui se mit à la tête des soldats qu'elle avait levés pour repousser les ligueurs; et cette Cons-

tance du Barry qui défendit Leucate, et conserva cette place à Henri le Grand, auraient-elles été plus braves si elles n'eussent point été chrétiennes ? Brissac, engageant et vendant ses terres, rompant le mariage de sa fille et donnant sa dot pour fournir la paie de ses soldats, et rembourser des marchands qui, sur sa parole, avaient fait des avances ; et Sully, coupant et vendant ses bois pour subvenir aux frais de la guerre ; et les Lanoue, les Crillon, les Bassompierre, offrant et donnant tout ce qu'ils possédaient, dans des temps de détresse, étaient-ce des hommes en qui la religion eût étouffé tout sentiment pour la patrie ? Quels traits si brillants dans l'antiquité auxquels nous ne puissions opposer des traits également beaux ? Curtius fut-il plus désintéressé que Fabert ? Décimus plus dévoué que le jeune d'Exilles ? Les vainqueurs de Platée et de Marathon valaient-ils mieux que les vainqueurs d'Arcole et de Lodi ? Et quand je retrouve les Spartiates des Thermopyles dans nos grenadiers, et des Léonidas dans leurs capitaines, faut-il de nécessité que je suppose qu'ils ont sacrifié à la peur, ou qu'ils sont impies ?

Qu'ils ne jugent donc pas de la religion ceux qui ne la connaissent que par les diatribes de ses ennemis. On ne la rendra jamais odieuse qu'en dénaturant sa doctrine, qu'en dissimulant ses bienfaits, qu'en lui imputant des crimes auxquels peut-être elle servit de prétexte, mais qu'elle n'inspira jamais, que plutôt elle condamna, et qu'elle abhorra toujours. Qu'on médite, sans prévention, les leçons qu'elle fait aux rois et aux peuples : loin de favoriser le despotisme des uns ou l'aveugle fanatisme des autres, elle frappe de tous ses anathèmes et les princes injustes, et les sujets insoumis. Qu'on interroge de bonne foi l'histoire sur l'état des sociétés à la naissance du christianisme et sur le perfectionnement progressif dont elles lui sont redevables, il sera aussi difficile d'assigner une sorte de bien que la religion n'ait pas produit, qu'un genre de mal auquel elle n'a pas remédié. Enfin, que l'on compare les nations chrétiennes avec celles pour lesquelles n'a pas lui le flambeau de la foi, et l'on n'hésitera pas à prononcer qu'il est bon pour nous d'être ce que nous sommes ; qu'il n'y a point de peuple, qu'il n'y en eut jamais dont nous puissions raisonnablement envier la condition. Ah ! puissent seulement, pour le bonheur de notre France, les palmes de la religion s'unir éternellement aux lauriers de la victoire ! puisse se joindre bientôt aux unes et aux autres l'olivier de la paix ! Avec la paix nous jouirons éminemment, sous le règne de Louis le Désiré, de tous les avantages de l'ordre social. Joignons nos vœux à ceux de notre roi pour obtenir la paix : demandons-la à Dieu qui seul la donne solide et durable.

DISCOURS VII.

ÉTABLISSEMENT DE LA RELIGION.

Si quis venit ad me, et non odit patrem suum, et matrem, et uxorem, et filios, et fratres, et sorores, adhuc autem et animam suam, non potest meus esse discipulus, (Luc., XIV, 26.)

Si quelqu'un vient à moi, et ne hait pas son père et sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères et ses sœurs, et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple.

Comment, avec de pareilles prétentions, Jésus-Christ a-t-il pu trouver des disciples ? Quel maître s'avisa jamais d'exiger qu'on quittât tout pour le suivre, qu'on mourût par attachement à sa doctrine ? Certes, ce n'est pas en choquant de front tous les préjugés des hommes, en leur commandant les plus pénibles sacrifices en ne leur parlant que de renoncement et de croix, de mortification et de pénitence, de privations et de pauvreté, d'humiliations et d'opprobres, de prisons et de supplices, qu'on a coutume de les gagner. Du moins aucun imposteur, que je sache, ne tenta jamais cette route. De tous temps et par tous les pays, en fait de religion, comme en fait de politique, tous ceux qui aspirèrent à devenir chefs de parti, crurent qu'il fallait éblouir par des promesses séduisantes, intéresser l'orgueil, amorcer la cupidité, flatter la sensualité, ménager toutes les passions et les faire servir à leurs fins. Jésus-Christ seul a osé se promettre d'attirer tout à lui, et de se faire suivre du monde entier, non-seulement lorsqu'il ne présenterait aucun appas à la corruption humaine, mais lors même qu'il demanderait qu'à son exemple et pour sa gloire, on renoncât à une vie heureuse et tranquille, on méprisât la honte et l'ignominie, on mourût dans l'horreur des tourments. Et le succès a-t-il justifié de si singulières espérances ? Oui, ces apôtres qu'il avait chargés de prêcher l'Evangile à toutes les créatures, et à qui il avait dit : *Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups* (Matth., X, 16) ; *vous aurez à souffrir bien des afflictions dans ce monde* (Joan., XVI, 33). *Vous serez haïs de tous les hommes à cause de moi* (Luc., XXI, 17). *Ils vous poursuivront de ville en ville* (Matth., XXXII, 34). *Ils vous feront comparaître dans leurs assemblées. Ils vous feront battre de verges dans leurs synagogues. Ils vous livreront aux rois et aux gouverneurs* (Matth., X, 17, 18), *et quiconque vous fera mourir, croira faire une chose agréable à Dieu* (Joan., XVI, 2) : Ces apôtres, dis-je, ont porté son nom jusqu'aux extrémités de l'univers. Des Juifs et des païens à qui il disait : *Mon royaume n'est pas de ce monde* (Joan., XVIII, 36). *Le Fils de l'homme n'a pas même où reposer sa tête* (Matth., VIII, 40) : des mépris, des affronts, des persécutions, c'est tout ce que je promets pour la vie présente à ceux qui ont tout quitté pour me suivre, ont préféré l'opprobre de la croix aux trésors et aux délices du siècle, et ont mis leur bonheur à sceller de leur sang la foi qu'ils lui avaient jurée.

Quel exemple étonnant de ce dévouement

à la cause de Jésus-Christ ne nous offre pas le glorieux martyr dont nous célébrons aujourd'hui la fête ! Romain n'est pas seulement chrétien, il est encore diacre d'une Eglise célèbre. A ce double titre il a mérité toute la haine des tyrans. Son zèle contre les déserteurs de la foi les irrite surtout. Il est pris et conduit devant un juge qui ne lui laisse de choix qu'entre une mort cruelle et une infâme apostasie. Romain n'hésite pas. Il court d'un air joyeux au bûcher qu'on lui prépare, et demande où est le feu qui doit le consumer. Cette intrépidité est prise pour un trait d'insolence. On le ramène devant le juge qui lui fait couper la langue, disloquer les membres, puis reconduire en prison, d'où il ne le tire de nouveau que pour le tourmenter encore ; pendant deux mois, il épuise pour vaincre la constance de Romain, tous les raffinements de cruauté que lui suggère sa rage impuissante. Mais la fidélité de Romain est à toute épreuve : il souffre et meurt en invoquant, en bénissant le nom de Jésus.

Je l'avoue, mes frères, ce trait, fût-il unique dans l'histoire de la religion, je serais tenté de le regarder comme prodigieux. Une pareille constance n'est pas dans la nature. Moins encore est-il dans le cœur de l'homme de s'immoler ainsi pour un autre homme, et pour un homme crucifié, qui n'aurait d'autre titre à un dévouement sans bornes, que l'instrument de son supplice. Mais combien ne doit pas croître mon étonnement quand je réfléchis que ce que Romain a fait, plus de onze cents mille martyrs de tout âge de tout sexe, de toute condition l'ont fait avant ou après lui ; que des millions d'autres ont vécu dans la disposition franche et sincère de les imiter, si Dieu les avait placés dans les mêmes circonstances ; en un mot, que, malgré l'obscurité de ses dogmes, la sévérité de ses préceptes, la malice de ses ennemis, la puissance de ses persécuteurs, la religion s'est établie dans le monde, sans autre moyen que ce que saint Paul appelle *la folie de la croix* ! (I Cor., I, 23).

Le doit de Dieu est manifestement ici, (Exod., VIII, 19), il est impossible de ne pas reconnaître l'œuvre du Tout-Puissant dans ce prodige qui subsiste depuis dix-huit siècles, et auquel on ne saurait assigner aucune cause naturelle. L'établissement du christianisme dans le monde est une preuve invincible de sa divinité.

Le monde est chrétien, disait saint Augustin à quelques adversaires contre lesquels il disputait ; le monde est chrétien, et c'est un fait que vous ne contestez pas, encore qu'il vous afflige ; mais comment l'est-il devenu ? Comment et par quels moyens le christianisme s'est-il établi sur les ruines de l'idolâtrie ? Ou de grands et d'éclatants miracles ont été opérés pour amener cette révolution ; ou les hommes ont changé de croyance spontanément, et sans qu'aucun miracle les y déterminât. Dans le premier cas, la religion du Christ

est nécessairement vraie, sainte et divine ; car des miracles sont des œuvres surnaturelles que Dieu seul opère, ou par lui-même ou par ceux qu'il a revêtus de son pouvoir ; et il est aussi absurde qu'impie de supposer que Dieu, essentiellement vrai, puisse, en quelque manière que ce soit, concourir à accréditer l'imposture et le mensonge. Dans le cas contraire, comment ne voyez-vous pas, ce qui est manifeste, que la conversion du monde opérée sans miracles, est elle-même le plus grand, le plus étonnant des miracles ?

Pour vous en convaincre, prenez la peine de considérer ce que furent les premiers prédicateurs de l'Evangile, ce qu'ils eurent à faire, les obstacles qu'on leur opposa, le succès qu'ils obtinrent. Jésus, qui dans son pays passait pour le fils d'un artisan pauvre et obscur, quoiqu'il se dit le Fils de Dieu, a été mis en croix à Jérusalem comme un séditeur et un malfaiteur, par l'ordre du gouverneur romain, et sur les instances des chefs même de la nation. Quelques hommes de la lie du peuple, qui s'étaient attachés à lui pendant sa vie, et qui l'avaient abandonné lors de son supplice, assurent qu'ils l'ont vu ressuscité ; que plusieurs fois après sa mort, ils ont bu, mangé conversé avec lui, et qu'à leurs yeux, il est monté au ciel rayonnant de gloire. Dans cette croyance, ils entreprennent de porter son nom devant les gentils, devant les rois, devant les enfants d'Israël, de le faire adorer de tous, de faire embrasser à tous la doctrine qu'ils disent avoir apprise de lui. Si ce projet ne vient pas de Dieu, pour qui rien n'est impossible, c'est bien le plus extravagant et le plus fou qui soit jamais tombé dans l'esprit humain.

De quoi s'agit-il en effet ? de rien moins que « de renouveler la face de la terre » de changer les idées, les affections, la religion, les mœurs des hommes de tous les pays. Il faudra faire reléguer parmi les démons ces divinités révérées, qui ont chacune leur temple, leurs prêtres, leurs sacrifices. Il faudra faire briser ces idoles auxquelles le peuple, sur l'exemple de ses rois, de ses magistrats, de ses sages, a toujours prodigué son encens. Il faudra faire abolir ces fêtes licencieuses, où l'ivrognerie, la danse, la prostitution, des spectacles obscènes, des combats sanglants font partie nécessaire du culte exigé par les dieux. Il faudra réduire au silence ces oracles fameux, accrédités par l'aveugle confiance des plus grands personnages, et défendus par des légions de prêtres et de prêtresses que leurs décisions enrichissent. Il faudra discréditer et livrer au mépris ces aruspices, ces augures, ces interprètes des songes, ces devins toujours consultés et toujours écoutés, même dans les affaires les plus sérieuses. Il faudra persuader aux hommes « qu'eux et leurs pères n'ont jusque-là possédé que le mensonge et qu'un néant qui leur a été inutile. » Il faudra les détacher d'une religion dans laquelle ils

sont nés, dans laquelle ils ont été élevés, qu'ils ont vu pratiquer par les autres, qu'ils ont pratiquée eux-mêmes : d'une religion commode, qui laisse à l'esprit tout son orgueil, au cœur toute sa corruption, et ne commande d'autres sacrifices que ceux des bœufs et des pourceaux. Il faudra les amener à croire des dogmes qui confondent la raison, et les y attacher de manière qu'ils n'hésitent pas à mourir pour en défendre la vérité. Il faudra non-seulement les éloigner de certains vices, dont jusque-là ils ne se sont fait aucun scrupule ; mais les engager à prendre pour la règle invariable de leur conduite une morale ennemie des sens, qui déclare la guerre à toutes les passions, qui proscriit tous les vices, et fait un devoir rigoureux de l'humilité, de la mortification, du renoncement à soi-même, du détachement du monde, de la fuite des plaisirs, du pardon des injures de l'amour des ennemis. En un mot, d'hommes excessivement corrompus, il faudra faire des saints qui s'efforcent de « devenir parfaits, comme le Père céleste est parfait. » Tel est, dis-je, le projet des apôtres. Mais, je le demande encore, un pareil projet peut-il être conçu par d'autres que par des hommes en délire, s'il n'est pas inspiré par celui qui, connaissant l'efficacité de la grâce, et tenant dans ses mains le cœur de tous les hommes, le pétrit comme une cire molle et opère en lui tout ce qu'il veut ?

Mais les apôtres, apparemment, ont des moyens proportionnés à la grandeur de l'entreprise, et qui en assurent le succès ? Oui, si vous convenez qu'ils sont les envoyés de Dieu, et que, selon la promesse de leur Maître, « ils chassent les démons, parlent de nouvelles langues, prennent les serpents avec les mains, boivent des breuvages mortels sans en ressentir aucun mal, imposent les mains sur les malades et les guérissent, » je conviendrai qu'ils ont tout ce qu'il faut pour persuader et convaincre l'univers, parce que les miracles sont le langage de Dieu même, et qu'il n'y a rien à opposer à un homme qui, pour confirmer la doctrine qu'il annonce, éclaire d'un mot les aveugles-nés, fait parler des muets, redresse des boiteux et ressuscite des morts. Mais si vous réduisez les apôtres aux moyens humains, assignez, je vous prie, ceux que vous estimez suffisants à l'exécution de leur projet. Des richesses ? Les apôtres ne furent jamais riches. Avant de s'attacher à Jésus-Christ, ils avaient leur barque et leurs filets. Depuis qu'ils sont à sa suite, il leur est commandé de s'en « aller avec un bâton seulement, et de ne rien préparer pour le chemin, ni sac, ni pain, ni argent dans leur bourse. » Des talents peu communs ? Les apôtres avaient à peu près tous ceux que nous admirons dans nos bateliers de l'Allier ou de la Loire. Ils n'en ont pas montré d'autres. Le plus savant d'entre eux dans les sciences humaines, « se glorifiait de ne connaître que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié, »

et il prenait à témoins ceux qu'il instruisait, qu'il n'employait pas en leur parlant et en les prêchant, *les discours persuasifs de la sagesse humaine, mais les effets sensibles de l'Esprit et de la vertu de Dieu.* (1 Cor., II, 4.) D'ailleurs, il avait été défendu à tous « de préempter ce qu'ils auraient à répondre ; » et le Maître avait promis « de leur donner lui-même une bouche et une sagesse à laquelle tous leurs ennemis ne pourraient contredire. » Supposerez-vous des forces imposantes, une puissance extraordinaire, des armées nombreuses ? Les apôtres étaient douze ; et ils ont, dit admirablement Tertullien, ils ont conquis l'univers, non en armant leurs mains du glaive, mais en s'en laissant percer : *Ferro non armata manu, sed transfixa.*

Mais peut-être que les apôtres parurent dans un temps d'ignorance et de crédulité, où les hommes, incapables de réflexion et d'examen, adoptent sur parole toutes les rêveries qu'on leur débite ? Non. Les apôtres commencèrent leur prédication dans le siècle le plus poli et le plus savant de l'antiquité : dans le siècle appelé par excellence le siècle des sciences et des arts. Mais peut-être que les apôtres ne s'adressèrent d'abord qu'à de bonnes femmes et à des enfants toujours amis de la nouveauté, toujours disposés à écouter quiconque veut prendre la peine de les séduire ? Non. Les apôtres s'adressèrent d'abord à leurs concitoyens, à ceux qui avaient été témoins de la vie et de la mort de Jésus-Christ. Ce fut en présence des princes du peuple et des docteurs de la loi, que, dans leurs premières prédications, ils reprochèrent aux Juifs assemblés le crime épouvantable qu'ils avaient commis en faisant mourir leur Sauveur ; et ils les convainquirent si bien, que plusieurs milliers demandèrent et reçurent le baptême. Mais peut-être que les apôtres usaient de ruse et de duplicité, ne parlant de leur doctrine que dans le secret et avec l'air du mystère, pour piquer la curiosité ; ne montrant au commun de leurs disciples que les promesses séduisantes du Christ ; ne révélant ses mystères incompréhensibles, ses commandements impraticables, ses maximes outrées, ses menaces désespérantes qu'à ceux dont ils s'étaient assurés, ou qu'ils avaient engagés dans quelque démarche d'éclat contre la religion du pays ? Non. « Avec la prudence du serpent, » les apôtres avaient « la simplicité de la colombe. » Ils ne pouvaient ni ajouter, ni retrancher un iota à la loi. « Ce qu'ils avaient entendu dans le secret, ils avaient ordre de le publier sur les toits. » Ils se croyaient « redevables de la vérité aux Grecs et aux barbares, aux savants et aux simples. » Ils ne divisaient pas Jésus-Christ pour plaire aux hommes. C'était le même Évangile pour le Juif et le païen. Ils prêchaient les mêmes dogmes, les mêmes préceptes, les mêmes maximes, les mêmes récompenses, les mêmes menaces dans le temple, dans les synagogues, dans les rues, sur les places pu-

bliques, devant les tribunaux, au milieu de l'aréopage, à Jérusalem, à Antioche, à Ephèse, à Icone, à Corinthe, à Athènes, à Rome. Mais peut-être qu'au temps des apôtres, les hommes plus éclairés commençaient à soupçonner l'absurdité de l'idolâtrie, et à rougir des désordres où elle les engageait? Peut-être aussi que les sages, par leurs écrits et leurs leçons, avaient préparé la voie à une réforme salutaire? Non. L'histoire fait foi que la corruption n'avait jamais été ni plus générale, ni plus profonde qu'au temps où parurent les apôtres; que la ville la plus polie du monde, celle où l'on accourait de toutes parts pour se former aux sciences, était en toutes choses la plus superstitieuse; que si quelques sages découvrirent le dogme de l'unité de Dieu, ils n'osèrent le publier, « retinrent la vérité captive dans l'injustice, » et continuèrent d'autoriser par leur exemple toutes les erreurs populaires. Mais peut-être que les apôtres trouvèrent des facilités que nous ne connaissons pas? Non, et cessez de vous épuiser en conjectures pour rendre raison d'un événement qu'on n'expliquera jamais que par l'intervention et la coopération du ciel.

Les apôtres furent aidés sans doute; mais l'assistance qu'ils reçurent leur vint d'en haut. Sur la terre, ils ne trouvèrent que des obstacles dont la faiblesse humaine, laissée à elle-même, n'eût jamais triomphé. Sans revenir en effet sur ce que j'ai dit de la répugnance que des hommes entêtés de judaïsme, ou gâtés par l'idolâtrie, devaient naturellement avoir à quitter leur religion pour en embrasser une dont l'auteur et le chef avait été puni du dernier supplice, partout les apôtres se virent en butte à la contradiction. Ici, les magistrats font tonner contre eux l'autorité des lois, les chargent de fers, les jettent dans les cachots, les font cruellement fouetter. Là, un peuple furieux les assaillit à coups de pierres, et veut les mettre en pièces. Méprisés, outragés, haïs, maudits, persécutés, rejetés de tous « comme la balayure du monde, » sans cesse aux prises avec les nombreux ennemis que leur suscite l'enfer, ayant à se défendre à tous les instants des embûches qui leur sont tendues, ils éprouvent la faim et la soif, le froid et la nudité; ils passent leur vie dans des travaux et des fatigues incroyables; ils la terminent par une mort ignominieuse et cruelle. A Rome, Jean est jeté dans une tonne d'huile bouillante; Paul est décapité, Pierre est mis en croix; André, frère de Pierre, trouve le même sort dans l'Achaïe. Barthélemy est écorché vif par les Arméniens. A Jérusalem, Jacques est précipité du pinacle du temple; et parce qu'il respire encore, on l'assomme avec le maillet d'un foulon. Voilà comment le monde a traité les apôtres; voilà les facilités qu'il leur a données pour établir sur la terre le royaume de Jésus-Christ.

Mais : *Il n'y a ni prudence, ni sagesse, ni*

force qui vaille contre le Seigneur. (Prov., XXI, 30.) Il n'y a rien qui résiste à sa volonté. (Esther, XIII, 11.) Il choisit même les moins sages selon le monde pour confondre les puissants. Il choisit les plus vils et les plus méprisables selon le monde, et ce qui n'est rien pour détruire ce qu'il y a de plus grand, afin que nul homme ne se glorifie devant lui (I Cor., I, 27-30), et que dans les œuvres admirables on reconnaisse à la faiblesse des instruments la vertu toute-puissante de celui qui les emploie. Ainsi les apôtres sont morts; mais avant de mourir, ils avaient, en dépit du monde, fait connaître Jésus-Christ, et planté sa croix dans l'Italie, dans la Grèce, en Espagne, en Egypte, dans l'Asie, et jusqu'au fond des Indes. Partout ils avaient formé des Eglises, aussi nombreuses que ferventes. Partout ils avaient vu la terre arrosée de leurs sueurs, fécondée par leur sang, porter des fruits abondants de justice et de sainteté. L'édifice dont ils avaient posé les fondements, s'affermir et s'accrut par les travaux de leurs successeurs. Il dure encore; nous le voyons de nos yeux. Comment se refuser à croire que Dieu même en est l'architecte, quand on sait tout ce que les hommes et les démons tentèrent vainement pour en arrêter la construction et l'ensevelir sous ses ruines?

Car la haine du monde contre le christianisme ne s'éteignit pas dans le sang des apôtres. Pendant trois cents ans elle fit des victimes de tous ceux qui leur avaient succédé dans l'exercice du saint ministère. Un évêque, un prêtre, un diacre semblait n'avoir été élu que pour montrer ce qu'un homme plein de foi est capable de souffrir pour la cause de Jésus-Christ. Il y eut telle époque où l'empereur romain craignait moins un compétiteur à l'empire, qu'un pontife sur la chaire de Saint-Pierre; et si je m'en souviens bien, les vingt-deux premiers papes furent martyrisés. Pendant trois cents ans aussi les simples fidèles purent dire à Dieu avec vérité : « Nous sommes devenus, à cause de vous, un objet d'insulte et de mépris. Nous sommes exposés comme des brebis qu'on mène à la boucherie. » Recevoir le baptême n'était pas seulement, comme aujourd'hui, s'engager à croire les dogmes et à pratiquer les préceptes de l'Evangile. C'était s'exposer aux injures, aux outrages, se vouer à l'exécution de tous ceux qui blasphémaient encore Jésus-Christ, consentir par avance à la confiscation de ses biens, au bannissement, à la mort. Le nom de chrétien était un crime capital que tous les supplices ne pouvaient assez punir; et cette atrocité n'était pas particulière à quelque ville, à quelque province. Outre les persécutions partielles qu'excitait tantôt le zèle aveugle des païens, tantôt l'avarice ou la férocité des gouverneurs, il y eut dix persécutions générales qui firent couler le sang aussi loin que s'étendait l'autorité des empereurs.

Quel a été le succès de tant et de si hor-

ribles cruautés? Par un prodige qu'on ne saurait trop admirer, le sang des martyrs devenait une semence de nouveaux chrétiens. Vous nous persécutez, écrivait Tertullien au farouche Dioclétien, mais qu'y gagnez-vous? Si nous vous abandonnions, vous seriez effrayé de votre solitude. Nous remplissons vos armées, vos palais, vos tribunaux; nous ne vous laissons que vos temples.

Ne nous laissons pas de le redire : il n'y a que Dieu qui puisse se jouer ainsi de la malice des hommes, tourner contre eux leurs propres efforts, et faire concourir à l'exécution de ses desseins les obstacles même qu'ils lui opposent. Il n'y a que Dieu qui, par des moyens si faibles, ait pu établir dans le monde une religion telle que le christianisme, l'y propager, l'y maintenir, et faire que les portes de l'enfer ne prévalussent jamais contre elle. Conséquemment, mes frères, la religion que vous professez à l'approbation de Dieu; il n'est pas seulement raisonnable, il est nécessaire de s'y attacher, d'en croire les dogmes, d'en pratiquer les préceptes, d'en suivre les maximes, d'en craindre les menaces, d'en désirer les récompenses. Ainsi soit-il.

DISCOURS VIII.

COMBATS ET VICTOIRES DE LA RELIGION.

Bellabunt adversum te, et non prævalebunt; quia ego tecum sum, ait Dominus, ut liberem te. (Jer., I, 19.)

Ils combattront contre vous, et ils n'auront pas l'avantage sur vous, parce que je suis avec vous pour vous délivrer de leurs efforts, dit le Seigneur.

Telle a été, Messieurs, et telle sera dans tous les siècles la destinée vraiment singulière de notre religion. Les hommes qui viendront après nous verront ce qu'ont vu nos pères, ce que nous avons vu nous-mêmes, cette religion toujours combattue et toujours victorieuse. Il faut donc croire qu'une main divine « l'a établie comme une ville forte, une colonne de fer, un mur d'airain, à l'égard des rois, des princes et des peuples, » sans qu'il soit donné à aucune puissance de prévaloir jamais contre elle. Cette conséquence qui justifie si bien l'attachement du chrétien catholique à sa foi, et qui le rassure contre les entreprises de l'impie, de l'hérésie, du schisme, du libertinage; cette conséquence, dis-je, la raison la plus sévère peut-elle ne pas l'admettre, si le fait que j'avance est incontestable? Assurément les hommes n'ont jamais su imprimer à aucun de leurs ouvrages, à aucune de leurs institutions, ce caractère de stabilité, d'indéfectibilité, de perpétuité qui distingue si éminemment l'Eglise de Jésus-Christ. Tout ce qui vient d'eux participe de leur faiblesse et meurt comme eux. Ils élèvent des monuments, ils bâtissent des villes, ils fondent des empires, ils publient des lois; et les lois, et les empires, et les villes, et les monuments disparaissent sans qu'il en reste rien qu'un

souvenir confus ou de lugubres ruines. Montrez-moi, dans l'Egypte, la Thèbes aux cent portes, ou, dans la Grèce, les trophées de Thémistocles, de Cimon et d'Alcibiade. Nommez-moi, dans le monde entier, une seule république que régissent aujourd'hui les lois si vantées de Lycurgue ou de Solon. Dites-moi sur quels peuples règnent encore les successeurs de Cyrus, d'Alexandre et de César? Et il en va des nations comme des chefs qui les gouvernent. Après avoir quelque temps figuré, avec plus ou moins d'éclat, sur la scène du monde, elles s'écoulent comme des eaux qui ne reviennent plus. Ces Egyptiens si sages, ces Assyriens si puissants, ces Grecs si spirituels, ces Parthes si redoutables, ces Romains si belliqueux, on ne les trouve plus nulle part : ils n'existent plus que dans nos livres. Quand donc je vois une religion qui, née avec le monde, est arrivée jusqu'à nous, à travers l'immensité des siècles, sans aucune altération, ni dans ses dogmes, ni dans sa morale, n'ai-je pas d'abord droit de conclure qu'elle n'est pas l'ouvrage des hommes, qui ne produisent jamais rien d'inaltérable et d'immortel? Et quand je vois que cette religion s'est conservée, qu'elle s'est perpétuée, qu'elle subsiste encore, malgré tout ce que les passions déchaînées contre elle ont pu inspirer aux hommes, de haine, d'artifices, de cruautés pour l'anéantir, puis-je méconnaître la main du Dieu puissant qui seul fait des choses merveilleuses, déjoue à volonté les projets des méchants, et assure l'exécution de ses desseins par l'opposition même qu'ils y voudraient mettre? Or, je le répète, Messieurs, notre religion, toujours combattue, a, par la protection de Dieu, toujours triomphé de ses ennemis; et sur ce point les preuves de fait sont tellement nombreuses, que je n'aurai que l'embarras du choix.

Pourquoi, demandait le Prophète, les nations se sont-elles soulevées avec un grand bruit, et les peuples ont-ils formé de criminels complots? Les rois de la terre se sont opposés, et les princes se sont réunis contre le Seigneur et contre son Christ. (Psal. II, 1, 2.) Ont-ils donc à craindre d'être dépouillés, mis aux fers, exterminés? Non; et les méchants eux-mêmes assignent d'autres motifs à la haine qu'ils portent à la religion, et aux persécutions qu'ils suscitent contre ses zéloteurs. Après avoir « dit, dans leur cœur insensé, qu'il n'y a point de Dieu, ou que Dieu n'a pas droit de les obliger à le servir, ils ne veulent plus connaître ses voies; ils s'entre excitent à briser les liens, à jeter loin d'eux le joug de la religion qui le leur prêche, à abolir, à faire disparaître de dessus la terre » tout ce qui en retracerait l'idée; et parce que l'homme religieux leur est incommode, qu'il est contraire à leur manière de vivre, que sa foi est la censure de leurs folles pensées, qu'il leur reproche les violements de la loi, qu'il les déshonore par l'opposition d'une conduite toute différente, sa seule vue leur est insupportable.

Ils le dénigrent, ils le calomnient, ils l'oppriment, « lui tendent des pièges, l'interrogent par les outrages et les tourments, » le condamnent, quand ils le peuvent, « à la mort la plus infâme. » Ainsi s'en expliquent-ils eux-mêmes au livre de la Sagesse : *Gravis est nobis etiam ad videndum... contumelia et tormento interrogemus eum... morte turpissima condemnemus eum.* (Sap. II, 15, 19, 20.) Le déchainement des impies ne prouve donc rien contre la religion. Ils ne la haïssent que parce qu'elle est sainte, et qu'ils sont ennemis de toute vérité et de toute justice. Aussi nulle à l'égard de l'esprit, aussi favorable aux inclinations du cœur, que le paganisme absurde et libertin, elle n'eût, dans aucun temps, trouvé des contradicteurs parmi les méchants; mais puisqu'elle exige une soumission sincère aux dogmes qu'elle enseigne, et une observation fidèle des préceptes qu'elle établit, elle a dû, dans tous les temps, être contredite et par ces esprits superbes qui, malgré la faiblesse et l'incertitude de leurs lumières, ont la prétention de ne penser que d'après eux-mêmes, et par ces cœurs corrompus qui, malgré les réclamations de la conscience, ne prennent pour règle du juste et de l'injuste, que leurs plus honteux, leurs plus insensés désirs. Et si quelque chose doit nous étonner dans la guerre continuelle qu'on lui a faite, c'est seulement la continuité des succès qu'elle a obtenus. Mais *il n'y a point de sagesse, il n'y a point de prudence, il n'y a point de conseil, il n'y a point de force contre le Seigneur.* (Prov., XXI, 30.) Le Seigneur rit, le Seigneur se moque de ceux qui pensent, qui travaillent, qui s'obstinent à perdre ce qu'il a résolu de sauver : *Qui habitat in cælis iridebit eos, et Dominus subsannabit eos.* (Psal. II, 4.)

Placée dans le paradis terrestre avec nos premiers parents, la religion en sort avec eux. Des mœurs innocentes, en opposition avec des mœurs corrompues, font bientôt distinguer les enfants de Dieu des enfants des hommes. Mais si la postérité de Cain abandonne le culte primitif, il se conserve dans celle de Seth; et lorsqu'en punition de crimes nombreux et abominables, la terre et ses habitants vont disparaître sous les eaux d'un déluge, la religion est accueillie dans l'arche avec le juste Noé, et échappe avec lui au désastre universel. L'idolâtrie et les désordres qui la suivent provoquent-ils de nouveau la vengeance du ciel, Dieu ne rétractera pas sa promesse; mais il fera alliance avec Abraham qui, par la promptitude et la générosité de sa foi, méritera de devenir le père des croyants. Par suite de cette alliance la religion descendra en Égypte avec les enfants de Jacob. Si, quelque temps, elle y est opprimée comme eux, elle en sortira avec eux. Avec eux, elle passera la mer Rouge; avec eux, elle voyagera dans le désert; avec eux, elle s'établira dans la terre promise, et s'y maintiendra malgré la haine jalouse des nations voisines; malgré les défections fréquentes de

ses enfants; malgré l'impiété de ses rois qui tous, excepté David, Ezéchias et Josias, « abandonnèrent la loi du Très-Haut et méprisèrent la crainte de Dieu; » du moins elle n'en partira qu'avec la nation captive; elle suivra Tobie à Ninive, et Daniel à Babylone. Que là on l'expose à la voracité des lions, qu'on la précipite dans les flammes d'une fournaise, elle n'en reviendra pas moins triomphante sous la conduite d'Esdras et de Néhémie, dans le lieu qu'a choisi le Seigneur pour y faire glorifier son nom.

Mais que vois-je, ô mon Dieu! et que pronostiquent à la ville sainte les signes étranges qui l'effraient depuis quarante jours? Jérusalem a été prise, pillée, brûlée; les femmes ont été emmenées captives, et le sang des hommes, et le sang des enfants a coulé devant le lieu saint. Dans le temple profané ne s'offrent plus ni holocaustes, ni sacrifices, ni oblations; on ne célèbre plus le Sabbat ni les fêtes solennelles. On a bâti des autels, dressé des idoles; on fait tout ce que la loi défend, et les âmes se souillent par toutes sortes d'abominations. Antiochus règne : n'en est-ce pas assez pour tout craindre? Il est puissant, il est impie, il est féroce : la désobéissance à ses ordres sera punie d'une mort prompte, cruelle, inévitable. A lui se sont joints tous les enfants d'iniquité, et il vient, transporté de colère pour faire de Jérusalem le tombeau de tous les Juifs. Quelle ressource reste à la religion dans ce désastre? peut-elle ne pas périr? Périr! attendez, hommes de peu de foi; attendez que Dieu signale et sa justice contre l'impie, et sa miséricorde envers son peuple. Antiochus est frappé d'une horrible plaie : il expire rongé de vers. Défendue par les Machabées, la religion renaît, pour ainsi dire, de ses cendres; et à peine se souvient-elle des pertes qu'elle a faites, quand Jésus-Christ est envoyé pour la confirmer, la perfectionner, l'étendre et la rendre commune à tous les peuples de la terre.

Car, Messieurs, et je désire que cette observation ne vous échappe pas, la religion chrétienne n'est que le complément de l'ancienne religion; qu'une révélation nouvelle sur-ajoutée à la révélation primitive dont elle a sanctionné les dogmes, renouvelé les préceptes, vérifié les oracles, réalisé les promesses, sans y rien changer que des lois de police; que les cérémonies d'un culte grossier qui, donné aux Juifs pour un temps seulement, ne convenait plus à l'universalité des nations. Mais comment fut-elle accueillie et des Juifs charnels, et des peuples idolâtres, cette religion du Christ qui prétend soumettre tous les esprits au joug de la foi, et régler tous les mouvements du cœur? cette religion qui met la perfection de l'homme dans l'abnégation et la haine de soi-même; qui anathématise le monde et tous ceux qui s'y attachent; qui fait une obligation du pardon des injures et de l'amour des ennemis, une béatitude de la pauvreté et des larmes, un crime de la vo-

luplé, une condition rigoureuse, un mérite indispensable au salut, du détachement, du renoncement, de la mortification, d'une pénitence habituelle; en un mot, cette religion qui, ne promettant rien sur la terre, appelle au ciel toutes les pensées de l'homme, tous ses désirs, toutes ses espérances?

Ne pensez pas, disait le Sauveur, *que je sois venu apporter la paix sur la terre. Je ne suis pas venu y apporter la paix, mais la guerre. Je suis venu séparer l'homme d'avec son père, la fille d'avec sa mère, et l'homme aura pour ennemis ceux de sa propre maison. (Matth., X, 34, 37) Je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups; vous serez haïs à cause de mon nom; (Luc., XXI, 10.) ils vous chasseront de leurs synagogues; ils vous traduiront devant les rois et les gouverneurs; (Matth., X, 16.) et le temps vient, que quiconque vous fera mourir croira faire une chose agréable à Dieu et utile aux hommes: « Venit hora ut omnis qui interfecit vos, arbitretur obsequium se prestare Deo? (Joan., XVI, 2.) » Vous paraît-il humainement possible, Messieurs, que de si funestes prédictions se soient vérifiées à la lettre, et que la religion n'ait pas succombé?*

Il est certain que tous les apôtres burent au même calice que leur divin Maître, et que, comme lui, ils furent tous baptisés dans leur sang. Il est certain encore que durant trois cents ans les successeurs des apôtres, et les prêtres et les diacres qu'ils s'associèrent dans le saint ministère, subirent presque tous le même sort. Enfin, il est certain que, durant trois cents ans les chrétiens de tout âge, de tout sexe, de toute condition, furent regardés et traités « comme des brebis destinées à la boucherie. » Les outrages, le bannissement, le dépouillement des biens, le poids des chaînes, l'infection des cachots, les douleurs de la torture, la mort même n'assouissaient pas la haine furibonde de leurs ennemis. On inventait contre eux des supplices tels que les lois les plus sévères n'en avaient jamais décerné pour punir les plus odieux forfaits. La hache des licteurs est trop tranchante; qu'avant d'en frapper la victime, on lui disloque les membres, on lui déchire les flancs, et qu'ainsi brisée, ainsi déchirée, on la roule sur des têtes ou sur des charbons ardents. Les flammes sont trop actives; qu'avant d'y livrer l'ennemi des dieux, on le perce de flèches, on lui enfonce des clous et des pointes de roseaux sous les ongles, on l'écorche vif, on lui enlève la chair par lambeaux, on le plonge dans l'huile bouillante ou le plomb fondu. Les bourreaux les plus farouches sont encore trop sensibles; qu'on les remplace par des lions, des panthères et des tigres dont la faim aura irrité la féroce naturelle. Et c'est contre des enfants, des vierges timides, des femmes faibles, des vieillards décrépits que se déchaîne ainsi la fureur aveugle et barbare des païens; et c'est dans toutes les villes, dans toutes les provinces, tout aussi loin que s'étend la puissance ro-

maine, qu'on dresse des échafauds, qu'on allume des bûches, qu'on proselit, qu'on verse le sang par torrent. Et c'est au nom des empereurs les plus vantés par leur justice et par leur humanité: c'est au nom des Antonin, des Marc-Aurèle, des Trajan, que se publient ces édits sanguinaires; et c'est à des hommes tels que les Décus, les Fescenninus, les Rictiovar, que l'exécution en est commise. Et c'est jusqu'à dix fois que la persécution devient générale dans tout l'empire. Mais qu'a produit tant de fureur? La connaissance de Jésus-Christ s'est répandue; de nombreuses Eglises se sont formées; les chrétiens se sont multipliés. Bien longtemps avant Constantin ils remplissaient les armées, les palais, les tribunaux, les ateliers. C'est au cirque seulement, au théâtre et dans les temples que leur présence n'attristait pas les païens. « Si le doigt de Dieu n'est pas ici, » si une telle victoire obtenue contre de tels ennemis et par de pareils moyens n'est pas par excellence l'œuvre merveilleuse du Tout-Puissant, qu'on m'en assigne la cause.

Je dois ajouter que cette lutte si longue, si animée, si sanglante des tyrans contre la religion, ne fut pas la seule que ses prosélytes eurent à soutenir. Les Juifs dans leurs synagogues, les prêtres dans leurs temples, les histrions sur leurs tréteaux, les philosophes dans leurs académies, maudissaient, calomniaient, décriaient, ridiculisaient, rejetaient la doctrine de l'Evangile comme scandaleuse, impie, séditeuse, extravagante. Symmaque plaidait contre elle au nom du sénat de Rome; et les Celse, les Porphyre, les Jamblique, les Volasien, les Julien la combattaient dans leurs écrits avec toutes les subtilités, toutes les ruses d'une dialectique artificieuse. Mais cette fois encore les armes de la sagesse humaine se brisèrent contre la folie de la croix; et Julien, de tous les ennemis du Christ le plus haineux peut-être et le plus redoutable, reconnu en blasphémant que le Galiléen avait vaincu: *Vicisti, Galilæe!* Oui, il a vaincu; et dans les guerres intestines qu'allumeront au sein de sa famille des enfants orgueilleux, rebelles, dépravés, il triomphera comme il a triomphé dans les guerres étrangères suscitées par les païens, en haine de son nom: c'est la pierre d'achoppement contre laquelle personne ne heurte qu'il ne s'y brise.

Je parle de ces hérésies qui, à différentes époques, tentèrent de corrompre l'intégrité de la foi, et de substituer les rêveries de l'homme aux oracles de Dieu même. Elles furent nombreuses; il n'y a presque point de siècle qui n'en ait vu éclore plusieurs; il n'y a point de dogme qu'elles n'aient attaqué. Ebion, Cérinthe, Valentin, Manès, Novat, Arius, Pélage, Nestorius, Eutichès, Macédonius, Gotescalc, Rénger, Calvin, Luther, Socin, Arminius,... que de noms tristement fameux dans les annales de l'Eglise! Elles furent artificieuses. Le langage des livres saints, l'autorité de la

tradition, les sophismes d'une raison subtile, les apparences d'un zèle sincère, les dehors d'une piété peu commune, les protestations, les flatteries, les serments, les parjures, la feinte, la ruse, le mensonge, elles mirent tout en œuvre pour insinuer, étendre, maintenir leur doctrine. Elles furent violentes : on les vit, chaque fois que la puissance des princes les appuya, commander le pillage, le ravage, l'incendie, les meurtres ; inspirer la révolte, souffler le feu de la guerre, amener les plus étranges révolutions. Elles ont passé cependant ; elles ne sont plus : du moins les sectaires d'aujourd'hui peuvent voir dans le sort de leurs devanciers, le sort inévitable qui les attend ; et la religion de Jésus-Christ subsiste sans qu'un seul dogme, un seul précepte, une seule maxime, un iota, un point ait été effacé de l'Evangile.

Je parle de ces schismes qui déchirèrent la robe de Jésus-Christ, et retranchèrent de son héritage des provinces, des royaumes entiers. L'ambition d'un Photius souleva tout l'Orient contre la chaire de saint Pierre. L'aveugle passion de Henri VIII pour une concubine en détacha l'Angleterre. Quel a été le résultat de ces divisions scandaleuses ? les Orientaux sont tombés du schisme dans l'hérésie ; l'Angleterre est devenue la sentine de toutes les erreurs ; et l'Eglise, accrue des innombrables conquêtes faites à l'Evangile dans l'Amérique et dans les Indes, est aujourd'hui ce qu'elle fut toujours : la société des fidèles répandus par toute la terre et unis entre eux par la profession de la même foi, la participation aux mêmes sacrements, la soumission au même gouvernement ecclésiastique sous un même chef visible qui est le pape.

Je parle du déshonneur imprimé à la religion par les mauvaises mœurs de ses enfants et de ses ministres qui, justifiant par toutes sortes d'excès l'éloignement, l'aversion, les blasphèmes de ses ennemis, parurent, à certaines époques, avoir conspiré de la rendre méprisable, de la traîner même et de la laisser ensevelie dans le cloaque des vices, car, pourquoi ne l'avouerais-je pas ? « l'abomination de la désolation pénétra plus d'une fois dans le sanctuaire : le prêtre ne se distingua pas toujours du peuple ; le sel de la terre se laissa affadir, et les ténèbres furent répandues dans le monde par ceux-là même qui devaient en être la lumière. » La religion, pour cela, cessa-t-elle de former des saints ? Adoucit-elle la sévérité de ses principes ? Composait-elle avec le relâchement ? Dans les temps même les plus honteusement féconds en désordres, elle montra au monde des vertus si pures et si héroïques ; elle opposa aux scandales des exemples si frappants et d'un si grand poids, que loin de prévaloir par l'iniquité, les méchants furent flétris et tombèrent dans l'opprobre.

Enfin, je parle de ces jours d'obscurité et de tempête, de licence et de vertige, où tous

les ennemis de la religion réunissant contre elle tous leurs efforts, firent craindre qu'elle ne pût véritablement pour nous, et que la nation très-chrétienne ne devint la nation sans Dieu. Soit qu'ils dédaignassent de marcher par des sentiers battus, soit que peut-être ils désespérassent d'égaliser, en les imitant, les grands écrivains du *xvii^e* siècle dont ils jalouaient la gloire, ceux du *xviii^e* crurent n'arriver à la célébrité qu'en ouvrant des routes nouvelles. Plusieurs véritablement s'illustrèrent par de précieuses découvertes et d'ingénieuses théories dans des sciences qu'avant eux on avait totalement négligées ou trop superficiellement cultivées. Mais plusieurs aussi se laissèrent égarer par le génie du mal, et voulurent, nouveaux Erostrates, sauver leur nom de l'oubli en l'attachant à une entreprise odieuse et sacrilège. Le projet d'effacer jusqu'à la trace des institutions religieuses, et de discréditer les principes de la morale, même la plus commune, dut paraître aussi extravagant que criminel ; mais ce projet flattait la vanité des novateurs ; car sur le fait de la religion, les savants ne s'étaient pas encore distingués de la multitude ; ils avaient fait profession de la respecter ; ils l'avaient pratiquée. Mais le projet d'en briser le joug était dans le goût du siècle où il fut conçu ; car sous la régence d'un prince qui afficha, toute sa vie, le cynisme dans les opinions comme dans les mœurs ; puis sous le long règne d'un autre prince qui, bien que toujours religieux, ne soutint pas jusqu'au bout le caractère de sagesse qui lui avait fait donner, à trente-trois ans, le nom de « bien-aimé. » Les Français, si portés à modeler leur conduite sur celle de leurs maîtres et à penser d'après eux, les Français avaient dû prendre l'esprit de l'incrédulité et le ton de la licence. Aussi tous ces Archiloque et ces Protagoras, tous ces précepteurs d'athéisme et de morale lubrique, que la Grèce païenne eût proscrits, furent écoutés en France : ils y furent admirés, applaudis, recherchés, exaltés, presque divinisés. Les premières attaques avaient été sourdes et indirectes ; elles se firent bientôt à visage découvert, et elles se continuèrent, et elles se poursuivirent pendant soixante ans avec une persévérance, une opiniâtreté, un acharnement, une fureur qui ne se voient que dans ces guerres à mort qu'a allumées une haine implacable. Pendant soixante ans, la terre où avaient régné Charlemagne et saint Louis, fut inondée de livres obscènes ou impies qui s'imprimaient clandestinement, et qui se vendaient publiquement, et qui se distribuaient avec profusion, et qui se colportaient de la capitale dans les provinces, et des villes dans les chaumières. Il eût fallu, pour en arrêter, pour en corriger la dangereuse influence, il eût fallu dans le chef de l'Etat, autre chose que des mœurs pures et des intentions droites, quand la vie, soit privée, soit publique du plus grand nombre des Français, n'était plus que la

pratique et l'écho de maximes licencieuses et anti-chrétiennes.

Nous en étions là. De mauvaises mœurs avaient introduit parmi nous l'irréligion, et l'irréligion y avait consommé la ruine des mœurs, lorsqu'au plus fort de nos dissensions civiles, et profitant des circonstances qu'elle a fait naître, l'impiété sort de son antre, le blasphème à la bouche, la torche et la hache à la main. Sur ses pas se précipite une foule d'hommes perdus qu'elle enivre de ses fureurs. A leurs voix, les autels tombent, les temples se ferment, la croix est brisée, le culte pros crit. Des fêtes profanes remplacent nos solennités saintes, et à nos pieux cantiques succèdent des chants impurs. Les sublimes leçons de l'Evangile sont bafouées; et l'on applaudit aux dogmes insensés de l'athée, aux maximes désolantes du matérialiste, à la morale infâme du libertin. Je ne vous affligerai pas, Messieurs, par le détail des maux que produit ce délire. L'œuvre parut consommée. Ils triomphèrent; ils se couronnèrent de leurs propres mains. Fugitive, en effet, la religion cherchait, loin de la France, un asile qu'elle n'y trouvait plus, même dans les bois, même dans les cavernes, même dans le secret des consciences. Mais que peuvent contre Dieu les orgueilleux complots des méchants? N'est-ce donc pas lui qui fait d'un grain de sable une barrière insurmontable aux flots mutins de la mer? lui qui conduit aux enfers et qui en retire? lui qui d'un mot calme les tempêtes et ramène la sérénité après l'orage? N'a-t-il pas juré par lui-même « que le royaume de son Fils ne sera jamais détruit; qu'il ne passera point à un autre; qu'il renversera, qu'il réduira en poudre tous les autres royaumes, et que celui du Christ subsistera éternellement? » Il a déjà désigné son vengeur. C'est la politique de Bonaparte qui rappelle au milieu de nous la religion pros crite, ouvre et répare les temples, rétablit le culte antique, et en rattachant la France à la chaire de Pierre par un pacte solennel, rouvre pour nous la source de tout le bien qui s'est fait dans le monde depuis dix-huit cents ans. Oh! qu'à ces traits l'incrédule reconnaisse qu'il y a au ciel un Dieu qui fait des merveilles! Du moins qu'à ces traits les croyants apprennent à se confier toujours en Dieu, quels que soient et de quelque part que viennent les scandales qui affligent leur foi. Car bien que la religion ait triomphé de tous ses ennemis, elle ne les a pas tous adoucis, tous désarmés, tous gagnés. Sa paix sur la terre sera toujours mêlée d'amertume. Il est dans sa destinée d'être toujours victorieuse et toujours combattue; et du commencement à la fin, ceux qui voudront vivre avec piété en Jésus-Christ, souffriront persécution; mais *si Dieu est pour nous, qui sera contre nous* : « *Si Deus pro nobis, quis contra nos?* » (Rom., VIII, 31.)

Cependant, Messieurs, je ne saurais ou-

blier que si la barque qui porte Jésus-Christ et ses disciples, glisse sur les bas-fonds sans jamais toucher, longe les écueils sans jamais heurter, vogue en dépit des tempêtes sans rien craindre du naufrage, il est des côtes inhospitalières qu'elle fréquenta longtemps, et dont elle a fini par s'éloigner sans retour. Thimothée n'a point de successeur à Ephèse; Polycarpe n'en a point à Smyrne, ni Babyle à Antioche, ni Athanase à Alexandrie, ni Cyprien à Carthage, ni Augustin à Hippone. Habitants de la Hollande et de l'Helvétie, de l'Angleterre et de l'Ecosse, du Danemarck et de la Suède, vos pères furent catholiques : quelle religion professent leurs enfants? Vous avez rompu l'alliance qui vous engageait au Seigneur, et le Seigneur vous a rejetés : il ne s'est pas repenti du mal qu'il vous avait fait; et il vous a dit : *Vous ne serez plus mon peuple. « Non populus meus vos. (Osc., I, 9.) »* Ce traitement si sévère, cette réprobation, dont les suites s'étendent, de siècle en siècle, à tant de générations, ne vous offenseraient-elles pas, Messieurs, en disant que je la crains pour nous-mêmes, et que les traités les plus solennels entre l'Eglise et l'empire, pour le maintien de la foi, m'inspire moins de confiance, que l'état de nos mœurs même ne me cause d'alarmes? Supposez qu'à ce moment je pusse me faire entendre de tous les Français, il est sûr que les faits m'autoriseraient à leur dire : *Non fecit taliter omninationi. (Psalm., CXLVII, 20.)* Jamais peuple n'eut de plus puissants motifs de revenir à son Dieu, et jamais il ne fut moins question de conversion et de pénitence. Après que le vice s'était montré sous des traits si hideux; après que l'esprit de licence avait enfanté tant de crimes, et l'irréligion amené tant de désastres; après que le ciel, dans sa colère, avait frappé de si terribles coups, puis opéré, par miséricorde, de si éclatants prodiges, on se flattait que l'excès même de nos excès en serait le remède; que l'expérience nous aurait instruits, et que nous serions devenus sages à l'école du malheur. Ces espérances des cœurs vertueux ont été cruellement trompées. Honte, remords, dangers, châtimens, bienfaits, notre obstination a tenu contre tout. Nous sommes ce que nous étions. Nous allons grossissant chaque jour le trésor de nos anciennes iniquités. Chaque jour nous creusons plus profondément l'abîme d'où nous avons été retirés, au risque à peu près inévitable d'y retomber tout de nouveau pour n'en sortir jamais plus. Et ne vous défendez pas, ajouterais-je, sur ce que la religion est rentrée dans les temples; que ses maximes et ses dogmes sont librement prêchés; que son culte est librement exercé. Tout cela est vrai; mais qu'importe que nos temples soient ouverts à la religion, si nos cœurs lui restent fermés? Qu'importe que la religion ne soit plus blasphémée sur les places publiques, si nous rougissons d'elle, et la forçons à rougir de nous? Qu'importe qu'une

fois la semaine nous venions, dans le temple, rendre à la religion une sorte d'hommage, si partout ailleurs et tous les jours nous sacrifions à des vices qu'elle abhorre et qu'elle condamne ? Oui : *Templum Domini, templum Domini, templum Domini est.* (Jerem., VII, 4.) Ces temples sont au Seigneur ; mais « le Seigneur n'a pas choisi le peuple à cause du temple ; il a choisi, au contraire, les temples à cause du peuple. Et comme, après avoir été quelque temps abandonnés à cause de la colère du Dieu tout-puissant, ils ont été élevés en gloire, lorsque le grand Dieu s'est réconcilié avec son peuple, ils auront part aussi aux maux qui arriveront au peuple, si Dieu veut le punir. » Du moment que les cérémonies de la religion ne seront plus qu'un spectacle pour les yeux, que ses pratiques et ses sacrements seront abandonnés, que ses préceptes et ses maximes ne contribueront plus à former des époux vertueux, des parents exemplaires, des enfants soumis, des maîtres humains, des serviteurs fidèles, des filles chastes, des jeunes gens pudiques, des riches charitables, des ouvriers probes, des hommes tempérants, vrais, pacifiques, ennemis de la fraude et de l'injustice, en un mot, du moment que la religion ne pourra plus nous rendre meilleurs, ses autels et ses temples deviendront inutiles ; elle-même aura déjà péri pour nous. « Le royaume de Dieu doit alors nous être ôté, et donné à un peuple qui en produira les fruits. » Sans rien perdre du volume de ses eaux, la mer recule devant les digues qu'on lui oppose, et va rouler ses trésors sur des plages plus accessibles. « Une terre qui, abreuvée des eaux de la pluie, ne produit que des ronces et des épines, est en aversion à son maître ; elle est menacée de sa malédiction, et à la fin il y met le feu. » Ainsi, dis-je, exposerais-je et motiverais-je mes craintes sur le sort futur de la religion parmi nous. Et quand mes réflexions pourraient paraître amères, dans ces lieux où la religion présente l'image du champ que « l'homme ennemi a couvert d'ivraie, qu'a ruiné le sanglier de la forêt et que la bête sauvage a dévoré, » elles ne sont du moins qu'affligeantes pour vous, Messieurs ; elles n'ont rien d'humiliant pour une ville qui marque encore par sa piété ; pour une ville qui peut montrer, dans son pontife, un modèle de toutes les vertus apostoliques ; dans tous ses prêtres, la piété réunie à la science ; et dans tous les ordres de ses habitants, des hommes tels que la religion les forme et les avoue.

DISCOURS IX.

APOLOGIE DES MARTYRS

Qui voluerit animam suam salvam facere, perdet eam ; qui autem perdidit animam suam propter me, inveniet eam. (Matth., XVI, 25.)

Celui qui voudra sauver sa vie, la perdra ; et celui qui perdra sa vie pour l'amour de moi, la retrouvera.

Il y a de l'inconséquence à célébrer la

ORATEURS SACRÉS. LXXVI

fête des saints, quand on ne se met nullement en peine de marcher sur leurs traces. Imitiez-les, si vous les louez, dit saint Jean Chrysostome, ou ne les louez pas, si vous refusez de les imiter : *Imitari debet, si laudat ; aut laudare non debet, si imitari detrectat.* Je puis donc demander pourquoi mes paroissiens célèbrent aujourd'hui la fête d'un martyr, eux en qui la foi ne trouverait sûrement pas des martyrs. Par la foi votre patron accomplit les devoirs de la justice et de la vertu ; il fut rempli de force et de courage dans le plus pénible des combats ; il triompha de la violence du feu, il força l'admiration de ses ennemis mêmes. Ici, non-seulement la foi n'opère pas de prodiges ; mais, au mépris de la foi, on vit dans le désordre, on s'abandonne à l'injustice, on semble vendu pour commettre le mal, on s'applaudit des choses les plus criminelles, on est esclave des passions d'ignominie, on affiche les mœurs des païens et des athées. Par la foi, votre patron n'estima pas la vie du corps plus que celle de l'âme, et jugea que « l'opprobre de Jésus-Christ était un plus grand trésor que toutes les richesses de l'Egypte ; il aimait mieux être affligé avec le peuple de Dieu que de goûter le plaisir si court qui se trouve dans le péché ; » et pour ne pas pécher, « il résista jusqu'à l'effusion du sang. » Ici, au mépris de la foi, l'âme ne compte pour rien, le corps est tout. La croix du Sauveur n'a point d'amis ; on rougit d'elle, et si l'on compromet son repos, sa fortune, sa santé, sa réputation, c'est pour trouver et se ménager des occasions de pécher ; c'est pour vivre dans l'habitude du péché. Par la foi et par attachement pour la foi, votre patron défia l'affliction, les déplaisirs, la persécution, la faim, la nudité, les périls, le fer, la violence, de le séparer de la charité qui l'unissait à Jésus-Christ ; et la violence, et le fer, et la nudité, et la faim, et l'infection du cachot, et la rage menaçante du tyran, et les tortures, chaque jour renouvelées par les bourreaux, exercèrent durant deux mois sa constance, et tout fut inutile ; il persévéra, il se maintint fidèle jusqu'à la mort. Ici, à la honte de la foi, le goût du plaisir, le désir de la vengeance, l'appât d'un petit gain, l'appréhension d'un mal imaginaire, un lâche respect humain, une crainte ridicule, des exemples que l'indignation et le mépris devraient payer multiplient journellement les transgresseurs de la loi ; et les railleries, les prétendus bons mots d'un incrédule ou d'un libertin qui se croit habile et n'est qu'impudent et odieux, suffisent pour faire des apostats.

Qu'y a-t-il donc de commun entre vous et les martyrs ? Quel intérêt pouvez-vous prendre à leur gloire ? Par quel motif vous associez-vous à l'Eglise dans les honneurs qu'elle leur rend, lorsque vous ne faites rien lorsque vous n'aimez rien de ce qui les leur a mérités ? C'est vous conduire comme un homme qui boite des deux côtés, et cette conduite est fautive, ridicule et bizarre. Mettez-y plus de droi-

ture, et tenez votre patron et tous les autres martyrs pour autant d'imprudents, de séditeux, de fanatiques, d'insensés, que vous ne louerez plus, que vous n'honorerez plus, que vous mépriserez plutôt et que vous décrierez de tout votre pouvoir ; ou reconnaissez qu'il y a pour vous une obligation stricte et rigoureuse d'imiter leur attachement à la foi, dans toutes les circonstances où Dieu peut trouver bon de vous mettre.

Mais les martyrs des imprudents ! Qui oserait les taxer d'imprudence, que des hommes « à la langue et au cœur double, » sans principes et sans honneur, formant leur conscience suivant l'exigence des cas, et accoutumés à se faire une ressource de la dissimulation, du mensonge et du parjure ? « Souffrez, disaient au vieillard Eléazar des amis de ce caractère, souffrez qu'on vous apporte des viandes dont il est permis de manger, afin qu'on puisse feindre que vous avez mangé de celles du sacrifice, selon l'ordre du roi, et que par là on vous sauve de la mort. Moi feindre ! répondit le saint vieillard, moi racheter ma vie par une dissimulation honteuse ! tromper mes concitoyens, et donner à croire que j'ai abandonné le culte de mes pères ! J'aime mieux descendre à l'instant même dans le tombeau, que de consentir à ce que vous me proposez. » Le monde traite d'imprudence cette simplicité du juste, mais, en dépit du monde, ainsi parle, ainsi agit l'homme formé à l'école de la religion. Les martyrs fuyaient de ville en ville quand on les persécutait. Le maître le leur avait conseillé : il leur en avait donné l'exemple, et l'Eglise ne reconnaissait pas pour martyrs ceux qui d'eux-mêmes s'étaient offerts aux persécuteurs ; mais quand ils étaient tombés entre leurs mains, qu'ils étaient traduits devant les tribunaux, interrogés par le juge, sommés de sacrifier aux idoles, de jurer par le génie de César, de proférer des blasphèmes contre le Christ, devaient-ils feindre ? devaient-ils, pour échapper aux supplices, déguiser leur foi et la trahir par quelque acte d'idolâtrie ? Ah ! les malheureux se seraient perdus en croyant se sauver. Jésus-Christ eût rougi d'eux devant son Père, puisqu'ils auraient rougi de lui devant les hommes, et malgré l'abondance de leurs larmes et l'austérité de leur pénitence, l'Eglise, pour ne plus voir en eux des apostats, aurait exigé qu'ils allassent rétracter sous le glaive du bourreau ce que la crainte du bourreau leur avait fait commettre d'impie.

Mais les martyrs des séditeux ! Eh ! qui osa jamais les accuser de sédition — que les incrédules de notre siècle ? L'Eglise compte plusieurs centaines de milliers de martyrs : je délie qu'on en cite un seul qui ait été puni comme homicide, comme larron, comme rebelle à l'autorité, pour d'autres motifs que ceux de sa religion. Les païens, les persécuteurs eux-mêmes, plus équitables en ce point que nos mécréants, ne leur ont jamais fait ce reproche, et il était reconnu,

au temps de Tertullien, qu'il n'y avait pas dans l'empire de sujets plus soumis, de soldats plus fidèles, de citoyens plus étrangers aux factions que les chrétiens. C'est qu'en effet aucune religion ne recommande plus que le christianisme l'obéissance et la soumission aux puissances. Il enseigne que « toutes celles qui sont sur la terre, ont été établies de Dieu ; que leur résister, c'est résister à Dieu même, et que ceux qui résistent ainsi s'attirent une damnation certaine ; qu'il faut leur obéir, non par la crainte du châtimement, mais par devoir et par conscience ; que le roi est le ministre de Dieu ; qu'on doit l'honorer, prier pour lui et payer exactement le tribut ; » mais elle enseigne en même temps « qu'il faut obéir à Dieu, et à Dieu plutôt qu'aux hommes, » quand les commandements des hommes sont contraires à ceux de Dieu. Que pouvaient et devaient faire les trois jeunes Hébreux, compagnons de Daniel, placés entre Dieu qui leur prescrivait de n'adorer que lui seul, et Nabuchodonosor qui leur prescrivait d'adorer sa statue ? Que pouvaient et devaient faire les apôtres placés entre Jésus-Christ qui les avait chargés de prêcher l'Evangile à Jérusalem, à Samarie, dans la Judée, par toute la terre, et le Sanhédrin qui leur défendait d'articuler même son nom ? Que pouvaient et que devaient faire tant de martyrs placés entre les préceptes de leur foi et les ordres d'un tyran impie ? Mourir pour ne pas obéir, et mourir sans résistance, mourir sans murmure : et c'est ce qu'ils ont fait. Prince, écrivait Maurice et les soldats de la légion Thébéenne à l'empereur Maximinien, dans une circonstance où il exigeait d'eux une chose à laquelle la religion ne permettait pas qu'ils se prêtassent, prince, nous sommes vos soldats, mais nous sommes aussi les serviteurs de Dieu. Nous vous devons le service militaire, nous devons à Dieu l'innocence de nos cœurs, et nous ne pourrions vous obéir en ce point sans devenir criminels. L'empereur irrité ordonne qu'on les fasse tous mourir. Tous à l'instant, sans se prévaloir de leur nombre, ni de leur courage éprouvé dans cent combats, jettent leurs armes, présentent la tête, et se laissent égorger comme « des brebis destinées à la boucherie. » Est-ce à de pareils traits qu'on reconnaît des séditeux ?

Mais les martyrs des fanatiques ! Eh ! qui oserait les accuser de fanatisme, que ceux qui osent tout contre les amis de la religion ? Le reproche de fanatisme fut mis en vogue, dans ces derniers temps, par des hommes sans Dieu, déclarés contre toutes les idées religieuses ; et l'on n'y échappait qu'en devenant bien fanatique, qu'en partageant le délire, qu'en se faisant le suppôt de l'impiété. Ce reproche est encore aujourd'hui dans la bouche de certaines gens qui en usent par ton, pour exprimer le mépris qu'ils font de la piété, mais bien sûrement, sans entendre ce qu'ils disent. Un fanatique, en effet, est un homme follement en-

tété d'opinions démontrées fausses et dangereuses, et qu'il s'efforce de répandre et d'établir par toute sorte de moyens, par des moyens même honteux et criminels. Or, est-ce bien là le caractère des martyrs? A-t-on convaincu d'erreur et de fausseté la religion pour laquelle ils versèrent leur sang? Cette religion que la sainteté de son auteur et le dévouement de ses apôtres, l'excellence de sa morale, la sublimité de ses dogmes et la pureté de son culte, la science de ses apologistes et les vertus de ses prosélytes, l'accomplissement des prophéties et l'éclat des miracles, son établissement merveilleux et sa durée plus merveilleuse encore, ont signalée à tous les siècles comme l'œuvre incontestable du Dieu de vérité? Peut-on l'estimer dangereuse, la religion qui a dissipé les ténèbres de l'idolâtrie, arraché les peuples à la barbarie, décrié de honteuses superstitions, proscrit sans retour des coutumes exécrables? la religion qui interdit le désir, la pensée même du mal, qui assigne des motifs et une récompense à toutes les vertus, qui se fait la mère adoptive de tous les malheureux, qui prêche le pardon des injures et l'amour des ennemis, qui vise à faire de tous les hommes une société de frères, qui ne pénètre nulle part sans y porter des consolations, des espérances et la paix, et que personne n'étudie, que personne n'embrasse, que personne ne pratique, qu'il ne devienne meilleur? Eurent-ils à rougir, les zéloteurs de la religion, des moyens qu'ils employèrent pour lui faire des prosélytes? Est-ce en corrompant les mœurs, en prêchant l'insubordination, en bouleversant tout dans la société? est-ce le feu et le fer à la main, par la violence et la terreur, par l'exil et la confiscation des biens, que les prédicateurs de l'Évangile le firent recevoir? La simplicité dans les discours, l'intégrité dans les mœurs, la patience dans les travaux, la douceur contre les injures, une charité sans bornes, un détachement parfait, les prières, les larmes, les prodiges que Dieu leur avait donné le pouvoir d'opérer, un zèle soutenu, des vertus éminentes, telles furent les armes, et les seules armes qu'ils employèrent. Si c'est là du fanatisme, l'humanité doit faire des vœux pour que le fanatisme devienne la passion générale.

Mais les martyrs des insensés! Oh! celui-là même qui a convaincu de folie la sagesse du monde, celui qui a détruit la sagesse des sages et rejeté la science des savants, absout les martyrs de cette injurieuse inculpation. *Les âmes des justes, dit l'Esprit-Saint, sont entre les mains de Dieu, et le tourment de la mort ne les touchera point. Ils ont paru morts aux yeux des insensés: leur sortie du monde a passé pour un comble d'affliction, et leur séparation d'avec les hommes, pour une entière ruine. Cependant ils sont en paix; et s'ils ont souffert des tourments devant les hommes, leur espérance est pleine de l'immortalité qui leur est promise. Leur affliction a été légère, et leur récompense est*

grande, parce que Dieu les a tentés et les a trouvés dignes de lui. Il les a éprouvés comme l'or dans la fournaise; il les a reçus comme une hostie d'holocauste, et il les regardera favorablement. (Sap., III, 1-6.) En un mot, après avoir supporté une douleur passagère, ils sont entrés dans l'alliance de la vie éternelle: *Modico nunc dolore sustentato, sub testamento aternæ vitæ effecti sunt. (II Mach., VII, 36.)* Ce sort vous paraît-il donc si triste? Certes, il n'en sera pas ainsi des hommes impies et criminels. Quand ils auraient brillé sur la terre, nous savons « qu'ils n'auront point une fin heureuse, et que leur race sera exterminée. »

Mais c'est trop peu que vous ne pensiez pas des martyrs ce qu'en pensent les incrédules: c'est trop peu que vous les admiriez, que vous les louiez, que vous célébriez de bonne foi leurs fêtes; j'ai dit que vous deviez voir encore en eux vos modèles; imiter leur attachement aux principes de la foi, vivre dans la disposition habituelle de faire tout ce qu'ils ont fait, de souffrir tout ce qu'ils ont souffert, de perdre tout ce qu'ils ont perdu, si Dieu trouvait bon de vous placer jamais dans des circonstances semblables. Ainsi l'exige cet amour de préférence, que dans aucun cas et pour quoi que ce soit, vous ne pouvez refuser à Dieu. Ainsi l'exige ce que vous devez de reconnaissance à Jésus-Christ, qui, le premier, vous a aimés et s'est livré pour vous. Ainsi l'exigent les engagements de votre baptême, et la profession que vous faites d'une religion qui non-seulement fait un devoir à ses disciples de supporter avec patience les tristesses, les tribulations, les croix, mais qui veut qu'ils s'en réjouissent, qu'ils en glorifient Dieu, qu'ils l'en bénissent et l'en remercient comme de faveurs spéciales. *Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups, disait le Sauveur (Matth., X, 16); le temps viendra où ceux qui vous feront mourir croiront faire une chose agréable à Dieu. (Joan., XVI, 2.) Ils vous chasseront de leurs synagogues, ils vous baltront de verges; ils vous traduiront devant les juges, se feront vos accusateurs, et vous haïront à cause de moi. (Matth., X, 17, 18.)* Rejoignez-vous et soyez dans l'allégresse quand tout cela vous arrivera, parce que votre récompense est grande. (Luc., VI, 23.) Si quelqu'un souffre comme chrétien, disait saint Pierre, qu'il n'en ait point de honte, mais qu'il en glorifie Dieu. (I Petr., IV, 17.) Vous êtes heureux, si vous souffrez des injures et des diffamations pour le nom de Jésus, parce que l'honneur, la gloire, la vertu de Dieu et son Esprit reposent sur vous. (Ibid., 14.)

Du reste, au temps où nous vivons, la religion, sans cesser d'être un engagement au martyre, n'y conduit plus personne. Chacun, aujourd'hui, peut librement produire au dehors la foi qu'il professe, sans craindre d'être puni comme d'un crime. Mais la paix, la protection même dont jouit la foi, ne la mettent pas à l'abri de tout danger.

Il devient même plus nécessaire que jamais de nous y affermir. Vous avez à la défendre contre les insinuations perfides de l'incrédulité qui, comme une gangrène, gagne peu à peu, de manière à faire craindre qu'elle ne gâte bientôt tout. Vous avez à la défendre contre les exemples des pervers, qui se multiplient à l'égal de l'ivraie dans les mauvaises terres. Vous avez à la défendre contre vos propres passions, plus flatteuses, mais non moins cruelles que les tyrans. En faut-il tant pour que je doute si vous conserverez jusqu'à la fin ce que vous avez reçu? Mais si vous devez confesser Jésus-Christ, au risque même de devenir la proie des tigres et des lions, rougirez-vous de lui devant les incrédules, et deviendrez-vous apostats par respect humain? Si rien au monde ne doit être capable de vous arracher à la foi, « ni la vie, ni la mort, ni les anges, ni les principautés, » quel poids devraient avoir sur vous les exemples d'hommes méprisés et méprisables? Enfin, si vous devez à la foi le sacrifice de votre fortune, de votre liberté, de votre vie, comment ne lui devez-vous pas celui de vos passions, de vos habitudes, de vos caprices et de vos goûts, quand elle les condamne? « Je vous exhorte donc à vous examiner vous-mêmes pour reconnaître si vous êtes dans la foi, à prendre garde de ne pas tomber dans un dérèglement de cœur et dans une incrédulité qui vous sépare du Dieu vivant, à vous demander chaque jour que l'auteur et le consommateur de la foi, l'augmente en vous, vous y affermissent et vous y confirment jusqu'au jour de son avènement. »

DISCOURS X.

BIENFAITS DE LA RELIGION.

Lætatus est Ezechias et omnis populus, eo quod ministerium Domini esset expletum. (II Paral., XXIX, 36.)

Ezéchiass et tout son peuple témoignèrent une grande joie, de ce que le ministère du culte du Seigneur était rétabli.

Quand le Dieu des vengeances ne visite une nation coupable que par la stérilité des champs, les ravages de la contagion, les désastres d'une guerre malheureuse, il n'a pas juré sa ruine : il la châtie seulement, et la rappelle dans le chemin du devoir. Mais on peut dire qu'il l'a rejetée, qu'il veut sa perte, qu'il verse à flots sur elle tout ce que les trésors de sa colère renferment de plus terrible et de plus désastreux, quand il abandonne le soin de la gouverner à des hommes ineptes, présomptueux, impies ; à des hommes qui la trompent et la flattent pour la dépraver, l'abâtardir, en faire l'instrument de leurs passions, jusqu'à ce qu'ils en fassent la victime de leurs fureurs. Voyez, mes frères, ce que devient, sous le règne d'un Achaz, le peuple de David et de Salomon. Comme si ce prince insensé n'avait été revêtu de la souveraine puissance que pour faire la guerre

à Dieu, il imite, il surpasse le fanatisme irréligieux de ses plus méchants prédécesseurs. Il ferme les portes du temple, en brise et en pile les vases, fait passer ses enfants par le feu, érige des statues à Baal, offre des sacrifices aux dieux de Damas, couvre Jérusalem et toutes les villes de Juda d'autels sacrilèges, se souille de tant d'infamies, que l'historien de sa vie n'a pu rapporter de lui une seule bonne action ; et qu'à sa mort, on ne voulut pas qu'il fût mis dans le tombeau de sa famille. Mais l'histoire de ses crimes est aussi l'histoire des calamités de son peuple. Parce que ceux de Juda, par des prévarications antérieures, avaient mérité que le ciel plaçât sur leur tête un si méchant roi, et que, sur son exemple, ils avaient violé leur alliance avec le Seigneur, ils furent vaincus par le roi de Syrie, qui pillait le pays et emmena un grand butin. Ils furent vaincus par le roi de Samarie, qui leur tua six vingt mille hommes en un jour, et leur fit deux cent mille captifs. Ils furent vaincus par les Iduméens, qui leur tuèrent beaucoup de monde et enlevèrent tout ce qu'ils voulurent. Ils furent vaincus par les Philistins, qui se répandirent dans leurs villes et leurs bourgades, et s'y établirent. Ils furent vaincus par le roi des Assyriens, qui ravagea tout le pays sans trouver de résistance. Que de maux, dans un espace de seize ans ! C'en était fait de la nation ; elle se fût éteinte sous le glaive ou dans les fers de ses nombreux et implacables ennemis, si, par fidélité à ses promesses, et pour l'accomplissement de ses oracles, Dieu n'eût suscité le sage et pieux Ezéchias, qui, connaissant la cause du mal, s'empressa d'y porter le remède. Dès les premiers jours de la première année de son règne, il fit ouvrir les portes du temple, rassembla les prêtres et les lévites, les exhorta à reprendre l'exercice de leur saint ministère, persuada au peuple de renouveler l'alliance avec le Seigneur, indiqua un jour pour la célébration de la Pâque, y invita tous les habitants du pays ; et la joie, causée par l'espérance que faisait concevoir un si heureux changement, fut si grande et si universelle, que pendant quatorze jours elle éclata par des actions de grâces, des acclamations et des fêtes : *Lætatus est Ezechias et omnis populus, eo quod ministerium Domini esset expletum*

Je voudrais pouvoir dire, mes frères, qu'un bienfait tout semblable nous trouvera tout aussi reconnaissants ; car nous avons eu nos Achaz ; nous avons été gouvernés par des hommes qui, avec un pouvoir sans bornes et tous les moyens imaginables de faire le bien, en ont use comme s'ils n'avaient reçu d'autre mission que d'effacer jusqu'à la dernière trace d'une religion sous les auspices de laquelle notre patrie avait prospéré pendant quatorze siècles ; d'autre mission que de réaliser, à quelque prix que ce fût, le projet impie, impraticable, orgueilleusement absurde de faire de nous

un peuple bon, vertueux, magnanime, par la proscription de toutes les lois, de toutes les idées morales et religieuses. Auriez-vous oublié les résultats de ces odieuses tentatives ? Faut-il rappeler par quels épouvantables désastres, par quelles ineffables douleurs la France a expié, expie encore sa connivence avec les prédicateurs de l'athéisme et du libertinage ? Oh ! les attentats de l'impiété contre le Dieu des chrétiens, contre la majesté des rois, contre les maximes conservatrices de la société parmi les hommes, sont et demeureront, pour l'éternelle confusion de ses adeptes, écrits en caractères de sang dans les pages de l'incorrutable histoire. Les fureurs désastreuses de l'impiété se lisent et se liront longtemps sur les ruines accumulées de tant d'institutions, de tant d'établissements que la religion avait fondés, qu'elle avait dotés, qu'elle entretenait pour le bien de l'humanité. L'esprit de l'impiété respire encore dans ces opinions anarchiques qui soulèvent tout ce qui doit obéir et dépendre, contre tout ce qui a le droit et l'obligation de commander ; dans ces ferments de discordes qui rendent ennemis, du moins étrangers les uns aux autres, les habitants d'une même cité, et quelquefois les membres d'une même famille ; dans ce mépris de toute morale, dans cet oubli de tous principes, dans cette licence, dans ce débordement de vices qui rompt la digue opposée par les lois, prépare, amène, rend inévitable la chute des empires les plus puissants et les mieux constitués.....

Quand on a eu le bon esprit d'étudier la religion, et de l'étudier ailleurs que dans ces ouvrages de ténèbres, dictés par une aveugle prévention, ou par le cynisme le plus effronté, on sent combien sont à plaindre ceux qui méconnaissent ou ne goûtent pas la douceur céleste des fruits de l'Evangile : combien sont téméraires et criminels ceux qui tentent d'abattre, d'arracher, de déraciner cet arbre de vie. L'impénétrable obscurité des mystères du christianisme peut choquer des esprits orgueilleux, admirateurs d'eux-mêmes, incapables de la soumission la plus légitime ; la sainte austérité de ses préceptes peut révolter des cœurs corrompus pour qui la vertu n'est rien, pour qui le vice est tout ; mais on ne réussira jamais à le rendre odieux qu'en dénaturant ses maximes, qu'en lui imputant des crimes dont il a été quelquefois le prétexte, sans en être jamais la cause ; qu'en taisant ses innombrables bienfaits, tout ce qu'il peut, tout ce qu'il a produit pour la prospérité des états, pour la tranquillité des familles, pour le soulagement de l'humanité souffrante, pour le bonheur de tous.

La gloire de la religion, en effet, n'est pas seulement de révéler les vérités les plus sublimes, de prêcher la morale la plus pure, de créer et de perfectionner toutes les vertus, de ne flatter aucun de nos vices, de proposer pour les uns et contre les autres les motifs les plus puissants, d'avoir été

professée, enseignée, défendue par les plus beaux génies des temps anciens et modernes ; sa gloire est encore d'avoir rendu et meilleurs et plus heureux les peuples qui l'ont embrassée, quels que fussent d'ailleurs les temps, les lieux, la forme des gouvernements ; et, quoiqu'elle semble n'avoir d'autre objet que la félicité de l'autre vie, elle fait encore notre bonheur dans celle-ci : c'est la remarque d'un écrivain qu'on n'a jamais accusé d'être trop favorable à la religion ; et il est facile de la justifier.

En effet, des différents rapports que nous avons les uns avec les autres naissent quatre sortes de devoirs essentiels à la tranquillité et au bonheur de la vie civile : devoirs de l'état, qui sont le fondement de la société ; devoirs de justice, qui en font la sûreté ; devoirs de charité, qui en font le lien ; devoirs de bienséance, qui en font la douceur. La loi donc qui commande et perfectionne ces différents devoirs, la loi qui en garantit le mieux l'accomplissement, n'est-elle pas la loi qui veille et qui pourvoit le plus utilement aux intérêts de la société ? Or, tous ces avantages, la loi évangélique les renferme éminemment.

Oui, qu'à raison de l'état et du rang qu'ils occupent dans la société, les uns commandent, ou soient tenus d'obéir, la religion détermine, avec la même autorité, les devoirs des uns et des autres, et en prescrit l'accomplissement. On l'a calomniée, et on la calomnie auprès des peuples, lorsqu'on l'accuse d'être l'ennemie de leur liberté et de favoriser le despotisme des rois. Il est certain que les maximes anti-sociales qu'on s'est efforcé de mettre en vogue dans ces derniers temps, n'ont pas la sanction de l'Evangile. L'Evangile n'admet point de contrat entre le prince et ses sujets. C'est par l'institution de Dieu qu'il règne ; et par là même, il n'est comptable qu'à Dieu de son administration. Quels que puissent être son opinion ou ses torts, aucune puissance sur la terre n'a droit de le juger. La révolte contre lui, la simple résistance à son autorité, le simple refus d'obéir à ses ordres, quand ils ne sont pas manifestement injustes, est un crime contre Dieu même. Car *il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu ; et c'est lui qui a établi toutes celles qui sont sur la terre. Celui donc qui s'oppose aux puissances, résiste à l'ordre de Dieu ; et ceux qui y résistent attirent sur eux la condamnation.* (Rom., XIII, 1, 2.) Tel est le langage que la religion tient aux peuples. Mais en même temps, elle dit aux rois, que « pour eux comme pour les autres hommes, il n'y a qu'une manière d'entrer dans la vie, et qu'une manière d'en sortir ; qu'au-dessus d'eux règne le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, » un Maître, enfin, de qui vient leur puissance, qui leur demandera compte de l'usage qu'ils en auront fait, « interrogera leurs œuvres, sondera le fond de leurs pensées ; qu'ils portent le glaive, mais seulement pour défendre les gens de bien, et punir les mauvaises ac-

tions ; que pères et pasteurs des peuples, confiés plutôt que soumis par la Providence à leur domination, ils doivent veiller pour eux, travailler pour eux, au besoin même se sacrifier pour eux ; qu'images de Dieu, et « ses lieutenants » sur la terre, « ils doivent, » comme lui, « aimer la justice et la vérité, exercer la miséricorde et affermir leur trône par la clémence ; que si, étant les ministres de son royaume, ils n'ont pas jugé équitablement, n'ont pas gardé la loi de la justice, n'ont pas marché selon la volonté de Dieu, il se fera voir à eux d'une manière effroyable, parce que ceux qui commandent les autres seront jugés avec une extrême rigueur ; que Dieu n'exceptera personne ; qu'il ne respectera la grandeur de qui que ce soit, parce qu'il a fait les grands comme les petits, et qu'il a également soin de tous ; mais que les grands, » s'ils font le mal, « sont menacés de plus grands supplices. » Est-ce bien là favoriser l'orgueil et les caprices des rois, l'usage arbitraire du pouvoir ? Était-ce un vil et lâche flatteur du pouvoir, ce Jean-Baptiste, qui disait à l'incestueux Hérode : *Non licet tibi habere uxorem fratris tui* (Matth., XIV, 4) ; il ne vous est pas permis de vivre avec la femme de votre frère ? Était-ce un vil et lâche flatteur du pouvoir que cet Ambroise, qui refusait à l'empereur Théodose l'entrée de son église et la participation aux saints mystères, et le soumettait à la pénitence publique, parce qu'il s'était vengé trop inhumainement des habitants de Thessalonique ? Combien d'autres, instruits à la même école qu'Ambroise, ont su reprendre et combattre les vices et les passions des rois avec une respectueuse mais invincible fermeté ! Non, un roi docile à la voix de la religion, pénétré de ses maximes, dirigé par son esprit, ne saurait être qu'un roi sage, humain, modeste, généreux, équitable : un Louis IX, donnant audience et justice à ses sujets, sous le chêne de Vincennes ; ou combattant pour eux à Taillebourg et à Damiette. L'athéisme sur le trône n'y formerait que des Caligulas ou des Nérons, c'est-à-dire, des insensés ou des monstres. D'ailleurs, l'histoire est-là : et pourquoi traiteriez-vous de conjectures ce que les faits prouvent si hautement ? Chez les anciens, pour un Titus qui fut, dit-on, les délices du genre humain, que de Tibères, d'Héliogabales et de Dioclétiens, qui en furent l'opprobre ou les fléaux ! Chez nous, lors même qu'on abandonnerait à la critique un Charles IX et un Louis XI, dont la mémoire n'est pas sans tache, n'avons-nous pas un Charles le Sage, un Philippe-Auguste, un Louis XII, un François I^{er}, un Henri IV, un Louis XIII, un Louis XIV, un Louis XVI, un Louis XVIII, qui tous contribuèrent, quoique d'une manière différente, à l'illustration, à la prospérité de notre France ? C'est après avoir discuté, avec sa profondeur ordinaire, les lois du christianisme, que l'auteur déjà cité

prononce qu'elles sont les plus favorables de toutes à la liberté des particuliers : c'est après avoir comparé l'état des nations chrétiennes avec l'état des idolâtres et des mahométans qu'il juge ceux-ci infiniment moins heureux que celles-là.

Mais la religion, protectrice de la liberté des peuples contre la tyrannie des rois, ne détend pas avec moins de zèle l'autorité des rois contre l'insubordination des peuples (2). Elle veut qu'on les honore, qu'on prie pour eux, qu'on leur soit soumis, moins par crainte et par nécessité, que par conscience et par devoir ; qu'on leur paye exactement le tribut, qu'on se garde d'en parler mal, lors même qu'ils sont injustes. Elle déclare leur personne sacrée, garantit l'inviolabilité de leur trône, lui donne pour base la volonté suprême du Tout-Puissant, le place dans la conscience des sujets, et l'y couvre de son égide. Et voulez-vous savoir que l'influence a eue cette salutaire doctrine ? Comparez et jugez ; à Rome, en moins de trois cents ans, plus de cinquante empereurs tombèrent sous le fer des assassins : la France, dans une durée de quatorze siècles, a eu à punir quatre régicides ; elle n'a à rougir que d'un seul.

Or, ce que j'ai dit des rois, il faut l'entendre, par proportion, des magistrats, des pasteurs, des pères, des maîtres, de tous ceux qui exercent une autorité quelconque, comme il faut l'entendre des inférieurs, des administrés, des enfants, des domestiques, de tous ceux qui vivent dans la dépendance, ce que j'ai dit des peuples. Émanée de celui qui est l'ordre primitif et essentiel, la religion tend à établir partout l'ordre, la subordination et la paix. Elle maintient l'inégalité des conditions, sans laquelle la société ne saurait subsister, et ne consacre que l'égalité morale qui assigne à tous les hommes la même origine, leur inspire la même espérance, leur donne droit aux mêmes secours, les appelle au même terme. La religion, sans rien changer dans les gouvernements qu'elle trouve établis, trace la ligne que chacun doit suivre. Dans les républiques, comme dans les monarchies, elle dit à ceux qui commandent : « Rendez à vos inférieurs ce que la justice et l'équité demandent, sachant que vous avez, aussi bien qu'eux, un maître dans le ciel ; » et elle dit aux inférieurs : *Rendez à chacun ce qui lui est dû : le tribut à qui vous devez le tribut, la crainte à qui vous devez la crainte, l'honneur à qui vous devez l'honneur.* (Rom., XIII, 6.) Partout elle dit aux pères : *N'irritez point vos enfans, de peur qu'ils ne tombent dans l'abattement ; mais ayez soin de les bien élever, en les instruisant et les corrigeant selon le Seigneur ;* (Ephes., VI, 4) ; et partout elle dit aux enfants : *Honorez votre père et votre mère, car cela est juste et agréable à Dieu* (Ibid., 1) ; partout elle dit aux maîtres : « Ayez de l'affection pour vos serviteurs. » Si

(2) Cette proposition particulière est développée et traitée en profonds dans le sixième discours

quelqu'un n'a pas soin des siens, et particulièrement de ceux de sa maison, il est pire qu'un infidèle (I Tim., V, 8); et partout elle dit aux serviteurs : Obéissez avec la crainte de Dieu et respect, dans la simplicité de votre cœur, à ceux qui sont vos maîtres selon la chair, comme à Jésus-Christ même. (Ephes., VI, 5.)

Est-ce donc une religion qu'il faille proscrire pour le bien de l'humanité, que celle qui parle ce langage? Est-il un seul homme dans le monde qui ne soit intéressé à ce que tous les hommes l'écoutent? Est-il une famille, est-il une société qui ne trouvât son bonheur à être gouvernée par des chefs qu'auraient formés de pareilles leçons? Est-il un prince, un magistrat, un père de famille, qui ne gagnât beaucoup à ce que tous ceux qu'il dirige fussent animés d'un tel esprit? Oui, quoi qu'on en dise, l'expérience prouve que les familles, les sociétés les plus tranquilles, sont celles où la religion est le mieux pratiquée; et que les idées religieuses ne s'affaiblissent jamais qu'au détriment des mœurs, de la sûreté, de la tranquillité publique et particulière.

Quant aux devoirs de justice, dont l'observation fait la sûreté de la société, qui niera que la religion ne soit allée incomparablement plus loin que toutes les lois humaines? Celles-ci n'ont jamais pu que décerner des peines contre l'adultère, la fraude, la rapine, le vol et le brigandage; celle-là vise à déraciner du cœur cette cupidité malheureuse qui produit tous les crimes. Elle veut qu'on acquière sans inquiétude, qu'on possède sans attache, qu'on perde sans regret, qu'on tremble si l'on est riche, qu'on se réjouisse de la pauvreté. Elle ne défend pas seulement l'acte injuste, elle fait un crime du désir même; et j'ose affirmer que par ce seul mot : *Non concupiscis : « Tu ne convoiteras pas (Exod. XX, 17), »* elle prévient plus d'injustices que les hommes n'en peuvent punir.

Mais que dirai-je de cette vertu qui n'appartient qu'à elle, et qui en fait le principal caractère : de cette charité douce, compatissante, généreuse, sublime, héroïque, universelle, divine comme le cœur de Jésus-Christ où elle a pris naissance? Aucun législateur, observe un auteur illustre, n'avait osé dire aux hommes : Aimez votre prochain; et la religion leur crie par mille bouches : *Aimez vos ennemis. (Luc, IV, 27.)* Elle traite d'homicide celui qui hait son frère. Elle ne prescrit d'autre mesure à notre amour que l'amour même que Dieu nous a témoigné. *Ce qui fait connaître, nous dit-elle, l'amour de Dieu envers nous, c'est qu'il a donné sa vie pour nous; et nous devons aussi, nous autres, donner notre vie pour nos frères. (I Joan., III, 16.)* Après cela, dois-je ajouter qu'elle fait un devoir de l'hospitalité, du soin des pauvres, de la visite des malades, de tous les services qu'on peut rendre, de tout le bien qu'on peut faire aux hommes? Elle n'a pas même oublié ce support des défauts, cette indul-

gence pour les faibles, ces egards, ces attentions, ces témoignages d'honneur et de déférence qui font la douceur de la société. Et c'est là la religion pour l'anéantissement de laquelle il fallait bouleverser le monde ! Et c'est là la religion dont le rétablissement n'est vu qu'avec indifférence, peut-être qu'avec un dépit secret !

Mais vous n'en connaissez encore que la doctrine; il faut que vous en admiriez les prodiges. Ce fut la religion qui, au témoignage de l'histoire, arrêta le torrent des vices et des usages criminels qui étaient sur le point d'engloutir la société : l'adultère, la prostitution, l'infanticide, les divorces licencieux, les crimes contre nature, les combats de gladiateurs, les violences de la guerre. Ce fut la religion qui abolit les sacrifices humains, qui détruisit l'esclavage, qui ôta aux pères le droit barbare d'exposer, de vendre et de tuer leurs enfants. Ce fut la religion, qui, à l'orgueil, à la vengeance, à la férocité des vainqueurs, substitua ce certain droit des gens, à la faveur duquel les vaincus, du moment qu'ils posent les armes, conservent aujourd'hui tout ce qu'ils perdaient autrefois, leurs lois, leurs usages, leur culte, leurs propriétés, leur liberté, leur vie. Ce fut la religion qui humanisa, qui civilisa ces Francs, ces Scandinaves, ces Goths, ces Vandales, ces Lombards, ces Prussiens, tous hommes stupides et féroces, qui semblaient n'être nés que pour la licence et la destruction.

Nous lui devons encore, et c'est un fait que n'osent plus lui contester ses ennemis même les plus acharnés, nous lui devons d'avoir sauvé les monuments les plus précieux du génie et de la science, et d'avoir rallumé le flambeau des arts et des lettres éteint par les barbares.

Il me serait aussi difficile, Messieurs, d'assigner une espèce de bien qu'elle ait négligé que de détailler aussi tout ce qu'elle a fait. Voulez-vous que je vous la montre défrichant les lieux les plus incultes de notre France, convertissant en terres labourables ses landes et ses marais; en villages, et même en villes florissantes, les déserts affreux; y attirant, par la douceur de son régime, des habitants et des colons qu'elle affranchissait, qu'elle instruisait, qu'elle enrichissait? Voulez-vous que je vous la montre ouvrant des routes, construisant des ponts, bâtissant des hôtelleries, instituant des ordres militaires pour la sûreté des pèlerins et des voyageurs, dans un temps où l'Europe entière n'avait ni hôtelleries, ni grandes routes? Voulez-vous que je vous la montre, plaçant la cause des peuples à la cour des rois, sollicitant la grâce des coupables, prévenant, par son autorité, ses prières et ses larmes, le pillage et la dévastation des villes; prodiguant ses trésors, les vases même destinés à son culte, pour le rachat des prisonniers; accueillant dans ses monastères, nourrissant, habillant, sans distinction d'amis et d'enne-

mis, tout ce qui s'y présentait avec la livrée de l'infortune et du besoin ?

Portez vos regards vers cette montagne froide et couverte d'une neige éternelle. Le froid y est excessif. Durant neuf mois de l'année, le soleil y perce à peine l'épaisseur des brouillards, et la vivacité de l'air y use, en moins de dix ans, le tempérament le plus robuste. Montez-y, néanmoins, avec confiance. La religion vous y a préparé un hospice. Elle y a placé des hommes qui se sont volontairement confinés dans cet affreux séjour, pour que vous n'y périissiez pas. Descendez dans ces mines du Mexique et du Potosi, que la soif insatiable de l'or creuse toujours plus, et où elle ensevelit toutes vivantes des peuplades entières de malheureux Indiens. Vous y trouverez les hospices que la religion y a établis dans une nuit éternelle; vous y trouverez des prêtres qui ont sollicité comme une grâce, et obtenu à titre de récompense, d'aller secourir l'infortune dans ces horribles lieux, et qui, dans ces soins charitables, consomment avec joie leur existence au milieu des vapeurs qui les empoisonnent. Et ces sauvages du Canada, de la Louisiane et des Antilles, qui travaillaient à les éclairer, à les civiliser? La religion. Et ces Chinois, ces Japonais, ces Indiens idolâtres, qui se chargeait de leur faire connaître le seul vrai Dieu, et l'immortalité de leur âme? La religion. J'abrège, par lassitude, un détail qui paraît vous intéresser, sur lequel je reviendrai, mais que n'épuiserait pas plusieurs discours. La croix, Messieurs, voilà le signe et le garant de la sécurité pour les princes, d'une sage liberté pour les peuples, de la modération dans les magistrats, de l'équité dans les juges, de l'obéissance et du respect dans les inférieurs, de la concorde entre les citoyens, de la paix dans les familles. Partout, Messieurs, où sera plantée la croix, elle ressuscitera cet esprit de charité, si ingénieux dans ses conceptions, si fécond en ressources, si infatigable dans son zèle pour le soulagement de l'humanité; partout où sera plantée la croix, on verra se rouvrir cette source inépuisable de biens, dont l'irréligion seule peut arrêter ou détourner le cours.

DISCOURS XI.

AVANTAGES DE LA FOI.

La foi prévient ou corrige nos erreurs.

Euntes, docete omnes gentes. (Matth., XXVIII, 19.)

Allez, instruisez toutes les nations.

Que savent-ils donc, et que pourront-ils enseigner aux autres, ces Galiléens ignorants et grossiers, donnés par Jésus Christ pour précepteurs à toutes les nations? Quoi! le monde en serait-il réduit à trouver ses maîtres dans quelques misérables pêcheurs, instruits seulement à conduire une barque et à jeter le filet? Rome n'a-t-elle pas son sénat et ses légions? Athènes, son aréopage et son portique. Corinthe, ses vases et ses

statues? Ephèse, son temple? Alexandrie, ses négociants, et la Béotie, ses laboureurs? Les sciences et les beaux-arts ont-ils péri dans la patrie des Phidias et des Praxitèles? Et la voluptueuse Ionie a-t-elle perdu ses cuisiniers, ses parfumeurs, ses danseuses et ses musiciens? Non, que je sache. Partout où les Grecs ont porté leur urbanité, et les Romains leur valeur, il y a des académies, des lycées, des prytanées, des cirques, des théâtres, des fêtes et des lieux que la religion consacre aux plaisirs. A moins donc que les disciples de Jésus n'aient le secret d'étendre le commerce, de doubler les produits de la culture, de rendre l'industrie plus lucrative, d'ajouter de nouvelles jouissances aux jouissances du luxe, de la mollesse et de la volupté, quel intérêt peuvent prendre les hommes à la doctrine dont ils sont imbus? Les sages, s'ils daignent leur prêter un moment l'oreille, ne tarderont pas à se demander que veulent dire ces discoureurs, et à leur tourner le dos : *Quid vult seminivarius hic dicere?* (Act. XVII, 18.) Ainsi raisonnaient les épicuriens lors de la mission des apôtres. L'erreur était dans tous les esprits, la corruption dans tous les cœurs, le désespoir dans l'âme de tous les malheureux, le vice partout, la vertu nulle part; mais pour des hommes sans Dieu, la vertu n'est qu'une chimère. L'erreur ne leur déplaisait pas. Le vice leur plaisait beaucoup; le sort des misérables les touchait assez peu, et tout était bien, quand ils passaient gaiement la vie.

Nos épicuriens modernes, nos hommes de la terre et du temps, nos mécréants de toutes les couleurs, de toutes les tailles, de tous les âges, nos adeptes de cette aimable philosophie qui canonise toutes les passions, dispense de tous les devoirs, légitime tous les désordres, nie Dieu et promet le néant, ont renouvelé parmi nous le langage aussi insensé qu'impie de leurs devanciers. Enseignez-leur, si vous le savez, comment on se pousse dans le monde, comment on s'y fait une fortune, comment on s'y procure une vie douce, aisée, commode, sensuelle, voluptueuse; comment on arrive à s'affranchir des remords, et à mourir sans alarmes, après avoir été tout ce qu'on voulait, avoir fait tout ce qui plaisait; voilà qui est bien, voilà qui est utile, voilà qui est précieux. Mais Dieu, et l'âme que Dieu leur a donnée, et la fin qu'il leur destine, et les vérités qu'il leur a révélées, et les devoirs qu'il leur impose, et les secours qu'il leur offre, et les dédommagements qu'il leur promet, et les peines dont il les menace, ne leur en parlez pas. Ils ne voient en tout cela que préjugés, superstitions, maïserie; ils vous demanderaient à quoi tout cela est bon? à quoi on arrive dans le monde par tout cela? Les imberbes mêmes vous diront, dans le jargon du jour, que la doctrine de l'Evangile n'est point libérale; que le christianisme contrarie les droits et gêne le développement des facultés naturelles de l'homme, et ils se croiront généreux, s'ils ne se vengent de votre crédulité que par le sourire du dédain et la pi-

tié au mépris : *Quid vult seminiverbius hic dicere?*

Mais vous et moi, mes frères, nous avons été formés à une autre école ; nous avons été autrement instruits par le Seigneur, notre Dieu : *Tu autem a Domino Deo tuo aliter institutus es* (Deut., XVIII, 14). Et puisque la doctrine de Jésus-Christ, la doctrine prêchée par les apôtres, a prévenu ou corrigé les erreurs de notre esprit, qu'elle rectifie et dirige au bien les penchants de notre cœur, qu'elle adoucit nos peines et nous console dans nos maux, ses ennemis voudront bien nous pardonner d'y tenir et d'en préconiser les avantages.

Connaître Dieu, se connaître soi-même, voilà ce qu'estimera souverainement, ce que désirera ardemment tout homme qui s'honore assez pour ne pas se confondre avec les brutes qui n'ont point d'intelligence : *Quibus non est intellectus*. (Psal. XXXI, 9.) Mais cette connaissance de Dieu et de ses adorables perfections, cette connaissance de nous-mêmes, je veux dire de notre origine, de notre destination, de notre fin, à qui la devons-nous, si nous la possédons ? de qui la recevrons-nous, si elle nous manque ? Sans cesse on vante les forces de l'esprit humain ; l'expérience toutefois aurait dû nous apprendre combien il est faible dans ses conceptions, incertain dans ses conjectures, changeant dans ses opinions. Soit pourtant : à lui seul il a pu former, il pourra former encore des poètes ingénieux, d'éloquents orateurs, de savants géomètres, des politiques profonds ; mais sur les points dont il s'agit, et qui nous touchent de si près, jusqu'où la raison, abandonnée à elle-même, a-t-elle porté ses découvertes ? Disons mieux : dans quelles monstrueuses erreurs n'était pas tombée la généralité des hommes avant que le christianisme eut dissipé les épaisses ténèbres qui couvraient toute la terre ? Faut-il vous montrer le seul vrai Dieu inconnu aux plus grands génies, et son nom incommunicable prostitué à des simulacres de bois et de pierre, à de vils animaux, à d'infâmes scélérats. Voulez-vous voir des peuples entiers, et leurs chefs à leur tête, adorer à deux genoux, le bœuf, le singe, le chat et le serpent ? des sacrificateurs homicides consulter dans les entrailles palpitantes des victimes humaines la volonté des dieux, estimés assez barbares pour se plaire à ces horribles sacrifices ? Et dans les écoles de ces hommes qui se donnaient pour les précepteurs du genre humain, quelle doctrine enseignait-on sur la Divinité et ses rapports avec nous ? La raison en rougit aujourd'hui ; mais, sans la religion, la raison n'eût jamais soupçonné ses écarts ; moins encore, sans la religion, la raison eût-elle pu revenir de ses égarements.

Jugeons-en par ce qu'elle a produit dans ceux qui, prétendant n'écouter qu'elle, ferment dédaigneusement l'oreille aux leçons de la révélation. L'un, franc matérialiste, nie crûment l'existence de Dieu, et prétend que la crainte seule, ou l'ignorance des phé-

nomènes de la nature a en introduit l'idée. Le monde, selon lui, est éternel, et cet ordre que nous avons la bonhomie d'attribuer à une intelligence suprême, n'est que le résultat d'un coup de dé, de combinaisons fortuites des parties diversement figurées de la matière. L'homme, dans ce beau système, n'est non plus qu'une machine ; et si l'on m'accorde de n'être pas tout à fait aussi stupide que l'huître, on fait une dépense prodigieuse d'esprit pour me prouver qu'entre moi et le chien que je mène à la chasse il n'y a de différence que celle des organes et de la peau. Un autre me permet de croire en Dieu ; mais il me défend de l'adorer, de le louer, de le remercier, de l'invoquer, de le craindre, parce qu'il n'est pas moins indigne de Dieu de s'occuper des choses d'ici-bas qu'il le serait d'un grand roi de surveiller les mouvements d'une fourmilière.

Ainsi, sans la religion nous serions, vous et moi, ce que furent nos ancêtres, les adorateurs stupides de divinités mensongères, ou nous n'aurions échappé aux absurdités de l'idolâtrie que pour tomber dans des erreurs peut-être plus brillantes, mais non moins funestes. Hors de la religion ce sont les hommes qui me parlent de Dieu ; mais que me diront les hommes de ce Dieu qui « habite une lumière inaccessible, » si Dieu même ne se révèle ? Dans la religion, c'est Dieu même qui daigne m'instruire de sa nature et de ses perfections infinies. Eh ! qui en croirai-je quand il s'agit de Dieu et de ses attributs, si je n'en crois à Dieu même ? Qu'ils se taisent donc ces prétendus sages, ces fabricateurs de vains systèmes, qu'ils se taisent. Consultons la religion et n'écoutons qu'elle. Mais déjà elle a parlé. Nous avons entendu sa voix. Et qu'il est grand, mes frères, qu'il est grand le Dieu qu'elle nous fait connaître ! qu'il est digne de nos louanges, de nos adorations, de notre amour ! Quelles magnifiques idées elle nous donne de ses infinies perfections ! Éternel, immuable, indépendant, immense, tout-puissant, souverainement sage, souverainement saint, souverainement juste, source inépuisable de bonté, source ineffable de toute beauté, principe essentiel de tout bien, cause première de tout ce qui est, fin nécessaire à qui tout se rapporte, créateur et modérateur du monde, père et bienfaiteur des hommes : à ces traits je reconnais mon Dieu. C'est là le Dieu que ma raison et mon cœur avouent.

Mais avec un esprit capable de connaître Dieu, avec une volonté capable de s'attacher à Dieu, est-il croyable qu'il n'y ait aucun rapport établi entre Dieu et moi ? Serait-il vrai que je ne suis distingué de la bête que par la différente conformation des organes ? que, jeté, je ne sais comment ni pourquoi, sur cette terre, j'y serai le jouet continuel d'une invincible fatalité, jusqu'à ce que la mort vienne me replonger dans le néant dont le hasard m'a tiré ? Ainsi l'ont pensé, ainsi du moins l'ont enseigné quelques-uns de nos sages. Qu'ils sont à plain-

dre, mes frères, ceux qui peuvent trouver des charmes dans une si désolante doctrine! Qu'ils sont à plaindre ceux à qui l'anéantissement peut offrir une ressource désirable! Ah! si les dogmes d'un Dieu créateur, d'une Providence attentive aux actions des hommes, d'une autre vie où chacun recevra selon ses œuvres, si, dis-je, ces dogmes salutaires n'étaient pas établis, il faudrait les inventer pour la sûreté et la consolation du genre humain. Mais grâce aux leçons bienfaisantes de la religion, ces importantes vérités ne sont plus pour nous des problèmes insolubles, ou de simples conjectures. Dieu est notre père : nous le connaissons pour le premier auteur de notre être. Il a animé de son souffle la boue dont il nous a formés. Notre âme, créée à son image, n'a rien de commun avec le corps auquel elle est unie. La vie qu'il nous a donnée, il nous la conserve. C'est de lui que nous avons tout reçu, que nous tenons tout. Sa bonté pourvoit à nos besoins, fournit même à nos délices. Sa providence attentive veille sans cesse sur nous. Nous lui sommes chers comme la prunelle de l'œil. Il a compté jusqu'aux cheveux de notre tête. Il nous menace, parce que nos passions ont besoin d'un frein. Il nous afflige pour nous rendre meilleurs. Notre repentir désarme toujours sa colère. L'aimer, voilà l'unique obligation qu'il nous impose. Jouir avec lui d'une éternelle félicité, voilà la magnifique récompense qu'il nous promet. Avouons-le, mes frères, quand nous ne devrions à la religion que d'avoir prévenu ou corrigé nos erreurs sur des points si essentiels que de nous avoir instruits de vérités si belles, si honorables à l'homme, si intéressantes pour son bonheur, ne mériterait-elle pas notre reconnaissance et notre attachement?

Comparez-la, cette doctrine de l'Evangile, avec l'affreux athéisme, qui, niant Dieu et le bannissant du monde, fait honneur de la toute-puissance au chaos, et de l'intelligence au hasard, et vous y trouverez la même différence qu'entre le fils aimant, soumis, respectueux, et le fils dénaturé, le monstre qui, pour s'affranchir des devoirs de la piété filiale, renie son père et l'assassine. Rapprochez-la, cette doctrine de l'Evangile, du théisme hypocrite qui, reconnaissant Dieu pour auteur du monde, isole pourtant Dieu des choses du monde, et ne veut pas qu'il s'abaisse à gouverner ce qu'il n'a pas dédaigné de créer; et vous aurez le serviteur fidèle que la crainte, le respect, l'espérance et la gratitude attachent à faire la volonté de son maître, en opposition avec le serviteur insolent et perfide, toujours prêt à obéir pourvu qu'on ne commande rien; mais qui se déclare indépendant de toute autorité, sitôt qu'il doit répondre à un autre qu'à lui-même de ce qu'il est et de ce qu'il fait. Comparez-la, cette doctrine de l'Evangile, au déisme orgueilleux qui refuse d'admettre, sur la parole de Dieu, des dogmes et des mystères à l'intelligence desquels n'arrive pas sa faible raison; et

vous verrez deux voyageurs partis du même port pour traverser la même mer, mais embarqués, l'un sur un vaisseau solidement construit, conduit par un pilote habile, que les tempêtes ont souvent battu sans l'avoir jamais endommagé; l'autre dans une méchante nacelle dépourvue de mâts, de voiles et de cordages, qui fait eau de toutes parts, va se briser contre le premier écueil, ou s'engloutir sous le premier flot. Comparez la doctrine de l'Evangile avec les adages infâmes du libertinage, qui ne croit rien pour se permettre tout, et prétend avoir droit de vivre comme la bête, parce qu'il s'en attribue la nature et s'en promet la destinée; et vous aurez à choisir entre un poison dégoûtant et ce vin délicieux dont la sagesse enivre les âmes. Ou plutôt, mes frères, ces comparaisons honteuses à la doctrine de Jésus-Christ, ne les faites pas; mais, dans le calme des passions, avec un esprit sain et un cœur droit, tels que j'aime à les reconnaître en vous, voyez de quelles vérités elle vous a instruits, de quelles erreurs elle vous a préservés. Voyez par suite comment vous devez accueillir et les discours et les écrits qui tendent à vous la faire mépriser ou haïr.

Je parle d'écrits, mes frères, car je ne crois pas qu'à aucune autre époque de notre malheureuse révolution, le déchaînement contre la religion ait été plus furieux. Sa ruine est devenue le point de mire d'une foule de libellistes qui ne seraient que sots et absurdes, s'ils n'étaient méchants et impies, et ne trouvaient plus sot qu'eux pour les admirer et les lire. Les blasphèmes, les dérisions sacrilèges, les déclamations furibondes, les imputations odieuses, les mensonges effrontés contre les pratiques de la religion et ses ministres, trouvent place partout. Dans les feuilles quotidiennes, dans les feuilles semi-périodiques, dans les pamphlets, dans les chansons, dans les romans. Toutes ces infamies arrivent ici par ballots. C'est peu qu'on les lise; c'est peu qu'on les prête; on se fait de les vendre, et même de les louer, une branche d'industrie. C'est par la lecture de ces sortes d'ouvrages que les hommes qui n'ont plus rien à perdre en fait de principes et de mœurs charment leur loisir. C'est à cette source encore que votre jeunesse des deux sexes va puiser ces maximes d'irréligion et de licence dont les déplorables effets se montrent déjà si sensiblement. Serait-ce à moi un crime de m'en plaindre et de signaler le danger? ou, parce que je m'en plains, est-ce à dire que je craigne pour la religion et ses ministres? Non, certes, la religion est impérissable, l'enfer et ses suppôts ne prévaudront jamais contre elle. Quant aux ministres de la religion, j'ignore quel sort les attend dans l'avenir; mais ils ont fait leurs preuves; et j'ai la confiance de croire que, s'il le fallait une autre fois pour l'honneur de la religion, ils sauraient encore présenter leurs mains aux chaînes, et leur tête au fer des bourreaux. Mais vous pouvez tomber,

lors même que la religion restera debout : Les ministres de la religion peuvent en être les martyrs, sans que vous profitiez mieux que par le passé de leur exemple. J'ai donc dû, puisque l'ennemi menace, vous dire d'être sur vos gardes. J'ai dû vous exhorter à « conserver ce que vous avez, de peur qu'un autre ne prit votre couronne. »

DISCOURS XII.

SUITE DES AVANTAGES DE LA FOI.

La foi rectifie et dirige au bien les penchants de notre cœur.

Veniunt ad vos in vestimentis ovium ; intrinsecus autem sunt lupi rapaces. (Matth., VII, 15.)

Ils viennent à vous, couverts de la peau des brebis ; et au dedans ce sont des loups ravissants

Les choses ont bien changé. Non, ce n'est plus, mes frères, sous la peau des brebis que les faux prophètes viennent à vous. Vos dispositions apparemment les dispensent de ces précautions timides. Enhardis par leurs succès, ils ne craignent plus de se montrer tels qu'ils sont. Des hurlements, des cris de rage vous annoncent leur haine contre le Seigneur et contre son Christ. Ce qu'ils confiaient naguère dans le secret des maisons, à l'oreille de quelques affidés, ils le prêchent aujourd'hui sur les toits. Ils continuent, ils poursuivent, ils poussent à visage découvert et avec un acharnement furibond la guerre sacrilège que longtemps ils se défendirent d'avoir commencée. On les eût contents, disaient-ils, en émondant l'arbre ; et les voilà qui portent la coignée jusqu'à ses plus profondes racines. Dieu et sa providence, l'âme de l'homme et son immortalité, la vertu et ses récompenses, le crime et les châtements qui lui sont dus, la conscience et son autorité, ils nient tout cela. Ils veulent les passions sans frein, le vice sans honte, le crime même sans remords, la vie sans devoirs et la mort sans alarmes. Ils le veulent et ils le disent, et ils le chantent, et ils l'impriment, et ils le répètent de cent et cent manières dans tous leurs écrits ; et les fruits détestables qu'ont déjà produits ces détestables doctrines, et ceux qu'elles ne peuvent manquer de produire encore, les ennemis de la religion ne les désavouent pas ; ils les revendiquent plutôt, et c'est à eux seuls qu'on doit attribuer, avec la ruine des principes religieux, tout ce qui en a été, tout ce qui en est, tout ce qui en sera la suite. Trente ans d'épouvantables calamités pour notre patrie, d'invincibles inquiétudes sur notre avenir, l'esprit d'indépendance dans toutes les conditions, de jalousie dans toutes les professions, de cupidité dans toutes les fortunes, d'opposition entre les citoyens, de division dans les familles, de discorde dans les ménages, d'insouciance dans les pères et les mères, d'indocilité et d'ingratitude dans les enfants, de licence et d'impudicité dans la jeunesse ; l'omission, l'oubli, le mépris de tous les devoirs dans tous les états, l'absence de toute morale, tant publique que particulière : tout cela, mes frères, vous

est connu comme à moi. Ai-je donc besoin de vous dire qu'il faut vous garder des faux prophètes ; des prédicateurs de l'irrégion ? Leur doctrine et les résultats qu'elle amène ont-ils de quoi vous tenter, de quoi vous séduire ? Si vous êtes séduits, n'est-ce pas que vous voulez l'être, que vous méritez de l'être, parce que « vous ne pouvez plus souffrir la sainte doctrine : » que « vous avez une extrême démangeaison d'entendre ce qui vous flatte : » que pour se faire écouter de vous, il faut parler d'une manière conforme à vos désirs, et que, fermant l'oreille à la vérité, vous l'ouvrez à des fables ? Ah ! mon frère, *la bonne doctrine attire la grâce : la voix des moqueurs mène au précipice.* (Prov., XIII, 15.) Ecoutez les enseignements de votre foi. Vous lui devez déjà d'avoir prévenu ou corrigé les erreurs de votre esprit, devez-lui encore de régler les penchants de votre cœur.

Le cœur comme l'esprit a ses égarements. Si d'épaisses ténèbres couvrent celui-ci et lui dérobent souvent la connaissance de la vérité, des passions violentes agitent celui-là et justifient à peu près tous les écarts où elles l'entraînent. Cependant il s'en faut que tout ce qui nous plait soit juste et bon. La moralité de nos actions ne dépend ni du penchant qui nous y entraîne, ni de l'avantage qui nous en revient, ni du jugement que nous en portons. Il est pour le juste et pour l'injuste une règle nécessaire, immuable, éternelle, indépendante de nos préjugés, antérieure aux institutions humaines. Tout ce qui s'accorde avec cette règle est essentiellement bon : tout ce qui s'en écarte est essentiellement mauvais. Mais cette règle, qui nous la fera connaître ? qui nous déterminera à la suivre ? Dieu l'avait bien gravée dans le cœur de l'homme ; car l'homme fut créé pour être bon, juste, saint et vertueux. La conscience lui eût tracé ses devoirs. Mais qu'elle est faible aujourd'hui quand elle est seule, la voix de cette conscience, organe de la loi naturelle ! qu'ils sont trompeurs les jugements d'une conscience que la religion n'a pas éclairée ! Ils avaient une conscience les hommes qui vécurent avant le christianisme, quelles vertus florissaient alors sur la terre ? disons plutôt : de quel vice rougissait-on ? Quel crime n'avait pas ses autels ? N'exigez pas que je retrace ici l'affligeant tableau de leurs mœurs : la honte des pères ne fit jamais la gloire des enfants. Plaignons-les. Le moyen qu'ils fussent vertueux, en adorant des dieux parricides, adultères, incestueux, vindicatifs, intempérants, voleurs, impudiques, sanguinaires, qui voulaient être honorés par les abominations sacrilèges d'un culte détestable ? Ils ont une conscience, ces hommes qui depuis soixante à quatre-vingts ans nous débilitent leurs rêveries sur les mœurs. Eh bien ! que disent-ils ? qu'enseignent-ils ? Peu, à la vérité, ont porté le dévergondage des idées et le cynisme des expressions aussi loin que les écrivains éhontés de nos jours ; mais ce qu'ils

disent de supportable, ils l'ont puisé dans l'Evangile qu'ils calomnient ; et quand ils parlent d'après eux-mêmes, ils font rire de pitié ou frissonner d'horreur.

Qui suppléera donc à l'insuffisance de cette droiture naturelle que font tant valoir les ennemis de la religion ? La religion, mes frères, et la religion toute seule. Nulle part vous ne trouverez des préceptes plus saints et mieux accommodés tout à la fois à nos besoins et à notre faiblesse : nulle part des conseils plus sublimes, des motifs plus puissants. A l'égard de Dieu, ce n'est que respect, soumission, reconnaissance, amour ; à l'égard de nos frères, douceur inaltérable, patience invincible, charité sincère, généreuse, universelle ; à l'égard de nous-mêmes, modestie, humilité, mortification, détachement. Dites un vice qu'elle ne proscrive pas, une vertu qu'elle ne préconise pas. Peu contente de régler l'extérieur, d'arrêter la main, elle met comme en sentinelle, à la porte du cœur, cette singulière défense : *Non concupiscas* : « Tu ne convoiteras pas. » (Exod., XX, 17.) Un homme, formé par ses maximes, craint l'occasion volontaire du péché presque autant que le péché même ; et il craint de pécher bien plus que de mourir. Dites un état dont elle ne règle pas les devoirs. Elle prescrit la justice, la modération, le zèle du bien public aux dépositaires de l'autorité ; le respect, la soumission, l'obéissance aux administrés ; l'intégrité aux magistrats, la bonne foi aux commerçants, la probité aux artisans, la modestie, le détachement, la libéralité aux riches, la patience et la résignation aux pauvres, la douceur et l'humanité aux maîtres, la fidélité aux serviteurs. Elle veut que les maris aiment leurs femmes, comme Jésus-Christ a aimé son Eglise ; et que les femmes soient soumises à leurs maris, comme l'Eglise l'est à Jésus-Christ ; que les pères prennent soin de leurs enfants et les forment à la vertu par leurs leçons et par leurs exemples ; que les enfants, à quelque âge qu'ils soient, voient Dieu même dans les auteurs de leurs jours, et ne se dispensent, dans aucun temps, des devoirs de la piété filiale. Elle recommande la pudeur aux jeunes gens, la prudence aux vieillards, à tous, le soin de se rendre irréprochables, et de travailler sans relâche à devenir toujours meilleurs. En un mot, s'abstenir même de l'apparence du mal, et tendre à une perfection dont la perfection même du Père céleste est le modèle, voilà jusqu'où va la sublimité des préceptes que la religion fait à ses disciples.

Mais ces préceptes si beaux, direz-vous, qui les observe ? qui peut les observer ? Prenons garde, mes frères, prenons garde. Nous sommes à plaindre quand nous n'avons pas le courage de nous déclarer pour la vertu ; mais calomnier la vertu jusqu'à n'y pas croire, c'est faire preuve d'un cœur détestable et profondément corrompu. Qui observe les préceptes de l'Evangile ? Il faut démentir les monuments les plus au-

thentiques de l'histoire, les écrits mêmes des ennemis de la religion, ou convenir que partout et en tout temps, dans les temps même de la plus grande dépravation, elle forma par milliers des hommes chastes, tempérants, désintéressés, charitables ; des hommes qui, à l'observation scrupuleuse des préceptes, ajoutèrent tout ce que les conseils ont de plus parfait. Qui peut observer les préceptes de l'Evangile ? Vous, mes frères, quand vous connaîtrez bien les grands motifs que la religion vous propose, et que vous voudrez user des puissants secours qu'elle vous offre.

Je le confesse : si pour vous détourner du mal et vous porter au bien je n'avais à faire valoir que la beauté de l'ordre, la turpitude du vice, l'estime de soi-même, la satisfaction d'avoir bien fait, tout en rendant hommage à la justesse de votre esprit et à la bonté de votre cœur, j'irais avec moins de confiance. Pour que l'homme résiste constamment à ses passions, il lui faut certainement un frein plus puissant. Pour que l'homme soit constamment bon et ne refuse jamais à la vertu les pénibles sacrifices que souvent elle exige, il lui faut des motifs plus déterminants. Heureusement la religion nous les fournit.

Dans la religion, c'est Dieu qui commande ou qui défend ; et, soit qu'il commande, soit qu'il défende, quel poids ne doit pas avoir sur nous l'autorité d'un Dieu créateur ? Dans la religion, l'homme est sans cesse sous les yeux de Dieu, qui connaît les plus secrètes pensées, les sentiments les plus intimes, les replis les plus cachés de son cœur, qui jugera l'homme et ses œuvres. Comment se permettre, sous les yeux d'un Dieu juge, ce dont on craindrait d'avoir pour témoin l'être le plus méprisable ? Dans la religion, l'homme voit marcher devant lui un Dieu descendu du ciel pour lui montrer et lui aplanir les sentiers de la justice : quel courage ne doivent pas inspirer les exemples d'un Dieu sauveur ! Dans la religion, d'éternels supplices menacent le méchant : qui osera provoquer l'inflexible colère d'un Dieu vengeur ? Une félicité sans bornes, un poids immense de gloire est promis au juste : qui sera assez aveugle, assez ennemi de lui-même, pour dédaigner les magnifiques récompenses d'un Dieu rémunérateur ?

Si notre faiblesse nous alarme, la religion nous offre un secours sans lequel, il est vrai, nous ne pouvons rien, mais avec lequel nous pouvons tout. Faisons ce qui dépend de nous : demandons ce qui nous manque. Comment craindre, avec la parole et sous la sauve-garde d'un Dieu tout-puissant ?

Religion sainte, que n'êtes-vous mieux connue ! que n'êtes-vous plus fidèlement pratiquée ! Si vos lois gouvernaient le monde, quelle décence dans les mœurs ! quelle bonne foi dans le commerce ! quelle concorde dans les mariages ! quelle union dans les familles ! quelle paix entre les habitants d'une

même ville, d'un même Etat, du monde entier

Faites-en l'épreuve, mes frères, et vous verrez combien sont faux et injustes les préjugés contre la morale de l'Evangile. Car il me faut bien avouer qu'elle a des contradicteurs, qu'elle est souvent démentie par les mœurs et les maximes de ses disciples ; qu'il en est peu qu'elle pût présenter, avec une égale confiance, à ses amis et à ses ennemis. Mais de quelle époque, s'il vous plaît, datent les écrivains qui ont, je ne dis pas outragé les mœurs par d'infâmes écrits, mais attaqué de front la morale de l'Evangile comme dangereuse pour la société, funeste au repos des familles, nuisible au bien-être des particuliers ? Parmi ceux qui se sont fait un nom, je n'en connais point qui ait porté jusque-là l'impudeur et la démente. J'en connais plusieurs qui ont fait de cette morale le plus pompeux éloge. Elle a été vantée par le citoyen de Genève, dans un style que ne désavouerait pas un saint Père. Chose admirable ! disait l'auteur de l'Esprit des lois, la religion, qui semble n'avoir d'autre but que de nous conduire au ciel, fait encore notre bonheur sur la terre. C'est bien véritablement à cette morale sainte qu'ils en voulaient tous, parce qu'elle les humiliait, les gênait, les épouvantait. C'est bien avec le projet d'en affaiblir au moins la salutaire influence, qu'on été répandus tant de livres obscènes, tant de poésies ordurières. On n'a même attaqué les dogmes religieux que pour ruiner le fondement de la morale religieuse, et réclamé les droits prétendus de l'esprit, que pour émanciper et mettre à l'aise les plus honteux penchants du cœur. Mais ce projet abominable et antisocial, il y a quarante ans que ceux-là mêmes qui l'avaient conçu, n'auraient pas osé l'avouer publiquement, et y mettre leur nom. Voyez quel respect, quelle confiance méritaient les Protagoras et les Archiloques modernes, qui s'asseyaient effrontément dans la chaire de pestilence pour y faire leçon de morale lubrique

Je conviens encore que, grâce à leurs déplorable succès, la morale chrétienne est souvent démentie par les mœurs des chrétiens. Mais que prouve, contre la sainteté des lois, l'improbité des méchants qui les enfreignent ? La hache du bourreau fait justice des pervers, et les lois demeurent. Ainsi passeront les chrétiens parjures, violateurs des promesses de leur baptême ; et malgré leur nombre, et avec tous leurs efforts, ils n'auront pas effacé un seul trait dans la loi qui les condamne. Oui, mes frères, au mépris de la morale qui devrait nous régir, nos mœurs sont les plus souvent mauvaises. Cependant vous connaissez et vous pourriez nommer des pauvres qui se résignent, des opprimés qui pardonnent, des époux qui se respectent, des parents qui s'entraiment, des maîtres qui commandent avec douceur, des serviteurs qui obéissent sans murmure, des journaliers à qui tout manque et qui ne débrouillent rien, des jeunes gens qui sont soi-

gneux d'éloigner le péché de leur chair, des vierges qui sont saintes de corps et d'esprit, des hommes, en un mot, qui vivent d'après le plan tracé par saint Paul pour les chrétiens, avec tempérance, avec justice, avec piété. De quelle école sont-ils sortis ? Est-ce parmi les mécréants qu'ils ont trouvé des modèles ? Soyez, mes frères, ce que vous devez être. Du moment où cessera l'opposition entre votre croyance et vos mœurs, vous conviendrez que la religion est le plus grand bienfait que Dieu, dans l'effusion de sa miséricorde, ait accordé à la terre.

DISCOURS XIII.

SUITE DES AVANTAGES DE LA FOI

La foi adoucit nos peines et nous console.

Beati oculi qui vident quæ vos videtis. (Luc., X 23.)

Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez

Voilà, mes frères, un de ces oracles que les sages du siècle et les amis du monde n'accueilleront jamais qu'avec le sourire du dédain. Fidèles et reconnaissants, nous bénissons Jésus-Christ de la grâce particulière qu'il nous a faite, en nous révélant ses mystères, en nous instruisant de ses maximes, en nous donnant à lire dans son Evangile les paroles de la vie éternelle, en nous découvrant les grandes choses que « tant de saints rois et tant de saints prophètes ont si ardemment désiré de voir et d'entendre, et qu'ils n'ont ni vues ni entendues. » Mais dans l'estime de ceux qui périssent, « Jésus-Christ et sa croix, ses mystères et ses maximes seront toujours folie. »

Voyez tous ces hommes qui « s'évanouissent » par orgueil « dans leurs propres pensées, » et que « pour cela même Dieu abandonne à un sens réprouvé, » et aux dérèglements du cœur, quel cas font-ils des enseignements de la foi ? Ils rougissent pour nous, et s'indignent pour eux-mêmes d'un joug qui captive l'esprit, le réduit en servitude, le soumet à croire des choses qu'il ne comprend pas ; et dût-on les accuser, les convaincre de s'élever avec une hauteur aussi folle qu'impie contre la science de Dieu, il leur paraît beau encore de ne penser que d'après eux-mêmes : *Mihi mea mente frui bonum est.*

Quel cas font-ils des vérités de la foi tous ces hommes de chair et de sang, qui n'existent que par le corps et pour le corps ; et qu'à leurs affections vous soupçonneriez n'avoir point d'âme, ou n'avoir d'autre âme que celle du cheval et du mulet ; ces vrais pourceaux du troupeau l'Epicure, comme les appelait un poète païen ; qui, sans avouer d'autre dieu que leur ventre, d'autre bien que la volupté, d'autre jouissance que le plaisir, prennent pour toute devise, et pratiquent pour toute morale, les paroles des impies au livre de la Sagesse : *Edamus et bibamus ; cras enim moriemur.* « Venez, jouissons des biens présents ; hâtons-nous de jouir pendant que nous sommes jeunes ; ne laissons point passer la fleur de la saison ;

*couronnons nous de roses avant qu'elles se flétrissent; qu'il n'y ait point de lieu où notre intempérance ne se signale; que nul ne se dispense de prendre part à notre débauche. Buvez, mangeons, divertissons-nous; car c'est là notre sort et notre partage; peut-être mourrons-nous demain. « Quoniam hæc est pars nostra et hæc est sors. » (Sap., IV, 6-9.) La vertu, s'ils pouvaient y croire, leur paraîtrait une extravagance: ils raillent, chaussonnent, tympanisent, décrient, calomnient, persécutent quiconque s'abstient de marcher dans leurs voies; et s'ils nous entendent dire que la chair et le sang ne peuvent posséder le royaume de Dieu; que la corruption ne possédera point le royaume incorruptible; que ceux-là ne verront jamais Dieu qui n'ont pas le cœur pur, et qu'en vivant selon la chair on se condamne à la mort, ils rient et plaisantent de notre simplicité. Arrive que pourra; vivre, pour eux, c'est assouvir, sans contrainte comme sans remords, les désirs les plus effrénés : *Mihi mea carne frui bonum est.**

Quel cas, enfin, font des maximes de la foi ces chrétiens des temps modernes, je veux dire ces chrétiens qui, tout en conservant les apparences et les pratiques extérieures du christianisme, en ont perdu l'esprit; qui se font une religion à leur guise, prenant de l'Évangile ce qui les accommode, en laissant tout ce qui les gêne, voulant allier Jésus-Christ avec le monde, Dieu avec Bélial, la haine du péché avec les occasions qui entraînent comme nécessairement à le commettre, la modestie chrétienne avec l'indécence des parures, la pudeur des vierges avec les manières des courtisanes, les danses lascives avec la piété, et l'usage des choses saintes, la fréquentation des sacrements avec la corruption des mœurs. Nous leur disons bien qu'on ne doit pas boire au calice du Seigneur quand on boit à la coupe des démons. Nous leur disons bien que, dans leur baptême, ils ont promis, et solennellement promis de renoncer au monde, à ses vaines pompes, à ses dangereux plaisirs, pour suivre Jésus-Christ humble, Jésus-Christ pénitent et crucifié. Nous leur disons bien que Jésus-Christ n'a pas prié pour le monde, qu'il l'a maudit plutôt; que tous ceux-là sont les ennemis de Dieu, qui sont les amis du monde; que tous ceux-là tombent sous l'anathème prononcé contre le monde, qui goûtent et suivent ses maximes, qui participent à ses folles joies, qui s'associent à sa corruption et à ses scandales. Mais nous en sommes encore à hâter, par nos vœux et nos prières, le jour où notre jeunesse désabusée, détrompée, appellera heureux « celui qui n'a point arrêté sa vue sur des vanités et sur des objets également pleins d'extravagance et de folie. » Cependant, aussi longtemps qu'elle montrera la même fureur pour le plaisir, qu'aimant la vanité et le mensonge elle se conduira avec la légèreté de ceux qui n'ont pas la crainte du Seigneur, nous ne la féliciterons pas d'être

chrétienne; nous ne lui dirons pas, comme le Sauveur à ses disciples : *Beati oculi qui vident quæ vos videtis* : « Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez (Matth., XIII, 16); » car la vérité connue et méprisée est pour elle un tort dont les idolâtres et les païens n'auront pas à soutenir le reproche.

Qui de vous, mes frères, pourrai-je donc féliciter d'avoir vu et entendu ce qu'il ne fut pas donné aux patriarches, aux rois, aux prophètes de voir et d'entendre? tous ceux qui reconnaissent, comme David, que c'est pour l'homme un bonheur autant qu'un devoir, de s'attacher à Dieu : *Mhi autem adherere Deo bonum est* (Psal. LXCII, 28); tous ceux qui estiment assez leur religion, ou savent en apprécier assez les merveilleux avantages, pour en bénir Dieu comme d'un signalé bienfait. Déjà dans deux instructions j'ai essayé d'établir que la religion avait corrigé ou prévenu les erreurs de notre esprit, et, qu'en régulant nos devoirs, en nous proposant pour les remplir les plus puissants motifs, elle prévenait les égarements de notre cœur, et en réglait les penchants. Je vais montrer aujourd'hui, mais en peu de mots, que la religion est encore pour nous une source de consolations ineffables dans les positions les plus pénibles. J'aurai ainsi justifié de tout point l'oracle du Sauveur : *Beati oculi qui vident quæ vos videtis* : « Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez. »

Sous un Dieu juste et bon, personne ne souffre s'il n'est coupable; mais sous un Dieu juste et saint, personne ne peut être heureux, du moment qu'il cesse d'être innocent. C'est là notre état; la pauvreté et ses rigueurs, l'obscurité et ses humiliations, l'infirmité et l'ennui qui l'accompagne, la mort et les cruelles maladies qui la précèdent, les fléaux publics, les disgrâces particulières, tout cela est dans nous la solde du péché; cependant, avec l'innocence, nous n'avons pas perdu le désir d'être heureux. C'est vers le bonheur que nous soupignons sans cesse, le bonheur que nous nous proposons en tout, que nous cherchons partout; mais ce désir que rien ne satisfait jamais ici-bas, devient lui-même en nous une source intarissable de peines, tant que la religion ne lui propose pas d'objet. On soupire au milieu des richesses; on craint dans la plus grande élévation; on est triste, quelquefois bourrelé après les plaisirs les plus piquants. Prenez l'homme le plus avantage des biens de la fortune, en apparence le plus digne d'envie : qu'il dise, sans mentir à sa conscience, combien il a vu de jours dont aucun nuage n'ait troublé la sérénité. Je doute qu'il en comptât deux. A quelle désolation ne doit donc pas être livré celui qui, avec un désir invincible d'être heureux, semble n'exister que pour souffrir, et ne compte, pour ainsi dire, ses jours que par ses chagrins et ses disgrâces?

Or, il en est, et il en est beaucoup à qui, je ne dirai pas les délices, mais les jours-

sances; les douceurs, les commodités de plus communes de la vie sont absolument étrangères. Il en est, et il en est beaucoup que le besoin presse, que la douleur déchire, que l'injustice opprime, que la calomnie poursuit, que les revers accablent. Si vous n'employez le langage de la religion, que direz-vous à ces infortunés qui les console? Est-ce en blasphémant avec eux la Providence, en leur montrant dans la mort un anéantissement total, qu'on adoucira l'amertume de leurs plaintes, qu'on préviendra les suites de leur désespoir? Foi divine! où en serions-nous, si dans nos maux nous n'avions d'autres remèdes que ceux qui nous sont offerts par les hommes qui ne vous connaissent pas? Vous seule, ah! vous seule, savez sécher nos larmes, calmer nos emportements, guérir nos plaies, nous rendre les souffrances supportables, précieuses, désirables.

Je souffre parce que Dieu le veut, et Dieu le veut parce qu'il est juste; mais les souffrances qui devraient être la peine de mon péché, servent, par sa miséricorde, d'expiation à mon péché.

Je souffre, et pourtant ma conscience me rend témoignage que, loin d'avoir souillé mes mains par l'iniquité, j'ai conservé mon âme pure de tout mauvais désir. (*Tob.*, III, 16.) Mais c'est Dieu qui m'afflige; il m'est donc avantageux de souffrir, car il est mon père; il voit ma douleur, il entend mes soupirs, il recueille mes larmes: ses coups ne sont pas d'un ennemi. Adorons la main qui nous frappe; il cache les motifs d'une conduite rigoureuse en apparence: il nous les manifestera un jour; et, sans doute, il saura nous dédommager de l'épreuve à laquelle il nous soumet.

Je souffre; mais les souffrances sont, dans les adorables desseins de Dieu, la voie royale qu'ont dû suivre, pour arriver jusqu'à son trône, les patriarches, les prophètes, les justes de l'ancienne alliance. Dans la nouvelle, les souffrances sont le sceau auquel doivent être marqués tous ceux que Dieu a élus et prédestinés à partager l'héritage de son Fils, qui lui-même n'est entré dans sa gloire que par la voie des souffrances. Oserais-je y prétendre, voudrais-je y entrer à des conditions plus favorables?

Je suis pauvre; mais par la disposition du souverain dispensateur des biens de ce monde. Ah! sans doute, il prévoit que l'abus des richesses me perdrait; et, par bonté, il ne voulut pas exposer ma faiblesse à une si dangereuse tentation; mais je suis sûr que, « donnant la nourriture aux petits des corbeaux qui la lui demandent, et vêtant avec tant de magnificence les lis des champs, » il étendra jusqu'à moi les soins de sa Providence, si je ne m'en rends pas indigne; et qu'il récompensera de tous les trésors du ciel ma conformité à sa volonté.

La calomnie s'acharne à me noircir; mais j'ai Dieu pour témoin de mon innocence; il prendra un jour ma cause en main; il se

déclarera mon vengeur; il me fera justice de mes ennemis à la face de l'univers assemblé.

Mais quel coup inattendu, subit, terrible comme la foudre, vient de frapper sous mes yeux l'époux, l'épouse, l'enfant, le parent, l'ami qui m'était si cher! J'avais placé dans lui mes espérances et mes affections: j'ai tout perdu; mon cœur est brisé. Religion sainte! vous offenseriez-vous de mes larmes? Jésus pleura au tombeau de Lazare. Vous me demandez seulement « de ne point pleurer comme les païens qui n'ont point d'espérance. » Vous demandez seulement que je me résigne; et, pour adoucir mon sacrifice, vous me promettez de me réunir, dans une meilleure vie et pour n'en être séparé jamais plus, à celui qui n'est point perdu, mais m'a précédé de quelques jours dans cette terre où a été marquée la demeure de tous les hommes.

La douleur me déchire de toutes ses pointes; hélas! cent fois, peut-être, « j'ai prêté les membres de mon corps à l'injustice pour qu'ils servissent d'instrument à l'iniquité. » Combien il est raisonnable qu'ils servent maintenant de victime à la pénitence! *ma chair*, véritablement, *n'a pas*, non plus que celle de Job, *la solidité de la pierre et la dureté du bronze* (*Job*, VI, 12); mais un peu de patience: *les souffrances de la vie présente n'ont point de proportion avec cette gloire qui sera un jour découverte en nous. Le moment si court et si léger des afflictions que nous souffrons en cette vie, produit en nous le poids éternel d'une gloire souveraine et incomparable.* (*II Cor.*, IV, 17.) Un peu de patience; et ce corps me sera rendu impassible, glorieux, immortel.

La mort!.... à la seule pensée de la mort la nature frémit et se déconcerte; mais qu'est-ce donc que la mort pour le chrétien? sinon le retour de l'exil à la patrie, le passage d'une terre frappée de malédiction au séjour des vrais biens, la fin de tous les maux et le commencement d'une félicité dont la durée n'aura d'autre terme que l'éternité même?

J'en appelle à vous, mes frères, j'en prends vos cœurs pour juges: est-il rien de plus doux que ces pensées? de plus consolant que ces espérances? Est-il un malheureux qui ne cesse de l'être du moment qu'il se jette entre les bras de la religion, et qu'il prête l'oreille à son langage? *Non sic impij, non sic.* (*Psal.* I, 4.) Il n'en est pas ainsi des impies; les hommes irréguliers ne trouvent certainement pas de pareilles ressources dans l'adversité. Outre les misères attachées à l'humanité, et dont la licence des mœurs ne les garantit pas, l'expérience nous apprend, comme la foi, que « les soucis rongent le cœur de tout homme qui fait le mal, et que la gloire, l'honneur et la paix sont le partage de tout homme qui fait le bien. » S'ils ont des jouissances que ne s'accorde pas le chrétien fidèle, ils en sont incontinent punis. Le trouble, l'inquiétude, la honte, la crainte, le remords viennent à la suite du plaisir, et quoi qu'ils disent et quoi qu'ils fassent, bon gré,

malgré, ils éprouvent la vérité de ce que dit saint Augustin, que par la disposition de la Providence, tout esprit qui trahit le devoir pour sacrifier à la passion, trouve en lui-même son supplice et son bourreau. Mais que deviennent-ils quand Dieu les visite par l'adversité, qu'il les frappe de plaies douloureuses, qu'il brandit sous leurs yeux la faux de la mort ? Sans principes, sans motifs, sans espérances, perdant tout, ayant sujet de tout craindre, ils se montrent faibles ou furieux. Agag pleure et se lamente : Sâül se perce de son épée. C'est l'emportement, la fureur, la rage, le désespoir des démons, quand ce n'est pas la mutinerie, le dépit, la colère, les plaintes, les sanglots, les larmes des enfants. Aussi devient-il commun, cet épouvantable forfait par lequel des hommes qui n'ont été forts que contre Dieu, se débarrassent de la vie pour échapper à des maux que rien n'adoucit et ne console. Les hommes sans Dieu, quand ils ont tout perdu, doivent en effet se promettre un refuge dans la mort et dans le néant.

Ce n'est pas là, mes frères, que vous cherchiez le vôtre ; la religion vous ouvre son sein. Jetez-y toutes vos sollicitudes. Elle a tout ce qu'il faut pour les calmer et vous les rendre méritoires. Mais pour goûter ses consolations, attachez-vous aux vérités qu'elle enseigne : réglez vos penchants et vos mœurs d'après les principes qu'elle établit.

DISCOURS XIV

PAROLE DE DIEU.

Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui ; ipsum audite. (Matth., XVII, 5.)

Celui-ci est mon Fils bien-aimé, dans qui j'ai mis toute mon affection : écoutez-le.

Qu'opposera l'incrédulité au témoignage d'honneur et de gloire que Dieu rend à Jésus-Christ sur le Thabor ; et par quel subterfuge éludera-t-elle le commandement si précis de l'écouter comme le maître donné du ciel au monde pour le réformer et l'instruire ? Oui ; Jésus-Christ a vécu dans la pauvreté, l'humiliation et la souffrance ; il est mort dans l'ignominie, rassasié d'opprobres : mais qu'en conclure au préjudice de sa grandeur, lorsque de si prodigieux abaissements n'empêchent pas Dieu de le reconnaître et de l'avouer pour son fils ? Jésus-Christ, pendant les jours de sa vie mortelle, fut en butte à la contradiction : les princes du peuple et les docteurs de la loi, les pharisiens et les scribes, les nationaux et les étrangers le méprisèrent, le rejetèrent, le persécutèrent, le crucifièrent ; mais qu'en conclure au préjudice de son innocence et de sa sainteté, lorsque, pour l'éternelle confusion de ses ennemis, Dieu déclare qu'il est son fils bien-aimé, et qu'il a mis en lui toute son affection ? Jésus-Christ veut qu'on croie des mystères impénétrables ; qu'on s'astreigne à des devoirs rigoureux : ses maximes sont austères, ses promesses incompréhensibles, ses

menaces effrayantes ; rien, dans sa doctrine, qui flatte nos inclinations et nos penchants ; mais qu'en conclure contre la vérité, l'excellence, l'utilité, la nécessité de cette doctrine, lorsque Dieu l'approuve, que Dieu s'en rend le garant, que Dieu fait un commandement si formel d'écouter celui qui la prêche ? Il est aussi indécemment qu'inutile de disputer, quand il ne faut qu'obéir. Dieu ne se trompe pas ; Dieu ne peut pas tromper. Si le maître auquel il m'oblige de m'en rapporter sur ce que je dois croire ou ne pas croire, espérer ou craindre, omettre ou pratiquer, m'entraînait dans quelque erreur, je pourrais m'en prendre à lui. Je pourrais dire qu'il m'a tendu un piège où il était impossible que je ne tombasse pas, et qu'il ne mérite plus ni mon respect, ni ma confiance.

Ce raisonnement si simple paraissait tellement persuasif à l'apôtre saint Pierre, qu'il n'en fait point d'autre pour prouver la divinité de Jésus-Christ, et l'obligation où sont de recevoir l'Evangile, tous ceux à qui il est prêché. *C'est pas*, dit-il dans sa seconde Epître, *ce n'est pas en suivant des fables ou des fictions ingénieuses, que nous vous avons fait connaître la puissance et l'avènement de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; mais c'est après avoir été nous-mêmes les spectateurs, et les témoins de sa majesté. Car il reçut de Dieu le Père ce témoignage d'honneur et de gloire, lorsque de cette nuée, où la gloire de Dieu paraissait avec tant d'éclat, on entendit cette voix : Voici mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute mon affection : écoutez-le. Et nous entendîmes nous-mêmes cette voix qui venait du ciel, lorsque nous étions avec lui sur la sainte montagne. (II Petr., I, 16-18.) Refuser d'écouter Jésus-Christ, c'est donc résister à Dieu ; c'est mépriser son témoignage, et le supposer trompeur.*

Or, ce que Dieu a dit de Jésus-Christ, Jésus-Christ l'a dit de ses apôtres, il l'a dit de son Eglise, il l'a dit de tous ceux qui sont établis pour continuer l'œuvre dont l'a chargé son Père. *Allez, instruisez toutes les nations, et apprenez-leur à pratiquer tout ce que je vous ai prescrit. (Matth., XXVIII, 19, 20.) Ne vous mettez point en peine de ce que vous avez à leur dire. Je mettrai ma parole dans votre bouche, et l'Esprit de vérité vous suggérera tout ce que vous aurez à dire. (Luc., XII, 11, 12.) Celui qui vous écoute, m'écoute ; celui qui vous méprise, me méprise, et celui qui me méprise méprise celui qui m'a envoyé. (Luc., X, 16.) Si quelqu'un donc refuse de vous écouter, qu'il soit à votre égard comme un païen et un publicain. (Matth., XVIII, 17.)* Croyez qu'il n'est pas de mes brebis, et qu'il n'a point été prédestiné pour la vie éternelle. Sur quoi saint Paul n'hésite pas à dire que ceux qui n'obéissent pas à l'Evangile de Notre-Seigneur Jésus-Christ, quel que soit d'ailleurs le ministère qui le leur annonce, ange ou homme, le premier des apôtres, ou un misérable avorton, subiront la peine d'une damnation irrévocable, lorsqu'il viendra au

milieu des flammes pour se venger de ceux qui n'auront pas connu Dieu et le Christ que Dieu a envoyé. (II *Thess.*, I, 8.) Mais n'est-il pas certain que vos pasteurs ne vous prêchent et ne peuvent vous prêcher que la doctrine de l'Eglise, que la doctrine des apôtres, que la doctrine de Jésus-Christ, que la doctrine révélée par le Père à son Fils, avec ordre à tous ceux qui l'entendent d'y soumettre leur esprit et leur cœur? Pourquoi donc la parole de Dieu trouve-t-elle parmi vous tant d'incrédulés et de rebelles? Pourquoi, si efficace de sa nature, semble-t-elle, en passant de notre bouche à vos oreilles, perdre toute sa vertu? C'est peut-être ma faute, peut-être est-ce la vôtre; il faut voir.

En matière de religion, les hommes ne doivent écouter d'autre maître que Dieu. Dieu tout seul peut les instruire, selon la vérité, de ce qu'il est, de ce qu'il a fait, de ce qu'il exige d'eux, de ce que leur prépare sa bonté ou sa justice. C'est une chose prouvée par l'histoire de tous les siècles, que sur ces grands objets, les plus habiles, quand ils n'eurent, ou ne voulurent suivre d'autre guide que leur faible raison, ne débâtèrent non plus que des fables ridicules, ne bâtirent que de vains systèmes, n'enseignèrent que de monstrueuses erreurs; et, malgré le ton doctrinal qu'affectent dans leurs écrits et dans leurs discours tous ces penseurs téméraires qui, sans pouvoir dire ni d'où ils viennent, ni qui les envoie, se croient faits néanmoins pour endoctriner les autres, nous avons droit de nous moquer de quiconque se mêle de « prophétiser de sa tête; » de quiconque nous donne ses propres rêveries pour des oracles de la sagesse, et les inspirations de son cœur pour la règle de nos devoirs. Mais il est manifeste, d'un autre côté, que quand Dieu parle, sa parole doit être reçue avec autant de soumission que de reconnaissance; qu'il y aurait eu folie et impiété à la contredire; et que « celui qui par orgueil méprise la parole du Seigneur, et rend vaines ses ordonnances ne doit plus compter parmi son peuple, » et ne peut manquer de porter, tôt ou tard, la peine d'une si grande iniquité.

Mais la parole de Dieu, sera-ce seulement ce que Dieu me révélera? ce que Dieu me fera connaître directement et par lui-même? Aurai-je droit de me plaindre et de résister, si Dieu trouve bon de m'instruire, et de m'intimer ses ordres par l'entremise de quelques hommes semblables à moi, mais qu'à des signes incontestables, je ne puis m'empêcher de reconnaître pour ses ministres et ses ambassadeurs? Cette prétention quoique soutenue par un fameux incrédule, n'en est pas moins extravagante. Elle l'est tout autant que celle d'un sujet qui ne voudrait point d'intermédiaire, point de magistrat entre le prince et lui, et qui se croirait dispensé d'obéir, parce qu'il n'a ni vu, ni entendu le souverain au nom duquel on lui parle. Vous devinerez sans peine ce que deviendrait l'Etat, s'il était possible qu'une

aussi folle idée s'y introduisit jamais, et nous savons que dans les sociétés séparées de l'Eglise romaine, dans celles même qui respectent l'Ecriture sainte comme la parole de Dieu, mais qui laissent à chaque particulier le droit de l'interpréter à leur guise, sous le beau prétexte que l'Esprit-Saint ne manque jamais de l'assister pour lui en découvrir le sens, il y a, en fait de religion, autant d'opinions que de têtes.

Dieu qui ne voulait pas nous exposer à des illusions continuelles, et faire de nous des mécréans ou des visionnaires, a suivi, dès l'origine du monde, un plan tout différent de celui qu'ont imaginé nos faux sages. Les dogmes de la religion devaient être fixes, et ne pas varier comme les caprices de notre imagination. La foi à ces dogmes, exigée de tous, des plus savants comme des plus grossiers, ne devait pas dépendre de l'intelligence, qui n'est pas la même dans les uns et dans les autres, mais de l'obéissance et de la soumission, dont tous sont également capables. Les devoirs que nous prescrit la religion ne devaient être ni étendus, ni restreints selon l'intérêt de nos passions, mais rester ce qu'ils sont malgré l'aveu ou l'opposition de notre cœur. En un mot, la religion devait être une, invariable dans sa doctrine, et la même pour les hommes de tous les pays, de tous les caractères, de toutes les conditions; et pour atteindre ce but, Dieu qui véritablement n'a pas pris conseil de notre orgueil, mais qui, sans doute, connaît nos besoins, a jugé qu'en laissant les hommes ce qu'ils sont, il convenait de les former à la religion par la voie d'une autorité visible à tous, établie pour tous, et dont l'usage serait aussi sûr que la source en est respectable.

Ainsi, lorsque le genre humain ne se composait encore que d'une famille, les vérités de la religion furent immédiatement révélées au chef, et par lui communiquées à tous les membres. Ce moyen fit passer jusqu'aux derniers enfants des patriarches les dogmes de l'unité de Dieu, de la création du monde, de la chute du premier homme, de la nécessité d'un rédempteur, des peines et des récompenses réservées après cette vie, enfin, la connaissance des plus essentiels devoirs que les hommes ont à remplir, soit à l'égard de Dieu, soit à l'égard de leurs semblables, soit à l'égard d'eux-mêmes.

Quand les hommes se furent multipliés et formés en corps de nations, Dieu se manifesta une fois au peuple hébreu, dans un appareil terrible et tout à fait propre à maintenir parmi eux la terreur de son nom; mais ce fut par le ministère de Moïse, puis de Josué, puis des prophètes, qu'il leur fit successivement annoncer ses lois, ses oracles, ses promesses, ses menaces, assurant qu'il mettait ses paroles dans leur bouche, « qu'ils ne disaient que ce que lui-même avait ordonné, et que si quelqu'un ne voulait pas entendre les paroles que ses envoyés prononçaient en son nom, ce serait lui qui en ferait vengeance. »

Enfin, dit saint Paul, *après avoir autrefois parlé à nos pères en divers temps et en diverses manières, par les prophètes, Dieu nous a parlé dans ces derniers temps par son propre Fils, qu'il a fait héritier de toutes choses, par qui il a même créé les siècles.* (Hebr., I, 1, 2.) C'est là le maître que Dieu donne aux gentils comme aux Juifs; le maître que tous doivent écouter, parce que tout ce qu'il annonce, il l'a appris de son Père.

Jésus-Christ, en effet, en se donnant pour le Fils de Dieu, ne cesse de répéter à ceux qui le suivent, que la doctrine qu'il prêche, n'est pas sa doctrine, mais la doctrine de celui qui l'a envoyé; et si, malgré sa pauvreté, son humilité, l'austérité de ses maximes, il s'attache des disciples, c'est qu'il prouve et persuade qu'il a véritablement « les paroles de la vie éternelle. » Les apôtres en disent autant d'eux-mêmes. On ne doit pas les juger par ce qui paraît d'eux au dehors, mais par le choix que Dieu en a voulu faire pour leur confier la prédication de son Evangile; les faits qu'ils racontent, ils en ont été les témoins; mais les mystères qu'ils annoncent, c'est l'Esprit-Saint qui les leur a révélés; leur parole est la parole de Dieu; leur Evangile, l'Evangile de Jésus-Christ; ils ne disent que ce qu'ils ont appris de lui; ils ne prescrivent que ce que lui-même a commandé; ses dogmes et ses préceptes sont un dépôt qu'ils ont reçu, qu'ils transmettent à leurs successeurs, en leur recommandant de le garder fidèlement, sans y rien ajouter, sans en rien retrancher. C'est partout la même doctrine, le même enseignement. Saint Jean ne prêche pas à Ephèse autrement que saint Jacques à Jérusalem, que saint Pierre à Antioche et à Rome, que saint Paul à Corinthe. Partout les fidèles écoutent les apôtres comme Jésus-Christ; parce que les apôtres ont prouvé qu'ils ne prêchaient et ne pouvaient prêcher que ce qu'ils avaient appris de Jésus-Christ, comme Jésus-Christ a prouvé qu'il ne disait que ce que son Père l'avait chargé de dire : et quiconque, soit brebis, soit pasteur, tente d'altérer cette doctrine, ou en l'expliquant d'après son propre sens, ou en contestant quelques-uns des dogmes ou de ses préceptes, est chassé de l'Eglise comme un profane et un antechrist.

Or, il est indubitable qu'on vous prêche aujourd'hui ce que les apôtres ont prêché, ce qu'a prêché Jésus-Christ, ce que depuis la naissance du christianisme on a prêché dans tous les temps et dans tous les lieux, et vous avez un moyen aussi sûr que facile de vous en assurer. Car, dites-moi, doutez-vous qu'il y ait en France un code ou recueil de lois qui nous régissent quant au temporel? Doutez-vous que l'intention du gouvernement soit que ce code soit suivi? Doutez-vous qu'il y ait des tribunaux chargés d'en surveiller l'exécution, d'en appliquer les dispositions, d'en développer les principes, d'en expliquer les difficultés, d'en punir les infractions? Et si des juges subalternes s'avisent de juger contradictoire-

ment à ces lois, ne seraient-ils pas blâmés, repris, interdits, destitués par les juges supérieurs? Supposez-vous seulement qu'un magistrat, quels que soient d'ailleurs ses principes, ait la témérité de vous parler au nom du prince, quand le prince n'a rien dit? De vous commander sous de très-graves peines ce que le prince n'exige pas, ou de vous défendre ce qu'il n'interdit pas? en un mot, de vous donner ses fantaisies et ses caprices pour les ordres de l'autorité suprême dont il n'est que le commis, l'organe et l'instrument? Il faut raisonner de même de la doctrine qui vous est enseignée par vos pasteurs, et, sans entrer dans l'examen de cette doctrine, le plus simple peut s'assurer avec une pleine certitude qu'elle vient de Dieu; car il ne s'agit que de quelques faits bien faciles à vérifier.

C'est un fait, que Jésus-Christ a prêché certains dogmes, prescrit certains devoirs, érigé en principes certaines maximes, contre lesquels on ne peut s'élever sans faire Dieu menteur, puisque la vérité, puisque la sainteté de sa doctrine, Jésus-Christ l'a confirmée par un nombre presque infini de miracles, que ses ennemis même n'ont pu désavouer.

C'est un fait, que le dépôt des vérités enseignées par Jésus-Christ a été confié aux apôtres, aux successeurs des apôtres, en un mot à cette Eglise dont il est dit qu'elle « est le fondement et la colonne de la vérité: que les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle, et qu'elle aura jusqu'à la fin des siècles l'assistance du Saint-Esprit, » pour ne donner dans aucune erreur.

C'est un fait, qu'aussi loin que s'étend cette Eglise, elle exige partout de ses enfants et de ses ministres la profession de la même foi.

Enfin, c'est un fait, que loin de tolérer ceux qui porteraient la moindre atteinte à sa doctrine, elle les a, dans tous les temps, exclus de sa société, comme des esprits superbes et injurieux à Jésus-Christ. Donc la doctrine d'un pasteur que l'Eglise a établi, que l'Eglise maintient, par l'entremise duquel elle communique avec ses enfants, et ses enfants communiquent avec elle, est la doctrine de tous les pasteurs, la doctrine de l'Eglise universelle, la doctrine des apôtres, la doctrine de Jésus-Christ. Ce n'est même que par là que vous avez l'assurance de vivre dans le sein de cette Eglise hors de laquelle il n'y a point de salut. Votre curé est le lien qui vous unit à votre évêque; par votre évêque vous tenez au souverain pontife; par lui à l'Eglise universelle. Et voilà pourquoi le fils d'un catholique fait toujours bien de suivre la religion de son père, quoi que le fils d'un Turc ou d'un hérétique fasse souvent mal de suivre la religion du sien. Le catholique remonte, par une succession non interrompue de pasteurs, jusqu'aux apôtres qui ont fondé l'Eglise; jusqu'à Jésus-Christ qui se l'est acquise au prix de son sang. L'hérétique

ne peut jamais remonter qu'au chef de la secte, séparée dès sa naissance, de l'Eglise universelle, nécessairement postérieure, et par là même étrangère à Jésus-Christ. Voilà pourquoi encore la foi des simples parmi nous est infiniment raisonnable, quoiqu'ils ne soient pas toujours en état d'en rendre raison, parce qu'elle porte sur un caractère essentiel à la véritable Eglise, et que les sectes hérétiques n'ont jamais osé s'arroger, la catholicité. Ils croient, non pour avoir examiné en détail chaque point de la doctrine; mais parce que la doctrine d'une Eglise qui s'étend à tous les temps et à tous les lieux, est manifestement la doctrine de Jésus-Christ.

Quelle ignorance donc, ou quelle insigne mauvaise foi dans ceux qui supposent que nous formons à plaisir des dogmes pour captiver leur raison sous le joug de la foi, ou que nous imaginons des devoirs chimériques pour gêner leur liberté et dominer sur leurs affections! Quelle folle et damnable présomption dans ces hommes dont la grossière impudence fait tout le mérite, et qui, sans avoir jamais rien étudié que l'art de gagner de l'argent ou de séduire une femme, tranchent, sans hésiter, sur la doctrine chrétienne, décident les points de morale aussi lestement qu'ils vident une bouteille, et osent traiter de fariboles les maximes de l'Evangile, ou les explications données à ces maximes par les Pères les plus savants, par les évêques les plus vénérables, par l'Eglise entière! Quel sacrilège et insolent mépris dans ceux pour qui toute instruction religieuse n'est qu'une occasion d'ennui, une matière à critique, un sujet de sarcasmes et de plates bouffonneries! La doctrine que je vous prêche étant ce qu'elle est, et je le dis sans penser même à combattre la prévention qui, peut-être, porte quelques-uns de vous à croire que j'ai un intérêt personnel à vous demander respect et docilité; car, et je m'en suis expliqué la première fois que j'ai ouvert la bouche au milieu de vous et pour vous, je consens que vous mettiez ma personne sous vos pieds pourvu qu'à ce prix vous profitiez de mon ministère: la doctrine que je vous prêche étant ce qu'elle est, elle devrait être écoutée comme celle d'un apôtre, comme celle de Jésus-Christ, comme celle de Dieu même. Comment l'est-elle, cependant, si je dois en juger par les fruits qu'elle porte? Ah! je ne veux être, mes chers frères, ni injuste envers vous, ni ingrat envers Dieu; mais je crois avoir de bien bonnes raisons de dire que la parole de Dieu ne produit pas ici tout le bien qu'on aurait droit d'en attendre. Cela ne pouvant arriver par le vice de cette même parole, c'est nécessairement par votre faute ou par la mienne. Il faut chercher la cause d'un mal qui foment et entretient tous les autres, et, quelque part que nous la trouvions, travailler de concert à la détruire. Supportez-moi quelques moments encore.

C'est un fait, que la prédication de l'Evan-

gile renouvela autrefois la face de la terre. Au temps où parurent les apôtres, le vrai Dieu n'était connu que dans la Judée; et dans la Judée même, on aurait pu compter ceux qui « marchaient d'une manière irrépréhensible dans tous les commandements et les ordonnances du Seigneur. » Hors de là, chez les nations les plus polies, comme chez les peuples les plus barbares, ce n'était qu'ignorance, superstition, dépravation. La religion n'éclairait pas l'esprit, elle l'égarait. La religion ne réglait pas les mœurs; elle les corrompait. Ses dogmes n'offraient qu'un amas informe de fables absurdes, ou d'aventures libertines. Son culte, quand il n'était pas cruel ou infâme, se réduisait à de vaines observances; et les divinités les moins ridicules qu'on encensât, étaient des hommes et des femmes dans les exemples de qui l'orgueil, la vengeance, la fraude, la cruauté, l'ivrognerie, l'injustice, la lubricité, toutes les passions, tous les vices, tous les crimes trouvaient une excuse et des modèles. Vainement chercherait-on parmi ces idolâtres, un homme, un seul homme solidement vertueux. La vertu était si rare, et on en avait de si fausses idées, que des hommes, d'ailleurs gangrenés de vices, furent loués, préconisés, élevés jusqu'aux nues pour quelques traits d'une probité dont les scélérats seuls se dispensent et dont personne n'a droit de se faire un mérite. Ce fut la parole de Dieu qui dissipa les ténèbres de cette nuit profonde; la parole de Dieu qui mit un terme à cette longue suite de sacrilèges et d'impiétés; la parole de Dieu qui amena à rivaliser de sainteté avec les anges, des hommes noirs de crimes, et que l'infamie de leurs mœurs avait réellement fait descendre bien au-dessous des bêtes. Sans rien savoir, et sans prêcher autre chose que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié, les apôtres et leurs successeurs inspirèrent le zèle de la foi aux savants de la Grèce, la modestie aux triomphateurs de Rome, la justice et l'humanité aux barbares du Nord, la pénitence et la mortification aux voluptueux de l'Asie, la douceur, la patience, la modestie, la candeur, l'éloignement des plaisirs, le détachement du monde, l'horreur du vice, l'amour de Dieu et du prochain à tous leurs disciples, de quelque pays ou de quelque condition qu'ils fussent.

Je n'avance rien ici qui ne soit attesté par des monuments irrécusables. Lisez les Actes et les Epîtres des apôtres; vous verrez, dans les chrétiens des hommes qui, vivant au milieu du monde, en usaient comme n'en usant pas; qui soupiraient sans cesse pour le ciel; qui priaient sans relâche; qui se réjouissaient des souffrances; toujours prêts à s'immoler pour Jésus-Christ et son Evangile; si détachés, qu'ils apportaient aux pieds des apôtres le prix de leurs héritages pour qu'il fût distribué aux pauvres; si tempérants, que leurs agapes, c'est-à-dire que l'on appelait certains repas qu'ils prenaient en commun, étaient

des écoles de sobriété; si chastes, que le nom même du péché n'était pas prononcé parmi eux; si pénitents, qu'ils faisaient leur exercice ordinaire du jeûne; si appliqués à la prière, qu'ils y employaient une partie de la nuit; si soumis à leurs pasteurs, qu'ils leur obéissaient comme à Jésus-Christ; si unis entre eux, qu'ils ne faisaient tous qu'un cœur et qu'une âme. Tertullien dit encore des chrétiens de son temps, que ce qui les distinguait du reste des hommes, c'était l'horreur et la fuite du vice. On retrouve le même témoignage dans cette belle lettre des églises de Lyon et de Vienne à celle de Smyrne. Les persécuteurs voulaient forcer sainte Blandine, qui était une esclave, à avouer les prétendus crimes dont on s'efforçait de noircir les chrétiens. Elle répondit constamment, dans les tortures et les tourments les plus cruels: Nous sommes chrétiens, et l'on ne commet point de crimes parmi nous. Voilà les hommes que formait alors la parole de Dieu. Tous ces succès, véritablement les pasteurs ne les obtenaient pas sans contradiction. Il y eut plus d'un obstacle à vaincre. Il y en eut même dont Dieu seul pouvait triompher; mais à la fin, sa parole demeura victorieuse. Les apôtres, avant leur mort, virent prospérer et s'étendre les Eglises qu'ils avaient fondées; et trois siècles s'étaient écoulés à peine, que la loi de Jésus-Christ, devenue la loi de l'univers, avait sanctifié des millions d'idolâtres.

C'est encore un fait que la parole de Dieu, dans la bouche d'un saint Boniface, en Allemagne, d'un saint Augustin, en Angleterre, d'un saint Dominique, en France, d'un saint Charles Borromée, en Italie, d'un saint François-Xavier, aux Indes et au Japon, d'un saint Bernard dans cette province même, convertit à la foi et à la pratique des vertus chrétiennes, un nombre innombrable de païens, de juifs, d'hérétiques et de pécheurs.

Enfin, c'est un fait, que ceux de nos missionnaires que le zèle et la charité conduisent chez les infidèles et les sauvages, voient se renouveler, par leur prédication, toutes les merveilles qui signalèrent la naissance du christianisme. On les écoute, et ils persuadent. A leur voix, la famille qui les a reçus abjure des erreurs aussi anciennes que les forêts qu'elle habite. La paix s'établit entre les tribus jusque là irréconciliables. Toutes les coutumes vicieuses sont abolies. Tout ce qui n'est pas bon et honnête disparaît; et des hommes qui ne savaient que chasser et dormir, faire la guerre et manger leurs ennemis, adorer une idole et outrager la nature, bénissent l'homme généreux qui a passé les mers pour les rendre semblables à lui, laborieux, humains, justes, charitables, et leur donner de la raison, de la religion, des mœurs.

C'est donc seulement chez nous et pour nous que la parole de Dieu n'est plus cette parole puissante « qui brise les cèdres et

ébranle le désert; » cette parole « qui retentit, qui tonne avec majesté, qui est accompagnée de force, pleine de magnificence et d'éclat; » cette parole qui est de feu et qui, « comme un marteau, brise la pierre; » cette parole « qui perce plus qu'une épée à deux tranchants, qui entre et pénètre jusque dans les replis de l'âme et de l'esprit, jusque dans les jointures et dans les moelles, et qui démêle les pensées et les mouvements du cœur; » cette parole, en un mot, qui a converti, renouvelé, sanctifié le monde, à laquelle il faut attribuer tout ce qui reste encore de vertus sur la terre. Jésus-Christ l'a comparée à une semence qui, tombée dans une bonne terre, rend jusqu'à trente, jusqu'à soixante, jusqu'à cent pour un. Combien faut-il que je rougis, ou quel droit n'ai-je pas de me plaindre, quand la terre où je la jette ne me rend pas toujours un pour cent ! Mais j'ajourne les reproches, et ne veux, aujourd'hui, que donner là dessus l'éveil à vos consciences.

DISCOURS XV.

PAROLE DE DIEU.

Quinimo, beati qui audient verbum Dei, et custodiunt illud. (Luc., II, 28.)

Jésus leur dit : mais plutôt heureux sont ceux qui écoutent la parole de Dieu, et qui la pratiquent.

D'après la vérité que j'établissais dimanche, que la doctrine qui vous est prêchée par vos pasteurs, est la doctrine de Jésus-Christ même, quelle idée, mes frères, vous devriez prendre du ministère que je remplis au milieu de vous; et moi, quel droit j'ai de reprocher au plus grand nombre de vous l'inutilité de mes soins et de mes travaux ! Ici, dans le tribunal de la pénitence, au lit des malades et des mourants, dans toutes les rencontres où le zèle m'inspire de vous rappeler les vérités que la foi vous enseigne, et les devoirs qu'elle vous prescrit, et les récompenses qu'elle vous promet, et les châtimens dont elle vous menace, c'est « Dieu qui vous exhorte par ma bouche; » c'est de sa part, c'est en son nom que je vous parle. Ministre, lieutenant, ambassadeur de Jésus-Christ dans tout ce qui a trait à votre salut, « ma parole n'est point ma parole, mais la parole de celui qui m'a envoyé. » Combien donc elle devrait vous trouver attentifs, respectueux, dociles ! Et puisqu'elle est aussi efficace que sainte, comment se fait-il qu'elle ne vous ait pas éclairés, détrompés, corrigés, sanctifiés ? Assurément vous ne m'accuserez pas d'être une de ces sentinelles aveugles ou endormies qui laissent tout passer et ne se mettent en peine de rien; un de ces « chiens muets qui ne peuvent aboyer; » un de ces mercenaires qui ne veulent de leurs brebis que le lait et la laine, qui calculent avec les risques et la fatigue, « et fuient à l'approche du loup. » Vous vous plaignez bien plutôt que je vous importune par mes remontrances, que je

vous étourdis par mes clameurs : et il est bien vrai « qu'à temps et à contre-temps je presse, je reprends, je supplie, je menace sans jamais me lasser de vous instruire, » et quoique je ne veuille me glorifier devant Dieu que de mes infirmités et de la miséricorde qu'il m'a faite, ma conscience m'autorise à dire que pour vous et pour votre sanctification, je ne refuse « ni d'être brûlé par la chaleur pendant le jour, ni transi de froid pendant la nuit, » et que plus d'une fois la semaine, « le sommeil fuit de mes yeux. »

Mais qu'y gagnons-nous, vous et moi ? Ai-je fait réparer beaucoup d'injustices ? prévenu beaucoup de vengeances ? arrêté beaucoup de scandales ? corrigé beaucoup de blasphemateurs ? rendu tempérants beaucoup d'ivrognes ? ramené à la vertu beaucoup de libertins ? Voit-on plus d'union dans les familles, plus de bonne foi dans les affaires ? plus de retenue dans les plaisirs ? plus de circonspection dans les discours ? plus de sobriété dans les repas ? plus de décence dans les mœurs ? Les pauvres sont-ils devenus plus probes et plus patients ? les riches, plus humains et plus charitables ? toutes les mères, plus discrètes et plus pieuses ? tous les pères, plus rangés et plus édifiants ? toutes les filles, plus modestes et plus laborieuses ? tous les jeunes gens, plus respectueux, plus dociles et plus sages ? Ne profane-t-on plus le jour du Seigneur par le travail, l'absence des offices, la débauche, la danse, des jeux prolongés ? Les sacrements ne sont-ils plus abandonnés de personne ; et ceux-là même qui les reçoivent, y apportent-ils tous les dispositions requises ? En un mot, la prédication que je vous fais, depuis trois ans, « de l'Evangile du salut, » a-t-elle été accompagnée de fruits tels, que j'aie motif de bénir Dieu de ce que la parole sainte est reçue de vous, « non comme la parole des hommes, mais comme étant, ainsi qu'elle est véritablement, la parole de Dieu ? »

Hé ! pourtant, loin de m'exagérer vos torts, de ne voir vous et vos œuvres que d'un œil chagrin, j'ai dit, à plusieurs reprises, et j'aime à le répéter, pour que nous en glorifions Dieu en commun, que sa grâce, cette année, n'avait pas été tout à fait vaine en vous ; que si votre conduite à tous n'est pas parfaite, pas même aussi véritablement chrétienne qu'il le faudrait, j'ai vu, dans un bien grand nombre, une amélioration sensible, et des dispositions qui m'ont consolé, encouragé, attaché invariablement à vous, parce que j'y trouve de quoi fonder l'espérance de contribuer à votre salut. Mais pour vous-mêmes, qui allez mieux, combien il reste à faire, avant que je puisse dire que la prédication que je vous ai faite « n'a pas été seulement en paroles, mais qu'elle a été accompagnée de prodiges de conversion, de la vertu du Saint-Esprit, et de la pleine abondance de ses dons ! » Et quand j'étendrais cette honorable exception à ceux-là même qui, « ayant une

apparence de piété, en ruinent la vérité et l'esprit, » il en est beaucoup trop, et vous le savez bien, parmi lesquels « ma doctrine ne prend pas, » auprès de qui je n'ai jamais été « qu'un airain sonnant, qu'une cymbale retentissante ; » et qui ne font pas plus d'estime de la parole de Dieu, dans ma bouche, que d'une parole d'erreur et de tromperie. Le mal dont je me plains n'est donc pas imaginaire. J'ai promis d'en rechercher la cause, dans l'intention bien sincère, si elle se trouve en moi, de la faire cesser.

Malheureux que nous sommes, disait aux prêtres de son église le Pape saint Grégoire, comment nous accueillera le Pasteur éternel qui nous a établis pour garder et paître son troupeau, si, au jour où il entrera en compte avec ses serviteurs, il ne voit point de brebis à notre suite ? *Nos miseri, quid dicturi sumus, qui post negotium vacui redimus ?* Le ministère de la parole nous a été confié comme à Pierre, comme à Paul, comme à André, comme à Jean, comme à Thomas ; et Thomas a converti l'Inde ; Jean, l'Asie ; André, l'Achaïe ; Pierre, la Judée ; Paul, presque tout l'univers. Chacun d'eux pourra présenter à son Maître une foule innombrable de juifs et de païens que ses prédications auront gagnés et fait entrer au bercail : *Omnes dominici gregis arietes cum animarum lucris apparebunt, qui sanctis suis prædicationibus Deo post se subditum gregem trahent.* Et nous, bien qu'honorés du titre de pasteur, nous n'aurons à offrir au Prince des pasteurs ni brebis, ni agneaux ! rien que nous ayons nourri, que nous ayons élevé, que nous ayons défendu, que nous ayons guéri, que nous ayons conservé. Nous aurons été pasteurs sur la terre, et nous n'aurons point de troupeau à conduire dans l'éternité ! *Hic pastores vocati sumus, et ibi gregem non ducimus !* Que cette considération nous humilie, mes frères ; qu'elle active notre zèle et nous inspire une crainte salutaire : *Timeamus hæc, fratres.* Ainsi donc, en retournant à celui qui m'a envoyé, et pour échapper à la sentence déjà portée contre le serviteur inutile, j'aurai à présenter et les impies que j'ai amenés « à confesser, en se prosternant le visage contre terre, que Dieu est véritablement parmi nous ; » et les usuriers que j'ai déterminés « à donner la moitié de leurs biens aux pauvres et à rendre le quadruple de ce qu'ils avaient injustement acquis ; » et les femmes de mauvaise vie, dont j'ai fait des modèles de pénitence, et à qui j'ai pu dire que « beaucoup de péchés leur étaient pardonnés, » parce qu'elles avaient beaucoup pleuré ; et les hommes de mauvaises mœurs, que j'ai inquiétés, déconcertés, effrayés, épouvantés, « en discourant devant eux de la justice, de la chasteté et du jugement à venir. » Mais où sont-ils, et combien en compté-je ? Est-ce donc pour ma ruine que j'ai été établi pasteur ? ou, pour ne pas périr, faudra-t-il que je devienne l'accusateur de mes frères ? que j'aille lègue contre eux, et à ma décharge, les

soins que je leur ai donnés, et qu'ils ont rendus inutiles? *Curavimus Babylonem, et non est sanata.* (Jer., LI, 9.) Quelle épouvantable alternative pour le pasteur et pour les ouailles!

Il est bien vrai que, de deux choses qui dans l'origine contribuèrent merveilleusement aux succès de l'Evangile, les miracles et la sainteté de ceux qui le prêchaient, l'une ne se voit plus, et l'autre ne se trouve pas toujours. Mais si nous ne faisons point de miracles, nous avons droit de nous prévaloir de ceux qui ont été faits, puisque nous ne prêchons que la doctrine dont ils ont prouvé la vérité. Des miracles peuvent être nécessaires pour convertir des idolâtres, des juifs, des personnes nées dans l'hérésie; mais Dieu n'en a jamais opéré, que je sache, pour ramener à la foi des hommes que la dépravation de leur cœur, toute seule, avait rendus infidèles. Des miracles pourraient faire une vive impression sur vos sens, et vous laisser dans votre aveuglement et votre obstination. N'avez-vous pas remarqué dans la lecture que je vous ai faite de l'évangile de ce jour, que quelques-uns des Juifs, sous les yeux de qui Jésus-Christ venait de délivrer un possédé, disaient qu'il ne chassait les démons que par Bêelzébut, prince des démons? et que d'autres, le voulant tenter, lui demandèrent qu'il leur fît voir un signe dans le ciel? Quand on a Moïse et les prophètes, Jésus-Christ et l'Eglise, et qu'on n'écoute ni les uns ni les autres, les miracles sont inutiles. On ne croirait pas davantage, on ne vivrait pas mieux quand quelqu'un des morts ressusciterait.

Je conviens, et probablement je sens mieux que vous, que la vie d'un prêtre doit être sainte et édifiante; qu'un pasteur doit servir de modèle à son troupeau; qu'il doit se conduire de manière à pouvoir dire à ses ouailles comme le grand Apôtre aux Corinthiens: *Soyez mes imitateurs, comme je suis moi-même l'imitateur de Jésus-Christ.* (I Cor., IV, 16.) Dans le cas contraire, cependant, il y aurait encore obligation de l'écouter. Il faudrait appeler de sa conduite à sa doctrine; il faudrait, en détestant ce qu'il fait, respecter et pratiquer ce qu'il dit. Mais quoi! en serais-je réduit à me justifier? Est-ce bien moi qu'on soupçonnerait de ne pas croire aux vérités que je prêche? Ma conduite, dans aucun temps, a-t-elle été telle, que les méchants même puissent mettre mes mœurs en opposition avec ma doctrine? que quelqu'un ait acquis le droit de me faire rougir? Mais ces réflexions vous affligeraient, sans aucune utilité pour mon ministère; et je me persuade qu'encore que je ne sois rien, vous me justifieriez vous-même au besoin, et parleriez de moi avec avantage: car la honte du père n'a jamais fait la gloire des enfants. (*Eccli.* III, 12, 13.)

Il y a bien, parfois, quelques plaintes sur la manière dont se dispense la parole de Dieu; mais elles ne sont pas d'une nature

grave: je peux les discuter sans honte, et y répondre avec franchise. On voudrait que les instructions fussent moins fréquentes; et l'on prétend que des leçons trop répétées énervent la parole sainte, en familiarisant avec elle, et finissent par produire le dégoût et l'ennui. Mais, loin de passer condamnation sur cet article, j'ai toujours regretté que mes talents et mes forces ne me permissent pas de vous porter des paroles de salut chaque fois que le service de Dieu nous réunit ici. Ceux qui nous accusent d'excès en ce genre savent-ils combien est pressante l'obligation que nous avons de vous instruire, de vous exhorter, de vous reprendre; et jusqu'à quel point nous compromettrions votre salut et le nôtre, par un silence paresseux ou complaisant? J'entends le Seigneur qui me dit, par son prophète: *Criez sans cesse, faites retentir votre voix comme une trompette; annoncez à mon peuple les crimes qu'il a faits, et à la maison de Jacob les péchés qu'elle a commis.* (Isa., LVIII, 1.) Et encore: *Si, lorsque je dirai à l'impie, vous serez puni de mort, vous ne lui annoncez pas ce que je vous dis; et si vous ne lui parlez pas, afin qu'il se détourne de la voie de son impiété, et qu'il vive, l'impie mourra dans son iniquité; mais je vous redemanderai son sang. Que si vous annoncez la vérité à l'impie, et qu'il ne se convertisse point de son impiété et ne quitte point sa vie impie, il mourra dans son iniquité; mais pour vous, vous aurez délivré votre âme* (Ezech., III, 18, 19.) Et encore: *Que si le juste abandonne la justice, et qu'il commette l'iniquité, je mettrai devant lui une pierre d'achoppement; il mourra dans son péché, et la mémoire de toutes les actions de justice qu'il avait faites sera effacée; mais je vous redemanderai son sang. Que si vous avertissez le juste, afin qu'il ne pèche point, et qu'il ne tombe point dans le péché, il vivra de la vraie vie, parce que vous l'aurez averti; et vous aurez ainsi délivré votre âme: « Sanguinem ejus de manu tua requiram..... Tu autem animam tuam liberasti. »* (Ibid., 20, 21.)

Voyez donc, disait là-dessus saint Augustin aux habitants d'Hippone, que je ne mets pas seulement mon salut en danger, mais que je rends ma perte inévitable, si je me tais. Ah! souffrez que je fasse le devoir de ma charge, et que je vous avertisse pour sauver mon âme: *In magno enim, non periculo, sed exitio sum constitutus, si taceo.* J'entends saint Paul conjurer Timothée, son disciple, et le conjurer devant Dieu et devant Jésus-Christ, qui jugera les vivants et les morts, d'annoncer la parole, de presser les hommes à temps et à contre-temps, de reprendre, de supplier, de menacer, sans jamais se lasser de les tolérer et de les instruire: *Prædica verbum, insta opportune, importune.* (II Tim., IV, 2.) Et qu'est-ce que presser les hommes à temps et à contre-temps, demande saint Césaire, archevêque d'Arles, sinon dispenser largement le pain de la sainte parole à ceux qui en sont avides, et obliger, par de continuelles instan-

ces, à s'en nourrir, ceux-là même qui n'y trouvent aucune saveur? *Quid est opportune, importune? nisi opportune, volentibus; importune, nolentibus?*

Ceux que nous accusons d'excès en ce genre, connaissent-ils bien leurs besoins, et sont-ils tellement avancés dans la science du salut, qu'il ne leur reste plus rien à apprendre? Je ne sais, mes frères, mais il me semble que pour des hommes qui n'ont jamais fait de la religion une étude particulière, qui n'en méditent jamais ni les dogmes ni les préceptes, qui ne lisent jamais ni l'Écriture, ni les explications qu'en ont données les saints docteurs, qui hors de l'église n'entendent jamais rien qui ait trait à la piété; il me semble, dis-je, qu'il y a bien quelque utilité à ne pas laisser muette trop longtemps la chaire de vérité, lorsqu'autour d'elle et contre elle s'élèvent tant de chaires de pestilence d'où sont prêchées, avec un zèle infatigable, les plus pernicieuses doctrines. Il y a bien quelque utilité à parler souvent de Dieu et de sa loi, de Jésus-Christ et de son avènement, de la justice et de la chasteté, de la charité et de la tempérance, des récompenses et des châtiments d'une autre vie; à consoler et à fortifier les gens de bien, à prémunir les faibles contre la séduction des discours et des scandales, à poursuivre sans relâche le vice et les vicieux, quand il y a dans le siècle une tendance presque générale des esprits et des cœurs à s'affranchir de toute autorité en matière de croyance et de conduite, à n'avoir d'autre religion que celle qu'on se fait à soi-même, d'autres mœurs que celles dont s'accommodent nos penchants. « Si vous, mes frères, vous êtes déjà rassasiés si vous êtes déjà riches de la science de Jésus-Christ, si vous êtes forts contre la chair, inébranlables dans la foi, enracinés dans la charité, aguerris contre le démon et ses artifices, contre le monde et ses scandales; si déjà vous réglez sans nous (et plutôt à Dieu que vous régnassiez, afin que nous régnassions avec vous), nous vous en félicitons, nous nous en réjouissons; » mais tous n'ont pas encore atteint la haute perfection où vous êtes arrivés; et, parce que nous sommes redevables à tous, veuillez bien ne nous pas condamner au silence, tant que nous aurons des ignorants à instruire, des malheureux à consoler, des pécheurs à reprendre, des abus à corriger, des vices à extirper.

Quant à la crainte, que des instructions trop fréquentes n'énervent la parole de Dieu, en familiarisant avec elle, et ne finissent par produire le dégoût et l'ennui, je m'édifierais ou je m'effrayerais de vos scrupules, si je n'avais à y opposer des autorités contraires et assez respectables pour me rassurer. Non, le danger que vous paraissiez redouter n'a point été soupçonné par les apôtres, qui, aussi longtemps que la Providence les retint à Jérusalem, « enseignaient tous les jours dans le temple; » et qui, sans craindre qu'on suspectât

leur charité, se déchargèrent sur des diacres, du soin des pauvres, pour s'appliquer entièrement à la dispensation de la parole. Il ne l'a pas été par saint Paul, qui, en s'éloignant des fidèles de Milet, les invitait « à se souvenir que, durant trois ans, il n'avait cessé ni jour ni nuit d'avertir, avec larmes, chacun d'eux. » (Act., XX, 34.) Il ne l'a pas été par les premiers successeurs des apôtres, qui, au rapport de saint Justin, ne manquaient jamais, le dimanche, dans la célébration des saints mystères, de parler au peuple sur l'Evangile dont on faisait lecture. Il ne l'a jamais été par les plus saints et les plus savants docteurs, qui, recommandant le soin d'instruire comme le premier et le plus essentiel devoir du ministère apostolique, joignaient l'exemple à la leçon, comme leurs nombreuses homélies en font foi. Il ne l'a jamais été par Saint Jean Chrysostome, qui, d'abord prêtre à Antioche, puis évêque de Constantinople, prêchait tous les jours de dimanche et de fête, et trois fois chaque semaine. Il ne l'a jamais été par l'Eglise, qui, dans ses conciles, appelle meurtriers les pasteurs négligents à nourrir leurs troupeaux du pain de la divine parole; qui n'admet pas même pour excuse l'incapacité ou l'infirmité, mais veut que, dans ce cas, ils se fassent suppléer, même par des ministres d'un ordre inférieur, ne fût-ce que pour lire les catéchèses, les explications, les homélies des saints Pères: vous voyez que les raisons ne manquent pas pour justifier un zèle que vous traitez d'indiscrétion, et qui vous paraît entraîner de si graves inconvénients.

Quoi qu'il en soit, néanmoins si c'est par ma faute que la fonction la plus importante du ministère pastoral, que la dispensation de la sainte parole produit si peu de fruit parmi vous, je suis réellement trop coupable, et vous êtes bien à plaindre. J'éteins la lumière qui devrait vous éclairer; je corromps le lait qui devrait vous nourrir; j'empoisonne le remède qui devrait vous guérir; je ferme la route où je devrais vous guider. C'est à moi qu'il faut imputer tout le mal que vous faites. C'est sur ma tête que doit retomber le sang de tous ceux qui périssent par l'iniquité. Ne voyez plus dans votre pasteur qu'un guide aveugle ou perfide que Dieu vous a donné dans sa colère, et faites des vœux pour qu'il vous en délivre.

Mais n'est-il pas un peu plus probable que le mal que je déplore, a sa source dans vos dispositions? D'abord, m'écoutez-vous? On m'a dit, plus d'une fois, qu'à cet égard je devrais être content. Je le suis, en effet, du plus grand nombre; et j'éprouve quelque consolation à voir que la certitude, ou seulement la crainte d'avoir à essuyer l'ennui d'une instruction religieuse, n'est pas pour vous ce qu'elle est pour tant d'autres, un motif de ne se montrer jamais ou que bien rarement à la messe de paroisse. Mais par vous-mêmes, mes frères, à l'assolante

desquels je me plais à rendre justice, la parole sainte est-elle traitée, comme le demandait saint Augustin, avec le même respect, la même révérence que le corps même de Jésus-Christ, et la reçoit-on sans en laisser tomber à terre la moindre parcelle ? Vous conviendrez bien que je ne suis pas toujours assez heureux pour fixer l'attention générale. L'un s'abandonne au sommeil ; l'autre cherche à lier une conversation. Plusieurs, par leur maintien, annoncent, de la manière la moins équivoque, combien peu ils prennent part à ce qui se dit. Il faudrait, apparemment, mieux dire, pour attirer ceux qui nous fuient, pour attacher ceux qui nous troublent. Il faudrait parler de choses plus conformes à leurs goûts, moins opposées à leurs passions ; accommoder la morale à l'avarice de celui-ci, à la sensualité de celui-là ; parler du vice, sans déplaire aux vicieux, à qui le vice plaît. C'est ainsi, qu'au temps du prophète Isaïe, les peuples de Juda disaient à ceux qui avaient des yeux : *Ne voyez pas ; et à ceux qui voyaient : Ne regardez pas pour nous à ce qui est droit et juste. Dites-nous des choses qui nous agrènt. Que votre œil voie des erreurs pour nous. Eloignez de nous la voie de Dieu. Détournez de nous ce sentier étroit. Que le Saint d'Israël cesse de paraître devant nous.* Et le Saint d'Israël leur répondait : *Parce que vous avez rejeté la parole du Seigneur, cette impiété retombera sur vous comme une haute muraille qui tombe sur un vase d'argile et le brise sans qu'il en reste le moindre té.* (Isa., XXX, 10, 14.)

En second lieu, écoutez-vous la parole sainte dans un esprit de foi et avec le désir qu'elle vous éclaire, qu'elle vous touche, qu'elle vous change ? Pas tous, mes frères, pas tous, à beaucoup près. Il en est qui l'écoutent dans un esprit d'infidélité et avec un dépit secret de ne pouvoir contredire, parce qu'en effet ils ne conservent de la religion que l'écorce, ou du moins qu'ils n'ont de religion que celle qu'ils se sont faite à eux-mêmes, d'après les vœux d'un cœur corrompu, ou à l'école de quelque mécréant, qu'à la hardiesse de ses discours, peut-être seulement à la couleur de ses habits, ils auront jugé ne pouvoir être qu'un habile homme, un homme incomparable. Il en est qui l'écoutent dans une disposition d'impénitence et avec une volonté déterminée de ne pas se rendre à la grâce. C'est ainsi que les pharisiens, hypocrites, orgueilleux, avarés, sépulcres blanchis, pleins d'infection et de pourriture, tantôt frémissaient d'indignation aux discours de Jésus-Christ, tantôt s'en moquaient, avaient toujours protesté d'avance contre tout ce qu'il pourrait dire, se croyaient engagés d'honneur à tenir contre ses exhortations et ses remontrances, et en somme, rejetaient sa doctrine, parce que le prophète avait dit d'eux, par l'ordre du Seigneur : *Aveuglez le cœur de ce peuple ; rendez ses oreilles sourdes et fermez-lui les yeux, de peur que ses yeux ne voient, que ses oreilles*

n'entendent, que son cœur ne comprenne, qu'il ne se convertisse, et que je ne le guérisse. (Isa., VI, 10.) Il est manifeste en effet, qu'à moins d'un miracle, la parole de Dieu doit produire, sur des hommes de ce caractère, ce que la lumière produit sur des yeux malades, elle les aveugle ; ce que le soleil produit sur la boue, il la durcit.

Enfin, après avoir entendu la parole de Dieu, la conservez-vous ? la méditez-vous ? l'appliquez-vous à vos mœurs ? En faites-vous la règle de votre conduite ? Ah ! je ne veux pas dire que l'amour-propre ou la malignité ne vous laisse voir, dans la peinture des vices, que les traits qui s'adressent aux autres, sans soupçonner même ce qui vous touche personnellement. Je ne veux pas dire que, si je réussis quelquefois à produire en vous un trouble salutaire, vous cherchiez à vous en secouer bien vite ; mais voyez si, à cet égard, j'ai grand tort de vous comparer « à un homme qui jette les yeux sur son visage naturel qu'il voit dans un miroir, et qui, après y avoir jeté les yeux, s'en va et oublie à l'heure même quel il était. »

Cette comparaison est de l'apôtre saint Jacques ; et c'est d'après lui que je vous recommande de conserver et « d'observer la parole que vous entendez, et de ne pas vous contenter de l'écouter, en vous séduisant vous-mêmes. » C'est d'après Jésus-Christ que j'appelle heureux non ceux qui écoutent la parole de Dieu, mais ceux qui la gardent. Enfin, Dieu entend que « la parole qui sort de sa bouche ne retourne point à lui sans fruit, mais qu'elle fasse tout ce qu'il veut, et produise l'effet pour lequel il l'a envoyée. Or, il l'a envoyée pour la conversion des pécheurs, la perfection des justes, la sanctification de tous.

DISCOURS XVI.

ÉQUITÉ DE LA LOI DE DIEU.

Lex quidem sancta, et mandatum sanctum, et justum, et bonum. (Rom., VII, 12.)

La loi est certainement sainte, et le commandement est saint, et juste, et bon.

Ne verrez-vous pas de l'inconvenance, mes frères, à porter la cause du Créateur au tribunal de la créature, et à justifier, par des raisons tout humaines, cette loi divine qui se justifie par elle-même ? Les disciples d'un ancien philosophe ne souffraient pas qu'on discutât la doctrine de leur maître. Ils l'exposaient à qui voulait l'écouter ; mais qui voulait disputer et contredire, n'obtenait d'eux que ce mot pour réponse : Le maître l'a dit : *Ipse dixit.* Cette confiance véritablement pouvait paraître aveugle, et ce respect superstitieux, parce qu'il ne s'agissait, après tout, que des opinions d'un homme qui, pour sage, pour habile qu'on le supposât, avait pu se tromper par là même qu'il était homme, et encore parce que n'ayant point de mission, n'étant revêtu d'aucun caractère, il devait convaincre pour mériter d'être cru ; mais vos pasteurs

ne « prophétisent pas de leur tête, » ils ne vous débitent pas leurs propres rêveries, ils « ne courent pas d'eux-mêmes; ils vous sont envoyés. » Les paroles qu'ils vous adressent, les ordres qu'ils vous intimement, sont les paroles et les ordres d'un maître dont vous ne pouvez pas plus contester la sagesse que l'autorité. « C'est Dieu qui vous exhorte par leur bouche. Ils sont près de vous la fonction d'ambassadeurs pour Jésus-Christ. » Quand donc ils vous pressent d'accomplir tel ou tel précepte, ils ont droit de vous dire : Faites ceci, Dieu le commande; ne faites pas cela, Dieu le défend : *Ipsa dixit*. Et vouloir qu'ils rendent raison de la loi, qu'ils en prouvent l'équité, l'utilité, l'excellence, ce n'est pas seulement rabaisser et méconnaître leur ministère, c'est blasphémer contre l'auteur même de la loi, c'est supposer qu'il n'a pas su ou qu'il n'a pas voulu la proportionner à la nature, la mettre à la portée, la concilier avec les intérêts de ceux pour qui elle est faite.

Entre les dix commandements de la loi, je n'en vois qu'un auquel Dieu ait trouvé bon d'assigner un motif particulier; c'est le troisième. Voici ce qui est dit : *Souvenez-vous de sanctifier le jour du sabbat, car le Seigneur a fait en six jours le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils renferment, et il s'est reposé le septième jour. C'est pourquoi il a béni le jour du sabbat et il l'a sanctifié.* (Exod., XX, 8, 11.) Mais j'observe que ce motif, les hommes ne pouvaient le connaître autrement que par révélation, car si la raison toute seule peut leur apprendre que ce monde ne s'est pas fait de lui-même, et qu'ils doivent un culte au créateur de toutes choses, elle ne leur apprend pas que Dieu a tout créé en six jours, et que le repos du septième fait partie du culte qu'il exige. Quant aux autres commandements, Dieu se contente de dire qu'il en veut et en prescrit l'observation, lui qui est le Seigneur; parce qu'en effet il n'y a point d'homme qui, à la faveur de la lumière naturelle, ne découvre tout d'abord la convenance de ces préceptes, et qui ne les retrouve dans son propre cœur, du moment qu'ils lui sont proposés.

Cependant, mes frères, vous donneriez à croire que dans vous les passions parlent plus haut que la raison, plus haut que Dieu même. Non-seulement vous transgressez la loi, mais vous vous en prenez à la loi, de vos transgressions; elle semble n'avoir été donnée que pour faire des prévaricateurs; elle est sévère à l'excès, impraticable à votre faiblesse, incompatible avec ce que vous appelez vos intérêts et les engagements de votre état; injuste dans tous les points où elle contredit vos penchants, et tant d'autres paroles de malice auxquelles vous laissez aller votre cœur pour trouver des excuses à vos péchés. Ces paroles de malice, ces excuses honteuses, et quelquefois plus criminelles que le crime même qu'on voudrait innocenter, un mot devrait

suffire pour les confondre : *Ipsa dixit* : c'est la loi de Dieu. La loi de Dieu peut-elle ne pas être sainte? Le commandement du Seigneur peut-il ne pas être saint, juste et bon? Assurément « il n'y a point d'iniquité dans Dieu, » il est plutôt la souveraine justice, la vérité même, la sagesse éternelle, la bonté infinie. Toutefois, si pour vous rendre plus fidèles à la loi, il ne faut que la venger des imputations odieuses dont on la charge, à cela ne tiennent, la tâche est facile, et quoiqu'il convint beaucoup mieux, et à vous et à moi, d'obéir que de disputer, je prouverai l'équité de la loi; j'établirai que les ordonnances de cette loi sont pleines d'une justice éternelle, lors même qu'elles se trouvent en opposition avec nos penchants.

S'étayer d'une erreur pour établir une vérité, c'est montrer autant de mauvaise foi que de faiblesse. Quand donc je tiens que « l'esprit de l'homme et toutes les pensées de son cœur sont tournés au mal dès sa jeunesse, » je ne dirai pas, pour justifier la loi qui nous défend de suivre nos penchants; je ne dirai pas avec un faux sage du dernier siècle, que les hommes naissent bons et vertueux, et qu'ils ne doivent leurs vices qu'à leur éducation. La manie seule de parler en sens toujours inverse de la religion, et de se singulariser par des idées moins neuves et hardies, que téméraires et bizarres, pouvait faire émettre une opinion que la foi repousse, que les faits démentent, et contre laquelle la conscience du sophiste réclamait tout aussi hautement que celle des autres hommes. « Tous, dit David, sont conçus dans l'iniquité, et s'égarent dès le sein de leurs mères. La mort est entrée dans le monde par un seul homme en qui tous ont péché, » dit saint Paul; « tous ont besoin de la gloire de Dieu, n'étant et ne pouvant être justifiés que par la grâce qu'il leur donne gratuitement et en vue de la rédemption qu'ils ont en Jésus-Christ. Tous, » dit saint Jacques, « naissent dans l'ignorance et avec l'inclination au mal, sujets aux ardeurs d'une concupiscence malheureuse, qui enflamme tout le cercle et le cours de leur vie, enflammée qu'elle est elle-même par le feu de l'enfer. »

Ces hommes de la nature, ces sauvages habitants des forêts ou des îles lointaines dont on voulait nous faire admirer les vertus et envier le bonheur, sont, au rapport de tous ceux qui les ont visités, des hommes dégradés, abrutis, d'une ignorance stupide, d'une corruption profonde, lâches, ingrats, perfides, surpassant en cruauté les plus féroces animaux.

Chez nous, qu'est-ce que l'homme avant que l'éducation l'ait formé, que la loi lui ait donné un frein? Dans l'enfance, dans cet âge que nous croyons être l'âge de la candeur et de l'innocence, et qui n'est réellement que l'âge de la faiblesse, il donne déjà à connaître qu'il est né jaloux, orgueilleux, colère, indocile; qu'il porte en

soi le germe funeste de tous les vices.

C'est bien pis dans la jeunesse, lorsque le cœur n'a pas été imbu des salutaires maximes de la religion, ou qu'il en méconnaît l'autorité. Ce qui n'était qu'une étincelle, est devenu un vaste incendie qui embrase, qui dévore tout; ce qui n'était qu'un filet d'eau a grossi à l'égal d'un torrent qui, dans son cours impétueux, renverse, entraîne les plus fortes digues. Du moment que le jeune homme, au lieu « d'éloigner le péché de sa chair, se prête à en accomplir les désirs honteux, » tout ce qu'il annonçait de bonnes qualités s'évanouit; tout ce qu'il cachait de penchants funestes s'annonce sans retenue: il n'est plus doux, ingénu, caressant, respectueux, soumis; il ne pleure plus, il ne s'excuse plus, il ne demande plus qu'on lui pardonne; mais, sans affection et sans foi, comme sans pudeur et sans modestie, d'abord désobéissant, puis indocile, puis hautain, puis insolent, puis outrageux, puis inhumain, puis dénaturé, puis impie, il en vient à secouer le joug, à braver la honte, à rire des remontrances, à s'irriter des reproches, à n'aimer plus son père, à boire les larmes de sa mère. Il dira même que sa mère gémissait, que son père rougissait, que le monde périssait tout entier, pourvu qu'il se satisfasse.

C'est bien pis encore dans la force de l'âge, quand on éloigne Dieu de sa pensée, qu'on s'affranchit de sa crainte, qu'on détourne les yeux pour ne pas voir le ciel, et ne pas se souvenir des justes jugements du Seigneur. Si le cœur d'un jeune homme, amateur de la volupté, nous présente l'image d'une terre qu'a « exterminée le sanglier de la forêt, qu'a dévorée la bête sauvage; » quelle idée s'en faire, lorsqu'aux désirs fougueux d'une concupiscence effrénée viennent se joindre les inspirations de l'orgueil et de la cupidité? de l'orgueil, qui à lui seul a pu changer les anges en démons, qui aspire à tout, qui jalouse tout, qui s'offense de tout, et qui, dans ses prétentions ambitieuses, dans ses mépris insolents, dans ses haines furibondes, ne respecte rien, ne ménage rien, n'a honte de rien, légitime et sanctifiée, quand elles peuvent lui servir de moyens, l'hypocrisie, la calomnie, la perfidie, la bassesse! De la cupidité, « cette racine de tous les maux, » cette mère de la défiance et de la dureté, de l'avarice et de l'usure, des contestations et des procès, des parjures et des fraudes, des vols et des rapines, des brigandages et des meurtres! Car rien n'est détestable comme un avaré; rien n'est plus injuste que celui qui aime l'argent: un tel homme vendrait son âme, parce que de son vivant il s'est dépouillé de ses entrailles. (Eccli., X, 9, 10).

Chaque fois qu'ils n'ont pas voulu du contre-poids de la religion, les hommes, en suivant leurs penchants, se sont montrés capables de commettre, et ont, en effet, commis tous les crimes, les plus grands crimes; et il ne faut pas regarder bien loin

dans le passé pour trouver une époque où, des hommes qui se disaient naturellement assez bons, assez vertueux pour n'avoir pas besoin de Jésus-Christ et de sa loi, signalèrent ce qu'ils appelaient leur mise en liberté, par le mensonge, la calomnie, l'adultère, les outrages, les pillages, les incendies et les meurtres; couvrirent un vaste royaume de prisons et d'échafauds, versèrent dans chaque ville le sang des meilleurs citoyens, et traînèrent le fils sous la hache du bourreau, parce qu'il pleurait sur le corps de son père égorgé.

Les penchants de l'homme, quand ils n'ont pas été réglés par la religion et soumis à la loi, ils déshonorent jusqu'à cet âge dont « une prudence consommée doit être la couronne et la crainte de Dieu, la gloire. » Ils nous font voir des insensés et des fous dans ces vieillards à qui « il sied si bien d'avoir beaucoup de lumières, de se recommander par une grande sagesse » et un sens exquis. Regardez, regardez sous les cheveux blancs de celui qui, en suivant ses penchants, n'a amassé que des crimes dans sa jeunesse: vous n'y verrez non plus que de honteux souvenirs, que de honteux désirs, que le goût du vice; et le regret, et le chagrin, et le dépit de ne pouvoir plus s'y livrer. Ils n'étaient plus jeunes ces malheureux « par qui l'iniquité sortit de Babylone. » C'étaient deux juges choisis parmi les anciens du peuple, et qui semblaient le conduire. Cependant ils brûlaient d'une flamme adultère. Ils n'eurent pas honte de s'avouer l'un à l'autre leur détestable passion, et de tenter ensemble la fidélité d'une épouse vertueuse: et, parce qu'elle aimait mieux courir tous les risques que de pécher en la présence du Seigneur, ils se portèrent pour ses accusateurs, rendirent faux témoignage contre elle, et la firent condamner par le peuple à être lapidée. L'Écriture ajoute même que Susanne s'étant présentée devant le peuple, le visage couvert d'un voile, ces misérables ordonnèrent qu'on le lui ôtât, afin qu'ils pussent se satisfaire ainsi par la vue de sa beauté. Quelle profonde, quelle effrayante dépravation! C'est en suivant leurs penchants, au mépris de la loi, « qu'ils avaient rendu des jugements injustes, condamnant l'innocent et sauvant le coupable, quoique le Seigneur ait dit: Vous ne ferez pas mourir l'innocent et le juste. » C'est en suivant leurs penchants au mépris de la loi, qu'ils avaient vécu et vieilli dans le mal. Leur vie tout entière n'avait été qu'un enchaînement de crimes, et la dernière action de cette vie fut un prodige de scélératesse.

Quand vous n'auriez « jamais mangé le pain de l'impiété, ni bu le vin de l'iniquité; » quand vous auriez compris de bonne heure qu'il est avantageux à l'homme de porter le joug dès sa jeunesse, » et que dès la jeunesse « vous auriez veillé avec tout le soin possible à la garde de votre cœur; »

quand vous auriez été « élevé par un Gamaliel, et par lui instruit dans la manière la plus parfaite d'observer la loi; que vous vous y seriez attaché, » que, pour la garder, « vous vous seriez détourné de votre propre volonté, » sans jamais céder aux mouvements de la concupiscence; vous trouveriez encore qu'il « n'y a rien de bon en vous, c'est-à-dire, dans votre chair. Vous trouveriez en vous la volonté de faire le bien, sans y trouver le moyen de l'accomplir. Lorsque vous voudriez faire le bien, vous trouveriez en vous une loi qui s'y oppose, à cause du péché qui réside en vous. Vous vous complairiez dans la loi de Dieu selon l'homme intérieur; mais vous trouveriez en vous une autre loi qui combat la loi de l'esprit, et qui vous captive sous la loi du péché qui est dans les membres de votre corps. » C'est après avoir été ravi au troisième ciel, et y avoir entendu des paroles qu'il n'est pas donné à l'homme de rapporter; » c'est lorsqu'il s'était séparé de tout, « que le monde lui était crucifié; qu'il n'en estimait les grandeurs, les richesses, les plaisirs, « non plus que du fumier; » qu'il se consumait de travaux et de fatigues, « qu'il mourait chaque jour; » que saint Paul s'écriait douloureusement : *Malheureux homme que je suis ! qui me délivrera de ce corps de mort ? La grâce de Dieu par Jésus-Christ.* » (Rom., VII, 24-25.) Tous les saints ont tenu le même langage; tous ont fait les mêmes plaintes, parce que tous éprouvaient les mêmes misères. Voilà comment les hommes sont bons et vertueux indépendamment de la loi.

Mais pourquoi dans nous des penchants contraires à la loi, ou pourquoi des lois qui contraignent nos penchants ? Pourquoi, mes frères ? mais dites vous-mêmes pourquoi vous vous étonneriez de voir des dégradations dans un édifice que la foudre a frappé ? de voir que les branches d'un arbre ne sont pas saines, quand la racine en est gâtée ? de voir que les eaux d'un ruisseau ne sont pas limpides, quand la source en est bourbeuse ? Nos mauvais penchants ont la même source que notre ignorance, nos chagrins, nos infirmités, la nécessité de mourir. Dieu n'avait mis en nous rien de tout cela. Ses ouvrages étaient parfaitement bons, et « si la mort est entrée dans le monde, e le y est entrée par le péché d'un seul homme en qui tous ont péché. » Mais de ce que ces penchants sont en nous, s'ensuit-il qu'ils sont légitimes, et que la loi qui nous défend de les suivre est tyrannique et injuste ? Mais de tous ces penchants que la loi condamne, nommez-en un qu'une raison saine et droite justifie. L'orgueil ? C'est une passion également folle et injuste. En se préférant à tous, en cherchant à s'élever au-dessus de tous, « l'orgueilleux provoque l'indignation et s'attire la haine de tous. » L'avarice ? « C'est une passion cruelle à elle-même et inique envers les autres. » L'avare, avec des richesses

se condamne aux plus douloureuses privations. « Il mange, il dévore le pauvre, comme le lion dans le désert fait sa proie de l'âne sauvage. » (Eccli. XIII, 23.) La luxure ? « Elle donne à l'impudique le cœur d'un insensé qui, comme un vase rompu, ne sait plus rien retenir de la sagesse. » Elle abrutit l'esprit, et le « fait descendre au rang du cheval et du mulet qui n'ont point d'intelligence. » L'envie ? Elle est la pourriture des os. « Elle ronge et dessèche le sein qui l'a conçue : elle a part au crime des homicides. » L'intempérance ? « Elle est pleine de désordres, traîne la misère à sa suite, et tue plus d'hommes que l'épée. » La colère ? « Elle réside dans le cœur des insensés. Ses cris sont terribles comme les rugissements du lion. Qui peut soutenir la violence d'un homme emporté ? » La paresse ? « Le paresseux est comme lapidé avec de la boue. Tous en parleront pour le mépriser. Le paresseux est lapidé avec la fiente de bœufs ; quiconque l'aura touché, se secouera les mains ; et la paresse toujours engourdie sera couverte de haillons. »

Aussi, de tous les penchants que la loi condamne, nommez-en un que vous-même vous ne condamniez pas dans les autres, surtout lorsqu'en s'y livrant ils blessent vos intérêts. L'homme altier, la femme impérieuse, la fille hautaine, le valet insolent, quiconque affiche des prétentions contraires, ou seulement égales aux vôtres, trouve-t-il grâce devant vous parce qu'il a du penchant à la vanité et à l'orgueil ? Excusez-vous sur le penchant à l'intérêt les fraudes dont vous êtes dupes, les larcins qui vous appauvrissent, les exactions qui vous ruinent, la violence qui vous dépouille, les parjures du débiteur qui vous nie sa dette ? Et parce qu'il a du penchant à la volupté, accueillerez-vous en ami le suborneur qui vient dans votre maison tenter la pudicité de votre fille, la fidélité de votre épouse ? Non, certes, au tribunal de l'opinion, comme au tribunal de la conscience, le penchant n'excuse rien. On se plaît à rabaisser jusqu'à terre ceux qui voudraient cacher leur tête dans les nues. On appelle du nom qui leur convient et l'insatiable avidité d'avoir, et la crainte excessive de perdre. On méprise, on vilipende, on traîne dans la boue quiconque se respecte assez peu soi-même pour afficher de mauvaises mœurs.

Aussi, de tous les penchants que la loi condamne, nommez-en un dont vous ne rougissiez vous-même, et que vous ne teniez à injure de vous entendre imputer. Je ne connais que le libertin qui fasse trophée de ses honteux succès, qui ose même se vanter des excès qu'il n'a pas commis ; mais s'il en vient là, c'est « qu'il s'est fait un front de prostituée, » et encore avec ce front de prostituée, il suffit, à moins qu'il ne soit ivre, il suffit, pour le faire rougir, de la présence d'un homme de bien. Quant

aux autres, il est si vrai que dans eux la conscience parle comme la loi, et que, tout en cédant à leurs penchants, ils en sentent, ils s'en avouent le dérèglement, qu'ils le cachent le plus soigneusement qu'ils peuvent, essaient même de le déguiser sous les couleurs de la vertu; ou, s'ils ne peuvent en couvrir toute la difformité, ils demandent qu'on le leur passe comme un défaut sans conséquence, qui tient à leur tempérament, et que leur position rend inévitable. Dites à un homme colère, emporté, brutal, qu'il est vif, et par fois un peu brusque. Il en conviendra sans peine; mais que voulez-vous, la nature l'a ainsi fait. Sa colère, du reste, n'est qu'un feu de paille, et tous ceux qui lui ressemblent ont le cœur excellent. Dites à un paresseux qu'il est doux, ami de la paix, modéré dans ses desirs, libre de toute ambition, au-dessus de tout intérêt sordide; il se fait un mérite d'un si heureux caractère, et vous sait gré de lui rendre justice. Dites à un avare que vous louez son économie, qu'il est d'un homme sage de mesurer ses dépenses et de se ménager des ressources pour l'avenir; qu'il se montre bon père en grossissant de son mieux une fortune que doivent se partager des enfants qui lui sont chers; jamais personne ne l'a mieux jugé, n'a mieux deviné ses intentions. Comme il rougirait s'il avait des dettes; s'il méritait la réputation d'un dissipateur! Dites à un orgueilleux qu'une certaine élévation dans l'âme, une certaine délicatesse dans les sentiments sied bien à un homme d'honneur, et qu'on ne doit pas se laisser avilir: c'est bien ainsi qu'il a toujours pensé; et il se croirait indigne de vivre, s'il se sentait capable de penser autrement. Mais dites aux uns et autres ce que leur dit leur conscience, ce que leur dirait la vérité, qu'ils sont les honteux esclaves d'une passion qui les aveugle et les asservit; vous entendrez les cris d'un malade sur les plaies duquel on a porté le fer et le feu.

Aussi, de tous les penchants que la loi condamne, nommez-en un auquel vous cédiez sans remords. Est-ce la même chose pour votre cœur de caresser vos enfants, ou de jalouser vos voisins? de rendre un service, ou d'exercer une vengeance? Non, vous ne cédez jamais à un penchant condamné par la loi, que la conscience ne vous en punisse.

Concluons donc qu'il est juste que la loi soit spirituelle, quoique nous soyons charnels. « Seigneur, qui êtes mon Père et le Dieu de ma vie, ne m'abandonnez pas à la violence de mes penchants; ne me donnez pas des yeux altiers, et détournez de moi toute cupidité. Eloignez de moi l'intempérance; que la passion de l'impureté ne s'empare point de moi, et ne m'abandonnez pas aux excès d'une âme qui n'a plus de honte ni de retenue. » Ainsi soit-il.

DISCOURS XVII.

AUTORITÉ DE LA LOI.

Iota unum, aut minus apud non præteribit a lege donec omnia fiant. (Matth., V, 18).

Que tout ce qui est dans la loi s'accomplisse fidèlement, jusqu'à un iota jusqu'à un seul point.

Quelle est donc cette loi si parfaite, et d'une autorité si respectable, qu'il n'a été donné à personne d'en effacer le moindre trait, et que le ciel et la terre passeront avant que rien de ce qu'elle prescrit cesse d'être obligatoire; avant que rien de ce qu'elle défend devienne légitime? Assurément aucune des lois humaines ne présente ce double caractère d'une convenance générale et d'une perpétuelle durée; toutes plutôt changent avec les opinions, les intérêts, les mœurs, les usages de ceux pour qui elles avaient été faites. En dépit de la sagesse qui les dicta de la réputation qui les accrédita, de la puissance qui les établit, on y ajoute, on en retranche, on y déroge, on les abandonne, parce que, nécessairement défectueuses, comme tout ce qui sort de la main des hommes, elles ne sauraient en effet suffire à tout, s'appliquer à tout, convenir à tous les temps et à tous les lieux; que, fussent-elles les meilleures possibles, un législateur faible et mortel ne peut longtemps en surveiller et en maintenir l'exécution, en connaître et en punir toutes les infractions.

Mais la loi de Dieu est bonne et irrépréhensible de tout point, parce qu'elle est l'expression d'une volonté si essentiellement juste, sage et raisonnable, que nos actions, nos affections, nos desirs, ne sont bons ou mauvais que par leur conformité ou leur opposition avec elle. La loi de Dieu s'étend à toutes les contrées de la terre et lie tous les hommes. Tous la peuvent connaître; tous la doivent méditer; tous sont tenus des obligations qu'elle impose; tous ont droit aux récompenses qu'elle promet; tous sont passibles des peines qu'elle inflige. La loi de Dieu est le code universel de la créature raisonnable. Elle y trouve le sommaire de tous ses devoirs; tous les préceptes particuliers s'y rapportent ou en découlent comme des conséquences de leur principe; et qui la connaît et qui la consulte, ne se méprend pas plus sur le mal qu'il doit éviter, que sur le bien qu'il doit faire; et qui l'observe fidèlement, remplit toute justice envers Dieu, envers les hommes, envers soi-même. La loi de Dieu demeure éternellement. Aussi ancienne que le monde, elle embrassera tous les âges; elle obligera le dernier des hommes, quoique déchu de l'innocence, comme elle obligeait le premier dans le paradis des délices. Nous la pouvons transgresser, cette loi sainte, parce que nous sommes libres de choisir entre la vie et la mort; mais, ni les interprétations qui la dénaturent, ni les passions qui la combattent, ni l'impiété qui la décrie, ni la folie qui la méprise, ni l'audace, ni la révolte qui en secouent le joug, ne sauraient affaiblir son autorité.

C'est la loi du Seigneur, et le Seigneur en veut l'observation; et le Seigneur est tout-puissant pour en punir les infractions.

Je ne vous tiens, mes frères, ni pour des impies, ni pour des méchants. Non, vous n'avez jamais dit, du moins vous ne dites plus, commel'insensé, dans son cœur, « qu'il n'y a point de Dieu; et que, jetés sur la terre par une puissance aveugle, sans dessein marqué, sans destination particulière, vous y pourrez vivre à votre guise, et attendre en paix que la mort vous replonge dans le néant, sans vous mettre en peine d'un compte que personne ne vous demandera. » Non, vous n'êtes pas de ces hommes sans frein, sans joug, sans conscience, « qui ont été vendus pour commettre l'iniquité; » qui s'y livrent par goût; qui « s'applaudissent du mal qu'ils ont fait, et triomphent des actions les plus criminelles » Cependant, il est vrai de dire que trop souvent « vous reniez, par vos œuvres, celui que vous confessez de bouche; » et Dieu, que vous appelez votre père, peut vous demander « où est l'obéissance que vous lui rendez » Après qu'il vous a traités beaucoup plus favorablement que tant d'autres nations, à qui il n'a pas révélé de vive voix, à qui il n'a pas donné par écrit « ses préceptes, » vous devriez « marcher » dans tous ses commandements et « ses ordonnances, d'une manière irrépréhensible. » Hé ! peut-être qu'il n'y a pas dans la loi un seul précepte dont on n'eût droit de vous reprocher le violement. On peut même douter si vous la connaissez, cette loi divine; si vous la méditez, si vous la respectez. La seule chose qui ne soit pas douteuse, c'est que la loi n'est pas la règle habituelle de vos sentiments et de vos mœurs; et, qu'en concurrence avec la prévention qui vous égare, avec la cupidité qui vous aveugle, avec la passion qui vous domine, avec l'occasion qui vous invite, avec l'intérêt ou le plaisir qui vous attire, la loi de Dieu est presque toujours méconnue, méprisée, transgressée. Oh ! que ne puis-je ajouter, qu'une conduite si injurieuse à Dieu est toujours suivie du remords qui punit le péché, et du repentir qui l'expié ! Je dirai du moins, avec certitude, que rien ne l'excuse; et qu'en sortant de la dépendance où il doit vivre de son créateur, l'homme mérite de l'avoir pour ennemi. Prêtez-vous à m'écouter.

Bon Maître, disait un jeune homme à Jésus-Christ, *quel bien faut-il que je fasse pour acquérir la vie éternelle ? Si vous voulez entrer dans la vie, lui dit le Sauveur, gardez les commandements. (Matth., XIX, 16, 17.)* Voilà, en deux mots, le terme où sont appelés tous les hommes, et le moyen par lequel ils y doivent tendre; la félicité qui leur est promise, et la condition sous laquelle ils doivent en jouir. C'est déjà une conséquence terrible, mais certaine, que la porte de la vie sera fermée à qui ne gardera pas les commandements. Mais « quels sont ces commandements qu'il faut garder, » demandait encore le jeune

homme ? Jésus-Christ répondit : *Vous ne tuerez point; vous ne commettrez point d'adultère; vous ne déroberez point; vous ne direz point de faux témoignage. Honorez votre père et votre mère, et aimez votre prochain comme vous-même. (Ibid., 16-19.)*

Or, ce que Jésus-Christ disait au jeune homme, la raison et la conscience ne vous le disent-elles pas à vous-mêmes ? La raison ne vous dit-elle pas que, si Dieu vous destine une félicité éternelle, elle ne doit pas moins être la récompense de votre fidélité, qu'un don de sa miséricorde ? La conscience, par ses reproches et par ses alarmes, ne vous fait-elle pas sentir qu'après des actions coupables vous n'avez à attendre que des châtiments ? A la faveur de cette lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde, et indépendamment de toute infraction extérieure, ne découvrez-vous pas, en réfléchissant sur votre origine, sur la nature de votre être, sur les facultés de votre âme, sur les sentiments de votre cœur, l'obligation qu'il y a pour vous d'aimer Dieu, et d'agir envers les autres hommes comme vous souhaitez qu'ils agissent envers vous ? et, par suite, l'obligation de croire en Dieu, d'obéir à Dieu, de respecter son nom, de ne point transférer à d'autres l'honneur qui n'est dû qu'à lui ? l'obligation de ne tromper, de ne offenser, de ne déshonorer personne par la violence, le mensonge, l'injustice et l'adultère ? De même, avec cette voix secrète qui vous dissuade le mal que la loi défend, et vous presse d'accomplir le bien que la loi commande; avec l'approbation ou le blâme de ce témoin toujours présent, d'un juge incorruptible qui vous applaudit quand vous avez été bons; qui vous humilie, vous effraie, vous condamne quand vous êtes devenus criminels, comment vous méprendrez sur ce qu'il vous convient de faire ou d'éviter ?

L'ignorance de nos premiers devoirs et des principes dont ils découlent, de ces principes, de ces devoirs que rappelle et consacre le décalogue, est véritablement impossible et n'en n'excusera jamais la transgression. Elle ne peut être supposée que dans des hommes que la raison n'éclairerait pas, ou que l'habitude du crime aurait dégradés et réduits à l'état des brutes. Aussi, tenons-nous que les idolâtres même et les sauvages, à « qui les cieux seuls ont raconté la gloire du Seigneur, » et qui ne peuvent lire sa loi que dans leur conscience, pèchent quand ils violent quelque précepte de ce décalogue, dont personne ne leur parla jamais, parce qu'ils agissent contre des principes qui sont en eux, et qu'ils y découvriraient s'ils imposaient silence à la cupidité pour écouter la raison. « A défaut de loi, » dit saint Paul, « ils se tiennent à eux-mêmes lieu de loi, » faisant voir que ce qui est prescrit par la loi est écrit dans leur propre cœur, « comme leur conscience en rend témoignage par la diversité des réflexions et des pensées qui les

accusent ou qui les défendent.» Mais si, dans l'état d'abandon où semble les avoir laissés la Providence, l'idolâtre et le sauvage sont inexcusables de n'accomplir pas la loi du Seigneur, quelle excuse avez-vous pour couvrir vos infractions, vous qui, outre les secours naturels communs à tous les hommes pour la connaître, avez Moïse et les prophètes, Jésus-Christ et son Eglise, une éducation religieuse et des leçons si souvent répétées ?

Les hommes, en effet, à force d'agir contre leur raison et contre leur conscience, avaient, sinon éteint, du moins prodigieusement affaibli la lumière naturelle qui était en eux ; et peut-être que, les ténèbres s'épaississant de plus en plus, parce que la corruption allait toujours croissant, ils eussent perdu, avec la connaissance du vrai Dieu, toute idée saine de morale. Pour mettre un terme à ce débordement d'erreurs et de crimes, *Dieu annonça sa parole à Jacob ; ses jugements et ses ordonnances à Israël.* (Psal. CXLVII, 19.) Il se manifesta sur le mont Sinai, au milieu des tonnerres et des éclairs. Lui-même il promulgua sa loi dans l'appareil le plus formidable. Il en fit jurer l'observation. Il l'écrivit de sa main sur deux tables de pierre que Moïse eut ordre de placer dans l'arche pour être un monument de l'alliance qu'il faisait avec les Hébreux, et un témoin muet, mais irrécusable de leur infidélité, s'il arrivait qu'ils se parjurassent. Cette loi, donnée aux Juifs par le ministère de Moïse, Jésus-Christ en a renouvelé tous les préceptes ; car il disait : *Ne pensez pas que je sois venu pour détruire la loi. Non, je ne suis pas venu pour la détruire, mais pour l'accomplir. Celui donc qui violera un de ses moindres commandements, et qui apprendra aux hommes à les violer, sera regardé, dans le royaume des cieux, comme le plus petit ; mais celui qui les accomplira et les enseignera, sera grand dans le royaume des cieux.* (Matth., V, 18.) Allez, leur avait dit le Sauveur, *Enseignez toutes les nations, et, en les baptisant, apprenez-leur à observer toutes les choses que je vous ai commandées.* (Matth., XXVIII, 19.) Et qui ne les a pas entendus ? demandait saint Paul ; *leur voix a retenti par toute la terre, et leur parole s'est fait entendre jusqu'aux extrémités du monde.* (Rom., X, 18 ; Psal. XVIII, 5.) Cette loi est portée chaque jour à vos oreilles. La religion n'a pas d'autre morale. C'est par elle que vos parents, dans la jeunesse, que vos pasteurs, durant toute la vie, s'efforcent de former vos mœurs ; c'est d'après elle qu'ils vous approuvent ou qu'ils vous blâment ; qu'ils vous rassurent ou qu'ils vous menacent ; qu'ils éclaircissent vos doutes, répondent à vos difficultés, déterminent vos obligations, prononcent sur l'état de votre âme ; et « si les lèvres du prêtre doivent être les dépositaires de la science, c'est parce qu'il a charge de vous expliquer la loi du Seigneur. » Vous-mêmes, vous devez l'étudier, la graver dans votre cœur, en instruire

vos enfants, « la méditer assis dans votre maison, et marchant dans le chemin, la nuit dans les intervalles du sommeil, le matin à votre réveil. » Vous devez « la lier comme une marque dans votre main ; la porter sur le front entre vos yeux, l'écrire sur le seuil et sur les poteaux de la porte de votre maison ; » en un mot, l'avoir présente partout, afin qu'elle soit « comme une lampe qui éclaire vos pieds, et une lumière qui vous fasse voir les sentiers par lesquels vous devez marcher. »

Comment donc pourriez-vous n'en être pas instruits ? ou comment trouveriez-vous votre excuse dans une ignorance qui n'en admet point ? Ah ! si vous l'ignorez, c'est que « vous avez toujours rejeté la science de tout ce qui est bon, juste et honnête ; » que « vous avez toujours détourné vos regards du ciel pour ne pas vous souvenir des justes jugements du Seigneur. »

Je ne voudrais pourtant pas dire que ces jugements et ces ordonnances du Seigneur, vous les méprisez ; car il y aurait aussi trop de folie à vous à mépriser « celui sous l'autorité duquel plient ceux-là même qui portent le monde ; » à ne pas respecter celui « qui a mis le sable pour borne à la mer, qui lui a prescrit une loi éternelle qu'elle ne violera jamais. » Du moins, vous auriez d'autres sentiments, « si vous vous étiez approchés de cette montagne, de ce feu brûlant, de ce nuage obscur et ténébreux, de ces tempêtes, de ces éclairs, » du milieu desquels Dieu donna sa loi ; « si vous aviez entendu le son de cette trompette, le bruit de cette voix qui était telle, que ceux qui l'ouïrent, supplièrent qu'on ne leur parlât plus, car ils ne pouvaient porter la rigueur de cette menace : que si une bête même touchait la montagne, elle serait lapidée ; et Moïse dit lui-même : Je suis tout tremblant et tout effrayé, tant ce qui paraissait était terrible. » C'était, en effet, le Seigneur déployant sa puissance, pour imprimer sa crainte aux hommes, afin que sa crainte les détournât de lui désobéir et de pécher.

Il y aurait également de la folie à penser que Dieu n'attache pas sa gloire à l'observation de sa loi, parce que nous sommes libres de la violer. Dieu, véritablement, ne nous a pas faits de la même nature que les plantes et les brutes. Toutes les créatures insensibles et privées de la raison, tendent nécessairement vers la fin pour laquelle elles sont faites, et ne peuvent sortir de la ligne qui leur a été tracée. L'agneau n'est jamais féroce ; le grain de blé ne produit jamais la ciguë. L'homme, au contraire, quoique toujours sous l'autorité et la dépendance de Dieu son créateur, peut méconnaître sa voix et lui désobéir, parce qu'il peut aussi l'honorer par le mérite d'une soumission volontaire. La loi nous est donnée pour nous diriger et nous servir de règle ; elle ne nous contraint pas ; mais en conclure que nous pouvons la transgresser licitement et sans crime ; que Dieu en voit

du même œil le violement ou l'observation, c'est une absurdité. L'intention du plus mince législateur peut-elle ne pas être qu'on fasse ce qu'il prescrit, qu'on s'interdise ce qu'il défend? Les peines qu'il prononce contre les transgresseurs, laissent-elles l'ombre d'un doute sur sa volonté? Quand vous donnez des ordres à ceux qui dépendent de vous; quand vous dites à l'un de vos serviteurs : « Allez-là; et à un autre : Venez ici, » vous est-il indifférent, et trouvez-vous également bien qu'ils vous obéissent, ou qu'ils vous méprisent? Des dix commandements dont se compose la loi de Dieu, trois intéressent directement sa gloire : peut-on dire qu'il n'en soit pas jaloux? Les sept autres intéressent l'ordre établi par sa Providence parmi les hommes, pour qu'ils vivent en société : peut-on dire qu'ils n'en veuillent pas le maintien! *Tu mandasti mandata tua custodiri nimis*, dit le prophète (*Psal. CXVIII, 14*) ; vous avez ordonné que vos commandements soient gardés très-exactement.

Oui, il faut les garder, et les garder tous fidèlement; car celui qui a dit : *Vous ne tuerez point*, a dit aussi : *Vous ne mentirez point; vous ne déroberez point; vous ne commettrez point d'adultère.* (*Math., XIX, 18.*) Si donc vous portez faux témoignage, si vous dérobez, « si vous commettez l'adultère, vous êtes, quoique vous ne tuiez pas, violateur de la loi. Quiconque l'ayant toute gardée, la viole en un seul point, est coupable comme l'ayant toute violée. »

Il faut garder les commandements, et les garder avec droiture et simplicité, sans les adoucir, sans les altérer par des interprétations fausses et artificieuses, qui, en nous laissant l'apparence de l'obéissance, plient réellement la loi aux désirs injustes de la cupidité. C'était le crime des pharisiens qui, à la faveur de leurs traditions, éludaient l'autorité des plus saints commandements, et tournaient la piété même au profit de leur avarice. N'êtes-vous pas des hommes bien religieux, leur disait Jésus-Christ, « de détruire le commandement de Dieu pour garder votre tradition? Car Moïse a dit : Honorez votre père et votre mère; et que celui qui outragera de parole son père ou sa mère, soit puni de mort. Mais vous dites, vous autres : Si un homme dit à son père ou à sa mère : que tout don que je fais à Dieu vous soit utile, il satisfait à la loi; et vous ne lui permettez pas de rien faire davantage pour son père et pour sa mère, rendant ainsi inutile le commandement de Dieu, par votre tradition que vous avez établie; et vous faites encore beaucoup d'autres choses semblables. » Ah! si je rapprochais ici les commandements, et, en particulier, le premier sur l'amour de Dieu; le troisième, sur la sanctification du dimanche; le septième, contre l'injustice, de ce qui se pratique par des gens même qui se croient religieux, n'aurais-je pas droit de m'écrier

avec saint Jérôme : *Væ nobis ad quos phariseorum vitia transierunt!* Malheur à nous, en qui se retrouvent les vices des pharisiens! Mais avançons.

Il faut garder les commandements, parce que, dès cette vie, et avant que le Seigneur ébranle la terre pour en secouer les impies et les contempteurs de sa loi, il fait pleuvoir sur eux un grand nombre de peines. Moïse en prévenait les Israélites au moment même où il leur proposait « de jurer de nouveau les paroles de l'alliance. Si vous ne voulez point écouter la voix du Seigneur votre Dieu, et que vous ne gardiez et ne pratiquiez pas toutes ses ordonnances, vous serez maudits dans la ville, et vous serez maudits dans les champs. Votre grenier sera maudit, et les fruits que vous aurez mis en terre seront maudits. Le Seigneur répandra parmi vous l'indigence et la famine. Il répandra la malédiction sur tous vos travaux. Il vous frappera de misère et de pauvreté. Vous sèmerez beaucoup de grain dans votre terre, et vous en recueillerez peu, parce que les sauterelles mangeront tout. Vous planterez une vigne, et vous la labourerez; mais vous n'en boirez pas de vin, et vous n'en recueillerez rien, parce qu'elle sera gâtée par les vers, que tout coulera, que tout périra. » Quand donc, mes frères, j'attribue à vos prévarications la stérilité de vos terres, l'intempérie des saisons, la disette et la faim qui vous tourmentent, toutes ces calamités qui successivement pèsent sur vous, suis-je un visionnaire? Et quand je vous propose la pénitence et le changement de vie comme l'unique remède à vos maux, êtes-vous sages de mépriser mes conseils? et ne rendez-vous pas votre perte inévitable, en vous obstinant dans l'iniquité? Ah! dès cette vie et avant le jour où « le juste Juge rendra la couronne de justice à tous ceux qui se disposent à son avènement » par l'observation fidèle de ses préceptes, « on trouve, en les gardant, une grande récompense. » — « Pour que vous obéissiez aux préceptes du Seigneur, disait encore Moïse, toutes les bénédictions se répandront sur vous, et vous en serez comblés. Il ouvrira pour vous le ciel, qui est son riche trésor. Il bénira vos greniers, il bénira vos celliers, il multipliera le fruit de vos bestiaux, et le fruit de votre terre. Il bénira tous les travaux de vos mains, et vous mettra dans l'abondance de toutes sortes de biens. » Hélas! ces biens que vous désirez si impatiemment, et que vous n'obtenez pas, je vous les souhaite de tout mon cœur. Je les appelle sur vous, par mes prières; mais n'avez-vous pas irrité le Seigneur, au point que, quand Moïse et Samuel se présenteraient devant lui pour l'intéresser en votre faveur, son cœur ne se tournera pas vers vous, que vous-mêmes, vous-mêmes, vous ne vous tourniez vers lui?

DISCOURS XVIII.

DU PÉCHÉ.

Quomodo ergo possum hoc malum facere, et peccare in Deum meum ? (Gen., XXXIX, 9.)

Comment donc pourrais-je commettre un si grand crime, et pécher contre mon Dieu ?

Cette réflexion, qui soutint Joseph dans l'occasion la plus périlleuse où puisse être exposée la vertu d'un jeune homme, il faut croire, mes frères, que nous ne la faisons pas, nous qui succombons dans toutes les rencontres, qui nous rendons sans livrer combat, qui nous laissons vaincre par toutes sortes d'ennemis, qui souvent même, provoquons les plus redoutables, dans l'intention formelle d'en être vaincus, et avons encore la mauvaise foi d'excuser nos défaites sur la violence de nos penchants, la faiblesse de notre cœur et l'inutilité de nos résistances. Ah ! de quel généreux effort sur ces penchants si violents et sur ce cœur si faible ne deviendrait pas capable celui qui, sollicité au mal, considérerait avant de s'y résoudre, non le profit ou le plaisir qui lui en reviendra, mais la turpitude inséparable de toute action mauvaise, mais le coup qu'il va porter à son âme, mais l'injure qu'il va faire à son Dieu ! Cette majesté de Dieu, à qui le péché insulte ; cette sainteté de Dieu, que le péché outrage ; cette bonté de Dieu, que le péché méconnaît ; cette justice de Dieu, que le péché provoque ; ces remords, cette honte, cette double mort que le péché traîne à sa suite ; la crainte, le respect, la reconnaissance, l'amour, l'honneur même et le véritable intérêt de l'homme, lui parleraient plus haut que sa passion ; il reculerait d'épouvante en voyant seulement l'ombre du péché ; il vaincrait comme Joseph ; et, au péril même de sa réputation, de sa liberté, de sa vie, il résisterait, comme lui, à tout désir infâme ; il dirait, comme lui : *Quomodo ergo possum hoc malum facere, et peccare in Deum meum ?* Comment pourrais-je donc me résoudre à un crime, et pécher contre mon Dieu ?

Mais, grâce à notre ignorance et à l'affaiblissement de nos principes religieux ; grâce surtout à certaines maximes libertines et anti-chrétiennes, que la licence de ces malheureux temps a mises en vogue parmi nous, ce que la sainte Ecriture relève, comme la marque d'une dépravation profonde, dans ces deux infâmes vieillards qui tentèrent la pudicité de Suzanne, nous est devenu en quelque sorte familier ; pour pécher plus hardiment, nous faisons taire notre conscience, « nous détournons les yeux, de crainte de voir le ciel, et de nous souvenir des justes jugements de Dieu. » Comprenez ce que je dis. Non-seulement les péchés, les grands péchés, les péchés énormes sont plus communs, mais ils n'inspirent presque plus d'horreur. On se familiarise, pour ainsi dire, avec eux ; on va jusqu'à les excuser, jusqu'à en faire l'apologie, jusqu'à soutenir que la religion ne parle pas là-dessus comme ses

ministres, jusqu'à nier que Dieu s'en tienne grièvement offensé ; qu'il doive punir autre chose que des blasphèmes contre ses perfections adorables, et que la justice lui permette de damner des hommes pour telles ou telles actions qui ne l'attaquent pas directement, et par lesquelles les hommes cherchent à se contenter, mais sans avoir ni la pensée, ni l'intention de faire à Dieu la moindre offense. En un mot, une de nos plus pernicieuses erreurs est de ne regarder toutes ces actions que la religion appelle péchés, que par rapport à nous, je veux dire, par rapport à l'utilité ou à la satisfaction qui nous en revient, aux peines et aux malheurs temporels qu'elles peuvent nous attirer ; de les croire licites, lorsqu'elles restent impunies ; de ne les juger plus ou moins énormes, que parce qu'elles peuvent nous devenir plus ou moins funestes.

Mais si nous écoutions moins la passion que la conscience, moins nos préjugés que notre raison, moins les décisions d'un libertinage effréné, que les oracles de la vérité éternelle ; si nous envisagions avec des yeux purs et désintéressés les intempérances de l'ivrogne, les débauches de l'impudique, les extorsions de l'usurier, les discours du médisant, les fureurs du vindicatif, la malignité de l'envieux, la dureté d'un riche sans entrailles, les murmures, les fraudes, les rapines d'un pauvre sans religion et sans probité, nous apercevriions en tout cela, nous apercevriions dans tout péché, dans les péchés même qui ne nuisent à personne, dans les péchés même qui sont utiles à ceux qui les commettent, un attentat contre Dieu, digne d'attirer toutes les malédictions, tous les foudres de sa justice.

En effet, quand je pèche, je désobéis à Dieu, je viole la loi de Dieu, je fais ce que Dieu me défend, ou je refuse d'accomplir ce que Dieu me commande. Mon péché renferme donc une rébellion audacieuse contre Dieu ; et pour paraître à mes propres yeux autre chose qu'un esclave révolté contre le plus grand des maîtres, il faut que je me persuade ou que la loi que j'ai transgressée n'est pas la loi de Dieu, ou que Dieu n'a pas droit de me rien commander, ou que lui-même n'attache aucune importance à ce que ses ordres soient respectés ; ou que le commandement est déraisonnable et injuste, ou qu'il n'a pas été en mon pouvoir de l'accomplir. Il faut que je recoure à des prétextes absurdes, à des excuses impies, qui, loin de couvrir ma témérité, la rendent et plus sensible, et plus criminelle.

Mais, c'est Dieu qui commande ; et sa loi, il l'a si bien gravée dans ma conscience, que si mes passions peuvent l'obscurcir jusqu'à un certain point, elles ne sauraient jamais l'effacer entièrement. Quand je n'aurais ni Moïse, ni les prophètes, ni Jésus-Christ, ni son Eglise, la raison parlerait en moi comme le Décalogue ; elle me di-

rait ce qu'elle dit à tout homme qui veut la consulter et suivre sa lumière, que je dois aimer Dieu, honorer mes parents, m'abstenir du parjure, du meurtre, de l'adultère, du larcin, du mensonge. Je sens que la fausseté dans les promesses, la fraude dans le commerce, la mauvaise foi dans les contrats, l'intempérance dans les repas, la licence dans les plaisirs, sont des choses honteuses, et que tout ce qui est honteux m'est défendu. Je sens que, vivant avec des hommes, je dois faire pour eux tout ce que je voudrais raisonnablement qu'ils fissent pour moi, et ne rien faire contre eux de ce que je ne voudrais pas qu'ils fissent contre moi. Je sens, dis-je, tout cela; et je le sens si bien, qu'il m'est impossible de ne le pas sentir, ou de sentir et de juger autrement. Or, ces connaissances, qui me les a données? Ce sentiment irrésistible, qui l'a imprimé dans mon âme sinon Dieu « qui éclaire tout homme venant en ce monde, » pour que sa lumière lui serve de guide et dirige ses pas dans les sentiers de la vie?

Dieu doit être obéi. Il n'est pas seulement mon créateur et mon maître, mon premier principe et ma fin dernière; il est encore la souveraine grandeur, la souveraine puissance, la souveraine beauté, la souveraine bonté, la souveraine vérité, la souveraine sagesse, la souveraine justice. Depuis l'ange, qui brille tout près de son trône, jusqu'au démon qu'il a précipité dans un abîme de feu, et les étoiles qui embellissent le firmament, et les coquillages qui pavent le fond des mers, et les oiseaux qui se perdent dans les nues, et les insectes qui rampent sous l'herbe, et le cèdre et la bruyère, tout est à lui, tout est assujéti à son empire, tout obéit à sa voix. Chacun des êtres se plie à sa volonté, exécute, sans résistance, l'ordre qu'il a donné, suit invariablement la route qu'il a tracée. Moi seul, dans l'univers, je méconnaissais son autorité, je refuse de plier sous son joug! A quel titre suis-je dispensé de le servir et de contribuer à sa gloire par ma soumission et mon obéissance? Vit-on jamais l'argile se refuser à la forme que veut lui donner le potier? Voit-on la coignée se glorifier contre celui qui s'en sert, ou la scie se soulever contre la main qui l'emploie? et, à l'égard de Dieu, suis-je plus, suis-je autant que l'argile, à l'égard du potier; que la verge, à l'égard de celui qui la lève; que le bâton, à l'égard de celui qui le porte?

Dieu veut être obéi, et se tient nécessairement offensé de la désobéissance à ses commandements. La volonté de Dieu est la règle primitive du bien et du mal, du juste et de l'injuste. Nos actions ne sont bonnes ou mauvaises que par leur conformité ou leur opposition à cette volonté toujours sainte. Et comme les commandements ou les défenses que Dieu nous fait sont l'expression de cette volonté, il est vrai de dire que Dieu en approuve l'observation, de la même manière qu'il approuve tout ce qui

est bon; qu'il en voit le violement du même œil qu'il envisage tout ce qui est mauvais, et qu'il ne peut pas être plus indifférent à l'égard de nos actions, qu'il ne l'est à l'égard du bien et du mal. Hé! qui s'avisa jamais d'intimer des ordres à ses inférieurs, sans se soucier qu'ils fussent exécutés ou non? Aussi, dit le Prophète, le Seigneur a-t-il ordonné que ses commandements soient gardés très-exactement: *Tu mandasti mandata tua custodiri nimis.* (Psal. CXVIII, 4.) Et pour nous faire connaître l'importance qu'il met à notre obéissance, il ne promet pas moins qu'une éternelle félicité aux serviteurs fidèles, comme un supplice éternel est la peine qu'il réserve aux contempteurs de son autorité: *Ibunt in vitam æternam hi autem in supplicium æternum.* (Matth., XXV, 46.)

Et ce jugement de Dieu est juste, parce que ses commandements sont pleins d'équité. Ainsi, du moins, en parlent tous ceux qui les respectent et s'étudient à les garder. *La loi du Seigneur est sans tache, disent-ils, et elle convertit les âmes. Le témoignage du Seigneur est fidèle, et il donne la sagesse aux petits. Les justices du Seigneur sont droites; elles font naître la joie dans les cœurs. Le précepte du Seigneur est tout rempli de lumière; et il éclaire les yeux. La crainte du Seigneur, qui est sainte, subsiste dans tous les siècles. Les jugements du Seigneur sont véritables et pleins de justice en eux-mêmes. Ils sont plus désirables que l'abondance de l'or et des pierres précieuses: ils sont plus doux que n'est le miel, et l'on trouve, en les gardant, une grande récompense.* (Psal. XVIII, 8, 12.)

Le pécheur, au contraire, prétend qu'ils sont injustes et déraisonnables, parce qu'ils gênent ses penchants, contredisent ses desirs et lui défendent de les suivre. Mais pouvons-nous, sans blasphème et sans folie, accuser Dieu de manquer de sagesse, ou le taxer d'injustice? Ces penchants, pour lesquels nous plaçons avec tant de chaleur, ont-ils une source si respectable, que nous ne puissions en suspecter la légitimité; et les effets en sont-ils si heureux, que nous devions craindre de les perdre? Ne sommes-nous pas plutôt les premiers intéressés à les affaiblir, à les réprimer, à les combattre? Ils sont vicieux dans leur principe, et nous blasphémons quand nous accusons Dieu de les avoir mis en nous. C'est notre corruption qui les fait naître, notre corruption qui les entretient et les fortifie, notre corruption qui les rend impérieux, violents, tyranniques; il est si vrai que la raison toute seule les condamne, que, même en obéissant aveuglément aux nôtres, nous ne passons à personne de céder aux siens. Est-il, en effet, un maître, quelque soit d'ailleurs le penchant qui le domine, est-il, dis-je, un maître qui passe à son serviteur de le voler, parce qu'il est enclin à la friponnerie? Est-il un mari qui trouve bon que son épouse le déshonore, parce qu'elle est portée à trahir sa foi? Est-il un père qui trouve bon

d'élever des monstres dans ses enfants, parce qu'ils ont du penchant à la désobéissance, à l'ingratitude, à la révolte ?

Ces penchants sont funestes dans leurs suites. C'est à son penchant pour l'ivrognerie et la débauche, que celui-ci doit son abrutissement, ses infirmités nombreuses ; qu'il devra peut-être une mort prématurée ; et que sa famille doit toutes les privations de la pauvreté, tous les tourments de la détresse. C'est à son penchant pour les plaisirs sensuels, que celle-ci doit les chagrins qui la rongent, le mépris qui la poursuit, l'ineffaçable opprobre attaché à son nom. Il en va ainsi de tous les autres : je n'en connais point qu'on puisse suivre impunément. Tout ce qu'on en retire, c'est la honte et le regret de s'y être livré. Chacun éprouve, malgré soi, la vérité de ce que dit saint Augustin, que quiconque trahit son devoir pour suivre son penchant, trouve son supplice et son bourreau. Hé ! c'est sur ces penchants, qui font nos crimes et nos malheurs, que nous prétendons excuser nos désobéissances à la loi de Dieu ; que nous prétendons justifier, innocenter notre révolte contre Dieu !

Mais cette loi de Dieu, ces commandements de Dieu, il n'est pas toujours en notre pouvoir de les accomplir. Dans bien des circonstances c'est un joug qui nous accable, et que personne, avec nos dispositions, ne saurait porter. Voilà, mes frères, ce que l'Esprit-Saint appelle « laisser aller son cœur à des paroles de malice, pour chercher des excuses à ses péchés. » En parlant de la sorte, nous mentons à notre propre raison, qui nous dit que Dieu n'est ni stupide, ni barbare, pour imposer à ses créatures des obligations qu'elles ne puissent remplir. Nous mentons à notre foi, qui nous enseigne que le joug du Seigneur est doux, que son fardeau est léger, que ses commandements n'ont rien de pénible pour ceux qui l'aiment ; qu'en exigeant que nous fassions ce qui dépend de nous pour lui rester fidèles, Dieu s'engage à nous accorder, au besoin, tous les secours que notre faiblesse rendrait nécessaires. Nous mentons à notre conscience, qui nous fait si bien sentir que nous sommes toujours maîtres de garder le précepte, qu'elle nous punit toujours, par ses reproches et ses remords, de l'avoir transgressé. Ah ! fût-il vrai que les voies que Dieu nous trace sont dures et pénibles, nous devrions y entrer, nous devrions « y marcher exactement par respect pour les paroles qui sont sorties de ses lèvres. » Mais nous aimons mieux nous contenter aux dépens de sa gloire, que de le glorifier aux dépens de nos passions. Nous trouvons plus commode de braver son autorité, que de nous y soumettre. Quelle téméraire, quelle inconcevable audace pourtant, que celle d'un homme luttant contre Dieu ; d'un homme disant à Dieu : vous commandez en vain, je n'obéirai pas. *Non serviam* (Jerem., II, 20). Ce langage insolent, quels supplices pourraient l'expier, si je le tenais à mon brin ? Quelque mince que soit l'autorité

que nous donne sur nos semblables, le rang, la fortune, le titre de maître, nous entendons que les gens à nos gages respectent nos défenses, exécutent ponctuellement nos ordres. Nous voulons même que les animaux qui servent à nos besoins ou à nos plaisirs, écoutent notre voix et s'y montrent dociles. Et nous, mes frères, nous ne croyons pas faire un grand mal, en nous jouant des ordonnances de celui « sous qui fléchissent ceux même qui gouvernent le monde ! »

Mais qui lui a résisté, et est demeuré en paix ? Qui est le Seigneur, avait répondu Pharaon à Moïse ; qui est le Seigneur, pour que je sois obligé d'écouter sa voix, et de laisser partir Israël ? Je ne connais pas le Seigneur, et je ne laisserai pas sortir Israël : « *Dominum non novi, et Israel non dimittam.* (Exod., V, 2.) Et Pharaon, et ses chariots, et ses chevaux, et ses cavaliers, furent engloutis sous les flots de la mer Rouge, sans qu'un seul échappât. Est-il donc vrai, demandait l'impie Nicanor, qu'il y ait au ciel un Dieu puissant qui ait commandé de célébrer le jour du sabbat ? Oui, lui répondait-on, c'est le Dieu vivant et le puissant Maître du ciel qui a ordonné qu'on honore le septième jour. Et moi, répliquait ce malheureux, je suis puissant sur la terre, et je vous commande de prendre les armes pour obéir aux ordres du roi : *Et ego sum potens super terram, qui impero sumi arma.* (II Mac., XV, 3, 5.) Et Nicanor périt dans le combat. Sa main, séparée de son corps, fut suspendue vis-à-vis le temple, et sa langue fut coupée en petits morceaux pour servir de pâture aux oiseaux. Si nous ne parlons pas toujours comme les Pharaon et les Nicanor, en péchant, nous agissons comme eux ; leurs dispositions deviennent les nôtres ; c'est le même orgueil, la même désobéissance, la même révolte : qui nous a dit que le châtement n'en serait pas aussi terrible ?

Ah ! Seigneur mon Dieu, attendrai-je à vous reconnaître, que vous m'avez frappé ? Faudra-t-il qu'une plaie incurable afflige ma chair ; que d'horribles douleurs déchirent mes entrailles ; que la pourriture entre dans mes os ; que tout mon corps rongé par les vers, exhale une puanteur insupportable à mes amis même, pour que je confesse « qu'il est de toute justice que l'homme soit soumis à Dieu, et que celui qui est mortel ne se croie pas indépendant du Dieu souverain ? » Ah ! Seigneur, je vous reconnais déjà à votre patience ; car c'est bien contre vous que j'ai péché, contre vous que j'ai levé l'étendard de la rébellion, et pourtant vous ne m'avez pas encore livré à la mort. Puissé-je, mon Dieu, puisse-je vous reconnaître bientôt à votre grande miséricorde. Je suis dans la confusion, je n'ose lever les yeux devant vous ; mais « pour ne plus pécher à l'avenir, je cacherai vos paroles au fond de mon cœur. » C'est vous que j'envisagerai dorénavant, si je suis tenté de pécher. Hé ! comment, à la vue de votre

majesté suprême, avec le sentiment du respect et de l'obéissance qui vous sont dus, pourrais-je me résoudre à commettre le crime, et à pécher contre vous : *Quomodo ergo possum?* (*Gen.*, XXXIX, 9). Ainsi soit-il.

DISCOURS XIX.

CERTITUDE D'UN AVENIR.

Deus creavit hominem inexterminabilem. (*Sap.*, II, 25.)

Dieu a créé l'homme immortel.

En faut-il davantage pour justifier les voies de la Providence, consoler et soutenir la vertu malheureuse, troubler la fausse paix des pécheurs, et jeter l'épouvante dans le cœur du méchant ? Dieu a créé l'homme pour durer toujours. Notre destinée ne se borne donc pas à la vie présente; nous avons donc quelque chose à attendre au delà du tombeau; la mort qui nous frappe ne nous anéantit pas; notre séparation du monde n'est pas une ruine totale; en cessant de vivre sur la terre, nous ne cessons pas d'exister; nous changeons seulement d'état; nous passons à une autre vie, qui succède à celle-ci pour ne finir jamais, et où chacun reçoit d'un juge aussi puissant qu'équitable, suivant ses œuvres et ses mérites.

En proposant à vos réflexions la certitude de cet avenir, en appelant votre attention sur une vérité qui n'est pas moins le dogme de la raison que de la foi, j'ai en vue, sans doute, d'être utile à tous. Cependant, ce que j'ai à dire produira sur ceux qui m'écoulent des impressions différentes, suivant la différence des dispositions où ils sont à l'égard de Dieu, des principes qui les dirigent habituellement dans leur conduite, de l'état où se trouve leur conscience. Le dogme de l'immortalité est précieux à l'homme de bien. Il y tient, il aime qu'on lui en parle; il y voit le vrai titre de sa grandeur, sa plus belle prérogative, le titre qui le distingue éminemment de toutes les créatures visibles, le motif de ses vertus, le dédommagement de ses sacrifices, la source de ses consolations, le fondement de ses espérances : et l'opinion d'une autre vie fût-elle une illusion, il craindrait qu'on l'en détrompât, parce qu'elle seule, enfin, adoucit toutes les peines, rend tous les maux supportables. Le pécheur, au contraire, quand en cédant par faiblesse à d'injustes cupidités, il conserve assez de sens et de droiture pour respecter les vérités de la religion qui le condamne, pour comprendre et s'avouer à lui-même qu'un Dieu juste et saint ne saurait voir du même œil l'accomplissement et l'infraction de sa loi, le pécheur, dis-je, ne pense qu'avec inquiétude à cette vie future, où la révolte obstinée ne peut avoir le même sort que l'obéissance fidèle. C'est un frein qui le gêne, une menace qui l'effraie. Le souvenir de cette vie future donnerait l'éveil à ses remords, corromprait toutes ses jouissances : il l'éloigne comme une pensée importune, chagrine, désolante; car, le moyen de vivre en paix, avec la crainte de ne vivre toujours que

pour vivre toujours malheureux ? Quant à l'homme qui semble vendu pour commettre l'iniquité, qui se réjouit lorsqu'il fait le mal; qui triomphe des choses les plus criminelles; qui, toujours capable d'excès monstrueux, ne l'est jamais du moindre repentir, il doit désirer que son âme, comme son corps, devienne la proie de la mort; que la mort le dévore tout entier, qu'elle le replonge dans le néant pour le dérober à la vengeance du Dieu qui l'en a tiré. Il doit chercher à se persuader qu'il en arrivera ainsi; il doit se le promettre; et toute doctrine qui va à troubler sa confiance sur ce point, doit l'alarmer, l'épouvanter, le désespérer; car, quelle idée plus affligeante, plus accablante, plus désespérante que celle qui ne présente à attendre que des supplices inévitables et éternels ?

Mais les choses qui ne dépendent pas de nous, sont ce qu'elles sont, vraies ou fausses, certaines ou douteuses, indépendamment de l'intérêt que nous pouvons y avoir. Si la raison et la foi garantissent à l'homme de bien l'existence d'une autre vie où la vertu obtiendra sa récompense, il est nécessaire que le vice et le crime y soient punis; et le pécheur n'échappera pas au châtement, pour en avoir éloigné la pensée, lorsqu'il devait le prévenir par la pénitence; et le méchant qui s'en moque et l'affronte, est un furieux et un insensé. Or, n'est-il pas vrai que quelques-uns, parmi vous, portent la perversité et la démence jusqu'à se vanter de ne rien croire de tout cela, et prennent pour sujet ordinaire de leurs plaisanteries, les plus terribles menaces de la religion ? N'est-il pas vrai qu'un plus grand nombre encore, avec toute espèce de raisons pour craindre, vivent néanmoins sans crainte et sans précaution ? Enfin, n'est-il pas vrai que, tout en avouant l'existence d'une autre vie, on passe communément celle-ci comme si rien ne devait la suivre ? Voyez donc combien il devient nécessaire de vous rappeler à ce dogme important, et de vous en faire sentir les conséquences.

Ne considérât-on l'homme que du côté le moins favorable, que par la moins noble des deux substances dont l'union compose son être, il serait difficile de ne pas reconnaître en lui le chef-d'œuvre d'une intelligence souveraine qui l'a formé avec une sorte de complaisance pour tenir le premier rang parmi ses ouvrages, et être comme le roi de la nature. Tout, dans l'homme, la majesté de sa taille, l'élégance de ses formes, la variété de ses mouvements, le ton de sa voix, l'expression de sa figure, le mélange admirable des nuances qui colorent son visage, cette tête qu'il porte haute, lorsque tous les animaux l'ont penchée vers la terre, ces yeux qui d'un regard embrassent l'immensité du ciel, son sourire, ses larmes même, sa démarche, son maintien, je ne sais quel rayon divin qui brille sur son front, tout, dans l'homme, annonce cette créature favorite et privilégiée que Dieu a « couronnée d'honneur et de gloire, qu'il n'a

abaissée que bien peu au-dessous des anges, qu'il a établie sur les ouvrages de ses mains, à l'empire de laquelle il a assujéti et les bœufs et les bœufs, et les bêtes des champs, et les oiseaux du ciel, et les poissons de la mer. » Et déjà on a peine à concevoir que l'homme, si distingué dans sa création, ne doive trouver à la mort d'autre destinée que celle des insectes qu'il foule aux pieds, que celle des animaux ou des légumes dont il se nourrit.

Le corps, cependant, n'est que le palais, je dirais plus volontiers, la prison d'une âme que les païens eux-mêmes jugeaient être une émanation de la Divinité; d'une âme qu'à la vérité nous ne pouvons ni voir, ni toucher, parce que simple et sans parties, elle ne tombe pas sous nos sens; mais qu'on ne saurait méconnaître à ses opérations. C'est par elle, en effet, que, sans se déplacer, l'homme se reporte vers les temps qui ne sont plus, s'élance vers ceux qui ne sont pas encore, parcourt tous les lieux du monde et en passe en revue tous les habitants, plonge dans les abîmes de la mer, pour en sonder la profondeur, vole au ciel et y suit le cours des astres, pénètre jusqu'au trône de l'Eternel et le contemple dans sa gloire. C'est par elle que l'homme a non-seulement des pensées, mais qu'il les compare, prononce des jugements, forme des projets, médite des plans, invente des arts, perfectionne les sciences. Par elle, qu'il veut ou ne veut pas, qu'il aime ou qu'il déteste, qu'il donne raison de ses choix, qu'il est capable de bien et de mal, de vice et de vertu; par elle, enfin, et par elle seule, qu'il est vrai de dire: que Dieu a fait l'homme à sa ressemblance, et pour être son image: *Deus creavit hominem, et ad imaginem similitudinis sue fecit eum.* (Gen., I, 27.) Or, est-il croyable que cette âme spirituelle et intelligente, si sublime dans ses conceptions, si vaste dans ses desirs, n'ait été créée que pour animer quelques moments un corps qui n'est, après tout, qu'un peu de boue mise en œuvre par une main habile? que ce corps, en tombant, entraîne l'âme dans sa ruine? et que de tout l'homme, fait à l'image et sur le modèle de l'Etre éternel, il ne reste qu'un cadavre, qu'un amas de pourriture, qu'un peu de cendres?

Oui, vous répondront ces prétendus sages, que l'Esprit-Saint accuse de s'être égarés dans leurs pensées, et de n'avoir point connu les secrets de Dieu? *Nous naissons comme à l'aventure; et après la mort nous serons comme si nous n'avions jamais été. La respiration est dans nos narines comme une fumée; et notre âme n'est qu'une étincelle de feu qui remue notre cœur. Du moment où elle s'éteindra, notre corps sera réduit en cendres, et notre esprit se dissipera comme un air subtil, de manière que nous disparaîtrons comme une nuée qui passe; que nous nous évanouirons comme un brouillard qui est poussé en bas par la chaleur du soleil, sans qu'il reste rien de nous qu'un vain nom que le temps en-*

core effacera bientôt! : « Erimus quasi non fuerimus. » (Sap., II, 2-4.)

Ah! jusqu'à quel point faut-il que les passions aveuglent l'homme et dépravent son cœur, pour lui faire, contre le sentiment qu'il a de sa destinée future, embrasser, soutenir et répandre une doctrine qui l'avilit, le dégrade, le ravale au rang des bêtes! une doctrine que repousse l'opinion générale, constante, uniforme de tous les peuples de tous les temps et de tous les pays! une doctrine qui détruit par les fondements, toute religion et toute morale! une doctrine qui ôte à la vertu ses motifs et ses consolations, à l'homme de bien ses espérances! une doctrine qui n'est bonne que pour les scélérats qu'elle enhardit et qu'elle tranquillise! pour la confondre, cette abominable doctrine, il ne faudrait qu'un mot avec des chrétiens dociles aux enseignements de la foi; car la foi nous assure que Dieu a créé l'homme impérissable, indestructible, immortel; mais ce dogme est le dogme de la nature: c'est la foi du genre humain, et l'on peut l'établir solidement contre tous les ennemis de la religion, sans se prévaloir de son autorité.

Je dis donc: notre âme est immortelle; et il y a une autre vie où Dieu réserve des récompenses à la vertu, des châtimens au crime; et j'en ai pour preuve ce désir naturel, invincible, immense, éternel d'exister toujours, que les uns peut-être éprouvent moins vivement que les autres, mais que personne ne désavoue, si ce n'est dans l'absence et l'égaré de la raison, dans les noirs accès d'une passion délirante, ou les convulsions furibondes d'un désespoir insensé. Désir éternel: la durée la plus longue ne le satisfait pas dès qu'elle est bornée. Je sens qu'après avoir existé cent mille ans et cent mille ans cent mille fois répétés, je voudrais exister encore, et ne pourrais consentir à n'exister plus. Désir immense: rien ne le contente. Je doute qu'un homme consente de jouir à lui seul de tous les biens du monde, sous la condition qu'au moment où ces biens périront pour lui, il périra avec eux. Désir invincible: ne tentons pas de le combattre; il est incorporé avec nous, inhérent à notre cœur. Nous perdrons l'existence sans perdre le désir d'exister. L'idée seule d'une destruction totale nous soulève et nous révolte. La mort ne nous paraît terrible que parce qu'elle en présente l'image; et dans notre estime, le plus grand de tous les maux serait de n'être plus, après avoir été. Désir naturel: il est en moi, et ce n'est pas moi qui me le suis donné. Il ne vient ni de mon éducation, ni de ma religion, ni de mes réflexions, ni de mes passions, ni de mes préjugés. Il est dans le sauvage, dans l'idolâtre, dans le savant, dans l'idiot, comme dans moi. C'est le vœu, c'est le cri de la nature. Il faut donc dire que Dieu, en nous créant, l'imprima au fond de notre cœur; et par suite, si ce désir était faux, chimérique, sans but, sans objet, que rien ne pût et ne dût jamais le satisfaire, le Dieu essen-

tiellement bon, essentiellement vrai se serait joué de nous, et nous aurait trompés : *Si error est, a te decepti sumus.*

Notre âme est immortelle : nous avons quelque chose à espérer ou à craindre après cette vie, et j'en ai pour preuve les remords qui déchirent la conscience du méchant. Lors même qu'il a dérobé son crime à tous les yeux, qu'il le tient enseveli dans un secret profond, qu'il n'a rien à redouter de la part des hommes, le trouble le suit partout, une sombre tristesse lui ronge le cœur, il passe sa vie dans des alarmes continuelles. Pourquoi cela ? parce qu'une voix importune et qu'il ne peut étouffer, lui crie sans cesse : *Ego vidi : nonne aderam ? mihi vindicta, et ego retribuam.* (Rom., XII, 19.) Je l'ai vu : j'étais présent. Je m'en réserve la vengeance ; c'est moi qui la ferai. Et cette voix quelle peut-elle être que celle d'un juge éternel et tout-puissant, qui remet à une autre vie la punition des crimes qu'il dissimule dans celle-ci ?

J'en ai pour preuve encore la sécurité et la confiance d'un homme de bien que son inflexible probité expose à des disgrâces, et qui n'est malheureux dans le monde que par sa vertu : pense-t-il seulement à se la reprocher ? regrette-t-il de lui avoir sacrifié sa fortune, son emploi, sa liberté, sa réputation ? non. Le conduisit-elle à l'échafaud, il y monterait sans repentir, se plaignant peut-être de l'injustice des hommes ; mais se sachant bon gré de ce qu'il a fait : s'applaudissant d'être ce qu'il est. Et d'où lui viennent de si nobles sentiments ? « de l'espérance qu'il a et qu'il conserve toujours dans son cœur, que son Rédempteur est vivant, qu'il ressuscitera de la terre, qu'il verra Dieu dans sa chair, et le contempera de ses propres yeux. » Et cette espérance, qui la lui inspire ? la même voix qui parle au méchant, la voix intérieure de la conscience, mais qui dans l'homme juste est la voix d'un maître libéral, d'un père amoureux qui promet à l'obéissance de son fils, à la fidélité de son serviteur un prix magnifique, une récompense aussi certaine que brillante. *Ego vidi : ego reddam.*

Notre âme est immortelle : il y a pour les méchants comme pour les bons, une autre vie où le sort de chacun sera fixé d'après ses mérites ; et j'en atteste la croyance de tous les peuples, policés ou sauvages, instruits ou barbares, chrétiens ou idolâtres, qui habitent aujourd'hui, ou qui ont autrefois habité la terre. On trouverait plutôt une ville bâtie dans les airs, qu'une seule nation, soit moderne, soit ancienne, où l'on n'ait pas fait profession publique de ce dogme. C'est, comme je l'ai déjà dit après Tertullien, le dogme du genre humain, la foi de la nature. De là ce respect religieux pour les tombeaux, cet usage d'y porter des offrandes et d'y faire des sacrifices ; ces cérémonies pompeuses où la reconnaissance plaçant après leur mort au rang des dieux, les hommes que de grandes actions ou d'importants services avaient rendus célèbres ;

cette pratique d'enterrer avec les morts toutes les choses dont on présumait qu'ils auraient besoin en entrant dans une vie nouvelle ; ces descriptions qu'on trouve dans tous les livres, de l'affreuse prison où sont renfermés les méchants et des tourments qu'ils y endurent, des lieux fortunés assignés aux justes et du bonheur dont ils y jouissent. Usages, cérémonies, pratiques, descriptions, souvent ridicules, absurdes, superstitieuses, impies même et barbares, mais qui n'en montrent pas moins qu'elle était et qu'elle est encore pour le fond la croyance de tous les peuples. Or, ce que tous les peuples ont généralement, constamment, uniformément cru dans tous les temps et dans tous les pays, ne doit-on pas dire que c'est la nature qui le leur a inspiré ? et ce que la nature, ou pour mieux dire, ce que l'auteur même de la nature enseigne à tous comme une vérité, peut-il n'être qu'une erreur grossière ?

Enfin, notre âme est immortelle, et nous devons croire que la destinée de l'homme ne se borne pas à la vie présente ; où il n'y a ni sagesse, ni bonté, ni sainteté, ni justice en Dieu ; il n'y a point de Dieu. Si Dieu est sage, il doit gouverner par sa providence ce que sa puissance a tiré du néant. Mais, dans la supposition que l'homme périsse tout entier au moment de sa mort, paraît-elle cette Providence présider au gouvernement du monde ? Je vois, par exemple, des biens suffisants pour fournir aux besoins de tous ; mais avec quelle inégalité s'en fait la distribution ! Tel manque de tout, à la porte de tel autre qui s'engraisse dans l'abondance. Dites-moi que la vie présente n'est qu'une épreuve : j'admire une sagesse qui sait tirer le bien du mal, et faire résulter des privations qu'on endure patiemment dans cette vie, une félicité sans fin qu'on possédera dans l'autre. Mais si la tombe engloutit l'homme et ses espérances, je ne vois dans l'inégalité des conditions qu'une odieuse partialité. Je ne vois dans le monde que d'insolents oppresseurs et d'imbéciles opprimés ; je ne vois partout que désordre, confusion, fatalité, fortune aveugle, hasard capricieux. Si Dieu est bon, il ne hait rien de ce qu'il a fait : il s'intéresse au sort de ses créatures. Il y aurait de l'impiété à supposer qu'il eût formé un seul être pour qu'il souffrit et fût malheureux. Cependant, si la mort est le terme fatal où tout finit pour les hommes, à quels traits pourraient-ils reconnaître la bonté de Dieu, ces infortunés, condamnés dès leur naissance à user leurs jours dans une dure servitude, dans une pauvreté rigoureuse, dans des travaux accablants, dans des infirmités habituelles et des douleurs déchirantes ? Sans doute vous apaiserez leurs murmures, vous les porterez même à bénir leur sort, en leur montrant le poids immense d'une gloire immortelle qui leur est promise en dédommagement des biens qu'ils n'ont pas reçus et des maux qu'ils endurent, mais, s'ils ne voient à attendre que le néant, n'ont-ils pas droit

de demander à Dieu pourquoi il les a tirés du sein de leur mère, et de regarder la vie comme un présent funeste ? Si Dieu est juste et saint, on lui plaît par l'innocence de la vie, la pureté des mœurs, la pratique des œuvres vertueuses. Le vice, au contraire, et ceux qui s'y livrent ; le crime, et ceux qui le commettent, ne méritent que son improbation et sa haine. Quel scandale donc, si tout finit à la mort, quel scandale, que le triomphe du méchant et l'oppression du juste en ce monde ! Cependant, que de justes opprimés ! que d'innocents persécutés et condamnés comme coupables, sont morts chargés de l'exécution publique et de tout l'opprobre du crime ! D'un autre côté, combien d'impies toujours heureux ! Combien de criminels qui dérobent leurs forfaits à la vengeance des hommes ! Combien d'hypocrites noircis de crimes, jouissent d'une considération dont ils furent toujours indignes ! Je me tais et j'adore, si tout rentre dans l'ordre après la mort ; mais si le vice et la vertu ne doivent avoir d'autre sort que celui qu'ils ont communément pendant cette vie, la vertu et le vice ne sont que de vains noms, et mon intérêt décidera si je dois être probe ou fripon, compatissant ou assassin. En un mot, point de Dieu sans justice ; point de justice sans peines pour le crime, sans récompense pour la vertu ; point de peines pour le crime ; point de récompenses pour la vertu, sans une autre vie ; point d'autre vie, sans l'immortalité de l'âme. Donc il est aussi certain que l'âme est immortelle, que le crime ne demeure passans châtimens, et la vertu sans récompenses, qu'il est certain que Dieu n'existe pas sans justice, sans sainteté, sans bonté, sans providence. Un Dieu et une âme immortelle, un Dieu et une autre vie, un Dieu et une éternité heureuse pour les bons, malheureuse pour les méchants, deux vérités tellement liées l'une entre elles, qu'elles se prouvent l'une par l'autre, et que l'une ne peut, non plus que l'autre, être contestée que par des hommes assez criminels pour avoir intérêt à l'anéantir.

Les conséquences qui suivent de là, je les développerai dans la prochaine instruction. Mais, soit que vous commettiez l'injustice, soit que vous la souffriez, tenez déjà pour certain qu'un jour viendra où Dieu jugera le juste et l'injuste, et qu'alors ce sera le temps que toutes les choses rentreront dans l'ordre.

DISCOURS XX.

JUGEMENT DE DIEU.

Judicabit Deus justum et injustum. (Eccle., III, 17.)

Dieu jugera le juste et l'injuste.

C'est la première conséquence que nous devons tirer du dogme que j'établissais dans la précédente instruction. Puisque notre âme est immortelle, que nous avons quelque chose à espérer ou à craindre au delà du tombeau, qu'il y a une autre vie où Dieu réserve des récompenses à la vertu et des

châtiments au crime, *Il faut*, de nécessité, *que nous comparaissons tous devant le tribunal de ce Juge suprême, afin que chacun recoive ce qui est dû aux bonnes ou aux mauvaises actions qu'il aura faites pendant qu'il était revêtu de son corps.* (II Cor., V, 10.) Dieu, je le sais bien, pourrait exécuter ses jugemens sans rendre compte de ses motifs. Il pourrait appeler les uns à la possession du ciel, précipiter les autres dans le lieu des supplices, sans que personne eût droit de lui demander pourquoi il a fait ceci ou cela. Le moindre soupçon d'injustice peut-il tomber sur celui dont la volonté est la règle essentielle de toute justice ? Mais si, pour éprouver leur foi, si, pour leur donner lieu de l'honorer par leur soumission et leur confiance, Dieu se cache plus ou moins aux hommes dans la conduite qu'il tient ici-bas envers eux, il s'est engagé à justifier un jour, aux yeux de tous, les voies de sa Providence, à entrer en jugement avec nous, à soutenir contre ses ennemis la justice de sa cause : il ne serait pas suffisamment glorifié par les acclamations des prédestinés et des élus. Les méchants eux-mêmes devront mêler leur voix au concert des louanges, reconnaître hautement qu'ils se sont trompés, et rendre hommage, sous le bras même de la vengeance, à l'incorruptible équité du Juge et de ses arrêts.

Mais, pour être inévitable, ce jugement sera-t-il donc tellement sévère qu'aucun ne doive échapper à sa rigueur ? Je ne dis pas cela. Je dis même que l'homme de bien, malgré les faiblesses inséparables de l'humanité, doit encore plus désirer ce jugement que le craindre. Ce n'est pas pour la vertu, « qu'il est horrible de tomber au pouvoir du Dieu vivant. Quand on a les mains innocentes et le cœur pur, quand on n'a pas reçu son âme en vain, qu'on ne s'est point laissé aller à suivre le conseil des impies, qu'on ne s'est point arrêté dans la voie des pécheurs, » qu'on n'a connu la fraude et la calomnie que pour les détester, l'orgueil et l'avarice que pour s'en défendre, les jouissances du crime que pour se les interdire ; quand, s'attachant à la loi du Seigneur, « à tout ce qui est bon, juste, honnête, on s'est constamment fait une étude d'éviter jusqu'à l'apparence du mal, » de faire tout le bien qu'on pouvait, à quel autre qu'à Dieu voudrait-on remettre la décision de son sort éternel ? Qui, mieux que Dieu, sait apprécier les motifs de la vertu, la continuité des efforts qu'elle suppose, la grandeur des sacrifices qu'elle exige, la violence des tentations qui l'attaquent, l'injustice des mépris qu'elle dévore, la malignité des propos qui la flétrissent, l'atrocité des persécutions qu'elle endure ? Qui, plus que Dieu, est intéressé à la consoler, à la venger, à la dédommager, à la récompenser, à l'exalter, à la couronner ? L'homme de bien même se fût-il démenti, eût-il agi dans quelques rencontres comme s'il eût toujours été vicieux et méchant,

pourvu qu'il pleurât sa chute et détestât son crime, c'est encore Dieu qu'il devrait choisir pour juge, parce que dans son Juge il trouverait son Sauveur, et qu'il est dans les dispositions où il faut être pour en obtenir miséricorde. Mais un méchant au tribunal de Dieu, un blasphémateur, un impie, un scandaleux, un avare, un ivrogne, un impudique, un homme injuste, un pécheur impénitent aux pieds du souverain Juge des vivants et des morts, c'est-là, mes frères, un tableau que chacun de vous peut et doit méditer, mais qu'il n'est pas en mon pouvoir de tracer fidèlement. Quand, dans une occasion, j'essayai de vous en présenter quelques traits, je vous vis partager l'horreur dont j'étais moi-même saisi, quoique mes paroles n'exprimassent que bien faiblement ce que je sentais. Hélas ! pourquoi ces salutaires impressions passent-elles donc si vite ! pourquoi faut-il que l'imperturbable sécurité d'un trop grand nombre me fasse un devoir de revenir à temps et à contre-temps sur certains sujets dont l'idée seule me trouble et me confond ?

Un ancien peuple, renommé entre tous les autres par la sagesse de ses institutions, avait établi un tribunal pour juger les morts. Ce tribunal se composait de trois juges, qu'une vertu austère, une probité rigide, un attachement inviolable aux lois du pays, avaient de tout temps signalés à l'opinion publique. Leurs jugements étaient sans appel, et personne, pas même les rois, n'échappait à leur censure. Du moment donc qu'un homme avait rendu le dernier soupir, il était porté au tribunal, où le suivaient ses parents et ses amis. Là, en présence de tout le peuple, les juges s'enquerraient de la vie qu'il avait menée ; et chacun était admis à l'accuser ou à le défendre. Les informations prises, les faits allégués pour ou contre lui scrupuleusement discutés, les juges autorisaient la famille du défunt à lui rendre solennellement les honneurs de la sépulture, à prononcer publiquement son éloge, à faire embaumer son corps, à le déposer dans le tombeau de ses ancêtres, ou dans ceux destinés par l'état à conserver les restes des citoyens vertueux ; ou ils ordonnaient que le mort serait exposé nu sur une pierre qu'on appelait « la pierre de l'infamie, » et abandonné pour servir de pâture aux bêtes et aux oiseaux carnassiers.

Je ne saurais dire quelle influence aurait sur nos mœurs une pareille institution ; mais il est sûr que le tribunal des morts fut la terreur des méchants, tant qu'il subsista chez le peuple qui en avait conçu l'idée. On vit des hommes, que leur propre conscience apparemment avait déjà condamnés, s'expatrier d'eux-mêmes et aller mourir dans une terre étrangère, pour y trouver un tombeau que la loi du pays leur eût irrémissiblement refusé. On vit des pères, des mères, des enfants, des amis s'exposer à tout braver, même les supplices,

pour sauver de l'opprobre la dépouille mortelle d'une personne qui leur avait été chère. De quoi s'agissait-il, cependant ? D'une peine grave, sans doute ; d'une peine plus cruelle, aux yeux de l'honneur, que la mort même ; mais enfin d'une peine qui ne tombait, après tout, que sur un cadavre insensible, et dont la famille du coupable ressentait bien plus que lui la rigueur.

Comment se fait-il donc que nous, mes frères, qui nous croyons pour le moins aussi raisonnables que les adorateurs stupides des oignons et des serpents ; comment, dis-je, se fait-il que nous craignons si peu, que nous affrontions sans cesse les jugements de cet autre tribunal, qui précipite dans l'enfer et le corps et l'âme des coupables qu'il condamne ? Regardons-nous ce tribunal comme une chimère sans réalité, imaginée par la superstition pour épouvanter les esprits faibles, que méprisent et dont se moquent les hommes de bon sens ? Mais il faut alors déchirer l'Evangile, convaincre de mensonge la tradition de tous les peuples, prouver que la vertu n'a droit à aucune récompense, que le vice et le crime ne méritent point de châtimement, nier l'existence de Dieu, ou supposer que Dieu existe sans providence, sans sagesse, sans sainteté, sans justice ; car rien de tout cela ne peut être admis, que la nécessité de comparaître après la mort, devant un tribunal où chacun recevra selon ses œuvres, ne s'ensuive évidemment. Or, cet excès, je ne dis pas d'incrédulité, mais d'extravagance, mais d'impudeur, mais de frénésie, je pense d'autant moins à vous l'imputer, qu'à mon avis, bien peu d'hommes en sont capables, par là même que dans l'ordre moral, comme dans l'ordre de la nature, les monstres sont rares. Si nous nous croyons justiciables de ce tribunal souverain, est-ce notre innocence qui nous rassure contre la sévérité de ses arrêts ? Le témoignage que nous rend notre conscience est-il tel que nous puissions nous promettre qu'il n'y aura rien de répréhensible dans ce que nous aurons pensé, désiré, dit, fait et voulu ? Hélas ! « dire » sérieusement « que nous sommes sans péché, c'est nous séduire nous-mêmes ; » c'est pécher contre l'Esprit-Saint. Le dire, comme nous le disons quelquefois, pour prévenir ou repousser certains reproches, pour éluder certaines instances, pour justifier et légitimer certains désordres, c'est mensonge, obstination, libertinage, dérision impie de la loi et du Dieu qui l'a faite. Mais si nous sommes forcés de nous avouer coupables, d'où peut, encore une fois, nous venir tant de sécurité sur l'issue d'un jugement que nous ne pensons point du tout à prévenir, et où pourtant il s'agira de tout pour nous ; où il s'agira de nous-mêmes et de notre sort éternel ? Peut-être que les qualités du juge fondent notre confiance ? Peut-être qu'à son tribunal nos offenses ne seront que ce qu'elles sont dans notre estime, plus ou moins légères, mais jamais

dignes de mort, mais toujours gracieables? Peut-être aussi que nous espérons lui faire goûter les excuses dont nous avons coutume de couvrir nos manquements? Il faut voir, mes frères, sans rien dissimuler, sans non plus rien exagérer, mais d'après les principes irréfragables de la foi, si la confiance fondée sur de pareils motifs n'est pas une présomption folle, une aveugle témérité.

Puisque je dois être jugé, dites-vous, que Dieu soit mon juge. Je n'en saurais choisir de plus favorable. Dieu est mon créateur; sans doute qu'il ne m'aura pas tiré du néant pour me précipiter dans l'abîme du feu. On m'accoutuma dès l'enfance à appeler Dieu mon père; un père damne-t-il ses enfants? Si Dieu me haïssait, il ne me conserverait pas la vie; il ferait éclater sa colère contre moi; « car, quel est celui qui, avant son ennemi en sa puissance, le laisse aller sans lui faire aucun mal? » Véritablement j'ai plus d'une fois transgressé la loi; mais je connais « celui qui s'est fait propitiation pour les péchés du monde, » et quand mon Juge me verra couvert du sang de son Fils, puis-je craindre qu'il manque d'indulgence? C'est là votre pensée, écoutez ma réponse.

Toutes les qualités que vous attribuez à votre Juge, il les possède assurément, et les possède dans un degré si parfait, que lui seul en connaît l'excellence. Mais vous prévaloir de ces qualités, vous faire de ces qualités autant de titres pour vous promettre l'impunité de tout le mal que vous aurez trouvé bon de faire, c'est aussi trop les méconnaître, c'est vous en former une idée trop étrange. Citez-moi un meurtrier plus cruel que Caïn, un sacrilège plus impie que Balthazar, un tyran plus farouche qu'Antiochus, un ravisseur plus injuste qu'Achab, un homme plus dissolu que Manassès, une femme plus vindicative qu'Athalie, plus impudique que Jézabel; citez-moi un scélérat, chargé lui seul de tous les forfaits de la terre, qui n'ait pas le même droit que vous d'appeler Dieu son créateur, son bienfaiteur, son sauveur et son père. Trouverait-il grâce, pour cela, au tribunal de Dieu, si le repentir ne l'y précède et ne l'y accompagne? Dieu est votre créateur! Mais il était le créateur des anges rebelles; les a-t-il épargnés? Dieu ne vous a pas tirés du néant pour vous précipiter dans un abîme de feu! Hélas! non: pas plus qu'il n'avait tiré du néant Abel, pour être assassiné; Joseph, pour être vendu; Naboth, pour être lapidé; Susanne, pour être calomniée; Daniel, pour être jeté dans la fosse aux lions; les justes de l'ancienne et de la nouvelle alliance, pour être persécutés. Mais il ne vous a pas non plus créés pour que vous le méprisiez, que vous le déshonoriez, que vous blasphemiez et fassiez blasphémer son nom. Si, au lieu d'entrer dans ses vues, vous agissez en sens contraire; si, au lieu de marcher par la route qu'il vous trace, vous en suivez une tout opposée, est-ce lui, est-ce vous qu'il faut accuser, quand vous

n'arrivez pas au but vers lequel il vous dirigeait? Dites: un prince est-il réputé méchant, parce qu'il livre à la rigueur des lois un coupable qui, comblé de ses dons, en use et s'en prévaut pour éluder ses ordres et braver son autorité? Mais, si Dieu vous haïssait, il ne vous conserverait pas la vie: il se presserait de faire éclater contre vous sa colère, puisqu'il vous tient entre ses mains. Conséquence fautive et odieuse: vous prêtez à votre juge les passions d'un homme violent, emporté, que la colère aveugle, que la soif de la vengeance irrite, et ce n'est pas cela. Dieu se vengera; mais il patiente, parce qu'il « voudrait qu'aucun ne périt, et que tous revinssent à lui par la pénitence. » Il patiente, parce qu'il est éternel, et que de nécessité le méchant doit tomber entre ses mains. Mais mon juge est aussi mon père, et un père ne damne pas ses enfants. Si, tous les jours un père damne un fils ingrat, révolté, parricide; il le chasse de sa maison, il le prive de son héritage, il le livre à la justice des tribunaux. Et quand cela arrive, tout le monde plaint le malheureux père: personne ne pense à justifier un fils dont le crime a fait un monstre. Mais le sang du Rédempteur, pour qui donc a-t-il coulé? Pour toi, malheureux, pour toi. Il devait amollir ton cœur, donner du prix à tes larmes, laver tes souillures, t'obtenir grâce et miséricorde: mais comment en invoques-tu les mérites, quand tu n'as jamais voulu qu'il te profitât? Si la voix de ce sang se fait entendre aux oreilles de ton Juge, ce sera pour lui demander vengeance de tes mépris et de tes profanations.

Oui, mes frères, oui: tous ces titres que nous donnons à Dieu, et dont se prévalent les endurcis et les impénitents pour se promettre que, dans son jugement même, Dieu leur sera propice, sont précisément ce qui m'inspire le plus d'effroi. Mes péchés seraient moindres, si je devais moins à Dieu. Je craindrais moins les jugements de Dieu, si Dieu avait moins de droit à mon respect, à ma soumission, à mon obéissance, à ma fidélité, à ma gratitude, à mon amour.

Mais, à vous en croire, me dira quelqu'un, nous devons nous trouver coupables des plus noirs forfaits; ou, au tribunal de Dieu, tout manquement, toute infraction de la loi est donc un crime irrémissible? Que Dieu sévisse contre les meurtriers et les voleurs, nous le comprenons; les hommes eux-mêmes font justice de ces malfaiteurs, et ils font bien; mais que pour des actions qui, sans être vertueuses, ne nuisent pourtant à personne, Dieu nous traite un jour sans miséricorde, cela nous paraît dur, injuste, et par là même incroyable.

Mais, à mon tour, pourquoi me faire dire ce que je ne dis pas? Est-ce vous supposer meurtriers et voleurs, que de vous menacer des jugements de Dieu? La loi qu'il vous a donnée pour régler vos mœurs, ne vous interdit-elle que le vol et le meurtre? et de ce que vous n'aurez pas violé deux préceptes,

s'ensuit-il que vous ayez observé tous les autres ? S'il n'y a parmi vous ni meurtriers, ni voleurs, n'y a-t-il non plus ni envieux, ni calomniateur, ni vindicatif, ni impudique, ni intempérant, ni scandaleux ? vous n'oseriez le dire « La pierre crierait contre vous du milieu de la muraille ; et les bois de vos maisons rendraient témoignage contre vous. » Or, que des chrétiens entachés de pareils vices doivent recevoir un accueil bien gracieux d'un juge « qui jugera les justes même, et demandera compte aux hommes, d'une parole inutile, » je le crois d'autant moins, que lui-même il nous assure le contraire. Voyez cette main dont l'apparition subitë fit trembler Balthazar au milieu de sa cour et dans la joie d'un festin. Elle trace pour nous, comme pour lui, la règle invariable que Dieu suit dans son jugement. *Numera* : que ses crimes soient comptés. *Pondera* : qu'on en pèse la gravité. *Divide* : que de ses crimes on distingue ses bonnes œuvres ; mais que de ses bonnes œuvres on distingue aussi les motifs qui les lui inspirèrent.

Dieu comptera donc nos péchés. Hé ! qui peut dire jusqu'où s'en élèvera le nombre, quand la revue en sera faite par celui à qui rien n'échappe, pour qui la nuit n'a point de ténèbres, dont l'œil plonge dans les abîmes, sonde les cœurs et les reins, atteint aux plus secrètes pensées, et suit toutes les passions dans tous les desirs qu'elles inspirent, dans tous les moyens qu'elles emploient, dans tous les excès où elles se portent ! « Le juste tombe sept fois, » dit l'Esprit-Saint. Que doit-ce être, au jugement de Dieu, de ces hommes qui ne sont pas justes, que toutes les passions dominent, et qu'aucun frein n'arrête ?

Dieu pèsera la grièveté de nos péchés, et ce ne sera pas dans la balance que notre cupidité voudrait mettre entre ses mains, mais dans celle de son incorruptible justice. *Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens : Vous ne commettrez pas d'adultère ; et moi je vous dis que quiconque regarde une femme avec un mauvais désir a déjà commis l'adultère dans son cœur. (Matth., V, 27, 28.)* Voilà pour les péchés de pensées. *Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens : Vous ne tuerez point... et moi je vous dis que celui qui aura offensé son frère par une parole injurieuse méritera d'être condamné au feu de l'enfer. (Ibid., 24-22.)* Voilà pour les péchés de parole. *Il y avait un homme qui était vêtu de pourpre et de lin, et qui se traitait magnifiquement tous les jours. Ce riche mourut et il eut l'enfer pour sépulture. (Luc., XVI, 19, 22.)* Voilà pour les péchés d'action. Le roi dira à ceux qui seront à sa gauche : *Je vous déclare qu'autant de fois vous avez manqué d'assister dans leurs besoins un de ces plus petits, c'est moi que vous avez manqué d'assister. Allez, maudits, au feu éternel. (Matth., XXV, 41, 45.)* Voilà pour les péchés d'omission. La conséquence à tirer de ces divins oracles n'est-elle pas assez claire ? On est condamné, au

tribunal de Dieu, pour avoir négligé de faire le bien : Dieu absoudra-t-il celui qui aura commis le mal ? On est condamné, au tribunal de Dieu, pour avoir employé son bien à contenter son orgueil et sa mollesse : Dieu absoudra-t-il ceux qui dérobent le bien d'autrui, ceux qui dépensent le leur en crapule et en débauche ? On est jugé digne de l'enfer, au tribunal de Dieu, pour avoir affligé son frère par une parole de colère et d'indignation : Dieu absoudra-t-il ceux qui le noircissent par d'atroces calomnies, qui déchirent sa réputation avec un acharnement infernal, qui nourrissent contre lui une haine implacable, qui cherchent à lui nuire en tout ? Un regard, une pensée, un désir suffit pour nous rendre coupables d'un péché grief aux yeux du souverain Juge : que sera-ce donc de passer des années entières dans l'habitude fixe et persévérante de ces désordres affreux, de ces crimes abominables qui font rougir la nature, et qui souvent portent le trouble, le déshonneur, le scandale et la désolation dans les familles ? Ah ! nous sommes aussi par trop pervers, si nous voulons que Dieu partage notre corruption en la dissimulant, et nous sommes par trop téméraires, si, croyant qu'il en doit faire justice, nous nous y complaisons.

Dieu, dans son jugement, aura sans doute égard à nos vertus et à nos bonnes œuvres. Car dans un homme vicieux tout n'est pas vice. Tout n'est pas péché dans un pécheur. Le plus éhonté libertin fait quelquefois des actions louables ; et l'on voit des ivrognes généreux, probres, compatissants ; mais Dieu, prenons-y garde, distinguera la vertu de ce qui n'en est que l'apparence, et séparera des œuvres les motifs qui les inspirèrent : je veux dire, que Dieu n'aura égard qu'à ces vertus dont la grâce est le seul principe ; qu'à ces œuvres dont la religion est le motif. Quand donc il aura rejeté comme indigne de lui tout ce qui dans nos vertus et dans nos œuvres est vicié par l'ostentation, le respect humain, la vanité, le désir de l'estime et d'une considération mondaine, les vues intéressées, les intentions criminelles, à quelle honteuse pauvreté ne nous trouverons-nous pas réduits ! Ce qui restera, si tant est qu'il reste quelque chose, Dieu le comparera, Dieu le mesurera avec la multitude et l'énormité de nos offenses ; et n'y a-t-il pas grandement à craindre que tel qui se croit riche en mérites et comblé de biens, ne se trouve alors « malheureux, et misérable, et pauvre, et aveugle, et nu ? » Réfléchissez-y, mes frères ; de toutes les considérations que je puis vous présenter, c'est peut-être celle qui doit vous inspirer le plus de frayeur. « Si nos justices même, » si nos vertus et nos bonnes œuvres peuvent ne paraître au tribunal de Dieu « que comme des linges souillés et couverts d'ordures, » de quel œil y seront vus tant de vices, tant d'actions dont le dérèglement et la malice ne sont point équivoques ?

Je devrais discuter encore les excuses par lesquelles nous prétendons, sinon justifier, du moins atténuer nos offenses. Il me semble à moi que ce fondement de notre confiance est tout aussi ruineux que les autres. Mais le sujet que je me propose de traiter prochainement me donnera l'occasion de revenir là-dessus. Et puis cette instruction vous aura paru bien longue. Je la termine donc par ce mot de saint Paul : *Si nous nous jugions nous-mêmes, nous ne serions pas jugés par Dieu.* (I Cor., XI, 31.) Comptons exactement nos péchés, et par conséquent les péchés griefs, les péchés légers, les péchés d'omission, les péchés d'autrui, que nous avons excités ou occasionnés par l'exemple des nôtres. Pesons nos péchés autant qu'il est possible, selon les divers degrés de leur malice et de leur durée, non dans la balance de l'amour-propre, mais dans celle de la justice de Dieu. Mettons d'un côté nos infidélités, et de l'autre nos bonnes œuvres, pour les comparer, sans chercher à diminuer les unes, à exagérer les autres. En portant ces dispositions au tribunal favorable que Dieu a établi sur la terre, nous devenons maîtres de notre propre cause; et le Juge ne peut plus prononcer que pour nous absoudre.

DISCOURS XXI.

PROSPÉRITÉ DES MÉCHANTS.

Noli æmulari in eo qui prosperatur in via sua, in homine faciente injustitias. (Psal. XXXVI, 7.)

Ne portez point d'envie à celui qui est heureux dans la mauvaise voie; à l'homme qui s'abandonne aux injustices.

Il est des hommes qui disent à Dieu : *Eloignez-vous de nous; nous ne voulons rien savoir de vos voies. Eh! qui est le Seigneur, pour nous obliger à le servir? Si nous le prions, que nous en reviendra-t-il?* (Job, XXI, 14, 15.) Avec ces pensées, « ils profèrent hautement l'iniquité qu'ils ont conçue. Leur bouche s'ouvre contre le ciel, leur langue répand les calomnies sur la terre, et leurs mains ne s'exercent qu'à des œuvres de malice. » Dieu, cependant, les tolère; Dieu les épargne; quelquefois même il les bénit et les comble de biens.

Il est des hommes qui disent à Dieu : *Vous avez ordonné que vos commandements soient gardés avec une exactitude scrupuleuse. Daignez, Seigneur, régler mes voies de telle sorte que je garde fidèlement la sainteté de vos ordonnances. Je vous louerai dans la droiture et la sincérité de mon cœur* (Psal. CXVIII, 4, 7) : *car qu'y a-t-il pour moi dans le ciel, et que désiré je sur la terre, sinon vous?* (Psal. LXXII, 25.) Dans cette disposition, « ils se détournent de l'apparence même du mal, et s'attachent de toutes leurs forces à tout ce qui est véritable et sincère, à tout ce qui est honnête, à tout ce qui est juste, à tout ce qui est saint, à tout ce qui est d'édification et de bonne odeur, à tout ce qui est vertueux, à tout ce qui est louable. » Dieu cependant les éprouve; Dieu les afflige; Dieu les laisse dans la

pauvreté et l'humiliation, et même permet quelquefois qu'ils passent leur vie dans les chagrins, les souffrances et les larmes.

De cette conduite d'une Providence dont les vues sont si profondes et si éloignées des nôtres, les méchants prennent droit de s'applaudir, de continuer leurs désordres, de s'en promettre l'impunité; et les âmes faibles dans la foi qui les voient pécher, « sans qu'il leur arrive rien de triste, » se laissent aller à les imiter, « et font aussi le mal pour qu'il leur en vienne du bien. » Que dis-je? la fausse joie des pécheurs, leur imprudente sécurité, l'espèce de bonheur dont ils semblent jouir, devient une tentation pour les justes même. « David confesse qu'un zèle d'indignation contre les méchants l'avait saisi en voyant la paix des pécheurs; que ses pas avaient chancelé dans le sentier de la justice; qu'il s'était demandé si le Très-Haut a véritablement la connaissance de toutes choses, et s'il est possible qu'il voie, sans les punir, les cœurs pervers; que, dans l'excès de sa peine, il avait dit : C'est donc inutilement que j'ai travaillé à purifier mon cœur, et que j'ai lavé mes mains dans la compagnie des innocents, puisque j'ai été affligé pendant tout le jour, et châtié toute la nuit? » Mais il reconnut bientôt qu'il ne pouvait parler ainsi sans condamner Dieu et toute la « sainte société de ses enfants; » que le sort si différent des justes et des pécheurs sur la terre a des motifs tout à fait dignes de notre admiration, mais qu'on ne saurait pénétrer qu'en entrant dans le sanctuaire de la sagesse divine, pour y découvrir quelle doit être la fin des uns et des autres.

Hélas! on ne trouve presque plus nulle part de ces justes qu'il faut rassurer sur les rigueurs apparentes que le Seigneur exerce envers eux; mais partout il y a des pécheurs contents de l'être, qu'il faut détromper. C'est donc pour eux, et pour ceux que la vaine image de leur bonheur pourrait séduire, que j'exposerai les desseins de Dieu, dans le bien qu'il fait à ses ennemis. Vous verrez qu'on ne doit point porter envie à celui qui est heureux dans la mauvaise voie; à l'homme qui s'abandonne aux injustices : *Noli æmulari in eo qui prosperatur in via sua; in homine faciente injustitias.* (Psal. XXXVI, 7.)

D'après les idées que la foi nous donne et du péché, et de la haine que Dieu lui porte, la prospérité du méchant, si elle était réelle et solide, aurait véritablement de quoi nous surprendre. L'Écriture est pleine de menaces contre ceux qui commettent l'iniquité. Suivant le Sage, « celui qui sème l'injustice, ne moissonnera que des maux, et sera brisé par la verge de la colère. » Suivant le Prophète, « des fléaux sans nombre accableront les pécheurs; leurs voies seront semées d'épines et d'afflictions; le Seigneur fera pleuvoir sur eux des pièges; le feu, le soufre et le vent des tempêtes seront le calice qui leur sera présenté pour partage. » Suivant saint Paul, « l'affliction et le déses-

poir accableront l'âme de tout homme qui fait le mal. » Comment donc arrive-t-il qu'on voie des impies vivre si heureusement, être si riches et si élevés? Comment arrive-t-il « que les pécheurs eux-mêmes soient dans l'abondance des biens de ce monde? Il en est qui ne participent point aux travaux ni aux fatigues qui pèsent sur les autres hommes, qui n'éprouvent point les fléaux auxquels les autres hommes sont sujets. Du moins les plaies dont ils sont percés ne durent point. Leurs jours sont pleins; leurs maisons jouissent d'une paix profonde; leurs fils sont autour d'eux comme de nouvelles plantes dans leur jeunesse; leurs filles sont parées et ornées comme des temples; leurs celliers et leurs granges sont si remplis, qu'il faut verser des uns dans les autres; leurs brebis sont fécondes; leurs vaches conçoivent et conservent leur fruit, elles s'en débarrassent sans avorter jamais. Il n'y a point de brèches dans leurs murailles. Le cri de la douleur ne s'élève jamais du milieu d'eux. Ils passent leurs jours dans les plaisirs, et en un moment ils descendent dans le tombeau. Ne peut-on pas estimer heureux ceux qui jouissent d'un pareil sort? *Beatum dixerunt populum cui hæc sunt.* (Psal. CXLIII, 15.)

Que les pensées des impies soient loin de moi, vous répond le saint homme Job, dans l'état le plus affreux où l'on puisse concevoir un homme réduit; que les pensées des impies soient loin de moi, parce que les biens dont ils jouissent ne sont pas en leur puissance : *Verumtamen quia non sunt in manu eorum bona sua, consilium impiorum longe sit a me.* (Job, XXI, 16.) Qu'est-ce à dire que les biens dont jouissent les pécheurs ne sont pas en leur puissance? Job veut nous faire entendre, ce qui est vrai, que tous les biens du monde ne peuvent faire un heureux d'un méchant, parce qu'ils ne peuvent ni assouvir son insatiable cupidité, ni calmer ses inquiétudes, ni faire taire ses remords, ni le rassurer contre les menaces de la religion, ni le dérober à la vengeance plus ou moins tardive, mais certaine, mais inévitable d'un Dieu juste et saint, qui a l'iniquité en horreur.

L'homme, en effet, n'est point heureux par les habits qu'il porte, par la maison qu'il habite, par les aliments dont il se nourrit. On peut être, et souvent on est souverainement misérable, souverainement à plaindre, lors même qu'on se vêt des plus riches étoffes, qu'on habite un palais, qu'on mange chaque jour à une table délicatement servie, qu'on possède de grandes terres, qu'on est honoré, fêté. C'est dans nous-mêmes, dans notre propre cœur, dans le témoignage d'une bonne conscience, dans l'espérance que donne la vertu, que nous devons trouver notre félicité; et le sort d'un pauvre, nu, couvert d'ulcères, abandonné sur un fumier, mais vertueux, mais innocent, mais qui ne doit sa disgrâce qu'aux vues toujours adorables de la Providence, est indubitablement préférable à ce-

lui d'un riche obligé de se fuir lui-même, de chercher la paix dans l'agitation des affaires ou des plaisirs; qui perd le repos dès qu'il est seul; qui ne peut revenir sur le passé sans rougir; qui ne peut penser à l'avenir sans trembler; qui ne peut retomber sur son propre cœur, qu'il n'y trouve son bourreau et son enfer.

Or, tel est l'état habituel des méchants, de ceux même que nous croyons heureux. « Il n'y a point de paix pour les impies; » et l'ordre invariable établi de Dieu, est que tout esprit déréglé soit à lui-même son supplice. Ne nous en laissons point imposer par les apparences. Saint Augustin nous a prévenus que les pécheurs sont exercés à cacher sous un visage gai les déchirements d'un cœur en proie à toutes les furies. Ce n'est ni par ce qu'ils disent, ni par ce qu'ils montrent qu'il faut les juger. Ils ne sont pas toujours à table, toujours en parties de débauches, toujours dans les plaisirs. *Fodere parietem* (Ezech., VIII, 8) : prenez-les quand ils sont seuls; pénétrez dans l'intérieur de leur âme, et vous y trouverez le trouble, la confusion, des désirs inquiets, des regrets amers, des dépit furieux, des tristesses accablantes. Suivez-les dans leur maison, et vous les verrez chagrins, bizarres, fâcheux, querelleurs, emportés, quelquefois terribles, et opprimant ceux qui leur sont soumis. Visitez-les dans une maladie un peu sérieuse; quelles inquiétudes! quelles agitations! quelle impatience! quel abattement! quel désespoir! Le bonheur du méchant vaut donc au plus celui d'un hydropique qui peut boire à son aise; mais que la soif tourmente d'autant plus qu'il boit davantage, et qui augmente son mal par le soulagement même qu'il lui accorde. Y a-t-il là de quoi exciter l'envie.

Ajoutez que la prospérité des pécheurs est rarement de longue durée : qu'ils survivent presque toujours à leur fortune, « et qu'ils périssent à cause de leur iniquité. » Car il faut bien que la parole du Seigneur ait son accomplissement. Or, il nous dit « que les bras du pécheur seront brisés; qu'il a résolu de perdre tous ceux qui l'abandonnent pour se prostituer aux créatures; qu'il se moque d'eux parce qu'il voit que leur jour doit bientôt venir; que la race des impies périra; qu'après avoir été élevés et honorés dans le monde, ils tomberont et s'évanouiront comme la fumée, au point qu'on cherchera, sans pouvoir le trouver, le lieu où ils étaient. » Hé! combien de fois ne voyons-nous pas que « la lumière des pécheurs s'éteint tout d'un coup; qu'il leur survient un déluge de maux; que Dieu les accable du poids de sa colère, et leur partage les effets de sa fureur; qu'ils deviennent comme la paille que le vent dissipe, et comme la poussière qui est enlevée par un tourbillon? Leur prospérité leur devient un piège. Ils sont renversés dans le temps même qu'ils s'élevaient. Ils voient de leurs yeux leur ruine entière, boivent de la fureur du Tout-Puissant, tombent dans la dernière

désolation, et marquent tout d'un coup. » *J'ai vu, di-ait David, le méchant heureux et élevé sur la terre : il égalait en hauteur les cèdres du Liban. J'ai passé : il n'était déjà plus, je l'ai cherché en vain. (Psal. XXXVI, 35, 37.)*

Il est vrai que nous avons si peu de foi, que ces événements se passent, se renouvellent, se multiplient sous nos yeux, sans nous amener à aucune réflexion salutaire. Nous voyons toujours ailleurs que dans le péché, la cause des accidents qui arrivent à nous ou aux autres. Nous les attribuons au hasard; nous les appelons des coups de la fortune; nous en accusons la malice des hommes; mais le hasard n'est rien. Ces coups de la fortune sont les dispositions d'une Providence qui veille à tout, qui règle tout, et contre la volonté de laquelle « un seul cheveu ne tombe pas de notre tête. » Quant à la malice des hommes, encore que Dieu ne la leur inspire pas, qu'il la condamne, au contraire, et la réprime, il la fait néanmoins servir à ses desseins, « employant ses ennemis même à se venger de ses ennemis. » De manière que c'est à Dieu, toujours à Dieu, uniquement à Dieu que les pécheurs peuvent et doivent s'en prendre des maux qui leur arrivent : *Ego feci (Isa., XLVI, 4.)* C'est moi qui l'ai fait, dit le Seigneur; c'est moi qui, pour humilier cet impie, l'ai précipité dans la poussière et rendu aussi vil que la boue qu'on foule aux pieds : *Ego feci.* C'est moi qui ai réduit à mendier leur pain les enfants de cet homme qui, peu délicat sur les moyens de s'enrichir, n'a pas même su conserver l'héritage qu'il reçut de son père : *Ego feci.* C'est moi qui ai commandé à l'infirmité de tourmenter sans relâche la chair et les os de ces vieillards insensés qui signalèrent leur jeunesse par l'intempérance et la débauche : *Ego feci.* C'est moi qui ai dit à la mort de frapper avant l'âge ce jeune libertin qui, avec de longs jours se promettait une longue suite de plaisirs et de désordres : *Ego feci.* C'est moi qui ai élevé l'époux à cette épouse, la femme à ce mari, le père et la mère à ces enfants, pour venger le mépris que faisait de moi une famille infidèle. En un mot, « consultez le premier que vous rencontrerez dans votre chemin, » et s'il n'est pas impie ou stupide, « vous verrez qu'il sait cette vérité : que le méchant est réservé pour le moment où il doit périr, et que Dieu le conduit jusqu'au jour où il doit répandre sur lui sa fureur. »

Vous me direz que cela n'arrive pas toujours; que la verge du Seigneur ne frappe pas tous les méchants; qu'on voit des pécheurs blanchir dans l'iniquité sans qu'il leur arrive jamais rien de fâcheux; qu'on en voit qui sont honorés, qui sont riches, qui jouissent d'une santé inaltérable, qui réussissent dans leurs entreprises, qui établissent avantageusement leurs enfants, et qui terminent une vie de bonheur par une mort douce et tranquille. J'en conviendrai

sans peine; mais je n'en répéterai pas moins : *Noli æmulari in eo qui prosperatur in via sua; in homine faciente injustitias. » Ne portez point d'envie à celui qui est heureux dans la mauvaise voie, à l'homme qui s'abandonne aux injustices. » (Psal. XXXVI, 7.)* En voici les raisons. Appliquez-vous à les bien saisir.

Il n'est pas douteux que si la divine justice éclatait toujours contre les pécheurs, au moment même où ils la provoquent par leur révolte, la loi du Seigneur serait plus fidèlement gardée. La punition des coupables effrayerait ceux qui seraient tentés de les imiter. On serait, par la crainte du châtiment, ce qu'on ne veut pas faire par amour du devoir. Mais Dieu n'aurait que des esclaves qui lui rendraient une obéissance forcée, et il veut des enfants qui lui obéissent avec joie, qui s'attachent à lui de tout leur cœur, et le servent avec une pleine volonté. D'ailleurs, la haine qu'il porte à l'iniquité n'étouffe pas sa compassion pour ceux qui la commettent. Il ne saurait oublier sitôt qu'ils sont l'ouvrage de ses mains, créés à son image, rachetés du sang de son Fils. Il ne punit qu'à regret, aime à signaler sa miséricorde, « voudrait que personne ne périclite. Et, s'il en est qui méprisent les richesses de sa bonté, de sa patience, de sa longue tolérance, par leur endurcissement, par l'impénitence de leur cœur, ils s'amassent un trésor de colère, » et Dieu a devant lui toute l'éternité pour se venger et les punir.

Mais il leur fait du bien. Oui; d'abord, parce qu'il n'y a point d'homme, j'aime du moins à me le persuader ainsi, il n'y a point d'homme si profondément pervers qui n'ait quelque bonne qualité, qui ne cède parfois à de bons sentiments, qui ne fasse quelques actions louables. Un orgueilleux peut être libéral; un libertin, officieux; un ivrogne, équitable. C'en est véritablement trop peu pour aspirer à ces récompenses admirables, immenses, éternelles, promises aux justes; mais c'en est assez pour ne point échapper à la bienfaisance d'un Dieu qui, s'offensant des moindres fautes et les punissant, sait estimer les plus petites vertus et leur donner un prix. Sur ce principe, saint Augustin disait : que la Providence avait accordé à un ancien peuple l'empire du monde, comme la récompense de sa sobriété, de son équité, de ses bonnes mœurs.

Secondement, Dieu fait du bien à quelques pécheurs pour instruire et animer les âmes qui sont à lui. Je dis les instruire; car quel cas un juste peut-il faire de ces distinctions, de ces richesses, de ces plaisirs, de tous ces biens du monde, quand il voit Dieu même, dont il connaît la profonde sagesse, les estimer assez peu pour les abandonner à ses ennemis? Je dis les consoler; car un juste, en voyant l'usage que les méchants font de ces biens, peut-il ne pas bénir Dieu de les lui avoir refusés, puisqu'il est si ordinaire qu'ils corrompent ceux qui les possèdent, et qu'on en abuse

pour se perdre ? Je dis les animer ; car, en voyant l'espèce de bonheur dont jouissent quelques pécheurs, le juste peut-il douter que, si les méchants même reçoivent de Dieu des biens en cette vie, il en prépare d'incomparablement plus grands à ses amis, dans l'autre ; et que si le veau gras est tué pour un prodigue, toutes les richesses du père de famille deviendront le partage du fils respectueux qui lui fut toujours soumis ?

Dieu fait encore du bien aux pécheurs pour les gagner ; il s'accommode, pour ainsi dire, à leurs inclinations, entre dans leurs vœux, favorise leurs desseins, comble leurs désirs, dans l'espérance qu'un jour leur cœur s'attendrira ; qu'ils ouvriront les yeux, reconnaîtront leur bienfaiteur dans celui qu'ils outragent, et détesteront leur ingratitude. Hé ! combien n'est-il pas naturel qu'un pécheur ainsi traité se dise à lui-même : je suis heureux ; mais par qui le suis-je ? Qui prend de moi un soin si tendre et si constant ? Qui me prodigue, comme à plaisir, tant de bienfaits, tant d'avantages, toutes les jouissances de la vie ? C'est Dieu. Quel usage cependant ai-je fait de ses dons ? j'ai tourné contre lui tout ce qu'il m'avait donné. Serai-je donc méchant parce qu'il est bon ; ou, parce qu'il est bon, en suis-je moins mauvais ? Ah ! sa bonté me rend plus coupable, et me laisse sans excuse.

Mais si, méprisant les avances de la miséricorde, et éludant les pieux artifices d'une clémence toute paternelle, le pécheur s'obstine et s'endurcit dans l'iniquité, les biens que Dieu continue de répandre sur lui, ne sont que les signes d'une colère implacable, que les coups de la plus terrible justice. « Si Dieu l'aimait encore, il le châtierait ; il le battrait de verges, s'il voulait le compter au nombre de ses enfants. » Une humiliation profonde, un revers de fortune, une maladie dangereuse, une infirmité longue, seraient des grâces qui le désabuseraient, qui le convertiraient : Dieu les lui refuse. Il faut que « la prospérité l'enivre, afin qu'il s'assoupisse, qu'il dorme d'un sommeil éternel, qu'il ne se relève jamais, et qu'il soit remis entre les mains de la mort » comme le bœuf qu'on a engraisé pour servir de victime. »

Voilà le terme où la prospérité des méchants les conduit. Ils y arrivent comme de stupides agneaux qui vont à la mort en bondissant ; et « ils ne comprennent pas, » les insensés qu'ils sont, « qu'on les entraîne pour les lier, jusqu'à ce qu'une flèche mortelle leur ait percé le cœur. » J'ai donc eu raison de vous dire : *Noli æmulari in eo qui prosperatur in via sua ; in homine faciente injustitias. » Ne portez point d'envie à celui qui est heureux dans la mauvaise voie, à l'homme qui s'abandonne aux injustices. »* (Psal. XXXVI, 7) *Gardez-vous d'imiter les méchants, et n'ayez point de jalousie contre ceux qui commettent l'iniquité, parce qu'ils sécheront aussi promptement que le foin, qu'ils se faneront aussi vite que les herbes. Gardez*

l'innocence, et n'ayez en vue que l'équité. Mettez votre espérance dans le Seigneur, et faites le bien ; et alors vous habitez la terre, et vous serez nourris de ses richesses. Un bien médiocre vaut mieux au juste, que les grandes richesses des pécheurs. (Ibid., 1-3, 16.) Si jamais vous entendez appeler heureux les méchants, parce que les biens de la terre leur abondent, dites : « qu'heureux plutôt sont ceux qui ont le Seigneur pour Dieu ; » qui mettent en lui leur espérance, attendent de lui leur salut, et n'ambitionnent d'autre bonheur que de lui plaire sur la terre, pour régner éternellement avec lui. Ainsi soit-il.

DISCOURS XXII.

CONNAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST.

Mundus eum non cognovit. (Joan., I, 10.)

Le monde ne l'a pas connu.

Au temps où saint Jean écrivait son Évangile, lui-même avait déjà fondé les Eglises d'Ephèse, de Smyrne, de Pergame, de Thiatire, de Sardes, de Philadelphie, de Laodicée ; et toutes ces Eglises étaient nombreuses et florissantes. Saint Jacques gouvernait celle de Jérusalem, d'Antioche, où il avait vécu sept ans ; saint Pierre avait transporté son siège à Rome ; saint André avait prêché dans l'Achaïe ; saint Barthélemy, dans l'Arménie ; saint Thomas, aux Indes. Le zèle de Paul et de Barnabé s'était signalé à Lystres, à Icone, à Milet, dans la Judée, dans l'Asie, dans la Grèce. Paul, Pierre, Jacques, Jude et Jean avaient instruit par des lettres les peuples chez lesquels ils n'avaient pu pénétrer. Le premier de ces apôtres attestait que « leur voix avait retenti par toute la terre, et que leur parole s'était fait entendre jusqu'aux extrémités du monde. » Comment donc saint Jean a-t-il pu dire que le monde n'avait pas connu Jésus-Christ ? *Mundus eum non cognovit.* Comment ? Mes frères, hé ! nous-mêmes, aujourd'hui que Jésus-Christ est annoncé dans les campagnes et dans les villes, dans les provinces et dans les royaumes ; que l'Évangile a franchi les mers, et pénétré dans les contrées les plus lointaines ; qu'il compte des prosélytes plus ou moins nombreux, plus ou moins fervents à la Chine et au Japon, sous les neiges de la Laponie et dans les forêts de l'Amérique, à peu près partout où il y a des hommes ; nous disons que le monde n'a jamais connu Jésus-Christ, qu'il ne le connaît pas encore, qu'il ne saurait même le connaître ; et nous disons vrai.

Car, par le monde, il faut entendre ici ces esprits superbes et sages selon le siècle, à qui Dieu ne communiqua jamais les secrets qu'il se plaît à révéler aux humbles et aux petits : il faut entendre ces esprits frivoles dont toutes les pensées sont vaines et futiles ; ces hommes qui vivent dans une dissipation habituelle, toujours hors d'eux-mêmes, incapables de toute réflexion sérieuse, ne sachant et ne voulant savoir que ce qui touche à leur intérêt ou à leurs plaisirs.

sirs : il faut entendre ces esprits pervers « que leur propre malice a dépravés ; » tous ces hommes qui doivent « haïr la lumière, parce que leurs œuvres sont mauvaises ; » haïr la vérité, parce qu'ils se repaissent de la vanité et du mensonge ; haïr la loi, parce qu'elle les gêne, les juge, les condamne, les réprouve. L'homme du monde et « l'homme animal » sont la même chose. Ni l'un ni l'autre ne veut d'une connaissance qui trouble sa paix.

Connurent-ils Jésus-Christ, voulurent-ils le connaître, ces Juifs charnels parmi lesquels il vécut, sous les yeux de qui il opéra des prodiges « que nul autre avant lui n'avait faits, » qu'il instruisit avec tant de patience, qu'il édifia par tant de vertus ? Ils le méprisèrent, ils le rejetèrent, ils le calomnièrent, ils le crucifièrent. Connurent-ils Jésus-Christ, et voulurent-ils le connaître, tous ces idolâtres orgueilleux et libertins à qui les apôtres l'annoncèrent comme étant « la vertu et la puissance de Dieu ? » Quoique les apôtres confirmassent leur prédication « par les effets sensibles de l'Esprit et de la vertu de Dieu, » ce qui avait été « scandale pour les Juifs, passa pour folie parmi les faux sages de la gentilité. » Connaissent-ils Jésus-Christ, et veulent-ils le connaître, tous ces hommes qui, bien que marqués de son sceau et instruits à son école, ne croient rien de ce qu'il a enseigné, ne pratiquent rien de ce qu'il a commandé, et pourraient, sans changer de maximes et de mœurs, devenir les disciples de l'Ante-Christ ? Non certes, mes frères, cette connaissance de Jésus-Christ ne vaut pas mieux, elle vaut même moins que celle qu'en ont les démons ; car les démons connaissent Jésus-Christ, et ils tremblent à son nom.

Mais vous-mêmes, connaissez-vous Jésus-Christ ? Je crois bien qu'interrogés là-dessus, vous ne seriez pas réduits à répondre comme les Ephésiens, à qui saint Paul demandait s'ils avaient reçu le Saint-Esprit : *Neque si Spiritus sanctus est, audivimus* (Act., XIX, 2) : nous n'avons pas même entendu dire qu'il y eût un Jésus-Christ. Mais si c'est là que se borne toute la connaissance que vous en avez, vous méritez que je vous applique le mot de saint Jean : Vous êtes du monde, et vous ne connaissez pas Jésus-Christ mieux que le monde qui ne le connaît pas : *Mundus eum non cognovit*. Cependant, nous sommes prévenus que « la vie éternelle consiste à connaître le vrai Dieu, et Jésus-Christ que Dieu a envoyé. » Voyons donc en quoi consiste cette connaissance de Jésus-Christ nécessaire au salut, et quels sont les moyens de l'acquérir.

Comme, au témoignage de la sagesse éternelle, il n'y a qu'un bien véritablement nécessaire, parce que, entre tous les autres, il est le seul dont rien au monde ne peut compenser la perte ; il n'y a non plus qu'une connaissance véritablement importante, parce que, entre toutes les autres, elle est la seule dont rien au monde ne peut couvrir le défaut. Destiné par mon créateur à vivre

quelques années sur cette terre, de manière à mériter de partager un jour la félicité du ciel, que me servirait de porter toutes les couronnes, de posséder tous les trésors, de goûter tous les plaisirs, si je venais à perdre mon âme ? Ou, par quel échange pourrais-je racheter mon âme après l'avoir perdue ? De même, sentant le besoin que j'ai, depuis mon péché, d'un maître qui m'instruise, d'un guide qui me dirige, d'un médecin qui guérisse mes plaies, d'un sauveur qui paie ma rançon, d'un médiateur qui me réconcilie avec mon juge ; que m'importerait de tout connaître, depuis le coquillage qui pave le fond des mers jusqu'à l'étoile qui brille au firmament, si j'ignorais et ne pouvais invoquer celui par le nom seul et les mérites duquel il m'est permis de prétendre au salut ? Et, puisque « la vie éternelle consiste essentiellement à connaître Dieu, et Jésus-Christ que Dieu a envoyé, » combien ils sont à plaindre, ceux à qui le mystère de Jésus-Christ n'a point été prêché ! combien ils sont aveugles, ceux qui le rejettent comme une folie ! combien sont coupables ceux qui, le connaissant et le confessant de bouche, le renient par leurs œuvres ! L'ignorance du médiateur promis fut de tout temps et pour tous les hommes, ce qu'est aujourd'hui l'ignorance du Sauveur donné de Dieu au monde, une cause d'exclusion du royaume de Dieu. Avant même que Jésus-Christ parût sur la terre, il n'y eut de grâce accordée qu'en vue de ses mérites ; et les justes de l'ancienne alliance ne se sanctifièrent que parce qu'ils désirèrent de voir son jour et qu'ils crurent en lui.

Avant qu'il fût né et qu'il portât le nom de Jésus, les justes le connurent et l'invoquèrent, tantôt comme le Messie promis à leurs pères, tantôt comme ce fruit admirable que « les cieus, en s'abaissant, en répandant leur rosée, devaient faire produire à la terre, et qui était l'attente et le désiré des nations. » C'était, dans le langage des uns, « ce soleil de justice qui, en se levant sur le monde, dissiperait les ténèbres et les ombres de la mort : ce Saint des saints par qui l'iniquité serait détruite, et la justice éternelle établie sur la terre. » C'était, dans le langage des autres, cette « clef de David qui ouvrirait notre prison, » briserait nos fers, et nous mettrait en liberté : « ce bon Pasteur qui viendrait chercher ce qui avait péri, ramener ce qui était égaré, guérir ce qui était malade, sauver ce qui était perdu. » Job le connaissait et adorait en lui son Rédempteur et son Dieu : *Je sais que mon Rédempteur est vivant, et que je ressusciterai de la terre au dernier jour ; que je serai encore revêtu de cette peau ; que je verrai mon Dieu dans ma chair ; que je le verrai, dis-je, moi-même et non un autre ; que je le contemplerai de mes propres yeux. C'est là l'espérance que j'ai, et qui reposera toujours dans mon cœur.* (Job, XIX, 25, 27.) Abraham le connaissait comme celui de ses descendants « en qui toutes les nations de

la terre seraient bénies, » car Jésus-Christ dit d'Abraham « qu'il a désiré de voir son jour; qu'il l'a vu, et qu'il en a été comblé de joie. » Moïse le connaissait; car saint Paul dit de Moïse qu'il « jugea que l'ignominie de Jésus-Christ était un plus grand trésor que toutes les richesses de l'Egypte. » David, Isaïe, Jérémie, Daniel, Michée, tous les prophètes le connaissaient; car ils ont parlé à l'avance de sa conception miraculeuse dans le sein d'une Vierge, de sa naissance à Bethléem, des ignominies de sa mort, de la gloire de sa résurrection, de la conversion des Gentils par la prédication de son Evangile, de l'établissement de son Evangile, sur les ruines de l'idolâtrie, et de la durée éternelle de son règne. En un mot, toute la loi, dit saint Augustin, était comme enceinte de Jésus-Christ : c'était lui que les sacrifices figuraient; lui que les cérémonies retraçaient; lui que les prophètes signalaient.

Aussi, dès qu'il se montra, même dans un état d'humiliation et de pauvreté, avec quel empressement il fut reconnu, et des bergers de la Judée, et des Mages de l'Orient, et du saint vieillard Siméon, et de la prophétesse Anne, et de tous les justes « qui attendaient la rédemption d'Israël ! » Aussi, avec quel zèle les apôtres qu'il s'était choisis portèrent-ils son nom devant les Gentils, devant les rois, et jusqu'aux extrémités de la terre ! Aussi, combien d'hommes, à la prédication de l'Evangile, je dis d'hommes riches, je dis d'hommes savants, jugèrent, comme saint Paul, que « tout était désavantage et une perte, au prix de la connaissance de Jésus-Christ; et pour l'amour de lui, se privèrent de toutes choses, les regardant comme des ordures, afin d'étudier et de gagner Jésus-Christ ! » Aussi, que de génies sublimes, dans le cours de dix-huit siècles, ont fait profession « de ne savoir autre chose que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié ! » Sans doute, la pauvreté de Jésus-Christ, l'humilité de Jésus-Christ, la mortification et la croix de Jésus-Christ seront toujours une folie aux yeux des avarés, des orgueilleux, des libertins. Jésus-Christ lui-même, avec ses mystères, ses maximes, ses préceptes, ses exemples, sera toujours « une folie pour ceux qui périssent; mais il est la vertu et la puissance : » il est tout « pour ceux qui croient et qui se sauvent, » et l'on est d'autant plus sage, qu'on arrive à comprendre mieux « quelle est la largeur, la longueur, la hauteur, la profondeur de son amour envers nous; » amour, dit saint Paul, « qui surpasse toute connaissance. »

Que ne suis-je moi-même plus versé dans cette science divine pour vous la communiquer, vous y rendre aussi habiles que les saints ! Ce serait bien là le premier de mes devoirs; et c'est, mes frères, le premier de vos besoins. La connaissance de Jésus-Christ, si vous l'aviez, suffirait pour bannir du milieu de vous l'erreur, la superstition, le vice et la mort. Elle suffirait pour vous

établir dans la vérité, la paix, la joie, la sainteté, le salut et la vie. Du moment que le soleil se lève, l'éclat de sa lumière dissipe les ténèbres qui couvraient la face de la terre, et force les animaux malfaisants à regagner leurs tanières. De même, quand Jésus-Christ se lève dans nos cœurs, et qu'il y répand sa lumière divine, nous voilà savants de la science des saints; le crime s'enfuit, et nos ennemis se dissipent. Voyez, au contraire, les hommes qui n'ont pas la connaissance de Jésus-Christ : ils ne suivent que la vanité de leurs pensées; ils ont l'esprit rempli de ténèbres; ils semblent inhabiles à toute sorte de bien; ils s'abandonnent à toute espèce de dérèglements; et c'est par eux que « les outrages, le mensonge, l'homicide, le larcin et l'adultère se répandent comme un déluge et inondent la terre. » Si donc il y a des vices, des désordres, des scandales ici, j'ai droit de vous adresser le reproche que Jean-Baptiste faisait aux Juifs : *Stat in medio vestri quem vos nescitis* (Joan., I, 26) : au milieu de vous réside celui qui, étant venu pour détruire toute espèce d'iniquités et établir le règne de la justice, jugera les fornicateurs et les voleurs, les médisants et les ivrognes; et vous ne le connaissez pas ! Mais, cette ignorance où vous êtes de lui et de sa doctrine, comment l'excuser, quand il y a tant d'années qu'on s'attache à vous le faire connaître ? *Tanto tempore vobiscum sum, et nondum cognovistis me ?* (Joan., XIV, 9.)

Ce reproche, je n'ai garde, mes frères, de l'étendre indistinctement à tous. Tous vous n'en êtes pas là. Je ne dois pas même supposer qu'aucun de vous ignore, doute ou conteste que « Jésus est le Christ, fils du Dieu vivant. » Mais connaissez-vous ce que saint Paul appelle le mystère de Jésus-Christ ? Connaissiez-vous Jésus-Christ tout entier ? ce qu'il était avant son incarnation, et ce qu'il est devenu en se faisant homme ? Tout ce qu'il a fait pour nous, pendant les jours de sa vie mortelle, et ce qu'il continue de faire pour nous, dans le séjour de sa gloire ? les biens qu'il a voulu nous procurer, et les obligations qu'il nous impose ? les maximes qu'il a établies, et les exemples qu'il nous a laissés ? l'amour qu'il nous porte, et ses droits à notre reconnaissance ? ce qu'il nous a mérité, et ce qu'il veut que nous craignions ? ce qu'il a fait, et ce qui nous reste à faire ? Ah ! convenez que vous n'avez de tout cela qu'une connaissance bien superficielle, et, le plus souvent, qu'une connaissance absolument stérile. Et c'est pour ne pas connaître assez Jésus-Christ, que vous êtes si peu fervents dans son service, si peu touchés de ses bienfaits, si peu fidèles à ses leçons, si faibles contre vos ennemis, si froids pour tout ce qui intéresse votre salut.

Mais que servirait de vous avoir prouvé la nécessité de cette connaissance, et de vous en avoir détaillé les avantages, si je vous laissais ignorer les moyens de l'acquiescer ? Vanter à un pauvre les richesses d'un

immense trésor, et l'inviter à y puiser, sans lui en donner la clef, c'est irriter inconsidérément des désirs qui font son malheur ; c'est peut-être insulter malignement à son impuissance ; c'est toujours lui rendre plus pénible et plus douloureux le sentiment de sa misère. Si donc il fallait, pour connaître Jésus-Christ, ce qu'il faut pour acquérir les sciences humaines : des maîtres, des leçons, des talents, du temps, de l'application, vous seriez la plupart condamnés à l'ignorer éternellement ; et je ne ferais que battre l'air, en portant son nom à vos oreilles ; et je ne pourrais que vous attrister en répétant, comme je ne me lasse pas de le faire, que « la vie éternelle consiste à connaître Dieu et Jésus-Christ que Dieu a envoyé. » Mais, rassurez-vous, mes frères, quand on a l'Esprit-Saint pour maître, les connaissances sont promptes, les progrès rapides, les découvertes sublimes, et la science parfaite. Tous les esprits s'éclairent à l'école de celui qui donne l'intelligence, de celui « qui rend éioquente la langue même des petits enfants ; » et c'est de préférence « aux âmes simples, » aux cœurs droits, « que Dieu aime à se communiquer. »

Ayez d'abord de la bonne volonté. Cette disposition est nécessaire ; elle doit accompagner l'emploi des autres moyens que, sans elle, vous négligeriez, ou qui, sans elle, seraient infructueux. Avec une intention droite et un désir sincère de vous instruire, dites seulement à Jésus-Christ, ou comme saint Paul au moment de sa conversion : « Seigneur, qui êtes-vous ? que voulez-vous que je fasse ? » ou comme Augustin déjà gagné à la grâce : Mon Dieu, faites que je vous connaisse. Et par cette réponse : « Je suis Jésus, » vous apprendrez Jésus-Christ beaucoup plus promptement, beaucoup plus sûrement, beaucoup plus utilement que ceux qui ne savent le chercher que dans les livres.

Ce n'est pas, néanmoins, et quoique cette remarque ne vous regarde pas tous, je ne dois pourtant pas l'omettre, puisqu'elle peut être utile à quelques-uns de vous ; ce n'est pas, dis-je, que la lecture des livres de piété, et surtout de l'Evangile, ne serve merveilleusement à nous conduire à la connaissance de Jésus-Christ, quand on lit ces livres dans le même esprit qu'ils ont été composés, avec simplicité et droiture, et par le seul motif de s'édifier et de s'instruire : on y trouve, pour m'exprimer ainsi, Jésus-Christ tout entier, les vérités qu'il a révélées, les préceptes qu'il a établis, les conseils qu'il a donnés, les sacrements qu'il a institués, les vertus qu'il a pratiquées, les promesses et les menaces qu'il nous a faites, ses paroles et ses actions, l'histoire, en un mot, d'une vie adorable que chacun de nous est tenu d'imiter. Et à ce titre, je ne saurais me plaindre trop amèrement que ces livres saints et les pieux auteurs qui en faciliteraient l'intelligence, soient comme étrangers à un bon nombre

de ceux qui pourraient les lire, et qu'on ne les trouve pas dans toutes les maisons, tandis qu'ils devraient faire, au moins les jours de Dimanches et fêtes, le plus doux délassement de chrétiens occupés, toute la semaine, de leurs travaux et de leurs besoins.

Mais ceux même de vous à qui cette ressource manque, ne doivent point désespérer pour cela de bien connaître Jésus-Christ. Vous êtes à cet égard dans la position des premiers Juifs et des premiers païens qui embrassèrent le christianisme. Ils ne connurent d'abord Jésus-Christ que par la prédication des apôtres, qui n'écrivirent pas tous, ou qui n'écrivirent qu'assez tard, et après avoir formé des Eglises nombreuses. Hé ! toutefois, quelle science sublime de Jésus-Christ et de sa doctrine dans ces premiers disciples de la foi ! Or, ce qu'on fit pour eux, on le fait pour vous, mes frères ; Jésus-Christ vous est prêché comme à eux. Car, malheur aux pasteurs qui ne vous prêcheraient pas, ou qui vous prêcheraient autre chose que Jésus-Christ crucifié. Profitez de ce moyen ; aimez à entendre la parole de Dieu. C'est la précieuse semence de cette foi qui doit sauver vos âmes ; demandez à Dieu qu'il vous en donne l'intelligence. Hélas ! celui qui vous l'annonce n'est « qu'un airain sonnant, une cymbale retentissante : » sans le secours de Dieu, la lumière qu'il vous montre peut vous aveugler ; les sons qu'il vous fait entendre peuvent vous étourdir ; et telle vérité dont la considération aura fait couler ses larmes, vous laissera insensibles, et peut-être vous durcira ; en l'écoutant, oubliez l'homme et ne voyez que Jésus-Christ ; car c'est véritablement Jésus-Christ qui vous instruit, qui vous reprend, qui vous exhorte par la bouche de ses ministres. Soyez surtout soigneux de conserver en vous-mêmes, et de repasser dans votre cœur les maximes et les traits de la vie de Jésus-Christ dont on vous aura entretenus ; et entre les autres, ces maximes et ces exemples qui vont le mieux à vos besoins : maximes et exemples de douceur, si vous êtes brusques, impatients, colères : maximes et exemples d'humilité, si vous êtes vains, indociles, opiniâtres, que vous ayiez peine à dévorer ou à pardonner une injure : maximes et exemples de pauvreté, de charité, de mortification, selon les passions qui vous dominent les tentations qui vous attaquent, les fautes que vous commettez le plus souvent. Par cette pratique, le plus simple villageois n'arrive pas seulement à connaître Jésus-Christ ; mais, ce qui vaut encore mieux, ou plutôt ce qui est le fruit que nous devons chercher dans cette connaissance, il vit de la vie de Jésus-Christ, il forme Jésus-Christ en lui ; ce que ne fait pas toujours le docteur le plus habile, le prédicateur le plus vanté.

Mais de tous les moyens de connaître Jésus-Christ, le plus efficace, celui que les saints, d'après leur propre expérience, nous ont le plus recommandé, c'est l'usage et le

fréquent usage de l'eucharistie ; elle est l'abrégé des merveilles que le Seigneur a opérées pour nous ; elle est le plus grand miracle par où il ait manifesté sa puissance et sa miséricorde. L'eucharistie est le sacrement de son amour : c'est donc dans ce sacrement et par ce sacrement qu'il nous accorde ses communications les plus intimes et les plus abondantes. Ailleurs, il accorde ses grâces : ici il se donne lui-même. Les disciples d'Emmaüs voyageaient et conversaient avec Jésus-Christ sans le connaître ; seulement ils sentaient que « leur cœur était tout brûlant, tandis qu'il leur parlait durant le chemin, et qu'il leur expliquait les Ecritures ; » mais à peine eurent-ils mangé le pain qu'il leur avait donné que leurs yeux s'ouvrirent, et qu'ils le reconnurent : *Cognoverunt Dominum in fractione panis.* (Luc., XXIV, 35.)

DISCOURS XXIII.

CARACTÈRES DE LA FOI.

Corde creditur ad justitiam, ore autem confessio fit ad salutem. (Rom., X, 10.)

Il faut croire de cœur pour être justifié, et confesser sa foi par ses paroles pour obtenir le salut.

Voilà ce que l'Evangile exige de tous ses disciples. Voilà à quelles conditions nous sommes et pouvons nous dire chrétiens. Sans autre titre que son baptême, le plus tendre enfant appartient au corps mystique de Jésus-Christ. Entré dans le bercail par le sacrement qui en est la porte, il compte parmi les brebis du bon pasteur. « Il a été lavé, il a été sanctifié, il a été justifié ; » c'est-à-dire qu'il a reçu une grâce qui, de pécheur qu'il était par le malheur de son origine, l'a rendu saint et juste aux yeux de Dieu. Cette grâce et les vertus infuses qui l'accompagnent, lui tiennent lieu de mérites. Au caractère dont il est marqué, Dieu le reconnaît pour le cohéritier de son Fils ; et, s'il sort de ce monde avant que « la malice ait corrompu son esprit, et que les apparences trompeuses aient séduit son âme, » le ciel lui est incontinent ouvert : il aura pour partage l'éternelle joie des élus.

Mais pour quiconque a passé l'âge de discrétion, l'âge où, aidé des instructions journalières qu'il reçoit, chacun peut connaître Dieu, et Jésus-Christ que Dieu a envoyé, distinguer la vérité du mensonge, choisir entre la vie et la mort : le baptême ne suffit plus au salut. Il faut alors que, déjà chrétiens par la grâce de « Dieu qui nous a appelés à l'admirable lumière de sa connaissance, » nous le devenions encore par la coopération de notre volonté à la grâce de notre vocation. Il faut que nous soumettions notre entendement, que nous adhérons d'esprit et de cœur aux vérités de la foi ; que nous y tenions invariablement, que nous en fassions des actes formels ; qu'elles servent de règle à nos opinions, à nos jugements, à nos affections, à nos projets, à nos espérances, à nos craintes, à nos actions ; il faut que nous nous en nourrissons, pour ainsi dire, et qu'elles soient la

vie de notre âme : *Corde creditur ad justitiam.* (Rom., X, 10.) Sans cela, mes frères, et seulement avec la foi des derniers temps, je veux dire cette foi qui, si elle n'est pas l'infidélité même, ne s'élève guère au-dessus d'une froide et dédaigneuse indifférence pour les vérités de la religion, nous ne sommes que des fantômes de chrétiens, que des sépulchres blanchis : nos vertus les plus apparentes ne sont que des vertus creuses, des vices déguisés, et nos meilleures œuvres, des œuvres mortes et sans mérite devant Dieu : *Il faut croire de cœur pour être justifié.*

Vainement même nous croyons de cœur, si nous ne confessons pas la foi par nos paroles. Notre salut exige, comme l'honneur de Dieu, que nous nous déclarions chrétiens, et qu'on sache que nous nous faisons gloire de l'être : *Ore autem confessio fit ad salutem.* (Ibid.) Parce que, « ayant connu le vrai Dieu, ils ne le glorifièrent pas comme Dieu, qu'ils retinrent la vérité de Dieu dans l'injustice ; » qu'au lieu de réclamer hautement contre les superstitions des idolâtres, ils s'associèrent, par ménagement, aux pratiques d'un culte qu'ils condamnaient tout bas d'extravagance et d'impiété, quelques sages de l'antiquité s'égarèrent. Ils devinrent, par cette lâche conduite, « ils devinrent fous en s'attribuant le nom de sages. Leur cœur insensé fut rempli de ténèbres ; Dieu les abandonna à leurs propres désirs, à des passions d'ignominie : ils déshonorèrent leur propre corps. » Ceux qui parmi nous croient à l'Evangile et en rougissent, ceux qui, adorant Jésus-Christ comme l'auteur et le consommateur de leur foi, n'osent se déclarer pour lui devant ses ennemis, devant des impies et des libertins qui blasphèment son nom et sa doctrine, le renient par le fait, et doivent se compter au nombre des apostats. Il faut confesser sa foi par ses paroles pour obtenir le salut : *Corde creditur ad justitiam, ore autem confessio fit ad salutem.* Il est honteux pour un chrétien de n'avoir à produire d'autre preuve de son christianisme que l'acte de son baptême. Il doit être connu comme faisant profession franche de croire et de pratiquer la doctrine chrétienne : s'il la trahit ou qu'il en rougisse, la religion rougit de lui et le désavoue.

Je vous dirai donc aujourd'hui ce que Paul disait aux Corinthiens : *Vosmetipsos tentate si estis in fide : ipsi vos probate : examinez-vous vous-mêmes pour connaître si vous êtes dans la foi, éprouvez-vous vous-mêmes.* (II Cor., XII^e, 5.) La foi qui sauve a des caractères auxquels on ne saurait se méprendre. Elle est sincère, elle est généreuse, elle opère par la charité : heureux, si à ces traits vous reconnaissez la vôtre !

La foi est un don de Dieu et une lumière surnaturelle, par laquelle nous croyons fermement tout ce que l'Eglise nous oblige de croire, parce que Dieu l'a dit. Ne perdez rien, s'il vous plaît, de cette définition.

La foi est un don de Dieu, c'est-à-dire

que la foi n'est pas seulement la science des vérités de la religion; qu'elle ne s'acquiert point par l'étude; qu'elle surpasse les forces de la nature; qu'elle est une grâce «qui captive notre entendement sous l'obéissance de Jésus-Christ,» le soumet et l'attache à des vérités que non-seulement il ne comprend pas, mais qui, la plupart, semblent contraires et opposées à la raison. De là les apôtres demandaient à leur divin maître «d'augmenter en eux la foi.» *C'est une grâce que Dieu vous a faite en vue de Jésus-Christ, de ce que vous croyez en lui.* (Philip., I, 29.) De là les Pères du concile de Trente prononcent anathème contre quiconque avancera que l'homme peut croire comme il faut qu'il croie sans être prévenu par la grâce du Saint-Esprit.

La foi est une lumière surnaturelle, c'est-à-dire une lumière qui ne nous vient ni de l'expérience de nos sens, ni du témoignage des autres hommes, ni de nos propres réflexions; mais une lumière que Dieu communique à notre entendement, par laquelle il l'éclaire, lui communique la connaissance des vérités révélées, et sans lui en donner l'intelligence, les lui montrant même couvertes de leur mystérieuse obscurité, les lui rend croyables et l'y soumet. *Vous n'êtes sortis des ténèbres de l'idolâtrie,* disait l'Apôtre aux Romains, *que parce que Dieu vous a appelés à l'admirable lumière de sa connaissance.*

Par la foi, nous croyons fermement : c'est-à-dire que la foi exclut tout doute, toute incertitude, toute hésitation, nous persuade les vérités qui en sont l'objet, et nous en rend plus assurés que nous ne saurions l'être de ce que nous voyons, de ce que nous touchons, de ce que nous entendons, de toutes les choses dont nous ne pouvons acquérir la connaissance que par des moyens naturels; jusque-là que nous réclamons contre le témoignage de nos sens et contre les lumières mêmes de notre raison, quand ils se trouvent en opposition avec les oracles de la foi. *La foi,* dit saint Paul, *est la conviction pleine des choses qu'on ne voit point.* (Hebr., XI, 1.)

Par la foi, nous croyons tout ce que l'Eglise nous propose de croire; tout, sans aucune exception : les vérités qu'elle dit être contenues dans les livres saints, et celles qui lui ont été enseignées de vive voix par les apôtres et par leurs successeurs; les vérités qui nous passent, comme celles où peut atteindre notre intelligence; les vérités de pratique, comme celles de pure spéculation; les vérités qui nous attristent ou nous effrayent, comme celles qui nous consolent; les vérités les plus opposées à nos idées, à nos inclinations, à nos penchants, comme celles dont notre esprit et notre cœur s'accommodent le mieux; en un mot, tout : et si, parmi tous les articles qui nous sont enseignés par l'Eglise, il en était un seul que nous n'admissions pas, nous ne pourrions pas dire avoir la foi; et Jésus-Christ même, en ce cas, ou la foi aux

mystères de Jésus-Christ, ne nous servirait de rien.

Par la foi, nous croyons ce que l'Eglise nous propose de croire, c'est-à-dire que nous tenons la doctrine de la foi, non d'aucune autorité humaine, mais de l'Eglise seule et des ministres que l'Eglise institue; que l'Eglise seule a été établie de Dieu dépositaire des vérités qu'il a révélées; qu'à l'Eglise seule appartient de discerner entre ce qui est révélé et ce qui ne l'est pas : jusque-là que saint Augustin a dit qu'il ne croirait pas à l'Evangile, si l'autorité de l'Eglise catholique ne l'y déterminait : de manière que, par la foi, regardant l'Eglise comme cette «colonne de la vérité que Jésus-Christ a établi sur la pierre ferme, et contre laquelle ne sauraient prévaloir les portes de l'enfer,» nous condamnons d'erreur tout ce qu'elle condamne, et recevons avec une confiance aussi pleine que respectueuse tout ce qu'elle reçoit.

Par la foi, nous croyons fermement tout ce que l'Eglise nous propose de croire, parce que Dieu l'a dit; c'est-à-dire que la véracité de Dieu même est le motif de notre foi. Elle ne s'appuie ni sur la relation des sens, ni sur l'opinion des hommes, ni sur l'évidence des preuves, ni sur les connaissances naturelles, ni sur le plus ou le moins de convenance que nous y trouvons, ni sur l'habileté des personnes qui nous ont instruits, mais sur l'autorité infaillible de Dieu, qui ne peut ni se tromper ni nous tromper. Saint Paul dit aux Thessaloniens, «qu'il rend à Dieu de continuelles actions de grâces de ce qu'ayant entendu la parole de Dieu qu'il leur prêchait, ils l'avaient reçue, non comme la parole des hommes, mais comme étant, ainsi qu'elle l'est véritablement, la parole de Dieu.»

Voilà ce que j'appelle une fois sincère, surnaturelle dans son principe : c'est l'Esprit-Saint qui la forme en nous, et «personne ne va au Fils, que le Père ne l'y attire.» Divine dans son objet, elle s'attache à Dieu et à toutes les vérités que Dieu a fait connaître aux hommes; celles que nous pouvons connaître par des moyens naturels, la foi ne les croit qu'autant qu'elles sont révélées. Aveugle dans sa soumission, parce que son motif est d'une certitude infaillible, elle n'hésite sur aucun point; et, loin de «flotter à tout vent de doctrine,» elle demeure ferme, inébranlable, et répond à tout par l'autorité de Dieu qui lui sert de garant. Enfin, intérieure, elle sert de boussole à l'esprit, le dirige, le retient dans les voies de la vérité, lors même que le cœur ne la goûte pas et les passions tendent à l'en écarter. Foi si nécessaire, du reste, que sans elle il est impossible de plaire à Dieu; que celui qui ne l'a pas, est déjà condamné; qu'elle est le premier pas vers le salut, la porte qui donne entrée à la vie, le commencement du salut de l'homme, le fondement et la racine de toute notre justification.

Quelles alarmes donc je devrais concevoir, les mœurs étaient toujours l'expression fidèle

de la croyance! En demandant que vous me prouvassiez votre foi par vos œuvres, ou en prenant vos œuvres pour la mesure de votre foi, j'aurais droit de penser que, la plupart, vous ne croyez rien des jugements de Dieu, rien de sa haine contre l'iniquité, rien des châtimens qu'il réserve aux pécheurs, rien de la nécessité des sacrements, rien de l'autorité de l'Eglise, rien de ce qui contredit vos préjugés, vos goûts, l'intérêt de vos passions. J'aurais droit de penser que vous regardez comme un conte ce que l'Apôtre des nations prêchait à toute chair, que les fornicateurs, les adultères, les impudiques, les avares, les envieux, les trompeurs, les menteurs, les médisants et les ivrognes ne posséderont jamais le royaume de Dieu; que les maximes de Jésus-Christ sur les richesses et le malheur de ceux qui les possèdent, sur la pureté du cœur et les précautions dont il faut user pour l'acquérir et la conserver intacte, sur le petit nombre des élus et les efforts, la violence qu'il faut se faire pour marcher dans la voie étroite et s'y soutenir, passent dans votre estime pour autant de rêveries, d'absurdités, d'extravagances. Je ne dis pourtant pas cela, parce qu'enfin, je sais que l'intégrité de la foi peut absolument subsister avec les mœurs les plus dépravées; mais, sans vous traiter d'impies, sans vous comparer à cette race corrompue dont il est écrit « qu'elle n'eut pas soin de conserver son cœur droit, et que son esprit ne demeura pas fidèle à Dieu, » je soupçonne beaucoup que vous ne « vous approchez pas tous de Dieu avec un cœur vraiment sincère et dans la plénitude de la foi; » que la foi dans vous a souffert plus d'une atteinte, que vous avez comme divisé Jésus-Christ, conservant quelque apparence de respect pour quelques-uns de ses dogmes, mais faiblissant sur certains autres, sur ceux particulièrement dont la certitude intéresse plus directement les mœurs; que vous vous scandalisez de ses maximes; que vous leur en opposez de plus commodes, de plus favorables à vos inclinations; que vous avez, pour vous diriger dans vos affaires ou dans vos plaisirs, un Evangile exprès et que vous avez inventé de votre tête un Evangile qui ne damne pas, comme l'Evangile de Jésus-Christ, pour un regard trop libre, un désir honteux, une parole de colère; un Evangile qui, non-seulement dispense de la patience dans le travail, de la résignation dans la pauvreté, de la probité dans le commerce, de l'humanité, de la charité, de l'équité, de la pudeur, des vertus, des bonnes œuvres quelconques; mais promet indulgence à tous les vices, à tous les désordres, à tous les excès, et une mort sans alarmes après une vie longuement licencieuse. Enfin, je soupçonne, ou plutôt je tiens pour certain que, si en fait de dérèglements vous ne surpassez pas vos pères, vous êtes devenus plus raisonniers et plus téméraires, sans être assurément et plus habiles et mieux instruits. Ils péchaient, vos pères; mais ils avaient la franchise de reconnaître leurs

manquemens et d'en convenir. Ce qu'ils faisaient contre la foi, ils ne pensaient pas à l'excuser, à le justifier aux dépens de la foi. De nos jours, la foi a toujours tort quand elle ne parle pas comme la cupidité, et je ne connais pas d'action si hautement condamnée par la foi à qui la cupidité ne donne des apologistes, ne donne des apôtres.

Certes, les ennemis de la religion ignorent ou dissimulent leurs succès, quand aujourd'hui encore ils accusent ce qu'ils appellent le peuple de crédulité et d'une confiance aveugle dans la doctrine de ses pasteurs. Il est très-vrai que, jusqu'à ses derniers temps, un curé était dans sa paroisse le conducteur des aveugles, la lumière de ceux qui ne pouvaient pas voir par eux-mêmes, le docteur des ignorants, le maître des enfans et des simples. Etabli par son évêque sur une partie du grand troupeau, sa mission garantissait l'intégrité de sa foi et la pureté de ses principes. On le regardait comme l'homme de Dieu, incapable de tromper, ayant reçu le dépôt des vérités saintes pour en communiquer la connaissance à son peuple, étant l'organe et l'interprète de la loi, le juge naturel de tout ce qu'elle commande ou interdit. Lors même que ses lèvres n'étaient pas les dépositaires de la science; lors même que la sainteté de sa vie ne répondait pas à la sainteté de son ministère, on tenait encore que, sans faire ce qu'il faisait, il fallait faire ce qu'il disait, et qu'en l'écoutant on écoutait celui qui l'avait envoyé, la doctrine de l'Eglise universelle, la doctrine des apôtres, la doctrine de Jésus-Christ. Sans doute qu'il trouvait quelques hommes « incircconcis de cœur et d'oreilles, » sourds et insensibles à ses exhortations; mais dans les pervers mêmes l'esprit restait fidèle à la vérité, et ne la condamnait pas d'erreur. Hérode retenait la femme de son frère malgré les remontrances de Jean-Baptiste; mais un commerce que Jean-Baptiste avait déclaré incestueux, Hérode ne le disait pas innocent et légitime. En un mot, il y avait, quoi que fit le pasteur, des hommes faibles, passionnés, vicieux; mais il n'y avait point de mécréans, et personne ne cherchait dans l'incrédulité d'excuses à ses péchés. Aussi la foi, qui n'avait rien souffert des égaremens du cœur, était la ressource sur laquelle comptait toujours le zèle d'un bon curé; et il n'arrivait guère en effet qu'elle ne ramenât pas à résipiscence les plus désespérés pécheurs. Aujourd'hui, par une raison contraire, il n'est pas rare qu'en dépit des soins les plus assidus, les efforts les plus constants, je voie mourir plusieurs de mes paroissiens dans l'impénitence, et sans que l'approche des jugemens de Dieu, entre les mains de qui ils vont tomber, leur cause la plus légère frayeur; ils sont d'un calme stupide sur la vie la plus criminelle, parce que tout le monde ne leur a pas parlé de Dieu et de sa justice comme le curé; qu'ils ne sont pas trop sûrs d'avoir une âme; que personne n'est revenu de l'enfer pour leur dire ce qui en est; que, du reste, ce qu'ils

ont fait ne damne pas, c'est-à-dire que, pour pécher plus librement, ils se sont promis, quoi qu'en ait dit le curé, qu'ils pécheraient impunément, et qu'ils ont perdu la foi.

Se plandre que nos laboureurs, nos journaliers, nos artisans les plus obscurs sont trop crédules, trop confiants dans la doctrine de leur curé ! Oh ! non, c'est ne les pas connaître ; ils ont été trop bien prévenus que nous leur en contons ; ils savent en rabattre, en prendre ce qui leur convient, sans se soucier de ce qui les gêne ; et j'affirme qu'en fait d'incrédulité et de mépris pour la doctrine de la foi, la plupart sont au niveau des propriétaires et des bourgeois qui les emploient. Comme eux, ils ont déserté le tribunal de la pénitence et la table de Jésus-Christ, et raillent les simples qui s'y présentent. Comme eux, ils se jouent des préceptes de l'Eglise sur la sanctification des dimanches et des fêtes, le jeûne et l'abstinence, et se font gloire d'être hardis à les violer sans scrupule. Comme eux, ils justifient, par des maximes antichrétiennes, les péchés d'omission ou de commission quelconque ; et lors même « qu'ils ont profondément péché, » ils n'hésitent pas à dire qu'ils n'ont point fait de mal, peut-être même ces disciples trop dociles vont-ils plus loin que ne le voudraient les maîtres qui les endoctrinent. Aussi, je vois qu'on les accuse fréquemment de manquer à la probité, article sur lequel les mécréants sont, comme chacun sait, excessivement délicats. Je ne veux, moi, ni les accuser ni les défendre ; mais il ne me paraîtrait pas étrange qu'accoutumés à entendre traiter l'avarice d'économie, l'assurance de profit légitime, l'adultère de peccadille, ces bonnes gens se persuadassent que de petits vols ne sont pas de grands péchés.

Que les ennemis de la religion se rassurent donc : leur cause, à beaucoup près, n'est pas perdue. Un curé, avec sa morale triste et austère, ne sera jamais écouté comme des hommes qui mettent toutes les passions à l'aise, prêchent la licence, et joignent l'exemple à la leçon. Pauvre peuple ! tu ne peux plus supporter la saine doctrine, il te faut des maîtres qui te flattent, qui te parlent selon tes désirs. Ils te trompent, mais l'erreur te plaît, parce que la vérité te condamne. O vous, mes frères, que la sincérité de votre foi met à couvert de ces reproches, croyez bien que je vous rends justice. J'ai l'œil assez constamment ouvert sur mon troupeau pour en connaître l'état, pour y faire le discernement des brebis saines et des brebis malades, des boucs et des agneaux : non, je ne vous confonds pas avec ces hommes qui ne retiennent du christianisme que ce qui les accommode, et qui « mentent à Dieu et à son Christ, même en le louant de la langue. » C'est vous plutôt qui tempérez l'amertume dont les premiers m'abreuvent, qui m'avez soutenu jusqu'ici contre mes découragements ; mais souffrez que je le dise : la foi la plus sincère peut être timide, faible, pusillanime ; elle peut craindre

de se produire, rougir devant ses ennemis, s'effrayer de leurs censures, parler leur langage, applaudir à leurs irréligieuses saillies ; et, pour ne pas leur déplaire, abandonner en apparence des vérités, ou trahir lâchement des devoirs qu'elle reconnaît et qu'elle respecte. Rien de plus commun aujourd'hui que ces lâches ménagements, que ces respects humains, que cette crainte des hommes dans la profession extérieure de la foi ; et peut-être que sur ce point vous n'êtes pas tous exempts de blâme.

Je n'ai garde de rappeler ces jours si tristement féconds en scandales qui n'ont pas été réparés, et en chutes qui ne seront jamais assez pleurées : ces jours de honteuse mémoire, où égarés par les discours, entraînés par les exemples, intimidés par les menaces de quelques Jéroboams ambitieux et impies, vous abandonniez le Dieu de vos pères et son culte, pour un culte aussi insensé que profane, sans qu'il se trouvât un seul Tobie « qui se souvint de Jérusalem et de son temple, tandis que les autres contraignaient adorer le veau d'or. » Mais aujourd'hui que l'expérience a dû vous instruire, vous montrez-vous plus généreux dans la profession de foi ? Craignez-vous moins de paraître et de vous dire chrétiens devant ceux qui ne le sont pas ? Pour complaire à un maître ou à un ami dont les mauvais sentiments vous sont connus, vous violerez, contre votre conscience, les plus essentiels devoirs de la religion, sans avoir le courage de dire à l'un et à l'autre, *qu'il faut plutôt obéir à Dieu qu'aux hommes.* (Act., V, 29.) Vous travaillerez, vous voyagerez le dimanche, vous vous dispenserez des offices publics, sans avoir le courage de dire, « qu'il y a véritablement au ciel un Dieu puissant qui a commandé de garder et de sanctifier son jour. » Vous mangerez gras les jours d'abstinence, sans avoir le courage de dire que Jésus-Christ met au nombre « des païens et des publicains quiconque n'écoute pas son Eglise. » Vous sourirez à des blasphèmes contre les vérités, à des propos libertins contre les maximes de votre foi, sans avoir le courage de dire que le Père a rendu témoignage au Fils, et lui a tous un précepte de l'écouter. Vous n'aurez pas même le courage de garder un silence d'improbation, et de paraître respecter, malgré les attaques de l'impie, ce que la prudence ou le défaut d'instruction ne vous permet pas de discuter et de défendre. Souvent même, pour vous détourner de prier ou de jeûner, pour vous éloigner des sacrements, pour vous faire omettre les pratiques de la vie chrétienne, vous faire prendre ici, dans la maison du Seigneur, un air indévot, il ne faudra que la crainte d'être raillé, remarqué, vu par quelqu'un de ces hommes qui, sans aucun droit sur vous, ne veulent pas que vous fassiez bien, parce qu'il leur plaît de faire mal. Mais c'est retenir votre foi ; c'est déshonorer votre religion ; c'est mentir à votre conscience ; c'est rougir de Jésus-Christ ; c'est

faire, pour vous ménager avec des libertins, le plus souvent hors d'état de vous nuire, et toujours aussi décriés par leurs mauvaises mœurs que détestables pour l'impiété de leurs maximes, ce que ne firent jamais les vrais fidèles, ce qu'ils auraient regardé comme une lâcheté infâme, comme un crime affreux de faire pour apaiser des tyrans qui ne leur laissaient de choix qu'entre l'apostasie et les prisons, le bannissement, la perte de leurs biens, les tortures, les supplices, la mort; c'est encourir et appeler sur vous tout ce qu'il y a de damnable dans cette parole de l'auteur, et du consommateur de la foi : *Quiconque me renoncera devant les hommes, je le renoncerai aussi moi-même devant mon Père qui est dans le ciel.* (Matth., X, 33.) Voulez-vous donc qu'il vous reconnaisse et vous avoue pour ses disciples devant son Père? confessez-le, reconnaissez-le lui-même devant les hommes; que votre foi soit généreuse, et que, même à vos risques et périls, elle ne craigne pas de se produire lorsque l'honneur de Dieu ou seulement le danger de scandaliser vos frères, exige que vous vous montriez tels que vous êtes.

Enfin, j'ai dit que la foi qui nous sauve opère par la charité. « Les démons croient, » dit saint Jacques; mais leur foi, bien que vive, ne les justifie pas, parce qu'elle ne produit en eux qu'un sentiment de crainte qui va jusqu'au tremblement : *Credunt demones et contremiscunt.* (Luc., II, 19.) Ils abhorrent les vérités qu'elle leur découvre; désespèrent d'obtenir les biens qu'elle promet; n'ont ni la volonté ni le pouvoir de remplir les devoirs qu'elle impose. *Le juste, au contraire, vit de la foi* (Rom., I, 17), parce que, aimant Dieu, il ne peut pas trouver aimables des vérités dont Dieu a daigné l'instruire; parce que, aimant Dieu, il désire, goûte par l'espérance, et attend avec une pleine sécurité l'effet des promesses que Dieu lui a faites; parce que, aimant Dieu, il met son bonheur, ses délices, sa gloire à observer la loi de Dieu. Si vous êtes justes, vous devez entendre ce que je dis. Si vous ne l'êtes pas, et que cependant vous aimiez les vérités de la foi, lors même qu'elles vous condamnent; que vous aimiez les promesses de la foi, lors même que vous ne travaillez pas à vous en rendre dignes; que vous aimiez les vertus commandées par la foi, lors même que vous n'avez pas le courage d'en embrasser la pratique, je ne désespérerai point de votre salut, je ne dirai point de vous que vous n'êtes pas propres au royaume des cieux, mais je vous exhorterai à profiter, pour devenir justes, de ces heureuses dispositions, avant qu'elles ne changent ou ne s'affaiblissent; et je prierai Dieu que sa grâce consume et parachève en vous, par la foi, ce que la foi y a déjà commencé. Ainsi soit-il.

DISCOURS XXIV.

INDIFFÉRENCE POUR LA RELIGION.

Qui non est mecum, contra me est. (Matth., XII, 30.)
Celui qui n'est pas avec moi, est contre moi.

L'impiété s'est produite, de nos jours, sous des formes si hideuses; elle a prêché des doctrines si folles et si perverses; elle a inspiré tant et de si noirs forfaits, qu'il ne faut plus qu'un peu de sens et de pudeur pour rougir d'en parler le langage, pour craindre de paraître en goûter, en vouloir propager les détestables maximes. Quand timide encore, et marchant sous le masque, l'impiété ne demandait que la tolérance; quand elle disait n'en vouloir qu'aux erreurs, aux préjugés, à la superstition, au fanatisme; quand dans ses contes, dans ses romans, dans ses poésies plus ou moins obscènes, elle semblait n'avoir d'autre but que d'humaniser la morale et de la plier à nos penchants, que de sanctifier la volupté, et de rassurer certaines consciences sur les suites de certains vices dont la société ne s'effraye pas, parce qu'ils ne l'attaquent pas de front, quoiqu'ils la minent sourdement, l'impiété se faisait écouter et suivre d'une foule d'esprits superficiels et vaniteux, de cœurs sensuels et gâtés, d'hommes jeunes et vieux qui, tourmentés de remords importuns, avaient besoin de ne plus croire pour ne plus craindre; il était alors du bon ton de se dire incrédule. On faisait preuve d'un esprit fort en frondant le christianisme, en déclamant contre l'Eglise, ses ministres et ses pratiques, en traitant la dévotion de momerie, et les dévots d'idiots ou d'hypocrites; en plaisantant sur l'enfer et la bonhomie de ceux qui voulaient bien le craindre. Mais toutes ces facéties ont passé de mode, depuis qu'on a vu le monstre dévorer ses patrons et ses enfants, attaquer tout pour tout détruire, et pour tout détruire, chercher ses auxiliaires dans les bagnes et dans les prisons; se faire des moyens de la torche des incendiaires, du poignard des assassins, de la hache des bourreaux. Le titre d'incrédule est devenu, par les souvenirs qu'il réveille, une grosse injure dont s'offenseraient aujourd'hui ceux-là mêmes qui naguère en tiraient vanité. Vous ne trouverez aujourd'hui personne qui ne se défende de s'être associé, d'avoir applaudi aux excès de l'impiété. L'impiété n'a plus d'apôtres que quelques vétérans des fureurs révolutionnaires; elle ne recrute plus que dans l'écume des écoles. Son langage se parle encore quelquefois dans les échoppes parmi les affidés des mauvais lieux; ses livres se lisent encore par quelques boutiquiers et quelques femmes de chambre; mais elle et ses œuvres sont tombées si bas dans l'opinion que tout ce qui n'est pas ridiculement sot, ou méchant et profondément pervers, la désavoue et la renie hautement, lors même qu'il est imbu de ses leçons.

Les fidèles ont-ils pour cela motif de chanter victoire? La religion s'est-elle enrichie

des portes de l'impiété? A-t-elle vu revenir, compte-t-elle dans ses rangs tout ce qui combattait sous le drapeau de son ennemie? Tout ce qui n'est plus ouvertement contre elle, est-il bien sincèrement pour elle? Véritablement la religion n'est plus proscrite et fugitive; on ne lui insulte plus dans de honteuses saturnales; on ne la traduit plus sur d'infâmes tréteaux, pour l'exposer à la dérision et aux blasphèmes d'une populace athée; on ne mêle plus le sang de ses prêtres au sang de sa victime. Rentrée dans ses temples, elle y offre son sacrifice, y administre ses sacrements, y chante ses cantiques, y prêche sa doctrine en pleine liberté; mais tous ces dehors dont on se pare, ou auxquels on se prête, sont-ils l'expression fidèle des dispositions intérieures de tous ceux qui la professent? Tient-on à la religion? l'estime-t-on? en sent-on la nécessité? en croit-on les vérités? en suit-on les maximes? en remplit-on les devoirs? A-t-elle repris, exerce-t-elle sur les cœurs son influence salutaire? Permettons-nous qu'elle fasse en nous ce pourquoi elle nous est donnée, qu'elle nous rende meilleurs? Oh ! je ne voudrais pas que vous crussiez que j'exagère et que je me livre à de vaines déclamations; mais il est certain que pour la sincérité de la foi, la vivacité de la foi, l'attachement à la foi, les œuvres de la foi, nous avons à regretter les temps désastreux de la persécution. Traqués alors comme les bêtes des forêts, environnés de dangers, vivant dans des alarmes continuelles, c'était à la faveur des ténèbres seulement, dans les bois, dans un souterrain, dans quelques méchants galeas, que nous pouvions exercer notre pieux ministère; et pourtant nous étions comblés de consolation et de joie, parce que ceux qui réclamaient de nous les secours de la religion les demandaient et les recevaient *in plenitudine fidei* (Hebr., X, 22), avec des cœurs sincères et pleins de foi. Dans les pécheurs, même dans les plus grands pécheurs, nous trouvions des malades en qui, du moins, le poulx battait encore, et qui, conservant un reste de vigueur et de force, permettaient d'espérer que les remèdes opéreraient pour leur guérison. Aujourd'hui nous avons la paix; mais c'est la paix des tombeaux. Quelque part qu'on nous envoie, nous ne trouvons à traiter que des léthargiques, en qui le fer et le feu ne réveillent aucun sentiment, et dont les remèdes précipitent d'autant plus sûrement la fin, qu'ils sont plus doux; en un mot, mes frères, on ne s'est pas tellement éloigné de l'impiété, qu'on se soit assez rapproché de la religion. On n'a pas tellement cessé de vouloir paraître incrédule qu'on soit devenu et qu'on puisse en effet se dire fidèle. On garde une sorte de neutralité entre l'infidélité et le christianisme. On n'est ni à Paul, ni à Céphas. On n'est ni le serviteur de Jésus, ni le suppôt de l'Antechrist. Qu'est-on donc en matière de religion? On n'est rien, on ne tient à rien,

on est indifférent. Mais l'indifférence sur le fait de la religion, quand elle ne vient pas d'ignorance ou de stupidité, n'est autre chose qu'une infidélité secrète, et ne vaut guère mieux qu'une impiété déclarée. Par là même que vous ne serez pas pour Jésus-Christ, vous serez contre Jésus-Christ : *Qui non est mecum, contra me est.*

« L'insensé qui dit dans son cœur, il n'y a point de Dieu, » se montre conséquent lorsqu'il rejette toute idée de religion. Car, ôtez de l'univers Dieu, l'Être nécessaire, par qui tout est, et sans qui rien ne serait, que restera-t-il? et quel culte, soit intérieur, soit extérieur, doit-on et peut-on rendre au néant? Mais reconnaître un Dieu créateur, ordonnateur, conservateur du monde, père et bienfaiteur des hommes, et nier l'obligation que les hommes ont de l'honorer, ou, ce qui revient au même dans la pratique, autoriser l'indifférence en matière de religion, c'est bien, après l'athéisme, l'opinion la plus extravagante et la plus monstrueuse que l'esprit égaré par le cœur puisse adopter. Un point sur lequel se sont accordés les hommes de tous les temps et de tous les pays, malgré la différence de l'éducation, du caractère, des préjugés, des intérêts, des mœurs, des institutions politiques, doit, sans doute, être regardé comme un dogme inspiré, constamment et universellement enseigné par la nature même, et contre lequel personne ne réclame, qu'il ne se sépare aussitôt des autres hommes, en brisant la règle qu'ils suivent tous, la règle du sens commun. Or, il est de fait que non-seulement il n'exista jamais de société sans religion, mais que, loin d'être indifférentes sur la religion qu'elles professaient, les sociétés en firent toujours la première de leurs lois: elles en prescrivirent, elles en exigèrent l'observation scrupuleuse; elles en punirent le mépris comme le plus grand des crimes. Qu'on lise l'histoire des anciens peuples : des Egyptiens, des Perses, des Grecs, et l'on verra si, bien qu'idolâtres, ils furent indifférents, tolérants même sur le fait de la religion.

Mais que ne peut-on pas dans un siècle de lumières? Ce qu'aucun législateur, aucun philosophe, aucun savant de l'antiquité ne soupçonna jamais, les sages de notre époque l'ont découvert et exécuté avec une facilité merveilleuse ! Ils ont, pour le bonheur du monde, affranchi l'homme de tout devoir à l'égard de la Divinité; ils ont su concilier la croyance de Dieu avec le mépris et l'oubli de Dieu. Ainsi, d'après ces habiles maîtres, il ne faut pas renouveler l'audacieuse entreprise des géants de la fable, tenter sur son trône, *Calum cæli Domino : le ciel est au Seigneur*, et ces messieurs trouvent bon qu'il y règne au sein des ténèbres impénétrables dont il s'est couvert; mais lui-même a donné la terre aux enfants des hommes : « *Terram autem dedit filiis hominum.* » (Psal. CXIII, 16.) C'est à eux d'y vivre

comme ils l'entendent ; de s'y procurer le plus grand bonheur possible, sans rien craindre, ni rien espérer d'un maître qui, après avoir pris la peine de les créer, les a laissés les arbitres de leur sort. Pourquoi nous forgerions-nous des entraves sacrées ? Vous recourez à lui, vous réclamez son secours dans vos calamités soit publiques, soit particulières ; mais quelle présomption, de vouloir que ce grand Dieu s'abaisse jusqu'à se mêler de vos affaires, et qu'il déroge aux lois immuables qu'il a établies, pour se prêter à des vœux inconsidérés ! Un puissant roi, occupé du gouvernement de ses vastes Etats, prend-il beaucoup d'intérêt à ce qui se passe dans une fourmilière ? Vous louez Dieu, vous le bénissez, vous lui rendez grâces dans les événements prospères ; mais à quoi bon ? Dieu est-il donc vaniteux et intéressé comme les hommes ? Vos hommages contribuent-ils à sa félicité ? N'est-il pas tout ce qu'il est par lui-même et indépendamment de vos dispositions à son égard ? D'ailleurs, quelle certitude avez-vous qu'il agréé vos hommages, qu'il ne s'en offense pas ? Le mensonge ne saurait lui plaire comme la vérité : et dans ce nombre innombrable de religions qui se partagent la crédulité des hommes, et qui ne peuvent toutes être vraies, puisque sur le même objet les unes disent oui et les autres non ; qu'elles se haïssent, s'attaquent, s'anathématisent avec une égale fureur, vous êtes-vous décidé en connaissance de cause ? Avez-vous examiné, approfondi les titres dont chacune s'appuie pour être crue et reçue à l'exclusion de toutes ses rivales ? La plus longue vie de l'homme le plus studieux n'y suffirait pas. Toutefois, si un penchant irrésistible à la superstition vous maîtrise, soyez idolâtre sur les bords du Gange, musulman à Constantinople, calviniste à Genève, catholique à Rome : tout cela est indifférent. Toutes les religions sont bonnes par là même qu'aucune ne vaut. Il est assez bien, pourtant de paraître respecter celle du pays qu'on habite : bien encore, s'il faut faire un choix, de suivre bonnement celle de son père ; cela dispense de tout examen. Mais le sage ne jurera jamais sur aucun symbole : *Dirumpamus vincula, projiciamus a nobis jugum* (Psal. II, 3), *cessare faciamus omnes festos dies Dei a terra.* (Psal. LXXIII, 8.)

Ne vous semble-t-il pas, mes frères, entendre les propos extravagants d'un échappé des petites-maisons, ou les rêves incohérents et déçousus de quelque malade en délire ? J'affirme, cependant, que c'est là le précis succinct, mais exact, de ces milliers de volumes lancés dans le monde par nos Briarées modernes contre la religion ; et si dans vous l'indifférence pour la religion est raisonnée, elle ne peut avoir pour motif que quelqu'un de ces pitoyables sophismes. Seigneur, mon Dieu, qu'est-ce donc que l'homme, quand, pour punir son orgueil et sa dépravation, vous retirez de lui votre lumière, vous l'abandonnez aux égarements

de son esprit, vous permettez qu'il s'évanouisse dans ses propres pensées !

Ainsi donc on est indifférent par système, et parce que, dans la lecture des mauvais livres, dans la société des hommes irréligieux, on a puisé certains principes auxquels, peut-être, on ne tient plus autrement, mais d'après lesquels cependant on continue d'agir par un reste d'habitude. Il faut que je croie, pour l'honneur de votre esprit, que ces principes, vous les avez adoptés de confiance et sans réflexion ; car ils ne soutiennent pas un examen tant soit peu sérieux ; ils sont d'une fausseté, d'une absurdité palpable.

Vous êtes indifférent pour la religion, et vous prétendez excuser votre indifférence sur ce que Dieu n'a aucun besoin du culte des hommes ; que notre amour et nos louanges n'importent pas plus à sa gloire et à sa félicité que notre haine et nos mépris ; qu'invulnérable aux traits des plus insolents blasphémateurs, il est également insensible aux hommages des plus respectueux dévots. Non, sans doute, Dieu n'a pas besoin de nos adorations, de notre obéissance, de nos louanges, de notre gratitude, de notre amour, de tous les sentiments qu'inspire ou que peut inspirer une piété sincère ; il trouve en lui-même la source d'une félicité parfaite. Il ne saurait ni rien perdre, ni rien acquérir. Que des créatures qu'il a formées pour manifester hors de lui les perfections infinies qui sont en lui, contribuent à sa gloire extérieure, ou qu'elles le déshonorent ; qu'elles restent bonnes, telles qu'il les a faites, ou qu'elles se dépravent ; qu'elles soient ingrates ou reconnaissantes, Dieu n'en sera ni plus ni moins grand, ni moins ni plus heureux ; il restera tout ce qu'il est, tout ce qu'il a toujours été, tout ce qu'il sera toujours : *Magnus Dominus et laudabilis nimis.* (Psal. XLVII, 2.) Mais la conséquence que vous tirez de là, loin d'être légitime, choque autant la raison qu'elle soulève le cœur. Un homme riche et généreux m'a prêté une somme assez considérable ; mais sa fortune est telle que cette somme, que dix sommes pareilles, de moins dans ses coffres, il n'en éprouvera pas le plus petit malaise : puis-je me faire de l'opulence de mon créancier un titre pour nier ma dette et en refuser le paiement ? Tous les pères ne sont pas dans une position à avoir rigoureusement besoin du respect et de l'amour effectif de leurs enfants ; dispenseriez-vous pour cela un fils de respecter et d'aimer son père ? Justifierais-je votre confiance, ferais-je ce que vous attendez de moi, si, chargé de former vos enfants à s'acquitter de ce qu'ils vous doivent, je leur disais de ne se montrer soumis, respectueux, aimants, reconnaissants qu'autant que vous en aurez besoin ? Comme donc l'obligation que j'ai de payer mon créancier subsiste nonobstant l'état prospère de sa fortune, et a son fondement dans la dette que j'ai contractée ; comme l'obli-

gation pour les enfants de respecter et d'aimer leurs parents subsiste, quelle que soit la position plus ou moins heureuse, la conduite plus ou moins louable, les affections plus ou moins tendres de ces parents, et a son fondement dans le titre même de leur origine, dans le titre d'enfants de tel père et de telle mère; de même l'obligation pour l'homme d'honorer et de servir Dieu, d'être religieux envers Dieu, subsiste, encore que Dieu n'ait pas besoin des hommages de l'homme, et a son fondement dans la dépendance où la créature doit être de son Créateur; et non-seulement cette obligation existe, mais Dieu veut, et Dieu ne peut pas ne pas vouloir que vous l'accomplissiez; vous approuver, vous aimer, vous récompenser, quand vous y satisfaites; vous imputer, vous haïr, vous punir, quand vous refusez d'y satisfaire. Car Dieu veut, et ne peut pas ne pas vouloir ce que prescrivent la droite raison et la justice. Or, bien sûrement la droite raison prescrit, et la justice exige que la créature raisonnable vive dans la dépendance de son Créateur, qu'elle l'honore, qu'elle l'aime, qu'elle lui témoigne sa gratitude et sa confiance. Si vous ne reconnaissez pour auteur de votre être que le hasard qui n'est rien, vous compterez parmi les athées; mais si vous avouez pour père le Dieu que la religion adore, rougissez de votre indifférence, et devenez religieux.

Les soins que j'ai dû donner cette semaine à une quarantaine d'enfants que je dispose à la première communion, ne m'ont pas permis de méditer assez cet important sujet, pour le traiter aujourd'hui plus complètement. J'y reviendrai, « si Dieu le veut. » Mais ce que j'ai dit, doit vous disposer à croire qu'il n'est pas impossible de convaincre de folie la sagesse de nos sages.

DISCOURS XXV.

INDIFFÉRENCE POUR LA RELIGION.

*Qui non est mecum, contra me est. (Math., XII, 50.)
Celui qui n'est pas avec moi, est contre moi.*

Dix-neuf siècles d'une expérience que ne contredit aucun fait, ont vérifié de reste cette parole du Sauveur. Les écrits des ennemis de la religion, comme ceux de ses amis, sont là pour déposer également que, depuis la promulgation de l'Évangile, tout ce qui ne s'est pas montré chrétien a été déclaré contre le christianisme. Hé! le moyen qu'il en soit autrement? Sans doute, il peut arriver que, par un travers d'esprit, et pour l'intérêt d'une passion quelconque, on mette ses mœurs et sa conduite en opposition avec sa croyance, et que, tout en voyant le bien et en y applaudissant, on se détermine pour le mal. Il peut arriver même que, sans être formellement irréligieux, on ne goûte pas certains points de la morale chrétienne, on en conteste la nécessité, on en blâme la sévérité; on les explique, on les adoucisse, on les plie, on

les torture pour les accommoder à ses penchants; mais rester neutre entre la vérité et l'erreur, entre Jésus-Christ et la synagogue, entre la religion et l'impiété, c'est chose impossible: l'esprit et le cœur, dans tout homme qui n'est pas stupide, se décident nécessairement sur de pareils objets. Dussent-ils se tromper, il faut qu'ils choisissent; ils haïssent l'un quand ils aiment l'autre; ils méprisent celui-ci quand ils s'attachent à celui-là. L'indifférence proprement dite, cette indifférence qui n'est ni l'estime, ni le mépris, ni la haine, ni la bienveillance, ni l'aversion, mais la négation, mais l'absence de tout sentiment positif à l'égard de son objet, ne peut donc avoir lieu sur le fait de la religion.

Aussi, pour les impies de notre époque, le mot « indifférence » veut dire toute autre chose que ce qu'il signifie dans le langage ordinaire. C'est un mot de passe parmi les adeptes; un mot sous lequel ils sont convenus de déguiser, tant bien que mal, leurs sentiments et leurs projets, quand la prudence ne leur permet pas de les produire dans toute leur noirceur, de les pousser aussi loin que leurs désirs. C'est le titre d'une doctrine qu'ils prêchent, et dont ils se contentent à défaut de mieux, en attendant qu'ils disposent des prisons et des bourreaux; qu'ils puissent élever des échafauds, allumer des bûchers, proscrire, désoler, s'entourer de ruines, se saturer de sang.

Les impies indifférents sur le fait de la religion! Hé! oui, ils sont indifférents comme le furent ces scribes et ces pharisiens qui, se croyant engagés d'honneur à décréditer Jésus-Christ, affectaient de le mépriser; le calomniaient, lui prodiguaient les plus grossières injures, tournaient contre lui ses propres miracles, amusaient le peuple, le poussaient à des violences, ne se donnèrent point de repos qu'ils ne l'eussent livré au gouverneur romain, pour qu'il le fit mettre en croix; et qui, après sa mort, persécutèrent à outrance ses apôtres et ses disciples, leur suscitèrent des ennemis partout où il y avait des Juifs, et ne cessèrent de persécuter, que quand eux-mêmes ils cessèrent d'exister. Ils sont indifférents comme l'étaient les idolâtres jusqu'au règne de Constantin; comme l'ont été, dans tous les siècles, les ennemis de la vérité, qui ont pris toutes les physiologies, revêtu tous les caractères, joué tous les rôles, usé de tous les moyens pour la détruire. Ils sont indifférents comme on peut supposer que le sont des hommes qui, depuis cent ans, travaillent avec un zèle infernal à « changer les promesses du Seigneur, et à fermer la bouche de ceux qui le louent; » des hommes que, de nos jours, nous avons vus, la torche et la hache à la main, chasser Dieu de ses temples, et placer sur son autel l'abominable symbole de leur culte abominable.

Demandez plutôt à l'oracle des nouveaux

philosophes, au patriarche des impies. Il usa sa vie et son talent à combattre la religion, et à blasphémer son divin auteur. Il fit jouer tous les ressorts, et prit tous les tons pour soulever contre le christianisme et les rois et la canaille, et les grands seigneurs et leurs laquais, et les belles dames et les soubrettes. Il dénigra les plus savants et les plus saints personnages dont s'honore l'Église, et ne vit de science et de vertu que dans ses ennemis et ses persécuteurs. Avec lui, le catholique eut toujours tort contre le protestant, le protestant contre le dâiste, le dâiste contre l'athée. Il falsifiait l'histoire et riait des impudents mensonges qu'on lui reprochait. Il conseillait à ses disciples de calomnier, parce qu'il en reste toujours quelque chose. Il échauffait de son mieux leur zèle pour la belle cause dont il s'était fait chef. Il louait, caressait, grondait, encourageait, protégeait, fournissait des plans d'attaque. Il désignait la religion sous le nom de l'infâme, et concluait toutes ses lettres à ses affidés par cette formule : Ecrasez l'infâme. Est-ce là de l'indifférence ? Demandez plutôt à ce transfuge libertin d'un ordre respectable qui, dans un journal d'autant plus dangereux qu'il était bien écrit, répétait chaque semaine aux habitants des campagnes, « qu'il n'emporterait d'autre regret en mourant que de voir le nom de Dieu encore invoqué sur la terre. » Est-ce là de l'indifférence ? Demandez plutôt à cet énergumène que son fanatisme d'impiété avait fait surnommer par ses confrères, « l'enfant perdu de la secte. » Il a pu concevoir, émettre, écrire, imprimer, publier le vœu « de voir le dernier des rois étranglé avec les boyaux du dernier des prêtres. » Est-ce là de l'indifférence ?

Et parce que les faits disent encore plus que les paroles, n'étaient-ils qu'indifférents ceux qui, au commencement de notre déplorable révolution, employaient l'espionnage, les menaces, les injures, la violence, pour que les mourants mêmes ne reçussent pas les secours de la religion, ou ne les reçussent que de prêtres dont la religion réprouvait le ministère ; pour que vous profanassiez le dimanche, et fêlassiez leur décade ? N'étaient-ils qu'indifférents ceux qui faisaient remplir la glacière d'Avignon de malheureux prêtres qu'on y précipitait vivants après leur avoir rompu les jambes ? ceux qui les faisaient égorger dans les prisons de Lyon, fusiller dans les fossés de Vincennes et dans les bastions de Besançon, massacrer par centaines dans les églises des Carmes et de Saint-Firmin à Paris ? ceux qui les noyaient par centaines à Nantes ?

Jeunesse ignorante et présomptueuse, lecteurs imprudents de toutes les classes et de tous les âges, vous vous laissez éblouir par les raisonnements captieux de ces perfides et cruels sophistes ! Apprenez donc à expliquer leurs sophismes par leurs actions. Elles en sont le plus exact commentaire. Mais séparés même de leurs actions, leurs

sophismes choquent le bon sens. Continuons l'examen raisonné que nous avons commencé d'en faire.

Qu'est-ce que l'homme, ô mon Dieu ? s'écriait Job dans un transport d'admiration ? *qu'est-ce que l'homme pour mériter que vous le traitiez comme quelque chose de grand, et comment daignez-vous appliquer votre cœur sur lui ? « Quid est homo quia magnificas eum, aut quid apponis erga eum sor tuum ? » (Job. I, 17.)* » Seigneur, s'écriait David, par l'impression du même sentiment, *qu'est-ce que l'homme pour mériter que vous vous souveniez de lui, ou le fils de l'homme, pour que vous le visitiez ? « Domine, quid est homo quod memor es ejus, aut filius hominis, quoniam visitas eum ? » (Psal. VIII, 5.)* Vous ne l'avez que peu abaissé au-dessous des anges. Vous l'avez couronné de gloire et d'honneur, vous l'avez établi sur les ouvrages de vos mains, vous avez mis toutes choses sous ses pieds, et les lui avez assujetties ; toutes les brebis, et tous les bœufs, et toutes les bêtes des champs, et les oiseaux du ciel, et les poissons de la mer qui se promènent dans les sentiers de l'Océan, *omnia subjecisti sub pedibus ejus.* (II Cor., XV, 26.) A l'entendre, c'est pour l'homme que Dieu a chargé les cieux de raconter sa gloire, et qu'il a dit à la nuit, aussi bien qu'au jour, d'annoncer que le firmament est l'ouvrage de ses mains ; pour l'homme, que Dieu appelle les nuées des extrémités de la terre, qu'il en couvre le ciel, et qu'il les ouvre pour en faire descendre une pluie salutaire ; pour l'homme, que Dieu tire les vents de ses trésors, et que, volant sur leurs ailes, il parcourt l'air que nous respirons, pour le rafraîchir et le purifier ; pour l'homme que Dieu visite la terre et qu'il la comble de toutes sortes de richesses ; qu'il comble de bénédictions tout le cours de l'année, et que nos champs sont remplis par l'abondance de toutes sortes de fruits : *Visitasti terram et inebriasti eam.* (Psal. LXIV, 10.) Aussi, ajoute le Prophète, *tous attendent de vous, Seigneur, que vous leur donniez leur nourriture, lorsque le temps en est venu. Lorsque vous leur donnez, ils recueillent, et lorsque vous ouvrez votre main ils sont remplis des effets de votre bonté ; mais si vous détournez d'eux votre face, ils seront troublés. Vous leur ôtez l'esprit de vie ; ils tomberont dans la défaillance, ils retourneront dans leur poussière : « Avertente autem te faciem tuam, turbabuntur. » Envoyez ensuite votre esprit et votre souffle divin, ils seront créés, et vous renouvellez la face de la terre : « Emitte Spiritum tuum et creabuntur, et renovabis faciem terræ. » (Psal. CIII, 27-30.)* Par ce motif déjà David se croit obligé de bénir Dieu en tout temps, d'avoir toujours dans la bouche la louange de Dieu : *Semper laus ejus in ore meo.* (Psal. XXXIII, 2.)

Et cette Providence bienfaisante, est-ce seulement à maintenir l'ordre des choses établi de Dieu dès le commencement que David la borne ? Il prétend que chaque hom-

me, depuis le premier jusqu'au dernier instant de sa vie, dans la mauvaise comme dans la bonne fortune ; dans les dangers comme au sein de la sécurité la plus profonde ; dans la maladie comme dans la santé, est l'objet constant de sa sollicitude. Il veut que chacun de nous dise à Dieu : vous m'avez formé, et dès le ventre de ma mère vous avez été mon protecteur et ma gloire. C'est vous qui m'avez instruit dès ma jeunesse. Sous votre protection, mon œil a regardé mes ennemis avec assurance. Dans mon affliction, j'ai crié et fait retentir ma voix aux oreilles du Seigneur, et le Seigneur m'a exaucé du haut de sa montagne sainte. Dans l'infirmité, vous avez changé et remué tout mon lit. Vous ne m'abandonnez donc pas dans ma vieillesse et mon âge avancé. Par ce motif encore, David n'invite plus seulement les hommes à publier avec lui combien le Seigneur est grand, et à s'unir à lui pour publier tous ensemble la gloire de son nom : *Magnificate Dominum mecum, et exaltemus nomen ejus in idipsum* (Psal. xxxiii. 4) ; mais à abandonner au Seigneur, dans toutes les circonstances, le soin de tout ce qui nous regarde, et à mettre en Dieu toute notre espérance : *Jacta super Dominum curam tuam*. (Psal. LII, 23.) Dieu même, à l'entendre, désire que nous l'invoquions, et il promet de nous exaucer. Il promet d'accomplir la volonté de ceux qui le craignent, d'exaucer leurs prières, de les sauver, de les conduire au terme où ils veulent arriver : *Deduxit eos in portum voluntatis eorum*. (Psal. CVI, 30.)

Et est-ce aux hommes seulement que s'étend la providence du Seigneur ? Non : ce Seigneur ne hait et ne néglige rien de ce qu'il a fait. Les animaux mêmes sont accablés de ses bénédictions : *Imple omne animal benedictione*. (Psal. CXLIV, 16.) C'est lui qui produit le foin pour les bêtes, lui qui abreuve les bêtes des champs, et qui désaltère l'âne sauvage dans le désert ; lui qui a planté les hauts cèdres du Liban, où les petits oiseaux feront leurs nids ; lui qui a préparé dans les hautes montagnes une retraite aux cerfs, et dans les rochers celles des hérissons ; lui qui fait trouver aux lions la proie qu'il leur destine, et qui donne la pâture aux petits des corbeaux qui la lui demandent : *Et pullis corvorum invocantibus eum*. (Ibid. 9.)

Il serait fâcheux qu'une pareille doctrine sur la Providence ne fût pas aussi raisonnable qu'elle est consolante. Toutefois ne vous pressez pas de l'admettre ; David était un dévot, et tous ces dévots sont des esprits étroits et pas du tout philosophes. Voyez si David n'aurait pas dégradé Dieu en lui donnant pour occupation d'entretenir les rouges et de surveiller le jeu de cette machine qu'on appelle le monde, en le rabaisissant aux soins petits et minutieux d'une nourrice, en le présentant sous l'ignoble idée d'un pourvoyeur de ménagerie, en le mettant, pour ainsi dire, aux ordres des indiscrets et capricieux humains. Oh ! que

nos sages modernes pensent de Dieu bien plus noblement ! Dieu, c'est l'Etre suprême, c'est le Grand Etre. Il fallait bien qu'il sortît une fois de son repos éternel pour créer les mondes, quoiqu'on ne puisse dire ni quand, ni comment, ni pourquoi il l'a fait. Mais à coup sûr, il les a lancés à une distance infinie du palais qu'il habite ; et supposer qu'il intervient dans le gouvernement de ces mondes, dans le gouvernement de la terre, en particulier, et qu'il s'occupe de ce qui s'y passe, lorsque la terre n'est qu'un point dans l'immensité des choses, non-seulement le charger d'un soin indigne de sa grandeur ; mais dire que ses ouvrages, comme ceux d'un ouvrier mal habile, se détériorent avec le temps et ont besoin d'être retouchés à tout propos ; et lui adresser des prières et des vœux, lui rendre un culte pour obtenir qu'il nous donne des biens que nous n'avons pas, ou qu'il nous délivre d'un mal qui nous désole, c'est vouloir follement que, pour nos petits intérêts, il change les lois générales et immuables qu'il a établies dès le commencement, et d'après lesquelles tout arrive nécessairement. Aussi l'un des plus illustres coryphées, le premier coryphée peut-être de la secte irréligieuse, nous a dit de lui-même, qu'il contemplait les perfections de Dieu, qu'il l'admirait dans ses ouvrages, qu'il le louait, mais qu'il ne le priait pas. Que lui eût-il demandé, en effet, ses lumières étaient si sûres, ses inclinations si nobles, ses sentiments si généreux, ses mœurs si pures, toute sa vie si vertueuse, comme il appert manifestement de ses confessions fameuses, où l'évidente mauvaise foi des réticences le dispute, il est vrai, au cynisme des aveux ; mais d'après lesquelles il détie quelque homme que ce soit de se dire meilleur que lui.

Oh ! les plaisants raisonneurs que ces apôtres de l'incrédulité ! Certes, le Jupiter des païens est cent fois moins ridicule que le dieu qu'ils nous font. Quoi ! Dieu n'a pas jugé indigne de sa grandeur de créer le monde, et Dieu dérogerait à sa grandeur en gouvernant le monde qu'il a créé ! Quoi ! le gouvernement du monde serait pour Dieu une occupation incompatible avec son repos et sa félicité ; et pour créer le monde, il n'en a coûté à Dieu que de le vouloir ! Quoi ! Dieu a librement établi les lois qui régissent le monde, et il s'est lié par ces lois, au point de ne pouvoir les changer, de ne pouvoir en suspendre l'effet ! Quoi ! Dieu savoure les louanges d'un philosophe orgueilleux et impur, et il ferme dédaigneusement son oreille et son cœur à l'humble prière du pauvre, de la veuve, de l'orphelin, de l'affligé qui l'invoque ! Oh ! qu'avec les dieux des nations périsse et soit exterminé de la terre le dieu des impies ! Ce n'est pas lui que nous adorons : il ne mérite que notre mépris et notre haine.

Le Dieu que la religion proclame est aussi sage que grand, aussi bon que puissant. Il a soumis les êtres matériels et privés d'intelligence à des lois immuables pour eux.

Il a tracé la ligne qu'ils doivent suivre, marqué le terme qu'ils ne dépasseront jamais contre sa volonté. En conséquence de ces lois, la lune, depuis la création, marque les temps, et le soleil connaît le moment de son coucher ; la terre demeure inébranlable sur ses fondements, et aucune puissance ne saurait en déplacer la base ; les eaux s'élèvent comme des montagnes, et les fontaines coulent dans les vallées ; les champs, fécondés par les pluies et par la chaleur, centuplent la semence qu'on leur a confiée, et se couvrent de riches moissons. Qui, toutefois, sans être insensé, pourrait nier que Dieu, malgré ces lois, puisse suspendre le cours du soleil, arrêter l'activité du feu, faire refluer les fleuves vers leur source, frapper la terre de stérilité ? L'auteur même que je combats a reconnu que si quelqu'un disputait à Dieu ce pouvoir, il ne mériterait pas qu'on lui fît l'honneur de raisonner avec lui, mais qu'il faudrait lui chercher une place dans l'hôpital des fous.

Quant aux êtres moraux que Dieu a créés libres et intelligents, tels que sont les hommes, sont-ils également soumis en tout à des lois générales et immuables, dont ils ne puissent s'affranchir eux-mêmes, ou dont Dieu ne puisse les affranchir ? C'est bien en conséquence d'une loi générale que je ne saurais changer, que je dois respirer, manger et dormir, si je veux conserver la vie ; mais est-ce aussi en conséquence d'une loi générale et immuable que je suis stupide, quand vous êtes ingénieux et plein de finesse ; que mon frère est mort à dix ans, quand j'ai passé les soixante ; que vous jouissez d'un état prospère, quand rien ne me réussit ; que, sans être meilleur que vous, je coule mes jours dans une paix profonde, quand vous êtes en butte à la haine, à l'injustice, aux calomnies, aux persécutions, à toutes les traverses, à toutes les épreuves, à toutes les misères qui affligent l'humanité ? Il faut bien pour expliquer tout cela, que vous recouriez à une volonté particulière de Dieu qui règle diversement votre sort et le mien. Dieu s'occupe donc particulièrement de vous et de moi. Dès lors, qu'on me dise lequel de ses attributs nous blessons vous et moi, en le priant soit de nous conserver les biens dont nous jouissons, soit d'éloigner des malheurs que nous redoutons, soit d'alléger les maux que nous souffrons ? Ou, comment Dieu se niera lui-même et dérogera à sa grandeur, en exauçant des vœux qui ne seront ni impatients, ni téméraires ?

Vous ne supposerez pas que Dieu, dont la bonté fait la nature : *Cujus natura bonitas*, vous ait fait meilleur que lui, et vous ait inspiré pour vos enfants ces inclinations bienfaisantes que lui-même il n'aurait pas pour les créatures qu'il a formées. Eh bien ! quelle est la mère, fût-elle reine, qui tienne à déshonneur d'allaiter son enfant et de lui prodiguer tous les soins que réclame la faiblesse de son âge ? Quel est le père qui croie compromettre sa dignité en

témoignant de l'affection pour l'enfant qu'il a engendré, en s'intéressant à son sort, en se prêtant à ses désirs, en se rendant à ses prières, quand elles sont raisonnables ? Après avoir exercé les premières charges de la république, après avoir gagné des batailles et obtenu les honneurs du triomphe, le célèbre Caton, devenu père d'un fils que sa mère allaita, assistait celle-ci, chaque fois qu'elle lavait et emmaillottait l'enfant. Il ne voulut s'en remettre à personne du soin si fastidieux de lui apprendre à lire. Il se fit son précepteur ; il lui enseigna les belles-lettres, les lois, tout ce qu'un jeune homme bien né devait savoir ; il présidait à tous ses exercices et les dirigeait aussi souvent que les affaires publiques lui en laissaient le loisir ; et l'histoire a loué Caton d'avoir été aussi bon père que sénateur illustre. Un ambassadeur d'Espagne entra un jour, à l'improviste, dans l'appartement de notre Henri IV, au moment où il promenait sur son dos, son fils âgé de cinq à six ans. Vous êtes père, monsieur l'ambassadeur, dit le roi, sans se relever, et détournant seulement la tête ? Oui, Sire, répondit l'ambassadeur. Je puis donc continuer, ajouta le roi, et vous prier d'attendre. Ce trait dépare-t-il à vos yeux le vainqueur d'Arques et d'Ivry ? dégrade-t-il la majesté royale ?

Oh ! il faut qu'on vous le dise : ce misérable dont les écrits ont faussé parmi nous tant d'esprits, et fourvoyé, corrompu tant de cœurs, n'était qu'un mauvais père. Quoiqu'engagé dans le mariage, où apparemment il n'avait cherché que ce qu'y cherchent les libertins, il repoussait ses enfants au moment de leur naissance, et se déchargeait sur un hôpital du soin de les nourrir, pour copier de la musique, composer des opéras et des romans, imaginer, tourner, polir des sophismes contre la religion et les principes constitutifs de la société. Et parce qu'il ne trouvait sur la terre d'autre exemple que le sien, d'une dureté dont, parfois, on lui faisait honte, il n'a pas frémi de chercher au ciel un complice, en faisant Dieu aussi dur, aussi méchant que lui. Mais plus dociles à la voix et à l'impulsion de la nature qu'aux leçons de l'incrédulité, les pauvres, les malades, les opprimés, les malheureux quelconques, verront toujours dans Dieu leur ami et leur père ; toujours ils porteront leurs prières au pied de son trône, avec l'espérance d'y recevoir miséricorde et d'y trouver du secours dans leurs besoins.

DISCOURS XXVI.

INDIFFÉRENCE POUR LA RELIGION.

Qui non est mecum, contra me est. (*Matth.*, XII, 30.)
Celui qui n'est pas avec moi, est contre moi.

L'indifférence des opinions religieuses et par suite l'obligation de les tolérer toutes, lors même qu'on les juge fausses, extravagantes, pernicieuses, impies, est le système favori de nos mécréants, le système pour

lequel combattent leurs sages maîtres, comme on combat *pro aris et focis*, pour ce qu'on a de plus cher et de plus précieux. Entichés de ce qu'ils appellent les droits imprescriptibles de l'homme, ils réclament pour tous la liberté indéfinie de penser, pour avoir eux la liberté de tout dire et légitimer au besoin celle de tout faire et de tout oser. Aussi que n'ont-ils pas dit ! que n'ont-ils pas fait ! quelles monstrueuses doctrines n'ont-ils pas accréditées ! Cicéron disait il y a deux mille ans qu'on ne pouvait pas citer une opinion absurde qui n'eût quelque philosophe pour auteur ou pour patron. Ceux de notre siècle ne doivent pas craindre qu'on les accuse d'avoir dégénéré. Ils ont travaillé, ils travaillent chaque jour avec un zèle infatigable à grossir le répertoire des sottises humaines, des erreurs les plus folles comme les plus dangereuses. Dieu et son culte, l'origine de l'homme et sa destination, la conscience et son autorité, la vertu et ses motifs : est-il rien qu'ils respectent, rien qu'ils épargnent ? A leur suite, vous marchez sur les débris de toutes les vérités utiles, de tous les principes salutaires et conservateurs. Ils ne vous laissent pour jouissance que la corruption du vice, pour consolation, pour attrait, pour espoir que l'affreux néant. Gardez-vous toutefois de vous en plaindre ; gardez-vous de contredire ; ayez prudemment l'air de croire que tout le monde a raison. Vous ne pourriez, vous, avoir raison contre un seul de ces messieurs, sans passer pour un ennemi des lumières, un intolérant, un fanatique, un persécuteur.

De quel endroit en effet et par quel motif inquiéteriez-vous sur sa croyance un parias de l'Inde ou un sauvage du Canada ? Le soleil de l'intelligence ne luit-il pas dans les forêts de l'Amérique et sur les bords du Gange comme il luit à Paris ? pour le Patagon ou le Tonquinois comme pour vous ? L'un ou l'autre peut-il voir autrement qu'il ne voit ? Est-il obligé de tenir votre opinion pour vraie, parce que vous traitez la sienne d'erronée ? Et Dieu, en supposant qu'il damne personne, damnera-t-il quelqu'un pour n'avoir pas cru ce que vous croyez ? Mais non, Dieu n'attache pas à vos dogmes et à vos rites l'importance que vous y attachez vous-mêmes. Les manufactures de l'hérétique Angleterre ne sont pas moins florissantes que celles de la France catholique. On voit de plus beaux arbres dans la Caroline que dans l'Espagne ; et les idolâtres de la Chine ou du Japon n'ont rien à envier pour la fécondité des terres aux dévots de la superstitieuse Italie. C'est une preuve que dans tous les pays on honore Dieu comme il veut être honoré, parce qu'en effet tous les cultes, malgré la différence de leurs symboles et de leurs cérémonies, s'adressent et se rapportent à la Divinité. Imitiez la patience et la bonté du Père commun, qui tolère tout, qui supporte tout. Idolâtres, mahométans, Juifs, chrétiens, protestants, catholiques, tous sont égaux

à ses yeux. Il fait du bien à tous ; et quand dans tous il voit des enfants, pourquoi n'y verriez-vous pas des frères ? Quand le plus grand des philosophes a placé dans le ciel des pères recommandables par leurs vertus : les Socrate, les Trajan, les Titus, les Marc-Aurèle, qui êtes-vous pour le fermer à des hommes que probablement vous ne valez pas ? Vous vous égorgez pour des mots ! Ah ! si l'intolérance pouvait être permise, ce serait contre les religions intolérantes et exclusives. Mais il n'y en eut jamais de telles. Le catholicisme même ne l'est pas, puisque dans tous les états catholiques sont admis et vivent tranquilles les hommes de toutes les sectes. Ce sont les prêtres qui sont intolérants. C'est leur esprit de prosélytisme qui fait tout le mal. C'est à leurs sottises querelles qu'il faut attribuer toutes ces guerres de religion, qui depuis l'origine du christianisme ont coûté plus de sang que n'en fit jamais couler la fureur des conquêtes.

Ceux de vous, mes frères, qui ont eu l'imprudence de lire sans mission les livres des incrédules, ou de prêter l'oreille à leurs discours, savent bien si c'est gratuitement et pour me donner le plaisir de les rendre ridicules ou odieux que je leur prête tant d'inepties et d'extravagances ; ou si je travestis, si j'atténue, si j'affaiblis leurs difficultés pour les détruire plus aisément. Que faut-il donc penser de la sagacité, de l'habileté du troupeau des disciples, quand un système qui choque les plus simples idées du plus simple bon sens est estimé le chef-d'œuvre, le coup de force des coryphées du parti, et que, ce système encore, ils ne peuvent l'étayer que par de pitoyables sophismes, de grossières équivoques, de honteux mensonges ? Il suffirait peut-être d'opposer à eux-mêmes ces prédicateurs si bénins de la tolérance ; de leur rappeler le ton habituel de leurs écrits contre ceux qui se permettent de les redresser, les dégoûtantes injures qu'ils leur prodiguent, les calomnies impudentes dont ils les chargent, les pamphlets atroces qu'ils publient contre eux, la ligue qu'ils avaient faite, la croisade qu'ils avaient prêchée contre le christianisme, leur acharnement à l'attaquer, à le combattre, à l'outrager ; les menées sourdes, les basses intrigues auxquelles ils sont parfois descendus pour perdre et faire persécuter leurs antagonistes. Il devrait surtout suffire de rapprocher leur doctrine de la conduite si douce, si humaine, si tolérante qu'ils ont tenue dans ces derniers temps à l'égard des opinions et des personnes. Mais on ne se justifie pas en recriminant. Ils peuvent avoir tort sans que pour cela nous ayons raison. Allons droit au fait. Toutes les opinions en matière de religion sont-elles indifférentes et doivent-elles être tolérées ? C'est-à-dire, car je n'entends parler ici que de la tolérance religieuse, peut-on également plaire à Dieu et se sauver, quelle que soit la religion qu'on professe ? Je réponds hardiment non. Il n'y

a, il ne peut y avoir qu'une seule religion dans laquelle et par laquelle, à l'exclusion de toute autre, Dieu veut que nous le servions.

Je me suis demandé, en méditant sur ce sujet, s'il était bien nécessaire de le traiter dans une ville toute composée de catholiques. Il m'a semblé que cela pouvait être utile, en supplant même que tous mes paroissiens pensassent catholiquement : ils n'en seront que plus affermis dans leur croyance. Mais qu'ai-je dû faire, quand j'ai la certitude que dans ma paroisse il en est qui, tout en fréquentant l'église, pèchent contre l'intégrité de la foi, semblent croire, disent du moins qu'on peut se sauver hors de la foi que je leur prêche ?

Pour approcher de Dieu, dit saint Paul, il faut premièrement croire que Dieu est et qu'il récompensera ceux qui le cherchent. (Hebr., XI, 6.) « L'insensé » donc, qui, loin de chercher Dieu, « dit dans son cœur : il n'y a point de Dieu, » n'approche pas de Dieu, ne saurait plaire à Dieu, ne doit rien attendre de Dieu. Mais est-il seulement à plaindre ? Faut-il l'excuser de ce que sa raison ne l'éclaire pas mieux ? de ce qu'il ne voit pas autrement qu'il ne voit ? Et son opinion peut-elle être fausse sans être criminelle ? L'ignorance invincible de Dieu ne se doit supposer dans personne. « Car ses perfections invisibles, sa puissance et sa divinité sont devenues visibles depuis la création, par la connaissance que les créatures en donnent. » L'univers est un livre ouvert à tous les yeux, et où tout homme qui n'est pas absolument idiot et stupide peut lire en caractères ineffaçables, l'existence, la puissance, l'intelligence, la beauté, la bonté d'un premier et souverain être. « Les cieux racontent si éloquemment sa gloire ; le firmament étale avec tant de magnificence les ouvrages de ses mains » et proclame si haut son pouvoir immortel ; « chaque jour est si fidèle à en donner la connaissance au jour qui le suit, et chaque nuit si constante à en instruire la nuit qui lui succède, » que du nord au midi, du couchant à l'aurore, « leur voix retentit dans tous les coins de la terre ; » et que loin d'être obscur et mystérieux, « leur langage est entendu » sous tous les climats par quiconque n'y ferme pas obstinément l'oreille. Pour celui-là même à qui le spectacle de l'univers ne dirait rien, il est une autre lumière qui ne manque pas de l'éclairer, un autre maître qui ne manque pas de l'instruire : c'est cette « lumière qui illumine tout homme venant en ce monde ; » c'est sa raison, sa conscience, ses facultés, ses affections, ses réflexions, ses sentiments, ses remords, toutes choses qu'il ne s'est pas données, qui souvent sont en lui malgré lui, et qui par là même, dit Tertullien, deviennent la preuve d'une âme naturellement religieuse. Aussi le monstrueux athéisme dépose-t-il moins des travers de l'esprit que de la corruption du cœur. C'est pourquoi le Sage dit que « les hommes qui

n'ont pas la connaissance de Dieu ne sont que vanité ; qu'ils se sont égarés dans leurs vains raisonnements ; que leur cœur a été rempli de ténèbres ; qu'ils auraient dû comprendre par les biens visibles le souverain Être, et connaître le Créateur par la considération de ses ouvrages ; qu'en voyant la beauté des créatures, ils doivent concevoir combien celui qui en est le dominateur est encore plus beau, puisque c'est l'auteur de toute beauté qui donne l'être à toutes ces choses ; qu'en admirant le pouvoir et les effets des créatures, ils auraient dû comprendre combien est plus puissant celui qui les a faites ; puisque la grandeur et la beauté de la créature peuvent faire connaître et rendre en quelque sorte visible le Créateur ; qu'ils ne méritent point de pardon, parce que, s'ils ont eu assez de lumières pour connaître l'ordre du monde, comment n'en ont-ils pas connu plus aisément le dominateur ? » Tant d'aveuglement ne peut venir que du cœur. C'est avec un cœur dépravé et profondément dépravé qu'on fait de l'athéisme : *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus. (Psal. XIII, 1.)*

Secondement, cette opinion est-elle indifférente et sans conséquence, d'abord pour la gloire de Dieu ? Elle le détrône, le bannit du monde, l'anéantit pour mettre à sa place une matière morte bien qu'éternelle, et faire honneur aux combinaisons fortuites du hasard qui n'est rien, de la formation et de la reproduction des êtres, de l'intelligence qui a si admirablement disposé les diverses parties de l'univers, de la Providence qui le maintient dans une si constante régularité ! Est-elle indifférente et sans conséquence pour l'insensé qui la professe ? Elle le trompe sur sa nature, son origine et sa destination. Elle le matérialise tout entier, et ne lui laisse point d'âme. Elle n'assigne à son existence qu'une cause aveugle, le soumet pendant sa vie aux caprices d'une fatalité inévitable, et ne lui montre après la mort que les abîmes du néant. Elle l'acquitte de tout devoir, et l'affranchit de tout frein ; mais elle le laisse sans consolation, sans espoir, sans motifs pour le bien, et peut le pousser aux derniers crimes. Pour Louvel, Dieu n'était qu'un mot. Est-elle indifférente et sans conséquence pour la société ? Elle en sape les fondements, en relâche les nœuds, en détruit la force morale, en déprave les membres, en pronostique la décadence, en amène la ruine. Rappelez l'époque où nos législateurs athées, moins honteux qu'effrayés de leurs déplorables succès, et craignant d'être engloutis dans l'abîme qu'ils avaient eux-mêmes creusé, crurent nécessaire de déclarer au monde que le peuple français reconnaissait l'Être-Suprême et l'immortalité de l'âme. L'époque où des furieux, ivres de sang, de luxure et d'impiété, criaient publiquement par les rues : A bas Dieu ! vive l'enfer ! la société était-elle alors, parmi nous, autre chose qu'un cadavre que se disputaient les va-

tours et les loups ? Mais c'est la société telle que l'avaient faite, telle que peuvent la faire des hommes sans Dieu. Leur opinion n'est donc pas une opinion qu'il faille respecter, qu'il faille épargner, qu'il faille craindre de contredire et de combattre, pour ne pas violer les droits prétendus de la raison dans quelques individus, quand la raison universelle la condamne, la flétrit, la repousse avec horreur. La raison, dans ces messieurs, est la déesse-raison sous les traits hideux et repoussants d'une infâme prostituée.

Il y a un Dieu, mais il n'y en a qu'un : *Unus Dominus* ; et tous les dieux qu'adoraient les nations, et ceux qu'adorent aujourd'hui les idolâtres, n'étaient et ne sont que des démons : *Omnes dii gentium demonia*. (Psal. XCV, 5.) Aussi l'Apôtre juge « inexcusables tous ceux qui, ayant eu l'idée de Dieu, ne l'ont pas glorifié comme Dieu et ne lui ont pas rendu grâce ; mais ont rendu, en mettant le mensonge à la place de la vérité, ont rendu à la créature l'adoration et le culte souverain, au lieu de le rendre au Créateur qui est béni dans tous les siècles ; » inexcusables ceux qui, dédaignant la révélation primitive et les traditions consacrées parmi les premiers hommes, pour « s'évanouir dans leurs propres pensées, se sont imaginés que le feu, ou le vent, ou l'air subtil, ou la multitude des étoiles, ou l'amas des eaux, ou le soleil, ou la lune étaient des dieux qui gouvernaient le monde ; inexcusables ceux qui ont transféré l'honneur qui n'est dû qu'au Dieu incorruptible, à l'image d'un homme corruptible, et à des figures d'oiseaux, de quadrupèdes et de reptiles ; inexcusables, malheureux et n'ayant que des espérances mortes, » ceux qui ont prostitué le nom incommunicable de Dieu « aux ouvrages de la main des hommes, à l'or, à l'argent, aux inventions de l'art, aux figures des animaux, à une pierre de nul usage et qui n'avait d'autre mérite que d'être l'ouvrage d'une main antique ; » mais moins excusables, plus malheureux et plus criminels que tous les autres, ceux qui ont divinisé les passions mêmes, et se sont forgé des dieux dans la vie desquels ils trouvaient l'exemple et l'excuse de tous les vices et de tous les désordres. « C'est pourquoi Dieu les a livrés aux désirs de leur cœur et à des passions d'ignominie, » tellement « qu'en s'y plongeant, ils ont déshonoré eux-mêmes leur propre corps, sans comprendre que ceux qui font ces choses sont dignes de mort, et non-seulement ceux qui les font, mais encore quiconque les approuve. » Enfin, le Sage nous dit que « le culte abominable des idoles est la cause, le principe et la fin de tous les maux ; que les idolâtres immolent leurs propres enfants, qu'ils font en secret des sacrifices infâmes, qu'ils célèbrent des veilles pleines d'une brutalité furieuse, qu'ils ne gardent aucune honnêteté, » pas plus dans le célibat que « dans le mariage ; que l'un tue l'autre par envie, ou l'outrage par l'adultère ; »

qu'ils mentent, volent, trompent, se parjurent sans scrupule ; qu'ils se font un jeu de l'avortement, de l'inconstance des mariages et des dissolutions de l'impudicité ; et les relations des voyageurs confirmant de reste l'assertion du Sage, nous les représentent unanimement comme des hommes d'une ignorance absolue, d'une dépravation effrayante, d'une cruauté inouïe. Mais, chignons que tout cela pour les incrédules. Ils vous disent que l'idolâtrie est une opinion tout comme une autre ; qu'elle a été professée par tous les peuples de l'antiquité, et que, non moins que les apôtres qui souffrirent la faim, la soif, le froid, la nudité, les persécutions, la mort, pour éclairer le monde et le tirer des ténèbres du paganisme, nos missionnaires sont des fous que la superstition aveugle, que l'enthousiasme emporte au delà des mers, pour substituer des erreurs à d'autres erreurs, et que tous ensemble ils n'ont jamais été aussi utiles à l'humanité que le naturaliste qui suit le cours des fleuves, gravit les montagnes, se perd dans les forêts, pour enrichir la botanique par la découverte de quelque plante inconnue dans nos climats. Ainsi tirer des hommes de la barbarie, les éclairer, les civiliser, leur donner des mœurs, les désabuser de pratiques aussi cruelles que honteuses, c'est ne rien faire pour l'humanité ; et tous les amis de l'humanité doivent faire des vœux pour que les Caraïbes, les Chinois, les femmes du Malabar n'entendent jamais les missionnaires, de peur qu'en les écoutant, les veuves du Malabar ne perdent l'usage de se brûler sur le bûcher de leurs maris, les Chinois, l'usage de fouler aux pieds leurs femmes pour les faire avorter, les Caraïbes, l'usage de rôti et de manger leurs ennemis. Ils disent que toutes les religions honorent également la Divinité, parce que toutes ont pour but de l'honorer. Ainsi Dieu était, chez les anciens, également honoré par la chasteté des vestales et par les prostitutions des filles d'Amathonte ; par l'ivresse et les courses vagabondes des bacchantes sur les montagnes de la Thrace, et par la modestie des jeunes Athéniennes aux processions de la sage Minerve. Il l'est également aujourd'hui par les mahométans qui empaient les chrétiens, et par les chrétiens qui abhorrent Mahomet ; par les catholiques qui adorent l'eucharistie, et par les sacramentaires qui la foulent aux pieds. Tout cela vous paraît-il passablement absurde, et vous sentez-vous capables de dévorer ces conséquences ? Ils disent que la nature est aussi féconde, aussi riche, aussi belle dans les contrées habitées par les idolâtres, qu'elle peut l'être chez les peuples les plus religieux ; et ils en concluent l'approbation que Dieu donne à la manière dont ils l'honorent. Ainsi vous ne jugerez plus de la bonté d'une opinion par les lumières de votre raison, ou les enseignements de la foi, mais d'après les degrés de latitude et la hauteur du thermomètre. Vous tiendrez les

habitants des îles australes, qui se nourrissent de fruits délicieux, pour les plus sages de l'univers, et ceux du Spitzberg et du Groënland pour des stupides, parce qu'ils ne mangent que du poisson pourri et ne boivent que de l'huile de baleine. Si pourtant il arrivait que les Lapons et les Indiens changeassent de climats sans changer d'opinions, la terre et l'air, dans l'un et l'autre pays, changeraient-ils de nature ? Ecoutez, admirez, ne questionnez pas. Et parce que Dieu a limité à la vie présente la destinée des individus, comme celle des peuples, vous direz qu'un homme pauvre et malheureux pense indubitablement mal ; comme pense nécessairement bien celui à qui tout abonde. Vous en seriez-vous douté ? Comme on apprend de belles choses, comme on devient habile à l'école des incrédules !

Parce qu'il n'y a qu'un Dieu, il n'y a non plus qu'une foi et qu'un baptême : *Unus Dominus, una fides, unum baptisma.* (Ephes., IV, 5.) Il y a une foi, c'est-à-dire, une doctrine religieuse, émanée de Dieu, révélée de Dieu, qu'il « faut croire de cœur et confesser de bouche pour » plaire à Dieu, être justifié devant Dieu et « obtenir le salut » promis de Dieu. La nécessité de cette révélation est prouvée par la nature même de la religion ; car la religion, c'est la science de ce que Dieu est, de ce qu'il a fait, de ce qu'il prescrit, de ce qu'il promet. Mais quand « Dieu habite une lumière inaccessible, » que pourraient savoir les hommes de sa nature, de ses opérations, de ses commandements ou de ses défenses, de ses promesses ou de ses menaces, à moins qu'il ne daignât se révéler à eux ? La connaissance et le culte du vrai Dieu ne se conservèrent dans les premières familles du genre humain qu'aussi longtemps qu'elles respectèrent la tradition des révélation primitives faites au premier homme. Quand, oubliant ou méprisant ces traditions, les hommes n'eurent plus pour se diriger, sur le fait de la religion, que leur raison et leur conscience, ils tombèrent dans l'idolâtrie. La nécessité de cette révélation est prouvée par l'ignorance dans laquelle a croupi, près de quatre mille ans, la presque généralité des hommes, et par les épaisses ténèbres qui couvrent encore les contrées où n'a point pénétré « la folie de la prédication. » Interrogez le monde de cette époque sur la religion qu'il professe ; d'un petit coin de l'Asie une voix vous répondra : *Notus in Judæa Deus, et in Israel magnum nomen ejus.* (Psal. LXXV, 2.) Dieu est connu dans la Judée, et son nom est grand dans Israël. Mais pourquoi là, et seulement là ? Là, parce que Dieu a voulu « annoncer sa parole à Jacob, ses jugements et ses ordonnances à Israël. » Seulement là, parce qu'il « n'a point traité de la sorte toutes les autres nations, qu'il ne leur a point manifesté ses préceptes, qu'il les a abandonnées aux désirs de leur cœur, et laissées marcher dans les voies qu'elles-mêmes avaient inventées. » Mais ces quatre mille ans dont je parle ont donc été autant

de siècles d'une ignorance stupide, pendant lesquels les hommes naissaient dépourvus d'intelligence, ou ne faisaient aucun usage de leur raison ? Croyez plutôt que, dans un bien grand nombre, le génie ne fut pas moins vaste, la raison pas moins vigoureuse que dans nos modernes les plus vantés. Ils nous ont laissé des ouvrages que les historiens les plus judicieux, les poètes les plus ingénieux, les orateurs les plus éloquents, les artistes les plus célèbres, se font un devoir de consulter comme des modèles, et dont ils s'estiment heureux de pouvoir approcher. Ce n'est qu'en traitant de la religion et des grands principes de la morale que les sages de l'antiquité sont faibles, sont nuls, sont absurdes. Ils ne révèrent jamais que des fantômes qu'ils plaçaient la tête dans les nues et les pieds dans la boue. Que si quelques-uns soupçonnèrent, comme on le dit, l'unité de Dieu, ils n'osèrent s'en déclarer, et retirèrent la vérité dans l'injustice. Enfin, la nécessité d'une révélation pour connaître Dieu et le culte qu'il convient de lui rendre est prouvée par l'aveu qu'en ont fait les sages du paganisme. Celui que la beauté de son génie avait fait surnommer « le divin, » a dit presque dans les mêmes termes que Salomon : « nous ne comprenons que difficilement ce qui se passe sur la terre, et nous ne discernons qu'avec peine ce qui est devant nos yeux. Mais qui pourra découvrir ce qui se passe dans le ciel ? et qui pourra, Seigneur, connaître votre pensée, si vous ne donnez vous-même la sagesse, et si vous n'envoyez votre Esprit-Saint du plus haut des cieux, afin qu'il redresse les sentiers de ceux qui sont sur la terre, et que les hommes apprennent ce qui vous est agréable ? » Les élucubrations de nos incrédules ont-elles été plus heureuses, et vengent-elles la raison du reproche d'impuissance ? Ils ont bien cette prétention sans doute. Ils nous donnent pour de sublimes découvertes, pour des oracles, les rêves creux de leur imagination, les lubies d'un orgueil délirant. Toutefois, soyons justes, même avec eux, pour l'être envers tout le monde. Parce que l'Evangile, partout où il a été prêché, a dissipé les ténèbres du paganisme ; que la science de la religion est aujourd'hui commune et répandue chez toutes les nations civilisées ; que chez les peuples chrétiens on y est initié dès l'enfance, nos déistes sont exacts, quand ils veulent bien faire à Dieu l'honneur de parler de lui d'après le catéchisme. Ils ont même écrit sur quelques points de la morale des choses, non-seulement raisonnables, mais éloquentes, mais sublimes. Sont-ils pour cela plus en fonds pour traiter de la religion, indépendamment de la révélation, que ces pauvres idolâtres dont ils se moquent ? Du tout. Ce qu'ils disent de bien, ils le doivent à l'Evangile, et l'on peut citer le livre et la page qui leur a servi de thème. Quand ils parlent d'après eux-mêmes, qu'ils prophétisent de leur tête, qu'ils créent la doctrine qu'ils debi-

tent, hélas! c'est la raison avec toute sa faiblesse, toute sa pauvreté, tous ses travers, tous ses écarts. Voyez si la raison leur a dicté un symbole uniforme? s'il est du moins quelques vérités qu'ils admettent de concert? Je ne sais qu'un point qui les réunisse : c'est la haine contre le christianisme. Interrogez-les tous sur les questions les plus graves : la providence de Dieu, le culte qu'il convient de lui rendre, la conscience de l'homme, la moralité de ses actions, et vous vous donnerez le plaisir d'entendre autant d'opinions différentes, contradictoires même, que vous aurez consulté de têtes. Il arrivera même qu'en faisant un choix entre ces habiles docteurs et vous attachant à l'un par préférence aux autres, vous nierez le soir, sur sa parole, ce que, sur sa parole, vous aviez affirmé le matin. Plus d'une fois, et ils en sont convenus, leur doctrine a dépendu de l'état de leurs humeurs, de la circulation de leur sang, de la manière dont ils digéraient. Quand la raison en est là, quand elle peut mener là, est-ce un guide bien sûr, un guide auquel on puisse s'abandonner sans quelque défiance, et qu'il soit humiliant de suppléer ou d'aider par une lumière qui ne peut être ni suspecte, ni trompeuse, la parole de Dieu même?

Aussi, Dieu prenant conseil, non de notre orgueil, mais de nos besoins, après « avoir livré par justice à leurs vaines disputes tous ces hommes curieux de la science du siècle, » a, pour sa gloire et dans sa miséricorde, accompli par son propre Fils et par les apôtres de son Fils ce que des prophètes avaient dit en son nom : *Je détruirai la sagesse des sages, et je rejeterai la science des savants. (Isa., XXIX, 14.)* Que sont, en effet, devenus ces sages si fameux du Lycée et du Portique? Dans quelle école se répètent aujourd'hui leurs leçons? Qui tient à leurs dogmes? Qui se déclare leur disciple? Du moment où Dieu s'est fait entendre, « la sagesse du monde a été convaincue de folie; » et les partisans de cette sagesse ont reconnu « qu'eux et leurs maîtres n'avaient possédé que le mensonge et qu'un néant qui leur avait été inutile. » Depuis lors, « la parole de la croix est folie pour ceux qui se perdent; mais pour ceux qui se sauvent, c'est-à-dire pour nous, elle est la vertu et la puissance de Dieu. Car Dieu voyant que le monde avec la sagesse humaine ne l'avait point connu dans les ouvrages de la sagesse divine, il lui a plu de sauver par la folie de la prédication ceux qui croiraient en lui. Que les Juifs donc demandent encore des miracles, et que les gentils cherchent la sagesse; pour nous, nous prêchons Jésus-Christ crucifié, qui est un scandale aux Juifs et une folie aux gentils; mais qui est la force et la sagesse de Dieu à ceux qui sont appelés, soit juifs, soit gentils; parce que ce qui paraît en Dieu une folie est plus sage que la sagesse de tous les hommes; et que ce qui paraît en Dieu une fai-

blesse est plus fort que la force de tous les hommes. »

Mais cette parole de la croix est-elle la parole de Dieu, et la révélation est-elle aussi certaine que je l'ai dite nécessaire? Ici reviendraient toutes les preuves qui établissent la vérité de la religion; preuves tellement nombreuses, tellement lumineuses, tellement convaincantes, entraînantes, irrésistibles, qu'elles ont persuadé le monde, changé ses opinions, ses affections, ses mœurs. Car il faut bien distinguer entre les choses révélées et le fait même de la révélation; les choses révélées ne laissent point ou ne laissent que peu de prise à notre intelligence, parce qu'elles ont pour objet ou la nature de Dieu, qui est nécessairement incompréhensible à tout autre qu'à lui-même ou les effets de sa puissance, à laquelle nous ne saurions assigner de borne, ou encore les commandements et les défenses qu'il nous fait; et dont nous ne voyons d'autre motif que sa volonté, règle essentielle de toute justice. Aussi croyons-nous les choses révélées, bien que nous ne les comprenions pas, parce qu'il nous paraît tout à fait raisonnable de supposer que le Dieu essentiellement vrai ne nous a pas parlé pour nous tromper. Mais notre raison, qui se tait par impuissance et par respect devant les profondeurs iménétables et la redoutable majesté de l'Être infini, peut exercer, et fait bien d'exercer toute son activité sur le fait de la révélation, pour s'assurer si la doctrine qu'on lui propose à croire vient véritablement de Dieu. Par exemple, est-il vrai qu'une tradition aussi ancienne que le genre humain, et répandue chez toutes les nations, bien que défigurée par les fables du paganisme, y ait maintenu la croyance d'un premier et souverain Être, qui a créé le monde, qui le gouverne et à qui il faut rendre un culte? la croyance de la dégradation de l'homme par le péché, et de l'obligation qu'il a d'expier ses péchés par des sacrifices, la croyance d'une autre vie où le crime est puni et la vertu récompensée? Ce serait indubitablement le signe et la suite d'une révélation primitive qui, faite au premier homme, et par lui transmise à sa famille, aurait, comme de bouche en bouche, passé jusqu'à nous; et s'inscrire en faux contre une croyance appuyée sur un pareil fondement, n'annoncerait pas moins de bizarrerie dans les idées que de corruption dans le cœur. Est-il vrai encore que, pour arrêter les progrès toujours croissants de l'idolâtrie, et préparer les grands événements qu'avait projetés sa miséricorde, Dieu se choisit autrui, entre tous les peuples, un peuple particulier avec qui il daigna faire alliance, pour qu'il opérât d'étonnants prodiges, qu'il instruisit lui-même de ses préceptes, des pratiques et du but de son culte, qu'il associa, en quelque sorte, à ses desseins en suscitant du milieu de lui des prophètes qu'il remplissait de son Esprit, et dans la bouche desquels il mettait sa parole, en l'é-

tablissant le dépositaire et le gardien de ses oracles, en faisant naître de lui celui en qui devaient être bénies tous les nations de la terre? Ce serait là une révélation nouvelle qui, loin d'infirmer la révélation primitive, la corroborerait, l'éclaircirait, la développerait, l'étendrait, et promettrait pour un temps dont Dieu se réserve le secret, de plus grandes lumières encore : et telle est la croyance des juifs et des chrétiens, c'est-à-dire, la croyance de la plus grande autorité qui, en fait de témoignage et d'opinion, soit sur la terre. Bannis sans retour de leur propre pays, portant partout, comme Caïn, le signe de la réprobation, dispersés chez tous les peuples qui tous les méprisent, les haïssent, les vexent et les oppriment; sans roi, sans pontife, sans temple, sans aucune forme de gouvernement, les juifs conservent pour les livres qui les condamnent, le même respect que leurs pères, y voient la parole de Dieu, et ont plus d'une fois souffert la mort pour ne pas violer les lois, contredire les oracles, renoncer aux promesses que renferment ces livres. D'un autre côté, les chrétiens, quoiqu'ils abhorrent dans les juifs les meurtriers de l'Homme-Dieu qu'ils adorent, reçoivent leurs livres comme sacrés, et en soutiennent avec autant de zèle qu'eux, l'authenticité, la vérité, la divinité. En un mot, ces deux peuples, quoique ennemis, quoique divisés, s'accordent et se sont toujours accordés sur le fait des révélations contenues dans les livres de l'ancien Testament. Il faut donc qu'il en soit quelque chose; et dire des injures à cette nuée de témoins pour éluder leur témoignage, parce que le fait dont ils déposent déplaît, embarrasse et chagrine, c'est bien vouloir jouer l'esprit fort et penser à part; mais c'est aussi courir les risques d'une opinion qui révolterait par son orgueil, si elle pouvait cesser de paraître ridicule par son insigne extravagance.

Enfin, est-il vrai « qu'après avoir autrefois parlé aux hommes en divers temps et en diverses manières par les prophètes, Dieu leur a parlé de nouveau par son propre Fils, qu'il a fait héritier de toutes choses et par qui il a créé les siècles? » Oh ! je ne craindrai pas de dire qu'à cet égard, Dieu a rendu la révélation si croyable, qu'en l'admettant, nous n'avons que le mérite de nous rendre à l'évidence : *Testimonia tua credibilia facta sunt nimis.* (Psal. XCII, 5.) Je ne craindrai pas de dire que si, entre les choses que la religion nous enseigne comme révélées, une seule se trouvait fautive, Dieu lui-même nous aurait trompés : *Si error est, a te decepti sumus.* L'accomplissement des prophéties les plus authentiques, le nombre et l'éclat des miracles les mieux avérés, le caractère éminemment, divinement beau de Jésus, « auteur et consommateur de notre foi, » la simplicité, l'innocence, la sainteté, le détachement, le dévouement, les travaux, la patience, les succès, la mort des apôtres qui la prêchèrent, et scellèrent de leur sang le témoignage qu'ils rendaient de ce qu'ils

avaient vu et entendu, le tableau de ses combats et de ses victoires, la constance surhumaine de ses martyrs, la fin tragique de ses persécuteurs, la science de ses apologistes, le ton même, le ton inimitable de ses livres, la sublimité de ses dogmes, l'excellence de sa morale que plus d'une fois ont relevée, préconisée ses ennemis mêmes, la révolution qu'elle a opérée dans le monde, les lumières qu'elle y a répandues, les mœurs qu'elle y a introduites, les vertus qu'elle y a fait éclore, les saints qu'elle y a formés dans toutes les conditions, les erreurs qu'elle a bannies, les superstitions qu'elle a abolies, tant de vices, tant de crimes, tant de pratiques licencieuses ou barbares dont elle a arrêté le débordement, tant de sages institutions, tant d'établissements utiles, dont elle a été le principe et le motif, tant de consolations, tant de secours, tant de bienfaits en tout genre, dont elle a été, dont elle continue d'être l'inépuisable source : en faut-il davantage, en fallait-il même autant pour gagner les esprits les plus difficiles, et les convaincre que la religion est véritablement l'œuvre de Dieu, qu'elle vient de Dieu, qu'elle est marquée au sceau de Dieu, et qu'il y aurait autant d'ineptie à le méconnaître, que de témérité, que d'audace, que d'impiété, que de fureur à vouloir la briser.

Que les mécréants ne se rabattent donc pas à nous dire que leur raison ne saurait s'accommoder de mystères incompréhensibles, et qu'elle ne peut examiner sans les juger absurdes. Peut-être qu'avec plus de franchise, ils avoueraient que leur raison attache assez peu d'importance à ces mystères dont ils font tant de bruit; mais que leur cœur s'irrite et s'indigne de préceptes et de menaces qui contrarient ses penchants. Quel que soit le principe de l'incrédulité dans eux, j'observerai que cette obscurité des mystères, et cette austérité des préceptes de la religion qui les choque si fort, sont précisément une preuve de la divinité des uns et des autres. Car où des hommes les auraient-ils pris? Comment les auraient-ils accrédités? Comment seraient-ils devenus la foi de l'univers? Ce n'est pas ainsi qu'on invente, dit un philosophe dont les incroyables révèrent l'autorité; et le héros de l'Evangile serait moins étonnant que le faussaire qui l'aurait fabriqué. L'auteur d'une religion humaine devra toujours, pour se faire des prosélytes, caresser l'orgueil de l'esprit et ménager les faiblesses du cœur. J'observerai que, depuis sa naissance, le christianisme, malgré l'impénétrable obscurité de ses mystères et la sainte austérité de ses maximes, a compté parmi ses disciples, ses docteurs et ses apologistes, un nombre innombrable d'hommes dont les écrits immortels attestent le génie; que dans nos temps modernes, Bossuet, Fénelon, Pascal et Mallebranche, Corneille, Racine et Boileau, Leibnitz, Newton, Euler et Descartes ont été chrétiens, et qu'ils n'ont pas cru dégrader leur raison en la soumet-

tant à croire sur la parole de Dieu, des dogmes qu'ils ne comprenaient pas mieux que nous. L'illustre Bacon, le savant des savants, a dit qu'un peu de philosophie éloignait de la religion, et que beaucoup de philosophie y ramenaient toujours. Nous pouvons donc croire que nos incrédules et leurs maîtres sont de bien petits philosophes, puisqu'ils sont irréli-gieux. Souhaitons qu'ils grandissent, pour qu'ils deviennent chrétiens; mais l'enfance de la raison est bien longue, quand on ne la nourrit que d'orgueilleux sophismes, de mensonges effrontés, de contes immoraux et de poésies libertines. J'observerai qu'en jugeant par la raison, des choses révélées, tant que le fait de la révélation subsiste, les incrédules montrent la même ignorance qu'un novice en mathématiques, qui appliquerait la règle sur un globe, pour en mesurer la surface. Entre une raison bornée, faible et faillible, et la nature, la toute-puissance, l'omni-science du Dieu infini, quelle mesure commune peut exister, que la parole de Dieu même? En jugeant, par la raison, des choses révélées, tant que le fait de la révélation subsiste, les incrédules appellent de Dieu à eux-mêmes, se constituent ses juges, et décident, dans leur sagesse, ce que Dieu a pu dire, faire, prescrire ou défendre, n'avouant comme de lui que ce qui leur agréait, rejetant comme indigne de lui tout ce qu'ils ne goûtent pas. Appréciez vous-même cette prévention : je vous laisse le soin de la qualifier. En jugeant, par la raison, des choses révélées, tant que le fait de la révélation subsiste, les incrédules doivent accorder aux autres l'infail-libilité qu'ils s'attribuent à eux-mêmes, et reconnaître dans tous et chacun le droit de croire ou de ne pas croire, de croire ceci ou de ne pas croire cela; de faire un choix entre les dogmes révélés, retenant les uns, repoussant les autres, sans autre règle que l'esprit particulier, et sans jamais courir le risque de se tromper, sans jamais mériter le blâme de n'avoir pas, ou d'avoir mal choisi. Alors que de croyances toutes vraies, toutes incontestables, toutes bonnes, toutes saintes, toutes dignes de Dieu, quoique opposées, quoique contradictoires ! Oh ! pour le coup, je baisse pavillon. Vous conviendrez qu'il faut être incrédule pour raisonner si puissamment. Reste à savoir, pourtant, si, en supposant le fait de la révélation, Dieu peut trouver bon que chacun en juge et la traite d'après son caprice. C'est donc sur le fait de la révélation que devrait s'exercer la critique des incrédules, avant de soumettre à leur examen les choses révélées. Il faudrait qu'ils nous montrassent la faiblesse, la futilité, la nullité des preuves par lesquelles nous l'établissons. Ils l'ont tenté quelquefois, mais avec le succès du serpent qui rongea la lime. Jusqu'à ce qu'ils fassent mieux, nous persisterons à croire que Dieu a parlé; et mettre seulement en question si Dieu mérite, si Dieu exige

qu'on croie à sa parole, nous paraît aussi extravagant qu'impie.

Que les mécréants ne plaident donc pas l'indifférence des opinions religieuses, qu'ils ne demandent pas que nous tolérions celles que la religion réprouve. Nous respecterons leur personne; nous aurons pour eux tous les égards auxquels leur donneront droit les talents et les bonnes qualités qu'ils peuvent avoir. Nous ne réclamerons jamais contre la tolérance politique dont ils jouissent. Nous n'empêcherons pas qu'on ne traite avec eux dans les usages de la vie civile, quand leur commerce n'exposera à aucun danger de séduction. Nous leur promettons même de conserver et d'inspirer aux autres, tous les sentiments d'une charité chrétienne et fraternelle; mais nous leur dirons, mais nous ne cesserons de leur répéter que « celui qui ne croit pas, est déjà jugé; que celui qui ne croit pas, sera condamné. »

DISCOURS XXVII

CONTRADICTION ENTRE LA CROYANCE ET LES MOEURS

sancti per fidem operati sunt justitiam. (Hebr., XI, 33.)

Les saints ont accompli par la foi les devoirs de la justice.

En comparant ce que la foi a toujours produit dans les saints avec ce qu'elle opère communément en nous, on soupçonnerait, mes frères, que nous ne croyons pas ce que les saints ont cru; ou que les saints ont été ce que nous ne sommes pas; que la foi leur enseignait des vérités plus utiles, qu'elle leur traçait des règles de conduite plus sages, qu'elle leur proposait des motifs d'un plus grand poids, qu'elle leur offrait des secours plus puissants, qu'elle les encourageait au bien par de plus brillantes promesses, les détournait du mal par de plus terribles menaces; ou que, sans passions et supérieurs à toutes les faiblesses de notre nature, les saints sont devenus saints sans efforts, sans combats, sans violences, sans sacrifices. Mais voyez le magnifique éloge que saint Paul fait des patriarches, des prophètes, des justes de l'ancienne alliance, qui pourtant « n'avaient vu et salué que de loin » les biens dont nous jouissons; qui n'avaient pas été instruits, comme nous, « des mystères du royaume des cieux; à qui il n'avait pas été donné, » quelle que fût la vivacité de leurs desirs, « de voir et d'entendre ce que nous voyons et ce que nous entendons. » Les éléments d'une foi que je dirais à peine ébauchée, en firent des hommes « dont le monde n'était pas digne; » des hommes qui, pour ne pas pécher, « résistèrent jusqu'à l'effusion du sang, souffrirent les moqueries et les fouets, les chaînes et les prisons, se laissèrent scier, lapider, tourmenter, éprouver en toutes manières, ou vécurent dans les déserts, sur les montagnes, abandonnés, affligés, persécutés, n'ayant pour vêtements que la peau des brebis et des chèvres; »

pour nourriture, que des fruits sauvages et des racines amères; pour demeure, « que les antres et les cavernes de la terre. » Consultez les annales de l'Eglise sur ses apôtres et ses martyrs, ses confesseurs et ses pontifes, ses prêtres et ses docteurs, ses pénitents et ses vierges : tous ces chrétiens fidèles à leur vocation, dont elle honore l'éminente sainteté par un culte spécial, ils ne furent point formés à une autre école qu'à celle dont nous-mêmes nous sommes sortis; ils ne surent [que ce qui nous a été enseigné; ils n'eurent d'autres moyens de sanctification, que ceux qui nous sont offerts. Hé! pourtant, est-il épreuve si rude qu'ils n'aient soutenue? tentation si violente qu'ils n'aient surmontée? devoir si pénible qu'ils n'aient accompli? vertu si héroïque qu'ils n'aient pratiquée?

Voyez du moins cel que fut et ce que fit votre saint patron. Moins favorisé que vous, que la Providence a fait naître dans le royaume de Jésus-Christ, et qui apprîtes ses mystères de ceux-là mêmes de qui vous apprîtes à marcher et à parler, Hilaire naquit de parents idolâtres. Il n'arriva pas, comme vous, à la connaissance de la vérité, sans avoir passé par aucune erreur : il lui fallut, pour soumettre son esprit à la foi, abjurer les fausses doctrines qu'il avait sucées, pour ainsi dire, avec le lait, et renoncer à ces honteuses superstitions, dans la pratique desquelles il avait passé une partie de sa vie. Devenu chrétien, il prend les engagements de son baptême pour règle invariable de ses opinions, de ses affections, de ses mœurs; et, parce qu'il vit de la foi, il semble, dès les premiers pas, avoir atteint la vertu des parfaits; et sa vertu jette un tel éclat, qu'il est porté par des vœux unanimes sur le siège épiscopal de Poitiers. La foi d'Hilaire, devenu évêque, parut prendre un nouvel essort et se montra plus féconde encore en œuvres admirables. Il se sépara de la femme qu'il avait épousée avant son ordination. Il persuada à sa fille de renoncer au monde pour se consacrer à la virginité. Il augmenta de tous ses biens le patrimoine des pauvres; il fit, par sa douceur, sa charité, son infatigable application aux devoirs de son ministère, les délices de son troupeau. Si la Providence l'avait créé pour l'opposer aux Ariens, dont la monstrueuse hérésie affligeait alors l'Eglise et remplissait l'empire de troubles, on ne fut jamais plus fidèle à sa vocation. La vérité trouva en lui un défenseur aussi intrépide que savant. Les caresses et les flatteries ne le séduisirent pas. Les menaces ne l'intimidèrent pas; l'exil même n'ébranla pas son courage. Il brava la puissance d'un empereur séduit et déclaré contre la divinité du Verbe. Il attaquait l'erreur dans ses écrits, quand on ne lui laissait pas la liberté de la confondre de vive voix dans les conciles. L'Italie, les Gaules, la Phrygie, la Grèce furent successivement le théâtre de ses combats et de ses triomphes. Certes, mes frères, quand la foi des saints a produit de tels prodiges,

on a droit de suspecter la nôtre; du moins on a droit de s'étonner, en la supposant sincère, qu'elle s'allie dans nous avec des mœurs qu'elle réprouve.

AUTRE EXORDE.

Si filii Abrahæ estis, opera Abrahæ facite. (*Joan.*, VIII, 39.)

Si vous êtes les enfants d'Abraham, faites donc les œuvres d'Abraham.

Les Juifs se glorifiaient d'être les enfants d'Abraham, et comptaient sur les promesses faites à la postérité de ce saint patriarche, quoique avec la même foi, ils ne pratiquassent aucune des œuvres qui l'avaient rendu si agréable à Dieu; et en cela, Jésus-Christ les taxait d'aveuglement et de folie. Sommes-nous plus sages et mieux avisés, nous qui, contents de croire les vérités de cette religion dont la pratique sanctifia nos pères, espérons obtenir les biens qu'elle promet, sans rien faire de ce qu'elle prescrit; quelquefois même en faisant tout ce qu'elle défend? Car, si je dois convenir que, malgré les progrès toujours croissants de l'incrédulité, le grand nombre, le très-grand nombre conserve encore, dans son intégrité, le précieux dépôt de la foi, et que pour un impie qui blasphème le nom du Sauveur, des milliers de fidèles l'adorent et l'invoquent, vous ne pouvez pas ne pas avouer que parmi ceux qui invoquent et adorent l'auteur et le consommateur de la foi, il en est peu, bien peu, qui règlent leur conduite sur ses maximes; et que, tout en disant croire les vérités qu'il a enseignées, on se dispense d'observer les préceptes qu'il a établis.

Sans presque rien savoir de la doctrine chrétienne, les païens reconnaissaient les premiers disciples de l'Evangile à leur modestie, à leur désintéressement, à la pureté de leurs mœurs, à la charité qu'ils avaient les uns pour les autres. Ces caractères nous distinguent-ils encore? Confessons-le en rougissant : s'ils jugeaient de nous non par le symbole que nous récitons, mais par les actions que nous faisons, des païens bien souvent pourraient s'y méprendre, et nous croire tout aussi païens qu'eux. Je ne rechercherai pas la cause d'une si étrange contradiction entre notre vie et notre croyance. Elle ne peut manifestement être attribuée qu'à la corruption de notre cœur. Nous croyons les vérités de la foi, parce qu'il ne nous en coûte rien pour croire des vérités qui, à la manière dont nous les professons, nous deviennent à peu près indifférentes. Nous nous dispensons des œuvres de la foi, parce qu'il faudrait, pour les pratiquer, contredire nos goûts, nos mauvais penchants, nos inclinations déréglées; et nous n'aimons pas, et nous haïssons tout ce qui les gêne. Mais que nous servira d'avoir cru les vérités enseignées par Jésus-Christ, si nous n'accomplissons pas les préceptes de Jésus-Christ? Que nous servira la foi sans les œuvres qu'elle commande? Si elle nous accuse aujourd'hui, elle nous

confondra au tribunal de Dieu. Appliquez-vous au développement de cette pensée. Je tâcherai d'être assez court pour ne pas fatiguer votre attention; mais je la demande toute entière : aucun sujet ne mérite de plus sérieuses réflexions.

Entre les plaies que le péché nous a faites, il en est deux que nous ne saurions dissimuler, toutes honteuses qu'elles sont : il a aveuglé notre esprit et perverti notre cœur. Prenez un homme que la religion n'a pas instruit, et demandez-lui ce qu'il est, d'où il vient, et par qui et pourquoi il a été créé, quels sont les biens qu'il peut espérer, quels sont les maux qu'il doit craindre après cette vie ? Pour habile que vous le supposiez dans tout le reste, il restera muet à toutes ces questions, ou n'y répondra qu'en débitant de grossières erreurs. Ignore donc tout ce qu'il lui importe de savoir : sa véritable origine et sa véritable destination. Prenez un homme que la religion ne conduit pas, et voyez quelles sont ses vertus, ou, pour mieux dire, voyez de quels vices il est exempt. Avec des désirs que rien ne règle, avec des penchants qu'aucune loi ne dirige, avec des passions qu'aucun frein ne réprime, il ne craint et n'évite que ce qui peut lui nuire. Il excuse, il justifie, il aime, il recherche tout ce qui lui plaît; et vous savez si tout ce qui nous plaît est bon, juste, honnête et saint.

Ce fut pour remédier à de si grands maux, que Dieu, dans sa miséricorde, « après avoir parlé » aux hommes « par les prophètes, leur parla, dans les derniers temps, par son propre Fils » qu'il envoya dans le monde, afin qu'il éclairât et sanctifiât le monde. Fidèle à la mission qu'il avait reçue de son Père, Jésus-Christ consacra toute sa vie à ces deux importants objets, sans jamais les séparer. Il n'eût pas moins à cœur de nous corriger, que de nous instruire; et dans les discours particuliers qu'il adressait à ses disciples, comme dans les prédications qu'il faisait aux peuples, les maximes de conduite qu'il établissait, se trouvent toujours à côté des vérités qu'il révèle. Il voulut même que cette manière d'annoncer l'Evangile du royaume de Dieu fût constamment suivie par ceux qui devaient continuer son œuvre : *allez, instruisez toutes les nations, leur apprenant à observer toutes les choses que je vous ai prescrites.* (Matth., XXVIII, 19.) Pour admettre les infidèles au baptême, on ne se contentait pas, dans la primitive Eglise, qu'ils soumissent leur esprit au joug de la foi et professassent sincèrement tous et chacun des mystères qu'elle enseigne; il fallait qu'ils eussent déjà renoncé à leur mauvaise vie, et qu'on se fût assuré, par de longues épreuves, qu'une fois chrétiens, ils n'auraient pas moins d'horreur pour la licence que pour les impiétés de l'idolâtrie; parce qu'en effet, la sainteté n'étant pas moins essentielle à Dieu que la vérité, on ne peut

pas plus lui plaire avec des vices qu'avec des erreurs.

Pourquoi donc séparons-nous des choses qui, dans l'intention de Dieu, doivent rester étroitement unies, les vérités de la religion et les préceptes de la religion ? D'après quelle règle, estimons-nous que nos injustes cupidités sont moins contraires au salut que notre ignorance ? Comment prétendons-nous honorer Dieu autant que nous le devons, par la soumission de notre esprit, quand avec la soumission de notre esprit il demande l'innocence de notre cœur et l'obéissance de notre volonté ? Nous croyons les vérités de la foi, parce que c'est Dieu qui nous les propose; mais n'est-ce pas Dieu qui nous prescrit les œuvres de la foi ? Celui qui nous a dit : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, et de toutes vos forces; vous sanctifierez le jour qui lui est consacré; vous honorez votre père et votre mère; vous ne tuerez point; vous ne déroberez point; vous ne commettrez point de fornication, n'est pas autre, sans doute, que celui à qui nous devons de connaître l'excellence de la nature divine, l'œuvre de sa toute-puissance dans la création et la conservation du monde, les desseins de sa miséricorde dans l'incarnation de son Verbe. Nous croyons à l'Evangile, parce qu'il contient la doctrine de Jésus-Christ que le Père Eternel a solennellement reconnu pour son Fils bien-aimé, le digne objet de ses plus tendres complaisances, et qu'il nous a fait un commandement exprès et formel de l'écouter; mais dans le même Evangile où nous lisons qu'il « y en a trois au ciel qui rendent témoignage, le Père, le Verbe et le Saint-Esprit, et que ces trois sont une même chose, » ne lisons-nous pas aussi que « les mauvaises pensées séparent de Dieu, que les mauvais discours corrompent les bonnes mœurs, que quiconque regarde une femme avec un mauvais désir pour elle, est adultère dans son cœur ? » Si nous reconnaissons la doctrine de Jésus-Christ, quand on nous prêche que « Dieu a aimé le monde jusqu'à donner son Fils pour lui; » et que ce Fils, charité et pasteur, « a donné sa vie pour ses brebis, » pouvons-nous la méconnaître quand on nous assure « qu'il vaudrait mieux n'être jamais né, ou avoir été, au moment de sa naissance, jeté dans la mer, une meule de moulin au cou, que d'être pour un seul enfant une occasion de scandale » et de chute ? Tenu d'écouter Jésus-Christ quand il nous annonce que nos corps ressusciteront; que tous les hommes comparaitront à son tribunal pour être jugés; que les châtiments, comme les récompenses de l'autre vie, seront éternels, sommes-nous autorisés à lui fermer l'oreille, à rejeter ou à mépriser ses paroles quand il nous fait un devoir rigoureux et indispensable de l'humilité, de la pénitence, de la douceur, de la patience, du pardon des injures, de l'amour des ennemis ? Nous croyons des mystères que nous ne comprenons pas, parce qu'il nous

paraît tout à fait juste et raisonnable de croire à la parole de Dieu ; mais est-il moins juste, est-il moins raisonnable d'obéir aux commandements de Dieu, même à ceux qui ne nous plaisent pas ? Dieu est-il moins saint quand il commande ou qu'il défend, qu'il n'est vrai quand il instruit ? Son autorité est-elle moindre quand il dit d'agir ou de n'agir pas, que quand il dit de croire ? Nous croyons, parce qu'il est écrit que « celui qui ne croit pas, est déjà condamné ; » mais il est aussi écrit que « l'homme ne recueillera que ce qu'il aura semé ; » que chacun sera jugé selon ses œuvres ; mais il n'est écrit nulle part que la foi toute seule puisse couvrir les mauvaises, ou suppléer les bonnes et en tenir lieu. Le contraire même est écrit et énoncé par celui qui ne ment pas, dans des termes où je désire qu'aucun de vous, mes frères, ne trouve sa condamnation, mais qui confondront à jamais la vaine confiance de tout chrétien qui déshonore par de mauvaises mœurs la foi qu'il professe.

Oui, c'est un grand don, c'est un don ineffable que celui de la foi. Nous ne saurions l'estimer trop, puisque « la vie éternelle consiste à connaître le Père, et celui que le Père a envoyé, c'est-à-dire, Jésus-Christ. » Il est bon aussi, il est nécessaire, il est indispensable d'invoquer Jésus-Christ, « puisqu'il n'y a point d'autre nom sous le ciel par l'invocation duquel nous puissions obtenir le salut, » que le nom de Jésus-Christ. Malheur pourtant, malheur à celui qui n'aura que connu Jésus-Christ, qu'invoqué Jésus-Christ, sans accomplir les préceptes de Jésus-Christ ! Écoutez-le lui-même, ce Dieu qui n'ouvre ou ne ferme le ciel aux hommes qu'après avoir pesé leurs mérites dans la balance de son incorruptible justice. *Ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur, n'entreront pas pour cela dans le royaume des cieux ; mais celui qui fait la volonté de mon Père qui est dans le ciel, c'est celui-là qui entrera dans le royaume du ciel. (Matth., VII, 21.)* Le ciel est donc fermé par Jésus-Christ même à ceux qui l'ont connu, même à ceux qui l'ont invoqué, quand ils n'ont pas, par l'accomplissement de ses préceptes, fait la volonté de son Père. Le Sauveur ajoute : *Plusieurs me diront en ce jour-là, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre nom ? n'avons-nous pas chassé les démons, et fait bien d'autres miracles en votre nom ? Et alors je leur dirai hautement : Je ne vous ai jamais connus. Retirez-vous de moi, vous qui faites des œuvres d'iniquité. (Matth., XXII, 23.)* Avec le don de prédire l'avenir, avec la puissance de chasser les démons, avec une foi assez vive pour opérer des miracles, on peut donc être, et on sera en effet rejeté de Jésus-Christ, si à tout cela on ne joint cette charité sincère qui accomplit tous les préceptes de la loi. Écoutez encore les reproches que le souverain Juge adresse à ceux qu'il nous dit devoir condamner dans son jugement. Les accusera-t-il d'incrédulité ? Non. *J'ai eu faim, et vous ne m'avez*

pas donné à manger. J'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire. J'étais nu, et vous ne m'avez pas vêtu ; malade et en prison, et vous ne m'avez point visité. Allez, maudits, au feu éternel. (Matth., XXV, 41-43.) Ah ! mes frères, si malgré la foi on est maudit de Dieu et réprouvé de Dieu pour n'avoir pas fait de bonnes œuvres, à quoi doivent s'attendre ceux qui, avec la foi, en font de mauvaises !

Hé ! cependant, qu'est-ce aujourd'hui que la foi de la plupart des chrétiens, qu'une foi stérile, infructueuse, qu'aucune vertu solide ne démontre, et que des vices trop réels rendent suspecte ? La foi, à la manière dont nous la professons, nous accuse, réclame et se soulève contre nous, parce que nous la retenons captive dans l'injustice. Nous croyons ou nous devons croire « qu'il ne sert de rien à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son âme, » et notre âme, nous ne pensons pas plus à la sanctifier et à la sauver, que si nous n'en avions point. Toutes nos pensées, tous nos désirs, tous nos empressements, tous nos efforts n'ont d'autre but que les biens périssables de cette terre, que nous cherchons à acquérir, à conserver, à augmenter souvent par les voies les plus iniques. Nous croyons, ou nous devons croire que « le royaume des cieux se prend par force, et que ceux-là seuls qui emploient la force, le ravissent ; » et nous ne montrons ni patience dans nos travaux, ni résignation dans nos souffrances, ni soumission dans notre pauvreté. Nous ne savons nous gêner en rien, rien refuser aux désirs déréglés de notre cœur. Il ne faut nous parler ni de retenue dans nos paroles, ni de vigilance sur nos sens, ni de combats contre nos passions, ni de mortification, ni de pénitence. Nous croyons, ou nous devons croire que « ceux qui commettent les œuvres de la chair, qui sont la fornication, l'impureté, l'impudicité, la luxure, les inimitiés, les dissensions, les jalousies, les animosités, les divisions, les envies, les ivrogneries, les débauches et autres crimes semblables, ne posséderont jamais le royaume de Dieu ; » et parmi nous, qui nous disons les héritiers de ce royaume, on trouve des fornicateurs, des adultères, des efféminés, des avars, des intempérants, des médisants, des envieux, des vindicatifs, des ravisseurs et des détenteurs injustes du bien d'autrui. Avec une telle opposition entre notre croyance et notre conduite, il est impossible que la foi ne nous accuse pas, qu'elle ne se soulève pas perpétuellement contre nos mœurs, qu'elle ne crie pas vengeance, et ne demande pas justice des injures que nous lui faisons. La vérité, peut-être, c'est que nous ne croyons rien. Une foi vraie, sincère, produirait d'autres fruits : elle nous rendrait humbles, doux, pacifiques, humains, patients, chastes, justes, désintéressés, charitables ; elle ferait de nous des chrétiens. Tout au plus, nous n'avons qu'une foi superficielle, une foi de routine, une foi morte, une foi qui ne vaut

pas celle des démons; car ils croient, les démons, et ils tremblent; et dans nous, la foi ne produit ni crainte, ni espérance; elle ne nous détourne presque d'aucun péché, elle ne nous fait pratiquer presque aucune bonne œuvre. Nous la réduisons, toute féconde qu'elle est, à une déplorable stérilité.

La foi même, à la manière dont nous la professons, ne peut que rendre nos vices plus odieux, et nos désordres plus criants. Que l'iniquité abonde parmi ces peuples « qui sont assis dans les ombres de la mort, » que la foi n'a pas éclairés, ou chez lesquels elle s'est perdue, je n'y vois rien de bien étrange; qu'est-ce que l'homme sans Dieu? sans autre guide que les lueurs infidèles d'une raison ténébreuse? sans autre règle que les désirs emportés d'un cœur corrompu? Mais que des hommes que Dieu a appelés à l'admirable lumière de sa connaissance, ne l'honorent, ne le craignent, ne le servent, ne l'aiment non plus que s'ils ne le connaissent pas; que l'orgueil, l'avarice et l'amour des plaisirs sensuels règnent parmi des hommes qui font profession d'adorer un Dieu humble, pauvre et pénitent; que la charité soit presque éteinte parmi des hommes dont la première loi est la charité: en un mot, qu'à peine on aperçoive quelque trace de vertu, et qu'à peu près tous les vices pullulent parmi les disciples d'une religion qui est la mort de tous les vices et la vie de toutes les vertus, voilà ce qui surprend, scandalise et indigné.

Aussi notre foi, ou, pour mieux dire, la manière dont nous professons la foi, devient un triomphe pour ses ennemis; ils en prennent occasion de blasphémer le nom du Seigneur. Que dans une compagnie quelqu'un vous accuse d'être faux, médisant, injuste, débauché, un de ces hommes qui se permettent tout, mais qui ne passent rien à ceux qui n'ont pas secoué jusqu'à l'extérieur de la religion, ne manque pas d'observer que cependant vous allez à la messe, que vous passez pour un bon catholique; et un troisième ajoute aussitôt, que les catholiques valent encore moins que les autres; que la religion n'est bonne que pour les hypocrites, et n'en impose qu'aux sots. Véritablement, il n'y a de sottise, qu'à imputer à la religion des vices qu'elle condamne hautement; mais n'est-il pas déplorable, qu'étant sainte par elle-même, elle ait des enfants qui la font rougir, et qu'elle ne puisse pas toujours confondre par la sainteté de leur vie, la malice de ses détracteurs?

La foi donc, à la manière dont nous la professons, ne peut que nous condamner au tribunal de Dieu. Comment soutiendrons-nous ses plaintes et ses reproches? Comment résisterons-nous à la force invincible du témoignage qu'elle rendra contre nous? Dieu connaît ce que la foi nous enseigne et ce que nous croyons. Il connaît toutes les vérités qu'il a, pour ainsi dire, imprimées dans notre âme, en nous donnant la foi;

et il voit dans nos mœurs un désaveu perpétuel de ces mêmes vérités. Que répondrons-nous à ce souverain Juge quand il nous dira: Voilà ce que vous avez cru, et voilà ce que vous avez fait. Vous avez cru que j'étais votre maître, où est l'honneur que vous m'avez rendu? Vous avez cru que j'exigeais votre amour, où sont les preuves que vous m'en avez données? vous vous êtes fait un jeu de vous attirer ma haine, une espèce de bonheur de vivre dans mon inimitié. Vous saviez que j'avais l'iniquité en horreur; et vous l'avez commise, et vous y avez croupi. Vous saviez que j'étais présent à toutes vos pensées, que je connaissais tous les mouvements de votre cœur, que je devais vous demander compte de tout, même d'une parole inutile, et après vous être rendus cent fois coupables à mes yeux, vous ne vous êtes pas mis en peine de prévenir ma justice par le repentir et la pénitence. Vous saviez qu'il ne suffisait pas même, pour me plaire, de n'être pas méchants, mais qu'appelés par une miséricorde toute gratuite à la grâce du christianisme, vous deviez « assurer votre vocation et votre élection par vos bonnes œuvres; et vous vous êtes pervertis dans la terre des saints, » vous avez vécu pécheurs, et vous êtes morts impénitents. « Ah! le serviteur qui, ne connaissant pas la volonté de son maître, aura fait des choses dignes de châtimement, sera battu; mais le serviteur qui, connaissant la volonté de son maître, ne se sera point tenu prêt, et n'aura point exécuté ses ordres, sera battu rudement. Si je n'étais point venu, et que je ne vous eusse pas parlé, je ne vous ferais pas un crime de m'avoir méconnu. Les infidèles qui ont péché sans la loi, ne seront pas condamnés en vertu de la loi; mais ceux qui ont péché, ayant reçu et ayant connu la loi, seront jugés par la loi. » Prenez-la donc cette loi; voyez ce qu'elle commande et ce qu'elle défend; voyez ce que vous avez fait et ce que vous avez omis, et jugez-vous vous-mêmes.

Il n'y a qu'un moyen, mes frères, de nous épargner ces reproches accablants, d'échapper à cette inévitable condamnation, c'est de conformer notre conduite à notre croyance et de régler nos mœurs sur les maximes de notre foi. Que Dieu ni les hommes ne voient plus en nous aucun des vices que l'Evangile proscriit; distinguons-nous par la pratique des vertus qu'il recommande. Alors nous serons véritablement chrétiens, et nous pourrons nous glorifier de l'être. Alors, du moins, nous forcerons à respecter la religion ceux qui ne l'aiment pas. Alors la foi nous justifiera, nous sanctifiera et nous sauvera en nous conduisant à posséder celui qui en est « l'auteur et le consommateur. » Ainsi-soit-il.

DISCOURS XXVIII.

RESPECT HUMAIN.

Joannes, cum audisset in vinculis opera Christi, mittens duos de discipulis suis, ait illi : Tu es qui venturus es ? (*Matth.*, XI, 3.)

Jean ayant appris dans la prison les œuvres merveilleuses de Jésus-Christ, envoya deux de ses disciples lui dire. Êtes-vous celui qui doit venir ?

Jean-Baptiste est dans les fers, et pourtant, loin qu'elle le désavoue, la vertu s'honore d'un si courageux disciple, et nous le propose comme un modèle de constance et de fermeté dans l'accomplissement de nos devoirs. Jean-Baptiste est dans les fers, et pourtant Jésus-Christ, l'éternelle sagesse, en fait un magnifique éloge : il l'appelle « Prophète, plus que Prophète, le plus grand d'entre tous ceux qui sont nés de femmes. » Jean-Baptiste est dans les fers ; mais parce que ces fers, il les porte pour la justice, que ces fers sont le prix dont un prince lâche et incestueux a payé son zèle et ses remontrances, ils tournent à sa gloire, et ne flétrissent que son persécuteur. Il nous faut conclure de là, mes frères, qu'on peut être grand devant Dieu, lors même qu'on paraît avili aux yeux du monde ; qu'on peut être réprouvé des hommes, et n'en mériter pas moins l'approbation de Dieu à qui seul il importe de plaire ; et que par suite, nous ne devons ni vous ni moi appréhender, quand il s'agit de notre devoir, l'opprobre dont voudraient nous couvrir des juges incompetents et sans autorité, qui « seront mangés des vers, comme un vêtement, et consumés par la pourriture, comme la laine. »

La fonction d'annoncer aux hommes des vérités qu'ils haïssent, fut toujours périlleuse pour ceux qui l'exercèrent. On ne s'est jamais fait d'amis en combattant les passions, en s'opposant aux abus, en criant, en tonnant contre les désordres ; et Jésus-Christ demandait aux Juifs « quel était celui des prophètes que leurs pères n'eussent pas cruellement persécuté. » Il est vrai qu'aujourd'hui les zéloteurs de la loi ne sont pas tous lapidés ; mais aujourd'hui encore ils ont lieu de s'apercevoir que l'esprit d'opposition, de malveillance et de haine que le vice a, de tout temps, soufflé contre eux, n'est pas, à beaucoup près, éteint. D'ordinaire, un pasteur compte dans sa paroisse autant de contradicteurs plus ou moins déclarés, qu'il y compte d'impies, d'usuriers, d'ivrognes et de libertins. Pour ne point trahir son ministère, il a besoin de se rappeler qu'il a reçu dans son ordination un esprit, non de servitude et de crainte, mais de courage, d'amour et de sagesse, tel qu'il ne sut jamais rougir de Jésus-Christ, de ses maximes, de sa morale ; et lors même qu'il ne traite pas avec des rois, ou avec des grands, dont la puissance doit l'effrayer ; mais, avec des hommes ses égaux, à qui sa conscience veut qu'il dise, ou comme Nathan à David : *vous êtes cet homme* (*II Reg.*, XII, 7) ; ou comme Elie

à Achab : « c'est vous et la maison de votre père qui avez troublé Israël ; » ou comme Jean-Baptiste à Hérode : *il ne vous est pas permis de vivre avec la femme de votre frère* (*Matth.*, XIV, 4) ; alors même, dis-je, sa prière la plus habituelle doit être « que Dieu l'établisse au milieu de son peuple comme une ville forte, une colonne de fer, un mur d'airain, à l'égard de tous ceux qui résistent à la vérité. »

Du reste, mes frères, je ne vous parle de mes dangers que pour vous donner l'éveil sur les vôtres. Car si, déclarés contre la saine doctrine, les méchants détestent ceux qui la prêchent, ils n'aiment pas davantage ceux qui s'y attachent et la prennent pour règle de leurs mœurs. Saint Paul n'a-t-il pas dit que « quiconque voudrait vivre avec piété en Jésus-Christ, souffrirait persécution ? » Le Sage ne nous montre-t-il pas les méchants conspirant contre l'homme de bien ? « s'entr'excitant à l'opprimer, à le faire tomber dans leurs pièges, à l'interroger par les outrages et les tourments, à fatiguer sa douceur, à désoler sa patience, à le condamner à une mort infâme, seulement parce qu'il leur est incommode, qu'il est contraire à leur manière de vivre, qu'il leur reproche les violements de la loi, qu'il les déshonore en décriant les fautes de leur conduite, qu'il est devenu le censeur de leurs pensées même, que sa vue leur est insupportable, parce que sa vie n'est point semblable à celle des autres, et qu'il suit une conduite toute différente ? » Le monde, chaque fois qu'il l'a pu, n'a-t-il pas employé le fer et le feu aussi bien contre les enfants que contre les pères de la foi ? N'avons-nous pas vu d'hypocrites scélérats proscrire, au nom de la vertu, tout ce qui de leurs jours était vertueux, ou seulement soupçonné de l'être ? Et quand les méchants n'ont pas les bourreaux à leurs ordres, ne peuvent-ils pas toujours décrier la vertu, porter le vice en triomphe, calomnier la religion, baffouer la piété, railler, plaisanter, ridiculiser les gens de bien, et par là vous intimider, vous ébranler, vous renverser ? Hélas ! ils le peuvent ; et Dieu sait avec quel zèle ils s'y emploient. Comme donc le pasteur, pour remplir son ministère, doit se mettre au-dessus de toute crainte humaine, ne jamais flatter les passions, ne jamais altérer les maximes de l'Evangile, élever la voix contre les scandales, et ne pas faire plus de cas des hommes que de la vérité ; de son repos, de sa considération, de sa vie même, que de son devoir ; ainsi vous, mes frères, pour rester fidèles à la justice, et ne pas trahir dans mille et mille rencontres la religion et votre conscience, il faut, si vous craignez les hommes « qui n'ont, » après tout, « de pouvoir que sur le corps, craindre encore plus celui qui peut perdre le corps et l'âme dans l'enfer pour une éternité ; » il faut apprendre à vous estimer, à vous honorer assez vous-mêmes, pour que les railleries, les dérisions, les injures du libertinage et de l'irrégion vous trou-

vent froids, indifférents, impassibles ; du moins patients, fermes et généreux.

Que si vous étiez ce que vous devez être, de pareilles armes se briseraient entre les mains de ceux qui vous attaquent : de si lâches moyens ne vaudraient que la honte à ceux qui en usent. Mais, il faut bien en convenir, les méchants sont forts de notre faiblesse : on les craint dans le temps même qu'on les méprise ; et cette crainte si peu raisonnable, et cet indigne respect humain a peut-être fait plus d'apostats que les édits sanguinaires de tous les tyrans. Car, soyez vrais, n'est-ce point par respect humain et par la crainte de passer pour un homme rouillé de superstition que, sans être mécréants, vous restez muets dans l'occasion, aux blasphèmes d'un impie qui s'égaye avec autant de grossièreté que d'impudence sur tout ce que la religion a de plus saint et de plus vénérable ? N'est-ce pas par respect humain et par la crainte de passer pour scrupuleux, que, sans être impudiques, vous souriez, dans l'occasion, aux plates bouffonneries, aux propos orduriers d'un libertin qui outrage la pudeur ? par respect humain, et par la crainte de passer pour des hommes à préjugés, que, sans être déclarés contre l'autorité de l'Eglise, vous vous laissez aller, dans l'occasion, et suivant l'humeur de ceux avec lesquels vous a associés ou la discussion d'une affaire, ou une partie de plaisir, à transgresser les préceptes sur l'assistance à la messe, la sanctification des fêtes, le jeûne, l'abstinence des viandes à certains jours ? Par respect humain, et par la crainte d'être appelés dévots, que, sans être irréligieux, vous évitez de prendre, dans le lieu saint, cette posture humble, ce maintien modeste, cet air de recueillement que la présence et la majesté de Dieu commandent si impérieusement ? Par respect humain, et pour qu'on ne dise pas que vous prêchez, qu'il ne vous échappe jamais dans les conversations un mot dont la piété puisse s'édifier ? qu'il ne vous arrive jamais de faire à vos enfants, à vos domestiques, à vos amis une remontrance dont la religion soit le but ? Par respect humain, que, malgré le besoin senti, connu, avoué de revenir sur vos pas, de réparer certains égarements, de régler vos mœurs, de mettre ordre à votre conscience, de revenir à d'anciennes pratiques, de remplir des devoirs négligés trop longtemps, vous différez, vous reculez, vous remettez d'une année à l'autre, vous attendez que quelqu'un passe devant vous, vous fraye pour ainsi dire la route, et vous rassure par son exemple ? Oui, le respect humain fait que, sans cesser d'être chrétiens, contre les intérêts de votre salut, malgré vos bons desirs, en dépit de vos résolutions même, vous vivez en impénitents, et presque en païens. Mais, en vérité, c'est aussi avoir trop peu de raison, trop peu de courage, trop peu de bonne foi, trop peu de religion.

Je dis : trop peu de raison ; car est-il raisonnable que vous régliez votre conduite

sur les caprices de gens qui sont en possession de ne respecter aucun devoir ? que, pour leur plaire, vous renonciez, quand il faut pratiquer le bien, à cette liberté qu'ils réclament pour eux-mêmes en se plongeant dans la débauche, de vivre à leur guise, et comme ils l'entendent ? que vous croyiez votre honneur compromis par les jugements que pourront porter de vous des hommes qui ne prennent aucun soin, qui semblent ne faire aucun cas de leur propre réputation, et qui chaque jour s'efforcent d'être pires qu'ils ne peuvent ? De jeunes libertins, aussi méprisables par leur ignorance que décriés par leurs dérèglements, des crapuleux sexagénaires qui n'ont d'autre mérite que de boire puissamment ? Quelques filles perdues, quelques femmes affichées, sont-ce là des gens dont l'opinion doit vous importer beaucoup ? dont vous deviez ambitionner les suffrages ou redouter la censure ? les estimez-vous ? voudriez-vous leur ressembler ?

Je dis : trop peu de courage ; car, après tout, s'agit-il, comme autrefois pour les martyrs, de cachots, de chaînes, de bannissement, de la perte de vos biens, d'outrages sanglants, de tourments atroces, de mort violente ? Alors même vous devriez, si vous êtes chrétiens, braver les menaces et la puissance des méchants, prendre la défense de la justice pour sauver votre âme, accepter les plus rudes combats, avec l'espérance que Dieu combattrait pour vous, qu'il renverserait vos ennemis, qu'il vous rendrait victorieux, qu'il montrerait en vous, et par votre exemple, que « la sagesse est plus puissante que toutes choses. » Mais, trahir votre devoir et manquer à la religion pour vous ménager avec les pécheurs, c'est vous mettre à leur niveau ; c'est mériter, par une lâcheté indigne, ces moqueries, ces dérisions, ces railleries qui vous font tant de peur. Hé ! qu'importent les titres injurieux à qui a pour soi Dieu et sa conscience ? quel autre sentiment peuvent-ils lui inspirer que celui de la compassion pour les insensés qui les lui prodiguent ? Dans une sédition, les habitants d'Antioche avaient lancé des pierres contre la statue de l'empereur Théodose. On pressait le prince de venger cette insulte. Il se contenta de répondre, en passant la main sur son visage : mais je ne sens point de mal. Les traits que le vice et le libertinage décochent contre l'homme vertueux et le véritable chrétien, ne doivent pas l'affecter davantage. La honte n'est pas de recevoir des injures ; mais de les mériter.

Je dis trop peu de bonne foi ; car, souffrez que j'en fasse l'observation, ce terrible respect humain, cette crainte des hommes et de leur censure, vous savez parfois les vaincre. On vous avertit qu'une conduite inconsidérée compromet votre honneur ; que certaines liaisons vous ont rendu la fable du pays ; que vos habitudes avec certaine personne choquent les moins délicats ; que vos désordres percent dans le public ;

qu'ils étonnent, qu'ils scandalisent qu'ils révoltent. Rien de tout cela ne vous effraye : quel droit, dites-vous, ces gens-là ont-ils de critiquer ma conduite ? suis-je donc comptable à leur tribunal de mes actions ? ma réputation dépend-elle de leurs sots discours ? A la bonne heure. Mais comment voulez-vous que je vous excuse d'être si faible, si pusillanime pour le bien, quand vous vous montrez hardi, intrépide, magnanime pour le vice ? *Usque adeo in vitio magnanimi sumus.*

Enfin, je dis trop peu de religion ; car est-ce en avoir assez, que de respecter moins le Créateur que la créature ? de craindre les hommes plus que Dieu, et de n'obéir à Dieu qu'autant que les hommes trouvent bon que vous ne lui soyez pas rebelle ? Seigneur, je vous servirais ; je suivrais le mouvement de votre grâce qui me rappelle à une vie meilleure ; je travaillerais à vous dédommager de mes anciennes iniquités, à devenir ce que vous voulez que je sois, chaste, tempérant, circonspect, pieux. Mais vos ennemis ne le veulent pas : ils me font honte de votre service. Est-ce là une excuse dont Dieu puisse se payer ? n'est-ce pas un outrage que vous faites à sa grandeur, et qui mérite la plus éclatante vengeance ? Et, dans la supposition que la pratique des vertus chrétiennes dût vous attirer des humiliations et des opprobres, est-ce avoir assez de religion que de fermer l'oreille aux promesses de Jésus-Christ : *Vous serez bienheureux quand les hommes vous hairont, qu'ils vous sépareront, qu'ils vous traiteront injurieusement, qu'ils rejeteront votre nom comme mauvais, à cause du Fils de l'homme ; réjouissez-vous alors et soyez ravis de joie, parce qu'une grande récompense vous est réservée dans le ciel !* (Luc., VI, 22, 23.) Est-ce avoir assez de religion, que de n'être pas touché de l'amour et de l'exemple de Jésus-Christ qui, pour nous, pour notre salut, « s'est humilié jusqu'à la mort, et à la mort de la croix, en préférant la honte et l'ignominie à la vie heureuse et tranquille qu'il pouvait mener ? » Est-ce avoir assez de religion, que de ne pas craindre la menace de Jésus-Christ : *Si quelqu'un rougit de moi et de mes paroles, le Fils de l'homme rougira aussi de lui, lorsqu'il viendra dans sa gloire ?* (Luc., IX, 26) et encore : *Quiconque me renoncera devant les hommes, je le renoncerai aussi moi-même devant mon Père ?* (Matth., X, 33.) Ah ! si Jésus-Christ rougit de vous ; si Jésus-Christ vous désavoue pour son disciple, et vous renonce devant son Père, qui parlera en votre faveur ? comment trouverez-vous place parmi les élus et les prédestinés ? Les hommes dont vous avez craint les jugements seront-ils forts contre Dieu, et vous arracheront-ils de ses mains ? Ne craignez donc ni leurs décisions, ni leurs vaines railleries, ni tous les maux dont ils veulent vous faire peur ; mais en public comme en secret, « Rendez gloire à la sainteté du Seigneur, le faisant toutefois avec douceur et avec re-

tenue ; afin que ceux qui désirent la vie que vous menez en Jésus-Christ, rougissent de vous diffamer comme ils l'ont. »

DISCOURS XXIX.

JUGEMENTS DES HOMMES.

Non surrexit inter natos mulierum maior Joanne Baptista. (Matth., IX, 11.)

Entre ceux qui sont nés de la femme, il n'y en a point eu de plus grand que Jean-Baptiste.

Honneur et gloire à celui que la vérité même juge digne de ses éloges. Il pourra se passer des vaines louanges que donnent les hommes ; il pourra, sans effort, se consoler de leur mépris. On n'est pas vraiment estimable pour se rendre à soi-même un témoignage avantageux, car l'amour-propre nous en impose si souvent sur nos bonnes, comme sur nos mauvaises qualités, que l'Esprit-Saint, dans l'Ecriture, « maudit ceux qui sont sages à leurs propres yeux, et prudents en eux-mêmes. » Aussi l'Apôtre déclare qu'il « n'ose se juger lui-même, et qu'encore que sa conscience ne lui reproche rien, il ne se croit pas pour cela justifié. » On n'est pas non plus vraiment estimable pour avoir l'approbation des autres ; car outre qu'ils ne peuvent jamais juger que sur les apparences, il en est qui « disent que le bien est mal, et que le mal est bien ; qui donnent aux ténèbres le nom de la lumière, et à la lumière le nom de ténèbres ; qui font passer pour doux ce qui est amer, et pour amer ce qui est doux ; qui, pour des présents, justifient l'impie et ravissent au juste sa propre justice. » Ce qui faisait dire à saint Augustin, qu'on loue sur la terre, où ils ne sont plus, des hommes que les démons tourmentent dans l'enfer où ils sont. Mais celui-là, et celui-là seul est vraiment estimable, que Dieu honore de son approbation et de son suffrage.

Après donc que Jésus-Christ a loué Jean-Baptiste de sa fermeté dans le bien et de l'austérité de sa vie ; après qu'il l'a déclaré plus que prophète, qu'il a dit et assuré, qu'entre tous ceux qui sont nés de femmes, aucun n'a jamais été plus grand que lui, qu'importent au saint précurseur les jugements contradictoires que les Juifs font de sa personne ? Soit que, frappés de l'éclat de ses vertus, ils le prennent pour le Messie, soit que, choqués de ce qu'il ne boit ni ne mange, ils le soupçonnent d'être possédé du démon, il peut leur dire ce que saint Paul disait aux Corinthiens : « Je me mets peu en peine d'être jugé par vous, ou par quelque homme que ce soit ; c'est le Seigneur qui est mon juge ; *Qui judicat me, Dominus est.* » (I Cor., IV, 3, 4.)

Quelle attention, en effet, méritent des jugements portés sans autorité, et presque toujours inspirés par l'ignorance, la prévention, la haine, la flatterie, l'intérêt ? Il y a par trop de faiblesse à les craindre quand on fait le bien, il y a de la sottise et de la démen- ce à

s'en prévaloir quand on vit mal. Quel l'honnête homme « ait soin de sa réputation ; » mais que sa sollicitude à cet égard, se borne à se conduire d'une manière irrépréhensible, sans donner véritablement lieu à ses adversaires de parler mal de lui. Que l'homme vicieux ne tire pas vanité de l'estime que paraissent faire de lui ceux qu'il trompe, ou ceux qui lui ressemblent. Les louanges ne donnent pas le mérite qu'elles supposent ; et puis, vertueux et vicieux, nous devons savoir que des jugements que prononcent les hommes, il y a appel à un tribunal souverain, où tous comparaitront tels qu'ils furent en effet, et où « chacun recevra ce qui est dû aux bonnes et aux mauvaises actions qu'il aura faites pendant qu'il était revêtu de son corps ; un tribunal où se produira la lumière, ce qui est caché dans les ténèbres, où se découvriront les plus secrètes pensées du cœur ; » et c'est là que, sans aucun égard aux jugements bizarres des hommes, « chacun recevra de Dieu la louange ou le blâme qui lui est dû. »

Lorsque j'aurai pris mon temps, dit le Seigneur, je jugerai moi-même les justes : Cum accepero tempus, ego justitias judicabo. (Psal. LXXIV, 3.) Qu'est-ce à dire, mes frères, que Dieu, quand il aura pris son temps, jugera lui-même les justes ? Il faut entendre par là que Dieu se propose de citer un jour à son tribunal tous ces juges téméraires qui, sans mission et de leur propre mouvement, s'ingèrent à prononcer dans des causes qui ne leur ont pas été soumises, et qu'il reformera, qu'il cassera, qu'il annulera tous ces jugements capricieux, malins, faux, injustes, contre lesquels réclament également et la charité blessée, et l'équité sacrifiée, et la vérité méconnue, et la vertu méprisée

Il le faut ainsi, d'abord pour nous punir d'avoir empiété sur les droits de Dieu, et de nous être arrogé, en jugeant nos frères, une autorité qu'il ne nous avait pas donnée. Dans les choses humaines, nous ne reconnaissons pour juges que ceux que la loi a établis ; et nous savons tous quel nom et quel traitement méritait celui qui, sans aucun titre que sa volonté, prétendrait décider de notre fortune ou de notre bonheur. Avant donc de mettre les autres dans notre balance, de prononcer sur leur mérite, de leur distribuer le blâme ou la louange, de nous faire les arbitres de leur réputation, il conviendrait de nous demander à nous-mêmes, qui nous a établis leurs juges ? qui nous sommes pour oser condamner ou absoudre quelqu'un ? si la conduite d'un serviteur qui ne nous est pas soumis regarde un autre que son maître ? Il est bien vrai qu'un jour nous serons les juges du monde, les juges des anges même ; parce que celui que le Père a établi juge suprême des vivants et des morts, nous associera à sa puissance, qu'il nous éclairera de sa lumière, que, comme lui, nous aimerons la justice et la vérité, mais il veut que, sur la terre, nous

imitions son exemple. Quoique tout pouvoir de juger lui eût été donné, il n'a jugé personne ; et il nous a défendu de juger, pour n'être pas jugés nous-mêmes. Nos jugements donc, ne fussent-ils entachés d'aucun vice, seront réformés, cassés, annulés au tribunal de Dieu, parce qu'ils sont radicalement nuls, étant portés sans autorité ; et à ce titre, si ceux pour ou contre qui nous nous déclarons, étaient raisonnables, ils ne pourraient ni s'offenser, ni s'enorgueillir de notre opinion sur leur compte : nous ne devrions leur paraître que ridicules.

En second lieu, il faut que Dieu juge nos justices, qu'il réforme, casse, annule nos jugements par le sien, pour venger la vertu du mépris extravagant que nous faisons d'elle. Je n'admets de vertus réelles et solides, que celles que la religion préconise, que celles que Dieu récompense, que celles dont la grâce est le principe, dont la charité est le motif, dont l'éternité est le but. Or, ce sont justement ces vertus là que nous ne connaissons pas, que nous ne goûtons pas, que nous n'estimons pas, que nous méprisons même, au point de prendre pour l'objet le plus ordinaire de nos railleries, ceux qui se gênent pour les pratiquer et les acquiescer. En général, la vertu compte peu, infiniment peu parmi nous ; et l'on ne nous calomnie pas quand on nous attribue le sentiment dont un poète païen voulait faire rougir ses contemporains : *Virtus post nummos* : travaillons d'abord à devenir riches, la vertu viendra quand elle pourra. Non-seulement nous préférons les talents de l'esprit aux qualités du cœur ; non-seulement nous plaçons l'homme habile, quels que soient ses principes et ses mœurs, bien au-dessus de l'homme religieux ; mais qui-conque se présente avec une mise qui annonce de la fortune et de l'aisance, fût-il d'ailleurs gangrené de vices, obtient de nous des marques de respect ; et nous ne jugeons pas dignes d'un regard ceux et celles qui, sous un méchant et pauvre habit, cachent le plus magnifique des ornements aux yeux de Dieu, « la pureté incorruptible d'un esprit plein de douceur et de paix. » S'il est des vertus dont le monde fasse cas, ce sont au plus ces vertus d'apparat qui attirent l'attention, excitent les applaudissements, dédommagent l'amour-propre des sacrifices qu'elles ont coûtés, et laissent le cœur suivre en secret ses penchants. Mais ne faire aucune de ses actions dans la vue des hommes, se délier de soi-même, et ne compter que sur l'assistance de Dieu pour éviter le mal et pratiquer le bien ; être modeste, timide même dans la prospérité, patient et résigné dans les disgrâces, aimer mieux souffrir une injure et la pardonner, que de la faire ou d'en tirer vengeance ; n'estimer utile que ce qui est juste et honnête ; combattre sans relâche comme sans ménagement les inclinations vicieuses d'une nature corrompue, s'interdire tout ce qui est défendu, ne s'accorder qu'avec réserve ce qui est permis, renoncer, quoi qu'il en

coûte, à toute occasion dangereuse, ne plaindre aucun sacrifice quand il s'agit d'accomplir un devoir, pleurer par humilité sur ses propres défauts, et supporter par charité les défauts des autres; en un mot, voir Dieu en tout, le craindre partout, l'aimer par-dessus tout, chercher par préférence à tout son royaume et sa justice : il y a longtemps que le monde et ceux qu'il endoctrine ont décidé que tout cela est impossible ou inutile, que la religion ne fait que des hypocrites ou des dupes, et qu'on peut bien, sans cesser d'être estimable et vertueux, en laisser la pratique aux misérables qu'elle console, aux femmes qu'elle amuse, aux enfants qu'elle effraie, à tous ceux qui ne se sentent pas capables d'autre chose que de servir Dieu et de soupirer après le paradis.

Je sais bien qu'au livre de la Sagesse, les impies rétractent ces horribles et absurdes blasphèmes, qu'ils rendent hommage à ceux qu'ils « avaient jugés dignes de toutes sortes d'opprobres, et dont la vie leur avait paru une folie; qu'ils avouent qu'eux-mêmes se sont égarés des voies de la vérité, qu'ils ont été des insensés, que le soleil de l'intelligence n'a point lui sur leurs têtes; » mais ce langage, c'est au tribunal de Dieu, c'est après l'arrêt qui les condamne, c'est à la vue de la gloire des justes qu'ils le tiennent. Il faudra donc aussi, pour venger l'honneur des vertus évangéliques, si audacieusement décriées, si insolemment bafouées, que Dieu prononce solennellement entre Jésus-Christ et le monde; qu'il décide qui s'est trompé, de Jésus-Christ qui appelle bienheureux les pauvres d'esprit, ou du monde qui insulte à la simplicité des pauvres volontaires et contents de l'être; de Jésus-Christ, qui appelle bienheureux les hommes doux et pacifiques, ou du monde qui traite de bassesse et de lâcheté le pardon des injures et l'amour des ennemis; de Jésus-Christ qui appelle bienheureux ceux qui ont le cœur pur, ou du monde qui souvent légitime les plus honteux désordres, qui dans sa plus grande sévérité exige au plus qu'on sauve les apparences; de Jésus-Christ qui appelle bienheureux ceux qui pleurent, ou du monde qui voit la souveraine misère dans l'humiliation, la pauvreté, les souffrances; de Jésus-Christ qui appelle bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, ou du monde qui les qualifie d'esprits faibles, de visionnaires, de fanatiques; de Jésus-Christ qui appelle bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, ou du monde qui conseille le mensonge, le parjure, l'apostasie, quand ces crimes sont nécessaires pour échapper à la persécution. Ah! le monde est déjà jugé; et Dieu ne le jugera de nouveau au dernier jour, que pour révéler à la face de l'univers l'iniquité de ses jugements, confirmer et rendre irrévocable la malédiction prononcée contre lui et ses partisans.

Dieu en usera encore ainsi pour l'éter-

nelle confusion de certains pécheurs, qui s'appuient de nos jugements pour se tranquilliser et se roidir contre la honte et le mépris, comme si nos jugements avaient la vertu de mettre le désordre en honneur, qu'ils pussent innocenter et blanchir ceux qui s'y abandonnent. Je crois bien qu'il y a toujours eu des hommes vicieux; mais je ne crois pas qu'on ait jamais traité le vice avec plus d'indulgence; aussi n'a-t-il jamais été si impudent. La plupart que nous sommes ici, nous avons assez vécu pour savoir quelle justice faisait autrefois l'opinion publique d'un jeune débauché, d'un époux infidèle, d'une femme ou d'une fille d'une conduite équivoque, d'un homme convaincu, ou seulement accusé de fraudes, d'usures, de violences, d'usurpations. Du moment où tombait le voile qui avait caché le mystère d'iniquité, le coupable était signalé à toutes les âmes honnêtes. On le plaignait, mais on l'évitait comme un pestiféré; on aurait rougi de se dire son ami, de prendre sa défense; et ce n'était que parmi ceux de son espèce qu'il pouvait passer pour un brave et galant homme. Les pères de nos pères poussaient encore plus loin la sévérité. Ils auraient refusé de manger avec lui; ils auraient refusé de le saluer. Combien tout cela doit nous paraître ridicule, à nous qui sommes devenus si accommodants sur ce point! et combien les hommes vicieux doivent nous savoir gré de ce qu'en leur faveur, nous avons bien voulu ignorer ou mépriser les exemples de nos pères! En vérité, quand nous serions de connivence avec les coupables, nous ne pourrions pas les traiter plus favorablement; et si je ne devais m'abstenir de juger moi-même en parlant contre l'iniquité de nos jugements, je dirais que bien souvent nous avons l'air de prononcer dans notre propre cause, et que nous faisons grâce pour qu'on nous la fasse.

Quoi qu'il en soit de nos vices et de nos vertus personnelles, il y a deux choses bien certaines : la première, c'est que nous semblons avoir fait ligue pour légitimer certains désordres auxquels la religion, la raison, l'opinion de tous les siècles avaient attaché une note d'infamie, et que sans rien perdre dans notre estime, on peut être tout ce qu'on veut, pourvu qu'on ne soit pas dévot, et qu'on ne blesse ni notre orgueil, ni notre intérêt. La seconde, c'est que, enhardi par la faveur que nous lui accordons, par les apologies que nous en faisons, le vice gagne, n'est plus retenu par aucun frein, marche tête levée, devient insolent, et force quelquefois la vertu à baisser les yeux devant lui. Mais il est une troisième chose également certaine, c'est qu'au tribunal de Dieu, qui a toute espèce d'iniquité en horreur, des jugements honorables au vice couvriront d'une honte ineffaçable et les juges qui les auront rendus, et les méchants qui s'en seront prévalus.

DISCOURS XXX.

JUGEMENTS DES HOMMES

Miserunt Judæi ab Jerosolymis sacerdotes et levitas ad eum, ut interrogarent eum : tu quis es ? (*Joan.*, I, 19.)

Les Juifs envoyèrent de Jérusalem des prêtres et des lévites vers Jean, pour lui demander : qui êtes-vous ?

Cette fois, du moins, le conseil des Juifs se montre équitable et circonspect. Il n'écarte pas ses préventions ordinaires. Il ne veut pas juger à l'aveugle et sans connaissance de cause ; et il faut lui en savoir d'autant plus de gré, que l'affaire est délicate et importante.

La nation tout entière est dans l'opinion que les temps prédits par les prophètes sont accomplis, et que le libérateur que tant d'oracles ont annoncé, ne peut désormais tarder à paraître. Tout à coup retentit sur les bords du Jourdain la voix d'un homme extraordinaire. Il vient du désert. Il porte un vêtement de poils de chameau. Des sauterelles et du miel sauvage sont toute sa nourriture. Il baptise, prêche la pénitence ; et de la ville de Jérusalem, et de toute la Judée, et de tous les pays des environs du Jourdain, pharisiens, publicains, soldats, tous accourent à lui, confessent leurs péchés, et reçoivent le baptême. C'est le Messie, disent les uns ; et ils rappellent que Jean Baptiste fut conçu par miracle dans le sein d'une mère stérile ; que des prodiges signalèrent sa naissance, et que par un pressentiment de sa grandeur future, on se disait dès lors avec admiration : que pensez-vous que sera un jour cet enfant ? Ce n'est point le Messie, disent les autres ; car sa famille nous est connue : il n'a rien de commun avec la maison de David, de laquelle doit sortir le Rédempteur d'Israël ; « mais c'est Elie, ou quelque autre grand prophète. Rien de tout cela, » disent quelques autres : « un homme qui ne mange pas et qui ne boit pas, est manifestement possédé du démon. »

De ces trois jugements qui se détruisent, auquel s'attacher, et quelle idée prendre enfin de Jean-Baptiste ? Attendez. Des hommes sages y regardent de plus près. Ils craindraient de blesser tout à la fois, par un jugement précipité, la vérité et la justice, soit qu'ils accordassent sans preuves, ou que sans preuves ils refusassent à Jean un titre que peut-être il mérite, que peut-être aussi il ne mérite pas. Avant de se déclarer pour ou contre lui, ils veulent savoir qui il est, d'où il vient, de quel esprit il est animé. Et parce que les apparences parlent pour lui, ils le préviennent par une marque d'honneur. Des députés vont en leur nom demander à Jean-Baptiste, s'il est le Christ, s'il est Elie, s'il est prophète, pourquoi il baptise, ce qu'il dit de lui-même : conduite pleine de prudence, qui fait la censure de la nôtre, et qui devrait nous guérir de la manie de juger, au moins nous rendre plus timides, plus réservés, plus justes dans nos jugements. La réponse du saint homme dissipe toutes les

incertitudes, et convainc de faux tous les jugements qu'on avait jusque-là portés de sa personne. Il confesse et déclare ingénument qu'aucun des titres qu'on lui donne, ne lui convient ; qu'il n'est rien de ce qu'on l'a supposé être ; mais qu'il est ce que personne encore n'a reconnu, « la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez la voie au Seigneur ; » c'est-à-dire, qu'il a été envoyé pour annoncer comme prochaine la venue du Messie, et disposer les hommes à le recevoir.

Pour nous mettre en état de juger équitablement nos frères, il ne faudrait pas moins qu'un pareil témoignage rendu par eux à la vérité. Mais, ou ce témoignage nous manque, ou nous sommes affectés de manière à ne pas l'écouter. Aussi, la plupart de nos jugements sont-ils faux ou injustes. Une fois déjà je me suis plaint de tous ces jugements portés sans autorité, comme sans pudeur, au préjudice de la vertu et pour le triomphe du vice. Je veux appeler aujourd'hui de tant de jugements aveugles et passionnés que, chaque jour, nous faisons les uns des autres, et voir quel égard y aura ce Juge suprême qui bien certainement jugera selon la vérité et la justice. Ne refusez pas, mes frères, de me suivre à son tribunal. Un des plus importants services qu'on pût nous rendre, serait de nous engager à réformer nous-mêmes nos mauvais jugements. Nous préviendrions par là la confusion et la honte qui attendent les juges iniques.

Il est deux qualités essentielles que la loi suppose toujours dans ceux qu'elle établit juges : la science et l'intégrité. La science : ils doivent nécessairement savoir distinguer le vrai du faux ; le droit réel, du droit qui n'est qu'apparent ; les titres légitimes, des titres supposés ; les témoins véridiques, des témoins apostés ; et connaître à fond la nature et les circonstances des différentes affaires sur lesquelles ils ont à prononcer. L'intégrité : il faut qu'ils soient inaccessibles à la faveur et à la haine ; qu'aucune prévention particulière, qu'aucune considération humaine, qu'aucune vue d'intérêt personnel ne les meuve dans les décisions qu'ils donnent. Les anciens, pour exprimer ces idées, représentaient la justice un bandeau sur les yeux et une balance à la main. Elle pèse les choses, et ne fait jamais acception des personnes.

Or, ces deux qualités si nécessaires à des juges, je le dis sans détour, nous ne les avons pas. Ceux que nous jugeons étant ce qu'ils sont, il est à peu près impossible que nous les connaissions assez bien pour les juger selon la vérité ; et nous, qui nous constituons juges, de notre propre autorité, étant ce que nous sommes, il doit être extrêmement rare que nous nous trouvions assez désintéressés pour les juger suivant la justice.

Je ne dirai pas avec un prophète que le cœur de l'homme est corrompu ; j'aime, au contraire, à reconnaître qu'il y a des

justes qui le sont devant Dieu, et qui « marchent dans tous les commandements et les ordonnances du Seigneur, d'une manière irrépréhensible. » Mais je dirai bien que le cœur de tous les hommes est impénétrable; qu'à Dieu seul il appartient d'en sonder la profondeur; que le visage n'est pas toujours le miroir fidèle de l'âme; que les discours ne sont pas toujours l'expression franche des sentiments, et que de bonnes actions ne prouvent pas toujours des intentions louables, comme une conduite répréhensible ne suppose pas toujours des vues criminelles. L'homme vertueux, tel que le forme la religion, est ennemi, sans doute, du déguisement et de l'imposture. Cependant, s'il ne se montre jamais autre qu'il n'est en effet, il ne montre pas toujours tout ce qu'il est. Pour ne pas recevoir ici-bas sa récompense, il évite, autant qu'il le peut, l'œil des hommes. Il donne à l'édification du prochain ce qu'exige la nécessité du bon exemple; mais il ne cherche d'autre témoin de sa patience, de sa résignation, de son humilité, de sa charité, de ses bonnes « œuvres, que celui qui voit dans le secret; » et comment avoir l'idée, supposer même la moindre chose des répugnances qu'il surmonte, des tentations qu'il repousse, des combats qu'il soutient, des violences qu'il se fait, des sacrifices qu'il multiplie, de ses désirs, de ses motifs, des dispositions habituelles de son âme, quand soi-même on n'est pas vertueux?

Ce que l'homme de bien, ce que le vrai chrétien fait par modestie et par humilité, celui qui ne l'est pas, le fait par artifice et par hypocrisie. Il se cache pour s'établir ou se maintenir dans l'opinion des hommes en les trompant. Car, comme je le disais dimanche, s'il y a des vertus dont le monde se dispense, il y en a aussi qu'il fait sonner bien haut, et dont il faut lui montrer au moins les apparences. Laissez aux dévots la pratique de l'Evangile; mais faites-vous la réputation d'homme probe, sensible, obligeant, bien réglé. Soyez au fond tout ce que vous trouverez bon d'être; mais conduisez-vous avec tant de prudence et d'habileté, qu'on ne soupçonne pas les mauvaises actions que vous faites, qu'on vous croie même capable du bien que vous ne faites pas.

De pareilles leçons doivent former des hypocrites; aussi en forment-elles, et en bon nombre. Lorsque la religion, plus généralement respectée, était un titre à l'estime publique, quelquefois à la fortune et aux honneurs, il était du bon ton, parmi ceux qui ne l'aimaient pas, de taxer d'hypocrisie quiconque en remplissait les devoirs. Aujourd'hui qu'à servir Dieu on ne gagne pour ce monde que des humiliations et des railleries, qu'il faut du courage pour se déclarer et paraître chrétien, l'accusation d'hypocrisie, dirigée contre des hommes restés fidèles à la foi, serait plus absurde qu'offensante. Mais si, outre les faux dévots on doit traiter d'imposteurs tous ceux qui

mentent à l'opinion publique, qui se déguisent pour être estimés ce qu'ils ne sont pas, qui parlent un langage que leur cœur désavoue, qui s'attribuent des sentiments auxquels leur âme fut toujours étrangère, qui affectent des principes dont ils se moquent tout bas, qui font parade de certaines vertus qu'ils laissent pratiquer à d'autres, assurez-vous qu'au temps où nous vivons, rien n'est plus commun. En voulez-vous la preuve? Elle sera facile. Je mets en fait qu'il n'y a personne qui ne jetât les hauts cris et ne demandât réparation d'honneur, si on l'accusait publiquement de fausseté, de perfidie, d'injustice, d'inhumanité, de libertinage. Il s'ensuit bien que tous veulent passer pour des hommes droits, sincères, équitables, compatissants, amis de la décence. Cependant, vos plaintes sur les torts qu'on vous fait et sur les mauvais tours qu'on vous joue, sont journalières: les pauvres ne sont pas secourus, ou ne le sont qu'imparfaitement, et les enfants même savent que le scandale est dans nos mœurs. Il s'ensuit bien que tous ne méritent pas la réputation de probité, d'humanité, de régularité à laquelle ils prétendent.

Mais quels sont les coupables? Comment les distinguer? sous le masque dont ils se couvrent? Et ce masque trompeur, quand vous réussiriez à l'arracher à quelques hypocrites; ou quand, lassés de se contraindre, eux-mêmes viendraient à le quitter, en seriez-vous moins exposés à vous tromper sur le compte de plusieurs? Ne confondriez-vous pas les apparences avec la réalité? Et, à moins d'être vendu soi-même à l'iniquité, arrive-t-on jamais à déterminer jusqu'où peut aller la perversité d'un homme sans Dieu, le fol orgueil d'un mauvais riche, l'inhumanité d'un avaro, la bassesse d'un envieux, la mauvaise foi d'un usurpateur ou d'un détenteur du bien d'autrui, les emportements d'un mari brutal, les fureurs d'une femme jalouse, l'impudence, la débauche d'une prostituée, l'immoralité, la dépravation d'un libertin?

Ainsi donc nos jugements sont le plus souvent, des jugements téméraires, inconsidérés, portés à l'aveugle et sans connaissance des choses et des personnes sur lesquelles nous nous hasardons de prononcer. Nous jugeons d'après des rapports et des ouï-dire, et en vérité, c'est faire trop d'honneur à ceux qui nous entretiennent du mérite de celui-ci, des sottises de celui-là, que de les en croire sur parole. Nous manquons si souvent nous-mêmes de charité, de circonspection et d'exactitude, qu'ouvrir les deux oreilles aux discours des autres, et prendre pour constant tout ce qu'ils nous disent, c'est courir le risque à peu près certain d'être dupes ou injustes.

Nous jugeons d'après les apparences; et les apparences, combien de fois ne nous trompent-elles pas! Le moyen de croire qu'une femme soit coupable, lorsqu'elle-même se plaint à son mari, qu'un esclave a

tenté de lui faire violence, et qu'en preuve de sa fidélité, elle montre le manteau de l'infâme suborneur, resté entre ses mains ? Le moyen de croire innocente une femme que deux vieillards, constitués en dignité, déclarent, en présence du peuple, avoir vue commettre un crime que la loi punit de mort ? Cependant, jamais femme ne fut plus chaste que Susanne ; jamais serviteur ne fut plus vertueux, ni plus fidèle que Joseph.

Quelle opinion, d'après les apparences, prendriez-vous d'une jeune veuve qui s'étudie à relever l'éclat de sa beauté naturelle, se pare de ses plus riches atours, et sort nuitamment de la ville, dans l'intention d'être prise et enlevée par des soldats ? Quel soupçon, au contraire, concevoir d'une princesse qui, en plein midi, va visiter son frère malade, parce qu'il a montré le désir de manger un mets qu'elle aurait préparé de sa main ? Cependant Judith revient à Béthulie sans avoir contracté la moindre souillure ; et l'infortunée Thamar rentre déshonorée dans son palais. Jugez donc d'après les apparences, et presque toujours vous vous tromperez. Judas trahit son maître en l'embrassant. Ruben conseille à ses frères de jeter Joseph dans une vieille citerne ; il ne veut que le tirer de leurs mains, et le rendre à son père.

Nous jugeons les autres par leurs discours et par leurs actions ; et cette voie qui nous paraît si sûre, est pourtant très-fautive. Sans doute qu'à l'odeur exquise que répand un vase, je puis bien dire qu'il renferme un parfum précieux ; mais quelle est la nature, quelle est la quantité, quelle est la valeur de ce parfum ? Il me faut d'autres connaissances pour en décider. De même à l'écume sale et dégoûtante dont se couvrent les eaux d'un marais, je reconnaitrai bien que le fond en est bourbeux et pourri ; mais je ne saurais déterminer quels sont les reptiles plus ou moins hideux qu'il recèle. Ainsi, des discours pleins de sagesse m'édifieront, des actions vertueuses me préviendront en faveur de celui qui les fait. Il me faudrait des preuves plus claires que le jour, pour que je ne visse en lui qu'un hypocrite, qu'un « sépulcre blanchi. » Je lui tiendrai même compte de ce que la modestie lui fait un devoir de taire et de cacher. Je le louerai même, si mes éloges peuvent l'encourager, le consoler, piquer l'émulation des autres ; mais je ne le jugerai pas, parce que tout le mérite de l'homme vient du dedans où je ne saurais lire, et que le scrutateur des cœurs voit seul comment « il pare l'homme invisible, et de quel esprit il est animé, » dans tout ce qu'il dit et dans tout ce qu'il fait. *Ne jugez point avant le temps, disait saint Paul ; attendez que vienne celui qui produira à la lumière ce qui est caché dans les ténèbres, et découvrira les plus secrètes pensées des cœurs. Alors chacun recevra de Dieu la louange qui lui sera due. (1 Cor. IV, 5.)* Ainsi encore je détesterais des discours impies, malins ou licencieux. J'aurai horreur d'une

action détestable. Il sera même difficile que je me défende d'un premier mouvement d'indignation contre celui qui l'aura commise ; peut-être même que, si j'en ai le droit, je l'accablerai de reproches ; mais je ne jugerai pas, parce que des circonstances que j'ignore peuvent atténuer son crime ; qu'il rachète peut-être un vice par plusieurs bonnes qualités ; et encore, s'il faut que je le dise, parce que ses discours et ses actions ne me donnent peut-être pas la mesure de toute sa méchanceté, l'homme étant véritablement ce qu'il est par la disposition habituelle de son cœur, et n'allant jamais dans le bien, comme dans le mal, aussi loin que ses désirs. L'Esprit-Saint a bien dit que le cœur des méchants est comme une mer furieuse, et que leurs discours et leurs actions sont les vagues de cette mer d'où sortent les ordures et les infamies dont ils sont pleins : *Fluctus feri maris, despumantes confusiones suas. (Jud. 13.)* Mais il faut en laisser sonder la profondeur à celui qui a juré par lui-même qu'il « découvrira un jour leur honte, et que toute leur ignominie paraîtra devant tous les yeux. »

Concluons donc que la balance où nous pesons nos frères, est le plus souvent une balance trompeuse ; que les oui-dire, les apparences, les discours, les actions même sur lesquelles nous appuyons les jugements, tantôt favorables, tantôt désavantageux que nous permettons d'en porter, sont des indices très-équivoques ; que nos jugements ne sont guère que de grossières erreurs, et que les hommes étant ce qu'ils sont, il est à peu près impossible que nous les connaissions assez bien pour les juger selon la vérité. J'ai ajouté qu'étant nous-mêmes ce que nous sommes, il est extraordinairement rare que nous nous trouvions assez désintéressés pour les juger selon la justice.

Saint Augustin a observé que tout ce que nous voulons est saint : *Sanctum est quod volumus.* C'est-à-dire qu'à nos yeux et dans nos idées, ce qui nous plaît, se peint toujours des plus belles couleurs, et qu'il n'est point d'opinion si absurde, de penchant si vicieux, d'action si criminelle, que notre amour-propre, quand il y trouve son intérêt, ne veuille défendre, légitimer, excuser, innocenter. Par suite, tout ce qui choque nos sentiments, nos goûts, nos intérêts, doit nous paraître insoutenable, déraisonnable, haïssable ; et nous ne devenons sensés, vrais et justes, qu'autant que nous savons nous défier de nous-mêmes, que nous avons même le courage de nous condamner quelquefois. Or, cette disposition d'un amour-propre aveugle et partial, est précisément celle qui nous dirige dans tous nos jugements.

Tenons-nous à un parti ? nous ne voyons rien que de louable dans ceux qui favorisent la même cause. Personne, à nous entendre, ne les égale en talents, en probité, en tout genre de mérites. Leurs vices même, nous les érigeons en vertus ; et les raisons ne manquent jamais pour justifier

les actions les plus coupables ; tandis que nous ne voyons qu'ignorance, entêtement, mauvaise foi dans ceux qui ne pensent pas comme nous ; que tout, de leur part, nous est suspect ; que nous empoisonnons leurs discours les plus innocents ; que nous prenons l'alarme de leurs démarches les plus insignifiantes ; que nous trouvons également mauvais, et ce qu'ils font, et ce qu'ils ne font pas.

Sommes-nous dominés par une passion quelconque ? Tous ceux qui nous ressemblent trouveront en nous des juges indulgents, et même, au besoin, des défenseurs zélés. Mais malheur à ceux qui se croiront tenus de réclamer contre nos désordres ! Nous ne verrons en eux que des censeurs imbéciles, méchants et chagrins, que nous haïrons, quand nous ne pourrions les mépriser ; que nous décrierions sourdement, quand nous ne pourrions autrement leur nuire. Malheur même à ceux qui auront un vice que nous n'aurons pas ! Ce sera bien, si l'on veut nous en croire, le vice le plus avilissant, le plus dangereux, le moins excusable de tous les vices.

Imaginons-nous que quelqu'un ait en l'intention de nous humilier, ou de nous contrecarrer dans nos affaires ? dès lors il est impossible qu'un pareil homme ne soit pas entaché de tous les vices, qu'il ne mérite pas les qualifications les plus odieuses. Il ne se relèverait dans notre estime qu'en nous devenant favorable ; mais jusque-là toutes les eaux de la mer ne suffiraient pas pour le blanchir ; et eût-il été notre ami, en eussions-nous fait cent et cent fois l'éloge, au risque de nous contredire, de passer nous-mêmes pour inconséquents, nous le jugerons, comme on juge un ennemi, avec cette sorte de modération, d'équité et de bonne foi qu'inspirent la prévention et la haine.

Mais il faudra voir ce que ces jugements si faux et si passionnés deviendront au tribunal de celui qui jugera de tout selon la vérité et la justice. Il faudra voir quel égard Dieu aura à ces décisions, impertinentes, données par des juges sans autorité, sans lumières, sans droiture ; par des juges qui, dans leurs jugements font acception des personnes, ont un poids pour leurs amis, et un poids pour ceux qu'ils n'aiment pas. O vous qui vous applaudissez de l'estime et de la faveur des hommes, n'en soyez pas si fiers ; leurs jugements ne vous serviront de rien, et peut-être qu'ils tourneront à votre confusion : c'est Dieu qui vous jugera. Vous que l'injustice des hommes poursuit, ne vous en alarmez pas. Leurs jugements ne sauraient vous nuire ; peut-être qu'ils contribueront à votre gloire : c'est Dieu qui vous jugera. Mais nous tous qui, contre la défense du souverain juge, nous arrogeons le droit de juger nos frères, craignons les suites de notre témérité. Elle n'admet point d'excuse ; car il est écrit : *Ne jugez pas et vous ne serez pas jugés ; ne condamnez pas,*

et vous ne serez pas condamnés. (Luc. VI, 37.)

DISCOURS XXXI.

SUR LE SALUT.

Salva animam tuam. (Gen., XIX, 17.)

Sauvez votre âme.

Nous lisons au livre de la Genèse, que Dieu, lassé des crimes abominables auxquels s'abandonnaient les habitants de Sodome, résolut enfin de les punir d'une manière éclatante. Mais parce que dans le châtement, il ne confond jamais l'innocent avec le coupable, les anges, chargés d'exécuter sa vengeance, eurent ordre d'avertir Lot de pourvoir à sa sûreté ; parce que Lot, tout en vivant au milieu d'un peuple corrompu, avait conservé la crainte de Dieu et observait religieusement ses préceptes. *Avez-vous, lui dirent donc les célestes envoyés, avez-vous ici quelqu'un de votre famille ; un gendre, des fils, des filles ? faites les promptement sortir avec vous de cette ville scélérate ; car le cri de ses iniquités s'est élevé jusqu'au trône de Dieu, et nous sommes venus pour la détruire. (Gen. XIX, 11, 12.)* Quelle attention ne méritait pas un avis si important ! Avec quelle reconnaissance ne devait-il pas être reçu ! Avec quelle fidélité ne convenait-il pas de le suivre ! Toutefois, les gendres de Lot en raillent, et traitent ces menaces de rêveries. Lot lui-même semble hésiter : il faut que les anges lui fassent en quelque sorte violence, qu'ils prennent par la main, lui, sa femme et ses filles, et les mènent, comme par force, hors d'une ville qu'une pluie de souffre et de feu va consumer. Malheureux, leur crient-ils, hé ! pensez à vous, laissez là tout le reste, et sauvez-vous ; sauvez-vous, sinon vous périrez avec tous les autres : *Salva animam tuam.*

La charité, mes frères, inspire souvent à vos pasteurs de vous tenir le même langage, parce que les mêmes dangers vous menacent. La terre que nous habitons, n'est pas moins coupable que Sodome et que Gomorre. L'irréligion, l'impiété, le blasphème, l'oubli de Dieu et le mépris de sa loi, les fraudes et les injustices, les médisances et les calomnies, les haines et les vengeances, les ivrogneries et les impudicités n'y dominent-elles pas ? La foi, cependant, nous assure que rien de tout cela ne peut rester impuni, et que si Dieu se tait pour un temps, il ne dissimulera pas toujours, mais fera inmanquablement éclater sa fureur contre tous ceux qui aiment l'iniquité. C'est pour cela que nous vous avertissons, que nous vous pressons, que nous vous conjurons de penser à vous, de penser à votre âme, de travailler à votre salut. Et quoique nous ne soyons pas des anges, vous ne pouvez ignorer que, comme eux, c'est de la part de Dieu que nous vous parlons ; et que le mépris que vous feriez de notre parole, ne pourrait que vous être funeste. Mais quel succès obtiennent ces sollicitations, ces instances, ces prières ? Je suis certainement bien loin

de soupçonner que vous les méprisiez ; que, comme les impies, vous vous moquiez des vérités saintes qu'on vous annonce ; mais à la manière dont la plupart des chrétiens, malgré les soins des plus zélés pasteurs, travaillent à leur salut, on ne peut s'empêcher de dire qu'ils n'en connaissent ni l'importance, ni la nécessité. Appliqués, actifs, ardents même pour tout le reste, l'intérêt de leur âme, leur sort dans l'éternité, leur salut, en un mot, est la seule chose sur laquelle ils se montrent froids et indifférents. Nous, mes frères, examinons-la ensemble aujourd'hui, cette affaire du salut. Voyons de quoi il s'agit pour nous, et combien nous sommes intéressés à y donner tous nos soins.

On peut juger de l'importance d'une affaire par la sagesse et la dignité de celui qui s'en occupe, par la nature des moyens qu'il emploie pour en assurer le succès, par les suites que doit avoir cette affaire, soit qu'elle réussisse, soit qu'elle ne réussisse pas. Appliquons cette règle à l'affaire du salut, et nous verrons combien elle est importante.

Et d'abord, qui s'occupe, et qui s'est occupé de notre salut ? Dieu, mes frères, Dieu lui-même ; et il nous assure s'en être occupé durant toute l'éternité ; et il s'en est occupé de manière à se le proposer pour fin, et pour fin unique dans tout ce qu'il a fait. Car pourquoi pensez-vous que Dieu, qui trouve en lui-même la source inépuisable d'une félicité parfaite, se soit déterminé à former des créatures dont il ne saurait avoir aucun besoin ? Pourquoi ce soleil qui nous éclaire, cette terre qui nous supporte, ce feu qui nous réchauffe, ces eaux qui nous désaltèrent, ces aliments qui nous nourrissent, ces vêtements qui nous couvrent, ces animaux qui nous servent ? Pourquoi tout ce que nous voyons, tout ce que nous entendons, tout ce que nous touchons, tout ce que nous sentons ? Dieu, dit la sainte Ecriture, a voulu par les choses sensibles se faire connaître, tout invisible qu'il est. Il a voulu, « par les créatures qui sont hors de lui, manifester les perfections infinies qui sont en lui : » sa puissance, sa sagesse, sa beauté, sa bonté. Et à qui Dieu a-t-il voulu se faire connaître ? à qui Dieu a-t-il voulu manifester ses adorables perfections ? A nous, sans doute, puisque, dans tout le monde visible, il n'y a que nous qui ayons reçu une âme raisonnable et capable de connaissance. Et pourquoi Dieu a-t-il voulu se faire connaître à nous ? Pour que nous le louions, que nous le servions, que nous l'aimions, que nous le glorifions ; « car Dieu n'agit et ne peut agir que pour sa gloire. » Et qu'avons-nous à gagner ou à perdre, selon que nous accomplissons ou que nous négligeons ces devoirs ? Une vie future, que notre cœur désire quand il est innocent, que notre conscience redoute quand elle est criminelle, et dont la religion nous garantit la certitude, sera la récompense de notre fidélité, ou le supplice de notre ingratitude et coupable indifférence. Ainsi tout a été fait pour nous ; et

nous-mêmes nous avons été faits pour Dieu ; c'est-à-dire, pour le connaître, le servir, l'aimer, le glorifier sur la terre, et le posséder éternellement dans le ciel. Or, connaître Dieu, servir Dieu, aimer Dieu, glorifier Dieu, en ne faisant rien de ce qu'il défend, en accomplissant tout ce qu'il commande, et mériter par là le bonheur qu'il nous a promis, c'est ce qu'on appelle le salut.

Le salut a donc été, dans l'intention de Dieu, la grande affaire, l'affaire capitale, dont nous devons nous occuper par préférence à tout. Quand nous la négligeons, nous contrarions les vues de Dieu ; nous renversons les desseins de Dieu ; nous donnons à Dieu motif de se repentir, en quelque sorte, de nous avoir créés. Il doit nous voir du même œil que nous voyons nous-mêmes un arbre que nous avons planté, que nous cultivons, et qui ne porte jamais de fruits ; une terre que nous ensemençons, et qui ne donne jamais de récolte ; un serviteur que nous payons, et qui ne fait rien pour notre service. Nous sommes, dans l'ordre de la religion, ce que serait le soleil dans la nature, si, au lieu de l'éclairer, il y repandait les ténèbres : ce que seraient les aliments, si, au lieu de nous nourrir, ils nous empoisonnaient.

Dans l'intention de Dieu, le salut est donc pour nous une affaire indispensable. Quelle que soit notre condition, notre fortune, notre état, notre occupation, c'est au salut que nous devons essentiellement nos premiers soins ; et, s'il était vrai que la condition où nous vivons, que l'état que nous professons, que l'emploi que nous exerçons, fût un obstacle à notre salut, ce ne serait plus l'état, l'emploi, la condition où Dieu nous veut, et nous devrions y renoncer, parce que Dieu ne peut pas plus nous dispenser de travailler au salut, qu'il ne peut cesser d'être ce qu'il est, de mériter nos louanges, nos adorations, notre reconnaissance, notre amour.

Dans l'intention de Dieu, le salut est donc une affaire commune à tous les hommes. C'est l'affaire du riche comme du pauvre, du laïque comme du prêtre, du jeune homme comme du veillard, du père de famille comme de ses enfants, de celui qui commande comme de celui qui sert ; parce que riches ou pauvres, prêtres ou laïques, jeunes ou vieux, maîtres ou serviteurs, nous avons tous été créés par le même Dieu, et créés pour la même fin.

Dans l'intention de Dieu, le salut est donc pour chacun de nous une affaire dont nous sommes personnellement chargés, à laquelle nous sommes personnellement intéressés, que personne ne peut traiter et conduire pour nous ; puisque, en appelant chacun de nous au salut, Dieu a aussi donné à chacun de nous le moyen d'y parvenir, et que personne ne peut faire pour nous ce que Dieu exige de nous pour nous sauver.

Mais si dans l'intention de Dieu le salut a été et est pour nous une affaire capitale, nécessaire, indispensable, comment se fait-

il que nous y attachions si peu d'importance? que nous la jugions si peu digne de nos soins? Sommes-nous donc plus sages que Dieu? Connaissions-nous mieux que lui nos obligations et nos véritables intérêts? Hélas! on pense à tout, excepté la seule chose à laquelle on devrait continuellement penser. Est-on pauvre, on pense à se tirer de la misère. A-t-on quelque bien, on pense à le conserver, à l'augmenter; on pense à faire valoir ses terres, à tirer parti de ses récoltes, à rendre plus lucratif son négoce: on pense à sa santé, à son établissement, à ses plaisirs. Et Dieu, et l'âme, et le salut, quand et comment y pense-t-on? quand et comment s'en occupe-t-on? Combien, dans tous les âges et dans tous les états, qui vivent sans se mettre en peine de savoir qui les a créés, et pourquoi ils ont été créés! Ils boivent, ils mangent, ils dorment, ils travaillent, ils se divertissent, ils ne suivent d'autre guide que leur instinct ou leurs passions, se permettent tout ce qui leur plaît, ne s'interdisent que ce qui peut leur nuire; mais ont-ils un Dieu à glorifier, une âme à sauver, un paradis à gagner, un enfer à éviter? c'est à quoi ils ne pensent pas même. Ils vivent, à l'égard de tout cela, dans une indifférence affreuse; et souvent ils y meurent avec une sécurité stupide. De cette indifférence pour le salut suit l'omission des devoirs et l'abandon des moyens qui en assurent le succès.

Cependant, que n'a pas fait Dieu pour nous conduire au salut! et si nous jugions de l'importance de cette affaire par le nombre et la nature des moyens qu'il a employés pour le faire réussir, pourrions-nous ne pas lui consacrer tous nos soins?

En nous appelant au salut, Dieu commence par mettre en nous la conscience, qui nous avertit du bien que nous devons faire, et du mal que nous devons éviter pour y arriver. J'appelle conscience, cette lumière qui luit dans tous les hommes, et qui les éclaire sur leurs plus essentielles obligations à l'égard de Dieu, à l'égard de leurs semblables, à l'égard d'eux-mêmes. J'appelle conscience, cette voix intérieure qui nous presse d'accomplir le précepte et nous dissuade de le transgresser. J'appelle conscience, ce sentiment qui nous console et nous réjouit, quand nous avons fait une bonne action; qui, au contraire, nous remplit de trouble, d'inquiétude, de crainte, de remords, quand nous sommes assez malheureux pour nous abandonner au crime. De manière que chaque homme trouve en lui-même, quand il veut écouter sa conscience, et un maître qui l'instruit, et un conseiller qui le dirige, et un juge qui le loue ou le blâme, le récompense ou le punit, suivant qu'il accomplit ou qu'il viole les devoirs que Dieu lui prescrit.

Mais, parce que la connaissance des devoirs ne suffit pas pour nous y rendre fidèles, que notre volonté a besoin d'être prévenue, excitée, aidée, Dieu nous promet son secours et l'assistance de sa grâce.

Et parce que encore les démons, jaloux de nous voir appelés à occuper dans le ciel les places que l'orgueil leur avait fait perdre, devaient nous faire une guerre continue, et nous tenter sans cesse d'imiter leur révolte pour nous faire partager leur punition, Dieu, pour nous défendre de leur malice, mit chacun de nous sous la garde spéciale d'un des princes de sa cour, d'un de ces anges bienheureux « qui voient continuellement sa face. »

Comment, avec des moyens si puissants de se sauver, le plus grand nombre des hommes se damne-t-il? Malgré ces moyens, nos premiers parents sortirent des voies du salut, et en se perdant, ils nous perdirent avec eux. C'en était fait d'eux et de nous, si Dieu n'eût écouté que les droits de sa justice. Mais sa miséricorde ne lui permit pas de nous laisser dans un état de damnation. Il avait un fils, « la splendeur de sa gloire, la parfaite image de sa substance, » l'unique objet de ses complaisances divines, égal en tout à lui, Dieu comme lui : son immense charité le sacrifia au salut des hommes. Il l'envoya dans le monde, afin qu'il instruisît le monde, le réconciliât, le rachetât, le sauvât. Et dans quel état Dieu envoya-t-il son Fils dans le monde? Dans l'état où il fallait qu'il fût pour être notre Rédempteur, notre maître, notre modèle; c'est à-dire, dans un état de pauvreté, d'obscurité, d'humiliation, de souffrance, capable de satisfaire et de mourir pour nous.

Ce Fils adorable de Dieu, ce Jésus notre Sauveur, suivons-le depuis le premier jusqu'au dernier moment de sa vie; depuis l'étable où il naît, jusqu'à la croix sur laquelle il expire. A quoi pense-t-il? de quoi s'occupe-t-il? que cherche-t-il? que désire-t-il? Ah! c'est pour votre salut et pour le mien qu'il passe trente années dans la boutique d'un pauvre artisan, vivant péniblement du travail de ses mains; et que, durant trois ans, il se livre aux fonctions du plus pénible ministère, parcourant les villes et les campagnes, instruisant les pauvres, cherchant les pécheurs, souffrant la soif et la faim, s'épuisant de fatigues, s'exposant à toutes sortes d'outrages. C'est pour votre salut et pour le mien qu'il jeûne, qu'il passe les nuits en prières, qu'il pleure pour votre salut et pour le mien; qu'il abandonne son âme à une tristesse mortelle, qu'il sue du sang, qu'il agonise; pour votre salut et pour le mien, qu'il souffre d'être pris, lié, souffleté, condamné, battu de verges, couronné d'épines; qu'il porte sa croix, qu'il s'y laisse clouer, qu'il y verse tout son sang, qu'il y meurt de la mort tout à la fois la plus cruelle et la plus ignominieuse. En est-ce assez? Jésus-Christ croit n'en pouvoir trop faire pour notre salut. Le sacrifice qu'il a offert une fois sur la croix pour nous réconcilier avec son Père, il veut qu'il soit renouvelé chaque jour par les mains des prêtres, afin de nous appliquer les mérites de son sang et les fruits de sa

mort. Il institue des sacrements pour nous donner la grâce, la conserver, l'augmenter en nous, quand nous l'avons reçue; nous la faire recouvrer, quand nous l'avons perdue, et dont le bon usage ne peut manquer de nous sanctifier dans tout le cours de la vie. Il établit des pasteurs et des ministres qu'il rend responsables, sur leur âme, du salut ou de la perte de la nôtre. Lui-même, dans le ciel, fait sans cesse la fonction de médiateur et d'avocat auprès de son Père; lui montre les plaies qu'il a reçues, fait parler le sang qu'il a versé, quand il faut fléchir sa justice et intéresser sa miséricorde; et du haut du ciel où il est assis, il répand et communique avec abondance les grâces dont il est la source.

Mais des soins si tendres et si constants, des moyens si multipliés et si extraordinaires, employés par un Dieu qui est la souveraine sagesse, que supposent-ils? que prouvent-ils? Une affaire qui est l'objet des sollicitudes de Dieu; une affaire au succès de laquelle un Dieu a sacrifié son Fils, et ce Fils a sacrifié sa vie, peut-elle être une affaire de petite conséquence? une affaire qui ne mérite pas notre estime? O aveuglement! ô stupidité! notre âme vaut tout le sang d'un Dieu, et nous n'y pensons pas! Notre âme vaut tout le sang d'un Dieu; car, dit l'apôtre saint Pierre, *ce n'est pas au prix de l'or, de l'argent, ou de quelque bien corruptible que vous avez été rachetés, mais par l'effusion du sang de l'Agneau sans tache.* (1 Petr., I, 18, 19.) Et cette âme si précieuse, nous la sacrifions, nous la perdons pour le plus mince intérêt, pour une satisfaction honteuse, pour un moment de plaisir, quelquefois, dit un prophète, « pour une bouchée de pain et une poignée d'orge! » Et cette âme pour le salut de laquelle Jésus-Christ a tout fait, nous la négligeons, nous en prenons moins de soin que de notre corps, que de nos vêtements! Oserai-je le dire? eh! pourquoi ne le dirais-je pas, puisque notre aveuglement va bien quelquefois jusque-là? moins de soin que nous n'en prenons des animaux qui nous servent ou qui nous amusent! Nos vices la défigurent: pensons-nous à les corriger? Nos passions la tourmentent et la rendent malade: pensons-nous à les réprimer? Peut-être depuis longtemps elle est morte à la grâce par nos péchés: pensons-nous à la faire revivre par la pénitence? En un mot, vivrions-nous autrement que nous ne vivons, nous gênerions-nous beaucoup moins, accorderions-nous beaucoup plus à nos inclinations déréglées, si nous étions véritablement dispensés de travailler à notre salut, ou que le salut ne fût rien pour nous?

Prenons-y garde, cependant: point d'affaire dont les suites soient plus sérieuses. Il y va de tout pour nous; il y va de nous-mêmes pour une éternité. Après un bien petit nombre d'années passées sur cette terre, chacun de nous « ira dans la maison de son éternité, » dit l'Écriture. Il y

entrera seul et sans autre suite que ses œuvres bonnes ou mauvaises. Il y trouvera un juge qui ne le louera et ne le récompensera que de ce qu'il aura fait pour le salut; ne le blâmera et ne le punira que de ce qu'il aura fait contre l'intérêt du salut; et un bonheur éternel ou un malheur sans fin est la suite inévitable de cette affaire. Pendant la vie, nous sommes comme suspendus entre ces deux éternités, entre le paradis et l'enfer; mais à la mort, l'un ou l'autre devient nécessairement notre partage. Le succès dans l'affaire du salut nous assure la possession de cette incompréhensible félicité que Dieu promet aux saints; l'affaire du salut manquée, nous tombons dans cet abîme épouvantable de maux auxquels sa justice livre les méchants. Ainsi, vous voir, ô mon Dieu! vous aimer et être aimé de vous, vivre éternellement avec vous, et vivre exempt de tout mal, comblé de tous les biens, être heureux de votre propre bonheur, et l'être avec assurance que « ma joie ne me sera jamais ravie. » qu'elle ne sera jamais troublée, voilà ce que je gagne en faisant mon salut. En le négligeant, je perds tout cela, je serai éternellement séparé de vous, haï de vous, puni de vous. A ce compte, n'est-il pas évident que le plus grand bien que je puisse désirer, c'est de réussir dans l'affaire de mon salut; que le plus grand malheur que je puisse redouter, c'est d'y échouer? Par conséquent, que ce que je dois « chercher avant tout, » par-dessus tout, par préférence à tout, « c'est le royaume de Dieu et sa justice. » la sanctification et le salut de mon âme?

Que ne sommes-nous, mes frères, mieux pénétrés de ces vérités que la foi nous enseigne! Pourquoi, du moins, n'y pensons-nous pas, ne nous les rappelons-nous pas plus souvent! Nous comprendrions combien peu il importe d'être, sur la terre, riche ou pauvre, grand ou petit, maître ou serviteur, pourvu que dans l'état où nous a placé la Providence nous sauvions notre âme. Nous comprendrions qu'il vaut mieux vivre et mourir pauvre que de sortir de la misère par des vols et des injustices; qu'il vaut mieux ne faire aucun négoce ou se contenter, en le faisant d'un gain médiocre, que de s'enrichir par des mensonges, des fraudes et des usures; qu'il vaut mieux souffrir et pardonner les médisances, les calomnies, ce qu'on appelle les mauvais tours d'un ennemi, que de se venger; qu'il vaut mieux rester sans établissement, que de s'en procurer un aux dépens de sa conscience et contre les intérêts du salut; qu'il vaudrait mieux livrer son corps aux plus cruelles douleurs, à la mort même, que de lui accorder de honteuses satisfactions, de malheureux plaisirs que doivent punir d'éternels supplices; qu'il vaudrait mieux tout perdre, tout sacrifier, tout souffrir, que de perdre, que de sacrifier notre salut. Car nous en dirons et nous en penserons tout ce qui nous plaira; mais, au témoignage

de Jésus-Christ, qui doit nous juger, « il n'y a qu'une chose qui soit véritablement nécessaire » pour nous, c'est de sauver notre âme. Nos soins, nos empressements pour tout le reste sont folie à ses yeux, lorsqu'ils nous écartent du salut, lors même qu'ils ne nous conduisent pas au salut. Un propriétaire fait bien, sans doute, de faire valoir ses fonds, un laboureur de cultiver sa terre, un berger de garder son troupeau, un père de penser aux besoins de sa famille, un domestique de servir ses maîtres, mais si les uns et les autres n'ont fait que cela ; ou si, en faisant tout cela, ils ont négligé leur salut, ils auront beaucoup travaillé sans rien faire, il se présenteront à Dieu les mains vides ; ils en seront traités « comme des arbres stériles, que l'on coupe et livre au feu, comme des serviteurs paresseux que le souverain maître fait jeter pieds et poings liés dans ce lieu de supplices, où il y aura des pleurs et des grincements de dents. »

Comprenons donc une bonne fois ce que le salut est pour nous : comprenons qu'en faisant notre salut nous gagnons tout ; mais qu'il « ne nous servirait de rien de gagner le monde entier, si nous avions le malheur de perdre notre âme. » Cette âme que nous estimons, hélas ! si peu, Dieu l'a créée pour le salut. Pour la sauver, il a donné son Fils, et le Fils a donné son sang. Un bonheur éternel lui est promis ; mais un malheur éternel la menace. Son sort est entre nos mains. Nous pouvons la sauver : voudrions-nous la perdre ? Eh ! à qui la sacrifierions-nous ? « Que recevriions-nous en échange ? » Écoutez l'auteur et le consommateur de notre salut, qui, du haut de sa croix, nous crie, « d'avoir pitié de notre âme. » Écoutez son apôtre qui nous crie que « l'heure est venue de nous réveiller de notre assoupissement, parce que le jour annoncé par Jésus-Christ est proche ; que la nuit de cette vie touche à sa fin pour chacun de nous ; » qu'il est dangereux de différer davantage ; qu'il est essentiel « de rejeter les œuvres de ténèbres, » et de pratiquer celles de la justice, parce qu'il n'y aura que ces œuvres qui puissent nous purifier, nous sauver, nous mettre en état de paraître sans confusion au tribunal de Jésus-Christ, qui ne sauvera que ceux qu'il trouvera revêtus de ses mérites et de ses exemples.

DISCOURS XXXII.

FAUX DESIRS DU SALUT.

Vis sanus fieri ? (Joan., V, 6.)

Voulez-vous être guéri ?

Dans la bouche d'un autre que Jésus-Christ, cette question faite à un paralytique de trente-huit ans, ne paraîtrait peut-être qu'une dérision cruelle. Vous semble-t-il, en effet, croyable qu'un malheureux, depuis longtemps chargé de chaînes au fond d'un cachot, repoussât la main qui viendrait briser ses fers et le mettre en liberté ? qu'un pauvre, dévoré par la faim, nu ou couvert de haillons, dédaignât les empressements d'un cœur compatissant et sensible qui vou-

draît soulager sa misère ? qu'un malade, tourmenté par de cruelles douleurs, refusât les bons offices d'un médecin qu'il saurait pouvoir le guérir ? qu'un homme, exposé à un danger pressant, aimât mieux périr que de profiter des secours qui lui sont offerts pour sauver sa vie ? Non ; comme la liberté, la fortune, la santé, la vie, sont des biens qu'à peu près tous les hommes estiment et qu'ils désirent conserver quand ils en jouissent, ils regardent une dure prison, une pauvreté rigoureuse, une maladie violente, un accident qui met leurs jours en danger, comme des maux redoutables, dont ils ne peuvent se délivrer trop promptement lorsqu'ils pèsent sur eux. Toute autre manière de penser et d'agir serait traitée de délire, d'extravagance et de folie.

Oh ! combien « les enfants du siècle sont-ils » donc « plus prudents » et mieux avisés « que les enfants de la lumière ! » Ce délire, cette extravagance, cette folie qui ne se trouve jamais dans le cours ordinaire des choses humaines ; et, quand il est question d'intérêts temporels, se voit tous les jours dans l'ordre de la religion, et quand il s'agit des grands intérêts de l'éternité. D'injustes passions tiennent nombre de chrétiens comme enchaînés et les asservissent au démon, le plus odieux, le plus barbare des maîtres ; Dieu veut les affranchir et les faire passer à l'heureuse liberté de ses enfants ; ils ne le veulent pas. Ils sont pauvres, misérables, absolument dépourvus du mérite des vertus et des bonnes œuvres ; c'est-à-dire, de ces biens avec lesquels seuls on peut acheter le ciel : Dieu leur offre les trésors de sa grâce ; il veut les enrichir, ils ne le veulent pas ! Leur âme est couverte de plaies honteuses et mortelles que le péché lui a faites : Dieu veut les guérir ; ils ne le veulent pas. Le plus grand des malheurs les menace, l'éternité ouvre ses abîmes.... Dieu leur tend la main, il veut les sauver ; ils ne le veulent pas ; Dieu veut les sauver, et ils veulent se perdre. Qu'ils périssent donc, puisque tel est leur aveuglement et leur obstination ; mais, du moins, qu'en périssant ils ne blasphèment pas la bonté du Dieu qui veut les sauver, et qu'ils n'imputent leur perte qu'à eux-mêmes.

Ce langage vous surprend, mes frères ; vous avez peine à comprendre que parmi des chrétiens en qui la foi n'est pas totalement éteinte il s'en trouve qui puissent ne pas vouloir se sauver. Et bien sûrement que si j'interrogeais chacun de vous sur ses dispositions personnelles à l'égard du salut : *Vis sanus fieri ?* pas un qui ne me répondît qu'il veut, qu'il désire sauver son âme. Cependant, je le répète avec une pleine conviction : parmi les chrétiens, parmi ceux même qui font profession de la foi, et qui en remplissent extérieurement les devoirs, il en est qui ne veulent pas se sauver. Eh ! plutôt à Dieu qu'il n'y en eût qu'un ! plutôt à Dieu qu'il n'y en eût que mille ! plutôt à Dieu qu'on pût les compter ! Et quant à vous en particulier, qui assurez

si positivement vouloir et désirer votre salut, souffrez que, par l'intérêt bien sincère que j'y prends, j'en doute! jusqu'à ce que je vous aie exprimé ma pensée. Je crains que vous n'entendiez pas comme moi ce que c'est que désirer, que vouloir son salut. Bien des gens s'y trompent. Cette erreur, pour être grossière, n'en est pas moins commune; et elle est si dangereuse que je ne connais pas d'obstacle plus fatal au salut que les faux désirs du salut. J'ai cru important de prévenir ou de corriger vos illusions sur ce point. Écoutez donc cette instruction avec une attention toute particulière.

Je commence par avouer que, si nous n'avions pas une parfaite assurance que Dieu veut, et veut sincèrement notre salut, il serait inutile de nous en occuper. En vain nous voudrions, en vain nous désirerions, en vain nous mettrions la main à l'œuvre; si Dieu nous refusait le secours de la sienne, notre bonne volonté, nos bons desirs resteraient sans effet; nos efforts seraient superflus. La foi nous enseigne que dans l'ordre du salut nous ne pouvons rien, absolument rien par nous-mêmes. Incapables, selon l'Apôtre, de concevoir une seule bonne pensée, de former un sentiment pieux, de résister, d'une manière méritoire, à la plus légère tentation, si la grâce de Dieu ne nous prévient et ne nous assiste; comment, sans l'assistance de Dieu, pourrions-nous faire ces sacrifices si pénibles à la nature que commande quelquefois l'intérêt du salut? pratiquer fidèlement tous les préceptes de cette loi, à l'observation seule de laquelle sont attachées les promesses du salut? ou quelle assistance devrions-nous attendre de Dieu, si Dieu n'avait une volonté sincère de nous sauver?

Mais béni soit le Père des miséricordes, le Dieu véritablement Sauveur des hommes! Pour notre consolation, il n'a pas voulu nous laisser la plus légère inquiétude, l'ombre même d'un doute sur les dispositions de son cœur à l'égard de notre salut. Sans répéter ici ce que je vous disais dernièrement de la fin pour laquelle il nous a créés, des moyens si multipliés et si extraordinaires que lui a suggérés sa tendresse pour nous conduire au salut, voulez-vous l'entendre s'expliquer lui-même sur cette volonté sincère qu'il a de sauver tous les hommes? Il vous dira par la bouche d'un prophète: « Qu'il ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive; » et encore: « que du moment où l'impie renoncera à son impiété, ses iniquités ne lui seront point imputées; qu'il ne mourra pas, mais qu'il vivra. » Qu'écrivait saint Pierre aux premiers fidèles? « Dieu nous supporte avec une admirable patience, ne voulant pas que quelqu'un périsse, mais que tous reviennent à lui par la pénitence. » Quelle doctrine prêchait saint Paul? « C'est une vérité indubitable, que Jésus-Christ est venu dans le monde pour sauver les pécheurs. » Qu'enseignait le disciple bien aimé du Sauveur

et confidant de ses plus intimes pensées? « Mes chers enfants, ne péchez pas. Mais si quelqu'un de vous a péché, nous avons dans le ciel un avocat et un médiateur qui s'est fait propitiation pour nos péchés; et non-seulement pour les nôtres, mais pour ceux du monde entier. » Que disait Jésus-Christ? « Le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui avait péri. Il est venu dans le monde, non pour juger le monde, mais pour le sauver. Il est venu dans le monde, afin que le monde soit sauvé par lui. » Et pourquoi la foi nous enseigne-t-elle que Jésus-Christ est mort, qu'il a versé son sang pour tous? *Pro omnibus mortuus est?* (Rom., 1, 9.) pour tous absolument et sans aucune exception; pour Judas qui le trahit, pour les Juifs qui le livrèrent, pour Pilate qui le condamna, pour les bourreaux qui le crucifièrent. Point d'homme donc qui ne puisse et ne doive invoquer Jésus-Christ comme son Sauveur; point d'homme qui ne puisse et ne doive espérer et demander avec une pleine confiance en ses mérites tous les secours nécessaires au salut. Car la volonté de Dieu n'est ni stérile, ni trompeuse. Peut-il vouloir la fin, sans vouloir les moyens qui y conduisent? Voudrait-il notre salut, s'il ne nous accordait les secours indispensables pour arriver au salut? Aussi nous commande-t-il de faire tout ce que nous pouvons; de demander ce que nous ne pouvons pas; et il promet de nous rendre tout possible. Ceux qui sont infidèles, conclut saint Augustin, le sont donc contre la volonté de Dieu et par un mépris formel de sa miséricorde. Si le malade n'est pas guéri, c'est qu'il ne veut pas l'être; car le médecin est venu. S'il périt, il est lui-même la cause de sa perte et de son malheur.

C'est donc faire Dieu menteur et cruel que d'accuser de nos désobéissances à sa loi, de nos prévarications, de nos iniquités, la prétendue sévérité de ses commandements, la violence de nos passions, l'importunité de nos tentations, les dangers de notre état. En un mot, c'est donc une pensée bien horrible et infiniment injurieuse au cœur paternel de Dieu qui, de son fonds, n'est que bonté: *Cujus natura bonitas*, et dont l'Écriture dit spécialement « qu'il aime les âmes; » c'est, dis-je, une pensée horrible que Dieu veuille exclure du salut un seul homme, fut-il le plus abominable des scélérats. Non, mes frères, Dieu ne rejette personne: il veut nous sauver, il veut nous sauver tous; et notre salut serait assuré, si nous le voulions aussi sincèrement que lui.

Car, d'abord, il fait que nous le voulions. Dieu, qui nous a créés sans nous, ne nous sauvera pas sans nous. Il faut que notre salut soit tout à la fois l'œuvre de la grâce et de notre correspondance; un don de la miséricorde et de la récompense de nos mérites; une dette qui nous paye sa justice, mais que notre fidélité nous donne seule droit d'exiger. Voilà pourquoi le grand Apôtre nous presse de travailler à notre salut, pourquoi le prince des apôtres nous exhorte

à assurer notre vocation et notre élection au salut par nos bonnes œuvres : » pourquoi l'auteur même de notre salut ne nous en parle qu'en des termes qui montrent la nécessité de faire concourir notre volonté avec la sienne. Il ne nous dit pas d'attendre le royaume de Dieu, mais de le chercher. Dans le langage de l'Evangile, le salut est un riche trésor, mais qu'on ne trouve qu'en fouillant profondément la terre qui le recèle. C'est une pierre précieuse, mais qu'on achète qu'au prix de tout ce qu'on a. C'est un édifice superbe, mais qui ne se construit qu'à grands frais. C'est une brillante couronne, mais qui suppose des combats soutenus, des victoires remportées. C'est un riche salaire, mais qui ne se donne qu'à ceux qui ont porté le poids de la chaleur et du jour. C'est un royaume offert à tous, mais ouvert seulement à ceux qui l'emportent par violence. En un mot, les livres saints nous attestent que « Dieu a mis devant nous le bien et le mal, la vie et la mort, » mais que respectant en quelque sorte la liberté qu'il nous a donnée, il a voulu que le choix dépendit de nous ; et c'est là ce qui fait la gloire et le mérite des justes, de pouvoir transgresser la loi, et de l'observer néanmoins avec une inviolable fidélité ; de pouvoir commettre le mal, et de s'en abstenir. C'est là aussi ce qui fait le crime et l'opprobre des pécheurs, de pouvoir pratiquer le bien, et de s'abandonner au vice ; et l'éternel désespoir des réprouvés sera d'avoir pu se sauver, et de ne l'avoir pas voulu.

Il faut encore que nous voulions notre salut, comme Dieu le veut, c'est-à-dire, aux conditions dont Dieu l'a fait dépendre, et par les moyens qu'il a établis pour nous y conduire. « Maître, disait à Jésus-Christ un docteur de la loi, « que dois-je faire pour obtenir la vie éternelle ? Si vous voulez entrer dans la vie, » lui répondit le Sauveur, « gardez les commandements. » L'observation des commandements est donc le chemin que Dieu lui-même a tracé. Quiconque n'y marche pas s'égare indubitablement, et ne saurait arriver heureusement ; et quoiqu'il y ait « différentes demeures dans la maison du Père céleste, » il n'y a qu'une route pour y arriver ; et qui ne la suit pas est plus éloigné du salut, que le ciel ne l'est de la terre. Vouloir et désirer son salut, c'est donc vouloir sincèrement l'observation des commandements de Dieu. C'est par conséquent ne rien vouloir de ce qu'ils défendent, et vouloir tout ce qu'ils prescrivent ; s'éloigner de tout ce qui porte à les transgresser, et embrasser les moyens qui en rendent la pratique plus facile et plus sûre.

Je vous le demande maintenant, mes frères, est-ce ainsi que la plupart des chrétiens veulent et désirent leur salut ? Est-ce ainsi que nous le voulons, que nous le désirons nous-mêmes ? Non certainement, non. Dans les uns, les désirs du salut sont des désirs que je ne crains pas d'appeler des désirs téméraires, insensés, criminels, impies. Dans les autres, les désirs du salut sont des

désirs vagues, indéterminés et qui restent toujours sans effet. Dans ceux-ci les désirs du salut sont des désirs inconstants, passagers, qu'une circonstance fait naître, et qu'une autre circonstance fait évanouir. Dans ceux-là, les désirs du salut sont des désirs imparfaits, restreints, bornés dans le choix des moyens qu'il faudrait prendre. Dans presque tous, les désirs du salut sont des désirs faux, qui amusent, qui endorment, qui damment.

Je dis : des désirs du salut qui sont téméraires, insensés, criminels, impies. On est pécheur et vendu à l'iniquité. Cependant on conserve, comme malgré soi, un reste de religion dont il semble qu'on n'ait pu se défaire. On n'en a pas assez pour haïr l'injustice ; mais on en a trop pour pouvoir s'y livrer avec sécurité. On pêche par goût, mais on ne pêche pas toujours sans remords. On fait peu de cas des biens que promet la foi ; mais les menaces de la foi fatiguent et inquiètent. On renoncera volontiers aux récompenses de l'éternité, si à ce prix on pouvait éviter les supplices de l'éternité. On ne désire pas le ciel, mais on craint l'enfer. On ne veut pas se sauver, on voudrait ne pas se damner. On voudrait que ce qui damne ne damnât pas ; que rien de ce qui plaît ne fût défendu ; que tout ce qui est utile fût permis ; que Dieu ne s'offensât pas du péché ; que du moins il ne s'offensât que des péchés dans lesquels on ne tombe pas ; que du moins en s'en offensant il ne les punît pas. C'est-à-dire qu'on voudrait que Dieu ne fût ni saint, ni juste. Sentiments affreux, et toutefois beaucoup plus communs que je n'ose le dire ! Sentiments qui supposent un cœur pervers et profondément corrompu, et qui, loin d'être une disposition au salut, sont, tant qu'ils subsistent, un obstacle insurmontable au salut.

Je dis : désirs du salut, désirs vagues, indéterminés, et qui restent toujours sans effet. On se dira bien quelquefois, j'ai une âme ; il faudrait donc penser à la sauver. Le salut, je le vois, est de la plus grande importance ; c'est une affaire du succès de laquelle dépend mon sort dans l'éternité ; il faudrait donc m'en occuper sérieusement. A la vie que j'ai menée, je dois être bien coupable devant Dieu ; et si la mort me surprenait dans l'état où je suis, je ne sais trop ce que je deviendrais ; ou plutôt il est sûr que je serais perdu. Il faudrait donc prendre mes sûretés, mettre ordre à ma conscience et ne pas vivre ainsi toujours exposé à un malheur qui, s'il arrive une fois, sera irréparable. Mais on ne dit pas : il faut donc que je retranche de mon héritage tel et tel objet que je possède à des titres, que véritablement les hommes ne peuvent contester, mais qui ne sauraient valoir au tribunal de Dieu ; que je restitue tout ce que l'usure, la fraude, le mensonge, l'injustice, ont fait passer entre mes mains du bien d'autrui ; que j'étouffe ces sentiments de malveillance, de haine, que je nourris depuis si longtemps, et que j'embrasse un frère dans cet homme

que jusqu'ici j'ai regardé et traité en ennemi; que je renonce à cette occasion, à cette compagnie, à cette fréquentation qui m'a toujours été funeste; que je travaille à combattre cet esprit d'orgueil, ce goût des vanités, cette fureur du plaisir, cette malheureuse habitude de jurements, de blasphèmes, de colère, d'emportements, de médisances, de mensonges, d'impureté, d'ivrognerie, qui me domine depuis si longtemps, et fait de moi un homme de péchés. On ne dit pas : Il faut donc que j'éclaircisse ces doutes qui fatiguent ma conscience, et que je la purifie par une confession qui répare toutes celles qui, faites jusqu'ici sans les dispositions convenables, n'ont servi qu'à m'endormir, sans me réconcilier avec Dieu. Il faut donc que je devienne assidu à la prière, patient dans mon travail, appliqué aux devoirs de mon état; en un mot, que je règle ma conduite, que je vive en chrétien. Non, on ne le dit pas : on veut son salut en général, sans vouloir les moyens nécessaires et particuliers qui y conduisent. Tout au plus, les moyens nécessaires et particuliers qui conduisent au salut, quand on les veut, c'est toujours pour un temps éloigné, pour des circonstances autres que celles dans lesquelles on se trouve. On restituera, on se réconciliera, on se corrigera, on priera, on fréquentera les sacrements, on vivra en bon chrétien; mais le moment de restituer, de se réconcilier, de se corriger, de vivre chrétiennement n'arrive jamais. On projette beaucoup; on n'exécute rien. On abonde en désirs; on est stérile en bonnes œuvres.

M'en démentiriez-vous, mes frères, si j'en appelais là-dessus à votre propre expérience? Vous n'avez jamais renoncé à l'espérance du salut. Vous avez toujours voulu et désiré votre salut. Eh bien! ce désir, cette volonté du salut, que vous entretenez depuis dix, vingt, trente ans, qu'a-t-il produit en vous? N'en êtes-vous pas à peu près où vous en étiez? N'en êtes-vous pas toujours à dire : Je voudrais, je ferai; sans avoir dit encore bien déterminément : Je veux me sauver? N'est-ce pas toujours... mais non. Je n'ai aucun plaisir à vous humilier. J'aime mieux vous avertir qu'en vous en tenant à désirer votre salut, sans travailler effectivement à votre salut, vous ne vous sauverez pas; que ces désirs sont au plus des feuilles, et que Dieu veut des fruits; que ces désirs, tant qu'ils ne sont pas suivis des œuvres, sont vains, trompeurs, inutiles au salut; que l'enfer est plein de ces désirs, et qu'ils n'ont jamais sauvé personne.

Je dis : désirs du salut, désirs passagers, inconstants, qu'une circonstance fait naître, et qu'une autre circonstance fait évanouir. Malgré l'indolence dans laquelle on vit communément à l'égard du salut, il est des circonstances qui en rappellent la pensée, qui en inspirent le désir. C'est un accident funeste, un renversement de fortune, un danger imprévu, une maladie sérieuse, la

mort prématurée d'un parent, d'un voisin, d'un ami, d'un complice; quelquefois le remords, le dégoût, les suites fâcheuses d'une mauvaise action; car votre miséricorde, ô mon Dieu! se sert de tout pour rappeler entre vos bras ceux qui se perdent en vous fuyant. On rentre en soi-même, on demande compte à son propre cœur de sa situation, On tremble sur son état; on voudrait en sortir. Mais avec le péril et la maladie s'évanouit la crainte qu'ils avaient inspirée. Avec le souvenir du parent, du voisin, de l'ami, du complice s'efface l'impression qu'avait faite sa mort malheureuse. On commence à trouver bien pénibles les sacrifices qu'il faudrait faire. On croit qu'il en coûterait extrêmement de résister à certaine tentation. On n'est pas loin de se persuader qu'il est comme impossible de déraciner certaine habitude. Dans cette disposition, qu'il se présente une de ses occasions qui réveillent et irritent la passion dominante : l'occasion d'un gain illicite, pour un négociant avide et de mauvaise foi; l'occasion d'une vengeance sûre et secrète, pour un caractère haineux et vindicatif; l'occasion d'une danse pour une fille peu chaste; l'occasion d'une débauche, pour un libertin, on s'y engage, et l'en y laisse tous ses bons désirs. Oh! combien, combien de conversions désirées, projetées, commencées, qui n'aboutissent qu'à rendre le salut plus difficile, par l'abus qu'on fait de la grâce!

Je dirais encore : désirs du salut, désirs imparfaits, restreints et bornés dans le choix des moyens qu'il faut prendre pour faire son salut, et par là même désirs insuffisants. Mais ce point seul, comme je le conçois, demanderait un discours entier, et le temps et mes forces me prescrivent des bornes. Concluons donc et disons que vainement on désire son salut, quand on n'y travaille pas; que vouloir son salut, c'est ne rien vouloir de ce qui fait obstacle au salut, et vouloir tout ce qui est nécessaire au salut, que vouloir son salut, c'est ne vouloir ni le péché, ni les occasions du péché, ni les fruits du péché; mais vouloir la réparation du péché; la pratique des bonnes œuvres l'accomplissement de tous ses devoirs.

Grand Dieu! vous voulez me sauver; m'obstinerais-je donc à vouloir me perdre? Votre miséricorde veut mon salut : n'y aura-t-il que ma mauvaise volonté qui m'en prive? Car je le vois, vouloir mon salut comme je l'ai voulu jusqu'ici, c'est m'abuser. Que je ne le veuille plus ainsi; que je le veuille dans toute l'étendue et la sincérité de mon cœur. Plus de ces désirs vains et mensongers, de ces désirs stériles et infructueux. La résolution en est prise cette fois. Je veux sauver mon âme. Dès aujourd'hui je veux y penser sincèrement, efficacement. J'y penserai, j'y travaillerai chaque jour. Faites que j'y pense, que j'y travaille jusqu'au dernier soupir, et que dans le ciel, comme sur la terre, je trouve en vous le Dieu de mon salut.

DISCOURS XXXIII.

PÉNITENCE DIFFÉRÉE JUSQU'A LA MORT.

Ego vado ; et quæretis me, et in peccato vestro moriemini. (Joan., VIII, 21.)

Je m'en vais ; vous me chercherez, et vous mourrez dans votre péché.

Si un prophète, si un de ces hommes que Dieu suscitait autrefois pour manifester à son peuple les desseins de miséricorde ou de justice qu'il avait sur lui, paraissait aujourd'hui dans cette chaire, et vous déclarait, de la part du Seigneur, que les plus grands malheurs vont tomber sur vous ; que la grêle ravagera vos moissons, que la contagion tuera vos troupeaux, qu'une horrible famine réduira les mères à manger leurs propres enfants, qu'un ennemi barbare et sans pitié viendra vous faire une guerre cruelle, que vos femmes et vos filles seront emmenées captives, que vous et vos fils vous périrez par le tranchant de l'épée : je n'en doute pas, effrayés, consternés, éperdus, vous tomberiez la face en terre ; et les yeux baignés de larmes, et le cœur brisé de douleur, et les mains levées vers le ciel, vous imploreriez la divine miséricorde par des cris et des sanglots. Je ne suis pas prophète, et je ne viens vous annoncer rien de semblable. Mais celui qui vous parle par ma bouche est plus grand que tous les prophètes ; c'est le Dieu même qui fait les prophéties ; c'est Jésus-Christ ; et le malheur dont il vous menace est bien autrement funeste que tous ces fléaux dont la seule idée vous pénètre d'effroi.

Les calamités temporelles, celles qui nous paraissent le plus redoutables, sont plutôt des châtimens que des punitions. Je veux dire que le Seigneur en use plus ordinairement par miséricorde que par colère. Il en use pour imprimer la crainte de ses éternelles vengeances à ces pécheurs incrédules et libertins qui aiment à en douter ; à ces pécheurs hardis et téméraires qui semblent les braver ; à ces pécheurs lâches et indolents qui n'y pensent pas, qui ne font rien pour les prévenir, quoiqu'ils vivent dans le danger prochain d'en éprouver toute la rigueur. Il en use pour amolir la dureté, pour faire plier l'obstination de ces pécheurs ingrats et opiniâtres que sa bonté et ses bienfaits n'ont pu gagner. Toujours il en use dans la vue et avec le désir que ceux sur qui elles tombent, en profitent pour cesser d'être méchants, et devenir tels qu'il les veut pour les sauver.

Mais l'abandon de Dieu, mais l'impénitence finale, mais la mort dans le péché, n'est-ce pas ce qu'il y a de plus terrible dans le trésor de sa justice ! Jamais, non, jamais le Sauveur des hommes ne fit aux hommes une menace plus capable de les faire trembler. Dans les discours qu'il leur adresse, il y a toujours un certain tempérament de sévérité et de douceur, de consolations et de reproches, de menaces et de promesses, de miséricorde et de justice. Souvent même il prend des qualités et des

titres tout-à-fait propres à soutenir, à augmenter nos espérances. Sommes-nous dans les ténèbres ? Il est notre lumière ; dans l'égarément, il est notre pasteur ; dans l'affliction, il est notre consolateur ; dans l'abattement, il est notre force ; dans les convulsions d'une cruelle maladie, et aux approches de la mort, il est notre médecin, notre résurrection, notre vie. Mais ici il nous dit, et il nous dit sans aucun ménagement, sans aucun adoucissement, que cette lumière s'éteindra, que ce pasteur s'éloignera, que ce consolateur s'irritera, que cette force s'affaiblira, que ce médecin se rebutera, que ce principe de résurrection et de vie deviendra une occasion de réprobation et de ruine : *Je m'en vas*, et il le répète jusqu'à deux fois, *je m'en vas ; vous me chercherez et vous mourrez dans votre péché.* Ah ! mes frères, on ne dort pas seulement, on est mort, quand on ne se réveille pas au bruit de ce tonnerre.

Hé ! cependant, ce malheur, de tous les malheurs le plus grand, est aussi de tous les malheurs le plus fréquent, parce qu'il est de tous les malheurs celui qu'on appréhende le moins. Non pas qu'on ne l'estime infiniment à craindre ; il faudrait avoir perdu et la foi et la raison, pour ne pas sentir qu'on perd tout en perdant Dieu, et qu'en mourant dans le péché on ne peut s'attendre qu'à un jugement terrible, qu'à une réprobation certaine ; mais on se flatte d'y échapper parce qu'on se propose de ne pas mourir en impie. Désabusons-nous, mes frères, la menace de Jésus-Christ s'adresse à vous et à moi qui ne sommes pas des impies. Vous et moi nous mourrons dans le péché, si nous vivons dans le péché ; et nous mourrons dans le péché que nous aimons ; dans le péché que nous refusons de quitter ; en un mot, dans le péché où nous vivons. Le vindicatif mourra dans sa haine ; l'ivrogne, dans ses intempérances ; l'homme injuste, dans ses injustices ; l'impudique, dans ses impudicités. Qu'il m'est pénible d'avoir à vous exposer aujourd'hui une vérité qui doit vous faire sécher de frayer ! Que j'aimerais bien mieux vous parler de l'inépuisable bonté, des miséricordes infinies de mon Dieu ! Mais voyez, nous sommes redevables à tous. N'y eût-il parmi vous qu'un cœur enturci, qu'un pécheur impénitent, il faut que nous tentions de l'amolir, de vaincre son obstination. Et puis, *la crainte du Seigneur est pour tous le commencement de la sagesse* (Eccl., I, 16) ; et si David demandait « d'en être percé comme avec des clous, » nous qui sommes incomparablement moins saints que lui, ouvrons nos cœurs à des impressions qui seront d'autant plus salutaires qu'elles nous rendront plus prévoyants.

Qu'un chrétien s'oublie jusqu'à transgresser la loi de Dieu, jusqu'à s'abandonner au péché, même à des péchés griefs, je m'en afflige, mais je n'en suis point surpris. En péchant, il outrage son Créateur, son Bienfaiteur, son Sauveur et son père ; il se donne

la mort à lui-même, et se fait plus de mal que ne sauraient lui en faire tous les hommes et les démons ensemble. Mais, hélas ! « l'homme a été conçu dans l'iniquité ; les désirs de son cœur sont tournés vers le mal dès sa première jeunesse. » Au dedans, la concupiscence le pousse ; au dehors, des objets séduisants l'attirent, de fausses maximes l'égarent, de mauvais discours le corrompent, de pernicieux scandales l'ébranlent, des exemples multipliés l'entraînent. Sans doute il devrait par la vigilance et la fuite des occasions, éloigner le danger. Il devrait, par une prière continuelle, par le fréquent et saint usage des sacrements, se fortifier contre sa propre faiblesse. L'autorité de Dieu, sa bonté, sa libéralité, ses perfections infinies, la reconnaissance des biens qu'il en a reçus, l'espérance des biens qu'il en attend, la crainte des maux dont il est menacé, et qui peuvent tomber sur lui au moment même où il deviendrait pécheur, tout devrait l'arrêter. Il est inexécutable quand il tombe ; mais il est digne de compassion. Aussi, Dieu qui connaît de quelle boue nous avons été formés, et qui ne voit en nous qu'un peu de poussière sans consistance, se montre ordinairement indulgent et propice pour des fautes qui, quoique graves, sont plutôt l'effet de la fragilité qui nous est naturelle que de la malice et de l'obstination dans le mal. Il reprend, il avertit, il appelle, il patiente, il menace, il frappe, il attend, il presse, il sollicite ; et si le pécheur ne s'opiniâtre pas ; si, docile à la voix de son père, il se laisse ramener à ses pieds par un sincère repentir, Dieu, tout le premier, court au-devant de lui, lui tend les bras, essuie ses larmes, le comble de caresses et lui rend quelquefois plus pour la ferveur de sa pénitence qu'il n'avait perdu par sa désobéissance et sa révolte.

Mais qu'un chrétien, après s'être malheureusement engagé dans le péché, ne se mette pas en peine d'en sortir ; ou, qu'après être tombé, il ne se relève que pour tomber encore, faisant ainsi un retour continu du péché à la pénitence et de la pénitence au péché ; que ce péché il le commette par goût, par inclination, par choix, parce qu'il y trouve son intérêt ou son plaisir ; qu'il y vive content ; qu'au mépris de Dieu, de ses promesses et de ses menaces, il y persévère, y croupisse, y vieillisse, c'est l'effet d'une malice diabolique. Ce serait de tous les aveuglements le plus déplorable, ce serait impiété, désespoir, fureur, s'il voulait y mourir. Peu en viennent à cet excès ; mais beaucoup, beaucoup offensent Dieu pendant la vie ; se font même de sa bonté un motif de l'offenser plus hardiment, et croient qu'ils seront à temps de se réconcilier avec lui quand ils ne pourront plus lui faire la guerre, et que la mort leur arrachera les armes des mains. Beaucoup, en se rendant indignes de toute grâce par l'abus qu'ils en font pendant la vie, espèrent d'obtenir à la mort la plus grande de toutes les grâces, une grâce que personne ne peut

mériter, une grâce que les plus grands saints n'ont osé se promettre, quoiqu'ils la demandassent sans cesse, la grâce d'une bonne mort. Beaucoup vivent en pécheurs et se promettent de mourir en saints ; et c'est une présomption folle, une témérité qui ne mérite que l'indignation de Dieu et les foudres de sa justice. Aussi, quoi qu'ils en pensent, quoi qu'ils espèrent, ils mourront impénitents, ils mourront dans leur péché. Pourquoi ? parce qu'ils ne feront rien pour Dieu et que Dieu ne fera rien pour eux.

Vous vivez mal et vous espérez mourir bien, parce que vous comptez sur les démarches de pénitence que vous ferez à la mort, sur l'assistance des ministres de la religion que vous ne manquerez pas d'appeler, sur la vertu des sacrements que vous vous promettez de recevoir avec dévotion.

Mais, d'abord, j'avais cru que Dieu seul était le maître du temps, qu'aucun homme n'avait à sa disposition un jour, une heure, un instant. Vous êtes privilégié, sans doute, vous qui vous promettez tout le temps nécessaire pour traiter, à volonté et selon vos désirs, l'affaire la plus sérieuse et la plus difficile. Sans doute vous aurez fait un pacte avec la mort ? Il est convenu entre vous et elle qu'elle ne viendra pas, « comme un voleur de nuit, » vous surprendre « au moment où vous y penserez le moins ? » qu'avant d'approcher, elle se laissera voir de loin ? qu'avant de frapper, elle menacera longtemps ? Pourriez-vous, toutefois, me donner une assurance bien certaine que vous vivrez demain, que vous verrez la fin de ce jour ? Vous l'espérez, et moi aussi. Prenez-y garde, cependant ; mille et mille autres y ont été trompés. Mille et mille autres sont morts, et meurent tous les jours par accident, à l'improviste, subitement, sans assistance, sans sacrements, sans pénitence. Un coup, une chute, une défaillance, une révolution d'humeurs : que faut-il ? et si un pareil malheur vous arrive, que deviennent vos projets de conversion ? et sans conversion, que devient votre salut ?

Mais soit : je veux bien renoncer à tout l'avantage que je pourrais tirer contre vous de l'incertitude dans laquelle nous vivons tous du temps et de la manière dont nous mourrons. Je veux bien supposer que vous ne serez pas surpris ; que vous aurez tout le temps nécessaire pour penser à Dieu, pour penser à votre âme. Je dis encore que vous ne ferez rien ni pour Dieu, ni pour votre âme, parce que vous ne pourrez rien faire. Je ne sais si vous avez bien l'idée d'une conversion sincère ; si vous connaissez bien tout ce qu'elle suppose de réflexions, tout ce qu'elle exige d'efforts et de sacrifices : j'en doute véritablement, quand je vous vois renvoyer la vôtre à un temps où l'homme n'est presque plus capable de rien. Se convertir n'est pas seulement, comme vous le croyez peut-être, confesser ses péchés et en recevoir l'absolution ; c'est revenir à

Dieu dans la plénitude de son cœur, pour s'attacher à lui comme à son premier principe et à sa fin dernière; pour l'aimer uniquement, souverainement, par préférence à tout. C'est donc pleurer les années qu'on a passées dans sa disgrâce, réparer, par des satisfactions proportionnées au nombre et à l'énormité de ses offenses, les injures qu'on lui a faites, et le dédommager en quelque sorte, par la ferveur de sa pénitence, du temps qu'on a vécu dans l'oubli des devoirs que prescrit sa loi. Se convertir, je le répète, n'est pas seulement décharger sa conscience par un aveu, même humble, même circonstancié, de tous les péchés qui la souillent; c'est arracher de son cœur toute affection au péché, aux occasions du péché, aux fruits du péché. C'est donc haïr, détester, abhorrer, tout ce qu'on avait jusque-là passionnément aimé, et aimer ce qu'on avait négligé, méprisé, haï. C'est réparer ses injustices et ses scandales, restituer le produit de ses fraudes et de ses usures, retracter ses calomnies, étouffer ses sentiments. Se convertir n'est pas seulement cesser de pécher; beaucoup moins cesser de pécher par l'impuissance de pécher encore; c'est jeter loin de soi, avec ses prévarications, ce cœur gâté par la cupidité, corrompu par le vice qui les avait fait commettre; c'est se faire un cœur tout nouveau, adopter de nouvelles maximes, prendre de nouveaux sentiments, de nouveaux goûts, de nouveaux penchants; commencer à faire ce qu'on ne faisait jamais: mortifier son corps, retenir sa langue, veiller sur ses sens, combattre ses inclinations. En un mot, se convertir, c'est changer de cœur, d'esprit et de volonté.

Or, tout cela est-il bien aisé? L'esprit et le cœur de l'homme se changent-ils sans miracle dans un instant? Est-il une entreprise plus difficile? Est-il une affaire plus sérieuse; une affaire qui, plus que celle-là, demande l'homme tout entier? Et ce changement pour lequel vous avez aujourd'hui plus de facilités que vous n'en aurez jamais, et auquel, néanmoins, vous ne pouvez vous résoudre, vous vous promettez de l'exécuter dans une maladie! Vous prétendez faire, étant malade, ce que vous croyez ne pouvoir faire en santé! Et cette entreprise, que vous jugez aujourd'hui au-dessus de vos forces, vous prétendez la commencer, la poursuivre, la conduire à une heureuse fin, lorsque vous serez brûlé par les ardeurs de la fièvre, accablé par la faiblesse, tourmenté par la douleur, que vous avez la tête embarrassée, l'esprit troublé, tout le corps froissé! Et cette affaire qui doit être celle de toute la vie, vous prétendez la traiter comme il convient, dans un quart d'heure, et dans un état où à peine vous vous connaîtrez vous-même! Horrible illusion! que tu perds de chrétiens, et que tu fais d'impénitents!

Non, non: la science du salut ne s'apprend pas dans un jour. On n'apprend pas dans un jour à penser et à mourir en saint,

quand on a toujours pensé et vécu en pécheur. On n'apprend pas dans un jour à aimer Dieu souverainement, à haïr souverainement le péché, quand on a toujours vécu dans la lâcheté, dans le péché, dans l'oubli de Dieu. Si vous en doutez, vous n'avez jamais été malade. Hélas! les personnes les plus pieuses, les plus exercées dans les pratiques de la religion, les plus familiarisées avec ces actes qui unissent l'âme à Dieu, se plaignent que dans la maladie elles ne peuvent fixer leur esprit à aucune bonne pensée, retrouver leur cœur pour produire quelques bons sentiments. Il faut qu'on les leur suggère, qu'on les leur répète. Et vous vous promettez pour tout cela une facilité merveilleuse, vous qu'une longue habitude dans le vice et dans la dissipation aura rendu presque incapable de faire aucun retour sur vous-même? Si la maladie vous a déjà conduit aux portes de la mort, dites-nous à quoi vous pensiez alors, ce que vous faisiez. Si vous l'aviez oublié, approchons ensemble du lit d'un moribond; et par ce qu'il fait, et par ce qu'il dit, jugez de ce que vous direz, de ce que vous ferez vous-mêmes à ce terme fatal dont vous vous promettez tant pour votre salut.

Il se plaint de la violence de son mal, de l'amertume et de l'inutilité des remèdes. Ses yeux égarés et à demi éteints se portent avec inquiétude sur tous les objets qui l'environnent et que peut-être ils ne distinguent plus. Des mots entrecoupés, des discours sans suite, font douter qu'il ait encore l'usage de sa raison. Je vous le demande: de quoi est-il capable dans cet état? et s'il a attendu jusque-là à penser, à travailler à sa conversion, que faut-il en espérer? Quoi! ceux qui sont autour de son lit ne savent presque pas s'il entend ce qu'on lui dit, et vous croyez qu'il s'entendra lui-même, qu'il aura assez de présence d'esprit pour penser à Dieu et lui demander pardon? On n'ose lui parler de la moindre affaire, [dans la crainte qu'une trop forte application ne lui nuise; et il aura cette application et ce calme nécessaires pour traiter avec le souverain juge des vivants et des morts? Peut-être pendant la vie il n'aura jamais eu une véritable douleur de ses péchés, et lorsqu'il se voit sur le point de la quitter il formera des actes de contrition capables de le réconcilier avec Dieu au milieu de ses agitations, de ses embarras? de ses troubles, de ses douleurs, de ses angoisses? Oh! qu'il est difficile, dit un pieux auteur, qu'il est difficile de commencer à bien vivre, quand on est sur le point de mourir! Oh! qu'il est dangereux d'attendre, pour bien commencer, le moment où il faut finir.

Soit encore, cependant: supposons que ce qui arrive à tous les autres ne vous arrivera pas; supposons que dans la maladie vous aurez, avec le temps, toutes les facilités possibles pour penser à votre salut et pour vous convertir: y penserez-vous? vous

convertirez-vous ? Non ; parce que, lorsqu'on vous le pourrez, vous ne le voudrez pas. Dans la maladie, comme dans la santé, le cœur de l'homme se porte là où est son trésor. Dans la maladie, le cœur d'un saint se porte vers le ciel, parce que dans la santé il y cherchait Dieu, unique objet de son amour. Dans la maladie, le cœur pécheur reste attaché à la terre, parce que, dans la santé, c'est à la terre, aux biens, aux plaisirs de la terre que se portaient tous ses désirs. Dans la maladie et à la mort, on aime et l'on hait ce qu'on a aimé et haï pendant la vie. Aussi, voyez à quoi pense un pécheur malade et mourant : il pense, et il pense bien sérieusement au mal qui le tourmente, aux remèdes qu'il faudrait employer pour en diminuer la violence, en arrêter les progrès : et son âme ? il pense au danger qui le menace, aux moyens dont il faudrait user pour le prévenir, ou du moins, pour l'éloigner : et son âme ? il pense aux biens qu'il va perdre, aux plaisirs qu'il aimait et dont il ne jouira plus : et son âme ? il pense à ses affaires, à ses amis, à sa femme, à ses enfants : mais son âme ? il pense à la vie qu'il va quitter et qu'il regrette, à la mort qui s'approche et qu'il ne voit qu'avec horreur : mais son âme ? mais son salut ? mais Dieu ? mais, l'éternité ? Je ne crois pas qu'il y pense. Il n'y pensait pas, il ne s'en occupait pas dans la santé : qu'elle apparence qu'il s'occupe dans la maladie et à la mort de ce à quoi il n'a jamais sérieusement pensé ? Il doit être entraîné par la mort au tribunal de Dieu, comme un animal stupide est conduit à la boucherie, sans rien soupçonner du sort qui l'attend.

Je me trompe : il y pense au sort qui l'attend. Il pense à son âme, à Dieu, à l'éternité ; car il a bien fallu lui dire, comme le prophète Isaïe au roi Ezéchias : *Dispone domui tuæ*, mettez ordre à votre conscience ; *Cras enim morieris*, car vous mourrez demain. (Isa., XXXVIII, 1.) Jusque là il s'était flatté. Cette annonce a été comme un coup de foudre qui l'a tiré de son assoupissement. Il commence, cette fois, à repasser sur la vie qu'il a menée. La multitude et l'énormité de ses péchés le troublent ; l'idée des jugements de Dieu l'effraye. Il voudrait reculer ; mais le temps presse, il se résout enfin à appeler un prêtre. Bientôt même, aussi tremblant que Balthazar à la vue de cette main qui écrivait sur la muraille, en caractères mystérieux, l'arrêt de sa mort, il s'inquiète, il s'agite, il réitère ses instances. Le prêtre n'arrive pas assez tôt, au gré de son impatience : il craint..... mais le voici. Grand Dieu ! vous qui sondez le cœur de tous, que se passe-t-il en ce moment dans le cœur de ce pécheur infortuné ? Y voyez-vous aucune disposition qui puisse calmer votre justice et intéresser votre miséricorde ? Est-ce l'amour qui le ramène entre vos bras, ou la crainte de vos terribles vengeances qui l'abat à vos pieds ? Son regret est-il de vous avoir offensé, ou

seulement de quitter la vie, et de ne pouvoir continuer à vous offenser encore ? Ses larmes sont-elles de repentir ou de désespoir ? Rendrait-il les armes, si vous ne les lui arrachiez ? Abandonnerait-il le péché si le péché ne l'abandonnait ? Ah ! je tremble qu'il ne meure impénitent. Mais il se confesse ? Oui. Mais il dit qu'il se repent ? Oui. Il promet bien que si Dieu lui rend la santé, il vivra chrétiennement ? Oui. Il reçoit avec dévotion les derniers sacrements ? Oui. Et vous doutez qu'il soit converti ? Pauvres pécheurs ! Que vous êtes abusés ! Il se confesse ; mais il s'est confessé tant d'autres fois sans jamais se convertir ! il reçoit les sacrements ; mais il les a reçus tant d'autres fois pour les profaner, et sans en retirer aucun fruit ! Il verse des larmes ; mais Esaü pleura, et il ne put faire rétracter la sentence qui le réprouvait. Antiochus pleura beaucoup ; il fit de magnifiques promesses, et l'Esprit-Saint dit de lui ces paroles qui doivent faire trembler tous les pécheurs impénitents jusqu'à la mort : « Ce scélérat priait le Seigneur dont il ne devait pas obtenir miséricorde. » Celui-ci frappe sa poitrine ; mais amollit-il son cœur ? Nous lui faisons dire qu'il se repent ; mais le lui faisons-nous sentir ? Nous lui donnons l'absolution de ses péchés ; mais lui donnons-nous l'assurance de son salut ? Il vous paraît mourir en saint ; ne meurt-il pas en réprouvé ? Laissons-en le jugement à Dieu ; et si nous avons de la foi, prions, conjurons Dieu tous les jours de la vie, qu'il nous préserve d'une telle mort.

Oui, mes frères, oui : la pénitence tardive et longtemps différée est souvent nulle ; celle des mourants est ordinairement morte. Les pécheurs mourants paraissent faire tout ce qu'ils peuvent ; ordinairement ils ne font rien de ce qu'ils doivent. Ils sont souvent trompeurs et de mauvaise foi dans les promesses qu'ils font ; ordinairement ils sont trompés sur les dispositions où ils se croient. Ils promettent de renoncer à une habitude criminelle ; ils disent qu'ils pardonnent à leurs ennemis ; et il faut des sollicitations pressantes pour les amener à une réconciliation ; et il faut des menaces pour leur arracher une restitution. Ils sont effrayés, mais pas convertis. Leur langage est changé ; leur cœur est le même. La preuve que j'en ai, c'est que si ces prétendus pénitents reviennent en santé, ils sont tous ce qu'ils étaient auparavant : intempérents, irréguliers, impudiques, injustes, vindicatifs, médisants. Hélas ! peut-être n'ai-je dit que ce que vous avez éprouvé vous-mêmes dans la circonstance d'une maladie dangereuse. Elle ne vous a pas rendus meilleurs. Voyez donc quel eût été votre sort dans l'éternité, si vous fussiez morts cette fois. Et vous ne craignez pas de vous exposer tout de nouveau à cet épouvantable malheur !

Mais enfin, la conversion des pécheurs impénitents jusqu'à la mort, est-elle donc impossible ? Dieu ne fait-il rien pour eux ? toutes les sources de sa miséricorde sont-

elles taries ? Voit-il périr avec indifférence des âmes qu'il a créées, qu'il a rachetées ? Ecoutez : Dieu avait choisi Saül entre tous les autres Israélites pour l'établir roi sur son peuple. Long-temps il l'avait rendu victorieux de tous ses ennemis. Mais Saül désobéit au Seigneur, il en est rejeté. Un jour qu'il était vivement pressé par une armée de Philistins, il consulte et Dieu et ses prophètes ; mais il n'en reçoit aucune réponse. Il prend le parti désespéré de faire évoquer l'âme de Samuël mort depuis quelques années. « Pourquoi, » lui dit Samuël, êtes-vous venu troubler mon repos ? Ah ! mon père, répond Saül, je me trouve dans une peine étrange. L'armée des Philistins me presse, et Dieu s'est retiré de moi ; il refusé de m'écouter. Je vous ai donc appelé pour que vous me montriez ce que je dois faire. Et pourquoi m'interrogez-vous, lui réplique Samuel, puisque le Seigneur s'est retiré de vous ! Il exécutera toutes les menaces qu'il vous a faites par ma bouche. C'est pour n'avoir pas obéi à la voix du Seigneur que vous êtes tombé dans cet abîme de maux. Demain, vous et vos enfants serez avec moi parmi les morts. Quand notre ministère nous conduit auprès d'un pécheur mourant, la charité nous met dans la bouche un tout autre langage. Mais, sans manquer à la vérité, nous pourrions lui dire, comme Samuel à Saül, pourquoi m'avez-vous fait appeler : *Quare inquietasti me ?* (I Reg., XXVIII, 15.) Pourquoi m'interrogez-vous ? Jusqu'ici vous avez transgressé la loi de Dieu et méprisé les remontrances de ses ministres. Jusqu'ici vous avez abusé de toutes les grâces : lumières, bons mouvements, remords, exhortations, sacrements, exemples, disgrâces, heureux succès, tout a été inutile. Jusqu'ici, tous les motifs de la religion n'ont pu vous arracher au péché. Le Seigneur s'est retiré de vous. Ces terribles menaces dont vous vous êtes moqué, vont s'exécuter. Vous mourrez dans votre péché. Demain votre corps sera livré à la pourriture, et votre âme... et votre âme !..

Non, mes frères, la conversion d'un pécheur impénitent jusqu'à la mort n'est point impossible, parce que rien n'est impossible à Dieu. Mais ce n'est pas seulement un miracle ; c'est de tous les miracles le moins fréquent. Pour des milliers de pécheurs que la sainte Ecriture nous montre mourant dans le péché, elle n'en montre qu'un seul mourant pénitent : c'est le bon larron expirant à côté de Jésus-Christ. Si un exemple suffit pour que personne ne désespère, un exemple unique peut-il autoriser la présomption, fonder même la confiance de quelqu'un ? La conversion d'un pécheur à la mort n'est pas seulement un miracle : c'est un miracle que, non-seulement Dieu n'a pas promis de faire ; c'est un miracle qu'il a assuré cent fois ne vouloir pas faire. Je vous ai appelé, et vous avez fermé l'oreille ; je vous ai tendu la main, et vous avez dédaigné toutes les avan-

ces de ma tendresse. « Il n'est rien que je n'aie fait ; et votre obstination a rendu tout inutile. J'aurai mon tour. Vous m'appellerez, et je ne vous répondrai pas. Vous m'invoquerez et je ne vous exaucerai pas. Ma miséricorde se changera en fureur. Je rirai de vos larmes. J'insulterai à votre douleur. Je triompherai de votre désespoir. Vous me chercherez, je me déroberai à vos poursuites. Vous ne me trouverez pas. Vous mourrez dans votre péché : *Ego vado. Quærelis me, et non invenietis, et in peccato vestro moriemini.*

Cherchons donc le Seigneur, tandis que nous pouvons le trouver ; invoquons-le tandis qu'il est près de nous. (Isa., LV, 6.) Voici un temps favorable, voici des jours de salut. (II Cor., VI, 2.) C'est maintenant que Dieu fait annoncer aux hommes qu'ils fassent pénitence. (Act., XVII, 30.) C'est maintenant que le sein de sa miséricorde nous est ouvert que « sa charité nous presse ; » que le pardon nous est offert. Eh ! pourquoi donc différer davantage ? à quoi aboutiront tous ces délais ? Pourquoi vivre plus longtemps dans un état où vous pouvez et où vous ne voulez pas mourir ? Vous voulez mourir en saints ? Rompez donc avec cette habitude d'impudicité qui vous domine depuis tant d'années. L'âge et la maladie ne vous corrigeront pas ; et si vous ne travaillez de bonne heure à la combattre, à la déraciner, les péchés de votre jeunesse descendront avec vous dans la poussière du tombeau. Vous voulez mourir en saints ? Réparez donc vos injustices. L'avarice, l'attachement aux biens les plus criminellement acquis est un vice ordinaire aux vieillards. Ils craignent d'autant plus de perdre, qu'il leur reste moins de temps à jouir. La mort, en les dépouillant, ne les rend ni désintéressés, ni équitables. Vous voulez mourir en saints ? Etouffez donc vos ressentiments et vos haines. La charité seule fait les saints ; et les années, en engourdissant vos membres, et la mort, en glaçant le sang dans vos veines, ne rallumeront pas la charité de vos cœurs. Vous voulez mourir en saints ? Ne prêtez donc plus l'oreille à ces docteurs, à ces apôtres de l'impiété et du libertinage, qui cherchent à vous rendre suspects les avis de vos pasteurs, dans l'unique but de vous corrompre, et d'autoriser leurs désordres par vos exemples. Vous voulez mourir en saints ? Cherchez donc Dieu pendant la vie. C'est l'unique moyen de le trouver à la mort, et de le posséder dans l'éternité.

DISCOURS XXXIV.

IMPÉNITENCE.

Nunquid qui dormit, non adiciet ut resurgat ? (Psal. XL, 9.)

Celui qui dort ne pourra-t-il pas ressusciter ?

Il faut croire que nous ne sentons pas encore tout le besoin de cette grâce qui justifie les pécheurs ; car nous ne la demandons pas tous ; plusieurs ne font rien pour l'obtenir, la rejettent même quand elle leur est offerte. L'Eglise a fait annoncer « le temps favorable, les jours » de

propitiation d'indulgence, « et de salut ; » elle gémit, elle pleure, elle jeûne, elle prie, elle iavite, elle presse, elle commande, elle menace ; mais combien qui ne pensent pas seulement à seconder les pieuses intentions de cette mère charitable, et qui renouvelleront cette année le scandale que depuis tant d'années ils sont dans l'usage de donner à leur famille, à leur paroisse, en abandonnant les sacrements, en s'excommuniant eux-mêmes de la table du Seigneur. Sans doute, ceux qui sont à Jésus-Christ, obéiront à la voix de son épouse, et se disposent à remplir les conditions auxquelles est attachée la rémission pleine et entière de tous les péchés. Pour les autres, les jours de la miséricorde passeront sans qu'ils les mettent à profit. Ceux même qui ont vieilli dans le mal, ne se soucient pas que Dieu leur pardonne sitôt. Il faudrait qu'ils changeassent, et la vie qu'ils mènent ne leur déplaît pas. Que s'ils doivent la cesser tôt ou tard, et s'en repentir, peut-être ils s'y résoudront ; mais leur « temps n'est pas encore venu, » ils ne voient pas que rien presse. Ainsi, avec les plus touchants, les plus puissants, les plus pressants motifs de revenir à Dieu, après vous en être éloignés, jamais il ne fut moins question de conversion et de pénitence. Mais quoi donc ! *Nunquid qui dormit non adjiciet ut resurgat ?* « Est-ce que celui qui dort ne se réveillera jamais ? » Voilà ce que chaque jour je me demande avec inquiétude, en voyant nombre de vous, mes frères, dormir dans l'iniquité d'un sommeil qui ressemble à la mort. Ce sommeil stupide comme celui « du léopard sauvage qui s'endort dans les rets des chasseurs ; » ce sommeil imprudent comme celui « de Jonas qui s'endort au fond du navire » battu par la tempête, et menacé d'un naufrage prochain, ce sommeil funeste comme celui de « Sizara qui passa du sommeil naturel à celui de la mort ; » que n'ai-je pas fait, après tant d'autres, pour le rompre et vous en tirer ! Le vice et sa turpitude, la vertu et ses récompenses, la mort et ses terreurs, Dieu et ses jugements, l'enfer et ses supplices, Jésus-Christ et sa croix, le ciel et ses joies éternelles, la pénitence et ses douceurs, l'impénitence et la réprobation : toutes les vérités de la religion, je les ai successivement portées à vos oreilles ; j'ai fait parler les anges et les démons, les damnés et les saints ; j'ai par fois crié, j'ai par fois « donné à ma voix l'éclat d'une trompette pour reprocher à mon peuple les péchés et les crimes qu'il a commis. » Parfois aussi « je vous ai conjuré avec larmes et au nom de Jésus-Christ de vous réconcilier à Dieu ; » et vous dormez toujours ! Mais qu'à donc ! *Nunquid qui dormit, non adjiciet ut resurgat ?* « Est-ce que celui qui dort ne se réveillera jamais ? » Si la voix de l'homme est faible, il entendra au moins celle qui se fait entendre même des tombeaux. *Jeune homme ! levez-vous, je vous le commande :*

« Adolescens, tibi dico, surge. » A l'instant même, le mort se leva sur son séant, et commença à parler, et Jésus le rendit à sa mère : « Et resedit qui erat mortuus, et cepit loqui, et dedit illam matri sue. (Luc., VII, 14.) Jeune libertin ! cette parole de Jésus, qui ressuscita le fils de la veuve de Naim, tes parents, ton pasteur, tes remords, l'infamie de tes moeurs, l'opprobre qui déjà flétrit ton nom, tout la porte à tes oreilles. Jésus l'y porte lui-même avec l'autorité d'un maître et d'un Dieu, avec la sollicitude d'un ami, avec la tendresse d'un père ; et tu ne te lèves pas ! et tu restes plongé dans les désordres ! et la mère qui t'enfanta pour être un saint pleure inconsolablement sur tes scandales ! Ah ! malheureux ! tu ne dors pas seulement du sommeil de la mort ; tu comptes parmi « ces morts cachés dans leurs sépulcres, dont Dieu ne se souvient plus, et qui ont été rejetés de sa main. *Ma fille, levez-vous, je vous le commande : « Ta-itha, cumi. » A l'instant même la fille se leva et commença à marcher, et Jésus dit qu'on lui donnât à manger : « Et confestim surrexit puella, et ambulabat... et dixit dari illi manducare. » (Luc., VIII, 34, 35.)* Filles immodestes, femmes inidièles, cette parole qui ressuscita la fille du chef de la Synagogue, les railleries, les censures, les mépris dont vous êtes l'objet, l'opinion si hautement prononcée contre l'affectation plus que ridicule de votre mise, la coquetterie de vos manières, l'imprudence de vos démarches, l'inconvenance de vos liaisons, tout la porte à vos oreilles. Jésus l'y porte lui-même par les amertumes qu'il répand sur vos folles joies et vos divertissements coupables, par les inquiétudes, les craintes, les alarmes qu'il vous inspire sur les suites possibles, probables, à peu près inévitables, d'une conduite inconsidérée, téméraire, déjà suspecte, déjà criminelle ; et vous ne vous levez pas ! Et, après avoir marché, avoir couru, vous être « lassées dans les voies de l'iniquité, » vous n'avez point de mouvement pour revenir à la vertu ! Et ceux qui vous connaissent n'ont jamais à s'étonner que de votre impassibilité dans le mal ! Il faut, pour peindre votre état, renverser la parole du Sauveur ; vous ne dormez pas seulement, vous êtes véritablement mortes : *Non dormit puella, sed mortua est. Lazare, sortez du tombeau : « Lazare, veni foras. » Et, à l'heure même, le mort sortit, ayant les pieds et les mains liés de bandes, et le visage enveloppé d'un linge. Alors Jésus leur dit : Déliez-le et le laissez aller : « Et statim prodit, qui fuerat mortuus.... » (Joan., XI, 43, 44.)* Pécheurs de tous les âges et de toutes les conditions ! cette parole de Jésus, qui ramena un cadavre de quatre jours, et que la corruption avait déjà gagné, vos femmes, vos enfants, vos domestiques, vos débiteurs, vos créanciers, vos amis, vos ennemis, tous ceux qui ont à souffrir de vos déportements et de vos injustices, les pierres même

et les bois de vos maisons, la portent continuellement à vos oreilles. Jésus l'y porte lui-même par les chagrins qui vous attristent, par les accidents qui vous désolent, par des infirmités qui vous tourmentent, par des pertes qui vous appauvrissent, par des dangers qui vous menacent, par des exemples qui vous effrayent; et, plus sourds à sa voix qu'un cadavre, vous continuez à dormir dans le tombeau de votre mauvaise conscience! vous êtes encore liés par vos criminelles habitudes! Dès lors que puis-je dire? que me reste-t-il à faire? Pardon, mon Dieu! « j'ai traité ce peuple, et je ne l'ai pas guéri. » Vous le traitez vous-même, et il ne guérit pas : « permettez que je m'éloigne de lui, » pour n'être pas témoin de sa ruine. Mais non; vous me demanderiez « qui je suis pour prescrire des bornes, ou assigner des temps à votre miséricorde. » Vous entendez que je continue « à reprendre à temps et à contre temps ceux qui résistent à la vérité, dans l'espoir que vous pourrez leur donner un jour l'esprit de pénitence, et qu'ainsi ils sortiront des pièges du diable qui les tient captifs pour en faire ce qu'il lui plaît. » C'est donc à une réforme sérieuse que je vous invite, mes frères, c'est de conversion que je veux parler. Vous ne sauriez me montrer tant d'opiniâtreté, que je ne vous montre autant de zèle et de patience. Et dût mon zèle vous paraître importun, et dussent mes importunités ne me valoir que votre haine, je ne pourrais ne pas vouloir votre sanctification et votre salut.

Puisque Dieu nous a créés dans un état de droiture et de justice, le moins qu'il exige de nous, c'est qu'au jour où il nous redemandra notre âme, nous la lui remettons telle qu'elle sortit de ses mains : telle qu'il puisse y reconnaître son ouvrage. Il exigera même que nous l'ayons perfectionnée, que nous l'ayons embellie, que nous l'ayons enrichie par la pratique des vertus et l'exercice des bonnes œuvres. Car il la créa pour être une image qui lui ressemblât, non-seulement par la participation de l'intelligence, de l'immortalité, mais encore par l'imitation fidèle de tout ce que ses perfections infinies ont d'imitable : la sagesse, l'équité, la bonté, la sainteté. C'est en ce sens que l'Écriture dit que nous sommes des dieux et les enfants du Très-Haut : *Vos dii estis, et filii Excelsi omnes*. Et quelque idée que la raison et la foi nous donnent de Dieu et de nous-mêmes, de son excellence et de notre infirmité, il nous est prescrit « d'être parfaits, comme notre Père céleste est parfait; » et conséquemment de prendre pour objet de nos pensées les plus sérieuses, et pour but de nos soins les plus assidus, « tout ce qui est véritable et sincère, tout ce qui est honnête, tout ce qui est juste, tout ce qui est saint, tout ce qui est d'édification et de bonne odeur, tout ce qui est vertueux, tout ce qui est louable dans le règlement des mœurs.

Une destination si noble, qui pourrait

nous dispenser de la remplir? Il est absurde de prétexter que la tâche excède nos forces. Tout devient possible, facile même, du moment que Dieu commande. Sous un Dieu juste et bon, le plus lourd fardeau se porte sans fatigue, il se porte avec joie. Nous aurons beau plaider en faveur de nos passions; Dieu qui connaît, sans doute, ce que chacun de nous peut contre le vice et pour la vertu, entend que nous soyons bons, que nous copions trait pour trait le modèle qu'il nous a donné dans la personne de son Fils; que nous ayons la douceur, la modestie, l'humilité, la charité, le détachement, la patience. *Inspice*, nous dit-il, chaque fois qu'il s'agit d'accomplir un prétexte; *inspice, et fac secundum exemplar quod tibi monstratum est*. (*Exod.*, XXV, 40.) Considérez bien; c'est là le maître que vous devez écouter, le guide que vous devez suivre, le modèle que vous devez retracer dans toute votre conduite. « Il a fait sa nourriture d'accomplir ma volonté. » Il n'a connu de règle que mon bon plaisir. Le respect et l'amour l'ont rendu obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix. Vivez dans la même disposition. Je n'ai pu consentir à ce que mon Fils devint ce que vous êtes, que dans l'espérance que vous vous efforcerez d'être ce qu'il est. Il a commencé par pratiquer lui-même ce qu'il vous a prescrit en mon nom. Il est entré tout le premier dans la route, et il l'a suivie jusqu'au bout. *Faites de même et vous vivrez*. Mais si son exemple ne vous pique pas d'émulation, il confondra votre lâcheté. A quel titre vous ferais-je régner avec lui, si rien dans vous ne me retraçait son image? Comme on n'est appelé, comme on n'arrive au salut que par lui, il n'y aura d'élus, « il n'y aura de prédestinés que ceux » qui lui seront trouvés conformes : *Inspice, et fac secundum exemplar quod tibi monstratum est*.

Mais si ces principes sont incontestables, et ils le sont pour tout homme à qui il reste une étincelle de foi, pouvons-nous seulement mettre en question l'obligation où nous sommes de revenir sur nos pas, de détruire ce que nous avons fait, de changer notre manière de vivre, de prendre d'autres goûts; d'autres vues, d'autres mœurs? Dieu avait ébauché en moi la figure d'un ange; et cette ébauche est devenue sous ma main un monstre hideux. J'avais été fait participant de la nature divine pour être en vertu l'émule du Fils de Dieu; et mes penchants m'ont rapproché des bêtes dépourvues de toute raison. « On m'a comparé à elles, et je leur suis devenu semblable. » O honte! ô malice! ô dégradation! Dites : Dieu reconnaîtra-t-il son ouvrage dans des âmes aveuglées par l'orgueil, envenimées par la haine rongées par l'envie, desséchées par la cupidité, corrompues par la sensualité, abruties par l'intempérance, gangrenées de vices? Une tache, une seule tache avait terni l'éclat de ces pures intelligences créées de Dieu pour briller tout près de son trône. C'en fut assez : Dieu ne vit plus en elles que des

démons qu'il précipita au plus profond de l'abîme pour qu'ils fussent éternellement tourmentés. Dites encore : Dieu reconnaît-il les imitateurs de son Fils dans des hommes qui ne le glorifient pas, qui ne l'invoquent pas, qui ne l'aiment pas, qui l'éloignent plutôt de leur pensée, qui le méprisent, qui l'outragent, qui le blasphèment? dans des hommes trompeurs, durs, injustes, violents, déréglés? dans des hommes qui n'écoutent les maximes de la sagesse que pour les contredire, qui ne parlent de la vertu que pour la calomnier, ou donner le change sur leurs vices, qui ne voient rien de honteux que la pauvreté, rien de bon et de désirable que l'argent et le plaisir? dans des hommes qui se font un passe-temps de la médisance, une ressource de l'usure, une habitude de la débauche, une gloire du scandale, un mérite de ne rien croire, un besoin d'espérer que la mort frappera leur âme aussi bien que leur corps, qu'elle dévorera, qu'elle anéantira tout leur être?

Hélas ! mes frères, quiconque n'aura pas fait la volonté du Père céleste en manquant à ces œuvres de miséricorde dont Jésus-Christ donna l'exemple, sera méconnu et rebuté comme « un ouvrier d'iniquité, » eût-il d'ailleurs prophétisé, opéré des miracles, chassé les démons au nom du Seigneur. Quel accueil donc nous promettre, si nous avons été méchants? si, « comme ceux de Gabaa, nous avons péché avec une corruption profonde? » Cependant nous sommes, du moins nous paraissions être là-dessus d'une sécurité aussi imperturbable que si Dieu nous avait juré que pour nous il déchirera l'Evangile, que pour nous il fera faire sa justice, qu'il cessera d'être saint, et tolérera, et récompensera dans nous ce qu'il a toujours condamné et puni dans les autres. Cette disposition, cette paix dans le péché me paraît pire que le péché même. J'ai beau chercher à me l'expliquer par des motifs que la raison et la religion puissent avouer; plus j'y réfléchis, plus j'y découvre d'aveuglement, de dépravation, d'infidélité, de présomption, de témérité, de stupidité, de folie.

Tel est le chrétien qui ne montre plus sa foi par ses œuvres. En a-t-il abjuré les principes? Je ne sais, mais il en néglige les plus essentiels devoirs; et à juger de lui par les apparences, la religion est bien la chose du monde qui l'occupe le moins. Essayez de le rappeler à certaines pratiques dont il sentit autrefois la nécessité; pressez-le sur l'observation de certains préceptes qui sont de rigueur, il vous dira qu'à la vérité, il ne prie guère, qu'il jeûne encore moins et ne se confesse pas du tout; mais qu'il est honnête homme et ne fait aucun tort à qui que ce soit. Vous ne le tirerez pas de là. Souvent c'est un mauvais mari, un mauvais père, un mauvais maître, un voisin querelleur; n'importe: il a de la probité juste ce qu'il en faut pour n'être pas traité de fripon; il se croit l'homme par excellence; et s'il y a un paradis, pour qui

serait-il, s'il ne devait pas y trouver place? Non, pauvre insensé, non, à moins que tu ne changes, tu n'y entreras jamais. La probité est une vertu, sans doute, mais qui ne dispense pas des autres vertus. Ignorez-tu que quiconque ayant gardé toute la loi, la viole en un seul point, est coupable comme l'avant toute violée?

Tel autre, non moins aveugle et plus pervers, a donné dans tous les excès, et ne rougit d'aucun. Il les justifie plutôt, il s'en vante; et s'il éprouve quelque regret, c'est de ne pouvoir s'y livrer encore. Car à force de fermer les yeux à la lumière de la vérité, de lutter contre la conscience, de braver les remords, de boire l'iniquité, on en vient à ce point qu'on met sa gloire dans l'ignominie, qu'on se réjouit quand on fait le mal, qu'on triomphe dans les choses les plus criminelles. Ont-ils besoin de changer, les hommes de ce caractère? Ont-ils besoin de faire pénitence? Non, à les entendre; et il est bien possible qu'ils le le croient ainsi. « La femme adultère, après avoir mangé, s'essuie la bouche, et dit froidement : « je n'ai point fait de mal. Mais, ou il n'y a point de Dieu, ou Dieu confondra ces lâches pensées, et rendra aux méchants selon leurs œuvres.

Celui-ci, enchérisant sur tous les autres, se moque de la religion et de ses menaces. Vous l'entendrez calomnier les prêtres, insulter aux croyants, plaisanter sur l'enfer. Chaque jour il s'efforce de devenir pire qu'il ne peut, et il ose, après une vie détestable, se promettre l'impunité. « Dieu ne l'a pas vu, » ou Dieu ne se met pas en peine de ce qu'il fait. Lui aurait-il donné des penchants pour lui faire un crime de les avoir suivis? Qu'est-ce que cet autre monde dont on fait peur aux petits enfants? Quelqu'un en est-il revenu pour instruire les vivants de ce qui s'y passe? Il n'espère rien, il ne craint rien. Il lit sa destinée future dans celle du cheval et du mulet. Oh ! comme il est vrai qu'en devenant irrégulier par libertinage, on perd le sens, la raison, toute idée d'honneur ! Peut-il ne pas voir dans le trouble habituel qui l'agite, dans les remords qui le déchirent, dans le soin qu'on prend de l'éviter, dans l'opprobre dont l'opinion publique a flétri son nom, la nécessité de s'arrêter, de rétrograder dans la voie du crime, et de se faire pardonner enfin, par un retour exemplaire à la vertu, des excès qui l'ont rendu si honteusement fameux ! Où en serait-il, si sa morale devenait commune ? si sa femme, si son fils, si son serviteur, si ses voisins, si ses amis, si ses ennemis, si les personnes avec lesquelles il a à traiter, se conduisaient à son égard d'après les affreux principes qu'il professe ? Mais en vain tenterez-vous d'éclairer et de réveiller l'impie. Son cœur s'assoupit aux discours de l'équité. Sa fureur est celle du serpent et de l'aspic qui se rend sourd en se bouchant les oreilles, et qui ne veut point entendre la voix des enchanteurs ; mais Dieu brisera ses dents ; et fût-il un lion, « le

Seigneur mettra ses mâchoires en pou-dre. »

Par une erreur toute contraire mais qui conduit également à l'impénitence, celui-là croit son « iniquité trop grande pour qu'il en obtienne jamais le pardon. » Empêchez, « lui disons-nous, » que votre pied ne marche nu et que votre gorge ne devienne toute sèche de soif à force de courir après le mal. » Quand vous seriez ce que l'orgueilleux Pharisien se vantait de n'être pas, « un adultère, un injuste, un ravisseur, » Dieu vous tend les bras ; jetez-vous dans le sein de sa miséricorde. Notre religion ne connaît point de péchés irrémissibles, parce qu'elle a un sacrifice d'une valeur infinie. Non, répond-il, je n'en ferai rien. « J'ai perdu toute espérance. » Votre Dieu ne veut plus de moi. « J'ai aimé les étrangers avec passion. » C'est eux que je continuerai de suivre. Et parce qu'il désespère, dit saint Paul, « il s'abandonne à la dissolution et se plonge avec une ardeur insatiable dans toutes sortes d'impuretés. »

Il en est que la difficulté d'une conversion arrête. *Un Ethiopien peut-il changer sa peau, ou un léopard la variété de ses couleurs ?* (Jerem., XIII, 23.) Comment pourrions-nous faire le bien, nous qui n'avons appris qu'à faire le mal ? La comparaison n'est pas trop forte, et le changement subit du noir au blanc est un moindre prodige que le passage d'une vie criminelle à une vie solidement vertueuse et véritablement chrétienne. Mais quand une chose est reconnue nécessaire et possible, la lâcheté n'a plus d'excuse. Avez-vous les mœurs que Dieu couronne dans les saints ? Non. Il faut donc vous réformer. Cette réforme est-elle possible ? Demandez-le à un million de pénitents qui, après avoir scandalisé le monde par de grands désordres, l'ont édifié par de plus grandes vertus. A la vérité, ils n'agirent pas seuls dans l'affaire de leur conversion ; Dieu les appela, Dieu les aida. Oseriez-vous dire que Dieu vous a délaissés, que sa grâce ne seconde pas vos efforts ? J'en appelle à vos consciences : pour commencer, continuer et parachever l'œuvre de votre sanctification, rien n'a jamais manqué qu'une volonté sincère de votre part.

Il en est un bien plus grand nombre qu'une folle présomption égare, qui continuent de vivre mal dans l'espérance qu'ils mourront bien ; et qui comptent sur un bon *Peccavi*. Point de doute, mes frères, que Dieu n'accepte dans tous les temps « le sacrifice d'un cœur contrit et humilié ; qu'il n'accueille dans tous les temps avec une bonté de père le prodigue repentant. Mais, pécheurs de toute la vie et pénitents à la mort, y en a-t-il ? Oui, répond saint Augustin, il y en a un ; mais nous n'en connaissons qu'un, et si c'est assez pour ne pas désespérer absolument, c'est assurément trop peu pour présumer d'aveuglement. Cette opinion est celle de tous les saints ; et ils la fondent sur la parole de Dieu même. *Parce que je vous ai appelés, et que vous n'a-*

rez point voulu m'écouter ; que j'ai tendu la main, et qu'il ne s'est trouvé personne qui m'ait regardé ; que vous avez méprisé tous mes conseils et négligé mes réprimandes, je rirai aussi à votre mort et je vous insulturai : In interitu vestro ridebo et subsannabo. (Prov., I, 24-27.) Courage donc, buvez, mangez, jouissez des biens présents, divertissez-vous. La vie est courte : renvoyez les réflexions sérieuses au temps où vous serez incapables de réfléchir à rien. Remettez à vous réconcilier avec Dieu au moment où Dieu rira de votre affliction, insultera à vos frayeurs, rejettera votre prière. Si vous appelez cela vivre galement, moi je dis que c'est finir horriblement, que c'est se damner trop follement.

Vous, mon frère, vous amusez votre conscience, et vous endormez vos remords par des projets de conversion que vous vous promettez d'exécuter quand vos résolutions seront plus fermes, vos passions moins vives, vos répugnances moins fortes, vos attachements moins sensibles, vos embarras moins nombreux. Illusion, témérité ! Vous n'êtes pas sûr du temps. La mort, de nouveaux liens, de nouvelles difficultés, de nouveaux obstacles contrarieront, dissiperont ces idées de réforme qui n'ont rien de réel. Eussiez-vous le temps vous n'en profiteriez pas, vous n'êtes pas sûr de vous-même. Ce sera plutôt ces mouvements de piété que vous ressentiez encore qui s'affaibliront. Ce sera ce désir de conversion qui s'éteindra. Plus longtemps vous vivrez dans le vice, plus vous vous dégouterez de la vertu. Vous n'aurez plus les mêmes sentiments pour Dieu, la même estime de votre salut. Vous ne serez le même que pour le péché. Aujourd'hui la grâce vous est offerte ; qui vous a dit qu'on vous l'offrirait encore demain ?

Mais la cause la plus générale de votre impénitence, c'est l'exemple de quelques impénitents. Si une vingtaine de personnes faisaient ici leur devoir, peut-être il n'en resterait pas vingt qui ne le fissent pas. La belle excuse à porter au tribunal de Dieu, que l'exemple des ennemis de Dieu ! Je n'eus point de mœurs, parce que tels et tels étaient libertins. Je négligeai les pratiques de la piété, parce que tels et tels s'en moquaient. Oui, mais leur libertinage, leur irréligion les damne : vous sauvez-vous en les imitant ?

De tous ces motifs dont s'appuie notre impénitence, en est-il un seul qui ne soit déraisonnable, honteux, criminel ? En est-il un seul qui puisse nous rassurer contre l'oracle de Jésus-Christ : *Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous ?* (Luc., XIII, 3.) Oui, nous périrons. Il faut même être frappé d'aveuglement pour ne pas reconnaître que nous courons à grands pas vers notre perte. Il est impossible qu'une société d'hommes subsiste, quand le mariage n'est plus qu'un voile qui couvre d'infâmes dissolutions ; quand l'autorité des parents sur leurs enfants est méconnue et passe pour

tyrannie ; quand le vice est assez commun pour que les vicieux ne rougissent plus, ne se cachent plus, fréquentent de jour et par bande la maison de la prostituée ; quand la fraude passe pour habileté et que l'argent tient lieu de vertus ; quand la discorde est dans les familles, la jalousie dans toutes les professions et la défiance dans tous les cœurs ; quand la religion est traitée de faiblesse ; la bonne foi de simplicité ; la décence d'hypocrisie ; le zèle pour les mœurs de cagotisme, ou pour mieux dire, quand il ne reste de mœurs, de décence, de bonne foi, de religion, que ce qu'il en faut pour en rendre le dépérissement journalier plus sensible. Nous en sommes là. Nous comblerons la mesure. Ceux qui nous rappellent à la vertu auront parmi nous le sort de Jérémie parmi les Juifs. On lui insultait, on le persécutait, on médita de le faire mourir ; on ne crut à sa parole que quand les maux qu'il avait prédits tombèrent sur sa malheureuse nation et qu'il fut impossible d'y remédier.

DISCOURS XXXV.

ENDURCISSEMENT.

Vado ad eum qui misit me, et nemo ex vobis interrogat me quo vadis ? (Joan., XVI, 5.)

Je m'en vais à celui qui m'a envoyé, et aucun de vous ne me demande où je vais.

Il me semble que par ces paroles de notre Evangile Jésus-Christ veut plutôt consoler ses disciples que les taxer d'une coupable indifférence. Rien jusque-là n'avait rendu suspect l'attachement qu'ils témoignaient à ce bon Maître. S'ils n'avaient pas le mérite de l'avoir choisi, mais avaient été choisis par lui, ils s'étaient montrés du moins fidèles à la grâce de leur vocation et avaient tout quitté pour le suivre. Quand, pour sonder leurs dispositions à son égard, il leur avait demandé si, sur l'exemple de plusieurs autres, ils ne voulaient pas se retirer de sa suite. *Seigneur*, avait répondu Pierre, *à qui irons-nous ? vous avez les paroles de la vie éternelle ; nous croyons et nous savons que vous êtes le Christ, Fils de Dieu.* (Joan., VI, 69.) Dans une autre occasion, où il avait manifesté la résolution de retourner en Judée malgré le dessein formé par les Juifs de le faire mourir. *Allons*, avait dit Thomas, *allons aussi nous autres, afin de mourir avec lui.* (Joan., XI, 16.) La crainte seule que Jésus-Christ doutât s'il était aimé d'eux les consternait ; et quand le Sauveur demandait à l'un d'eux : *M'aimez-vous ?* *Oui, Seigneur*, répondait-il avec un saint transport ; *vous qui savez toutes choses, vous connaissez que je vous aime.* (Joan., XXI, 17.) Enfin le Sauveur lui-même leur rendait ce témoignage, « qu'ils étaient toujours demeurés fermes avec lui dans les tentations, » et jamais il ne leur avait parlé de « sa sortie de ce monde, telle qu'elle devait arriver à Jérusalem, » qu'il ne les eût plongés dans la tristesse, qu'ils n'eussent tenté de le détourner du dessein de mourir : jusque-là que lui-même s'était vu forcé

de corriger l'excès de leur zèle par de sévères réprimandes.

On peut donc croire que, dans cette rencontre, il ne pense qu'à leur suggérer des motifs de consolation, en leur faisant entendre que sa mort, dont la seule idée les accablait, devait être aussi glorieuse pour lui qu'avantageuse pour eux : *Je m'en vais à celui qui m'a envoyé, et aucun de vous ne me demande où je vais ;* c'est comme s'il leur disait : vous ne pouvez supporter l'idée de mon absence ; et parce que je vous prévins que je vais m'éloigner de vous et retourner à mon Père, vous vous abandonnez à une douleur sans mesure ; mais considérez donc ce que vous et moi nous gagnerons à ce que je quitte le monde : si je demeurais plus longtemps avec vous, l'œuvre que j'ai commencée resterait imparfaite : les hommes ne seraient pas rachetés ; « l'Esprit consolateur ne viendrait pas ; » et je prolongerais sans aucun fruit une vie de travaux et de souffrances. En consommant au contraire mon sacrifice, j'accomplirai l'ordre que mon Père m'a donné ; j'atteindrai le but pour lequel j'ai été envoyé dans le monde ; et après les opprobres et les douleurs d'une mort véritablement cruelle et honteuse, j'arriverai au lieu de mon repos éternel, d'un repos que rien n'est capable de troubler, d'un repos qui fera ma joie, qui renferme une béatitude parfaite, et dont la jouissance vous est assurée à vous-mêmes, si vous persévérez jusqu'à la fin. Encore donc qu'il vous paraisse indigne que ce Fils de l'homme, que vous appelez votre maître, soit livré « aux gentils, qu'ils le traitent avec moquerie, qu'ils le battent de verges, lui crachent au visage et le crucifient ; » vous qui m'aimez, vous devez vous en réjouir, puisque c'est par là que je dois me réunir à celui qui m'a envoyé ; qu'il fait que je souffre pour entrer dans ma gloire, et vous mériter de la partager un jour avec moi : *Vado ad eum qui misit me, et nemo ex vobis interrogat me quo vadis ?*

Ainsi, dis-je, ai-je entendu ces paroles du Sauveur à ses apôtres : *Je m'en vais à celui qui m'a envoyé, et aucun de vous ne me demande où je vais.* Mais quel sens favorable pourrais-je y découvrir en les appliquant à ceux d'entre vous, mes frères, qui, après avoir forcé Jésus-Christ à s'éloigner d'eux, ne pensent nullement à se rapprocher de lui, sont contents de lui avoir déplu, ne voudraient pas ne pas lui déplaire encore, comptent pour rien la privation de sa grâce, portent gaiement le poids de son inimitié, attendent sans inquiétude l'effet de ses menaces, rient ou s'indignent du zèle qui parle de paix, de réconciliation, de pénitence ? Pour des chrétiens de ce caractère (et Dieu sait, et vous savez vous-même si j'ai tort de supposer qu'il y en a de tels ici), pour des chrétiens de ce caractère, voici ce que veulent dire les paroles que j'ai citées : Par des péchés aussi multipliés qu'énormes, mais plus encore par

l'impénitence après le péché, par l'obstination et la persévérance dans le mal, par le mépris de tous les moyens de conversion et de salut qui vous étaient offerts, vous avez contraint Jésus-Christ à s'éloigner de vous, vous êtes les seuls, peut-être, à ne pas vous plaindre, à ne pas vous apercevoir de son absence. Tous ceux qui vous fréquentent, qui vivent, qui traitent avec vous, n'ont que trop souvent occasion de reconnaître que ce n'est plus son esprit qui vous anime, ses maximes qui vous conduisent, ses bienfaits qui vous touchent, ses promesses qui vous consolent, ses défenses qui vous arrêtent. Au sein même du christianisme, vous ne conservez plus de chrétien que le nom ; et encore, ce nom qui devrait faire votre gloire, vous avez parfois la faiblesse d'en rougir comme d'une injure. On peut vous demander « où est votre Dieu ? » Le Dieu Sauveur que, dans les jours de votre innocence, vous connaissiez, vous adoriez, vous invoquiez, vous aimiez, à qui vous aviez solennellement engagé votre foi, que vous aviez promis de suivre et d'imiter, vous l'avez perdu ; vous avez consenti à n'avoir plus de part au bienfait de sa rédemption ; vous n'avez voulu profiter ni de sa vie, ni de sa mort, ni de ses leçons, ni de ses exemples, ni de ses mystères, ni de ses sacrements, ni de sa miséricorde. Il a bien fallu qu'il rompît avec vous, qu'il s'éloignât de vous, lorsque vous vous sépariez entièrement de lui : *Vado ad eum qui misit me* : « Je retourne à celui qui m'a envoyé. » Mais, avocat et médiateur des pécheurs auprès de son Père, en quels termes Jésus-Christ lui parle-t-il de vous ? Demande-t-il, comme sur la croix pour ses bourreaux, qu'il excuse sur votre ignorance l'excès de votre malice ? ou ne lui montre-t-il pas ses plaies pour demander justice de vos parjures, de vos ingratitudes, de vos mépris ? Vous réserve-t-il des grâces miraculeuses qui vous convertissent, ou des foudres vengeresses qui vous écrasent ? C'est à quoi vous ne pensez pas. Ce que vous deviendrez à l'avenir, ce que Dieu fera de vous, c'est le moindre de vos soucis : *Et nemo ex vobis interrogat me quo vadis* ? Indifférence stupide ! Insensibilité véritablement prodigieuse, qui fait dès aujourd'hui le crime, et qui demain, peut-être, fera l'irréparable malheur de tant de pécheurs impénitents ! Combien j'ai frémi en méditant sur ce déplorable état ! Combien je frémis en pensant que mes réflexions là-dessus seront inutiles à ceux qui en sont l'objet ! Mais si je ne puis les toucher, je veux du moins instruire ceux qui ne leur ressemblent pas, afin qu'ils tremblent de leur ressembler jamais.

La religion ne nous rend point impeccables, et je conçois sans peine qu'un chrétien, malgré les lumières qu'elle lui donne, malgré les motifs qu'elle lui propose et les secours qu'elle lui fournit pour se maintenir en grâce avec Dieu par l'observation fidèle des commandements, peut s'oublier,

s'aveugler, s'égarer, sacrifier le devoir à la passion, et perdre dans un jour le mérite et la gloire d'une vie longtemps vertueuse : tout cela s'explique par ce fonds inépuisable de corruption et de misère qui est en nous ; et quiconque se connaît bien soi-même, pour fort, pour saint, pour sage qu'il ait été, ne peut voir dans les chutes de ses frères qu'un motif de craindre pour son propre salut, et de compatir à la faiblesse des autres. Je conçois plus difficilement qu'un chrétien, après avoir commis l'injustice, tienne contre les reproches de sa foi et les agitations de sa conscience, qu'il ne revienne pas incontinent à son propre cœur ; qu'il laisse s'envenimer la plaie que le péché lui a faite, et que, joignant l'imprudence à l'infidélité, il passe les semaines, les mois, les années entières dans un état où probablement il ne voudrait pas mourir, et attende à user du remède, qu'une loi rigoureuse l'oblige à se présenter au médecin.

Ah ! il faut croire que le péché produit en nous des effets bien étranges ; qu'il répand sur notre esprit des ténèbres bien épaisses, et qu'avec la grâce il nous ôte encore la prudence et le sens. Vous conviendrez du moins que cette aveugle témérité, les enfants du siècle ne la montrent pas dans leurs affaires. Personne, s'il n'est stupide, n'attend qu'on le presse pour chercher le trésor qu'il a perdu et qui fait tout son avoir ; personne, s'il n'est dans l'ivresse, ne s'endort sur le bord d'un précipice affreux où, tombant, il périrait sans ressource ; personne, s'il n'est furieux et insensé, ne balance à faire la paix avec un ennemi puissant, contre lequel il ne peut rien, qui peut tout contre lui, et qui néanmoins lui offre généreusement le pardon ; personne, s'il n'est réduit au désespoir et résolu de périr, ne se laisse tourmenter par un mal affreux et mortel, quand, pour se guérir, il a sous la main un remède aussi facile qu'efficace. Ce que vous n'êtes pas, ce que vous ne faites pas, quand il s'agit de votre santé et de vos petits intérêts temporels ; pourquoi donc l'êtes-vous, pourquoi le faites-vous à l'égard de Dieu et de la grande affaire de votre salut ? Vous péchez, mes très-chers frères ; car quel est l'homme qui ne pèche pas ? vous péchez, et je m'en afflige bien plus que je ne m'en étonne. Mais par le péché vous perdez Dieu : pourquoi vous montrez-vous si peu sensibles à cette perte, si peu empressés de la réparer ? mais par le péché vous donnez la mort à votre âme ; pourquoi tardez-vous à lui rendre la vie par la pénitence ? mais par le péché vous encourez la disgrâce de votre Père céleste, vous vous faites un ennemi de votre Rédempteur, et la foi vous enseigne « que c'est une chose horrible de tomber coupable entre ses mains ; » pourquoi consentez-vous à porter, un seul jour, le poids de sa haine, et remettez-vous à profiter d'un pardon qu'il ne vous doit pas et qu'il veut bien vous offrir ? mais par le pé-

ché vous avez fait pacte avec la mort et avec l'enfer; il n'y a pas un instant où la mort ne puisse vous enlever, où l'enfer ne puisse devenir « la maison de votre éternité: » quelle sagesse trouvez-vous à courir volontairement un pareil danger? pourquoi différez-vous à prévenir un malheur qui peut arriver à chaque heure, et qui, s'il arrivait, serait irréparable? Voilà, dis-je, ce que j'ai peine à concevoir dans des hommes qui croient sincèrement en Jésus-Christ, qui professent de bonne foi sa doctrine, qui désirent l'accomplissement de ses promesses, qui voudraient prévenir la rigueur de ses jugements, et ont assez de justesse dans les idées, de droiture dans le cœur, pour regarder comme un bienfait le sacrement de la réconciliation.*

Mais si je me plains de vous, mes frères, de vous, dis-je, en qui pourtant l'Eglise trouve, chaque année, des enfants dociles à sa voix et fidèles à remplir le double devoir de la confession et de la communion qu'elle vous impose; si je vous blâme, et si j'ai raison de vous blâmer de ce que vous ne revenez pas au tribunal de la pénitence chaque fois qu'il vous arrive de perdre la grâce par quelque péché grief; quelle idée veux-je donc vous faire prendre des impénitents, de ces hommes « incirconcis de cœur et d'oreilles, qui résistent toujours au Saint-Esprit » et vieillissent dans le mal? Me préserve le ciel d'écouter à leur égard d'autres sentiments que ceux de la commiseration, que ceux d'une tendre et sincère charité. Hélas! je les compare à des malades frappés à mort, mais qui ont perdu le sentiment de leurs maux et de leur danger, pour la guérison desquels les remèdes humains sont impuissants, et qu'il faut recommander à la miséricorde de Dieu. Lors même que le principe de la vie spirituelle n'est pas éteint en eux, lors même qu'il leur reste encore un peu de foi, notre ministère auprès d'eux est tout aussi stérile que celui du prophète Isaïe, à qui le Seigneur disait : *Allez, et dites à ce peuple : Ecoutez ce que je vous dis, et ne le comprenez pas; voyez ce que je vous fais voir, et ne le discernez pas. Aveuglez le cœur de ce peuple; rendez ses oreilles sourdes et fermez-lui les yeux, de peur que ses yeux ne voient, que ses oreilles n'entendent, que son cœur ne comprenne, et qu'il ne se convertisse à moi et que je ne le guérisse: »* *Obcæca cor populi hujus, et aures ejus aggravæ, et oculos ejus claude.* » (Isa., VI, 9, 10.)

Sourds, ils n'entendent ni la voix de leur propre conscience, ni les avis de l'amitié qui les conseille. Vainement Dieu frappe à la porte de leur cœur par les remords qu'il y excite; vainement il fait gronder le tonnerre de sa justice en multipliant autour d'eux des événements imprévus, sinistres, effrayants; ils haïssent, ils méprisent, ils calomnient « quiconque prophétise au nom du Seigneur: » la parole sainte ne leur inspire que dégoût; et si parfois ils y prêtent l'oreille, c'est seulement pour en faire

l'objet de leur censure et de leurs railleries : *Sermones tuos... in canticum oris sui vertunt.* (Eccli., XXXIX, 2.)

Aveugles, « on dirait que le soleil de l'intelligence ne luit plus pour eux; » ils se trompent également à l'égard du bien qu'ils doivent faire, et à l'égard du mal qu'ils doivent éviter. Chaque pas qu'ils font est une chute dans de nouveaux et d'autant plus dangereux précipices, qu'ils n'en soupçonnent rien. De leur cœur brûlant de passions honteuses s'élèvent des fumées si noires, que leur raison même en est obscurcie; ils mettent le mensonge à la place de la vérité. La vérité leur est odieuse; ils la craignent, ils l'évitent, et quand elle les poursuit, ils la combattent avec une opiniâtre résistance : *Supercecidit ignis et non viderunt solem.* (Psal. LVII, 9.)

Endurcis, ils n'ont pas horreur d'eux-mêmes, parce qu'ils sont devenus insensibles : ils ne sont ni touchés par la composition, ni attendris par la piété, ni émus par les prières. Ils ne cèdent point aux menaces, ils ne se corrigent point, mais s'endurcissent sous la verge du châtiment. Ils sont ingrats pour tous les bienfaits, indociles à tous les conseils, rebelles à toutes les corrections. Ils sont sans honte dans les choses déshonorantes, insolents et téméraires dans les choses divines. Ils oublient le passé, négligent le présent, s'étourdissent sur l'avenir, et pour renfermer en un mot tout ce qui peut se dire d'un si effroyable état, ils n'ont aucune crainte ni de Dieu, ni des hommes : *Nec Deum timet, nec homines reveretur.*

Cependant leur ton, leur langage, leur conduite, tout dans eux annonce le calme le plus profond, la sécurité la plus parfaite. Mais leur calme est celui d'un léthargique en qui le fer et le feu ne réveillent plus aucun sentiment. Mais leur tranquillité est celle du prophète Jonas dormant au fond d'un navire que tourmente une horrible tempête, et qui n'échappe au naufrage quo parce que Jonas est précipité dans les flots. Mais leur sécurité ne vaut pas mieux que la stupidité du bœuf sauvage qui, pris dans les rets du chasseur, s'y endort : *Dormierunt sicut oryx illaqueatus.* (Isa., LI, 20.)

Il est inutile d'ajouter que personne, dans cette disposition, n'a fait son salut, si ce n'est peut-être celui auquel Dieu, suivant la remarque d'un prophète, « a ôté le cœur de pierre qu'il avoit, pour lui en donner un de chair. » La réprobation est donc le terme fatal où conduit, non pas précisément le péché, mais l'impénitence après le péché. Voyez s'ils ont droit de s'applaudir, ces détracteurs éternels du moyen établi par Jésus-Christ pour remettre les péchés? ces lâches déserteurs de l'antique religion, qui taxent leurs pères de simplicité, pour couvrir, s'il était possible, leur propre apostasie; tous ces sujets audacieusement révoltés contre l'Eglise, épouse de Jésus-Christ, qui se croient dispensés d'obéir à ses commandements, parce qu'ils ont la folie de s'en moquer? Et vous, mes frères,

que l'exemple des prévaricateurs a peut-être retenus jusqu'ici d'accomplir un devoir indispensable, voyez où l'on arrive en prêtant l'oreille aux leçons de pareils maîtres, en marchant sur les traces de pareils guides.

DISCOURS XXXVI.

LARMES DE JÉSUS-CHRIST.

Videns civitatem, flevit super illam. (Luc., XIX, 41.)

Considérant la ville, il pleura sur elle.

Est-ce bien la ruine de Jérusalem qui fait couler aujourd'hui les larmes du Sauveur ? Véritablement il n'y eut jamais désolation pareille à celle-là ; et l'on ne peut, sans frémir, lire ou entendre ce qu'en racontent des témoins oculaires et dignes de foi. La guerre, la peste, des tremblements de terre, des signes effrayants, des voix menaçantes, des armées qui semblaient s'entre-choquer dans les airs, des feux étincelants en forme d'épées suspendues sur Jérusalem, furent comme les hérauts de la divine justice, envoyés pour annoncer à cette ville infortunée que le jour des vengeances approchait. Avant même que les Romains eussent commencé à accomplir la prédiction de Jésus-Christ, en l'environnant de tranchées, en l'enfermant, en la serrant de toutes parts, des factieux avaient allumé dans ses murs les feux d'une guerre civile, et la remplissaient de tumulte, de meurtres et de sacrilèges. Ces maux, qui durèrent aussi longtemps que le siège, furent encore aggravés par les horreurs de la plus cruelle famine. Le boisseau de blé se vendait six cents écus. Les Juifs furent réduits à fouiller jusque dans les plus sales égouts pour y ramasser des ordures dont la vue fait horreur, et s'en nourrir. Le cuir de leurs ceintures et de leurs souliers, des restes de vieux foin, des herbes pourries, tout leur servait d'aliment. Les meilleurs amis, les plus proches parents se jetaient les uns sur les autres, pour s'arracher leur nourriture, quelle qu'elle fût. On vit une femme riche et de condition, qui, dépouillée de tout par les factieux, en vint à cet excès de fureur qu'elle égorga son fils unique et en fit cuire la chair pour la manger. La famine consumait chaque jour des familles entières, et remplissait les maisons et les rues de cadavres et d'infection. Quelques-uns tentaient-ils d'échapper à tant de calamités en sortant de la ville, ils tombaient au pouvoir de l'ennemi qui les fouettait cruellement, les mettait en croix, ou les renvoyait après leur avoir coupé les mains. Il y en eut même quelques milliers à qui on ouvrit le ventre, pour y chercher les pièces d'or qu'on les soupçonnait d'avoir avalées, dans l'intention de les cacher plus sûrement. Enfin, la ville ayant été prise, le vainqueur la livra au pillage ; et ses habitants, sans distinction d'âge ni de sexe, furent abandonnés au tranchant de l'épée. Le temple devint la proie des flammes. Les tours et les murailles furent ren-

versées. On rasa les édifices ; on y fit passer la charrue. Onze cent mille personnes perdirent la vie dans ce désastre, et quatre-vingt-dix-sept mille furent emmenées captives. Jérusalem est encore aujourd'hui ensevelie sous ses ruines ; ses enfants, esclaves, bannis, dispersés par toute la terre, au lieu d'inspirer cette pitié qu'excitent les malheureux, sont devenus l'objet du mépris et de la haine de l'univers.

Que de maux ! en imaginez-vous de plus affreux ? Cependant, et concevez-le bien, ce n'est pas là ce que pleure Jésus-Christ, encore qu'il aimât sa nation, qu'il prévît ses désastres, qu'il les lui eût prédits dans le plus grand détail. Non, dit saint Augustin, que des pierres tombent sur des pierres, que des bois, même artistement travaillés, soient réduits en cendres, que des richesses périssables passent des vaincus aux vainqueurs, que des hommes, qui n'ont point ici-bas de demeure fixe et permanente, soient chassés d'un pays pour en habiter un autre ; que, destinés à une mort inévitable, ils meurent un peu plus tôt ; ce n'est pas un objet digne des larmes de celui qui juge de tout par des vues supérieures et divines, et selon les règles de son éternelle sagesse. Jésus-Christ pleure moins les malheurs temporels de son peuple que la cause qui les lui a attirés. Il pleure ses infidélités, ses ingratitude, ses résistances, son endurcissement, son obstination à méconnaître, à rejeter le don inestimable que le Père éternel lui faisait de son Fils. Il pleure, parce que sous l'écorce de la punition sensible qui va tomber sur les Juifs pour avoir méprisé le salut qui leur était offert, il découvre le carnage que les démons doivent faire de tant de réprouvés ; et il pleure non-seulement sur le malheur des Juifs, ajoute saint Grégoire, mais encore sur l'abus étrange que tant de chrétiens feraient un jour de ses grâces, de ses miracles, de sa parole, de ses travaux, de sa mort et de son sang. Jésus-Christ, en un mot, pleure sur nous, quoique nous n'y pensions pas, quoique nous ne soupçonnions pas que notre sort soit digne de larmes : *Plangit eos qui nesciunt cur plangentur*. Il pleure sur nos péchés ; il pleure plus encore sur notre impénitence ; parce que l'impénitence après le péché nous expose à une réprobation certaine. Vérité terrible, s'il en est ; vérité que, dans les circonstances présentes, et eu égard aux dispositions d'un trop grand nombre, je n'ai pu méditer sans éprouver une sorte d'horreur ; vérité pourtant qu'il faut que je vous prêche ; car vous dormez la plupart sur le bord d'un abîme ; et si je me tais à la vue du danger, qui prendra soin de vous en avertir ?

Mon peuple, disait le Seigneur par la bouche du prophète Jérémie, *mon peuple a fait deux grands maux : ils m'ont abandonné, moi qui suis une source d'eau vive ; et ils se sont creusé des citernes entr'ouvertes, des citernes qui ne peuvent retenir l'eau* (Jérém., II, 13). Ni ce qu'ils me devaient de respect, de re-

connaissance et d'amour; ni ce qu'ils se doivent à eux-mêmes pour mériter mes récompenses et prévenir l'effet de mes menaces, rien n'a pu les retenir « dans l'alliance que j'avais faite avec leurs pères. Ils ont brisé mon joug, rompu mes liens; ils ont dit avec insolence : Nous ne servirons point. » Je les ai soufferts, parce que je suis bon : ma patience a enhardi leur audace; ils m'ont cru semblable à eux; ils ont compté sur l'impunité. Je les ai rappelés, parce que loin de moi ils ne pouvaient que périr; « ils ont méprisé mes conseils et négligé mes remontrances pour suivre leurs désirs et la dépravation de leur cœur. » Ils ont agi d'une manière encore plus criminelle : « ils ont fait des choses abominables et propres à les couvrir de honte; la confusion même n'a pu les confondre, et ils n'ont su ce que c'était que de rougir. » Je les ai frappés, parce que je voulais qu'ils vécussent; et au lieu de profiter du châtement, ils se sont plutôt endurcis sous les coups. « Ils volent, ils tuent, ils commettent l'adultère, ils jurent faussement, ils sacrifient à Baal, les enfants amassent le bois, les pères allument le feu, les femmes font des gâteaux pour sacrifier à des dieux étrangers. Tous provoquent sans cesse ma colère; tous, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, ne s'étudient qu'à satisfaire leur avarice. Tous courent où leur passion les emporte, comme un cheval belliqueux qui, entendant le son de la trompette, court au lieu du combat. » Cependant, à les entendre, c'est un peuple « qui a toujours pratiqué la justice; ils n'ont point péché; » ils sont innocents. « Mais quoi ! quand on est tombé, ne se relève-t-on pas ? et quand on s'est détourné du droit chemin, n'y revient-on plus ? Pourquoi donc ce peuple s'est-il détourné de moi avec une aversion si opiniâtre ? Je les ai considérés, je les ai observés; il n'y en a pas un qui parle selon la justice, pas un qui fasse pénitence de son péché en disant : Qu'ai-je fait ? » Eh bien, dites-leur donc que j'ai mon tour; « et malheur à eux quand je les aurai abandonnés ? » Dites-leur que je leur insulterais quand ce qu'ils craignent arrivera; qu'ils m'invoqueront alors, et que je ne les écouterai point : qu'ils tomberont dans la foule des mourants, qu'ils seront tous enveloppés dans une même ruine au temps de leur punition : *Dereliquerunt me (Jer., I, 16.) Idcirco cadent inter corruentes; in die visitationis suæ corruent. (Jer., VIII, 12.)*

Pouvons-nous, mes frères, nous méconnaître à ce tableau ? N'est-ce pas, tout à la fois, et l'histoire trop fidèle de nos mœurs, et la prédiction infallible du sort qui nous menace ? Est-il un de ces traits qu'on ne puisse nous appliquer avec justice ? Nous avons péché, nous péchons encore, nous ne faisons point de pénitence, nous devons périr.

Nous avons péché : hé ! qui pourrait dire avec quel excès ? Le libertinage avait introduit parmi nous l'impiété; et dès que

l'impiété a pu agir en liberté, nous en avons écouté la doctrine, suivi l'esprit, secondé les fureurs. Au mépris de la foi de nos pères et des engagements de notre baptême, Dieu et son Christ, l'Evangile et ses maximes, le culte et ses pratiques, l'Eglise et ses ministres, le temple et ses autels, nous avons tout attaqué. Ceux même qui se défendent d'avoir partagé ces attentats, ont dans cent et cent rencontres, fait rougir la religion en rougissant d'elle devant ses ennemis. D'un autre côté, l'impiété favorisant et consommant le libertinage, brisant tous les freins, rompant toutes les digues, quel crime avons-nous laissé à commettre ? N'est-ce pas de nos jours qu'on a mis la licence à la place de toutes les lois ? Qu'on s'est réjoui en faisant couler des larmes ? Qu'on s'est fait un jeu de corrompre l'innocence ? Qu'on a bafoué la sainteté du mariage ? Qu'on a invité publiquement les personnes du sexe à la prostitution ? Qu'on a outragé la nature par de monstrueuses infamies ? Qu'on a tiré vanité des plus sales débauches ?

Tous ces désordres, nous n'aimons pas qu'on nous en parle, et nous accusons d'avoir une mémoire intolérable ceux qui nous les rappellent. Mais craindrions-nous tant qu'on nous les reprochât, si nous nous les reprochions bien amèrement à nous-mêmes ? Nous ne gagnons rien à ce qu'on nous les taise; notre péché, comme celui de Juda, « est écrit avec une plume de fer et une pointe de diamant. Il est gravé sur la table de notre cœur et sur les coins de nos autels. » Les enfants ont imprimé dans leur souvenir nos blasphèmes, nos sacrilèges, nos discours licencieux, nos scandales; et quand, pour parler le langage d'un prophète, « nous nous laverions avec du nitre, et que nous nous purifierions avec une grande abondance d'herbe de borith; » c'est-à-dire, quand nous employrions à nous excuser, à nous justifier, les dénégations les plus formelles, les prétextes les plus spécieux, nous demeurerions toujours souillés devant le Seigneur. Aussi quels fléaux sont tombés sur nous ! Quels dangers nous avons courus ! Quelle plaie profonde faite à la religion et aux mœurs ! Elle saigne encore, cette plaie; et malgré les soins assidus de notre pieux monarque, qui compte parmi ses plus beaux titres celui de fils aîné de l'Eglise et de restaurateur de la religion, elle saignera longtemps. C'est nous qui l'avons faite. Nous pourrions et nous devrions la guérir par une conduite édifiante. Nous l'envenimons, au contraire; peut-être la rendrons-nous incurable; car, après avoir souvent péché, longtemps péché, énormément péché, nous péchons encore, et nous raillons quand on nous parle de pénitence.

Non, mes frères, nous n'avons su profiter ni de la colère, ni de la clémence de Dieu. Ses châtements et ses bienfaits n'ont pas suffi pour nous ramener pleinement à lui. Ah ! qui n'eût cru qu'instruits par l'expérience, nous comprendrions une fois, « quel mal c'est, et combien il est amer

d'abandonner le Seigneur, et de n'avoir plus sa crainte devant les yeux ! » Qui n'eût cru que, la religion rétablie par un miracle que nous ne méritons pas, tous s'empresseraient de lui rendre hommage, abjureraient leurs erreurs, recourraient aux remèdes qu'elle présente, régleraient leur vie sur ses maximes, et s'y attacheraient d'autant plus fortement, qu'ils avaient couru un plus grand risque de la perdre ? Cela devait être, nous l'avions ainsi espéré ; vous savez pourtant ce qui en est.

Non que je veuille dire que le retour de la religion n'a opéré aucun bien ; le grand nombre, je le vois avec consolation, l'aime sincèrement, sent le besoin qu'il en a, y recourt avec confiance, et en pleurerait inconsolablement la ruine. Les mœurs publiques y ont infiniment gagné. Le nom de Dieu n'est plus si souvent ni si audacieusement blasphémé ; le vice est devenu moins impudent, les scandales sont moins nombreux, la jeunesse a un préservatif contre les discours empoisonnés et les exemples pernicioeux du libertinage : les ignorants peuvent s'instruire, la foiblesse trouve des secours, et la piété des sujets d'édification.

Mais tous ces avantages, pour précieux qu'ils soient, peuvent-ils faire que je ne voie pas les désordres qui se commettent ? Puis-je me dissimuler que ministère n'a jamais été plus stérile que le mien ? Puis-je ignorer, moi à qui il est prescrit de considérer sans cesse, et avec la plus scrupuleuse attention, quel est l'état de mon troupeau ; puis-je ignorer qu'on y compte plusieurs centaines de brebis mortellement blessées, et pourtant sourdes, indociles, rebelles à la voix du pasteur, méprisant ses conseils, rejetant tous les soins de sa charité ? Puis-je ignorer qu'il en reste à qui la religion est toujours odieuse, et qui, devenus plus chrétiens, au lieu de blasphémer hautement, dressent dans l'ombre des pièges aux plus simples, comme on en dresse aux oiseaux, et tendent des filets pour y prendre les hommes ? qu'il en reste dans l'estime de qui la religion passe pour la chose du monde la plus indifférente ? qui n'y tiennent que par bienséance, n'en remplissent quelques pratiques que par respect humain ou par désœuvrement ? qui en négligent les plus essentiels devoirs, en contredisent les plus saintes maximes, en violent les plus importants préceptes, et ne feraient pas le plus léger sacrifice à leur salut ? Puis-je ignorer que, par l'insouciance stupide et la criminelle négligence de leurs parents, bien des enfants gardent l'innocence, et se corrompent dans un âge où on ne les soupçonnerait pas capables de malice ? que, sur l'exemple de leurs pères, bien des jeunes gens sont indévots, irréligieux, jureurs, déréglés ? que, sur l'exemple de leurs mères, bien des jeunes filles sont orgueilleuses, colères, médisantes, immodestes ? que, sur l'exemple de leurs maîtres, bien des serviteurs sont injustes, intempérants, disso-

lus ? Puis-je ignorer que la discorde est dans plus d'une famille, la désunion dans plus d'un ménage ? que la mauvaise foi continue d'exercer ses fraudes et ses rapines, que l'impudicité souille encore cette terre de ses prostitutions, et que l'ivrognerie règne dans les tavernes ? Puis-je ignorer que la parole sainte n'est point écoutée ? que les jours du Seigneur ne sont pas religieusement gardés ? que son temple est souvent profané ? que les sacrements sont presque universellement abandonnés ? que les lois de l'Eglise sur l'assistance à la messe, sur la confession, sur la communion, sur le jeûne et l'abstinence, sont violées sous le plus léger prétexte, quelquefois même sans l'ombre d'un prétexte ?

Dans cet état de choses si affligeant pour la religion ; dans cette foule de violateurs de la loi si ennemis de leur salut, cherchez-en qui reviennent à leur propre cœur, qui se reprochent leurs prévarications, qui en craignent les suites, qui en fassent pénitence. A une époque qui n'est pas fort éloignée, nous avons pu concevoir des espérances flatteuses. Bon nombre semblaient avoir ouvert les yeux, s'être reconnus, revenir à Dieu de bonne foi, et annonçaient pour l'avenir les meilleures dispositions. Tout cela s'est-il soutenu ? Ah ! qu'il s'en faut ! Nous serions tentés de croire que la plupart se sont repentis d'avoir paru se repentir ; et vous dire combien cette année la piété a déchu, ce serait peut-être vous scandaliser. J'en cherche la cause, et je ne la trouve pas ; à moins que l'accueil qu'on leur a fait, que la douceur avec laquelle on les a traités, que l'excessive indulgence dont on a usé à leur égard, ne les aient portés à croire qu'il n'y avait pas si grand mal à croupir de longues années dans le désordre, et qu'on était toujours à temps d'en demander pardon, puisque pour l'obtenir, il suffisait de le demander. Quoi qu'il en soit, j'ai vu, cette année, ce que je n'aurais pas soupçonné devoir arriver, même dans les temps les plus malheureux, à peu près la moitié de la paroisse manquer au devoir pascal.

Vous en êtes à rire et à plaisanter quand on vous parle de pénitence et de conversion. Le jeune homme pressé là-dessus répond qu'il n'en sent pas le besoin, et qu'il ne fait point de mal. Aussi téméraire et moins excusable, l'homme fait en dit tout autant ; la femme applaudit, s'autorise de ces exemples, et Dieu sait ce qui en arrive.

Jeune homme, tu ne sens pas le besoin de faire pénitence ! Déjà donc tu as perdu tout sentiment de religion ? Déjà tu as étouffé tous les remords ; déjà tu es arrivé à ce degré de perversité profonde où l'on méprise tout ? Tu n'as point fait de mal ! Prends garde, mon fils, tu parles comme l'adultère : « Elle mange tranquillement le » prix de sa prostitution, s'essuie la bouche, et dit : je n'ai point fait de mal. » Si tu l'imites dans son langage, ne l'auras-tu pas imitée dans ses œuvres ?

Et vous que l'âge a dû mûrir, et que la mort menace de plus près, vous ne sentez pas le besoin de faire pénitence! vous n'avez point fait de mal! Oh! ce qui n'est peut-être qu'étourderie dans la bouche d'un jeune homme, je dois le regarder dans la vôtre comme une saillie d'impiété, comme une dérision sacrilège. Vous ne sentez pas le besoin de faire pénitence! vous n'avez point fait de mal! Eh bien! voulez-vous entrer en jugement avec moi? voulez-vous que nous examinions ensemble l'état de votre conscience? Voulez-vous que je vous « conduise au temple et à la vallée de Baal? que je vous y montre la trace de vos pas? » que je rappelle ce que vous avez fait? que je... Hé! vous rougissez! ne craignez pas, cependant; mon ministère que vous ridiculisez quand vous ne pouvez le rendre odieux, ne sera jamais, même à votre égard, qu'un ministère de discrétion et de charité. J'ai dû vous porter à la pénitence; vous ne voulez pas qu'on vous en parle: soit; votre sang retombera sur votre tête; mais je ne souffrirai pas que vous détourniez de faire pénitence ceux qui, plus sincères que vous, confessent le besoin qu'ils en ont, quoique peut-être ils n'aient pas encore le courage de l'entreprendre.

Faisons-la tous, mes frères, faisons-la tous, cette pénitence que nos péchés ont rendue nécessaire, indispensable. Saisissons cette planche unique qui nous reste après le naufrage, et qui seule peut nous conduire au port; puisqu'il est écrit qu'à défaut de pénitence, nous périrons tous. Dieu ne s'est pas encore éloigné, puisqu'il nous fait entendre sa voix; il ne nous a pas encore abandonnés, puisqu'il nous invite, qu'il nous presse de revenir à lui. Or, c'est quand « il est près de nous, qu'il faut l'invoquer. Il faut le chercher dans le temps où on peut le trouver. » Jérusalem, pour ne l'avoir pas reçu « au jour de sa visite, pour n'avoir pas profité du jour qu'il lui donnait, » a été détruite, et reste ensevelie sous ses ruines. Que ce terrible exemple nous instruisse. Craignons les châtements qu'il annonce; la miséricorde nous prévient, n'attendons pas qu'elle fasse place à la justice. Nous serions livrés alors à des ennemis cruels qui nous environneraient, qui nous serreraient de toutes parts. Pénitence; et dès aujourd'hui, si nous la faisons sincère, Dieu changera en bénédictions les malédictions que méritent nos péchés. Ainsi soit-il.

DISCOURS XXXVII.

MOTIFS DE CONVERSION.

Nunc annuntiat hominibus ut omnes ubique penitentiam agant. (Act., XVII, 30.)

Dieu fait maintenant annoncer partout et à tous les hommes, qu'ils aient à faire pénitence.

Un juge souverain et tout-puissant qui avertit et menace ceux qu'il pourrait punir, montre, sans doute, qu'il veut bien plus l'amendement que la mort des coupables; mais aussi à quoi ne s'exposent pas les

coupables, si, fermant l'oreille à la voix de la clémence, ils s'obstinent et s'endureissent dans le mal! Souvenez-vous donc qu'il y a une justice dont vous ne pourrez toujours éviter la rigueur, et laissez-vous gagner par la miséricorde qui vous prévient, vous tous qui avez commis l'iniquité. « Du haut du ciel, » où il est glorifié dans l'assemblée des saints, « le Seigneur a regardé sur les enfants des hommes pour voir s'il en trouvera quelqu'un qui ait l'intelligence, et qui cherche Dieu. Mais tous se sont détournés de la droite voie. Ils sont tous devenus inutiles à sa gloire, » et indignes de la fin pour laquelle il les avait créés. « Il n'y en a point qui fasse le bien. Leur gosier est comme un sépulcre ouvert. Leur bouche est remplie de malédiction et d'amertume. Le venin des aspics est sous leurs lèvres. Ils se servent de leur langue pour tromper, et leurs pieds courent avec vitesse pour commettre le mal. Ils se sont corrompus, et sont devenus abominables dans toutes leurs affections et dans tous leurs désirs. Il n'y en a point qui fasse le bien; il n'y en a pas un seul: *Non est qui faciat bonum; non est usque ad unum.* (Psal. XIII, 2-4.) Dieu l'a vu; et touché de douleur jusqu'au fond du cœur, il s'est repenti d'avoir fait l'homme; » et outré de ne plus reconnaître en lui les traits de son image, il l'aurait « exterminé de dessus la terre, » si sa bonté n'eût retenu les coups de sa colère. Mais « parce qu'il est bon et compatissant, qu'il est patient et riche en miséricorde, il fait annoncer partout et à tous les hommes, qu'ils aient à faire pénitence, » leur déclarant « qu'il a fixé un jour auquel il doit juger le monde selon sa justice. »

L'Eglise effrayée, tremblante pour ses enfants, a déjà changé ses jours de fêtes en jours de larmes, et ses chants de joie en plaintes lamentables. Déjà elle s'est revêtue de deuil et couverte de cendre. Elle a publié un jeûne saint et solennel. Ses prières sont plus humbles, plus longues, plus touchantes. Elle avertit les vieillards et les jeunes gens de se purifier. Elle veut que « les prêtres » et les ministres du Seigneur, « prosternés entre le vestibule et l'autel, pleurent » et demandent grâce. Elle nous ordonne « de crier sans cesse, de faire retentir notre voix comme une trompette, d'annoncer à son peuple les crimes qu'il a faits, et à la maison de Jacob les péchés qu'elle a commis, » pour vous porter « à vous convertir à Dieu de tout votre cœur, dans les jeûnes, dans les pleurs et dans les gémissements. » Mépriserons-nous les alarmes, les sollicitudes, les instances, les ordres d'une mère si sage et si tendre? Entrons plutôt dans les vues de sa charité; et pour que « l'iniquité ne cause pas notre ruine, » cédon's aux motifs de conversion que la foi nous propose, surtout dans « ce temps favorable, dans ces jours de salut. »

La terre, disait le prophète, est dans une désolation extrême, parce qu'il n'y a personne qui ait le cœur attentif à Dieu. Malgré

la raison qui les éclaire, malgré la conscience qui les dirige et la religion qui les instruit, les hommes ne suivent que l'intérêt de leurs passions. Ils courent tous où la passion les emporte, « comme le cheval court à toute bride au combat ; » et lorsque « le milan connaît dans le ciel quand son temps est arrivé, que la tourterelle, l'hirondelle et la cigogne savent distinguer la saison de leur passage, eux ignorent, » ou ne veulent pas connaître la route par laquelle ils devraient marcher. Je les ai considérés ; » je les ai observés, et j'ai vu les uns « détourner leurs yeux pour ne point voir le ciel, et pour ne point se souvenir des justes jugements de Dieu. » J'ai entendu les autres dire au Seigneur : « Retirez-vous de nous ; nous ne voulons rien savoir de vos voies. Qui est le Tout-Puissant pour nous obliger à le servir ? Nous saurons briser son joug, rompre ses liens. Nous ne servirons pas. Si nous le prions, que nous en reviendra-t-il ? Nous avons péché sans qu'il nous soit arrivé rien de triste. Ceux-ci avalaient l'iniquité comme l'eau, se réjouissaient lorsqu'ils avaient fait le mal, et triomphaient dans les choses les plus criminelles. » Ceux-là portaient la démente jusqu'à demander s'il est bien possible que Dieu connaisse ce qui se passe ici-bas, et « si le Très-Haut a véritablement la science de nos actions. » D'autres, « marchant par la voie de la femme adultère, » légitimaient tout ce qui leur plaisait, et justifiaient les plus coupables abominations. Mais parmi eux pas un qui parlât selon la justice, pas un qui pensât seulement à faire pénitence de son péché, en disant : Qu'ai-je fait ? *Desolatio desolata est terra, quia nullus est qui recogitet corde... (Jer., XII, 11.) qui agat pœnitentiam super peccato suo, dicens : Quid feci ? (Jer., VIII, 7.)*

A ce tableau, que je copie trait pour trait des livres saints, ne serons-nous pas forcés, mes frères, de reconnaître nos mœurs ? L'incrédulité, le libertinage, la licence, les crimes de ces derniers temps, ne nous ont-ils pas rendus presque semblables aux nations qui n'ont point de Dieu ? Tout ce que le Sage reprochait aux adorateurs des idoles, le meurtre, le vol, la tromperie, la corruption, l'infidélité, le parjure, l'oubli de Dieu, les dissolutions de l'adultère et de l'impudicité, sont-ce des désordres étrangers à notre âge ? Faut-il passer chez les infidèles pour trouver des pécheurs des pécheurs invétérés, des pécheurs hardis, des hommes qui semblent avoir fait pacte avec l'enfer, et qui ont de la Divinité des sentiments impies ? Faut-il même sortir de cette paroisse pour rencontrer tout ce que l'irréligion a de plus immoral et de plus odieux, l'avarice de plus cruel et de plus inhumain, le vice de plus bas et de plus ignoble, la fraude de plus lâche et de plus inique, le libertinage de plus dégoûtant et de plus effronté, le scandale de plus cynique et de plus révoltant ? Ah ! partout l'iniquité surabonde, et jamais la pénitence ne fut plus

rare. Non-seulement on pèche, mais on pèche fréquemment ; mais on pèche impudemment ; mais on pèche énormément. C'est peu qu'on tombe quelquefois par surprise ou par faiblesse ; on aime à courir de précipice en précipice, à rouler d'abîme en abîme. On se livre à l'iniquité par goût ; on s'y livre avec une sorte de fureur ; on s'y livre malgré la honte ; on s'y livre malgré les remords ; on s'y livre avec la connaissance de la religion qui la défend et menace de la punir ; et si la honte gêne, on s'exerce à la braver ; et si les remords fatiguent, on endurecît sa conscience ; et si la religion importune, on la blasphème ; et après avoir marqué tous les jours par des excès, s'être abandonné sans retenue à tous les désirs d'un cœur emporté, avoir péché sans cesse contre Dieu, contre les hommes, contre soi-même, on vit aussi calme, aussi tranquille, aussi insouciant sur l'avenir et les suites de la mort, que si l'on eût compté tous ses instants par des actes de vertu, sans jamais rien se reprocher, sans jamais se dire : qu'ai je fait ? sans qu'il soit jamais question de pleurer ses péchés, de réparer ses péchés, de faire, en un mot, pénitence de ses péchés : *Nullus est qui recogitet corde... qui agat pœnitentiam super peccato suo, dicens : Quid feci ?*

Mais *jusques à quand, enfants des hommes, aurez-vous donc le cœur appesanti ? jusques à quand aimerez-vous la vanité, et chercherez-vous le mensonge ? (Psal. IV 3.)* Entrez, il en est temps, « entrez dans l'intelligence de la vérité, commencez à devenir sages, et prévoyez une fois à quoi tout se terminera. A qui pensez-vous avoir insulté ? Qui croyez-vous avoir blasphémé ? Contre qui avez-vous haussé la voix et levé vos yeux insolents ? C'est contre le Saint d'Israël, » contre ce Dieu tout-puissant, éternel, immense, d'une sainteté redoutable, d'une sagesse incompréhensible, « qui a formé seul la vaste étendue des cieux, qui marche sur les flots de la mer, qui transporte les montagnes, qui ébranle les colonnes de la terre, et sous l'autorité de qui plient et courbent la tête ceux même qui gouvernent le monde. » Vos péchés sont autant d'outrages faits à sa majesté, de révoltes contre son autorité, de désobéissance à ses ordres, d'infractions de ses lois, d'abus de ses bienfaits, d'inculpations dirigées contre sa sagesse, de provocations à sa justice. Si dans un accès de délire, dans un transport de fureur, vous aviez levé une main parricide sur votre père, ou sur un de ces hommes dont la personne est réputée sacrée, et que le respect des nations entoure, l'idée seule d'un pareil attentat vous confondrait : vous ne sauriez où cacher votre honte, où porter vos remords. Vous « diriez aux montagnes de vous couvrir, et aux collines de tomber sur vous. » Et journellement, et de sang-froid, et par choix, et depuis longtemps, vous attaquez Dieu ; vous faites la guerre à Dieu, le Père de votre père à Dieu « devant qui les nations entières » avec

ceux qui leur commandent, « ne sont que comme une goutte d'eau, » que comme un grain de poussière !

Ah ! si la malice du péché ne vous avait pas aveuglés et endurcis, je pourrais vous demander « quel mal Dieu vous a fait, et en quoi il vous a contristés. » Vous avoir tirés du néant, vous avoir donné l'être et conservé la vie, pourvoir à vos besoins, fournir même à vos délices, vous avoir « appelés à l'admirable lumière de sa connaissance, » adoptés pour ses enfants, destinés à partager son royaume avec le Fils de sa dilection, vous supporter, vous ménager, vous faire du bien, vous rappeler, vous inviter, vous attendre, malgré des outrages sans cesse renouvelés, sont-ce là des torts dont vous deviez le punir ? ingrats ! vous vous l'êtes figuré, sans doute, comme un de ces dieux de pierre, de bois ou de métal, « qui ont des oreilles et qui n'entendent pas ; des yeux, et qui ne voient pas ; des mains, et qui ne touchent pas ; des pieds, et qui ne marchent pas : » un Dieu mort, un Dieu sans vertu, sans sagesse, sans justice, sans pouvoir ; et c'est là peut-être ce qui vous rend si hardis à commettre certains péchés dont vous détournerait la présence du plus méprisable témoin. Allons, satisfaisons-nous, portons ce coup, exerçons notre vengeance, dérobons cette chose, accordons-nous ce plaisir ; « aucun homme ne nous voit ; le Seigneur ne nous verra pas non plus : le Dieu de Jacob n'en saura rien. » Insensés ! celui qui a fait l'oreille n'entendra-t-il point ? celui qui a formé l'œil ne verra-t-il point ? celui qui enseigne aux autres, pourra-t-il ignorer quelque chose ? Et celui qui reprend les nations, ne vous convaincra-t-il pas de péché ? Tout est à nu et à découvert devant lui. Il perce l'obscurité de la nuit la plus ténébreuse ; il est scrutateur des cœurs et des reins. » Sa science embrasse tout ce qui est, tout ce qui a été, tout ce qui sera.

Vous la reconnaissez cette science de Dieu, dans ce jour inévitable pour tous les hommes, où, après les horreurs d'une mort nécessairement mauvaise, si la pénitence ne la rend sainte, vous comparaitrez à son tribunal, seul, sans défenseur, sans protecteur, sans autre suite que vos œuvres bonnes et mauvaises, pour lui rendre compte du bien et du mal que vous aurez fait pendant la vie. Vous la reconnaissez, cette science de Dieu, dans cet autre jour où, réunissant à ses pieds les hommes de toutes les générations, « il confondra l'espérance des hypocrites, manifestera les secrets des consciences, révélera ce qu'il y a de plus caché, » dépouillera les pécheurs de tous les voiles dont ils se couvrent, « exposera leur nudité aux nations, et leur ignominie à tous les royaumes. »

Je sais qu'ils raisonnent et agissent aujourd'hui comme ce méchant serviteur dont il est parlé dans l'Evangile de saint Luc. « En l'absence de son maître, et dans la fausse confiance qu'il ne viendra pas sitôt,

il commence à battre les serviteurs et les servantes, à manger, à boire, à s'enivrer ; mais le maître vient au jour où le serviteur ne l'attend pas, et à l'heure qu'il ne sait pas ; et il le retranche de sa famille, et lui donne pour partage d'être puni avec les infidèles. » Que les pécheurs ne se promettent pas l'impunité ; ils ont un supérieur, un maître, un juge auquel ils sont comptables de leurs pensées, de leurs paroles, de leurs sentiments, de toutes leurs actions. Ce qu'ils disent, au contraire, prouve bien les désirs et les vœux d'une conscience coupable ; mais un criminel n'échappe pas à sa condamnation, parce qu'il abhorre la justice et les tribunaux, parce qu'il maudit les juges qui prononcent son arrêt.

Changeons de conduite, pensons à fléchir par la pénitence celui que nous ne pouvons ni tromper ni corrompre ; ou attendons-nous à porter le poids de sa colère. Car en vain espérons-nous que Dieu sera indifférent sur nos iniquités, indulgent pour les crimes que nous avons commis. « La voie du méchant est en abomination devant le Seigneur. Le Seigneur a également en horreur l'impie et son impiété. Malheur à moi si j'ai été méchant ! Car Dieu inondera les pécheurs de maux, et les couvrira de plaies, il les exterminera, il les brisera, il les foulera aux pieds, il enivra de leur sang les flèches de sa fureur, il les cachera dans la poussière, il les ensevelira dans les entrailles de la terre. C'est une chose épouvantable de tomber entre ses mains. » Téméraires ! espérez-vous lui échapper ? Ah ! « cherchez-vous un asile sur le sommet du Carmel, ou dans les profonds abîmes de la mer, il saura vous y trouver ; il saura vous en tirer. » Espérez-vous lui résister ? Voudriez-vous lutter contre lui ? Vous croyez-vous semblables à lui, plus forts que lui ? « Dans sa fureur il a brisé les nations, il a envoyé contre elles les ministres de sa colère qui les a dévorées comme une paille. » Colère vengeresse de mon Dieu ! qui peut, je ne dis pas vous résister, mais comprendre seulement combien vous êtes redoutable ! Considérez le feu qu'elle a allumé, ce feu qui a « pénétré jusqu'au fond des enfers, qui dévorera la terre avec les moindres herbes, qui embrasera les montagnes jusque dans leurs fondements ; et voyez qui de vous pourra demeurer dans ce feu dévorant ; qui de vous pourra subsister dans ces flammes éternelles ? »

Par un excès de dépravation inconnue à nos pères, l'enfer a cessé d'être un motif de crainte pour plusieurs ; il est devenu même un objet de plaisanteries pour les libertins et les hommes qui ne croient pas en Dieu. Oh ! je conçois sans peine comment des meurtriers, des voleurs, des hommes perdus de débauches, gangrenés de vices et dont l'esprit a été obscurci par les noires vapeurs d'un cœur corrompu, n'ayant rien à espérer des récompenses promises aux gens de bien dans l'autre vie, peuvent désirer qu'elle n'ait point de supplices pour

les méchants, quoique je ne conçoive pas d'où leur vient l'affreux courage d'affronter ces épouvantables châtimens dont la raison même démontre la nécessité, et dont la foi garantit la certitude. Qu'il nous suffise aujourd'hui de dire que les railleries du libertinage n'éteindront pas les feux de l'enfer, que l'intérêt des passions ne fermera pas l'abîme creusé pour en punir les désordres, et qu'on n'échappera pas à la divine justice pour s'en être moqué. Si Dieu se tait maintenant est-ce à dire qu'il se taira toujours ? S'il n'ébranle pas encore la terre pour en secouer et en rejeter les impies, est-ce à dire qu'il ne doive jamais les visiter dans sa fureur ? Il temporise, parce qu'il est éternel. Il dissimule, pour donner lieu au repentir. Il est patient, parce qu'il voudrait qu'aucun ne périt, que tous revinssent à lui par la pénitence.

Et puis, est-il donc vrai que Dieu se taise ? Est-il donc vrai qu'il ait dormi jusqu'ici sur nos iniquités ? Hé ! d'où nous viennent tant de fléaux qui depuis nombre d'années se renouvellent et se succèdent avec une persévérance désespérante ? Nous nous endureissons sous la verge du châtimement ; et, joignant l'infidélité à l'obstination, nous voulons voir ailleurs que dans nos péchés la cause des maux qui nous pressent, parce que nous voudrions en trouver le remède ailleurs que dans la pénitence. Mais voici ce que nous dit le Seigneur : Tantôt « j'ai empêché la pluie d'arrosar vos champs, lorsqu'il restait encore trois mois jusqu'à la moisson. Tantôt je les ai inondés, au temps même de la récolte, » et le blé, déjà coupé, a pourri sur les guérets ; « et vous n'êtes pas revenus à moi. » J'ai frappé vous et vos bestiaux de maladies contagieuses ; « j'ai frappé par l'épée vos jeunes hommes ; j'ai fait monter à vos narines la puanteur des corps morts de votre armée. Ceux qui ont été sauvés, l'ont été comme un tison qu'on tire à peine d'un embrasement ; et vous n'êtes point revenus à moi. Votre terre a été foulée aux pieds par vos ennemis ; elle a été environnée de gens de guerre ; vos chevaux et vos bœufs sont devenus leur proie. On vous a ôté toute votre force ; on vous a humiliés ; on vous a appauvris, et vous n'êtes point revenus à moi. J'ai frappé toutes vos terres d'une stérilité de blé : le froid a gâté toutes vos vignes ; vous n'avez à manger que du pain de douleur, à boire que de l'eau d'affliction ; et cependant vous n'êtes pas revenus à moi. Je vous frapperai donc de toutes les plaies dont je vous ai menacés, et après que je vous aurai traités de la sorte, préparez-vous à me trouver toujours implacable, si vous êtes toujours impénitents. »

Pénitence donc, mes frères ; vos plus chers intérêts demandent que vous sortiez au plus tôt des mauvaises voies où vous vous êtes égarés, que vous reveniez sans délai au Dieu que vous n'auriez jamais dû quitter. L'expérience a dû vous apprendre « quel mal c'est pour vous, et combien il

vous est amer de l'avoir abandonné. Que vous reste-t-il » de vos débauches, de vos intempérances, de vos plaisirs, « de tous ces excès dont » peut-être « vous avez cent fois rougi, » et qui sûrement vous ont coûté bien des inquiétudes, bien des déboires, bien des remords ? Car « il n'y a point de paix, point de repos pour les méchants, dit le Seigneur. » Il vous tend les bras, il vous ouvre le sein de sa miséricorde. Laissez-vous seulement toucher, et ayez confiance. Il n'est irréconciliable que pour les impénitents. Ne le soyez pas. Présentez-lui ce sacrifice qu'il ne dédaigne jamais, le sacrifice d'un cœur contrit et humilié. Que le nombre, que l'énormité de vos péchés ne vous retienne pas. L'Eglise prie, l'Eglise pleure pour vous obtenir grâce. Des pénitents qui, peut-être, avaient été plus pécheurs que vous, attestent que la bonté de Dieu surpasse infiniment notre malice, et qu'il aime par-dessus tout à signaler sa miséricorde. Mais profitez « du temps favorable et des jours de salut. Invoquez Dieu, quand il est près de vous. Cherchez-le quand vous pouvez le trouver. » Rendez-vous quand il vous appelle. Sa clémence méprisée se changerait en fureur ; et en cherchant à vous inspirer la crainte salutaire de ses jugements, je n'aurais fait que prédire le sort affreux qu'il vous réserve.

DISCOURS XXXVIII.

PENSÉE DE LA MORT.

Morte morieris. (Gen., II, 17.)

Vous mourrez très-certainement.

Cette parole effrayante n'exprimait qu'une menace faite au premier homme pour le contenir dans les bornes de la dépendance et de la soumission. Elle est devenue, par sa révolte, un arrêt irrévocable prononcé contre toute chair, et qui s'exécute depuis six mille ans avec une rigueur inflexible. Quoique originairement destinés à une vie sans fin, les enfants d'Adam, parce qu'ils naissent coupables, ne naissent plus que pour mourir. La perte de l'innocence a entraîné celle des privilèges que la bonté du Créateur y avait attachés. Tout ce qui a péché a été assujéti à la mort ; et la mort, sourde à leurs prières, insensible à leurs larmes, bravant leur puissance, se jouant de leurs précautions, avide de leur sang, inexorable, cruelle, impitoyable, frappe successivement tous les hommes, les immole à la justice dont elle est le ministre, et les dévore comme sa proie. Où sont allées, que sont devenues tant de générations qui ont précédé la nôtre ? Elles ont été livrées à la mort, elles ont passé « dans cette terre ténébreuse où est marquée la maison de tous ceux qui vivent. » Nous-mêmes, à quel terme arriverons-nous ? *Morte morieris* : nous céderons la place à ceux qui doivent nous succéder. Nous finirons par mêler notre cendre à la cendre de nos pères. Quelques jours encore, quelques années au plus, et vous et moi nous ne compterons plus parmi les vivants, nous serons

tombés sous les coups de la mort. Ah! voyez-la qui perce un tendre enfant sur le sein de sa mère. Voyez-la qui arrache un jeune époux aux caresses de son épouse, qui va prendre l'indigent sous le chaume de sa pauvre cabane, qui enlève le prince au milieu des gardes armés pour le défendre, qui pousse vers le tombeau, pêle-mêle, sans distinction, sans ordre, les rois et les pontifes, les magistrats et les guerriers, les riches et les pauvres, l'imprudent et le sage, la jeunesse florissante et la vieillesse décrépite. Voyez ce lieu où la religion, animée par l'espérance de la résurrection future, dépose et conserve les déplorables restes de ceux que la mort a frappés : que de victimes ! Comme les rangs y sont déjà serrés ! Comme les cercueils s'entassent sur les cercueils ! « Et nul de ceux qui ont passé par ce chemin, ne reviendra à nous ; c'est nous plutôt qui irons à lui. » Et de chacun de ces cercueils sort une voix qui nous crie : *Souvenez-vous du jugement de Dieu sur moi ; car le vôtre viendra de même. Hier à moi, aujourd'hui à vous. (Eccli., XXXVIII, 23.)*

Qui peut donc ignorer le tribut qu'il doit à la mort ? qui peut donc espérer que, privilégié entre tous les hommes, il vivra toujours et ne mourra jamais ? Personne, me répondrez-vous, s'il n'est insensé. Personne ! Pardonnez, mes frères, je vous croyais dans l'erreur à cet égard, et je voulais vous désabuser. Vous voyant vivre, la plupart, comme si réellement vous ne deviez jamais mourir, je vous soupçonnais d'avoir conçu une espérance aussi folle que dangereuse, et je voulais vous l'ôter. Mais vous savez, mais vous croyez que vous êtes soumis à la même loi que le reste des hommes ? que, les uns plus tôt, les autres un peu plus tard, mais tous, sans aucune exception, vous subirez inévitablement le même sort ? Je n'en veux pas davantage pour vous amener, si vous êtes encore chrétiens, à cette réforme dans vos mœurs, à cette conversion franche et sincère, à ces démarches de pénitence auxquelles je ne cesse de vous inviter, et que la religion attend de vous dans ce saint temps.

Vous mourrez, mon cher frère, et vous mourrez bien certainement : *Morieris tu, et non vives. (I Reg., XX, 1.)* Vous le savez, vous en convenez, vous vous y attendez ; vous savez donc, vous convenez donc qu'un jour viendra qui sera pour vous le dernier des jours, un jour où le soleil perdra pour vous sa lumière, où la terre s'abîmera sous vos pieds, où le monde vous échappera comme une ombre vaine, où tous les appuis vous manqueront, où les amis s'éloigneront, où tous les liens qui vous attachent ici-bas se rompront, où le mal, avec la rage d'un tigre impitoyable, brisera vos os, où votre corps ne sera plus qu'un cadavre hideux qu'on s'empressera de dérober à la vue des vivants effrayés, et de cacher dans la poussière du sépulcre ; un jour, enfin, après lequel il n'y aura plus de temps pour

vous ; un jour où votre âme tombera entre les mains du souverain juge des vivants et des morts, recevra de lui selon ses œuvres, « et entrera » pour jamais et sans aucun retour, « dans la maison de son éternité. » Si vous étiez un de ces hommes que leur propre malice a aveuglés, qui, réglant leur croyance sur les vœux infâmes d'un cœur profondément corrompu, repoussent l'idée d'une autre vie, parce qu'ils la craignent, et qui, à force d'agir et contre leur raison et contre leur conscience, ont réussi à se persuader que la mort sera pour eux ce qu'elle est pour les bêtes, un sommeil éternel qu'aucun réveil ne suivra, il y aurait une sorte de prudence à éloigner de votre esprit le souvenir de la mort, ou à vous faire, comme les impies dont il est parlé dans le livre de la *Sagesse*, à vous faire, dis-je, de la certitude d'une mort inévitable et prochaine, un motif de vous livrer sans retenue à tout ce qui flatte les passions : *Edamus et bibamus, cras enim moriemur. (Isa., XXII, 13.)* Mais, grâce à Dieu, vous tenez à d'autres maximes. La foi, peut-être, est faible en vous ; mais elle n'y est pas éteinte, et vous professeriez, au besoin, sur les suites de la mort la même doctrine que le plus fidèle catholique. Cependant vous n'y pensez jamais à cette mort si certaine, ou vous y pensez toujours sans aucun fruit pour votre âme. Cependant les suites si terribles de la mort, vous ne faites rien pour les prévenir ou vous n'en craignez que ce qu'elles ont d'amer pour la nature, d'affligeant pour la cupidité. Vous pensez à la mort quand il s'agit d'avancer une somme d'argent, de régler une affaire, de stipuler des intérêts temporels ; vous n'y pensez ni avant de pécher, ni après avoir péché. Vous craignez de la mort les douleurs qui la précèdent, la désolation qui l'accompagne, le dépouillement qui la suit. Vous la craignez pour votre corps, pour votre fortune, pour votre épouse, pour vos enfants ; et elle ne vous inspire aucune frayeur sur l'état où se trouvera votre âme, sur l'accueil que vous fera votre Juge, sur la sentence qui fixera votre éternelle destinée ! Or, je n'imagine pas d'inconséquence plus révoltante, d'aveuglement plus stupide.

Figurez-vous une vaste prison où se trouvent réunis une foule de coupables contre lesquels déjà a été rendu un jugement sévère, et que menace un jugement plus rigoureux encore. Plusieurs condamnés ont été successivement tirés de cette prison ; aucun n'y est rentré. Leurs compagnons ignorent le sort qu'ils ont subi. Quelqu'un fait entendre à ceux qui restent qu'ils pourraient, par des supplications et des larmes, par les témoignages d'un repentir sincère, fléchir leurs juges et échapper à leur condamnation ; mais au lieu de profiter de l'avis, les uns jouent et se divertissent ; les autres s'occupent de niaiseries et de bagatelles ; quelques-uns portent la fureur et la démençe jusqu'à provoquer, par de nouvelles offenses, par de nouveaux ou-

trages, par tout le mal qu'ils peuvent faire, la sévérité du tribunal dont ils devraient solliciter la clémence. L'heure fatale sonne cependant, et ils sont tous entraînés au supplice. De quel nom les appellerez-vous ? Ce n'est ici qu'une figure ; mais elle exprime trait pour trait l'incompréhensible folie de notre conduite. Nous sommes tous coupables. Une première sentence nous condamne à la mort. Un malheur bien autrement redoutable que la mort même, une éternelle damnation nous menace. Mille et mille ont subi sous nos yeux la rigueur du premier arrêt, et nous ne saurions dire avec certitude ce qu'ils ont trouvé en sortant de ce monde. Le glaive qui a tranché le fil de leurs jours pend sur nos têtes. Si la conscience nous accuse et nous reproche des crimes, la foi nous déclare qu'à moins d'un changement prompt et sincère, le dernier instant de notre vie deviendra le premier de notre réprobation : et nous pensons à tout autre chose qu'à désarmer la colère de Dieu, à tout autre chose qu'à pleurer nos péchés, à tout autre chose qu'à mettre notre salut en assurance, quel que puisse être le temps, quel que puisse être le genre de notre mort ! Si nous ne sommes pas infidèles jusqu'à douter des jugements de Dieu, quel titre méritons-nous ?

Non, mes frères, des hommes qui doivent mourir et qui le savent, ne doivent pas, s'ils sont sages et chrétiens, être ce que nous sommes, vivre comme nous vivons. Quoi ! nous savons que nous devons mourir, et nous sommes orgueilleux ! L'orgueil n'est-il pas folie dans un criminel au pied de l'échafaud et sous le bras de la justice ? Quels que soient les prétendus avantages dont se repaît notre vanité : la naissance, la fortune, l'habileté, les talents, la force du corps, les agréments de la figure, la jeunesse, pouvons-nous oublier que, sortis de la poussière, nous retournerons dormir dans la poussière ? que sous trois jours « nous dirons à la pourriture : vous êtes mon père, et aux vers vous êtes ma mère et ma sœur ? » Quand le feu a consumé le chêne majestueux qui portait sa tête vers le ciel, et l'humble bruyère qui rampait terre à terre, la cendre du chêne comme celle de la bruyère est-elle autre chose que de la cendre ?

Nous savons que nous devons mourir, et nous n'estimons, nous n'aimons que l'argent, nous ne parlons que d'argent, nous ne travaillons que pour l'argent ! et cette passion de l'argent nous fait tout endurer et entreprendre ! Elle nous rend tantôt timides jusqu'à la pusillanimité, tantôt hardis jusqu'à l'imprudence ; elle nous rend envieux, durs, menteurs, faux, bas, injustes. Pauvre insensé ! et si cette nuit la mort te redemande ton âme, acceptera-t-elle en échange ton argent et tes terres ? L'argent a-t-il cours dans l'empire de la mort ? Te laissera-t-elle autre chose que tes œuvres bonnes ou mauvaises ? Un méchant suaire, un cercueil étroit, une fosse infecte, le plus pau-

vre, à sa mort, n'en trouve-t-il pas autant ? le plus riche, à sa mort, n'en a pas davantage. Ses biens ne le suivent pas et ne descendent pas avec lui dans le tombeau.

Nous savons que nous devons mourir, et nous sommes esclaves des plaisirs sensuels ! Comme si nous n'existions que par le corps et que pour le corps, nous le soignons, nous le parons, nous le flattons, nous en contentons les inclinations brutales, nous lui sacrifions notre âme ! Quel aveuglement, grand Dieu ! Je néglige mon âme et j'idolâtre mon corps ! et dans quelques années, peut-être, mon successeur verra des enfants jouer avec mon crâne, et des animaux immondes se disputer mes os ! Viens, jeune homme, viens creuser ici la terre. Ouvre cette bière, écarte ce linceul ; regarde ; la reconnais-tu ? Mais tu frémis ; tu recules d'horreur. Vas donc ; mais songe que si la mort te frappait aujourd'hui, comme elle tu serais dans huit jours à demi-rongé, à demi-consumé par la pourriture et les vers.

Nous savons que nous devons mourir, et après avoir grandement péché, nous continuons à pécher encore ! Nous nous obstinons, nous nous endurcissons dans l'iniquité ! Mais si la mort, le plus grand de tous les maux aux yeux de la nature, est dans nous la juste punition d'une seule désobéissance, dont nous sommes coupables sans en avoir été complices ; si depuis six mille ans que cette terrible mort exerce sa fureur sur les enfants d'Adam, la vengeance divine n'est point satisfaite, mais continue d'arrêter son œil sévère sur tous ceux qui naissent, de manière qu'aucun n'a pu et ne pourra jamais subsister devant elle, imaginons quel salaire elle réserve à ces péchés si multipliés, si griefs, si monstrueux, que nous ne pouvons imputer qu'à l'abus de notre liberté, qu'à la perversité de notre propre volonté, et qu'aucun repentir n'expie, qu'aucune pénitence n'efface !

Enfin, nous savons que nous devons mourir, et nous négligeons de nous préparer à la mort ! Hé ! pourtant, nous ne voudrions pas mourir dans l'état où nous sommes ; « c'est une chose si horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant ! » Notre conscience n'est pas calme, et nous sentons qu'avant d'y avoir rétabli la paix, nous ne pourrions nous présenter avec confiance au tribunal d'un juge qui voit des taches dans le soleil, et qui « a trouvé de l'iniquité dans ses anges. » Pourquoi donc attendons-nous ? Ou faisons pacte avec la mort, ou mettons-nous à couvert de ses surprises, et prévenons ce que ses suites pourraient nous faire craindre d'affreux. Car « là où tombe l'arbre, il y reste. L'homme une fois mort ne revit pas de nouveau. Comme une nuée se dissipe sans qu'il en reste de trace, ainsi celui qui descend sous la terre, n'y remontera plus. Son âme ne reviendra plus dans sa maison, et le lieu où il était, ne le reconnaîtra plus. » L'instant de la mort est dont l'instant décisif pour l'éternité. Après le

mort plus de temps, plus de grâces, plus de rédemption, plus de miséricorde, plus de lieu au repentir, plus de larmes utiles, plus de pénitence méritoire. Si nous sommes sages, si nous aimons notre âme, si nous craignons Dieu et ses jugements, faisons dès maintenant ce qu'alors nous voudrions avoir fait. Certains de mourir, mettons nous une bonne fois, par la pénitence, dans l'état où nous désirons nous trouver à l'heure de la mort; puis vivons chaque jour, comme si chaque jour nous devions mourir.

Quelqu'un me dira peut-être que ces pensées sont bien lugubres; mais qu'importe qu'elles soient lugubres, si elles sont salutaires? Le Saint-Esprit ne nous dit-il pas qu'il « vaut mieux aller dans une maison de deuil qu'à une maison de festin, parce que dans celle-là on est averti de la fin de tous les hommes, et que celui qui est vivant, pense à ce qui doit lui arriver un jour? » Sans doute, le souvenir de la mort est amer à l'impie à qui elle ne présente que l'idée d'une destruction et d'un anéantissement total; au criminel que les remords déchirent, que la vue d'un avenir malheureux effraye, et qui est trop pervers ou trop lâche pour acheter la paix par le repentir; au libertin qui veut pouvoir satisfaire sans inquiétude, comme sans honte, ses penchants vicieux; « à l'homme » animal et charnel « qui vit en paix au milieu de ses biens, qui n'a rien qui le trouble, à qui tout réussit heureusement, qui est encore en état de goûter la nourriture, » et qui renoncerait de bon cœur au ciel pour habiter toujours sur la terre. Oui, le souvenir de la mort est amer à de tels hommes; aussi l'éloignent-ils le plus qu'ils peuvent. Et c'est de là, dit le Prophète, que leur vient tant d'orgueil; c'est pour cela qu'ils sont couverts d'iniquités; que toutes leurs pensées et toutes leurs paroles sont remplies de malice, qu'ils s'abandonnent à toutes les passions de leur cœur: *Quia non est respectus morti eorum.* (Psal. LXXII, 4.) Mais la mort les oubliera-t-elle parce qu'ils l'auront oubliée? et au jour de sa visite ne leur paraîtra-t-elle pas d'autant plus affreuse, d'autant plus terrible, qu'ils se seront moins familiarisés avec elle? « La sentence de la mort est douce, » au contraire, non-seulement « à un homme pauvre à qui les forces manquent, qui est dans la défaillance de l'âge, accablé de soins, sans espérance, et à qui la patience manque dans le mal qu'il souffre; » mais encore au juste qui arrive à la fin de sa course après avoir légitimement combattu, et fidèlement gardé le dépôt de la foi; mais au pécheur même qui a lavé les souillures de son âme dans le bain de la pénitence et dans le sang de son Rédempteur. Enfin, la pensée de la mort est utile à tous. « Celui qui l'a présente dans toutes ses actions, ne péchera jamais. » Puisse-t-elle être pour vous le motif d'une conversion aussi prompte, aussi sincère que je le souhaite.

DISCOURS XXXIX.

IL FAUT SE DISPOSER A LA MORT.

Dispone domui tue, quia morieris tu et non vives (Isa. XXXVIII, 1.)

Mettez ordre aux affaires de votre maison, car vous mourrez, et vous n'en rattraperez point.

Ce que Dieu fit pour Ezéchias, il ne le fera probablement ni pour vous, ni pour moi. L'arrêt qui nous condamne à mourir s'exécutera, sans qu'un prophète soit suscité pour nous instruire du temps précis où l'on nous redemandera notre âme. Quel malheur, pourtant, si nous étions surpris! La mort, quand elle est imprévue, qu'elle arrive avant qu'on y ait pensé, qu'on s'y soit disposé, est un désastre cruel, affreux, irréparable; c'est la mort des méchants, des impies, des réprouvés. Il faudrait donc suivre l'avis que nous donne le Sauveur: il faudrait non-seulement nous préparer à la mort, mais veiller pour être en garde contre ses surprises et nous tenir toujours prêts.

Mais combien sur ce point notre foi est faible, et notre sécurité imprudente! Communément nous craignons la mort par attachement à la vie; quelquefois nous la désirons par impatience et par désespoir; nous en parlons toujours comme les hommes qui ne croient pas les jugements de Dieu, ou qui les affrontent avec une imprévoyance stupide. Oh! si les saints réussaient à rendre leur mort précieuse devant Dieu, ce fut assurément par des dispositions toutes contraires. Les saints craignaient la mort, parce qu'ils l'envisageaient, non par rapport au monde dont elle nous sépare, mais par rapport à l'éternité où elle nous introduit. Ils désiraient la mort, non pour être délivrés des tribulations de la vie, mais parce qu'elle devait les soustraire au danger de perdre la grâce, les fixer dans un état immuable de justice, et les faire régner avec Jésus-Christ. Ils parlaient de la mort en hommes convaincus du jugement qui la suit; et loin d'en repousser l'idée comme importune, ou de la combattre par des maximes libertines, ils trouvaient plus sage et plus sûr d'en prévenir la rigueur. Ils étudiaient chaque jour l'art de bien mourir; ils travaillaient chaque jour à se rendre tels qu'ils désiraient que la mort les trouvât, pour n'être point troublés, épouvantés, désespérés, confondus par l'approche du souverain Juge.

Et voilà ce que vous vous repentirez éternellement de n'avoir pas fait vous-mêmes, s'il arrive que vous ne mouriez pas « de la mort des justes; » et bien sûrement que « votre fin ne ressemblera pas à la leur, » si, toujours sourds aux conseils de la religion, toujours esclaves de la cupidité, toujours confiants dans les promesses aussi vaines qu'odieuses de l'incrédulité, vous bornez à la vie présente vos espérances et vos craintes, vous confondez l'intérêt de votre âme avec l'intérêt de vos passions, vous persévérerez jusqu'au bout dans le dérèglement et l'impénitence, vous ne mettez aucun intervalle entre la mort et le péché,

et ne vous résolvez à faire enfin par vertu ce qu'aussi bien il vous faudra faire par nécessité et sans fruit.

Car enfin vous mourrez; et, fussiez-vous de ces heureux du siècle dont la gloire nous éblouit, et que, par jalousie ou par bassesse, nous appelons les dieux de la terre, vous mourrez comme « le dernier des hommes. » Il est même impossible que vous ne le sachiez pas, que vous ne le sentiez pas, que vous n'en ayez pas la conviction intime, quand chaque jour, à chaque heure, vous voyez tomber autour de vous les victimes de la mort. Mais comment de cette inévitable nécessité de mourir, ne concluez-vous pas qu'il est insensé de consumer votre vie à former des désirs, à pousser des projets, à réaliser des espérances que la mort confondra? de tenir par toutes les affections de votre cœur à des objets dont la mort vous séparera? de ne prendre aucune précaution contre les arrêts de ce Juge sévère au pouvoir de qui la mort vous livrera? de ne vous ménager, en un mot, aucune ressource pour ce moment suprême où tout vous manquera?

Car vous mourrez; et quel que titre que vous portiez, quelque fortune que vous possédiez, dans quelque entreprise que vous vous engagiez, à quelques travaux que vous vous livriez, quelques mouvements que vous vous donniez, la mort disposera de vous et de tout ce qui est à vous. Elle vous chassera de la maison que vous avez bâtie; elle partagera à des héritiers avides, peut-être à des ennemis, vos champs, vos vignes, votre dépouille tout entière, sans vous rien laisser qu'un méchant linceul. Vous-même, elle vous couchera dans la poussière, et effacera votre nom de la mémoire des autres hommes, aussi promptement que les flots de la mer, en se succédant, effacent la trace du vaisseau qui les sillonne. A quelle nudité honteuse, à quelle désolante indigence ne serez-vous donc pas réduit, si vous n'avez placé aucun fonds de mérites et de bonnes œuvres dans ce pays où la mort n'entre pas! Que sauverez-vous d'un naufrage où vous périrez corps et biens, si, en travaillant à vous établir sur la terre, vous n'avez acquis aucun droit à la possession du ciel? Et quand le monde vous échappera, par quoi compenserez-vous la perte de votre âme? Il faudrait, tout en travaillant « pour avoir la nourriture qui périt, » ne pas oublier « celle qui demeure pour la vie éternelle. » Il faudrait, en donnant un soin raisonnable à vos affaires, ne pas négliger cette affaire si importante, si capitale, si nécessaire, dont le succès bon ou mauvais fera de vous un réprouvé ou un élu. Il faudrait, en cherchant les moyens même légitimes d'accroître votre fortune, « chercher avant tout le royaume de Dieu et sa justice, » et vous composer un trésor tel que « la rouille et les vers ne le rongeaient pas, que les voleurs ne le dérobaient pas. » Enfin, il faudrait, dans toutes les actions un peu importantes de la

vie, prendre conseil de la mort, pour choisir ce qu'il y a de plus avantageux au salut, rejeter ce qui doit causer de l'inquiétude, et embrasser tout ce qui peut consoler au dernier jour. Mais est-on à temps de faire ces réflexions, de les goûter, de les mettre en pratique, quand on va mourir?

Vous mourrez; et la mort ne vous dépouillera pas seulement, elle vous blessera encore dans vos affections les plus intimes; elle rompra tous les liens par lesquels votre cœur tient aux créatures; elle vous séparera pour jamais et sans retour de tout ce qui vous est cher. Le monde, elle vous en chassera; la famille, elle vous en retranchera; les amis, elle les éloignera; les projets, les prétentions, les espérances, elle les dissipera; les plaisirs, elle en marquera le terme. Elle vous poussera seul et sans suite dans « cette terre de misère et de ténèbres où règne une éternelle horreur, » dans ce gouffre sans fond, où vous serez à l'égard des vivants comme n'ayant jamais été. Quels déchirements cruels vous éprouverez alors, si vous ne vous êtes pas familiarisé avec ces idées de séparation, qui font de la mort un affreux supplice, quand elle vient avant qu'on s'y soit résigné! si vous n'avez pas eu soin de découdre la vie, je veux dire, de détacher votre cœur de tous ces objets dont l'amour vous souille, et qu'il vous faudra quitter! si vous en êtes encore à mettre votre confiance dans des biens périssables, votre bonheur dans des plaisirs aussi faux que honteux, et que vous ne soyez pas encore revenu des illusions du monde et des passions! Il faudrait vous regarder comme étranger sur la terre, et repousser comme chimérique et impie le désir d'y trouver une demeure fixe et permanente. Il faudrait donner pour but à vos projets, à vos prétentions, à vos espérances, à vos soins, à vos efforts, non les choses visibles qui sont temporelles et passent avec le temps, mais les invisibles qui sont éternelles. Il faudrait voir dans votre épouse, dans vos enfants, dans vos amis, « les cohéritiers de cette grâce qui promet et donne la vie, » et vous conduire avec eux comme devant en séparer un jour, pour leur être peu après réuni dans « la cité bienheureuse dont Dieu même est l'architecte et le fondement. » En un mot, il faudrait user du monde et des choses du monde, comme n'en usant pas; par besoin seulement, et, pour ainsi dire, à la dérobée; comme fait le voyageur qui n'est arrêté dans sa route ni par la fraîcheur des fontaines où il se désaltère, ni par la commodité des hôtelleries où il loge, ni par les agréments des lieux qu'il traverse, et qui ne se met en peine que des moyens qui le conduiront au terme, ou des obstacles qui l'en écarteraient. Mais ce désenchantement du monde doit être le fruit de vos réflexions. Ce détachement des créatures suppose l'estime et l'amour du Créateur. Attendez-vous que la mort dissipe le prestige et déprenne votre cœur? Les leçons de la mort sont aussi

terribles qu'inutiles aux mourants. C'est la foudre qui écrase l'objet même qu'elle environne d'une plus vive lumière. Si chaque jour vous n'apprenez à mourir, même en mourant à tout par la loi de la nature, vous ne pourrez vous résoudre à mourir à quoi que ce soit par un véritable détachement. Hé! combien la mort doit être amère à celui qu'elle enlève dans une telle disposition!

Vous mourrez, et le coup de la mort séparera ce corps et cette âme dont l'union constitue votre être. Le corps, séparé de l'âme, sera porté en terre pour y être abandonné à la pourriture. Il s'y corrompra, s'y décomposera, s'y résoudra en une poignée de cendres. Ce cadavre affreux et insupportable aux vivants à l'instant même qui suivra la mort, il n'en restera pas, au bout de quelques années, de quoi faire juger qu'il fut plutôt le corps d'un homme que d'un animal immonde. L'âme, séparée du corps, sera portée au tribunal de Dieu qui interrogera ses œuvres, sondera le fond de ses pensées, pèsera ses mérites, et décidera son sort. Quelle confusion donc, à la veille de descendre dans la fosse, si prenant le change sur la nature et la destination de votre corps, vous vous êtes fait l'esclave de ses appétits les plus grossiers! si vous l'avez flatté, caressé, idolâtré, paré dans l'intention de lui attirer les regards et les affections du monde! si vous en avez préféré les commodités et les délices à l'intérêt éternel de votre âme! Quelle épouvante aussi, à la veille de tomber entre les mains du Dieu vivant, si vous avez méconnu son autorité, blessé sa sainteté, méprisé sa bonté, lassé sa patience sans avoir jamais rien fait pour désarmer sa justice! Il faudrait donc, en vue de la mort, traiter durement le corps, le réduire en servitude, et par le travail, le jeûne, les veilles, la mortification des sens, le retranchement des plaisirs même permis, en faire une victime d'expiation, et en consacrer « les membres à Dieu pour lui servir d'armes de justice, » surtout quand on les a prêtés à une passion de gourmandise, d'ivrognerie, d'impudicité, « pour servir d'armes d'iniquité. » Il faudrait, en vue du jugement qui suit la mort, « craindre à chaque action qu'on fait, se souvenant que le Juge ne pardonne pas à celui qui pèche. » Il faudrait, lors même qu'on ne se reproche rien, s'imputer des péchés, cachés peut-être par l'amour-propre au fond de la conscience, et travailler sans relâche à s'en purifier, se souvenant que « le Juge sonde les cœurs et les reins; qu'aucun homme n'est trouvé juste devant lui, à moins qu'il n'use de miséricorde; que ceux même qui le servaient, n'ont point été trouvés justes devant lui, et qu'il a trouvé du dérèglement jusque dans les anges. » A plus forte raison faudrait-il, quand on est certainement coupable, recourir au trône de la grâce, multiplier les supplications et les larmes, et offrir des satisfactions telles qu'elles

apaisassent la justice et disposassent à la clémence. Mais ces précautions que vous aurez négligées pendant la vie, les prendrez-vous à la mort? Non. Ceux qui durant la vie ont méprisé Dieu et ses menaces, périssent à la mort dans les illusions d'une confiance respectueuse, ou dans les convulsions d'un affreux désespoir.

Vous mourrez; et je ne dois plus seulement vous dire de vous préparer à la mort, mais de vous tenir prêt à mourir. Car autant votre mort est certaine, autant sont incertaines l'heure et les circonstances de cette mort; tellement, qu'à moins d'être toujours disposé, il n'y a pas un instant où vous ne puissiez être surpris. Il est même indubitable qu'à moins d'être toujours disposé, vous serez surpris, et surpris dans un état où vous devez vouloir ne pas mourir. Vous mourrez; mais quand et comment? Le soir ou à minuit? Au chant du coq ou le matin? D'un accident subit, ou par suite d'une maladie longue? Au sein d'une famille empressée à vous prodiguer ses soins, ou sur une grande route, dans un coin écarté, et privé de toute assistance? Avec les secours de la religion, ou livré seul à vos frayeurs dans le redoutable passage du temps à l'éternité? Voilà ce que vous ni moi ne pouvons savoir. Mais ce que vous devez savoir comme moi, c'est que la mort vous fixera immuablement dans l'état où elle vous trouvera. « Car du côté que l'arbre tombe, » dit l'Esprit-Saint, « il y reste; » c'est-à-dire que vous serez éternellement devant Dieu ce que vous serez à la mort, ami ou ennemi, juste ou pécheur, digne du ciel ou de l'enfer. Quelle horrible destinée sera donc la vôtre, si la mort vous surprend dans les iniquités que vous avez commises! lorsque vous serez encore engagé dans un commerce criminel, encore dominé par des habitudes de luxure et d'intempérance, encore tenu de réparation envers le prochain, encore haineux, encore vindicatif, encore avare, encore détracteur, encore irréligieux, encore impénitent! Et ne dites pas que, si vous pouvez être surpris vous pouvez aussi ne pas l'être. Vous devez plutôt compter et regarder comme certain que vous le serez, puisque Jésus-Christ l'assure en termes exprès : *Qua hora non putatis.* (Luc., XII, 40.) Par là même donc que vous n'êtes pas toujours préparé à mourir, il n'y a pas un instant dans votre vie, où vous ne vous dévouiez en quelque sorte à une mort funeste, où vous ne vous condamnâtes à un malheur éternel, où vous ne couriez un danger imminent d'être perdu sans ressource. Il faudrait vous faire de l'incertitude de la mort, un motif de vigilance. Dieu a voulu nous tenir dans l'incertitude de ce dernier moment, dit saint Augustin, afin que nous-mêmes nous nous tinssions en garde à tous les moments. Il faudrait, par la considération fréquente des dernières fins de l'homme, la mort, le jugement, l'enfer, le paradis, l'éternité, don-

ner l'éveil à votre conscience, en prévenir ou en corriger les erreurs, en éclaircir les doutes, en écouter les reproches, en suivre les conseils, en calmer les alarmes. Il faudrait entrer souvent en compte avec vous-même, examiner si vous satisfaites à Dieu, au prochain, aux devoirs particuliers de votre condition, et juger, d'après les règles de la foi appliquées à vos mœurs, de ce que vous devez espérer ou craindre. Il faudrait avoir pris, du moins il faudrait, sans différer d'un jour, prendre toutes les précautions que suggèrent une prudence chrétienne pour vous tranquilliser sur le passé, et vous rassurer contre l'avenir. Enfin, il faudrait vivre chaque jour, comme si chaque jour vous deviez mourir, et recourir à la pénitence tout aussitôt que vous vous sentez coupable ; car celui-là est indigne de vivre et de porter le nom de chrétien, dit saint Jérôme, qui a l'assurance de vivre dans un état où il ne voudrait pas mourir ; et saint Augustin ajoute qu'aucune précaution ne saurait paraître excessive, quand il s'agit de ne pas compromettre son éternité.

Mais où sont ceux que la mort trouverait aujourd'hui occupés de ces soins et dans la disposition du serviteur de l'Evangile, « qui veille pour ouvrir à son maître tout aussitôt qu'il frappera à la porte ? » On éloigne le souvenir de la mort et les réflexions qu'elle fait naître. « On laisse appesantir son cœur par l'excès des viandes et du vin, ou par les inquiétudes de cette vie. » On se débarrasse des remords en s'enfonçant de plus en plus dans le vice. On oppose aux terreurs de la religion les opinions qui la combattent, ou l'on se rassure par sa facilité à accueillir, à réconcilier dans les derniers moments ses persécuteurs mêmes. En un mot, l'irréflexion, l'amour du monde, la tyrannie des passions, l'attachement au péché, le goût d'une vie licencieuse rendent la plupart des hommes aussi imprévoyants à l'égard de la mort, que le poisson stupide qui se prend à l'hameçon. Et comme, aux derniers jours avant le déluge, les hommes mangeaient et buvaient, se mariaient et mariaient leurs enfants, et qu'ils ne conquirent le moment du déluge que lorsqu'il survint et emporta tout le monde, ainsi en arrive-t-il le plus communément ; ceux même qu'une longue maladie aurait dû préparer au coup fatal, sont, quand ils ont mal vécu, surpris comme les autres. Tous ceux qui les environnent, s'accordent à les flatter et à les tromper, les uns par compassion, les autres par crainte, et d'autres par un excès de complaisance et de tendresse. On les regarde déjà comme morts, et on leur donne encore des espérances de vie. Personne ne veut se charger de leur prononcer l'arrêt ; on craint d'en précipiter l'exécution par une sincérité cruelle et meurtrière. On attend pour les avertir qu'il ne leur reste plus qu'un souffle de vie. Que font-ils, et que pourraient-ils faire alors pour se préparer utilement à la mort ? Je

dois le savoir, moi que mon ministère conduit chaque jour au lit des mourants, et j'ose affirmer que, quand ils ont attendu jusque-là à sonder les abîmes de leur conscience, à réparer les désordres de leur vie, à désarmer la divine justice, à se convertir, ils ne font rien pour Dieu, que Dieu ne fait rien pour eux, qu'ils meurent dans leur péché ; et d'après ce que j'ai vu, je ne concevrai jamais qu'un homme de sens puisse, pour quoi que ce soit, s'exposer aux horreurs d'une pareille mort.

DISCOURS XL

MORT DU PÊCHEUR

Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris. (Gen., III, 19.)

Homme, souviens-toi que tu es poussière, et que tu retourneras en poussière.

Cet avis que l'Eglise vous donnait, il y a quatre jours, je présume, mes frères, que déjà vous l'aurez oublié ; car vous craignez trop la mort, pour que je croie que vous aimez à en conserver soigneusement le souvenir. Mais vous êtes à plaindre, mes très-chers frères, si vous rejetez tout conseil qui ne flatte pas vos inclinations, si vous n'accueillez que les idées qui vous amusent. C'est peut-être le moyen de passer plus gaiement la vie ; mais c'est aussi le moyen de mourir plus tristement et de se damner indubitablement. Vous aurez beau oublier la mort, la mort ne vous oubliera pas, et elle vous paraîtra d'autant plus affreuse au jour de sa visite, que vous vous serez moins familiarisés avec elle ; et ses coups seront d'autant plus douloureux, d'autant plus accablants, d'autant plus funestes, que vous les aurez moins prévus, que vous y serez moins préparés. Sans doute que la pensée de la mort peut vous inquiéter sur l'état de votre conscience, en troubler la fausse paix, en réveiller les remords. Sans doute que la pensée de la mort est triste et désolante pour tous ceux à qui la religion ne promet ni consolation, ni dédommagement, triste pour l'orgueilleux que la mort cachera dans la poussière ; triste pour le sensuel que la mort livrera à la pourriture et aux vers ; triste pour l'avare que la mort chassera du monde aussi pauvre, aussi nu qu'il y était entré ; triste pour l'homme injuste que la mort dépouillera du fruit de ses rapines ; triste pour l'impie que la mort traînera au tribunal du Dieu qu'il blasphème ; triste pour le riche que la graisse de la terre a dégoûté de la rosée du ciel, et que la terre vomira, et que le ciel repoussera au moment où la mort lui redemandera son âme ; triste pour le pauvre quand il est sans résignation, sans probité, sans vertu, parce qu'à la mort il perdra jusqu'à l'espérance d'un sort meilleur ; triste pour tout homme qui, entre une vie de péché que la mort terminera, et une éternité de supplices que la mort commencera, n'a rien fait, et ne veut rien faire pour prévenir celle-ci et réparer celle-là. Mais la pensée de la mort fût-elle encore plus triste, il est

utile, il est nécessaire que tous s'en occupent, que tous la méditent, parce que, de toutes les considérations qu'on peut nous proposer, celle-ci est la plus propre à nous toucher, à nous détromper, à nous corriger. Au risque donc de vous déplaire en vous attristant, mais dans l'intention et avec le désir de contribuer à votre salut, la mort, la terrible mort sera le sujet dont je vous entretiendrai aujourd'hui.

Il faut bien que l'Eglise voie dans la mort autre chose que ce que nous y voyons nous-mêmes; il faut qu'elle appréhende pour nous autre chose que la perte et la séparation de ces biens plus ou moins futiles auxquels nous tenons par toutes les affections de notre cœur; car avec une tendresse égale pour tous les enfants que le Seigneur lui a donnés, pourquoi se réjouit-elle à la mort des uns jusqu'à en remercier publiquement Dieu, jusqu'à instituer des fêtes pour en conserver la mémoire; tandis que la mort des autres la remplit d'horreur, qu'elle ne leur accorde qu'avec peine, qu'elle leur refuse quelquefois absolument le suffrage de ses prières? C'est qu'en effet, mes frères, la fin de tous les hommes ne se ressemble pas; c'est que, partis tous du même point pour entrer dans le monde, tous n'aboutissent pas au même terme en le quittant; c'est que la mort, infiniment désirable pour le juste, est le comble du malheur, et un malheur irréparable pour l'impie; c'est qu'il faut juger de la mort, non par le coup qu'elle nous porte, mais par les dispositions où elle nous trouve; non par le monde dont elle nous arrache, mais par l'éternité où elle nous fait passer; non par l'état où elle réduit notre corps, mais par celui où elle fixe notre âme; en un mot, c'est qu'il y a une mort précieuse devant Dieu, et une mort que l'Esprit-Saint appelle très-mauvaise; une mort précieuse qui couronne la persévérance des saints, et une mort très-mauvaise, qui met le dernier sceau à la réprobation des pécheurs. Voilà ce que l'Eglise envisage dans la mort de ses enfants; voilà ce qui l'attriste ou ce qui la console. Elle ne craint pas pour nous la mort, et elle ne demande pas à Dieu de nous en délivrer, parce qu'en effet nous ne naissons que pour mourir; que nous ne jouissons que de la vie et des biens de la vie que par emprunt; que nous ne « devons user du monde que comme n'en usant pas; » que nous sommes « étrangers et voyageurs sur la terre; » que « nous n'avons point ici-bas de demeure fixe, » et que nos desirs doivent se porter sans cesse vers cette ville sainte « dont Dieu est l'Architecte, » et où Jésus-Christ « est allé nous préparer une place. » Mais l'Eglise craint pour nous les suites d'une mauvaise mort. Chaque jour elle prie pour que nous en soyons préservés; et l'avis qu'elle nous donne de penser à la mort, doit nous mettre en garde, non pas contre la mort qui est inévitable, mais contre le danger de cette mort

très-mauvaise qu'on prévient par la pénitence.

Or, quand et pourquoi la mort est-elle mauvaise? La mort n'est pas toujours mauvaise pour être prématurée. Il en est que Dieu enlève de bonne heure, « et qu'il se hâte de tirer du milieu de l'iniquité, de peur que leur esprit ne soit corrompu par la malice, et que les apparences trompeuses ne séduisent leur âme. Car l'ensorcellement des niaiseries obscurcit le bien, et les passions de la concupiscence renversent l'esprit même éloigné du mal. » Le juste mourût-il à la fleur de son âge, il a fait tout ce qu'il aurait pu faire en fournissant la course d'une longue vie : il a sauvé son âme. « Sa mort condamne les méchants qui lui survivent, et sa jeunesse sitôt finie est la condamnation de la vie longue, inutile et criminelle de l'injuste. » La mort n'est pas non plus toujours mauvaise pour être inopinée. Jamais on ne meurt mal quand on a toujours bien vécu, et l'homme vertueux ne court pas plus de risque à mourir dans une récréation, qu'aux pieds des autels; d'un coup de tonnerre qui l'écrase, que d'une maladie longue qui le consume. La mort encore n'est pas toujours mauvaise pour être violente et accompagnée de cruelles douleurs. Nous comptons et nous honorons comme saints plusieurs milliers de martyrs qui tous expirèrent dans l'horreur des plus affreux supplices. Enfin, la mort n'est pas toujours mauvaise pour avoir été précédée de quelques péchés, même de péchés nombreux, de péchés énormes; car il y a eu des milliers de pécheurs que le jour de leur mort combla de joie, parce que, sortis à temps des voies de l'iniquité, ils pleurèrent le crime de leur vie, et n'attendirent pas pour faire pénitence qu'ils fussent hors d'état de faire autre chose que de souffrir et de mourir.

Mais la mort est toujours mauvaise et ne peut être que mauvaise pour celui qu'elle surprend dans l'habitude du péché, qu'elle arrache à l'occasion volontaire du péché, qu'elle trouve chargé de péchés que peut-être il a discontinué de commettre, mais qu'il n'a pas encore commencé à pleurer; mauvaise, par conséquent, et ne pouvant être que mauvaise pour quiconque vous ressemble, mes frères, pour quiconque meurt dans les dispositions où vous vivez, pécheur et impénitent; mauvaise, et ne pouvant être que mauvaise pour vous, si elle seule venge la religion de vos outrages, de vos blasphèmes, de vos mépris insensés, de vos railleries sacrilèges; mauvaise, et ne pouvant être mauvaise que pour vous, si elle seule délivre la terre de la licence de vos discours, du scandale de vos mœurs, du venin de vos médisances, de l'atrocité de vos calomnies; mauvaise, et ne pouvant être que mauvaise pour vous, si elle vous ferme la porte de ces cabarets, de ces maisons de débauche, où la plus détestable cupidité, où l'appât du gain le plus criminel offre à l'ivrogne et au libertin le

droit de satisfaire, l'un son intempérance, l'autre sa lubricité; mauvaise, et ne pouvant être que mauvaise pour vous, si elle seule éteint cette fureur du plaisir qui innocente à vos yeux les plus honteux désordres, ce désir insatiable d'avoir, qui trouve honnête tout ce qui est utile; cette attache à la terre qui ne vous permet de voir que la terre, de ne penser qu'à la terre, de ne travailler que pour la terre; cet amour désordonné du corps aux brutales inclinations duquel vous vous faites un jeu de sacrifier votre âme et ses plus chers intérêts; mauvaise, et ne pouvant qu'être mauvaise pour vous, si elle seule dissipe votre aveuglement, si elle seule triomphe de votre endurcissement, si elle seule, en vous terrassant, vous force de reconnaître qu'il y a un Dieu que vous deviez craindre, honorer et servir, et que vous aurez oublié, méprisé, outragé. En un mot, mauvaise, et ne pouvant être que mauvaise pour les pécheurs : *Mors peccatorum pessima.* (Psal. XXXIII, 22.)

Mais comment la mort des pécheurs est-elle si mauvaise? Elle l'est, mes frères, par le souvenir du passé, par le sentiment du présent, par la crainte de l'avenir.

Je dis, par le souvenir du passé. Il est rare, ou plutôt il n'arrive jamais qu'un pécheur du caractère de ceux dont je parle, s'avise, dans la santé, de revenir à son propre cœur, d'examiner les voies par lesquelles il marche, de méditer devant Dieu la nature et l'étendue de ses obligations, de juger, d'après les règles de la foi, des désirs qui le transportent, des intentions qui l'animent, des soins qui l'occupent, du but où il tend, de la vie qu'il mène. Sans religion, ou avec la religion qu'il s'est faite à sa guise, les préjugés l'aveuglent, les passions l'égarer, les plaisirs l'étourdissent, les affaires le dissipent. Il vit toujours hors de lui-même; c'est pour lui un besoin de se fuir. Si seul à seul, ou dans la compagnie de quelques amis, il revient parfois sur le passé, c'est pour rappeler les gains qu'il a faits, les entreprises qui lui ont réussi, les occasions qu'il a manquées, les injustices qu'il a essayées, les parties de plaisirs où il s'est trouvé. Pour ses péchés, il les oublie aussi aisément qu'il les commet. Les remords, quand il en éprouve, il cherche, et pour son malheur, il ne réussit que trop, à les étouffer. Mais à la mort tout change de face : les passions se taisent, les illusions se dissipent, et soit justice, soit miséricorde, la foi revit avec toutes ses terreurs. Cette mort qu'on nous représente aveugle, est précisément celle qui nous éclaire le mieux, qui nous donne des lumières plus certaines sur la vanité de tout ce que nous aimons, sur l'inutilité de tout ce que nous faisons, quand nous aimons autre chose que Dieu, quand nous travaillons pour une autre fin que notre salut. Qu'il vaudrait bien mieux pour moi, disait un empereur en mourant, qu'il vaudrait bien mieux pour moi d'avoir été un pauvre berger qu'un puissant roi!

ORATEURS SACRÉS. LXXVI.

Malheureux que je suis, s'écriait un ministre célèbre, arrivé au même pas, j'ai écrit plusieurs rames de papier pour le service de mon prince, et je n'ai pas écrit une seule ligne pour la sanctification de mon âme!

Si à la mort on se reproche avec tant d'amertume de s'être complu dans une grandeur passagère, d'avoir négligé, en travaillant beaucoup dans le monde et pour le monde, de faire quelque chose pour le ciel, de quelle horreur pensez-vous que doive être saisi un pécheur qui se trouve, aux portes de la mort, non-seulement dépourvu de mérites et de bonnes œuvres, mais surchargé, mais accablé du poids immense de mille et mille crimes! Ces crimes, il n'y pensait plus; mais Dieu les avait gravés dans sa conscience avec « une plume de fer et une pointe de diamant. » Les larmes du repentir mêlées au sang du Sauveur pouvaient seules les effacer. Ils subsistent, et la mort les lui montre dans toute leur difformité. Homme et créé à l'image de Dieu, et, par l'excellence de sa nature, presque l'égal des anges, l'ivrognerie, l'impudicité, d'infâmes débauches le placèrent plus bas que les bêtes. Chrétien, il déshonora son baptême et fit rougir la religion de l'avoir pour disciple. Epoux, il transporta à une fille perdue, à une femme adultère, l'affection qu'il devait à sa légitime épouse. Père, il ne donna que de mauvais exemples à ses enfants, et devint le meurtrier de leur âme. Riche, il fut irréligieux, insolent, dur, sans entrailles. Pauvre, il se fit une ressource de la fraude, du larcin et de la rapine. Maître, il retint le salaire des ouvriers et des domestiques. Serviteur, il trompa et vola son maître. Il fut un homme de péchés, il fut vendu à l'iniquité, il vécut, il croupit, il vieillit dans le mal. Jamais il ne pensa à faire pénitence, et il va mourir! Peut-être qu'il s'est divertì beaucoup; mais les plaisirs sont passés, et il va mourir. Peut-être aussi qu'il a beaucoup travaillé; mais il va mourir, et il n'a travaillé que par nécessité; il n'a travaillé que par cupidité; il n'a travaillé que pour « avoir la nourriture qui périt, sans songer à celle qui demeure pour la vie éternelle, et que le Fils de l'homme lui aurait donnée. » Quels remords! quelle confusion! quels regrets! quel dépit! « Ils seront percés de douleur, » dit l'Esprit-Saint, « ils paraîtront pleins d'effroi au souvenir de leurs offenses, et leurs iniquités se soulèveront contre eux pour les accuser : *Usque ad supremum desolabuntur.* (Sap., IV, 19)... *Venient in cogitationem peccatorum suorum timidi, turbabuntur timore horribili.* (Sap., V, 2).

Mais si la mort d'un pécheur est mauvaise par le souvenir du passé qui le confond, elle est mauvaise encore par le sentiment du présent qui le désole. Pendant la vie, ces maux auxquels est exposée la condition humaine, ne viennent pas tous à la fois, et par là même, chacun d'eux est supportable. Dans la vie encore, il n'y a point de mal qui n'ait son remède. L'art, les

soins, l'habitude, modèrent la violence des plus cruelles douleurs, ou en émoussent le sentiment. La raison, la religion, le temps, des événements plus heureux, adoucissent les chagrins les plus amers; si l'on perd un parent, on retrouve un ami; si celui-ci nous hait et nous suscite de mauvaises affaires, un autre nous témoigne de la bienveillance et prend nos intérêts. Dans l'extrême détresse, il nous reste au moins l'espérance d'un avenir meilleur, et c'en est assez pour que nous ne succombions pas. Mais à la mort, tous les maux fondent en même temps sur le pécheur. On peut dire « qu'ils se jettent sur lui comme par la brèche d'une muraille et par une porte ouverte; ils viennent l'accabler dans sa misère. » Les douleurs transpercent ses os, « et les vers qui le dévorent ne dorment point. » Son âme est en proie aux plus vives alarmes. Autour de lui règne un morne silence. On ne l'aborde, on ne le sert, on ne lui parle que d'un air contraint et gêné. La tristesse se peint sur tous les visages. Il comprend à ces lugubres signes ce qu'on n'osait lui annoncer, qu'il n'y a plus d'espoir, que son heure est venue, qu'il lui faut mourir. Il lui faut mourir! De combien de poignards ce mot seul ne perce-t-il pas son cœur! Mourir, c'est pour lui quitter tout, se séparer de tout, perdre tout; perdre tout sans aucun dédommagement; et se séparer de tout sans espoir de retour, et quitter tout pour toujours. Dans son premier mouvement, il s'écrie comme Agag à la vue du couteau qui va l'égorger : *Siccine separat amara mors* (1 Reg., XV, 32)! faut-il qu'une mort amère me sépare ainsi de tout! Puis il gémit, il pleure, il se plaint; et lors même qu'il ne parle plus, ses agitations, ses transports, ses convulsions, chacun de ses soupirs exprime le même sentiment. Mort cruelle! mort barbare! mort impitoyable! faut-il me séparer ainsi de tout : *Siccine separat amara mors*! Dans cette désolation accablante, à qui recourir? de qui implorer l'assistance? S'il fut bon pour sa famille, elle partagera son affliction, mais elle ne l'adoucira pas; elle y mettra plutôt le comble; car je conçois mieux que je ne puis les exprimer les déchirements qu'éprouve un époux, un père qui n'a été méchant que pour lui-même, quand la mort rompt les liens qui l'unissaient à une épouse aimée, et qu'il laisse des enfants orphelins. Mais ses amis ne le consolent-ils pas? Ses amis! comme si un pécheur avait des amis et méritait d'en avoir? Que ceux qu'il appelait ses amis dans la santé, ne se présentent pas à son lit de mort; il ne pourrait alors voir en eux que des corrupteurs ou des complices qu'il a droit de maudire. Brisé par le mal, déchiré de remords, réduit à faire les plus pénibles sacrifices, abîmé dans la douleur, délaissé des hommes, menacé par la mort, poussé par le temps, éperdu, consterné, le pécheur portera-t-il ses regards sur l'avenir? Oui, la mort n'est pas le temps des railleries et des bravades.

L'audace du plus déterminé libertin l'abandonne alors. Il peut encore haïr Dieu; mais il sent qu'il n'est pas fort contre lui.

Le pécheur mourant pensera donc à l'avenir, mais il n'y verra rien qui ne le désespère. Il y verra son corps devenu un cadavre hideux, exhalant une odeur insupportable, enveloppé d'un méchant drap, renfermé dans un étroit cercueil profondément caché dans une fosse, bientôt gagné par la pourriture, se corrompant, se dégradant peu à peu, se réduisant en poussière, et confondu avec la terre, jusqu'à ce qu'il soit ressuscité pour un opprobre éternel. Il y verra son nom oublié, ou rappelé seulement pour attester les terribles jugements de Dieu sur les pécheurs impénitents. Il y verra le tribunal inévitable où son âme doit comparaître, et le juge sévère qui va décider de son sort. Il y verra l'abîme de feu sur lequel il n'est suspendu que par un fil prêt à se rompre. « Il verra, et il frémera, et il grincera des dents, » et il maudira le jour de sa naissance, et il expirera le blasphème à la bouche, et le désespoir et la rage dans le cœur.

Cette mort est affreuse; et sans doute vous vous promettez bien que la vôtre ne sera pas telle. Dieu le veuille! C'est à vous préserver d'une pareille mort que tendent tous mes efforts. Cependant, mes frères, pensez-y : point de milieu entre faire pénitence et mourir en réproché. Que la crainte de la mauvaise mort soit donc pour vous un motif d'embrasser la pénitence, puisque la pénitence est le seul préservatif contre la mauvaise mort.

DISCOURS XLI.

JUGEMENT PARTICULIER.

Statutum est hominibus semel mori, post hoc autem judicium. (Hebr., IX, 27.)

Il est arrêté que tous les hommes mourront une fois, et qu'ensuite ils seront jugés.

Elle est affreuse cette mort des pécheurs sur laquelle nous méditons dimanche dernier; elle est affreuse, plus affreuse que je n'ai pu le dire; et quand le supplice d'une mauvaise vie se bornerait aux horreurs d'une telle mort, il y aurait de quoi nous éloigner de l'injustice et de la licence. Cependant l'heure de la mort n'est, pour le méchant, que le « commencement des douleurs. » Vainement il a désiré, vainement il s'est promis d'avoir la même fin que les bêtes, de mourir tout entier comme elles. S'il en eût les goûts, les inclinations, les mœurs, ce fut sa honte, ce fut son crime. Il n'avait ni la même nature, ni la même destination. Aucun rayon d'intelligence n'éclairait les animaux, aucune conscience ne les dirige, aucune religion ne les instruit. Le besoin est le seul maître qu'ils puissent entendre; les plaisirs du corps, le seul bonheur qui leur convienne. Incapables de vice et de vertu, ils le sont également de toute espèce de devoirs. Ils ne sauraient rien faire qui mérite la louange ou le blâme, rien qu'on doive récompenser ou punir :

s'ils contribuent à la gloire du Créateur, ce n'est point par le choix libre d'une volonté qui ne se trouve pas en eux ; c'est par nécessité et de la même manière qu'une montre ou toute autre machine, contribue à la gloire de l'ouvrier qui a arrangé les parties et monter les ressorts. Leur existence se termine donc à la mort, parce qu'ils n'ont été faits, et n'ont pu être faits que pour la terre.

Mais l'homme ! A la vérité le corps de l'homme fut formé d'un peu de boue ; mais « Dieu souffla sur son visage un esprit de vie. » Il lui donna une âme « créée à sa ressemblance, » spirituelle, intelligente, capable de connaître le bien et le mal, libre de choisir entre l'un et l'autre, indestructible, impérissable. Dieu encore prescrivit à l'homme des obligations. Il lui proposa des récompenses à obtenir et des châtements à craindre. Il le rendit l'arbitre de son sort, en l'attachant à l'usage bon ou mauvais qu'il ferait de sa liberté. Quelle prise aurait donc eue la mort sur une âme immortelle de sa nature, et destinée par la volonté de son Créateur à une vie sans fin ? on, comment l'éternelle justice aurait-elle détruit son ouvrage, changé ses desseins, et se serait-elle contredite elle-même en exauçant les vœux forcenés d'un impie qui s'enhardissait à la braver par l'espérance d'échapper à ses coups ?

Non, non. Dieu a rendu à la terre ce qu'il avait emprunté d'elle, et il a rappelé à lui ce qui était sorti de lui. En frappant le corps d'un pécheur, la mort n'a point touché à son âme. Cette âme ne descendra point dans le tombeau, « elle n'en verra pas la corruption. » Elle vit, et avec elle vivent ses œuvres bonnes ou mauvaises. Le pécheur est mort, parce que ainsi l'avait arrêté celui par la volonté seule duquel il vivait : *Statutum est hominibus semel mori*. Mais de même Dieu a arrêté en outre qu'il serait jugé après sa mort : *Post hoc autem judicium*. (Hebr., IX, 27.) Sa vie fut un poste où Dieu l'avait placé : il faut qu'il dise comment il l'a rempli. Les dons de la nature et ceux de la grâce furent des talents confiés à sa vigilance : il faut qu'il justifie de l'emploi qu'il en fait. On lui marqua le but vers lequel il devait tendre, et la route par laquelle il devait y arriver : il faut voir si cette route il l'a suivie ; si ce but il l'a atteint. Hélas ! qu'il tremble ! il s'est trouvé aussi fragile que le verre, quand Dieu a voulu qu'il mourût. Sera-t-il fort pour se tirer des mains de Dieu, quand Dieu voudra le juger ? Hélas ! qu'il tremble ! il est coupable, et son juge instruit de tout ; son juge a tout vu, tout entendu ; son juge est Dieu même, et « il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant. » Mais ce qui est horrible pour le pécheur peut nous devenir salutaire en nous instruisant. Nous pouvons devenir sages par la crainte du malheur où l'a précipité sa folie. Après donc avoir vu mourir le pécheur dans la honte, les remords et le désespoir, suivons-le au tribunal de

Dieu ; et par le jugement qu'il va subir, apprenons à nous juger nous-mêmes de manière à n'être pas jugés par le Seigneur dans la rigueur de sa justice.

Représentez-vous d'abord l'effroi d'une âme coupable à l'instant où se rompent les liens qui l'attachaient au corps, et où la mort la chasse de ce monde. Elle se trouve dès le premier pas aux portes de l'éternité. Une lumière soudaine la frappe. La majesté de Dieu l'investit ; sa force l'entraîne. Sans autre suite que ses œuvres, elle entre dans un pays inconnu, où elle négligea de « se faire des amis, » de se ménager des ressources « pour le temps où elle viendrait à manquer. » Le ciel s'offre à ses regards ; elle voit aussi l'enfer, et entre le ciel et l'enfer ce tribunal inexorable qu'on ne gagne point par des présents, qu'on n'apaise point par des prières, qu'on ne fléchit point par des larmes, qui n'admet point d'excuses, mais qui juge les vivants et les morts selon la justice et la vérité. Si cette âme pouvait fuir ! mais où ira-t-elle ? Le retour au monde lui est fermé. Rien de souillé, rien de criminel ne pénètre dans le séjour des saints, et elle recule d'épouvante aux cris lamentables des damnés. Une voix plus éclatante que celle du tonnerre l'a déjà citée à comparaître devant le souverain Juge. La résistance est impossible, il faut qu'elle tombe à ses pieds.

La voilà donc seule à seul avec Dieu. Seule et livrée sans défense au pouvoir de Dieu qu'elle a offensé, et qui est tout-puissant pour la punir. Seule et sans amis, sans protecteurs, sans intercesseurs auprès de Dieu dont elle a épuisé la miséricorde, fatigué la patience, allumé la colère, provoqué la vengeance. Seule et ne pouvant, comme sur la terre, en imposer par des apparences spécieuses, cacher sa turpitude et son ignominie, sous les dehors hypocrites ; mais mise à nu, et forcée de paraître tout ce qu'elle est aux yeux de Dieu qui sonde les cœurs et les reins. En un mot, seule avec Dieu seul : c'est-à-dire, chargée d'iniquités au tribunal de Dieu qui a l'iniquité en horreur. Quelle surprise et quelle épouvante ! quelle confusion et quel supplice ! Je ne doute pas que, pour y échapper, cette âme, si Dieu le permettait, n'allât se cacher dans les entrailles de la terre, ne se précipitât d'elle-même au fond de l'abîme. Mais Dieu la retient ; Dieu veut entrer en jugement avec elle ; Dieu prétend qu'elle lui rende compte, parce qu'il ne peut la traiter que selon ses œuvres ; et si ce compte, elle ne l'a pas réglé, si ces œuvres, elle les a mises en oubli, il existe deux livres où tout fut écrit avec une scrupuleuse exactitude, et ces deux livres sont la conscience même du pécheur et la science de Dieu. L'une et l'autre lui rappelleront les péchés qu'il a commis, les péchés qu'il a fait commettre, les péchés qu'il n'a pas empêchés, le bien qu'il n'a pas fait, le bien même qu'il a fait, les grâces qu'il a reçues, les grâces même qu'il n'a pas reçues. Appliquez-vous, mes frères, à ce détail, l'un

des plus instructifs dans lesquels je puisse entrer avec vous ; et par la rigueur avec laquelle Dieu vous examinera, apprenez de quelle manière vous devez vous examiner et vous juger vous-mêmes.

Je dis donc qu'au tribunal de Dieu, le pécheur rendra compte des péchés qu'il a commis. Péchés de toute la vie, et commis peut-être sans interruption depuis le premier instant où la raison l'éclaira, jusqu'au dernier soupir. Péchés de la profession et de l'état, et commis parce qu'il s'y engagea sans vocation, qu'il négligea d'en connaître, et plus encore d'en remplir les devoirs, qu'il fut époux par intérêt, père par libertinage, commerçant par cupidité, artisan de mauvaise foi, domestique sans fidélité, manouvrier sans conscience. Péchés de malice et commis contre ses lumières et ses remords, en s'engageant dans des occasions dont il connaissait le danger, en souscrivant un contrat dont il connaissait l'injustice, en s'accordant un plaisir dont il s'avouait le crime, en transgressant des préceptes dont il connaissait la gravité, en s'abandonnant sans résistance et dans toutes les rencontres à certaines passions dont il sentait peut-être la violence, mais qu'il savait bien être tenu de réprimer et de combattre. Péchés d'ignorance, et commis par suite de sa négligence à s'instruire de la loi de Dieu ; par suite de son indifférence pour tout ce qui tenait au salut, par suite de la préférence qu'il donna aux maximes du monde, aux avis des faux sages, aux exemples des pécheurs, sur les leçons de la religion, l'enseignement de ses maîtres et la pratique des gens de bien. Péchés publics et commis avec une effronterie scandaleuse. Péchés secrets et commis dans l'ombre du mystère, mais parfaitement connus de celui pour qui la nuit obscure n'a point de ténèbres. Péchés de toutes les sortes. Péchés de pensée, de parole, d'action, d'omission, de disposition ; car le compte sera si exact et si sévère, qu'au témoignage de Jésus-Christ, les hommes seront repris de toute parole inutile qu'ils auront dite : *Omne verbum otiosum quod locuti fuerint homines reddent rationem de eo.* (Matth., XII, 36.)

Or, ces péchés, qui peut en concevoir le nombre dans un pécheur qui, toute sa vie, a mis le caprice à la place du devoir, et qu'aucune considération religieuse ne gênait, qu'aucun frein salutaire ne retenait ? Tous ces péchés encore, qui peut en déterminer l'énormité ? Les pensées de Dieu sont si différentes des nôtres ! On mérite d'être condamné par le conseil pour avoir dit à son frère une parole injurieuse ; et pour lui avoir dit seulement vous êtes un fou, on mérite d'être condamné au feu de l'enfer. Combien donc doivent peser dans la balance du Seigneur ces jurements et ces blasphèmes ; ces propos impurs et ces dérisions sacrilèges ; ces irrévérences dans le lieu saint, et ces profanations de nos plus augustes mystères ; ces murmures contre la Providence, et ces résistances opiniâtres à la grâce ; cet oubli de

Dieu, ce mépris de Dieu, cette disposition habituelle à ne rien vouloir de ce que Dieu veut, et à vouloir tout ce qu'il ne veut pas ! Combien doivent peser ces soupçons injurieux, ces jugements téméraires, ces rapports perfides, ces haines envenimées, ces mépris insultants, ces désirs de vengeance, ces jalousies, ces querelles, ces emportements, ces médisances, ces railleries, ces fraudes, ces perfidies, tous ces dommages causés à la fortune ou à la réputation du prochain ! Combien doivent peser ces mensonges et ces artifices, cette hypocrisie et ce respect humain, cet orgueil dans les sentiments, et cet avilissement dans la conduite ; ces intempérances et ces ivrogneries, ces pensées, ces désirs, ces discours, ces actions contraires à la pureté, ces colères, ces impatiences, cette vie si pleine de désordres et si vide de vertus ! comment soutenir la vue de tout cela ? comment en porter le poids ? En faut-il tant pour paraître abominable aux yeux du Dieu trois fois saint ? Pour être rejeté, condamné, maudit de Dieu qui n'épargna pas ses anges, mais les précipita dans l'abîme pour y être tourmentés, dès qu'il aperçut du déreglement en eux ?

Hé ! pourtant, outre le compte des péchés qu'il aura commis, le pécheur, au tribunal de Dieu, rendra compte encore des péchés qu'il aura fait commettre : *Ubi est frater tuus ?* (Gen., IV, 9.) lui dira le Seigneur : Malheureux ! où est ton frère ? Tu n'en étais pas le gardien ; mais devais-tu en être le meurtrier ? devais-tu abuser de sa jeunesse, tendre des pièges à sa simplicité, lui arracher l'innocence ? Devais-tu flatter ses mauvais penchants, le louer de ses excès, lui ménager des occasions funestes, l'endurcir contre les remords, l'affermir, le confirmer dans le vice où tu l'as précipité ? Il est tout ce que tu fus : irréligieux, intempérant, libertin, l'apôtre de la débauche, le calomniateur de la vertu, l'ennemi de la piété ; et cette dépravation profonde, cette perte de la foi, cette habitude d'ivrognerie, ces mœurs infâmes, à qui puis-je les imputer qu'à tes suggestions, à tes conseils, à tes discours, à tes exemples ? *Quid fecisti ?* (Ibid., 10.) Malheureux ! qu'as-tu fait ? Ta mort ne lui désillera pas les yeux. Corrompu par toi, il en corrompra d'autres. Les fruits de tes scandales subsisteront peut-être aussi longtemps que le monde. Lui et les autres seront perdus pour moi. A qui puis-je m'en prendre ? *Vox sanguinis fratris tui clamavit ad me de terra.* (Ibid.) Fallait-il te charger des péchés des autres ? Quand je pourrais oublier les injures que tu m'as faites, la voix du sang de ton frère s'élève jusqu'à moi. La perte de son âme s'oppose au salut de la tienne.

Le pécheur, au tribunal de Dieu, se trouvera encore chargé des iniquités qu'il n'aura pas empêchées. Ecoutez ceci, pères, mères, maîtres, maîtresses, vous tous qui avez quelque autorité sur les autres, écoutez. Avec un titre de supériorité quelconque, il ne suffit pas d'être bon pour soi-même, on doit à ses intérieurs plus que l'exemple.

On leur doit de les instruire, de les surveiller, de combattre leurs mauvaises inclinations, d'éloigner d'eux les occasions dangereuses, de s'opposer à ce qu'ils fréquentent certaines compagnies, à ce qu'ils contractent certaines liaisons. On leur doit de les avertir, de les reprendre, de les menacer, de les corriger, de les punir, de les chasser même, si on le peut, quand ils sont incorrigibles. Faute d'avoir accompli cette obligation, combien, hélas ! dont la vie peut-être est régulière, se trouveront au jugement de Dieu accablés des péchés de leur famille ! Le grand prêtre Héli n'était personnellement coupable d'aucune méchante action : Ce n'était pas lui qui vendait la justice, qui déshonorait le sacerdoce par une vie licencieuse, qui détournait les hommes du sacrifice du Seigneur. Il blâmait, au contraire, tout cela dans ses deux fils. *Pourquoi, leur disait-il, faites-vous toutes ces choses que j'entends, ces crimes détestables que j'apprends de tout le peuple ? Ne faites plus cela, mes enfants ; car c'est un très mauvais bruit qui court de vous, que vous portez le peuple du Seigneur à violer ses commandements.* (I Reg., II, 23, 24.) Le Seigneur néanmoins s'irrita contre Héli. Parce que, sachant que ses fils se conduisaient d'une manière indigne, il ne les a point punis, le Seigneur jure à Héli et à sa maison, que « l'iniquité de cette famille ne sera jamais expiée ni par les victimes, ni par les présents ; » et en exécution de cette menace, le même jour voit mourir Héli, Ophni et Phinée, fils d'Héli, et la femme de Phinée. Trente mille Israélites périssent par le glaive des Philistins, et l'arche de Dieu est prise. Quel traitement recevra-t-il donc au tribunal de Dieu, le pécheur qui, déjà mauvais à lui-même, n'aura été bon ni à ses enfants, ni à ses serviteurs ! celui qui, responsable sur son âme du salut de sa famille, n'aura rien fait pour que Dieu y fût connu, honoré, servi, pour que l'irréligion et le libertinage n'en pervertissent pas les membres ? Ah ! son arrêt est déjà prononcé. Nous avons appris de saint Paul que *si quelqu'un n'a pas soin des siens, et particulièrement de ceux de sa maison, il a renoncé à la foi, il est pire qu'un infidèle.* (I Tim., V, 8.)

Et souffrez qu'à cette occasion, mes frères, je me plaigne de vous à vous-mêmes, et que, moins pour me justifier que pour détruire d'injustes préventions, je dise à quel danger m'expose le ministère que j'exerce au milieu de vous et pour vous : *Non parvisti, occidisti.* (Thren., III, 43.) Pasteur, je deviens le meurtrier de tous ceux que je ne sauve pas, si c'est par ma faute qu'ils périssent. Consacré par état à l'œuvre de votre sanctification, je dois veiller sur votre conduite selon Dieu, avec une attention pleine de charité, et « comme devant rendre compte de vos âmes. Etabli pour arracher et pour détruire, pour édifier et pour planter, » je dois m'imputer à péché tout le bien que vous ne faites pas, quand je

manque de vous le montrer, de vous y exhorter, de vous y encourager, de vous pousser ; et tout ce que la religion condamne en vous tombe à ma charge, si je néglige « de vous presser à temps et à contre-temps, de vous reprendre, de vous supporter, de vous menacer, sans jamais me lasser de vous tolérer et de vous instruire. » Lors même qu'on s'obstine à ne pas m'entendre, il faut, pour ne pas prévariquer, que « j'élève la voix, » que je donne, s'il est possible, l'éclat du tonnerre à ma parole, et que sans crainte, sans respect humain, sans ménagement pour le vice, « j'annonce au peuple les crimes qu'il a commis ; » et je suis bien prévenu que si j'hésite « à dire à l'impie qu'il mourra à moins qu'il ne se détourne de la voie de son impiété, Dieu me redemandera son sang. » Ainsi, point de doute : eussé-je autant de vertus que je reconnais en avoir peu, je me damnerais au milieu de vous si j'y étais comme un « chien muet, » et, dans l'emploi que j'exerce, le salut de mon âme dépendra toujours de mon application à sauver les vôtres.

Y pensent-ils donc, et ne me condamnent-ils pas à périr, ces hommes qui veulent « qu'avec des yeux je ne voie pas ; que je ne regarde point pour eux ce qui est droit et juste ; que je ne dise que des choses qui leur agréent ; que je voie pour eux des erreurs, corrompant de la parole de Dieu, » lorsque je dois la « prêcher avec une entière sincérité, comme de la part de Dieu, en la présence de Dieu, et dans la personne de Jésus-Christ ? » Le zèle, à leur gré, est toujours emporté, toujours amer. Il ne faudrait décrier que les vices qu'ils n'ont pas, ne poursuivre que les scandales qu'ils ne donnent pas. Ils prennent à injure tout ce que la conscience les force de s'appliquer, et c'est toujours la malveillance, l'humeur, la passion qui m'a dirigé dans les peintures où ils se sont reconnus, qui m'a fait lancer le trait dont ils ont été blessés. Pourquoi dit-il cela ? C'est pour moi qu'il a dit cela ; c'est à moi qu'il en veut. Certes, je pourrais protester que la conscience ne me reproche rien de semblable, et qu'ici dans les instructions que je vous adresse, je crois obéir, et n'obéir qu'aux inspirations, qu'aux élans d'une charité sincère. Mais ce qui « est à désirer dans les dispensateurs, c'est qu'ils soient trouvés fidèles ; » et par là même « je me mets fort peu en peine d'être jugé par vous, ou par quelque homme que ce soit. Je n'ose me juger moi-même ; mais c'est le Seigneur qui est mon juge. »

Oui, Seigneur, mon Dieu, c'est vous qui jugerez le pasteur et les ouailles, le maître et les disciples, le père et les enfants ; et, quelque idée que prennent les autres de ce jugement, je ne puis moi y penser que je ne sois saisi d'épouvante. *L'homme osera-t-il se justifier en se comparant à Dieu, et sera-t-il trouvé plus pur que celui qui l'a créé ? Ceux même qui vous servaient n'ont*

point été stables, et vous avez trouvé du dérèglement jusque dans vos anges. Comment ceux qui habitent en des maisons de boue, qui n'ont qu'un fondement de terre, ne seront-ils pas beaucoup plutôt consumés, et ne périront-ils pas pour jamais? (Job, IV, 17-20.) Ah! Seigneur, sur les péchés que j'ai commis, sur les péchés que j'ai fait commettre, sur les péchés que je n'ai pas empêchés, n'entrez pas, oh! non, Seigneur, « n'entrez pas en jugement avec moi. » Ou, du moins, si vous me jugez, que ce soit dans votre justice, et « non dans votre fureur, de peur que vous ne me réduisiez au néant. » Car à ces innombrables iniquités qui pèsent sur ma tête, je n'ai à opposer ni justification ni excuses, et je ne puis que « conjurer mon juge de me pardonner. » Toutefois, Seigneur, il est un point sur lequel il me semble que je ne craindrai pas de porter ma cause à votre tribunal : c'est mon affection pour les brebis dont vous m'avez fait le pasteur. Vous savez, mon Dieu, s'il en est une pour laquelle je ne voulusse bien être anathème, une seule pour le salut de laquelle je ne consentisse à mourir. Hélas! Seigneur, je ne les sauverai pas toutes. Peut-être même que je serai si malheureux que de concourir, sans le vouloir et sans m'en douter, à la perte de quelques-unes. Mais à l'égard même de celles qui périront, je pourrai vous dire encore : « Souvenez-vous, Seigneur, que je me suis présenté devant vous, pour vous prier de leur faire grâce et pour détourner votre indignation de dessus elles.

DISCOURS XLII.

SUR L'ENFER.

Ibunt hi in supplicium æternum. (Matth., XXV, 46.)

Les pécheurs iront dans le supplice éternel.

Voilà donc le terme où l'on arrive en s'éloignant des voies de Dieu! Des supplices incompréhensibles dans leur rigueur, éternels dans leur durée, sont donc le salaire que réserve la divine justice aux ouvriers d'iniquité! et vous ne voulez pas, mes frères, que je vous détourne du mal! et vous me savez mauvais gré des efforts que je tente pour que vous ne tombiez pas dans l'enfer! Ah! dites-moi donc pourquoi, craignant ceux qui tuent le corps sans pouvoir tuer l'âme, vous ne craignez pas « celui qui peut précipiter et le corps et l'âme dans l'abîme du feu? » Y êtes-vous jamais descendus par la pensée, dans cet effroyable abîme? En avez-vous sondé la profondeur? Avez-vous soulevé le poids des chaînes qui y retiennent Satan et ses anges? Avez-vous demandé à votre chair comment elle supporterait l'ardeur de ses brasiers qu'a allumés et qu'entretient le souffle d'une colère ineffable, d'une vengeance toute-puissante? Avez-vous compté tous les instants de cette durée sans fin, de cette épouvantable éternité, à la porte de laquelle on laisse toute espérance, l'espérance même d'en sortir jamais? Vous craignez trop les considéra-

tions qui troubleraient la fausse paix de votre conscience. Vous n'aimez pas, contre l'avis de l'Esprit-Saint, à vous rappeler vos fins dernières. Peut-être même que quelques-uns de vous en sont à penser et à parler là-dessus comme les impies. Et dès lors que dirais-je à des hommes qui n'entendent pas plus le langage de la raison que celui de la religion, et qui, ne croyant rien, méprisent tout, se moquent de tout, plaisantent sur tout, et s'imaginent répondre à tout par la dérision et de plates bouffonneries? Il nous faut quelquefois feindre de les croire raisonnables, et les traiter comme tels, parce qu'enfin nous sommes redevables à tous. Plus souvent encore il faut, pour l'exemple, faire justice de leur pernicieuse folie. Mais la peine qu'on y prend, est perdue pour eux. Chasser le démon qui les possède, serait l'œuvre admirable du Tout-Puissant.

Il en est d'autres qui, tout en paraissant respecter le dogme de la foi, se permettent de l'interpréter à leur guise, et se trouvent, par le fait, tout aussi peu fidèles que ceux qui ne croient pas. Car, sans rendre personne plus savant, l'esprit d'irréligion fait, de nos jours, bien des présomptueux et des téméraires; et jusque dans nos campagnes, il n'est pas rare de trouver des gens qui, ne connaissant guère que leur pioche et leur charrue, élèvent des doutes, adoptent des opinions, mettent en avant leurs petites idées sur les dogmes les plus essentiels, sur les points de morale les plus difficiles, et cela avec une confiance que je voudrais bien n'appeler que ridicule, mais que la religion m'ordonne d'appeler criminelle. Ainsi, peut-être vous n'aurez entendu personne, si ce n'est quelques-uns de ces hommes qui, à des mœurs abominables, joignent la profession franche et publique d'une incrédulité absolue; vous n'aurez, dis-je, entendu peut-être personne traiter de fables et de vieux contes ce qu'on vous a dit de l'enfer; ou ne vouloir pas que Dieu fasse régner éternellement avec lui les saints qu'il aura couronnés; mais, à coup sûr, vous en avez entendu plusieurs qui, sans diminuer d'un jour la félicité des élus, sans se permettre de plaisanter sur l'enfer, vous ont dit et vous ont fait croire que l'enfer n'est que pour les scélérats; qu'il ne consiste que dans la privation de Dieu; qu'il ne faut pas croire qu'on y brûle, et moins encore qu'on y brûle durant l'éternité.

Dire que les maîtres qui débitent une si belle doctrine, et les disciples qui l'écoutent, pèchent formellement contre la foi, c'est dire une chose incontestable. Soupçonner les uns et les autres de tenir à cette erreur par intérêt, et d'en avoir besoin, soit pour calmer les inquiétudes d'une mauvaise conscience, soit pour lâcher la bride à telle ou telle passion qu'un reste de crainte gêne encore, ce ne serait peut-être pas les juger trop sévèrement. Je veux pourtant n'y voir aujourd'hui qu'une suite de l'ignorance où

vous êtes de la plupart des vérités de votre religion, et j'espère que, pour vous ramener à penser là-dessus comme pense et doit penser tout chrétien fidèle, il suffira de vous instruire. Aux propositions anti-chrétiennes qui ont pu vous égaler, j'opposerai donc autant de propositions incontestables dans les principes de la foi, et que je m'engage à prouver, l'Evangile à la main. Ainsi, vous prétendez que l'enfer n'est que pour les scélérats ; je prétends moi, ou plutôt la foi vous enseigne que l'enfer est pour quiconque meurt souillé d'un péché mortel. Vous prétendez que l'enfer ne consiste que dans la privation de Dieu : la foi vous enseigne qu'avec la privation de Dieu on endure dans l'enfer les ardeurs d'un feu dévorant. Vous prétendez que les supplices quels qu'ils soient aurent un terme ; la foi vous enseigne que ces supplices, tels qu'elle vous les décrit, n'auront point d'autre terme que l'interminable éternité. Soutenez-moi par votre attention dans le développement de ces salutaires mais terribles vérités. J'appête à rire aux libertins et aux impies, s'il en est ici qui m'écoutent. Mais qu'importent à vous et à moi les fades et impertinentes railleries de quelques mécréants ? Il faudrait une autorité un peu plus respectable que la leur pour me rassurer contre les frayeurs de l'enfer. Il pourra se faire qu'ils y tombent et que j'y tombe avec eux dans cet enfer ; mais je suis bien assuré qu'ils n'ont le pouvoir de l'éteindre ni pour eux, ni pour moi. Qu'ils rient donc de mes alarmes, moi je frémis de leur stupide extravagance.

Quand l'enfer serait moins horrible que je ne le conçois ; quand son éternelle durée serait moins certaine, je ne devrais pour rien au monde m'exposer au danger d'y être enseveli. La prudence voudrait que dans le doute même je prisse à tout prix le parti le plus sûr. Je me représente deux hommes arrivés aux portes de la mort, après avoir vécu d'une manière toute différente. L'un a fait son étude de glorifier Dieu, de sanctifier son âme, d'accomplir les devoirs de sa condition, de conserver la pureté du cœur, de se rendre irréprochable en tout, et n'a épargné pour cela ni veilles, ni travaux, ni privations, ni sacrifices. L'autre a suivi sans contrainte ses penchants les plus déréglés, et n'a pensé qu'à assouvir tout ce que l'orgueil, la cupidité, la sensualité, la jalousie, la haine, la vengeance, les passions quelconques font naître de désirs. Mais pour l'un comme pour l'autre tout est passé. Ils vont mourir. Auquel des deux voudrais-je ressembler ? Quel que soit l'enfer, le premier n'a rien à craindre ; et pour riches, pour magnifiques, pour belles que je suppose les récompenses promises à la vertu, elles lui sont assurées. Mais l'enfer ne fut-il que ce qu'il est dans l'estime de ceux qui le craignent le moins, le second peut-il ne pas trembler ? Et moi, voudrais-je, pour toutes les jouissances de la vie être réprouvé de Dieu, quand j'aurais l'assurance que cette réprobation ne serait

pas éternelle ? Non, certes, non. L'enfer ne serait que ce que vous voulez qu'il soit ; Dieu en éteindrait à ce moment les feux et en comblerait l'abîme, que je croirais encore que le meilleur pour vous et pour moi est que nous évitions le mal et que nous fassions le bien. Comment donc devons-nous penser, et que devons-nous faire, quand la religion nous enseigne en termes clairs, précis, cent fois répétés, que ceux qui tombent dans cet horrible lieu « ne verront jamais la face du Seigneur ; que le ver qui les ronge ne mourra jamais ; que jamais ne s'éteindra le feu qui les dévore ; que toujours ils boiront au calice de la fureur du Seigneur ; qu'ils en boiront jusqu'à la lie, et ne l'épuiseront pourtant jamais. »

Vous prétendez, vous, mes frères, ou du moins quelques-uns de vous prétendent qu'il ne peut en être ainsi ; que des supplices atroces dans leur rigueur, que surtout des supplices éternels dans leur durée, infligés à de faibles créatures pour des actions passagères, et qui bien souvent ne nuisent à personne, sont une chose qui révolte la raison et contredit les idées que nous avons tous de la bonté de Dieu. Je pourrais vous dire que la raison a tort chaque fois qu'elle se cabre et murmure contre les arrêts d'un Dieu essentiellement juste ; que Dieu saura sans doute concilier sa miséricorde avec l'exercice de ses vengeances ; qu'entre vos idées et les oracles infailibles de la foi, le choix ne peut être douteux ; et si je ne m'en tiens pas à son autorité, ce n'est pas que je ne la croie très-suffisante ; c'est que j'ai promis de lever vos doutes, et de répondre à vos difficultés. Voyons donc ensemble et raisonnons un moment, quoique le parti le plus sage, pour vous comme pour les autres, fût celui d'une humble soumission à la parole de Dieu expliquée par l'Eglise.

D'abord, à vous entendre, l'enfer n'aurait été creusé que pour servir de prison à ces grands et fameux criminels, les voleurs, les meurtriers, les incendiaires que nos lois abandonnent au glaive de la justice, et que la justice envoie à l'échafaud. C'est déjà une erreur manifeste. L'enfer devient l'inévitable partage de tout homme qui meurt souillé d'un péché mortel. Et j'appelle péché mortel tout péché intérieur ou extérieur d'action ou d'omission, par lequel on transgresse notablement un commandement de Dieu ou de l'Eglise. J'appelle péchés mortels tous ceux auxquels est attachée dans l'Ecriture la malédiction de Dieu, comme la dureté, l'ingratitude, la révolte des enfants contre leurs parents, la fraude dans l'usage des poids et des mesures, l'insensibilité envers les pauvres, l'oppression de la veuve et de l'orphelin. J'appelle péchés mortels tous ceux dont il est écrit que quiconque les commet ne possèdera jamais le royaume de Dieu ; et tels sont, au nom de saint Paul, les impuretés, les impudicités, les fornications, les adultères, l'avarice, l'ivrognerie, les débauches, les jalousies, les

dissensions, les haines, les vengeances et autres semblables. Or, que celui qui meurt l'ennemi de Dieu, qui meurt chargé de la malédiction de Dieu, qui meurt souillé des vices qui excluent pour jamais du royaume de Dieu, en un mot, qu'un pécheur qui meurt dans son péché, tombe dans l'enfer, et n'ait pour demeure dans l'éternité, que le lieu « des pleurs et des grincements de dents, » la chose parle et s'explique d'elle-même : il y tombe parce qu'il est souillé, et que « rien de souillé n'entre dans le ciel. » Il y tombe, parce qu'il a perdu la charité, et que « sans la charité on demeure dans la mort. » Il y tombe, parce qu'il a laissé éteindre en lui le principe de la vie spirituelle, cette grâce qui est la vie de l'âme, comme elle-même est la vie du corps. Il y tombe, parce qu'en cessant d'aimer Dieu, il n'a plus voulu que Dieu fût son souverain bien, sa fin dernière, l'objet et le terme de ses espérances et de ses désirs. Il y tombe, parce qu'en ne préférant pas Dieu, à tout, mais préférant à Dieu son intérêt et son plaisir, il fait à Dieu une injure insigne, une injure telle qu'il ne faut pas moins que le sang d'un Dieu pour l'expier ; et qu'il meurt sans que le prix de ce sang lui ait été appliqué, et qu'après la mort il n'y a plus de miséricorde à espérer, de pénitence utile à faire, de rédemption à attendre.

Vous voyez donc que sans être un scélérat, sans être redevable de rien à la justice des hommes, on fait bien de craindre celle de Dieu ; on fait bien de craindre l'enfer, puisqu'il est aussi facile d'y tomber, qu'il est facile de tomber dans le péché et qu'il est commun d'y mourir. Appellez-vous scélérat l'homme qui conçoit seulement dans son cœur un désir honteux ? Non. Jésus-Christ, cependant, le déclare coupable d'adultère. Tenez-vous pour scélérat, l'homme qui se met en colère contre un autre homme, qui lui dit une parole injurieuse, qui le traite de fou ? Non. Jésus-Christ, pourtant, déclare qu'il méritera d'être condamné, et condamné au feu de l'enfer. Enfin, vous croiriez-vous un scélérat, si exempt de reproches sur tout autre article, vous étiez seulement coupable d'avoir négligé les pauvres ou les malades ? Non. Jésus-Christ, pourtant, et à ce titre seul, vous livrerait au supplice éternel. La balance dans laquelle vous pesez le mérite de vos œuvres et les droits de la justice de Dieu, est donc fautive et trompeuse. C'est la balance de l'amour-propre, et de la cupidité, des passions. Avec elle vous paraîtrez juste à vos propres yeux, lorsque peut-être Dieu ne vous destine d'autres récompenses que celles qu'il réserve aux ouvriers d'iniquité.

Mais qu'est-ce que l'enfer, et en quoi consiste la peine des damnés ? Ce que vous en dites, vous, n'est qu'une seconde erreur ajoutée à la première ; mais cette erreur, vous l'énoncez d'un ton qui la rend plus odieuse et plus révoltante. L'enfer, dites-vous, n'est que la privation de Dieu.

La privation de Dieu ! et vous ne tremissez pas à ce mot ! Et, après avoir consulté votre propre cœur, vous vous croyez capable de supporter sans désespoir la privation de Dieu, la perte de Dieu ! Vous ne connaissez pas Dieu, vous ne vous connaissez pas vous-même. Laban n'adorait que de vaines idoles ; on les lui enlève : il court trois jours pour joindre le ravisseur. Le premier homme qu'il rencontre, est son propre genre ; innocent du larcin, mais que Laban soupçonne. Pourquoi, lui crie-t-il avec l'accent d'un douleur trop violente pour se contenir, pourquoi m'avoir dérobé mes dieux ? Absalon, banni d'abord par son père pour le meurtre d'Ammon, avait obtenu la liberté de revenir à Jérusalem, mais sous la condition qu'il ne verrait pas la face du roi. Deux ans il essaie de se familiariser avec cette privation. Il n'en supporte pas l'idée, la douleur le consume ; elle se change en désespoir : *Allez, dit-il à Joab, allez dire au roi, pour quoi suis-je revenu de Gessur ? il vaudrait mieux que j'y fusse encore.* Je demande donc la grâce de voir le roi. *S'il se souvient encore de ma faute, qu'il me fasse mourir.* (II Reg., XIV, 32). Voulez-vous donc que je vous croie moins religieux qu'un idolâtre, moins sensible qu'un paricide, ou Dieu, dans votre estime.... Mais non ; je ne veux pas vous faire cette injure. Votre indifférence à l'égard de Dieu ne vient que de l'ignorance où vous êtes de ce qu'il est en lui-même et de ce qu'il est pour vous.

Sur la terre, nous ne connaissons que Dieu bien imparfaitement. Nous ne le voyons maintenant dit l'Apôtre, que dans ces ouvrages où il a empreint quelques traits de sa sagesse et de sa toute-puissance. Les rayons qui jaillissent de cette beauté toujours ancienne et toujours nouvelle ; de cette gloire ineffable dont la vue claire transporte les anges et les enivre de bonheur, n'arrivent à nous qu'à travers un nuage ; et encore l'impression qu'ils pourraient produire, est-elle affaiblie, et quelquefois entièrement détruite par les soins qui nous occupent, par les devoirs qui nous asservissent, par les plaisirs qui nous dissipent, par les espérances ou les craintes qui nous agitent, par les passions qui nous dominent. De là il peut arriver qu'un homme vive sans penser à Dieu, sans espérer en Dieu, sans aimer Dieu et ne se croie pas malheureux pour cela, quand du reste les choses vont à son gré. Mais à la mort, les passions s'éteignent, les distractions cessent, les voiles tombent et Dieu paraît tout ce qu'il est. L'âme qui le voit face à face, reconnaît en lui la source de tous les biens le centre de toutes les perfections, le principe de son être, le terme auquel elle doit se réunir, l'objet dont la possession doit la rendre souverainement heureuse. Emportée par l'impétuosité de ses désirs, elle s'élance vers Dieu, quand Dieu ne la repousse pas ; elle se perd, elle s'abîme dans le sein de Dieu, quand Dieu ne l'en arrache pas.

Ce n'est donc point d'après de fausses idées de quelques hommes qui, ne connaissant pas Dieu, n'ont que de l'indifférence pour lui, qu'on peut estimer quel malheur c'est d'avoir perdu Dieu, d'être privé de Dieu. Cette privation de Dieu, cette perte de Dieu, il faudrait voir quelles désolantes pensées, quels douloureux sentiments elle inspire à une âme réprouvée. Il faudrait voir dans quelle désolation tombe cette âme forcée de se demander à elle-même à toute heure : où est son Dieu. Il faudrait voir quels déchirements elle éprouve, lorsqu'elle considère comment et pourquoi elle a perdu Dieu ; ce qu'elle eût été avec lui et par lui ; ce qu'elle est et ce qu'elle sera toujours loin de lui et sans lui. Il faudrait voir la violence des desirs qui la ramènent sans cesse à se rapprocher du souverain bien et l'excès de son désespoir sous la main invisible qui la retient dans l'abîme de tous les maux. Il faudrait l'entendre, cette âme, invoquant Dieu et maudissant Dieu, blasphémant Dieu dans sa haine, implorant Dieu dans sa nécessité, rendant hommage à l'équité du juge qui la réprouve, poussant des cris de rage sous l'inflexible rigueur du juge qui la punit.

Où, vous dites bien, l'enfer consiste essentiellement dans la privation de Dieu. Mais cette privation est tout autre chose que ce que vous vous figurez. C'est de tous les supplices le plus cruel, de tous les tourments le plus atroce, de tous les malheurs le plus accablant comme le plus irréparable. Ainsi en ont pensé les saints. Tous ont dit qu'ils trouveraient le paradis dans l'enfer s'ils y trouvaient Dieu et que le paradis sans Dieu leur serait aussi insupportable que l'enfer. Mais peut-être qu'au témoignage des saints vous préféreriez celui des réprouvés eux-mêmes. Voudriez-vous que j'invoquasse de l'enfer quelques-unes de ces malheureuses créatures ? Voudriez-vous que je fisse paraître ici un damné pour vous dire d'après son expérience, ce que c'est d'avoir perdu Dieu, d'être privé de Dieu ? Je n'ai pas ce pouvoir ; mais vous avez, vous, l'Eglise et ses ministres, Jésus-Christ et son Evangile, « Moïse et les prophètes ; et si vous ne croyez à aucun d'eux, vous ne croiriez pas, » vous ne vous convertiriez pas davantage, quand un damné viendrait vous présenter, dans sa personne, le plus effrayant tableau des tortures de l'enfer.

Après tout, mes frères, la perte de Dieu ne fût-elle que ce qu'elle est dans l'estime des pécheurs ; et les pécheurs dussent-ils porter et conserver dans l'enfer toute leur indifférence pour Dieu, il me reste à demander avec le prophète Isaïe, qui d'eux, *qui de vous, pourra demeurer dans le feu dévorant ?* qui d'eux, *qui de vous pourra subsister dans les flammes éternelles ?* (Isa., XXXIII, 14.) Car l'enfer n'est pas seulement la privation de Dieu, c'est l'absence de tous les biens et la réunion de tous les maux. L'enfer est l'horrible lieu où le Tout-

Puissant déploie sa colère et signale sa vengeance. Et cette colère de Dieu, « qui peut en connaître la grandeur ? qui peut en comprendre l'étendue autant qu'elle est redoutable ? C'est là, dit le Seigneur lui-même, » que ma fureur a allumé un feu qui dévorera la terre avec ses moindres herbes, qui embrasera les montagnes jusques dans leurs fondements. » C'est là, dit Moïse, que « Dieu accablra de maux ses ennemis, et tirera contre eux toutes ses flèches. » C'est là, dit David, que « Dieu fera pleuvoir des pièges sur les pécheurs : le feu, le soufre, le vent impétueux des tempêtes sont le calice qui leur sera présenté pour leur partage. » C'est là, dit le Sage, que le feu agissant et sur l'âme et sur le corps, « les puissants seront puissamment tourmentés. » C'est là, dit Jésus-Christ, qu'il « y aura des pleurs et des grincements de dents, » et qu'attaché sans relâche à sa proie, le feu vengeur la pénétrera, la dévorera sans pourtant la consumer. C'est là, dit saint Paul, que « les méchants souffriront la peine d'une éternelle damnation, étant confondus par le feu du Seigneur, et par la gloire de sa puissance. » C'est là, dit saint Jean, que « chaque péché aura son supplice particulier, que le pécheur sera désolé ; que, ses tourments se multiplieront en proportion du mal qu'il aura fait, des délites où il sera plongé. » Que vous en semble, mes frères ? Ces autorités valent-elles bien celle de vos ignares docteurs, de vos théologiens de cabaret ? Croirez-vous encore, sur la parole de pareils maîtres, que l'enfer n'est rien, ou qu'il n'est que la privation assez peu sensible de Dieu et de sa gloire ?

Seigneur, mon Dieu, qui peut ne pas vous craindre, vous qui pouvez précipiter le corps et l'âme dans l'enfer ! Si je ne suis pas encore assez juste pour vous aimer, que je sois du moins assez sage pour redouter vos jugements et les prévenir. Que je craigne pour ne plus pécher. Que je craigne pour commencer à réparer mes péchés.

DISCOURS XLIII.

ÉTERNITÉ DES PEINES DE L'ENFER.

Vermis eorum non moritur, et ignis non exstinguitur. (Marc., IX, 45.)

Le ver qui les ronge ne meurt pas, et le feu qui les brûle ne s'éteint pas.

Il en est des vérités de la religion comme des rayons du soleil, qui plaisent à l'œil assez sain pour en soutenir l'éclat, mais qui importunent, fatiguent, affligent, blessent des yeux malades. Proposez l'éternité des récompenses et des peines de l'autre vie aux bons pères, aux bons maîtres, aux femmes chastes, aux époux fidèles, aux hommes « qui n'ont pas reçu leur âme en vain, » dont les mains sont innocentes et le cœur pur ; loin qu'ils se récrient et vous contredisent, vous les entendrez bénir la religion de ce qu'elle les rassure contre les suites de la mort, et réalise le désir qu'ils ont de vivre toujours ; de ce qu'elle donne

un nouvel attrait à la vertu, et fournit à l'homme de bien un frein de plus contre les tentations du vice; de ce que dans la pauvreté, dans les infirmités, dans les accidents les plus fâcheux de la vie, elle leur permet et leur commande d'espérer pour récompense de leur soumission, pour dédommagement de leurs privations, pour prix de leur patience, « une joie » non-seulement pleine, « mais une joie qui ne leur sera jamais ravie. » Le méchant, au contraire, celui que « de fausses apparences ont séduit, » que le vice a corrompu, que les passions dominent, que sa conscience accuse, s'effarouche et s'agrite d'une doctrine qui le menace. Il la combat de tous les vœux de son cœur; il y oppose tous les raisonnements d'un esprit qui ne porte plus qu'impatiemment le joug de la foi; il imagine des explications, des interprétations, des exceptions; et si rien de tout cela ne le tranquillise, il renonce, autant qu'il le peut, du moins, au désir, à l'espoir de vivre toujours, pour se délivrer de la crainte importune de toujours souffrir.

Mais les vérités de la religion sont ce qu'elles sont par elles-mêmes et indépendamment de l'intérêt que nous pouvons y prendre. L'éternité de l'autre vie pour les pécheurs et pour les justes n'en serait pas moins certaine, pas moins incontestable dans les principes de la loi, quand l'homme de bien tiendrait moins fortement à ce dogme qui le console. Son suffrage pourtant est déjà une assez bonne preuve que ce dogme n'est pas si contraire à la nature de notre âme, si contraire à la justice et à la bonté de Dieu; car en fait de croyance, la sagesse et la probité des mœurs doivent compter pour quelque chose. Mais de ce que certains pécheurs ne goûtent pas le dogme de l'éternité, qu'en pourriez-vous conclure au préjudice de la religion qui l'enseigne? Pas autre chose que ce que vous concluriez, au préjudice du soleil, de l'aversion qu'a le hibou pour la lumière.

En traitant dans un premier discours, des peines de l'enfer, je me suis moins attaché à vous effrayer qu'à vous instruire. J'aurais pu, sur le modèle que m'ont laissé tant d'orateurs chrétiens, parler à votre imagination, la remuer, l'étonner, y porter le trouble et peut-être l'épouvante par des peintures telles que les ont faites les prophètes, les apôtres, Jésus-Christ lui-même, et qu'on peut charger et renforcer à volonté, sans craindre le reproche d'exagération, puisqu'après avoir beaucoup dit, on n'a réellement rien dit de ces supplices, dont le premier caractère est d'être incompréhensibles dans leur rigueur. Cette manière a bien son utilité quand on parle à des hommes qui sont devenus vicieux sans devenir infidèles. La parole sainte, alors, est comme « un vent impétueux qui brise et renverse les cèdres du Liban, comme un glaive à deux tranchants qui entre et pénètre jusque dans les replis de l'âme; comme un feu qui consume, comme un marteau qui brise la

pierre. » Mais dans la plupart de vous, mes frères, la foi elle-même, cette foi qui est le fondement et le principe de la justice, « et sans laquelle il est impossible de plaire à Dieu, » la foi a souffert plus d'une atteinte. Vous n'êtes pas incréants à la manière des impies, mais vous ne croyez plus avec droiture et avec simplicité. Vous doutez plutôt des choses qui vous passent, que vous ne pouvez ni ne devez comprendre. Vous disputez de celles qui ne quadrent pas avec vos idées ou avec vos penchants. La religion ne vous trouve plus seulement rebelles à ses préceptes, vous parlez en téméraires de ses dogmes, « et blasphémez ce que vous ignorez. » Car, dites: sont-ils d'un chrétien instruit et soumis à l'autorité de la foi, ces raisonnements que je vous prêtais l'autre jour sur l'enfer? Et certes, vous savez bien si je les imaginais pour me donner le plaisir d'y répondre. Si donc je ne veux pas battre l'air en vous parlant, si je ne veux pas en particulier que vous regardiez comme des rêveries, ce que je vous ai dit et ce qui me reste à vous dire des peines de l'autre vie, c'est aux principes de la foi que je dois vous rappeler; c'est à rectifier vos idées, à éclaircir vos doutes, à vous ôter une vaine confiance, à vous faire honte de votre présomption, que je dois m'attacher. Le cœur peut-être serait moins rebelle, si l'esprit était moins prévenu. Après donc vous avoir précédemment prouvé que l'enfer est l'inévitable partage de tout homme qui meurt souillé d'un péché mortel, que l'enfer n'est pas seulement la privation de Dieu, mais qu'avec cette privation, on y souffre les ardeurs d'un feu dévorant, je vais établir que ces supplices de l'enfer, incompréhensibles dans leur rigueur, sont encore éternels dans leur durée; que le ver qui ronge les Cain, les Antiochus, les Judas, ne mourra jamais et que jamais s'éteindra le feu qui les brûle, sans qu'on puisse néanmoins accuser Dieu d'outrier les droits de sa justice, ou de manquer à sa bonté.

L'éternité proprement dite, et prise pour cette manière d'exister qui exclut toute idée de commencement et de fin, de succession et de changement, est un attribut de Dieu, et n'appartient qu'à Dieu. Dans Dieu rien n'a commencé, rien ne doit finir; car Dieu est l'être nécessaire, existant par lui-même, indépendant de tout autre; et quoique nous n'arrivions pas à sonder les profondeurs de Dieu, nous concevons très-clairement qu'il serait absurde de supposer un temps où Dieu n'eût pas été, un temps où Dieu pût cesser d'être. Dans l'existence de Dieu point de succession de jours, point de révolutions d'années, point de durée qu'on puisse mesurer par le nombre des siècles. C'est un acte simple et toujours subsistant, où le passé, le présent et l'avenir se réunissent en un même point. Dans la nature de Dieu point de changement. « Il est aujourd'hui ce qu'il était hier, il sera le même dans tous les siècles. *Les cieux périront,* » dit le Prophète, « *mais vous Seigneur, vous sub-*

sisterez dans l'éternité. Ils vieilliront tous comme un vêtement. Vous les changerez comme un habit dont on se couvre, et ils seront changés; mais pour vous, vous êtes toujours le même, et vos années ne passeront point. » (Psal. CI, 27, 28.)

L'éternité se prend encore pour un état fixe, immuable, qui a commencé, mais qui doit durer toujours. Le monde, quoiqu'il n'existe que depuis six mille ans, serait éternel en ce sens, s'il devait toujours subsister tel que nous le voyons, et ne rentrer jamais dans le néant d'où il a été tiré. Mais aucune créature n'est éternelle de sa nature: Elle ne peut l'être que par la volonté du Créateur qui fait ses ouvrages tels qu'il les veut, et leur donne la destination qui lui plaît. C'est donc à Dieu qu'il faut savoir s'il nous destine ou ne nous destine pas une existence plus longue que cette vie.

Nos yeux ne nous font voir que des hommes qui naissent, qui grandissent, qui vieillissent, qui meurent et qui disparaissent sans qu'il en reste autre chose qu'un vain nom, qu'un peu de poussière qui se mêle et se confond avec la terre sur laquelle ils marchent. Notre cœur éprouve bien le désir vif, constant, invincible de nous survivre à nous-mêmes, de vivre au delà du tombeau; et plus nous réfléchissons sur la nature de notre âme, de cette âme si distinguée du corps, qui pense, qui délibère, qui veut, qui choisit, qui agit en nous, plus nous inclinons à croire qu'elle ne présente point de prise à la mort. Mais enfin, aucun des morts n'est revenu pour nous dire si nos desirs se réaliseront, si notre opinion n'est pas une erreur. O vous, qui m'avez fait ! calmez mes alarmes, ou dissipez mes illusions. « Faites-moi connaître quelle est ma fin, et quel sera le nombre de mes jours. » Les voiles tombent, et l'incertitude cesse pour qui écoute la religion. Elle enseigne que « Dieu a créé l'homme immortel, que ceux qui auront fait de bonnes œuvres, sortiront du tombeau pour ressusciter à la vie; mais que ceux qui en auront fait de mauvaises, ressusciteront pour leur condamnation, que tous doivent comparaître devant le tribunal de Jésus-Christ, afin que chacun reçoive ce qui est dû aux bonnes ou aux mauvaises actions qu'il aura faites pendant qu'il était revêtu de son corps. »

Nous voilà donc déjà assurés, et assurés par la parole de Dieu même, que l'homme ne meurt pas tout-entier, qu'il y a quelque chose à craindre ou à espérer après cette vie, et que chacun recevra récompense ou punition selon le bien ou le mal qu'il aura fait. Mais nous cherchons à savoir quelque chose de plus; car l'immortalité n'est pas l'éternité. Je survivrai à ma mort. Je sortirai de mon tombeau. Je jouirai plus ou moins longtemps de la récompense que j'aurai méritée. Je porterai plus ou moins longtemps la peine de mes iniquités; mais enfin, quand Dieu aura payé mes mérites,

ou se sera vengé de mes offenses, ne esserai-je pas d'être ? Non, la parole de Dieu nous assure encore que dans l'horreur des tourments comme au sein de la plus pure félicité, ce qui est aujourd'hui sera demain, sera toujours et ne changera jamais; que, quel que doive être notre sort, du moment que Dieu en aura décidé, notre sort se liera à l'existence de Dieu et deviendra fixe, immuable, éternel comme Dieu même. *Les pécheurs, dit Jésus-Christ, iront dans le supplice éternel, et les justes dans la vie éternelle.* (Matth., XXV, 46.) Et pourquoi, dit saint Augustin, cette vie est-elle appelée éternelle, si ceux pour qui elle est préparée n'en doivent pas jouir éternellement ? Pourquoi aussi le feu de l'enfer est-il appelé éternel, si ceux qui y tombent ne doivent pas y brûler éternellement ? *Erit ergo combustio æterna sicut ignis.*

Maintenant, mes frères, portez vos regards sur ce malheureux que Jésus-Christ nous montre enseveli dans les enfers, et voyez s'il y eut jamais douleur égale à sa douleur; si les regrets les plus amers, les chagrins les plus cuisants, la désolation la plus accablante, les maladies les plus aiguës, les tourments les plus cruels, ont rien qui approche du supplice qu'il endure. Fixé, immobile dans un gouffre de feu, à la place que lui ont méritée son orgueil, sa mollesse, sa sensualité, sa dureté, il ne voit que du feu, ne touche que du feu, ne respire que du feu. Ses cris lamentables attestent l'excès de sa douleur : *Crucior in hac flamma !* (Luc., XVI, 24.) Ayez pitié de moi, parce que je souffre des tourments extrêmes dans cette flamme. Mais c'est peu; ces tourments extrêmes, il les souffre sans le moindre adoucissement; et une goutte d'eau qu'il demande pour se rafraîchir la langue, lui est impitoyablement refusée. Mais c'est peu encore : ces horribles tourments, il les souffre sans relâche et à tous les instants. « Le mal le saisit comme une lionne saisit sa proie; le poison qui déchire ses entrailles ne lui laisse aucun repos; les vers qui le dévorent, ne dorment point. » L'hironnelle souffre moins, gémit moins, se désole moins sous la griffe du vautour. Mais c'est peu encore : ces épouvantables tourments, il les sent s'aggraver par la dérision et l'insulte de ceux dont implore la pitié. *Souviens-toi, lui dit-on, que tu as reçu les biens dans ta vie, et que Lazare n'a eu que des maux. Tu es maintenant dans les tourments, maintenant Lazare est dans la consolation.* (Ibid., 25.) Mais c'est peu encore : ces tourments indicibles, il les souffre sans espoir. La mort qu'il invoque n'exaucera pas ses vœux, elle fuira plutôt. Dieu lui-même a fermé la porte de sa prison et en a brisé les clefs. Du lieu qu'il habite, au séjour de la lumière, du repos et de la paix, s'étend un abîme que personne n'a jamais franchi. Mais c'est peu encore : ce qui met le comble à ses maux, ce qui l'accable, ce qui porte la désolation, le désespoir, la fureur, la rage dans son cœur, ce sont ces jours

anciens, ces années éternelles toujours présentes à son esprit. C'est la certitude qu'il a, qu'après avoir souffert autant de siècles et de millions de siècles qu'il faudrait d'instantanés au plus petit des oiseaux, pour aplanir, en la becquetant, la plus haute et la plus dure des montagnes; qu'après avoir souffert autant de siècles et de millions de siècles qu'il faudrait de larmes pour remplir l'espace qui sépare le ciel de l'enfer, il n'aura point avancé d'un pas dans l'éternité; qu'il lui restera toute l'éternité à souffrir; qu'il n'en sortira jamais. Éternité ! toujours ! Jamais ! quels mots à entendre dans l'enfer !

Vous vous récriez, vous demandez comment de faibles créatures pourraient subsister dans de pareils supplices, et comment de pareils supplices infligés pour des péchés qui souvent n'ont duré qu'un moment pourraient se concilier avec la justice et la bonté de Dieu ? Mais, et déjà j'en ai fait l'observation, nous avons toujours tort de dire que ce qui est, n'est pas, parce que nous ne comprenons pas comment il est; ou parce que nous désirons qu'il ne soit pas. Dieu, sans doute, ne nous a pas parlé pour nous tromper; et la parole de Dieu nous certifie l'existence de l'enfer et l'éternité de l'enfer. « Il n'y a pas non plus d'iniquité dans Dieu. Ses jugements plutôt sont pleins d'équité et se justifient par eux-mêmes. » Il me semble qu'il n'en faudrait pas davantage pour répondre à toutes vos difficultés. Mais voyons. Il est plus triste pour vous d'avoir des préventions contre la foi, qu'il est pénible pour moi de les combattre et de les détruire.

Oui, les hommes sont faibles; et sur la terre, avec les corps dont ils sont revêtus, ils ne soutiendraient pas mieux ni plus longtemps les émotions d'une joie excessive que les déchirements d'une excessive douleur; et je suis convaincu qu'à moins d'un miracle, un juste à qui Dieu se ferait voir sur la terre, tel que dans la gloire il se manifeste aux saints, mourrait de plaisir; comme, à moins d'un miracle, un pécheur mourrait sur la terre aux premières impressions du feu de l'enfer. Mais si Dieu, pour faire jouir les saints de sa gloire, les élève à un état surnaturel, pourquoi n'élèverait-il point à un état surnaturel les coupables sur lesquels la justice demande qu'il exerce sa vengeance ? S'il doit communiquer aux corps de ceux qui ressusciteront pour la vie éternelle, des qualités qui semble ne convenir qu'aux esprits, comme l'agilité, la clarté, l'incorruptibilité, l'immortalité, pourquoi ne communiquerait-il pas à l'âme et au corps de ceux qui ressusciteront pour un opprobre éternel, d'être sensible aux impressions d'un feu matériel, d'être pénétrés de ce feu, d'habiter dans ce feu sans en être dévorés ? C'est un miracle sans doute; mais si Dieu doit des miracles à sa bonté, n'en doit-il pas à sa justice ? et après qu'il en a tant fait pour que le péché ne fût pas commis, pour que le péché fût réparé, est-il

étonnant qu'il en fasse pour que le péché soit dignement puni ?

Mais le péché que les tourments de l'enfer punissent, n'a souvent duré qu'un moment ! Cela est vrai, mais ne confondez pas l'acte du péché avec la disposition de la volonté qui l'a fait commettre. L'acte a passé, mais l'affection au péché, mais la volonté de pécher subsiste encore. Elle n'a pas été rétractée, elle ne peut l'être, elle ne le sera jamais, parce que la mort fixe la volonté dans un état immuable. Or, c'est moins l'acte du péché, que la volonté de pécher qui nous souille. Cela est si vrai, qu'un homicide involontaire n'imprime pas la moindre tache à notre âme, tandis qu'un simple désir a toute la malice d'un adultère. Dieu voit donc toujours dans le pécheur ce qui l'a écarté de sa fin dernière, ce qui l'a fait renoncer au souverain bien. Il y voit donc toujours ce qui l'offense, et tant qu'il le voit, peut-il ne pas le haïr, peut-il n'en pas punir le pécheur ?

En second lieu, à quel tribunal juge-t-on d'un délit et des peines qu'il mérite, par le temps qu'a mis le coupable à le commettre ? Je n'en connais point. La loi seule en décide; et la loi, ou les hommes qui ont fait la loi, ne punissent-ils pas de mort certains crimes dont l'exécution n'a voulu qu'un instant ? Et la mort n'est-elle pas une peine en quelque sorte éternelle, et dans ses suites pour celui qui la subit, et dans l'intention des juges qui l'infligent ? Le coupable que le glaive de la justice frappe, n'est-il pas par le fait retranché pour toujours de la société ? effacé pour toujours du nombre des vivants ? pour jamais privé de tous les avantages auxquels les autres hommes peuvent prétendre ? Quand la loi prononce le dernier supplice, elle punit autant qu'elle peut punir; et avec le pouvoir de ressusciter les morts, elle ne rappellerait certainement pas à la vie ceux qu'elle en a justement privés.

Vous me parlez de la justice de Dieu, et la manière dont j'ai dit qu'elle s'exerce dans l'enfer vous révolte. Mais cette justice de Dieu, la connaissez-vous bien ? J'avoue, moi, qu'elle ne doit pas excéder dans la punition des coupables; mais il faut que vous conveniez, vous, qu'elle peut et qu'elle doit proportionner la peine au délit, la réparation à l'offense. Or une offense s'estime par la bassesse de celui qui la fait, et par l'excellence de celui à qui elle est faite; la réparation doit donc se mesurer sur la distance qui sépare l'un de l'autre. Mais dites-moi de combien Dieu l'emporte sur l'homme; ou de combien l'homme est au-dessous de Dieu. La réparation que l'homme doit à Dieu pour ses péchés est donc infinie. Mais les tourments de l'enfer, pour affreux, pour incompréhensibles qu'on les suppose, ne sont, ni ne peuvent être infinis dans leur rigueur; il faut donc qu'ils le soient dans leur durée.

Vous me parlez de la justice de Dieu; mais en connaissez-vous les droits ? avez-

vous l'idée de sa haine pour le péché, de son opposition à l'apparence même du péché? Montez au Calvaire, c'est là qu'elle éclate cette haine souveraine. C'est là que Dieu paraît véritablement le Dieu des vengeances: c'est là que sa justice paraît véritablement terrible, parce qu'il l'exerce sur un Homme-Dieu, qu'il l'exerce sur son propre Fils, et que n'étant pas gêné par l'infirmité du sujet, il agit avec une entière liberté et se venge en Dieu. Attachez vos regards sur ce Jésus, sur ce juste par excellence, sur ce Fils bien-aimé du Père, ce digne objet des complaisances divines; et quand vous « le voyez humilié et frappé de Dieu, percé de plaies pour nos iniquités, brisé pour nos crimes, chargé de nos langoureux, subissant le châtement qui nous est dû, » dites si les tourments de l'enfer ont rien de plus étonnant, de plus affreux dans des hommes coupables, que les douleurs et les opprobres de la croix dans le Saint des saints! Et si Dieu a été juste en décrétant, en ordonnant, en exigeant la mort de son Fils pour l'expiation du péché, sera-t-il injuste en haïssant, en réprouvant, en punissant ceux qui se sont rendu cette mort inutile par de nouveaux péchés? Ah! le sang de Jésus-Christ est retombé sur ces malheureux; « ils l'ont crucifié de nouveau; ils l'ont de nouveau exposé à l'ignominie, » et tant qu'il sera sur eux, ce sang innocent, il criera vengeance contre eux; et peut-on supposer seulement qu'il ne l'obtienne pas?

Vous me demandez où serait la bonté de Dieu? La bonté de Dieu n'est pas seulement sa miséricorde, son inclination à pardonner, à faire du bien à ses créatures. La bonté de Dieu c'est aussi sa sainteté, c'est aussi son opposition à tout ce qui est mal. Sa bonté, Dieu la signale sur la terre; il en prodigue tous les trésors dans le ciel; mais nulle part Dieu n'est bon aux dépens de sa justice, comme nulle part il n'est sévère aux dépens de sa bonté. Toutes deux lui sont essentielles, il ne peut pas plus manquer à l'une qu'à l'autre. Vous trouvez bon et parfaitement digne de Dieu qu'il récompense éternellement ceux qui lui sont fidèles, et vous ne voudriez pas diminuer d'un seul jour la félicité des saints: pourquoi trouvez-vous mal qu'il punisse en Dieu, qu'il punisse éternellement ses ennemis? Dieu est-il donc plus honoré par la piété des justes, qu'il n'est offensé par le mépris des pécheurs?

Raisonnons moins sur l'enfer, et craignons-le beaucoup plus. Raisonnons beaucoup moins sur l'enfer, et travaillons plus efficacement à nous en tirer. Je dis, nous en tirer, et c'est une réflexion que je voudrais que vous fissiez de vous-mêmes, parce que de ma part elle peut vous paraître amère; mais vous me la passerez en faveur de l'intention. Je dis, travailler plus efficacement à nous tirer de l'enfer; car qui de nous peut dire qu'il n'a pas mérité l'enfer? Nous péchons tous; nous péchons de toutes les

manières, et il ne faut qu'un péché pour nous perdre. Qui de nous peut dire avec certitude qu'actuellement même il ne mérite pas l'enfer, puisque « personne ne sait s'il est digne d'amour ou de haine, et qu'il y a une voie qui paraît droite et qui conduit à la perdition? » Qui donc a l'assurance qu'il ne tombera pas dans l'enfer? Personne: et personne n'a plus de motifs que nous de prendre pour soi la parole du Sauveur: *Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous* (Luc., XIII, 5.)

DISCOURS XLIV.

MISERICORDE.

Quam magna misericordia Domini, et propitiatio illius convertentibus ad se. (Eccl., XIX, 28.)

Combien est grande la miséricorde du Seigneur, et le pardon qu'il accorde à ceux qui se convertissent à lui!

La miséricorde et la justice, dit saint Bernard, sont les deux colonnes sur lesquelles pose le trône de Dieu. Il ne faut pas seulement nous attacher à l'une ou à l'autre; mais les embrasser toutes deux, sans quoi nous serions comme l'oiseau qui, privé de l'une de ses ailes, ne peut plus prendre son essor vers le ciel. La confiance sans la crainte ferait de nous des présomptueux; et la crainte sans la confiance nous jetterait dans l'abattement et le désespoir.

Vous parler des miséricordes du Seigneur, après être revenu trois ou quatre fois à vous parler de ses jugements, ce n'est donc pas me contredire; c'est seulement vous montrer Dieu sous un nouveau point de vue, vous rappeler à lui par un nouveau motif, suivre la marche même de la grâce dans les opérations par lesquelles elle prépare et dispose les pécheurs à la justification. La sagesse, dans eux, commence par une crainte salutaire de la divine justice; ils passent de la crainte à la considération de la miséricorde; et les richesses inépuisables de cette miséricorde leur inspirent la confiance que Dieu, déjà si bon de sa nature, leur sera plus propice encore à cause de Jésus-Christ dont ils réclament les mérites.

Voilà ce qui a dû se passer en vous, mes frères, si, dans « ce temps favorable, dans ces jours de salut, » vous n'avez point été sourds et rebelles aux sollicitations de la grâce. Votre conscience, en l'interrogeant, vous aura condamnés; vos prévarications, en les comptant, vous auront effrayés; les jugements de Dieu, en les méditant, vous auront consternés. Vous aurez cessé d'aimer le péché, d'en rechercher les occasions, de céder au penchant qui vous y porte. Vous vous serez rapprochés de Dieu, vous l'aurez prié de vous être propice. Dans cette disposition, ayez confiance; vos péchés vous seront certainement remis, et la religion, au nom de laquelle je vous avais menacés, m'autorise à vous dire que Dieu attend votre retour, qu'il s'en réjouira, et que, de sa part, le pardon sera aussi prompt que généreux.

Mais que personne ne prenne le change;

que personne n'étende au péché une indulgence qui n'est que pour le pécheur. Lors même qu'il sauve celui-ci, Dieu veut la mort de celui-là. Le sein de sa miséricorde ne s'ouvre qu'au pécheur fâché de l'avoir été, résolu de ne plus l'être, et qui le venge, par le repentir et l'amour, de tout ce qui excitait sa haine en blessant sa sainteté. Pour ceux « qui méprisent les richesses de sa bonté, de sa patience, de sa longue tolérance, qui refusent de l'invoquer quand il est près d'eux, de le chercher quand ils peuvent le trouver, » d'aller à lui quand ils les appelle, de le regarder même quand il leur tend la main; pour ceux qui semblent avoir « fait pacte avec l'enfer, » qui s'enfoncent toujours plus dans l'iniquité, « qui détournent obstinément leur vue du ciel, ne veulent pas se souvenir des justes jugements du Seigneur, » ni rentrer dans ses voies, il sera toujours le Dieu sévère, inflexible, implacable, terrible. En deux mots, mes frères; promettez-vous tout de Dieu, en vous convertissant à lui; craignez tout de sa justice, en persévérant dans l'impénitence.

Des passions qu'il faudrait vaincre, des habitudes qu'il faudrait déraciner, des occasions qu'il faudrait éloigner, des scandales ou des injustices qu'il faudrait réparer, des péchés nombreux, honteux, abominables qu'il faudrait confesser et pleurer, tels sont les difficultés qui retiennent les pécheurs dans la mauvaise voie, et contre lesquelles échouent trop souvent leurs projets de conversion. Ces difficultés sont réelles, et je ne prétends pas les dissimuler; et si je dis que le pardon est toujours facile du côté de Dieu qui l'accorde, je ne dis pas qu'il le soit également pour le pécheur qui doit le mériter. Les difficultés néanmoins ne sont jamais telles qu'elles puissent autoriser l'impénitence. On en triomphe quand on le veut bien résolument, et que, se défiant de soi-même, on recourt par la prière à celui qui rend possible à tous, même aux plus faibles, tout ce qu'il commande.

Mais il est un autre obstacle, qu'à voir la sécurité, la témérité, l'audace des pécheurs dans leurs plus grands égarements, on ne soupçonnerait pas devoir les arrêter dans leur conversion, et devant lequel cependant il n'est pas rare qu'ils perdent courage, quelquefois même après avoir surmonté tous les autres. « Fille d'Israël, » disait le Seigneur, « vous avez brisé mon joug dès le commencement. Vous avez rompu mes liens. Vous avez dit: Je ne servirai pas. Revenez, cependant, et je vous recevrai. Vous devez savoir et comprendre maintenant quel mal c'est pour vous, et combien il vous est amer d'avoir abandonné le Seigneur votre Dieu. Appelez-moi, et invoquez-moi maintenant. Dites-moi: Vous êtes mon Père. Vous êtes celui qui m'avez conduit dans ma première jeunesse, lorsque j'étais innocente. Revenez, et je vous recevrai: *Tamen revertere ad me, et ego suscipiam te* (Jer., II, 20; III, 1). » Que

répondait la fille d'Israël? « Non, j'ai perdu toute espérance. En aimant des étrangers, je vous ai déplu: *Nequaquam desperavi* (Jer., II, 25). » Le Seigneur insistait: « Si une femme, après avoir quitté son mari, en épouse un autre, son mari la reprendra-t-il encore? Cette femme n'est-elle pas considérée comme impure et comme déshonorée? Véritablement, fille d'Israël, vous vous êtes prostituée à des dieux étrangers. Vous avez souillé la terre par vos fornications et par vos méchancetés. C'est ce qui a été cause que l'eau du ciel a été retenue, et que les pluies ne sont point tombées. » Cependant revenez à moi, et je vous recevrai: *Tamen revertere ad me, et ego suscipiam te*. Et que répondait la fille d'Israël? Non, je ne retournerai pas à vous. J'ai perdu toute espérance. Il est impossible que vous oubliez l'injure que je vous ai faite. Il est impossible que vous m'aimiez: *Nequaquam, desperavi*.

Voilà, mes frères, un des pièges que le démon ne manque jamais de tendre à ceux qu'il tient captifs, quand ils pensent à secouer sa chaîne. Voilà le piège où moi-même j'ai vu se prendre et périr des pécheurs qui m'avaient édifié par leur repentir, étonné par la générosité de leurs efforts, et dont plus de confiance en Dieu aurait indubitablement consommé la conversion. S'agit-il de pousser les hommes au crime, ou de les y retenir quand ils y sont tombés, l'ennemi change pour eux la face des objets. Il donne aux ténèbres l'éclat de la lumière, et peint le mal même des couleurs du bien. Tous les penchants sont légitimes, tous les gains honnêtes, tous les plaisirs permis; tous les péchés sont des faiblesses dont Dieu ne s'offense pas, ou qu'il voit avec l'indulgence d'un père. La grâce rompt-elle le charme, dissipe-t-elle l'illusion, rend-elle à la conscience ses remords, et aux remords leur désolante importunité? l'esprit de mensonge a l'œil sur sa proie; et pour qu'elle ne lui échappe pas, il la circonviert par de nouveaux artifices. Ces penchants si légitimes n'étaient que des vices honteux; ces gains si licites, qu'une usure criante; ces plaisirs innocents, que d'infâmes débauches; ces péchés si légers, pèsent comme des montagnes, et ce Dieu si indulgent et si bon, est le Dieu implacable dans sa vengeance. C'est folie de penser seulement à le fléchir; il n'a pas moins en horreur l'impie que son impiété. En un mot, le démon qui les trompait en les flattant, en leur inspirant une fausse confiance, les trompe encore en les effrayant, en les épouvantant, en les désespérant; et quand ils sont si malheureux que de lui prêter l'oreille, ils ne manquent guère de se plonger, par désespoir, dans la dissolution, et de se laisser entraîner aux plus grands excès.

C'est peut-être juger de vous, mes frères, trop favorablement, que de croire que vous ayez besoin d'être prémunis contre une pareille tentation; et qu'il ne faille plus, pour vous ramener à Dieu, que vous inspirer

une grande confiance en sa miséricorde. Mais du moins ce ne sera pas vous qui me ferez un crime de penser de vous comme un père pense de ses enfants dont il ne désespère jamais, et qu'au plus fort de leurs égarements, il se promet encore de voir revenir à résipiscence. J'éloigne donc l'idée qu'aujourd'hui encore je ne vous parlerai que pour vous donner un tort de plus, en vous proposant, sans fruit, de tous les motifs de conversion, le plus touchant, le plus capable de gagner les bons cœurs; mais vous supposant tels que je désire que vous soyez, émus, ébranlés, à demi-gagnés, ayant besoin qu'on vous encourage, qu'on excite votre confiance en cette miséricorde qui peut seule couvrir la multitude de vos offenses, je vais m'appliquer à calmer l'excès de vos craintes, à prévenir vos défiances.

Et d'abord, j'en appelle au cœur de Dieu qui de sa nature est la bonté même : *Cujus natura bonitas*. Vous êtes pères la plupart, et vous aimez vos enfants; mais il faut que je mette votre tendresse à l'épreuve, et que je sache jusqu'où elle pourrait aller. L'illustre archevêque de Cambrai, dans son excellent traité de la confiance en Dieu, raconte un fait qu'il avait emprunté à Valère-Maxime. Un père ayant découvert que son fils projetait de l'assassiner, le conduisit dans une forêt. Là, lui présentant un poignard qu'il avait caché sous sa robe : Mon fils, lui dit-il, je sais quels sont vos projets. En les exécutant dans une ville telle que Rome, vous n'échapperiez ni au supplice, ni à l'infamie. Mais peut-être qu'en assouvissant ici votre haine, et qu'en cachant votre crime dans l'épaisseur de ce bois, il n'aura point de témoins, et qu'on ne pourra vous en convaincre. Je vous aime assez pour vouloir, par le sacrifice de ma vie, vous sauver de l'échafaud. Je suis bien malheureux, et vous êtes bien coupable; mais vous êtes mon fils. L'infortuné jeune homme avait tenu, pendant ce discours, ses regards attachés sur son père. Confus, interdit, épouvanté, saisi d'horreur, il pousse un cri, tombe sur ses genoux, s'évanouit, va rendre l'âme. Le père se jette éperdu sur le corps de son fils. Il l'appelle, l'embrasse, l'embrasse encore, l'appelle vingt et vingt fois, le baigne de ses larmes, et lui prodigue les plus tendres soins. Après quelques heures d'angoisses, la douleur qui suffoquait le jeune homme, éclate en gémissements et en sanglots, et amène un torrent de larmes. Dès qu'elle lui permet de parler : Mon père, s'écrie-t-il, ô mon père ! par grâce, pour la dernière grâce, vengez-vous, et donnez la mort à votre indigne fils. Non, mon enfant, répond le père, vivons plutôt l'un et l'autre, toi pour m'aimer, moi pour goûter le plaisir de l'avoir pardonné. Et il le console, le caresse, le rassure, le ramène dans sa maison aussi repentant qu'il avait été coupable. Dites-moi, mes frères, ce qui vous semble de ce père ? A-t-il été trop indulgent, trop généreux, trop

bon ? Le seriez-vous moins dans l'occasion ? Vous ne voudriez pas que je le crusse ; et je ne le croirais pas quand vous me le diriez. Un père n'est jamais sévère à l'excès, à moins que la passion ne l'aveugle, que la fureur ne le transporte. Un père ne voit jamais son fils pleurant, suppliant, demandant grâce à deux genoux, qu'il ne sente ses entrailles émues.

Mais si les hommes, tant méchants qu'ils sont, usent de miséricorde, combien ne sera pas plus miséricordieux encore celui dont la bonté est, sans aucun doute, infinie comme sa puissance ! Ce Dieu qui, « loin de rejeter le cœur contrit, s'en rapproche et met sa gloire à sauver les humbles ! » Ce Dieu qui, pouvant toujours punir, « use de patience pour que personne ne périsse, « mais que tous reviennent à lui ! » Ce Dieu qui, « dans l'exercice même de sa colère, n'oublie pas sa compassion envers les hommes ! Ce Dieu qui montre plus de joie de la conversion d'un seul pécheur, que de la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf justes ! » Ce Dieu qui, se comparant à une tendre mère, veut qu'on le croie encore plus tendre qu'elle ! « Une mère peut-elle oublier son enfant, et n'avoir pas compassion du fils qu'elle a porté dans ses entrailles ? Mais quand même elle l'oublierait, pour moi, je ne vous oublierai pas. Je vous porte gravés sur ma main. » Ce Dieu, en un mot, que Jésus-Christ, dans l'Evangile, nous a peint sous des traits si touchants ! *Lorsque le prodigue était encore bien loin, son père l'aperçut et en fut touché de compassion ; et courant à lui, il se jeta à son col et le baisa, et dit à ses serviteurs : Apportez promptement sa première robe, et l'en revêtez, et mettez-lui un anneau au doigt, et des souliers aux pieds. Amenez aussi le veau gras et le tuez. Mangeons et faisons bonne chère ; car voici que mon fils qui était mort, est ressuscité ; il était perdu, et il est retrouvé* (Luc., XV, 20-24). Oh ! non, dit saint Ambroise, aucun père n'est père autant que Dieu : *Nemo tam pater quam Deus*. Aucun n'aime comme lui, aucun ne pardonne comme lui, aucun n'est, comme lui, « bon et compatissant, patient et riche en miséricorde. »

Quelle erreur serait donc la vôtre, si, touchés de Dieu, et pensant à vous convertir à lui, vous vous laissiez arrêter par la crainte de n'être pas accueillis ! et combien vos défiances ne seraient-elles pas injurieuses à son cœur paternel, si vous doutiez « qu'il aura pitié de vous selon sa « grande miséricorde, et qu'il effacera « votre iniquité selon la multitude de ses « bontés ! » Mais pour que vous ne m'accusiez pas de prêter gratuitement à Dieu des sentiments que peut-être il n'a pas à l'égard des pécheurs, je veux en appeler encore à ses oracles et à ses promesses. Nous savons, par le témoignage de l'Ecriture, que ce peuple juif à qui Dieu adressait ses prophètes, avait le front et le cœur indomptables, qu'on ne le gouvernait, qu'on ne le retenait dans le devoir que

par la crainte et par les punitions les plus éclatantes. Voyez cependant comment Dieu parle aux plus rebelles et aux plus coupables de cette nation par la bouche de ses envoyés. « *Que l'impie quitte sa voie,* » leur dit-il par Isaïe, *et l'injuste ses pensées, et qu'il retourne au Seigneur, et il lui sera miséricorde; qu'il retourne à notre Dieu, parce qu'il est plein de bonté pour pardonner. Prêtez l'oreille et venez à moi, et votre âme vivra.* » (Isa., LV, 3-7.) Et encore : « *Cessez de faire le mal; apprenez à faire le bien, et après cela venez; quand vos péchés seraient comme l'écarlate, ils deviendront blancs comme la neige; et quand ils seraient rouges comme le vermillon, ils deviendront blancs comme la neige la plus blanche.* » (Isa., I, 16-18.) Il leur dit par la bouche d'Ezéchiel : *Je jure par moi-même que je ne veux pas la mort de l'impie; mais que je veux que l'impie se convertisse et qu'il vive! Convertissez-vous, convertissez-vous; quittez vos voies toutes corrompues, et pourquoi mourez-vous? En quelque jour que l'impie se convertisse, son impiété ne lui nuira point. Si, après que j'aurai dit à l'impie : Vous mourrez très-certainement, il fait pénitence de son péché, il vivra très-certainement, et ne mourra point. Tous les péchés qu'il aura commis ne lui seront point imputés. Il a fait ce qui était droit et juste : il vivra.* » (Ezech., XXXIII, 10-16.)

Si d'après ces assurances, ceux qui n'avaient reçu qu'un esprit de crainte, et que la loi gouvernait en esclaves, devaient se confier en Dieu, lors même qu'ils avaient grandement, énormément péché, quelle considération, quel motif pourrait autoriser nos détiences, quand nous vivons sous une loi toute d'amour et de charité? quand nous n'adorons pas moins en Dieu notre père que notre maître? quand notre foi nous oblige à croire que « Dieu a envoyé son Fils dans le monde pour le sauver; » et que Jésus-Christ est venu pour appeler, non les justes, mais les pécheurs à la pénitence; » et que, de quelque manière que nous ayons péché, « nous avons pour médiateur et pour avocat auprès du Père, ce Juste qui s'est fait propitiation pour nos péchés, et non-seulement pour les nôtres, mais pour ceux du monde entier. »

Ne m'opposez donc ni le nombre, ni l'énormité, ni le scandale de vos déréglemens. Nous ne connaissons qu'un péché irrémissible, c'est l'impénitence. « Convertissez-vous seulement à Dieu selon que vous vous êtes éloignés de lui; » et Dieu trouvera toujours plus de bonté en lui-même qu'il n'y a de malice en vous. « Il vous pardonnera votre péché précisément parce qu'il est grand, et il le fera pour la gloire de son nom. » J'en atteste sa conduite à l'égard des plus insignes pécheurs. David n'était rien moins qu'un adultère et un homicide. Manassés avait proscrit le culte du vrai Dieu, inondé Jérusalem de sang, et fait passer ses propres enfants par le feu pour honorer les idoles. Les désordres de

Madeleine avaient été si publics, qu'on ne la désignait dans la ville que sous le nom de pécheresse. Paul avait persécuté l'Eglise de Dieu. Marie l'Egyptienne s'était prostituée pendant quinze ans à l'impudicité. Augustin avait passé sa jeunesse dans le débordement. Dieu pourtant ne confondit pas l'espérance qu'ils avaient eue en lui; il ne tint pas contre leur repentir. Il ne méprisa pas leurs larmes; » il fit plutôt surabonder la grâce qu'avait abondé l'iniquité. » Leurs crimes sans pénitence, ou leur pénitence sans confiance en Dieu, les eussent entraînés au plus profond des abîmes; mais parce qu'ils se repentirent et qu'ils espérèrent, Dieu les éleva au rang de ses enfants et leur donna le partage qu'il promet aux saints. Combien d'autres pénitents illustres j'aurais pu nommer, que Dieu a également glorifiés et que l'Eglise honore d'un culte religieux! Combien d'autres ne pouvons-nous pas supposer être entrés en part de la béatitude promise à ceux qui pleurent, quoiqu'ils nous soient inconnus, et que « Dieu les cache dans le secret de sa face! »

Mais pourquoi recourir à des suppositions, ou rappeler des exemples éloignés, quand nous-mêmes nous sommes la preuve vivante des miséricordes du Seigneur? quand il est manifeste que, si nous ne sommes pas perdus, c'est l'effet des miséricordes du Seigneur; » c'est parce que nous avons trouvé dans le Seigneur un fond inépuisable de bonté? A qui de vous que je m'adresse, mes frères, il ne disconvient pas qu'il a péché, souvent péché, peut-être énormément péché. Mais vous n'avez pu pécher sans tomber dans la disgrâce de Dieu, sans mériter sa haine. Pourquoi donc ne s'est-il pas encore vengé? Pourquoi, frappant, autour de vous, des têtes beaucoup moins coupables, a-t-il respecté la vôtre? » Qui est celui qui, ayant trouvé son ennemi à son avantage, le laissera aller sans lui faire aucun mal? » Vous n'êtes depuis longtemps suspendu que par un fil sur l'abîme du feu, et ce fil, Dieu le tient entre ses mains. En le rompant au premier, au vingtième, au centième péché que vous avez commis, combien d'outrages il eût épargnés à sa gloire! Qui donc l'a arrêté? Qui l'arrête encore? « Seigneur, mon Dieu! votre miséricorde sur moi est véritablement admirable. » Vous avez fait plus que de me retirer du fond de l'enfer : vous n'avez pas permis que j'y tombasse.

Il y a plus : non-seulement vous avez péché; mais vous péchez encore. « Vous faites même servir Dieu à vos péchés, » en tournant contre lui ses propres dons. Dieu pourtant n'a pas cessé, Dieu ne cesse pas de vous faire du bien. Il fait lever son soleil sur vous comme sur les meilleurs des hommes; et quand la pluie féconde les champs de vos voisins, les vôtres ne restent pas stériles. Il vous conserve la santé comme si vous n'en abusiez pas. Il bénit vos entreprises, comme si l'orgueil ou l'inté-

rét n'en était pas le principe. Il vous concilie le respect, l'obéissance, l'amour de votre famille, comme si vous étiez soigneux d'y faire honorer son nom. Pourriez-vous même assurer que Dieu n'a pas fait des miracles en votre faveur? que dans une maladie grave, il n'a pas retenu les coups de la mort? que dans un danger pressant, il n'a pas « commandé à ses anges de vous garder, de vous porter dans leurs mains, » pour que vous échappassiez à un péril autrement inévitable? « Seigneur, mon Dieu! votre miséricorde sur moi est véritablement admirable. C'est le Seigneur qui a délivré mon âme de la mort; mes yeux, des larmes; mes pieds, de leur chute. Si le Seigneur ne m'eût assisté, il s'en serait peu fallu que mon âme ne fût tombée dans l'enfer. »

Il y a plus : Dieu ne vous supporte pas seulement ; Dieu ne vous fait pas seulement du bien ; chaque jour encore, et chaque jour, en mille manières, il vous rappelle à lui. C'est dans la vue de vous ramener entre ses bras qu'il permet qu'un succès vous arrive, qu'un accident vous attriste, qu'une maladie vous force à des réflexions sérieuses, que la mort d'un complice donne l'alarme à votre conscience et réveille ses remords, qu'une amertume salutaire, répandue sur vos plaisirs, vous en dégoûte, qu'une inquiétude vague, une tristesse sans motif, un trouble involontaire, le mécontentement de vous-même et des autres, vous font chercher partout le repos et la paix qui ne se trouvent qu'en lui ; que certaines pensées se présentent à votre esprit, que certains sentiments, tantôt doux et paisibles, tantôt vifs et douloureux, saisissent votre âme, et la remuent puissamment. Réfléchissez, et vous reconnaîtrez que dans tous les temps, dans tous les lieux, dans toutes les rencontres, Dieu assiège la porte de votre cœur, qu'il y frappe, qu'il demande, qu'il prie, qu'il sollicite que vous lui en ouvriez l'entrée.

Or, dites-moi, Dieu qui vous a supporté, épargné, comblé de biens quand vous étiez son ennemi, et que vous ne viviez que pour l'offenser, voudra-t-il vous écraser et vous confondre, quand, honteux et repentant d'avoir méconnu ses droits à votre amour, vous projetez de réparer vos torts et de marcher dans la voie de ses préceptes? Après vous avoir prodigué tant et tant de grâces, sans que vos résistances l'en aient rendu plus avare, Dieu en tarira-t-il la source, au moment que vous commencez à vous y montrer fidèle? Les bons sentiments que je vous suppose, vous ne les auriez pas, si Dieu ne les eût formés en vous : les y aurait-il formés avec le désir que vous ne les suivissiez pas? Enfin, Dieu n'assiège-t-il depuis si longtemps votre cœur, que pour s'éloigner dédaigneusement et vous insulter, quand vous consentez qu'il y rentre? Oh! non. Votre cœur est corrompu, Dieu le sanctifiera. Vos péchés sont nombreux, Dieu les effacera, sans

qu'il en reste la moindre trace ; il les jettera derrière lui ; il en perdra le souvenir. Suivez l'attrait de la grâce, et le succès passera votre attente. Pensez, pensez sérieusement à vous convertir au Seigneur, et ne vous défiez pas de lui, mais déliez-vous de vous-même, déliez-vous de vos irrésolutions. Déliez-vous de votre inconstance. Dieu promet de vous recevoir quand vous reviendrez à lui ; mais il ne promet pas de vous attendre, et s'il vous attend depuis longtemps, c'est une raison de craindre qu'il ne vous attende plus. Béni soit le Dieu des miséricordes, mais malheur à l'âme qui abuse de la miséricorde pour persévérer dans l'iniquité ! « Quand une terre abreuvée des eaux du ciel ne produit que des ronces et des épines, elle est en aversion à son maître ; elle est menacée de sa malédiction, et à la fin il y met le feu. »

DISCOURS XLV.

MAUVAIS PROPOS.

Solutum est vinculum linguæ ejus, et loquebatur recte, (Marc., VII, 35.)

Sa langue se délia, et il parlait bien.

Aucun de vous, mes frères, et j'en bénis Dieu, n'a été privé du don précieux de la parole ; mais à combien de vous pourrais-je appliquer, dans un sens moral, ce que dit notre évangile d'un muet miraculeusement guéri par le Sauveur : *Sa langue se délia, et il parlait bien* ? Hélas ! quand la vôtre se délie, c'est presque toujours pour parler mal. *Væ tacentibus de te*, disait à Dieu saint Augustin, *quoniam loquaces muti sunt*. Souvent les plus grands parleurs sont aussi les plus muets lorsqu'il s'agit de vous et des intérêts de votre gloire. La cupidité leur lie alors la langue. Ils n'ont point de paroles à donner à la piété, à la vérité, à la charité, et c'est un premier reproche que j'aurais droit de vous faire ; vous êtes muets, la plupart, pour louer Dieu, pour le remercier, pour le bénir, pour l'apaiser, pour l'invoquer, pour rendre au besoin, contre les blasphèmes et les dérisions de l'impie, témoignage à la foi dont vous faites profession. Vous êtes muets, la plupart, pour confesser vos péchés. La honte vous retient de confesser ce que vous n'avez pas rougi de faire. Le sacrement de pénitence est abandonné des uns, profané par les autres ; et, parce que les uns et les autres se taisent, leurs mauvaises habitudes se fortifient ; ils s'endureissent dans le mal. Presque tous vous êtes muets pour consoler l'affliction du pauvre, pour protéger et maintenir le droit du faible qu'on opprime et qu'on dépouille, pour défendre l'innocence que la calomnie diffame, pour conseiller, avertir, exhorter, reprendre des enfants et des domestiques dont les débordements vous sont connus, et qui peut-être seraient moins vicieux et moins déréglés, s'ils ne croyaient pas l'être de votre aveu, s'ils ne prenaient pas votre silence pour une approbation. Oh ! oui, mes frères, je suis convaincu

qu'avec un peu plus de religion, vous n'entreriez pas dans l'examen de votre conduite sans reconnaître qu'en mille et mille rencontres vous avez été bien malheureux et bien coupables de vous taire, puisqu'en vous taisant vous avez trahi mille fois Dieu, le prochain, votre propre conscience.

Ce silence ingrat, lâche, inhumain, est assurément un bien grand désordre, et il faut le déplorer d'autant plus amèrement, que les suites en sont moins senties. Cependant, un désordre plus grand encore me semble réclamer aujourd'hui tous les efforts du zèle; et puisque l'Evangile dont je vous ai fait lecture, me présente une occasion que je cherche depuis longtemps, celle de me plaindre de la grossièreté, de l'irrégulation, de la licence, de la malignité si ordinaires, dans vos propos et vos conversations, je veux faire de ces honteux excès la matière de ce prône.

L'Esprit-Saint, cependant, nous avertit qu'en « traitant avec un homme inconsidéré dans ses paroles, il faut attendre de lui plutôt des folies, que non pas qu'il se corrige; » mais lors même qu'il commet le crime comme en se jouant, l'intérêt commun exige qu'on le signale, qu'on le frappe, « qu'on le blesse par les lèvres, » pour que chacun se garde de lui et du poison mortel que distille sa langue.

La faculté de parler, cette faculté si précieuse et si nécessaire à l'homme dans l'état de société, deviendrait inutile et n'aurait point de but pour celui de nous qui, jeté dans une île déserte ou relégué au milieu d'une solitude inaccessible, y vivrait privé de tout commerce avec ses semblables. Je conclus de là que, dans l'intention de Dieu qui nous a donné de pouvoir communiquer les uns avec les autres par le moyen de la parole, nous ne devons parler que pour sa gloire, notre utilité personnelle et l'avantage du prochain. Cette intention de Dieu est si réelle et l'obligation de nous y conformer si sérieuse, qu'au dire de Jésus-Christ, « nous rendrons compte d'une parole inutile; » et que suivant l'apôtre saint Jacques, « l'homme qui se croit religieux, lorsqu'il ne retient pas sa langue comme avec un frein n'a qu'une religion vaine et infructueuse. » De là vient que le Saint-Esprit assigne « l'inconsidération dans les paroles comme le caractère propre de la folie; » qu'il nous recommande « de n'être pas prompts à parler; mais de laisser au Seigneur le soin de gouverner notre langue; » qu'il prédit à l'imprudent, « que sa langue sera la ruine de son âme; qu'il promet la vie à qui garde sa bouche; » qu'il appelle « heureux, » qu'il appelle « parfait, celui qui ne fait point de fautes, en parlant. » De là vient que le pieux David haïssait les grands parleurs; que lui-même « il se taisait, s'humiliait, gardait le silence pour ne pas dire même de bonnes choses, par la crainte de pécher; » qu'il demandait avec tant de ferveur à Dieu « de mettre une garde à sa bouche et une porte à ses lèvres,

et de ne pas souffrir que son cœur se laissât aller à des paroles de malice. » De là vient que saint Paul dans ses Epîtres aux différentes Eglises qu'il avait fondées, commence par faire observer que « les mauvais propos corrompent les bonnes mœurs, on ne doit point entendre parmi les fidèles de paroles déshonnêtes, folles et bouffonnes, ce qui ne convient nullement à leur vocation; mais plutôt des paroles d'actions de grâces; » qu'ils doivent être des modèles de retenue dans tous leurs discours, si bien que « Dieu en soit toujours honoré et le prochain toujours édifié. »

En faut-il tant pour m'autoriser à vous dire que nous devons garder notre langue de tout mal; que nos lèvres ne doivent proférer rien de téméraire, de malin, d'impertinent; et que le sel de la discrétion et de la sagesse doit assaisonner tous nos entretiens? Mais cette doctrine apparemment vous est inconnue, ou vous n'en tenez pas compte et la méprisez. Car il suffit de vous entendre parler et discourir, pour reconnaître combien est vrai ce qu'a dit un apôtre dont j'ai déjà invoqué l'autorité, « que la langue est un monde d'iniquités, et que n'étant qu'un de nos membres elle infecte tout le corps; qu'elle est un feu et qu'elle enflamme tout le cercle et tout le cours de notre vie, étant elle-même enflammée du feu de l'enfer; qu'il est plus aisé de dompter toute sorte d'animaux, les bêtes de la terre, les oiseaux, les reptiles et les poissons de la mer, que de dompter la langue; que c'est un mal inquiet, intraitable; qu'elle est pleine d'un poison mortel; que par elle nous bénissons Dieu, notre Père, et que par elle nous maudissons les hommes qui sont créés à l'image de Dieu; et que de la même bouche partent la bénédiction et la malédiction, comme si une fontaine jetait par la même ouverture, de l'eau douce et de l'eau salée. » Venons au détail.

C'est peu, mes frères, que vous ne sachiez pas posséder votre âme dans la paix par la patience, et que vous preniez feu pour la moindre petite chose; il semble que la colère vous suffoquerait si vous ne vomissiez un torrent d'imprécations, de juréments, de blasphèmes, de paroles sales et ordurières. Ce mot que la piété consacre à exprimer sa vénération pour les choses saintes, vous l'associez, vous, aux termes les plus bas, aux plus grossières injures. D'exécrables serments appuient presque toujours la vérité de vos récits ou l'impudence de vos mensonges. Pour obtenir qu'on croie aux uns comme aux autres, vous atteste le ciel et l'enfer. Vous invoquez Dieu pour qu'il vous damne et vous prive de sa clarté; vous invoquez le diable pour qu'il vous confonde, qu'il vous brûle, qu'il vous arrache les entrailles; et ces horribles malédictiones vous les produisez dans l'empressement à vos femmes, à vos enfants, à vos domestiques, à vos bestiaux, à vos voisins; et souvent c'est une velle, une misère, un rien qui amène ce

déluge. Il suffira d'un mot qui vous aura choqué, d'un tort de deux sous qu'on vous aura fait, d'une contrariété qui surviendra dans le travail de la part des instruments ou des animaux que vous y employez pour qu'on vous entende dévouer à l'extermination tout ce qui aura échauffé votre bile. Que dis-je ? ce langage affreux, vous ne le tenez pas seulement dans la fureur ; il vous est devenu familier, il entre dans toutes vos conversations ; vous vous en faites un jeu, une sorte de mérite. Les femmes elles-mêmes et les plus jeunes filles ont adopté ce style de corps de garde ; elles croient se donner un relief en affectant le ton soldatesque et libertin. Les paroles de grâces ne sont plus dans leur bouche. Sans pudeur et sans retenue elles parlent le langage des furies. Il n'est pas jusqu'aux enfants, jusqu'aux plus petits enfants qui ne connaissent déjà et ne mettent en usage le vocabulaire des jureurs, lorsqu'à peine ils savent balbutier le nom de Dieu et de Jésus-Christ. Etait-elle donc plus criminelle cette langue de Nicanor qui, par un jugement de Dieu aussi terrible que juste, fut coupée en petits morceaux et donnée aux oiseaux pour pâture ? « Il avait blasphémé le saint d'Israël et sa parole. » N'imitons-nous pas parfois son impiété, sans être retenus par l'exemple de sa punition ?

Ah ! c'est ici l'éternel sujet de ma douleur ; aussi, ne puis-je me retenir d'en faire le sujet éternel de mes plaintes. Je ne veux pourtant pas dire que vous ayez tous hérité de la fureur de ces hommes qui, dès le temps de David, « avaient fait ligue contre le Seigneur et contre son Christ, pour rompre ses liens et jeter loin d'eux son joug ; » mais je dis, premièrement, qu'il y a parmi vous un certain nombre d'hommes qui, non-seulement n'invoquent pas Dieu, mais « qui ouvrent encore leur bouche contre le ciel, et dont la langue répand sur la terre le venin dont elle est gonflée ; » des hommes « qui profèrent hautement l'iniquité qu'ils ont conçue ; » qui, dans leur haine furibonde contre la religion, ne ménagent ni son auteur, ni ses apôtres, ni ses mystères, ni ses préceptes, ni son sacrifice, ni ses sacrements, ni ses pratiques, ni ses ministres ; qui mentent sans scrupule, calomnient sans pudeur, blasphèment sans retenue, découvrent sans confusion leur propre infamie, pourvu qu'ils contristent les fidèles, fatiguent les simples, amusent les incrédules, blessent, en un mot, la religion ; et dont tous les propos, grossièrement effrontés ou sacrilègement téméraires, inspirés par la rage ou dictés par l'ignorance, outragent le bon sens, révoltent les âmes honnêtes, et font pitié, quand ils ne font pas horreur.

Lors même que vous croyez être, et que vous êtes en effet, du moins pour la plupart, bien loin d'une impiété si noire, je ne vous tiens pas exempts de tout reproche. Car c'est blasphémer la parole « du saint d'Israël, » que de murmurer contre sa pro-

vidence, que d'accuser sa loi d'une sévérité outrée, que de railler les gens de bien de leur fidélité à l'accomplir, que de faire l'apologie du vice, que de donner des ridicules à la vertu, et de plaider pour les damnables préjugés du monde contre les saintes et divines maximes de l'Evangile. Or, rien qui vous soit plus ordinaire. Pour un événement fâcheux, vous éclatez en plaintes, quoique vous ne puissiez vous en prendre qu'à Dieu. Toute décision qui ne cadre pas avec les calculs de votre cupidité, avec les vues de votre ambition, avec une passion quelconque de votre cœur, trouve en vous des contradicteurs éternels, quoique vous ne puissiez contester la probité et les lumières de celui qui la donne. Vous traitez de momerie et de bigotisme tout ce qui, dans les devoirs ou les pratiques de la religion, n'a pas le bonheur de vous plaire. Le vice dont vous êtes entachés donne un défenseur de plus au vicieux qui vous ressemble, tandis que vos critiques les plus amères et les plus malignes tombent le plus souvent sur ceux et celles qui se recommandent par leur caractère, une piété non feinte, une conduite irréprochable ; et après que Jésus-Christ n'a parlé des riches et de ceux qui rient que pour les plaindre ; du monde et de ses folies que pour les condamner, vous ne parlez, vous, que pour vanter le bonheur des riches et des heureux du siècle ; que pour applaudir au monde et à ses joies insensées. Mais si l'on renonce à Jésus-Christ par là même qu'on ne se déclare pas pour lui, et qu'on ne l'avoue pas devant les hommes, Jésus-Christ peut-il avouer pour disciples devant son Père, ceux qui n'ouvrent la bouche que pour contredire à son Evangile ?

Que dirai-je de cette détraction aujourd'hui si commune, de toutes ces paroles de malice que votre cœur met sur votre langue quand il est mu lui-même par la prévention, l'antipathie, le mécontentement, l'humeur, l'envie, l'orgueil, la colère, la vengeance et la haine ? Est-il caractère si sacré, dignité si éminente que vous respectiez ? parents, bienfaiteurs, amis, voisins que vous ménagiez ? réputation que vous ne flétrissiez ? Les propos les plus insignifiants, vous les empoisonnez ; les démarches les plus simples, vous les dénaturez ; les torts les plus légers, vous les aggravez ; les conjectures les plus malveillantes, vous les hasardez ; les soupçons les plus odieux, vous les insinuez ; les fautes les plus secrètes, vous les divulguez ; les bruits les plus calomnieux, vous les accréditez. Vous allez jusqu'à remuer la cendre des morts, à exhumer les vices du père pour considérer son fils, les faiblesses de la mère pour infamer ses filles ; jusqu'à découvrir votre propre confusion, pour qu'on vous croie quand vous révélez celle des autres. La justice, la charité, la vérité, la prudence n'ont plus de règles qui vous retiennent ; mordre, ronger, dénigrer, salir, infecter du venin des aspies

la réputation de ceux que vous n'aimez pas ; courir les maisons , lier des conversations pour épancher le liel dont vous vous sentez pétris , n'est plus qu'un passe-temps si ordinaire , si habituel , qu'à peine vous pensez à vous en faire scrupule. Il arrive même que tous les jours , que vingt fois chaque jour , vous parlez mal sans y être poussés par l'intérêt d'une passion ou par un motif de vengeance. Avec un caractère malicieux , avec un esprit hautain , caustique , railleur , fâcheux , intolérant , vous faites votre proie du premier nom , de tout nom que le hasard place sur vos lèvres , ou porte à vos oreilles. C'est pour vous un besoin comme un plaisir de blâmer , de reprendre , de critiquer , de censurer , de juger , de condamner , de penser , toujours tout haut sur le compte de tout le monde. Vous ne voulez tout savoir que pour avoir occasion de tout dire ; et vous dites tout ce que vous savez , et bien souvent ce que vous ne savez pas. En un mot , comme le sel assaisonne à peu près tous nos aliments , la détraction aussi entre dans toutes nos conversations ; et je serais tenté de croire qu'à force d'être devenue commune , elle a , sans cesser d'être criminelle dans ceux qui se la permettent , cessé d'être dangereuse pour ceux qui en sont l'objet. Mais , non ; car l'Esprit-Saint nous avertit que « si un coup de verge fait une meurtrissure , un coup de langue brise les os ; que s'il est mort bien des hommes par le tranchant de l'épée , il en est encore mort davantage par leur propre langue ; qu'heureux est celui qui est à couvert de la langue maligne ; que Dieu livre à cette sorte de langue ceux qui l'abandonnent ; qu'elle brûlera dans eux sans s'éteindre ; qu'elle sera déchaînée comme un lion ; qu'elle dévorera comme un léopard ; qu'il faut boucher ses oreilles avec des épines , et n'écouter point la langue méchante ; qu'il faut fondre son or et son argent , et s'en faire une balance pour peser ses paroles , et un juste frein pour retenir sa bouche , parce que de longs discours ne seront pas exempts de péché ; que les hommes rendront compte au jour du jugement de toute parole même inutile qu'ils auront dite ; que si les détracteurs sont l'abomination des hommes , ils sont encore plus les ennemis de Dieu ; que Dieu brisera leurs dents , et mettra leur mâchoire en poudre ; *Deus conteret dentes eorum in ore ipsorum , molas leonum confringet Dominus.* » (Psal. LVII, 7.)

Je ne me tairai pas non plus sur ces discours immodestes qui blessent plus ou moins ouvertement la pudeur , et qui sont toujours criminels et scandaleux. « Car celui qui touche la poix en sera gâté ; » de même celui qui prête sa langue à des discours sales et licencieux , se souille lui-même , et souille les oreilles et le cœur de ceux qui l'écoulent. Or , combien parmi vous , mes frères , qui bravent dans leurs discours les lois de la modestie ! Combien dont « le gosier est comme un sépulcre

ouvert , » d'où s'exhale sans cesse une odeur de corruption et de mort ! Point de chansons si obscènes , point de propos si libertins , point de termes si orduriers , que vous ne vous permettiez non pas seulement dans les orgies d'une débauche effrénée , mais dans vos travaux , dans vos passe-temps , et quelquefois par les rues. Ah ! « si la bouche parle de l'abondance du cœur , » quelle idée ceux qui respectent les mœurs doivent-ils prendre de votre dépravation ! Plusieurs , véritablement , usent de plus de ménagement ; ils ne parlent pas crûment le langage infâme du vice impudent et déhonté. Soit délicatesse , soit artifice , ils couvrent les images les plus grossières d'un voile assez épais pour qu'elles ne se montrent pas à découvert , mais assez délié pour qu'on puisse les apercevoir. Ces paroles équivoques , ces mots à double sens sont-ils moins criminels et moins dangereux ? Je crois qu'ils le sont plus. Un poison préparé avec art se prend sans défiance ; tandis qu'il choque la vue , blesse l'odorat et soulève le cœur , si on le présente brut et tel que l'a donné la plante dont il a été exprimé. C'est là de ces discours dont le prophète disait « qu'ils sont plus doux que l'huile , mais qu'en même temps , ils sont perçants comme des flèches. » On m'assure bien que tous ces propos se tiennent sans malice , par plaisanterie , pour égayer la conversation. Je n'en crois certainement rien ; et j'aimerais mieux que ma langue demeurât pour jamais attachée à mon palais , que de rire , que de plaisanter , que d'égayer une conversation aux dépens de la décence et de la pudeur. Quand je voudrais , contre toute évidence , ne vous supposer aucune intention mauvaise , puis-je ne pas vous imputer et les pensées deshonnêtes , et les désirs criminels , et les impressions dangereuses , et le goût du vice , qui , par suite de vos propos , naissent dans tous ceux qui vous écoutent ? Voilà surtout ce qui en fait le crime. Vous vous rendez coupables d'autant de péchés mortels qu'il y a de personnes qui s'en scandalisent ; et tout ce qu'elles diront , penseront , voudront , feront d'impur en conséquence des idées que vous avez réveillées en elles , tombera à votre charge. Aussi ne fais-je pas difficulté d'avouer que certaines fautes , même énormes , mais cachées , me trouvent moins sévère que tous ces propos dont l'effet immanquable est de réveiller la passion et de familiariser avec ce qu'elle a de plus honteux. Vos idées là-dessus ne s'accorderont peut-être pas avec les miennes. Croyez-moi , cependant : si vous ne voulez pas être « condamnés par votre propre bouche , » il faudra désormais garder le silence sur tous les objets et dans tous les cas où la pudeur , la charité et la religion vous font une loi de vous taire.

DISCOURS XLVI.

IMPURETÉ.

Jesus increpavit spiritum immundum, et sanavit puerum. (Luc., IX, 43.)

Jésus parla avec menace à l'esprit impur, et guérit l'enfant.

C'est la rougeur sur le front, et avec une âme troublée, que je parais aujourd'hui dans cette chaire. Voué par état à une exacte continence, et tenu, par ma profession, d'être au milieu de vous, mes frères, le modèle d'une scrupuleuse et sévère modestie, je me trouve engagé à vous parler d'un vice dont le souvenir seul est dangereux; d'un vice dont le nom même ne devrait pas être prononcé dans l'assemblée des saints. Mais nos répugnances doivent céder à vos besoins; et quelque pénible que soit parfois le ministère que nous avons à remplir près de vous, comme c'est pour vous que nous sommes prêtres, il n'est rien que nous ne devions tenter et sacrifier, quand l'intérêt de votre salut commande. Or, d'un côté, nous savons que *la volonté de Dieu est que vous soyez saints et purs; que vous vous absteniez de la fornication; que chacun sache posséder le vase de son corps saintement et honnêtement, et non pas en suivant les mouvements de la concupiscence, comme les païens qui ne connaissaient pas Dieu; car Dieu ne nous a pas appelés pour être impurs, mais pour être saints.* (I Thess., IV, 47.) D'un autre côté, nous voyons une dépravation de mœurs qui va toujours croissant; une corruption qui semble menacer de devenir générale et d'infester tous les âges; des excès que ne connurent peut-être jamais les nations les plus abandonnées; des désordres honteux, révoltants, dont plusieurs ne rougissent plus, dont quelques-uns même se glorifient. Le moyen de nous taire, quand nous vous aimons, mes très-chers frères, comme Dieu est témoin que nous le faisons, et de ne pas employer tout ce que le zèle nous donne de force, soit à vous guérir, soit à vous préserver d'un vice que le Saint-Esprit compare à « un feu qui dévore jusqu'à une entière consommation ? » Mais aussi, mon Dieu ! le moyen de parler sur un sujet si délicat, sans manquer au respect que je dois à votre parole, à mon ministère, aux âmes vertueuses et innocentes qui m'écoulent ? Afin que je puisse le faire sans danger pour vous et pour moi, implorons ensemble l'assistance de l'Esprit de sainteté par l'entremise de la plus pure des créatures, de la Reine des vierges. *Ave, Maria.*

Je commence par avouer que la continence est un don de Dieu; que personne ne peut être véritablement chaste indépendamment de la grâce, et que tous les hommes éprouvent un penchant plus ou moins violent pour le vice opposé à la plus aimable comme à la plus difficile des vertus. Mais ce penchant, ce n'est pas Dieu qui l'a mis en nous; et sa violence même en prouve le désordre. Dans l'état d'innocence nous

n'eussions éprouvé rien de semblable; nos premiers parents transgressèrent le précepte du Seigneur avant de s'apercevoir qu'ils étaient nus; et dans eux, la chair ne se révolta contre l'esprit, que quand eux-mêmes ils se furent révoltés contre le Créateur. Ces mouvements honteux de la concupiscence qui nous rapprochent de la bête, ne sont donc pas une inclination naturelle que nous puissions suivre innocemment. C'est une plaie, une infirmité, la punition d'une désobéissance héréditaire que Dieu laisse subsister en nous, même après la grâce du saint baptême, pour nous humilier et servir d'exercice à nos vertus. Il n'est qu'un état où la raison et la religion autorisent à s'y prêter : celui d'un mariage légitime; et dans cet état même, pour cesser d'être impurs et criminels, ils doivent être réglés et avoir pour but, non la satisfaction d'une passion brutale, mais la fin même que s'est proposée le Créateur en établissant l'union de l'homme et de la femme : celle de donner des citoyens au ciel, en donnant des habitants à la terre. Hors de là, tout ce qui est contraire à la pureté, pensées, désirs, actions, du moment qu'il est réfléchi, volontaire, consenti, devient dans un homme, quel qu'il soit, un désordre honteux et avilissant; dans un chrétien, c'est un crime énorme, un excès monstrueux, une horrible profanation, une abomination sacrilège.

Si, comme les impies et les libertins de nos jours ont affecté de le dire et feignent de le croire, l'homme ne diffère des animaux que par ses habits; si sa fin n'est pas distinguée de la leur; si ce qu'on appelle sa raison n'est qu'une leur passagère qui, comme l'instinct dans les animaux, doit s'éteindre à la mort, sans qu'il reste plus rien de lui qu'un peu de cendres, laissons-nous conduire, à la bonne heure, par l'impression des sens, et vivons « comme le cheval et le mulet qui n'ont point d'intelligence. » Cependant, qu'ils nous disent d'où viennent en nous ces sentiments de pudeur et de modestie dont nous ne voyons aucune trace dans les animaux au rang desquels ils nous ravalent, et qu'ils voudraient que nous prissions pour guides et pour modèles ? Pourquoi ce soin de cacher ce que la pudeur ne permet pas d'exposer aux regards ? pourquoi cette horreur naturelle du vice, que l'habitude même ne détruit pas toujours dans les plus vicieux ? pourquoi ces répugnances aux premiers crimes, ce trouble extraordinaire qui les accompagne, ces remords cuisants qui les suivent ? pourquoi l'impudique fuit la lumière, cherche les lieux écartés, la solitude, l'obscurité de la nuit pour assouvir sa passion ? pourquoi la honte et la confusion couvrent son visage s'il est surpris dans une action infâme ? pourquoi le simple regard d'un homme honnête et vertueux le déconcerte et le force à rougir ? pourquoi il estime les bonnes mœurs dans les autres, craint de passer pour en avoir de mauvaises, et méprise

ceux qui lui ressemblent ? pourquoi l'exécration des familles poursuit les lâches suborneurs qui les déshonorent ? pourquoi l'opinion publique flétrit pour jamais le nom et attache l'opprobre aux pas d'une fille qui a pu consentir à devenir mère avant d'être épouse ? Tout cela est-il seulement une suite de l'éducation, un préjugé de la superstition, un fruit du fanatisme ? N'est-ce pas plutôt que l'impudicité est un vice naturellement honteux, qui nous avilit et nous dégrade ? que notre âme, créée à l'image de Dieu, se soulève et s'indigne quand nous voulons défigurer les traits de sa céleste origine et lui imprimer le caractère de la bête ? que la raison nous crie tout aussi fortement que la religion de ne pas nous laisser conduire par nos injustes convoitises : *Post concupiscentias tuas non eas* (Eccl., XVIII, 38), et qu'avant d'avoir gravé sur la pierre ce précepte du Décalogue : *Non mœchaberis* (Exod., XX, 14) : tu ne commettas aucune sorte d'impuretés, Dieu l'avait écrit dans le cœur de tous les hommes ?

Jugeons-en d'après un témoignage qui ne peut nous être suspect, celui des païens mêmes. Ils étaient étrangers aux lumières de la révélation et aux enseignements de la foi ; ils méconnaissaient le vrai Dieu ; ils adoraient des divinités adultères, incestueuses, abominables ; le plus souvent ils s'abandonnaient à une effroyable dissolution. Malgré ces épaisses ténèbres et cette dépravation affreuse, la nature et la raison réclamaient de temps en temps leurs droits, et elles étaient écoutées. Ils respectaient dans les autres une vertu qu'ils n'avaient pas le courage de pratiquer eux-mêmes. Ils méprisaient, ils blâmaient, ils condamnaient les vices auxquels ils se livraient. Je pourrais vous les montrer bâtissant des temples à la Pudeur, accordant les plus grands honneurs, les distinctions les plus flatteuses à ceux et celles qui faisaient profession de virginité, comblant d'éloges des jeunes gens qui, dans des occasions délicates, avaient su se vaincre ; préférant quelquefois la mort à l'ignominie du crime, punissant du dernier supplice les adultères et les corrupteurs de la jeunesse, bannissant ceux qui, par des discours ou des écrits licencieux, portaient atteinte aux mœurs, livrant, chose étrange ! livrant aux flammes, par un jugement solennel, des animaux même pour des actes contre nature, notant d'infamie le libertinage et la débauche, appelant l'impudicité, non pas une faiblesse excusable, mais du nom qui lui convient : une turpitude, une bassesse indigne, un désordre odieux, un vice détestable qui fait de l'homme une bête immonde, dont tout le plaisir est de se vautrer dans la fange et dans l'ordure.

Se trompaient-ils aussi en ce point ? Jugeons-en par la conduite de Dieu à l'égard des impudiques ; de Dieu, dis-je, qui ne hait rien de ce qu'il a fait ; qui connaît sans doute l'ouvrage de ses mains, et qui, essen-

tiellement juste, ne saurait punir sévèrement dans l'homme que ce qu'il y trouve de criminel. Lorsque Adam et Eve, poussés par un esprit d'orgueil, se révoltèrent contre le Seigneur, et entraînaient toute leur postérité dans cet abîme de misères que nous éprouvons encore tous les jours, il n'est pas dit que Dieu se soit repenti de les avoir créés ; je vois, au contraire, qu'après quelques reproches sur leur désobéissance, Dieu leur montre une tendre compassion, leur donne lui-même des habits, et leur promet un Rédempteur. Quand le perfide Caïn, rongé par l'envie et transporté par la fureur, assassina avec tant de barbarie l'innocent Abel, son frère, il n'est pas dit non plus que Dieu se soit repenti de l'avoir fait naître. A la vérité, Dieu le maudit ; mais cette malédiction, peut-être, n'eût pas été irrévocable, si, à son premier crime, Caïn n'eût ajouté le crime encore plus grand d'un affreux désespoir. Mais lorsque les hommes se furent abandonnés à l'impureté et plongés dans les péchés de la chair, l'Ecriture remarque que Dieu, ne reconnaissant plus en eux des créatures formées à sa ressemblance, « se repentit d'avoir fait l'homme, et que, touché de douleur jusqu'au fond du cœur, il jura qu'il l'exterminerait, et que son Esprit ne demeurerait plus en lui, parce qu'il n'était plus que chair. » Quoique lent à punir, Dieu ne tarda pas à exécuter lui-même l'arrêt qu'il avait prononcé ; un déluge universel fut jugé nécessaire pour purifier la terre des abominations qui l'avaient souillée. Hommes, animaux, tout fut englouti, tout périt, à l'exception de huit personnes seulement qui trouvèrent grâce devant le Seigneur, et que leur innocence sauva de ce désastre général. On sait assez comme la vengeance de ce Dieu qui eut toujours l'iniquité en horreur, fit descendre, quelques siècles après, le feu du ciel, et tomber une pluie de soufre pour abîmer et réduire en cendres les villes et les infâmes habitants de Sodome, de Gomorre et de toute la Pentapole. Vous rappellerai-je la mort funeste de Her et d'Onan que Dieu frappa pour avoir profané la sainteté du mariage ? les anciens habitants de la terre promise, vomis, selon l'expression de l'Ecriture, pour de pareils désordres, par le pays qui les avait vus naître, et exterminés sans pitié ? ces vingt-quatre mille Israélites passés au fil de l'épée par l'ordre du Seigneur, pour avoir péché avec les filles de Moab et de Madian ? la tribu de Benjamin presque entièrement détruite, pour avoir refusé de venger l'outrage fait par quelques-uns des siens à la femme d'un lévite ? les malheurs de David ? la fin tragique d'Amnon, d'Absalon, de Jézabel, de mille et mille autres ? Les livres de l'Ancien Testament présentent à chaque page des traits mémorables de cette haine, de cette horreur de Dieu pour l'impureté, et de la sévérité inflexible avec laquelle il l'a toujours punie. Osons encore, nous chrétiens, nous que la grâce a rendus participants de la

nature divine, osons traiter de bagatelle ce vice abominable ! Osons l'excuser, le justifier par l'attrait du plaisir, la violence du penchant, l'impunité des tentations, l'autorité des exemples ! Non, jamais, quoi que nous suggère la passion, nous ne réussirons à innocenter un désordre contre lequel ont réclamé partout et dans tous les temps, la raison de tous les peuples, la conscience de tous les hommes. Si le ciel ne le poursuit pas toujours par des punitions sensibles et éclatantes, celles qu'il exerce n'en sont que plus terribles et plus redoutables, pour être plus secrètes et plus cachées à nos yeux. Nous pouvons dire de toutes ces vengeances dont je vous ai rappelé le souvenir, qu'elles n'étaient qu'une image et qu'une figure de celles que Dieu exercera sur les chrétiens impudiques. Car il n'est pas douteux que sa sainteté est bien plus blessée par les impuretés auxquelles ils se livrent, que par celles qui se commettaient avant l'incarnation de son Fils.

Depuis l'accomplissement de ce mystère ; depuis que le Verbe, par un prodige incompréhensible d'amour, s'est uni à notre nature, la chair de l'homme est devenue incomparablement plus noble et plus précieuse. Ce n'est plus seulement la chair d'une créature raisonnable, c'est une chair divinisée ; c'est la chair d'un Dieu : *Deificata caro*. Ecoutez comment l'Apôtre établit cette vérité si honorable pour nous : « Qu'on n'entende pas seulement parler parmi vous de fornication, ni de quelque impureté que ce soit, comme on n'en doit point ouïr parler parmi des saints. Qu'on n'y entende point de paroles deshonnêtes, folles et bouffonnes, ce qui ne convient pas à votre vocation ; mais glorifiez et portez Dieu dans votre corps. Tout autre péché que commet l'homme est hors du corps ; mais celui qui commet l'impureté pèche contre son propre corps. Hé ! ne savez-vous pas que vos corps sont les membres de Jésus-Christ ? que vous êtes les os de ses os, la chair de sa chair ? Ne savez-vous pas que votre corps est le temple du Saint-Esprit qui réside en vous et qui vous a été donné de Dieu ? Or, si quelqu'un profane le temple de Dieu, Dieu le perdra ; car le temple de Dieu est saint, et c'est vous qui êtes ce temple : » *Templum enim Dei sanctum est quod estis vos*. (I Cor., III, 17.) Combien est donc à plaindre, mes frères, le chrétien qui méconnaît sa dignité ! Combien il est criminel, quand, pour un plaisir honteux, il peut se résoudre à faire du temple de l'Esprit-Saint le repaire de tous les démons impurs ; « à faire des membres de Jésus-Christ les membres d'une infâme prostituée ! » Cette expression vous étonne peut-être ? elle a étonné tous les saints. Je n'en use pourtant qu'après saint Paul qui n'a pas craint de l'employer pour caractériser l'énormité du péché deshonnête. Y a-t-il bien pensé le chrétien impudique ? Quoi ! nos corps et nos membres sont à Jésus-Christ ; nos corps et nos membres sont les mem-

bres et le corps de Jésus-Christ, et les souiller par l'impureté, c'est faire des membres de Jésus-Christ les membres d'une prostituée ! Ah ! s'il y pensait, comment ! comment !...

Mais autant l'impureté est un vice énorme, autant les suites en sont funestes. En effet, à nous en tenir seulement à ce qui frappe nos yeux, à ce que nous apprend l'expérience de tous les jours, pourrions-nous ne pas frémir des maux sans nombre qu'entraîne ce vice détestable ? Qui déprave l'heureux naturel, qui rend inutiles et quelquefois pernicieuses les qualités et les dispositions de tant de jeunes gens qui d'abord semblaient nés pour la consolation de leur famille ? Qui en fait des esprits orgueilleux, indociles, ennemis de tout joug, téméraires, insolents, effrénés, ingrats, sans affection, le scandale de leur âge, la croix de leurs parents ? Qui arrache à tant de jeunes personnes ce voile de pudeur et de modestie que la nature leur avait donné comme leur plus bel ornement ? Qui les change en de méprisables créatures, en de viles prostituées. L'opprobre de leur sexe, la honte de leur famille ? Qui les forme à braver l'infamie, à se faire gloire d'une impudence, d'une effronterie dégoûtante pour les libertins même ? A qui doit-on les liens aussi honteux que fragiles de tant d'unions mal assorties dont la religion ne peut se promettre que des scandales, et la société que des citoyens aussi vicieux que leurs pères ? Qui porte le refroidissement, le dégoût, le soupçon, la jalousie, la haine et la guerre au sein de tant de ménages auxquels il ne manque que des mœurs pour être heureux ? Qui apprend à tromper le vœu de la nature et l'intention du Créateur, à rendre les mariages stériles, à détruire des hommes, non pas en les tuant mais en les empêchant de naître ? Qui amène le plus souvent le dérangement dans les affaires, la pauvreté après l'aisance, les infirmités et les langueurs de la vieillesse avant même que le corps ait pris son accroissement et ses forces ? Qui multiplie certaines maladies aussi redoutées que redoutables ? Qui les rend toutes périlleuses et avance plus que aucune autre cause l'heure de la mort ? Qui a introduit et qui propage parmi nous ce mal honteux, affreux, cruel, digne d'être le fruit de la débauche, si la débauche trop souvent ne le transmettait à de malheureux enfants qui, naissant empoisonnés, périssent bientôt ou ne vivent que pour souffrir et maudire l'incontinence de ceux qui leur donnèrent le jour ? La cause de tous ces maux n'est pas plus douteuse que ces maux eux-mêmes. Est-on homme quand, pour des plaisirs passagers, impurs et dont la raison a honte, on peut s'y exposer soi-même ? Aime-t-on ses semblables quand on ne les craint pour eux ?

Mais allons plus loin. Osons pénétrer dans le cœur d'un impudique ; et, quelque hideux que soit le spectacle qu'il présente, ayons pour nous instruire le courage de le

fixer un instant. Point de passion qui, plus que celle des plaisirs déshonnêtes, maîtrise l'homme qui s'y livre ; point qui exerce sur lui une plus cruelle tyrannie. Que l'imprudent qui lui ouvre son cœur renonce à goûter aucun repos, à se conduire par la raison, à faire usage de sa liberté. C'est un esclave à la chaîne, qui ne sait penser, parler, vouloir, agir qu'au gré de son maître. L'homme impudique ne semble vivre que pour assouvir sa passion. Il ne voit que par ses yeux, n'aime à parler que son langage, ne se montre sensible et docile qu'à ses impressions. Toutes les pensées qu'elle fait naître, même les plus folles et les plus criminelles, il les accueille, il s'y arrête, il s'en occupe continuellement. Tous les sentiments qu'elle produit, même les plus odieux et les plus détestables, il s'y abandonne sans réserve. Tous les moyens qu'elle suggère, même les plus honteux, les plus téméraires, les plus infâmes, il les tente avec ardeur. Tous les sacrifices qu'elle commande, même les plus pénibles et les plus coûteux, ceux de la fortune, de la réputation, de la santé, il les fait. Malgré tout, il ne saurait être content. Le chagrin lui ronge l'âme, lors même que la joie se peint sur son visage : toujours il souffre et jamais il ne jouit. La crainte et l'espérance, le désir et le remords, l'empressement et le regret, l'envie de se satisfaire et l'impossibilité de se contenter jamais, le dépit, la fureur, le désespoir se disputent successivement son cœur. Il sent l'horreur de cet état, et quelquefois il pense à s'en tirer ; mais l'habitude forme en lui comme une seconde nature, et cette nature une sorte de nécessité qu'il n'a pas la force de vaincre. Il se plaint de son mal, et son mal lui plaît. Il déplore sa faiblesse et il l'augmente en multipliant ses blessures. Il déteste ses désordres, et chaque jour il s'y plonge plus avant ; et lors même qu'il demande à Dieu la continence, il tremble que Dieu ne l'exauce. A cet témoignage que, d'après sa propre expérience, rendait un illustre et saint pénitent, se joindrait celui de tous les pécheurs qui le suivent dans ses égarements, s'ils avaient le courage de l'imiter dans sa conversion.

Mais ce retour des pécheurs impudiques à la vertu est rare, et il doit l'être, parce qu'il n'y a point de passion qui plus que celle des plaisirs déshonnêtes déprave l'homme tout entier. Elle aveugle l'esprit, égare la raison, éteint la voix de la conscience, corrompt et pervertit le cœur. Elle détruit tout sentiment de vertu, et ne laisse voir de bonheur que dans l'infamie. Elle fait négliger, mépriser, fouler aux pieds les devoirs les plus sacrés, ceux de la religion, ceux de la société, ceux de son état. Elle étouffe les plus douces affections, celle de père, de fils, d'époux. Elle dispose à tous les vices, à tous les crimes : à la bassesse, à la flatterie, à la fausseté, au parjure, à la perfidie, à la trahison, à la cruauté. Elle rend capable des plus noirs forfaits ; capable, comme la femme de Putiphar, de

calomnier l'innocence ; capable de souiller, comme Ruben, la couche de son père ; de déshonorer, comme Amnon, sa propre sœur ; de commettre, comme les frères de Joseph, ces abominations monstrueuses que l'Écriture a semblé craindre de nous faire connaître en les nommant. Je ne dis pas qu'on en vienne toujours là ; mais la passion peut y mener. Elle mène bien plus loin : elle mène jusqu'à détester la religion qui condamne ces désordres ; jusqu'à haïr Dieu qui les punit ; jusqu'à envier les ténèbres et l'aveuglement des idolâtres que les lumières de la foi n'importunent pas, la condition des animaux qui suivent leur penchant sans remords comme sans contrainte. Et le téméraire qui hasarde les premiers pas ne peut se répondre, pour fort qu'il se croie, qu'il ne se laissera pas entraîner aux derniers excès et qu'il ne tombera pas au fond de l'abîme.

Par suite, point de passion qui, plus que celles des péchés déshonnêtes, expose l'homme au danger d'une damnation inévitable. Pourquoi, d'abord ? Parce que, entre toutes les passions, il n'en est point qui porte à pécher plus fréquemment. Les autres vices sont comme ces maladies qui n'attaquent l'homme que par accès. Ils laissent du moins au cœur la liberté de respirer par intervalles. Tous les lieux et tous les temps ne leur sont pas également propres ; et d'ordinaire on n'a qu'un petit nombre d'occasions et de moyens de s'y livrer. Mais celui qui domine l'esprit impur, en est sans cesse agité, il pèche le jour, il pèche la nuit, en public et en secret, dans le travail comme dans le repos ; il pèche seul, s'il ne peut trouver de complice ; et lors même qu'il ne peut pas pécher, il se dédommage par l'espérance qu'il péchera. Presque toutes ses pensées sont criminelles, presque tous ses desirs sont infâmes, presque toujours ses yeux sont pleins d'adultères, presque toute sa vie est un enchaînement de désordres : *Oculos habentes, dit saint Pierre plenos adulterii et incessabilis delicti.* (II Petr., II, 14.)

Pourquoi encore ? Parce que tous les péchés auxquels engage cette passion, sont mortels et damnables de leur nature, par l'étrange opposition qu'ils ont avec la dignité de l'homme et la sainteté du chrétien.

Pourquoi enfin ? C'est que de toutes les passions, elle est la plus difficile à guérir. L'Esprit-Saint nous l'atteste et l'expérience nous en convainc. Elle ne souille pas seulement l'âme, elle la dévore et l'ensevelit dans une ruine totale. Aussi parmi ceux qui s'y livrent, combien en voit-on se convertir sincèrement et faire pénitence ? Quand le démon gagne l'âme par quelque autre péché, il est toujours dans la défiance ; il craint de perdre sa proie ; mais dans ce péché, c'est « le fort armé qui s'empare de la place et la possède en paix. » Il est comme assuré de sa conquête.

Tels sont, mes frères, d'après les lumières

res de la droite raison et les principes de notre foi, le désordre, l'énormité et les suites funestes de ce malheureux vice, aujourd'hui si commun, traité aujourd'hui dans le monde avec tant d'indulgence et auquel la dépravation de nos temps pouvait seul donner des apologistes et des apôtres. Vous jugerez qui vous aime plus sincèrement, de nous qui nous efforçons de rétablir parmi vous la pureté des mœurs ou de ceux qui ont travaillé et travaillent encore à les corrompre. Puisse la divine bonté entretenir, augmenter en vous l'horreur que j'ai cherché à vous inspirer d'un mal que vous ne détesterez jamais assez ! Puissez-vous vivre de manière à mériter de voir et de posséder ce Dieu de sainteté qui ne sera vu et possédé dans sa gloire que par ceux qui ont le cœur pur !

DISCOURS XLVII.

SCANDALE.

Quos educavi et enutrivî, inimicus meus consumpsit eos. (Thren., II, 22.)

Ceux que j'ai nourris et élevés, ont été consumés par mon ennemi.

Avec la religion que Dieu a donnée au monde, la terre devrait être peuplée de saints. A peine les hommes naissent, que la religion les adopte. Elle se charge d'éclairer leur esprit, de former leur cœur, de régler leur désir, de diriger leurs penchants, de conduire tous leurs pas. Elle ne leur prêche que l'amour et la pratique de la vertu, que l'horreur et la fuite du vice. Hé ! quelles idées elle leur donne l'une de l'autre ! Quels grands motifs elle leur propose ! Quels beaux modèles elle leur présente ! Quelle récompense elle leur promet ! De quels châtements elle les menace ! Quels puissants secours elle leur fournit ! Avec quelle tendre sollicitude, avec quels soins assidus elle s'emploie tout entière à les sanctifier ! Instructions, remontrances, autorité, prières, sacrements, elle épuise tous les trésors dont l'a enrichie son divin auteur. Elle les suit dans tous les cours de la vie, sans leur manquer jamais. Sont-ils faibles ? elle les nourrit du pain des forts. Ont-ils perdu la grâce ? Elle offre de les réconcilier, elle les console dans l'affliction, les fortifie dans les souffrances, les visite dans la maladie, les assiste aux portes de la mort, les suit même au delà du tombeau. Ils ne périssent jamais pour elle. Jamais elle ne cesse de s'intéresser pour eux : dans tous les temps, dans tous les états, ils sont l'objet de son inépuisable charité. Pourquoi la religion ne compte-t-elle donc pas autant de saints que de disciples ? Qui pervertit ses enfants ? Qui porte la désolation, le ravage et la mort dans sa famille ? Qui lui arrache, chaque jour, pour les immoler au démon et grossir la troupe des réprouvés ceux qu'elle élevait et qu'elle nourrissait pour être les citoyens du ciel ? Un ennemi domestique a pu contre elle ce que ne purent jamais les plus furieuses persécutions.

Elle sortait glorieuse des guerres que lui faisaient les tyrans ; elle triomphait dans l'obscurité des prisons, sur le bûcher, sous le glaive des bourreaux. Le sang des martyrs était une semence de nouveaux chrétiens. Mais le scandale l'afflige, la déshonore, l'appauvrit, la tourmente, lui enlève, chaque jour, nombre de ses enfants, et la ferait périr elle-même, si elle n'était impérissable. C'est donc le scandale que je vous dénonce comme l'ennemi le plus redoutable de la religion. J'aime à croire qu'elle vous est chère cette religion sainte dont vous sentez toujours mieux les précieux avantages. Unissez donc, mes très-chers frères, vos efforts aux miens ; et s'il ne nous est pas donné d'arracher du milieu de nous tous les scandales, cherchons du moins à les diminuer.

Scandaliser le prochain, c'est le porter au mal et lui être une occasion de chute et de ruine spirituelle. Par ces deux mots, pour peu que vous connaissiez les principes de votre religion, vous devez déjà voir, mes frères, de quel crime se charge celui qui scandalise.

Il pèche directement contre Dieu, dont il se déclare l'ennemi. C'est peu qu'il l'offense ; il le fait offenser : il apprend et enhardit les autres à méconnaître son autorité, à braver ses menaces, à mépriser sa loi, à violer ses commandements. Il tente la fidélité de ses serviteurs, les ébranle, les séduit, les corrompt, les détache du respect, de l'obéissance qu'ils lui doivent, et les retire de son service ; ce que l'Écriture appelle ; *Peccatum grande nimis* (I Reg., II, 17) : un péché excessivement grand, un péché monstrueux, un péché que Dieu même disait au prophète Samuel, ne pouvoir être expié par aucune offrande, par aucun sacrifice.

Il pèche particulièrement contre Jésus-Christ, en infectant les membres de ce corps dont Jésus-Christ est le chef. Après avoir renoncé pour lui-même au bienfait de la rédemption, il fait que les autres n'ont plus de rédempteur, ou qu'il leur devient inutile. Il égare ceux que la doctrine de Jésus-Christ avait éclairés, il pervertit ceux que la grâce de Jésus-Christ avait sanctifiés, il perd misérablement ceux pour qui le sang de Jésus-Christ avait coulé, détruisant ainsi l'œuvre de sa miséricorde, anéantisant, autant qu'il est en lui, la vertu de sa croix, enlevant à Jésus-Christ sa conquête, le fruit de sa mort, les enfants de sa douleur. Péché dont la seule idée faisait frémir le grand Apôtre. *Quoi donc ! s'écriait-il, il périra, et il périra par la faute, ce frère pour qui Jésus-Christ est mort !* « *Peribit ergo in tua scientia frater, propter quem Christus mortuus est !* » (I Cor., VIII, 11.) Péché qui surpasse en noirceur l'action d'un barbare qui arracherait à une tendre mère ses enfants pour les briser contre la pierre. Péché qui ne peut être comparé qu'à l'attentat de ceux qui crucifièrent Jésus-Christ. Car, n'est-ce pas crucifier Jésus-Christ que de damner des âmes pour le salut desquelles il a volontai-

rement souffert l'opprobre et les tourments de la croix?

Il pèche contre ses frères dont il devient le meurtrier. De tous les devoirs que la charité prescrit à l'égard du prochain, le premier, le plus pressant, le plus indispensable est de nous édifier mutuellement, de nous intéresser au salut les uns des autres, de nous entre-secourir dans cette importante affaire. Il faut avoir le cœur d'un Caïn, ou peut-être avoir déjà versé, comme lui, le sang de son frère, pour demander si on en est le gardien. Oui, et tâchez, mes frères, de bien entendre cette doctrine trop peu connue: nous sommes tous, à l'égard du salut; les gardiens les uns des autres. Nous devons être partout et pour tous la bonne odeur de Jésus-Christ. Nous devons faire le bien, non-seulement devant Dieu, mais aussi devant les hommes, non pas dans l'intention qu'ils nous louent et qu'ils nous estiment; car nous perdriions notre récompense; mais qu'ils nous imitent, et glorifient avec nous le Père céleste. *Que votre lumière, disait Jésus-Christ, luise devant les hommes, afin que, voyant vos bonnes œuvres, ils en rendent gloire à votre Père qui est dans le ciel.* (Matth., V, 16.) Son Apôtre ajoute: « Qu'aucune mauvaise parole ne sorte de votre bouche; mais que toutes celles que vous proférez soient saintes et propres à nourrir la foi, afin qu'elles inspirent la piété à ceux qui les écoutent. » Il dit encore: « Considérons-nous les uns les autres, afin de nous animer à la charité et aux bonnes œuvres. » Il nous fait même une obligation de reprendre et de corriger ceux qui tombent. « Si quelqu'un, » dit-il, « est tombé, par surprise, en quelque péché, vous autres qui êtes spirituels, ayez soin de le relever dans un esprit de charité. » En un mot, comme tous les chrétiens sont des voyageurs qui marchent ensemble, des soldats qui combattent pour la même cause, il doit y avoir entre eux une sainte émulation, chacun s'animant par l'exemple des autres, et animant les autres par son exemple à marcher dans la voie de Dieu et à combattre les ennemis du salut. Mais que fait celui qui scandalise? Figurez-vous un voyageur qui écarte malicieusement de la route son compagnon, pour l'engager dans un chemin entrecoupé de précipices; un soldat qui frappe, blesse, assassine le camarade qu'il devrait défendre; un perfide qui montre une épée à un esprit faible, et l'invite à s'en couper la gorge; un méchant qui, après avoir creusé une fosse profonde, saisit des enfants ou des aveugles, et les y pousse. Celui qui scandalise fait tout cela, avec cette différence qu'il est le meurtrier de l'âme de ses frères, dont les autres ne tuent que le corps. Car vous devez le savoir, mes frères, ce que l'âme est au corps, l'innocence l'est à l'âme. Je veux dire que comme l'union de l'âme avec le corps est le principe de cette vie naturelle que la mort détruit, l'union de l'âme avec Dieu par la justice et la grâce, est le principe de cette vie spirituelle que le pé-

ché fait cesser. N'est-il donc pas le plus cruel des homicides, celui qui, par des sollicitations, des conseils, de mauvais exemples, des discours pernicieux, nous détourne du bien, nous encourage au mal, nous dépouille, en un mot, de cette grâce par laquelle seule nous vivons devant Dieu et pour Dieu? Meurtrier exécrable dont les yeux ne sont pas frappés, mais qui n'en est pas moins réel, pas moins criminel aux yeux de la foi! Péché que les saints Pères, ces hommes vénérables que Dieu avait remplis de son Esprit pour nous expliquer sa loi, ont jugé incomparablement plus énorme que celui des voleurs et des assassins. Les voleurs n'en veulent qu'à nos biens; c'est à nous, c'est à nos vertus, c'est à notre âme qu'en veulent les scandaleux. Autant donc notre âme l'emporte sur notre corps, les bonnes œuvres sur des richesses périssables, la grâce, l'amitié de Dieu, la possession du Saint-Esprit, sur l'or, l'argent, la liberté, la vie; autant la cruauté d'un scandaleux, qui par ses mauvais exemples nous ravit ces précieux trésors, l'emporte sur celle d'un voleur qui par ses violences nous dépouille et nous assassine.

Qui donnera donc à mes yeux assez de larmes pour pleurer dignement cette multitude infinie de meurtres spirituels qui se commettent dans le monde par les scandales! Car, hélas! le scandale est un péché aussi commun qu'il est énorme. Ne croyez pas, en effet, que par scandaleux, j'entende seulement ces impies déclarés qui ont fait ligue contre le Seigneur et contre son Christ; ces blasphémateurs audacieux qui, sur la terre, attaquent le Roi du ciel avec l'insolence, la haine et la fureur des démons dans l'enfer; ces hommes gangrenés de vices, dont le gosier, selon l'expression du Prophète, comme un sépulcre ouvert, n'exhale qu'une odeur de mort; ces libertins de profession, dont la vie tout entière est un outrage continu à la religion et aux mœurs; dont la seule présence alarme la piété, fait pâlir la pudeur, met la vertu en fuite. Ils sont rares ces fléaux plus redoutables que la peste la plus meurtrière. Dieu ne les souffre et ne leur laisse le pouvoir de faire tout le mal dont ils sont capables, que quand il veut punir, par l'extinction de la foi et la ruine des mœurs, un pays qui a mérité sa colère, sa grande colère. Mais le scandale, comme plusieurs autres péchés, a différents degrés, et l'on est loin d'être innocent parce qu'on n'a pas donné dans les derniers excès. Vous scandalisez, non-seulement si vous sollicitez quelqu'un au crime, à l'impureté, à l'intempérance, à l'injustice; non-seulement si vous conseillez, si vous autorisez, si vous approuvez, si vous louez quelque chose que la loi de Dieu défend: le larcin, la fraude, le mensonge, l'usure, les vengeances: non-seulement si vous fournissez l'occasion et les moyens de commettre le mal; mais encore si, même sans avoir l'intention de faire pécher les autres, vous parlez, vous agissez devant eux, d'une manière

qui puisse les porter à pécher. Et prenons-y garde, mes frères : la transgression d'un précepte, l'omission d'un devoir, une raillerie contre la religion, un propos indécent, un regard, un geste, un mot, a été, et plus souvent que nous ne saurions le croire, une pierre d'achoppement, une cause de ruine, un principe de mort spirituelle pour nos frères.

Combien de personnes donc, sans le soupçonner peut-être, se trouvent coupables de scandale ! C'est le péché d'un mari qui, se faisant une occasion de débauche, d'un état que Jésus-Christ a élevé à la dignité de sacrement, entraîne à de honteux désordres et rend complice de mille abominations secrètes une compagne qu'il devrait traiter avec honneur et avec discrétion, comme étant héritière avec lui de la grâce qui donne la vie. C'est le péché d'une épouse qui, ne connaissant d'autre règle de ses devoirs que l'humeur et le caprice, contristée, dégoûtée, aliène, irrite par son peu de douceur et de complaisance, par son entêtement, ses criailleries, ses reproches continuels, ses propos injurieux, un mari qu'elle devrait aimer et respecter comme son chef. C'est le péché d'un père qui, par les maximes antichrétiennes qu'il débite au sein de sa famille quand il est calme, par les jurements, les imprécations, les blasphèmes qu'il profère quand la fureur le transporte ; par les intempérances auxquelles il se livre, les discours inconsidérés qu'il se permet, les ressentiments qu'il manifeste, les injustices dont il s'applaudit, l'indifférence qu'il montre pour la religion et ses pratiques, devient le suppôt, le ministre du démon auprès de ses enfants et leur premier maître dans l'art de malfaire. C'est le péché d'une mère emportée, colère, envieuse, vindicative, médisante, indiscrette, mondaine, immodeste, sans retenue, dont les exemples journaliers forment à tous les vices de malheureux enfants qu'elle est tenue sur son âme d'élever pour Dieu et selon Dieu. C'est le péché d'un maître abominable qui ne craint pas, qui ne rougit pas de tenter la vertu d'une domestique dont il devrait être le protecteur et le gardien. C'est le péché d'un jeune homme qui, sous les apparences d'une amitié feinte, ou, si l'on veut, d'une amitié sincère, mais plus funeste qu'une haine déclarée, tente tout ce qu'il sait, fait tout ce qu'il peut pour gagner, c'est-à-dire, pour rendre criminelle, impudique et infâme celle que son caprice a choisie pour l'objet d'une passion honteuse et brutale. C'est le péché d'une jeune personne dont l'étourderie, l'air évaporé, les manières libres, les propos équivoques, semblent provoquer les attaques du libertinage et autoriser les plus indécentes libertés. C'est le péché de ceux qui ouvrent leurs maisons à ces rassemblements confus de personnes de différent sexe, à ces danses, dont la fréquence inouïe alarme d'autant plus justement les amis des mœurs, qu'elles sont devenues des écoles de vices

pour une jeunesse imprudente, sans principes, ennemie de tout frein, licencieuse. C'est le péché que vous commettez vous-mêmes, mes frères, quand, réunis dans vos délassements ou dans vos travaux, vous vous amusez aux dépens de la charité et de la décence, égayant vos conversations par des médisances cruelles, des railleries malignes, des propos orduriers, des chansons obscènes. C'est le péché que vous commettez quand vous autorisez, en la partageant, la prévarication de ceux qui n'écoulant plus l'Eglise, se font un jeu, une espèce de gloire de violer ses préceptes sur la sanctification des fêtes, l'assistance à la messe, la confession et la communion pascale, l'abstinence des viandes aux jours qu'elle a consacrés à la pénitence. C'est le péché.... Mais de qui le scandale n'est-il pas le péché ! Qui peut se répondre de n'avoir jamais scandalisé personne ? O Dieu dont les jugements sur les enfants des hommes sont terribles, vous permettez quelquefois que le sel de la terre s'affadisse, et que les ténèbres de l'erreur et de l'iniquité se répandent dans le monde par ceux même que vous aviez établis pour en être la lumière ! Combien de temps encore conserverons-nous le peu de foi et le peu de vertu qui nous reste, si vous ne nous protégez ? Où se réfugiera la faible et timide innocence, puisque le monde est plein de scandales ? Qui la garantira de la contagion du mauvais exemple, si elle n'est préservée et garantie par votre grâce ?

Le scandale, en effet, n'est pas seulement un péché commun, c'est encore un péché qui gagne comme le chancre ; un péché contagieux et dont la contagion est telle, qu'il ne faut pas moins qu'une protection spéciale de la Providence pour en défendre ceux qui y sont exposés. Nous sommes, en effet, naturellement portés à penser, à parler, à agir comme nous voyons penser, parler, agir comme les personnes que nous fréquentons, que nous aimons, avec lesquelles nous vivons, surtout quand elles pensent, qu'elles parlent, qu'elles agissent d'une manière conforme à nos goûts, à nos inclinations. Et comme par suite de notre malheureuse origine, tous nos penchants sont dérégés, nos goûts dépravés, nos inclinations vicieuses ; que le mal nous plaît, que la pratique du bien nous est pénible, que doit-il arriver à ceux qui entendent répéter continuellement à leurs oreilles les leçons du vice ? à ceux qui ont continuellement sous les yeux des exemples qui leur ôtent la honte et la crainte de malfaire ? Je me les représente comme ces trois jeunes Hébreux dans la fournaise de Babylone : si un ange ne vient en éteindre les flammes, peuvent-ils manquer d'en être dévorés ? On n'est pas toujours saint avec les saints ; mais qu'il est difficile de ne pas se pervertir en vivant avec des pervers ! Mêlez quelques fruits gâtés avec de bons fruits, vous n'aurez bientôt qu'un amas de pourriture. Laissez quelques brebis malades au milieu

d'un troupeau, les brebis saines ne tarderont pas d'être infectées, et le troupeau périra. Il est tout aussi naturel que des enfants répètent sans scrupule ce qu'ils entendent dire à leurs parents; qu'ils commettent sans rougir les actions qu'ils leur ont vu faire; que la vertu déplaît à une femme, quand le vice plaît à son mari; qu'un domestique soit irréligieux, quand ses maîtres sont indévots; qu'un jeune homme devienne jureur, querelleur, débauché, libertin, quand on l'associe à des compagnons qui se glorifient de ces excès; qu'une fille rougisso de n'être pas impudente, quand elle vit avec des personnes qui lui font une honte et presque un crime de la pudeur et de la modestie. Le scandale est une peste qui gagne et corrompt insensiblement toute chose. On trouve des chrétiens qui combattent courageusement contre les tentations de la cupidité, qui résistent fortement aux suggestions du démon; j'en ai peu vu que les scandales n'eussent quelquefois ébranlés; et elle est innombrable la multitude de ceux qui en deviennent les instruments après en avoir été les victimes. On pèche d'abord comme les autres, et l'on engage ensuite les autres à pécher. On tombe d'abord comme les autres, et l'on entraîne les autres dans sa chute. Voilà, je le répète, le grand ennemi de la religion, celui qui tente les saints, fait chanceler les forts, renverse les faibles, trompe les simples, trouble tout, confond tout, infecte tout, porte le ravage dans le champ du Seigneur, et la désolation dans son Eglise. Si les saints jours sont profanés, si la parole de Dieu n'est plus écoutée, si la sévérité de la morale évangélique est tournée en ridicule, si l'on raille des choses les plus saintes, si l'immodestie, le libertinage, l'irréligion, l'impénitence, tous les vices, tous les crimes abondent aujourd'hui dans le monde, scandaleux, c'est votre ouvrage! N'en triomphez pas, cependant; car il est écrit: *Malheur au monde à cause de ses scandales! Malheur à celui par qui le scandale arrive!* (Matth., XVIII, 7.) C'est vous qui semez cette ivraie funeste; c'est pour vous aussi qu'elle germe, pour vous qu'elle lève, pour vous qu'elle croît jusqu'au temps de la moisson. C'est vous qui avez planté cet arbre maudit; c'est vous aussi qui en recueillerez les fruits détestables. La mauvaise vie de ces enfants que vous élevez si mal; les jurements; les profanations, les ivrogneries, les impuretés de ces amis que vos discours ont pervertis, que vos exemples ont entraînés, tomberont à votre charge. Jéroboam était mort depuis deux cents ans, et l'Ecriture lui imputait encore les crimes des enfants d'Israël, parce que le premier il les avait engagés dans l'idolâtrie. Hélas! si chacun de nous a de justes motifs de trembler pour les péchés qui lui sont personnels, que sera-ce si nous portons au tribunal de Dieu, avec nos propres péchés, les péchés des autres! Dans la loi que le Seigneur donna aux Hébreux par le

ministère de Moïse, il était prescrit que celui qui aurait fait à son prochain un tort quelconque, en supporterait un tout semblable: « œil pour œil, dent pour dent, sang pour sang, âme pour âme. » Quels sont donc les supplices dont la divine justice punira ceux qui, par des railleries sacrilèges, des discours impies, des suggestions diaboliques, des exemples pervers, leurs scandales, en un mot, précipitent leurs frères dans des crimes horribles, innombrables et par là deviennent la cause prochaine, immédiate de leur mort spirituelle, de leur éternelle damnation! Combien donc il aurait mieux valu, et pour vous et pour moi, si nous avons eu le malheur de scandaliser « un seul de ces petits qui croient » en Jésus-Christ, « qu'on nous attachât une meule de moulin au cou, et qu'en nous précipitât au fond de la mer! »

D'autant mieux que le scandale et ses suites sont à peu près irréparables. On peut réparer des injustices, en restituant le bien mal acquis; réparer des calomnies, en rétractant tout ce qu'on a dit contre la vérité; expier par des prières, des aumônes, des jeûnes, des pratiques de pénitence, un péché d'intempérance ou d'impureté, mais comment rendre à Dieu les âmes qu'on lui a ravies? comment rendre à ces âmes l'innocence et la grâce qu'on leur a fait perdre? Surtout si l'on a lieu de craindre que, parmi ceux qu'on a scandalisés, quelqu'un soit mort dans l'état du péché; avec quel confiance peut-on se présenter à Dieu, et implorer miséricorde? Du milieu des flammes où vos scandales l'ont précipitée, cette âme infortunée crierait éternellement vengeance contre vous: ne l'obtiendra-t-elle pas? Je n'ose insister sur cette pensée; elle me glace d'effroi. Détestons nos scandales. Réparons-les autant qu'il est en nous. Efforçons-nous de ramener dans le bon chemin ceux que nos mauvais exemples auraient égarés. Edifions, prions, pleurons. Dieu peut encore nous faire grâce; mais plus que jamais, « opérons notre salut avec crainte et tremblement. » C'est l'unique moyen qui nous reste d'arriver à ce royaume de paix dont les scandales seront bannis, et que je vous souhaite.

DISCOURS XLVIII.

TENTATIONS.

Jesus ductus est in desertum a Spiritu, ut tentaretur a diabolo. (Matth., IV, 1.)

Jésus fut conduit dans le désert par l'Esprit, pour y être tenté du diable.

N'est-ce pas là, dit saint Grégoire pape, un événement auquel nous serions tentés de refuser toute croyance, que la piété semble même nous prescrire de désavouer hautement pour l'honneur de Jésus-Christ? Quoi! le Fils de Dieu livré, en quelque sorte, à la merci du démon, et réduit à combattre ses artífices, à se défendre de ses prestiges! Comment être chrétien, et soutenir cette idée? Chrétiens, répond le saint docteur, ne rougissez pas des faiblesses ap-

parentes et des humiliations volontaires de votre chef. Remerciez Dieu, plutôt, de vous avoir donné « un pontife » si charitable qui a bien « voulu être éprouvé, comme nous, par toute sorte de tentations, afin de nous ressembler en tout, hormis le péché. » Ce fait qui vous paraît si étrange, ne l'est pas plus que cent autres que vous tenez pour indubitables et sur la vérité desquels se fondent toutes vos espérances. Le démon est, sans contredit, le chef de tous les impies, et tous les impies sont membres de ce chef. Pilate qui condamna Jésus-Christ, les Juifs qui le livrèrent, les bourreaux qui l'attachèrent à la croix, n'étaient-ils pas les suppôts, les ministres, les membres de Satan ? Ne partageaient-ils pas sa haine ? Ne secondaient-ils pas sa fureur ? N'exécutaient-ils pas ses desseins homicides contre le Saint des saints venu dans le monde pour l'en chasser ? Il n'est donc pas étonnant que Jésus-Christ ait souffert d'être transporté par le démon sur une montagne, quand il a souffert que les membres du démon le crucifiasse. Il n'était pas non plus indigne de notre Rédempteur d'être tenté comme nous, puisqu'il devait mourir pour nous. Il convenait, au contraire, que Jésus-Christ, par ses tentations, triomphât à l'avance des nôtres, et en nous apprenant la manière et en nous méritant la grâce de les vaincre : comme il devait, par sa mort, triompher de notre mort, en lui ôtant son amertume, en faisant que par elle nous revécussions pour ne plus mourir.

C'est aussi la pensée de saint Augustin : Jésus-Christ, dit ce Père, a été tenté pour que ses disciples ne soient pas vaincus par le tentateur. Jésus-Christ, dit-il encore, a permis au démon de le tenter, non-seulement pour nous mériter des secours qui nous assurassent la victoire sur nos tentations ; mais encore pour nous consoler par son exemple, et nous servir de modèle dans cette guerre inévitable, longue et périlleuse que nous avons à soutenir contre les ennemis de notre salut.

Il y a, j'en conviens, une différence essentielle entre les tentations que nous éprouvons et celles auxquelles Jésus-Christ voulut bien se soumettre. Conçus dans l'iniquité, antérieurement à tout abus de notre liberté, par le seul vice de notre origine, nous trouvons en nous-mêmes la cause première de nos plus dangereuses tentations. Le démon n'est pas le seul que nous ayons à craindre. Il peut nous suggérer le mal ; il n'a pas le pouvoir de nous le faire aimer, de nous y faire consentir ; mais à l'aide de la concupiscence, à l'aide des passions qui sont en nous malgré nous, il ne devient que trop capable de l'un et de l'autre. Jésus-Christ, au contraire, essentiellement saint, parce qu'il était Dieu, et que conçu, comme homme, dans le sein d'une Vierge, par la seule opération de l'Esprit de sainteté, il était venu dans le monde sans le moindre péché, Jésus-Christ n'avait aucun penchant qui ne fût digne d'un Homme-Dieu,

qui ne fût parfaitement d'accord avec la souveraine raison, qui favorisât tant soit peu les efforts du démon. Il était impossible que l'attrait du péché eût, en aucune manière, prise sur son âme. L'esprit de malice n'arrivait donc pas jusque-là ; il n'attaquait qu'avec ses propres forces, et ne pouvait que combattre au dehors.

Une autre différence entre Jésus-Christ et nous, relativement aux tentations, c'est que Jésus-Christ, à n'en pas douter, pouvait exterminer d'un souffle l'audacieux ennemi dont il ne voulut qu'humilier et confondre l'orgueil ; mais le démon est pour nous « ce lion qui rugit » avec une effrayante colère, « ce grand dragon qui entraîne dans sa chute la moitié des étoiles, cet ancien serpent qui séduit les nations. » De tout cela, cependant, que voudrions-nous et que pouvons nous conclure ? Que Jésus-Christ n'en a pas assez fait pour nous rendre présomptueux et téméraires ? A coup sûr il en a fait assez pour nous inspirer la confiance de vaincre quand nous voudrions légitimement combattre, et pour nous laisser sans excuse, si, faute de combats, nous sommes vaincus.

Dans le langage des livres saints, tout ce qui sert d'épreuve et d'exercice à nos vertus est une tentation. La pauvreté, l'infirmité, les afflictions, les accidents fâcheux, les contradictions et les persécutions qui nous sont suscitées par la malice des hommes, peuvent donc être appelées des tentations, puisqu'il faut prendre sur soi, faire effort et violenter la nature pour les supporter avec égalité d'âme et s'y conserver fidèle. C'est en ce sens qu'il est dit que Dieu tenta Abraham, lorsque, pour éprouver son obéissance et sa foi, il lui demanda le sacrifice de son fils unique, sur lequel reposait la promesse qu'il lui avait faite d'une postérité aussi nombreuse que les étoiles du firmament. C'est en ce sens encore que l'ange Raphaël disait à Tobie, devenu aveugle, qu'il avait été nécessaire que la tentation l'éprouvât. Jésus-Christ appelait aussi tentation la vie pauvre, laborieuse et pénitente qu'il avait menée, les traverses, les contradictions, les outrages qu'il avait essuyés de la part d'une nation orgueilleuse, avare, charnelle, incrédule, meurtrière des prophètes, et ennemie irréconciliable de tout ce qui piquait sa jalousie, de tout ce qui heurtait ses préjugés. Les tentations de cette espèce, pour qui les envisage avec les yeux de la foi, sont plutôt à désirer qu'à craindre ; du moins, elles n'exposent par elles-mêmes l'innocence à aucun danger ; elles en sont au contraire la plus sûre sauvegarde. Elles contribuent merveilleusement à consolider, à purifier, à perfectionner la vertu. Souvent même elles y ramènent ceux qu'un calme trop profond, une prospérité trop constante, des joies trop continuelles endorment dans le vice. Dieu les accorde comme des faveurs à ses amis les plus fidèles, qu'il engage exprès dans de rudes combats, pour leur faire remporter

de glorieuses victoires, et les convaincre par leur propre expérience que « la sagesse est plus forte que toutes choses. » Dieu les ménage à certains pécheurs, sur la vie desquels il répand à dessein de salutaires amertumes, empoisonnant leurs plaisirs, dissipant leurs conseils, déjouant leurs projets, les contrariant dans leurs entreprises, rendant vaines leurs espérances, les humiliant, les appauvrissant, les affligeant pour les forcer de lever enfin les yeux vers lui, pour les mettre dans l'heureuse nécessité de s'attacher uniquement à lui, qui seul ne change pas, qui seul ne manque pas lorsque tout change et périt autour de lui. Réflexions aussi touchantes qu'elles sont solides, et qui devraient arrêter, prévenir même nos murmures dans les tentations ou les épreuves par lesquelles Dieu trouve bon de nous faire passer; puisque, pour rudes qu'elles nous paraissent ces épreuves, pour difficiles qu'elles soient à soutenir, n'ont jamais, dans l'intention de Dieu, d'autre objet que de nous rendre meilleurs, que de nous rendre pénitents si nous avons péché, plus justes si déjà nous aimons la justice.

Mais il est des tentations qui ne viennent pas de Dieu; car « Dieu, » dit un apôtre, « est incapable de tenter et de pousser personne au mal; » et ces tentations, quels qu'en soient d'ailleurs le principe, la cause ou l'occasion, il faut les craindre, les prévenir et les combattre; parce que, du moment que la volonté s'y prête, elles enfantent le péché, et que le péché engendre la mort.

La première source, et la source la plus féconde de nos tentations, je dis même de nos tentations les plus dangereuses, c'est notre propre cœur; ce sont nos penchants vicieux, nos injustes convoitises, toutes ces passions aveugles, insensées, qui, dégagées du frein de la religion, nous entraînent d'abîmes en abîmes.

En effet, mes frères, l'orgueil, ce péché qui a fait les démons, et, avec l'orgueil, l'ambition, la présomption, la vanité, le désir des louanges, les murmures dans l'obscurité, le dépit dans les humiliations, l'aigreur contre ceux qui commandent, la prétention de dominer entre les égaux, la dureté envers les inférieurs, la sensibilité aux affronts, la répugnance à obéir, à convenir de ses torts, à pardonner une injure; l'hypocrisie, le respect humain; en un mot, cet amour déréglé de nous-mêmes qui nous fait rapporter tout à nous, et ce mépris des autres que nous voudrions n'exister que pour notre intérêt, qui nous les inspire? L'avarice ou l'affection déréglée aux biens de la terre; ce péché que saint Paul appelle une idolâtrie; et avec l'avarice, les sollicitudes pour les besoins de la vie, la crainte excessive de manquer, l'avidité insatiable d'acquiescer, la confiance dans une fortune de boue, l'impatience dans les privations, une disposition prochaine aux fraudes, aux parjures, à l'emploi des moyens les plus bas et les plus injustes pour conserver

ce qu'on a, ou pour acquiescer ce qu'on voudrait avoir; qui la foment et l'entretient en nous? La luxure ou l'amour déréglé des plaisirs sensuels, ce péché qui, en souillant nos corps, profane en nous le temple de Dieu; et, avec la luxure, cette foule de pensées et de désirs qu'on ne peut avouer sans devenir criminel, et ces révoltes de la chair qui forcent à rougir, lors même qu'elles déplaisent, qu'on les combat, qu'elles font horreur: qui les provoque? qui les soulève? qui les produit? Et l'envie, ce péché qui a introduit la mort dans le monde; qui, comme la vipère, ronge le sein où il a été conçu; qui ne consulte que la haine, qui ne médite que les moyens de nuire, qui n'accueille que la médisance, qui ne répand que la calomnie, qui ne s'attriste que du bien, qui ne sourit qu'à des désastres; et l'intempérance, ce péché honteux qui nous abrutil et nous dégrade au rang des pourceaux; et la colère, ce péché qui met la violence à la place de la raison, change les frères en ennemis et les hommes en bêtes féroces; et la paresse, qui ne laisse voir que peine, que dégoût, que travail, que sacrifices, que difficultés insurmontables dans l'accomplissement des obligations les plus essentielles: d'où tout cela vient-il? où s'engendrent, où sont couvés, où naissent tant de monstres odieux? *De corde exeunt* (Matth., XV, 18), nous dit Jésus-Christ: c'est dans notre propre cœur. Ils sont le produit « de cette concupiscence malheureuse qui, enflammée par le feu de l'enfer, enflamme elle-même tout le cercle et tout le cours de notre vie. »

Car il faut remarquer qu'il n'y a point d'homme, pour saint qu'il soit, en qui cette concupiscence ou cette inclination au mal ne se développe plus ou moins; qu'elle ne nécessite à des combats plus ou moins opiniâtres, plus ou moins dangereux. Avec quelle amertume ne s'en plaignait pas saint Paul: *Je me plais, disait-il, dans la loi de Dieu selon l'homme intérieur; mais je sens dans les membres de mon corps une autre loi qui combat contre la loi de mon esprit, et qui me rend captif sous la loi du péché qui est dans les membres de mon corps. Malheureux homme que je suis! qui me délivrera de ce corps de mort? (Rom., VII, 22-24.)* Il dit encore que Dieu « a permis qu'il souffrit dans sa chair un aiguillon, qui est l'ange de Satan, pour lui donner des soufflets. » Mais si les mouvements d'une concupiscence toujours rebelle, quoique toujours combattue, ont forcé à gémir un homme si humble, qu'il s'appelait lui-même « un avorton, le dernier des apôtres et le premier des pécheurs; » un homme si charitable, « qu'il désirait être anathème pour ses frères; » un homme si pauvre d'esprit, « que le monde lui était crucifié, et qu'il n'estimait non plus que du fumier, » ce qu'il offre de plus précieux; un homme si pénitent, que chaque jour « il accomplissait dans sa chair ce qui manquait aux souffrances de Jésus-Christ; » un homme si embrasé de l'amour de son

Dieu, qu'il « défait toutes les créatures de l'en séparer jamais : » un homme si parfaitement saint « que Jésus-Christ était sa vie, » et qu'il pouvait se proposer comme exemple aux autres : quels affreux ravages ne doit-elle pas faire, cette concupiscence maudite, dans le cœur de ceux qui ne s'en défient pas, qui ne la combattent pas, qui l'irritent plutôt et la fortifient, qui y cèdent en toute occasion, qui sont bien aises d'en être maîtrisés, qui en font la règle et l'arbitre de toute leur vie !

Cependant, outre que « chacun est tenté par sa propre concupiscence qui l'emporte et l'attire dans le mal, » nous avons encore à soutenir les attaques du démon. C'est lui qui « demande, » et qui souvent obtient « de nous cribler comme on crible le froment. » C'est lui que saint Jean nous représente « descendant sur la terre avec une grande colère pour faire la guerre aux saints. » C'est de ce redoutable adversaire que saint Pierre dit « qu'il tourne autour de nous comme un lion rugissant cherchant qui il pourra dévorer. » Enfin, c'est de cet ennemi que parle saint Paul, quand il dit que « nous avons à combattre, non contre des hommes de chair et de sang ; mais contre les principautés, contre les princes de ce monde, c'est-à-dire, de ce siècle ténébreux, contre les esprits de malice répandus dans l'air. » Et comment nous tente-t-il ? Nos sens sont autant de portes par lesquelles il cherche à introduire la mort du péché dans notre âme. Il empoisonne, il corrompt les créatures qui servent à nos besoins, et nous en rend l'usage dangereux, quand nous n'avons pas soin de les sanctifier par la prière. Sans pouvoir faire violence à notre volonté, il a prise sur notre imagination, et nous inspire le dégoût du bien, nous peint le vice des plus aimables couleurs, excite, enflamme notre cupidité, nous suggère le mal, nous en ôte la honte, nous le conseille et nous y pousse. Il nous tente surtout par les penchants et les passions qui sont en nous, et observe à quels vices nous sommes les plus enclins, et nous met devant les yeux les choses pour lesquelles nous avons le plus d'affection. « Il tend, » comme il est dit au livre de Job, « des pièges et des filets dans le chemin » par où il sait que l'âme doit passer. Ce qui est l'objet le plus ordinaire de nos pensées et de nos desirs, devient l'instrument le plus meurtrier de ses ruses ; et c'est toujours par la passion dominante qu'il empoisonne et assassine ceux qui ne se gardent pas de ses artifices.

Ce n'est pas tout. D'accord avec le démon qu'il avoue pour son prince, le monde conspire aussi à notre ruine. Il nous oppose l'exemple de ceux qui, tenus, à même titre que nous, « de vivre dans le siècle présent avec tempérance, avec justice et avec piété, » s'affranchissent de tout devoir, se livrent à toute sorte d'excès, boivent l'iniquité comme l'eau, et n'en sont ni

moins contents d'eux-mêmes, ni moins considérés des autres. Il nous oppose la coutume qui, faisant mentir la loi, donne, comme dit saint Augustin, pour légers et même pour nuls, des péchés véritablement énormes, et qui contre toute raison prétend innocenter et rendre légitime ce qui de soi est criminel et abominable. Il fait marcher contre nous, dit encore saint Augustin, une double armée : sa faveur, ses divertissements, ses plaisirs, l'indépendance qu'il affecte, la liberté dont il jouit, le bonheur qu'il promet, tout cela doit séduire ; ses menaces, ses moqueries, ses mépris, ses persécutions doivent effrayer.

De ces différentes causes de tentations, il s'ensuit que « la vie de l'homme sur la terre, » je dis de l'homme qui veut faire son salut, « est une guerre continuelle, » et qu'il lui faut avoir sans cesse les armes à la main ; qu'ainsi qu'un homme de journée travaille sans relâche du matin jusqu'au soir, et ne reçoit son salaire qu'après avoir porté le poids de la chaleur et du jour, de même toute notre vie est comme un jour de travail, de peine et de tentation ; et qu'à l'exception des enfants qui meurent avant l'âge de discrétion, personne ne se sauve que par le combat et la victoire contre soi-même et sur ses passions, contre le démon et sur ses ruses, contre le monde et sur ses scandales ; qu'engagés dans une guerre que la mort seule termine, qu'exposés à des traits que la foi seule repousse, qu'enveloppés de pièges que la vigilance seule découvre, qu'en butte à des ennemis dont la grâce seule triomphe, vivre sans précaution, c'est vivre dans un danger toujours présent de nous perdre pour l'éternité.

Je dois cependant dire que la tentation n'est pas par elle-même un péché pour celui qui l'éprouve. On peut être tenté de s'élever au Très-Haut, et conserver devant Dieu tout le mérite de l'humilité la plus sincère. On peut être sollicité à commettre les plus criantes injustices, et avoir droit de se compter parmi ceux qui n'affligèrent jamais la veuve et l'orphelin. On peut être pur comme un ange au milieu des pensées les plus abominables qui fatiguent l'imagination, en dépit des desirs infâmes qui s'allument dans le cœur, des révoltes honteuses qui bouleversent les sens. Combien de saints ont été toute leur vie tentés d'impureté, tentés d'orgueil, tentés de présomption, tentés d'infidélité, tentés de désespoir, et n'en sont devenus que plus saints, plus agréables à Dieu, parce qu'ils ont soutenu ces tentations avec patience, et les ont combattues avec courage ! C'est une règle établie par saint Bernard, que l'impression du vice n'est jamais nuisible quand la volonté y résiste, la repousse et s'en défend.

Je dois dire encore qu'il n'y a point de tentations qu'avec le secours de la grâce nous ne puissions surmonter. Car « Dieu

qui est fidèle ne permet jamais que nous soyons tentés au-dessus des forces que nous avons, » ou qu'il se dispose à nous communiquer. « Il prétend même que nous tirions avantage de la tentation, » que notre vertu s'y déploie et s'y fortifie. Il est avec nous pour soutenir notre infirmité; et l'expérience des hommes de bonne volonté prouve, non moins que sa parole, que sa grâce nous assure la victoire; que nous pouvons « tout en celui qui nous fortifie; » et qu'appuyés sur son secours, nous pouvons, chaque fois que nous le voulons, vaincre le monde, insulter au démon, triompher de nos passions, et défier « l'affliction, les déplaisirs, la persécution, la faim, la nudité, les périls, le fer, la violence, la vie, la mort, les anges, les démons, les principautés, les puissances, la terre et l'enfer, ce qu'il y a de plus haut et ce qu'il y a de plus profond, de nous séparer de la charité de Jésus-Christ, » tous jours assez fort pour donner à ses plus faibles soldats, d'abattre, de terrasser leurs plus fiers ennemis.

Mais par là même je dois dire aussi que les tentations, leur importunité, leur violence ne peuvent jamais servir d'excuse à nos chutes, puisque « notre concupiscence est toujours sous nous, » et qu'il est en notre pouvoir de la dominer; puisque « la victoire que les saints ont remportée sur le monde, c'est par la foi » que nous professons « qu'ils l'ont remportée; » que notre invincible chef a triomphé du démon pour nous et pour lui; qu'il l'a réduit à l'état d'un chien enchaîné qui aboie avec fureur, mais qui ne mord que les imprudents qui s'en approchent de trop près, sans précaution et sans défense. Comment s'excuseraient sur leurs tentations ceux qui, loin de les prévenir par la vigilance, courent au-devant d'elles, et s'engagent inconsidérément dans toutes les occasions qui les font naître? ceux qui, loin de combattre généreusement, leur cèdent tout d'abord, et s'abandonnent sans réserve à leurs impressions? ceux qui, loin de s'armer contre elles « du bouclier de la foi; de prendre le casque du salut et l'épée spirituelle qui est la parole de Dieu; d'invoquer Dieu en esprit et en tout temps, par toute sorte de supplications et de prières, » commencent par « détourner leurs yeux de la vue du ciel, pour ne pas se souvenir des justes jugements du Seigneur, » se mettent d'intelligence avec l'ennemi qui les attaque, et n'ont de crainte que celle de n'être pas assez promptement, assez complètement vaincus? J'aurais bien des choses à ajouter; et il conviendrait qu'après vous avoir découvert les pièges au milieu desquels nous vivons, les différentes tentations auxquelles nous sommes exposés, je vous dise les moyens d'y échapper et de les vaincre. Je pourrai quelque jour revenir là-dessus. Qu'il suffise aujourd'hui de vous avoir prévenus que l'éloignement des occasions dangereuses, la défiance raisonnable de soi-même, le

soin de veiller sur les mouvements de son cœur, le souvenir habituel des vérités de la religion, la mortification des sens et le recours à la prière, sont des moyens aussi sûrs que nécessaires contre les tentations. C'est d'après l'emploi que vous en ferez qu'on pourra pressentir vos victoires ou vos défaites.

DISCOURS XLIX.

RECHUTE.

Ecce sanus factus es : jam noli peccare, ne deterius tibi aliquid contingat. (Jom., V, 14.)

Vous voyez que vous êtes guéri : ne péchez plus à l'avenir, de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pire.

Pourquoi faut-il, mes très-chers frères, que je ne puisse pas vous appliquer à tous, que je ne puisse pas appliquer à chacun de vous, ces paroles du Sauveur au paralytique qu'il avait miraculeusement guéri ! Hé ! cependant, nous avions reçu, pour votre avantage, la puissance de renouveler, au besoin, le même prodige; d'en faire de plus grands encore. Ce que Jésus-Christ opérait sur les corps, il nous a donné le pouvoir de l'opérer sur les âmes. Comme, d'un mot, il mit un malade, depuis trente ans perclus de ses membres, en état de se lever, de marcher, d'emporter son lit; d'un mot, aussi, nous pouvions fermer les profondes blessures, guérir les plaies invétérées que le péché vous a faites, et vous rendre aux fonctions de cette vie de la foi, de cette vie spirituelle qui s'éteint dans l'homme du moment qu'il devient injuste. Pourquoi faut-il donc que je ne puisse pas vous féliciter d'une guérison parfaite, vous tranquilliser tous, me tranquilliser moi-même sur les suites de vos égarements passés, et n'avoir plus qu'à régler, par de salutaires avis, votre conduite pour l'avenir ? Lorsque je vous annonçai ces jours de salut et de propitiation que la charité de l'Eglise avait ménagés à tous ses enfants, j'aurais cru vous faire injure de penser qu'un assez grand nombre rejeterait la grâce qui leur était offerte, et que dans un assez grand nombre l'indolence, le respect humain, des habitudes vicieuses, de honteux engagements, le goût de la débauche, des passions d'ignominie, prévaudraient sur tout ce qu'ils avaient de lumières, sur tout ce qu'ils éprouvaient de remords, sur tout ce qu'ils devaient de pitié à leur âme, de soins même à leur réputation, d'édification à leur famille. J'en avais jugé trop favorablement, et l'expérience m'oblige à reconnaître qu'il en est que les remontrances, les exhortations et les prières ne gagneront point; qui, « arrivés au plus profond des péchés, méprisent tout, » et à l'égard desquels je prendrais, par découragement, le parti du silence, si je savais qu'il ne m'appartient pas de prescrire des bornes à la miséricorde du Seigneur, et que, quoi qu'il arrive, c'est pour moi un devoir indispensable « de presser les pécheurs à temps et à contre-temps, de les reprendre, de les supplier, de les menacer, sans jamais me

lasser de les tolérer et de les instruire. » Je le ferai donc ; car je veux me conserver pur et innocent de leur sang, en n'éludant point l'obligation de leur annoncer toutes les volontés de Dieu : » Mais devrais-je n'avoir d'autre consolation, que « de délivrer mon âme, » et de ne pas périr avec eux ?

« Béni, » pourtant, « béni soit Dieu et le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation, qui nous console dans tous nos maux. » Si j'adore, en tremblant, la sévérité de sa justice envers quelques endurcis, je mettrai mon honneur à découvrir et à publier les œuvres de sa bonté. Non, tous n'ont pas été sourds à la voix du chef de l'Eglise, tous les cœurs n'ont pas été fermés à la grâce ; et le jubilé a produit, même ici, des fruits dont je serais content, si je pouvais l'être quand j'en vois un seul parmi vous oublier ses devoirs, vivre mal et risquer son salut. En un mot, plus de huit cents personnes de tout rang, de tout sexe, de tout âge, ont satisfait cette année à ce que la religion attendait d'eux, en confessant leurs péchés et en mangeant la Pâque chrétienne. Hélas ! peut-être, tous ne l'ont pas fait avec droiture et dans les dispositions requises. Il en faut laisser le discernement à Dieu. C'est lui qui, « scrutateur des cœurs et des reins, » démasquera les trompeurs et confondra l'espérance des hypocrites. Mais je dois craindre que, parmi ceux mêmes qui ont paru y aller de bonne foi, quelques-uns, beaucoup peut-être, se repentant, pour ainsi dire, de s'être repentis, ne regardent en arrière, ne se relâchent dans la pratique du bien, ne renouent des liaisons qu'ils avaient rompues, ne s'exposent de nouveau à des occasions qu'ils avaient quittées, ne laissent reprendre le dessus à des passions, à des habitudes dont ils avaient triomphé. En un mot, je crains pour vous le retour au péché, la rechute dans le péché. Puissent mes réflexions vous la faire craindre à vous-mêmes, de manière que vous ne négligiez aucune précaution pour vous en garantir !

Encore que « personne ne sache s'il mérite l'amour ou la haine de Dieu, » il y a pourtant un signe d'après lequel on peut, sans présomption, quelques péchés qu'on ait d'ailleurs commis, ouvrir son cœur aux sentiments d'une humble confiance, dès qu'on le reconnaît en soi ; c'est le changement de vie, la réforme des mœurs, le renoncement au péché. Car Dieu l'a dit : « Du moment où l'impie se détournera de l'impiété, j'oublierai tous ses crimes. Il rendra la vie à son âme, et il ne mourra pas. » Or la meilleure preuve qu'un homme puisse avoir qu'il a sincèrement quitté la mauvaise voie, c'est de n'y plus marcher. Mais elle est aussi la seule sur laquelle il puisse infailliblement compter. Les agitations d'une conscience que le souvenir du passé confond et que les dangers de l'avenir épouvantent, le projet de rompre avec ses mauvaises habitudes et de pourvoir à son

salut par une vie plus régulière, l'éloignement momentané des occasions dangereuses, une ou deux victoires sur la passion dominante, quelques sentiments de dévotion, le retour à quelques pratiques de piété, l'aveu de ses fautes dans le tribunal de la pénitence, des promesses, des protestations, des larmes, tout cela ne dit pas grand'chose. Je ne vois en tout cela que des dispositions à la conversion, que des apparences plus ou moins favorables qui peuvent tromper et qui en effet trompent souvent. Ah ! combien de fois les ministres de la réconciliation n'ont-ils pas eu lieu de se repentir de s'être décidés sur ces signes équivoques ! Combien de pécheurs ils ont crus changés, de qui on aurait pu dire, huit jours après la réception des sacrements : « Le chien est retourné à ce qu'il avait vomi ; et le pourceau, après avoir été lavé, s'est vautré de nouveau dans la boue ! » Mais « si celui qui dérobaît, ne dérobe plus, » si l'intempérant ne se livre plus aux excès du vin, si le vindicatif « ne laisse plus le soleil se coucher sur sa colère, » si l'impudique ne profane plus son corps, « et ne donne plus de lieu ni d'entrée dans son cœur au démon ; » en un mot, si le pécheur « ne contriste plus l'Esprit-Saint dont il a été marqué pour le jour de la rédemption, » je ne fais point de doute que, même après avoir longtemps péché, souvent péché, grièvement péché, il ne soit rentré en grâce avec Dieu, et, pourvu qu'il persévère, je répondrais de son âme sur la mienne.

Ainsi, la conduite que vous tiendrez sera la pierre de touche de votre pénitence. On jugera de l'arbre par ses fruits ; on appréciera les démarches que vous avez faites pour revenir à Dieu, par les effets que produiront dorénavant en vous l'amour de sa loi, la crainte de ses jugements, le souvenir de ses miséricordes. Sincèrement convertis, vous ne vivrez plus comme ceux qui ne le sont pas, comme « ceux qui suivent dans leur conduite la vanité de leurs pensées, qui ont l'esprit plein de ténèbres, qui sont entièrement éloignés de la vie de Dieu ; qui, ayant perdu tout remords et tout sentiment, s'abandonnent à la dissolution, pour se plonger avec une ardeur insatiable dans toute sorte d'impuretés. Vous aurez dépouillé le vilain homme, selon lequel vous avez vécu dans votre première vie, et qui se corrompt en suivant l'illusion des passions. Vous vous serez renouvelés dans l'intérieur de votre âme. Tous vous serez revêtus de l'homme nouveau qui est créé selon Dieu dans une justice et une sainteté véritable. Vous vous éloignerez du mensonge, et chacun parlera à son prochain dans la vérité, parce que nous sommes membres les uns des autres. Si vous vous mettez en colère, vous vous garderez bien de pécher. Nul mauvais discours ne sortira plus de votre bouche. Toute aigreur, tout emportement, toute crierie, toute médisance ; enfin, toute malice sera bannie d'entre vous. Vous serez bons les uns en-

vers les autres, pleins de compassion et de tendresse, vous entre pardonnant, comme Dieu vous a pardonnés en Jésus-Christ. »

Si tout le contraire arrivait; si, au lieu « de marcher comme des enfants de lumière, vous vous comportiez comme vous le faisiez lorsque vous n'étiez que ténébres; » si l'on entendait parler encore parmi vous d'irrégulation et de blasphèmes, de juréments et d'imprécations, de fornication et d'avarice, d'excès crapuleux et d'injustices criantes, de calomnies noires et de haines implacables, de discours infâmes et de scandales meurtriers, je m'avance à le dire, et puissiez-vous ne pas l'entendre sans frayeur : malgré des apparences qui nous ont édifiés, vous auriez été des moqueurs et non des pénitents. Votre confiance serait vaine. Vous seriez encore dans votre péché, encore dans la disgrâce de Dieu, encore dans le danger prochain de la damnation. Vous auriez changé en poison mortel le plus divin des remèdes; et votre état serait pire que celui dont vous avez prétendu vous tirer : *Et fiunt novissima hominis istius peiora prioribus.* (Matth., XII, 45.)

N'en jugez-vous pas ainsi vous-mêmes dans les maladies du corps? Si un malade à la conservation duquel vous vous intéressez vivement, retombe après quelques jours de convalescence, et que le mal reparaisse avec tous ces symptômes fâcheux qui vous avaient alarmé d'abord, êtes-vous bien rassurés par le mieux apparent dont le malade a joui? Comptez-vous beaucoup sur l'effet des remèdes qu'on lui a administrés? Dites-vous qu'il avait été radicalement guéri? La rechute ne vous semble-t-elle pas plus dangereuse, ne vous inspire-t-elle pas plus d'inquiétude que la maladie même? Il n'en va pas autrement à l'égard de celle de l'âme; et le jugement le plus favorable qu'on puisse porter d'un pécheur de rechute, c'est que sa guérison est incertaine, que sa conversion est douteuse et suspecte. Saint-Pierre est allé plus loin, et il décide qu'il eût été meilleur pour les pécheurs de rechute de rester ce qu'ils étaient, « de n'avoir pas connu la voie de la justice, que de retourner en arrière après l'avoir connue, et d'abandonner la loi sainte qui leur avait été donnée. »

Mais, quoi donc! voudrais-je faire entendre que les sacrements doivent nous rendre impeccables : et que, quiconque pèche après les avoir reçus est convaincu par là même de les avoir profanés? Dieu m'en garde! je sais quelle est sur ce point la doctrine de l'Eglise, et je dis anathème à quiconque, sur ce point, ne pense pas et ne parle pas comme elle. Les sacrements diminuent la violence de nos mauvais penchants; ils modèrent le feu de nos passions; ils nous fortifient contre la faiblesse qui nous est naturelle; ils guérissent les blessures que le péché nous a faites; mais ils ne nous rendent pas invulnérables; il ne nous mettent point à couvert de toute espèce de tentations; ils ne détruisent pas jusqu'au dernier

germe de cette concupiscence funeste qui nous attire et nous porte au mal; ils ne nous confirment point en grâce. Il est donc très-possible qu'après y avoir participé dans les plus saintes dispositions, un pécheur en perde le fruit, de manière à avoir besoin d'y recourir tout de nouveau. Les hommes étant ce qu'ils sont, une vertu assez vigilante pour ne se laisser jamais surprendre à aucun artifice, assez solide pour n'être ébranlée par aucune secousse, assez fidèle pour ne céder à aucune suggestion, assez courageuse pour ne s'étonner ni du nombre de ses ennemis, ni de l'opiniâtreté de leurs attaques, sera toujours une vertu bien rare. Le meilleur de tous n'est pas celui qui ne pèche pas, puisque nous faisons tous beaucoup de fautes, mais celui qui pèche le moins. Qu'un pécheur, après sa conversion, s'oublie dans une occasion critique; qu'emporté par le mouvement d'une passion, il viole, même énormément, même avec scandale, la loi du Seigneur, je n'en conclusai pas qu'il n'avait été qu'un hypocrite adroit, qu'un profanateur caché des choses saintes; je verrai dans sa chute plus de faiblesse que de malice : il la pleurera amèrement; il la réparera promptement; il en deviendra plus fervent et plus humble. Que les libertins en prennent droit de lui insulter : moi, je lui compatirai. Son exemple me rappellera l'exemple de David, l'exemple de saint Pierre, et je dirai avec l'Apôtre : *Qui se existimat stare, videat ne cadat* (1 Cor., X, 12) : que celui qui croit être ferme, prenne bien garde de tomber.

Mais autre chose est de tomber une fois, autre chose de marquer tous ses pas par des chutes; autre chose de s'écarter par accident du droit chemin, autre chose de continuer à marcher dans la mauvaise voie. Le premier ne suppose que l'infirmité de notre malheureuse nature; le second prouve que, si on n'a pas été trompeur, on s'est du moins mépris sur les dispositions qu'on a portées aux sacrements; que le cœur n'a pas été changé, et que ce qui fait les pénitents, ce qui assure aux pécheurs le bienfait de la réconciliation, a totalement manqué, je veux dire le regret sincère d'avoir offensé Dieu, et la volonté ferme de ne l'offenser plus. Car, d'un côté, comme nous ne saurions pécher sans nous éloigner de Dieu, nous ne pouvons nous rapprocher de Dieu, qu'en cessant de vouloir pécher. D'un autre côté, quoi que nous disions de notre faiblesse et de notre inconstance, il est certain que, quand nous sommes bien résolument déterminés pour ou contre une chose qu'il est en notre pouvoir de faire ou de ne pas faire, notre volonté triomphe de tous les obstacles. Je ne pourrais donc supposer la résolution sincère de bien vivre, dans ceux que je verrais continuer de vivre mal; la résolution sincère d'être à Dieu, dans ceux qui montreraient le même dégoût pour les pratiques de la religion, qui négligeraient, comme par le passé, les de-

voirs de leur état, 'qui s'exposeraient aux mêmes occasions, qui fréquenteraient les mêmes compagnies, qui donneraient les mêmes scandales. Des rechutes dans les mêmes péchés, surtout si elles avaient suivi de près la réception des sacrements, surtout si elles étaient faciles, si elles étaient fréquentes, devraient vous ôter toute confiance dans la pénitence que vous avez faite. Elles donneraient encore lieu de craindre que vous n'en fissiez jamais une meilleure.

Car c'est un autre effet des péchés de rechute : ils rendent la conversion incomparablement plus difficile, soit du côté du Dieu, soit du côté du pécheur. Je dis du côté de Dieu : car ce qu'il se doit à lui-même, semble exiger qu'il traite un pénitent de mauvaïse foi comme on fait une terre qui, soigneusement cultivée et « souvent abreuvée des eaux de la pluie, ne produit que des ronces et des épines. Elle est en aversion à son maître ; elle est menacée de sa malédiction, et à la fin il y met le feu. » En effet, entre les péchés qui précèdent la pénitence et ceux qui la suivent, la différence est énorme ; les premiers présentent l'idée d'une désobéissance à la loi de Dieu ; dans les seconds, l'ingratitude se joint à la révolte, et le mépris au parjure. Pécher après avoir obtenu grâce, n'est plus seulement méconnaître l'autorité de Dieu, c'est fouler aux pieds et tenir pour une chose vile le sang adorable dans lequel on s'était lavé ; c'est mordre la main qui a fermé l'abîme dans lequel on allait tomber ; c'est prostituer le don de Dieu, insulter à sa miséricorde, lui faire honte de sa clémence ; c'est désavouer le repentir qu'on avait témoigné, rétracter les promesses qu'on avait faites ; c'est déclarer qu'après avoir essayé des deux partis, on juge préférable au service de Dieu, la licence d'une vie criminelle, et que, partant, on la suivra, quoique Dieu s'en tienne offensé. Je ne demande pas si d'homme à homme une pareille conduite disposerait bien à la clémence le cœur même le plus généreux, le plus enclin à pardonner. Aucun coupable que je sache, n'a conspiré impunément deux fois contre son prince : la grâce accordée au premier crime fit toujours juger le second infiniment plus odieux, et le rendit irrémissible. Mais Dieu, parce qu'il est plus grand, sera-t-il moins sensible à de tels outrages ? et parce qu'il est bon, prodiguera-t-il sa grâce à ceux qui la déshonorent ? Écoutez comme il s'en explique lui-même : « Si celui qui était mon ennemi, m'avait chargé de malédictions, je l'aurais plutôt souffert. Si celui qui me haïssait, avait parlé de moi avec mépris et hauteur, peut-être que je me serais caché de lui ; mais c'est vous ! vous que j'ai épargné, lorsque je pouvais vous perdre ! vous que j'ai prévenu de bénédictions et de douceurs, lorsque vous ne pensiez qu'à vous éloigner de moi ! vous à qui j'avais tout remis, » tout pardonné, « parce que vous m'en aviez prié ! vous qui disiez vouloir

vivre dans un même esprit avec moi, » que j'avais remis au nombre de mes fidèles, qui, « assis à ma table, vous nourrissiez des mêmes viandes que moi, et avec qui j'espérais marcher toujours dans une parfaite union ; » mais c'est vous !... *Que la mort vienne les accabler, et qu'ils descendent tout vivants dans l'enfer : « Veniat mors super illos, et descendant in infernum viventes ! » (Psal. LIV, 13-15.)* Quelque bonté qu'il y ait en Dieu, « si nous péchons volontairement après avoir reçu la connaissance de la vérité, croyons qu'il n'y a plus désormais d'hostie pour les péchés, et qu'il ne reste qu'une attente effroyable du jugement, et l'ardeur du feu qui doit dévorer les ennemis de Dieu. Car il est impossible que ceux qui ont été éclairés, qui ont goûté le don du ciel, qui ont été rendus participants du Saint-Esprit, et qui, après cela, sont tombés, se renouvellent par la pénitence ; » parce que « autant qu'il est en eux, ils crucifient de nouveau le Fils de Dieu, et l'exposent à l'ignominie. » Adoucissez, j'y consens, la dureté de ces expressions ; n'entendez, comme l'Eglise, ces paroles de saint Paul, que d'une grande difficulté de recouvrer la grâce après l'avoir perdue : il s'en suivra toujours que les péchés de rechute ont un degré de malice qui leur est particulier, que Dieu s'en tient singulièrement offensé, qu'il est moins disposé à les pardonner que les autres ; et que par là même, il donne ordinairement moins de secours, ou des secours moins puissants, aux pécheurs de rechute, pour les conduire à la grâce d'une nouvelle réconciliation.

Lors même qu'il conserve sur eux des vues de miséricorde, et que, ne voulant pas leur mort, il continue de les éclairer, de les reprendre, de les toucher, leurs mauvaises dispositions rendent presque toujours inutiles les soins de sa charité. Pleins d'une confiance présomptueuse dans les démarches qu'ils ont faites une fois pour se rassurer contre les suites d'une vie longtemps criminelle, il ne leur vient pas même en pensée de suspecter la sincérité de leur pénitence ; et au risque d'ajouter sacrilège à sacrilège, profanation à profanation, cette pénitence, qui fut peut-être leur plus grand crime, n'est jamais réparée et les damne. Quelquefois les rechutes les conduisent à l'infidélité. Ils attribuent aux sacrements ce qui n'est que l'effet de leur malice, cessent de les fréquenter, parce qu'ils ne les ont pas rendus meilleurs, et se persuadent que, s'il faut tôt ou tard y revenir, ils seront toujours à temps de faire ce qu'ils ont toujours fait sans aucun fruit. Quel motif employer, de quel moyen se servir pour les gagner de nouveau ? Ce qui convertit les autres pécheurs, est à l'égard des pécheurs de rechute un ressort usé. Si les promesses et les menaces de la religion n'ont pas suffi pour les maintenir dans le bon chemin lorsque déjà ils y marchaient, suffiront-elles pour les y faire rentrer après qu'ils en seront sortis ? Ajoutons que les pécheurs de re-

chute ne sont jamais médiocrement vicieux. Ils doivent aller plus loin que les autres, parce que « la corruption de ce qui a été bon est la pire de toutes. Quand l'esprit impur, dit le Sauveur, rentre dans une âme dont il avait été chassé, il n'y revient pas seul. Il s'en va prendre avec lui sept autres esprits plus méchants que lui, et entrant dans cette âme, ils en font leur demeure, et son dernier état devient beaucoup plus funeste que le premier. »

Voyez donc, mes frères, si, chargé par état de vous diriger dans les voies du salut, je puis trop craindre pour vous le malheur des rechutes. Si, comme je l'espère de la honte de Dieu et des dispositions que la plupart ont montrées, votre pénitence a été sincère, et que vous ayiez recouvré la grâce, conservez, ah! conservez ce que vous reçu, si vous ne voulez pas perdre, et peut-être sans retour, votre couronne. « Demeurez fermes dans la profession que vous avez faite d'être à Dieu. » Demeurez inébranlables dans la résolution que vous avez prise de rompre pour jamais avec le péché, avec tout péché, avec toute occasion volontaire du péché. Ce sont les âmes faibles et chancelantes que j'ai voulu raffermir aujourd'hui. C'est pour assurer, autant qu'il est en moi, la persévérance des pécheurs pénitents, que j'ai parlé des pécheurs de rechute. *Maintenant que vous connaissez toutes ces choses, prenez garde à vous, de peur que, vous laissant emporter aux égarements de ces hommes insensés, vous ne tombiez de l'état ferme et solide où vous êtes établis; mais croissez de plus en plus dans la grâce et dans la connaissance de notre Sauveur et Seigneur Jésus-Christ, à qui soit gloire et maintenant, et jusqu'au jour de l'éternité! (1 Petr., 3, 17-18.) Amen.*

DISCOURS L.

PÉCHÉ ORIGINEL.

Permettriez-vous à mon zèle, mes très-chers frères, de vous faire la question que font aujourd'hui à Jean-Baptiste les prêtres et les lévites envoyés de Jérusalem pour savoir de lui-même qui il est, et quelle opinion il faut avoir de sa personne : *Tu qu'is es? « Qui êtes-vous? » (Joan., 1, 22.)* Jean-Baptiste est cet homme admirable dont la naissance, prédite par l'archange Gabriel, « a comblé de joie tous les gens de bien, » et qui, conçu par miracle dans le sein d'une mère stérile, a été sanctifié, consacré prophète, « rempli du Saint-Esprit, même avant que de naître; cet homme qui ramène chaque jour « au Seigneur leur Dieu, un grand nombre de pécheurs égarés; qui, animé de l'esprit et revêtu de la force d'Elie, convertit le cœur des pères à leurs enfants, et les incrédules à la prudence des justes; » qui « prépare au Seigneur, » par ses exemples et par ses leçons « un peuple parfait; »

que Dieu a envoyé pour être le précurseur de son Fils; que Jésus-Christ même a déclaré « le plus grand entre tous les enfants des hommes; » en un mot, que l'éclat de ses vertus fait regarder presque universellement comme le Christ et le Messie.

Jean-Baptiste néanmoins garde le silence sur des qualités et des titres si propres à lui concilier l'estime et la vénération des hommes. Il ne se prévaut pas des dispositions favorables où sont à son égard ceux qui l'interrogent. Il confesse ingénument qu'il n'est ni le Christ, ni Elie, ni prophète : il est seulement *la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez la voie au Seigneur; rendez droits ses sentiers. (Ibid., 23.)* Quelle humilité! et combien elle doit nous confondre, nous qui, pétris de défauts et sans aucun mérite réel, pensons si avantageusement de nous-mêmes, et voulons souvent, contre toute justice, être estimés des autres! C'est ce qui causait l'étonnement de saint Bernard. Ce pieux et savant abbé ne concevait pas d'où nous venait tant d'orgueil, quand nous avons tous été conçus dans l'iniquité; que nous sommes, par le seul fait de notre naissance, condamnés à la douleur; que tous nos jours s'écoulent dans les travaux et les peines; et que c'est pour nous une nécessité inévitable de mourir. Nous ne péchons donc par orgueil, que parce que nous péchons par ignorance, ou du moins, notre orgueil ne vient que de notre ignorance. Nous sommes superbes, parce que nous ne nous connaissons pas, et le plus sûr moyen qu'on puisse employer pour nous guérir d'un mal qui nous rend abominables devant Dieu, c'est de nous montrer à nous-mêmes tels que nous sommes réellement.

Je reviens donc à vous le demander : *Tu qu'is es? « Qui êtes-vous? »* Non pas dans le monde et selon le monde; car cela importe infiniment peu, ou plutôt n'importe rien du tout. Mais qui êtes-vous devant Dieu et selon Dieu? car nous ne sommes et nous ne valons que ce que nous valons, que ce que nous sommes dans l'estime de celui qui nous jugera selon la justice et la vérité, souverainement et sans appel. Encore une fois, qui êtes-vous? ou, pour mieux dire, qui sommes-nous? Car la question que je vous fais, j'ai commencé par me la faire à moi-même. Qui sommes-nous, indépendamment de notre nom, de notre condition, de notre emploi, de notre fortune; indépendamment même de ce que Dieu a pu faire en nous et pour nous, par notre propre fonds et par notre origine? Voilà le point de vue sous lequel il nous faut nous envisager aujourd'hui. Cette considération nous humiliera sans doute. Toutefois, le but direct que je me propose est de vous rappeler et de vous expliquer, autant du moins que je le peux faire, une vérité fondamentale de notre religion, une vérité que suppose la nécessité de ce Rédempteur dont nous devons bientôt célébrer la naissance, une vérité sans la connaissance et la foi de laquelle vous n'en-

tendriez rien à ces mystères de l'incarnation, de la mort, de la résurrection, de l'ascension de Jésus-Christ, dont je dois successivement vous entretenir : le péché originel et ses déplorables suites.

Parce que Dieu est essentiellement saint, il ne peut être honoré dignement que par la sainteté, et rien ne peut lui plaire que la sainteté. Si donc il forme des créatures dont il veuille être aimé et servi, la même bonté qui le porte à les tirer du néant, l'engagera à leur communiquer cette grâce que nous appelons sanctifiante, et qui rend innocents, justes, saints, amis de Dieu ceux qui la possèdent. Tel est l'état où furent créés les anges dans le ciel; tel l'état où furent créés nos premiers parents dans le paradis terrestre. Adam et Eve sortirent des mains du Créateur, sans aucun défaut, et enrichis des dons les plus précieux. Dans eux point d'ignorance : Dieu lui-même avait pris soin de les instruire; une lumière divine éclairait leur esprit sur tout ce qu'il leur importait de connaître. Dans eux point de cupidités injustes : leur cœur, libre de toute passion, ne formait que des désirs avoués par la raison et la vertu. Dans eux point de penchants vicieux et déréglés : leur volonté était saine et droite; rien ne la sollicitait au mal. Dans eux point de ces révoltes honteuses de la chair contre l'esprit : ils étaient nus, dit la sainte Ecriture, et ils ne rougissaient pas. Dans eux point de dégoûts à vaincre, point de répugnances à sacrifier, point de combats à soutenir pour pratiquer le bien : le corps obéissait à la raison, et la raison était soumise à Dieu. Et tous ces avantages, ils devaient en jouir un certain nombre d'années sur la terre, après quoi Dieu les eût appelés à jouir immédiatement de lui-même dans le ciel, fin dernière pour laquelle il les avait créés; et tout cela, sans qu'ils eussent jamais éprouvé ni les fatigues du travail, ni les aiguillons de la faim, ni les douleurs de la maladie, ni les horreurs de la mort.

Heureux Adam! heureux nous-mêmes, s'il eût su, par une fidélité persévérante, se conserver tel que Dieu l'avait fait; car tous ces avantages dont j'ai parlé, il ne les avait pas reçus pour lui seul; il devait les transmettre à sa postérité; mais tous ces avantages étaient surnaturels et gratuits. Du moment où Adam devenait ingrat, la justice du Créateur pouvait le dépouiller des biens qu'il ne devait qu'à la bonté du Créateur, et c'est ce qui arriva.

Tout dans la nature obéissait à l'homme; mais l'homme devait obéir à Dieu. Dieu l'avait placé dans un jardin de délices, avec le droit d'user des fruits de tous les arbres qui y étaient plantés : seulement il en était un auquel il lui avait défendu de toucher sous peine de mort. C'était en respectant cette défense si légitime, qu'Adam devait témoigner à Dieu sa dépendance, sa soumission, sa reconnaissance et son amour; mais Eve se laisse tromper par les promesses artificieuses du démon, caché sous la

forme d'un serpent. Elle porte une main téméraire sur le fruit défendu, le cueille, en mange, le présente à son mari qui, par une complaisance funeste, en mange aussi : tous deux désobéissent : tous deux transgressent le précepte du Seigneur. C'en est fait : en désobéissant, ils ont perdu la grâce, et avec la grâce tous les dons qui l'accompagnaient. En désobéissant, ils ont introduit le péché dans le monde, et avec le péché la mort qui en est le salaire.

O désobéissance! ô péché! que de larmes tu coûteras au genre humain! quel déluge de maux tu attireras sur Adam et sur sa malheureuse postérité! Adam n'est plus cette créature favorite que la bonté du Créateur s'était plu à combler de bienfaits. Dieu ne voit plus en lui qu'un ingrat, un prévaricateur, un sujet rebelle, un esclave révolté. Ce n'est plus, comme auparavant, avec la tendresse d'un père qu'il lui parle; c'est en maître irrité, en juge sévère et inflexible qu'il lui prononce son arrêt. L'homme, la femme, le serpent, tout ce qui a concouru au péché est frappé de malédiction. Le serpent rampera, la femme enfantera dans la douleur, l'homme mangera son pain à la sueur de son front jusqu'à ce qu'il retourne pourrir dans cette terre d'où il a été tiré. Banni pour jamais du paradis terrestre, le ciel encore lui restera fermé; et il partagera éternellement le supplice des démons dont il a imité la révolte, à moins que les larmes d'une sincère et longue pénitence, rendues satisfactoires par les mérites futurs du Rédempteur, ne l'expient; et, parce que les ruisseaux ne sauraient être purs quand la source est empoisonnée; que les branches de l'arbre ne sauraient être saines quand la racine est infectée, tout ce qui naîtra d'Adam, naîtra coupable comme lui : comme lui, ennemi de Dieu; comme lui, victime dévouée à la vengeance de Dieu.

Et voilà, mes frères, le déplorable état où nous naissons tous. Nous sommes tous, par nature, des enfants de colère, parce que nous avons été conçus dans le péché. En naissant d'Adam, nous avons tous part au péché de sa désobéissance; et c'est pour cela que nous venons tous au monde en état de péché, sujets aux misères de la vie, à la mort et à la damnation : tellement que l'enfant qui meurt dans le sein de sa mère, ou que celui qui, n'ayant encore vécu qu'un jour sur la terre, meurt sans avoir été lavé par le baptême, pour le péché, pour le seul péché de son origine, ne verra jamais Dieu et n'entrera jamais dans le ciel, ainsi que Jésus-Christ l'a déclaré en termes si clairs et si précis. C'est en vue de ce péché que les livres saints nous enseignent que « nul n'est exempt de souillure, pas même, » comme je l'ai dit, « pas même l'enfant qui n'a encore vécu qu'un jour sur la terre. » C'est en vue de ce péché, que Job « maudissait le jour où il avait été conçu; » qu'il désirait que « ce jour fût effacé du nombre des jours; » qu'il demandait à Dieu d'en perdre le souvenir; en vue de ce péché,

que David disait : « Vous voyez, » Seigneur, « que j'ai été formé dans l'iniquité, et que la mère qui m'a conçu, m'a conçu dans le péché; » en vue de ce péché, que saint Paul écrivait aux Juifs que, pour être les enfants d'Abraham, « ils n'en étaient pas moins, par leur origine, des enfants de colère comme tous les autres hommes. »

Je dis, tous les autres hommes, et n'excepte que l'immaculée Mère de Dieu; car c'est là, sinon le dogme, du moins la pieuse croyance de l'Eglise. Elle dit de Marie, « que Dieu l'a soutenue dès le sein de sa mère; » elle reconnaît dans Marie « cette femme » que Dieu avait dit « devoir écraser la tête du serpent infernal; » elle lui applique ces paroles de l'Esprit-Saint à l'Épouse des *Cantiques* : *Vous êtes toute belle, ma bien-aimée; vous êtes toute belle, et il n'y a point de tache en vous* (*Cant.*, IV, 7,) et encore celles-ci : *Vous m'avez possédé dès le commencement de mes voies.* (*Prov.* VIII, 22.) Assemblée dans la ville de Trente pour juger la doctrine de quelques novateurs, elle déclare que son intention n'est pas de comprendre dans le décret qu'elle a rendu sur le péché originel, la bienheureuse et immaculée Vierge Marie, Mère de Dieu, et elle frappe d'excommunication quiconque disputerait publiquement à Marie le privilège d'avoir été conçue sans péché. Le moyen de supposer, en effet, avec quelque apparence de raison et de piété, qu'elle ait été un seul instant son ennemie, celle que Dieu avait prédestinée de toute éternité pour être la mère de son Fils? Il faut toujours excepter Marie, quand il s'agit du péché, dit saint Augustin, parce que nous savons que cette Vierge incomparable a reçu d'autant plus de grâces pour triompher entièrement du péché, qu'elle a mérité de concevoir et de porter celui que la foi nous assure avoir été exempt de péché, et absolument incapable d'avoir rien de commun avec le péché. Mais le privilège de Marie est un privilège unique. Marie seule exceptée, tous les autres enfants d'Adam sont soumis à l'anathème : ceux qui naissent des chrétiens, non moins que ceux qui naissent des infidèles : ceux qui sont le fruit d'un mariage légitime, aussi bien que ceux qui ne doivent le jour qu'au libertinage et à l'incontinence de leurs parents.

Je sais, mes frères, tout ce que l'esprit d'orgueil, de curiosité, d'incrédulité a élevé de difficultés et de doutes contre cette vérité. On a demandé comment un enfant qui naît aujourd'hui peut être coupable d'un péché commis il y six mille ans? On a demandé comment une âme qui sort pure des mains de Dieu, peut contracter quelque souillure à l'instant même qu'elle anime le corps, et avant qu'elle ait produit aucun acte, qu'elle ait fait aucun usage de sa volonté? On a demandé comment l'exclusion du ciel et la damnation prononcée contre les enfants qui meurent sans baptême, pourraient se concilier avec la justice et la bonté de Dieu? Que n'a-t-on pas demandé?

Nous répondons d'un mot à toutes ces questions indiscretes : Comme « le péché, » dit saint Paul, « est entré dans le monde par un seul homme, et la mort par le péché; ainsi la mort est passée dans tous les hommes par ce seul homme en qui tous ont péché. » Tous les hommes, en naissant d'Adam, ont contracté la tache et la peine de sa désobéissance à peu près de la même manière que les enfants contractent certaines maladies de leurs parents, la lèpre, par exemple; à peu près de la même manière qu'un enfant, né d'une adultère ou d'une fornication, contracte l'opprobre du crime qui lui a donné le jour; à peu près de la même manière que le fils d'un assassin, d'un incendiaire, d'un régicide, quelque étranger qu'il soit au crime de son père, contracte l'ignominie de son supplice, qu'elle s'attache à son nom, et passe, avec son nom, à tous ceux qui le portent.

Supposez que le roi choisisse, dans cette paroisse, un jeune homme et une jeune fille d'une condition obscure, pauvres et obligés de s'assujettir, pour subsister, à un travail pénible; qu'il les dote richement, qu'il les anoblisse, qu'il les loge dans un palais, qu'il leur promette cent fois plus encore qu'il ne leur a donné, s'ils lui sont fidèles : et tout cela sous la seule condition qu'ils ne mangeront pas le fruit d'un certain arbre planté dans le jardin, ou qu'ils ne boiront pas à la fontaine qui l'arrose; si nos villageois ne respectent pas la défense, et que le roi, indigné de leur ingratitude, leur retire tous les dons qu'ils tenaient de sa bonté, et les renvoie au village, aussi nus, aussi pauvres qu'ils en étaient sortis, pourra-t-on dire qu'il est injuste envers eux? Pourra-t-on dire qu'il sera injuste envers les enfants qui naîtront d'eux, parce qu'au lieu de leur rendre ce que leurs parents ont si criminellement perdu, il les laissera dans la misère où ils seront nés? Telle a été, mes frères, autant du moins qu'il est permis de comparer les choses divines aux choses humaines, telle a été la conduite de Dieu à l'égard d'Adam et de sa postérité. Nous naissons privés d'avantages qui ne nous étaient pas dus, dont Dieu, par pure bonté, avait enrichi nos premiers parents, qu'ils devaient et n'ont pas su conserver, et que, par une désobéissance que saint Augustin appelle ineffable, ils ont perdus pour eux et pour nous. Il n'y a donc point d'injustice en Dieu : *Non est iniquitas apud Deum.* (*Rom.*, IX, 14.)

Au reste, quand je conviendrais que tout ceci est incompréhensible, et qu'il ne m'est pas donné de vous l'expliquer, que pourrait-on en conclure contre une vérité que la foi nous oblige de croire, dont la tradition s'est conservée, même parmi les peuples idolâtres; dont nous trouvons en nous-mêmes des preuves si multipliées et si sensibles, et sans laquelle l'homme est pour l'homme le plus inconcevable des mystères? Car sous un Dieu juste et bon, personne ne peut être malheureux, qu'il ne soit cou-

pable. Nous naissons donc coupables, puisque nous naissons involontairement sujets à tant de besoins, à tant d'inquiétudes, à tant d'agitations et de craintes, à tant d'accidents, à tant d'infirmités, à la mort. Des mains d'un Dieu sage et tout-puissant il ne peut rien sortir d'informe, de vicieux, de déréglé : « Dieu, » dit la sainte Ecriture, « vit tous les ouvrages qu'il avait faits, et ils étaient parfaitement bons. » Nous ne naissons donc pas tels que le premier homme sortit des mains du Créateur : nous naissons donc dépravés, puisque nous naissons dans une ignorance profonde de tout ce qu'il nous importe le plus de savoir ; avec un esprit dont les lumières sont si bornées et si peu sûres, les erreurs si grossières et si fréquentes ; avec un cœur que se disputent les passions les plus injustes, les plus violentes, les plus honteuses, et, quelquefois les plus contraires ; avec une volonté pleine de feu pour le vice, froide, languissante, paresseuse, presque sans force pour le bien ; avec une inclination fouguese pour les plaisirs sensuels, même les plus coupables, et un dégoût mortel pour les vertus, même les plus nécessaires au salut de notre âme ; avec des sens rebelles et corrompus, pour qui tout est piège et tentation ; avec une obstination constante à vouloir ce qui nous est défendu, précisément parce qu'il nous est défendu, et à ne vouloir pas ce qui nous est commandé, parce qu'il nous est commandé ; avec un esprit d'indolence et d'indépendance qui nous révolte contre l'autorité la plus légitime, et nous met dans une opposition continuelle avec la loi de Dieu. Désordre monstrueux qui ne peut être que l'effet du péché, que le fruit malheureux du péché : désordre que la grâce corrige en partie dans les saints, mais qui se trouve généralement dans tous les hommes, et qui, par là même qu'il est désordre, devient la preuve sensible du péché que nous contractons dans notre origine, et que nous apportons en naissant.

J'ajoute que, tombés dans ce déplorable état, nous étions sans moyen pour en sortir. Avec un esprit que le péché avait couvert de ténèbres ; avec un cœur que le péché avait rempli de convoitises et de corruption, nous n'aurions jamais connu salutairement notre misère : nous n'en aurions jamais pleuré la cause, ni désiré le remède. Et quand nous aurions pleuré, crié vers Dieu, imploré miséricorde, il eût fallu que Dieu se fût relâché des droits de sa justice pour nous faire grâce, puisqu'il n'était pas en notre pouvoir de lui offrir une satisfaction proportionnée à l'injure que nous lui avions faite. Quel motif de nous humilier ! nous fûmes originairement destinés à être grands, riches, saints, heureux. Cette destination primitive, nous la reconnaissons à la vivacité, à la force, à la constance, à l'immensité de nos désirs qu'aucun bien créé ne saurait satisfaire ; nous la reconnaissons aux remords involontaires qui nous déchir-

rent après une mauvaise action ; nous la reconnaissons à certains sentiments nobles, à certaines inclinations généreuses que notre cœur avoue et qu'il approuve, lors même que nous n'avons pas le courage de nous y livrer ; mais nous avons été dégradés ; nous avons été dépouillés. Nous sommes aveugles, vicieux, faibles, pauvres, misérables : nous ne présentons plus que les tristes et déplorables restes d'un bel édifice tombé en ruines. Quel motif de haïr le péché ! de le craindre, avant de le commettre ! de le pleurer après l'avoir commis ! Combien ne faut-il pas que Dieu l'ait en horreur, puisqu'il le punit avec tant de sévérité ! Car si sa justice a poursuivi, et poursuivra jusqu'à la fin des siècles le péché du père dans les enfants, que méritent, à ses yeux, tant de péchés qui sont le fruit de notre propre volonté, de notre propre malice ! Enfin, quel motif d'accueillir à sa naissance le charitable et puissant Rédempteur qui vient nous arracher à tant de maux, et nous consoler de nos pertes par les biens qu'il doit nous procurer et que je vous souhaite !

DISCOURS LI.

GRACE ET PÉCHÉ.

Venit... prædicans baptismum pœnitentiæ in remissionem peccatorum. (Luc., III, 3.)

Jean-Baptiste vint prêchant le baptême de la pénitence pour la remission des péchés.

Cette chute dont je vous retraçais dimanche l'histoire lamentable, cette chute de nos premiers parents dans le paradis terrestre, avait réjoui l'enfer et contristé les anges. Dieu était offensé : l'homme était coupable. Quelle apparence que Dieu pardonnât, et que l'homme dégradé remontât jamais au rang dont il était déchu, quand les fils aînés de la création n'avaient pas obtenu grâce, et que des colonnes du ciel avaient été formées les voûtes du noir abîme ? Pour que l'homme ne pérît pas, il faudrait que Dieu méconnût et sacrifiât les intérêts de sa gloire, et il s'en dit « jaloux ; il ne la donne à personne » Ou, pour s'acquitter envers la divine justice, et en prévenir les coups, il faudrait que l'homme offrît une satisfaction pleine et proportionnée à l'énormité de son offense. Mais quelle autre victime qu'une victime égale à Dieu, est d'une valeur infinie ? Réduit donc à lui-même, l'homme pourra pleurer son péché et en détester les suites ; mais, quoi qu'il fasse, les suites du péché resteront, comme le péché même, éternellement irréparables. Au ciel, les anges n'auront à lui offrir que les sentiments d'une compassion stérile : l'œuvre de sa réconciliation épuiserait, sans fruit, les efforts de cet archaïsme qui est « la force et la vertu de Dieu. »

Mais celui « qui fait seul de grandes merveilles, » saura confondre ces lâches espérances et calmer ces craintes charitables. Il saura concilier les droits de sa justice avec les vœux de sa miséricorde, punir le péché et sauver les pécheurs. Par un prodige incom-

préhensible d'amour, le Fils même de Dieu s'unira à la nature que la colère de Dieu avait frappée d'anathème, et le sang du Fils de Dieu fera les frais du salut de l'homme. L'homme racheté, réparé, réconcilié par ce médiateur puissant, pourra prétendre encore, suivant sa première destination, à occuper dans la cour céleste les trônes brillants dont Lucifer et ses anges ont été précipités. Sans développer à Adam toute l'économie de ce mystère, Dieu lui promet un Rédempteur. La foi en cette promesse passe du père aux enfants. Un peuple particulier est choisi pour en conserver le souvenir. Toutes les cérémonies de son culte la retracent; tous les oracles de ses prophètes la rappellent; tous les événements de son histoire en préparent l'accomplissement. Elle est pendant quatre mille ans la consolation et l'espérance de tous les justes; et, au moment fixé par la Providence pour que « l'homme voie le Sauveur envoyé de Dieu, le Seigneur fait entendre sa parole à Jean, fils de Zacharie, dans le désert; » et le saint homme va « prêchant le baptême de pénitence pour la rémission des péchés, afin de préparer par là la voie au Seigneur qui vient après lui, » et qui doit bientôt paraître. Quelle autre disposition, en effet, que la pénitence, pour recevoir celui qui vient détruire le péché et réparer les suites du péché? C'est donc à la pénitence que je dois vous exhorter moi-même, pour que vous participiez aux avantages inestimables que doit procurer au monde la naissance prochaine de son Sauveur. Mais, entre cent motifs de pénitence que je pourrais vous proposer, je n'en veux aujourd'hui faire valoir qu'un. Il est bien propre à vous toucher. En considérant ce que vous pourriez être encore par la grâce et avec la grâce de Jésus-Christ, pourrez-vous ne pas regretter vos pertes? pourrez-vous ne pas désirer de les réparer?

Je parle de cette grâce que nous reçûmes dans le saint baptême, et qui répara si avantageusement le malheur de notre origine, en nous remettant le péché et la peine épouvantable que méritait le péché. Je parle même de cette grâce que nous recevons dans le sacrement de pénitence, lorsque nous en approchons avec les dispositions requises; et qui, sans être aussi pleine, aussi parfaite que celle du baptême, nous réconcilie néanmoins parfaitement avec Dieu, quelque énormes, quelque nombreux qu'aient été nos crimes. En un mot, je parle de cette grâce qui nous sanctifie par elle-même, et qui nous rend justes, innocents, amis de Dieu, du moment qu'elle est en nous.

Mais je sens que, pour en parler dignement, il faudrait savoir estimer les dons de Dieu, entre lesquels elle est le plus magnifique et le plus précieux; il faudrait pouvoir sonder les abîmes d'une miséricorde infinie, sans bornes, sans fond, dont cette grâce est le chef-d'œuvre; mesurer la hauteur, la largeur, la profondeur d'une charité

immense et sans mesure dont cette grâce est le prodige. Il faudrait le cœur d'un saint, la voix d'un ange, et ce langage tout divin qui ne se parle que dans le ciel. Hé! que puis-je dire, moi, quand l'Eglise, ravie, transportée à la vue de cette grâce accordée à ses enfants, va jusqu'à appeler heureuse la faute et la désobéissance d'Adam, parce qu'elle a été l'occasion d'une rédemption qui nous rend plus de biens que nous n'en avions perdu? quand le disciple bien-aimé lui-même, ne sachant comment exprimer son admiration pour les précieuses prérogatives que nous assure la grâce, s'écriait dans une sorte de transport: *Voquez, mes frères, ah! voyez quelle charité nous a témoignée Dieu le Père, de vouloir que nous soyons appelés ses enfants, et que nous le soyons en effet!* (1 Joan., III, 1.)

Esprits célestes et bienheureux, ne vous en offensez pas; mais si j'ai la grâce, vous n'avez rien, presque rien que je doive vous envier. Vous êtes d'une nature plus parfaite, plus excellente que moi; mais si j'ai la grâce, elle me rend « participant de la nature divine. » Vous avez l'honneur d'être les serviteurs, les ministres, les amis de Dieu; mais si j'ai la grâce, je ne suis pas seulement, comme vous, l'ami de Dieu, je suis encore l'enfant de Dieu. Celui que vous appelez Seigneur et Maître, je pais, sans présomption, je dois même avec une pleine confiance l'appeler mon Père, et je ne crains pas qu'il me démente ou qu'il me méconnaisse. Vous jouissez, dès à présent, de Dieu et des biens qu'il prépare à ses élus, et c'est un avantage que vous avez sur moi; mais si j'ai la grâce, je jouis aussi de Dieu, je suis aussi avec Dieu. Mon âme est un temple, un sanctuaire, un paradis où il se plaît, qu'il habite même avec délices. Si j'ai la grâce, mes droits à la possession du ciel sont aussi certains que les vôtres. » Enfant de Dieu, je suis son héritier, « héritier de Dieu, cohéritier de Jésus-Christ, » dont la grâce me fait encore « membre, » dont la grâce « me rend encore frère. » Dans le ciel, vous jouissez, mais vous ne méritez pas. Votre bonheur est inamissible; mais il ne peut s'accroître. Dans cette vallée de misère et de larmes, je puis, si j'ai la grâce, acquérir à chaque instant de nouveaux mérites, et par là même grossir ce trésor de bonnes œuvres dont Dieu veut bien, dès à présent, être le dépositaire, et qu'il promet de me rendre un jour en juge exact et équitable. Si j'ai la grâce, rien de ce que je fais en vue de Dieu, n'est perdu pour le ciel. Mes prières, mon travail, mes souffrances, mes bons desirs, mes tentations même, mes actions les plus basses en apparence, les plus communes, les plus indifférentes, tout, en un mot, si j'ai la grâce et que j'agisse par le mouvement de la grâce, tout me mérite un degré particulier de gloire, une récompense particulière dans l'éternité.

Qu'il est donc désirable l'état de la grâce! qu'elle est bello, qu'elle est douce, qu'elle est consolante, qu'elle est aimable, la reli-

gion qui autorise l'homme à tenir un pareil langage ! Et ce langage, pas un chrétien, pour obscur, pour pauvre, pour misérable qu'il soit, qui ne puisse le tenir avec confiance, s'il est dans la grâce de Dieu. Oui, pauvres domestiques, pauvres servantes, pauvres journaliers, pauvres mendiants, si vous possédez le précieux trésor de la grâce, glorifiez-vous avec une sainte hardiesse d'être les enfants de Dieu, d'être les héritiers de Dieu. Ces titres vous sont assurés par celui qui ne ment pas ; et si quelqu'un vous le conteste, montrez-lui l'Évangile : ils y sont écrits du sang même de Jésus-Christ.

A quoi donc, mes frères, à quoi serions-nous sensibles, si nous ne le sommes pas à la gloire que nous assure la grâce ? Qu'estimerions-nous, si nous n'estimons pas les biens de la grâce ? Que voulons-nous être, si nous ne sommes pas contents de ce que nous fait la grâce ? Que pleurerons-nous, si nous ne pleurons pas sur la perte de la grâce ? Supposé qu'il nous reste une étincelle de foi, pouvons-nous ne pas être touchés, attendris, en voyant l'état déplorable d'où la grâce nous a tirés, et l'état sublime auquel elle nous élève ? en voyant ce que nous étions par notre nature, et ce que nous étions devenus, et ce que nous pourrions être encore par la grâce de Jésus-Christ ? Chrétien, disait saint Léon, reconnais ta dignité ; et, puisque tu a été sanctifié par la grâce, et par la grâce associé à la nature divine, ne va pas retomber dans cette première bassesse où l'avait réduit le péché : *Agnosce, o christiane, dignitatem tuam.*

Mais l'avis de saint Léon est venu trop tard, ou nous l'avons méprisé ; et quoique j'aimasse à vous renvoyer avec des idées consolantes, je dois à la vérité, je dois à votre instruction de vous dire encore à quel état nous nous sommes réduits par notre faute. Nous naissons pécheurs, et c'est là un mystère de justice qui me pénètre de crainte. De pécheurs que nous sommes la grâce nous fait enfants de Dieu ; et c'est là un mystère de miséricorde qui excite mon admiration et ma reconnaissance ; mais d'enfants de Dieu et d'héritiers du ciel redevenir volontairement pécheurs et ennemis de Dieu ; et nous engager dans un état incomparablement plus criminel et plus funeste que notre origine, c'est là un mystère d'ingratitude, de malice, d'aveuglement qui me saisit d'horreur.

Ah Seigneur, disait le Prophète, en vain vous nourrissez à l'égard des hommes des pensées de paix, en vain vous suivez dans votre conduite envers eux les inclinations bienfaisantes d'un cœur paternel. Ils contrarient toutes vos vues ; ils traversent tous vos desseins. Ils ne peuvent rien sur les œuvres de votre toute-puissance, mais ils détruisent, mais ils ruinent en eux le plus bel ouvrage de votre miséricorde. Vous les avez couronnés de gloire et d'honneur, mais ils ont méconnu l'excellence de vos dons : ils y ont été insensibles. Voyez-

les avilis, dégradés, devenus semblables, par leurs goûts et leurs inclinations, à ces animaux que la raison n'éclaire pas. Et qui les a conduits là ? L'oubli de ce qu'ils vous doivent, le mépris de votre loi, la transgression de vos saintes ordonnances : *Quoniam quæ perfectisti destruxerunt.* (Psal. X, 4.)

Je n'ai garde d'examiner si nous sommes plus ou moins pécheur que ne l'étaient les Juifs au temps de David : Je craindrais trop que la comparaison que je ferais d'eux avec nous, ne fût pas à notre avantage ; mais il est sûr que pour avoir droit de repousser les humiliants, les sanglants reproches du saint roi, il faut que nous puissions dire hardiment et devant Dieu, que nous sommes sans péchés. Car, si la conscience nous en reproche un seul de ceux qui font perdre la grâce, il est de foi que nous avons offensé Dieu, notre Créateur et notre Père, et mérité toute sa haine ; que nous avons crucifié Jésus-Christ de nouveau, et comme anéanti, par rapport à nous, tout le prix de la rédemption ; que nous avons donné la mort à notre âme, et qu'elle a, aux yeux de Dieu, toute la laideur, toute la difformité des démons ; que nous avons perdu tout droit au ciel ; que la sentence qui nous réprouve, qui nous associe dans l'enfer à Satan et à ses anges, est déjà prononcée, et qu'il n'y a pas un instant qui ne puisse devenir pour nous le commencement d'un éternel malheur. Quel état pourtant ! quel horrible état ! C'est celui où nous réduit notre malice, celui où nous tombons par le péché. Y pensons-nous ?

Et toutefois je me vois forcé de dire que bien souvent ce n'est là qu'une partie de notre misère. Le comble de notre misère, c'est de nous trouver dans un état si déplorable, et de ne le déplorer pas ; d'y vivre tranquilles et contents, insensibles aux maux de notre âme, sans regret pour les biens que nous avons perdus, sans inquiétude sur le danger qui nous menace, sans tenter, sans penser même à le prévenir par la pénitence. Est-ce tout, du moins ? Hélas ! non. L'excès de notre misère est de l'aimer, de nous y plaire, d'en tirer vanité, de craindre d'en sortir. Quel usurier ne s'applaudit pas lui-même de son habileté à faire valoir son argent ? Quel ivrogne ne se glorifie pas d'être puissant à boire ? Quel négociant de mauvaise foi ne se félicite pas secrètement de son adresse à faire des dupes ? Quel vindicatif ne sourit pas aux succès de ses trames ? Quel libertin ne compte pas avec complaisance les satisfactions qu'il a accordées, les victimes qu'il a immolées à sa brutale passion ? Quel pécheur n'aime pas son péché, l'occasion de son péché, le fruit de son péché, et n'en craint pas, et n'en fuit pas le remède ? Est-ce tout ? Hélas ! non. Le prodige de notre misère est de nous faire employer à nous rendre toujours plus misérables, tout ce que nous avons d'adresse, d'habileté, de talents, de force, de fortune, de moyens quelconques. Eh ! combien n'en voit-on pas

qui font servir tout cela à pécher plus sûrement, à pécher plus librement, à pécher plus souvent, à pécher plus impunément ; qui semblent ne trouver de bonheur que dans le péché, et qui sacrifient au péché leur temps, leurs biens, leur santé, leur réputation, les affections les plus tendres, les devoirs les plus sacrés ? Est-ce tout ? Hélas ! non. L'abomination de notre misère est de nous en faire un titre contre Dieu même pour continuer à l'offenser, pour persévérer dans le péché. Même dans l'état de justice et avec la grâce, la pratique du bien nous est souvent pénible ; mais en perdant la grâce, nous devenons incomparablement plus faibles, et notre faiblesse augmente à proportion que nos péchés sont plus nombreux et plus griefs. Dans l'état de justice et avec la grâce, nous conservons toujours un penchant involontaire au mal, c'est une suite de notre malheureuse origine ; mais ce penchant, nous le fortifions en y cédant, et nous le fortifions d'autant plus que nous y cédon plus souvent et plus volontiers. Une extrême faiblesse ne suppose donc en nous, pour l'ordinaire, qu'une longue habitude du péché. Des passions violentes ne peuvent donc autre chose, pour l'ordinaire, sinon que nous sommes accoutumés depuis longtemps à leur obéir et à nous en laisser gouverner. Cependant, c'est par cette faiblesse, dont l'excès n'est que le fruit de notre malice, que nous prétendons excuser nos péchés. C'est de ces passions, dont l'excessive violence ne peut être attribuée qu'à une dépravation volontaire, que nous nous autorisons pour persévérer dans le péché. Nous avons peine à nous trouver grandement coupables, parce que nous nous croyons encore plus faibles que nous ne le sommes en effet. Nous jugeons nos penchants irrésistibles, par cela même que nous n'y avons jamais résisté. Nous allons jusqu'à soupçonner d'exagération et de mauvaise foi ceux mêmes par la bouche desquels la religion nous instruit ; jusqu'à taxer de sévérité, et d'une sévérité outrée, la loi de l'Evangile ; jusqu'à suspecter l'équité de Dieu dans sa haine contre le péché et dans ses jugements contre les pécheurs ; jusqu'à nous promettre, jusqu'à nous persuader, contre les principes de la foi, que nous trouverons en lui un Dieu plus humain, un Dieu plus condescendant, un Dieu plus indulgent pour nos faiblesses, un Dieu moins ennemi de nos désordres, un Dieu qui pardonnera tout, jusqu'à l'impénitence.

En ai-je trop dit, mes frères ? personne, parmi vous, ne se recontraît-il à l'alligeant tableau que j'ai tracé de notre misère ? Comme j'en bénirais Dieu ! Avec quelle consolation j'apprendrais que vous avez tous su vous maintenir dans l'heureux état de la grâce ; qu'aucun de vous ne vit dans le péché ; qu'aucun de vous ne se plait dans le péché ; ou du moins que si quelques-uns pèchent, aucun ne s'endurcit dans le péché, ne persévère avec obstination dans le péché, ne s'expose au danger prochain de

mourir dans le péché ! Mais le moyen que je m'en impose à moi-même là-dessus, quand ici la chaire de vérité, le tribunal de la pénitence, la table et l'autel de Jésus-Christ, toutes les pierres du sanctuaire vous reprochent si hautement le dégoût et le mépris de la parole sainte, l'abandon ou la profanation des sacrements, des traits marqués d'irrégulation durant la célébration de l'auguste sacrifice, des irrévérrences sans nombre et se renouvelant chaque jour dans le saint lieu ? Quand dans les rues et par les chemins on heurte, pour ainsi dire, à chaque pas contre des scandales d'ivrognerie, d'immodestie, de blasphème, d'impudicité ? Quand les maisons retentissent des cris de la discorde entre les époux, des imprécations des parents contre les enfants, des murmures insolents des enfants et des domestiques contre les parents et les maîtres ? Quand les dérèglements sont tels, car il ne faut pas que je sois seul à en rougir, quand les dérèglements en tout genre sont tels, et par leur nombre et par leur publicité, qu'ils nous rendent honteusement fâmeux ; que la licence de nos jeunes gens, l'impudeur de nos jeunes filles, l'irrégulation de nos bourgeois, font proverbe chez nos voisins, et sont notées même par les étrangers ?

Dire, quand les choses en sont là, que n'ayant point fait de mal, nous n'avons pas besoin de pénitence, c'est encore moins une défaite qu'une dérision impie, qu'une abjuration formelle des maximes de la religion ; de ces principes immuables qui font à tous un devoir de la probité, de la droiture, de la tempérance, de l'honnêteté, de la piété envers Dieu, de la charité envers les hommes. Mais, quoi donc ! dois-je perdre jusqu'à l'espérance d'une réforme ? Nos désordres n'auront-ils d'autre terme que la mort, la poussière du tombeau, les tourments de l'éternité ?

O Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, exaucez-moi, et prenez pitié de nous ! Un jour vous viendrez nous juger dans votre colère et sur les débris fumants de la nature expirante, et nous ne serons plus à temps de vous demander grâce. Mais cette fois vous venez dans le monde afin que le monde soit sauvé par vous. Vous êtes « envoyé pour prêcher la grâce aux captifs, la liberté à ceux qui sont dans les chaînes, pour publier l'année de la réconciliation du Seigneur. » Vous venez nous « ôter du cou le joug de nos ennemis, le briser, rompre nos fers, triompher des étrangers qui nous dominent ; et ceux qui seront alors serviront le Seigneur leur Dieu. » Ah ! faites que nous reconnaissons, au moins en ce jour qui nous est encore donné, ce qui peut nous procurer la paix. » Que nos cœurs vous soient ouverts le jour que « vous venez d'en haut nous visiter avec des entrailles de miséricorde. » Votre trône est le trône de la clémence ; c'est sur ces pécheurs que vous versez des larmes. Vos anéantissements et vos souffrances ex-

pient leurs crimes; qu'ils cèdent à tant d'attraits; que la confiance, le repentir et l'amour les conduisent à vos pieds, et qu'ils n'en partent pas sans avoir recouvré la grâce, obtenu tous les biens que ce grand jour promet aux hommes de bonne volonté. Ainsi soit-il.

DISCOURS LII.

SAINTETE DU CHRÉTIEN

Domum tuam decet sanctitudo, Domine. (Psal. XCII, 5.)

Seigneur, la sainteté doit faire l'ornement de votre maison.

Que sur la terre, comme au ciel, « Dieu soit glorifié dans l'assemblée des saints, Du ciel sont exclus tous ceux qui aiment et font le mensonge, et rien de souillé n'y pénétrera jamais. » Si sur la terre, la maison du Seigneur s'ouvre aux pécheurs pour qu'ils y viennent chercher miséricorde, ah! que du moins ils en bannissent le péché et jusqu'à l'apparence du péché. Quand les grands du monde habitent de magnifiques palais; quand tout ce que la nature fournit de précieux, tout ce que les arts produisent de merveilleux, est employé à décorer la demeure de ces hommes qui passeront dans deux jours du trône au cercueil, c'est déjà une honte que « le Roi immortel des siècles, » celui que l'immensité des cieux ne saurait contenir, daignant descendre au milieu de nous, plus logé dans un temple moins décent et plus dégradé que la plupart de nos maisons. C'est une honte plus grande encore, qu'après vingt années de paix et de liberté religieuses, on voie dans ce temple les traces ignominieuses de ces dévastations sacrilèges que tout le monde désavoue, et que personne ne se prête à réparer. Mais si nous ne pouvons pas le paver de marbre, le revêtir d'or, l'orner de tableaux et de statues, l'enrichir de dons précieux, au moins n'en profanons pas la sainteté, qui dans tous les temps, qui dans l'état même où vous le voyez, doit en être l'ornement. Les cérémonies qui consacrent nos églises, le culte qui s'y exerce, le sacrifice qui s'y offre, les sacrements qui s'y administrent, les prières qui s'y font, la doctrine qui s'y prêche, c'en est bien assez pour que nous ne nous méprenions pas sur leur destination. Elles ne sont plus dans l'ordre des choses profanes. « Dieu y a placé son nom pour l'y faire honorer; il y réside lui-même; » il les sanctifie par sa présence; « il les remplit de sa majesté et de sa gloire. » Tout ce qui est étranger à la piété, tout ce qui ne s'allie pas avec l'esprit et avec les dehors de la religion, doit en être banni. Bien des choses se font licitement ailleurs, qui ne pourraient se faire ici sans irrévérence; combien moins doit-on se permettre de faire ici ce qu'il n'est permis de faire nulle part ailleurs!

Mais outre ce temple matériel et visible dans lequel vous vous réunissez pour les exercices du culte public, il en est un au-

tre que Dieu s'est consacré lui-même, un autre, où il habite plus volontiers que sous les riches lambris des temples les plus augustes; un autre où il aime à écouter vos prières, à recevoir vos offrandes; un autre que, dans la pauvreté même, vous pouvez parer et embellir tous les jours; dont la sainteté doit être l'ornement, mais qu'une profanation changerait en un repaire de démons; et ce temple, c'est votre âme; c'est vous-mêmes. Le développement de cette idée que j'emprunte à saint Paul, mérite de votre part la plus sérieuse attention, quelle que puisse être du reste la conséquence que l'état de vos mœurs vous en fera tirer.

Les hommes ne sont véritablement grands que par les merveilles que la grâce de Jésus-Christ opère en eux. Si, privés de cette grâce, et ne se voyant plus dans les rapports qu'elle nous donne avec Dieu, ils peuvent concevoir une haute idée de leur propre excellence, c'est que l'orgueil, la plus folle, la plus injuste, la plus damnable de toutes les passions, les aveugle et les infatue. De nous-mêmes nous ne sommes rien, nous n'avons rien, nous ne pouvons rien; « de quoi donc, quand nous avons tout reçu, nous glorifions-nous, comme si nous n'avions rien reçu? » Mais, d'un autre côté, il y a dans l'homme une grandeur réelle que la grâce lui communique, et dont il ne faut pas craindre qu'il occupe, qu'il repaisse sa pensée. Il est bon qu'il connaisse l'œuvre de Dieu en lui, pour l'admirer, la préconiser et l'en bénir. Il est bon qu'il s'estime en vue de Dieu, qu'il ait à cœur de soutenir son élévation, de justifier sa destination par des sentiments nobles, par une conduite généreuse. Hélas! si parfois il s'avilit, il se dégrade, il descend par ses affections et par ses mœurs au-dessous des bêtes privées de toute raison, c'est peut-être qu'il ne comprend pas jusqu'à quel point Dieu l'a honoré.

Quede grandeur, en effet, dans un chrétien consacré par « l'aspersion du sang de Jésus-Christ et par l'onction de l'Esprit-Saint! Quelle gloire pour un juste, de glorifier et de porter Dieu dans son corps! Oui, mes frères, glorifier et porter Dieu dans son corps : *Si quelqu'un m'aime, disait Jésus-Christ, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure (Joan., XIV, 23.)* Celui qui garde les commandements de Dieu, dit aussi le disciple bien-aimé, demeure en Dieu et Dieu en lui, c'est par l'Esprit qu'il nous a donné que nous connaissons qu'il demeure en nous. (I. Joan., III, 24) *Ne savez-vous pas, écrivait saint Paul aux fidèles de Corinthe, pour les détourner du vice honteux de l'impureté, ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu, et que l'Esprit de Dieu habite en vous? Si quelqu'un profane le temple de Dieu, Dieu le perdra; car le temple de Dieu est saint et c'est vous qui êtes ce temple. (I Cor., III, 16, 17.)* Ne vous attachez donc point, continue l'Apôtre, ne vous attachez point à porter un même

joué avec les infidèles ; car quelle union peut-il y avoir entre la justice et l'iniquité ? quel commerce entre la lumière et les ténèbres ? quel accord entre Jésus-Christ et Bélial ? quel rapport entre le temple de Dieu et les idoles ? car vous êtes le temple de Dieu vivant, comme Dieu dit lui-même : J'habiterai en eux ; je m'y promènerai ; je serai leur Dieu et ils seront mon peuple. (II Cor., VI, 14-17.) Ne savez-vous pas, répète encore l'Apôtre dans la seconde Epître, que votre corps est le temple du Saint-Esprit qui réside en vous et qui vous a été donné de Dieu et que vous n'êtes plus à vous-mêmes, car vous avez été achetés à grand prix ? Glorifiez donc et portez Dieu dans votre corps : « Glorificate et portate Deum in corpore vestro. » (I Cor., VI, 19-20.)

Mais comment faut-il entendre que Dieu habite en nous, que Dieu réside en nous, que nous portons Dieu dans notre corps, que nous sommes le temple de Dieu ! N'est-ce pas à dire seulement que l'âme qui anime notre corps a été créée à l'image de Dieu, et qu'elle participe de quelques-unes de ses perfections ? ou que Dieu en qui « nous avons l'être, le mouvement et la vie, » est aussi dans nous, parce qu'il pénètre tout et que rien n'est hors de son immensité, ou que Dieu entretient en nous le principe qui nous fait vivre, ou qu'il nous assiste de son secours, ou « qu'il est près de nous quand nous l'invoquons, » ou mieux encore, que Jésus-Christ, notre Seigneur et notre Dieu, vient réellement et substantiellement, corporellement dans nous, quand nous le recevons par la sainte Eucharistie ! Non, mes frères, non, rien de tout cela : ce n'est point ici que « la lettre tue et que l'esprit vivifie ; » il n'y a ni allégorie, ni parabole, ni figure dans les paroles du saint Apôtre que j'ai citées. Il faut les prendre dans le sens propre et naturel qu'elles présentent ; il faut entendre que Dieu réside, que Dieu habite dans l'âme du juste aussi réellement qu'il habite et qu'il réside dans nos tabernacles. Les saints docteurs ne les ont pas entendues autrement : écoutez saint Cyprien : Ils ne cesseront de vous paraître désirables, ils vous paraîtront plutôt vils et dignes de mépris, malgré l'or qui y brille et les marbres précieux dont ils sont incrustés, tous ces palais habités par des hommes ; quand vous comprendrez que c'est vous-même qu'il faut admirer, honorer, cultiver ; que c'est vous qu'il faut orner ; que vous êtes cette maison où Dieu réside de préférence, comme dans un temple et dans laquelle le Saint-Esprit a commencé d'habiter. Peignons-la des couleurs de l'innocence ; que la justice en soit la lumière : elle ne tombera pas de vétusté, elle ne deviendra pas hideuse par le dépérissement et la dégradation des ornements dont vous l'aurez embellie. Les autres maisons, quoi que fasse le propriétaire, se dégradent bientôt et à la longue tombent en ruines ; celle-ci acquiert chaque jour plus de solidité, plus de beauté, plus de gloire : elle ne

peut être renversée, elle ne peut être endommagée ; elle peut seulement être changée en une maison meilleure, quand le corps ressuscitera.

Ecoutez saint Augustin dans son admirable livre de la *Cité de Dieu* : Nous sommes tous, et chacun de nous est le temple de Dieu ; car il daigne habiter au milieu de ceux que la charité réunit en un même corps et dans chaque fidèle en particulier. Il ne faut pas cependant le concevoir plus grand dans l'assemblée des fidèles, et plus petit dans chaque fidèle de l'assemblée ; car étant ce qu'il est, une pure intelligence, une substance toute spirituelle, il ne s'étend pas en se communiquant, il ne se rapetisse pas en se retirant ; mais il est tout entier dans le corps et tout entier dans chaque membre du corps. Quand nous nous élevons à lui par la prière, notre cœur est son autel. Prêtres et victimes avec Jésus-Christ son Fils unique que nous lui offrons pour l'apaiser, nous lui immolons des victimes sanglantes, quand, pour la défense de sa vérité, nous résistons, nous combattons jusqu'à l'effusion de notre sang. Nous brûlons un encens qui s'élève vers lui en odeur de suavité, quand, en sa présence, nous nous enflammions de son amour, que nous le bénissons de ses grâces, que nous nous consacrons à sa gloire, que nous nous dévouons à son service. Nous solennisons des fêtes, quand, pénétrés d'une reconnaissance plus vive, nous le remercions plus amoureusement de ses dons ; que nous sacrifions une hostie d'humilité, de soumission, de louange sur l'autel de notre cœur, par le feu d'une ardente charité ; et pour le voir de la manière qu'il peut être vu et pour lui être étroitement, intimement, inséparablement unis, nous faisons mourir nos passions, nous nous purifions de la tache du péché et nous sommes consacrés par son nom.

Or, mes frères, cette consécration de nos âmes et de nos corps à Dieu, c'est par le baptême, c'est par les prières, les exorcismes, les onctions, les autres cérémonies pratiquées dans ce sacrement, qu'elle s'est faite, elle nous est représentée par celle de nos temples matériels. Dans la consécration d'une église, le pontife, comme pour en prendre possession au nom de Jésus-Christ, place sur l'autel et trace sur les murailles le signe de la croix, de cette croix par laquelle Jésus Christ a vaincu le démon et l'enfer, et dont le signe sera toujours pour eux un objet de terreur. Ainsi dans le baptême, le prêtre dit à celui qu'il baptise, en lui traçant le signe de la croix sur le front et sur le cœur : Recevez le signe de la croix sur le front et sur le cœur, conformez votre conduite à la règle des préceptes divins, et soyez tel, par vos mœurs, que vous puissiez bientôt devenir le temple de Dieu. Dans la consécration d'une église, le pontife fait plusieurs exorcismes pour en éloigner l'influence de l'esprit malin, qui, depuis le péché, abuse de toutes

créatures pour perdre les hommes; ainsi, dans le baptême, le prêtre à qui Jésus-Christ a donné le pouvoir de chasser les démons, exorcise l'esprit impur au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit; lui commande de sortir d'une âme qu'il tient captive, mais dont Jésus-Christ veut faire sa conquête et lui défend d'être jamais si téméraire que de méconnaître et de violer le signe auguste de la croix dont il marque au front cet enfant d'Adam, qui va cesser d'être son esclave. Dans la consécration d'une église, le pontife l'asperge d'eau bénite: il fait différentes onctions sur les murs; il multiple les prières pour obtenir de Dieu qu'il « se choisisse ce lieu pour sa maison, et qu'il en fasse une maison de sacrifice. » Enfin, il y offre les saints mystères; ainsi, dans le baptême, le prêtre emploie une eau mystérieuse que la vertu du sang de Jésus-Christ rend féconde, pour laver le catéchumène de toutes ses souillures et lui donner une nouvelle naissance. Il lui fait des onctions à la poitrine, aux épaules et à la tête, il prie pour qu'il devienne le temple du Dieu vivant et que le Saint-Esprit habite en lui; et quand le baptisé a atteint l'âge de discrétion, qu'il est assez instruit pour faire le discernement du corps et du sang de Jésus-Christ, on l'en nourrit par la communion. Après cette consécration, après que l'âme a été lavée de ses souillures, que le crime en a été banni, que l'Esprit-Saint y a pris la place du démon, nous croyons que Dieu y réside, que Dieu y habite véritablement et que le temple où Dieu a mis son nom pour qu'il y fût invoqué, que l'autel où s'offre le sacrifice, que les vases où se conserve la sainte eucharistie, ne sont pas plus dignes de respect et de vénération que l'âme, que le corps même d'un chrétien fidèle. La religion ne recueille si précieusement les reliques des saints; dans les funérailles de ses enfants, elle n'accorde l'honneur de l'encens à leurs dépouilles mortelles, que parce qu'ils furent les temples vivants du Saint-Esprit.

Que de grandeur donc, je le répète, que de grandeur dans un chrétien! Mais aussi, quel engagement à la sainteté! Comme il doit estimer son âme! Comme il doit avoir à cœur de la conserver pure et sans tache, de l'orner, de l'embellir, de l'enrichir par la pratique des vertus et des bonnes œuvres, d'en repousser, d'en éloigner et d'en bannir et les pensées, les désirs et les goûts, et les aversions, et les espérances, et les craintes dont s'offenserait la délicatesse de l'hôte auguste qui en a fait son temple! Avec quel respect il doit traiter son corps même, et le « posséder dans l'honneur, l'ornant de pudeur et de modestie, » en consacrant « ses membres à Dieu pour lui servir d'armes de justice, » prévenant ou combattant les mouvements de la concupiscence, « l'offrant » par la fuite de la luxure et la pratique de la tempérance, « comme une hostie vivante, sainte et agréable aux

yeux du Seigneur! » En un mot, combien il doit craindre, avec quelle sainte horreur il doit fuir tout ce qui le ferait descendre du haut rang où il est élevé, tout ce qui le forcerait à rougir de lui-même!

Ah! je conçois pourquoi les péchés des chrétiens sont si énormes, pourquoi ils sont plus énormes que les péchés des infidèles. Le chrétien ne pèche pas seulement avec plus de malice, parce qu'il est plus instruit; il ne pèche pas seulement avec plus d'ingratitude, parce qu'il a reçu plus de grâces; mais en prostituant son cœur à l'iniquité, à l'avarice par exemple, à l'orgueil, à l'amour du monde, à l'injustice, à l'impureté, à la haine, il profane le temple de Dieu, il place « l'abomination de la désolation dans le lieu saint, » il précipite Jésus-Christ d'un trône où il aimait à régner, il arrache avec violence Jésus-Christ d'un autel qu'il s'était consacré et il lui substitue, quoi? une idole non moins infâme que celle de Dagon et de Bélial. Serait-elle plus noire, l'impiété d'un homme qui renouvellerait au milieu de nous le sacrilège de Balthazar, qui viendrait prendre nos vases sacrés « pour y boire dans un festin de débauche et y faire boire ses concubines? Est-il plus outrageux, cet empereur Adrien, qui, pour déshonorer le christianisme, fit placer les simulacres de deux divinités abominables à Bethléem où Jésus-Christ était né, et au sépulcre où il était ressuscité? Quelle différence voyez-vous entre adorer à la manière des païens, la déesse de la luxure et prostituer ses yeux, sa langue, son esprit, son cœur, son corps à toutes les turpitudes de cette passion ignominieuse? Et si saint Paul a eu raison d'appeler « l'avarice une idolâtrie, » ai-je tort d'appeler idolâtres, les ivrognes, les impudiques, les envieux, tous ceux qu'un vice a corrompus, asservit et domine? Ou bien, faudra-t-il croire qu'elles ne vous souillent pas, qu'elles ne profanent pas, qu'elles ne violent pas en vous le temple de Dieu, toutes ces actions qui, commises dans l'église, la souilleraient, la profaneraient, la violeraient, m'imposeraient l'obligation d'en fermer les portes, d'y suspendre tout exercice religieux „jusqu'à ce qu'elle eût été solennellement réconciliée.

Oh! mes frères, on m'accuse parfois de crier trop haut contre les désordres. Je crie haut, cela est vrai, je ne m'en défends pas; mais je crie, parce que je vous aime et que je ne voudrais pas que Dieu vous perdît et vous exterminât, comme il menace « d'exterminer et de perdre ceux qui profanent son temple. » Je crie, parce que « le zèle de la maison de Dieu doit me dévorer, » que l'honneur en est sous ma garde, que j'ai charge d'y entretenir cette sainteté qui en est l'ornement. Machabée et ses pieux soldats ne purent voir sans horreur, au temps d'Antiochus, la désolation des lieux saints: « Le temple profané, les portes brûlées, le parvis rempli d'épines et de broussailles, comme on en voit dans un bois et sur les

montagnes. Ils déchirèrent leurs vêtements ; ils firent un grand deuil ; ils se mirent de la cendre sur la tête ; ils se prosternèrent le visage contre terre ; ils poussèrent leurs cris jusqu'au ciel. » Et l'on voudrait que je fusse froid, indifférent, que je gardasse le silence, quand, sous mes yeux, des sanctuaires indubitablement plus saints que ne le fut jamais le temple de Jérusalem, se convertissent en des sépultures pleines d'infection et de puanteur ! quand « ces abominables, » à l'égard desquels Dieu avait ordonné « qu'ils n'y entrassent jamais, » y pénétrant, s'y précipitent en foule ! quand des âmes où Dieu voulait habiter, que des cœurs où Jésus-Christ voulait régner, sont infectés par les vices, et servent de retraites aux esprits impurs !

Machabée, du moins, eut la consolation « de purifier le temple, de détruire l'autel qui avait été profané ; d'en rebâtir un autre semblable au premier, et d'y offrir le sacrifice selon la loi. » Voilà ce qu'il faudrait que vous me permissiez de faire. Il faudrait avec moi « disposer vos cœurs et vos âmes pour chercher le Seigneur. » Il faudrait « jeter loin de vous tous les dieux étrangers qui sont au milieu de vous ; » purifier ce temple que vous avez rempli de tromperie et d'iniquité ; vous faire un cœur nouveau, dresser au Seigneur un nouvel autel, où il se complairait, comme dans les jours anciens, « dans les jours trop courts de votre innocence, « à recevoir vos holocaustes, vos victimes, vos vœux et vos dons. » Avec quelle joie nous en célébrerions la dédicace ! « Allons, venez, mettons-nous à rebâtir » par la pénitence « cette maison spirituelle dont la sainteté doit être l'ornement » et que l'iniquité a défigurée, dégradée, ruinée. Peut-être que si vous différez toujours, « Dieu démolira son tabernacle, il rejettera son autel, il donnera sa malédiction à son sanctuaire. »

DISCOURS LIII.

SACREMENTS.

Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris. (Isa., XII, 13.)

Vous puiserez dans la joie les eaux aux fontaines du Sauveur.

Ce fut en vue de cette prerogative, annoncée par Isaïe aux enfants de l'Eglise, que tant de justes de l'ancien testament souhaitèrent de voir ces temps heureux où les hommes pourraient librement puiser à ces sources sacrées dont « les eaux jaillissent jusqu'à la vie éternelle. » Dieu les avait favorisés, sans doute, en les « appelant à l'admirable lumière de sa connaissance, » et en leur manifestant ses préceptes, tandis qu'il laissait toutes les nations s'égarer dans leurs voies. Mais la loi sous laquelle ils vécurent, imposait « un joug que ni eux, ni leurs pères n'avaient pu porter. » Elle établissait des devoirs sans donner la force de les accomplir. Le sang des taureaux et des boucs, qui coulait dans les sacrifices, n'était pas les péchés. Ses observances, également multipliées et infructueuses, « n'ame-

naient rien à la perfection : » et quoiqu'il soit rigoureusement vrai que les secours surnaturels ne leur manquèrent jamais pour faire le bien, et que tout le bien qu'ils firent, ils le firent par le secours et avec le secours de la grâce, on peut dire que cette grâce ne tombait sur eux que goutte à goutte, qu'elle leur était donnée avec mesure, et seulement par anticipation sur les mérites futurs d'un Sauveur auquel ils devaient croire, lorsque, n'ayant pas encore paru sur la terre, il n'avait manifesté par aucun signe sensible, ni sa tendre charité pour les hommes, ni le pouvoir qu'il a de sanctifier et de sauver ceux qui croient en lui.

Quelle différence sous la loi nouvelle ! Comme la grâce en allège le fardeau ! comme elle en adoucit le joug ! comme elle en rend la pratique non-seulement possible, mais aisée, mais consolante, mais délicieuse ! Et cette grâce avec laquelle nous pouvons tout, combien de canaux sont ouverts pour la transmettre à ceux qui l'estiment, qui la désirent et qui la demandent ! Ne parlons aujourd'hui ni de la prière, que le Saint-Esprit rend si efficace quand nous le laissons maître « de prier en nous avec des gémissements ineffables, » ni de ce sacrifice perpétuel et sans cesse renouvelé qui, « offert une seule fois, a rendus parfaits pour toujours ceux qu'il a sanctifiés ; » mais fixons nos regards sur ces plaies adorables que pour notre salut, Jésus-Christ reçut à la croix. Elles ne se sont pas fermées : c'est de là qu'est sorti et que continue à couler ce fleuve mystérieux, ce fleuve de grâce « qui réjouit la cité de Dieu par l'abondance de ses eaux ; » je veux dire, la vertu toute divine de ces sacrements, où l'Auteur même de la grâce a déposé le fruit de ses souffrances, le mérite de sa mort, le prix de son sang, comme dans autant de sources où, chaque jour, nous pouvons puiser ces eaux salutaires qui font mourir les vices et croître les vertus ; qui purifient l'âme, l'embellissent, la sanctifient, la remplissent de joie : *Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris.*

Est-ce bien là, toutefois, mes frères, l'idée que vous avez des sacrements de Jésus-Christ ? et à juger de votre foi sur ce point par votre conduite, sera-t-il vrai que vous les regardiez comme des moyens utiles, nécessaires au salut ! Mais j'aime mieux vous instruire que d'invectiver, peut-être sans fruit, contre votre indifférence. J'aime mieux vous instruire, et vous montrer de quels avantages vous privez votre âme, et combien vous rendez plus difficile l'œuvre de votre sanctification, en ne fréquentant pas les sacrements aussi souvent que l'exigent vos besoins.

Qui ne connaîtrait de l'Evangile que ses préceptes et ses conseils, aurait peine à se persuader qu'une loi si pure soit faite pour des hommes faibles, charnels, conçus dans l'iniquité, et dont toutes les inclinations sont mauvaises ou dangereuses. Il ne s'agit pas, en effet, d'abhorrer seulement

ces crimes énormes que l'opinion publique a notés d'infamie, et pour la punition desquels la justice humaine arme la main des bourreaux ; ou de remplir seulement quelques-uns de ces devoirs commodes qui, sans coûter à la nature aucun effort pénible, valent des éloges à l'amour-propre, et suffisent, dans un siècle irrégulier, pour mériter à ceux qui les respectent, la réputation d'hommes de bien. La religion est si sainte, qu'elle proscriit tous les vices, même ceux que le caractère, le tempérament, l'éducation, l'habitude font croire insurmontables ; même ceux que le monde tolère ; même ceux qu'il applaudit ; même ceux que dans sa corruption il a sacrilègement décorés du nom de vertus. Elle veut qu'on évite jusqu'à l'ombre du mal, jusqu'au désir, jusqu'à la pensée volontaire de toute action mauvaise, lors même que ce désir, produit au dehors, serait sans conséquence dans la société pour celui qui l'a conçu.

Il y a plus : la religion est si parfaite, que peu contente de nous voir sans défauts, elle exige encore des vertus. Eh ! quelles vertus ! vertus sincères et reconnues pour telles par ce Juge incorruptible à qui les apparences n'en imposent pas, et qui, sondant les cœurs et les reins, démêle les intentions les plus cachées. Vertus obscures, dont la plupart des hommes ne tiennent aucun compte, que souvent même ils méprisent et décrient. Vertus pénibles qui ne s'acquiescent et ne se conservent que par des violences et des combats continuels, que par le retranchement de tout ce qui flatte les appétits déréglés de la chair. Vertus constantes qui nous font marcher d'un pas ferme et sûr dans les voies de la justice, à travers les plus rudes épreuves, sans jamais regarder en arrière. Vertus héroïques, qui nous rendent capables des plus douloureux sacrifices : capables d'arracher l'œil, ou de couper le pied ou la main qui nous scandalise ; de quitter père, mère, parents, amis, patrie, biens de fortune, la vie même, plutôt que de perdre l'innocence. Vertus célestes qui nous détachent de la terre, nous élèvent au-dessus de nous-mêmes, nous engagent sur les traces d'un Dieu devenu notre modèle, et nous font aspirer à être parfaits comme est parfait le Père que nous avons dans les cieux. Or, pour fournir une si grande tâche, quelles ressources trouvons-nous en nous-mêmes ? L'orgueil et la colère, l'envie d'avoir et la crainte de perdre, un amour effréné des plaisirs et une aversion naturelle pour tout ce qui gêne et contrarie nos penchants, sont des dispositions, sans doute, peu favorables à la pratique d'une humilité profonde, d'une douceur inaltérable, d'une charité compatissante, d'un détachement parfait, d'une résignation sans bornes, d'une pureté évangélique. Qui ne verra que les forces de l'homme pour accomplir les préceptes de la loi, les jugera impraticables, et s'écriera en les entendant : « Qui peut donc être sauvé ? » Mais ce qui est

impossible à l'homme est possible à Dieu, et devient possible à l'homme avec l'assistance de Dieu. Notre vocation est véritablement sublime ; nous sommes néanmoins sans excuse, malgré la bassesse de nos inclinations, quand nous ne tendons pas, quand nous n'arrivons pas au terme où la religion nous appelle, parce que Dieu, également sage et bon, a proportionné les moyens à la fin ; qu'il a compensé la faiblesse de notre misérable nature, par une abondance de secours surnaturels dont les sacrements en particulier sont une source inépuisable.

Gardons-nous, en effet, de ne voir dans les sacrements que de vaines et stériles cérémonies. Suivant la loi que professe l'Eglise, chacun d'eux est un signe sensible institué par Jésus-Christ, pour donner la grâce ; c'est-à-dire un signe qui, par l'institution de Jésus-Christ, produit réellement dans nos âmes l'effet qu'il exprime et représente au-dehors. Il en est d'une absolue nécessité ; il n'en est point qu'on puisse mépriser sans crime, ou négliger sans danger pour le salut. Plusieurs ne se donnent qu'une fois ; plusieurs aussi peuvent se répéter aussi souvent que nos besoins l'exigent. Quelques-uns sont si saints, qu'il faut être juste pour y participer ; les autres si puissants, qu'ils rappellent les pécheurs de la mort à la vie. Tous, quand on les reçoit avec les dispositions requises, outre cette grâce qui fait les saints de Dieu, les élus, les prédestinés, et qu'ils donnent ou qu'ils augmentent en ceux qui la possèdent déjà, assurent un droit, deviennent un titre à des grâces actuelles, spéciales et qu'on appelle les grâces propres du sacrement, parce qu'elles sont analogues à la fin particulière pour laquelle il a été établi. Que de richesses spirituelles : et ce n'est qu'une partie du trésor dont Jésus-Christ a doté l'Eglise « qu'il s'est acquise par l'effusion de son sang. » Ce qui doit surtout nous frapper, ce qui nous découvre admirablement l'étendue de sa charité et les vues de sa miséricorde, c'est l'économie toute divine qui paraît dans l'institution de ces sacrements ; c'est leur convenance avec les différents états par lesquels nous passons ; c'est la proportion que le Sauveur des hommes a mise entre son secours et nos devoirs et nos besoins.

Nous naissons pécheurs, et par là même, nous nous trouvons, en naissant, dégradés, corrompus, esclaves du démon, ennemis de Dieu, objets de sa haine, victimes dévouées à sa vengeance. Le baptême est destiné à réparer le malheur de notre origine. Par la vertu qu'elles empruntent du sang de Jésus-Christ, ses eaux lavent et purifient l'âme de toute souillure. Tout péché est effacé ; tout péché est pardonné. Nous remontons au rang d'où nous étions déchus. L'Esprit-Saint prend dans notre cœur la place de Satan. Nous devenons les enfants de Dieu, ses héritiers, les cohéritiers de son Fils, sous la seule condition de croire à l'Evangile et de vivre confor-

mément à ses maximes. Ainsi, un premier sacrement sanctifie l'entrée de la carrière que nous devons parcourir sur la terre, et nous donne droit à tous les secours nécessaires pour la fournir saintement.

Il est vrai que notre régénération par le baptême laisse subsister quelques suites du péché originel ; il le fallait pour nous humilier ; et peut-être que la concupiscentie était nécessaire à l'exercice de nos vertus. Du moins, il est certain qu'à peine la raison commence à se développer en nous, que la guerre éclate entre l'esprit et la chair, la nature et la grâce, la conscience et la cupidité ; que des passions, encore faibles, mais déjà nombreuses, déjà dangereuses, attaquent le cœur, et tentent de s'y rétablir sur les ruines de l'innocence ; que les discours du monde, ses plaisirs, ses exemples, ses scandales inspirent le goût du vice et le dégoût de la piété ; mais le chrétien que le baptême avait fait disciple de Jésus-Christ, en devient bientôt le soldat. La confirmation augmente et perfectionne les grâces qu'il avait déjà reçues. En le remplissant du Saint-Esprit, elle lui communique les dons « de science et de sagesse, d'intelligence et de conseil, de force et de crainte de Dieu. » Elle le couvre du bouclier de la foi, du casque du salut. Elle le revêt de toutes les armes nécessaires pour combattre avec succès le démon, la chair, le monde, tous les ennemis de Jésus-Christ et les siens.

Et parce que l'opiniâtreté d'une guerre qui doit durer toute la vie, pourrait alarmer sa faiblesse, laisser sa patience, épuiser ses efforts, « une table a été dressée devant lui contre ceux qui le persécutent : » qu'il s'y asseye, qu'il y mange. Il y sera nourri « du pain des forts, du froment des élus, du vin qui fait germer les vierges. » Il en sortira avec le courage des lions, embrasé des feux de la charité, rempli d'une vertu divine qui le rendra terrible au démon même. Je parle de l'Eucharistie, ce sacrement par excellence, où, dans l'effusion d'une tendresse prodigieuse, excessive, incompréhensible, un Dieu fait de sa chair et de son sang la nourriture de nos âmes ; nous prodigue tout ce qu'il a, ses grâces, ses lumières, ses vertus, ses mérites ; se prodigue lui-même, s'unit à nous, nous incorpore à lui pour nous guider, nous soutenir, nous consoler, nous défendre, nous faire vivre de sa vie, pour nous rendre dignes de partager sa couronne. En est-ce assez ? Avions-nous droit d'en espérer tant ? Quand Dieu eût mis à notre disposition le choix de ses grâces, nous fût-il jamais tombé dans la pensée de demander celle-là ? L'eussions-nous crue possible ? Avec des moyens si extraordinaires, si puissants, si divins, pouvons-nous manquer, si nous en usons bien, d'arriver à la plus éminente sainteté ?

Dieu, cependant, ne s'en est pas tenu là : *Cognovit fignentum nostrum*, dit un Prophète ; *recordatus est quoniam pulvis sumus*. (Psal.

en, 14.) Il connaissait la boue dont nous avons été pétris ; il s'est souvenu que nous ne sommes que poussière, et sa bonté généreuse a préparé un remède aux suites que pouvaient avoir notre fragilité et notre inconstance. « Nous portons, » en effet, « le trésor de la grâce dans des vases de terre que le moindre choc peut briser. » Si les sacrements nous sanctifient, ils ne nous rendent pas impeccables. Nous pouvons, après les avoir reçus, préférer au pain des anges les cosses dont se nourrissent les pourceaux, cesser d'être ce que nous étions, devenir ce que nous avions résolu de n'être jamais, rendre les armes à nos ennemis, céder à nos passions, quitter la vertu pour le vice, tomber non-seulement dans le péché, mais dans l'abîme des plus honteux, des plus criminels désordres. Que si ce malheur arrive, et nous savons par une triste expérience combien il arrive souvent, tout est-il perdu ? faut-il désespérer ? Oh ! non, mes frères, non ; un Père aussi bon que le nôtre peut-il vouloir la mort de ses enfants, lors même qu'ils sont coupables ? Courons à la pénitence ; elle nous relèvera de nos chutes, guérira nos blessures et nous fera revivre à la grâce. Notre Père s'est engagé à remettre et à pardonner tout ce qui serait pardonné et remis dans ce tribunal favorable. « Quand nos péchés seraient comme l'écarlate, ils y deviendront blancs comme la neige ; et quand notre âme aurait contracté, par l'iniquité, la couleur du vermillon, elle en sortira avec l'éclat de la laine la plus blanche. »

« Les scribes entendant un jour Jésus-Christ dire à un paralytique : *Mon fils, ayez confiance, vos péchés vous sont remis*, en furent scandalisés, et dirent en eux-mêmes : *Cet homme blasphème. Que veut-il dire ? Qui peut remettre les péchés, que Dieu seul ?* » Je ne dois pas craindre, sans doute, que vous preniez un pareil scandale, lorsque je vous renvoie, pour la rémission des péchés, à un tribunal où vous ne voyez siéger qu'un homme. Vous savez que, dans la pénitence comme dans les autres sacrements, l'homme n'agit point par sa propre vertu, mais au nom, par la puissance, avec l'autorité de Jésus-Christ dont il est le lieutenant et le ministre. L'homme se montre, parle, agit ; Jésus-Christ reste caché ; mais l'homme n'est que l'instrument. C'est Jésus-Christ qui baptise, Jésus-Christ qui réconcilie les pécheurs ; et servir d'instrument à Jésus-Christ dans les opérations de sa grâce, est une fonction si sublime, si fort au-dessus des mérites et des forces d'une pure créature, qu'un sacrement consacre les prêtres et les rend habiles à un ministère que peuvent leur envier les anges, et si relevé que nous ne saurions assez « bénir Dieu d'avoir donné, pour notre avantage, une telle puissance aux hommes. »

C'est Jésus-Christ aussi qui reçoit les serments des époux et bénit leur union. Il a formé cette société sur le modèle de son incarnation, l'a élevée à la dignité de sacrement, l'a déclarée indissoluble, en a déter-

miné les obligations. Sa grâce en adoucit le joug, en facilite les devoirs, en écarte les dangers. Un état qui est l'état commun de presque tous les hommes, devait être sanctifié par le Dieu qui n'a créé et racheté les hommes que pour qu'ils fussent des saints.

Arrivons-nous à ce moment si redouté de la nature, si critique pour le salut ; à ce moment où le monde, s'abîmant sous nos pieds, ne nous laisse plus voir que la région des morts ; à ce moment où le corps est abattu par la violence de la douleur, le cœur déchiré par le sentiment de ses pertes, l'âme effrayée par l'incertitude du sort qui l'attend ; à ce moment où le plus grand saint périclite, s'il ne persévère pas ; où le plus grand pécheur peut obtenir grâce, s'il se repent, et où l'enfer redouble contre l'un comme contre l'autre la fureur de ses attaques pour en faire sa proie, un dernier sacrement vient à notre secours. La prière du prêtre et l'huile sainte dont il nous oint au nom du Seigneur, achèvent de purifier l'âme, relèvent ses forces, raniment sa confiance, affaiblissent les coups de l'ennemi, ôtent à la mort son amertume, et dissipent les horreurs qui couvrent pour les impies le passage du temps à l'éternité.

Ainsi, depuis le jour où nous paraissions sur la terre, jusqu'à celui où nous la quittons, pas une époque, pas un instant où les sacrements ne nous offrent des ressources certaines, des secours puissants, des moyens faciles d'arriver au salut. Je ne sais quelle impression fait sur vous ce prodige de miséricorde ; mais le Prophète, à qui Dieu l'avait révélé, ne pouvait contenir son admiration ; il n'en parlait qu'avec une sorte de jalousie ; il invitait à des transports de reconnaissance les hommes en faveur de qui il s'opérerait : *Vous puiserez dans la joie les eaux aux sources du Sauveur, et vous direz en ce jour-là : Chantez les louanges du Seigneur et invoquez son nom. Publiez ses ouvrages parmi les hommes. Souvenez-vous que son nom est grand. Chantez des hymnes au Seigneur, parce qu'il a fait des choses magnifiques. Annoncez sa grandeur par toute la terre. Maison de Sion, tressaillez de joie et bénissez Dieu, parce que le grand, le saint d'Israël est au milieu de vous. (Isa., XII, 3-6.)* Mais n'anticipons pas sur une matière que je réserve à une autre instruction. J'aurai atteint le but que je me proposais aujourd'hui, si j'ai réussi à vous faire admirer, respecter, aimer une religion si propre, par l'abondance des secours qu'elle fournit à nous conduire au ciel d'où elle est descendue.

DISCOURS LIV.

ABANDON DES SACREMENTS.

Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris. (Isa., XII, 3.)

Vous puiserez dans la joie les eaux aux fontaines du Sauveur.

Devrais-je croire qu'elles sont taries ces fontaines du Sauveur, ou que leurs eaux sont sans force et sans vertu, parce que ceux-là même pour qui elles coulent, les

dedaignent et les négligent ? Non, certes, depuis dix-huit cents ans, elles fécondent le champ de l'Eglise, et elles ne manquent, dans aucun temps, de lui faire produire des fruits admirables de justice et de sainteté. Ce fut là, ce fut à ces sources sacrées, que les premiers disciples de l'Evangile puisèrent cette fermeté dans la foi, cette patience dans les persécutions, cette constance dans les jugements qui, durant trois siècles, étonnèrent les païens, et rendirent impuissante la rage des tyrans. Ce fut là que les successeurs des martyrs, les enfants des saints, les vrais fidèles crurent toujours devoir chercher, sur l'exemple de leurs pères, les secours nécessaires à leur faiblesse contre des ennemis non moins dangereux que les persécuteurs, et qu'ils trouvèrent, en effet, ces grâces fortes et abondantes qui, en les sanctifiant au milieu du monde, comme dans la solitude, dans les conditions les plus obscures, comme dans les rangs les plus élevés, dans les emplois les plus critiques, comme dans les professions les plus innocentes, leur méritèrent, avec l'approbation de Dieu, la vénération des hommes, des trônes dans le ciel et des autels sur la terre. C'est là que se forment encore, et par là qu'échappent à la dépravation générale, ces âmes justes que Dieu s'est réservées parmi nous et dont la religion s'honore. Elles éprouvent, en fréquentant les sacrements, que « Jésus-Christ est aujourd'hui ce qu'il était hier : » le vainqueur du monde, de la mort et du péché ; que sa charité ne s'est point refroidie, que son sang n'a rien perdu de son efficacité pour sanctifier et sauver les hommes. Le soin qu'elles ont de se purifier des moindres fautes par des confessions fréquentes, et leur empressement à s'asseoir à la table du Seigneur pour y participer au sacrement de son corps, les maintiennent dans une régularité de conduite, dans une pureté de mœurs, dans une innocence de vie qui devrait nous confondre, parce qu'elle prouve, contre tous nos préjugés, que nous pourrions être réguliers, vertueux, innocents, si nous usions des mêmes moyens.

Pourquoi donc, au temps où nous vivons, les sacrements sont-ils si peu fréquentés des uns, et totalement abandonnés des autres ? Car, vous en conviendrez, mes frères, s'il est un reproche que nous soyons en droit de vous faire, c'est d'avoir, comme ces Juifs dont parlait Jérémie, « abandonné la source des eaux vives, et de vous être creusé des citernes entr'ouvertes, des citernes qui ne peuvent retenir l'eau ; » c'est de négliger, de mépriser peut-être ces secours puissants que, dans sa miséricorde, Dieu vous avait ménagés : comme si vous aviez renoncé à l'espérance de votre salut, ou que vous prétendissiez arriver au salut par d'autres moyens que ceux que Dieu a établis, indépendamment de sa grâce et par vos propres forces. Il faut bien que je le dise : la religion ne peut voir dans cette conduite qu'une indifférence stupide, qu'une présomption insensée, dont les causes sont

aussi honteuses, que les effets en sont funestes.

Si les hommes agissaient toujours d'après des principes fixes et arrêtés, il suffirait, quand leur conduite est mauvaise, de les éclairer, en combattant les fausses opinions qui les égarent. Mais en fait de mœurs, la plupart consultent bien moins les lumières de l'esprit que les inclinations du cœur. On commence par faire ce qui plaît, par négliger ce qui gêne; s'il survient des doutes qui fatiguent et inquiètent la conscience, on adopte, non par conviction, mais par convenance, l'opinion qui tranquillise le plus.

Si donc, en parlant des sacrements, je trouvais quelqu'un qui, pénétré de respect pour les vérités de la religion, et fidèle à en accomplir les devoirs, n'eût des préventions que sur ce point, j'essayerais, et la tâche ne serait pas difficile, de lui en prouver l'utilité, la nécessité, la sainteté, la divinité.

Vous croyez, lui dirais-je, à la sainte Écriture; elle est pour vous la parole de Dieu; vous en faites la règle de votre foi et de vos mœurs. Hé bien! consultez-la, lisez l'Évangile et les écrits des apôtres, vous y trouverez, en termes clairs et précis, l'institution des sacrements qui s'administrent dans l'Eglise.

Vous croyez à la doctrine enseignée par cette Eglise, parce que l'assistance continue de l'Esprit de vérité lui a été promise, et qu'elle ne peut ni approuver, ni dissimuler l'erreur. Hé bien! remontez, d'âge en âge, jusqu'aux premiers jours de son établissement; vous verrez que ce qu'elle prêche, que ce qu'elle pratique à l'égard des sacrements, elle l'a prêché et pratiqué dans tous les temps; que dans tous les temps, elle a traité en ennemis, frappé d'anathème, rejeté de son sein tous ceux pour qui les sacrements n'étaient que des institutions humaines et des pratiques superstitieuses.

Vous respectez la mémoire, et vous ne rougiriez pas de marcher sur les traces de ces hommes vénérables qui, dans chaque siècle, ont illustré le christianisme par la profondeur de leur génie et l'éminence de leurs vertus. Hé bien! les savants ouvrages qu'ils nous ont laissés, déposent que non-seulement ils fréquentèrent les sacrements, mais qu'ils en recommandèrent avec instance l'usage aux fidèles, et qu'ils les regardèrent comme des moyens sans lesquels on n'arrive pas à remplir cette mesure de justice que Dieu exige de nous.

Malgré l'affaiblissement de la foi, le refroidissement de la charité, le relâchement et la corruption des mœurs, il est des personnes, et vous en connaissez, sans doute, qui ne voudraient point passer un temps un peu considérable sans se laver dans le bain de la pénitence, et qui font, pour ainsi dire, leur pain quotidien, « de ce pain descendu du ciel pour donner la vie au monde. » Hé bien! demandez-leur ce

qu'elles gagnent à cette pratique; elles vous diront qu'elles trouvent au tribunal, comme à la table du Seigneur, des lumières dans leurs doutes, des consolations dans leurs peines, des secours dans leurs tentations, des forces dans leurs faiblesses, « une paix qui surpasse tout sentiment, » et parfois, des douceurs si ravissantes, qu'elles croiraient être arrivées déjà à la bienheureuse patrie, si leur corps ne les forçait de se souvenir qu'elles tiennent encore à la terre.

Et si vous suspectez leur témoignage, examinez leur conduite, vous y verrez des défauts, vous y rencontrerez peut-être quelques manquements graves. Car, hélas! quel est l'homme qui ne pèche pas? Mais, à coup sûr, ce n'est point parmi elles que se trouvent les enfants ingrats et les pères dénaturés, les fils les éhontés, et les jeunes gens dissolus, les époux infidèles et les femmes adultères, les créanciers sans pitié et les débiteurs de mauvaise foi, les amis perfides et les ennemis implacables, les parjures impies et les lâches suborneurs, les hommes faux, les hommes injustes, les hommes méchants, les hommes qui font honte à l'humanité par la bassesse de leurs vices, les hommes qui effraient la société par des crimes, ou qui l'empoisonnent par des scandales.

Et, s'il vous faut quelque chose de plus, interrogez les ennemis même de l'Eglise, ceux qui ont prétendu la réformer en abolissant une partie des sacrements; ils vous exprimeront leurs regrets sur ce point, et vous avoueront avec franchise, que l'abolition de la confession, en particulier, a fait aux mœurs, parmi eux, une plaie incurable.

Ainsi, dis-je, raisonnerais-je avec un homme qui ne serait que prévenu, et je me persuade qu'un esprit droit se rendrait à ces preuves. Mais l'abandon des sacrements, parmi nous, a d'autres causes que les erreurs de l'esprit. Il faut du courage peut-être pour les exposer telles que je les conçois; mais mon devoir demande que, sans manquer aux égards que je vous dois, aucune considération ne m'empêche de vous annoncer tout ce qui peut vous être utile; et votre intérêt demande que je ne me taise pas plus longtemps sur les causes et les effets d'un mal qui vous travaille presque tous, que la religion pleure inconsolablement, et dont vous ne paraissiez pas soupçonner même le danger.

D'abord, il en est, et plaise à Dieu que le nombre en soit aussi petit que je cherche à me le persuader; il en est qui s'éloignent des sacrements par infidélité. Ce sont tous ces hommes que de mauvaises mœurs ont conduits à de mauvais sentiments, et dans lesquels une corruption totale a opéré la ruine totale de la foi. Leur propre malice les a aveuglés, et ils en sont venus à ce point de démence, qu'ils disent: « Il n'y a point de Dieu. » Chez eux, l'esprit est égaré par le cœur, ne voit qu'une fable ridicu-

dans la religion, que des absurdités dans ses dogmes, que des entraves dans ses préceptes, que des chimères dans ses promesses, qu'un vain épouvantail dans ses menaces, que des fourbes dans ses ministres, que des niaiseries dans ses pratiques, que des ignorants, des imbéciles, des hommes encroûtés de préjugés, rouillés de superstition, dans tous ceux qui la respectent. Ils rougiraient d'eux-mêmes, s'ils se surprenaient occupés d'une pensée salutaire, s'ils se sentaient capables de céder à une impression religieuse. Ils appellent bien tout ce qui leur plaît, ne voient le mal que dans ce qui leur nuit. En se croyant de la même nature que les bêtes, il en ont pris les goûts : ils s'en promettent la destinée, et de plates bouffonneries, d'horribles blasphèmes, des propos infâmes, des injures atroces, le langage de la fureur et de la frénésie sont, bien souvent, tout ce que remportent de leur zèle ceux qui se hasar dent à tenter de rappeler à la vérité, à l'honneur, à la raison, ces hommes abrutis et dégradés. Aussi n'est-ce pas à eux, ni pour eux que je parle. A éclairer de tels aveugles, à triompher de tant de perversité, ce n'est pas trop de la toute-puissance de Dieu. Il faut attendre que son bras s'appesantisse sur eux, qu'il les visite par l'infirmité. Alors, les dispositions changent. D'ordinaire, ces mécréants, si ridiculement intrépides loin du péril, tremblent de peur quand ils ont la fièvre. J'en ai connu qui faisaient profession publique de ne pas croire en Dieu, et qui le priaient à deux genoux quand le tonnerre grondait. On les voit tous se livrer, dans la moindre maladie, au trouble, à l'inquiétude, à l'impatience, au dépit; fatiguer, harceler, tourmenter tout ce qui les entoure. On en a vu plusieurs, et même des plus fameux, rétracter à l'approche du danger, les protestations et les serments qu'ils avaient faits de mourir fidèles au parti de l'irreligion; se prêter aux réparations, aux désaveux les plus pénibles à l'orgueil; offrir même plus qu'on ne leur demandait, et solliciter avec instance, avec importunité, avec larmes, qu'on se pressât de leur administrer ces sacrements dont ils s'étaient si souvent moqués. Dieu leur fit-il grâce? je n'ai garde de sonder la profondeur de ses jugements, ou de prescrire des bornes à sa clémence; mais il n'y a point de témérité, mais il y a de la sagesse à craindre que parmi les pénitents de cette espèce, il ne se trouve bien de ces Antiochus qui prient le Seigneur sans pouvoir en obtenir grâce. Au reste, tous les mécréants, après une vie manifestement criminelle, ne laissent pas même à leur famille la faible consolation de mourir du moins entre les bras de la religion. Souvent l'aveuglement persévère, et l'obstination se soutient jusqu'au bout. Souvent le respect humain est plus fort que les remords; et la crainte d'être raillé d'avoir craint, si l'on échappait au péril, rend vains tous les efforts du zèle et de la cha-

rité. Souvent de faux amis, pour l'honneur d'une opinion qu'ils partagent, et pour s'épargner la honte de disculper un complice de ce qu'ils appellent une faiblesse, obèdent le malade, et repoussent loin de son lit tous les conseils salutaires. Souvent, et le plus souvent, un désespoir affreux décide de son sort. Il se jette tête baissée, dans l'abîme; il entre dans les horreurs de l'éternité, en maudissant le jour qui le vit naître et en invoquant le néant. Dieu permet qu'il en arrive ainsi pour la terreur et l'exemple de ceux qui seraient tentés d'imiter les impies.

Il en est qui, sans avoir, comme les premiers, abjuré leur baptême, et fait naufrage dans la foi, abandonnent les sacrements par libertinage, par affection au péché, par attache aux fruits du péché. Ce sont ces hommes accoutumés de longue main, « à boire l'iniquité comme l'eau, » qui forment leur conscience d'après l'intérêt de leurs passions, qui prennent de la religion tout ce qui les accommode, et en laissent sans scrupule tout ce qui les gêne. Ils abandonnent les sacrements, parce que la pratique des sacrements ne s'allie point avec les prétentions de l'orgueil, les ressentiments de la haine, les projets de la vengeance, les vœux homicides de l'envie, les tarifs de l'usure, les vols, les larcins, les fraudes de l'injustice, les dissolutions de l'impudicité, les excès de la crapule. Ils abandonnent les sacrements, parce qu'il faudrait, pour y participer, renoncer à une pratique infâme, restituer des profits illégitimes, combattre des penchants qu'ils ont toujours flattés, déraciner des habitudes dans lesquelles ils ont vieilli; en un mot, ils abandonnent les sacrements, parce que, sans être impies, ils sont vicieux. Je ne puis m'empêcher de dire qu'ils feront sagement de s'éloigner des sacrements, tant qu'ils aimeront le désordre. ils n'y trouveraient que la mort. Mais ne doivent-ils pas sortir du désordre pour se mettre en état de participer aux sacrements? Oui, sans doute, la difficulté est de les amener à ce parti, avant que l'appétit leur manque, et qu'ils aient besoin du médecin. Interrogez-les, ils ne veulent pas mourir impénitents. Suivez leurs démarches, vous jugerez qu'ils seront pécheurs aussi longtemps que faire se pourra, et qu'ils croiront faire beaucoup, s'ils pensent à leur âme, quand leur corps commencera à exhaler l'odeur du cadavre. Hé bien ! qu'ils attendent jusque-là; mais qu'ils sachent ce qu'ils doivent se promettre de ce moment fatal.

Dieu déjà a prononcé sur leur sort. Voici l'arrêt de sa justice : *Parce que je vous ai appelés, et que vous n'avez point voulu m'écouter; que j'ai tendu la main, et qu'il ne s'est trouvé personne qui m'ait regardé; que vous avez méprisé tous mes conseils, et que vous avez négligé mes réprimandes; je rirai aussi à votre mort, et je vous insulturai lorsque ce que vous craignez sera arrivé; lorsque le malheur viendra tout d'un coup, et que la mort fondra sur vous comme une tempête;*

lorsque vous vous trouverez surpris par l'affliction et par les maux les plus pressants. Alors, ils m'invoqueront, et je ne les écouterai point. Ils mangeront le fruit de leurs voies et ils seront rassasiés de leurs conseils. (Sap., I, 24, 31.) Vous me chercherez, et vous ne me trouverez point (Joan., VII, 34); vous mourrez dans votre péché (Joan., VIII, 21.): « Ridebo, subsannabo, non exaudiam, in peccato vestro moriemini. »

Il en est encore qui, sans être impies ni vicieux, abandonnent les sacrements par indolence et par lâcheté. Ce sont ces hommes qui, entièrement livrés à des soins temporels, ne trouvent jamais le temps de penser aux choses de l'éternité, qui font tout passer avant la recherche du royaume de Dieu et de sa justice, qui se dispensent de solliciter la rosée du ciel, parce qu'ils ont besoin de la graisse de la terre ; qui prennent droit d'un temps qui n'est plus pour continuer à négliger des devoirs qui subsistent toujours et qui deviennent d'autant plus pressants, qu'ils ont été plus longtemps négligés. Faut-il donc leur rappeler qu'il n'y a ni occupations, ni affaires qui les dispensent « d'assurer leur vocation et leur élection au salut par des bonnes œuvres ? qu'on perd tout en gagnant même le monde entier, quand on perd son âme ? » que vainement « ils travaillent pour avoir la nourriture qui périt, s'ils ne prennent pas celle qui demeure pour la vie éternelle, et que le Fils de l'homme leur donnerait ? » Ne voient-ils pas qu'ils s'exposent au moins à être traités comme l'arbre stérile, comme le serviteur paresseux ? que le péché, en séjournant dans leur âme, l'affaiblit, la corrompt, l'emprisonne toujours plus ? qu'ils ne font rien et ne peuvent rien faire dont Dieu doive leur tenir jamais compte ? que chaque année ils se rendent coupables d'une double désobéissance qui les soumet aux anathèmes de l'Eglise et à la malédiction prononcée par Jésus-Christ contre ceux qui refusent de manger sa chair et de boire son sang ? que les difficultés réelles ou imaginaires qui les ont retenus jusqu'ici, s'accroissent par les délais et les remises ? que leur négligence est un scandale pour leur famille ? J'ajouterai, et qu'ils y pensent, j'ajouterai, d'après une expérience de quarante ans, que la privation ou la profanation des sacrements à la mort, est la suite ordinaire de l'abandon des sacrements pendant la vie.

Quoi qu'il en soit, par toutes ces causes il arrive que, de compte fait, un tiers de la paroisse, au moins, abandonne les sacrements. D'où il suit que sur trois personnes une, au moins, vit manifestement dans le désordre et dans un danger prochain de réprobation. Voyez si vous avez droit de vous glorifier, et si moi-même je dois m'applaudir des succès de mon ministère parmi vous.

Enfin, il en est qui n'ont point abandonné les sacrements, mais qui les négligent par tiédeur. Je mets à parler, pour eux, de la

confession et de la communion fréquente. Quant aux autres, si mes réflexions les ont attristés, je m'en réjouirai, pourvu que cette tristesse les porte à faire pénitence. Ainsi soit-il.

DISCOURS LV.

CONFESSION.

Quis ex vobis arguet me de peccato ? (Joan., VIII, 46.)

Qui de vous me convaincra de péché.

Il faut être fort du témoignage de sa propre conscience, pour oser faire un pareil défi à des ennemis acharnés. Les préventions des Pharisiens contre Jésus-Christ étaient connues. Sa réputation avait irrité leur jalousie, et, en démasquant leur hypocrisie et leur orgueil, le Sauveur s'était attiré leur haine. De là ce mépris insultant avec lequel ils en parlaient. De là ces questions insidieuses qu'ils lui proposaient pour le surprendre dans ses réponses. De là cette application à le décrier dans l'esprit du peuple, tellement qu'ils ne rougissaient pas de diffamer comme un blasphémateur, celui qui enseignait « qu'il faut adorer Dieu en esprit et en vérité ; » comme un séditeur, celui qui payait les impôts et prescrivait « de rendre à César ce qui est à César ; » comme un possédé, « celui qui chassait les démons ; » comme un violateur du sabbat, celui qui tous les jours opérait les plus grands miracles ; comme un ami des pécheurs, celui dont les démons même confessaient la divinité ; comme un méchant, celui qui, parcourant les villes et les bourgades, « faisait du bien partout. » De là cette fureur qui les aveuglait au point de chasser de leur synagogue quiconque se déclarait pour lui, au point de vouloir faire mourir les morts qu'il avait ressuscités.

C'est de tels hommes que Jésus-Christ consent à prendre pour juges de sa conduite. C'est eux qu'il défie de le convaincre d'aucun péché, d'aucune erreur dans sa doctrine, d'aucune indiscrétion dans ses paroles, d'aucune vue ambitieuse dans ses démarches, d'aucune ostentation dans ses miracles, d'aucune intempérance dans ses repas, d'aucune tache dans ses mœurs, d'aucune impatience, d'aucun ressentiment dans les outrages dont on le chargeait. Et quand, au lieu de lui reprocher le moindre manquement, les Pharisiens s'emportent à lui dire les plus grossières injures, ne rendent-ils pas hommage à son innocence et à sa vertu ?

La vérité est que, dans une pareille cause, l'iniquité devait être réduite à se contredire elle-même. Hé ! quel reproche légitime auraient-ils fait à Jésus-Christ ? à Jésus-Christ dis-je qui avait été envoyé dans le monde, comme « le Saint des saints, pour que les prévarications fussent abolies, que le péché trouvât sa fin, que l'iniquité fût effacée et que la justice s'établît sur la terre. » à Jésus-Christ, « par les meurtrissures de qui tous les pécheurs devaient être guéris, parce que lui-même n'avait jamais commis le pé-

ché, et que le mensonge n'avait jamais été dans sa bouche ? » à Jésus-Christ non-seulement « l'Agneau de Dieu, » et capable à lui seul d'effacer par son sacrifice tous les péchés du monde; mais à Jésus-Christ en « qui étaient renfermés tous les trésors de la sagesse et de la science, en qui habitait substantiellement toute la plénitude de la divinité ? *Quis ex vobis arguet me de peccato ?* »

Glorifions-nous, mes frères, d'être appelés à suivre les leçons et les exemples d'un si saint maître; mais convenons que lui seul pouvait se dire sans péché. Ah! si nous nous connaissions assez peu pour nous rendre à nous-mêmes un si beau témoignage, outre les réclamations de notre conscience, combien de témoins s'élèveraient contre nous et nous convaindraient de mensonge! Non-seulement nous avons été « formés dans l'iniquité et c'est dans le péché que nos mères nous ont conçus; » mais nous ajoutons chaque jour au péché de notre origine, et nous sommes contraints d'avouer « que nos iniquités se sont élevées au-dessus de nos têtes, et qu'elles se sont appesanties sur nous comme un fardeau insupportable. » C'est là, sans doute, un bien grand malheur. Toutefois ce n'est pas celui qui afflige le plus l'Eglise. Elle voit avec reconnaissance que Dieu « a connu notre fragilité, qu'il s'est souvenu que nous ne sommes que poussière, » et qu'il l'a pourvue d'un puissant remède pour guérir toutes les blessures que le péché pouvait nous faire. Mais l'inconsolable douleur de l'Eglise est de voir qu'au mépris de ses instructions, de ses sollicitations, de ses ordres, de ses anathèmes, parmi ses enfants les uns rejettent ce remède, et que les autres se le rendent inutile, pernicieux même. Oui, mes frères, loin de penser à désespérer personne, nous éprouvons une consolation sensible de pouvoir dire aux plus grands pécheurs, qu'il y a sur la terre un tribunal où la miséricorde et la vérité, la justice et la paix se rencontrent heureusement et s'accordent pour leur faire grâce; un tribunal où, contre l'usage de ce qui se pratique dans tous les autres, il suffit d'avouer ses crimes et d'en montrer du repentir pour en obtenir le pardon; qu'il y a dans l'Eglise de Jésus-Christ un sacrement par les vertus duquel ils peuvent se purifier de toutes leurs souillures, revivre encore à la grâce et recouvrer la première innocence, pourvu qu'ils se montrent tels qu'ils sont. Mais nous leur dirons et nous devons leur dire : Prenez garde, cette confession de vos péchés est l'unique planche qui vous reste après le naufrage. Saisissez-la, sinon vous périrez. Cette confession de vos péchés est l'unique remède qui puisse guérir les plaies qu'ils ont faites à votre âme; n'en usez pas mal, il deviendrait un poison et vous donnerait la mort. Nécessité de la confession pour nous réconcilier avec Dieu, qualité que doit avoir la confession pour produire un si salutaire effet, c'est l'impor-

tante matière que je propose à vos réflexions. Ce sujet quoique rebattu me semble devoir intéresser tous ceux d'entre vous, mes frères, qui conservent assez de foi pour ne pas calomnier les sacrements et ne pas se faire un jeu de les profaner.

Que l'Eglise ait reçu de son divin fondateur le pouvoir de remettre les péchés à ceux qui les lui confessent, c'est une vérité aussi certaine qu'elle est consolante. « Sur le point de quitter la terre pour retourner à son Père, » Jésus-Christ assemble ses apôtres sur la montagne des Oliviers. *Toute puissance, leur dit-il, m'a été donnée dans le ciel et sur la terre. (Matth., XXVIII, 18.) Or je vous envoie comme mon Père m'a envoyé. (Joan., XX, 21.) Recevez donc le Saint-Esprit : les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. (Joan., XXII, 23.)* Il leur avait dit dans une autre rencontre : *En vérité je vous le dis, tout ce que vous aurez lié sur la terre, sera lié dans le ciel; et tout ce que vous aurez délié sur la terre, sera délié dans le ciel. (Matth., XVI, 19.)*

Paroles étonnantes, par lesquelles des hommes faibles et mortels se trouvent associés à l'autorité de Dieu même sur la destinée éternelle des autres hommes, et peuvent comme Dieu ouvrir le ciel et fermer l'enfer, donner à l'un des citoyens, et arracher à l'autre des victimes! Paroles d'une autorité absolue, qui établissent sur la terre un tribunal à qui tout est assujéti, à qui Dieu même soumet sa propre cause, et dont il s'engage à ratifier les jugements! Paroles d'une vertu toute divine, qui assurent aux apôtres et à tous ceux qui leur succéderont dans l'exercice légitime du saint ministère, le secret admirable de ménager les intérêts de Dieu et les intérêts de l'homme, de concilier la justice avec la miséricorde, de faire mourir le péché en sauvant le pécheur, de guérir infailliblement ces maladies cachées que l'œil ne voit pas, que la main ne touche pas, contre lesquelles sont impuissants les efforts de l'industrie humaine, et d'autant plus funestes, que, sans affliger le corps, elles donnent, dans un sens trop réel, la mort à des âmes qui ne meurent pas! Paroles toutes puissantes, qui depuis dix-huit siècles courbent sous la main des prêtres tout ce qu'il y a de grand, d'illustre, de respectable sur la terre : les rois et les pontifes, les pasteurs et les peuples, les savants et les ignorants, les riches et les pauvres, malgré l'orgueil naturel à tous! Paroles pleines de douceur et de consolation pour tout chrétien qui sent combien il lui est facile de tomber dans le péché, et combien il est dangereux d'y demeurer! Car où en serions-nous, mes frères, si l'innocence du baptême donnait seule des droits à l'héritage céleste? si cette innocence une fois perdue, la perte en était irréparable? ou même si Dieu, ayant établi quelque moyen pour nous la faire recouvrer, il avait limité l'usage de ce moyen à deux, à quatre, à

sept fois? Nous tombons si souvent! nous nous faisons des blessures si profondes! nous péchons en tant de manières! et nos péchés toujours nombreux sont parfois si griets! Quelle espérance de salut pourrions-nous conserver, si nous n'avions pour ainsi dire le remède sous la main? si nous ne pouvions recourir, au besoin, et peut-être jusqu'à septante fois sept fois; au tribunal favorable qui a droit de prévenir la justice de Dieu et de nous absoudre?

Soyez-en béni, Dieu des miséricordes! j'espère bien ne me faire jamais de la facilité d'obtenir mon pardon, un motif de vous offenser; mais ma faiblesse avait besoin de toute votre indulgence. Je vivrais, je le sens, dans une inquiétude affreuse de mon salut, si, après avoir eu le malheur d'encourir votre disgrâce, j'avais seul à prononcer par la sincérité de ma douleur, la validité de ma pénitence et le succès de mes efforts pour me réconcilier avec vous; mais mon inquiétude se calme, je renais à l'espérance, quand, touché de mes aveux et de mon repentir, un de vos ministres m'absout et me dit d'aller en paix, puisque vous avez promis de pardonner tout ce qu'ils pardonneraient, et que vos paroles ne sont pas trompeuses.

Ces paroles de Jésus-Christ, cependant, se trouveraient insignifiantes, fausses et mensongères, si, dans le temps qu'elles donnent aux ministres de la religion le pouvoir de remettre les péchés, elles n'imposaient pas aux hommes l'obligation de les leur confesser, ou même, s'il y avait dans la religion un autre moyen par lequel les hommes pussent obtenir le pardon de leurs péchés, que la confession qu'ils en doivent faire aux prêtres. Car je ne prétends pas le dissimuler : aller se prosterner aux pieds d'un homme qui n'a d'ailleurs aucune autorité sur nous; lui dire ce qu'il ne peut savoir par d'autres voies; lui faire le détail exact et circonstancié d'une vie quelquefois sale, honteuse, odieuse, abominable; gémir à ses pieds et attendre avec frayer son jugement, je n'imagine rien de plus pénible; de plus répugnant, de plus crucifiant pour l'amour-propre. Je crois même que certains pécheurs, à raison de la honte qu'ils retiennent, ont plus de difficulté à surmonter, plus de violence à se faire pour confesser leurs péchés, qu'ils n'en auraient eu pour combattre, se vaincre et ne pas pécher; et s'il faut ordinairement plus de force et de vertu pour éviter le mal, il faut toujours plus d'humilité pour s'en avouer coupable. Quelle apparence donc, s'il existait un moyen, autre que la confession, d'obtenir le pardon de nos péchés, s'il suffisait, par exemple, de nous en humilier dans le secret de notre cœur et devant Dieu, de jeûner, de prier, d'assister au saint sacrifice, de faire quelques aumônes; quelle apparence dis-je que nous préférassions d'aller déclarer, dans une posture humiliante, toutes et chacune de nos iniquités à un homme malgré toutes les répugnances de la nature

et les révoltes de l'amour propre? que nous allussions solliciter d'un ton suppliant, auprès d'un homme, une grâce que nous pourrions obtenir sans lui et malgré lui?

Mais alors que devient la magnifique promesse faite par Jésus-Christ à ses apôtres, et, dans leur personne, aux ministres légitimes de l'Eglise? Comment sera-t-il vrai qu'ils remettent et retiennent les péchés? Quand, comment et sur qui exerceront-ils le pouvoir si extraordinaire et si divin qui leur est confié? Lieront-ils et délieront-ils à l'aveugle, au risque de retenir ce qui devrait être remis, et de remettre ce qui devrait être retenu? En établissant les prêtres nos juges et nos médecins, Jésus-Christ ne leur a pas donné de lire dans nos cœurs : ils ne connaissent de nous que ce que nous leur en montrons. Médecins, quels remèdes prescriront-ils si nous ne leur découvrons la maladie qu'ils doivent guérir? juges, quelle sentence porteront-ils, si la cause dans laquelle ils doivent prononcer leur est inconnue? Tout chrétien donc, qui ne veut pas dire que Jésus-Christ a trompé son Eglise, reconnaîtra qu'en donnant aux prêtres le pouvoir de remettre et de retenir les péchés, il impose aux fidèles l'obligation de les confesser, et qu'il n'y a pour les pécheurs d'autre moyen de rentrer en grâce avec Dieu que de remplir cette obligation.

C'en est assez, je pense, pour guérir vos préventions, si le libertinage et l'irrégulation de ces malheureux temps vous en avaient inspiré quelques-unes contre une pratique qui n'est odieuse qu'au vice, contre un sacrement qu'on peut appeler le sacrement de la divine miséricorde, contre un devoir que l'Eglise, dans deux de ses plus saintes assemblées, déclare vous être prescrit par l'autorité de Dieu même, et que Dieu vous impose sous peine de l'avoir éternellement pour ennemi.

Il y eut un temps où des paroissiens auraient été humiliés d'entendre leur pasteur leur prouver, comme on le fait aux hérétiques, la nécessité de la confession. Ils se seraient demandé en quoi et comment ils lui avaient rendu leur foi suspecte. Car nos pères avaient des défauts; quelques-uns même avaient des vices : mais ils connaissaient leur religion; ils y étaient attachés; ils en respectaient les dogmes; et, quoiqu'ils n'eussent pas toujours le courage d'accomplir fidèlement les devoirs qu'elle prescrit, ils n'imaginaient pas qu'il fût beau de la décrier pour couvrir leurs prévarications. Il n'y a pas plus de cinquante ans qu'un homme parmi nous se vouait à une sorte d'infamie, et autorisait à penser tout ce qu'on voulait de plus fâcheux sur son compte, par cela seul qu'il manquait au devoir pascal. Mais les choses, il faut en convenir, ont bien changé; et loin que je me reproche de vous avoir rappelés aux premiers principes de votre foi, je regrette sincèrement de ne savoir pas mieux dire, pour vous convaincre mieux. Une licence, inconnue jusqu'à nous, a converti en théolo-

giens et en maîtres de morale, les ivrognes, les libertins, les femmes perdues, les fripons. Entre autres points arrêtés dans cette école, la confession doit être laissée aux manants et aux sots. Dieu tout seul peut remettre les péchés ; il suffit bien de se confesser à lui. Ceux qui s'adressent aux prêtres pour obtenir leur pardon sont des hypocrites ou des imbéciles. Ils ne valent pas mieux que les autres ; souvent ils valent moins. Plus d'une fois, mes frères, j'ai trouvé ce beau raisonnement dans la bouche d'hommes si complètement ignorants qu'à peine ils savaient signer leur nom, et que bien sûrement ils n'eussent pas écrit trois lignes sans y mettre cinq bévues. Je l'ai entendu répéter par des villageois, par des journaliers, par des imberbes ; et les uns et les autres ajoutaient aux leçons des maîtres tout ce que la grossièreté de leur esprit et la corruption de leur cœur pouvaient leur suggérer de platitudes, de bouffonneries, de turlupinades, de réflexions malignes, impies, calomnieuses. Voilà où nous en sommes ; et si je ne dois pas entreprendre d'instruire ou de confondre des gens sur qui la raison n'a pas plus de prise que la honte, j'ai dû craindre que leur autorité, toute méprisable qu'elle est, ne vous en imposât. Car il est de fait qu'il y en a parmi vous, mes frères, un bien grand nombre qui, sans être impies, ne se confessent pas et ne se sont pas confessés depuis plusieurs années. Les circonstances ont servi quelque temps de prétexte et d'excuse ; mais les circonstances ont changé, et l'éloignement pour la confession est toujours le même. Il faut donc qu'on leur ait inspiré des préventions ; il faut donc que quelque puissant motif les arrête. Supposer qu'ils espèrent cacher à Dieu leurs péchés, parce qu'ils en dérobent la connaissance à ses ministres ; qu'ils espèrent tromper la justice de Dieu et échapper à sa vengeance, parce qu'ils échappent à l'autorité et à la censure des juges qu'il a établis sur la terre ; qu'ils espèrent se sauver par d'autres moyens que ceux qu'il a plu à Dieu de choisir pour nous ramener à lui ; qu'ils espèrent vivre dans l'iniquité et ne pas mourir impénitents : supposer, dis-je, tout cela, ce serait leur faire injure, puisqu'ils se disent chrétiens, qu'ils font des œuvres du christianisme, qu'ils se reconnaissent pécheurs, qu'ils ne voudraient pas mourir dans l'inimitié de Dieu. Oui, la prévention les égare, la honte les éloigne, la crainte les retient.

Vous êtes prévenu, mon cher frère ! mais contre qui, s'il vous plaît ? Est-ce contre le ministre ou contre le ministère ? contre la confession ou contre le confesseur ? Si la confession vous paraît un joug insupportable, vous blasphémez ce que vous ne connaissez pas ; et vous n'avez jamais éprouvé quelle paix, quelle consolation goûte un pécheur après avoir vomé le poison qui tuait son âme, après avoir déchargé sa conscience par une confession bien faite. Vous calomniez l'un des plus grands biens-

faits que la bonté de Dieu ait accordés aux hommes, et vous ignorez quel mal c'est que le péché, quel droit il donne à la justice de Dieu sur celui qui le commet. Si vous pensiez là-dessus comme la religion veut que pensent ses enfants, il n'est point de parti qui ne vous parût infiniment préférable à l'affreux malheur de vivre dans le péché et dans la disgrâce de Dieu. Du reste, la difficulté fût-elle plus grande encore, le sacrifice encore plus pénible que vous ne le supposez, est-ce bien à la créature rebelle à prescrire au Créateur offensé les conditions auxquelles elle prétend rentrer en grâce avec lui ? Que vous en semble ?

Mais il est dur de manifester à un homme des choses qu'on voudrait pouvoir oublier et se cacher à soi-même. Vous auriez donc moins de répugnance de vous confesser à un ange ? Cette incorruptible pureté qui le rend digne de voir la face de Dieu vous ferait moins rougir de vos désordres ? Ce zèle ardent dont il brûle pour la gloire de son Maître, le rendrait plus indulgent pour les offenses que vous lui avez faites ? Dieu n'en a pas jugé ainsi ; et c'est bien certainement par miséricorde qu'il a choisi des hommes capables de pécher pour absoudre leurs frères pécheurs.

Vous craignez ; mais quoi donc ? Que le confesseur ne trahisse les secrets que vous confiez à sa discrétion ? Mais votre secret est plus sûr entre ses mains que dans les vôtres. Vous, vous pouvez parler de vos péchés à qui bon vous semble ; eh ! plutôt à Dieu que vous en parlassiez moins ! le confesseur ne peut pas même y penser. Vous craignez qu'il ne vous condamne ? Mais il n'est assis sur le tribunal que pour vous absoudre, quand, par de mauvaises dispositions vous ne lui liez pas les mains. Vous craignez qu'il ne vous traite avec rigueur ? mais un confesseur, quoique votre juge, manque-t-il jamais de vous parler en ami, en frère, en père ? Si parfois il prend la verge, sur qui frappe-t-il ? sur vous ou sur vos péchés ? Un médecin est-il un bourreau parce qu'il emploie le fer et le feu à guérir une plaie que des remèdes plus doux entretiendraient et rendraient mortelle ?

Mais la honte ? Il y en a ; et ne croyez pas que je veuille ôter au pécheur une honte qui doit faire la principale partie de sa pénitence. Sans cette honte, quelle peine sentirait-il de son péché ? par quelle tristesse expierait-il les fautes dans lesquelles il est tombé ? par quel frein serait-il retenu, d'en commettre de nouvelles ?

C'est trop insister, peut-être ; mais j'ai voulu répondre à tous les prétextes que vous avez coutume de faire valoir. Cependant, pour vous dire franchement ce que je pense, ce ne sont pas là les vrais motifs qui vous arrêtent. Vous vous confessiez quand vos mœurs étaient pures ; et vous vous confesserez encore quand vous penserez sérieusement à changer de vie. La confession n'est point impraticable, et vous le croyez

bien; mais vous êtes asservis à quelque passion que vous ne voulez pas combattre. Vous êtes dominés par quelque habitude que vous ne voulez pas surmonter, engagés dans quelque occasion prochaine que vous ne voulez pas quitter, tenus de quelque restitution que vous ne voulez pas faire. Voilà, dans la réalité, ce qui vous éloigne de la confession. Le remède ne vous paraît amer que parce que vous aimez votre mal; mais le mal que vous aimez vous tuera. Le remède que vous rejetez est le seul qui puisse vous guérir. Si vous périssez, et vous périrez infailliblement si vous continuez à vivre avec vos péchés, si pourrez-vous accuser raisonnablement de votre perte? Quant à moi, mes très-chers frères, je vous ai montré la voie: si vous m'avez entendu, vous devez revenir de vos préventions, triompher de vos répugnances, mettre un terme à vos interminables délais. Si malgré la charité qui me presse et le désir que je manifeste de m'employer à vous ramener dans les voies de Dieu, vous persistez à prolonger votre égarement, à vivre avec vos péchés, je ne pourrai plus que déplorer votre obstination, trembler sur le sort qui vous attend, et vous recommander avec larmes à la miséricorde de celui qui éclaire les aveugles et fait parler les muets.

DISCOURS LVI.

CONFESSION.

Qualités qu'elle doit avoir.

Dicite filie Sion : Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus. (*Math.*, XXI, 5.)

Dites à la fille de Sion : Voici votre roi qui vient à vous plein de douceur.

Nous exécutons l'ordre que nous donne l'Eglise, et nous avertissons tous ceux qui ont participé déjà par la communion, au corps et au sang de Jésus-Christ, que ce roi Sauveur veut les visiter dans ces jours de salut, et qu'il y a pour eux obligation de se disposer à le recevoir. Cette obligation, je présume qu'ils la rempliront comme à l'ordinaire, ces hommes qui, depuis des années, sont en possession de mépriser la mère commune des fidèles; ces chrétiens sans christianisme, qui, héritiers du mépris et de la haine des Pharisiens pour Jésus-Christ, ne veulent pas qu'il règne sur eux, quoiqu'ils se prêtent, par des motifs dont Dieu jugera, à lui rendre parfois quelques respects extérieurs.

Mais plus justes et moins prévenus, parce que vous êtes et moins vicieux et plus instruits, vous, mes frères, vous ne contestez au Sauveur, ni ses titres, ni ses droits. Vous savez qu'il est celui-là même que Dieu a appelé son Fils, celui « que Dieu a établi roi sur la montagne sainte, celui à qui il a donné toutes les nations pour héritage, » et dont le règne, embrassant tous les siècles, n'a d'autre borne que l'éternité. Vous savez aussi pourquoi il vient à vous : « à moins de manger sa chair et de boire son sang, il est impossible que vous ayez, » ou

que vous conserviez « la vie de la grâce. » Vous délivrer du poids accablant de vos iniquités, vous arracher à la tyrannie de vos passions, rendre la paix à votre cœur en le purifiant, vous pardonner, vous réconcilier à lui, vous remettre au nombre de ses amis et de ses fidèles : c'est le but de sa visite, le fruit qu'il s'en promet.

Quelques reproches que la conscience vous fasse, quelques motifs que vous ayez peut-être de craindre, l'appareil dans lequel il se montre doit exciter votre confiance; il ne veut pas être aujourd'hui pour vous ce Dieu de grandeur et de majesté qui, d'un regard, « ébranle les vertus des cieux; ce juge inflexible qui, sans faire acception de personne, rend à chacun selon ses œuvres; » ce vengeur inexorable « qui secoue la terre pour exterminer les impies, » qui brise les pécheurs dans son indignation et enivre de leur sang les flèches de sa fureur. Au jour de sa justice, il reprendra ses droits et saura les faire valoir. Alors, oui, « qu'il viendra sur un char de feu, que la mort volera devant lui, que les anges arracheront sans pitié les scandales de son royaume, que l'univers s'armera pour sa cause contre les insensés, que les peuples seront dans les consternations, et que, saisis d'une horrible frayeur » à la vue de celui qu'ils outragent maintenant avec tant d'insolence, ces pécheurs si fiers « crieront aux collines de les cacher, et aux montagnes de tomber sur eux pour les dérober à ses regards. » Mais aujourd'hui il est seul, et n'a pour cortège que la douceur et la clémence, pour armes que vos offenses et sa générosité, vos ingratitude et ses bienfaits, vos remords et son amour, vos besoins et sa puissance.

Quel accueil donc n'a-t-il pas droit d'attendre? N'auriez-vous pas déjà dû aller à sa rencontre? Du moins, n'auriez-vous pas déjà dû nettoyer, meubler, préparer le lieu où il entend manger la Pâque avec vous? Et vous n'avez encore tenté aucune démarche! Et vous en êtes à faire le premier pas! Combien je crains que vous ne repoussiez Jésus-Christ, ou que vous ne le receviez que pour le trahir et le livrer à ses ennemis! Les ennemis de Jésus-Christ, ce sont ces péchés nombreux, énormes qui ont souillé, qui infectent encore votre cœur, et qu'une pénitence sincère pouvait seule détruire. Cette pénitence, l'avez-vous seulement commencée? Y avez-vous même sérieusement pensé? N'avez-vous pas cru qu'il suffirait de porter vos iniquités, quelles qu'elles fussent, aux pieds d'un prêtre la veille ou le jour que vous prétendiez recevoir votre Seigneur? Sans doute, mes frères, qu'une confession bien faite à la vertu d'effacer tout péché, toute espèce de péchés, et de rendre purs comme les anges ceux là même qui auraient contracté la malice des démons; mais prenez garde que toute confession n'est pas une disposition suffisante pour recevoir dignement Jésus-Christ, parce que toute confession n'efface

pas les péchés, ne purifie pas le cœur, ne remet pas en grâce avec Dieu. Je me trouve donc engagé à revenir, pour votre propre intérêt, sur cette confession dont j'ai commencé à traiter.

Reconnaissons d'abord qu'en péchant et en violant la loi de Dieu, nous devenons débiteurs envers sa justice. Nos péchés sont des dettes, comme les appelle Jésus-Christ dans la prière qu'il nous a enseignée. Nous demandons à Dieu de nous les remettre : *Dimitte nobis debita nostra.* (Matth., VI, 12.) Nous lui disons avec un saint pénitent : *Ne vous souvenez pas, Seigneur, de nos anciennes iniquités : « Domine, ne memineris iniquitatum nostrarum antiquarum ; »* mais que vos miséricordes nous préviennent promptement, parce que nous sommes réduits à la dernière misère : *cito anticipent nos misericordiae tuae, quia pauperes facti sumus nimis.* (Psal. LXXVIII, 8.) « Dieu qui est bon et compatissant, patient et riche en miséricorde, » veut bien oublier nos innombrables offenses, et, selon l'expression d'un prophète, « jeter tous nos péchés au fond de la mer ; » mais c'est à condition que nous-mêmes nous ne les oublierons pas. Dieu consent à nous pardonner tout ; mais à condition que nous ne nous pardonnerons rien. Il veut donc que nous prenions sa place ; que nous érigions en nous-mêmes un tribunal contre nous-mêmes pour nous y examiner, sans nous flatter, et nous juger en toute rigueur. Mais parce que l'ignorance et plus encore l'amour-propre peut nous tromper et nous trompe en effet souvent, au point de nous faire sacrifier à nos intérêts les intérêts de Dieu, il a établi dans son Eglise un autre tribunal où nous devons porter notre cause à la sienne : un tribunal, qui doit juger de la grandeur de nos dettes, et de la bonté du titre auquel nous en demandons la remise. Tel est, je le répète, l'ordre établi en Dieu : si nous refusons de nous y soumettre, nos péchés subsisteront, Dieu reprendra ses droits et les fera valoir contre nous sans miséricorde.

Il y a donc pour tout pécheur qui veut sincèrement se réconcilier avec Dieu, obligation non-seulement de se présenter au tribunal de la pénitence, mais encore de s'y montrer tel qu'il est ; obligation de confesser non-seulement quelques péchés, mais tous et chacun de ses péchés avec leur nombre et leurs circonstances principales ; et c'est la première qualité que doit avoir la confession pour être bonne : elle doit être entière.

L'Eglise, toujours dirigée par l'Esprit-Saint dans l'enseignement qu'elle donne aux fidèles, a pris soin d'expliquer ce qu'elle entend par cette intégrité et jusqu'où elle s'étend. Selon sa doctrine, le précepte de Jésus-Christ astreint ses enfants à confesser tous les péchés mortels dont ils se reconnaissent coupables après un mûr examen, même ceux qui sont contre les deux derniers commandements

du décalogue, avec les circonstances qui en changent l'espèce, ou qui en augmentent la malice ; parce que, sans cela, dit-elle, le ministre de la pénitence ne peut suffisamment connaître les péchés pour faire une juste estimation de leur gravité, et prescrire aux pénitents des satisfactions convenables ; et elle ajoute : Ceux qui retiennent volontairement quelques-uns de ces péchés dont il est nécessaire de rechercher le pardon de Dieu par une confession sincère et pleine de confusion, ne présentent rien à sa miséricorde, qui puisse être remis par le ministère des prêtres. Quelque claires que soient ces paroles, expliquons-les pour en bien comprendre le sens, puisqu'elles doivent nous servir de règle et nous diriger dans une affaire aussi importante que celle de notre réconciliation avec Dieu.

Le pénitent doit confesser tous les péchés mortels dont ils se reconnaît coupable après un mûr et sérieux examen. Il y a donc d'abord pour nous obligation de nous examiner, et de nous examiner avec l'attention, la réflexion que nous avons coutume de mettre dans une affaire de grande conséquence ; et si, faute de cet examen, nous omettons, même involontairement de nous accuser de quelque péché mortel, la confession des autres devient inutile, et nous n'en recevons pas le pardon.

Or, qu'est-ce que s'examiner ? C'est faire seul à seul ce que Dieu fera un jour avec nous dans son jugement, comparer sa loi avec notre conduite, voir d'un côté ce que nous devrions être et de l'autre ce que nous sommes. C'est ne pas se contenter de jeter un coup d'œil rapide sur le gros de ses actions ; mais, le flambeau de la foi à la main, descendre dans son propre cœur, fouiller dans les replis les plus cachés de sa conscience, rapprocher sa conduite des commandements de Dieu et de ceux de l'Eglise, pour découvrir en combien de manières on les a violés, par pensées, par paroles, par actions, par omissions, par disposition.

Je dis par pensées et par désirs, et il faut y faire d'autant plus d'attention que ces sortes de péchés échappent plus aisément que ceux de paroles et d'actions qui, frappant les sens, reviennent aussi plus aisément à la mémoire. Cependant il est des pensées et des désirs qui sont bien certainement mortels. *Les mauvaises pensées, dit l'Ecriture, séparent de Dieu ; et l'Esprit de sagesse s'éloigne des pensées qui sont sans intelligence.* (Sap., I, 3.) Jésus-Christ enseigne que « celui qui regarde une femme avec un mauvais désir pour elle, est adultère dans son cœur. » Or, ces pensées mauvaises, ces désirs coupables ont dû être fréquents comme journaliers, presque continuels dans ceux qu'a dominés l'orgueil, l'avarice, l'envie, la haine, l'impureté.

Je dis par omissions ; car il en est de véritablement damnables, et je n'hésite pas à regarder comme telle, entre les autres, la négligence des pères et mères, des maîtres

et maîtresses à instruire et à faire instruire des vérités et des devoirs de la religion leurs enfants et leurs domestiques, à veiller sur leur conduite, à les éloigner des occasions qui peuvent les corrompre, à les reprendre quand ils les voient transgresser la loi de Dieu; et, s'il faut que j'en juge par l'ignorance et la malice prématurée de la plupart des enfants que vous m'envoyez à instruire, combien de parents, combien de maîtres parmi vous, mes frères, de qui saint Paul aurait dit : « Ils n'ont aucun soin des leurs; ils ont renoncé à la foi; ils sont pires que des infidèles ! »

Je dis par disposition; car on peut être et souvent on est dans une disposition criminelle, quoique le crime ne se produise pas au dehors. Combien, par exemple, sont vraiment coupables aux yeux de Dieu des vols et des injustices qu'ils ne commettent pas, parce qu'ils ne s'en abstiennent que par la crainte du châtement qui les punit ! Combien dans la vie desquels il ne paraît rien que de réglé et d'honnête, et qui n'en sont pas moins coupables devant Dieu, de mille impuretés dont ils ne s'abstiennent que parce qu'un surveillant les gêne, que l'occasion leur manque, que les suites les effrayent !

Il faut s'examiner encore sur les devoirs de son état et de sa profession; car depuis le prince qui commande à un grand empire jusqu'au berger qui conduit un petit troupeau, il n'y a personne qui n'ait des devoirs à remplir; et agir contre ce que le devoir prescrit est toujours une prévarication. Il faut s'examiner sur la passion dominante; car quel est l'homme et surtout l'homme peu chrétien qui ne soit dominé par une et quelquefois par plusieurs passions qui deviennent en lui comme une source intarissable d'iniquités journalières ? Il faut s'examiner sur les occasions dans lesquelles on s'est volontairement engagé, sur les habitudes que l'on a contractées, sur les scandales qu'on a donnés; et, pour certains péchés, comme le vol, l'impureté, l'ivrognerie, la médisance, s'examiner sur les circonstances du temps, du lieu, des motifs, de la personne, des témoins, de tout ce qui a précédé, accompagné, suivi la mauvaise action.

Vous me direz que tout cela est bien difficile, et j'en conviendrai sans peine. Oui, cet examen tel que je viens de le détailler est bien difficile pour des hommes qui ne sont ni instruits, ni curieux de s'instruire de leurs devoirs; bien difficile pour des hommes qui vivent habituellement mal et ne se confessent que très-rarement; bien difficile pour des hommes qui, livrés uniquement à des soins temporels, passent des années entières sans faire un retour sérieux sur eux-mêmes, sans se demander compte une fois de l'état de leur conscience; bien difficile, impossible même pour des hommes qui, après « avoir bu l'iniquité comme l'eau, » se contentent de donner un quart d'heure d'une attention partagée à une recherche qui demanderait des réflexions sé-

rieuses et de plusieurs jours. Aussi, que de confessions tronquées, incomplètes, sans intégrité et par là même sacrilèges ! Car si l'oubli de quelques péchés dans la confession n'en détruit pas l'effet, c'est seulement quand cet oubli n'est volontaire ni en lui-même ni dans sa cause; mais comment la légèreté, la négligence, l'inapplication pourraient-elles couvrir la multitude des péchés et en excuser l'oubli dans la confession lorsqu'elles-mêmes sont des péchés inexcusables ?

L'examen fait avec une attention sérieuse, il faut confesser tous les péchés mortels dont on s'est reconnu coupable et les confesser avec leur nombre, et, comme je l'ai dit, avec les circonstances qui en changent l'espèce ou qui en augmentent la malice. Vous concevez en effet que dix péchés du même genre vous ont rendu plus criminel qu'un seul. Vous concevez qu'autre chose est de parler mal de son voisin par indiscretion, autre chose de le décrier par envie ou par vengeance; et que entre le fornicateur et l'adultère, entre l'adultère et l'incestueux, la différence est énorme. Il faut même de toute nécessité confesser les péchés qu'on doute avoir commis ou qu'on doute être mortels; car la prudence veut que dans le doute on prenne le parti le plus sûr. Or il n'y a aucun inconvénient à les déclarer; et en les taisant on s'expose à manquer à l'intégrité de la confession et au danger de la rendre par là même nulle et sacrilège.

Que faites-vous donc, et de quel nom voulez-vous que j'appelle votre confession, quand sciemment, contre les lumières et les remords de votre conscience, vous taisez et quelquefois, malgré les interrogations, les invitations, les sollicitations pressantes d'un confesseur éclairé et charitable, vous vous obstinez à taire certains péchés dont la malice n'est pas équivoque ? Par quels prétextes prétendez-vous justifier ce silence hypocrite, et quelles suites vous en promettez-vous ? Le tribunal de la pénitence n'est-il donc pas le tribunal de Jésus-Christ ? En trompant son ministre, ce n'est pas à l'homme que vous mentez, c'est à Dieu même. Quoi ! vous venez lui demander une grâce et vous profanez son sacrement ! Vous venez solliciter le pardon de vos péchés, et vous y mettez le comble par un sacrilège ! Encore si ce péché devait rester éternellement caché dans votre conscience; mais vous savez bien que non. Vous savez que Dieu l'en tirera, qu'il l'écrira sur votre front, qu'il mettra en vous, comme autrefois en Cain, un signe auquel les anges, les élus, tous les hommes vous reconnaîtront pour ce que vous êtes et ce que vous craignez si fort de paraître, puisque la foi vous assure que, dans son jugement, Dieu produira à la lumière ce qui est caché dans les ténèbres, et qu'il manifestera les plus secrètes pensées des cœurs. Faut-il de longs discours pour dissiper cette crainte qui vous retient, cette mauvaise honte qui vous

ferme la bouche ? Vous craignez de vous avouer coupable dans le secret ! que feriez-vous donc si elle était encore en usage cette ancienne discipline de l'Eglise, où, par la nature, l'ordre, la durée de la pénitence publique, on pouvait conjecturer les péchés qui avaient été commis ? Vous craignez, vous refusez de déclarer vos faiblesses à un honnête homme que toutes les lois obligent à un secret inviolable ; vous craignez, vous refusez de vous ouvrir à un homme que vous appelez votre père et qui vous appelle son frère ; à un homme qui, se sentant pécheur comme vous, exposé aux mêmes épreuves, aux mêmes tentations que vous, ne peut qu'être touché de votre misère, compatir à vos maux, s'édifier de vos aveux, et vous témoigner d'autant plus d'intérêt que vous lui montrez plus de franchise et de confiance ; comment soutiendrez-vous donc de voir votre turpitude dévoilée par le Dieu trois fois saint, et votre ignominie donnée en spectacle aux anges et aux démons, aux saints et aux réprouvés ? Et puis, que gagnez-vous ? il faudra bien que tôt ou tard vous le confessiez, ce malheureux péché, et avec lui le crime dont vous vous rendez coupable en le taisant. Et recommencer toutes les confessions qui l'auront suivi, et réparer tous les sacrilèges qu'aura occasionnés ce perfide silence : voyez à quoi vous vous engagez. Si vous aviez une maladie secrète, aimeriez-vous mieux mourir que de la découvrir au médecin ? Ce péché est comme un abcès qui s'est formé dans votre conscience : s'il y crève, il vous tuera. Au reste, si tant de motifs ne peuvent vous déterminer pour votre propre intérêt, éloignez-vous du tribunal de la pénitence. Il est encore moins criminel et moins funeste d'abandonner les sacrements que de les profaner.

Moi, Seigneur, je ne veux ni rejeter un remède que la grandeur de mes maux a rendu nécessaire, ni en user si inconsidérément que je le rende pernicieux et mortel. Longtemps j'ai cru, avec le commun des pécheurs, qu'il importait peu de pécher, « pourvu que le péché restât couvert. J'ai donc commis l'injustice, et j'ai gardé le silence. Mais, parce que je me suis tu, mes os ont vieilli et ont perdu leur force. » A peine conservé-je quelque étincelle de la foi, quelque sentiment de religion, quelque crainte de vos jugements, quelque désir de mon salut. Je ne me sens presque plus capable que de pécher. Et cependant « mes péchés, » quoi que je fasse, « sont comme autant d'épines qui déchirent et ensanglantent mon cœur. » Ah ! Seigneur, je le reconnais : heureux « ceux dont les iniquités ont été remises ! Heureux est l'homme à qui vous n'imputez aucun péché, et dont l'esprit, » en vous confessant sa misère, « a été exempt de toute tromperie. Si j'eusse déclaré au Seigneur et confessé contre moi-même mon injustice, le Seigneur m'eût aussitôt remis l'iniquité de mon péché. Je vous ferai donc connaître mon péché. Je ne

cacherai pas davantage mon injustice. » Elle est grande, ô mon Dieu ! elle est énorme : la honte balance encore le désir que j'ai de vous en faire l'aveu. Mais, puisque cet aveu est nécessaire pour rentrer en grâce avec vous, je le ferai quoi qu'il coûte. Vous soutiendrez ma faiblesse, ô mon Dieu ! et votre grâce qui m'inspire cette résolution, m'aidera à l'exécuter.

Je voudrais bien ne pas prolonger cette instruction outre mesure : toutefois, mes frères, en m'en tenant à ce que j'ai dit, j'autoriserais peut-être une erreur déjà trop commune : l'erreur d'une foule de chrétiens, pour qui le sacrement de pénitence n'est plus que le sacrement de la confession ; je veux dire d'une foule de chrétiens qui réduisent la pratique de cette pénitence, que les saints Pères ont appelée un baptême laborieux, à une déclaration quelconque de leurs péchés. Certes, quoi que nous puissions vous dire du pouvoir admirable accordé par Jésus-Christ à son Eglise de délier et d'absoudre les pécheurs, ce n'est pas ainsi que nous l'entendons et que vous devez l'entendre vous-mêmes. La foi nous enseigne que la confession est aussi efficace qu'elle est nécessaire ; mais la foi nous apprend aussi que toute confession ne nous réconcilie pas avec Dieu, et que ce remède, tout divin qu'il est, se change en poison mortel pour qui en use mal. Il est des confessions qui souillent l'âme au lieu de la purifier, qui enveniment et rendent incurables ses plaies au lieu de les guérir, qui ajoutent à ses crimes au lieu de l'en délivrer, qui la tuent au lieu de la ressusciter ; des confessions que la religion déteste comme d'horribles et monstrueux sacrilèges ; des confessions qui ne servent qu'à cautériser la conscience des pécheurs, à les tranquilliser faussement, à les endormir d'une paix trompeuse, à les endurcir dans le mal, en ajoutant, chaque année, à leurs autres iniquités une ou plusieurs profanations d'autant plus effrayantes qu'ils s'imaginent faire une œuvre agréable à Dieu et remplir un devoir que la religion leur impose. Hélas ! où en sommes-nous, et que deviendrons-nous, si nous corrompons ainsi les dons de Dieu, si nous faisons servir à notre perte les moyens même que sa miséricorde a établis pour nous sauver ! Non pas que je veuille dire qu'on profane le sacrement de propos délibéré, sciemment, par malice. Des âmes capables d'une impiété si noire doivent être, et sont à coup sûr bien rares. Mais beaucoup se présentent au tribunal de la pénitence sans la préparation convenable ; beaucoup n'y apportent que des dispositions insuffisantes ; beaucoup se le rendent inutile, pernicieux même par une confiance présomptueuse dans des sentiments qu'ils s'attribuent et qu'ils n'ont pas réellement. Certes, je ne cherche pas à vous inspirer de vaines frayeurs, à jeter le trouble et l'inquiétude dans vos consciences ; mais je ne saurais vous dissimuler qu'elles me font trembler,

la plupart de ces confessions sur lesquelles tant de gens se rassurent et fondent l'espérance de leur salut. Au reste, sans m'ingérer à prononcer ici sur le mérite des vôtres, je veux vous parler seulement, si vous vous prêtez à m'écouter encore quelques moments, d'une dernière qualité que doit avoir la confession pour être bonne. Vous jugerez vous-mêmes si vous avez raison d'être tranquilles sur celles que vous avez faites jusqu'ici.

Je disais que la confession doit être entière, et que, pour être entière, il faut qu'elle soit précédée d'un examen sérieux pour connaître tous ses péchés ; qu'elle se fasse avec une parfaite sincérité pour n'en dissimuler aucun, et avec une humilité profonde pour les déclarer tels qu'ils sont. Mais pour peu que vous connaissiez les premiers principes de votre religion, vous devez sentir, mes frères, que pour obtenir le pardon de ses péchés, il faut quelque chose de plus que de les raconter froidement à un prêtre ; et s'il n'y avait eu rien de plus dans vos confessions que de la franchise et de la sincérité, vous devriez déjà conclure que vous ne vous êtes jamais bien confessés. Quelle disposition donc vous aurait manqué ? la contrition. Et qu'est-ce que cette contrition ? l'Eglise nous enseigne que c'est une douleur de l'âme et une détestation du péché commis, avec la résolution de ne plus pécher à l'avenir.

Or, cette disposition n'est pas seulement la première, mais encore la plus nécessaire de toutes celles qui préparent le pécheur à la réconciliation. Dans certains cas on peut recevoir le pardon de ses péchés sans s'être confessé et sans avoir fait aucune œuvre de satisfaction ; mais on ne le peut jamais sans la contrition. Quelquefois la confession et la satisfaction peuvent être suppléées par le désir de se confesser et de satisfaire à la justice de Dieu ; mais rien ne peut suppléer le changement du cœur par la contrition. Car, dit encore l'Eglise, ce changement du cœur, cette contrition a été nécessaire en tout temps pour obtenir la grâce et la justice à tous ceux qui s'étaient souillés par quelque péché mortel, et même à ceux qui demandaient d'être lavés par le sacrement du baptême. Il a toujours été nécessaire que le pécheur renonçât à sa malice et qu'il s'en corrigeât, en détestant avec une sainte haine et une sincère douleur de cœur, l'offense qu'il avait commise contre Dieu.

Ainsi donc, cette contrition, indispensablement nécessaire pour obtenir la rémission de nos péchés dans le sacrement de Pénitence, suppose deux choses : la haine et la détestation du passé, qui produit dans l'âme une sincère et vive douleur ; la résolution de changer de vie à l'avenir, ou ce qu'on appelle le bon propos.

Je dis la haine et la détestation de la vie passée, et non pas seulement la cessation du péché et le commencement d'une vie nouvelle, suivant cette parole de l'Ecriture :

Rejetez loin de vous toutes les iniquités par lesquelles vous avez violé ma loi, et faites-vous un cœur nouveau et un esprit nouveau. (Ezech., XVIII, 31.) Et encore : Convertissez-vous à moi de tout votre cœur, dans les jeûnes, dans les larmes et dans les gémissements ; déchirez vos cœurs et non vos vêtements, et convertissez-vous au Seigneur notre Dieu, parce qu'il est bon et compatissant ; qu'il est patient et riche en miséricorde. (Joel, II, 12, 13.) Voilà, mes frères, en quoi consiste ce sacrifice d'un cœur contrit et humilié que Dieu ne rejette jamais, mais qu'il exige toujours du pécheur pour lui faire grâce. Voilà comment se concilient en Dieu la justice et la miséricorde. Il fait miséricorde, mais sans préjudice aux droits de la vérité. Il pardonne à celui qui confesse son péché ; mais il faut que le pécheur s'en punisse lui-même. Ainsi Dieu, dit saint Augustin, satisfait tout à la fois à la miséricorde et à la vérité : à la miséricorde, en pardonnant au pécheur ; à la vérité, en exigeant la punition du péché.

Hé ! quand la foi ne nous instruirait pas là-dessus, le simple bon sens ne nous dit-il pas qu'il répugne absolument que Dieu pardonne à celui qu'il sait ne pas se repentir de l'avoir offensé ? Quel est le père, pour bon, pour indulgent qu'on le suppose, qui, au lieu de pardonner à un fils rebelle, ne le prit pour un moqueur, et ne s'irritât davantage contre lui si, pouvant lire dans son cœur, il n'y voyait aucun regret de la faute dont il demande le pardon et l'oubli ?

Cependant, mes frères, tout nécessaire qu'est ce regret du passé, cette haine violente, cette détestation sincère, cette douleur vive, cette contrition, en un mot, des péchés commis, est-ce aujourd'hui une disposition bien commune parmi ceux qui s'approchent du tribunal de la pénitence ? Cette contrition, quand elle est véritable, est aussi, comme on vous l'a enseigné dès l'enfance, intérieure, surnaturelle, souveraine, universelle. Intérieure, elle doit être une douleur du cœur et de tout le cœur. Surnaturelle, il faut qu'elle soit produite en nous par un mouvement du Saint-Esprit et par quelqu'un des motifs que la foi nous propose. Souveraine, parce que le péché étant l'offense de Dieu, et par là même le plus grand de tous les maux, nous ne devons rien regretter tant que de l'avoir commis. Universelle, c'est-à-dire qu'elle doit s'étendre à tous les péchés, et nécessairement porter sur tous les péchés mortels. A ces caractères, reconnaissons-nous bien la douleur qui accompagne ordinairement la confession de nos péchés ? Ne devrions-nous pas peut-être avant tout et pour première grâce, demander à Dieu qu'il nous délivrât de ces fantômes de contrition qui nous amusent ? de ces contritions fausses qui nous trompent ? Nous nous croyons pénitents, parce que nous récitons du bout des lèvres quelques actes de contrition. Nous nous croyons pénitents, parce que nous avons cessé de pécher depuis huit ou

quinze jours, et peut-être encore par respect humain, tout au plus par un mouvement passager de religion. Nous nous croyons pénitents, parce que nous faisons ce que font les pénitents qui nous ressemblent, quoique notre cœur conserve son calme et sa tranquillité ordinaire, sa froideur pour Dieu, son indifférence pour le salut, ses attaches à certains péchés, à certaines occasions de péché. Nous nous croyons pénitents, et les saints, qui mieux que nous connaissent ce que c'est que pénitence, pleurent avec des larmes de sang notre aveuglement et nos profanations, et disent que nous nous moquons de Dieu.

Quelle merveille, après cela, que notre contrition étant le plus souvent si équivoque et si suspecte, notre bon propos ne soit qu'une résolution vaine, inefficace, sans aucune suite pour la réforme de nos mœurs et de notre conduite ? L'un cependant n'est pas moins essentiel que l'autre à la pénitence ; ou, pour mieux dire, la véritable pénitence renferme nécessairement et essentiellement le bon propos, ou, si vous voulez, une résolution ferme et efficace de changer de vie, qui met le pénitent dans la disposition où était David quand il disait au Seigneur : *Je l'ai juré, et je suis résolu de garder les ordonnances de votre justice.* (Psal. CVIII, 106.) Or, cette disposition, puis-je croire qu'elle ait jamais été celle d'un homme dont les confessions ne sont que des redites, que je vois asservi aux mêmes passions, dominé par les mêmes habitudes, engagé dans les mêmes occasions, s'exposant avec la même témérité, tombant avec la même facilité ? Non que je prétende dire qu'une confession a été mauvaise parce qu'elle a été suivie de quelques rechutes, je sais combien est grande la fragilité de notre nature. Je sais que les sacrements ne nous confirment pas en grâce et ne nous rendent pas impeccables ; mais je sais aussi qu'un homme sincèrement et fermement résolu à une chose prend au moins les moyens d'effectuer sa résolution. Je sais, et il est indubitable, que si des rechutes après la confession peuvent être attribuées à la faiblesse, elles peuvent et doivent, surtout quand elles sont promptes, faciles, fréquentes, être encore plus attribuées à la mauvaise volonté, à un défaut de vigilance, à une négligence continuelle de se séparer des occasions du péché. Je sais que quand la contrition a été véritable et le bon propos sincère, la séparation et le retranchement de mille occasions dangereuses en sont les suites, et qu'ils produisent des changements admirables. Tel était impudique qui devient chaste ; tel était avare qui devient charitable. L'intempérant devient sobre ; l'impudent, modeste ; le médisant, circonspect et retenu. Quand rien de tout cela n'arrive, quand après la confession, on ne se sépare pas des objets défendus, on ne renonce pas de bonne foi à une habitude criminelle, on ne se corrige de rien, on vit comme on a

toujours vécu, n'en doutez pas, tout a manqué, et contrition et bon propos. Mille et mille confessions pareilles ne seront jamais que mille et mille profanations, mille et mille sacrilèges.

Fatigués des continuelles insultes qu'ils avaient à souffrir de la part des Philistins leurs ennemis, les enfants d'Israël résolurent un jour de les attaquer ; mais, au lieu de se préparer comme il convenait, à une affaire de cette importance, ils se contentèrent, dit l'Écriture, de faire venir dans leur camp l'arche sainte. Sa présence les transporta de joie ; et, comme si déjà ils avaient remporté la victoire, ils poussèrent de si grands cris que les lieux d'alentour en retentirent, et que leurs ennemis en furent effrayés. Cependant ces ennemis combattirent ensuite avec tant d'adresse, de courage et d'opiniâtreté, que les Israélites furent complètement défaits. Trente mille restèrent sur la place, et l'arche fut prise. Voilà, mes frères, une image aussi naturelle qu'effrayante de ce qui arrive, chaque année, parmi nous au retour de la solennité pascalle. Certains pécheurs, en qui la foi n'est pas entièrement éteinte, conçoivent quelque honte et quelque inquiétude d'une vie dont ils ne peuvent se dissimuler le crime et le danger. A la voix de l'Eglise, ils semblent se mettre en devoir de combattre le démon et leurs passions. Ils prennent une résolution quelconque de se défaire de leurs péchés. Surtout, ils veulent avoir Jésus-Christ avec eux. A les voir, à les entendre, on croirait, et eux-mêmes ne doutent pas qu'ils sont convertis et changés. Mais parce que les passions ne sont qu'endormies, leurs mauvaises habitudes que suspendues, les occasions dangereuses qu'ajournées, ils retournent bientôt à leur vomissement, et tombent dans un état pire que le premier.

Voulons-nous éviter un pareil malheur ? Faisons ce que firent ces mêmes Israélites après leur défaite pour se procurer la victoire. Instruits par l'expérience, et sur l'avis du prophète Samuel, ils reconnurent les crimes dont ils s'étaient rendus coupables ; ils en demandèrent pardon avec larmes ; éloignèrent du milieu d'eux les divinités étrangères ; ils revinrent au vrai Dieu dans la sincérité de leur cœur ; ils lui jurèrent une fidélité inviolable, et se montrèrent dès ce moment prêts à lui obéir et à observer sa loi. Sur cet exemple, recherchons nos péchés avec exactitude, confessons-les avec sincérité, détestons-les dans l'amertume de notre âme, combattons les passions, retranchons les occasions qui nous les ont fait commettre ; en un mot, convertissons-nous à Dieu de bonne foi, et Dieu se convertira véritablement à nous ; et, quelques grandes que soient nos iniquités, l'absolution des prêtres aura assez de vertu pour les effacer toutes. Ainsi-soit-il.

DISCOURS LVII.

CONFESSION.

Erat Jesus cjeciens demonium, et illud erat mutum. (Luc., XI, 14.)

Jésus-Christ chassait un démon, et ce démon était muet.

Ce démon qui avait rendu muet le malheureux qui en était possédé, quoiqu'il chassé par Jésus-Christ, ne reentra pas apparemment dans l'enfer pour n'en sortir jamais plus ; car quel autre que lui fermerait la bouche, et lierait la langue de tant de pécheurs qui refusent obstinément de donner gloire à Dieu en lui confessant leur iniquité ? La conscience, par ses troubles, ses frayeurs et ses remords, fait sentir à ceux qui l'écoutent « quel mal c'est et combien il leur est amer d'avoir abandonné Dieu. » La religion, avec tous les motifs les plus capables d'agir sur le cœur de l'homme, l'espérance et la crainte, la promesse d'un pardon généreux, et la menace d'un châtiement aussi terrible qu'inévitable, vient renforcer la voix de sa conscience, et les presse, comme elle, « de ne pas différer à se convertir au Seigneur, et de ne point remettre de jour en jour, parce que sa colère éclaterait tout d'un coup et qu'il les perdrait au jour de sa vengeance. » Le sort funeste de tant d'impénitents qui ne peuvent plus, lorsqu'ils le voudraient, ce qu'ils n'ont pas voulu lorsqu'ils le pouvaient, et que la mort enlève sous leurs yeux, sans qu'ils soient munis du sacrement de la réconciliation, leur prouve, non moins que l'oracle de l'Esprit-Saint, que « si la miséricorde du Seigneur est grande, son indignation est parfois bien prompte, et qu'il regarde les pécheurs dans sa colère. » Le témoignage de ceux qui, pour revenir au Seigneur, se sont détournés de l'injustice et ont maintenant en horreur ce que Dieu déteste, leur garantit, d'un autre côté, que rien n'égale sa clémence et le pardon qu'il accorde à tout pécheur qui se convertit à lui. L'Eglise, dont la charité ne saurait être suspecte, puisque du premier au dernier jour de leur vie elle ne s'emploie qu'à leur sanctification, les avertit, les presse à temps et à contre-temps, de « revenir à leur propre cœur, de se souvenir de Dieu et de ses jugements ; » et usant de son autorité pour triompher de leur obstination, elle leur fait un commandement formel de confesser leurs péchés dans ces saints jours, à celui qui a reçu d'elle le pouvoir qu'elle-même a reçu de Jésus-Christ, le pouvoir de les remettre. Nous-mêmes, nous nous employons de notre mieux à combattre leurs préjugés, à détruire leurs préventions, à les convaincre, à les persuader, à les gagner ; mais que peut tout cela sur une espèce de démon qui ne se conjure ni par le jeûne, ni par les prières, ni par les larmes, et qui ne cède qu'à l'ordre précis, qu'à la voix du Dieu qui fait trembler tout l'enfer ? A moins d'un miracle que je désire bien vivement, que chaque jour je de-

mande avec instance, que j'espère faiblement, parce qu'aussi nous nous montrons par trop indignes de la miséricorde que Dieu nous a faite ; à moins, dis-je, que celui « qui opère seul des merveilles, » ne renouvelle parmi nous le prodige de faire entendre les sourds et parler les muets, il en sera cette année, et je m'y attends, comme il en a été les années précédentes : le respect humain et la fausse honte, l'esprit d'irrégulation et de libertinage, le goût de la débauche, l'habitude du mal, l'attachement aux pratiques et aux fruits de l'injustice, éloigneront à peu près la moitié de mes paroissiens du tribunal de la pénitence.

Si je pouvais, Messieurs, vous sauver malgré vous, je lutterais d'obstination avec vous. A vos fronts plus durs que le fer, j'opposerais un front plus dur que le bronze. Mais je ne suis que l'instrument d'une miséricorde dont vous êtes résolu à ne pas profiter. Lors même que je m'en afflige, il faut bien que je prenne patience. Dieu tirera de votre endurcissement la gloire qu'il eût tirée de votre pénitence. L'âme du riche n'est pas plus précieuse devant lui que l'âme du pauvre ; et, « puisqu'il est nécessaire qu'il y ait des scandales, » autant vaut-il qu'ils viennent de vous, que de venir des autres. J'ai au moins, dans ma peine, cette triste consolation, que, tout en m'avouant devant Dieu le plus inutile de ses serviteurs, je pense en avoir assez fait pour avoir droit de dire ce que les anges disaient de Babylone : Nous avons traité ce peuple infidèle, et nous ne l'avons pas guéri, abandonnons-le. Mais Dieu ne le veut pas, et je suis condamné, pour sauver mon âme, à presser, tant qu'il me restera un souffle de vie, l'accomplissement des devoirs, même auprès de ceux qui voudraient qu'on ne leur parlât jamais de devoirs.

Une erreur n'est pas toujours un crime ; l'esprit le plus raisonnable peut se prévenir contre la meilleure loi, négliger pour lui-même et blâmer dans les autres la pratique la plus salutaire, parce qu'il en ignore ou qu'il n'en saisit pas les motifs, qu'il n'en voit pas les avantages, qu'il ne la considère encore que sous un point de vue tel qu'elle ne lui présente que des inconvénients plus ou moins graves. Mais quand le cœur est droit, la prévention n'est pas opiniâtre ; elle ne craint pas qu'on la contredise, qu'on la combatte pour l'éclairer ; et l'homme qui s'est trompé de bonne foi, se rend sans effort à la vérité dès qu'elle se découvre à lui. Si, au contraire, l'esprit a été dupe du cœur, si l'on a moins consulté la raison que la passion, si l'on tient à l'erreur, non par conviction, mais par intérêt, les discussions les plus lumineuses, les raisonnements les plus persuasifs, les preuves les plus fortes deviennent inutiles. Quoi que vous puissiez dire, vos discours seront traités de rêveries. Vous convaincriez, qu'on ne se rendrait pas. La raison, dans l'homme passionné, ne reprend ses droits que quand le cœur n'a plus d'intérêt à la contredire.

Cette observation générale que l'expérience n'a jamais démentie, se trouve d'une vérité frappante dans le cas particulier qui nous occupe ; et par là même qu'il n'y a rien à gagner avec ceux qui montrent tant d'éloignement pour la confession, nous pouvons conclure que cet éloignement n'est pas dans eux l'effet d'une opinion raisonnée, mais bien des passions qui les asservissent ; que leur esprit n'en conteste pas la nécessité, mais que leur cœur en abhorre la pratique. En effet, pour nombreux que soient ceux qui ne se confessent pas, je doute qu'il y en ait un seul qui osât avouer franchement, ou qui pût avouer sans rougir, si ce n'est avec des complices, les raisons qui l'éloignent du tribunal de la pénitence, et quand, poussés à bout, las de déraisonner, ne voulant pas se répandre en injures, ils se rabattent à nous dire que telle est leur opinion, il est manifeste qu'ils voudraient nous faire prendre le change, et que seulement ils se donnent un ridicule de plus. Qu'au village, des propriétaires aient une opinion sur le produit d'une vigne ou d'un pré, des laboureurs sur le mérite ou les défauts d'une charrue ; qu'à la ville des artisans aient une opinion sur la qualité bonne ou mauvaise des matériaux qu'ils emploient ; des filles et des jeunes gens, sur l'habileté d'un joueur de musette, passe : voilà des choses de leur compétence ; mais qu'à la ville comme aux champs, sans instruction, sans étude, sans la moindre des connaissances que le sujet exige, les uns et les autres parlent de leur opinion pour justifier leur révolte contre cette Eglise à la doctrine et aux soins de laquelle ils doivent de n'être pas entièrement barbares, c'est un langage si nouveau et si extraordinaire, qu'il faut vouloir user de ménagement pour ne pas l'appeler du nom qui lui convient.

Car enfin, une opinion est un jugement de l'esprit qui, après avoir mûrement examiné, et scrupuleusement pesé les raisons pour ou contre deux partis opposés, se détermine pour l'un plutôt que pour l'autre. Or, cet examen, vous tous qui ne vous confessez pas, l'avez vous fait ? Etes-vous même la plupart capables de le faire ? Dites-nous donc comment vous vous êtes convaincus qu'il n'y avait que tromperie dans cette promesse du Fils de Dieu à ses apôtres : *Tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel* (Matth., XVI, 19) ; et encore : *Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez*. (Joan., XX, 23.) Dites-nous donc comment vous vous êtes démontré à vous-même la fausseté de cette décision de l'Eglise universelle : Si quelqu'un dit que la confession sacramentelle n'est pas d'institution divine, ou qu'elle n'est pas nécessaire au salut, qu'il soit anathème. Dites-nous comment vous avez jugé tyrannique une autorité à laquelle se sont assujetties depuis dix-huit cents ans, toutes les puissances de la terre. Dites-nous pour-

quoi vous n'avez vu que puérilité et superstition dans une pratique qui fut et qui est encore celle d'une foule innombrable de personnes que bien certainement vous ne surpassez pas en prudence et en lumières. Pourquoi vous avez trouvé inutile et pernicieuse une pratique que les protestants eux-mêmes se sont reproché d'avoir abolie, à la suppression de laquelle ils ont attribué le débordement des vices, qu'ils ont essayé de remettre en vigueur, dont ils ont même voulu faire une loi politique, ayant sollicité l'empereur Charles-Quint de la rétablir par un édit. Enfin, dites-nous comment vous a paru avilissante et injurieuse à l'homme une pratique qui le réconcilie avec lui-même, le détourne du mal, lui fait exercer mille actes de vertu et prévient autant de crimes qu'elle en répare. Nous nous confessons nous, et nous dirons bien pourquoi : nous nous confessons, parce que nous croyons que le pouvoir, donné par Jésus-Christ à ses apôtres, de remettre les péchés, n'est pas illusoire et chimérique. Nous nous confessons, parce que l'Eglise nous le commande, et que la reconnaissant pour notre mère, nous ne rougissons pas de lui obéir. Nous nous confessons, parce que ça été la pratique de tous les fidèles dans tous les temps et dans tous les lieux. Nous nous confessons, parce que nous péchons, et que nous sentons le besoin de prévenir la justice de Dieu en recourant au sacrement de sa miséricorde. Nous nous confessons, parce qu'il est de notoriété publique que la confession sert tout à la fois, et de frein au vice, et d'aiguillon à la vertu ; que les époux sont d'autant plus fidèles, les épouses plus vertueuses, les pères et les mères plus soigneux de l'éducation de leurs enfants, les enfants plus respectueux, les filles plus modestes, les jeunes gens plus sages, les maîtres plus humains, les domestiques plus attachés, les ouvriers plus probes, qu'ils se confessent plus soigneusement ; que la société gagne autant à cette pratique que la religion ; et que ce n'est pas communément parmi ceux qui se confessent, que la loi trouve les plus grands crimes à punir.

Vous voyez que, sans être plus habiles que vous, nous nous permettons d'avoir aussi notre opinion ; mais cette opinion nous ne l'avons pas forgée : c'est celle de tous les siècles, et nous ne faisons pas mystère des motifs qui nous y attachent. Ayez la même franchise : dites quelles sont les vôtres ; dites à quelle époque de la vie vous avez cessé de vous confesser, et depuis quand vous ne pensez plus comme les autres sur la confession.

Deux militaires entrent un jour dans une église de Paris pour voir ce qu'elle avait de remarquable. En la parcourant, ils aperçoivent dans l'enfoncement d'une chapelle un prêtre qui confessait. Les voilà de rire et de s'égayer aux dépens du pénitent et du confesseur. « La rencontre est plaisante, dit l'un des deux à son camarade, il faut que je

m'amuse. Laisse-moi seul quelques moments, nous nous retrouverons ce soir à la comédie. — Que prétends-tu faire, lui dit l'autre ? — Ne t'en mets pas en peine, réplique le premier, je veux l'appréter à rire. » Là-dessus, il le quitte brusquement, et va examiner quelques tableaux de l'église, en attendant que le prêtre sorte du confessionnal. Il le suit à la sacristie. « Monsieur, lui dit-il en l'abordant, je pense à me confesser ; mais allons-y doucement, s'il vous plaît. Vous savez, je le présume, que tous les militaires ne sont pas dévots ; et moi en particulier, je réclame de votre part d'autant plus d'indulgence, que je n'ai pas une foi bien robuste. Je désirerais même que vous commençassiez par me résoudre certaines difficultés que la prévention peut-être m'exagère, mais qui enfin ont suffi pour me faire négliger, haïr même et mépriser la confession. — Vous êtes donc catholique ? lui demande alors le prêtre. Mais, sans doute, répondit-il : mon éducation même a été soignée, et avant que j'entrasse au service, je me confessais fréquemment. Mais ce que j'ai lu, ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu dire de la confession, m'a bien prévenu contre elle. Le reste se devine. — Parfaitement, réplique le prêtre ; mais vous n'avez pas aussi bien deviné le moyen de dissiper vos préventions. Confessez-vous, Monsieur, et vous changerez bientôt d'idée. — Mais que je me confesse sans éclaircissements préliminaires, j'ai peine à m'y résoudre. Je voudrais que la nécessité de cette œuvre me fût démontrée. — Confessez-vous, Monsieur, et vous n'en douterez pas plus que moi. — Mais comment cela ? — C'est que vous n'êtes devenu incrédule que par libertinage. Vous n'avez mal pensé de la confession qu'après vous être abandonné au vice. Le militaire rougit, et après un moment d'hésitation : rien de plus vrai ; comment n'ai-je pas fait moi-même cette réflexion ? Je ne puis vous confesser aujourd'hui que l'intention où j'étais de vous tourmenter et d'insulter à votre ministère. Vengez-vous de ma folie en devenant mon guide. Je m'engage d'honneur à venir vous trouver au jour que vous fixerez. » Et il tint parole. Cette première démarche faite, toutes ses préventions s'évanouirent, et il continua le reste de sa vie de penser en chrétien, parce qu'il vécut chrétiennement.

On ne doit pas se flatter, sans doute, que ceux qui sont travaillés du même mal que ce militaire, aient le courage d user du même remède ; mais il faut avoir le courage de leur dire, du moins pour l'utilité de ceux à qui leur exemple en impose, que leurs mauvais sentiments sur le fait de la religion, n'ont pas d'autre cause que la corruption de leur cœur, et qu'en particulier, ils ne s'éloignent de la confession que parce qu'ils tiennent à des injustices qu'il faudrait réparer, à un commerce usuraire qu'il faudrait cesser, à des liaisons criminelles qu'il faudrait rompre, à des habitudes d'ivrognerie ou d'impureté qu'il faudrait combattre, à des dérè-

glements, à des désordres quelconques qu'il faudrait réformer. Voilà ce qu'ils entendent apparemment par leur opinion ; mais ce n'est pas le mot qui convient à la chose, ou c'est bien l'opinion la plus honteuse dans ses motifs, la plus dangereuse dans ses effets, la plus criminelle par son obstination.

Je crois, cependant, qu'il y a un petit nombre d'exceptions à faire. Tous ceux qui ne se confessent pas, ne sont pas si vicieux, ni si ridiculement prévenus contre la confession. Quelques-uns ne sont que négligents, plusieurs sont entraînés par l'exemple. Mais la négligence dans une affaire aussi grave est par elle-même une faute mortelle qu'aucun prétexte ne peut couvrir, et qui rend le recours au tribunal de la pénitence d'autant plus nécessaire, qu'elle a été plus prolongée. Est-ce bien le moyen de réussir dans une affaire, que de négliger les moyens qui peuvent seuls en assurer le succès ? Et d'après l'institution de Jésus-Christ, la participation aux sacrements, dans le temps surtout où elle est commandée par l'Eglise, n'est-elle pas un moyen indispensable au salut ? N'eût-on à se reprocher autre chose que le scandale et les suites d'une pareille omission, qui chaque année se répète depuis peut-être bien longtemps, comment s'en justifier au tribunal de Dieu, qui menace du même sort et le serviteur infidèle et le serviteur paresseux ? Quant à ceux qui se régèrent d'après l'exemple des transgresseurs de la loi, je leur demanderai si l'exemple le plus imposant peut légitimer l'omission d'un devoir certain et rigoureux ? si, en matière de religion et de mœurs, il y a pour des chrétiens d'autres maîtres à écouter que l'Eglise, d'autres guides à suivre que Jésus-Christ ; si, vivant dans une ville où les juifs auraient une synagogue, les calvinistes un temple, les Turcs une mosquée, les catholiques une église, les païens un panthéon, ils croiraient devoir choisir les modèles de leur conduite religieuse plutôt chez les ennemis de leur croyance que parmi leurs frères ? Je leur demanderai si tous ceux qui donnent habituellement l'exemple de la désobéissance à l'Eglise, ont une réputation de science, de probité, de décence, de sagesse, si bien établie, qu'il soit prudent, qu'il soit beau de faire bande avec eux ? Non, assurément, non : il en est qui sont loin de valoir, sous tous ces rapports, les âmes simples que leur exemple entraîne. Il en est à qui vous rougisseriez de ressembler, à qui vous ne voudriez pas confier l'honneur de vos femmes et de vos filles, les clefs de vos greniers et de vos caves. Par quel renversement d'idées vous traînez vous, quand il s'agit de votre conscience, sur les traces d'hommes à qui vous n'accordez aucune estime ? Il n'y eut jamais ni gloire ni profit à grossir le nombre des insensés. En s'associant à eux, on entre en part du blâme qu'ils méritent, et le jeune Tobie allant lui seul à Jérusalem pour y adorer le vrai Dieu, conformément à la loi, a mérité les clores de l'Esprit-Saint, qui eût laissé son nom dans l'oubli,

s'il eût couru, avec la multitude, adorer les veaux d'or faits par l'impie Jéroboam.

DISCOURS LVIII.

CONFESSION.

Confitemini ergo peccata vestra. (Jac., V, 16.)

Confessez donc vos péchés.

L'intention du pasteur, dans les instructions fréquentes qu'il vous adresse durant ce saint temps, n'est pas plus douteuse que celle de l'Eglise même, au nom et dans l'esprit de laquelle il vous parle. Pour ne point désober à la mère commue de tous les fidèles, et ne pas vous mériter ses anathèmes, vous avez à remplir le double précepte qu'elle vous fait de confesser vos péchés et de participer par la communion au sacrement de Jésus-Christ. C'est donc à presser l'accomplissement de ces deux préceptes que tendent tous mes efforts; et, si deux fois j'ai parlé de pénitence sans parler de confession, ce n'est pas, vous l'imaginez bien, que j'aie honte de vous rappeler un devoir que les libertins tout seuls méconnaissent et ridiculisent; mais c'est que la pénitence, quand vous penserez à la faire sérieusement, vous mettra dans une disposition telle que, de vous-mêmes et sans qu'il soit besoin qu'on vous en presse, vous vous déterminerez à vous confesser; tandis que vous confesser sans faire pénitence, ne serait qu'une démarche inutile, à laquelle je n'attache aucun prix, et que je vous exhorte même à ne pas tenter.

Car il ne faut pas que personne s'y méprenne : pénitence et confession sont deux choses entre lesquelles le relâchement de nos mœurs met quelquefois une différence prodigieuse. Tous les pénitents de bonne foi se confessent; mais tous ceux qui se confessent ne sont pas pénitents. Il y a parmi eux des hypocrites, il y a des moqueurs, il y a des présomptueux; il y a des âmes que l'amour-propre aveugle; il y en a peu, bien peu qui présentent au Seigneur ce sacrifice qu'il ne rejette jamais, mais qu'il exige toujours, le sacrifice d'un cœur contrit et repentant.

Il est certain toutefois que, dans l'ordre établi par Jésus-Christ, les péchés ne sont remis qu'à ceux qui les confessent. Antérieurement à toute loi, et par la nature des choses, la rémission du péché, de quelque manière qu'on l'obtienne, suppose de nécessité le regret du mal qu'on a commis et la volonté de ne le commettre plus. C'est l'idée que l'Ecriture et les saints Pères nous donnent de la pénitence : *Patratu deflere, et defenda non perpetrare*; Pleurer ce qui a été fait, et ne plus faire ce qui mérite d'être pleuré.

Les plus grands crimes n'ont jamais fait obstacle à la miséricorde de Dieu. Il aime, au contraire, à « faire surabonder la grâce là où avait abondé l'impunité. » Seigneur, lui disait un illustre pénitent, « vous me pardonnerez mon péché par là même qu'il est énorme, et vous le ferez pour la gloire

de votre nom. » David adultère et homicide, Magdeleine voluptueuse et sensuelle, Saul outrageux et persécuteur, Augustin mécréant et débauché, non-seulement obtiennent leur pardon, mais comptent parmi les serviteurs les plus agréables à Dieu; tandis qu'un Antiochus ne peut, ni par ses prières, ni par ses larmes, faire révoquer la sentence qui le réproue. D'où vient cette différence? Dieu fait-il donc acception de personnes? Non. Mais Antiochus était scélérat jusque dans sa pénitence. Il avait changé de langage, sans changer de dispositions. Il tenait par le cœur à toutes les iniquités dont il s'avouait coupable; et, malgré les signes apparents de son repentir, malgré ses protestations et ses promesses, Dieu ne voyait en lui qu'un profanateur, un sacrilège, un impie, un assassin mourant impénitent. David, au contraire, ne confesse pas seulement son péché; il l'a toujours devant les yeux pour le pleurer toujours. C'est un poids qui l'accable, une pointe qui le déchire, un ennemi qui le menace, un feu qui le dévore et dont il ne peut tempérer l'ardeur que par l'abondance de ses larmes. Magdeleine est aux pieds de Jésus-Christ muette de douleur; elle les arrose de ses pleurs, les essuie de ses cheveux, les couvre de baisers, et, à force d'amour, oblige le Sauveur à prendre sa défense contre l'orgueilleux et dur pharisien, qui ne veut voir en elle qu'une pécheresse. Paul, de loup ravissant, devient un agneau docile. Il prêche avec un zèle infatigable cette même religion qu'il avait voulu étouffer dans le sang de ses premiers disciples, et s'immole chaque jour à la gloire de ce Jésus qu'il avait persécuté à outrance. Augustin, après avoir confessé ses péchés à Ambroise, qui le baptise, les confesse au monde entier. Il fait un livre admirable où, avec ses erreurs et ses désordres, il consigne les sentiments de son repentir; et l'on voit que son cœur brisé par la componction, embrasé par l'amour, se tournait sans cesse vers Dieu, et sans cesse lui criait : O beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, que je vous ai connue tard ! que j'ai commencé tard à vous aimer !

Voilà des pénitents tels que la religion les avoue, et tels que Dieu les veut pour les réconcilier à lui. Chaque fois que, par la bouche de ses prophètes, il nous invite à la pénitence, il nous dit ce qu'il nous a répété depuis par le ministère de ses apôtres : « Lavez vos mains et purifiez vos cœurs; aillez-vous vous-mêmes; soyez dans le deuil et dans les larmes. Que vos ris se changent en pleurs, et votre joie en tristesse. Humiliez-vous devant le Seigneur, si vous voulez qu'il vous élève. »

Il faut donc autre chose que l'aveu, que la confession des péchés pour en obtenir le pardon. Les confesser lorsqu'on y tient encore, qu'on en recherche ou qu'on n'en fait pas les occasions, qu'on nourrit ou que l'on ne combat pas le penchant qui y porte, et prétendre, dans une indisposition si mar-

quée, à la grâce de la réconciliation, c'est être plus loin de la pénitence que le ciel ne l'est de la terre. Les confesser même, lorsqu'on y a renoncé, mais seulement par dégoût, par lassitude, par convenance, par intérêt, par d'autres motifs que des motifs religieux, et que le cœur, bien que sans affection aux péchés commis, ne se les reproche pas, ne s'en attriste pas, ne les déteste pas : on reste ennemi de Dieu, on reste mort devant Dieu, qui ne ressuscite à la grâce que ceux qui ont le cœur contrit et brisé.

Il serait très-possible, mais il serait bien fâcheux que tout cela vous parût une doctrine étrange, et que dans cette doctrine vous trouvassiez la censure des dispositions que jusqu'ici vous avez portées au tribunal de la pénitence. Il n'en faudrait pas cependant conclure que je me trompe, ou que je suis trop sévère. Car bien sûrement l'Esprit-Saint qui nous justifie, connaît ce que nous devons faire pour nous disposer à la justification ; et je n'ai fait que vous rappeler ses oracles. L'Eglise ne s'est pas trompée non plus dans les règles qu'elle a établies pour réconcilier les pécheurs ; et l'Eglise a décidé que le regret d'avoir commis le péché avait toujours été nécessaire pour rentrer en grâce avec Dieu, même par le sacrement de baptême, qui pourtant a bien plus de vertu que la pénitence. Quant au soupçon de sévérité, sur quoi le fonderiez-vous ? Moi qui ai péché, qui, comme vous, qui plus que vous peut-être, ai besoin de miséricorde, puis-je avoir la pensée de vous décourager ? Trouverais-je mon intérêt à vous montrer comme impraticable ce chemin de la pénitence où je dois marcher à votre tête ? Ou, pour mériter votre confiance, faut-il vous flatter, vous tromper, vous laisser dans l'illusion ? Ah ! fussiez-vous, ce qu'à Dieu ne plaise, renoncer à la pratique de la pénitence, parce que je vous la montre tout autre que vous ne vous l'étiez figurée, je ne pourrais me repentir de vous avoir instruits sur un point si capital. La fausse paix dans l'état du péché, telle que la produit la fausse pénitence, ne vaut pas mieux, souvent même est pire qu'une impénitence déclarée.

Mais si la grâce qui, dans ce saint temps parle à tous, ne vous a pas trouvés sourds et endurcis, que ramenés par des réflexions salutaires à votre propre cœur, vous commenciez à rougir de vous-mêmes, à vous déplaire à vous-mêmes, à concevoir des craintes sur les suites d'une vie trop coupable, et qu'en fixant la croix vous sentiez que vous n'aimez plus, que vous ne voudrez plus ces péchés qui crucifient de nouveau le Fils de Dieu et l'exposent à l'ignominie, recourez avec confiance au sacrement de la miséricorde ; n'hésitez pas de vous montrer aux prêtres ; pressez-vous de leur confesser vos péchés, parce que, dans la disposition où vous êtes, la confession, telle qu'elle a été instituée par Jésus-Christ, et telle qu'elle se pratique dans l'Eglise, a de

quoi réparer vos péchés, de quoi prévenir vos rechutes dans le péché, de quoi rassurer et tranquilliser votre conscience sur les suites du péché. Si ces avantages de la confession ne sont pas imaginaires, combien sont aveugles ceux qui l'abandonnent ! combien criminels ceux qui la profanent et qui en abusent !

Je dis, en premier lieu, qu'une confession bien faite a de quoi réparer le péché. A la prise de Jéricho, le malheureux Achan s'était rendu coupable d'un crime qui restait encore inconnu, mais dont la punition était déjà tombée sur l'armée des Hébreux. *Mon fils, lui dit Josué, rendez gloire au Seigneur, le Dieu d'Israël ; déclarez-moi votre faute, et confessez-moi ce que vous avez fait sans en rien cacher. Il est vrai, répond Achan, j'ai péché contre le Seigneur, le Dieu d'Israël, et voici ce que j'ai fait. Ayant vu parmi les dépouilles un manteau d'écarlate qui était fort bon, et deux cents sicles d'argent avec une règle d'or de cinquante sicles, j'eus une grande passion de les avoir ; et les ayant pris, je les cachai en terre au milieu de ma tente, et je cachai aussi l'argent dans une fosse que je fis. Sur cet aveu, Josué envoie à la tente d'Achan des gens qui trouvent tout ce qui y était caché avec l'argent au même lieu qu'il avait dit, et ayant tiré toutes ces choses hors de sa tente, ils les portèrent à Josué, et à tous les enfants d'Israël, et les jetèrent devant le Seigneur. Alors Josué et tout Israël qui était avec lui, ayant pris Achan, et l'argent, le manteau et la règle d'or, avec ses fils et ses filles, ses bœufs, ses ânes et ses brebis, et sa tente même et tout ce qui était à lui, ils le menèrent dans la vallée d'Achor où Josué lui dit : Parce que vous nous avez tous troubles, que le Seigneur vous trouble et vous extermine dans ce jour-ci. Et tout Israël le lapida ; et tout ce qui avait été à lui fut consumé par le feu. (Josue, VII, 19-25.)*

Voilà comment procède la justice des hommes. Ils ne savent punir le crime qu'en exterminant le criminel. Un vrai coupable n'échappe à leur vengeance que par la dissimulation, le mensonge, le parjure. L'aveu le plus sincère, la confession la plus humble, le repentir le plus amer, ne les fléchit pas. Ce n'est qu'une preuve qu'ils sont bien aises d'avoir pour punir sans scrupule, lors même qu'ils punissent avec rigueur, mais qui rend toujours la punition inévitable. Les choses, au tribunal de Dieu, se traitent d'une manière toute différente. Il n'y a là de châiment et de punition que pour les dissimulés, les hypocrites et les menteurs. J'efface mon péché en le découvrant, et Dieu cesse d'être mon juge du moment que je deviens mon accusateur. « Tant que j'ai cru, » disait David, « qu'il importait peu de pécher, pourvu que le péché restât couvert, j'ai commis l'injustice, et j'ai garde le silence ; mais parce que je me suis tu, mes os ont vieilli, et ont perdu leur force. Votre main, Seigneur, s'est appesantie jour et nuit sur moi, et j'ai été comme percé par la pointe de l'épée. » Mais dès que je me

snis tourné vers vous, que je vous ai fait connaître mon péché, que je n'ai point caché davantage mon injustice, que j'ai dit : « Je déclarerai au Seigneur, et confesserai contre moi-même mon injustice, vous m'avez aussitôt remis l'impiété de mon injustice. » Et c'est après en avoir fait l'expérience que s'adressant aux pécheurs : Que craignez-vous, leur disait-il, de confesser votre péché à un Dieu si bon pour ceux qui le confessent sincèrement et sans déguisement ? Ne vaut-il pas mieux, en le déclarant, vous rendre Dieu propice, que de l'irriter en demeurant dans un silence criminel ? Le Sage, par le même motif, nous exhorte à ne pas rougir de confesser nos péchés ; et nous lisons du saint roi Ezéchias, que, dans la détresse et le danger, il ne trouvait rien de mieux pour intéresser Dieu à sa cause, que de repasser devant lui, et de lui confesser, dans l'amertume de son âme, toutes les infidélités de sa vie.

Mais si tel était le mérite de la confession des péchés, avant même qu'elle eût été érigée en sacrement, quelle vertu n'aurait-elle pas, et quelle confiance ne devra-t-elle pas nous inspirer aujourd'hui que le sang de Jésus-Christ l'a rendue souverainement puissante pour justifier les pécheurs ? aujourd'hui qu'il est de foi que les péchés sont remis à ceux qui les confessent ? aujourd'hui que Dieu ne l'agrée pas seulement, mais qu'il la commande comme le moyen voulu de lui, déterminé par lui, pour nous faire grâce et nous réconcilier avec lui ? Aussi, dit saint Chrysostome, confessons-nous nos péchés à cette Eglise à qui Dieu a promis qu'il pardonnerait tout ce qu'elle pardonne ; et nous lui confessons non-seulement des péchés notoires et dont on pourrait nous convaincre sans notre aveu, mais jusqu'à nos pensées les plus secrètes, jusqu'à nos sentiments les plus intimes, parce que nous sommes assurés par la foi, que cette confession, bien loin de nous attirer de la part de Dieu un arrêt de condamnation, prévient, au contraire, tous les arrêts que nous aurions à craindre de sa justice, et nous en préserve.

C'est en effet, là, le sacrement de la miséricorde. Dites que mes péchés, par leur nombre et leur énormité, méritent l'enfer et ses éternels supplices : cela est vrai ; mais il est encore plus vrai que, par le don de Dieu, je ne mérite plus qu'indulgence et compassion en confessant ma misère, que je deviens l'ami de Dieu en avouant avec larmes que j'ai été son ennemi ; et que si mes péchés crient « vengeance, il en détourne la vue, » et n'aperçoit plus que le visage de son Christ dont le sang va me laver.

La confession est encore le sacrement de sa gloire ; car il y signale admirablement sa grandeur. C'est là qu'il fait ce que nul autre que lui ne peut faire : « rendre pur celui qui est né d'un sang impur » et souillé de mille iniquités ; « qu'il rachète et ramène des portes de la mort » celui que l'enfer al-

lait engloutir ; qu'il exerce ce que les hommes estiment avec raison la plus belle prérogative des rois, le pouvoir de faire grâce à des coupables, de vaincre la malice par la clémence, et de sauver en père ceux qu'il pourrait perdre comme juge.

La confession est aussi le sacrement de sa justice ; car elle nous humilie étrangement. Il ne s'agit pas, en effet, de nous donner pour des pécheurs, ou de confesser, dans le secret du cœur, chacune de nos infidélités à ce Dieu aux yeux de qui ce serait folie de prétendre nous cacher : c'est avec un homme qu'il faut traiter ; c'est à un homme qui n'aurait, du reste, aucune autorité sur nous, qui ne peut savoir de nous que ce que nous lui en découvrons, qu'il faut entrer dans le détail circonstancié de nos pensées les plus folles, de nos désirs les plus coupables, de nos intentions les plus perverses, de nos projets les plus téméraires, de nos actions les plus honteuses, sans rien taire, rien déguiser, rien pallier. L'humiliation attachée à cette démarche, il n'est pas besoin que je la relève et que je l'exagère. J'ai bien plutôt lieu de craindre qu'elle ne vous rebute, que peut-être même elle ne vous ferme la bouche et ne vous inspire des réticences perfides sur ce qu'il y a de plus criminel et de plus honteux dans l'histoire de votre vie. Hé ! pourtant, sans cette humiliation, la confession n'aurait plus rien de si salutaire. C'est en nous humiliant devant Dieu et pour Dieu, que la confession répare l'honneur du Dieu blessé par le péché ; qu'elle nous fait trouver grâce devant Dieu qui n'est honoré que par les humbles, qui ne sauve que les humbles de cœur. C'est en nous humiliant que la confession expie le plaisir que nous avons cherché dans le péché, qu'elle combat et détruit en nous l'affection au péché. C'est en nous humiliant que la confession compense et acquitte, au moins en partie, la peine que nous avons méritée par le péché. En un mot, c'est parce qu'elle nous humilie que la confession a de quoi réparer nos péchés. Mais entre cette humiliation, quelle qu'elle soit, et les peines que Dieu a ordonnées contre le péché, le choix peut-il être douteux ? Quel est le débiteur qui refusât de se confesser insolvable, s'il obtenait à ce prix la remise de toute sa dette ?

J'ai dit encore que la confession avait de quoi prévenir vos rechutes dans le péché. Je pourrais, pour établir ce point, faire valoir les sages avis d'un confesseur charitable, ses remontrances paternelles, les motifs qu'il vous propose, les moyens qu'il vous suggère, les promesses qu'il tire de vous, la crainte d'avoir à lui porter encore ces péchés dont l'aveu vous a été si pénible, le souvenir des miséricordes du Seigneur, ce calme profond, cette paix délicieuse, ce contentement indicible qu'une pénitence sincère a fait succéder au trouble, aux inquiétudes, aux frayeurs, aux agitations d'un cœur bourrelé. Tout cela me semble de nature à agir assez puissamment sur une âme « qui a été une fois éclairée,

qui a goûté le don du ciel, qui a été rendue participante de l'Esprit-Saint, et qui s'est nourrie de l'espérance des grandeurs du siècle à venir, pour qu'elle ne retourne pas à son vomissement, qu'elle ne se vautre pas de nouveau dans la fange du vice, qu'elle ne vive jamais plus suivant les inclinations du vieil homme qui se corrompt en suivant l'illusion des passions. » Mais j'ai quelque chose de mieux à vous dire : c'est une vérité de la foi, que les sacrements de Jésus-Christ, outre la grâce sanctifiante qu'ils produisent ou qu'ils augmentent dans ceux qui les reçoivent dignement, donnent encore droit à des grâces spéciales, propres à la fin pour laquelle chacun d'eux est institué. Or, la fin particulière de la pénitence est de détruire si bien le péché que jamais plus il ne règne en nous. Donc, après nous avoir réconciliés avec lui, et avoir entièrement effacé nos péchés par le mérite qu'il lui plaît d'attacher à une confession bien faite, Dieu nous doit et ne peut nous refuser les grâces spéciales qui, en égard à notre état, à nos engagements, à nos passions, deviennent nécessaires pour que nous ne péchions plus. Non pas que nous ne puissions encore pécher et déchoir de la justice, ou que, de notre rechute il faille toujours conclure que dans nos démarches de pénitence nous avons été trompeurs ou trompés ; mais il est sûr que nous ne retombons alors que pour ne vouloir pas user des grâces qui nous sont offertes et que la fidélité de Dieu proportionne indubitablement aux tentations qui nous pressent, aux passions qui nous tourmentent, aux tribulations qui nous éprouvent, aux occasions qui nous attirent, aux scandales qui nous ébranlent, à tous nos dangers, à tous nos besoins. Oh ! combien donc nous devrions l'estimer, cette confession qui nous retire de l'affreux état du péché et nous préserve des rechutes pires que le péché même ?

Enfin, j'ai dit qu'une confession bien faite a de quoi rassurer et tranquilliser notre conscience sur les suites du péché. Elles sont épouvantables, ces suites du péché. Elles font le désespoir du méchant et du libertin. Ils les pressentent au trouble involontaire qui les agite, aux remords habituels qui les déchirent, aux idées sombres qui les attristent, au besoin importun qu'ils éprouvent de se dissiper, de s'étourdir, de se fuir eux-mêmes ; et c'est pour cautériser leur conscience, pour l'endurcir contre la terreur des jugements de Dieu, qu'on les voit si souvent prendre le parti de l'impunité et nier tout ce qu'ils craignent, Dieu et ses jugements. Lors même qu'on n'a pas péché par une profonde corruption, comme ceux de Gabaa ; qu'on n'est pas descendu, comme l'impie au plus profond de l'iniquité, et que la conscience est seulement souillée d'un de ces crimes qui donnent la mort à l'âme, quel poids on porte ! quels tourments on endure ! quelles craintes on conçoit ! Vous ne voyez plus dans Dieu qu'un

ennemi tout-puissant dans le jugement, de Dieu qu'une sentence de rigueur, dans le paradis qu'un bien irrévocablement perdu, dans l'enfer qu'un supplice inévitable, et dans le péché qu'un poison qui vous brûle les entrailles. Ah ! confessez-vous, et confessez-vous avec componction et sincérité ; un mot éteindra ce feu, un mot calmera cette tempête, un mot tuera ce ver rongeur, un mot effacera votre péché et dissipera toutes les craintes qu'il vous inspire. Pourquoi, en effet, ne vivriez-vous pas en repos, quand le ministre de la pénitence vous aura dit d'aller en paix ? N'a-t-il pas le pouvoir de vous absoudre, de vous réconcilier, « de rendre aussi blanc que la laine la plus blanche ce que l'iniquité aurait rendu plus rouge que l'écarlate ? » Le Dieu que votre péché a offensé et dont vous redoutez la vengeance n'est-il donc pas le Dieu qui a promis de remettre tout ce que son Eglise remettrait ? Ah ! « les dons de Dieu sont sans repentir. » La femme adultère ne craignit plus les juges, quand Jésus-Christ lui eut dit qu'il ne la condamnerait pas. L'infirme de dix-huit ans passa des larmes à la joie, quand Jésus-Christ lui eut dit que sa foi l'avait sauvée, et qu'elle allât en paix.

Que pourrais-je ajouter à de si pressants motifs ? Rien, mes frères, rien ; il faut demander des miracles, ou abandonner aux coups de la justice ceux que tant de miséricorde ne saurait gagner.

DISCOURS LIX.

CONFESION.

Dicite filie Sion : Ecce Rex tuus venit tibi. (*Matth.*, XXI, 5.)

Dites à la fille de Sion : Voici votre Roi qui vient à vous.

La proximité de la Pâque ne me laisse plus maître de choisir entre les différents points qu'il convient de traiter ici pour votre instruction. Si, dans le cours de l'année, l'Eglise se contente de vous inviter « à puiser » fréquemment « aux sources du Sauveur », elle vous en fait un commandement formel dans ce saint temps ; et lorsqu'elle vous prescrit le double devoir de la confession et de la communion pascale, elle nous impose, à nous, l'obligation de vous presser sur l'accomplissement d'une loi que vous ne pouvez enfreindre sans devenir anathèmes, sans vous mettre, relativement au salut, au rang des païens et des publicains.

J'avoue toutefois que je n'en viens là qu'avec une extrême répugnance, et seulement pour n'avoir pas à me reprocher d'autoriser peut-être par mon silence des omissions scandaleuses et des profanations sacrilèges, qui font également le tourment et le supplice de ma vie. Il ne s'agit pas précisément de la peine qu'éprouve tout homme raisonnable quand il parle avec la conviction intime que ses paroles se perdent dans les airs. C'est pour nous le pain de tous les jours. Nous sommes tenus de crier et de crier sans nous lasser, lors même qu'on ne

vent pas nous entendre; de nous armer de patience contre l'obstination la plus invincible, et d'arracher par importunité ce qu'on refuse à la raison. Mais vos dispositions à l'égard des sacrements de pénitence et d'eucharistie, à l'égard de la confession en particulier, sont si différentes, qu'il est devenu extrêmement difficile, pour ne pas dire impossible, de parler là-dessus d'une manière qui vous convienne également à tous. Dans des temps plus heureux, et lorsque les assemblées religieuses ne se composaient que de catholiques, sinon fervents, sinon fidèles en tout point, au moins attachés aux principes de la foi et dociles à l'autorité établie pour les conduire, il suffisait d'éclairer l'ignorance, d'humilier la présomption, de prévenir le découragement, de réveiller la ferveur. Ce n'étoit que chez les hérétiques qu'on déclamait contre la confession; et un pasteur avait rempli sa tâche, quand il avait dit comment elle se doit faire, qu'il en avait détaillé les avantages et recommandé la pratique. Une simple menace des peines infligées par l'Eglise triomphait communément de toutes les résistances; ou, s'il se trouvait quelques endurcis, l'opinion publique en faisait si bien justice que leur exemple, loin d'être contagieux, devenait un motif de plus d'accomplir le précepte.

Aujourd'hui, ce n'est plus cela; et il s'en faut quelques centaines que tous les paroissiens d'un curé catholique pensent catholiquement, pensent chrétiennement, pensent même raisonnablement. Par suite des succès déplorables qu'ont obtenus parmi nous les apôtres de l'irrégulation et du libertinage, on ne rougit plus que de remplir ses devoirs; on ne redoute plus d'autre censure que celle dont les honnêtes gens s'honorent. L'Eglise, dans l'estime d'un trop grand nombre, est tombée si bas qu'il est vrai de dire qu'ils la traitent plutôt en répudiée qu'en épouse de Jésus-Christ. Voyez comme sont observés ses commandements sur le jeûne, l'abstinence des viandes, la sanctification des fêtes, l'assistance au sacrifice de la messe. Mais c'est particulièrement à l'égard de la confession que se manifeste cet esprit irréligieux et libertin, cet esprit de contradiction, d'insubordination, de révolte contre l'Eglise. La confession est devenue comme une pierre d'achoppement où échoue la prudence de ceux même qui voudraient garder quelque mesure avec le public, et sauver au moins les apparences. On aime encore mieux s'afficher, passer pour ce qu'on est, courir même le risque de passer pour ce qu'on n'est pas peut-être, que de se montrer chrétien jusque-là. Ou si des circonstances impérieuses rendent le recours au tribunal de la pénitence indispensable, Dieu sait les dispositions qu'on y apporte. Bref, ceux qui ne se confessent plus font foule, et ceux qui se confessent mal ne sont pas peu nombreux.

Or, que voulez-vous parler de confession à des hommes qui laissent douter s'ils

croient sérieusement en Dieu, et qui, au besoin, ne sauraient guère produire d'autre preuve de christianisme que l'acte de leur baptême; et qui, relativement à la confession, ne se ressemblent que par le mal qu'ils en disent, les railleries qu'ils en font, l'aversion qu'ils en conçoivent, ayant, du reste, chacun leurs préventions particulières? Que voulez-vous parler de confession à des hommes qui ne sont pas trop sûrs d'avoir une âme, en qui la conscience ne parle pas autrement que dans les renards et les pourceaux, et qui, relativement au précepte de l'Eglise, se moquent d'une autorité qui n'a ni huissiers, ni gendarmes, ni prisons, ni supplices pour faire respecter ses lois ou en punir l'infraction? Que voulez-vous parler de confession à des personnes qui ne viennent découvrir au prêtre quelques pécadilles, que pour en imposer plus sûrement à d'autres sur des noirceurs, des turpitudes, des monstres d'iniquité; et qui, relativement à la sainteté du sacrement, n'y apportèrent jamais, pour dispositions, qu'un esprit superbe, un cœur impénitent, une volonté rebelle, une témérité sacrilège, une hypocrisie détestable? Est-ce bien des chrétiens de cette force qu'il faut presser de se confesser? Faut-il aussi que je paraisse vouloir en détourner personne? *Undique angustiae* (Dan., XII, 22): je ne vois que péril et angoisse de toutes parts. Dans une position différente, je ne parlerais de la confession que pour encourager quelques pécheurs que la grâce aurait touchés, que pour détromper quelques âmes simples qui s'en laissent imposer par des exemples qui ne sont rien moins que respectables, pour en rendre la pratique plus fréquente et plus sainte parmi ceux qui en connaissent et en avouent l'utilité; mais, puisque « je suis redevable à tous, aux insensés comme aux sages, » il faut bien que j'essaye de parler pour tous.

Je commence par une supposition qui de suite vous mettra au fait de ce que je me propose de vous dire. Il s'est formé contre le prince un complot criminel; mais déjà tout est découvert; les coupables sont sous le verrou de la prison, et la clémence seule de l'offensé arrête le glaive de la justice. Aussi magnanime que puissant, le prince mettrait sa gloire à pardonner; il ne voudrait pourtant pas que l'impunité encourageât l'audace. Mais le moyen de concilier le salut de ses ennemis avec la sûreté de sa personne et le respect dû à son trône? Il imagine de créer un tribunal devant lequel comparaitront tous les prévenus. Examen fait de leur conduite passée, de leurs dispositions actuelles et des garants qu'ils donnent de leur fidélité pour l'avenir, les juges, s'ils croient pouvoir se fier à eux et en répondre au prince, les déclareront absous, et les mettront de suite en liberté; dans le cas contraire, on les retiendra en prison jusqu'à ce qu'ils montrent un meilleur esprit, ou que le prince en ordonne autrement. Les juges sont, du reste, avertis que

le souverain lui-même assistera à leur jugement, de manière que, restant caché, il entende tout ce qui se dira, voie tout ce qui se fera; qu'une sentence qui ne s'accorderait pas avec ses intentions serait cassée, et qu'il punirait également dans eux une sévérité outrée et une indulgence excessive.

D'après cela, il est manifeste qu'il ne suffira pas que les coupables, pour obtenir grâce, se présentent aux juges et leur déclarent jusqu'à quel point ils ont trempé dans la conjuration; cet aveu devra être accompagné de signes tels qu'ils mettent hors de doute la sincérité, l'étendue, la durée de leur repentir. Il est manifeste encore que les juges ne devront pas plus écouter leur partialité que leurs préventions, et qu'en faisant céder la loi à des considérations personnelles, ils se perdraient sans sauver ceux qu'ils auraient mal à propos favorisés. Ils absoudront donc même les plus coupables, quand ils les verront honteux et repentants de leur méfait, disposés à rentrer dans le chemin du devoir, et fermement résolus d'y marcher sans jamais plus en sortir. Mais à l'égard de ceux dont les dispositions ou manifestement mauvaises, ou seulement suspectes, leur inspireraient des défiances, ils useront de délais; ils les soumettront à l'épreuve, s'emploieront par toutes sortes de voies à les ramener à de meilleurs sentiments, et ne prononceront leur grâce que quand ils les jugeront corrigés. Tenir une autre conduite serait, de la part des juges, tromper celui qui les a établis, déshonorer leur ministère et trahir leur serment. Se plaindre de cette conduite comme d'une rigueur excessive, d'une sévérité rebutante, prouverait, de la part des coupables, un aveuglement, un endurcissement, une insolence digne d'un châtiment aussi prompt que rigoureux.

Or, telle est, mes frères, la position de nos confesseurs vis-à-vis de nous, et telle est la nôtre vis-à-vis d'eux. Nos péchés sont autant d'outrages faits à la majesté de Dieu, autant de révoltes contre son autorité, autant d'infractions de sa loi, de désobéissances à ses commandements, assez criminelles pour nous mériter sa haine, et nous rendre redevables à sa justice d'une dette tellement énorme, que l'éternité même des supplices de l'enfer ne l'acquitterait pas. Dieu, toutefois, qui veut bien plutôt la conversion et l'amendement, que la mort et la ruine de ceux qui l'ont bî, a remis à son Eglise le soin de concilier les intérêts de sa gloire avec les vœux de sa miséricorde, et de sauver les pécheurs en punissant le péché. Il a donc établi un tribunal de grâce, avec le pouvoir illimité de lier et de délier, de remettre et de retenir. C'est par les pasteurs et par les prêtres qu'elle associe à leurs travaux, que l'Eglise exerce ce pouvoir. Mais, pour ne rien laisser à l'arbitraire des hommes, même les plus éclairés, même les plus zélés, même les mieux intentionnés, elle a déterminé, elle qui est conduite par

l'Esprit de vérité, de sagesse, de sainteté, elle a déterminé les règles d'après lesquelles ils seront tenus de se conduire dans l'exercice du ministère aussi redoutable qu'important qu'elle confiait à leur vigilance, exigeant d'eux un serment qu'ils ont fait au pied des autels, qu'ils ont scellé du sang de Jésus-Christ, et les rendant responsables sur leur âme, de la perte de ceux qu'une sévérité pharisaïque réduirait au désespoir, ou qu'une molle indulgence entretiendrait dans le désordre.

La première de ces règles doit remplir de courage et de confiance les pénitents de bonne foi. Car elle prescrit impérieusement aux confesseurs d'avoir pour eux des entrailles de miséricorde, de les consoler, de les encourager, d'exciter leur espérance, d'aider à leur faiblesse, de ne jamais frapper que sur les péchés; et elle leur propose, comme un parfait modèle à suivre, la tendre charité de ce saint Ambroise qui ne pouvait voir un pénitent à ses pieds qu'il ne s'affligeât avec lui et ne le baignât de ses larmes. Mais la seconde de ces règles doit confondre ces pécheurs ignorants ou présomptueux et téméraires, qui réduisent tout le sacrement de la pénitence à la confession de leurs péchés. Car il est enjoint aux prêtres de se souvenir qu'une contrition sincère doit accompagner la confession, et que la contrition n'est pas seulement la cessation du péché, pas seulement la résolution d'une vie nouvelle, mais qu'elle renferme l'aversion, la détestation de tout le mal qui a été commis. Il leur est enjoint d'imiter la patience et la sagesse du médecin qui, après avoir sondé les plaies du malade, ne se contente pas d'y appliquer un premier appareil, mais qui le traite aussi longtemps et de la manière qu'il croit propre à assurer sa guérison. Il leur est enjoint de ne point admettre à la grâce de la réconciliation ceux qui tiennent à une profession, à un commerce, à des pratiques quelconques qu'ils ne peuvent continuer sans péché, à moins qu'auparavant ils n'y aient renoncé de bonne foi et pour toujours. Enfin, il leur est enjoint de bien prendre garde de ne pas conniver, par quelque motif que ce puisse être, aux péchés des autres, et de craindre d'attirer sur eux la malédiction prononcée déjà contre les prophètes cruellement complaisants, « qui préparent des coussinets pour les mettre sous tous les coudes, et qui font des oreillers pour appuyer la tête des personnes de tout âge, qui détruisent la parole de Dieu dans l'esprit de son peuple, qui annoncent la paix, lorsqu'il n'y a point de paix, entreprennent, à leur confusion, de guérir des âmes qu'ils tuent, et promettent la vie à celles qui ne sont pas vivantes. »

A partir de ces règles que sont tenus de suivre tous les confesseurs du monde, s'ils ne veulent pas être traités comme dissipateurs des grâces dont ils sont les économistes et se perdre eux-mêmes en travaillant à sauver les autres, n'ai-je pas droit de m'é-

lever, mes frères, contre la prétention que vous portez la plupart au tribunal de la pénitence d'y être incontinent absous, quel que soit d'ailleurs le jugement que porte le confesseur de vos dispositions? Sans pouvoir me rendre raison d'une opinion si bizarre, et qui véritablement vous est particulière, je n'ai que trop souvent lieu de m'apercevoir combien elle est enracinée et répandue dans cette paroisse. Ici, je ne dis pas le refus, mais le simple délai de l'absolution, est réputé une injure. Avoir paru au tribunal de la pénitence, et ne pas se montrer de suite à la table de Jésus-Christ, c'est se compromettre dans l'opinion; c'est une espèce de déshonneur. Pour s'épargner ce prétendu opprobre, on prie, on plaide, on murmure, on menace d'abandonner et le confesseur et la confession. Si l'on n'obtient rien, comme cela doit arriver, on raconte l'aventure à ses amis et amies. On s'en plaint comme d'un mauvais tour. Le maître prend contre le confesseur le parti de sa servante, dont apparemment il a éprouvé la vertu; et la mère se croit obligée de défendre l'honneur de sa fille: et l'on déblatère contre la confession, qui devrait toujours être respectée, quand même le confesseur aurait tort; et l'on tympanise le confesseur qui, probablement a eu raison, qu'on doit supposer du moins avoir suivi le mouvement de sa conscience, et qui ne peut rien dire pour se défendre. J'ai honte véritablement pour vous et pour moi d'avoir à combattre un préjugé aussi déraisonnable et aussi puéril. S'il n'était même que cela, et qu'il ne rendît que ridicules ceux qui y tiennent, je prendrais patience; mais il expose les sacrements à des profanations si nombreuses que le détail vous en ferait frémir, vous à qui il reste de la foi, si la discrétion ne me faisait un devoir de vous le taire.

Je reviens donc sur les principes, et vais vous les exposer, quoique brièvement, d'une manière assez claire pour qu'ils vous dirigent dans la pratique. C'est, d'abord, une chose indubitable que les confesseurs tiennent de Jésus-Christ et de son Eglise le pouvoir de nous absoudre de tous nos péchés, pour nombreux, pour griefs qu'ils soient, car « tout ce qu'ils auront délié sur la terre, sera délié dans le ciel; que tout ce qu'ils auront remis sur la terre, sera remis dans le ciel. » Rien de plus formel et de plus précis que cette promesse. C'est une autre chose indubitable qu'il y a pour les confesseurs une obligation rigoureuse et de justice de nous absoudre de tous nos péchés, quand nous-mêmes et par notre indisposition, nous ne mettons pas obstacle à l'exercice du pouvoir dont ils sont revêtus; car c'est pour notre avantage qu'il leur a été confié, et nous ne devons pas leur supposer si peu de conscience que, par caprice, et faisant de leur ministère un abus sacrilège, ils nous refusent, contre toute raison, une grâce aussi précieuse que celle de notre réconciliation avec Dieu. Mais d'un

autre côté, ils ont reçu le pouvoir de lier les pécheurs et de retenir les péchés. Il faut donc que Jésus-Christ, qui les en a investis, ait prévu des cas où il serait nécessaire d'en user, où ils ne pourraient délier les autres sans se lier eux-mêmes, remettre les péchés des autres sans se charger eux-mêmes d'iniquités. Le bénéfice de l'absolution ne se doit pas, en effet, à une confession quelconque des péchés; pas même à la confession la plus humble, la plus sincère, la mieux circonstanciée; tant qu'il n'y a que cela, l'absolution témérairement donnée lie le confesseur sans délivrer le pénitent, et les damne tous deux. Le saint concile de Trente n'a-t-il pas déclaré que le repentir d'avoir péché, que la résolution de ne plus pécher, que la volonté de satisfaire à Dieu et aux hommes pour le péché, en un mot, la contrition du péché, avait toujours été nécessaire pour en obtenir le pardon? Quand donc le confesseur ne découvre aucun signe de cette contrition, si absolument nécessaire, dans ses pénitents, il est bien obligé de leur refuser l'absolution. Il doit même, sous la même peine, la différer à ceux qui, malgré leurs déclarations, leurs promesses, leurs protestations, leurs larmes, lui laissent des doutes sur la bonté de leurs dispositions.

Or, il est évident qu'on ne peut pas supposer la moindre contrition, premièrement dans les personnes qui manquent de sincérité, ruse avec le confesseur, se cachent de leur mieux, et ne montrent que l'intention de tromper et de surprendre. Car, sans doute, la contrition du péché ne s'accorde pas avec la volonté de mentir à Jésus-Christ dans la personne de son ministre, et d'obtenir, par les artifices d'une hypocrisie détestable, ce qui ne peut être accordé qu'à l'humilité et à la franchise. Secondement, dans les personnes qui refusent de se réconcilier avec leurs ennemis; car celui qui hait son frère, ne saurait dire qu'il aime Dieu; et qui n'aime pas Dieu est mort devant lui. Troisièmement, dans les personnes qui vivent dans l'occasion prochaine d'offenser Dieu et qui refusent d'y renoncer; car la haine du péché, telle que la suppose une contrition véritable, exclut, avec l'affection au péché, la volonté de tout ce qui porte au péché. Et c'est le cas d'une domestique qui, vivant dans une maison où elle est sollicitée au crime, refuserait d'en sortir. C'est le cas aussi d'un jeune homme qui, fréquentant des amis dont les discours et les exemples sont de nature à ébranler sa foi, ou à corrompre ses mœurs, refuserait de rompre avec eux. Enfin, la contrition ne peut pas se supposer dans ceux qui refuseront de réparer, selon leurs moyens, les torts qu'ils ont faits au prochain; car le regret d'avoir été injuste doit s'étendre aux effets comme à la cause de l'injustice. Voilà donc quatre espèces de personnes qu'il peut être bon d'entendre en confession, parce que la confession présente une occasion favorable de

les instruire, de les reprendre, de les conseiller, de les exhorter ; mais qu'aucun prêtre ne peut absoudre sans devenir le meurtrier de leur âme.

Il en est d'autres à qui il convient, sinon de refuser, au moins de différer pour un temps la grâce de l'absolution, parce que leurs dispositions, sans être évidemment mauvaises, sont douteuses ou insuffisantes. Tels sont, entre les autres, ceux qui ignorent la nature des sacrements auxquels ils participent, et les premières vérités de la religion, dont la connaissance est nécessaire au salut. Tels sont encore ceux qui se présentent sans aucune préparation préalable, et dont la confession incomplète, le ton sec et froid, donnent lieu de juger qu'ils n'ont fait aucun examen, qu'ils n'ont ni conçu par eux-mêmes, ni demandé à Dieu dans la prière, qu'il formât en eux les sentiments d'une véritable componction. Tels encore ceux qui, souvent repris, ne s'amendent point et roulent dans un cercle continu de pénitence et de péchés. Tels, enfin, ceux qui portent au tribunal, des habitudes toutes vivantes de jurements, de médisances, d'impuretés, d'ivrognerie, et dont le temps seul peut garantir le changement et la conversion.

Voilà les règles que nous prescrit l'Eglise ; et c'est sur l'engagement que nous avons pris avec elle de les suivre, qu'elle nous a confié le soin de vos âmes. Quant au dés-honneur qui peut résulter pour vous de l'application de ces règles, c'est une puérité qui ne mérite pas que je m'y arrête. L'honneur d'une fille est d'être pudique et modeste. L'honneur d'un jeune homme est d'être chaste et laborieux, soumis et rangé. L'honneur d'un père est d'être tempérant et vertueux. L'honneur d'une mère, d'être vigilante, pieuse et exemplaire. L'honneur de tous, quand ils ont erré, est de se reconnaître et de faire ce qu'il faut pour réparer leur erreur.

Ce ton, peut-être, éloignera, cette année, quelques brebis du pasteur. Eh bien ! je ne serai pas fâché qu'il éloigne de moi les hypocrites, les présomptueux et les téméraires. J'en ai fait assez pour inspirer de la confiance aux plus coupables, aux plus timides, aux plus méticuleux, lorsqu'ils iront de bonne foi. Je vous l'ai dit, mes frères, et j'aime à le répéter, parce que Dieu m'est témoin que c'est le sentiment de mon cœur : quand il le faudra pour le salut du dernier de vous, je me mettrai sous ses pieds ; mais, au tribunal de la pénitence, je ne dois pas souffrir qu'un pénitent prenne ma place, et que, venu pour demander grâce, il se fasse le juge de son juge. Faut-il mourir pour vous ? je suis prêt. Je ne balancerai pas un instant ; mais n'exigez pas que pour vous je me damne et vous perde en me perdant.

Quand donc je presse l'accomplissement du devoir pascal, j'entends ne parler qu'aux hommes de bonne volonté ; et vous jugerez bien que dans l'état actuel de nos mœurs

ma joie ne serait pas de voir tous mes paroissiens assiéger en foule le tribunal de la pénitence, et se présenter pêle-mêle à la table de Jésus-Christ. Il en est, véritablement, un trop grand nombre qui, avant d'en venir là, auraient besoin de s'éprouver longtemps eux-mêmes, et d'être éprouvés longtemps par le guide qu'ils auraient choisi. Je suppose donc que ceux pour qui je parle, ne sont engagés dans aucun commerce criminel, dans aucune occasion prochaine et volontaire du péché, ou qu'ils ont fermement résolu d'y renoncer. Je suppose qu'ils ne sont liés par aucune habitude honteuse, ou que du moins ils la combattent et ont commencé déjà à en triompher. Je suppose qu'ils ne sont tenus d'aucune restitution, d'aucune réparation à l'égard du prochain, ou qu'au moins, ils consentiront à remplir vis-à-vis de lui la mesure d'une exacte justice. Je suppose qu'ils ne nourrissent contre personne aucune haine, aucune aigreur, aucun projet de vengeance, aucun sentiment d'envie, et qu'un pardon généreux, une réconciliation sincère a rallumé dans leur cœur le feu de la charité fraternelle. Enfin, je suppose que, quelque bonne opinion qu'ils puissent avoir d'eux-mêmes et de leurs dispositions, ils écouteront et ne prétendront pas dicter les jugements du ministre de Jésus-Christ. Sans toutes ces conditions, celui qui se confesse n'est qu'un moqueur ; celui qui communie n'est qu'un sacrilège. Et pour déplorable que soit l'état d'un chrétien « qui ne mange jamais la chair du Fils de l'homme et qui ne boit jamais son sang, » j'estime qu'il vaut encore mieux s'en abstenir toujours que de les profaner une seule fois. Mais vous, mes frères, qui avez assez d'instruction et de foi pour craindre de profaner dans vos cœurs le sacrement de Jésus-Christ, vous qui, sans être des saints, vivez cependant de manière à ne pas mériter qu'on vous en interdise absolument l'usage, je vous conjure, par l'amour que vous devez à Dieu, par l'obéissance que vous devez à l'Eglise, par la charité que vous devez à vous-mêmes ; je vous conjure, dis-je, de vous mettre en état de manger la pâque chrétienne avec les disciples de Jésus-Christ.

DISCOURS LX.

PÉNITENCE.

Que voulez-vous que je fasse, écrivait saint Paul aux Corinthiens, parmi lesquels il s'était passé quelque désordre ? irai-je à vous la verge à la main, ou avec charité et dans un esprit de douceur ? *Quid vultis ? In virga veniam ad vos, an in charitate et spiritu mansuetudinis ?* Avec les mêmes motifs, j'use du même langage, mes frères, et vous demande sur quel ton il convient que je le prenne aujourd'hui avec vous. C'est un fait constant « qu'il y a de l'iniquité parmi vous, et une iniquité telle qu'on n'entend pas dire qu'il s'en commette de

plus enorme parmi les païens ; » jusque-là que cet oubli de Dieu, ces blasphèmes, « ces tromperies, ces parjures, ces injustices, ces vengeances, cette impureté des âmes, ces veilles pleines d'une brutalité furieuse, ces dissolutions de l'adultère et de l'impudicité : » tous ces péchés abominables dont l'Esprit-Saint accusait le culte des idoles, sont devenus presque familiers, et que, loin d'en rougir, on s'en applaudit, on s'en vante, on en fait trophée. Faut-il que je remplisse ma bouche d'impropres, que je donne à ma voix l'éclat du tonnerre pour « reprocher à mon peuple les crimes qu'il a faits, et à la maison de Jacob les péchés qu'elle a commis ? » Faut-il que j'appelle sur vos têtes ces épouvantables fléaux dont une justice inflexible accable les pécheurs ? que je vous montre Dieu même « aiguisant sa colère comme une lance perçante, enivrant ses flèches du sang de ses ennemis, et tout l'univers combattant avec lui contre les insensés ? » que je renforce, que je charge de couleurs plus effrayantes encore, les peintures que j'ai pu vous faire de cette mort qui vous dépouillera, de ce jugement qui vous réprouvera, de cet enfer qui vous tourmentera, de cette éternité qui vous désespérera ? Serait-il mieux, au contraire, et plus convenable aux dispositions dans lesquelles vous êtes, d'exciter votre confiance et de vous dire, quels que soient vos péchés, « combien est grande la miséricorde du Seigneur et le pardon qu'il accorde à ceux qui se convertissent à lui ? » comme le Seigneur « jure par lui-même qu'il ne veut pas la mort de l'impie, mais qu'il veut seulement que l'impie quitte sa voie, et l'injuste ses pensées, et qu'ils reviennent à lui, parce qu'il est plein de bonté pour pardonner ? » avec quel serrement de cœur il vous a vus vous éloigner de lui ; avec quelle persévérance il vous a rappelés ; avec quelle clémence il vous a épargnés ; avec quelle patience il vous a attendus ; avec quelle tendresse il vous accueillerait ; avec quelle facilité il vous pardonnerait ; avec quelle générosité il vous rétablirait ; quelle fête il ferait au ciel de votre retour ? Tous ces motifs, la religion m'autorise également à les faire valoir ; et, quelles que soient les considérations qui agissent plus puissamment sur mon cœur, je me ferais volontiers tout à tous pour vous gagner tous. Je parlerais des rigueurs de la divine justice à ceux dont l'âme servile ne connaît guère d'autre sentiment que la crainte, et ne s'élève qu'à la vue d'un châtimement inévitable. Je chanterais les miséricordes du Seigneur pour ceux que le vice n'a pas entièrement dépravés, et qui, naturellement bons et sensibles, se laissent facilement gagner par la douceur, la bonté, les procédés généreux. Après avoir tout tenté, je tomberais aux genoux des uns et des autres, et leur dirais, comme saint Paul : *Nous vous conjurons, au nom de Jésus-Christ, de vous réconcilier avec Dieu* (II Cor., V, 20). Mais, troublé par le désir même de vous être utile, et ne sa-

chant à quoi m'arrêter pour vous porter à la pénitence, parce que la grâce qui, d'ordinaire, se proportionne à la trempe des esprits, doit agir dans chacun de vous d'une manière différente, je m'abandonnerai aujourd'hui à l'impression de cette grâce, et ne vous dirai que ce qu'elle m'inspirera de vous dire.

Quand je ne vivrais que depuis hier au milieu de vous, mes frères, et que je connaîtrais moins ce qu'il y a de vicieux dans vos mœurs, je ne laisserais pas de vous exhorter à entrer dans cette carrière de pénitence qui s'est ouverte devant vous, et dans laquelle Jésus-Christ, quoique innocent et juste, veut bien marcher à notre tête et nous servir de modèle. Si vous êtes justes, vous dirais-je, peut-être vous ne l'avez pas été toujours. N'eussiez-vous péché qu'une fois, c'en est assez pour vous condamner à pleurer toute la vie : *Peccasse semel sufficit ad fletus sempiternos*. Lors même que vous avez confessé, détesté, quitté vos péchés, « vous ne savez pas encore, » d'une manière certaine, « si vous êtes dignes d'amour ou de haine, » et quand le prophète du Seigneur, quand le Seigneur lui-même vous aurait donné l'assurance que votre péché vous a été remis, de combien de dettes, de dettes énormes, ne demeurez-vous pas redevables « à cette justice des mains de laquelle on ne se tire pas qu'on n'ait payé jusqu'à la dernière obole ! »

Si vous êtes justes, vous ne pouvez que trop facilement déchoir de la justice. De toutes parts les traits enflammés du péché tombent sur vous. Des ennemis nombreux, puissants, implacables, vous attaquent sans relâche : au dehors, le démon et toutes ses ruses, le monde et tous ses scandales ; au dedans, la concupiscence et les passions. Comment vous défendre et rester intacts, si vous ne vivez loin des occasions, si vous ne faites un pacte avec vos yeux, si vous n'entourez vos oreilles d'une double haie, si la circonspection vous ferme à propos la bouche, si la tempérance et la mortification ne tiennent vos sens dans le devoir, si l'habitude des réflexions utiles et des pensées saintes n'écarte celles qui surprendraient votre imagination ; si vous ne veillez continuellement à la garde de votre cœur ; si le secours d'en haut, obtenu par des prières humbles et ferventes, ne soutient votre faiblesse ? Même avec un tempérament vigoureux, on ne respire pas sans danger un air contagieux ; on gagne la peste en fréquentant des pestiférés, à moins qu'on ne porte avec soin de bien sûrs préservatifs.

Si vous êtes justes, vous devez être animés de l'esprit de Jésus-Christ, et marcher sur ses traces. Or, Jésus-Christ, l'Eglise vous le montre, dans ce saint temps, retiré dans un désert, au milieu des bêtes sauvages, jeûnant, priant, couchant sur la terre ; et bientôt elle vous le montrera triste jusqu'à la mort, abîmé dans la douleur, rassasié d'opprobres, déchiré de fouets, percé de

clous, abreuvé de fiel, expirant sur une croix. Siérait-il bien que vous fussiez délicats et sensuels sous un chef si cruellement traité? que vous vous couronnassiez de fleurs, quand il est couronné d'épines? que vous ne fissiez aucune pénitence avec lui, quand il en fait une si douloureuse pour vous?

Si vous êtes justes, vous ne l'êtes pas tellement que vous soyez dispensés de travailler à le devenir davantage, et de réformer en vous ce qui, sans être un vice grossier et damnable, y est encore un défaut notable et volontaire; puisque la volonté de Dieu est que vous avanciez, chaque jour, l'œuvre de votre sanctification, et que vous êtes appelés à être parfaits, comme le Père céleste est parfait.

Si vous êtes justes... mais pourquoi raisonner dans une supposition si fausse, contre laquelle vos pensées, vos désirs, vos affections, vos habitudes, vos actions, vos omissions, vos consciences, vos familles, vos amis, vos ennemis, le jour, la nuit, le passé, le présent, tout réclame? dans une supposition qui vous humilie peut-être plus que des reproches amers, parce qu'elle semble une dérision, une insulte à votre misère? Non, mes frères, non : nous ne comptons plus « dans la nation sainte la race choisie, le peuple d'acquisition. Nous avons péché. » longtemps péché, énormément péché. « Nous avons fait des actions impies; nous avons commis l'iniquité contre les justes ordonnances du Seigneur notre Dieu » et au mépris de l'alliance que dans le baptême nous avions faite avec lui. Aussi l'avons-nous comme perdu. Aussi notre conscience nous reproche-t-elle à chaque instant ce que nous avons fait; « et, en présence de Dieu que nous appelons notre Père, nous n'osons lever les yeux, et la confusion nous couvre le visage. » J'évite, à dessein, de particulariser certains égarements, d'en rappeler les circonstances, d'en déplorer les suites; mais lors même que nous ne comparaissons qu'au tribunal de notre conscience, que nous sommes juges et parties dans notre cause, il est impossible que nous ne nous avouions pas coupables, que nous ne sentions pas, pour peu qu'il nous reste de foi, combien est pressant pour nous le précepte de la pénitence, puisque c'est l'unique planche à l'aide de laquelle nous puissions échapper au naufrage.

Quelques-uns des Juifs étant venus raconter à Jésus-Christ ce qui s'était passé touchant les Galiléens dont Pilate avait mêlé le sang avec celui de leurs sacrifices : *Pensez-vous*, leur dit le Sauveur, *que ces Galiléens fussent les plus grands coupables de la Galilée, parce qu'ils ont été traités ainsi? Non, je vous en assure; mais je vous déclare que, si vous ne faites pas pénitence, vous périrez tous comme eux. (Luc., XIII, 2, 3.) Croyez-vous aussi*, leur dit-il encore, *que ces dix-huit hommes, sur lesquels la tour de Siloé est tombée et qu'elle a tués, fussent plus redevables à la justice de Dieu que tous les*

habitants de Jérusalem? Non, je vous en assure; mais je vous déclare que, si vous ne faites pénitence, vous périrez tous de la même sorte. (Ibid., 4, 5.) Tout péché donc rend la pénitence nécessaire à ceux qui l'ont commis, même pour les soustraire pendant la vie aux coups vengeurs du Dieu que le péché offense; et, quoique ami des pécheurs, quoique venu exprès pour les sauver, Jésus-Christ déclare qu'à défaut de pénitence, ils périront tous : *Nisi pœnitentiam egeritis, omnes similiter peribitis.*

Il faut donc démentir cet oracle, et avec cet oracle toutes les idées que la raison et la religion nous donnent de Dieu, de sa sainteté, de sa sagesse, de sa justice, pour avoir droit de se flatter qu'après avoir péché on ne périra pas, encore qu'on ne fasse aucune pénitence; que sans pénitence on fléchira la colère de Dieu, que sans pénitence on reviendra l'ami de Dieu, on recouvrera les droits, on obtiendra la couronne de l'innocence. Et quand on en vient là, on n'est pas seulement pécheur, on est aveuglé par le péché, on est endurci dans le péché, on est impie, on est blasphémateur, on est athée; car c'est être athée et nier par le fait l'existence de Dieu, que de supposer seulement que Dieu ne connaisse pas les péchés des hommes; que les connaissant, il ne les désapprouve pas; que les désapprouvant, il n'en exige pas la réparation.

Ad! sans doute, il est digne, parfaitement digne d'un Dieu patient, bon, miséricordieux, « d'agréer, » même après les plus honteux excès, « le sacrifice d'un cœur contrit et humilié, » de pardonner tout à l'homme qui se repent; mais il n'est pas au pouvoir de Dieu de ne pas vouloir la détestation du péché, la réparation du péché, la pénitence du péché. Sa sainteté lui prescrit de haïr souverainement ce qui est souverainement mauvais. Sa sagesse lui prescrit de haïr tout ce qui tire la créature de la dépendance où elle doit être de son Créateur, l'écarte essentiellement de l'unique fin pour laquelle elle existe, et en change la destination. Sa justice lui prescrit de haïr la transgression de ses lois, puisque ses lois étant irréprochables, ses commandements légitimes et pleins d'équité, la transgression n'en saurait jamais être innocente. Mais le péché n'est-il donc pas une transgression de la loi de Dieu, un mépris de l'autorité de Dieu, et un renversement de l'ordre établi de Dieu? Le péché n'est-il donc pas essentiellement mauvais, puisqu'il est essentiellement opposé à la sainteté de Dieu? Nier tout cela, je le répète, c'est dire ce que l'insensé disait dans son cœur : *Il n'y a point de Dieu. (Psal. XIII, 1.)* Mais convenir de tout cela, et disputer sur la nécessité de faire pénitence après le péché, c'est plaider contre la raison pour l'intérêt des passions.

Mais cette erreur n'est pas celle dans laquelle je crois devoir craindre davantage de vous trouver engagés. Comme il y a peu d'hommes qui se distinguent par une émi-

nente sainteté, il y en a peu aussi qui s'abandonnent aux derniers excès de l'irréligion; et nier la nécessité de faire pénitence après qu'on a péché, est un égarement si prodigieux qu'il ne vient jamais qu'à la suite d'une incrédulité consommée; qu'il suppose toujours une extinction totale de la foi, autant de corruption et de perversité dans le cœur que d'ignorance et de ténèbres dans l'esprit. J'en ai vu, cependant, et j'en connais encore que leur propre malice a aveuglés jusque-là, et qui, quoique énormément coupables, n'eussent-ils fait que ce dont ils se vantent, ont juré qu'ils braveraient la justice de Dieu jusque sur leur lit de mort; et lors même que je ne parle ni à eux, ni pour eux, que je vous vois, mes frères, loin de l'abîme où ils sont tombés, j'ai cru sage et utile de vous signaler ce délire extravagant et impie, pour que vous vous en gardiez toujours mieux, et que, pécheurs par faiblesse, vous ne deveniez pas impénitents par système.

Mais il y a, sur le fait de la pénitence, bien d'autres illusions qui, sans être ni aussi odieuses, ni aussi criminelles dans leurs causes, ont pourtant les mêmes résultats, entretiennent, comme l'incrédulité la plus déclarée, les pécheurs dans l'impénitence, et les conduisent à mourir dans le péché. Elles sont incomparablement plus communes; on peut même assurer que tout pécheur qui ne fait pas pénitence aussitôt qu'il a péché, est trompé par quelque-une de ces illusions. Elles sont, en un sens, plus à craindre, parce qu'elles flattent l'amour-propre, qu'elles nourrissent l'affection au péché, qu'elles apprivoisent la conscience avec l'impénitence, sans insulter aussi scandaleusement aux vérités de la foi, sans choquer aussi ouvertement la raison. Mais plus ces illusions sont subtiles, plus il vous importe de les découvrir; et plus elles sont communes, plus vous devez craindre, vous qui ne faites point de pénitence, d'en avoir été jusqu'ici le jouet.

D'abord, vous ne faites point de pénitence, parce que vous imaginez n'en avoir aucun besoin. Sans vous croire absolument innocents, vous ne vous jugez pas grandement coupables. Des péchés qui ne blessent notablement le droit de personne, qui ne troublent en rien l'ordre public, et contre lesquels la loi ne décerne aucune peine; des péchés que l'exemple du plus grand nombre semble justifier, et que vous commettez sans déchoir le moins du monde dans l'estime de ceux qui vous connaissent; des péchés où jamais vous n'avez l'intention d'offenser Dieu, et qui n'empêchent pas que vous ne l'avouiez pour votre créateur, que vous ne lui adressiez chaque jour vos prières et vos louanges; des péchés qui passent comme l'éclair, sans laisser de traces, et que la violence du penchant, l'importunité des tentations, la fréquence des occasions rendent si excusables; en un mot, des péchés tels que ceux que vous

commettez ne vous paraissent pas si énormes qu'ils doivent allumer la grande colère de Dieu, qu'ils puissent appeler sur vous ses terribles vengeances, et qu'il faille, pour les réparer et en prévenir les suites, affliger votre âme et crucifier votre chair. Ne comptant ni parmi les voleurs, ni parmi les homicides; pouvant prendre vos ennemis même pour juges de votre austère probité, vous ne voyez pas que vous ayez tant à craindre; et parce que vous n'êtes redevables de rien à la justice des hommes, vous vous croyez quittes de tout envers la justice de Dieu. C'est là, dis-je, ce que je présume être une de vos illusions les plus communes; c'est du moins une des plus damnables. Car cette manière de vous juger, tout en paraissant ne pas s'élever contre la foi, en détruit les principes, en contredit les oracles, en brise la règle, en éteint l'esprit.

Pour qui, mes frères, la pénitence est-elle, dans les principes de la foi, d'une absolue nécessité? Sans doute pour tous ceux qui ont perdu, à quelque titre que ce soit, la grâce de Dieu, ont encouru sa haine et mérité l'exclusion de son royaume. Or cette grâce de Dieu ne la perd-on, cette haine de Dieu, ne l'encourt-on, cette exclusion du royaume de Dieu, ne la mérite-t-on qu'en nuisant notablement au prochain dans sa personne, dans ses biens ou dans son honneur? qu'en troublant l'ordre de la société dont on est membre? qu'en se souillant de ces crimes énormes pour la répression ou la punition desquels la loi arme de son glaive la justice des tribunaux? Voilà que saint Paul associe aux voleurs et aux ravisseurs du bien d'autrui, dans le châtiment que Dieu leur réserve, les impudiques, les avarés, les ivrognes, les médisants; et lorsqu'il détaille les péchés qui ferment l'entrée du ciel à ceux qui les commettent, avec les meurtres, les empoisonnements, l'impudicité, les ivrogneries, la dissolution, il nomme les inimitiés, les dissensions, les jalousies, les animosités, les querelles, les divisions, l'envie, péchés la plupart intérieurs, qui ne nuisent le plus souvent qu'à ceux qui s'y livrent, que la justice humaine n'interdit pas, parce qu'elle ne saurait les atteindre; mais que Dieu punira parce qu'il les connaît, et qu'apparemment il s'en tient offensé.

Sur tout ce qui intéresse les passions, les hommes sont des juges peu délicats, peu sévères; et s'en remettre, en fait de vice et de vertu, à leurs décisions, c'est vouloir être pesé à la balance trompeuse de l'amour-propre; c'est se faire juger par ses complices. Mais comme tous les hommes, avec toutes leurs forces, ne pourraient pas vous tirer des mains de Dieu, ils ne sauraient pas davantage faire prévaloir leurs opinions sur la sainteté de ses ordonnances; faire que ce que Dieu condamne soit jamais innocent. Sans égard aux vains jugements des hommes, appliquons à nos

mœurs la règle infailible de l'Evangile : cherchons dans l'Evangile ce qu'il nous faut penser et du mal que nous faisons, et du bien que nous ne faisons pas. Nous y verrons que « concevoir seulement un mauvais désir, c'est commettre l'adultère dans son cœur; que se mettre en colère contre son frère, » que l'affliger seulement « par une parole outrageante, c'est mériter le feu de l'enfer. Nous y verrons que l'arbre stérile et infructueux doit être coupé et jeté au feu; que le serviteur paresseux, pour avoir négligé seulement d'accomplir la volonté de son maître, doit être jeté, pieds et poings liés, dans ces ténèbres extérieures où il y aura des pleurs et des grincements de dents. »

Où ! je ne veux pas prendre occasion de ces divins oracles pour faire des rapprochements, tirer des inductions qui vous confondraient; mais encore faut-il bien que vous conveniez avec moi que, sans être des hommes dangereux, sans être des homicides et des voleurs, vous pouvez vous trouver assez coupables pour que Dieu vous reprouve, si vous ne faites pénitence. Vous n'êtes pas, je veux le croire, plus coupables que ne le sont les autres hommes; mais dans la supposition que vous soyez, par défaut de pénitence, en danger de périr, vous ne périrez pas moins en périssant avec eux que si vous périssiez seuls. Vous n'êtes pas même aussi coupables que « les autres hommes qui sont voleurs, injustes, adultères; » pas même autant que tels et telles qui affligent parmi nous l'irrégularité et les mauvaises mœurs. Soit. Mais il est question de savoir si jamais vous n'avez commis aucun péché qui vous rende la pénitence nécessaire, parce qu'il aurait donné la mort à votre âme. Il est question de savoir si, sans avoir jamais commis un vol, ni injustice, ni adultère, vous n'avez jamais violé la loi en aucun autre point. « Car celui qui a dit : Vous ne tuerez point, vous ne déroberez point, vous ne commettrez point de fornication, a dit aussi : Vous ne jurez point, vous ne rendrez point de faux témoignage, vous ne désirerez rien de ce qui est à votre prochain. Vous adorerez et vous servirez Dieu. Vous honorerez votre père et votre mère. Vous pardonnerez les injures. Vous aimerez jusqu'à vos ennemis. » Si donc vous avez transgressé certains préceptes, vous êtes, quoique vous ayez observé tous les autres, violateurs de la loi. Car quiconque « ayant gardé toute la loi, la viole dans un seul point, est coupable comme l'ayant violée tout entière, » et comptable au législateur de sa désobéissance.

Et ne dites pas qu'en cédant au penchant qui vous a rendus coupables, vous n'avez jamais eu la pensée d'offenser Dieu, et qu'après, comme avant, vous avez rempli les devoirs de votre religion. Je crois tout cela. L'intention d'offenser Dieu ne peut se supposer que dans les démons; et de ce qu'après le péché vous avez été, comme avant, fidèles à vos pieuses pratiques, il

s'ensuit bien que vous n'êtes pas des pervers, et que le péché ne vous a pas rendus impies; mais s'ensuit-il que vous n'ayez pas réellement péché? que vous ne soyez pas tenus de toutes les suites du péché? Ce fut par faiblesse, par complaisance pour sa femme, sans avoir intention de braver l'autorité de Dieu, qu'Adam porta la main sur le fruit défendu; mais Dieu avait dit : *Au même temps que vous en mangerez, vous mourrez très-certainement.* (Gen., II, 17.) Adam mourut, et il méritait de mourir. Car poser une cause dont on connaît ou dont on doit connaître les effets, c'est vouloir avec la cause toutes les suites qu'elle doit amener. Vouloir donc ce qui offense Dieu, c'est vouloir l'injure de Dieu, se soumettre au châtimement qui la venge ou s'obliger à la pénitence qui la répare. Enfin, il ne faut pas dire que la plupart de vos péchés passent sans laisser de trace. Cela est vrai du plaisir que vous trouvez à pécher, des fruits que vous recueillez du péché; mais la malice du péché, mais l'affection au péché, mais tout ce qu'il y a de damnable dans le péché subsiste, tant qu'il n'est pas rétracté par une volonté contraire au péché.

Sachez-moi quelque gré, mes frères, de la violence que je me suis faite pour établir comme une vérité ce qui ne peut que m'affliger : que vous êtes assez coupables pour avoir besoin de faire pénitence. Profitez donc de ce temps favorable. Dans ces jours de salut, « revenez à votre propre cœur; interrogez vos voies, » quittez-les si elles sont mauvaises; et quand celui qui doit vous juger dans la rigueur de sa justice vous invite à résipiscence pour vous faire miséricorde, ne soyez pas insensibles, déraisonnables, ennemis de vous-mêmes au point de mépriser ses avances et de lui tourner le dos.

DISCOURS LXI

MARIAGE.

Si, pour épargner un peu de confusion à de pauvres gens qui l'avaient invité à leurs noces, Jésus-Christ daigna faire un miracle et le premier de ses miracles, il y a lieu de croire qu'après avoir rappelé le mariage à son institution primitive, l'avoir approuvé, honoré, sanctifié, établi comme le signe de l'étroite union qu'il a contractée avec son Eglise, Jésus-Christ ne refuserait pas ses lumières et ses grâces à des époux qui le consulteraient avant de s'engager, qui ne s'engageraient que par des vœux conformes à son esprit, et qui, unis une fois par un lien qu'il a rendu indissoluble et sacré, chercheraient dans sa tendresse pour l'épouse qu'il s'est choisie, et dans la sainteté de cette épouse sans aucune ride, sans aucune tache, la règle de leurs sentiments et le modèle de leur conduite.

Mais rien de tout cela ne se fait plus aujourd'hui. Le mariage, quoique la reli-

gion y intervienne, ne se traite plus comme une affaire de religion, et au sein du christianisme, les époux se prennent et vivent dans la société conjugale à peu près comme les nations qui ne connaissent pas le vrai Dieu. Aussi, que de mariages frappés de malédiction ! que de familles discordantes ! que d'outrages faits aux mœurs ! que d'atteintes portées à l'ordre et à la tranquillité publique ! que de scandales pour la religion ! Il est difficile qu'un homme raisonnable et chrétien réfléchisse là-dessus, sans être tenté de dire ce que les apôtres disaient au Sauveur : *Si ita est causa hominis cum uxore, non expedit nubere* (Matth., XIX, 10) : Si de pareils maux résultent pour l'ordinaire de l'alliance de l'homme avec la femme, il est plus expédient de ne se marier jamais ; et quelque grands que soient les avantages que présente cette alliance, ils ne compensent pas les chagrins qu'elle amène, les périls où elle engage, les obligations qu'elle impose. Du moins, il semble difficile qu'un pasteur qui s'intéresse au bonheur, à la perfection, au salut des âmes confiées à sa vigilance, ne forme pas le vœu que saint Paul exprimait aux Corinthiens : *Volo vos omnes esse sicut me ipsum* (I Cor., VII, 7) : « Je désirerais que vous fussiez tous dans l'état où je suis moi-même. » Car celui qui n'est pas marié s'occupe du soin des choses du Seigneur et de ce qu'il doit faire pour plaire à Dieu, et être saint de corps et d'esprit.

Mais non, mes frères, je sais que *chacun a son don particulier selon qu'il le reçoit de Dieu, l'un d'une manière, l'autre d'une autre* (Ibid.) ; qu'à un petit nombre d'exceptions près l'état du mariage est la vocation commune à tous les hommes ; que cet état est honorable, qu'il est saint, que Jésus-Christ, en l'élevant à la dignité de sacrement, y a attaché des avantages singulièrement précieux, et que l'inconsidération avec laquelle se contractent la plupart des mariages, les vues coupables qu'on s'y propose, les mauvaises dispositions qu'on y apporte, les désordres qu'on y commet, sont la cause et l'unique cause des malheurs qui les suivent. Je parlerai donc du mariage, non pour le rendre odieux, en éloigner personne, inspirer des regrets à ceux qui déjà y sont engagés ; mais pour que vous en connaissiez mieux la nature, que vous en estimiez davantage les véritables prérogatives, que vous en évitiez plus soigneusement les dangers, que vous en remplissiez plus fidèlement les devoirs, que vous n'en profaniez point la sainteté. Car de là dépend, en effet, le salut des époux, la bonne éducation des enfants, la paix des familles, le bien même temporel de la société, et l'honneur de la religion. Je ne me dissimule pas, mes frères, combien vos préjugés et les mœurs du temps rendent tout cela difficile à expliquer dans une assemblée chrétienne ; mais, après tout, si, sur ce point comme sur plusieurs autres, les maximes du monde sont en op-

position avec les principes de l'Evangile, ce n'est pas à moi à en rougir. Quant au danger de traiter publiquement un pareil sujet, je conjure l'Esprit de sainteté de mettre sur mes lèvres une garde de circonspection, et j'espère qu'avec son assistance il ne sortira pas de ma bouche une seule parole dont la malignité des cœurs vicieux puisse abuser.

Le mariage des chrétiens est un contrat tout à la fois naturel, civil et religieux, par lequel un homme et une femme qui en sont capables selon les lois, s'obligent à vivre l'un avec l'autre le reste de leurs jours. Comme contrat naturel, le mariage est une alliance conforme au vœu de la nature. Il donne droit aux personnes mariées sur le corps l'un de l'autre. Il a pour fin principale la propagation du genre humain, et Dieu lui-même est l'auteur de ce contrat, car nous lisons au premier chapitre de la *Genèse*, que « Dieu, au commencement, créa un homme et une femme ; qu'il les bénit, leur dit de croître, de se multiplier et de peupler la terre. » Il est dit, peu après, que Dieu ayant d'abord créé l'homme, jugea qu'il n'était pas bon de le laisser seul, et qu'il convenait de lui donner un aide semblable à lui ; qu'il envoya donc à Adam un profond sommeil, et que, tandis qu'il dormait, il tira une de ses côtes dont il forma la femme qu'il lui destinait ; qu'à la vue de cette compagne Adam s'écria dans un transport d'admiration et de reconnaissance : *Voici maintenant l'os de mes os et la chair de ma chair*. (Gen., II, 23) Celle-ci sera appelée d'un nom qui exprime qu'elle tient son origine de l'homme. *C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère pour s'attacher à son épouse, et ils vivront tous deux comme s'ils n'étaient qu'une même chair*. (Ibid.) Paroles qui, sans doute, furent inspirées à notre premier père par le Saint-Esprit ; car Jésus-Christ les citait aux Juifs comme un oracle divin ; et, sur son autorité l'Eglise les a toujours fait valoir contre les hérétiques qui attaquaient l'institution du mariage, et ne voulaient y reconnaître qu'un concubinage criminel et scandaleux.

Comme contrat civil, le mariage est une société qu'un homme et une femme contractent selon les lois du pays qu'ils habitent, et par laquelle ils conviennent de tout ce qui regarde la transmission, l'administration, la disposition des biens qu'ils ont déjà ou qu'ils peuvent acquérir par la suite. Les législateurs sont les auteurs de ce contrat et à eux seuls appartient le droit de déterminer les conditions qu'il admet et celles qu'il rejette. Il est sûr, et tout le monde sent que la société conjugale importe assez au bien de l'Etat, au repos des familles, à la tranquillité publique, au sort des citoyens, pour devenir l'objet des sollicitudes d'un gouvernement éclairé ; mais vous devez comprendre aussi que le gouvernement peut changer les formes et les dispositions relatives au contrat civil, sans toucher

pour cela à l'essence du mariage, qui véritablement est invariable. Autrefois la loi ne reconnaissait de mariages valides que ceux qui étaient contractés en présence du propre curé. Aujourd'hui elle prescrit qu'avant de demander au curé la bénédiction nuptiale les parties devront faire rédiger l'acte de leur mariage par l'officier civil. La forme est changée; mais le fond reste le même, au moins pour vous qui êtes catholiques, et qui savez fort bien qu'après avoir accompli la loi du prince, il vous reste à accomplir, pour être réputés époux légitimes, celles de Dieu et de son église. L'acte civil n'a d'autre but, et à votre égard il ne saurait avoir d'autre effet, que de constater votre état dans la société civile, et des catholiques qui s'en tiendraient à cette formalité, lorsqu'ils peuvent recourir à un prêtre catholique pour contracter en face de l'Eglise, ne seraient aux yeux de la religion que des concubinaires.

Enfin, comme contrat religieux, le mariage est une cérémonie sainte et sacrée, instituée par Jésus-Christ pour bénir l'alliance de l'homme et de la femme, et leur donner la grâce de vivre ensemble dans une sainte union, et d'élever leurs enfants dans la crainte de Dieu. Sous ce rapport il est le symbole et la figure de l'union de Jésus-Christ avec l'Eglise, qu'il s'est acquise au prix de son sang (Eph. I, 7); et outre qu'il augmente la grâce sanctifiante dans ceux qui le contractent avec les dispositions requises, il leur assure tous les secours surnaturels dont ils ont besoin pour se sanctifier dans cet état. C'est la doctrine expresse de saint Paul qui, dans son épître aux Ephésiens, dit en parlant du mariage : *Ce sacrement est grand en Jésus-Christ et en l'Eglise* (Eph. IV, 32.) C'est la doctrine de tous les saints Pères et entre autres de saint Ambroise, qui appelle le mariage un sacrement céleste, et de saint Augustin, qui enseigne que le mariage n'a commencé à être un sacrement que dans l'Eglise de Jésus-Christ, où, dit Tertullien, il est approuvé par celle que l'Esprit de sagesse et de sainteté conduit, confirmé par l'oblation du sacrifice, scellé par la bénédiction du prêtre, proclamé au ciel par les anges et ratifié par le Père éternel. C'est la doctrine de toute l'Eglise qui, dans le concile de Trente, frappe d'anathème quiconque refusera de comploter le mariage parmi les sacrements de la loi nouvelle.

A ce titre il est aisé de voir combien le mariage des chrétiens l'emporte en excellence, non-seulement sur le mariage des infidèles, mais sur tous les mariages qui se contractaient avant la venue du Sauveur, quelque légitimes, quelque honnêtes qu'ils fussent d'ailleurs. A ce titre encore, et à ce titre surtout, le mariage est un lien indissoluble et qui ne peut être rompu que par la mort de l'un des deux époux. *Que l'homme, dit Notre-Seigneur, ne sépare pas ce que Dieu a uni.* (Matth., XIX, 6.) Moïse, ajoutait-il en parlant aux Juifs, Moïse céda à la dureté de vos cœurs, quand il

vous permit de répudier vos femmes; mais il n'en a pas été ainsi dès le commencement. Je vous déclare, moi, que si un homme quitte sa femme et en épouse une autre, il commet un adultère avec celle-ci. (Ibid., 8 et 9.) L'Apôtre, qui ne pouvait parler autrement que son divin maître, parce que l'Esprit de vérité ne se contredit jamais, écrivait dans le même sens aux Romains et aux Corinthiens. *La femme est liée à la loi du mariage tant que son mari est vivant.* (Rom., VII, 2.) Si donc elle épouse un autre homme pendant la vie de son mari, elle sera réputée adultère. On doit dire la même chose du mari, *Et vir uxorem non dimittat.* (Ibid.) C'est là un dogme de notre foi. Et il ne faut pas, dit saint Chrysostome, qu'on nous oppose l'autorité des lois humaines qui, dans certains cas, prononcent la dissolution du mariage; car ce n'est pas d'après la loi de César, mais d'après la sienne, que Jésus-Christ nous jugera.

Reprenons, mes frères, et des principes que nous avons établis, tirons quelques conséquences propres à vous instruire et à vous diriger. Le mariage est un contrat: la bonne foi doit donc y présider. Tout ce qu'une exacte probité défend dans les autres transactions, surprise, mensonge, fraude, supercherie, serait d'autant plus criminel dans celle-ci qu'elle est la plus importante de toutes. Engager sa foi à une personne, après l'avoir déjà promise à une autre qu'aucun motif raisonnable n'autorise à rejeter; montrer de l'empressement et parler de tendresse, lorsqu'on ne sent que de l'indifférence et que le cœur a d'autres affections; cacher ses dettes et déguiser l'état de ses affaires quand elles sont mauvaises; présenter comme sienne une fortune empruntée; stipuler des conditions qu'on n'a ni la volonté, ni le pouvoir de remplir; dissimuler des choses qui, connues avant le mariage, en empêcheraient probablement la conclusion, et qui, découvertes après, donneraient lieu à des reproches amers, à des regrets cuisants, à des dégoûts irrémédiables, à une guerre éternelle: tout cela, même dans l'opinion du monde, serait fausseté, lâcheté, perfidie, injustice, infamie.

Le mariage est un contrat par lequel un homme et une femme disposent de leurs propres personnes, et s'engagent à vivre ensemble dans la plus étroite union, le reste de leurs jours. De tous les engagements, c'est donc le plus sérieux; c'est un engagement d'où dépend le bonheur de la vie, où les erreurs sont irréparables, et qui, par suite, demande plus de prudence, plus de circonspection, plus de réflexion qu'aucun autre. Cependant, avec quelle légèreté, quelle imprévoyance ne se contracte-t-il pas le plus souvent! Saint Jérôme se plaignait que de son temps on mettait moins de précaution dans le choix d'une épouse ou d'un mari que dans l'achat d'un meuble ou d'un vil animal; et plus d'un exemple nous autorise à faire la même plainte, quoique par des motifs différents. On ne

peut pas dire que de nos jours, comme au temps de saint Jérôme, les parents cachent leurs filles aux partis qui les recherchent, et que les époux sont exposés à se dégoûter l'un de l'autre, du premier moment où ils se rencontrent. Non, les jeunes personnes se montrent bien assez. Je crois même qu'elles gagneraient davantage à se montrer beaucoup moins; mais on peut dire que, parmi les parents, les uns disposent de leurs enfants sans y rien regarder, et que les autres croient ne les marier avantageusement qu'autant qu'ils les marient richement; sans profiter, ni les uns ni les autres, de leur expérience; sans réfléchir qu'il est à peu près impossible qu'un mariage soit heureux, à parler même humainement, s'il n'y a pas égalité pour l'âge, la condition, la fortune, l'humeur, les inclinations. Les jeunes gens, comme on doit s'y attendre, sont encore moins avisés que leurs parents. Il en est qui ne prennent pas même la peine de faire un choix, qui vont là où on les adresse, et qui se trouveraient capables de chercher, le même jour, une épouse dans trois familles différentes, et à qui tout est bon, pourvu qu'ils s'établissent. Il en est un plus grand nombre qui, dans leur choix, ne prennent conseil que de leurs yeux, de leur cupidité, de leur vanité d'un penchant sans motif, quelquefois d'une passion folle, et qui regardent comme ennemi de leur bonheur quiconque entreprend de les désabuser, de les ramener à la raison. En général, la chose qui importe le plus, le caractère, les principes, les mœurs, est justement celle dont on s'occupe le moins, ou sur laquelle on se fait plus aisément illusion. Presque toujours deux époux se prennent sans se connaître; car du moment où ils ont pensé l'un à l'autre, ils se sont fait une étude de se complaire mutuellement, et par là même, de cacher, de déguiser, de dissimuler leurs défauts. Si quelques traits les décèlent ou découvrent en eux des défauts qu'on devrait ne pas y voir, ils veulent bien croire que le mariage remédiera à tout. Pas un homme qui, en épousant une femme hautaine, acariâtre, vaine, dissipée, jalouse, ne se promette de la rendre un modèle de douceur, de complaisance, de sagesse. Pas une femme qui, en se mariant ne se promette de prévenir les emportements d'un mari brutal, de ramener à des principes d'ordre et d'économie un mari joueur et débauché, de corriger les caprices, de fixer l'inconstance d'un mari libertin. C'est à ceux et à celles qui en ont l'expérience à apprendre à ces imprudents quelle est la suite ordinaire de cette présomption, et si le succès justifie bien souvent des espérances si follement conçues.

Le mariage est un contrat dont Dieu est l'auteur; on ne doit s'y engager que par des vœux dignes de Dieu. Mais ce qui me reste à vous dire du mariage, comme contrat religieux et comme sacrement, me semble demander un détail particulier, et dont je ferai la matière d'une autre instruction.

DISCOURS LXII.

SUR LE MARIAGE.

Sacramentum hoc magnum est : ego autem dico in Christo et in Ecclesia. (Eph., V, 32.)

Ce sacrement est grand : je dis grand en Jésus-Christ et en l'Eglise.

Un état qui est l'état naturel et commun de presque tous les hommes, devait être sanctifié dans une religion dont les dogmes, les préceptes, les maximes, les pratiques, tendent à faire de tous les hommes autant de saints. Aussi Jésus-Christ ne s'est pas contenté d'autoriser les noces en les honorant de sa présence; il a élevé le mariage à la dignité de sacrement, il y a attaché la grâce sanctifiante et le droit à des secours surnaturels qui en allègent le joug, en facilitent les devoirs, en écartent les dangers. Dans la succession des siècles, il s'est bien trouvé, comme l'avait prédit saint Paul, des imposteurs hypocrites qui ont défendu la société conjugale, et l'ont taxée de luxure et de débauche; mais l'indignation et le mépris ont fait justice de leur folle doctrine; et, tout en exaltant le mérite d'une chasteté parfaite, en donnant aux vierges la prééminence sur les époux, nous enseignons avec l'Apôtre des gentils, avec saint Augustin, avec saint Jérôme, avec tous les autres saints docteurs, avec le concile de Trente, que, modelée sur l'union de Jésus-Christ et de son Eglise, l'union légitime de l'homme et de la femme n'est pas seulement une chose bonne en soi, mais qu'elle est une chose sainte et qu'il faut traiter saintement; qu'elle n'est pas seulement un sacrement de la loi nouvelle, mais que ce sacrement est grand et distingué entre les autres : *Sacramentum hoc magnum est.*

J'avouerai cependant qu'il n'y a rien dans mon ministère à quoi je me prête avec plus de répugnance qu'à bénir un mariage. Il est même ordinaire que je n'aie pas la force de dissimuler dans une fonction si auguste le trouble, la crainte, la tristesse que m'inspirent des pressentiments si souvent vérifiés par la conduite et le sort des époux. Si vous me faites un crime de cette disposition, faites-moi donc aussi un crime, mes frères, de mon affection pour vous et pour vos enfants. Entre les choses malheureuses, la plus malheureuse, à mon avis, est un mariage que Dieu n'avoue pas, que Dieu ne bénit pas. Or, comment pourrais-je croire que Dieu bénisse tant de mariages sur lesquels il n'est pas même tombé en pensée de le consulter? tant de mariages où l'on ne se propose pour fin que l'indépendance, la cupidité, la luxure; des fins honteuses, ou du moins étrangères à la religion? tant de mariages où le ministère du prêtre n'intervient que pour concourir à des sacrilèges? C'est véritablement entre nos mains, au pied des autels, sous les yeux des anges, que deux époux se jurent amitié constante, assistance mutuelle, fidélité inviolable. C'est véritablement à la re-

ligion qu'ils promettent d'élever pour Dieu et selon Dieu les enfants qu'il leur donnera; et leurs serments et leurs promesses, ils les scellent du sang de Jésus-Christ; et toutes les bénédictions que, dans leur pieuse tendresse, les patriarches donnaient à leur race, nous les répétons sur eux et pour eux; et toutefois, que de mauvais jours ils passent! que de larmes ils répandent! que de scandales ils donnent! à quels excès ils se livrent! Hélas! c'est que Dieu, qui « a entendu la préparation de leurs cœurs, » change nos bénédictions en malédictions, et les traite comme méritent d'être traités des profanateurs, des parjures, des infidèles qui se sont mariés comme l'eussent pu faire des païens qui n'auraient pas connu Dieu.

L'unique moyen de prévenir de si cruels maux, et de rendre dans la pauvreté même un mariage aussi heureux qu'il peut l'être, serait de le contracter selon le Seigneur; et je vais dire ce que j'entends par se marier « selon le Seigneur. » Mais à qui ferai-je entendre, à qui ferai-je goûter mes réflexions? La jeunesse sans expérience ne rêve sur cet article que fêtes, que divertissements, que plaisirs: et les époux mécontents n'imaginent pas qu'on puisse leur rendre supportable la chaîne qui les lie. Ils la mordent en frémissant, et ne se promettent de respirer que le jour où elle se rompra. Il y a erreur des deux côtés. C'est de la religion, et non de leur imagination, que les jeunes gens doivent prendre conseil, s'ils veulent n'avoir jamais à se repentir d'un engagement dont les suites, bonnes ou mauvaises, s'étendent à toute la vie. C'est de la religion encore, et non de leur caractère aigri, que les époux mécontents doivent prendre conseil pour remédier, autant que possible, aux tristes effets d'un engagement formé sous de mauvais auspices. La religion sait également prévenir les regrets et les rendre utiles.

J'ai commencé par dire que le mariage est l'état naturel et commun de presque tous les hommes. Dieu, comme le raconte la sainte Ecriture, après avoir créé l'homme, jugea qu'il n'était pas bon qu'il fût seul, mais qu'il fallait lui donner une aide et une compagne semblable à lui, et à laquelle il s'attacherait, et pour laquelle il quitterait tout, même son père et sa mère. Le célibat, quand il n'a pas la religion pour motif, la vertu pour objet et la vocation de Dieu pour excuse, est donc un état en quelque sorte contre nature, et directement opposé aux intentions du Créateur; c'est, de plus, un état extrêmement dangereux pour le salut. Car cette intégrité de mœurs, cette pureté de l'esprit et du corps qu'il suppose, est un don qui vient de Dieu, et que Dieu n'accorde pas à tous. C'est pourquoi saint Paul, d'ailleurs si zélé pour la virginité, écrivait aux Corinthiens: *Pour éviter la fornication, et de peur que le démon ne prenne occasion de votre incontinence pour vous tenter, que chaque*

homme vive avec sa femme, et chaque femme avec son mari. (I Cor., VII, 2.) Cependant le mariage n'est pas d'obligation pour tous. Il y en a même à qui Dieu l'interdit, que Dieu appelle à un état plus parfait, et qui se perdraient indubitablement s'ils avaient à se partager entre l'œuvre de leur sanctification et les soins d'une famille.

Le premier pas à faire pour ceux qui pensent à un établissement sera donc de consulter la volonté de Dieu, et de se conduire assez sagement pour mériter qu'il la leur fasse connaître; et de s'y conformer, parât-elle d'abord contraire à leur goût et à leur inclination. Il en est de la société humaine comme d'un édifice, qui n'est solide, régulier, véritablement beau, qu'autant que chaque partie occupe la place que lui a marquée l'architecte. Parmi les hommes, chacun a son don particulier. Dieu, dont la providence n'abandonne rien au hasard, assigne à chacun le rang qu'il doit tenir, trace à chacun la route par où il doit marcher. Hé! comment ne pas s'égarer, quand on ne marche pas dans la voie? Comment se trouver dans l'ordre, quand on n'est pas à sa place? Comment se sanctifier dans un état qui n'est pas le sien? A quels titres se promettre les grâces nécessaires pour en accomplir les devoirs, en soutenir les peines, en éviter les dangers? Mais où sont, de nos jours, les jeunes gens assez sages pour faire entrer la considération de leur salut dans le choix d'un état? pour demander à Dieu, comme David, qu'il daigne leur manifester les vœux qu'il a sur eux? pour se demander à eux-mêmes s'ils ont bien tout ce qu'il faut pour vivre dans la société conjugale, élever des enfants, conduire et régler une famille? Ah! souvent, et trop souvent, ils ont déjà, à force de désordres, éloigné Dieu de leur pensée. La fantaisie, le caprice, la présomption, une concupiscence effrénée, les inspirent seuls et les déterminent dans l'affaire la plus importante de la vie. Il serait par trop étrange que de si honteux commencements eussent une fin heureuse.

Lors même qu'on s'est assuré de sa vocation, il faut encore, pour se marier selon le Seigneur, l'avoir consulté sur le choix qu'on avait à faire. Car c'est à Isaac que Dieu destine Rébecca; c'est à Tobie qui destine la fille de Raguel. *Seigneur, Dieu d'Abraham, mon maître, disais le pieux et fidèle Eliézer, assistez-moi aujourd'hui, et faites miséricorde à Abraham, mon maître. Me voici près de cette fontaine, et les filles de la ville vont sortir pour puiser de l'eau. Que celle donc à qui je dirai: baissez votre vaisseau pour que je boive, et qui me répondra: buvez, je donnerai aussi à boire à vos chameaux, soit celle que vous destinez au fils de mon maître. (Gen., XII, 12 et seq.)* Ne craignez point, disait l'ange Raphaël au père de Sara, ne craignez point de donner votre fille à ce jeune homme, parce qu'il craint Dieu, et que votre fille lui est due pour épouse. C'est pour cela que nul autre n'a pu

l'avoir pour femme. (Tob., VII, 12.) Comment croire, après ces exemples, que Dieu n'intervient pas dans les mariages, et qu'il laisse au caprice ou à la passion le soin de les assortir ? De même que Josué fut trompé par les Gabaonites pour avoir fait alliance avec eux sans avoir consulté le Seigneur ; de même sont trompés ces époux irréligieux, téméraires, cupides, passionnés, qui contractent sans l'aveu du ciel. Peut-être qu'ils ne portent pas dès le premier jour la peine d'un choix imprudent ou coupable. Le démon ne les étouffe pas tout d'abord, comme les sept premiers maris de Sara ; mais le refroidissement, l'indifférence, le dégoût succèdent bientôt aux plus vifs transports ; et l'antipathie, l'aversion, la haine, l'abandon des soins domestiques, le dérangement des affaires, un état de gêne habituel, des ruptures scandaleuses, un libertinage effronté, sont presque toujours les fruits monstrueux de ces monstrueuses unions.

Véritablement, il ne faut pas attendre que Dieu fasse pour vous, jeune homme, ce qu'il daigna faire pour Tobie ; qu'il fasse pour vous, jeune personne, ce qu'il fit pour Sara : qu'il vous envoie un ange, sous une forme humaine, pour vous adresser l'époux ou l'épouse qui vous convient. Peut-être qu'il le ferait, si, comme Sara, vous pouviez le prendre à témoin que votre âme est pure de tous les mauvais desirs ; si vous pouviez, vous, comme Tobie, lui protester que « vous prenez une épouse, non pour satisfaire la passion, mais par le seul désir de laisser des enfants par qui son nom soit béni dans tous les siècles. » Mais, à défaut de miracles, la religion trace pour tous des règles qui n'ont jamais trompé personne. Elle veut d'abord que le choix vienne de vos parents, ou du moins qu'ils y applaudissent. Il n'y a qu'une vierge folle, ou dont la chasteté agonise ; qu'un fils téméraire, imprudent, étranger à tous les sentiments de la piété et du respect filial, qui puisse forcer la main à un père, à une mère, et les amener à ratifier, malgré toutes leurs répugnances, ce qu'ils estiment une folie, ce qu'ils pressentent devoir être le malheur de leur famille. Mais que, d'un autre côté, les parents tremblent, quand, sans aucun motif raisonnable, par prévention, enlèvement, avarice, orgueil, cupidité, ils contrarient une inclination légitime et formée sous les auspices de la vertu.

La religion désire encore qu'on observe, comme je l'ai dit, autant qu'il se pourra, l'égalité pour l'âge, pour la fortune, pour la condition, pour l'humeur, pour les inclinations ; mais elle fait un devoir rigoureux de ne pas s'allier à une personne dont le commerce mettrait en péril la foi, la probité, les mœurs. Et les jeunes gens ne doivent pas oublier ce que leur dit l'Esprit-Saint, d'être en garde contre les femmes vaines, immodestes, hardies, querelleuses, impérieuses ; et « qu'une femme méchante est plus amère que la mort. » Mais les jeunes

personnes doivent bien se souvenir aussi que « le jeune homme suit sa première voie, et que dans la vieillesse même, il ne la quitte pas. » Cette espérance dont on se flatte, de redresser le caractère d'une épouse difficile, de lixer dans le devoir un mari joueur, fainéant, ivrogne, libertin, n'est le plus souvent, je le répète, qu'une illusion dont on veut bien être dupe, mais dont on est, malgré soi, la victime.

Enfin, la religion ne désapprouve pas que, pour se déterminer dans le choix, on fasse entrer en considération, la famille, l'état, la fortune, l'éducation, les qualités de l'esprit et du corps de la personne qu'on recherche ou dont on est recherché. Ainsi Jacob n'est pas blâmé d'avoir préféré un moment Rachel à Lia ; mais elle nous crie : « Que la beauté est vaine, et la grâce trompeuse ; que l'homme sage et craignant Dieu, la femme prudente et laborieuse surpassent en richesses tous les autres, et qu'ils sont d'un prix bien supérieur à tout ce qui s'apporte des extrémités du monde ; que l'un est, comme l'autre, un trésor, une source de joie à qui le possède, un excellent partage, un don et une récompense que Dieu accorde à ceux qui le craignent. »

Même après le meilleur choix, il faut encore, pour se marier selon le Seigneur, se proposer des fins dignes de lui. Car, et j'en ai déjà fait l'observation, les chrétiens, qui sont les enfants des saints, ne doivent pas se marier *comme les païens qui ne connaissent pas Dieu* (1 Thess. VI, 5), par amour de l'indépendance et pour se soustraire à l'autorité de leurs parents, puisque « secouer le joug de l'obéissance » lorsqu'il est encore utile de le porter, « est une espèce d'idolâtrie ; » par ambition et par orgueil, puisque « l'orgueil est hâi de Dieu et des hommes ; » par avarice et par cupidité, puisque « la cupidité est la racine de tous les maux, et qu'elle porte jusqu'à renier la foi ; » par libertinage et par une concupiscence effrénée, puisque « la corruption du cœur est une abomination devant Dieu, que le mariage doit être traité de tous avec honnêteté, et le lit nuptial être sans tache. » S'entresecourir et s'entr'aider à supporter les tribulations et les misères inséparables de la vie, même dans les plus hautes conditions, en se les partageant, en se les adoucissant par les soins, les attentions, les prévenances d'une affection sincère ; en vivant dans l'union et la paix ; laisser une postérité dans laquelle ils puissent en quelque sorte revivre après leur mort, et qui recueille, de leur aveu, le fruit de leur travail ; trouver dans le mariage un remède à la concupiscence de toutes les maladies de l'âme la plus meurtrière et la plus commune, dit saint Jérôme, voilà, selon saint Augustin, les vues que peuvent et doivent se proposer des époux, et sans lesquelles leur union ne mérite pas le nom de mariage.

Je soupçonne bien que, dans la dépravation de nos mœurs, toutes ces règles pa-

raffront singulières, ridicules même; mais, quoique puisse en dire l'esprit de libertinage, j'affirme que personne ne les négligera jamais impunément, et que c'est pour ne les avoir pas suivies, que des milliers d'époux ont attiré sur eux et sur leur race la malédiction du ciel.

Enfin, puisque le mariage est un sacrement de la loi nouvelle, il faut se préparer à le célébrer avec des dispositions conformes à l'esprit de Jésus-Christ. La première est, de bien connaître la nature de cet engagement et l'étendue des obligations qu'il impose, d'en avoir prévu les périls, et d'être résolu d'en remplir les devoirs, de ne pas le traiter comme une affaire humaine à laquelle est attaché le sort de sa vie présente, mais comme un acte de religion d'où dépend la sanctification et le salut; en un mot, d'y voir une démarche singulièrement importante pour le temps et pour l'éternité; une démarche que la légèreté, l'étourderie, l'inconsidération, des vues charnelles, rendent toujours funeste, et qui, pour se faire prudemment, doit se faire saintement, être inspirée par la foi, et accompagnée de respect et de crainte.

La seconde disposition pour se marier saintement est, l'état de grâce ou la pureté de conscience, et l'exemption de tout péché mortel. Sans cela le mariage n'est qu'une profanation odieuse, qu'un sacrilège détestable, digne de tous les anathèmes, après lequel les gens mariés n'ont plus de droit à ces secours extraordinaires dont ils ont besoin, dans tant d'occasions, pour remplir les devoirs de leur état; à ces grâces nécessaires pour faire régner entre eux une sainte et inviolable union qui rende leur mariage une image parfaite de l'union de Jésus-Christ avec son Eglise. Aussi le saint concile de Trente les exhorte-t-il à confesser fidèlement leurs péchés, et à recevoir religieusement le sacrement de l'Eucharistie. Des chrétiens qui pensent au mariage devraient donc, avant de contracter, se recommander à eux par de ferventes prières, expier les péchés de la jeunesse par des jeûnes et par des aumônes, purifier leur cœur par des exercices de piété; s'efforcer, en un mot, de recouvrer la grâce, qui est la véritable robe nuptiale, et la plus précieuse dot que des époux puissent apporter dans leur mariage. Mais si la charité m'a inspiré de vous instruire sur ce qu'il conviendrait de faire, la discrétion me retiendra de dire ce qui se fait. Voyez seulement s'il est bien possible qu'une jeunesse irréligieuse, que des hommes et des femmes, souvent engagés dans toutes les habitudes, et que la nécessité seule amène à confesser la veille de leur mariage, se marient saintement!

Ajouterai-je que pour se marier selon le Seigneur, on doit bannir du festin des noces, les excès, les dissolutions, les chansons impudiques, les paroles sales, tous les divertissements dangereux? L'Ecriture, ra-

contant le mariage de Tobie avec Sara, fait bien observer qu'il y eut un festin, que les parents et les amis y furent invités, que tous s'y conduisirent avec la crainte du Seigneur; mais il n'est parlé ni de jeux, ni de chansons, ni de danses, ni de ces pratiques effrontément libertines qui, chez nous, font d'une noce une occasion de crapuleuse débauche.

ALLOCUTION ADRESSEE A DEUX EPOUX EN BENISSANT LEUR MARIAGE.

Ils n'avaient jamais éprouvé la salutaire influence de la religion, ceux qui entreprirent de la rendre étrangère à celui de tous les engagements qui a le plus besoin de sa sanction. Toujours, et chez tous les peuples où les mœurs comptèrent pour quelque chose, on attacha la plus haute importance au mariage; on sentit la nécessité de donner à ce contrat tout l'appareil, toute la solennité possible. C'est, en effet, aux motifs qui ont déterminé deux époux dans le choix qu'ils ont fait l'un de l'autre, c'est à l'esprit qui les dirige dans la société conjugale, à la manière dont ils s'en partagent les obligations et les droits, les plaisirs et les peines, que se rattachent inévitablement leur bonne ou leur mauvaise fortune, le sort triste ou heureux de leurs enfants, la consolation ou les regrets de leurs familles, l'espoir ou la crainte du législateur sous l'autorité duquel ils contractent. Mais les motifs, qui en proposent de plus purs et de plus nobles? l'esprit qui en inspire de plus sage? la probité, qui lui donne une plus sûre garantie, que la religion? Et le mariage prend-il jamais un caractère plus auguste et plus imposant, que quand le lien en est formé au pied des autels et sous les yeux de la Divinité? qu'il est béni par un prêtre, et accompagné de tout ce qui peut le rendre sacré et respectable? L'expérience prouve que, si tous les mariages où intervient la religion, ne sont pas purs, paisibles et heureux, il n'y en a jamais de tels sans son intervention. La religion parmi nous, rappelle le mariage à son institution primitive et naturelle. C'est Dieu qui, ne trouvant pas bon que l'homme soit seul, crée pour sa consolation un aide semblable à lui; Dieu qui unit les époux, Dieu qui les bénit, Dieu qui devient le dépositaire de la foi qu'ils se donnent, des serments qu'ils se font; Dieu qui, pour le bien des conjoints, des enfants, de la société, garantit l'indissolubilité de cette union contre les caprices de l'inconstance, et se déclare le vengeur implacable des atteintes qu'y porteraient les parjures. Par là, non-seulement l'homme avoue sans honte, mais porte avec gloire le titre de père, parce qu'il l'est devenu sans crime, qu'il l'est devenu moins par l'empoiement d'une passion fougueuse et brutale, que par le désir que le Dieu qu'il adore fût connu et béni dans sa postérité, et que sa postérité eût part aux promesses sur lesquelles il compte lui-même. La religion, parmi nous, rend le mariage vénérable et saint par le modèle

sur lequel il est formé. C'est l'union même de Jésus-Christ avec son Eglise, dont il est le symbole et le sacrement. Amour, protection, dévouement, d'une part; déférence, soumission, tendresse de l'autre; autorité dans l'époux, parce qu'il est le chef de son épouse, mais autorité dont il n'use que pour mériter son affection et sa reconnaissance; respect dans l'épouse, mais respect qui n'inspire que les égards d'une amitié aussi vertueuse que tendre, et la fuite de tout ce qui pourrait déplaire. Entre l'époux et l'épouse, égalité d'humeurs, conformité de sentiments, réciprocité de soins et de prévenances, confiance mutuelle, paix inaltérable, inviolable fidélité, voilà ce qui se trouve, voilà du moins ce qui doit se trouver dans un mariage chrétien. L'honnêteté y règle l'usage d'un droit qui dégénère en licence quand on éloigne Dieu de sa pensée. L'époux est à son épouse, l'épouse est à son époux; ils se rendent mutuellement ce qu'ils se doivent; mais la femme « se pare de modestie et de chasteté; » et le mari « la traite avec honneur et discrétion, parce qu'elle est, comme lui et avec lui l'héritière de la grâce qui donne la vie. » Enfin, des secours surnaturels, fruits précieux d'un sacrement que saint Paul dit grand en Jésus-Christ et en l'Eglise, rendent le joug plus léger, les chagrins moins amers, la concorde plus facile, la bienveillance plus constante.

Ces idées religieuses dont je suis ordinairement si avare dans la célébration des mariages, j'éprouve une satisfaction sensible à les rappeler aujourd'hui, parce que je sais, Mademoiselle, que vous les entendez, que vous les goûtez, que la religion a présidé à votre éducation, qu'elle a formé vos premières mœurs, qu'elle vous a tenue loin des écueils où tant d'imprudentes vont malheureusement se briser; que vous lui devez cette douceur de caractère, cette justesse d'esprit, cette maturité de raison, cette sagesse de conduite qui font le juste orgueil de votre famille, et qui vous font placer par la voix publique à la tête de toutes les personnes de votre âge. Continuez donc d'être ce que vous êtes, ce que vous avez toujours été, et vous serez la joie de votre époux, la consolation de vos estimables parents, et le modèle des femmes. Je désire seulement qu'en associant votre sort au sort de mon fils adoptif, vous vous associiez aussi à ses sentiments pour moi; et je vous promets, en retour, une affection tout aussi vive que celle que je lui porte.

Vous, mon ami, recevez avec gratitude le don que Dieu vous fait d'une femme sage, pour première récompense de votre bonne conduite, et continuez à être sage, pour mériter que Dieu continue à vous bénir. Je ne vous dis rien de vos devoirs envers votre épouse et l'estimable famille qui vous adopte aujourd'hui. Votre cœur et vos principes me rassurent pleinement à cet égard, et je nourris la confiance que mes vieux ans ne seront jamais attristés par celui de qui j'ai toujours attendu ma consolation. Le passé

est pour moi l'augure de toutes les bénédictions que, dans leur pieuse tendresse, les patriarches donnaient à leurs enfants, et que dans l'effusion de mon cœur, je vais répéter sur vous et pour vous.

AVIS SUR LA CONFIRMATION.

Il y a soixante ans que la confirmation n'a point été administrée dans cette paroisse, et le grand âge de notre évêque, et ses infirmités habituelles, ne nous permettent pas même d'espérer que nous le voyions jamais ici. Prévenu que monseigneur l'évêque de Clermont devait venir dans le courant de mai donner la confirmation dans notre voisinage, j'ai fait des démarches pour être autorisé à lui présenter ceux de vous, mes frères, qui voudront profiter d'une occasion si favorable. Ma demande a été accueillie par le charitable prélat, au nom de qui on m'a répondu qu'il se ferait un vrai plaisir de vous donner cette consolation. Je ne pourrai commencer les instructions par lesquelles je dois vous y disposer, qu'après le dimanche de Quasimodo; mais je dois vous prévenir dès aujourd'hui, que je ne présenterai à la confirmation que ceux qui se seront préalablement confessés dans le temps pascal, et que je n'admettrai point à la communion pascale ceux qui, n'ayant pas été confirmés, refuseraient de profiter de cette occasion pour l'être, sans motif, et par indifférence, parce que celui qui méprise un sacrement est manifestement indigne de tous les autres.

DISCOURS LXIII.

SUR LA CONFIRMATION.

Neque si Spiritus sanctus est, audivimus. — (Act., xix, 2.)

Nous n'avons pas même ouï dire qu'il y ait un Saint-Esprit.

Je n'ai rempli qu'une partie de ma tâche, en vous ménageant l'occasion de recevoir un sacrement que l'évêque seul peut donner. Il y aurait même plus d'étourderie que de zèle à vous presser d'aller à la confirmation, si je m'en remettais uniquement à vous des dispositions qu'elle exige. Car on peut croire, sans vous faire injure, que, la plupart, vous n'êtes guère plus instruits là-dessus que ne l'étaient ces chrétiens d'Éphèse, qui, interrogés par saint Paul s'ils avaient reçu le Saint-Esprit, répondirent bonnement qu'ils n'avaient même pas ouï dire qu'il y eût un Saint-Esprit. Cependant les choses saintes doivent être traitées saintement; et à l'exception du baptême, que l'Eglise est dans l'usage de donner aux enfants, quoiqu'ils ne soient capables d'aucune connaissance, parce que le baptême est indispensablement nécessaire au salut, que mille et mille dangers menacent l'enfance, et que d'ailleurs la fidélité du baptisé aux lois et aux maximes de Jésus-Christ, lorsqu'il aura atteint l'âge de discrétion, est cautionnée par la foi de ses parents et par les promesses de ses parrain et marraine; à l'exception, dis-je, du baptême, les sacre-

ments ne peuvent être reçus saintement et avec fruit, que par ceux qui en connaissent la nature, la dignité, les effets, et « qui y apportent les dispositions requises. Comme donc l'important n'est pas que vous soyez confirmés, mais que vous receviez, par la confirmation, l'Esprit-Saint et l'abondance de ses dons; comme vous contristeriez ce divin Esprit, que vous lui feriez outrage, non-seulement en négligeant son sacrement par insouciance ou par mépris, mais encore en vous y présentant sans l'instruction, sans la religion, sans la piété convenables; et qu'alors, par votre faute et pour votre malheur, ce que j'ai sollicité comme une faveur insigne, vous deviendrait contre mon intention, inutile, funeste même; nous sommes également intéressés, moi à vous dire, vous à apprendre ce que vous devez savoir et ce que vous avez à faire, pour qu'au jour où il descendra sur vous, l'Esprit de mon Dieu vous remplisse de sa vertu. L'explication dans laquelle je vais entrer sera aussi simple qu'exacte. Prêtez-vous à l'entendre avec une attention toute particulière.

La confirmation est un sacrement qui donne le Saint-Esprit à ceux qui sont baptisés, pour les fortifier dans la foi et les rendre parfaits chrétiens. L'évêque en est le ministre ordinaire. Pour conférer ce sacrement, il impose les mains sur celui qu'il confirme, invoque l'Esprit-Saint, fait avec son pouce, trempé dans le saint chrême, un signe de croix sur le front du confirmé, en disant : « Je vous marque du signe de la croix, et je vous confirme avec le chrême du salut, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. » Puis il lui donne un petit soufflet sur la joue, et lui souhaite la paix. Vous voyez déjà quelle est la nature de la confirmation, quelles sont les fins pour lesquelles Jésus-Christ l'a instituée, et les cérémonies qu'on observe en la donnant; mais cet exposé ne suffirait pas pour vous instruire; en voici le développement :

La confirmation est un sacrement, c'est-à-dire, un signe sensible, un rite extérieur et religieux qui, par l'institution de Jésus-Christ, a la vertu de produire dans nos âmes l'effet surnaturel que ce signe figure et représente à nos sens. Ainsi l'a cru, ainsi l'a enseigné l'Eglise catholique de tous les siècles et de tous les pays. En preuve de la perpétuité de sa foi sur ce point, je pourrais citer les décrets d'un saint Corneille, d'un saint Urbain, d'un saint Fabien, d'un saint Eusèbe, tous papes et martyrs. Je pourrais invoquer le témoignage des Pères les plus anciens comme les plus recommandables : saint Denis l'Aréopagite, Tertullien, saint Cyprien, saint Optat, saint Pacien, saint Léon, saint Cyrille d'Alexandrie, saint Ambroise, saint Augustin, saint Jérôme; mais il est une autorité qui, à elle seule, vaut toutes les autres, c'est celle du concile de Trente. Rien de plus précis, rien de plus formel que les décisions de cette auguste et sainte assemblée contre les protestants qui,

les premiers voulurent retrancher la confirmation du nombre des sacrements : Si quelqu'un dit que ceux-là font injure au Saint-Esprit, qui attribuent quelque vertu au saint chrême dans la confirmation, qu'il soit anathème. Et encore : Si quelqu'un dit que la confirmation est une cérémonie inutile, et non pas un véritable sacrement; ou, qu'autrefois la confirmation n'était qu'une espèce d'examen, dans lequel les jeunes gens rendaient compte de leur foi devant l'Eglise, qu'il soit anathème. Il faut donc, pour n'être pas hérétique, « croire de cœur et confesser de bouche » que la confirmation est un sacrement de la loi nouvelle, et qu'elle a été instituée par Jésus-Christ, puisque Jésus-Christ seul a pu, comme Dieu, attacher à un signe sensible la vertu de produire la grâce.

La confirmation est un sacrement qui donne le Saint-Esprit. Nous en sommes assurés, d'abord, par la sainte Ecriture. On lit au chapitre huitième du livre des Actes, que les apôtres, « qui étaient à Jérusalem, ayant appris que ceux de Samarie avaient reçu la parole de Dieu, ils leur envoyèrent Pierre et Jean, qui étant venus, firent des prières pour eux, afin qu'ils reçussent le Saint-Esprit, car il n'était point encore descendu sur aucun d'eux; mais ils avaient seulement été baptisés au nom du Seigneur Jésus; qu'alors ils leur imposèrent les mains, et qu'ils reçurent le Saint-Esprit, et qu'un nommé Simon, ayant vu que l'Esprit-Saint était donné par l'imposition des mains, offrit aux apôtres de l'argent et leur dit : donnez-moi aussi ce pouvoir, que ceux à qui j'imposerai les mains, reçoivent aussi le Saint-Esprit. » On lit encore au chapitre dix-neuvième du même livre des Actes, que saint Paul, ayant fait baptiser les disciples d'Ephèse, « il leur imposa les mains, que l'Esprit-Saint descendit sur eux, et qu'ils parlaient diverses langues et prophétisaient. » Car dans ces commencements, et aussi longtemps que Dieu le jugea nécessaire pour la conversion des Juifs et des idolâtres et pour l'établissement de son Eglise, les effets de la confirmation étaient si sensibles par les grâces et les dons extraordinaires qu'elle communiquait, que saint Paul en parle comme d'une chose commune, et qu'il crut même devoir en régler l'usage. La tradition atteste aussi que le Saint-Esprit nous est donné par la confirmation. Saint-Clément, pape et martyr, et l'un des premiers successeurs du prince des apôtres, dit que les catéchumènes doivent se hâter de renaitre en Dieu par le baptême, puis se présenter à l'évêque pour qu'il les marque du signe du salut, et leur communique les sept dons du Saint-Esprit. Saint Denis l'Aréopagite, premier évêque d'Athènes, dit que les prêtres revêtent le nouveau baptisé d'une robe blanche, symbole de l'innocence rendue à son âme, et qu'ils le conduisent à l'évêque qui, avant de l'admettre à la participation du corps de Jésus-Christ, le consacre par une onction toute sainte et toute divine. C'est

de la confirmation que saint Ambroise et saint Augustin expliquent et veulent qu'on entende ces paroles de l'Apôtre : *N'attristez pas l'Esprit-Saint dont vous avez été marqués comme d'un sceau pour le jour de la rédemption* (Ephes., IV, 30) ; et encore celles-ci du psaume cent trente-deuxième : *c'est Comme le parfum répandu sur la tête d'Aaron, et qui descend sur le bord de son vêtement* ; et encore celles de l'Épître aux Romains : *L'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par l'Esprit-Saint qui nous a été donné*. (Rom., V, 5.) En un mot, l'Eglise a toujours cru que les évêques, qui sont les successeurs des apôtres, ont le pouvoir de donner le Saint-Esprit à ceux qui sont baptisés, soit par l'imposition de leurs mains, soit par l'onction du saint chrême, soit par l'une et l'autre de ces deux choses ensemble.

Par la confirmation on ne reçoit pas seulement cette grâce qui fait les saints, ou qui rend plus saints ceux qui le sont déjà, pas seulement ces dons précieux du Saint-Esprit que nous a fait connaître une prophète ; ce don de la sagesse qui nous détache du monde, nous fait goûter et aimer les choses de Dieu ; ce don d'intelligence qui nous fait comprendre et pénétrer les vérités et les mystères de la religion ; ce don de conseil qui nous fait toujours choisir ce qui contribue le plus à la gloire de Dieu et à notre salut ; ce don de la science qui nous fait voir le chemin qu'il faut suivre et les dangers qu'il faut éviter pour arriver au ciel ; ce don de la piété qui fait que nous nous portons avec plaisir et avec facilité à tout ce qui est du service de Dieu ; ce don de la crainte de Dieu qui nous inspire pour Dieu un respect mêlé d'amour, et nous fait appréhender de lui déplaire ; mais avec tous ces dons surnaturels, avec une augmentation de la grâce sanctifiante, avec les grâces actuelles, particulières et propres à la fin de ce sacrement, on reçoit réellement, véritablement, substantiellement le Saint-Esprit lui-même, c'est-à-dire, la troisième personne de l'adorable Trinité ; cet Esprit-Saint qui est aussi Seigneur et qui donne la vie, qui est adoré et glorifié avec le Père et le Fils, parce qu'il est Dieu de même nature, de même substance que le Père et le Fils par lesquels il n'a été ni créé, ni fait, ni engendré, mais dont il procède comme d'un seul et même principe.

Il est vrai que ce divin Esprit, nous le reçûmes déjà au baptême, qu'il nous purifia, qu'il nous sanctifia, qu'il répandit la charité dans nos cœurs ; que nous fûmes ses temples vivants aussi longtemps que nous conservâmes l'innocence et la grâce ; et que, même avant la confirmation, c'est lui qui « prie dans les saints avec des gémissements ineffables, qui leur inspire la confiance d'appeler Dieu du nom du Père, » qui les dirige, les pousse, les conduit ; mais dans la confirmation il nous est donné avec plus d'abondance, et pour d'autres fins que dans le baptême. Par la grâce du baptême,

les hommes renaissent à une vie nouvelle ; par le sacrement de la confirmation, les baptisés, sans plus rien conserver de l'enfance spirituelle, sont élevés à l'état d'hommes parfaits ; de manière que la confirmation est au baptême ce que, dans l'ordre naturel, l'accroissement est à la naissance ; et qu'entre deux chrétiens qui ont été, l'un seulement baptisé, l'autre baptisé et confirmé, il faut mettre la même différence qu'entre un faible enfant qui se soutient à peine, et un homme vigoureux, dont l'âge a perfectionné les organes et développé les forces. Par le baptême, dit un saint et savant pape, l'homme est enrôlé dans la milice de Jésus-Christ ; par la confirmation, il devient capable de combattre. Aux fonts sacrés du baptême, la plénitude de l'Esprit-Saint lui rend la justice et l'innocence ; dans la confirmation, il parachève l'ouvrage commencé par la grâce, et le perfectionne. Par le baptême nous renaissions pour la vie éternelle ; après la confirmation nous sommes armés pour le combat. Le baptême nous lave, la confirmation nous fortifie ; et c'est de cet effet particulier que le sacrement du Saint-Esprit a pris son nom. Il est appelé confirmation, parce que, si rien n'en contrarie l'action, il remplit notre âme d'une force merveilleuse contre tous ses ennemis.

Ainsi l'exigeaient, sans doute, nos besoins et l'économie de notre salut. Avant l'âge de discrétion, rien n'attaque dans les enfants l'habitude de ces vertus, la foi, l'espérance et la charité, que la grâce du baptême a mise dans leurs cœurs. Aucun secours ne leur est encore nécessaire : ils n'ont à se défendre ni de la violence des passions, ni de l'importunité des tentations, ni de la contagion du monde, ni de la persécution des méchants. Mais le temps arrive bientôt où, ayant à combattre « non contre « des hommes de chair et de sang, mais contre les princes de ce siècle ténébreux, contre les esprits de malice répandus dans l'air, » bien leur prend d'être revêtus de toutes les armes de Dieu pour pouvoir se défendre, et des artifices du diable, et des suggestions de la cupidité, et de l'enracinement des mauvais exemples, et des embûches qu'on leur tend, et des assauts qu'on leur livre, et des craintes qu'on leur inspire.

Foris pugnae, disait saint Paul, *intus timores* (II Cor., I, 5), lors même que nous vivons au sein de l'Eglise catholique, sous un prince très-chrétien, avec des hommes qui font extérieurement profession d'avoir la même foi que nous, et que nous pouvons la professer nous-mêmes sans craindre d'en être punis par la prison, le bannissement, le dépoillement de nos biens, le glaive des persécuteurs, ne nous trouvons-nous pas exposés, chaque jour, au risque de la perdre, et dans le besoin de la défendre, cette foi qui est la racine et le fondement de notre justification, « et sans laquelle il est impossible de plaire à Dieu ? (Hebr., XI, 6.) » Hélas ! chaque jour nous

entendons blasphémer ses mystères, décrier ses pratiques, contredire ses maximes; chaque jour nous voyons qu'on se fait un jeu de violer ses préceptes, une gloire de mépriser ses menaces, un plaisir, une habitude, un besoin de vivre dans un état, de cultiver des amitiés, d'entretenir des liaisons qui lui insultent et qui la déshonorent; et, malgré le mépris et l'horreur que leur inspirent l'irrégulation et les mauvaises mœurs, sous quelque trait qu'ils se produisent, de quelques noms qu'elles s'étayent, les âmes honnêtes, les plus sincèrement attachées aux principes du christianisme, sentent parfois qu'il est difficile de ne point se pervertir avec les pervers, d'être toujours en opposition avec eux, de braver toujours leurs railleries, de se raidir toujours contre leurs scandales; et qu'il faut du courage pour rester fidèle à Jésus-Christ, quand on vit, quand on traite avec des hommes dont les discours et les actions vous font sans cesse entendre qu'ils rougissent de lui, qu'ils le méconnaissent et le désavouent.

A ces causes extérieures de séduction, ajoutez les penchants vicieux, les passions impétueuses, les goûts aveugles, l'ignorance, la présomption, la pusillanimité, la faiblesse, tant et tant d'autres misères dont notre cœur est le fonds inépuisable, et vous comprendrez qu'il était de la sagesse et de la bonté de l'auteur et du consommateur de notre foi, qu'après nous avoir donné dans le baptême une grâce bien précieuse, sans doute, mais que « nous portons dans des vases » extrêmement « fragiles, » et que des ennemis nombreux, redoutables, acharnés, s'efforcent de nous ravir, il nous pourvût d'un secours tel que nous pussions, pour conserver celle-là, résister courageusement à ceux-ci, et les vaincre. Or, c'est ce que le Sauveur a fait en établissant le sacrement de la confirmation. Ce sacrement a tant de vertu et d'efficacité, qu'il rend ceux qui l'ont reçu capables de tout souffrir, de tout sacrifier, de tout braver; les mépris, les outrages, les mauvais traitements, les dangers, les menaces, la crainte même de la mort, quand il le faut ainsi pour confesser Jésus-Christ et lui rester fidèle.

Nous en avons un exemple frappant dans la personne des apôtres. Quelle faiblesse! quelle lâcheté, tant que l'Esprit-Saint ne les a pas remplis de sa divine vertu! Au mépris des protestations qu'ils lui avaient faites, Jésus-Christ n'est pas plus tôt pris par les Juifs, qu'ils l'abandonnent et s'enfuient. Pierre qui, loin du danger, avait montré tant de résolution et de constance, se laisse intimider par la voix d'une servante, renie son Maître jusqu'à trois fois, et proteste avec d'exécrables serments qu'il ne l'a jamais connu. Après même qu'ils l'ont vu ressuscité, qu'ils ont bu et mangé avec lui, tous se cachent et se tiennent renfermés par la crainte que leur inspirent les Juifs. Mais le jour de la Pentecôte, où le

Saint-Esprit descend sur eux, ils se sentent si extraordinairement fortifiés, qu'ils prêchent Jésus-Christ et son Evangile au milieu même de Jérusalem, qu'ils se disposent à les prêcher dans tout l'univers, et qu'ils estiment que rien ne peut leur arriver de plus heureux que d'être jugés dignes de souffrir, pour son nom, les fouets, les tourments, la mort. Disposez-vous, comme eux, à recevoir le Saint-Esprit, et le même prodige se renouvellera en votre faveur. La confirmation augmentera et perfectionnera en vous la foi, l'espérance et la charité; et c'est parce qu'elle donne la plénitude de la grâce, que l'administration en est réservée à l'évêque, qui seul, entre les ministres de Jésus-Christ, a la plénitude du sacerdoce.

La nature et l'effet propre de cette grâce nous sont marqués par l'onction du saint chrême et les autres cérémonies qu'emploie l'évêque. Le saint chrême est un mélange d'huile d'olive et de baume qui a été solennellement béni le jeudi saint. L'huile, dont le propre est d'adoucir et de fortifier, nous fait entendre que la grâce du Saint-Esprit adoucit ce que la loi de Dieu peut avoir de pénible, et nous fortifie contre les tentations extérieures et intérieures. J'appelle tentations intérieures ces mouvements de la colère, de l'orgueil, de la luxure, de la cupidité, qui s'élèvent en nous par notre faiblesse, que le démon fomenté par ses suggestions, et le monde par sa malignité et ses mauvais exemples. J'appelle tentations extérieures les railleries, les moqueries, les outrages, les persécutions et généralement tout ce que les hommes animés par le démon peuvent faire souffrir aux chrétiens pour ébranler leur foi, ou tout ce qui peut les séduire. La confirmation nous arme donc comme de généreux soldats pour le combat spirituel de l'esprit contre la chair, de la grâce contre la cupidité, et nous couvre d'un bouclier impénétrable aux traits enflammés de nos différents ennemis. Le baume qui est de bonne odeur et empêche la corruption, nous fait entendre que la grâce du Saint-Esprit nous préserve du péché et nous fait répandre en tous lieux, par nos bons exemples, la bonne odeur de Jésus-Christ.

Cette onction se fait sur le front, pour nous faire comprendre que l'effet du sacrement est de nous empêcher de rougir de l'Evangile, et de nous donner le courage de confesser librement la foi de Jésus-Christ, même au péril de notre vie. Elle se fait en forme de croix, pour nous apprendre à nous glorifier de la croix de Jésus-Christ, laquelle a été l'instrument de notre rédemption.

Enfin, l'évêque donne au confirmé un petit soufflet, pour qu'il se souvienne qu'il n'est ni outrage, ni opprobre, ni contradiction qu'il ne doive supporter avec un courage invincible pour le nom de Jésus-Christ, et, parce qu'il le croit dans cette disposi-

tion, après qu'il a reçu la plénitude de la grâce céleste, il lui souhaite la paix qui en est un des premiers fruits. Que la paix de Dieu, lui dit-il, soit avec vous !

Quelle heureuse époque donc pour le pasteur et pour son troupeau que celle d'une confirmation générale ! Quelles espérances nous pouvons concevoir, vous et moi ! Mais la confirmation n'opère qu'en raison des dispositions qu'on y apporte ; et ce sera de ces dispositions que je vous entretiendrai dimanche prochain. Ce que j'ai dit aujourd'hui me paraît suffisant pour vous en faire connaître la nature, la fin, les effets.

DISCOURS LXIV.

SUR LA CONFIRMATION.

Ce que je vous disais, dimanche dernier, de la confirmation et des merveilleux effets qu'elle doit produire dans vos âmes, pourrais-je l'appuyer du témoignage et de la bonne vie de tous ceux qui déjà ont reçu ce sacrement ? Est-il bien vrai qu'à dater du jour où l'évêque leur imposa les mains, tous ont cessé d'être des enfants, de parler en enfants, de juger en enfants, de raisonner en enfants ; qu'ils se sont défaits de tout ce qui tient de l'enfant, et qu'ils sont parvenus à l'état des hommes parfaits, à la mesure de l'âge et de la plénitude selon laquelle Jésus-Christ doit être formé en nous ? Est-il bien vrai que, loin de rougir comme tant d'autres de Jésus-Christ et de son Evangile, de se déclarer les ennemis de sa croix, de pervertir par leurs scandales ceux pour qui il est mort, de désavouer dans toute leur conduite les promesses qu'ils lui avaient faites au baptême et renouvelées avant la confirmation, ils vivent au contraire de la foi et la professent courageusement même devant ceux qui la méprisent, qui la haïssent, qui la combattent ? qu'on peut citer avec complaisance les œuvres de leur piété, les efforts de leur charité et la fermeté de leur espérance ? qu'ils résisteraient au péché « jusqu'à l'effusion du sang ? » qu'ils obtiennent sur le démon, la chair et le monde autant de victoires que ces différents ennemis leur livrent de combats ? qu'ils sont devenus les imitateurs du Seigneur et dignes d'être proposés pour modèles à tous ceux qui ont embrassé la foi ? Hélas ! non, je ne puis le dire. Je dois avouer plutôt qu'il en est plusieurs qui sont lâches et timides jusqu'à trahir et déshonorer leur foi par un vil respect humain ; plusieurs en qui il ne reste d'autre trace de christianisme que les caractères ineffaçables dont sont marqués les disciples et les soldats de Jésus-Christ ; plusieurs dont les mœurs feraient honte à des païens qui semblent « vendus pour faire le mal, » et qui, à force d'injustices, de fraudes, d'intempérances, d'impudicités, ont mérité que Dieu les « abandonnât à un sens dépravé ; » plusieurs même qu'à l'impiété de leurs discours, à l'audace de leurs blasphèmes, à leur haine furibonde contre

la religion et ses dogmes, ses lois, et son culte et ses pratiques, on croirait possédés de l'esprit de malice, et envoyés par lui sur la terre pour préparer les voies à l'Antéchrist.

Mais de la conduite de ces odieux et méprisables apostats, que voudriez-vous conclure, mes frères, contre la dignité et l'efficacité d'un sacrement qu'ils profanèrent comme des sacrilèges, ou dont ils n'ont pas su conserver les précieux fruits et faire valoir les prérogatives ? Un capitaine d'une bravoure et d'une expérience cent fois éprouvées, perd-il sa réputation, parce que quelques soldats mutins ou perfides jettent ou livrent aux ennemis les armes dont il les avait pourvus pour attaquer et se défendre ? C'est un accident, une disgrâce, un malheur, dont on le plaint, mais que personne ne songe à lui imputer. Les aliments les plus sains ne profitent pas, ils se corrompent et deviennent un poison mortel à celui qui en use avec un estomac incapable de les diriger. Est-ce une raison pour que ceux qui se portent bien les délaignent ou s'en interdisent l'usage ? Il en va de même de tous les sacrements en général et de la confirmation en particulier. Jésus-Christ les a tous institués pour notre sanctification ; il les a tous rendus féconds et salutaires, et c'est par eux qu'il nous communique spécialement ses mérites et ses grâces. Mais la grâce n'est donnée par les sacrements qu'à ceux qu'ils reçoivent avec les dispositions convenables. Ce n'est donc pas Jésus-Christ ni son Eglise qu'il faudrait taxer d'imposture sur la nature des sacrements, mais vous, mes frères, vous seuls qu'il faudrait accuser de témérité, d'irrégion, de profanation, si la confirmation n'opérerait pas en vous ce pourquoi elle vous sera donnée ; si elle vous laissait la même froideur pour Dieu, la même indifférence pour les besoins de votre âme, la même faiblesse dans les tentations diverses qui vous sollicitent au péché, la même crainte du monde, de ses jugements, de ses dérisions, quand il s'agit d'accomplir certains devoirs, de vous montrer fidèles à certaines lois, dont il se dispense. Et, puisqu'il dépend de vous, non seulement de prévenir l'abus criminel d'une chose sainte et toute pleine de sainteté, mais encore de vous la rendre aussi profitable que l'a prétendu Jésus-Christ, pourquoi n'aurais-je pas la confiance de vous dire ce qui vous reste à faire, après surtout que la plupart vous avez montré une bonne volonté dont j'ai été édifié ?

Le baptême est d'une nécessité absolue pour tous les hommes, même pour les enfants, parce qu'il est le seul remède du péché originel avec lequel naissent tous les hommes, et que aussi longtemps qu'un homme reste coupable de ce péché, il demeure sous la puissance du démon et ne saurait entrer dans le ciel, Jésus-Christ ayant dit que : *Si quelqu'un n'est régénéré par l'eau et par le Saint-Esprit, il n'entrera*

jamais dans le royaume des cieux. (Joan. XXV.) La pénitence, pareillement, est d'une nécessité absolue pour quiconque a perdu la grâce du baptême par le péché mortel, l'Eglise enseignant que depuis Jésus-Christ, les péchés mortels commis après le baptême n'ont été remis qu'en vertu du sacrement de pénitence, sans que rien ait jamais pu le suppléer, même dans le cas de nécessité, que le désir de le recevoir accompagné d'une contrition parfaite. On ne peut pas dire la même chose de la confirmation. Elle n'est et n'a jamais été indispensablement nécessaire au salut. Je ne veux cependant pas, mes frères, que vous concluiez de là que c'est un sacrement de petite importance et qu'il n'y a pas pour vous une obligation si pressante de le recevoir. Si vous avez encore présent ce que je vous ai dit du Saint-Esprit, de ses dons admirables et de la manière dont il nous est communiqué dans la confirmation, il est impossible que vous n'en conceviez pas la plus haute idée; que vous n'estimiez pas qu'il est pour vous de la plus grande importance, dans l'état d'imperfection et de faiblesse où vous êtes, qu'un nouveau sacrement vous affermis dans la foi, vous confirme dans la charité, vous fortifie contre le démon, la chair et le monde, et vous enrichisse de ces biens spirituels dont vous êtes, hélas! si pauvres. C'est bien certainement l'intention de Dieu; car tous ne doivent-ils pas désirer vivement, ou quel qu'un peut-il innocemment négliger ce que Dieu a établi pour la sanctification de tous? Saint Luc racontant la descente du Saint-Esprit sur les apôtres au jour de la Pentecôte, dit « qu'on entendit tout d'un coup un grand bruit, comme d'un vent violent et impétueux qui venait du ciel et qui remplit toute la maison où ils étaient assis, et que aussitôt tous furent remplis du Saint-Esprit. » Cette maison et les disciples qui y étaient rassemblés, figuraient l'Eglise; et parce que le Saint-Esprit ne se contenta pas d'y rendre sa présence sensible, mais « qu'il se reposa sur chacun des disciples » en particulier, nous devons entendre que aujourd'hui encore il ne se contente pas d'être dans l'Eglise pour l'éclairer, la diriger, la sanctifier; mais qu'il aime que le cœur de chaque fidèle lui soit ouvert, pour qu'il y habite et en fasse son temple.

C'est aussi l'intention de l'Eglise. La confirmation, disions-nous, parachève l'œuvre commencée dans le baptême par la grâce : elle élève à l'état d'homme parfait celui qui n'est encore qu'un enfant. Comment donc l'Eglise ne souhaiterait-elle pas de voir dans un état si désirable tous ceux qu'elle a fait naître en Jésus-Christ? Aussi joint-elle les menaces aux exhortations pour prévenir toute négligence à cet égard. Elle défend, dans un concile, d'admettre à la communion du corps et du sang de Jésus-Christ, si ce n'est à l'article de la mort, ceux qui n'auraient pas été confirmés, à

moins que l'impossibilité réelle où ils auraient été de recevoir ce sacrement, ne leur serve d'excuse.

En effet, c'est toujours un crime de se priver volontairement d'un puissant secours pour le salut. Ce serait un crime plus grand encore de s'en priver, quand on est, comme vous l'êtes, dans ces malheureux temps, exposé à des tentations et plus nombreuses et plus violentes, et qu'on a besoin de plus de forces pour se soutenir. Mais dans les lieux où les évêques vont rarement, et qui sont éloignés de la ville épiscopale, ne pas se disposer à recevoir ce sacrement, quand l'occasion s'en présente, ce serait une véritable impiété. Vous prendrez donc de la confirmation l'idée que la religion vous en donne. Vous en concevrez le désir; vous y attacherez toute l'importance qu'elle mérite; vous regarderez le soin de vous y préparer comme l'affaire sérieuse, entre toutes les autres, qui doit vous occuper pendant ces jours, et vous ne vous laisserez détourner ni par l'exemple des hommes qui ont vieilli dans le mal, ni par les railleries de ces libertins jeunes ou vieux qui n'obtiendraient pas, quoiqu'ils fissent, ce qu'on vous presse, vous, d'accepter, ni par aucun motif léger, ni par aucun des obstacles qu'il sera en votre pouvoir de faire cesser.

Mais la bonne volonté est-elle la seule disposition requise pour bien recevoir la confirmation? Il faut de plus être en état de grâce, être dans la même disposition où la religion veut que vous soyez pour communier : purifiés de tout péché mortel, libres de toute affection au péché mortel, séparés de toute occasion volontaire du péché mortel, réconciliés de cœur avec vos ennemis, vivant dans la paix avec Dieu et le prochain, et fermement résolus de satisfaire aussi pleinement à l'un et à l'autre que l'exigera la justice et que le permettront vos moyens. Car la confirmation n'est pas moins sainte que l'eucharistie. Dans l'un comme dans l'autre de ces deux sacrements, « c'est à un Dieu qu'il faut préparer une demeure; » et nous sommes instruits par l'Esprit-Saint lui-même, « qu'il n'entre point dans une âme maligne, qu'il n'habite point dans un corps assujéti au péché, qu'il fuit le déguisement, qu'il se retire des pensées qui sont sans intelligence, et que l'iniquité les bannit de l'âme. » Je ne sais pas même s'il ne conviendrait pas d'entendre de la profanation de ce sacrement, ce que Jésus-Christ dit du péché contre le Saint-Esprit, péché qu'il nous assure « ne devoir être remis aux hommes ni en ce siècle ni dans le siècle à venir. » Il y a du moins deux choses bien certaines : la première, c'est que la confirmation exige de nécessité l'état de grâce, parce qu'elle est établie, non pour rendre à nos âmes la vie spirituelle, mais pour l'y augmenter et l'y fortifier, et qu'on ne saurait en aucune manière augmenter et fortifier la vie, quand elle est éteinte et n'existe

plus. La seconde, c'est que de toutes les profanations, celle-ci peut-être est la plus difficile à réparer, non-seulement parce que ce sacrement ne se réitère pas, mais encore et spécialement parce qu'il est impossible qu'aucun homme se repente de manière à être réconcilié avec Dieu, s'il n'est prévenu et aidé du Saint-Esprit. Mais quel secours, quelle grâce peut se promettre celui qui aura fait à l'Esprit de la grâce un si grand outrage? Je devrais, ce semble, présumer favorablement de vos dispositions, puisque tous, à peu près, vous avez été déjà admis à la participation du corps de Jésus-Christ. Mais mon Dieu! il arrive si souvent que vous confondiez la confession de vos péchés avec la pénitence de vos péchés, que vous croyiez avoir déchargé votre conscience, parce que vous n'avez rien tu volontairement de ce qui l'avait souillée! Hélas! prenez garde. La confession des péchés est nécessaire, sans doute, dans le sacrement de pénitence; mais la partie essentielle, celle que rien ne supplée, et sans laquelle tout le reste devient inutile, c'est la détestation du péché, le regret de l'avoir commis et la volonté de ne le commettre plus.

Puis donc que la confirmation requiert l'état de grâce, je désirerais que vous ne vous contentassiez pas, pour vous y disposer, de jeter un coup d'œil rapide sur les fautes qui ont pu vous échapper depuis la confession dernière; mais que, revenant avec vous-mêmes sur le passé, vous examinassiez sérieusement quelles ont été vos dispositions dans les confessions précédentes: si par défaut d'examen, si par un sentiment de crainte ou de honte, vous n'auriez pas dissimulé quelques péchés griefs; si vous ne vous seriez pas confessés plus d'une fois avec légèreté, par habitude ou respect humain, sans aucune douleur d'avoir offensé Dieu, sans aucune volonté de lui être plus fidèles, sans aucun propos de vous amender, sans aucune réforme réelle et sérieuse dans vos mœurs; et par suite, de n'avoir fait, le plus souvent, que des confessions nulles et peut-être sacrilèges. La nécessité de réparer tout cela est urgente; l'occasion en est favorable. Je ne vous parle pas de confession générale: à ce mot, vous vous déconcerteriez; je veux seulement dire qu'il faut si bien examiner l'état de votre âme, concevoir de vos péchés un repentir si sincère, vous affermir tellement dans la résolution d'être à l'avenir pleinement à Dieu, que la confession que vous ferez pour vous disposer à la confirmation, répare tout ce que les autres auraient eu de defectueux, et fasse de vous des justes, des saints, des hommes dans le cœur desquels l'Esprit de grâce et de sainteté ne dédaigne pas de se choisir une demeure.

Avec la grâce, il faut la connaissance des principales vérités de la foi, telles que sont l'unité de Dieu et la trinité des personnes en Dieu, l'incarnation du Fils de Dieu et

et sa mort pour la rédemption du genre humain. Il faut que chacun de vous sache l'Oraison dominicale, le symbole des Apôtres, les commandements de Dieu et de l'Eglise, le nombre des sacrements, et la nature propre de ceux auxquels il participe. Je n'ai pas conçu de grandes inquiétudes à cet égard. Il m'avait cependant paru convenable d'indiquer des instructions où je rappellerais à tous ce que personne ne peut ignorer sans péché. Je les ai faites aussi souvent et aussi soigneusement que je l'ai pu; mais il n'était guère possible qu'il y vînt moins de monde. Je ne veux pas m'en plaindre: Dieu rendra à chacun selon ses œuvres. Il faut seulement vous souvenir que celui qui sème peu, recueillera peu.

Enfin, il est à propos d'être à jeun quand on reçoit la confirmation. Mais cette disposition n'est que de convenance; et il y aurait de l'indiscrétion à l'exiger de vous, qui aurez une route à faire, sans trop savoir à quelle heure vous pourrez prendre de la nourriture. Dispensez-vous, je vous y autorise, d'une mortification qui, quoique bonne et louable en soi, ne serait, dans la circonstance, qu'un effort imprudent. Mais ne vous dispensez pas d'une foi vive, d'un respect profond, d'une piété tendre, d'une componction sincère. Demandez à Dieu, et efforcez-vous d'obtenir par quelques jeûnes, par quelques aumônes, par une prière fervente et continue, qu'il mette dans vous ces dispositions. Ce fut par cette conduite, et sur l'avis de Jésus-Christ même, que les apôtres se disposèrent à la venue du Saint-Esprit, et vous savez avec quelle abondance de grâces il se communiqua à eux.

DISCOURS LXV.

SUR LE SOIN DES MALADES.

Ne te pigeat visitare infirmum. (Eccli., VII, 39.)

Faites-vous un devoir de visiter les malades.

Pourquoi, parlant à des chrétiens, vais-je chercher ailleurs que dans l'Evangile, une leçon qui s'y trouve répétée presque à chaque page? Si j'estime nécessaire de vous rappeler au soin des malades, quel motif plus pressant puis-je faire valoir que la religion même que vous professez? La charité, en effet, lui est tellement essentielle, qu'on n'est rien à ses yeux sans cette vertu, et que dans la pratique de cette vertu, au contraire, sont renfermés tous les devoirs prescrits et par la loi et par les prophètes. Elle veut que nous nous regardions non-seulement comme les enfants d'une même famille, mais comme « les membres d'un même corps, comme les membres les uns des autres; » et de même que dans « le corps, si un membre souffre, tous les autres souffrent avec lui et s'emploient à le soulager, » ainsi faut-il qu'une tendre compassion nous associe aux souffrances les uns des autres « que nous pleurons avec ceux qui pleurent, » et que nous concourions de tous nos moyens à

les consoler, à les secourir, à modérer leurs maux et à les leur rendre supportables, quand il n'est pas en notre pouvoir de les en délivrer tout-à-fait. C'est l'exemple que nous a donné l'auteur même et le consommateur de notre foi. *Il a pris sur lui nos infirmités et nos langueurs.* (Matth. VIII, 17.) Ses miracles, et les plus éclatants et les plus nombreux, il les a opérés en faveur des malades. Tout Dieu qu'il était, il ne dédaigna ni la maison, ni la personne du pauvre. *J'irai*, disait-il à un centenier qui lui demandait la guérison de son domestique, *j'irai et je le guérirai*. Il est écrit de lui qu'il *allait de lieu en lieu, faisant du bien partout, et guérissant tous ceux qui étaient travaillés de quelque maladie* (Act., X, 38); et s'il n'a communiqué qu'à un petit nombre de disciples le pouvoir d'opérer des guérisons miraculeuses, il a voulu que son esprit de charité pour les malades fût commun à tous; que tous vissent leur devoir à cet égard dans la conduite généreuse du samaritain qui, « trouvant sur la route de Jérusalem à Jéricho un étranger que des voleurs avaient dépouillé, chargé de blessures et laissé pour mort, s'approche de lui, verse de l'huile et du vin dans ses plaies, les bande, le met sur son cheval, le conduit à l'hôtellerie, le recommande en parlant aux soins de l'hôte, paye la dépense qu'il a déjà faite, et promet de payer à son retour celle qu'il fera. » Et pour assurer à tous les malades ces attentions charitables, Jésus-Christ leur a transporté tous les droits qu'il a à notre reconnaissance et à notre amour. C'est lui qu'il veut que nous envisagions dans leur personne : il regarde comme fait à lui-même tout ce que nous faisons pour ou contre eux, et il nous assure que dans son jugement, notre sort éternel sera réglé d'après les bons offices que nous nous serons empressés, ou que nous aurons négligé de rendre aux malades. *Venez, vous qui avez été bénis par mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde... ; car j'ai été malade, et vous m'avez visité.* (Matth., XXV, 34, 36) *Retirez-vous de moi, maudits ; allez au feu éternel qui a été préparé pour le diable et pour ses anges : car j'ai été malade, et vous ne m'avez pas visité : « Infirmus fui, et visitastis me... infirmus, et non visitastis me. »* (Ibid., 41 et 43.)

Ces réflexions sont justes. Je les ai faites tout le premier, et j'avoue qu'en pensant à vous recommander le soin des malades, j'ai éprouvé une sorte de honte d'avoir à chercher, d'avoir à développer d'autres motifs que ceux de la charité chrétienne. Mais, d'un autre côté, puis-je espérer qu'on écouterait la voix de la religion, quand on ferme l'oreille à la voix de la nature ? qu'on rougira de n'être pas chrétien, quand on ne rougit pas d'être inhumain et barbare ? qu'on ouvrira son cœur aux sentiments d'une bienfaisance universelle, quand on est dur envers ses proches, qu'on leur refuse toute assistance, qu'on fait moins pour

eux qu'on ne fait pour des animaux ? L'imputation est grave ; mais elle n'est pas calomnieuse. Le malheur n'est pas que j'adresse à plusieurs de vous un pareil reproche, mais bien que des faits sans nombre le justifient et le rendent nécessaire. Qu'aucun, cependant, n'appréhende que je l'attaque personnellement. La discrétion réglera mon zèle. Je passerai sur les traits les plus révoltants, parce qu'ils sont aussi les plus rares. Je ne relèverai que les manquements les plus communs. En un mot, c'est à tous et pour tous que je parlerai des soins que vous devez tous à vos malades.

Les infirmités qui précèdent la mort, sont, comme la mort elle-même, la punition du péché. C'est par elle que commence d'ordinaire à s'exécuter la sentence prononcée dès les premiers jours du monde contre les malheureux enfants d'un père coupable : *Morte morieris : « Vous mourrez. »* (Gen., II 17.) Mais dans l'exercice même de sa justice, Dieu n'a point oublié sa miséricorde : en laissant à la mort le droit de frapper tôt ou tard les victimes qu'il lui a abandonnées, de renverser, de réduire en poussière le fragile édifice de notre corps, il nous a donné des moyens d'éloigner ses coups, ou d'en modérer la violence ; de recouvrer la santé, ou d'affaiblir au moins le sentiment de la douleur ; et parce que « le corps qui se corrompt, appesantit l'âme ; » que, non-seulement à raison de son union avec le corps, l'âme en partage nécessairement les tourments et les angoisses, mais qu'elle a encore dans l'état de la maladie, ses souffrances particulières : des regrets qui l'affligent, des tristesses qui l'abattent, des craintes qui la désolent, des tentations qui la pressent, et quelquefois des souvenirs qui l'humilient, des remords qui la déchirent, des iniquités qui l'effrayent, des doutes qui la désespèrent, Dieu a aussi pourvu à ses besoins, et rien ne manque de ce qui peut alors la relever, la consoler, la fortifier, la rassurer, la sanctifier et l'encourager. C'est à nous seulement à seconder les vœux miséricordieux de la Providence, et à étendre comme elle nos soins et au corps et à l'âme des malades : au corps, en leur procurant toutes les espèces de soulagements qui dépendent de nous ; à l'âme, en appelant de bonne heure près d'eux les ministres de la religion.

« Mon fils, » disait l'Esprit-Saint par la bouche de Salomon, « honorez le médecin, et abandonnez-vous à sa conduite ; car c'est le Seigneur qui l'a créé, parce que son art vous est nécessaire. Toute médecine vient de Dieu. C'est le Très-Haut qui a produit de la terre tout ce qui guérit, et l'homme sage n'en aura point d'éloignement. Dieu a fait connaître aux hommes la vertu des plantes ; le Très-Haut leur en a donné la science, afin qu'ils l'honorassent dans ses merveilles. Il s'en sert pour apaiser leurs douleurs et pour les guérir : *In his curans mitigabit dolorem.* (Eccli., XXXIV, 7.) » Prenez garde à ces dernières paroles : Dieu se sert des re-

mèdes qu'il a créés pour apaiser les douleurs des malades et pour les guérir. C'est donc à ses remèdes qu'il faudrait recourir d'abord ; c'est par des hommes capables que vous devriez faire voir et traiter vos malades. Sans doute, ils ne les guériraient pas toujours, « puisqu'il est arrêté que tous les hommes mourront ; » mais ils les guériraient souvent, et toujours ils diminueraient leurs douleurs et les leur rendraient plus supportables. Négliger ces moyens, et abandonner un malade à ce qu'on appelle sa destinée, c'est tenter Dieu, et lui commander en quelque sorte des miracles. Refuser ce genre de secours à celui qui le réclame, quand on peut en effet le lui procurer, c'est se montrer cruel à son égard, et quelquefois se rendre coupable de sa mort. Cependant, mes frères, ce devoir, que je prétends être un devoir rigoureux de conscience, est communément négligé, surtout par les pauvres et parmi les habitants de nos campagnes. Soit prévention, soit indifférence, pauvreté réelle, ou crainte de dépenser quelques écus, les malades de cette classe sont d'ordinaire réduits aux soins domestiques. Hé ! Dieu sait quels sont ces soins. Je ne craindrai pas d'avancer, parce que la vérité ne leur permettra pas de me contredire, que le bœuf et le cheval qui partagent leurs travaux sont à cet égard beaucoup mieux traités que ne l'est souvent un domestique, un enfant, une épouse, un père, une mère infirmes. Oui, qu'un mal dangereux attaque une de vos bêtes utiles, vous prenez l'alarme, vous ne regardez pas à la dépense pour la guérir ; vous ne vous en rapportez pas à vous-mêmes pour le traitement qu'il faudrait employer ; vous consultez, vous appelez les plus habiles. S'agit-il d'un serviteur, ou même d'un parent ? A moins que vous n'ayez un intérêt bien marqué à sa conservation, vous dormez tranquilles sur son danger : il en arrive ce qu'il plaît à Dieu ; tous les remèdes sont bons, pourvu qu'ils ne coûtent rien ; vous ne consultez, vous n'appellez personne ; ou vous ne consultez, vous n'appellez que des fripons qui trompent vos malades, ou des ignorants qui les assassinent.

Car j'appelle fripons, ces hommes dont votre crédulité fait toute la science, qui se vantent de posséder des secrets merveilleux, et qui, dans l'espérance ou sous la condition tacite qu'on les fera boire et manger largement, promettent de guérir un malade seulement en le touchant, ce qui serait fort commode, ou en récitant sur lui quelques formules de prières, ce qui ne fatiguerait pas davantage. Ah ! si leur imprudence et les maux qu'elle occasionne, m'inspiraient moins d'indignation, comme je pourrais vous divertir à leurs dépens, et les couvrir de ridicule, en vous disant ce qu'il leur en a coûté pour devenir si habiles, de qui ils ont appris ce bel art, quand et comment ils peuvent l'exercer, le mystère qu'ils en doivent faire toute leur vie à leur confesseur, lorsqu'ils en ont un, le désin-

téressement hypocrite qu'ils doivent témoigner en n'exigeant jamais d'argent, en se prêtant seulement à être bien repâtés, et le reste, et le reste ! Mais la gravité du ministère que je remplis, la destination du lieu où je parle, les suites souvent déplorables de ces plates et indignes fourberies, ne me permettent peut-être pas de les livrer à la risée publique. Qu'il vous suffise donc de savoir une bonne fois, que quelques-unes de leurs pratiques sont infâmes et inspirées par un esprit de libertinage ; que les signes qu'ils affectent de tracer sur le corps du malade, sont de pures momeries, de pures grimaces, ou des profanations du signe le plus vénérable de notre religion ; que leurs prétendues prières sont un tissu d'absurdités et d'impertinences mêlées d'impiété et de blasphèmes ; que l'Eglise vous défend de recourir à eux dans aucun cas ; que chaque fois que vous l'avez fait, vous avez offensé Dieu et l'avez fait offenser, et que pour peu que vous ayez donné, vous avez été nécessairement dupes.

J'ai appelé ignorants, une autre espèce de guérisseurs, dont vous devez vous défier encore plus, parce qu'ils sont en effet plus dangereux, quoique peut-être ils ne pensent pas à vous tromper ; qu'ils cherchent plutôt à vous être utiles. Ce sont ceux qui, ayant éprouvé la bonté d'un remède dans telle ou telle maladie, s'en font un remède universel qu'ils appliquent à tort et à travers, dans les cas les moins ressemblants, et toujours aux risques et périls des pauvres malades qui, follement rassurés sur le danger de leur situation, négligent de recourir à des moyens plus efficaces ; laissent au mal le temps de faire des progrès funestes, et périssent victimes de l'ignorance et de la témérité. Voulez-vous la mesure de la confiance que méritent ces sortes de gens ? Les lois leur défendent, sous la peine d'une grosse amende et d'une longue prison, de se mêler d'un art qui est le plus important comme le plus difficile de tous les arts, qu'ils ne connaissent pas, qu'ils sont même incapables de connaître.

Je sais ce que vous avez coutume de me répondre, lorsque, visitant vos malades, je vous presse de les faire traiter convenablement, de leur procurer les conseils, les remèdes, les aliments, les soins, les adoucissements qu'exige leur triste et périlleuse situation. Mais de toutes les raisons que vous m'opposez, il n'en est qu'une que je puisse goûter, une seule qui puisse vous justifier devant Dieu, quand elle est vraie, comme je connais qu'elle l'est souvent : c'est la pauvreté. Ah ! mes très-chers frères, ne me croyez pas insensible à vos maux ! Personne ne les connaît mieux que moi, et personne n'est plus que moi tenu de les adoucir. Aussi, qui de vous souffre sans que je souffre avec lui ? Une de mes grandes peines est de n'avoir pas toujours à vous offrir autre chose que les sentiments d'une compassion stérile. Quoique

je fasse ce que je peux, je suis loin de faire ce que je voudrais; et je saisisrai cette occasion de prier, de conjurer les personnes aisées de la paroisse, de m'aider par leurs aumônes à soulager plus efficacement plusieurs malades, pauvres, délaissés, dépourvus de toute ressource.

Mais dans la pauvreté même, il est des soulagemens qu'on pourrait procurer à un malade, parce qu'ils ne dépendent que de la charité, et que la charité est de tous les états. On pourrait lui témoigner la part qu'on prend à sa peine, le servir avec une affection sincère, calmer par des paroles pleines de douceur, ses agitations et ses plaintes; supporter ses impatiences, ses brusqueries et l'injustice de ses reproches; vaincre les répugnances et les dégoûts qu'il inspire; adoucir, au moins par de bonnes manières, l'amertume des privations auxquelles il est condamné; lui dissimuler, par prudence, le danger de sa position, quand il n'est pas nécessaire qu'il le connaisse; prévenir, autant qu'on le peut, ses besoins; se prêter même à ses caprices, quand ils n'ont rien de dangereux. Il ne faut pour tout cela qu'un bon cœur. Hé! qui peut s'excuser de ne l'avoir pas tel? Qui souffrirait patiemment qu'on l'accusât de l'avoir mauvais?

On devrait donc obtenir que vous fissiez tout ce que vous pouvez faire, en vous disant seulement comme les sœurs de Lazare à Jésus-Christ : *Ecce quem amas, infirmatur* : le malade en faveur de qui je réclame vos soins, vous est cher; du moins il doit l'être. Maître, maîtresse, c'est ce serviteur qui, pour un modique salaire, vous avait engagé sa liberté; qui dans sa santé, s'employait de toutes ses forces pour vos intérêts, qui peut-être va périr pour s'être trop peu ménagé à votre service. Père, mère, c'est ce fils, c'est cette fille que vous caressiez avec tendresse dans son enfance, qui n'a grandi que pour s'associer à vos travaux, et qui se promettait d'être la consolation de vos vieux jours. Fils et filles, c'est un père, c'est une mère à qui vous devez le jour; qui vous prodigua dans l'âge de la faiblesse toute espèce de soins; qui, toute sa vie, ne pensa qu'à vous, ne se réjouit ou ne s'affligea que pour vous, ne travailla que pour vous. Epoux, épouse, c'est la moitié de vous-même. c'est la personne à laquelle vous tenez par des liens que l'amitié avait formés, que la religion avait consacrés, que l'habitude a dû resserrer, que la mort seule peut rompre : *Ecce quem amas, infirmatur*. (Joan., XI, 3.) Cependant, qu'en aurais-je pas à dire, si l'esprit de modération ne me commandait d'écarter un détail qui pourrait paraître odieux? A-t-on le cœur bon, quand on régle ses soins d'après son affection, et son affection, sur le seul intérêt qu'on a au rétablissement du malade? quand, dès les premiers jours de sa maladie, on se montre plus las de le servir qu'il ne l'est lui-même de souffrir? quand il n'obtient rien qu'à force d'importunités? qu'on ne le sert que

par boutade ou de mauvaise grâce? qu'on va jusqu'à lui disputer le peu qu'il dépense, parce qu'il ne gagne plus rien? jusqu'à concevoir, jusqu'à lui déclarer l'horrible désir d'être débarrassé de lui? Quand.... mais j'en ai assez dit pour l'acquit de ma conscience; elle m'a fait un devoir de ces réflexions. Convaincus, comme je le suis, que la plupart des malades périssent faute de soins, j'ai dû employer l'influence de mon ministère à diminuer au moins les suites de cette négligence meurtrière.

DISCOURS LXVI.

SOIN DES MALADES.

Infirmatur quis in vobis? inducat presbyteros Ecclesie. (Jac., V, 14.)

Y Quelqu'un parmi vous est-il malade? qu'on appelle les prêtres de l'Eglise.

C'est là, mes frères, le second devoir que je disais vous être prescrit par la religion envers vos malades. Le temps ne me permet pas de vous l'expliquer dans notre dernier entretien, comme je l'aurais voulu. J'y reviens aujourd'hui. Des faits qui se répètent chaque année montrent la nécessité de vous instruire soigneusement sur ce point. Car il faut que vous sachiez que, chaque année, plusieurs personnes meurent ici sans sacrements; que depuis quatre ans il en est mort huit à dix, auprès desquels je n'ai pas même été appelé. Eh! cependant, à peine en compté-je deux à trois qui aient été enlevées par un de ces coups tellement subits et inattendus, qu'ils ne laissent point de temps à la réflexion, et rendent le recours aux prêtres impossible ou inutile. Aucune, j'aime du moins à le croire, aucune n'était de caractère à mépriser par impiété, et à rejeter par endurcissement et avec obstination les consolations et les secours que lui eût offerts la charité de l'Eglise. A qui donc dois-je m'en prendre, et qui puis-je accuser de ces morts si peu chrétiennes et par là même si effrayantes? car je ne saurais en avoir une idée plus favorable; et pour peu que vous me supposiez de foi aux vérités que je vous prêche, de zèle pour le salut des âmes confiées à mes soins, vous conviendrez que j'ai droit de me récrier et de me plaindre quand on laisse mourir une de ces brebis dont je suis le pasteur, sans m'informer seulement de son danger, sans me mettre à portée de lui rendre le plus important de tous les services, un service que je lui dois au péril de ma vie.

La mort d'un juste, de quelque manière et dans quelque circonstance qu'elle arrive, ne m'inspire point d'alarmes. Lors même qu'elle est inopinée, la surprise peut être regardée comme une grâce, comme l'effet d'une providence paternelle qui veut lui épargner de longues douleurs, des combats pénibles, les angoisses de la nature et le frémissement et l'horreur qu'elle éprouve à la vue du tombeau. Dans tous les cas, la vie de l'homme juste, de l'homme qui a craint le Seigneur et observé ses commandements, rassure et tranquillise sur les sui-

tes de sa mort. Mais au temps où nous vivons, les justes sont rares. Tous, tant que nous sommes, nous avons besoin de pénitence; et probablement il n'y en a pas un seul à qui la conscience rende un si bon témoignage qu'il ne craignît pas d'être, à ce moment et dans les dispositions où il se trouve, cité au tribunal du Dieu vivant et véritable. Hélas! mes frères, après avoir prodigué à un mourant les soins les plus tendres; après avoir fait pour lui tout ce que la religion me donne le pouvoir de faire; après que lui-même a paru se repentir, se résigner, entrer dans tous les sentiments que je désirais lui inspirer, j'ai parfois besoin, pour calmer mes inquiétudes sur son sort, de me rappeler que la miséricorde de mon Dieu n'a point de bornes, que le sang versé pour les pécheurs est d'un prix infini. Pensez donc combien je dois être troublé, affligé, consterné, quand on vient m'annoncer que tel ou tel s'est trouvé seul à franchir le terrible et périlleux passage du temps à l'éternité; qu'il est sorti du monde sans avoir mis ordre à ses affaires; qu'il est tombé entre les mains du juste Juge, sans avoir été marqué du signe de la réconciliation. Gardons-nous pourtant, vous et moi, de remuer la cendre des morts: « Dieu connaît ceux qui sont à lui. » Il ne faut rappeler ces déplorables événements, que pour en prévenir le retour. Je m'y emploierai, sans doute, de tout mon pouvoir; et vous, mes frères, je suis assuré que vous entrerez dans mes vues, quand je vous aurai dit quel secours nous pouvons, comme prêtres, donner à vos malades, et quel extrême besoin vos malades ont communément de ce secours. Appliquez-vous....

Chez quelques peuples idolâtres, grossiers, à demi sauvages, les malades ne connaissent d'autres médecins que leurs prêtres; mais ces prêtres-médecins n'en savent guère plus que tels autres guérisseurs dont je cherchais dernièrement à vous dégoûter. Leur science, à eux, se réduit aussi à des conjurations, à des opérations mystérieuses, à des prières impies, à des pratiques dont la raison a honte, à de prétendus secrets qui ne valent que par l'effronterie des fourbes qui les vantent, et par la sotte crédulité des ignorants qui les payent. Chez nous, la religion, ennemie de toute imposture, défend à ses ministres d'introduire, d'accréditer, de tolérer la moindre superstition. Si elle nous permet, si elle nous commande de prier pour les malades, les prières que nous pouvons réciter sont celles que l'Eglise a prescrites. Nous n'attachons à ces prières d'autre vertu que celle qu'il plaît à Dieu de leur donner. Elles ont pour objet principal l'avantage spirituel du malade. Nous ne demandons pour lui la santé, qu'autant que Dieu la juge utile au salut de son âme. Quant aux remèdes, l'Eglise désapprouve que nous exercions un art qu'elle nous dispense de savoir; un art où les fautes de notre part seraient sans excuses, et qui, quoique infiniment honora-

ble, ne s'accorde pas toujours avec cette décence scrupuleuse qui est l'un de nos premiers devoirs. Ce n'est donc pas pour traiter les maux du corps que je crois mon assistance nécessaire aux malades. Je peux dire quelquefois ce qui ne convient pas, rarement ce qui convient, mais jamais je ne m'engagerai à administrer de moi-même aucun remède; et loin de m'excuser auprès de vous de vous être inutile à cet égard, je veux que vous me sachiez gré de ma circonspection.

Il est un autre point que je dois éclaircir encore. Parce qu'il fallait des miracles pour prouver la mission divine des premiers prédicateurs de l'Evangile, et pour établir dans le monde une religion aussi opposée que le christianisme aux idées, aux maximes, aux mœurs qui régnaient alors dans le monde, Jésus-Christ donna à ses apôtres le pouvoir d'opérer des guérisons miraculeuses. Ce fut en vertu de ce pouvoir que saint Pierre, par exemple, guérit, en le prenant par la main, un homme « qui était resté perclus dès le ventre de sa mère, » et qui jamais n'avait marché. C'est par confiance à ce même pouvoir cent et cent fois éprouvé, « qu'on apportait les malades dans les rues, et qu'on les mettait sur des lits et sur des paillasses, afin que, lorsque saint Pierre passerait, son ombre au moins couvrît quelqu'un d'eux, et qu'ils fussent délivrés de leurs maladies. » Mais les miracles se faisaient pour les infidèles. Ils sont devenus infiniment moins nécessaires, et par là même beaucoup plus rares depuis que la loi de Jésus-Christ a été reçue d'un bout du monde à l'autre; et quoiqu'il s'en fasse encore, quoiqu'il soit indubitable que souvent, et beaucoup plus souvent qu'on ne pense, Dieu exauce les vœux de son Eglise, et que la « prière de la foi sauve le malade, » ce n'est pourtant pas dans l'espérance et avec l'intention que nous opérons un miracle, que vous devez nous appeler auprès des malades. Lors même que nous ne pouvons rien pour leur rétablissement, il est des secours d'un ordre supérieur, des secours dont il importe bien autrement de n'être pas privé, qu'ils peuvent recevoir de nous et qu'ils ne peuvent recevoir que de nous; c'est le pardon des péchés, c'est la remise des peines qu'ils ont méritées par leurs péchés: ce sont des consolations et des grâces qui les rendent plus patients dans la maladie et plus forts contre les tentations, qui leur adoucissent l'amertume des sacrifices qu'ils ont à faire, qui ôtent à la mort tout ce qu'elle a d'affreux, qui les remplissent d'une juste confiance dans la miséricorde du Juge qui va prononcer sur leur sort éternel. Car tout cela est, du moins tout cela peut être le salutaire effet du langage que nous leur tenons, des motifs que nous leur proposons, des sacrements que nous leur administrons, des indulgences que nous leur appliquons, de l'intercession des saints et de la Reine des saints à qui nous les recommandons.

Chaque fois que l'état du malade lui en laisse le temps et les moyens, nous recevons la confession de ses péchés. Nous l'aiderons de notre mieux à débrouiller l'histoire de sa vie, à décharger sa conscience. Nous déterminons de quelle manière doivent être réparées et les injustices commises et les scandales donnés. Nous profitons des circonstances où il se trouve, du temps qui lui échappe, de la mort qui le menace, de l'éternité qui s'avance, de la miséricorde de son Dieu qui lui offre le pardon, pour l'amener à repentance; et pourvu qu'il ne se montre pas obstiné dans le mal, eût-il été le plus grand des pécheurs, un ivrogne d'habitude, un libertin de profession, un blasphémateur, un impie, nous pouvons, nous devons même lui accorder la grâce de la réconciliation, avec confiance que, suivant sa promesse, Dieu remettra ce que nous aurons remis, qu'il déliera dans le ciel ce que nous aurons délié sur la terre.

Chaque fois encore que l'état du malade le permet, nous lui disons, comme l'ange du Seigneur au prophète Elie : *Surge et manduca* : « *Levez-vous et mangez, car il vous reste beaucoup de chemin à faire* (III Reg., XIX, 7) : » il faut arriver jusqu'à la montagne de Dieu. Mangez « ce pain vivant descendu du ciel pour donner la vie au monde, et qui préserve de la mort éternelle le fidèle qui s'en nourrit. Unissez-vous à celui qui est par excellence « la voie, la vérité et la vie. » Ce pain est la semence de l'immortalité. Vous ne sauriez vous présenter à la table de Jésus-Christ; mais Jésus-Christ entre aujourd'hui dans votre maison et il y apporte le salut; il vient vous visiter, vous consoler, vous fortifier; il vient partager vos douleurs, relever vos espérances, combattre vos ennemis; et si Dieu vous appelle, c'est entre les mains de Jésus-Christ que vous remettrez votre âme; c'est sur le sein de Jésus-Christ que vous rendrez le dernier soupir. Jésus-Christ sera votre guide dans la région de la mort; lui-même il vous présentera à son Père, il parlera pour vous et ne souffrira pas qu'après avoir confessé son nom vous soyez « livré aux bêtes » et séparé des élus.

Que si le malade ne nous entend pas; si, privé de connaissance, il est incapable de se confesser et de recevoir le saint viatique, il reste une ressource que lui a préparée l'inépuisable charité de notre Sauveur dans le sacrement de l'extrême-onction. Alors même « appelez les prêtres; ils prieront pour lui et l'oindront d'huile au nom du Seigneur, et la prière de la foi sauvera le malade, et Dieu le soulagera; et s'il a commis des péchés, ces péchés lui seront remis. » Ce sont les propres paroles de l'apôtre saint Jacques; et, sur son autorité, l'Eglise enseigne que non-seulement l'extrême-onction est un sacrement; mais que ce sacrement, quand il est reçu avec un esprit de foi, de prière, de pénitence, de résignation à la volonté de Dieu, procure la santé du corps, s'il est expédient pour la santé de

l'âme; remet les péchés, nettoie l'âme des restes du péché, donne la force et la grâce de supporter chrétiennement la maladie et de résister aux tentations du démon, qui sont alors et plus vives et plus fréquentes.

Enfin, mes frères, nous pouvons être utiles à vos malades par nos conseils, nos exhortations, nos prières. Aussi ne nous contentons-nous pas de les voir une fois. Même après les avoir administrés, nous les visitons autant que nous le permettent les occupations continuelles du ministère. Notre désir serait qu'aucun ne mourût que nous ne fussions près de lui pour le consoler, l'encourager, soutenir sa confiance, coller sur ses lèvres l'image sacrée du Rédempteur, et l'accompagner par nos supplications, nos vœux et nos prières, jusqu'au tribunal du souverain juge.

Hélas! mes frères, si vous compreniez comme moi, combien l'assistance des prêtres est nécessaire à vos malades, surtout quand le mal est grave et que la mort menace, vous ne m'auriez jamais mis dans le cas de vous reprocher de la négligence sur ce point. Tous ont des péchés à confesser, et quelques-uns ont à confesser des péchés qui ne l'ont jamais été, ou qui l'ont été sans contrition, de manière que les confessions et les communions de toute leur vie n'ont été qu'une suite de sacrilèges. Que par votre faute ils meurent dans ce déplorable état, ils ont droit de vous imputer leur damnation, et d'en demander à Dieu vengeance. Tous ont besoin d'être fortifiés contre les attaques du démon qui, profitant de leur faiblesse, et sachant « qu'il lui reste peu de temps, » redouble d'efforts pour les perdre, soit en leur inspirant des doutes sur la foi, ou des regrets coupables pour des choses qu'ils n'auraient jamais dû aimer; soit en les portant à l'impatience, aux murmures, au désespoir. Saint François de Sales raconte que, dans une maladie dangereuse, il avait été si horriblement tenté, qu'il regardait comme un miracle d'avoir échappé aux artifices de l'ennemi. C'est, d'ailleurs, dans le danger de mort que le précepte de Jésus-Christ, de manger sa chair et de boire son sang, nous oblige plus particulièrement. Négliger donc de faire recevoir à vos malades les sacrements de Jésus-Christ, c'est prendre sur vous la transgression d'un précepte important, et livrer vos malades sans défense à tous les coups du démon. Tous ont besoin d'être consolés de la perte de la vie, d'être rassurés contre les rigueurs de la mort; et je ne connais que la religion capable de produire cet effet. N'est-ce pas être bien cruel, que de les abandonner à eux-mêmes dans ces moments si douloureux à la nature? En un mot, mes frères, notre assistance est jugée si nécessaire à tout homme qui se trouve en danger de mort, que nous devons, pour voler à son secours, interrompre les occupations les plus saintes, compter pour rien l'intempérie des saisons, la difficulté des chemins, les ténèbres de la nuit; descendre dans les c.-

chots les plus infects, suivre les condamnés jusque sur l'échafaud; et dans les temps d'épidémie, de contagion, de peste, nous exposer à une mort certaine plutôt que d'en laisser périr un seul sans les secours et les consolations que la religion offre à tous.

Il serait bien affligeant pour moi et bien humiliant pour vous, que de pareils motifs ne vous touchassent pas; et que pour assurer à vos malades les avantages d'une mort chrétienne, je dusse employer d'autres moyens. Epargnez-vous à l'avenir, épargnez-moi de pareils désagréments. Il faut nous appeler pour les enfants au-dessus de sept ans, quoiqu'ils n'aient pas encore fait la première communion, parce qu'on peut les confesser et leur donner l'extrême-onction. Il faut nous appeler pour tous les malades d'un âge plus avancé, et ne pas attendre que le mal soit extrême. Que si, par un accident subit et imprévu, quelqu'un perdait la parole et la connaissance, il faudrait nous appeler encore. Il reste, comme je l'ai dit, une ressource, l'absolution et l'extrême-onction qui suffisent alors au salut du malade, quand il se repent de ses péchés. Mais si un malade ne voulait absolument entendre parler ni de prêtres, ni de sacrements? Je ne présume pas, mes frères, que le cas doive arriver ici. Il y en a bien que la vue du prêtre trouble et fatigue d'abord; mais on ne tarde guère à s'entendre, et les plus rétifs sont ordinairement ceux qui se montrent plus touchés, plus reconnaissants du service qu'on leur a rendu. Mais enfin, si le cas arrivait? Si le cas arrivait, il faudrait encore m'appeler. C'est moi qui dois tenter de lever cet obstacle, de vaincre cette obstination. Et comme je vous ai protesté plus d'une fois que je vous aime assez pour sacrifier à votre avantage le soin de ma réputation, je vous proteste aujourd'hui avec la même sincérité, que je vous aime assez pour m'exposer à des mortifications, à des rebuts, à des affronts, à des insultes, quand l'intérêt spirituel d'un seul d'entre vous l'exigera.

DISCOURS LXVII.

SUR LES AFFLICTIONS (3).

In veritate et in judicio, induxisti hæc omnia propter peccata nostra. (*Dan.*, III, 28.)

Vous nous avez envoyé tous ces châtiments dans la vérité et dans la justice, à cause de nos péchés.

Il est rare que les hommes montrent cette bonne foi, qu'ils voient dans leurs péchés la cause première de leur afflictions, et dans leurs afflictions les coups d'une justice souveraine qui punit leurs iniquités. Depuis vingt-cinq ans, tous les genres de calamités se sont réunis pour nous affliger. Le cours des saisons a été moins régulier et moins propice; la terre moins constamment féconde. Des maladies ont diminué le nombre de vos bestiaux. Des gelées ou des grêles ont ruiné vos moissons et vos vignes. Trois

à quatre fois, dans ce court intervalle, vous vous êtes vus presque aux prises avec la faim. Depuis bientôt vingt-cinq ans, l'anarchie vous a donné des maîtres inhabiles ou tyranniques. La discorde vous a armés les uns contre les autres; la continuité, l'énormité des charges a dérangé des fortunes et porté la gêne dans les familles même aisées; la guerre vous a privés de vos enfants; elle a dépeuplé les villes et les campagnes; ces victoires, dont vous vous enorgueillissiez, n'ont servi qu'à vous appauvrir; il ne vous reste plus rien de vos conquêtes, et vos soldats, pourtant si nombreux et si braves, ont fini par engraisser de leur sang les champs de vos ennemis. En passant sur leurs cadavres, de fiers étrangers sont arrivés jusques dans vos maisons; et, armés du droit que donne la force, ils ont mangé vos blés et votre pain, vos moutons et vos bœufs. Ils vous ont parlé en maîtres; ils vous ont effrayés; ils vous ont menacés; ils vous ont commandé des sacrifices au-dessus de vos moyens. En vous quittant, ils vous laissent la plus pauvre, la plus faible, la plus humiliée des nations.

Eh bien! mes frères, que, sans parler à ces impies pour qui Dieu n'est rien, quoiqu'ils « aient en Dieu l'être, le mouvement et la vie, » je m'adresse à vous, et vous demande à quoi vous pensez qu'il faille attribuer cette longue suite de désastres inouïs: vous en accuserez tel ou tel parti, ceux qui ne partagent pas vos opinions; mais vous ne direz mot des crimes immenses qui ont précédé, préparé, amené, accompagné, suivi votre révolution, et qu'aucune pénitence n'a encore expiés.

Si, de cette considération générale, j'en viens à ce qui vous est personnel, et vous demande à quoi vous attribuez, vous, l'état fâcheux de vos affaires; vous, le mauvais succès de vos entreprises; vous, le délabrement de votre santé; vous, la mort prématurée d'un mari ou d'une femme si nécessaire à l'entretien, à l'éducation, à l'établissement de votre famille; vous, l'ingratitude et l'abandon de vos enfants; vous, un état d'indigence où Dieu ne laissa jamais la postérité du juste; vous, la pesanteur du lieu conjugal, et l'antipathie qui vous rend insupportable la personne avec laquelle c'est pour vous un devoir et une nécessité de vivre; vous, ces chagrins domestiques d'autant plus amers qu'ils reviennent sans cesse, et que la prudence peut-être vous condamne à les dévorer seule; vous tous, mes frères, ces peines plus ou moins sensibles dont je ne vous crois pas exempts: vous me parlerez des pertes que vous avez essuyées, des injustices qu'on vous a faites, des accidents qui vous sont arrivés, du mauvais caractère de celui-ci, de l'humeur bizarre de celle-là; mais vos péchés, vous ne conviendrez pas, peut-être même vous ne soupçonnez pas qu'ils soient pour quelque chose

(3) Ce discours et les deux suivans furent prononcés dans les prières d'expiation demandées par le roi en 1815.

dans vos afflictions. Aussi, que les afflictions ne vous rappellent pas à vous-mêmes; qu'elles ne vous ramènent pas à Dieu; qu'elles vous laissent ce que vous avez toujours été; qu'avec elles vous continuiez dans vos désordres; que non-seulement elles n'expient pas les péchés dont elles sont la peine, mais deviennent pour vous une occasion de nouveaux péchés par les murmures, les dépits, les fureurs qu'elles vous inspirent, je m'en afflige, mais je ne m'en étonne pas. L'erreur où vous êtes à cet égard me fait seulement sentir la nécessité de vous instruire à fond sur ce point capital. En supposant donc, ce qui, hélas ! n'est que trop vrai, que vous n'êtes pas, que du moins vous n'avez pas toujours été des hommes simples et droits de cœur, craignant Dieu et fuyant le mal, je m'avance à dire que toutes vos afflictions, quelles qu'elles soient, et de quelque part qu'elles vous viennent, sont la punition de vos péchés; que murmurer dans vos afflictions, c'est désavouer la justice de Dieu et en calomnier la rigueur.

Les pécheurs ne craignent pas toujours que nous leur parlions de Dieu et de ses adorables perfections. Il y a, au contraire, telle perfection en Dieu, dont ils nous sauront gré de les avoir entretenus. Que nous leur disions, par exemple, que Dieu est bon, patient, riche en miséricorde; cette idée leur plaît; ils la goûtent; ils s'y attachent et y tiennent aussi fortement que nous qui la leur prêchons. Ils aiment à se représenter Dieu comme un père à qui les fautes d'un enfant vif et volage inspirent plus de pitié que de courroux, et qui couronne le retour du prodigue par des faveurs capables de faire envie au fils qui ne s'est jamais égaré. Est-ce que eux-mêmes ils sont bons, que la bonté les touche, les désarme et les gagne? Du tout. La bonté de Dieu leur plaît, parce qu'à la manière dont ils l'entendent, cette bonté souffre tout, supporte tout, ne s'irrite de rien, » et faisant servir Dieu même à leurs péchés, » ils prennent de la bonté de Dieu motif de se tranquilliser dans le désordre, de calmer leur conscience et de se promettre la paix en se promettant l'impunité.

Ah ! oui, sans doute, Dieu est bon, et tellement enclin à faire du bien à tous, « qu'il fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes; lever son soleil sur les bons et sur les pervers; » mais sa bonté, loin de justifier, d'autoriser votre ingratitude, ne la rend-elle pas plus révoltante, plus monstrueuse, plus digne d'un plus rigoureux châtement? Oui, sans doute, Dieu est bon, patient, et tellement enclin à la miséricorde, qu'il « voudrait qu'aucun ne périt; que tous plutôt revinssent à lui par la pénitence. » Mais la tolérance de Dieu qui vous invite « et vous attend à la pénitence, » loin de justifier, d'autoriser « l'impénitence et la dureté de votre cœur, n'amasse-t-elle pas contre vous un trésor de colère pour le jour de la colère et de la manifestation du

juste jugement de Dieu? » Oui, sans doute, Dieu est bon et accueille en père le prodigue qui, baigné de ses larmes, n'ose lever les yeux sur lui, et confesse humblement sa faute, mais la clémence de Dieu qui oublie tout, qui pardonne tout au pécheur qui revient après s'être égaré, loin de justifier, d'autoriser votre persévérance dans le mal, ne devient-elle pas fureur pour le méchant qui la dédaigne et s'obstine? En un mot, Dieu est bon, si bon que non-seulement « l'impiété de l'impie cesse de lui nuire du moment qu'il s'en détourne; » mais que Dieu lui « rend encore les fruits même de ces années qu'avaient dévorées la sauterelle, le ver, la nielle et la chenille. » Mais ces idées de la bonté de Dieu, si vraies, si consolantes, si propres à soutenir l'espérance de ceux qui le cherchent après l'avoir perdu; à nourrir la confiance de ceux qui l'ont trouvé parce qu'ils l'ont cherché, en quoi justifieraient-elles, en quoi autoriseraient-elles l'insolente et folle présomption de ces pécheurs qui, loin de le chercher, de se mettre en peine de le trouver, l'obligent chaque jour à se retirer d'eux, et « ne veulent rien connaître de ses voies? » La bonté de Dieu est aussi sainteté; la bonté de Dieu est aussi justice; et la sainteté de Dieu est blessée de toute pensée, de tout désir, de toute affection, de toute parole, de toute action contraire à ses ordonnances essentiellement saintes, équitables, irrépréhensibles; et la justice veut, de nécessité, le redressement, la réparation, la pénitence, l'expiation de tout ce qui a blessé la sainteté. *Si nous avons oublié le nom de notre Dieu, disait le Roi-Propète, et si nous avons étendu nos mains vers un Dieu étranger, Dieu n'en redemandera-t-il pas compte? « Nonne Deus requirit ista? » (Psal. XL, 22.)*

Que l'impie réponde que Dieu connaît trop bien la fragilité de notre origine pour prendre feu sur des manquements qui ne sauraient lui nuire, et qu'il se souviendra toujours que l'homme n'est que poussière; nous sommes prévenus que Dieu abhorre l'impie : *Aversor impium. (Exod., XXIII, 7.)* Que Dieu a en horreur toute espèce d'abomination : *Omnes enim abominationes aversatur Dominus. (Deut. Xii, 31.)* Que la sainteté du Seigneur hait le mal; qu'il déteste l'insolence et l'orgueil, la voie corrompue et la langue double : *Arrogantiam, et superbiam, et viam pravam, et os bilingue detestor. (Prov., VIII, 13.)* Cette haine de Dieu contre l'iniquité est-elle stérile et sans danger pour celui qui l'allume? Nous sommes prévenus que celui qui aime l'iniquité hait son âme : *Qui diligit iniquitatem, odit animam suam. (Psal. X, 6.)* Que Dieu regarde les pécheurs dans sa colère : *In peccatores respicit ira illius. (Eccli. V, 7.)* Qu'il leur prépare des peines innombrables : *Flagella peccatoris multa. (Psal. XXXI, 10.)* Qu'il fera pleuvoir sur eux des pièges; que le feu et le soufre, et le vent des tempêtes, entreront dans le ca-

lice qu'il leur présentera pour partage : *Pluet super peccatores laqueos. (Psal. X, 7.)* « Qu'il armera ses ennemis pour sa querelle; que tout l'univers combattra avec lui contre les insensés; qu'il s'enivrera de leur sang; qu'il les déchirera, qu'il les dévorera, qu'il se jettera sur eux comme un lion sur sa proie; » qu'il ne faudra pas moins qu'une éternité entière de douleurs et de tourments pour satisfaire à sa justice : *Ibunt hi in supplicium æternum. (Math., XXV, 46.)*

Et les menaces du Seigneur ont-elles jamais été vaines? Au moment même que vous mangerez du fruit de cet arbre, avait dit Dieu au premier homme, en lui montrant l'arbre de la science du bien et du mal, au moment même que vous mangerez du fruit de cet arbre, vous mourrez : *Morte morieris. (Gen., III, 18.)* « Et la mort est entrée dans le monde à la suite du péché; » et avec la mort sont venues toutes les misères qui la précèdent, toutes les douleurs, toutes les terreurs, toutes les horreurs qui l'accompagnent; et depuis six mille ans que ce rigoureux arrêt s'exécute contre la postérité d'Adam, la justice de Dieu n'est point satisfaite; et tant qu'il y aura des hommes sur la terre, « il abreuvera ses flèches de leur sang. » Aucune sorte d'iniquités ne trouvera jamais grâce à ses yeux. Il punit l'orgueil dans Aman; l'avarice dans Giezi; la jalousie dans les enfants de Jacob; l'impudicité dans Zambri; l'intempérance dans Holopérne; la violence dans Jézabel; l'injustice dans Achab; la cruauté dans Adonibésec; le meurtre dans Caïn; le vol dans Achan; la désobéissance dans Saül; la révolte dans Absalon; la perfidie dans Joab; le mensonge dans Ananie; le sacrilège dans Baltassar.

Sa vengeance n'est arrêtée ni par le rang, ni par la puissance, ni par le nombre des coupables. Il frappe Antiochus, surnommé l'Illustre, d'une plaie incurable, et le livre tout vivant à la pourriture et aux vers. La pompeuse Jézabel, précipitée d'une fenêtre de son palais, est foulée aux pieds des chevaux et mangée par les chiens. Pharaon, ce prince enivré de sa puissance au point de demander qui était le Seigneur pour que sur son ordre il laissât partir Israël, avait vu périr tous les premiers-nés de l'Égypte dans une seule nuit. Et dans une seule nuit, Sennachérib perd, sous les murs de Jérusalem; cent quatre-vingt-cinq mille de ses soldats, et lui-même; couvert de honte et de confusion, avec « un cerce aux narines et un mors à la bouche, il est ramené à Babylone, » où, au bout de quarante jours, « ses propres fils l'assassinent. Parce que toute chair a corrompu sa voie, » toute chair est engloutie et périt dans les eaux d'un déluge universel; parce que vingt mille Israélites ont péché avec les filles de Madien; vingt mille Israélites sont passés au fil de l'épée; parce que toutes les villes de la Pentapole ont imité les abominations de Sodome, avec Sodome, et comme Sodome;

toutes les villes de la Pentapole sont détruites par une pluie de feu.

La vengeance du Seigneur n'est pas toujours désarmée par la faiblesse de l'âge des coupables. De petits enfants, sortis de Béthel, se moquent d'Elisée et l'appellent chauve : *Elisée regardant, jette les yeux sur eux, et les maudit au nom du Seigneur. (IV Reg., I, 24.)* A l'instant même, deux ours sortent du bois, se jettent sur cette troupe d'enfants, et en déchirent quarante-deux.

La vengeance du Seigneur ne semble parfois sommeiller que pour éclater avec plus de fureur. Il y avait bien quatre cents ans qu'Amalec avait péché, lorsque Dieu dit à Saül : *Je me suis souvenu de tout ce qu'Amalec a fait à Israël, et de quelle manière il s'opposa à lui dans son chemin quand il sortait d'Égypte; c'est pourquoi marchez contre Amalec, taillez-le en pièces, et détruisez tout ce qui est à lui; ne lui pardonnez point, ne désirez rien de ce qui lui appartient; mais tuez tout, depuis l'homme jusqu'à la femme, jusqu'aux petits enfants et ceux qui sont à la mamelle, jusqu'aux bœufs, aux brebis, aux chameaux et aux ânes.*

Que dirai-je encore? quelquefois il n'a fallu que le crime d'un seul homme pour allumer la colère du Seigneur, et appeler sa vengeance sur tout un peuple : *Israël a péché; il a violé l'accord que j'avais fait avec lui; ils ont pris des dépouilles que j'avais vouées à l'extermination; ils ont dérobé; ils ont menti, et ils ont caché leur vol dans le bagage. Israël ne pourra plus tenir devant ses ennemis; et il fuira devant eux, parce qu'il s'est souillé. Je ne serai plus avec vous jusqu'à ce que vous ayez exterminé celui qui est coupable de ce crime. (Josue, VII, 11, 12.)* Ce crime qui a déjà valu à l'armée d'Israël une défaite honteuse et sanglante, et que doit suivre, s'il n'est expié, l'abandon même de Dieu, est le crime d'un seul soldat, du seul Achan. Ainsi encore, parce que David, au lieu de rendre gloire au Seigneur, a ouvert son cœur à l'orgueil en ordonnant le dénombrement de ses sujets; le prophète Gad va lui dire au nom du Seigneur : « Choisissez celui que vous voudrez, ou de souffrir la famine pendant trois ans, ou de fuir devant vos ennemis pendant trois mois, sans pouvoir éviter leur épée, ou d'être sous le glaive du Seigneur pendant trois jours, la peste étant dans vos Etats; et l'ange du Seigneur tuant les peuples dans toutes les terres d'Israël. » David se reconnaît; il avoue sa faute. « N'est-ce pas moi, » dit-il à Dieu, « qui ai commandé de faire ce dénombrement du peuple? » *C'est moi qui ai péché; c'est moi qui ai commis tout le mal; mais pour ce troupeau, qu'a-t-il mérité? Tournez donc; je vous prie, Seigneur mon Dieu, votre main contre moi et contre la maison de mon père; mais épargnez votre peuple. (II Reg., XXIV, 17.)* La peste n'en ravagea pas moins Israël, et il mourut soixante-dix mille Israélites.

Que dirai-je encore? Dieu « ne venge-t-il pas souvent le crime des pères sur les en-

fants jusqu'à la troisième et quatrième génération? » Pour se venger de l'infidélité de Salomon, Dieu enlève sans retour dix tribus à son fils Roboam, et ne lui laisse, en mémoire de David, que les seules tribus de Juda et de Benjamin. Pour se venger de l'injuste et atroce barbarie de Saül envers les Gabaonites, il leur fait livrer sept de ses petits-fils pour qu'ils les mettent en croix. Pour se venger d'Achab, il retranche sa postérité de dessus la terre; il tue de la maison d'Achab jusqu'aux plus petits enfants.

Que dirai-je encore? Seigneur mon Dieu ! *qui peut connaître la grandeur de votre colère, et en comprendre toute l'étendue, autant qu'elle est redoutable ?* (Psal. LXXXIX, 11.) Lors même qu'il a pardonné le péché, Dieu en exige la réparation. « Le Seigneur, » dit le prophète Nathan à David, « vous a pardonné votre péché : vous ne mourrez point. Néanmoins parce que vous avez été cause, par votre péché, que les ennemis du Seigneur ont blasphémé contre lui, l'enfant qui vous est né va mourir. » Par combien d'autres afflictions n'expiat-il pas son péché ! Thamar, sa fille, fut déshonorée par son fils Amnon. Amnon fut massacrée par son frère Absalon. Absalon se révolta contre lui, le chassa du trône, le poursuivit à main armée, et périt d'une manière déplorable. Enfin, il vit Adonias, un autre de ses fils, abuser de sa vieillesse pour se faire roi avant sa mort.

Après tout cela, que les méchants viennent nous dire « qu'ils ont péché sans qu'il leur soit arrivé rien de triste ; » comme si Dieu n'avait pas toute l'éternité pour les punir et se venger. Après tout cela, il faut, pour justifier vos murmures dans les afflictions, il faut montrer que vous n'êtes redevables de rien à la justice de Dieu, ou que vos afflictions n'ont point de proportion avec vos offenses. Mais qui de vous oserait dire qu'il est sans péché; qu'il a toujours pratiqué la justice? Quoi ! vous êtes innocents? Vous n'avez donc ni participé, ni applaudi à cette impiété, à ce brigandage; à ces infamies, à ces spoliations, à ces traits si nombreux de barbarie, de cruauté, de férocité; à ces attentats dont la France est comptable à la religion et à l'humanité? Ce n'est donc pas vous qui..... mais ne frémissiez pas. Loin de penser à retracer, pour votre honte, le tableau de ces temps désastreux, je voudrais en perdre le souvenir. Vous, cependant, mes frères, vous voulez bien que je sache que vous êtes, la plupart, encore animés de l'esprit qui inspira tous les crimes de la révolution; et, d'après vous-mêmes, je ne dois pas douter que les mêmes circonstances ne vous trouvaient dans les mêmes dispositions. Quoi ! vous vous dites innocents, et vous êtes chrétiens ! Apparemment que la religion autorise l'oubli de Dieu, le mépris de son nom, l'abandon de son culte, les irrévérences dans sa maison, la profanation des jours qui lui sont consacrés, les parjures,

les imprécations, les blasphèmes? Apparemment que la religion autorise l'esprit de cupidité et les injustices, les fraudes, les mensonges qu'il inspire? l'esprit de jalousie et les calomnies qu'elle invente? les médisances qu'elle répand? les haines qu'elle foment? l'esprit d'orgueil, d'opposition, de contradiction, d'inflexibilité, d'impatience, et les querelles, les dissensions, les injures, les aigreurs, les ressentiments qui en naissent? Apparemment que la religion autorise une vie toute sensuelle, tout animale; une vie telle que d'honnêtes païens en auraient rougi? qu'elle autorise l'intempérance dans les repas, la licence dans les discours, l'effronterie dans les manières, le libertinage dans la conduite? qu'elle dispense d'avoir des mœurs quand on a des lois?

Oh ! comme il est plus vrai qu'en vous affligeant, Dieu vous rend « selon vos œuvres et selon la malignité de vos pensées ! » Soulevez, soulevez un peu le voile qui cache certains mystères d'iniquité. Laissez-nous voir quels ont été et quels sont peut-être encore vos goûts, vos affections, vos pratiques, les désordres de votre conduite, l'infamie de vos mœurs; alors nous ne serons plus en peine de justifier les jugements de Dieu, qui du reste « se justifient par eux-mêmes. » Vous êtes pauvre, du moins dans un état de gêne; rien ne vous réussit; tout semble au contraire se réunir contre vous : vous essayez des pertes, on vous fait des torts, on vous suscite de mauvaises affaires; les dépenses augmentent, les sacrifices à faire se multiplient, les ressources et les moyens diminuent; vous baissez chaque jour, vous craignez de déchoir tout à fait, et de ne transmettre à vos enfants qu'une bien petite portion de l'héritage que vous tenez de vos pères: cela est fâcheux, sans doute; mais si cet héritage est en tout ou en partie le produit de l'injustice; s'il s'est formé, accru, grossi des sueurs des misérables et des larmes de l'orphelin; « si la terre que vous possédez crie contre vous; si les sillons pleurent avec elle; si vous affligez le cœur de ceux qui la cultivent, et que vous en mangiez seul les fruits; » si, content de la graisse de la terre, vous dédaignez la rosée du ciel; si vos richesses vous rendent vain, confiant, irréligieux; si vous en usez pour fournir à l'intempérance ou à la vanité, pour tenter l'innocence, séduire la pudeur, payer le prix de la prostitution; oh ! *Redde quod debes* (Matth., XVIII, 28.) ; Dieu n'est que juste en vous arrachant des richesses d'iniquité, en vous retirant des biens dont vous vous faites des armes contre lui. Vous êtes malade, languissant, et les infirmités sont venues pour vous avant l'extrême vieillesse. Le jour, vos yeux sont lassés de s'ouvrir; la nuit, vous appelez vainement le sommeil qui vous fuit; de cruelles douleurs vous déchirent, ou à chaque instant vous mourez de langueur, de défaillance, d'épuisement. Aussi ne tenez-vous plus à

la vie, et vous faites des vœux pour que la mort vienne vous ensevelir dans son ombre. Cet état, sans doute, est bien pénible à la nature; mais votre corps, si vous l'avez idolâtré, caressé, mollement traité, ruiné par l'abus et l'excès des plaisirs; si la jeunesse s'est passée dans l'intempérance, la débauche, l'infamie d'une passion effrénée, délirante, et jamais assouvie; si la corruption de votre cœur a passé jusqu'à votre chair, et que sur cette chair de péché vous portiez les traces honteuses et la flétrissure du vice! oh! *Redde quod debes*; Dieu n'est que juste en faisant une victime de douleur et de pénitence de ce même corps dont vous avez fait, vous, un instrument d'iniquité. Vous pliez sous le poids du lien conjugal: que ne vous est-il permis de le rompre! Un genre de vie où vous promettiez que tous vos jours seraient des jours de fête; vous a ouvert une source intarissable de chagrins. De votre part, cependant, tout est douceur, attention, prévenance, modération, patience, sacrifice; mais dans la personne au sort de laquelle votre sort est lié, quelle bizarrerie! quelle exigence! quelle dureté! quelle tyrannie! Je conçois tout ce que l'antipathie, le dégoût, le soupçon, la jalousie, l'inconduite, la débauche peut mettre de discorde entre deux époux; et tout ce que la discorde doit amener de reproches, de dépits, d'outrages, de transports, de fureurs. Mais si vous vous êtes mariés comme font les païens, qui ne connaissent pas Dieu; si, au lieu de consulter Dieu sur le choix que vous deviez faire, et de prendre avec la crainte de Dieu, vous, un époux, vous, une épouse, vous n'avez pris conseil que de la vanité, de la cupidité, de la sensualité; si le sacrement qui unit les époux n'a été pour vous qu'une cérémonie vaine que vous avez profanée en vous y prêtant; si, au lieu de traiter le mariage avec honnêteté, et de conserver sans tache le lit nuptial, vous vous en faites une occasion de dissolution et d'impudicité; oh! *redde quod debes*; Dieu n'est que juste en ne bénissant pas, en poursuivant plutôt de ses malédictions une union contractée sous les auspices et continuée dans la pratique du crime.

Ainsi devez-vous raisonner de tout le reste; et regarder chacune de vos afflictions comme un exacteur qui vient au nom de Dieu vous sommer d'acquitter ce que pour vos péchés vous devez à la justice de Dieu: *Redde quod debes*. Mais ces afflictions sont excessives, désespérantes. Comment l'entendez-vous? Vos afflictions désespérantes! je me propose de vous montrer dans une autre instruction, qu'avec de la résignation et de la patience, vous pouvez être content, comblé même de joie au plus fort de vos tribulations. Vos afflictions excessives, et au-dessus de vos péchés! malheureux! tu blasphèmes. Quel si grand crime avait donc commis la femme de Lot pour être punie de mort? Elle avait, contre la défense de l'ange, imprudemment tourné la tête dans sa fuite

pour voir l'incendie de Sodome. Quel si grand crime avaient donc commis Nadab et Abiû, fils d'Aaron, pour « qu'un feu sorti du Seigneur les tuât aux pieds de l'autel? » Ils avaient par négligence brûlé de l'encens devant le Seigneur sur un feu étranger. Quel si grand crime avait donc commis Moïse, pour être, après tant de travaux, privé de la consolation d'introduire les Israélites dans la terre promise? Il avait montré un peu de défiance en frappant deux fois de sa verge un rocher pour en faire jaillir une source d'eau vive, lorsqu'il suffisait de le frapper une. Oh! que nous connaissons mal ce que c'est que le péché, et quels droits il donne à la justice de Dieu sur ceux qui le commettent!

Grand Dieu! est-il possible que nous prétendions traiter avec vous, et être traités de vous « comme une nation qui aurait toujours pratiqué la justice! Comment ne sommes-nous pas dans la confusion, et n'avons-nous pas honte de lever les yeux devant vous, quand nos iniquités se sont accumulées sur nos têtes! Oui, nous avons péché, nous avons fait des actions impies, nous nous sommes retirés de vous, nous n'avons point écouté vos ordonnances, nous ne les avons point observées comme vous nous l'aviez commandé pour que nous fussions heureux. » Ainsi, c'est par un jugement plein d'équité que vous nous avez envoyé tous ces châtiments; que vous nous avez fait tous ces maux: nous souffrons tout ce que nous avons mérité: *Merito hæc patimur* (Gen., XLII, 21.) Mais, ô mon Dieu! votre colère serait-elle donc implacable? Vous vengeriez-vous donc « comme un homme? Notre iniquité est grande; mais si vous observez exactement, Seigneur, nos iniquités; Seigneur, qui subsistera devant vous (Psal. CXXIX, 3.) Notre iniquité est grande; mais ne peut-elle être expiée par aucune victime, par aucun sacrifice? Déjà, pourtant, vous avez chassé loin de nous l'ennemi qui nous persécutait. Ce premier trait de votre miséricorde nous rappelle à la confiance. S'il ne fallait, pour vous réconcilier pleinement à nous, « qu'un holocauste des victimes les plus grasses choisies dans nos troupeaux! » Mais non; « vous ne mangez pas la chair des génisses; vous ne buvez pas le sang des taureaux et des boucs. » Il n'est qu'un sacrifice que vous agréiez: celui d'un cœur brisé de douleur, d'un cœur contrit et humilié. Créez-le en nous, ô mon Dieu! créez-le en nous, et rétablissez de nouveau un esprit droit dans le fond de nos entrailles. Détournez, par miséricorde, votre face de dessus nos péchés; et, s'il faut que votre justice soit satisfaite: *Respice in faciem Christi tui* (Psal. LXXXIII, 10): jetez les yeux sur le visage de votre Christ, sur « ce Jésus qui s'est fait propitiation pour nos péchés, et non-seulement pour les nôtres, mais pour ceux du monde entier. C'est pour lui que nous devons avoir accès au trône de la grâce, et y trouver secours dans nos nécessités. » Ainsi soit-il.

DISCOURS LXVIII.

SUR LES AFFLICTIONS.

Omnia quæ induxisti super nos, et universa quæ fecisti nobis, in vero judicio fecisti... Sed fac nobiscum juxta mansuetudinem tuam, et secundum multitudinem miséricordiarum tuarum. (Dan., III, 31.)

C'est par une justice très-véritable que vous nous avez envoyé ces châtiments, que vous nous avez fait tous ces maux... mais traitez-nous selon votre douceur et selon la multitude de vos miséricordes.

Voilà des sentiments que j'aimerais à retrouver en vous, mes frères, pendant ces jours de trouble, de misère et de calamité. Voilà comment parlent, comment se résignent, comment prient dans l'affliction les hommes qui reconnaissent une Providence, et qui ne prétendent pas que les crimes, pour nombreux, pour prolongés, pour énormes qu'ils soient, doivent demeurer impunis. La vierge qui les frappe, ils la voient entre les mains de Dieu. Ils croient que si Dieu se montre irrité, c'est qu'ils sont coupables ; et, pour exciter sa miséricorde, ils tâchent de fléchir sa justice par la pénitence et l'humiliation.

Mais ce n'est pas à l'école et sur l'exemple des saints ; ce n'est pas même à l'école et sur l'exemple des hommes raisonnables, que vous formez vos opinions et vos mœurs. Aussi l'affliction vous trouve-t-elle faibles, pusillanimes, impatients, murmurateurs, presque impies. Supposons, mes frères, qu'il vous fallût boire jusqu'à la lie, ce qu'à Dieu ne plaise cependant ! qu'il vous fallût boire jusqu'à la lie, comme l'infidèle habitant de Jérusalem et de Juda, le calice de la fureur céleste ; que vous vissiez la guerre au dehors, la peste et la famine au dedans ; que Dieu, pour servir ses vengeances, « appelât sur vous un peuple puissant, un peuple ancien, dont vous n'entendriez pas le langage, et dont le carquois serait comme un sépulcre ouvert, » un peuple qui mangerait vos blés et votre pain, qui dévorerait vos fils et vos filles, qui pillerait vos moutons et vos bœufs, qui saccagerait vos campagnes, réduirait vos maisons en cendres, et, après vous avoir outragés, maltraités, dépouillés de tout, chargés de fers, vous emmènerait captifs sur une terre étrangère, où vous seriez asservis à des maîtres impitoyables qui se feraient un plaisir de votre douleur, riraient de vos larmes, vous insulteraient sans cesse et vous traiteraient à l'égal des bêtes de somme ; que feriez-vous ? que diriez-vous ? que deviendriez-vous ? Eh bien ! tous ces maux tombèrent sur les Juifs, au temps du roi Sédécias. Cette condition si dure fut celle des enfants de Jacob à Babylone. Ils y passèrent soixantedix ans, bannis de leur pays, courbés sous le joug d'une servitude accablante, » sans prince, sans chef, sans prophète, sans holocauste, sans sacrifice, sans oblations, sans lieu pour offrir les prémices : » désolés chaque jour par le spectacle des cérémonies païennes, chaque jour en danger d'être entraînés, par l'exemple et les menaces d'une nation infidèle, au culte abominable des

idoles. Oublièrent-ils Dieu dans l'adversité ? Les vit-on s'endurcir sous la verge du châtiment ? Entendit-on sortir de leur bouche l'expression d'un dépit furieux, des murmures insensés, des imprécations, des malédictions, des blasphèmes ? L'adversité, plutôt, les ramena au Dieu de leurs pères, et jamais plus ils ne commirent ces crimes qui avaient allumé son indignation contre eux. Voyez-les : tristement assis sur les bords de l'Euphrate, ils y pleurent ; et, quoi ? la perte de leurs champs, de leurs vignes, de leurs oliviers, de leurs troupeaux ? « Ils pleurent au souvenir de Sion. Ils ont suspendu aux saules leurs instruments de musique, et se refusent à chanter dans une terre étrangère et pour le plaisir des infidèles, quelques-uns des cantiques de Sion. » Sion occupe toutes les pensées ; ce n'est que de Sion qu'ils parlent au Seigneur. « Si je t'oublie, ô Jérusalem ! que ma main droite soit mise en oubli ! que ma langue reste attachée à mon gosier, si je ne me souviens pas de toi, si je ne me propose pas Jérusalem comme le principal objet de ma joie ! Souvenez-vous, Seigneur, des enfants d'Edom, de ce qu'ils ont fait au jour de la ruine de Jérusalem, lorsqu'ils disaient : Exterminez et abattez jusqu'à ses fondements. » Ecoutez ceux qu'on a jetés, chargés de liens, dans une fournaise ardente, parce qu'ils ont refusé, comme le voulait la loi, de rendre à la statue de Nabuchodonosor un sacrilège honneur. C'est par un jugement très-équitable, disent-ils à Dieu, que vous nous envoyez ces châtiments, que vous avez fait tous ces maux ;... mais traitez-nous selon votre douceur et selon la multitude de vos miséricordes : *Omnia quæ induxisti super nos, et universa quæ fecisti nobis, in vero judicio fecisti ;... sed fac nobiscum juxta mansuetudinem tuam et secundum multitudinem miséricordiarum tuarum.*

Et vous, mes frères, dont Dieu a si longtemps protégé les personnes, les maisons, les biens, et « béni les œuvres, en multipliant ce que vous aviez sur la terre ; » parce qu'il étend un peu sa main, et frappe ce qui est à vous, je vous vois prêts à le maudire en face ; parce qu'il vous afflige, vous êtes aigris, indignés, désespérés ? Vous éclatez en plaintes, en reproches, en menaces ? vous revenez à parler le langage de la sédition et de la révolte ? Où est donc votre raison ? où est donc votre foi ? Certes, mes frères, tenter ainsi le Seigneur, n'est pas le moyen d'attirer sa miséricorde, mais plutôt d'exciter sa colère et d'allumer sa fureur. Apprenez d'abord que murmurer seulement dans les afflictions, quelles qu'elles soient et de quelque part qu'elles nous viennent, c'est désavouer et méconnaître la providence de Dieu.

Si la condition de l'homme sur la terre est de souffrir, aucun arrêt, pourtant, ne le condamne à souffrir sans consolation ; qu'il se résigne seulement, et plie avec respect sous la main qui le châtie. La foi qui lui découvre, dans son injustice, la cause pre-

mière de ses souffrances, lui apprend aussi quel en est le remède ; et, comme il n'est point affligé sans motifs, il dépend de lui de ne pas souffrir sans mérite.

Adhuc permanes in simplicitate tua ! disait au saint homme Job sa femme, en le voyant assis sur un fumier, et ôtant avec un morceau d'un pôt de terre la pourriture qui sortait de ses ulcères ! *adhuc permanes in simplicitate tua ? Benedic Deo, et morere.* (Job, II, 9.) « Quoi ! vous demeurez encore dans votre simplicité ? bénissez Dieu, et mourez. » Ce langage furieux et insensé est encore le seul que tiennent et que savent tenir aux hommes dans l'infortune tous ces impies qui dépouillent Dieu, la souveraine sagesse, du gouvernement du monde, pour en faire honneur au hasard qui n'est rien. En effet, dire aux malheureux que la Providence n'est pour rien dans leurs souffrances ; qu'ils souffrent sans fruit, comme sans cause ; qu'ils sont le jouet d'un sort capricieux, d'une aveugle fatalité, n'est-ce pas les inviter, quand ils ne voient plus d'espoir, à se couper bien vite la gorge, et à se presser de rentrer dans le néant qu'on leur promet, pour s'y reposer de leurs douloureux et inutiles travaux. Mais la raison, comme la foi, nous autorise à démentir « ces fabricateurs de l'erreur ; » à leur adresser la réponse de Job à sa femme : *Quasi una de stultis mulieribus locuta es ;* (*Ibid.*) vous parlez comme une femme qui n'a point de sens.

Car où est le sens à supposer que le monde, où brillent de toutes parts les traits d'une intelligence infinie, soit l'ouvrage d'une cause sans intelligence ? ou que Dieu, auteur du monde, dédaigne de gouverner ce qu'il n'a pas dédaigné de créer ; ou que gouvernant le monde qu'il a fait pour l'homme, il n'intervient en rien dans la destinée de l'homme pour qui le monde a été fait ? Ah ! c'est lui, c'est Dieu, qui non-seulement préside au cours régulier des astres, au retour si constant des saisons, à la continue reproduction des êtres ; qui couvre la terre de frimats pendant l'hiver, qui la pare de fleurs au printemps, qui l'enrichit de moissons dans l'été, qui mûrit les fruits de l'automne ; c'est lui encore qui fournit la proie au lion rugissant, et « la nourriture aux petits des corbeaux qui l'invoquent. Deux passereaux ne se vendent qu'une obole ; et un seul de ces oiseaux ne tombe pas sur la terre sans la volonté du Père céleste : » *Quanto magis vos modica fidei !* (*Matth.*, VI, 30.) Si Dieu a soin de nourrir jusqu'au plus vil des insectes : « s'il a soin de vêtir avec magnificence un lis des champs qui est aujourd'hui, et qui sera demain jeté dans le four, » le moyen de se persuader qu'il abandonne au hasard la destinée de l'homme « qu'il a fait à sa ressemblance, qu'il a » couronné de gloire et d'honneur, qu'il a » établi sur tous les ouvrages de ses mains ? »

C'est par moi, dit Dieu, *que règnent les rois.* (*Prov.*, VIII, 15.) Il précipite Saül du trône, et y fait monter David. *C'est par*

moi que les législateurs prescrivent ce qui est juste. (*Ibid.*) Il donne la sagesse à Salomon, et infatue les conseils d'Achitophel. Les nations et les empires sont dans sa main, comme les rois qui les gouvernent. Il en détermine les commencements, la durée, la puissance, la chute. Voyez comme il multiplie, à l'égal des étoiles, les enfants de Jacob, extermine et réduit au néant la postérité d'Amalec. Voyez comme il enrichit « les fils d'Assur des dépouilles de l'Egypte, parce qu'ils ont servi sa vengeance dans la ruine de Tyr ; » puis « les livre à l'épée de Cyrus, parce qu'ils ont opprimé son peuple. » Voyez comme il relève les murailles de Jérusalem détruite jusque dans ses fondements, et condamne « Babylone, cette reine des cités, à n'être plus habitée que par les dragons, les autruches et les hiboux. » Enfin, voyez comme « il renverse, écrase, réduit en poudre, dissipe tous les autres royaumes, pour établir ce royaume de son Christ, qui subsistera éternellement. Seigneur mon Dieu, combien vos œuvres sont grandes et admirables ! combien votre nom doit être craint et révérendé parmi les nations de la terre ! »

Quant à vous, les cheveux même de votre tête sont comptés : *Vestri autem capilli capitis omnes numerati sunt.* (*Matth.*, X, 20.) Dieu a présidé à votre naissance ; vous êtes devenu « dès le sein de votre mère, » l'objet de ses soins ; « il a disposé avec autant de force que de douceur » tout ce qui doit vous arriver dans la vie : vous ne serez jamais que ce qu'il vous fera. Vous n'aurez jamais que ce qu'il vous donnera ; vos entreprises ne réussiront qu'autant qu'il les bénira ; vous n'éprouverez non plus d'affliction que ce qu'il vous en ménagera. « Vous recueillerez, vous serez rempli des effets de sa bonté quand il ouvrira sa main ; mais qu'il détourne de vous sa face, vous perdrez l'esprit de vie, vous tomberez dans la défaillance, vous retournerez dans votre poussière. » Si donc vous êtes pauvre, humilié, malade, prenez-vous-en à Dieu ; car c'est « Dieu qui ôte et qui donne la vie ; qui conduit aux enfers et qui en ramène, qui abaisse et qui relève, qui fait le pauvre et qui fait le riche. » Il est impossible de supposer qu'il vous arrive quelque mal qui ne vienne de Dieu. « Aucune créature n'a sur vous de pouvoir qu'elle ne le tienne d'en haut. » Rien dans le monde ne saurait vous nuire et vous affliger, si Dieu ne le veut, ne l'ordonne, ou ne le permet : *Si erit malum in civitate quod Dominus non fecerit.* (*Amos*, III, 6.)

Cette providence universelle de Dieu, je dois convenir ici que vous la reconnaissez parfois, non pas dans la prospérité, car le plus souvent la prospérité vous aveugle, vous rend orgueilleux et vous trouve ingrats. Que vos troupeaux soient féconds, vos récoltes abondantes, vos greniers et vos celliers pleins, vos enfants bien établis, l'état de vos affaires florissant, « ce n'est pas le Seigneur, c'est votre main, » c'est

vosre travail, c'est vosre industrie « qui a fait tout cela. » Mais dans ces calamités publiques ou particulières, contre lesquelles la puissance humaine n'offre ni remèdes, ni préservatifs, la stérilité des terres, l'impérie des saisons, la maladie des bestiaux, vous daignez parfois vous souvenir de Dieu, lui demander et lui faire demander qu'il éloigne le fléau qui déjà pèse sur vous, ou qui seulement vous menace, parce qu'apparemment vous l'en croyez l'auteur. Je suis loin de vous en blâmer, sans doute; je voudrais plutôt que vous le fassiez plus souvent, et surtout plus religieusement, en reconnaissant, en détestant, en détruisant tout ce qui dans vous peut offenser Dieu et vous mériter ses châtimens. Mais Dieu est-il donc étranger à toutes ces autres afflictions qui vous viennent de la part des hommes? aux calomnies qui vous noircissent, à l'injustice qui vous opprime, à la violence qui vous dépouille, à l'envie qui vous décrédite, aux injures qu'on vous dit, aux torts qu'on vous fait, aux embarras qu'on vous suscite, aux mauvais tours d'un ennemi acharné à vous nuire? que sais-je? à l'infidélité d'un serviteur sans conscience, à l'inconduite d'un mari ou d'un père sans affection, aux débordemens d'un fils libertin? Dieu, dis-je, est-il étranger dans tout cela? Non, certes, répond saint Augustin. Quelle que soit votre affliction, et de quelle part qu'elle vous vienne, prenez-vous-en toujours à Dieu : *Prorsus ad Deum tuum refer flagellum tuum*. Il est bien vrai que Dieu n'ordonne pas les effets de la malice des hommes, parce qu'il n'est et ne peut être l'auteur du péché; mais il les permet; et s'il ne les permettait pas, il ne serait pas au pouvoir des hommes de vous offenser. Ce n'est donc pas Dieu qui inspire à votre ennemi la volonté qu'il a de vous nuire; mais c'est Dieu qui lui en donne le pouvoir. C'est Dieu qui, en l'armant de ce funeste pouvoir, permet qu'il l'exerce contre vous. Quand un homme vous frappe, vous devez penser que la main du Seigneur est toujours cachée sous celle de l'homme. L'une agit et l'autre permet; l'une porte le coup, l'autre le laisse tomber. Ne vous arrêtez pas à la première; mais reconnaissez la puissance supérieure de l'autre, et soumettez-vous : *Prorsus ad Deum tuum refer flagellum tuum*.

D'après ces principes, quelle conduite tenir donc dans les afflictions? voici des modèles. Vous êtes frappé dans vos biens? Job était puissamment riche; il est réduit tout d'un coup à la dernière indigence. Tous ses biens lui sont enlevés dans un jour par divers accidens. A la nouvelle qu'il en reçoit, il se lève, déchire ses vêtements, se rase la tête, se jette par terre, et adore Dieu. *Je suis*, dit-il, *sorti nu du ventre de ma mère, et j'y retournerai nu. Le Seigneur m'avait tout donné : le Seigneur m'a tout ôté ; il n'est arrivé que ce qui lui a plu : que le nom du Seigneur soit béni.* (Job, I, 21.) Vous êtes frappé dans votre personne? Tobie

était devenu aveugle. « Malgré cette infirmité, il demeura ferme et immobile dans la crainte du Seigneur, rendant grâces à Dieu, tous les jours de sa vie; et parce que ses parents le raillaient de sa patience, en lui disant : Où est maintenant votre espérance pour laquelle vous faisiez tant d'aumônes et ensevelissiez les morts? *Ne parlez point de la sorte*, leur répondait Tobie; *car nous sommes enfans des saints, et nous attendons cette vie que Dieu doit donner à ceux qui ne violent jamais la fidélité qu'ils lui ont promise.* (Tob., II, 17 et 18.) Vous êtes frappé dans votre famille? Le Seigneur fait annoncer au grand prêtre Héli, par le jeune Samuel, qu'il va couper son bras et le bras de la maison de son père; qu'il n'y aura jamais de vieillard dans sa famille; que son âme séchera de langueur; qu'une grande partie de ceux de sa maison mourront lorsqu'ils seront venus en âge d'homme; que ses deux fils, Ophni et Phinéès, mourront tous deux en un même jour. » Que répond le saint vieillard? *Il est le Seigneur; qu'il fasse ce qui est agréable à ses yeux.* (I Reg., III, 18.) Vous êtes frappé dans votre honneur? David fuyait devant Absalon, lorsqu'un nommé Séméi, s'avancant dans son chemin, se prit à le maudire et à lui jeter des pierres. Il maudissait le roi en ces termes : Sors, sors, homme de sang, homme de Béal; le Seigneur a fait retomber sur toi tout le sang de la maison de Saül, parce que tu as usurpé le royaume pour te mettre en sa place. Hé, quoi! s'écrie un serviteur fidèle, faut-il donc que ce chien mort maudisse le roi, mon seigneur? je m'en vais lui couper la tête. Mais qu'y a-t-il donc de commun entre vous et moi, répliqua David; laissez-le faire; car le Seigneur lui a ordonné de maudire David; et qui osera demander pourquoi il l'a fait? *Laissez-le faire, laissez-le maudire; peut-être que le Seigneur regardera mon affliction, et qu'il me fera quelque bien pour ces malédictions que je reçois aujourd'hui.* (II Reg., XVI, 11-12.)

Mais tous ces exemples d'une modération si rare, d'une résignation si humble, d'une confiance si religieuse, d'une patience si héroïque, je peux croire qu'ils vous étonnent plus qu'ils ne vous touchent, vous, mes frères, que les injures révoltent, que les chagrins aigrissent, que les infirmités dépitent, que les pertes désespèrent. Non, vous ne voulez point pour vous de cette condition, pourtant si commune parmi les hommes, de cette condition, de cet état de choses où l'on ne possède son âme dans la paix que par la patience. Vous ne voulez pas du Dieu qui humilie, qui appauvrit, qui afflige; vous ne voulez pas du Dieu des misérables. Vous demandez bien chaque jour à Dieu que sa volonté se fasse : *Fiat voluntas tua* (Matth., VI, 10); mais la préparation de votre cœur désavoue les paroles de votre bouche : votre prière est hypocrite et mensongère. La volonté de Dieu n'est sage, n'est sainte, n'est respectable pour vous qu'autant qu'elle s'accorde à la vôtre,

qu'autant qu'elle se plie à vos goûts, à vos penchants, à vos cupidités. Que Dieu vous fasse les arbitres de votre sort, vous vivrez heureusement; vous serez élevés, comblés de richesses; « vous verrez votre race fleurir et se conserver sous vos yeux; vos maisons jouiront d'une profonde paix, et la verge de l'adversité ne les touchera point. Vous passerez vos jours dans les plaisirs, » et s'il faut de nécessité quitter la vie, du moins « vous descendrez dans le tombeau en un moment » et sans douleur. Mais, parce que Dieu n'a pas tout à fait réglé votre destinée sur ce plan, il n'y a plus en lui ni bonté, ni sagesse? Forcé de le reconnaître encore pour maître, vous ne l'avouez plus pour votre père? Il ne pense plus à vous; il vous livre aux coups du sort, à la malice des hommes, et sa rigueur justifie vos murmures? O homme! qui êtes-vous pour interroger Dieu et lui demander compte de ses voies? Si vous avez reçu les biens de la main du Seigneur, pourquoi n'en recevriez-vous pas aussi les maux? que vous doit-il donc? et, s'il ne vous doit rien, quelle injure vous fait-il en vous donnant moins? Comment êtes-vous sage en résistant à sa volonté, quand « ceux-là même qui gouvernent le monde fléchissent sous lui? » Hé! depuis quand « l'argile dit-elle au potier qui la met en œuvre que son ouvrage n'a rien d'une main habile? » qu'elle est mécontente de sa forme et de sa destination? qu'elle aimerait mieux servir à des usages honorables qu'à des usages vils et honteux? « Malheur à malheur à l'homme qui dispute contre celui qui l'a créé, lui qui n'est qu'un peu d'argile et un vase de terre! » Les murmures sont d'un téméraire ou d'un ingrat; ils le rendent indigne des soins de cette Providence qu'il méconnaît et qu'il désavoue, et digne seulement de cette justice vengeresse qu'il calomnie et accuse de rigueur.

Tous les événements de ma vie sont entre vos mains, ô mon Dieu! c'est assez pour que j'y souscrive et m'en trouve content. Tous les événements de ma vie sont entre vos mains! il ne m'est donc jamais rien arrivé, jamais donc rien ne m'arrivera que vous ne l'ayez prévu, réglé, ordonné ou permis? C'est assez pour que je vous bénisse du passé, et m'en remette sans réserve à vous de mon sort pour l'avenir. Véritablement, bon nombre de mes jours se sont écoulés dans la douleur, et je compte bien des nuits pleines de travail et d'amertume: tantôt le mal a percé ma chair de ses pointes; tantôt la détresse et de pénibles privations ont mis à l'épreuve ma patience. J'ai eu aussi à pleurer la mort de parents et d'amis qui m'étaient chers, et les méchants plus d'une fois m'ont interrogé par des outrages et d'indignes traitements. Je confesserai même, ô mon Dieu! que la voie par laquelle il m'a fallu marcher m'a paru souvent si rude, que j'étais ennuyé de vivre; et si je n'avais pas su que « vous ne laissez rien de tout ce que vous avez fait »

je me serais cru l'objet de votre haine: mais vous avez été ma force et mon refuge, mon protecteur et mon asile assuré. Continuez donc, Seigneur, à avoir pitié de moi, quand vous trouverez bon de m'affliger; c'est dans votre sein paternel que je me déchargerai de toutes mes sollicitudes: « au milieu même des ombres de la mort j'espérerais en vous. » Oui, quand Dieu « me tuerait, j'espérerais en lui. » Des tribulations donc, ô mon Dieu! si c'est votre volonté, pourvu que vous me donniez de les supporter de manière qu'après avoir passé par l'eau et par le feu j'arrive à vous posséder dans le lieu du rafraîchissement et de la paix. Ainsi soit-il.

AUTRE EXORDE.

SUR LE MÊME SUJET.

Plorabit et flebit vos; mundus autem gaudebit. (Joan., XVI, 20.)

Vous pleurerez, vous autres, et vous gémirez; et le monde se réjouira.

Les disciples de Jésus-Christ ne murmureront pas de ce partage: loin d'envier au monde ses fausses joies, ils « aimeront toujours mieux être affligés avec le peuple de Dieu, que de jouir du plaisir si court qui se trouve dans le péché. » Contents de ne pas souffrir « comme des homicides, ou comme des larrons, ou comme coupables d'actions mauvaises, » ils ne rougiront pas de leurs souffrances; ils glorifieront plutôt Dieu « de les avoir appelés, non-seulement à croire en Jésus-Christ, mais encore à souffrir pour lui; » assurés qu'ils sont, « qu'après avoir été associés à sa croix, ils auront part à son triomphe, et que toutes les tribulations de la vie présente n'ont point de proportion avec la gloire qui couronnera leur patience. » Aussi ils bénissent quand on les maudit; ils répondent aux injures par des prières; n'opposent que la douceur à la violence; se font un trésor de la pauvreté, une espérance de l'infirmité, un gain de la mort; ils savent dans les plus rudes épreuves trouver un courage invincible, et jouir, au plus fort des tribulations, d'un calme inaltérable. Ceux-là même qui, sans être animés comme les saints, de l'esprit de Jésus-Christ, conservent assez de foi pour reconnaître une Providence, et ne pas prétendre que les crimes.

Apprenez donc d'abord que murmurer seulement dans vos afflictions, c'est méconnaître et désavouer la Providence.

DISCOURS LXIX.

SUR LES AFFLICTIONS.

Flagena Domini, quibus quasi servi corripimur, ad emendationem, et non ad perditionem nostram evenisse credamus. (Judith., VIII, 27.)

Croyons que tous ces fléaux, dont Dieu nous châtie comme ses serviteurs, nous sont envoyés pour nous corriger, et non pour nous perdre.

La justice des hommes, comme la justice de Dieu, poursuit et exige la réparation des crimes. Mais il y a cette différence, que les hommes, pour se venger, perdent le

coupable, et que Dieu entend le sauver, même en se vengeant. Je ne sais, mes frères, si vous comprenez bien ma pensée. Au tribunal des hommes, un coupable convaincu est un coupable condamné. La sincérité de ses aveux, l'abondance de ces larmes, l'amertume de son repentir, sa résignation, ses protestations, ses supplications, rien ne désarme les ministres de la loi. Ils le flétrissent, ils le perdent, il faut qu'il péricule. Retraqué de la société, il ne pourra plus nuire. Son supplice effrayera les pervers que l'impunité aurait enhardis. La loi n'en veut pas davantage. Il périt; qu'il s'en prenne à lui-même de sa ruine. Au tribunal de Dieu le crime est toujours crime; mais la bonté compatissante du Juge, et l'abondance de ses miséricordes « dont la colère même n'arrête pas le cours, » doivent y tempérer la sévérité de la justice: la nécessité seule lui arracherait une sentence de rigueur.

Ici bas donc il vaut mieux, tant coupable soit-on, tomber entre les mains de Dieu qu'entre les mains des hommes. (II Reg., XXIV, 14.) Les hommes punissent, Dieu châtie, « et il châtie pour corriger, et non pour perdre. » C'est ce que la vertueuse Judith faisait observer aux habitants de Béthulie assiégés par Holopherne. Parce que toutes les citernes et tous les réservoirs d'eau étaient épuisés, et qu'il ne restait plus dans toute la ville de quoi donner à boire un seul jour aux habitants, les uns voulaient qu'on livrât incessamment la ville aux Assyriens pour leur faire trouver, disaient-ils, une mort prompte par l'épée, au lieu de cette longue mort que la soif qui les brûlait leur faisait souffrir. « Ayez pitié de nous, » criaient les autres s'adressant au Seigneur, « parce que vous êtes bon, ou vengez-vous de nos crimes en nous châtiant vous-même; mais ne nous abandonnez pas à la merci d'un peuple qui ne vous a jamais connu. » Tous étaient dans l'impatience, l'abattement et le désespoir. Ozias lui-même, le pieux Ozias, vaincu par les cris et les lamentations de toute l'assemblée, avait promis de livrer la ville, s'il ne recevait du secours dans cinq jours. Qui êtes-vous donc, leur dit alors Judith, qui êtes-vous pour tenter ainsi le Seigneur? Quoi! vous avez prescrit à Dieu le terme de sa miséricorde selon qu'il vous a plu; et vous lui en avez marqué le jour? Faisons, mes frères, pénitence de cette faute même. Ne témoignons pas d'impatience dans ces maux que nous souffrons; mais considérons que ces supplices mêmes sont encore moindres que nos péchés; croyons que ces fléaux, dont Dieu nous châtie comme ses serviteurs, nous sont envoyés pour nous corriger, et non pour nous perdre: *Flagella... ad emendationem, et non ad perditionem nostram evenisse credamus.*

Que de murmures vous épargnerait, que de consolations vous procurerait, que de confiance, que de reconnaissance même vous inspirerait dans vos afflictions une réflexion si sage et que l'événement justifierait

si bien, si vous saviez, ou que vous voulussiez la faire: elle n'a été consignée dans les saints livres que pour votre instruction. Je veux donc vous la développer: je veux vous montrer que vos afflictions sont des traits de miséricorde par lesquels Dieu entend vous ramener à lui, mais dont l'abus peut consommer votre impénitence et votre réprobation.

S'il est un état où le retour à Dieu, après une vie de péché, soit rare, difficile, comme impossible, c'est indubitablement celui d'une constante prospérité; et prenez garde que par la prospérité, je n'entends pas ici ce que dans vos préjugés vous enviez peut-être aux dieux de la terre, l'élévation du rang, l'éclat des dignités, la magnificence des palais, la somptuosité des habits, la délicatesse de la table, les jeux, les plaisirs, les fêtes, de riches trésors, d'immenses possessions; mais seulement une vie telle que la plupart vous pourriez la mener, si Dieu n'y mettait ordre: une vie douce, aisée, commode, dont aucun souci, aucun chagrin, aucune perte, aucune humiliation, aucune infirmité, aucune crainte ne troubleraient jamais le cours. Supposez, en effet, que vous connaissiez des pécheurs heureux; observez-les: vous les trouverez tels que les a peints David pour qui leur prospérité avait été une sorte de scandale: téméraires, insolents, abandonnés à toutes les passions, irréligieux et impies. Or, imaginez des dispositions plus funestes et qui laissent moins d'espérances que celles-là.

Et d'abord, les pécheurs heureux sont téméraires: *Non est respectus mortis eorum.* (Psal. LXXII, 4.) Loin de se souvenir, comme le recommande l'Esprit-Saint, de leurs fins dernières, de méditer les années éternelles, d'interroger la mort sur l'heure où elle viendra, sur la vanité des biens dont elle les dépouillera, sur l'infection de la fosse où elle les cachera, sur l'état d'iniquité où elle les fixera, sur le caractère du Juge au tribunal duquel elle les traînera; leur premier soin est d'écarter tout ce qui leur rappellerait ces idées salutaires; de s'en débarrasser si elles viennent; de s'en moquer si elles sont importunes. Hé! cependant la crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse. On ne se détrompe du monde, on ne s'arrache aux prestiges des passions, on ne sent le danger d'une vie criminelle et l'on ne songe à la quitter, qu'en disant à la pourriture: *Vous êtes mon père; et aux vers: Vous êtes ma mère et ma sœur* (Job, XVII, 14); qu'en laissant percer sa chair de la crainte des jugements de Dieu; qu'en descendant, par la pensée, dans l'enfer, et en se demandant « si l'on pourra bien habiter avec un feu dévorant, au milieu d'ardeurs éternelles. »

A la témérité, les pécheurs heureux joignent l'orgueil et l'insolence: *Tenuit eos superbia.* (Psal. LXXII, 6.) Parce qu'ils ne « participent point aux travaux et aux fatigues des autres hommes; que la verge de la correction ne s'étend pas jusqu'à eux;

que leurs granges et leurs celliers regorgent ; qu'ils voient leur maison dans une profonde paix, et leurs enfants danser au son des instruments, » ils se croient des êtres privilégiés, et d'une nature supérieure aux autres. Toujours ils dédaignent et méprisent, quelquefois ils insultent tout ce qui est petit, pauvre, souffrant, malheureux. C'est le mauvais riche de l'Evangile « se vêtant de pourpre et de lin, se traitant magnifiquement tous les jours, » et ne donnant pas un regard de compassion à Lazare couvert d'ulcères et couché à sa porte. C'est l'insensé de l'Apocalypse, qui « malheureux et misérable, et pauvre, et aveugle, et nu » aux yeux de Dieu, « dit qu'il est riche, qu'il est comblé de biens, qu'il n'a besoin de rien, et invite son âme à jouir sans inquiétude de ce qu'il a amassé. » C'est l'insolent qui insulte au malheur de Job, et fait des souffrances de ce juste, le sujet de ses chansons. Hé! cependant, comment revenir à Dieu, sans avoir le sentiment de sa misère et de sa honte! sans rougir, sans s'humilier « de l'opprobre de sa jeunesse? » sans déplorer ses égarements et désavouer sa folie? Comment, avec l'orgueil, le plus damnable des péchés, intéresser la miséricorde de Dieu qui « déteste » par-dessus tout « l'arrogance dans le pauvre, » qui met sa gloire à « résister aux superbes, lorsqu'il comble les humbles de grâces; qui arrache les grands de leur trône, et élève les petits; qui remplit de biens ceux qui sont affamés, et renvoie vides ceux qui sont riches; » enfin, qui étant très-élevé lui-même, regarde avec complaisance les choses qui sont basses, et ne voit les hautes que de loin? »

Les pécheurs heureux sont encore livrés à toutes les passions : *Transierunt in affectum cordis.* (*Ibid.*) Savez-vous, demandait le Seigneur, par la bouche d'un prophète, quelle a été l'iniquité, ou la cause des iniquités de Sodome? L'abondance où elle vivait de toutes choses. De cette abondance sont venus l'orgueil, l'excès des viandes, l'oisiveté et toutes les abominations qu'elle a commises devant moi : *Hæc fuit iniquitas Sodomorum, saturitas panis.* (*Ibid.*) Les choses n'ont pas changé. Aujourd'hui encore, c'est par la vanité des prétentions, l'ambition du pouvoir et l'arrogance du langage, par la recherche, la délicatesse, l'excès dans le boire et dans le manger, par l'oisiveté, mère de tous les vices, par la vie molle et sensuelle, par les désordres de l'impudicité, que se signalent les pécheurs toujours heureux. Avec un cœur emporté et des passions d'autant plus exigeantes qu'elles n'ont jamais été contredites, il en coûterait tant de se refuser quelque chose, quand on peut s'accorder tout! Aussi dans eux, l'esprit, le cœur, les sens, les pensées, les sentiments, tout, jusqu'à leurs paroles, tout est gâté, corrompu, rempli de malice. « Leur iniquité, » dit le Prophète, « naît de leur abondance et de leur graisse : ils en sont tout couverts. » Sur quel fond travaillerait donc la grâce pour les ramener, quand

ils n'ont plus rien de sain? Il leur faudrait d'autres yeux pour voir la vérité, d'autres oreilles pour l'entendre, un autre esprit pour la méditer, un autre cœur pour la goûter, d'autres penchants pour s'y attacher, des forces pour la suivre. Il faudrait que Dieu leur ôtât tout ce qu'ils ont, et leur donnât tout ce qu'ils n'ont pas. Il faudrait que Dieu les anéantît en quelque sorte pour les créer de nouveau; il faudrait le plus grand des miracles. Me préserve le ciel de soupçonner seulement que ce miracle soit impossible à Dieu, ou qu'il excède l'étendue de ses miséricordes; mais je ne craindrai pas de dire que Dieu n'a jamais converti des pécheurs heureux qu'il n'ait mis auparavant un terme à leur faux bonheur; qu'il ne les ait frappés, dépouillés, terrassés, abattus, humiliés, affligés.

Ce qui met un dernier obstacle à leur conversion, c'est que d'ordinaire ils sont irréguliers, impies : *Aperuerunt in cælum os suum.* (*Psal. XXI, 14.*) « L'âme rassasiée, » dit l'Esprit-Saint, « foule aux pieds le rayon de miel. » Demandez aux heureux du siècle ce qu'ils pensent de cette loi du Seigneur, que David désirait tant connaître, qu'il étudiait, qu'il méditait, qu'il jugeait plus douce que le miel le plus doux, qu'il estimait plus que l'or et les pierres précieuses, qu'il observait très-fidèlement, parce qu'il y trouvait sa force, sa consolation, son espérance et sa joie? C'est un joug qu'ils n'ont jamais porté, ou qu'ils ont secoué comme trop pesant. Que faire d'une loi si peu favorable à des penchants qu'on trouvera bon de suivre, et qui, sous l'apparence de les régler, les entrave sans cesse? Et ces pratiques que la religion consacre et dont la piété se nourrit : la prière, le chant des hymnes, les exercices du culte public, l'humble confession de ses fautes, la participation aux saints mystères, les œuvres de pénitence et de miséricorde, ils ne les connaissent que pour s'en moquer; du moins ils les laissent à ceux qui ne savent et ne peuvent rien faire de mieux que de s'y prêter. « La sagesse, » dit encore l'Esprit-Saint, « ne se trouve point en la terre de ceux qui vivent dans les délices. » Demandez aux heureux du siècle ce qu'ils pensent de Dieu et de sa justice; de l'homme et de ses devoirs; de leur âme et de son sort futur; des peines et des récompenses réservées après cette vie au vice et à la vertu? ils ouvriront leur bouche contre le ciel et vous feront entendre des blasphèmes. Hé! cependant, « pour approcher de Dieu, il faut croire premièrement qu'il y a un Dieu, et qu'il récompensera ceux qui le cherchent. » A moins donc que Dieu ne les frappe comme il frappa Antiochus, jamais ils ne conviendront « qu'il est juste que l'homme soit soumis à Dieu, et que celui qui est mortel ne s'égale pas au Dieu souverain. » A moins que Dieu ne les humilie, comme il humilia Nabuchodonozor, en le réduisant à la condition des bêtes, jamais « ils ne loueront le Roi du ciel, et ne publieront sa grandeur et

sa gloire; » jamais ils n'avoueront « que toutes ses œuvres sont fondées dans la vérité, que toutes ses voies sont pleines de justice, et qu'il peut humilier les superbes. » A moins que Dieu ne les terrasse, comme il terrassa Paul sur le chemin de Damas, jamais ils ne lui diront avec une volonté soumise : Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? *Domine, quid me vis facere ?* (Act., III, 6.)

AI-je besoin de confirmer par des faits ces considérations toutes fondées sur la parole de Dieu même ? S'il s'agissait de pécheurs, de pécheurs même insignes, ramenés à Dieu par l'affliction ; pour un exemple, l'histoire sainte et l'histoire ecclésiastique m'en fourniraient mille. Je citerais Manassès qui, dans la prospérité, fit le mal devant le Seigneur, adora les idoles des nations, dressa des autels à Baal, inonda Jérusalem de sang, scandalisa Juda par ses infamies, commit des abominations encore plus détestables que tout ce que les Amorrhéens avaient fait avant lui ; et qui, vaincu par les Assyriens, emmené par eux à Babylone, les fers aux pieds et aux mains, menacé d'un supplice épouvantable, recourut à Dieu dans cette extrémité, lui adressa ses gémissements et ses instantes supplications, lui témoigna un très-vif repentir, et en fut exaucé, délivré, rétabli dans son royaume. Je citerais ce peuple tout entier dont il est dit : « Dans son abondance, il oubliait Dieu son créateur ; il s'éloignait du Dieu qui l'a sauvé ; mais lorsque Dieu les faisait mourir, ils le cherchaient et ils retournaient à lui. Ils se hâtaient de venir le trouver. Ils se souvenaient que Dieu était leur défenseur, et que le Dieu très-haut était leur Sauveur. » Mais un seul exemple d'un pécheur ramené du désordre à l'estime, à l'amour, à la pratique de la vertu, avant que Dieu l'eût repris, humilié, châtié ; je ne crois pas qu'il existe : du moins je ne le connais pas.

Et il n'y a rien en cela qui doive vous surprendre, rien qui ne soit dans la nature des choses. Un pécheur affligé doit s'éloigner du monde, où son air triste et soucieux serait mal accueilli. Il doit s'éloigner de ses faux amis, parmi lesquels il trouverait des complices pour le plaisir, mais point de consolateurs dans sa peine. Il peut, avec les occasions et les moyens du crime, en perdre aussi le goût. Sans ressource dans le passé, mécontent du présent, il portera ses pensées vers l'avenir ; et, puisque la terre lui manque, qu'il n'y trouve plus d'appui, qu'aucune main n'essuie ses larmes, que son cœur est gros de soupirs, que la douleur le suffoque, ne lèvera-t-il pas les yeux vers le ciel ? n'y cherchera-t-il pas le Dieu de ses pères ? ne criera-t-il pas vers lui dans la tribulation ? et, s'il en est exaucé, ne rougira-t-il pas d'avoir cherché son bonheur, d'avoir mis sa confiance ailleurs que dans Dieu ? ne pleurera-t-il pas plus la cause de son affliction que son affliction même ? n'en demandera-t-il pas le remède ? Mais le pécheur heureux ! il est assoupi, endormi,

enivré. Il boit et mange aujourd'hui, et il mourra demain.

J'en appelle à votre expérience, mes frères ; quels sont les jours les plus criminels dans votre vie, sinon ces jours de succès et de prospérité, de divertissements et de fête, de plaisir et de débauche, d'irréflexion, de folie, de délire, où, libre de tout souci, de toute inquiétude, de toute crainte, votre cœur s'épanouissait, se dilatait, s'ouvrait tout entier à la joie ? et si jamais quelques salutaires pensées se sont présentées à votre esprit ; si jamais votre cœur a conçu quelques bons désirs, et que vous ayez formé le projet plus ou moins sérieux d'une réforme dans vos mœurs, n'est-ce pas à l'occasion d'une perte, d'une disgrâce, d'une humiliation, d'un accident, d'un péril, d'une maladie, de la mort d'un parent, d'un ami, d'un bienfaiteur, d'un complice ? Oui, mes frères, oui, il est bon, il est nécessaire que Dieu nous rappelle par l'affliction à la pratique de ses saintes ordonnances. Nous ne sommes affligés que pour avoir péché, et nous ne cesserons de pécher qu'autant que nous serons affligés. Un pécheur qui rit est un pécheur délaissé, jugé, condamné, marqué au caractère le moins équivoque de la réprobation. Dieu ne paraît se souvenir de lui, et ne le regarder dans sa miséricorde, qu'au moment où, l'attaquant avec une espèce de colère, il vient mettre à l'épreuve sa résignation et sa patience. Mais qu'il est difficile de vous faire entendre cette vérité ! qu'il est difficile de vous faire reconnaître et aimer comme bon, miséricordieux, clémente, compatissant, le Dieu qui vous châtie ! Cependant, écoutez encore.

Nous lisons au livre des Juges, que le père de Samson, effrayé de l'apparition de l'ange du Seigneur, qui, après lui avoir annoncé la naissance d'un fils, et ordonné d'offrir un sacrifice, avait, comme un feu dévorant, consumé l'hostie et le bûcher, et disparu ensuite à ses yeux ; qu'effrayé, dis-je, de ce spectacle, il crut qu'il allait être lui-même frappé de mort avec sa femme, parce qu'ils avaient vu le Seigneur. Mais son épouse, sainte et éclairée, condamna cette défiance. Si le Seigneur, lui répondit-elle, voulait nous perdre, il n'aurait pas fait descendre le feu du ciel sur notre sacrifice : *Si Deus vellet occidere nos, non ostendisset nobis hæc omnia.* (Jud., XIII, 23.) Et voilà ce que je puis répondre moi-même aux murmures et aux plaintes que vous arrachent vos afflictions : Si Dieu avait voulu vous perdre, que de motifs vous lui en avez donnés ! que d'occasions vous lui en avez fournies ! Vous seriez perdu, et depuis plusieurs années, s'il vous eût frappé la première, la dixième, la centième fois que vous avez allumé sa colère et mérité sa haine. Vous êtes là, cependant, et avec les secours que, malgré vos péchés, Dieu vous laisse opérer votre salut, vous ne périrez que par votre faute. Si Dieu avait voulu vous perdre, il eût dit à son ango de vous abandonner dans les dangers que vous avez

courus; il eût dit à la mort de vous enlever d'un coup, dans un accès de colère où votre bouche vomissait des blasphèmes; dans un repas où vous signaliez votre intempérance; au sortir d'une maison où vous aviez sacrifié à la débauche. Alors, oui, que vous tombiez sans retour, et chargé de dettes immenses, entre les mains de cette justice rigoureuse, des mains de laquelle personne ne se tira jamais; alors que vous étiez enseveli dans l'enfer. Vous seriez perdu, peut-être même vous eussiez peu vécu, si vous fussiez mort dès que vous n'avez plus mérité de vivre. Vous vivez toutefois, et vous pouvez prévenir les surprises de la mort, désarmer la souveraine justice, échapper, et ne pas être la proie de l'enfer. Si Dieu voulait vous perdre, il proportionnerait ses supplices à vos péchés; il multiplierait vos tourments et vos douleurs en proportion que vous vous êtes élevé dans votre orgueil, que vous vous êtes plongé dans vos délices, que vous avez multiplié vos iniquités; et alors, oui, que vous auriez quelque raison de dire que « Dieu vous tourmente d'une terrible manière, qu'il se montre cruel envers vous; que votre chair n'est pas de bronze, et que votre force n'a pas la force de la pierre. » Mais, pour excessives, pour intolérables, pour longues que vous paraissent vos peines, oseriez-vous dire que Dieu exige de vous jusqu'à la dernière obole? qu'il fait autant servir à la douleur votre esprit, votre cœur, votre corps, que vous les avez fait servir pour l'injustice; et qu'à l'éternité près vous portez avec vous et dans vous l'enfer que vous avez mérité? Si Dieu voulait vous perdre, il ne vous affligerait pas; il favoriserait plutôt toutes vos entreprises; il se prêterait à tous vos desseins; « il vous conduirait au port où vous voulez arriver; » vous dormiriez pour ne vous réveiller qu'aux éclats de son tonnerre; « vous vous engraisseriez comme une victime destinée au sacrifice » qu'il prépare à sa vengeance. Mais, puisque Dieu vous afflige, il n'est pas loin de vous faire miséricorde, « car il châtie ceux qu'il aime; il frappe de verges tous ceux qu'il reçoit au nombre de ses enfants. En vous affligeant, Dieu vous traite comme ses enfants, car qui est l'enfant qui ne soit pas châtié par son père? Si vous n'étiez pas châtiés, tous les autres l'ayant été, vous ne seriez pas du nombre des enfants, mais des bâtards. » Si Dieu vous afflige, c'est à vous et pour vous qu'il a dit: « Mon fils, ne négligez pas le châtimement dont le Seigneur vous corrige, et ne vous laissez pas abattre lorsqu'il vous reprend; mais châtié de Dieu, humiliez-vous, soumettez-vous, revenez à lui, annoncez les merveilles de sa miséricorde. Si les châtimements ne vous corrigeaient pas, il vous abandonnerait à l'impénitence de votre cœur. Si vous vous endurcissiez sous sa main et deveniez pires par la correction, il vous briserait; si vous perdiez la patience, il vous réprouverait. »

« Ne me réprouvez pas, » ô mon Dieu ! ne

me retranchez pas « du nombre de vos enfants. » Si la folie est entrée dans mon cœur, que la verge de la discipline l'en chasse. Si la désobéissance m'a écarté de votre loi, que la correction m'y ramène. De quoi pourrais-je me plaindre, quand vous m'affligez ? J'ai usé de vos biens et de moi-même, comme en usent les pervers, pour vous offenser et me perdre. Vous avez vu la vanité dans mes pensées, l'enflure dans mon cœur. Vous m'avez vu accomplir les désirs les plus insensés de la chair. Quand donc la pourriture entrerait dans ma chair, quand vous rempliriez mon cœur d'amertume, quand vous attristeriez mon esprit par l'ennui, l'inquiétude et la crainte ; quand vous me priveriez de tous les biens, que vous m'enverriez tous les maux, que je tomberais dans la dernière humiliation, que mes amis et mes proches m'abandonneraient, que toutes les créatures se soulèveraient contre moi, qu'aurais-je à dire ? de quoi me plaindrais-je justement ? Par pitié, Seigneur, point d'égard à mes répugnances. Ne voyez que l'intérêt de mon âme. Vengez-vous et sauvez-moi. Me voici soumis et préparé à souffrir tous les châtiments. « Châtiez-moi » cependant « de la verge dont vous châtiez les hommes » que vous ne voulez point perdre. *Ne me reprenez pas dans votre fureur, et ne me punissez pas dans votre colère. (Psal. XXXVII, 2.)* Avec les afflictions, donnez moi la patience qui les fait supporter, et la componction qui les sanctifie. Alors je ne regretterai rien de ce que j'aurai perdu. Je ne refuserai rien des maux que vous m'enverrez. Je bénirai plutôt votre miséricorde, qui ne m'aura fait mourir selon la chair que pour me faire vivre selon l'esprit. « Je me réjouirai à proportion des jours où vous m'avez humilié, » et des années où vous m'avez éprouvé. Ainsi soit-il

DISCOURS LXX.

SUR LES INJUSTICES.

Adulterium et furtum inundaverunt. (Ose., IV, 2)

Un prophète se plaignait autrefois que l'adultère et le larcin eussent comme inondé la terre ; mais il vivait avec des hommes qui, infidèles au Dieu de leurs pères, s'étaient abandonnés à l'idolâtrie, et par suite à toutes sortes de crimes. Notre grande douleur, à nous, c'est d'avoir à gémir sur de si monstrueux désordres au sein même du christianisme, qui ne prêche à ses disciples que sainteté, charité, justice. Je me tais aujourd'hui sur l'effroyable corruption de nos mœurs. Quel hideux tableau il faudrait tracer pour les rendre telles qu'elles sont ! Mais quand la probité fut-elle plus rare, et l'injustice plus commune ? J'en appelle à votre expérience ; j'en atteste les plaintes qu'on vous entend faire tous les jours des torts que vous avez à souffrir. Que de vols, que de rapines, que de larcins, les riches ne reprochent-ils pas aux pauvres ! De quelles violences, de quelles vexations, les pauvres n'accusent-ils pas les riches ! Que

ne dites-vous pas de ces fraudes sans nombre dont on ne rougit plus dans le commerce ! de l'insatiable avidité, des usures exorbitantes de certains prêteurs, de la dureté de certains créanciers, de la mauvaise foi de certains débiteurs, de l'infidélité de certains domestiques ! Et, à la honte et pour le malheur de la société, ces plaintes, bien souvent, ne sont ni fausses, ni exagérées. Tandis que d'autres vices semblent bornés à quelques états, à quelques conditions, l'injustice se trouve dans presque tous les états. Elle règne à la ville, à la campagne, dans les maisons des particuliers. Elle dirige les affaires les plus importantes, les transactions les plus solennelles, comme les plus modiques intérêts, comme les conventions les plus simples. C'est véritablement le redoutable fléau qui afflige et désole aujourd'hui la terre : *Adulterium et furtum inundaverunt, propter quod lugebit terra.*

Quel remède peut apporter un ministre de l'Evangile à un si grand mal ? Il n'en est pas de l'injustice comme des autres péchés. La cupidité qui en est la source ordinaire, ne se traite pas comme les autres passions. Elle brave ordinairement la honte, on s'en console par le fruit de ses rapines. Elle a des entrailles de fer, et rien ne lui paraît criant que les torts qu'elle éprouve. La sévérité des tribunaux l'arrête quelquefois ; mais les commandements de Dieu, mais les défenses de Dieu, mais les menaces de Dieu, trop souvent elle s'en moque. Le zèle contre elle est presque toujours déplacé, parce qu'il est presque toujours inutile et infructueux. Aussi, mes frères, ne vous parlerais-je pas de l'injustice, si je vous regardais comme des hommes injustes. Pour me déterminer à vous entretenir sur ce sujet, il faut toute la bonne opinion que j'ai de la probité dont vous vous piquez. Mon intention n'est pas de vous corriger, mais de vous prémunir contre des injustices dans lesquelles vous pourriez tomber, moins par mauvaise foi que par les illusions d'une conscience mal informée, ou par l'ignorance de l'étendue d'un précepte qui, mieux connu, sera plus religieusement observé.

La raison, la religion, les lois humaines, tout ce qu'il y a de respectable au ciel et sur la terre, tout nous impose l'obligation d'une exacte probité, d'une justice rigoureuse à l'égard de nos semblables. La raison : est-il un homme qui ne trouve dans son cœur cette maxime : Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit à toi-même ? un homme qui ne se plaigne, et ne se croie bien en droit de se plaindre, lorsqu'on lui enlève ce dont il a légitimement hérité de ses pères, ce qu'il a légitimement acquis par son industrie et son travail ? La religion : ne nous enseigne-t-elle pas à regarder Dieu comme maître absolu et dispensateur souverain non moins des biens de la fortune que de ceux de la grâce ? à respecter l'ordre de sa providence dans la distribution qu'il en fait à qui il lui plaît et

comme il lui plaît ? à nous interdire, je ne dis pas l'usurpation, mais jusqu'au désir injuste des choses qui ne sont pas à nous ? Les lois humaines : n'ont-elles pas, chez tous les peuples, consacré le droit de propriété, regardé comme perturbateurs ceux qui le contestaient, traité en ennemis ceux qui le violaient, établi des peines contre le vol et le larcin ? Et partout, l'opinion de tous les hommes n'a-t-elle pas attaché le déshonneur et l'infamie, même à certaines œuvres d'iniquité, à certains traits de mauvaise foi que les lois ne peuvent atteindre ni punir ! Il semble donc qu'entre tous les désordres qui affligent la société, qu'entre tous les péchés qui font gémir la religion, aucuns ne devraient être plus rares que les désordres, que les péchés contraires à la justice. Voyons s'il en va ainsi.

La loi qui dit : *Tu ne déroberas point* (*Exod.*, XX, 15), défend trois choses : prendre injustement le bien d'autrui, le retenir injustement, causer par sa faute quelque dommage au prochain.

Or, on peut, en premier lieu, prendre injustement le bien d'autrui de plusieurs manières. D'abord par violence et à force ouverte, comme font les voleurs. C'est, sans doute, la manière la plus odieuse, la plus révoltante, la plus criminelle ; celle sur laquelle il est moins possible de se faire illusion : c'est aussi la plus rare. Peu d'hommes sont assez abandonnés au crime pour faire métier du brigandage ; et ceux qui seraient assez pervers pour se jouer de la probité, ne sont pas toujours assez déterminés pour braver les prisons, les fers, les supplices. Cependant, ne croyons pas que les hommes de rapine soient ceux-là seulement qui s'embusquent sur les routes publiques et dans les forêts, pour dépouiller les voyageurs. Ah ! je l'ai dit : il s'en trouve dans les villes, dans les campagnes, dans les maisons des particuliers, dans presque tous les états.

Car, de quel nom, je vous prie, appellerez-vous celui qui, se faisant un droit de la faiblesse de son voisin, empiète sur son terrain, plante et dé plante les bornes au gré de son insatiable avidité ; gêne, fatigue, menace, tourmente ceux dont il voudrait avoir le petit héritage, jusqu'à ce qu'il amène à des cessions, à de prétendus accommodements qui les dépouillent ? De quel nom appellerez-vous celui qui, ne sachant ni souffrir les privations de la pauvreté, ni se procurer par le travail les besoins de la vie, se fait un art de s'approprier tout ce qui l'accorde, lorsqu'il peut le dérober impunément, et trouve dans la vigne, dans le champ, dans le troupeau, dans le bois, dans le gerbier de ses voisins, de quoi vivre dans la fainéantise et quelquefois dans la débauche ? Et si ces sortes d'injustices vous paraissent trop criantes pour que vous les croyiez bien communes, voyez et comptez, si vous le pouvez, toutes celles qui se commettent par surprise et par artifice.

C'est un mari qui, après avoir ruiné, par

son inconduite, sa propre fortune, engage par de perfides caresses, force souvent par des menaces et des traitements indignes, une malheureuse femme, à sacrifier ses droits, à vendre un bien qui n'est qu'à elle, à consentir des obligations et des dettes contractées pour tout autre cause que les besoins et l'intérêt de la société conjugale. C'est une femme qui, méconnaissant dans son mari la qualité de chef, s'arroge le droit de disposer à son insu, sans sa participation, contre sa défense, des choses dont elle a l'administration; et cela, non pour fournir aux besoins de la famille, ce que la dureté ou la négligence de quelques-uns rend parfois excusable; mais par vanité, par caprice, par une charité mal entendue; par avarice aussi et pour faire, comme on dit, bourse à part. C'est un père, c'est une mère qui, sans un motif réel de récompenser le respect, l'obéissance, l'amour, les services d'un fils ou d'une fille; mais uniquement conduit par une aveugle prédilection, avantage un enfant au préjudice de tous les autres, et élude, par des donations secrètes, ou des stipulations mensongères, la loi qui règle ces sortes de dispositions. Ce sont des enfants qui, sans respect pour l'autorité de leurs père et mère, sans charité les uns pour les autres, regardent le bien de la famille, non comme un héritage qu'ils auront un jour, et qu'ils doivent contribuer à augmenter chacun par leur économie et par leur travail, mais comme une succession déjà ouverte, comme une proie dont chacun saisit tout ce qu'il peut. Ce sont des grangers qui, trouvant dures et onéreuses les conditions auxquelles ils sont entrés dans un domaine, s'en dédommagent par des compensations dont ils se font juges, et qui ne sont que des larcins déguisés et des vols réels. Est-il extraordinaire qu'ils réclament, chaque année, du maître, la même quantité de semences, quoique chaque année ils n'ensemencent pas la même quantité de terre? N'arriva-t-il jamais qu'avant d'appeler le maître au partage des grains et autres denrées qu'ils récoltent, ils se permettent de soustraire tout ce qu'ils croient pouvoir dérober à sa connaissance? Sont-ils toujours fidèles dans le compte qu'ils rendent du produit des troupeaux qui leur sont donnés en commande? Enfin, ce sont des domestiques qui, trompant la confiance de ceux qui les emploient, se payent par leurs mains d'un travail qui leur paraît excessif, ajoutent par des larcins à des gages qu'ils estiment trop modiques, se livrent à l'ivrognerie, entretiennent des commerces criminels aux dépens de la maison qui les nourrit, et pour qui toute la probité consiste à dérober avec assez d'adresse pour n'être pas soupçonnés.

Voyez et comptez, si vous le pouvez, toutes les injustices qui se commettent par fraude. Un père qui veut établir son fils ou sa fille, se fait-il toujours scrupule de déguiser le véritable état de sa fortune, d'exagérer son avoir, de cacher ses dettes, de

promettre ce qu'il est décidé à ne pas donner, ce qu'il sait même être dans l'impossibilité de donner jamais? Un homme dont les affaires se dérangent, se fait-il toujours scrupule d'emprunter, encore qu'il prévoie qu'il ne pourra pas rendre? Un propriétaire qui prend un granger qui veut amodier une terre, se fait-il toujours scrupule d'en exagérer le produit, pour imposer à l'un des conditions et des charges qui le ruinent, pour tirer de l'autre un prix que la cupidité appelle avantageux, mais que la conscience juge excessif, exorbitant?

Que dirai-je du commerce? Est-ce autre chose, le plus souvent, qu'une espèce de combat où l'acheteur et le vendeur déploient tout ce qu'ils ont d'adresse et d'habileté pour se tromper l'un l'autre? Sans parler de ces hommes maudits dans la sainte Ecriture, qui usent de faux poids, de balances et de mesures trompeuses; de ceux qui, en amassant toutes les denrées d'un pays, y causent la disette, et par là, obligent les autres à les acheter d'eux à des prix arbitraires; de ceux qui, dans les foires, les marchés, les encans, les ventes publiques, s'associent pour acheter la même espèce de marchandise, et ne laissent paraître qu'un ou deux acheteurs; de ceux qui, au contraire, les multiplient en apparence, pour feindre des mises et des enchères, de ceux qui se font payer pour ne pas mettre sur un objet qu'ils n'ont nulle intention d'acheter; de ceux qui, par d'artificieux mélanges, altèrent leur marchandise. Que de ruses, d'un côté, pour en cacher les défauts! Que de mensonges pour en relever la valeur! que d'efforts, pour la vendre le plus cher possible! Que de ruses, que de mensonges, que d'efforts, de l'autre côté, pour l'avoir à grand marché! Hé! cependant, la justice dit que s'il y a un prix au-dessus duquel le marchand ne peut pas vendre, il en est un au-dessous duquel on ne doit pas acheter. Mais qui y pense? qui s'en met en peine, pourvu qu'il gagne? O amour du gain, de quelles bassesses, de quels vils artifices, de quels honteux manèges, de quels lâches fourberies, de quelles injustices criantes, ne rends-tu pas capables ceux que tu possèdes! Combien il est vrai que *la cupidité est la source de tous les maux* (1 Tim., VI, 10), et que « ceux qui veulent devenir riches tombent, » comme inévitablement, dans les pièges du diable! (Ibid.)

Que dirai-je des procès? Les procès! presque toujours ils sont le tombeau de la charité; presque toujours ils sont une source d'injustices. Saint Paul cherchait à en inspirer de l'horreur aux premiers fidèles. Des chrétiens se disputant, devant les tribunaux, des intérêts temporels, lui paraissaient une chose déshonorante pour la religion. Il aurait voulu qu'ils souffrissent plutôt l'injure et le tort qu'on leur faisait; il les y exhortait dans les termes les plus pressants. Ce n'est pas de nos jours qu'un semblable conseil serait goûté, et j'avoue que la mauvaise foi et les entreprises de la cupidité

devenue plus commune, rendent souvent le recours aux tribunaux inévitable et nécessaire; mais, mon Dieu! combien de procès intentés et soutenus, non pour maintenir un droit certain, non pour faire éclaircir un droit douteux; mais pour intimider un homme pauvre, faible et sans moyens; pour éloigner l'acquiescement d'une dette la plus légitimement contractée; pour prolonger la jouissance d'un fonds le plus injustement possédé; pour embrouiller les prétentions les plus légitimes de cohéritiers, d'associés, de pupilles, avec lesquels il faudrait entrer en compte! Que de procès conduits par tous les tours et les détours de la chicane pour y égarer le droit! Que de procès prolongés par entêtement et dans l'unique but de consumer en frais la partie adverse! Que de procès gagnés, parce qu'on surprend et trompe les juges en supprimant de vrais titres, en en produisant de faux, en niant ou affirmant contre la vérité, et soutenant l'impudence de ses mensonges par des parjures, en faisant entendre des témoins, ou intimidés par menaces ou gagnés par argent!

Que dirai-je de certaines promesses arrachées à l'un par la nécessité, et dont l'autre se fait un titre pour réclamer, pour exiger la récompense de services que la justice ne permettait pas de rendre, et qu'elle défend de payer?

Que dirai-je de certaines ventes dans lesquelles on calcule le besoin du vendeur, ou la convenance de l'acquéreur, comme si mon fonds valait moins qu'il ne vaut réellement, précisément parce que j'ai faim; comme si le vôtre valait plus qu'il ne vaut réellement, par cela seul qu'il me convient mieux qu'à personne?

Que dirai-je de tant de contrats usuraires, de tant de prêts illicites? Vous vous associez à quelqu'un pour faire un commerce. Vous lui confiez une somme d'argent qu'il doit faire valoir par son travail et son industrie; et vous réglez que les profits se partageront avec fidélité. Rien jusqu'ici que je n'approuve. Mais par des accidents assez ordinaires, votre argent, au lieu de fructifier, périt en tout ou en partie entre les mains de votre associé, sans qu'il y ait de sa faute, qui devra supporter cette perte? Vous, et vous seul. Vous n'avez pas plus, devant Dieu, de droit de réclamer votre argent, que n'en a votre associé de réclamer de vous des indemnités pour l'emploi infructueux de son temps, de ses peines, de son industrie. Est-ce là ce qui se pratique? Vous savez bien que non. On commence par se faire garantir son fonds, on s'assure, une part certaine dans le gain, et tous les risques et toutes les pertes sont à la charge de l'associé.

C'est sur le même pied que se font tant de sociétés d'animaux qui sembleraient devoir améliorer le sort des pauvres gens de la campagne, et qui presque toujours les laissent dans un état pire qu'ils n'étaient. Vous donnez un troupeau, cinquante moutons, par exemple, en cheptel ou en com-

mande; mais sous la condition que celui qui les prend, avant de prétendre au produit de chaque année, devra vous faire raison des cinquante moutons; de manière que lui seul perd et doit remplacer ceux qui périssent par maladie ou par quelque autre accident. Mais qu'est-ce que tout cela, qu'usure, qu'injustice manifeste? Un contrat, une convention quelconque peut-elle être juste et légitime, peut-elle ne pas être usuraire, quand il n'y a pas égalité et réciprocité de charges et d'avantages? Et cette égalité se trouve-t-elle lorsque l'un, avec le seul risque de ne pas gagner, a la certitude de ne rien perdre, et que l'autre court tout à la fois le risque de ne rien gagner et celui de tout perdre?

Quant aux prêts, je doute qu'il ne soit jamais pratiqué chez les Juifs et chez les païens, rien de plus odieux que ce qui se fait aujourd'hui parmi nous. Les maîtres de la morale enseignent bien qu'il est permis dans certains cas de retirer l'intérêt d'une somme prêtée, mais ils supposent toujours que la somme prêtée est un peu considérable; que celui qui emprunte n'est pas pauvre et dans une position telle que la charité fasse une obligation de l'aider; que celui qui prête souffre, à cette occasion, une perte réelle, ou se prive d'un profit légitime; enfin, que l'intérêt est modéré, et tel que l'a réglé la loi, ou, à défaut de loi, tel que le déterminent des hommes de probité. Je ne demande pas si c'est conformément à ces règles que l'on se conduit. Si on les suivait, les plus pauvres habitants des campagnes, les artisans peu aisés dans les villes, ne seraient point les victimes habituelles de l'usure; car ils n'empruntent guère, ceux-ci, que quelques écus; ceux-là, quelques mesures de grain. Comment les traite-t-on, cependant? Vous avancez à un malheureux vingt mesures de grain, sous la condition que, deux ou trois mois après, il vous abandonnera sa récolte, qui peut-être en vaudra trente! Vous prêtez à un autre une centaine de francs, et vous lui faites souscrire une obligation de cent dix, de cent trente, de cent cinquante! Vous vous faites délivrer des gages d'une valeur double, triple de la somme prêtée, et ces gages vous vous les appropriez si votre débiteur ne remplit pas à jour fixe ses engagements! Il faut que le malheureux périsse de détresse, ou qu'il subisse le tarif ruineux d'une avarice exécrable! Hé! n'est-ce pas là assassiner ses frères, s'engraisser de la substance des pauvres, boire leurs larmes et leur sang? Par quels principes peut-on justifier un pareil négoce? On me dira que cela se fait. Hélas! oui; je le sais; je conviendrai même que ces prêts usuraires se font fréquemment, parce que c'est un moyen de s'enrichir promptement. Mais j'ajouterai, sans craindre d'en être démenti par d'autres que par des hommes sans foi, sans probité, sans entrailles, que l'humanité ne connaît pas de moyen de s'enrichir plus atroce, que la justice n'en connaît pas de

plus infâme, que la religion n'en connaît pas de plus damnable.

Quel détail, mes frères, que celui où il m'a fallu entrer ! Que d'injustices ! Ah ! elles sont innombrables. Je n'ai fait que toucher les plus communes. Plusieurs discours ne suffiraient pas à nommer seulement toutes celles qui se commettent dans le monde ; et la cupidité a plus de moyens pour prendre le bien d'autrui que je n'ai de paroles pour qualifier ses injustices. Continuons cependant.

Le précepte qui défend de prendre défend aussi de retenir injustement, c'est véritablement prendre ; c'est renouveler, pour ainsi dire, à chaque instant, c'est continuer l'action injuste qui a mis entre nos mains le bien d'autrui. Mais quels sont ceux qui doivent se regarder comme détenteurs injustes ? En général, tous ceux qui ne peuvent pas justifier, au tribunal de Dieu comme à celui des hommes, du titre auquel ils possèdent ; et par conséquent, tous ceux qui ne possèdent pas de bonne foi.

Vous appellerez donc détenteurs injustes du bien d'autrui ceux qui, l'ayant pris de quelque une des manières que j'ai dites, en diffèrent ou en refusent la restitution, quand ils ne sont pas dans l'impuissance de la faire. La chose est évidente.

Détenteurs du bien d'autrui, ceux qui ont acheté des enfants de famille, des domestiques, ou de quelque autre personne que ce soit, des choses qu'ils savaient, qu'ils soupçonnaient, qu'ils doivent soupçonner avoir été volées. Car vous conservez, sans doute, que celui qui vous vend une chose, ne peut pas donner sur cette chose plus de droit qu'il n'en a lui-même. Mais quel droit, je vous prie, ont des enfants sur le bien des parents dans la dépendance desquels ils vivent ? Quel droit ont des domestiques sur le bien des maîtres qu'ils servent ? Quel droit ont des voleurs sur les objets qu'ils ont dérobés ? En vous vendant, ils volent votre argent ; vous convivez à leur injustice, et vous contractez l'obligation rigoureuse de la réparer.

Détenteurs du bien d'autrui, ceux qui ont succédé, même légitimement, à un homme dont ils savaient que la fortune est, en tout ou en partie, le fruit de l'injustice. Car il est manifeste que vous ne pouvez posséder un héritage qui vous est échu par succession, à d'autre titre que celui qui vous l'a laissé ; mais si le sien était nul devant Dieu, parce que je le suppose injuste, devant Dieu, que peut valoir le vôtre ? Ce n'est pas vous qui avez fait l'injustice ; mais pouvez-vous innocemment en recueillir les fruits ?

Détenteurs du bien d'autrui, ceux qui, ayant trouvé une chose perdue, ne la rendent pas, ou ne font pas les diligences nécessaires pour connaître à qui elle appartient. Bien des gens s'y trompent. Hé ! cependant, quoi de plus clair dans les principes de la justice ? Votre cheval, par exem-

ple, cesse-t-il d'être à vous, parce que vous l'avez perdu ? Ne conservez-vous pas le droit de le réclamer quelque part qu'il soit ? Si vous connaissiez celui entre les mains de qui il se trouve, ne l'obligeriez-vous pas à vous le rendre ? Mais comment auriez-vous le droit de le réclamer et de le reprendre, si lui avait le droit de le garder ?

Détenteurs du bien d'autrui, ceux qui ne payent pas leurs dettes, non par une impuissance dont la cause est innocente et involontaire ; mais à raison de dépenses superflues qui les mettent hors d'état de s'acquitter : par avarice, parce que tenant à l'argent, ils ne le dépensent et ne s'en désaisissent qu'à regret ; par esprit d'intérêt, et pour commercer sur la bourse d'autrui ; par mauvaise foi, en feignant des pertes imaginaires pour obtenir des remises ou des délais.

Détenteurs du bien d'autrui, ceux qui retiennent les gages des domestiques, le salaire des ouvriers : espèce d'injustice particulièrement abominable aux yeux de Dieu, et contre laquelle il tonne en plusieurs endroits des saintes Ecritures.

Détenteurs du bien d'autrui, ceux qui nient les dépôts qu'on leur a confiés ; ceux qui refusent ou négligent d'acquitter les legs et autres charges portées par les testaments qu'ils ont acceptés ; ceux qui ne rendent point un compte fidèle des biens dont ils ont eu l'administration comme les tuteurs, curateurs et autres.

Enfin, détenteurs du bien d'autrui, ceux même qui, ayant acquis ou possédé de bonne foi pendant un certain temps, continuent à jouir, après qu'ils ont reconnu la nullité du titre auquel ils possèdent. Souffrez que pour vous faire entendre ceci je m'explique par un exemple familier : Vous achetez hors d'une foire un cheval, une paire de bœufs d'un homme que vous croyez honnête, et sur la probité duquel vous n'avez aucun soupçon. Vous en usez pendant quelque temps comme d'une chose qui est à vous. Cependant vous découvrez que ce cheval, que ces bœufs ont été volés, et vous en connaissez le maître. Dès ce moment, vous ne pouvez plus en disposer comme vous feriez de votre propre bien ; ils doivent être rendus à celui à qui ils n'ont jamais cessé d'appartenir. Si vous différez, vous lui devez un dédommagement. Si ces animaux périssent à votre service, sans même qu'il y ait de votre faute, vous lui en devez la valeur. Dites que cela est dur, si vous le voulez, mais vous conviendrez que cela est de toute justice, si vous avez bien saisi le principe que j'ai établi plus haut et que tout le monde admet : Qu'un voleur, en transférant à un autre, de quelque manière que ce soit, la possession d'une chose volée, ne saurait lui en transférer le domaine et la propriété. Un propriétaire ne peut-être légitimement dépossédé d'une chose qui est à lui que par un acte de sa volonté, ou par l'autorité de la loi. Vous ne direz pas que le propriétaire du

cheval ou des bœufs ait consenti à ce qu'on le volât, et il n'y a point de loi qui en légitime la vente dans la supposition que j'ai faite.

Il n'en est pas tout à fait de même à l'égard des biens-fonds. Les lois en assurent la possession, même sans titre, à celui qui en a joui paisiblement pendant un nombre d'années qu'elles déterminent. L'intérêt de la société le voulait ainsi. Il fallait un moyen d'assurer les propriétés pour prévenir une multitude de procès. Mais prenez garde, les lois supposent une jouissance continuée de bonne foi; et je crains bien que cette bonne foi, qui ne peut jamais avoir lieu dans le premier possesseur, ne soit beaucoup plus rare qu'on ne se l'imagine dans le second et dans le troisième. C'est à chacun à s'examiner là-dessus. Ce que je sais, ce que je crois pouvoir dire sans passer pour déclamateur, c'est que ceux qui retiennent injustement le bien d'autrui, sont encore en plus grand nombre que ceux qui le prennent; car nous avons vu combien l'injustice est commune; et vous savez si les restitutions sont fréquentes.

Venons à ceux qui se rendent coupables d'injustice en causant par leur faute quelque dommage au prochain. Je n'entreprends sûrement pas de passer en revue toutes les manières dont cela peut se faire. Il faudrait un détail auquel le temps et mes forces ne me permettent pas de me prêter. D'ailleurs, il en est une foule sur lesquelles je crois impossible qu'on se fasse illusion, quand on n'est pas tout à fait sans conscience. Celui qui fait paître ses bestiaux dans les prés ou les semis de son voisin, qui coupe ses arbres, brûle ou enlève ses cloisons, foule sans ménagement, comme sans nécessité, ses moissons; celui qui, sans faire le dommage par lui-même, le procure en le commandant, en le conseillant, en y exhortant, en y applaudissant, en indiquant les moyens, en fournissant les facilités de le faire, en récompensant, en défendant qui l'a fait, peut-il se croire innocent?

Mais l'injustice, surtout quand elle est mise en œuvre par d'autres passions, la jalousie, la haine, la vengeance, ne marche pas toujours ainsi à visage découvert; et tel qui se ferait grand scrupule de dérober un écu se trouve souvent par le fait chargé devant Dieu d'une multitude d'injustices qu'il ne soupçonne même pas. Écoutez-moi donc encore un moment. N'avez-vous jamais empêché quelqu'un par des voies injustes d'acquérir un bien, un emploi qu'il n'avait pas et qu'il pouvait licitement se procurer, en traversant par violence ou par fraude un dessein qui lui était favorable? N'avez-vous jamais détourné une personne bien intentionnée à l'égard d'une autre, de lui faire du bien, en la décriant dans son esprit? Par des médisances et des calomnies n'auriez-vous pas empêché cette fille de trouver un parti; ce domestique, une condition; cet ouvrier, une place? N'auriez-vous pas nui à un marchand dans son négoce,

par les fausses idées que vous avez données de sa probité, par les soupçons que vous avez inspirés contre lui? Si la confiance vous a quelquefois appelé à la répartition des impôts et des charges publiques, l'avez-vous fait d'après la proportion exacte et bien connue de l'avoir des particuliers? Ne vous êtes-vous jamais laissé égarer par la prévention et la faveur; et les services que vous avez rendus aux uns n'ont-ils rien coûté aux autres? Tuteurs, curateurs, administrateurs quelconques d'un bien qui n'était pas à vous, l'avez-vous conservé si soigneusement, que personne n'ait souffert de dommage par votre négligence? Habitants des campagnes, ne confiez-vous pas la garde de vos bestiaux à des enfants, ou trop étourdis pour les surveiller, ou trop faibles pour les arrêter quand ils entrent dans les héritages d'autrui? L'empêchez-vous toujours, quand vous le pouvez? Réparez-vous ou offrez-vous de réparer le dommage, quand vous en avez connaissance? Vous ouvriers, travaillez-vous fidèlement? Ceux qui vous occupent n'ont-ils pas à se plaindre et du temps que vous employez, et de la manière dont vous l'employez, et de la qualité des matériaux que vous fournissez, et des dépenses inutiles auxquelles vous engagez? Domestiques, veillez-vous aux intérêts des maîtres qui vous payent? Ne donnez-vous pas ce qui est à eux? Empêchez-vous; autant qu'il est en vous, qu'on leur fasse aucun tort? Les avertissez-vous quand vous vous en apercevez? Chrétiens, qui que vous soyez, sondez là-dessus les plis et les replis de votre cœur; écoutez la voix de la vérité, et dites si vous vous trouvez irréprochables.

J'ai donc eu grandement raison de dire que les injustices sont bien communes dans le monde, que ce n'est pas seulement sur les chemins et dans les forêts que se commet le vol; mais que ce péché règne dans presque tous les états. Je suis persuadé qu'il règne ici beaucoup moins qu'ailleurs; mais il faudrait qu'il y fût inconnu, il faudrait que toute injustice fût bannie du milieu de vous. Vous n'êtes pas tous riches; vous n'êtes pas tous pauvres; mais vous êtes tous chrétiens; vous devez donc tous régler et vos actions, et vos desirs mêmes sur l'Evangile et ses maximes. Or, l'Evangile dit à tous que les richesses ne sont pas seulement inutiles à la grande affaire qui seule a droit de nous intéresser, l'affaire du salut, mais qu'elles en rendent le succès beaucoup plus difficile. L'Evangile dit à tous qu'il ne sert rien de gagner le monde entier, quand on vient à perdre son âme. Il dit à tous qu'on est assez riche, quand on a la crainte de Dieu; à tous, que les ravisseurs du bien d'autrui n'entreront jamais dans le royaume céleste; à tous, qu'il vaut mieux être pauvre des biens de ce monde pour être heureux dans l'éternité que de jouir d'une fortune passagère qui se termine à un malheur éternel. Tous donc demandons souvent à Dieu, à l'exemple du saint roi

David, qu'il ne permette pas qu'aucune injustice domine jamais en nous : *Non dominetur mihi omnis injustitia.* (Psal. CXVIII, 133.) Ainsi soit-il.

DISCOURS LXXI.

DE L'INJUSTICE ET DE LA RESTITUTION.

Videte ne forte furtivus sit : reddite eum dominis suis ; quia non licet nobis aut edere ex furto aliquid, aut contingere. (Tob., II, 21.)

Prenez garde que ce chevreau n'ait été dérobé : rendez-le à ceux à qui il est ; parce qu'il ne nous est pas permis de manger ou de toucher à quelque chose qui ait été dérobé.

Quoique arraché à l'héritage de sa famille et emmené captif dans une terre étrangère, Tobie avait été riche, et il l'était devenu par les libéralités d'un prince dont ses éminentes qualités lui avaient concilié la faveur. Il avait usé de ses biens, comme la religion voudrait qu'en usassent tous les riches, pour secourir les misérables et procurer des adoucissements à ceux de sa tribu qui, comme lui, gémissaient loin de leur patrie. Dieu, dont les pensées sont si différentes des nôtres, l'en récompensa par des afflictions. Tous ses biens lui furent enlevés. Un accident le rendit aveugle ; et il tomba dans une telle indigence qu'il ne lui resta, pour subsister, d'autre ressource que le travail journalier d'Anne, sa femme, comme lui fort avancée en âge. Ce fut dans cet état, où certaines injustices paraîtraient à quelques-uns, sinon légitimes, au moins dignes d'excuse, que Tobie donna un exemple de cette sévère probité qui, quoi qu'on en dise, ne se trouve que dans les hommes véritablement religieux ; mais sans laquelle aussi les hommes soi-disant religieux ne sont que d'odieux et de misérables hypocrites. Il entend bêler un chevreau dans sa maison ; ne sachant pas que sa femme l'eût acheté du produit de son travail, il se trouble, il s'inquiète ; et s'adressant à Anne et à son fils : Au nom de Dieu, leur dit-il, prenez garde que ce chevreau n'ait été furtivement enlevé à quelqu'un. Rendez-le à ceux à qui il appartient ; car il ne nous est pas permis de manger, de toucher même une chose qui aurait été dérobée : *Videte ne forte furtivus sit : reddite eum dominis suis, quia non licet nobis aut edere ex furto aliquid, aut contingere.*

C'est l'exemple de ce vénérable vieillard que je propose aujourd'hui à votre imitation. Chacun de vous se pique d'une exacte probité. Je dois donc croire que chacun de vous craint jusqu'au soupçon, jusqu'à l'apparence, jusqu'à l'ombre de l'injustice. Mais prenez garde : la probité exige de vous quelque chose de plus que de vous abstenir de la fraude, du larcin et de la rapine. Pour être sincèrement honnête homme, et en mériter la réputation, il faut, si déjà vous ne l'avez fait, que vous entriez en compte avec vous-même. Il faut que vous vous fassiez une question que personne ne peut, que personne n'a droit de vous faire que vous-même. A qui est

ce bien que je possède ? Par quelles voies en suis-je devenu maître ? Puis-je, sans blesser la justice, continuer à en jouir, et le transmettre à mes héritiers sans en rien retrancher ? Ne suis-je chargé devant Dieu d'aucune restitution ? d'aucune réparation à l'égard du prochain ? *Videte ne forte furtivus sit.* Si la conscience, mais une conscience droite, formée sur les principes de l'Evangile, ne vous reproche rien, absolument rien, bénissez la Providence, et jouissez paisiblement de ses bienfaits. Mais si vous vous trouviez avoir entre les mains le bien d'autrui, de quelque manière que cela soit arrivé, et quel que soit ce bien, grand ou petit : *Reddite eum dominis suis* : Rendez-le à ses maîtres. Rendez à chacun ce que vous découvrirez lui appartenir. C'est une obligation rigoureuse, indispensable, et contre laquelle tous les prétextes sont vains, toutes les excuses frivoles.

Si les passions étaient moins artificieuses, si l'expérience de tous les jours ne nous apprenait pas qu'assez souvent elles réussissent à nous en imposer sur nos plus essentiels devoirs, il semblerait inutile d'alléguer des preuves pour établir l'obligation dont je parle. Il n'y a point d'homme qui ne la sente, quand elle ne pèse pas sur lui ; point d'homme qui ne la réclame, qui ne s'efforce de la faire valoir, lorsqu'on lui a fait quelque tort ; et qui ne perde tout sentiment d'estime pour ceux qui refusent, ou qui négligent de la remplir. Mais il s'en faut que, pour être sévère sur l'accomplissement de ce devoir quand il s'agit des autres, on soit toujours exact à se faire justice à soi-même, toujours fidèle à s'exécuter sur ce point. Une malheureuse avidité pour les biens de ce monde a semblé, dans un temps, donner des droits à ce qu'on ne possédait pas. On voulait sortir de la pauvreté, se faire une petite fortune, ou augmenter une fortune déjà faite : on n'a pas été délicat sur le choix des moyens ; toutes les voies ont paru bonnes dès qu'elles conduisaient au but. Uniquement attentif à éviter ce qui pouvait compromettre sa sûreté ou sa réputation, on s'est peu mis en peine de se rendre coupable devant Dieu. Se trouvait-on une fois nanti du bien d'autrui ; l'a-t-on possédé quelque temps, on le regarde comme le sien propre. L'attachement criminel qu'on a pour ce bien fait qu'on ne peut se résoudre à s'en dessaisir. On trouve de la difficulté à le rendre ; on s'aveugle, on se fait une fausse conscience ; sur les plus vains prétextes on se dispense de restituer ; et quoiqu'on ne restitue pas, on se dit, on se croit peut-être honnête homme ; et comme chrétien, on espère le salut promis aux justes. Erreur grossière, erreur injurieuse à la foi, erreur damnable ! Que ne m'est-il donné d'en guérir ceux qu'elle égare, comme il m'est facile de la confondre.

En effet, les mêmes principes de droiture et d'équité naturelle qui nous défendent de prendre le bien d'autrui nous obligent

à le rendre quand nous l'avons pris. Car retenir le bien d'autrui, c'est réellement le prendre; c'est continuer, c'est renouveler, pour ainsi dire, à chaque instant l'action injuste qui l'a mis entre nos mains. L'obligation de remettre le prochain en possession d'un bien qu'on lui a pris, ou de réparer le dommage qu'on lui a causé par sa faute, est donc une suite nécessaire du commandement que Dieu nous a fait de ne pas dérober. Ce commandement qui a pour but de faire respecter les droits de chacun, de maintenir chacun dans la possession paisible des choses qui sont à lui, est-il plus manifestement violé par celui qui prend que par celui qui ne restitue pas ce qu'il a pris? L'un et l'autre n'attendent-ils pas également au droit d'autrui? Un voleur n'est-il injuste que dans l'instant où il commet son crime? N'est-il punissable qu'autant qu'il est pris sur le fait? Vous ne le croyez pas; vous n'oseriez pas le dire. Voyez donc la conséquence dans son principe; et convenez que tout détenteur injuste du bien d'autrui ne pèche pas moins contre la probité que celui qui dérobe, et que tous deux méritent et le même nom et la même peine.

Aussi Jésus-Christ enseignait-il d'une manière générale et absolue qu'il faut rendre au prochain ce qui est au prochain, comme on doit rendre à Dieu ce qui est à Dieu. Ce qui signifie que les droits du prochain sont sacrés comme les droits de Dieu même; que la même autorité nous défend de violer les uns non plus que les autres, et que si justice veut que, pour se réconcilier avec Dieu, on lui rende, autant que possible, par des témoignages de repentir, de soumission, d'obéissance et d'amour, la gloire qu'on lui a ravie en méconnaissant son autorité et en transgressant ses préceptes, justice veut aussi que, pour être quitte avec le prochain, on le refasse de tous les torts et dommages qu'on lui a causés.

C'est dans cet esprit que saint Paul, instruisant tous les fidèles qui se convertissaient au christianisme, ne disait pas seulement: *Qui furabatur, jam non furetur* (Ephes., IV, 28): que celui qui commettait des larcins n'en commette plus à l'avenir; mais il ajoutait: *Reddite omnibus debita* (Rom., XIII, 7): rendez à chacun ce que vous lui devez; comme s'il eût dit: une fois chrétiens, vous n'aurez garde de commettre la moindre injustice. Ce serait déshonorer votre profession, donner à nos adversaires occasion de parler mal de nous, et faire blasphémer le nom du Seigneur parmi les gentils. Il ne suffit pas même que vous en preniez l'engagement; la religion, avant de vous admettre au nombre de ses enfants, exige que vous vous dessaisissiez de tout bien frauduleusement acquis et injustement possédé. Elle exige que vous rendiez à chacun tout ce que vos violences et vos artifices, vos larcins et vos fraudes, vos mensonges et vos usures lui donnent droit de réclamer. Votre salut est à ce prix. Si la con-

dition vous paraît dure, restez ce que vous êtes; « Jésus-Christ ne vous servirait de rien. » Nous aimons mieux avoir même à souffrir de vos injustices que d'avoir à en rougir. *Reddite omnibus debita*.

C'est sur le même principe que saint Augustin avance, comme une vérité incontestable de notre religion, que l'injustice ne sera jamais pardonnée à celui qui s'en est rendu coupable, à moins qu'il ne restitue ce qu'il a pris. De sorte que, comme il n'y a point de probité sans religion, il n'y a point non plus de religion sans probité.

Tâchez de le comprendre une bonne fois, vous en qui la cupidité n'a pas encore fait taire la conscience; vous tous qui, en refusant de vous dessaisir d'un bien mal acquis, de restituer des profits illégitimes, de réparer des torts quelconques faits au prochain, ne voudriez pourtant pas perdre votre âme; vous qui prétendez vous dispenser d'une restitution indispensable, ou y suppléer, autant qu'il faut, par des prières, par des aumônes, par quelques œuvres de pénitence. La foi vous apprend que le ciel, étant le séjour de l'innocence et de la sainteté, aucun pécheur n'y sera reçu que son péché ne lui ait été remis; et voici un des plus grands docteurs de l'Eglise, ou pour mieux dire, l'Eglise tout entière qui vous déclare par sa bouche que le vôtre ne vous sera jamais pardonné que vous n'avez restitué: *Non dimittitur peccatum, nisi restituatur ablatum*. Si vous n'aviez été que vindicatif, je vous dirais: renoncez à tous vos projets de vengeance, allez embrasser un frère dans un homme que vous traitiez en ennemi, et ne doutez pas que la grâce de Dieu ne rallume dans votre cœur cette charité que la haine y avait éteinte. Si vous n'aviez été qu'impudique, je vous dirais: détestez ces turpitudes par lesquelles vous avez dégradé en vous l'image de Dieu, et profané le temple de l'Esprit-Saint; lavez dans vos larmes les taches honteuses que cet abominable péché a imprimées sur votre âme, et ne doutez pas que le sang de Jésus-Christ ne vous rende aussi pur que les vierges. Quelque autre péché que vous eussiez commis, de quelque autre vice que vous fussiez entaché, je vous dirais: convertissez-vous au Seigneur notre Dieu, et ne doutez pas qu'il ne vous pardonne, parce qu'il est bon et compatissant, patient et riche en miséricorde. (Joel., II, 13.) Mais vous avez été injuste, et le fruit de vos injustices est entre vos mains? Ces injustices vous les avouez, vous refusez de les réparer? *Non dimittitur peccatum, nisi restituatur ablatum*. Les confessions les plus humbles, les prières les plus ferventes, les aumônes même les plus abondantes, quand la restitution peut se faire autrement, les jeûnes, les larmes, les pratiques de pénitence et de mortification ne suffisent pas pour vous. Avec tout cela, le ciel vous sera fermé. Avec tout cela, vous serez rejeté du juste Juge, comme

un ouvrier d'iniquité, et votre partage sera celui des avares et des voleurs. Vous avez été injuste, et vous refusez de réparer vos injustices? Il faut trancher le mot, tant que vous persévererez dans cette disposition, de quelque prétexte que vous l'autorisiez, votre péché est irrémissible. Aucune victime ne peut l'effacer; aucun sacrifice ne peut l'expier; les sacrements sont sans vertu, le ministère des prêtres est sans force pour vous. Ils peuvent réconcilier les impies, les blasphémateurs, les sacrilèges, les hommes noircis de crimes, perdus de débauches; ils peuvent tout en faveur des pécheurs, quand les pécheurs ne sont redevables qu'à Dieu; mais les prêtres n'ont pas, et jamais ils n'auront le droit d'absoudre, même à la mort, un injuste détenteur du bien d'autrui, à moins qu'ils ne prennent sur eux de faire les restitutions auxquelles il est tenu.

Pensez-y donc : point de pardon après des injustices; sans restitution qui les répare. Encore une fois pensez-y, et quelle que soit la chose que vous détenez au préjudice du prochain, de quelque manière qu'elle ait passé en votre possession, fût-ce même par le fait d'un autre, qu'elle retourne à ses maîtres, si vous ne voulez être irrémissiblement condamné. Il y aurait de la folie à vous qui valez mieux que tous les biens du monde, de vous perdre pour conserver ce que, du reste, vous n'emporterez pas avec vous. Vous seriez par trop aveugle de renoncer à toutes les espérances de la religion, et de vous précipiter dans l'abîme des maux dont elle vous menace, pour ne vouloir pas vous dessaisir un peu plus tôt et avec mérite, d'un bien que la mort vous arrachera nécessairement et malgré vous. Pensez-y; et si vous n'avez pas vendu votre âme, vous perdrez sans regret tout ce qu'il faut perdre pour la sauver. Pensez-y; mais si en y pensant, vous ne vous déterminez pas, abjurez votre religion; vous la déshonorez, et elle vous rejette et vous désavoue.

Mais peut-être aussi que je me trompe; car les chrétiens d'aujourd'hui en savent bien plus sur ce point que ceux mêmes qui sont chargés de les instruire. Quoi que nous puissions dire et faire, les restitutions sont à peu près aussi rares que les injustices sont communes. Les injustices, nous les connaissons plutôt par les plaintes de ceux qui les ont souffertes que par l'aveu de ceux qui les ont commises. Les restitutions, presque jamais il n'arrive qu'on nous mette dans la nécessité d'en prescrire; il n'est pas ordinaire qu'on nous consulte là-dessus; moins ordinaire encore qu'on nous consulte de bonne foi. Ceux même qui se disent ignorants dans tout le reste ont, en matière d'intérêt, une théologie qu'ils croient bien supérieure à la nôtre. Chacun se fait une conscience, adopte certaines maximes, se conduit d'après certaines règles à la faveur desquelles les ténèbres deviennent lumière, et le mal devient bien. Avec cette conscience, ces maximes, ces principes, on vit

dans l'injustice et l'on y vit tranquille. On se dit honnête homme, on se croit même chrétien de la meilleure foi du monde. L'illusion va quelquefois si loin que, les mains pleines du bien d'autrui, on fréquente les sacrements, on demeure calme et sans inquiétude sur les terribles jugements de Dieu contre les injustes! Quand voit-on des propriétaires ou des fermiers restituer à leurs grangers tout ce qu'ils ont extorqué d'eux, à la faveur d'un bail dont une cupidité barbare avait dicté les conditions et que l'impossibilité seul de faire moins mal pouvait faire accepter? Quand voit-on des grangers restituer à leurs maîtres tout ce qu'ils ont soustrait, avant le partage, des différents produits auxquels ils ne pouvaient prétendre qu'une part fixe et déterminée? Quand a-t-on vu des commerçants revenir sur des ventes où le mensonge, l'artifice et la fraude avaient fait une dupe d'un homme simple et peu connaisseur? des marchands, vider leur bourse de tous ces gains illicites dont l'avaient grossie mille pratiques infâmes : les faux poids, les fausses mesures, les balances trompeuses, les mélanges artificieux et surtout l'habitude de hausser les prix de telle ou telle marchandise, suivant l'ignorance ou le besoin des acheteurs? Quand a-t-on vu des veuves plus consciencieuses que leurs maris, réparer des torts, dont peut-être elles n'avaient point partagé le crime, mais dont elles recueillaient les fruits? des enfants, plus équitables que leurs pères et mères, séparer de leur héritage tout ce qui n'y était pas entré par des voies légitimes? En un mot, quand voit-on, et les plaideurs injustes, et les prêteurs usuriers, et les domestiques infidèles, et les ouvriers de mauvaise foi, et ces hommes qui se font une étude de s'agrandir en empiétant sur leurs voisins, et ces autres qui fourragent partout, qui vivent et nourrissent leurs bestiaux aux dépens de tout le monde; quand, dis-je, les voit-on restituer?

Il semble que l'injustice ne soit plus un crime : si tout le monde s'en plaint, personne ne s'en accuse. Il faut croire que les choses ont changé de nature et de nom : ce que nous appelions vols, larcins, fraudes, escroqueries, s'appelle aujourd'hui dédommagement, compensation, adresse, science de commerce. Nous sommes plus que sévères; nous paraissions ridicules, quand nous ne parlons pas dans le sens des intéressés. On nous demanderait pour un peu de quoi nous nous mêlons, quand nous prononçons sur la légitimité de certains contrats, de certains profits, de certaines pratiques, comme si, pour être étrangers aux affaires du monde, nous devions l'être aux règles de la justice. Articulons-nous le mot de restitution? au lieu d'un prétexte pour s'en dispenser, on en allègue mille. Insistons-nous sur la nécessité de cette restitution? ou l'on se retire en murmurant ou l'on ne fait rien, quoiqu'on ait tout promis.

Voilà, mes frères, jusqu'à quel point on est devenu habile, depuis que l'on a fermé l'oreille aux enseignements de la religion ; mais la doctrine des hommes n'en saurait affaiblir l'autorité, ni corrompre les principes : et quoi que disent et quoi que fassent les injustes, l'injustice sera toujours un crime odieux, et la restitution un devoir indispensable.

FRAGMENT

SUR LE MÊME SUJET.

Il faut qu'une injustice soit, dans l'opinion des hommes, quelque chose de bien odieux, car tout le monde se plaint amèrement de celles qu'il éprouve, et personne n'ose avouer celles qu'il commet. En toute autre matière, nous montrons communément plus d'indifférence que de zèle, plus d'indulgence que de sévérité, plus de pitié que de colère ; mais l'injustice, lors même que nous n'en souffrons pas, nous indigne et nous révolte. Aussi verrez-vous un avare s'applaudir tout haut de ses lésineries ; un dissipateur tirer vanité de ses folles dépenses ; un ivrogne se faire un mérite d'être puissant à boire ; un libertin raconter sa honte, avec complaisance même, les plus sales débauches ; un impie tenir à honneur le mépris qu'il fait de ce que la religion a de plus saint et de plus vénérable ; mais le fripon le plus avéré parle de probité, et veut passer pour honnête homme. Je conclus de là que l'injustice est proscrite sur la terre comme au ciel, par la conscience aussi bien que par le Décalogue, et que s'il y a un précepte sur l'équité, sur la nécessité duquel on se soit jamais accordé dans tous les temps et dans tous les lieux, c'est indubitablement celui-ci : *Vous ne déroberez point : « Non furtum facies. » Exod., XX, 15.* La probité, pour cela, est-elle une vertu bien commune ? Chacun s'en pique, aujourd'hui surtout qu'elle semble tenir lieu de tout autre mérite ; aujourd'hui qu'on prétend pouvoir être avec honneur tout ce qu'on veut, pourvu qu'on ait la réputation de ne faire tort à personne. Mais c'est par les fruits qu'il faut juger de l'arbre. J'aimerais beaucoup mieux qu'on parlât moins de probité et qu'on en montrât davantage. Cette qualité que tout le monde s'attribue doit être, en effet, la plus rare de toutes, puisque l'injustice est de tous les désordres le plus commun, le plus universel. L'attention particulière avec laquelle vous m'avez écouté une première fois sur ce sujet me fait juger qu'il vous intéresse. J'y reviens donc, et j'y reviens d'autant plus volontiers qu'il est important et inépuisable.

Une chose à laquelle vous n'avez jamais réfléchi, quoiqu'elle se passe journellement sous vos yeux, c'est le soin avec lequel nous nous précautionnons contre la mauvaise foi des hommes à notre égard, et le peu de défiance que nous avons de la nôtre envers eux. Nous sommes vigilants et attentifs pour que ceux qui traitent avec nous

ne nous fassent pas le moindre tort, et à peine pensons-nous jamais au tort que nous leur faisons. Quoique la charité, « qui ne pense pas le mal, » nous oblige à croire, jusqu'à ce que nous voyions la preuve du contraire, que notre prochain est équitable, la prudence nous fait prendre avec lui autant de mesures que s'il n'avait aucun principe d'équité, et parce qu'il peut être injuste, nous nous gardons de lui comme s'il l'était en effet. Au contraire, quoique la connaissance que nous avons de nous-mêmes nous convainque qu'il y a en nous un fonds inépuisable d'iniquité, l'amour-propre qui nous aveugle fait que nous ne nous endeffions jamais. Il suit de là que l'injustice est de tous les désordres celui que nous condamnons, que nous détestons, que nous craignons le plus dans les autres, et en même temps celui que nous négligeons, que nous tolérons, que nous fomentons le plus en nous-mêmes. Toutefois, l'injustice que nous commettons nous est bien autrement préjudiciable que celle que nous souffrons, puisque, dans les principes de la religion, c'est un mal sans comparaison plus grand de tromper que d'être trompé, de faire l'injustice que de la souffrir, de dépouiller les autres que d'être dépouillé soi-même. Mais le monde n'en juge pas ainsi, et la cupidité qui le gouverne lui inspire de tout autres maximes. Nous avons déjà vu combien il est ordinaire qu'elle s'approprie le bien d'autrui par violence ou par fraude, par des contrats usuraires, ou par des prêts illicites. Suivons-la dans le cours de ses injustices, et nous conviendrons qu'il est extraordinairement rare qu'elle relâche la proie dont elle s'est une fois saisie. Ou si vous voulez que j'exprime la même chose en termes plus simples et plus clairs, nous nous convainçons qu'il est aussi commun de retenir le bien d'autrui que de l'usurper, et qu'à ce second titre il est encore vrai de dire, malgré la probité dont tout le monde fait parade, que l'injustice a comme inondé la terre : *Adulterium et furtum inundaverunt ; propter quod lugebit terra.* (Osc., IV, 2.)

DISCOURS LXXII.

DE LA RESTITUTION.

Si quid aliquem defraudavi, reddo quadruplum. (Luc., XIV, 8.)

Si j'ai fait tort à quelqu'un en quoi que ce soit, je lui rendrai quatre fois autant.

Voici peut-être la plus grande merveille que Jésus-Christ ait opérée pendant les jours de sa vie mortelle. Ce n'est pas qu'à l'égard de Dieu une chose soit plus ou moins facile qu'une autre : il suffit que Dieu veuille et tout s'exécute comme il veut. Mais pour parler des opérations de sa grâce suivant la manière dont nous les concevons, il est vrai de dire que la conversion d'un homme, non-seulement puissamment riche et n'estimant rien à l'égal des richesses, mais devenu riche par des fraudes, des concussion et des rapines, est un miracle entre les miracles ; parce que

aucun pécheur ne pense moins à solliciter la grâce et n'oppose à la grâce plus de résistance lors même qu'elle le prévient, l'invite et le presse. Car si la cupidité, l'affection déréglée pour les biens de la terre n'est pas la plus honteuse des passions, celle qui dégrade l'homme et l'avilit davantage, tous ceux qu'elle ne domine pas conviennent qu'elle est aveugle, insatiable, criminelle comme les autres, et plus que les autres, opiniâtre, tenace, intraitable. Je dis aveugle : elle méprise tout, Dieu, ses dons, ses promesses, ses menaces. L'Évangile remarque que les pharisiens qui étaient avares entendant dire à Jésus-Christ qu'on ne pouvait aimer tout ensemble Dieu et l'argent, se moquaient de lui. Je dis insatiable : après qu'elle a joint maison à maison, qu'elle a ajouté terres à terres, jusqu'à ce qu'enfin le lieu lui manque, ses désirs ne sont que plus violents : elle voudrait habiter seule sur la terre. On l'a comparée depuis longtemps et avec bien de la raison à cette cruelle maladie où la soif s'allume par l'abondance même des boissons qu'on prend pour l'éteindre. Je dis criminelle : car, au témoignage de l'Esprit-Saint, *il n'y a rien de plus injuste que celui qui aime l'argent. Un tel homme vendrait son âme.* (Eccli., X, 10.) Saint Paul ajoute que *la passion pour le bien est la racine de tous les maux ; que ceux qui veulent devenir riches tombent dans la tentation et dans les pièges du diable, et en divers désirs inutiles et pernicieux qui précipitent les hommes dans l'abîme de la perdition.* (I Tim., VI, 9-10.) Je dis tenace, opiniâtre, indomptable : l'âge, qui amortit toujours et qui souvent corrige les autres vices, ne fait que fortifier celui-ci ; et quel que soit le trésor d'un homme qui a aimé l'argent, gros ou petit, c'est pour ce trésor que sont les affections du vieillard ; c'est à ce trésor que s'adresse le dernier soupir du mourant.

Qui donc triomphe dans Zachée de cette passion si rebelle ? Jésus-Christ que Zachée voit et entend pour la première fois ; et il en triomphe si complètement, qu'en se présentant devant lui, Zachée lui dit : *Seigneur, je m'en vais donner la moitié de mon bien aux pauvres ; et si j'ai fait tort à quelqu'un, en quoi que ce soit, je lui rendrai quatre fois autant.* « *Ecce dimidium bonorum meorum, Domine, do pauperibus, et si quid aliquem defraudavi, reddo quadruplum.* »

Cet exemple est trop beau pour espérer qu'il trouvera ici des imitateurs. Hé ! comment serions-nous reçus si nous conseillions à un détenteur injuste du bien d'autrui d'abandonner aux pauvres la moitié du sien et de rendre en outre le quadruple de ce qu'il a pris ? La vérité est que la plus rigoureuse justice n'en exige pas tant. Mais si Zachée fit beaucoup plus que le Seigneur ne demandait de lui, quel nom mérite celui qui, avec la même obligation de restituer, se refuse à toute espèce de sacrifices ? Et quand l'un, pour se punir de ses injustices et les réparer, se dépouille généreusement

de son propre bien, l'autre peut-il avoir des motifs raisonnables de conserver ce qui ne lui a jamais légitimement appartenu ? C'est ce que je me suis proposé d'examiner avec vous.

La religion ne reconnaît qu'une cause qui suspende l'obligation de la restitution, c'est l'impuissance absolue de la faire. Car l'injustice n'est pas toujours heureuse. Elle n'enrichit pas tous ceux qui s'y livrent. Souvent même le bien mal acquis devient comme un chancre qui consume et dévore celui auquel on le mêle. Sont-ils rares les exemples de ceux qui ont perdu par cette voie une fortune qui aurait suffi pour les faire vivre honnêtement, et qui sont tombés dans l'indigence précisément pour avoir voulu s'enrichir par des moyens que la probité réprouve ? Car il faut bien qu'il se vérifie cet oracle de l'Esprit-Saint : « La justice élève les maisons et l'iniquité les renverse. » Une fortune que Dieu ne bénit pas est bâtie sur le sable. Tous les accidents la menacent. Elle disparaît « comme une paille légère devant le souffle d'un vent impétueux : » elle fond comme la rosée du matin aux ardeurs du soleil. Dans la pauvreté, cependant, dans la pauvreté la mieux méritée, il faut que le salut soit encore possible à l'homme injuste, parce qu'il n'est jamais impossible à personne. L'homme injuste dans l'indigence ne saurait donc être tenu d'une restitution que le travail et la plus stricte économie ne le mettent pas en état de faire. Qu'il déteste ses injustices passées ; qu'il prie pour ceux qui en ont été les victimes ; qu'il les dédommage en leur rendant tous les services qu'il est en son pouvoir de leur rendre ; qu'il conserve une volonté sincère de réparer ses torts, si quelque jour il en a les moyens, et Dieu lui fera miséricorde. Mais prenez garde, je vous prie ; même à son égard, l'obligation de restituer ne cesse pas ; elle n'est que suspendue ; et si quelque événement heureux, une succession, par exemple, le mettait en état de s'acquitter, l'obligation de la restitution reprend pour lui toute sa vigueur ; et s'il ne veut pas se damner, il faut qu'il la remplisse avec une exactitude scrupuleuse, dût-il par là retomber dans la pauvreté, dût-il y mourir.

Telle est, mes frères, la doctrine qu'enseigne la religion ; telle la doctrine que nous devons vous prêcher ; et vous voyez déjà qu'il est plus facile de s'abstenir de l'injustice que de la réparer. Mais la cupidité ne parle pas comme la religion ; aussi est-elle incomparablement moins sévère. Outre l'impossibilité réelle de restituer, elle a mille autres motifs de dispense. Si les bonnes raisons lui manquent, elle abonde en excuses, en prétextes, en subterfuges.

Imagineriez-vous, par exemple, qu'un homme se crût dispensé d'une restitution, parce que celui à qui il a fait tort est plus riche que lui ; et que, pressé de remplir une obligation si essentielle au salut, il vous dit pour toute réponse qu'il faut bien que

les petits vivent autour des riches? Qui sans doute il faut que les petits vivent autour des riches; c'est-à-dire que non-seulement les riches n'écrasent pas les petits, que non-seulement ils les souffrent, mais encore qu'ils les soulagent, les aident, leur prêtent toute l'assistance qu'exigent d'eux l'humanité et la charité. Mais où a-t-on pris que les pauvres dussent vivre aux dépens des riches? qu'ils eussent un droit acquis sur leurs propriétés? qu'ils pussent en toute conscience fourrager dans leurs champs, dans leurs prés, dans leurs bois? Où a-t-on pris que le propriétaire d'un grand domaine fût moins propriétaire que celui d'un petit champ? et que le vol fait à l'un fût innocent, quand le vol fait à l'autre est criminel? Sans doute celui qui vole une somme d'argent à un pauvre est plus coupable que celui qui dérobe la même somme à un riche, parce qu'il pèche plus grièvement contre la charité; mais tous deux pèchent également contre la justice. La personne à qui vous convenez d'avoir fait tort est plus riche que vous : hé ! qu'importe ? Le tort que vous lui avez fait en est-il moins un tort réel ? En avait-elle moins la propriété de la chose que vous lui avez prise ? En avez-vous moins violé son droit ? Votre action en est-elle moins injuste ? Et toute action injuste n'impose-t-elle pas à celui qui la commet l'obligation de la réparer ? Je n'ose appeler cette opinion, aussi absurde qu'inique, du nom qui lui convient. Elle choque le plus grossier bon sens. Des païens tant soit peu équitables en auraient honte ; et il nous la faut combattre dans des chrétiens !

Celui-ci s'excuse de restituer, parce que le tort dont il s'avoue coupable est de petite conséquence. Ce sont quelques fruits qu'on a furtivement cueillis, quelques bestiaux qu'on a conduits ou laissés paître par négligence dans les fonds d'autrui, quelques fraudes légères dont on a usé dans la vente des denrées ; c'est quelque peu de bois qu'on a coupé, quelque peu de grain qu'on a soustrait, et autres manquements de cette nature. Je pourrais vous dire que de toutes les excuses, c'est la plus mauvaise ; car moins il en doit coûter pour remplir une obligation importante et rigoureuse, moins on est excusable de s'y refuser. Mais voyons. Ce qui vous paraît de petite conséquence est peut-être plus sérieux que vous ne croyez. En matière d'injustice, il faut beaucoup moins qu'on ne se l'imagine communément pour se rendre coupable de péché mortel. Selon un très-grand nombre de moralistes aussi recommandables par leur science que par leur piété, on pèche mortellement en faisant sciemment au prochain un tort égal au salaire que gagne un ouvrier à la journée. Je ne prononce pas là-dessus ; mais il y a déjà de quoi vous inquiéter. Ce que j'ajoute comme une chose indubitable, et je vous prie de le bien remarquer, c'est qu'il y a cette différence essentielle entre l'injustice et les

autres péchés, que cent, que mille, que dix mille péchés véniels ne font jamais un péché mortel ; tandis que deux, trois, quatre injustices qui, prises séparément sont vénielles, deviennent un crime et donnent la mort à votre âme, dès que le tort que vous avez fait, soit au même, soit à différents particuliers, devient un peu considérable. Quelle matière à examen ! Combien, mes frères, regardent aujourd'hui comme des pailles dont ils se jouent certaines injustices qui, au jugement de Dieu, seront des poutres sous le poids desquelles ils se trouveront écrasés !

Celui-là se dispense de la restitution par une raison toute contraire ; je veux dire parce que ses injustices sont telles que, pour les réparer, il faudrait qu'il sacrifiât la plus grande partie de sa fortune, qu'il se réduisît à une sorte de pauvreté, qu'il renoncât à l'établissement de ses enfants, qu'il les laissât sans héritage. Ah ! pauvre insensé ! cette nuit, cette nuit peut-être on te redemandera ton âme (Luc., XII, 20) ; et ces biens dont tu crains si fort de te dessaisir, de qui deviendront-ils la proie ? Vous ne restituez pas, par la raison que vous auriez trop à restituer ; mais c'est rejeter le remède qui seul peut vous guérir, par là même que vous en avez plus besoin et qu'il vous est plus absolument nécessaire. Vous craignez d'appauvrir votre famille ? Mais avez-vous droit de vivre à votre aise et de nourrir votre famille sur un bien qui n'est pas à vous ? Celui à qui il appartient n'en a-t-il pas peut-être autant besoin que vous ? Est-il juste qu'il en soit privé plutôt que vous ? Est-il juste que vous entreteniez une condition, que vous établissiez vos enfants à ses dépens ? Si votre condition est le fruit de vos injustices, il faut en descendre. Si elle ne l'est pas, il faut épargner et retrancher pour rendre ce qui ne vous appartient pas. Quant à vos enfants, ils n'ont pas plus de droit de jouir du fruit de vos injustices que vous n'en aviez de les commettre. Vous leur devez ce qui est à vous, mais non ce qui est aux autres. Travaillez pour eux, économisez pour eux ; mais ne vous damnez pas pour eux. Montrez-leur de l'affection, occupez-vous de leur bien-être ; mais ne leur sacrifiez pas votre âme. Le plus précieux héritage que vous puissiez leur laisser est certainement l'exemple de la probité et de la crainte du Seigneur. S'ils sont chrétiens, ils feront ce que vous auriez dû faire. Ils se soumettront aux dispositions de la Providence ; ils travailleront, ils se consolent de leur pauvreté par l'espérance des biens impérissables, éternels que promet la religion. S'ils ne le sont pas, quelle étrange folie de vous perdre pour leur laisser les moyens de se perdre plus infailliblement eux-mêmes, en vivant dans l'orgueil, la fainéantise et dans la débauche ! Du reste, écoutez : Dieu demande, Dieu exige la restitution de tout bien que vous ne possédez pas légitimement ; il met

vosre salut à ce prix. Vous pouvez le lui refuser. Vous pouvez continuer à jouir jusqu'au jour où il viendra vous visiter dans sa fureur ; mais certes alors il faudra le regorger. L'eussiez-vous caché dans vos entrailles, Dieu saura vous l'arracher : *Divitias quas devoravit, evomet, et de ventre illius extrahet eas Deus.* (Job, XX, 15.) Et je souhaite qu'au milieu des flammes de l'enfer votre désespoir soit adouci par le souvenir des biens que vous aurez injustement possédés ; que vous soyez bien consolé par la pensée d'avoir laissé à vos héritiers, à vos enfants, le fruit de vos injustices.

Un autre se dispense de restituer, parce qu'on lui a fait tort à lui-même. Expliquons-nous. Si la personne à laquelle je vous presse de restituer est celle-là même qui vous a fait tort ; si le tort est certain, et que la personne en soit certainement l'auteur ; si le dommage que vous avez causé n'est pas plus grand que celui que vous avez reçu ; si le défaut de restitution de votre part ne cause point de scandale, ne compromet pas votre réputation, n'expose pas un innocent à des peines, à des pertes, ou même à des soupçons qui lui seraient préjudiciables, et dont il ne pourrait que difficilement se purger ; je ne le dis qu'en tremblant par la crainte que j'ai qu'on en abuse ; je ne le dis que parce que je vous dois la vérité ; il est sûr que vous êtes quitte à l'égard de cette personne. Cependant, prenez garde qu'aucune des conditions indiquées ne manque. Elles sont toutes de rigueur ; et il est extraordinairement rare qu'elles se trouvent toutes réunies. La compensation est une chose si délicate ; elle touche de si près à l'injustice, que presque toujours il vaut mieux perdre que de se la permettre. Mais si la personne à laquelle je vous presse de restituer est un étranger, et que celui qui vous a fait tort soit votre voisin, vous vous moquez quand, pour vous dispenser de la restitution à l'égard de l'un, vous faites valoir le dommage que vous a causé l'autre. Comment accueilleriez-vous un homme qui se présenterait chez vous et vous dirait : Sur la route de Marcigny à Charlieu, ou de Parai à Marcigny, des brigands m'ont volé cent écus : il faut que vous me les rendiez ? Il est fou, cet homme, diriez-vous ; qu'ai-je de commun avec les brigands dont il parle ? Suis-je responsable des vols qu'ils commettent ? Oui, sans doute, il est fou, cet homme ; mais vous, êtes-vous sage quand, d'un tort qui vous a été fait, vous prenez droit de faire tort à celui qui en est innocent ?

Un autre, tout en avouant l'obligation de restituer, s'excuse de la remplir par la crainte de se déshonorer et de passer pour un malhonnête homme. J'applaudis à cette délicatesse ; car l'Esprit-Saint nous recommande d'avoir soin de notre réputation. Je regrette seulement qu'elle se soit montrée si tard. C'est quand la cupidité poussait à l'injustice qu'il fallait penser à ce qu'exige l'honneur. Et si l'on y pense quand la cons-

cience pousse à la restitution, ce doit être pour en réparer la perte. Si je ne me trompe, la probité consiste bien plus à être honnête homme qu'à passer pour tel. On peut se consoler de la plus mauvaise réputation quand on a pour soi le témoignage de sa conscience ; et la meilleure réputation ne peut qu'humilier et faire rougir quand on est forcé de s'avouer à soi-même qu'on ne la mérite pas. Vous craignez de compromettre votre réputation en réparant votre injustice ? Mais peut-être est-ce l'unique moyen que vous ayez de vous rétablir dans l'estime des hommes. On n'osera pas vous le dire ; mais à la défiance qu'on vous témoigne, aux précautions excessives que prennent ceux qui ont à traiter avec vous de quelque affaire d'intérêt, vous devriez vous apercevoir qu'on est loin de compter sur votre parole, d'ajouter foi à vos promesses, de faire grand fond sur votre probité. Une restitution, une réparation à laquelle on sait bien que vous êtes tenu, serait tout à fait propre à vous faire estimer tel que vous voulez qu'on vous croie. Du reste, si vous ne pouvez vous y résoudre, rien n'empêche que vous n'usiez de prudence et que vous ne fassiez, par l'entremise d'une personne sur la discrétion de qui vous pouvez compter, ce que vous craignez de faire par vous-même.

Un autre se dispense... Mais il faut en finir une fois, et je ne finis pas si je voulais réfuter un à un tous les prétextes de l'injustice, toutes les excuses dont elle s'autorise contre la loi étroite et rigoureuse de la restitution. Nous avons examiné les plus apparentes : jugez par celles-là de ce que valent les autres.

Un ennemi de notre religion n'a pu s'empêcher de lui rendre cet hommage, qu'elle proscrit sévèrement toute espèce d'injustice, et en exige absolument la réparation ; que par là même les injustices étaient moins communes chez les peuples chrétiens que chez les autres, et que surtout l'usage où étaient les catholiques de se confesser à Pâques faisait faire, chaque année, un grand nombre de restitutions. La religion n'a certainement pas changé : ce sont toujours les mêmes dogmes, les mêmes préceptes, les mêmes promesses, les mêmes menaces, le même esprit ; mais il faut convenir que les catholiques d'aujourd'hui sont assez différents de ceux qui vivaient il y a quarante à cinquante ans. Chez nous, comme ailleurs, un déluge d'injustices a inondé la terre, et le temps pascal ne voit plus s'effectuer de ces restitutions qui faisaient tant d'honneur à la foi. On les injustes renoncent aux sacrements pour ne pas se dessaisir d'un bien mal acquis, ou ils y participent frauduleusement, après avoir menti au Saint-Esprit et enjoignant le sacrilège au larcin. Les pasteurs ont souvent à se plaindre de la stérilité de leur ministère ; mais il n'est que trop vrai qu'ils ne parlent jamais plus inutilement que quand ils attaquent la cupidité et l'hu-

justice. Est-ce pour nous une raison de nous taire? Nous péririons avec l'injuste. Lors même qu'il s'obstine à ne pas nous entendre, il faut que nous nous obstinions à lui répéter : *Redde quod debes* (Matth., XVIII, 28) : « rends ce que tu dois. » Point de pardon après des injustices, sans la restitution, qui les répare : *Non dimittitur peccatum, nisi restituatur ablatum*.

Hélas ! pour l'injuste, comme pour les autres, viendra le terrible moment qui réduit tous les hommes à l'indigence. Le riche n'emporte pas plus au tombeau que le pauvre. Quand on comblerait d'or la fosse de l'un et de l'autre, il leur serait inutile. Cette monnaie n'a pas cours dans l'éternité ; mais la justice et l'iniquité nous suivent au tribunal du juste juge, qui, sans acception de personne, rend à chacun selon ses œuvres. Puissent les vôtres et les miennes lui paraître bonnes ! Puissions-nous lui être également agréables, moi, en vous instruisant avec zèle ; vous, en marchant avec fidélité dans la voie que je vous montre ! Ainsi-soit-il.

DISCOURS LXXIII.

DE LA JEUNESSE.

Adolescens juxta viam suam ; etiam cum senuerit, non recedet ab ea. (Prov., XII, 6.)

Le jeune homme suit la première voie : dans la vieillesse même il ne la quittera point.

Si les oracles de l'éternelle Sagesse avaient besoin d'être confirmés par le témoignage des hommes, avec quelle confiance, mes frères, ne pourrais-je pas ici réclamer le vôtre ? En est-il parmi vous qui, instruit par sa propre expérience et par l'expérience des autres, ne parlât sur les suites d'une jeunesse bien ou mal employée, comme en parle l'Esprit-Saint ? Ne sentons-nous pas que si l'âge a refroidi notre imagination, développé notre raison, formé notre jugement, ajouté à nos connaissances, il nous a laissés nos premiers goûts, nos premières inclinations, nos premières mœurs ? Que nous sommes, à peu de chose près, pour le vice et la vertu, ce que nous étions à dix-huit ou vingt ans : chrétiens ou irréligieux, patients ou emportés, sobres ou intempérants, chastes ou dissolus ; doux, obligeants, charitables, sincères, ennemis de toute injustice ; ou querelleurs, envieux, vindicatifs, faux, de mauvaise foi, tels, en un mot, que nous nous montrâmes, et que nous fûmes en effet dans notre jeunesse ?

Oui, et en fait de mœurs et de conduite, on peut juger de ce que nous avons été par ce que nous sommes aujourd'hui, comme on peut conjecturer ce que sera dans la suite un jeune homme par la manière dont il se comporte. Du moins si cette règle souffre des exceptions, elles sont bien rares ; et de même qu'un vase neuf conserve longtemps l'odeur de la première liqueur qu'on y a versée, de même le cœur de l'homme conserve longtemps, et pour l'ordinaire, toute la vie, les premières impressions qu'il a reçues : ou, si vous voulez, il en est de la vie comme d'un voyage. Dans

l'une, comme dans l'autre, le succès dépend des premiers pas. On a l'espérance d'arriver heureusement quand on a pris le bon chemin ; mais si l'on se fourvoie dès l'entrée de la route, on s'égare d'autant plus qu'on marche davantage, et il faut ou renoncer au terme vers lequel on devait tendre, ou revenir sur ses pas avec des fatigues incroyables.

Jeunes gens, jeunes personnes, c'est pour vous que je fais ces réflexions, car vous êtes et vous devez être le premier objet de ma sollicitude. L'inexpérience de votre âge, vos passions naissantes, des tentations importunes, des discours qui vous corrompent, des plaisirs qui vous attirent, des exemples qui vous ébranlent, des scandales qu'on ne prend aucun soin de vous cacher, les pièges qui souvent on vous tend, les plaintes aussi que j'entends faire journellement de la jeunesse de notre siècle, le peu de retenue, le peu de modestie, le peu de piété qu'on remarque dans le plus grand nombre ; ce que je vois, ce que je sais, ce que votre conduite extérieure m'oblige à penser de l'état de vos consciences : tout m'inspire des alarmes, tout me fait craindre pour vous les suites déplorables d'une jeunesse passée dans le vice, et mon devoir exige que je vous instruisse. Jeunes gens ! jeunes personnes ! il en est temps encore, prêtez l'oreille aux leçons de la sagesse. Celui que la Providence vous a donné pour guide, pour maître et pour père dans l'ordre de la religion, ne vous parlera pas comme vos faux amis ; mais croyez qu'il connaît mieux, et veut plus sincèrement votre bonheur.

Parce que « l'esprit de l'homme et les pensées de son cœur sont portés au mal dès sa jeunesse, » il faudrait, pour l'intérêt de la religion, pour l'intérêt de la société, pour l'intérêt le plus pressant de l'homme lui-même, le former, dès sa jeunesse, à bannir de son cœur les désirs injustes, et à « éloigner le mal de sa chair, » en lui répétant sans cesse « que la jeunesse et le plaisir ne sont que vanité. » Il faudrait l'accoutumer à respecter en soi l'image de son Créateur, et le caractère auguste dont il est marqué ; à regarder comme honteux, comme infâme, comme indigne de sa nature, tout ce qui souille l'âme en flattant le corps, et lui vanter, en toute occasion, le mérite de la candeur, les charmes de la modestie, le prix de l'innocence. Il faudrait l'éclairer sur le danger des passions, sur la bassesse du vice, la honte inséparablement attachée à la débauche, les maux sans nombre qu'entraîne après soi le dérèglement. Il faudrait..... mais, hors de la maison paternelle, où, encore, les pères et les mères parlent bien plus souvent d'affaires que de vertu ; hors de l'église, où, encore, la voix du pasteur est si souvent repoussée par la prévention, quels conseils reçoit, quelles leçons entend la jeunesse ?

Au temps de Salomon, les méchants disaient dans l'égarement de leurs pensées :

« la vie est courte et fâcheuse; c'est une ombre qui passe; et après la mort, il n'y a plus de retour. Venez donc; jouissons des biens présents; hâtons-nous d'user des créatures, pendant que nous sommes jeunes. Enivrons-nous des vins les plus excellents; parfumons-nous d'huile de senteur, et ne laissons point passer la fleur de la saison. Couronnons-nous de roses avant qu'elles se flétrissent. Qu'il n'y ait point de pré où notre intempérance ne se signale. Que nul ne se dispense de prendre part à notre débauche. Laissons partout des marques de notre réjouissance, parce que tel est notre sort et notre partage : *Venite ergo, fruamur bonis quæ sunt..... quoniam hæc est sors nostra, et hæc est pars nostra.* (Sap., II, 6.)

Ce langage détestable, et que l'Esprit-Saint n'attribuait qu'aux impies, à ceux que leur propre malice avait aveuglés, qui ne croyaient pas qu'il y eût des récompenses à espérer pour les justes, et qui ne faisaient nul état de la gloire réservée aux âmes saintes, ce langage, dis-je, hélas! de nos jours, dans combien de bouches ne se trouve-t-il pas! Sans parler de ces libertins de profession, qui font gloire d'insulter aux mœurs, et qui ne reconnaissent d'autre Dieu que leur corps, d'autre bien que la volupté; sans parler de ces corrupteurs secrets qui enseignent le crime, le conseillent, y invitent, y encouragent, y sollicitent, y poussent, aux champs, comme à la ville, la jeunesse trouve des parents et des maîtres qui, indifférents sur les maximes qu'elle adopte, sur les liaisons qu'elle forme, sur la conduite qu'elle tient, la laissent libre de tout faire, pourvu qu'ils soient obéis, respectés, servis. Elle trouve des compagnons qui, déjà vicieux et déréglés, lui prêchent l'indépendance, flattent et fortifient son goût pour la dissipation, son penchant au plaisir; la raillent de sa retenue, lui font honte de la pudeur, l'enhardissent à franchir les premiers pas, la façonnent insensiblement à ne rougir de rien, si ce n'est d'avoir encore des remords, d'être encore timide dans les voies du vice. Elle trouve des hommes sans principes, des femmes éhontées, qui rient de ses chutes, s'amusent de ses écarts, l'acquittent, pour une plaisanterie, des plus monstrueux, des plus dégoûtants excès; et tout cela, parce qu'il faut, dit-on, que jeunesse se passe.

Avec cette morale, aujourd'hui si commune, et que d'honnêtes pateriens n'auraient jugée bonne que pour les lieux consacrés à la débauche, la jeunesse n'est plus ce lis au milieu des épines, d'une blancheur éblouissante et d'une odeur exquise. Elle n'est plus cet âge aimable qu'embellissaient les grâces de l'innocence; cet âge précieux, où l'esprit docile et le cœur encore neuf se prêtaient, sans effort, aux soins d'une éducation vertueuse; cet âge important, où l'on préparait le bonheur du reste de la vie, les consolations de la vieillesse et les espérances de l'éternité; cet âge critique, qu'il fallait instruire, diriger, surveiller, entourer de

précautions. Puisqu'il faut que jeunesse se passe, la vertu, dans la jeunesse, serait une duperie; elle serait tout au plus un fruit dessaisonné. Un jeune homme qui désire l'intelligence, qui invoque le Seigneur pour en obtenir l'esprit de la sagesse, qui la préfère à tout, qui l'aime plus que la santé et la beauté, qui ne montre que de l'indifférence, du mépris, de l'éloignement, de l'horreur pour les ris, les divertissements, les jeux, la licence, doit passer pour un prodige ou pour un imbécile.

Parents insensés, maîtres cruels, amis perfides, vous vous accordez à dire qu'il faut que jeunesse se passe! Dites-donc aussi qu'il faut semer à pleines mains la folle avoine et l'ivraie dans vos champs; qu'il faut abattre la clôture de vos vignes, et les abandonner aux ravages du sanglier de la forêt, et vous récolterez du bon grain, et vous ferez une vendange abondante. Dites qu'il faut empoisonner un tendre enfant, le charger de coups, le couvrir de plaies, pour lui former un tempérament robuste. Il faut que jeunesse se passe! effectivement, elle se passe, et nous nous en apercevons à cette foule de jeunes gens tels que les dépeignait saint Paul, amoureux d'eux-mêmes; glorieux, superbes, désobéissants, ingrats, dénaturés, sans affection pour les gens de bien, insolents, enflés d'orgueil, irréligieux, amateurs de la volupté, livrés à des passions d'ignominie, le scandale de leur âge, la croix de leurs parents. Nous nous en apercevons à ce nombre de jeunes filles vaines, dissipées, étourdies, curieuses, téméraires, dévergondées, la honte de leur sexe, l'opprobre de leur famille. Il faut que jeunesse se passe! Jeune homme, réjouissez-vous donc dans votre jeunesse; que votre cœur soit dans l'allégresse pendant votre premier âge; marchez selon les désirs de votre cœur, et selon les regards de vos yeux; mais sachez qu'en dépit de vos approbateurs, Dieu vous fera rendre compte, en son jugement, de toutes choses; ou plutôt, mon fils, si les pécheurs vous attirent par leurs caresses, ne vous laissez point aller à eux. S'ils vous disent: Venez avec nous; entrez en société avec nous, n'allez point avec eux; gardez-vous de marcher dans leurs sentiers, car leurs pieds courent au mal; leur maison penche vers la mort; leurs sentiers mènent aux enfers: quiconque s'engage avec eux n'en reviendra point, et ne rentrera point dans les sentiers de la vie : *Omnes qui ingrediuntur ad eum, non revertentur, nec apprehendent semitam vite.* (Prov., II, 19.) C'est vous dire qu'un jeune homme qui s'abandonne au dérèglement, est sans retour perdu pour la vertu, et, par suite, perdu pour la religion, qui ne peut s'en promettre que des scandales; perdu pour la société, dans laquelle il n'en sera jamais qu'un citoyen inutile et souvent dangereux; perdu pour lui-même, qu'il voue au mépris, aux remords et à une vieillesse malheureuse, quand il n'est pas, avant l'âge, emporté par une mort funeste et prématurée. Jeunes gens!

le vice vous aurait-il déjà tellement aveuglé l'esprit et endurci le cœur, que vous ne craignissiez pas pour vous-mêmes des suites si déplorables ?

« Naitre avec des inclinations mauvaises, est moins un crime qu'un malheur commun à tous les hommes ; je n'en ai jamais vu, tant vertueux fussent-ils, à qui la vertu n'eût coûté des efforts ; qui n'eussent eu à combattre des dispositions plus ou moins fâcheuses : l'enflure du cœur, l'estime désordonnée de soi-même, le désir de l'emporter sur les autres, l'indocilité, l'aversion du travail, la répugnance à tout ce qui sent la gêne et la contrainte, le dégoût de tout ce qui s'appelle devoir, l'amour des plaisirs sensuels. Mais être né avec des passions même violentes ne peut servir d'excuse à personne dans ses écarts, parce que notre concupiscence est toujours sous nous, et que si la raison est souvent faible contre elle, nous pouvons toujours la dominer avec les secours de la religion. Je dis les secours de la religion ; car il n'y a, bien certainement, qu'elle qui conduise à la véritable sagesse ; et aspirer à rendre les hommes solidement vertueux indépendamment de la religion, et en leur laissant ignorer les vérités qu'elle enseigne, les devoirs qu'elle prescrit, les motifs qu'elle propose, les dommages qu'elle promet, les supplices dont elle menace, les consolations qu'elle offre, les facilités qu'elle fournit, c'est se flatter qu'ils terrasseront des géants avec une paille, qu'ils enchaîneront des lions avec des fils d'araignée.

Si donc la jeunesse est le temps de la vie où les passions se font sentir plus vivement, c'est dans la jeunesse qu'il importe le plus de s'attacher à la religion, de se pénétrer de ses maximes, de se laisser conduire par ses leçons, de s'accoutumer à plier sous son autorité. « Le jeune homme, » disait le Prophète, « n'a qu'un moyen de corriger sa voie. Qu'il garde la parole du Seigneur, et la parole du Seigneur le gardera lui-même ; sa lumière le dirigera, » sa crainte le retiendra, son amour l'excitera, sa beauté l'enchantera : le calme profond, la paix ineffable dont jouissent ceux qui aiment la loi, les chastes délices de l'innocence le dégoûteront des douceurs empoisonnées du vice ; et, « parce qu'il aura désiré la sagesse, qu'il aura veillé dès le matin pour la posséder, elle le préviendra, elle se montrera à lui la première, il la trouvera assise à sa porte, il recevra de ses mains des richesses innombrables, elle marchera devant lui, l'approchera de Dieu et le conduira au royaume éternel. »

Voyez Joseph dans la maison de Putiphar. Loin du père vertueux qui forma son enfance, trahi et vendu par les siens, jeune et sans conseils, dans une terre étrangère, réduit à la condition d'esclave, il est sollicité par une femme dont il peut tout espérer, comme il en doit tout craindre, par l'épouse même de son maître, de consentir à une action infâme. Hé ! « comment, » lui dit Jo-

seph, saisi d'horreur, « comment pourrais-je commettre un si grand crime, et pécher contre mon Dieu ! » L'impudique le fatigue pendant plusieurs jours de ses importunités. « Elle en vient, un jour, à le saisir par le bord de son manteau. » Le vertueux jeune homme « se débarrasse et prend la fuite, » aimant mieux s'exposer à tous les ressentiments d'une passion méprisée, que de trahir son devoir.

Voyez Susanne. Deux malheureux, « dont sa délicatesse et sa beauté tout extraordinaire avaient perverti les sens, après avoir longtemps cherché le moment où ils pourraient la voir, la trouvent un jour, qui se promenait seule dans le jardin de son mari. Ils accourent aussitôt à elle, et lui disent : Les portes du jardin sont fermées ; personne ne nous voit, et nous brûlons d'amour pour vous. Rendez-vous donc à notre désir, et faites ce que nous voulons. Que si vous-vous y refusez, nous porterons témoignage contre vous, et vous subirez la peine des adultères. Susanne pousse un profond soupir, et leur dit : Je ne vois que péril et qu'angoisse de toutes parts ; car si je fais ce que vous désirez, je suis morte ; et si je ne le fais point, je n'échapperai pas de vos mains ; mais il est meilleur de tomber entre vos mains, sans avoir commis le mal, que de pécher en la présence du Seigneur. »

Voyez David. Il fut quarante ans de sa vie fidèle à son Dieu. Pasteur des troupeaux de son père, guerrier, serviteur de Saül, roi d'Israël et de Juda, la candeur, la modestie, l'innocence des mœurs, l'amour de la justice, des sentiments magnanimes, des procédés généreux, une piété tendre et soutenue, le distinguèrent dans tous ces états, et firent cent fois bénir le Seigneur de l'avoir choisi pour gouverner son peuple. David, cependant, fait une chute honteuse. Sa vertu se dément. Il commet un premier crime, et ce premier crime l'engage bientôt à en commettre un second, plus énorme encore. Adultère et homicide, s'endurcira-t-il dans son iniquité ? Non ; à la voix de cette religion qu'il avait si longtemps respectée, David se reconnaît, s'avoue coupable, pleure son péché, et devient pour tous les siècles un modèle admirable de la plus parfaite pénitence.

Voilà l'heureuse influence de la religion sur la jeunesse. Elle soutient dans les tentations les plus délicates ; elle rend l'âme supérieure aux menaces, aux dangers, à la crainte même de la mort. Si elle ne détruit pas les passions, elle apprend à les vaincre ; si elle n'étouffe pas les germes du vice, elle empêche qu'ils ne se développent et ne jetent dans le cœur de profondes racines ; si elle ne rend pas impeccable, elle fait qu'on pleure ; elle fait qu'on repare des erreurs passagères, et ramène presque toujours à la vertu ceux qui n'ont consenti au mal que par faiblesse ou par surprise.

Mais que voulez-vous attendre d'un jeune homme « qui éloigne Dieu de sa pensée ; » qui, au mépris des lumières que lui donne

la foi, se prête sans résistance à tous les désirs d'une nature corrompue; qui fait taire la raison, l'honneur, la conscience, pour satisfaire de honteuses caprices; qui met sa gloire dans l'infamie, et son bonheur à se vautrer, comme un animal immonde, dans la fange et l'ordure? Quel attrait si puissant pourra jamais lui présenter la vertu? quelle prise aura jamais sur lui la religion, soit qu'elle promette, soit qu'elle menace? Le libertinage doit le conduire à l'incrédulité: l'incrédulité consommera son libertinage, et « les vices de sa jeunesse dormiront avec lui dans la poussière du tombeau. »

Si la religion ne proposait que des dogmes à croire, je doute qu'elle eût beaucoup d'ennemis. Les mœurs de ceux qui l'attaquent font voir qu'un intérêt plus puissant que les droits prétendus de la raison, les anime. On peut dire même que la religion serait à peu près universellement accueillie, si elle ne défendait que certains crimes, dont bien peu d'hommes sont capables: les calomnies noires, les vengeances atroces, les injustices criantes, les vols, les trahisons, les meurtres, les traits marqués d'inhumanité et de barbarie. Mais, sainte comme elle est, la religion ne fait grâce à aucun vice; et des supplices affreux dans leur rigueur, éternels dans leur durée, sont le seul espoir qu'elle permette à ceux qui s'y livrent. Un jeune libertin, dont elle condamne les abominables plaisirs et à qui elle ne montre qu'un abîme de feu, doit la haïr, parce qu'il la craint, et chercher à se délivrer des frayeurs qu'elle lui inspire. Après avoir violé les devoirs qu'elle prescrit, il doutera des vérités qu'elle enseigne; et comme l'esprit, quand la passion commande, raisonne toujours au gré du cœur, il se persuadera tout ce qu'il désire. Bientôt, plus de châtements à redouter pour le vice; plus de jugement à subir après la mort; plus d'autre vie, plus de providence, plus de Dieu. Vous le verrez dédaigner les exercices, soit privés, soit publics, de la piété chrétienne; plaisanter ou s'apitoyer sur la simplicité, sur l'ignorance de ceux qui respectent encore la religion et ses pratiques; blasphémer ce qu'il n'entend pas, adopter les opinions les plus absurdes, et y tenir avec opiniâtreté, et les défendre avec chaleur, par cela seul qu'elles sont impies: enfin, dire qu'il n'y a point de Dieu, et ne se promettre à lui-même, et ne vouloir pas que les autres attendent d'autre sort, d'autre destinée que celle des bêtes: *Post hæc erimus tanquam non fuerimus.* (Cant., II, 2.)

Mais quand on est là, toutes les dignes sont rompues; tous les freins sont brisés. Rien n'arrête plus, rien ne retient plus. On se trouve comme naturellement disposé aux plus monstrueux excès. On ne voit de mal qu'à ne point satisfaire des penchants qui sont devenus d'autant plus impérieux, d'autant plus violents, qu'on y a cédé plus souvent. L'âge mûr voit se continuer, se multiplier, se reproduire, chaque jour, les désor-

dres qui ont déshonoré et sali les premières années. On descend, on arrive au « profond des péchés, » et l'on méprise tout. Lors même que, par dégoût, ou par l'impuissance de se contenter encore, la passion vient à s'éteindre, ce n'est presque jamais au profit de la vertu. L'esprit reste enveloppé des épaisses ténèbres qu'ont amassées autour de lui des cupidités injustes. Le cœur, depuis longtemps accoutumé au mal, se fait de quelque nouveau vice une nouvelle idole, à laquelle il sacrifie tout. Un intérêt sordide, une intempérance crapuleuse remplace l'amour des plaisirs sensuels; et, à moins d'un miracle signalé de la toute-puissante et infinie miséricorde de Dieu, la mort d'un pécheur, qui l'a été dès la jeunesse, est aussi mauvaise que sa vie.

DISCOURS LXXIV.

DES SUITES D'UNE JEUNESSE VICIEUSE.

Qui sibi nequam est, cui alii bonus erit? (Eccl., XIV, 5.)

A qui sera bon celui qui est mauvais à lui-même?

Ces paroles du Saint-Esprit justifieraient, à elles seules, ce que j'avais dans une première instruction sur les suites d'une jeunesse passée dans le vice; et puisqu'on n'est bon pour personne, quand on est mauvais à soi-même, j'ai eu raison de dire, qu'un jeune homme livré au dérèglement était perdu pour la société, qui n'aurait jamais en lui qu'un citoyen inutile et souvent dangereux. Toutes les passions, en effet, sont injustes; et celui qu'elles dominent n'arrive guère à les contenter sans blesser le droit d'autrui.

Voyez l'orgueilleux: il ne s'évanouit pas seulement dans ses pensées; il ne se préfère pas seulement aux autres; il ne se repaît pas seulement de l'idée de sa propre excellence; mais il est dur, impérieux, hautain, railleur, insolent, outrageux, intraitable. Il méprise, il humilie, il blesse, il offense; et s'il faut venger une injure, ou écarter un compétiteur, il n'est pas de moyen bas ou odieux auquel ne se plie, auquel ne se prête sa vanité.

Voyez l'envieux: il n'abandonne pas seulement son cœur aux cruelles morsures d'une furie; il ne sèche pas seulement de la prospérité de ceux qu'il jalouse; il ne triomphe pas seulement de leurs disgrâces; mais sa langue distille le fiel; « le venin des aspics est sous ses lèvres; » il soupçonne, il accuse, il dénigre, il calomnie; et pour jouir, il faut qu'il noie.

Voyez l'avare: il n'enfouit pas seulement ses entrailles avec son or; il ne trafique pas seulement de son honneur et de sa conscience; il ne vendrait pas seulement son âme pour grossir sa fortune de quelques écus; mais l'épouse et les enfants, les domestiques et les ouvriers, les débiteurs et les pauvres sont tributaires de sa passion: il faut que tous souffrent, que tous perdent, pour qu'il dépense moins; et l'occasion d'un prêt usuraire, d'un traité frauduleux, d'un parjure utile n'est pour lui qu'une

he ne fortune qu'il n'a garde de manquer.

Voyez l'impudique : « il n'a pas seulement les yeux pleins d'adultères et d'un péché qui ne cesse jamais ; il ne tombe pas seulement dans la honte en mettant son âme à la discrétion d'une vile prostituée, en faisant de son bien le patrimoine des amis et des fauteurs de la débauche ; il ne se résigne pas seulement à devenir la pâture de la pourriture et des vers ; » mais, semblable à ces vaisseaux empestés qui portent la contagion sur toutes les plages où ils abordent, sa présence éveille des soupçons, inspire des alarmes, commande des précautions partout où l'on tient à l'honneur, partout où les mœurs sont respectées. Il corrompt l'innocence, abuse de la simplicité, se joue de la faiblesse, divise les époux, attache aux familles un opprobre ineffaçable ; et, dédaignant quelquefois des jouissances trop faciles, appelle à son secours, pour triompher des obstacles, les protestations mensongères, les promesses fallacieuses, les serments perfides, la violence même, l'empoisonnement et l'assassinat.

Voyez l'intempérant : il ne se compromet pas seulement par l'indiscrétion et le cynisme de ses propos ; il n'allume pas seulement dans ses veines le feu d'une concupiscence qu'enflamme déjà le feu de l'enfer ; il n'éteint pas seulement sa raison en se réduisant à l'état des brutes privées de toute intelligence ; il n'avance pas seulement pour lui l'âge des infirmités et le moment de la mort ; mais la femme et les enfants s'abreuvent de larmes, tandis qu'il boit le vin à pleine coupe ; mais il emprunte et ne paye pas ; mais trop souvent il supplée les ressources que devrait lui fournir le travail par la fraude, le vol et la rapine ; et, sur vingt de ces malheureux que la société repousse avec effroi, il n'en est peut-être pas un qui n'ait été conduit sous le glaive de la justice par l'intempérance et le goût de la débauche.

Voyez l'homme colére : dans les moments où son mal le saisit, c'est un frénétique, une bête féroce qu'il faudrait museler, lier, enfermer, saigner, pour qu'il ne devint pas dangereux. La fureur l'égare pas seulement sa raison, n'altère pas seulement les traits de son visage, n'imprime pas seulement à tous ses membres un mouvement convulsif ; mais, lorsque sa voix n'est point étouffée, le furieux fait entendre les sinistres accents d'un lion qui rugit : il jure, il maudit, il blasphème, il vomit un torrent d'imprécations et d'invectives, il menace, il frappe, il assassine. Lors même qu'il paraît calme, il est encore susceptible, fâcheux, impatient : il excite des querelles, suscite des procès, conçoit des haines, pourrit des ressentiments, exerce des vengeances.

Enfin, voyez le paresseux : « l'oisiveté ne lui enseigne pas seulement beaucoup de mal ; » elle ne fait pas seulement de son cœur le repaire de tous les vices qui y naissent, y croissent, s'y multiplient comme

d'odieux reptiles au fond d'un marais fangeux ; elle n'amène pas seulement le dérangement de ses affaires, ne condamne pas seulement lui et les siens aux privations d'une honteuse pauvreté, aux angoisses de la détresse ; mais elle le rend encore jaloux, murmurateur, malin, curieux, médisant, aussi peu soucieux des secrets qu'on lui conte que des siens propres ; et, parce qu'il veut manger, lors même qu'il ne travaille pas, qu'il laisse son champ ; lein d'orties, sa vigne couverte d'épines, » ce que sa vigne et son champ ne lui ont pas donné, il n'est pas rare qu'il le dérobe à la cave et au grenier de son voisin.

Ainsi, pas une passion, ou, si vous voulez, pas un homme dominé par une passion quelconque qui ne soit un fléau plus ou moins redoutable pour la société ; qui n'y mette le trouble, n'en relâche les liens, n'en méconnaisse et n'en viole les droits. Que doit-ce donc être de celui qui n'a jamais porté le joug, jamais plié sous aucune règle, jamais respecté aucun devoir, jamais été retenu par aucun principe ; et qui, accoutumé dès la jeunesse, *ab infantia*, à ne prendre conseil que de ses penchants, s'est fait du mal une habitude, une seconde nature, une sorte de nécessité ? il me semble impossible qu'il ne soit pas un mauvais fils, un mauvais époux, un mauvais père, un mauvais citoyen. O vous, pères, mères, magistrats, pasteurs, instituteurs, sachez donc que vous êtes comptables à la société, chacun en ce qui vous concerne, et suivant le degré d'autorité que vous avez reçu, des mœurs de la jeunesse, et vous, chers jeunes gens ! vous que j'aime d'un amour de jalousie, et dont les déportements, quand j'en suis instruit, me coûtent tant de larmes, ne vous prévenez pas contre mes leçons ; mais craignez d'être un jour ce que vous ne devez être jamais, si vous n'êtes pas dans votre jeunesse ce que je désire que vous soyez.

La famille, la cité, l'État, toute société, grande ou petite, est régie par des lois à l'observation desquelles se rattache nécessairement son repos, sa sécurité, son bien-être : mais que servent les meilleures lois sans les mœurs qui les font respecter ? J'entends ici par les mœurs, ces principes qui doivent nous diriger dans la pratique des devoirs de la vie civile, et comme membres de la société à laquelle nous appartenons. Car des différents rapports qu'ont entre eux les hommes, naissent différents devoirs dont l'observation importe essentiellement à leur tranquillité et à leur bonheur : devoirs généraux de justice, de bienveillance et de charité, qui les obligent tous à l'égard de tous ; devoirs particuliers et de la condition, qui se déterminent d'après le rang que chacun d'eux occupe dans la société.

Ces devoirs ne sont rien moins que chimériques, et l'homme de la morale la plus commode conviendra, au moins extérieurement, qu'il doit respecter le droit d'au-

trni, et faire pour les autres ce qu'il voudrait raisonnablement que les autres fissent pour lui. Ces devoirs ne sont rien moins qu'arbitraires; et depuis celui qui est assis sur un trône de gloire jusqu'à celui qui est couché sur la terre et dans la poussière; depuis celui qui est vêtu de pourpre et qui ceint le diadème jusqu'à celui qui n'est couvert que de toile et marche à la suite d'un troupeau, personne n'est admis à partager les avantages de la société que dans l'espérance et sous la condition qu'il en partagera les obligations et les charges. Ces devoirs ne sont rien moins qu'indifférents; et du plus ou du moins de fidélité à les remplir dépend le plus ou le moins de tranquillité, le plus ou le moins de stabilité dans la société, soit générale, soit particulière. Car supposez qu'on les méconnaisse, qu'on les viole; supposez que les époux se mésestiment, se jaloussent et se haïssent; que les pères et les mères ne voient dans les soins domestiques qu'une surcharge qui les accable, et dont ils se secouent le plus tôt possible; que les enfants, ennemis de tout frein, amis seulement de la licence, soient sans respect, sans obéissance, sans affection pour leurs parents; que les dépositaires du pouvoir en usent arbitrairement, et seulement pour l'intérêt de leur ambition ou de leur cupidité; que ceux qui n'exercent aucune portion de l'autorité, la jaloussent, la haïssent, la calomnient, en portent impatiemment le joug, s'étudient à éluder toutes les lois qu'ils ne peuvent braver impunément, éclatent et se révoltent quand ils sont forts, murmurent, déblatèrent, intriguent, quand ils sont faibles; en un mot, que tous les citoyens, soit qu'ils commandent, soit qu'ils doivent seulement obéir, voient toujours eux, et jamais leurs devoirs, la société, dont ils font partie, ne portera-t-elle pas, dans son sein, tous les éléments du trouble et de la discorde; toutes les causes d'une destruction inévitable? Enfin, ces devoirs, dans bien des rencontres, ne sont rien moins que faciles. Dans bien des rencontres, on ne les remplit qu'aux dépens de son repos, de ses inclinations, de ses affections, de l'intérêt personnel. Dans bien des rencontres, ils exigent qu'on s'oublie, qu'on se dévoue, qu'on s'immole, sans gloire, sans espérance, sans autre dédommagement que le plaisir d'avoir bien fait. Pour y être constamment fidèle, il faut donc être solidement vertueux.

Cependant la vertu ne nous est pas naturelle. Nous sentons plutôt des inclinations violentes pour tout ce qui lui est opposé. Outre l'ignorance qui nous fait méconnaître la plupart de nos devoirs, la cupidité, lors même que nous les connaissons, nous les rend souvent odieux et toujours pénibles. C'est même assez qu'une chose nous soit commandée pour qu'elle nous déplaie; et nos desirs pour celles qui sont interdites redoublent par la défense même.

Avec une disposition si fâcheuse, quelle garantie aura la société, de la probité de ses membres? Où trouvera-t-elle cette responsabilité qui doit peser sur tous, et à laquelle personne ne doit pouvoir se soustraire? Nous mêmes, d'états, de caractères, de goûts si différents, par quoi serions-nous détournés du mal, quand nous le croirions utile; et portés, déterminés au bien, quand il devra nous coûter des sacrifices?

Je le dis avec une pleine conviction, il n'y a que la religion qui puisse cautionner la fidélité des hommes à leurs devoirs, parce qu'elle seule en connaît la nature, en pose le fondement, en détermine l'objet, en fixe les règles, fournit des motifs capables de les faire pratiquer, et promet des récompenses dignes de les couronner. Un Dieu auteur, régulateur, conservateur de la société, protecteur et vengeur de ses droits, au tribunal duquel ressortissent ceux-là mêmes qui portent le monde; un Dieu pour qui la nuit n'a point de ténèbres, qui sonde les cœurs et connaît jusqu'aux plus secrètes pensées; un Dieu qui promet son amour et sa gloire à ceux qui font bien, qui menace d'éternels supplices quiconque s'abandonne au mal, quelle autorité! quel témoïn! quel encouragement! quel frein! En mettant l'homme dans tous les temps et dans tous les lieux sous les yeux de son maître et de son juge, la religion me répond en quelque sorte de lui. Pour corrompu qu'on veuille le supposer, je ne m'étonne plus qu'il devienne vertueux. Les passions les plus fougueuses doivent se faire devant ce témoin, céder à de si puissants intérêts. Si l'homme qui se dit religieux n'est pas bon, c'est qu'il agit contre ses principes. Je sens du moins qu'il peut l'être, qu'il a les plus grands motifs pour l'être.

Mais, aux yeux de celui dans l'estime de qui la religion, et les promesses comme les menaces passeraient pour des fables et des contes bleus, la vertu devrait paraître une chimère. Et en effet, la vertu, sans un Dieu qui l'approuvât, qui la prescrivit, qui la récompensât, ne serait pas autre chose. S'asservir volontairement à des devoirs pénibles, quand on ne se promet rien de sa fidélité à les remplir, et qu'on peut y déroger sans risque, serait inconséquence et duperie. Aussi, des hommes sans religion ne seront ni inconséquents, ni dupes en ce point, parce qu'ils ne seront pas vertueux; et ils ne seront pas vertueux, parce qu'ils n'auront point de motifs qui les portent à la vertu, quand elle devra leur coûter des privations, des efforts, des sacrifices, aucuns motifs ne remplaçant ceux de la religion dans un homme sans religion.

Ces principes établis, et je ne crois pas que personne en conteste la vérité, suivez l'application que j'en vais faire à l'homme qui, dès sa jeunesse, a été livré au dérèglement. Vous verrez ce qu'il doit être dans les différents états par où il passe, et ce

que la société peut s'en promettre : *Qui sibi nequam est, cui bonus erit ?* Loin d'être bon à personne, il sera mauvais pour ses propres parents ; il sera mauvais pour ses fils.

Certes ce n'est pas la nature qui apprend aux hommes à déchirer le sein qui les a conçus ; à mordre les mamelles qui les ont allaités. Aussi longtemps qu'ils en suivent l'instinct, ils sont tendres, affectueux, caressants, respectueux, soumis. Ils sont touchés de l'amitié qu'on leur témoigne, s'associent sans efforts aux travaux que comporte leur âge, ne murmurent point des commandements, ne s'agrippent pas des défenses qu'on leur fait, reçoivent, en rougissant, les reproches qu'on leur adresse, aiment encore lors même qu'on les corrige, préfèrent à toutes les joies celles de la famille, et mêlent, par sensibilité, leurs larmes aux larmes de leur père et de leur mère, quoiqu'ils ne connaissent pas la cause qui les fait couler.

Que la religion, ru sortir de l'enfance, vienne appuyer, nourrir, développer, perfectionner ces dispositions heureuses ; que le jeune homme, docile à ses leçons, apprenne d'elle « qu'il doit honorer son père et sa mère, parce que cela est juste et agréable à Dieu ; qu'il doit servir, comme ses maîtres, ceux qui lui ont donné le jour ; qu'il doit les honorer par actions, par paroles et par toute sorte de patience ; que la bénédiction du père affermit la maison des enfants, et que la malédiction de la mère la détruit jusqu'au fondement ; que Dieu accordera une longue vie à celui qui honore son père, et qu'il l'exaucera au jour de la prière ; mais que Dieu souhaite que les corbeaux arrachent l'œil de l'enfant qui contriste son père et qui afflige sa mère ; » vous pourriez concevoir l'espérance d'avoir « un fils qui ne vous attristera point durant votre vie, et qui vous soulagera dans votre vieillesse. » Vous pourrez à toutes les époques, par tous les temps, dans toutes les chances de la fortune, retrouver en lui le respect, l'amour, les empressements, les soins constamment tendres et affectueux de Joseph pour Jacob.

Mais que le ciel vous regarde en pitié, si votre fils dès sa jeunesse est irréligieux et libertin ! le vice déprave le meilleur caractère, dessèche la source des sentiments vertueux, étouffe la voix de la nature pour ne laisser entendre que les cris de la passion, et met les désirs à la place des devoirs. Un jeune libertin n'a point de famille : du moins il ne tient à la sienne qu'autant qu'il y trouve les moyens de fournir à ses débauches : aujourd'hui même qu'il est dans votre dépendance, qu'il vit sous vos yeux, qu'il mange à votre table, qu'il n'existe que par vous, qu'il n'attend que de vous son établissement, sa fortune, son bien-être pour l'avenir, quels égards vous témoigne-t-il ? que fait-il pour vous complaire ? où sont les preuves de sa piété filiale ? Au mépris de vos conseils, de vos remontran-

ces, de vos défenses, de vos reproches, de vos menaces, de vos prières, de vos larmes, il n'est rien de ce que vous voudriez qu'il fût, et il fait tout ce que vous voudriez qu'il ne fit pas. Que sera-ce donc quand, émancipé de votre autorité, quand loin de la maison paternelle, il se trouvera l'unique arbitre de sa conduite et de ses mœurs ? attendez-vous à des froideurs, à des murmures, à des plaintes, à des manières désobligeantes, à des procédés offensants, à des outrages, aux traits les plus poignants de l'indifférence et de l'ingratitude. Attendez-vous, si vous avez quelque chose, à des sollicitations importunes pour que vous consentiez à ce qu'on vous dépouille. Attendez-vous, si vous tombez dans l'indigence, à être méprisé, abandonné, délaissé. Attendez-vous, si tous vos enfants se ressemblent, à les voir, dans votre vieillesse et dans vos infirmités, vous repousser les uns après les autres, se disputer la dispense de vous servir, et mettre au rabais avec des étrangers les soins que réclament votre âge et vos besoins. Attendez-vous.... mais jusqu'où le misérable ira-t-il donc ! Jusqu'où il ira ? Dites-moi, vous, à quel terme il s'arrêtera quand, vendu dès sa jeunesse à l'iniquité, il n'a jamais appris à faire le bien ? quand, poussé par des passions auxquelles il a toujours servilement obéi, il ne connaît point de frein qui le retienne, point de devoirs qui l'obligent, point de motifs pour faire ou ne faire pas, que de se contenter ? qu'il s'est roidi contre l'instinct même de la nature ; qu'il n'a plus de conscience : qu'il ne croit plus en Dieu ; qu'il brave l'opinion et les jugements des hommes : *Nec Deum timet, nec homines reveretur ?* (Luc., XVIII, 4.) Ruben, dans sa jeunesse, commettait des crimes détestables : plus âgé, il monte sur le lit de son père et souille sa couche. L'orgueilleux et vindicatif Absalon use d'une noire perfidie contre Amnon son frère, qu'il fait assassiner au milieu d'un festin : quatre ans après il se révolte contre David son père, l'oblige à sortir de Jérusalem, le poursuit à la tête d'une armée, se bat en furieux pour lui arracher la couronne et la vie. Adonias brûle d'une flamme incextueuse ; mais l'autorité de son père met obstacle à sa passion. Il n'attend pas que la mort le délivre de son père. De son vivant, il se fait proclamer roi, et annonce l'intention de le précipiter du trône pour y prendre sa place. Oh ! *qui sibi nequam est, cui bonus erit ?* Pour qui sera bon celui qui est mauvais à lui-même ? Mauvais fils, il sera encore mauvais époux.

Sans approuver, en blâmant plutôt, en condamnant les déportements d'un jeune homme, vous vous rassurez quelquefois sur les suites qu'ils peuvent avoir, dans la pensée que le mariage y mettra un terme : que fixé par un choix irrévocable, que gagné et retenu par les prévenances, les manières douces, les innocentes caresses de son épouse, il n'obéira plus à de honteux

caprices, et craindra d'attrister, par son inconduite, celle qu'il a solennellement promis d'aimer, de protéger, de rendre heureuse, quand il espérait qu'il serait heureux par elle. Mais je suis loin de partager cette confiance, de regarder le mariage comme un baptême qui lave toutes les taches, comme un remède général et généralement efficace contre toutes les maladies que l'habitude des vices a fait contracter au cœur, surtout quand on se marie, comme le font presque toujours les jeunes gens vicieux et déréglés, sans l'aveu et contre l'avis de leur famille, en vrais païens « qui ne connaissent pas Dieu, » ou en impies « qui éloignent Dieu de leur pensée; » en imprudents, qui ne prennent conseil que de leurs yeux, ou d'un vain caprice; en libertins, et dans l'unique vue de fournir pâture à leur brutale sensualité.

Si vous supposez un jeune homme doux, honnête, laborieux, rangé, tempérant, modeste, travaillé pourtant d'une passion violente qu'il combat souvent, à laquelle aussi il cède quelquefois, moins par dépravation que par faiblesse, mais qui, loin de se glorifier de ses écarts, s'en humilie, se les reproche, en rougit devant son père, les pleure quand ils font couler les larmes de sa mère, et qui, au lieu de se cabrer contre la religion et de la haïr, parce qu'elle le condamne et le menace, plie sous son autorité et lui donne les satisfactions qu'elle exige, je consens que vous associiez à son sort le sort d'une jeune personne prudente, vertueuse et chrétienne. Elle le captivera; il la respectera, il l'aimera, il la consolera, « il lui sera plus que ne lui seraient dix enfants. »

Mais que reste-t-il de raison, d'honneur, de droiture, de conscience, de sentiment moral, d'éléments pour la vertu, dans un misérable que les vices « ont déjà dévoré jusqu'à une entière consommation? » Croyez-vous qu'après s'être prostitué à toutes sortes d'infamies il saura, parce qu'il est marié, « posséder le vase de son corps saintement et honnêtement? » qu'en usant de ses droits il n'oubliera pas ses devoirs? qu'en accomplissant ses désirs il n'outragera pas la nature? « qu'il respectera son épouse et la traitera avec discrétion, comme étant héritière de cette grâce qui donne la vie, » mais qu'il ne connaît pas, ou dont il se moque? Croyez-vous que la foi jurée au pied des autels le gêne beaucoup, et que ses serments le retiennent de transporter à une adultère ce qu'il doit d'affection à l'épouse légitime? Croyez-vous qu'il deviendra doux et complaisant, s'il était brutal et emporté? qu'il deviendra économe, s'il était joueur et débauché? qu'il travaillera, s'il était livré à la dissipation, ennemi de la gêne et de la contrainte? qu'il craindra d'entamer, d'engager, de dissiper des biens dont il n'est que l'administrateur obligé, et qu'il devrait conserver aux dépens même des siens? Il n'aura une épouse que pour en faire une victime dont les douleurs,

chaque jour renouvelées, se prolongeront autant que sa vie. Oh! *qui sibi nequam est, cui bonus erit?* Pour qui sera bon celui qui est mauvais à lui-même? Mauvais époux, il sera mauvais père.

On n'est pas bon à ses enfants, parce qu'au moment de leur naissance on ne les a pas méconnus, repoussés, délaissés; qu'on ne s'est pas déchargé sur la charité publique du soin de les conserver; on n'est pas bon à ses enfants, parce qu'on les nourrit, qu'on les habille, qu'on les établit, qu'on travaille, qu'on thésaurise pour eux; on n'est pas bon à ses enfants, parce qu'on les aime, qu'on les caresse, qu'on les idolâtre, qu'on leur applaudit en tout, qu'on ne les contriste en rien, qu'on leur laisse pleine liberté de faire tout ce qui leur agré, d'être tout ce qu'ils veulent. L'âme ou l'intelligence d'un enfant est d'un bien plus haut prix que les organes matériels et grossiers dont elle a été pourvue : la tournure de son caractère importe bien autrement que la gentillesse de ses manières; et pour former le cœur, l'ouvrir à la vérité, le remplir des principes qui doivent le diriger dans le cours de la vie, une tendresse aveugle, une molle indulgence ne suppléeront jamais les leçons de la sagesse : le bon père est celui qui prend soin de son fils tout entier (passez-moi cette expression); je veux dire qu'un bon père est celui qui s'applique tout à la fois à former dans son fils l'homme physique et l'homme moral; l'homme du monde et l'homme de la religion; l'homme du temps et l'homme de l'éternité. Voilà ce que la nature, les lois civiles et religieuses prescrivent aux parents : elles ont des motifs, elles emploient des moyens différents; mais elles tendent au même but : elles tendent à détourner le jeune homme du mal, à le porter au bien; à le rendre le moins vicieux, le plus vertueux possible : c'est pour cela que le Sage recommande aux pères : « d'instruire leurs enfants, de les corriger, de n'en point désespérer, quels que soient leurs défauts, et de ne jamais prendre contre eux de résolution qui aille à la mort. » C'est pour cela que saint Paul leur prescrit « de ne point irriter leurs enfants, de peur qu'ils ne tombent dans l'abattement, mais de s'appliquer à les élever, en les instruisant et les corrigeant selon le Seigneur; leur déclarant du reste que celui qui n'a pas soin des siens est pire qu'un infidèle, et qu'il a renoncé la foi. »

Or, quelle éducation morale ou religieuse peut-on attendre d'un père qui n'a jamais eu ni morale ni religion; qui s'est plutôt longtemps fait gloire de mépriser les principes de l'une et de l'autre; et qui, n'en ayant jamais connu la salutaire influence sur lui-même, n'en sentira pas la nécessité pour les autres? ce sera beaucoup si, par ses discours et par ses exemples, il ne devient pas le premier maître de ses enfants dans l'art de mal faire; ce sera même beau-

coup si les enfants n'ont pas à souffrir de ses brusqueries, de ses emportements, de ses violences ; si, totalement négligés pour la culture de l'esprit et du cœur, l'insouciance ou la débauche de leur père ne les condamne pas aux plus cruelles privations, à une honteuse nudité. Oh ! *qui sibi nequam est, cui bonus erit ?* A qui sera bon celui qui est mauvais à lui-même ? Mauvais fils, mauvais époux, mauvais père, il sera encore mauvais citoyen.

Je n'ai garde de discuter dans la chaire chrétienne des opinions politiques ; mais sur la politique même la religion a des principes qu'il est de mon devoir de vous prêcher, parce qu'il est du vôtre d'y conformer vos sentiments et votre conduite. Je vous dirai donc que les maximes anti-sociales qu'on s'efforce de mettre en vogue dans ces derniers temps, n'ont pas la sanction de l'Evangile : l'Evangile n'admet point de contrat entre le prince et ses sujets. C'est par l'institution de Dieu qu'il règne ; et dès lors il n'est comptable qu'à Dieu de son administration. Quels que puissent être ses opinions ou ses torts, aucune puissance sur la terre n'a droit de le juger. La révolte contre lui, la résistance à son autorité, le simple refus d'obéir à ses ordres, quand ils ne sont pas manifestement injustes, est un crime contre Dieu même : « car il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu ; et c'est Dieu qui a établi toutes celles qui sont sur la terre. Celui donc qui résiste aux puissances résiste à l'ordre de Dieu ; et ceux qui y résistent attirent sur eux la condamnation. » En un mot la religion veut « qu'on honore les rois, qu'on prie pour eux, qu'on leur soit soumis, moins par crainte et par nécessité que par conscience et par devoir ; qu'on leur paye exactement le tribut ; qu'on se garde d'en parler mal lors même qu'on ne les approuverait pas. » Elle déclare leur personne sacrée, garantit l'inviolabilité de leur trône, lui donne pour base la volonté du Tout-Puissant, le place dans la conscience des sujets et l'y couvre de son égide. Et ce que je dis des rois, il faut l'entendre par proportion des magistrats, des juges, des pasteurs, des maîtres, de tous ceux qui exercent sur les autres une portion quelconque de l'autorité.

Or, voyez quels sont, pour les principes religieux et moraux, les hommes qui ne goûtent pas cette doctrine, la rejettent plutôt, ouvrent les deux oreilles aux discours, et lisent avidement les écrits qui la combattent. Voyez dans quelle classe de citoyens se recrutent les agitateurs, les perturbateurs, les anarchistes, les révolutionnaires de tous les pays. Voyez sur qui ils comptent pour l'exécution des projets qu'ils ont pu former. Voyez quels sont dans chaque ville ceux qui en troublent plus souvent la tranquillité ; ceux qui exigent le plus de surveillance de la part du magistrat ; les ouvriers et les serviteurs dont la juge a plus souvent à réprimer la turbulence, à punir les injustices. Oh ! *qui sibi*

nequam est, cui bonus erit ? A qui sera bon celui qui est mauvais à soi-même ?

De tout cela, mes frères, que veux-je donc conclure ? l'obligation et la nécessité pour vous et pour moi de redoubler d'efforts pour préserver notre jeunesse de la contagion des vices ; la faire entrer, la faire marcher, l'affermir par nos exemples et nos leçons dans les voies de la religion et de la vertu.

DISCOURS LXXV.

DES SUITES D'UNE JEUNESSE VERTUEUSE.

Bonum est viri cum portaverit jugum ab adolescentia sua. (*Thren.*, III, 4.)

Il est avantageux à l'homme d'avoir porté le joug du Seigneur dès sa jeunesse.

Je sais que le monde réclamera toujours contre cet oracle. Il est en possession d'insulter à la simplicité du juste ; de décrier comme inutile cette piété que la foi nous dit être utile à tout ; de mépriser l'homme qui n'a connu que ses devoirs ; de plaindre comme perdue une vie qui, étrangère aux plaisirs, aux divertissements profanes, aux soins, aux projets, aux espérances de la cupidité et de l'ambition, s'est écoulée tout entière dans la pratique de ces vertus que la religion seule préconise. Eh ! comment le monde, gouverné par le père du mensonge, goûterait-il les enseignements de cet esprit de vérité « qu'il ne connaît pas et qu'il ne peut recevoir ? » Avec les préjugés qui le dominent, les maximes qui le dirigent, les passions qui l'asservissent, il ne doit trouver les sages que parmi ceux qu'ont formés ses leçons ; il ne doit appeler heureux que ceux qui portent sa chaîne.

Pour le désabuser, au moins pour le confondre et le faire rougir de sa folle présomption, demandons-lui s'il pourrait alléguer en sa faveur un témoignage aussi éclatant, aussi glorieux que celui qui journellement est rendu à Jésus-Christ par ses plus fidèles et ses plus anciens serviteurs ? Demandons-lui si, parmi les prétendus sages ; si, parmi les prétendus heureux qu'il a faits, il s'en est jamais trouvé un seul qui se glorifiât, dans sa vieillesse, de l'avoir toujours eu pour maître ? un seul qui s'applaudît, à la vue du tombeau, de lui avoir consacré, dès l'âge le plus tendre, ses soins, ses travaux, ses talents, ses forces, toutes les affections de son cœur, tous les instants de sa vie ? un seul qui le bénît et s'estimât heureux d'avoir souffert pour lui la perte des biens, l'absence des parents et des amis, les privations de toute espèce, les outrages, les menaces, la prison, l'exil ? un seul qui, après une vie de fidélité à ses lois et à ses maximes, d'attachement à sa cause, de zèle pour ses intérêts, lui rendit grâce, dans l'effusion de son cœur pénétré de reconnaissance, d'avoir bien voulu l'attacher à son service, se dévouât à lui avec de nouveaux transports, et n'éprouvât, vers la fin de sa course, d'autre regret que celui de n'avoir pas fait pour sa gloire tout ce qu'il aurait voulu, d'autre désir que celui de l'aimer toujours plus et de mourir en le servant ?

Monde trompeur et trompé ! quand j'aurais balancé jusqu'ici sur le choix du maître que je dois servir ; quand je n'aurais contre toi que l'expérience, le témoignage et l'exemple de tant de pasteurs vénérables qui se sont usés dans le service du Seigneur ; de tant d'hommes vertueux et chrétiens qui ont blanchi dans la pratique de ses saintes ordonnances, je dirais que tout homme, pour son intérêt même temporel, doit s'attacher à Dieu, et qu'il ne saurait trop tôt prendre son joug : *Bonum est viro cum portaverit jugum ab adolescentia sua.*

Il n'était pas seulement impie ; il parlait encore en insensé, celui qui disait si insolument à Dieu : *Non serviam* (Jerem., II, 20) : je ne servirai pas. Si la fureur ne l'eût pas transporté, il aurait vu qu'en refusant d'avoir Dieu pour maître, il devenait le honteux esclave de son caprice et de sa passion. Oui, malgré l'esprit d'indépendance qu'affectent les hommes, ils ont nécessairement un maître. Qu'ils ne prétendent pas s'affranchir de toute autorité ; c'est assez pour eux qu'ils ne portent pas un joug humiliant. Ils ne sauraient se ménager entre Dieu et le démon, Jésus-Christ et le monde, la grâce et la cupidité, le vice et la vertu. Il faut qu'ils se déclarent, qu'ils prennent parti, qu'ils se soumettent à des lois quelconques. Mais, entre Dieu notre créateur et le démon notre ennemi, entre Jésus-Christ qui nous a rachetés et le monde qui nous damne, entre la grâce qui nous sanctifie et des passions qui nous corrompent, entre des vertus qui nous honorent et des vices qui nous dégradent, le choix peut-il être douteux ? Si nous consultons la raison, la religion, la justice, notre propre dignité, pourrions-nous méconnaître celui à qui nous devons respect, soumission, attachement, amour, reconnaissance ? Ne consultons pourtant aujourd'hui que notre intérêt, et décidons-nous, j'y consens, d'après ce que nous avons à gagner ou à perdre avec l'un ou avec l'autre des deux maîtres qui veulent régner sur nous.

D'abord, que dit le monde ? que prescrit-il ? que promet-il ? Ouvrir, dans sa jeunesse, son cœur à la joie ; travailler, après la saison des plaisirs, à se faire une fortune ; et sur le déclin de l'âge, jouir le mieux possible des biens qu'on a amassés, c'est la sublime sagesse qu'il prêche ; c'est tout ce qu'il exige pour conduire au bonheur. Ce langage est doux, mais n'est-il pas perfide ? La route paraît aisée, mais est-elle sûre ? L'entrée en est riant, mais où aboutit-elle ? Je pourrais vous dire que cette félicité, dont l'espérance séduit tant d'imprudents, fût-elle moins chimérique, se termine à la vie présente et s'évanouit aux portes de l'éternité ; et que, par cela seul, elle est indigne d'un homme qui croit avoir une âme, et une âme immortelle ; que les plaisirs auxquels on nous invite, et dont on nous vante la douceur, sont vains et passagers, bas et avilissants ; qu'ils énervent le corps et abrutissent l'esprit ; que cette fortune, que le

monde ne donne pas, mais qu'il faut gagner, coûte assez souvent bien des veilles, bien des soucis, bien des fatigues, et quelquefois bien des bassesses et des injustices ; qu'encore que plusieurs en poursuivent le fantôme avec ardeur, peu, très-peu arrivent à le saisir ; que même une fortune faite n'est qu'un édifice de paille bâti sur le sable, qu'une étincelle peut consumer, que le moindre vent peut renverser ; que la fortune la plus solidement établie n'est point un préservatif contre les chagrins domestiques, les douleurs de la maladie, les infirmités de la vieillesse, la nécessité de mourir. Que ne pourrais-je pas dire ? mais j'aime mieux faire parler l'expérience.

Je prends donc un homme qui, formé à l'école du monde, se soit toujours conduit d'après ses maximes ; et je le prends à cet âge où la raison n'est plus égarée par l'imagination, où l'esprit n'est plus dupe du cœur, où, le corps affaibli, les sens émoussés, les passions presque éteintes, on ne vit plus que par ses souvenirs, ses espérances, ses sentiments. Est-il content, cet homme ? est-il heureux ? peut-il l'être ? A moins de le supposer froid et indifférent jusqu'à la stupidité, ou irrégulier et impie jusqu'au délire, tout doit l'affliger, sans que rien le console. Ses plaisirs ont été, mais ils ne sont plus. Le charme a existé, mais il s'est évanoui. Quel avantage lui donnent ses jouissances sur celui qui n'en goûta jamais de semblables ? Tout est également passé pour l'un et pour l'autre, et le passé n'est rien : il n'a point d'existence, point de réalité. C'est un songe qui a disparu ; une ombre, une vapeur, un son qui se dissipe. Désirs impuissants, s'il n'est pas désabusé ; regrets amers, s'il connaît l'inutilité et le crime de sa vie ; c'est tout ce qui lui reste. Quand « on n'a semé que du vent, peut-on recueillir autre chose que des tempêtes ? »

Vous me direz que les fruits de l'automne consolent des fleurs du printemps ; et que, s'il a perdu ses plaisirs, il conserve les biens qu'il a amassés, et peut en jouir paisiblement. Vous supposez donc qu'il n'est pas du grand nombre de ceux qui cent et cent fois, qui tous les jours de leur vie ont jeté le filet sans rien prendre ? Je veux le supposer aussi. En est-il plus heureux ? Non. Les richesses ne valent que pour ceux qui ont des goûts, des caprices, des passions à satisfaire. D'autres besoins exigent d'autres ressources. Tant qu'on vit par les sens et pour les sens, les biens extérieurs et sensibles peuvent amuser le cœur, s'ils ne le contentent pas ; l'occuper, s'ils ne le remplissent pas : mais du moment où l'enchantement de la bagatelle se dissipe, il faut vivre par soi-même et avec soi-même. Tous les appuis étrangers et extérieurs tombent ou deviennent insuffisants. Malheur alors à celui qui a de l'argent pour toute provision, et qu'une vie inutile et criminelle réduit à l'affreuse nécessité ou de fuir loin de son propre cœur, ou de ne pouvoir en approcher sans entendre la voix

des remords. Aussi, voyez ces vieux partisans du monde ; je dis ceux mêmes qu'il a le plus favorisés : ils sont, pour l'ordinaire, fâcheux, inquiets, défiants, soupçonneux, timides, chagrins. Que leur manque-t-il donc ? Ce que l'argent ne donne pas, ce que l'argent ne saurait suppléer, la paix de l'âme, le sentiment d'une vie vertueuse.

Que serait-ce donc, si la débauche l'avait déconsidéré et avili ; rendu odieux et méprisable ? Que serait-ce, si l'infortune venait le visiter ? s'il tombait dans l'indigence ? si l'infirmité tourmentait sans relâche sa chair et ses os ? Qui implorerait-il dans la détresse ? Ses amis ? mais les malheureux ont-ils des amis, si la religion ne leur en donne ? Son courage ? ah ! dans les pécheurs, le courage est aussi faible que sont vains les motifs qui le leur inspirent ; et puisque « les trésors même de l'iniquité ne servent de rien, et que la justice seule délivre de la mort, » que doit-ce être, quand, riche ou pauvre, portant ses regards vers l'avenir, il la voit s'avancer ? il la voit près de lui, cette mort qui le dépouillera de tout, le traînera au tribunal d'un Dieu qu'il offensa toujours, le plongera dans les abîmes de cette éternité, dont il ne s'occupa jamais ? Mort ! jugement ! éternité ! Quelles pensées pour celui qui n'aime que le monde et ses plaisirs ; qui ne voulut jamais s'instruire pour faire le bien ; qui, arrivé à la vieillesse, conserve encore le goût, et porte peut-être sur son corps les stigmates des honteux désordres qui, dès sa jeunesse, flétrirent tous les jours de sa vie ? Que s'il n'y pense pas, parce qu'il est aveugle ; que s'il les brave, parce qu'il est impie, je ne l'en trouve que plus à plaindre. L'animal stupide, qui se laisse conduire à la boucherie, sans rien soupçonner du sort qui l'attend, n'en tombe pas moins sous le couteau. Un furieux qui s'enivre, ou se bande les yeux pour ne pas voir le précipice où il se jette, ne laisse pas d'y périr.

Arrêtez-vous donc, jeunes insensés ! Quoi ! mes enfants, voudriez-vous ne pas vous détacher d'un maître qui, après avoir basement flatté, puis lâchement trahi et abandonné ses plus fidèles serviteurs, finit par les conduire à ce terme fatal ? Non, je pense. Ecoutez donc Jésus-Christ. Il ne vous parlera pas comme le monde ; mais il ne vous trompera pas comme lui. *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même ; qu'il porte sa croix et qu'il me suive.* (Marc., VIII, 34.) Ce langage vous paraît dur, peut-être ? Se renoncer soi-même, porter sa croix, s'attacher au service et marcher sur les traces d'un maître pauvre, humilié, pénitent, crucifié ! Vous êtes effrayés, découragés, rebutés dès l'entrée de la carrière ? Attendez : j'ai de quoi dissiper vos alarmes, relever vos espérances, exciter vos desirs, vous enflammer d'ardeur. Le maître que nous servons exige véritablement que nous commencions par renoncer à nous-mêmes, c'est-à-dire, à cette triple concupiscence qui est en nous la suite

du péché, la punition du péché, la source du péché : à cet orgueil insensé, qui, nous rendant injustes tout à la fois et envers Dieu, et envers les hommes, ne peut nous valoir que leur mépris et leur haine ; à cette basse cupidité qui nous attache à la terre où nous vivons, et nous fait oublier cette bienheureuse patrie, d'où nous sommes venus, et où nous devons retourner ; à ces folles joies, à ces divertissements profanes, dont la raison ne rougit pas moins que la religion ; à ces plaisirs honteux qui effacent en nous les traits d'une origine celeste, et nous ravalent au rang des bêtes. Serait-il possible que, dans ce renoncement, vous ne vissiez que des pertes à faire ? Au service de Jésus-Christ, il faut porter sa croix, et la porter tous les jours ; c'est-à-dire qu'un chrétien doit recevoir avec soumission et porter avec courage les croix de son état ; et il n'en est aucun qui en soit exempt : les croix que Dieu lui envoie, quand il le visite par des maladies, des douleurs, des pertes sensibles et affligeantes ; les croix qui lui viennent de la part des hommes, leurs contradictions, leurs persécutions, leur malice, leur noirceur, leur perfidie ; enfin, les croix qu'il s'impose à lui-même, par la mortification des sens : et ne verriez-vous là que l'engagement à un supplice journalier ? à un douloureux et interminable martyre ? Jésus-Christ ne reconnaît pour disciples que ceux qui le suivent ; c'est-à-dire que, pour être à lui, il faut être ce qu'il fut, doux, humble, patient, mortifié, charitable ; et ne verriez-vous, dans l'imitation des vertus de l'Homme-Dieu, que des efforts sans motifs, des peines sans consolations, des travaux sans récompense ?

Ah ! sans doute, pour qui ne la connaît pas, et n'en juge que sur les rapports mensongers du monde, la piété ne vaut pas mieux que cette terre dont les envoyés de Moïse parlaient si fausement aux Israélites. On n'y voit que des monstres ; elle dévore ses habitants. Mais ceux qui sont à vous, ô mon Dieu ! vous vengeront de ces impostures. Vous n'êtes pas seulement le plus grand, vous êtes encore le plus facile, le plus généreux, le plus aimable de tous les maîtres. Si votre service peut s'appeler un joug, c'est bien le plus glorieux, le plus doux, le plus léger que l'homme puisse porter. Un jour, un seul jour passé avec vous, donne plus de joie que mille ans passés sous la tente des plus fortunés pécheurs. Ne m'en croyez pas sur parole. Je puis vous produire des preuves, et une « nuée de témoins. » Un tyran farouche pressait l'évêque de Smyrne de proférer des blasphèmes contre Jésus-Christ. Hé ! comment, lui répondit Polycarpe, parlerais-je contre mon roi et l'auteur de mon salut ? Je l'ai servi pendant quatre-vingt-six ans, et jamais il ne m'a donné un sujet de déplaisir. Les saints que le ciel a déjà couronnés, ceux qui combattent encore sur la terre, avec l'espérance de l'être bientôt, s'unissent à ce témoignage.

Où, l'homme qui « s'est souvenu de son Créateur dans les jours de sa jeunesse, » et avant qu'arrivât le temps de l'affliction, a dû se sevrer des plaisirs du monde, résister à des penchans vicieux, soutenir des combats, porter des croix, faire des sacrifices; mais ces sacrifices, c'est à Dieu qu'il les a faits; et à qui connaît Dieu, à qui aime Dieu, rien n'est pénible, parce que son amour adoucit tout. Mais ces croix, c'est pour Dieu qu'il les a portées. Hé! dans le monde, n'en traîne-t-on pas d'incomparablement plus pesantes, et sans aucune consolation, et sans aucun mérite, et sans aucun fruit? Au service de Dieu, le fardeau se partage: une onction céleste, l'exemple du maître, l'espérance de lui être associé dans sa gloire, animent, fortifient, consolent et réjouissent le serviteur. Mais dans ces combats, l'homme juste n'était pas seul; Dieu combattait en lui, avec lui, pour lui, et lui assurait une victoire dont il recueillait seul les fruits. Mais ces passions, qu'on appelle fougueuses, et que par une lâcheté indigne, on aime quelquefois à croire indomptables, la religion lui en fit connaître la source, l'objet, le danger, les remèdes. Elle l'instruisit et l'aida à les vaincre. Il lui en coûta moins pour les dompter et s'en rendre maître, qu'il n'en coûta aux pécheurs pour les assouvir et les contenter. Lui en eût-il autant coûté, lui en eût-il coûté davantage, quelle douce consolation de n'avoir jamais été battu par les tempêtes qu'elles soulèvent! de n'avoir jamais donné dans les écarts où elles entraînent! de n'avoir à pleurer aucun de ces désastres qui en sont presque toujours la suite ou la punition! Mais ces plaisirs, il les méprisa, parce qu'il en connut la vanité; il les abhorra, parce qu'il en connut le crime; et il reçut en échange cette paix délicieuse de l'âme, qui surpasse tout sentiment; et il peut se reporter avec complaisance vers ces années que tant d'autres voudraient effacer du nombre de leurs jours, parce qu'ils ne peuvent se les rappeler sans honte.

Dans une telle situation, qu'a-t-il à regretter? que peut-il craindre? que ne doit-il pas espérer? Représentez-vous un arbre qui, planté sur le bord des eaux, se charge de fruits, dans la saison, et conserve l'honneur de son feuillage, malgré les ardeurs brûlantes de l'été et les rigueurs de l'hiver. C'est l'agréable image sous laquelle l'Esprit-Saint lui-même nous peint l'homme qui « n'est jamais entré dans les conseils des méchants, et n'a jamais suivi les sentiers des pécheurs. » Solidement établi dans la crainte de Dieu, fécondé par les eaux de la grâce, le cœur de l'homme juste brave également le feu des tribulations et les glaces de la vieillesse, sourit aux approches de la mort, et ne cesse, dans aucun temps, de produire avec abondance les fruits de la sagesse, qui toujours délicieux, ne se corrompent jamais.

Que l'ange de malice, envieux d'une vertu à laquelle Dieu même applaudit, demande

et obtienne de le tenter, sa rage impuissante n'aboutira qu'à l'affermir davantage, qu'à lui donner un éclat tout nouveau. Voulez-vous le voir, l'homme que la religion a formé, voulez-vous le voir dans des infirmités longues et douloureuses? Parce que dès son enfance il aura toujours craint le Seigneur, il ne murmurera point contre lui de cette épreuve; mais il restera immobile dans la crainte du Seigneur; et, sur le lit de douleur, il bénira Dieu, comme il l'a béni tous les jours de sa vie. Voulez-vous le voir chargé de fers, jeté dans l'obscurité d'un cachot et confondu avec de vils scélérats? « La sagesse descendra avec lui dans la fosse, et il se réjouira d'avoir été jugé digne de partager les opprobres de Jésus-Christ; » il goûtera un calme profond, une paix inaltérable dans ces horribles lieux, où les autres ne trouvent que les remords et le désespoir du crime. Voulez-vous le voir dépouillé de ses titres et de ses biens, et réduit, après avoir été riche, à éprouver des besoins? Il quittera sans regret ce qu'il possédait sans attache, et méprisera « tous les trésors de l'Egypte » pour s'en conserver un que « la rouille ne ronge pas, » et que les hommes, pour avides qu'ils soient, « ne sauraient lui ravir. » Enfin, voulez-vous que des circonstances impérieuses l'obligent à sortir de la maison de son père, du milieu de sa famille, du pays qui le vit naître? Obéissant, comme Abraham, aux ordres de Dieu et aux dispositions toujours adorables de la Providence, il ira, comme lui, dans la terre que le Seigneur lui aura montrée; disposé à y voyager, à s'y fixer, à en sortir, à y mourir, selon que la volonté de Dieu le prescrira.

Quelles viennent, ces années dont le pécheur dit : *Non mihi placent.* (Eccli., XII, 1.) Cet âge est bien triste. Il n'aura de la vieillesse que ce qui la rend vénérable, un sens exquis, une prudence consommée. Et quoi-qu'il n'ait jamais été submergé par les tempêtes, qu'il n'ait jamais heurté contre ces écueils que tant de naufrages ont rendus fameux, le pilote le plus habile se trouve heureux de rentrer au port. Mais la mort? La mort! Pour le serviteur de Dieu, mourir est un gain. (Philip., I, 21.) *Tous les jours de ma vie, disait Job, j'ai attendu mon changement. Vous m'appellerez, Seigneur, et je vous répondrai.* (Job, XIII, 12.) *J'ai gardé à mon maître la fidélité promise, disait l'Apôtre; j'ai combattu légitimement; j'ai consommé ma course. Je la vois, cette couronne de justice que me réserve le juste Juge.* (II Tim., IV, 7-8.) Quand les mondains, quand les esclaves de leurs passions ont-ils, à la mort, tenu ce langage, montré cette sécurité, cette confiance? Jamais; non, jamais : *Non sic impii, non sic.* (Psal. I, 4.) Concluons donc qu'il est avantageux à l'homme d'avoir, dès sa jeunesse, porté le joug du Seigneur : *Bonum est viro cum portaverit jugum ab adolescentia sua.*

DISCOURS LXXVI.

SUR LA FAMILLE, I.

Domine, si fuisses hic, non esset mortuus frater meus. (Joan., II, 12.)

Seigneur ! si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort.

Malheur à la famille dont Jésus-Christ s'éloigne ! L'inquiétude, le trouble, les alarmes, les accidents les plus fâcheux, les pertes les plus sensibles succéderont bientôt à cette douce paix, à cette sécurité profonde, à ce contentement habituel qu'entretenait sa présence. Figurez-vous quels jours c'étaient pour Lazare, Marthe et Marie, que ceux où Jésus-Christ les honorait de sa présence. Marie, se tenant assise aux pieds du Sauveur, écoutait, dans le ravissement, ses divines paroles, Marthe témoignait sa joie par son empressement à le servir ; Lazare, qui trouvait un hôte et un ami dans son Dieu, conversait familièrement avec lui, et le voyait prendre place à sa table. Mais Lazare, en l'absence de Jésus-Christ, est tombé malade. Ce qui d'abord n'avait paru qu'une indisposition assez légère, devient un mal dangereux. Les deux sœurs commencent à craindre. Elles dépêchent vers Jésus pour l'informer que *celui qu'il aime est malade*. (Joan., XI, 3.) Jésus arrive. Hélas ! Lazare n'a pas seulement cessé de vivre ; depuis quatre jours il est dans le tombeau, déjà à demi corrompu, exhalant l'odeur repoussante du cadavre. Marthe, qui la première a été prévenue de l'arrivée du Sauveur, court à sa rencontre ; et du plus loin qu'elle peut se faire entendre : *Seigneur, lui crie-t-elle, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort ; mais je sais que, présentement même, Dieu vous accordera tout ce que vous lui demanderez*. (Ibid.) Marie survient : baignée de ses larmes, sulfoquée par la douleur, elle tombe aux pieds de Jésus, et comme Marthe, attribue à son absence un événement qui les plonge dans la désolation : *Domine, si fuisses hic, non esset mortuus frater meus*. Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort. Comment douter, en effet, qu'à la prière des deux sœurs, Jésus-Christ eût guéri Lazare, quand, à leur prière, il le ressuscite, et lui donne de compter encore parmi les vivants ?

Que n'ai-je moi-même assez de crédit auprès de Jésus-Christ, pour obtenir, par mes prières et par mes larmes, qu'il renouvelle, en faveur de vos familles, ce qu'il fit pour celle de Lazare ! Qu'il y repare après s'en être éloigné ; qu'il remédie à tous les maux qui vous sont venus de son absence ; qu'il y rétablisse la sécurité, le calme et la paix, en réunissant par la charité, les époux et les épouses, les enfants et les pères, tous les parents que des haines injustes ont enlevés les uns aux autres, et qui, bien que vivants, n'entretiennent pas plus de relations les uns avec les autres, que s'ils dormaient déjà chacun dans leur sépulcre. Mais si je n'ai pas mérité, par mes

efforts, une consolation que je payerais de tout mon sang, je puis du moins assigner la cause de vos dissensions domestiques, des désordres qui en résultent, des maux qu'elles vous apportent, et en indiquer le remède. Non, mes frères, la discorde dans une famille n'a, comme la mort de Lazare, et ne peut avoir d'autre cause que l'absence de Jésus-Christ ; et à la nouvelle de ces ruptures, quelquefois aussi scandaleuses que funestes, je ne puis m'empêcher de dire avec Marthe et Marie : *Domine, si fuisses hic, non esset mortuus frater meus*. Seigneur, si vous eussiez été connu, respecté, servi dans cette famille ; si chacun de ses membres se fût conformé au plan de votre providence, et réglé d'après ce que vous aviez si sagement établi, elle n'eût point perdu « l'abondance de la paix. »

Je ne saurais dire si, chez ces peuples que nous traitons d'ignorants et de barbares, on méconnaît les droits de la nature et du sang, au point que « le fils traite son père avec outrage, que la fille s'y élève contre sa mère ; la belle-fille contre sa belle-mère, et que l'homme y ait pour ennemis les personnes même de sa maison. » Mais des faits presque journaliers attestent que parmi nous, qui, pourtant, nous croyons si raisonnables, si sensés, si humains, si bons, les devoirs naturels et réciproques entre les membres d'une même famille sont peu connus, et encore moins respectés ; que plus « d'une femme a horreur du souffle de son mari ; » que plus « d'un père est réduit à user de prières envers les enfants qui sont sortis de lui ; » que plus « d'un frère est devenu comme étranger à ses frères, et comme inconnu aux enfants de sa mère ; » et que compter certaines personnes au nombre de ses proches, ne vaut guère mieux que « d'être le frère des dragons, et le compagnon des autruches. »

C'est, au reste, ce que nous avons gagné au dépérissement de la foi, à l'oubli des principes religieux. C'est un des services que nous ont rendus ces maîtres si sages et si bienfaisants, aux exemples et aux leçons desquels nous devons de regarder la religion comme une fable, la conscience comme un préjugé ; toute autorité, comme une usurpation ; tout devoir, comme une entrave ; nos goûts, nos fantaisies, nos passions, comme la règle de nos mœurs ; et l'intérêt personnel, de quelque manière que nous l'entendions, comme la loi suprême à qui tout doit céder. Ah ! s'il faut juger d'un arbre par les fruits qu'il donne, combien elles doivent, aujourd'hui, nous paraître détestables, ces maximes aussi folles que libertines, consignées dans tant de livres, répétées par tant de bouches, si scandaleusement prêchées, si avidement écoutées, si inconsidérément adoptées, si généralement suivies ! et, pour dissiper les préventions contre la religion, pour en persuader l'utilité, la nécessité à des hommes de bon sens, ne suffirait-il pas de comparer ce qui est avec ce qui était, et de leur mon-

trer jusqu'à quel point les doctrines impies ont altéré la paix, l'union et le bonheur des familles ?

Quand la religion était respectée autant qu'elle méritait de l'être, qu'elle exerçait sur les esprits et sur les cœurs son influence salutaire, chaque famille, à peu près, présentait le spectacle de l'Eglise naissante, où l'on voyait tous les fidèles, quelle que fût leur condition, leur fortune, leur caractère, leur intérêt, s'estimer, se ménager, se supporter, s'entre-secourir, s'entr'aimer, n'avoient pour ainsi dire, « qu'un cœur et qu'une âme. » Alors, pour modique que fût la fortune qu'il possédait en propre, chacun était riche de tous les biens de la famille, et la famille, forte de l'union de tous ses membres, savait repousser la violence, ou rabattre les prétentions d'un usurpateur injuste. Alors, les chagrins n'étaient jamais sérieux, les accidents jamais graves, les pertes jamais irréparables. Alors, un père, même le plus tendre, pouvait mourir sans inquiétude sur le sort des enfants qu'il laissait après lui. Alors, parce que la famille était nombreuse, le travail, distribué avec sagesse, n'excitait point de murmures, n'épuisait point les forces, et se trouvait toujours utile. La faiblesse était ménagée, l'infirmité soulagée, la vieillesse respectée. Alors, les époux voyaient sans alarmes se multiplier les fruits de leur union. Le père et son fils, la fille et sa mère, devenaient heureux les uns par les autres. Le cœur de tous s'ouvrait aux doux épanchements d'une confiance réciproque. Tous goûtaient le plaisir si doux d'aimer et d'être aimés, tous répétaient avec le Prophète : *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum.* (Psal. CXXXII, 1.) Ah ! que c'est une chose bonne et agréable pour des frères, d'habiter ensemble ! Toujours en paix, toujours contents, ils ne voulaient des jouissances qu'au sein de la famille. Du moins, les contestations entre parents étaient rares. Les divisions n'étaient pas scandaleuses ; les haines, implacables ; les vengeances, atroces. Des principes sévères, des exemples domestiques, des leçons habituelles, une surveillance commune, une réputation soutenue, y perpétuaient l'honnêteté, la probité, l'innocence des mœurs. Voilà, du moins, ce que j'ai trouvé en consultant les siècles passés, en cherchant ce qui s'est fait dans la suite des races, en interrogeant nos aïeux et les anciens du peuple : tous m'ont dit, comme le Prophète : *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum.*

Maudit donc, maudit soit de Dieu et des hommes, le premier qui osa dire à son père : Je puis vivre sans vous ; je vivrai plus heureux loin de vous. Donnez-moi ce qui doit me revenir de votre bien. Pourrions-nous, en effet, sans regret ou sans honte, rapprocher du tableau que j'ai tracé celui de nos familles ? Aujourd'hui qu'on méprise la religion et ses enseignements, des époux ont peine à s'entendre, et ne portent qu'en mur-

murant, le lien qui les unit. Des pères et des mères, moins bons pour leurs enfants, que les animaux pour leurs petits, les méprisent, les négligent, les maltraitent, les mandissent vingt fois le jour, et vingt fois le jour les chargent d'imprécations. Des enfants, par leur indocilité, leur insolence, leur ingratitude, le dérèglement de leurs mœurs, condamnent aux larmes la mère qui les allaite ; font le supplice et l'opprobre du père qui les engendra. Des frères ne sauraient vivre ensemble, se voient d'un œil jaloux et se traitent en ennemis. Des parents se détestent, se déchirent, s'injurient, se calomnient, se nuisent en tout ce qu'ils peuvent ; et, entre personnes issues du même sang, logeant sous le même toit, mangeant à la même table, règnent le soupçon, la défiance, l'envie, l'inimitié, la discorde. C'est l'état et la vie des démons acharnés les uns sur les autres : *Filius contumeliam facit patri, et filia consurgit adversus matrem suam ; et inimici hominis domestici ejus.* (Mich., VII, 6.) Aussi, voyez quelles espèces de familles nous forme la réunion d'éléments si hétérogènes, d'esprits si discordants. Les plus nombreuses, dans les campagnes même, se composent à peine de six à huit personnes, et l'on y compte bien souvent plus de mercenaires que de maîtres. Sont-elles dans l'aisance ? Un travail dur et opiniâtre n'y fournit pas toujours le strict nécessaire. Il en est beaucoup « où l'on ne boit que l'eau de l'affliction, où l'on ne mange que du pain de douleur, » et quelquefois encore ce pain est emprunté. Tout ce que l'âge ou l'infirmité rend incapable de fatigue, y devient une surcharge accablante. Vivent-elles en paix ? les femmes s'y querellent et ne peuvent, quoi qu'on fasse, redevenir amies qu'en se séparant, qu'en cessant de se voir. Les jeunes gens murmurent, et attendent, comme le moment de leur délivrance, celui où, émancipés de l'autorité paternelle, ils n'auront plus de maîtres qu'eux-mêmes. Les mères désavouent les sentiments de la nature, se débattent contre les devoirs qu'elle leur impose, et l'en punissent par des pleurs, des plaintes, des reproches, des dépits, des fureurs. Les pères aussi sont fâcheux et chagrins. Leur cœur ne s'épanouit qu'avec des étrangers. C'est pour eux une jouissance de quitter la maison ; pour eux un supplice d'y rentrer ; et tel qui, hors de chez lui, rit aux éclats et met en train les plus froids, se montre, au milieu des siens, morne, taciturne, grondeur, menaçant, terrible. En un mot, dans nos familles, beaucoup de personnes sont-elles et doivent-elles être contentes de leur sort ?

Sans doute il en est encore qui font honneur à la religion et à l'humanité, et où l'on trouve, sinon un bonheur pur et sans mélange, au moins l'appui, l'assistance, les ressources, les consolations que la condition humaine rend si nécessaires. Mais ces familles respectables, on les compte aujourd'hui, et il est vrai de dire qu'en général et dans nos mœurs, il n'est plus ni agréable, ni utile aux parents

de vivre ensemble. Qu'elles me démentent si elles le peuvent, ces familles dont les discordes sans cesse renaissantes, affligent les gens de bien, et servent de pâture à la médisance. Qu'elles me démentent ces familles où le nom de Dieu n'est jamais prononcé que pour être blasphémé, où la religion et ses pratiques sont à tout propos persiflées, où toutes les conversations sont malignes, impies, ordurières; où l'effronterie d'une servante est payée de tous les droits d'une épouse légitime, et où une fille sage ne s'est jamais placée, qu'elle n'en soit sortie déshonorée par le fait ou dans l'opinion.

Époux et épouses, c'est vous que j'interpelle; ne soyez ni pour moi, ni contre moi; mais rendez témoignage à la vérité. Dites, êtes-vous tous contents du lien qui vous unit? Si tous vos jours ne sont pas heureux, tous du moins s'écoulent-ils dans la concorde et la paix? Y a-t-il toujours réciprocité d'affection, de soins, de condescendance? N'êtes-vous qu'un esprit, comme vous n'êtes qu'une même chair? Ah! combien, combien qui maudissent le jour où ils commencèrent à se connaître; qui appellent à haute voix le jour qui les séparera; qui ne se voient que pour se haïr toujours plus; qui ne se parlent que pour s'outrager; qui ne se rapprochent que pour se déchirer!

Pères et mères, c'est vous que j'interpelle; ne soyez ni pour moi, ni contre moi; mais rendez témoignage à la vérité. Dites, êtes-vous tous contents de vos enfants? Avez-vous tous à vous louer du respect qu'ils vous portent, de l'affection qu'ils vous témoignent, des services qu'ils vous rendent, de leur retenue, de leur bonne conduite, de leur application au travail? Ah! combien de mères rougissent ou doivent rougir de l'opprobre de leurs filles, qui, elles-mêmes n'en rougissent pas! Combien do pères pleurent avec des larmes de sang les déportements d'un fils hautain, indocile, insolent, ingrat, jeune encore et déjà livré au jeu, à l'oisiveté, à l'ivrognerie, déjà usé par le libertinage et la débauche!

Jeunes gens, jeunes personnes, c'est vous que j'interpelle! ne soyez ni pour moi, ni contre moi; mais rendez témoignage à la vérité. Dites, avez-vous tous à bénir la Providence, des parents qu'elle vous a donnés? Sans doute qu'ils vous aiment tous avec une tendresse égale? qu'ils sont indulgents pour les défauts ordinaires à votre âge? qu'ils vous reprennent avec autorité, mais sans emportement? qu'ils vous façonnent au travail, mais sans vous excéder? que, riches ou pauvres, ils pourvoient de leur mieux à tous vos besoins, sans que vous ayez à souffrir de leur avarice ou de leurs dissipations? que jamais ils ne disent et ne font rien devant vous qui puisse vous inspirer le goût du vice et le mépris de la vertu? en un mot, qu'ils ont soin de vous bien élever, en vous « instruisant et vous corrigeant selon le Seigneur? Ah! combien, combien qui ne reconnaissent leurs parents qu'aux imprécations, aux malédictions, aux inju-

res dont ils les chargent, à l'indignité des traitements qu'ils leur font éprouver, et que personne autre ne se permettrait contre eux! Combien qui pleurent, vont nus et souffrent la faim, parce que leur père s'enivre dans un cabaret ou prend ses ébats dans un mauvais lieu! Combien, dont l'éducation morale et religieuse est totalement négligée, et qui, par l'insouciance, ou sur la conduite des parents et des domestiques, savent tout ce qu'ils devraient ignorer, et s'essayaient dans un âge encore tendre, à de monstrueuses turpitudes!

Voilà les familles telles que nous les ont faites l'oubli, le mépris de la religion, de ses maximes et des devoirs qu'elle impose. Nous n'y trouvons plus ni les jouissances analogues à nos inclinations naturelles, ni les secours nécessaires à notre faiblesse, parce que nous nous sommes follement écartés du plan que Dieu avait si sagement suivi, en faisant naître tous les hommes d'un seul homme, en établissant des familles.

DISCOURS LXXVII.

SUR LA FAMILLE, II.

Quæ perfectisti, destruxerunt. (Psxl. X, 4.)

Ils ont détruit, Seigneur, ce que vous avez établi.

Si le tableau que j'ai tracé dans nos familles n'est pas un tableau de pure fantaisie; si, loin d'en renforcer les couleurs, j'ai commandé à mon indignation, pour ne pas le rendre affreux de vérité, « les pierres et les bois de nos maisons doivent crier contre nous, » et nous reprocher, dans nos guerres domestiques, autant de perversité que de folie; ou, malheureux sans être coupables, notre état accuse la Providence et prépare un triomphe à ses détracteurs. Mais comment la renierais-je, cette Providence, que la raison comme la foi me dit présider à tout, s'étendre à tout, ordonner tout, disposer tout et conduire chaque chose à sa fin avec autant de force que de douceur? Au ciel, sur la terre, dans les airs, sous les eaux, les astres et les insectes, les oiseaux qui volent et les poissons qui nagent, les plantes qui végètent et les animaux qui vivent, tout se maintient, tout se conserve, tout persévère dans un ordre admirable. Assurément je ne crains pas que le soleil se refuse demain à éclairer mes travaux, ou, qu'égaré dans sa route, il se lève au midi pour se coucher au levant; je ne crains pas que le fleuve dont je suis la pente me reporte violemment vers sa source, ou qu'il embrase ma barque et me consume avec elle. Ces convulsions même, ces bouleversements, ces catastrophes qui nous épouvantent, parce qu'elles semblent précipiter la nature vers sa destruction, ne sont que des moyens de conservation préparés par celui qui a tout fait avec une profonde sagesse. Le monde existe depuis six mille ans; que Dieu revoie son ouvrage; il trouvera, comme au jour de la création, que tout ce qu'il a fait est parfaitement bon : *Vidit Deus cuncta quæ fecerat, et erant valde bona. (Gen., 1, 31.)*

Il n'y a de désordre que dans les choses que Dieu a soumises au pouvoir de l'homme, et qu'il a fait dépendre du bon ou du mauvais usage qu'il ferait de sa liberté; et il y a désordre, non que ces choses soient vicieuses de leur nature, mais parce que l'homme met les passions à la place de la règle, et s'écarte d'un plan hors duquel ne se trouvent ni les jouissances, ni les consolations pour lesquelles il est fait, et que lui avaient préparées les vues bienfaisantes de son Créateur. Alors, s'il souffre, à qui doit-il s'en prendre? Il a changé, bouleversé, détérioré, détruit ce que Dieu avait établi : *Quæ perfectisti, destruxerunt.*

Dieu pouvait, et je me rappelle en avoir déjà fait l'observation, Dieu pouvait peupler la terre comme il a peuplé les cieux; créer, d'un mot, tous les hommes, comme d'un mot il a créé tous les astres. Il pouvait les créer tels que les esprits célestes, parfaits dès le premier instant de leur existence, et n'ayant besoin ni de temps, ni d'expérience, ni d'instruction, pour développer ou pour acquérir toutes les qualités que leur nature comporte. Il pouvait les faire naître, les faire croître, les nourrir, les conserver, les rendre heureux, sans le concours de leurs semblables; varier à l'infini la forme de leur corps et les degrés de leur intelligence, et ne pas établir plus de relations entre eux que nous n'en découvrons entre l'éléphant et le ciron, entre le lion et l'araignée. Il pouvait tout ce qu'il aurait voulu, parce que sa puissance n'a d'autre borne que sa volonté, comme sa volonté n'a d'autre règle que sa volonté. Laissons à certains esprits vainement curieux, conjecturer à l'aventure ce qui serait arrivé dans telle ou telle autre supposition : quels auraient été nos penchants, nos affections, nos sentiments. Le Créateur lui-même a daigné nous instruire du plan qu'il a effectivement suivi, des vues bienfaisantes qui le lui ont inspiré, des moyens qu'il a choisis pour en assurer l'exécution; et nous n'aurions qu'à nous féliciter de notre sort, et qu'à l'en bénir, si de folles et injustes passions ne dérangeaient pas ce qu'il a si sagement ordonné : *Quæ perfectisti, destruxerunt.*

Le firmament brillait de tous ses feux, et la terre était belle de tous ses ornements, au moment où le premier homme sortit des mains de son Créateur. Il se trouva tout fait, si je puis parler ainsi, et capable de sentir pleinement et sans distraction le bonheur d'exister. Combien durent être délicieux les premiers sentiments qui remuèrent son cœur! Combien vifs les premiers transports que lui inspira le spectacle du monde! Quelle idée il dut prendre de sa grandeur, lorsque tous les animaux de la terre, et tous les oiseaux du ciel furent amenés devant lui, pour qu'il les appelât du nom qui leur convenait! Avec quelle complaisance il dut se voir possesseur d'un si riche et si vaste domaine! Mais, aux facultés dont il avait été doué, aux inclinations qu'il sentait déjà, Adam re-

connut bientôt qu'il n'était pas destiné à en jouir seul; et il n'eût pas tardé, dans l'abondance même de tous les biens, d'éprouver un vide affreux, parce « qu'il ne se trouvait point » dans la nature « d'être qui lui fût semblable. Aussi le Seigneur dit, qu'il n'était pas bon que l'homme fût seul. Il lui envoya donc un profond sommeil, et lorsqu'il était endormi, il tira une de ses côtes dont il forma la femme qu'il présenta à Adam. » A peine Adam la voit, que, dans un transport d'admiration pour elle et de reconnaissance pour le bienfaiteur qui lui fait ce nouveau don, il s'écrie : *Voici maintenant l'os de mes os, la chair de ma chair.* (Gen., II, 23.) Dieu les bénit alors, et leur dit : *Croissez et multipliez-vous. Remplissez la terre et vous l'assujettissez.* (Ibid.)

Adam et Eve ne tardent pas à ressentir les effets de cette bénédiction divine. Ils ne sont plus seulement époux. Autour d'eux, et par leurs soins, croissent de tendres enfants qui leur doivent la vie. Ces enfants, à leur tour, contracteront des alliances. Comme leur père, ils deviendront chacun chef d'une famille; et leur race, avec le temps, se multipliera « à l'égal des étoiles du ciel, et du sable qui est sur le rivage de la mer. » Peut-être que le fil qui rattache tous les hommes au premier homme, s'affaiblira en se prolongeant; peut-être même qu'il deviendra imperceptible pour le plus grand nombre; mais il est des traits primitifs, inaltérables, profondément empreints, que n'effacera ni la succession des siècles, ni l'influence du climat, ni la diversité des aliments, des usages, du langage, des mœurs; des traits auxquels tous les hommes reconnaîtront qu'ils sont frères, qu'ils ont puisé la vie à la même source, que le même sang coule dans leurs veines. Et puis tous les peuples, soit qu'ils connaissent, soit qu'ils ignorent leur origine particulière, ne se composeront que de la réunion de plusieurs familles, composées elles-mêmes d'époux et d'épouses, de pères et de mères, de frères et de sœurs, de parents plus ou moins proches, et dont les membres, par conséquent, seront, à l'égard les uns des autres et à l'égard de leur souche commune, ce que sont les branches d'un arbre à l'égard du tronc qui les soutient, et de la racine qui les nourrit. Telle est, dis-je, l'idée que nos livres saints nous donnent du plan que Dieu a conçu et suivi pour assurer aux hommes l'espèce de bonheur qu'il leur destinait sur la terre. C'était, en effet, le plus analogue à nos inclinations et à nos besoins.

Je dis, à nos inclinations; mais prenez garde : je n'entends parler que de celles que Dieu lui-même a mises en nous; de celles que tous les hommes éprouvent, que la raison la plus sévère avoue, auxquelles on se prête sans honte et sans repentir; et non de ces penchants bas et brutaux, fruits malheureux de la corruption et du vice. Par exemple, c'est bien Dieu qui a mis en nous cette disposition à aimer nos semblables,

et ce désir d'en être aimés. A peine nous commençons à nous connaître, que notre cœur s'ouvre à l'impression de ce double sentiment. L'âge ne fait que le développer, l'expérience que le fortifier, la réflexion que l'épurer et l'étendre. Il dure aussi longtemps que notre vie; et, tant que la nature le dirige et que les passions ne l'égareront pas, il en fait le charme le plus doux. C'est bien Dieu encore qui a mis en nous ce goût pour le commerce et la société des autres hommes, avec qui c'est pour nous un besoin de converser, de traiter, de communiquer nos idées, nos réflexions, nos sentiments, nos connaissances, nos doutes, nos projets, nos succès, nos aventures, nos chagrins, nos contentements, nos espérances et nos déplaisirs. Goût si décidé, penchant tellement irrésistible, qu'une solitude forcée, pour peu qu'elle se prolonge, devient la cause d'un ennui mortel; que nous aimons encore mieux vivre avec des personnes désagréables, fâcheuses, bizarres, peu sûres, que de vivre seuls; comme si l'existence, même la plus heureuse, était un fardeau que nous ne puissions porter qu'en le partageant, et que notre cœur, toujours plein, eût besoin de s'appuyer sans cesse. Enfin, c'est bien Dieu qui, tout en nous assujettissant à la mort, a mis en nous ce désir de ne pas mourir, de ne pas descendre sous la tombe, sans laisser quelqu'un qui nous remplace et nous représente parmi les vivants; quelqu'un qui recueille, de notre aveu, le fruit de nos travaux; quelqu'un, dans la mémoire et dans les discours de qui la reconnaissance et l'amour nous fassent revivre, lorsqu'ils nous aurons disparu à tous les yeux. Désir vague et indéterminé dans la plupart des hommes; désir dont tous ne savent pas rendre raison, quoique tous l'éprouvent avec plus ou moins de violence, mais à l'accomplissement duquel tiennent essentiellement le calme, la sécurité, la résignation du dernier âge de la vie. Voilà ce que j'appelle nos inclinations naturelles: inclinations qui ont, pour ainsi dire, été pétries avec notre âme; qui font partie de nous-mêmes, et tiennent au fond de notre constitution. Or, dans l'intention de Dieu, chacun doit trouver dans sa famille de quoi contenter pleinement ces différentes inclinations.

Comment, en effet, des époux n'aimeraient-ils pas et ne se croiraient-ils pas aimés? L'estime, la bienveillance, le penchant, la conformité d'humeurs, l'espérance et la volonté d'être heureux l'un par l'autre, ont décidé leur choix. Ils n'ont rien vu dans le monde qu'ils dussent se préférer. Pour lier leur sort, et mettre en commun leur bonne et leur mauvaise fortune, ils n'ont point hésité à quitter leurs pères et leurs mères. Tout ce qu'ils avaient de droit sur eux-mêmes, ils se le sont respectivement cédé. Ils sont devenus le bien l'un de l'autre. L'époux est à son épouse; l'épouse est à son époux. C'est une seule âme dans deux

corps. Chacun d'eux vit moins pour soi que pour la personne à qui il s'est donné. Tous deux jouissent de leur propre bonheur et du bonheur l'un de l'autre. Les peines mêmes, dans cet état, à la manière dont elles se partagent, doivent avoir des délices.

Comment des pères et des mères n'aimeraient-ils pas et ne se croiraient-ils pas aimés? Dans les enfants qui sont sortis d'eux, ils voient leur propre substance, la chair de leur chair, les os de leurs os, les fruits précieux d'une alliance que Dieu a bénie, les gages communs d'une union qui fait leur bonheur, et qu'ils voudraient rendre éternelle; leurs images vivantes, d'autres eux-mêmes, par lesquels leur existence se prolonge et se multiplie. C'est à eux que s'adresse le premier sourire de ces innocentes créatures; c'est pour eux qu'ont été les premières caresses, toutes les caresses d'un âge qui ne sait pas feindre. La langue de l'enfant ne se délie que pour faire ressaillir le cœur de son père et de sa mère, en les appelant, vingt fois, cent fois le jour, d'un nom par lequel il veut déjà leur exprimer sa tendresse. A mesure que l'enfant croît, les espérances des parents se fortifient et s'étendent. Lui-même sent mieux chaque jour ce qu'il leur doit; et par suite il s'étudie à multiplier les témoignages de son affection, de sa gratitude, de sa docilité, de son respect, de sa confiance, de son dévouement. J'en ai connu qui, toute la vie, n'avaient point eu de meilleurs amis, de confidents plus intimes que leurs parents. J'en ai vu qui, dans un âge encore faible, me disaient déjà ce que, dans la suite, ils pourraient faire pour leur soulagement, et qui pleuraient de joie en parlant des consolations qu'ils se promettaient de leur donner. J'ai vu un fils de soixante ans passés, aussi tendre, aussi caressant, aussi affectueux que nous pouvions l'être nous autres à six. Il prenait quelquefois dans ses mains celles de son père, plus qu'octogénaire, puis les portant sur son cœur: N'est-ce pas, mon père, lui disait-il avec une sorte de transport, n'est-ce pas que je ne vous ai jamais contristé? Non, mon fils, répondait le vieillard, en levant sur lui des yeux mouillés de douces larmes, non, jamais; c'est tout le contraire: aussi, je prie le bon Dieu tous les jours, pour que les enfants te ressemblent. Je ne sais, mais il me paraît impossible de n'être pas heureux quand on inspire de pareils sentiments; et la seule disgrâce à redouter, pour le père d'un tel fils, serait qu'il eût à pleurer sur sa mort.

Comment des frères et des sœurs n'aimeraient-ils pas, et ne se croiraient-ils pas aimés? Ils furent conçus dans le même sein; ils sucèrent le même lait; ils grandirent autour de la même table; ils entendirent les mêmes leçons; ils contractèrent les mêmes habitudes; ils virent des parents qui les aimèrent avec une égale tendresse, applaudir à leur bonne intelligence, s'attrister de leurs petits différends, et leur recomman-

der, à toute occasion, de s'entr'aimer. Par la suite, ils entrèrent en part de tout ce qui se faisait, de tout ce qui arrivait dans la famille. Ils furent associés aux mêmes travaux, aux mêmes plaisirs, aux mêmes accidents, aux mêmes secrets. Tant qu'ils habitèrent la maison paternelle, ils eurent les mêmes devoirs, les mêmes affections, les mêmes intérêts, les mêmes espérances. Peuvent-ils jamais se regarder autrement que comme les membres d'un même corps, que le même sang alimente, que le même esprit anime, et entre lesquels il ne doit y avoir ni division, ni guerre, ni déchirement?

Enfin, comment des parents n'aimeraient-ils pas, et ne se croiraient-ils pas aimés? Un ruisseau, tant qu'il coule, quels que soient les filets qui s'en détachent à droite et à gauche, quelle que soit la variété des terrains à travers lesquels il roule ses eaux, ne cesse de tenir à la source dont il est sorti. Il en est de même de chaque famille. Ses différents membres, en remontant vers un point plus ou moins éloigné, trouvent le berceau qui leur fut commun. Le temps, les alliances, la succession des générations, ont pu mettre de la variété dans les traits, de la différence dans les caractères, de l'opposition entre les intérêts, de l'inégalité dans les fortunes; mais ce qu'on appelle l'esprit de famille subsiste dans toute sa force. La nature parle moins haut dans le cœur d'un neveu ou d'un cousin, que dans celui d'un fils ou d'un frère; mais elle réclame pour tous les droits sacrés du sang, et ajoute le poids de son autorité aux motifs que nous avons de nous attacher aux autres, et que les autres ont de s'attacher à nous.

J'ai donc eu raison de dire que, d'après l'institution de Dieu, chacun peut trouver dans sa famille de quoi satisfaire pleinement, complètement la plus belle, la plus noble, la plus douce de nos inclinations, celle qui nous fait désirer d'aimer et d'être aimés. Nous devons y trouver encore.... Mais il faudrait un nouveau discours pour détailler les jouissances, les plaisirs purs, les consolations, les ressources que, d'après l'intention de Dieu, nous devrions trouver dans nos familles, à toutes les époques de la vie. Sans vouloir revenir éternellement sur ce sujet, je me réserve cependant de prouver encore que, d'après l'institution de Dieu, nous devons trouver dans nos familles tous les secours que réclament nos besoins.

DISCOURS LXXVIII.

SUR LA FAMILLE, III.

Mandavit illis unicuique de proximo suo. (Eccli., XVII, 12.)

Il a ordonné à chacun d'avoir soin de son prochain.

J'avais mis pour exorde, à ce discours, le morceau sur la Providence, qui se trouve dans le discours sur la philanthropie et la charité.

Je reprends donc, et je dis : Les hommes

naissent faibles; mais ils trouvent, du moins Dieu a voulu qu'ils trouvassent dans leur famille assistance et protection. Et d'abord, à quoi comparer la tendresse d'une mère pour son enfant? Comme elle se dévoue à le servir le jour et la nuit! Comme elle est attentive à écarter tout ce qui pourrait lui nuire! Comme ses entrailles sont émues, au moindre signe de douleur qu'il donne! De quelle intrépidité ne devient-elle pas capable, si un danger le menace! N'en a-t-on pas vu se précipiter sous le tranchant des épées, s'élançant au milieu d'un torrent rapide, à travers les feux d'un incendie, pour en tirer leur enfant? Et ce sentiment, qui prévient toute réflexion, paraît si naturel, et est si commun parmi les mères, qu'on ne s'étonne jamais de l'y trouver, qu'on frémit toujours quand on ne l'y trouve pas, et qu'on regarde comme une créature dégradée, comme l'opprobre de son sexe, comme un monstre à figure humaine, la mère qui peut oublier son enfant, et n'avoir pas compassion du fils qu'elle a porté. Cette tendresse d'une mère va quelquefois jusqu'à la rendre cruelle envers les autres. Sara croit s'être aperçue que son cher Isaac était maltraité par Ismael; Sara n'a point de repos et n'en laisse point à son mari, qu'il n'ait chassé de la maison et Agar et Ismael. Cette tendresse d'une mère va quelquefois jusqu'à la rendre jalouse des soins qu'une autre donnerait à son enfant. La mère du roi saint Louis se trouvant un jour malade, une femme de la cour, qui nourrissait comme elle, crut faire une bonne œuvre de partager son lait entre son propre fils et le petit prince. Loin de se montrer sensible à ce service, la reine en témoigna un grand mécontentement. Elle se fit apporter son fils, lui mit un doigt dans la bouche, et l'obligea à rejeter le lait qu'il avait pris. Comme ses femmes ne pouvaient dissimuler la surprise que leur causait un acte en apparence si violent : Quoi donc! leur dit-elle, croyez-vous que je doive renoncer au titre de mère, que je tiens de Dieu et de la nature? Telles sont les sauvegardes de l'enfance; et quand il n'y aura point de mères dénaturées et horriblement atroces, il n'y aura point d'enfants cruellement maltraités, impitoyablement délaissés.

D'autres ressources ont été ménagées à la faiblesse des autres âges; et « le frère qui est aidé par son frère, est comme une ville forte, et leurs jugements sont comme les barres des portes des villes. » Benjamin est encore plus jeune que ne l'était Joseph quand il fut trahi et vendu par les fils de Jacob, et ceux-ci ont à peu près les mêmes motifs de le haïr que son frère, puisqu'il est aussi d'une autre mère, et que son père l'aime plus que tous ses autres enfants. Quels risques ne va-t-il donc pas courir, en descendant avec eux de la Mésopotamie en Egypte, ou en revenant de l'Egypte en Mésopotamie! Mais non. *Je me charge de cet enfant*, dit Juda à son père, *et c'est à moi que vous en demanderez compte. Si je ne*

le ramène et si je ne vous le rends, je consens que vous ne me pardonziez jamais cette faute. (Gen., XLIII, 9.) En effet, sous la protection de Juda, Benjamin devint respectable pour ses autres frères. Un danger qu'il semble courir les alarme tous. Tous ils demandent de rester esclaves avec lui, plutôt que de le laisser seul dans les fers; et c'est par l'intérêt qu'ils témoignent prendre à son sort, que Joseph, rassuré sur leurs dispositions, se fait connaître à eux, les console et les comble de biens. Loth est dans cet âge où l'homme jouit de toutes ses forces; mais que peut un homme contre une armée victorieuse? On l'em-mène captif, et tout ce qu'il possédait est devenu la proie de l'ennemi. A peine Abraham son oncle en est instruit, qu'il choisit les plus braves de ses serviteurs, au nombre de trois cent dix-huit, poursuit les rois vainqueurs, les attaque de nuit, les défait, ramène Loth avec tout ce qui était à lui, et « ne veut même pas accepter le moindre fil pour prix d'un si grand service. » Raguel et Anne sont parvenues à une heureuse vieillesse; mais la vieillesse la plus heureuse n'est guère sans infirmités. Elle exige presque autant de soins et de ménagements que l'enfance. Aussi Tobie quitte Ninive avec sa femme et ses enfants, et les enfants de ses enfants. Il retourne chez son beau-père et sa belle-mère. Il prend soin d'eux, et ne les quitte pas qu'il ne leur ait fermé les yeux. Voilà de quel esprit Dieu a prétendu que fussent animées les familles : *Illis uniuersique mandavit de proximo suo*. C'est par le respect et la tendresse des enfants, par l'affection et l'inaltérable union de tous les parents entre eux, qu'il a compensé la faiblesse commune aux uns et aux autres. Si cet esprit n'était pas éteint, si ces vues bienfaisantes n'étaient pas contrariées, nous ne serions faibles que pour faire le mal; nous ne reconnâtrions notre faiblesse qu'au plaisir de rendre et de recevoir des services.

Avons-nous plus de droit de nous plaindre de notre ignorance? Je ne le crois pas. Les hommes naissent ignorants, mais ils trouvent, du moins Dieu a voulu qu'ils trouvassent dans la famille l'instruction qui leur est nécessaire : *Illis uniuersique mandavit de proximo suo*. Certaines gens font sonner bien haut le mérite de la science; mais il n'est pas prouvé que les sciences humaines contribuent à rendre les hommes meilleurs et plus heureux. Salomon n'y avait trouvé que *Vanité et affliction d'esprit*. (Eccle., I, 14.) Et je tiens, comme l'auteur de l'Imitation, qu'un pauvre paysan qui sert Dieu, est cent fois préférable à un philosophe qui se néglige lui-même pour considérer le cours des astres. Il y a certainement beaucoup de choses dont la connaissance est inutile; et à moins qu'on ne soit appelé par la Providence à exercer un emploi qui demande des connaissances plus étendues, un homme est assez savant quand, avec les moyens de pourvoir

à sa subsistance, il connaît de la religion ce qu'il faut qu'il en sache pour ne manquer à rien de ce qu'il doit à Dieu, au prochain, à soi-même. Or, pour tout cela, les enfants des patriarches n'eurent pas d'autre école que la maison paternelle, pas d'autres précepteurs que leurs parents. Les arts nécessaires à la vie, les dogmes de la religion, les cérémonies du culte, les principes fondamentaux de la morale, les faits les plus marquants dans l'histoire du genre humain, passèrent, de cette manière, d'Adam à Noé, de Noé à Abraham, d'Abraham à Moïse qui, vraisemblablement le premier et par l'ordre exprès de Dieu, écrivit ce que les traditions domestiques avaient conservé de la révélation primitive faite au père de tous les hommes, et des événements qui s'étaient passés avant le déluge et jusqu'à son siècle. Il est même à remarquer qu'à chaque cérémonie religieuse établie par la loi écrite, Dieu prescrit aux pères d'en expliquer le motif à leurs enfants. « Quand vos enfants, » est-il dit à l'occasion de la pâque, « quand vos enfants vous demanderont quel est ce culte religieux, vous leur direz : C'est la victime du passage du Seigneur, lorsqu'il passa par les maisons des enfants d'Israël, frappant de mort les Egyptiens et épargnant nos maisons. » La même précaution est prise pour que les pères donnent aux enfants l'intelligence des monuments religieux. « Quand vos enfants, » dit Josué aux Israélites, « vous demanderont ce que veulent dire ces pierres » (il parle des douze pierres qu'il avait fait enlever du milieu du Jourdain), vous leur répondrez : Les eaux du Jourdain se sont séchées devant l'arche du Seigneur, lorsqu'elle passait à travers ce fleuve; et ces pierres ont été mises en ce lieu pour servir aux enfants d'Israël d'un monument éternel. »

J'avouerai bien que ce genre d'instruction n'est plus de mode dans les familles; qu'on n'y parle plus de religion ou qu'on n'y en parle que d'une manière propre à la faire haïr ou mépriser. Il n'y a plus de père qui, comme Tobie, sache dire à son fils : *Ayez Dieu dans l'esprit tous les jours de votre vie et gardez-vous de consentir à aucun péché et de violer les préceptes du Seigneur notre Dieu. Faites l'aumône de votre bien et ne détournez votre visage d'aucun pauvre. Si vous avez beaucoup de biens, donnez beaucoup. Si vous en avez peu, ayez soin de donner de ce peu même de bon cœur. Veillez sur vous, mon fils, pour vous garder de toute impureté. Ne souffrez jamais que l'orgueil domine dans vos pensées ou dans vos paroles. Prenez garde de faire jamais à un autre ce que vous seriez fâché qu'on vous fit. Bénissez Dieu en tout temps, et demandez-lui qu'il conduise et rende droites toutes vos voies, et que tous vos desseins demeurent fermes en lui.* (Tob., IV, 6 et seqq.) Il n'y a plus de mère qui, comme celle des Machabées, exhorte chacun de ses enfants, avec des paroles fortes, à rester fidèles à la loi du Seigneur.

(II Mach., VII, 21) ; plus de mère qui sache ou qui veuille leur dire : *Ignore comment vous avez été formés dans mon sein, car ce n'est pas moi qui vous ai donné l'âme, l'esprit et la vie, ni qui ai joint vos membres pour en faire un corps ; mais le Créateur du monde qui a formé l'homme dans sa naissance et qui a donné l'origine à toutes choses, vous rendra encore l'esprit et la vie par sa miséricorde, en récompense de ce que vous vous méprisez maintenant vous-mêmes. Regardez seulement le ciel : « Peto, nate, ut cælum aspicias ! » (Ibid.)* Non, dis-je, il n'y a plus de père, il n'y a plus de mère qui sache et qui veuille parler ce langage à ses enfants. Aussi, dans les enfants, quelle ignorance profonde des dogmes, et des préceptes, et des maximes, et des promesses, et des menaces de la religion ! Et par suite, quelle indévotion, quelle dépravation ! Mais ce qui est le crime des parents, le mettrons-nous sur le compte de la Providence ? Ici encore elle a placé le remède à côté du mal et demeure pleinement justifiée.

L'homme naît avec des passions et capable des plus grands crimes. Oui, mais il trouve, du moins Dieu a voulu qu'il trouvât dans les leçons, dans les exemples, dans la surveillance, dans l'autorité, dans la juste sévérité, dans l'intérêt même le plus pressant de sa famille, tout ce qu'il faut pour en retarder le développement, en modérer la violence, en craindre, en prévenir les écarts : *Illis unicuique mandavit de proximo suo*. Ainsi donc tous les hommes, parce qu'ils sont conçus dans l'iniquité, éprouvent à peu près, tout aussi longtemps qu'ils vivent, ce que saint Paul appelait les combats de la chair contre l'esprit, la loi des membres, la concupiscence, une inclination plus ou moins forte au mal. Dans les uns, c'est l'orgueil ; dans les autres, la cupidité ; dans ceux-ci, l'impertinence ou la colère ; dans ceux-là, l'envie ou la paresse ; dans presque tous, l'amour déréglé des plaisirs sensuels ; et il est bien vrai qu'il n'y a point d'iniquité si noire, point de monstre, de péché si affreux, devant lequel recule celui qu'une passion domine et tyrannise. Mais quand et pourquoi les passions deviennent-elles impérieuses et tyranniques ? Elles sont de leur nature plus importunes que violentes ; et celui « que son père n'a pas cessé de corriger et d'instruire, et celle sur qui sa mère a veillé, de peur qu'elle ne l'exposât aux insultes de ses ennemis, qu'elle ne la rendît l'objet de la médisance de toute une ville et la fable du peuple, qu'elle ne la déshonorât devant tout le monde, » éprouvent que leur « appétit est toujours sous eux, » et que dans les plus rudes combats soutenus pour la vertu, la sagesse est encore plus forte que les passions.

Ainsi, quoique une seule imprudence coûte l'honneur à Dina, parce que ses frères, si ardents à la venger, n'ont pas été soigneux de l'éloigner des périls ; Susanne, placée entre le devoir et la mort, se résout à mourir pour n'être pas criminelle, parce

que « son père et sa mère, étant justes, ont instruit leur fille selon la loi de Moïse. » Ainsi encore, Athalie se baigne par ambition et par vengeance dans le sang de tous les princes de la maison de David, parce que l'impiété, les meurtres, les empoisonnements, les impudicités, les violences de sa mère Jézabel l'ont accoutumée à marcher « dans les voies de la maison d'Achab et à faire le mal devant le Seigneur, » tandis que l'humble Esther, devenue de captive l'épouse d'un monarque qui règne sur cent vingt-sept provinces et dont elle est adorée, se dévoue généreusement à la mort pour sauver son peuple, parce que, depuis l'enfance, elle écoute et suit les conseils du vertueux Mardoché, son oncle.

Il est donc vrai que nos passions ou nos penchants sont ordinairement modifiés par les principes et les mœurs des personnes avec lesquelles nous vivons, par l'esprit de famille ; et ils sont aussi raisonnables qu'utiles, ces préjugés qui font honneur au père du mérite de son fils ; qui forcent le fils à rougir de l'opprobre de son père, qui regardent comme solidaires de la conduite des uns des autres tous les membres d'une même famille, et assignent à chacun d'eux sa part dans la considération qui la distingue, ou dans le blâme qui la flétrit, d'après le degré d'influence qu'il a pu ou dû exercer. Qu'une philosophie corruptrice fasse feu de toutes ses pièces contre cette opinion et la traite d'injuste, d'absurde, de barbare ; je plaindrai ceux que cette opinion fatigue ; mais elle a son principe et ses motifs dans le cœur humain. Rien ne la détruira jamais qu'une dépravation universelle, que l'extinction totale de tout sentiment d'honnêteté ; et, sans disputer à perte d'haleine, je suis convaincu que, tant qu'il restera sur la terre une idée de probité, d'humanité, de décence et d'honneur, jamais la honte d'un père ne fera la gloire de ses enfants ; jamais un père, une mère, un frère, une sœur, un parent quelconque ne s'avouera, sans rougir, le père, la mère, le frère, la sœur, le parent, l'allié d'un traître, d'un voleur, d'un assassin, d'un libertin, d'un suborneur, d'une fille qui a pu consentir à devenir mère avant d'être épouse.

Toutefois, en disant que nos passions et nos penchants étaient modifiés par les principes, les mœurs, l'esprit de nos familles, j'y ai mis une restriction, et cette restriction je la crois nécessaire pour ne pas rendre fausse, en la généralisant, une proposition qui, renfermée dans ses justes bornes, est rigoureusement vraie. Encore donc que, dans l'ordre de la nature, il n'arrive jamais que l'aigle courageux engendre des aiglons aussi timides que la colombe, ou que la brebis communique à ses agneaux la fière intrépidité des lions, il peut arriver et il arrive souvent en effet qu'un fils, qu'un parent plus ou moins éloigné de la souche, ne montre aucune des qualités bonnes ou mauvaises qui ont marqué dans le père ou dans le plus grand nombre des membres de

la famille. Ainsi le pieux Ezéchias avait eu pour père Achaz, « qui n'avait point fait ce qui était agréable au Seigneur son Dieu, » et il laissa pour fils et successeur, Manassès, le plus impie, le plus abominable de tous les rois de Juda. Mais, dans l'ordre commun, quand un père se montre, comme Abraham, assez obéissant à Dieu pour immoler, sur son ordre, son fils unique, le fils sur qui reposent les espérances et les promesses, il doit trouver dans son Isaac un fils assez obéissant pour porter le bois du sacrifice dont il est la victime et se laisser lier sur le bûcher. Mais quand un père, bien que vertueux, se contente, comme Héli, de blâmer, de reprendre faiblement des fils qui, par leurs scandales et le débordement de leurs mœurs, avilissent la religion et détournent du service de Dieu, leur malice doit passer toute mesure et allumer, entre les mains de la patience même, les foudres de la justice. Mais quand David donne à sa famille l'exemple de l'adultère et des meurtres, a-t-il le droit de s'étonner qu'Amnon fasse violence à Thamar; qu'Absalon assassine Amnon, et fasse à son père une guerre impie; qu'Adonias, de son vivant même, se fasse proclamer roi.

L'intérêt de la famille est donc qu'aucun de ses membres ne donne l'essor à ses passions, puisqu'elle partage de nécessité la honte et les désastres que des passions indomptées entraînent toujours à leur suite. Le devoir de la famille est donc, non-seulement de ne pas les fomenter par des maximes libertines et des exemples pernicieux, mais encore d'en prévenir les écarts par tous les moyens possibles. Et c'est, je le répète, dans cet intérêt et dans ce devoir de la famille que Dieu a mis le principal frein aux passions diverses dont peuvent être agités ses membres. Le remède encore une fois est donc ici à côté du mal. Les hommes peuvent être coupables, mais la Providence demeure justifiée.

DISCOURS LXXIX.

SUR LE JUGEMENT DERNIER.

Tunc parebit signum Filii hominis. (Matth., XXIV.)

Alors paraîtra le signe du Fils de l'homme.

Parce que Dieu avait envoyé son Fils dans le monde, afin que les prévarications fussent abolies, que le péché trouvât sa fin, que l'iniquité fût effacée, et que le règne de la justice éternelle s'établît sur la terre (Dan., IX, 24); Jean, fils de Zacharie, eut ordre de préparer la voie à ce Maître nouveau, en prêchant le baptême de pénitence pour la rémission des péchés. (Marc., I, 4.) Et parce que la crainte du Seigneur fut toujours le commencement de la sagesse (Eccli., I, 16), Jean sur les bords du Jourdain, annonçait aux pécheurs obstinés les plus terribles vengeances. Il disait donc à ce peuple qui venait en foule pour être baptisé par lui : *Race de vipères ! qui vous a appris à éviter les effets de cette colère qui va tomber sur*

vous ? Faites de dignes fruits de pénitence ; car la cognée est déjà à la racine des arbres ; et tout arbre qui ne porte pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu : « Omnis arbor que non facit fructum bonum, excidetur, et in ignem mittetur. » (Matth., II, 7-8.)

L'Eglise, avec les mêmes vues, tient à votre égard la même conduite. Parce qu'elle célèbre chaque année la naissance temporelle du Verbe fait chair, afin qu'il renaisse par la grâce dans le cœur de ceux en qui le péché l'aurait fait mourir, elle a institué l'Avent, comme un temps de pénitence, pendant lequel vous devez vous disposer, par des œuvres saintes, à recueillir les fruits d'un mystère qui est par excellence le mystère de la charité de Dieu envers les hommes. C'est pour vous inspirer cet esprit qu'elle revêt ses habits de deuil, qu'elle suspend ses cantiques de joie, qu'elle prolonge ses prières, qu'elle multiplie ses exhortations; et si, par condescendance à votre faiblesse, elle ne prescrit plus, comme autrefois, le jeûne et l'abstinence des viandes, tels qu'ils s'observent dans le carême, son désir est toujours que chacun de vous revienne à son propre cœur; que vous examiniez les voies par lesquelles vous marchez; que vous les redressiez, si elles sont tortueuses; que vous combliez l'abîme affreux que l'iniquité aurait creusé sous vos pas; que vous remplissiez le vide de tant d'années honteusement stériles pour le salut; que vous aplanissiez, par de généreuses résolutions, les difficultés vaines ou prétendues qui vous arrêtent dans l'œuvre de votre sanctification; qu'enfin, vous vous mettiez en état « de paraître avec confiance devant le Fils de l'homme, » soit qu'il vienne à vous avec la douceur et les charmes d'un enfant aimable, soit qu'il vous cite à son tribunal, comme un juge sévère, pour peser dans sa balance vous et vos œuvres, vous rendre selon le bien et le mal que vous avez fait. Et, parce que de fausses idées sur la clémence de ce Juge vous endorment trop souvent dans une sécurité funeste, l'Eglise, bien qu'elle sache que l'esprit de la religion est plutôt un esprit de confiance et d'amour, que de servitude et de crainte; l'Eglise, dis-je, vous fait lire aujourd'hui dans l'Evangile même, l'annonce de ce jour épouvantable où « le feu de l'indignation du Seigneur dévorera toute la terre, et où il se hâtera d'en exterminer les habitants. »

C'est donc en vous montrant le soleil éclipsé, la lune sans clarté, les astres éteints : c'est en mêlant ma voix aux éclats de ces tonnerres qui ébranleront les colonnes du monde; aux mugissements de « cette mer qui, rompant ses digues, » se débordera avec fureur; aux cris lamentables de ces « hommes qui sécheront de frayeur dans l'attente des maux prêts à tomber sur eux ; » au fier retentissement de cette trompette qui ranimera la poussière des tombeaux : c'est sur les ruines de l'univers précipité vers le néant par la main puissante qui l'en

tira; sur les débris fumants de la nature expirante; au pied de la croix, devant le tribunal d'un Juge irrité, inflexible, inexorable: en un mot, c'est par l'exposition fidèle de ce qui précédera le jugement dernier, de ce qui s'y passera, de ce qui le suivra, que je dois vous porter à la pénitence. Telle est la tâche que l'Eglise m'impose dans ce saint temps. Ah! mes frères, j'ai dû, comme chrétien et comme prêtre, faire de ce jugement le sujet le plus ordinaire de mes réflexions. Cependant, je le confesse, tout ce que les livres saints m'apprennent de ce terrible événement, a toujours fait sur moi des impressions si vives, qu'il me sera extrêmement pénible de vous en parler dans un grand détail; mais, puisqu'il le faut pour votre utilité, demandez à Dieu qu'il me remplisse de sa parole, et me donne de vous l'annoncer avec force.

Tous les dogmes de la religion sont également certains, car c'est Dieu qui les a révélés tous; Dieu, dis-je, sur qui ne saurait tomber le moindre soupçon d'erreur ou de tromperie.

Mais tous les dogmes de la foi n'ont pas été énoncés avec la même clarté, ni d'une manière aussi précise. Tous n'ont pas été également respectés, ni aussi généralement professés. Il en est qu'on ne lit ni dans l'un, ni dans l'autre Testament, et que nous ne connaissons que par l'enseignement des apôtres et de leurs successeurs. Il en est même qui, bien que consignés dans l'Evangile, y sont couverts d'une obscurité mystérieuse, impénétrable à l'esprit humain, et que nous ne croirions pas, si nous n'y étions déterminés par l'autorité de cette Eglise catholique à laquelle seule il appartient de fixer infailliblement le sens des divines Ecritures. Aussi, notre symbole a-t-il peu d'articles qu'il n'ait fallu, dans les différents siècles, soutenir et défendre contre la témérité de ces hommes orgueilleux qui, incapables de la soumission la plus légitime, blasphèment ce qu'ils n'entendent pas, tiennent pour absurde tout ce qui contredit leurs idées, et trouvent plus beau de s'égarer en marchant seuls dans la route qu'ils se sont tracée à eux-mêmes, que d'être conduits avec la multitude au port du salut par des guides qu'ils faut seulement écouter et suivre avec docilité.

Mais Dieu a tellement pris soin « de faire annoncer aux hommes qu'il a arrêté un jour où il doit juger le monde selon la justice, par celui qu'il a destiné à en être le juge; » par celui qu'il a donné « une preuve si certaine en ressuscitant son Fils d'entre les morts; » les prophètes, dans leurs écrits, ont fait de ce jugement de si vives peintures, et l'ont représenté sous des images si expressives; Jésus-Christ, dans l'Evangile, en a si positivement indiqué les signes, et si bien détaillé les circonstances; les apôtres, dans les lettres qu'ils adressaient aux premiers fidèles, et, sur leur exemple, tous ceux à qui fut successivement confié le soin d'instruire les peuples, l'ont tant et tant de fois

proposé comme un des principaux motifs de faire pénitence; enfin, il est si manifeste que Dieu se doit à lui-même de justifier un jour à la face de l'univers les voies incompréhensibles de sa providence, qu'il doit aux saints de les venger avec éclat des mépris du monde et de l'insolence de leurs persécuteurs; qu'il doit à la vérité de démasquer les fausses vertus et de confondre l'hypocrisie des scélérats, que les plus audacieux hérétiques ne tentèrent jamais d'ébranler la vérité de ce dogme fondamental, et que communément il s'agit bien moins d'en établir la certitude, que de la faire valoir pour toucher les pécheurs.

Je sais que dans ces derniers temps se sont élevés des imposteurs artificieux qui, raisonnant d'après les vœux insensés de leur cœur corrompu, s'imaginent avoir renversé le tribunal du souverain Juge, parce qu'ils ont l'affreux courage de le braver et d'en provoquer les rigueurs. Ils nous demandent, d'un ton insultant, ce qu'est devenue la promesse faite aux gens de biens, ce qu'est devenue la menace faite aux méchants, de l'avènement du Seigneur, « puisque toutes choses, depuis que les pères dorment dans le sommeil de la mort, demeurent au même état qu'elles étaient au commencement du monde. » Mais pourquoi ignorent-ils, ou feignent-ils d'ignorer « qu'aux yeux de Dieu un jour est comme mille ans, et que mille ans sont comme un jour; que si Dieu diffère l'accomplissement de sa parole, c'est qu'il exerce envers nous sa patience, désirant qu'aucun ne périsse, mais que tous reviennent à lui par la pénitence? »

Au reste, mes frères, et rendez-vous attentifs à ceci : toutes les attaques des supôts du libertinage et de l'irréligion, loin de porter la plus légère atteinte à ce point de notre croyance, se changent en preuves et le confirment, parce qu'elles ont été prédites. L'Esprit-Saint, en effet, disait expressément à saint Paul, « que dans les temps à venir, quelques-uns abandonneraient la foi en suivant des esprits d'erreur, en embrassant des doctrines diaboliques, enseignées par des imposteurs plein d'hypocrisie, et dont la conscience était noircie de crimes. » Le même Apôtre assurait les Thessaloniens que le Seigneur ne viendrait pas dans l'éclat de sa gloire et de sa majesté, qu'au paravant ne fût arrivée la révolte et l'apostasie. Enfin nous sommes assurés, par Jésus-Christ même, qu'avant son avènement « *il s'élèvera un grand nombre de faux christs, de faux prophètes, de docteurs du mensonge, qui séduiront beaucoup de personnes, qui feront même des prodiges et des choses étonnantes, capables de tromper, s'il était possible, jusqu'aux élus de Dieu.* » (Matth., XXIV, 24.) Les impies vérifient donc, sans y penser, la prédiction dont ils se moquent; et nous en devons croire l'entière exécution d'autant plus prochaine, qu'ils obtiennent de plus grands succès.

Hélas ! « dès maintenant, le mystère de l'iniquité s'opère » sourdement. Il y a a

maintenant plusieurs Antechrists : » car j'appelle de ce nom, avec le disciple bien-aimé, tous ceux qui, « niant que Jésus soit le Christ et le Fils de Dieu, » refusent de croire en lui, blasphèment et déblatèrent en furieux contre lui, lors même qu'ils ne sauraient en imposer, par leurs grandes lumières, à des esprits raisonnables, et qu'ils ne nous font voir que des prestiges d'aveuglement, d'endurcissement, de dépravation, d'impudence, d'audace. Leur nombre va chaque jour croissant, et leur funeste doctrine gagne comme la gangrène, parce qu'ils s'adressent à une jeunesse aussi ignorante que licencieuse, à des hommes en qui les inspirations de l'orgueil et de la cupidité ont succédé ou s'allient aux désirs fougueux d'un cœur emporté ; qu'ils s'adressent à des vieillards insensés qui, sous la neige des cheveux blancs, ne trouvent que de honteux souvenirs, que de honteux désirs, le goût et l'habitude du mal. Combien, grâce à leurs coupables efforts, auprès de qui la religion ne compte plus pour rien, ses vérités sont ignorées, ses préceptes transgressés, ses pratiques méprisées, ses sacrements abandonnés, ses mystères profanés, ses ministres bafoués ! On veut les passions sans frein, le vice sans honte, le crime sans remords, la vie sans devoirs, la mort sans alarmes. On veut Dieu sans providence, sans sainteté, sans justice. On veut le monde sans Dieu ; et, parce qu'on a tous les goûts de la bête, on s'en attribue la nature, on s'en promet la destinée. Peut-être que vous-mêmes, mes frères, bien qu'avertis que, quand un ange du ciel vous annoncerait une doctrine différente de celle que vous ont annoncée vos pasteurs, vous devriez lui dire anathème, peut-être, dis-je, que vous-mêmes, vous vous laissez ébranler, vous vous laissez séduire : peut-être que quelquefois vous parlez le langage des impies, et vous en faites les œuvres. Hélas ! chaque jour l'iniquité s'accroît, et la charité se refroidit. Ne sont-ce pas là des signes trop certains de cette défection, de cette apostasie générale qui annonce comme prochaine la destruction du monde ? Ne semblons-nous pas toucher à ces jours déplorables où « le Fils de l'homme venant, ne trouvera plus de foi sur la terre ? » Et ne puis-je pas dire qu'elle s'exécute déjà à notre égard, la terrible menace que Dieu fait à ceux qui nous ressemblent, de « leur envoyer, dans les derniers jours, des illusions si efficaces, qu'ils croiront au mensonge, afin que tous ceux qui n'ont pas aimé la vérité et qui ont consenti à l'iniquité, soient condamnés ? »

Ah ! que celui donc qui a maintenant la foi, la conserve et en fasse les œuvres, jusqu'à ce que le chef des impies soit détruit avec tous ses suppôts. Car « le Seigneur viendra » certainement, et même « il ne doit pas beaucoup tarder. » Il ne se taira pas toujours, mais il viendra et se fera connaître aux coups que frappera sa puissance. « Il appellera d'en haut le ciel, et d'en bas

la terre, pour faire le discernement de son peuple. Le feu s'enflammera en sa présence, et une violente tempête l'environnera. Son zèle se revêtira de toutes ses armes, et il armera les créatures pour se venger de ses ennemis. Il prendra la justice pour cuirasse ; il se couvrira de l'équité, comme d'un bouclier impénétrable. Il aiguîsiera sa colère, comme une lance perçante, et tout l'univers combattra avec lui contre les insensés. Déjà il a donné ses ordres à ceux qu'il a consacrés à cette œuvre. Déjà il a fait venir les guerriers qui sont les ministres de sa fureur, et qui travaillent avec zèle pour sa gloire. Il fait marcher devant lui les instruments de ses vengeances, les tumultes, les séditions, les guerres, les famines, la contagion, les tremblements de terre, la mort. »

« Poussez des cris et des hurlements. Lui-même il vient pour tout perdre. Son char est plus rapide que la tempête ; ses chevaux plus vites que les aigles. Il descend et foule aux pieds tout ce qu'il y a sur la terre. Sous lui les montagnes disparaissent, les vallées s'entr'ouvrent, se fondent comme la cire devant le feu, et s'écoulent comme des eaux qui se précipitent dans un abîme. » Pécheurs misérables ! « fuyez au fond des cavernes ; cachez-vous dans les antres les plus creux, pour vous mettre à couvert de la frayeur du Tout-Puissant et de la gloire de sa majesté. Il s'est levé pour frapper la terre que votre iniquité a déjà rendue déserte. Voici son jour. Jour cruel, plein d'indignation, de colère et de fureur. Jour choisi pour venger les crimes du monde, punir l'iniquité des impies, faire cesser l'orgueil des infidèles, humilier l'insolence des superbes, réduire en poudre tous les méchants. Jour de tristesse et d'accablement, jour d'affliction et de misère, jour de ténèbres et d'obscurité, jour de nuages et de tempêtes, jour où les villes fortes et les hautes tours trembleront et tomberont au fier retentissement de la trompette ; où les plus puissants seront accablés de maux, où les étoiles les plus brillantes du ciel ne répandront plus leur lumière, où le soleil, à son lever, se couvrira de ténèbres éternelles, où la lune n'éclairera plus, où la terre sortira de sa place à cause de l'indignation du Seigneur ; où toutes les nations seront dans la consternation et dans les pleurs, où les vertus même des cieux seront ébranlées. »

Pécheurs misérables ! bravez-vous la fureur du Tout-Puissant, vous qui pâlîtes quelquefois à la vue d'un homme en colère ? La malice vous aura-t-elle appris l'art d'échapper à « ces foudres qui iront droit à vous, et qui, lancés des nuées, comme des flèches d'un arc bandé avec force, fondront et frapperont, » infailliblement « au point qui leur aura été marqué ? » Le bruissement d'un violent orage qui vomit sur vos campagnes un déluge de grêle, suffit pour vous remplir d'épouvante : serez-vous intrépides au milieu des secousses, du fracas, des horribles convulsions de la nature entière se précipitant vers sa ruine ? Hé !

pourtant, tout cela n'est encore que « le commencement des douleurs. » Pensez-y, mes frères, « et puisqu'il doit en arriver ainsi, voyez déjà quels vous devez être, et quelle doit être la sainteté de votre vie et la piété de vos actions » pour trouver, au dernier jour, la miséricorde que je vous souhaite.

DISCOURS LXXX

DE LA FAUSSE SÉCURITÉ DES PÉCHEURS RELATIVEMENT AU DERNIER JOUR.

Bonus sermo Domini, quem locutus es : sit pax in diebus meis. (IV Reg., XX.)

La parole du Seigneur, que vous m'annoncez, est une parole juste : que la paix seulement règne pendant les jours de ma vie.

Des ambassadeurs de Bérodach, roi de Babylone, étaient venus à Jérusalem avec des lettres et des présents pour complimenter Ezéchias, qui relevait d'une grande maladie. Ce prince eut tant de joie de leur arrivée, qu'il leur montra ses parfums, son or, son argent, ses vases précieux et tout ce qu'il y avait dans tous ses trésors. Il n'y eut rien dans tout son palais, ni de tout ce qui était à lui, qu'il ne leur fit voir. Mais Dieu, parce que « lui seul est grand et qu'il ne peut être honoré que par les humbles, » s'offensa d'une conduite où il voyait plus de vanité et d'ostentation que de gratitude et de convenance ; et, pour en punir Ezéchias, il envoya le prophète Isaïe lui dire en son nom : *Un temps viendra où tout ce qui est dans votre maison et tout ce que vos pères y ont amassé jusqu'à ce jour, sera transporté à Babylone, sans qu'il en resterie. Vos enfants mêmes, qui sont sortis de vous, que vous avez engendrés, seront pris alors pour être esclaves dans le palais du roi de Babylone* (IV Reg., XX, 17.) A cette annonce, le pieux Ezéchias reconnut sa faute. Il s'humilia, trouva juste la sentence que le Seigneur avait prononcée, et se réduisit à demander pour grâce unique, qu'elle ne s'exécutât pas de son vivant. La parole du Seigneur, que vous m'avez annoncée, dit-il au prophète, est une parole juste : *Bonus sermo domini, quem locutus es.* Que la paix seulement règne pendant les jours de ma vie : *Sit pax in diebus meis.* (Ibid.)

Ce que disait Ezéchias par un sentiment d'humilité et de componction, vous le dites aussi, mes frères, mais d'un ton qui suppose l'extinction totale de la foi, ou une honteuse ignorance des vérités qu'elle vous enseigne, ou l'insouciance la plus coupable pour tout ce qui tient au salut de votre âme. Ce qu'Ezéchias demandait comme une grâce, vous, mes frères, sans le demander, vous vous le promettez avec une orgueilleuse et ridicule présomption. Irrité par des crimes tout autrement griefs qu'un mouvement de vanité, Dieu nous a chargés de vous annoncer, et plus d'une fois nous vous avons prouvé, l'Evangile à la main, que ce monde doit finir, que votre or, votre argent, vos femmes, vos enfants, vos parents, vos amis, tout, soit que vous pos-

sédiez beaucoup, soit que vous ayez peu, tout vous serait enlevé ; que le ciel et la terre passeront, et que vous passerez avec eux ; que tous les fléaux que peut verser sur des têtes coupables un Dieu qui se venge, prépareront ce tragique événement ; que *l'affliction de ces jours-là sera si grande, qu'il n'y en aura jamais eu de pareille.* (Matth., XXIV, 21), et que les justes même trembleront de n'être pas sauvés. Plus d'une fois nous vous avons fait observer, dans l'extinction progressive de tout esprit de religion, dans le dérèglement toujours croissant des mœurs, dans ce débordement de crimes qui nous affligent, qui nous alarment, mais qui, à force de devenir communs, cessent de nous étonner, dans cette multitude de libertins et d'incrédules ouvertement déclarés contre Dieu et contre son Christ, dans cette facilité malheureuse à vous prêter à toute espèce de séduction, dans cet esprit de vertige qui agite, tourmente tous les peuples et les pousse vers leur destruction, nous vous avons, dis-je, fait observer les signes avant-coureurs de la désolation générale. Quelle impression produisent sur vous ces discours que je ne puis vous adresser sans que « la crainte du Seigneur ne perce ma chair, » et que son jugement ne me remplisse de frayeur ? J'observe bien que vous m'écoutez alors avec une attention particulière, et j'aimerais à en conclure que vous n'êtes pas sourds à la parole de Dieu ; qu'avec vos oreilles, vous lui ouvrez aussi vos cœurs, et que cette précieuse semence, trouvant dans vous une terre bien préparée, y produit son fruit.

Mais les passions ne prennent pas si aisément l'alarme, et vous trouvez plus de prétextes pour vous rassurer que je ne puis vous suggérer de motifs de concevoir une inquiétude salutaire. Ce monde doit finir, nous dit-on : cela peut être. Puisque Dieu l'a créé, il est sans difficulté qu'il peut l'anéantir, s'il le veut ainsi : *Bonus sermo quem locutus es.* Mais quand sera-ce ? Quand viendra ce jour dont on nous fait tant de peur ? Il n'est pas probable que nous le voyions. Rien n'annonce que nous soyons réservés à pleurer sur les ruines du monde. Nous en jouirons aussi longtemps, aussi paisiblement qu'en ont joui nos pères : *Pax in diebus meis.* Quand nous l'aurons quitté, que Dieu en dispose comme il lui plaira : après nous le déluge.

Avouez-le, mes frères, c'est par ce beau raisonnement que vous vous rassurez contre les menaces de votre religion. Mais de bonne foi, y pensez-vous ? vous ne verrez pas le jour du Seigneur ; vous n'êtes point réservés à pleurer sur les ruines du monde : qui vous l'a dit ? qui vous donne cette assurance ? Et, quand vous ne devriez pas être témoins des malheurs réservés aux derniers temps, qu'y gagnerez-vous, si vous continuez à vivre dans le péché ? Avec le monde, Dieu anéantira-t-il tous les hommes qui auront habité le monde ? Je ne veux

pas vous dissimuler l'intention où je suis de faire tous mes efforts pour vous ôter cette fausse et damnable confiance.

Je me glorifie, mes frères, de n'écouter, dans la science de la religion, d'autres maîtres que Jésus-Christ et son Eglise. C'est d'eux que je tiens la doctrine que je vous prêche, et je ne puis ni ne veux vous en dire plus qu'ils ne m'en ont appris. Dans les choses que « Dieu a laissées aux disputes des hommes, » il me sera permis, comme aux autres, d'embrasser ou de rejeter telle ou telle opinion, selon que les raisons qui l'appuient me paraîtront plus ou moins solides. Mais toute opinion qui n'a pour garant que l'autorité des hommes, ne mérite pas d'être proposée dans la chaire de vérité, où l'interprète des oracles divins ne doit ouvrir la bouche que pour dire ce que Dieu même lui a suggéré. Si donc, comme les apôtres à Jésus-Christ, vous me demandiez : *Quando hæc erunt?* (Matth., XXIV, 3.) Quand arrivera la consommation des siècles? je ne vous répondrais ni par les vains calculs d'une curiosité indiscrette, ni par les folles visions d'une inquiétude turbulente; mais je vous citerais les paroles mêmes du Sauveur : *De die autem illa et hora nemo scit, neque angeli cælorum, nisi solus Pater* (Ibid, 36) : Nul autre que mon Père ne sait ce jour et cette heure, pas même les anges du ciel. L'événement est indubitable; le temps où il arrivera est un secret que Dieu s'est réservé, et toute conjecture là-dessus serait également inutile et téméraire. Jésus-Christ semble même avoir voulu prévenir les tentatives que pourrait faire l'esprit humain pour pénétrer ce mystère impénétrable, en nous avertissant qu'il viendrait « comme un voleur de nuit, au jour où il ne serait pas attendu, à l'heure à laquelle on ne penserait pas à lui; que l'avènement du Fils de l'homme serait comme l'éclair, » que rien n'annonce, « qui » dans un instant « brille et se fait voir d'un bout du ciel à l'autre; qu'il arriverait alors ce qui arriva au temps de Noé : car, » dit-il, « comme dans les derniers jours avant le déluge, les hommes mangeaient et buvaient, se mariaient et mariaient leurs enfants, jusqu'au jour où Noé entra dans l'arche, et qu'ils ne connurent le moment du déluge que lorsqu'il survint et emporta tout le monde; ainsi en arrivera-t-il à l'avènement du Fils de l'homme. »

Vous et moi nous ignorons donc également quelle sera notre fin. *Comme les poissons sont pris à l'hameçon et les oiseaux au filet, ainsi les hommes se trouveront surpris, lorsque tout d'un coup, le jour du Seigneur fondra sur eux.* (Eccli., IX, 12.) Mais ce jour du Seigneur est-il prochain? Je ne puis dire oui, je ne le sais pas. Vous ne pouvez dire non, vous ne le savez pas davantage. Je serais téméraire si j'assurais qu'il arrivera certainement dans un, dans deux, dans dix ans. Vous ne seriez pas plus sages si vous assuriez que certainement il n'arrivera pas dans un mois, cette semaine, de-

main. C'est le secret du Seigneur, et il ne l'a révélé à personne : *De die autem illa et hora nemo scit.* (Matth., XXIV, 36.)

Or, de cette ignorance dans laquelle Dieu nous laisse à l'égard du dernier jour, que pouvez-vous conclure qui autorise et justifie votre si grande sécurité? Le père de famille serait-il sage si, « informé » par des avis certains « que des voleurs l'attaqueraient pendant la nuit, il s'abandonnait au sommeil sous prétexte qu'il ne sait pas l'heure à laquelle ils viendront? » Et mériterait-il qu'on le plaiguit si, pour n'avoir pas été sur ses gardes, sa maison était percée et pillée? J'use d'autant plus volontiers de cette comparaison, que Jésus-Christ l'a faite, et l'a appliquée précisément au cas dont il s'agit. « Veillez, » disait-il, « parce que vous ne savez pas à quelle heure votre Seigneur doit venir. Tenez-vous toujours prêts, parce que le Fils de l'homme viendra à l'heure que vous ne pensez pas. Que vos reins soient toujours ceints : ayez toujours entre les mains des lampes ardentes; soyez semblables à des serviteurs fidèles qui veillent en attendant que leur maître revienne, afin que, lorsqu'il sera venu, et qu'il frappera à la porte, ils lui ouvrent aussitôt. En un mot, ce que je vous dis, je le dis à tous : Veillez, parce que vous ne savez pas quand le Maître doit venir; si ce sera le soir ou à minuit, ou au chant du coq, ou le matin. » *Quod vobis dico, omnibus dico : vigilate.* (Ibid.)

Mais vous, mes frères, apparemment plus sages que la sagesse même de Dieu, vous tirez de votre ignorance des conséquences tout opposées. De ce que vous ne savez pas quand viendra le jour du Seigneur, vous prenez droit de dire qu'il ne viendra pas sitôt. Vous prenez droit de ne rien craindre, de vivre à l'aventure, de marcher sans précaution, de courir tous les risques, de vous permettre tout ce qui peut faire de ce jour, un jour affreux, un jour de désespoir et d'horreur pour vous. Vous vous conduisez avec la même imprudence, et, par suite, vous méritez le même traitement que ce méchant serviteur dont parle l'Evangile. « Pendant l'absence de son maître, il disait en son cœur : Mon maître n'est pas près de revenir, et là-dessus il se met à battre ses compagnons, à manger et à boire avec des ivrognes. Le maître arrive cependant au jour qu'il ne s'y attendait pas, et à l'heure qu'il n'y pense pas. Il le retranche de sa famille, et lui assigne pour partage d'être puni avec les hypocrites dans ce lieu où il y aura des pleurs et des grincements de dents. »

Ce qui vous rassure est justement ce qui faisait trembler les saints; car les saints avaient appris « qu'heureux est l'homme qui craint toujours pour son âme. » Et loin de se défendre contre les saintes terreurs de la foi, ils demandaient à Dieu, comme David, « qu'il transperçât leur chair de sa crainte, comme avec des clous. » Ils le méditaient donc fréquemment, ou plutôt, ils

l'avaient continuellement présent à l'esprit, ce jour auquel « le Seigneur doit sortir du lieu où il réside pour venger les iniquités que les habitants de la terre ont commises contre lui. » Or, qu'imaginez-vous que leur présentât de plus désolant la pensée de ce jour d'épouvante et d'effroi ? le désordre des cieus ? la confusion des éléments ? le bouleversement de toute la nature ? Non, non. Depuis longtemps le monde était passé dans leur cœur, et le quitter et en sortir était pour eux un gain. Mais l'incertitude du temps et du moment où éclaterait la vengeance, et par là même le danger d'être surpris et de ne pas se trouver prêts, voilà ce qui les remplissait d'alarmes ; et ils ne trouvaient d'assurance contre le dernier des jours, que de veiller tous les jours, et de se tenir tous les jours sur leurs gardes.

Je vous en demande pardon, mes frères ; mais je ne saurais vous croire plus prudents que les saints ; et vous pourriez, sans faiblesse, concevoir quelques inquiétudes d'un danger qui leur inspirait de continuelles frayeurs. Si vous saviez ce qu'ils n'ont pas su ; si Dieu vous avait admis à son conseil ; s'il vous avait dit ce qu'il n'a dit à aucun de ses anges : tel jour, et pas plus tôt, j'ébranlerai la terre et les cieus ; tiens-toi prêt ; vous seriez inexcusable de vivre mal ; mais du moins on verrait dans l'avenir un temps certain où vous pourriez combattre vos passions, surmonter vos habitudes, refaire le prochain de vos injustices, réparer vos scandales, dédommager Dieu de vos nombreuses offenses, pleurer, expier vos péchés, et racheter des jours mauvais par des jours plus saintement employés. Mais l'avenir ne vous est pas promis. Il est possible que la tempête fonde sur vous cette nuit même. « Cette nuit peut-être la voix tonnante du Dieu de majesté, cette voix pleine de force, de magnificence et d'éclat, cette voix du Seigneur qui ébranle le désert et brise les cèdres, vous redemandera votre âme ; » et vous n'êtes pas prêt, puisque vous n'êtes pas pur, que vous n'êtes pas irrépréhensible. Où irez-vous ? que répondrez-vous ? que deviendrez-vous ? Et vous êtes calme dans un si pressant danger ! et vous dormez sur le bord de l'abîme ! O insensibilité ! ô stupidité ! ô prodige ! ô excès d'aveuglement !

Mais enfin ce jour auquel le monde doit périr, est-il certain ? Oui, mes frères, certain, indubitable, de l'aveu même des ennemis de votre foi. Est-il prochain ? J'ai déjà observé que je n'avais point de raison pour dire oui ; que vous n'en aviez point pour dire non ; que ni vous ni moi ne savions rien là-dessus ; mais que cette incertitude même condamnait d'imprudence quiconque restait une seule heure dans un état où il devait craindre que ce jour ne le surprit. Cependant, supposons qu'il n'arrivera que dans mille ans, que dans cent mille ans, que des millions d'années après votre mort. Qu'y gagnerez-vous si vous vivez et si vous mourez dans l'iniquité ? Voici une réflexion

par laquelle je finis ; qu'elle ne vous échappe pas : La mort est à l'égard de chacun de nous, ce que sera la consommation des siècles à l'égard du monde entier : certaine quant au fait, incertaine quant à l'heure ; également douloureuse à la nature, si l'espérance d'une vie meilleure ne l'adoucit pas ; également redoutable par ses suites quand elle est mauvaise, comme elle l'est toujours pour les pécheurs. Ainsi donc il est possible que vous ne voyiez pas le soleil éclipsé, la lune teinte de sang, les étoiles se détachant du firmament ; mais un jour viendra sûrement auquel, lors même que les cieus continueront à rouler sur votre tête, vos yeux se fermeront à leur lumière, et se couvriront d'ombres éternelles. Vous n'y serez plus lorsque la colère du Tout-Puissant ébranlera la terre et en « secouera les impies ; » mais un jour viendra auquel « la terre, » sans sortir de sa place, « vous vomira, » et ne vous laissera d'asile que dans cette région de misère et de ténèbres, où habite l'ombre de la mort, où tout est sans ordre et dans une éternelle horreur. Vous ne partagerez pas avec les derniers des hommes l'épouvante que doit inspirer le spectacle de la nature agonisante et réduite aux abois ; mais le jour viendra auquel le mal, comme un tigre impitoyable, brisera vos os, et où, dans l'excès de la douleur, « vous gémirez comme le petit de l'hirondelle » sous la griffe du vautour. Vous ne serez pas consumé par ce jour de feu, semblable à une fournaise ardente, qui embrasera toutes les nations « sans leur laisser ni germe ni racine ; » mais un jour viendra, où, de tout ce que vous avez dans le monde, de tout ce que vous y aimez, de tout ce qui vous y attache, il ne vous restera qu'un affreux cercueil. Vous ne verrez rien des signes effrayants qui annonceront à l'univers l'approche du souverain Juge des vivants et des morts ; mais, outre qu'à ce jour vous comparaitrez comme les autres devant son tribunal, un autre jour viendra, où, dans le lieu, dans l'instant même que vous aurez exhalé le dernier soupir, votre âme saisie, investie de la majesté divine, entendra son arrêt. Ce jour, quand viendra-t-il ? Je ne le sais ; mais indubitablement plus tôt que vous ne pensez. Êtes-vous prêt ? Et si vous ne l'êtes pas aujourd'hui, comment le serez-vous demain ? Puisse la miséricorde de mon Dieu éloigner des malheurs que je prévois ! Puisse sa grâce triompher de votre obstination, et vous amener enfin à mériter, par la pénitence, un sort aussi heureux que ie vous le souhaite !

DISCOURS LXXXI.

SUR LA RESURRECTION DES CORPS.

Mortui resurgent incorrupti. (I Cor., XIII.)

Les morts ressusciteront incorruptibles.

Tirez avec moi cette autre conséquence du dogme de notre immortalité : ce n'est pas l'âme de l'homme seulement, c'est aussi le corps de l'homme, c'est l'homme tout

entier que Dieu a créé indestructible, impérissable. La mort qui frappe le corps en arrête les mouvements, en dérange l'organisation, en divise les parties; mais elle ne le détruit point : et, *soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes au Seigneur.* (Rom., XIV, 8.) Les feux qui brillent au firmament s'éteindront un jour pour ne se rallumer jamais. La terre rentrera dans l'horreur de la nuit, et n'en sortira plus. Les créatures, quelles qu'elles soient, disparaîtront, sans qu'il en reste la moindre trace. Nous seuls nous échapperons au naufrage de l'univers; nous seuls demeurerons debout au milieu de ses ruines. La foi veut que nous sachions, et que nous tenions pour indubitable, que « notre Rédempteur est vivant; qu'au dernier jour nous ressusciterons de la poussière » du tombeau; que même, après avoir été la proie des vers et de la pourriture, notre « corps sera encore revêtu de cette peau; que nous verrons Dieu dans notre chair; que nous le verrons, dis-je, nous-mêmes, et non par d'autres, et que nous le contemplerons de nos propres yeux. » C'est là l'espérance du chrétien : espérance qui doit nous être chère, et « qui doit toujours reposer dans notre cœur. »

Car est-il rien qui nous honore davantage que cette volonté de Dieu de nous conserver et quant à l'âme et quant au corps, et de lier, pour ainsi dire, notre existence à la sienne? Est-il rien de plus conforme à nos inclinations naturelles, que d'entretenir en nous le désir de vivre toujours? Et, puisque la mort est inévitable, peut-on nous consoler mieux qu'en nous donnant l'assurance d'être un jour tirés de ses mains, sans lui rien laisser de notre dépouille? Et quand la religion ne nous ferait pas d'autres promesses, n'en serait-ce pas assez pour nous attacher à elle?

Mais comme les mauvaises mœurs dégradent l'homme ! comme elles l'abrutissent ! comme elles le trompent et l'aveuglent sur ses véritables intérêts ! Parce que la religion enseigne que, si « les gens de bien se réveilleront pour la vie éternelle, les méchants se réveilleront aussi pour un opprobre qu'ils auront toujours devant les yeux, » il en est qui envient la destinée des bêtes, qui repoussent l'idée d'une autre vie, et que cette idée désespérerait, si, à force de désavouer et de combattre les désirs de leur cœur, ils ne réussissaient à les étouffer. Il en est à qui la religion n'est odieuse que par ce dogme de la résurrection future, et qui, pour se défaire des frayeurs qu'il leur inspire, trouvent plus expédient de l'attaquer ou de s'en moquer, que de changer et de revenir à la vertu. Mais qu'ils nous attaquent; nous sommes prêts, par la grâce de Dieu, à répondre, pour notre défense et pour la vôtre, à tous ceux qui nous demanderont raison de l'espérance que nous avons : que s'ils insultent à ce qu'ils appellent notre crédulité, nous plain-

dront leur folie, et nous nous en vengeons de la

part qu'ils auront à cette résurrection, pour effrayer ceux qui seraient tentés de leur ressembler.

Un jour, dit le prophète Ezéchiel, *ta main du Seigneur fut sur moi, et m'ayant mené dehors par l'esprit du Seigneur, elle me laissa au milieu d'une campagne qui était toute pleine d'ossements. Elle me conduisit autour de ces ossements. Il y en avait une très-grande quantité qui étaient sur la face de la terre et extrêmement secs. Alors le Seigneur me dit : Fils de l'homme, croyez-vous que ces os puissent revivre ? Je lui répondis : Seigneur, mon Dieu, vous le savez ; et il me dit : Prophétisez sur ces os et dites-leur : Os secs, écoutez la parole du Seigneur : voici ce que le Seigneur dit à ces os ; Je vais envoyer un esprit en vous, et vous vivrez. Je ferai naître des nerfs sur vous ; j'y formerai des chairs et des muscles ; j'étendrai la peau par-dessus ; je vous donnerai un esprit et vous vivrez, et vous saurez que c'est moi qui suis le Seigneur. Je prophétisai donc, continue Ezéchiel, comme le Seigneur me l'avait commandé ; et lorsque je prophétisais, on entendit un grand bruit et aussitôt il se fit un grand remuement parmi ces os. Ils s'approchèrent l'un de l'autre, et chacun se plaça dans sa jointure. Je vis tout d'un coup que des nerfs se formèrent sur ces os, des chairs les environnèrent, et la peau s'étendit par-dessus ; mais l'esprit n'y était point encore. Alors le Seigneur me dit : Prophétisez, fils de l'homme, et dites à l'esprit : voici ce que dit le Seigneur votre Dieu : Esprit, venez des quatre vents, et soufflez sur ces morts, afin qu'ils vivent. Je prophétisai donc, comme le Seigneur me l'avait commandé, et en même temps l'esprit entra dans ces os ; ils devinrent vivants et animés. Ils se tinrent tous droits sur les pieds, et il s'en forma une grande armée : « Steterunt super pedes suos exercitus grandis nimis valde. » (Ezech., XXXVII, 1-10.)*

Dans cette admirable vision, par laquelle le Seigneur manifestait à son prophète le prodige de miséricorde qu'il voulait opérer en faveur d'un peuple comme réduit, par la rigueur du châtement, à l'état des morts, nous trouvons, nous, presque trait pour trait, la figure de cet autre prodige que sa puissance opérera au dernier jour, sur les tristes dépouilles de tout le genre humain. Représentez-vous cette multitude innombrable de morts *grands et petits*, qui, depuis Abel jusqu'au dernier des hommes, auront subi la loi portée contre Adam et sa postérité. Les uns auront été sciés, les autres lapidés, ceux-ci consumés par le feu, ceux-là dévorés par les bêtes, plusieurs engloutis sous les eaux, ou précipités dans les gouffres profonds de la terre; que reste-t-il d'eux ? où retrouver leurs cendres ? *Putasne vivent ossa ista ?* (Ibid.) Pensez-vous que Dieu puisse les réunir et leur rendre la vie ? Dieu le sait, répondez-vous : *Domine Deus, tu nosti.* (Ibid.) Dieu le sait; sans doute, mes frères, mais vous devez le savoir aussi; car Dieu a trouvé bon de vous en instruire. Il vous a révélé qu'au dernier jour, dans un

instant, dans un clin d'œil, au son de la dernière trompette, la mort, la mer et l'enfer lui rendraient leurs victimes, et qu'à sa voix, les élus descendraient du ciel, les damnés sortiraient des noirs abîmes, pour rentrer chacun dans le corps qu'ils eurent pendant la vie, et l'animer tout de nouveau.

Cela n'est pas croyable, me crie ici l'impie. Pas croyable ! Hé ! pourquoi, s'il vous plaît ? Il n'y a d'incroyable que ce qui est démontré impossible, et je ne conçois pas qu'il y ait rien d'impossible à Dieu. Certes, il ne doit pas lui en coûter davantage de reconstruire l'édifice de mon corps avec les débris qu'il trouvera dans le trésor de sa science, qu'il ne lui a coûté pour le former une première fois et le tirer du néant. Pour Dieu rien ne péric. Par bonté, il garde exactement les os de ses saints. (Psal. XXXIII, 21.) Quoique plus méprisables que le fumier, les os des méchants n'échappent pas à sa providence ; il les conserve par justice. Dites que cela est un mystère qui vous surpasse, nous en conviendrons ; mais vous conviendrez aussi que le pouvoir de Dieu serait bien borné, s'il n'allait pas plus loin que votre intelligence ; et la moindre chose que vous puissiez lui accorder, c'est de reconnaître qu'il peut faire plus de choses que vous n'en pouvez comprendre.

Au reste, la nature elle-même nous fournit, sinon l'explication, du moins une image bien sensible de la manière dont s'opérera ce prodige. Ne voyez-vous pas, dit saint Paul, que ce que vous semez ne prend point de vie, s'il ne meurt auparavant ; et que quand vous semez, vous ne semez pas le corps de la plante qui doit naître, mais la graine seulement ; et c'est Dieu qui lui donne un corps tel qu'il lui plaît ; et il donne à chaque semence le corps qui est propre à chaque plante ? Il en arrivera de même dans la résurrection des morts, continue l'Apôtre : « Le corps, comme une semence, est maintenant mis en terre, plein de corruption ; et il ressuscitera incorruptible. Il est mis en terre tout difforme, et il ressuscitera tout glorieux. Il est mis en terre comme un corps animal, et il ressuscitera comme un corps spirituel : Sic et resurrectio mortuorum. (I Cor., XV, 36 et seq.) Ne doutez donc plus que Dieu n'ait le pouvoir de vous ressusciter, quel que soit l'état auquel la mort vous aura réduit, quand une expérience journalière vous convainc que, par son pouvoir, le grain de froment qui serait demeuré stérile, s'il n'eût été confié à la terre, germe au contraire, croît et porte beaucoup de fruits, s'il y a subi une espèce de mort.

Mais observons, mes frères, que notre espérance ne porte pas seulement sur ce pouvoir que Dieu a de nous ressusciter ; car enfin Dieu n'agit pas par nécessité, et ne fait pas tout ce qu'il peut faire. Observons même que cette espérance ne porte pas seulement sur l'intention que Dieu a manifestée de nous ressusciter un jour,

mais encore, et principalement, sur le gage qu'il nous a donné de notre propre résurrection, en ressuscitant son Fils. Peut-être, mes frères, ne saisissez-vous pas tout d'abord la liaison qu'il y a entre la résurrection de Jésus-Christ et la nôtre. L'une cependant est une conséquence nécessaire de l'autre ; tellement que saint Paul n'a pas fait difficulté de dire que si les morts ne ressuscitent pas, Jésus-Christ lui-même n'est pas ressuscité. (Ibid. 16.) En effet, qui nous a donné la mort ? Adam par son péché. Qui nous a rendu la vie ? Jésus-Christ par son sacrifice. Nous ne pouvons pas supposer que le sacrifice de Jésus-Christ ait été moins efficace pour nous sauver, que ne l'a été le péché d'Adam pour nous perdre. Comme tous meurent dans Adam, tous ressusciteront donc en Jésus-Christ. (Ibid., 22.) Nous mourrons une fois, parce que Jésus-Christ est mort ; mais parce que Jésus-Christ est ressuscité, nous ressusciterons nous-mêmes. C'est pour nous comme pour lui qu'il a triomphé de la mort. « Il est ressuscité le premier, comme prémices de ceux qui dorment ; tous se réveilleront après lui, chacun en son rang : il n'est que le premier-né d'entre les morts. » Comme sa résurrection est le principe de la nôtre, elle en sera aussi le modèle. Je veux dire que, comme Jésus-Christ est ressuscité avec le corps qu'il avait porté sur la croix, tellement qu'aujourd'hui encore il conserve les vestiges des blessures que lui firent et la lance et les clous, ainsi chacun des morts ressuscitera avec son propre corps, avec le corps dans lequel il aura vécu, qu'il aura fait servir d'instrument à la justice ou à l'iniquité. Les martyrs reprendront ce même corps qu'ils sacrifièrent généreusement, et abandonneront à la cruauté des bourreaux pour le maintien des lois de Dieu. Les vierges, le même corps qu'elles sanctifièrent par une continence exacte et une pureté angélique. Les pénitents, ce même corps dont le travail, les veilles, les jeûnes et les larmes firent une victime d'expiation ; comme les impudiques et les intempérants reprendront ce même corps qu'ils auront déshonoré par la crapule et d'infâmes débauches.

La justice le veut ainsi. La justice veut que le corps participe au bonheur ou au malheur éternel de l'âme ; ou, ce qui revient au même, la justice veut que le bonheur ou le malheur de l'âme s'accroisse des jouissances ou des tourments du corps, suivant qu'elle en aura usé pour le bien ou pour le mal ; qu'elle l'aura fait servir au crime ou à la vertu.

Mais de là quelle conséquence ? Il s'ensuit qu'encore que nous devions tous ressusciter, nous ne serons pas tous changés. » (Ibid.) A l'égard des justes, de ceux « qui sont à lui et qui ont cru à son avènement, Jésus-Christ usera de cette vertu efficace par laquelle il peut s'assujettir toutes choses, pour transformer leurs corps, tout vifs et abjects qu'ils sont, afin de les rendre con-

formes à son corps glorieux. » Dès lors « la douleur n'aura plus de prise sur eux ; » ils seront immortels, incorruptibles ; « ils auront l'agilité de la flamme, » la subtilité des esprits, et admis « dans le royaume de Dieu, ils y brilleront de tout l'éclat du soleil. » Mais les *impies* et les *échecurs* ne ressusciteront point dans l'assemblée des justes. (Psal. I, 3.) L'âme d'un réproché, en rentrant dans son corps, lui communiquera toute la difformité des démons ; et la grandeur de ses crimes sera la mesure de la honte, de l'ignominie, de l'opprobre dont il sera éternellement couvert.

Voilà, je le répète, le dogme qui rend la religion odieuse à certains méchants trop familiarisés avec le crime, trop corrompus, trop lâches, pour écouter la voix qui les rappelle à résipiscence. Ils dispenseraient Dieu de les recevoir dans son paradis. Ils lui pardonneraient de les anéantir ; mais comment supporter l'idée qu'après sa mort on vivra pour toujours souffrir, sans pouvoir mourir jamais ! Cette idée, sans doute, est affreuse, désespérante ; mais que gagnent les pécheurs à la repousser ? Ils ne prirent pas conseil de Dieu pour mener une vie qui l'outrageait, Dieu ne demandera pas leur agrément pour se venger et les punir.

Puisque *personne ne hait sa propre chair, qu'il la nourrit plutôt et l'entretient* (Eph., V, 29), vous me saurez quelque gré, mes frères, de plaider aujourd'hui la cause de cette même chair dont vous ne respectez pas toujours la dignité, dont vous oubliez trop souvent la destination. Quoique ennoblie par l'incarnation du Fils de Dieu, quoique sanctifiée par la vertu de son sang, elle tient, dans l'état présent, du principe empoisonné d'où elle est sortie. Conçue dans l'iniquité, elle a des penchants honteux, des goûts brutaux, des convoitises injustes. Est-ce l'aimer, est-ce la servir, que de la satisfaire ? L'intérêt d'un malade ne veut-il pas qu'on se refuse aux caprices insensés dont l'entête le délire d'une fièvre ardente ? Il peut se faire qu'elle se trouve bien du repos continu d'une vie fainéante et désoccupée, d'un sommeil aussi nonchalamment qu'inutilement prolongé, d'une licence dans le boire et dans le manger qui ne connaît d'autre règle que la gourmandise, d'autre mesure que l'intempérance et la crapule ; de tous ces plaisirs dont la raison a honte et que la religion abhorre dès qu'ils sont illicites ; mais souvenons-nous qu'en multipliant ses délices, nous multiplierons ses tourments et ses douleurs : *Quantum in deliciis fuit, tantum date illi tormentum et luctum*. (Apoc., XVIII, 7.) Accorder au corps le nécessaire, rarement le commode, jamais le superflu, beaucoup moins encore ce qui est criminel ; le faire servir d'instrument à la justice et aux bonnes œuvres, je ne connais pas d'autres moyens pour lui assurer la gloire de la résurrection.

DISCOURS LXXXII

SUR LE DISCERNEMENT DES BONS ET DES MÉCHANTS.

His autem fidei incipientibus, respicite, et levate capita vestra, quantum appropinquat redemptio vestra (Luc., XXI, 28.)

Pour vous, quand ces choses commenceront d'arriver, regardez en haut et levez la tête, parce que votre rédemption est proche.

Il ne faut pas nous y méprendre, mes frères, c'est à des apôtres, c'est à de fidèles disciples que Jésus-Christ, dans notre Evangile, propose son dernier avènement comme un motif d'espérance, de consolation et de joie. Pour nous, qui goûtons si peu ses maximes, qui contredisons journellement ses exemples, qui sommes les ennemis de sa croix, l'attente du jour où il doit venir sur les nuées du ciel avec une grande puissance et une grande majesté pour juger l'univers, ne peut que nous alarmer, nous épouvanter, nous désespérer, puisqu'elle ne nous convertit pas. Tout païen qu'il était, le proconsul Félix, entendant saint Paul, qui comparaisait devant lui chargé de chaînes, parler du jugement à venir, fut tellement effrayé, qu'il remit à un autre jour à l'entendre, et quitta son tribunal. Plus imprudents ou plus stupides, quoique formés dès l'enfance à craindre et à prévenir ce terrible jugement, nous l'envisageons, nous, sans aucun effroi ; nous en affrontons, nous en provoquons la rigueur. Que répondrions-nous pourtant de raisonnable à qui nous demanderait d'où nous vient une si étonnante sécurité ? Je ne puis, moi, lui assigner d'autre cause que notre ignorance, ou l'excessive faiblesse de notre foi. Peut-être aussi que, en cherchant des excuses à nos désordres dans une incredulité consommée, nous en sommes arrivés à ce point, que nous nous moquons de quiconque vient nous dire que « Dieu étant en colère contre ces temps de dépravation et de crime, fait maintenant annoncer à tous les hommes et en tous lieux, qu'ils fassent pénitence, parce qu'il a arrêté un jour auquel il doit juger le monde selon sa justice. » Eh bien ! continuons de vivre sans précaution et sans vigilance ; continuons « d'appesantir nos cœurs par l'excès des viandes et du vin, et par les inquiétudes de cette vie ; » laissons que « le jour du Seigneur nous surprenne comme un voleur de nuit ; qu'il nous enveloppe comme un filet : » des vérités qui nous déplaisent n'en sont pas moins des vérités. Dieu n'attendra pas notre aveu pour exécuter ses desseins. Le ciel et la terre passeront ; ses paroles ne passeront pas. Il veut nous juger, il nous jugera sans doute.

Pauvres insensés, à quoi pensons-nous, et que faisons-nous ? « Le septième ange a déjà sonné de la trompette, et la terre a disparu, le ciel s'est enfui, le règne de ce monde passe à notre Seigneur Jésus-Christ ; l'entre en possession de sa grande puissance : le temps de sa colère est arrivé. Il est venu le temps de juger les morts, de

donner la récompense aux prophètes, aux serviteurs, aux saints, et d'exterminer ceux qui ont corrompu la terre. » Que les tombeaux s'ouvrent, que la mort rende ses victimes; Dieu saura trouver et réunir les cendres que les vents avaient dispersées. Ces familles, ces tribus, « ces nations innombrables qui s'étaient écoulées comme des eaux qui ne reviennent plus, parce que, avec toute leur puissance, elles étaient devant lui comme n'étant pas; qu'il les regardait comme un vide et un néant; » il les a rappelées à la vie, il les a rassemblées des quatre coins du monde, et conduites dans la vallée de Josaphat pour entrer en jugement avec elles. Là se trouvent les pères et les mères avec leurs enfants, les serviteurs avec leurs maîtres, les pasteurs avec leurs troupeaux, et avec les peuples, les magistrats et les princes qui les gouvernent. Là se trouvent les amis sincères de la vérité et les vils artisans du mensonge et de la fraude, les esprits soumis à la foi et les apôtres de l'irréligion; ceux qui prêchèrent la vertu et ceux qui donnèrent l'exemple du vice. Là se trouvent les juifs et les chrétiens, les fidèles et les idolâtres, les catholiques et les incrédules, les scandaleux et les hypocrites, les fripons obscurs et les plus fameux scélérats, les hommes les plus vertueux et les hommes les plus criminels, les bons et les mauvais anges, les réprouvés et les saints. Le ciel et l'enfer n'ont plus d'habitants; disons mieux : le ciel a suivi là ses heureux citoyens; les damnés et les démons y ont porté leur enfer. Aussi voyez les uns rayonnants de gloire, transportés de joie, chantant leur triomphe, insultant à la mort, et appelant par leurs vœux ce Juge si redouté dans lequel ils ont l'espérance de ne trouver qu'un ami. Voyez les autres couverts d'opprobres, séchant de frayeur, invoquant en désespérés la mort qui fuit loin d'eux, et trouvant moins horribles les tourments du noir abîme que la vue d'un Sauveur dont ils se sont fait un ennemi.

A laquelle de ces deux troupes appartenons-nous ? Quelles sont nos dispositions personnelles à l'égard du souverain Juge ? Désirons-nous son avènement, ou plutôt, vivant comme nous vivons la plupart, ne devons-nous pas en redouter les suites, puisque nous ne pouvons en contester la certitude ? Cette question vous déconcerte. Eh bien ! n'y répondez pas aujourd'hui. J'y répondrai pour vous quand, suivant le plan que je me suis tracé pour vous instruire à fond sur ce dogme important, je vous aurai expliqué les circonstances qui doivent accompagner le jugement dernier, comme je vous ai expliqué déjà les signes qui doivent le précéder.

Or, Jésus-Christ nous dit qu'avant de paraître lui-même, il enverra ses ministres exécuter un dessein qui importe à la justification de sa providence : *In consummatione seculi, erubunt angeli, et separabunt malos de medio justorum.* (Matth., XIII, 49) A la fin du monde les anges viendront et sépare-

ront les méchants du milieu des justes. Avant donc de vous le montrer prononçant son dernier arrêt sur la destinée de tous les humains, il convient que je vous parle du discernement que doivent faire les anges des bons et des méchants, afin que vous-mêmes vous vous sépariez dès maintenant de ceux avec lesquels vous ne voudriez pas être confondus au dernier jour.

Pourquoi tous les hommes ne sont-ils pas bons et vertueux ? Avec la raison et la conscience, avec l'expérience de la religion, en est-il un qui ne sache, ou qui ne puisse savoir que l'iniquité est odieuse ? « que celui qui la commet est ennemi de son âme, » et que, par suite, il lui importe souverainement de s'en abstenir ? Et quoiqu'il soit vrai que « notre esprit et toutes les pensées de notre cœur sont portés au mal dès la jeunesse, ne sentons-nous pas que notre concupiscence est toujours sous nous, » puisque la honte et le remords nous punissent toujours de lui avoir obéi ? D'où viennent donc parmi nous tous ces vices flétrissants, tous ces crimes détestables que le genre humain n'aurait dû connaître que pour les abhorrer ? Et puisqu'il se trouve des hommes capables d'accueillir et de caresser de pareils monstres, ne semble-t-il pas qu'ils dussent, pour le bonheur de la terre, être repoussés avec eux dans l'abîme où ils furent conçus ? Toutefois le contraire arrive. Non-seulement il y a des méchants, mais les méchants vivent pêle-mêle avec les gens de bien : souvent même il arrive qu'ils les insultent, qu'ils les persécutent, qu'ils les oppriment, qu'ils les tentent, qu'ils dressent des pièges à leur innocence, qu'ils emploient tout ce qu'ils ont de moyens à les séduire et à les corrompre. Ne vaudrait-il pas mieux... Arrêtez, âmes justes, arrêtez. Votre zèle devient amer, et je ne saurais le partager. Vos plaintes étaient légitimes, vos murmures seraient criminels. Vous ne devez pas oublier à quel esprit vous avez été appelées. Un peu de réflexion, et vous bénirez Dieu d'une conduite que vous seriez tentées de blâmer, parce que vous n'en connaissez pas les motifs.

Le père de famille avait semé du bon grain dans son champ; « mais, tandis que les hommes dormaient, l'ennemi est venu qui a semé de l'ivraie au milieu du blé. Celui-ci a poussé et est monté en épis; mais celle-là a poussé aussi et a paru en même temps. » Les serviteurs voudraient qu'on arrachât l'ivraie, parce qu'elle dépare le champ, et qu'elle peut étouffer le bon grain; mais le père de famille, « dans la crainte qu'avec l'une on n'arrache aussi l'autre, aime mieux qu'on les laisse croître ensemble jusqu'au temps de la moisson. Quand la moisson sera venue, il dira aux moissonneurs de cueillir d'abord l'ivraie, et de la lier en bottes pour être brûlée; puis d'amasser le bon grain et de le serrer dans son grenier. » Cette parabole d'après l'explication que Jésus-Christ même en a donnée, lève entièrement le voile qui nous ca-

chait les desseins de la Providence dans ce mélange des bons et des méchants, dont la vertu s'afflige quelquefois, dont quelquefois aussi le vice se fait un motif d'impudence et de sécurité. *Le champ, dit le Sauveur, c'est le monde. Le père de famille, c'est Dieu. Le bon grain, ce sont les enfants du royaume. L'ivraie, ce sont les enfants d'iniquité. L'ennemi qui l'a semée, c'est le démon. Le temps de la moisson, c'est la fin du monde. Les moissonneurs, sont les anges. (Matth., XIII, 37-39.)*

Ainsi donc Dieu avait créé l'homme dans un état de droiture et de justice, avec tous les penchants qui pouvaient le porter au bien, et sans aucune inclination vers le mal. Il lui proposa la vie et la mort, et le laissa maître du choix, voulant que son bonheur ou sa disgrâce dépendît du bon ou du mauvais usage qu'il ferait de sa liberté. Mais l'homme s'endormit sur ce qu'il devait à Dieu de reconnaissance, de soumission et d'amour. Le démon profita de cette disposition pour l'attaquer dans toutes ses ruses; et il sut l'amener par degrés à une désobéissance qui causa sa ruine. Ce premier crime ouvrit la porte à tous les autres. On vit des Caïn assassiner leur frère, des Amnon déshonorer leur propre sœur, des Jéroboam séparer tout un peuple du culte du vrai Dieu, des Manassés faire passer leurs enfants par les flammes et les immoler aux idoles, des Achab envier et envahir par le meurtre l'héritage d'un pauvre Naboth, des Athalie se baigner dans le sang de leur famille, des Jézabel se rendre fameuses par les impudicités, les sacrilèges, les empoisonnements; mais on vit aussi la nature humaine remise en honneur, Dieu dédommagé et le monde consolé par l'innocence des Abel, la piété des Enoch, la vertu des Noë, la foi des Abraham, l'obéissance des Isaac, la patience des Job, la chasteté des Joseph, la fidélité des Moïse, l'intégrité des Samuel, la pénitence des David, la religion des Ezéchias, le zèle des Elie, la générosité des Eléazar, la constance des Machabées. Ce mélange de vices infâmes et de vertus presque divines, de crimes révoltants et d'actions sublimes, se trouve à chaque page de l'histoire du genre humain. Les hommes, considérés quant aux mœurs ont toujours formé; comme ils forment aujourd'hui deux sociétés qui, bien que confondues et réunies dans les usages de la vie civile, n'en sont pas moins distinctes, ont chacune leur chef à qui elles obéissent, chacune leurs lois et leurs maximes, d'après lesquelles elles se dirigent. A l'une appartiennent ceux que l'Evangile appelle *les enfants du royaume*, parce qu'ils y tendent par leurs desirs, et qu'ils travaillent à le mériter par leurs œuvres. L'autre se compose des enfants du siècle, c'est-à-dire de tous ceux qui aiment le mensonge et commettent l'iniquité. Dieu, père commun des uns et des autres, n'a rien négligé pour les réunir sous son obéissance. Il parla aux

anciens par Moïse et par les prophètes; il parla à nos pères par son propre Fils qu'il a établi héritier de toutes choses. Il ne cesse de nous parler à nous-mêmes par la voix de cette Eglise qu'il a chargée de nous diriger dans l'affaire du salut. D'un autre côté, le démon fier de sa première victoire, et encouragé par de nombreux succès dans la guerre qu'il nous a déclarée, emploie sans relâche et sa puissance et ses ruses pour grossir le nombre des complices de sa révolte.

Cependant, malgré les soins paternels de Dieu, tous ne sont pas bons; et parmi ceux même qui disent le connaître, on voit se renouveler tous les crimes que le Sage attribue au culte infâme des idoles. Malgré les efforts continuels de l'enfer, tous aussi ne sont pas méchants; et, pour grande que soit la corruption, il en est qui s'attachent invariablement à tout ce qui est bon, juste, honnête et saint, et qui aimeraient mieux mourir que de se souiller par une action criminelle. Mais encore une fois pourquoi cette différence? C'est que la grâce, offerte à tous, ne fait violence à personne; c'est que le démon n'est, après tout, qu'un chien enchaîné qui peut aboyer avec fureur, mais qui ne mord que l'imprudent qui s'approche de lui sans précaution et sans défense; c'est en un mot que les hommes sont vertueux ou vicieux, selon qu'il leur plaît d'user bien ou mal de leur liberté dans l'emploi des moyens qui leur sont donnés pour s'abstenir du vice et pratiquer la vertu.

Les serviteurs voudraient qu'on arrachât l'ivraie, parce qu'elle dépare le champ et peut étouffer le bon grain. Les justes aimeraient à vivre séparés des pécheurs dont l'iniquité désole la terre, et qui souvent sont pour eux une croix bien pesante. Convenons, en effet, que la terre serait un séjour délicieux, si l'estime unissait tous les époux; si le respect et la reconnaissance des enfants payaient toujours la tendresse des parents; si la confiance et la paix régnaient dans toutes les familles; si la sincérité dictait toutes les promesses; si la bonne foi présidait à tous les contrats; si la justice réglait tous les différends; si la charité prévenait ou apaisait toutes les querelles; si tous les plaisirs respiraient la décence, et tous les discours la bienveillance universelle; si tous les hommes se regardaient et se traitaient comme des frères, également intéressés à s'entre-aimer et à s'entre-secourir. Convenons encore que la vertu serait bien plus facile sans les railleries, les contradictions, les persécutions, les scandales des méchants; mais nos vœux à cet égard ne sont pas conformes au plan actuel de la Providence. Frappée d'anathème et de malediction, la terre ne doit pas nous offrir un paradis. C'est bien assez que nous sachions rendre méritoires les sueurs et les larmes dont il nous faut l'arroser.

Sinite utraque crescere. Les serviteurs ne sont ni plus sages, ni plus intéressés dans la moisson que le père de famille; et puis-

que celui-ci trouve bon de laisser croître l'ivraie ensemble avec le bon grain, ceux-là doivent imiter sa modération et sa patience. Dieu qui, sans doute, entend mieux que nous les intérêts de sa gloire, et qui s'en dit jaloux, *fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes.* (Matth., V, 45.) Il fait luire le soleil pour ceux qui le blasphèment aussi bien que pour ceux qui le bénissent. Aurions-nous droit de nous plaindre ? Non ; parce que, encore qu'il n'inspire pas aux méchants leur malice ; quoique les bons lui doivent et ne doivent qu'à lui leurs sentiments vertueux, les méchants, non moins que les bons, sont l'ouvrage de ses mains, et qu'il signale sa miséricorde en supportant les outrages qu'ils lui font. Parce que, encore, bien que l'ivraie ne devienne jamais froment, Dieu, mille et mille fois, a su des pécheurs les plus misérables faire des hommes selon son cœur.

Quand donc, nous serions aussi pieux que David, et que ceux avec qui nous sommes obligés de vivre seraient aussi impies, aussi déréglés que les habitants de Cédar, ne voyons en eux que des frères ; et, tout en détestant leur malice, respectons et aimons leur personne. Il est pénible, mais il est utile, mais il est nécessaire d'être pacifique même avec ceux qui haïssent la paix. Séparés des gens de bien, les méchants à coup sûr deviendraient pires qu'ils ne sont. Des conseils qu'ils paraissent mépriser, des remontrances dont ils affectent de se moquer, des exemples qu'ils tournent en ridicule, les arrêtent plus souvent qu'on ne pense, les rendent moins hardis et moins impudents ; les forcent à rougir en secret et peuvent les convertir. C'est le désir de Dieu, c'est son intention en laissant subsister au milieu d'eux la précieuse semence des justes. Que si ces justes, ils les railent, les calomnient, les affligent, les persécutent, les oppriment, ce sont des frénétiques qui battent leurs médecins ; mais les dérisions, les scandales, les persécutions des méchants sont utiles à la vertu. « Dieu aime à exposer ses serviteurs à de rudes combats pour les rendre plus glorieusement victorieux et les convaincre que la sagesse est plus forte que toutes choses. » Celui qui n'a pas été tenté, que sait-il, et sur quoi peut-il compter ? Qu'est-ce que la fidélité, quand il n'y a aucun danger de séduction ? l'humilité, quand il n'y a point d'affront à dévorer ? la patience, quand il n'y a point de croix à porter ? l'amour des ennemis, quand on n'a rien à pardonner ? Un trésor que je trouverais au premier coup de bêche que je donnerais à la terre, ne me flatterait pas, à beaucoup près, autant que celui que j'aurais amassé par mon travail et mon industrie. Je pourrais me croire heureux, mais je le serais sans mérite.

Au reste, patience : les desseins de Dieu s'accompliront indubitablement. La justice succédera à la miséricorde et chaque chose sera mise à sa place. Comme, au temps de la moisson, les moissonneurs, par l'ordre du

père de famille, cueillent l'ivraie, la lient en bottes pour la faire brûler, et serrent le bon grain dans le grenier ; ainsi « le Fils de l'homme, » au dernier jour, enverra ses anges qui ramasseront et enlèveront de son royaume tous ceux qui sont des occasions de chutes et de scandales, et qui commettent l'iniquité, et ils les précipiteront dans la fournaise de feu. » Ou, si vous voulez, que j'use d'une autre comparaison, le Sauveur me la fournira, car il a eu à cœur de nous inculquer cette vérité à laquelle pourtant nous pensons si peu. Le royaume des cieux, nous dit-il encore, est semblable à un filet jeté dans la mer et qui prend toutes sortes de poissons. Lorsqu'il est plein, les pêcheurs le tirent sur le bord, où s'étant assis, ils mettent ensemble tous les bons et jettent dehors les mauvais. C'est ce qui arrivera à la fin du monde. Les anges viendront et sépareront les méchants du milieu des justes : *In consummatione sæculi ibunt angeli, et separabunt malos de medio justorum.*

Représentons-nous donc ce qui doit arriver alors ; et, par l'état actuel de nos mœurs jugeons du sort que nous destine la justice de Dieu dans le discernement qu'elle fera des méchants et des bons. *L'un sera pris,* dit Notre-Seigneur, *et l'autre sera laissé.* (Matth., XXIV, 40.) Tel passera à la droite, tel autre à la gauche ; celui-ci comptera parmi les brebis, celui-là ne trouvera place que parmi les boucs. Aussi agiles que la flamme, et brûlant de zèle pour les intérêts du Maître dont ils sont les ministres, les esprits célestes parcourront l'assemblée des hommes réunis et confondus. A la vue de ceux « qui auront adoré la bête ou son image, ou qui auront reçu son caractère sur le front ou aux mains, » c'est-à-dire à la vue de ceux qui auront vécu et seront morts dans le péché, une sainte indignation les saisira. *Exite* (Isa., LII, 11), leur crieront-ils, *exite de medio eorum.* Quoi ! vous, coupables de blasphèmes, de sacrilèges et d'impiété, dans la compagnie des serviteurs de notre Dieu ! Quoi ! vous qui fîtes gémir la veuve et dépouillâtes l'orphelin ; qui par vos usures, vos fraudes, vos violences, vos nombreuses injustices, bûtes le sang et les larmes de ceux que vous auriez dû nourrir, vous vous montrez parmi ces âmes généreuses qui versèrent d'abondantes aumônes dans le sein des pauvres ! Quoi ! l'hypocrite et le menteur à côté de l'homme droit et intègre ! l'adultère effronté à côté de la vierge modeste ! des ivrognes et des libertins crapuleux à côté de ces hommes qui crucifièrent leur chair et portèrent dans leurs membres la mortification du Seigneur Jésus ! *Exite de medio eorum* : Sortez, sortez du milieu d'eux. Cette femme fut ton épouse, mais que n'eut-elle pas à souffrir de tes caprices et de tes débauches ! Va donc ! vous ne sauriez recevoir ensemble dans le même lieu, elle, le prix de sa patience ; toi, le châtiment de tes excès. Cet homme fut ton père ; mais en

héritant de son bien, tu n'hériteras ni de sa probité, ni de sa religion. Va! avec des mœurs si différentes, vous ne pouvez prétendre au même sort. Du ciel à l'enfer la distance est grande : c'est celle que la mauvaise vie a mise entre ton père et toi. Ce domestique servit dans ta maison ; mais il était bon et tu fus orgueilleux : il était patient et tu fus sans entrailles. Va! le Dieu qui se plaît à exalter les humbles, ne peut que vouloir confondre les superbes : *Exite, exite de medio eorum*. Plus de désordre même apparent, plus de confusion des ténèbres avec la lumière, plus de société entre le vice et la vertu, plus de mélange des bons et des méchants. Ici les élus ; là les réprouvés : que chacun prenne la place que lui assignent ses mérites.

Mais si, au dernier jour, les places sont réglées selon les mérites, quelles sont d'après nos mœurs, celles auxquelles nous pouvons raisonnablement prétendre ? Il me serait dur, mes très-chers frères, d'avoir à répondre la-dessus, parce que je ne puis ni couvrir la nudité des uns, ni cacher l'ignominie des autres ; et j'aime mieux vous renvoyer au témoignage de votre propre conscience en vous conjurant de ne pas vous aveugler, de ne pas même vous flatter sur un point de cette importance. Il est certain que nous ne saurions vous donner une trop haute idée de la miséricorde de Dieu envers ceux qui se convertissent à lui ; mais il est aussi certain que Dieu sera terrible dans son jugement contre les pécheurs, et que pour avoir vécu sur la terre avec des justes, aucun impie, aucun pécheur ne ressuscitera ni comme eux, ni avec eux. Si nous voulons n'être pas confondus au dernier jour dans la troupe des méchants, il faut de nécessité que nous nous en séparions dès cette vie, que nous nous en séparions, dis-je, en prenant d'autres idées, d'autres sentiments, d'autres mœurs que les leurs ; en parlant un autre langage, en faisant d'autres œuvres, en marchant dans une autre voie ; que nous nous en séparions, même en rompant tout commerce avec eux ; en cessant de les voir et de les fréquenter, si leur société nous est dangereuse, et que par leurs discours, leurs conseils, leurs flatteries, leurs exemples, ils nous portent à les imiter dans le mal qu'ils font. Ces avis, prenez-y garde, ne sont pas de ceux que vous puissiez négliger sans conséquence fâcheuse. J'ose vous dire que de là dépend l'accueil que vous fera le souverain Juge ; et qu'en les suivant vous le trouverez aussi favorable que les âmes les plus justes. Ainsi soit-il.

DISCOURS LXXXIII.

Pour le jour de la Toussaint.

SUR LES DEVOIRS DE L'ÉTAT.

Filii sanctorum sumus (Tob., II, 18.)

Nous sommes les enfants des saints.

Voilà tout à la fois le titre de notre gloire, le motif de notre espérance, la mesure

de nos devoirs. Quel que soit l'état où la Providence nous a fait naître, nous sommes par la foi les enfants et les successeurs de ces hommes incomparables, dont le monde n'était pas digne. Nous appartenons à cette société glorieuse qui règne et triomphe dans le ciel avec Jésus-Christ ; à cette société où disparaît l'inégalité des conditions ; où la vertu, le mérite des bonnes œuvres, la sainteté seule fixe les rangs ; où l'on est d'autant plus élevé, qu'on a été plus humble de cœur ; d'autant plus riche qu'on a mieux pratiqué le détachement et la pauvreté d'esprit ; d'autant plus rassasié, qu'on a eu une faim et une soif plus ardente de la justice ; d'autant plus désolé, d'autant plus heureux, qu'on a versé des larmes plus amères ; et où le dernier, au témoignage de la vérité même, est sans aucune comparaison plus grand que le plus grand entre tous les enfants des hommes. *Filii sanctorum sumus*. Nous sommes les enfants des saints ; et du haut de ces trônes où Dieu déjà les a fait asseoir, ils nous montrent les places qui nous ont été préparées, ils nous y invitent, ils nous y attendent. Ces palmes qui sont entre leurs mains, ces couronnes qui brillent sur leurs fronts, cette vue de Dieu sans voile et sans nuage, qui les rend semblables à lui, ce fleuve de paix qui inonde leurs cœurs, ces torrents de délices et de volupté qui les enivrent, cette joie inénarrable qui les transporte sans cesse, ce bonheur, en un mot qui dépasse tout « ce que l'œil a jamais vu, l'oreille entendu, » tout ce que l'esprit de l'homme peut se figurer, tout ce que son cœur peut désirer, ce bonheur du ciel, ce bonheur de Dieu même nous est promis. « Levons nos têtes, parce que notre rédemption approche. » Osons porter nos regards vers le ciel ; c'est notre patrie, c'est notre héritage. Les saints qui y sont parvenus furent ce que nous sommes ; pourquoi n'aspirerions-nous pas à être un jour ce qu'ils sont ? Conduisons-nous seulement comme doivent se conduire les enfants des saints : montrons-nous dignes de nos pères ; soyons les imitateurs de leurs vertus, comme nous sommes les héritiers de leur foi ; ayons le courage de marcher dans la route qu'ils nous ont tracée, et nous arriverons au même terme. Soyons saints comme eux, et nous régnerons avec eux. Mais être saint, est-ce donc chose aussi facile ? Oui, mes frères, à vous rien de plus facile que d'être des saints ; et je prétends que, sans presque rien faire de plus que ce que vous faites, vous pouvez parvenir à la sainteté et à une éminente sainteté. Pourrais-je choisir un point d'instruction plus propre à vous consoler, à vous animer dans la pratique du bien ?

Soit ignorance, soit lâcheté, le commun des chrétiens se fait de la sainteté une idée aussi fausse qu'injurieuse à la religion. Les uns la voient dans une vie dont tout le mérite est de n'être pas excessivement criminelle. Ils ne sont ni adultères, ni voleurs, ni assassins. Ils donnent même quelque temps

à la prière, et aux jours consacrés par la religion, ils fréquentent l'église et se montrent dans l'assemblée des fidèles. Que voudrait-on de plus ? Dieu ne les a certainement pas créés pour les perdre ; et sans en faire autant que les dévôts, ils croient bien ne pas lui être moins agréables qu'eux. Véritablement ils ne se piquent pas d'une piété fervente, d'une exacte sobriété, d'une patience à toute épreuve ; ils laissent aux grands saints la pratique de l'humilité, du détachement, de la soumission dans la pauvreté, de la résignation dans les croix, de la douceur dans les injures, de la mortification et de la pénitence. Mais aussi qu'est-ce que tout cela, que des vertus de surrogation, et nullement nécessaires au salut ? Nous sommes sévères à l'excès, nous autres prêtres, quand nous en faisons un devoir rigoureux ; et si les gens n'avaient le bon esprit de rabattre beaucoup de ce que nous leur disons, nous leur rendrions la religion impraticable, nous les réduirions au désespoir.

Les autres, par une erreur en apparence moins grossière, mais tout aussi dangereuse, placent la sainteté, si je puis parler ainsi, sur la cime d'un rocher inaccessible, entouré de précipices, que personne ne saurait gravir. Ils ne la voient que dans les choses extraordinaires : dans le zèle brûlant des apôtres, dans le généreux dévouement des martyrs, dans l'abnégation et la pénitence des anachorètes. Il faudrait, pour la trouver, s'éloigner du monde, renoncer à toute occupation temporelle, ne rien faire de ce que font les autres, se condamner à des jeûnes, à des veilles, à des prières, à des austérités continuelles. Enfin ils parlent de la sainteté, comme parlaient de la terre promise ces espions perfides dont le rapport infidèle jeta le découragement dans le cœur des enfants d'Israël. Au lieu de ces ruisseaux de lait et de miel qu'on leur faisait espérer, ils ne devaient trouver qu'un terrain stérile, ingrat, sauvage, qui dévorait ses habitants ; hérissé de forteresses qui semblaient toucher les nues ; peuplé de géants d'une taille démesurée, d'une force plus qu'humaine, qu'on ne pouvait attaquer sans témérité, loin qu'on pût se promettre de les vaincre.

Ces deux idées, je le répète, ces deux idées de la sainteté, quoique entièrement opposées, sont également fausses, et la religion les réprouve également. Elle dit aux premiers : ne vous abusez pas ; ne prétendiez-vous qu'à la dernière place du ciel, vous n'y parviendrez pas sans être saints, et la vraie sainteté ne dépend pas de l'opinion que vous vous en formez. Dieu lui-même en a fixé les règles : adoucissez-les, interprétez-les comme il vous plaira, la parole de Dieu demeure éternellement. (*Isa.*, XL, 8.) *Le ciel et la terre passeront, mais les paroles de Dieu ne passeront point.* (*Matth.*, XXIV, 35.) Vous dites bien : Dieu ne vous a pas créés pour vous perdre ; mais vous a-t-il créés pour que vous ne fissiez rien de ce

qu'il exige de vous ? Sa volonté la plus expresse est que vous soyez saints. L'êtes-vous ? êtes-vous saints comme cette sainteté qui n'est pas seulement la mort des vices, mais la vie des vertus ? de cette sainteté qui ne s'acquiert pas seulement par l'observation d'un ou de deux préceptes, mais qui suppose l'accomplissement fidèle de tous les commandements de la loi ? Vous n'êtes pas méchants ! Est-ce assez pour vous que tant de titres obligent à être bons ? Vous n'avez pas de grands vices ! N'est-ce pas, dans un chrétien, un vice impardonnable de n'avoir point de vertus ? Vous pouvez espérer peut-être que le père de famille ne vous traitera pas comme des économes infidèles, comme des arbres pernicieux ; mais si vous croyez à l'Evangile, pouvez-vous ne pas craindre le sort réservé aux arbres inutiles ? Moins de prévention contre vos pasteurs et les remontrances que le zèle leur inspire. Vous ne les accusez pas de vous avoir jamais prescrit sous peine de damnation ce que la loi de Dieu défend ; pourriez-vous bien les convaincre de vous avoir jamais défendu sous peine de damnation ce que la loi de Dieu autorise ? Mieux que vous, ils doivent savoir ce que c'est que sainteté. Mais les règles de la sainteté ne dépendent pas plus de leurs idées que des vôtres. Ce n'est pas eux qui ont fixé vos devoirs ; eux qui ont déterminé les conditions auxquelles le ciel vous serait ouvert. Ils sont, à cet égard, soumis à la même loi que vous. La sainteté est d'obligation pour eux comme pour vous. Pour eux comme pour vous *le royaume des cieux souffre violence.* (*Matth.*, XI, 11.) Pour eux comme pour vous *la porte en est étroite.* (*Matth.*, VII, 14.) Eux comme vous n'y arriveront qu'à la suite de Jésus-Christ, chargés de leurs croix. Il leur sera fermé comme à vous, s'ils s'y présentent les mains vides et dépourvus de vertus. Ils périront comme vous, si étant pécheurs, et ayant besoin de faire pénitence, ils ne le font pas. En un mot, Dieu les jugera comme vous, et Dieu sans distinction du prêtre et du laïque, des pasteurs et des brebis, rendra à chacun selon ses œuvres ; et cela avec d'autant plus de justice que, si la sainteté est pour tous d'une obligation rigoureuse, elle n'est pour personne un devoir impraticable. Ainsi la religion confond-elle l'orgueil insensé, l'espérance téméraire, la présomption folle du libertinage.

Et que dit-elle à la piété sincère, mais parfois timide, peu éclairée, pusillanime ? Rien, mes frères, qui ne doive vous remplir de consolation, vous inspirer, avec le courage de travailler à devenir des saints, l'espérance de l'être un jour. Elle vous dit, par la bouche de Moïse, que *le précepte du Seigneur n'est pas au-dessus de vous, ni loin de vous ; qu'il n'est pas au ciel, pour vous donner lieu de dire : Qui de nous peut monter au ciel pour nous l'apporter ?... qu'il n'est point au delà des mers, de manière que vous puissiez prétexter l'impossibilité de les passer*

pour vous dispenser de l'observer : qu'il est tout proche de vous, qu'il est dans votre bouche et dans votre cœur. (Deut., XXX, 11 et seqq.) Et si ces paroles ne vous font pas encore bien comprendre en quoi consiste la sainteté, le plus saint des hommes, le précurseur du Saint des saints, Jean-Baptiste vous dira, comme il le disait sur les bords du Jourdain aux publicains, aux soldats, à tous les Juifs qui venaient l'interroger sur ce qu'ils avaient à faire pour se rendre agréables à Dieu et devenir saints : « Vous n'avez rien à faire de plus que ce qui vous est prescrit. » Et par ce qui vous est prescrit, saint Paul veut que vous entendiez les obligations de votre état ; de manière que, selon ce grand Apôtre, c'est tout bonnement dans son état que chacun doit chercher la sainteté, et par l'accomplissement des devoirs de son état qu'il doit y tendre. Pourquoi cela ? C'est que la sainteté n'est pas une profession particulière, mais un devoir commun à tous ; que les saints ne forment pas une secte d'hommes qui se séparent du reste des hommes et fasse bande à part ; mais que tous les hommes, quel que soit leur rang, leur fortune, leur condition dans la société, sans se déplacer, sans changer d'état, sans sortir de leur vocation, peuvent effectivement être des saints et arriver, quoique par différentes routes, à quelqu'une des différentes demeures qui sont dans la maison du Père céleste.

Douter de cette vérité capitale, et s'excuser de n'être pas saint, sur les dangers, les engagements, les embarras ou les besoins de sa condition, ce serait blasphémer la Providence, accuser Dieu d'avoir rendu le salut impossible à la plupart des hommes, et lui imputer les désordres qu'ils commettent. Je sais que ceux à qui la foi manque ne voient dans le gouvernement du monde que des jeux du hasard et des caprices de la fortune ; et que l'humilité, le désintéressement, la résignation, la patience étant encore plus rares que la foi, bien des gens sont encore mécontents de leur état, et regardent d'un œil jaloux l'état des autres. Pourquoi suis-je né d'un pauvre artisan, et non d'un prince ? Pourquoi moi dans l'indigence, et tel autre regorgeant de richesses ? Pourquoi moi condamné à un travail continu, et tel autre vivant dans le repos ? Pourquoi moi serviteur et non pas maître ? Mais toutes ces questions que l'orgueil, l'envie et la cupidité suggèrent, la religion les résout, et étouffe les sentiments injustes qu'elles font naître. Elle nous dit que Dieu ayant créé le monde, c'est aussi lui qui le gouverne ; qu'étant l'auteur de la société qui ne saurait subsister sans la différence des états et l'inégalité des conditions, il fixe à chacun le rang qu'il trouve bon qu'il occupe ; que lui seul élève ou abaisse, distribue les richesses ou la pauvreté, les talents de l'esprit et les forces du corps, les consolations ou les croix, les bons et les mauvais succès dans les affaires, selon les desseins de son incompréhensible

sagesse ; que maître absolu, souverain, indépendant, il ne doit compte à personne de ce qu'il fait ; mais que toujours et dans tous ses conseils, il ne se propose que le bien de ses élus, s'engageant d'ailleurs à justifier un jour les voies de sa providence devant l'univers assemblé, et à récompenser ou à punir, sans distinction des grands et des petits, des riches et des pauvres, des serviteurs et des maîtres, selon qu'on aura secondé ou contredit ses vues miséricordieuses pour le salut des hommes.

Or, de ces principes qui ne peuvent être contredits que par les impies, quelles conséquences doit tirer un chrétien ? Les voici : Quel que soit mon état, puisqu'il est du choix de Dieu, je puis donc m'y sanctifier et m'y sauver, puisque « la volonté de Dieu n'est pas qu'aucun périsse, mais plutôt que tous se sauvent et arrivent à la vie ; » quelles que soient les obligations attachées à mon état, je puis donc les remplir ; car la foi m'assure que non-seulement Dieu ne commande rien d'impossible, mais que ses commandements ne sont pas même pénibles. Quels que soient les dangers que je cours dans mon état, comme je n'y suis exposé que par la volonté de Dieu, je puis donc, je dois donc espérer qu'il m'y soutiendra ; car *il est fidèle et ne permet jamais que quelqu'un soit tenté au-dessus de ses forces.* (I Cor., X, 13.) Quels que soient les embarras et les soins de mon état, puisqu'ils en sont inséparables, ils entrent donc dans le plan de mon salut. Je suis donc, en m'y prêtant, dans l'ordre où Dieu me veut ; je fais ce qui est agréable à Dieu. Quelles que soient les peines et les croix de mon état, elles sont donc, dans l'intention de Dieu, non des obstacles, mais des moyens de sanctification ; et, connaissant la bonté de son cœur paternel, dois-je craindre qu'en m'imposant le fardeau, il me refuse les secours nécessaires pour le porter ? La sainteté n'est donc pas comme ces fruits qui croissent seulement dans certaines terres : c'est un fruit de tous les pays et que chacun peut cueillir dans son propre terrain. Ces prétextes de l'état, qu'on fait tant valoir contre l'obligation d'être saint, ne sont donc que les prétextes de la lâcheté. Je puis donc dans mon état aspirer à être un saint ; et je serais inexcusable de n'y aspirer pas.

Conséquences admirables, et que la religion n'admet pas moins que le principe d'où elles découlent. Oui, mes frères, oui, partout la volonté de l'homme coopérant à la grâce de Dieu, peut faire des saints. Tous ne sont pas apôtres, tous ne sont pas prophètes, tous ne sont pas docteurs ; tous n'ont pas reçu le don de parler diverses langues, de guérir les malades, de faire des miracles ; mais tous ont reçu de pouvoir être saints dans leur condition. Voyez Jésus-Christ descendu du ciel pour y conduire les hommes : à l'exception du publicain qu'il arrache à sa banque, il laisse ses apôtres et ses disciples dans les professions où il les avait trouvés. Ecoutez le docteur

des nations, le grand saint Paul formant à la sainteté les païens nouvellement convertis : sépare-t-il les époux ? interdit-il le mariage aux vierges ? dépouille-t-il les riches de leurs biens ? arrache-t-il le commerçant à son négoce, le laboureur à sa charrue, l'ouvrier à son travail ? Il les prie, il les conjure, il leur commande, de la part du Seigneur, de rester chacun dans l'état où ils étaient, dans la profession qu'ils exerçaient quand Dieu les a appelés par son ministère à la grâce de l'Evangile. Entrez dans l'esprit de l'auguste solennité qui nous rassemble en ce jour. Cette nuée de témoins que l'Eglise nous présente ne dépose-t-elle pas qu'il n'y a aucune condition, aucune profession étrangère à la sainteté ? et que, de même que le soleil éclaire, sans distinction, tous ceux qui ouvrent les yeux à sa lumière, la grâce du Rédempteur fait des élus et des prédestinés de tous ceux qui se laissent conduire par son impulsion ?

En effet, nous ne célébrons pas aujourd'hui la fête d'un saint, ou de quelques saints particuliers, mais la fête de tous les saints, c'est-à-dire, la fête des David, des Louis, des Léopold, qui se sont sanctifiés sur le trône, et celle des Agricole, des Paulin, des Isidore, qui se sont sanctifiés en cultivant la terre ; la fête des Antoine, des Hilarion, des Arsène, qui cherchèrent la sainteté dans la solitude et les déserts, et celle des Maurice, des Marcel, des Victor, qui la trouvèrent dans le métier des armes ; la fête des Jérôme, des Benoît, des Bruno, qui ne voulurent s'occuper que de leur salut, et celle des Ambroise, des Augustin, des Grégoire, qui travaillèrent au salut des autres ; la fête des Paule, des Eustochie, des Françoise, qui renoncèrent au monde, et celle des Esther, des Elizabeth, des Clotilde, qui se sauvèrent dans la pompe et l'éclat des cours ; la fête des Agathe, des Scholastique, des Thérèse, qui n'eurent d'autre époux que Jésus-Christ, et celle des Félicité, des Monique, des Chantal, qui furent mères de plusieurs enfants ; la fête de Polycarpe et de Pothin qui furent martyrs à quatre-vingt-dix ans ; et celle des Symphorien et des Agnès, qui à peine en avaient quinze quand ils moururent pour la foi ; la fête d'Abraham qui fut si riche, et la fête de Joseph qui fut si pauvre ; la fête de Radegonde qui était reine, et la fête de Blandine qui était servante ; la fête des saints que Dieu a illustrés, et à qui l'Eglise rend dans le cours de l'année un culte spécial, et la fête des saints dont la vie sur la terre fut cachée en Jésus-Christ, et que Dieu cache encore dans le secret de sa face ; et par conséquent, car pourquoi n'aurions-nous pas cette espérance ? la fête de nos amis, de nos proches qui nous ont précédés avec le signe de la foi, et sont arrivés au lieu du rafraîchissement, de la lumière et de la paix. Assignez, si vous le pouvez, un seul état, un seul genre de vie approuvé par la religion, qui n'ait produit des saints.

Vous me direz que tous les saints dont la

vie nous est connue, ont fait des choses bien extraordinaires, et qui supposaient dans eux un courage, une force qui ne se trouve pas dans le commun des hommes. Cela est vrai : renoncer à la gloire du monde pour embrasser les humiliations et les opprobres de la croix, se dépouiller volontairement de ses biens, les vendre, en distribuer le prix aux pauvres pour se réduire soi-même à vivre dans une pauvreté absolue ; s'interdire tous les plaisirs, courir après les humiliations, vaquer nuit et jour à la prière, traiter son corps en ennemi, l'exténuer par des travaux, des veilles et des jeûnes continuels, le tourmenter sans relâche, le crucifier, le déchirer par les austérités de la pénitence ; c'est ce qu'ont fait beaucoup de saints ; et ces actions et ces sacrifices qui nous étonnent, qui nous effrayent, qui nous désespéreraient si, pour nous sauver, il fallait les imiter, l'esprit de Dieu les y poussait, afin de confondre et de laisser sans excuse la lâcheté de tant de chrétiens qui trouvent tout pénible, tout difficile, tout impraticable dans le service du meilleur des maîtres, et dans l'affaire de leur sanctification. Mais observez que toutes ces choses ont été dans les saints plutôt la marque que le principe de leur sainteté ; je veux dire que tous les saints ont fait cela parce qu'ils étaient saints, mais que ce n'est pas précisément cela qui les a rendus saints. Ce genre de vie ne valait pour eux, que parce que la Providence les avait tirés de l'ordre commun, et les vertus les plus admirables des saints ne seraient que des vices réels dans ceux qui ne pourraient en tenter la pratique, sans manquer aux devoirs de leur état. Car c'est toujours là qu'il en faut revenir : c'est dans notre état, et par les devoirs de notre état que nous devons tendre à la sainteté. N'est-on pas saint quand on est agréable à Dieu ? n'est-on pas agréable à Dieu quand on fait la volonté de Dieu ? et ne fait-on pas la volonté de Dieu quand on accomplit les obligations d'un état où l'on n'est engagé que par la volonté de Dieu ?

Vous êtes pauvres ? n'enviez rien aux saints qui ont pu faire d'abondantes aumônes. La résignation et la patience peuvent vous égaler à eux, vous élever même au-dessus d'eux. Vous êtes riches ? n'enviez rien aux saints qui ont tout quitté. Même en conservant vos biens, vous pouvez prétendre à la récompense promise aux pauvres d'esprit, si vous n'êtes ni dur, ni orgueilleux ; si vous donnez de bon cœur, et faites part de votre abondance à ceux qui sont dans le besoin ; si vous possédez sans attache ; si vous savez perdre sans murmure ; si « vous ne mettez pas votre confiance dans les richesses incertaines et périssables, mais dans le Dieu vivant. » Vous êtes engagé dans le mariage ? Sans doute la virginité vaut mieux ; mais si « le salut est promis aux enfants qui obéissent en tout à leurs pères et à leurs mères, en ce qui est selon le Seigneur, » le salut est aussi promis aux « pères et mères qui n'ir-

ritent pas leurs enfants, de peur qu'ils ne tombent dans l'abattement, mais qui ont soin de les bien élever, en les instruisant et les corrigeant selon Dieu.» Si les vierges sont admises de préférence aux noces de l'Agneau sans tache, la porte du festin n'est point fermée aux époux, ni aux épouses qui « vivent sagement, sans colère et sans contestation, qui prient en tout lieu, levant des mains pures, et qui persévèrent dans la foi, dans la charité, dans une vie bien réglée. » Enfin, vous êtes maître ou serviteur ? Peu importe au salut. Maîtres, « rendez à vos serviteurs ce que l'équité et la justice demandent. Ayez de l'affection pour eux ; ne les traitez pas avec rigueur et avec menace, mais comme sachant que vous avez avec eux un maître commun qui n'aura point égard à la condition des personnes, » et vous êtes saint, et le ciel est à vous, si « vous obéissez avec la crainte de Dieu et respect, dans la simplicité de votre cœur, à ceux qui sont vos maîtres selon la chair, comme à Jésus-Christ même ; si vous ne les servez pas seulement lorsqu'ils ont l'œil sur vous, comme si vous ne pensiez qu'à plaire aux hommes, mais faites de bon cœur la volonté de Dieu, comme étant serviteurs de Jésus-Christ ; si vous servez vos maîtres avec affection, regardant en eux le Seigneur et non les hommes, et sachant que chacun de vous recevra du Seigneur la récompense qu'il aura méritée, soit qu'il serve, soit qu'il commande. »

Voilà, mes frères, ce qui a fait, et ce qui fera tous les saints. C'est par sa fidélité à remplir les devoirs de son état, même dans les plus petites choses, que le serviteur de l'Evangile est comblé d'éloges, élevé en grade, et jugé digne d'entrer dans la joie de son Seigneur. Or, qu'y a-t-il, qu'avec un peu de volonté chacun de vous ne puisse faire ? Ne faites-vous pas même tous les jours, par nécessité, à peu près tout ce que je voudrais que vous fissiez par religion et par vertu ? Il n'y a pas un chrétien parmi vous qui manque le matin et le soir de présenter à Dieu ses actions de grâces et ses prières. Pas un père, qui ne s'occupe des besoins de sa famille. Pas une mère, qui ne se consacre aux soins de son ménage. Pas un jeune homme, pas une jeune fille, qui ne seconde de gré ou de force ses parents dans leurs travaux. Pas un enfant, pas un serviteur, qui n'obéisse plus ou moins volontiers à ses parents ou à ses maîtres. Pas un pauvre, s'il n'est malade ou impotent, qui ne cherche à se procurer par le travail les choses nécessaires à la vie. Personne qui n'ait des motifs d'aimer Dieu ; qui ne puisse profiter des plus puissants secours pour combattre ses passions, et se défendre du vice ; qui ne trouve dans les chagrins et les peines de son état un exercice continu de pénitence. Que faudrait-il donc pour que vous fussiez des saints ? Faire mieux ce que vous faites, et le faire par de plus nobles motifs ; faire par devoir ce que vous faites par nécessité ; faire par

conscience ce que vous faites par intérêt ; faire dans la vue de glorifier Dieu et de mériter les biens du ciel, ce que vous faites pour vous procurer ceux de la terre ; en un mot, travailler, obéir, souffrir pour vous conformer à la volonté de Dieu. Ce motif rendrait-il votre travail plus dur, votre obéissance plus pénible, vos chagrins plus amers, vos croix plus pesantes ? Non, car l'amour de Dieu adoucit tout. Au reste, je vous montre la route, entrons-y ; marchons-y ensemble sous les auspices des saints ; et sous leurs auspices nous obtiendrons la récompense dont ils jouissent déjà, et que je vous souhaite.

DISCOURS LXXXIV.

LE CIEL EST UNE RÉCOMPENSE QU'IL FAUT MÉRITER.

Hec porta Domini : justi intrabunt in eam. (Ps. CXVII, 19.)

C'est là la porte du Seigneur : les justes entreront par elle.

Portes du ciel, ouvrez vous, et quelles que soient en ce jour les dispositions de mes paroissiens, laissez-leur voir ce que Dieu réserve dans l'éternité à ceux qui l'auront servi et glorifié sur la terre. Laissez-leur voir quels furent ces hommes que Dieu a déjà couronnés, ces hommes que Dieu a déjà jugés dignes d'entrer dans sa joie, d'habiter dans sa maison, de partager sa félicité. Peut-être ils en croiront plus à leurs yeux qu'aux oracles de Jésus-Christ, et si la vue des saints, comblés de richesses, rayonnants de gloire, enivrés de délices, ne les console pas, ne les anime pas, il faudra bien qu'elle les humilie et les confonde ; il faudra bien que dans leur surprise ils s'écrient : Eh ! quoi, c'est au prix de ce beau ciel que nous achetons le funeste droit de vivre dans la licence et dans l'irréligion ! C'est là que conduisent cette pauvreté d'esprit, ce détachement du monde, cette pureté de cœur, cette résignation dans les souffrances, cette patience dans les injures ; toutes ces vertus chrétiennes que nous négligeons pour nous-mêmes, et que nous méprisons dans les autres ! C'est là que tendent, c'est là qu'arriveront tous ces hommes que « nous prenons pour objet de nos railleries, et dont la vie, » parce qu'elle ne ressemble pas à la nôtre, « nous paraît une folie ! Ils seront élevés au rang des enfants de Dieu, et leur partage sera avec les saints ! » Insensés que nous sommes, de marcher dans les voies de l'iniquité et de la perdition : *Nos insensati !*

Oui, insensés, quoique je n'aie pas vu, que je n'aie pas entendu, que je n'aie pas compris ce que Dieu prépare à ceux qui l'aiment ; insensés ceux d'entre vous, mes frères, qui ne croient pas au bonheur du ciel ; qui ne savent, pour calmer les agitations d'une conscience criminelle, que se promettre le néant, et ne voient qu'illusion, vanité, rêverie, chimère dans l'attente d'une autre vie ! Insensés encore ceux qui, comme

tant sur les titres que leur donne la foi, d'enfants de Dieu, d'héritiers de son royaume, de cohéritiers de Jésus-Christ, espèrent le ciel, prétendent au ciel sans se mettre en peine de le mériter ! Non moins insensés que les autres ceux qui, sages à leurs propres yeux, et avec une mesure de justice, telle que l'a déterminée leur caprice, se flattent d'arriver au ciel par une autre route que les saints ; d'obtenir le ciel à des conditions plus favorables que ne l'ont obtenu les saints ! Mais insensé plus que personne celui qui recule devant les exemples des saints, lorsqu'il sait, lorsqu'il croit que les saints sont heureux, et que le bonheur dont ils jouissent n'est et ne peut être que le prix d'une innocence qu'il a perdue, ou le dédommagement d'une pénitence qu'il n'a pas encore commencée !

Laquelle de ces folies dois-je m'attacher à combattre, et sous quel point de vue vous présenterai-je le mystère de ce jour, pour que la considération vous en soit utile à tous ? Il y a des incrédules qu'il faudrait convaincre ; des présomptueux qu'il faudrait humilier ; de faux justes qu'il faudrait détromper ; des pusillanimes et des lâches qu'il faudrait encourager. Il y a aussi des pauvres, des affligés, des infirmes, qu'il conviendrait de consoler ; et aucune fête ne me fournit plus de moyens de le faire avec un plein succès ; mais, à raison des offices qui doivent nous réunir ce soir, je ne puis vous proposer sur chaque point que de bien courtes réflexions. Daigne le Dieu bon qui vous a appelés tous à partager l'héritage des saints, faire qu'elles contribuent efficacement à votre sanctification.

Si vous et moi « n'avons d'espérance que pour cette vie, » regardons-nous, mes frères, « comme les plus misérables de toutes les créatures. » Ou plutôt, que ceux qui boient à leur destinée et s'en contentent, boivent et mangent, ils mourront demain ; mais qu'ils ne s'offensent pas, si, cédant au sentiment invincible de notre propre dignité, nous leur refusons le nom d'hommes, et marquons leur place parmi les pourceaux. *Nous sommes, nous, les enfants des saints, et nous attendons cette vie que Dieu doit donner à ceux qui ne violent jamais la fidélité qu'ils lui ont promise. (Tob. , II, 18.)* « Nous sommes les enfants de Dieu, et bien que ce que nous serons un jour ne paraisse pas encore, nous savons que quand Jésus-Christ se montrera dans sa gloire, nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il est. » Cette espérance est grande ; mais ce n'est pas la vanité qui nous l'inspire. Nous la fondons sur les désirs de notre cœur que Dieu a fait de telle sorte, que la jouissance d'aucun bien créé ne saurait le contenter ; et qu'il continue de désirer, de soupirer, de s'agiter, tant qu'il ne repose pas en Dieu. Nous la fondons sur l'idée que la raison elle-même nous donne de la bonté, de la sainteté, de la justice de Dieu, qui a dû ménager un ordre de choses où, au contraire de ce qui arrive ici-bas,

chacun recevra selon le mérite de ses œuvres. Nous la fondons sur le consentement unanime de tous les peuples, de ceux même que Dieu n'avait pas éclairés de sa lumière, et qui, conduits seulement par leur raison et leur cœur, ont professé hautement, constamment, universellement l'immortalité de notre âme. Nous la fondons sur la parole expresse de Dieu qui a promis, non-seulement de nous donner, mais d'être lui-même notre récompense. Nous la fondons sur les intentions de Dieu, qui, en nous appelant à sa connaissance, *nous a rendus dignes d'avoir part au sort et à l'héritage des saints (Col. , I, 12,);* sur la grandeur de sa miséricorde, qui « ne nous a régénérés par la résurrection de Jésus-Christ d'entre les morts, que pour nous donner l'espérance de la vie, et de cet héritage où rien ne peut ni se détruire, ni se corrompre, ni se flétrir, et qui nous est réservé dans les cieux. » Nous la fondons sur les mérites et la puissance de Jésus-Christ, *en qui nous avons été réconciliés avec Dieu (Rom. , V, 18),* par qui nous avons accès auprès de Dieu (*Ephes. , II, 18*), qui a prié pour nous, souffert pour nous, *qui est ressuscité pour notre justification (Rom. , IV, 25),* a conquis le ciel pour tous les membres dont il est le chef ; *et qui transformera nos corps même, tout vils et abjects qu'ils sont, afin de les rendre conformes à son corps glorieux, par cette vertu efficace par laquelle il peut s'assujettir toutes choses. (Philip. , I, 24.)* Voilà nos motifs, voilà nos titres. S'ils ne valent pas pour les incrédules, plaignons leur aveuglement ; mais ne disputons plus. Que dire à des hommes qui ne croient pas à la parole de Dieu, réclament, s'inscrivent en faux contre le dogme de toutes les religions, la croyance de tous les âges, le vœu de toute la nature, le cri de leur propre conscience ? Oh ! l'étrange, l'horrible chose de s'être, à force de crimes, fait une ressource de l'espérance du néant, un besoin de ne vouloir d'autre destinée que celle des bêtes

N'allez pas croire pourtant, mes frères, qu'il suffise d'espérer le ciel pour y arriver. Le ciel véritablement est offert et promis à tous ; mais c'est à titre de récompense, et cette récompense, personne ne l'obtient sans l'avoir méritée. Saint Augustin a eu grandement raison de dire que Dieu, en couronnant les saints, couronne dans eux ses propres dons ; parce qu'en effet les saints sont ce qu'ils sont par le nom de Dieu ; de Dieu, dis-je, qui les a rachetés, qui les a justifiés, qui les a prédestinés, qui les a *appelés à l'admirable lumière de sa connaissance ; (I Petr. , II, 9);* qui leur a donné de haïr le mal, et de l'éviter ; de vouloir le bien, et de l'accomplir, et d'y persévérer jusqu'à la fin ; parce que, encore, les mérites des saints ne sont tels que par les mérites de Jésus-Christ, uniquement fondés sur les mérites de Jésus-Christ, dépendants des mérites de Jésus-Christ, empruntant toute leur valeur des mérites de Jésus-Christ. Mais il faut ajouter que si la grâce eût été vaine dans les

saints, qu'elle n'y eût rien produit par défaut de correspondance; qu'après l'avoir reçue, les saints n'eussent pas travaillé avec elle, cédé à son impression, suivi ses mouvements; qu'ils eussent enfoui les talents confiés à leur vigilance sans les négocier, sans les faire valoir, loin de couronner dans eux ses dons, Dieu aurait pris droit de ses dons même pour les juger et les condamner plus rigoureusement. Tout ce que Dieu nous accorde, il ne nous l'accorde qu'en vue de Jésus-Christ; tout ce que nous pouvons, nous ne le pouvons que par Jésus-Christ; mais comme il ne suffit pas que sur la croix Jésus-Christ ait fait pénitence pour nous, si nous-mêmes nous ne la faisons pas en lui, avec lui et par lui; de même il ne suffit pas que Jésus-Christ nous ait mérité le ciel, si nos mérites joints aux siens ne nous en ouvrent l'entrée. Dieu concourt à notre salut par sa miséricorde, nous devons, nous, y concourir par notre coopération à la grâce. Nous ne pouvons pas nous sauver sans la grâce; la grâce seule ne nous sauve pas, mais l'homme avec le secours de la grâce, la grâce avec le concours de l'homme, voilà ce qui fait les saints.

Cette vérité, contre laquelle se sont élevés les hérétiques des derniers siècles, est peut-être une des plus clairement exprimées dans nos livres saints. La vocation vient de Dieu, qui fait miséricorde à qui il lui plaît; mais nous sommes tenus d'assurer notre vocation par nos bonnes œuvres; et c'est toujours par la faute des hommes, si beaucoup étant appelés, peu sont élus. Notre prédestination vient de Dieu, qui d'une même masse tire des vases d'honneur et des vases d'ignominie, sans que personne ait droit de lui demander pourquoi il fait ceci ou cela; mais ceux sur qui a éclaté sa miséricorde, doivent retracer en eux l'image du chef des prédestinés, par la conformité de leur vie avec la sienne. La grâce, par laquelle se fait le bien, vient de Dieu, qui opère en nous le vouloir et le faire, selon qu'il lui plaît. (Philip., II, 13.) Mais nous sommes exhortés à ne pas recevoir la grâce en vain, parce que, si nous ne nous prêtons pas à ses opérations, elle demeure stérile. Enfin, Jésus-Christ nous sauve; mais pour qu'il nous sauve il faut qu'à l'exemple du grand Apôtre, il faut que nous accomplissions en nous ce qui manque à ses souffrances, non pour y ajouter un nouveau prix, pour leur donner plus de valeur, mais pour que l'application nous en soit faite.

Eh! que veulent dire autre chose les différentes paraboles sous lesquelles nous est représenté le royaume des cieux? Découvre-t-on un trésor enfoui, sans fouiller profondément la terre? Elève-t-on sans frais un édifice somptueux? Reçoit-on le salaire promis à l'ouvrier sans avoir porté le poids de la chaux et du jour! Chose étonnante! Jésus-Christ n'a été élevé par-dessus toutes choses, et n'a reçu un nom qui est au-dessus de tout nom, qu'après

l'avoir mérité par son obéissance. Nous ne l'adorons couronné de gloire et d'honneur qu'à cause de la mort qu'il a soufferte. Il a fallu qu'il souffrît pour entrer dans sa gloire, et nous prétendrions à la récompense, sans le travail qu'elle suppose! Erreur. Non, l'homme ne recueillera que ce qu'il aura semé. Qui sème dans la chair, ne recueillera de la chair que la corruption et la mort; qui sème dans l'esprit, recueillera de l'esprit la vie éternelle. Si donc vous n'êtes pas riches en bonnes œuvres, votre espérance est vaine; et tenez pour indubitable que Dieu rendra à chacun, non pas selon sa foi, son espérance, sa condition, ses projets, ses intentions, ses desirs; mais seulement selon le mérite de ses œuvres: *Secundum opera sua.* (Apoc., XXII, 12.)

Mais ce mérite des bonnes œuvres, si vous l'avez, réjouissez-vous dans le Seigneur, et tressaillez de joie; car si l'on n'obtient pas les récompenses du ciel sans les avoir méritées, quiconque les mérite les obtient toujours. A la cour d'un Assuérus, l'odieux rejeton d'une souche maudite, un Amalécite infidèle, un Aman, sans autre mérite que le caprice de son maître, peut arriver au faite des grandeurs, dicter des lois à tout un empire, fouler sous ses pieds les plus illustres têtes, obtenir des honneurs presque divins; tandis qu'un fidèle et vertueux Mardochée, à qui le prince doit la découverte d'un complot formé contre ses jours, n'obtiendra pas la plus petite récompense, languira, confondu dans la foule, à la porte du palais, se verra même proscrire, à la veille d'être pendu à un gibet infâme. Cette aveugle partialité, cet oubli ingrat, vous ne devez pas les craindre au service de Dieu. Il a vu tomber dans le tronc le denier de la veuve; il a bu le verre d'eau froide donné au pauvre en son nom: ne doutez pas qu'il ne s'en souvienne. L'essentiel est d'avoir un titre quelconque à la récompense qu'il promet; et pour grande, pour magnifique qu'elle soit, vous l'obtiendrez infailliblement; car il est très-fidèle dans ses promesses, et ne peut se manquer à lui-même. Aussi, quelle était sur ce point la confiance du grand Apôtre! *Je sais*, disait-il, quel est celui à qui j'ai confié mon dépôt; et je suis persuadé qu'il est assez puissant pour me le rendre au grand jour. (II Tim., I, 12.) *J'ai légitimement combattu*, dit-il encore, *j'ai achevé ma course; j'ai gardé la foi; il ne me reste qu'à attendre la couronne de justice qui m'est réservée, et que le Seigneur, comme un juge équitable, me rendra au grand jour, et non-seulement à moi, mais encore à tous ceux qui aiment son avènement.* (II Tim., IV, 7.)

Et puisque la récompense du ciel doit être pour vous, comme pour saint Paul, une couronne de justice, j'ajoute que vous ne l'obtiendrez que parce que vous l'aurez méritée; de manière que, tout en vous récompensant en Dieu, Dieu ne vous re-

compensera pas, parce qu'il est bon, miséricordieux, libéral, magnifique ; mais parce qu'il est juste, et qu'après vous avoir jugés selon les règles de la plus rigoureuse justice, et pesés dans la balance et au poids de son sanctuaire, il vous trouvera dignes de lui. Et puisque la récompense du ciel est une couronne de justice, j'ajoute que vous la recevrez tout aussi grande que vous l'aurez méritée. Car il n'y a différentes demeures dans la maison du Père céleste que parce qu'il y a diversité de mérites dans les saints. Ayez plus de mérites qu'un prophète, un apôtre, un martyr, et vous serez plus élevés, plus glorifiés, plus récompensés qu'eux.

Reste à voir quelle espèce de mérites Dieu juge digne de ses éternelles récompenses ; car il serait possible que nous nous y méprissions, et que, imbus comme nous le sommes des maximes et des préjugés du monde, nous ouvrissons le ciel à des hommes que Dieu n'y recevra jamais, lorsque nous en excluons d'autres dont il a marqué la place. Je présume, en effet, que si le monde dispensait les couronnes de l'éternité, elles seraient uniquement pour ce qu'il estime, pour ce qu'il admire. Il les accorderait donc aux hommes qui lui en imposent par la naissance, le rang, les emplois, les richesses, les talents ; aux hommes qui l'étonnent par des actions d'éclat, qui l'étourdissent du bruit de leur réputation. Mais que les pauvres, les simples, les petits, tous ces hommes obscurs que les heureux du monde ne jugent dignes de vivre qu'autant qu'ils leur sont utiles, se consolent. En fait de mérite, le ciel n'est pas plus éloigné de la terre que les pensées de Dieu ne le sont des nôtres. Il choisit pour composer sa cour ce qu'il y a de plus abject dans le monde et selon le monde ; et ce qui est grand devant les hommes est en abomination devant Dieu. Quel fut donc le mérite des saints ? Leur mérite fut d'avoir été pieux envers Dieu, charitables à l'égard du prochain, sévères pour eux-mêmes ; d'avoir tendu au ciel par le seul chemin qui y conduit, l'observation des commandements ; d'avoir porté leur croix à la suite de Jésus-Christ, vivant de la vie de l'esprit, combattant les désirs de la chair, bénissant Dieu dans la pauvreté, se résignant dans les souffrances, pardonnant de bon cœur les injures, priant pour leurs persécuteurs ; en un mot, leur mérite fut de remettre leur âme à Dieu, non-seulement telle qu'elle était sortie de ses mains, sans tache et sans souillure, mais ornée, mais embellie, mais enrichie de toutes les vertus que leur vocation au christianisme, les obligations de leur état, les vues particulières de la Providence sur eux, leur donnèrent occasion de pratiquer ; et c'est par le mérite de ces vertus qu'ils seront un jour les juges du monde qui les méprise.

Or, de vous demander jusqu'à quel point vous êtes riches en mérites de ce genre, je n'ai garde de le faire. Ce serait insulter

malignement à votre pauvreté et à votre nudité spirituelle. Je sais trop bien que ce n'est pas ce qui occupe le plus vos pensées, ce qui excite votre ambition, là que se portent vos désirs, que tendent vos efforts. *Mais jusques à quand donc aurez-vous le cœur appesanti ? Jusques à quand aimerez-vous la vanité et le mensonge ? (Psal., IV, 3.)* Les soins que vous vous donnez, dès qu'ils n'ont pas l'éternité pour objet, sont-ils bien plus sérieux que ceux des enfants qui s'épuisent à courir après des papillons ou à bâtir des châteaux de cartes ? Le père de famille vous invite à travailler à sa vigne, avec promesse qu'il vous donnera ce qui sera raisonnable ; et vous aimez mieux passer le jour à ne rien faire, ou à ne faire que des niaiseries ! Quoi donc ! ce travail, le dédaigneriez-vous ? Mais il a occupé les David, les Ezéchias, les Henry, les Etienne, les Léopold, les Charlemagne, les Louis IX, sur le trône ; les Maurice, les Victor, dans le commandement des armées. Ce travail de votre sanctification le regarderiez-vous comme au-dessus de vos forces, comme incompatible avec l'état dans lequel vous vivez ? Mais ! ce qu'un homme a fait, j'estime qu'un autre homme peut le faire avec les mêmes moyens. Les saints étaient par nature tout ce que vous êtes ; je ne vois pas qu'il vous manque rien de ce qu'il faut pour devenir ce qu'ils sont ; et quoi que vous puissiez dire de la violence de vos passions, de l'importunité de vos tentations, de la force de vos habitudes, du nombre et de l'énormité de vos péchés même, des occasions où vous vous êtes engagés, des scandales dont vous êtes assaillis, des dangers ou des embarras de votre profession, je m'engage à vous trouver parmi les saints de nombreux modèles. Etes-vous arrêtés par les sacrifices qu'il faudrait faire, les répugnances qu'il faudrait surmonter, les combats qu'il faudrait soutenir ? Mais je crois pouvoir vous répondre qu'il ne vous en coûtera jamais autant pour arriver au ciel qu'il en a coûté à tant de saints qui ont été continuellement tourmentés, *qui ont souffert les moqueries et les fouets, les chaînes et les prisons ; qui ont été lapidés, qui ont été sciés, qui sont morts par le tranchant de l'épée ; qui ont été éprouvés de toutes les manières, abandonnés, affligés, persécutés, errants dans les déserts et dans les montagnes, n'ayant pour retraites que les cavernes et les antres de la terre. (Hebr., II, 36, 37.)* Cependant il doit vous en coûter ; car *le chemin qui conduit à la vie est rude. (Matth., VII, 14.)* La porte par laquelle on entre est étroite ; *le royaume des cieux souffre violence et ce sont les violents, qui l'emportent (Matth., XI, 12),* et tous ceux à qui le travail fait peur « auront, comme les incrédules, les exécrables, les homicides, les fornicateurs, les empoisonneurs, les idolâtres et tous les menteurs, leur partage dans l'étagne brûlant de feu et de soufre qui est la seconde mort. » Mais si, « pour obtenir une couronne cor-

ruptible, les athlètes gardent en toutes choses une exacte continence, que ne devons-nous pas faire, nous qui en attendons une incorruptible! » Les difficultés vous effrayent! que la récompense vous anime plutôt. *Toutes les souffrances de cette vie n'ont point de proportion avec cette gloire qui sera un jour à découvert en nous. Le moment si court et si léger des tribulations que nous souffrons en cette vie, produit en nous le poids éternel d'une gloire souveraine et incomparable. (Rom., VIII, 18, 19.)*

Vous l'expérimentez déjà, heureux habitants de la cité sainte, dont nous célébrons en ce jour les combats et les victoires. Pour vous le temps des épreuves est passé, et vous êtes couronnés d'une allégresse éternelle. La vérité se découvre à vous sans nuages, et vous buvez à la source des plus pures délices. Nous, hélas! nous géissons encore loin de notre patrie. Nous y tendons dans l'obscurité d'une nuit ténébreuse, environnés de périls, à travers les flots d'une mer semée d'écueils et fameuse par ses naufrages. Ah! quand tomberont les voiles qui nous cachent celui dont la vue enivre votre âme d'une joie inébranlable! Quand la nôtre, dégagée de sa prison, pourra-t-elle se réunir à votre glorieuse société! O vous! esprits célestes; vous Reine des anges et des saints, vous, apôtres zélés; vous, martyrs intrépides; vous, pasteurs charitables; vous, vierges généreuses; vous, notre patron; vous tous, saints et saintes de Dieu, soyez-nous propices; obtenez-nous d'arriver à votre suite au port fortuné où la grâce du Rédempteur conduit tous ceux qui, comme vous, lui sont fidèles. Ainsi soit-il!

DISCOURS LXXXV

POUR LE JOUR DE LA TOUSSAINT.

Justi in perpetuum vivent, et apud Dominum est merces eorum. (Sap., V, 16.)

Les justes vivront éternellement; et le Seigneur leur réserve leur récompense.

Si les justes n'avaient d'espérance que pour cette vie, ils seraient tout à la fois et les plus misérables et les plus insensés des hommes. Jamais la nature ne trouvera rien qui la flatte dans la pratique des vertus qui font les saints; et à moins que le monde ne cesse d'être ce qu'il a toujours été, ce ne sera jamais par la pauvreté d'esprit et l'abnégation de soi-même, par la soif et la faim de la justice, par l'innocence et la pureté du cœur, par la douceur et la miséricorde, par la patience dans les persécutions et par les larmes de la pénitence, qu'on réussira à s'y établir avantageusement. Quel si puissant motif animait donc ces justes dont l'Eglise honore aujourd'hui la mémoire, et qu'elle propose à notre imitation? ces patriarches vénérables à qui l'Ecriture rend ce témoignage, qu'ils se regardèrent comme étrangers sur la terre, et ne virent leur patrie que dans cette cité dont « Dieu même est le fondement et l'architecte? » ces prophètes intrépides qui bravèrent les mépris,

les dérisions, les prisons, les fouets, les chaînes, les tourments, la mort, pour remplir la mission qu'ils avaient reçue: de reprocher aux rois et aux peuples leurs prévarications, et de leur annoncer le châtiement? ces apôtres de la nouvelle alliance, qui firent gloire « d'être réputés fous pour l'amour de Jésus-Christ, et qui tressaillaient de joie quand ils avaient été jugés dignes de souffrir quelque chose pour l'honneur de son nom? » ces martyrs invincibles qui comptèrent pour un gain « d'être regardés comme des brebis destinées à la boucherie, et de passer par l'eau et par le feu, afin d'être conduits au lieu du rafraîchissement » et de la paix? ces pontifes, ces docteurs, ces hommes apostoliques, qui, en continuant l'œuvre des fondateurs de la religion, ne pensèrent à se rendre « recommandables que par une grande patience, par la pureté, par la science du salut, par une douceur persévérante, par les fruits du Saint-Esprit, par une charité sincère? » ces fameux anachorètes et ces pénitents illustres qui, pour conserver l'innocence, ou en réparer la perte, « s'éloignèrent par la fuite, et cherchèrent un asile dans la solitude, passant leur vie au milieu des déserts ou sur les montagnes, abandonnés, affligés, persécutés, n'ayant pour vêtements que la peau des brebis ou des chèvres, pour habitation que les cavernes et les antres de la terre, » pour nourriture que des herbes insipides, que quelques racines amères? ces vierges généreuses qui, sous le poids d'un corps mortel, rivalisèrent de pureté avec les anges, et préférèrent à tous les plaisirs du monde la retraite, les jeûnes, les prières et les veilles? en un mot, les justes de tout âge, de tout sexe, de toute condition, de toute profession, qui se chargèrent de la croix à la suite de Jésus-Christ, « usèrent du monde, comme n'en usant pas, » et firent leur capital de servir Dieu et de sauver leurs âmes? Quel motif, dis-je, quel si puissant motif les animait? Qui pouvait les déterminer à sacrifier toutes les inclinations de la chair et du sang? à agir contre toutes les règles de la prudence humaine? L'espérance qu'ils avaient en Dieu. Ils envisageaient la récompense promise aux justes. Ils savaient que les justes vivront éternellement, et que le Seigneur leur réserve leur récompense: *Justi in perpetuum vivent, et apud Dominum est merces eorum* (Sap. V, 16), et rien ne leur coûtait pour arriver à jour d'un si grand bonheur. Or, mes frères, nous sommes les enfants des saints, que ne sommes-nous donc aussi les imitateurs de leurs vertus! Ce qu'ils ont obtenu nous est offert. Avec la même espérance, nous devrions être capables des mêmes efforts.

Il est superflu d'avertir les hommes qu'ils doivent travailler à se rendre heureux. Le désir du bonheur n'est pas seulement dans notre âme; il la remplit tout entière. C'est de lui que naissent tous nos autres desirs. Il est le principe de nos amours et de nos

haines ; la règle de nos goûts et de nos aversions ; la mesure de nos espérances et de nos craintes ; le mobile de toute notre conduite, le but de toutes nos entreprises. Faut-il le blâmer, parce qu'il peut être, et qu'il est, en effet, aussi souvent une source de vices que de vertus ? Faut-il le combattre comme un fruit de cet amour-propre qui nous est si naturel, et conséquemment comme un désir mauvais, chimérique et trompeur ? Non, certes. Ce désir se trouve dans tous les hommes ; dans tous il est vif, constant, invincible. Il faut dire que Dieu lui-même l'imprima dans le fond de notre être, parce qu'il a le pouvoir et la volonté de le satisfaire ; le pouvoir et la volonté de nous rendre tous heureux, constamment heureux. Mais où, quand, et par quoi Dieu doit-il combler ce désir ? Est-ce sur la terre, ou au ciel ? pendant la vie présente, ou dans l'éternité ? par la jouissance des biens qu'on peut trouver en ce monde, ou par la communication des richesses qu'il renferme dans son sein ? Voilà sur quoi il nous importe souverainement de ne pas nous tromper. Car avec la volonté commune d'être heureux, nous n'employons pas tous les mêmes moyens de le devenir. C'est pour être heureux que l'ambitieux intrigue, que l'avare accumule, que l'homme injuste trame des fraudes, que l'impie secoue le joug de la religion, que le libertin s'abandonne à la débauche. C'est aussi pour être heureux que le chrétien souffre l'humiliation, qu'il se résigne dans la pauvreté, qu'il répand des aumônes, qu'il pardonne les injures, qu'il réprime ses passions, qu'il mortifie ses sens, qu'il accomplit les devoirs de la piété. Des moyens si différents ne peuvent toutefois conduire à la même fin. On ne saurait arriver au même but en suivant des routes si opposées. Les uns ou les autres se trompent donc nécessairement. Il y a donc nécessairement ici des insensés et des sages. Comment les distinguer ? Ce discernement est facile à faire ; il est même déjà fait, si nous voulons nous en tenir au témoignage du plus riche, du plus puissant, du plus glorieux, du plus savant, du plus sage des hommes. Au faite des grandeurs humaines, au sein de l'opulence et des plaisirs, après avoir accordé à ses yeux et à son cœur tout ce qu'ils avaient désiré, Salomon prononçait sur les biens du monde cet arrêt mémorable : *Vanitas vanitatum, et omnia vanitas* (Eccle., I, 2), *præter amare Deum, et illi soli servire* : « Vanité des vanités, et tout n'est que vanité, excepté d'aimer Dieu et de le servir seul. » Mais quoique les passions ne raisonnent guère, il faut s'armer de raisons et de fortes raisons, quand on entreprend de combattre l'obstination de ceux qu'elles ont égarés. Eh bien, voyons ce que la raison même nous découvre là-dessus.

Il me paraît évident que, si Dieu, en créant les hommes pour être heureux, a borné leur sort à la vie présente ; que si les hommes doivent trouver ici-bas, et dans

les biens sensibles, toute la félicité que leur cœur désire, il faut que l'acquisition de ces biens soit possible à tous ; que la possession de ces biens soit certaine pour tous ; que la jouissance de ces biens les contente et les enivre tous. Or, vous conviendrez bien qu'il n'en va pas ainsi.

N'est-il pas vrai qu'une foule d'hommes, par la condition dans laquelle ils sont nés, par l'éducation qu'ils ont reçue, par la profession qu'ils exercent, par la tournure de leur esprit, par la trêpe de leur caractère, se trouvent sans moyen quelconque pour percer dans le monde et en rien obtenir ? qu'un grand nombre semblent destinés à passer leurs jours dans la dépendance et l'humiliation, dans les privations et les besoins de la pauvreté, dans l'assujettissement à un travail dur et ingrat, sans jamais savoir ce que c'est que considération, liberté, repos, aisance, vie douce et commode ? que parmi ceux mêmes qui ne manquent ni d'industrie, ni d'activité, ni de conduite, et qui s'emploient de leur mieux à ce qu'on appelle faire fortune, beaucoup ne sèment que du vent, ne recueillent que des regrets, vieillissent et meurent avec le chagrin d'avoir perdu leurs peines, et de laisser des enfants plus pauvres qu'eux ? N'est-il pas vrai encore que les biens du monde sont, de leur nature, essentiellement caducs et fragiles ? que personne ne les possède de manière à pouvoir prudemment se répondre qu'il les possédera longtemps ? qu'entre la santé la plus florissante et la mort la moins inévitable il n'y a qu'un point ? que souvent à la joie la plus vive succède tout à coup la tristesse la plus amère ? que tel qui se nourrissait des viandes les plus délicates, est presque réduit à mendier son pain, et que tel autre se roule dans la poussière, après avoir caché sa tête dans les nues ? Enfin, n'est-il pas vrai qu'il n'y a aucun bien sensible qui mette l'homme à l'abri de tous les maux ? Aucun qui l'affranchisse de la crainte et de la nécessité de mourir ? aucun qui le contente si pleinement, si parfaitement, qu'il ne lui laisse plus rien à désirer ? aucun avec la possession duquel il ne dise encore : *Ascendam super altitudinem nubium, similis ero Altissimo* (Isa., XIV, 14) : J'arriverai plus loin, je veux être semblable à ce qu'il y a de plus élevé ?

Mais de tout cela, quelles conséquences ? les voici : Si Dieu a borné le sort des hommes à la vie présente, et s'il ne prétend les rendre heureux que par les biens d'ici-bas, pourquoi la jouissance de ces biens laisse-t-elle dans leur cœur un vide immense et qu'aucun objet créé ne peut combler ? Je ne saurais être heureux tant qu'il me reste des désirs à satisfaire. Dieu a donc méconnu la capacité du cœur qu'il m'a donné, ou la nature des biens qu'il me destine. Si les hommes n'ont à espérer que les biens d'ici-bas, pourquoi la possession de ces biens est-elle si incertaine et si caduque ? Je ne saurais être heureux tant que je puis craindre que ce qui fait mon bonheur ne

s'évanouisse et ne m'échappe. Le désir d'être heureux n'est donc qu'une illusion dont je suis dupe. Dieu n'aura voulu que m'en imposer sur les misères trop réelles de ma condition, et frotter seulement d'un peu de miel les bords du calice amer qu'il m'oblige de boire. Si les hommes n'ont à espérer que les biens d'ici-bas, pourquoi l'acquisition de ces biens est-elle impossible au plus grand nombre ? Je ne saurais être heureux par une espérance chimérique et qu'il n'est pas en mon pouvoir de réaliser. Dieu n'est donc plus le père commun ? il fait acception des personnes ; partial pour les uns, il s'est montré cruel envers les autres. Tous les malheureux peuvent demander où est sa bonté, méconnaître sa providence, regarder la vie comme un présent funeste, et appeler par leurs vœux l'heure qui doit les plonger dans le néant. Ces conséquences sont affreuses ; mais elles sont justes, et par suite elles démontrent l'incompréhensible folie de ceux qui restreignent à la terre l'espérance du bonheur auquel Dieu les destine, et qui croient trouver tout ce que leur cœur désire dans la possession d'un champ, dans un plaisir brutal, dans une partie de débauche.

Oh ! combien sont plus nobles et plus consolantes les idées que la religion nous donne de notre destination ! et par là même, combien sont plus sages ceux qui travaillent à mériter les récompenses qu'elle promet ! D'accord avec la raison sur la valeur de tous les biens visibles, la religion veut que nous sachions nous en passer, quand ils nous manquent ; que nous les possédions sans attache, quand nous en avons ; que nous en usions toujours sobrement, lors même qu'ils nous abondent ; que nous les perdions sans regret, s'il arrive qu'ils nous soient ravés, parce qu'enfin Dieu nous a faits pour lui, et tellement pour lui, que notre cœur, comme nous l'éprouvons, sera dans l'inquiétude et dans l'agitation, tant qu'il ne se reposera pas en Dieu. D'accord avec la raison sur la dignité de notre être, la religion veut que nous regardions comme un malheur tout ce qui nous souille, tout ce qui nous avilit, tout ce qui nous dégrade, parce qu'il ne saurait y avoir de bonheur réel là où est le crime, la honte et l'infamie. Plus éclairée que la raison même sur l'immortalité de notre âme, la religion enseigne que la terre n'est pour nous qu'un lieu de passage : le ciel est le terme où nous devons tendre, que la vie présente est le temps du travail, des combats, des épreuves. C'est à la mort que nous trouverons le repos et la paix. Des lumières pour nous conduire, des secours pour aider à notre faiblesse, des consolations pour adoucir nos peines, c'est tout ce qu'il nous faut ici-bas, et la religion nous les fournit ; la récompense est réservée à l'éternité.

Que l'espérance de l'obtenir nous anime et nous soutienne. C'est une récompense offerte à tous, et que tous peuvent mériter. La volonté du père de famille est que la

salle de son festin soit remplie. Il y convie les pauvres et les estropiés, les aveugles et les boiteux : pour petit, pour obscur, pour ignorant, pour misérable que vous soyez aux yeux du monde, présentez-vous seulement à Dieu avec la robe nuptiale, je veux dire, avec la justice et le mérite des vertus que comporte votre état, la patience dans le travail, la résignation dans les souffrances, la droiture, la probité, la tempérance, la pureté des mœurs ; et Dieu vous accueillera ; et vous demeurerez dans son royaume ; ou plutôt, vous foulerez sous vos pieds l'orgueil qui vous méprise, l'injustice qui vous opprime, la violence qui vous dépouille. Or, en est-il un seul qui manque des moyens nécessaires pour remplir cette mesure et mériter le ciel ?

C'est une récompense certaine, et qu'on obtient inmanquablement quand on l'a méritée. Celui qui la promet est essentiellement fidèle. Un ouvrier jaloux se plaint bien, dans l'Evangile, de ce « qu'il donne à ceux qui n'ont travaillé qu'une heure, autant qu'à lui qui a porté le poids du jour et de la chaleur ; » mais il ne lui reproche pas de lui nier le salaire convenu. Voyez avec quelle confiance en parlait saint Paul : *Je sais qui est celui à qui j'ai confié mon dépôt, et je suis persuadé qu'il est assez puissant pour me le rendre au grand jour. (II Tim., I, 12.) J'ai légitimement combattu ; j'ai achevé ma course ; j'ai gardé la foi, et j'attends avec une pleine sécurité la couronne de justice qui m'est réservée, et que le Seigneur, comme un juge équitable, me rendra, et non-seulement à moi, mais encore à tous ceux qui aiment son avènement. (II Tim., IV, 7, 8.)* A la cour d'Assuérus, les importants services de Mardochée peuvent rester sans récompense ; avec Dieu, un verre d'eau froide, donné à un pauvre pour l'amour de lui, recevra la sienne.

C'est une récompense magnifique, et qui comble tous les vœux de ceux qui l'obtiennent. *L'œil n'a jamais vu, l'oreille n'a jamais entendu, le cœur de l'homme n'a jamais senti ce que Dieu prépare à ceux qui l'aiment. (Rom., II, 9.)* « Ils lui seront semblables, parce qu'ils le verront tel qu'il est ; il les enivrera de l'abondance qui est dans sa maison, les fera boire au torrent de ses délices, et rassasiera leur cœur par la communication de sa gloire. » Etonnons-nous que David sur le trône ne « demandât qu'une seule chose au Seigneur, et la recherchât uniquement, » je veux dire, « le bonheur d'habiter dans sa maison et d'en contempler les délices ! »

Enfin, c'est une récompense éternelle, et que ne perdront jamais ceux qui en auront été jugés dignes. « La mort fuira loin d'eux. Dieu les protégera de sa droite et les défendra de son bras saint. » En Dieu et avec Dieu, ils vivront en lui, par lui et avec lui dans toute l'éternité. En faut-il davantage pour justifier les saints d'avoir cherché pardessus tout le royaume de Dieu et sa justice ? Ah ! si les athlètes gardent en toutes

choses une exacte tempérance pour obtenir une couronne corruptible, » que nedoivent pas faire « ceux qui attendent un royaume admirable et un diadème éclatant d'une gloire incorruptible! »

Véritablement les justes, pour rester les amis de Dieu, seront toujours les ennemis du monde; ils en détesteront les damnables maximes; ils en mépriseront les richesses; ils en fuiront les plaisirs; ils en craindront les scandales. Loin « d'accomplir les désirs de la chair, » ils devront se renoncer eux-mêmes, combattre toutes les inclinations déréglées, crucifier toutes les convoitises, « faire mourir les membres de l'homme terrestre qui est en eux, porter dans leur corps la mort de Jésus, afin que la vie de Jésus, » sa douceur, son humilité, sa patience, sa modestie, sa mortification « paraissent aussi dans leur corps; » en un mot, ils devront mener une vie pauvre, laborieuse, pénitente, « une vie cachée en Dieu avec Jésus-Christ. » Mais aussi lorsque Jésus-Christ, dont l'esprit les anime, et qui, par sa doctrine, par ses exemples, par ses promesses, par ses grâces et par son amour, « est la vie de leur âme, viendra à paraître, ils paraîtront avec lui dans la gloire. »

Véritablement les justes seront toujours, sur la terre, en butte aux moqueries, aux dérisions, aux insultes des méchants; mais le jour viendra où les « méchants seront saisis de trouble et d'une horrible frayeur, en voyant, contre leur attente, les justes sauvés; » et où ils diront, dans le serrement de leur cœur : *Ce sont là ceux qui ont été autrefois l'objet de nos railleries, et que nous donnions pour exemple des personnes dignes de toute sorte d'opprobres. Insensés que nous étions ! leur vie nous paraissait une folie et leur mort honteuse. Cependant les voilà élevés au rang des enfants de Dieu ! Nous nous sommes donc égarés des voies de la vérité ! La lumière de la justice n'a point lui pour nous, et le soleil de l'intelligence ne s'est point levé sur nous. Nous nous sommes lassés dans les voies de l'iniquité et de la perdition. De quoi nous a servi notre orgueil ? Qu'avons-nous tiré de nos richesses et de nos plaisirs ? Toutes ces choses sont passées comme l'ombre : nous nous sommes donc trompés ! « Ergo erravimus ! (Sap., V, 3 et seqq.)*

Nous sommes à temps, mes frères, de nous épargner de si amers regrets. Ne marchons point par les chemins âpres de l'iniquité. Suivons, comme les justes, la voie du Seigneur, et nous arriverons comme eux à cette vie éternelle qui fait leur récompense.

Gloire à vous, ô mon Dieu ! gloire à vous, qui êtes admirable dans vos saints. (Psal. LXVII, 36.) Gloire à vous, « qui leur avez accordé le désir de leur cœur, et ne les avez point frustrés de la demande de leurs lèvres. » Ils vous demandaient « que vous leur conservassiez la vie ; et les jours que vous leur avez accordés s'étendront dans tous les siècles. » Après avoir été méprisés « comme la balayure du monde, » ils sont devenus « le sujet des bénédictions de

toute la postérité ; et parce que, pour vous rester fidèles, ils ont suivi des voies dures et pénibles, vous leur avez donné une joie pleine et parfaite en leur montrant votre visage. » Gloire encore à vous, « qui nous avez élus en Jésus-Christ avant la création du monde, par l'amour que vous nous avez porté, afin que nous fussions saints et irrépréhensibles devant vous. » Nous pouvons donc tous avoir part « au sort et à l'héritage des saints ! » à cet héritage où rien ne peut ni se détruire, ni se corrompre, ni se flétrir, et « que vous nous avez réservé dans les cieux. » Ah ! Seigneur, mon propre cœur m'avait séduit ; et, gagné par les caresses des pécheurs, je battais les mêmes routes qu'eux, et comme eux je cherchais hors de vous un repos, une paix, un bonheur que je ne saurais trouver qu'en vous. Mais, par miséricorde, vous avez permis que je ne trouvasse que peine et affliction d'esprit dans ces jeux, dans ces plaisirs, dans ces biens imaginaires dont se repaît et se contente la vanité. Que la terre, aujourd'hui que vous dessillez mes yeux, que la terre me paraît vile quand je regarde le ciel ! Mon cœur vous appelle, mes yeux vous cherchent ; *comme le cerf soupire après les eaux, mon âme soupire vers vous ; elle est toute brûlante de soif pour le Dieu fort et vivant. Quand viendrai-je et quand paraîtrai-je devant la face de Dieu ! (Psal. XLVII et seqq.)* Je ne cesserai de vous chercher que vous ne m'ayez montré votre visage. La vue seule de votre gloire peut satisfaire et combler mon cœur. Ainsi soit-il.

DISCOURS LXXXVI.

SUR LA FÊTE DE LA TOUSSAINT.

Beati qui habitant in domo tua, Domine, in sæcula sæculorum laudabunt te. (Psal. LXXXIII, 5.)

Heureux, Seigneur, ceux qui habitent dans votre maison ; ils vous loueront dans tous les siècles

Quand on sait, mes frères, quels sont les goûts qui vous dominent et les maximes qui vous dirigent ; les désirs qui vous agitent et les soins qui vous occupent ; les événements qui vous désolent et les folles joies qui vous transportent, peut-on se promettre de vous intéresser beaucoup en vous parlant du bonheur des saints ? Et, pour vous amener seulement à convenir que ce bonheur est l'objet le plus digne, le seul objet digne des empressements d'un homme raisonnable, ne faudrait-il pas rectifier vos idées, changer vos affections, corriger vos mœurs ? Sans doute que pour « un juste qui vit de la foi, » rien n'est beau, rien n'est désirable comme les tabernacles du Seigneur. « L'unique chose qu'il demande, la seule qu'il ambitionne, c'est d'habiter éternellement dans la maison du Dieu des vertus, et d'en contempler les délices ; et, possédât-il tous les royaumes du monde avec toute la gloire qui les accompagne, la terre ne serait, dans son estime, qu'une vallée de larmes qu'il lui tarderait de quitter, pour monter et s'élever jusqu'au lieu que le Seigneur a établi. Ainsi, le cerf altéré soupire

avec moins d'ardeur après l'eau des fontaines, que David ne soupirait vers ce tabernacle admirable où réside le Dieu fort et vivant. Il eût donné mille autres jours pour un jour de demeurer dans cette heureuse maison. Il eût mieux aimé y tenir le dernier rang que de commander sous les tentes des pécheurs. » Au souvenir des biens qui lui étaient promis, « son âme tombait dans une sorte de défaillance par l'ardeur de ses désirs. Son cœur, sa chair même les faisaient éclater par des transports de joie. Il les a comparés à une soif brûlante que Dieu seul pouvait étancher en lui manifestant sa gloire. »

Mais combien de pareils sentiments doivent paraître singuliers, extravagants même à tous ces hommes qui ne suivent plus, dans leurs jugements comme dans leur conduite, que les inspirations « d'une sagesse terrestre, animale et charnelle ! » Peuvent-ils seulement concevoir qu'un prince riche, puissant, victorieux, béni de ses sujets, honoré de ses voisins, craint et respecté de ses ennemis, « ne trouvât rien sur la terre qui méritât de l'attacher, et qu'il ne se crût heureux que par l'espérance de paraître un jour devant la face de Dieu, de voir la lumière dans sa lumière même, d'être enivré de l'abondance qui est dans sa maison, et de boire au torrent de ses délices ? » Quels attraits peut offrir une félicité si pure à ceux qui ne vivent que par les sens et que pour les sens ? Loin de plaire, la lumière et la vérité deviennent odieuses « quand on fait des œuvres de ténèbres, quand on se repaît de la vanité et du mensonge. » L'éternité ne dit rien au cœur de l'impie, de l'avare et du libertin, qui bornent toute leur destinée au temps présent et tiennent si fort à la terre que le comble des maux pour eux est la nécessité de la quitter. Voir Dieu, le louer, le posséder, l'aimer et en être aimé, ne saurait passer pour le souverain bonheur auprès de ceux qui à peine croient en Dieu, qui blasphèment son nom, bravent son autorité, méprisent ses promesses, rient de ses menaces ; et puisque les fornicateurs, les adultères, les impudiques, les abominables, les avares, les intempérants, les médisants, les vindicatifs et les détenteurs du bien d'autrui ne seront point les héritiers du royaume de Dieu, pour combien le ciel n'est-il plus qu'une chose indifférente ! pour combien, hélas ! le ciel n'est-il plus peut-être qu'un bien irrévocablement perdu !

Cependant, et j'en rends grâce à Dieu, malgré le dépérissement de la foi, de jour en jour plus sensible ; malgré la dépravation des mœurs si marquante, même ici, on trouve encore des pauvres d'esprit, des hommes doux, pacifiques, miséricordieux, chastes, patients, affamés et altérés de la justice ; des hommes tels que ceux pour qui Jésus-Christ assure que le royaume des cieux a été préparé, et je leur dois des consolations et des encouragements. C'est donc pour eux que je vais parler du ciel. Dieu

fasse, par sa miséricorde, qu'en les consolant je puisse exciter les regrets, allumer quelque bon désir dans le cœur de ceux qui ne leur ressemblent pas !

Si, comme l'a dit saint Paul après le prophète Isaïe : *L'œil n'a jamais vu, l'oreille n'a jamais entendu, le cœur de l'homme n'a jamais conçu ce que, dans sa miséricorde, Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment* et qui le servent (Rom., II, 9), que fais-je en m'engageant à vous parler du ciel, et où prendrai-je ce qu'il convient d'en dire ? Le Sage ne m'a-t-il pas averti « de ne point rechercher ce qui est au-dessus de moi, et de ne point penser à pénétrer ce qui surpasse mes forces ? » Oui, mes frères ; mais ici j'ai cet avantage que je puis me prévaloir de mon impuissance même ; et c'est précisément parce que le bonheur du ciel est incompréhensible, parce qu'aucune langue humaine, que la vue d'aucun objet, que la jouissance d'aucun bien créé ne saurait nous donner de ce bonheur une idée exacte et complète, que j'ai droit de conclure tout d'abord que nous devons le placer, dans notre estime, infiniment au-dessus de ce que nous admirons, de ce que nous recherchons, de ce que nous désirons le plus : car voici comment je raisonne.

La foi m'assure que l'œil n'a jamais vu rien qui approchât de ce que Dieu a préparé dans le ciel pour ses serviteurs et ses amis. Cependant, qu'il est beau ce soleil qui, dans sa course aussi régulière que rapide, dispense, chaque jour, la lumière aux humains ! Qu'elles sont radieuses ces étoiles qui couronnent le front de la nuit ! Qu'elles sont brillantes ces couleurs dont se peint l'arc-en-ciel ! Qu'elle est merveilleuse la vue de ces nuages amoncelés dans les airs, et que des vents capricieux promènent en tous sens sous une voûte d'azur ! Qu'il est majestueux le mouvement qui balance la masse des mers, les élève et les abaisse, les pousse en vagues écumantes vers le rivage, brise contre un grain de sable l'orgueil de leurs flots et les ramène paisibles dans leur lit ! Qu'elle est magnifique la terre, lorsqu'elle se tapisse de verdure, qu'elle se pare de fleurs, qu'elle étale l'or de ses moissons et la pourpre de ses fruits ! Qu'il est étonnant l'homme lui-même, et qu'à sa démarche, à son maintien, à l'élégance de ses formes, à la noblesse de ses traits, à la dignité empreinte sur son front, à la souplesse de sa voix, à la douceur de son sourire, on le reconnaît bien pour le chef-d'œuvre de la création et le roi de la nature ! En un mot, qu'il est pompeux, qu'il est ravissant le spectacle de l'univers, et qu'il annonce éloquentement la gloire de son auteur ! Mais si l'univers et tout ce qu'il présente à mes yeux, quoique si brillant, si grand, si surprenant, ne mérite pas d'entrer en comparaison avec cette terre que Dieu donne en héritage à ceux qui le servent, cette terre qu'est-elle donc ! quelle en est donc l'ineffable beauté ! *Si hæc tam pulchra sunt, qualis ipse !*

La foi m'assure que l'oreille n'a jamais

rien entendu qui approchât de ce que Dieu a préparé dans le ciel pour ses serviteurs et ses amis. Cependant, que ne m'a-t-on pas dit de la magnificence d'un Salomon, qui surpassa en richesses tous ceux qui avaient régné avant lui dans Jérusalem ! de la puissance d'un Assuérus, qui étendit son empire depuis l'Inde jusqu'à l'Éthiopie, sur cent dix-sept provinces ! de la gloire d'un Alexandre, devant qui la terre se tut d'admiration ! de la pompe, impossible à décrire, qui accompagnait les empereurs romains dans les cérémonies d'éclat, surtout au jour de leur couronnement ou de leur triomphe ! En voyant la maison que Salomon avait bâtie, les logements de ses officiers, la magnificence de leurs habits, le bel ordre avec lequel ils le servaient, les mets de sa table, les holocaustes qu'il offrait dans la maison du Seigneur, ses meubles, ses vases, ses parfums, ses pierreries, ses bois précieux, ses chevaux, ses armes, ses trésors, la reine de Saba était toute hors d'elle-même. « Heureux, » s'écria-t-elle transportée d'admiration, « heureux ceux qui sont à vous ! Heureux vos serviteurs qui jouissent de votre présence ! » Mais si tant de richesses, tant de gloire, tant de puissance, tant de magnificence disparaît, comme une vaine ombre devant le moindre rayon de la gloire céleste ; si le plus petit dans le royaume de Dieu est incomparablement plus grand que Salomon dans toute sa splendeur, jusqu'où est-il donc élevé ? *Si hæc tanta, quantus ipse !*

La foi m'assure que le cœur de l'homme n'a jamais conçu rien qui approchât de ce que Dieu a préparé dans le ciel pour ses serviteurs et ses amis. Cependant, combien sont vastes mes désirs ! Et s'il ne m'est pas donné de les satisfaire, de quel bonheur, du moins, ne puis-je pas me former l'idée, en laissant le champ libre à mon imagination ! Un prince riche et puissant, s'il en fut jamais, fit, la troisième année de son règne, un festin magnifique à tous les grands de sa cour, à tous ses officiers, aux plus braves d'entre les Perses, aux premiers d'entre les Mèdes, et aux gouverneurs de ses provinces, étant lui-même présent, pour faire éclater la gloire et les richesses de son empire. Ce festin fut continué cent quatre-vingts jours ; et les ameublements, les vases, les mets, les vins, tout y fut constamment digne de la magnificence royale. Le dernier jour, le roi, dans l'ivresse de sa joie, ordonna qu'on introduisît la reine, le diadème sur la tête, jaloux de faire voir son incomparable beauté à tous ses peuples et aux premières personnes de sa cour. En faut-il tant pour contenter le cœur d'un homme, et ne peut-on pas appeler heureux celui qui jouit de si grands biens ? Mais ce bonheur, je le conçois ; je conçois même qu'on peut y ajouter beaucoup. Je puis supposer que tant de richesses se grossissent des dépouilles de toutes les nations, que tant de puissance s'accroisse de l'empire du monde entier ; que tant de majesté soit relevé par

les humbles hommages de tous les autres rois ; qu'à tant de gloire se réunisse la connaissance exacte de tout ce qui est sous le soleil, et à tant de plaisirs, tout ce qui fait les délices des enfants des hommes ; que cette félicité soit inaltérable, et qu'on en jouisse sans interruption, comme sans dégoût ; je puis supposer... Mais puisque tout cela, et tout ce qui peut s'imaginer, par là même que je le conçois, n'est pas même une ébauche imparfaite des richesses, de la gloire, des délices du ciel ; qu'est-ce donc que le ciel ! *Et si hæc tanta, quantus ipse !*

Le ciel ! c'est « la terre désirable » où Dieu a établi ses amis ; c'est « la cité dont Dieu même est le fondement et l'architecte, » où Dieu a fixé sa demeure, où il a placé son trône, où il déploie tout l'éclat de sa gloire, toutes les richesses de sa magnificence ; où il glorifie ses saints, et est glorifié par eux. Ah ! si les ténèbres de ma prison sont éclairées d'une si vive lumière ; si les fatigues de mon pèlerinage sont adoucies par tant de commodités et de délices ; si, sous le poids de la malédiction et « dans la région des morts, j'ai à me défendre contre une foule d'objets qui peuvent me charmer et me séduire jusqu'à me faire aimer ma misère, jusqu'à me faire sacrifier mes espérances, que verrai-je donc au jour de la liberté ? que trouverai-je donc au terme du voyage, « dans la terre des vivants, dans la joie de mon Seigneur ! »

Le ciel ! c'est la récompense que Dieu destine à la foi des patriarches, au zèle des apôtres, à la constance des martyrs, à la pureté des vierges, à la résignation des pauvres, aux larmes des pénitents, à l'amour de ceux qui ont tout quitté pour lui ; c'est la couronne de justice que doit rendre le juste juge à la vertu obscure, à la vertu méprisée, à la vertu calomniée, à la vertu persécutée. Ah ! si dans ce monde Dieu se montre libéral et prodigue de ses biens, au point de les faire pleuvoir sur les méchants, comme sur les bons ; au point d'accorder des richesses, et des dignités, et des plaisirs à des hommes qui le méconnaissent, qui l'outragent, qui le blasphèment, qui se font une gloire affreuse de l'affronter ; de quel honneur immortel, de quels riches trésors, de quels plaisirs enivrants payera-t-il ceux qu'il appelle ses amis, ceux qu'il appelle ses enfants, ceux qui sacrifièrent tout pour lui rester fidèles !

Le ciel ! c'est le prix de l'incarnation, des anéantissements, des opprobres, des souffrances, de la mort d'un Homme-Dieu. C'est tout ce que demandait pour lui-même et pour ses chers disciples le Fils le plus dévoué aux volontés du père le plus tendre comme le plus puissant. Ah ! de quoi n'est pas digne aux yeux de Dieu, le zéléteur de sa gloire, le réparateur de ses droits, le vainqueur de la mort, le triomphateur des démons ! et combien est brillante la destinée des hommes avec qui Jésus-Christ se plaît à partager son trône !

Le ciel ! c'est pour acquérir le ciel que les Paulin et les Hilaire se sont volontairement dépouillés de leurs biens; que les Antoine, les Pacôme et les François se sont consumés dans les jeûnes et dans les veilles; que les Clotilde et les Louise ont préféré l'humilité du cloître à la pompe des cours; que les Sébastien, les Symphorien, les Laurent ont bravé les supplices, et livré leur corps à la cruauté des bourreaux. Croirons-nous que les uns et les autres plaignent aujourd'hui de si durs sacrifices? Tous, de concert, ils bénissent Dieu des pénibles épreuves par lesquelles ils ont passé: Vous nous avez jugés dignes de souffrir quelque chose pour l'honneur de votre nom. Il nous a fallu passer par le feu et par l'eau des tribulations; mais vous nous avez conduits au lieu du rafraîchissement et de la paix: *Transivimus per ignem et aquam, et eduxisti nos in refrigerium.* (Psal. LXV, 12.)

Qu'est-ce donc que le ciel? Dans le ciel « il n'y aura ni pleurs, ni cris, ni affliction. La mort aussi ne sera plus. Celui qui est assis sur le trône, les couvrira comme d'une tente. Ils n'auront plus ni faim, ni soif, et le soleil ni aucune autre chaleur ne les incommodera plus, parce que l'Agneau qui est assis au milieu du trône, sera leur pasteur, il les conduira aux fontaines d'eau vive, et Dieu essuyera toutes les larmes de leurs yeux. » Vivre sans devoir mourir jamais, et vivre exempt de ces besoins qui nous assiègent, de ces craintes qui nous agitent, de ces soucis qui nous rongent, de ces contradictions qui nous aigrissent, de ces accidents qui nous désolent, de ces travaux qui nous épuisent, de ces douleurs qui nous déchirent, ne serait-ce pas déjà une félicité digne d'envie?

Dans le ciel, un saint n'est pas seulement exempt de tous les maux; tous les biens encore se réunissent pour concourir à son bonheur. « Sa jeunesse se renouvelle comme celle de l'aigle, » et l'Ecriture le compare à « un bel arbre qui, planté proche le courant des eaux, » et bravant également les frimats de l'hiver et les feux de l'été, « conserve dans toutes les saisons l'honneur de son feuillage, » et dans toutes les saisons se charge de fleurs et de fruits. Sa santé est inaltérable, parce qu'il « boit à la source de la vie et mange le fruit qui donne l'immortalité. » Après la révolution de mille et mille siècles, il peut insulter au temps qui consume tout, à la mort qui dévore tout. Sa gloire est incomparable. « Il a reçu de la main du Seigneur Dieu un royaume indestructible et un diadème éclatant, sur lequel est gravé le nom du Roi des rois, du Seigneur des seigneurs. » Ses richesses sont impérissables, car « Dieu même est la portion qui lui est échue en héritage; » et là où il a placé son trésor, il n'y a ni vers, ni rouille qui le rongent, ni voleurs qui le détèrrent et le dérobent. « Ses joies sont inénarrables: « couronné d'une allégresse éternelle, » il est toujours dans le ravissement de son bonheur. Ses

désirs ne renaissent que pour être satisfaits: Dieu « l'enivre de l'abondance des biens qui sont dans sa maison; Dieu le fait boire au torrent de ses propres délices. » Quelques gouttes de ce torrent tombées sur le cœur de sainte Catherine de Sienne, la mettaient hors d'elle-même. Seigneur, s'écriait-elle, suspendez le cours de vos consolations. Tant que ma pauvre âme habitera ce chétif corps, il est impossible qu'elle y suffise. Je pâme, je meurs de plaisir. Qu'est-ce donc de celui qui se plonge, qui s'abîme, qui se perd dans les eaux « de ce fleuve qui réjouit la cité de Dieu! »

Dans le ciel nous verrons Dieu, et nous le verrons face à face, et nous le verrons *tel qu'il est*; et parce que nous le verrons, nous deviendrons semblables à lui. (1 Joan., III, 2.) Nous verrons Dieu, cette beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, dont toutes les créatures empruntent tout leur éclat, et les cieux toute leur vertu. Nous verrons Dieu, cette unité souveraine en qui tout existe, à qui tout se rapporte et qui voit tout changer sans recevoir de changement ni d'ombre par aucune révolution. Nous verrons Dieu, cette règle essentielle de tout ce qui est bon, juste, saint et vertueux. Nous verrons Dieu, cette source inépuisable de toute grâce excellente et de tout don parfait, qui trouve sa félicité dans la contemplation de lui-même, et rend heureux comme lui ceux à qui il daigne découvrir sa face. Nous verrons Dieu, et « ce que nous ne découvrons maintenant que comme en un miroir et en des énigmes, » l'équité de ses jugements, les voies de sa providence, les conseils de sa sagesse, tout nous sera manifesté. « Nous connaîtrons Dieu, » et tout ce qui est en Dieu, « comme nous-mêmes nous sommes connus de lui. » Nous deviendrons semblables à lui; car *les justes vivront toujours.* (Sap., V, 16.) *Ils auront l'agilité de la flamme, ils brilleront à l'égal des feux du firmament.* (Sap., III, 7.) Ils mangeront à la table de leur Père céleste; dans son royaume ils jugeront les nations, *ils jugeront les anges mêmes.* (Ibid.) Que d'autres merveilles! que d'autres secrets ineffables qu'il n'est pas donné à un homme de rapporter!

Seigneur des armées, mon roi et mon Dieu, que vos tabernacles sont aimables! qu'elle est glorieuse la ville où vous habitez! Je disais à mon âme: *Pourquoi êtes-vous triste, et pourquoi me troublez-vous?* (Psal. XLII, 6.) Mais je ne puis plus modérer ses transports depuis qu'on m'a dit: *Nous irons dans la maison du Seigneur.* (Psal. CXXI, 1.) J'irai dans la maison du Seigneur! Je passerai dans le lieu du tabernacle admirable, jusqu'à la maison de mon Dieu, au milieu des chants d'allégresse et de louanges! Hé! quand sera-ce! *Quand y arriverai-je! quand paraîtrai-je devant la face de mon Dieu!* (Psal. CXI, 3.) Comme la terre va me paraître vile en comparaison du ciel! Je ne saurais plus m'y regarder que comme un banni, et déjà « je me plains

de la longueur de mon pèlerinage. » Que fais-je « avec les habitants de Cédar, avec les ennemis de la paix » et les détracteurs de la vertu ? Ah ! Seigneur, mes yeux resteront tournés vers vous. C'est après vous que mon cœur soupirera ; c'est vous que mes plus ardents désirs appelleront ; je me consolerais par l'espérance ; « mais je ne serai pleinement satisfait qu'au moment où je verrai votre gloire. »

DISCOURS LXXXVII.

POUR LE JOUR DES MORTS.

Miseremini mei, miseremini mei, saltem vos amici mei, quia manus Domini tetigit me. (*Job, XIX, 21.*)

Ayez pitié de moi, vous au moins qui êtes mes amis ; ayez pitié de moi, parce que la main du Seigneur m'a frappé.

Depuis hier ce cri lamentable retentit au fond de mon cœur, et je me sens pressé de vous faire partager l'impression qu'il produit en moi. Des sons lugubres, des chants funèbres, les couleurs de deuil, un sentiment de tristesse qui se peint sur tous les visages, tout nous retrace l'idée de la mort ; tout nous rappelle les coups qu'elle nous a portés, les pertes que nous avons faites. Hélas ! où sont-elles allées ces personnes qui nous furent si chères pendant la vie, et dont le départ de ce monde fit couler tant de larmes ? Quelle région habitent-elles aujourd'hui, et quel est leur sort ? Car loin de nous la pensée que nous les avons perdues pour toujours, que tout ce que nous connaissions d'elles a été dévoré par la tombe, et qu'il n'en reste qu'une cendre froide et insensible. Cette opinion libertine et barbare, la religion, la raison, la nature, la repoussent avec une égale horreur. Eclairés des mêmes lumières, guidés par le même instinct que les hommes les plus sages de tous les pays et de tous les siècles, j'ai toujours cru que le coup qui m'enleva mon père, mon bienfaiteur, mon ami, n'avait frappé que leurs corps ; que ces personnes chéries virent les larmes que je versais sur leurs dépouilles mortelles, qu'elles me surent gré de mon affection, qu'elles furent touchées de mes regrets. J'ai toujours cru qu'en dépit des ravages que la mort avait exercés sur elles, elles vivaient encore pour moi, qu'elles me seraient rendues, et que je les reverrais dans ma propre chair et de mes propres yeux. C'est là ma plus douce espérance. (*Job, XIX, 26 et seq.*) J'aime à la nourrir par mes réflexions ; elle repose dans mon cœur, et avant d'y renoncer, je renoncerais à la vie. Que l'homme irréligieux insulte à ma croyance, qu'il la traite d'illusion et de préjugé, je ne disputerai pas contre lui. Réserve, lui dirai-je, réserve ta doctrine pour les cœurs durs, ingrats, dénaturés. Si ma croyance est une erreur, cette erreur m'est chère, et je te haïrais, si tu réussissais à me désabuser. Cette erreur prétendue tempère mes regrets et me console de mes pertes. Laisse, je n'ai pas assez d'esprit pour voir mourir avec une indifférence stupide les personnes

qui me sont chères, ou pour trouver beau de les pleurer inconsolablement, comme ceux qui n'ont point d'espérance (*1 Thess., IV, 12.*) Loin de nous aussi la pensée que Dieu « ait livré aux bêtes et exclu pour toujours de sa miséricorde, ceux qui confessèrent son nom » et qui furent marqués du sceau de ses élus. Rien ne m'attache comme la charité de l'Eglise pour ses enfants. Tant qu'ils vivent, elle s'emploie à les sanctifier de plus en plus, si déjà ils sont justes ; à les convertir, s'ils sont pécheurs ; mais eussent-ils mené la vie la plus criminelle, dès qu'ils sont morts dans sa communion et la profession de sa foi, elle veut qu'on espère favorablement de leur salut, et leur accorde le suffrage de ses prières. Cependant elle croit, et voilà le point d'instruction qui va nous occuper ; elle croit, dis-je, qu'à l'exception des martyrs, des enfants qui meurent avec le baptême et avant l'âge de discrétion, d'un petit nombre de saints, en qui les sentiments héroïques d'une charité parfaite couvrent la multitude des péchés, ceux-là même qui meurent dans la grâce de Dieu, se trouvent chargés envers sa justice de dettes plus ou moins considérables qu'il leur faut acquitter en rigueur avant d'être admis à posséder ce bienheureux royaume où il n'y a ni pleurs, ni cris, ni afflictions. (*Apoc., XXI, 4.*) Nous pouvons donc présumer que parmi ces âmes qui ne sont pas encore arrivées au lieu du rafraîchissement et de la paix, comptent celles de nos défunts. C'est justement parce que nous ne saurions avoir de certitude là-dessus, que l'Eglise désire que dans cette pieuse cérémonie nous les recommandions tous à la divine clémence. C'est au nom de tous les morts, c'est au nom de chaque mort en particulier, que la mère commune dit à leurs parents, à leurs amis, à tous les fidèles : *Miseremini mei, miseremini mei, saltem vos amici mei, quia manus Domini tetigit me* : « Ayez pitié de moi, vous au moins qui êtes mes amis ; ayez pitié de moi, parce que la main du Seigneur m'a frappé. » Je souffre, vous pouvez contribuer à mon soulagement ; si vous m'aimez encore, que je ressente les effets de votre compassion.

Comme tout péché proprement dit est une désobéissance volontaire à la loi de Dieu, il s'ensuit que tout péché nous rend coupables envers Dieu, c'est-à-dire que tout péché imprime une tache à notre âme et nous assujettit à une peine ; mais vous concevez que cette tache est plus ou moins hideuse ; que cette peine est plus ou moins sévère, suivant que le péché, qui a produit l'une et qui nous a mérité l'autre, était plus ou moins énorme. Par le péché mortel, qui éteint la charité et détruit l'habitude de la grâce, l'âme contracte la difformité des démons et doit partager leurs supplices ; aussi rien à faire pour ceux qui meurent dans ce déplorable état. L'Eglise ne prie ni pour les infidèles, ni pour les hérétiques, ni pour les

schismatiques, ni pour les excommuniés, ni pour les pécheurs scandaleux qui ne donnent en mourant aucune marque de pénitence, parce qu'il « n'y a point de rédemption à espérer dans l'enfer. » Les effets du péché que nous appelons véniel, sont incomparablement moins funestes : il ne donne pas la mort à l'âme, il ne la fait pas tomber dans la disgrâce et la haine de Dieu, il ne détruit pas ses droits à l'héritage céleste ; mais toujours est-il qu'il la souille, toujours est-il qu'il la rend digne d'une peine dont la divine justice peut seule assigner la mesure ; et puisque, sans un privilège particulier que nous ne reconnaissons que dans la très-sainte Vierge, il n'y a point d'homme qui, dans le cours de sa vie, puisse éviter de pécher au moins véniellement, il en faut conclure qu'il n'y a point d'homme qui, dans le cours de la vie, n'ait contracté plus d'une souillure, ne se trouve chargé devant Dieu de plus d'une dette, surtout si nous ajoutons que, suivant le témoignage de l'Esprit-Saint, les justes même tombent jusqu'à sept fois.

Cependant, c'est un oracle de Jésus-Christ, que rien de souillé n'entrera jamais dans le royaume des cieux. Aucune âme donc n'y pénètre qu'elle ne brille de tout l'éclat de l'innocence ; qu'elle ne soit toute belle, sans la moindre ride, sans la moindre tache ; telle, en un mot, que le Dieu essentiellement saint n'y découvre rien qu'il puisse désirer de n'y pas voir, rien qui blesse ses regards. Pareillement, c'est un oracle de Jésus-Christ, que, quand la miséricorde a fait place à la justice, celle-ci exige ses droits en rigueur, et que « nul ne se tire de ses mains qu'il n'ait payé jusqu'à la dernière obole. » Nul donc n'arrive à voir Dieu, à posséder Dieu, à jouir du bonheur de Dieu, qu'il n'ait préalablement, et pleinement, et rigoureusement acquitté toutes ses dettes, ou, si vous le voulez, qu'il n'ait, par des œuvres satisfactoires, complètement expié toutes et chacune des fautes dont il s'est rendu coupable depuis le premier instant de sa raison jusqu'à son dernier soupir.

Or, ces taches qui enlaidissent l'âme et la rendent désagréable à Dieu, est-ce bien toujours sur la terre qu'il s'en purifie ? Ces dettes dont la divine justice exige le paiement, est-ce bien toujours sur la terre que l'âme les acquitte ? Il est certain que par le sacrement de pénitence, quand il est reçu avec les dispositions convenables, nous obtenons le pardon des péchés les plus énormes, et la rémission de la peine éternelle que ces péchés méritent ; mais dans ce cas-là même, il reste à subir une peine temporelle proportionnée à la grièveté et au nombre des péchés commis ; et cette peine temporelle, qui peut dire jusqu'où elle doit aller ? Quel autre que Dieu connaît ce que l'homme lui doit offrir de satisfactions pour réparer dignement les injures qu'il en a reçues ? Il est certain encore qu'indépendamment du sacrement de pénitence, nous

avons bien des moyens d'obtenir la rémission pleine et entière des fautes vénielles qui échappent à notre fragilité ; mais le saint le plus attentif à faire valoir ces moyens, oserait-il dire qu'il est quitte avec Dieu ? Ah ! les plus justes sont aussi ceux qui le plus souvent et le plus fervemment conjurent le Seigneur de les purifier de ces péchés secrets sur lesquels l'ignorance et l'amour-propre leur en imposent : *Ab occultis meis munda me, Domine* (Psal. XVIII, 12) ; de leur remettre par miséricorde des dettes auxquelles ils ajoutent peut-être tous les jours et qu'ils sentent bien ne pouvoir acquitter en rigueur : *Dimitte nobis debita nostra* (Matth., VI, 12) ; de ne point entrer en jugement avec eux, parce qu'ils ne pourraient se justifier à son tribunal : *Non intres in judicium cum servo tuo, quia nullus apud te justificabitur homo.* (Psal. CXLII, 2.) Ils savent que la justice divine comme ses autres perfections est un abîme dont on ne peut sonder la profondeur. Ils voient dans les livres saints des fautes, en apparence bien légères, punies par miracle et d'une manière véritablement terrible : les deux fils d'Aaron étouffés par une flamme sortie du sanctuaire, pour avoir, par inadvertance, mis dans l'encensoir un autre feu que celui qui brûlait sur l'autel ; Moïse exclu de la terre de promesse pour avoir montré quelque défiance en frappant deux fois de sa verge le rocher dont Dieu lui avait promis de faire jaillir un fleuve d'eau vive ; Oza, frappé de mort, parce que, n'étant pas lévite, il avait, par un zèle indiscret, porté la main sur l'arche sainte, dans un moment où elle paraissait près de tomber. De ces exemples et de cent autres pareils, les saints ont conclu que, si sur la terre, où Dieu se plaît à signaler particulièrement sa miséricorde, il a puni parfois avec tant de sévérité des manquements qui nous paraissent si dignes d'excuse, nous ne saurions dire ce qu'exigera sa justice, pour tant de pensées, de désirs, d'affections, d'aversions, de dispositions, de paroles, d'actions, d'omissions qui, sans être absolument criminelles, sont pourtant infectées de la malice du péché.

Aussi, pour pieuse, pour édifiante, pour sainte qu'ait été la vie de ses enfants, l'Eglise craint toujours pour eux la rigueur des jugements de Dieu ; et elle ne cesse de les recommander à sa miséricorde que quand elle peut les invoquer. Du reste, cet usage de prier pour les morts, l'Eglise le tient des apôtres, ses fondateurs. Elle a prouvé que depuis eux il avait été constamment et généralement suivi par les Eglises particulières de tous les lieux et de tous les siècles, et elle le maintient contre les clameurs des novateurs des derniers temps. Elle a même défini solennellement, comme un dogme de notre foi, la certitude d'un purgatoire, c'est-à-dire d'un lieu où les âmes des justes qui sont morts dans la grâce, achèvent d'acquitter les peines dues à leurs péchés. Ainsi point de doute sur ce

que j'ai avancé d'abord, savoir qu'avant d'être admises dans le royaume des cieux, les âmes des justes restent pendant un temps dont Dieu seul connaît la durée, dans un état de peine et de souffrance, pour se purifier et satisfaire pleinement à la divine justice.

Mais quelles sont les peines, quelles sont les souffrances des âmes du purgatoire? Je pourrais, mes frères, vous étonner, vous effrayer en répondant à cette question, sans pourtant rien dire que d'exact, rien que de conforme aux plus pures lumières de la religion, à la doctrine des saints, à la croyance de l'Eglise. Je pourrais vous convaincre qu'à l'éternité près, les souffrances du purgatoire et les tourments de l'enfer sont de même nature et ne diffèrent que du plus au moins. Mais je ne pense qu'à vous toucher; et pour que vous ne vous préveniez pas contre ce que je vais dire, c'est dans les prières même que nous adressons à Dieu pour les morts que je vous ferai voir quels sont, suivant la foi de l'Eglise, les maux qu'ils endurent.

Seigneur, disons-nous au jour du décès, prêtez l'oreille aux prières par lesquelles nous implorons humblement votre miséricorde, pour que vous établissiez dans la région de la paix et de la lumière l'âme de votre serviteur que vous avez retirée de ce monde et pour que vous l'associiez à la compagnie de vos saints. Cette même prière nous la récitons dans toutes les messes quotidiennes. Au jour de l'anniversaire, nous disons : Seigneur, Dieu des miséricordes, faites passer l'âme de votre serviteur ou de votre servante au lieu du rafraîchissement, à la béatitude du repos et à la clarté de votre ineffable lumière. Enfin, tous les jours, dans la célébration des saints mystères, en présentant à Dieu le corps et le sang de son Fils, nous lui disons : Souvenez-vous, Seigneur, de vos serviteurs et de vos servantes qui nous ont précédés avec le sacrement de la foi et qui dorment du sommeil de la paix. Nous vous supplions d'accorder, par votre miséricorde, à tous ceux qui reposent en Jésus-Christ, le lieu du rafraîchissement, de la lumière et de la paix. Or, ces prières supposent manifestement que les âmes des justes dans le purgatoire sont privées de la vue de Dieu, qu'elles sont liées « par une chaîne de ténèbres, » qu'elles éprouvent des agitations violentes, qu'elles souffrent les ardeurs du feu.

Je dis qu'elles sont privées de la vue de Dieu, et c'est pour elles comme pour les damnés le plus terrible des supplices. Il y a bien cette différence, que les damnés ont perdu Dieu sans retour, qu'ils le haïssent et qu'ils en sont hais, qu'ils le maudissent et qu'ils en sont maudits, qu'ils le blasphèment, qu'ils détestent en lui le vengeur de leurs crimes, lors même qu'ils s'élancent impétueusement vers lui comme vers la source essentielle de toute félicité; qu'ils le fuient avec horreur, dans le temps même

qu'ils se demandent avec un sentiment de désespoir et de rage où est leur Dieu? *Ubi est Deus tuus?* (Psal. XLI, 11.) Tandis que Dieu n'est pas perdu pour les âmes du purgatoire; qu'elles l'aiment et qu'elles en sont aimées; qu'elles le bénissent même de ses rigueurs; qu'elles ont l'espérance certaine de le voir un jour et de le posséder éternellement; mais enfin elles en sont séparées; « il leur cache sa face; » il les tient éloignées de sa maison; il ne les juge pas dignes encore de la société de ses enfants. Hé! qui pourrait dire ce que leur coûte cette privation! combien sont impétueux leurs désirs! combien amères les larmes qu'elles répandent sur la longueur de leur exil! Avec quel sentiment douloureux elles répètent à chaque instant : *Quando veniam, et apparebo ante faciem Dei?* (Ibid.) « Quand y arriverai-je, et quand paraîtrai-je devant la face de mon Dieu! »

Je dis qu'elles sont liées par une chaîne de ténèbres et plongées dans une nuit profonde; nuit moins horrible à la vérité que cette « tempête noire et ténébreuse » qui couvrira l'enfer durant l'éternité, et qui, au témoignage du Sage, remplit les damnés d'épouvante et d'effroi. Mais nuit telle que la produit l'absence du soleil de justice qui ne luit pas sur elles; nuit qui les afflige, qui les attriste, qui les fixe dans le lieu où elles sont, et ne leur permet pas de rien discerner. Car, hors de ce monde, dit saint Jean, il n'y a ni soleil, ni lune. Dieu est la lumière de la cité sainte et l'Agneau en est la lampe. Tout ce que cette lampe merveilleuse n'éclaire pas, reste enveloppé de ténèbres et d'obscurité : *Claritas Dei illuminabit eam, et lucerna ejus est Agnus.* (Apoc., XXI, 23.)

Je dis qu'elles éprouvent des agitations violentes; non qu'elles se livrent aux emportements et aux fureurs des damnés; non qu'elles ressentent comme eux les morsures « de ce ver rongeur qui ne meurt jamais, » les remords déchirants d'une conscience qui leur crie à tous les instants : *Quid fecisti!* (Gen., IV, 10.) Malheureux! qu'as-tu fait? de quoi t'a servi ton orgueil? de quelle utilité sont aujourd'hui les richesses? quelles consolations retires-tu de tes plaisirs? Mais dans le purgatoire, les âmes des justes éprouvent des regrets cuisants pour les fautes qu'elles ont commises et qu'elles se reprochent avec d'autant plus d'amertume, qu'elles connaissent mieux combien Dieu s'en tient offensé. Elles éprouvent tout ce que peuvent causer de tristesse, de chagrin, d'affliction, d'agitation, d'abattement, des désirs ardents, véhéments, impétueux, sans cesse renaissants, toujours contrariés, jamais satisfaits. Elles éprouvent la désolation inséparable d'un état excessivement douloureux, d'un état qui doit finir, auquel doit succéder un bonheur pur et sans fin; mais d'un état dont elles ne peuvent ni voir, ni assigner le terme, et qui par là même, les afflige d'une manière

incompréhensible : *Mirabiliter me crucias.* (Job, X, 16.)

Enfin, je dis qu'elles souffrent les ardeurs du feu; car dans le purgatoire comme dans l'enfer, le feu est l'instrument de la vengeance de Dieu. C'est dans le purgatoire comme dans l'enfer le ministre de sa justice. Dans l'un et dans l'autre lieu, il a prise, tout matériel qu'il est, sur des âmes spirituelles. Dans l'un et dans l'autre lieu, son action se règle sur les démerites des coupables qu'il doit punir. Il brûle la paille et l'ivraie dans l'enfer. Il éprouve et purifie l'or dans le purgatoire; mais l'or, comme la paille, les âmes justes, comme celles des impies sont pénétrées de ses ardeurs. C'est, tant qu'il dure, un tourment de tous les instants, un tourment que rien n'adoucit, que rien ne suspend, et qui, comme les vers attachés aux chairs de Job, ne donne aucun repos : *Qui comedunt me, non dormiunt.* (Job, XXX, 17.)

En faut-il davantage, en fallait-il même tant pour exciter toute votre compassion? Devrais-je, après ce que j'ai dit, réclamer les droits de la nature et du sang, faire valoir l'amitié, la reconnaissance, votre propre intérêt? observer que tous ces justes qui souffrent dans le purgatoire, sont vos frères en Jésus-Christ, et que parmi eux se trouvent vos proches, vos amis, des personnes qui peut-être ne souffrent que parce que vous les aurez fait pécher? Ne m'accuseriez-vous pas plutôt de cruauté, si, après vous avoir attristés, en vous les représentant dans un état si affligeant, je vous laissais croire que cette pitié est stérile, et que vous ne pouvez rien pour leur soulagement?

Non, mes frères, ne le croyez pas. Il dépend véritablement de vous d'adoucir leur sort, d'abrégier leur exil, d'accélérer le moment de leur délivrance. L'Ecriture, après avoir loué l'action du vaillant Judas Machabée « qui avait envoyé douze mille drachmes d'argent à Jérusalem, afin qu'on y offrît un sacrifice pour ceux de ses soldats qui étaient morts dans la bataille, » ajoute que *c'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés.* (II Mach., XII, 46.) L'Eglise, réunie dans le saint concile de Trente, a aussi déclaré que les âmes détenues dans le purgatoire y sont soulagées par les suffrages des fidèles, et surtout par l'adorable sacrifice de l'autel. Il n'est donc pas douteux que Dieu applique à ces âmes, et leur passe en compte les jeûnes, les aumônes, les prières, les communions, les pratiques de pénitence, toutes les bonnes œuvres que nous lui offrons pour elles.

Cette doctrine est fondée sur un article du symbole que vous récitez tous les jours; mais que peut-être vous n'avez pas encore bien compris : la communion des saints. Cette communion consiste, entre autres choses, dans une communication mutuelle des biens spirituels entre tous les fidèles qui sont appelés saints, de manière que tout le bien qui se fait dans l'Eglise profite

à tout le corps, et à chacun de ses membres. Cette communion n'existe pas seulement entre les fidèles vivants sur la terre; elle est encore avec les bienheureux dans le ciel, et avec les âmes du purgatoire; tellement que les saints du ciel, les âmes du purgatoire et les fidèles sur la terre ne forment tous ensemble qu'une seule et même Eglise, réunie sous un même chef qui est Jésus-Christ, appelée et aspirant au même bonheur. Sur la terre, nous félicitons les saints de leurs victoires, et nous implorons leur protection. Dans le ciel, les saints prient pour nous, et nous obtenent des secours contre les ennemis de notre salut. Enfin, l'Eglise du ciel et l'Eglise de la terre demandent de concert à Dieu la délivrance de l'Eglise du purgatoire, afin que toutes réunies dans la cité sainte, elles n'aient qu'un cœur et qu'une voix pour mieux louer, bénir et glorifier Dieu dans l'éternité.

Prenons donc, à l'égard des défunts, les pieux sentiments de la mère commune de tous les fidèles. Ne croyons pas que quelques larmes nous aient acquittés envers eux. Qu'ils vivent dans notre mémoire. Que chaque jour ils aient part à nos prières et à nos bonnes œuvres. Disons souvent à Dieu ce que lui dit aujourd'hui l'Eglise : Seigneur tout-puissant, écoutez maintenant la prière des morts d'Israël et des enfants de ceux qui ont péché devant vous. Daignez ne pas vous ressouvenir des iniquités de nos pères; mais souvenez-vous plutôt en ce temps-ci de votre main toute-puissante et de votre saint nom.

DISCOURS LXXXVIII.

SUR LE PURGATOIRE.

Je voudrais revenir avec vous, mes frères, sur un point de doctrine que la fatigue ne me permit pas de traiter jeudi, comme j'en avais le dessein. Véritablement je n'aurai pas aujourd'hui l'avantage de l'à-propos; mais il n'est jamais hors de propos de vous instruire des vérités de votre religion, que la plupart vous connaissez, hélas! si peu; et j'estime que tous les jours sont bons pour vous parler d'un devoir que vous négligez, et que vous devriez remplir chaque jour.

La religion donc vous enseigne d'abord qu'il y a un purgatoire, c'est-à-dire, un lieu de peines, où les âmes des fidèles qui sont morts dans la grâce de Dieu, achèvent de se purifier, et de payer à sa justice ce qu'elles lui doivent de satisfaction. Dans un siècle moins raisonneur, et avec des catholiques plus dociles à la voix de la mère commune, vos pasteurs, forts de leur mission, se contenteraient d'énoncer les dogmes de la foi, sans discuter les preuves qui les établissent. Il leur suffirait de dire, voilà ce qu'ont prêché mes prédécesseurs, ce que prêchait mon évêque, ce que prêchait le souverain pontife, vicaire de Jésus-Christ sur la terre; ce que croit et ce qu'a toujours cru, ce qu'enseigne et ce qu'a toujours enseigné l'Eglise universelle; cette Eglise qui est

la colonne et le fondement de la vérité (1 Tim., VIII, 18) : cette Eglise à qui l'assistance du Saint-Esprit a été promise jusqu'à la consommation des siècles, et contre laquelle les portes de l'enfer ne doivent jamais prévaloir. Mais avec vous, mes frères, que l'esprit d'incrédulité a rendus, non pas plus habiles, mais plus présomptueux, moins confiants en vos guides, moins disposés à goûter la vérité, il faut que nous plaidions pour elle; que nous fassions les frais, que du moins nous ayons l'air de vouloir vous convaincre par des discussions et des raisonnements, lors même que, dépourvus, comme vous l'êtes, pour le grand nombre, de toute instruction, vous ne pouvez, le plus souvent, nous entendre dans les choses les plus simples. Au reste, ce n'est pas moi que je plains en cela; car si mes lèvres ne sont pas, comme devraient l'être celles d'un prêtre, « les dépositaires de la science, » je sens pourtant qu'au besoin, je puis rendre raison de ma foi et des motifs qui m'y attachent.

Ainsi, je crois le dogme du purgatoire, et j'y suis déterminé par l'autorité de la sainte Ecriture. Jésus-Christ nous assure, en effet, que « rien de souillé n'entrera dans le royaume du ciel. » Que devient donc à l'heure de la mort l'âme d'un juste qui meurt coupable seulement de quelques fautes légères? Dieu, bien sûrement, ne la livre pas aux bêtes, puisqu'elle est riche de cette grâce qui fait les amis de Dieu. Elle n'est pas reçue non plus « dans le sein d'Abraham, où ses taches offense-raient les regards du Dieu trois fois saint. Reste donc qu'elle passe dans le lieu d'expiations, et s'y purifie jusqu'à ce qu'elle recouvre l'état d'une innocence entière et parfaite. Jésus-Christ encore parle d'une justice, des mains de laquelle personne ne se tirera « qu'il n'ait payé jusqu'à la dernière obole. » Or, ce n'est pas dans le ciel que cette justice s'exerce, puisqu'au lieu d'exiger rien des élus, la justice miséricordieuse du Seigneur les couronne. Ce n'est pas non plus l'enfer, puisque cette justice vengeresse sera toujours implacable; que, quoi qu'elle obtienne, elle ne se tiendra jamais pour satisfaite, et ne relâchera jamais de ses rigueurs. Reste donc qu'il y ait un lieu où cette justice, tout à la fois sévère et paternelle, exige les satisfactions qui lui sont dues, de ceux qui ont méconnu ses droits, ou se sont trop ménagés eux-mêmes. Saint Paul parle aussi de fidèles qui ne se sauveront qu'en passant par le feu, parce qu'en travaillant à leur sanctification, ils ont à l'or et à l'argent des bonnes œuvres, mêlé le paille et le foin des œuvres inutiles et mortes. Or, ce feu ne peut manifestement s'entendre que du feu du purgatoire; et c'est en ce sens que saint Augustin et les autres saints Pères ont expliqué les paroles de l'Apôtre. Enfin, l'Ecriture dit que c'est *une sainte et salutaire pensée, que de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés.* (II Mach., XII, 46.) Mais quels sont, je vous prie, les motifs pour les-

quels il est bon et utile de prier? Ce ne sont pas les saints qui règnent dans le ciel avec Jésus-Christ, et que nous réclamons plutôt comme nos intercesseurs et nos patrons. Ce ne sont pas les damnés, dont le malheureux sort est irrévocablement fixé, et pour lesquels il n'y a rien à demander, rien à obtenir, rien à espérer. On ne peut donc prier pour les morts qu'en supposant le purgatoire.

A ces motifs puisés dans la sainte Ecriture, je puis en ajouter bien d'autres. Ainsi je crois le purgatoire, et j'y suis déterminé par l'autorité de la tradition. J'appelle tradition une doctrine enseignée par les apôtres, et qui depuis eux jusqu'à nous a passé des pères aux enfants, comme de bouche en bouche, comme de main en main, et qui a été constamment, unanimement, généralement enseignée, crue et professée par toutes les Eglises du monde chrétien. Or, dans leurs disputes avec les protestants, les docteurs catholiques ont prouvé jusqu'à l'évidence, qu'il n'y avait pas un siècle, pas une Eglise, où l'on n'eût cru du purgatoire ce que nous en croyons aujourd'hui.

Je crois le purgatoire, et j'y suis encore déterminé par l'autorité de l'Eglise, qui, dans une de ses plus saintes et de ses plus solennelles assemblées, a formellement défini ce dogme contre les religionnaires des derniers temps.

Enfin, je crois le purgatoire, et pour vous dire toute ma pensée, je le croirais, quand je n'y serais pas déterminé par de si puissants motifs. Le simple bon sens me dit, en effet, que si toutes les fautes que commettent les hommes ne méritent pas des supplices éternels, aucune cependant ne doit rester impunie; et que si la vertu ne saurait perdre sa récompense, la vertu est communément mêlée, dans les hommes, de trop d'imperfections, pour mériter que le séjour de la félicité lui soit ouvert tout d'abord et sans expiation préalable. Or, y aurait-il une présomption choquante à demander que ce qui me détermine, en matière de foi et d'opinions religieuses, ne vous trouvât pas incrédules?

Mais quelle est la peine du purgatoire et la durée de cette peine pour chacune des âmes qui y sont détenues? L'Eglise ne s'est point expliquée sur la qualité et la durée des peines du purgatoire. Elle nous prescrit même d'éviter, en traitant ce point, les questions purement curieuses et qui ne seraient d'aucun avantage pour votre édification. Ce que vous devez croire, c'est que Dieu proportionne indubitablement la rigueur de ces peines à la nature des fautes pour lesquelles il les fait souffrir. Ce que je puis vous faire observer, c'est que, dans l'opinion des saints Pères, ces peines sont extraordinairement rigoureuses, que nous ne saurions trop les craindre pour nous-mêmes, pratiquer trop de pénitence pour y échapper, et nous intéresser trop vivement au soulagement et à la délivrance des âmes qui les endurent. Car la religion nous en-

seigne encore qu'elles peuvent être secourues, consolées, soulagées par les prières et par les aumônes des fidèles, et surtout par le saint sacrifice de la messe qui leur applique les mérites de Jésus-Christ.

Cette seconde vérité a, comme la première, ses preuves dans l'Ecriture, dans la tradition, dans la croyance de tous les siècles, dans la pratique de toutes les Eglises, dans les décisions du saint concile de Trente; et il me serait aisé de vous montrer que Tertullien parlait au second siècle, de la prière pour les morts, comme en parlait Bossuet sur la fin du dix-septième; qu'on priait pour les morts en Afrique comme en Italie, à Constantinople comme à Milan; et qu'aujourd'hui encore on prie pour les morts en Amérique comme en France, à Moscou comme à Rome. Mais ce détail vous fatiguerait par sa prolixité, et je me contente de vous citer les paroles de saint Augustin avec lequel s'accordent tous les autres Pères de l'Eglise sans exception.

Il ne faut pas douter, dit le saint docteur, que les âmes des morts ne soient soulagées par les prières de la sainte Eglise, par l'offrande du Sacrifice salutaire, et par les aumônes qu'on distribue en leur faveur, de manière que Dieu en use avec elles plus miséricordieusement que ne l'ont mérité leurs péchés. Car l'Eglise universelle observe la pratique qu'elle tient des Pères, et qui est, non-seulement de prier au saint sacrifice pour ceux qui sont morts dans la communion du corps et du sang de Jésus-Christ, mais encore de l'offrir nommément pour eux. Les morts n'acquiescent pas par là de nouveaux mérites; car l'homme ne saurait avoir de mérites que ce qu'il en a acquis pendant sa vie; mais parce que le fidèle est supposé avoir vécu comme il le fallait pour que ces secours lui devinssent utiles après qu'il aurait cessé de vivre, nous croyons que ses mérites précédents s'accroissent du bien qu'on fait pour lui, que ce bien lui est appliqué, qu'il lui devient propre.

Cependant, continue le saint docteur, il ne faut pas s'y méprendre. Il y a des morts pour qui tout ce que vous faites, et tout ce que vous pouvez faire, ne servira jamais de rien; et tels sont ceux qui, ayant vécu dans le péché, meurent dans l'impénitence. Car l'impénitence entraîne de nécessité à l'enfer, et dans l'enfer il n'y a point de rédemption. Toutefois, comme nous ne saurions connaître quels sont ceux que Dieu a exclus pour toujours de sa miséricorde, il faut lui recommander tous ceux qui ont été régénérés en Jésus-Christ, afin qu'aucune des âmes qui ont droit à nos prières, et à qui nos prières peuvent être utiles, n'en soit privée. Il convient cependant que chacun le fasse avec encore plus de zèle et de soin pour ses parents et ses amis, s'il veut que les siens lui rendent un jour la même assistance.

Peut-on trouver quelque chose de plus formel et de plus décisif dans la question que nous traitons? et n'avouerez-vous pas

qu'il n'y a que l'entêtement de l'hérésie qui, tout en reconnaissant saint Augustin pour un pieux et savant docteur, puisse appeler superstition l'usage de prier pour les morts? Mais c'est le propre de l'impunité, de se contredire elle-même; et l'on ne se fait pas une manière de penser contraire à celle de l'Eglise, sans devenir absurde.

Pour vous, mes frères, je souhaite que vous preniez dans les belles paroles de saint Augustin, la règle de ce que vous devez croire et de ce que vous devez faire. Vous y gagnerez pour l'esprit et pour le cœur; car je soupçonne qu'avec les sentiments religieux les sentiments d'humanité se sont affaiblis, éteints en vous; que des morts, qui devraient vous être chers, poussent vers vous des cris lamentables sans être entendus; qu'ils réclament, les uns la piété filiale, les autres l'amour fraternel, ceux-ci les droits d'une ancienne amitié, ceux-là les devoirs de la charité chrétienne, sans exciter votre compassion; que ceux dont la mort ne vous a rien valu sont complètement oubliés; que vous jouissez de l'héritage de vos proches, sans dépenser une obole en aumône pour racheter leurs péchés; que vous ne vous souvenez pas d'eux devant le Seigneur; que vous ne les recommandez pas à la miséricorde dans vos prières; que vous ne faites point de bonnes œuvres pour hâter le moment de leur délivrance; que votre zèle se réduit à venir une fois l'année, et encore, combien ne se dispensent pas aujourd'hui de ce devoir apparemment trop vulgaire pour des hommes de leur mérite! que votre zèle, dis-je, pour les défunts, se réduit à venir une fois l'année, donner à leurs cendres, dans une cérémonie publique, quelque témoignage d'un intérêt stérile; que ce jour passé, ils sont comme perdus, comme anéantis, comme n'existant plus pour vous. Est-ce calomnie? J'en appelle à votre conscience: qu'elle prononce entre vous et moi; mais en attendant que je sache ce qu'elle prononce, je persiste à croire que si vous reveniez à des sentiments plus religieux, les morts, comme les vivants, ne pourraient qu'y gagner.

DISCOURS LXXXIX.

DE L'INVOCATION DES SAINTS.

Hic est fratrum amator..., hic est qui multum orat pro populo. (II Mach., XV, 14.)

C'est là le véritable ami de ses frères, celui qui prie beaucoup pour le peuple.

Une armée extrêmement nombreuse, animée d'une haine implacable et conduite par un chef impie, marchait contre Jérusalem, menaçant de la piller, de la saccager, de la ruiner, de ne pas y laisser pierre sur pierre. Le pieux et vaillant Machabée n'avait pour défendre la ville que bien peu de soldats; mais soldats pleins de ce courage que la religion inspire, et déterminés à combattre à toute outrance, moins encore pour soustraire leurs femmes et leurs enfants à l'esclavage et à la mort, que pour sauver le temple de la profanation des gen-

tils. Cependant « à la vue de cette multitude d'hommes qui allait fondre sur eux, ils concurent de la crainte, tendirent les mains vers le ciel, et invoquèrent le Seigneur qui fait des prodiges, et qui donne la victoire comme il lui plaît à ceux qui en sont les plus dignes, et sans avoir égard à la puissance des armées. Mais Machabée releva bientôt leur courage en leur racontant une vision très-digne de foi, qu'il avait eue en songe. » Il lui semble qu'il voyait « Onias, qui avait été grand prêtre, étendre ses mains et prier pour tout le peuple juif; qu'ensuite avait paru un autre homme, vénérable par son âge, tout éclatant de gloire et environné d'une grande majesté, et qu'Onias avait dit en le montrant: C'est là le véritable ami de ses frères et du peuple d'Israël, le prophète de Dieu, Jérémie, qui prie beaucoup pour ce peuple et pour la ville sainte. » Ce récit combla de joie les gens de Machabée: ils sentirent se ranimer leurs forces; ils résolurent de combattre vigoureusement, et Dieu bénissant leurs efforts, ils tuèrent aux ennemis trente-cinq mille hommes. Le chef des impies lui-même fut trouvé parmi les morts.

Votre position, mes frères, et celle de vos pasteurs relativement au salut, me paraît tracée trait pour trait dans ce fait particulier de l'histoire sainte. *La vie de l'homme sur la terre, je dis la vie de l'homme chrétien, est un combat continuel.* (*Tob*, VII, 1.) Il a autant d'ennemis qu'il a de sens; car les sens, à moins qu'ils ne soient continuellement et sévèrement gardés, sont comme autant de portes par lesquelles la mort du péché s'introduit dans notre âme. Il a autant d'ennemis qu'il a de passions; car les passions, par les idées qu'elles retracent à son esprit, par les mouvements qu'elles soulèvent dans son cœur, par les goûts ou les aversions qu'elles lui inspirent, par les craintes dont elles l'effrayent, par les espérances dont elles le flattent, tendent toutes à lui faire secouer le joug, et briser le frein de la loi de Dieu; il a autant d'ennemis que le monde a de moyens de le corrompre ou de l'intimider; car le monde, dit saint Augustin, fait marcher contre lui deux armées; ses préjugés, ses maximes, ses plaisirs pour le séduire; ses railleries, ses moqueries, ses dérisions, ses menaces, ses persécutions pour l'abattre. Il a autant d'ennemis qu'il y a de démons; car, dit saint Paul, ce n'est pas seulement contre des hommes de chair et de sang qu'il lui faut combattre, mais contre les principautés, contre les princes de ce monde, c'est-à-dire, de ce siècle ténébreux, contre les esprits de malice répandus dans l'air; et leurs forces et leur rage sont telles, que saint Pierre les compare à des lions affamés et furieux qui rôdent et rugissent autour d'une bergerie pour y pénétrer et y saisir une proie.

Tous ces ennemis, vous ne les redoutez pas, vous êtes plutôt d'intelligence avec eux, vous les provoquez, vous êtes bien

aises d'en être attaqués, d'en être vaincus, vous tous qui semblez « vendus pour commettre le mal; qui buvez l'iniquité comme l'eau: » aussi n'êtes-vous plus chrétiens. Mais ils paraissent redoutables, ils paraissent terribles aux vrais fidèles, à ceux-là même qui sont accoutumés à les vaincre par la grâce de celui qui a triomphé pour eux du démon, de la mort et du monde; et bien que déterminés à combattre légitimement, « à résister au péché jusqu'à l'effusion de leur sang, » les justes ne laissent pas de trembler pour l'issue d'une guerre si dangereuse, si opiniâtre, qui ne doit finir qu'avec leur vie et de laquelle dépend leur sort dans l'éternité.

Engagé comme vous dans ces périlleux et pénibles combats, et de plus, tenu par devoir de vous y conduire, de vous y soutenir, de vous y défendre, je vous presse souvent de prendre l'armure dont je me couvre moi-même, le casque du salut, la cuirasse de la justice et l'épée de la parole de Dieu: c'est-à-dire, la volonté ferme de sauver votre âme, l'éloignement du péché et de tout ce qui porte au péché, l'attachement aux vérités de la foi, de fréquentes et de ferventes prières, surtout dans les tentations. Ces armes de Dieu, il n'y a personne parmi vous qui n'en ait éprouvé la bonté, quand il a voulu s'en servir; mais puisque la solennité de ce jour m'en fournit l'occasion, je veux vous présenter un nouveau motif de confiance et un nouveau moyen de sanctification dans le culte que l'Eglise rend aux saints: ainsi, ce que disait de Jérémie le grand prêtre Onias au pieux Machabée, je le dis à chacun de vous des saints qui règnent dans le ciel avec Jésus-Christ. Je le dis en particulier du saint que l'Eglise vous a donné pour patron: voilà celui qui prie pour le peuple: *Hic est qui multum orat pro populo.* (*II Mach.*, XV, 14.) Associez-vous au culte que l'Eglise rend aux saints; honorez-les, invoquez-les, imitez-les, et vous trouverez en eux de puissants protecteurs dans l'œuvre de votre sanctification.

Si, sans égard à l'obscurité de ma naissance, à la modicité de ma fortune, à la médiocrité de mes talents, mais pour récompenser ma fidélité à sa personne, mon dévouement à sa cause, le roi m'ennoblissait, me décorait d'un titre glorieux, me comptait parmi ses amis, me logeait dans son palais, me faisait manger à sa table, m'associait à sa puissance, me laissait maître de puiser dans ses trésors, m'établissait le canal de ses grâces et de ses plus précieuses faveurs, mon élévation comblerait de joie mes amis, et les remplirait d'espérance. Ils se promettaient de trouver en moi un protecteur aussi zélé que puissant; ils se flatteraient même d'obtenir par mon crédit ce à quoi ils n'auraient pas cru auparavant devoir prétendre. Hier le pauvre Mardochee, voué à la mort avec tous les Juifs par l'orgueilleux et cruel Aman, se roulait dans la poussière à la porte du palais

d'Assnérus, et poussait des cris lamentables : aujourd'hui, ce même Aman a dû, par l'ordre du prince, fléchir le genou devant Mardochée, le vêtir des habits royaux, lui mettre le diadème sur la tête, le conduire par la place publique, en tenant les rênes de son cheval et en criant : C'est ainsi que sera honoré celui que le roi voudra honorer. Demain, Aman sera attaché au gibet infâme qu'il avait dressé pour Mardochée : Mardochée sera riche de toute la dépouille d'Aman, et sa gloire deviendra le salut de tous ses compatriotes qui de la consternation la plus profonde passent tout d'un coup à l'ivresse de la joie.

Or, ce qui n'est et ne peut être à mon égard qu'une supposition vaine, Dieu l'a réalisé dans les saints. Sachez, dit le Prophète, que le Seigneur a glorifié ses saints : *Scitote quia Dominus mirificavit sanctum suum.* (Psal. IV, 4.) Il les glorifia pendant leur vie par les vertus qu'il leur fit pratiquer, par les victoires qu'il leur fit remporter, par les prodiges qu'il leur donna d'opérer. Après leur mort, il les a glorifiés dans le ciel. Ces hommes, presque tous « si pauvres, si méprisés, si affligés, si abandonnés, si persécutés, » qui, comme les anachorètes et les pénitents, « passèrent leur vie errants dans les déserts et dans les montagnes, n'ayant pour retraites que les antres et les cavernes de la terre, pour vêtement que la peau des brebis et des chèvres, » pour nourriture, que des fruits et des herbes sauvages ; ou qui, comme les martyrs, « souffrirent les moqueries et les fouets, » les chaînes et les prisons ; qui furent les uns séiés, les autres lapidés, ou qui moururent par le tranchant de l'épée et dans l'horreur des plus cruels tourments ; tous ces hommes dont « le monde n'était pas digne, et que le monde cependant regardait comme des insensés, qu'il prenait pour l'objet de ses railleries, qu'il jugeait dignes de toutes sortes d'opprobres ; » tous ces hommes sont aujourd'hui *élevés au rang des saints*. (Sap., V, 5.) Ils sont, comme les anges, les citoyens de la cité de Dieu ; ils sont « les familiers de sa maison, » ils mangent le pain à sa table dans son royaume, et « lorsque le Fils de l'homme viendra dans sa gloire, pour juger les nations, eux-mêmes seront assis sur des trônes et jugeront avec lui, et leurs corps, tout vils, tout abjects qu'ils furent, seront transformés et rendus conformes à son corps glorieux. »

Dieu a aussi glorifié les saints sur la terre : les tombeaux des serviteurs de Jésus-Christ, dit saint Jean Chrysostome, sont bien autrement célèbres que les palais des rois, non-seulement par leur grandeur et leur beauté, car ils les surpassent aussi en ce point, mais par le concours, par la vénération, par la piété de ceux qui les visitent. Car le prince même qui se revêt de pourpre, se porte à ces tombeaux, les baise avec respect, et dépouillant tout le faste de sa dignité, demande, les genoux en terre, et sup-

plie pour que les saints, pour qu'un faiseur de tentes, un pauvre pêcheur, l'assistent auprès de Dieu et deviennent ses patrons. Aux tombeaux des saints, continue le même docteur, les démons s'avouent vaincus, et abandonnent, en poussant d'horribles cris, les possédés qu'ils tourmentaient. On ne voit guère personne s'exposer aux fatigues d'un long voyage pour le seul plaisir de voir le palais des empereurs ; plus d'une fois, au contraire, on a vu des empereurs entreprendre de longs pèlerinages pour jouir de ce spectacle.

Mais si Dieu prend soin de glorifier ainsi les saints parmi les hommes, n'est-ce pas dans l'intention et avec la volonté qu'ils soient glorifiés par les hommes ? « Louons donc ces hommes pleins de gloire qui furent nos pères dans la foi, et dont nous sommes la race ; louons-les, et que leur mémoire soit en bénédiction parmi nous. » Louons-les et souhaitons que « leurs ossements reflorissent dans leurs tombeaux, parce que par leur foi pleine de courage, ils ont fortifié la nôtre, » qu'ils nous ont peut-être sauvés du retour à l'idolâtrie, à l'impiété, et nous ont affermis dans la religion. L'Eglise qui est la colonne et le fondement de la vérité (I Tim., III, 15), qui ne peut pas plus enseigner l'erreur, que Jésus-Christ ne peut manquer à sa promesse et laisser « prévaloir contre elle les portes de l'enfer ; » l'Eglise a rendu, dès les temps apostoliques, et nous apprend à rendre aux saints un culte religieux. Elle a institué des fêtes en leur honneur ; elle célèbre leurs vertus dans des hymnes ; elle bâtit des temples, consacre des autels sous leur nom ; elle recueille précieusement leurs reliques, les offre enveloppées dans la soie, enchâssées dans l'or, à la vénération de ses enfants ; elle accueille leurs images dans ses temples ; nous invite à les placer dans nos maisons, leur donne et veut que nous leur donnions les témoignages d'un respect sincère et affectueux.

Et il faut croire que la pratique de ce culte est bien avantageuse aux fidèles, puisque l'enfer a tenté de si grands et de si longs efforts pour qu'il fût proscrit et aboli partout. Au vin^e siècle un empereur grec déclara une guerre furieuse aux saints et à leurs images ; et quoique plus de deux cent cinquante évêques eussent condamné le motif, cette guerre impie dura cent vingt ans. La crainte fit des apostats, et la foi des martyrs. Les Vaudois qui voulurent réformer l'Eglise au commencement du xii^e siècle, les Albigeois et cette foule de fanatiques qui inondèrent alors la France, renouvelèrent cette ancienne hérésie. Les novateurs des xv^e et xvi^e siècles attaquèrent aussi le culte des images, et vous comprendrez à quels excès peut se porter la rage de ces malheureux, quand je vous aurai dit qu'ils portaient leurs mains sacrilèges sur Jésus-Christ même, et que partout où ils trouvaient l'adorable Eucharistie, ils la foulaient aux

pieds, la donnaient à manger aux chiens et aux pourceaux. Je me tais sur des abominations toutes pareilles et plus récentes, parce que j'aime à supposer de la honte et du repentir dans ceux qui les ont commises.

Pouvait-on cependant attaquer l'Eglise sur le culte des saints, de leurs reliques et de leurs images, autrement qu'en les calomniant, qu'en lui imputant des erreurs que la première elle condamne, qu'elle abhorre, qu'elle taxe d'impiétés monstrueuses? Sans doute il y a un précepte qui prescrit de n'adorer que Dieu; mais où a-t-on pris que l'Eglise enseignât et pratiquât le contraire? N'avez-vous pas été formés dès l'enfance à croire que Dieu seul est grand, seul puissant, seul adorable? qu'au « Roi des siècles, immortel, invisible, au Dieu unique doit être honneur et gloire dans les siècles des siècles? que transférer à un homme, ou à l'image d'un homme corruptible l'honneur qui n'est dû qu'au Dieu incorruptible, » serait un culte aussi abominable qu'insensé? Toutefois, vous honorez vos pères et vos mères, vous honorez vos maîtres, vous honorez le roi, vous honorez tous ceux qui ont autorité sur vous, et vous faites bien, car Dieu le commande; mais aucun de vous, je pense, n'a jamais imaginé qu'il dût honorer ses parents et ses supérieurs de la même manière qu'il honore Dieu, ou qu'il ne dût pas honorer Dieu autrement qu'il n'honore ses supérieurs et ses parents. Vous honorez Dieu comme votre premier principe et votre fin dernière; comme votre créateur et votre souverain maître; comme celui qui vous a fait, qui vous a tout donné, à qui vous devez tout entier, et dans la dépendance absolue duquel vous êtes quant à l'esprit et quant au corps, quant aux biens temporels et quant aux biens de la grâce, quant à la vie et quant à la mort, quant au temps et quant à l'éternité. Vous honorez seulement les autres comme des sujets que Dieu a trouvé bon de placer au-dessus de vous; en un mot, vous adorez Dieu, vous honorez seulement tout ce qui, quoique au-dessus de vous, est cependant au-dessous de Dieu. Vous rendez à Dieu le culte suprême qui n'est dû qu'au souverain Etre; vous ne rendez aux autres qu'un culte de déférence, d'obéissance, de soumission, de respect; et encore ce culte, c'est à la gloire de Dieu qu'il se rapporte, puisque vous ne leur obéissez, vous ne les honorez, vous ne les respectez qu'à cause de l'autorité de Dieu que vous voyez en eux.

Il faut raisonner de même du culte que l'Eglise rend aux saints. Pour elle, Dieu d'abord, et Dieu en tout, et Dieu avant tout, et Dieu par-dessus tout. Pour elle, tout ce qui n'est pas Dieu, à quelque haut rang qu'il se trouve d'ailleurs élevé, est une distance infinie de Dieu. Elle adore donc Dieu, et elle n'honore les saints que comme les serviteurs et les amis de Dieu. Elle croit, et fait profession d'enseigner que les plus grands saints, que la reine même des saints, n'ont de pouvoir et de mérite que par Jé-

sus-Christ; que les saints, par eux-mêmes, n'étaient rien, qu'ils n'avaient rien, qu'ils ne pouvaient rien; que c'est Dieu qui les a appelés, Dieu qui les a justifiés, Dieu qui les a fait persévérer, Dieu qui les a conduits au port du salut, et qu'en couronnant leurs vertus et leurs mérites, Dieu n'a fait que couronner ses propres dons. Elle les honore cependant, elle leur rend un culte de vénération, parce qu'il lui paraît juste, équitable et salutaire d'honorer dans les saints les merveilles que la grâce de Dieu y a opérées. Est-il rien de plus raisonnable, de plus pieux, de plus conforme à l'esprit de la religion?

Pareillement, l'Eglise enseigne qu'il faut honorer les corps des martyrs et des autres saints qui règnent dans le ciel avec Jésus-Christ, parce qu'ils furent sur la terre ses membres vivants, les temples du Saint-Esprit, qu'il doit les ressusciter un jour, et les glorifier pour la vie éternelle.

Enfin, quant aux saintes images, aux images de Jésus-Christ, de la sainte Vierge, et des saints, l'Eglise enseigne qu'il est bien de les avoir dans ses maisons, dans les temples surtout, et de leur rendre l'honneur et la vénération qui leur sont dus. Non pas qu'elle croie qu'il y a dans les images quelque divinité, ou quelque vertu pour laquelle on doive les honorer, ou qu'il faille leur demander quelque chose, ou y mettre sa confiance, comme le faisaient autrefois les païens qui mettaient leur espérance dans les idoles; mais parce que l'honneur qu'on leur rend se rapporte aux saints qu'elles représentent. Assurément, quand je me découvre, que je m'agenouille, que je prie devant une image, on ne croit pas, à moins de me supposer stupide et de calomnier ma foi, on ne croit pas que ces marques de respect, je les donne, que ces prières, je les adresse au bois ou à la pierre, à la toile et aux couleurs; mais on croit, et on doit croire que, devant une image de Jésus-Christ, que devant l'image d'un saint, j'adore Jésus-Christ, je révere et prie le saint dont l'image me rappelle le souvenir et me présente la ressemblance. Qui peut, du reste, contester l'utilité de ces images? Elles instruisent le peuple et l'affermissent dans la foi. Celles qui retracent les mystères de notre rédemption, les lui rappellent et l'habituent à s'en occuper. Celles qui retracent les vertus des saints, l'excitent à marcher sur leurs traces, à régler ses mœurs sur leurs salutaires exemples. J'ai la certitude qu'un simple regard jeté sur un crucifix, ou sur l'image d'un saint, a quelquefois suffi pour adoucir un chagrin, dissiper un doute affligeant, calmer une agitation violente, relever l'espérance, et triompher de tentations importunes.

Il faut, pour ne pas prolonger outre mesure une instruction qui déjà vous aura paru longue, remettre à vous parler de l'invocation des saints. Permettez cependant que je vous adresse deux courtes réflexions par lesquelles je finis. L'Eglise a institué les

fêtes des saints pour vous porter à glorifier Dieu dans ses saints. Il entre donc dans son intention, que ces jours vous les consacriez à la piété et aux œuvres de la piété. Non qu'elle vous interdise quelque récréation honnête, quelque repas de famille où soit observée la retenue dans les paroles et la sobriété dans le boire et dans le manger; mais vous conviendrez que les apports, les royaumes, les vogues, les danses, un jeu outré, des débauches de cabaret sont des moyens bien singuliers d'honorer les saints et de solenniser leurs fêtes. Je ne vois rien de plus absurde et de plus honteux pour la religion, que de faire servir d'occasion ou de prétexte à des désordres et à des scandales.

L'Eglise vous enseigne qu'il est bien d'avoir dans vos maisons de saintes images pour éveiller votre foi, ranimer votre espérance, vous rappeler à la pensée du salut. Pourquoi semblent-elles avoir été prosrites comme aux jours de l'impiété? Pourquoi ne les trouve-t-on presque nulle part, tandis qu'on rencontre parfois des portraits ou des gravures qui forcent la pudeur à baisser les yeux? Est-ce irrégulier? est-ce négligence seulement? Vous ne serez pas des saints précisément parce que vous aurez chez vous de saintes images; mais, contre la pieuse coutume de vos pères, bannir de vos demeures tous les signes de la religion, et jusqu'au crucifix, c'est dire à ceux qui les ont connus, qu'en héritant de leurs biens, vous n'avez pas hérité de leur foi.

DISCOURS XC.

SUR L'INVOCATION DES SAINTS.

Hic est vere fratrum amator... hic est qui multum orat pro populo. (II Mach., XV, 14.)

C'est là le véritable ami de ses frères celui qui prie beaucoup pour le peuple.

Si les saints qui règnent dans le ciel avec Jésus-Christ, prient et prient beaucoup, pour qui prient-ils donc? Auraient-ils encore quelque chose à désirer? Auraient-ils encore quelque chose à craindre? La victoire qu'ils ont remportée sur la mort, le monde et le péché, n'est-elle pas complète? Dieu qu'ils voient, qu'ils possèdent, en qui ils trouvent et la vie, et la santé, et les richesses, et l'honneur, et la gloire, et la paix, et tous les biens, Dieu ne suffirait-il pas à leur félicité? et cette félicité ne serait-elle pas inaltérable, immuable, éternelle? Oui, mes frères, les saints « ont achevé leur course; » et parce qu'ils « ont légitimement combattu, qu'ils ont gardé la foi, Dieu lui-même est devenu leur récompense; ils sont entrés dans la joie de leur Seigneur, et cette couronne de justice qu'ils tiennent de la main du juste Juge, » rien n'en ternira jamais l'éclat. Qu'auraient-ils donc à demander? Rien pour eux-mêmes, sans doute; mais, comme dans le corps, « si un membre souffre, tous les autres membres lui compatissent et conspirent à le soulager; » comme dans une navigation périlleuse, les premiers arrivés au port font des

vœux pour ceux de leurs compagnons qu'ils ont laissés au milieu des écueils et battus par la tempête; comme dans un combat, les braves ne se contentent pas d'avoir vaincu, mais se croient engagés d'honneur à secourir, à aider de tous leurs moyens le camarade qu'ils voient encore aux prises avec l'ennemi : ainsi les saints, parce que nous sommes les membres de ce corps dont Jésus-Christ est le chef, et auquel ils n'ont pas cessé d'appartenir, prient pour que nous leur soyons réunis dans la gloire. Les saints, parce qu'ils nous voient embarqués sur une mer où le vent des tentations soulève tant et de si furieuses tempêtes, et qu'eux-mêmes n'ont pas traversée sans périls et sans alarmes, prient pour que nous échappions au naufrage par la grâce de celui qui les a conduits au port du salut. Les saints, parce qu'ils connaissent le nombre, la force, les ruses de nos ennemis qui furent aussi les leurs, et qu'ils vainquirent par le tout-puissant secours du Vainqueur du monde et de l'enfer, prient pour « qu'il n'abandonne pas aux bêtes des âmes qui confessent son nom, » mais les soutienne dans leur infirmité, et signale dans eux sa puissance en triomphant par leur faiblesse de ce qu'il y a de plus fort. En un mot, dit saint Cyprien, les saints qui règnent dans le ciel avec Jésus-Christ, se tiennent assurés de leur sort mais le nôtre est encore incertain, et ils s'y intéressent avec le zèle qu'inspire une charité consommée.

Nous pouvons donc les invoquer, et nous les invoquerons toujours efficacement, quand nous les invoquerons chrétiennement. Dans vos affaires temporelles, dans les affaires surtout auxquelles vous attachez de l'importance, mais dont le succès ne dépend pas entièrement de vos efforts et de vos soins, vous vous faites des amis, vous réclamez les bons offices de quiconque peut vous servir et vous aider, lors même que vous n'avez pas de grands motifs de compter beaucoup sur leur bienveillance : si vous êtes aussi bien avisés dans la plus sérieuse de vos affaires, celle de votre salut, vous me saurez gré de vous apprendre les moyens d'intéresser des protecteurs qui, ayant autant de crédit que de zèle, intercéderont pour vous avec un plein succès.

C'est un point de foi, que « nous avons auprès de Dieu un médiateur » d'une dignité et d'un mérite infini; un médiateur que Dieu lui-même nous a donné, et en qui il nous a tout donné, qu'il exauce toujours, et à l'intercession duquel il ne refusera jamais rien. Notre médiateur est « ce Juste » par excellence, dont le prophète Isaïe disait qu'il a véritablement pris nos langueurs sur lui, et s'est chargé lui-même de nos douleurs; qu'il a été percé de plaies pour nos iniquités, et brisé pour nos crimes; que le châtiment qui devait nous procurer la paix est tombé sur lui, et que nous avons été guéris par ses meurtrissures : que, parce

qu'il a prié pour les transgresseurs de la loi, et livré son âme pour le péché, les impies lui ont été donnés pour prix de sa sépulture, et les riches pour la récompense de sa mort. (Isa., LIII, 1 et seqq.) Notre Médiateur est ce « Pontife irrépréhensible qui, n'ayant pas besoin d'offrir des victimes pour des péchés qu'il n'a pas commis, est pourtant touché d'une juste compassion pour ceux qui pèchent par ignorance, » et dont saint Paul disait « qu'après avoir, par une seule oblation, rendu parfaits pour toujours ceux qu'il a sanctifiés, il peut sauver quiconque s'approche de Dieu par son entremise, étant toujours vivant, et se présentant sans cesse devant la face de Dieu, pour intercéder pour nous. » Notre Médiateur est ce Rédempteur charitable dont saint Pierre a dit que, pour nous ramener au Pasteur et à l'Évêque de nos âmes, il nous a rachetés, non par des choses corruptibles, comme l'or et l'argent, mais par son propre sang, ayant porté nos péchés dans son corps sur la croix, afin que, morts au péché, nous vivions à la justice. (I Petr., II, 24.) Notre Médiateur est l'avocat auquel le disciple bien-aimé nous invite à recourir quand nous avons péché, et qui plaide notre cause d'autant plus efficacement, que lui-même il s'est fait propitiation pour nos péchés; et non-seulement pour les nôtres, mais encore pour ceux du monde entier. (I Joan., II, 2.) Notre Médiateur, c'est Jésus-Christ, Jésus-Christ, qui « livré d'abord à cause de nos péchés, est ressuscité pour notre justification; » Jésus-Christ qui, « assis maintenant au plus haut des cieux à la droite de la divine Majesté, » fait parler en notre faveur ses travaux, ses souffrances, ses plaies, sa mort. En vertu de son sang, Dieu justifie et se réconcilie les plus grands pécheurs. En vue de ses mérites, Dieu oublie tout. Par lui tous ont accès auprès du Père (Ephes., II, 18); et il n'y a point de damnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ. (Rom., VIII, 1.) Non-seulement « il est le Sauveur de tous les hommes; » mais encore il est le Sauveur unique : nul autre que lui n'a effacé par son sang la cédule qui nous était contraire. (Col., II, 14.) Nul autre « n'a rompu dans sa chair ce mur de séparation, ces anciennes inimitiés » qui nous tenaient éloignés de Dieu; nul autre « n'a fait » et ne pouvait faire « notre paix. » Aussi nulle grâce ne nous est donnée de Dieu en vue d'aucun autre que de Jésus-Christ. Aussi « n'y a-t-il point d'autre nom sous le ciel par l'invocation duquel nous puissions obtenir le salut, que le nom de Jésus. » Qu'au nom de Jésus donc nos cœurs s'enflamment de reconnaissance et d'amour; et ne mettons pas plus de bornes à notre confiance en ces mérites, qu'il n'en mit lui-même à son zèle pour notre salut, à sa compassion pour nos faiblesses et nos misères.

Mais si la médiation de Jésus-Christ est toujours efficace, et s'il l'emploie en faveur de ceux qui la réclament, souvent même en faveur des impies qui la repoussent

et la méprisent, pourquoi vous presser d'invoker les saints, et de recourir à leur intercession, comme si celle de Jésus-Christ était insuffisante? N'est-ce pas déroger à la dignité de Jésus-Christ; lui donner des coopérateurs dans l'œuvre de notre rédemption; lui faire partager avec d'autres la gloire de nous avoir sauvés; supposer qu'il peut méconnaître nos besoins, ou y être insensible; enfin, montrer peu de confiance dans ses mérites ou dans sa charité?

A ces reproches que, dans leur haine aveugle, les ennemis des saints et de leur culte n'ont cessé de faire à l'Eglise catholique, nous répondons par la conduite de saint Paul. Qui mieux que ce grand apôtre a connu Jésus-Christ? Quel autre a montré plus de gloire pour le faire connaître? Quel autre a parlé plus divinement de l'éminence de son sacerdoce, du prix de sa rédemption, des effets de sa médiation? Toutefois saint Paul, dans presque toutes ses Epîtres, demande avec instance aux fidèles de l'aider par leurs prières auprès de Dieu, et les assure qu'il se souvient d'eux dans les siennes. Il écrit aux Philippiciens « qu'il espère » qu'un événement dont il leur parle et qui l'afflige, « lui deviendra salutaire par leurs prières; » et à Philémon, qu'il espère que Dieu le lui rendra encore une fois par le mérite de ses prières. (Phil., 22.) Et à Timothée et aux Ephésiens, qu'il fait mémoire d'eux dans toutes ses prières. (II Tim., I, 3.) Or, on ne dira pas que les prières, ou la confiance dans les prières des saints qui sont dans le ciel, dérogent plus à l'honneur et à la dignité de Jésus-Christ, que les prières, ou la confiance dans les prières des saints qui sont encore sur la terre : cela serait par trop absurde.

Nous répondons par la conduite de Jésus-Christ même à l'égard du centenier, dont il loua la foi et guérit le serviteur, quoique, au lieu de s'adresser directement à lui, cet officier eût employé l'intercession de quelques sénateurs juifs.

Nous répondons par les paroles de saint Augustin, à qui on objectait que Dieu entend nos prières sans avoir besoin d'interprète. Ce langage est impie, disait le saint docteur. Il y a beaucoup de choses que Dieu ne nous accorderait pas sans l'entremise et les bons offices d'un patron. Ainsi, il veut bien pardonner à Abimélech l'inconsidération de sa conduite, mais sous la condition qu'Abraham priera pour lui. Il veut bien pardonner aux amis de Job leurs imprudents discours, mais sous la condition que le saint homme lui offrira pour eux un sacrifice. Il donne à Josué la victoire sur Amalec tant que Moïse prie et tient les mains levées vers le ciel; mais si Moïse se lasse, les troupes de Josué faiblissent, et Amalec a l'avantage. Combien de traits pareils fournirait, au besoin, la sainte Ecriture.

Nous répondons par la différence des prières que l'Eglise fait à Jésus-Christ, et de celles qu'elle fait aux saints. Nous de-

man-lons à Jésus-Christ qu'il nous soit propice, qu'il nous délivre, qu'il nous sauve ; nous demandons aux saints qu'ils prient pour nous, qu'ils intercèdent pour nous. Nous nous adressons à Jésus-Christ, comme à l'auteur même de la grâce, pour que lui-même il nous donne ce que réclament nos besoins ; nous nous adressons aux saints, comme à des amis, pour qu'ils nous obtiennent par leur crédit auprès de Dieu, ce que Dieu seul peut donner. Telle est, mes frères, la vraie doctrine de l'Eglise sur l'invocation des saints. Elle veut que vous teniez pour également indubitables ces deux points : le premier, que Jésus-Christ tout seul est notre Rédempteur, que seul il nous sauve par ses propres mérites ; le second, que les saints sont nos intercesseurs et nos patrons auprès de Dieu, et qu'ils nous obtiennent les bienfaits de Dieu par les mérites de Jésus-Christ.

Voyons, en effet, si l'invocation des saints ne nous est pas aussi utile qu'elle est légitime, et s'il y a trop de crédulité à y faire beaucoup de fonds. La définition du concile de Trente suffirait seule pour écarter tout doute à cet égard ; car les Pères de cette auguste et sainte assemblée déclarent qu'ils tiennent pour impies ceux qui pensent qu'on ne doit pas invoquer les saints qui règnent dans le ciel avec Jésus-Christ, ou qui assurent que les saints ne prient pas pour les hommes, ou que les invoquer pour qu'ils nous aident chacun en particulier, est un acte d'idolâtrie ; mais les preuves directes ne nous manquent pas. Je vois qu'à la prière d'Isaac, Dieu fait cesser la stérilité de Rébecca, et la rend, dans un âge avancé, mère de deux enfants qui deviennent les chefs de deux grands peuples. Je vois qu'à la prière de Moïse, Dieu rétracte la résolution qu'il avait prise d'exterminer le peuple d'Israël. Je vois qu'à la prière d'Elie, Dieu ferme le ciel et défend à la pluie de tomber sur la terre ; qu'après trois ans et demi d'une affreuse stérilité, Dieu, à la prière du même prophète, donne une pluie abondante, et fait produire à la terre son fruit. Je lis dans l'Evangile qu'il y a joie au ciel pour un pécheur qui fait pénitence. (Luc., XV, 7.) Ai-je tort d'en conclure que les citoyens du ciel s'intéressent aux hommes ? que les saints sont touchés d'une tendre compassion pour les pécheurs ; qu'ils aident de tout leur crédit auprès de Dieu qui les aime, les pécheurs même, dont il ne veut pas la mort ; qu'ils sollicitent pour qu'ils obtiennent le pardon de leurs péchés et la grâce de leur réconciliation avec Dieu ? Je lis dans les Actes des apôtres, que Dieu faisait des miracles extraordinaires par les mains de saint Paul ; jusque-là même que les mouchoirs et les linges qui avaient touché son corps, étant appliqués aux malades, ils étaient guéris de leurs maladies, et les esprits malins sortaient des corps des possédés. (Act., XIX, 12.) Je lis au même livre, qu'on apportait les malades dans les rues et qu'on les mettait sur

des lits et sur des grabats, afin que, lorsque Pierre passerait, son ombre, au moins, couvrirait quelques-uns d'entre eux, et qu'ils étaient tous guéris. (Act., V, 15.) Ai-je tort d'en inférer que si Dieu, en couronnant les mérites de Pierre et de Paul, n'a pas limité le pouvoir qu'il leur avait donné, et que si la charité qui, loin de s'étendre, se perfectionne au ciel, les anime encore en faveur de ceux dont ils furent les pères dans la foi, il n'est point de grâce que ne puissent obtenir par leur intercession les fidèles qui les invoquent ? Enfin, le moyen de contester la charité des saints envers les hommes, ou l'efficacité de leur intercession auprès de Dieu, quand « une nuée de témoins, » de malades guéris, de morts ressuscités en dépose ? quand les merveilles opérées à leurs tombeaux sont attestées par des hommes tels que saint Ambroise et saint Augustin, et cela non sur des oui-dire, mais sur le témoignage de leurs propres yeux ?

Je ne serais pourtant pas étonné, mes frères, que votre expérience personnelle affaiblît dans vos esprits la solidité de ces preuves, et que l'inutilité des prières que vous adressez aux saints mit obstacle à la confiance que je cherche à vous inspirer dans leur intercession ; mais ma réponse ne se fera pas attendre. Vous demandez aux saints, vous demandez par l'intercession des saints, et vous n'obtenez rien parce que vous demandez mal. (Jac., IV, 3.)

Je crois bien ne pas trouver dans votre ville ce que j'ai quelquefois trouvé dans les campagnes, des hommes assez grossièrement superstitieux pour invoquer des saints que l'Eglise n'a jamais connus, à qui elle ne rend aucun culte, et dont l'emploi est aussi ridicule que l'idée en est grotesque. Je crois encore que, si vous invoquez les saints, vous ne déshonorez pas ceux que l'Eglise honore, par les motifs bizarres, ridicules, puérils de votre dévotion envers eux ; et que cette dévotion, vous ne la rendez jamais criminelle par les vaines observances, les pratiques superstitieuses dont vous l'accompagnez ; mais d'abord, quelle grâce demandez-vous communément à Dieu par l'intercession des saints ? Celle de les imiter peut-être ? de pratiquer les vertus qui les sanctifièrent ? Jamais. L'Eglise, je le sais, réclame elle-même et vous autorise à réclamer l'assistance des saints, l'intercession des saints dans les nécessités temporelles ; mais elle demande avant tout le royaume de Dieu et sa justice, espérant que le reste lui sera donné comme par surcroît. (Matth., VI, 22.) Pour vous, mes frères, il n'est rien qui ne vous inspire plus d'intérêt que votre âme. Vous ne demandez vous, que « la nourriture qui périt, sans vous mettre en peine de celle qui demeure pour la vie éternelle ; » si bien que, pour s'intéresser en votre faveur, il faudrait que les saints se fissent les complices de votre cupidité. Or quelle merveille, qu'ils ne demandent pas pour vous des choses qu'ils n'estimèrent jamais, qu'ils ne cherchèrent

jamais ? En second lieu, dans quelles dispositions priez-vous les saints de s'intéresser pour vous auprès de Dieu ? Jésus-Christ n'a jamais guéri un sourd, un muet, un aveugle, un paralytique, un possédé, qu'il ne l'eût converti, sanctifié : *Allez avec confiance*, disait-il à l'un, *votre foi vous a sauvé.* (Marc., V, 34.) « Vous voilà guéri, » disait-il à l'autre, *ne péchez plus, de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pire.* (Joan., V, 14.) Nous pouvons bien croire que la Providence n'a pas changé à cet égard, et que les saints n'usent pas du crédit que Dieu leur donne pour favoriser ceux qui sont et veulent rester impies. Car l'histoire atteste que tous les affligés et les malades qui recouvraient la santé aux tombeaux des saints, ou par l'intercession des saints, étaient des chrétiens fidèles et vertueux, ou du moins des pécheurs qui, par une conversion sincère, la réception des sacrements, la pratique du jeûne et de l'aumône, des autres bonnes œuvres, avaient acquis quelque droit à la bienveillance et à la protection des saints. Vous y prétendez, vous, à cette bienveillance, à cette protection des saints, lors même que vous êtes dans l'ini-mi-tié de Dieu, dans un état de révolte prolongée contre l'Eglise, que vous avez renoncé aux sacrements, que vous vivez dans le désordre de l'impureté et de l'ivrognerie, que peut-être vous avez le bien d'autrui entre les mains ! Pauvres aveugles ! priez les saints pour qu'ils vous obtiennent la crainte de Dieu et de ses jugements, l'estime de votre âme et de votre salut, la haine du péché et le goût de vos devoirs, la grâce de vous convertir et de marcher sur leurs traces : Alors, oui, ils s'intéresseront vivement pour vous, ils vous protégeront puissamment sur la terre, et quand vous viendrez à manquer, ils vous recevront dans les tabernacles éternels. Ainsi soit-il.

DISCOURS XCI.

SUR LA VENUE DU MESSIE.

Vox clamantis in deserto : Parate viam Domini. (Luc., III, 4.)

Voix de celui qui crie dans le désert : Préparez la voie au Seigneur.

Laissez, qu'elle arrive jusqu'à vous, cette voix qui retentit dans le désert, et ne lui fermez pas dédaigneusement l'oreille. L'événement qu'elle annonce intéresse au premier chef la nature humaine tout entière ; et les dispositions qu'elle prescrit sont de rigueur, si vous ne voulez pas que ce qui doit être le salut de tous, vous soit inutile et devienne même la cause de votre ruine. Dieu, parce qu'il est fidèle, accomplira sa promesse. *Le Désiré des nations viendra* (Agg., II, 8), *et toute chair verra le Sauveur que Dieu nous envoie.* (Luc., III, 6.) Déjà les cieux se sont abaissés, « et les nuées ont fait pleuvoir le Juste. » Déjà s'est opéré par la vertu du Très-Haut, « le grand mystère d'amour. » Le Verbe a pris notre nature. Une humble Vierge porte dans son sein

l'espoir du monde ; et demain naîtra, sous la forme d'un homme, *et en tout semblable aux hommes* (Hebr., II, 17), celui qui « engendré avant tous les siècles, » est Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu, et qui, lors même « qu'il sera reconnu pour homme, par tout ce qui paraîtra de lui au dehors, sera encore, et pourra, sans usurpation, se dire égal à Dieu. »

Quelle merveille d'abord ; et combien elle doit exciter notre attention ! Le Fils unique de Dieu, dit saint Bernard, a voulu avoir des frères, afin d'être l'aîné entre plusieurs frères ; et pour que nous ne croyions pas impossible d'être élevés jusqu'à lui, il descendra jusqu'à nous. Il ne deviendra pas seulement le frère des hommes, il deviendra le fils de l'homme, il deviendra homme ; et ici, contre ce qui arrive dans les autres mystères, où l'on croit ce que l'on ne voit pas, le témoignage de nos sens appuiera notre foi : car nous verrons de nos yeux, nous toucherons de nos mains ce Verbe de vie. Il viendra parmi nous, il conversera avec nous. Quels grands biens donc nous sont promis ! Et avec quelle affection ne convient-il pas que nous accueillions, à sa naissance, l'héritier de toutes choses, quand nous savons qu'il veut nous faire entrer en part de son héritage !

Il fallait voir les patriarches, les prophètes, et tous les justes de l'ancienne alliance saluer de loin ce jour promis à leur foi. Il fallait les entendre appeler, par leurs soupirs et leurs vœux, cette Sagesse incréée qui procède de la bouche du Très-Haut, pour qu'elle vint leur enseigner la voie de la prudence ; ce puissant chef de la maison d'Israël, pour qu'il vint les tirer de la servitude en déployant la force de son bras ; cette clef mystérieuse de David, qui ouvre sans que personne puisse fermer ; qui ferme sans que personne puisse ouvrir, pour qu'elle vint fermer l'abîme ouvert par le péché, et ouvrir les cieux que le péché avait fermés ; ce soleil de justice, cette brillante étoile du matin, pour qu'il vint éclairer des malheureux assis dans les ténèbres et les ombres de la mort, et diriger leurs pieds dans le chemin de la paix ; ce Saint des saints, ce miroir sans tache de la majesté de Dieu et l'image de sa bonté, pour qu'il vint établir sur la terre le règne de la justice ; cet Emmanuel, ce roi, ce législateur, cette attente des nations et leur Sauveur, pour qu'il vint les racheter, les réunir et ne former en lui-même qu'un seul homme nouveau des différents peuples ; enfin, ce bon Pasteur qui paît dans la justice et la vérité, le troupeau de son héritage, pour qu'il vint dans le monde, le visitât par son assistance salutaire, fortifiât ce qui était faible, guérît ce qui était malade, relevât ce qui était tombé, recherchât ce qui était perdu, et sauvât avec autant de force que de douceur les hommes qu'il a formés du limon de la terre. » Mais Dieu leur tint compte de ces bons désirs, sans leur donner la joie de les voir accomplis. La foi au

Médiateur promis, et la confiance en ses mérites leur valurent tous les secours surnaturels à l'aide desquels ils se sanctifièrent ; mais c'est à nous que va être manifesté ce Médiateur adorable que tant de prophètes et de justes *ont souhaité de voir et n'ont point vu.* (Luc., X. 24.) C'est nous qui, plus favorisés, sommes appelés à recueillir les précieux fruits de ce salut, « dans la connaissance duquel ceux qui ont prédit la grâce qui nous était réservée, et les anges eux-mêmes, ont désiré de pénétrer. »

Quatre mille ans avaient été jugés nécessaires pour préparer ce grand événement. Dieu voulait que les hommes, convaincus par une longue et douloureuse expérience, que leur esprit n'est que ténébres quand sa lumière ne les éclaire pas, que leur cœur n'est que corruption quand sa grâce ne les sanctifie pas ; que leur plus grands efforts sont vains quand sa miséricorde ne les appuie pas, sentissent le besoin qu'ils avaient d'un docteur qui instruisît leur ignorance et corrigeât leurs erreurs ; d'un guide qui mît un terme à leur égarement, « et les ramenât dans le chemin de la justice ; » d'un modèle qui, déjà saint par son essence, « se sanctifiât encore lui-même pour eux, afin qu'ils fussent aussi sanctifiés dans la vérité ; » d'un médecin « qui prit véritablement sur lui leurs langueurs, qui se chargeât volontairement de leurs douleurs pour les guérir par ses meurtrissures ; » d'un médiateur « qui fit leur paix, » et les réintégra dans des droits irrévocablement perdus ; d'un rédempteur qui les sauvât en payant leur rançon, en devenant leur victime. Dieu voulait que les nations se formassent avant « de les assigner pour héritage à son Fils ; » que les royaumes et les empires de la terre s'établissent avant « de susciter ce royaume qui ne sera jamais détruit ; ce royaume qui ne passera point à un roi mortel, qui renversera et réduira en poudre tous les autres royaumes, et qui subsistera éternellement. » Dieu voulait que les traits caractéristiques et distinctifs du Messie, longtemps figurés par les pratiques journalières de la loi, sans cesse rappelés par les prophètes et marqués d'une manière sensible dans la vie des plus saints personnages, devinssent si familiers au peuple qu'il avait fait le dépositaire de ses oracles et de son culte, qu'il ne pût s'y méprendre lorsqu'il viendrait à paraître, et que par lui il fût connu de toutes les nations de la terre.

Mais « la plénitude des temps » amène enfin tout ce que Dieu attendait pour exécuter les desseins de son impénétrable sagesse. Jamais l'univers ne fut enveloppé de ténèbres plus générales et plus profondes. L'erreur n'est pas seulement dans le peuple, elle règne en souveraine dans l'école de ceux qui se donnent pour les précepteurs et les guides du genre humain. Jamais la corruption ne fut plus effroyable. Elle est accueillie dans les temples même où la religion l'autorise et le

consacre ; et les hommes en sont venus à ce point, qu'ils ont divinisé le vice et toutes les passions qui l'inspirent. Le monde aussi obéit aux lois d'un seul maître. Le sceptre est même sorti de la tribu de Juda ; et partout, au sein du paganisme, comme au milieu du peuple fidèle, des vœux s'élèvent pour conjurer Dieu d'ouvrir les cieux pour en descendre, et d'envoyer celui qu'il doit envoyer.

Dieu cède, en effet, à ces vœux ardents. « Il envoie son Fils, formé d'une femme et assujéti à la loi, non-seulement pour racheter ceux qui sont sous la loi, mais pour nous rendre tous ses enfants adoptifs. » Car il naît pour nous et pour notre salut. Il naît, en effet, pour réparer un crime de lèse-majesté divine, auquel chacun de nous avait participé, et que tous ensemble nous étions hors d'état d'expier. Il naît donc pour fléchir un Juge qui, sans lui, fût toujours demeuré inflexible. Il naît donc pour nous soustraire à des châtiments que, sans lui, nous ne pouvions éviter, et nous remplacer dans un rang où, sans lui, nous ne serions jamais remontés. Il naît donc pour nous rendre utile et méritoire une pénitence que sans lui, nous n'aurions jamais faite, que, sans lui, nous aurions faite vainement, et nous obtenir une grâce, une miséricorde que, sans lui, nous n'aurions jamais obtenue. Il naît donc pour nous rendre praticable, facile même ce salut qui, sans lui, nous devenait impossible. Il naît donc pour calmer nos alarmes et ranimer nos espérances. Il naît pour nous délivrer des plus grands maux et nous assurer les biens les plus désirables. Il ne naît pas seulement pour nous ; il veut encore naître en nous ; si bien que nous vivions de sa vie, que nous soyons animés de son esprit, que nous prenions ses sentiments, que nous adoptions ses maximes, que nous nous réglions sur ses exemples, et que, par une imitation fidèle, nous retracions toute sa conduite dans la nôtre.

Jésus-Christ le veut, et il le veut tellement, qu'il sera vrai de dire qu'il ne naît pas pour nous, s'il ne naît pas en nous. Et c'est là-dessus que je fonde l'obligation de ne pas nous en tenir, dans cette fête, aux sentiments d'une admiration stérile, à l'expression quelconque d'une reconnaissance passagère, mais de nous y disposer sérieusement, et de manière à ne pas être exclus des grâces que la naissance du Sauveur promet au monde. *Preparez la voie au Seigneur*, nous crie le saint précurseur, *rendez droits ses sentiers.* (Luc., III, 4.) Applanissez les collines, comblez les vallées, redressez les chemins tortueux, écarter tout ce qui ferait obstacle à sa venue. C'est bien nous dire que, si nous ne sommes pas assez forts, assez dispos pour courir à la rencontre de notre Sauveur, il faut au moins, puisqu'il vient à nous, que nous éloignons de notre mieux tout ce qui pourrait le rebuter, l'arrêter en chemin.

Mais, avec la charité toute-puissante que

nous supposons dans le Sauveur qui nous est donné, quels obstacles l'empêcheraient de nous sauver? Quels obstacles, mes frères? Il en est; et il en est contre lesquels sa puissance ne luttera pas, et qui vous rendront sa charité inutile, si votre bonne volonté ne seconde la sienne. Isaïe dit qu'il entend que « l'alliance que vous avez contractée avec la mort soit rompue, et que le pacte que vous avez fait avec l'enfer ne subsiste plus. » Ezéchiel dit qu'il a dessin de « répandre dans vos entrailles un esprit nouveau, de vous ôter le cœur de pierre, de vous donner un cœur de chair, et de vous faire marcher dans la voie de ses préceptes. » Daniel dit qu'il se propose « d'abolir les prévarications, de mettre fin au péché, d'effacer l'iniquité, et de faire régner la justice. » L'ange qui annonce son incarnation à la Vierge choisie pour être sa mère, dit « qu'il délivrera son peuple du péché. » Le disciple bien-aimé dit que *celui qui commet le péché est enfant du diable, et que c'est pour détruire les œuvres du diable, que le Fils de Dieu est venu au monde.* (Joan., III, 8.) Saint Pierre dit que « Dieu l'a envoyé, afin que chacun se convertisse de sa mauvaise voie. » L'Apôtre des nations dit que « la grâce de Dieu notre Sauveur a paru à tous les hommes pour nous apprendre que, renonçant à l'impiété et aux passions mondaines, nous devons vivre, dans le siècle présent, avec tempérance, avec justice et avec piété. » C'est donc une chose manifeste, que le but de l'incarnation et de la naissance de Jésus-Christ a été non-seulement de réparer l'injure que le péché avait faite à Dieu, non-seulement de fermer l'abîme de feu que le péché avait creusé sous nos pas, et de nous donner à l'héritage céleste des droits que le péché nous avait fait perdre; mais encore de détruire en nous-mêmes « le corps du péché, » l'affection au péché, la volonté de pécher, tellement que nous ne péchions plus. Il est donc manifeste que, pour que Jésus-Christ naisse en nous par sa grâce et par son amour, qu'il nous rende participants des biens qu'à sa naissance il va répandre sur le monde, qu'il soit, en un mot, notre sauveur, il faut de nécessité que, si nous sommes pécheurs, il nous trouve disposés à quitter le péché, l'occasion du péché, l'habitude du péché. Il ne s'est pas anéanti pour sauver les orgueilleux et les superbes. Il ne s'est pas fait pauvre pour sauver les pauvres sans conscience, et les riches durs et inhumains. Il n'a pas pris sur lui les infirmités de notre nature pour sauver les impudiques, les intempérants et les sensuels.

Mais s'il doit vous en coûter une réforme dans vos mœurs, combien je dois craindre que vous n'ayez point, que vous ne vouliez point avoir de sauveur! La charité de Jésus-Christ vous pressera; mais plutôt que de lui sacrifier vos passions et vos habitudes, vous le dispenserez de vous aimer, de s'intéresser à votre sort. Il frappera à la porte

de votre cœur, mais vous ne l'accueillerez pas, parce qu'il faudrait, pour lui donner place, bannir des affections avec lesquelles il ne peut ni ne veut cohabiter; et « quoi-qu'il n'y ait de salut que par lui; que nul autre nom sous le ciel n'ait été donné aux hommes, par lequel vous puissiez être sauvés, » vous aimerez mieux périr que de cesser d'être ce que vous êtes. J'aurais cru, cependant, « qu'après avoir mené une vie toute pleine de malignité, qu'après nous être rendus dignes d'être hais, et nous haïssant les uns les autres, » il ne devait pas nous paraître si pénible de répondre, pour notre propre intérêt, à l'amour d'un Dieu qui, sans égard à l'injustice de nos œuvres, veut nous sauver par la miséricorde la plus gratuite et la plus généreuse; mais apparemment que le vice, outre qu'il ferme le cœur à tout sentiment noble et vertueux, renverse encore le sens et la raison.

Les habitants de Jabès étaient assiégés par Naas, roi des Ammonites. « La composition que je ferai avec vous, » leur disait ce roi barbare, « sera de vous arracher à tous l'œil droit, et de vous rendre l'opprobre de tout Israël. » Saül, instruit et touché du péril de ceux de Jabès, leur fait dire que le lendemain il ira à leur secours. Qui aurait plaint ces malheureux habitants, si, loin de seconder de tous leurs efforts la bonne volonté de Saül, ils se fussent déclarés contre lui, et livrés d'eux-mêmes au cruel Naas? Ce qu'ils ne firent pas, ce qu'ils n'auraient pu faire sans une inconcevable folie, vous le ferez, vous qui vous piquez pourtant de sagesse. Plus cruelles que vos plus cruels ennemis, cent passions vous assiègent. Elles ne visent pas seulement à défigurer votre âme, à l'avilir, à la dégrader; elles veulent sa ruine. Réduits à vous-mêmes, vous êtes sans défense et près de périr. Le Fils du Très-Haut vous fait dire que demain il viendra à votre secours; que demain il déploiera pour vous la force de son bras. Cette nouvelle, vous ne la recevez pas avec joie; elle vous attriste plutôt. Vous craignez encore moins de périr que de ne pas suivre vos penchants. Le salut qu'on vous annonce ne vaut pas, dans votre idée, que vous travailliez à devenir humbles, patients, chastes, sobres, équitables, religieux. Si cette manière de voir est sage, qu'est-ce donc que l'aveuglement, la démence et la fureur?

DISCOURS XCII.

DISPOSITIONS A LA FÊTE DE NOEL.

Parate viam Domini; rectas facite semitas ejus. (Luc., III, 4.)

Préparez la voie du Seigneur; rendez droits et unis ses sentiers.

Vous dire ce que je soupçonne de vos dispositions à la fête prochaine, et des efforts que vous avez faits pour préparer la voie au Seigneur, ce serait, mes frères, ne vous faire entendre que des plaintes et des reproches. Vous avez changé nos solennités en des jours de tristesse et de deuil. Elles ne reviennent plus que pour affliger, dé-

sôler notre zèle, en nous rendant toujours plus sensible votre infidélité ou votre insouciance; et nous ne pouvons presque plus vous parler des mystères du Dieu Sauveur, que pour vous déclarer que ce Sauveur ne sera pas le vôtre, et qu'il ne vous servira de rien : *Christus vobis nihil proderit.* (Gal., V, 12.)

Tout charnels qu'ils étaient, et quoique beaucoup moins éclairés que vous ne l'êtes, ou que vous ne devez l'être sur l'excellence du « grand sacrement de la charité divine qui a été manifesté dans la chair, » les Juifs comprirent quelle espèce de dispositions exigeait d'eux la venue du Messie promis à leurs pères; et du moment où Jean-Baptiste commença à prêcher dans le désert « le baptême de pénitence pour la rémission des péchés, tout le pays de la Judée et ceux de Jérusalem coururent à lui; et, confessant leurs péchés, furent baptisés par lui » dans les eaux du Jourdain. Mais qu'ai-je vu, qu'ai-je pu remarquer qui fût soupçonner seulement que, dans cette paroisse, on se disposât à célébrer la naissance d'un Dieu Sauveur? Je sais bien que durant l'Avent, non moins que dans les autres temps de l'année, notre jeunesse a afflué dans ces maisons de jeu, où elle va prendre de tous les goûts le plus funeste, se former à la fraude et à l'escroquerie, se familiariser avec les juréments, les imprécations, les blasphèmes, les rixes, les propos irréligieux ou infâmes, et parfois se saturer, moins encore de vin et de liqueurs enivrantes, que des poisons de toutes ces doctrines anarchiques, libertines, impies qui se prêchent là avec un cynisme effronté. Je sais bien que les tavernes n'ont point perdu de leurs nombreux affidés; que la nuit, comme le jour, la nuit, plus encore que le jour, la licence et l'ivrognerie y ont tenu leurs assises. Je sais bien que des veillées dont la pudeur fait tous les frais; que des danses scandaleuses, et par la profession de ceux qui les encouragent, et par la qualité des personnes quelles réunissent, ont continué de profaner la sainteté du dimanche; enfin, je sais qu'ils ont continué, tous ces désordres et particuliers et publics auxquels il est si honteux de se livrer, qu'il est même honteux d'en parler; mais je suis encore à savoir si une seule injustice a été réparée, si une seule réconciliation s'est opérée, si de plus abondantes aumônes ont été versées dans le sein des pauvres, si quelque pécheur entre tant de pécheurs s'est détourné de la voie de la perdition.

Hé! cependant, nous vous avons exhortés au nom du Seigneur à lui préparer la voie, à redresser les sentiers par lesquels il doit arriver jusqu'à vous; car il ne naît pas seulement pour vous, il voulait encore naître en vous. Parce qu'il vient pour vous, instruits que vous étiez de sa venue prochaine, vous deviez courir à sa rencontre, et lui prouver par des témoignages non équivoques de respect, de reconnaissance et d'a-

mour, que vous n'êtes ni ingrats, ni stupides; que vous savez apprécier l'ineffable charité d'un Dieu qui descend de son trône, qui dépouille tout appareil de grandeur, qui se fait chair, qui naît d'une femme, qui se réduit à la faiblesse de l'enfance, à l'obscurité d'une étable, à l'humiliation, à la pauvreté d'une crèche pour vous délivrer, pour vous racheter, pour vous sauver d'une mort éternelle à laquelle personne n'échappe que par ses mérites et par sa médiation. Et parce qu'il voulait naître en vous, vous deviez ouvrir votre cœur à la grâce; corriger, dans vos affections et dans vos mœurs, tout ce qu'il y voit avec déplaisir; humilier l'orgueil de votre esprit, punir votre cupidité de ses injustes désirs, venger sur votre chair ses honteuses révoltes, faire en un mot de dignes fruits de pénitence et entrer dans les dispositions d'humilité, de détachement, de mortification qui vous sont marquées par l'état où il a voulu naître. Vous n'avez rien fait, vous ne ferez rien de tout cela. Je prévois même que cette nuit sainte que la piété la plus commune consacrait auparavant au recueillement, vous la passerez la plupart à jouer, à manger, à courir la ville, à troubler l'ordre public par des clameurs tumultueuses, et que vous célébrerez la naissance de Jésus-Christ à peu près comme les païens célébraient les fêtes de ces divinités libertines dans la vie desquelles ils trouvaient l'exemple et l'apologie de tous les vices. Ainsi Jésus-Christ viendra parmi les siens, et cette fois encore les siens ne le recevront pas. Oh! mes frères, si votre indifférence, et c'est bien le terme le plus doux que je puisse employer quand il faut qualifier une conduite si odieuse, si votre indifférence pour Jésus-Christ n'est pas de l'irréligion, de l'ingratitude, de la démence, je dois regarder comme autant de visionnaires et d'imbéciles enthousiastes, ces rois, ces prophètes, tous ces justes de l'ancienne loi qui désirèrent si ardemment de voir son jour. Je dois accuser Dieu d'avoir manqué de sagesse en ébranlant sans motifs la terre et les cieux pour l'envoyer dans le monde. Mais non, je ne deviendrai pas blasphémateur pour vous complaire, pour excuser en vous ce que je suis le premier à y condamner; et quoi qu'il puisse être de vos dispositions à l'égard du Verbe fait chair, je remplirai ma mission, au moins pour l'utilité de ceux qui croient et espèrent en lui.

Allez, disait le Seigneur au prophète, consolez mon peuple, parlez au cœur de Jérusalem, et dites-lui que ses péchés sont pardonnés, et que celui que j'ai promis et qu'elle attend comme son Sauveur, va bientôt venir. (Isa., XL, 1-9.) Oui, j'avancerai pour elle le temps des miséricordes. Quelques jours encore, et j'ébranlerai les cieux (Agg., II, 7), et la justice éternelle, l'ange de l'alliance, le Désiré de toutes les nations viendra aussitôt. Le voici qui vient, dit le Seigneur (Mal., III, 1), que chacun se prépare à aller au-devant de son Dieu; car

c'est bien lui qui forme les montagnes et qui crée le vent, qui annonce sa parole à l'homme, qui produit les nuages du matin, qui marche sur ce qu'il y a de plus élevé dans la terre, et son nom est le *Seigneur le Dieu des armées*. (Isa., XLVII, 4.) Cependant, ne craignez pas de « penser au jour de son avènement, » comme si vous ne pouviez soutenir sa vue ; car cette fois il ne vient dans le monde que pour le sauver ; et bien que « roi immortel des siècles, » il dépouillera toute apparence de grandeur, il n'aura pour cortège que ses vertus et ses bienfaits. « Il sera tenu pour homme par tout ce qui paraîtra de lui au dehors ; » ce sera même un homme pauvre, souffrant, humilié ; il se réduira même à la condition d'un faible enfant ; mais que sa pauvreté, sa pénitence, ses abaissements volontaires ne rebutent personne. C'est justement à ce signe que les hommes devront reconnaître leur Sauveur. Il sera dans sa faiblesse la force de Dieu ; « il aura le pouvoir de sauver tous ceux qui s'approcheront de Dieu par son entremise ; mais qu'on lui prépare la voie, qu'on rende droits les sentiers » par lesquels il doit passer ; qu'à son approche « toute vallée soit remplie, » et que le travail de la pénitence comble les abîmes creusés par le péché. Que « toute montagne, que toute colline soit abaissée ; » que les esprits superbes et indociles apprennent à s'humilier et à se confondre. Que « les chemins raboteux deviennent droits et unis, » et que les pécheurs se détournent de la voie de perdition ; en un mot, que toute chair se renouvelle, pour participer au salut que Dieu promet à son peuple ; car le Sauveur qu'il envoie n'entend sauver et ne sauvera en effet que ceux qui ne rougiront ni de lui, ni de leurs maximes ; et pour avoir droit de se réjouir à sa naissance, il faudra se trouver dans les mêmes dispositions et les mêmes sentiments que lui : *Parate viam Domini . rectas facite semitas ejus.*

Telle est aussi la mission que nous avons à remplir près de vous. Jean-Baptiste fut suscité pour disposer les Juifs au premier avènement de Jésus-Christ. Vers la fin du monde, Elie reviendra sur la terre pour rassembler les enfants d'Israël et les disposer à reconnaître pour leur Sauveur, avant qu'il vienne pour juger les vivants et les morts, ce même Jésus que leurs pères ont crucifié. Notre ministère, à nous pasteurs, est de vous disposer dans ces saints jours à son avènement spirituel ; ou en d'autres termes notre ministère est de vous exhorter à ouvrir vos cœurs à la grâce du Rédempteur, à retrancher tout ce qui pourrait l'empêcher de naître en vous par son amour ; à faire tout ce qu'il faut faire pour que le Sauveur donné de Dieu aux hommes, soit à coup sûr le vôtre.

Car, sans doute, vous n'imaginez pas qu'en donnant un Sauveur aux hommes, Dieu les ait dispensés de travailler eux-mêmes à leur salut, ou que le salut leur soit

assuré, quoi qu'ils fassent ; que leur Sauveur se soit tellement chargé de tout, qu'il ne leur reste plus rien à faire, pas même « d'assurer leur vocation et leur élection au salut par de bonnes œuvres ; » qu'il veuille sauver ceux même qui ne croiraient pas à sa parole, ceux même qui n'embrasseraient pas sa doctrine, ceux même qui n'observeraient pas ses préceptes, ceux même qui ne goûteraient pas ses maximes, qui ne seraient pas animés de son esprit, qui ne feraient rien de ce qu'il a pratiqué et commandé de pratiquer après lui ; ceux qui voudraient pécher encore, qui voudraient vivre obstinément dans le péché, qui s'exposeraient au danger de mourir, et qui effectivement mourraient dans le péché. Cette idée serait aussi fausse et trompeuse qu'elle est impie. Jésus-Christ est notre Sauveur en ce sens qu'il nous a obtenu la rémission d'un péché qui, sans lui, ne nous aurait jamais été pardonné ; en ce sens qu'il nous a rendu possible ce salut auquel, sans lui, nous n'aurions jamais pu aspirer ; en ce sens qu'il nous a ouvert une voie sûre que, sans lui, nous n'eussions jamais connue ; qu'il nous a mérité, pour marcher dans cette voie, des secours que, sans lui, nous n'aurions jamais obtenus ; qu'il nous a donné des exemples, ménagé des inoyens, proposé des motifs, préparé des ressources que, sans lui, nous n'eussions jamais eus ; qu'il a rendu méritoires et agréables à Dieu nos bons désirs, nos bonnes œuvres, nos satisfactions, notre pénitence, qui, sans lui, n'auraient été d'aucun mérite pour la vie éternelle.

Ainsi, quoiqu'il soit très-certain que Dieu a donné son Fils aux hommes dans l'intention et avec le désir qu'il les sauvât tous, il n'est pas moins certain que tous n'arriveront pas au salut, parce que tous ne veulent pas ce qu'ils doivent vouloir pour être sauvés. Jésus-Christ éprouve tous les jours ce qu'il éprouva quelques moments avant sa naissance, des rebuts et des dédains ; la plupart des cœurs lui sont fermés et lorsqu'il s'y présente, qu'il y frappe, qu'il en sollicite l'entrée, parce qu'il est pauvre, qu'on ne voit rien en lui de ce que le monde estime et recherche, on lui répond comme on répondait à sa divine Mère lorsqu'elle frappait à la porte des hôtelleries : *Non erat eis locus in diversorio* (Luc., II, 7) : il n'y a point de place ici pour vous. Cependant, mes frères, si nous voulons que Jésus-Christ naisse pour nous, il faut qu'il naisse en nous ; et pour qu'il naisse en nous, il faut que nous entrons dans les dispositions qui nous sont marquées par l'état où il naît : humilité, pauvreté, pénitence. Car, quelle apparence qu'un Dieu humilié jusqu'à l'anéantissement veuille sauver des hommes orgueilleux ? qu'un Dieu pauvre par choix et jusqu'à n'avoir pas où reposer sa tête, veuille sauver des hommes avares et possédés de l'amour des richesses ? qu'un Dieu pénitent malgré son innocence, veuille sauver des

pécheurs ennemis de la mortification et livrés au plaisir ?

Si Dieu eût chargé les hommes de préparer une demeure au Sauveur qu'il leur envoyait, d'après les préjugés et les goûts qui les dominent, les hommes, à n'en pas douter, auraient choisi le plus magnifique des palais. Ils y auraient réuni tout ce qui les frappe, tout ce qui les étonne, tout ce qui les éblouit, tout ce qui les charme, tout ce qu'ils estiment, tout ce qu'ils désirent pour eux-mêmes, tout ce qu'ils aiment : l'éclat, la magnificence, les richesses, les délices. Mais combien les pensées de Dieu sont différentes des nôtres ! Parce qu'il ne prend conseil que de sa sagesse et de sa sainteté, le lieu choisi pour recevoir son Fils au moment de sa naissance, est une étable. Nous l'y verrons couché dans une crèche, étendu sur un peu de foin, enveloppé de quelques misérables langes, obscur, méconnu ; célébré dans le ciel par les anges, mais délaissé sur la terre de presque tous les hommes, gémissant, souffrant, privé des choses qui manquent rarement aux petits enfants des plus pauvres femmes. Que nos passions en murmurent : Dieu a jugé qu'il le fallait ainsi, et ne prétendons pas connaître mieux que lui ce qu'exigeait sa justice, et ce que demandaient nos besoins. Oui, il fallait que le Sauveur qui nous était donné, non-seulement expiât les péchés commis, mais encore qu'il nous fît connaître et détester la cause de ces péchés, pour que nous ne les commissions plus. Or, la cause première de tous nos péchés, ne la trouvons-nous pas dans ces trois grandes passions que l'apôtre saint Jean désigne par « la concupiscence des yeux, la concupiscence de la chair, et la superbe de la vie ? »

Nous sommes orgueilleux ; et quoique la Providence, pour notre plus grand bien, ne nous ait donné aucun de ces prétendus avantages dont se repaît la vanité des autres hommes, de grandes richesses, de grands emplois, de grands talents, sous combien de formes différentes ne se produit cependant pas notre orgueil ! C'est l'orgueil qui nous inspire à tous cette bonne opinion de nous-mêmes, ce désir d'être estimés et loués des autres, cette inquiétude et ce mécontentement dans l'obscurité, cet empressement à nous produire, cette envie de nous faire remarquer, d'attirer sur nous les regards, cette sensibilité aux égards qu'on nous témoigne, cette sensibilité plus grande encore aux offenses, aux injures, à tout ce qui blesse notre amour-propre. C'est l'orgueil qui nous fait regarder d'un œil jaloux ceux que leur état, leur fortune, leur emploi élève au-dessus de nous ; l'orgueil qui nous inspire un dépit secret de ne pouvoir les égaier, qui nous rend méchants au point de nous dédommager par de cruelles médisances, par des censures amères, de la supériorité qu'ils ont sur nous, au point de nous réjouir et de triompher si quelque accident les dépouille, les hu-

milie, les rabaisse jusqu'à nous ; l'orgueil qui nous rend vains et suffisants malgré notre peu de mérite, entêtés et opiniâtres malgré notre ignorance, indociles et quelquefois insolents envers nos supérieurs, impérieux parmi nos égaux, durs et arrogants à l'égard de nos inférieurs ; l'orgueil qui nous fait tirer vanité du plus mince avantage, d'un peu de fortune, d'un peu d'industrie, de notre taille, de nos forces, de notre figure, de nos habits, quelquefois de nos vices même et de nos excès : que sais-je ? L'Esprit-Saint ne nous enseigne-t-il pas que c'est de l'orgueil que sont venues toutes les maladies de notre âme, et que « l'homme qui se livre à l'orgueil, sera rempli de malédictions ? » Cependant, cet orgueil, de tous les vices le plus damnable et celui que Dieu pardonne le moins, nous est si naturel, que c'est la première passion qui se développe en nous, qui meurt la dernière dans les saints, et qu'avant les exemples et les leçons d'un Dieu anéanti, les hommes connaissaient à peine de nom la vertu qui lui est opposée.

Quel remède n'exigeait pas un si grand mal ? Il fallait que nous fussions désabusés de l'idée que nous avons de notre propre excellence, et que nous connussions la profondeur de notre misère. Il fallait que nous apprissions à n'estimer que ce qu'ils valent, et par conséquent à mépriser tous ces faux biens dont les amis du monde sont si fiers, et que nous ne leur envions que parce que nous n'en connaissons pas le vide et le néant. Il fallait que nous vissions le crime de cette indépendance dans laquelle nous prétendons vivre de toute autorité, de l'autorité même de notre Créateur. Enfin, il fallait que nous comprissions que « Dieu seul est grand, et que Dieu ne peut être honoré que par les humbles. »

Mais n'est-ce pas ce que nous prêchons l'état où naît notre Sauveur ? Comment nous estimer nous-mêmes, quand nous voyons le Dieu de toute grandeur s'humilier jusqu'à l'anéantissement pour guérir les blessures que l'orgueil a faites à notre âme, et nous persuader la nécessité de l'humilité ? Comment désirer quelques-uns des biens du monde, ou nous plaindre de ne les avoir pas, quand nous voyons l'éternelle Sagesse, non-seulement dédaigner tout ce que le monde estime, mais naître, par choix, dans un état dont le monde a horreur ? Comment rechercher « la louange qui vient des hommes, » quand celui qui « habite une lumière inaccessible, » s'ensevelit volontairement dans l'obscurité d'une étable ? Comment refuser à Dieu l'obéissance que nous lui devons, quand son Fils descend dans une crèche pour l'honorer et réparer nos offenses ? En un mot, comment être orgueilleux à la vue et aux pieds d'un Dieu qui se perd dans un abîme d'humiliation ? Humilité donc, humilité ; c'est la vertu de Jésus naissant, et Jésus veut que nous apprenions de lui à être humbles, sincèrement humbles, « humbles de cœur ; » et quoiqu'il naisse pour

nous sauver, nous sommes prévenus qu'il ne nous sauvera pas, si tout notre orgueil ne se brise contre sa crèche, si nous ne devenons nous-mêmes des enfants par notre humilité.

Mais si l'orgueil est la première et la plus dangereuse de nos passions, ce n'est pas la seule. Nous honorons, nous estimons, nous désirons, nous aimons les richesses. Nous ne connaissons même guère d'autres biens. Le plus grand bonheur que nous imaginions, c'est d'être puissamment riche. Le malheur que nous redoutons le plus, c'est d'être réduit à une extrême pauvreté. La vertu compte pour peu, si tant est qu'elle compte pour quelque chose. On juge des hommes, non par ce qu'ils sont en eux-mêmes et d'après les principes qui les dirigent, mais par l'état qu'ils tiennent, par la dépense qu'ils font, par les entreprises où ils s'engagent, par les fonds qu'ils possèdent, par l'argent qu'on leur suppose. De l'argent à gagner, voilà ce qui excite les plus engourdis. De l'argent à perdre, voilà ce qui effraie et déconcerte les plus résolus. Pour de l'argent, on fait tout, on entreprend tout, on risque tout, on sacrifie tout, on vend jusqu'à son âme. De cette aveugle cupidité, de cette estime insensée pour les richesses, viennent dans les pauvres l'envie, l'impatience et le dépit, les murmures, le désespoir, les blasphèmes; et dans les riches, l'arrogance, la dureté, l'avarice, la crainte de perdre, le désir insatiable d'avoir toujours plus, l'oubli de Dieu, le mépris de la religion; dans les uns et dans les autres, une disposition prochaine aux fraudes, aux mensonges, aux usures, aux injustices les plus criantes, aux moyens les plus honneux : car rien n'est sacré, rien ne coûte, rien ne répugne à ceux que domine la cupidité ou la passion de devenir riches.

Si quelqu'un parmi vous, mes frères, était tourmenté par cette cruelle et damnable passion, je l'en préviens, qu'il ne compte pas pour l'assouvir sur le Sauveur que le ciel nous envoie. Quoique « la terre soit à lui, et que tous les trésors qu'elle renferme lui appartiennent, » il ne distribuera à ceux qui s'attacheront à lui ni or, ni argent, ni fonds de terre. Ces faux biens, il n'en voudra pas pour lui-même. Plutôt que de paraître leur accorder quelque estime, s'il s'en permettait la jouissance, il les méprisera au point de leur préférer la pauvreté avec tous ses besoins, toutes ses privations, toutes ses rigueurs. Il naîtra, il vivra si pauvre « qu'il n'aura jamais où reposer sa tête, » lors même que les *renards ont leurs tanières, et les oiseaux du ciel leurs nids*. (Matth., VIII, 20.) La pauvreté qu'il pratiquera dans la crèche, il la prêchera, il la persuadera; il appellera heureux les pauvres d'esprit; et si jamais il parle des richesses, ce sera pour plaindre ceux qui les possèdent, pour maudire ceux qui les aiment et qui y mettent leur confiance. En un mot, il se fera pauvre pour consoler les pauvres, pour leur apprendre à

honorer, à respecter leur état, et les former par ses exemples, à la modestie, à la résignation, à la patience, au détachement. Il se fera pauvre pour détromper les riches, pour les humilier par le peu de ressemblance qu'ils auront avec lui, pour les convaincre que s'ils prétendent au salut, ils doivent mépriser leurs richesses, les posséder sans attache, en user comme n'en usant pas, et ne les faisant servir qu'à racheter leurs péchés. Il se fera pauvre pour nous apprendre à ne louer, à n'estimer que les biens de la grâce et de l'innocence, les seuls qu'il estime lui-même, les seuls qui puissent nous assurer la possession du royaume éternel qu'il est venu nous mériter.

Il naîtra aussi dans les souffrances et dans les larmes. N'est-ce pas nous dire qu'il y a beaucoup de folles joies, beaucoup de ris insensés, beaucoup de plaisirs coupables et peu de satisfactions innocentes; que tout ce qui nous souille, nous damne, encore qu'il nous plaise; que les divertissements siéent mal à des pécheurs; et que si nous ne faisons pénitence comme lui et avec lui, nous périrons, quoiqu'il vienne pour nous sauver. Le temps ne me permet pas de développer aujourd'hui, comme il le faudrait, ce point de morale; mais si les intempérants, les voluptueux, tous ces hommes esclaves de leurs sens veulent m'en croire, ils ne se présenteront pas dans la solennité prochaine, à la crèche de Jésus-Christ; ou ils n'y paraîtront que pour lui demander l'esprit de mortification et de pénitence.

DISCOURS XCIII.

SUR L'INCARNATION.

Depuis plusieurs semaines je suis au milieu de vous, mes frères, moins comme un pasteur attentif à « paître son troupeau dans la justice et la vérité, » que comme « un chien muet » et inutile de tout point aux brebis commises à sa garde. Ces obligations si sérieuses et si essentiellement liées à mon ministère, de vous visiter dans vos maladies, de vous assister dans vos besoins, de vous consoler dans vos peines, de vous instruire, de vous exhorter, de vous reprendre à temps et à contre-temps sans jamais me lasser, je ne les ai, depuis plusieurs semaines, non plus remplies que si je ne vous devais rien. Quelques-uns même de ceux que Dieu m'avait donnés, sont sortis de ce monde, sans que je les aie marqués moi-même du signe de la paix; sans que j'aie été là pour leur adoucir les horreurs de la mort, les soutenir dans le redoutable passage du temps à l'éternité, et les recommander, par mes prières et mes larmes, à la miséricorde de celui qui me demandera compte de leur âme. Heureusement que cette inaction n'a pas été volontaire de ma part. Vous en connaissez la cause; et ceux même qui en auraient souffert ne pensent pas à me l'imputer à péché. Dieu sait, en

effet, si je suis indifférent sur vos besoins spirituels, si vous n'êtes pas toujours présents à mon esprit, si l'œuvre de votre sanctification n'occupe pas toutes mes pensées, dans le temps même qu'abattu par la violence ou la longueur du mal, je me trouve inhabile à vous rendre aucun service. Aussi, combien dans cette disposition ne m'a pas été pénible l'épreuve dont je suis à peine sorti ! Elle est venue précisément dans le temps où les relations du pasteur avec ses ouailles sont plus fréquentes, plus intimes, plus fructueuses, où le premier trouve quelquefois des consolations qui le paient de tous les travaux de son ministère ; et où plusieurs des autres, d'abord déserteurs, puis touchés de la grâce et honteux de leur défection, se laissent rapporter au bercail sur les épaules de la charité. Mais Dieu l'a voulu ainsi, et dans ce que Dieu veut, on peut souffrir, on ne doit jamais murmurer. J'espère, du reste, que cette infirmité passagère sera pour la gloire de Dieu, et qu'elle tournera à notre commun avantage. Car, loin de penser à user de plus de ménagement, je me sens plus que jamais dans la disposition de donner très-volontiers « tout ce que j'ai, et de me donner moi-même pour le salut de vos âmes. » De votre côté, mes frères, vous avez presque tous témoigné prendre à mon rétablissement un si vif intérêt, que vous supposant à mon égard un sentiment de bienveillance que je ne croyais pas vous avoir encore inspiré, j'en exercerai mon ministère, sinon avec plus de zèle, du moins avec plus de liberté et de confiance.

Les temps marqués par la Providence pour que « toute chair voie son Sauveur, » sont accomplis. « Dieu envoie son Fils formé d'une femme et assujéti à la loi, pour racheter ceux qui étaient sous la loi et pour nous rendre ses enfants adoptifs. » Telle est la première idée qu'il vous faut prendre de ce mystère ineffable que nous devons célébrer samedi prochain ; de ce mystère de l'incarnation du Fils de Dieu, que saint Paul appelle « le grand sacrement de la charité divine, » où Dieu trouve sa gloire et l'homme son salut. J'ai bien intention de vous en détailler les merveilleux effets ; mais je dois auparavant vous exposer la doctrine de l'Eglise sur le fond même du mystère ; et quoique je n'aie qu'à me louer de votre attention à m'écouter, je la réclame aujourd'hui plus grande encore dans un sujet où toutes mes paroles doivent être mesurées avec la plus rigoureuse exactitude.

Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu. Il était au commencement avec Dieu. Toutes choses ont été faites par lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui. Dans lui était la vie. Il était la vraie lumière qui illumine tout homme venant en ce monde. Et le Verbe a été fait chair ; et il a habité parmi nous, et nous avons vu sa gloire ; sa gloire, dis-je, comme du Fils unique de Dieu, étant plein de grâce

et de vérité. (Joan., I, 1 et seq.) C'est d'abord en ces termes que le disciple bien-aimé exprimait le grand, l'ineffable mystère dont j'ai à vous entretenir. Saint Paul a dit, après lui, que ce même Verbe ayant la forme et la nature de Dieu, et pouvant sans usurpation se dire égal à Dieu, s'est néanmoins anéanti en prenant la forme et la nature d'un serviteur, en se rendant semblable aux hommes, et étant reconnu pour homme par tout ce qui a paru de lui au dehors ; qu'il s'est rabaisé lui-même en se rendant obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix. (Philip., II, 6, et seqq.)

Si donc vous me demandez ce qu'est Jésus-Christ, je puis déjà vous répondre que Jésus-Christ est le Fils de Dieu fait homme. Mais comment Dieu a-t-il un Fils ? « Il n'a été donné à personne de raconter la génération de ce Fils. » Elle est ineffable, incompréhensible pour nous, comme tout ce qui tient à la nature divine. Nous savons seulement qu'il y en a trois au ciel qui rendent témoignage : le Père, le Verbe et le Saint-Esprit, et que ces trois sont une même chose. (I Joan., V, 7.) Mais dans quel sens Jésus-Christ est-il le Fils de Dieu ? Il ne l'est pas seulement comme les saints à qui l'Evangile donne quelquefois ce glorieux titre. Il ne l'est pas seulement par adoption, comme si Dieu l'eût choisi par préférence à tous les autres, et l'eût fait monter d'un rang inférieur à un rang plus élevé. Il ne l'est pas seulement par communication de la divinité, comme s'il y avait eu un temps où il n'eût pas été Dieu, et qu'il le fût devenu par le mérite de ses œuvres ; mais il l'est par nature et dans le sens le plus rigoureux, étant, comme Dieu, non-seulement semblable, mais en tout égal au Père, consubstantiel au Père, ou de même substance que le Père.

A quel autre, en effet, qu'un Dieu, pourraient s'appliquer sans impiété, ces paroles du Roi-Propète : *Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite. Vous êtes mon Fils : je vous ai engendré de mon sein avant l'étoile du jour ? (Psal. CIX, 1.)* Et ces autres paroles du même Propète : *O Dieu ! votre Dieu vous a oint d'une huile de joie d'une manière plus excellente que tous ceux qui ont participé avec vous ! O Dieu ! votre trône subsistera éternellement ? (Psal. XLIV, 8.)* De quel autre que d'un Dieu conviendrait-il de dire qu'il est la splendeur de la gloire divine et le caractère de sa substance ; qu'il soutient tout par la puissance de sa parole ; que c'est par lui que les siècles ont été créés, et qu'en l'introduisant dans le monde, Dieu dit : *Que tous les anges de Dieu l'adorent ? (Hebr., I, 3-6)* Aussi, quand Arius attaqua le dogme de la divinité du Verbe, le soulèvement fut général. De toute part on cria au blasphème. Trois cent vingt-cinq évêques, qui presque tous avaient confessé la foi devant les tyrans, qui presque tous portaient sur leurs corps les marques des tourments qu'ils avaient endurés, s'assemblèrent dans la ville de Nicée, sous la

protection de l'empereur Constantin, et par une décision unanime vengèrent la vérité en condamnant Arius et son affreuse doctrine. Eutichès, Nestorius, les Monothélites qui, sous d'autres termes, renouvelèrent la même erreur et contestèrent la divinité de Jésus-Christ, eurent le même sort; les conciles d'Ephèse, de Constantinople, de Chalrédoine en firent justice. Ce dogme depuis longtemps n'a plus d'adversaires; ou du moins il n'y a plus d'Antechrists que ces hommes follement orgueilleux et affreusement impies, qui laissent la parole de Dieu, la tradition de toutes les Eglises et la croyance de tous les siècles pour abonder dans leur sens et suivre leurs propres rêveries.

Mais comment le Fils de Dieu s'est-il fait homme? Ici encore la raison reste muette, parce que rien dans la nature ne lui présente la moindre idée d'une si grande merveille; que plutôt tout ce qu'elle voit dans la nature contredit les idées qu'elle essaierait de s'en former. Mais les oracles de la foi suppléent au silence de la raison; et c'est d'après ces divins oracles que nous savons que l'incarnation du Fils de Dieu n'eut pour cause que la puissance et la volonté de celui à qui rien n'est impossible. *Quomodo fiet istud*, disait Marie à l'ange chargé de lui annoncer que Dieu l'avait choisie pour donner un Rédempteur au monde, *quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco?* — *Le Saint-Esprit*, répondit l'ange, *se répandra sur vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. C'est pourquoi le fruit saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu.* (Luc., 1, 34, 35). Le Fils de Dieu devient donc homme, non par un changement de substance et en cessant d'être ce qu'il était, mais en s'unissant à la nature humaine, et en devenant ce qu'il n'était pas. Son âme fut créée comme celle des autres hommes. Le corps animé par cette âme fut formé par la seule opération du Saint-Esprit dans le sein de la Vierge Marie, et la personne du Verbe ou du Fils de Dieu unie à ce corps et à cette âme, ou à la nature humaine ainsi formée, c'est Jésus-Christ.

Jésus-Christ donc, à la différence des anges qui, pour exécuter les ordres de Dieu dont ils sont les ministres, prirent quelquefois, et pour un temps seulement, la forme de l'homme, sans en prendre la nature, Jésus-Christ, dis-je, eut véritablement un corps et une âme comme les nôtres. Il fut, au péché près, tout ce que nous sommes : Dieu caché sous la forme d'un serviteur, et renfermant dans un corps mortel toute la plénitude de la Divinité. Oui, disait saint Jean, la vie même, cette vie éternelle qui était dans le Père, s'est rendue visible. *Nous l'avons entendue; nous l'avons vue de nos yeux; nous l'avons regardée avec attention; nous l'avons touchée de nos mains et nous en rendons témoignage.* (1 Joan., 1, 1.)

La foi orthodoxe et catholique consiste donc à croire et à professer que Jésus-Christ est le Fils de Dieu, et qu'il est Dieu et

homme tout ensemble. Il est Dieu, de la même substance que le Père, et engendré du Père avant tous les siècles. Il est homme, de la même substance que Marie sa mère, et né d'elle dans le temps. Il est Dieu parfait; car « en descendant » même « au-dessous des anges, » il n'a souffert aucun déchet dans ses divers attributs. Il est homme parfait, car il a pris un corps et une âme comme les nôtres. Il a eu de commun avec nous jusqu'à nos misères, n'exceptant que le péché, l'ignorance et l'inclination au mal. En tant que Dieu, il est égal au Père. Il lui est inférieur en tant qu'homme. Distinguant dans Jésus-Christ deux natures, nous y distinguons aussi deux volontés; mais encore qu'il soit Dieu et homme, nous ne reconnaissons en lui qu'un seul et même Jésus-Christ, et nous disons qu'il est un, non pas qu'étant Dieu, il se soit changé en homme; mais parce qu'étant Dieu et n'ayant jamais cessé de l'être, il s'est uni à notre humanité. Nous disons qu'il est un, non pas que la nature divine et la nature humaine se soient confondues et mêlées dans lui, comme pour former une nature mixte; mais parce que ces deux natures appartiennent à une seule et même personne. En un mot, de même que l'union de l'âme et du corps constitue un seul homme, de même l'union du Verbe avec la nature humaine constitue un seul Jésus-Christ: que si l'on veut, dit saint Augustin, que nous rendions raison de tout ceci, il n'y aura plus de mystère. Si l'on exige que nous confirmions par des exemples l'incarnation du Fils de Dieu, elle ne sera plus l'étonnante merveille annoncée par les prophètes. Mais convenons que Dieu peut bien faire des choses que nous ne saurions comprendre : *Demus Deum aliquid facere posse quod nos fateamur investigare non posse.* Dans les faits de cette nature, on répond à tout par la puissance de celui qui les opère : *In talibus enim rebus tota ratio facti est potentia facientis.*

Du reste, vous devez vous apercevoir, mes frères, que dans un si grand sujet, je ne cherche ni à piquer votre curiosité par des choses nouvelles; ni à vous amuser par les vains ornements d'un langage tout humain; et que je ne prends pas conseil de mon imagination pour remuer la vôtre. C'est qu'en fait de doctrine, la nouveauté est un signe manifeste d'erreur; et quiconque se donne pour en savoir plus que n'en savaient les apôtres, que n'en savaient les saints Pères, que n'en savaient les conciles, que n'en sait toute l'Eglise, montre autant de folie que d'orgueil. Il ne suffirait pas de lui prêter l'oreille, il faudrait dire anathème à lui et à l'esprit qui l'inspire. Lors même qu'on prêche Jésus-Christ d'après l'Evangile, sans lui rien ôter de ses adorables perfections, sans lui rien attribuer qui soit indigne de la grandeur et de la sainteté d'un Dieu, ce serait le défigurer que d'employer les discours persuasifs de la sagesse humaine, plutôt que les effets sensibles de cette vertu puissante qui a converti le monde; ce se-

rait établir notre foi sur l'habileté des hommes, et la réduire à une opinion plus ou moins probable, puisque le mensonge, comme la vérité, peut se parer des plus belles couleurs. Puis, ai-je à traiter avec des incrédules qu'il faille embarrasser, humilier, confondre? Certes, l'impiété n'est forte contre ce dogme que des armes qu'elle emprunte au libertinage; et je vous respecte assez, mes frères, pour croire inutile de les briser ici sous vos yeux. Je crois n'avoir affaire aujourd'hui qu'avec des chrétiens qui désirent connaître mieux l'auteur et le consommateur de leur foi, pour l'adorer plus fidèlement, l'aimer plus tendrement, le servir plus fervemment. Je ne vous dis donc que ce qui a toujours été dit. Je vous dis cependant des choses grandes, admirables, divines; mais je vous les dis telles qu'elles ont été écrites, sans apprêt et avec simplicité; et malgré le soin que je prends d'être clair, je crains encore que vous ne voyiez en tout ceci beaucoup d'obscurité. Mais cette obscurité tient à la nature même des mystères qu'il n'est ni permis, ni possible d'exprimer autrement que dans le langage de l'Écriture, des conciles et des Pères.

Je regretterais pourtant que vous ne m'eussiez pas assez entendu pour être déjà en état de conclure avec saint Paul, que « sans doute c'est quelque chose de bien grand que ce mystère d'amour qui s'est fait voir dans la chair. » C'est bien, en effet, l'amour le plus généreux, l'amour le plus prodigieux qui a fait les frais de cette œuvre d'une miséricorde toute divine. Parce qu'il nous a aimés avec une sorte d'excès, et jusqu'à devenir prodigue de lui-même, Dieu a donné son Fils unique au monde, afin que le monde fût sauvé. (I Joan., IV, 9.) Parce que le Fils de Dieu nous a aimés, il s'est livré pour nous, et a pris sur lui le châtimement qui devait nous procurer la paix. Doit-il, après cela, nous paraître pénible d'aimer Dieu qui nous a aimés le premier, et dans le temps même que nous étions ses ennemis? Puisse, mes frères, la solennité prochaine vous trouver dans cette disposition de reconnaissance et d'amour pour le précieux don qui vous est fait! Alors j'aurai la confiance que Jésus-Christ naîtra pour vous, puisque déjà il sera né en vous.

AUTRE EXORDE

POUR LE MÊME DISCOURS.

N. B. Voulant, une autre année, appliquer ce discours à la naissance du Sauveur, j'y mis l'exorde suivant.

Eecce evangelizo vobis gaudium magnum. (Luc., II, 10.)

Voici que je vous annonce le sujet d'une grande joie.

Si jamais j'ai pu espérer, mes très-chers frères, que vous m'écouteriez avec quelque intérêt, c'est aujourd'hui, sans doute, que, chargé près de vous du ministère des anges, je viens, au nom du ciel, vous annoncer le plus grand comme le plus heureux des événements, la naissance d'un Dieu fait

homme pour sauver tous les hommes. Ce prodige de miséricorde fut promis à nos premiers parents, à l'heure même où ils devinrent coupables; mais il fallait quatre mille ans pour en préparer l'accomplissement. Les patriarches s'étaient transmis la foi au Messie futur. Les prophètes en avaient, d'âge en âge, rappelé le souvenir. Tous les sacrifices, toutes les cérémonies de la loi ancienne le figuraient. Les justes de tous les siècles avaient souri après sa venue. Il était l'attente, le désiré des nations; mais aucun des plus saints rois, mais aucun des plus zélés prophètes n'avait obtenu de voir ce que nous voyons. Hier encore le monde était assis dans les ténèbres et l'ombre de la mort. (Luc., I, 79.) Hier encore le monde gémissait sous la tyrannie du démon et dans l'esclavage du péché. Cette nuit, cette nuit seulement, le moment fortuné, marqué dans les conseils de l'éternelle sagesse pour notre délivrance, est arrivé. « Une lumière éclatante a brillé tout à coup (Isa., IX, 2), » les cieux se sont abaissés (Psal. XVII, 10), et la terre a produit son Sauveur. (Isa. XLV, 7.) Déjà une troupe nombreuse de l'armée céleste a célébré par ses concerts cet heureux événement. Le ciel retentit encore de ce beau cantique: *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.* (Luc., II, 14.) Déjà quelques bergers, instruits par les anges de la grande merveille, ont couru jusqu'à Bethléem. Ils ont trouvé Marie et Joseph avec l'Enfant couché dans une crèche. En le voyant, ils ont reconnu tout ce qui leur a été dit touchant cet Enfant. Tous ceux qui en entendent parler, admirent ce que les bergers leur racontent, et ces bergers sont revenus glorifiant et louant Dieu de ce qu'ils ont entendu et vu selon ce qui leur a été dit. (Ibid., 16-20.) Hé! comment, en effet, ne pas se livrer aux transports de la joie et de la reconnaissance, en voyant celui qui peut, qui veut et qui vient pour nous sauver? Joie donc et reconnaissance. Ce sont les deux sentiments que doit vous inspirer le grand mystère que nous célébrons dans ce saint jour. Pour qu'ils naissent en nous, ces heureux sentiments, ou pour les y entretenir, si déjà la grâce les a produits dans nos âmes, appliquons-nous d'abord à connaître quel est celui que Dieu nous donne pour Sauveur.

DISCOURS XCIV.

Pour la fête de Noël.

DES FRUITS DE L'INCARNATION.

Gloria in altissimis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis. (Luc., II, 14.)

Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.

Qu'au jour où Dieu « jetait les fondements de la terre, en réglait toutes les mesures, en affermissait les bases et en posait la pierre angulaire; » qu'aujourd'hui « il mettait des digues à la mer pour la tenir enfermée, lorsqu'elle se débordait comme en sortant

du sein de sa mère; qu'il la couvrait d'un nuage, comme d'un vêtement; qu'il l'enveloppait de l'obscurité, comme on enveloppe un enfant de bandelettes; qu'il la resserrait dans les bornes qu'il lui avait marquées; qu'il y mettait des portes et des barrières; qu'il lui disait: Vous viendrez jusque là, et vous ne passerez pas plus loin, et vous briserez là l'orgueil de vos flots: » qu'au jour « où il donnait ses ordres à l'étoile du matin, et montrait à l'aurore le lieu où elle devait naître; qu'il assignait à la lumière et aux ténèbres leur demeure respective; qu'il préparait des trésors pour la neige, et des trésors pour la grêle; qu'il marquait la route par laquelle la lumière descendrait du ciel, et la chaleur se répandrait sur la terre; » qu'il déterminait l'ordre et les mouvements des cieux; que, « parlant aux nuées, il en faisait tomber la pluie avec abondance, » et que, « commandant aux tonnerres, il les voyait partir à l'instant, puis revenir à lui et lui dire: Nous voici; qu'il formait l'homme sur sa ressemblance, et mettait la sagesse dans son cœur; » en un mot, qu'au grand jour de la création, « les astres du matin le louaient tous ensemble, et que tous les enfants de Dieu fussent transportés de joie; » je le conçois sans peine. La puissance, la sagesse, la science, la magnificence, la beauté, la bonté, tout excitait les transports de la plus vive, comme de la plus juste admiration. Mais quel motif assigner à ce cantique dont la milice céleste fait retentir les airs? De nouveaux cieux ont-ils été créés « pour raconter » plus éloquemment « la gloire du Très-Haut? » On nous annonce la naissance d'un Sauveur; mais si nous nous arrêtons au signe qu'on nous donne d'un événement si fortuné, que trouverons-nous, qu'un faible et pauvre enfant, confiné dans une étable, enveloppé de méchants langes et couché dans une crèche? Serait-ce là « ce Dieu, ce Fort, cet Admirable, cet Ange du grand conseil, ce Père du siècle à venir, ce Prince de la paix » dont les prophètes avaient parlé en termes si magnifiques? Serait-ce là celui qui forme les montagnes et qui crée le vent, qui annonce sa parole à l'homme, qui produit les nuages du matin, qui marche sur ce qu'il y a de plus élevé, qui a pour nom le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs? (Amos, IV, 13.) Serait-ce là « ce Dominateur que nous cherchons, cet Ange de l'alliance que nous désirons, » ce Messie glorieux, ce Fils de David, ce Fils de Dieu, ce Verbe incarné, dont personne véritablement « ne peut raconter la génération; » mais dont aussi personne ne devait « pouvoir supporter la vue, » et qui devait être « comme le feu qui fond les métaux? » Si c'est lui, comment le reconnaître dans un état où il inspire plus de compassion que de respect et de confiance? Comment Dieu trouve-t-il sa gloire dans les anéantissements de son Fils? Et quelle espérance de salut verront les hommes dans un enfant qui naît au sein de la misère et

de l'humiliation? Oui, mes frères, c'est là votre Sauveur, et vous n'en aurez point d'autre; et si cet enfant, si pauvre, si humilié, si délaissé à sa naissance, ne vous sauve pas, vous périrez sans aucun doute. Malheur donc à vous si, partageant les préventions des Juifs orgueilleux, avarés et charnels, vous vous scandalisez des abaissements de votre Sauveur. Il deviendra pour vous ce qu'il fut pour eux, « une pierre d'achoppement contre laquelle vous vous briserez. » Mais si vous voulez m'entendre, je m'engage, et la tâche n'est pas difficile, je m'engage à prouver que jamais rien, pas même l'œuvre si merveilleuse de la création, ne procura autant de gloire à Dieu que les abaissements de son Fils dans le mystère de son incarnation et de sa naissance; et que ces abaissements sont précisément le signe auquel les hommes pouvaient et devaient reconnaître leur Sauveur. Ainsi, *gloire à Dieu*, parce que le mystère du Verbe fait chair relève admirablement et rend plus sensibles ses adorables perfections. *Paix aux hommes de bonne volonté*, parce que le mystère du Verbe fait chair n'est pas seulement le signe, mais le principe et la cause de leur réconciliation, de leur justification, de leur salut.

Dieu qui existe nécessairement et par lui-même, trouve aussi dans lui-même le principe d'une félicité qui ne peut recevoir d'accroissement, ni souffrir de déchet. Dieu exige néanmoins que ses créatures le glorifient, parce qu'en les formant, il n'a pu se proposer qu'une fin digne de lui, et qu'aucune autre fin n'est digne de Dieu, que Dieu même. Or, pour des créatures raisonnables, glorifier Dieu, c'est le connaître, et honorer par des sentiments aussi purs, aussi vifs, aussi étendus que le comporte leur faiblesse, ce qu'il a bien voulu leur manifester de ses perfections infinies. Encore donc qu'il soit vrai que ce que les créatures rendent ou refusent de gloire à Dieu, n'ajoute ou n'ôte rien au bonheur de Dieu, il est aussi vrai de dire que Dieu est plus ou moins glorifié de ses créatures, suivant qu'elles ont de lui des idées plus ou moins justes, et qu'elles tendent à lui par des sentiments plus ou moins vertueux, plus ou moins parfaits.

Après que saint Paul a dit que les perfections invisibles de Dieu, sa puissance éternelle et sa divinité, sont devenues visibles, depuis la création du monde, par la connaissance que les créatures nous en donnent, et qu'ainsi ceux qui n'ont pas connu Dieu, ou qui l'ayant connu ne l'ont pas glorifié comme Dieu, sont inexcusables (Rom., I, 20), je n'ai garde de dire que Dieu n'avait pas tellement imprimé son cachet sur ses ouvrages, qu'il fût impossible d'y méconnaître les traits d'une puissance sans bornes, d'une intelligence souveraine, d'une providence paternelle, d'une beauté ravissante, d'une bonté inépuisable. Depuis l'ange jusqu'au vermineux, depuis l'insecte qui rampe sous l'herbe, jusqu'à l'astre qui brille au

firmement, tout nous parle de Dieu, tout nous rappelle à Dieu, tout nous dit d'admirer Dieu, de remercier Dieu, de craindre Dieu, d'aimer Dieu, de nous confier en Dieu. C'est la pensée de saint Augustin. Mais je dirai avec une pleine assurance, que les perfections de Dieu, sa grandeur, sa puissance, sa sagesse, sa justice, sa bonté et son amour n'éclatèrent jamais mieux que dans le mystère du Verbe incarné.

Avant l'incarnation du Verbe, l'homme savait, du moins l'homme pouvait savoir que Dieu est grand, parce que, existant nécessairement et par lui-même, rien ne limite l'excellence de son être; parce qu'il échappe à la pénétration des plus vastes intelligences, et accable de sa gloire quiconque entreprend de sonder sa majesté; parce qu'il a un souverain domaine sur toutes les créatures, et qu'au ciel, sur la terre, dans les enfers, les démons, les hommes, les anges l'adorent; que tout ce qui n'est pas lui, fléchit sous lui, tombe devant lui: mais dans l'incarnation, je vois Jésus-Christ même aux pieds de Dieu, Jésus-Christ s'humiliant devant Dieu, Jésus-Christ rendant hommage à la grandeur de Dieu, se dévouant pour la gloire de Dieu! Jésus-Christ, au nom de qui tout genou doit fléchir, Jésus-Christ que j'adore et que tous les anges adorent avec moi, adore lui-même le Dieu que nous adorons tous; et c'est pour être en état de l'adorer qu'il a pris « la forme et la nature d'un serviteur. » N'est-il pas incompréhensiblement grand, mes frères? n'est-il pas grand au delà de tout ce que nous pouvons dire et penser, celui qu'un Dieu juge digne d'un pareil hommage? celui qui voit un Dieu au rang de ses plus humbles adorateurs?

Avant l'incarnation du Verbe, l'homme savait, du moins il pouvait savoir que Dieu est tout-puissant. Car, dit le Prophète, tout nous parle, tout nous instruit de sa puissance immortelle. « Le jour la révèle au jour; la nuit l'annonce à la nuit; et ce langage n'est obscur et mystérieux pour personne: » C'est la voix de la nature entière qui se fait entendre aux yeux des plus stupides. Le Prophète ajoute que « Dieu s'est joué en faisant tout cela, et que ces œuvres admirables » de la création ne sont que l'ouvrage de ses doigts. » Mais l'incarnation du Verbe est l'œuvre de Dieu par excellence. Dieu, pour m'exprimer ainsi, s'y est employé tout entier, et il s'est employé (ô profondeur! ô abîme!), et il s'est employé à exercer sa puissance, non plus sur le néant, mais sur lui-même; à produire des miracles, non plus de force, de magnificence et de grandeur, mais de faiblesse, mais d'humiliation, mais d'anéantissement. Comprenez bien ce que je dis. Il fallait que, sans cesser d'être ce qu'il avait toujours été, le Verbe de Dieu, en tout égal à Dieu, devint ce qu'il n'était pas; et qu'avec la forme et la nature d'un Dieu, il unit en sa personne la forme et la nature d'un esclave. Il fallait que, sans quitter le sein de son Père, il vint

habiter visiblement au milieu de nous et converser avec nous. Il fallait que, continuant à jouir d'une félicité pure et inaltérable, il connût, par sa propre expérience, ce que c'est que tristesse, infirmité, douleur. Il fallait que, restant le vengeur inflexible du péché, il en prit l'apparence, en devint la victime, en portât la peine. Il fallait que le Verbe fût réduit au silence, que l'Eternel comptât les jours de sa vie, que l'immensité fût renfermée dans le corps d'un petit enfant, que l'impassible souffrît, que l'immortel mourût, que Dieu fût homme, si bien qu'on pût dire de cet Homme-Dieu les choses, en apparence, les plus contradictoires, et cependant les plus vraies: que l'éternité, l'immensité, la félicité, la grandeur, la force, la puissance, la gloire et la vie lui sont essentielles, et qu'il a reçu l'être dans le sein d'une vierge, qu'il est né d'une mère mortelle, qu'il a « été meurtri et rassasié d'opprobres, » qu'il « s'est laissé conduire au supplice avec la docilité d'un agneau, » qu'il a payé le tribut à la mort. La création toute entière offre-t-elle rien qu'on puisse comparer à cette merveille? Et entre toutes les œuvres merveilleuses du Seigneur, en est-il une qui mette sa puissance dans un plus grand jour? Ah! c'est bien par l'accomplissement de ce mystère, qu'il devient évident que rien, absolument rien, n'est impossible à Dieu.

Avant l'incarnation du Verbe, l'homme connaissait, du moins il pouvait connaître la sagesse de Dieu. Elle se manifeste, en effet, dans la formation de ce vaste univers, dans la disposition de toutes les parties qui le composent, dans l'ordre admirable et constant qui le régit, l'entretient et le conserve. Elle est sensible dans le cours régulier des astres, dans le retour périodique des saisons, dans l'inépuisable fécondité de la terre, dans la reproduction successive de tous les êtres. On la retrouve dans l'inégale distribution des fortunes, des talents, des forces; dans la réciprocité des affections et des besoins qui lient les hommes entre eux et les rendent nécessaires les uns aux autres. Mais par l'incarnation la sagesse elle-même est descendue parmi nous et nous a nourris de son lait. Voyez combien sont admirables les moyens qu'elle a pris pour nous instruire, pour nous guérir, pour nous détromper, pour nous faire triompher. Pour nous instruire, elle commence par se proportionner à notre faiblesse, devient ce que nous sommes, vit de notre vie, afin que nous vivions de la sienne, et pratique sous nos yeux ce qu'elle nous enseigne. Pour nous guérir, elle prend sur elle la peine de nos péchés, sans rien prendre des passions qui nous les font commettre. Elle oppose sa douceur à notre colère, son obéissance à notre indocilité, son humilité à notre orgueil, sa pauvreté volontaire à notre avarice, et sa mortification à notre goût pour le plaisir. Pour nous détromper, elle ne montre aucune des craintes qui nous agitent, aucune des espérances qui nous attirent, elle ne veut posséder au-

cun des biens qui nous corrompent. Naître dans une crèche, vivre sans avoir où poser la tête, mourir sur une croix, c'est le partage qu'elle s'est choisi. Pour nous faire triompher elle nous indique la foi, le mépris du monde, l'amour de Dieu, la miséricorde envers nos frères, la défiance de nous-mêmes et la fuite des occasions. Pour nous faire régner, elle ne demande que ce qu'elle s'oblige à nous donner : l'innocence et la vertu. Ces admirables moyens, qui les connaissait avant l'incarnation ? qui les soupçonnait ? qui les eût trouvés ? Ils furent dans le commencement le scandale du monde, et ne lui parurent que folie ; mais, par le succès prodigieux qu'eurent ces moyens, le monde reconnut bientôt que ce qu'il avait réputé folie était « la force et la sagesse de Dieu. »

Ce que j'ai dit de la sagesse, je le dis aussi de la justice ; et par la justice de Dieu, j'entends non-seulement l'opposition infinie de Dieu au péché, non-seulement la haine souveraine de Dieu pour le péché, mais encore cette volonté immuable de Dieu que le péché soit irrémissiblement puni, s'il n'est dignement réparé. Sans doute, plus d'une fois avant l'incarnation du Fils de Dieu, elle s'était signalée par d'épouvantables chatiments, cette justice vengeresse du péché ; et il faut croire que les hommes dormaient du sommeil de la mort dans l'iniquité, quand ils ne se réveillaient pas aux éclats de son tonnerre. Lucifer et ses anges précipités du ciel dans un gouffre de feu ; tous les hommes proscrits et condamnés dans leur premier père ; le monde entier bouleversé, noyé, englouti sous les eaux du déluge : c'étaient là des faits consignés dans les livres saints, et dont la tradition, quoique défigurée par des fables, s'était conservée même chez les peuples idolâtres. Mais en exerçant sa justice, Dieu ne la satisfaisait pas. « Il aiguësait sa colère inflexible comme une lance perçante, il armait les créatures pour se venger de ses ennemis ; il faisait pleuvoir sur eux les pièges, le feu et le soufre, il enivrait ses flèches de leur sang, il ébranlait la terre pour en secouer » et en rejeter « les impies ; » mais de pareilles victimes, pour multipliées qu'elles fussent, ne pouvaient donner de la divine justice l'idée qu'il conviendrait d'en avoir, parce qu'elles n'établissaient pas entre le péché et la réparation du péché, cette proportion rigoureuse que Dieu exige pour le pardonner. Aussi David disait-il seulement à Dieu que son péché était grand, et demandait que Dieu « eût pitié de lui selon sa grande miséricorde. » Nous disons, nous que le mystère de l'incarnation a instruits, que tout péché fait à Dieu une injure infinie, et qu'il faut dans Dieu, pour qu'il le pardonne, une miséricorde infinie. Car c'est bien pour réparer l'injure faite à Dieu par le péché, que le Verbe s'est fait chair. Il n'a pris un corps que pour souffrir, et par ses souffrances satisfaire pleinement à la justice de son Père, qui ne pouvait être autrement satisfaite. Du

moment qu'il s'unit à notre nature, Dieu met sur lui tous les péchés du monde. Du moment qu'il devient homme, « il devient aussi malédiction pour les péchés des hommes. » C'est la victime que Dieu attendait, que Dieu exigeait ; elle est sainte, innocente, sans tache, d'une dignité infinie ; elle n'en sera pas moins en butte à ses coups, et elle n'apaisera sa justice, que parce qu'elle en subira, qu'elle en épuîsera la rigueur. A ce prix seul « la miséricorde et la vérité se rencontreront ; » à ce prix « la justice et la paix se réconcilieront. » Quel mal est-ce donc que le péché qui a rendu nécessaire un si étrange remède ! Qu'elle est donc terrible, cette justice qui n'a pu être satisfaite que par les anéantissements de l'Homme-Dieu !

Mais si, considéré sous ce point de vue, le mystère du Verbe fait chair doit nous inspirer une crainte salutaire, il nous présente, d'un autre côté, les motifs d'une confiance sans bornes, parce qu'il est la preuve irréfragable de la bonté de Dieu et de son inclination à nous faire du bien. Avant l'incarnation les hommes savaient, du moins il pouvaient savoir que Dieu est bon, qu'il est la bonté même. Pour s'en convaincre il leur suffisait de réfléchir tant soit peu aux avantages dont il les a doués dans la création, à cette multitude de bienfaits qu'il verse sur eux à toute heure, au soin constant que prend d'eux sa providence paternelle, à l'estime qu'il leur témoigne, à la fin qu'il leur destine, aux promesses par lesquelles il les attire, à sa patience, à sa longanimité à supporter les méchants même. Mais dans le mystère du Verbe incarné, que fait Dieu, ou plutôt que ne fait pas Dieu pour l'homme ? Dieu, dit saint Jean, *a tellement aimé le monde, qu'il lui a donné son Fils unique* (Joan. IV, 9), et il l'a donné pour qu'il réparât l'homme et le rendît « participant de la nature divine. » Don si excellent, dit saint Augustin, qu'encore que Dieu soit tout-puissant, qu'il soit infiniment riche, et que sa sagesse soit sans bornes, il n'a rien eu, il n'a rien su, il n'a rien pu donner au delà de ce bien.

J'ai donc eu raison de vous dire que le mystère de l'incarnation, que les abaissements du Verbe fait chair relevaient admirablement la gloire de Dieu et nous rendaient plus sensibles les perfections de Dieu. Je vous prouverai encore, dans le prochain entretien, que ces abaissements du Verbe fait chair sont le signe auquel nous devons le reconnaître pour notre Sauveur. Mais dès aujourd'hui je crois avoir acquis le droit de vous dire : Quand Dieu est si grand, que son propre Fils tombe à ses pieds et s'anéantit pour lui rendre hommage, qu'êtes-vous donc, vous qui ne rendez aucun honneur à Dieu, qui plutôt déshonorez et blasphémez son nom, secouez le joug de son autorité et refusez insoûlement de l'avouer pour votre maître ? Quand Dieu est si puissant qu'il voit fléchir sous lui son Fils par qui il a créé les siècles et qui soutient

tout par la force de sa parole, qui êtes-vous donc, vous qui prétendez lui résister, ne tenez compte de ses ordonnances, mettez vos caprices ou vos passions à la place de sa loi, et, sans égard à ses commandements ou à ses défenses, faites tout ce qui vous plaît et ne faites que ce qui vous convient? Quand Dieu est si sage, que la Sagesse incréée, celle qui est assise avec lui dans son trône, s'est incarnée pour accomplir ses desseins, réparer sa gloire et lui réconcilier le monde; qui êtes-vous donc, vous qui jugez les conseils et les œuvres de Dieu d'après les idées d'une raison terrestre, animale et charnelle; qui niez la Providence ou en contrôlez les dispositions? Quand Dieu est si juste, si saint, si implacable ennemi du péché, que pour l'apaiser, que pour le désarmer, que pour le rendre propice aux pécheurs, il a fallu que son Fils même devint la victime du péché, qui êtes-vous donc, vous qui, couverts de péchés, perdus dans l'iniquité, portez depuis si longtemps, et portez si gaieusement le poids d'une conscience criminelle, épouvantable? Quand Dieu est si bon qu'il livre son propre Fils pour notre salut, qui êtes-vous donc et quel cœur avez-vous donc, vous qu'un pareil bienfait ne saurait gagner, vous dont il ne peut vaincre l'indifférence et la froideur? Dans cette grande solennité vous accourez tous à la crèche du Sauveur; mais quelles dispositions y apportez-vous? Sur son exemple, serez-vous à l'avenir des adorateurs en esprit et en vérité de ce grand Dieu, puissant, sage, juste et bon, dont les abaissements relèvent si excellemment sa gloire? Je le désire vivement sans trop savoir ou plutôt sans oser dire ce que je présume qui en arrivera; mais je sais bien, mais je vous dirai bien que si par vos dispositions vous ne devenez semblables à cet Enfant, il ne vous sauvera pas, quoiqu'il naisse bien certainement pour vous sauver.

DISCOURS XCV.

Pour la fête de Noël.

DES FRUITS DE L'INCARNATION.

Ecce evangelizo vobis gaudium magnum quod erit omni populo; quia natus est vobis hodie Salvator. (Luc., II, 10.)

Je vous annonce un événement qui sera pour tout le peuple le motif d'une grande joie; c'est qu'il vous est né aujourd'hui un Sauveur.

Si vous êtes encore chrétiens, mes frères, le grand événement dont ce jour retrace et consacre la mémoire, doit réveiller votre attention, provoquer vos réflexions, remuer toutes les affections de votre cœur. Cet événement intéresse tout à la fois le ciel et la terre. De cet événement dépendait la réparation du péché. A cet événement était liée la destinée éternelle de toute la race humaine. Dieu crut ne devoir pas employer moins de quatre mille ans à se préparer et à disposer les hommes. Des rois et des prophètes souhaitèrent avec ardeur de le voir s'accomplir. Il fut dans tous les siècles l'objet constant des vœux les plus empressés de

tous les justes. Il combla de consolation et de joie ceux qui, arrivés « à la plénitude des temps, » en furent les heureux témoins. Et vous, mes frères, qu'une miséricorde spéciale appelle à en recueillir les précieux fruits, vous n'y attacheriez non plus d'importance, vous ne vous en montreriez non plus touchés, non plus reconnaissants, que si vous n'aviez pas « été conçus, » comme les autres, « dans l'iniquité; » que si vous n'étiez pas « nés, » comme les autres, « enfants de sa colère; » que vous n'eussiez pas, comme les autres, besoin d'un Sauveur; ou que le Sauveur des autres, l'adorable Enfant dont nous célébrons aujourd'hui la naissance, ne fût pas celui sur la rédemption duquel vous comptez, quoique bien certainement « il n'y ait point d'autre nom sous le ciel par l'invocation duquel on puisse obtenir le salut, » que le nom du Verbe fait chair, que le nom du Fils de Dieu fait homme, que le nom de Jésus-Christ.

Ah! si la religion a des mystères qui échappent à la pénétration de notre esprit et ne laissent d'exercice qu'à une foi humble et soumise, elle en a aussi qu'on ne médite pas sans que le cœur ne s'ouvre aux plus doux sentiments. Je m'abîme de respect devant cette essence divine « qui accable de sa gloire quiconque entreprend d'en sonder la majesté, » mais la touchante rédemption doit faire tressaillir tous les cœurs de reconnaissance et d'amour. Tous les yeux doivent se remplir de douces larmes en la contemplant dans la crèche; et si je ne puis que bégayer, si même je reste muet d'étonnement lorsqu'il me faut vous expliquer le mystère du Verbe fait chair, je puis sans effort être éloquent aujourd'hui que j'ai à vous parler des fruits de son incarnation. En donnant à Dieu un zélateur qui a dignement vengé son injure, ce mystère a aussi donné à l'homme un libérateur qui n'a pas moins dignement réparé l'ignominie de sa chute. Source de gloire pour Dieu dont il a rendu plus sensibles la grandeur, la sagesse, la bonté, la justice; le mystère du Verbe fait chair est aussi une source de gloire pour la nature humaine dont il a effacé la honte, constaté l'excellence, accru la dignité. De manière qu'il est vrai de dire que les hommes ont plus acquis par ce mystère, qu'ils n'avaient perdu par leur révolte; comme, par ce mystère, Dieu a reçu plus de gloire de la réparation du péché, que le péché même ne lui en avait ravi. Appliquez-vous.

« Dieu est admirable dans ses voies, » dit le Prophète, « et il est saint dans toutes ses œuvres. » Jamais il ne fit rien qui ne fût parfaitement bon, et quand la malice déprave des créatures qu'il a formées pour être bonnes et innocentes, il faut qu'il les répare ou qu'il les laisse. L'état où le péché avait réduit la nature humaine, ne laissait donc à Dieu que le choix d'une justice inexorable, ou d'une miséricorde sans bornes. Il devait nous traiter comme les anges rebelles qu'il précipita dans un abîme de feu, pour

y être éternellement tourmentés, ou nous fournir lui-même de quoi le fléchir et rentrer en grâce. Mais cette clémence si peu méritée, qui pouvait l'attendre d'un Dieu si jaloux de sa gloire, et qui n'est pas moins grand quand il punit que quand il pardonne ?

Figurez-vous une belle et jeune princesse, née près du trône, logée dans un palais somptueux, vêtue d'habits magnifiques, servie par une cour nombreuse, coulant ses jours dans la paix et les plaisirs, chérie de son père dont elle a fait les délices, et destinée par lui à partager l'empire. Combien son sort n'est-il pas digne d'envie ! Mais la voilà qui tout d'un coup tombe d'un rang si élevé, d'un état si glorieux, si fortuné, dans l'abîme de la misère et de la bassesse. Elle est dégradée, dépouillée, ignominieusement chassée, réduite à un dur et honteux esclavage, mise à la discrétion d'un tyran barbare qui l'enchaîne, la tient dans une prison ténébreuse, la maltraite, lui insulte, l'emploie aux plus vils ministères. On dit qu'elle a mérité son malheur ; mais n'est-elle pas digne de compassion ? Ah ! s'il se trouvait quelqu'un assez pénétrant pour découvrir, sous les méchants haillons qui la déparent, les traits de sa noble origine ! quelqu'un assez indulgent pour excuser sa faute, et ne voir que ses maux ! quelqu'un assez généreux pour entreprendre d'y mettre un terme ! quelqu'un assez puissant pour opérer sa délivrance ! assez illustre pour effacer, par son alliance, l'opprobre de sa disgrâce ! assez magnanime pour l'associer au sort le plus glorieux ! Il se trouve, en effet, un de ces cœurs nobles, sensibles, généreux, magnanimes, tel que le ciel seul les forme ; et l'infortunée princesse n'est pas seulement délivrée par ses soins ; mais par ses soins encore elle recouvre plus qu'elle n'avait perdu : elle monte à un rang plus élevé que celui-là même dont elle était déchue ; ou s'il lui reste quelque cicatrice des plaies qu'elle a reçues, quelque empreinte des fers qu'elle a portés, c'est qu'il convient que quelque chose lui rappelle habituellement l'état déplorable dont elle est sortie, pour que toujours elle craigne la faute qui l'y avait précipitée, que toujours elle bénisse la main officieuse qui l'en a tirée.

Tout ceci, mes frères, n'est qu'une parabole, et vous le comprenez bien ; mais cette parabole est, trait pour trait, l'histoire de la nature humaine créée de Dieu dans l'innocence, puis viciée par le péché, enfin réparée par le mystère du Verbe fait chair.

Créé à l'image et à la ressemblance de Dieu ; capable, comme lui, de connaître, de choisir, de vouloir, d'aimer ; inaccessible à la douleur, invulnérable aux traits de la mort, vivant dans un lieu de délices, exerçant un empire absolu sur tous les animaux, usant à volonté de toutes les productions de la terre, destiné à devenir le père d'une famille plus nombreuse que les étoiles du firmament, avec un esprit orné de toutes les connaissances utiles, avec un cœur calme,

innocent, que n'agitait aucune passion ; avec des sens aussi soumis à la raison, que la raison elle-même était soumise à Dieu ; avec cette grâce qui justifie et fait les saints, avec l'assurance que sans mourir, que sans souffrir, il passerait un jour de la terre au ciel pour y vivre sans fin dans un bonheur consommé, l'homme n'avait rien, presque rien à envier à ces pures intelligences qui brillent tout près du trône de l'Eternel. Il tenait le premier rang dans les ouvrages visibles de la création, il en était le chef-d'œuvre, il était comme le roi de la nature.

Mais il pèche, et à l'instant tout change pour lui, tout change en lui, tout change autour de lui. Dieu n'est plus son père ; il vient de le maudire ; il a prononcé l'arrêt qui le condamne à la mort. Le paradis n'est plus sa demeure ; il en est chassé et pour jamais banni. La terre ne répond plus à ses vœux ; elle se couvre de ronces et d'épines ; et ce n'est qu'à force de fatigues et de sueurs qu'il en arrachera une chétive nourriture. Les animaux n'obéissent plus à sa voix ; les plus faibles le fuient, les plus forts le menacent. Sur les pas du péché arrivent bientôt les soucis, les chagrins, les douleurs, les infirmités, les fléaux. Mais c'est peu : l'esprit se couvre de ténèbres, et ces ténèbres, avec le temps, s'épaissiront au point, et envelopperont l'homme d'une nuit si profonde, qu'avec les yeux ouverts sur toutes les créatures, il méconnaîtra le créateur, et mettra l'ouvrage à la place de l'ouvrier. Le cœur se corrompt, et, avec le temps, ses passions deviendront si fougueuses, ses penchants si vicieux, ses affections si criminelles, qu'il servira de retraite à tous les esprits impurs, qu'il sera comme un temple incessamment profané par mille abominations. Ses sens se révoltent, et le malheureux à honte de sa nudité ; il faut qu'il se cache : mais, avec le temps, il se fera un front d'airain, bravera la honte, souillera son corps par des actions infâmes, indignes de sa raison, et en viendra à cet excès de dépravation, qu'il diviniserait l'ivrognerie et l'impudicité. En un mot, l'enfant de Dieu est devenu le complice, l'esclave, la proie du démon. Il en a partagé la révolte, il en partagera le supplice ; et, parce qu'il n'a pas su se maintenir dans le haut rang où Dieu l'avait placé, l'homme est tombé au-dessous des bêtes.

Quelle chute ! Quel avilissement ! Quelle ignominie ! L'homme a été coupable, sans doute ; mais qu'il est à plaindre ! A plaindre, oui ; mais où trouver qui le relève, qui le sauve, qui le rétablisse en lui rendant la justice originelle ? J'imagine qu'au moment où nous devînmes coupables, la justice et la miséricorde se présentèrent devant le trône de Dieu : celle-ci pour implorer notre grâce, celle-là pour demander vengeance. La miséricorde n'avait que sa compassion et ses larmes, la justice lit valoir la grandeur de l'offense et l'impuissance où nous étions de la réparer jamais : car, pour

réparer une offense infinie, il ne faut pas moins qu'une satisfaction infinie. Mais cette satisfaction d'une valeur infinie, si Dieu seul a droit de l'exiger, quel autre aussi que Dieu peut la lui offrir? Comment donc « concilier ici la miséricorde et la vérité? Comment réunir par un saint baiser la justice et la paix? » Dieu le demanda aux princes de sa cour. Qui de vous, dit-il, vengera ma gloire sans affliger ma tendresse? Qui de vous apaisera les murmures de ma justice sans blesser ma clémence? Il s'agit de punir le péché et de sauver les pécheurs. Qui ouvreraï-je, et qui ira exécuter cette œuvre? *Quem mittam, et quis ibit nobis?* (*Isai.*, VI, 8.) Les anges ne répondirent à cette voix que par le silence de la consternation : chacun sentit son insuffisance. Celui-là même qui avait combattu contre le grand dragon, se trouva sans force pour une si haute entreprise, et tous craignirent de voir se rallumer la foudre qui avait précipité au fond des abîmes Satan et les complices de sa révolte. Mais la sagesse éternelle, le Verbe de Dieu sortit alors du sein de son Père, et s'offrit à concilier ce qui paraissait inconciliable, les droits de la plus rigoureuse justice avec les vœux de la plus tendre charité. Me voici, dit-il, envoyez-moi : *Ecce ego, mitte me.* (*Ibid.*) Je dépouillerai pour un temps cette majesté qui m'est commune avec vous. J'éclipserai toute « cette gloire dont je jouissais en vous avant que le monde fût. » Souffrez seulement que je m'unisse à cette nature humaine que le péché a dégradée, et que vos arrêts prospèrent. Pauvreté, humiliations, travaux, je ne refuse rien. Fallût-il mourir, je mourrai. Lors même qu'il aura pris la nature et la forme d'un esclave, vous reconnaîtrez encore votre Fils à son obéissance. Soyez vengé, et que les hommes ne périssent pas. *Ecce ego, mitte me.* Le Père, à ces mots, embrassa le zélateur de sa gloire, et signa notre paix.

Avant même que le médiateur accomplît sa promesse, les hommes ressentirent les effets de sa médiation. Malgré l'immense abîme que le péché avait creusé entre la terre et le ciel, les grâces du ciel commençèrent à couler sur la terre ; et dès ce moment « il n'y eut plus de condamnation pour ceux qui furent en Jésus-Christ » par la foi, l'espérance et la charité. *O profondeur des trésors de la sagesse, de la science, de la miséricorde et de la bonté de Dieu! que ses jugements sont impénétrables, et ses voies incompréhensibles!* Dieu qui a laissé périr les anges, d'une nature plus excellente que l'homme, veut sauver l'homme, tout avili, tout dégradé, tout anathématisé qu'il est par sa juste vengeance! et pour sauver l'homme, Dieu descend jusqu'à l'homme, et élève l'homme jusqu'à Dieu; il donne Dieu pour être la rançon de l'homme!

Dieu descend jusqu'à l'homme; il en prend la nature, les faiblesses, les infirmités; il en guérit les plaies par ses meurtrissures; il en efface la honte par des humiliations;

il en répare la gloire par ses anéantissemens. Lumière et vérité, il corrige les erreurs de l'homme; il l'éclaire sur le souverain bien, le rappelle à son premier principe et à sa fin dernière; il l'instruit de ses obligations envers son créateur, son prochain, lui-même. Justice et sainteté, il purifie et sanctifie le cœur de l'homme en y répandant son amour; il sanctifie même le corps de l'homme en le rendant le temple de la divinité, la demeure de l'Esprit-Saint; et cette nature humaine, si longtemps le jouet des démons, devient, par le mystère du Verbe fait chair, digne des adorations des anges, digne de pénétrer en Jésus-Christ au plus haut des cieux, et de ne s'arrêter qu'au trône de Dieu même.

Par ce mystère du Verbe fait chair, l'homme est élevé jusqu'à Dieu. Dieu communie à la nature humaine son être et son essence, de sorte qu'il est vrai de dire que Dieu est homme, et que l'homme est Dieu en Jésus-Christ. O chrétien! s'écriait là-dessus saint Léon, reconnais ta dignité; et puisque tu as eu le bonheur et l'avantage d'être fait participant de la nature divine, ne sois pas si misérable que de retomber dans ta première bassesse par une vie criminelle, indigne d'une si grande grâce et du rang sublime où tu as été élevé.

Enfin, par ce mystère du Verbe fait chair, Dieu est donné pour la rançon de l'homme. Car ce mystère ne s'est accompli que pour donner lieu à tous les autres, ou, si vous le voulez, tous les autres mystères n'ont été qu'une conséquence de celui-ci; et dès la crèche Jésus-Christ, suivant l'admirable expression de saint Paul, Jésus-Christ était en Dieu satisfaisant pour le monde, et Dieu était en Jésus-Christ se réconciliant le monde. (*II Cor.*, V, 19.) Jésus-Christ était en Dieu offrant pour l'expiation du péché ses anéantissemens, sa pauvreté, ses larmes; et Dieu était en Jésus-Christ, communiquant à ses satisfactions un prix infini, et les acceptant pour le salut des hommes. *Dieu a tellement aimé le monde*, disait saint Jean, *qu'il a donné son Fils unique, afin que tout homme qui croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle* (*Joan.*, III, 16); et c'est pour détruire les œuvres du diable, que le Fils de Dieu est venu dans le monde. *Il m'a aimé*, ajoutait saint Paul, *et il s'est livré pour moi* (*Gal.*, II, 20); et rien de plus certain que Jésus-Christ est « venu dans le monde pour sauver les pécheurs. » Jésus-Christ lui-même atteste « qu'il est sorti de Dieu et venu dans le monde, pour que les brebis aient la vie, et l'aient plus abondamment. » Enfin, l'Eglise, dans son symbole, chante avec l'accent de la reconnaissance, que c'est pour nous autres hommes et pour notre salut, que le Fils de Dieu est descendu du ciel, qu'il s'est incarné par l'opération du Saint-Esprit, qu'il est né de la vierge Marie, et qu'il s'est fait homme.

Quelle idée donc devons-nous prendre de la dignité de notre âme, quand nous voyons que Dieu, plutôt que « de la livrer aux bé-

tes, » sacrifie son Fils pour la sauver ! Combien doivent nous paraître affreux le péché et les maux qu'il entraîne, quand nous voyons que pour en réparer l'offense et en prévenir les épouvantables suites, le Fils de Dieu se soumet aux humiliations et aux travaux de la condition humaine ! Qu'elle est admirable surtout, qu'elle est divine, et à quoi ne nous oblige-t-elle pas, par retour, la compassion, la tendresse, la charité du médecin qui a véritablement « pris sur lui nos langueurs, et s'est chargé de nos douleurs pour les guérir ! » C'est après avoir passé les nuits entières dans ces considérations, que sainte Catherine de Sienne courait, comme hors d'elle-même, les cloîtres de son monastère, et que le cœur embrasé, les yeux baignés de larmes, elle criait à ses sœurs : L'amour n'est pas aimé ! l'amour n'est pas aimé ! *Amor non amatur !*

Oh ! non, l'amour n'est pas aimé, et lors même que je parle ici de ce que Dieu a fait pour nous en Jésus-Christ et par Jésus-Christ, je n'oserais, comme saint Paul, dire ici : *Anathème à quiconque n'aime pas Jésus-Christ*. Vous ne voulez pas que je suspecte votre foi ; et pourtant l'unique hommage qu'obtiendra de vous la religion en faveur du Rédempteur qu'elle vous annonce sera de vous amener au pied de sa crèche. Vous y serez muets, vous y serez froids, vous y serez insensibles ; les larmes de l'adorable Enfant qui vous est donné ne vous amolliront pas ; vous ne lui céderez pas, vous le dédaignerez plutôt, vous le rejetterez. Il vous fera horreur si, pour avoir part à sa rédemption, il faut que vous changiez, que vous lui sacrifiiez vos caprices, vos habitudes, vos ressentiments, vos liaisons, vos passions, vos désordres. Mais Dieu « qui entend la préparation de votre cœur, » vous jugera et vous rendra selon le mérite de vos dispositions. Tout ce qu'il m'est permis, à moi, de vous dire, c'est que Jésus-Christ, né pour vous sauver, ne vous sauvera pas, qu'il vous condamnera plutôt, si vous ne faites pénitence avec lui et comme lui.

O infelicissime mortalium ! disait saint Jérôme à un malheureux qui avait profané par un crime l'étable de Bethléem, *ô infelicissime mortalium ! non times ne de præsepi vagiut infans ?* O le plus misérable des hommes ! ne crains-tu pas que le divin Enfant n'ait vu de sa crèche ton impiété, et qu'il ne s'en plaigne par ses larmes et par ses cris ? Hélas ! peut-être que si en ce jour et aux pieds de Jésus-Christ vous écoutiez votre conscience, elle ne vous tiendrait pas un autre langage. Que faudrait-il donc faire ? Ce à quoi vous vous refusez toujours : à apaiser par la réforme de vos mœurs les plaintes du divin « Enfant qui nous est né, du Fils adorable qui nous est donné, » profiter pour votre salut des larmes dont il arrose sa crèche, et ne plus les faire couler par votre endurcissement et votre impénitence.

DISCOURS XCVI.

POUR LE JOUR DE NOËL.

Parce que d'après l'institution de l'Eglise nous devons offrir aujourd'hui trois fois le sacrifice de la Messe, nous ne saurions, disait aux fidèles de Rome le pape saint Grégoire, nous ne saurions discourir bien longuement sur l'Evangile qu'on vient de vous lire. Encore cependant faut-il que nous en disions quelque chose, ne fût-ce qu'en peu de mots. La nativité de notre Rédempteur nous en fait un devoir : *Sed nos aliquid vel breviter dicere Redemptoris nostri nativitas ipsa compellit*. Déterminé par la même considération, j'essaye d'oublier la fatigue de ce jour ; et si le temps et mes forces ne me permettent pas de m'étendre à plaisir sur le plus grand événement qui soit jamais arrivé dans le monde, je veux au moins par mes réflexions provoquer les vôtres, et vous disposer à l'admiration, à la reconnaissance, à l'amour.

Lorsque les temps marqués de Dieu ont été accomplis, dit saint Paul, Dieu a envoyé son Fils, formé d'une femme et assujéti à la loi, pour racheter ceux qui étaient sous la loi et nous rendre ses enfants adoptifs. (*Galat*, IV, 4.) Cette naissance si extraordinaire du Fils de Dieu, les prophètes l'avaient prédite sans ambiguïté. *Un petit Enfant nous est né et un Fils nous a été donné. Il sera appelé l'Admirable, le Conseiller, Dieu, le Fort, le Père du siècle futur, le Prince de la paix.* (*Isa.*, IX, 6.) Cette naissance du Fils de Dieu, cent oracles l'avaient annoncée comme un événement qui devait intéresser, consoler, combler de joie tous les peuples de la terre, et les Juifs en particulier. *Nations, louez toutes le Seigneur. Peuples, louez-le tous ; parce qu'il a affermi parmi nous sa miséricorde.* (*Psal.* CXVI, 12), et que tout homme verra le Sauveur envoyé de Dieu. *Levez-vous, ô Sion, levez-vous. Revêtez-vous de votre force. Parez-vous des ornements de votre gloire, Jérusalem, ville du Saint.... Sortez de la pousière.... Rompez vos chaînes, fille de Sion.... Car voici ce que dit le Seigneur : Vous avez été vendue pour rien, et vous serez rachetée sans argent.... Un jour vient auquel je dirai.... Moi qui parlais, me voici présent.... Réjouissez-vous, déserts de Jérusalem. Louez tous ensemble le Seigneur, parce qu'il a consolé son peuple et qu'il a racheté Jérusalem. Le Seigneur a fait voir son bras saint à toutes les nations ; et toutes les régions de la terre verront le Sauveur que notre Dieu doit nous envoyer.* (*Isa.*, LII, 1-10.) Cette naissance du Fils de Dieu avait été, durant quarante siècles, l'objet des vœux de tous les justes. *O Dieu, disaient les uns, ayez pitié de nous, regardez-nous favorablement, et faites-nous voir la lumière de votre miséricorde. Vérifiez les prédictions que les prophètes anciens ont faites en votre nom. Récompensez ceux qui ont attendu. Pressez le temps ; hâtez la fin pour que les hommes pu-*

*blent vos merveilles. (Ezech. XXXVI, 1-10.) O cieux ! disaient les autres, envoyez d'en haut votre rosée, et que les nuées fassent descendre le Juste ; que la terre s'ouvre et fasse germer le Sauveur ! (Isa., XLV, 8.) » Venez, disaient-ils tous, venez, ô Sagesse ! qui êtes sortie de la bouche du Très-Haut, venez nous enseigner les voies de la prudence. Venez, ô chef de la maison d'Israël, venez nous racheter par la force de votre bras. Venez, ô soleil de justice, venez éclairer ceux qui sont assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort. Venez, ô clef de David, ouvrez notre prison, briser nos fers et nous mettre en liberté. Venez, ô Saint des saints, venez pour que l'iniquité soit détruite, et que la justice éternelle s'établisse sur la terre. Venez, ô bon Pasteur ! venez chercher ce qui a péri, ramener ce qui est égaré, guérir ce qui est malade, sauver ce qui est perdu. Venez, ne tardez pas. » Oh ! quand est-ce que vous ouvrirez les cieux et que vous descendrez ! Cette naissance de son Fils, Dieu en avait marqué le temps précis. « Celui qui doit venir et qui est l'attente des nations, viendra quand le sceptre sera ôté de Juda, » et qu'il n'y aura plus de prince de sa postérité. Dieu en avait marqué le lieu. *Et vous, Bethléem, appelée Ephrata, vous êtes petite entre les villes de Juda ; mais c'est de vous que sortira celui qui doit régner dans Israël, dont la génération est dès le commencement, dès l'éternité. (Mich., V, 2.)* Il avait nommé sa famille. *Il sortira un rejeton de de la tige de Jessé, et une fleur naîtra de sa racine ; et l'esprit du Seigneur se reposera sur lui, l'esprit de sagesse et d'intelligence, l'esprit de conseil et de force, l'esprit de science et de piété ; et il sera rempli de l'esprit de la crainte du Seigneur. (Isaï., XI, 1-2.)**

C'était là comme les traits caractéristiques, comme le signalement, si je puis parler ainsi, auxquels devaient reconnaître le Messie, ceux parmi lesquels il naîtrait ; et il semble qu'on ne devait pas craindre qu'ils s'y méprissent, puisqu'ils l'avaient journellement sous les yeux et entre les mains. Cependant il est venu, ce Fils de Dieu, et les siens ne l'ont pas reçu. (Joan., I, 11.) Il a été dans le monde, et le monde ne l'a pas connu. (*Ibid.*) Jésus-Christ était « issu de la famille de David, » et sa généalogie, telle que nous l'ont donnée les évangélistes, est la copie fidèle des registres publics qui, chez les Juifs, se gardaient avec un soin religieux : ses ennemis même ne lui ont pas contesté cette origine. Jésus-Christ était né à Bethléem, ville où David avait pris naissance, et les Juifs le savaient bien ; car c'est à Bethléem que les princes des prêtres et les scribes ou docteurs de la loi adressèrent les mages qui leur demandaient où était né le nouveau roi des Juifs. Hérode le savait aussi, car c'est à Bethléem qu'il fit faire un horrible massacre de tous les enfants âgés de deux ans et au-dessous. Au temps où Jésus-Christ

naquit, le sceptre était sorti de la tribu de Juda. Aucun prince de sa race ne régnait plus sur la nation qui, asservie comme les autres peuples, obéissait aux Romains et à Hérode que les Romains lui avaient donné pour roi ; et l'on était alors si convaincu que les temps du Messie approchaient, que l'attente en était générale, non-seulement chez les Juifs, mais dans tout l'orient, et qu'il s'éleva plus de quarante faux christes et faux prophètes qui, à la faveur de cette opinion, se donnèrent et voulurent passer pour le Messie. La naissance de Jésus-Christ fut célébrée par les concerts de la milice céleste. Les anges l'annoncèrent en chantant : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. (Luc., II, 14.)* Ils l'annoncèrent comme une nouvelle « qui devait être pour tout le peuple le sujet d'une grande joie. » Les premiers, ils le désignèrent aux bergers comme le Sauveur, le Christ, le Seigneur. Peu de jours après, le saint vieillard Siméon et la prophétesse Anne en « parlèrent à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël, » comme en avaient parlé les bergers qui « étaient retournés de Bethléem glorifiant et louant Dieu de toutes les choses qu'ils avaient entendues et vues, selon qu'il leur avait été dit. » Enfin, une étoile miraculeuse conduisit bientôt des étrangers à sa crèche ; et pour que personne ne prît prétexte cause d'ignorance dans un événement qui intéresse tout le monde, c'est dans Jérusalem, c'est à la cour d'Hérode, au conseil de la nation qu'ils expliquent le dessein qui les amène : *Où est né le nouveau roi des Juifs ? car nous avons vu son étoile en orient, et nous sommes venus l'adorer. (Matth., II, 2.)*

Pourquoi donc, au mépris de tant de signes réunis en Jésus-Christ, et qui tous prouvaient si manifestement qu'il était seul, et à l'exclusion de tous autres, le Messie promis de Dieu à leurs pères, annoncé par leurs prophètes, figuré par leurs sacrifices, attendu, désiré, appelé par le vœu de toutes les générations, et qu'il venait pour les sauver de leurs péchés ; pourquoi, dis-je, les Juifs, si instruits de sa naissance, ne coururent-ils pas à son berceau ? Pourquoi le méconnurent-ils, le méprisèrent-ils, le conjurèrent-ils avec un roi ambitieux et impie pour le faire mourir ? Pourquoi, mes frères ? Il faut chercher la réponse à cette question dans ces passions aveugles et fougueuses qui vous soulèvent vous-mêmes, sinon contre la personne de Jésus-Christ, du moins contre l'état où est né Jésus-Christ et l'obligation qu'il vous fait d'être, si vous voulez qu'il vous sauve, ce qu'il a été à sa naissance, pauvres d'esprit et d'affection, humbles, pénitents. Je ne soupçonne certainement pas qu'il y ait parmi vous des impies, qu'il y en ait un seul qui nie que *Jésus est le Christ le Fils du Dieu vivant (Matth., XVI, 16)* ; et quand j'insiste sur les preuves de sa divinité, c'est moins pour confondre

l'incrédulité, que pour vous instruire, affermir, consoler votre foi. Oui, vous savez et vous croyez que, plus heureux que tant de rois et de prophètes, il vous a été donné de voir ce qu'ils n'ont pas vu et d'entendre ce qu'ils n'ont pas entendu; que ce puissant libérateur, ce rédempteur charitable après lequel ils soupiraient si ardemment, vous n'êtes pas réduits à l'attendre encore, car Dieu a véritablement envoyé son Fils dans le monde afin que le monde fût sauvé par lui. (Joan., III, 17.) Le Verbe s'est véritablement fait chair, et il a habité parmi nous; et nous avons vu sa gloire: sa gloire, dis-je, comme du Fils unique de Dieu, étant plein de grâce et de vérité (Joan., I, 14); de grâce, pour nous sanctifier; de vérité, pour nous instruire; et nous n'avons plus de vœux à former, si ce n'est qu'il soit connu de tous, écouté de tous, glorifié de tous, aimé de tous, et que tous obtiennent le salut qu'il est venu procurer à tous.

Vous savez, dis-je, tout cela; vous croyez tout cela; mais convenez que, même en adorant Jésus-Christ, vous goûtez assez peu et pratiquez encore moins ces maximes de mortification, de détachement, de renoncement à vous-mêmes, que Jésus-Christ n'a prêchées qu'après les avoir pratiquées le premier; que vous aimeriez tout autant qu'en vous laissant vos péchés et les passions qui sont la source de vos péchés, il vous sauvât de la pauvreté, de l'obscurité, des misères attachées à votre condition, en vous comblant de richesses, en vous élevant au-dessus de ceux dont vous jalousez la fortune; en vous donnant de couler une longue vie dans les plaisirs et dans les délices. Hé bien ! mes frères, cette disposition que vous ne pensez peut-être pas à vous reprocher, cette disposition à ne vouloir pas d'un Messie pauvre, humilié, pénitent, prêchant le mépris du monde, a fait le crime et le malheur des Juifs : à quel terme doit-elle vous conduire vous-mêmes ?

Il est une autre considération à laquelle je m'arrête plus volontiers, parce que n'ayant rien qui vous humilie, elle produit en moi des sentiments moins pénibles. Sans doute, disait saint Paul, c'est quelque chose de bien grand que ce mystère de charité qui s'est fait voir dans la chair, qui a été justifié par l'esprit, qui a été manifesté aux anges, prêché aux nations, cru dans le monde, reçu dans la gloire. (I Tim., II, 16.) Lors même que nous étions les ennemis de Dieu, lorsque Dieu ne pouvait voir en nous que des ingrats et des rebelles, que des violateurs de sa loi, des contempteurs de son autorité, que des débiteurs insolvable contre lesquels réclamait sans cesse sa souveraine justice, il a voulu nous réconcilier avec lui; et parce que, de nous-mêmes, nous ne pouvions rien faire qui nous le rendît propice, il a livré son propre Fils afin qu'il payât le prix auquel il mettait notre paix. Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique afin que tout homme qui croirait en lui ne pérît pas, mais

qu'il eût la vie éternelle. (Joan., III, 16.) Dieu nous a aimés le premier. (I Joan., IV, 10.) Il nous a aimés au point d'envoyer son Fils comme la « victime de propitiation pour nos péchés. » Quel homme peut être assez dur, quel homme peut avoir le cœur assez mal fait pour n'avouer pas l'obligation de l'aimer en retour et de lui rendre amour pour amour ?

Coupable de cent crimes de lèse-majesté divine, j'allais être, dit saint Bernard, traîné au supplice. Mais touché, ému, attendri à la vue du sort affreux qui m'est réservé, le Fils de Dieu s'offre à le changer. Que ne lui en coûtera-t-il pas ! Il faudra qu'il descende du trône de sa gloire; qu'il dépouille l'éclat de sa majesté; qu'il s'abaisse, qu'il s'anéantisse jusqu'à prendre la nature et la forme d'un esclave, jusqu'à se rendre semblable aux hommes, jusqu'à prendre, au péché près, toutes mes misères sur lui; jusqu'à « être tenu pour homme par tout ce qui paraîtra de lui au-dehors. » Mais rien n'arrête son dévouement généreux. Il m'aime, et j'aurai un sauveur. Il se fera petit, il se fera pauvre. Sans cesser d'être ce qu'il est, il deviendra faible, il deviendra souffrant; il mourra, s'il le faut. Il m'aime; il se livrera pour moi. Déjà le Saint-Esprit, secondant ce pieux dessein, a formé dans le sein d'une Vierge, le corps et l'âme, l'homme parfait auquel doit s'unir la personne du Fils de Dieu. Déjà même il est né dans l'obscurité, le dénûment et la douleur; mais je connais sa tendresse, et dût-il ne consommer que sur une croix le sacrifice qu'il a commencé dès le sein de sa mère, il m'a aimé, et il se livrera pour moi: *Dilexit me et tradidit se ipsum pro me.* (Gal., II, 20.) Voilà, mes frères, ce que chacun de nous doit se dire à soi-même dans ces saints jours. Voilà sous lequel point de vue nous devons envisager le mystère de Jésus-Christ, le mystère d'un Dieu fait homme pour sauver les hommes, et quels sentiments d'admiration, de reconnaissance, de confiance et d'amour il doit nous inspirer.

DISCOURS XCVII.

SUR LE SAUVEUR.

Vocatum est nomen ejus Jesus. (Luc., II, 21.)

On lui donna le nom de Jésus.

C'est comme vrai Fils de Dieu, dit saint Bernard, que l'enfant qui nous est né, que le Fils qui nous a été donné reçoit aujourd'hui, par l'ordre exprès de son Père, le grand nom de Jésus. Il était dès le commencement, et dans les jours de l'éternité, l'Admirable, l'Ange du grand conseil, le Fort, le Dieu, le Père du siècle futur, le Prince de la paix; en devenant Emmanuel, c'est-à-dire, Dieu avec nous, il prend un titre qui fasse connaître aux hommes dans quelle vue il leur est envoyé, et tout ce qu'ils peuvent se promettre de sa miséricordieuse et puissante charité. Véritablement, ajoute saint Bernard, plusieurs, avant notre Jésus, portèrent le glorieux nom d'

sauveur. Joseph fut appelé le sauveur de l'Égypte, parce qu'il l'avait préservée de la famine. Moïse, le sauveur des Hébreux, parce qu'il les avait délivrés d'une longue et dure servitude. Josué; Gédéon, Barac, Samson, Jephthé furent aussi les sauveurs de leur peuple, parce qu'ils le tirèrent de l'oppression. Mais bien que suscités de Dieu, animés de l'Esprit de Dieu, armés du pouvoir de Dieu pour faire de grandes choses, ils ne furent et ne peuvent être qu'imparfaitement appelés sauveurs. Ils ne sauvèrent que quelques hommes; ils ne les sauvèrent que de quelques maux temporels; ils ne les en sauvèrent que pour un temps; et loin d'être sauveur dans le sens que l'est notre Jésus, ils avaient eux-mêmes besoin d'être sauvés. Mais celui qui, sous le couteau même de la circoncision, est aujourd'hui nommé Jésus, mérite seul, et seul peut soutenir la gloire d'un si grand nom et en remplir la signification dans toute son étendue. Sauveur des anges qui sont restés fidèles, il est aussi le sauveur de tous les hommes qui sont tombés. Il les sauvera de leurs péchés et de la réprobation que méritent leurs péchés. Il sauvera tous ceux qui s'approcheront de Dieu par son entremise. Il les sauvera si complètement, qu'il rendra parfaits pour toujours ceux qu'il aura sanctifiés. Il les sauvera par sa propre vertu, par ses propres mérites. Que les hommes de toute tribu, de toute langue, de toute nation voient le gage et les arrhes de leur salut dans les prémices de ce sang adorable dont l'effusion totale doit un jour laver l'iniquité du monde. Les abaissements du Dieu fait homme, contre lesquels peut-être se révolte notre orgueil, sont précisément le signe auquel nous devons reconnaître le Sauveur.

Pour des créatures qui n'auraient d'autre fin qu'une félicité temporelle, et dont toute la destinée se renfermerait dans le court espace de la vie présente, l'assujettissement au travail, les besoins de la pauvreté, les douleurs de la maladie, la nécessité de mourir, seraient de véritables maux; elles trouveraient le souverain bonheur à en être affranchies, et à jouir, sans altération, de tout ce qui peut rendre la vie douce, aisée, commode, délicieuse.

C'était là l'espèce de rédemption que s'étaient promise les Juifs grossiers et charnels. Sans intelligence dans les saintes Ecritures, contre les oracles les plus clairs des prophètes, ils attendaient un Messie qui les affranchirait du joug des nations étrangères, qui leur assujettirait tous les peuples, qui leur donnerait l'empire du monde entier, qui les rendrait riches, puissants, glorieux; en un mot, un Messie sous le règne duquel ils pourraient, comme autant de Salomons, « accorder à leur yeux tout ce qu'ils auraient désiré, et permettre à leur cœur la jouissance de tous les plaisirs. » Et parce que dans le Messie que Dieu leur avait donné, ils ne trouvaient pas un Messie tel qu'ils se l'étaient figuré et tel que le

voulaient leur orgueil, leur cupidité et leur penchant au plaisir, encore qu'il se présentât avec tous les signes marqués pour le faire reconnaître, encore qu'il parlât et qu'il agit en Dieu, qu'il fit des œuvres que nul autre avant lui n'avait faites, des œuvres qu'un Dieu seul pouvait faire; ils le méprisèrent, ils le rejetèrent, ils le crucifièrent. Ils aimèrent mieux n'avoir point de Sauveur que d'avouer pour tel celui qui les laissait dans l'humiliation et dans la pauvreté; qui ne leur promettait que des biens qu'ils n'estimaient pas; qui ne voulait les délivrer des maux qu'ils ne craignaient pas; qui mettait leur rédemption à des conditions qu'ils ne goûtaient pas.

Etrange effet de la prévention! Terrible et mémorable exemple de l'aveuglement où nous jettent les passions quand nous nous en laissons dominer! Hé! comment ne pas voir que pour des hommes créés dans l'innocence, mais déchus, par le péché, de la justice originelle; que pour des hommes destinés à voir et à posséder éternellement Dieu, mais tombés par le péché dans la disgrâce et la haine de Dieu; que pour des hommes devenus pécheurs par un abus criminel de leur liberté, mais incapables de revenir à la justice par leurs propres forces, d'obtenir grâce par leurs propres mérites; comment, dis-je, ne pas voir que pour les hommes et dans l'estime de Dieu, il n'y a de mal que le péché, et que leur rédemption, dans l'intention de Dieu, ne pouvait avoir d'autre objet que de les délivrer du péché et de la damnation qui en est la suite inévitable? Ces maux temporels, auxquels nous nous montrons sensibles à l'excès, parce que nous n'en connaissons ni la source, ni la justice, ni l'utilité, seront, si vous le voulez, l'absence et la privation d'un bien qui nous avait été donné, que nous avons mérité de perdre, et que Dieu n'a pas jugé à propos de nous rendre; mais la religion n'avouera jamais qu'ils sont de véritables maux, parce qu'ils ne nous rendent pas désagréables à Dieu; que loin de nous écarter de la fin surnaturelle pour laquelle nous avons été créés, ils contribuent merveilleusement à nous y conduire, en humiliant notre orgueil, en amortissant nos passions, en servant d'expiation aux fautes sans nombre dans lesquelles nous tombons.

Aussi, quand l'ange du Seigneur instruit Joseph des grandes vues de Dieu sur l'adorable Enfant qui venait d'être conçu, par l'opération du Saint-Esprit, dans le sein de la plus pure des vierges, il ne lui dit pas qu'il doit délivrer les hommes des misères de cette vie: et les rendre heureux selon les sens; mais bien qu'il les rachètera et les sauvera de leurs péchés. (Tit., II, 14.) Réconcilier les hommes avec Dieu en réparant leurs péchés, et les rétablir dans les droits dont ils étaient déchus; les arracher à l'esclavage du démon et à l'enfer qu'ils ne pouvaient éviter; les éclairer par les leçons d'une sagesse toute divine; les former

à la venu par ses exemples; les consoler dans leurs peines par ses promesses; soutenir leur faiblesse par la force de sa grâce; leur obtenir, par ses mérites, de puissants secours pour qu'ils ne pèchent plus, et leur préparer, s'ils pèchent encore, un remède qui guérisse toutes les blessures que le péché pourrait leur faire; en un mot, les conduire de la terre où ils souffrent, au ciel où ils régneront éternellement : telle est la mission dont se charge le Sauveur qui nous est né.

Quel événement, mes frères, que celui qui nous annonce de si grands biens ! Nous en serions ravis, nous ne pourrions modérer nos transports, si nous comprenions mieux l'état déplorable où le monde avait été réduit par le péché du premier homme; par le péché, car je ne dois pas craindre de revenir avec vous trop souvent sur ce dogme fondamental de notre religion; par ce péché, dis-je, qui par un jugement incompréhensible, mais plein de justice, « puisqu'il ne saurait y avoir d'injustice en Dieu, » passe et passera toujours du père aux enfants; par ce péché qui, en nous dépouillant de la justice originelle, nous avait rendus semblables aux anges rebelles, objets, comme eux, de la haine du Tout-Puissant, et dignes des supplices dont il punit l'orgueil et la révolte; par ce péché qui avait aveuglé l'esprit, corrompu le cœur de tous les hommes, et allumé en eux cette concupiscence funeste qui sans cesse les sollicite au mal, et leur rend la pratique du bien si pénible; par ce péché, auquel s'ajoutait chaque jour une multitude de péchés nouveaux, qui chaque jour enfantait de nouveaux monstres d'iniquité, d'où, comme d'une source malheureusement féconde, était sorti ce déluge de crimes qui avait inondé la terre, et provoquait toujours plus la colère du ciel; par ce péché enfin que l'homme avait bien pu commettre; mais qu'il n'était pas en son pouvoir de réparer. Car il faut que vous le sachiez, mes frères, et Dieu veuille donner assez de force à ma parole pour que cette vérité reste profondément gravée dans votre esprit : telle est la malice du péché, telle l'énormité de l'injure qu'il fait à Dieu, que toutes les créatures ensemble, pour méritantes qu'on les suppose, ne sauraient le réparer dignement. La raison en est, que la grandeur d'une offense s'estime par la bassesse de celui qui la fait, et par la dignité de celui à qui elle est faite; que la satisfaction perd de son prix à proportion de l'infériorité de celui qui la présente et de la supériorité de celui à qui elle est offerte. D'après cette mesure, le péché que la créature commet contre Dieu a donc une malice infinie, et les satisfactions que la créature présente à Dieu ne peuvent être auprès de lui d'aucune valeur.

Dieu, sans doute, pouvait attacher la rédemption du genre humain à l'innocence d'un Abel, à la foi d'un Abraham, à la chasteté d'un Joseph, à la piété d'un David, au zèle d'un Elie; mais Dieu alors eût relâché

de ses droits, il eût sacrifié les intérêts de sa gloire; et j'ai déjà eu occasion de vous le dire : il en est jaloux, il ne la cède à personne. Dans la supposition donc que Dieu exigeât des hommes une satisfaction proportionnée à l'injure qu'il avait reçue d'eux, il fallait aux hommes un sauveur qui ne fût pas seulement capable de souffrir pour satisfaire, mais capable encore de donner à ses satisfactions une valeur infinie. Mais, grand Dieu ! ce Sauveur, où les hommes le trouveront-ils ? La terre ne leur offre que des coupables qui vous sont odieux. Le ciel a ses anges qui sont purs et saints devant vous; mais le ciel s'intéresse-t-il aux malheurs de la terre contre les droits de votre justice ? Et puis le premier des anges, quand il en aurait la volonté, n'aurait pas le pouvoir de satisfaire pour nous. Nous périrons donc, si votre immense charité ne nous fournit elle-même le rédempteur dont nous avons besoin !

Dieu l'a fait, mes frères, *Dieu a aimé le monde jusqu'à donner son Fils unique*; (Joan., III, 16.) et ce Fils unique du Très-Haut, nous l'avons dans l'adorable Enfant qui nous est né. C'est lui qui nous sauvera. Il est homme; car le Verbe s'est fait chair pour habiter au milieu de nous. (Joan., I, 14.) Il a pris un corps et une âme comme les nôtres; « il s'est humilié jusqu'à naître d'une femme, jusqu'à paraître sous la forme et avec la nature d'un esclave. » Et parce qu'il est homme, il pourra adorer, prier, souffrir; au besoin, il pourra mourir, et satisfaire par ses anéantisements, ses supplications, ses souffrances, son sang. Il est Dieu aussi; car il est consubstantiel au Père, c'est-à-dire, de même nature que lui : saint, tout-puissant, immense, éternel comme lui; et parce qu'il est Dieu, ses prières, ses soupirs, ses larmes, ses humiliations, sa pauvreté, ses souffrances, toutes ses œuvres seront d'un prix infini pour racheter le monde; enfin, parce qu'il est Dieu et homme tout ensemble. Jésus-Christ est en Dieu, lui offrant ses satisfactions pour le réconcilier avec nous; et Dieu est en Jésus-Christ, acceptant ses satisfactions et se réconciliant le monde : *Erat Deus in Christo reconcilians sibi mundum.* (II Cor., V, 19.)

Mystère ineffable où la miséricorde et la vérité se rencontrent (Psal. LXXXIV, 15), si admirablement pour accorder les intérêts de Dieu avec le salut de l'homme ! où la justice et la paix s'embrassent (Ibid.) pour sceller notre réconciliation ! « Grand sacrement de la charité » et de la tendresse de Dieu, qui « révélé aux anges, » les ravit d'admiration; qui manifesté dans la chair, prêché aux nations, cru dans le monde, sauvera le monde ! Ainsi, de ce jour, Dieu cesse d'être notre ennemi. Il n'y a plus de condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ. (Rom., VIII, 1.) Dieu verra désormais en nous des enfants, puisqu'il y verra les frères de son Fils « qu'il nous a donné, et en qui il nous a tout donné. » Maintenant, dit saint Paul, que « Dieu s'est fait pauvre pour

nous enrichir, » refusera-t-il quelque chose à ceux pour qui il a sacrifié son Fils ? Refusera-t-il la force aux faibles, la consolation aux affligés, la persévérance aux justes, la conversion aux pécheurs, quand ils lui demanderont au nom et par les mérites du Sauveur qu'il leur a donné ? Paix donc sur la terre aux hommes de bonne volonté ! Paix, joie, reconnaissance, parce que l'Enfant qui nous est né, que le Fils qui nous est donné, est aussi bon que puissant, aussi miséricordieux que juste, et « qu'il est envoyé dans le monde, non pour juger le monde, mais pour que le monde soit racheté et sauvé par lui, » et qu'il doit nous être d'autant plus cher, que pour nous il s'est fait plus petit : *Tanto mihi charior, quanto pro me vilior.*

Je ne me le dissimule pas néanmoins, mes frères ; si nous avons été méchants, nous serons ingrats, et l'ingratitude nous rendant incrédules, nous aurons honte d'un Dieu pauvre, d'un Dieu humilié, d'un Dieu délaissé, d'un Dieu souffrant. Nous nous scandaliserons de son réduit, de son berceau, de ses langes, de ses pleurs. Notre orgueil, notre avarice, notre sensualité ne nous laisseront voir en lui qu'une chétive et misérable créature, digne au plus de notre pitié. Nous le dédaignerons, nous le mépriserons, nous le reniersons. Mais si nous ne sommes que pécheurs, et que le péché nous ait séduits sans nous dépraver, avec quelle joie nous l'accueillerons ! avec quels transports nous le bénirons ! avec quelle ferveur nous l'adorerons, puisque c'est pour nous et pour notre salut qu'il s'abaisse et qu'il s'anéantit ! Il m'a aimé, dit saint Paul, et il s'est livré pour moi : *Dilexit me, et tradidit se ipsum pro me. (Gal. , II, 20.)* Voilà qui résout toutes les difficultés. Jésus-Christ nous a aimés, et il n'a jugé indigne de lui rien de ce qui était nécessaire à notre salut ; et notre reconnaissance doit s'accroître de tous les sacrifices que lui a inspirés son amour.

Cette instruction que je place à dessein au premier jour de l'année, doit vous faire comprendre, mes très-chers frères, de quelle nature sont les biens que je vous souhaite, et combien sont religieux les vœux que tous les jours je fais pour vous à l'autel. Cependant, loin de nous rendre durs et comme étrangers aux affections des autres hommes, l'esprit de notre état ouvre le cœur à tous les sentiments honnêtes, épure et perfectionne ceux qui seraient trop humains. Pasteur de Marcigny depuis six semaines seulement, je me suis trouvé « faible avec les faibles ; » petit avec les petits ; j'ai pleuré avec ceux qui pleuraient ; je me suis réjoui en me voyant accueilli, en concevant l'espérance que je pourrais vivre au milieu de vous, comme le père ou l'ami au sein de sa famille ; et je pense si peu à me faire scrupule d'une pareille disposition, qu'ici, où je ne dois rien dire qui ne soit pesé au poids du sanctuaire, j'unis ma voix à celle de vos époux, de vos épouses, de

vos enfants, de vos parents, de ceux qui vous aiment le plus, pour demander à Dieu qu'il bénisse vous et vos entreprises ; qu'il éloigne de vous tout fâcheux accident ; qu'il vous donne, selon vos besoins, « et la rosée du ciel et la graisse de la terre. » Mais il est d'autres biens que je dois vous souhaiter avec plus d'ardeur encore, parce que vous-mêmes vous devez les rechercher avant tout, par dessus tout, par préférence à tout. Ces biens vous sont offerts par le Sauveur que je vous prêche. Il n'a ni or, ni argent ; il ne distribue ni emploi, ni dignité, ni fonds de terre ; mais il donne à qui s'attache à le suivre, la probité des mœurs, l'innocence de la vie, la paix de la conscience, l'estime, l'amour et la pratique de tout ce qui est honnête, de tout ce qui est juste, de tout ce qui est saint. Et ce sont là des trésors que la rouille ne détruit pas, que les voleurs ne dérobent pas ; » mais qui fructifient et demeurent pour la vie éternelle.

DISCOURS XCVIII.

POUR LE JOUR DE LA CIRCONCISION.

Postquam consummati sunt dies octo ut circumcideretur puer, vocatum est nomen ejus Jesus. (Luc., II, 21.)

Les huit jours après lesquels il fallait circoncire l'Enfant étant accomplis, on lui donna le nom de Jésus.

Jésus-Christ est né depuis huit jours seulement, et déjà il accomplit un nouveau mystère ; il nous donne, aux dépens de sa gloire, une preuve nouvelle du zèle qui le presse pour notre salut. Sans doute il est ineffable, il est divin ce nom de Jésus qu'il reçoit dans sa circoncision ; mais la circoncision elle-même jusqu'où ne rabaisse-t-elle pas le Fils de Dieu, puisqu'elle lui imprime, sinon la tache, du moins la marque et la flétrissure du péché ! Oui, « au nom de Jésus, tout genou fléchira au ciel, sur la terre, dans les enfers, et il n'y aura point d'autre nom par l'invocation duquel l'homme trouve accès auprès de Dieu. » Oui, au nom de Jésus, la mort tremblante ouvrira les tombeaux et relâchera ses victimes, le Ciel retiendra ses foudres, la mer fermera ses abîmes, les oracles du mensonge seront réduits au silence, et, chassés des temples où l'aveugle superstition leur rendait un culte impie, les démons fuiront épouvantés. Le nom de Jésus, porté devant les nations et leurs chefs, dissipera les épaisses ténèbres de l'idolâtrie, fera plier l'orgueil de cette science qui enfle, rendra éloquente et déserte la langue même des simples et des enfants, humanisera les peuples les plus barbares, opposera une digue insurmontable à ce déluge de pratiques infâmes, de crimes monstrueux qui, jusque-là, avaient comme inondé la terre, introduira des mœurs inconnues aux siècles passés, forcera tous les vices à rougir, mettra toutes les vertus en honneur et renouvellera la face du monde. Le nom de Jésus aura la vertu de faire des martyrs, et il se trouvera des hommes qui « se réjouiront, » qui s'estimeront heureux « quand ils auront été jugés dignes de souffrir »

frir des affronts » et des tourments « pour ce nom » auguste. Le nom de Jésus sera un bouclier impénétrable aux traits enflammés de l'ennemi pour les fidèles qui l'invoqueront avec amour et respect. Il charmera les chagrins et les peines de l'affligé, soutiendra la patience du pauvre, adoucira les souffrances du malade, ranimera l'espérance du pécheur qu'effrayait outre mesure le souvenir de ses crimes ou la sévérité des jugements de Dieu, rendra faciles, aimables même les travaux de la pénitence ; et avec ce nom sacré sur les lèvres, le mourant, plein d'espérance, rendra son âme à Dieu sans alarmes, mais plutôt comblé de consolations. Ce nom de Jésus, ce nom du Fils de Dieu, ce nom aussi doux aux chrétiens qu'il est terrible aux démons, comparez-le, mes frères, à ces noms fastueux dont se parèrent, dans le délire de leur ambition, certains rois et certains conquérants, quoique ces noms ne rappelaient que les nations qu'ils avaient subjuguées, les pays qu'ils avaient dévastés, les malheureux qu'ils avaient faits, et voyez de quel côté sera la vraie gloire. Non, il n'y eut jamais de titre plus glorieux que celui de sauveur, quand on l'a porté, quand on l'a soutenu comme Jésus-Christ. Mais, en nous arrêtant seulement au mystère de ce jour, voyons combien ce titre lui a coûté, et combien il a fallu qu'il s'humiliât pour obtenir un nom qui est au-dessus de tous les noms.

La circoncision avait été établie de Dieu, et par lui prescrite à la postérité d'Abraham, comme le signe de l'alliance qu'il daignait faire avec elle. Sans la circoncision, ceux-là même qui naissaient parmi les enfants d'Israel n'appartenaient non plus au peuple de Dieu, que les nations infidèles qui marchaient abandonnées et sans guide dans leurs propres voies. Eussent-ils connu la loi, ils étaient étrangers à son culte, n'avaient point de part à ses sacrifices, ne pouvaient rien prétendre aux promesses faites à leurs pères. « Ils devaient même être exterminés du milieu de la nation sainte, comme ayant violé l'alliance du Seigneur. » Par la circoncision, au contraire, le grec et le barbare, l'esclave comme l'homme libre, le gentil non moins que le juif, devenait membre de la famille, en acquérait les droits, en partageait les prérogatives et les espérances.

Sous ce point de vue, la circoncision n'avait rien que d'honorable, puisque c'est régner que de servir Dieu ; qu'on peut être fier de lui appartenir, de porter sa livrée, d'être marqué à son sceau ; et je vois bien quelque convenance à ce que Jésus-Christ enfant fût circoncis comme les autres enfants, puisqu'il était, en tant qu'homme, « de la tribu de Juda et de la famille de David, » qu'il devait « être reconnu pour homme par tout ce qui paraîtrait de lui au dehors ; qu'il était venu pour donner l'exemple non de transgresser la loi, mais pour apprendre à l'accomplir » avec plus de perfection ; enfin « qu'envoyé pour chercher d'a-

bord et ramener les brebis de la maison d'Israel, » il ne pouvait se séparer d'elles, ou ne pas communiquer avec elles dans les pratiques de la religion, interdites sous peine de mort à tout incirconcis.

Mais d'un autre côté, « en recevant la circoncision, on devenait débiteur de toute la loi, » et passible de toutes les peines qu'elle prononçait contre les infracteurs. A ce premier titre, déjà, n'ai-je pas droit de m'étonner que le Fils de Dieu s'assujettisse aux observances d'une loi qui n'avait été faite que pour des esclaves ; d'une loi qui ne donnait que par la crainte ; qui ne proposait guère d'autres motifs que des récompenses ou des châtimens temporels, et qui, sans rien amener à la perfection, imposait néanmoins un joug que personne, dit saint Pierre, n'avait pu porter ? La circoncision était encore le moyen établi de Dieu pour remettre aux hommes, avant l'institution du baptême, le péché originel. Elle supposait donc que ceux qui en portaient l'empreinte, avaient été conçus « dans l'iniquité, » et étaient « par leur origine enfants de colère. » Si elle convenait à des esclaves rachetés, elle semblait déshonorer le Rédempteur. C'était la cicatrice d'une plaie honteuse, le remède d'une maladie qu'on devait rougir d'avouer, le sacrement des pécheurs, quelque chose de semblable à l'empreinte dont la justice marque certains malfaiteurs pour les flétrir : *Cauterium latronis*. Tout cela, je le confesse, appliqué à Jésus-Christ, trouble d'abord et déconcerte ma foi. En voyant cet adorable Enfant sous le couteau, je suis tenté de crier, comme saint Bernard, aux ministres de la circoncision : *Quid facitis circumcidentes ?* Aveugles, que faites-vous ? Quoi ! vous ravalez au-dessous des anges celui que Dieu avoue pour son Fils et qu'il « engendre de toute éternité dans la splendeur des saints ! » Vous soumettez à votre « loi celui dont la puissance règle le cours des nues ! » Vous ravalez au rang des pécheurs celui qui par son innocence « effacera les péchés du monde ! » *Potest oblivisci Pater filii uteri sui ?* Vous craignez peut-être que Dieu le méconnaisse et ne l'extermine du milieu de son peuple ? Mais « un père peut-il oublier le fils qu'il a engendré ? » S'il était possible, en quelque manière, que Dieu méconnût et désavouât Jésus-Christ, il le désavouerait précisément parce qu'il le trouverait en lui un signe qu'il n'a établi que pour les pécheurs, et que comme le remède du péché : *Ex hoc maxime signo poterat ignorare eum*.

Mais, ô mon Dieu ! combien ces pensées sont différentes des vôtres ! Et comme il est vrai que notre sagesse n'est que folie, quand nous nous permettons de discuter vos œuvres avant d'avoir été admis à vos conseils ! La circoncision est bien certainement un mystère d'humiliation pour Jésus-Christ ; mais cette humiliation, Dieu l'avait jugée nécessaire à l'exécution des desseins qu'il avait formés pour la réparation du péché

et la rédemption des pécheurs. Tâchez de ne rien perdre de ceci. En traitant du salut de l'homme, Dieu, comme nous l'avons dit dans les instructions précédentes, Dieu voulait bien céder aux vœux de sa miséricorde, mais sans relâcher rien des droits de sa justice. Il consentait que nous ne périssons pas; mais il entendait que son injure fût dignement vengée. Il nous remettait une offense infinie, mais il exigeait une satisfaction d'un prix infini, dont son propre Fils, uni à notre nature, ferait les frais, et dont le mérite nous serait miséricordieusement appliqué. Pour l'exécution d'un si haut dessein, le Verbe s'était fait chair; et revêtu du corps que lui avait formé l'Esprit-Saint, il s'était, dès sa première entrée dans le monde, substitué volontairement et par respect pour les ordres de son Père, à tous ces holocaustes imparfaits, à toutes ces hosties grossières dont le sang « n'avait jamais eu la vertu de purifier les consciences. » Déjà, dans la crèche, il s'offrait lui-même par l'ardeur de ses désirs. Déjà il paraissait un « objet de mépris, le dernier des hommes, un homme de douleur. » Dieu voyait qu'il pouvait « le frapper, mettre sur lui les péchés du peuple et le briser dans son infirmité. »

Mais dans cet état même, l'adorable victime était encore trop sainte pour pouvoir être immolée par la justice. Elle avait bien la nature des pécheurs; mais dans elle, la nature humaine unie à la personne du Fils de Dieu, était non-seulement sans péché, mais incapable de tout péché; et sans péché, quelle prise donnait-elle à la justice? La céleste vengeance peut donc préparer les fouets, les clous, la croix, les instruments du plus ignominieux supplice: jusqu'ici elle est réduite à demander, du moins à attendre sur qui faire tomber ses coups: *Super quo percutiam?* (Isa., I, 5.) La loi repoussait de l'autel toute victime entachée du moindre défaut, et c'est parce qu'il est sans défaut que Jésus-Christ ne sera pas conduit à l'autel. Charité de mon Sauveur, vous seriez-vous refroidie? Dieu de miséricorde, reviendriez-vous à des pensées de rigueur? Seraient-elles vaines, les espérances que nous avons conçues de cette naissance célébrée au ciel par les anges, et annoncée sur la terre aux hommes de bonne volonté comme le motif d'une grande joie?

Oh! non, mes frères, il coûtera à Jésus-Christ une partie de sa gloire; mais nous serons sauvés. Ecoutez, écoutez l'étonnante parole de Saint Paul: *Eum qui non noverat peccatum, pro nobis peccatum fecit, ut nos efficeremur justitia Dei in ipso.* (II Cor., V, 22.) Pour l'amour de nous, Dieu a fait péché celui qui ne connaissait point le péché, afin qu'en lui nous devinssions justes de la justice de Dieu même. Qu'est-ce à dire que le Saint des saints, le Juste par excellence, celui qui était incapable de tout péché, et « dans la bouche duquel ne s'est trouvée aucune parole de tromperie, » a cependant été fait péché? Cela veut dire que du mo-

ment que Dieu a vu son Fils non plus seulement revêtu d'une chair semblable à la chair du péché, mais portant dans cette chair, par la circoncision, la flétrissure du péché, il l'a tenu en quelque sorte pour pécheur; il s'est trouvé en droit, par l'opposition souveraine qu'il a avec l'ombre, avec l'apparence même du péché, de lui imputer les dettes de tous les pécheurs, de faire tomber sur lui le châtiment qui devait leur procurer la paix, de le traiter, en un mot, comme le péché même. Jésus-Christ circoncis ne saurait plus se prévaloir de son innocence. Il s'est confondu dans la classe des coupables; il en porte le caractère indélébile. En prenant ce nouveau trait de ressemblance avec eux, il a tous les dehors d'un complice. Il répondra pour tous. La justice la plus rigoureuse souscrit à cette substitution; mais elle attend la victime au jour et au lieu du sacrifice; et le sang qui coule aujourd'hui, n'est accepté que comme les prémices et les arrhes de l'effusion totale qui doit s'en faire sur la croix pour venger le ciel et sanctifier la terre.

Nous trouvons donc dans ce mystère, dit saint Bernard, de nouveaux motifs d'admirer, d'adorer, d'aimer Jésus-Christ: *In circumcissione Domini habemus quod amemus et admiremur.* Eh! n'est-elle pas en effet bien admirable cette disposition du Sauveur à s'humilier toujours plus pour réparer notre offense, et à ne juger indigne de lui rien de ce qui peut nous être utile? « Engendré de toute éternité dans la splendeur des saints, il naît d'une femme avec la forme et la nature d'un esclave. » Vrai Dieu de vrai Dieu, il devient le Fils de l'homme, et est tenu pour homme par tout ce qui paraît de lui au dehors. Habitant au ciel une lumière inaccessible, il se cache sur la terre dans l'obscurité d'une étable. Riche, il se fait pauvre pour nous enrichir; il pleure, malgré son innocence, pour nous épargner des larmes éternelles; et malgré son innocence, il prend la ressemblance des pécheurs pour devenir la victime du péché. Par quels hommages le dédommagerons-nous de tant d'abaissements volontaires? Par quel retour payerons-nous ces miracles de charité? Et que ne devons-nous pas nous promettre de la carrière qu'il a à parcourir, quand dès l'entrée il se montre, pour nos intérêts, prodigue à ce point de lui-même?

In circumcissione Domini habemus etiam quod imitemur, dit encore saint Bernard. Dans sa circoncision, Jésus-Christ donne un exemple que chacun de nous doit imiter, et ce que les ministres de la loi ont exécuté dans sa chair, il faut que notre volonté, prévenue, aidée et soutenue de la grâce, l'exécute sur notre propre cœur. En naissant soumis à la loi, le Fils de Dieu, dit saint Paul, a affranchi de son joug ceux qui le portaient; mais en abolissant la circoncision légale, il en a établi une autre plus sainte et non moins nécessaire pour être associé au nouveau peuple de Dieu; et tout ce qu'il a témoigné de charité aux hom-

mes, en payant de son sang la qualité de Sauveur, a eu pour but de leur apprendre qu'ils doivent renoncer à l'impiété et aux désirs du siècle : *Apparuit gratia Dei salvatoris nostri omnibus hominibus erudiens nos ut abnegantes impietatem et sæcularia desideria.* (Tit., II, 11.) Or, l'impiété n'est pas seulement l'athéisme ou l'idolâtrie. On est impie quand on tient à des opinions et qu'on nourrit des sentiments que réprouve la foi ; on est impie quand, par orgueil, on prétend vivre indépendant de toute autorité et n'avoir, en fait de mœurs comme en fait de croyance, d'autre règle que ses caprices ; on est impie quand, par intempérance, on se fait « un Dieu de son ventre, et que l'on se conduit en ennemi de la croix de Jésus-Christ ; on est impie quand, par la luxure, et faisant servir les membres de son corps d'instruments à l'injustice, on profane en soi le temple de Dieu, on traite les membres de Jésus-Christ comme ceux d'une prostituée ; on est impie quand, chargé d'une famille, on ne prend aucun soin d'y faire connaître Jésus-Christ, d'y établir ses maximes, d'y prêcher d'exemple l'obéissance à ses commandements ; on est impie quand, par des scandales plus ou moins répétés, plus ou moins répandus, on pervertit ceux pour qui Jésus-Christ est mort : *Abnegantes impietatem.* De même, par les désirs du siècle : *Et sæcularia desideria*, vous ne devez pas entendre seulement les excès les plus révoltants de la corruption humaine, mais tout ce que le siècle se permet en opposition avec l'Evangile : les prétentions, les dédains, les hauteurs, les dépités de l'orgueil ; les fraudes, les usures, les exactions, les violences, les craintes de l'avarice ; les trames, les emportements, les fureurs, les vengeances de la haine ; les inclinations corrompues, les convoitises honteuses, les plaisirs impurs, les complaisances sensuelles, la vie efféminée des voluptueux : voilà, mes frères, ce qu'il faut circoncire, ce qu'il faut retrancher. Autrement *Jésus-Christ ne vous servirait de rien* (Gal., V, 2), et son sang adorable, dont nous recevons la première aspersion dans le mystère de ce jour, tomberait, non pas en nous pour nous laver, mais sur nous pour nous condamner. Aussi, mes frères, croyez à la sincérité des vœux qu'au renouvellement de l'année, j'adresse au Seigneur, pour la santé, la paix, le bien-être de vos familles ; mais croyez que ce que je demande avant tout, par-dessus tout, par préférence à tout, c'est la réforme de vos mœurs ; c'est votre sanctification.

DISCOURS XCIX.

SUR LE BAPTÊME SUBSTITUÉ A LA CIRCONCISION.

Postquam consummati sunt dies octo ut circumcidere-tur puer, vocatum est nomen ejus Jesus. (Luc. II, 21.)

Les huit jours après lesquels on devait circoncire l'Enfant étant accomplis, il fut nommé Jésus.

Le baptême, par l'institution de Jésus-Christ, est devenu pour nous, mais avec

une surabondance de grâces et de prerogatives incomparablement plus précieuses, tout ce que la circoncision était pour les Juifs ; un sacrement qui nous justifie devant Dieu, un signe qui nous distingue de tous les peuples étrangers à la connaissance de Dieu, un pacte enfin qui, en nous liant, en nous consacrant au culte de Dieu, nous impose l'obligation de vivre suivant sa loi.

Quoique issus du Père des croyants, quoique enfants de celui « en qui devaient être bénies toutes les nations de la terre, » les Juifs étaient par nature, et non moins que les autres hommes, enfants de colère, comme le reconnaît formellement saint Paul : *Eramus natura filii iræ sicut cæteri* (Eph., II, 3) ; et par conséquent, ajoute saint Augustin, *filii vindictæ, filii gehennæ* : haïs de Dieu et redevables à sa justice de toutes les peines que mérite le péché. Mais Dieu qui, dans la vocation d'Abraham, annonçait déjà les vœux de sa miséricorde sur la coupable et malheureuse postérité d'Adam, et qui, maître de sa grâce, l'attache à tout moyen qu'il lui plaît choisir, avait fait, pour un temps, de la circoncision, le remède du péché originel. Considérée sous ce premier rapport, elle ne pouvait que paraître humiliante ; et notre orgueil s'étonnera peut-être que le Fils de Dieu, essentiellement saint, ait pu consentir à passer pour pécheur et à porter sur sa chair la flétrissure du péché.

Cette conduite du Sauveur, je vous en expliquai les motifs l'année dernière. Loin de le rabaisser dans notre estime, elle doit lui assurer tout ce que l'amour a de plus vil, et la reconnaissance de plus affectueux.

Car, en se soumettant à la circoncision, Jésus-Christ l'a abolie et remplacée par un sacrement ineffable, qui véritablement suppose des pécheurs, mais dont le premier effet est de remettre, avec le péché, toute la peine due au péché, et qui, sans blesser le corps, marque les âmes au caractère auguste des enfants de Dieu. Ce sacrement, mes frères, nous l'avons tous reçu : « nous avons tous été sanctifiés ; nous avons tous été justifiés au nom de notre Seigneur Jésus-Christ et par l'Esprit de notre Dieu ; » et cela dans un âge où nous n'étions capables ni d'apprécier la grandeur du bienfait, ni d'en connaître la nécessité. Nous en montrons-nous du moins reconnaissants aujourd'hui que nous savons que, pour saints que fussent nos parents, ils nous avaient néanmoins « conçus dans l'iniquité ; que nous n'étions pas exempts de souillure, lors même que nous n'avions encore vécu qu'un jour sur la terre ; » et que si l'eau du baptême, rendue féconde par le sang de Jésus-Christ et la vertu du Saint-Esprit, ne nous eût donné une nouvelle naissance, le royaume des cieux nous eût été éternellement fermé ?

La circoncision était encore un signe qui distinguait les Juifs de tous les autres peuples de la terre, et à ce titre ils avaient droit de s'en glorifier. Ils pouvaient être fiers de ce que Dieu les avait spécialement choisis pour être son peuple particulier, de

ce qu'il s'était révélé à eux, de ce qu'il avait fait alliance avec eux, de ce qu'il leur avait donné ses préceptes, de ce qu'il les avait instruits du culte et des cérémonies religieuses par lesquelles il voulait être honoré, de ce qu'il appelait sa terre et son héritage la terre qu'il leur avait donnée; en un mot, de ce que, dans les affaires civiles comme dans celles de la religion, Dieu était toujours à leur tête et les gouvernait sensiblement par les juges, les rois, les prophètes qu'il suscitait au milieu d'eux, et qu'il remplissait plus ou moins de son Esprit, suivant que la nation lui était plus ou moins fidèle. Aussi les Juifs regardaient-ils comme immondes les incirconcis. Ils ne paraissaient pas dans leurs assemblées; ils abhorraient leurs sacrifices et leurs fêtes; ils les excluaient de leur temple; ils ne s'asseyaient jamais à leur table; ils ne leur donnaient pas leurs filles en mariage et n'épousaient pas les leurs; en un mot, ils évitaient autant que possible toute espèce de commerce et de communication avec quiconque n'avait pas le même Dieu, le même culte, la même espérance, les mêmes lois, les mêmes usages, les mêmes mœurs.

Le baptême aussi a fait de nous la *race choisie, la nation sainte, le peuple d'acquisition*. (I Petr., II, 9.) Il nous a incorporés à cette Eglise catholique, la seule vraie, la seule que « Jésus-Christ se soit acquise par l'effusion de son sang, » et qui est dans le monde ce que fut l'arche au temps du déluge, l'unique asile où l'on se sauve, et hors duquel tout périt. Il nous distingue de tant d'infidèles que Dieu semble avoir exclus de sa miséricorde, qui naissent, vivent et meurent dans les ténèbres de l'idolâtrie, ne connaissant rien, ne soupçonnant rien de Jésus-Christ et de sa rédemption. Savons-nous bien estimer la grâce qui, sans mérite préalable de notre part, nous a séparés de la masse et choisis pour être des vases d'honneur, par opposition à tant d'autres qui, enfants du même père, et sans avoir plus démérité que nous, n'ont jamais été et ne seront jamais que des vases d'ignominie? Bénissons-nous Dieu, dans la sincérité de notre cœur, de nous avoir « appelés de préférence à son admirable lumière » et à la connaissance de celui par qui seul on peut obtenir le salut? Quelle injure nous ferions à Dieu et quel motif nous lui donnerions de se repentir de sa partialité pour nous, si nous pouvions jamais rougir de paraître chrétiens devant ceux qui ne le sont pas! si la licence de nos opinions, de nos discours, de nos mœurs, nous rapprochait de ceux qui font profession de ne rien croire! nous mettrait au-dessous de ceux à qui Dieu ne s'est jamais fait entendre, qu'il livre à la vanité de leurs pensées, à la corruption de leur cœur, et qu'il laisse s'égarer dans leurs voies!

La circoncision, disais-je encore, assurait aux Juifs l'effet des promesses que Dieu avait faites à leurs pères. Elles étaient ma-

gnifiques ces promesses; et les justes, les enfants d'Abraham, quoiqu'ils n'en vissent l'accomplissement que dans un avenir fort éloigné, n'y pensaient qu'avec attendrissement, n'en parlaient qu'avec transport. Le Rédempteur devait naître chez eux et du sang de leurs rois; « il devait relever le trône de David, et renverser ou s'assujettir tous les autres trônes; il devait tirer son peuple de l'oppression » et lui donner la gloire sur tous les peuples de l'univers. « Jérusalem, sous son règne, serait la ville sainte; bien qu'agrandie sans mesure, elle ne suffirait plus à la multitude de ses habitants; les nations y afflueraient de toutes parts, et l'enrichiraient de leurs offrandes. Les rois seraient ses nourriciers, et les reines ses nourrices: on baiserait avec respect la poussière de ses rues. » Avec ces idées que les oracles des prophètes justifiaient quand ils étaient entendus du règne spirituel du Messie, les Juifs avaient raison de se croire la première des nations, et de prendre à injure qu'on les comparât aux autres: *Non est alia natio tam grandis*; (Deut., IV, 7.) et il n'est pas douteux que le désir d'avoir part à ces promesses ne leur fit, même hors de la Judée, beaucoup de prosélytes qui, par la circoncision, s'associaient à leur culte pour s'associer à leurs espérances.

Dieu n'a pas trompé son peuple. Les promesses faites à Abraham et à sa postérité se sont réalisées en Jésus-Christ, et se réaliseront jusqu'à la fin du monde et dans l'éternité même, à l'égard de tous ceux qui s'approcheront de Dieu par l'entremise de Jésus-Christ. Seulement, « ce qui n'a point été découvert aux enfants des hommes dans les autres temps, comme il est révélé maintenant par le Saint-Esprit à ses saints apôtres et aux prophètes, c'est que les Gentils sont appelés au même héritage que les Juifs; qu'ils sont membres du même corps; qu'ils participent à la même promesse de Dieu en Jésus-Christ; et que sans distinction de juifs et de gentils, de grecs et de barbares, quiconque est incorporé à Jésus-Christ par le baptême, devient l'enfant de Dieu l'héritier de son royaume, et le co-héritier de son Fils: » *Si Filii, et hæredes; hæredes quidem Dei, cohæredes autem Christi* (Rom., VIII, 17); et nous n'avons été marqués dans le baptême « au sceau du Saint-Esprit, que parce que ce divin Esprit nous a été donné comme le gage et les arrhes de l'héritage que nous attendons: »

Cet héritage, je l'avoue, ne s'accorde sans autre condition qu'aux enfants qui, régénérés en Jésus-Christ, meurent avant d'avoir pu compromettre la grâce de leur baptême. Pour vous et pour moi, le baptême est un pacte par lequel nous nous sommes liés à Dieu, comme Dieu s'est lié à nous; un pacte d'après lequel la doctrine de Jésus-Christ, ses principes, ses maximes, ses exemples doivent régler notre croyance, nos opinions, nos sentiments, nos affections, nos goûts, nos actions, nos mœurs; parce

que si tout nous est promis sous cette condition, rien ne nous est promis et ne nous sera donné qu'à cette condition. Le Juif, en se faisant circoncire, « devenait, » dit saint Paul, « débiteur de toute la loi, quoiqu'elle imposât un joug que bien peu de personnes pouvaient porter. » Prières, sacrifices, solennités, abstinences, purifications, il fallait que tout fût ponctuellement observé. Comment prétendrait-on avoir part aux promesses de Jésus Christ, sans avoir rien de commun avec Jésus-Christ, sans être même de tout point conforme à Jésus-Christ.

Je n'étendrai pas davantage cette réflexion, je me garderai surtout de vous en faire une application trop sévère, lorsque je crois avoir des motifs de me réjouir et de bénir Dieu du bien qui semble s'opérer dans cette paroisse. Notre ministère durant l'année qui vient de finir, nous a apporté plus d'une peine, sans doute; mais il n'a pas été non plus sans consolation. Presque tous les enfants que nous avons admis à la première communion, se soutiennent et continuent à nous édifier. Deux établissements que nous avons conçus pour nourrir en eux l'esprit de piété, ont réussi au-delà de nos espérances. Les exercices sont régulièrement suivis par des personnes de tout âge et de tout rang à qui nous n'aurions pas osé les proposer. Nous remarquons plus de recueillement et de décence dans le lieu saint. Les sacrements aussi sont plus souvent, et nous aimons à le croire, plus saintement reçus; les lois de l'Eglise sur l'abstinence et le jeûne moins généralement violées. Nous avons vu diminuer sensiblement, et nous espérons voir cesser tout-à-fait un genre de divertissement auquel on tenait beaucoup ici, et contre lequel nous nous serions moins cabrés si nous connaissions moins les dangers inévitables auxquels y sont exposés ceux et celles qui se le permettent. Peut-être pourrions-nous croire que cette tendance générale au mieux s'est fait sentir dans l'intérieur même de vos familles, où les parents doivent trouver plus d'obéissance et de docilité; les enfants plus de patience, d'indulgence et de retenue. Car nous sommes disposés à vous savoir gré de tout le bien que nous supposons, du bien même que nous désirons. Il nous reste pourtant beaucoup à vous demander; mais ce qui s'est fait déjà autorise nos espérances pour l'avenir. Recevez en retour nos prières et nos vœux, et croyez bien que vous ne pourriez rien souhaiter de bon, d'honnête, de juste, de louable, que nous ne vous le souhaitions dans la plénitude de notre cœur.

DISCOURS C.

SUR L'INDIFFERENCE POUR JESUS-CHRIST.

Cum natus esset Jesus in Bethleem Juda in diebus Herodis regis, ecce Magi ab oriente venerunt Jerosolymam, dicentes: ubi est qui natus est Rex Judæorum? (Matth., II, 1, 2.)

Jésus étant né à Bethléem, ville de Juda, des Mages vinrent de l'orient à Jérusalem, et ils demandèrent: Où est le roi des Juifs qui est nouvellement né?

Dans la foule des réflexions que fait naître une lecture attentive de cet évangile, il en est une qui m'a particulièrement frappé, et qui, sans doute, vous frappera comme moi, si je sais bien vous la présenter et que vous vous prêtiez à l'écouter.

C'était à la postérité d'Abraham que les promesses avaient été faites. Quoique envoyé pour être le Rédempteur de tous les hommes, le Messie venait spécialement chercher « celles des brebis de la maison d'Israël qui avaient péri. » Dieu, pour cette raison, avait choisi les Juifs pour être les dépositaires des oracles qui annonçaient le Sauveur promis au genre humain. Du milieu d'eux sortaient les prophètes qui prédisaient sa venue. Dans leur temple s'offraient les sacrifices qui figuraient ses mystères. Ils connaissaient le temps précis où il devait paraître; la tribu, la famille dont il devait sortir; le lieu qu'il devait illustrer par sa naissance; les caractères auxquels on pouvait infailliblement le reconnaître et le distinguer, non seulement de l'usurpateur qui s'arrogerait témérairement le droit de Messie; mais de tout prophète moins grand, moins saint, moins puissant que lui.

Cependant Jésus-Christ naît, et à l'exception de quelques bergers que les anges appellent à sa crèche, tous les enfants d'Abraham, ou ignorent ce grand événement, ou semblent n'y prendre aucun intérêt. Si la naissance de Jésus-Christ est connue, c'est parce que des étrangers viennent de l'orient en apporter la nouvelle à Jérusalem; et cette nouvelle qui aurait dû combler tous les vœux, sécher toutes les larmes, ouvrir tous les cœurs aux transports de la joie et de la reconnaissance, remplit Jérusalem d'un trouble auquel succèdent bientôt l'indifférence et le mépris. Le seul Hérode paraît attacher de l'importance au bruit qui se répand de la naissance d'un nouveau roi. Il assemble le conseil de la nation et les docteurs de la loi, pour savoir d'eux ce qu'ont dit là-dessus les prophètes. Il s'informe avec soin et du signe qui a fait connaître sa naissance aux mages, et du temps où ce signe leur est apparu. Lui seul est pressé de retrouver l'Enfant. Il recommande aux mages les plus exactes recherches, et promet que, sur les renseignements qu'ils lui donneront, il ira lui-même l'adorer. Mais la fausseté est dans sa bouche et la jalousie dans son cœur. Ce zèle apparent n'a d'autres motifs que la crainte et l'ambition. Si Hérode trouvait l'Enfant, et que le ciel permit qu'il exécutât sur lui ses desseins homicides, au lieu de l'adorer il mêlerait son sang à celui de tous les in-

nocents par le massacre desquels il chercho à calmer ses soupçons. Quant aux Juifs, je le répète, pas un qui se mette en peine de s'assurer de la vérité d'un fait si intéressant, qui fasse un pas pour connaître le Sauveur promis à sa nation et attendu, avec tant d'impatience, du monde entier depuis quatre mille ans.

Ainsi, la plus grande des merveilles, un fait qui importait à tout le genre humain et auquel les Juifs plus que les autres devaient prendre tant d'intérêt, est perdu pour eux. Le Sauveur qu'ils attendaient, est venu : il est au milieu d'eux, et ils ne le connaissent pas, et ils ne montrent aucun empressément, aucun désir, aucun souci de le connaître. Indifférence monstrueuse, révoltante, et dont les suites ont été aussi funestes que la cause en était détestable ! Cette cause, je vous l'ai indiquée déjà dans une instruction précédente : les Juifs étaient orgueilleux, intéressés, charnels. Ils voulaient un Messie qui les tirât de l'oppression, qui les rendît riches et puissants, qu'ils fît vivre dans les plaisirs et les délices. Avec de pareilles dispositions, quel intérêt pouvaient-ils prendre à la naissance d'un enfant, pauvre, obscur, faible, souffrant ? Mais Dieu, quoique riche en miséricorde, déteste et punit le mépris qu'on fait de ses dons. Il laisse dans leur orgueilleuse pauvreté, il livre à l'aveuglement de l'esprit, à l'endurcissement du cœur, ceux qui dédaignent les avances qu'il fait pour les ramener à lui. Ces Juifs que mille prodiges appelaient à la crèche de Jésus-Christ né au milieu d'eux et pour eux, porteront la peine de leur indifférence : elle leur coûtera tous les biens que cet adorable Enfant venait leur procurer. Ils n'auront point de Sauveur ; Dieu ne sera plus leur Dieu ; ils ne seront plus son peuple. Le Rédempteur des autres deviendra pour eux *une pierre de scandale* (1 Petr., II, 8), une occasion de ruine. Retranchés de la famille, chassés de la maison, ils verront des étrangers se partager l'héritage et recueillir tout le fruit des promesses faites à leurs pères.

En effet, voici des hommes nés et nourris dans les ténèbres du paganisme, étrangers à la connaissance du seul vrai Dieu, adorateurs stupides des idoles, s'égayant sans déliance dans les voies de la perdition qui sont appelés tout à coup à remplacer un peuple que Dieu a réprouvé. Les nations « qui n'interrogeaient pas le Seigneur commencent à le chercher ; il se laisse trouver par ceux mêmes qui n'avaient pas pensé à s'informer de ses voies. Il a dit : me voici, me voici, à des nations qui n'invoquaient pas son nom. » Des peuples qu'il avait paru délaisser, « se sont attachés à son service. Il a trouvé une obéissance aveugle dans ceux à qui il n'avait pas encore parlé. » Ainsi les gentils, parce qu'ils ont ouvert les yeux à la lumière sont-ils conduits à la connaissance de la vérité, et remplacent, dans le cœur de Dieu, ces Is-

raélites dégénérés que leur infidélité a fait déshériter.

Nous sommes, mes frères, les successeurs de ces premiers gentils, de ces heureux images que l'étoile conduisit autrefois à la crèche de Jésus-Christ. C'est parce que nous avons hérité de leur foi, que nous sommes devenus « la race choisie, la nation sainte, le peuple d'acquisition ; » et la grande fête que nous célébrons aujourd'hui, l'Eglise l'a instituée pour consacrer l'époque de notre vocation au christianisme ; pour nous engager à bénir Dieu, à le remercier avec effusion de cœur de nous avoir appelés des épaisses ténèbres de la monstrueuse idolâtrie où vivaient nos ancêtres, « à l'admirable lumière de sa connaissance. » Mais si les mêmes causes produisent toujours les mêmes effets, combien je dois craindre que vous ne transmettiez pas à vos enfants la religion que vous avez reçue de vos pères ! Combien je dois craindre « que le royaume de Dieu, » ou la science de l'Evangile, ne vous soit enlevée et transférée à quelque nation qui saura l'estimer davantage et la faire valoir ! Cette crainte, mes frères, vous ne la partagez pas. Vous croyez et vous dites qu'en fait de mœurs et de religion, nous valons bien les autres ; que les choses sont toujours allées et iront toujours comme elles vont ; mais votre sécurité vient à l'appui de mes tristes pronostics, et me semble démontrer que le mal est déjà si grand, qu'il n'est peut-être plus au pouvoir de l'homme d'en arrêter les progrès et d'en prévenir les dernières suites. Ouvrez donc les yeux et voyez dans quelle position vous êtes relativement à la foi.

L'indifférence des Juifs pour Jésus-Christ a causé tous leurs maux. Hé ! ne serait-ce pas flatter plusieurs de mes paroissiens, que de les taxer seulement d'indifférence pour Jésus-Christ ? N'est-on qu'indifférent pour Jésus-Christ, quand on lit, qu'on répand, qu'on prête, qu'on invite à lire ces livres abominables où Jésus-Christ, sa divinité, sa véracité, sa sainteté, ses mystères, ses miracles, les pratiques de son culte sont attaquées avec fureur, ou bafouées avec audace ? N'est-on qu'indifférent pour Jésus-Christ, quand, par des discours impies, des railleries sacrilèges, des maximes libertines, on ébranle, on affaiblit, on ruine la foi de ceux qui croient en lui ? quand, par des scandales de toute espèce, on anéantit pour soi et pour ses frères les fruits de sa mort, le prix de sa rédemption ? quand, par des désordres qui ne doivent pas même être nommés dans l'assemblée des saints, on le crucifie de nouveau, selon l'expression de l'Apôtre, on l'expose de nouveau à l'ignominie, aux outrages du Calvaire ? Or, comptez ce qu'il y a ici d'hommes ennemis de Jésus-Christ et de sa croix ; d'hommes sans Dieu, de vieux libertins, de jeunes débauchés, de femmes et de filles qui ont forfait à l'honneur de leur sexe. Et la foi ne court aucun danger ?

et la foi peut subsister longtemps avec de pareilles mœurs?

Supposons toutefois que mon zèle m'égare, et que le chagrin de ne pouvoir remédier au mal, le grossit dans mon imagination: vous tous qui êtes ici, je vous tiendrai pour innocents, incapables même des excès que je viens de signaler; mais qui de vous, mes frères, sa conscience autorisera-t-elle à repousser le reproche d'indifférence pour Jésus-Christ? pour les mystères de Jésus-Christ? pour le sacrifice de Jésus-Christ? pour les sacrements de Jésus-Christ? pour la doctrine de Jésus-Christ? pour les promesses et les menaces de Jésus-Christ?

Indifférence pour la personne de Jésus-Christ: j'en accuse ces chrétiens qui, ayant toujours négligé ou rougi de se faire instruire, ne connaissent guère que de nom, *l'auteur et le consommateur de notre foi* (Hebr. XII, 2); et qui, à trente, quarante, soixante ans, seraient embarrassés peut-être de dire quel est ce Jésus qu'ils appellent leur Sauveur, quoique le salut et « la vie éternelle consistent essentiellement à connaître le seul vrai Dieu et le Christ que Dieu a envoyé. » J'en accuse ces chrétiens qui n'ont de Jésus-Christ qu'une connaissance stérile; qui savent ce qu'il est, ce qu'il a fait, ce qu'il a souffert, sans penser même à exciter jamais dans leur cœur aucun sentiment de respect, de vénération, de reconnaissance, d'affection, de tendresse pour lui, et qui ne pourraient, sans se condamner, répéter l'anathème prononcé par saint Paul contre ceux qui n'aiment pas le Seigneur Jésus. J'en accuse tant de pères et de mères qui, peu soucieux d'élever pour Jésus-Christ des enfants qui, par le baptême, sont devenus ses disciples, ses membres, ses frères, ses cohéritiers, négligent de leur faire connaître, de les instruire de sa loi, de leur inspirer ses maximes, de leur apprendre à l'aimer, lorsqu'ils savent, hélas! si bien leur apprendre à l'offenser et à se perdre.

Indifférence pour les mystères de Jésus-Christ: j'en accuse ceux qui les ignorent et ne veulent pas s'en instruire; ceux qui les connaissant, n'y pensent jamais, ne les méditent jamais; qui dans les solennités même instituées par l'Eglise pour en rappeler le souvenir, oublient qu'ils ont à remercier Jésus-Christ de ce qu'une charité immense lui a fait entreprendre, exécuter, souffrir pour leur salut.

Indifférence pour le sacrifice de Jésus-Christ: j'en accuse ceux qui se dispensent d'y assister sous des prétextes frivoles d'affaires, de voyage, d'incommodité; ceux qui y viennent avec un esprit dissipé, un cœur froid et fermé à tout sentiment de religion, qui y assistent sans respect, qui n'y montrent qu'ennui, que dégoût, qu'indévation; vous encore qui n'y paraissez jamais dans la semaine, quoique la proximité de l'église vous y invite, et que vos occupations vous laissent bien le temps d'y assister, au

moins de temps à autres, si vous aviez quelque peu d'amour pour l'adorable victime qui s'immole chaque jour sur l'autel; quelque peu d'estime pour les grâces qui découlent de son sacrifice.

Indifférence pour les sacrements de Jésus-Christ: j'en accuse un bon nombre de femmes, et la presque totalité des hommes de la paroisse. Les uns y ont absolument renoncé, les autres ne les fréquentent que le moins qu'ils peuvent. D'une Pâque à l'autre, on voit encore des mères et des filles se présenter au tribunal de la pénitence et s'asseoir à la table de Jésus-Christ: nous n'y voyons pas régulièrement cinquante pères de famille; nous n'y voyons pas cinquante jeunes gens au-dessus de seize ans. Il semblerait que ces pratiques ne fussent plus bonnes que pour les femmes et les enfants. Il semblerait que vous, mes frères, vous eussiez tous renoncé au salut sans user des moyens que Dieu a établis pour vous y conduire.

Indifférence pour le jour de Jésus-Christ: j'en accuse tous ceux qui le profanent ouvertement, patement, scandaleusement, par le travail et le négoce, et je dois dire que nulle part je n'ai vu la licence à cet égard portée plus loin qu'ici. J'en accuse un bien plus grand nombre encore qui, occupés, les six jours de la semaine, de leurs besoins ou de leurs affaires, semblent le dimanche, ne donner qu'à regret quelques moments au culte du Seigneur, arrivent le plus tard qu'ils peuvent à une messe à laquelle ils assistent sans l'entendre, parce qu'ils l'entendent sans piété, et donnent le reste d'un jour que Dieu s'est réservé tout entier, aux affaires, au jeu, à des conversations inutiles, le plus souvent à la débauche.

Indifférence pour la doctrine de Jésus-Christ: j'en accuse non-seulement ceux qui, vivant dans une ignorance crasse des vérités les plus essentielles au salut, des règles les plus nécessaires à la conduite de la vie, ne se prêtent qu'avec répugnance aux instructions qu'on leur adresse, n'écoutent la parole de Dieu qu'avec dégoût et ennui; mais encore ceux qui, pour être plus instruits, n'en vivent pas plus chrétiennement, et mettent de côté, sans aucun scrupule, les maximes, les leçons, les préceptes de Jésus-Christ, quand tout cela contredit leurs préjugés, leur intérêt, leurs vœux, leurs passions.

Indifférence pour les promesses et pour les menaces de Jésus-Christ: j'en accuse tous ceux qui vivent sans piété, qui ne pratiquent point de bonnes œuvres, qui ne veulent rien endurer, qui ne se gênent, qui ne se mortifient en rien, qui s'exposent délibérément aux occasions de perdre la grâce, qui pèchent de sang-froid, qui demeurent dans l'état du péché, sans trouble, sans remords, sans crainte.

Hé! où sont donc, ô mon Sauveur! où sont donc parmi nous les brebis de votre troupeau? ces brebis fidèles qui écoutent

vosre voix et qui vous suivent ? Où sont donc ceux que ne rebutent ni vosre humilité, ni vosre pauvreté, ni vosre pénitence, ni l'obscurité de vos mystères, ni la sévérité de vos maximes, ni la perfection de vos conseils, ni l'obligation de vous imiter ? Où sont ceux qui s'attachent à vous, qui vous préfèrent à tout, qui vous adorent, vous servent, vous aiment en esprit et en vérité ? ceux qui ouvrent les oreilles de leur cœur aux enseignements de la foi et les mettent en pratique ? Il en est, sans doute, ici, et vous connaissez ceux qui sont à vous ; mais que de paille pour quelque peu de bon grain !

Voilà où en est la religion parmi nous : il reste encore des pratiques extérieures auxquelles on se prête par habitude, par routine, par désœuvrement, par instinct, par des considérations humaines ; l'esprit de religion est à peu près éteint. Ceux qui travaillent sont bien aises qu'on célèbre des fêtes, non parce qu'elles leur laissent plus de liberté de vaquer à Dieu et de penser à leur salut ; mais parce qu'elles amènent la cessation du travail, qu'elles autorisent certains délasséments, qu'elles donnent lieu à certaines rencontres favorables au goût qui les domine. Ceux qui n'affichent pas publiquement l'impiété sont bien aises qu'il y ait des assemblées religieuses, un culte public et solennel, non parce qu'ils peuvent honorer Dieu par une profession ouverte de leur foi, édifier les autres par leurs bons exemples, et profiter eux-mêmes de l'édification des autres ; mais parce que ces exercices sont comme un point de réunion, une espèce de rendez-vous où se trouvent ceux et celles qu'on veut voir, ou dont on veut être vu. En un mot, presque tous vous êtes bien aises d'avoir au milieu de vous des prêtres qui baptisent vos enfants, qui bénissent vos mariages, qui assistent vos malades qui enterrent vos morts ; mais presque tous aussi vous les dispenseriez de vous prêcher la vertu : plus volontiers encore nous dispenseriez-vous de nous élever contre certains vices ; de vous montrer à temps et à contre-temps le crime de ces médisances habituelles, de ces interminables querelles, de ces haines invétérées, de ces impudicités secrètes, de ces ivrogneries scandaleuses, de toutes « ces œuvres de la chair et du sang qui ne posséderont jamais le royaume de Dieu. » Si j'étais, pour mon compte, homme à m'effrayer de certaines clameurs, depuis long-temps j'aurais dû me réduire au silence. Au moins j'aurais dû ne montrer de zèle que contre les voleurs, et me taire complaisamment sur la perversité des hommes sans Dieu, le fol orgueil des mauvais riches, la dureté, l'inhumanité des avarés, les emportements des maris brutaux, les fureurs des femmes jalouses, l'impudence, la débauche des prostituées, la corruption des libertins. Heureusement pour vous et pour moi que je connais et les droits et les devoirs de mon ministère ; que je sais pour-

quoi j'ai été établi pasteur ; qu'on ne me réduira jamais à tenir la vérité captive dans l'injustice, et que n'ayant bien certainement jamais eu l'intention de contrister personne, si ce n'est pour le porter à la pénitence, je puis sacrifier le désir de vous plaire, à l'ambition de vous être utile et de vous sanctifier.

Je reviens donc et je dis que si nos pères eussent été chrétiens comme nous le sommes, nous ne l'aurions jamais été nous-mêmes. Une foi aussi faible, aussi languissante que la nôtre n'aurait pu subsister long-temps et passer d'eux à nous, comme la nôtre ne passera pas à la génération qui va nous suivre, à moins que Dieu, dans sa grande miséricorde, ne ressuscite en nous la grâce de notre vocation au christianisme. Nous n'y tenons plus que par un fil ; et ce fil, la moindre secousse peut le rompre. Que si ce malheur arrive, que deviendrons-nous ? que deviendront ceux qui nous suivront ? quel Dieu adoreront-ils ? quel Sauveur invoqueront-ils ? qui les éclairera sur la nature et la destinée de leur âme ? qui les instruira de leurs devoirs ? qui corrigera leurs erreurs ? qui réglera leurs penchants ? qui les dirigera dans toute leur conduite ? qui les consolera dans toutes leurs peines, si le flambeau de la foi ne luit plus pour eux, si l'Evangile est proscrit et oublié ? Idées accablantes pour quiconque aime la religion et en connaît la nécessité ! Pensées désespérantes quand on réfléchit que vous avez été sur le point de perdre la foi sans être effrayés ; quand on vous voit indifférents, insensibles au prodige de miséricorde qui vous l'a rendue !

Ah ? mes frères, sachons estimer mieux le don de Dieu, si nous ne voulons pas qu'il nous soit enlevé. Faisons valoir le talent que le père de famille a confié à notre vigilance, si nous ne voulons pas qu'il nous l'ôte. Que l'exemple des Juifs nous instruisse. Craignons pour nous cet aveuglement, cette incrédulité, cet abandon, cette réprobation qui a été la suite et le châtiment de leur indifférence pour Jésus-Christ. Attachons-nous invariablement à la religion sainte dont Jésus-Christ est l'auteur. Respectons-en les dogmes, suivons-en les maximes, pratiquons-en les préceptes, aimons-en les promesses, craignons-en les menaces. Que son esprit nous remplisse, nous gouverne, nous dirige en tout. Nous resterons par là inséparablement unis à ce Jésus si digne de nos adorations, de nos empressements, de notre amour, et qui seul a les paroles de la vie éternelle.

DISCOURS CL.

UR L'ÉPIPHANIE.

Vidimus stellam ejus in oriente, et venimus adorare eum. (Matth., II, 2.)

Nous avons vu son étoile en orient, et nous sommes venus l'adorer.

Ce ne sera plus dans la Judée seulement que le vrai Dieu trouvera des adorateurs.

« Du levant au couchant, son nom va devenir grand parmi les nations, » et chaque homme, dans chaque pays, « offrira à la gloire de son nom un sacrifice de louange, d'adoration, de reconnaissance et d'amour. « Plus de distinction entre le juif et le gentil, le grec et le barbare, l'esclave et l'homme libre. » Touché de miséricorde pour ceux à qui il avait dit : « Vous n'êtes point mon peuple, » Dieu les appelle tous à l'admirable lumière de sa connaissance. (I Petr., II, 9.) Un nouvel astre se lève sur les infortunés qui étaient assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort. (Luc., I, 79.) L'éclat qu'il répand changera la face de l'univers. Le mystère du Verbe, « manifesté dans la chair, sera prêché et cru dans le monde. Les nations confesseront que leurs pères n'ont possédé que le mensonge, qu'un néant qui leur a été inutile. Elles abandonneront les idoles, viendront des extrémités de la terre chercher celui qu'elles ne s'étaient point mises en peine de connaître, se soumettront à porter son joug dans un même esprit, ne voudront plus suivre les égarements d'un cœur endurci au mal, mais se convertiront au Seigneur pour qu'il les sauve, parce qu'il est véritablement Dieu, et qu'il n'y en a point d'autre. »

Tel est, mes frères, le motif de la joie que fait éclater aujourd'hui l'Eglise. Dans ces mages que l'étoile conduit aux pieds de l'adorable Enfant que le ciel lui destine pour époux et pour chef, elle voit l'annonce des biens qui lui sont promis, « elle aura les nations pour héritage ; sa possession s'étendra jusqu'aux extrémités de la terre. D'innombrables enfants viendront des climats les plus éloignés grossir sa famille ; elle sucera le lait des nations ; elle sera nourrie de la mamelle des rois ; » et c'est en entrant et en vivant dans son sein que les gentils eux-mêmes « auront part au même héritage que la postérité d'Abraham ; qu'ils seront les membres du même corps, qu'ils participeront à la même promesse de Dieu en Jésus-Christ. »

« Si nous savions, mes frères, estimer les dons de Dieu, » ne partagerions-nous pas les transports si légitimes de notre mère commune ! Et le jour qui nous rappelle que, par une miséricorde toute gratuite, « nous avons été arrachés aux ténèbres et aux abominations de l'infidélité, pour devenir des enfants de lumière, la race choisie, la nation sainte, le peuple d'acquisition, » ne réveillerait-il pas toute notre ferveur, n'exciterait-il pas toute notre reconnaissance ? Hélas ! nous n'avons pas su conserver ce que nous avions reçu. « Nos pères qui furent autrefois séparés de la société des saints, étrangers aux promesses, sans espérance en ce monde et éloignés de Dieu, en avaient été rapprochés par la vertu du sang de Jésus-Christ, » et nous avaient transmis, avec le dépôt des vérités qu'il faut croire, la règle des devoirs qu'il faut accomplir, l'exemple des bonnes œuvres qu'il faut pratiquer : que nous reste-t-il de cet

héritage ? où en sommes-nous ? Peut-être plus loin de Dieu, par l'abus de sa grâce, par nos péchés et nos mauvaises mœurs, que n'en étaient nos pères par leur ignorance et leur idolâtrie. Ah ! s'il nous reste quelque sentiment de religion, craignons un état si funeste, efforçons-nous d'en sortir. Les mages, dans la conduite qu'ils tinrent pour trouver Jésus-Christ, nous serviront de guides dans celle que nous devons tenir nous-mêmes pour retourner à Dieu, après l'avoir perdu par nos infidélités.

C'est une vérité certaine et digne d'être reçue avec une parfaite soumission, que Jésus-Christ est venu dans le monde pour sauver les pécheurs. (I Tim., I, 15.) Dieu ne s'est pas montré seulement assez élément pour vouloir bien nous pardonner ; sa charité est allée jusqu'à « envoyer son propre Fils, formé d'une femme, revêtu d'une chair semblable à la nôtre, assujéti à nos besoins et à nos infirmités, pour nous racheter et nous rendre ses enfants adoptifs. » Ce mystère d'amour, que saint Paul appelait « le sacrement par excellence de la bonté divine (I Tim., III, 16), et qui épuisait toute l'admiration du disciple bien-aimé, est le fondement inébranlable de notre espérance. Il n'est rien que nous ne soyons en droit d'attendre après un pareil bienfait. Que pourra nous refuser Dieu, après nous avoir sacrifié son Fils ? Que ne nous donnera-t-il pas après nous l'avoir donné ? »

Cependant, mes frères, ne nous y prenons pas. Quoi que Dieu ait fait, l'œuvre de notre salut n'est pas consommée. Si nous ne correspondons pas à la grâce qui nous a prévus, toute la tendresse de Dieu nous devient inutile : « Jésus-Christ ne nous servira de rien, » et nous périrons comme s'il n'était pas né pour nous, si nous refusons de faire ce que Dieu, en nous l'envoyant, a prétendu que nous fissions. Or, le dessein de Dieu dans l'incarnation de son Fils, nous est clairement marqué par ces paroles du grand Apôtre : La grâce de Dieu notre Sauveur a paru à tous les hommes pour nous apprendre que, renonçant à l'impiété et aux passions mondaines, nous devons vivre dans le siècle présent avec tempérance, avec justice et avec piété : *Ut abnegantes impietatem et secularia desideria, sobrie, et juste, et pie vivamus in hoc sæculo. (Tit., II, 12.)* Saint Pierre prêchait aussi que Dieu a envoyé son Fils dans le monde pour que chacun se convertît de sa mauvaise voie : *Ut convertat se unusquisque à nequitia sua. (Act., III, 26.)* De manière qu'il faut nous résoudre à n'avoir point de Sauveur, ou à changer enfin de conduite, et travailler à devenir tels que Dieu nous veut pour nous sauver.

Car je suppose que nous ne le sommes pas. Eh ! n'est-il pas manifeste que si, comme la foi nous l'enseigne, Dieu, même après avoir donné son Fils pour le salut du monde, doit fermer l'entrée de son royaume aux fornicateurs et aux idolâtres, aux adultères et aux impudiques, aux abomi-

nables et aux voleurs, aux avarés et aux ivrognes, aux médisants et aux ravisseurs du bien d'autrui, aux blasphémateurs et aux vindicatifs, une réforme dans les mœurs devient d'une absolue nécessité pour nous, du moins pour un grand nombre de nous qui ne conservons guère plus que l'écorce de la religion ? pour nous que la fréquence et le nombre des scandales ont, pour ainsi dire, familiarisés avec des dissensions habituelles et des haines implacables, avec les plus horribles juréments et les plus criminelles médisances, avec les discours les plus orduriers et les injustices les plus palpables, avec les plus monstrueuses impudicités et les plus dégoûtantes débauches ? A moins donc que nous n'ayons pris en désespérés l'affreux parti de mourir impénitents, de courir les risques d'une vie criminelle et toujours en opposition avec notre foi, d'affronter les jugements de Dieu et la rigueur de ses vengeances, il faut quitter nos mauvaises voies, et revenir, même au prix de bien des combats, de bien des sacrifices, sous l'obéissance du Dieu charitable qui, pour nous sauver par les mérites du Rédempteur qu'il a donné au monde, demande seulement, mais demande absolument, que nous cessions de commettre l'iniquité, et que nous nous convertissions à lui : *Misit Deus Filium suum ut convertat se unusquisque a nequitia sua.*

Or, c'est en quoi la conduite des mages peut et doit nous servir de règle. L'étoile de Jacob brille pour nous comme pour eux ; soyons, comme eux, dociles à la voix du ciel. Suivons le mouvement de la grâce avec la même docilité, et nous arriverons au même terme, et nous trouverons l'adorable Enfant, le Sauveur unique sur lequel repose l'espoir du monde entier.

Vidimus, disent les mages, *et venimus* (*Matth.*, II, 2) : nous avons vu et nous sommes venus. Le signe que Dieu leur fait voir dans le ciel a fixé leur attention. Ils ont reconnu, dans l'apparition d'un astre nouveau, l'accomplissement d'une prophétie célèbre et répandue dans tout l'Orient, et quoique étrangers à la famille d'Israël, seule dépositaire des promesses, ils ont cru que ce nouveau roi des Juifs, dont les cieux annonçaient si magnifiquement la naissance et la gloire, ne pouvait être que « le désir des collines éternelles, l'attente et l'espérance des nations : » *Vidimus* : il n'en a pas fallu davantage. Dieu, pour les conduire à la crèche de son Fils, n'a pas eu besoin de multiplier les prodiges, de les appeler à différentes fois, « d'étendre ses mains tout le jour » vers eux : au lieu de fermer l'oreille à sa voix, de se cacher, de fuir, ils lui ont dit : « Nous voici, nous voici ; » et au moment où il leur a dit : Vous êtes mon peuple, » ils lui ont répondu : Vous êtes notre Dieu. » Point de tergiversation, point de délais, point de remises ; ils ont vu et ils sont partis : *Vidimus et venimus.*

Ainsi devons-nous en agir nous-mêmes.

Il faut, comme les mages, nous montrer attentifs à la grâce qui nous prévient, souples et dociles à son impression salutaire, prompts et fidèles à en suivre le mouvement. Dieu nous parle de bien des manières ; mais sa voix puissante, « qui brise et déracine les cèdres du Liban, » se perdra vainement dans les airs, sans arriver jamais à l'oreille de notre cœur, si nous sommes toujours irrésolus et dissipés ; si, au lieu de rentrer en nous-mêmes, nous ne cherchons qu'à nous étourdir, qu'à nous défendre de ses poursuites, qu'à reculer, le plus possible, le moment d'une conversion pleine et entière. Dieu nous parle intérieurement par les lumières d'un esprit droit qui découvre la turpitude du vice, et nous force à rougir de nos dérèglements ; par les cris importuns et les remords déchirants d'une conscience trahie qui nous accuse et nous punit de nos désobéissances à la loi ; par l'amertume qui empoisonne nos coupables plaisirs et nous fait trouver la peine, l'affliction, le dépit et l'horreur là où nous ne nous promettons que joie et félicité ; par le contentement que nous avons de nous-mêmes, et la douce satisfaction que nous éprouvons, lorsque, cédant à un penchant vertueux, nous faisons une bonne œuvre ; par un reste de foi que le délire des passions, que le besoin même de ne rien croire n'étouffe pas toujours, et qui, en nous retraçant les terribles menaces d'une justice implacable pour les impénitents, nous trouble, nous alarme, nous effraye sur les conséquences d'une vie criminelle. Dieu nous parle extérieurement par le zèle tantôt modéré, tantôt impétueux, toujours charitable des pasteurs qu'il a établis pour nous diriger dans les voies du salut, et qui ont ordre de crier sans cesse contre le péché, pour toucher, convertir et sauver les pécheurs ; par les suites toujours désagréables, souvent honteuses, quelquefois funestes que nos dérèglements entraînent, surtout quand ils sont répétés, publics, longtemps prolongés, et qui prouvent jusqu'à l'évidence « qu'en semant l'injustice on ne recueille que des maux ; » par ces calamités, soit générales, soit domestiques, qui, en affligeant les peuples comme les particuliers, nous avertissent que Dieu ne dort pas, qu'il tient les yeux ouverts sur les actions des hommes, et qu'il regarde les méchants dans sa colère ; par ces morts nombreuses, ces morts soudaines et inopinées qui, transportant le matin au tribunal du souverain Juge ceux avec qui nous avons soupé la veille, nous disent si énergiquement, que nous devons penser à nous, régler nos affaires et préparer nos comptes ; par l'exemple de ceux qui, étant revenus au bien après s'être égarés comme nous et peut-être plus que nous dans les sentiers du vice et de la perdition, doivent nous rassurer contre les difficultés d'une entreprise que notre lâcheté toute seule nous fait juger insurmontables ; par l'exemple de ceux même qui, persévérant et

s'obstinant dans l'iniquité sans vouloir entendre à aucun changement, nous montrent de quel aveuglement, de quel endurcissement nous pouvons devenir capables, si nous refusons de recevoir le Seigneur au jour de sa visite.

Que dirai-je encore? Pour une voix qui appela les mages à la vie éternelle, par la connaissance du Père et du Fils que le Père a envoyé, mille et mille voix nous rappellent à l'amour du Père et du Fils que nous avons eu le bonheur de connaître, et à l'observation de leurs commandements, sans laquelle nous n'aurons pas entrée dans la vie.

Mais que sert que Dieu nous parle, si nous ne voulons pas l'écouter? que Dieu nous rappelle, si nous refusons de le suivre? que Dieu nous invite, que Dieu nous sollicite, que Dieu nous presse, si nous lui tournons le dos? si, au lieu de recueillir et de méditer les pensées saintes, nous les repoussons comme des idées sombres et fâcheuses qui nous troubleraient dans la jouissance de nos plaisirs? si, au lieu de seconder et d'entretenir les sentiments pieux que la grâce excite quelquefois dans nos cœurs, nous les laissons s'éteindre par indolence, nous les étouffons même par la crainte qu'ils ne nous mènent et plus vite et plus loin que nous n'avons résolu d'aller? si nous nous roidissons contre les remords? si, à force de la contredire, d'agir contre ses lumières et ses reproches, nous réduisons notre conscience au silence? ou si, pour en calmer les frayeurs, pour l'endormir et en obtenir la paix, nous l'amusions, nous la trompons par des projets de réforme qui jamais ne s'exécutent? Autant et mieux vaudrait pour nous « n'avoir jamais goûté le don de Dieu » et être restés dans les ténèbres de l'infidélité. Les idolâtres pourront, sur bien des points, s'excuser par leur ignorance. Nous sommes trop instruits, nous, pour être excusables. Nous avons trop de motifs et de moyens d'être bons et vertueux, pour que nous puissions être vicieux et méchants impunément. Les mages ne virent qu'une étoile miraculeuse, et ce prodige suffit pour les convertir parfaitement à Jésus-Christ. Avec l'étoile, nous avons vu encore lui rendre témoignage et les aveugles qu'il éclaira, et les muets qu'il fit parler, et les paralytiques qu'il guérit, et les morts qu'il ressuscita, et les possédés qu'il délivra, et les démons qui confessèrent sa divinité, et la mer qui s'affermi sous ses pas, et le soleil qui s'éclipsa à sa mort, et la terre qui trembla, et les rochers qui se fendrent, et les tombeaux qui rendirent à la vie les victimes de la mort, et les païens qui se frappèrent la poitrine en reconnaissant qu'il était véritablement le Fils de Dieu. Nous avons vu tout cela; et nos cœurs, plus rebelles que ceux des païens, plus durs que les rochers, refusent de s'ouvrir à la pénitence. Le plus grand effort dont nous soyons capables, c'est de nous promettre à nous-

mêmes que nos désordres aurons un terme, que nous ne vieillirons pas dans l'iniquité; que nos passions mourront avant nous, et qu'un jour nous ferons justice à Dieu d'une conduite que nous sentons bien ne pouvoir lui plaire; mais, en attendant ce jour que reculent d'interminables délais, nous vivons comme si nous n'avions aucun besoin de conversion. Aussi heureux que les mages, nous voyons; mais incomparablement moins fidèles, nous ne daignons pas faire un pas pour trouver le Sauveur qui nous est annoncé; et cette grande fête, où l'étoile nous appelle à la crèche, se passera peut-être sans que nous lui présentions l'hommage sincère d'un cœur touché, repentant et soumis.

Cependant, mes frères, il faut en finir une fois. Le moment de chercher et de trouver Dieu est celui, sans doute, où lui-même est près de nous, où lui-même se montre à nous. Craignons qu'il ne se cache; craignons qu'il ne se taise. Il est certain qu'il « se laisse trouver par ceux qui le cherchent » sincèrement; mais il est tout aussi certain que *personne ne peut aller à lui, à moins qu'il ne l'attire* (Joan., VI, 44.) Si donc il nous appelle à la troisième ou à la sixième heure, n'attendons pas jusqu'à la neuvième, jusqu'à la onzième, où nous ne saurions dire quand il nous appellera. Si les mages eussent balancé à suivre l'étoile, croyez-vous que le ciel se fût prêté à leur irrésolution? Non : le prodige eût cessé bientôt, et ils seraient morts avec le regret stérile de n'en avoir pas profité. Si l'Esprit de Dieu souffle où il veut, il souffle quand il veut. C'est à nous de répondre à la grâce quand elle frappe à la porte de notre cœur. Une résistance peut l'éloigner pour toujours. L'étoile qui en est la figure brille aujourd'hui. C'est dès aujourd'hui qu'il faut marcher à la faveur de sa lumière. Peut-être qu'elle disparaîtra demain et nous laissera dans les ténèbres. Eh! le moyen d'arriver sans son secours à celui qui est la voie, la vérité et la vie, et par lequel seul nous pouvons obtenir le salut que je vous souhaite?

DISCOURS CH.

Pour le jour de l'Epiphanie.

VOCATION A LA FOI.

Vidimus stellam ejus in Oriente, et venimus adorare eum. (Math., II, 2)

Nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer.

D'où vient dans les mages tant d'empressement à chercher le Fils de Marie? Quel charme si puissant les attire à sa crèche? et comment expliquer les devoirs qu'ils lui rendent, les respects qu'ils lui prodigent, les présents qu'ils lui font? Véritablement, c'est là, *l'étoile qui doit sortir de Jacob*, (Num., XXIV, 17), *le rejeton* (Isai., II, 1.) qui doit s'élever d'Israël. *Cet enfant sera grand; il sera appelé le Fils du Très Haut, il s'assemblera sur le trône de David; il sauvera et délivrera son peuple de ses péchés,*

et son règne n'aura jamais de fin. » (Luc, I, 32.) Mais nés et nourris dans les ténèbres du paganisme, que peuvent soupçonner les mages des desseins de Dieu sur cet adorable enfant ? Sauraient-ils déjà ce que tout Jérusalem ignore encore ? Et puis, aux Israélites appartient la vocation des enfants de Dieu, sa gloire, sa loi, son culte, son alliance, ses promesses : quelle part des étrangers prétendraient-ils aux bénédictions réservées à la postérité d'Abraham ? Prodiges ineffables de sagesse et d'amour ! Nations, louez toutes le Seigneur ; peuples, louez-le tous. (Psal. CXLI, 1.) Célébrez tous la gloire du Seigneur par les cris d'une sainte allégresse, car vous allez tous ressentir les effets de sa grande bonté. « Aujourd'hui se découvre un mystère qui avait été caché aux hommes des autres temps ; c'est que les gentils sont appelés au même héritage que les Juifs ; qu'ils sont tous membres du même corps, et qu'ils participeront tous à la même promesse de Dieu en Jésus-Christ. » Père commun des uns et des autres, Dieu s'est laissé toucher de miséricorde « pour ceux qu'il appelait sans miséricorde. Il se montre à ceux qui ne se mettaient pas en peine de le connaître ; » et comme autrefois il ordonna que la lumière sortît des ténèbres, il va, par un nouveau miracle, « faire lever le jour et le soleil de l'intelligence sur tous les peuples qui sont assis dans la région et les ombres de la mort. C'est peu que l'enfant qui nous est né, que le Fils qui nous a été donné lui serve pour rétablir les tribus de Jacob, pour convertir à lui les restes d'Israël ; il l'a établi encore pour être le réconciliateur des peuples, le maître et le chef des nations, et pour porter le salut jusqu'aux extrémités de la terre. » Nous pouvons donc espérer que la grâce qui appelle et conduit les mages à l'admirable lumière de la connaissance du vrai Dieu (I Petr., II, 9) y appellera, y conduira bientôt tous ces idolâtres, dont les mages sont comme les prémices. Quel jour que celui qui promet au monde un changement si désirable ou plutôt, mes frères, quel jour que celui que l'Eglise consacre à remercier Dieu d'un si grand bienfait ! car l'événement que présageait la vocation des mages, s'est déjà accompli, et nous en sommes les heureux témoins.

Vous fûtes accoutumés dès l'enfance à dire que vous étiez chrétiens, et que vous l'étiez « par la grâce de Dieu. » Oui, mes frères, bien certainement, par la grâce de Dieu. Mais je voudrais savoir quel sens vous attachez à ces paroles, et si elles excitent dans vous une bien vive reconnaissance. Vous n'étiez pas encore en état de connaître Dieu, qu'il vous avait prévenus de la douceur de ses bénédictions. Vous parvîntes à la vérité sans avoir passé par aucune erreur. Vous apprîtes le mystère du Christ, de ceux-là même de qui vous apprîtes à marcher et à parler. Hélas ! prenez garde. Il est des avantages qu'on estime peu, parce qu'on en jouit sans qu'ils aient rien coûté ; qu'on les possède par le sort de

sa naissance ; qu'on n'imagine pas même qu'on ait pu en être privé : et telle est communément la foi dans l'opinion des chrétiens qui manquent d'instruction ou de piété. Connaître Dieu et Jésus-Christ son Fils leur paraît tout aussi naturel que de connaître la profession à laquelle on les a appliqués. Ils ne pensent pas plus à bénir la Providence de l'un que de l'autre ; et peut-être qu'ils vivent et meurent sans avoir rendu grâces à Dieu pour le plus signalé de ses dons. Cette ingratitude est trop coupable. Il faut que vous sachiez, mes frères, pourquoi vous êtes chrétiens, et comment vous l'êtes devenus.

Les cieux, dit le Prophète, racontent la gloire de Dieu, et le firmament publie l'ouvrage de ses mains. Un jour annonce cette vérité à un autre jour ; une nuit en donne connaissance à une autre nuit. (Psal. XVIII, 2, 3.) Il n'y a point de peuple, quel que soit son langage, par qui leur voix ne puisse être entendue ; ils parlent à toute la terre, et leurs paroles se font entendre d'un bout du monde à l'autre : *Non sunt loquelæ neque sermones quorum non audiantur voces eorum.* Nous en jugeons comme le Prophète. Si le moindre petit ouvrage suppose un ouvrier doué de quelque intelligence, serait-il possible qu'au magnifique spectacle que présente le ciel, un homme méconnût le Dieu qui en a construit la voûte immense, allumé les feux étincelants, réglé les constantes révolutions ?

Il n'y a donc que l'insensé qui puisse nier ou seulement mettre en doute l'existence de Dieu ; il n'y a que l'ignorant et le stupide qui puisse « transférer à l'image d'un homme corruptible et à des figures d'oiseaux, des bêtes à quatre pieds, ou de serpents, l'honneur qui n'est dû qu'au Dieu incorruptible, » puisque ses perfections infinies, sa puissance, sa sagesse, sa divinité, sa bonté sont devenues visibles depuis la création du monde, par la connaissance que les créatures nous en donnent : *Invisibilia ipsius, per ea quæ facta sunt, intellecta, conspiciuntur.*

Pareillement, la nature accuse et condamne tous ceux qui font mal. A défaut de loi, chacun peut s'en tenir à soi-même. L'homme des bois, comme l'habitant des villes les mieux policées, trouve dans son propre cœur tous les devoirs que la loi prescrit ; et par la diversité des réflexions et des pensées qui nous accusent ou qui nous défendent, en un mot, par le témoignage que nous rend la conscience, au delà comme en dedans des mers, dans tous les pays, sous tous les climats, nous sentons ce que nous devons faire ou ce dont il convient que nous nous abstenions : *Ipsi sibi sunt lex, testimonium reddente illis conscientia ipsorum.* (Rom., II, 14.)

Ces réflexions sont vraies ; mais, mon Dieu, qu'est-ce que l'homme laissé à lui-même ? Soyons moins fiers de nos lumières, ou faisons-en hommage à la religion, à qui seule nous les devons. Si nous sommes plus instruits et plus sages que ne le furent

nos ancêtres, plus instruits et plus sages que ne le sont encore aujourd'hui ceux pour qui n'a pas brillé le flambeau de la foi, *Dei donum est* (Ephes., II, 8), cela ne vient pas de nous. A Dieu, et à Dieu seul en soit toute la gloire !

Car il y a un premier fait constant, c'est que, malgré le spectacle de l'univers, le cri de la nature et la voix de la conscience, au temps où Jésus-Christ parut, le vrai Dieu n'était connu que dans la Judée ; et qu'à l'exception des enfants d'Abraham, à qui Dieu s'était révélé d'une manière spéciale, et avec lesquels il avait daigné faire alliance, tous les peuples de la terre étaient tombés dans l'idolâtrie, et s'abandonnaient sans scrupule à tous les dérèglements, à tous les crimes qu'elle inspire. Tout en conservant l'idée de la Divinité, trop profondément gravée dans l'esprit de l'homme pour qu'il soit en son pouvoir de l'en effacer jamais, les uns avaient pour ainsi dire partagé Dieu en prostituant son nom incommunicable à des créatures, et en lui associant dans le culte d'adoration qu'ils lui rendaient, les dieux qu'ils s'étaient faits eux-mêmes. Les autres avaient oublié le Créateur du monde, et voulaient des dieux qu'ils pussent voir et toucher. Le soleil, la lune et toute la milice des cieux ; des hommes que la mort avait frappés et dont les vers avaient fait leur pâture ; des statues d'or, d'argent, de pierre ou de bois ; des animaux et des légumes recevaient leurs hommages. Ils en étaient venus jusqu'à diviniser leurs passions mêmes et leurs crimes : la vengeance, la cruauté, le vol, l'ivrognerie, l'impudicité ; tout, pour me servir de l'expression de Bossuet, « tout était Dieu, excepté Dieu même. » La corruption égalait l'ignorance. « Ils immolent, dit le Sage, leurs propres enfants. Ils font en secret des sacrifices abominables. Ils ont des veilles pleines d'une brutalité furieuse, et ne gardent aucune honnêteté ni dans leur conduite, ni dans leur mariage. L'un tue l'autre par envie, ou l'outrage par l'adultère. Tout est dans la confusion. Tous les crimes se commettent : le meurtre, le vol, la tromperie, la corruption, l'infidélité, le parjure, l'impureté des âmes, l'avortement, l'inconstance des mariages, les dissolutions de l'adultère et de l'impudicité ; car le culte abominable des idoles est la cause, le principe et la fin de tous les maux : » *Infandorum enim idolorum cultura omnis mali causa est et principium et finis.* (Sap., XIV, 27.) Aurions-nous la présomption de croire que si la Providence nous avait fait naître dans ces temps malheureux, nous eussions été plus sages que le genre humain ?

Il est un second fait aussi certain que le premier : c'est que les hommes ne sont sortis de ce déplorable état que par la grâce de Jésus-Christ et par la prédication de son Évangile. Dieu s'était bien promis « de se venger sur les idoles de la folie de leurs adorateurs ; d'anéantir tous ces dieux de la

terre, et de se faire adorer par chaque homme dans chaque pays, et par toutes les îles où habitent les nations. » Il s'était bien promis que « tout genou fléchirait devant lui, que toute langue jurerait par son nom ; que l'Égypte avec tous ses travaux, que l'Éthiopie avec son trafic, Saba avec ses hommes de haute taille, passeraient vers lui, seraient à lui, marcheraient après lui, se prosterneront devant lui, le prieraient avec soumission, lui offriraient des dons, lui apporteraient des présents ; que toutes les nations viendraient confesser et reconnaître à ses pieds que lui seul est Dieu, et que leurs pères n'avaient possédé que le mensonge et qu'un néant qui leur avait été inutile ; » en un mot, « que toute chair l'adorerait. » Mais ce retour des hommes à la vérité et à la justice, Dieu ne l'attendait ni de leur sagesse, ni de leur bonne volonté. Sa miséricorde devait les prévenir. « Je me ferai connaître aux yeux de plusieurs peuples. Je lèverai un étendard parmi eux, et j'envverrai vers les nations, dans les mers, dans l'Afrique, dans la Lydie, chez les peuples armés de flèches, dans l'Italie, dans la Grèce, dans les îles les plus reculées, vers ceux qui n'ont jamais entendu parler de moi et qui n'ont point vu ma gloire, et ils annonceront ma gloire aux gentils. » Sa puissance devait aplanir les obstacles. *Je dirai à l'aquilon : donnez-moi mes enfants, et au midi : ne les empêchez point de venir. Amenez mes fils des climats les plus éloignés, et mes filles des extrémités de la terre. Faites sortir dehors un peuple qui était aveugle, quoiqu'il eût des yeux ; qui était sourd, quoiqu'il eût des oreilles ; car c'est moi qui les ai faits, qui les ai formés, qui les ai créés pour ma gloire.* (Isai., XLIII, 6 et seq.) Sa grâce devait les sanctifier. « Je rendrai pures les lèvres des peuples, afin que tous invoquent le nom du Seigneur, et que tous se soumettent à son joug dans un même esprit. Ils ne suivront plus les égarements de leur cœur endurci au mal. »

Vous savez, mes frères, comment toutes ces merveilles s'opèrent par le ministère de Jésus-Christ, de ses apôtres et de leurs successeurs ; et moi, je ne veux pas examiner si, vivant de leur temps, vous eussiez été ou leurs persécuteurs, ou leurs disciples, mais il est certain que, loin de se prêter à l'œuvre de Dieu, le monde la contraria de tout son pouvoir ; que pendant trois cents ans il employa pour la détruire, et les subtilités d'une fausse sagesse, et la cruauté des tyrans, et l'appareil des supplices ; qu'il versa des torrents de sang ; qu'il résista le plus qu'il put à l'éclat des miracles, à la constance des martyrs, et à la sainteté des premiers enfants de la foi ; qu'il ne se rendit que parce « qu'il n'y a point de force contre Dieu, » et que Dieu avait juré « de donner à son Fils les nations pour héritage, et d'étendre sa possession jusqu'aux extrémités de la terre. »

Il est un troisième fait aussi indubitable

que les deux premiers, c'est que, malgré le spectacle de l'univers, le cri de la nature et la voix de la conscience, les peuples pour qui n'a pas lui le flambeau de la foi sont tous idolâtres, et qu'on retrouve chez eux les divinités ridicules, les superstitions insensées, les sacrifices détestables, les mœurs corrompues des anciens païens. Si donc vous êtes chrétiens, parce que vous êtes nés en France, vous seriez infidèles si vous étiez nés dans l'Inde. Est-ce vous qui avez choisi de naître ici plutôt que là ? ou aimeriez-vous mieux attribuer votre naissance dans le royaume de Jésus-Christ, au hasard qui n'est rien, qu'à la prédilection de Dieu, qui n'a pas voulu vous laisser ignorer celui « par le nom seul duquel on peut être sauvé ? » Vous êtes chrétiens, parce que vos pères l'ont été ? à la bonne heure. Mais vos pères eussent-ils invoqué Jésus-Christ, « s'ils n'eussent cru en lui ? Et comment eussent-ils cru en lui, s'ils n'en avaient point entendu parler ? Et comment en auraient-ils entendu parler, si personne ne le leur eût prêché ? Et qui le leur aurait prêché, si Dieu ne l'eût envoyé ? » Un bienfait qui passe des pères aux enfants par une suite de générations, cesserait-il d'être un bienfait, et dispenserait-il de gratitude envers le bienfaiteur ? *Gratias Deo super inenarrabili dono ejus.* (II Cor., IX, 15.) Grâces donc, et grâces immortelles soient rendues à Dieu pour le don ineffable qu'il nous a fait ! C'est le cri de l'Eglise dans ce saint jour qu'elle consacre tout entier à la reconnaissance. La nôtre sera vive, si nous comprenons bien, si nous croyons fermement, comme le dit la foi, que « connaître le vrai Dieu, et Jésus-Christ que Dieu a envoyé, ne vaut pas moins que la vie éternelle. »

Sans doute ils vous en donnent une idée bien différente, tous ces apôtres du libertinage et de l'impiété, qui s'emploient avec un zèle infernal à vous rendre la religion odieuse ou méprisable ; et si la contagion de leurs discours et de leurs vices ne vous a pas encore gagnés, vous conviendrez d'un dernier fait sensible, palpable pour quiconque les connaît et ne leur ressemble pas ; c'est qu'en matière de doctrine et de mœurs, les impies sont et plus aveugles et plus corrompus que les païens même. Je dis plus aveugles, car pour grossière que fût leur ignorance, pour prodigieux que fussent leurs égarements, les païens n'ont jamais enseigné qu'il n'y avait point de Dieu, que sa providence n'était pour rien dans le gouvernement du monde, qu'on ne lui devait aucun culte, qu'il était inutile de le prier et ridicule de le craindre ; qu'indifférent aux actions des hommes, il n'avait ni récompenses pour la vertu, ni châtimens pour le crime. Jamais les païens n'ont enseigné que l'homme ne diffère de son chien que par ses formes un peu plus élégantes ; que, son âme mourant avec son corps, il n'a rien à espérer ni à craindre d'une autre vie ; qu'il doit réputer hon-

nête, juste et bon tout ce qui lui est utile ; que toutes ses passions sont innocentes ; qu'il en est maître, et que, le pût-il, il serait dupe de résister à ses penchans. Non, de si horribles blasphèmes n'ont jamais été proférés. De si abominables maximes n'ont jamais été avancées, soutenues, érigées en principes que par des chrétiens qui avaient fait naufrage dans la foi et renié leur baptême. Je le dis, ces apostats de la religion dans laquelle ils étaient nés, dans laquelle ils avaient quelque temps vécu, je les dis plus corrompus que les païens mêmes. Car avec les mêmes passions, et sans aucun frein qui les retienne de faire le mal, sans aucun motif de faire le bien, jusqu'où ne doivent-ils pas aller ! Ah ! vous savez comme moi, vous avez même plus d'occasion que moi de vous apercevoir que dans les voies de l'iniquité ils vont aussi loin, le plus loin qu'ils peuvent. Bien qu'énormément coupables, n'eussent-ils fait que ce dont ils se vantent, on les voit braver la honte, se dédommager, par l'insolence, du mépris qu'on fait d'eux, et se montrer fiers de leur infamie. Lors même qu'ils se présentent avec des dehors moins repoussants, qu'ils parlent et affectent de parler le langage de la probité, de l'humanité, de la sensibilité, de la générosité, de toutes les vertus, ceux qui les fréquentent et traitent avec eux ne tardent pas à juger de l'arbre par ses fruits, et à reconnaître que sous la peau des brebis ils ont à peu près la probité des renards et la sensibilité des loups : *Oves habitu, vulpes astu, credulitate lupi.* « Ils sont corrompus, » dit l'Esprit-Saint, « ils sont devenus abominables dans toutes leurs affections et leurs désirs. Il n'y en a point qui fassent le bien ; il n'y en a pas un seul. Leur gosier est comme un sépulcre ouvert. Ils se servent de leur langue pour tromper. Le venin des aspics est sous leurs lèvres. Leur bouche est remplie de malédiction et d'amertume. Leurs pieds courent avec vitesse pour commettre le mal. » Non, il n'y en a point qui fassent le bien ; il n'y en a pas un seul : *Non est qui faciat bonum ; non est usque ad unum.* (Psalm. XIII, 1.)

Voyez donc, mes frères, ce que vous deviendriez en devenant irréguliers. Voyez ce que vous devez de reconnaissance à Dieu, pour vous avoir écartés de cet écueil de l'irrégularité, où tant d'autres se sont brisés. Enfin, voyez combien il vous importe de prendre la foi pour la règle de vos mœurs, pour « ne pas vous laisser emporter aux égarements de ces hommes insensés ; de ne pas tomber de l'état ferme et solide où vous êtes établis, mais de croître de plus en plus dans la grâce et dans la connaissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soit gloire et maintenant, et jusqu'au jour de l'éternité. Amen. » (II Petr., III, 18.)

DISCOURS CHII.

SUR LA PRESENTATION DE NOTRE-SEIGNEUR
AU TEMPLE.

Tulerunt Jesum in Jerusalem ut sisterent eum Domino.
(Luc., II, 22.)

Ils portèrent Jésus à Jérusalem pour le présenter au Seigneur.

Jamais victime plus sainte, plus anguste, plus digne de Dieu, ne fut offerte à sa souveraine majesté. Dans ce temple de Salomon, que sa magnificence et la pompe des cérémonies rendirent si fameux, l'autel n'était arrosé que du sang de quelques vils animaux; et les premiers-nés, que jusqu'à ce jour on y avait présentés au Seigneur, étant par nature ce que sont tous les autres, des enfants de colère, il en avait dédaigné le sacrifice; il avait permis qu'on les rachetât par l'immolation d'un agneau, ou par l'offrande de deux tourterelles, de deux petits de colombe. Mais aujourd'hui c'est une victime telle que la terre n'avait pu la trouver, et qu'elle demandait au ciel depuis quatre mille ans. C'est la victime que Dieu attendait pour faire miséricorde aux hommes, parce qu'elle seule pouvait fléchir sa justice : « c'est le Dominateur, c'est l'Ange de l'alliance » qui vient dans son temple faire hommage à Dieu de toute sa grandeur; c'est le Fils de Dieu qui, sous la forme d'un esclave, vient jurer à Dieu d'accomplir sa volonté, et de s'immoler à sa gloire; en un mot, c'est Jésus-Christ qui, victime de son sacerdoce, et prêtre de sa victime, vient se substituer aux victimes grossières et aux prêtres imparfaits de la loi; « offrir lui-même, par le Saint-Esprit, son sang à Dieu, » pour l'apaiser, pour l'honorer, expier le péché, « purifier notre conscience des œuvres mortes, et nous faire rendre à Dieu un culte saint et véritable. »

David me semble avoir, dans un esprit prophétique, fait illusion au mystère de ce jour, lorsqu'il a dit : « Nous avons reçu, mon Dieu, voire miséricorde au milieu de votre temple; et il faut que nos louanges, comme la gloire de votre nom, s'étendent jusqu'aux extrémités de la terre. » C'est bien du moins ce mystère que signalaient dans l'avenir les prophètes Aggée et Malachie, quand, pour consoler et encourager ceux des Juifs qui, revenus de la captivité de Babylone, travaillaient à la reconstruction du temple, ils leur disaient avec tant d'assurance, « que la terre et le ciel, la mer et tous les peuples seraient ébranlés; que le Désiré des nations viendrait; qu'en paraissant dans son temple, il le remplirait de gloire, et que la gloire de cette maison, » qui pourtant, en comparaison de ce qu'elle avait été, paraissait comme n'étant pas « serait plus grande que celle de la première. » Il est vrai que, lors de la dédicace du premier temple, Dieu, pour témoigner à Salomon qu'il approuvait son zèle, l'avait rempli d'une nuée mystérieuse, et que le feu du ciel avait consumé l'holocauste; mais c'est dans le se-

cond que devait venir en personne celui qui a pour nom *Emmanuel*, c'est-à-dire, *Dieu avec nous*, c'est dans le second que Dieu devait « donner la paix » aux hommes en acceptant pour leur rachat le sacrifice volontaire de son Fils, revêtu de leur nature; c'est dans le second, et par Jésus-Christ, que devait s'ouvrir une source de miséricorde, si pleine, si abondante, qu'elle se répandrait sur les Juifs et sur les gentils, qu'elle coulerait de Jérusalem dans toutes les contrées de la terre.

Aussi, voyez quels transports de reconnaissance et de joie la vue de cet Enfant, si pauvre et si faible en apparence, inspire à tous les justes à qui l'Esprit-Saint découvre ce qu'il est et ce que son amour doit lui faire exécuter. Voyez la ferveur de la fille de Phanuel à louer le Seigneur, et son zèle à parler de ce merveilleux Enfant à tous ceux qui attendent la rédemption d'Israël. Voyez le ravissement, l'extase du saint vieillard Siméon, lorsque, le prenant entre ses bras, il bénit Dieu à haute voix : *C'est maintenant, Seigneur*, s'écrie-t-il, *que vous laisserez mourir en paix votre serviteur*; puisque, selon votre parole, mes yeux ont vu le Sauveur que vous nous donnez. (*Ibid.*) Mais la piété exige de nous, mes frères, quelque chose de plus que les sentiments passagers d'une admiration stérile, que des cantiques même de louanges à l'honneur de celui qui opère seul des merveilles. Il faut, sans doute, pour ne pas pécher contre la foi, adorer dans Jésus-Christ présenté au temple, un Dieu qui se fait victime, le Législateur suprême qui se soumet à la loi, le Rédempteur du monde qui consent à être racheté comme le fils d'un pauvre ou d'un esclave. Mais il faut encore y voir un modèle que chacun de nous est tenu d'imiter, et c'est le point d'instruction que j'ai choisi. Vous savez et vous faites profession de croire que Jésus-Christ, Fils de Dieu, par zèle pour la gloire de son Père et par charité pour les hommes, s'est rendu obéissant jusqu'à la mort, et que votre salut doit être le fruit du sacrifice qu'il a commencé dès son entrée dans le monde, qu'il a continué toute sa vie, qu'il a consommé sur la croix. Mais peut-être vous ne savez pas, du moins vous ne convenez pas aussi franchement dans la pratique, qu'en cela, comme dans le reste, il vous a donné l'exemple, et que son exemple n'a fait que mettre dans un plus grand jour, que rendre plus pressante l'obligation qu'ont tous les hommes de se consacrer à Dieu, de s'y consacrer de bonne heure, de s'y consacrer sans réserve, de s'y consacrer pour toujours. Nos préjugés, nos inclinations, nos mœurs, réclament contre ce devoir; mais Dieu et l'homme changeront de nature avant qu'il cesse de nous obliger. La raison le prescrit aussi impérieusement que la religion. La raison dit, comme la religion, que servir Dieu, « c'est tout l'homme. »

Pour éterniser la mémoire du jour où l'ange exterminateur frappa de mort tous

les premiers nés de l'Égypte et épargna ceux des Hébreux, le Seigneur avait ordonné qu'on lui consacra tous les premiers-nés, tant des hommes que des animaux qui naîtraient parmi les Israélites : les animaux, s'ils étaient tels que la loi en permit le sacrifice ; les hommes, pour être rachetés par une offrande. Jésus-Christ, quoique le Fils de Dieu, veut bien passer pour le fils de l'homme, et se soumettre à la loi. Il est porté au temple par ses parents qui, pauvres, présentent pour le racheter l'offrande des pauvres. C'est déjà un exemple de zèle qui nous apprend avec quelle fidélité nous devrions accomplir des lois dont l'obligation n'est pas douteuse, puisque Jésus-Christ, pour honorer Dieu, obéit à une loi qui bien sûrement n'était pas faite pour lui.

Mais, indépendamment de l'exemple qui nous est aujourd'hui donné par notre chef, et antérieurement à toute loi, la raison même ne nous dit-elle pas que l'arbre et les fruits appartiennent à celui qui l'a planté dans son propre fonds ? que Dieu nous ayant faits tout ce que nous sommes, il conserve sur tout notre être un domaine souverain et inaliénable ? que n'ayant pu nous créer que pour sa gloire, c'est à sa gloire que nous devons consacrer et les facultés de notre esprit, et les puissances de notre âme, et les affections de notre cœur, et l'activité de notre volonté, et les forces de notre corps, et l'emploi de nos talents, de nos biens, de notre vie ? que disposer de nous-mêmes sans son aveu, c'est une usurpation, une sorte de larcin ? qu'en disposer contre sa défense, est un acte de rébellion et d'apostasie ? qu'en disposer au préjudice de sa gloire, c'est un attentat qui renverse ses desseins, en changeant notre destination ; qui viole la règle essentielle et primitive de toute justice ; qui nous tire de l'ordre général et nous met hors de la nature, où tous les êtres, depuis le soleil jusqu'à l'insecte, publient la grandeur, célèbrent la gloire du Dieu qui les a faits ? Portez, en effet, vos regards vers les cieux, abaissez-les sur la terre, plongez dans les abîmes de la mer, et parmi les innombrables créatures qui peuplent la mer, la terre et les cieux ; montrez, si vous le pouvez, montrez-en une seule qui méconnaisse les droits de son auteur, qui sorte de la ligne qu'il a tracée, qui s'écarte du but qu'il a marqué. Non, jamais le soleil ne répandit les ténèbres, jamais les eaux ne brûlèrent les moissons. La terre ne convertit point en poison le précieux grain que le laboureur lui confie. Vous ne trouverez pas la perfide hypocrisie du renard dans le chien fidèle et caressant, ni la douceur de l'agneau dans le tigre carnassier. L'homme seul, ô mon Dieu ! parce que vous l'avez rendu capable de vous connaître, de vous aimer, de s'attacher à vous par un choix libre et volontaire ; parce que vous l'avez fait comme le prêtre de la nature, et l'interprète des hommages muets que vous rendent à l'envi toutes les œuvres de vos mains ;

parce qu'il est comblé de plus de biens, couronné de plus de gloire ; qu'il tient le premier rang parmi les créatures visibles ; que sa destination, comme son origine, prouve avoir été dès le commencement, et devoir être dans l'éternité même l'objet de votre prédilection, l'homme prétendrait vivre indépendant de votre autorité, et n'être pas assujéti à l'observation de vos saintes ordonnances ? Il vivrait comme s'il ne vous devait ni respect, ni soumission, ni louanges, ni gratitude, ni amour ? il vivrait sans vous glorifier ? il vivrait pour vous offenser ? il vivrait comme s'il eût été créé par quelque puissance ennemie de votre nom, ou que vous ne l'eussiez fait, vous, ô Dieu saint et bon ! que pour qu'il fût ingrat, malheureux et coupable ? Nos mœurs véritablement disent bien qu'il en va ainsi ; mais notre raison, notre conscience, notre cœur, qu'en disent-ils ?

Nous nous devons encore à Dieu, parce qu'il nous a rachetés. Un maître illustre, puissant et riche, avait un serviteur qu'il aimait presque à l'égal de son fils. Soit ingratitude, soit seulement imprudence, le jeune homme sort de cette maison, se met à courir le monde, s'embarque même avec l'espérance de faire fortune dans une terre étrangère. Il est pris dans la traversée par des pirates qui le dépouillent, le mettent à la chaîne, l'emploient tous les jours à des travaux réservés parmi nous aux bêtes de somme, en attendant qu'ils trouvent à le vendre comme une pièce de bétail. Le bon maître, instruit de sa malheureuse aventure, ne se borne pas à le plaindre ; il remet entre les mains de son fils une somme immense, pour qu'il aille, sous un déguisement peu digne de sa naissance, et à travers mille dangers, payer la rançon du pauvre captif et le ramener dans sa maison. Il l'accueille, oublie ses torts, lui assigne un rang plus élevé, l'appelle même son enfant et lui assure une part considérable dans son héritage. Aurait-il le cœur d'un homme, ce serviteur, s'il méconnaissait tant de générosité ; s'il ne se mettait pas en peine de complaire à un si bon maître ; s'il murmurait de ses commandements ou de ses défenses, et n'en tenait compte ; si, loin de le servir, il le trahissait ; si, loin de l'honorer, il l'outrageait ; si, loin de l'aimer, il se déclarait toujours contre lui pour ses ennemis ? Oh ! il ne paraît pas même croyable que l'âme la plus atroce admette tant de noirceur. Pas croyable ! — Ah ! plutôt à Dieu qu'il fût vrai ! Combien je crains que vous ne vous condamnerez par votre propre bouche ! Prenez garde, mes frères : est-ce que dans cette parabole du maître qui rachète et du serviteur qui est racheté, vous n'avez pas reconnu Dieu ? vous ne vous êtes pas reconnus vous-mêmes ? ce que vous étiez par le malheur de votre origine, et ce que vous êtes devenus par la grâce du Rédempteur ? Le bienfait est certain ; car *empti estis pretio magno* (I Cor., VI, 20), vous crie l'Apôtre, vous avez été achetés d'un grand prix. L'obligation de

glorifier Dieu par un motif de reconnaissance ne l'est pas moins : *Glorificate ergo Deum.* (*Ibid.*) Mais cette dette, quand l'acquitterez-vous ?

Ce fut dès son entrée dans le monde que Jésus-Christ se consacra à la gloire de son Père. Interrogeons aujourd'hui le cœur de Jésus-Christ ; voyons quelles sont ses dispositions intérieures et particulières dans une démarche qui lui est commune avec tant d'autres. Voici comment le fait parler saint Paul : *Seigneur, mon Dieu, vous n'avez point voulu d'hostie, ni d'oblation ; mais vous m'avez formé un corps. Vous n'avez point agréé les holocaustes et les sacrifices pour le péché ; mais j'ai dit : me voici. Je viens, selon ce qui est écrit de moi dans le livre, pour faire, ô Dieu ! votre volonté. Elle deviendra la règle de la mienne, et j'y conformerai tous les mouvements de mon cœur.* (*Heb.*, X, 5.) Ainsi donc Jésus-Christ se fait porter au temple pour rendre solennellement à Dieu les devoirs de l'adorateur le plus respectueux et le plus soumis. Il contracte l'engagement d'accomplir, au prix même de son honneur et de sa vie, les desseins de l'éternelle sagesse pour la réparation du péché et la rédemption du genre humain. Il se substitue, comme je l'ai dit, à toutes ces victimes imparfaites et grossières, dont le sang n'avait pas la vertu de purifier les consciences, et que Dieu n'avait supportées qu'en vue d'une hostie plus excellente. Que Dieu parle, Jésus-Christ est prêt : il va s'immoler à sa gloire. Si des bras de Siméon il est remis entre les bras de sa Mère, c'est qu'il faut qu'il croisse, qu'il passe par différents états, pour servir de modèle à tous les états ; qu'il instruisse les hommes par ses leçons, qu'il les édifie par ses exemples, qu'il accomplisse l'œuvre pour laquelle il est venu ; mais le sacrifice qu'il commence, il le continuera ; il le consommera dans le temps, et de la manière que Dieu l'a réglé.

Or, ce que Jésus-Christ a fait pour Dieu et pour nous, n'aurions-nous pas dû, ne devrions-nous pas enfin le faire pour nous et pour lui ? Le sacrifice de Jésus-Christ fut prompt : *Ingrediens mundum* (*Ibid.*), dit saint Paul, il le commença avec sa vie. Sur ce modèle, l'Eglise voulut qu'au moment même de notre naissance, nous fussions consacrés à Dieu, et que nous apprissions à l'honorer, à le craindre, à l'aimer, avant même de le connaître. Sur ce modèle aussi, du jour où, dégagée des ténèbres de la première enfance, notre raison devint capable de connaissance et de réflexion, nous dûmes nous tourner vers Dieu, lui offrir les prémices de notre cœur, nous dévouer à son service, ratifier les engagements qu'on avait pris pour nous, nous instruire de nos obligations envers lui, nous accoutumer à porter le joug de son autorité, ne croître en âge que pour croître en piété, et tendre sans cesse, par nos pensées, nos désirs, nos affections, nos œuvres, vers celui que la raison et la religion s'accordaient à nous montrer pour

notre premier principe et notre dernière fin.

Vous m'en démentirez, mes frères, si la conscience vous y autorise ; mais si nous fûmes ce que sont, grâce à la mauvaise éducation qu'ils reçoivent, les enfants d'aujourd'hui, l'est pour le démon, et non pour Dieu qu'ont été nos premières années. Comme eux, nous connûmes le vice, et le vice nous plut avant même que nous pus-sions nous y livrer. Comme eux, le premier usage que nous fîmes de notre liberté fut de rétracter notre consécration à Dieu, et d'agir en sens contraire des engagements qu'on avait pris en notre nom. Comme eux, nous nous persuadâmes que la jeunesse était plus faite pour la dissipation et les plaisirs, que pour la sagesse et la vertu. Combien, ô honte ! qui l'ont passée dans le libertinage et la dissolution ! Combien que l'âge mûr retrouve engagés dans tous les vices, dans tous les désordres de la jeunesse, ou du moins entièrement livrés à des soins temporels, sans que l'obligation de servir Dieu les ait jamais occupés ! A ce moment même, où nous ne pouvons plus offrir à Dieu qu'un esprit gâté, qu'un cœur desséché, qu'un corps profané, que les faibles restes d'une vie qui nous échappe, nous repoussons jusqu'à l'idée de conversion ; du moins nous balançons, nous différons de manière à faire craindre que le génie du mal ne nous gouverne jusqu'à la fin, et que nos derniers soupirs ne soient aussi criminels que nos premiers vœux.

Le sacrifice de Jésus-Christ fut généreux, plein, sans la moindre réserve ; pauvreté, humiliation, travaux, opprobres, persécutions, tourments, il accepta tout. Repos, commodités, réputation, honneur, liberté, il n'excepta rien. *Proposito sibi gaudio sustinuit crucem, confusione contempta.* (*Hebr.*, XII, 2.) Au lieu de la vie heureuse et tranquille dont il pouvait jouir, il souffrit la croix en se soumettant à la honte et à l'ignominie. Sur ce modèle, des milliers de saints ont quitté, pour accomplir la volonté de Dieu, leurs biens, leur famille, leur pays ; se sont voués à toutes les austérités d'une vie laborieuse et pénitente, ont combattu contre le péché jusqu'à l'effusion du sang. Sur ce modèle aussi, nous devrions nous-mêmes comprendre qu'on n'aime pas Dieu quand on l'aime qu'à demi, quand on partage son cœur entre lui et les créatures ; qu'obéissant, dans un point, à la loi, on la viole dans un autre ; que, renonçant à ses plaisirs, on conserve son orgueil et son avarice ; que, vidant ses mains du bien d'autrui, on transige sur ses intempérances et ses haines ; en un mot, quand cédant presque tout à Dieu, on est capable de lui refuser et de se retenir quelque chose.

Mais de qui est-il connu, et par qui est-il pratiqué, cet amour de préférence, le seul qui soit véritable ? Je ne parle pas, sans doute, des hommes sans Dieu, des pécheurs d'habitude, des libertins scandaleux. On sait assez que leurs passions sont les seules di-

vinités auxquelles ils sacrifient. Mais pour ceux même qui font profession de connaître, de craindre et d'aimer Dieu, combien de choses que Dieu leur a demandées sans les obtenir, que Dieu leur demande depuis long-temps, et qu'ils s'obstinent encore à lui refuser ! Le détail en serait long. Nous ne donnons jamais tout : lors même que nous croyons nous immoler à Dieu, nous retenons toujours quelque partie de la victime. C'est la passion dominante, c'est le penchant favori, c'est l'idole du cœur que nous mettons en réserve. Eh ! cependant, Dieu a en horreur la moindre rapine dans l'holocauste : *Odio habens rapinam in holocausto.* (Psal. Lxi, 8.)

Le sacrifice de Jésus-Christ fut irrévocable et sans retour. « Sa nourriture était d'accomplir la volonté de son Père, de faire ce qui lui plaisait. Il soupira toute sa vie après ce baptême de sang, dont il devait être baptisé, » et ni la rigueur des célestes décrets, ni l'acharnement de ses ennemis, ni l'atrocité des tourments ne purent changer ses dispositions : il fut obéissant jusqu'à la mort ; *Factus obediens usque ad mortem.* (Philip., II, 8.) Sur ce modèle, des milliers de saints ont souffert la persécution, la perte de leur emploi, le dévouement de leurs biens, la prison, les fouets, les tortures, une mort cruelle, pour garder à Dieu la fidélité qu'ils lui avaient promise. Sur ce modèle aussi, il devrait nous paraître bien honteux de « regarder en arrière, après avoir mis la main à la charrue ; de retourner à ce qu'on a vomi, de se vautrer de nouveau dans la boue après s'être lavé, » de quitter le parti de Dieu après l'avoir embrassé. Eh ! cependant, quoi de plus ordinaire que de voir ceux mêmes qui ont fait des démarches pour se rapprocher de Dieu, que de les voir, dis-je, se repentir en quelque sorte de s'être repentis ; rentrer dans leurs premières voies, revenir à leurs anciennes habitudes, s'engager dans les mêmes occasions, faire les mêmes chutes, donner les mêmes scandales, et laisser douter si à l'iniquité, ils n'ont pas joint la dissimulation et l'hypocrisie ; s'ils ont été autre chose que des moqueurs ?

Mais jusqu'à quand, ô mon Dieu ! méconnaîtrai-je donc vos droits et mes obligations ? Vous m'avez créé, et je suis l'ouvrage de vos mains. Vous m'avez racheté, et je suis le prix de votre sang. A ces titres, à cent autres, je me dois à vous ; et dans ma vie, pas un jour, pas un instant qui ne vous appartienne. Qu'ai-je fait néanmoins pour votre service ? ou plutôt, que n'ai-je pas fait contre les intérêts de votre gloire ? Ah ! Seigneur, heureux celui qui vous a plu dès le commencement ! » Moi, « j'ai à rougir de l'opprobre de ma jeunesse. Heureux celui dont la jeunesse a été constamment attachée à votre loi, qui s'est appliqué à la connaître, qui l'a aimée plus que l'or, qui a mis sa joie à la pratiquer ! » Moi, j'ai long-temps vécu tourmenté de vains désirs, occupé de soins temporels, me fatiguant beaucoup pour la

terre, sans que je me misse aucunement en peine de vous plaire, sans que je craignisse même de vous offenser. Il est bien vrai que châtié, qu'instruit par mes maux, comme un taureau indompté, j'ai fait pénitence, et qu'après que vous m'avez ouvert les yeux j'ai frappé ma cuisse dans ma douleur, et que je suis demeuré confus. (Jerem., XXXI, 18, 19.) Mais suis-je à vous dans la droiture et la sincérité de mon cœur ? Mon cœur ne tient-il pas encore à des choses dont vous voudriez le sacrifice ? Mon inconstance dans vos voies, mes rechutes habituelles ne prouvent-elles que ma faiblesse ? Ah ! Seigneur, convertissez-moi, et je me convertirai pleinement à vous, parce que vous êtes mon Seigneur et mon Dieu. (Ibid.) La foi m'a appelé aujourd'hui au temple. L'autel est dressé. Le sacrifice s'apprête. Votre Fils en est la victime. Voici, Seigneur, que je viens m'unir à lui. Tout indigne que je suis, ne me rejetez pas. Par miséricorde, plutôt, acceptez l'offrande tardive, mais pleine, mais irrévocable que je vous fais de moi-même. Mon désir est d'être à vous sans partage, de vivre et de mourir dans votre service. Ainsi soit-il.

DISCOURS CIV.

POUR LA FÊTE DE LA PURIFICATION.

Ecce positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum in Israel, et in signum cui contradicetur. (Luc, II, 34.)

Cet Enfant est pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs dans Israël, et pour être en butte à la contradiction des hommes.

N'êtes-vous pas étonnés, mes frères, d'entendre le vénérable Siméon dire à la mère de Jésus, en lui remettant son Fils, que cet enfant, dont la naissance le faisait d'ailleurs tressaillir de joie, était établi pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs en Israël ? Que Jésus-Christ doive nous sauver, c'est ce que nous croyons, ce que nous espérons tous. Car chaque jour on nous répète que Dieu a envoyé son Fils dans le monde, non pour qu'il jugât le monde, mais pour qu'il le sauvât. Nous tenons pour une vérité incontestable, qu'en venant dans le monde Jésus-Christ a eu le désir, l'intention, la volonté de sauver les plus grands pécheurs. Nous voulons que tous voient en lui, et voient en lui seul l'auteur et le consommateur de leur salut ; et lors même que nous affirmons avec une pleine confiance que Dieu ne veut la perte et la damnation de personne ; qu'il veut plutôt que tous se sauvent en se convertissant à lui, nous n'imaginons pas qu'il y ait sous le ciel un autre nom par l'invocation duquel personne puisse obtenir le salut, que le nom de Jésus. Comment donc se peut-il faire que Jésus-Christ doive être, pour un seul homme, quel qu'il soit, une occasion de ruine ? Cet oracle est bien alarmant, mais il est indubitable. Cent autres, émanés comme celui-là, de la bouche de l'Esprit-Saint, disent la même chose en ces termes également clairs et précis. Isaïe n'avait-il pas dit que ce Sauveur serait une pierre d'achoppement

pour les deux maisons d'Israël : un piège et un sujet de ruine aux habitants de Jérusalem ? que plusieurs heurteraient contre cette pierre, tomberaient et se briseraient, s'engageraient dans le filet et y seraient pris ? (Isaï., VIII, 14, 15.) Jésus-Christ n'a-t-il pas dit de lui-même aux Juifs que s'il ne fût pas venu, et qu'il ne leur eût pas parlé (Joan., XV, 22), ils auraient eu une excuse qu'ils n'avaient plus, et moins de péchés qu'ils n'en avaient ? Ne disait-il pas encore, en se comparant à une pierre, que celui qui se laisserait tomber sur cette pierre s'y briserait, et qu'elle écraserait celui sur qui elle tomberait ? (Matth., XXI, 44.) Cet oracle est bien alarmant, mais c'est peut-être une raison de plus pour vous et pour moi de le méditer sérieusement, parce que la crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse, et qu'il est bon, quand l'amour est trop faible, que la crainte nous retienne ou nous aiguillonne. Cet oracle est bien alarmant ; mais pourquoi nous en plaindriions-nous, vous et moi, puisqu'il dépend et de moi et de vous d'en prévenir, chacun pour notre compte, les terribles conséquences ?

Oui, mes frères, il faut croire, avec le saint vieillard, que l'adorable Enfant que nous voyons aujourd'hui s'offrir à la divine justice comme la victime de propitiation pour nos péchés, et non-seulement pour les nôtres, mais encore pour ceux du monde entier (1 Joan., II, 2), est établi pour la ruine de plusieurs, j'oserai même dire du plus grand nombre ; car elle est étroite, la voie qui conduit à la vie, et il en est peu qui aient le courage d'y marcher, tandis que la multitude se jette par le chemin large et spacieux qui mène à la perdition. (Matth., VII, 13, 14.) Car si plusieurs viendront d'orient et d'occident, et auront part dans le royaume des cieux avec Abraham, Isaac et Jacob, les enfants du royaume, bien qu'appelés comme les autres, appelés même avant les autres, seront jetés dans les ténèbres extérieures, ou il y aura des pleurs et des grincements de dents (Matth., VIII, 11, 12) ; car au temps de la moisson, non-seulement cette ivraie maudite qui couvre le champ du père de famille, mais avec l'ivraie la paille encore sera liée en bottes pour être brûlée, sans que rien soit reçu dans le grenier du Père céleste, que le bon grain, que le grain qui aura résisté à l'épreuve réitérée du crible ; car ces bienheureux élus dont Dieu même doit être la récompense infiniment grande (Matth., V, 12), ces disciples fidèles, à qui Jésus-Christ a préparé son royaume, qu'il fera manger et boire à sa table, et qui, assis sur des trônes, jugeront avec lui toutes les nations, en quel nombre sont-ils, quand le Prophète, parlant de la postérité d'Abraham, de cette postérité qui devrait se multiplier à l'égal des étoiles et des grains de sable qui couvrent le rivage de la mer, compte ceux qui se sauveront par le nombre des épis qui restent à glaner dans un champ, après que la moisson en a été enlevée ; par le nombre des grappes qui ont échappé à l'œil

du vendangeur ; par le nombre des fruits qui restent sur un arbre dont on a secoué les branches ? Et si tout cela était vrai des Juifs, ne sera-t-il pas également vrai à l'égard des chrétiens, en qui il est aujourd'hui si rare que la foi opère par la charité ?

Mais enfin, voyons comment et en quel sens Jésus-Christ est établi pour la ruine de plusieurs. Est-ce qu'il doit les tromper par une doctrine mensongère ? les corrompre par des maximes dépravées ? exiger d'eux de pénibles sacrifices sur des promesses illusoires ? les laisser sans assistance dans la route ardue où il les engage ? les exclure, quoi qu'ils fassent, de sa miséricorde ? Loin de nous ces abominables pensées. Jésus-Christ ne sera et ne pourra jamais être une occasion de ruine pour les hommes, que par un effet de leur propre malice et qu'autant qu'il sera lui-même en butte à leurs contradictions. Si donc nous ne contredisons pas à Jésus-Christ, pourquoi nous effrayer d'une menace qui ne s'adresse pas à nous ?

Mais prenons garde. Contredire à Jésus-Christ n'est pas précisément renouveler les murmures, les persécutions, les blasphèmes, les violences, les attentats des Juifs contre sa personne. Il se trouverait encore, je n'en doute pas, des impies qui crucifieraient de leurs mains le Dieu de gloire, si, pouvant souffrir et mourir encore, il consentait de nouveau à se livrer à la discrétion des méchants. Ce qu'ils ont fait, ce qu'ils font encore donne la mesure de leurs affreuses dispositions. Quand on déblatère en furieux contre la religion, qu'on la vilipende avec acharnement devant les faibles, qu'on s'emploie à la ruiner dans le cœur de tous, on dit assez quel traitement on réserverait à son auteur. Mais, sans être coupable d'un si monstrueux excès, lors même que l'on conserve pour Jésus-Christ une sorte de respect, qu'on l'avoue pour son chef, qu'on se flatte de lui appartenir, il peut arriver, et il n'arrive, hélas ! que trop, qu'on lui contredise et qu'on soit en opposition avec lui.

Jésus-Christ, par exemple, enseigne des mystères qu'il faut croire sur sa parole expliquée par l'Eglise, bien qu'ils humilient l'orgueil de notre raison qui n'y peut rien comprendre, bien qu'ils gênent nos passions, ennemies du frein et de la contrainte. Cette Providence si attentive, et à qui rien n'échappe de nos pensées les plus cachées, de nos affections les plus intimes, de nos actions les plus secrètes ; ce jugement si sévère, où, d'abord seul à seul avec Dieu, puis à la face de l'univers, vous et moi nous rendrons compte de tout, même d'une parole inutile ; ces supplices affreux de l'enfer, destinés au sensuel comme à l'homicide, à l'intempérant, comme au voleur ; cette interminable éternité, où un feu inextinguible punira sans relâche le malheureux tombé dans ses abîmes, ne fût-il coupable que d'un seul péché, et ce péché n'eût-il duré qu'un instant, voilà des

dogmes qu'il faut croire de cœur et confesser de bouche (*Rom.*, X, 10), pour être chrétien. Les nier, les combattre, en révoquer en doute l'indubitable certitude, c'est contredire à Jésus-Christ, c'est faire Jésus-Christ menteur, c'est se mettre en opposition avec l'Évangile, c'est se condamner soi-même, et se faire, par une incrédulité orgueilleuse et libertine, un scandale, une occasion de ruine, des mystères de Jésus-Christ. Ce travers insensé, cet aveuglement honteux, ce fruit détestable d'une corruption profonde, dois-je le plaindre en vous ? dois-je seulement le craindre pour vous ? Si je voyais ici ceux que je n'y vois pas, ou je ne hasarderai pas cette question, ou j'aurais le courage d'y répondre sans détour. Mais avec vous, je puis être sincère sans être amer. Je regretterai donc que votre foi ne soit pas plus agissante ; qu'elle n'opère pas en vous par la charité ; que vous n'y puisiez pas toujours des motifs d'éviter le mal et de faire le bien ; que vous la reteniez même quelquefois dans l'injustice (*Rom.*, I, 19) ; mais je n'en suspecte pas la sincérité. Si vous péchez, vous ne péchez pas comme l'adultère qui, après avoir mangé le prix de sa prostitution, s'essuie la bouche et dit : *Je n'ai point fait de mal.* (*Prov.*, XXX, 20.) Vous ne péchez pas comme l'insensé qui, effrayé dans la voie du crime par les alarmes de sa conscience, s'encourage et s'anime à franchir le pas, dans la folle pensée que le Dieu de Jacob n'en saura rien (*Psal.*, XCIII, 7), ou qu'il en perdra le souvenir. Vous ne péchez pas comme le méchant qui, pour étouffer ses remords, se promet d'être, après sa mort, comme s'il n'avait jamais été. Vous êtes lâches dans le service de Dieu ; vous êtes trop peu soucieux d'avancer l'œuvre de votre sanctification ; vous êtes faibles contre le démon, la chair et le monde, mais vous n'êtes point infidèles, et j'aime à vous distinguer de tant d'autres, dont il est vrai de dire qu'ils ont erré, qu'ils ont fait naufrage dans la foi. (*I Tim.*, I, 17.)

Mais comme tous ceux qui disent : *Seigneur ! Seigneur ! n'entreront pas pour cela dans le royaume des cieux ; que celui-là seul y entrera qui fait la volonté du Père céleste* (*Matth.*, VII, 21), je reviendrai à vous dire : Prenons garde ; Jésus-Christ a établi des maximes qui doivent servir de règles à nos jugements, déterminer nos affections et nos haines, notre estime et notre mépris. Penser, vouloir, parler, agir en sens contraire de ces maximes, c'est contredire à Jésus-Christ ; c'est donner à entendre qu'on le tient pour un enthousiaste, un visionnaire, un insensé. Par exemple, on contredit Jésus-Christ, on se met en opposition avec lui, quand on s'occupe plus du temps que de l'éternité, de la terre que du ciel, de son corps que de son âme, de sa fortune que de son salut. Car Jésus-Christ a établi pour maximes, qu'il faut chercher avant tout le royaume de Dieu et sa justice (*Matth.*, VI, 33) ; qu'une seule chose est nécessaire (*Luc.*, X, 42), et qu'il ne sert de rien à l'homme de

gagner le monde entier s'il vient à perdre son âme. (*Matth.*, XVI, 26.) On contredit encore Jésus-Christ, et l'on se met en opposition avec lui, quand, pour se ménager la faveur des hommes, ou échapper à leur censure, à leurs moqueries, à leurs persécutions, on rougit de son devoir, on trahit sa conscience ; car Jésus-Christ a établi pour maxime, qu'il ne faut pas craindre les hommes dont la puissance, après tout, ne s'étend que sur le corps ; mais qu'il faut craindre souverainement celui qui peut précipiter le corps et l'âme dans l'enfer pour l'éternité. (*Matth.*, X, 28.) Enfin, on contredit Jésus-Christ et l'on se met en opposition avec lui, quand on adopte dans la pratique et dans le détail de sa conduite, ces maximes corruptrices du monde corrompu, sur les richesses, les plaisirs, la vie heureuse ; contre la pauvreté, le pardon des injures, l'obligation de porter sa croix, qui sont autant d'hérésies, de blasphèmes, d'impiétés contre Jésus-Christ qui, cent fois, a anathématisé le monde à cause de ses erreurs et de ses scandales. Si votre cœur, mes frères, ne vous condamne pas à cet égard, je ne vous condamnerai pas non plus. Plutôt, si, comme Jésus-Christ et avec Jésus-Christ, vous appelez « bienheureux les pauvres d'esprit, bienheureux ceux qui sont doux, bienheureux ceux qui pleurent, bienheureux ceux qui sont affamés et altérés de la justice, bienheureux ceux qui sont miséricordieux, bienheureux ceux qui ont le cœur pur, bienheureux les pacifiques, bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice » (*Matth.*, V, 2 et seq.) ; je vous exciterai à la confiance, assuré que je suis que dès lors Jésus-Christ est établi pour votre résurrection, pourvu que, d'accord avec lui sur les dogmes qu'il a révélés et sur les maximes qu'il a prêchées vous n'agissiez pas contre les exemples qu'il nous a laissés.

Dans la vie de Jésus-Christ je trouve des œuvres que je ne puis qu'admirer ; mais j'en trouve aussi que je dois imiter. Jésus-Christ ne m'a pas dit d'apprendre de lui à faire parler les muets, à guérir les malades, à ressusciter les morts. Je ne serai point repris pour n'avoir point fait de miracles. Je pourrais même être réproché après en avoir fait d'éclatants. Mais dans tout ce qui est possible à l'homme aidé de la grâce, Jésus-Christ est mon modèle. C'est là ce qu'il m'a dit d'apprendre de lui, et en quoi il m'a donné l'exemple, afin que je fisse après lui ce qu'il a fait le premier ; et je le contredirais, je serais en opposition avec lui, si ma vie n'était pas conforme à la sienne ; si j'étais orgueilleux quand il s'est humilié jusqu'à la mort de la croix (*Philip.*, II, 8) ; si j'étais avare, « quand il n'a pas eu où reposer sa tête » (*Matth.*, VIII, 20) ; « si j'étais sensuel, quand il a souffert la faim et la nudité ; si j'étais colère, quand « il a eu, sous la main de ses bourreaux, la douceur d'un agneau ; » si je murmurais des peines de mon état, quand il a été dans les travaux

dès sa jeunesse (Psal. LXXXVII, 16); si je pensais à me venger de mes détracteurs, quand il a prié, quand il est mort pour ses ennemis.

Mais sur ce dernier point, sur cette imitation de Jésus-Christ, puis-je, mes frères, vous tranquilliser? puis-je me tranquilliser moi-même? Où est, de nos jours, le chrétien assez fidèle pour avoir droit de dire avec saint Paul: *Je vis, ou plutôt, ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi?* (Galat., II, 20.) Où est celui que sa conscience autoriserait à dire à ses frères, «soyez mes imitateurs, comme je suis moi-même l'imitateur de Jésus-Christ?» Eh! pourtant, ce langage que ni vous ni moi ne tiendrions peut-être pas sans nous exposer à être contredits par mille et mille faits, par mille et mille témoins, ce langage devrait être vrai dans la bouche de tous ceux qui prétendent au salut. Car les élus que Dieu glorifiera, il les aura justifiés; ceux qu'il aura justifiés, il les aura appelés; et ceux qu'il aura appelés, il les aura prédestinés pour être conformes à l'image de son Fils. Si donc Dieu ne nous trouve pas conformes à Jésus-Christ, encore qu'il nous ait appelés en vue de ses mérites, qu'il nous ait justifiés par la vertu de son sang, il ne nous glorifiera point avec lui; et comme ne pas se déclarer pour Jésus-Christ, c'est se déclarer contre Jésus-Christ; de même, n'être pas conforme à Jésus-Christ, c'est être opposé à Jésus-Christ, c'est contredire à Jésus-Christ.

Et voilà sur quoi le grand Apôtre fonde l'obligation où nous sommes de «quitter les œuvres de ténèbres, et de nous revêtir des armes de lumière; de marcher avec bienséance et avec honnêteté; de ne point nous laisser aller aux débauches et aux ivrogneries, aux impudicités ni aux dissolutions, aux querelles ni aux envies; mais de nous revêtir de Notre-Seigneur Jésus-Christ, comme nous en avons été revêtus dans le baptême; de nous revêtir, » sur le modèle de Jésus-Christ, de l'homme nouveau *qui est créé selon Dieu, dans une justice et une sainteté inévitable* (Ephes., IV, 24); si bien que nous soyons, que nous vivions habituellement dans la même disposition et dans le même sentiment où a été Jésus-Christ à l'égard de Dieu, à l'égard du prochain, à l'égard de nous-mêmes. A l'égard de Dieu, «en faisant toujours et en tout, comme Jésus-Christ, le bon plaisir de Dieu, » nous occupant de ce qui regarde son service, et «trouvant notre nourriture, » notre richesse, notre gloire, notre joie, notre bonheur «dans l'accomplissement de sa volonté. A l'égard du prochain, en nous revêtant, » comme Jésus-Christ, «de tendresse et d'entrailles de miséricorde, de bonté, d'humilité, de modestie, de patience; nous supportant les uns les autres, chacun remettant à son frère les sujets de plainte qu'il pourrait avoir contre lui; nous entrepardonnant, comme le Seigneur nous a pardonné; nous revêtant surtout de la charité, qui est le lien

de la perfection (Coloss., III, 12, 13), » et faisant dire de nous ce qu'on disait de Jésus-Christ: *Pertransiit benefaciendo* (Act., X, 38): allant de lieu en lieu, il faisait du bien partout. A l'égard de nous-mêmes, ne cherchant jamais, ni en rien, non plus que Jésus-Christ, notre satisfaction et «notre propre gloire; » mais travaillant à nous sanctifier, pour que les autres, «édifiés par nos exemples, se sanctifient eux-mêmes avec nous dans la vérité. »

Quelle doctrine, mes frères, vous prêche aujourd'hui votre pasteur! Si elle le force à rougir de ses imperfections, si elle l'effraye sur la mesure de justice qu'il a à remplir, sur l'étendue des devoirs que lui impose son ministère, sur la continuité des bons exemples qu'il vous doit; s'il tremble d'être réprouvé, après vous avoir prêché l'Evangile, parce qu'il sera peut-être trouvé trop pauvre en vertus, trop léger en mérites; voyez si vous n'êtes pas présomptueux à l'excès, vous qui vous dispensez de faire le bien, parce que vous ne faites pas le mal, et qui, sans vous mettre en peine d'imiter Jésus-Christ et de retracer les traits de sa vie dans la vôtre, croyez qu'il vous suffit de ne pas ressembler à des démons. Ah! venez plutôt, allons ensemble porter notre confusion aux pieds de Jésus-Christ, et le prier de faire cesser toute opposition entre nous et lui, afin qu'il soit vrai «qu'il a été établi, non pour notre ruine mais pour notre résurrection.»

DISCOURS CV.

UR LE CARNAVAL.

Vous savez bien, mes frères, que Jésus-Christ ne parle pas comme le monde; et vous ne devez pas vous étonner que, faisant près de vous la charge d'ambassadeur pour Jésus-Christ, je vous exhorte à la pénitence, et vous conjure, en son nom, de vous réconcilier avec Dieu, même dans ces jours que le monde consacre aux plaisirs et à la débauche. Quelle part, en effet, si vous êtes chrétiens, pouvez-vous prendre à ces honteuses folies, reste impur des superstitions païennes? Est-ce bien à vous qu'il convient de célébrer, à la manière des idolâtres, les fêtes du Dieu de l'intempérance et de la crapule? L'Evangile, qui doit faire la règle de votre conduite, puisqu'il sera celle de votre jugement, assigne-t-il une portion quelconque de l'année au dévergondage, à la licence, aux excès? Et pour ancien, pour universel que soit l'abus, vous donne-t-il droit d'oublier les engagements de votre baptême, d'éteindre en vous «la charité du Père, » de vous déclarer les ennemis de la croix et de la traiter avec ignominie?

Nous touchons à ce temps favorable, à ces jours de salut, où le Seigneur est plus près de ceux qui l'invoquent. (Psal. CXLIV, 18.) où il se laisse plus facilement trouver par ceux qui le cherchent. (Act., XXI, 31); où, pour peu qu'il nous reste de religion,

nous devons « revenir à notre propre cœur, interroger nos voies, repasser nos années dans l'amertume de notre âme, » sonder les plaies que le péché nous a faites, y appliquer le remède qui seul peut les guérir; « nous renouveler, » en un mot, « en dépouillant chacun les inclinations du vieil homme, selon lesquelles nous avons vécu dans notre première vie, et en revêtant de l'homme nouveau qui a été créé selon Dieu, dans une justice et une sainteté véritable. » Comme pour entrer dans cette carrière, que surtout pour y courir de manière à remporter le prix, il faut garder en toutes choses une exacte tempérance, l'Eglise, dès aujourd'hui, proclame un jeûne public et solennel, dont elle ne dispense que les enfants et les infirmes. Dès aujourd'hui, elle appelle vos regards sur ce Sauveur charitable que nos péchés ont percé; et pour que le souvenir de ses douleurs contrebalance en nous le goût de la dissipation et du plaisir, et nous dispose au recueillement et à la componction, elle nous retrace les circonstances de sa passion les plus cruelles et les plus ignominieuses. Voilà, dit Jésus-Christ, lui-même dans l'Evangile de ce jour, que nous allons à Jérusalem, et tout ce qui a été écrit par les prophètes touchant le Fils de l'Homme, va y être accompli : car il sera livré aux gentils, il sera fouetté, on lui crachera au visage, et après qu'ils l'auront fouetté, ils le feront mourir. Enfin, l'Eglise veut que, dès aujourd'hui, nous vous pressions de faire sans délai, de faire même avant le commencement de la sainte quarantaine, la déclaration de vos péchés au prêtre, de savoir de lui par quelles œuvres vous devez les expier; de vous réconcilier avec vos ennemis, de terminer tous vos différends, de vous remettre mutuellement et du fond du cœur vos dettes, afin de pouvoir dire à Dieu avec plus de confiance : *Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.* (Matth., VI, 12.) De manière que, déjà changés dès l'entrée du carême, et travaillant chaque jour à vous renouveler par la pénitence, qui est un second baptême, vous obteniez de manger la pâque chrétienne avec un cœur sincère et purifié de toute souillure.

Or, ce que l'Eglise fait, ce qu'elle désire que vous fassiez vous-mêmes, se concilie-t-il avec les folies du carnaval? Est-ce par de crapuleux excès qu'on se dispose au jeûne? par une dissipation extravagante qu'on se dispose au recueillement et à la prière? Est-ce par le crime qu'on arrive à cueillir les fruits de la pénitence? « Est-ce en crucifiant de nouveau le Fils de Dieu » et en l'exposant à l'ignominie, qu'on apprend à compatir à ses souffrances?

Je tiens pour saintes toutes les cérémonies de notre religion; et c'est précisément parce que je les crois saintes, que je souffre davantage de les voir tournées en ridicule. Mais soyons vrais. Si les dérisions qu'en font les impies sont toujours dépla-

cées, elles ne sont pas toujours injustes. Leur tort est de confondre la cérémonie religieuse avec l'abus qu'en font les hommes irréligieux, et d'aiguiser contre celle-là des traits qui ne doivent percer que ceux-ci. On feint qu'un étranger, voyageant en France, écrivait dans son pays que notre nation tout entière, à bien peu d'exceptions près, était, une fois l'année, saisie d'une fièvre ardente qui la faisait délirer et la jetait dans un état complet de démence; que cette maladie, si singulière, durerait trois jours; mais que le quatrième, un peu de poussière jeté sur le front des malades, suffisait pour les calmer et les rendre à la raison. Il est pénible, mes frères, d'en faire l'aveu; mais ce petit conte nous peint selon la vérité, ou, si je dois venger la cérémonie des cendres du mépris avec lequel on affecte d'en parler, je ne trouve rien qui sauve du ridicule, ou du reproche d'une hypocrisie bouffonne, la plupart de ceux qui y participent.

Les cendres donc que l'Eglise bénit par notre ministère, et dont nous marquons vos fronts, ne rendent pas le sens à ceux qui l'ont perdu; mais elles donnent à tous une leçon salutaire, et bien faite pour humilier leur orgueil en leur rappelant que, formés de terre, ils doivent retourner en terre. Elles prêchent éloquemment à tous le mépris si nécessaire du monde, et la vanité de ses richesses, de ses distinctions, de ses plaisirs, en ouvrant à leurs yeux ce sépulcre où s'engloutissent les rois et les sujets, et où l'homme le plus puissant, le plus opulent, le plus sensuel, n'a pour partage que le silence, les ténèbres, la pourriture et les vers. Elles les forcent tous à rougir de leur lâcheté, en leur retraçant cette ancienne et austère discipline de l'Eglise primitive, où, pour un seul de ces péchés dont le nombre aujourd'hui échappe à nos calculs, la pénitence se faisait publiquement, et des années entières, sous le cilice et la cendre; mais cette cérémonie instructive et si touchante, s'y présenter la tête encore si troublée, le cœur encore ému, les sens encore fatigués des excès de la veille; ou préluder par la licence et l'abus de la vie à des leçons sur le néant des choses du monde, et l'état pitoyable où nous réduira la mort, dites vous-mêmes, n'est-ce pas moquerie ou extravagance?

Si nous étions moins dépourvus de cet esprit de sagesse et de discrétion auquel nous avons été appelés, et que nous comprissions mieux à quoi nous engageant le titre et la profession de chrétiens, nous dirions « des joies du monde, qu'elles sont vaines, trompeuses, et nous condamnerions les ris de folie : » nous nous applaudirions de « ne nous être jamais trouvés mêlés avec ceux qui aiment à se divertir, et de n'avoir jamais eu aucun commerce avec les personnes qui se conduisent avec légèreté; » nous craindriions cette vie de plaisirs qui, lors même qu'elle paraît exempte de crimes, conduit infailliblement à l'enfer; nous

croirions que, pour « suivre Jésus-Christ, il faut porter sa croix tous les jours, et renoncer à soi-même, » c'est-à-dire, à toutes les inclinations de la nature corrompue; *que ceux qui sont à lui ont crucifié leur chair avec ses convoitises, et portent sa mortification dans leur corps.* (Galat., V, 24.) Enfin, nous réglerions nos goûts, nos inclinations, nos mœurs d'après cette maxime, aussi incontestable que l'Evangile même dont elle est comme l'abrégé, que toute la vie d'un chrétien doit être une pénitence continuelle : *Tota vita christiani perpetua debet esse pœnitentia.* Observez bien qu'on ne dit pas quelques actions particulières de la vie, mais la vie elle-même; qu'on ne dit pas quelques années, quelques jours ou quelques moments, mais toute la vie; qu'on ne dit pas la vie des prêtres, la vie des solitaires retirés dans le désert, la vie des pécheurs insignes; mais d'un chrétien, et de tout chrétien, de quelque état qu'il puisse être; parce que tout chrétien est membre et disciple de Jésus-Christ, et qu'il ne peut espérer d'être sauvé qu'autant qu'il aura conformé sa vie et sa conduite à celle de Jésus-Christ son maître, son sauveur, son chef et son modèle.

Et puis, rendons-nous justice : que sommes-nous donc devant Dieu, que des débiteurs insolvables, que des criminels obligés de satisfaire pour l'expiation de nos péchés, et de prévenir, par la pénitence, les terribles châtimens dont il nous menace? Ce feu de l'enfer, qu'aura-t-il à dévorer, que des vices et des désordres dont nous sommes bien certainement coupables, dont peut-être nous ne rougissons pas encore, quoique pourtant « ils n'aient eu pour fin que la mort? » Est-ce donc ne pas nous ménager assez, ne pas montrer assez d'indulgence pour la faiblesse de notre chair, que d'exiger seulement que, « *comme nous avons fait servir les membres de notre corps à l'impureté et à l'injustice pour commettre l'iniquité, nous les fassions servir maintenant à la justice pour notre satisfaction?* » (Rom., VI, 19.) Si nous ne pouvons pas proportionner notre pénitence au nombre et à l'énormité de nos fautes, ne devons-nous pas du moins la proportionner à notre état et à nos forces? Si nous ne pouvons pas mener une vie aussi austère que Jean-Baptiste, ne devons-nous pas au moins nous refuser aux épanchemens d'une joie folâtre, à la satisfaction des désirs sensuels, à l'ivresse des plaisirs?

Il en est des divertissemens, même permis, comme des liqueurs fortes : on n'en use jamais impunément, quand on en use habituellement, qu'on en use largement. Le chrétien fidèle à sa vocation ne s'y prête que par nécessité, pour délasser son esprit et son corps fatigués par un long travail, réparer les forces de l'un et de l'autre, et se mettre en état de reprendre ses occupations avec une nouvelle vigueur; il ne s'y prête qu'après avoir satisfait au service de Dieu et aux pratiques de la religion, au soin de sa famille et de ses affaires person-

nelles, aux devoirs de son état, et aux obligations de son emploi. Il s'y prête par condescendance pour ceux avec lesquels il est obligé de vivre et de maintenir la paix, se faisant, par une industrieuse charité, tout à tous, afin de les gagner tous; mais il sait que les divertissemens, même permis, deviennent criminels par leurs excès; qu'ils endorment la vigilance, montent l'imagination, dissipent le cœur, appellent les tentations, affaiblissent l'esprit de prière et dégoutent de la piété. Et puisque, pour être sage, il faut l'être avec sobriété, avec modération, sans excès, il en conclut qu'à plus forte raison il faut éviter l'excès pour se divertir en sage. Que devez-vous donc penser de ces jeux outrés, de ces travestissemens honteux, de ces danses profanes, de ces chants obscènes, de ces débauches crapuleuses que la coutume autorise dans ces malheureux jours, et dont elle fait presque une loi? vous y livrerez-vous les croyant criminels? et ne condamnerez-vous pas votre religion de mensonge et d'erreur, si vous dites qu'ils sont innocents?

Je sais bien, mes frères, que jamais vous n'êtes moins disposés à écouter la voix de vos pasteurs et à respecter leurs décisions, que dans ces jours de dissolution et de licence où la fureur des plaisirs vous transporte; mais il n'y a point de jours, je pense, où la parole de Dieu perde de son autorité, et ne mérite d'être entendue, crue, reçue, avec respect. Eh bien! ouvrez les saintes Ecritures : elles conservent le dépôt des instructions que Dieu a daigné donner aux hommes. Vous verrez que Jérémie, pour obtenir miséricorde du Seigneur, fait valoir qu'il ne s'est jamais trouvé dans les assemblées de joueurs. « Vous verrez que, suivant la loi, *une femme ne prendra point un habit d'homme, qu'un homme ne prendra point un habit de femme, et que celui qui le fait est abominable devant Dieu.* (Deut., XXII, 5.) Vous verrez que, d'après l'Esprit-Saint, *il faut éviter tout commerce avec la femme qui danse, porter même l'attention jusqu'à ne pas l'écouter, jusqu'à ne pas la regarder, quand on ne veut point périr par la force de ses charmes, et tomber dans ses filets.* (Eccli., IX, 4.) Vous verrez combien il est criminel et dangereux de se trouver dans les festins de ceux qui aiment à boire, et dans les débauches de ceux qui apportent des viandes et en surchargent la table pour manger ensemble. (Prov., XXIII, 20.) Vous verrez que « Dieu réserve pour le jour de l'affliction ceux qui boivent le vin à pleines coupes, et qui accordent leurs voix pour célébrer la débauche, et chanter à la manière des courtisanes et des prostituées. Véritablement tous ces excès, si hautement condamnés par la religion, sont moins multipliés, moins marquans, moins scandaleux que par le passé; mais il s'en commet encore assez pour affliger le cœur des pasteurs, puisque les bonnes mœurs en sont blessées, et que Dieu en est offensé. Il y a parfois des travestissemens d'hommes

en femmes, et de femmes en hommes. Il y a des réunions toujours dangereuses entre des personnes de sexe différent. Il y a des courses de nuit, des clameurs confuses, des chants inspirés par une licence effrontée. Il y a des repas dont les propos obscènes font le principal assaisonnement, et dont le terme est l'ivresse; des repas qui se prolongent de manière à faire du premier jour de carême le complément de la gourmandise et de l'ivrognerie; et bien sûrement, mes frères, que rien de tout cela ne convient à votre vocation. Que demandé-je donc de vous? Ah! si votre piété m'y autorisait, je vous exhorterais, au nom de l'Eglise, à vous séparer, particulièrement pendant ces jours, de la compagnie des pécheurs, pour venir vous prosterner ici aux pieds de Jésus-Christ, lui faire réparation d'honneur, et le dédommager, par votre amour, des outrages qu'on lui prodigue; et quand, à la vue de tant de chrétiens indignes qui l'oublient eux-mêmes, il demande à chacun de vous par ma bouche, *si vous aussi vous voulez vous retirer* (Joan., VI, 68), « de son service, » je vous exhorterais à lui répondre avec la ferveur de Pierre : *Eh! Seigneur, à qui irions-nous? vous avez les paroles de la vie éternelle.* (Ibid.) Ou comme saint Augustin : que les autres boivent à la coupe empoisonnée des plaisirs profanes : le Seigneur et mon calice, voilà la portion qui m'est destinée. Mais je ne puis faire moins que de vous conjurer, pour l'honneur de votre religion, de marcher *avec bienséance et honnêteté, comme on marche durant le jour*; de ne point vous laisser aller aux *débauches, aux ivrogneries, aux impudicités ni aux dissolutions.* (Rom., XIII, 13.) Accordez-vous, j'y consens, tout ce que la religion vous permet de plaisir; « mais réjouissez-vous dans le Seigneur. » (Philip., IV, 4.) Que la sobriété, la retenue, la modestie vous accompagnent dans vos divertissements, parce que le Seigneur est proche, et qu'il entend que bientôt la douleur succède aux ris, et que votre joie soit remplacée par la tristesse et le deuil de la pénitence.

DISCOURS CVI.

SUR LE CARÊME.

Je saisisrai l'occasion que me présente cette lettre du premier pasteur, pour vous rappeler, mes frères, à l'observation d'une loi trop méconnue de nos jours; je pourrais dire d'une loi scandaleusement et presque généralement violée.

Entre les règles qu'a établies l'Eglise pour maintenir parmi ses enfants l'esprit de son divin fondateur, ou pour le ressusciter dans ceux qui auraient eu le malheur de le laisser éteindre, il n'en est point que son antiquité rende plus vénérable que celle qui prescrit l'abstinence et le jeûne pendant le saint temps du carême. Quiconque voudra trouver l'origine de cette pénitence publique et solennelle, devra remonter jusqu'au berceau du christianisme. Elle com-

mença avec lui; et depuis dix-huit cents ans, non-seulement elle a été consacrée par le respect et la pratique de tous les vrais fidèles, mais toujours recommandée comme un devoir rigoureux et d'une nécessité indispensable au salut, jusque-là qu'aujourd'hui même elle distingue les catholiques de tous ceux qui n'ont pas pour mère l'épouse de Jésus-Christ. Cette considération toute seule devrait faire rougir les infracteurs de la loi du carême, quels que soient d'ailleurs les prétextes dont ils couvrent leur désobéissance.

Il est vrai que cette loi ne se trouve pas littéralement et mot à mot au nombre des préceptes que nous a faits le Seigneur; mais ceux qui l'ont portée étaient ses apôtres et ses lieutenants. Il leur avait donné toute puissance que lui-même avait reçue de son Père; il les avait investis de son autorité, et c'est lui que nous écoutons, quand nous les écoutons, comme c'est lui que nous méprisons, quand nous les méprisons. En un mot, cette loi n'est qu'une loi de l'Eglise; mais des chrétiens peuvent-ils ignorer que l'Eglise est établie pour les conduire dans les voies du salut; qu'elle est, en matière de mœurs comme en matière de doctrine, le *fondement et la colonne de la vérité* (I Tim., III, 15); et que si l'on cesse de lui appartenir du moment qu'on refuse de se soumettre à ses décisions, on n'a pas plus de droit que les païens et les publicains aux grâces, aux sacrements, aux sacrifices, aux promesses, aux espérances de ses enfants, lorsqu'on méconnaît son autorité, qu'on résiste à ses ordres, qu'on se joue de ses commandements et de ses défenses. Ainsi l'a voulu, ainsi l'a décidé celui-là même qui « se l'est acquise au prix de son sang; » celui qui ne veut être le père que de ceux dont elle est la mère. *Si quis Ecclesiam non audit, sit tibi sicut ethnicus et publicanus.* (Matth., XVIII, 17.)

Que si la conduite de l'Eglise dans l'établissement du carême, avait besoin d'être justifiée, je dirais qu'elle fut déterminée à en porter la loi, d'abord par l'exemple de Jésus-Christ. En effet, vous avez vu, mes frères, dans l'Evangile dont je vous ai fait lecture, que notre divin Maître, après son baptême, se retira dans le désert, *qu'il passa quarante jours sans boire ni manger, après quoi il eut faim.* (Matth., IV, 2.) Il ne faut qu'un peu de réflexion et de bonne foi pour convenir des devoirs qu'impose à ses disciples un pareil exemple. Car nous ne sommes pas seulement appelés à croire en Jésus-Christ, mais encore à marcher sur ses traces, à le prendre en tout pour modèle, à copier, autant du moins que le permet notre faiblesse, tous les traits de sa vie, à souffrir avec lui et pour lui. Or, Jésus-Christ faisant pénitence, quoiqu'il fût le plus saint des enfants des hommes, châtiant sa chair innocente par un jeûne de quarante jours, mortifiant un esprit docile par une longue et profonde retraite, sanctifiant un cœur

pur par une prière continuelle, et se préparant à la tentation par une vie mortifiée, ne dit-il pas à tous ceux qui veulent le suivre, qu'ils doivent marcher par les routes de la mortification et de la pénitence, d'autant mieux que, loin d'avoir aucun des titres qui en dispensaient Jésus-Christ, ils portent en eux-mêmes mille germes indestructibles d'un mal dont la pénitence seule peut prévenir ou réparer les effets? En un mot, Jésus-Christ a jeûné comme il a prié, non par besoin, mais par charité et par condescendance pour nous instruire et nous montrer dans sa personne, par quels moyens nous devons nous défendre contre les nombreux ennemis de notre salut.

L'Eglise fut encore déterminée à établir le carême, par l'esprit même de la religion qu'elle enseigne à ses enfants. Car il faut que vous le sachiez, mes frères, vous surtout qui réduisez tout le christianisme à quelques pratiques extérieures, sans paraître soupçonner même qu'il doit régler vos sentiments, vos affections, votre conduite; il faut, dis-je, que vous sachiez que le but de cette religion sainte est de détacher l'homme de la terre pour l'élever au ciel; de le faire mourir selon la chair, pour le faire vivre selon l'esprit; de le former à combattre les inclinations de la nature, pour qu'il suive les mouvements de la grâce; de le rendre invincible aux attrait du vice, et capable des plus sublimes vertus. Si nous sommes chrétiens, et que l'orgueil nous enfle, que l'intérêt nous domine, que l'envie nous ronge, que la sensualité nous corrompe, que nous soyons insatiables dans nos désirs, implacables dans nos haines, faux dans nos promesses, malins dans nos discours, intempérants dans nos repas, emportés, durs et intraitables; que nous n'aimions que les biens de la terre, et ne vivions que par les sens et que pour les sens, Jésus-Christ rougit de nous. Il nous rejette comme des ouvriers d'iniquité. Nous aurons beau crier vers lui : Seigneur, Seigneur ! nous avons beau lui adresser chaque jour quelques formules de prière, prendre part au culte public que lui rend l'Eglise, célébrer ses fêtes, assister à son sacrifice; nous ne valons pas mieux, et nous sommes moins excusables que les nations infidèles, quand nous ne gardons pas sa parole, quand, par la pratique des vertus qu'il ne nous a recommandées qu'après les avoir pratiquées lui-même, nous ne travaillons pas à établir en nous le royaume de Dieu et sa justice.

Mais ce but essentiel de la religion, l'obtient-on, et peut-on l'obtenir autrement que par l'éloignement des occasions dangereuses, l'aversion des plaisirs sensuels, la mortification de tous les appétits déréglés, le retranchement des aises, des commodités, de tout ce qui flatte, entretient, fortifie les passions, et dispose à la révolte une chair que le péché a corrompue? La vie d'un chrétien devrait donc être une pénitence continuelle. Nous devrions *porter sans cesse*

dans nos membres la mortification du Seigneur Jésus. » (II Cor., IV, 12.) Nous devrions, en traitant rudement notre corps, *accomplir en nous ce qui manque à ses souffrances* (Coloss., I, 24), pour que les mérites nous en soient appliqués. Car, *tous ceux qui lui appartiennent*, dit saint Paul, *ont crucifié leur chair avec ses convoitises.* (Galat., V, 24.) Toutefois, ces mots de crucifiement, de mortification, de pénitence, effrayent notre lâcheté. On peut dire de quelques-uns, qu'ils sont les ennemis de la croix de Jésus-Christ, qu'ils font leur Dieu de leur ventre, qu'ils mettent leur gloire dans leur propre honte (Philip., III, 18); qu'ils n'ont de pensées et d'affections que pour la terre; qu'ils allument en eux, par tous les moyens possibles, cette concupiscence malheureuse qui infecte tout le cours de leur vie, et en fait des hommes de péché. On peut dire de nous tous, que nous craignons à l'excès la gêne et la contrainte; que nous ne nous prêtons qu'avec répugnance à remplir des devoirs pénibles; que froids et paresseux quand il s'agit de nous combattre et de nous vaincre, nous tendons sans cesse au relâchement. Combien donc n'était-il pas nécessaire qu'il y eût au moins dans l'année un temps spécialement consacré aux exercices laborieux de cette pénitence inséparable d'une vie véritablement chrétienne, mais dont l'esprit se perd peu à peu dans les pécheurs, et s'affaiblit quelquefois dans les justes même.

L'Eglise fut en troisième lieu déterminée à établir le carême par l'intérêt le plus pressant de ses enfants. Tous pêchent, tous ont donc besoin de faire pénitence, car tout péché assujettit celui qui le commet à une peine temporelle qu'il faut de nécessité subir dans ce monde-ci ou dans l'autre. David l'avait bien compris. Au sacrifice d'un esprit humilié, d'une volonté soumise, d'un cœur contrit et brisé par la douleur, il joignit les prières, les veilles, le jeûne, toutes les pratiques qui pouvaient faire de son corps une victime d'expiation. Il portait pour vêtement un cilice, il prenait son repas la tête couverte de cendre, mangeant celle qui tombait sur son pain et mêlant ses larmes avec ce qu'il buvait. La nuit il interrompait son sommeil et sortait d'une couche baignée de pleurs pour se prosterner devant Dieu et implorer miséricorde. Lui-même prenait le Seigneur à témoin que ses genoux étaient affaiblis par la continuité du jeûne, et que sa persévérance à refuser à la chair toute espèce d'adoucissement et de commodités l'avait changé au point d'être méconnaissable. Non moins pécheurs que David, lors même que nous ne serions ni adultères, ni homicides, attendrons-nous à payer nos dettes que Dieu nous ait livrés aux ministres de sa justice? Ah! nous ne sortirions pas de leurs mains que nous n'eussions payé jusqu'à la dernière obole. Ici-bas nous sommes sous le règne de la miséricorde, et c'est pour cela que l'Eglise nous invite à la pénitence, nous presse,

nous ordonne d'offrir à Dieu des satisfactions qui, quoique infiniment moindres, lui sont infiniment plus agréables.

Enfin l'Eglise fut déterminée à porter la loi du carême par la nature des mystères à la célébration desquels elle veut nous disposer. Mystère de l'institution de l'adorable Eucharistie à laquelle nous devons tous participer ; mais que personne ne reçoit qu'à sa condamnation, s'il n'a pris soin de purifier son cœur de toute souillure par la destruction et l'expiation du péché. Mystères des souffrances, de la passion et de la mort de Jésus-Christ, opérés pour la destruction, pour l'expiation, pour la rémission du péché et le salut des pécheurs ; mais qui ne deviennent salutaires qu'à ceux qui, au sang d'un Dieu Sauveur, savent mêler les larmes d'un cœur pénitent. Mystère de la résurrection de notre chef ; mais dont nous n'avons droit de nous réjouir qu'autant que nous nous sommes affligés avec lui, que nous avons porté la croix après lui, que nous avons fait pénitence comme lui.

Ces motifs et l'autorité de l'Eglise produisirent pendant bien des siècles leur effet sur les chrétiens. Nos pères regardaient le carême comme un temps propre à se purifier, à se renouveler dans l'esprit de leur vocation à une vie toute sainte ; comme un temps de moisson où ils devaient recueillir les grâces les plus abondantes. Personne ne s'en dispensait. Jeûnons tous, disait saint Chrysostome, parce que tous nous avons péché. C'est une satisfaction que chacun de nous doit à la divine justice que ses péchés ont offensée : *Jejuna quia peccasti*. Jeûnons pour ne plus pécher. C'est une précaution qu'il faut prendre pour nous soustraire à l'empire des sens et nous accoutumer à vaincre les désirs de la chair : *Jejuna ut non pecces*. Jeûnons pour attirer sur nous les grâces du ciel. C'est un moyen de les obtenir : *Jejuna ut accipias*. Au temps de saint Basile il n'y avait ni âge, ni sexe, ni condition, ni climat, ni pays, où l'on se crût étranger à l'observation de cette loi. Tous, disait le saint docteur, et les riches et les pauvres, et les vieillards et les artisans, et les marins et les laboureurs, et les femmes et les enfants même, tous reçoivent la loi du jeûne et s'y soumettent avec joie. J'ajoute qu'ils l'observaient avec une exactitude, avec une rigueur qui doit étonner notre délicatesse. Un seul repas par jour et pris seulement au coucher du soleil, et dans lequel, outre l'usage des viandes, était interdit celui du vin et du laitage ; de longues veilles, des prières presque continues, quelle comparaison avec le jeûne d'aujourd'hui, que la condescendance de l'Eglise a rendu si facile !

Mais il ne faut pas vous tromper, mes très-chers frères, si la rigueur de l'ancienne discipline est adoucie, l'esprit qui l'avait établie reste toujours le même. Usez sans aucun scrupule des dispenses qui vous sont accordées, mais ne les poussez pas au delà des bornes qu'a fixées le supérieur.

Tous ceux qui sont tenus au jeûne ne peuvent, le dimanche excepté, se permettre qu'un seul repas et une légère collation le soir. On vous accorde l'usage de la viande pour quatre jours de la semaine ; mais ceux qui ne doivent pas souper ne doivent pas non plus user le soir d'aliments gras. Or, les infirmes, les femmes qui nourrissent ou qui sont enceintes, ceux qui travaillent à des ouvrages excessivement pénibles, et les personnes qui n'ont point atteint l'âge de vingt et un ans, sont les seules que l'Eglise n'assujettit pas à la loi du jeûne. Encore faut-il observer que dans la classe des journaliers, des laboureurs, des artisans, chacun doit consulter ses forces et jeûner aussi souvent qu'il le peut faire sans se rendre incapable de vaquer à ses travaux. Il faut observer encore que si les personnes de l'un et de l'autre sexe, qui n'ont pas vingt et un ans, ne peuvent être accusées de désobéir à l'Eglise en ne jeûnant pas, une autre raison les oblige à pratiquer au moins de temps en temps cet acte de pénitence, puisque la jeunesse plus que les autres âges est exposée aux attaques de cette espèce de démons qui ne se chassent que par le jeûne et par la prière. Enfin, il faut observer que si la loi du jeûne admet des dispenses, ces dispenses doivent être motivées non par la gourmandise ou la délicatesse, non par des frayeurs imaginaires, non par quelque légère indisposition, mais par une nécessité réelle, et qui, pesée dans la balance de la divine justice, ne charge la conscience d'aucun poids.

Il est un autre article sur lequel notre évêque, dans sa lettre, nous recommande d'insister auprès de vous ; mais il est si important, que je crois devoir en faire le sujet d'une instruction particulière. Je terminerai celle-ci en vous conjurant de mettre à profit ce temps favorable et de travailler pendant ces jours à vous rapprocher de Dieu dont le péché vous a éloignés et auquel vous ne reviendrez jamais que par la pénitence.

DISCOURS CVII.

SUR LE CARÊME.

La condescendance dont le supérieur a cru devoir user cette année encore, en permettant les aliments gras durant le carême, ne me scandalise pas ; mais elle m'afflige. Je ne regarde point la religion comme perdue, parce que, cédant aux représentations et aux vœux des premiers magistrats de leurs diocèses, nos évêques, depuis certain temps, adoucissent une pratique qui, pendant bien des siècles, n'admit point d'adoucissement. Ils ne font en cela qu'user avec sagesse de l'autorité que leur a donnée l'Eglise sur une loi qu'elle a faite, qu'elle pourrait abolir et qu'à plus forte raison elle peut modifier selon les temps, les lieux et les personnes, sans que la religion en reçoive la moindre atteinte, sans que le salut des fidèles en soit aucunement compro-

mis. Sur ce point, comme sur tous les autres, le devoir d'un catholique est de trouver bon tout ce qu'elle fait, par là même qu'elle le fait, puisque l'assistance du Saint-Esprit ne lui manque pas plus pour régler les mœurs de ses enfants que pour fixer leur croyance.

Mais puis-je ne pas gémir de ce que, dans un état de choses où ce ne serait pas trop de toute la sévérité de l'ancienne discipline pour réparer nos excès et en prévenir le retour, nous nous prévalons de quelques besoins pour réclamer une indulgence que jamais nous ne savons mériter, et dont nous abusons toujours ? Si de tout temps ce fut une obligation pour les chrétiens, pour ceux même qui n'avaient pas faussé la foi de leur baptême, de « crucifier leur chair avec ses convoitises, de porter dans leur corps la mortification de Jésus-Christ, d'accomplir en eux-mêmes ce qui manque aux souffrances du Sauveur, » afin que ses mérites leur soient appliqués ; en un mot, de vivre en tout avec une si exacte continence, qu'ils pussent « s'offrir à Dieu comme des hosties vivantes, saintes et agréables à ses yeux ; » cette obligation a-t-elle cessé, ou est-elle devenue moins pressante aujourd'hui, que domine si scandaleusement parmi nous cette espèce de démons qui ne se chassent que par le jeûne et par la prière ? aujourd'hui, que tant de chrétiens, quoique marqués du sceau de l'Esprit, ne savent que vivre selon la chair et en accomplir les honteux désirs ? aujourd'hui, qu'on semble n'avoir un corps que pour le profaner, le déshonorer, le prostituer à la luxure et à l'ivrognerie ?

Certes, si la loi du carême n'existait pas, l'état de nos mœurs demanderait qu'on l'établît exprès pour nous, parce que nous sommes particulièrement coupables de ces péchés d'une sensualité brutale, qui ne se réparent dignement, et ne se préviennent efficacement qu'en affligeant les sens, en traitant rudement son corps, et en le réduisant en servitude. L'état de nos mœurs demanderait, si l'on pouvait compter sur notre obéissance, qu'on fit revivre exprès pour nous toute la rigueur de l'ancienne discipline ; qu'on nous assujettît aux plus pénibles privations, parce que les péchés, les péchés même énormes passent ici pour des bagatelles ; que nous les avons multipliés, que nous les multiplions journellement à un tel point, que, quelque bien que fassent dans leur pénitence des pécheurs tels que nous, il est difficile que leurs satisfactions couvrent leurs dettes.

Mais oui ! soit incrédulité, soit lâcheté seulement, l'ombre même de la pénitence nous effraye. Incomparablement moins rigoureuse qu'elle ne le fut pendant dix à douze cents ans, la loi du jeûne et de l'abstinence excite encore nos murmures ; et à force de transgressions, nous avons obligé l'Eglise à faire plier la règle, et à se rendre, en quelque sorte, complice de notre relâchement, pour ne pas nous voir donner à

ses ennemis le scandaleux spectacle de nos révoltes contre son autorité.

J'ai entendu de ces hommes qui traitent les matières de la religion d'autant plus hardiment, qu'ils la connaissent, la respectent et la pratiquent moins, dire, en parlant du carême, que Dieu n'est pas si sévère qu'il faille se tuer pour l'apaiser, quand on lui a déplu. Assurément Dieu n'est pas si sévère, puisque nos crimes, plus nombreux que les cheveux de notre tête, n'ont pas épuisé sa patience ; qu'il ne cesse de nous rappeler ; qu'il nous offre pardon et miséricorde. Mais Dieu qui, non plus, n'est pas bon de cette bonté que lui supposent ceux qui se moquent de lui, déclare que « si nous ne faisons pénitence, nous périrons tous ; » et faire pénitence, c'est pleurer tout le mal qu'on a commis ; et pleurer tout le mal qu'on a commis, c'est multiplier ses expiations et ses douleurs, à proportion qu'on s'est plus plongé dans les désordres ; c'est faire servir les membres de son corps à la justice pour sa sanctification, au moins autant qu'on les a fait servir à l'impureté et à l'injustice pour commettre l'iniquité. Dieu, pour cela, n'entend pas qu'on se tue. Il défend même bien expressément de se rendre incapable de vaquer au travail et aux devoirs de son état ; mais pendant plus de dix siècles, les chrétiens, dans le carême, se contentèrent d'un seul repas qu'ils prenaient après le coucher du soleil, et dans lequel, outre l'usage des viandes, celui du vin et du laitage était interdit. Leurs veilles d'ailleurs étaient longues, leurs prières presque continuelles ; et ils ne s'avisèrent jamais de soupçonner que ce régime tuât personne. Il doit sans doute paraître triste et impraticable, il doit paraître une sorte de mort à des hommes qui ne vivent que pour le corps, sont ennemis de la mortification, et se font un Dieu de leur ventre. Mais ce régime fut pratiqué toute la vie par des milliers de solitaires. Il l'était naguère par cent vingt religieux qui vivaient dans votre voisinage ; et loin que les uns et les autres s'en plaignissent, ils y ajoutaient mille austérités crucifiantes. N'a-t-on pas bonne grâce, après ces exemples, d'alléguer la rigueur de la loi, que des adoucissements successifs ont réduite presque à rien, pour se dispenser de l'observer ? C'est la débauche qui tue, c'est la luxure, c'est l'ivrognerie, c'est la gourmandise. L'épée détruit moins d'hommes que tous ces désordres.

Non, la pénitence n'a rien de dangereux ; elle n'a même rien de dur pour une âme que Dieu a touchée. Elle afflige le corps, mais la vie du plus austère pénitent est à coup sûr moins triste que celle du damné, à côté de qui l'impénitence marque sa place, si je me conduis en ennemi de la croix de Jésus-Christ. On prétend que les hommes aujourd'hui sont moins robustes qu'autrefois, et que la loi de l'abstinence et du jeûne, quoique si fort tempérée par l'indulgence de l'Eglise, est encore un fardeau que la plupart ne peuvent porter. Je

pense, moi, que si quelque chose nous manque pour observer le carême, sinon comme le faisaient nos pères, au moins comme le voudrait la règle maintenant établie, c'est seulement la foi, et cette bonne volonté qu'une foi sincère inspire. Tout faibles que nous sommes, il n'y a point de privations si pénibles auxquelles nous ne nous soumettions, quand nous les croyons nécessaires au rétablissement de notre santé. Il n'y a point de fatigues qui nous rebutent, quand il s'agit de prévenir une perte, ou de faire quelque profit. Que dis-je ? l'amour du plaisir nous rend capables des efforts les plus ruineux : on passe les nuits à boire, à jouer, à danser ; on fournit aux frais d'une incontinence ou d'une ivrognerie habituelle, et l'estomac ne fait mal, et la tête ne tourne que quand il faut expier tant d'excès par le retranchement d'un peu de nourriture.

J'observe encore que les personnes qui se plaignent le plus hautement du carême et s'en dispensent plus volontiers, sont précisément celles qui travaillent le moins et se nourrissent le mieux. Les laboureurs, les journaliers, les hommes qui portent le poids de la chaleur et du jour, et qui n'usent, toute l'année, pour réparer leurs forces, que d'aliments grossiers et sans apprêt, voient arriver le carême sans inquiétude et sans murmure. Ordinairement, et même ici, un grand nombre l'observent autant qu'ils le peuvent. Ils multiplient leurs prières ; ils multiplient leurs petites aumônes ; ils n'usent pas des dispenses que le supérieur autorise ; malgré la fatigue du jour à laquelle succédera la fatigue du lendemain, ils savent quelquefois, la semaine, mortifier leur appétit par des retranchements et des privations ; et si parmi les chrétiens de cette classe il en est qui, conservant encore des sentiments de religion, oublient parfois ce qu'exigent d'eux les lois de l'Eglise sur l'abstinence et le jeûne, ils ne s'en excusent pas sur leurs besoins, ils en accusent les maîtres qui les emploient, et d'après les discours et les exemples desquels ils ont la bonhomie ou la sottise de régler leur croyance et leur conduite.

Or, il me semble que tout cela prouve bien moins un défaut de force et de vigueur dans les tempéraments, qu'un défaut de foi, qu'un défaut d'obéissance et de soumission dans les volontés. Aussi le supérieur ne dissimule pas que c'est en gémissant qu'il accorde un adoucissement à la pénitence annuelle imposée par l'Eglise. Les pauvres, en effet, qu'il a spécialement intention de soulager, sont précisément, et dans nos campagnes surtout, ceux qui en profitent le moins. Et lorsque d'un côté on lui fait valoir la difficulté de se procurer des comestibles en maigre, il déclare de l'autre qu'il cède, parce que le relâchement de la piété et du zèle des fidèles en est venu au point que l'Eglise doit adoucir son précepte, pour n'avoir pas la douleur de le voir méprisé.

Triompherons-nous d'une dispense qu'a motivée une considération si propre à nous humilier ? Loin de moi la pensée de vous la rendre suspecte. Elle ne fait pas honneur à notre foi ; elle suppose en nous plus de lâcheté que de faiblesse, plus de disposition à l'impénitence que de besoins réels ; mais, telle qu'elle est, elle est accordée par celui que l'Esprit-Saint a établi évêque pour vous gouverner dans l'ordre du salut. Il n'en faut pas davantage pour que tous, riches et pauvres, vous puissiez en user en sûreté de conscience ; et je n'ai ni la volonté, ni le droit de vous interdire ce qu'a trouvé bon de vous permettre un supérieur à qui je dois, aussi bien que vous, obéissance et respect.

Mais d'abord, la liberté qu'il vous laisse, n'en abusez pas, ne la poussez pas au delà des bornes qu'il a fixées... (4).

Vous devrez, en second lieu, mes frères, remplir la condition sous laquelle vous est accordé l'usage des aliments gras pendant le carême. Cette condition est de rigueur, et vous ne pourriez l'éluder, et jouir néanmoins de la dispense sans vous rendre criminels. J'exhorte même ceux qui ne voudraient pas profiter du bénéfice de la loi, à concourir aussi bien que les autres à la bonne œuvre qui nous est proposée à tous. Dans l'esprit de notre religion personne n'est dispensé de faire l'aumône, que celui qui la doit recevoir ; car lors même qu'on a peu, on doit donner du peu qu'on a ; et si Jésus-Christ promet la vie éternelle pour récompense à l'homme de bonne volonté qui, ne pouvant mieux, *donne un verre d'eau froide en son nom*, où sont ceux à qui les moyens manquent de l'honorer de quelque manière dans les pauvres qu'il appelle ses membres ? Où sont ceux qui ont le droit de dire qu'ils ne sont pas assez riches pour racheter leurs péchés ? Mais entre les aumônes que vous prescrit la religion, il en est une qu'on réclame plus particulièrement de votre charité, parce que le sort de la religion elle-même dans notre France semble en dépendre. L'Evangile de Jésus-Christ ne peut-être prêché, son sacrifice offert, ses sacrements administrés, son culte légitimement exercé que par des prêtres ; mais le nombre des prêtres diminue si rapidement que presque partout la moitié des paroisses au moins est sans pasteurs. Je connais tel diocèse où, dans l'espace d'une année, il est mort plus de cinquante prêtres, et où l'on n'en a ordonné que quatre. Vous voyez, sans que je le dise, ce qui doit arriver, si cette prodigieuse disproportion entre les prêtres manquants et ceux qui les remplacent, continue quelque temps encore. Or, elle continuera, elle ira même toujours croissant, à moins que la charité des fidèles ne vienne au secours des évêques, et ne leur offre des moyens de fournir à l'éducation d'un grand nombre de jeunes gens qu'il faut instruire et former pour les

(4) Cet article est développé dans la première instruction sur le carême.

rendre capables de former et d'instruire les autres. L'éducation d'un prêtre est nécessairement longue et dispendieuse. Ceux que leur fortune mettrait à même d'en faire les frais, ne dirigent plus leurs enfants vers un état qui n'a plus de quoi tenter la cupidité ni l'orgueil ; et les ressources préparées par une libéralité chrétienne pour aider la bonne volonté des pauvres, ont été détruites. En un mot, il faut que vous fassiez ce qu'ont toujours fait, ce que font encore les catholiques, ce que font même les protestants, ce que font même les juifs dans tous les pays où leurs Eglises ne sont pas dotées ; ils en supportent toutes les charges. Sans cela, j'ose vous prédire que la religion vous aura été inutilement rendue ; qu'elle ne passera pas de vous à vos enfants. Un autre mandement du seigneur évêque me fournira l'occasion de revenir là-dessus. Mais j'ai cru devoir vous indiquer par avance les motifs de la condition qu'il a attachée à la permission d'user d'aliments gras certains jours de carême. La quotité de l'aumône à faire n'a point été déterminée par le supérieur, et quoiqu'elle doive être remise entre mes mains, vous ne devez pas craindre que je me plaigne, lors même qu'elle serait modique. Je crois seulement devoir vous faire observer ici qu'elle ne peut vous libérer devant Dieu qu'autant que vous la proportionnez et à vos moyens et à l'importance de l'objet pour lequel on la réclame. Mais, quoi que nous fassions, souvenons-nous que le carême doit nous réformer, et nous renouveler dans l'esprit de la religion ; et que la conversion du cœur, le retour aux principes de la justice, de la charité, de la décence, est la plus indispensable des œuvres que l'Eglise attend de nous dans ce saint temps.

DISCOURS CVIII.

SUR LA CROIX.

Hoc signum fœderis quod do inter me et vos... (Genes, IX, 12.)

Voici le signe de l'alliance que j'établis entre vous et moi.

La croix de Jésus-Christ est devenue pour nous ce que l'arc-en-ciel fut après le déluge pour les enfants de Noé, un signe de réconciliation et de grâce. Lorsqu'il sortit de l'arche, où il avait été miraculeusement sauvé de la ruine universelle, Noé offrit par reconnaissance des victimes au Seigneur, le Seigneur n'agréa pas seulement son holocauste, il le bénit encore lui et sa famille : il daigna faire alliance avec eux, et leur promit qu'il n'y aurait plus à l'avenir de déluge qui exterminât toute la terre et engloutît tous les hommes avec tous les animaux. Pour les rassurer même contre les présages qu'ils pourraient tirer d'un phénomène qui, n'apparaissant que dans les temps pluvieux, semblait devoir, chaque fois qu'il frapperait leur vue, faire craindre le retour d'un semblable désastre, Dieu fit de ce phénomène le signe de la paix qu'il accordait au monde. Il dit à Noé qu'il

ne couvrirait plus le ciel de nuages, et qu'il ne mettrait plus son arc dans les nuées, qu'aussitôt il ne se souvint de l'alliance qu'il établissait entre lui et la terre : *Hoc signum fœderis quod do inter me et vos.* (Gen., IX, 12.)

N'est ce pas ainsi qu'après avoir exercé sur la croix et dans la personne de son propre Fils, la plus terrible vengeance qu'il eût jamais tirée, qu'il puisse même tirer du péché, Dieu a promis qu'il n'y aurait plus de condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ, et qu'il a fait de la croix de Jésus-Christ le monument de sa miséricorde ?

En montant sur la croix, *Jésus-Christ y porta nos péchés dans son corps* (I Petr., II, 24), dit saint Paul ; il y fit mourir avec lui notre vieil homme (Eph., IV, 22) et tout ce qui nous rendait haïssables à Dieu. Il y attacha la cédula qui nous était contraire ; il y abolit entièrement le décret de notre condamnation (Coloss., II, 14) ; il s'y fit notre paix (Eph., II, 14) ; il nous y guérit par ses meurtrissures ; il y rompit dans sa chair la muraille de séparation, cette inimitié (Eph., II, 14) qui séparait le ciel de la terre ; et tout éloignés que nous étions de Dieu par l'aveuglement de notre esprit, par la corruption de notre cœur et par l'injustice de nos œuvres, nous en avons été rapprochés en vertu du sang de Jésus-Christ, jusqu'à devenir une race choisie, une nation sainte, un peuple d'acquisition (I Petr., II, 9) ; les enfants et les héritiers du Père, les frères et les cohéritiers du Fils. (Rom., VIII, 14.)

La croix a donc été, par rapport à Dieu, l'autel saint où une victime égale à lui, en s'immolant pour réparer sa gloire, a désarmé sa justice, et converti en bénédictions ses plus redoutables anathèmes.

A l'égard de Jésus-Christ, la croix a été le degré par lequel, sous la forme et avec la nature du serviteur (Philip., II, 7), il s'est élevé jusqu'au trône de Dieu (Hebr., I, 8) et a mérité un nom qui est au dessus de tout nom. (Philip., II, 9.) Elle a été l'arme puissante qui a brisé l'aiguillon de la mort, et terrassé les démons. Elle a été le charme ineffable qui a attiré l'univers à lui, et amené les puissances de la terre à baiser la poussière de ses pieds. Portée pour le salut des impies et des violateurs de la loi, elle justifie les pécheurs et ouvre le ciel aux pénitents. Ignominieuse pendant un jour, elle est devenue l'immortel trophée d'une gloire impérissable. Elle est le glorieux étendard sous lequel se range et combat la troupe des saints. Elle est l'auguste caractère dont sont marqués les prédestinés. Au dernier jour, elle paraîtra dans les nues rayonnante de clarté, et c'est du haut de sa croix que Jésus-Christ, souverain juge des vivants et des morts, prononcera l'arrêt qui fixera immuablement la destinée de tous les humains.

A notre égard, la croix a été comme une arche propice où nous avons trouvé asile contre ce déluge de maux dont la vengeance du Dieu saint menaçait nos crimes. Elle a

été comme un pont jeté par la miséricorde sur l'abîme de feu creusé par la justice, et à la faveur duquel nous avons échappé au naufrage. Elle a été comme le point où la miséricorde et la vérité, la justice et la paix devaient se rencontrer pour signer notre grâce. Elle a été comme le lit mystérieux où Jésus-Christ, par ses prières, ses supplications, ses cris, ses larmes et son sang, a enfanté cette Eglise dont nous sommes les membres. Elle a été l'instrument de notre rédemption ; elle a été et ne cesse d'être le principe fécond, la source intarissable de toutes les grâces ; elle est le fondement de toutes nos espérances. Mieux qu'aucun livre, elle nous apprend jusqu'à quel point Jésus-Christ nous a aimés, de quel prix il nous a rachetés, ce que lui ont coûté nos péchés, et à quoi nous engage la profession que nous faisons de l'avoir pour Maître. Croix de mon Sauveur, quelles idées vous réveillez, quels sentiments vous excitez dans mon âme !

Il fallait pour nous racheter que Jésus-Christ mourût. Dieu l'avait ainsi ordonné et le Sauveur s'y était volontairement soumis. « S'il livre son âme pour le péché, » avait dit le Seigneur par son prophète, « il verra sa race durer longtemps, et la volonté de Dieu sur les hommes s'accomplira par son ministère ; et Jésus-Christ en entrant dans le monde avait répondu : *Vous n'avez point voulu d'hostie, mais vous m'avez formé un corps ; vous n'avez point agréé les sacrifices pour le péché, alors j'ai dit : me voici. Je viens selon qu'il est écrit de moi dans le livre, pour faire, ô Dieu ! votre volonté.* » (Hebr., X, 5.) Il fallait même que Jésus-Christ mourût d'une mort violente ; car le prophète nous l'a dépeint sous la figure d'une brebis qu'on va égorger. Sa mort devait être un véritable sacrifice ; et dans tous les sacrifices établis par la loi pour figurer et prédire le sien, l'autel était arrosé du sang de la victime, et sans effusion de sang, dit saint Paul, *il n'y a point de rémission.* » (Hebr., IX, 22.) Il fallait même que Jésus-Christ mourût d'une mort aussi ignominieuse que cruelle ; car, chargé, malgré son innocence, de tous les péchés du peuple, tenant la place de tous les impies, et s'étant fait leur caution, il devait être mis au rang des scélérats, et traité comme ils le sont, ou comme ils méritent de l'être.

Jésus-Christ, toutefois, restait maître de sa vie, aucune puissance sur la terre n'en pouvait disposer : c'était « de lui-même qu'il la donnait pour ses brebis. Seul il avait le pouvoir de la quitter, comme il avait seul le pouvoir de la reprendre. » Et il le montra bien quand les Juifs frémissant de colère, et l'ayant conduit jusque sur la pointe de la montagne sur laquelle leur ville était bâtie pour le précipiter, il passa tranquillement au milieu d'eux et se retira. (Luc., IV, 29.) Il le montra bien quand les princes des prêtres et les pharisiens ayant envoyé des archers pour se saisir de sa personne, aucun n'osa mettre la main sur

lui, parce que son heure n'était pas encore venue. (Joan., VII, 30.) Il le montra bien lorsqu'une cohorte de soldats romains, ayant à leur tête les chefs de la synagogue, les princes des prêtres, et avec eux les gardes du temple, étant venus pour se saisir de lui dans le jardin, il les renversa d'un mot et ne se livra à eux que quand il le voulut, et parce qu'il le voulut. Jésus-Christ n'a pas été crucifié, parce que les Juifs demandaient à Pilate qu'il le fût. Ministres aveugles d'une justice qui faisait servir leur fureur même à l'accomplissement de ses desseins, les Juifs n'ont fait mourir Jésus-Christ d'un genre de mort inusité parmi eux, que parce que Jésus-Christ même en avait fait choix. En l'attachant au bois, en l'élevant en haut, comme Moïse avait fait le serpent d'airain dans le désert, en perçant ses pieds et ses mains, en comptant tous ses os, en se partageant ses habits et jetant le sort sur sa robe, en l'abreuvent de fiel et de vinaigre, en lui insultant, en le maudissant, en le rassasiant d'opprobres, en le chargeant d'imprécations et de blasphèmes, en s'acharnant sur lui comme des lions sur une proie, ils ne pensaient qu'à assouvir leur haine, pour vérifier ce qu'avaient prédit, touchant sa mort, David, Isaïe, Jérémie, Daniel, tous les prophètes ; ce que lui-même en avait prédit contre toute vraisemblance : *Oportet Filium hominis crucifigi* (Luc., XXIV, 7) : « Il faut que le Fils de l'homme soit crucifié. »

Mais pourquoi le fallait-il ? Pourquoi entre tous les genres de mort, Jésus-Christ, maître du choix, a-t-il préféré celui de la croix ? Il n'appartient qu'à saint Paul de nous l'expliquer et de nous faire connaître, par la largeur, la longueur, la hauteur, la profondeur de ce mystère, quel a été l'amour de Jésus-Christ envers nous. (Eph., III, 18.)

Il le fallait donc, *oportet* ; il fallait que Jésus-Christ fût crucifié, afin que, par l'excès de ses douleurs et de ses ignominies, il témoignât mieux sa parfaite obéissance à son Père et sa tendre charité pour les hommes, et que les hommes comprissent ce que c'est que le péché, combien Dieu, notre créateur, s'en tient offensé, et quelle satisfaction il exige de ceux qui le commettent avant de le leur pardonner.

Il le fallait, parce que Jésus-Christ réunissait en sa personne deux qualités incompatibles dans tout autre, la qualité de prêtre et celle de victime : *Ideo pro nobis sacerdos et sacrificium*, dit saint Augustin. Agneau de Dieu et Pontife éternel, lui seul pouvait être le prêtre de sa victime, et la victime de son sacerdoce. Nul autre que le Pontife éternel n'aurait été digne d'immoler l'Agneau de Dieu, et nulle autre hostie que l'Agneau de Dieu n'aurait été digne du Pontife éternel ; et parce que Jésus-Christ n'était prêtre et victime que parce que sa mort devait être un sacrifice, *ideo sacerdos quia sacrificium*, il fallait que

cette mort fût telle que Jésus-Christ n'y figurât pas seulement comme victime, mais encore comme prêtre, et que dans l'offrande de ce sacrifice il exerçât et parût exercer la fonction de prêtre aussi longtemps que la victime serait sur l'autel. Or, c'est ce qui se trouve admirablement dans la mort de Jésus-Christ sur la croix. Ses mains étendues annoncent sa prière; l'immobilité de ces mains indique la persévérance de sa prière; la disposition extérieure de la victime vous dit quelles sont les dispositions intérieures du prêtre qui l'immole. Imaginez tout autre genre de mort, Jésus-Christ y paraîtra comme un agneau muet et égorgé; mais rien ne vous indiquera l'autorité et la sainteté du souverain prêtre offrant à Dieu la patience et la soumission de l'agneau.

Il le fallait, il fallait que Jésus-Christ fût crucifié, afin que sa mort parût aussi volontaire qu'elle l'était en effet. Dans tout autre genre de mort, on aurait pu voir qu'il s'offrait, parce qu'il le voulait : *Oblatus est quia ipse voluit* (Isa., LIII, 7); mais si ses blessures eussent été mortelles, s'il avait été égorgé comme les victimes offertes dans le temple, s'il avait été lapidé comme Etienne, ou décollé comme Jean-Baptiste; s'il avait été percé d'une lance avant sa mort, comme il le fut après, qui nous aurait appris qu'il n'était mort que par son choix, par son pouvoir, au moment précis qu'il avait marqué, et que, pour le frapper, la mort tremblante avait attendu ses ordres?

Enfin, il le fallait, il fallait que Jésus-Christ fût crucifié, afin que nous eussions un signe clair et sensible qui nous rappelât la mémoire de sa mort, ou par reconnaissance, ou dans nos dangers, et nous savons combien Jésus-Christ a désiré que nous nous en souvinssions. Par ce motif, je ne ferai pas difficulté d'étendre au signe de la croix ce que Jésus-Christ disait à ses apôtres du sacrifice même de la croix, lorsqu'il leur donna le pouvoir de le représenter et de le renouveler en l'offrant sous les espèces du pain et du vin : *Hoc facite in meam commemorationem*. (Luc., XXII, 19.) Car, au dire de saint Augustin, c'est Jésus-Christ lui-même qui avait appris à porter sur le front l'ignominie de sa croix, afin que le lieu où la pudeur et la honte naturelle imprimant des signes plus sensibles, fût armé contre le siècle, par la profession ouverte de la croix du Sauveur : *Crucis ignominiam in loco pudoris nostri constituit Christus*.

Ce signe vénérable de la croix, dont l'usage a commencé avec la religion, et que je vois ici négligé des uns, méprisé des autres, et profané presque par tous, voyez quelle idée les premiers chrétiens s'en étaient faite, et combien ils s'en étaient rendu l'usage familier. Ne rougissons point, dit saint Cyrille de Jérusalem, de confesser hautement celui qui a été crucifié pour nous. Imprimons, au contraire, avec con-

fiance, le sceau et le caractère de sa croix sur notre front; et non-seulement sur notre front, mais sur toutes les choses destinées à notre usage : sur le pain avant de le manger, sur la boisson avant que de la prendre. Renouvelons ce signe en sortant de nos maisons et en y entrant, avant le sommeil, dans le temps que nous sommes au lit et lorsque nous nous levons. Faisons la même chose avant que de marcher et avant que de nous reposer. Il ajoute : c'est une grande et puissante garde que ce signe qui est accordé gratuitement, afin que les pauvres puissent s'en servir, et qui ne demande ni effort ni travail, afin que les malades et les faibles n'en soient pas privés. Ce signe est la gloire des fidèles et la terreur des démons. En le leur montrant avec foi, mais avec une foi courageuse, ou les met en fuite; car, dès qu'ils voient la croix, ils sont contraints de se souvenir de celui qui a bien voulu y être attaché, et ils sont saisis d'effroi en pensant à celui qui a écrasé la tête du dragon.

Longtemps avant saint Cyrille, Tertulien avait dit : Nous imprimons le signe de la croix sur le front, et nous l'y imprimons si souvent, que les vestiges paraissent y rester. Tous les Pères recommandent le signe de la croix comme étant d'une efficacité merveilleuse pour attirer la protection et la bénédiction de Dieu, ou pour repousser le tentateur.

Voyez encore, mes frères, quel est là-dessus la pratique de l'Eglise et comblez, si vous le pouvez, combien de fois elle emploie le signe de la croix dans l'administration des sacrements, dans la célébration des saints mystères, dans la récitation de l'office, dans les exorcismes et les bénédictions. Si donc j'étais accusé de vous prêcher une dévotion puérile, parce que je vous recommande l'usage fréquent du signe de la croix, ce ne pourrait être que par ces hommes dont saint Paul ne parlait qu'en pleurant, *ces hommes ennemis de la croix de Jésus-Christ, qui auront pour fin la damnation*. (Philip., III, 18.)

Ezéchiel raconte que pour l'instruire de ces dispositions à l'égard des habitants de Jérusalem, Dieu lui fit voir six hommes armés chacun d'un instrument de mort, et un septième qui portait une écriture. Dieu dit à celui-ci : *Passer au travers de la ville, au milieu de Jérusalem, et marquez un thau* (c'était une lettre qui avait la forme d'une croix), *marquez un thau sur le front des hommes qui gémissent et sont dans la douleur de voir les abominations qui se commettent ici*. (Ezech., IX, 4.) Il dit aux six autres hommes : *Suivez le, passez au travers de la ville, et frappez indistinctement. Que votre œil ne se laisse point fléchir, et ne soyez touchés d'aucune compassion. Tuez tout, sans qu'aucun échappe, vieillards, jeunes gens, femmes et enfants; mais ne tuez aucun de ceux sur le front desquels vous verrez un thau écrit*. (Ibid.)

L'apôtre saint Jean eut une vision toute

semblable : il vit quatre anges qui avaient reçu le pouvoir de frapper de plaies la terre et la mer ; et puis un cinquième qui cria d'une voix forte aux quatre premiers : *Ne frappez point la terre, ni la mer, ni les arbres, que nous n'ayons marqué au front les serviteurs de Dieu.* (Apoc., VII, 3.)

Il y a donc un signe qui discerne les justes de ceux qui commettent l'abomination ; un signe que portent ostensiblement les serviteurs de Dieu, et qui seul arrête les ministres exécuteurs de ses vengeances. Ce signe est appelé le sceau, le cachet du Dieu vivant, par opposition au caractère honteux de la bête dont est marqué quiconque n'appartient pas à Jésus-Christ.

Ce signe vous fut imprimé, et à diverses reprises, dans le baptême, et sur le front et sur le cœur. Il vous fut imprimé de nouveau par l'évêque dans la confirmation. C'est le titre unique en vertu duquel vous comptez parmi les enfants de Dieu. C'est le chiffre de la milice dans laquelle vous fûtes enrôlés. C'est l'arme du capitaine sous les auspices duquel vous devez combattre et vaincre.

Mais vous a-t-on donné des armes pour que vous n'en fassiez aucun usage ? Vous a-t-on reçu dans une société pour que vous rougissiez de ses symboles ? Vous a-t-on donné un titre pour que vous le cachiez ? Êtes-vous devenus chrétiens pour que vous viviez en païens ou en juifs ? Croix de mon Sauveur ! vous étiez, au temps de saint Paul, *un scandale pour les Juifs, une folie pour les gentils.* (I Cor., I, 23.) Hélas ! aujourd'hui encore, vous êtes scandale et folie pour ceux qui périssent ; mais à ceux qui sont appelés et qui se sauvent, vous serez toujours la force et la sagesse de Dieu. (Ibid., 18.) Croix de mon Sauveur ! que par vous le monde me soit crucifié, et que je sois moi-même crucifié au monde, et qu'à Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose qu'en vous (Galat., VI, 14), parce que la charité de celui qui est mort entre vos bras vous a rendue forte comme la mort.

Vous êtes chrétiens, mes frères, et c'est par le baptême que vous l'êtes devenus. Vous êtes chrétiens, et vous devez le paraître, pour qu'au dernier jour Jésus-Christ vous avoue devant son Père et devant ses anges. Il faut que vous le confessiez devant les hommes, devant les hommes même qui seraient ses ennemis. Or, c'est de la croix que l'eau du baptême a emprunté toute sa vertu pour vous purifier. Sans la croix vous seriez encore dans le péché avec lequel vous êtes nés, dans lequel vous avez été conçus. Quelle lâche ingratitude, si dans aucun cas vous pouviez rougir de cette croix, que l'auteur et le consommateur de votre salut a portée, en se mettant au-dessus de la honte et de l'ignominie ! »

Vous êtes chrétiens, mes frères, et vous devez à vous-mêmes, et vous devez à votre édification mutuelle, la profession franche, publique, fréquente de la foi chré-

tienne. Or le signe de la croix en est comme le sommaire et l'abrégé, puisqu'en le faisant, vous rappelez et le mystère de la Trinité, dont vous invoquez les trois personnes, et le mystère de la rédemption du genre humain par la croix de Jésus-Christ, dont vous retracez la figure.

Vous êtes chrétiens, mes frères, et si vous ne réduisez pas le christianisme à un vain nom, si vous croyez qu'il est la mort de tous les vices et la vie de toutes les vertus, vous avez besoin de vous rappeler à tous les instants, que ceux qui sont à Jésus-Christ ont crucifié leur chair avec ses concupisces (Galat., V, 24), qu'ils vivent de la vie de leur Sauveur. Eh ! quoi de plus propre que le signe de la croix à vous retracer cette douceur, cette patience, cette obéissance, cette soumission, cette humilité, cette charité, cette mortification, qu'il a pratiquées le premier, et qu'il faut pratiquer après lui pour être son disciple ?

Vous êtes chrétiens, mes frères, et il y a obligation pour vous de rapporter à la gloire de Dieu tout ce que vous faites, vos actions même les plus indifférentes ; car c'est bien vous que regardent ces paroles du Seigneur, dans le prophète Isaïe : J'ai créé pour ma gloire tous ceux qui invoquent mon nom. Soit donc que vous mangiez, concluait saint Paul, soit que vous buviez, quelque autre chose que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu. (I Cor., X, 31.) Saint Pierre dit aussi : Qu'en tout ce que vous faites, Dieu soit glorifié par Jésus-Christ. Mais comment mieux glorifier Dieu par Jésus-Christ dans toutes nos actions, que de les commencer, de les sanctifier, de les consacrer par le signe de la croix de Jésus-Christ, puisqu'alors nous agissons en union avec Jésus-Christ, par qui seul nous avons accès auprès de Dieu, et que Dieu exauce toujours ?

Vous êtes chrétiens, mes frères, et comme tels vous avez, encore plus que les autres hommes, à vous défendre, non contre des ennemis de chair et de sang, mais contre les princes de ce monde, c'est-à-dire de ce siècle ténébreux contre les esprits de malice répandus dans les airs. (Ephes., VI, 12.) Comment les vaincre ? Armez-vous seulement du signe de la croix, dit saint Antoine ; c'en est assez pour mettre en fuite toutes leurs légions, pour éteindre les traits enflammés du malin esprit. (Ibid.) Il n'est point, en effet, de personne pieuse qui n'expérimente que par ce signe on éloigne les pensées mauvaises, on prévient les mouvements de la colère, on étouffe les désirs coupables, on comprime les révoltes involontaires de la chair, on triomphe des plus violentes tentations.

Mais pour cela il faut faire ce signe sacré avec foi, avec respect, avec attention, avec piété, et non pas avec précipitation, sans penser même à ce que vous faites, par routine et par manière d'acquit. Prenez-en aujourd'hui la ferme résolution : et que le Père, le Fils et le Saint-Esprit vous bénis-

sent par la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

DISCOURS CIX.

DE LA NÉCESSITÉ DE LA PRIÈRE.

Usque modo non petistis quidquam in nomine meo. (Joan. XVI, 24.)

Jusqu'ici vous n'avez rien demandé en mon nom.

Est-ce un reproche que Jésus-Christ fait à ses apôtres? Est-ce seulement un conseil que leur donne sa charité? De quelque manière que nous voulions l'entendre, cette parole a été écrite pour notre instruction : appliquons-nous-la et sachons profiter de l'importante leçon qu'elle renferme. Il en est, quoique en petit nombre, des chrétiens muets, parce qu'ils sont irréligieux et ingrats, dont la bouche ne s'ouvre jamais pour invoquer le nom du Seigneur. Ils semblent méconnaître que tout don parfait vient d'en haut et descend du Père des lumières. Ils se glorifient de ne devoir qu'à eux-mêmes, qu'à leur travail, qu'à leur industrie, qu'à leur bonne conduite, les talents de l'esprit, les qualités du cœur, la prudence dans les conseils, le succès dans les affaires, la santé, la force, tous les avantages dont ils jouissent ; et la religion, en leur reprochant de n'avoir jusqu'ici rien demandé, les accuse d'un orgueil insensé, d'une impiété monstrueuse, d'une présomption damnable : *Usque modo non petistis quidquam*. Il est des chrétiens muets, parce qu'ils sont insensibles sur les besoins et sur les maux de leur âme, qui dédaignent de parler à Dieu, ou qui ne savent pas entretenir Dieu de leur pauvreté et de leurs infirmités spirituelles. Ils recourront à lui dans une maladie, dans un accident qui menace leur corps ou leur fortune ; ils lui demanderont parfois la réussite d'une affaire, le gain d'un procès, la conservation de leurs récoltes ; mais jamais sa crainte, jamais son amour, jamais le triomphe de la grâce dans leur cœur sur d'injustes cupidités, jamais la haine du mal et de tout ce qui porte à le commettre ; et la religion, en leur reprochant de n'avoir jusqu'ici rien demandé, ou de n'avoir demandé que des choses superflues, souvent dangereuses, toujours inutiles, les accuse d'aveuglement et de stupidité : *Usque modo non petistis quidquam*. Il est des chrétiens muets ou dont les prières ne sont pas entendues, parce qu'ils ne s'adressent pas au Père par le Fils ; qu'ils ne demandent pas au nom du Fils ; qu'ils ne s'appuient pas, en priant, sur les mérites du Médiateur par qui seul nous avons accès auprès de Dieu ; et si la religion ne leur reproche pas de ne pas prier du tout, elle les accuse de prier en juifs, et les plaint de prier par là même sans aucun fruit : *Usque modo non petistis quidquam*. Enfin, il est des chrétiens qui, convaincus de la nécessité de la prière, en connaissent aussi l'objet, et méritent d'être exaucés, parce qu'ils savent prier au nom de Jésus-Christ ; et c'est à vous rendre tels que je consacre cette instruction, l'une des plus importantes que je puisse vous faire.

Je parlerai d'abord de la nécessité de la prière.

Saint Augustin s'étonnait que Dieu nous eût fait un commandement de l'aimer, puisque notre intérêt, non moins que sa gloire, nous y invite, et que la souveraine misère pour nous serait de ne l'aimer pas. Nous devrions nous étonner aussi que Dieu ait jugé nécessaire de nous faire un précepte de le prier, puisque ce qui est en nous, comme ce qui est hors de nous, nos besoins et nos dangers, nous avertit à chaque instant de recourir à lui pour réclamer son assistance et implorer sa protection.

En effet, dans l'état où nous a réduits le péché, que sommes-nous relativement au salut, et que pouvons-nous ? Ce que sont, ce que peuvent des voyageurs pauvres, malades, couverts de blessures, qui marchent dans une nuit ténébreuse, par des chemins coupés de précipices, à travers une forêt peuplée de bêtes cruelles, ou de brigands et d'assassins.

Foris pugna, intus timores, disait saint Paul. (II Cor., VII, 5.) Au dedans l'ignorance nous égare, la prévention nous trompe, l'imagination nous séduit, les passions nous aveuglent, la témérité nous emporte, la crainte nous décourage, la pusillanimité nous abat. Tantôt c'est l'orgueil qui nous enfle, ou la cupidité qui nous dessèche ; tantôt c'est l'amour du plaisir qui nous entraîne, l'envie qui nous ronge, la colère qui nous transporte, la haine qui nous envenime, l'intempérance qui nous abrutit, tous les vices qui se disputent notre cœur. Toujours en guerre avec l'esprit, la chair qui devrait obéir, murmure, se révolte et prétend dominer ; nos yeux, nos oreilles, tous nos sens, comme autant de fenêtres, donnent entrée dans notre âme à mille et mille morts ; goûts dépravés, penchants vicieux, inclinations déréglées, volonté de feu pour tout ce qui plaît, volonté faible et languissante, sans énergie, sans force quand le devoir commande ; voilà ce que nous trouvons en nous, ce qui est en nous, ce qui est à nous, ce qui vient de notre fonds.

Au dehors, le démon, comme un lion rugissant, rôde autour de nous, épiant l'instant où il pourra nous dévorer (I Petr., V, 8) comme sa proie ; et avec le démon, conspire pour nous perdre, ce monde qui nous corrompt par ses maximes, nous attire par ses plaisirs, nous ébranle par ses exemples, nous détourne du bien par ses railleries, nous enhardit au mal par ses scandales. Ajoutons à tout cela l'assujettissement, pour le plus grand nombre des hommes, à un travail dur, continu et souvent ingrat ; les privations, les besoins, les rigueurs de la pauvreté, les ennuis d'infirmités quelquefois longues et douloureuses ; les chagrins domestiques, les accidents si ordinaires dans la vie ; les injustices, les calomnies, les tribulations de toute espèce qui nous viennent de la part des hommes ; en un mot, cette foule de misères inséparables de notre condition, et au milieu desquelles il faut

conserver la patience, la soumission, la douceur et la charité.

Je ne demande pas si, seul et sans l'assistance de Dieu, l'homme peut soutenir tant d'épreuves, porter tant de croix, éviter tant de pièges, faire tête à tant d'ennemis, dompter tant de passions, se défendre constamment du vice, être sincèrement, solidement, chrétiennement vertueux ; et par la fuite de tout ce qui est défendu, par la pratique de tout ce qui est commandé, arriver à travers tant d'obstacles, à la fin surnaturelle pour laquelle il a été créé. Nous pouvons dire de toutes les vertus, et de chaque vertu en particulier, ce que le plus sage des rois disait de la continence : « elle est un don de Dieu ; » personne n'est chaste, personne n'est tempérant, personne n'est humble, personne n'est juste, personne n'est patient, personne n'est charitable que celui à qui Dieu donne la charité, la patience, la justice, l'humilité, la tempérance, la chasteté. On en trouve qui sont doux par caractère, sobres par goût, chastes par tempérament, retenus par politique, modérés par avarice, probes par crainte, pacifiques par faiblesse, officieux par intérêt, bienfaisants par vanité et par ostentation ; mais ces vertus apparentes ne sont que des vices déguisés, que des vertus creuses, comme les appelle un saint. Des vertus même purement naturelles, quoique bonnes et estimables quand elles sont réelles, ne nous suffisent pas. La religion demande de nous des vertus dont Dieu soit le motif, dont la grâce soit le principe, dont le ciel soit le but ; des vertus qui nous sanctifient et nous rendent dignes des récompenses promises à la sainteté.

Or il est de foi qu'en ce genre nous ne pouvons rien, absolument rien par nous-mêmes et sans la grâce. Jésus-Christ déclare dans l'Evangile que « personne ne va à lui, si son Père ne l'y attire ; et que privés de son secours nous restons impuissants à tout bien. » L'Apôtre reconnaît que nous sommes si pauvres que nous ne pouvons former de nous-mêmes aucune bonne pensée (II Cor., III, 5) ; que Dieu seul nous en rend capables, et que c'est lui qui opère en nous la volonté de faire le bien, et le bien même que nous faisons (Philip., II, 13), en suivant la bonne volonté qu'il a mise en nous.

Reste donc à savoir si cette grâce indispensable, nécessaire à l'homme, soit pour vouloir et faire le bien qui lui est commandé, soit pour résister au mal qui lui est défendu, nous pouvons l'obtenir sans recourir à la prière. Non, répond saint Ambroise : encore que Dieu sache tout et qu'il connaisse parfaitement vos besoins, il attend que vous les lui exposiez ; il vous aime et a pour vous l'affection du père le plus tendre ; cependant il veut que vous le priiez, que vous le priiez avec instance, que vous le priiez jusqu'à l'importunité. Demandez donc ce qui vous manque pour accomplir ce qui vous est prescrit ; gémissiez de votre impuissance si vous voulez que tout vous

devienne facile. Tel est l'ordre établi par sa providence dans la dispensation de ses dons. Dieu nous prévient par la grâce de la prière ; mais c'est à la prière qu'il attache toutes les autres grâces. Ainsi, quel que soit l'ennemi qui nous attaque, la passion qui nous tourmente, la tentation qui nous presse, l'espérance qui nous attire, le danger qui nous menace, la difficulté qui nous effraye, la peine qui nous fatigue, la tribulation qui nous afflige, le chagrin qui nous désole, Dieu nous invite à prier. Recourons à lui, répandons notre âme en sa présence, réclamons son secours et il nous protégera, il nous fortifiera, il nous consolera ; car, *quel est celui qui, ayant mis sa confiance au Seigneur, est resté confondu ? (Eccli., II, 11.) Il donne la sagesse à qui la lui demande ; il donne à tous libéralement, sans jamais reprocher ses dons. (Jac., I, 5.)* Mais si par infidélité ou par négligence nous manquons, dans un besoin quelconque, de « lever nos yeux vers ces montagnes d'où le secours doit nous venir, vers ce Dieu » aussi bon que puissant *qui habite au ciel (Psalm., II, 4)*, nous aurons le sort de tous ceux qu'il abandonne pour en avoir été abandonné le premier. Réduits à notre faiblesse, à notre indigence, à notre corruption, il ne peut se faire que nous ne périssions pas.

Je me rappelle un trait de la sainte Ecriture qui vous rendra plus sensible cette vérité. Les Israélites voyageaient dans le désert sous la conduite de Moïse. Amalec, prince ennemi de Dieu et de son peuple, vint pour les combattre. Moïse dit à Josué : *Choisissez des hommes, et allez combattre contre Amalec. Je me tiendrai demain sur le haut de la colline, invoquant sur vous l'assistance de Dieu. Josué fit ce que lui avait dit Moïse et combattit contre Amalec. Mais Moïse, Aaron et Hur montèrent sur le haut de la colline, et lorsque Moïse tenait les mains levées vers le ciel, Israël était victorieux ; mais lorsqu'il les abaissait un peu, Amalec avait l'avantage. Cependant les mains de Moïse étaient lasses et appesanties. C'est pourquoi ils prirent une pierre, et l'ayant mise sous lui, il s'y assit, et Aaron et Hur lui soutenaient les mains des deux côtés. Ainsi ses mains ne se lassèrent point jusqu'au coucher du soleil. Josué mit en fuite Amalec, et fit passer son peuple au fil de l'épée. (Exod., VIII et seq.)* Ce fait ne nous dit-il pas que si par la prière on obtient tout, sans la prière on n'obtient rien ? que si, aidés de Dieu, nous triomphons sûrement de tous nos ennemis, Dieu ne nous aide qu'autant que nous implorons son secours ? en un mot, que la prière n'est pas moi-même nécessaire au salut que la grâce, puisque la grâce, par laquelle on opère le salut, n'est communément accordée qu'à la prière ?

Et voilà le motif du précepte que Jésus-Christ nous a fait de « prier continuellement, sans jamais nous lasser de le faire. » Lui-même, non par besoin, puisqu'il était la source et le principe de toute grâce, mais pour nous donner l'exemple, priait souvent,

et passait quelquefois les nuits en prières. (Luc., VI, 12.) Nous voyons les apôtres, formés par ses leçons, se décharger du soin des pauvres et des veuves sur des hommes choisis, pour vaquer plus librement à ce saint exercice; et les premiers disciples des apôtres y étaient tellement appliqués qu'ils priaient, pour ainsi dire, sans interruption, levant, quelque part qu'ils fussent, leurs mains vers le ciel, s'entretenant, dans leurs travaux, de psaumes, d'hymnes, de cantiques spirituels, chantant et psalmodiant du fond du cœur à la gloire du Seigneur; et que, peu contents de s'être livrés tout le jour à un exercice dont ils ne pouvaient se lasser, ils prenaient sur leur sommeil pour prier encore.

Je serais probablement bien mal reçu à vous faire un devoir rigoureux d'une si grande ferveur. Cependant le salut est-il devenu plus facile pour nous qu'il ne l'était pour eux? Avons-nous moins d'ennemis à combattre? moins de tentations à repousser? moins de pièges à éviter? moins de dangers à craindre? Ou sommes-nous plus vigilants, plus sages, plus forts, plus saints? Avons-nous motif de compter davantage sur nous-mêmes? Dieu a-t-il changé à notre égard les lois de sa providence? Nous a-t-il promis de nous prodiguer, sans que nous pensassions même à les lui demander, ces secours que les saints croyaient ne pouvoir obtenir que par des prières continuelles.

Vous vous excusez quelquefois de ne pas prier, sur vos occupations. Mais les premiers chrétiens, qui priaient sans cesse, n'étaient-ils pas ce que vous êtes? Des pères et des mères de famille, des domestiques soumis à des maîtres, des propriétaires occupés à faire valoir leurs terres, des laboureurs, des journaliers, des artisans, des hommes tenus à des devoirs quelconques, et tout aussi ennemis que vous de la paresse et du désœuvrement? Etes-vous plus occupés que David chargé d'administrer un grand royaume et de gouverner un peuple innombrable? « Le soir, le matin et à midi, ce saint roi exposait à Dieu sa misère, et se délassait en célébrant ses miséricordes. Sept fois le jour il descendait de son trône pour se prosterner devant Dieu, et lui offrir un sacrifice de louanges. Il se levait au milieu de la nuit pour le louer sur les jugements de sa loi pleine de justice, et il déclare que comme les yeux des serviteurs sont attentifs sur les mains de leurs maîtres, quo comme les yeux de la servante sont attentifs sur les mains de sa maîtresse; de même ses yeux étaient fixés vers le Seigneur son Dieu, en attendant qu'il eût pitié de lui. » Ah! ce n'est pas le temps qui nous manque, c'est la volonté, c'est la foi. Nous pensons peu à Dieu, parce que nous l'aimons peu. Nous ne prions pas ou nous prions rarement, parce que, indifférents sur l'état présent et sur le sort futur de notre âme, nous n'avons pas même le sentiment de nos besoins.

Je ne demande pas qu'une mère abandonne le soin de sa maison, un domestique son ouvrage, un laboureur sa charrue, un ouvrier son travail pour vaquer du matin au soir à réciter des prières; il y aurait de l'extravagance; mais je demande qu'au moins le matin et le soir vous fléchissiez vos genoux devant le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ (Eph. III, 14), pour reconnaître sa souveraine grandeur et votre dépendance, lui exposer vos besoins et solliciter ses grâces; que quelques courtes, mais ferventes élévations de votre cœur vers Dieu, consacrent et sanctifient vos repas, vos travaux et vos actions. Je demande que vous produisiez des actes de soumission dans la pauvreté, de pénitence dans le travail, de résignation dans la maladie, de charité dans les torts que vous fait le prochain. Je demande qu'aux premiers mouvements de colère, de haine, de vengeance; aux premières attaques du démon impur, vous recouriez à celui qui inspire la douceur, l'amour des ennemis, le pardon des injures, l'horreur de tout ce qui souille l'âme. Je demande qu'au moment même où vous vous apercevez d'avoir offensé Dieu, vous sachiez vous en humilier et lui en faire réparation. Je demande qu'aux jours de dimanches et de fêtes, le temps consacré à la prière publique, vous ne le passiez pas dans les maisons de débauche, vous ne le donniez pas à un jeu qui, quoique innocent et permis, devient scandaleux et criminel, quand on s'y livre dans le temps de la messe et des vêpres. Enfin, je demande, que sans rien prendre sur vos travaux et vos occupations, vous priiez le plus souvent que vous pourrez, vous marchiez, autant que vous le pourrez, en présence de Dieu; et que, convaincus, comme moi, de la nécessité de la prière, vous joigniez vos vœux à ceux que je porte aujourd'hui à l'autel, pour obtenir de Dieu qu'il fasse de nous tous des hommes de prière et d'oraison.

DISCOURS CX.

DE LA PRIERE.

Amen, amen dico vobis, si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis. (Jom., XVI, 25.)

Où, je vous le dis et je vous en assure, si vous demandez en mon nom quelque chose à mon Père, il vous le donnera.

Si les paroles de Jésus Christ sont aussi vraies qu'elles sont précises; si Jésus-Christ n'a pu nous tromper, ni se tromper lui-même sur l'efficacité de son intercession; s'il est de foi que le Père doive nous accorder tout ce que nous lui demandons au nom de son Fils, comment se fait-il, mes frères, que nous soyons tous si pauvres des biens de la grâce, et réduits même la plupart, pour les besoins de la vie, à une si étrange misère? On ne peut pas dire que nous ne prions pas; car, sans avoir la ferveur de ce pieux roi qui, sept fois le jour, descendait de son trône pour se prosterner devant le Seigneur, et qui se levait encore au milieu de la nuit pour le louer sur l'é-

quité de ses jugements, nous ne manquons guère à offrir chaque jour le sacrifice du matin et du soir ; et chaque dimanche, au moins, on nous voit assister et prendre part à la plus excellente des prières publiques ; à cette offrande du corps et du sang de Jésus-Christ que fait l'Eglise pour honorer Dieu, le remercier, l'aider, implorer son secours. On ne peut pas même dire que nous priions toujours froidement ; nos prières, plutôt, sont parfois aussi passionnées que nos désirs, aussi vives, aussi chagrines, aussi importunes que nos plaintes. Cependant il s'en faut que nous obtenions tout ce que nous souhaitons, que nous échappions à tous les maux que nous redoutons. Elle paraît plutôt faite pour nous la source de laquelle découle toute grâce excellente et tout don parfait (Jac., I, 17) ; et ce n'est plus à notre égard qu'il est vrai de dire que Dieu donne libéralement à tous. (Ibid., 5). Hélas ! nous criions vers lui, et il ne nous écoute pas ; nous nous présentons à lui, et il ne nous regarde pas ; il a changé, il est devenu cruel envers nous. Nos prières apparemment ne s'élèvent pas jusqu'à son trône, ou il les voit du même oeil que nos péchés, « et il emploie la dureté de sa main pour nous punir. » Tant de rigueur ne peut que surprendre, quand on sait que « Dieu n'est pas moins fidèle dans ses paroles, que saint dans toutes ses œuvres ; que le Seigneur soutient ceux qui sont près de tomber, et qu'il retire ceux qui se sont brisés ; que le Seigneur est près de tous ceux qui l'invoquent, de tous ceux qui l'invoquent en vérité ; que le Seigneur accomplira la volonté de ceux qui le craignent ; qu'il exaucera leurs prières et les sauvera ; que le Seigneur garde tous ceux qui l'aiment, comme il perdra tous les pécheurs. (Psal. CXLIV, 13 et seqq.) Mais, après tout, ne méritons-nous pas cette rigueur, et avons-nous droit d'être surpris que Dieu ne soit pas près de nous quand nous l'invoquons ? qu'il n'accomplisse pas notre volonté, qu'il ne nous exauce pas, si nous-mêmes nous ne l'aimons pas, si nous ne le craignons pas, si nous ne l'invoquons pas en vérité ? si nos prières doivent lui déplaire et l'offenser par la nature des choses qui en sont communément l'objet, et par les dispositions dans lesquelles nous les lui demandons ? Non, certes, Jésus-Christ n'a point oublié sa promesse, et Dieu qui l'exauça toujours, ne peut jamais cesser de l'exaucer. Mais c'est nous qui rendons inutile la médiation de Jésus-Christ. Nos prières tombent à terre, parce qu'elles ne sont pas faites au nom de Jésus-Christ. « Nous demandons et nous ne recevons point, parce que nous demandons mal, » ou seulement pour avoir de quoi satisfaire à nos injustes convoitises.

Saint Paul a dit que, laissés à nous-mêmes, nous ne saurions pas ce que nous devons demander à Dieu dans nos prières, pour le prier comme il faut ; mais que c'est l'Esprit-Saint lui-même qui prie en nous par des gémissements ineffables, et qu'il « ne

demande rien dans les saints et pour les saints, qui ne soit selon Dieu. » Nos prières, en effet, suivent nos désirs, ou sont nos désirs eux-mêmes que nous exposons à Dieu pour que, dans l'impuissance où nous sommes de les satisfaire, il veuille bien s'y prêter et nous en donner l'accomplissement. Nous ne demandons que ce que nous désirons ; et nous ne désirons que ce que nous croyons un bien d'acquiescer ou de conserver. Nos prières, comme nos désirs, participent donc de l'esprit qui nous anime, des principes qui nous dirigent, des maximes auxquelles nous tenons, des goûts, et des penchants que nous suivons. Elles sont chastes et saintes dans ceux qui se laissent conduire par l'Esprit de Dieu ; futiles, abominables, impies dans ceux que gouverne l'esprit du monde. Et dès lors quelle merveille que Dieu ne les exauce pas ? que Dieu n'accorde pas à un homme haineux la ruine de son ennemi ; à un homme injuste, le gain d'un mauvais procès ; à un homme de rapine, l'impunité de ses vols ; à un homme trompeur, le succès de ses fraudes ; à un homme avare, l'accroissement de sa fortune ; à un homme débauché, les ressources d'une santé robuste ?

Or, sans vous accuser précisément d'adresser à Dieu des monstrueuses prières, ne puis-je soupçonner et craindre que, vous passionnant assez souvent pour des choses qui ne méritent ni l'estime, ni l'affection, ni les empressements d'un homme chrétien ; pour les choses même qui sont mauvaises et dangereuses, l'objet de vos prières non-seulement ne soit pas toujours honnête, mais soit quelquefois tel que Dieu ne puisse se prêter à vos vœux sans favoriser votre aveuglement, sans conniver à votre coupable cupidité ? Voyez vous-mêmes si ce ne serait pas là une cause de l'inutilité de vos prières : *Petitis, et non accipitis, eo quod male petatis.* (Jac., IV, 3.)

Supposé même que vous ne demandiez jamais à Dieu que des choses essentiellement bonnes et que Dieu peut vous accorder sans déroger à sa sainteté, il faut que vous les lui demandiez au nom de Jésus-Christ ; car nous « n'avons d'accès auprès du Père que par Jésus-Christ ; c'est en vue de Jésus-Christ que Dieu nous a appelés, qu'il nous a prédestinés, qu'il nous a justifiés, » qu'il exauce, qu'il sauve, qu'il couronne les saints, parce que « toutes choses subsistent en Jésus-Christ ; qu'il a plu au Père que toute plénitude résidât en Jésus-Christ ; qu'il lui a plu de se réconcilier toutes choses par Jésus-Christ, de nous donner tout par Jésus-Christ, » depuis que « Jésus-Christ a pacifié, par le sang qu'il a répandu sur la croix, tant ce qui est sur la terre que ce qui est au ciel. » En un mot, Jésus-Christ est à notre égard ce que le cep est à la branche. Tant que nous lui demeurons attachés, il nous soutient, il nous nourrit, il nous féconde. Sommes-nous si malheureux que de nous séparer de lui, Dieu ne voit plus en nous que ce que le

vigneront dans le sarmant : un bois inutile, indigne de son attention. Et comme « il n'y a de salut par aucun autre » que par Jésus-Christ, il n'y a non plus d'autre nom sous le ciel qui puisse accréditer et rendre efficaces les prières des hommes, que le nom de Jésus-Christ.

Mais qu'est-ce que prier au nom de Jésus-Christ ? Ce n'est pas seulement conclure toutes nos prières, comme le fait l'Eglise, par l'invocation du nom de Jésus-Christ ; ce n'est pas seulement reconnaître notre indignité personnelle, et ne fonder notre confiance dans la prière que sur les mérites de Jésus-Christ. Comme il nous recommande de « chercher avant tout le royaume de Dieu et sa justice, avec l'assurance que tout le reste nous sera donné comme par surcroît, » prier au nom de Jésus-Christ, c'est encore demander, avant tout, par-dessus tout, par préférence à tout, ce qui importe au salut : la foi des vérités qui nous sont annoncées, le désir et l'espérance des biens qui nous sont promis, « la charité qui est Dieu même, qui excuse tout, » qui supplée tout, mais sans laquelle on est deux fois mort ; la victoire sur nos passions, la résistance à nos tentations, la constance dans nos épreuves, la fermeté contre les scandales, la haine déclarée du mal, la persévérance dans le bien, toutes les grâces nécessaires à notre faiblesse *pour rendre notre vocation et notre élection certaine par la pratique continuelle des bonnes œuvres.* (II Petr., I, 10.) Prier au nom de Jésus-Christ, c'est encore ne rien demander de contraire ou d'inutile au salut ; rien de ce que Jésus-Christ n'a pas demandé pour nous ; rien de ce qu'il ne nous a pas appris à demander ; rien de ce qu'il a dédaigné, méprisé, rejeté : ni cette science du monde qui nous égalerait, ni cette gloire du monde qui nous enflerait, ni cette prospérité du monde qui nous corromprait, ni cette fausse paix du monde qui nous perdrait, ni cette vie douce, aisée, commode exempte de tout soin, de toute inquiétude, de tout embarras, de toute souffrance ; cette vie molle si estimée du monde, si opposée à la vie de Jésus-Christ, qui nous dégoûterait du ciel en nous attachant à la terre.

Prier au nom de Jésus-Christ, c'est encore ne demander le pain même de chaque jour et les biens temporels, comme la santé, le succès de nos entreprises, la fertilité des campagnes, la conservation des personnes qui nous sont chères, l'allégement ou la délivrance des maux qui nous affligent, que par rapport au salut. Il y a des hommes qui ne demandent rien à Dieu, et ce sont communément des impies qui nient Dieu et sa providence, ou des orgueilleux et des ingrats qui méconnaissent la source unique de tout bien, et ne veulent voir dans la prospérité dont ils jouissent que le fruit de leur industrie. « N'est-ce pas là, » disait Nabuchodonosor, « n'est-ce pas là cette grande Babylone, dont j'ai fait le

siège de mon empire, et que j'ai bâtie dans la grandeur de ma puissance et dans l'éclat de ma gloire ? » Il y a aussi des hommes qui prient beaucoup, mais à qui il ne vient pas même en pensée de parler à Dieu de leurs nécessités temporelles, parce que, formés à l'école de la religion, ils ne regardent pas la pauvreté, l'obscurité, l'infirmité, l'oppression comme des maux véritables ; et « qu'à la vue de ces lis que Dieu revêt d'une si riche parure ; à la vue de ces oiseaux qui, sans semer ni moissonner, sans avoir ni cellier ni grenier, sont pourtant si largement nourris, » les saints qui travaillent, qui sèment, qui moissonnent et qui « sont bien plus excellents que les oiseaux et les fleurs, » s'en remettent à Dieu de leur vêtement et de leur nourriture, et ne partagent pas pour le bien-être ou le mal-être de cette vie passagère, « les inquiétudes et les sollicitudes des païens et des gens du monde. » Eh ! qui niera que leur confiance soit toujours justifiée ? Le Prophète nous assure qu'il n'a jamais vu le juste délaissé, ni les enfants d'un juste réduits à mendier leur pain. (Psal. XXXVI, 25.) Souvent même Dieu en agit avec eux comme autrefois avec Salomon, à qui il donna « un grand nombre d'années, de grandes richesses, la vie de ses ennemis, parce que Salomon n'avait rien demandé de tout cela, et qu'il n'avait demandé que la sagesse pour discerner ce qui est juste. » La religion, toutefois, ne fait à personne un précepte d'un détachement si parfait. Elle autorise tout le monde à demander à Dieu des grâces purement temporelles. L'Eglise nous donne elle-même l'exemple de recourir à Dieu dans toutes les nécessités ; elle prie, et nous fait prier pour la santé des malades, pour la consolation des affligés, pour la délivrance des captifs, pour l'union des familles, pour le succès des guerres, pour le maintien ou le retour de la paix, pour la conservation des récoltes, pour que nous soyons préservés ou délivrés des calamités, soit publiques, soit particulières, qui nous affligent ou qui nous menacent ; mais toutes ces choses la religion ne les demande, et entend que nous ne les demandions nous-mêmes que dans l'ordre du salut, c'est-à-dire qu'autant qu'elles doivent contribuer à la gloire de Dieu et à notre sanctification ; priant même Dieu de ne pas nous exaucer, s'il prévoyait que nous dussions faire abus des grâces que nous sollicitons avec le plus d'instance ; souhaitant toujours que sa volonté s'accomplisse de préférence à la nôtre ; et le bénissant sous la verge du plus rude châtiment, comme nous le bénirions dans la douceur des plus abondantes consolations.

Enfin, prier au nom de Jésus-Christ, c'est prier dans une disposition de cœur que Jésus-Christ puisse avouer, que Jésus-Christ puisse seconder, que Jésus-Christ puisse appuyer et faire valoir auprès de son Père. Par conséquent c'est prier sans affection, sans attache au péché, à l'occasion du péché, au fruit du péché et avec la détestation

du péché, le désir d'expier le péché, la volonté de ne plus commettre le péché ; car Dieu hait nécessairement l'iniquité : et demande-t-on des grâces à un ennemi ? Les lui demande-t-on les armes à la main ? Les lui demande-t-on en l'insultant ? Les lui demande-t-on avec le dessein formé de n'en pas continuer moins à le haïr ? Ou, quand on porte jusque-là l'impudence et la folie, peut-on raisonnablement se promettre qu'on sera écouté, et que de pareilles prières ne seront pas prises plutôt pour des insultes et des moqueries ?

Examinez maintenant, et jugez d'après ces règles les prières que vous faites. Il vous faudra reconnaître que si vous ne recevez pas, quoique vous demandiez, c'est que vous priez mal. *Petit, et non accipitis eo quod male petatis.* (I Jac., IV, 3.)

Vous priez mal, parce que vous ne demandez que rarement, que faiblement et sans aucun désir qu'il vous exauce, les choses qu'il veut que vous lui demandiez de préférence : la sanctification de son nom, l'avènement de son règne, l'accomplissement de sa volonté, le pardon de vos péchés, la résistance à vos tentations, la guérison de vos maladies spirituelles. Votre cœur dans la prière se porte là où est votre trésor ; et votre trésor est sur la terre, vous n'avez rien au ciel ; et la grâce qui fait les justes, les amis, les élus de Dieu, n'est rien dans votre estime, en comparaison de cet argent, de ces plaisirs, de ces fonds de terre qui font les heureux du siècle.

Vous priez mal, parce que, ne suivant dans la prière d'autres inspirations que celles d'une cupidité injuste, ou d'une affection déréglée, vous demandez imprudemment à Dieu des choses qui préjudicieraient à votre salut, et qu'il ne vous accorderait que dans sa colère. Souvent il peut vous dire comme Jésus-Christ disait aux fils de Zébédée : *Nescitis quid petatis.* (Matth., XX, 22.) Vous ne savez ce que vous demandez. La vie d'un enfant que vous idolâtrez, le succès d'une affaire que vous poursuivez, l'aveu d'une famille pour un établissement qui vous plait, cent autres choses de cette nature sont, dans vos idées des avantages inappréciables ; et Dieu sait que ces prétendus avantages deviendraient la cause première, infaillible de votre ruine ; il est sévère par miséricorde ; c'est par pitié qu'il ne vous exauce pas.

Vous priez mal, parce que pour les choses que vous pouvez demander, et qu'il vous serait bon d'obtenir, vous priez avec inquiétude, avec chagrin, avec impatience, sans soumission, sans résignation, sans conformité à la volonté de Dieu, du ton d'un fils indocile et hautain, qui demande à la vérité, parce qu'il ne saurait se donner à lui-même ce qu'il désire ; mais qui ne dépend qu'à regret de l'autorité de son père, et qu'un simple délai mécontente, qu'un refus absolu aigrit et révolte. Vous ne priez qu'à l'extrémité ; vous ne recourez à Dieu

que quand tout le reste vous manque ; vous y recourez moins par affection que par nécessité ; ses desseins fussent-ils contraires à vos vœux, il faut qu'il vous exauce ; vous murmurez pour peu qu'il diffère ; et s'il paraît ne pas vous avoir entendus, dans vos afflictions surtout, et qu'il vous donne seulement de sanctifier une peine dont vous prétendrez être délivrés, quel dépit ! quel découragement ! quels emportements !

Vous priez mal, parce que vous priez dans la disposition non-seulement de ne rien faire pour apaiser Dieu, vous rapprocher de Dieu, vous réconcilier à Dieu ; mais de continuer à faire ce qu'il défend, à négliger ce qu'il commande, à ne rien vouloir de ce qu'il veut, à vouloir tout ce qu'il ne veut pas, tenant opiniâtrément à vos passions, à vos liaisons, à vos habitudes, à vos pratiques, à vos mœurs, encore qu'elles déplaisent à Dieu, qu'elles offensent Dieu, qu'elles allument contre vous la colère de Dieu. Il est aussi par trop étrange que vous prétendiez aux bienfaits de Dieu, quand Dieu, dont l'oreille « entend la préparation de votre cœur, » ne voit rien en vous, au moment même où vous le priez, que des rebelles obstinés, que des ennemis implacables. Non, non, « Dieu n'exauce pas les pécheurs ; » du moins il n'exauce que les pécheurs fâchés de l'avoir été, et sincèrement résolus de ne plus l'être.

La Pâque me ramène chaque année à de pareilles réflexions, parce que, chaque année, la Pâque me donne la liste, si tristement nombreuse, des impénitents, affaiblit mes espérances, et me force à reconnaître qu'au mépris de tant de soins et d'efforts, le mal qui se fait chaque jour ne se répare jamais, qu'il continue, qu'il va toujours croissant. Mais combien les circonstances n'ajoutent-elles pas à ma peine ! n'exuseraient-elles pas les reproches même les plus amers ? Dieu a manifestement le bras levé sur nous ; et il faut-être plus qu'indévoit pour ne pas voir un châtiment dans le fléau qui nous afflige. D'abondantes récoltes avaient jusqu'ici rendu moins sensibles et la continuité de la guerre, et l'absence des bénédictions de la paix ; mais voici que nous sommes réduits « au pain de la douleur et à l'eau de la tribulation. » Les familles même aisées éprouvent des privations ; la faim assiège la porte de quelques-unes qui n'avaient jamais connu la pauvreté ; et dans plus de cinquante, le père et la mère n'ont bien souvent que des larmes à donner à l'enfant qui leur demande du pain. Qui de nous compte sans effroi les mois qui doivent s'écouler jusqu'à la récolte ? Qui de nous calcule sans alarmes tous les événements qui peuvent détruire notre espérance ? Qui de nous est resté calme dans ces six dernières semaines, où chaque nuit un vent glacial a menacé... ?

DISCOURS CXI.

POUR LA FETE DE L'ASCENSION.

Et ipsi adorantes regressi sunt in Jerusalem cum gaudio; et erant semper in templo, laudantes, et benedicentes Deum. (Luc., XXIV, 52, 55.)

Les disciples l'ayant adoré, s'en retournèrent comblés de joie à Jérusalem; et ils étaient sans cesse dans le temple louant et bénissant Dieu.

Qu'ont-ils donc vu sur la montagne de Béthanie, ces disciples du Sauveur que l'Evangile nous montre aujourd'hui si différens de ce qu'ils étaient naguère, déconcertés, chancelans, presque infidèles? Quel heureux événement a pu tout d'un coup réparer dans leur esprit le scandale de la croix, dissiper leurs alarmes, lever tous leurs doutes, les confirmer dans la foi, ranimer leur espérance, les remplir de courage, les combler d'une sainte joie? Ah! mes frères, il leur a été donné de voir ce que l'œil n'a jamais vu, le Dieu de gloire et de majesté dans tout l'éclat de sa magnificence. Les pharisiens et les sadducéens avaient demandé à Jésus-Christ qu'il leur fit voir un signe dans le ciel. Mais Jésus-Christ devait-il user de sa puissance au gré et suivant les caprices d'une nation incrédule et maligne, adultère et corrompue, qui ne l'interrogeait que pour le surprendre, qui ne lui demandait des prodiges que pour le tenter? Ils n'auront, eux, « d'autre signe que celui de Jonas, » que la résurrection de ce Fils de l'homme qu'ils ont crucifié.

Mais il en est à qui « il a été donné de connaître les mystères du royaume des cieux; » et c'est ceux-là que Jésus-Christ choisit pour témoins de sa triomphante ascension. Au jour où il doit quitter la terre pour retourner à son Père, il rassemble ses chers disciples, et les conduit hors de Jérusalem, sur la montagne des Oliviers. Là il les investit de sa puissance, leur réitère la promesse de leur envoyer bientôt l'Esprit consolateur, lève les mains, les bénit, se sépare d'eux, et ils le voient, revêtu de la splendeur qui convient à celui « qui a placé sa tente dans le soleil, » s'élever en haut, et entrer dans une nuée qui le dérobe à leurs regards. L'homme, tant qu'il vit ici-bas, peut-il sans un nouveau prodige, jouir d'un spectacle si ravissant, et ne pas mourir de plaisir? A la vue d'Elie enlevé au ciel sur un char de feu, Elisée s'écriait, plein de tristesse: *Mon père, ô mon père! le char d'Israël et son conducteur!* Ivres de joie, les disciples de Jésus ne peuvent prononcer un mot. Ils suivent des yeux leur divin maître; après même qu'il a disparu, leurs regards restent longtemps fixés vers le ciel. Leur ravissement est si merveilleux, leur extase si profonde, qu'il faut que deux anges viennent les en tirer. Alors seulement ils tombent la face en terre, adorent Jésus dans sa gloire, et reviennent à Jérusalem, transportés d'une si grande joie, que leur cœur ne pouvant la contenir, ils se répandent en louanges, en actions de grâce, en bénédictions: *Et ipsi adorantes regressi sunt in Jerusalem, cum gaudio magno; et erant sem-*

per in templo, laudantes et benedicentes Deum.

Ne serai-je pas téméraire en demandant que, sans avoir été, comme les apôtres, les heureux témoins de la glorieuse ascension de Jésus-Christ, vous preniez les sentiments, vous entriez dans les dispositions qu'elle leur inspire? Non, mes frères, non. Si les disciples furent heureux de voir, nous sommes heureux, nous, de croire sans avoir vu; et tout ce qui les toucha, tout ce qui les intéressa, tout ce qui les consola dans ce mystère, peut et doit nous toucher, nous intéresser, nous consoler comme eux. Quelques moments de réflexion sur les motifs de leur joie, et vous la partagerez.

Si dans l'ascension de leur Maître les disciples de Jésus-Christ n'eussent vu que ce qui frappait les yeux, leur joie se fût évanouie avec la cause qui la produisait. Le spectacle était ravissant, mais passager. L'impression qu'il faisait devait être vive, mais ne pouvait être durable. Le temps l'eût affaiblie, comme il affaiblit toutes celles qui nous viennent par les sens; et séparés de « celui qui avait les paroles de la vie éternelle, » les disciples n'eussent pas tardé à gémir comme des orphelins que rien ne peut dédommager de la perte d'un bon père. Mais l'Esprit même de Jésus-Christ leur découvre la part qu'ils ont dans un triomphe qui semble n'être que pour lui seul; et dans sa gloire ils trouvent le principe d'une joie que rien ne troublera, le fondement d'une espérance que rien n'ébranlera, le motif d'une confiance que rien n'affaiblira.

En effet, mes frères, pourquoi Jésus-Christ monte-t-il au ciel? D'abord il y monte pour prendre possession de la gloire qui lui était due, de la gloire qu'il avait méritée à tant de titres, et surtout par ses humiliations et ses anéantissements. Le prophète avait bien dit que « le germe du Seigneur serait un jour dans la magnificence, et que le fruit de la terre serait élevé en honneur; » mais il fallait que ce germe fût développé par l'eau des tribulations. Ce fût devait mûrir dans une terre ingrate, au milieu des ronces et des épines. Parlons sans figure. « Le Verbe s'était fait chair, celui que le Père engendre de toute éternité dans la splendeur des saints, » s'était, par un prodige incompréhensible de charité, inséparablement uni à une nature que la justice offensée avait frappée de ses anathèmes. Sans cesser d'être ce qu'il avait toujours été, il était devenu ce qu'il n'était pas: toujours Dieu, mais « Dieu caché, mais Dieu sous la forme et avec la nature d'un esclave, semblable aux hommes et reconnu pour homme par tout ce qui paraissait de lui au dehors. » Dans cet état même, l'Eternel l'avouait pour son Fils; mais avant de le faire asseoir à sa droite, et de partager son trône avec lui, il fallait qu'il accomplît, par son obéissance, les desseins de sa miséricordieuse justice pour la rédemption des hommes. Il fallait « qu'il bât

au torrent » des misères humaines avant « de lever la tête. » Il fallait « qu'étant riche il se rendît pauvre, avant d'obtenir les nations pour héritage; » qu'il fût traité « comme un ver de terre, comme l'opprobre des hommes, comme le rebut du peuple (Psal. XXI, 7), avant d'être établi au-dessus de toutes les principautés et de toutes les puissances, de toutes les vertus et de toutes les dominations, de tous les titres qui peuvent être, non-seulement dans le siècle présent, mais encore dans celui qui est à venir. (Ephes. I, 21.) Il fallait qu'il souffrît, qu'il fût l'homme de douleur avant d'entrer dans sa gloire. » En un mot, il fallait qu'il fût immolé comme un innocent agneau, avant de recevoir « puissance, divinité, sagesse, force, honneur, gloire et bénédiction. » Tel était l'ordre immuable des divins décrets; et parce « qu'il était écrit du Fils dans tout le livre, qu'il ferait la volonté de son Père, Jésus-Christ s'était soumis à cet ordre, et il n'avait désiré que l'accomplissement de cette loi au fond de son cœur. » Aussi, quelle vie que celle qu'il avait menée « dans les jours de sa chair! » Elle n'avait été tout entière qu'un long et douloureux martyre. Mais aussi quelle récompense! Instruit par l'événement, je ne m'étonne plus que Jésus-Christ parlât si souvent, et avec une sorte de complaisance, de ses ignominies, de sa passion, « de sa sortie du monde qui devait arriver à Jérusalem. Je ne m'étonne plus qu'il soupirât après ce baptême de sang dont il devait être baptisé; qu'il se sentît vivement pressé jusqu'à ce qu'il s'accomplît; qu'il s'indignât contre le chef de ses apôtres, qu'il le traitât de Satan, quand par un zèle mal éclairé, il voulait le détourner de souffrir.

Voyez, en effet, le terme heureux où il arrive précisément pour avoir été « dans les travaux dès sa jeunesse. Parce qu'il s'est rabaisé lui-même, dit saint Paul, se rendant obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix, Dieu l'a élevé par-dessus toutes choses, et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans le ciel, sur la terre, aux enfers; et que toute langue confesse que le Seigneur Jésus est dans la gloire de son père. (Philipp. II, 8 et seq.) Nous voyons, » dit encore le même Apôtre, « que Jésus, qui avait été rendu pour un peu de temps inférieur aux anges, a été couronné de gloire et d'honneur à cause de la mort qu'il a soufferte. » Mais de quelle gloire! mais de quel honneur! Ici, mes frères, je ne puis plus que bégaier. Si l'œil n'a jamais vu, si l'oreille n'a jamais entendu, si le cœur de l'homme n'a jamais compris ce que Dieu prépare aux serviteurs qui lui sont fidèles (I Cor., II, 9), comment, avec une langue mortelle, vous exprimer la gloire dont il couronne son propre Fils, ce Fils, l'unique « objet de ses plus tendres complaisances; ce Fils qui avait toujours fait ce qui lui était agréable; ce Fils qui l'avait glorifié sur la terre, qui avait fait

connaître son nom aux hommes, » qui avait consommé, au prix de tant de larmes, de tant de sueurs, de tant de sang, l'œuvre dont il l'avait chargé? Tout ce que je puis dire, sans aspirer à vous le faire comprendre, c'est que Jésus-Christ, comme homme, est aujourd'hui glorifié en Dieu de « cette » même « gloire qu'il avait eue en lui avant que le monde fût. Il s'élève du désert de cette vie, brillant de clarté et comblé de délices: sa magnificence et sa force paraissent dans les nues. Le ciel ouvre ses portes éternelles; » les princes de la cité sainte se demandent avec admiration: *Quel est ce Roi de gloire? (Psal. XXIII, 8.)* Dieu reconnaît son Fils; et cette nature humaine qui dans Adam avait été condamnée à retourner dans la terre, s'élève, dans Jésus-Christ, au-dessus de toute la milice des cieux, au-dessus de tous les ordres des anges, au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu, et ne s'arrête qu'au trône de Dieu même qui la place à sa droite, « lui assujettit tout, et lui donne sur les vivants et sur les morts un empire qui n'aura jamais de fin. »

L'ascension de Jésus-Christ est donc notre triomphe. Membres du corps dont il est le chef, l'espérance nous appelle là où il est arrivé. La possession du ciel ne nous est pas seulement accordée aujourd'hui; nous nous élevons en Jésus-Christ au plus haut des cieux, acquérant incomparablement plus par la grâce du Rédempteur glorifié, que nous n'avions perdu par l'envie du démon. Ah! si nous aimons Jésus-Christ comme ses disciples l'aimaient, pouvons-nous ne pas nous réjouir avec eux de le voir si divinement récompensé de ce qu'il a souffert pour nous? Si nous savons nous aimer nous-mêmes, comme ils s'aimaient, pourrions-nous ne pas tressaillir avec eux de l'honneur qui nous est fait, des espérances qui nous sont données, des biens qui nous sont offerts? Si, comme eux, « nous recherchons et ne recherchons que les choses du ciel, où Jésus-Christ est assis à la droite de Dieu, ne jouirons-nous pas, comme eux, d'une paix inaltérable? ne surabonderons-nous pas de joie au fort de nos tribulations? » Craindrons-nous plus qu'eux la pauvreté, les humiliations, les persécutions, la mort? « Chantons donc en ce jour, à la gloire de celui qui monte vers le couchant: Le Seigneur est son nom; qu'il monte au milieu de nos cris de joie. Royaumes de la terre, chantez les louanges de Dieu; faites retentir des cantiques à la gloire du Seigneur; chantez en l'honneur du Dieu qui est monté au-dessus de tous les cieux, » (Psal. LXVII, 33, 34), et que dans ce jour tous les cœurs s'ouvrent à l'espérance.

Car, pourquoi Jésus-Christ monte-t-il au ciel? Il y monte encore pour nous y préparer une place. *Que personne, écrivait l'Apôtre, que personne ne dise pas dans son cœur: Qui pourra monter au ciel: « Ne dixeris in corde tuo: Quis ascendet in cælum?*

(Rom., X, 6.) Ce serait en quelque sorte en faire descendre Jésus-Christ: *Id est Christum deducere.* (Ibid.) Véritablement, avant lui aucun mortel n'avait battu le sentier qui mène à la cité sainte. Un mur de division la séparait de la terre; un décret rigoureux en bannissait tous les enfants d'Adam, et les justes mêmes de l'ancienne loi étaient sous l'anathème. Mais « Jésus-Christ a effacé la cédule qui nous était contraire; il a entièrement aboli le décret de notre condamnation en l'attachant à sa croix. Il a rompu en sa chair la muraille de séparation; ceux qui étaient autrefois éloignés de Dieu, en ont été rapprochés en vertu de son sang. Vous n'êtes plus des étrangers bannis de votre pays et de votre maison; mais vous êtes les citoyens de la même cité que les saints, et les familiers de la maison de Dieu; les morts eux-mêmes ont vu le Libérateur » après lequel ils soupiraient; et aujourd'hui s'accomplit à la lettre ce magnifique oracle: « il montera, ouvrant la route devant eux; ils passeront en troupes à la porte, et entreront; leur roi passera devant leurs yeux, et le Seigneur sera à leur tête. » Non, Jésus-Christ n'est pas seul dans son triomphe. Un cortège nombreux l'accompagne, ce sont tous ces hommes vénérables dont la terre n'était pas digne, et que leur foi en sa venue, leur confiance en ses mérites futurs, et la pratique des vertus, avaient déjà sanctifiés. « La majesté du Seigneur n'entre pas seule par cette porte mystérieuse qui regarde vers l'orient. » Avec le vainqueur de la mort passent les heureux captifs de la grâce, et tous dans son empire immortel montent au rang où les appelle leur mérite.

Jésus-Christ ne triomphe pas seul. Suivons-le par l'ardeur de nos desirs au plus haut des cieux. La religion nous permet, la religion nous commande la noble ambition de lui être associés dans sa gloire. *Père saint, conservez en votre nom ceux que vous m'avez donnés lorsque j'étais avec eux; je les conservais en votre nom, et nul d'eux ne s'est perdu. Il n'y a eu de perdu que celui qui était enfant de perdition* (Joan., XVII, 11, 12.); conservez ceux que vous m'avez donnés, qu'ils aient en eux la plénitude de ma joie. *Mon père! je désire que là où je suis, ceux que vous m'avez donnés y soient aussi avec moi, afin qu'ils contemplent la gloire que vous m'avez donnée, parce que vous m'avez aimé avant la création du monde.* (Ibid., 24.) Tels sont les vœux que Jésus-Christ adressait à son Père pour ses chers disciples, et pour ceux qui devaient croire en lui par leur parole. Doutons-nous qu'une prière si humble et si fervente ne soit favorablement écoutée du Père qui a toujours exaucé son Fils à cause de son profond respect? « Si quelqu'un me sert, qu'il me suive; et là où j'arriverai, arrivera aussi mon serviteur. Je vous assure que vous, qui m'avez suivi, lorsqu'au jour de la régénération le Fils de l'homme sera assis sur le trône

de sa gloire, vous serez aussi assis sur douze trônes, et vous jugerez les douze tribus d'Israël. » *Je vous prépare le royaume comme mon Père me l'a préparé. Je m'en vais, et il est avantageux pour vous que je m'en aille. Que votre cœur ne se trouble point, et qu'il ne soit pas saisi de frayeur. Je vais vous préparer une place. Je ne vous laisserai pas orphelins. Je reviendrai à vous. Vous me reverrez. Votre cœur se réjouira, et personne ne vous ravira votre joie.* (Joan., XIV, XVI.) Telles sont les promesses que Jésus-Christ nous a faites. Lui ferons-nous l'injure de soupçonner qu'il ne veuille pas, ou qu'il ne puisse pas les réaliser?

Qu'elles sont grandes, mes frères, qu'elles sont magnifiques, qu'elles sont solides les espérances que donne la religion à ceux qui la connaissent et qui la pratiquent! Levez donc la tête, ô vous que l'amour des biens sensibles tient courbés vers la terre; vous n'avez point ici de demeure fixe; les vœux, les prières, les promesses de celui qui monte aujourd'hui au plus haut des cieux, vous y appellent: pourquoi n'y pensez-vous pas? pourquoi ne vous mettez-vous pas en état de le suivre? *Usquequo gravi corde? « Jusqu'à quand, enfants des hommes, aurez-vous le cœur appesanti? jusqu'à quand aimerez-vous la vanité et rechercherez-vous le mensonge? »* (Psal., IV, 3.) Ah! il est une ville « illuminée par la clarté de Dieu, » dont vous pouvez devenir les heureux et immortels habitants. « On y arrive de toutes parts: de l'orient et du septentrion, du midi et du couchant. » On ne laisse « dehors que les chiens, les empoisonneurs, les impudiques, » les idolâtres, ceux qui ont contracté la souillure du péché; ceux qui commettent l'abomination; et encore un fois, vous n'y pensez pas! vous ne la désirez pas! vous ne faites rien pour en obtenir l'entrée! Seriez-vous de ceux qui n'y trouveront jamais place, parce qu'ils refusent de « laver leurs vêtements dans le sang de l'Agneau? » Vous en croiriez-vous pour jamais bannis, parce que vous auriez aimé et fait le mensonge? Eh bien! je vous dirais encore: aspirez au ciel; prétendez au ciel, espérez le ciel; travaillez à mériter le ciel; car pourquoi Jésus-Christ monte-t-il au ciel? j'ajoute en finissant qu'il y monte pour être auprès de son Père le médiateur et l'avocat des pécheurs.

Dieu étant aussi saint qu'il est grand, et l'homme aussi corrompu qu'il est faible, pour concevoir quelque confiance, il fallait que nous eussions auprès de Dieu un pontife saint, innocent, incapable de souillure, séparé des pécheurs, plus élevé que les cieux, qui n'eût pas besoin, comme les autres pontifes, d'offrir chaque jour des victimes, d'abord pour ses propres péchés, et ensuite pour les péchés du peuple. (Hebr., VII, 26, 27.) Or, « la parole de Dieu a établi pour pontife le Fils qui est saint et parlait pour jamais. » Et ce pontife est si grand, qu'il est assis dans le ciel à la droite du trône de la souveraine Majesté; et il est si puissant,

qu'il peut sauver pour toujours ceux qui s'approchent de Dieu par son entremise, étant toujours vivant pour intercéder pour nous. Jésus donc, comme précurseur, entre aujourd'hui « pour nous, non dans un sanctuaire fait de main d'homme, mais dans le ciel même, afin de se présenter maintenant pour nous devant la face de Dieu. » Il y entre, non pour souffrir et s'immoler de nouveau; mais pour faire parler en notre faveur le sang qu'il a versé sur la croix, et « dont l'effusion nous a acquis une rédemption éternelle. » Il y entre pour solliciter sans cesse ce qui, sur la terre, fut l'unique objet de ses vœux : la persévérance et la consommation des justes; la conversion des pécheurs, le salut de tous.

Quelle consolante doctrine, mes très-chers frères, et combien je regrette que le temps ne me permette pas de la mieux développer ! O vous, âmes justes ! que vos manquements découragent quelquefois, et que votre faiblesse, les pièges de l'ennemi, les scandales du monde effrayent et déconcertent plus souvent encore, vous avez pour protecteur celui qui monte au plus haut des cieux. « C'est par sa haute puissance qu'il règle le cours des nuées. Sa demeure est au plus haut des cieux ; et au-dessous, il fait sentir les effets de son bras tout-puissant. Il fera fuir vos ennemis devant vous, il leur dira : Soyez réduits en poudre. » Vous pécheurs, qui, jugeant peut-être du cœur de Dieu par le vôtre, ne croyez pas qu'il puisse faire surabonder la grâce et la miséricorde là où ont abondé l'ingratitude et l'iniquité, et qui continuez de vous livrer au mal, moins par obstination que par désespoir, « vous avez, auprès du Père, Jésus pour médiateur et pour avocat ; et Jésus s'est fait propitiation pour vos péchés ; et non-seulement pour les vôtres, mais pour ceux du monde entier. Nous tous, mes frères, puisque nous acquérons aujourd'hui la liberté d'entrer dans le sanctuaire par le sang de Jésus-Christ, et que nous avons en lui un médiateur et un grand prêtre qui est établi sur la maison de Dieu, approchons-nous de lui avec un cœur vraiment sincère et avec une pleine foi. Demeurons fermes et inébranlables dans la profession que nous avons faite d'espérer ce qui nous a été promis, et allons nous présenter avec confiance devant le trône de la grâce, afin d'y recevoir miséricorde, et d'y trouver le secours dans nos besoins. »

DISCOURS CXII.

POUR LE JOUR DE LA PENTECÔTE.

Repleti sunt omnes Spiritu sancto. (Act., II, 4.)

Ils furent tous remplis du Saint-Esprit.

Jésus-Christ, dit saint Augustin, avait, dans son ascension, porté un homme au ciel; il envoie aujourd'hui un Dieu sur la terre pour la dédormager et la consoler du bien qu'elle avait perdu. Cet Esprit de sainteté qui devait en quelque sorte recréer les âmes, et renouveler toute la face

du monde; cet Esprit de vérité qui devait confondre, perdre, anéantir l'imposture divinisée par les nations, et briser le frein que l'erreur avait mis à la bouche de tous les peuples; cet Esprit de sagesse qui, toujours muet pour les trompeurs et les superbes, devait converser avec les simples, et leur révéler les plus mystérieux secrets; cet Esprit d'intelligence qui, pouvant tout, qui voyant tout, qui pénétrant tout, qui renfermant en soi tous les esprits, devait ouvrir les oreilles aux sourds, et rendre éloquente la langue des petits enfants; cet Esprit de conseil qui, regardant en pitié la fausse prudence de la chair, devait être avec les justes, travailler avec eux et les diriger dans toutes leurs œuvres; cet Esprit de force qui, dans le sexe même le plus faible, devait former des cœurs magnanimes, des cœurs capables de combattre pour la justice contre le péché, jusqu'à l'effusion du sang; cet Esprit de science qui, de douze pécheurs pauvres, ignorants, sans études, sans lettres, devait faire en un instant les maîtres et les précepteurs du genre humain; cet Esprit de piété qui devait changer en adorateurs parfaits, et tels que le Père céleste les demande, ces idolâtres de tous les pays, nés, nourris, élevés dans la pratique des plus bizarres, des plus infâmes superstitions; cet Esprit de la crainte du Seigneur, qui devait persuader à ceux qu'il remplirait qu'entre tous les maux, le seul mal véritablement à craindre, c'est de déplaire à Dieu et de mériter sa haine; cet Esprit de grâce, de prière et de componction, qui, répandu sur la maison de David et sur les habitants de Jérusalem, devait les attendrir, les amener à jeter les yeux sur celui qu'ils ont percé, les faire pleurer sur lui, comme on pleure sur un fils unique, et les pénétrer de douleur, comme on l'est à la mort d'un fils aîné; cet Esprit de la charité et du pur amour, qui devait ôter aux hommes leur cœur de pierre, leur donner un cœur de chair, et les faire marcher avec joie dans la voie des préceptes, en imprimant la loi dans leurs entrailles, en l'écrivant dans leurs cœurs avec l'esprit du Dieu vivant et véritable; en un mot, ce divin Esprit que le monde ne connaissait pas, et qu'il ne pouvait recevoir, parce qu'il ne sait ni ce qu'il est, ni d'où il vient; ce divin Esprit que Jésus-Christ avait promis et annoncé comme celui qui devait continuer et parachever son œuvre; mais qui n'avait pas encore été donné, parce que Jésus n'était pas encore glorifié; ce divin Esprit, dis-je, est répandu sur les apôtres avec la plénitude de ses dons; mais de telle sorte, que ne s'étant jusque-là communiqué aux hommes que par ses grâces, il commence de ce jour à établir dans les apôtres, et ensuite dans les fidèles, une résidence particulière et personnelle. Leurs cœurs deviennent autant de sanctuaires et de temples où le Saint-Esprit habite réellement. Ils ne ressentent pas seulement l'odeur d'un parfum si précieux, ils sont remplis, ils sont

pénétrés de sa substance. Telle est, mes frères, l'admirable prérogative dont l'Eglise de Jésus-Christ le bénit en ce jour; tel est le mystère que j'ai à vous développer. La tâche est difficile; car qui connaît assez bien l'Esprit du Seigneur pour en discourir dignement? J'ai réclamé son assistance. Vous-mêmes, mes frères, demandez-lui qu'il me donne de vous parler et de ce qu'il est, et de ce qu'il fait, d'une manière qui vous instruisse et qui vous édifie.

Qu'il y ait un Saint-Esprit, c'est un article du Symbole que chacun de nous est tenu de savoir et de croire. *Seigneur, disait David, ne me rejeter pas de devant votre face, et ne retirez pas de moi votre Saint-Esprit.* (Psal. L, 13.) Salomon dit que « la sagesse a été créée dans le Saint-Esprit. » Jean-Baptiste, en donnant aux Juifs le baptême de pénitence, les renvoyait à celui qui devait « les baptiser dans le Saint-Esprit. » Partout où l'Evangile de Jésus-Christ est prêché, on enseigne que le Fils de Dieu a pris notre nature dans le sein d'une Vierge, par l'opération du Saint-Esprit. Partout où il y a des chrétiens, ils ont été baptisés au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. En un mot, c'est une de ces vérités fondamentales dont il est dit que celui qui les ignore sera ignoré: *Qui ignorat, ignorabitur.* (I Cor., XIV, 38.)

Aussi, lorsque saint Paul vint à Ephèse, son premier soin fut de demander aux fidèles qu'il y trouva, « s'ils avaient reçu le Saint-Esprit. » Et sur la réponse qu'ils lui firent, qu'ils « n'avaient pas oui dire qu'il y eût un Saint-Esprit : au nom de qui donc, » leur demanda-t-il avec étonnement, « au nom de qui donc avez-vous été baptisés ? » et sur le champ « il les fit baptiser tous au nom de Jésus; et lui-même il leur imposa les mains pour qu'ils reçussent le Saint-Esprit; » nous apprenant par là qu'on n'est pas véritablement chrétien, à moins de connaître « ce Père des lumières de qui vient toute grâce excellente et tout don parfait; » à moins de savoir qu'à lui seul doit être attribué tout ce qu'il y a de bon et de vertueux dans l'homme, et que, sans son assistance et son secours, on n'arrive jamais à la parfaite sagesse et à la souveraine félicité.

Mais qu'est-ce que le Saint-Esprit? Voici comment lui-même a parlé de lui-même sous le nom de la Sagesse. *Il y a dans la Sagesse un Esprit d'intelligence qui est saint, unique, multiplié dans ses effets, subtil, éloquent, agile, sans tache, doux, ami du bien, pénétrant, que rien ne peut empêcher d'agir; bienfaisant, amateur des hommes, bon, stable, infailible, calme, pur et subtil. Car la sagesse est plus active que les choses les plus agissantes, et elle atteint partout à cause de sa pureté. Elle est la vapeur de la vertu de Dieu, et l'effusion toute pure de la clarté du Tout-Puissant. Elle est l'éclat de la lumière éternelle, le miroir sans tache de la majesté de Dieu, et l'image de sa bonté. N'étant qu'une, elle peut tout; et toujours immuable en elle-même, elle renouvelle toutes choses. Elle se*

répand parmi les nations dans les âmes saintes, et elle forme les amis de Dieu et les prophètes. Elle est aimée de celui qui est le Seigneur de toutes choses. C'est elle qui enseigne la science de Dieu, et qui est la directrice de ses ouvrages; elle atteint avec force depuis une extrémité jusqu'à l'autre, et dispose tout avec douceur. Elle est plus belle que le soleil, plus élevée que toutes les étoiles. Si on la compare avec la lumière, elle l'emportera; car la nuit succède au jour; mais la malignité ne peut prévaloir contre la sagesse: Luci comparata invenitur prior. (Sap., VII, 22; VIII, 1.)

Ces idées sont grandes, magnifiques, divines. Elles commandent le respect, l'admiration, l'adoration, la louange pour celui à qui elles conviennent; mais ne faut-il pas être des hommes plus spirituels que nous ne le sommes, vous et moi, pour pénétrer « ce qu'il y a de plus caché dans la profondeur de Dieu? » Parlons donc un langage plus simple, plus conforme à la faiblesse de notre intelligence. Ce sera quelque chose, si, incapables de digérer ces viandes solides dont se nourrissent les forts et les parfaits, nous savons goûter le lait qu'on donne aux petits enfants. Pour cela même, mes très-chers frères, l'attention de votre part, et l'exactitude de la mienne, deviennent d'autant plus nécessaires que, si on n'est pas chrétien quand on ignore absolument ce que c'est que le Saint-Esprit, on ne l'est pas davantage quand on se forme de ce divin Esprit des idées fausses et contraires à celles que nous en donne la foi. Je reviens donc, et je demande de nouveau : Qu'est-ce que le Saint-Esprit?

Comme il y en a trois qui rendent témoignage dans le ciel, le Père, le Verbe ou le Fils et le Saint-Esprit, et que ces trois sont une même chose (I Joan., V, 7), nous faisons profession de croire et d'adorer un seul Dieu en trois personnes, Père, Fils et Saint-Esprit, ce que nous appelons la Trinité. Le Père est Dieu; le Fils est Dieu; le Saint-Esprit est Dieu; et cependant ce ne sont pas trois dieux, mais un seul Dieu, un seul souverain Seigneur; parce qu'en distinguant en Dieu trois personnes, nous ne reconnaissons qu'une seule divinité, une même gloire, une même majesté. Le Père n'a pas été fait, il n'a pas été créé; il n'a pas été engendré; mais il est par lui-même tout ce qu'il est, et existe de toute éternité. Le Fils, non plus, n'a pas été fait; il n'a pas été créé; il n'a point eu de commencement; mais il est engendré de toute éternité par le Père « dans la splendeur des saints. » Le Saint-Esprit, non plus, n'a pas été fait; il n'a pas été créé; il n'a pas été engendré; il n'a point eu de commencement; mais il procède du Père et du Fils, comme d'un seul et même principe.

Si vous me demandiez de vous expliquer de quelle manière tout cela se fait, je pourrais vous dire ce qu'ont dit nos maîtres dans la foi, que le Fils est engendré du Père par voie de connaissance, et que le Saint-Es-

prît procède du Père et du Fils par voie d'amour; que le Père se connaissant lui-même de toute éternité: cette connaissance qu'il a de lui-même a pour terme une seconde personne qui lui est consubstantielle, ou de même nature que lui; que le Père et le Fils s'aiment l'un l'autre d'un amour éternel, et le terme de cet amour est une troisième personne de même substance que les deux premières. Mais comme ces manières de communiquer sa propre substance, sa propre nature, sont infiniment au-dessus de nos conceptions; que rien, dans les choses créées, ne nous en fournit d'exemple, ne nous en présente d'idée, j'aime mieux confesser, et vous amener à confesser avec moi, que la procession du Saint-Esprit est ineffable, comme la génération du Fils; j'aime mieux m'écrier, et vous porter à vous écrier avec moi, dans les sentiments d'une admiration profonde, d'un tremblement religieux, d'une foi humble et soumise: *O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu! que ses jugements sont impénétrables, et ses voies incompréhensibles!* (Rom., XI, 33.) Ce qu'il suffit, mais ce qu'il faut que vous sachiez, c'est que le Saint-Esprit est la troisième personne de la très-sainte Trinité; et parce que dans la Trinité nous ne reconnaissons rien qui ait précédé, rien qui ait suivi, rien de plus grand, rien de moindre; mais que les trois personnes sont coéternelles et parfaitement égales entre elles, vous devez dire que le Saint-Esprit est tout ce que sont le Père et le Fils: qu'il est incréé, qu'il est immense, qu'il est éternel, qu'il est tout-puissant, qu'il est Seigneur souverain, qu'il est Dieu. Ainsi l'a défini l'Eglise dans le concile général de Nicée, dont je n'ai fait, pour ainsi dire, que vous traduire les paroles; et dans le premier de Constantinople où, pour condamner l'hérésie de Macédonius, elle déclare qu'elle croit au Saint-Esprit, qui est aussi Seigneur, et qui donne la vie; qui procède du Père et du Fils; qui est adoré et glorifié conjointement avec le Père et le Fils, et qui a parlé par les prophètes. Mais parce que, selon saint Paul, « les perfections invisibles de Dieu, sa puissance éternelle et sa divinité deviennent sensibles par la connaissance que les créatures en donnent, » voyons, pour connaître encore mieux ce qu'est l'Esprit-Saint, voyons ce qu'il fait et ce qu'il opère dans les hommes.

Indigné des abominations qui souillaient la terre, Dieu protesta une fois que son Esprit ne demeurerait plus avec les hommes, parce qu'ils ne suivaient que les mouvements d'une concupiscence brutale et effrénée. Mais c'était le serment d'un père que les crimes de ses enfants irritent, et que sa propre tendresse ramène bientôt à des sentiments de commisération et d'indulgence! si l'Esprit du Seigneur n'eût pas souillé, quelle vertu aurait-on vu éclore parmi des coupables conçus dans l'iniquité, « et dont toutes les pensées sont portées au mal dès la jeunesse? » Dans l'ordre du

salut, l'homme ne peut rien, absolument rien, si Dieu ne l'aide de sa grâce. Il faut que Dieu opère en nous; il faut qu'il nous donne l'amour du bien, et la volonté et le pouvoir de le faire. Dépourvus de son secours, « nous serions incapables de former de nous-mêmes, comme de nous-mêmes, aucune bonne pensée. » Ce fut donc l'Esprit du Seigneur, ce fut le Saint-Esprit qui forma les Abel, les Enoch, les Noé, les Abraham, les Job, les Joseph, les Moïse, les Phinéas, les Josué, les Samuel, les David, les Ezéchias, les Machabées, les Eléazar, les saints prophètes et les âmes justes de tous les temps. Je dis, le Saint-Esprit; car, encore que les trois personnes de l'adorable Trinité concourent et interviennent dans tout ce que Dieu fait hors de lui-même et à l'égard de ses créatures, c'est l'usage de l'Ecriture sainte d'attribuer au Saint-Esprit tout ce qui regarde la justification et la sanctification des hommes, comme elle attribue au Père les prodiges de la toute-puissance et au Fils les desseins de la sagesse, pour nous faire entendre que de même que le Saint-Esprit procède de l'amour dont le Père et le Fils s'aiment l'un l'autre, ainsi les dons spirituels qu'il verse sur nous sont l'effet de son immense charité pour nous.

Mais cette charité de Dieu, quand se montra-t-elle plus merveilleuse, plus libérale, et, si je l'ose dire, plus prodigue de ses dons, que dans le mystère que nous célébrons en ce jour? En comparant ce que Dieu avait fait pour les justes de l'ancienne alliance avec ce qu'il fait aujourd'hui pour les apôtres, on peut dire que la grâce n'était tombée sur les premiers que goutte à goutte, et qu'elle se répand sur les seconds comme « cette pluie volontaire que Dieu a séparée tout exprès pour l'héritage qu'il chérit; comme un torrent qui les inonde, et dans lequel ils se trouvent heureusement perdus et submergés.

Quand les jours de la Pentecôte furent accomplis, dit le texte sacré, les disciples étant tous ensemble dans un même lieu, on entendit tout d'un coup un grand bruit, comme d'un vent violent et impétueux qui venait du ciel, et qui remplit toute la maison où ils étaient assis. En même temps ils virent paraître comme des langues de feu qui se partageaient et s'arrêtèrent sur chacun d'eux. Aussitôt ils furent tous remplis du Saint-Esprit: « *Repleti sunt omnes Spiritu sancto.* » (Act. II, 1-4.) Ils furent tous remplis du Saint-Esprit!... Pardonnez-moi mon insuffisance, mes très-chers frères; il faut être ce que je ne suis pas pour détailler tout ce que l'Esprit de mon Dieu opère dans des cœurs qu'il remplit. J'aperçois seulement quelques signes sensibles et si manifestes de la présence du Saint-Esprit dans les apôtres, qu'ils frappent même les plus grossiers, et par ce que j'en dis, jugez de ce que je ne saurais dire.

D'abord, le Saint-Esprit instruit les apôtres. « Il leur enseigne toute vérité: » les vérités les plus sublimes, les vérités les

plus cachées, les vérités les plus impénétrables à l'intelligence humaine; et il les leur enseigne dans un instant, et il les leur enseigne sans étude, sans travail, sans efforts de leur part, et il les leur enseigne de manière à les leur persuader, à les en convaincre, à les y attacher si fortement qu'ils mourront pour les défendre; et il les leur enseigne jusqu'à les rendre capables d'en instruire les autres. Ces hommes dont Jésus-Christ avait dit vingt fois qu'ils étaient sans intelligence; ces hommes pour qui les paraboles les plus claires avaient été autant d'énigmes où ils ne voyaient rien, où ils ne soupçonnaient rien, les voilà qui parlent diverses langues, qui étonnent Jérusalem par la profondeur de leur savoir. « Ces gens-là ne sont-ils pas Galiléens, se demandent avec étonnement les Parthes, les Mèdes, les Elamites, ceux qui habitent la Mésopotamie, la Judée, la Cappadoce, le Pont et l'Asie, la Phrygie, la Pamphylie, l'Egypte, la Libye et Rome, les Crétois et les Arabes? Comment se fait-il que nous les entendions parler chacun en notre langue des merveilles de Dieu? Que veut dire ceci? » *Nonne isti Galilæi sunt? et quomodo audivimus eos loquentes nostris linguis magnalia Dei? Quidnam vult hoc esse? (Act., II, 11, 12.)*

En second lieu, le Saint-Esprit sanctifie les apôtres. Ils étaient saints déjà, et Jésus-Christ leur avait rendu ce témoignage : *Mundi estis (Joan., XIII, 10)*; mais encore bien imparfaits, et trop imparfaits pour être auprès des hommes les organes, les ambassadeurs, les lieutenants de Dieu. Il y avait parmi eux des jalousies, des prétentions, des disputes sur la prééminence. Ils n'étaient pas entièrement désabusés des espérances temporelles qu'ils avaient grossièrement conçues; mais le feu divin qui descend dans leur cœur, consume tout ce qui y restait de la rouille du vieil homme : et l'or sort moins pur du creuset, que ces bienheureux apôtres ne sortent eux-mêmes du cénacle. Parents, amis, patrie, ils quittent tout pour suivre leur vocation. Travaux, pauvreté, prisons, outrages, tourments, ils ne refuseront rien pour être à Jésus crucifié, et lui gagner des adorateurs. Le dirai-je, et le comprendrez-vous? Leur détachement va jusqu'à perdre cet amour trop naturel, trop sensible, trop humain, qu'ils avaient eu pour Jésus-Christ, et ils sont en état de se glorifier que s'ils ont autrefois connu Jésus-Christ selon la chair, ils ne le connaissent plus maintenant de cette sorte : *Si cognovimus secundum carnem Christum, sed nunc jam non novimus. (II Cor., V, 16.)*

Le Saint-Esprit remplit encore les apôtres « de la vertu d'en haut; » c'est-à-dire qu'il leur inspire un courage intrépide que rien n'effraye, que rien n'arrête, à qui tout cède. Ils avaient fui et abandonné le Sauveur lors de sa passion, comme de timides brebis fuient et se dispersent quand le pasteur est frappé. Pierre, leur chef, avait remis son maître à la voix d'une servante.

Depuis la résurrection même, ils s'étaient tenus cachés et renfermés par la crainte qu'ils avaient des Juifs. Sont-ce les mêmes hommes que je vois au milieu des Juifs, parlant de Jésus-Christ, rendant témoignage de la résurrection de Jésus-Christ, reprochant aux Juifs, comme un déicide, la mort de Jésus-Christ, et les exhortant à faire pénitence, et à mériter par la foi en Jésus-Christ le pardon d'un si grand crime? Oui, c'est Pierre et les onze apôtres avec lui qui prêchent aujourd'hui Jésus-Christ dans Jérusalem, et qui bientôt « le prêcheront dans toute la Judée, dans la Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre. » Les rois de Juda, ses princes, ses prêtres, son peuple, les hommes et les démons conspireront vainement contre eux : « ils seront établis sur la terre comme des villes fortes, des colonnes de fer, des murailles d'airain. » On pourra les menacer, les maltraiter, les chasser des synagogues, les charger de chaînes, les battre de verges, mais on ne les réduira pas au silence; et avant qu'ils meurent, leur voix aura retenti d'un bout de l'univers à l'autre. *Bellabunt adversum te et non praevalerunt. (Jer., XV, 20.)*

Enfin, les apôtres reçoivent le Saint-Esprit avec une telle plénitude, qu'ils le communiquent à ceux sur qui ils imposent les mains. Outre la science qui fait les docteurs, et la chasteté qui fait les vierges, et la foi qui fait les martyrs, et la grâce qui fait les saints, tous les dons surnaturels, « le don de parler dans une haute sagesse, le don de guérir les malades, le don de faire des miracles, le don de prophétiser, de discerner les esprits, de parler ou d'interpréter différentes langues, deviennent communs dans l'Eglise; » et Dieu les y continue aussi longtemps que le demandent l'établissement de la religion, l'ignorance des infidèles, l'utilité et la sanctification des élus. *Cum imposuisset illis manus, venit Spiritus sanctus super eos, et loquebantur variis linguis et prophetabant. (Act., XIX, 6.)*

Je remets à dire, en parlant du baptême, ce que le Saint-Esprit a fait en nous. Car nous tous qui avons été baptisés, nous l'avons été dans le Saint-Esprit. « Nous avons été scellés du sceau de l'Esprit-Saint qui avait été promis, le quel est le gage et comme les arrhes de l'héritage que nous attendons. Nous avons été lavés, nous avons été sanctifiés, nous avons été justifiés au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ par l'Esprit de notre Dieu; » (I. Cor., VI, 11), et une fois au moins, *la charité fut répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous fut donné. (Rom., V, 5.)* Mais ce divin Esprit, est-il bien vrai qu'il habite encore en nous? qu'il nous fasse crier vers Dieu : « Mon Père! mon Père! qu'il prie en nous avec des gémissements ineffables? » Est-ce bien lui qui nous anime, qui nous dirige, qui nous conduit? Ah! mes frères, « si vous vivez par l'Esprit, conduisez-vous donc selon l'Esprit. Les fruits de l'Esprit sont la charité, la joie, la paix, la patience,

l'humanité, la bonté, la persévérance, la douceur, la foi, la modestie, la continence, la chasteté; et parmi nous il est question « de fornication, d'impureté, d'impudicité, de dissolution, d'inimitiés, de dissensions, de jalousies, d'animosités, de querelles, de divisions, d'envies, de vols, de vengeances, d'ivrogneries et de débauches. » Mais ce sont là « les œuvres de la chair; et si nous vivons selon la chair, si nous accomplissons les desirs de la chair, nous mourrons. La sagesse et la grâce n'entreront jamais dans des âmes malignes. Jamais elles n'habiteront dans des corps assujettis au péché: car l'Esprit-Saint, qui est le maître de la science, fuit le déguisement: il se retire des pensées qui sont sans intelligence, et l'iniquité survenant le bannit de l'âme. » Puis donc que nous l'avons laissé éteindre en nous, travaillons pendant ces saints jours à l'y ressusciter. Puisqu'en le contristant, puisqu'en lui résistant, nous n'avons pas seulement perdu la vie spirituelle, mais nous sommes réduits à l'état d'ossements secs et décharnés, conjurons-le de souffler si puissamment sur nous, que nous revivions encore à la grâce: *Insuffla super interfectos istos, et reviviscant.* (Ezech., XXXII, 9.)

DISCOURS CXIII.

POUR LE JOUR DE LA PENTECÔTE.

Repleti sunt omnes Spiritu sancto. (Act., II, 4.)

Ils furent tous remplis du Saint-Esprit.

En accomplissant la promesse qu'il avait faite à ses disciples, de leur envoyer cet Esprit de vérité qui procède du Père, Jésus-Christ ne se montre pas seulement fidèle, il consomme encore l'œuvre pour laquelle il était venu dans le monde; il en assure le succès et la durée. Instruire et sanctifier les hommes, c'avait été le but de sa mission; mais il faut en convenir: Jésus-Christ avait peu, bien peu gagné avec ces brebis de la maison d'Israël dont il devait être le libérateur: encore qu'il eût passé pour avoir les paroles de la vie éternelle; que ses ennemis même eussent admiré la profondeur et la sagesse de sa doctrine; que cette doctrine, il l'eût soutenue par des vertus éclatantes, confirmée par « des prodiges que nul autre avant lui n'avait faits, et que Dieu seul peut faire, sa parole n'avait point trouvé d'entrée en eux. » La nation presque entière avait taxé sa doctrine de blasphème, ses vertus d'hypocrisie, ses miracles d'opérations diaboliques, et avait cru faire une œuvre agréable à Dieu en le rejetant, en le maudissant, en le persécutant, en le livrant à une mort aussi ignominieuse que cruelle, comme un séditeur, un malfaiteur, un impie dont il fallait rendre le nom exécration.

Chose non moins étrange! dans ces disciples qui le suivent, dans ces apôtres « qu'il s'est choisis, » dans ces hommes privilégiés, « à qui il a été donné de connaître les mystères du royaume de Dieu, de voir et d'entendre ce que tant de rois et de pro-

phètes n'ont ni vu ni entendu: » dans ces hommes à qui il a expliqué toutes ses paraboles, « révélé tout ce qu'il avait appris de son Père, » confié ses pensées les plus secrètes; que depuis trois ans il forme, par ses leçons et par ses exemples, à la science du salut: Jésus-Christ, au moment même où il va quitter la terre, ne trouve encore qu'ignorance, vues charnelles, prétentions ambitieuses, faiblesse, pusillanimité, lâcheté, incrédulité. Certes, personne, à juger des progrès futurs du christianisme par ces premiers prosélytes si imparfaits et si peu nombreux, personne n'eût osé prédire qu'il passerait rapidement de Jérusalem dans toute la Judée, dans la Samarie jusqu'aux extrémités du monde, et qu'il peuplerait la terre et le ciel de saints.

Mais pourquoi ce Jésus, « l'auteur et le consommateur de notre foi; » ce Jésus, « en qui habite substantiellement toute la plénitude de la Divinité et sont renfermés tous les trésors de la sagesse et de la science, » n'obtient-il pas lui-même, et au mépris de tant de soins et de travaux, qu'un si faible succès? Ah! mes frères, c'est que « personne ne va au Fils si le Père ne l'attire; » personne ne goûte les maximes de Jésus-Christ, personne ne croit en Jésus-Christ, n'espère en Jésus-Christ, n'aime Jésus-Christ, si l'Esprit-Saint, par sa grâce, n'ouvre le cœur à la loi et aux préceptes, ne soumet la raison au joug de la foi, ne tourne les affections de la terre vers le ciel, et ne répand dans le cœur cette « charité patiente, douce, bien-faisante, qui tolère tout, qui croit tout, qui espère tout, qui souffre tout. » Or, jusque-là « l'Esprit-Saint n'avait point encore été donné, parce que Jésus n'était pas encore glorifié. » Non que je prétende que Dieu ne voulût pas la vocation du monde, et celle des Juifs en particulier, à la foi de Jésus-Christ par le ministère de Jésus-Christ même, ou que la prédication de Jésus-Christ ne fût pas accompagnée de la grâce qui pouvait et devait la rendre salutaire à ceux qui l'entendaient: « ils eussent été sans péché en ne croyant pas, » et Jésus-Christ déclare qu'ils sont inexcusables de n'avoir pas cru en lui; mais je dis que ces grâces de choix, ces grâces puissantes et victorieuses qui éclairaient les plus aveugles, persuadaient les plus obstinés, amollissent les plus durs, gagnent, entraînent les plus rebelles; en un mot, « cette effusion pleine et surabondante de l'Esprit de Dieu sur toute chair, » telle qu'elle avait été prédite par le prophète Joel, devait être le fruit et le prix des souffrances et de la mort du Sauveur.

C'est donc seulement après qu'il « a été livré pour nos péchés et qu'il est ressuscité pour notre justification; après qu'il a pénétré dans le ciel même, afin de se présenter maintenant pour nous devant la face de Dieu, que les impies de toutes les nations et de tous les siècles lui sont donnés pour prix de sa sépulture. »

Il demande, et déjà l'Esprit divin opère

des prodiges dans cette maison où la crainte des Juifs tenait enfermés les timides disciples. Ils y étaient entrés aussi ignorants, aussi grossiers qu'on peut supposer l'être de pauvres pêcheurs qui ne voient rien au delà de leur barque et de leurs filets. Ils en sortent avec l'intelligence des plus profonds mystères, les expliquant, les établissant par l'autorité des saintes Ecritures, jusque-là que ceux qui les entendent, Parthes, Mèdes, Elamites, habitants de la Mésopotamie, de la Judée, du Pont, de l'Asie, de la Phrygie, de la Pamphylie, de l'Egypte, de la Libye, de la Crète et de l'Arabie, en sont tous hors d'eux-mêmes, et s'entre-demandent avec admiration comment il peut se faire qu'ils entendent ces Galiléens leur parler chacun en leur langue des merveilles de Dieu?

Ils y étaient entrés aussi timides, aussi pusillanimes, aussi lâches qu'on peut supposer l'être des hommes qui avaient abandonné, renié leur Maître à la voix d'une servante; et qui, depuis sa mort, n'osaient presque pas, quoiqu'ils l'eussent vu ressuscité, se produire en public. Ils en sortent animés d'un courage intrépide, et que j'appellerais audace, si le principe en était moins saint. C'est dans Jérusalem, sur les places, par les rues de cette ville déicide, qu'ils prêchent Jésus-Christ ressuscité. C'est aux Juifs assemblés et encore fumants du sang de ce juste, qu'ils reprochent de l'avoir livré en lui préférant un homicide, qu'ils persuadent de faire pénitence, d'être baptisés au nom de celui qu'ils ont crucifié, pour obtenir la rémission de leurs péchés. Et quand les chefs du peuple, les sénateurs et les scribes « leur défendront avec menaces de parler en quelque manière que ce soit, ni d'enseigner au nom de Jésus, » vous entendrez Pierre et Jean leur répondre sans s'étonner: « qu'il est juste d'obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. » Et lorsqu'on les maltraitera, qu'on les emprisonnera, qu'on les battra de verges pour les forcer au silence, vous les verrez « tout remplis de joie de ce qu'ils auront été jugés dignes de souffrir ces outrages pour le nom de Jésus, et ils ne cesseront point, tous les jours, d'enseigner et d'annoncer Jésus-Christ dans le temple et dans les maisons. » Et cette invincible constance, ils la soutiendront jusqu'au dernier soupir. Et ce témoignage de ce qu'ils ont vu et entendu touchant la personne de Jésus-Christ, ils le rendront dans les synagogues, à la cour des rois, devant les tribunaux, sous la dent des bêtes et la hache des lictes.

Ils avaient porté dans leur retraite, sinon des vices, au moins de grandes imperfections, et telles qu'on peut les supposer dans les disciples d'un Dieu humble, quand leur cœur s'ouvre encore à des projets d'ambition, à des mouvements d'indignation et de jalousie, au désir des distinctions et des prééminences; mais ils en sortent plus purs que ne sort de la fournaise « l'argent éprouvé au feu, purifié dans la terre et raffiné jusqu'à sept fois. » Plus rien d'humain dans leurs

vues, dans leurs affections, dans leur espérance: amis, patrie, famille, ils quittent tout. Afflictions, déplaisirs, persécutions, faim, nudité, périls, violence, mépris des peuples savants, férocité des nations barbares, perfidie des faux frères, ils affrontent tout: ils ne savent plus que Jésus crucifié. ils n'aspirent qu'à planter sa croix sur les ruines de l'idolâtrie confondue; qu'à former des Juifs et des gentils, des Grecs et des barbares, un peuple de saints. Souffrir et se consumer dans cette entreprise, c'est leur gloire; mourir pour qu'elle prospère, c'est leur récompense. Ne voyez plus en eux des hommes: ils vivent déjà dans le ciel; ou, s'ils tiennent encore à la terre, c'est pour y répandre le feu sacré qui les dévore, et y établir cette loi d'amour dont ils sont les hérauts.

Esprit de mon Dieu, que vous êtes grand et digne de nos louanges! « Que vos voies sont belles et admirables! Avec quelle puissance vous renversez les cèdres du Liban, et vous brisez les vaisseaux de Tharse! » Avec quelle douceur aussi « vous relevez le frêle roseau et dissipez les nuages qui portaient la tempête! » Comme « vous rendez pur ce qui est né d'un sang impur! » Comme « vous instruisez l'ignorance et rendez diserte la langue même des enfants! » Comme vous savez, d'hommes nonchalants et froids, « faire des ministres aussi ardents que la flamme, » et signaler votre vertu « par la faiblesse même des instruments » que vous employez « pour détruire ce qu'il y a de plus élevé! » O esprit de mon Dieu! je ne puis que bégayer en parlant de vos opérations dans les âmes; mais je comprends qu'elles sont heureuses, qu'elles sont bienheureuses, les âmes sur lesquelles vous exercez votre empire.

Il y eut une époque où, « touché de douleur jusqu'au fond du cœur » à la vue des crimes qui souillaient la terre, « Dieu se repentit d'avoir créé les hommes, et jura que son Esprit ne demeurerait plus avec eux, parce qu'ils ne suivaient que les inclinations de la chair. » Par suite de cette menace, non-seulement la vie des hommes fut abrégée, ils semblèrent encore avoir été « livrés à un sens réprouvé, et vendus pour faire des actions indignes de leur nature. » Ce ne fut plus que vanité dans leurs pensées, que corruption dans leur cœur, que débauche dans leur conduite, qu'impiété dans leur culte. « Ils étaient remplis de toutes sortes d'injustices, de méchanceté, de fornication, d'avarice, de malignité. Ils étaient envieux, meurtriers, querelleurs, trompeurs. Ils étaient corrompus dans leurs mœurs, semeurs de faux rapports, calomniateurs et ennemis de Dieu. Ils étaient outrageux, superbes, altiers, inventeurs de nouveaux moyens de faire le mal, désobéissant à leurs pères et à leurs mères, sans prudence, sans modestie, sans foi, sans miséricorde. » Ils étaient tout ce que peuvent être des hommes dont Dieu s'est retiré, des hommes dont toutes les pensées sont appliquées au mal;

et un prophète nous les a représentés sous la figure « d'ossements décharnés, extrêmement secs, » près de se résoudre en poudre, « et dans qui l'esprit de vie n'habite plus; mais il avait vu ces os se remuer d'abord, puis se rapprocher l'un de l'autre, puis se placer chacun dans sa jointure, puis des nerfs se former sur ces os, puis des chairs les environner, puis de la peau s'étendre par-dessus, puis l'Esprit venir des quatre vents souffler sur ces morts et les ranimer, si bien qu'ils s'étaient tenus tout droits sur leurs pieds, et avaient formé comme une grande armée. »

Cette vision d'Ezéchiel n'est plus une prophétie: c'est l'histoire véridique, c'est l'emblème aussi simple que sublime des merveilles, qu'après la Pentecôte, opère dans des millions de Juifs et d'idolâtres, ce même Esprit qui avait si dignement opéré dans les apôtres. Ses dons ne se bornent pas à eux; mais par eux commence à se vérifier ce qu'avait prédit le Prophète-Roi: « Le Seigneur ne sera pas toujours en colère; il n'usera pas toujours de menace. Vous enverrez, Seigneur, votre Esprit, et ils seront créés, et vous renouvellerez la face de toute la terre. Les apôtres donc reçoivent les prémices de l'Esprit en qui tous les hommes doivent trouver la rédemption par le sang de Jésus-Christ, et la rémission des péchés selon les richesses de sa grâce; » mais par eux il se communique aux déicides de la Judée, aux faux sages de la Grèce, aux barbares vainqueurs de Rome, aux voluptueux de l'Asie, aux idolâtres de l'Inde. Partout il forme des apôtres, des prophètes, des docteurs, des pasteurs, des thaumaturges, des saints. Par eux l'Eglise « s'étend depuis une mer jusqu'à une autre mer, et depuis le fleuve jusqu'aux extrémités de la terre. Toutes les nations y affluent; les rois eux-mêmes deviennent ses nourriciers et les reines ses nourrices. » Et tel qu'un homme qui, d'un cachot fangeux où il s'est endormi, passant à son réveil sur un trône éclatant, s'étonne, admire et bénit la révolution qui a changé son sort; tel le monde, devenu chrétien, se reconnaît à peine, et ne voit plus sans étonnement, sans admiration, sans reconnaissance, que toutes les vertus, que les plus sublimes vertus soient devenues communes parmi des hommes et dans des conditions où l'on ne trouvait auparavant ni raison, ni religion, ni mœurs.

Il y a plus. Dans aucun temps cette effusion de l'Esprit-Saint n'a cessé dans l'Eglise de Jésus-Christ. Si de perfides hérésies tentèrent d'en corrompre la foi, l'Esprit de vérité confondit l'erreur, et la repoussa dans l'enfer qui l'avait vomie. Si des schismes, enflantés par l'orgueil, tentèrent de rompre l'unité, l'Esprit de charité et de soumission serra plus étroitement encore les liens qui unissaient les fidèles entre eux et à leurs légitimes pasteurs. Si des persécutions violentes attaquèrent les âmes, en déchirant, en brûlant, en torturant, en perdant le corps, l'Esprit de force transforma

des vieillards décrépits, des femmes débiles, des vierges timides, des enfants même en héros, et des bourreaux en martyrs. Enfin, si la corruption du vice sembla parfois avoir infecté le chef et les membres, les pasteurs et leurs troupeaux, l'Esprit de sainteté fit, à côté des scandales, briller des vertus si pures et si éclatantes; il opposa des exemples si nombreux et d'un si grand poids au dérèglement des mœurs, que, loin de prévaloir par l'iniquité, les méchants furent flétris et tombèrent dans l'opprobre.

Cette effusion de l'Esprit-Saint dans l'Eglise de Jésus-Christ dure encore et continuera « jusqu'à ce que vienne la consommation des siècles. » Car c'est l'Esprit-Saint qui régénère les catéchumènes dans le baptême; l'Esprit-Saint qui affermit, fortifie, perfectionne les néophytes dans la confirmation; l'Esprit-Saint qui justifie dans la pénitence; l'Esprit-Saint qui conforte les malades dans l'extrême-onction; qui bénit et sanctifie les époux dans le mariage, et qui, par l'ordination, consacre les prêtres et les pontifes. C'est lui, c'est ce divin Esprit qui suggère les bonnes pensées, inspire les résolutions salutaires, nous donne la science et la confiance de prier, nous rend capables de vouloir le bien et de l'accomplir. C'est par lui que nous aimons la justice, que nous haïssons l'iniquité, que nous résistons à la malice et à l'orgueil, à la luxure et aux attraits du vice, à tout ce que nos convoitises ont de criminel et de honteux. C'est par lui que nous devenons spirituels, que notre cœur se passionne, s'enflamme pour les biens de l'éternité, et qu'habitants du ciel par nos affections et nos désirs, nous n'avons ni désirs ni affections pour les choses de la terre. En un mot, c'est à lui, toujours à lui, uniquement à lui qu'il faut rendre gloire, et quand nous faisons le bien, et quand nous ne faisons pas le mal, puisque « tout don parfait et toute grâce excellente nous viennent de ce Père de lumière, qui, par sa volonté, nous a engendrés par la parole de la vérité, pour que nous fussions saints dans toute la conduite de notre vie, comme celui qui nous a appelés est saint. »

Je ne vous demanderai donc pas, comme l'Apôtre aux disciples d'Ephèse, « si vous avez reçu le Saint-Esprit? car nous avons tous été baptisés dans le même Esprit. Vous avez tous été lavés; vous avez été sanctifiés; vous avez été justifiés au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et par l'Esprit de notre Dieu. Vous avez été comme scellés du sceau de l'Esprit-Saint qui avait été promis, lequel est le gage et les arrhes de notre héritage. Vous l'avez reçu, cet Esprit de l'adoption des enfants, par lequel nous crions à Dieu: Mon Père! mon Père! » mais après l'avoir reçu, ne l'avez-vous pas éteint? Je le crains de plusieurs; car j'en vois « qui portent et sur le front et sur la main le caractère de la bête. » J'en vois qui, bien loin de « se conduire par l'Esprit de Dieu, comme le font les enfants de Dieu,

accomplissent les désirs de la chair, et s'abandonnent à la fornication, à l'impureté, à l'impudicité, à la dissolution, aux inimitiés, aux dissensions, aux jalousies, aux animosités, aux querelles, aux divisions, aux envies, aux ivrogneries, aux vols, aux parjures, aux mensonges, aux débauches, et qui disent du Seigneur Jésus ce que n'en a jamais dit personne parlant par l'Esprit de Dieu. » Cet Esprit de Dieu, ne le contristez-vous pas? Je le crains bien de vous qui, si vous ne vivez pas dans le désordre, « ne vivez pas non plus de la vie de la foi; » de vous qui tombez facilement, qui vous exposez témérairement, qui vous repentez faiblement; de vous, qui portez vos caprices dans la dévotion même, ne voulant de pratiques que celles qui vous agréent, conservant des goûts et des aversions qu'une conscience délicate ne saurait avouer, réglant en tout votre conduite sur des principes peu sévères, vieillissant avec vos défauts, peu soucieux d'acquérir les vertus qui vous manquent, plus que froids dans la prière, plus qu'indifférents pour les sacrements, plus que faibles quand il faut vous mortifier, vous taire, souffrir pour Dieu, pratiquer, en un mot, quelques-unes de ces œuvres par l'habitude desquelles « on assure sa vocation et son élection au salut, » et que la grâce rend familières à ceux qui se sont vidés de l'esprit du monde pour attirer dans eux l'Esprit de Dieu. Mais cet Esprit de Dieu que vous avez reçu, ne lui résistez-vous pas? Je le crains de vous tous, mes frères, je le crains de moi-même : que de salutaires pensées nous négligeons ! Que de pieux désirs nous étouffons ! Que de bons mouvements nous arrêtons ! Comment, sous l'impulsion et avec le secours continu de l'Esprit de sainteté, ne sommes-nous pas des saints ?

Dans cette fête, au moins, qui est comme l'anniversaire de l'effusion du Saint-Esprit sur l'Eglise naissante, humilions-nous de nos résistances à sa grâce, et conjurons-le qu'il nous aide « à nous renouveler dans l'intérieur de notre âme. » Tous mes vœux aujourd'hui sont pour que « Dieu crée en vous un cœur pur et rétablisse de nouveau un esprit droit dans le fond de vos entrailles; pour qu'il ne vous rejette pas de devant sa face, et ne retire pas de vous son Saint-Esprit; pour qu'il vous rende la joie qui naît de la grâce de son salut, et qu'il vous affermisse en vous donnant un esprit de force; pour que l'onction de ce divin Esprit demeure toujours en vous, qu'elle fasse que Jésus-Christ habite en vous par la foi dans vos cœurs, et que vous soyez enracinés et fondés dans la charité. » De votre côté, mes frères, priez pour moi : priez pour que Dieu ne me rejette pas du nombre de ses enfants, mais « qu'il me donne plutôt cette sagesse qui est assise auprès de lui dans son trône, afin qu'elle soit et travaille avec moi; » qu'elle me dirige et m'apprenne à vous diriger dans les voies de la sanctification et du salut.

DISCOURS CXIV.

POUR LA FÊTE-DIEU.

Ego accepi a Domino quod et tradidi vobis : quoniam Dominus Jesus in qua nocte tradebatur, accepit panem, et gratias agens fregit et dixit : Accipite et manducate ; hoc est enim corpus meum quod pro vobis traditur. Hoc facite in meam commemorationem. (1 Cor., II, 23, 24.)

J'ai appris du Seigneur et je vous l'ai enseigné, que le Seigneur Jésus, la nuit même qu'il devait être livré, prit du pain, et rendant grâce, il le rompit, et dit : Prenez et mangez, ceci est mon corps qui sera livré pour vous. Faites ceci en mémoire de moi.

Voilà, mes frères, le motif de la solennité qui nous rassemble. Il s'agit de rendre à Jésus-Christ de particulières actions de grâces pour la plus merveilleuse de ses œuvres, pour le plus signalé de ses bienfaits. Il s'agit de célébrer dignement le jour à jamais mémorable où, dans l'effusion d'une charité toute divine, il institua le sacrement de son corps. Ce fut la veille de sa mort, dit saint Paul après les évangélistes, et dans le temps même que de perfides ennemis méditaient l'affreux dessein de le sacrifier à leur haine, que, pressé par son amour pour les hommes, jusqu'à devenir prodigue de lui-même, le Sauveur accomplit la promesse qu'il avait faite de nous donner sa chair pour nourriture et son sang pour breuvage. Il semble donc que, comme nous honorons les mystères de son incarnation, de sa naissance, de sa mort, de sa résurrection, de son ascension aux jours précis qui nous rappellent ces grands événements, le jeudi-saint aurait dû aussi, par préférence à tout autre, être consacré à honorer l'institution de l'Eucharistie. Il l'est en effet, mes frères, et l'office que nous récitons ce jour-là, les prières que nous faisons, les hymnes que nous chantons, le sacrifice que nous offrons, tout tend à retracer aux fidèles l'institution de l'Eucharistie, les effets de l'Eucharistie, la nécessité d'y participer, et les dispositions qu'elle exige.

Mais l'Eglise a jugé qu'elle devait faire davantage, qu'elle devait publier d'une manière plus authentique ce que Jésus-Christ avait daigné faire en sa faveur, et ce qu'elle sentait de reconnaissance et d'amour pour lui. Le temps où la religion lui présentait « ce Jésus, l'auteur et le consommateur de sa foi, » ce Jésus, son chef et son époux, trahi, abandonné, garrotté, condamné, meurtri, sanglant, couvert de crachats, battu de verges, couronné d'épines, outragé avec une brutale insolence, ignominieusement traîné par les rues de Jérusalem, tombant d'épuisement sous l'instrument de son supplice, cloué à un gibet infâme, abreuvé de fiel, mourant chargé d'imprécations et de blasphèmes, à la vue de tout un peuple et entre deux voleurs; ce temps, dis-je, ne permettait à l'Eglise et à ses enfants, que des sanglots et des larmes. Pour qu'elle pût faire éclater la joie que lui cause un don qui met entre ses mains l'auteur, le prin-

cipe, la source de toutes les grâces, il fallait que « les consolations eussent rempli son âme à proportion du grand nombre de douleurs qui l'avaient pénétrée. » Ce moment est arrivé. L'Eglise a vu Jésus-Christ triompher de la mort, et sortir glorieux du tombeau. Elle l'a vu s'élever de cette vallée de larmes, et remonter au ciel chargé des dépouilles de l'enfer. L'Esprit-Saint qui lui avait été promis, s'est répandu sur elle avec abondance; il lui a enseigné toute vérité; il la garantit de toute erreur. Elle a l'assurance que l'impiété, le libertinage, les puissances des ténébres, les démons, les hommes, ne prévaudront jamais contre elle. Tranquille sur sa destinée future, elle peut enfin ouvrir son cœur à l'allégresse. Aucun sentiment pénible ne troublera la fête de son amour et de sa gratitude.

Cette fête, c'est aujourd'hui qu'elle la commence. Elle a paré ses autels et jonché de fleurs le pavé de ses temples. Elle revêt ses ministres de leurs plus riches ornements; elle veut qu'ils déploient la pompe des plus augustes cérémonies. Elle fait entendre de nouveau ces chants joyeux qu'elle avait interrompus. Elle expose le sacrement à la vénération publique. Elle le fait solennellement porter dans les rues et autour de vos maisons. Elle emprunte même du monde tout ce que le monde peut fournir pour relever l'éclat du triomphe qu'elle prépare. Mais, parce que le Dieu qu'elle adore « est esprit et vérité, » qu'il dédaigne et repousse des démonstrations que le cœur n'avoue pas, elle veut que nous vous fassions entendre qu'une foi vive, un respect profond, une piété fervente doivent accompagner et animer tous ces hommages extérieurs. Prêtez-vous donc à quelques courtes réflexions qui, écoutées avec un cœur docile, pourront vous instruire et vous toucher.

Tous les mystères de la religion sont impénétrables à la raison humaine, parce que tous ils ont pour objet ou la nature de Dieu, dont le caractère essentiel est d'être incompréhensible pour tout autre que lui-même, ou les effets de la puissance divine qui ne connaît ni bornes ni limites. Aussi prenons-nous pour règle de notre foi, non les lumières incertaines d'un esprit borné et sujet à mille erreurs; mais la parole même de Dieu interprétée par l'Eglise qui nous garantit l'indubitable vérité des choses que nous croyons. Cependant, il est vrai de dire que de tous les mystères il n'en est peut-être aucun qui demande de nous une foi plus simple et plus soumise que celui de l'Eucharistie, parce qu'il n'en est aucun qui semble moins digne de la grandeur et de la majesté de Dieu; aucun qui suppose plus de prodiges, où les lois de la nature soient plus sensiblement renversées, et qui contredise plus ouvertement nos idées les plus communes.

En effet, qu'est-ce que l'Eucharistie? C'est un sacrement qui contient réellement, véritablement, substantiellement le corps, le sang, l'âme, la divinité de Notre-Seigneur

Jésus-Christ, sous les espèces du pain et du vin, et qui nous est donné pour être la nourriture spirituelle de nos âmes. Or, comptez, s'il est possible, tous les miracles que suppose la vérité de cette définition, qui, du reste, est celle du saint concile de Trente.

Miracles d'humilité. Par la vertu toute-puissante des paroles de la consécration, Dieu même obéit à la voix de l'homme; et bien qu'il ne descende pas du trône où il est assis à la droite de son Père, au-dessus des anges, des archanges, des dominations et des vertus, Jésus-Christ vient prendre une nouvelle naissance entre les mains de son ministre, ce ministre fût-il le plus coupable des hommes, le plus indigne des pécheurs.

Miracles de puissance. La substance du pain et celle du vin sont changées au corps et au sang de Jésus-Christ, sans qu'il en reste rien que les accidents ou apparences, telles que le goût, la couleur, la figure. Jésus-Christ est tout entier sous l'espèce du pain, tout entier sous l'espèce du vin; tout entier dans chaque hostie, tout entier dans chaque partie de l'hostie. Il y est avec le même corps qui fut formé par l'opération du Saint-Esprit dans le sein et du sang de la plus pure des vierges; avec le même corps qu'il porta sur la croix, qu'il abandonna à la cruauté des bourreaux, qui fut enseveli, qu'il arracha des bras de la mort dans sa résurrection, qu'il porta au ciel dans son ascension, et que, pour prix de ses longues souffrances, il a couronné de gloire et d'immortalité. Le corps de Jésus-Christ est dans l'Eucharistie, vivant, animé, organisé. On divise à volonté les espèces du pain et du vin, le corps de Jésus-Christ reste intact. Mille et mille fidèles y participent: il est mangé par tous sans être consumé par personne.

Miracles de charité. Jésus-Christ n'a pas voulu que sa présence dans l'Eucharistie dépendît de nos dispositions. La froideur, l'indifférence, l'abandon, l'ingratitude, les irrévérences, les profanations, les sacrilèges, le blessent sensiblement, mais ne le mettent point en fuite. Le pécheur hypocrite qui ne pense qu'à le trahir, le trouve aussi sûrement que le juste le plus fidèle, que l'ami le mieux éprouvé. Jésus-Christ est là pour tous; et il y est non-seulement pour recevoir nos hommages, non-seulement pour écouter nos prières, non-seulement pour fournir à tous nos besoins; mais, comme je l'ai déjà dit, il y est pour nous donner le gage le plus précieux de son amour; pour nous servir de nourriture spirituelle, nous unir étroitement à lui; de manière qu'il demeure en nous, et que nous demeurions en lui; pour conserver, fortifier, augmenter en nous la vie de la grâce, affaiblir le penchant que nous avons au mal, et la violence de nos passions; enfin, devenir en nous une semence d'immortalité, et comme les arrhes d'une résurrection glorieuse.

Quel abîme! Qui pourrait se promettre

d'en sonder la profondeur ? Et si le cœur chrétien trouve dans ce mystère le plus puissant motif d'aimer sincèrement, tendrement, constamment Jésus-Christ, l'esprit curieux qui entreprendrait de le discuter avec une raison terrestre, animale et charnelle, ne resterait-il pas étonné, déconcerté, confondu ? Toutefois, malgré l'obscurité qui couvre ce mystère ineffable, l'Eglise, pendant plus de dix siècles, vit ses enfants non-seulement le croire avec fidélité, mais l'adorer avec ferveur, mais faire leur plus douce consolation d'y participer souvent, mais regarder comme la plus terrible des peines d'en être privés : et pendant plus de dix siècles, les hérétiques qui attaquaient les uns après les autres les vérités qu'elle professe, respectèrent celle-ci. Béranger fut le premier qui osa s'inscrire en faux contre le testament de Jésus-Christ, contre l'enseignement de tous les saints docteurs, contre la croyance de tous les siècles, et disputer au Fils de Dieu le pouvoir de faire ce qu'il avait promis de faire, ce qu'en termes formels et précis il assurait avoir fait ; mais des cris d'indignation s'élevèrent de toutes parts contre le téméraire, et son erreur fut ensevelie avec lui.

Mais il est des âmes que la reconnaissance fatigue, et qui, pour se dispenser d'aimer Dieu, rejettent les plus précieux dons. L'hérésie de Béranger fut renouvelée par après, et dans un temps où l'ignorance et la corruption des mœurs lui firent de nombreux partisans. Ses progrès affligèrent l'Eglise ; elle tenta de les arrêter en éclairant ceux qui avaient été séduits. « Les évêques établis par l'Esprit-Saint pour gouverner le peuple de Dieu, » s'assemblèrent de toutes les parties du monde chrétien. Ils ouvrirent le testament du Sauveur, en pesèrent les termes, interrogèrent sur ce point la foi des siècles passés, écoutèrent et discutèrent les raisons qu'on leur opposait, prirent une décision solennelle qui foudroyait l'hérésie, retranchait les opiniâtres de la société des fidèles, et maintenait l'Eglise dans la possession d'un sacrement qui fait son bonheur et sa gloire. Le zèle de cette tendre épouse pour l'honneur de Jésus-Christ redoubla par la guerre qu'on lui avait faite. Elle voulut qu'on l'exposât avec plus de solennité à la vénération de ses enfants ; elle institua une fête particulière de huit jours, qui fut appelée la fête du corps de Dieu ; enfin, elle crut devoir les honneurs d'un triomphe public à celui par qui elle ne cessait de triompher, ou qui, pour mieux dire, ne cessait de triompher pour elle de tous ses ennemis.

Et voilà un des motifs de cette procession extraordinaire que nous faisons aujourd'hui ; jugez des sentiments avec lesquels il convient que vous y assistiez. Nous imitons le plus célèbre des peuples dans la manière dont il témoignait son admiration et sa reconnaissance à ces valeureux guerriers par la prudence et le courage desquels il était resté victorieux de ses ennemis. Une cou-

ronne de lauriers ceignait leur front ; ils étaient élevés sur un char magnifique ; les rues par où ils passaient étaient ornées et jonchées de fleurs ; devant eux on portait les riches dépouilles qu'ils avaient enlevées ; après eux venaient, chargés de fers, les ennemis vaincus ; ils marchaient entourés des compagnons de leur gloire, aux acclamations de leurs concitoyens, au milieu des chants et des cris de la victoire, au bruit des instruments guerriers. Et tel est encore l'appareil imposant qui entoure aujourd'hui Jésus-Christ dans ces villes où la population, les richesses, la présence des autorités civiles et militaires permettent de déployer une grande pompe. Ici, nos moyens ne sont pas proportionnés à notre zèle : mais, dans notre médiocrité même, nous pouvons préparer à Jésus-Christ un triomphe aussi doux à son cœur qu'honorable pour sa grâce.

Le Seigneur se lève, disait David, en transportant l'arche sainte de la ville de Silo dans celle de Jérusalem ; *le seigneur se lève ; que ses ennemis soient dissipés ; que ceux qui le haïssent fuient de devant sa face ; comme la fumée disparaît, qu'ils disparaissent de même ; et comme la cire fond au feu, que les pécheurs périssent aussi devant la face de Dieu : « Exsurgat Deus, et dissipentur inimici ejus, et fugiant qui oderunt eum a facie ejus. Sicut deficit fumus, deficiant ; sicut fluit cera a facie ignis, sic pereant peccatores a facie Dei. »* (Psal. LXVII, 2, 3.) En portant aujourd'hui autour de vos maisons celui dont l'arche d'alliance n'était qu'une grossière figure, je dirai comme David : Le Seigneur se lève, que ses ennemis soient dissipés, que l'impiété et les blasphèmes, que le libertinage et les scandales, que l'injustice et les fraudes, que l'ivrognerie et les débauches, que la haine et les vengeances fuient de devant sa face. Ce sont là les ennemis de mon Dieu ; ce sont là ceux qui ravagent sa terre, qui détruisent en vous l'œuvre de sa miséricorde, qui vous ont révoltés contre son autorité, qui vous rendent désobéissants, infidèles, rebelles à sa loi. Qu'ils périssent, qu'ils soient exterminés, et que leur ruine ajoute en ce jour aux triomphes du Dieu saint : *Dissipentur... deficiant... pereant a facie Dei.*

Mais si le Prophète faisait des vœux pour que les impies disparaissent de dessus la terre et pour que le nom des pécheurs fût effacé du livre des vivants, les miens, et votre cœur, ô Sauveur charitable, ne m'en désavouera pas, les miens seront tous pour leur conversion. Je leur dirai en leur montrant le sacrement de Jésus-Christ : *Exiit vincens ut vinceret* (Apoc., VI, 2) : le Seigneur est sorti du lieu saint qu'il habite ; il est parti en vainqueur pour continuer ses victoires. Ne pensez pas à lui résister. La Synagogue s'arma contre ses apôtres, et tenta d'étouffer la religion dès le berceau ; il en triompha. Durant trois cents ans des tyrans farouches versèrent, par torrents, le sang des disciples de son Evangile. Leur rage fut impuissante,

il en triompha. Le monde opposa à la sainteté de sa doctrine d'anciennes erreurs, des préjugés invétérés, des passions chéries, une effroyable corruption; le monde fut éclairé, désabusé, converti, sanctifié: il en triompha. De siècle en siècle, d'astucieux hérétiques machinèrent la ruine de son Eglise. La honte fut l'unique fruit de leurs coupables efforts; il en triompha. Nous avons vu, de nos jours, une philosophie aussi barbare qu'insensée allumer les torches, aiguïser les haches pour porter la désolation et la ruine dans son sanctuaire: il a su rendre vains les projets des méchants: il en a triomphé. Rien n'est fort contre Dieu. Il faut que ce qui ne cède pas aux attrait de son amour, plie sous le bras de sa puissance. Laissez donc qu'il triomphe de cette irréligion dont les causes dans vous sont aussi honteuses que les motifs en sont frivoles. Laissez qu'il triomphe de cette perversité profonde qui fait de vous un homme de péché, un vrai fils de Bélial, sans joug, sans frein, sans règle, et dont le dernier terme pourrait être un endurcissement incurable et un affreux désespoir. Laissez qu'il triomphe de cette indifférence stupide pour les maux et les besoins de votre âme, qui vous porte à négliger, à mépriser, à rejeter tous les moyens de sanctification. Laissez qu'il triomphe de cette cupidité qui vous rend injuste, de cette intempérance qui vous abrutit, de cette envie qui vous dessèche, de cette sensualité qui vous corrompt, de tous ces vices qui vous dament. C'est là l'espèce de triomphe que Jésus-Christ ambitionne aujourd'hui; c'est pour l'obtenir qu'il est sorti de son sanctuaire: *Exiit vincens ut vinceret*. Recevez-le au jour de sa visite. Aussi bien obtiendra-t-il par justice ce qu'il voudrait ne devoir qu'à sa miséricorde. Vous vous laisserez gagner par son excessive tendresse, ou dans sa fureur il vous brisera comme un vase d'argile.

Je dirai aussi aux orateurs fidèles de Jésus-Christ dans le sacrement: *Egressus est Dominus de loco sancto suo*. (Jer., IV, 7.) Le Seigneur est sorti du lieu saint qu'il habite. Sortez-en vous-mêmes, non-seulement pour faire cortège à votre roi, mais pour le voir paré du diadème dont l'a couronné votre reconnaissance. Un père est-il plus facile, plus affectueux, plus tendre au milieu de ses enfants? Ne voit-on pas que notre Dieu fait ses délices d'habiter avec nous? Quelle bonté! quelle douceur! quelle condescendance! Il triomphe cependant, et le monde que la pauvreté de Jésus-Christ rebute, que les humiliations de Jésus-Christ choquent, que la croix de Jésus-Christ scandalise, que les maximes de Jésus-Christ révoltent; le monde, dans ce grand jour, tombe à ses pieds et lui rend hommage. Applaudissez-vous donc de l'avoir choisi pour maître, et comprenez que c'est régner que de le servir.

Je vous dirai à tous, mes très-chers frères, « venez, » et je vous montrerai le

« Seigneur qui est notre juge, le Seigneur qui est notre législateur, le Seigneur qui est notre roi, le Seigneur qui nous nourrit, le Seigneur qui nous sauvera, le Seigneur dont le nom est Emmanuel, c'est-à-dire, Dieu avec nous. » Ah! puissent tous vos cœurs s'unir dans les sentiments d'une même foi, d'un même amour, d'une même reconnaissance pour répondre de concert: Il est digne, le Dieu qui nous nourrit et qui nous sauvera, le Dieu qui daigne habiter avec nous, il est « digne de recevoir honneur, gloire et bénédiction dans les siècles des siècles. » Ainsi soit-il.

DISCOURS CXV.

SUR LA CONFRÉRIE DU SAINT SACREMENT.

Habebitis hunc diem in monumentum, et celebrabitis eam solemnem Domino in generationibus vestris ritu sempiterno. (Erod., XII, 14.)

Ce jour vous sera un monument éternel, et vous le célébrerez de race en race par un culte perpétuel, comme une fête solennelle à la gloire du Seigneur.

Pourquoi pensez-vous, mes frères, que Dieu se montra si jaloux de la reconnaissance des Israélites, et qu'il leur prescrivit, même sous des peines très-graves, de consacrer, par des monuments publics, le souvenir des merveilles qu'il opérât en leur faveur? Son ange a frappé, dans une seule nuit, tous les premiers-nés de l'Egypte, depuis le premier-né de Pharaon qui était assis sur son trône, jusqu'au premier-né de la femme esclave qui était en prison, et jusqu'aux premiers-nés de toutes les bêtes. Pas une maison où il n'y ait un mort: l'exterminateur n'a respecté que celles des Hébreux. Il faudra qu'en mémoire de cet événement, on consacre au Seigneur tous les premiers-nés qui ouvriront le sein de leur mère parmi les enfants d'Israël, tant des hommes que des animaux. Peu de jours après, la mer ouvre ses abîmes pour donner passage à ces mêmes Hébreux poursuivis par les Egyptiens. Ils marchent à pied sec au milieu des eaux suspendues à droite et à gauche et leur servant comme d'un mur, tandis que l'armée de Pharaon, témérairement engagée dans la même route, reste tout entière engloutie sous les flots. Le Dieu qui les a sauvés par la force de son bras, et si glorieusement vengés de leurs cruels persécuteurs, veut qu'une fête solennelle, dont il fixe l'époque, la durée, les cérémonies, rappelle d'âge en âge, à la postérité de Jacob, ce miracle de protection: *Habebitis hunc diem in monumentum, et celebrabitis eam solemnem Domino in generationibus vestris ritu sempiterno*. L'Ecriture est pleine de traits semblables; et comme l'histoire des Israélites n'était, pour ainsi dire, qu'un mémorial des grâces particulières dont Dieu les avait favorisés, le culte religieux qu'ils lui rendaient, n'était le plus souvent que l'expression de leur reconnaissance.

Ce n'est pas, et vous le comprendrez sans peine, que Dieu ait besoin de la gratitude des hommes. Celui qui trouve essentielle-

ment en lui-même le principe inépuisable de tout bien, ne s'appauvrit pas en nous prodiguant ses dons. Bon par nature, « ne haïssant rien de ce qu'il a créé, » c'est sans intérêt, par le seul mouvement de sa tendresse, « qu'il fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, qu'il fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes, » qu'il répand ses bienfaits sur tous. Mais nous avons besoin, nous, de n'être pas ingrats, parce qu'au ciel, comme sur la terre, si l'ingratitude ne tarit pas la source des grâces, souvent elle en arrête ou en détourne le cours. La raison dit aussi, et la justice exige que nous fassions hommage de ce que nous avons reçu à celui de qui nous le tenons; et quand nous sommes capables de sentir que la reconnaissance est une vertu qui nous honore, nous n'hésitons pas à la mettre au nombre de nos plus essentiels devoirs.

Comment des cœurs reconnaissants pourraient-ils donc ne pas applaudir à l'objet de la solennité qui nous rassemble? Il s'agit du jour où le zèle du pasteur et la piété du troupeau s'unirent pour former, dans cette paroisse, l'association des adorateurs perpétuels du très-saint sacrement; et c'est sur l'exemple de nos pères, qu'après avoir célébré avec toute l'Eglise la fête du corps de Jésus-Christ, nous aimons à répéter, nous voudrions perpétuer les témoignages de notre vénération, de notre reconnaissance, de notre amour envers Jésus-Christ dans le plus admirable de ses mystères. La religion, peut-être, aurait droit de se plaindre que nous ayons laissé dépérir ce monument de l'antique piété, et qu'il ait comme disparu; mais les restes précieux, échappés aux ravages du libertinage et de l'impiété, nous nous efforçons de les recueillir, et nous bénirons ceux qui concourront avec nous à réparer ce que le malheur des temps a fait perdre de considération et d'estime à un établissement si saint et si utile.

L'Eucharistie, en effet, n'est pas seulement le chef-d'œuvre de la toute-puissance de Dieu, le prodige de son amour, le plus grand des miracles qu'il ait jamais opérés en faveur des hommes; c'est encore un bienfait qui se renouvelle sans cesse, un bienfait qui est toujours subsistant. Jésus-Christ, dans l'Eucharistie, ne mérite-t-il donc pas les témoignages perpétuels de notre reconnaissance? Aussi pensé-je bien moins à venger cette dévotion des blasphèmes de quelques mécréants, des plates railleries de quelques libertins, qu'à vous l'inspirer, qu'à vous y attacher, en montrant combien elle est solide et conforme à l'esprit de la religion.

Il fallait que le Fils de Dieu se fit homme pour sauver les hommes; ainsi l'avait réglé l'éternelle Sagesse. Ce n'était qu'au prix des humiliations et de ses souffrances que la justice s'était accordée avec la miséricorde pour nous faire grâce. Il fallait donc que le Fils de Dieu prit une chair passible et mortelle comme la nôtre; mais cette

chair, quoique passible et mortelle, ne devait rien avoir qui fût indigne de la sainteté du Dieu qui s'en revêtait : elle devait n'être, par conséquent, ni souillée par le péché, ni sujette aux suites honteuses du péché. Aussi fut-elle formée, par la vertu de l'Esprit-Saint, du plus pur sang d'une Vierge sans tache, et telle qu'il convenait qu'elle fût pour servir de temple et de sanctuaire à « la plénitude de la Divinité. » Cette chair, néanmoins, que son union avec le Verbe incréé rendait digne des adorations du ciel et de la terre, digne de toutes les joies du paradis, à quoi ne fut-elle pas exposée pendant les jours de la vie mortelle de l'Homme-Dieu? Elle éprouva les aiguillons de la faim, les ardeurs de la soif, les privations de la pauvreté, l'épuisement de la fatigue, les déchirements de la douleur. Elle fut abattue par une agonie mortelle, meurtrie par une flagellation sanglante, flétrie par des crachats, percée de clous, déchirée, attachée sur un gibet infâme, traitée comme une victime d'expiation pour le péché; comme mériterait d'être traité le péché même, s'il se produisait sous une forme sensible. Mais « si personne ne hait sa propre chair; s'il la nourrit plutôt et l'entretient » si nos corps, tout chétifs qu'ils sont, doivent ressusciter glorieux, être revêtus d'immortalité, et entrer en participation de la félicité qui nous est promise, parce que « nous les aurons fait servir d'instruments à la justice; » que ne devait pas faire Jésus-Christ pour une chair virginale, pour une chair qui était la sienne, et « qu'il immolait à Dieu par l'Esprit-Saint, comme une hostie » de pacification entre le ciel et la terre?

Aussi, voyez ce qu'il a fait. C'est pour qu'il l'arrache des bras de la mort, et qu'il la sauve de la corruption du tombeau; trop peu même qu'il la ressuscite, qu'il la couronne de gloire, qu'il la porte au plus haut des cieux, et la fasse asseoir avec lui sur le trône de Dieu même; il faut encore que, pour la dédommager dignement, et les anges dans le ciel, et les hommes sur la terre, adorent cet escabeau de ses pieds, c'est-à-dire cette chair dont les humiliations et les souffrances lui ont mérité « un nom qui est au-dessus de tous les noms. » Eh ! qu'il est admirable, qu'il est divin, qu'il est digne de sa sagesse et de sa toute-puissance, le moyen que Jésus-Christ emploie pour assurer à sa chair les respects qu'il prétend qu'on lui rende ! Il établit le sacrement de son corps, cette ineffable Eucharistie, où il continue d'être la victime toujours agréable à Dieu, et commence à devenir l'aliment de nos âmes, et par là même, le principe de toutes les grâces, un germe d'immortalité, le gage et comme les arrhes de l'éternelle félicité. Pouvons-nous donc douter que l'intention, que le désir, que la volonté de Jésus-Christ soit que nous l'honorions spécialement dans ce mystère ? Ce qu'il a fait pour la gloire de son corps, ne nous indique-t-il pas ce qu'il

prétend que nous fassions nous-mêmes ?

Aussi, quel zèle n'a pas, dans tous les temps, montré l'Eglise pour l'honneur de l'Eucharistie ! Avec quelle pompe elle célèbre la fête de son institution ! Avec quelle précaution elle veut qu'on l'expose à la vénération publique ! Quelle pureté de conscience elle exige des prêtres qui la consacrent, et des fidèles qui y participent ! Quelle magnificence elle déploie, quand elle le peut ; quelle décence, du moins, elle prescrit toujours dans les tabernacles où elle repose, dans les vases qui la contiennent, dans les autels où chaque jour elle se renouvelle, dans les linges, dans les ornements, dans tout ce qui sert au sacrifice ! Avec quelle sainte prodigalité elle répand le trésor des grâces et des indulgences dont l'a enrichie son divin Epoux, en faveur de ceux qui l'honorent dans le sacrement de son amour, soit en y participant, soit en le visitant, soit en l'accompagnant lorsqu'on le porte aux malades ! Avec quelle amertume aussi elle pleure, et nous invite à pleurer nous-mêmes sur tant de profanations secrètes et publiques que l'affaiblissement de notre foi et la corruption de nos mœurs rendent de jour en jour plus fréquentes ! Dépositaire des sentiments de Jésus-Christ et dirigée par son Esprit, l'Eglise croit n'en jamais faire assez pour honorer le sacrement de son corps ; et nous, craindrions-nous d'exécuter et de tomber dans une dévotion puérile, en donnant notre nom à une association dont le but est d'honorer tout particulièrement Jésus-Christ, et qui par là même devrait être commune à tous ceux qui ne rougissent pas d'être ses disciples ?

Non, mes frères, nous ne trouverons nulle part, ni au ciel, ni sur la terre, aucun objet plus digne de nos respects et de notre amour, que l'adorable Eucharistie. L'histoire atteste que, dans leurs pèlerinages à la terre sainte, nos ancêtres, à la vue des lieux que Jésus-Christ avait honorés et sanctifiés par sa présence ; à la vue de cette étable de Bethléem où il était né, de ce jardin de Gethsémani où il avait agonisé, de cette montagne du Calvaire où il avait été crucifié, tombaient la face contre terre, et versaient des torrents de larmes qu'entretenaient le repentir, la reconnaissance et l'amour au souvenir des mystères qu'il avait opérés pour leur salut, et dont ces lieux leur retraçaient si vivement la mémoire. Si nous avions leur foi, quels transports ne devrions-nous pas éprouver en présence de la sainte Eucharistie ! Nous y trouvons Jésus-Christ lui-même, et nous savons que s'il y est pour sa gloire, il y est aussi pour notre consolation et notre bonheur ; car Jésus-Christ, et c'est une réflexion à laquelle je vous prie de vous rendre attentifs, Jésus-Christ, dans tout ce qu'il a fait, s'est souvenu qu'il était notre chef et que nous étions ses membres, et jamais il n'a séparé nos intérêts des siens. Il est bien vrai que Jésus-Christ a principale-

ment institué l'Eucharistie pour dédommager son humanité, par les hommages qu'elle y recevrait, des humiliations auxquelles il l'avait exposée « dans les jours de sa chair. » Mais voyez la part que nous avons nous-mêmes à l'institution de cet ineffable sacrement et les avantages qui nous en reviennent.

Jésus-Christ, dans l'Eucharistie, est notre prêtre. Dieu étant si grand, et nous si misérables ; Dieu si pur, et nous si injustes, « il fallait » entre Dieu et nous un « Pontife qui fût saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs, plus élevé que les cieux, qui n'eût pas besoin, comme les autres hommes, de prier pour ses propres offenses, avant de prier pour celles du peuple, et qui, par sa dignité, méritât d'être toujours écouté favorablement. » Or, c'est dans l'Eucharistie que Jésus-Christ remplit continuellement cette fonction si glorieuse à Dieu, si avantageuse aux hommes. Il y est dans un état d'abaissement et d'humiliation, sans cesse prosterné devant la Majesté suprême, rendant à l'adorable Trinité toute la gloire qui lui est due, la vengeant du mépris des hommes, la dédommageant des hommages qu'ils lui refusent, et donnant tout leur mérite à ceux qu'ils lui rendent. Jésus-Christ dans l'Eucharistie est notre victime. Chaque jour il renouvelle sur l'autel le grand sacrifice de la croix, s'immolant lui-même par les mains des prêtres, dans la même vue et dans la même fin qui le conduisit au Calvaire, l'abolition du péché, l'établissement de la justice, la réconciliation du ciel avec la terre, persévérant dans cet état où l'apôtre saint Jean nous représente « l'Agneau qui a été égorgé, » étendu sur l'autel, élevant jusqu'au trône de Dieu la voix de son sang, non pour demander vengeance contre ceux qui l'ont versé, mais pour leur obtenir grâce et miséricorde. Jésus-Christ, par l'Eucharistie, demeure au milieu de nous : il y est comme un père au milieu de sa famille. Tous ont accès auprès de lui. Ils peuvent à toutes les heures du jour se présenter au pied de son trône, lui ouvrir leur cœur, répandre leur âme en sa présence, lui exposer leurs besoins, réclamer son secours. Il est là pour nous éclairer dans nos doutes, nous consoler dans nos peines, nous fortifier dans nos faiblesses, nous soutenir dans nos tentations, nous assister dans nos dangers, adoucir l'ennui de notre exil, partager les fatigues de notre pèlerinage, et nous conduire au bienheureux terme où il règne, et où il veut que nous régions avec lui. Jésus-Christ, dans l'Eucharistie, est notre nourriture ; « car sa chair est véritablement viande, et son sang est véritablement breuvage. » Bien plus excellent que « la manne que les Israélites mangèrent dans le désert, et qui ne les empêcha pas de mourir, cet aliment [où les] anges même trouvent leurs délices, assure la vie éternelle et la résurrection du dernier jour à celui qui s'en

nourrit. » Et ce que nous ne saurions admirer assez, c'est que la porte de ce festin mystérieux n'est fermée à personne. Tous, au contraire, et « les pauvres et les estropiés, et les aveugles, et les boiteux, sont invités à ce festin splendide, où, dans l'effusion de sa tendresse, Dieu « nous enivre de son admirable calice. » Tous ont droit de s'asseoir à « cette table qu'il a préparée devant nous contre ceux qui nous persécutent. » Tous peuvent manger « *ce froment des élus*. » Tous peuvent boire « ce vin qui fait germer les vierges. » Tous peuvent participer à ce sacrement par lequel Jésus-Christ s'unit à nous, nous incorpore avec lui, nous change en sa propre substance, nous communique ses mérites et ses vertus, nous fait vivre de sa vie. Dans l'Eucharistie, Jésus-Christ est notre viatique. A ce moment si terrible pour la nature, et dont la seule idée nous épouvante; dans ce formidable passage du temps à l'éternité, Jésus-Christ ne dédaignera pas la pauvreté de vos maisons, l'obscurité même de vos chaumières. Il ira vous visiter sur le lit de votre douleur; il ira vous adoucir la séparation des créatures, ôter à la mort ce qu'elle a d'amer, combattre pour vous l'ennemi du salut, calmer vos frayeurs et vous remplir de consolations et de confiance.

Que de titres à la vénération, à la reconnaissance, à l'amour ! Je le répète, une dévotion qui a pour but d'honorer Jésus-Christ dans le plus grand, dans le plus merveilleux de ses prodiges, pour but de le remercier du plus signalé de ses bienfaits, d'un bienfait commun à tous, d'un bienfait perpétuel et toujours persévérant, une telle dévotion ne devrait-elle pas être celle de tous les chrétiens ? Que vénérerons-nous sur la terre, si la présence réelle, quoique cachée d'un Dieu parmi nous, n'attire pas nos respects ? De quoi serions-nous touchés, si nous sommes insensibles à la condescendance d'un Dieu qui, régnant dans le ciel, « fait ses délices d'habiter avec les enfants des hommes ? » Si nous sommes insensibles à la tendre compassion d'un Dieu qui, Créateur et Seigneur absolu, s'accommode à tous nos besoins, et prend tous les titres qu'il suppose, les titres de pasteur, de pontife, de victime, de guide, de consolateur, d'ami ? si nous sommes insensibles à l'immense, à l'incompréhensible charité d'un Dieu qui, loué des anges, adoré par les dominations, craint des puissances, oublie pour nous les intérêts de cette gloire dont il se dit jaloux, et s'abaisse jusqu'à devenir la nourriture de nos âmes ?

Cependant (ô ingratitude, ô dureté du cœur humain !), Jésus-Christ est plus outragé dans l'Eucharistie que dans aucun autre de ses mystères; et si « les dons de Dieu n'étaient pas sans repentir, » ce trésor, depuis longtemps, aurait été enlevé à la terre. Je ne parle pas seulement des blasphèmes de l'impiété, des fureurs de l'hérésie, des dérisions sacrilèges du libertinage, de ces profanations anciennes, de ces attentats récents

qui ont étonné notre siècle, tout accoutumé qu'il est aux grands crimes, et sur lesquels « les anges de paix ont si amèrement pleuré ; » je parle de cet abandon presque général de la table du Seigneur, de ce dégoût pour la sainte Eucharistie qui semble n'être plus qu'un aliment insipide. Inutilement Jésus-Christ invite, inutilement il presse, inutilement il promet la vie et tous les biens à celui qui se nourrit de son corps; inutilement il déclare, il assure que « ceux qui ne mangent pas la chair du Fils de l'homme et qui ne boivent pas son sang, n'auront jamais la vie en eux ; » ni sa prodigieuse tendresse, ni ses promesses magnifiques, ni ses terribles menaces ne peuvent vaincre notre indifférence. Le festin est toujours prêt, tous y sont conviés, et presque personne ne s'y présente. On s'assied « de préférence à la table des démons ; » on boit de préférence à la coupe empoisonnée du vice. Au mépris de Jésus-Christ, au mépris des lois de son Eglise, la Pâque même se célèbre sans que la plupart mangent l'agneau ; et l'éloignement des saints mystères dont l'Eglise ne punissait qu'à regret les plus grands crimes, est devenu l'état ordinaire d'un grand nombre de ses enfants.

Je parle de la solitude habituelle de nos temples. C'est pour vous, hommes ingrats, que Jésus-Christ est dans nos églises, qu'il a fixé sa demeure dans ce sacrement. Quand le visitez-vous ? quand venez-vous lui rendre hommage, le remercier de ses bienfaits, lui demander ses grâces ? Il y est presque toujours seul et sans adorateurs. Il est étranger, méconnu, oublié au milieu de ceux qu'il appelle ses amis, ses frères, ses enfants, et vous trouvez du temps pour le jeu ; vous en trouvez pour des conversations dont le moindre crime est souvent d'être inutiles ; et tous les lieux où vous appelle l'espérance du plaisir, sont fréquentés, et souvent regorgent.

Je parle de ces irrévérences multipliées qui profanent le lieu saint, et outragent le Dieu qui y réside. Qu'un infidèle entre ici dans le temps même que le sacrement est exposé à la vénération publique, dans le temps même qu'on y célèbre les plus redoutables mystères ; y verra-t-il ce qu'on voit toujours dans les temples des sectaires, dans les mosquées des Turcs, le silence, le recueillement, l'air de religion ? S'il juge de votre foi par votre conduite, tombera-t-il la face en terre, et confessera-t-il que le Dieu vivant est véritablement au milieu de vous ? Pour n'être pas choqué de votre indévotion, de vos immodesties, de toutes ces irrévérences dont nous sommes journellement témoins, et dont nous ne cesserons de vous faire honte, que vous ne cessiez vous-mêmes de les commettre, il faudra que l'infidèle se persuade que vous assistez à quelqu'un de ces spectacles si honteusement profanes, qu'on n'y exige pas même de la décence. Mais, au nom de Dieu, si vous n'êtes pas chrétiens, que venez-vous faire ici ? Nos cérémonies n'ont rien de piquant pour des

cœurs que la cupidité domine. Elles n'intéressent que les âmes religieuses. Ne venez pas troubler, scandaliser leur piété ; ne venez pas affliger leur foi. Que si vous êtes encore chrétiens, est-il possible que « vous méprisiez » à ce point « l'Eglise de Dieu, » et que vous ne paraissiez devant Jésus-Christ que pour renouveler les outrages de ceux qui, au Calvaire, lui insultaient en secouant la tête, et vomissaient des blasphèmes contre lui ?

Adorateurs de Jésus-Christ dans le sacrement de son amour, la religion attend de vous que vous le vengiez de cette criminelle indifférence, que vous le dédommiez de cette monstrueuse ingratitude, que vous répariez tous ces outrages. La religion désire que vous soyez assidus, autant, du moins, que vos occupations le permettent, à le visiter ; et qu'associés aux anges, vous lui rendiez avec eux et comme eux de profonds et continuels hommages. La religion exige de vous que vous contribuiez par vos exemples à rétablir la décence dans le lieu saint, à réconcilier avec la table de Jésus-Christ, en la fréquentant vous-mêmes, ceux qui n'y paraissent plus ; et elle promet pour récompense de votre zèle, de vous faire manger et boire à la table de Dieu dans son royaume.

DISCOURS CXVI.

SUR LA CONFRÉRIE DU SAINT SACREMENT.

Adorate Dominum in atrio sancto ejus. (Psal. XXVIII, 2.)

adorez le Seigneur dans son saint temple.

Si je n'avais pas trouvé la confrérie du très-saint Sacrement établie dans cette paroisse, le premier usage que j'aurais voulu faire de votre confiance, c'eût été, mes frères, de vous porter à l'y introduire. Lors même que Dieu n'avait encore de trône que dans le ciel, et avant qu'il eût pris notre nature pour habiter et converser au milieu de nous, le Roi-Propète invitait les hommes à se réunir pour rendre en commun à leur commun Créateur, le culte d'adoration qu'ils lui doivent. « Venez, » disait-il, « adorons le Seigneur, et prosternons-nous devant lui, parce que c'est le Seigneur notre Dieu. » Combien ce devoir ne devient-il pas plus pressant depuis que, par un prodige incompréhensible d'amour, ce même Dieu « fait ses délices d'habiter avec les enfants des hommes ; » qu'il réside jour et nuit dans nos tabernacles et sur nos autels, où tant d'infidèles et d'impies le méconnaissent et l'outragent ! Mais, puisque le zèle des pasteurs et la piété du troupeau ont prévenu sur ce point mes justes desirs, ayons à cœur, vous et moi, de continuer leur œuvre. Maintenons de tout notre pouvoir ce qu'ils ont si sagement établi. Efforçons-nous même de rendre à cette association tout ce que l'affaiblissement de la foi et le relâchement des mœurs lui auraient fait perdre de considération et d'utilité.

Dans les temps moins calamiteux pour la religion, je ne ferais à personne un mé-

rite de sa dévotion au sacrement de l'Eucharistie. Est-on chrétien sans croire en Jésus-Christ ? Peut-on croire en Jésus-Christ et ne pas l'aimer ? Et l'aimerait-on si on refusait de lui rendre un culte spécial dans le plus auguste et le plus aimable de ses mystères ? Plein de cette idée, et affligé à la vue du petit nombre de noms inscrits au tableau des confrères, je m'appliquai, l'année dernière, à pareil jour, à vous montrer que cette dévotion était la plus excellente par son objet, par les fins qu'elle se propose, par les pratiques qu'elle prescrit : la dévotion la plus utile par l'édification qu'elle donne et les bénédictions qu'elle attire. En quel état que nous puissions considérer Jésus-Christ, même dans ses anéantissements, dans sa pauvreté, dans ses faiblesses, dans ses opprobres, dans ses souffrances, dans la crèche où il naît, dans la boutique où il gagne péniblement sa vie du travail de ses mains, dans le jardin où il agonise, au prétoire où on lui crache au visage, sur la croix où il expire ; sans doute nous le trouvons toujours infiniment digne de nos hommages et de nos adorations. Là comme ici, il est la Sagesse incarnée, le Saint des saints, le Fils de Dieu fait homme ; il est Jésus, le Sauveur des hommes, et il faut, à ce titre, qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse au ciel, sur la terre, dans les enfers,

Mais le cœur ne nous dit-il pas que Jésus-Christ a des droits tout particuliers à notre reconnaissance et à nos adorations dans ce sacrement merveilleux où, pour s'accommoder à notre faiblesse, il voile toute sa grandeur et nous sacrifie les intérêts de sa gloire ? Et puisque c'est pour nous que Jésus-Christ est sur nos autels, pour nous qu'il y reste sans cesse le jour et la nuit, il faudrait, s'il était possible, que nos hommages fussent comme son amour sans aucune interruption. Il faudrait du moins que nous fissions notre principale et plus douce occupation de glorifier cet Homme-Dieu humilié et anéanti pour notre amour. Mais s'il n'est pas possible de rester continuellement prosterné devant la sainte Eucharistie, comme les bienheureux au ciel devant le trône de l'Agneau, serait-ce trop demander de vous qui croyez, que de temps à autre du moins vous vinssiez remplir ici ce devoir de religion, vous vinssiez vous associer et vous réunir dans le cœur de Jésus-Christ aux adorateurs perpétuels de son sacrement, et que ces jours-là vous compensassiez la rareté de vos visites par la vivacité de votre foi, la sincérité de vos hommages et la ferveur de vos prières ?

Avant les temps si funestes à la religion par lesquels nous avons passé, la confrérie du saint Sacrement portait le titre d'adoration perpétuelle, parce qu'en effet les visites au saint sacrement étaient réparties de manière que Jésus-Christ n'était jamais sans adorateurs, et que durant la semaine, comme le dimanche, à quelque heure du jour qu'on entrât à l'église, on y trouvait plusieurs personnes en prières. L'exactitude

était telle, que ceux qui ne pouvaient vaquer à l'adoration au jour et à l'heure indiqués, ne manquaient jamais de se faire remplacer par quelqu'un de leur maison. Dans beaucoup de campagnes même l'adoration perpétuelle était établie pour les jours de dimanches et de fêtes solennelles seulement; et j'ai entendu des pasteurs, aussi recommandables par leurs lumières que par leur piété, attribuer uniquement à cette édifiante et salutaire pratique, une protection toute spéciale de Dieu sur leur paroisse, et la constante régularité de leurs paroissiens. Je puis même ajouter que c'est par la confrérie du saint Sacrement que s'est soutenue et que se soutient la foi du dogme de l'Eucharistie. La Providence n'opposa pas de plus forte digue aux progrès de l'hérésie qui attaquait cet article de notre croyance; et nous conservons le trésor du plus auguste de nos sacrements, parce que la piété des fidèles ne le défendit pas moins efficacement que la science des docteurs.

Pressé, comme je le suis, du désir de votre sanctification, pourrais-je négliger, pourrais-je ne pas vous solliciter d'embrasser un moyen si bien justifié par l'expérience, et dont j'ai vu, en plus d'une occasion, de merveilleux effets? Eh! que ferais-je ici pour le bien, si les vrais amis de la religion ne s'associent à mon zèle? s'ils ne m'aident, par leurs prières et par leurs bons exemples, à diminuer les scandales, à répandre la vraie piété, à obtenir que le lieu saint soit moins profané, les jours de fêtes mieux sanctifiés, et les sacrements plus fréquentés? Mais parce qu'au temps où nous vivons il y a véritablement ligue contre le Seigneur et contre son Christ; qu'une foule de mécréants et de libertins attaquent la religion, condamnent l'Evangile de folie, haïssent sa morale, combattent ses maximes, insultent à ses pratiques, persécutent la vertu, discréditent la piété, menacent de leur censure et de leur mépris quiconque ne s'associe pas à leur fureur, ne fait pas écho à leurs blasphèmes; et qu'il faut du courage aujourd'hui pour que ceux-là même qui croient de cœur, non-seulement ne rougissent pas de leur foi devant les hommes, mais sachent la confesser au besoin par leurs paroles et par leurs œuvres, j'ai dû m'étonner moins que le succès n'ait pas couronné mes efforts, et bien que la mort éclaircisse chaque année les rangs des confrères, il ne se soit présenté presque personne pour remplir les vides.

De plus, l'Esprit-Saint m'a appris que Dieu « ne met pas sa gloire à compter beaucoup d'enfants inutiles et infidèles. » La confrérie, si peu nombreuse soit-elle, sera toujours un établissement intimement précieux à la paroisse, pourvu qu'elle se compose d'hommes tellement irréprochables, qu'on estime comme une distinction honorable de compter parmi eux, et que ceux qui ne vivent pas de manière à devoir

craindre d'en être repoussés, sollicitent la faveur d'y être reçus.

Cependant, mes chers frères, si c'est déjà une réflexion bien triste que Jésus-Christ ne soit pas connu, adoré, aimé de tous ceux pour le salut de qui il s'est immolé et continue si amoureusement de s'immoler chaque jour, quelle honte pour nous tous, et quel crève-cœur en particulier pour moi, si, dans une paroisse où Jésus-Christ a bien voulu conserver sa table, son trône et son autel; dans une paroisse où l'on compte plus de dix-huit cents personnes qui participent, qui du moins devraient participer au sacrement de son corps; dans une paroisse où, encore que le plus grand nombre soit resté fidèle aux principes et aux devoirs de la religion, ce qu'on a vu, ce qu'on a entendu, ce qu'on entend, ce qu'on voit chaque jour, tant de profanations, tant d'irrégularités, tant de discours impies, tant d'actions scandaleuses, rendent si nécessaire le contre-poids des bonnes œuvres; quelle honte, dis-je, si l'indifférence ou le respect humain, favorisant les projets du libertinage, elle disparaissait, cette confrérie, que les supérieurs accordèrent autrefois à vos pères en témoignage de leur foi, et comme la récompense la plus flatteuse de leurs bonnes mœurs et de leur piété! Vous nous épargnerez ce déshonneur, mes frères, et Dieu vous en rendra la mérite. Et puisque le sort futur de la confrérie dans la paroisse reste désormais entre vos mains, j'exprime le vœu que, sans distinction d'état et de fortune, tout ce qu'il y a ici d'hommes sincèrement religieux, s'y fassent inscrire, et s'associent, pour la soutenir, au zèle de ceux qui l'ont relevée. Vous pouvez bien croire que je concourrai de tout mon pouvoir à la bonne œuvre. Réunissez-vous donc à nous, vous qui êtes avec nous, qui avez les mêmes vues, les mêmes motifs, les mêmes intentions que nous. L'honneur de Jésus-Christ, l'édification du prochain, votre sanctification personnelle, tout plaide pour la dévotion que je vous prêche. Je n'en connais réellement point de plus utile. La parole de Jésus-Christ est précise. Il promet de secourir ceux qui viendront à lui. Venez-y donc, mes très-chers frères, venez-y, qui que vous soyez, justes ou pécheurs. Venez-y surtout, vous qui êtes fatigués et chargés, il vous soulagera. C'est aux pieds de Jésus-Christ que l'esprit s'éclaire, que le cœur se désabuse, que la passion s'amortit, que le vice perd de son attrait, que la conscience recouvre son autorité, la vertu ses droits, et qu'une volonté longtemps rebelle permet enfin à la grâce de triompher de ses résistances.

Mais j'ai parlé de visites à faire au très-saint Sacrement, au moins les jours où il est exposé à la vénération publique, et je dois peut-être craindre que plusieurs, faute d'expérience, ne se fassent une grande affaire de passer ici une demi-heure ou une heure dans le silence le recueillement et

la prière, seuls et sans que leur piété soit excitée, leur attention soutenue par le chant et les cérémonies du culte public. Il est certain, en effet, « que notre Dieu étant esprit et vérité, il ne reconnaît pour ses adorateurs que ceux qui l'adorent en esprit et en vérité ; » qu'il rejette l'hommage purement extérieur de ceux qui, l'honorant seulement du bout des lèvres, ont le cœur loin de lui, et que la dissipation, l'indévation, l'étourderie, ne sont nulle part plus déplacées qu'en sa présence. Il est certain encore que nous devons « préparer notre âme avant la prière, et ne pas nous y conduire comme des hommes qui tentent Dieu. » Mais il n'est besoin pour cela ni de talent, ni de science, ni d'étude ; ou, c'est en priant qu'on apprend à prier. Quel maître avait eu ce saint Pacôme, à la ferveur de qui les plus longues nuits ne suffisaient pas, et qui se plaignait que le soleil en se levant vînt interrompre ses entretiens avec Dieu ? Il avait été pâtre jusqu'à l'âge de quinze ans, et depuis il avait toujours vécu dans la solitude. Quels livres avait lus ce saint Ephrem, que les plus grands évêques de son temps consultaient sur les points les plus difficiles de la religion ? Presque pas d'autres que ceux qui sont ouverts et intelligibles à tous ; où les idiots, les aveugles même peuvent lire : la croix et l'autel. Dieu se met bien en peine, dit saint Augustin, de la subtilité de nos pensées, de la justesse de nos raisonnements, de l'élégance de nos discours ! N'est-ce donc pas lui qui a créé tous les esprits, délié toutes les langues ? Est-il plus sourd au croassement du corbeau qu'au chant mélodieux du rossignol ? Il n'y a qu'un langage pour traiter avec lui, c'est le langage du cœur et du sentiment. Eh ! quel homme est inhabile à le parler ?

Quand donc vous viendrez dans le saint lieu pour rendre à Jésus-Christ vos hommages, il faudra, mes frères, vous y tenir dans une posture qui, sans être gênante, annonce la religion et le respect, favorise le recueillement et la dévotion. Il faudra vous retirer à l'écart « dans le secret de votre maison, et en fermer sur vous la porte ; » c'est-à-dire, éloigner de votre esprit, autant que possible, les idées du monde. Enfin il faudra adorer Jésus-Christ, le remercier, le prier, l'écouter.

Je dis adorer Jésus-Christ, c'est l'occupation des anges et des bienheureux dans le ciel. Prosternés sans cesse devant le trône de l'Agneau, ils mettent leur bonheur à chanter à sa gloire ce beau cantique : *Vous êtes digne, Seigneur, de recevoir puissance, divinité, sagesse, force, honneur, gloire et bénédiction* (Apoc., V, 12), parce que vous avez été mis à mort, et que, par votre sang, vous nous avez rachetés pour Dieu, de toute tribu, de toute langue, de tout peuple et de toute nation. La foi, dans vos visites, vous inspirera les mêmes sentiments, parce qu'elle vous découvrira sur l'autel, quoique enveloppé de voiles obscurs, le même Dieu que

les anges contemplant face à face ; et pour peu que votre cœur s'y prête, vous trouverez bientôt une consolation merveilleuse à répéter : Au Fils éternel de Dieu, « splendeur de sa gloire et parfaite image de sa substance ; » au Verbe increé, mais « fait chair pour sauver les hommes ; » à l'Agneau divin « qui a lavé dans son sang les péchés du monde ; » à l'admirable Victime qui, immolée une fois sur le Calvaire, renouvelle ici chaque jour son sacrifice pour m'en appliquer les précieux fruits ; « au pain vivant, descendu du ciel pour donner la vie au monde ; à celui qui, plus grand que les cieux, fait ses délices d'habiter avec les enfants des hommes, » et cache toute sa grandeur pour s'accommoder à leur faiblesse, bénédiction, honneur, gloire et louange dans les siècles des siècles.

Je dis, remercier Jésus-Christ, car nous lui devons tout ce que nous sommes, tout ce que nous avons, tout ce que nous pouvons, tout ce que nous espérons. Sa puissance nous a créés, sa providence nous conserve, sa charité nous a rachetés, sa miséricorde nous supporte. La vie, la santé, les bons succès, la foi, la grâce, le salut, la rémission des péchés : tout vient de lui. « Vous n'êtes plus à vous, » disait saint Paul, « mais à celui qui vous a rachetés par l'effusion de son sang. » Comblés de ses dons, et comme accablés de ses bienfaits, pouvons-nous être à ses pieds, et y rester muets, et ne savoir pas témoigner notre reconnaissance ?

Je dis, prier Jésus-Christ. Que de choses, vous et moi, n'avons-nous pas à lui demander, à moins que nous ne soyons de ces hommes qui « se disent riches, comblés de biens, lorsqu'ils sont réellement malheureux et misérables, et aveugles et nus ! » Dans vos doutes, priez Jésus-Christ de vous éclairer ; dans vos entreprises, priez-le de vous diriger ; dans vos afflictions, priez-le de vous consoler ; dans vos besoins, priez-le de vous aider ; dans vos tentations, priez-le de vous défendre ; après vos chutes, priez-le de vous relever. Si votre foi est faible, priez-le de l'augmenter ; si votre cœur est dur, priez-le de l'amollir ; si le péché vous plaît, priez-le de changer vos mauvaises dispositions ; si une passion malheureuse vous asservit, priez-le de vous en faire triompher ; si l'idée d'une réforme dans vos mœurs vous effarouche, priez-le de vous en faire comprendre la nécessité ; de vous en inspirer la volonté, de vous aider à en exécuter le projet. Et si sur tout cela vous ne savez rien lui dire, tenez-vous du moins devant lui ; désirez du moins qu'il jette les regards sur vous, qu'il ait compassion de l'état où il vous voit. Ce sera là une excellente prière, « et l'oreille du Seigneur entendra bien la préparation de votre cœur. »

Enfin, je dis, écouter Jésus-Christ ; car s'il ne parle jamais dans le tumulte et la dissipation des plaisirs et des affaires, il ne manquera pas de se faire entendre au cœur de celui qui le cherche dans la retraite et

la sottise. Il vous parlera donc ici par les pensées qu'il vous suggérera, par les sentiments qu'il vous inspirera, peut-être aussi par les reproches qu'il vous fera, par les remords qu'il réveillera; mais ce sera toujours en ami qui conseille, en père qui exhorte, en juge qui ne demande qu'à pardonner. Il ne vous renverra jamais qu'il ne vous ait béni, qu'il ne vous ait accordé selon le mérite de votre foi.

DISCOURS CXVII.

SUR LE SACRIFICE DE LA MESSE.

Ab ortu solis usque ad occasum magnum est nomen in gentibus; et in omni loco sacrificatur, et offertur nomini meo oblatio munda. (*Malach.*, I, 11.)

Depuis le lever du soleil jusqu'au couchant, mon nom est grand parmi les nations; et l'on me sacrifie en tout lieu, et l'on offre à mon nom une oblation toute pure.

Quelle est donc cette victime d'un assez grand prix pour que Dieu même s'applaudisse de la voir offrir à la gloire de son nom? et où les hommes ont-ils enfin trouvé de quoi honorer, comme elle mérite de l'être, la majesté souveraine de leur Créateur? Le peuple même que Dieu s'était choisi pour qu'il lui rendit un culte solennel, n'eut jamais à lui présenter que les fruits de la terre, la vapeur de l'encens, la graisse et le sang de quelques animaux. Était-ce à des hosties si grossières, et toujours offertes par des prêtres imparfaits et remplis d'infirmités, qu'on pouvait reconnaître celui qui s'appelle « le grand Roi, et dont le nom est révérend avec une sainte horreur parmi les nations? » Aussi s'en plaignait-il par ses prophètes: « Maison d'Israël, écoutez-moi, et je vous attesterai la vérité. C'est moi qui suis Dieu, qui suis votre Dieu. Je ne vous reprendrai point pour vos sacrifices; car vos holocaustes sont toujours devant moi. Mais qu'ai-je affaire de cette multitude de victimes que vous m'offrez? Est-ce donc que je mangerai la chair des taureaux? ou boirai-je le sang des boucs? Vos holocaustes de bœufs, de génisses et d'agneaux ne m'inspirent que du dégoût. J'en suis rassasié: *Plenus sum*, et je n'agréerai plus à l'avenir de pareils présents: » *Et munus non suscipiam de manu vestra.* »

Bénédictions notre sort: incomparablement, plus favorisés que les Juifs, nous n'avons pas à craindre, de la part de Dieu, ces sentiments d'indifférence et de mépris pour la victime dont la société des fidèles fait aujourd'hui hommage à sa grandeur. Notre autel est arrosé du sang de cet Agneau qui, par sa mort, a été jugé digne de recevoir puissance, divinité, sagesse, honneur, gloire et bénédiction. (*Apoc.* V, 12.) Un Dieu est tout à la fois le prêtre et la victime de notre sacrifice. Sacrifice unique, mais qui, en abolissant tous ceux de l'ancienne loi, les a remplacés tous avec autant de supériorité, que la réalité en a sur l'ombre, et la vérité sur les figures. Sacrifice général et commun à tous les peuples, qui s'offre du levant au couchant pour les vivants et pour les morts, et que Dieu n'agréa pas moins

sur la montagne de Garizim que dans le temple de Jérusalem. Sacrifice perpétuel et de tous les instants, où la victime, sans cesse immolée, renaît sans cesse pour s'immoler de nouveau et sans interruption jusqu'à la consommation des siècles. Sacrifice si essentiellement pur, que l'indignité même des ministres qui concourent à l'offrir, ne peut en altérer la sainteté, ni en affaiblir la vertu. Sacrifice si divinement puissant, que, « par une seule oblation il a rendu parfaits pour toujours ceux qu'il a sanctifiés. » Sacrifice si absolument nécessaire au salut des hommes, qu'il n'y a jamais eu, qu'il n'y aura jamais de grâce accordée aux hommes que par ses mérites. Sacrifice toutefois que je dois croire être bien peu connu de vous, si j'en juge par la manière dont vous y assistez la plupart. Prêtez-vous donc à une instruction sur cet important sujet.

L'homme est né pour la religion. Sans attendre que notre esprit soit convaincu, par des raisonnements, de nos obligations envers Dieu, notre cœur se porte de lui-même à l'adorer; et à moins que l'habitude du crime ne nous ait abrutis, c'est pour nous un besoin, comme un devoir, de produire au dehors et d'exprimer par des signes sensibles, notre soumission et notre gratitude, notre confiance et notre amour pour celui par qui nous sommes, de qui nous avons tout reçu, de qui nous attendons tout.

Ce penchant religieux nous est commun avec tous les habitants de la terre. Par là même il n'y a pas à s'y méprendre: c'est la voix de la nature qui parle partout le même langage, qui fait entendre à tous que Dieu n'approuve pas seulement, mais qu'il attend, mais qu'il commande, mais qu'il exige, outre cette religion du cœur dont lui seul est le témoin, les pratiques extérieures d'un culte légitime. Aussi le prodige d'une seule nation, d'une seule société d'hommes, même à demi stupides, ne rendant aucun hommage à aucune divinité, n'a pas encore paru sur la terre. Je ne sais si des particuliers, à force de contredire leur raison et leur conscience, peuvent en venir là. C'est bien sûrement le dernier terme de l'abrutissement et de la dépravation; mais comme il n'exista jamais de société, tant peu nombreuse fût-elle, qui n'eût ses magistrats et sa police, jamais non plus il n'en exista qui n'eût ses jours de fêtes, ses assemblées religieuses, ses cantiques, ses prières et son culte.

Or, entre les pratiques du culte établi pour honorer Dieu, le sacrifice fut regardé par les hommes de tous les temps et de tous les pays, même par les infidèles, comme la plus propre à reconnaître le souverain domaine du Créateur sur ses créatures, et à exprimer l'idée qu'ils avaient de sa grandeur et de leur dépendance. Abel, dès l'origine du monde, lui offre ce qu'il a de meilleur dans son troupeau. Cain lui présente les fruits de la terre qu'il cul-

tive. Noé, au sortir de l'arche, immole des oiseaux et des animaux. Abraham, pour obéir à ses ordres, se montre disposé à sacrifier son cher Isaac. Melchisédech offre en sacrifice du pain et du vin. Moïse, dans le désert, détermine, par des lois précises, le temps, l'ordre, la nature, le nombre des sacrifices que le Seigneur exige du peuple d'Israël ; la qualité des hosties et des victimes qu'il doit présenter à son autel ; les cérémonies qui accompagneront l'offrande des unes et l'immolation des autres ; la famille à qui seule seront confiées les augustes fonctions du sacerdoce. En un mot, on s'accorda toujours à regarder le sacrifice comme la marque du culte souverain qui est dû à Dieu ; et personne, comme l'observe saint Augustin, n'a jamais sacrifié qu'à celui qu'il savait ou qu'il croyait être Dieu, ou qu'il voulait faire passer pour Dieu ; de manière que le sacrifice était dès lors, comme il est aujourd'hui, la plus excellente des prières publiques.

Par le sacrifice, en effet, on se proposait, car il fallait sans doute que les sentiments du cœur accompagnassent l'action extérieure, sans quoi cette action, bien que sainte en elle-même, n'eût été qu'une affreuse hypocrisie ; on se proposait, dis-je, de reconnaître et d'honorer le souverain domaine de Dieu sur toutes les créatures, ou de le remercier de ses bienfaits, ou d'obtenir le pardon de ses péchés, ou de demander les grâces, soit spirituelles, soit temporelles, dont on avait besoin. Conduire une victime à l'autel, l'y égorger, l'y brûler, ou tout entière, ou en partie seulement, suivant que la loi l'avait réglé, c'était protester qu'on regardait Dieu comme maître absolu, et toutes les créatures, comme n'existant que pour sa gloire. C'était reconnaître en Dieu cette source inépuisable de tous les biens, qui donne sans cesse et ne s'appauvrit jamais. C'était rendre hommage à cette Providence paternelle « qui ouvre la main pour que les hommes recueillent et soient remplis des effets de sa bonté ; » mais qui s'offense que les hommes « s'appuient sur un bras de chair, » et comptent uniquement sur leur force ou leur industrie ; parce que, sans son secours, et du moment « qu'elle détournerait d'eux sa face, ils seraient troublés, perdraient l'esprit de vie, tomberaient dans la défaillance et retourneraient dans leur poussière. » C'était confesser qu'en offensant Dieu on avait mérité la mort, et que Dieu usait d'une insigne clémence, quand, acceptant les regrets d'un cœur contrit, il voulait bien suspendre les droits de sa justice sur les coupables. C'était s'engager à se sacrifier soi-même, au besoin, pour la gloire de Dieu, et à se consumer dans son service. C'était donc honorer, de la meilleure manière possible alors, les infinies perfections de Dieu, sa grandeur, sa toute-puissance, sa bonté, sa libéralité, sa sainteté, sa justice, sa miséricorde.

Avons-nous par là même motif de regret-

ter qu'on n'offre plus, parmi nous et pour nous, ces sacrifices de taureaux, de boucs et de bœufs, en qui les Juifs mettaient tant de confiance ? Non, mes frères, non ; l'Apôtre les appelle : *Infrima et egena elementa* (Galat., IV, 9) : des pratiques défectueuses et impuissantes, qui n'avaient par elles-mêmes aucune vertu ; qui ne pouvaient ni effacer le péché, ni purifier la conscience ; que Dieu rejetait souvent à défaut de dispositions dans ceux qui les lui offraient, et qu'il ne supporta si longtemps qu'en vue du grand sacrifice dont elles n'étaient que de grossières figures, et dont elles empruntaient tout leur mérite, je veux dire du sacrifice de la croix continué et représenté chaque jour par le sacrifice de la sainte messe ; car la mort de Jésus-Christ sur la croix fut un véritable sacrifice, et le plus excellent, le plus parfait des sacrifices.

Saint Paul observe que le Fils de Dieu, entrant dans le monde, avait dit à son Père : *Vous n'avez point voulu d'hostie, ni d'oblation ; mais vous m'avez formé un corps. Vous n'avez point agréé les holocaustes, ni les sacrifices pour le péché. Alors j'ai dit : Me voici. Je viens, selon qu'il est écrit de moi dans le livre, pour faire, ô mon Dieu ! votre volonté : « Ecce venio ut faciam, Deus, voluntatem tuam. »* (Hebr., X, 5, 7.) En disant : Me voici. Je viens pour faire, ô mon Dieu, votre volonté, Jésus-Christ s'était substitué lui-même à toutes les anciennes victimes ; il avait aboli les anciens sacrifices, et en avait établi un nouveau. C'est pour cela que Jean-Baptiste le montrait comme « l'Agneau de Dieu, » comme celui qui devait « ôter et effacer les péchés du monde. » Ses travaux, ses larmes, ses souffrances furent une suite de l'engagement qu'il avait pris de mourir. Jamais il ne le perdit de vue ; et souvent il témoignait une sainte impatience d'être ce qu'il appelait « baptisé du baptême de son sang. » Mais personne ne pouvait, contre son gré, « lui ravir la vie : lui seul avait le pouvoir de la quitter, comme il avait seul le pouvoir de la reprendre. » Aussi, lui seul, prêtre de sa victime, et victime de son sacerdoce, s'offrit lui-même à Dieu par l'Esprit-Saint sur l'autel de la croix, comme une hostie sans tache pour l'abolition du péché.

Quel prêtre ! C'est celui-là même qui, « pouvant sans usurpation se dire égal à Dieu, ne s'est pourtant point arrogé de lui-même la gloire du sacerdoce, mais a attendu d'y être appelé par celui qui lui a dit : Vous êtes mon Fils ; je vous ai engendré de mon sein avant l'étoile du jour ; » et encore, « le Seigneur a juré, et son serment demeure immuable, que vous êtes prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech. Saint, innocent, incapable de souillure, séparé des pécheurs, plus élevé que les cieux, il n'eut jamais besoin, comme les autres pontifes pris du milieu des hommes, » et par là même environnés d'infirmités, « de prier pour ses propres péchés, avant de prier pour ceux du peuple, et il fut toujours exaucé à cause

de son humble respect pour son Père. »

Quelle victime ! Le Saint-Esprit forma son corps du plus pur sang de la plus pure des vierges. « Tous les trésors de la sagesse et de la science enrichissaient son âme. Dans lui habitait substantiellement toute la plénitude de la Divinité. » Il appelait Dieu son Père, Dieu l'appelait son Fils bien-aimé. L'obéissance et l'amour le conduisirent à l'autel.

Aussi quels fruits que ceux de son sacrifice ! La gloire de Dieu dignement réparée, et sa justice pleinement satisfaite ; la nature humaine, non-seulement réconciliée, mais admise à partager le trône du Juge qui l'avait proscrite ; les puissances de l'enfer vaincues et chassées du monde où elles se faisaient adorer ; tous les justes de l'Ancien Testament mis en possession du bonheur après lequel ils soupiraient, mais dont la jouissance avait été différée jusqu'à ce que le vainqueur de la mort, seul digne d'ouvrir les portes du ciel, les y introduisît. « Les hommes de toute tribu, de toute langue, de tout peuple, de toute nation, rachetés pour Dieu, » et appelés à ce salut « dans la connaissance duquel les prophètes, les anges même avaient désiré de pénétrer. » Des moyens de sanctification aussi nombreux que puissants assurés aux justes et aux pécheurs jusqu'à la consommation des siècles : tout cela a été le prix du sang de Jésus-Christ, et l'effet de son sacrifice.

Or, ce que Jésus-Christ fit une fois sur la croix, il continue de le faire chaque jour sur l'autel. Ici, comme là, c'est le même prêtre offrant à Dieu la même victime, et la lui offrant pour les mêmes fins. Il n'y a de différence que dans la manière dont se fait l'offrande ; en un mot, ce sacrifice de la sainte messe, auquel vous assistez la plupart avec si peu de religion, n'est pas moins que le sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ, que Jésus-Christ et l'Eglise offrent à Dieu par le ministère des prêtres, sous les espèces du pain et du vin, pour continuer et pour représenter le sacrifice de la croix. Donnez, je vous prie, une nouvelle attention au développement de cette vérité.

Un Homme-Dieu, mourant volontairement pour expier les péchés du monde, devait, sans doute, désarmer la vengeance du ciel, et le rendre à jamais propice à ceux dont le salut était mis à un si haut prix ; mais mourir une fois ne suffisait pas au zèle ardent de Jésus-Christ pour la gloire de son Père, ni à sa tendre charité pour cette Eglise qu'il allait s'acquérir par l'effusion de son sang : il voulait perpétuer, éterniser ce sacrifice unique, persévérer sur la terre, comme au ciel, dans l'état de victime, afin que par lui, avec lui et en lui, les hommes, comme les anges, rendissent sans interruption à l'adorable Trinité, le seul hommage qui soit digne d'elle, et obtinssent par là une application plus abondante de ses mérites. Quoique, « mort une fois, il ne dût plus mourir, que la mort ne dût plus avoir d'empire sur lui, » il trouva dans sa

sagesse l'admirable secret de mourir à chaque instant, sans jamais cesser de vivre. Le sacrement de son corps et de son sang fut établi sous les espèces du pain et du vin. Il associa des hommes à son sacerdoce ; leur donna l'ordre et le pouvoir de faire, en mémoire de lui, ce qu'il avait fait lui-même ; et promit de descendre à leur voix, renouveler sur l'autel l'offrande qu'il allait faire sur la croix de ce même corps et de ce même sang.

Vous manquez donc de foi ou d'instruction quand vous ne jugez de ce qui se passe dans la célébration des saints mystères, que par ce que vous en disent vos yeux. Les sens sont ici trompeurs, et la religion vous avertit de ne pas croire, dans cette circonstance, à leur témoignage. Du pain et du vin, voilà bien la matière apparente du sacrifice ; mais par l'ineffable vertu des paroles de la consécration, le pain et le vin sont changés au corps et au sang de Jésus-Christ, sans qu'il en reste rien que la figure, la couleur et le goût ; et ce changement incompréhensible, c'est Jésus-Christ lui-même qui l'opère. Le prêtre que vous voyez agir, que vous entendez parler, n'est que le ministre, l'organe, l'instrument dont Jésus-Christ se sert pour produire cette grande merveille. Le sang du Sauveur ne coule pas visiblement sur l'autel, comme il coula sur la croix ; mais à l'autel, on consacre son corps sous l'espèce du pain, et son sang sous l'espèce du vin pour représenter la séparation qui s'en fit sur la croix, quoique le corps et le sang de Jésus-Christ, aujourd'hui vivant et immortel, se trouvent inséparablement unis sous l'autre espèce. Jésus-Christ ne meurt pas sur l'autel de la même manière qu'il mourut sur la croix ; son âme n'abandonne pas son corps ; mais il meurt à l'autel d'une mort sacramentelle et mystique, c'est-à-dire, d'une manière qui représente l'état de mort où il se réduisit sur la croix ; de sorte que, comme je l'ai dit, c'est toujours le même prêtre, toujours la même victime, toujours le même sacrifice, sans autre différence que la manière de l'offrir, sanglant sur la croix, non sanglant sur nos autels. Quel motif de joie, de gratitude, de confiance, de ferveur pour des chrétiens fidèles ! Pour vous, mes frères, quel sujet de confusion, si vous vouliez comparer avec la sainteté de ce sacrifice les dispositions dans lesquelles vous y venez, la manière dont vous y assistez !

Je dois ajouter ce que peut-être vous n'avez jamais entendu dire, ce qui pourtant est un point indubitable de notre foi, c'est que nous-mêmes nous sommes associés au sacrifice de Jésus-Christ, et comme prêtres, et comme victimes.

Par le baptême, en effet, nous avons été incorporés à Jésus-Christ. Nous sommes devenus les os de ses os, la chair de sa chair, les enfants de cette Eglise dont il est l'époux, les membres de ce corps dont il est le chef. C'est pour cette raison, remarque saint Augustin, que Jésus-Christ parlant à Saul, qui

persécutait à outrance les premiers fidèles, ne lui demande pas pourquoi il persécute ses disciples, ses amis, ses frères, mais pourquoi il le persécute lui-même : *Saule, quid me persequeris ?* (Act. IX 4.) Jésus-Christ et l'Eglise sont donc inséparablement unis. Jésus-Christ ne s'offre pas sans offrir avec lui son Eglise ; et c'est pour la rendre digne d'être associée à son sacrifice, pour en faire « une hostie sans tache qui fût agréable à Dieu, qu'il l'a sanctifiée après l'avoir purifiée par son sang, afin qu'elle parût devant lui pleine de gloire, n'ayant ni taches, ni rides, ni rien de semblable, mais étant sainte et irrépréhensible. » Réciproquement l'Eglise offre Jésus-Christ par les mains de ses ministres, et s'offre elle-même avec lui et par lui. Car saint Pierre qualifie chacun de vous de prêtre-roi, choisi et consacré pour « offrir à Dieu des sacrifices spirituels qui lui soient agréables par Jésus-Christ ; » et cette auguste fonction, vous l'exercez surtout quand, offrant par les mains d'un ministre public le sacrifice de Jésus-Christ, vous y joignez celui de votre cœur par un amour sincère. Dans la sainte messe vous vous offrez vous-mêmes à Dieu ; car vous lui dites par la bouche du prêtre : Nous nous présentons à vous, Seigneur, avec un esprit humilié et un cœur contrit ; recevez-nous favorablement, et que notre sacrifice soit tel qu'il puisse vous être agréable. Dans la sainte messe, vous offrez aussi Jésus-Christ ; car le prêtre à l'autel ne parle point en son propre et privé nom ; mais au nom de toute l'assemblée, mais au nom de toute l'Eglise. Vous récitez plusieurs prières alternativement avec lui. Il vous adresse la parole à différentes reprises, pour vous inviter à vous unir d'intention à la grande action qui l'occupe ; et quand il vous avertit de prier que son sacrifice, qui est aussi le vôtre, soit agréable à Dieu le Père tout-puissant, vous lui répondez : Que le Seigneur reçoive, s'il lui plaît, le sacrifice que vous lui offrez et que nous lui offrons par vos mains ; qu'il le reçoive pour la gloire et l'honneur de son nom, pour notre utilité particulière, et pour le bien de toute son Eglise sainte.

Ah ! mes frères, que de réflexions humiliantes ne suggérerait pas cette dernière considération, si, vous ménageant moins, j'aimais à vous faire rougir ! Jésus-Christ vous associe à son sacerdoce et à sa victime dans le sacrifice qu'il offre à la majesté divine ; il devrait donc y avoir entre Jésus-Christ et vous conformité de vues, d'intentions, de sentiments. Vous ne devriez donc rien apporter ici qui contrastât avec son humilité, son obéissance, son esprit de religion, sa pureté virginale, son zèle pour l'honneur de son Père, sa tendre compassion pour les hommes. Le recueillement et la modestie, le silence et le respect, une attention soutenue et tous les dehors de la piété devraient donc déposer de la sincérité de vos hommages, de la vivacité de votre reconnaissance, de l'amertume de votre repentir, de la ferveur de vos prières. Il faut

donc qu'à l'exemple de Jésus-Christ vous eussiez à cœur l'honneur de Dieu, et fissiez, comme Jésus-Christ, votre nourriture et vos délices d'accomplir en tout la volonté du Père céleste. Il faudrait que vous vous missiez en état d'avoir à présenter à Dieu avec le sacrifice de son Fils, autre chose que des cœurs révoltés contre son autorité et rebelles à sa grâce. Il faudrait qu'en trouvant Jésus-Christ sur l'autel, nous ne trouvassions à ses pieds que de sincères adorateurs, sans qu'aucun signe d'irrégion nous rappelât, et les bourreaux qui le crucifièrent, et les infidèles qui lui insultaient. Cependant.... mais non. Je veux vous épargner les reproches que votre conduite me donnerait droit de vous faire. Je veux espérer que, connaissant mieux la nature et l'excellence du sacrifice de la messe, vous y assisterez à l'avenir d'une manière qui nous console de vos irrévérences passées. Ainsi soit-il.

DISCOURS CXVIII.

SUR LE SACRIFICE DE LA MESSE.

Spiritus est Deus ; et eos qui adorant eum, in spiritu et veritate oportet adorare. (Joan., IV, 21.)

Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité.

Les témoignages de bienveillance et d'estime, de respect et de soumission, de gratitude et d'amour que nous donnons aux autres ou que nous recevons d'eux, ne valent que par le sentiment qui les inspire. Ils flattent, quand on les croit sincères ; on les dédaigne, on les repousse, on s'en tient offensé, comme d'une dérision et d'une moquerie, si l'on sait que le cœur les dément. Dieu serait-il, sur ce point, moins délicat que les hommes ? Pouvons-nous croire qu'il se contente d'apparences vaines et de démonstrations hypocrites ? qu'il se complaise et trouve sa gloire dans les hommages d'un peuple qui, l'honorant seulement des lèvres, place ailleurs qu'en lui son affection ? *Spiritus est Deus*, dit Jésus-Christ, « et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité. » Ce sont là, continue le Sauveur, « les seuls adorateurs que le Père cherche, » les seuls dont la piété l'honore, les seuls qu'il exauce.

Mon projet n'est pas d'appliquer cette règle à chacune de vos œuvres religieuses pour en apprécier le mérite. Nous avons la mesure de votre dévotion. Quelle apparence que vous soyez véritablement pieux dans les moindres pratiques, quand vous ne l'êtes pas dans les plus essentielles ? Pardonnez, mes frères, je voudrais bien ne pas vous déplaire, mais je suis incapable de vous flatter, lorsque votre intérêt et mon devoir demandent que je vous reprenne. Il est une œuvre infiniment sainte par son objet, singulièrement importante par les grâces qui y sont attachées, que l'Eglise vous prescrit, sous la peine du péché mortel, chaque jour de dimanche et de fête, l'assistance au saint sacrifice de la messe. Or,

cette œuvre, comment l'accomplissez-vous ? Cette messe, dans quelles dispositions y assistez-vous ? Je m'avance jusqu'à dire que vous ne soupçonnez pas même dans quel esprit vous devez y venir, ni ce que vous devez y faire. Eh ! pourtant je vous ai déjà expliqué la nature de cet adorable sacrifice ; je vous en ai montré l'excellence. Mais vous écoutez si froidement ceux qui ne vous parlent que de vos devoirs ! Je tenterai néanmoins de nouveaux efforts. Car il faut, pour ma décharge, ou que je vous laisse sans excuse, ou que je vous amène à adorer Dieu comme il veut, comme il mérite que vous l'adoriez, « en esprit et en vérité. »

La religion des hommes sur la terre ne saurait être, comme celle des anges dans le ciel, toute spirituelle et tout intérieure. Loin que nous soyons capables d'adorer Dieu à la manière des pures intelligences, ce n'est guère que par la vue des choses sensibles que nous nous élevons à la connaissance de ses infinies perfections ; et peut-être en perdriions-nous, en bien peu de temps, jusqu'à l'idée, si les pratiques extérieures du culte, soit particulier, soit public, ne nous y ramenaient sans cesse. Et puis, Dieu m'ayant fait tout ce que je suis, il convient que je glorifie Dieu par toutes les parties de mon être ; que mon corps, aussi bien que mon âme, et jusqu'au plus petit de mes os, lui rende une espèce d'hommage, et que tout ce qui est en moi s'emploie à bénir son saint nom. Je fléchis donc les genoux, et je courbe la tête pour lui marquer mon profond respect ; je chante des hymnes, des cantiques et des psaumes pour lui témoigner mon admiration et ma reconnaissance ; je me frappe la poitrine pour exprimer mon regret de l'avoir offensé ; je tends vers lui des mains suppliantes pour implorer son secours dans mes besoins : et tous ces signes extérieurs de religion, je suis sûr que Dieu les approuve, que Dieu les agréé quand ils sont l'expression fidèle des sentiments de mon cœur. Mais il est également certain que des dehors de religion ne suppléent jamais la vertu de religion, et ne sauraient en tenir lieu ; que les pratiques extérieures, même les plus saintes, ne sont d'aucun prix devant Dieu, qu'elles le déshonorent plutôt, et deviennent des péchés, quand elles ne sont qu'extérieures, que l'esprit de foi ne les anime pas ; qu'on s'y prête uniquement par bienséance et par respect humain ; qu'on s'en acquitte seulement par une espèce de routine, sans piété, ou avec une piété feinte, et dans des dispositions qui les contredisent.

Ce principe établi, je demande, qu'a pu se proposer l'Eglise en nous prescrivant d'entendre la messe à certains jours, et que doivent se proposer les fidèles eux-mêmes pour remplir chrétiennement cette obligation ? Les mêmes fins, sans doute, que se proposa Jésus-Christ en offrant à son Père le sacrifice de la croix, dont celui de la

messe est l'image, le renouvellement et la continuation. Or, ces fins nous sont marquées par les quatre espèces de sacrifices qui étaient en usage sous l'ancienne loi. Car, nous l'avons déjà observé, tous ces sacrifices n'avaient été établis que pour annoncer et figurer celui de Jésus-Christ, qui seul a réalisé ce qu'ils signifiaient, seul a opéré ce qu'ils indiquaient, seul a accompli ce qu'ils promettaient, et qui pour cette raison est appelé par l'Apôtre, le terme et la consommation de la loi : *Finis legis Christus*. (Rom., X, 4.)

La messe est donc premièrement un holocauste, c'est-à-dire un sacrifice qui s'offre à Dieu pour reconnaître son excellence infinie, et rendre hommage à sa souveraine grandeur ; d'où je conclus qu'il faut y assister dans un esprit d'humilité. Tout, en effet, dans ce sacrifice, et la dignité suréminente du Pontife éternel qui présente la victime, et le prix de la victime elle-même, et l'état d'abaissement, l'espèce de mort et d'anéantissement où elle est réduite sous les yeux de sa majesté divine, tout annonce que rien n'est égal à Dieu ; qu'à Dieu seul appartient l'honneur ; qu'à Dieu seul appartient la gloire ; qu'il a tout fait, qu'il est maître de tout, que les créatures n'existent que par lui et que pour lui, et que ses droits sur elles n'ont pas plus de bornes que sa puissance. Aussi est-ce à Dieu seul que nous l'offrons et que nous pouvons l'offrir. Ce qu'on appelle messe de la Vierge, messe des anges, messe de tel ou tel saint, est toujours, et n'est jamais que le sacrifice de Jésus-Christ, offert à Dieu seul, en mémoire des saints, pour les fidèles vivants et pour les morts. Si nous y faisons mémoire de la sainte Vierge, des anges et des saints, c'est pour nous unir à l'Eglise du ciel avec laquelle celle de la terre ne fait qu'un même corps dont Jésus-Christ est le chef ; c'est pour les féliciter et nous réjouir de leur triomphe et de leurs victoires, et en rendre grâce à Dieu par Jésus-Christ ; c'est pour nous animer à imiter leurs vertus ; c'est, enfin, pour qu'ils intercèdent en notre faveur auprès de Dieu dont ils sont les plus chers amis. Mais loin que l'Eglise pense à offrir le sacrifice de Jésus-Christ à la sainte Vierge, aux anges et aux saints, elle fait profession de reconnaître que la sainte Vierge, les anges et les saints n'ont de pouvoir et de mérite que par Jésus-Christ.

Que Dieu devrait donc nous paraître grand et admirable dans la célébration des saints mystères ! Si nous conservions un peu de foi, serait-il besoin de nous rappeler au respect qui lui est dû, quand, sous nos yeux, le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, celui-là même que les anges adorent, immole à sa gloire tout ce qu'il est ? Pour relever la puissance du Très-Haut, Job faisait observer « que ceux qui gouvernent le monde fléchissent sous lui. » Quelle idée convient-il donc que nous en ayons ? quels devoirs convient-il que nous lui

rendions, dans le temps même que son propre Fils, son Fils « qu'il a fait héritier de toutes choses, par qui il a créé même les siècles, qui est la splendeur de sa gloire et le caractère de sa substance, qui soutient tout par la puissance de sa parole et qui est assis au plus haut des cieux, à la droite de la souveraine Majesté, » non-seulement tombe au pied de son trône, mais se réduit à l'état d'une victime immolée, pour honorer sa grandeur autant qu'elle mérite de l'être, et suppléer, par des adorations dignes de lui, à l'insuffisance des nôtres? Après l'exemple que nous donne Jésus-Christ, le modèle parfait des vrais adorateurs, pouvons-nous trop nous humilier devant Dieu dans ces moments redoutables et terribles où les anges louent sa Majesté, où les dominations l'adorent, où les puissances l'honorent par un tremblement respectueux, où les cieux et les vertus des cieux et les bienheureux séraphins célèbrent tous ensemble sa gloire avec des transports de joie? Est-ce autrement que la face en terre et la bouche dans la poussière, qu'il nous conviendrait de lui présenter alors nos faibles hommages? Du moins, nos sentiments peuvent-ils se produire au dehors par une posture trop respectueuse, un maintien trop modeste, un air trop recueilli, un silence trop profond, une attention trop sérieuse?

Cependant, « ô cieux ! frémissez d'étonnement ; pleurez, portes du ciel, et soyez inconsolables : » il en est qui méconnaissent l'autorité du souverain Maître et qui le bravent même au pied de ses autels. Il en est qui semblent n'aborder le sanctuaire de Dieu que pour lui insulter de plus près et le rendre plus sensible à leurs mépris ; qui comptent pour rien, qui se font un jeu, qui parfois tirent vanité de profaner par mille irrévérences le plus auguste, le plus saint des mystères ! Oui, des idolâtres eussent crié au scandale, à l'impiété, si, dans les sacrifices qu'ils offraient à leurs divinités de bois, de pierre ou de métal, quelqu'un se fût permis ce que journellement on se permet dans le sacrifice que l'Eglise de Jésus-Christ offre au Dieu vivant et véritable. Car, pour ne parler que de ce qui frappe nos yeux, quelle légèreté ! quelle étourderie ! quelle dissipation ! quelle immodestie ! quelle indécence ! Que de traits d'une insouciance stupide, d'une insolence brutale, d'une irréligion consommée ! Je glisse sur ce détail honteux. La douleur me suffoque, et peut-être que l'indignation m'emporterait trop loin. Vous êtes tous témoins, et la plupart vous êtes complices de ces scandales. Plus d'une fois j'ai réclamé contre, et les choses n'en vont guère mieux. Continuez donc à mépriser mes avertissements sur ce point ; mais je vous prédis que vous en serez punis. Ce n'est pas ici un désordre particulier à deux ou trois personnes seulement, c'est le péché de la paroisse ; et tôt ou tard la paroisse en portera la peine : un de ces fléaux que Dieu tient en réserve

dans les trésors de sa colère, le vengera quelque jour de vos profanations qu'il veut bien dissimuler pour un temps, mais qu'il ne peut laisser toujours impunies. Hélas ! peut-être qu'après moi, peut-être même qu'avant ma mort ce temple sera de nouveau fermé, cet autel renversé, le sacrifice aboli ; que vous n'aurez ni prêtre, ni holocauste, ni oblation, ni encens, ni moyen quelconque de solliciter en commun la divine miséricorde. Les malheurs passés ne vous ont pas rendus plus sages, c'est une raison de tout craindre pour l'avenir.

Oh ! mes frères, mes chers frères ! vous que j'aime en Dieu plus que ma vie, me réduirez-vous donc toujours à la dure nécessité de vous faire (des reproches ! Faudrait-il toujours que pour vous instruire j'aie besoin de faire violence à mon cœur ! J'aurais tant de consolation, si vous marchiez dans la bonne voie, à vous en louer, à m'en réjouir avec vous, à vous y soutenir, à vous y faire avancer ! Profitez au moins de ce que je vous dis aujourd'hui, et que la sainte messe, désormais entendue avec un respect religieux, répare les irrévérences dont je me plains. Elle en prévient par là même le juste châtement. Car la messe est, en second lieu, un sacrifice d'expiation, c'est-à-dire un sacrifice offert à Dieu pour réparer les outrages que lui font nos péchés, et pour apaiser sa justice ; d'où je conclus qu'il faut l'entendre dans un esprit de pénitence et de componction. Mais nous ferons de cette considération le sujet de notre prochain entretien

DISCOURS CXIX.

SUR LE SACRIFICE DE LA MESSE.

Sacrifice propitiatoire

Adeamus ergo cum fiducia ad thronum gratiæ, ut misericordiam consequamur. (Hebr., IV, 16.)

Allons donc nous présenter avec confiance au trône de la grâce pour y recevoir miséricorde.

Ne devrais-je pas présumer, mes frères, que vous connaissez tous par une heureuse expérience ce trône où la justice désarmée par la miséricorde n'exige des coupables pour leur faire grâce qu'un humble et sincère repentir ? Ce trône en effet a été dressé au milieu de vous et pour votre avantage ; l'accès en est toujours facile ; on n'y fait plus acception des personnes, et la voix d'un médiateur aussi puissant que charitable, le sang et les mérites d'un Fils que le Père exauce toujours, y appuient les sollicitations des plus grands pécheurs.

Cependant, il faut le dire, ce trône de grâce semble s'être changé pour vous en un tribunal de rigueur. Malgré votre assiduité, votre empressement même à vous y présenter à certains jours, vous n'obtenez rien ; et sans doute, parce que vos cœurs ne sont pas selon Dieu, Dieu continue de vous traiter en ennemis. Depuis deux ans que je vis avec vous, de combien de maux n'ai-je pas été le témoin ! Tantôt c'est un froid meurtrier qui pendant six semaines menace de détruire dans une seule nuit

tous vos moyens de subsistance; tantôt une sécheresse de plusieurs mois qui brûle, dévore, fait avorter les productions de la terre et vous réduit « au pain de la douleur et à l'eau de l'affliction. » Une autre fois des pluies désastreuses inondent vos champs au moment même de la moisson, et vous forcent à laisser pourrir sur les guérets le grain qui devait remplir vos granges. Et puis cette maladie cruelle qui ne cesse d'exercer ses ravages ! Et puis la mort, l'impitoyable mort qui, l'année dernière, double, qui cette année triplera peut-être le nombre ordinaire de ses victimes ! Dans l'ordre de la religion que de maux plus déplorables encore ! Comme la foi dépérit ! Comme les mœurs se dépravent ! Comme les principes de vertu s'affaiblissent ! Comme les injustices, les inimitiés, les intempérances, les désordres, les scandales en tout genre se multiplient ! Ne semblerait-il pas que Dieu nous ait livrés à l'aveuglement de l'esprit, à l'endurcissement du cœur, et que, pour nous punir de ne nous être point appliqués à l'entendre, il « nous laisse marcher selon nos désirs et dans les voies que nous avons inventées nous-mêmes ? »

Cependant, mes frères, j'en atteste le Prince des pasteurs qui doit me juger : depuis deux ans que je vis avec vous, je n'ai jamais oublié que « tout prêtre, étant pris d'entre les hommes, est établi pour les hommes en ce qui concerne le culte de Dieu, afin qu'il offre des dons et des sacrifices pour les péchés ; » qu'étant moi-même « environné de faiblesses, je dois être touché d'une juste compassion pour ceux qui pèchent par ignorance et par erreur ; » et je n'offre pas une fois pour moi le sacrifice de l'expiation des péchés, que je ne l'offre aussi pour le peuple. Pourquoi Dieu est-il donc sourd à nos prières ? Pourquoi reste-t-il inflexible ? Aurait-il changé ? Non, mes frères, non ; mais il faut que nous changions, nous, de dispositions. Si vous ne comprenez pas encore où j'en veux venir ; si tout ce discours vous est caché ; c'est un effet de votre lenteur et de votre peu d'application à entendre les vérités du salut. Car, « au lieu que, depuis qu'on vous instruit, vous devriez être déjà maîtres, vous auriez besoin qu'on vous apprit les premiers éléments par lesquels on commence à expliquer la parole de Dieu ; et vous êtes devenus comme des personnes à qui on ne peut donner que du lait, et non une nourriture solide. » Je vous dirai donc la même chose en termes plus clairs : Ce que saint Paul appelle le trône de sa grâce, où il faut nous présenter avec confiance pour recevoir miséricorde, c'est l'autel même de Jésus-Christ, où, chaque jour, est offert le sacrifice de propitiation pour les péchés ; et par la vertu de ce sacrifice nous obtiendrons toujours miséricorde, quand nous y assisterons dans un esprit de pénitence et de componction.

Si le premier de nos devoirs est d'adorer

Dieu, le premier de nos besoins est de le fléchir ; et Jésus-Christ n'aurait pas suffisamment pourvu à notre salut, si, en établissant le sacrifice par lequel nous rendons à la Majesté divine tout l'honneur qu'elle mérite, il nous eût laissés sans moyen de réparer dignement les outrages que lui font nos péchés, et d'apaiser sa justice.

Le saint homme Job pouvait peut-être dire : « Je souhaiterais de voir comment je pourrais aller trouver Dieu, et me présenter jusqu'à son trône. J'exposerais ma cause devant lui, et je remplirais ma bouche des preuves de mon innocence. Je ne voudrais pas qu'il me combattît de toute sa force, ni qu'il m'accablât par le poids de sa grandeur. Je souhaiterais qu'il ne proposât contre moi que l'équité ; et j'espérerais de gagner ma cause devant un tel juge. Il sait si j'ai marché dans la vanité et le mensonge, et si mes pieds se sont hâtés pour tendre des pièges aux autres ; si mon cœur a suivi l'attrait de mes yeux, et si quelque souillure s'est attachée à mes mains ; si l'agrément d'une femme a séduit mon cœur, et si j'ai dressé des embûches à la porte de mon ami ; si j'ai dédaigné d'entrer en jugement avec mon serviteur et ma servante, lorsqu'ils disputaient contre moi ; si j'ai refusé aux pauvres ce qu'ils voulaient, et si j'ai fait attendre les yeux de la veuve ; si j'ai mangé seul mon pain, et si l'orphelin n'en a pas mangé aussi ; si j'ai cru que l'or était ma force, et si j'ai dit à l'or le plus pur : vous êtes ma confiance ; si j'ai mis ma joie dans les grandes richesses et dans les grands biens que j'ai amassés par mon travail ; si je me suis réjoui de la ruine de celui qui me haïssait, et si j'ai été ravi de ce qu'il était tombé dans quelque mal ; si j'ai tenu mon péché secret comme les hommes font d'ordinaire, et si j'ai caché mon iniquité dans mon sein ; si la terre que je possède crie contre moi ; si j'en ai mangé les fruits sans donner d'argent, et si j'ai affligé le cœur de ceux qui l'ont cultivée ? Non, je ne me suis point écarté des commandements qui sont sortis des lèvres du Seigneur, et j'ai caché dans mon sein les paroles de sa bouche. J'ai été fidèle à garder sa voie : je ne m'en suis point écarté ; et mon pied a constamment suivi ses traces : *Vestigia ejus secutus est pes meus ; viam ejus custodivi, et non declinavi ex ea.* » (Job, XXIII, 11.)

La conscience ne nous permet pas, à nous, de tenir un pareil langage. Si quelqu'un osait se dire sans péché, combien de témoins s'élèveraient contre lui, et le convaincraient de mensonge ! « Quand j'aurais été lavé dans l'eau de neige et que la pureté de mes mains éclaterait, votre lumière, Seigneur, me ferait paraître à moi-même tout couvert d'ordure, et mes vêtements m'auraient en horreur. Car je n'aurais pas à répondre à un homme semblable à moi, et à contester avec vous comme avec mon égal. Quand j'apercevrais en moi quelques

traces de justice, au lieu de montrer que je suis innocent, je vous conjurerais de ne point entrer en jugement avec votre serviteur, parce que nul homme vivant ne sera trouvé juste devant vous; mais la vérité est que j'ai péché, et qu'à la vue de mes péchés il n'y a plus aucune paix dans mes os : mes iniquités se sont élevées jusqu'au-dessus de ma tête; et elles se sont appesanties sur moi comme un fardeau qui m'accable. J'ai péché; et c'est contre vous que j'ai péché! Que ferai-je donc pour vous apaiser, ô Sauveur des hommes? Si un homme pèche contre un autre homme, on peut lui rendre Dieu favorable; mais si un homme pèche contre le Seigneur, qui priera pour lui?»

La religion, si ennemie du péché, vient ici consoler les pécheurs, et les rappeler à l'espérance. Elle leur apprend que nous «avons pour grand Pontife Jésus, Fils de Dieu, qui est monté au plus haut des cieux;» et ce Pontife «sait tellement compatir à nos faiblesses,» que chaque jour il renouvelle sur l'autel et par le ministère des prêtres, le sacrifice d'expiation qu'il offrit une fois sur la croix : je veux dire que la sainte messe est un sacrifice offert à Dieu pour réparer nos offenses et pour apaiser sa justice.

Dieu retrouve, en effet, dans le sacrifice que nous lui offrons, ce Fils bien-aimé que son respect «a rendu obéissant jusqu'à la mort,» et qui par le mérite de cette obéissance, «a reçu le pouvoir de rendre justes plusieurs de ceux qui sont devenus pécheurs par la désobéissance.» Dieu y retrouve ce zéléteur de sa gloire, qui, pour le venger, «porta nos iniquités dans son corps sur le bois de la croix.» Dieu y retrouve ce Juste par excellence «qui livra son âme pour les impies, et à qui aussi les impies ont été donnés pour prix de sa sépulture.» Dieu y retrouve l'innocente Victime «sur qui tomba le châtement qui devait nous procurer la paix : l'Agneau sans tache qui a effacé dans son sang, et entièrement «aboli l'arrêt de notre condamnation : ce Jésus,» en un mot, «qui s'est fait propitiation pour nos péchés, et non-seulement pour les nôtres, mais pour ceux du monde entier.»

Aussi l'Eglise enseigne-t-elle que le sacrifice de la messe est véritablement propitiatoire pour les vivants et pour les morts, c'est-à-dire que la messe remet directement aux justes les péchés véniels dont ils sont coupables, sans qu'ils aient besoin de recourir au sacrement; qu'elle apaise Dieu à l'égard des pécheurs, le dispose à leur pardonner les plus énormes crimes, et leur obtient des grâces qui les préparent à celle de la réconciliation dans le sacrement et par le sacrement de pénitence. Quant aux morts, je parle de ceux qui nous ont précédés avec le signe de la foi et dorment du sommeil de la paix; car il n'y a rien à demander, parce qu'il n'y a rien à espérer pour les impénitents qui

meurent dans la disgrâce et la haine de Dieu; quant aux morts, dis-je, qui achèvent d'acquitter dans le purgatoire les peines dues à leurs péchés, la messe les console, adoucit leurs tourments, avance le moment fortuné où ils doivent passer au lieu de la lumière, du rafraîchissement et de la paix.

Voilà la ressource du monde contre l'effet des crimes qui le souillent. Voilà ce qui suspend les plus terribles coups de la vengeance céleste. Voilà où doivent se réfugier les pécheurs pour trouver grâce et miséricorde; parce que c'est là surtout, c'est dans la sainte messe que parle plus puissamment en leur faveur le sang précieux qui a été versé pour la rémission des péchés. Mais prenez-y garde : nous ne recueillons les fruits du sacrifice qu'autant que nous haïssons, que nous détestons le péché; et pour être guéris par les meurtrissures du Sauveur, il faut qu'à son sang nous mêlions nos larmes.

Une manière aussi sainte qu'utile d'entendre la messe serait donc d'y repasser, dans l'amertume de son âme, ces années déplorables où le cœur n'a su obéir qu'à d'injustes passions; d'y compter ses nombreuses offenses, d'en peser l'énormité, d'en faire réparation à Dieu, par celui et avec celui qui, «sans avoir commis lui-même le péché, s'est néanmoins fait victime pour le péché.» Qui de nous, puisque nous sommes tous pécheurs, qui de nous, en retrouvant Jésus-Christ immolé sur l'autel, ne devrait pas éprouver les sentiments d'un ami à la vue du corps ensanglanté de son ami, qu'il aurait poignardé dans un accès de fureur? ou les sentiments d'un malheureux fils qui verrait tomber la tête de son père innocent, mais condamné pour des crimes dont lui seul est coupable? Ces titres de père, d'ami, de victime, nous les donnons à Jésus-Christ. Nous le connaissons mieux que ceux qui le crucifièrent, et nous sommes certains que Dieu ne «l'a frappé qu'à cause des péchés de son peuple.» Supposons qu'il se montrât à nous tel qu'on le vit une fois sur le Calvaire, la tête couronnée d'épines, le visage meurtri, la bouche abreuvée de fiel et de vinaigre, le corps déchiré, les pieds et les mains percés, cloué sur un gibet infâme, rassasié d'opprobres, couvert d'ignominie, expirant dans les horreurs d'un affreux supplice, et qu'il nous dît d'une voix mourante : Ah! voyez comment Dieu punit dans son propre Fils la seule apparence du péché! voyez ce qu'il m'en coûte d'avoir pris sur moi l'expiation des vôtres! Du moins, et je vous le demande pour prix de mes souffrances et de mon amour, ne vous rendez pas mon sang inutile; il faut croire que nous ne serions pas plus insensibles que la terre qui trembla, pas plus durs que les rochers qui se fendirent, pas plus obstinés que ses ennemis même qui se frappèrent la poitrine, et confessèrent sa divinité. Attendris par un si touchant spectacle, instruis par un

exemple si frappant, gagnés par une charité si généreuse, nous sacrifierions, sans doute, nos haines et nos jalousies; nous restituerions le fruit de nos injustices; nous renoncerais à nos intempérances; nous romprions avec toute habitude, avec toute occasion volontaire de péché.

Or, la supposition que j'ai faite se réalise tous les jours. Ce que nous aurions vu, ce que nous aurions entendu sur le Calvaire, la foi nous le montre, la foi nous le fait entendre dans la sainte messe. L'autel n'est pas moins que le Calvaire, l'éternel monument de la haine de Dieu contre le péché et de la charité de Jésus-Christ pour les hommes. Nous devrions donc, à la vue de l'autel, entrer dans les dispositions, former toutes les résolutions, exécuter tous les sacrifices, que nous inspirerait la vue du Calvaire.

Cependant, mes frères, est-il vrai qu'en assistant au sacrifice d'expiation, nous nous occupions bien sérieusement de nos péchés? que du moins nous nous en occupons pour en rougir, pour nous les reprocher, pour y renoncer, pour en faire amende honorable à Dieu, et demander qu'il nous les pardonne? N'est-il pas vrai, plutôt, que nous y assistons sans faire aucun retour sur nous-mêmes, sans concevoir aucun regret du passé, sans former aucun projet sérieux de réforme pour l'avenir? Que dis-je? n'arrive-t-il pas souvent que le péché se commette sous les yeux même de la victime qui meurt pour expier le péché, et que, durant le sacrifice établi pour apaiser la divine justice, on l'irrite par de nouveaux outrages? Hélas! oui, on y méprise, on y juge, on y condamne le prochain, on y médié des vengeances, on y projette des injustices, on y arrange des parties de débauches, on s'y permet... que ne s'y permet-on pas! Malheureux! le sang de la victime que vous déshonorez retombera sur vous; et il pouvait, si vous l'aviez voulu, il pouvait, malgré le nombre et l'énormité de vos crimes, il pouvait vous ouvrir le ciel.

Nous, mes frères, faisons de cette pensée le sujet de nos plus sérieuses réflexions. Elle nous présente aujourd'hui un motif de conversion; qu'elle ne devienne jamais celui de notre désespoir. Ainsi soit-il.

DISCOURS CXX.

SUR LE SACRIFICE DE LA MESSE.

sacrifice impétratoire.

In diebus carnis suæ, preces supplicationesque cum clamore valido et lacrymis offerens, exauditus est pro sua reverentia. (Hebr., V, 7.)

Ayant, dans les jours de sa vie mortelle et souffrante, offert, avec un grand cri et avec larmes, ses prières et ses supplications, il a été exaucé à cause de son humble respect.

Le Fils de Dieu était venu sur la terre pour nous ramener au ciel; mais après l'arrêt qui nous avait proscrits, que ne devait pas lui coûter l'exécution d'une si haute entreprise! En épousant nos intérêts, quand nous étions les ennemis de Dieu,

Jésus Christ semblait se déclarer en quelque sorte contre Dieu même. Du moins il donnait à la justice de Dieu le droit de lui imputer toutes nos dettes, « de le frapper à cause de nos crimes, de le percer de plaies à cause de nos iniquités, de faire tomber sur lui le châtiment qui devait nous procurer la paix, de ne vouloir notre guérison que par ses meurtrissures, » notre rédemption que par son sang, notre salut que par sa mort. Aussi Jésus-Christ « livra-t-il son âme, quand il pria pour les violateurs de la loi. Il se rendit malédiction pour nous racheter de la malédiction. Il consentit, quoiqu'il n'eût pas commis le péché, à être traité comme s'il eût été le péché même. » Il parut devant Dieu plus humilié qu'un homme, « humilié comme un ver de terre, comme l'opprobre des hommes et le rebut du peuple. » Il s'offrit à épuiser tous les traits de la vengeance divine; à en boire le calice jusqu'à la lie; « à porter le péché dans son corps sur le bois de la croix; à être brisé dans son infirmité, pourvu que les impies lui fussent donnés pour prix de ses souffrances et de sa mort. »

Que pouvait refuser le meilleur, le plus tendre des pères aux prières, aux supplications, aux larmes d'un Fils bien-aimé que son respect rendait « obéissant jusqu'à la mort de la croix? » Jésus-Christ n'avait point mis de bornes à son dévouement; Dieu n'en mit point non plus à sa miséricorde. « Livré d'abord pour nos péchés, puis ressuscité pour notre justification, Jésus-Christ vit le fruit de ce qu'il avait souffert, et son âme en fut rassasiée. »

Il avait prié pour que Dieu, qu'il appelait son Père, nous pardonnât: et en vue de son sacrifice, « Dieu se réconcilia le monde; il effaça la cédula qui nous était contraire; il abolit entièrement le décret qui nous condamnait, en l'attachant à la croix; il rompit, dans la chair de son Fils, la muraille de séparation, ces anciennes inimitiés qui éloignaient de lui les hommes; si bien que maintenant il n'y a point de condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ, pourvu qu'ils ne marchent pas selon la chair, et n'en accomplissent pas les honteux désirs. Jésus-Christ avait prié pour que Dieu nous sanctifiât dans la vérité, et Dieu nous choisit en Jésus-Christ pour que nous fussions saints et irrépréhensibles devant lui: il nous prédestina pour être ses enfants adoptifs par Jésus-Christ, afin que la louange en fût donnée à sa grâce, par laquelle il nous rendait agréables à ses yeux en son Fils bien-aimé, en qui nous trouvons la rédemption et la rémission des péchés, selon les richesses de sa grâce qu'il a répandues sur nous avec abondance. Jésus-Christ avait prié pour que Dieu nous gardât du mal, et pour que ces mêmes hommes, qu'il ne rougissait pas d'appeler ses frères, fussent là où il serait lui-même, afin qu'ils eussent eux-mêmes la plénitude de sa joie, et qu'ils contemplassent la gloire qu'il avait eue en Dieu avant que le monde fût. Et ceux que

Dieu a connus en Jésus-Christ, il les a aussi prédestinés pour être conformes à l'image de son Fils ; et ceux qu'il a prédestinés, il les a aussi appelés ; et ceux qu'il a appelés, il les a aussi justifiés ; et ceux qu'il a justifiés, il les a aussi glorifiés ; et c'est en lui que nous-mêmes, après avoir entendu la parole de la vérité, l'Evangile de notre salut, et y avoir cru, nous avons été scellés du sceau de l'Esprit-Saint qui avait été promis, lequel est le gage et les arrhes de notre héritage, jusqu'à la parfaite délivrance du peuple que Jésus-Christ s'est acquis pour la louange de sa gloire. Jésus-Christ avait prié non-seulement pour ses chers disciples, mais encore pour tous ceux qui devaient croire en lui par leur parole ; et Dieu lui donna les nations pour héritage, et pour possession les confins de la terre. Ceux qui étaient le plus éloignés de Dieu, en furent rapprochés en vertu du sang de Jésus-Christ ; et les plus précieuses bénédictions de la miséricorde sont tombées sur ceux qui n'avaient pas obtenu miséricorde. »

Or, ce que Jésus-Christ a fait « dans les jours de sa chair, » il continue de le faire maintenant qu'il est glorifié ; et lors même que nous l'adorons « assis au plus haut des cieux, à la droite de la souveraine majesté, » il ne cesse d'intercéder pour nous. Non pas qu'il supplie, qu'il gémissé, qu'il pleure, qu'il souffre, qu'il meure ; « tout cela, » dit saint Paul, « il l'a fait une fois en souffrant lui-même ; » mais il est devenu par là l'hostie perpétuelle d'impétration, et chaque fois qu'il offre à son Père les larmes qu'il a versées, les douleurs qu'il a souffertes ; chaque fois qu'il renouvelle à l'autel le sacrifice de sa croix, il ouvre une source intarissable de grâces pour tous ceux qui y participent dans un esprit de religion et de ferveur.

Saint Jean nous enseigne que « l'Agneau a été immolé dès l'origine du monde. » Mais nous pouvons enrichir sur cette idée, et dire, conformément aux principes les plus exacts de la foi, que le sacrifice de Jésus-Christ a commencé avant que le monde fût ; que ce sacrifice n'a jamais été interrompu ; qu'il durera et qu'il se renouvellera dans l'Eglise jusqu'à la consommation des siècles ; et que la cité sainte, la Jérusalem céleste, le temple spirituel que Dieu élève à sa gloire, n'aura dans l'éternité d'autre victime, d'autre pontife, d'autre sacrifice que Jésus-Christ.

De toute éternité, le Fils unique de Dieu, ayant prévu la chute de l'homme par le péché, s'était offert pour être immolé, afin de le relever et de satisfaire à la justice de son Père outragé. Dieu avait agréé le sacrifice de son Fils, et porté le décret de sa mort dans une nature paisible et mortelle. Cette intention du Fils, avant même qu'elle se réalisât, fut devant le Père, à l'égard de qui rien n'est passé ni à venir, comme un sacrifice toujours présent et sans cesse offert à sa gloire ; et du jour où il lui dit : « Vous êtes mon Fils que j'ai engendré de mon

sein, » il lui dit aussi : « Vous êtes Prêtre et Prêtre éternel. »

Avant même qu'il naquît, et tout aussi longtemps que dura la loi, Jésus-Christ fut immolé sous diverses figures ; et tous les sacrifices que Dieu avait ordonné de lui offrir, étaient autant de figures, plus ou moins expressives, du sacrifice unique de Jésus-Christ dont ils empruntaient tout ce qu'ils pouvaient avoir de vertu.

Lorsque la plénitude des temps fut arrivée, le Fils de Dieu se fit homme, afin de réaliser et accomplir l'engagement qu'il avait pris de s'offrir pour les hommes. Il s'offrit dans son incarnation ; et le sein de Marie fut comme l'autel où commença ce sacrifice sensible et effectif qui devait se consommer sur la croix. Car, dès ce moment, Jésus-Christ fut en Dieu, lui offrant les anéantissements du Verbe fait chair ; « et Dieu fut en Jésus-Christ, acceptant ses satisfactions et se réconciliant le monde. » Jésus-Christ s'offrit à sa naissance dans la crèche ; car ce fut en entrant dans le monde qu'il dit : *Vous n'avez point voulu d'hostie et d'oblation, mais vous m'avez formé un corps. Vous n'avez point agréé les holocaustes et les sacrifices pour les péchés, alors j'ai dit : Me voici ; je viens, selon ce qui est écrit de moi dans le livre, pour faire, ô mon Dieu ! votre volonté.* (Hebr., X, 5, 7.) Jésus-Christ s'offrit dans la circoncision, où il reçut la marque du péché, afin de pouvoir devenir victime pour les pécheurs, et où ses veines s'ouvrirent pour donner les prémices, les arrhes, le gage de tout le sang qu'il devait verser. Jésus-Christ s'offrit dans le temple, lorsqu'il y fut présenté pour être, selon la loi, consacré au Seigneur ; mais, à la différence des autres premiers-nés, sans condition, sans substitution, sans rachat. Jésus-Christ s'offrit dans tous les instants de sa vie, s'employant sans relâche à l'œuvre pour laquelle il avait été envoyé, faisant sa nourriture du bon plaisir de son Père, brûlant d'une sainte impatience d'être baptisé du baptême de son sang. Jésus-Christ s'offrit dans la dernière scène qu'il fit avec ses apôtres ; car, comme l'a observé saint Grégoire de Nysse, Jésus-Christ n'attendit pas, pour devenir la source et la cause du salut de tous les hommes, que la trahison de Judas, ou la violence des Juifs, ou la condamnation de Pilate, le missent dans la nécessité de s'offrir lui-même, et que sa miséricorde pour nous fût une suite de leur malice ; mais il la prévint par son conseil et par sa sagesse ; et dans un sacrifice secret et que les yeux des hommes ne sauraient découvrir, mais aussi réel que celui de la croix, il s'offrit lui-même comme hostie, il s'immola comme victime, il fut en même temps le prêtre qui sacrifiait, et l'Agneau de Dieu qui était sacrifié pour ôter les péchés du monde. Que si vous me demandez, ajoute le saint docteur, en quel temps et dans quelle occasion Jésus-Christ opéra un si grand mystère, je vous répondrai que ce fut lorsqu'il donna son corps à manger et son

sang à boire à ses disciples assemblés ; car il leur découvrit alors, d'une manière très-claire, que le sacrifice du véritable Agneau était parfait et consommé, puisque ce qu'il leur donnait était changé en son corps d'une manière secrète et invisible, comme il avait plu au souverain pouvoir de celui qui accomplissait ce mystère. Jésus-Christ s'offrit dans le jardin des Oliviers où, paraissant devant Dieu chargé des iniquités des hommes, la confusion couvrit son visage, la tristesse abattit son âme, la crainte, la douleur, l'horreur le réduisirent à l'agonie ; et où, néanmoins, « pouvant se délivrer de la mort, » il consentit, pour accomplir la volonté de son Père, à boire jusqu'à la lie le calice de sa fureur. Enfin Jésus-Christ s'offrit sur la croix, en quittant de lui-même, « et parce qu'il le voulait bien, une vie que personne ne pouvait lui ravir, et que seul il avait le pouvoir de quitter et de reprendre, » mais qu'il sacrifiait pour obéir au commandement de son Père.

Et la mort de Jésus-Christ a-t-elle été le terme de son sacerdoce ? Non, sans doute ; aujourd'hui encore il l'exerce au ciel, dans le sein de la Divinité même où il est rentré par son ascension. Une fois chaque année, le grand prêtre, vêtu d'une robe éclatante, portant la tiare sur le front, et sur la poitrine les noms des douze tribus d'Israël, entrant dans le Saint des saints avec le sang des victimes qui avaient été immolées. C'était la figure de Jésus-Christ couronné de gloire et revêtu d'immortalité, portant dans son cœur tous les hommes qu'il avait aimés jusqu'à se livrer pour eux, entrant dans le sanctuaire éternel, « non pas avec le sang des boucs et des taureaux, mais avec son propre sang, afin de s'y présenter à tous les instants pour nous devant la face de Dieu. » Il est le pontife « irrépréhensible qui se hâte, » quand la colère de Dieu allumée par nos crimes menace d'éclater ; se hâte, dis-je, « de lui opposer le bouclier de son saint ministère » pour parer les coups qu'elle voudrait nous porter, faire cesser les plaies qui nous affligent, et obtenir tous les secours que réclament nos besoins. C'est là qu'adorateur parfait de son Père, et zélateur de nos âmes, il offre sans cesse son corps, son sang, sa mort, ses souffrances, ses prières pour le salut des hommes.

Son sacerdoce, Jésus-Christ l'exerce encore sur la terre, dans l'Eucharistie et à l'autel, où par un miracle de puissance et d'amour, il offre et continuera d'offrir jusqu'à la fin des siècles, par le ministère des prêtres qu'il s'est associés, le même corps et le même sang qu'il a immolés sur le Calvaire.

Son sacerdoce, Jésus-Christ l'exercera dans l'éternité. C'est par lui, avec lui et en lui que les élus loueront Dieu ; et lui-même il s'offrira en action de grâces à Dieu avec ses élus, pour toutes les miséricordes qu'il nous aura faites.

Ainsi Jésus-Christ n'a pas été seulement « un pontife saint, innocent, incapable de

souillure, séparé des pécheurs, plus élevé que les cieux, » à la différence des autres pontifes qui, « pris au milieu des hommes et environnés d'infirmités, avaient besoin d'offrir des victimes pour leurs propres péchés, avant d'en offrir pour ceux du peuple ; Jésus-Christ n'a pas été seulement un Pontife compatissant qui, « pour purifier nos consciences des œuvres mortes, et nous faire rendre un vrai culte au Dieu vivant, s'est offert lui-même à Dieu par le Saint-Esprit comme une victime sans tache, » à la différence des autres pontifes « qui, formés de la terre, n'avaient non plus à souffrir que ce que leur fournissait la terre, » des taureaux, des bœufs et des boucs, dont le sang n'avait pas la vertu d'effacer le péché ; Jésus-Christ n'a pas été seulement un pontife tout-puissant qui, « ayant offert une seule hostie, a rendu parfaits pour toujours, par une seule oblation, ceux qu'il a sanctifiés, » à la différence des autres pontifes qui, faibles et imparfaits eux-mêmes, « renouvellent chaque année l'oblation des mêmes hosties, sans rendre justes et parfaits ceux qui approchaient de l'autel ; » mais encore, à la différence des autres pontifes « qui se succédaient les uns aux autres, parce que la mort les empêchait de l'être toujours, Jésus-Christ demeure éternellement, et le sacerdoce qu'il n'a pas usurpé, mais dont il a été revêtu par son Père, est véritablement éternel. La loi d'une succession charnelle, » dit saint Paul, « établissait les autres pontifes ; mais Jésus-Christ est Pontife par la puissance de la vie immortelle. » La loi n'établissait et ne pouvait établir pour pontifes que des hommes ; « mais la parole de Dieu a établi pontife le Fils même qui est saint et parfait pour jamais. Aucun serment ne garantissait aux autres pontifes la durée de leur sacerdoce ; mais le sacerdoce a été confirmé au Fils par un serment solennel, » Dieu lui ayant dit : *Le Seigneur a juré (Psal. CIX, 4), que son serment demeurera inébranlable, que vous êtes le prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech (Ibid.),* et la conséquence que saint Paul tire de cette doctrine, c'est que « Jésus-Christ peut toujours sauver ceux qui approchent de Dieu par son entremise, étant toujours vivant, afin d'intercéder pour nous. »

Soit donc : « Dieu n'exauce pas les pécheurs ; mais si quelqu'un l'honore et fait sa volonté, c'est celui-là qu'il exauce. » Pécheur que je suis, je ne fonderai pas ma confiance en priant sur mes mérites ; mais que ne puis-je pas demander, et que n'ai-je pas droit d'espérer, quand j'offre à Dieu, avec toute l'Eglise, le sacrifice de ce Fils « qu'il exauce toujours ? » C'est le Fils lui-même qui présente alors mes prières, et qui les appuie de tout le poids de sa médiation. J'ai déjà l'assurance qu'en quelque lieu que je prie, et quoi que je demande, Dieu m'accordera tout, pourvu que je prie au nom de Jésus-Christ. Epruverai-je la confusion d'un refus, quand, avec le nom

de Jésus-Christ, j'offre à Dieu Jésus-Christ même, que je me revêts de ses mérites, que je me présente baigné de ses larmes, couvert de son sang ! J'ai déjà l'assurance que Dieu m'a appelé, que Dieu m'a justifié, que Dieu m'a prédestiné pour être son enfant adoptif par Jésus-Christ ! Quelle grâce si excellente, quel don si parfait ne m'accordera-t-il pas, quand, pour me l'obtenir, Jésus-Christ ne prie pas seulement, mais offre, mais renouvelle et continue le sacrifice de sa mort ?

Véritablement, loin de l'autel, le souvenir de mes péchés me confond et me remplit d'alarmes. Je cherche avec anxiété par quel moyen je pourrais apaiser Dieu ; s'il « ne me faudrait pas fléchir les genoux devant le Dieu très-haut, lui offrir des holocaustes, lui sacrifier mille bœufs et des milliers de bœufs engraisés ; lui sacrifier même pour mon crime mon fils aîné, et pour mon péché quelque autre de mes enfants, » et je ne trouve rien qui soit digne de lui ; mais au pied de l'autel et en m'associant au sacrifice de la victime qui s'est faite propitiation pour les péchés du monde, ma confiance est sans bornes. Je ne me souviens plus de mes péchés que pour demander à Dieu « qu'il en détourne sa face et jette les yeux sur le visage de son Fils. » Je n'hésite pas même à demander qu'après m'avoir pardonné, il me bénisse encore dans celui dans qui il a promis que « seraient bénies toutes les nations de la terre ; qu'il me bénisse de toutes les bénédictions spirituelles et célestes qui sont en Jésus-Christ ; » qu'il bénisse mon esprit en l'éclairant de sa lumière, en l'attachant invariablement aux vérités de la foi, aux maximes de l'Evangile ; qu'il bénisse mon cœur en y répandant son amour et sa crainte, en y établissant le règne de sa grâce ; qu'il bénisse mon corps en apaisant ses révoltes et le soumettant à mon âme ; qu'il bénisse mes actions et n'en souffre aucune qui ne soit digne de lui ; qu'il bénisse mes entreprises quand elles doivent contribuer à sa gloire et à mon salut ; qu'il bénisse mes amis et sauve avec moi ceux qui, comme moi, mettent en lui seul leur espérance ; qu'il bénisse mes ennemis et nous donne « d'être unis de sentiment et d'affection les uns avec les autres, selon l'esprit de Jésus-Christ ; » qu'il bénisse les malades, les affligés, les captifs, et « les délivre de toutes leurs tribulations ; » qu'il bénisse le peuple et son chef « en les sauvant, en les conduisant, en les élevant jusque dans l'éternité ; » qu'il bénisse tous ces fidèles qui nous ont précédés avec le signe de la foi, « en les faisant passer des ténèbres à la lumière pour contempler sa justice. Tout cela, tout ce qui est véritable, tout ce qui est honnête, tout ce qui est juste, tout ce qui est saint, tout ce qui est vertueux, tout ce qui est louable, » tout ce qui est désirable ; l'Eglise le demande dans le sacrifice et par le sacrifice de Jésus-Christ.

Pourquoi donc, mes frères, êtes-vous si pauvres des dons de la grâce, vous qui assistez au sacrifice de Jésus-Christ, et qui, en y assistant, pourriez « puiser dans la joie aux fontaines du Sauveur ? » Car, nous sommes bien forcés d'en convenir, ils deviennent de jour en jour plus rares parmi nous, ces justes qui vivent de la foi, qui servent Dieu en esprit et en vérité, qui s'étudient à lui plaire et marchent d'une manière irrépréhensible dans tous les commandements et les ordonnances du Seigneur. Mais est-il étonnant qu'un pauvre sorte pauvre d'un trésor où il pouvait puiser en liberté, si, par mépris ou par caprice, il dédaigne les richesses qui lui sont offertes ; s'il laisse l'or pour se charger de plomb ; si le plomb même qu'il emportait lui est retiré, parce que le bienfaiteur s'offense de sa bizarrerie et de la stupidité de son choix ? Or, mes frères, et je le dis pour que vous en rougisiez, telle est, trait pour trait, votre conduite à l'égard des biens ineffables et sans prix qui vous sont offerts dans le sacrifice et par le sacrifice de Jésus-Christ.

La foi vous enseigne que ce sacrifice a été le salut du monde ; et « qu'après avoir livré Jésus-Christ pour vous, Dieu vous donnera tout pour l'amour qu'il vous porte en lui. » Cependant vous y assistez sans qu'on voie dans vos mœurs aucun des effets que la grâce a coutume de produire : patience dans le travail, soumission dans la pauvreté, résignation dans les accidents, retenue dans les discours, décence dans la conduite, support du prochain, application aux devoirs de l'état, crainte habituelle de Dieu, éloignement de tout ce qui porte au péché, regret d'avoir mal fait, efforts pour mieux faire. Vous ne recevez donc rien ? vous êtes donc comme ces terres arides au-dessus desquelles passent des nuées chargées de pluies, mais sans y verser la plus petite goutte de rosée ? Non, vous ne recevez rien, parce que vous ne demandez rien. C'est toute autre chose que l'esprit de religion, qui le plus souvent vous amène ici. Encore que je ne puisse pas lire dans vos cœurs pour juger des sentiments qui vous occupent durant le sacrifice, il est bien impossible qu'à la manière dont vous vous y tenez, à la dissipation que vous y montrez, je vous croie vivement pénétrés des besoins de votre âme, et fortement appliqués à les représenter à Dieu pour qu'il y pourvoie. Vous avez même, la plupart, écarté les signes qui pourraient faire croire que vous priez : les heures, le chapelet. On dirait que vous rougisiez de vous en servir ; que vous rougisiez de fléchir les genoux, de joindre les mains, de vous frapper la poitrine, de tracer sur vous le signe vénérable de la croix. Êtes-vous donc devenus des hommes tout intérieurs ? Adorez-vous Dieu, priez-vous Dieu à la manière des anges ? Ah ! vous n'avez pas même le triste mérite de ces Juifs qui, en lui mentant dans le cœur, l'honoraient au moins du bout des lèvres. Que si

des vôtres tombent quelques prières, quel en est l'objet? La faim et la soif de la justice? la fuite et la haine du péché? la sanctification de votre âme? la grâce de triompher d'une habitude, de vaincre une passion? Vous n'estimez rien de tout cela, vous ne désirez rien de tout cela, vous ne demandez rien de tout cela! Que Dieu vous donne la graisse de la terre, qu'il fertilise vos champs, conserve vos moissons, vous fasse gagner un procès, réussir dans une entreprise, et vous le tenez quitte du reste. C'est pour des intérêts de cette sorte que vous réclamez la médiation de Jésus-Christ auprès de son Père. Ce sont là les vœux que vous nous chargez quelquefois de porter pour vous à l'autel. Mais quand nous avez-vous demandé d'offrir le saint sacrifice de la messe pour obtenir de Dieu qu'il vous changeât, qu'il vous rendît chastes, tempérants, patients, chrétiens? Ces grâces, je le répète, vous n'en faites aucune estime; et si vous saviez que nous les demandons pour vous, peut-être vous craindriez que Dieu ne nous exaucât. Aussi je ne m'étonne pas que, méprisant et rejetant les bénédictions spirituelles dont Dieu vous comblerait en Jésus-Christ, les bénédictions même temporelles s'éloignent de vous, et que cette Providence qui nourrit les petits des corbeaux, ne vous donne à vous que *panem arctum* (Isai., XXX, 20), du pain de douleur.

DISCOURS CXXI

SUR LE SACRIFICE DE LA MESSE.

Per ipsum ergo offeramus hostiam laudis semper Deo. (Hebr., XIII, 15.)

Offrons donc par lui sans cesse à Dieu une hostie de louange.

Le Dieu que l'Evangile nous a fait connaître, disait à des païens un ancien Père de l'Eglise, est d'une nature si éminente et si parfaite, qu'il ne peut être dignement glorifié que par son propre Fils. Au ciel, c'est par Jésus-Christ que les anges le louent, que les dominations l'adorent, que les puissances osent lui présenter l'hommage d'un tremblement respectueux; et l'encens de toute la cour céleste ne s'élève jusqu'à son trône en odeur de suavité, que parce qu'il brûle sur l'autel où, pour sa gloire, continue de couler le sang de l'adorable Agneau qui a été immolé dès la création du monde. Comment donc seraient accueillies les louanges des hommes, lors même qu'ils empruntent le langage des anges, lors même que, rivalisant de ferveur et de zèle avec les séraphins, ils chantent que *Saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu des armées, et que la terre est toute remplie de sa gloire* (Isai., VI, 3), si leurs louanges, ils ne les offraient; si leurs actions de grâces, ils ne les rendaient à Dieu le Père au nom de Jésus-Christ son Fils? « C'est par Jésus-Christ et en Jésus-Christ que toutes les choses subsistent; par Jésus-Christ et en

Jésus-Christ que toutes choses ont été réconciliées; par Jésus-Christ et en Jésus-Christ que toute grâce nous est donnée; » par Jésus-Christ et en Jésus-Christ que nos paroles et nos œuvres, le sentiment et l'expression de notre reconnaissance peuvent honorer Dieu. En un mot, pour louer et remercier dignement, comme pour prier et demander efficacement, il n'y a d'accès auprès de Dieu que par Jésus-Christ.

Est-ce là une impuissance qui doive affliger les bons cœurs, ou servir d'excuse aux ingrats? La foi plutôt ne découvre-t-elle pas dans cette économie divine un motif de consolation et de joie pour les uns, de honte et de condamnation pour les autres? De quelque manière que nous affectent les bienfaits dont Dieu nous comble à toute heure, il ne faut plus dire avec le Prophète : *Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens qu'il m'a faits?* (Psal. CXV, 12.) Non-seulement il y a des « sacrifices spirituels » que nous pouvons, que « nous devons offrir à Dieu, parce qu'ils lui sont agréables par Jésus-Christ; » non-seulement il y a « une hostie de louange ou un fruit de nos lèvres » dont Dieu se tient honoré quand nous la lui présentons par Jésus-Christ; non-seulement il y a des actions de grâces que le Père ne dédaignera jamais, ni pour quoi que ce soit, quand nous les lui rendrons au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ; mais, pour immenses que soient nos obligations envers Dieu, nous avons, j'ose le dire, de quoi les reconnaître, de quoi les acquitter. Nous avons une victime qui surpasserait à elle seule tout ce que Dieu a fait, tout ce que Dieu a pu faire pour nous, si cette victime elle-même n'était pas un don de sa bonté. Prenons le calice du salut; sacrifions avec l'Eglise, et dans les mêmes intentions qu'elle, la véritable hostie de louanges, et invoquons avec confiance le nom du Seigneur. Ce même sacrifice, que nous avons dit être un holocauste par lequel nous rendons à la majesté divine tout l'honneur qu'elle mérite, quand nous y assistons dans un esprit de foi et d'humilité; ce même sacrifice, que nous avons dit être un sacrifice d'expiation par lequel nous apaisons Dieu et nous le rendons propice, quand nous y assistons dans un esprit de componction et de pénitence; ce même sacrifice, ce sacrifice de la messe est encore un sacrifice eucharistique ou d'actions de grâces, par lequel nous remercions dignement Dieu de tous ses bienfaits, quand nous y assistons dans un esprit de reconnaissance et d'amour; et c'est un nouveau point de vue sous lequel je veux vous le faire considérer aujourd'hui. Il me semble qu'un pareil sujet se recommande de lui-même à votre attention.

La reconnaissance est un sentiment que la nature inspire, que l'éducation fertifie, que la raison avoue, que le monde préconise, et que la religion consacre. Il suffit que quelqu'un nous ait fait du bien, qu'il ait seulement cherché l'occasion, qu'il ait

seulement montré la volonté de nous être utile, pour que nous nous fassions un honneur, un devoir, un plaisir de le payer de retour. Il n'y a pas là-dessus différence d'opinions parmi les hommes. Penser et agir autrement, serait se déshonorer, se vouer au mépris qui flétrit les âmes basses, à l'horreur qui inspirent les ingrats. Mais si d'homme à homme des bienfaits reçus sont une dette que l'honneur ne permet jamais de désavouer, et si un trait d'ingratitude imprime une tache indélébile au nom de celui qui s'en montre capable, est-il qualification odieuse qu'eût droit de repousser ; est-il châtement sévère que ne méritât pas un chrétien qui méconnaîtrait la source d'où ont coulé sur lui tant de dons excellents, et remplacerait par l'oubli, l'indifférence et l'outrage, ce qu'il doit de gratitude à l'auteur de tout bien, dans l'ordre de la nature, comme dans l'ordre de la grâce ?

Véritablement, on a dit, et c'est la honte du cœur humain, et cela seul prouverait jusqu'à quel point l'esprit d'irréligion contredit les plus saines idées, jusqu'à quel point il étouffe les plus nobles sentiments : on a dit que nos vertus peuvent bien profiter à des hommes qui sont nos semblables ; que nos vices, nos forfaits peuvent également leur déplaire et leur nuire ; mais que les cieux sont trop élevés au-dessus de la terre pour que Dieu s'affecte de ce qui se passe ici-bas ; que l'ingratitude des hommes ne diminue rien de sa grandeur, et que les témoignages de leur reconnaissance n'ajoutent rien à sa félicité. La raison, dans aucun homme, n'a jamais parlé ainsi ; mais ainsi parlent les méchants d'après les inspirations de leur cœur corrompu. Ils trouvent, si non plus beau, du moins plus commode de blasphémer leur bienfaiteur, que de l'aimer et de le servir ; et ils n'aiment pas, ils blasphèment. Quelle folie, cependant ! et dans cette folie que de noirceur !

Ici revient une observation que déjà nous avons eu occasion de faire, et dont la juste frappe quiconque ne cherche pas à s'aveugler. Dieu, disions-nous, exige de ses créatures certains devoirs, comme l'adoration, la louange, la reconnaissance, l'amour ; non qu'il ait besoin ou qu'il retire aucune utilité du culte que nous lui rendons, des louanges que nous lui donnons, de l'amour que nous lui portons ; mais parce qu'il est de toute justice que la créature adore Dieu, et reconnaisse le souverain domaine qu'il a sur elle ; que la créature loue Dieu à cause de son excellence ; que la créature aime Dieu à cause de ses infinies perfections ; que la créature soit reconnaissante envers Dieu des biens qu'elle tient de sa libéralité. Et puisque Dieu veut nécessairement tout ce qui est juste, loin d'être indifférent aux dispositions de la créature à son égard, il ne peut pas ne pas vouloir qu'elle s'acquitte de tout ce qu'elle lui doit ; ne pas l'approuver, l'aimer, la récompenser, quand elle s'en acquitte ; ne pas la désapprouver, la haïr, la punir, quand elle refuse

d'y satisfaire. Si donc il est vrai que Dieu nous ait fait du bien, nous lui devons de la reconnaissance ; et il l'exige.

Où, Dieu exige notre reconnaissance, d'abord à titre de Créateur. Considérons-nous nous-mêmes. Il y a moins de quatre-vingts ans que vous et moi nous n'existions pas. Qui donc nous tira du néant ? Qui nous introduisit dans le monde ? Qui nous y a fait croître ? Qui nous y nourrit ? Qui nous y conserve ? Chacun de nous fut formé dans le sein d'une femme ; mais la femme qui nous a portés, n'a point disposé les membres de notre corps ; elle n'en a point imaginé les organes ; elle n'en a point déterminé les fonctions ; elle ignore même comment tout cela s'est fait. Moins encore est-ce elle qui nous a donné cette âme, douée de facultés si merveilleuses, d'intelligence, de jugement, de mémoire, de volonté, de liberté : où l'aurait-elle prise ? Et la santé, et la force, et l'industrie ? d'où cela est-il venu ? De nous, peut-être, qui mangeons sans soupçonner même de quelle manière les aliments nous nourrissent ? De nous, qui marchons sans connaître les ressorts qui font mouvoir le corps ? De nous, qui voyons, qui entendons, sans savoir dire ce que c'est que le son, et comment il se propage jusqu'à nos oreilles ; ce que c'est que la lumière, et comment les objets se peignent dans nos yeux ? De nous qui, pouvant tout pour notre ruine, ne saurions prolonger notre existence d'un seul instant ; ne saurions ajouter une coudée à notre taille, changer même la couleur d'un de nos cheveux ? » Ostupidité ! ô honte ! *Le bœuf connaît celui à qui il appartient ; l'âne connaît l'étable de son maître (Isai., 1, 3) ;* et l'homme méconnaît, et l'homme oublierait sans crime le Dieu qui l'a créé !

Regardons autour de nous, et demandons par qui et pour qui ont été allumés tous ces feux qui brillent au firmament : le soleil pendant le jour, la lune et les étoiles pendant la nuit ? par qui et pour qui la terre a été suspendue dans les airs, et affermie sur les eaux ? par qui et pour qui soufflent les vents qui la purifient, tombent les pluies et les rosées qui la fécondent ? par qui et pour qui elle se pare de fleurs, et se charge de fruits ? par qui et pour qui la terre, la mer, les airs ont été peuplés d'animaux qui tous servent à nos besoins ou à nos plaisirs ? *Seigneur, notre souverain Maître, s'écriait David, dans la contemplation de ces merveilles, Seigneur, notre souverain Maître, que la gloire de votre nom paraît admirable dans toute la terre ! Quand je considère les cieux qui sont les ouvrages de vos doigts, la lune et les étoiles dont vous avez réglé la marche, je m'écrie : Qu'est-ce que l'homme pour mériter que vous vous souveniez de lui ? Vous ne l'avez que bien peu abaissé au-dessous des anges ; vous l'avez couronné de gloire et d'honneur, et vous l'avez établi sur les ouvrages de vos mains ; vous avez mis toutes choses sous lui, et vous lui avez assujéti toutes les brebis et tous les bœufs, et même les bêtes*

des champs, les oiseaux du ciel et les poissons de la mer. Seigneur, notre souverain Maître, que la gloire de votre nom paraît admirable dans toute la terre! (Psal. VIII.) Les païens même ne se sont pas toujours mépris sur l'auteur et la destination d'un si bel ouvrage.

«C'est par les soins d'une Providence paternelle, disait l'un d'eux, que nous habitons le plus riche, le plus magnifique palais. La bonté du Créateur n'a pas seulement pourvu à nos besoins; elle fournit même à nos délices.» Et nous, mes frères, sourds à la voix de la nature, sourds à la voix de la religion, nous userions des créatures, sans aimer, sans bénir celui qui les a faites pour nous! nous refuserions le tribut de notre reconnaissance à celui à qui nous devons tout! à qui nous nous devons nous-mêmes!

Notre reconnaissance, Dieu l'exige à titre de rédempteur. Le premier homme, qu'il vous en souvienne, nous avait tous entraînés dans sa chute; et ce qu'avait de plus rigoureux l'arrêt prononcé contre lui, devait également s'exécuter sur nous. Dans lui nous étions devenus désobéissants et injustes; avec lui nous fûmes dépourvus, dégradés, bannis du séjour de l'innocence, asservis au démon, assujettis au péché, aux suites du péché, à l'ignorance, à l'empire des passions, à la misère, à la mort, à la damnation. Que les hommes, dans cet état, portent leurs regards vers le ciel; ils s'en sont fermé l'entrée, et la vue de ce beau ciel ne leur inspirera plus que de stériles regrets. Qu'ils sondent la profondeur de l'enfer; ils ont fait pacte avec lui, et la divine justice leur y destine le même traitement qu'aux anges rebelles. Mais non, par un prodige inouï de miséricorde, à peine je suis tombé, que Dieu me tend la main; si ma blessure est profonde, le sang d'un Dieu en sera le remède: si mes pertes sont immenses, un Dieu se sacrifiera pour les réparer. Le Dieu dont la foudre devait punir ma révolte, n'a rien plus à cœur que de me sauver, de me conserver, de me réhabiliter. Il comble l'abîme où j'allais tomber; il brise les fers dont j'étais chargé; il paye la dette que j'avais contractée; il me tire de l'abjection, me commande, me permet l'espérance. Tous mes droits me sont rendus. Je suis tout ce que j'étais avant mon péché. C'est trop peu dire: il faut désormais voir en moi l'enfant adoptif de Dieu, l'héritier de son royaume, et le cohéritier de son Fils. Je recouvre plus que je n'avais perdu, plus que je n'aurais jamais pu acquérir, plus que je n'aurais jamais pu espérer, plus que je n'aurais jamais pu demander, plus que je n'aurais jamais pu imaginer; et les avantages de ma rédemption sont tels que je puis appeler heureuse la faute qui en a été l'occasion. Oh! quel maître si généreux sacrifia jamais un fils unique pour l'intérêt d'esclaves révoltés contre son autorité? quel prince si élément adopta jamais pour son fils un criminel de lèse-majesté? Dieu l'a fait pourtant. «Dieu a aimé le monde jusqu'à donner son Fils pour le monde. Lors même que nous étions

ses ennemis, Dieu nous a aimés jusqu'à vouloir que nous soyons appelés ses enfants, et que nous le soyons en effet: et nous ne devrions point de reconnaissance à Dieu! Oh! que ma main droite se dessèche, et que ma langue s'attache à mon palais, si jamais j'oublie de tels bienfaits.»

Notre reconnaissance, Dieu l'exige à titre de rémunérateur. Quand Dieu ne nous eût rien promis, la gloire de le servir nous tiendrait lieu de récompense; et après nous être dévoués pour lui sans y être mus par aucun intérêt, nous devrions dire que nous avons fait ce que nous devions faire. (Luc., XVII, 10.) Mais Dieu n'est pas seulement le plus grand, il est encore le plus libéral, le plus magnifique des maîtres. Qu'a-t-il préparé pour ses fidèles serviteurs? Dès cette vie, il les paye au centuple des efforts qu'ils font pour lui plaire, par les secours qu'il leur prête, par les grâces qu'il leur communique, par les consolations dont il les inonde, par la paix, la joie qu'il leur fait goûter; et à l'heure de la mort, toutes les richesses de son palais deviendront leur partage. Ils seront heureux avec lui; ils seront heureux comme lui; ils seront heureux aussi longtemps que lui. Et une si belle récompense, à qui Dieu la réserve-t-il? Aux martyrs, sans doute, aux apôtres, aux anachorètes? à eux, oui, mais aussi à vous et à moi qui n'avons ni l'intrépidité des martyrs, ni le zèle des apôtres, ni la ferveur des anachorètes. Au service de Dieu, rien n'est perdu, il recueille une larme, il tient compte d'un soupir, il écrit au livre de vie la plus petite œuvre; il récompense la bonne volonté, lors même qu'elle est infructueuse. Or, n'est-ce rien, de nous avoir destinés à un bonheur immense, éternel, et de nous rendre l'acquisition de ce bonheur si facile? Nous dispenserions-nous de remercier, d'exalter un prince qui offrirait de nous élever au gré de notre ambition, de nous enrichir au gré de notre avarice, sous la seule condition de faire ce que Dieu demande de nous pour nous admettre à partager son trône, ses trésors, sa félicité.

J'avoue que de ces bienfaits, dont je n'ai pu qu'ébaucher le détail, les uns nous sont communs avec tous les hommes, les autres avec ceux d'entre les hommes à qui Dieu a révélé, comme à nous, le mystère de Jésus-Christ. Mais en jouirions-nous mieux, en jouirions-nous aussi bien, si nous en jouissions seuls? Notre œil serait-il mauvais parce que notre Père est bon? En avons-nous moins reçu ce que nous avons reçu, parce qu'un autre a reçu autant que nous? Mon champ est-il moins bien arrosé, parce que la pluie est tombée sur le champ de mon voisin? Lui, comme moi, moi comme lui, n'avons-nous pas même droit de nous réjouir, même obligation d'être reconnaissants?

Si pour nous intéresser il faut des bienfaits qui nous soient personnels, que chacun y pense: il n'arrivera pas à compter ceux que Dieu a versés sur lui. En est-il

un parmi nous que Dieu n'ait préservé ou sauvé de quelque danger ? un seul que Dieu n'ait fait réussir dans quelque entreprise ? Dieu n'a-t-il rien fait pour nous conserver dans l'innocence ? Après notre péché, Dieu n'a-t-il rien fait pour nous ramener à lui ? Si nous sommes revenus, Dieu nous a-t-il rebutés ? Si nous persévérons à l'offenser, Dieu ne persévère-t-il pas à dissimuler, à patienter, à nous supporter, à nous rappeler ? Convenons donc qu'il est véritablement juste et raisonnable, équitable et salutaire de rendre grâces en tout temps et en tout lieu au Seigneur saint, au Père tout-puissant, au Dieu créateur, rédempteur, rémunérateur, bienfaiteur de tous les hommes.

Mais quelles grâces rendre à Dieu, qui lui soient parfaitement agréables, et qui nous acquittent envers lui ? *Quelle récompense pouvons-nous lui donner*, disait à son père le jeune Tobie en parlant de son fidèle conducteur : *quelle récompense pouvons-nous lui donner qui ait quelque proportion avec les biens dont il nous a comblés ? Il m'a conduit et ramené dans une parfaite santé ; il est allé lui-même recevoir l'argent de Gabélus ; il m'a fait avoir la femme que j'ai épousée ; il a éloigné d'elle le démon ; il a rempli de joie son père et sa mère ; il m'a délivré du poisson qui allait me dévorer ; il vous a fait voir à vous-même la lumière du ciel ; et c'est par lui que nous nous trouvons remplis de biens ; que pouvons-nous lui donner qui égale ce qu'il a fait pour nous ? Je vous prie, mon père, de le supplier de vouloir bien accepter la moitié de tout le bien que nous avons apporté.* (Tob., XII, 1 seqq.) C'est bien là le langage de la reconnaissance ; mais ce ne serait là aussi que la récompense d'un mercenaire. En donnant à Dieu la moitié de nos biens, en lui donnant tous nos biens, en nous donnant nous-mêmes avec tout ce que nous avons, nous ne payerions pas le moindre de ses bienfaits. Mais nous lui offrons Jésus-Christ pour l'adorer ; nous lui offrons Jésus-Christ pour l'apaiser : offrons-lui Jésus-Christ pour le remercier. Il ne regardera pas seulement notre offrande d'un œil propice et favorable ; il ne l'aura pas seulement pour agréable, comme il eut pour agréables les dons du juste Abel son serviteur, et le sacrifice de son patriarche Abraham, et le saint sacrifice, l'hostie sans tache que lui présenta Melchisédech, son souverain sacrificateur, mais il ordonnera qu'elle soit portée par les mains de son saint ange, jusque sur l'autel sublime qui est en présence de sa divine majesté.

Car le sacrifice de Jésus-Christ est l'Eucharistie, ou l'action de grâces par excellence. Nous lisons dans l'Évangile qu'en l'établissant sous les espèces du pain et du vin, Jésus-Christ rendit grâces ; et qu'après y avoir fait participer ses apôtres, il rendit grâces encore. David contemplant, par un esprit prophétique, la grandeur de ce mystère, dit qu'il publie d'une manière admirable les louanges et la grandeur du Tout-

Puissant. L'Eglise qui, sans doute, doit connaître le but de son institution, ne l'offre pas une fois par les mains de ses ministres, qu'elle n'invite ses enfants à en profiter pour louer dignement Dieu ; et elle en connaît si bien la valeur infinie, qu'avec ce trésor entre les mains, elle n'hésite pas à s'unir à l'Eglise du ciel, emprunte les paroles et chante avec elle : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux.* (Luc., II, 14.)

En effet, et c'est la remarque du catéchisme du concile de Trente, si les sacrifices de l'ancienne loi dont il est dit : « Vous n'avez pas voulu de sacrifices et d'oblations ; » et encore : « si vous aviez souhaité un sacrifice, je n'aurais pas manqué à vous en offrir, mais vous n'auriez pas les holocaustes pour agréables, » ont néanmoins été reçus de Dieu quelquefois si favorablement, que l'Écriture atteste que Dieu les eut en odeur de suavité, quelle confiance ne devons-nous pas mettre dans ce sacrifice, où est immolé, où est offert celui qui par deux fois Dieu a reconnu pour son Fils bien-aimé, en qui il mettait toutes ses complaisances ! Dieu nous a créés, et nous lui offrons celui par qui il a tout fait. Dieu nous a rachetés, et nous lui offrons celui qui a été le prix de notre rédemption. Dieu nous a préparé une récompense immense, et nous lui offrons celui qui nous l'a méritée. Dieu nous a comblés de biens, et nous lui offrons celui qui est la source de toutes les grâces. Dieu nous supporte malgré nos péchés, et nous lui offrons celui « qui s'est fait propitiation pour les péchés du monde, » Dieu nous a donné Jésus-Christ, et nous offrons Jésus-Christ « en qui Dieu nous a tout donné. » C'est évaluer la reconnaissance au bienfait.

Il faut seulement voir que les dispositions de notre cœur, quand nous assistons à cet adorable sacrifice, ne contredisent pas les dispositions du cœur de Jésus-Christ ; car alors son sacrifice, loin de nous acquitter, ne servirait qu'à rendre notre ingratitude plus sensible et plus odieuse. Or, c'est à son Père que Jésus-Christ se sacrifie, et non à des dieux étrangers ; c'est donc aussi pour Dieu, et pour Dieu seul que nous devons venir au sacrifice, et non pour y rencontrer telle ou telle personne ; pour trouver l'occasion de voir ou d'être vu ; pour y faire étalage d'une vaine parure, y nouer quelques parties, y traiter quelque affaire. C'est librement et volontairement, par amour et par zèle pour la gloire de son Père, que Jésus-Christ se sacrifie, et non comme une victime trainée de force à l'autel ; c'est donc aussi sans murmure et sans plainte, avec affection, avec un cœur vraiment religieux et un esprit plein de foi, que nous devons venir au sacrifice ; et non par contrainte, par désœuvrement, par cas fortuit, par hypocrisie ou par respect humain. C'est tout entier que Jésus-Christ se sacrifie : pas la moindre réserve dans son holocauste ; ce qu'il a, ce qu'il est, il immole tout. C'est donc aussi sans faire aucun partage de nous-

mêmes, sans faire aucune exception en faveur d'aucune passion, que nous devons nous unir au sacrifice; et il n'y a liaison si forte qu'il ne faille rompre, occasion si attrayante qu'il ne faille éviter, intérêt si cher qu'il ne faille mépriser quand l'honneur de Dieu et l'obéissance à la loi l'exigent ainsi. C'est tous les jours, c'est à tous les instants que Jésus-Christ se sacrifie. Rien ne le distrairait des deux grands objets qu'il s'est proposés dans l'établissement de ce sacrifice, la gloire de son Père et le salut des hommes. C'est donc aussi, si on tous les jours, du moins aussi souvent que nous le pouvons, du moins aux jours où l'Eglise en fait un précepte, que nous devons participer au sacrifice par une présence personnelle et effective, ou par des prières particulières, quand de légitimes raisons ne nous permettent pas d'aborder le lieu saint. C'est publiquement et avec éclat que Jésus-Christ se sacrifie. Les blasphèmes de l'impie et les dérisions du libertin ne retiennent point son zèle. A la face du ciel et de la terre, en dépit du monde et de l'enfer, il rend gloire à Dieu et s'en déclare l'adorateur humble et fidèle. C'est donc aussi sans respect humain, sans crainte de paraître croire en Dieu, de paraître l'avouer pour ce qu'il est, seigneur souverain qu'il faut adorer, juge sévère qu'il faut apaiser, bienfaiteur généreux qu'il faut remercier, que nous devons nous conduire durant le sacrifice. Hélas ! après avoir dit ce que nous avons à faire, je dirais bien ce que nous faisons. Mais si l'oubli des bienfaits de Dieu est une ingratitude monstrueuse, le mépris de sa grandeur et de sa justice est le signe d'une irréligion consommée; et quand on vient à se faire gloire de l'une, sait-on rougir de l'autre?

DISCOURS CXXII.

COMMUNION FREQUENTE.

Zachæe, festinans descende, quia hodie in domo tua oportet me manere; et festinans descendit, et excepit eum gaudens. (Luc., XIX, 5, 6.)

Zachée, hâtez-vous de descendre, parce qu'il faut que je loge aujourd'hui dans votre maison, et Zachée descendit aussitôt, et le reçut avec joie.

Zachée, mes frères, a trop peu d'imitateurs parmi vous. Parmi vous presque personne ne se montre, comme lui, empressé de recevoir Jésus-Christ et de le loger dans sa maison. Eh ! pourtant, mieux que Zachée, vous devez savoir combien cet hôte est illustre, généreux, magnifique. Plus d'une fois aussi vous avez expérimenté qu'avec lui vous trouviez le repos; « que sa conversation n'avait rien de désagréable, sa compagnie rien d'ennuyeux; » et qu'à sa suite la consolation, la force, la paix, la joie entraient dans votre cœur. D'où vous est donc venue cette indifférence, ce dégoût, cet éloignement du sacrement par lequel il nous visite ? Si vous fûtes toujours tels que je crois pouvoir dire que vous êtes, au moins la plupart, capables de faire des fautes, des fautes même nombreuses, mais exempts de ce

qu'on appelle des crimes et des vices, il dut y avoir pour chacun de vous une époque où il convenait de modérer, en quelque sorte, vos pieux désirs, et de ne vous admettre à la participation des choses saintes qu'avec une prudente réserve, dans la crainte que, en usant trop familièrement, vous les estimassiez et les respectassiez moins. C'est la conduite que moi-même je dois tenir avec nos jeunes gens, tant qu'ils conservent le fruit d'une première communion bien faite. Pourquoi donc, aujourd'hui que votre conduite n'est pas plus déréglée, pas plus criminelle, vous excommuniez-vous, pour ainsi dire, vous-mêmes de la table de Jésus-Christ ? Pourquoi, une fois seulement, deux fois au plus l'année, prenez-vous cette divine nourriture qu'il vous serait utile de prendre tous les jours, quand l'état de votre conscience ne vous en interdit pas le fréquent usage, et que votre pasteur, qu'on n'accuse pas d'être trop facile à cet égard, non-seulement l'autoriserait, mais vous le conseille et vous le recommande ? Qu'un curé vienne me remplacer ici immédiatement après la Pâque : en voyant la communion presque généralement abandonnée pendant six grands mois, même aux jours des plus augustes solennités, il sera tenté de croire qu'on lui a donné à convertir des capharnaïtes qui se scandalisent du mystère de Jésus-Christ, ou des sectaires déclarés contre le sacrement de son corps. Il vous jugerait mal, sans doute. Vous n'en êtes pas à vous scandaliser du mystère de Jésus-Christ; vous n'en êtes pas à outrager, à maltraiter, à massacrer ceux qui vous disent que le corps de Jésus-Christ « est véritablement viande, que son sang est véritablement breuvage, » et qu'il faut vous en nourrir. Mais vous n'en êtes pas, non plus, à désirer que le mystère du Seigneur s'accomplisse en vous; vous n'en êtes pas, non plus, à assiéger la porte de son festin, à demander avec instance, avec importunité ce pain « où les anges trouvent leurs délices, et qui, plus substantiel que la manne du désert, préserve de la mort ceux qui le mangent : » et dans vous l'indifférence n'est pas le fruit de l'incrédulité et de l'irréligion. Esclaves de la routine, vous croyez faire assez, parce que vous n'avez jamais fait davantage, que vous ne voyez personne qui fasse mieux, que vous en voyez plusieurs qui font moins. Mais, « ce que je vous dis à l'oreille chaque fois que vous m'en présentez l'occasion, je ne craindrai pas de le publier sur les toits. » En communiant aussi rarement que vous le faites, vous agissez contre l'intention de Jésus-Christ, la pratique des premiers fidèles, le désir de l'Eglise et l'intérêt de votre salut.

Au reste, mes frères, par le reproche que je vous adresse aujourd'hui, vous pourrez connaître quelle opinion j'ai conçue de vous. Jamais un prêtre ne s'avisa d'inviter à la communion fréquente des hommes en qui il ne supposait ni religion, ni probité, ni mœurs. Je ne me fais pas illusion sur l'état

de ma paroisse. Il y a du mal, il y en a beaucoup; mais, j'en bénis Dieu dans l'effusion de mon cœur, il y en a moins, infiniment moins que ne le disent certaines gens qui voudraient faire entendre que tout le monde leur ressemble, ou que tous ceux qui ne leur ressemblent pas sont des hypocrites qui cachent leurs désordres; et chaque fois que j'ai été interrogé là-dessus par ceux qui ont droit d'en connaître, j'ai dit compter plusieurs centaines de paroissiens que je ne ferais pas difficulté d'admettre à la communion tous les deux mois, quelques-uns même tous les mois, si je pouvais les déterminer à en approcher aussi souvent. Encore donc que cette instruction ne convienne pas à tous, elle convient à ceux dont j'aime à me dire le pasteur, parce qu'ils honorent, par l'intégrité de leur vie, la religion dont je suis près d'eux le ministre et l'interprète, et c'est heureusement le bien plus grand nombre.

Parce que la charité de Jésus-Christ lui fait trouver « ses délices avec les enfants des hommes, » il a institué le sacrement de son corps pour être avec eux « jusqu'à la consommation des siècles, non-seulement par la communication de ses grâces, mais par une présence réelle et effective; et parce qu'il ne suffisait pas à son amour de vivre au milieu de nous, qu'il voulait encore vivre en nous, et nous faire vivre de la vie divine dont il vit lui-même, ce sacrement de son corps, il en a fait la nourriture spirituelle de nos âmes, et nous l'a donné sous la forme d'un aliment, et de l'aliment le plus commun et le plus usuel. De ce que Jésus-Christ réside habituellement au milieu de nous et pour notre amour, il s'ensuit bien que nous devons de temps à autre, et même aussi souvent que possible, venir le visiter, l'adorer, le remercier, le prier dans la maison dont il a fait sa demeure; et c'est un devoir que vous remplissez en effet, au moins une fois la semaine. Vous ne tenez pas pour chrétiens, et vous avez raison, certains importants qui ne se montrent ici qu'aux grands jours, et encore assez rarement, pour que nous soyons toujours étonnés de les y voir, et qu'ils le soient eux-mêmes de s'y rencontrer; mais voyez si de ce que, pour être en nous, pour demeurer en nous, pour nous unir à lui aussi étroitement que les membres peuvent l'être à leur chef, Jésus-Christ nous présente son corps sacré sous la forme d'un aliment, il ne s'ensuit pas que nous devons nous en nourrir de temps à autre, et même aussi souvent que le demandent les besoins et le bien de notre âme; à peu près aussi souvent que le mauvais état de notre conscience ne nous en interdit pas l'usage? Est-il vraisemblable, qu'ayant établi son sacrement sous l'espèce du pain et du vin pour nous faire entendre que ce sacrement serait à notre âme ce que le pain et le vin sont à notre corps, qu'il la nourrirait, la fortifierait, la réjouirait, il soit entré dans son intention que nous accordassions à notre âme

une fois, deux fois au plus l'année, ce que la nature nous fait un besoin d'accorder tous les jours à notre corps? Je ne saurais me le persuader. Jésus-Christ, en instituant l'Eucharistie, témoigna le plus ardent désir d'y faire participer ses apôtres. *J'ai souhaité avec ardeur de manger cette pâque avec vous (Joan., XXII, 15),* leur dit-il. « Ceci est mon corps, mangez-en tous. Ceci est le calice de mon sang, buvez-en tous. » Dans la parabole de l'homme riche qui a préparé un grand festin, et dans celle du roi qui célèbre les noces de son fils, il éclate en reproches contre les convives qui dédaignent ou s'excusent sur leurs affaires de répondre à son invitation. Il fait, pour nous attirer à sa table, l'éloge du banquet qu'il nous a préparé : « Je suis le pain de vie, le pain qui est descendu du ciel, afin que celui qui en mange ne meure point. Je suis le pain vivant qui suis descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement. Venez, mangez mon pain; le pain que je donnerai, c'est ma chair que je dois livrer pour la vie du monde. » Il promet aux conviés les biens les plus capables de toucher des âmes religieuses, et qui savent apprécier le don de Dieu : *Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour. (Joan., VI, 55.) Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et je demeure en lui. Comme mon Père qui m'a envoyé est vivant, et que je vis par mon Père, de même celui qui me mange vivra aussi par moi. (Ibid., 57, 58.)* Il menace les indifférents du sort le plus funeste : *Oui, je vous le dis et vous en assure : Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. (Ibid., 54.)* Enfin, il voudrait que nous, qui sommes ses ministres, nous fissions une sorte de violence à ceux qui n'entrent pas dans la salle de son festin : *Allez dans les places et dans les rues; amenez ici les pauvres, les estropiés, les aveugles et les boiteux; allez dans les chemins et le long des haies, et forcez les d'entrer, afin que ma maison se remplisse. (Luc., XIV, 21, 23.)* Il me semble difficile de concilier cet empressement de Jésus-Christ de se donner à vous, avec la froideur qui vous tient si longtemps éloignés de lui.

On peut m'objecter ici que l'Eglise, qui connaît sans doute les intentions et les sentiments de Jésus-Christ, ne fait pourtant une obligation de communier qu'à Pâques. Mais il faut observer que l'Eglise, qui dit de communier à Pâques, ne dit pas de ne communier qu'à Pâques. Elle a porté cette loi pour prévenir la désertion totale de la table de Jésus-Christ, et point du tout pour en gêner l'accès. Elle n'exclurait pas de sa société, elle ne retrancherait pas de son corps, elle ne frapperait pas de ses anathèmes ceux qui, par irréligion, ou par attachement au péché, se dispensent de manger la pâque chrétienne, si une trop longue abstinence de cet aliment sacré ne lui paraissait grandement préjudiciable, mortelle même au salut de

ses enfants. Elle approuve, elle loue, elle encourage la piété de ceux qui en font leur pain quotidien; et dans le temps même qu'elle décide que la foi n'est pas une disposition suffisante au sacrement, que, pour y participer, la confession est nécessaire à ceux qui se trouvent coupables d'une faute mortelle, quelque contrition qu'ils croient d'ailleurs en avoir, elle exprime le désir que tous communient, non pas seulement spirituellement, mais réellement, chaque fois qu'ils assistent au saint sacrifice de la messe.

Et telle fut la pratique des premiers chrétiens. Les Actes des apôtres et la première Epître de saint Paul aux Corinthiens en font foi pour le 1^{er} siècle. Saint Justin, qui vivait sur la fin du II^e, dit dans l'apologie pour les chrétiens qu'il présentait aux empereurs, que les fidèles s'assemblaient le dimanche pour la célébration des saints mystères, et qu'après que l'évêque avait communiqué, les diacres distribuaient l'Eucharistie à toutes les personnes présentes, et la portaient aux absents. Le martyr saint Cyprien, qui gouvernait l'Eglise de Carthage vers le milieu du III^e, autorisait même les fidèles à emporter l'Eucharistie dans leur maison pour se communier eux-mêmes, parce que la violence de la persécution empêchait le pasteur de réunir bien souvent son troupeau. Si dans le IV^e siècle, le commun des fidèles, parce que la paix leur avait été rendue, sembla se relâcher sur ce point, Dieu suscita des hommes puissants en paroles et en œuvres pour ranimer et entretenir dans les enfants la ferveur des pères. Vous communiez à Pâques! mais pourquoi à Pâques seulement, vous aurait dit saint Jérôme, puisque la maison que s'est bâtie la Sagesse est ouverte tous les jours; que tous les jours sa table est dressée; qu'elle veut bien nous y admettre; qu'elle vous presse de manger son pain, et de boire le vin qu'elle vous a préparé? Vous communiez à Pâques! mais pourquoi à Pâques seulement, vous dirait saint Ambroise? Si l'Eucharistie est notre pain de tous les jours, convient-il de n'y participer qu'une fois l'année? Usez chaque jour de ce qui chaque jour peut vous profiter. Vous communiez à Pâques! mais pourquoi à Pâques seulement, vous dirait saint Augustin? Comment donc vivez-vous? Ah! vivez de manière que jamais vous ne vous sépariez de l'autel. Si vous vous excusez de communier fréquemment sur ce que vous vous en croyez indigne, je répondrai qu'il faut travailler à vous en rendre digne, en vous corrigeant, en vous purifiant par la pénitence. Vous communiez à Pâques! mais pourquoi à Pâques seulement, vous dirait saint Chrysostome? De quel énorme crime vous êtes-vous donc rendu coupable? car il n'y a que les grands crimes qu'on punisse chez nous par la privation de l'Eucharistie; et ce devrait vous être une bien grande douleur d'en avoir été privé par vos infidélités, ou de vous en être privé vous-même volon-

tairement et sans autre cause que votre indifférence.

Qu'il me soit permis d'ajouter, après tous ces grands saints: Que vous communiez à Pâques! mais pourquoi à Pâques seulement? Est-ce donc à Pâques seulement que vous avez des passions à dompter, des tentations à repousser, des scandales à éviter, des chagrins à supporter, des devoirs pénibles à remplir? Est-ce à Pâques seulement que vous avez besoin de lumières dans vos doutes, de consolation dans vos peines, de patience dans vos travaux, de protection contre vos ennemis, de secours puissants pour opérer l'œuvre si difficile de votre sanctification? La source des grâces, ces fontaines du Sauveur, où ses amis puisent toujours avec joie, reste-t-elle ouverte toute l'année pour que vous n'y puisiez qu'une fois? Et y puisiez-vous si abondamment que, sans plus y recourir, vous vous conserviez bien dans la crainte et dans l'amour de Dieu, dans l'horreur et la fuite du mal? que vous conserviez à votre âme, sans déchet, sans dépérissement, cette vie surnaturelle, cette vie divine de Jésus-Christ, dont elle doit vivre sur la terre pour régner avec lui dans le ciel? Vous communiez à Pâques, et à Pâques seulement! Eh bien! mes frères, vous n'êtes pas rebelles à l'Eglise, mais Jésus-Christ est moins aimé de vous que Job ne l'était de ses serviteurs, qui demandaient à se rassasier de sa chair. Vous avez moins d'intelligence dans tout ce qui touche à votre âme, que quelques Juifs qui, entendant Jésus-Christ dire qu'il était « le pain de Dieu descendu du ciel et qui donne la vie au monde, le prièrent de leur donner toujours de ce pain. »

Oh! combien je crains qu'il ne vienne, que peut-être même il ne vienne bientôt, le temps où vous demanderez ce pain; où vous vous en montrerez affamés, sans qu'il « se trouve personne pour vous le rompre! » Profitez, mes frères, profitez de tous les moyens qui vous sont maintenant offerts. Dieu nous a préparé deux puissants secours pour nous conduire au ciel, dit le pieux auteur de l'*Imitation*: sa parole et son sacrement. Je n'ai point à me plaindre de votre attention à écouter l'une; quand pourrai-je vous louer de votre empressement à fréquenter l'autre! Après la conversion de ceux de mes paroissiens que j'ai la douleur de voir s'égarer dans les voies de la perdition, il n'est rien que je désire plus vivement, que je demande à Dieu par de plus instantes prières, que de voir sa table fréquentée.

Je voudrais, non pas que vous eussiez des jours fixes et déterminés pour la communion, car je n'aime pas la routine dans la piété, mais qu'en général vous ne passassiez pas plus de deux ou trois mois sans la faire. Je voudrais que la communion préludât à toutes vos entreprises un peu importantes, pour obtenir de Jésus-Christ qu'il les bénit, qu'il en sanctifiât les motifs et la fin, qu'il les fit contribuer à sa gloire et à votre salut. Je voudrais que la

communion fût votre recours dans les pertes, les accidents fâcheux, les tribulations quelconques, pour obtenir de Jésus-Christ qu'il en adoucît l'amertume, calmât vos agitations, prévînt vos impatiences, rendît la paix à votre cœur, et vous apprît à boire comme lui, sinon avec joie, du moins avec résignation, le calice que vous présente la justice miséricordieuse de son Père. Je voudrais que la communion devînt votre refuge chaque fois que vous êtes tourmentés d'une passion, attaqués par une tentation violente, pour obtenir de Jésus-Christ qu'il vous fît triompher du démon, de la chair et du monde. Je voudrais que la communion entre-tînt votre piété lorsque vous en sentez l'attrait, ou qu'elle la réveillât quand vous en avez perdu le sentiment. Je voudrais que vous communiasiez quand vous êtes forts, pour conserver vos forces, et que pour les recouvrer vous communiasiez quand vous êtes faibles. En un mot, je voudrais que vous communiasiez souvent; j'y trouverais ma plus douce consolation, parce que vous y trouveriez votre plus précieux avantage.

Quel touchant spectacle qu'un grand nombre de paroissiens assis ensemble, de l'aveu de leur pasteur, à la table de Jésus-Christ! que de douces larmes il fait couler! que de bénédictions il promet à une paroisse! Ce spectacle délicieux à la piété, nous en avons joui tout récemment; et je vous ai vus tous aussi contents, aussi transportés que moi. Eh! pourquoi donc ne se renouvellerait-il pas, puisqu'il ne faut pour cela que votre bonne volonté? Car je n'ai point parlé pour ceux que Jésus-Christ même exclut de son festin: les empoisonneurs, les impudiques, les homicides, ceux qui aiment et commettent l'iniquité; mais quand, avec la foi, on remplit les devoirs communs de la vie chrétienne; qu'on s'abstient de toute injustice; qu'on n'est dominé par aucune passion; qu'on n'est lié par aucune mauvaise habitude; qu'on n'est engagé dans aucune occasion prochaine de péché; qu'on n'est tenu d'aucune réparation envers le prochain; qu'on vit en paix dans sa famille et avec ses voisins, on peut, on doit communier souvent, malgré les défauts auxquels on est encore sujet; malgré les fautes journalières dans lesquelles on tombe. Que les avarés et les ivrognes, les fornicateurs et les adultères, les hommes de rapine et les envieux, les vindicatifs et les médisans s'éloignent de la table de Jésus-Christ; ils font bien: il ne convient pas de jeter aux chiens le pain des enfants. Mais cessez-vous d'être les enfants de Dieu, et perdez-vous le droit de manger son pain, parce que vous n'êtes pas toujours aussi pieux, aussi doux, aussi patients, aussi résignés, aussi charitables qu'il conviendrait? Non certes, non. Communiez avec vos fautes, et malgré vos fautes. Plus vous communiez, moins vous pécherez, et mieux vous vous corrigerez. Ainsi soit-il.

DISCOURS CXXIII.

SUR LES EFFETS DE L'EUCCHARISTIE.

Memoriam fecit mirabilium suorum misericors et miserator Dominus: essum dedit timentibus se. (Psalm. CX, 4, 5.)

Le Seigneur qui est miséricordieux et plein de clémence, a éternisé la mémoire de ses merveilles en donnant cette nourriture à ceux qui le craignent.

Est-ce bien de la manne, dont pendant quarante ans s'étaient nourris les Israélites dans le désert, que David entendait faire un si pompeux éloge? Est-ce du miracle qui la produisit qu'on peut dire qu'il fut, entre les œuvres merveilleuses du Seigneur, la plus merveilleuse, et le trait le plus marqué, le plus éclatant, le plus durable de sa bonté envers les hommes? Je ne le crois véritablement pas. Un pain que l'Écriture appelle « le pain des hommes; » un pain qui chaque jour pleuvait du ciel, « préparé sans aucun travail, qui renfermait en soi tout ce qu'il y a de délicieux, et tout ce qui peut être agréable au goût, qui, s'accommodant à la volonté de ceux qui le mangeaient, prenait telle saveur qu'il leur plaisait désirer, attestait, sans doute combien est grande la douceur de Dieu envers ses enfants, » devait exciter leur admiration, et méritait toute leur reconnaissance. Aussi les Juifs, au temps même de Jésus-Christ, se glorifiaient-ils de ce que « leurs pères avaient mangé la manne dans le désert, selon ce qui est écrit: Il leur a donné à manger le pain du ciel. » La manne, cependant, n'était après tout qu'un pain matériel qui, en nourrissant le corps ne le sanctifiait pas, qui n'opérait rien dans l'âme, qui ne préservait pas de la mort ceux qui le mangèrent, qui même pouvait se corrompre et servir de pâture aux vers, qui ne dura qu'un temps, et que les Israélites ne connurent plus, du moment qu'ils entrèrent dans la terre qu'ils devaient habiter.

Il est donc à croire qu'ici, comme dans tout ce qui arrivait aux Juifs, nous devons chercher la vérité sous la figure; que David, dans ce que j'ai cité de lui, a parlé par un esprit prophétique, signalant, préconisant, exaltant à l'avance ce pain que nous appelons « le pain du ciel, » parce qu'il n'est pas autre que celui « qui est sorti de Dieu même, qui est venu du ciel pour donner la vie au monde, » et qui en descend chaque jour pour y ramener ceux qui le mangent; ce pain que nous appelons « le pain vivant, » parce qu'il n'est pas autre que l'auteur de la vie, le principe d'une vie spirituelle, surnaturelle, divine, pour ceux qui s'en nourrissent, qu'il les préserve de la double mort, je veux dire du péché et des peines du péché, et qu'il leur assure la gloire et la félicité de la résurrection du dernier jour; ce pain que nous appelons « le pain des anges, » parce qu'il n'est pas autre que celui dont les saints et les esprits bienheureux se nourrissent en le contemplant, en l'aimant, en s'unissant à lui pour adorer et louer Dieu dans l'unité de son essence et la finitude des personnes; ce pain que nous

appelons « le pain des enfants, » parce que c'est pour eux que, dans l'effusion d'une charité prodigue d'elle-même, l'a préparé le meilleur des pères, comme le gage du plus tendre amour, comme le plus grand bien, le plus précieux héritage qu'il pût leur laisser en quittant la terre; ce pain si nécessaire, qu'à « moins de le manger on n'aura jamais la vie en soi; » ce pain si substantiel, qu'à lui seul il suffit, supplée à tout, tient lieu de tout, dégoûte de tout, et ne laisse de désir et de faim que pour lui-même; ce pain si puissant, qu'il opère et « demeure pour la vie éternelle; » ce pain si délicieux, qu'aux fidèles qui s'en nourrissent il semble renfermer tout ce que Dieu prépare de consolation, de douceurs et de joies pour ceux qui l'aiment; en un mot, ce pain eucharistique, qui n'est pas moins que Jésus-Christ même, devenu notre nourriture, nous invitant « à manger sa chair et à boire son sang pour que nous demeurions en lui, et qu'il demeure en nous. » Ah! c'est bien de ce sacrement, que je dirai qu'il est le plus grand des miracles et l'abrégé des plus étonnantes merveilles; qu'il est le monument le plus authentique des miséricordes du Seigneur, le gage le plus certain de l'amour qu'il nous porte et du désir qu'il a de nous sauver. C'est bien en méditant sur ce sacrement admirable, en méditant, et la bonté qui en conçoit le dessein, et la puissance qui l'exécute, et les effets qu'il produit dans nos âmes, qu'il conviendra de dire avec David : *Le Seigneur qui est miséricordieux et plein de clémence, a éternisé la mémoire de ses merveilles en donnant cette nourriture à ceux qui le craignent* (Psal. CX, 4, 5); et encore : *Que les miséricordes du Seigneur soient le sujet de nos louanges; qu'il soit loué à cause des merveilles qu'il a faites en faveur des hommes, parce qu'il a rassasié l'âme qui était vide, et rempli de biens l'âme qui souffrait la faim* (Psal. CVI, 8); et encore avec le Sage : « O Seigneur, que votre esprit est bon et qu'il est doux dans toute sa conduite! pour faire voir combien est grande votre douceur envers vos enfants, vous les nourrissez d'un pain délicieux, d'un pain qui vient du ciel, et vous remplissez de biens tous ceux qui sont affamés. » Mais, parce que je dois me borner, et que la longueur de l'office ne me permet pas de donner aujourd'hui à ce beau sujet tout le développement qu'il comporte, je dirai seulement quels sont les effets que produit l'Eucharistie dans ceux qui y participent avec les dispositions requises.

Celui qui mange ma chair et boit mon sang, disait le Sauveur, demeure en moi et je demeure en lui : « *In me manet et ego in illo.* » (Joan., VI, 57.) Voilà le premier effet que produit en nous la sainte Eucharistie : elle nous unit à Jésus-Christ de la manière la plus intime. Mais cet effet si merveilleux, cette union si fort au-dessus de tout ce que l'esprit humain peut concevoir, comment vous l'expliquerai-je? Quand je la médite,

elle me remplit d'étonnement et d'admiration, ne me laisse concevoir que des idées grandes, sublimes; et mon cœur éprouve tout ce que la reconnaissance et l'amour ont de tendre et d'affectueux. Quand je veux en discourir, le langage des hommes n'a point de termes qui répondent à la hauteur de mes idées, qui rendent la chaleur de mes sentiments, et je ne suis plus « qu'un enfant qui ne sait point parler. » Puisqu'il faut cependant que je parle, supportez-moi, et que la foi relève, dans votre estime, une merveille que la faiblesse de mes paroles ravalerait peut-être. *Sachez donc et comprenez*, disait Jérémie, *quel mal c'est pour vous, et combien il vous est amer d'avoir abandonné le Seigneur votre Dieu.* (Jer., II, 19.) C'est qu'en effet tout le bonheur de l'homme fut, dans tous les temps, d'être uni à Dieu, comme son souverain malheur sera toujours d'en être séparé. Ce fut pour nous arracher à ce malheur, ce fut pour nous réunir à Dieu, que le Fils de Dieu descendit parmi nous; que dans son incarnation il s'unit à notre nature; que dans sa passion, « il rompit en sa chair la muraille de séparation, cette inimitié qui divisait Dieu et les hommes, afin qu'éloignés de Dieu par le péché, nous en fussions rapprochés en vertu de son sang, et ne fussions plus qu'un avec Dieu en lui et par lui. » C'est pour la même fin qu'il a accompli tous ses autres mystères, institué tous les sacrements. Mais, ni l'incarnation où le Fils de Dieu a pris notre nature pour nous rendre participants de la sienne, ni la rédemption où le Fils de Dieu s'est fait notre victime, pour que nous devinssions les enfants de son Père et ses cohéritiers, ni le baptême qui nous régénère en Dieu, ni la pénitence qui nous réconcilie à Dieu, ni la confirmation qui nous arme pour combattre au service de Dieu, ni aucun autre sacrement, quelque précieuse que soit la grâce qu'il confère, ne nous unit à Dieu d'une manière aussi intime, aussi parfaite que l'Eucharistie. Dans l'incarnation, le Verbe incréé, le Fils de Dieu, ne s'unit qu'à un seul homme; mais par l'Eucharistie il s'unit à chaque homme, et à tous les hommes qui y participent. Dans sa passion, il n'offrit et ne donna pour le salut de tous les hommes que son humanité; mais dans l'Eucharistie, il donne à chacun, et son humanité, et sa divinité, et son corps, et son âme, et son sang, et ses vertus, et ses mérites, et tout ce qu'il a, et tout ce qu'il est. Dans les autres sacrements, il nous donne la grâce, fruit inestimable de sa vie et de sa mort; mais dans l'Eucharistie, il se donne lui-même, lui qui est l'auteur et la source de toutes les grâces, le principe de toute sainteté.

Aussi, voyez quel terme emploie l'Apôtre pour désigner l'Eucharistie; il l'appelle la communion du corps de Jésus-Christ : *Participatio corporis Domini est.* (I Cor., X, 16.) Voilà un mot qui souvent a frappé vos oreilles, sans que peut-être vous en ayez

bien compris le sens. Et qu'entendait l'Apôtre par ce mot communion? Il entendait, et voulait que nous entendissions avec lui, que nous entrions en communion de tout Jésus-Christ, comme Jésus-Christ, dans son incarnation est entré, au péché près, en communion de toute la nature humaine; c'est-à-dire que, de même que le Fils de Dieu et la nature humaine qu'il a prise dans son incarnation ne font qu'une seule personne, un seul Homme-Dieu, un seul Jésus-Christ; de même dans l'Eucharistie, Jésus-Christ qui se donne et le chrétien qui le reçoit n'y sont plus qu'un seul pain, qu'un seul corps, qu'un seul esprit, qu'un seul homme.

Quelles grandes idées présente cette explication! Mais lors même qu'elle vous paraîtrait nouvelle, ne la croyez ni suspecte, ni arbitraire, ni trop hardie. Elle est de saint Chrysostome. Que devient le pain eucharistique, dit ce grand docteur, sinon le corps de Jésus-Christ? Et que deviennent les fidèles qui communient, sinon le corps de Jésus-Christ? Elle est de saint-Hilaire, qui compare l'union du chrétien avec Jésus-Christ par l'Eucharistie, à celle du levain avec la pâte dans laquelle il est mélangé. Elle est de saint Cyrille d'Alexandrie, qui compare cette union à celle qui se ferait de deux pains de cire qu'on pétrirait, ou qu'on fondrait pour n'en former qu'une seule masse. Elle est de tous les saints Pères, qui ont assimilé cette union à l'union la plus intime que nous connaissions dans la nature: à celle qui se fait des aliments avec la substance de celui qui s'en nourrit. Elle est de Jésus-Christ même, qui disait à saint Augustin: Je suis la nourriture des forts. Croissez, et puis vous me mangerez. Néanmoins vous ne me changerez pas en vous; mais ce sera vous qui vous changerez en moi; de Jésus-Christ qui dans la dernière cène, après avoir communiqué les apôtres, disait à son Père: « Je leur ai donné la gloire que vous m'avez donnée, afin qu'ils soient un, comme nous sommes un. Je suis en eux comme vous êtes en moi, afin qu'ils soient consommés dans l'unité. »

Il est donc vrai que, par la communion, nous sommes transformés en Jésus-Christ; que nous devenons une même chair et un même sang avec Jésus-Christ; que nous sommes faits d'autres Jésus-Christ; que nous vivons de la vie de Jésus-Christ, comme Jésus-Christ vit de la vie de son Père; ou plutôt que ce n'est plus nous qui vivons, mais Jésus-Christ qui vit en nous: *Vivo ego, jam non ego; vivit vero in me Christus*. (Galat., II, 20.) Que tout cela est grand, admirable, divin! Quelle charité dans Dieu! quel honneur, quel bonheur pour l'homme! quel saint commerce! quel précieux lien! quelle ineffable union! L'époux se complait dans son épouse et trouve en elle sa joie! *Mon bien-aimé est à moi et je suis à lui!* (Cant., II, 16.) A qui sera-t-il donné de comprendre ce prodige? O mon Dieu!

« qu'est-ce que l'homme pour mériter que vous le traitiez comme quelque chose de grand, et comment daignez-vous appliquer votre cœur sur lui? » L'homme n'est-il donc pas l'enfant de la terre? et vous l'égalez en quelque sorte à vous-même! vous en faites un autre vous-même!

Jésus-Christ disait encore: *Celui qui me mange vivra pour moi. « Qui manducat me, et ipse vivet propter me. »* (Joan., VI, 58.) Et c'est un second effet que produit en nous la communion: elle nous fait vivre pour Jésus-Christ, et suivant ses maximes. Comment cela? D'abord en amortissant, et quelquefois en éteignant tout à fait ce feu malheureux de la concupiscence qui, « enflammée elle-même du feu de l'enfer, enflamme tout le cercle et tout le cours de notre vie, » à moins que le sang de Jésus-Christ n'en éteigne, ou du moins n'en tempère les funestes ardeurs. Les libertins ne croient pas à la vertu, parce qu'ils cèdent, sans rendre de combat, à des passions fougueuses qui les dominent et les tyrannisent. Ils ne veulent voir que des hypocrites adroits dans ceux que la censure la plus éveillée et la moins indulgente ne peut taxer d'aucun désordre. La vérité est que les hommes les plus sages ont été, comme les autres, « conçus dans l'iniquité: » qu'ils trouvent en eux-mêmes un fonds inépuisable de corruption, et qu'en s'interrogeant sur leurs dispositions naturelles pour la vertu, ils ne reçoivent « qu'une réponse de mort. » Mais dans eux, quand Jésus-Christ y entre par la communion, se renouvelle le miracle qui arriva dans le temple de Dagon, lorsque l'arche sainte y fut placée; l'idole tomba sur le visage, la tête et les mains en furent séparées; il n'en resta que le tronc. Tous les chrétiens qui participent au sacrement de Jésus-Christ avec les dispositions requises, éprouvent ce que dit saint Cyrille, que Jésus-Christ, lorsqu'il est en nous, fait taire la loi des membres, et apaise les révoltes de la chair. Si vos passions se refroidissent, disait saint Bernard à ses religieux, si vous ressentez moins souvent et moins vivement les mouvements de la colère, de l'orgueil, de l'envie, de la luxure, rendez-en grâce au corps et au sang de Jésus-Christ, parce que sa vertu opère en vous. Remerciez ce médecin charitable de ce qu'il guérit vos plaies et ferme vos blessures; lors même que, par des vœux particulières qu'il faut adorer sans chercher à les approfondir, Jésus-Christ permet que la participation à son sacrement ne produise pas sensiblement un effet si désirable; lors même que le chrétien fidèle et qui n'a rien négligé pour recevoir dignement un si saint hôte, reste, malgré sa visite, exposé aux rudes combats de la chair contre l'esprit, et ressent dans « un corps de mort tout ce qui faisait gémir si amèrement saint Paul, » la paix ineffable que Jésus-Christ lui fait goûter, les douces larmes qu'il lui fait verser, les mystérieuses paroles qu'il lui fait entendre, les biens célestes dont il le comble, les feux sacrés dont il l'embrace,

ses délices indicibles dont il l'enivre, le prémunissent si puissamment contre les traits du vice, qu'un seul jour passé dans la maison du Seigneur l'emporte dans son estime, et vaut mieux à son cœur que mille et mille jours passés sous la tente des plus fortunés pécheurs. Oh ! oui, mon Dieu ! donnez-moi toujours « ce vin qui enfante les vierges, enivrez-moi de votre admirable calice, et leurs vignes, » les vignes des pécheurs, « ne seront jamais pour moi que les vignes de Sodôme et des faubourgs de Gomorreh ; leurs raisins, que des raisins de fiel et d'amertume ; leur vin que le fiel des dragons et le venin des aspies. » Oh ! oui, mon Dieu ! nourrissez - moi toujours « du pain des anges, de cette manne cachée que vous donnez aux victorieux, » et toutes les viandes de l'Égypte, ses oignons, ses poireaux n'auront d'autre mérite à mes yeux que les cosses dont les pourceaux remplissent leur ventre. Oh ! oui, mon Dieu ! donnez au pécheur tout ce que son cœur ambitieux, avare, voluptueux, désire : ne me laissez à moi que « la grande abondance des ineffables douceurs que vous avez cachées et réservées dans ce tabernacle pour ceux qui vous craignent ; » loin de me plaindre, je vous bénirai de mon partage.

L'Eucharistie, en second lieu, nous fortifie merveilleusement contre les ennemis extérieurs de notre salut. *Le Seigneur est ma lumière et mon salut*, disait David ; *qui craindrai je donc ? Le Seigneur est le défenseur de ma vie, qui pourra me faire trembler. Quand des armées seraient campées contre moi, mon cœur n'en serait point effrayé, et quand on me livrerait un combat, je ne laisserai pas encore de mettre en cela mon espérance, assuré que je suis qu'au moment même où mes ennemis fondront sur moi comme pour me dévorer, ils seront affaiblis, ils tomberont.* (Psal. XXVI, 1 seqq.) Et d'où venait à David une si grande confiance ? *Seigneur*, ajoutait il, *vous avez préparé une table devant moi contre ceux qui me persécutent.* (Psal. XXII, 5.) Et quelle était cette table où David se promettait de trouver tant de force contre ses persécuteurs ? La table eucharistique. Mais l'Eucharistie n'était point instituée au temps de David ? Non ; et le saint roi ne pouvait y participer que par la foi et la ferveur de ses desirs. Mais il en avait connu et l'institution et les admirables effets par cette lumière surnaturelle et divine qui lui rendait présents tous les mystères du Christ. Il en parlait au nom et comme dans la personne de tous ceux qui, dans la suite des siècles, « devaient souffrir persécution, parce qu'ils voudraient vivre avec piété en Jésus-Christ. » Voyez si l'événement n'a pas justifié la prédiction. Pendant plus de trois siècles, des hommes de tout âge, des femmes de tout rang, des vieillards décrépits, des vierges timides, de tendres enfants, furent torturés, déchirés, brûlés, livrés aux bêtes pour être amenés à renier Jésus-Christ, et leur constance rendit im-

puissante la rage des tyrans, inutile l'atroce cruauté des bourreaux. Cette constance surhumaine, et qui n'a d'exemples que dans notre religion, où les martyrs l'avaient-ils puisée ? Dans l'Eucharistie qu'on leur portait jusque dans les prisons, jusqu'aux pieds des échafauds, et par la vertu de laquelle ils passaient devant les tyrans armés de toute la puissance du monde, tels que des lions, que la charité, plus forte que la mort, rendait terribles au démon même. C'est à l'Eucharistie que saint Augustin attribue le courage invincible que fit paraître saint Laurent sur le gril ardent qui fut l'instrument de son martyre. Rassasié de cette divine nourriture, dit le saint docteur, et enivré de ce vin céleste, il était aussi insensible aux tourments que s'il eût souffert dans un corps étranger. C'est au bon usage de l'Eucharistie qu'il faut attribuer les victoires que, de nos jours, remportent les vrais fidèles dans les combats moins éclatants, mais tout aussi périlleux, que livrent à leur foi et à leurs mœurs le mépris, la haine, les dérisions, les persécutions sourdes de l'impiété, et tous les scandales du libertinage. Je dois encore dire que l'Eucharistie augmente en nous la grâce et la charité ; qu'elle nous fait croître de vertu en vertu, jusqu'à ce que nous atteignons « à la plénitude et à la perfection de l'âge de Jésus-Christ. »

Je trouve une figure bien expressive de cet effet merveilleux dans un fait consigné au troisième livre des *Rois*. *Elie, après avoir marché tout un jour dans le désert, se jeta par terre, épuisé de fatigue, et s'endormit à l'ombre d'un genévre. En même temps un ange du Seigneur le toucha et lui dit : Levez-vous et mangez. Elie regarda et vit auprès de sa tête un pain cuit sous la cendre et un vase d'eau. Il mangea donc et but, et s'endormit encore. L'ange du Seigneur revenant la seconde fois, le toucha encore et lui dit : levez-vous et mangez, car il vous reste un grand chemin à faire. S'étant donc levé il mangea et il but ; et s'étant fortifié par cette nourriture, il marcha quarante jours et quarante nuits jusqu'à Horeb, la montagne de Dieu.* (III Reg., XIX, 4 seqq.) Il en arrive de même à l'âme chrétienne dans le désert de cette vie ; le chemin qu'il lui faut faire pour arriver au ciel est long et difficile, les forces lui manqueraient, et elle tomberait d'épuisement et de fatigue, si elle ne prenait sa nourriture ; mais avec la nourriture céleste dont elle peut et doit user, les forces lui reviennent ; elle marche d'autant mieux qu'elle mange plus souvent et marche sans se décourager, jusqu'à ce qu'elle arrive au terme où Dieu l'attend pour la couronner.

Je conviendrai bien que ceux qui communient et qui communient même souvent ne sont pas tous parfaits ; ils le sont pourtant plus que ne le disent, et que n'affectent de le croire les détracteurs de la piété. Mais sans faire ici de parallèle injurieux à personne, il faudra convenir aussi que s'il

reste encore quelque vertu parmi les hommes, de la probité, de l'humanité, de la charité, de la douceur, de la patience, de la modestie, ces vertus se trouvent communément parmi ceux qui fréquentent le sacrement de Jésus-Christ.

Enfin, Jésus-Christ disait : *Celui qui mange ce pain vivra éternellement, et je le ressusciterai au dernier jour* : « *Qui manducat hunc panem vivet in æternum ; et ego resuscitabo eum in novissimo die.* » (Joan., VI, 55, 59.) Et c'est le troisième effet que produit la sainte Eucharistie dans ceux qui communient dignement. Elle leur est donnée comme un gage de la résurrection glorieuse, comme les arrhes de la vie éternelle. C'est bien un article de notre croyance que « toute cette multitude de ceux qui dorment dans la poussière de la terre se réveilleront, » et que chaque homme reprendra dans la résurrection le même corps qu'il aura eu avant la mort. Mais cette vérité qui nous console, parce que nous aimons notre corps, ne laisse pas de présenter un côté effrayant. Car si tous ressuscitent, « tous ne seront pas changés. Les uns ressusciteront pour la vie éternelle, et les autres pour un opprobre qu'ils auront toujours devant les yeux ; » et quel est l'homme qui, menacé d'un pareil sort, ne fasse des vœux pour que la tombe le dévore tout entier et sans retour ? Mais aussi quel est l'homme qui, certain de ressusciter, quoi qu'il fasse, ou quoi qu'il craigne, n'admira pas, n'embrassera pas un moyen qui lui assure, qui lui garantit une résurrection aussi glorieuse qu'il la peut désirer ? Ce moyen, c'est le bon usage de la divine Eucharistie. L'Eucharistie ne sanctifie pas seulement nos corps, elle ne les consacre pas seulement ; elle y laisse un germe d'immortalité, une vertu secrète qui les relèvera malgré les ravages de la mort et de la pourriture ; qui les « dégagera des douleurs de l'enfer, et les transformera pour les rendre, tout vils, tout abjects qu'ils sont, conformes au corps glorieux du Sauveur dont ils auront été les sanctuaires et les temples vivants. »

Après avoir entendu parler Jésus-Christ du véritable pain de vie, de ce pain descendu du ciel pour donner la vie au monde : *Seigneur, lui dirent les Juifs, donnez-nous toujours ce pain* : « *Domine, semper da nobis panem hunc.* » (Joan., VI, 34.) Puis-je me flatter, mes frères, qu'en vous prêchant aujourd'hui la même vérité, j'aurai obtenu le même succès ? qu'en préconisant les admirables effets de l'Eucharistie, j'aurai fait naître en vous le désir et la volonté d'y participer souvent ? Tout ce que j'ai dit plutôt n'est-il pas pour vous comme une parole cachée, comme un discours auquel vous ne comprenez rien, parce que vous n'avez aucune expérience des merveilles qu'il détaille ? Eh ! que pourriez-vous, en effet, savoir de l'Eucharistie, vous qui ne communiez jamais, vous qui communiez si rarement, vous qui communiez peut-être en profanes ? La seule chose que vous ayez pu apprendre en communiant

mal, c'est que la chair de la victime la plus sainte tourne à la condamnation de celui qui la mange sans avoir pris soin de purifier auparavant son cœur ; qu'elle n'efface pas son iniquité, qu'elle l'augmente plutôt ; qu'une suite infaillible des profanations est d'aveugler l'esprit, d'endurcir le cœur, d'éteindre la foi, d'ôter la honte du mal, de faire taire les remords, de déchaîner les passions, de livrer l'âme sans défense à une légion de démons, tous plus méchants, qui, « rendent son dernier état pire que le premier. » La seule chose que vous ayez pu apprendre en communiant si rarement, c'est qu'il serait grandement utile et peut-être nécessaire à votre sanctification que vous communiassez plus souvent. Jésus-Christ ne vous rebute pas ; mais il en use avec vous comme vous en usez avec lui. Il use de réserve dans ses communications, de parcimonie dans ses grâces ; il vous accueille plutôt en maître qu'en père, parce que vous n'avez vous-mêmes ni la confiance, ni l'amour d'un enfant ; que votre cœur ne s'ouvre pour lui qu'à demi, que vous estimez trop peu ses dons, et que la bienséance plus que la faim vous conduit à sa table. La seule chose que vous ayez pu apprendre de l'Eucharistie, en ne communiant jamais, c'est qu'il n'y a trait d'irréligion si marqué, orgueil si extravagant, injustice si criante, débauche si crapuleuse, bassesse si avilissante, corruption si profonde, dont, sans elle et privés de son secours, vous ne vous soyez sentis coupables. Oh ! si vous connaissiez le don de Dieu ! (Joan., IV, 10.) Si vous saviez quel est celui qui vous dit : *Venez et mangez.* (Prov., IX, 5.) Si vous vous mettiez en état de goûter tout ce qu'il y a de douceur dans le pain qu'il donne et dans le vin qu'il a préparé, vous ne vous pardonneriez pas de l'avoir dédaigné si longtemps ; vous voudriez en faire votre pain de chaque jour ; votre plus grande douleur serait d'en être privés ; votre prière la plus habituelle serait de le demander à Dieu : *Seigneur, donnez-nous toujours ce pain* : « *Domine, semper da nobis panem hunc.* » (Joan., VI, 34.)

DISCOURS CXXIV.

SUR L'ASSOMPTION.

Nunc ergo ora pro nobis, quoniam mulier sancta es. (Judith, VIII, 29.)

Nous vous supplions donc de prier pour nous, parce que vous êtes une femme sainte.

Dans cette femme sainte à qui l'Eglise de Jésus-Christ rend en ce jour un culte si particulier, et dont elle réclame avec tant de confiance l'auguste et puissante protection, chrétiens, reconnaissez votre reine ; reconnaissez, Français, votre patronne. Le nuage mystérieux qui couvrit si longtemps les grandes choses que le Tout-Puissant avait opérées en elle, se dissipe enfin. Marie n'est plus seulement la femme d'un artisan pauvre et sans considération ; la mère « d'un fils qui n'eut pas où reposer la tête, » et qui termina sa vie sur une croix. Le Seigneur a parlé au cœur de sa servante,

et les consolations vont remplir son âme à proportion des grandes douleurs qui l'avaient pénétrée. Le jour est venu pour elle de quitter cette vallée de larmes. « Elle s'élève de ce désert toute comblée de délices et brillante de tout l'éclat de l'aurore au lever du soleil. » Une voix divine l'appelle du nom « d'épouse, » et l'invite à venir « des cavernes des lions et des montagnes des léopards pour être couronnée. L'amour, plus fort que la mort, lui donne des ailes; elle s'envole au lieu de sa retraite, » au lieu où repose l'objet de tous ses vœux. *Revêtue du soleil, elle a la lune sous les pieds et une couronne de douze étoiles brille sur son front. (Apoc., XII, 1.)* « Les princes lèvent leurs portes, et les portes éternelles s'ouvrent pour laisser entrer tant de majesté. Le Roi qui règne au ciel ordonne qu'on l'introduise en sa présence; il veut montrer à tous les peuples et aux premiers de sa cour son incomparable beauté. » Lui-même, « il descend de son trône, va au-devant d'elle, » et la salue avec le respect et la tendresse d'un fils. « Par son ordre, un trône est élevé au-dessus de tous les autres, et à la droite du sien. » Il y fait asseoir sa Mère, « lui met le diadème sur la tête, » la proclame souveraine, et veut que seul au-dessus d'elle tout ce qui n'est pas Dieu lui soit assujéti.

Marie sera donc au ciel la reine des anges et de tous les esprits bienheureux, la reine des patriarches et des prophètes, la reine des apôtres et des martyrs, la reine des confesseurs et des vierges, la reine de tous les saints. Sur la terre, « toutes les générations appelleront Marie bienheureuse. » Les hommes de tous les âges admireront en elle la plus pure des vierges et la plus glorieuse des mères. Ils la féliciteront d'avoir été choisie pour « écraser la tête du serpent infernal, et donner un Rédempteur au monde. » Ils l'honoreront comme étant celle que « le Seigneur, le Dieu Très-Haut a bénie plus que toutes les autres créatures. » Ils l'invoqueront comme celle qui, toute-puissante auprès du Tout-Puissant, « ne saurait éprouver, quoi qu'elle demande, la confusion d'un refus. » Ils la préconiseront sans cesse, « parce qu'elle s'est acquis un nom si célèbre, » et est montée aujourd'hui à un si haut degré de gloire « que le Dieu d'Israël sera pour jamais glorifié en elle parmi tous les peuples qui en entendront parler. »

Mais, hélas ! que fais-je ? Pardon, Mère de mon Sauveur ! Le zèle m'égare, et j'oublie ma faiblesse. Je voudrais vous louer sous tous les titres que vous donne l'Eglise. Je voudrais pouvoir en trouver de plus magnifiques encore; car vous les méritez tous. Mais est-ce à moi à parler de vos grandeurs, quand vos serviteurs et les plus dévots et les plus éloquents ont reconnu que vous étiez au-dessus de tous les éloges ? Reine du ciel ! c'est au ciel seulement, et par ceux qui parlent le langage du ciel, que vous pouvez être dignement célébrée. Que ce soit donc là l'emploi des anges. Le mien sera d'apprendre à ce peuple comment il

doit vous honorer. Agréez mon hommage, et bénissez mes efforts.

Dieu seul est tout ce qu'il est par la nécessité de son être. Il donne sans s'appauvrir et ne peut rien recevoir qui l'enrichisse. L'éternité, l'immensité, l'immuabilité, l'intelligence, la sagesse, la prescience, la liberté, la justice, la bonté, la beauté, la sainteté, la puissance, toutes les perfections lui sont essentielles, et toutes il les possède dans un degré infini. C'est là sa nature; c'est là aussi le motif du culte souverain, de ce culte d'adoration que nous lui rendons et que nous ne devons rendre qu'à lui, parce que lui seul est l'être par excellence, la première cause, le principe nécessaire par qui tout est, et sans qui rien ne serait.

Les créatures, au contraire, non-seulement n'existent que parce que Dieu les a tirées du néant, mais encore elles ne sont que ce que Dieu les a faites, elles n'ont de perfection que ce que Dieu leur en a donné. *C'est par la parole du Seigneur, disait le Prophète, que les cieux ont été affermis, et c'est le souffle de sa bouche qui a produit toute leur vertu. (Psal. XXXII, 6.)* Les anges, comme les vermineux, ne sont que l'ouvrage de ses mains; et quand le plus beau des anges, oubliant son origine, voulut rivaliser de gloire et de puissance avec le Très-Haut, il tomba du ciel et devint le plus affreux des démons.

Si donc Marie est admirable, c'est « qu'il a plu au Seigneur de regarder sa bassesse, et de faire par sa Toute-Puissance de grandes choses en elle. » Mais en devenant la Mère de Dieu, Marie n'est pas devenue la divinité. Gardons-nous donc de la comparer à Dieu, de l'égaliser à Dieu, de l'adorer comme nous adorons Dieu. Ce culte serait criminel, sacrilège, impie. Dans le haut rang où Marie est placée, elle est encore « la servante du Seigneur; » et loin que cette qualité déroge à l'honneur que nous lui devons, l'Eglise nous apprend à la saluer tous les jours, à la saluer plusieurs fois le jour sous un titre qu'elle affectionna, et qui fut le principe de son élévation.

Voilà, mes frères, la borne qu'il ne faut jamais dépasser : Dieu d'abord, et Dieu en tout, et Dieu avant tout, et Dieu par-dessus tout; mais après Dieu, Marie est l'objet le plus digne de notre estime, de notre vénération, de nos respects. Ne craignons pas de l'honorer d'un culte spécial et supérieur à celui que nous rendons aux autres saints. L'éminence de ses vertus, la grandeur de ses privilèges, la pratique de toute l'Eglise, le suffrage particulier de la France, tout justifiera notre dévotion.

La vie de notre auguste Vierge, dit saint Ambroise, est à elle seule une école parfaite de vertus, et des plus éminentes vertus. Elle présente aux personnes de tout âge et de tout rang un modèle si achevé, que les plus saints doivent compter pour beaucoup, je ne dis pas de le copier trait pour trait, mais d'avoir seulement avec lui quelque ressemblance. Avant même

qu'il donnât Marie au monde, Dieu s'était montré admirable dans ses saints. Il avait prouvé par leurs œuvres de quelle magnanimité, de quel héroïsme les hommes sont capables, quand, dociles aux impressions de sa grâce, ils en suivent le mouvement. Dans quel siècle pourrât-on ne pas admirer l'innocence d'Abel, la piété d'Hénoch, la résignation de Job, la foi d'Abraham, l'obéissance d'Isaac, la chasteté de Joseph, la douceur de Moïse, la générosité de David, le zèle d'Elie, la charité de Tobie, le courage de Judith, la fidélité de Susanne, le dévouement d'Esther ? Cependant, il faut le dire, et leur gloire n'en sera pas affaiblie, chacun de ces illustres personnages eut son don particulier, sa vertu propre qui le distingua, qui le caractérisa ; Marie, au contraire, parce qu'elle avait reçu tous les dons, fut éminente en toutes sortes de vertus, et fit voir dans l'ordre de la grâce ce qu'on ne voit pas dans l'ordre de la nature, le même fonds produisant toute espèce de fruits également beaux, également délicieux.

Dans Marie, quelle religion ! Dès l'âge le plus tendre, et la première fois qu'elle est conduite au temple, elle se présente au Seigneur, lui fait hommage de son être, se consacre pour toujours à son service, et prend l'engagement irrévocable de l'aimer sans partage. Dans Marie, quelle grandeur d'âme ! La stérilité passe chez les Juifs pour une malédiction et la virginité y est en opprobre ; Marie, pour être plus parfaitement à Dieu, renonce à l'espérance qui flatte toutes les filles de Juda, l'espérance de donner à la nation le Messie promis, et fait vœu d'une perpétuelle virginité. Dans Marie, quelle modestie ! Elle se trouble, même à la vue d'un ange qui la salue au nom du Dieu saint dont il est l'envoyé. Dans Marie, quelle humilité ! Pleine de grâce, bénie entre toutes les femmes, associée au plus grand des mystères, honorée d'un titre qui l'élève au-dessus de toutes les créatures, choisie de Dieu pour la mère de son Fils, elle ne cesse pas de se regarder comme la servante du Seigneur. Dans Marie, quelle foi ! l'incarnation du Verbe, par l'opération du Saint-Esprit, est un prodige inouï, incompréhensible ; mais ce prodige, Dieu l'annonce, Dieu le promet à Marie ; c'en est assez : elle ne doute pas qu'il ne s'accomplisse en elle selon la parole du Tout-Puissant. Dans Marie, quelle obéissance ! Elle passe de Nazareth à Bethléem, de Bethléem à Jérusalem, de la Judée en Egypte, de l'Egypte en Galilée, suivant que Dieu, pour l'exécution de ses desseins, la veut tantôt ici, tantôt là. Dans Marie, quelle tendre compassion ! Que ne fit pas pour les malheureux celle qui, pour éviter un peu de confusion à de pauvres gens qui l'avaient invitée à leurs noces, demanda à son Fils d'opérer un miracle ? Dans Marie, quel héroïsme de charité ! Elle savait que l'adorable Enfant dont elle était la mère se serait un jour « en butte à la contradiction, »

et laverait un jour dans son sang les iniquités du monde : elle associa ses sentiments à ceux de la victime, elle consentit aux sacrifices ; et debout, au pied de la croix, la plus tendre des mères vit expirer le plus aimable des fils, non pas sans douleur, mais sans faiblesse, mais sans verser de larmes, mais en priant qu'un sang si précieux, qui avait été puisé dans ses veines, ne coulât infructueusement pour personne, et procurât le salut aux boureaux même qui le répandaient. Dans Marie. . . Ô Marie ! vous êtes plus de vertus que je n'en peux nommer ; et dans vous l'éclat des plus belles vertus ne fut jamais obscurci par le plus léger défaut. Siège de la véritable sagesse, vous fûtes entre les filles de Juda, « ce que le lis est au milieu des épines. » Miroir d'une incorruptible justice, l'œil le plus clairvoyant, l'œil le plus malin ne découvrira jamais en vous la moindre tache. *Vous êtes toute belle* (Cant., IV, 7) par vos vertus, et n'eussiez-vous que vos vertus, vous mériteriez la vénération de la terre et du ciel ; mais en vous l'éclat des plus éminentes vertus est encore relevé par la réunion des plus glorieux privilèges.

J'appelle privilège de Marie cette grâce qui purifia pour elle la source empoisonnée où tous les hommes puisent la mort de l'âme au moment qu'ils y trouvent la vie du corps ; cette grâce qui éloigna d'elle la malédiction prononcée contre les enfants d'Adam ; cette grâce, en un mot, qui la préserva du péché originel et des suites honteuses que ce péché a dans les autres hommes. Car, tandis que les autres naissent coupables, naissent souillés, naissent injustes d'une injustice qui leur est propre, et qu'ils ont contractée par la naissance qu'ils tirent d'Adam, au point que « nul n'est exempt de souillure, pas même l'enfant qui n'a encore vécu qu'un jour sur la terre, » Marie fut conçue sans tache et avec toutes les prérogatives de l'innocence. Dieu fut avec elle « dès le commencement de ses voies ; » et la gloire de Marie commença « avant même qu'elle fût sortie du sein de sa mère. » J'appelle privilège de Marie, cette grâce qui, la confirmant dans l'heureux état où elle avait été créée, la rendit capable d'éviter jusqu'à l'apparence du mal, jusqu'à l'ombre du plus petit péché ; de manière que dans le cours d'une longue vie, il n'y eut pas un instant où elle ne pût dire à Dieu : « ô Dieu ! éprouvez-moi, sondez mon cœur, interrogez-moi, connaissez les sentiers par lesquels je marche, » et où le Dieu de sainteté ne lui eût répondu : *vous êtes toute belle, ma bien-aimée, vous êtes toute belle, et il n'y a point de tache en vous.* J'appelle privilège de Marie, cette abondance, cette profusion des dons célestes qui l'ont fait comparer à cette arche « composée d'un bois incorruptible, et revêtue au dedans et au dehors de l'or le plus pur ; à ce trône d'ivoire que Salomon avait fait faire dans sa magnificence, et si

merveilleux qu'on n'avait jamais vu un si bel ouvrage dans tous les royaumes du monde. » J'appelle privilège de Marie le choix que Dieu fit d'elle pour être la Mère de son Fils : privilège unique et que Marie ne partage avec personne ; privilège qui suppose tous les titres, ou qui les donne tous ; privilège qui fait en un sens de Marie la médiatrice des hommes, la réparation du genre humain ; privilège admirable, incompréhensible, ineffable, qui met un Dieu dans sa dépendance, et l'univers à ses pieds. J'appelle privilège de Marie, le genre de sa mort. La mort pour Marie n'est ni la peine, ni la suite du péché. L'amour seul a pu rompre, l'ardeur seule de la charité a pu consumer les liens qui la retenaient sur la terre, séparée de son Fils. J'appelle privilège de Marie, son assumption au ciel. Comme celui de Jésus-Christ, « le tombeau de Marie devient glorieux ; » la chair de la Mère, comme celle du Fils, « repose dans l'espérance. » Inaccessible à la corruption, « c'est sous les ailes des chérubins qu'est placée cette arche » dans laquelle avait habité pendant neuf mois le Saint des saints. Enfin, j'appelle privilège de Marie, la gloire qu'elle reçoit en ce jour où, comme nous l'avons dit, elle est élevée « au-dessus de toutes les principautés et de toutes les puissances, de toutes les vertus, de toutes les dominations et de tous les titres qui peuvent être non-seulement dans le siècle présent, mais encore dans celui qui est à venir. »

Quand Assuérus voulut récompenser les services du fidèle Mardochée, il ordonna « qu'il serait vêtu des habits royaux, qu'il monterait le même cheval que montait le roi, qu'il aurait le diadème sur la tête, que le premier des princes et des grands de la cour tiendrait son cheval par les rênes, et que, marchant devant lui par la place publique, il crierait : C'est ainsi que sera honoré celui qu'il plaira au roi d'honorer. »

Dieu tient en quelque sorte la même conduite à l'égard de Marie. Il la montre aujourd'hui à la terre, ornée de toutes les vertus, comblée de mérites, enrichie des grâces les plus précieuses, distinguée par les privilèges les plus honorables, décorée des titres les plus glorieux, couronnée d'une gloire immortelle, recevant les hommages de toute la cour céleste, et la première après lui, dans la splendeur des saints. N'est-ce pas nous dire que son intention, son désir, sa volonté est que nous honorions de tout notre pouvoir et par les sentiments d'une piété sincère, et par les témoignages extérieurs d'une solide dévotion, celle que lui-même a tant honorée ?

Aussi, quel n'a pas été dans tous les temps le zèle de l'Eglise pour l'honneur de Marie ! Jugez-en par les anathèmes dont elle frappe tout téméraire qui oserait lui contester quelques-unes de ses glorieuses prérogatives, surtout celle de vierge et de mère de Dieu. Jugez-en par cette multitude de tem-

ples et d'autels érigés sous son nom partout où Jésus-Christ est sincèrement et fidèlement adoré. Jugez-en par ce grand nombre de fêtes instituées en son honneur, et qui toutes se célèbrent avec plus de solennité que celle d'aucun autre saint. Jugez-en par les titres qu'elle lui donne, par les prières qu'elle lui fait, par la puissance qu'elle lui attribue, par la confiance qu'elle lui témoigne, par les grâces qu'elle accorde à ceux qui lui sont particulièrement dévots. Ah ! l'Eglise croirait déshonorer Jésus-Christ, si elle n'honorait pas autant qu'il est en elle sa divine Mère.

O Marie ! nous aimons à en rappeler le souvenir, quoiqu'il nous confonde, c'est dans notre France, c'est parmi nos pères que vous trouviez autrefois les plus grands admirateurs de vos vertus, les plus zélés défenseurs de vos privilèges, vos serviteurs les plus dévoués et les plus fidèles. Pleins de confiance dans le crédit dont vous jouissez auprès de Dieu, c'était vous qu'ils invoquaient, vous qu'ils réclamaient dans les calamités publiques et particulières ; et la promptitude des secours, et la continuité de vos faveurs avaient si bien justifié leur confiance, que chacun d'eux vous appelait sa mère, que tous ensemble ils vous appelaient leur patronne. Aussi, avec quelle ferveur de dévotion, avec quels transports de joie ils célébraient vos fêtes, et en particulier celle de votre glorieuse assumption ! Ce jour, ils l'avaient spécialement choisi pour faire éclater leur reconnaissance ; et l'on voyait tous les rangs se confondre pour chanter d'une voix unanime vos grandeurs et vos bienfaits. O mère des miséricordes ! notre ingratitude n'a pu arrêter le cours de vos grâces sur nous. Quoique nous ayons si fort dégénéré de la piété de nos ancêtres, nous sommes encore l'objet de vos soins : vous êtes encore la mère affectionnée des Français. Le triomphe de la religion dans une terre que l'impiété ravagea si longtemps ; la liberté miraculeusement rendue au successeur de Pierre, victime, depuis cinq ans, d'un attentat qui mettait en larmes l'Eglise universelle ; le retour inespéré de cette famille antique et vraiment royale, dont la proscription a causé tous nos maux, et à qui nous devons, non-seulement de n'avoir pas péri, mais encore d'être remontés au rang dont la folie nous avait fait descendre ; la paix, après une guerre si prolongée et si meurtrière ; tant d'événements heureux, arrivés au moment même où tout espoir semblait perdu, à qui pourrions-nous les attribuer ? qu'à vous, protectrice aussi charitable que puissante, qu'à vous, à qui tous les Français religieux ont toujours attribué tout ce qui leur arrivait de prospère ? Nous porterons donc eu ce jour le tribut de notre reconnaissance au pied de votre autel. Nous y porterons les vœux ardents que nous formons pour le maintien de la vraie foi, pour la conservation du roi et de son auguste famille, pour la sanctification et le bonheur de tous les Français.

Vous verrez toujours en eux vos enfants. Puissent-ils n'oublier jamais ce qu'ils doivent d'honneur, d'amour, de confiance, de gratitude, à la plus vénérable, à la plus tendre, à la plus affectionnée des mères. Ainsi soit-il.

DISCOURS CXXV.

SUR LE MÊME SUJET.

Magnificat anima mea Dominum. Et exsultavit spiritus meus in Deo salutari meo. (*Luc.*, I, 47, 48.)

Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit est ravi de joie en Dieu mon Sauveur.

Ce qu'une vive reconnaissance inspirait à Marie, il faut qu'en ce jour une confiance humble et filiale nous l'inspire à nous-mêmes. Marie glorifiait Dieu avec un saint transport, au souvenir des grandes choses qu'il avait daigné faire en elle; il faut que nous le glorifions aussi de tout notre cœur, en vue des grands biens qu'il veut nous accorder par elle. Peut-être, mes frères, ne comprenez-vous pas jusqu'à quel point nous est avantageux le mystère qui occupe aujourd'hui l'Eglise, et jusqu'à quel point doit influer sur notre salut le triomphe de Marie; peut-être même que son assumption, si vous n'y êtes pas indifférents, vous attriste plus qu'elle ne vous console. Il semble en effet qu'autant que le ciel se réjouit de la posséder, autant cette terre si pauvre en vertus, si stérile en mérites, doit regretter et pleurer son absence. Mais réfléchissons-y, et l'indifférence fera place à l'admiration, et aux plaintes succéderont les actions de grâces.

Ce que saint Léon disait de l'ascension du Fils, les plus pures lumières de la foi nous autorisent à le dire de l'assomption de la Mère: elle fait notre gloire, elle donne à notre espérance un fondement inébranlable, elle nous assure toute espèce de secours, elle permet, elle commande aux pécheurs, comme aux justes, la plus entière, la plus pleine confiance. Dans la mère comme dans le Fils, nous voyons la nature humaine, non-seulement remise en honneur, non-seulement jugée digne d'habiter les cieux; mais « pénétrant jusqu'au plus haut des cieux; mais s'élevant au-dessus de toute la milice céleste, » au-dessus de tous les ordres des anges, « au-dessus des puissances et des dominations, » et ne s'arrêtant qu'au pied du trône de celui qui ne connaît pas d'égal. Jésus-Christ était monté aux cieux pour nous y préparer une place; Marie est reçue dans le ciel comme la reine de la nation sainte, pour nous ménager à tous les moyens d'y parvenir. Jésus-Christ était monté au ciel pour être notre médiateur auprès de son Père, et faire parler en notre faveur ses travaux, ses larmes, son sang et sa mort; Marie est reçue dans le ciel pour être notre avocate auprès de son Fils, et faire valoir à notre avantage les privilèges dont il l'a honorée, la gloire dont il l'a couronnée, les trésors de grâces qu'il lui a confiés, la puissance qu'il lui a remise. Jésus-Christ était monté au ciel pour en-

voyer à ses apôtres l'Esprit de vérité, de consolation et de force; Marie est reçue dans le ciel, parce qu'elle fut, dès le commencement de ses voies, l'épouse fidèle de l'Esprit de sainteté. A ce titre, et par le poids de son intercession, elle attirera jusqu'à elle tous ceux qui, courant à l'odeur de ses parfums, auront la volonté de la suivre. Enfin, Jésus-Christ montant au ciel répandit ses dons sur les hommes; Marie reçue dans le ciel est établie dispensatrice souveraine de toutes les grâces, de tous les dons excellents et parfaits. En sera-t-elle avare envers nous? N'aimera-t-elle pas à nous combler de biens, puisqu'elle en a le pouvoir? Reine du ciel, mère de miséricorde. Mère du Fils unique de Dieu, quels titres à notre confiance! Nous l'invoquerons, eh! puissé-je réussir à vous le persuader, nous l'invoquerons toujours efficacement, quand nous l'invoquerons chrétiennement.

Dans les choses humaines, je traite, du moins je puis traiter sans intermédiaire avec mes égaux. Ce que je leur demande aujourd'hui, peut-être ils auront demain à me le demander à moi-même. N'écoutassent-ils que leur intérêt, ils doivent se montrer à mon égard tels qu'ils me voudraient trouver dans l'occasion, officieux et indulgents. Mais je sens le besoin de faire appuyer mes demandes auprès de ceux que leur rang a placés bien au-dessus de ma tête; surtout si je n'ai aucun titre à leur bienveillance, surtout si je leur ai déplu; surtout si, par des fautes qui n'admettent point d'excuse, j'ai encouru leur disgrâce et provoqué leur ressentiment. Il me faut alors chercher quelqu'un qui parle pour moi, qui intercède pour moi, use de son crédit pour m'obtenir ce que, seul et réduit à moi-même, je n'oserais pas demander, je n'oserais pas même espérer; et entre les protecteurs, celui-là m'inspire plus de confiance, qui, avec un plus grand pouvoir, est aussi le plus enclin à me servir.

Cette conduite que la prudence de la chair inspire aux enfants du siècle de tenir dans leurs affaires, et que l'expérience justifie, pourquoi, mes frères, ne la tenons-nous pas dans l'importante affaire de notre salut, puisqu'elle est conforme aux vues de Dieu, qu'elle entre dans le plan de sa providence? Après notre péché, dit saint Bernard, nous tremblions de paraître devant la face du Seigneur; sa voix nous remplissait d'épouvante: nous courions, comme Adam, cacher notre nudité sous les feuilles; mais nous avons pour avocat auprès du Père, ce juste par excellence, qui s'est fait victime de propitiation pour tous les péchés du monde. C'est lui qui fera notre paix, lui qui nous ramènera à Dieu, lui qui réconciliera Dieu avec nous; c'est par lui que nous aurons accès auprès du Père; car il est toujours exaucé à cause de son profond respect. *Verebaris ad Patrem accedere; Jesum tibi dedit mediatorem.* Que si ce Médiateur tout-puissant, au nom de qui tout genou fléchit au ciel, sur la terre et dans les enfers; si ce Jésus, quoique assis

sur le trône de la miséricorde et de la grâce, vous imprime encore plus de respect qu'il ne vous inspire de confiance, parce qu'en devenant ce qu'il n'était pas, il n'a point cessé d'être ce qu'il était, Fils unique de Dieu, engendré de toute éternité « dans la splendeur des saints; » parce que « sous la forme et avec la nature d'un serviteur, il » pu, sans usurpation, se dire égal à Dieu, » et qu'il doit juger souverainement les vivants et les morts; vous avez auprès de lui une patronne et une avocate qui négociera votre pardon avec autant de zèle que d'efficacité. Recourez à Marie, elle est la mère de votre juge. Comme le Père exauce toujours son Fils, le Fils exaucera certainement sa Mère : *Exaudiet utique Matrem Filius : et exaudiet Filium Pater*. C'est là, continue le même saint Bernard, c'est là l'échelle par laquelle les pécheurs peuvent sortir du gouffre de l'iniquité. C'est là ce qui me rassure le plus contre les péchés que j'ai commis, et contre le danger où je suis d'en commettre encore; c'est le fondement, c'est le motif de toute mon espérance. *Filioli ! hæc peccatorum scala, hæc mea maxima fiducia est, hæc tota ratio spei meæ*.

En effet, mes frères, que ne peut point Marie en faveur de ceux qui l'invoquent ? Parce que Judith a aimé la chasteté, Dieu, à sa prière, fait tomber la tête du superbe Holopherne, et sauve Béthulie d'une ruine totale. Parce que la reine Esther s'est généreusement abandonnée au péril et à la mort pour le salut de sa nation, Dieu, à sa prière, change le cœur d'Assuérus, au point qu'il fait pendre Aman au gibet préparé pour Mardochée, et se déclare le protecteur de ces mêmes Juifs qu'il avait permis d'exterminer dans toute l'étendue de ses Etats. Parce que Jérémie prie beaucoup pour ses frères et pour la ville sainte, Dieu, à sa prière accorde à Machabée de remporter avec une poignée de soldats la victoire la plus complète sur l'impie Nicanor et sa formidable armée. Parce que les saints qui règnent aujourd'hui dans le ciel avec Jésus-Christ, se rendirent agréables à Dieu par leur fidélité, la foi nous instruit qu'ils peuvent beaucoup par leurs prières; et l'Eglise nous autorise, nous invite, nous exhorte à les invoquer, et nous donne l'exemple de la confiance qu'on doit mettre dans leur intercession.

Mais quelle créature au ciel et sur la terre fut jamais agréable à Dieu comme celle que Dieu prévint de tant de grâces, qu'il enrichit de dons si précieux, qu'il honora de privilèges si particuliers, qu'il associa à ses desseins dans la rédemption des hommes, qu'il choisit pour la mère de son Fils ? Quelle créature au ciel et sur la terre mérita jamais devant Dieu, comme celle qui fut si humble dans la plus grande élévation, si patiente dans le dénuement le plus absolu, si magnanime dans les plus rudes épreuves, et en qui Dieu ne découvrit jamais la moindre souillure ? Aussi, quelle créature, au ciel ou sur la terre, a été récompensée de Dieu

comme celle dont la mort même est un triomphe, dont la chair ne verra pas la corruption du tombeau, pour qui il déploie toute sa magnificence, qu'il fait placer comme une arche précieuse dans le Saint des saints, sous les ailes des chérubins, qu'il couronne, qu'il proclame reine de son empire ? Par suite, quelle créature, au ciel ou sur la terre, eut jamais auprès de Dieu plus de pouvoir que Marie ? Elle est le canal de toutes les grâces; c'est par elle que Dieu dispense ses dons; c'est par les mains de cette Vierge incomparable qu'il les fait passer en nous les communiquant. Sachons seulement la mettre dans nos intérêts; obtenons seulement qu'elle parle pour nous au Roi dont elle est la mère : fallût-il des miracles, ils seront accordés à son intercession. Car ce n'est pas, ainsi que l'observe un de nos plus célèbres orateurs chrétiens, ce n'est pas, sans doute, en la glorifiant, que Dieu aura tellement borné son pouvoir, qu'elle ne soit plus en état d'en faire sentir aux hommes les salutaires effets. Ce n'est pas en recevant le prix de ses mérites qu'elle aura perdu le plus beau de ses privilèges. Le Fils adorable qu'elle porta dans son sein fit pour elle des prodiges, lorsqu'il ne l'appelait encore que femme, et qu'il disait n'avoir rien de commun avec elle; que n'accordera-t-il pas à sa médiation aujourd'hui qu'il règne et la fait régner avec lui ! Qu'elle demande donc, et quoi qu'elle demande, elle n'éprouvera jamais la confusion d'un refus : *Pete, mater mea; neque enim fas est ut avertam faciem tuam*. (III Reg., II, 20.)

Mais Marie voudra-t-elle demander pour nous ? Sa charité égale-t-elle son crédit ? Du haut du trône où elle est si glorieusement assise, daignera-t-elle abaisser ses regards sur des misérables ? Au sein des plus pures délices, nageant dans un torrent de volupté, prêtera-t-elle une oreille attentive à nos supplications ? ne rougirait-elle pas, sainte comme elle l'est, de s'entremettre pour des pécheurs ; n'épousera-t-elle pas plutôt contre nous les intérêts de la divine justice ? Repoussons, mes frères, et repoussons bien loin, des soupçons qui nous seraient aussi préjudiciables qu'ils sont injurieux à Marie.

Dans le ciel la foi n'a point d'exercice, parce qu'on y voit dans leur source et telles qu'elles sont, sans voile et sans nuage, les choses qu'ici-bas il nous faut croire sans les voir. Dans le ciel l'espérance n'a plus d'objet, parce que la possession de Dieu, qui est le souverain bien, satisfait, remplit, comble tous les désirs. « La charité, » au contraire « ne finit jamais. » C'est là qu'elle se perfectionne ; et elle est d'autant plus parfaite dans les anges et dans les saints, qu'ils sont plus intimement unis à Dieu. Sur ce principe, quel habitant du ciel doit nous aimer autant que Marie, puisque personne, après Jésus-Christ, ne nous a autant aimés qu'elle ? Pour nous en convaincre, rappelons qu'elle nous a aimés jusqu'à consentir à la mort de son Fils, parce que cette mort était nécessaire à notre salut.

Elle pouvait-elle ne pas nous aimer, la Mère de ce Sauveur charitable, qui nous a aimés lui-même jusqu'à se livrer pour nous ? Pouvait-elle ne pas être miséricordieuse, celle qui avait porté dans son sein et nourri le Dieu de la miséricorde ? Pouvait-elle ne pas s'intéresser au salut des hommes, celle que Dieu n'avait choisie pour sa mère, que parce qu'il voulait sauver les hommes ? Or, ce que sur la terre Marie faisait, Marie éprouvait en faveur des hommes, sur quoi fondés croirions-nous qu'elle ne l'éprouve plus, qu'elle ne le fait plus aujourd'hui, puisque la cause de son affection, le motif essentiel de sa charité subsiste toujours, qu'elle est encore aujourd'hui la Mère de notre Sauveur ?

Il est vrai, le rang auquel Dieu élève Marie, la place à une distance comme infinie de nous. Ne craignons pas néanmoins qu'elle méconnaisse la race dont elle est sortie. Elle sait et ne peut oublier qu'elle eût été par nature tout ce que nous sommes, si la grâce ne l'eût prévenue ; que notre dégradation a été l'occasion de sa gloire, et qu'elle doit le plus beau de ses titres au besoin que nous avons et qu'elle avait, comme nous, d'être rachetés.

Il est vrai, Dieu enivre Marie « de l'abondance qui est dans sa maison. » Ne craignons pas néanmoins que, tout occupée de sa félicité, elle n'entende pas nos soupirs. Elle sait et ne peut oublier qu'elle nous a laissés dans une vallée de larmes ; qu'elle-même a passé par plus d'une épreuve, et qu'en lui donnant sur la croix le disciple bien-aimé pour fils, Jésus-Christ nous la donna pour mère.

Il est vrai, Marie surpasse en sainteté tous les saints ; elle a par là même toute espèce d'iniquité en horreur. Ne craignons pas néanmoins qu'elle manque jamais de compassion pour les coupables. Elle a appris de son Fils à faire des pécheurs, et des plus grands pécheurs, le premier objet de ses soins, de sa sollicitude, de sa tendresse. Elle aime tous les hommes, justes et pécheurs ; il n'y a personne qui ne doive l'invoquer avec confiance, parce qu'il n'y a personne qui l'ait invoquée vainement quand il l'a invoquée fidèlement. que de saints lui ont dû leur persévérance ! que de libertins lui ont dû leur retour à Dieu ! que de particuliers lui doivent d'avoir échappé à des dangers imminents ! que de familles, que de villes, que de nations ont consacré par des monuments publics et par des vœux solennels leur reconnaissance envers Marie pour les biens qu'ils en avaient reçus, ou pour la cessation des maux dont elle les avait délivrés ! Si je pouvais produire ici cette nuée de témoins du pouvoir et de la charité de Marie ! qu'il me suffise de vous rappeler qu'une expérience journalière de son crédit auprès de Dieu avait engagé nos pères à se consacrer tout particulièrement à son service ; et que c'est d'eux que nous avons appris à invoquer l'auguste Vierge comme la mère de la grâce, la mère

de la miséricorde, la santé des infirmes, le refuge des pécheurs, la consolation des affligés, la ressource toujours assurée du peup e chrétien.

Vous ne l'invoquez donc pas, mes frères, cette patronne aussi charitable que puissante des Français ; vous ne l'invoquez donc pas, puisque depuis trente ans la main du Seigneur s'appesantit sur vous ; et qu'après avoir bu tant et tant de fois au calice de sa fureur, il vous y faut boire encore, et le vider, ce semble, jusqu'à la lie. Quoi ! sous la protection de Marie, j'ai vu cette France que la religion et la sagesse, fille de la religion, avaient faite si belle, renier son Dieu et diviniser la folie ! Chez une nation recommandable entre toutes les nations de l'univers par son affection pour ses rois, j'ai vu couler sous la hache du bourreau, puis se tarir sous le poignard d'un assassin, le sang auguste de cette famille adorée, qui, après avoir régné sur nous près de huit siècles, n'aurait à nous léguer aujourd'hui qu'une espérance incertaine ! J'ai vu la terreur couvrir ce beau royaume de prisons et d'échafauds, et faire des Français, naturellement si humains et si généreux, ou des tigres féroces, ou des brebis stupides. J'ai vu ces Français, calmes et heureux sous le gouvernement paternel de leurs maîtres légitimes, se livrer à la turbulence, aux excès, aux fureurs d'une anarchie effrénée, ou gémir sous le joug de fer d'une servitude aussi impitoyable qu'ignominieuse ! J'ai vu une guerre longue et désastreuse moissonner pendant vingt ans l'élite de la jeunesse ! J'ai vu l'épidémie porter pendant trois ans le ravage dans les familles, et la contagion tuer les bestiaux ! J'ai vu l'intempérie des saisons frapper la terre de stérilité, et réduire l'habitant des campagnes, l'artisan dans les villes, à ne manger qu'un pain trempé de ses larmes, à ne boire que l'eau de ses pleurs ! J'ai vu l'étranger paralyser le courage de nos soldats, franchir nos impénétrables barrières, envahir deux fois le sol sacré de la patrie, rouvrir, envenimer toutes vos plaies, aggraver l'Etat de gêne, de pauvreté, de détresse, où déjà vous aviez mis le malheur des temps ! Et toujours emportés par l'esprit de vertige, la plupart vous méconnaissiez la cause et les auteurs de vos maux ! vous en accusez, vous calomniez ceux qui seuls peuvent les adoucir ; ceux qui seuls empêchent qu'ils ne deviennent extrêmes ! Et dans un état de choses pour lequel plaident l'honneur, l'équité, la religion, l'intérêt le plus cher de votre pays ; dans un état de choses qui devrait vous réunir, vous êtes divisés de sentiments, parce que vous l'êtes d'opinion ; vous voyez des ennemis dans ceux qui ne pensent pas comme vous : *Interroga patrem tuum et annuntiabit tibi ; majores tuos, et dicent tibi.* (Deut., XXXII, 7.) Interrogez vos pères ; interrogez les anciens de votre peuple, et ils vous diront qu'ils ne virent jamais rien d'égal à ce qui vous est arrivé ; ou que si Dieu parut quelquefois vouloir les visiter

par l'affliction, les fléaux les plus menaçants devinrent, par la protection de Marie, des maux passagers. Lisez vous-mêmes, ou consultez ceux qui ont pu lire les annales de votre nation, et vous verrez, et l'on vous dira que du jour où le pieux Louis XIII mit la France sous la protection de Marie, la France fut aussi paisible au dedans que respectée au dehors. Il faut donc que nous soyons grandement coupables pour que Marie, si bonne, si miséricordieuse, nous ait délaissés à ce point. Oui, mes frères, grandement coupables; mais quand vous souffrez, je n'agrirai pas vos maux par des reproches même légitimes; et s'il n'est pas en mon pouvoir de soulever le poids de vos douleurs, je vous dois au moins des consolations. Eh bien! gémissons ensemble, repentons-nous ensemble, réclamons ensemble la divine miséricorde par l'intercession de Marie. Nous l'invoquerons toujours efficacement quand nous l'invoquerons chrétiennement.

Prenez garde : je dis quand nous l'invoquerons chrétiennement. Car espérer qu'elle s'intéressera dans nos nécessités temporelles, quoique nous ne fassions aucun cas des biens de la grâce; qu'elle assurera l'impunité à nos crimes, quoique nous refusions opiniâtrément de rompre avec l'iniquité; qu'elle apaisera notre juge et désarmera sa justice, quoique nous lassions sa miséricorde par notre impénitence; qu'elle nous procurera les bénédictions de la paix avec les hommes, quoique nous fassions la guerre à Dieu; ce serait une présomption aussi folle qu'impie. Non, mes frères, non, Marie ne saurait avoir d'autres sentiments que Jésus-Christ : ce qu'il a méprisé, elle le méprise; ce qu'il a haï, elle le hait; ce qu'il commande, elle le veut. Elle est encore moins sa mère pour l'avoir mis au monde que pour avoir fidèlement accompli sa volonté, qui était celle du Père céleste. Prions donc Marie, mais prions-la avec le respect que nous devons à la mère de notre Sauveur, avec la confiance et l'amour que nous devons à la mère de tous les hommes. Demandons-lui des grâces temporelles; mais seulement dans l'ordre qu'elles peuvent avoir à notre salut, et dans une disposition de conformité parfaite aux desseins de la Providence sur nous. Demandons-lui qu'elle nous protège et nous défende; mais nous-mêmes séparons-nous des occasions dangereuses; fuyons ce qui nous porte au péché. Demandons-lui qu'elle détourne de nos têtes les effets de la vengeance divine; mais demandons-lui, en même temps, qu'elle nous fasse détester ce que Dieu aurait à punir en nous; qu'elle nous tende une main secourable pour sortir de l'abîme de misères où nous sommes tombés; mais aussi qu'elle nous aide à déraciner nos mauvaises habitudes, à triompher de nos cupidités injustes; qu'elle nous ménage des grâces de conversion, et nous donne la volonté d'en user. Demandons-lui qu'elle prie pour nous à l'heure de la mort; mais avant tout,

demandons-lui qu'elle prie pour que nous cessions de mener une vie criminelle. Elle nous exaucera, quoique pécheurs; mais jamais elle ne sera de connivence avec nous dans nos péchés.

Vierge sainte, auguste Marie! vous ne voyez plus dans les Français des admirateurs sincères de vos grandeurs, des zélés de votre gloire, des serviteurs fidèles et dévoués à votre culte. Leur piété, comme leurs autres vertus, a souffert du malheur des temps. Un intérêt, et un intérêt bien pressant les ramène aujourd'hui au pied de votre autel. Ils vous offrent leurs hommages et leurs vœux. Les punirez-vous de leur trop longue et trop coupable indifférence? Les renverrez-vous à ces dieux mortels et trompeurs en qui ils mettaient leur confiance, et qui sont désormais impuissants à les secourir? Souvenez-vous plutôt, sainte Mère de Dieu, de vos anciennes miséricordes; et qu'en considération des pères, les enfants, quoique si fort dégénérés, trouvent encore protection dans leur patronne : *Sub tuum præsidium confugimus, sancta Dei Genitrix.* (*Offic. Eccl.*) Ce ne sont pas des triomphes que nous vous demandons. Notre gloire est passée, et nous avons mérité de la perdre par l'abus que nous en avons fait. Mais, du trône où vous êtes assise, regardez et voyez cette France qui vous fut longtemps si chère! Mais qu'elles cessent enfin toutes ces divisions vaines qui nous ont conduits et nous tiennent au bord de l'abîme! Que tous les Français se réunissent autour de ce trône antique qui ne saurait plus tomber sans les ensevelir sous ses débris! Que tous reviennent à ces sentiments de soumission, de fidélité, de respect et d'amour pour le prince, qui les distinguaient entre tous les peuples de l'Europe! Que tous rendent justice aux vertus éminentes, aux talents supérieurs, aux intentions paternelles, à l'inépuisable bonté du roi, qui ne fut jamais malheureux que de leurs souffrances, et qui leur eût sacrifié ses droits, si son retour n'avait été nécessaire pour prévenir leur ruine totale! Que tous les Français vous doivent la conservation de la vertueuse et infortunée princesse qui porte leur unique espérance! Que par elle et sous vos auspices ils voient renaître et reflorir ce lis d'une blancheur éblouissante et d'une odeur exquise, qu'une main impie a coupé jusque dans sa racine! Enfin, que tous les Français, à quelque parti qu'ils aient tenu, quelle que soit la couleur qu'ils aient portée, se pardonnent des torts réciproques et oublient leurs ressentiments dans les embrassements d'une charité sincère! Tels sont, ô Marie! nos supplications et nos vœux dans ce saint jour; les rejetteriez-vous? *Nostras deprecationes ne despicias in necessitatibus.* (*Ibid.*) Non, Vierge comblée de gloire et de grâces! non, vous les appuierez plutôt de votre puissante intercession; vous vous montrerez encore la mère des Français; vous

adoncirez leurs peines; vous écarterez les dangers qui les menacent, et une fois encore ils vous devront leur délivrance: *Sed a periculis cunctis libera nos semper, Virgo gloriosa et benedicta.* (*Ibid.*)

DISCOURS CXXVI.

SUR LES PÉCHEURS D'HABITUDE.

Domine, jam fetet; quatruiduanus est enim. (*Joan.*, XI, 59.)

Seigneur, il sent déjà mauvais, car il y a quatre jours qu'il est là.

La résurrection de Lazare est une œuvre manifestement divine. Par quelle autre puissance que celle de Dieu rappelle-t-on à la vie un mort de quatre jours et à demi corrompu sous la pierre de son sépulcre? Quand Jésus-Christ n'aurait fait que ce miracle, nous devrions tomber à ses pieds, et adorer en lui le Fils du Dieu vivant. Je présume néanmoins que, faute d'y avoir bien réfléchi, ce prodige, de la manière dont il est raconté, et par les circonstances qui l'accompagnent, vous cause peut-être plus d'étonnement qu'il ne vous inspire de respect et de confiance. Accoutumés que vous êtes par la lecture qu'on vous fait de l'Evangile, à voir Jésus-Christ opérer sans efforts et d'un mot les plus étonnantes merveilles, il doit vous paraître extraordinaire que dans cette rencontre il frémissse, se trouble, verse des larmes, porte ses regards vers le ciel, adresse une prière à Dieu, fasse ôter la pierre qui ferme le sépulcre, et appelle Lazare d'une voix forte et éclatante: *Clamavit voce magna.* (*Joan.*, XI, 43.)

Véritablement le Sauveur n'a pas coutume d'en agir ainsi. Chaque fois qu'il juge convenable de manifester aux hommes par des signes miraculeux le pouvoir qu'il a reçu de son Père, il dit, et tout se fait. Une parole lui suffit pour calmer les tempêtes, chasser les démons, purifier les lépreux, guérir les malades, rendre l'ouïe aux sourds, la vue aux aveugles, la parole aux muets, et l'usage de leurs membres à des paralytiques de trente-huit ans. On voit, à ne pouvoir s'y méprendre, qu'il dispose en maître de toute la nature; qu'il est le souverain arbitre de la vie et de la mort. Pourquoi donc, au tombeau de Lazare, se montre-t-il si différent de lui-même? N'est-il pas pour son ami ce qu'il a été pour la fille du prince de la Synagogue? ce qu'il a été pour le fils de la veuve de Naïm, « la résurrection et la vie? » *Ma fille*, dit-il à la première, en la prenant par la main, *levez-vous, je vous le commande* (*Marc.*, V, 41); et à l'instant même l'enfant se lève et commence à marcher. Il touche le cercueil du second; ceux qui le portaient en terre s'arrêtent: *Jeune homme*, dit-il alors, *levez-vous, je vous le commande.* (*Luc.*, VII, 14.) En même temps le mort se lève en son séant; il commence à parler, et Jésus le rend à sa mère. Mais ici Jésus-Christ semble hésiter: on dirait qu'il n'a pas, comme dans les autres rencontres, la conscience de ses

propres forces, et que cette entreprise au moins va lui coûter de bien pénibles efforts. Tout cela ne peut que surprendre de la part d'un Dieu au pouvoir comme à la volonté de qui rien ne saurait résister.

Mais regardons-y de plus près, et nous verrons que ce qui nous étonne est justement ce qui doit confirmer notre foi, et mériter à Jésus-Christ nos hommages et notre reconnaissance. Il hésite si peu, qu'au moment même où on lui annonce que celui qu'il aime est malade, il déclare « que Dieu n'a permis cette maladie que pour faire éclater sa gloire » et prouver la mission de celui qu'il a envoyé. « Lazare dort, » dit-il à ses disciples, « mais je m'en vais l'éveiller; » et parce que ses disciples ne comprennent pas qu'il parle du sommeil de la mort, « Lazare est mort, ajoute-t-il incontinent; mais allons à lui. » Il a si bien le sentiment de ses forces, qu'il assure à Marthe que son frère ressuscitera, non-seulement au dernier jour, mais dans quelques instants. Il exige même qu'elle croie à sa parole avant d'en avoir vu l'effet. Il approche du tombeau, suivi des deux sœurs et d'un grand nombre de Juifs que la circonstance avait attirés. Il lève les yeux vers le ciel, remercie son Père de l'avoir toujours exaucé, et le prie de l'exaucer encore pour l'instruction du peuple qui l'environne. Il commande qu'on ôte la pierre, afin que l'état du mort étant constaté par l'infection qu'il exhale, le miracle de sa résurrection convainque les plus incrédules. Il appelle Lazare d'une voix puissante, pour qu'on reconnaisse en lui le Dieu de majesté. Il veut, en rendant la vie à un cadavre que la mort et la corruption avaient déjà défiguré, paraître aussi grand, aussi véritablement Dieu que lorsque autrefois il fit sortir l'univers du néant.

Mais pourquoi frémir, pourquoi se troubler, pourquoi pleurer? Malheureux, dit saint Augustin, ne va pas attribuer à faiblesse ce qui dans ton Sauveur n'est que l'effet d'une tendre compassion. Ce frémissement, ce trouble, ces larmes te disent combien Jésus-Christ a jugé déplorable l'état de ces pécheurs dont Lazare était la figure, et combien est miraculeuse la grâce qui les convertit. (Il parle des pécheurs d'habitude.) Cette pensée du saint docteur m'a paru aussi solide qu'ingénieuse, et je me propose de vous la développer. Notre foi n'est languissante que parce que nos œuvres sont mauvaises; et quoique ce fût bien ici le lieu d'établir contre les incrédules la vérité de la religion par les miracles dont elle se glorifie, j'ai cru d'une utilité plus générale de parler seulement de la résurrection de Lazare comme en ont parlé les saints Pères, et d'en tirer un puissant motif de réformer vos mœurs.

L'Evangile, comme je l'ai insinué déjà, fait mention de trois morts ressuscités par Jésus-Christ. Le premier est la fille du prince de la Synagogue, qui venait de mourir, et dont le corps était encore dans la

maison. Le second est le fils de la veuve de Naïm, que l'on portait déjà en terre. Le troisième est Lazare qui, mort depuis quatre jours, pourrissait déjà dans le tombeau. Ces trois morts, selon l'explication de saint Augustin, nous représentent trois espèces de pécheurs qui ont besoin de se convertir et de ressusciter à la grâce. Les premiers sont morts par un seul péché qu'ils ne viennent que de commettre, et c'est ce qui nous est représenté par la fille de ce prince qui fut ressuscitée au moment même où elle ne faisait que d'expirer. Les autres sont morts par plusieurs actions criminelles, et se trouvent déjà bien avant dans le désordre; c'est ce qui nous est figuré par le fils de la veuve de Naïm, qui était déjà aux portes de la ville quand Jésus-Christ le ressuscita. Enfin, il y a une troisième espèce de pécheurs qui croupissent depuis longtemps dans une mauvaise habitude; cette mauvaise habitude a corrompu leur cœur; elle les retient dans l'abîme du crime. Nous trouvons une image de leur état dans celui de Lazare, enterré depuis quatre jours, et répandant une odeur insupportable; car la pierre qui couvrait son sépulcre figure la force de la mauvaise habitude : *Moles imposita sepulcro, vis consuetudinis*.

La justification d'un pécheur est donc toujours dans l'ordre de la grâce, ce que la résurrection d'un mort est dans l'ordre de la nature. Il faut de nécessité que Dieu y intervienne par sa miséricorde et par sa puissance; il faut que Dieu répare ce que le péché a détruit; que Dieu renoue le lien que le péché a rompu, que Dieu rallume ce feu de la charité que le péché a éteint; en un mot, que Dieu crée l'âme de nouveau, et de nouveau lui communique le principe surnaturel, ou la grâce qui la fait vivre spirituellement. Mais encore qu'à l'égard de Dieu tout soit également facile, que Dieu tienne en ses mains le cœur et la volonté de tous les hommes et les plie à son gré; qu'il change les persécuteurs en apôtres et les bourreaux en martyrs, comme il corrige et relève d'une première chute le disciple qui n'a été que faible, il est vrai de dire, d'après la manière dont Dieu agit en nous et avec nous pour nous faire opérer notre salut, qu'entre tous les pécheurs aucuns ne paraissent moins susceptibles de revivre à la grâce, aucuns ne se prêtent moins à ses mouvements, aucuns ne lui opposent plus d'obstacles que les pécheurs d'habitude; et que leur conversion, quand elle arrive, est par excellence l'œuvre du Seigneur, une œuvre merveilleuse, plus merveilleuse que la résurrection d'un mort de quatre jours et qui sent déjà mauvais. Comprenez ce que je dis.

Du moment qu'un homme ne vit plus, il est indifférent qu'il ait cessé de vivre par tel ou tel autre accident; par une révolution subite ou une maladie de langueur; par dix ou par cent blessures. Il ne reste plus de lui qu'un cadavre insensible, inca-

pable du moindre mouvement, et que la pourriture et les vers vont se disputer, à moins que celui qui a la puissance de la vie et de la mort ne dise qu'il vivra : *Tibi dico, surge. (Luc., VII, 14.)* Mais quoiqu'un seul péché donne la mort à l'âme, en ce sens qu'il la sépare de Dieu qui est sa vie, comme elle-même est la vie du corps, les suites de cette mort sont d'autant plus funestes que le péché devient plus fréquent. Eh ! combien ne le sont-elles pas quand le péché a passé en habitude ! Un premier péché nous souille, nous rend injustes, il nous prive des mérites acquis, et nous met hors d'état d'en acquérir de nouveau; il diminue la liberté et ajoute aux forces de la concupiscence; il nous laisse moins de facilité que nous n'en avions pour le bien, et augmente la violence du penchant qui nous sollicite au mal. Nous méritons, pour l'avoir commis, une damnation éternelle; et cette damnation, aucun coupable ne l'évite que par le repentir; car elle est la solde du péché : *Stipendium peccati mors. (Rom., VI, 23.)*

Mais observez qu'on peut déchoir de la justice et cesser d'être saint, sans perdre ni la foi aux vérités que la religion enseigne, ni l'espérance des secours et des récompenses que la religion promet, ni la crainte des châtimens dont la religion menace, ni l'estime des devoirs que la religion prescrit, ni l'horreur des vices que la religion réprouve, ni les bons sentimens que la religion entretient, ni l'usage des pratiques utiles que la religion recommande. On peut, après s'être blessé, sentir son mal, en craindre les suites, désirer sa guérison, la demander et se prêter, pour l'obtenir, à user des remèdes convenables. C'est sur ce fonds, si je puis parler ainsi, que Dieu travaille; c'est à la faveur de ces dispositions que la grâce rentre dans le cœur, qu'elle étonne, qu'elle l'éclaire, qu'elle le consterne, qu'elle l'attendrit, qu'elle le trouble par le remords, le perce par la crainte, l'attire par la confiance, l'humilie par la honte, le brise par la componction, le change, en un mot, et le convertit.

Mais ces ressources qui restent au pécheur d'un jour, s'affaiblissent pour celui qui ajoute des crimes à des crimes; et elles sont comme nulles, comme anéanties, dans le pécheur d'habitude. Pour sauver celui-ci il ne suffirait pas que Dieu l'aidât, il faudrait qu'il fît tout en lui, qu'il triomphât même de ses résistances, et que, par un prodige de sa grande miséricorde, il l'arrachât, comme malgré lui, de l'enfer le plus profond. Lazare n'est pas seulement mort, Lazare n'est pas seulement enseveli; la tête enveloppée d'un suaire, les pieds et les mains liés de bandelettes, il pourrit depuis quatre jours, dans un sépulcre que couvre une énorme pierre, et d'où s'exhale une horrible puanteur. Quelle apparence qu'on le voie jamais au nombre des vivants ? *Ligatus pedes et manus institis et facies sudario ligata, lapis superpositus, quatrIduanus*

est. *Jam fetet.* (Joan., XI, 44, 38, 39.) Lazare, en cet état, est trait pour trait l'image des pécheurs d'habitude : voyez sur quoi porte l'espoir de leur conversion !

Le pécheur d'habitude n'est pas seulement mort ; on peut dire qu'il meurt chaque jour, puisque chaque fois qu'il cède à son penchant criminel, il donne à son âme le coup fatal qui la ferait mourir, si déjà elle n'était morte.

Le pécheur d'habitude n'est pas seulement enseveli ; il faut le regarder comme enfoncé, comme perdu dans la boue de ses péchés, et le comparer à ceux qui sont descendus dans la profondeur de la mer, et que la tempête a submergés. « Tant qu'un mort n'est qu'enseveli, il tient encore au monde par les devoirs qu'on lui rend et par les regrets qu'il excite. La religion ne reconnaît plus le pécheur d'habitude qu'aux scandales par lesquels il l'afflige : elle gagnerait à ce qu'il fût jeté dans la fosse, et que l'on n'en conservât plus aucun souvenir.

Son sépulcre est cette conscience souillée d'abominations si effroyables et si nombreuses. « Enveloppé de sa confusion comme d'un vêtement double, » il dort dans ce sépulcre au milieu des ossements et de la pourriture. Criblé de coups, il n'a aucun sentiment de son mal ; et quoique, pour le tirer d'un si funeste sommeil, Dieu, de temps à autre, fasse gronder bien haut le tonnerre d'une justice menaçante, on ne le voit jamais, dit le prophète, « entrer dans la pierre, et se cacher dans les ouvertures de la terre pour se mettre à couvert de la terreur du Seigneur et de la gloire de sa majesté. »

Il est dans son sépulcre avec un voile épais sur les yeux. Son danger ne le touche pas plus que sa honte ; il ne voit ni les biens qu'il a perdus, ni les malheureux qui l'attendent. Raison, religion, expérience, il n'y a plus de lumière si vive, qui perce jusqu'à lui. On l'importune même, on l'afflige, on le désole, on lui devient odieux en tentant les moyens de l'éclairer. Comme le triste hibou, il ne chasse, ne trouve, ne dévore sa proie qu'à la faveur des ténèbres.

Il est dans son sépulcre les pieds et les mains liés. *Ligatus eram*, dit encore saint Augustin, en parlant des désordres de sa jeunesse ; *ligatus eram non alieno ferro, sed mea ferrea voluntate* : j'étais lié, non par des fers étrangers, mais par ma propre volonté devenue aussi dure, aussi inflexible que le fer. Mon ennemi la tenait sous son esclavage, et en avait fait une chaîne pour m'attacher à sa domination tyrannique : *Velle meum tenebat inimicus, et inde mihi catenam fecerat et constrinxerat me*. Hélas ! un avare, un impudique, un ivrogne, un pécheur d'habitude quelconque, n'est-il pas un esclave à la chaîne ? Il ne voit que par les yeux de sa passion, ne parle que le langage de sa passion, n'agit que pour l'intérêt de sa passion. Exhorte-le à se tirer d'une si

honteuse servitude : je ne saurais, vous dira-t-il : plutôt à Dieu que je n'y fusse pas engagé ! mais c'est pour moi une nécessité de n'en pas sortir. Par quel art rendrait-on blanche une laine passée deux fois à la teinture ? Par quelle force redresserait-on un arbre courbé vers la terre dès sa naissance ? J'en suis là : tout effort serait vain ; l'habitude est formée ; c'est une seconde nature : *Dum consuetudini non resistitur, facta est necessitas*.

Il est dans son sépulcre sous la pierre ; c'est-à-dire qu'il est tout à la fois accablé par la multitude effroyable de ses crimes, et retenu par la difficulté d'en faire pénitence. Difficulté, remarque saint Bernard, qui doit lui paraître d'autant plus grande qu'il manque plus qu'un autre de cette charité forte comme la mort, qui tolère tout, qui espère tout, qui souffre tout, qui supporte tout.

Il est dans son sépulcre, non-seulement depuis quatre jours, mais depuis bien des années ; peut-être depuis sa première jeunesse : *Ab infantia* ; et depuis ce temps, chaque fois que l'esprit dont il est possédé le saisit, il l'agite avec violence, et l'a souvent jeté tantôt dans un crime, tantôt dans un autre. Mais si tout péché est comme « un glaive à deux tranchants, et si la plaie qu'il fait est incurable ; si ses dents sont des dents de lion qui tuent les âmes des hommes, » comment se former l'idée des ravages qu'a dû faire dans une âme l'habitude même du péché ? Est-il lumière qu'elle n'éteigne ? remords qu'elle n'étouffe ? Bons sentiments qu'elle ne dissipe ? désirs salutaires qu'elle n'arrête ? remontrances qu'elle ne méprise ? dégoûts qu'elle ne dévore ? humiliations qu'elle n'essuie ? dangers qu'elle n'affronte ? frein qu'elle ne brise ? *Quid non evertit consuetudo* ? C'est du pécheur d'habitude qu'il est vrai de dire, « qu'il n'y a rien de sain en lui ; qu'il s'est revêtu de la malédiction ainsi que d'un vêtement, et qu'elle a pénétré jusque dans ses os. »

Enfin, de son sépulcre s'exhale une odeur de mort. Le pécheur d'habitude est presque toujours un pécheur scandaleux, soit par l'omission de ses devoirs, soit par la publicité de ses désordres. Il n'est jamais utile, il est souvent dangereux de l'aider et de traiter avec lui.

Imaginez-vous, mes frères, un état plus horrible aux yeux de la foi ? Comment ne pas frémir quand on s'y trouve engagé ? Comment ne pas tenter tous les moyens d'en sortir ? Comment s'y complaire ? On a peine à le concevoir ; et ce prodige de corruption et d'aveuglement passerait pour incroyable, si les exemples en étaient moins nombreux. Mais ici même combien de Lazares ! combien de pécheurs blessés à mort dorment dans le sépulcre, et dont les plaies se sont remplies de pourriture à cause de leur extrême et continuelle folie ! Je suis ici devant Dieu, ils y sont avec moi ; qu'ils m'accusent, si je n'ai pas tenté de « relever ceux

qui étaient tombés ; si je n'ai point cherché ceux qui étaient perdus ; » si j'ai refusé de panser « leurs blessures, et d'y appliquer le remède, de bander leurs plaies et de les adoucir avec l'huile ; si je leur ai rien caché de tout ce qui pouvait être utile ; » si j'ai été lâche et négligent à les rappeler à la vie par la pénitence. Ah ! ils me rendront, aussi bien que ma conscience, le triste témoignage que je les ai traités et qu'ils n'ont pas voulu guérir. Me croirai-je néanmoins justifié pour cela ? « Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort. » Mes efforts sont infructueux, parce que vous ne les bénissez pas ; votre parole devient faible en passant par ma bouche, parce que je ne suis pas digne de servir d'instrument aux opérations de votre grâce. Si mes prières étaient plus ferventes, mes larmes plus abondantes, ma vie plus sainte, ceux que vous m'avez donnés à conduire, montreraient moins d'obstination. Mais « je sais que maintenant même Dieu vous accordera tout ce que vous lui demanderez. » Que la compassion vous parle en faveur de mon frère. Venez, Seigneur, et voyez l'état déplorable où ses péchés l'ont réduit : si votre puissante miséricorde ne l'en retire, le puits de l'abîme va pour jamais se fermer sur lui. C'est un miracle que je vous demande ; mais vous êtes le Dieu des vertus et des merveilles : dites seulement qu'il sorte dehors, et à l'heure même le mort sortira, et les témoins de ce prodige croiront en vous. Ainsi soit-il.

DISCOURS CXXVII.

POUR LE JOUR DE LA PREMIERE COMMUNION.

Avant la communion.

Quis putas puer iste erit ? (Luc., I, 66.)

Que pensez-vous que sera un jour cet enfant ?

Il m'est donc enfin donné, mes enfants, de pouvoir me prêter sans inquiétude à vos pieux désirs ! La porte du festin, à laquelle vous frappiez depuis si longtemps, s'ouvre aujourd'hui devant vous. C'est de mon aveu que vous paraissez au banquet de l'Agneau sans tache ; et quoique tenu sur mon âme d'en éloigner les indignes, je puis, sans témérité, vous ranger autour de sa table, et vous présenter à lui comme les prémices « de ce peuple choisi, de cette nation sainte » que je dois lui former dans cette paroisse. « Réjouissons-nous donc ensemble dans le Seigneur, » et ensemble bénissons-le des grandes choses que par mon ministère il daigne accomplir en vous. Aujourd'hui vous avez été lavés, vous avez été sanctifiés, vous avez été justifiés au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et par l'Esprit de notre Dieu (I Cor., VI, 11) ; déjà vous n'êtes plus ce que vous étiez hier. La grâce a réparé ce que le péché avait détruit. Au tribunal de pénitence, Dieu, touché de votre repentir, vous a aussi tout pardonné. Le sang du Sauveur y a cicatrisé vos blessures, et vos âmes, que déshonoraient peut-être

mille taches honteuses, sont sorties de ce bain sacré « plus blanches que la laine la plus blanche, » et embellies de tous les charmes de l'innocence. Aux fonts sacrés, où vous venez de renouveler entre mes mains des engagements que vous n'aviez pas assez respectés, que peut-être vous aviez criminellement violés, Dieu, qui a vu dans vos cœurs le regret du passé et la résolution sincère de lui être plus fidèles à l'avenir, a oublié vos premiers parjures ; et, se réconciliant à vous, parce que l'amour vous ramenait à lui, il vous a compté de nouveau « parmi ses enfants adoptifs, et associés, dans son héritage, au Fils de la dilection. » Ici, mes enfants, à cette table sainte, il ne vous donne pas « la manne que les pères ont mangée, et qui ne les a pas empêchés de mourir ; mais le pain vivant venu du ciel pour donner la vie au monde, et assez puissant pour préserver de la mort, et assurer tous les avantages d'une résurrection glorieuse à ceux qui s'en nourrissent. » Ce qu'il vous donne ici, « c'est le pain où les anges eux-mêmes trouvent leurs délices ; c'est le froment des élus, le vin qui fait germer les vierges. » C'est Jésus-Christ qui, pour contracter avec vous l'union la plus intime, vous animer de son esprit, vous faire vivre de sa vie, « demeurer en vous et faire que vous demeuriez en lui, » vous offre, sous ces faibles symboles, son corps, son sang, son âme, sa divinité, ses vertus, ses mérites, tout lui-même. C'est Jésus-Christ qui, les mains pleines des dons les plus précieux, offre de vous en combler, de vous les prodiguer, pourvu qu'une foi vive, une humilité profonde, un regret sincère de vos offenses, une volonté fermement résolue d'être dorénavant à lui sans partage, le sentiment de votre propre indignité, et une tendre confiance en sa miséricorde lui aient préparé votre cœur. Quelle grâce ! mes enfants ! Je ne demande pas que vous arriviez à en comprendre l'excellence ; mais si vous êtes dans les dispositions que j'aime à vous supposer, vous devez tressaillir à la vue de votre Sauveur, et brûler d'impatience de vous unir à lui.

On a trouvé longues et sévères les épreuves auxquelles je vous soumettais. On s'en est plaint avec amertume ; on me fait presque un crime de votre petit nombre. Peut-être que vous-mêmes, mes enfants, moins par méchanceté, sans doute, que par un effet de la légèreté si ordinaire à votre âge, et faute d'une instruction suffisante, vous vous êtes associés quelquefois à ces injustes murmures. Le cœur de votre pasteur, mes chers enfants, vous en absout, comme il absout tous ceux qui l'affligent si gratuitement. Mais je veux bien que vous sachiez, et que tous les autres sachent avec vous, « que je ne serais pas le serviteur de Jésus-Christ, si je plaisais au monde, si j'exerçais mon saint et redoutable ministère d'après les maximes, les usages et les caprices du monde. Oui, mes enfants,

j'ai été sévère avec vous, comme saint Paul l'était avec les Corinthiens; j'ai exigé de vous ce qu'il exigeait d'eux, ce que sur son exemple j'exigerai toujours, à mes risques et périls, des enfants que Dieu me donnera à former, « que vous sussiez faire le discernement du corps du Seigneur; que vous craignissiez de vous en rendre coupables en le mangeant indignement, » et que, pour ne pas faire passer dans votre propre substance, en vous le donnant, l'arrêt de votre réprobation, je ne découvrisse rien en vous qui vous éloignât de Dieu. Est-ce là de la sévérité? N'est-ce pas religion? N'est-ce pas charité? Je suis sûr qu'à ce moment où vous comprenez mieux l'importance de la démarche que vous aviez à faire, et l'influence qu'elle ne peut manquer d'avoir sur vos mœurs le reste de la vie; la grandeur du mystère auquel vous deviez participer, et l'épouvantable malheur de ceux qui le profanent; la dignité infinie, l'incompréhensible sainteté de l'hôte à qui il fallait préparer votre cœur, et le crime des sacrilèges, l'attentat des perfides qui abusent de l'état où l'a réduit son amour, pour l'obliger à descendre dans une conscience souillée; je suis sûr, dis-je, que vous me savez gré de ma réserve, des soins que j'ai pris, des efforts que j'ai faits pour que vous entrassiez dans les dispositions qu'exige un sacrement si auguste et si saint. Quant à votre petit nombre, la faute et la honte n'en sont ni à vous ni à moi. Les personnes pieuses ne m'en demanderont pas la raison; et fort de ma conscience, je m'abandonne aux jugements des autres. Vous, mes enfants, jouissez de votre bonheur; et qu'enivrés « des chastes délices que Dieu a cachées dans ce sacrement pour ceux qui le craignent, vous perdiez pour jamais le goût du péché. »

DISCOURS CXXVIII.

SUR LE MÊME SUJET.

« Ne craignez pas, petit troupeau, parce qu'il a plu à votre père de vous donner son royaume. Venez, » vous qui êtes encore simples. « Mangez le pain que je vous présente; buvez le vin que je vous ai préparé. » Mais, quoique enfants, quittez ici les pensées de l'enfance; et prenez, sur la démarche que vous allez faire, les sentiments de l'homme parfait, les sentiments de l'homme chrétien et religieux. Je n'ai pu qu'à cette condition vous ouvrir « la maison que s'est bâtie la Sagesse, » et vous ranger, selon vos desirs, autour de sa table.

Quel jour donc, mes chers enfants, quel jour pour vous et pour moi! pour vous, qui prétendez à une faveur dont le plus beau des anges n'est certainement pas digne; pour moi qui, responsable sur mon âme de la dispensation des choses saintes, ai jugé si avantageusement de vos dispositions! pour vous que Dieu, dans sa première visite, va combler de toutes les grâces, ou marquer au sceau des profanateurs et des

traîtres! pour moi, dont votre conduite fera désormais le triomphe ou la honte! quel moment à la fois délicieux et terrible, où, baignés de vos larmes, vous me pressez de vous faire jouir enfin du bien que je vous ai promis, et où, placé entre mon Dieu et vous, partagé entre la confiance et la crainte, poussé par la charité, retenu par le respect, j'applaudis à votre ardeur impatiente, et tremble de m'y prêter.

Ah! mes chers enfants, Dieu m'est témoin avec quelle tendresse « je vous aime tous dans les entrailles de Jésus-Christ, » à quels sacrifices je serais disposé pour vous rendre heureux selon lui, et combien je pense peu à troubler votre piété par de vaines frayeurs; mais « vous êtes assis pour manger avec le prince; il faut que vous considériez avec attention ce qui est servi devant vous. » Il faut que, selon l'expression mystérieuse de l'Esprit-Saint, « vous mettiez un couteau à votre gorge, si pourtant vous êtes maîtres de votre âme; » et notre intérêt commun demande que je vous répète, à ce moment décisif, ce que je vous ai dit dès le commencement: « Le pain que nous rompons est la communion du corps de Jésus-Christ; et le calice de bénédiction que nous bénissons, est la communion du sang du Seigneur. Or, vous ne pouvez pas boire le calice du Seigneur et le calice des démons; vous ne pouvez pas participer à la table du Seigneur et à la table des démons. Il faut donc, avant tout, vous éprouver; il faut voir si aucun dérèglement de cœur ne vous a séparés et ne vous sépare encore du Dieu vivant; » car, dans cet état, vous mangeriez en profanes ce pain sacré; vous boiriez indignement à ce divin calice; « et qui-conque en mange et en boit indignement, mange et boit sa propre condamnation, parce qu'il ne fait pas le discernement qu'il doit du corps du Seigneur. »

Eh! « si la loi punissait irrémissiblement de mort » et l'impie « qui jetait aux chiens la chair des victimes immolées au Seigneur, » et le profane qui osait en manger, sans être auparavant purifié de toute souillure, quelle indignité je commettrais en admettant des démons au festin des anges! « Quels épouvantables supplices vous mériteriez » vous-mêmes en abusant de l'état où l'amour de Jésus-Christ l'a réduit, pour l'obliger à descendre dans des cœurs impurs, « en traitant comme une chose vile le sang adorable de l'alliance par l'effusion duquel le monde a été sanctifié! » L'Eucharistie n'est pas seulement une chose sainte. De toutes les choses saintes, l'Eucharistie est la plus sainte. Le Dieu même de la sainteté, celui qu'au ciel on proclame trois fois saint, est caché sous ces voiles obscurs. Jugez s'il faut que vous soyez saints aussi pour approcher de lui, pour le recevoir chez vous. Il conviendrait, sans doute, qu'il vous trouvât tels que vous sortîtes du baptême, parés de la robe de l'innocence, riches des précieux dons de la grâce, dignes de compter parmi les enfants de l'adoption; mais si

déjà vous aviez imité ce stupide animal qui, « après avoir été lavé, va de nouveau se vautrer dans la fange ; » mais si déjà vous aviez effacé dans votre âme les traits d'une origine céleste, pour y substituer le « honteux caractère de la bête ; » mais si déjà vous aviez « contristé l'Esprit-Saint et profané son temple » en déshonorant votre corps ; si déjà, le cœur ouvert à la malice, vous étiez devenus « des enfants de Bélial, des enfants sans joug, » sans frein, sans règle, irréligieux, désobéissants, indociles, jureurs, emportés, immodestes ; en un mot, si, par des péchés griefs, vous étiez déjà tombés dans la disgrâce de Dieu, oseriez-vous seulement lever les yeux vers lui ? Oseriez-vous seulement l'appeler votre Père ? Oseriez-vous seulement « recueillir les miettes qui tombent de sa table ? » Du moins tant d'offenses qui vous ont mérité son indignation, avec quelle scrupuleuse exactitude vous avez dû les rechercher ! avec quelle horreur vous avez dû les compter ! avec quelle confusion vous avez dû les confesser ! avec quelle amertume vous avez dû les pleurer ! combien vous devez les détester encore ! combien vous devez être fortement résolu de les détester toujours, et de les réparer par une fidélité constante à tous vos devoirs ! c'est ainsi que des pécheurs doivent « laver leurs vêtements dans le sang de l'Agneau » avant d'en manger la chair. C'est la pénitence, et une pénitence sincère qui, seule, peut leur rendre cet habit nuptial dont l'Epoux des vierges veut que soient vêtus ceux qu'il admet au festin de ses noces.

Hélas ! mes enfants, si les efforts du zèle étaient toujours heureux, ou que les apparences ne trompassent jamais, il semble que je pourrais bien me tranquilliser à cet égard. Tout ce qu'une charité douce, patiente, compatissante, m'a suggéré de moyens, je l'ai employé. Je vous rends aussi ce témoignage, que votre innocence, votre ingénuité, vos résolutions, vos protestations, vos promesses m'ont encouragé, consolé, attendri. Mais je n'ai pas fait, je ne pouvais pas faire pour votre sanctification, ce que fit Jésus-Christ pour disposer ses apôtres à la communion de son corps ; et parmi les apôtres il se trouva un indigne, il se trouva un perfide ; et ce perfide, et cet indigne couvrait son noir dessein de toutes les démonstrations d'un respect sincère ; il montrait tous les signes, il prodiguait tous les témoignages de la plus tendre amitié. Cette réflexion m'accable ; et lors même que je vous vois frémir à la seule idée d'un sacrilège, je frémis moi-même par la crainte que votre trouble, comme celui de Judas, ne soit peut-être qu'apparent, et que, comme lui, vous ne preniez les dehors de la piété que pour faire plus sûrement à notre bon maître le plus sanglant des outrages. Si le projet d'un pareil crime a été conçu, ne souffrez pas, ô mon Dieu ! qu'il se consume. C'est trop que votre amour ait été trahi une fois

Dans le nombre des enfants que j'ai rangés autour de votre table, voyez-vous un ennemi ? Punissez-moi de mon imprudence ; mais que votre sacrement ne soit pas profané ; « que » pour lui « ma langue s'attache à mon palais, » et ne prononce pas des bénédictions que votre colère changerait en anathèmes ; « que » pour lui « ma main se dessèche, » et refuse de se prêter à ce lâche attentat. Faites briller à ses yeux le glaive de votre justice ; qu'il s'éloigne du sanctuaire ; qu'il fuie épouvanté ; marquez-le d'un signe qui nous le fasse connaître, et nous le séparerons. Ou plutôt, mon Dieu, touchez-le, changez-le, convertissez-vous à lui ; qu'il se convertisse à vous ; gravez en traits de flamme le repentir dans son cœur ; faites « surabonder la grâce où aurait abondé l'iniquité. » Ce vœu est plus conforme à votre miséricorde ; et votre miséricorde m'inspire assez de confiance pour que j'ose lui demander ce prodige.

Vous, mes enfants, pour peu que la conscience vous reproche d'infidélités, tombez aux pieds de votre Sauveur ; faites-lui réparation à la face du ciel et de la terre ; implorez sa clémence ; conjurez-le de réparer en vous par sa grâce tout ce que le péché y aurait détruit. Comme saint Pierre, ne consentez pas seulement à ce qu'il « vous lave les pieds pour avoir part avec lui ; » demandez encore qu'il « vous lave et les mains et la tête ; » c'est-à-dire, qu'il vous purifie si parfaitement qu'il trouve ses délices à loger dans votre cœur, et que vous trouviez votre salut à l'y recevoir. Que chacun de vous lui dise donc avec moi : Seigneur, mon Dieu, je crie vers vous merci, pardon, miséricorde. Vous n'avez pas cessé d'être mon père, lors même que je ne mérite plus d'être appelé votre fils. Oubliez ce que j'ai fait ; rendez-moi ce que j'ai perdu : mes péchés, je les déteste ; votre amour, je le désire. S'il en faut davantage pour mériter ma grâce, donnez-moi ce qui me manque. Ma misère et le sentiment que j'en ai doivent exciter votre compassion ; un regard, un seul de vos regards fera du pécheur le plus indigne un pénitent selon votre cœur.

Mais eussiez-vous conservé sans tache la première innocence ; ou des larmes amères, mêlées au sang du Sauveur dans le bain de la pénitence, vous eussent-elles rendus, après de honteuses souillures, « plus blancs que la neige ; » quand vous sauriez ce que « personne n'a jamais su, que vous êtes plutôt dignes de l'amour de Dieu que de sa haine, » une humilité profonde serait encore le sentiment le plus légitime que vous pussiez écouter en approchant de ce sacrement adorable. « Ce n'est pas à un homme, c'est à Dieu même qu'il s'agit de préparer une demeure. » Le même Dieu qui vous a créés, le même Dieu qui vous a rachetés, le même Dieu qui vous jugera, le Dieu que les anges adorent, « et sous la puissance duquel plient ceux-là mêmes qui portent le monde, » dépouille, pour s'accommoder à

vosre faiblesse, une gloire dont vous ne sou-tiendriez pas l'éclat, et oublie sa grandeur au point de se cacher sous les espèces d'un aliment grossier, pour visiter et nourrir de sa propre substance d'aussi chétives créa-tures. Ce prodige, je le confesse, ce prodige de l'amour m'élonne bien plus que les mi-racles de la toute-puissance. Que par la vertu de sa parole mon Dieu change la subs-tance du pain et celle du vin en son corps et en son sang; que ce corps et ce sang soient inséparablement unis et dans l'hostie et dans le calice; qu'ils soient en même temps au ciel et dans chaque hostie consa-crée; qu'ils soient chaque jour mangés en une infinité de lieux, et jamais consommés; que les accidents ou apparences du pain et du vin, leur figure, leur couleur, leur goût subsistent, lors même qu'il n'y a plus ni pain, ni vin; qu'en divisant de mille maniè-res ces espèces on ne divise jamais le corps et le sang de Jésus-Christ, ce sont là autant de merveilles qu'il ne m'est pas donné d'ex-pliquer, qu'il ne m'est pas donné de conce-voir; mais la raison même me dit que « rien n'est impossible à Dieu; » et je vois mani-festement que Dieu peut faire bien plus de choses que je n'en saurais comprendre. Mais que mon Dieu se donne à moi; qu'il me donne son corps, son sang, son âme, sa di-vinité, ses vertus, ses mérites; que de l'au-tel où je l'adore, il rassemble dans mon cœur pour me visiter, il veuille me servir de nour-riture, et s'unir à moi de la manière la plus intime, je reste éperdu; peu s'en faut qu'ac-cablé par l'idée de ma misère, je ne le conjure de s'éloigner de moi; et si sa parole était moins expresse, ses invitations moins tendres, son ordre moins pressant, ses me-naces moins terribles, je craindrais que l'es-prit d'orgueil n'eût tendu un piège à ma foi. Je sens que s'il est grand et ne peut être véritablement honoré que par les humbles, c'est dans ce mystère surtout que je dois l'honorer par mon humilité, mes anéantis-sements.

Eh! pour contenir ces tables de pierre sur lesquelles le doigt de Dieu avait gravé les dix commandements, il fallut « une arche composée d'un bois incorruptible et revê-tue de l'or le plus pur. » Pour placer convenablement cette arche, il fallut un temple que le sage, que le riche, que le puissant Salomon mit sept ans à bâtir. L'incompara-ble Esther fut tenue l'année entière dans un état de servitude et de gêne, avant d'être conduite à la présence de cet Assuérus, qui n'était le grand roi qu'aux yeux de sa vanité et dans la bouche de ses flatteurs; et vous, mes enfants, qui ne sauriez vous faire illusion sur votre pauvreté spirituelle, sur la bassesse de votre nature, sur la corrup-tion de votre cœur, vous allez recevoir celui qui fait la loi et qui inspire les prophètes; celui dont la vaste étendue des mondes ne borne point l'immensité; celui « de qui les cieux empruntent tout leur éclat; l'admi-rable, le conseiller, le fort, le père du siècle futur, le prince de la paix; ce Verbe

divin qu'au ciel, sur la terre, dans les en-fers, » on adore, on invoque, on craint « comme le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs. » Les genoux en terre, et la bou-che dans la poussière, l'esprit ravi d'admi-ration et le cœur plein d'un saint respect, partagez mes sentiments; écrivez-vous avec moi : « Eh! d'où me vient ce bonheur que mon Seigneur et mon Dieu daigne me visi-ter! » Par où ai-je pu mériter une si haute faveur? » Les cieux et le ciel des cieux ne peuvent vous comprendre, » comment trou-verez-vous dans mon cœur un trône digne de vous! Est-il croyable que vous oubliiez à ce point et ce que vous êtes, et ce que je suis!

Où, mes enfants, il est croyable, il est certain que « ce qu'il y a de meilleur dans tout Israël va devenir votre partage, » qu'un moment encore, et toutes les es-pérances que je vous ai données se réaliso-ront, tous les biens que je vous ai promis vous enrichiront : le Dieu dont je vous ai annoncé la visite, entrera chez vous pour vous guérir, pour vous nourrir, pour vous éclairer, pour vous sanctifier, pour vous dé-fendre, pour vous donner la vie éternelle, vous assurer la résurrection du dernier jour, vous combler de ses grâces; et en cela il n'oublie ni ce qu'il est, ni ce que vous êtes. Il couvre la multitude de vos offenses par la multitude de ses miséricordes; il combat votre insensibilité par le plus signalé des bienfaits; il descend jusqu'à vous pour vous élever jusqu'à lui. Ne jugeons pas de son cœur par le nôtre. Nous pensons comme des hommes, il aime, il agit en Dieu. Si vous fûtes ingrats, il n'a point cessé d'être votre père. Vous couriez à votre perte, et il met sa gloire à vous sauver. Vous seriez, sans lui, souverainement misérables; pour vous rendre heureux il devient prodigue de lui-même.

O abîme de grandeur et de bonté! ô trésor! ô source de toutes grâces! fruit pré-cieux du plus généreux amour! lien sacré par lequel je m'unis à mon Dieu! gage et monument de sa tendresse pour les hom-mes! pain de vie! pain délicieux! semence d'immortalité! divine Eucharistie! que vous êtes admirable! que vous êtes désirable! sous quels aimables traits vous m'offrez Jé-sus! Ah! Jésus, dans tous les autres mystè-res, mérite tous mes respects, toutes mes adorations, tous mes hommages; mais je sens que dans celui-ci je dois surtout l'ai-mer, et me confier en sa bonté. Je sens que dans celui-ci il est tout particulièrement mon père, mon ami, mon protecteur, l'ap-pui de ma faiblesse, le Dieu de mon salut. Soupirez donc après lui, mes chers enfants, « comme le cerf altéré soupire après l'eau des fontaines. Ne voyez plus rien au ciel ou sur la terre qui vous plaise sans lui. Lais-sez que vos cœurs se dilatent, et il les rem-plira. » Laissez qu'il vous embrase des feux de son amour, et vous éprouverez « quelle est l'abondance des douceurs inef-fables qu'il a cachées et réservées pour ceux qui le craignent. » Ne mettez pas plus

de bornes à votre confiance, pas plus de bornes à votre reconnaissance, qu'il n'en met à sa tendresse; et vos desirs, pour vastes qu'ils soient, seront moindres que ses dons; et la paix, et la joie, et la sagesse, et l'honneur, et des biens innombrables vous viendront par lui et avec lui.

DISCOURS CXXIX.

POUR LA MESSE D'ACTION DE GRACES, APRÈS LA PREMIÈRE COMMUNION.

Après quelques mots sur l'action de grâces, adressés aux enfants.

Vous tous, mes frères, que cette pieuse cérémonie rassemble, permettez à mon zèle de profiter, pour votre utilité personnelle, d'une occasion si favorable par les réflexions qu'elle suggère, les souvenirs qu'elle rappelle, les regrets qu'elle excite. L'appareil religieux d'une première communion émeut toujours. Il émeut les impies mêmes. Plus d'une fois il fit couler leurs larmes. Y seriez-vous indifférents, vous, qu'assurément je ne tiens pas pour des impies ?

A la vue donc de ces enfants, conviés pour la première fois au festin du Seigneur, reportez-vous, par la pensée, vers le jour où pareille faveur vous fut accordée. Qu'étiez-vous alors ? que sentiez-vous alors ? que désiriez-vous ? que promettiez-vous ? Avec la simplicité de la colombe, vous en aviez l'innocence; le vice du moins ne vous avait pas corrompus; ou si quelques taches ternissaient déjà l'éclat de la belle et précieuse robe reçue au baptême, vous en conceviez de la honte; vous pensiez de vos fautes comme en pensait la religion; vous ne saviez pas les excuser; vous ne saviez pas vous les pardonner; et peut-être qu'il ne fallut pas moins que le langage tendre et confiant du père spirituel qui dirigeait votre enfance pour vous inspirer la hardiesse de prendre place à la table de Jésus-Christ avec un vêtement qu'il était devenu nécessaire de laver dans son sang et dans vos larmes. Mais ces larmes, qu'elles étaient douces ! quelle paix au milieu de ces pieuses frayeurs ! Avec ce respect, quels vifs desirs ! quelle sainte impatience ! Et dans ce mélange de sentiments, en apparence si contraires, quelle joie ineffable ! La première visite de Jésus-Christ vous donna plus que vous n'aviez osé espérer : elle combla votre âme de consolations; elle remplit, elle inonda, elle enivra votre cœur de délices inconnues. Vous étiez avec Dieu; vous vous trouviez bien de lui; vous goûtiez, dans toute sa plénitude, le plaisir de l'aimer et d'en être aimés. La terre, le ciel même sans lui ne vous présentait rien qui méritât vos empressements. Aussi, quelle reconnaissance ! quelles adorations ! quelles actions de grâces ! Quelles protestations, cent et cent fois répétées, d'un attachement inviolable, d'une obéissance sans réserve, d'un amour éter-

nel, d'une fidélité à toute épreuve ! Vous eussiez, comme saint Paul, défié les hommes et les démons de vous séparer de la charité qui vous unissait à Jésus-Christ; et qu'il vous en souvienne, mes frères, ces heureux transports d'une piété tendre et sincère, vous les éprouvâtes aussi longtemps que, dociles aux enseignements de la religion, et fidèles à ses pratiques, vous conservâtes la crainte de Dieu, vous marchâtes en sa présence, vous vous éloignâtes de l'apparence même du mal; et bien sûrement vous n'êtes devenus étrangers à l'abondance des ineffables douceurs qu'il a cachées et réservées pour ceux qui le craignent, que du moment où, votre cœur cessant d'être pur, vous cessâtes de l'aimer.

Mais « comment l'or s'est-il obscurci ? comment a-t-il changé sa couleur qui était si belle ? » Comment vous, jadis « les enfants de Sion, les bien-aimés du Père, les fils chéris du Très-Haut, avez-vous été traités comme des vases d'argile, comme l'ouvrage des mains du potier ? » Pourquoi, vous qu'il nourrissait autrefois du pain des anges, mourez-vous aujourd'hui de faim ? Pourquoi, vous, qui mangiez à sa table, « vêtus d'or et de pourpre, » vous vois-je couverts de sales haillons, « réduits à vous repaître d'ordure et de fumier ? » Il faut que le Dieu qui réjouissait votre jeunesse vous ait méprisés, qu'il vous ait laissés au pouvoir de vos persécuteurs. Vous ne conservez plus rien de la candeur, de la docilité, de la modestie du premier âge; la foi ne vous dirige plus; l'espérance ne vous console plus; la charité ne vous anime plus; la crainte ne vous retient plus. De fausses maximes ont égaré votre esprit; de faux plaisirs ont séduit votre cœur; de faux attrait, de faux biens ont changé votre volonté. Vos sens même ont dégénéré de la simplicité chrétienne. Le caprice, la fantaisie, l'humeur, l'intérêt d'une passion, ont pris la place de la sagesse et vous gouvernent. Vous ne montrez ni patience dans vos travaux, ni résignation dans vos peines, ni dévotion dans vos divertissements. Sous le poids d'une mauvaise conscience, avec des penchants vicieux, tenus à la chaîne par une habitude invétérée, dégoûtés de Dieu et de son service, ennemis de la gêne et de la contrainte, incapables du moindre sacrifice, n'accordant guère à la vertu que le mince hommage d'une estime stérile; chancelants même et mal affermis dans les principes de la foi, sans règle dans vos mœurs que l'intérêt et le plaisir, sans religion dans les pratiques même de la piété: sans désir, sans projet, sans volonté de changer de vie; sans crainte peut-être sur la destinée future de votre âme, vous me présentez l'image d'une terre aride, frappée de stérilité, seulement couverte de ronces, et que ne féconde plus la rosée du ciel. Vous ne rappelez ce prodigue qui, après avoir dissipé son héritage loin de la maison paternelle, en est réduit à envier le sort de l'esclave qui le servait près du bon père qu'il a

quitté, à déroner aux pourceaux une partie des cosses dont on les nourrit, pour apaiser la faim qui le dévore. Vous êtes devenus comme ces nuées sans eau, que le vent emporte çà et là ; comme ces arbres, qui, plantés d'abord le long d'un fleuve, se couvraient de feuilles, de fleurs et de fruits ; mais qui, transplantés par l'imprévoyance dans un sable brûlant, ont séché et dépéri. Car, encore que vous paraissiez tous vivants, vous êtes morts la plupart. Cette vie surnaturelle, cette vie de la grâce dont les justes vivent est éteinte en vous ; et devant Dieu qui ne trouve pas vos cœurs pleines, vous êtes malheureux, et misérables, et pauvres, et aveugles, et nus.

L'excès du mal serait que vous vous crassiez riches, que vous amassiez votre misère, que vous vous trouvassez bien de n'avoir presque plus de part à Jésus-Christ, d'être séparés de la société des saints, comme étrangers aux promesses, vivant, pour ainsi dire, sans espérance et sans Dieu en ce monde. Hélas ! je sais qu'il y a des hommes qui s'asseient avec joie à la table des démons, après avoir participé à celle de Jésus-Christ ; qui mangent avidement « l'herbe, l'écorce des arbres et la racine du genévrier, » après s'être nourris du pain des anges ; « qui font leurs délices de dormir sous les ronces et les épines, » après s'être amoureusement reposés sur le sein de Jésus-Christ. Mais vous, mes frères, c'est un bonheur, vous n'en êtes pas là. Quoi que vous fassiez, de secrètes amertumes empoisonnent vos coupables joies. Vous ne jouissez pas de la paix, vous ne trouvez pas le repos. La honte, le remords, l'affliction, le trouble, le dépit, la crainte entrent dans votre âme ; et, malgré vous, vous sentez « quel mal c'est pour vous, et combien il vous est amer d'avoir abandonné le Seigneur votre Dieu. » Mais cet éloignement de Dieu, cet oubli de Dieu, et les désordres et les maux qui en ont été la suite, à qui les imputez-vous ? Dieu s'en justifie, et vous demandez, par la bouche d'un prophète, « ce qu'il vous avait fait ? en quoi il vous avait contristés ? et quel sujet de plainte il vous avait donné ? » Dieu s'en étonne, et dit « aux cieux d'en frémir, et aux portes du ciel d'en être inconsolables. » *Ils m'ont abandonné, moi qui suis une source d'eau vive ; et ils se sont creusé des citernes entr'ouvertes, des citernes qui ne peuvent tenir l'eau. (Jer., II, 13.)* Dieu s'en plaint comme d'une ingratitude monstrueuse, et à laquelle son cœur n'était pas préparé. « Si celui qui était mon ennemi m'avait chargé de malédictions, je l'aurais peut-être souffert ; et si celui qui me haïssait avait parlé de moi avec mépris et avec hauteur, peut-être que je me serais caché de lui. Mais c'est vous, qui viviez avec moi dans un même esprit, et qui étiez dans ma confiance ! vous qui trouviez tant de douceur à vous nourrir à ma table, et avec qui je marchais dans une union si parfaite ! »

« C'est la robe de Joseph, » s'écria Jacob, quand on lui présenta la robe ensanglantée de son malheureux fils ; « c'est la robe de Joseph : une bête féroce a dévoré Joseph ! » Je reconnais aussi sur vous, mes très-chers frères, les tristes lambeaux de cette robe que vous avait tissue la tendresse de votre Père ; et sous ces lambeaux je découvre les blessures profondes que vous a faites cette bête cruelle dont « les dents, » dit l'Écriture, « sont des dents de lion, et tuent les âmes. » Je reconnais encore des chrétiens en vous, mais des chrétiens que le péché a séduits, égarés, précipités, mortellement blessés. J'espère pourtant que, quelle que soit mon affection pour vous, je n'aurai pas à vous pleurer jusqu'à ce que je descende sous la tombe. Faites, ah ! faites ce que tant de fois je vous ai conseillé, pour que le sang de Jésus-Christ coule utilement sur vous. Il n'y a point de plaie qu'il n'ait la vertu de guérir. Séparez-vous du péché, l'unique auteur de vos maux ; « fuyez-le comme un serpent, et n'en approchez plus, de peur qu'il ne vous saisisse, et ne vous fasse cette fois des blessures incurables. » Revenez, dans la droiture de votre cœur, à l'ami de votre jeunesse, à ce Dieu dont l'amour fit la gloire, la consolation de vos premiers ans. Il a promis qu'il vous accueillerait, qu'il vous rendrait même les fruits de ces années qui, passées dans sa disgrâce, n'auraient compté que pour votre condamnation.

Vous, mes enfants, devenez sages par le malheur de ceux qui ne l'ont pas toujours été ; et conservez si bien le souvenir de la grâce qui vous est accordée aujourd'hui, que vous n'ayez jamais à en pleurer l'abus.

[DISCOURS CXXX.

SUR LE MÊME SUJET.

Pour le soir

Quis putas puer iste erit ? (Luc., I, 66.)

Que pensez-vous que sera un jour cet enfant ?

Au récit des merveilles qui avaient signalé la naissance de Jean-Baptiste, pouvait-on ne pas concevoir de lui les plus hautes espérances ? Il avait été conçu par miracle dans le sein d'une femme stérile, et accordé à ses parents lorsque déjà ils étaient avancés en âge, pour les récompenser de ce « qu'ils marchaient tous deux d'une manière irrépréhensible dans les commandements et les ordonnances du Seigneur. Il avait été sanctifié, consacré prophète, rempli du Saint-Esprit, dès le ventre de sa mère, » et Dieu même avait nommé le nom qu'il devait porter. Son père, devenu et resté muet « pour n'avoir pas cru assez promptement » à la promesse de l'ange, avait, au moment même où elle s'accomplissait, recouvré la parole, « et prophétisait par l'esprit du Seigneur. » Qui, apprenant toutes ces choses, n'en aurait pas béni Dieu ? Qui, dans son admiration, n'aurait pas présagé au fils de Zacharie et d'Elisabeth la plus glorieuse destinée ? L'événement justifia, l'événement

surpassa toutes les idées qu'on s'en était formées. Jean-Baptiste étonna le monde par l'austérité de sa pénitence; il l'édifia par la sainteté de sa vie. « Il eut le zèle, la vertu, l'intrépidité d'Elie. Il convertit plusieurs des enfants d'Israël au Seigneur leur Dieu. Il rappela les désobéissants à la prudence des justes. Il prépara un peuple parfait. » Il eut surtout la gloire de montrer et de faire connaître au monde « l'Agneau de Dieu qui devait effacer ses péchés. » C'est par lui que Jésus-Christ fut baptisé dans le Jourdain; et Jésus-Christ reconnut *qu'entre tous ceux qui sont nés de femmes, aucun n'était plus grand que Jean-Baptiste* : « *Non surrexit major.* » (Matth., XI, 11.)

Si des prodiges n'ont pas accompagné votre naissance, mes chers enfants; si elle paraît ne rien avoir qui la distingue de la naissance des autres hommes, il n'en est pas moins vrai que Dieu, aussi bon que puissant, a fait en vous de bien grandes choses, des choses pour lesquelles vous ne devez jamais cesser de bénir son saint nom; des choses qui nous autoriseraient à présager, à assurer, à répondre que vous serez à lui, que vous l'aimerez, que rien ne vous détachera de son service. Portez vos regards vers ces fonts sacrés : c'est là que, par une faveur que vous ne méritiez pas, que vous ne pouviez pas mériter, que vous n'étiez pas même en état de sentir, Dieu vous « prévint de ses plus douces bénédictions. » C'est là que la grâce répara si admirablement le malheur de votre origine; que, d'ennemis de Dieu, d'esclaves du démon, de victimes dévouées à l'enfer, vous devîntes « la race choisie, la nation sainte, le peuple d'acquisition, les enfants adoptifs de Dieu, les héritiers de son royaume, les frères, les membres, les cohéritiers de Jésus-Christ son Fils bien-aimé, et les temples vivants du Saint-Esprit qui fut répandu dans vos cœurs. » Pensez à ce tribunal favorable où, par un prodige de miséricorde, Dieu vous a pardonné toutes vos offenses, remis toutes vos dettes, lavés de toutes vos souillures, rétablis dans tous les droits que vous aviez si follement dédaignés, si indignement sacrifiés, si malheureusement perdus. Considérez qu'aujourd'hui même Dieu, par un amour qu'on peut appeler excessif, vous a admis à sa table; qu'il vous a nourris de sa propre chair; qu'il a contracté avec vous la plus utile comme la plus glorieuse alliance; « qu'il demeure en vous et que vous demeurez en lui. » Quels motifs pour vous de lui être constamment fidèles! Quels motifs pour nous d'espérer que, loin de vous démentir, on vous verra croître en sagesse et en vertu à mesure que vous croîtrez en âge!

Je pourrais donc, ce semble, en remettant aujourd'hui chacun de vous à ses parents ou à ses maîtres, leur dire avec une sorte de complaisance : Quel pensez-vous que sera un jour cet enfant, « puisque la main du Seigneur est si visiblement avec lui » : *Quis putus puer iste erit?* Ah! mes pauvres

enfants, loin que je m'applaudisse, loin que mon cœur s'ouvre à la joie, j'éprouve à ce moment toutes les inquiétudes, toutes les agitations, toutes les alarmes d'un bon pasteur forcé de laisser paître ses tendres agneaux dans un bois fréquenté par les loups. A quels temps vous avez été réservés! que de dangers pour votre innocence! que de voleurs s'appêtent à vous enlever le trésor que vous portez! et je ne pourrai pas toujours vous suivre, et je ne pourrai pas toujours vous défendre. Je serai même le premier que ceux qui voudront vous perdre tenteront d'éloigner de vous. On vous rendra mon zèle suspect et mes soins odieux. Une fois encore au moins, écoutez l'ami de votre jeunesse; qu'il vous fasse connaître les plus dangereux de vos ennemis et les moyens de vous en garder.

La légèreté, l'étourderie, l'inexpérience, l'indocilité, l'esprit de dissipation, l'amour des plaisirs, le goût de l'indépendance, l'aversion du travail, défauts tous ordinaires à votre âge, et que peut-être encore vous avez fortifiés en suivant à l'aveugle ces penchants vicieux qui sont en nous le fruit de notre corruption, et qu'il eût été si utile de rectifier dès leur naissance; en faudrait-il davantage, en faudrait-il tant pour m'inspirer des craintes sur votre persévérance dans le bien? Personne ne devient sage sans efforts; de tout temps « le royaume des cieux a souffert violence, » et la vertu ne s'achète qu'au prix des victoires qu'on a remportées sur soi-même, en se renonçant, en résistant à toute espèce de convoitises. Toutefois je vous rends cette justice, vous avez montré de si bonnes dispositions, que je prendrais confiance si vous ne deviez avoir à combattre que contre vous-mêmes. Vous seriez saints avec des saints; vous seriez tels que vous devriez être en effet, tels que la religion vous veut, si vous étiez animés, encouragés, soutenus par l'exemple des personnes avec qui vous allez vivre.

Mais ce que Jérémie craignait pour ceux de Juda emmenés captifs à Babylone, je le crains pour vous dans votre propre pays, au sein même de vos familles. Je crains pis encore. Si vous ne voyez pas ici « de ces dieux d'or, d'argent; de ces dieux de pierre et de bois; de ces dieux qu'on porte sur les épaules, et qui, privés du mouvement et de la vie, sont néanmoins adorés des nations; » vous y trouverez des hommes qui ont perdu la foi et tournent le dos à la religion; des hommes qui ne connaissent plus de devoirs et raillent les plus saintes pratiques; des hommes qui se font un jeu du sacrilège, de la profanation, du blasphème; des hommes qui prendront à tâche de vous détourner de la prière, de l'assistance aux offices, de la fréquentation des sacrements, ou qui vous enseigneront l'art diabolique de couvrir, par ces dehors de piété, les abominations d'une vie dissolue; des hommes qui, sans ménagement pour votre âge, attaqueront devant vous les vé-

rités les plus essentielles : l'immortalité de notre âme, la certitude d'une autre vie, l'éternité des peines réservées aux méchants, le crime des actions déshonnêtes, l'existence même du Dieu vivant et véritable. Tous ces hommes antichrétiens, saurez-vous, mes chers enfants, les connaître assez pour vous en délier et ne les estimer que ce qu'ils valent ? Leurs discours, leurs exemples n'auront-ils pas sur vous plus d'influence que n'en méritent leur ignorance et leurs mauvaises mœurs ? Etes-vous assez instruits pour que votre foi n'en soit point affaiblie ? Etes-vous assez bien affermis dans la piété pour qu'ils ne vous rendent pas indévots, irréligieux, impies ?

Et si ces scandales vous étaient donnés par vos parents et par vos maîtres, sauriez-vous concilier avec le respect, l'obéissance, la soumission, l'amour que vous leur devez, tout ce que vous devez à Dieu de fidélité ? Sauriez-vous leur complaire sans prévariquer avec eux ? exécuter leurs ordres, sans imiter leurs actions ? vous souvenir au besoin « qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, » et qu'on ne peut rien pour eux au préjudice de sa gloire ? Parents dénaturés ! maîtres imprudents ! faut-il que la licence de vos discours, l'inconsidération de votre conduite, vos mépris, votre indifférence, du moins, pour tout ce qui tient à la religion, l'omission persévérante des devoirs qu'elle impose, rendent nécessaires de pareils avis, et que je doive mettre en défiance contre vous-mêmes vos propres enfants et vos domestiques !

Au reste, de quelque part que viennent les scandales qui attaqueraient en vous les principes de la foi, souvenez-vous, mes enfants, que, « si le témoignage des hommes est grand, celui de Dieu est plus grand encore ; » que quiconque parle contre la religion prouve seulement qu'il se juge indigne des récompenses qu'elle promet, et qu'il a bien peur des châtimens dont elle menace les méchants et les vicieux, parce qu'il sent les avoir mérités, surtout que vos mœurs soient conformes à votre croyance. Les mauvais sentimens en matière de religion viennent toujours de la corruption du cœur. Mieux vous pratiquerez votre religion, et mieux vous en sentirez la vérité, la beauté, la nécessité, la divinité.

Mais pour la pratiquer, cette religion sainte, pour vivre selon son esprit, et rendre vos mœurs conformes à votre croyance, il faudra vous roidir contre une seconde espèce de scandales et plus nombreux et plus dangereux que ceux-là même dont je viens de parler. Oh ! combien je désirerais que sur ce point la prudence me fit une loi de me taire ! car on a dit avec beaucoup de raison que l'ignorance du mal est la première sauvegarde de l'innocence. Mais cette ignorance, puis-je la supposer en vous, lorsque de toute part on vous présente l'image du vice sous les traits les moins équivoques ? Et quand vous vivez au

milieu des poisons, me refuserai-je, par délicatesse, à vous offrir quelques préservatifs ? Votre sang retomberait sur moi, si, placé en sentinelle, et voyant l'ennemi prêt à vous attaquer, je n'élevais la voix pour vous avertir. Je parlerai donc encore ; et croyez qu'ils vous haïssent, qu'ils sont tout disposés à vous perdre, à vous dévorer comme leur proie, ceux qui rient de mes fraveurs.

La religion vous enseigne que vous avez une âme créée à l'image de Dieu, rachetée du sang de son Fils, destinée au bonheur de l'autre vie, à laquelle vous devez vos premiers soins, que vous devez conserver pure, que vous devez sanctifier, que vous devez sauver au prix de quoi que ce soit. La religion veut que vous respectiez vos corps « comme les membres de Jésus-Christ, comme les temples vivants du Saint-Esprit ; » que vous regardiez tout ce qui les souille comme une infamie qui vous dégrade, comme un crime qui mérite le feu ; et par là même elle vous interdit sévèrement les plaisirs déshonnêtes et avec ces plaisirs tout ce qui en retrace l'idée, tout ce qui en inspire le goût, tout ce qui y conduit. Cependant vous portez en vous-mêmes comme tous les autres hommes un fonds inépuisable de corruption, et vous entrez dans cet âge où commence la guerre de la chair contre l'esprit, de la concupiscence contre la charité, de la passion contre le devoir ; dans cet âge où les enfants le plus soigneusement élevés « reçoivent des soufflets de l'ange de Satan, » subissent malgré eux « la loi impérieuse des membres, » et sentent qu'ils portent « un corps de péché et de mort ; » dans cet âge où, à défaut de réflexion et d'expérience, avec des penchans aveugles, un sang bouillant, des desirs impétueux, un geste, un regard, un mot, un rien peut enflammer l'imagination, embraser le cœur, étourdir la raison, bouleverser les sens, causer les plus funestes ravages.

Avec quelle circonspection devraient donc parler et agir en votre présence ceux à qui vous aurez à faire ! Quelle horreur ils devraient vous inspirer, et de ce honteux penchant, et du terme fatal où il mène ! Combien ils devraient être attentifs à éloigner de vous tout ce qui peut vous corrompre ! combien sévères à vous interdire les liaisons suspectes, les divertissemens profanes et le commerce des personnes vicieuses ! combien inflexibles sur tout ce qui blesse la décence, la modestie, la pudeur ! Les malheureux même qui « ont payé de ce qu'ils avaient de plus précieux la folie de leur cœur, » ne devraient-ils pas être les premiers à vous découvrir l'abîme caché sous les fleurs qui les ont trompés ? les premiers à vous apprendre que « le prix de la débauche ne vaut pas un seul pain ? » Cependant, mes enfants, rien de tout cela ne se fera ; le contraire se fera plutôt et vous marcherez à travers les scandales. Parents et maîtres insoucians, vous voudrez

qu'ils vous obéissent; vous voudrez qu'ils vous servent. Du reste ils seront tout ce qu'ils trouveront bon d'être. Ce n'est pas de vous qu'ils doivent attendre des maximes de sagesse, des représentations amicales, une surveillance religieuse, des exemples de vertu. « A qui est bon celui qui est mauvais à lui-même ? » Ce sera beaucoup qu'ils ne trouvent pas dans la licence de vos discours et dans le dérèglement de vos mœurs de quoi autoriser, de quoi justifier leurs plus grands écarts. (Filles et femmes éhontées, maris adultères, vieillards insensés, jeunes gens libertins, voilà des victimes que j'ai engraisées tout exprès pour l'infâme divinité que vous adorez. Je vous laisse l'honneur de les lui immoler. Ces innocents par vos soins se débaseront des vieux préjugés sur la pudeur. A l'obscénité de vos propos, à la lubricité de vos manières, au dévergondage de votre conduite, à la fréquence, à la multiplicité, à la durée de vos scandales, ils se persuaderont sans peine qu'il est agréable, qu'il est utile, qu'il est glorieux de vivre impudique et de pousser sa carrière jusqu'au tombeau. Vous surtout que votre âge rapproche du leur, chargez-vous de les façonner au vice; raillez-les de leur modestie; faites-leur honte de leur retenue; débarrassez-les de ces principes chagrins qui les retiennent; enhardissez-les à franchir le premier pas. S'ils hésitent à vous suivre dans la voie du crime, poussez-les-y, entraînez-les-y; qu'ils vous doivent de savoir que la jeunesse est la saison des plaisirs et de tous les plaisirs; que l'impudence et l'effronterie sont un mérite à vingt ans; et qu'à vingt ans on doit déjà s'être signalé par des excès; compter déjà parmi les libertins fameux et porter sur son corps les honteuses marques de la débauche. Dites-leur que, sans avoir même vingt ans, vous êtes devenus si complètement vicieux que la religion vous est haïssable; que vous en laissez les devoirs à d'autres; que vous ne vous confessez plus, pas même à Pâques; dites-leur.... mais je me perds.) Mes pauvres enfants, à la discrétion de qui vous allez être livrés ! Comme ils vont les méchants abuser de votre simplicité pour vous rendre aussi méchants qu'eux ! Comme ils travailleront à ruiner en vous l'œuvre de la grâce ! Ah ! « fuyez du milieu de cette Babylone ; fuyez, sauvez vos âmes ; » ou, s'il n'existe plus sur la terre d'asile pour l'innocence, évitez autant que possible la société et le commerce des pécheurs ; que vos oreilles soient toujours fermées à leurs discours ; que jamais on ne vous voie dans leurs divertissements. Au plus fort des scandales dites dans vos cœurs : « Seigneur, mon Dieu, c'est vous qu'il faut adorer et servir ! » Quoi qu'ils fassent, gardez-vous de les imiter. Leur conduite ne vous justifierait pas ; car c'est une maxime indubitable que pour bien se conduire il faut suivre non la route la plus fréquentée, mais la plus sûre : *Non qua itur, sed qua eundum est.*

Voulez-vous un modèle ? J'en connais un qui n'est point au-dessus de votre âge et qui est digne de votre piété, c'est Tobie. « Quoiqu'il fût le plus jeune de tous ceux de sa tribu, il ne fit rien paraître dans toutes ses actions qui tint de l'enfance ; et lorsque tous allaient adorer les veaux d'or que Jéroboam, roi d'Israël, avait faits, il fuyait seul la compagnie de tous les autres et il allait à Jérusalem au temple du Seigneur, où il adorait le Seigneur Dieu d'Israël ; et il observait ces choses et d'autres semblables conformément à la loi de Dieu, lorsqu'il n'était encore qu'un enfant. » Ayez la même sagesse ; usez des mêmes précautions ; montrez la même fidélité, et Dieu sera pour vous. Vous pourrez dire avec David : « Le Seigneur est ma lumière et mon salut, qui craindrais-je ? Le Seigneur est le défenseur de mon innocence, qui pourra me faire trembler ? Lorsque ceux qui veulent me perdre seront près de fondre sur moi comme pour dévorer ma chair, mes yeux se porteront vers le Seigneur, et ces mêmes ennemis qui me persécutent le plus seront affaiblis, ils tomberont. Quand des armées seraient campées contre moi, mon cœur n'en serait point effrayé. Quand on me livrerait un combat, je ne laisserai pas encore de mettre en cela mon espérance, parce que Dieu est pour moi et qu'il fera triompher ma cause. »

Où, mes enfants, quoi que j'aie pu vous dire des dangers trop réels qui vous menacent, mettez en Dieu votre confiance : Dieu ne vous abandonnera pas que vous ne l'abandonniez les premiers. « Attendez donc le Seigneur ; agissez avec courage, et que votre cœur prenne une nouvelle force. » Il faut même aujourd'hui rompre avec les pécheurs par une démarche éclatante ; il faut qu'ils sachent que tous leurs efforts pour vous pervertir tourneront à leur confusion. Venez, suivez-moi à ces fonts sacrés. Que le ciel et la terre soient témoins de l'engagement que nous y prenons de renoncer au péché et d'être à Jésus-Christ. Déclarons à qui vaudra l'entendre que « quand toutes les nations briseraient le lien qui les unit au Seigneur, et que tous ceux qui parlent la même langue que nous tourneraient le dos au Dieu de leurs pères, vous et moi nous obéirons néanmoins à la loi du Seigneur. » Ainsi soit-il.

DISCOURS CXXXI.

POUR LE JOUR DE LA PREMIERE COMMUNION.

Avant la communion.

Venez, mes enfants, approchez avec confiance, *Voici l'Agneau de Dieu ; voici celui qui efface les péchés du monde.* (Joan., I, 29.) Et c'est tout particulièrement pour vous qu'il s'est immolé aujourd'hui. Votre bonheur ne sera pas différé plus longtemps ; Dieu a vu couler vos larmes ; il se rend à l'ardeur de vos désirs. Je l'entends qui vous appelle : oui c'est « la voix du bien-aimé » qui vous invite avec tendresse, qui lui-

même vient à vous plein de charmes et de douceurs; que vos cœurs volent donc à sa rencontre, et préparez-vous à le recevoir.

O jour que le Seigneur a véritablement fait pour vous dans sa grande miséricorde et qui doit vous combler de joie! bonheur ineffable! sort digne d'envie et dont les anges même peuvent être jaloux! Mes chers enfants, si vous comprenez l'excellence de la grâce qui vous est offerte, que devez-vous penser, que devez-vous sentir à ce moment! Vous êtes assis à la table de Dieu; et le pain délicieux qu'il donne à ses amis, à ses élus, à ses enfants, « ce pain vivant, descendu du ciel pour donner la vie au monde, va devenir votre nourriture. » Jésus-Christ, « le Fils unique de Dieu, la splendeur de sa gloire, la parfaite image de sa substance, le Roi immortel des siècles; » Jésus-Christ votre bon maître, Jésus-Christ votre Sauveur, Jésus-Christ votre Père, vous honore aujourd'hui de sa visite; « il veut loger chez vous; » il choisit votre cœur pour en faire son temple, son sanctuaire, son trône. Il vient « dire à votre âme qu'il est et qu'il sera son salut; » il vient guérir toutes les plaies que le péché a pu lui faire; il vient la sanctifier par sa grâce, l'éclairer de ses divines lumières, l'embellir, l'enrichir de ses dons les plus précieux, l'embraser des feux de son amour, la fortifier par sa vertu toute-puissante contre la violence des passions, les attaques du démon, les scandales du monde. Il vient faire avec vous une alliance étroite, éternelle. « Il demeurera en vous et vous demeurerez en lui. » En un mot, son corps, son âme, son sang, sa divinité, ses vertus, ses mérites, il vous donne tout, il se donne lui-même et tout entier à vous. Quel don! quel inestimable bienfait! Mes chers enfants, avec la foi que je vous suppose, vos cœurs doivent ne pouvoir pas suffire aux sentiments que vous inspire la présence d'un Dieu que son amour rend à ce point prodigue de lui-même.

Eh! le moyen de ne pas s'abaisser, de ne pas s'anéantir, de ne pas se répandre en adorations devant cette suprême grandeur, devant cette majesté infinie que nous savons ne se cacher que pour s'accommoder à notre faiblesse, dissiper nos craintes et exciter notre confiance? Instruits que vous êtes que l'adorable Eucharistie contient réellement, véritablement, substantiellement le corps, le sang, l'âme, la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ cachés sous les espèces ou apparences du pain et du vin; que la vérité de cet auguste et incompréhensible mystère vous est garantie par la parole de Dieu, qui ne peut ni se tromper, ni vous tromper; par la doctrine constante de l'Eglise que l'Esprit-Saint dirige toujours dans ses enseignements, votre foi ne se trouble pas des abaissements volontaires d'un Dieu-Sauveur. Il vous paraît d'autant plus aimable, il vous devient d'autant plus cher, qu'il se fait plus petit pour vous; et vous sentez l'obligation de lui rendre, par des adorations profondes et de sincères

hommages, une partie de la gloire qu'il vous sacrifie. Dites-lui donc avec moi : O Jésus, mon Seigneur et mon Dieu ! je crois, plus fermement que si je le voyais des yeux du corps, que vous êtes présent dans ce divin sacrement que je vais recevoir. Je vous y loue, je vous y bénis, je vous y adore. J'unis mes adorations à celles des esprits bienheureux qui vous accompagnent invisiblement sur l'autel. Ce grand mystère, je ne le comprends pas; mais je le crois sur votre parole, ô mon Dieu ! et s'il me fallait répandre mon sang pour en attester la vérité, aidé de votre grâce, je le répandrais volontiers. « Augmentez » cependant « ma foi, » et donnez-moi de croire plus fermement encore.

Mais si votre foi est vive, mes enfants, combien ne doit pas être profonde votre humilité! Vous savez ce qu'est Jésus-Christ, et vous ne pouvez ignorer ce que vous êtes vous-mêmes. Comparez sa grandeur avec votre bassesse, sa puissance avec votre infirmité, sa sainteté avec votre corruption, ce qu'il a fait pour vous avec ce que vous méritez. Il y a plusieurs mois que vous travaillez à lui préparer une demeure; mais quelques soins que se donnent, quelques efforts que fassent des créatures misérables et corruptibles, arriveront-elles jamais, y déploieront-elles la vie la plus longue, à se rendre dignes de recevoir et de loger dans leur cœur « le Dieu grand, le Dieu fort, le Dieu saint, le Dieu créateur et conservateur du monde, le Dieu souverain arbitre de la destinée de tous les hommes, le Dieu que les anges adorent et qui, d'un mot, fait fuir les cieux et trembler la terre? Lorsqu'autrefois il parut parmi les hommes revêtu de leurs infirmités, et en tout semblable à eux, Jean-Baptiste, le plus saint des hommes, se reconnut « indigne de délier seulement le cordon de ses souliers; » et aujourd'hui qu'il règne dans le ciel, couronné de gloire, vous prétendez à l'honneur de le loger chez vous? Toute pure, toute pleine de grâces que fût la très-sainte Vierge, l'Eglise s'étonne que le Fils de Dieu n'ait pas eu horreur de prendre, dans son chaste sein, un corps qu'il destinait aux souffrances, aux outrages, à la mort; et ce même Dieu, revêtu aujourd'hui d'une chair immortelle, glorifiée, divinisée, veut bien reposer sur le cœur de chacun de vous, s'unir à vous de la manière la plus intime! Ah! mes enfants, je sens ici plus que je ne puis dire. Humiliez-vous, abaissez-vous, anéantissez-vous devant ce Dieu de grandeur et de bonté. Confessez-lui votre misère, votre indignité, votre impuissance, votre pauvreté. Mon Dieu! je ne suis pas digne de vous recevoir, parce que je ne suis qu'une misérable créature. Je n'aurais jamais la hardiesse de m'approcher de vous : je vous prierais bien plutôt de vous éloigner de moi, si vous-même ne m'invitez, si vous ne commandez; si, dans l'amour incompréhensible qui vous presse, vous n'employez et les promesses et les menaces

pour m'attirer à votre table sainte. Suppléez donc par miséricorde à tout ce qui me manque ; et vous-même préparez-vous dans mon cœur une demeure digne de vous.

Ces sentiments d'humilité sont d'autant plus légitimes qu'au titre de créature misérable vous en joignez peut-être un autre incomparablement plus odieux, celui de pécheurs. Qu'avez-vous fait de la grâce que vous reçûtes au saint baptême ? Montrez-nous cette robe de l'innocence que vous deviez conserver sans tache « jusqu'au jour de l'avènement du Seigneur. » La malice dans vous n'aurait-elle pas devancé le nombre des années ? le vice ne vous aurait-il pas déjà infectés de son poison ? Ce cœur, où vous prétendez introduire Jésus-Christ, ne l'auriez-vous pas déjà bien des fois souillé, bien des fois profané, bien des fois livré au démon son ennemi ? et quoique bien jeunes encore, la conscience ne vous accusera-t-elle pas ? ne vous forcera-t-elle pas à rougir d'un grand nombre de désordres ? Ah ! s'il en était ainsi, mes enfants, je dois vous le dire : les sentiments d'une vive componction, les larmes d'une sincère pénitence, ont pu seuls vous rendre le droit de vous asseoir à la table du Seigneur. Il est saint, mes enfants, il est trois fois saint, il est d'une sainteté redoutable le Dieu que vous voulez recevoir ; et vous présenter à lui sans être saints vous-mêmes, serait lui faire le plus sanglant des outrages ; et l'introduire dans un cœur encore souillé par le péché, serait commettre la plus horrible profanation, la plus détestable perfidie, le plus monstrueux comme le plus funeste des crimes. Je sais que la seule pensée de vous « rendre coupable du corps et du sang de Jésus-Christ, vous remplit d'horreur. Vous craignez un malheur si affreux, et vous avez demandé à Dieu qu'il vous en préservât. Mais vous êtes-vous bien éprouvés vous-mêmes ? » Ces malheureux péchés, les haïssez-vous ? les détestez-vous ? les abhorrez-vous ? Etes-vous fermement résolus de ne les commettre jamais plus ? Ah ! mes enfants, ils ont crucifié ce Dieu qui vous témoigne tant d'amour, et qui ne se venge du mal que vous lui avez fait qu'en vous comblant des plus précieuses faveurs. Quel motif de repentir pour des cœurs qui ne sont pas vendus à l'iniquité ! Faites-lui donc amende honorable à la face du ciel et de la terre, et dites-lui : O Jésus, mon Sauveur et mon Dieu ! prosterné à vos pieds, je vous confesse, dans l'amertume de mon âme, tous les péchés dont j'ai pu me rendre coupable jusqu'à ce jour. Je vous en demande pardon de tout mon cœur. Je les déteste par tous les motifs qui doivent me les faire haïr, et particulièrement parce qu'ils vous ont déplu, à vous qui êtes infiniment bon et infiniment aimable. Je voudrais bien ne les avoir jamais commis. Je voudrais savoir les noyer dans mes larmes, les laver dans mon sang. J'aimerais mieux mourir que de les commettre jamais plus. Si la douleur que j'en ressens n'est pas assez vive, je

vous prie, ô mon Dieu ! de l'augmenter ; de jeter sur moi un de ces regards puissants et favorables qui, du plus misérable pécheur, peut faire, en un instant, un homme selon votre cœur.

Dans ces dispositions, mes enfants, n'écoutez plus que les sentiments de la confiance et de l'amour. Le souvenir de vos péchés doit vous humilier, sans doute ; il ne doit ni vous déconcerter, ni vous abattre. Si celui que vous avez offensé est votre Juge, il est aussi votre Sauveur et votre Père. Sa colère n'est implacable que contre les impénitents ; et vous ne l'êtes pas, et vous ne voulez pas l'être. Tout ce que la conscience vous reprochait, vous l'avez confessé, vous l'avez pleuré. Le ministre de Jésus-Christ a prononcé sur vous une sentence d'absolution ; il vous a donné, au nom de Dieu, le baiser de la paix ; et ce n'est qu'après vous avoir lavés dans le sang de Jésus-Christ, qu'il vous a autorisés à vous présenter à sa table. Que craindriez-vous encore ? Non, mes chers enfants, ne craignez pas. Ce jour est pour vous le grand jour des miséricordes. Doutez-vous que Dieu vous ait pardonné, que Dieu vous aime, quand, en signe de réconciliation, quand, pour vous prouver son amour, il se donne lui-même à vous ? Ouvrez-lui seulement vos cœurs. Il saura faire « surabonder la grâce là même où aurait abondé le péché. » Il n'est rien que vous ne puissiez, que vous ne deviez vous promettre de sa tendresse. Dites-lui donc avec effusion de cœur : Mon Sauveur et mon tout ! je ne suis pas digne de vous recevoir, et je ne saurais jamais l'être. Loin de paraître devant vous avec cette confiance, je devrais peut-être fuir et chercher, s'il était possible, un lieu où vous ne fussiez pas. M'asseoir à la table de mon Dieu, « moi qui ne suis que cendre et que poussière ! » prendre place parmi vos enfants, après vous avoir oublié, méconnu, outragé ! Mais vous le voulez ; mais vous l'ordonnez : je m'abandonne à votre infinie miséricorde. Je me confie en votre divine bonté ; et j'espère qu'en venant dans mon cœur vous le remplirez de votre saint amour, en sorte qu'il sera tout à vous pour le temps et pour l'éternité.

Dans cette heureuse attente, à la vue des biens qui vous sont préparés, quelle c'oit être, mes enfants, l'ardeur de votre amour, la vivacité de vos desirs ! Ah ! sans doute votre âme languit et se consume dans une sainte impatience de s'unir à son bien-aimé Sauveur. « Elle ne voit plus rien dans le ciel et sur la terre » qu'elle puisse désirer, que le bonheur de s'unir à lui. Elle l'appelle par ses soupirs et par ses protestations. « Venez, ô mon bon Jésus ! » ne différez pas plus longtemps une visite qui doit combler tous mes vœux. Vous êtes ma joie, mon espérance, ma consolation, tout mon bien. Venez, ô le meilleur des maîtres, le plus tendre des pères, le plus fidèle des amis. Je n'ai, je ne veux plus avoir de cœur que pour vous aimer. Venez donc, ô mon

divin amour! venez posséder ce cœur, l'unir à vous pour jamais, et mon âme sera comblée, et tous mes désirs seront satisfaits. Il vient, mes enfants, le voici; et vous allez goûter « combien le Seigneur est doux à ceux qui l'aiment. »

DISCOURS CXXXII.

POUR LA MESSE D'ACTION DE GRÂCES, APRÈS LA PREMIÈRE COMMUNION.

Vous avez « trouvé, » mes chers enfants, « celui après lequel votre âme soupirait. Le bien-aimé est tout à vous, » comme « vous êtes tout à lui. » Jésus-Christ est avec vous et en vous. Il repose sur votre cœur; vous possédez à ce moment celui qui fait dans le ciel la félicité des anges et des saints. Eh! d'où vous vient ce bonheur? par où avez-vous pu mériter cette grâce? Qu'a découvert Jésus-Christ en vous qui dût l'y attirer? Ah! rendez grâces à son infinie miséricorde. Il vous a traités ainsi, non pour aucun bien qui fût en vous, mais pour vous faire comprendre sa grande bonté, son excessive charité. Prosternez-vous donc en esprit au pied du trône que lui a fait choisir son amour, et là, pénétrés, ravis, transportés à la vue des grandes choses qu'il a daigné faire en vous, des merveilles qu'il a opérées en votre faveur, louez-le, bénissez-le, glorifiez-le; reconnaissez que lui seul est grand, seul puissant, seul bon, seul aimable; qu'à lui seul appartient toute gloire et tout honneur. Mon Dieu! devez-vous lui dire, je vous adore reposant sur mon cœur, et vous reconnais pour mon Créateur et mon souverain Seigneur. Que ne puis-je m'abîmer et m'anéantir en votre sainte présence! Que ne puis-je vous procurer autant de gloire que vous en rendent toutes les créatures ensemble! Ah! mon Dieu, glorifiez-vous vous-même, et faites-vous glorifier toujours davantage. Je vous offre, pour suppléer à l'insuffisance de mes adorations, les hommages et les respects du ciel et de la terre.

Mais « que rendrez-vous au Seigneur pour tous les biens que vous avez reçus de lui? » Tous les jours de votre vie sont marqués par ses bienfaits. C'est lui qui vous a créés, et vous savez pourquoi; lui qui vous a rachetés, et vous savez à quel prix; lui qui vous a retirés des voies de l'iniquité, et vous savez avec quelle miséricorde; lui qui vous a pardonné tant de péchés, tant de grands péchés, et vous savez avec quelle clémence, avec quelle tendresse: aujourd'hui il a mis le comble à ses faveurs en nourrissant votre âme de sa chair adorable et de son sang précieux: c'est dire qu'il a épuisé pour vous tous les trésors de sa bonté. Tout Dieu qu'il est, peut-il faire davantage? peut-il donner quelque chose de plus estimable, de plus divin que lui-même? et serait-il possible qu'un pareil don, surajouté à tant d'autres dons, vous trouvât froids, indifférents, ingrats? Non, mes enfants, je ne le crains pas de votre

part; et c'est bien avec toute l'effusion d'un cœur reconnaissant que vous lui direz avec moi: « O Jésus, mon Sauveur! que vous rendrai-je pour le grand bienfait que j'ai reçu de vous aujourd'hui? Sans avoir égard à mon indignité, à ma bassesse, à mes offenses, et si nombreuses, et si graves, vous vous êtes donné tout entier à moi. Je vous remercie de tout mon cœur de m'avoir fait une si grande grâce. » Que ma main droite se dessèche, que ma langue s'attache à mon palais, si je n'en conserve pas éternellement le souvenir. « O mon âme! bénis le Seigneur ton Dieu, et que tout ce qui est en moi célèbre son saint nom! O mon âme, bénis le Seigneur ton Dieu, et n'oublie jamais la faveur qu'il t'a faite. »

Si, comme je le présume, ce sont là les sentiments qui vous animent, je puis donc, mes enfants, au nom de Jésus-Christ, et comme son ministre, vous déclarer ce qu'il attend de votre reconnaissance; et je ne crois pas craindre que vous vous refusiez à aucun sacrifice, s'il faut en faire pour la lui témoigner. Mais que parlé-je de sacrifices? ne devez-vous pas vous estimer heureux d'avoir quelque chose dont votre Dieu veuille bien agréer l'offrande, qu'il veuille bien recevoir en retour ce qu'il a fait pour vous? Eh bien! ce qu'il demande de vous, c'est votre cœur, c'est vous-mêmes. Oui, votre cœur, tout pauvre, tout misérable qu'il est, Jésus-Christ le demande; il en est jaloux; il en sera content. Que vous en semble? le lui refuserez-vous! Refuserez-vous d'aimer un Dieu qui vous a aimés le premier, et qui vous a aimés d'un amour qu'on peut bien appeler excessif! O Jésus tout aimable! je voudrais avoir à ma disposition tous les esprits, pour les remplir de l'idée de vos merveilles; tous les cœurs, pour les embraser de votre amour; toutes les volontés, pour les attacher à votre service. Je vous offre tout ce que vous inspirez de ferveur et d'amour aux anges et aux saints. Je vous offre vous-même à vous-même, seul moyen que j'aie de reconnaître dignement la grâce que vous m'avez faite. Mais est-il donc possible que le don d'un cœur tel que le mien soit agréable à un Dieu tel que vous? Oubliez-vous donc et ce que j'ai été, et ce que je suis? O Dieu des miséricordes! mon esprit et toutes ses pensées, mon cœur et toutes ses affections, mon corps avec tous ses mouvements, mon temps, ma liberté, mes inclinations, tout moi-même, je vous offre tout, je vous consacre tout. Rendez la victime plus digne de vous: ôtez-en tout ce qui vous déplaît, mettez-y tout ce qui peut la rendre agréable à vos yeux; et ne souffrez pas que je sois jamais si malheureux que de la retirer de l'autel où je l'immole aujourd'hui par amour et par reconnaissance.

J'espère fermement de la grâce de Dieu, mes enfants, qu'il en sera ainsi; du moins j'ose vous répondre que l'hôte charitable qui vous a visités, ne vous abandonnera pas que vous ne l'abandonniez les premiers.

Il ne s'est donné à vous que pour vous unir, que pour vous attacher à lui. Il éclairera votre ignorance, il dirigera votre jeunesse, il amortira la violence de vos passions, il rectifiera vos mauvais penchants, il vous fortifiera contre les scandales du monde, il combattra en vous, avec vous et pour vous contre les ennemis de votre salut, il vous fera croître de jour en jour en vertu et en sagesse. Point de grâces que vous ne puissiez vous promettre de sa bonté. Pourrait-il vous refuser quelque chose, après s'être donné lui-même à vous ? et en se donnant lui-même à vous, ne vous a-t-il pas tout donné ! Ne mettez donc pas plus de bornes à votre confiance, qu'il n'en a mis à son amour. Demandez humblement, mais hardiment, mais amoureusement tous les secours dont vous avez besoin. Mon divin Jésus ! vous connaissez la profondeur de ma misère, l'étendue de mes besoins, la violence de mes passions, l'importunité de mes tentations, mes dangers, mes craintes, ma faiblesse. Ah ! par pitié, accordez-moi tout ce que vous savez m'être nécessaire ; mais particulièrement la grâce de ne vous offenser jamais. Car, après la faveur que vous m'avez faite, j'aimerais mieux mourir que de retomber dans le péché ; et si dans le nombre des jours que me destine votre providence, vous en voyez un où je doive cesser de vous aimer, à la faveur insigne que vous m'avez faite, ajoutez-en une autre : que j'expire à ce moment au pied de votre autel.

Oui, mes enfants, mourir, et cent fois mourir plutôt que de retomber dans le péché. C'est bien là votre résolution, et je prie Dieu qu'il vous y établisse, qu'il vous y maintienne. Mais n'oubliez pas que vous portez dans des vases bien fragiles le précieux trésor de la grâce. Mille ennemis vont réunir leurs efforts pour vous l'enlever. Il n'y aura de sûreté pour vous que dans la défiance de vous-mêmes, la vigilance, la fuite des occasions, l'application à vos devoirs, le recours à la prière, la fréquentation des sacrements, le soin continuel de travailler à devenir plus obéissants ; plus doux, plus retenus, plus chrétiens.....

DISCOURS CXXXII.

POUR LA RENOVATION DES VŒUX DU BAPTEME,
LE JOUR DE LA PREMIÈRE COMMUNION.

Au pied des fonts sacrés où la religion vous ramène en ce jour, je puis bien, mes enfants, vous appliquer les paroles de Moïse aux Hébreux, que la main du Tout-Puissant avait, par des prodiges sans nombre, tirés du pays d'Egypte pour les établir dans une terre « où coulaient le lait et le miel. Le Seigneur, leur disait-il, vous a choisis pour être son peuple privilégié. Prenez donc garde d'oublier jamais ses commandements, et les conditions de l'alliance qu'il a daigné faire avec vous. » Je vous dis de même, mes enfants, rappelez ce que vous étiez par le malheur de votre origine. Considérez ce

que vous êtes devenus par la grâce du saint baptême, et que la grandeur du bienfait règle la mesure de votre reconnaissance.

La foi vous enseigne que tous les hommes, pour saints que soient leurs parents, « sont conçus dans l'iniquité ; que la mort a passé dans tous les hommes par un seul homme, en qui tous ont péché ; que nul n'est exempt de souillure, pas même l'enfant qui n'a encore qu'un jour de vie sur la terre ; » qu'il est coupable d'un péché qui a donné la mort à son âme ; qu'il est impur, qu'il est injuste, d'une injustice qui lui est propre, et qu'il a contractée par la naissance qu'il a tirée d'Adam ; enfin, qu'il « ne peut entrer dans le royaume des cieux, à moins qu'il ne renaisse de l'eau et de l'Esprit saint. »

Ainsi, vous vous trouviez pécheurs dès le premier instant de votre existence. Vous n'étiez pas encore nés, et déjà vous étiez coupables. Déjà vous apparteniez au démon : il vous comptait parmi ses esclaves ; vous gémissiez sous sa tyrannie. Héritiers de la désobéissance du premier père, vous héritâtes aussi des suites de son péché. Dieu ne put voir en nous que les ruisseaux impurs d'une source empoisonnée ; que les rameaux desséchés et stériles d'un arbre frappé de malédiction ; qu'une race odieuse, qui partageait le crime de son ennemi ; que des objets dignes de sa haine ; que des victimes dévouées à ses vengeances ; que des ingrats, que des rebelles dépouillés de leurs droits, exclus du ciel, réservés aux châtimens dont sa justice punit la révolte et l'infraction de ses lois. Tels vous fûtes autrefois, mes chers enfants, et tels vous seriez encore, si la divine clémence ne vous eût prévenus de ses plus douces bénédictions. Tels sont les peuples que Dieu n'a pas appelés comme vous, « à l'admirable lumière de sa connaissance, » parmi lesquels est ignorée la vertu du saint baptême, et qui n'invoquent pas ce Rédempteur unique, par le nom seul duquel on peut obtenir le salut ; n'ayant aucune part à Jésus-Christ et à ses mystères, étrangers à ses promesses, aux avantages de son Eglise. Quel état ! mes enfants, quel horrible état ! Naître pécheur pour vivre malheureux et mourir réprouvé ! Être sur la terre le jouet du démon, et devenir, après la mort, la proie de sa fureur ! Ignorer le vrai Dieu, et ne trouver qu'un ennemi dans son Créateur ! Se croire étranger au ciel, ou n'y voir qu'un bien irrévocablement perdu ! N'avoir à attendre que l'enfer et ses tourments ! Imaginez-vous rien de plus affreux ?

Comment donc, et par la faveur de qui avez-vous échappé à cet épouvantable malheur ? Ah ! voyez, mes enfants, combien Dieu, à votre égard, s'est montré riche en miséricorde ! Par une prédilection toute spéciale, il a fait pour vous ce qu'il ne lui a pas plu de faire pour tant d'autres : il vous a donné une nouvelle naissance. L'eau du baptême, rendue féconde et puissante par la vertu du sang adorable de son Fils, a rétabli en vous, avec avantage ce que le péché y

avait détruit, et vous a rendu plus de biens que vous n'en aviez perdu. Par le baptême tout péché a été effacé, toute peine due au péché a été remise. Votre âme a recouvré les traits de sa première dignité et de sa ressemblance avec Dieu. L'arrêt qui vous condamnait a été révoqué. Vous avez été délivrés de la captivité du démon, qui a perdu tous les droits qu'il avait sur vous. Pleinement réconciliés avec Dieu, « vous êtes devenus ses enfants et les héritiers de son royaume. » Par le baptême, « vos cœurs ont été vivifiés, éclairés, purifiés, sanctifiés par la foi, l'espérance, la charité et les autres dons que l'Esprit saint y a répandus » avec abondance. Par le baptême, « vos corps sont devenus les temples vivants de ce même Esprit, les membres de Jésus-Christ ; » et une résurrection glorieuse leur est assurée. Par le baptême, « vous avez été revêtus de Jésus-Christ, vous lui avez été unis et incorporés. » Vous êtes les membres du corps dont il est le chef, les pierres vivantes de l'édifice spirituel dont il « est la pierre angulaire ; » vous êtes devenus « ses frères, ses cohéritiers. » Vous êtes entrés aussi dans tous les droits attachés à l'auguste qualité d'enfant de l'Eglise.

Enfants de l'Eglise, enfants de Dieu, héritiers du ciel, membres et cohéritiers de Jésus-Christ, temples de l'Esprit-Saint, quels glorieux titres ! quelle belle espérance ! quelle ineffable adoption ! quel trésor de grâces ! quel abîme inépuisable de miséricorde et de bonté ! Ah ! mes enfants, les avantages du saint baptême, je puis bien vous les exposer, parce que la foi m'en instruit ; mais je ne saurais vous en faire comprendre l'excellence, parce que je ne la comprends pas moi-même. Eh ! que puis-je dire moi, quand l'Eglise étonnée, ravie, transportée comme hors d'elle-même, à la vue des merveilleux effets de ce sacrement, va jusqu'à appeler heureuse la faute dont il répare si excellemment les funestes suites ! Je sens du moins que l'éternité tout entière ne doit pas épuiser la reconnaissance que mérite une pareille grâce. Vous devez vous y montrer d'autant plus sensibles, mes enfants, qu'elle a été, à votre égard, l'effet d'une miséricorde purement gratuite. A l'âge où vos parrains et marraines vous présentèrent sur les fonts sacrés, qu'aviez-vous fait, qu'aviez-vous pu faire pour mériter la grâce, et surtout une grâce aussi précieuse que celle du saint baptême ? Pourquoi vous, plutôt que tant d'autres que Dieu n'a pas regardés ? Ne pouviez-vous pas mourir dans le sein de vos mères ? Ne pouviez-vous pas naître dans ces contrées malheureuses que n'a pas éclairées le flambeau de la foi ? Ah ! « le Seigneur vous a traités bien plus favorablement que les autres nations ; » il vous a aimés d'un amour de préférence. Il a voulu que vous fussiez « la race choisie, la nation sainte, le peuple d'acquisition, ses enfants, ses bien-aimés, sa conquête, son héritage chéri. » Qu'il en soit éternellement béni. Mais vous, mes enfants, ne

soyez pas ingrats, et comprenez bien à quoi vous engage la grâce que vous avez reçue. Le baptême est une alliance que, par la bouche de vos parrains et marraines, vous contractâtes avec Jésus-Christ et son Eglise. Rien de plus précieux que les avantages que vous assure cette alliance ; mais rien de plus sacré que les obligations qu'elle vous impose. En vous les rappelant, ne vous forcerais-je pas à rougir de les avoir méconnues, oubliées, indignement violées ?

Avant de vous conférer le baptême, on vous demanda si vous ne renonciez pas à Satan, à toutes ses pompes, à toutes ses œuvres ; et vous déclarâtes par trois réponses distinctes que vous y renonciez. Or, renoncer à Satan, c'est déclarer hautement qu'on ne veut plus l'écouter, lui obéir, l'avoir pour maître, se conduire par son esprit, et se rendre à ses suggestions. Renoncer aux pompes de Satan, c'est renoncer à l'estime, au désir, à la recherche, à l'amour de tout ce que le démon emploie pour flatter notre orgueil, irriter notre cupidité, entretenir nos penchants vicieux ; je veux dire, les richesses, les marques de distinction, les plaisirs charnels, les fêtes et les assemblées du monde, la vanité et l'immodestie dans les habillements. Renoncer aux œuvres de Satan, c'est renoncer à tout péché et à toute occasion volontaire du péché, c'est-à-dire, à toute pensée, à tout désir, à toute parole, à toute action dont la cupidité est le principe, et qui a pour fin dernière autre chose que Dieu.

Il y a plus : en renonçant au démon, vous vous êtes donnés irrévocablement à Dieu ; vous vous êtes engagés à vivre pour lui ; vous lui avez consacré votre esprit, votre volonté, votre corps, tout vous-mêmes. Car, interrogés si vous croyez en Dieu, père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre, chacun de vous répondit qu'il croyait. Vous avez donc reconnu Dieu pour votre souverain Seigneur et maître, pour l'auteur et le conservateur de votre vie ; pour celui de qui vous tenez tout, de qui vous attendez tout. N'est-ce pas avoir promis de l'honorer comme votre Père, de vous attacher à lui comme à la source de tout bien, de respecter son saint nom, d'observer religieusement ses préceptes, de vous soumettre aux dispositions de sa providence, d'employer tous les jours de votre vie à le glorifier, en ne faisant rien de ce qu'il défend, et en faisant tout ce qu'il commande ? Vous promîtes encore de croire en Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, né et mort pour le salut des hommes, chef et modèle des prédestinés. C'est avoir promis que vous professeriez sincèrement et fidèlement les vérités qu'il nous a révélées ; que vous ne rougiriez jamais, devant les hommes, de la religion et de ses pratiques ; que vous régleriez sur les maximes de l'Evangile vos pensées, vos jugements, vos affections, votre conduite ; qu'imitateurs fidèles de cet Homme-Dieu, vous seriez comme lui, « doux et humbles de cœur, » contents dans la pauvreté, rési-

gnés dans les souffrances, patients dans les tribulations ; que vous mépriseriez les richesses, que vous fuiriez les plaisirs, que vous pardonneriez les injures, que vous aimeriez vos ennemis, que vous porteriez votre croix, que vous mortifieriez vos sens, que vous vivriez dans la pénitence, que vous feriez vos délices d'accomplir en tout la volonté et le bon plaisir de Dieu. Vous avez promis de croire au Saint-Esprit. C'est avoir promis que vous ne profaneriez jamais, par l'intempérance et par l'impudicité, vos corps qui sont ses membres ; que vous détesteriez les usages et les préjugés du monde ; que vous n'agiriez ni par humeur, ni par caprice, ni par passion ; que dociles à sa voix, vous ne le contristeriez pas par vos résistances à sa grâce ; mais que vous suivriez tous ses mouvements, soit qu'il vous détournât du mal, soit qu'il vous portât au bien. Vous avez promis de croire à l'Eglise sainte et catholique. C'est avoir promis que vous ne tiendriez jamais d'autre doctrine que celle qu'elle enseigne, que vous approuveriez tout ce qu'elle approuve, que vous rejetteriez tout ce qu'elle condamne, que vous respecteriez les pratiques qu'elle autorise, et que vous observeriez les commandements qu'elle a faits. En un mot, mourir à tous les vices, vivre dans la pratique de toutes les vertus, c'est la profession du véritable chrétien ; c'est l'abrégé des promesses qu'on fit pour vous au baptême.

Ces promesses, elles furent faites à Dieu ; son ministre les reçut ; ses anges les entendirent, elles sont écrites au livre de vie, et elles vous seront présentées un jour pour être la règle de votre jugement. C'est de l'accomplissement ou du violement de ces promesses que dépend votre sort éternel. Vous vous présentez aujourd'hui pour les renouveler et les ratifier ; mais, dites-moi, quel témoignage vous rend votre conscience sur la manière dont vous les avez remplies jusqu'ici ? Ah ! vous rougissez : oublié de Dieu, dégoût pour la piété, indévotion dans la prière, irrévérence dans le lieu saint, esprit d'orgueil et d'indocilité, amour excessif du plaisir, aversion du travail, jurements et colères, désobéissances et mensonges : la conscience vous reproche tout cela ; et peut-être, avec tout cela, vous reproche-t-elle des crimes et des excès que je ne dois pas nommer. Mais si par le passé vous n'avez été qu'ingrats et parjures, quel garant nous donnerez-vous de votre fidélité pour l'avenir ? Je ne suspecte certainement pas la sincérité de vos dispositions ; mais je ne saurais vous le dissimuler ; un pressentiment, dont je ne puis me défendre, trouble, empoisonne la joie que devrait m'inspirer un si beau jour. Chaque année on dispose avec soin des enfants de votre âge à l'affaire importante de la première communion. Ils renouvellent solennellement, à la face des autels, les promesses de leur baptême ; ils nous édifient, ils nous consolent quelque temps par leur piété ; mais bientôt nous avons la douleur amère d'en voir plusieurs

démentir de si beaux commencements, se relâcher dans le service de Dieu, l'abandonner tout à fait, et grossir le nombre des jeunes gens déréglés, des filles immodestes, de ces mauvais chrétiens qui affligent la religion et la déshonorent. Si vous deviez les imiter, si vous deviez retourner au péché que vous avez quitté, outrager tout de nouveau le Dieu qui vous a pardonné, violer encore les promesses que vous allez ratifier, retirez-vous. Votre démarche ne serait qu'une détestable hypocrisie ; vous mentiriez à Dieu, et l'on ne se moque pas de lui. Dépositaires de vos serments, nous nous verrions forcés d'être vos accusateurs à son redoutable tribunal ; et tous ces fidèles à qui vous inspirez un si tendre intérêt, demanderaient un jour vengeance de votre perfidie.

Mais éloignons ces tristes idées. J'augure mieux de votre piété, mes enfants, et j'espère que le bon Dieu achèvera en vous, par sa grâce, ce que sa grâce y a si heureusement commencé. Il a acquis aujourd'hui un nouveau droit à votre reconnaissance ; que ce soit pour vous un nouveau motif de lui être plus fidèles : ayez toujours sa crainte devant les yeux ; marchez en sa sainte présence ; accomplissez ponctuellement et par amour tous les devoirs que sa loi vous impose. Si le démon vous tente, et il vous tentera, résistez-lui dès les premières attaques ; veillez à la garde de votre cœur ; combattez vos mauvaises inclinations ; craignez l'oisiveté ; fuyez, fuyez surtout les occasions dangereuses ; recourez à la prière ; fréquentez les sacrements ; et Dieu qui est fidèle ne permettra pas que vous soyez tentés au-dessus de vos forces ; il rendra vains les efforts du démon, et vous fera sortir avec avantage des plus furieuses tentations. Le monde cherchera à vous pervertir ; car il est plein de malice, de corruption et de scandales. Méprisez ses railleries, détestez ses maximes, craignez ses plaisirs, évitez ses assemblées ; fermez vos yeux à ses vanités, vos oreilles aux discours de l'impiété et du libertinage ; attachez-vous à Jésus-Christ ; il a vaincu le monde, il vous en rendra victorieux comme lui. Ces moyens, je ne puis que vous les indiquer ; mais croyez qu'ils sont tous nécessaires à la conservation de la grâce.

Pères et mères, maîtres et maîtresses, entre les mains de qui ces enfants vont être remis, ce serait bien désormais à vous à cultiver leurs bonnes dispositions, à favoriser les opérations de la grâce dans leur cœur, à les former par vos exemples et vos leçons à la pratique des vertus chrétiennes ; mais que puis-je me promettre de votre zèle pour la sanctification de vos enfants et de vos domestiques, quand vous êtes la plupart si peu religieux, si peu retenus, si peu chrétiens, qu'ils courraient peut-être moins de risque pour la foi et pour les mœurs avec des infidèles, qu'au sein de leurs familles ; quand l'oubli de tout devoir, de tout principe, de toute pudeur en est à

ce point que je me vois forcé de prémunir celui-ci contre les discours impies ou obscènes du maître dont il mange le pain, et celle-là contre les scandaleuses et dégoûtantes débauches de la mère qui l'a allaitée ? Mettre l'innocence des enfants sous la sauvegarde de maîtres aussi barbares, de parents aussi dénaturés, hélas ! c'est prêcher la douceur aux parricides et la compassion aux loups. Vous, au moins, au cœur de qui la religion peut encore faire entendre sa voix, regardez, je vous en conjure, vos enfants comme un dépôt qu'elle vous confie et dont elle vous demandera un compte sévère. S'ils se pervertissaient par votre faute, vous en répondriez sur votre âme. Respectez en eux le don de Dieu. Que jamais ils ne vous entendent rien dire qu'ils ne puissent répéter; que jamais ils ne vous voient rien faire qu'ils ne puissent imiter. Veillez sur leur conduite; éloignez d'eux les dangers; employez la douceur, les conseils, les remontrances, l'autorité, la sévérité même, s'il le faut, pour les conserver dans l'innocence. Souvenez-vous que c'est dans l'Eglise catholique qu'ils ont été baptisés; dans l'Eglise catholique qu'ils ont reçu la rémission de leurs péchés; dans l'Eglise catholique qu'ils ont été admis à la participation du corps et du sang de Jésus-Christ; à l'Eglise catholique qu'ils jurent aujourd'hui d'être fidèles; dans l'Eglise catholique qu'ils doivent vivre et mourir, si vous voulez les conduire et arriver avec eux au port du salut.

DISCOURS CXXXII.

POUR LE JOUR DE LA PREMIÈRE COMMUNION.

Avant la communion.

Il est arrivé, mes enfants, le jour que le Seigneur a choisi pour signaler sur vous sa miséricorde. Cette grâce, objet de tous vos vœux; cette grâce précieuse, si solennellement promise, si vivement désirée, si longtemps attendue, va vous être accordée. Réjouissez-vous donc, faites éclater votre joie et rendez grâces au Dieu bon qui vous « prévient de bénédictions et de douceurs. Ils sont heureux, » mes chers enfants, ils sont trois fois heureux « ceux que l'Agneau daigne convier à ses noces; ils sont heureux ceux qui sont admis à manger le pain dans le royaume de Dieu ! » et ce bonheur vous est offert en ce jour. Je ne suis ici que pour vous introduire dans la salle du festin, vous ranger autour de sa table, vous « enivrer de son admirable calice; vous distribuer le froment des élus, le vin qui fait germer les vierges, le pain vivant descendu du ciel pour donner la vie au monde, » et où les anges trouvent leurs délices. Mais comme rien de souillé, rien d'abominable ne doit paraître à ce banquet mystérieux et divin; voyez « si vos vêtements ont été soigneusement lavés; » si votre âme est parée de cette robe nuptiale sans laquelle je ne pourrais vous présenter au Roi, mon maître, qu'en vous exposant à ses reproches,

qu'en allumant contre moi-même son indignation. Car s'il commande que je vous laisse approcher de lui malgré la faiblesse et l'inexpérience de votre âge, il exige pourtant toutes les dispositions, toutes les vertus que votre âge comporte.

Nabuchodonosor, lorsqu'il fut devenu maître de la Judée, ordonna au premier de ses ministres, *qu'il prit d'entre les enfants d'Israël et de la race des rois et des princes, de jeunes hommes en qui il n'y eût aucun défaut; qui fussent bien faits, instruits dans tout ce qui regarde la sagesse, habiles dans les sciences et dans les arts. Il ordonna de plus qu'on leur servît chaque jour des viandes qu'on servait devant lui et du vin dont il buvait lui-même, afin qu'ayant été nourris trois ans de cette sorte, ils pussent paraître ensuite et demeurer en sa présence.* (Dan., 1, 3, 4, 5.) Ah ! si pour être trouvé digne de servir dans la chambre d'un roi mortel et sujet à la pourriture, il fallait tant et de si rares qualités, quels soins j'ai dû prendre, et vous-mêmes, qu'avez-vous dû faire pour vous mettre en état de recevoir et de loger dans votre cœur celui qui « est l'éclat de la lumière éternelle, le miroir sans tache de la majesté de Dieu et l'image de sa bonté ! celui qui, sous la forme d'un serviteur, et se rendant semblable aux hommes, a pu encore, sans usurpation, se dire égal à Dieu ! celui que l'Ecriture appelle l'Admirable, l'Ange du grand conseil, le Fort, le Père du siècle futur, le Prince de la paix, le Roi immortel des siècles ! » Et combien je dois craindre qu'il n'impute à péché ma condescendance; qu'il ne me punisse d'un choix où je n'ai peut-être pas assez consulté les intérêts de sa gloire !

C'est à vous, mes enfants, c'est à vous à faire que je n'aie pas à me repentir de m'être prêté à vos vœux. Les princes de la terre veulent être servis par des hommes que leur naissance, leur politesse, leur habileté, leurs talents distinguent entre les autres. Notre Dieu ne compte pour rien tous ces avantages auxquels le monde applaudit; mais il veut des saints : une conscience pure, une foi sincère, une espérance ferme, une humilité profonde, une confiance tendre, un amour ardent; voilà ce qui lui plaît, ce qui le gagne, ce qui l'attire.

Il faut donc, sous ces dehors obscurs qui le dérobent à vos yeux, reconnaître, comme vous feriez aux éclats du tonnerre, le Dieu de grandeur et de majesté, le Dieu qui vous a créés, le Dieu qui vous a rachetés, le Dieu qui vous jugera. Ici, plus qu'ailleurs, il est « le Dieu caché; mais sa parole, mais l'enseignement de son Eglise; mais la croyance de tous les siècles vous assurent qu'ici, dans ce mystère, sous ces apparences du pain, sont réellement, véritablement et substantiellement contenus son corps, son sang, son âme, sa divinité, ses vertus, ses mérites, tout lui-même. En faut-il davantage pour qu'un œil chrétien le reconnaisse ? Sachez donc vous élever en sa présence, l'avouer pour votre souverain Seigneur et

maître; lui faire hommage de tout ce que vous êtes; lui rendre, par de profonds respects, une partie de la gloire qu'il vous sacrifie en se voilant, en s'abaissant pour s'accommoder à votre faiblesse.

Et puisque « vous êtes assis à sa table pour manger avec lui, » ou plutôt pour vous nourrir de sa propre substance, considérez « avec attention ce qui est servi devant vous. » C'est l'hostie de propitiation; c'est la chair de l'adorable victime qui s'est volontairement immolée pour effacer les péchés du monde; c'est le corps et le sang d'un Dieu, d'un Dieu saint, d'un Dieu trois fois saint, d'un Dieu d'une sainteté redoutable. Il faut donc que vous soyez saints et sans souillures pour y participer. Une mort prompte est le châtement que la loi prononce contre tout homme qui, ayant contracté quelque impureté, osera s'approcher seulement des choses consacrées au Seigneur: Ah! « de quels épouvantables supplices sera jugé digne celui qui aura foulé aux pieds le Fils de Dieu! celui qui aura tenu pour une chose vile et profane le sang de l'alliance par lequel il avait été sanctifié! » Et ne serait-ce pas fouler aux pieds le Fils de Dieu que d'abuser de l'état où l'a réduit son amour, pour l'obliger à descendre dans un cœur infecté par le péché? Ne serait-ce pas tenir son sang pour une chose vile et profane, que de le boire après avoir bu à la coupe des démons? Ne serait-ce pas « crucifier de nouveau Jésus-Christ, l'exposer à l'outrage, » l'attacher à une croix plus honteuse et plus douloureuse que celle du Calvaire, que de l'associer à des vices, que de le forcer d'habiter au milieu de ses ennemis, dans une âme corrompue?

Aussi le grand Apôtre recommande-t-il avec instance « à tout homme de s'éprouver soi-même avant de manger ce pain sacré et de boire à ce calice du salut. » Il déclare que « quiconque en use indignement se rend coupable du corps et du sang du Seigneur, et qu'en ne faisant pas le discernement qu'il doit faire du corps du Seigneur, il mange et boit sa condamnation. » Il attribue sans détour aux sacrilèges des Corinthiens les maladies cruelles et les morts prématurées qui désolaient leur Eglise; et nous savons, nous, par une expérience malheureusement trop fréquente, que l'aveuglement de l'esprit, l'endurcissement du cœur, la perte de la foi, l'abandon de Dieu, une vie débordée, le désespoir à la mort et une effroyable réprobation en sont presque toujours les funestes suites.

Malheureux enfants, qu'allez-vous donc faire, et à quoi vous exposez-vous, si déjà vous avez aimé le mal et commis l'iniquité? si déjà « vous avez fait outrage à l'Esprit de la grâce? » si, en venant à vous, Jésus-Christ ne trouve pas votre âme telle qu'elle sortit des eaux du saint baptême, toute belle, sans tache et sans rides, mais honteusement souillée, mais toute couverte des blessures du péché? Au nom de Dieu, et pour dissiper mes alarmes, dites, quel té-

moignage vous rend en ce moment votre cœur? N'avez-vous à rougir d'aucune infidélité? Avez-vous constamment honoré, respecté, servi, aimé Dieu comme votre père, et religieusement observé sa loi? Ah! loin de vous repousser de sa table, je vous porterai, s'il le faut, jusque sur son sein. C'est pour ceux qui vous ressemblent qu'il a préparé son royaume. Pour vous il sera prodigue de ses bénédictions, de ses caresses, de ses plus douces faveurs. Il aime tant l'innocence! Mais la confusion couvre votre visage, des larmes coulent de vos yeux: vous êtes coupables. J'entends tous les reproches que vous fait la conscience. Vous dirais-je de fuir? Oui, fuyez, et fuyez promptement; et fuyez bien loin, si vous êtes froids, tranquilles, indifférents sur les péchés que vous avez commis, si vous trouvez encore du plaisir à les commettre, si la résolution n'est bien prise de ne les commettre jamais plus. Fuyez: vous n'êtes que des profanateurs; et un feu sorti de cet autel pourrait, sur l'heure, venger Dieu de votre audacieuse profanation.

Mais si, après avoir été faibles ou méchants, vous avez su vous humilier et vous repentir; si tous ces péchés qui avaient offensé votre Créateur, et effacé dans votre âme les traits de son image, ont été sincèrement détestés, amèrement pleurés, le sang de Jésus-Christ, dans le bain salutaire de la pénitence, aura guéri vos plaies, lavé toutes vos souillures, réparé toutes vos pertes. Dieu vous reconnaîtra encore pour ses enfants chéris. Ah! jetez-vous donc de nouveau à ses pieds. Baignez-les de vos pleurs. Reconnaissez-vous indignes de recueillir seulement les miettes qui tombent de sa table, et il sentira ses entrailles émues, il oubliera que vous fûtes prodiges, il vous embrassera, il vous fera asseoir à sa table avec la joie d'un père qui retrouve un fils dont il avait pleuré la mort.

Humilité donc, mes chers enfants, humilité et confiance. Humilité, parce que celui que vous allez recevoir n'a d'égal que Dieu même, et au nom de Jésus, tout genou doit fléchir au ciel, sur la terre et dans les enfers; et vous n'êtes, vous, que cendre et que poussière, que de chétives et misérables créatures. Humilité encore, parce que le Dieu qui vient vous visiter est d'une sainteté si parfaite, « qu'il a trouvé de la dépravation dans les anges, » et que les œuvres des plus grands saints, quand il veut les juger dans la rigueur de sa justice, paraissent devant ses yeux, « comme le linge le plus souillé: » et vous, mes enfants, vous avez été conçus dans l'iniquité; vous êtes devenus plus pécheurs encore par le choix criminel de votre volonté, et peut-être est-il vrai de dire « que vous avez multiplié vos péchés au delà du nombre des cheveux de votre tête. » Confiance, toutefois; car Jésus-Christ ne vient pas aujourd'hui à vous, pour vous juger, mais pour vous sauver. « Allez donc à lui, » comme au Dieu de votre salut, au prince de la

paix, au père des miséricordes. » L'Eucharistie n'est pas moins le prodige de sa bonté que le chef-d'œuvre de sa sagesse et le miracle de sa puissance. L'Eucharistie est par excellence le sacrement de la piété et de l'amour. L'amour vous invite, l'amour vous presse, l'amour vous commande d'y participer, parce qu'il y a renfermé tous les biens, et que tous les biens doivent vous venir avec celui qui en est l'inépuisable source. Que votre amour, répondant à l'amour de Jésus-Christ, bannisse la crainte, Si le souvenir de vos offenses vous trouble encore, couvrez par l'amour, la multitude de vos péchés : « beaucoup est remis à qui aime beaucoup. » Eh! comment n'aimeriez-vous pas beaucoup; comment n'aimeriez-vous pas de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces, le Dieu infiniment aimable qui vous a aimés le premier, qui vous a aimés lorsque vous étiez ses ennemis? qui vous aime, et qui, pour vous prouver son amour, veut aujourd'hui, sans égard à votre bassesse, à votre indignité, à vos nombreuses ingrattitudes, se donner lui-même, et se donner tout entier à vous?

O Jésus, zéléteur des âmes! en descendant du ciel sur la terre, vous y apportâtes le feu du divin amour; et que désirez-vous, sinon qu'il s'allume? » C'est dans l'Eucharistie surtout que ce feu sacré brûle sans cesse et ne s'éteint jamais. C'est par la participation à ce sacrement ineffable que vous échauffez, que vous embrasez, que vous consommez de vos saintes ardeurs ceux qui sont à vous. De ce nombre, nous le croyons, sont ces enfants que nous présentons aujourd'hui à votre table. Daignez donc les accueillir favorablement et les faire asseoir au nombre de vos amis. Peut-être ils ne furent pas toujours dignes de vous; mais ils se repentent de vous avoir déçu, et vous êtes leur Sauveur. Ils vous consacrent toutes leurs affections; ils vous ouvrent leur cœur pour que vous le remplissiez. Donnez-leur cet or de la charité qu'ils vous demandent, que nous vous demandons avec eux et pour eux, et dont vous n'êtes avare que pour les insensés qui en méconnaissent le prix. Que votre amour les enflamme: votre amour les purifiera, votre amour les sanctifiera, votre amour les rendra dignes de goûter les ineffables douceurs que vous avez cachées et préparées dans ce sacrement pour ceux qui vous aiment. Ainsi soit-il.

DISCOURS CXXXIV.

POUR LA RÉNOVATION DES VŒUX DU BAPTÊME,
LE JOUR DE LA PREMIÈRE COMMUNION.

En vous conduisant au pied de ces fonts sacrés où, sur la prière de parents aussi tendres que religieux, l'Eglise vous adopta pour ses enfants, dois-je craindre qu'on ne m'accuse de préparer un piège à votre simplicité, et de vous enrôler par surprise

sous les drapeaux de Jésus-Christ? Je désire, sans doute, que déjà chrétiens par le baptême, vous le deveniez aujourd'hui par une profession publique de votre foi, par une ratification authentique et solennelle des engagements que l'on prit pour vous dans un âge où vous ne pouviez rien par vous-mêmes. Mais cette profession, mais cette ratification, pour me consoler et honorer la religion, doit se faire en connaissance de cause, de plein gré et avec une volonté fortement résolue de rester fidèles au maître que vous aurez choisi. Loindonc de vous rien demander à titre de confiance, je veux que vous compreniez combien est sérieuse la démarche que vous allez faire, et quelles en sont les conséquences.

Quoique jeunes encore, vous sentez déjà que Jésus-Christ et le monde se disputent votre cœur avec une égale jalousie; que tous deux prétendent régner sur vous, vous inspirer leur esprit, vous assujettir à leurs lois, vous gouverner par leurs maximes. Mais ce que peut-être vous ne savez pas encore, c'est qu'en vous partageant, vous ne pourrez les contenter tous deux. Ennemis irréconciliables, l'un tient à injure ce que vous faites pour les intérêts de l'autre. Vous haïrez celui-ci, si vous aimez celui-là. Vous ne vous attacherez au premier qu'en méprisant le second. En un mot, vous ne sauriez servir tout ensemble Jésus-Christ et le monde. Il faut prendre parti pour l'un ou pour l'autre. Examinez donc les droits qu'ils font valoir. Voyez ce qu'ils exigent et ce qu'ils promettent; ce que vous aurez à espérer ou à craindre, à perdre ou à gagner, d'après le choix que vous aurez fait, et décidez-vous.

Si la religion n'est pas une fable, et si nous, qui voudrions former votre jeunesse d'après ses leçons, ne sommes pas des visionnaires imbécilles, ni de lâches et vils imposteurs, le monde ne mérite que votre indifférence, vos mépris, votre haine. Qu'ait-il fait, que peut-il faire pour vous que de vous égarer, de vous corrompre et de vous perdre? Il parle, je le sais bien, un langage qui plaît à l'imprudente jeunesse, ses passions n'ont rien qui l'alarme; il ne s'offense pas de ses écarts; il favorise ses penchants, lui prêche l'indépendance, l'invite au plaisir, lui permet de suivre, sans contrainte, tous les désirs d'un cœur emporté. Il sait lui ôter, au besoin, cette crainte qui est le commencement de la sagesse, la débarrasser de ces principes de pudeur, d'honnêteté, de religion, qui la gênent et l'arrêtent quelquefois dans la carrière du vice; lui apprendre à étouffer les remords à braver la honte, à être vicieuse avec tranquillité, avec orgueil, avec insolence; à se faire gloire de la turpitude, à mettre la vertu sous les pieds, à regarder en pitié ceux qui montrent de la retenue et de la modestie; à fuir, à haïr, à décrier, et les amis, et les parents, et les pasteurs qui parlent de devoirs. Le monde même, je l'avouerai encore, devient de jour en

jour plus indulgent. On peut, sans perdre son estime, être tout ce qu'on veut, pourvu qu'on ne soit pas chrétien. Il dispense de garder aucune mesure, de prendre quelque soin de sa réputation, de respecter les bienséances, pourvu qu'on se ménage avec lui, qu'on s'associe à ses plaisirs, qu'on fournisse à sa corruption, qu'on partage ses scandales.

Mais ces règles de conduite sont-elles aussi sûres qu'elles sont commodes ? ne court-on aucun risque à les suivre ? Mais cette route qui paraît si facile, où mène-t-elle ? Ne court-on aucun risque à s'y engager ? Moi, qui crois à l'Evangile, je répondrai que le monde est gouverné par l'esprit de mensonge et de malice ; que nous ne devons « aimer ni le monde, ni rien de ce qui est dans le monde ; que si quelqu'un aime le monde, l'amour de Dieu n'est point en lui ; que Jésus-Christ n'a point prié pour le monde ; » qu'il l'a condamné, réprouvé, mille et mille fois frappé d'anathème ; qu'il tient pour ennemis tous ceux qui l'écoutent, tous ceux qui le suivent, tous ceux qui participent à sa corruption.

Ceux même qui ne croient pas à l'Evangile, mais que le monde avait d'abord séduits, et que l'expérience du monde en a par la suite dégoûtés, s'accorderont à vous dire qu'il n'y a pas de guide plus perfide, et qu'on ne saurait se donner un maître plus cruel. Ils vous diront que dans la jeunesse il les flatta, les corrompit, les précipita dans de monstrueux désordres ; qu'il les rendit indociles, présomptueux, libertins, incapables d'écouter les plus sages remontrances, ennemis de toute occupation sérieuse, et forcés pour le plaisir ; qu'il pervertit jusqu'à leurs bonnes qualités, et tourna contre eux, au profit du vice, les dispositions même qu'ils avaient reçues pour la vertu : leur droiture, leur franchise, leur naïveté, la simplicité de leurs manières, la souplesse de leur esprit, la douceur de leur caractère, la sensibilité de leur cœur. Ils vous diront que dans l'âge mûr, il les fatigua de soins, de projets, de désirs, de craintes, d'inquiétudes, d'espérances, qui les occupèrent, qui les tourmentèrent, qui les consumèrent sans aucun fruit. Ils vous diront que, dans la vieillesse, ils s'aperçoivent bien n'avoir « semé que du vent ; » qu'ils ont les mains vides, l'esprit troublé, le cœur flétri ; qu'ils craignent également de revenir sur le passé, parce qu'ils n'y voient que des jours perdus ; de s'occuper du présent, parce qu'ils ne leur offre aucune espèce de jouissance ; et de penser à l'avenir, parce que, si l'idée de mourir tout entier et pour toujours les révolte, celle de tomber entre les mains d'un Dieu vengeur les accable et les désespère.

Il faut donc, mes enfants, ou renoncer au monde, ou lui sacrifier votre repos et votre âme, sans autre dédommagement qu'une liberté trompeuse, qu'une indépendance funeste, que quelques plaisirs honteux,

que quelques joies insensées que suivront d'éternels regrets. Si vous écoutez la raison et la foi, pourrez-vous balancer ? Pourrez-vous, si vous écoutez la raison et la foi, pourrez-vous ne pas préférer hautement Jésus-Christ au monde ?

Eh ! qui, mieux que Jésus-Christ, mérite tous vos respects, toute votre soumission, tout votre amour ? Il est, comme Dieu, votre créateur, c'est-à-dire, l'auteur de votre être, le conservateur de la vie qu'il vous a donnée. Seigneur souverain, maître absolu, premier principe et fin dernière de tout ce que vous êtes, source unique de tous les biens dont vous jouissez, fondement de toutes les espérances que vous pouvez raisonnablement former, quel autre que lui aurait plus de droit à toutes les affections de votre cœur ? Il est, comme homme, le plus recommandable par la profondeur de sa sagesse, le plus admirable par l'éminence de ses vertus, le plus vénérable par la sainteté de sa vie, le plus aimable par sa générosité envers ses ennemis, par sa compassion et sa charité pour les malheureux, par sa modestie, sa douceur, son indulgence à l'égard de tous. Qui pourriez-vous lui préférer sans injustice ? Il est, comme Dieu et comme homme, le rédempteur de tous les hommes ; il a voulu être tout spécialement le vôtre, et c'est au prix de ses anéantissements et de ses souffrances, qu'il vous a sauvés des plus grands maux et préparé les plus grands biens : la reconnaissance ne réclame-t-elle pas pour lui tout l'attachement dont vous êtes capables ?

J'ajoute qu'autant ses promesses sont magnifiques, autant ses menaces sont terribles. Il ne s'agit pas de moins que d'une éternité bienheureuse, ou d'un malheur sans fin. Votre intérêt demande donc que vous ne couriez pas le risque affreux de manquer la félicité que vous prépare sa tendresse, et de tomber dans l'abîme de maux qu'a creusé sa justice. Oui, sans doute, et il semble qu'il n'y a pas à délibérer.

Attendez cependant. Jésus-Christ est pauvre, il est humble, il est pénitent. Il ne promet guère à ses disciples, pour cette vie, que des croix, des humiliations, des mépris, des moqueries, des persécutions. Le genre de vie qu'il prescrit ne paraît à la nature qu'un martyre continu. Ses maximes sont austères, et il veut que nous en fassions la règle de nos opinions, de nos jugements, de nos affections, de notre conduite. Ses préceptes semblent bien pénibles, et il veut que nous les observions avec une inviolable fidélité ; et quiconque viole la loi en un seul point, est coupable à ses yeux comme l'ayant toute violée. Il veut commander à l'esprit, au cœur, aux sens, à l'homme tout entier. Il faut, à sa suite, imposer silence à cette curiosité qui nous est naturelle, plier sous le joug de la foi, et croire, sur son autorité, des mystères où la raison, quand elle veut les sonder, ne trouve que des abîmes. Il faut

veiller sans relâche et sur l'imagination, pour effacer les idées dangereuses que tant d'objets y retracent; et sur l'esprit, pour en bannir les pensées mauvaises qui l'obsèdent; et sur le cœur, pour y étouffer promptement tant de désirs coupables, tant de sentiments injustes que les passions y font naître; et sur les sens, pour en prévenir, ou en arrêter les humiliantes révoltes. Il faut combattre les inclinations vicieuses, redresser les penchants déréglés, sacrifier les goûts quand ils sont contraires au devoir. Il faut, avec les vices, fuir toutes les occasions qui y engagent, faire tout pour l'âme, et craindre plus que la mort tout ce qui peut la souiller. C'est peu même de n'être pas méchant: pour plaire à ce Maître si saint, il faut des vertus, et de solides vertus. Il demande que nous ayons pour Dieu un respect profond, une soumission sans bornes, une obéissance parfaite, une piété sincère, un amour souverain. Il nous fait un devoir rigoureux, à l'égard du prochain, de la droiture, de l'équité, du support des défauts, de la compassion, de la charité, du pardon des injures, de l'amour des ennemis. Il nous veut nous-mêmes humbles, patients, sobres, modestes, chastes, appliqués à tous les devoirs de notre condition, soigneux de nous perfectionner sans cesse, nous conduisant en tout de manière à paraître irréprochables, non-seulement aux yeux des hommes, qui ne voient que les apparences, et que les apparences peuvent tromper; mais encore aux yeux de Dieu, pour qui la nuit n'a point de ténèbres, et qui sonde les cœurs et les reins.

Quelle doctrine! mes enfants; n'en êtes-vous pas effrayés? Il n'y a rien là pour les passions; rien qui flatte l'orgueil, la cupidité, les désirs de la chair. Mais telle est la loi de Jésus-Christ; telle est la profession dans laquelle vous vous engagez; telles sont les obligations que vous vous imposez en vous déclarant ses disciples; et vous vous tromperiez étrangement, si vous jugiez des devoirs du christianisme par la vie du grand nombre de ceux qui se disent aujourd'hui chrétiens; et la religion vous repousserait, si vous ne prétendiez l'être que comme ils le sont. Car elle « ne met pas sa gloire à avoir un grand nombre d'enfants inutiles » et rebelles. Elle laisse au monde ces esprits orgueilleux qui, jugeant, par une raison toute charnelle, des œuvres et des conseils de l'éternelle sagesse, blâment tout ce qu'ils n'entendent pas; ces caractères indociles qui ne veulent dépendre que d'eux-mêmes, ne suivre d'autre règle que leur caprice, et que le nom seul de devoirs effarouche et révolte; ces cœurs faux, prodigues en démonstrations, stériles en bons sentiments, qui appellent la duplicité prudence, et la fraude habileté; ces âmes de bone, qui ne trouvent de jouissances que dans des plaisirs qui les dégradent et les avilissent; ces langues envenimées qui distillent le fiel de la médisance et de la calomnie; tous ces hommes indif-

férents pour Dieu, insouciant sur les biens et sur les maux de l'éternité, sans amour pour Jésus-Christ, sans soumission aux lois de son Eglise, ennemis de la croix, esclaves de leurs passions, livrés à tous les vices, étrangers à toutes les vertus. La religion qui prie pour ses persécuteurs, n'a que des menaces et des malédictions pour ceux de ses enfants qui la déshonorent. Si les jureurs et les blasphémateurs du nom de Dieu, si les menteurs et les injustes, les médisants et les envieux, les impudiques et les intempérants, tiennent encore à la religion, ils y tiennent comme un membre gangrené tient au corps dont il n'a pas été retranché, mais qu'il défigure, qu'il fait languir, qu'il infecte.

Pour n'être un jour que cela, il n'est pas besoin de nous tromper par une démarche éclatante; déclarez plutôt que vous ne reconnaissez jamais Jésus-Christ pour maître. Désavouez vos parrains et vos marraines; abjurez solennellement les engagements de votre baptême. Nous détesterons votre apostasie, nous déplorerons votre aveuglement, mais nous saurons au moins ce que nous devons attendre de vous, et les plus grands désordres n'auront plus rien qui nous étonne.

Dans les dispositions où vous êtes, ce discours vous afflige, mes chers enfants; vous ne voulez être ni apostats, ni parjures. Obligés de vous choisir un maître, c'est de cœur que vous allez renoncer au monde, et vous déclarer pour Jésus-Christ. Touchés de ce qu'il est et de ce qu'il a fait pour vous, animés par l'espérance des biens qu'il vous promet, salutairement effrayés des maux dont il vous menace, vous promettez bien que les discours du monde, ses railleries, ses scandales ne « vous sépareront jamais de la charité » qui vous unit à votre Sauveur. Ah! mes enfants, c'est bien ainsi qu'il faut faire: être à Jésus-Christ, vivre de la vie de Jésus-Christ; « la paix et la miséricorde ne sont que pour ceux qui se conduisent selon cette règle. » Mais la résolution en est-elle bien prise? ne vous démentirez-vous pas? puis-je compter que vous serez un jour ma joie et ma couronne devant notre commun Juge? Ne dois-je pas craindre plutôt que vous ne me réduisiez à être devant lui votre accusateur?

Pardonnez, mes enfants, pardonnez à mon affection pour vous, les inquiétudes que je témoigne; elles ne sont que trop légitimes. Pères et mères, époux et épouses, serviteurs et maîtres, vieillards et jeunes gens! si au moment où je parle ils sortaient de leurs tombeaux, ces pasteurs vénérables qui formèrent votre enfance à la piété; s'ils venaient vous demander compte des soins qu'ils vous prodiguèrent, et des sacrements auxquels ils vous admirent, et des promesses que vous fîtes à Dieu entre leurs mains, n'auraient-ils que des éloges à vous donner? trouveraient-ils dans vos mœurs le fruit qu'ils devaient se promettre de tant de leçons et de bons exemples?

Voudraient-ils reprendre la conduite d'un troupeau dégénéré? Chacun d'eux, plutôt, ne se hâterait-il pas de rentrer sous sa tombe, en rougissant de votre infidélité, en frémissant des maux qu'elle vous prépare?

Or, que je doive être plus heureux, rien ne me l'annonce encore. J'ai, au contraire, acquis déjà le triste droit de me plaindre, et de dire avec un prophète: *Filios enutrivit et exaltavi, ipsi autem spreverunt me* (Isai., I, 2): J'ai nourri des enfants, et je les ai élevés, et après cela ils m'ont méprisé. Oui, il en est que j'ai nourris du lait de la sagesse, avec lesquels je me suis fait petit pour les gagner, dont j'ai éclairé l'ignorance, soutenu la faiblesse, dirigé les premiers pas dans les voies de la piété, et qui semblent aujourd'hui avoir été formés à l'invocation, à l'indocilité, à la désobéissance, à la fuite du travail, à l'immodestie, à tous les vices; qui semblent avoir perdu toute crainte de Dieu, toute horreur du péché, tout amour de leur devoir; qui, au mépris des avis les plus salutaires, et des plus saintes promesses, négligent toute espèce de précautions, s'exposent avec témérité; tombent avec facilité, et portent gaïement le poids d'une mauvaise conscience; qui, rappelés à la vertu, méprisent les remontrances, et quelquefois s'aigrissent des sollicitudes et des importunités du zèle le plus charitable. Eh! encore si pour les gagner il ne fallait lutter que contre leurs passions: mais combien de parents, combien de maîtres, combien de prétendus amis, dont les discours et les exemples leur inspirent l'irréligion et les confirment dans le dérèglement!

Ah! mes pauvres enfants, puis-je vous aimer autant que je vous aime, et ne pas frémir des dangers qui vous menacent? S'il ne s'agissait que de ma condition, je pourrais vous la sacrifier; mais il s'agit de la gloire de Dieu et de votre salut. Pour Dieu donc et pour votre salut, ne vous laissez point détourner de la route que je vous ai montrée et que vous commencez à suivre. Longtemps encore vous aurez besoin d'un guide qui vous dirige, d'un maître qui vous instruit, d'un ami qui vous conseille, d'un censeur qui vous reprenne. Si vous croyez devoir quelque chose à mes soins, je demande que, par reconnaissance, vous me permettiez de vous les continuer. Consentez à être mes enfants aussi longtemps que j'aurai pour vous l'affection d'un père; et alors je ne désespérerai pas de voir se renouveler par vous la race des saints, « la semence de ceux que Dieu a bénis. » Ainsi soit-il.

DISCOURS CXXXV.

POUR LE JOUR DE LA DEDICACE.

Adorate Dominum in atrio sancto ejus. (Psalm. XXVIII, 12.)

Adorez le Seigneur dans son temple saint

L'univers tout entier n'est qu'un vaste

temple que Dieu remplit de son immensité, qu'il sanctifie par sa présence; où chaque créature chante à sa manière ses louanges, et publie incessamment ses grandeurs. Quelque part donc que nous soyons, nous trouvons Dieu. Partout nous pouvons l'adorer, le bénir, l'invoquer. Abraham l'adorait sous le chêne de Mambré; Isaac lui dressa un autel à Bersabée; Jacob se consacra par un vœu à son service auprès de Béthel. Cependant, ce Dieu, que l'immensité des cieux ne saurait contenir, a bien voulu avoir sur la terre des lieux qui lui fussent spécialement consacrés, des lieux qu'il habite d'une manière toute particulière, où il rend plus sensibles les effets de sa présence, où il aime à nous voir réunis pour lui rendre en commun le culte religieux que nous lui devons, où il promet d'écouter plus favorablement nos prières, et de répandre ses grâces avec plus d'abondance. Ainsi le conducteur des Hébreux eut ordre de dresser dans le désert un tabernacle dont Dieu ne dédaigna pas de donner le plan. Ainsi le sage Salomon fut nommément choisi par le Très-Haut pour construire ce temple merveilleux qui fit pendant tant de siècles la gloire du peuple d'Israël. Ainsi l'esprit du christianisme, qui, sans doute, est l'Esprit de Dieu même, a multiplié parmi nous les églises. C'est lui qui inspira à vos ancêtres de bâtir celle où nous avons la consolation de pouvoir nous assembler, et dont nous célébrons aujourd'hui la dédicace ou la consécration au culte du Seigneur.

Vous comprenez, mes frères, sans que je le dise, qu'en tout cela Dieu a bien moins consulté les intérêts de sa grandeur, que nos propres besoins. Eh! qu'importent à Dieu nos temples, fussent-ils bâtis de pierres précieuses et tout resplendissants d'or? Qu'importent nos temples à celui qui est assis sur les ailes des chérubins, qui a le ciel pour trône et la terre pour marchepied? « Ce que nous lui donnons n'est-il pas à lui? et n'avons-nous pas reçu de sa main tout ce que nous lui offrons? » Mais où en serions-nous nous-mêmes, et combien de temps conserverions-nous quelque idée de religion, si nous n'avions point d'Eglise, et par suite, point d'autel, point de sacrifice, point d'instructions, point de prières publiques, point de culte extérieur, rien qui animât, qui entretenît notre piété déjà si faible? Nous en avons fait, durant quelques années, la triste expérience; et nous ne pouvons avoir oublié déjà ce qu'y perdent la religion, la probité, les mœurs; ce qu'y gagnent la licence, la corruption, tous les vices. C'est donc pour notre avantage que Dieu s'abaisse jusqu'à demeurer au milieu de nous, qu'il déclare « faire ses délices d'habiter avec les enfants des hommes. » Une condescendance si admirable me touche, m'attendrit; mais elle ne me surprend pas. Dieu ne juge indigne de lui rien de ce qui peut nous être utile; et sa charité nous a comme ac-

coutumés à le voir faire les plus grands sacrifices à notre salut. Ce qui a droit de me surprendre, c'est qu'à côté de ses bienfaits se montre presque toujours notre ingratitude, et que nous ne pouvons guère penser aux faveurs dont il nous comble, sans avoir à rougir du mauvais usage que nous en faisons. Cette humiliante réflexion a surtout lieu à l'égard de nos églises. Depuis longtemps la religion se plaint de ce qu'on en méconnaît la sainteté; depuis longtemps elle gémit des profanations qui s'y commettent. Il faut donc que je dise avec quel respect il convient que vous paraissiez dans la maison du Seigneur.

Quand la bienséance, le devoir, le besoin, l'intérêt de nos affaires nous appellent dans une maison, c'est, je pense, sur le mérite et la dignité de celui qui l'habite, et sur les rapports qu'il a avec nous, que nous réglons la manière de nous y présenter. Nous entrons familièrement chez un ami; mais allons-nous traiter avec un supérieur et un maître? avec une personne dont nous avons beaucoup à craindre ou à espérer? Dès l'entrée de la maison nous composons notre maintien; nous commençons à veiller sur nous-mêmes, pour qu'il ne nous échappe rien qui puisse choquer et déplaire. Que serait-ce donc si nous devions paraître dans le palais de ces dieux de la terre, de ces maîtres du monde que la pompe environne, et dont le nom seul commande le respect? Or, rien n'est grand comme Dieu: il n'y a même rien de véritablement grand que Dieu; rien donc n'est respectable comme la maison de Dieu. Dans le ciel où Dieu brille de tout l'éclat de sa gloire, les dominations adorent, les puissances tremblent, les anges se couvrent la face de leurs ailes, tout ce qui n'est pas lui se prosterne et s'anéantit en sa présence. Si donc Dieu daignait se choisir une demeure sur la terre, et que les hommes fussent admis à l'y visiter, dans quelles dispositions conviendrait-il qu'ils s'y présentassent, dans quelle posture conviendrait-il qu'ils se tinssent devant lui, encore que, pour s'accommoder à leur faiblesse, il voilât sa majesté? Jacob fuyait de son pays pour se dérober à la haine d'un frère envenimé par la jalousie. La nuit le surprend au milieu de la campagne, il se couche sur la terre, met une pierre sous sa tête et s'endort. Pendant son sommeil il voit une échelle dont le pied posait sur la terre, et dont l'extrémité touchait le ciel. Les anges du Seigneur descendaient et montaient par cette échelle, et Dieu, appuyé au haut, lui adressa quelques paroles de consolation. Jacob s'éveille, et plein d'admiration: *Véritablement, dit-il, le Seigneur est dans ce lieu, et je ne le savais pas!* (Gen., XXVIII, 16.) Puis, saisi d'une religieuse frayeur, il s'écrie: *Que ce lieu est terrible! ce ne peut être ici que la maison de Dieu et la porte du ciel.* (Ibid., 17.) Il se lève, prend la pierre sur laquelle il avait

dormi, y verse de l'huile et la consacre comme un monument de sa vénération profonde pour un lieu que le Tout-Puissant a honoré une fois de sa présence.

Ce sentiment passa du père aux enfants. Quel respect ne témoignèrent-ils pas toujours pour l'arche sainte! C'était une espèce de coffre d'un bois incorruptible et revêtu de l'or le plus pur, dans lequel on conservait les tables de la loi, un vase plein de cette manne dont ils s'étaient nourris dans le désert, et la verge d'Aaron qui avait miraculeusement fleuri; mais Dieu l'avait choisie comme le signe de l'alliance qu'il avait voulu faire avec son peuple. C'était de là qu'il recevait leurs prières, et que lui-même rendait ses oracles. A ce titre, l'arche était tout pour les enfants d'Israël: elle faisait leur gloire, et ils s'estimaient la première nation du monde, parce que le vrai Dieu avait au milieu d'eux une demeure. Quel zèle dans tous les temps pour la décoration de cette demeure! A peine Moïse, dans le désert, eut-il communiqué l'ordre qu'il avait reçu de dresser un tabernacle où s'offriraient les sacrifices et se feraient les autres exercices du culte religieux, que tous s'empressèrent d'apporter ce qu'ils avaient de plus précieux pour contribuer à son embellissement: pendants d'oreilles, anneaux, bracelets, vases d'or, riches étoffes; et cela avec une si admirable libéralité, que Moïse se vit obligé d'y mettre des bornes, et de faire publier qu'il ne recevrait plus d'offrandes, parce que celles qui avaient été déjà faites suffisaient, et au delà, pour les ustensiles et les ornements du sanctuaire. Le tabernacle une fois dressé, avec quelle crainte, quel tremblement religieux ils en approchaient! Toujours hors de l'enceinte sacrée, réservée aux prêtres et aux lévites, c'était à genoux, et quelquefois la face en terre, qu'ils assistaient aux sacrifices et aux prières; et dans les marches qu'il leur fallait faire, le respect les tenait toujours à une grande distance de l'arche que les prêtres portaient. En un mot, l'Écriture qui leur reproche tant d'autres crimes: des murmures contre Dieu, des révoltes contre son serviteur, des impudicités abominables, des actes même d'idolâtrie, ne les accuse pas d'une seule irrévérence contre le lieu que le Seigneur s'était choisi.

Ce respect, qui avait subsisté près de cinq cents ans, s'accrut encore par les plaies honteuses dont furent frappés les Philistins pour avoir placé dans le temple de leur Dagon l'arche sainte que le succès d'une bataille avait fait tomber entre leurs mains. Il s'accrut par la mort qui punit la curiosité des Béthsamites et la témérité d'Osa. Il s'accrut surtout par la piété de David et de Salomon. A quels saints transports ne se livra pas David en présence de l'arche, lorsqu'elle fut amenée à Jérusalem! Il la plaça le plus honorablement qu'il put, et fit faire divers instruments de musique; il composa des psaumes; il ordonna qu'ils fussent chantés

avec allégresse; lui-même, rempli de l'Esprit de Dieu, il les chanta sur la harpe, il enseigna au peuple d'Israël à louer le Seigneur de tout son cœur, et aux lévites à accorder leurs voix pour le bénir chaque jour et chanter ses louanges. Honteux d'habiter un palais, tandis que l'arche était sous des tentes, il sollicita longtemps la grâce de bâtir un temple; et parce que cette gloire était réservée à son fils, il voulut au moins faire d'immenses préparatifs, qui missent ce fils en état d'exécuter son dessein d'une manière digne de celui qui en était l'objet. « L'entreprise est grande, » disait-il; « ce n'est pas à un homme, c'est à Dieu même qu'il s'agit de préparer une demeure. »

Cette demeure, ce temple de Salomon, vous n'ignorez pas, mes frères, avec quelle magnificence il fut bâti; combien était nombreuses les victimes, quel était la pompe des cérémonies, avec quelle assiduité on y célébrait les grandeurs de Dieu. Le temple de Jérusalem était en vénération par toute la terre. L'entrée en était interdite aux infidèles; et cependant les rois idolâtres y envoyaient leurs offrandes et fournissaient de leurs trésors aux dépenses des sacrifices. C'était à ce temple qu'accouraient les Juifs de tous les pays au retour de certaines solennités. C'était, le visage tourné vers ce temple, qu'ils faisaient leurs prières, quelque part qu'ils se trouvaient. Ils lui donnaient les titres les plus glorieux; ils y mettaient toute leur confiance; ils en regardaient la profanation comme le plus affreux des crimes; ils la craignaient comme la plus grande des calamités. Était-ce dans eux vanité, caprice, superstition? Non, mes frères, les promesses de Dieu justifiaient leur confiance, et ses menaces contre les profanateurs commandaient le respect. « J'ai choisi ce lieu pour que vous m'y offriez des sacrifices; je l'ai choisi pour y mettre mon nom, et l'y faire honorer. J'aurai les yeux ouverts, et l'oreille attentive à la prière de celui qui viendra m'y invoquer. C'est ma maison; je l'ai sanctifiée, mon cœur y restera constamment attaché. Mais tremblez à l'approche de mon sanctuaire, car je suis le Seigneur. (Levit., XXVI, 2.) Si quelqu'un viole et profane le temple de Dieu, Dieu l'exterminera, car le temple de Dieu est saint. (II Cor., III, 13.)

Voilà, mes frères, l'idée que Dieu lui-même donnait aux Juifs du temple qu'il avait voulu avoir au milieu d'eux, et du respect avec lequel il exigeait qu'ils s'y présentassent. Mais croirions-nous que ce que Dieu disait aux Juifs ne nous regarde pas? Saint Paul nous assure que tout ce qui arrivait à ce peuple n'était qu'une figure de ce qui devait arriver aux chrétiens; et je ne puis vous croire si peu instruits, ou si faibles dans la foi, que vous ignoriez, ou que vous mettiez en doute la prééminence de nos églises sur le tabernacle et le temple de Salomon. Nos églises, comme le tabernacle et le temple, sont consacrées par des cérémonies également saintes à la gloire de Dieu. Chacune d'elles est donc une maison de Dieu, un pa-

lais de Dieu, souvent, à la vérité, moins magnifique et moins riche que le tabernacle et le temple de Salomon; mais où Dieu est honoré non plus comme un maître par des esclaves, mais comme un père au milieu de sa famille, par des enfants dont il veut bien plutôt être aimé que craint. Dans nos églises, comme dans le tabernacle et le temple, on invoque le saint nom de Dieu, on exalte sa grandeur, on célèbre ses bienfaits, on préconise ses infinies miséricordes; mais les Israélites dans le tabernacle, et les Juifs dans le temple priaient seuls, parce que « l'Esprit-Saint n'avait encore été donné à personne, le Seigneur Jésus n'ayant pas encore été glorifié. » Mais dans nos temples, Jésus-Christ est au milieu de nous; car il nous assure que *là où deux ou trois personnes sont assemblées en son nom, il sera au milieu d'elles* (Matth., XVIII, 20); et quand nous prions, « c'est l'Esprit même du Père qui prie en nous avec des gémissements ineffables. (Rom., VIII, 26.) Dans le tabernacle et dans le temple s'offraient des sacrifices; mais quelles victimes pour un Dieu trois fois saint, que des taureaux et des boucs! Quelle vertu pouvait avoir pour calmer la divine justice et purifier la conscience des hommes, le sang de quelques animaux? Dans nos églises, chaque jour se renouvelle cet adorable sacrifice qui, offert une fois sur la croix, nous a ouvert le ciel, fermé l'enfer, rendu Dieu propice, et consommé l'œuvre de réconciliation avec lui. Chaque jour, dans nos églises et sur nos autels, est immolé cet Agneau de Dieu, qui efface les péchés du monde, cette victime égale à Dieu même, dont Dieu s'applaudit, et qu'il se glorifie de voir « offrir, d'un bout du monde à l'autre, à la sainteté de son nom. » Le tabernacle et le temple eurent successivement la gloire de renfermer l'arche d'alliance; mais qu'était-ce, après tout, que cette arche avec tout ce qu'elle renfermait, en comparaison du corps adorable de Jésus-Christ présent nuit et jour dans ce saint lieu? Ah! ici habite substantiellement toute la plénitude de la divinité. » Ce n'est pas seulement la maison de mon Sauveur et de mon Père; ce n'est pas seulement la demeure du souverain Roi des anges: c'est la demeure habituelle de celui « qui a pu, sans usurpation, se dire égal à Dieu, » et que Dieu a solennellement reconnu pour son Fils. C'est, comme le ciel et non moins que le ciel, la maison de Dieu. Seulement nous ne voyons pas, comme saint Jean dans l'*Apocalypse*, les esprits célestes se courber sous le poids de sa majesté, « les vieillards jeter à ses pieds leurs sceptres et leurs couronnes, les éclairs et les foudres sortir de son trône; » mais notre reconnaissance et notre amour doivent y gagner sans que notre foi y perde rien. Eh! si Dieu se montrait à nous tel qu'il est, faibles et misérables comme nous le sommes, comment soutiendrions-nous l'éclat de sa face? S'il se montrait seulement à nous tel qu'il parut sur le mont Sinai, lorsqu'il donna sa loi aux Israélites, ne nous écrierions-

nous pas comme eux : Quel est donc ce Dieu d'une majesté si terrible, et « qui pourra subsister en sa présence ? Ah ! qu'il ne nous parle plus, de peur que nous mourions. » C'est donc par ménagement et pour nous inspirer de la confiance, que Dieu se cache ; et nous devons sentir que nous ne saurions lui témoigner trop de respect dans le lieu saint, pour le dédommager, en quelque sorte, de ses abaissements, et lui rendre une partie de la gloire qu'il nous sacrifie.

Mais comment concilier avec le respect dû à la maison de Dieu, ces immodesties, ces irrévérences, ces profanations sacrilèges qu'on ne remarque, qu'on ne se reproche plus, tant elles sont devenues habituelles et communes ? Pour juger de votre foi, mes frères, il n'est pas besoin de scruter vos cœurs, de fouiller dans vos consciences ; il suffit de vous voir à l'église. Votre lenteur à vous y rendre, votre empressement à en sortir, la liberté de vos regards, l'indécence de vos postures, l'air ennuyé des uns, l'air évaporé des autres, tout dit à qui vous observe que vous ne croyez pas que le « Dieu vivant soit au milieu de vous ; » ou bien que vous croyez que, même dans sa maison, Dieu ne doit pas être à l'abri de vos mépris et de vos insultes. Tout dit que vous n'y venez que par désœuvrement, par habitude, par respect humain, par contrainte, peut-être avec des intentions coupables, que votre esprit y est engourdi ou dissipé ; que votre cœur y reste muet et fermé aux sentiments de la religion ; que souvent même vous dédaignez d'y honorer Dieu du bout des lèvres, et que si quelquefois vous vous y faites remarquer, c'est uniquement par vos irrévérences et vos immodesties. Eh bien ! il faut donc vous répéter que Dieu menace de visiter dans sa fureur quiconque se « présente devant lui avec insolence, quiconque déshonore sa maison par des actes d'iniquité. »

DISCOURS CXXXVI.

SUR LA DÉDICACE.

Cum fecisset quasi flagellum de funiculis, omnes eiecit de templo et dixit : Auferte ista hinc, et nolite facere domum Patris mei domum negotiationis. (Joan., II, 15.)

Ayant fait un fouet avec des cordes, il les chassa tous du temple et leur dit : Otez tout cela d'ici, et ne faites pas de la maison de mon Père une maison de trafic.

Cet exemple de zèle, donné par le prince des pasteurs à ceux qu'il a chargés de continuer son œuvre, devrait, ce semble, excuser auprès de vous celui que nous montrons quelquefois à vous reprendre. D'ordinaire, les peuples exigent beaucoup des prêtres préposés pour les conduire. On les veut sages, instruits, pieux, désintéressés, charitables, doux, patients, appliqués à leurs devoirs, irrépréhensibles ; et pour peu qu'ils s'écartent, on sait les rappeler à l'esprit de l'état qu'ils professent, aux maximes de l'Evangile qu'ils prêchent, aux exemples du Maître dont ils se disent les ministres, et dont ils doivent être, plus que personne,

les imitateurs fidèles. M'en plaindrai-je comme d'une sévérité outrée ? Dirai-je, pour échapper à la censure, que vous refusez, vous, « de remuer seulement du bout du doigt les fardeaux pesants que vous mettez sur les épaules des autres ? » Non, mes frères, vous n'êtes que justes dans les idées que vous vous faites des devoirs d'un prêtre ; et j'avoue, à ma confusion, que ce ne serait pas trop des perfections d'un ange pour soutenir la dignité et répondre à l'éminence d'une si sublime vocation. Mais pourquoi, je vous prie, ne complez-vous pas au nombre de nos devoirs celui de nous intéresser vivement à la gloire de Dieu et à votre sanctification ? d'employer à procurer l'une et l'autre tout ce que nous avons de moyens ? Pourquoi nous dispensez-vous d'une qualité qui est l'esprit propre du sacerdoce, et dont l'absence nous rend aussi méprisables que « des idoles, » aussi inutiles dans nos paroisses que des chiens muets dans un troupeau ? Pourquoi cette qualité, quand nous l'avons, prend-elle à vos yeux les couleurs de l'empchement, de la colère, de l'intolérance, de la malignité, de la haine ? On veut du zèle dans les troupes, on veut du zèle dans les tribunaux, on veut du zèle dans les magistrats, on veut du zèle dans les serviteurs, on veut du zèle dans tous ceux que leur emploi consacre à l'utilité publique ou particulière. Le zèle ne déplaît que dans les hommes de Dieu. Lors même que la charité en est le principe, que la prudence en règle les mouvements, qu'il n'attaque que des vices odieux, que des scandales contagieux, et que contre les vices et les scandales, il n'emploie d'autres armes que les avertissements, les représentations, les conseils, les exhortations, les prières, une douceur que rien n'altère, une patience que rien ne rebute, une fermeté que rien n'ébranle, il excite des murmures, provoque des ressentiments, attire des persécutions. Vous nous voudriez froids, apathiques, indifférents sur tout ce qui touche à vos passions. Vous voudriez que nous eussions l'air de ne pas voir, ou la complaisance de nous taire sur tout ce qui est désordre ; et vous nous passeriez plutôt d'être entachés de quelque vice grossier, que de réclamer sans cesse contre les progrès de l'irrégularité, la profanation des saints jours, l'abandon des sacrements, la corruption des mœurs, la multiplicité des injustices, les excès de la crapule, le mépris de toute bienséance, l'oubli de tous les principes, l'omission de tous les devoirs ; que de vous redire à temps et à contre-temps les malheurs que ne peut manquer d'amener une dépravation aussi complète ; et pour appliquer ces désolantes réflexions au point particulier qui nous est marqué dans l'Evangile de ce jour, je suis persuadé que je m'exposerai à des clameurs, à des insultes, à des vengeances, si par zèle pour l'honneur de la maison de Dieu, j'entreprendais de faire pour en chasser les chiens qui quelquefois vous y suivent, ce que fit Jésus-Christ pour

chasser du temple de Jérusalem ceux qui y vendaient ou qui y achetaient les choses nécessaires aux sacrifices. Il est véritablement fâcheux que nous ne puissions voir en paix les désordres des hommes sans trahir la cause de Dieu, que nous ne puissions dissimuler, pour vous plaire, ce qu'il nous faut dire, sans cesser d'être les serviteurs de Jésus-Christ. De quel pénible fardeau nous serions déchargés, s'il nous était permis d'obéir à vos goûts plutôt qu'à notre conscience! Car assurément, ce n'est ni par caractère, ni par intérêt, ni pour notre plaisir que nous usons de reproches et de menaces; que nous déclarons une guerre implacable aux vices, quels que soient ceux qui s'y abandonnent. Nous ne sommes pas assez fous pour nous rendre gratuitement odieux. Le Maître que nous servons entend que nous soyons animés dans son esprit. Or, Jésus-Christ dit à son Père, « que le zèle de sa maison l'a dévoré. » Aussi doux que l'agneau sous la main de celui qui le tond, « lorsqu'il n'y a que lui de maltraité, il s'abandonne aux transports d'une sainte colère, quand il s'agit de venger l'honneur de celui dont il est l'envoyé. Et parce que le temple est comme le siège de toute la religion, il en chasse ignominieusement, le fouet à la main, tous ceux qui le profanent par un commerce qui, licite ailleurs, était seulement déplacé et inconvenant dans le saint lieu. Qu'eût-il donc fait, demande saint Augustin, s'il y eût vu faire ce qu'il n'est permis de faire nulle part? Et que devons-nous faire quand nous le voyons sacrilègement déshonoré par le ton, le maintien, l'immodestie, l'indévation de presque tous ceux qui le fréquentent? « Car enfin, ce zèle dont Jésus-Christ a brûlé pour la maison de Dieu, il ne l'a apporté du ciel que pour qu'il s'allumât sur la terre, » qu'il s'allumât principalement dans le cœur de ses ministres. C'est à eux de le conserver, de l'entretenir et de le répandre. L'honneur du temple est sous leur garde. Combien ils doivent craindre que le Dieu jaloux de sa gloire n'impute un jour à lâcheté tant de ménagements qu'ils croient être dictés par la prudence! Personne, que je sache, ne s'est encore avisé de taxer d'imprudence un saint Ambroise; et saint Ambroise refusait l'entrée de son église à l'empereur Théodose, quand, par sa conduite, il avait mérité cette humiliation. Nous n'avons aujourd'hui ni le droit, ni la volonté de traiter personne ainsi. Nos églises sont ouvertes à tous; même aux homicides, même aux ivrognes, même aux scandaleux, même aux plus vils suppôts du libertinage et de l'impunité; mais aussi qui a droit de ne pas trouver bon que nous rappelions ceux qui les fréquentent au respect qui leur est dû?

La consécration de nos églises par des cérémonies religieuses, leur destination aux seuls exercices du culte public, la sainteté des mystères qu'on y célèbre, la majesté souveraine du Dieu qui y habite corporellement : tels sont, mes frères, les motifs du

respect que nous prétendons leur être dû. Je ne reviens pas aujourd'hui sur ces motifs que j'ai développés déjà dans une autre instruction. Je ne veux que vous dire dans celle-ci en quoi consiste ce respect dont les exemples sont devenus trop rares.

Puisque « rien de souillé n'entrera jamais dans le ciel, » rien de souillé ne devrait non plus paraître dans les lieux où réside le Dieu du ciel. Tout ce qui est banni du ciel; les homicides, les adultères, les fornicateurs, les impudiques, les ivrognes, les voleurs, tous ceux qui aiment et qui commettent l'iniquité, devraient donc être exclus de l'église; car la sainteté convient essentiellement à la maison de Dieu : *Domum tuam, Domine, decet sanctitudo.* (Psal. XCII, 5.) « Seigneur, » disait le Prophète, « qui sera digne d'habiter sur votre sainte montagne, et de paraître dans votre sanctuaire? » L'homme innocent, l'homme dont le cœur et les mains sont purs, qui vit d'une manière irréprochable et pratique la justice : *Innocens manibus et mundo corde.* (Psal. XXIII, 4.) Ainsi en usait-on dans les premiers temps du christianisme. L'assemblée des fidèles était véritablement alors une assemblée de saints. Il fallait, pour y être admis, s'y présenter avec l'innocence du baptême. Ce n'était qu'après avoir versé bien des larmes que les pénitents pouvaient assister à la première partie de la messe, et à peine l'action du sacrifice commençait, qu'on les éloignait comme des profanes, en leur criant que les choses saintes sont pour les saints : *Sancta sanctis.* Grand Dieu ! combien d'adorateurs vous resteraient dans cette église, si vous en bannissiez tout ce qui n'est pas saint devant vous ! Je devrais en sortir le premier tout couvert de confusion; car je me reconnais pécheur. Mais ce n'est pas en s'éloignant de la maison de son père qu'un enfant coupable l'apaise. Il obtient bien plus sûrement grâce en s'humiliant à ses pieds, en le baignant de ses larmes. Eh ! où trouverions-nous ailleurs le trône de la miséricorde ? où trouverions-nous ailleurs le tribunal favorable où les péchés sont remis à ceux qui les confessent ? Tout pécheurs que nous sommes, continuons, mes frères, à fréquenter la maison de Dieu; mais entrons-y et comportons-nous-y comme il convient à des pécheurs.

Pourquoi cette eau bénite placée à la porte de l'église, et que nous sommes dans l'usage de prendre en y entrant ? Elle est là pour nous rappeler l'indispensable obligation de nous purifier avant de paraître dans le sanctuaire du Dieu trois fois saint. Nous devrions donc nous y présenter dans une disposition de sainteté et d'innocence. Apportons-y du moins une disposition de pénitence et de contrition. Soyons honteux de paraître tous chargés d'iniquités en la présence de ce Dieu, aux yeux de qui les anges ne sont pas trop purs. Gémissons, pleurons, humilions-nous, implorons miséricorde. Imitons cet humble publicain dont Jésus-Christ nous parle dans l'Evangile : il se te-

naît, par respect, arrêté à la porte du temple, les genoux en terre, n'osant lever les yeux; il se frappait la poitrine en disant : mon Dieu, soyez propice à ce pauvre pécheur. Aussi retourna-t-il chez lui absous, justifié.

Mais, hélas ! que ces dispositions sont rares ! Aussi, combien peu de pécheurs sortent du temple parfaitement réconciliés avec le Dieu qui réside dans le temple ! Combien même en sortent plus coupables qu'ils n'y étaient entrés ! On est pécheur, et l'on se présente avec un air libre, aisé, quelquefois arrogant, devant cette majesté suprême que le péché offense. On est pécheur, et l'on conserve toute son affection pour le péché devant cette sainteté redoutable qui a l'iniquité en horreur. Que dis-je ? sous les yeux de Dieu, et jusqu'au pied de l'autel où il s'abaisse, on montre de la vanité et de l'orgueil, on affiche des prétentions. Sous les yeux de Dieu, et jusqu'au pied de l'autel où il s'immole par charité pour les hommes, on se livre à des sentiments de jalousie et de haine contre ses frères, on médite des vengeances, on projette des injustices. Sous les yeux de Dieu, et jusqu'au pied de l'autel où coule pour l'expiation des péchés du monde le sang de l'Agneau sans tache, on se permet des regards coupables, on roule dans son esprit de honteuses pensées, on ouvre son cœur à des désirs criminels. Je m'arrête : plaise à Dieu que personne ici n'ait à se reprocher de ces excès que le respect dû au saint lieu me défend même de nommer. Grand Dieu ! eh ! quel asile aurez-vous désormais contre notre perversité, si dans votre propre maison vous n'êtes pas à couvert de nos insultes et de nos mépris ? si nous venons vous outrager jusque sur le trône de votre amour ? Si sa gloire nous touche peu, pour notre intérêt, du moins, souvenons-nous qu'il a juré « de visiter dans sa fureur quiconque entre avec insolence dans son temple, tous ceux qui profanent par des iniquités la maison du Seigneur leur Dieu. »

Mais outre les choses que nous devons nous interdire dans l'église, parce que nous ne pourrions sans crime nous les permettre nulle part, il en est encore qui, quoique permises ailleurs, nous sont interdites ici, parce que la maison de Dieu étant aussi la maison de prière, nous devons y venir dans un esprit de religion, et que tout ce qui est étranger à la religion doit en être banni. « Dieu est esprit et vérité ; c'est donc en esprit et en vérité qu'il faut l'adorer ; et tels sont, dit Jésus-Christ, les adorateurs que le Père céleste demande. » Si nous sommes chrétiens, pourquoi, je vous prie, venons-nous à l'église, sinon pour louer Dieu, le remercier de ses bienfaits, lui exposer les besoins de notre âme, solliciter ses grâces et implorer sa miséricorde ? Mais tout cela se fait-il sans attention, sans recueillement, sans dévotion ? Honore-t-on Dieu, remercie-t-on Dieu, prie-t-on Dieu, quand on ne lui dit rien ; ou, quand on lui adressant quel-

ques mots du bout des lèvres, on a le cœur loin de lui ? Et n'a-t-on pas le cœur bien loin de Dieu quand dans sa maison on montre un air de lassitude, de dégoût et d'ennui ; on s'abandonne au sommeil, on se permet des conversations dont le moindre crime est d'être indifférentes ; on s'occupe d'affaires temporelles, de ventes, d'achats, de procès, de travail, de gains, de pertes, de ménage, d'embarras, d'une foule de pensées vaines et inutiles, et « qu'on fait de la maison de Dieu, sinon une caverne de voleurs, du moins une maison de trafic et de négoce ? »

Ah ! tout ici devrait réveiller en nous des sentiments de religion et nous inspirer une tendre piété : ces fonts, où d'esclaves du démon que nous étions par la désobéissance de nos premiers parents, nous devînmes, par le baptême, les enfants de Dieu, les frères de Jésus-Christ, les héritiers du ciel, et où aussi nous fîmes des promesses que nous violons si souvent ; ces tribunaux de la pénitence, où tant de fois fut prononcée sur nous une sentence d'absolution, et où tant de fois aussi nous jurâmes de renoncer à des péchés dans lesquels nous retombons tous les jours ; cette chaire où l'on ne cesse de nous exciter au bien, de nous détourner du mal, de nous prêcher les importantes vérités du salut, sans que nous pensions peut-être encore à nous en occuper bien sérieusement ; ces images des saints, qui, en nous montrant ce que nous pourrions, ce que nous devrions être, nous forcent à rougir intérieurement de ce que nous sommes ; cette croix sur laquelle un Dieu nous a rachetés au prix de tant d'humiliations et de souffrances, et ne nous demande pour reconnaissance que de ne pas nous rendre inutiles son sang et sa mort ; cette table sainte, où, prodigue de lui-même, il nourrit notre âme de sa propre chair ; cet autel où il s'immole, ce tabernacle où il réside continuellement pour recevoir nos adorations, écouter nos prières, nous éclairer dans nos doutes, nous consoler dans nos peines, nous aider dans nos tentations, nous combler de ses grâces : que de reconnaissance, que d'amour, que d'humilité, que de componction, que de confiance devrait nous inspirer la vue de tous ces objets ! Mais tout cela est à peu près perdu pour nous, tant notre foi est faible ! Ordinairement nous entrons à l'église avec un esprit dissipé ou engourdi, avec un cœur froid et indifférent à tout ce qui tient à la religion et au salut ; et, si l'on nous demandait, quand nous sortons, à quoi nous avons pensé, souvent nous devrions confesser, à notre honte, que nous avons pensé à tout, excepté à Dieu que cependant nous étions venus adorer.

Avec de pareilles dispositions, faut-il s'étonner que nous tombions dans tant d'irrégularités et d'immodesties, que nous manquions au respect extérieur qui devrait toujours nous accompagner dans le lieu saint ? Le culte que nous devons à Dieu consiste essentiellement, je l'avoue, dans

l'hommage d'un cœur qui reconnaît et adore sa souveraine puissance; mais n'en séparons pas l'hommage d'un corps humilié, anéanti devant lui. Dieu est l'auteur de notre corps aussi bien que de notre âme, et tout ce que Dieu a créé doit contribuer à sa gloire. Il faut donc que mes yeux l'honorent par leur modestie, et tout mon corps par une posture respectueuse, tandis que mon cœur l'honore par ses sentiments. Ce fut les genoux en terre, la bouche dans la poussière, les yeux baignés de larmes, que Jésus-Christ, au jardin des Oliviers, pria son Père. Le corps, d'ailleurs, suit naturellement les impressions de l'âme. Comme un visage où se peint la joie ne suppose pas une âme profondément affligée, je ne puis de même, à un air indévoit, reconnaître un cœur religieux. Parce que le publicain était humble et repentant, il se tenait à genoux, les yeux baissés, et se frappait la poitrine. Parce que Antiochus était impie, il entraînait dans le saint temple avec une contenance fière et orgueilleuse. Un hypocrite est certainement un homme bien détestable: il se joue de Dieu et de sa religion, il ment aux hommes et les trompe. Cependant, parce que les hommes ne connaissent pas les dispositions de son cœur corrompu, qu'ils ne peuvent le juger que par ce qu'ils en voient, ils s'édifieront de son maintien modeste, composé et recueilli; mais vous qui semblez dédaigner d'entrer dans le lieu saint, et n'assistez aux offices que hors de son enceinte, plutôt dans la posture de gens qui en assiègent les portes que de chrétiens qui prient; vous, au gré de qui l'heure de la messe sonne toujours trop tôt, et dont l'arrivée s'annonce par le tumulte, presque aussi longtemps que dure le sacrifice; vous qu'on y voit entrer suivis de chiens, qui probablement vous laisseriez à ma porte, si vous m'honoriez d'une visite; vous qui vous y montrez toutes occupées à caresser, à retenir des enfants turbulents, qui jouez avec eux pour les apaiser ou retenir leurs cris; vous qui entrez la tête haute et l'air évaporé, qui vous y tenez dans des postures et y montrez des manières que la décence, l'honnêteté même la plus ordinaire réprouve, qui semblez, par des regards curieux, vouloir compter, interroger, deviner tous les assistants, qui vous y permettez des conversations et des ris, qui, dans ces moments même où Jésus-Christ, sur l'autel et entre les mains du prêtre, reçoit les adorations profondes des anges anéantis devant lui, daignez à peine fléchir le genou et nous rappelez, par votre posture, ces Juifs insolents et cruels qui chez Pilate le saluaient un genou en terre, lui crachaient au visage et lui donnaient des soufflets; vous, en un mot, dont tout l'extérieur annonce l'irrégularité, l'indévoction, au point de nous faire désirer de ne vous y voir jamais; que faites-vous, qu'outrager Dieu, profaner sa maison, alarmer la piété, scandaliser vos frères, ébranler leur foi? Vous changerez, mes frères,

vous réparerez vos profanations, ou ce temple, et prenez acte, j'y consens, de cette lugubre prophétie, ou ce temple sera de nouveau fermé, pour ne s'ouvrir jamais plus aux exercices d'un culte légitime.

DISCOURS CXXXVII.

NECESSITÉ DU CULTE EXTERIEUR.

Cum fecisset quasi flagellum de funiculis, omnes eiecit e templo... et his dixit: Nolite facere domum Patris mei domum negotiationis. (Joan., II, 15.)

Ayant fait comme un fouet avec des cordes, il les chassa tous du temple... et leur dit: Ne faites pas de la maison de mon Père une maison de trafic.

Jésus-Christ, dans cette rencontre, ne semble-t-il pas démentir ce caractère de mansuétude que tous les prophètes attribuent au Messie? Il est écrit de lui: «qu'il ne sera ni fâcheux, ni turbulent, ni emporté; qu'il ne criera point, qu'on n'entendra pas sa voix dans les rues, qu'il ne brisera pas la roseau déjà rompu, qu'il n'éteindra pas la mèche encore fumante, qu'il n'opposera à ses ennemis même qu'une patience invincible; qu'entre leurs mains il demeurera dans le silence, sans ouvrir la bouche, comme un agneau est muet devant celui qui le tond; qu'il abandonnera son corps à ceux qui le frapperont et ses joues à ceux qui lui arracheront la barbe; qu'il ne détournera pas son visage de ceux qui le couvriront d'injures et de crachats.» Et voilà que l'indignation le saisit, que la colère le transporte, qu'il chasse ignominieusement du temple des gens qui y vendent ou qui y achètent des choses que la loi permet d'offrir dans le temple, et qu'il accompagne cette action violente des reproches les plus amers et les plus outrageants. Ainsi raisonnaient les Juifs que le zèle de Jésus-Christ scandalisait. Mais jamais les hommes ne se montrent plus extravagants que quand ils se font juges de ce que doit ou ne doit pas inspirer l'Esprit de Dieu, et qu'ils osent condamner tout ce qui ne s'accorde pas avec leurs petites idées, leurs petites passions, leurs petites vues. Certes, s'il est un titre qui convienne à Jésus-Christ, c'est celui de pacifique; s'il est une vertu qu'il ait éminemment pratiquée dans tout le cours de sa vie, c'est la douceur. Il suffit d'avoir lu l'Evangile pour reconnaître indubitablement en lui «le prince de la paix.» Les disciples qu'il s'est choisis sont ignorants et grossiers, sans intelligence, pleins de faiblesses et d'imperfections: il les reprend quelquefois avec la charité d'un bon maître; mais il n'en rebute aucun, il n'en congédie aucun; il les forme, il les instruit, et pendant trois ans il souffre à sa compagnie le perfide même qu'il sait devoir le trahir. Il prêche le royaume de Dieu à une nation incrédule, adultère, méchante, teinte du sang de tous les prophètes et altérée du sien. L'aveuglement, l'obstination, l'endurcissement, les outrages ne l'irritent pas; il pleure, il prie, il continue d'instruire; il rend la vue aux aveugles, fait parler les muets, délivre les possédés, guérit les ma-

lades ; et tous ses pas dans la Judée sont marqués par des bienfaits. Il a pour ennemis déclarés, acharnés, implacables , tous ces scribes et ces pharisiens dont il a démasqué l'hypocrisie , et qui lui prodiguent à tout propos les plus grossières injures : que leur oppose-t-il, que la patience et la sagesse de ses réponses ? Avec un pouvoir sans bornes, il n'use jamais de sa puissance que pour faire du bien ; et lorsque des apôtres lui demandent de faire tomber le feu du ciel sur une ville qui lui avait fermé ses portes, il leur reproche de ne pas connaître encore à quel esprit ils ont été appelés. Avec quelle indulgence il traite les publicains et les plus grands pécheurs ! Avec quelle miséricorde il reçoit les femmes de mauvaise vie ! Avec quel abandon de lui-même il se livre à ses bourreaux ! Avec quelle générosité héroïque, quelle charité divine il prie et offre son sang pour ceux qui le répandent ! Si donc, à la vue des profanations qui déshonorent le temple, Jésus-Christ fait éclater son indignation, il ne faut pas dire qu'il manque de douceur. L'Esprit-Saint est l'auteur de ce pieux mouvement ; sa colère est toute sainte. En s'y livrant dans cette rencontre, il vérifie un autre oracle des prophètes, selon lesquels le zèle de la maison de Dieu devait le dévorer. Aussi quand les Juifs lui demandent par quelle autorité il fait toutes ces choses : « Détruisez ce temple et je le relèverai en trois jours. » Et pour les convaincre qu'il est en état de tenir parole, il fait sous leurs yeux des œuvres que Dieu seul pouvait faire : il éclaire à l'instant même tous les aveugles, et guérit tous les boiteux qui s'approchent de lui. Tout ce que les Juifs, s'ils avaient été moins passionnés, auraient pu conclure de la conduite de Jésus-Christ, et tout ce que nous devons en conclure nous-mêmes, c'est que Dieu se tient grandement offensé du mépris qu'on fait de sa maison, et que la religion nous impose, à l'égard des temples, des obligations bien sérieuses, et qu'on ne viole jamais sans crime.

Qu'est-ce qu'une église ? C'est un édifice consacré à l'exercice du culte extérieur et public que les hommes rendent à Dieu. C'est dans chaque paroisse le lieu où ceux qui font profession de la même foi, se réunissent à certains jours marqués pour offrir en commun, et par des pratiques que la religion détermine, leurs adorations, leurs louanges, leurs actions de grâces, leurs vœux et leurs prières au Père commun de tous les hommes. Comme donc il y a pour tous obligation de rendre à Dieu un culte extérieur et public, il s'ensuit qu'il y a aussi pour tous obligation de fréquenter l'église, et de participer au sacrifice qui s'y offre, aux hymnes qui s'y chantent, aux prières qui s'y font, aux cérémonies qui s'y observent. Il est sans doute que Dieu étant esprit et vérité, c'est en esprit et en vérité que nous devons l'adorer ; je veux dire, par une foi vive à sa parole, une espérance ferme

en ses promesses, une confiance filiale en sa bonté, une reconnaissance sincère de ses bienfaits, une soumission sans bornes aux dispositions de sa providence, une fidélité inviolable dans l'accomplissement de sa loi, un repentir amer des injures que nous lui avons faites, un amour de préférence qui le place dans notre estime et dans nos affections au-dessus de tout ce que nous avons de plus cher, et que tout hommage que le cœur désavoue, auquel même le cœur ne prend point de part, n'est qu'un hommage faux, qu'un acte d'hypocrisie, qu'une dérision sacrilège. Mais les sentiments de la plus tendre et de la plus sincère piété, si nous les concentrons dans notre âme, sans jamais les produire au dehors par aucun signe religieux, ne nous acquitteraient pas envers Dieu. Pourquoi ? Parce que Dieu est le créateur de nos corps aussi bien que de nos âmes, et que tout ce que Dieu a créé doit contribuer à sa gloire, le vermisseau, comme l'archange. Pourquoi encore ? Parce que, loin qu'il nous soit permis de rougir dans aucun cas d'avoir et de reconnaître Dieu pour maître, il exige que nous l'honorions devant les hommes, et que par notre exemple nous contribuions à le faire honorer. C'est en ce sens que Jésus-Christ disait : « Que votre lumière luise devant les hommes, afin que voyant vos bonnes œuvres ils soient excités à glorifier votre Père céleste. » Aussi n'y a-t-il jamais eu sur la terre de religion purement spirituelle, de religion qui n'eût ses solennités, ses assemblées, ses prêtres, ses cérémonies, son culte. Les sentiments religieux, quand ils sont vrais, ne peuvent pas plus se cacher que tous ceux qui affectent vivement l'âme. Mais il convient que la manière dont ils doivent se produire au dehors soit réglée par une autorité compétente. Il faut que nous soyons assurés que le culte que nous rendons à Dieu est légitime, digne de lui et propre à l'honorer ; car la superstition ne lui déplaît guère moins que l'impiété. Eh ! quelles pratiques superstitieuses, ridicules, bizarres, monstrueuses, si chacun ne suivait que son propre sens dans la manière de servir Dieu ! Ma foi n'est exacte que parce qu'elle est réglée par une autorité infaillible ; mon culte, non plus, n'est raisonnable que parce qu'une autorité infaillible et divine en approuve et en prescrit les pratiques. Car, vous le savez, mes frères, rien ici n'est laissé à l'arbitrage de l'homme ; c'est l'Eglise de Jésus-Christ qui détermine le jour, le lieu, les cérémonies du sacrifice ; la pompe plus ou moins grande des solennités, la mélodie du chant, la nature des prières, jusqu'à la couleur des ornements.

C'est donc là indubitablement le seul culte que la religion autorise, le culte que la religion commande. Par le seul fait de sa présence dans le lieu saint, le fidèle déclare, à la gloire de Dieu et pour l'édification de ses frères, la foi qu'il professe ; il annonce qu'il vient honorer Dieu, et s'associer à tous les hommages qui lui sont rendus ; qu'il en-

tend lui offrir le même sacrifice que lui offre l'Eglise, l'adorer comme elle l'adore, le louer comme elle le loue, le prier comme elle le prie, et recueillir les grâces attachées à cette promesse du Sauveur : *Ubi sunt duo vel tres congregati in nomine meo, ibi sum in medio eorum* (Matth., XVIII, 20) : là où se trouvent deux ou trois personnes assemblées en mon nom, je m'y trouve au milieu d'elles.

Je voudrais bien savoir ce que ceux qui méprisent nos assemblées, y substituent de meilleur, et par quoi ils remplacent les prières publiques auxquelles ils ne participent pas. Ou plutôt, croie à leur religion qui voudra, pour moi, je prends au sérieux ce qu'ils disent si ingénieusement, qu'il ne faut pas importuner Dieu, non plus que ses amis. Je crois, en effet, qu'ils ne l'importunent pas plus en secret qu'en public, et que, s'ils ne forment pas secte avec les insensés qui ont dit dans leur cœur : Il n'y a point de Dieu, dans la pratique, Dieu est bien à leur égard, à peu près comme s'il n'existait pas. Eh ! le moyen que je me persuade qu'un fils honore et aime son père, lorsqu'il n'aborde jamais la maison paternelle, pas même les jours où la famille se fait un devoir de s'y réunir ?

Mais s'ils sont irréguliers, faut-il qu'ils soient aussi mal avisés, et qu'ils connaissent si peu leurs propres intérêts ! Leur absence habituelle des assemblées religieuses prouve quelle idée ils y attachent et quel mépris ils en font. Mais les personnes qui dépendent d'eux : leurs enfants, leurs domestiques, les ouvriers qu'ils emploient, sont les premières à s'en prévaloir pour secouer le jouet briser le frein de la religion. Et comment des pères et des maîtres peuvent-ils se fier à des enfants ou à des domestiques dont la religion ne leur garantit ni le respect, ni l'obéissance, ni la probité ? Au reste, ces réflexions, vous concevez bien que ce n'est pas pour les hommes irréguliers que je les fais ; d'abord, parce qu'ils ne sont pas ici pour m'entendre ; puis, qu'un prêtre n'est, dans leur estime, qu'un vain déclamateur qu'ils se font un mérite de mépriser, et quelquefois une affaire de décrier et de persécuter. Mais je les fais pour vous, mes frères, afin de vous prémunir contre des exemples dont je crains et dont je dois craindre la funeste influence.

En voyant l'empressement de son peuple à fréquenter l'église, saint Chrysostome ne pouvait contenir sa joie. Je ne travaille donc pas en vain, disait-il : la semence que j'ai jetée dans vos cœurs y prend donc racine ; car vos progrès dans la piété deviennent chaque jour plus sensibles ; chaque jour vous devenez plus riches des dons de la grâce. Et qui m'en fait juger ainsi ? C'est ce concours toujours croissant que depuis quelque temps je remarque dans le temple ; c'est votre zèle à le fréquenter ; c'est votre assiduité à nos offices. Vous imitez véritablement les anges : comme eux, vous offrez

sans interruption au Créateur un sacrifice de louanges ; comme eux, vous célébrez sans cesse et ses grandeurs et ses bienfaits. Effets admirables, s'écriait ce grand saint dans un transport de reconnaissance, effets admirables de la grâce du Rédempteur ! Dans le ciel, l'armée des anges fait son bonheur de chanter à la gloire du Dieu très-haut ; sur la terre, des hommes mortels, réunis dans l'église, rivalisent avec ces esprits bienheureux, forment aussi des chœurs, et célèbrent à l'envi le nom du Tout-Puissant. Dans le ciel, la plus douce occupation des séraphins est de répéter cet hymne divin : *Saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu des armées*. (Isai., VI, 3.) Sur la terre, des hommes à qui Dieu n'a pas encore montré sa face, s'unissent à ce concert, et font aussi retentir leur église de ce sublime cantique : *Saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu des armées : In supernis, seraphim ter sanctum hymnum illum resonant ; in terris, eundem hominum promit multitudo*. (Offic. Eccl.)

Il faut espérer, mes frères, qu'un jour votre piété m'autorisera à vous tenir le même langage ; mais le temps des consolations n'est pas encore arrivé pour les pasteurs, et ils ne peuvent guère ouvrir la bouche que pour faire entendre des gémissements et des plaintes. Cependant n'exagérons rien : la vérité est qu'en faisant exception d'un petit nombre de personnes qui ne paraissent jamais ici, ou qui s'y montrent si rarement que leur présence y est remarquée comme une singularité ; on peut dire, en général, que vous fréquentez votre église ; que même à certaines solennités, vous y accourez en foule ; que même il en est beaucoup qui se dispensent le moins possible de ce devoir, qui regrettent même de n'avoir pas des occasions plus fréquentes de visiter Dieu dans son temple. Je le reconnais avec plaisir ; et j'aimerais toujours à relever tout ce que je découvre de louable en vous. Mais n'est-il pas vrai aussi que le concours n'est pas également nombreux à tous les jours de dimanches et de fêtes, quoique l'obligation soit également rigoureuse, et qu'à cet égard l'Eglise ne mette point de différence entre la plus grande solennité, la fête de Pâques, par exemple, et un dimanche ordinaire ; comme elle n'en met point pour l'obligation de l'abstinence et du jeûne, entre le Vendredi saint et le mercredi des cendres ? N'est-il pas vrai que plusieurs passent les mois entiers sans aborder cette maison où Dieu a placé son nom pour l'y faire spécialement honorer ? que bien des fois l'indifférence donne au plus faible prétexte tout le poids de la dispense la plus légitime ? qu'on part de chez soi, le dimanche, dans l'intention, du moins apparente, d'assister aux offices, et qu'il se trouve le soir qu'on n'a visité que les cabarets et les maisons de jeu ? qu'un repas offert, qu'une conversation commencée, un marché à conclure, une affaire à discuter, une partie d'intempérance font oublier l'église et l'obli-

gation de s'y montrer? Oui, mes frères, tout cela est vrai, et ces causes du vide que nous remarquons parfois dans le lieu saint, sont si honteuses, que ceux qui n'ont pas abjuré tout sentiment de religion, n'osent les avouer, et que moi-même je rougis d'avoir à vous les reprocher. Vous alléguiez vos affaires? mais des affaires assez graves pour vous dispenser véritablement d'assister aux offices, les jours du Seigneur, sont à coup sûr bien rares. J'ai peine même, en considérant vos occupations ordinaires, à en imaginer de telles. Toute affaire, tout voyage qui vous détourne notablement du service de Dieu, et qui n'est pas d'une nécessité absolue, doit être, malgré tous les calculs de la cupidité, renvoyé à un autre jour.

Vous, habitants de la campagne, vous alléguiez l'éloignement, les infirmités, le mauvais temps, la nécessité de garder vos enfants, vos maisons, vos troupeaux? Rien de plus juste que ces motifs, quand ils sont vrais, et que l'esprit de piété vous inspire d'ailleurs de remplacer chez vous, par des prières particulières, les prières publiques auxquelles vous ne pouvez assister. Mais si ces motifs peuvent valoir durant l'année pour les vieillards, les infirmes, les nourrices, valent-ils indéfiniment pour tous les autres? Est-ce le caprice qui doit régler les jours où tels et telles doivent rester pour vaquer à des soins indispensables, et tels autres se porter à l'église pour y remplir les devoirs de la religion? Des pères et des mères, des maîtres et des maîtresses font-ils bien d'y assister toujours, et de n'y envoyer que très-rarement leurs enfants et leurs domestiques? Font-ils bien de ne s'y montrer presque jamais, et d'y envoyer assidûment leurs enfants et leurs domestiques? Parce qu'une femme est de mauvaise humeur, qu'un homme ne compte pas sur la rencontre ou la générosité de ses joyeux amis, qu'une fille manque de quelque nippes pour s'endimancher, font-ils bien de rester à la maison, lorsque c'est à leur tour d'aller à l'église? Une ignorance, crasse des premiers devoirs de la religion pourrait seule tenter d'excuser de pareils abus.

Vous alléguiez le malaise que vous éprouvez à l'église; et je conviens que parfois vous devez y souffrir : vous n'y êtes placés, la plupart, ni commodément, ni décemment. Cette considération me détermine à vous prier enfin, malgré mes répugnances, de venir au secours de la fabrique dans le projet qu'elle a d'augmenter votre église d'un second latéral devenu indispensable. Les réparations qu'elle a déjà faites ont absorbé ses moyens; et les démarches qu'elle a tentées pour se procurer du dehors quelques ressources, ne lui ont valu jusqu'ici que de ces choses avec lesquelles on ne bâtit pas. Je fais donc un appel à votre pieuse libéralité. Il ne s'agit pas de sacrifices énormes. Que les personnes les moins aisées donnent seulement un sou par dimanche, et peut-être, avec cette subvention si légère pour chacun, réussira-t-on à rendre, dans le cours

de l'année prochaine, votre église aussi commode que décente.

Enfin, vous alléguiez la longueur des offices; et même on m'a fait menacer de désertier l'église, si je prétendais soutenir les choses sur le pied où je les ai mises. Je ne veux ni rire, ni me fâcher de cette menace, et je ne dirai rien, parce qu'il faudrait trop dire. Les offices ne sont véritablement longs ici que dans les jours de solennité; et dans la saison rigoureuse, nous abrégeons autant que le permet la décence du culte divin. Mais y eût-il quelquefois de ma faute, vous devriez me supporter à raison des motifs qui m'inspirent, et ne pas prendre occasion d'un défaut de votre pasteur, pour refuser à Dieu, à votre âme et au prochain l'honneur, les soins, l'édification que vous leur devez.

Je me suis étendu sur l'obligation de fréquenter l'église beaucoup plus que je ne me l'étais proposé d'abord; mais il ne faut pas que je me repente de vous avoir fait connaître l'importance que j'attache à l'accomplissement de ce devoir. Puisse ce que j'ai dit vous servir de préservatif contre les railleries et les exemples des déserteurs! Puisse l'esprit de piété croître en vous et vous remplir si bien, que, comme David, vous trouviez « aimable le tabernacle du Dieu des vertus. Qu'un jour passé dans son sanctuaire vous paraisse préférable à mille autres jours passés sous les tentes des pécheurs. » Que vous regardiez comme une véritable cause d'affliction de ne pouvoir pas le fréquenter plus souvent. Que vous appeliez « heureux ceux qui habitent dans la maison du Seigneur, parce qu'ils le louent et le loueront dans la compagnie des anges et des saints pendant l'éternité. » (*Psal. LXXXIII, 5.*)

DISCOURS CXXXVIII.

PHILANTHROPIE ET CHARITÉ.

Induite vos, sicut electi Dei sancti et dilecti viscera misericordiae. (*Colos.*, III, 22.)

Revêlez-vous, comme des élus de Dieu, saints et bien-aimés, d'entrailles de miséricorde.

Parce que je ne vous crois étrangers, mes frères, ni au langage de la religion, ni aux généreux sentiments qu'elle inspire, et encore, parce que je ne fais aucun fonds sur ces motifs humains que l'esprit et la philosophie du siècle ont si vainement tenté de substituer à la charité chrétienne, c'est de la religion que j'emprunte les moyens de vous intéresser au sort de tous les misérables dont je veux plaider la cause. Pour servir, en effet, dans un hôpital et ne montrer que bienveillance, que pitié, qu'affection à des malades inconnus, souvent grossiers, souvent déraisonnables, souvent ingrats; pour s'enfermer sous les verroux d'une prison, descendre dans un cachot, y faire naître, y mettre à profit les remords du coupable qui l'habite, et tenter de le ramener à la vertu par le repentir, et au repentir par les ménagements, les prévenances, les soins, les bienfaits d'une charité

douce et compatissante ; pour voir la désolation, entendre les gémissements, essuyer les pleurs d'une famille que le besoin obsède ou que le malheur accable ; pour calmer les frayeurs, relever le courage, prévenir le désespoir, adoucir la longue agonie d'un mourant, et le soutenir dans le redoutable passage du temps à l'éternité ; en un mot, pour s'associer, par les sentiments d'une tendre compassion, à toutes les misères de tous ceux qui souffrent, et les soulager de tous ses moyens, il faut autre chose que ces vertus factices dont les résultats sont aussi mesquins que le principe en est équivoque. Il faut des âmes fortes, des âmes généreuses, des âmes célestes, des âmes qu'enflamme, que dévore l'amour du bien, qui bravent tout, sacrifient tout, surmontent tout pour devenir secourables à l'humanité souffrante.

Véritablement, Messieurs, ce n'est pas à cela que vous êtes tous appelés. Votre obligation, à cet égard, se réduit communément à fournir, à ceux qui remplissent ce sublime ministère, les moyens d'utiliser leur zèle. Mais, pour cela même, il faut autre chose qu'une imagination romanesque, un esprit mélancolique, un tempérament mou, des nerfs délicats, sensibles, irritables à l'excès. Il faut des entrailles de miséricorde ; des entrailles qui s'émeuvent de pitié sur des maux que vous ne voyez pas, sur des maux que peut-être vous croyez mérités. Or, cette miséricorde, à quelle école s'y forme-t-on ? Cette pitié compatissante, qui l'inspire ? Les fastes de la philanthropie nous montrent son premier apôtre se déchargeant sur un hôpital du soin de nourrir ses propres enfants : les fastes de la religion nous montrent un de ses disciples fondant un hôpital pour y recueillir les enfants trouvés, et prenant, dans le bagne de Marseille, les fers d'un jeune galérien, pour le rendre à sa famille. Il y a loin, comme vous voyez, Messieurs, de l'homme de la nature à l'homme de miséricorde.

Les hommes de miséricorde ! qui les ressuscitera, qui les multipliera parmi nous ? Notre France leur devait tous ses établissements de charité ; et ces établissements étaient si nombreux, qu'il aurait peut-être été difficile d'assigner un genre de misères auquel l'active, l'inépuisable compassion des hommes de miséricorde n'eût préparé des ressources. La philanthropie irréligieuse y a-t-elle ajouté quelque chose ? Je cherche, et sur les traces du philosophisme qu'elle avoue pour son père, et dont elle a bien la fanfaronne, le charlatanisme, les dédains superbes, je ne trouve que des ruines. Comme lui, elle n'est donc puissante que pour détruire. Les malheureux de toutes les classes sont bien près de périr, quand, pour alléger le poids de leurs maux, il devient nécessaire de tourmenter la sensibilité, d'importuner la bienfaisance, d'intéresser la vanité des hommes sans Dieu, d'inspirer des craintes à leur cupidité, ou de présenter à la légèreté de leurs

goûts l'appât enfantin de quelque amusement frivole. Sans tout cela, même avec le mépris de tout cela, l'homme de miséricorde sera compatissant et plus compatissant, parce que la religion lui propose un motif, lui assigne une mesure, lui promet un prix, qui est la miséricorde de Dieu même. Pour qu'il fasse tout ce qu'il peut faire, rappelez-lui seulement que Dieu l'a choisi pour être auprès de ceux qui souffrent l'instrument de sa miséricordieuse providence ; et vous le verrez exercer par reconnaissance, envers les autres, la miséricorde que lui-même a obtenue.

En recevant Jésus-Christ dans sa maison, et en s'employant à le servir, Marthe est devenue le modèle et la protectrice des filles généreuses qui, comme vous, Mesdames, se sont consacrées à le servir aussi dans la personne des pauvres, qui sont ses membres. J'ai vu partout les sœurs de la Charité marcher d'une manière si digne de leur vocation, que je crois superflu d'exciter leur zèle par l'éloge de leur patronne. Mais Marthe se plaignait de ce que sa sœur la laissait servir seule. N'auriez-vous pas à désirer, comme elle, que votre dévouement aux œuvres de miséricorde fût plus généralement imité ? Puissé-je, en montrant dans son principe et dans ses effets, la miséricorde ou la compassion pour les malheureux, telle que la religion la prêche, vous donner de nombreux coopérateurs !

Pour se donner le droit de calomnier la Providence, ses détracteurs ont chargé, à l'envi, le tableau des misères humaines. L'homme, à les entendre, est bien le plus malheureux de tous les êtres. Suivez-le, vous disent-ils, depuis l'instant de sa naissance jusqu'à celui de sa mort : il semble voué à toute espèce de douleurs ; il semble n'exister que pour servir de jouet aux cruels caprices d'une puissance ennemie. La nature, qui prend soin de vêtir et d'armer les plus vils insectes, jette l'homme sur la terre nu et sans défense. Tous les dangers le menacent ; et l'on ne conserve le souffle qui l'anime que par des ménagements et des précautions infinies. Il faut des années pour qu'il devienne seulement capable de marcher, seulement capable de manifester ses besoins autrement que par des cris ; et avec des années, il faut et des leçons fastidieuses, et des efforts pénibles pour que sa raison perce à travers les épaisses ténèbres d'une ignorance absolue. Sort-il de l'enfance, le voilà condamné à un travail aussi dur qu'ingrat. Il ne mangera plus son pain qu'à la sueur de son front. Bientôt la guerre se déclare entre ses désirs et ses devoirs, entre sa conscience et ses penchants. Il souffre, s'il se contraint. En cédant, il devient criminel et méprisable à ses propres yeux. L'expérience ne l'instruit, l'âge ne le mûrit que pour le rendre triste, déliant, chagrin. Dans la vieillesse, les infirmités l'accablent ; et la crainte de la mort, qu'il appelle et qu'il fuit, le fait mourir chaque jour. Combien n'est pas plus désirable la condition

des animaux ! Tous héritent, en naissant, de la force ou de l'adresse de leurs pères. Ils savent, sans l'avoir appris, tout ce qui importe à leur conservation. Ils trouvent, sans travail, la nourriture qui leur convient. L'instinct ne les trompe jamais. Le remords ne vient pas, pour eux, à la suite du plaisir. Sans prévoyance, ils sont aussi sans inquiétudes ; et, s'ils vivent peu, leur vie, du moins, n'est pas empoisonnée par le presentiment de la mort ; ils ne la sentent qu'au moment où elle les frappe. A ce moment, au contraire, l'homme le plus fortuné peut, en repassant sur tous les événements de sa vie, demander si c'était bien la peine de naître, et maudire, sans être ingrat, le jour où il fut conçu : *Pereat dies in qua natus sum, et nox in qua dictum est : Conceptus est homo.* (Job, III, 3.) Que sera-ce du pauvre ? du pauvre que le riche humilie, que le puissant opprime, que le travail épuise, que la faim dessèche, que la misère défigure, qui doit toujours souffrir, s'il ne sait trouver les délices sous les ronces et dans les épines ! Ainsi, dis-je, on a raisoné et raisonné encore les ennemis de la Providence ; ces hommes qui, pour se dispenser d'être reconnaissants envers Dieu et de l'aimer, le font aussi méchant qu'eux.

Je pourrais répondre, d'abord, que l'état actuel de la nature humaine n'est pas son état primitif ; que l'homme fut créé dans la droiture et pour être heureux ; que l'ignorance, la concupiscence, l'assujettissement au travail, les infirmités, la nécessité de mourir, sont la suite et le châtement de son péché ; qu'ils doivent en être le remède, servir d'exercice à ses vertus, et devenir pour lui, quand il souffre avec patience et résignation, l'occasion d'une félicité sans fin. Je pourrais encore répondre, que l'homme qui sort nu du sein de sa mère, vit également bien sous tous les climats : au milieu des sables brûlants de l'Afrique, et dans les neiges éternelles des contrées septentrionales ; que l'homme, qui naît faible, triomphe pourtant de tout : de l'activité du feu qu'il arrête, de l'impétuosité des fleuves qu'il enchaîne, de la dureté des métaux qu'il façonne à son gré, de la férocité des plus énormes, des plus terribles bêtes qu'il poursuit, qu'il atteint, qu'il dompte, dont il fait sa proie, ou qu'il force à l'aider dans ses travaux ; que l'homme qui naît ignorant, arrive néanmoins à peser les montagnes, à sonder la profondeur des mers, à calculer le mouvement et la marche des astres, à diriger sa course sur une barque fragile, en dépit des vents et des flots mutins, à s'élever, comme l'aigle, au-dessus des nues, à plonger, comme l'habitant des eaux, jusqu'au fond des abîmes, à fouiller les entrailles de la terre, à maîtriser le tonnerre, à imiter, à égaler, à surpasser même quelquefois les ouvrages de la nature ; que l'homme, qui naît avec des passions et capable des crimes les plus révoltants, naît aussi avec d'heureuses inclinations, et capable des plus héroïques ver-

tus : capable de modération dans les bons succès, de constance dans le malheur, de résignation dans la pauvreté, de générosité dans les injures, de courage dans les périls, de reconnaissance pour ses bienfaiteurs, d'attachement à ses maîtres, de dévouement pour son pays, pour son prince, pour ses parents, pour ses amis ; que l'homme, qui naît sujet à la douleur et aux infirmités, exposé à des accidents et à des chagrins, inspire aux autres, quand il souffre, un plus tendre intérêt, et leur fait un besoin de la compassion : enfin, je pourrais dire, que l'homme, si malheureux dans les livres et dans le langage des ennemis de la Providence, tient de telle sorte à la vie, que, dans son estime, rien n'est pire que de mourir ; que la présence de la mort excite tous ses regrets ; qu'ordinairement même elle le désespère, si la religion ne vient, par ses consolations et les espérances qu'elle donne, relever son courage abattu. Mais on peut convenir que l'homme, que l'homme pauvre surtout « est rempli de beaucoup de misères, » et n'en être pas moins obligé de rendre hommage à la bonté du Créateur, parce que tout ce qu'il souffre n'est pas dans les vues de Dieu ; et que, pour les maux inséparables de sa condition, ils seraient merveilleusement adoucis, si ceux qui ont le devoir de les alléger ne s'écartaient jamais du plan que Dieu a si sagement ordonné : *Quæ perfecisti destruxerunt.* (Psal. X, 4.)

Dieu pouvait peupler la terre comme il a peuplé les cieux ; créer, d'un mot, tous les hommes, comme d'un mot il a créé tous les astres. Il pouvait les faire naître, les faire croître, les nourrir, les conserver, les rendre heureux sans le concours les uns des autres, et ne pas établir plus de relation entre eux, que nous n'en voyons entre le ciron et l'éléphant, entre le lion et l'araignée. Il pouvait tout ce qu'il aurait voulu, parce que sa puissance n'a d'autre borne que sa volonté, comme sa volonté n'a d'autre règle que sa sagesse. Laissons à certains esprits que de vaines spéculations amusent, le plaisir de conjecturer à l'aventure ce qui serait arrivé dans telle ou telle autre supposition. Dieu lui-même a daigné nous instruire du plan qu'il a effectivement suivi ; et, je le répète à la gloire de sa providence, les plus pauvres, les plus misérables n'auraient qu'à se féliciter de leur sort et qu'à l'en bénir, si d'injustes passions ne dérangeaient pas ce qu'il a fait de plus sage : *Quæ perfecisti destruxerunt.*

Et d'abord, dans le plan de Dieu, tel que nous le tracent les saintes Ecritures, tous les hommes sont sortis d'un seul homme : *Ex uno omnes.* Ils ont tous une origine commune. Ils ont puisé la vie à la même source. Le même sang coule dans leurs veines. Ils sont, à l'égard les uns des autres, et à l'égard de leur souche commune, ce que sont les branches d'un arbre à l'égard du tronc qui les supporte et de la racine qui les nourrit. Le pauvre le plus abject,

malgré la différence prodigieuse que la naissance, l'éducation, la fortune, l'emploi, les institutions humaines et les vues d'une Providence toujours adorable ont mise entre vous et lui, le pauvre le plus abject est donc votre frère; et c'est là son premier titre à votre bienveillance. Il peut réclamer près de vous les relations de la famille, les droits sacrés du sang. Si donc j'ai faim, *ne despexeris*, vous dirai-je, en m'adressant à vous, *ne despexeris carnem tuam* : ne méprisez pas votre chair. Nourrissez-la plutôt et l'entretenez. Un pauvre doit être modeste, et je ne prétends pas à l'honneur de m'asseoir à votre table; mais les miettes qui en tombent, souffrez que je les recueille pour apaiser la faim qui me dévore. Si je suis nu, *ne despexeris*, vous dirai-je encore, *ne despexeris carnem-tuam* (Isai., LVIII, 7) : ne méprisez pas votre chair. Loin de rien haïr en elle, « vous honorez même davantage, par vos vêtements, les parties du corps qui paraissent le moins honorables, et vous couvrez avec plus de soin et d'honnêteté celles qui sont moins honnêtes. » Voyez mon humiliation. Je ne demande pas que vous me vêtiez « de pourpre et de fin lin; mais une toile qui couvre ma honte, et m'autorise à paraître une autre fois devant vous, sans vous forcer à rougir ! » Enfin, si je suis malade, *ne despexeris*, vous dirai-je avec le même droit, *ne despexeris carnem tuam* : ne méprisez pas votre chair. « Tous les membres du même corps conspirent mutuellement à s'entraider; » et si l'un des membres souffre, tous les autres souffrent avec lui. (I Cor., XII, 26.) Peut-être que votre délicatesse ne vous permettra pas de verser vous-même de l'huile et du vin dans mes plaies, de laver des ulcères infects; mais ne dois-je trouver de compassion que dans les chiens ? *Ne despexeris carnem tuam*.

Que si ce langage vous semble arrogant et vous offense; si de votre part il ne me vaut que dédain, rebuts, paroles dures, reproches amers, je m'éloignerai plus affligé et plus confus. Je me tairai, cependant; car je sais « qu'un pauvre superbe est en abomination devant le Seigneur. » Je me tairai; mais la religion vous reprochera l'injure que vous faites à celui qui nous a créés. Je me tairai; mais la raison vous dira qu'un ruisseau, tant qu'il coule, et quelle que soit la variété des terrains à travers lesquels il roule ses eaux, ne laisse pas de tenir à la source dont il est sorti; que les membres d'une même famille, en remontant vers un point plus ou moins éloigné, trouvent le berceau qui leur fut commun; que le temps, les alliances, la succession des générations, d'autres causes encore ont pu mettre de la variété dans les traits, de la différence dans les caractères, de l'opposition dans les intérêts, de l'inégalité dans les fortunes; mais que l'esprit de famille n'a pas dû s'éteindre; qu'il réclame pour tous les membres les droits du sang, et ajoute le poids de son autorité aux motifs que nous avons de nous

attacher aux autres, et que les autres ont de s'attacher à nous. Je me tairai; mais la nature me vengera, puisque, à moins d'avoir dépouillé tout sentiment d'humanité, ou partage, même malgré soi, les peines de son semblable; et, qu'après m'avoir vu, après m'avoir entendu, il faudra, pour vous soulager, ou me fuir, ou me prêter assistance. Je me tairai, et, cependant, je pourrais me présenter à vous avec tous les droits d'un créancier. Je pourrais réclamer, comme l'acquittement d'une dette, ce que d'abord je demandais au nom de l'humanité. Et c'est le second titre du misérable aux secours de celui qui ne l'est pas; car, dans le plan qu'il a suivi, Dieu a mis les riches à sa place; et tout ce que sa providence doit et n'a pas donné aux pauvres, les pauvres ont droit de l'obtenir des riches : *Tibi derelictus est pauper; orphano tu eris adjutor.* (Psal. IX, 14.) Le moyen d'expliquer autrement, sous un Dieu juste, sage et bon, l'énorme disproportion des fortunes, entre des hommes qu'il a tous créés à son image, tous rachetés du même prix, tous destinés à la même fin ?

Nous pouvons rire en toute conscience d'un prétendu sage qui, pour nous ramener à ce qu'il appelait notre état primitif, et nous faire jouir de notre indépendance naturelle, nous invitait à secouer fièrement les entraves de la société, et à nous retirer dans les forêts où, libres de tout soin, de tout asservissement, nous mangerions avec dignité les fruits du chêne ou du pommier sauvage. Quand les oracles divins ne nous avertiraient pas que nous ne sommes tous qu'un même pain et qu'un même corps : *Unus panis, et unum corpus multi sumus* (I Cor., X, 17); aux besoins qui nous assiègent, aux dangers qui nous menacent, aux chagrins qui nous poursuivent, aux penchants qui nous dirigent, aux goûts qui nous dominent, nous reconnaitrions l'intention du Créateur. Nous sentirions qu'il ne nous a pas faits pour vivre seuls, isolés, étrangers à nos semblables; et que la société et la réciprocité des bons offices que nous devons lui rendre et recevoir d'elle, font partie des ressources que nous a ménagées la Providence. Mais la société suppose, de nécessité, l'inégalité des conditions et des fortunes. Imaginez, en effet, Messieurs, le bouleversement qui arriverait dans le système céleste, si la lune, les autres planètes et leurs plus petits satellites acquéraient tout d'un coup la grandeur du soleil, roulaient dans le même plan et brillaient du même éclat. Si tout le corps était ouï, où serait l'ouïe ? et si l'était tout ouïe, où serait l'odorat ? (I Cor., XII, 17.) C'est la comparaison de saint Paul. Si vous supposez tous les hommes égaux en richesses, en grandeur, en puissance, il n'y a plus de besoins qui les lient entre eux; il n'y a plus ni ordre, ni subordination, ni autorité, ni dépendance. La société ne présente plus que l'idée d'un corps dont tous les membres séparés, divisés, n'ayant entre eux d'autre

rapport que celui de l'égalité, ne se devrout et ne se prêteront aucun secours. *Et que deviendra le corps, quand l'ail pourra dire à la main : Je n'ai pas besoin de votre secours : quand la tête pourra dire aux pieds : Vous ne m'êtes point nécessaires ?* (*Ibid.*, IX, 21.) Il a donc fallu qu'il y eût dans le monde des princes et des sujets, des maîtres et des serviteurs, et par conséquent des riches et des pauvres. Cette loi de l'inégalité des fortunes, qui blesse l'orgueil et irrite la cupidité de certaines gens, est donc dans l'intérêt de la société, comme elle est dans les vues de Dieu; car c'est Dieu qui fait le pauvre et qui fait le riche; Dieu qui abaisse et qui élève; Dieu qui, sans rien abandonner au hasard, assigne à chacun le rang qu'il trouve bon qu'il occupe, la place qu'il doit tenir, la fonction qu'il doit faire dans le corps dont il est membre.

Mais prenez garde, Messieurs, et qu'une doctrine qui vous paraît si favorable, ne tourne pas au profit de vos passions. D'après l'ordre que Dieu a établi, le riche est encore plus fait pour le pauvre, que le pauvre n'est fait pour le riche. Le pauvre prête au riche son travail et ses services; le riche doit au pauvre de quoi soutenir sa vie; et tandis que l'un honore la Providence par sa patience et sa résignation, l'autre doit la faire bénir par ses largesses et ses bienfaits. Car j'en appelle à votre équité. La condition du riche, me dit-on, est d'être riche. Cela est vrai; mais quel droit aviez-vous à cette condition, que le pauvre n'eût aussi bien que vous? Et quand le riche recueille un ample héritage, par quel crime le pauvre, enfant du même père, a-t-il encouru la déchéance? Il y a là choix, préférence, partialité. Pauvres! n'en murmurez pas; Dieu l'a voulu, et « il n'y a point d'iniquité dans Dieu. » Dieu l'a voulu: voyez, riches, si ses dons sont purement gratuits, et ne vous imposent pas quelque obligation à l'égard de ceux qu'il n'a pas également favorisés, qu'il semble plutôt avoir délaissés; car, enfin, « il ne fit jamais acception des personnes, et il ne hait jamais rien de ce qu'il a fait. » Vous n'êtes riches que pour avoir soin du pauvre qu'il vous a confié: *Tibi derelictus est pauper*. La condition du pauvre est d'être pauvre. Cela est encore vrai; mais sa condition est-elle d'être abandonné? de n'avoir pas où reposer sa tête? de souffrir la faim? d'user sa vie dans la douleur et dans les larmes? Et quand le Dieu juste et bon ne lui a pas donné le nécessaire, où entend-il qu'il le trouve, sinon dans les aumônes du riche? *Tibi derelictus est pauper*. La condition du pauvre est de demander, parce qu'il est dans le besoin, et de payer, par des témoignages de respect, de reconnaissance et d'affection, les secours qu'il reçoit. La condition du riche est de donner, parce qu'il est dans l'abondance, et de prévenir, en donnant, les blasphèmes du pauvre et son désespoir: *Tibi derelictus est pauper*.

Et voilà, pour vous dire toute ma pensée,

ce que j'envie dans la condition des riches. Les richesses, entre les mains d'un homme qu'elles rendent dur, orgueilleux, irréligieux, sensuel, débauché, me paraissent plus méprisables que la boue, aussi dangereuses que le péché même, et dignes de toutes les malédictions fulminées par l'Evangile contre les richesses d'iniquité. Mais quelles sont précieuses, quand celui qui les possède peut se glorifier de « n'avoir jamais refusé aux pauvres ce qu'ils voulaient; de n'avoir point fait attendre en vain les yeux de la veuve; de n'avoir pas mangé seul son pain, mais d'en avoir fait part à l'orphelin; de n'avoir pas négligé de secourir celui qui, manquant d'habits, mourait de froid, mais de s'être fait bénir par les membres du pauvre, après qu'ils avaient été réchauffés par la toison de ses brebis! » Je ne vois pas que Dieu puisse faire sur la terre un plus grand honneur à l'homme, que de le choisir pour le ministre de sa providence; que de l'associer au plus aimable de ses attributs: au pouvoir de faire le bien. Sous ce point de vue, Messieurs, et quand vous êtes fidèles à votre vocation, vous apparaissez véritablement aux malheureux comme des « fils du Très-Haut, » comme des anges secourables que sa bonté leur envoie. Vous pouvez, comme lui, « rassasier ceux qui ont faim; » comme lui, « guérir ceux qui ont le cœur brisé » par l'affliction; comme lui, « relever ceux qui sont près de tomber; » comme lui, « vivifier et ramener des portes du tombeau » ceux que la continuité de leurs maux y entraînait. Et en cela même quelle source de jouissances, de jouissances toutes pures, de jouissances toujours nouvelles, Dieu vous ouvre! Parce qu'on vous voit riches, on vous croit heureux. Le plus riche et le plus sage des hommes ne jugeait pas si favorablement de votre condition. Dans les richesses, et dans les satisfactions qu'elles procurent, il n'avait trouvé que *vanité et affliction d'esprit*. (*Eccle.*, II, 11.) Quand on ne l'emploie pas à faire du bien, l'argent ne paye que des plaisirs coupables et frivoles; mais s'associer, par les sentiments d'une généreuse compassion, au sort des misérables; devenir, par ses largesses, le sauveur d'une famille qui se consume dans les larmes; rassurer, par des secours, la tendresse d'une pauvre mère sur les suites d'une fécondité dans laquelle elle ne voit qu'un surcroît de malheur; augmenter par des bienfaits les ressources d'un père que désolent, que déchirent, que désespèrent les cris de ses enfants affamés; en un mot, soulager et consoler tout ce qui souffre; nourrir, vêtir l'indigent qui manque de tout; l'orphelin privé de ses parents, la veuve restée sans appui, l'infirme, le vieillard inhabile au travail: ah! Messieurs, vos cœurs me répondent que ce plaisir vaut d'être acheté par toute espèce de sacrifices. Quelles retombent donc sur le riche avare, sur le riche inhumain, sur le riche sans entrailles, les imprécations du pauvre, et que la Providence soit justifiée.

Que dis-je, justifiée ! il faut l'admirer, mes frères, il faut la bénir ; il faut l'adorer ; il faut vous faire un bonheur de vous modeler sur elle et d'entrer dans ses vues. Car voyez jusqu'où est allée sa tendresse pour le pauvre, et quel intérêt elle attache à ce qu'il soit soulagé. Dans le plan qu'il a suivi Dieu lui-même s'est fait pauvre ; Dieu lui-même s'est mis à la place du pauvre ; Dieu a transporté au pauvre tout ce qu'il a de droit à votre reconnaissance ; et tout ce que vous faites pour ou contre le pauvre, Dieu se le tient fait à lui-même : *Quandiu fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis ; ... quandiu non fecistis uni de minoribus his, nec mihi fecistis.* (Matth., XXV, 40, 45.) Ce n'est donc plus seulement à votre humanité, à votre équité que je recommande les misérables. Je réclame pour eux les sentiments, l'effusion d'une charité chrétienne, d'une charité dont Jésus-Christ soit le motif, comme il en est le principe, le modèle et le prix.

Prenez garde, s'il vous plaît. Je dis le principe, car la charité et ses merveilleux effets, c'est à Jésus-Christ que le monde en est redevable. Ce fut Jésus-Christ qui apporta du ciel l'amour de l'humanité souffrante, qui l'alluma dans le cœur de ses premiers disciples, et qui l'entretient encore dans le cœur de ceux qui sont à lui. Vainement chercherait-on chez les peuples anciens quelque établissement qui eût pour but de soulager l'indigence. Athènes si polie, Rome si opulente, avaient des cirques et des théâtres, mais point d'hôpitaux. Que devenaient, cependant, les misérables, les orphelins, les vieillards, les infirmes, les pauvres, en un mot ? Ce qu'ils devenaient, Messieurs ? L'infanticide, la prostitution, l'esclavage, le droit barbare dont jouissaient les pères et les maîtres d'exposer, de vendre, de faire mourir leurs enfants ou leurs esclaves, en débarrassaient la société. Qui pourrait, au contraire, mesurer ce déluge de bienfaits qui du sein de Jésus-Christ s'est répandu sur la terre ? Oh ! si les ennemis de la religion savaient rougir ! Ils se disent les amis du pauvre, et ils ont envahi, dévoré son patrimoine ! Ils se disent les amis du pauvre, et ils poursuivent à outrance, ils voudraient exterminer la mère charitable qui se fait un tourment de ses peines et un devoir, un bonheur de les adoucir ! Ils se disent les amis du pauvre ! Qu'ils remplacent donc..... Mais non. Les pertes que le pauvre a faites ne seront jamais couvertes et réparées que par la munificence de cette charité dont Jésus-Christ fut le modèle comme il en est le principe.

La loi, chez le peuple de Dieu, faisait bien une obligation de la miséricorde et de l'aumône. On peut même dire que cette obligation était inculquée presque à chaque page des livres saints. L'Écriture, cependant, ne nomme aucun personnage dont la charité, telle que je l'entends ici, ait fait le caractère distinctif. Au temps du Sauveur, le prêtre et le lévite voyaient un mal-

heureux, tombé entre les mains des voleurs qui l'avaient couvert de blessures, et passaient outre. Un paralytique de trente-huit ans, couché sur son grabat, près de la piscine, ne trouvait personne qui prît la peine de l'y descendre, au moment où l'eau en avait été remuée. Mais la compassion pour les malheureux, l'amour de l'humanité souffrante, fut la vertu qui distingua éminemment Jésus-Christ. Du jour qu'il se manifeste au monde, pour qui se dit-il envoyé ? Pour les pauvres. Dans quelle classe d'hommes se choisit-il des apôtres ? Dans la classe des pauvres. En faveur de qui usa-t-il plus souvent de son pouvoir ? En faveur des pauvres. Ses miracles, dit Bossuet, sont plus des prodiges de bonté que de puissance. Il n'a ni or, ni argent ; mais ses entrailles s'émeuvent de compassion sur une troupe qui le suit et n'a pas de quoi manger ; et, pour la rassasier, il multiplie, il crée des pains dans un désert. Il n'a ni or ni argent, mais il guérit les malades, délivre les possédés, ressuscite les morts ; et tous ses pas, dans la Judée, dans la Galilée, dans le pays de Samarie, sont marqués par des bienfaits. Il n'a ni or ni argent ; mais, pour engager ceux qui en possèdent à être miséricordieux envers les pauvres, il fait de la miséricorde une béatitude. Il assigne la charité comme le caractère auquel on reconnaîtra ses disciples. Il promet tout à l'aumône ; et la rémission des péchés, et la bénédiction de son Père, et la possession du royaume préparé aux amis de Dieu, dès le commencement du monde. Il promet d'en être lui-même le prix, qu'il en soit donc aussi le motif.

Parfois les dehors du pauvre sont rebutants, et le premier sentiment qu'il inspire n'est pas toujours celui de la commiseration. Parfois il fatigue, il excède par la forme et par l'importunité de ses demandes ; et il faut quelque chose de plus qu'une patience ordinaire pour ne pas l'éconduire avec humeur. Contre lui, encore, s'élèvent des préventions plus ou moins légitimes, mais que ne manque pas d'écouter le riche qui n'est pas généreux par inclination, ou qui prodigue, outre ses dépenses, et sacrifie tout à la vanité ou au plaisir. Dieu veut, cependant, que le pauvre, le supposassiez-vous vicieux, le supposassiez-vous méchant, soit secouru dans sa nécessité. Il faut donc au riche, pour qu'il fasse l'aumône, lors même que ce devoir lui est pénible, des motifs d'un ordre supérieur, des motifs qui l'élèvent au-dessus des répugnances ou des goûts de la nature. Dieu, pour l'acquies de sa providence, lui en propose un contre lequel il ne tiendra pas, s'il n'est barbare, ingrat, impie. Vous ne jugez du malheureux qui implore votre secours, que par les haillons dont il est couvert ; et sous des haillons vous ne savez voir qu'un objet de mépris, que le rebut, le dernier des hommes. Eh ! pourtant, si vous le connaissiez,

j'aime à croire que vous tomberiez à ses pieds, que vous tiendriez à honneur, que vous vous feriez un bonheur d'avoir l'occasion de lui rendre un service. Mais comment donc ? Je vous l'ai dit, mes frères, Dieu lui-même s'est fait pauvre, Dieu lui-même s'est mis à la place du pauvre. Jésus-Christ a transféré au pauvre tout ce qu'il a de droit à votre reconnaissance. Il se tient fait à lui-même tout ce que vous faites pour ou contre le pauvre. Soyez donc durs envers les pauvres, si vous ne devez rien à Jésus-Christ ; mais si dans Jésus-Christ vous adorez le Dieu qui vous a créés, le Dieu qui vous a rachetés, le Dieu qui justifie les pécheurs et qui doit couronner les saints, ce que vous feriez pour lui, faites-le pour les pauvres qui sont ses membres.

Du reste, je conviens, Messieurs, qu'il y aurait en tout cela de quoi me faire honnir si je parlais dans une loge maçonnique, ou dans une assemblée de philanthropes tels que les forment l'esprit et la philosophie du siècle ; car, de l'aveu d'un athée, lui demander l'aumône au nom de Dieu, c'était lui glacer le cœur et lui fermer la main. Mais je savais quels principes vous professez ; et avec quelle faveur vous écoutez celui qui s'applique à établir les doctrines religieuses. C'est bien, en effet, à ces doctrines qu'il faut revenir, si nous voulons conserver le peu de vertus qui nous restent et réparer nos déplorables pertes. On a prétendu remplacer la charité par l'humanité, et les établissements de la religion par des bureaux de bienfaisance et des sociétés philanthropiques ; mais, encore qu'il faille applaudir au bien, de quelque manière et à quelque titre qu'il se fasse, pouvons-nous voir autre chose ici que la forfanterie du charlatanisme et les efforts puérils d'une impuissance orgueilleuse ? Nous avions des hôpitaux pour les malades, des hospices pour les vieillards, pour les incurables, pour les enfants trouvés, où chaque jour, plus de trois cent mille individus étaient nourris, secourus, soignés. Qui les avait ouverts ? qui les entretenait ? qui en faisait le service ? La charité. Nous avions des universités, des collèges, des séminaires, des écoles pies, ou plus de trois cent mille jeunes gens recevaient chaque année une éducation aussi solide que gratuite. Qui les avait fondés ? qui les dirigeait ? qui les soldait ? La charité. Et ces Français tombés au pouvoir des infidèles, et réduits au plus dur esclavage, qui s'intéressait à leur délivrance ? qui payait leur rançon ? La charité.

Et dans les villes et dans les campagnes, qui essuie le plus souvent les larmes des affligés ? Qui pourvoit plus promptement aux besoins des nécessiteux ? Qui ménage mieux la délicatesse de certains pauvres que des secours publics humilieraient ? Qui porte plus assidûment, au lit des malades, les consolations de l'espérance ? Qui va s'asseoir au chevet du mourant, pour relever son courage, par la pensée de l'immortalité ? La charité. Ah ! la charité ! elle n'abandonne

pas même ces grands coupables que la société rejette de son sein. Elle descend dans leurs cachots, soulève le poids de leurs chaînes, met leurs remords à profit, leur adoucit les horreurs du supplice, surmonte toutes les répugnances de la nature pour les suivre jusque sur l'échafaud, et leur montrer, sous la hache même du bourreau, le ciel également ouvert et à l'innocence opprimée et au crime repentant. La charité ! Au nom de la charité chrétienne, les Charles Borromée et les Belzunce remplissaient leurs palais de pestiférés, vendaient jusqu'au dernier de leurs meubles, couraient les rues, entraient dans les maisons, bravaient mille morts pour servir, assister, consoler, administrer des malheureux qu'abandonnaient leurs plus proches parents. Au nom de la charité un évêque de Brixen, captif à Tunis, employait le prix de sa rançon à racheter d'autres captifs, et restait lui-même dans les fers. Au nom de la charité, des missionnaires achetaient la permission de descendre et de s'enfermer dans le bague empesté de Constantinople, pour y soigner les esclaves et les galériens malades. Au nom de la charité, une dame de la Pelleterie vendait ses biens, franchissait les mers, pour devenir, au Canada, la mère et la servante des sauvages convertis. Au nom de la charité, une princesse de Conti, une duchesse du Nivernais se portait tous les jours, dès quatre heures du matin, à l'Hôtel-Dieu de Paris, pour y panser, nettoyer les malades, faire leurs lits, laver leur linge. Nous avons vu, de nos jours, ces filles charitables, si cruellement outragées, revenir, au nom de la charité, prodiguer les plus tendres soins à des indifférents, à des ingrats, à des ennemis. L'humanité irréligieuse opérera-t-elle jamais de pareils miracles ? Est-ce bien des incrédules qu'il faut attendre ces exemples de dévouement ? Qu'ils nous laissent donc la charité. Elle seule donne des entrailles de miséricorde. Elle seule apprend à « ne point aimer de parole et de langue, mais par des œuvres et en vérité. »

FRAGMENTS D'UN DISCOURS SUR LA CHARITÉ ENVERS LES PRISONNIERS.

C'est donc à titre de miséricorde, c'est au nom de la charité chrétienne, que je réclame et que j'attends de vous, chrétiens, des secours pour les malheureux dont la cause m'est confiée. J'établirai que les prisonniers, malgré les préventions qui s'élèvent contre eux, doivent avoir part à vos pieuses libéralités.

Renfermez cet homme dans la prison, disait du prophète Michée le roi d'Israël, en partant pour le siège de Ramoth ; renfermez cette homme dans la prison, et nourrissez-le de pain de douleur et d'eau d'affliction, jusqu'à ce que je revienne : *Mittite virum istum in carcerem, et sustentate eum pane tribulationis et aqua angustiae, donec revertar.* (III Reg., XXII, 27). Plus juste, sans doute, mais non moins sévère, la loi intime

le même ordre au gardien de la geôle en lui consignait un prévenu. Vous me répondrez de cet homme ; avisez aux moyens d'en prévenir l'évasion : *Mitte virum istum in carcerem*. Aucune peine encore n'a été prononcée contre lui ; mais il ne saurait être tenu pour innocent, du moment qu'il est devenu suspect. Qu'il soit traité à l'égal des autres prisonniers : *Sustentate eum pane tribulationis et aqua angustiae*. C'est en effet tout ce qu'ils reçoivent, et tout le reste leur manque, quand eux-mêmes manquent de ressources, ou que la charité ne vient pas à leur secours. Et comme il est rare, j'en fais l'aveu, que « la sagesse descende avec eux dans la fosse, » il est rare aussi qu'elle leur fasse trouver grâce aux yeux de leur gardien, et l'autorise à relâcher quelque chose de la rigueur de son ministère. Cependant, Messieurs, je puis, sans affaiblir l'intérêt que je cherche à vous inspirer, convenir que la sollicitude du gouvernement a sensiblement adouci le régime des prisons, et que l'humanité des magistrats qui en surveillent la police, en écartent sévèrement toutes les rigueurs arbitraires, tout ce qui n'est pas exigé par la turbulence des détenus pour la sûreté de leurs geôliers. Mais une prison cessera-t-elle d'être une maison de douleur, parce qu'on n'y respire pas un air empesté, qu'on n'y est pas jeté dans un cul de basse-fosse ; qu'on n'y est pas mis aux ceps, qu'on n'y est pas lié de grosses chaînes, qu'on n'y a pas les mains chargées et meurtries de fers pesants ? La prison la plus salubre, la prison sous les ordres du concierge le plus humain, est-elle, et peut-elle être autre chose qu'une prison, et, par suite, qu'un lieu où le corps, fût-il nourri et vêtu, souffrirait de son inaction et de son immobilité ; où l'imagination troublée, égarée, croit lire et entendre à tous les instants ce que les démons entendent et lisent sur les murailles de l'enfer : Malheureux ! une fois ici, il ne reste plus d'espérance ; où le cœur est déchiré par le sentiment de ses pertes et par la crainte d'un arrêt foudroyant !

Parmi vous, Messieurs, je reconnais des hommes qui ont plus ou moins longtemps habité les prisons. « Ils se font gloire » aujourd'hui « d'avoir été jugés dignes de souffrir » cette humiliation pour la plus sainte des causes. Mais sous la garde de leurs impitoyables geôliers, jouissent-ils d'un calme inaltérable ? Ne regrettaient-ils rien ? ne pleuraient-ils rien ? ne craignaient-ils rien ? Et pourtant ils s'honoraient de leurs fers ; ils les portaient avec le courage et la résignation qu'inspirent l'innocence, l'attachement, le dévouement à des devoirs sacrés ; ils les portaient dans la compagnie de leurs amis, de leurs parents, de leurs compagnons d'infortune qu'ils estimaient, qu'ils aimaient, et dont ils étaient estimés et aimés ; ils les portaient la plupart avec des moyens de tempérer par des adoucissements, qu'à la vérité ils payaient cher, mais qu'enfin ils pouvaient payer, la rigueur de

leur captivité. Ces moyens, ces adoucissements, ces consolations, ces motifs manquent à nos prévenus. Ce sont pour l'ordinaire des hommes pauvres, obscurs, grossiers, ignorants, inconnus, à qui l'éducation, l'habitude des réflexions n'ont préparé aucune ressource dans le malheur, qu'une épreuve, ou qu'une peine si rigoureuse accable, et qui, innocents ou coupables, ne savent que souffrir.

Car si vous supposez le détenu innocent, et vous savez, et les jugements de vos cours d'assises ne permettent pas de douter que plusieurs en effet sont victimes de préventions injustes ; si, dis-je, vous supposez le détenu innocent, combien doit lui paraître affreuse la perte de sa liberté ! combien il doit pleurer l'éloignement de sa famille ! combien il doit frémir de se voir traduit au tribunal de l'opinion publique comme un vil fripon ou un odieux scélérat ! combien il doit concevoir d'alarmes sur l'issue d'un procès capital, et dans lequel, peut-être, il n'a pour lui que le témoignage de sa conscience ! Si, au contraire, vous le supposez coupable, que voulez-vous qu'il fasse de ses remords, qu'il fasse de ses terreurs, puisque « la méchanceté est timide, qu'elle se condamne par son propre témoignage, qu'épouvantée par la mauvaise conscience, elle se figure toujours les maux plus grands qu'ils ne sont, et se grossit les sujets qu'elle a de se tourmenter ? » Que doit-ce être quand à tout cela se joignent des besoins de toute espèce, la nudité, le froid, la faim, les plus pénibles privations ?

Il est une école où l'on apprend à sonder, à contempler de sang-froid cet abîme de misères ; à entendre sans émotion le bruit des chaînes ; à ne voir dans les prisonniers que des hommes que l'humanité désavoue, parce qu'ils la déshonorent ; que la société repousse, parce qu'ils ont violé ses droits ; que la religion elle-même devrait abandonner à leurs souffrances pour la terreur des méchants. Dans les prisonniers, la religion voit des malheureux qu'elle doit secourir, ou si l'on veut, des coupables qu'elle s'efforce de ramener à la vertu par le repentir, et au repentir par les ménagements, les prévenances, les soins, les empressements, les bienfaits d'une charité douce et compatissante. Je n'ai encore, Messieurs, parlé qu'à votre esprit, et déjà vos cœurs me répondent qu'ils seront de partie avec la religion dans une œuvre si méritoire.

Quand nous devons solliciter votre bienveillance en faveur des misérables, nous vous faisons souvenir que Dieu, qui pouvait peupler la terre comme il a peuplé les cieux.

Mais pourquoi ce titre ne vaudrait-il pas pour les prisonniers quand ils souffrent ? L'humanité, me dit-on, les désavoue, parce qu'ils la déshonorent. L'humanité les désavoue ! Pauvre humanité ! eh ! d'où te vient tant d'orgueil ? livrée à toi-même, et sans l'influence de la religion, qu'as-tu produit

et que peux-tu former, que des coupables ? Un faux sage du dernier siècle a bien dit que les hommes naissent bons et vertueux, et qu'ils ne doivent leurs vices qu'à leur éducation ; mais la manie.

Jugez d'après tout cela, Messieurs, si nous avons droit d'agir envers les prisonniers, même envers des coupables, comme une nation qui aurait toujours pratiqué la justice, et supérieure à toutes les faiblesses. Haissons le mal ; évitons-en jusqu'à l'ombre ; mais plaignons ceux qui le commettent ; compatissons à leur misère, et quand ils souffrent, ne nous dispensons pas de les soulager.

Quand nous sollicitons auprès de vous des secours pour les indigents, nous nous prévalons de votre fortune. Nous ne craignons pas de vous dire que le pauvre est un créancier qui peut réclamer comme une dette ce que lui refuse la bienfaisance.

Mais ce titre peut-il être invoqué par des misérables que la société repousse, parce qu'ils ont méconnu et violé ses droits ? Ici je pourrais répondre que ces misérables, avec tous les torts qu'en voudra leur supposer, sont pourtant dignes de compassion, parce que souvent ils n'ont été poussés au crime que par l'excès de la misère et le désespoir ; je pourrais répondre que, en entrant dans la prison, ils n'ont pas cessé d'être pauvres, et que vous n'avez pas cessé d'être riches ; que la loi, en les privant de leur liberté, ne vous a pas déchargés de l'obligation de subvenir à leurs besoins ; enfin, que là où commence la vindicte publique, doit s'éteindre la colère, la vengeance, la haine des particuliers. Mais voici une observation à laquelle je vous prie de vous rendre attentifs. Elle n'est pas à l'avantage de la société, et je ne me la permettrai pas partout ; mais, outre qu'ici je ne serai pas entendu des malfaiteurs, vous, Messieurs, vous n'êtes point, par vos principes, du nombre de ceux qu'elle pourrait et devrait humilier. Je demande donc si la société n'est jamais pour rien dans les délits dont son intérêt commande, exige la répression ? Il me semble que souvent elle y contribue ; que souvent elle s'en rend complice et par les doctrines qu'elle accredit, et par les mœurs qu'elle autorise.

Vous m'accorderez bien, Messieurs, que le repos, la sécurité, le bien-être, l'existence même de la société dépendent beaucoup moins des lois qui la régissent, que de la probité de ses membres. Car de quoi servent les meilleures lois quand les mœurs sont mauvaises ? La société a donc le plus grand intérêt à conserver, à propager, à maintenir dans toute leur force les doctrines qui attachent le mieux les hommes aux devoirs de la probité. Cette probité, en effet, cette volonté constante de rendre aux autres tout ce que nous leur devons, de ne jamais rien faire contre eux de ce que nous ne voudrions pas qu'ils fissent contre nous ;

de nous montrer même envers eux aussi bons que nous voudrions les trouver à notre égard ; cette probité, dis-je, ne nous est pas plus naturelle que les autres vertus : je la crois même la plus rare de toutes, non-seulement parce que rien n'est plus commun que de nous entendre nous plaindre des injustices des autres hommes ; mais encore parce que l'injustice est comme aux gages de toutes nos passions. Comprenez ma pensée. Tous les hommes ne sont pas ambitieux, tous ne sont pas avares, tous ne sont pas haineux, vindicatifs, impudiques ; mais tous les impudiques, tous les vindicatifs, tous les avares, tous les ambitieux sont injustes ou disposés à le devenir, quand une injustice est jugée nécessaire ou seulement utile à la passion qui les domine. C'est donc surtout pour attacher les hommes aux devoirs de la probité, que la religion est nécessaire.

La société a donc toujours raison de s'affliger des délits qui la troublent, et d'en souhaiter la répression ; mais souvent elle ne les doit qu'à la funeste influence des doctrines irréligieuses qu'elle accredit.

Je dis encore que souvent elle ne les doit qu'àux mauvaises mœurs qu'elle autorise. La probité, en effet, consiste-t-elle uniquement à ne pas verser le sang de ses frères ? Non certes. L'homme de bien. Eh ! cependant Mais non, Messieurs, je ne veux pas faire une satire. Vous conviendrez seulement que le crime ne doit pas être rare, quand le vice est bien commun, et que pour déterminer certains hommes à des actes de scélératesse, il ne faut pas tant d'exemples d'improbité restés sans punition. Laissons donc à la loi toute son action contre les coupables ; mais de ce qu'elle est juste, ne prenons pas droit d'être durs et impitoyables à leur égard.

Enfin, Messieurs, parce que vous êtes chrétiens, nous ne nous contentons pas de recommander les pauvres à votre humanité, à votre équité : nous vous demandons pour eux les sentiments, l'affection, l'effusion d'une charité dont Jésus-Christ soit le motif

. Mais la religion ne devrait-elle pas, dans l'intérêt même de la vertu et pour la répression du crime, abandonner les coupables à toute la rigueur de leur sort ? Sans doute, Messieurs, que tel serait l'esprit et telle serait la conduite de la religion si, comme les lois politiques, elle était l'ouvrage des hommes. Pour les lois humaines l'individu n'est rien ; la société est tout.

Elles ne blâment, ne condamnent, ne punissent dans les membres que ce qui nuit au corps. Impuissantes à régler les désirs, à diriger les penchants du cœur, elles laissent ses convoitises et ses vices. Elles ne pensent qu'à arrêter la main ; elles s'occupent moins de faire aimer la vertu, de faire même haïr le crime, que d'en faire crain-

dre la peine. Elles ne savent le prévenir et le punir qu'en menaçant, qu'en exterminant le criminel : une fois qu'elles l'ont saisi, il ne leur échappe que par la duplicité, le mensonge et le parjure. L'aveu le plus sincère, la confession la plus humble, le repentir le plus amer ne le sauvent pas ; ce n'est qu'une preuve de plus que les juges sont bien aises d'avoir pour condamner sans scrupule, lors même qu'ils condamnent avec rigueur. En un mot, excessivement indulgentes pour les choses et dans la détermination des délits, elles sont sans miséricorde pour les hommes. La religion, au contraire, parce qu'elle nous vient d'un Dieu également saint et miséricordieux, ne se borne pas à régler les actions extérieures ; elle exerce son autorité sur les sentiments, sur les affections les plus intimes ; et elle ne fait grâce à aucun vice, et elle interdit jusqu'au désir, jusqu'à la pensée volontaire du mal : elle veut que nous en évitions l'apparence même. Mais pleine d'indulgence pour les hommes, elle ne tolère pas seulement, elle ne ménage pas seulement les grands coupables, elle pleure sur eux, elle prie pour eux, elle aspire, elle travaille à les toucher, à les gagner, à les convertir, à les sauver ; et en cela sert-elle mal les intérêts de la société ? J'ose affirmer que par cette seule maxime : *Non concupisces* (Exod., XX, 17), tu ne convoiteras pas, que la religion « place comme en sentinelle à la porte du cœur » pour en fermer l'entrée à tout ce qui est mauvais, elle prévient plus de crimes que les lois huma-

nes n'en peuvent punir. J'ose affirmer que les larmes d'un criminel repentant et résigné à son sort, profitent plus à la vertu que le sang d'un criminel mourant endurci, blasphémant Dieu et maudissant ses juges. Enfin je crois que la charité d'une fille chrétienne prodiguant les plus tendres soins à des prisonniers, et que l'héroïsme d'un prêtre qui surmonte toutes les répugnances pour suivre un condamné jusque sur l'échafaud, et lui montrer sous la hache même du bourreau le ciel ouvert au repentir, comme à l'innocence, donnent une leçon plus utile à l'humanité, que l'appareil d'un supplice.

Oh ! Messieurs, ne méritons pas le reproche de ne pas savoir à quel esprit nous avons été appelés. Souvenons-nous que Dieu préfère la miséricorde au sacrifice, et que la miséricorde l'apaise, lors même que les sacrifices ont été inutiles. Souvenons-nous de ce Sauveur charitable qui ne rebuta jamais aucun pécheur, qui refusa de condamner la femme adultère, et qui sur la croix promit le ciel à un voleur crucifié à ses côtés. Souvenons-nous de la miséricorde que nous avons déjà obtenue ou dont nous avons besoin. Car, pour n'être redevables de rien à la justice des hommes, sommes-nous quittes envers la justice de Dieu ? *Revêtons-nous d'entrailles de miséricorde* (Colos., III, 22), afin que nous soyons les enfants de notre père qui est dans les cieux, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants et fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes. (Matth., V, 45.)

ALLOCUTIONS.

PREMIÈRE ALLOCUTION

Prononcée dans des prières publiques,

POUR UN TEMPS DE CALAMITÉ.

Sous un Dieu juste et bon, personne ne souffre sans l'avoir mérité. Nous sommes donc coupables, mes frères, puisque nous sommes malheureux ; nous sommes donc grandement coupables, puisque Dieu qui est aussi notre père, semble avoir oublié ses anciennes miséricordes ; et que, sourd à nos prières, insensible à nos besoins, il prolonge et multiplie sur nous les effets de son indignation.

Après nous avoir abandonnés pendant dix ans à un esprit de vertige, et nous avoir, pendant dix ans, châtiés par des désastres inouis, sans exemple dans l'histoire des autres peuples, et tels que nos descendants auront peine à les croire, la justice divine semblait satisfaite. Combien de calamités ne marquèrent pas l'année dernière ! Pendant l'hiver, des inondations affreuses couvrirent et dévastèrent les campagnes de plusieurs départements. Au printemps une gelée pres-

que universelle anéantit dans une seule nuit les espérances du laboureur et du vigneron. L'Automne, une maladie cruelle promena de tous côtés ses ravages, multiplia d'une manière effrayante les victimes, et ouvrit, dans cette seule paroisse, vingt tombeaux en moins de vingt jours. Cette année-ci n'a pas été plus propice : à un froid long et rigoureux a succédé une température bizarre, variable, alarmante. Pendant trente jours nous avons craint qu'un nouveau fléau ne nous amenât les horreurs de la famine. Si, après bien des dangers et des alarmes, nous avons conduit nos moissons dans nos greniers, le pain aussi est l'unique ressource que nous ait laissée la Providence. Le feu et le vent, qui, comme la glace et la neige, sont les ministres de sa volonté, ont tout desséché, tout dévoré, tout détruit. Les vallées, non plus que les montagnes, ne produisent plus d'herbe ; et les bêtes créées pour l'usage de l'homme manquent de pâture. Que le ciel reste inflexible ; que quelques semaines encore il nous refuse le secours de ses eaux salutaires, ce

fruit de la vigne par lequel nous comptons remplacer, au moins en partie, ce qui nous manque, périra sur son cep ; et la terre, trop dure pour se prêter aux travaux du laboureur, ne pourra recevoir, avec la semence, l'espoir de l'année suivante. Il ne m'a pas été donné de lire dans l'avenir ; mais le père des veuves, des orphelins, des pauvres et de tous les misérables, n'a-t-il pas motif de s'alarmer et de craindre pour eux, quand il les voit entrer, après une année mauvaise, dans une année plus mauvaise encore, où ils n'auront rien de ce qui fait leur nourriture ordinaire ; quand il sait qu'ils ont déjà tant souffert ; que depuis si long-temps ils ne mangent qu'un pain de douleur, et ne boivent que de l'eau d'affliction ; que la cherté des denrées a épuisé tous leurs faibles moyens ; que plusieurs même n'ont pu subsister jusqu'à la récolte qu'en contractant des engagements onéreux ? Le Seigneur ne m'a point appelé à son conseil, ni manifesté les desseins de sa providence ; mais nous ne pouvons pas douter, mes très-chers frères, qu'il ne soit irrité contre nous. Jamais il n'a traité, comme il nous traite, un peuple qu'il aimait tendrement, « Ecoutez la voix du Seigneur votre Dieu, en gardant et en observant ses ordonnances, » disait Moïse aux Israélites, « et le Seigneur votre Dieu vous élèvera au-dessus de toutes les nations qui sont sur la terre. Toutes ses bénédictions se répandront sur vous, et vous en serez comblés ; vous serez bénis dans la ville ; vous serez bénis dans les champs ; le fruit de votre ventre, le fruit de votre terre, et le fruit de vos bestiaux sera béni. Vos greniers seront bénis, et les fruits que vous mettrez en réserve participeront à la même bénédiction. Le Seigneur répandra sa bénédiction sur vos celliers, et sur tous les travaux de vos mains ; il vous mettra dans l'abondance de toutes sortes de biens ; il ouvrira le ciel qui est son riche trésor pour répandre sur la terre la pluie en son temps, pourvu néanmoins que vous observiez les ordonnances qu'il vous a prescrites. » Dieu, sans doute, ne fait point de promesses trompeuses. Que devons-nous donc penser de nous-mêmes, quand, au lieu de ressentir les effets de ses bénédictions, Dieu envoie parmi nous l'indigence et la faim ; qu'il maudit nos travaux, qu'il nous frappe de misère et de pauvreté, de fièvre, de froid, d'une chaleur brûlante ; que le ciel qui est au-dessus de nous est d'airain, et que la terre sur laquelle nous marchons est de fer ? *Nous avons péché ; nous avons commis l'iniquité ; nous avons fait des actions impies ; nous nous sommes retirés de Dieu ; nous nous sommes détournés de la voie de ses préceptes et de ses ordonnances.* (Dan., IX, 5.) « C'est pour cela que tous ces maux sont tombés sur nous ; » et Dieu continue de nous punir, parce que nous continuons de l'offenser, et qu'en nous présentant devant sa face pour trouver grâce, nous lui avons demandé toute autre chose que de nous retirer de nos iniquités pour

nous appliquer à la connaissance et à la pratique de sa loi. Mais si nos péchés sont la seule cause de nos maux, la pénitence en est le seul remède. Sans pénitence, c'est bien vainement que nous fatiguons le ciel de nos plaintes et de nos supplications. Tant que nous ne regretterons pas d'avoir péché ; tant que nous voudrons pécher encore, il faudra nous résoudre à boire à cette coupe d'amertume que la justice et la sainteté ont mise entre les mains de Dieu, et dont il abreuve tous les pécheurs de la terre. Ce que je vous dis aujourd'hui, je vous le disais en d'autres termes, il y a quinze jours, et peut-être vous l'ai-je dit sans aucun fruit. Cependant, mes frères, que voulez-vous que je vous prêche ! La pénitence des Ninivites fit révoquer l'arrêt de destruction prononcé contre eux. La pénitence sauva Béthulie des maux que lui préparait l'orgueilleux Holopherne. La pénitence arracha les Juifs aux fureurs meurtrières du cruel Aman ; mais, pour n'avoir pas fait pénitence, ces mêmes Juifs virent leur ville ruinée, leur temple brûlé, et expièrent par une captivité de soixante-dix ans le mépris qu'ils avaient fait des exhortations de Jérémie. Mais le Fils de Dieu, uniquement venu pour sauver les pécheurs, déclare aux pécheurs que, s'ils ne font pénitence, ils périront tous. Pénitence donc, pénitence ! La miséricorde n'est que pour les cœurs contrits et humiliés.

ALLOCUTION II.

SUR LE MÊME SUJET.

Il n'y a donc point de justes parmi nous, mes très-chers frères, puisque les prières des justes étant si efficaces, les nôtres jusqu'ici ne nous ont rien obtenu. Alarmés par les effets déjà si funestes d'une sécheresse dont la constance fait redouter de plus grands maux encore, nous réclamons, depuis huit jours, celui qui, « assis au plus haut des cieux, règle par sa puissance le cours des nues ; » et le ciel ne s'est pas ouvert, et « la pluie n'est pas descendue sur nos campagnes ; » et la terre, au lieu de produire son fruit, dévore les semences que nous lui avons confiées ! Dieu ne serait-il plus le père des hommes ? cesserait-il de distribuer la nourriture aux peuples, lui « qui nourrit les petits des corbeaux qui invoquent son secours ? » Ah ! peut-être, mes frères, que Dieu ne diffère de nous secourir, que pour éprouver notre foi. Attendons avec patience et sans murmure le moment de sa miséricorde. Lui prescrire des termes, lui marquer des jours, ce serait l'éloigner, nous en rendre indignes. Peut-être aussi nous rendrions ses grâces par les dispositions dans lesquelles nous sommes en les sollicitant, et nous ne recevons pas, parce que nous demandons mal. L'Ecriture dit des Hébreux que, quand « le Seigneur les faisait mourir, ils le recherchaient, ils retournaient à lui, ils se hâtaient de venir le trouver ; ils se souvenaient que Dieu était leur défenseur,

et que le Très-Haut était leur Sauveur ; mais qu'ils l'aimaient seulement de bouche, et qu'ils lui mentaient en le louant de la langue, parce que leur cœur n'était pas droit devant lui, et qu'ils ne furent pas fidèles dans l'observation de son alliance. » Soyons vrais, mes très-chers frères ; notre conduite n'est-elle pas celle de ces Israélites ingrats et charnels ? Nous oublions Dieu dans la prospérité ; nous jouissons de ses bienfaits sans lui en faire honneur ; souvent même nous en abusons pour l'offenser davantage. A nos discours, et plus encore à nos actions, on dirait que nous devons tout à notre habileté, à notre industrie, au travail de nos mains. La Providence n'est pour rien dans le bien qui nous arrive : nous ne la voyons que dans les fléaux dont elle nous châtie. Quand pensons-nous à la bénir de la santé, du bon succès dans nos affaires, de la fécondité de nos troupeaux, d'un temps favorable à nos espérances, de l'abondance de nos récoltes ? Quand nous faisons-nous, des soins paternels de Dieu, un motif de nous attacher à lui et de le servir avec une inviolable fidélité ? Il faut des coups pour nous rappeler à la pensée d'un maître que nous devrions chérir, et que nous réduisons à la nécessité de se faire craindre. Si, sensible à nos mépris, si lassé de nos ingratitude, Dieu nous force à boire au calice de sa vengeance, nous commençons par des plaintes, nous continuons par des murmures, l'extrémité seule du mal nous appelle à lui (eh ! combien encore qui s'endurcissent sous la verge du châtement !), l'extrémité seule du mal nous amène à nous humilier et à demander grâce. Comme nous sentons alors vivement, et notre propre infirmité, et l'impuissance des créatures à nous secourir, nous sommes bien aises que la religion nous offre des consolations et des motifs d'espérance dans la bonté du Seigneur, dans le souvenir de ses anciennes miséricordes. Nous désirons que l'Eglise prie pour nous. Nous prions nous-mêmes avec elle. Nous appelons Dieu notre refuge, notre Sauveur, notre Père, et nous lui demandons avec instance de nous conserver des biens dont la perte nous serait extrêmement sensible ; d'éloigner des maux qui déjà pèsent sur nous, ou dont la crainte nous effraye. Mais ces biens, les demandons-nous en déplorant l'abus criminel que nous en avons fait pour contenter notre orgueil, notre avarice, notre intempérance, toutes nos passions ? Les demandons-nous dans la résolution sincère de ne les employer à l'avenir que conformément aux fins pour lesquelles Dieu les donne, sa gloire et notre sanctification ? Mais ces maux dont nous demandons qu'il nous délivre, confessons-nous qu'ils sont la peine méritée de nos iniquités ? Pour faire cesser l'effet, détruisons-nous la cause ? Dieu trouve-t-il dans notre repentir, dans nos œuvres de pénitence, dans le changement de notre cœur, un dédommagement à sa justice, un motif pour user de clémence ? Voit-on l'usurier,

l'homme injuste, l'usurpateur du bien d'autrui faire des restitutions ? l'avare, aux entrailles de fer, s'attendrir sur le sort des misérables et répandre des aumônes dans le sein des pauvres ? l'ivrogne crapuleux renoncer à la débauche ? le cœur haineux déposer ses ressentiments ? l'ennemi rechercher son ennemi ? le mari infidèle, la femme adultère, la fille, le jeune homme déréglé dans ses mœurs, rompre un commerce criminel, cesser des pratiques damnables ? Voit-on les pécheurs revenir à la piété, se présenter au tribunal de la réconciliation ? En voit-on se convertir ? Rien de tout cela. Au point où nous sommes, personne ne s'accuse des calamités publiques ; personne ne les attribue à ses propres péchés ; personne n'y veut voir le fruit de son irrégion, de ses prévarications journalières, de ses scandales publics, de ses désordres secrets. On priera encore ; on se prêtera à quelques pratiques extérieures de religion ; mais si, pour dissiper un orage qui gronde sur toutes les têtes, la pénitence est nécessaire, chacun se décharge sur les autres du soin de réconcilier le ciel avec la terre. Nous voulons bien la paix avec Dieu ; mais nous ne la voulons pas au prix de nos passions, et sous la condition d'être fidèles à garder ses commandements. Nous aimons encore mieux courir les risques d'une vie coupable, que de devenir sages pour devenir moins malheureux. Or, nous présenter à Dieu dans de pareilles dispositions, et avec la volonté persévérante de méconnaître son autorité, d'abuser de ses grâces, de violer sa loi, de lui refuser notre amour, est-ce le moyen de le trouver propice et d'obtenir l'effet de nos prières ? n'est-ce pas plutôt exciter sa colère, allumer sa fureur ? Il est bien vrai que « Dieu ne menace pas comme un homme ; qu'il ne s'enflamme point de colère comme les enfants des hommes ; qu'il est bon et compatissant, patient et riche en miséricorde ; » mais il est également vrai qu'il a l'iniquité en horreur, qu'il ne la laisse jamais impunie ; qu'il afflige les familles, les paroisses, les grandes villes, les nations entières, comme les particuliers, à cause de leurs prévarications ; et que, s'il ne veut pas nous perdre, en nous punissant comme le mériterait la grandeur de nos péchés, il veut que les fléaux nous corrigent et nous rendent meilleurs. Hélas ! mes très-chers frères, jusqu'à quand lui résisterons-nous ? Depuis si longtemps le bras de sa justice s'appesantit sur nos têtes ! il nous châtie depuis tant d'années et en tant de manières ! Ah ! « l'insensé tout seul se moque de la correction de son père. » Ne luttons pas davantage contre Dieu. Convertissons-nous à lui, et il se convertira à nous. Soyons tels qu'il nous veut. « et si se repentira du mal dont il nous a menacés. Après avoir enlevé jusqu'aux moindres gouttes de la pluie, il répandra les eaux du ciel comme des torrents. » Il nous rendra ces années promises aux observateurs de la loi ; ces années « où les greniers seront remplis de blé ;

où les pressoirs regorgeront de vin, et où, délivrés de toute crainte, nous n'aurons qu'à bénir, dans l'abondance de toutes les choses, le bon maître qui nourrit ceux qui le servent.

ALLOCUTION III,

PRONONCÉE DANS UN SERVICE CÉLÉBRÉ POUR
LE PAPE PIE VI.

Qu'il est touchant, mes frères, le spectacle que votre piété nous présente en ce jour ! C'est celui d'une famille pleurant sur la cendre d'un père tendrement aimé, et cherchant, dans le souvenir de ses vertus, un adoucissement à l'amertume des regrets que lui cause sa perte. A l'époque où la mort frappa, dans le chef suprême de l'Eglise, le père commun de tous les fidèles, nous dûmes cacher nos larmes, imposer silence à notre douleur : les temps sont heureusement changés. Les Français détrompés ne voient plus un ennemi dans Pie VI. Le gouvernement a rendu hommage à ses éminentes qualités : il lui a décerné des honneurs. Osons sur cet exemple manifester le respect sincère, la vénération profonde, l'amour filial dont nous fûmes pénétrés pour ce grand et saint pontife. Ces sentiments ne nous seraient reprochés que par ceux qui ne le connurent pas. Ces sentiments, qu'il mérita si bien, prendraient en vous-mêmes un nouveau degré d'activité, si je savais vous le peindre tel qu'il fut en effet. Ah ! j'ai suivi cette fois l'impression de mon cœur sans consulter les forces de mon esprit. J'ai cédé au plaisir de parler d'un des plus grands papes qui aient occupé le siège de saint Pierre, sans penser même si je le pourrais faire dignement. Je me rassure toutefois, parce qu'il ne faut point d'art pour louer Pie VI. Il n'y a ni vices à pallier, ni fautes à excuser. Une vie de quatre-vingt-deux ans consacrée tout entière par la pratique des plus aimables, des plus pures, des plus saintes vertus, est-il un plus bel éloge ? C'est celui de notre saint pape. Les panégyriques les plus pompeux ne sauvent pas le nom du méchant de l'opprobre attaché à l'iniquité, et Dieu, sans les vaines louanges que dispensent les hommes, sait bien rendre éternelle la mémoire du juste. C'est par leurs actions qu'il faut louer les morts. On ne doit parler d'eux que pour l'instruction des vivants.

Le vénérable pontife, dont la mort nous cause de si justes regrets, naquit à Césène, petite ville de la Romagne, en 1717, d'une famille ancienne, mais que la piété distinguait beaucoup plus que les biens de la fortune. Son éducation fut celle que des parents chrétiens doivent donner à leurs enfants, et qu'ils ne manquent jamais de leur donner, quand ils les aiment selon Dieu, qui les leur a confiés comme un dépôt dont il leur demandera un compte sévère. On les ignorait alors, du moins ils étaient peu connus, du moins ils étaient généralement abhorrés, ces détestables principes

qu'une jeunesse ignorante et présomptueuse adopte si légèrement aujourd'hui, sur la parole de maîtres corrupteurs, parce qu'ils flattent son orgueilleuse indocilité et légitiment toutes ses penchans. La religion trouva toujours dans le jeune Braschi un esprit soumis et un cœur docile ; elle lui parut d'autant plus belle, d'autant plus respectable, d'autant plus divine, qu'il en fit une étude plus réfléchie et plus profonde ; et mieux il la connut, plus il s'appliqua à en remplir scrupuleusement les devoirs. L'âge des passions fut pour lui la saison des victoires ; il n'en connut les écarts que pour les déplorer dans les autres et s'en préserver lui-même. A vingt ans il était ce qu'il se montra toute sa vie, le modèle d'une pudeur et d'une modestie angélique. Sa réputation en fait de mœurs était si solidement établie, que dans une ville où la pauvreté, l'oisiveté, l'envie, rendent la médisance peut-être plus commune qu'ailleurs, où le plus haut rang, les plus éminentes qualités, la vertu même ne dérobaient pas toujours à la censure, jamais le libertinage le plus éhonté, la jalousie la plus soupçonneuse, la haine la plus envenimée n'osèrent tenter d'obscurcir ou de rendre douteuse sa vertu. Je veux croire que la pratique de la sagesse dut lui coûter moins qu'à beaucoup d'autres ; car le Seigneur, qui avait sur lui des desseins si extraordinaires, sembla l'avoir prévenu de ses plus douces bénédictions. Simplicité, candeur, générosité, esprit facile, cœur magnanime, sentiments nobles et élevés, horreur invincible du mal, goût décidé, attrait puissant pour tout ce qui est bon, telles, et plus excellentes encore, furent les qualités qu'on admira de bonne heure en lui. Mais combien d'heureux naturels le vice ne déprave-t-il pas ! combien d'heureuses dispositions ne rend-il pas inutiles, quelquefois même dangereuses et funestes !

Braschi, sans rien soupçonner des vues merveilleuses de la Providence, sentit l'obligation de faire valoir les talens qu'elle lui avait confiés. Avec une fortune qui le mettait beaucoup au-dessus des besoins, avec un cœur trop grand pour connaître les petitesse de l'ambition, par devoir, par conscience, il se livra aux études les plus sérieuses, et y porta une application que rien ne put rebuter. Bientôt on trouva en lui une étendue de lumières que sa modestie n'y soupçonnait pas. Il se vit consulté par les plus habiles jurisconsultes, les plus savants canonistes, les théologiens les plus profonds. Deux cardinaux qui avaient fait l'heureuse expérience de son habileté dans les affaires les plus épineuses, voulurent se l'attacher. On désirait sa présence, et toujours son avis dans ces congrégations où se discutaient les plus grands intérêts de la religion et de l'Etat. Clément XIII et Clément XIV l'employèrent dans les commissions les plus délicates, et toujours le succès justifia leur confiance, surpassa leurs espérances. Aussi les dignités qui ne don-

nent jamais le mérite qu'elles supposent, vinrent le chercher dans un âge où les autres communément s'estiment heureux d'avoir jeté les fondements de leur fortune. Clément XIII, qui depuis longtemps l'avait nommé à une prélature, lui confia l'administration de ses finances. Les grandes vues qu'il manifesta et l'incorruptible probité dont il fit preuve dans cet emploi, engagèrent Clément XIV à le lui continuer, en quelque sorte contre l'usage; et, parce que son mérite le rendait toujours supérieur aux dignités, il s'empressa de faire pour lui tout ce qu'il pouvait faire, et le nomma cardinal.

Dans ce poste éminent, Braschi ne vit rien de ce qui flatte la cupidité humaine : les richesses, les titres, les prérogatives ; il crut seulement ses obligations doublées. Sa conduite avait été jusque-là irréprochable ; il s'appliqua à la rendre encore plus édifiante. Sa modestie s'accrut des honneurs qu'on lui prodiguait. L'accroissement de sa fortune ne servit qu'à augmenter le patrimoine des pauvres dont il s'était toujours montré le tuteur et le père. Placé plus haut sur le chandelier de l'Eglise, il jugea lui devoir toutes ses lumières ; il lui consacra tous ses soins.

Ce fut par ces voies ineffables que cette Providence qui dispose tout dans sa sagesse « et arrive à ses fins avec autant de force que de douceur, » l'amena au conclave assemblé pour donner un successeur à Clément XIV. Entre un grand nombre de sujets, tous éminents en lumières et en sainteté, le choix fut longtemps douteux. Si les dignités pouvaient être une récompense digne de la vertu, je dirais que ce choix fut d'autant plus glorieux pour Braschi, qu'il fut plus fortement contrarié ; car ce ne fut qu'après avoir balancé la tiare sur diverses têtes, que les pères du conclave la fixèrent sur celle de notre pieux et savant cardinal. L'univers catholique applaudit à son élection ; et personne qui, sous un pontife que tant de vertu avait déjà rendu recommandable, ne se promît de voir renaître les beaux jours de l'Eglise. Mais, ô profondeur des jugements de Dieu ! le pontificat de Pie VI devait être l'un des plus orageux dont les fastes chrétiens fassent mention. Le prince des pasteurs sembla l'avoir choisi comme un autre Paul, pour montrer dans sa personne jusqu'où la Providence pousse quelquefois les épreuves auxquelles elle soumet ses plus fidèles serviteurs, et pour montrer aussi de quels sacrifices, de quels efforts héroïques une ardente charité rend capable un vrai ministre de Jésus-Christ.

Pie VI, que des lumières supérieures, une prudence consommée, une équité inflexible, avaient fait admettre depuis plusieurs années aux secrets les plus intimes du gouvernement de l'Eglise, sentit toute la pesanteur du fardeau dont on le chargeait. Sa grande âme n'en fut point étonnée ; plein de confiance, il compta sur l'assistance de celui qui l'appelait, et se dé-

voua magnaniment aux sacrifices qu'il présentait déjà. Je n'ai pas la vertu de Pierre, disait-il, mais j'ai sa foi. Vénérable pontife ! eh ! qui pourrait la méconnaître en vous cette foi de Pierre, à la vue de tout ce qu'un zèle constamment soutenu pendant vingt-trois ans vous fit entreprendre et souffrir pour les intérêts de la religion ? Comme Pierre vous auriez pu aussi prendre le Sauveur à témoin de votre amour pour lui, puisque vous consentiez à paître son troupeau, au milieu duquel commençaient à siffler des serpents venimeux, et que menaçaient les puissances de la terre ; car, il faut le dire, le calme dont on jouissait n'était qu'apparent. Le prédécesseur de Pie VI, avec les intentions les plus pures et seulement pour prévenir de grands maux, vaincu par les instances, intimidé par les menaces de quelques princes que trompaient des ministres irréguliers, venait de frapper un coup dont la piété gémit encore et dont la philosophie se promettait tout. Cette doctrine, qui gagne comme le chancre, parce qu'elle caresse l'orgueil de l'esprit et brise le frein qui gêne l'action des passions, avait déjà étendu bien loin ses ravages. Déjà on avait creusé ces mines dont l'explosion a de nos jours couvert l'Eglise de ruines. Le saint pontife, qui prévoyait l'orage, cherchait à le conjurer par ses prières, ses larmes, la pratique de toutes les vertus et les soins continuels d'une sollicitude vraiment apostolique. Chaque jour il prévenait le lever du soleil pour offrir à Dieu le sacrifice de ses prières ; chaque jour il immolait l'adorable Victime qui s'est faite la propitiation pour les péchés du monde ; chaque jour il allait au tombeau des saints apôtres implorer par leur intercession la divine miséricorde ; on retrouvait en lui l'homme dont il est parlé au livre des *Machabées*, l'homme « qui prie beaucoup pour le peuple. » Il n'interrompait la prière que pour vaquer au travail que rendaient indispensable les besoins toujours renaissants, les dangers toujours croissants de l'Eglise, et ne se délassait du travail que par la prière. Mais les prières du juste semblèrent cette fois être sans force. Les crimes de la terre avaient formé un nuage épais qui ne leur permit pas d'arriver jusqu'au ciel ; et parce que nous étions plus coupables que les Hébreux, quoique notre pontife fût saint et agréable à Dieu, comme Moïse, il n'obtint pas comme lui de fléchir sa colère. Il nous fallait des fléaux ; il fallait que le danger de perdre la foi nous apprît à l'estimer davantage, à nous y attacher plus fortement, à en respecter mieux les dogmes, à en observer plus fidèlement les devoirs.

Le signal de la guerre qu'on allait faire à Dieu et à son Christ, fut donné en Allemagne par ce Joseph II, que certain parti déprisa longtemps, qu'il exalta beaucoup trop ensuite, et qu'il a fini par oublier. Tant que vécut Marie-Thérèse, son fils dissimula ses opinions religieuses ; mais à peine il se vit maître, qu'il fit preuve des connaissances

qu'il avait rapportées de ses longs voyages. Il se crut un grand homme, parce qu'il ne pensait plus en chrétien. Sous prétexte de réformer ce qu'il appelait des abus, il porta des atteintes funestes à la religion, et bouleversa ses Etats. A la première nouvelle de ces entreprises et des troubles qu'elles occasionnaient, le cœur du Souverain Pontife fut pénétré de douleur. Il avait connu Joseph : il l'avait vu remplir avec édification les devoirs que l'Eglise prescrit à ses enfants, et si des coups devaient la frapper, ce n'était pas de cette main qu'il s'attendait à les voir partir. Longtemps il se flatta de retrouver en lui la docilité d'un fils. Avertissements, remontrances, prières, tout ce que le zèle le plus ardent, tout ce que la charité la plus tendre peuvent inspirer fut mis en œuvre. Modèle parfait du bon Pasteur qui laisse pour un temps les quatre-vingt-dix-neuf brebis, et va courir après la centième qui erre hors du bercail, le zélé pontife conçut et exécuta le dessein d'aller jusqu'à Vienne, plaider, auprès du fils indocile, les intérêts de la mère affligée. La colère d'Alexandre contre les Juifs était tombée à la vue du grand prêtre Jaddus : la présence du pape Léon avait arrêté les fureurs d'Attila. Joseph n'accorda presque rien au chef suprême de cette religion qu'il disait professer encore. Le saint pontife revint à Rome avec la seule consolation d'avoir donné au monde cet exemple inouï de charité pastorale.

La mort du réformateur arrêta bien le cours de ses entreprises : ses erreurs furent réparées en partie par ses successeurs ; mais la plaie qu'elles avaient faite au cœur paternel du saint pontife n'était pas encore fermée, que de nouveaux coups viennent le frapper. De l'Eglise de Trèves sort un de ces esprits à qui Dieu permet de parcourir la terre quand il veut la punir par des troubles et des séditions. En Toscane, un astucieux hérétique, fier de la protection du prince qu'il a trompé, veut établir par séduction et par violence, la doctrine tant de fois anathématisée dans l'Augustin d'Ypres. Fidèle à ses principes, Pie VI emploie les voies de la douceur. Elle lui réussit à Trèves. Fébronius brûle son livre et se soumet ; mais tous les moyens sont inutiles en Toscane : l'évêque de Pistoie résiste à tout, et réduit le pontife à l'extrémité si douloureuse pour un père, de frapper, après quinze ans de patience, ce fils indocile.

Tout cela pourtant n'était, si j'ose ainsi parler, que le commencement de ses douleurs. Que de larmes ne doivent pas vous coûter les malheurs d'une Eglise naguère la plus belle portion de l'héritage de Jésus-Christ, menacée d'en être arrachée pour toujours ! Nous savons, et la postérité apprendra avec reconnaissance tout ce que vous fîtes pour les prévenir, tout ce que

vous étiez disposé à faire pour les réparer. Nous savons, et la postérité ne lira pas sans admiration, avec quel intérêt, quel charité paternelle vous accueillîtes ceux que nos troubles religieux avaient obligés à chercher un asile auprès de vous. Il les vêtit, les logea, les nourrit, les consola. Il aimait à les voir, à s'entretenir avec eux ; il s'informait de leurs besoins, adoucissait toutes leurs peines. Sa tendresse s'alarmait lorsque quelques-uns pensaient au retour. Ne suis-je pas votre père, leur disait-il ; n'êtes-vous pas mes enfants ? Où irez-vous ? Je crains pour vous des dangers. Modérez votre zèle ; réservez-vous pour des temps plus tranquilles ; ne cédez pas à l'ennui. Vous souffrez, je m'en afflige ; que ne puis-je vous rendre tous heureux ! Ils l'eussent été près d'un si bon père, si des Français savaient l'être hors de leur patrie. Ah ! le consolateur de tant d'affligés devait-il éprouver lui-même le malheur !

Où, mes frères, il l'éprouva ; et combien ne fut pas amer le calice que lui présenta l'adorable Providence ! Je dis la Providence, car, à l'exemple de notre pieux pontife, nous ne devons voir dans les hommes, que des instruments dont elle se sert pour l'exécution de ses desseins. Notre faiblesse avait besoin d'un grand exemple : peut-être nos péchés demandaient une grande victime, et l'immense charité de ce Dieu qui n'avait pas épargné son propre Fils pour notre salut, sacrifia encore aux intérêts de notre salut un des plus dignes ministres qu'il ait jamais eu sur la terre. Ce sont les seules réflexions que des chrétiens puissent se permettre sur ces déplorables événements, ou, si nous devons en parler, n'oublions pas, en célébrant la résignation du pontife, de rendre justice à la générosité du vainqueur. Il témoigna toujours hautement son respect pour la dignité et les vertus personnelles du chef suprême de la religion (5). A la tête d'une armée triomphante, la conquête de l'Etat pontifical ne lui eût coûté que de la vouloir. Si l'on exigea des sacrifices, sans doute que les sacrifices, comme la guerre, furent commandés par les circonstances. Eh ! plutôt à Dieu qu'au prix de ces sacrifices le pape eût conservé la paix que lui promettait le traité de Tolentino ! Pie VI siégerait encore sur la chaire de saint Pierre ; il y édifierait encore le monde par ses vertus ; du moins il n'eût pas éprouvé le seul malheur que son cœur sembla redouter, celui de ne pas mourir au tombeau des saints apôtres. Le ciel en avait autrement ordonné. Pie VI y eût perdu des occasions qui ont si bien fait ressortir ses éminentes qualités, et jeté tant d'éclat sur sa vertu ; nous-mêmes, nous y eussions perdu les exemples d'une douceur inaltérable, d'une patience invincible, d'une soumission sans réserve dans un long cours des plus accablantes disgrâces. Mais, mon Dieu, qu'il est pénible à mon cœur, le détail que j'ai à vous

(5) Ce discours fut prononcé la première année du consulat de Bonaparte.

faire! La douleur vous permettra-t-elle à vous-mêmes de l'entendre?

Le saint pape avait constamment joui, jusqu'à près de quatre-vingts ans, d'une santé robuste, fruit d'une jeunesse vertueuse et d'une vie sobre et réglée. Les infirmités étaient les seules épreuves auxquelles Dieu ne l'eût pas encore soumis. Elles vinrent l'accabler tout à coup. Dans celles-ci, comme dans les autres, il se montra fidèle. Depuis deux mois il était cloué sur un lit de douleur, et ne pouvait plus donner aucun soin aux affaires, lorsqu'une catastrophe, préparée dans l'ombre du mystère, vint renverser son trône. Que Dieu soit béni de tout, s'écrie le pontife malade, en apprenant cet événement. Rien n'arrivera sans sa permission. Bientôt quelqu'un entre pour lui signifier qu'il faut se disposer à partir. Le saint vieillard priait. Il répond avec une noble fermeté qu'il ne quittera le tombeau de saint Pierre que lorsqu'on l'en arrachera, et il continue sa prière. C'était là, en effet, sa résolution la plus fixe. Il l'avait manifestée dès la première invasion de ses Etats. Sollicité par les cardinaux, par sa famille, par ses domestiques, de se retirer à Malte ou en Sicile, menacé même d'être abandonné : Je ne trouve pas mauvais, leur avait-il dit, que vous pensiez à votre sûreté; je vous sais gré de penser à la mienne; mais le moyen que j'abandonne le troupeau que m'a confié Jésus-Christ? Je resterai seul, s'il le faut, mais je resterai. C'était aussi ce que ses ennemis craignaient le plus, et ils étaient bien déterminés à ne le pas souffrir. Le secrétaire d'Etat est employé à vaincre ce qu'ils appelaient l'obstination du saint-père. On lui fait craindre des violences contre sa personne, des malheurs pour son peuple. On ne peut résister à la violence, dit-il alors, je cède : heureux si, comme Jonas, je puis attirer sur moi seul les fureurs de cette tempête. La nuit suivante est fixée pour le départ. On voulait en hâter le moment; il fallut des représentations sur l'accablement et l'état de faiblesse du malade octogénaire, pour obtenir qu'on lui accordât quelques heures de repos. Un commissaire qui avait couché près de son appartement, y entre vers minuit. A la vue d'un autel dressé par ordre du pontife, il s'emporte et veut qu'on parte à l'instant même. Inutilement pour l'adoucir on emploie les prières. Il se calme toutefois sur la proposition qu'on lui fait d'aller arracher lui-même le saint pontife par ses cheveux blancs du pied de l'autel. La célébration des saints mystères achevée, le pape aperçoit les soldats destinés à former son escorte. Il lève les yeux au ciel, se prosterne au pied de l'autel pour y faire son sacrifice; puis il demande à la troupe : que voulez-vous de moi? Il faut nous suivre et partir, lui répond-on. Faites ce que vous avez à faire, leur réplique le pape, et il se livre à eux. Il descend l'escalier de son palais, soutenu par ses domestiques qui fondent en larmes. Dieu le veut, mes enfants,

leur dit-il, patience. On le met dans une voiture; il traverse Rome à la lueur de deux pâles flambeaux, et au bout de trois jours il arrive à Sienne, où il est logé dans un couvent.

Là un horrible tremblement de terre ébranle et renverse en partie son appartement. Peut s'en faut qu'il ne reste enseveli sous des ruines. Il échappe comme par miracle : la Providence le réservait à de nouvelles épreuves. Le séjour d'une chartreuse, près de Florence, où il fut transféré, parut d'abord favorable à sa santé. Il recouvra assez de forces pour pouvoir célébrer les saints mystères, les jours de dimanches et de fêtes. Il put recevoir quelques visites, et s'entretenir avec sa famille. Mais ces consolations furent de courte durée; ses infirmités recommencèrent; ses parents les plus intimes, confidents de ses peines, eurent ordre de s'éloigner. On a dit que celui de le déporter en Sardaigne avait été donné, plusieurs fois réitéré, et que le délabrement de sa santé, plus encore la crainte qu'il ne fût enlevé par les vaisseaux ennemis qui couvraient alors les mers de Toscane, en avait seule suspendu l'exécution. Parme et Turin lui servirent quelques jours de prison; mais ni l'une ni l'autre de ces deux places ne furent jugées assez sûres. Pour assouvir la haine implacable de ses ennemis, ou pour calmer les inquiétudes si gratuites que leur inspirait un vieillard plus qu'octogénaire, accablé d'infirmités et presque mourant, il fallut le confiner dans une forteresse de France. Toujours résigné, le saint pontife arriva à Briançon, sans s'être informé ni du lieu où on le conduisait, ni du motif de tant de translations si brusques, si humiliantes et si pénibles. Voilà jusqu'où allait son abandon aux dispositions de la Providence. Jamais on ne l'entendit murmurer ou se plaindre de ses persécuteurs : jamais il ne montra la moindre inquiétude sur le sort qu'on lui destinait. Aux nouvelles les plus affligeantes, il joignait les mains, se recueillait un instant, levait les yeux au ciel, puis disait : Dieu soit béni! C'était toujours le même calme, la même sérénité. Si quelquefois la tristesse se peignait sur son visage, si quelques larmes coulaient de ses yeux, les maux de la religion en étaient la seule cause. Froid jusqu'à l'insensibilité sur tout ce qui lui était personnel, les intérêts de la religion avaient seuls droit d'ébranler sa grande âme.

La route de Turin à Briançon avait été extrêmement pénible pour le saint vieillard. Il n'était pas encore remis de ses fatigues, qu'il dut partir pour Grenoble. Oh! pour cette fois, son cœur, depuis si longtemps flétri par la douleur, put s'ouvrir à quelque consolation, à la vue d'un peuple immense qui, pendant toute la route, accourait de toutes parts sur son passage, lui prodiguait des marques de respect, lui exprimait la joie qu'inspirait sa présence, tombait à ses genoux, l'appelait du nom de père, lui demandait sa bénédiction : J'ai donc retrouvé

des enfants, disait-il ! Non, la France n'a pas perdu la foi ; elle mérite de la conserver. Et il levait au ciel des yeux baignés de douces larmes, et il priait sur ce peuple, et il le bénissait avec attendrissement. Ce voyage fut pour le saint-père un véritable triomphe.

Celui de Grenoble à Valence lui présenta un spectacle bien différent ; mais il devait y trouver le terme de ses longs travaux. Il était depuis six semaines dans cette dernière ville, lorsqu'une nuit il est frappé d'une attaque d'apoplexie qui lui fait vomir beaucoup de sang. Les médecins appelés désespèrent d'abord du malade. Cependant la nature fit un effort, et le saint-père recouvra la connaissance dont il avait été privé pendant trois jours. Il sentit bien qu'il touchait à sa fin, et il la vit approcher avec la sécurité et la confiance que devaient lui inspirer sa vie, ses travaux, ses souffrances et surtout la miséricorde de son juge. Il ne voulut plus s'occuper que de l'éternité. Son confesseur, l'archevêque de Corinthe, qui avait volontairement partagé toutes ses infortunes, lui donna le saint viatique, que le malade, par respect pour l'auguste sacrement, désira recevoir revêtu de ses ornements pontificaux. Le lendemain on lui administra l'extrême-onction. Trois jours se passèrent dans une agonie douloureuse qui, pourtant, laissait au pontife tout l'usage de sa raison. Il employa ces précieux moments à se faire répéter plusieurs fois les prières des agonisants. Il consolait les gens de sa maison, leur exprimait, dans les termes les plus tendres, sa reconnaissance, et les bénissait. Enfin, les angoisses de la mort lui annoncent qu'il touche au port. Il appelle son confesseur, et lui demande la bénédiction qu'il est d'usage de donner aux pontifes mourants. Interrogé s'il pardonne à ses persécuteurs : Hé ! oui, répondit-il

avec effusion de cœur, oui, je leur pardonne. Et il rendit son âme à Dieu.

Cette mort plongea tous les fidèles dans la douleur : elle fut un triomphe pour les ennemis de la religion. Ils s'étaient promis que Pie VI serait le dernier des papes, et ils espéraient bien ensevelir l'Eglise avec lui. Dix-huit siècles d'expérience n'avaient donc pas suffi pour les convaincre qu'elle est assise, cette Eglise, sur un fondement inébranlable, et que les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle ? Que la barque de saint Pierre peut être ballottée par les vents, battue par les tempêtes, mais jamais engloutie sous les flots, parce qu'elle est conduite par celui qui commande aux vents, aux flots, aux tempêtes ? Pour la consolation de ses enfants et la confusion de ses ennemis, l'Eglise montre aux uns et aux autres le successeur de Pie VI, le successeur de Pierre. Jésus-Christ, dans aucun temps, peut-il manquer à sa promesse ?

Nous, mes frères, ne nous bornons pas à verser des larmes stériles sur le tombeau de notre vénérable pontife. Hélas ! Dieu a trouvé des taches dans le soleil, et de l'iniquité dans les anges. Quelque irréprochable, quelque admirable, quelque sainte qu'ait été la vie de Pie VI, le suffrage de nos prières peut lui être utile : ne le lui refusons pas. Profitons des grands exemples qu'il nous a laissés. La douceur, la patience, la résignation, le pardon des injures, l'amour des ennemis, sont des vertus de tous les états. Que ce qu'il fit, que ce qu'il souffrit pour cette Eglise, dont il fut le chef et dont nous sommes les enfants, nous apprenne jusqu'où doit aller notre attachement pour elle. Respect, docilité, soumission, amour, tels furent les sentiments dont nous fûmes animés pour Pie VI : nous les devons à son successeur. Fasse le ciel que nous nous en écartions jamais !

NOTICE HISTORIQUE SUR J. LABOUDERIE

LICENCIÉ EN DROIT ET VICAIRE GÉNÉRAL D'AVIGNON.

Jean Labouderie est né le 19 février 1756, à Chalinargues, petite commune du canton de Murat, dans le Cantal, d'une famille honnête, mais dénuée des biens de la fortune. Ses parents le destinèrent de bonne heure à l'état ecclésiastique ; et, dès l'âge de sept ans, ils le placèrent au séminaire de Saint-Flour. Dès son entrée dans cet établissement, le jeune Labouderie se fit remarquer par son intelligence, et les facilités dont il était doué, autant que son amour du travail, lui méritèrent constamment la première place parmi ses condisciples. Nous nous permettons, à cette occasion, de rapporter une anecdote qui, toute puérile qu'elle pa-

raisse, a eu une immense influence sur toute la vie de M. Labouderie ; c'est le premier anneau de cette chaîne de persécutions qui le poursuivirent jusqu'au delà du tombeau. Le jeune Labouderie, comme premier de sa classe, avait reçu de son professeur la charge de faire réciter les leçons à ses condisciples. Un jour, plus pressé qu'à l'ordinaire, il se contenta de demander à son voisin s'il savait sa leçon ; ce dernier répondit affirmativement, et notre séminariste a transmis cette réponse au professeur. Mais celui-ci, voulant s'assurer de la vérité, interrogea lui-même l'élève qui assurait savoir sa leçon, et il n'en put réciter un mot.

Labouderie, pris en défaut, fut condamné à être fouetté publiquement ; mais il se vengea de cette confusion en donnant un soufflet à celui qui l'avait trompé. Ce fut dès lors une guerre déclarée entre les deux séminaristes, et elle dura autant que leur vie. Loin de s'éteindre, la haine fomentée par la jalousie s'accrut avec le temps, à un tel point que M. Labouderie eut toujours un ennemi acharné à sa perte dans ce séminariste devenu prêtre. Il ne cessa de le poursuivre partout où il portait ses pas ; ce fut comme un vautour qui s'attachait à ses entrailles pour les dévorer : il n'avait pas honte de recourir aux moyens les plus ignobles : calomnies, interprétations malignes, lettres anonymes adressées aux supérieurs ; tout a été mis en œuvre pour perdre celui dont il s'était fait l'ennemi. Rien ne nous indique que M. Labouderie lui ait jamais rendu le mal pour le mal, ni qu'il ait cherché à lui nuire en quoi que ce soit ; nous sommes même persuadés que sa foi et sa piété lui firent plus d'une fois imiter le Sauveur priant pour ses bourreaux.

M. Labouderie n'avait encore que dix-huit ans, lorsqu'il eut terminé son cours de théologie ; il professa la rhétorique au séminaire de Saint-Flour jusqu'à l'époque de son ordination, en 1789. Déjà l'orage révolutionnaire qui devait fondre sur la France commençait à gronder, lorsque l'abbé Labouderie se présenta pour recevoir les saints ordres. L'évêque qui devait l'ordonner crut devoir l'avertir des dangers auxquels il s'exposait ; mais, inébranlable dans sa résolution, il suivit sa vocation avec une sainte intrépidité. Après la fermeture des églises, il se retira dans sa famille, où il fut obligé de pourvoir à ses besoins par un travail manuel. Il fit, dit-on, du salpêtre pour le compte de la république.

Dès que la tourmente révolutionnaire se fut un peu apaisée, il ouvrit l'église de Chalinargues, et il y dit publiquement la sainte messe ; il fut très-probablement le premier prêtre de France qui osa exercer les fonctions sacerdotales dans une église fermée par ordre du gouvernement. Aussi fut-il sur le point d'être arrêté pour ce fait ; son courage seul et sa présence d'esprit calmèrent l'orage soulevé contre lui. Enhardi par ce premier succès, il parcourut les paroisses voisines et y rétablit partout l'exercice du culte catholique, aux applaudissements du peuple. Il continua jusqu'en 1803 à exercer les fonctions de vicaire dans sa paroisse natale. En décembre de la même année, son évêque l'envoya à Langeac, pour y remplir les mêmes fonctions. A peine y fut-il arrivé qu'une circonstance toute particulière lui attira l'estime et la confiance publiques.

Un officier des armées républicaines, natif de cette ville, s'y trouvait atteint d'une maladie mortelle : plusieurs prêtres s'étaient déjà présentés chez lui ; mais il s'irritait dès qu'on lui parlait des sacrements, au point qu'il avait défendu qu'on en lais-

sât pénétrer aucun autre dans sa chambre ; il s'était même armé de deux pistolets chargés pour tuer le premier prêtre qui se présenterait. Monsieur l'abbé, dit M. le curé de Langeac à M. Labouderie, il faut ramener ce pécheur dans le sein de l'Eglise, à quelque prix que ce soit, même au péril de votre vie. J'accepte, dit le jeune vicaire. Les autorités de la ville sont informées de sa résolution ; elles cherchent à le détourner de son projet : Vous allez, lui représente-t-on, sacrifier inutilement votre vie. Rien n'ébranle le zélé ministre de la religion. Il se rend donc chez l'officier ; il parvient à pénétrer dans sa chambre. A sa vue, le malade s'arme de son pistolet et le met en joue. Je viens d'arriver dans votre ville, lui dit M. Labouderie ; j'ai appris qu'un brave officier, qui avait vaillamment combattu pour son pays, était malade ; j'ai cru qu'il était de mon devoir de lui faire ma visite. L'officier laissa tomber le pistolet et tendit la main au visiteur, en lui disant : D'où venez-vous, Monsieur ? tous ceux qui portent votre robe m'ont dit que j'étais damné pour avoir porté les armes en faveur de la république. Non, répondit M. Labouderie, je ne croirai jamais qu'un homme qui a si bien combattu pour son pays ne serve pas son Dieu. Après une conversation analogue à l'état du malade, l'abbé Labouderie se retira, et l'officier lui fit promettre de revenir le lendemain. Le malade reçut les sacrements avec piété, en présence d'une nombreuse assistance, et pendant longtemps la ville et les environs s'entretenaient de cette conversion que l'on regardait comme miraculeuse, et dont on faisait tous les honneurs au jeune vicaire.

Mais l'ennemi dont nous avons parlé ne s'endormait pas ; sa jalousie ne put souffrir la réputation que se faisait déjà M. Labouderie. Il adressa donc au curé de Langeac une lettre anonyme où le mensonge et la fourberie le disputaient à l'ignominie. Le curé, après l'avoir communiquée à son vicaire, voulait l'envoyer à l'évêque, avec prière d'en rechercher et d'en punir l'auteur qui se disait curé du diocèse ; mais l'abbé Labouderie s'y opposa et ne voulut pas même nommer le coupable, et il obtint de son curé que la lettre fût jetée au feu. Mais cette circonstance ne fit qu'augmenter le désir qu'il avait de se rendre à Paris pour y satisfaire son goût pour l'étude. Une petite ville du Cantal ne pouvait convenir à M. Labouderie ; il n'y trouvait pas les ressources nécessaires pour satisfaire la soif ardente qui le dévorait pour la science. Il supplia donc son évêque de le laisser partir pour la capitale, pour s'y livrer à l'étude des sciences.

En réponse à sa demande, l'évêque de Saint-Flour lui adressa la lettre suivante, le 19 mars 1804.

« Monsieur l'abbé,

« Je reçois votre lettre : je suis bien surpris de la détermination dont vous me fai-

tes part. Je compte trop sur votre bonne volonté, dont vous m'avez donné une preuve en vous rendant à Langeac, pour croire que vous changeriez si promptement de dispositions. Croyez que la meilleure étude est celle que vous faites; c'est du moins celle qui est le plus dans l'ordre de la Providence, et celle, par conséquent, qui satisfait le plus. Après le jubilé et les pâques vous aurez plus de temps à vous, soit pour vous reposer, soit pour vous livrer à l'étude. Je ferai en sorte de rappeler ce confrère aux règles de l'honnêteté et de la charité. Le suffrage de votre respectable curé et de tout Langeac vous dédommage abondamment. Croyez que je saurai rendre justice et aux talents et à la bonne conduite, et qu'il me sera toujours infiniment agréable de vous prouver le bien sincère attachement avec lequel je suis,

« Monsieur,

« Votre très-humble et très-obéissant
« serviteur.

« † ELEC., év. de Saint-Flour. »

Il est visible que l'évêque voulait retenir l'abbé Labouderie dans son diocèse, parce qu'il avait déjà su l'apprécier. Cependant ce jeune prêtre avait pris son parti; il voulait se livrer à des études sérieuses, et il pria si instamment son évêque, que le 12 octobre il lui envoya son *exeat*. Nous avons cette pièce sous les yeux, et cependant la malignité répandit le bruit qu'il s'était enfui de son diocèse sans l'autorisation de ses supérieurs; comme s'il était possible que l'archevêque de Paris l'eût accueilli et lui eût permis d'exercer les fonctions sacerdotales, s'il n'eût été muni de la recommandation de son propre évêque.

Arrivé à Paris, M. Labouderie se livra tout entier à l'étude. Il s'appliqua d'abord à celle des langues orientales; puis il suivit assidûment les cours du collège de France, ceux de l'école de droit, et le 8 mai 1810, il fut reçu licencié en cette faculté. Toutefois l'amour de l'étude ne l'entraînait pas tellement qu'il ne se livrât aussi à son zèle pour le salut des âmes.

En 1808, il ramena dans le sein de l'église catholique Mgr Sermet, évêque constitutionnel métropolitain de Toulouse, et sa rétractation fut faite entre les mains de M. Lemaire, curé de Sainte-Marguerite, à Paris, muni à cet effet de pouvoirs spéciaux de l'archevêché de Paris. C'est en vain que, dans l'oraison funèbre qu'il prononça sur sa tombe, l'abbé Grégoire voulut jeter le voile sur cette rétractation de Mgr Sermet, et qu'il osa même la démentir en termes ambigus; elle est très-réelle, et M. Labouderie publia avec l'oraison funèbre un supplément qui en donne les preuves authentiques: « On ne doit pas souffrir, dit-il, que le nom de Mgr Sermet soit flétri après sa mort et couvert d'opprobre par son panégyriste. Non, il ne parviendra jamais à mettre les erreurs de son esprit à la place

de la vérité. » Telles furent les dernières paroles de Mgr Sermet: *Je veux mourir, comme ma mère sainte Thérèse, dans le sein de l'Eglise catholique; je reçois ce qu'elle reçoit, et rejette ce qu'elle rejette; je lui soumetts mes écrits et ma conduite.* M. le curé de Saint-Nicolas lui ayant demandé s'il condamnait la constitution civile du clergé, il répondit: *De tout mon cœur; plût à Dieu qu'elle n'eût jamais existé: Oh! la grande sottise!...*

En 1811, M. Labouderie fut nommé vicaire de Notre-Dame de Paris. Quelques années plus tard, ne voulant pas prêter serment à l'empereur, il fut obligé de s'éloigner de Paris pendant les Cent-Jours. Il tint en cette occasion délicate une conduite pleine de sagesse. Le chapitre de Notre-Dame et le curé de la paroisse en même temps, avaient prêté le serment que l'on exigeait à cette époque. M. Labouderie qu'on venait d'appeler nommément à la mairie pour la même cérémonie, ne voulait pas s'y soumettre; mais d'un autre côté il lui faisait peine de paraître condamner la conduite du chapitre et celle surtout de M. Delaroue, curé de Notre-Dame, vénérable vieillard octogénaire, qui avaient fait le serment qui lui répugnait tant. Il partit donc pour la campagne, et l'on disait dans le quartier qu'il était exilé; mais en s'éloignant il écrivit à son curé la lettre suivante:

« Monsieur et très-respectable pasteur,

« Je pars pour la campagne. J'y vais soigner ma santé délabrée. Si je ne prends pas congé de vous, c'est pour épargner à vous et à moi un moment de sensibilité et d'émotion. Je vous supplie de ne pas me regarder comme un homme singulier dans ses opinions, je ne fais que suivre les lumières de ma raison et celles de ma conscience. Je vous supplie aussi de ne pas blâmer ma conduite. Que la bienveillance dont vous m'honorez jette un voile de miséricorde sur ce qu'elle peut avoir de tranchant; et puis, à mon retour, je montrerai tant de soumission, tant d'obéissance, tant de ce respectueux attachement qui me lie si étroitement à vous, que je vous forcerai à m'appliquer ces paroles de l'Evangile: *Multa peccata dimittuntur ei, quoniam dilexit multum.* (Luc., VII, 47.)

« J'ai l'honneur d'être, avec des sentiments de vénération et de dévouement qui vous sont connus, Monsieur et très-respectable pasteur, votre très-humble et très-obéissant serviteur et vicaire.

24 avril 1815. « J. LABOUDERIE. »

Le même jour le curé de Notre-Dame lui fit la réponse que nous reproduisons textuellement; elle est une preuve du motif qui avait obligé M. Labouderie à s'éloigner de Paris:

Paris, le 24 avril 1815.

« Votre lettre, Monsieur, achève de m'accabler; votre détermination met le comble à la triste situation où vous me laissez.

Je vous avais donné toute ma confiance, vous avez répondu à mes sentiments d'une manière qui ajoute infiniment à mes regrets; j'aurais pu espérer que le prix que vous avez mis à ma confiance sans réserve m'aurait obtenu assez puissamment la vôtre pour que vous ne paraissiez pas condamner ma conduite par le parti extrême que vous prenez, et qui peut avoir des suites fâcheuses et augmenter les peines sensibles dont je suis pénétré. Vous me faites espérer qu'au retour du bon ordre, vous me consolerez par le retour de votre amitié. Je crains bien que l'intervalle ne soit aussi long qu'il sera pénible pour moi; conservez-moi, du moins, des sentiments que j'ai voulu mériter par les miens, qui sont inaltérables, avec lesquels j'essayerai de calmer ma douleur, et avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur;

« DELAROUÉ, curé de Notre-Dame. »

Les persécutions contre M. Labouderie se renouvelèrent en 1814. Les calomnies firent impression à l'archevêché de Paris, et l'*Ami de la Religion* lui-même se déclara contre le vicaire de Notre-Dame. Mais la cour l'accueillit toujours avec bienveillance; il fut même chargé de l'éducation de deux demoiselles que le duc de Berri avait eues en Angleterre, et il fit faire la première communion à l'aînée dans la chapelle particulière de la duchesse de Berri, aux Tuileries. A cette occasion, Charles X, alors comte d'Artois, lui fit remettre la note autographe suivante :

« Je suis bien aise de vous voir, monsieur l'abbé; je vous souhaite toute sorte de bonheur et de prospérité. L'abbé Gallard, que je connais un peu, est nommé évêque de Meaux; j'espère que je vous verrai aussi un jour une mitre sur la tête. »

Les préventions conçues par l'esprit de parti contre M. Labouderie, ou plutôt les petites jalousies qu'il excitait furent constamment des obstacles qui s'opposèrent à son élévation, malgré la bienveillance de quelques amis, et surtout celle du roi et des princes. Cependant il fut nommé, en 1819, chanoine honoraire de Saint-Flour; en 1820, chevalier du Saint-Sépulchre de Jérusalem; en 1821, commandeur du même ordre; le 10 janvier 1822, par ordonnance de Louis XVIII, premier commissaire général survivancier, en place de M. Lacombe du Crouzet; c'est la première dignité ecclésiastique de cet ordre. Il eut bien des concurrents en cette occasion; mais, malgré toutes les intrigues, l'abbé Labouderie l'emporta et il fut nommé.

En 1822, M. Maurel de Mons ayant été nommé à l'archevêché d'Avignon, il désigna M. Labouderie pour son premier vicaire général titulaire, et il le chargea d'aller prendre possession en son nom. Mais l'éducation des demoiselles de Berri n'était pas terminée; M. Labouderie ne put accepter l'emploi qu'on lui confiait. Il fit part de son embarras au nouvel archevêque qui

approuva sa résolution, et il lui conserva le titre de vicaire général honoraire. La malveillance qui poursuivait M. Labouderie sut trouver encore en cette occasion de quoi s'exercer, en niant l'honneur qui lui était fait par M. Maurel de Mons; puis, forcée par l'évidence de se rétracter, elle ne le fit qu'à demi, de manière à laisser toujours planer des soupçons injurieux sur le prêtre vertueux qui n'avait pas ses bonnes grâces.

On sait que l'Académie française avait l'habitude de choisir chaque année un prédicateur pour prononcer devant elle, le 25 août, le panégyrique de saint Louis. Ce fut M. Labouderie qui fut désigné pour l'année 1823. Les journaux de l'époque rendirent compte de ce discours, et tous unanimement rendirent hommage aux talents de l'orateur, et quelques-uns même ne craignirent pas d'avancer que ce panégyrique était le plus beau et le plus éloquent qui eût été prononcé depuis 1789. Mais la coterie ne put souffrir les éloges décernés à M. Labouderie; plusieurs articles furent en conséquence publiés dans l'*Ami de la religion*, où son discours était amèrement critiqué. Ce journal ne craignit point, en cette occasion, de se déjuger; car, d'abord, il avait été spontanément de l'avis des autres journaux et avait payé à l'auteur un juste tribut d'éloges. M. Labouderie avait été proposé pour trois évêchés, celui de Beauvais, celui de Clermont et l'archevêché d'Avignon, et toujours les envieux parvinrent à empêcher sa nomination.

Il n'est pas facile de dire d'où provenait ce partage des opinions, relativement à M. Labouderie. D'un côté ses talents, les services qu'il avait rendus à la religion, son affabilité lui avaient conquis, pour ainsi dire, l'estime universelle; son éloquence attirait la foule dans les églises où il prêchait; il avait bien compris les dispositions des esprits de son siècle à la suite de la perturbation générale de la France; il ne s'agissait pas de porter ses auditeurs aux pratiques de piété qui ne sont pas obligatoires; mais il voulait qu'on fût franchement chrétien, et que l'on en remplît les devoirs. Soit par caractère, ou parce qu'il se sentait appelé à un autre ministère, il avait peu de rapports avec les personnes qui font profession de piété; mais ses manières franches et ouvertes attiraient autour de lui la foule de ceux qui, voulant satisfaire à leurs devoirs religieux, ne se sentent pas d'inclination pour ce que l'on appelle les pratiques de dévotion. Il partageait son temps entre la prédication et le confessionnal. Sa chapelle était presque toujours remplie de pénitents qui venaient lui faire l'aveu de leurs fautes. L'on a remarqué que seul il confessait plus que tous les autres prêtres attachés à la métropole. Que d'hérétiques n'a-t-il pas ramenés au giron de l'Eglise; que de pécheurs n'a-t-il pas fait rentrer dans les sentiers de la vertu! Ces succès auraient dû, ce semble, désarmer les plus prévenus; la Providence n'aurait pas répandu de si abondantes bénédic-

tions sur les travaux d'un prêtre qui n'aurait pas été selon son cœur.

Si d'ailleurs M. Labouderie eût été empreint des opinions dont l'accusaient sourdement ses ennemis, n'en aurait-on pas surpris quelques traces dans ses nombreux écrits? mais, malgré la surveillance la plus attentive de la part de ceux qui désiraient le prendre en défaut, jamais ils ne purent trouver dans ses sermons de quoi formuler l'ombre d'une plainte contre sa doctrine. Je me trompe: un vicaire général, informé que M. Labouderie devait prêcher à Saint-Gervais un sermon sur l'*Unité de l'Eglise*, s'y rendit dans le dessein de l'épier. Ce vicaire général crut avoir trouvé l'occasion qu'il cherchait de flétrir M. Labouderie par une condamnation. Il défera le prédicateur à l'officialité diocésaine et on le pria de déposer son manuscrit. Voici le texte de la lettre qui fut adressée à M. Labouderie.

Archevêché de Paris.

Paris, 22 juin 1818.

« Monsieur,

« MM. les vicaires généraux désirent de connaître le sermon que vous avez prêché hier à Saint-Gervais; ils vous prient de vouloir bien leur envoyer votre cahier.

« J'ai l'honneur d'être, Monsieur, parfaitement votre très-humble et très-obéissant serviteur.

« JALABERT, vic. gén. »

Le cahier fut déposé et une commission nommée pour l'examiner; et malgré le désir de l'un des commissaires, il fut impossible de trouver une seule phrase répréhensible, au point de vue de la doctrine; l'official soutint même qu'il y aurait une souveraine injustice à formuler un blâme. Les ennemis de M. Labouderie ne se tinrent pas néanmoins pour battus; ils ne cessèrent de lui susciter des entraves. La Providence, voulant sanctifier son serviteur par les tribulations, la persécution du dehors ne s'arrêta que lorsque la maladie et les infirmités l'eurent étendu sur son lit de douleur. Quand ses amis lui témoignaient leur étonnement d'une malveillance si persévérante, il se contentait de répondre : *Je sais bien ce qu'il faudrait faire; je ne le puis pas : je suis contenciu, il m'est impossible de jouer la comédie.*

Pour ôter tout prétexte à ceux qui jetaient des doutes sur la sincérité de sa foi, il inséra sa profession de foi à la fin de la préface, dont il fit précéder son édition des *Lettres inédites de Fénelon*. Elle est conçue en ces termes :

Je ne laisserai pas passer cette occasion sans renouveler ma profession de foi sur les importantes questions qui ont été agitées dans les deux derniers siècles. Je me soumetts à tout ce qui a été décidé sur les livres de Jansénius et de Quesnel, par le saint-siège apostolique, et par l'Eglise universelle, simplement, absolument et sans ombre de restriction. Je condamne tout ce qui a été condamné; j'approuve tout ce qui a été approuvé; je veux vivre et

mourir dans ces sentiments, moyennant la grâce de Dieu.

M. Labouderie fut frappé, le 15 janvier 1838, d'une attaque d'apoplexie et de paralysie. Depuis cette époque jusqu'au moment de sa mort, sa vie ne fut plus qu'une suite d'infirmités et de souffrances; il avait complètement perdu l'usage de la parole, pendant les six dernières années de sa vie. Enfin, le 2 mai 1845, le Seigneur mit fin à ses souffrances, et le bon prêtre rendit tranquillement son âme à son Créateur, dans sa 89^e année.

M. Labouderie était bibliophile, et il s'était amassé une riche collection de livres rares et précieux. Il possédait aussi un grand nombre de manuscrits autographes. Sa bibliothèque passait pour être une des plus belles de la capitale, à ne considérer, bien entendu, que celles des particuliers.

Nous avons de M. l'abbé Labouderie les ouvrages suivants :

Pensées théologiques, Clermont-Ferrand, 1801, in-8°; *Précis de la vie de M. Renaud*, Paris, 1807, in-8°; *Supplément à l'oraison funèbre de M. Sermet, par M. Grégoire, ancien évêque de Blois*, Paris, 1819, in-8°; *Un mot sur la constitution, par un vicaire de Paris*, Paris, 1814, in-8°; *Fragment du discours prononcé à Notre-Dame, le jour de l'Assomption*, Paris, 1814, in-8°; *Adresse aux Parisiens, par un ami de l'ordre et de la paix*, Paris, 1815, in-8°; *Discours prononcé à Notre-Dame, le 14 juin 1815, à l'occasion du baptême de Jean-Baptiste Lévy, juif converti*, Paris, 1815, in-8°; *Oraison funèbre de M. de la Roue, archiprêtre de Notre-Dame, prononcé dans l'église métropolitaine, le dimanche, 15 octobre 1815*, Paris, 1815, in-8°; *Discours pour la profession de mesdames Sainte-Geztrude, Saint-Benoît, l'Ange-gardien, religieuses hospitalières de Saint-Augustin, prononcé à l'Hôtel-Dieu de Paris, le 4 novembre 1816*, Paris, 1816, in-8°; *Discours prononcé à Notre-Dame, le 7 mars 1817, à l'occasion du baptême, du mariage, de la première communion du sieur Alphonse-Jean-Sébastien-Louis Jacob, juif converti*, Paris, 1817, in-8°; *Discours prononcé dans la chapelle du collège royal des Ecossais, pour l'abjuration de Jean-Jacques-Frédéric Boenke, le dimanche, 11 mai 1817*, Paris, 1817, in-8°; *Discours prononcé pour l'abjuration de madame Louise-Françoise C., dans la chapelle du collège des Ecossais, le 19 juin 1817*, Paris, 1817, in-8°; *Discours prononcé dans la chapelle du collège royal des Ecossais, pour l'abjuration de J. F. B., calviniste du canton de Vaud, le 27 novembre 1817*, Paris, 1817, in-8°; *Précis historique du méthodisme*, Paris, 1817, in-8°; *Discours prononcé dans la chapelle du collège royal des Ecossais, pour l'abjuration de M. John Mac Gaige, méthodiste irlandais, le dimanche 19 octobre 1817*, Paris, 1817, in-8°; *Considérations adressées aux aspirants au ministère de l'Eglise de Genève, faisant suite aux considérations de M. Empaytaz sur la divinité de Jésus-Christ*, Paris, 1817, in-8°; *Discours pour le baptême d'Ange-Alexandre-Bernard-Jean Mayer, juif converti, prononcé*

à Saint-Nicolas du Chardonnet, le 23 avril 1818, Paris, 1818, in-8°; *Discours pour le baptême de Joseph-Marie-Louis-Jean Wolf, juif converti, prononcé à Saint-Eustache, le 23 mai 1818*, Paris, 1818, in-8°; *Discours pour l'abjuration de Joachim-David Voigtin, luthérien, prononcé dans la chapelle du collège royal des Ecossais, le dimanche 16 août 1818*, Paris, 1818, in-8°; *Discours prononcé au baptême de Philippe-Rigobert-Jean Vahl, juif converti, dans la chapelle du collège royal des Ecossais, le jeudi 12 novembre 1818*, Paris, 1818, in-8°; *Discours pour le baptême de Annah et Louise Vahl, prononcé à Saint-Germain l'Auxerrois, le 24 mars 1819*, Paris, 1819, in-8°; *Le christianisme de Montaigne, ou Pensées de ce grand homme sur la religion*, Paris, 1819, 1 vol. in-8°; *Vie des saints, trois parties in-24, avec des figures sur bois*, Paris, 1820, 3 vol. in-24; *Lettres de M. de Saint-Martin, évêque de Caradre, vicaire apostolique du Su-Tchwin, à ses père et mère, et à son frère, religieux bénédictin; précédées d'une notice biographique, et suivies de notes et d'un essai sur la législation chinoise*, par M. Delloc, avocat à la cour royale de Paris, Paris, 1822, 1 vol. in-8°; *Notice historique sur l'abbé de Dienne, chanoine, comte de Brioude, vicaire général de Saint-Flour, missionnaire apostolique au Tong-King*, Paris, 1823, in-8°; *Lettres inédites de M. de Fénelon, archevêque de Cambrai, extraites des archives de Rome; avec deux Mémoires, l'un en latin, l'autre en français, en partie inédits*, Paris, 1823, 1 vol. in-8°; *Notice sur Fénelon*, Paris, 1823, in-4°; *Notice sur Boileau-Despréaux*, Paris, 1823, in-4°; *Controverses de saint François de Sales, évêque et prince de Genève, formant le douzième volume de ses œuvres*, Paris, 1823, sous la date de 1821, 1 vol. in-8°; *Imitation de Jésus-Christ, par Beaufort, avec une notice historique et des notes explicatives*, Paris, 1824, 1 vol. in-8°; *Lettre d'un théologien catholique à MM. les rédacteurs des Tablettes du clergé*, Paris, 1824, in-8°; *Le Psautier, par la Harpe, avec une notice historique et des notes explicatives*, Paris, 1824, 1 vol. in-8°; *Notice sur Pierre-Alphonse et sur ses ouvrages, suivie du Disciplina clericalis, et de la traduction en français*, Paris, 1824, 2 vol. in-8°; *La fête du Marrabe noir et autres pièces pour la société des bibliophiles français*, Paris, 1824, in-8°; *Notice sur Mably*, Paris, 1824, in-4°; *Notice sur Condillac*, Paris, 1824, in-4°; *Notice sur Fléchier*, Paris, 1824, in-4°; *Panégyrique de saint Louis, roi de France, prononcé, le 23 août 1824, devant messieurs de l'Académie française, dans l'église de Saint-Germain l'Auxerrois*, Paris, Rignoux, 1824, in-8°; *Notice sur Bourdaloue, suivie de pièces inédites*, Paris, 1825, in-8°, imprimée aussi en tête de l'édition de Bourdaloue, in-8°, publiée par le même libraire; *Notice historique sur dom Mabillon*, Paris, 1825, in-8°; *Règle générale de la foi catholique, par François Véron, avec une notice sur la vie et les ouvrages de Véron, dédiée à M. de Mau-*

rel de Mons, archevêque d'Avignon, Paris, 1825, 1 vol. in-12; *Le livre de Ruth, en hébreu et en patois auvergnat; parabole de l'enfant prodigue; sermon de Michel Menot; parabole de l'enfant prodigue, en syriaque et en patois auvergnat*, Paris, 1825, in-8°; *Aphorismata opposita aphorismatibus ad quatuor articulos declarationis, anno 1682, edita, autore J. L.*, Paris, 1826, in-8°; *Sermon de François-Olivier Maillard, prêché à Bruges en 1500, et autres pièces du même auteur, avec une notice*, Paris, 1826, in-8°, tiré à 200 exemplaires; *L'art de vérifier les dates, chronologie historique des papes et chronologie historique de l'ordre de Malte*, Paris, Denain, 1826, in-8°; *La religion chrétienne, autorisée par le témoignage des anciens auteurs païens, par le P. Dominique de Colonia, de la Compagnie de Jésus, deuxième édition, revue, et précédée d'une notice historique*, Paris, 1826, 1 vol. in-8°; *Lettre de saint Vincent de Paul au cardinal de Laroche-foucauld sur l'état de dépravation de l'abbaye de Longchamps, en latin, avec la traduction française et des notes*, Paris, 1827, in-8°; *Notice historique sur saint Vincent de Paul*, Paris, 1827, in-8°; *Discours prononcé au mariage de M. le vicomte de Rémusat et de mademoiselle de Lasteyrie du Saillant, dans l'église de l'Assomption, le 18 août 1828*, Paris, 1828, in-8°; *Discours prononcé au mariage de M. le vicomte Portalis et de mademoiselle Adrienne Mounier, dans la chapelle de la Chambre des pairs, au Luxembourg, le 11 décembre 1828*, Paris, 1828, in-8°; *Notice historique sur Zwingli*, Paris, 1828, in-8°; *Lettre de Piron à Hugues Maret, de Dijon*, Paris, 1828, in-8°; *Ordres religieux*, Paris, de 1829 à 1830, in-8°; *Discours prononcé au mariage de M. le comte E. Anglès et de mademoiselle Albertine Mounier, dans la chapelle de la Chambre des pairs, au Luxembourg, le 4 septembre 1830*, Paris, 1830, in-8°; *Vocabulaire du patois usité sur la rive gauche de l'Allognon, depuis Murat jusqu'à Molompise (Mémoires de la société des antiquaires de France, tome XII, page 338)*, Paris, 1830, in-8°; *Une suite d'articles dans le Journal des paroisses, sur l'explication du mot de messe, prédication schisme*, Paris, 1830 et années suivantes, in-8°; *Discours prononcé au mariage de M. Francisque de Corcelles et de mademoiselle Mélanie de Lasteyrie du Saillant, dans l'église de l'Assomption, le 22 septembre 1831*, Paris, 1831, in-8°; *Sermons de frère Michel Ménot sur la Madeleine, avec une notice et des notes, tiré à 200 exemplaires*, Paris, 1832, in-8°; *Un grand nombre d'articles dans l'Encyclopédie des gens du monde, répertoire universel des sciences, des lettres et des arts, par une société de savants*; Paris, Treuttel, 1833, in-8°; *Notice historique sur M. Ledru*, Paris, 1833, in-8°; *Rapport sur le Sibbab Liolam (tour du monde)*, Paris, 1834, in-8°; *Nouveau Journal des paroisses*, Paris, 1834, in-8°; *Discours prononcé au Congrès historique européen, tenu à l'hôtel de ville de Paris, à la séance du 14 décembre 1834, sur cette question: « Déter-*

miner le caractère de la langue française aux XII^e et XIII^e siècles, » Paris, 1834, in-8°; *Rapport fait à la société des Antiquaires de France, sur la Bible de Cahen*, tomes IV, V et VI, Paris, 1834, in-8°; *Rapport fait au congrès historique européen, tenu à l'hôtel de ville, le 2 décembre 1835, sur cette question : « La propriété défendue contre les papes, d'abord par les frères Mineurs, ensuite par les premiers réformateurs ; et les grandes discussions sur l'usure et sur l'anatocisme, mais plus tard entre les théologiens catholiques, n'impliquent-elles pas au fond le problème proposé depuis quarante ans à l'économie politique ? faire l'histoire de ce problème depuis Jean XXII jusqu'à ce jour. »* Paris, 1836, in-8°; *Discours sur la propriété des Franciscains au congrès historique européen réuni à Paris*, Paris, 1836, in-8°; *Notice historique sur l'abbé de Montesquiou*, Paris, 1836, in-8°; *Dissertation religieuse sur Robinson Crusoe, extrait de l'édition de Robinson Crusoe, traduit par Petrus Borel*, Paris, 1836, in-8°; *La France catholique, ou recueil de nouvelles dissertations religieuses et catholico-monarchiques sur l'état actuel des affaires de l'Eglise, suivant les principes de Bossuet*. On y trouve la description du *Balatus ovium*, tome II, page 257 ; Paris, 1825, 4 vol, in-8°.

Il a en outre coopéré très-activement à

plusieurs publications importantes, telles que la *Biographie universelle* de Michaud, où il a fourni environ trois cents articles sur des personnages de l'Ancien et du Nouveau Testament, d'écrivains ecclésiastiques, d'hébraïstes, de rabbins, de réformateurs et de divers savants : l'*Encyclopédie moderne* de M. Courtin, où se trouvent les articles *Dieu, Ordres religieux, Prédication, Providence, Reliques, Schismes, Traditions*, qui ont été imprimés séparément, quelques-uns sont très-étendus ; la *Revue encyclopédique* de Julien de Paris ; le *Journal des Tablettes ecclésiastiques* ; le *Journal des paroisses et du clergé* ; le *Journal des artistes*, où a été publié un article très-étendue sur le temple de Jérusalem ; la *Gazette des cultes* ; les *Mémoires et dissertations sur les antiquités nationales et étrangères de la société des antiquaires de France*, où se trouve le *livre de Ruth*, en hébreu et en patois auvergnat, ainsi que la parabole de l'*Enfant prodigue* ; les *Mélanges de la société des bibliophiles français* ; le *Voyage pittoresque et romantique dans l'ancienne province d'Auvergne*. Il a laissé en manuscrit, trente-quatre sermons et dix-huit prones. De toutes ces œuvres, nous ne donnons ici que les sermons qui sont publiés dans notre édition pour la première fois

ŒUVRES ORATOIRES DE JEAN LABOUDERIE,

LICENCIÉ EN DROIT, VICAIRE GÉNÉRAL D'AVIGNON.

SERMONS

SERMON PREMIER.

SUR L'UNITÉ DE L'ÉGLISE.

Unum corpus et unus spiritus, sicut vocati estis in uno spe vocationis vestrae. (Ephes., IV, 4.)

Il n'y a qu'un corps et qu'un esprit, comme il n'y a qu'une espérance à laquelle vous avez été appelés.

Le sujet de l'unité de l'Eglise est de ceux que l'usage bannit en quelque sorte de la tribune sacrée, et relègue dans les traités polémiques ou dans des dissertations. Cependant son importance semble le rappeler au premier rang des instructions que vous pouvez recevoir dans tous les temps, et principalement en ce jour destiné à célé-

brer la dédicace de nos temples. Quoi de plus important en effet pour le chrétien élevé dans le giron de l'Eglise, que de connaître les caractères de son unité et tous les avantages qui y sont attachés ? Quoi de plus propre à nous pénétrer des sentiments de la plus vive reconnaissance pour le Seigneur qui nous a discernés de tant de peuples errants qui défigurent sa religion et son culte, ou qui ne chantent pas ses louanges dans la maison qu'il a choisie ? Quoi de plus capable de nous attacher de plus en plus à cette tendre mère qui nous a nourris du lait de la parole dans un âge peu avancé, qui a proportionné les

aliments à notre accroissement et à nos forces; qui nous a ouvert les trésors de la clémence et de la miséricorde du Tout-Puissant durant le cours de la vie, et qui ne nous abandonne pas même au delà du tombeau?...

Qui jamais a médité le mystère de l'unité de l'Eglise sans être touché, attendri de tous les avantages que le Seigneur y a placés? L'unité est une note qui distingue éminemment l'Eglise de toute société qui n'est pas elle. C'est dans l'unité que se trouve le salut qu'on chercherait vainement ailleurs. C'est dans l'unité que Dieu fait habiter tant d'hommes de mœurs différentes et les réunit comme en un faisceau; et pour mieux vous découvrir mon dessein et tout le fond de ce discours, c'est dans l'unité qu'il n'y a qu'une seule et même âme, premier point; un seul et même corps, deuxième point. En suivant ce principe, je dis : l'Eglise est une dans la foi, premier point; l'Eglise est une dans son gouvernement, deuxième point.

PREMIER POINT.

Le dessein du Fils de Dieu, en établissant son Eglise, fut de la rendre dépositaire de l'ensemble de sa doctrine, et de confier à sa garde le trésor de la révélation; il voulut renfermer dans son enceinte les élus qu'il s'était acquis au prix de tout son sang sur la croix, et fermer les portes du ciel à quiconque n'aurait pas le bonheur de vivre et de mourir sous ses lois. Il la fit donc une dans la foi, qui est le commencement de la justification chrétienne, le lien qui unit au dedans, comme sa profession extérieure unit au dehors. D'où il s'ensuit, 1° que l'Eglise n'admet à sa communion que ceux qui professent sa croyance; et 2° qu'on ne peut être sauvé hors de son sein. Reprenons.

1° L'Eglise est une dans la foi. Fidèle et sûre gardienne d'un précieux dépôt, dit Vincent de Lérins, dont je citerai quelques textes, l'Eglise ne change rien dans les dogmes qu'elle a reçus de son divin fondateur; tout son devoir est de conserver et de transmettre d'âge en âge les vérités révélées; la moindre innovation devenait un forfait.

L'Eglise condamne même jusqu'à ces profanes nouveautés de paroles dont parle saint Paul, qui introduisent tôt ou tard des nouveautés dans les choses. Elle est toujours la même au milieu des vicissitudes humaines et des révolutions des empires. Elle se maintient dans sa stabilité sur la terre, où elle ne fait que voyager jusqu'à ce qu'elle devienne permanente dans la contemplation de l'immuable vérité. C'est le flambeau de l'Apocalypse, qui se meut sans s'éteindre et qui fera le tour du monde sans subir aucun obscurcissement essentiel. Jésus-Christ l'a promis, les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre l'Eglise et contre sa foi. Jamais le divin Paraclet ne cessera de lui enseigner intérieurement, de lui suggérer

tout ce que le Verbe lui avait enseigné de vive voix. Les cieux et la terre passeront, la parole de Dieu ne passera jamais : *Nihil in his unquam permutat.*

L'Eglise n'ajoute rien, elle ne retranche rien à l'enseignement de son Maître. Ces terribles menaces de l'apôtre bien-aimé ont été proclamées sur la montagne de Sion. Si quelqu'un ajoute un *iota* aux paroles de Jésus-Christ, Dieu le frappera des plaies réservées aux impies. Et si quelqu'un en retranche un *iota*, Dieu le retranchera du livre de la cité céleste et ne lui donnera point de part à ses bénédictions. Elle n'ignore pas que Dieu ne fait aucune différence entre dérober aux fidèles une partie de sa doctrine, ou leur donner, comme sorties de sa bouche, les paroles de l'homme; le prophète lui apprend à ne point se vanter que Dieu lui a parlé, lorsqu'il ne lui a point parlé; il lui apprend en même temps à ne point retenir la vérité captive, à lui laisser un libre essor, pour qu'elle produise son effet. Elle lit avec docilité cet avertissement du Sauveur dans l'Evangile, qu'il ne faut point cacher la lampe sous le boisseau, mais la placer sur le chandelier, afin qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison. Elle lit aussi, avec le même esprit, ce verset du Lévitique, par lequel il est expressément défendu de se servir pour le sacrifice d'un feu terrestre et sacrilège : *Nihil minuit, nihil addit.*

En vain des enfants de ténèbres ont cherché à marier le mensonge avec la vérité et à corrompre l'œuvre de Dieu. Ce mystère d'iniquité n'a jamais pu s'opérer; la vérité a toujours conservé sa nature; elle s'est dégagée des nuages qui l'offusquaient, et le mensonge s'est dissipé comme une vapeur maligne. En vain l'homme ennemi a semé l'ivraie dans le champ du père de famille; ces plantes parasites ont été aussitôt arrachées qu'aperçues. En vain des mains téméraires ont tenté d'ébranler les colonnes de l'édifice et promené la destruction dans ses murs, l'Eglise a triomphé de tous leurs efforts par la puissance victorieuse de Jésus-Christ. En vain on a glissé dans son sein un levain de corruption; elle l'a repoussé constamment, semblable à la mer qui rejette toute matière fétide et la dépose sur ses rivages : *Despumantes fluctus suos.* (Jud., 13.)

Et qui peut entendre sans indignation les accusations mensongères que l'on intente contre l'Eglise d'avoir varié dans sa foi et de changer la doctrine suivant les circonstances et la politique de ceux qui gouvernent? Qu'on nous indique un seul dogme ajouté au symbole, et qui ne se trouve pas dans la masse de la tradition? qu'on nous désigne un seul article qui ait disparu de l'enseignement public et solennel? nous sommes sûrs du fait, on n'en trouvera pas un seul. Non, jamais l'Eglise n'a transigé sur sa foi avec les puissances de la terre; elle ne le peut pas. Ce n'est pas un bien qui lui appartienne, elle en a seule-

ment le dépôt; elle doit le rendre fidèlement à celui qui le lui a confié. Si des princes entreprenants se sont immiscés quelquefois dans des choses purement spirituelles, elle leur a toujours représenté, avec les ménagements qui sont dus aux oints du Seigneur, mais avec cette fermeté qu'elle tient d'en haut, qu'ils outrepassaient leurs pouvoirs, et leurs entreprises ont été sans succès.

Il est vrai, et je l'avoue, l'Eglise a souvent varié dans sa discipline extérieure; elle a cru devoir condescendre aux besoins de ses enfants, et user de quelques tempéraments, suivant les circonstances des temps et des lieux; mais elle n'a jamais éprouvé aucune altération dans sa discipline intérieure, constitutive, hiérarchique, apostolique. Il est vrai encore et je l'avoue également, l'Eglise a expliqué, développé sa doctrine dans la suite des siècles, elle a enseigné plus clairement, plus nettement, suivant l'expression de saint Augustin, ce qu'elle croyait plus obscurément, quand il s'est élevé des hérésiarques qui ont cherché à tout bouleverser, à tout confondre, à dépraver le sens des Ecritures; mais elle n'a rien inventé; elle n'a fait que mettre dans un plus beaujour la doctrine qui lui venait des apôtres, que les apôtres tenaient de Jésus-Christ, et que Jésus-Christ avait puisée dans le sein de son père : *Non amputat necessaria, non apponit superflua*.

Parlons sans détour : l'Eglise n'a jamais été violée dans l'intégrité virginale de sa foi; elle ne s'est point enrichie non plus des dépouilles d'autrui. Si les sectes hétérodoxes tiennent quelques vérités, elles les ont emportées avec elles en quittant l'unité; mais elles n'ont point appauvri le trésor inépuisable de la bien-aimée du souverain Roi, qui est infiniment riche en grâces et en perfections. Un faible ruisseau a été détourné, mais la source subsiste toujours intarissable; quelques branches ont été coupées, mais la sève toujours féconde, toujours vivace, ne circule pas moins abondamment dans le tronc qui les portait. Quelques étincelles ont jailli au dehors, mais le foyer reste toujours aussi ardent. A quoi sert à ces misérables révoltées de posséder l'Ecriture et le vrai sens de quelques passages? ce n'est pas leur propriété, mais un vol qu'elles ont fait; c'est la propriété incommutable de l'Eglise qui est la seule héritière des apôtres : *Hæres apostolorum*.

L'Eglise n'a pas emprunté non plus de ses orgueilleuses rivales : elle a une origine qui la met à l'abri de cet injurieux soupçon. Elle a pour auteur et pour consommateur le Dieu de toute sagesse. Est-il concevable qu'elle soit sortie informe, imparfaite, de ses mains divines, et qu'elle ait été obligée de se former, de se perfectionner à force d'art et de travail? Est-il concevable qu'elle n'ait pas reçu de son divin Epoux une dot assez riche pour n'avoir pas besoin d'acquiescer et d'emprunter à son déshonneur et à sa honte? Qui oserait supposer que le

Dieu de toute vérité, le père des lumières, ait été réduit à recueillir de toute part, pour composer le trésor qu'il devait laisser à son Eglise, ou qu'elle ait été contrainte elle-même de s'approprier les systèmes des savants, de se revêtir des baillons de la philosophie, de mettre à contribution et l'enfer et le monde? Loin de nous une pareille supposition. L'Eglise sortit parfaite de la pensée du Verbe éternel; ce modèle en avait été montré sur la montagne au législateur des Hébreux, avec cette différence que les vaines richesses de l'Egypte seraient inutiles au nouveau tabernacle qui en devait posséder de si solides et de si magnifiques; elle peut donc dire avec la noble fierté d'Abraham, nul ne pourra se vanter de m'avoir enrichie : *Non amittit sua, non usurpat aliena*.

2° J'ai dit que l'Eglise est une dans sa foi, parce qu'elle ne reçoit à sa communion que ceux qui admettent le symbole qu'elle admet, parce qu'elle rejette tous les opiniâtres qui s'en écartent dans quelque point que ce soit. Jésus-Christ n'a pas dit : Si quelqu'un n'écoute pas l'Eglise dans telle ou telle circonstance, qu'il soit comme un païen et un publicain; il a parlé d'une manière absolue et qui ne souffre point d'exception. Si quelqu'un n'écoute pas l'Eglise dans tout ce qu'elle enseignera, dans tout ce qu'elle ordonnera, qu'il soit comme un païen et un publicain. Il n'a pas dit : Celui qui croira un certain nombre d'articles, qui choisira dans le symbole ce qui répugne le moins à sa raison, sera mon disciple; il n'accorde ce beau titre qu'à quiconque croira indistinctement tout ce qu'il a révélé à son Eglise, tout ce que les apôtres ont en ordre de publier à la face de l'univers : *Omnia quæcunque mandavi vobis*. (Matth., XXVIII, 20.)

Que nous recommande l'Apôtre en termes si formels, dans la personne de son cher Timothée? Gardez le dépôt tout entier, fuyez tout ce qu'oppose une doctrine qui porte faussement le nom de science, dont quelques-uns faisant profession se sont égarés dans la foi : *Depositum custodi*. (II Tim., I, 14.) Que nous recommande-t-il dans son épître aux Corinthiens? Soyez unis de cœur et d'esprit, ayez tous les mêmes sentiments, et le dieu de paix et d'amour habitera dans vos cœurs : *Idem sapite*. (II Cor., XIII, 11.) Il n'est permis à qui que ce soit d'avoir une opinion particulière sur les dogmes décidés par l'Eglise; il faut que tous se conforment à ses décisions, et embrassent sa croyance; c'est à ce prix seulement qu'ils méritent le beau nom de catholiques, lequel, suivant un saint évêque martyr, exclut toute singularité, pour établir l'uniformité dans l'universalité. Que chacun abonde en son sens, dans les questions obscures qui ne sont point définies par l'Eglise, qui ne sont point évidemment reconnues appartenir au domaine de la foi, il lui est permis, il peut user de son droit. Ses égarements ne lui sont point imputés; ils sont innocents, pourvu qu'il soit disposé à corriger ses erreurs dès que la vérité sortira du sanctuaire et que le tribunal su-

prême aura prononcé sa sentence, pourvu qu'il conserve en toutes choses la charité et la paix. Mais lorsque l'Eglise a parlé, toute discussion est déplacée, toute incertitude doit cesser. Ce n'est plus le temps d'examiner, c'est le temps d'obéir; il ne reste plus qu'à se soumettre avec sincérité; tout prétexte est un retard, et tout retard est un crime.

Que doit-on penser maintenant de cette distinction entre vérité nécessaire et vérité inutile à la piété; entre erreur fondamentale et erreur qui ne l'est point? N'est-ce pas une invention de l'ange de ténébres pour obscurcir la lumière! n'est-ce pas une nouveauté inouïe dans tous les siècles, et, par cela même frappée d'anathème? n'est-ce pas un démenti formel, donné à la pratique perpétuelle et constante de l'Eglise? Car, dit un des plus savants théologiens des derniers temps, tel a toujours été le sentiment de l'Eglise, qu'une erreur non fondamentale devenait fondamentale et excluait de l'unité, dès lors qu'elle était condamnée par un consentement universel.

Que doit-on penser de ces prétendus chrétiens, de ces *semi-croyants* devenus si communs, qui font main basse sur les mystères, qui adoptent ceux-ci, qui rejettent ceux-là, sans autre motif que leur caprice? qui veulent tenir à la religion par quelques liens, mais qui craignent de les multiplier; qui se parent d'une sensibilité de commande pour se dispenser de souscrire à ses dogmes, trop durs en apparence; qui font sonner bien haut les privilèges de la raison, pour diminuer la nécessité de la révélation; qui traitent l'œuvre de Dieu comme si c'était l'œuvre de l'homme, comme si, en matière de foi, il était libre à un chacun de stipuler et de croire plus ou moins à son gré.

Que doit-on penser de ceux qui divisent l'Eglise en ancienne et nouvelle; qui n'affectent du respect pour la foi des premiers siècles qu'aux dépens de la foi des siècles modernes; qui s'enthousiasment pour l'Eglise primitive et méprisent l'Eglise actuelle; qui ne témoignent de l'estime pour tout ce qui est ancien, qu'afin de calomnier plus à leur aise tout ce qui est nouveau? Les insensés! qui ne voient pas que distinguer ainsi les temps, c'est déchirer l'unité! Comme si l'Eglise pouvait cesser d'être le fondement et la colonne de la vérité, en étendant ses limites et sa durée! comme si la vertu de Dieu s'épuisait avec les années! comme si les promesses ne comprenaient pas également tous les siècles, jusqu'à la conflagration générale! comme si Dieu ne s'était pas engagé à une assistance perpétuelle et non interrompue! comme si il fallait mettre des bornes où Dieu n'en a pas mis et se jouer de sa parole tout en faisant semblant de l'adorer et de le craindre! Qui ne sait que l'Eglise possède dans ses trésors les choses anciennes et nouvelles, qu'elle ne peut être plus sage, plus intelligente dans un temps que dans un autre, parce que l'Esprit-Saint, qui la conduit et

qui l'anime, est toujours le même, dit l'apôtre saint Paul, qu'il était hier, aujourd'hui et dans tous les siècles des siècles?....

Que doit-on penser enfin de ces murmureurs chagrins dont parle saint Jude : *Murmuratores querulosi* (Jud., 16), qui, criant sans mesure contre des abus qu'ils exagèrent, exposent l'Eglise aux railleries et aux insultes des incrédules et des libertins; qui ne soupirent qu'après une réforme et ne se réforment pas eux-mêmes; qui, dit saint Augustin, se rendent plus insupportables que ceux qu'ils ne veulent pas supporter?....

O mon Dieu! vous les avez livrés aux vertiges de leur esprit, et vous les jugerez un jour comme des impies qui blasphèment ce qu'ils ignorent....

3^e J'ai dit enfin que, parce que l'Eglise est une dans la foi, hors de son sein il n'y a point de salut. L'Eglise, dit un savant écrivain, est une communion unique dont les hérétiques sont exclus, et ceux qui sont exclus de cette communion unique n'ont point de part au salut. L'Eglise est une société unique qui ne rassemble pas les autels d'un amas de sectes hétérogènes, et toute secte qui a ses autels séparés est déjà condamnée. Il n'y a que la seule Eglise catholique à qui appartiennent les élus, ceux mêmes qu'elle engendre pour ses esclaves. Si quelqu'un veut puiser une eau vive et pure, qu'il n'aille pas la chercher dans des citernes de dissipation, qui n'ont point de source ou qui ne contiennent qu'une eau sale et bourbeuse; mais qu'il cherche la fontaine abondante de la vérité, et qu'après l'avoir trouvée, il y vienne s'abreuver à longs traits de sa plénitude. Il n'y a que la seule Eglise catholique qui possède le vrai culte et les vrais moyens de salut. C'est elle qui est le vestibule des tabernacles éternels et la porte qui y conduit. C'est elle qui est le temple de Dieu. Si quelqu'un n'entre point dans ce temple, s'il est chassé de ce temple ou s'en retire, il renonce à l'espérance de la résurrection et de la vie. C'est elle qui est la piscine de Siloé; là sont effacées les taches du péché. C'est elle qui est la maison de Rahab, offrant un asile contre la mort; hors de là on ne peut éviter le trépas. C'est elle qui est l'arche de Noé, dans laquelle on vogue sans craindre les eaux du déluge, mais hors de laquelle on est infailliblement englouti par les flots. C'est elle enfin qui est cet unique lieu de refuge où l'on trouve toute sûreté, comme les petits oiseaux dans leur nid, et sous les ailes de leur mère; mais hors duquel on ne peut que tomber sous les serres du vautour cruel; qui fond avec impétuosité sur ceux qui s'égarent loin de la main qui les protège, loin de l'œil qui les surveille.

Je ne veux point dissimuler le reproche d'intolérance que l'on fait si mal à propos à l'Eglise catholique, je ne veux pas non plus m'arrêter trop longtemps à le réfuter. Cette intolérance par laquelle l'Eglise pré-

tend qu'elle est la seule véritable, et qu'il n'y a point de salut hors de son sein, est le caractère le plus distinctif de sa divinité. La vérité est une; elle ne fait point alliance avec le mensonge. Partout où elle est admise, il faut que l'erreur en soit repoussée et bannie. L'Eglise ne peut ignorer son origine et ses privilèges; elle sait qu'elle vient de Dieu, qu'à elle seule il appartient de faire le bonheur de ses enfants; elle ne peut céder son droit à une autre. Si elle pouvait convenir qu'on peut se passer d'elle, qu'on peut se sauver sans elle, elle serait, par cela même, convaincue de fausseté.

Permettez, mes frères, qu'avant de finir cette partie de mon discours, j'insiste encore un instant. O vous qui voulez raffiner sur la foi de vos pères, et qui vous moquez de leur simplicité, ignorez-vous qu'on n'entre pas dans le royaume des cieux à force de raisonner, mais en devenant semblables aux petits enfants, par la candeur et la docilité?... Ignorez-vous que nul n'est sage contre l'Evangile, ni chrétien contre l'Eglise, suivant l'expression de Tertullien?...

Et vous qui vous feriez un scrupule de ne pas croire tout ce que l'Eglise croit, mais dont le caractère hautain ne peut se ployer sous le joug de l'autorité, sachez qu'il ne suffit pas de tenir à l'Eglise par quelques liens, qu'il faut y tenir encore par tous ceux que le Seigneur a tissés. Sachez que si la doctrine de l'Eglise captive votre entendement, l'autorité dont Dieu l'a revêtue doit captiver votre amour-propre.

DEUXIÈME POINT.

Dans toute contestation qui s'élève en matière de religion, il n'y a que trois manières de procéder : la voie de l'examen particulier, l'inspiration intérieure et l'autorité de l'Eglise. La première favorise le libertinage et l'indépendance de l'esprit; la seconde conduit au fanatisme; la troisième seule, qui pare à tous les inconvénients, qui est la plus assortie à la nature et au génie du christianisme, qui est à la portée de tous, annonce une institution divine et convenable à l'homme. Et en effet, il était de la sagesse du fondateur de la religion d'entretenir une autorité toujours vivante, qui suppléât au silence des Ecritures, qui terminât toutes les disputes, qui résolût toutes les difficultés, qui proscrivît les erreurs et corrigeât les errants. Il fallait que cette autorité, pour dissiper les ténèbres, marchât elle-même à la clarté du grand jour; que, pour conserver l'unité de la foi et être toujours d'accord avec elle-même, elle fût infaillible sur tout ce qui intéresse le culte de Dieu et le salut des hommes; et que, pour ne pas dégrader la raison humaine, elle portât l'empreinte sensible et inimitable de la Divinité. Faites disparaître l'infaillible autorité de l'Eglise, vous sapez la religion jusque dans sa base, vous enlevez aux Ecritures leur authenticité et l'unique moyen de conserver leur

intégrité. *Je ne croirais point à l'Evangile, dit saint Augustin, si l'autorité de l'Eglise catholique ne m'y engageait : « Ego vero Evangelio non crederem, nisi me Ecclesiæ catholicæ commoveret auctoritas. »* Et que ferais-je pour l'expliquer, aurait-il pu ajouter avec Tertullien, si la même autorité ne m'en développait les profondeurs impénétrables et ne m'en donnait la clef? (Vincent de Lérins.) Vous anéantisiez la tradition qui, seule, et sans le secours des Ecritures, renferme la religion tout entière et suffit pour résoudre toutes les questions nécessaires au salut; vous laissez subsister d'innombrables et d'interminables disputes qui entraîneront la confusion la plus horrible, et qui, peut-être, feront couler des flots de sang. Vous multipliez les difficultés par le défaut de solutions satisfaisantes et raisonnables, et vous parvenez à rendre tout obscur et problématique. L'erreur se propagera comme un cancer et finira par dévorer la vérité, s'il était possible que la vérité périsse. Les incrédules marcheront tête levée, en demandant avec arrogance où est le Dieu des chrétiens? Les bienfaits de la révélation seront perdus pour le genre humain et on en cherchera bientôt inutilement quelques légers vestiges, dans cet affreux tourbillon d'erreurs monstrueuses, de systèmes extravagants, d'opinions insensées qui en auront pris la place.

Et pour vous convaincre que ce ne sont pas de vaines conjectures qu'il me plaît de former, jetez les yeux sur les fastes de l'Eglise, parcourez l'histoire des sectes qui ont secoué le joug de l'autorité légitime et déchiré la robe sans couture. Quel triste spectacle va frapper vos regards! non la confusion de Babel n'était qu'une image imparfaite de la confusion qui règne dans les rangs ennemis. Ils ont rompu avec tout le monde, comme s'en plaignait un des principaux réformateurs, et ils ne sont pas d'accord avec eux-mêmes. Ils sont sortis en tumulte de la maison de leur mère, et le tumulte s'est attaché à leurs pas; désormais, dit le prophète, ils seront appelés *tumulte*. Ils ont pris en main le couteau de division, pour se séparer de l'Eglise, et le couteau de division est demeuré parmi eux. Voyez en combien de morceaux ils se sont divisés? *Qui se ab unitate præcederunt, in quot frusta divisi sunt.* Quand il faut attaquer ou détruire, ils unissent leurs bras, vous les prendriez pour des bataillons serrés qui combattent sous les mêmes drapeaux. Quand il s'agit de conserver ou de bâtir, c'est autre chose : ils marchent dans le désordre sans savoir où ils vont; comptez les voix, chacun est réduit à la sienne; ils s'avancent par des sentiers détournés, ils marchent dans le vide et ils périront. (*Job, VI, 18.*)

Continuez, lisez encore quelques pages, et vous y verrez en peu de temps le commencement et la fin de chaque secte; les œuvres de l'homme se ressentent de sa fragilité. Que sont devenues ces hérésies

qui menaçaient d'envahir l'héritage de Jésus-Christ? Elles ont péri par le mal intérieur qui les minait sourdement. Ainsi s'est accomplie la parole du Sauveur : tout royaume divisé tombera en ruines.

Il n'en est pas de même de l'Eglise catholique. Jésus-Christ y a pourvu dès le commencement; il lui a donné quelques-uns pour être apôtres, d'autres pour être prophètes, d'autres pour être prédicateurs de l'Evangile, et d'autres pour être pasteurs et docteurs, afin que nous ne soyons pas comme des enfants à qui l'on fait croire tout ce que l'on veut, ni comme des personnes flottantes, qui se laissent emporter à tous les vents des opinions et des doctrines par la tromperie des hommes, et par d'adresse qu'ils ont à engager dans l'erreur.

Mais Jésus-Christ n'eût pourvu qu'à demi à la conservation de son Eglise, s'il n'en avait établi le ministère sur la pierre ferme, s'il n'avait mis le corps de ses ministres à l'abri de toute séduction et de toute erreur par l'unité. Voyons ce qu'il a fait pour eux : c'est dans les termes de leur mission que sont contenus leurs pouvoirs et les prérogatives qui les accompagnent : *Allez, enseignez toutes les nations; baptisez-les, apprenez leur à garder tout ce que je vous ai ordonné... et voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles.* (Matth., XXVIII, 19, 20.)

L'Eglise catholique n'a donc point à redouter les artifices du démon et la malice des hommes; Jésus-Christ est avec elle dans les fonctions augustes qui lui sont attribuées pour la sanctification des âmes. Elle n'a point à redouter que sa doctrine se partage en lambeaux et que chacun de ses enfants s'en arroge les parcelles; elle n'a point à redouter que ses dogmes soient livrés au pillage et que la fantaisie de quelques particuliers sauve la règle de sa foi; elle n'a point à redouter que l'enseignement de Jésus-Christ dégénère entre les mains de ceux qui en sont chargés, et qu'il tombe de vétusté; enfin, elle n'a point à redouter que le mauvais grain croissant outre mesure suffoque le bon grain. Tout a été prévu, tous les moyens ont été pris, la prudence ne saurait aller au delà. L'autorité, suivant saint Augustin, conduit l'ignorant jusqu'au but qui a été marqué; elle empêche le savant de dépasser les bornes prescrites, elle aiguillonne les esprits paresseux, elle réprime les esprits vifs et qui ne sont que trop portés à la révolte; elle est le rocher contre lequel viennent se briser les vagues en courroux, et qui écrase tous ceux qui s'élèvent contre la hauteur des mystères de Dieu; elle est le fanal qui prête sa lumière à ceux qui sont assis dans la région de l'ombre de la mort, et une flamme dévorante consume tous ceux qui osent porter trop loin la curiosité et la hardiesse.

Comme elle est ravissante! comme elle est utile, cette Eglise, dans l'unité de son gouvernement et de son autorité! Sous

combien d'images ne nous est-elle pas montrée dans les livres saints? qui peut méconnaître le dessein de Dieu de nous la représenter sous mille formes? Tantôt c'est un royaume bien constitué, qui a son monarque et ses grands, ses magistrats et ses sujets, dont la divine législation ramène tout à l'unité, concentre tout dans l'unité; tantôt c'est une ville descendue du ciel, bâtie sur le fondement des prophètes et des apôtres unis par la *pierre de l'angle* (Eph., II, 20), sur laquelle tout l'édifice s'élève et s'accroît dans de justes proportions et avec une admirable symétrie; tantôt c'est une maison régie par un intendant et des serviteurs, responsables de leur gestion envers cet intendant; tantôt c'est un navire sans cesse ballotté par la tempête, mais dont le gouvernail est dans les mains d'habiles pilotes sous la conduite d'un sage patron; tantôt, enfin, c'est une bergerie qui renferme dans son sein des brebis sans nombre, rassemblées des extrémités du monde, dont la garde est confiée à un corps de pasteurs solidairement revêtus du même ministère, mais reconnaissant parmi eux un souverain pasteur divinement chargé de la sollicitude universelle....

Ainsi l'unité du gouvernement ecclésiastique est fondée sur un chef visible posé par la main de Dieu même; à lui seul il appartient de faire jouir les églises particulières du bienfait de l'unité, il est le gardien principal de la table de la loi; autour de lui se rallient, se suivent, se pressent les sentinelles d'Israël, il est le signe qui, suivant saint Augustin, représente l'unité, pour tous, parce que l'unité est en tous.

Nous le voyons prendre sa naissance avec le christianisme, et recevoir la plénitude de sa puissance de Jésus-Christ lui-même. A la dernière de ces trois réponses, qui effacèrent dans Pierre la honte de sa triple apostasie, le Sauveur lui dit : *Paissez mes agneaux, paissez mes brebis.* (Joan., XXI, 15.) Pourquoi cette distinction dans les paroles de Jésus-Christ? Apprenons-le de saint Eusèbe d'Emèse, de celui que le langage a servi depuis à former celui des plus illustres pontifes. Pierre est d'abord chargé de paître les fidèles qui sont désignés par les agneaux; il avait cela de commun avec ses collègues dans l'apostolat; mais ce qui relève l'éclat de sa prééminence et ne convient qu'à lui seul, c'est qu'il est chargé de veiller sur la conduite des pasteurs des fidèles, de les mener en quelque sorte dans les pâturages de la vie éternelle et de les confirmer dans la foi.

Ces apôtres sont certainement pasteurs à l'égard du troupeau, mais ils sont brebis à l'égard d'un pasteur plus distingué, ils sont brebis à l'égard de Pierre. *Pascit igitur agnos, pascit et oves, regit et subditos et praelatos.*

Jésus voulait édifier son Eglise dans l'unité, il l'édifia sur Pierre; Jésus voulait confier à son Eglise les clefs du royaume des cieux, mais afin que l'exercice s'en fit

dans l'unité, il les promit d'abord à l'unité. Pierre fut choisi par le Sauveur pour recevoir la promesse; dirons-nous que ce choix ne lui conféra aucune primauté réelle? qu'il fut tout simplement un honneur, une distinction de rang et rien de plus? Non, ce n'est pas ainsi qu'il faut entendre les paroles de Jésus-Christ : Pierre, je te donnerai les clefs du royaume des cieux; tout ce que tu délieras, sera délié, etc. Ces paroles sont toutes-puissantes, elles produisent un effet soudain, et dès qu'elles sont prononcées, Pierre, à qui est promise la puissance des clefs pour l'Eglise, la reçoit à l'instant pour lui-même; le monde entier est rangé sous sa juridiction spirituelle : il peut remettre les péchés, il peut les retenir, il en a le pouvoir; ce pouvoir est universel, il s'étend à tous sans restriction de personne et de lieu; la divine légation du Messie pour le salut des âmes passe sur sa tête, il est créé son représentant, et, si je l'osais dire avec toute la réserve qui convient à ce nom incommunicable, il est créé *vice-Dieu* (1) sur la terre.

Pierre ne se trompe point sur la vraie acception de ces paroles. Il ne croit point avoir reçu une simple marque d'honneur, il fait usage d'une primauté de juridiction toutes les fois que les circonstances le commandent, et, s'il n'en fait pas plus souvent usage, c'est que, dans ces temps reculés, les pasteurs et les troupeaux n'avaient pas besoin d'être réprimés. Pierre paraît le premier dans toutes les occasions. A peine Jésus-Christ est-il monté au ciel que, dans l'assemblée des fidèles, Pierre propose de remplir la place vacante par la prévarication du perfide qui s'était donné la mort. Si les apôtres remplis d'un feu divin sont outragés par la populace, Pierre prend la parole pour leur justification. Quand il s'agit d'introduire dans l'Eglise chrétienne les élus de la Synagogue, c'est Pierre qui en a tout l'honneur. Le temps est-il venu d'appeler la gentilité aux bienfaits de l'Evangile? c'est Pierre qui en sanctifie les premiers. Il a la gloire de faire le premier miracle en la présence du disciple bien-aimé. Il lui est réservé de tout commencer et de tout conclure. Les apôtres lui cèdent toujours le premier rang; ils le nomment le premier, quoiqu'ils gardent si peu d'ordre en nommant leurs autres collègues. Saint Paul reconnaît sa primauté tout en confessant qu'il ne lui cède point en mérite et en succès dans la prédication de l'Evangile. Il va le voir à Jérusalem, dit saint Jérôme, pour s'unir au pasteur qui avait la principale autorité, pour rendre au premier pasteur l'honneur qui lui est dû, et quoique, dans la suite, il lui résiste en face, parce que Pierre accordait trop à la prudence de la chair, il ne cesse pas néanmoins, disent les Pères, de respecter en lui le chef de l'apostolat.

Si chacune de ces raisons prise séparément paraît concluante en faveur de la pri-

mauté de saint Pierre, s'il est facile de découvrir le genre de cette primauté dans les traits les plus faibles que je viens de rapporter, peut-on s'empêcher d'en trouver l'évidence dans la masse totale? Et que sera-ce quand on aura sous les yeux cette nuée de témoins qui se succèdent de proche en proche et qui se transmettent de main en main les vérités évangéliques? Que sera-ce quand on sera, pour ainsi dire, accablé sous le poids des autorités les plus puissantes, les plus irréfragables? Toutefois, n'attendez pas, mes frères, que j'en produise ici l'imposante multitude. Quelques-uns des principaux et des plus accrédités suffiront pour faire connaître l'esprit qui animait tous les autres. En matière de foi, il existe entre eux une si étroite union, qu'on ne saurait les diviser; une solidarité, si je puis parler ainsi, qui fait que les uns peuvent répondre pour les autres. Jésus-Christ, dit saint Cyprien, a bâti l'Eglise sur saint Pierre, et lui a commandé de paître ses brebis, pour montrer l'unité. Il a établi une seule chaire; il en a réglé l'origine par son autorité, en la faisant descendre d'un seul. Jésus-Christ, dit saint Jérôme, a choisi un apôtre parmi les douze, il l'a constitué le chef des autres, afin d'ôter par là toute occasion de schisme. Pierre, dit saint Augustin, représentait tout l'Eglise à cause de sa primauté. Pierre, dit saint Epiphane, était le prince des apôtres. Saint Cyrille de Jérusalem, saint Basile, saint Fulgence lui donnent les mêmes titres. Saint Chrysostome, saint Grégoire, saint Ambroise, saint Léon ne l'appellent pas autrement. Tous ont le même langage, parce que tous ont la même foi. Les Grecs sont d'accord avec les Latins; une voix s'est fait entendre et elle a rempli l'univers; une main toute-puissante a gravé dans tous les cœurs ce dogme sacré, et il ne s'effacera jamais. Jésus-Christ a posé le fondement et tous ont édifié dessus. Le souverain législateur a daigné s'expliquer et un éternel *amen* retentira dans son Eglise jusqu'à la consommation des siècles.

Avoir démontré que saint Pierre était le chef du collège apostolique, c'est avoir démontré que le pape est le chef du collège épiscopal, puisqu'il est le successeur de Pierre, et qu'en héritant de la chaire de saint Pierre, il a dû hériter des prérogatives dont Pierre jouissait lui-même. A quoi bon maintenant les fastidieuses discussions sur le voyage, l'épiscopat et le martyre de saint Pierre à Rome? toute l'antiquité en reconnaît la réalité. Les plus sages, les plus habiles d'entre les hétérodoxes en conviennent. S'il reste quelque difficulté, elle se trouve résolue par le fait. L'évêque de Rome est en possession du titre de successeur de Pierre. Cette possession est immémoriale; elle n'a jamais été contestée que par des hommes en délire, dont les extravagances et les excès font rougir ceux qui les suivent. De quel front les adversaires du saint-siège

(1) Expression employée par les Romains, mais que j'ai cru devoir modifier.

osent-ils maintenant réclamer? Ne peuvent-ils pas, ne doivent-ils pas être repoussés par la prescription, suivant la méthode de Tertullien.....

Je ne veux ajouter qu'un seul raisonnement; il sera péremptoire. Jésus-Christ a-t-il donné un chef au collège apostolique? L'Écriture et la tradition attestent l'affirmative. Jésus-Christ a-t-il agi sans dessein? qui osera proférer un pareil blasphème? mais quel a été le dessein de Jésus-Christ en donnant un chef à ses apôtres? Tous les Pères nous enseignent qu'il s'est proposé d'ôter toute occasion de schisme, d'établir un centre de communion, une chaire principale d'où dérivât l'unité, une principauté qui conservât toute la vigueur apostolique, que dirai-je enfin? un chef qui réunît tous les membres et n'en fit qu'un seul et même corps : *Ut schismatis tollatur occasio*. Or, je le demande, si ces graves motifs ont porté Jésus-Christ à donner un chef à son Église, à peine sortie de son côté sur la croix, ces mêmes motifs et mille autres plus graves encore n'ont-ils pas dû le porter à perpétuer cet établissement dans la durée des siècles? Quel est donc le chef, dont la puissance émane de Jésus-Christ, qui peut se glorifier justement de remonter à Jésus-Christ par saint Pierre? Tous les regards des enfants de Dieu se tournent simultanément et comme par instinct vers cet antique siège qui brille avec tant d'éclat, et nous indiquent le vénérable pontife dont les oracles ont été reçus dans tous les temps avec le plus grand respect; que tous les évêques du monde se sont fait un devoir de consulter dans les affaires majeures; dont les conclusions ont fourni les décisions canoniques; qui a fait exécuter toutes les sentences synodales, qui a étendu la plénitude de sa puissance sur ceux mêmes qui entraient en participation de sa sollicitude; qui a présidé aux grandes réunions, comme le chef à ses membres; que tous les Pères, que tous les docteurs ont exalté à l'envi, que les siècles les plus reculés et les plus purs ont unanimement reconnu pour l'héritier de Pierre; que des temps moins heureux ont surnommé *apostolique* en mémoire de son origine, et que nous vénérons tous comme le vicaire de Jésus-Christ et le chef visible de son Église.

Mais quelque étendue que soit l'autorité dont Jésus-Christ a revêtu son vicaire, elle n'est pas sans bornes dans l'exercice. C'est une puissance tutélaire et conservatrice, ce n'est pas une puissance destructive et désordonnée. Elle a été établie pour conserver l'unité et non pour tout absorber dans un seul. Le successeur de Pierre a tout reçu

pour édifier, il n'a rien reçu pour détruire; il se doit au salut des fidèles, il devient prévaricateur, s'il les oublie pour son agrandissement personnel. Il peut tout pour le bien, les canons lui lient les mains pour le mal. La victoire accompagne ses pas, quand il marche à la tête des légions du Seigneur; il est sûr d'être vaincu quand il combat sans elles ou contre elles (2).

Dans l'ordre spirituel, pourquoi la puissance des successeurs de Pierre ne serait-elle pas subordonnée, sur certains points et en quelques circonstances, à celle de l'Église universelle, dont il est une partie et non pas le tout? L'Église sans un chef ne pourrait subsister; le chef qui voudrait s'arroger les fonctions de tous les membres deviendrait monstrueux et nuisible. Ce n'est pas au chef, ce n'est pas à l'Église incomplète que Jésus-Christ a donné le privilège ineffable de ne point se tromper; c'est à l'Église tout entière, à l'Église indivise, composée du chef et des membres, qu'il l'a communiqué. Que l'homme ne sépare jamais ce que Dieu a uni, et tous nos doutes seront résolus, toutes nos difficultés seront coupées à leur racine. Une seule autorité infaillible est le garant de la paix de l'Église, deux ou plusieurs en seraient la subversion et la ruine. Il ne peut pas plus y avoir deux autorités infaillibles dans l'Église, que deux substances en Dieu, ou deux divinités dans la nature (3).

Église de Jésus-Christ qu'il a acquise de son sang sur le Calvaire et qu'il nourrit de sa parole et de tout lui-même, Église fondée sur l'unité, consolidée dans l'unité, consommée dans la foi et la connaissance du Fils de Dieu, reçois la profession de ma croyance, profondément empreinte dans le fond de mon âme, et dont Dieu me fera la grâce de ne m'écarter jamais.

Je sais que tu es la colonne et le fondement de la vérité, qu'on chercherait en vain loin de toi la science du salut et de la vie éternelle. Je révère tes décisions comme les décisions de Dieu même. Je crois tes oracles comme ces lignes tracées par le doigt de l'Éternel dans les deux Testaments de la loi. J'adopte tout ce que tu as défini, soit dans tes conciles, soit par le consentement unanime de tes pasteurs, de quelque manière qu'il soit intervenu. Je rejette tout ce que tu rejettes. Je regarde avec horreur tout ce qui se trouve dans les églises des méchants au mépris de ton autorité.

Je sais aussi que celui qui ne bâtit pas sur toi bâtit sur le sable mouvant, et que sa maison deviendra le jouet des vents et des orages; que celui, au contraire, qui ne porte point d'autre fondement que toi, édi-

(2) Purement nypothétique, quoique fondé sur l'expérience.

(3) L'orateur nous paraît ici trop absolu; il aurait dû au moins appuyer son opinion sur l'Écriture et la tradition, comme il l'a fait pour établir la primauté du souverain pontife. Si l'infaillibilité du chef de l'Église était aussi évidemment nuisible à

sa constitution que le dit l'orateur, il faudrait dire que la presque totalité des Églises particulières qui admettent cette infaillibilité est tombée dans l'erreur, et que quelques docteurs français seuls ont bien compris l'institution de l'Église par Jésus-Christ.

(Note de l'éditeur.)

fié sur un rocher inébranlable au fort de la tourmente. Je sais que tu es la mère et la maîtresse de tous les chrétiens et leur conductrice dans cette vallée de ténèbres et de misères... Je m'appuie sur toi, faible roseau que je suis, tu seras mon soutien.

Et toi, auguste siège de Pierre, comment puis-je mieux exprimer les sentiments de vénération et de dévouement qui m'animent, qu'en empruntant le langage éloquent et respectueux de saint Jérôme : Que d'autres se laissent entraîner par un esprit de vertige et de schisme, pour moi, ne connaissant de parti que celui de Jésus-Christ, ne marchant sous aucun autre étendard que sous celui de Jésus-Christ, je m'attache fortement à ta communion : *Cathedræ Petri communione consocior*. Anathème à celui qui le méconnaît ! Salut à l'homme droit et soumis qui respecte dans ton autorité l'autorité de Jésus-Christ, qui s'attache à l'unité, qui vit et meurt dans l'unité. Amen.

SERMON II.

SUR LA DESTRUCTION DU TEMPLE DE JÉRUSALEM.

Et erit in templo abominatio desolationis, et usque ad consummationem et finem perseverabit desolatio (Dan., IX, 27.)

L'abomination de la désolation sera dans le temple, et la désolation persévéra jusqu'à la consommation et jusqu'à la fin.

Qu'elles sont grandes, qu'elles sont terribles les leçons de Dieu ! La nature, à ses ordres, se prête à nous instruire, le genre humain tout entier devient notre maître. Jérusalem change souvent d'état, et à chaque changement nouveau sujet d'instruction pour nous. Florissante sous le règne de la postérité de David et l'unique centre de la religion, elle rompt le pacte qu'elle a fait avec Dieu, et le châtement qu'elle reçoit par la main des Chaldéens et de Nabuchodonosor est à jamais mémorable. Relevée par un effet de la miséricorde divine, elle met le comble à ses prévarications en condamnant le Messie. Tite s'avance à la tête de ses Romains, et lui redemande le sang qu'elle a répandu. Il la réduit en cendres, il emmène ses enfants en servitude, il porte dans le lieu saint l'abomination de la désolation. Cette fois la punition est si grande qu'elle effraye les vainqueurs et arrache des larmes à son propre juge. Enfin l'idolâtrie tente un dernier effort pour lui rendre son existence et la replacer au rang des cités ; mais le Seigneur indigné achève de verser sur ses débris la coupe de ses fureurs et d'enivrer ses téméraires protecteurs de folie et de vertige.

Chrétiens, accourez sur ses ruines ; mais ne vous bornez point à les arroser de vos pleurs ; songez à vénérer la main de Dieu, qui y a laissé son empreinte ; cherchez dans ce qu'il vous montre de ses adorables desseins, à vous instruire de ses voies et à vous pénétrer de la crainte de ses jugements. Que veut-il vous apprendre dans ces deux derniers événements ? les Ecritures vont vous le révéler. Jérusalem est renversée

pour avoir mis à mort le Fils unique de Dieu, et son cadavre, comme parle Tertullien, demeure étendu sur la terre pour perpétuer le souvenir du déicide qu'elle a commis. Jérusalem est convertie en masure où les oiseaux nocturnes font entendre leurs chants funèbres, la punition de son crime, et sa gloire demeure souillée dans la poussière, pour attester à tous les siècles que Jésus-Christ est Dieu. D'où il suit, et c'est à quoi je m'arrête : le renversement de Jérusalem et de son temple prouve invinciblement la divinité de Jésus-Christ et de sa religion, premier point. Les efforts que l'on a faits pour rétablir le temple de Jérusalem ne prouvent pas moins invinciblement la divinité de Jésus-Christ et de sa religion, deuxième point. En d'autres termes, divinité de la religion prouvée par la ruine de Jérusalem et de son temple, sous le commandement de Tite ; par l'inutilité des efforts que l'on a faits sous le règne de Julien pour leur rétablissement.

PREMIER POINT.

A quelle marque certaine reconnaît-on la Divinité et quel est son caractère distinctif, dont aucun être ne puisse s'emparer ? la prophétie. Nul ne connaît l'avenir que celui devant qui tout est présent, qui n'est point entraîné par des vicissitudes et par cette soumission, en quoi consiste l'apanage de la créature ; que celui qui détermine toutes choses selon ses décrets immuables, sans blesser toutefois la liberté des êtres intelligents et actifs. On est demeuré convaincu que les prophéties de l'Ancien Testament étaient émanées de la Divinité, quand on en a vu, dans le Nouveau, l'accomplissement de point en point, et on n'a plus eu de doute sur la science infinie de celui qui les avait dictées, lorsque l'événement s'est trouvé d'accord avec la promesse. En partant de là, la ruine de Jérusalem et de son temple, arrivée précisément à l'époque et avec les circonstances annoncées par Jésus-Christ, est une preuve sensible que Jésus-Christ connaissait l'avenir. Or, il ne pouvait le connaître qu'en qualité de prophète ou parce qu'il était Dieu. Certes, trop de traits de grandeur se réunissent en lui pour qu'il soit possible de le laisser au rang des simples prophètes et ne pas convenir nécessairement que la Divinité résidait en lui corporellement, suivant l'expression de l'Apôtre, qu'il était Fils de Dieu comme il le déclarait hautement et le prouvait si bien par ses œuvres. Démontrer la divinité de Jésus-Christ c'est démontrer la divinité de sa religion ; on le sent, c'est évident.

Voyons maintenant quelles sont les principales circonstances qui devaient précéder, accompagner et suivre le grand événement ; qui devaient le distinguer de tout autre, en faire un événement comme il n'en fut jamais depuis l'origine du monde, et comme il n'en sera jamais jusqu'à la consommation des siècles. Nous trouvons trois lamentations

de notre divin Sauveur sur Jérusalem, dont celles de Jérémie n'égalent ni la force ni la tendresse : trois prédictions de la ruine de cette ville criminelle et de son temple, plus restreintes ou plus étendues. La première, lorsque le jour de son entrée triomphante à Jérusalem, Jésus-Christ commençait à en découvrir les édifices et les murailles; la seconde, le soir même de son triomphe, quand ses apôtres lui faisaient remarquer la belle structure du temple; la troisième enfin, le jour de sa mort et sur le chemin du Calvaire. Recueillons ce qu'il y a de plus important dans ces trois prédictions, et commençons par les signes avant-coureurs et les préludes de la catastrophe.

On peut réduire à six chefs principaux les circonstances qui devaient annoncer ce grand événement. 1° Il s'élèvera de faux prophètes et des imposteurs; 2° il y aura des guerres et des combats : les nations s'avanceront contre les nations, et les royaumes contre les royaumes; 3° il surviendra des famines, des pestes et des tremblements de terre; 4° il paraîtra des prodiges extraordinaires et des signes effroyables dans les cieux; 5° il se déclarera des persécutions contre les saints et surtout contre les apôtres; 6° enfin Jérusalem sera investie par une armée formidable, elle éprouvera une espèce de siège, etc. (*Matth.*, XXIV, 5 et seqq.) Je vais reprendre chaque texte en particulier, et en faire voir l'accomplissement dans l'histoire de la guerre des Juifs écrite par un des leurs, et digne d'une entière confiance, ou même dans des auteurs contemporains.

1° Il s'élèvera de faux prophètes et des imposteurs. A compter du retour de Babilone, Juda n'avait point été trompé par de fausses prophéties; et depuis que les oracles du Très-Haut gardaient le silence, l'imposture ne se faisait point entendre non plus pour induire les peuples en erreur. Mais aux temps qui précédèrent le siège de Jérusalem, le démon du mensonge redoubla ses efforts, et multiplia ses prestiges, pour séduire les faibles. De faux Christs qui avaient chacun leur parti, entraînèrent le peuple dans le désert et le portèrent à des extravagances sans nombre : des séditeux se dirent envoyés de Dieu, quoique Dieu ne les eût point envoyés. Le fanatisme le plus violent et le plus emporté s'empara de la multitude, et les meilleurs esprits ne furent point à l'abri des influences de l'astuce et de la fourberie.

2° Il y aura des guerres et des combats. Ceci semblait d'autant plus invraisemblable à l'époque où parlait Jésus-Christ, que l'univers était en paix : mais sa parole ne se vérifia pas moins. L'empire Romain devint tout à coup le théâtre des guerres les plus sanglantes, et les prétendants à la succession de Néron remplirent toutes les provinces de carnage et d'horreur. La révolte, autorisée par tant de césars éphémères, fit des progrès étonnants, elle

ne laissa pas une ville, pas un hameau à couvert de ses ravages.

3° Il surviendra des famines, des pestes, des tremblements de terre; jamais ces fléaux n'avaient été plus fréquents que durant ces temps-là. La mortalité répandit le deuil le plus universel, chaque famille eut des pertes à pleurer, chaque contrée fut couverte de tombeaux, des cités en grand nombre furent détruites par de violentes commotions, l'ordre des saisons interverti frustra les désirs et les vœux les plus justes; la terre, frappée de stérilité, refusa son tribut aux travaux du laboureur.

4° Il paraîtra des prodiges extraordinaires et des signes effroyables dans les cieux. Or, je le demande, quel prodige plus extraordinaire que celui dont parlent Josèphe et le Talmud : Le jour destiné à célébrer l'anniversaire de la promulgation de la loi sur le mont Sinaï, du fond du sanctuaire une voix se fit entendre; elle glaça d'épouvante les descendants d'Aaron : *Sortons d'ici, sortons d'ici !* « Les saints anges, protecteurs du temple, dit saint Jean Chrysostome, déclarèrent hautement qu'ils l'abandonnaient, parce que Dieu qui y avait établi sa demeure durait tant de siècles, l'avait réprouvé. » Quels prodiges plus extraordinaires que ceux dont les mêmes historiens sont les garants? Des armées parurent se battre dans les airs, une lumière éclatante environna le tabernacle, les portes d'airain s'ouvrirent d'elles-mêmes. Mais quel prodige est comparable à celui que Dieu fit éclater dans la Judée quelques années avant la déclaration de la guerre. Un paysan nommé Jésus se mit à crier : Une voix est sortie du côté de l'Orient, une voix est sortie du côté de l'Occident; une voix est sortie du côté des quatre vents : voix contre Jérusalem et son temple, voix contre les nouveaux mariés, voix contre tout le peuple. Depuis ce temps, ni jour ni nuit, il ne cesse de crier : Malheur ! malheur à Jérusalem ! Il redoublait ses cris les jours de fête et sa voix ne s'affaiblissait pas. Pendant le dernier siège, renfermé dans la ville, il tournait infatigablement autour de son enceinte, et criait de toute sa force : Malheur au temple ! Malheur à la ville ! Malheur à tout le peuple ! et à la fin il ajouta : Malheur à moi ! et en même temps il fut emporté d'un coup de pierre lancée par une machine. N'est-il pas évident que la justice divine avait choisi cet homme pour être son organe, pour publier ses menaces, et qu'elle n'en fit une victime, que pour mieux autoriser les prophéties.

5° Il se déclarera des persécutions contre les saints et contre les prédicateurs de l'Evangile. Il est vrai que les persécutions avaient commencé à la naissance de la religion, et que le juif charnel s'était prononcé durant la vie de Jésus-Christ contre la pénible abnégation prescrite à ses disciples; mais ce peuple barbare ne montra jamais plus de fureur que lorsqu'il était déjà sous la main vengeresse du Très-Haut. C'étaient les

derniers efforts de sa rage expirante. Il eût manqué un trait à son endurcissement, s'il ne l'avait aggravé à son dernier soupir; les gentils eux-mêmes persécutèrent les chrétiens, ils semblaient rivaliser d'ardeur et de cruauté avec les Juifs les plus fanatiques. Les apôtres furent mis à mort et ils scellèrent de leur sang la doctrine de leur divin Maître, ainsi que les prédictions qu'il leur avait tant de fois renouvelées.

6^e Enfin Jérusalem sera investie par une armée considérable, elle éprouvera une espèce de siège. Alors des légions victorieuses déployèrent autour de ses remparts les enseignes des empereurs, elles y arborèrent leurs drapeaux et les aigles romaines: jamais les idoles des nations n'avaient été portées en triomphe sur les terres des Juifs. Tant que les conquérants du monde eurent pour eux quelque considération, ils respectèrent leurs lois et ne voulurent pas les contraindre de souffrir des images taillées qui leur étaient si odieuses et si désolantes. Mais dès que l'arrêt fut prononcé et qu'ils furent mûrs pour la moisson, les Juifs ne durent s'attendre à aucun ménagement. Leurs contrées, si fécondes en miracles et consacrées par tant de grâces et de faveurs signalées, furent souillées honteusement par la présence des divinités païennes. A cette apparition des armées ennemies commandées par Cestius Gallus, les chrétiens se souvinrent du signal que leur avait donné Jésus-Christ et suivirent son conseil. Ils se hâtèrent de sortir d'une ville vouée à l'anathème et de fuir de devant la face d'un Dieu irrité qui s'apprêtait à la vengeance. De peur que l'innocent ne pérît avec le coupable, ils se réfugièrent dans la petite ville de Pella, devenue si célèbre pour avoir recélé les précieux restes de la maison de David. Le bon grain est séparé de l'ivraie et l'aire va gémir sous les pieds de ceux qui la fouleront. Loth est sorti de Sodome afin que le feu du ciel tombât tout à son aise, il ne se trouve plus assez de justes qui désarment le bras vengeur et qui retardent ses coups.

Ici commence le siège de Jérusalem et sa destruction. Jésus-Christ en avait si bien particularisé les circonstances, que Josèphe qui les a rapportées dans le plus grand détail et avec la plus scrupuleuse exactitude, paraît n'avoir fait que copier les prédictions et les traduire en faits.

I. Jésus-Christ avait dit que Jérusalem serait environnée d'une ligne de circonvallation, et ce fut une ligne de circonvallation que Titus fit tracer pour l'empêcher de recevoir aucun secours du dehors et pour l'attaquer avec plus de succès. Il fit construire aussi quantité de forts, pour la serrer de plus près et se mettre à couvert des sorties des assiégés.

II. Jésus-Christ avait dit que Jérusalem serait réduite à une extrême détresse, et on vit une mère dévorer son propre fils et se nourrir du fruit de ses entrailles. O Dieu! c'est bien alors que l'on put s'écrier :

Bienheureuses les stériles; bienheureuses les entrailles qui n'ont point enfanté et les mamelles qui n'ont point allaité. (Luc. XXIII, 29.) On vit des malheureux se repaître des cadavres de leurs concitoyens et renfermer dans leur sein la mort qu'ils croyaient éviter, on vit les immondices devenir la pâture de spectres ambulants qui se les disputaient avec une incroyable avidité.

III. Jésus-Christ avait dit que Jérusalem serait abreuvée de douleurs, et elles ne lui manquèrent pas. Qui pourrait raconter tous les traits d'horreur et de barbarie que les historiens ont recueillis! qui pourrait entendre sans frémir toutes les monstruosité de ces fameux zéloteurs qui s'étaient rendus ses maîtres; la violence et le brigandage des deux factions, acharnées l'une contre l'autre, et se déchirant entre elles comme des bêtes féroces! qui pourrait supporter le récit de tant d'excès, qui faisaient de la ville sainte une image de l'enfer, ou comme un vaste cimetière jonché de cadavres fétides! Josèphe ne craint pas de dire que si les Romains n'avaient détruit Jérusalem, cette ville eût péri par un déluge, ou par le feu du ciel, comme Sodome.

IV. Jésus-Christ avait dit que l'abomination de la désolation serait dans le lieu saint, et ce temple, ses deux sanctuaires furent indignement profanés par les meurtres, les sacrilèges et les impiétés les plus révoltantes. Les faux zélés montrèrent moins de respect pour la maison du Seigneur, que n'auraient pu faire les Romains eux-mêmes.

V. Jésus-Christ avait dit que la génération présente ne passerait pas sans voir l'accomplissement de ses menaces. Le châtiment de Jérusalem n'est point différé à une époque où se soit perdu le souvenir du forfait qui l'attira. Il faut que ces mêmes hommes qui ont commis le crime en subissent la peine; il faut que ces lieux où fume encore le sang de l'Homme-Dieu soient abreuvés incontinent du sang des bourreaux qui l'ont versé. Génération perverse, tu seras châtiée et ton châtiment sera la terreur des générations futures. Dieu qui veut donner à ses élus le loisir de se sauver, mais qui ne veut pas laisser le crime impuni, saisit le temps opportun.

Moins de quarante ans après la mort de Jésus-Christ arrive cette effroyable catastrophe: pendant que tout le peuple juif, assemblé dans sa capitale, célébrait la fête de Pâque, les Romains l'assiégèrent et y portèrent le feu et la flamme.

VI. Jésus-Christ avait dit que Jérusalem serait rasée. L'heure fatale est arrivée, les destins s'accomplissent, la destruction se met en possession de ce temple superbe, qui faisait l'admiration de l'univers: elle s'empare de ces magnifiques ouvrages, qui semblaient devoir être immortels. Vainement le général de l'armée romaine veut conserver le temple et ses dépendances: que peut sa volonté? Celui qui est appelé le

Dieu des armées et à qui tout obéit a donné ses ordres et ils seront exécutés. Vainement les Hébreux font des prodiges de valeur pour protéger l'admirable objet de leur culte, il tombera et ils seront exterminés avec lui dans sa chute. L'orgueilleux Philistin ne vantera plus la reine des cités; son nom sera rayé du catalogue des villes et on cherchera vainement la place qu'elle occupa, si le salulaire et terrible spectacle qu'elle donna sur la montagne qui l'avaisine ne lui avait en quelque sorte imprimé un caractère de sang qui ne s'effacera jamais et qui servira à la faire connaître bien mieux que deux ou trois tours laissées par Titus pour être des monuments de sa victoire.

Jésus-Christ avait dit que les habitants de Jérusalem seraient traités avec une rigueur inouïe, que ceux qui échapperaient à la rage de leurs frères seraient moissonnés par le tranchant de l'épée ou transplantés dans des régions lointaines pour être le rebut et le mépris des vainqueurs.

Peuple perfide ! Jésus-Christ s'est-il trompé en l'annonçant une si cruelle destinée ? Souviens-toi de ces jours de deuil et de désespoir où tes pères tombèrent sous le glaive et furent ensevelis sous les débris de leur patrie embrasée. Souviens-toi de la fureur du soldat qui n'épargna ni l'âge, ni le sexe, et qui inonda de sang ces portiques si vénérés où l'on se croyait en sûreté. Considère l'état où te voilà réduit. Fut-il une douleur semblable à ta douleur ? Je ne prolonge pas davantage les rapprochements, les comparaisons des prophéties et des événements. Mais ce qu'il m'est impossible de taire et ce qui fait beaucoup à mon sujet, c'est que les Romains reconnurent qu'ils n'étaient que les exécuteurs de la sentence du Très-Haut, et qu'ils publièrent dans l'ivresse même de leur triomphe, que la victoire leur venait d'une main toute-puissante qui leur avait livré son peuple rebelle pour en faire justice ; c'est que les Juifs, suivant la prédiction de Jésus-Christ, toujours de plus en plus aveuglés par une audace effrénée, étaient les seuls à chercher une autre cause de leur perte que la cause véritable et à recourir à des raisons étrangères pour expliquer ce qui provenait de l'horrible sacrilège qu'ils avaient commis. Triste et déplorable effet des crimes énormes ! ils obscurcissent tellement l'entendement, qu'ils ne lui laissent pas apercevoir d'où lui viennent ses ténèbres.

Quelle conséquence devons-nous tirer de tout ceci ? que les circonstances sont telles qu'il n'est pas possible d'y méconnaître la puissance divine qui en guida le fil et de ne pas remonter aux prédictions de Jésus-Christ pour en trouver le principe et la source. D'une part, tout est prophétisé, tout est marqué trente-huit ans auparavant, rien n'y est oublié, et de l'autre l'événement correspond avec tant de justesse à la prophétie, qu'il n'existe aucune ambi-

guité, aucune place au doute. Ce n'est pas tout, Jésus-Christ ne se borne pas à prédire la ruine de Jérusalem et de son temple, comme un serviteur qui proclame les décrets de son maître : on voit qu'il contribue à ce terrible événement parce que Sion n'a pas profité du temps où il l'a visitée et qu'elle s'est rendue coupable du sang innocent, il parle en son propre nom, il prononce en souverain. Aussi lorsque la peine est appliquée, ses disciples en sont confirmés dans la foi, et ils voient plus que jamais que sa parole n'est point trompeuse.

Vainement on prétendrait qu'il n'était pas difficile à Jésus-Christ de prévoir la ruine de la cité sainte, et la dispersion de ses habitants : quoi ! il n'était pas difficile de prévoir les circonstances les plus caractéristiques de cette catastrophe et d'entrer dans les particularités les plus minutieuses ? il n'était pas difficile de savoir au juste l'époque du siège, la manière dont il serait conduit, l'interruption qu'il éprouverait ; les désordres qui régneraient parmi les assiégés ? jamais, non, jamais les conjectures humaines n'auraient pu atteindre ce degré de précision, il n'appartenait qu'à la prescience de Dieu d'aller jusque là.

Vainement encore on prétendrait que des écrivains postérieurs à l'événement ont intercalé dans les Evangiles les prophéties qui le concernent. Les premiers chrétiens avaient trop de respect pour la parole de Jésus-Christ pour permettre qu'elle fût falsifiée. Cette intercalation aurait suffi pour leur inspirer du soupçon sur l'authenticité de tout le reste. Voyez avec quelle sagesse l'Esprit-Saint dispose l'économie de la religion. Les évangélistes, qui seuls ont rapporté les prophéties, étaient morts avant la ruine de Jérusalem ; et saint Jean, qui vivait encore après l'événement, n'en a point parlé.

Mais ne tardons pas à compléter le tableau et à joindre les deux miracles, dont le second n'est que le complément du premier, et qui n'en font qu'un dans la pensée de l'Homme-Dieu. Divinité de la religion chrétienne prouvée par l'inutilité des efforts que l'on a faits sous Julien pour rétablir le temple de Jérusalem.

SECOND POINT.

Si la destruction du temple de Jérusalem est une preuve irréfragable de la divinité de la religion chrétienne, combien cette preuve ne doit-elle pas acquérir de force par l'inutilité des efforts qui ont été faits pour le rebâtir ? Alors, surtout, achèvent de s'accomplir les prédictions de Jésus-Christ, et les oracles des anciens prophètes qu'il avait rappelés : Le temple sera détruit pour toujours.

Transportons-nous dans ce siècle où les césars couronnés du diadème de la foi avaient communiqué aux dehors de la religion quelques rayons de la splendeur dont le trône est environné, et avaient voulu lui vendre bien cher cet éclat emprunté dont elle peut se passer, en prétendant se servir

d'elle comme d'un instrument pour appuyer leur ambition, ou lui dicter des lois, comme à une sujette, toute indépendante qu'elle est dans ce qu'elle tient du ciel. Après un ou deux princes, véritables enfants de l'Eglise, et un pareil nombre de partisans d'Arius, parut cet empereur philosophe, dont il y a beaucoup de bien à dire, et peut-être plus de mal encore, à ne le considérer que sous le rapport politique, mais sans contredit plus dangereux à l'Eglise que ces empereurs ouvertement persécuteurs, parce qu'il faisait usage d'une tactique jusqu'alors inconnue, parce qu'il obtenait par l'artifice et les caresses ce que ses prédécesseurs avaient arraché par la terreur et les supplices. Tout rempli du désir impur de donner un démenti public aux prophéties et à Jésus-Christ qui en était la fin, Julien conçoit le projet de rebâtir le temple de Jérusalem et d'y rassembler les Juifs dispersés. Si ce projet vient à s'exécuter, il est un imposteur; si ce projet vient à manquer, Jésus-Christ est vraiment Dieu. L'univers est dans l'attente de ce qui doit arriver; l'Eglise toujours certaine de ses promesses, et rassurée encore par saint Cyrille qui ne cesse de publier la prophétie de Daniel liée à celle de Jésus-Christ, n'est point alarmée pour son existence, mais elle gémit et s'afflige de ce qu'on tend des pièges à la simplicité. L'idolâtrie relève sa tête abattue par l'exaltation du christianisme et se félicite de pouvoir l'humilier à son tour. Les enfants de Juda sont au comble de la joie de rentrer dans leur patrie sous d'heureux auspices, et de voir se rétablir ce superbe monument, l'objet de leur adoration et de leur culte. Avec quelle ardeur, avec quel enthousiasme ils s'empressèrent de contribuer de tous leurs moyens à l'avancement d'un ouvrage, auquel sont attachées leurs destinées et qui doit anéantir la religion du crucifié! Encore une fois ils renouvellent ces offrandes du désert, ces dons de ce qu'ils possèdent de plus précieux pour enrichir le sanctuaire, ils se dépouillent de tout, sans écouter les conseils de l'avarice qui est un des caractères les plus marqués de ce peuple maudit. Et les sophistes ne prennent-ils aucune part à la commune ivresse? Peut-on croire qu'ils restent dans la neutralité et l'indifférence, quand on machine la ruine de la religion. La haine dont ils sont animés excite toute leur activité. Qui oserait répéter l'indécence de leurs railleries et de leurs sarcasmes? Qui ne rougirait pour eux de la bassesse des moyens qu'ils emploient pour parvenir au but? Ainsi tout est prêt pour commencer le travail; des ouvriers en grand nombre démolissent les anciens fondements du temple et n'y laissent pas pierre sur pierre. *Non relinquetur lapis super lapidem.* (Matth., XXIV, 2.)

Jusqu'ici les prophéties se sont accomplies à la lettre. Les obstacles n'ont servi qu'à leur donner plus de lustre et plus de solennité. Seront-elles en défaut dans le moment décisif? Qui l'emportera? Sera ce

Julien? Sera-ce Jésus-Christ? Loin de nous un pareil doute. Que les chœurs des anges fassent résonner leurs mélodieux instruments, et célèbrent par anticipation la nouvelle victoire du Très-Haut. Le Seigneur sort de son secret, il s'avance pour détruire l'ouvrage des méchants, et dissiper leurs projets. A sa voix, la nature entière se met en mouvement, et enfante les phénomènes les plus étranges; les ouragans, les tempêtes, et une confusion générale dans l'atmosphère précèdent ses pas, et annoncent sa venue; les éclairs et les foudres l'accompagnent; tous les outils de fer, qui servent aux ouvriers, sont fondus; les ouvriers eux-mêmes sont écrasés ou mutilés. Ceux qui échappent au ravage de la foudre, conservent sur leurs corps et sur leurs habits des marques de ses atteintes. Ce sont autant de signes de la toute-puissance de la main qui les a frappés, et comme des médailles de ce terrible événement. La terre s'unit avec le ciel, pour servir de ministre à la colère d'un Dieu irrité et manifester la divinité de son Fils unique. Elle s'ébranle jusque dans ses fondements. Tous les matériaux, ramassés avec tant de peine, sont dispersés. Les terriers s'écroulent, et remplissent les fossés de leurs éboulements. Les maisons dalentour s'écroulent avec fracas. Les églises seules subsistent au milieu de tant de débris et de ruines, comme pour offrir un asile à ceux que poursuit la vengeance céleste. Une éruption de feu termine cette affreuse scène. Elle achève de disperser et de détruire tout ce qu'avaient épargné les autres éléments. Autant de fois les ouvriers reviennent à la charge, autant de fois le même phénomène se répète, et il ne cesse de se répéter que quand les plus opiniâtres perdant toute espérance abandonnent une si fatale entreprise et vont porter au loin la honte de leur défaite et les témoignages d'un miracle effrayant et incontestable.

Un chrétien ne s'attend pas que parmi tant de traits de vengeance, le Seigneur ne fasse miséricorde à personne? Non, non, alors même qu'il frappe avec le plus de rigueur, il se souvient toujours qu'il est père, qu'il a des enfants, et dans le temps que Jérusalem et ses environs ne présentent aux Juifs et aux gentils que le spectacle et les horreurs de la mort, le Seigneur fait briller dans les nues le signe de la rédemption du genre humain, ce signe qui, naguère, avait converti Constantin; ce signe, par lequel on est assuré de vaincre, et sans lequel on est toujours vaincu. C'était leur dire assez que ce signe adorable, qu'ils se proposaient de fouler aux pieds, était plus fort que la force et la malice des hommes, et que toutes leurs tentatives deviendraient inutiles contre Jésus-Christ et sa croix.

Je satisferais trop mal votre piété, si je ne vous parlais de l'effet de ces prodiges sur les malheureux qui en furent les témoins et sur Julien lui-même. Hélas! il en fut de ce miracle comme de tous ceux que le Seigneur a faits: salut pour les uns et scandale

pour les autres. Quelques-uns crurent, d'autres furent seulement émus, sans que cette émotion ait eu un succès durable; et le plus grand nombre... le plus grand nombre, insensible aux coups du Seigneur, persévéra dans l'aveuglement du judaïsme ou dans le crime de l'idolâtrie.

Pour Julien, l'histoire se tait sur la manière dont il reçut la nouvelle d'un si désastreux événement. « Tout ce que nous savons, dit le savant Théodoret, c'est qu'il s'endurcit de plus en plus, comme Pharaon s'était endurci à chaque plaie dont Moïse frappa jadis l'Egypte et ses habitants. »

Est-ce donc là, dira-t-on peut-être, tout le fruit que Dieu se promettait en faisant avorter le projet de Julien? Mes frères, gardons-nous de vouloir pénétrer trop avant dans les secrets de Dieu. Ses ennemis ne se sont pas tous convertis, mais tous ont servi à ses desseins éternels. « La Providence a voulu, dit saint Jean Chrysostome, que ce miracle se soit opéré, afin d'ôter tout prétexte à l'incrédulité. » Jésus-Christ avait prédit que le temple ne serait jamais relevé, et ses ruines seront foulées aux pieds, jusqu'à ce que le temps des nations soit accompli, c'est-à-dire, comme l'explique le saint patriarche, jusqu'à la fin des siècles. N'était-il pas de la sagesse divine de mettre cette prédiction en sûreté, et d'écarter tout ce qui pouvait y porter les plus légères atteintes? Qui oserait contester que le Seigneur, en renversant le projet de Julien, n'ait obtenu cet heureux résultat, qu'il n'ait affermi pour toujours les oracles de ses prophètes? Qui osera nier que le Galiléen, pour me servir d'une expression attribuée à Julien, n'ait complètement vaincu.

Maintenant, il ne s'agit plus que de savoir si ce miracle est certain, et si les écrivains qui nous l'ont transmis méritent d'être crus. Il ne me sera pas difficile d'en venir à bout. Peu de faits, dans l'antiquité, ont un degré de certitude qui égale celle du projet que forma Julien de rebâtir le temple de Jérusalem, et du miracle qui le fit échouer. Tous les partis nous fournissent des témoins irrécusables. Les païens paraissent ici, avec Ammien Marcellin, et Julien lui-même, les Juifs, avec des rabbins accrédités dans leurs synagogues; et les chrétiens avec leurs Pères les plus savants, les plus pieux, les plus dignes de foi, contemporains de l'événement, et qui ont écrit quand la mémoire en était toute récente : les Ambroise, les Chrysostome, les Grégoire de Naziance, les Rufin, les Théodoret et autres presque aussi illustres que ceux-là. Venons aux preuves, en suivant l'ordre que j'ai indiqué.

« Julien, dit Ammien Marcellin, entreprit de rebâtir à grands frais le fameux temple de Jérusalem qui, après plusieurs guerres sanglantes, n'avait été pris qu'avec peine par Vespasien et par Tite. Il chargea Alypius d'Antioche de la direction de cet ouvrage.

« Pendant qu'Alypius et le gouverneur de

la province employaient tous leurs efforts à faire réussir l'entreprise, d'effroyables tourbillons de flammes, qui sortirent par des élançements continuels des endroits contigus aux fondements, brûlèrent les ouvriers et leur rendirent la place inaccessible. Cet élément persistant toujours, avec une espèce d'opiniâtreté, à repousser les ouvriers, on fut obligé d'abandonner le travail. » Tel est le témoignage d'un homme respectable par son mérite, à qui il n'a manqué, pour être doué des plus solides vertus, que de les sanctifier par la profession du christianisme; qui devait être instruit du fait, puisqu'il avait vécu à la cour et qu'il était près du lieu où tout s'était passé; qu'on ne peut accuser d'avoir voulu favoriser la religion chrétienne, étant lui-même très-attaché à l'idolâtrie; et qui enfin, sous aucun rapport, ne saurait être récusé par les incrédules. Ce témoin est si considérable, qu'il peut, à lui seul, tenir lieu de tous les auteurs païens. Tournons-nous vers les Juifs.

« Environ l'an du monde 4349, dit un rabbin (Gédaliah), nos annales rapportent qu'on ressentit dans toute la terre un si grand tremblement, qu'il détruisit le temple que les Juifs avaient élevé par ordre de l'empereur Julien. Le lendemain de ce désastre, le feu du ciel tomba sur les ouvrages, mit en fusion tous les instruments de fer et consuma un grand nombre de Juifs. » « Julien, dit un autre rabbin (David Ganz), voulut rétablir le temple de Jérusalem, mais le ciel opposa à ses desseins des obstacles insurmontables. » Voilà pour les Juifs. Il est aisé de s'apercevoir qu'ils sont contraints par la force de la vérité de reconnaître que le Très-Haut se déclara contre le projet de Julien, et s'ils glissent sur une foule de traits avantageux au christianisme, ils donnent la mesure de leur entêtement, mais il leur en échappe toujours assez pour constater le miracle.

On sait bien que les Pères ont dû recueillir toutes les circonstances d'un fait qui leur était si favorable, et les transmettre à la postérité sans aucune omission. Il n'est pas inutile de faire parler ces grands hommes, pour vous convaincre combien ils étaient instruits du miracle, et combien peu ils craignaient d'être démentis dans ce qu'ils en ont raconté. « Ne savez-vous pas, écrit saint Ambroise à Théodose I^{er}, que lorsque l'empereur Julien ordonna de rebâtir le temple de Jérusalem, les ouvriers occupés à cet ouvrage impie furent frappés du ciel? » — « Allez, disait saint Chrysostome à ses auditeurs, allez à Jérusalem, et vous y verrez les fondements du temple, dans l'état où je viens de vous les dépeindre. Si vous interrogez ceux qui sont sur les lieux, ils vous diront tous : Il n'y a pas longtemps que les choses sont arrivées; elles se sont passées sous nos yeux; nous en avons été les témoins. » — « Ceux qui étaient présents et spectateurs du prodige, dit saint Grégoire de Naziance, font encore voir aujourd'hui les creux

qui furent alors imprimées sur leurs vêtements. » — « Si quelqu'un refuse de croire ces choses, dit Sozomène, il sera facile de le convaincre, d'abord par la déclaration de ceux qui les ont apprises de témoins oculaires, dont quelques-uns vivent encore; ensuite, par l'aveu des Juifs et des païens qui ont abandonné l'ouvrage, à peine commencé, ou plutôt qui se sont vus dans l'impossibilité de le commencer. » N'allons pas p'us loin. Un plus grand nombre de citations deviendrait fastidieux, sans être plus convaincant.

Et maintenant qui refusera de croire un fait aussi bien attesté? Qui refusera d'y voir le doigt de Dieu qui s'y montre d'une manière si frappante? Qui refusera d'en tirer les conséquences qu'en tiraient jadis les apologistes de la religion, et après eux, tous ceux qui étaient capables de quelque raisonnement. 1° Le dessein de la Divinité, en détruisant le temple des Juifs, est de le tenir enseveli sous ses ruines tant que le christianisme durera; 2° la destruction du temple, qui fait l'objet de leurs prophéties, est non-seulement une destruction entière et complète, mais encore une destruction finale et perpétuelle, une abolition réelle du culte qu'ils y rendaient au Dieu de leurs pères; 3° le rétablissement de ce peuple, à quelque époque qu'on le suppose, ne peut être pris dans le sens littéral, mais dans le sens adopté par tous les Pères de l'Eglise, lorsqu'ils parlent de la conversion future des Juifs; 4° le projet que forma Julien de rebâtir le temple, à grands frais, était un projet pernicieux et qui tendait à la subversion du christianisme; 5° le miracle qui fit échouer le projet n'a pas peu contribué au triomphe de la religion chrétienne, à l'affermissement et à l'accomplissement des prophéties.

Ouvrez les yeux, aveugles volontaires, et voyez, avec tous les siècles qui ont suivi ce grand événement, la main de Dieu qui l'opère, pour humilier les méchants et pour exalter dans l'univers la gloire de son nom.

Que de moyens sont réunis pour consommer l'entreprise et démentir les Ecritures? Dieu ne fait que se montrer et tout est confondu, tout est déconcerté. Que de circonstances servent à nous convaincre que Dieu seul a pu commander les phénomènes qui ont empêché Julien d'exécuter un plan, lequel, de son propre aveu, favorisait ses desseins sacrilèges? Que d'écrivains irréprochables ont raconté les circonstances de ces phénomènes? Il ne se trouve dans leurs récits ni trop grande uniformité, ni trop grande opposition de sentiments, ainsi que le veulent les critiques, et par conséquent ils sont revêtus de tous les caractères qui conviennent à la vérité.

Ouvrez les yeux, encore une fois, et confessez que, puisque le christianisme a résisté aux attaques de Julien, il est descendu du ciel et en retire toute sa force; adoptez ses dogmes, pratiquez sa morale, conformez-

vous à son culte et vous aurez part à la récompense qu'il annonce. Amen.

SERMON III.

SUR LE BAPTÊME.

Cantemus Domino, gloriose enim magnificatus est. (Exod., XV, 1.)

Chantons des hymnes au Seigneur, parce qu'il a fait éclater sa grandeur et sa gloire.

Le Seigneur venait de manifester la toute-puissance de son bras, en faisant traverser à pied sec les abîmes de la mer Rouge aux enfants de Jacob et en ensevelissant sous les flots Pharaon et une grande partie de son armée, quand Moïse, rempli de l'Esprit divin, fit chanter dans l'assemblée de son peuple, sur les rivages mêmes témoins de tant de merveilles, ce sublime cantique : *Cantemus Domino, gloriose enim magnificatus est*. Le Seigneur est un guerrier puissant, il a frappé l'ennemi qui triomphait déjà dans son cœur, il l'a précipité comme une pierre au fond des eaux, le Seigneur est magnifique dans ses œuvres, il a été le conducteur de son peuple qu'il a racheté, il le portera en toute sûreté dans la demeure qu'il lui a préparée, il l'affermira sur la montagne sainte qu'il lui destine pour être son héritage à jamais. *Cantemus Domino*, etc.

Le Seigneur a opéré en notre faveur de plus grands prodiges encore qu'en faveur des Hébreux. Il nous a délivrés d'un ennemi plus redoutable, il nous a fait passer par des eaux plus miraculeuses; toutes ces choses arrivaient aux Israélites en signe, dit l'apôtre saint Paul (I Cor., X, 2 et seq.), et elles nous arrivent à nous en réalité : ils ont été baptisés dans la mer et sous la nuée, nous sommes baptisés par le Saint-Esprit et comme par le feu. Quels motifs n'avons-nous donc pas de chanter avec plus d'ardeur que Moïse les louanges du Très-Haut et de répéter avec lui dans les sentiments de la plus vive reconnaissance : *Cantemus Domino*, etc.

Ne nous laissons pas, chrétiens, de considérer les bienfaits du Seigneur et d'en nourrir notre piété. C'est le souvenir de ce que Dieu a fait pour nous qui contribue non-seulement à nous acquitter envers lui, mais encore à centupler sa libéralité, s'il est permis de parler ainsi. Ne cessons d'approfondir de plus en plus les grâces que nous avons reçues dans le sacrement du baptême, afin que nous puissions comprendre toute l'étendue des obligations qu'elles nous imposent et pour cela, suivez-moi, je vous prie. Effets que produit en nous le baptême, premier point; obligations que nous impose le baptême, deuxième point.

PREMIER POINT.

Quand je réfléchissais sur les effets du baptême, une illumination soudaine a rappelé dans ma mémoire ces paroles du Fils de l'homme rapportées dans l'Apocalypse; elles caractérisent admirablement les fruits de ce sacrement, les voici : *Celui qui sera victorieux, je le ferai comme une colonne dans le temple de mon Dieu. (Apoc., III, 12.)* Jésus-

Christ se bornera-t-il à cette inauguration solennelle ? Non, *j'écrirai dessus*, poursuit le Sauveur, j'élèverai la colonne, mais en même temps je mettrai dessus une inscription mémorable. Hé ! qu'écrirez-vous, ô Seigneur, demande Bossuet ? trois noms seulement, afin que l'inscription soit aussi courte que magnifique : *j'y écrirai*, dit-il, *le nom de mon Dieu, le nom de la cité de mon Dieu, la nouvelle Jérusalem, et mon nom nouveau.* (*Ibid.*) Que signifient ces trois noms ? la suite va le faire paraître.

1^o Le Sauveur écrit dans l'âme de celui qui est baptisé le nom ineffable de Dieu, et il le fallait bien puisque cette âme n'avait aucune idée de son Créateur et de ses perfections infinies ; il le fallait bien puisque cette âme adultère portait le caractère d'un usurpateur et d'un étranger. Le Sauveur la scelle du sceau de celui à qui elle appartient désormais, il efface l'ancienne marque et il en grave dessus une autre qui est la seule que l'homme puisse porter, c'est le nom de Dieu même, ce nom qui doit être loué du couchant à l'aurore.

Qu'est-ce que nous étions avant le baptême ? peut-on y penser sans trembler ? cette auguste ressemblance de la Divinité qui avait été mise en nous, s'était étrangement défigurée, elle était devenue méconnaissable ; le démon, qui s'était emparé de notre âme y avait gravé ses traits, nous étions devenus semblables à lui. Comme tout se renouvelle, le nom du Seigneur a été invoqué sur nous. Nous avons été baptisés au nom de l'adorable Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, son empreinte a été réparée. Nous avons recouvré tous nos droits, en recouvrant nos titres, non-seulement nous pouvons appeler Dieu notre Père, mais il l'est en effet d'une manière particulière, et si nous sommes ses enfants, nous ne sommes pas moins ses héritiers. Cette connaissance de l'auteur de nos jours qui s'était entièrement perdue, nous a été donnée de nouveau ; cet amour que nous devons à l'être infiniment parfait a été répandu dans nos cœurs. Nous avons reçu avec le nom ineffable du Très-Haut la vraie manière de l'invoquer. Désormais il est impossible qu'on ne sache ce que nous sommes à l'égard de Dieu puisqu'il est écrit en nous : et toi, âme raisonnable faite à l'image de Dieu, âme chrétienne, renouvelée par sa grâce, n'oublie jamais ton auguste qualité, l'inscription que tu portes te rappellera qui tu es. *Scribam super eum nomen Dei mei.*

2^o Le Sauveur écrit dans l'âme de celui qui est baptisé le nom de la cité de mon Dieu, la nouvelle Jérusalem. Voulez-vous savoir, chrétiens, quelle est l'excellence de cette inscription ? Prêtez-moi un moment d'attention. L'Eglise est le bercail qui renferme dans son sein tous les élus du Seigneur. Nul ne peut trouver le salut, s'il ne marche sous la houlette pastorale, dans le sentier de l'unité. L'Eglise est l'épouse du Dieu vivant ; elle seule a le droit d'engen-

drer par elle-même ou par ses esclaves des enfants pour la vie éternelle. Qui ne la reconnaît pas pour sa mère, ne reconnaît pas Dieu pour son père, suivant l'expression de saint Cyprien. L'Eglise garde le dépôt de la vérité. En vain, on s'efforce de cultiver son esprit et sa raison ; en vain, on se consume en recherches pénibles, jamais on ne parviendra à connaître la vérité de mon Dieu si on ne s'adresse à l'autorité qui en est la gardienne et la dépositaire. Et pour tout dire en un mot, l'Eglise est le canal ordinaire des grâces du Très-Haut, c'est par elle que circule, comme une sève vivifiante du tronc dans les sarments, la vertu du sang de Jésus-Christ dans tous les fidèles qui sont ses membres. Quiconque ne communique point à ce canal est frappé de sécheresse et de stérilité.

Précieux avantage du baptême, il nous ouvre l'entrée de l'Eglise chrétienne et nous offre tous ses trésors. L'inestimable bienfait du baptême ! il nous porte, pour ainsi dire, aux fontaines du Sauveur et nous donne le droit d'y puiser avec joie et sans discontinuation ! O grâce à jamais digne de mes louanges non-seulement le baptême imprime dans notre âme le nom de l'Eglise, il inscrit aussi notre nom dans les registres immortels de cette épouse chérie. Il nous associe à l'espérance des élus, il nous fait entrer en communauté de biens avec eux. Il nous fait jouir du pouvoir accordé à l'Eglise de racheter un seul par tous, comme dit saint Ambroise, il nous fournit des appuis dans nos faiblesses. Il nous procure dans les cieux des modèles des plus sublimes vertus et des protecteurs assurés contre tous les dangers.

O Eglise, cité de mon Dieu, ton nom gravé profondément dans mon cœur par la main de Jésus-Christ ne s'effacera jamais. Je le conserverai avec soin, ce nom qui fait ma gloire, ce nom qui me remplit d'espérance, ce nom qui subsistera dans l'éternité pour être ma couronne et mon bonheur. O Eglise, cité de mon Dieu, qu'il est à plaindre celui qui n'est point marqué de ton nom : mais qui n'envierait la destinée d'un homme que Jésus-Christ a inscrit parmi tes enfants : *Scribam super eum nomen civitatis Dei mei, novæ Jerusalem.*

3^o Le Sauveur écrit dans l'âme de celui qui est baptisé son nom nouveau. Il est bien juste que celui qui fournit la rançon prenne inscription sur la chose achetée, et que puisque nous appartenons à Jésus-Christ d'une manière incontestable par droit de rédemption ce divin Sauveur inscrive en nos âmes ce nom qu'il a reçu du Père et que tout doit respecter depuis l'archange glorieux jusqu'au dernier des êtres. Réjouissez-vous, chrétiens, il vous marque de son nom pour vous posséder en propre, et pour être possédé par vous. Il vous marque de son nom pour vous assurer la jouissance des biens qu'il s'est acquis sur la croix et vous transférer ensuite dans son royaume éternel. Il vous marque de son nom afin que

vous soyez entièrement à lui, comme il veut être entièrement à vous. Il vous marque de son nom afin que vous puissiez user de tous les privilèges qui y sont attachés, afin que le Très-Haut se plaise en quelque sorte à reconnaître en vous son propre fils, afin qu'il vous aime de l'amour dont il a aimé son Verbe et vous glorifie de cette gloire qu'il lui a donnée dès le commencement; il vous marque enfin, selon la doctrine de saint Paul, de son propre nom pour être le gage et les arrhes de l'immortalité bienheureuse, le sceau de votre parfaite délivrance, et la louange de sa grandeur infinie.

Mais pourquoi ce nom nouveau de l'épouse de préférence à tout autre? Ecoutez le mystère. Le Verbe de Dieu avait tout fait avec le Père et rien n'avait été fait sans lui. Le nom du Verbe de Dieu se trouvait partout où se trouvait le nom du Père, et ils ne se pouvaient trouver nulle part l'un sans l'autre, aussi ils avaient l'un et l'autre, s'il m'est permis de parler ainsi, subi les mêmes destinées, ils avaient péri ensemble dans la mémoire des hommes. Quand le Fils fait revivre le nom de son Père, il fait revivre le sien avec un surcroît de splendeur et de majesté, il l'investit de tout ce que peut apporter de gloire la qualité de Sauveur. Il y ajoute une dignité nouvelle et en cela ce nom devient nouveau.

Réjouissez-vous donc, encore une fois, d'être marqués de ce nom que nul autre que lui ne connaît. Il vous transfère sa propre vertu. Il vous rétablit dans l'état du premier homme qui fut créé dans la justice et dans la sainteté. Il répare les malheurs de sa rébellion et vous ramène aux beaux jours de son innocence. Il détruit entièrement l'ouvrage de l'homme et ne laisse subsister que l'ouvrage de Dieu. Tout paraît nouveau et tout l'est en effet. Le péché originel est effacé, et c'est là, dit Bossuet, de l'aveu de tous les chrétiens, le fruit principal du baptême. L'esprit est éclairé dans ses voies, le cœur est redressé dans ses penchants, le corps même se ressent des qualités admirables qu'il reçut dans la création et de celles qu'il recevra dans la résurrection bienheureuse! *Scribam super eum nomen meum novum.*

Voyez-les, mes frères, ces chrétiens qui sortent de la piscine sacrée comme des enfants nouveau-nés, eux qui y étaient entrés avec la vieillesse du péché, dans ces temps reculés qui suivirent immédiatement la formation de l'Eglise. Ce ne sont plus dans leurs mœurs de misérables mortels sujets à tous les vices et couverts de souillures; qui ne les prendrait pour de simples intelligences, pour de purs esprits, séparés de tout ce qui appartient à l'humanité et dont toute la conversation est dans le ciel? Voyez-les, ces Constantin, ces Clovis humiliant leur tête superbe sous le joug de l'Evangile, inclinant devant les ministres du Christ leur front orné du diadème devant lequel s'incline l'univers. Quelle magie, quelle puissance a pu effacer jusqu'aux tra-

ces de leurs cruautés et expier tant de barbarie et de férocité? les eaux du baptême. Voyez-les, ces Cyprien, ces Clément, ces Justin, ces Arnobe, ces Lactance ne voulant plus savoir autre chose que Jésus et Jésus crucifié, méprisant la sagesse humaine et n'estimant que la folie de la croix; où ont-ils puisé cette étonnante doctrine? dans les eaux du baptême. Voyez-les, ces voluptueux qui mortifient leur chair avec tous ses désirs déréglés; ces ambitieux qui se renoncent eux-mêmes; ces idolâtres qui ne prostituent plus leurs hommages à des divinités ridicules ou détestables; tous ces hommes enfin qui adorent ce qu'ils avaient outragé et qui foulent aux pieds ce qu'ils avaient adoré. Comment s'est opéré un si merveilleux changement? par les eaux du baptême.

O Dieu! qu'ils sont simples, les moyens que vous employez pour opérer vos merveilles et qu'ils démontrent bien évidemment votre puissance infinie! ...

Voyez-les, mes frères! mais dans des sentiments d'admiration, ces hommes transformés en hommes tout nouveaux dans le bain salulaire mêlé avec le sang de Jésus-Christ, réchauffé par la vertu de Jésus-Christ, remué par la main de Jésus-Christ. Ne dirait-on pas ce divin Sauveur lui-même sortant du Jourdain environné de toute la gloire qui appartient au Fils unique de Dieu consacré par la plénitude de la divinité qui habite en lui, proclamé solennellement par la voix du Père céleste, désigné par la descente miraculeuse du Saint-Esprit sous la forme d'une colombe; l'adorable Trinité ne contribue-t-elle pas à leur sanctification? le Père, en les adoptant pour ses enfants; le Fils, en leur appliquant les mérites de sa mort; le Saint-Esprit en les consacrant rois et prêtres d'un ordre tout spirituel, suivant la doctrine du prince des apôtres, et pour que rien n'y manque, le ministre n'intervient-il pas pour représenter le précurseur et en remplir les fonctions?

Sainteté des eaux du baptême que l'Eglise se plaît à reconnaître dans une multitude de circonstances avant la venue de Jésus-Christ, et que peuvent signifier ces eaux du vaste abîme sur lesquelles plane l'Esprit-Saint, lorsque tout le reste est dans la confusion et le désordre? que peuvent signifier les eaux du déluge qui détruisent la masse corrompue du genre humain et qui purifient un petit nombre d'hommes sages et vertueux? que peuvent signifier ces eaux miraculeuses qui se séparent, pour laisser un libre passage au peuple de Dieu, et qui se rejoignent pour engloûtir le peuple du démon, courant à la poursuite du premier? que peuvent signifier ces eaux respectueuses devant l'arche de l'Ancien Testament, en attendant que la véritable arche du Nouveau Testament vienne les honorer de sa présence? ne le demandez plus, chrétiens: l'explication en est donnée par tout ce que Dieu fait dans le sacrement de la régénération. Pourquoi, dans le désert, ces eaux tan-

tôt douces tantôt amères? si ce n'est pour figurer que les eaux qui jaillissent pour la vie éternelle, tempérées de douceur et d'aigreur, retranchent impitoyablement tout ce que l'homme a de plus cher et lui font aimer cette circoncision douloureuse. Pourquoi ces eaux changées en sang dans les campagnes de Tanis et changées en vin aux noces de Cana? n'est-il pas visiblement annoncé que les eaux du baptême recevront leur efficacité du sang de Jésus-Christ, et qu'elles communiqueront une force toute divine qui remplira le cœur de l'homme d'espérance et de joie?

Sainteté des eaux du baptême que l'Eglise aime à conserver dans notre mémoire par des cérémonies commémoratives d'un sacrement si nécessaire. Ainsi cette eau lustrale entretenue, renouvelée avec soin aux portes de nos temples et avec laquelle nous imprimons sur notre front, en y entrant, le signe de la croix, nous fait souvenir que nous avons été purifiés par les eaux du baptême par la vertu du Calvaire, et que, par cette purification nous sommes devenus les héritiers du Père tout-puissant et les cohéritiers de Jésus-Christ. Ainsi les aspersion par lesquelles on prélude à la célébration des saints mystères, nous rappellent que du baptême nous viennent et la faculté d'y être admis et les dispositions convenables pour y participer dignement. Ainsi ce mélange de l'eau avec le vin dans le sacrifice de la messe nous rappelle, suivant le moine saint Paschase, l'eau du baptême unie au sang qui a été le prix de notre salut. Ainsi ces bénédictions que l'eau accompagne sans cesse, nous entretiennent sans cesse dans des sentiments de respect pour cette eau régénératrice dont l'Eglise s'est servie pour nous conserver nous-mêmes comme des vases d'honneur destinés à de sublimes emplois et à une gloire ineffable. Ainsi ces ablutions extérieures dans des jours de salut et de propitiation nous représentent avec toute vérité que nous sommes devenus nous-mêmes, par une plus réelle ablution, les temples du Dieu vivant et les sanctuaires de l'Esprit.

Il est impossible de ne pas se former une idée précise de l'excellence du baptême par la magnificence des expressions et la noblesse des images dont on s'est servi dans tous les temps pour la rendre sensible. Dans ce sacrement Dieu entoure notre âme d'une haie vive et épaisse qui est son Evangile et sa loi, son inspiration et sa grâce. Nous sommes habillés de Jésus-Christ, nous portons les livrées de l'Agneau, notre robe est blanchie dans son sang. Cette blancheur est un symbole parfait de notre innocence et de la candeur de notre âme. Nous tous, qui avons été baptisés en Jésus-Christ, nous avons été revêtus de Jésus-Christ. Ce divin Sauveur se revêt aussi de nous et de nos péchés, afin de nous rendre saints et irrépréhensibles devant Dieu, nous mourons au vieil Adam pour revivre de la vie du nouveau. Nous sommes ensevelis avec Jé-

sus-Christ pour ressusciter avec lui dans la gloire. « Ce sacrement, dit saint Grégoire de Nazianze, est un creuset qui nous purifie, c'est une prodigieuse transformation de notre être, c'est un retour dans le sein du Père, c'est la réparation de la nature déchirée, c'est le correctif des vices de notre origine, c'est l'enfantement de l'homme nouveau, c'est un feu qui consume les impuretés du cœur, c'est un fleuve qui entraîne mille immondices, c'est la destruction de l'homme du péché, c'est l'abolition de nos dettes, c'est une dissipation des ténèbres qui environnent notre berceau, c'est un attachement à Jésus-Christ qui nous rend étrangers sur la terre, c'est la cause du salut, c'est le perfectionnement de l'âme, c'est la clef du royaume des cieux, c'est l'affranchissement de la servitude et la rupture de nos chaînes, c'est un rétablissement dans l'état qui nous est propre. — En doit-on dire davantage, poursuit le docteur? c'est le plus magnifique et le plus excellent de tous les dons de Dieu, c'est le plus abondant et le plus nécessaire épanchement de la lumière divine qui se fasse en nous. »

J'avoue, mes frères, qu'en répétant ces dernières paroles de saint Grégoire de Nazianze, je me sens agité par des pensées diverses, je craindrais que l'illustre patriarche ne trouvât plus de termes assez forts pour exprimer la dignité, la prééminence du sacrement auguste qui renferme Jésus-Christ lui-même réellement et essentiellement, si je n'étais convaincu que le saint évêque ne parlait point au hasard et qu'il se sentait en état de concilier ce qui convient à l'un et à l'autre sacrement, si je ne connaissais toute l'étendue des dons du Seigneur.

O Dieu! quelles immenses ressources dans vos faveurs! quelle admirable variété dans vos largesses! que votre nom est saintement glorifié sur les enfants des hommes! que les émanations de votre bonté sont abondantes et remplies d'efficacité!....

J'insiste beaucoup sur l'excellence du baptême, car il vous importe infiniment; et pour ne pas rester trop au-dessous de mon sujet, j'ajoute encore ce trait. Le baptême nous donne droit aux autres sacrements: nous ne pouvons en recevoir aucun que nous n'ayons reçu celui-là. C'est la doctrine de l'Eglise. Il y a plus, nous ne retirons aucun fruit des sacrements des vivants si nous n'avons conservé l'innocence baptismale, ou si nous ne l'avons réparée par la pénitence; et dans ce sacrement même que les Pères ont appelé le baptême laborieux, une planche après le naufrage, nous ne recevons pas une seconde robe nuptiale, mais nous sommes revêtus de nouveau de la première après qu'elle a été lavée de toutes ses taches, nous suppléons par l'eau des larmes aux eaux du premier baptême que nous avons violé, nous recouvrons la vie qui déjà nous avait été donnée. Ainsi les sacrements semblent tirer leur valeur du baptême, comme de leur source et ne produisent d'effets que par la représentation et le renouvellement

des effets du baptême, tous sont renfermés dans celui-là comme dans leur germe, tous sont subordonnés à celui-là, comme les conséquences à leurs principes, il est véritablement le sacrement de la passion et de la résurrection du Seigneur, suivant un Père, le titre fondamental et primitif de tous nos droits au royaume des cieux.

Ne croyez pas, mes frères, que ce soit diminuer la grandeur du bienfait en constatant qu'il nous impose des obligations et des devoirs. C'est au contraire, comme prêche Bossuet, en honorer la magnificence. Le père de famille ne peut jamais semer que dans la vue de recueillir une ample moisson, il veut que nous fassions valoir les dons qu'il nous confie et il nous menace de nous en demander un compte rigoureux. Sa gloire et notre intérêt vont toujours de concert. C'est après les marques les plus signalées de sa bonté, que le Seigneur a exigé de l'homme un tribut de reconnaissance, de soumission et d'amour! il a accordé, ce semble, dans l'intention d'obtenir. Après le déluge, il donna à Noé les préceptes que les rabbins ont appelés Noachides; après le passage de la mer Rouge, il fit proclamer la loi sur le mont Sinai: de même après le baptême, dont ces grands événements étaient la figure, il veut que le chrétien s'attache à lui par des engagements et par des vœux, il exige que le chrétien contracte alliance avec lui. Voyons en quoi elle consiste.

DEUXIÈME POINT.

Il n'est sans doute aucun de vous qui n'ait présentes à l'esprit les obligations solennelles que tout chrétien est tenu de contracter sur les fonds sacrés du baptême ou par lui-même, ou par le ministère des parrains. Je les rappellerai néanmoins afin de fixer votre attention et parce qu'elles serviront de texte à tout ce que je vais dire. Nous renonçons à Satan, au péché, à l'éclat trompeur du monde et à ses maximes corrompues. Vous entendez ma pensée, suivez-moi je vous prie, dans le développement : 1° Nous renonçons à Satan, l'auteur de tous nos maux. Nos premiers mouvements en entrant dans la vie ne sont pas pour le Seigneur qui nous la donne, le démon en recueille les prémices et les infecte de son souffle empesté, nous devenons ses esclaves aussitôt que nous augmentons le nombre des habitants de la terre; mais le Seigneur qui a sur nous, de toute éternité, des desseins de miséricorde, nous rachète de ce dur esclavage et nous appelle à la liberté de ses enfants; il nous fait passer des plus épaisses ténèbres à son admirable lumière, il efface le caractère de la bête pour nous marquer de son sceau, il inspire aux élans de notre cœur une sainte direction : en un mot, il nous consacre dans nos trois puissances où consiste l'image de Dieu, ou si l'on veut, dans nos trois actes principaux : le jugement, l'intelligence et l'amour.

Au moment où va se consommer ce mys-

tère de charité de la part du Seigneur, nous nous lions à lui par le plus saint des contrats en témoignage de notre reconnaissance pour l'inestimable don que nous départ sa bonté infinie, nous lui jurons de ne renouer jamais les liens qu'il daigne briser et de renoncer pour toujours à la tyrannie dont il nous délivre. Voilà les bienfaits du Seigneur d'une part, et de l'autre, l'obligation qui y est attachée de notre propre consentement.

Et maintenant, faisant à votre égard l'office que faisait autrefois Moïse à l'égard des Hébreux, puis-je m'empêcher de vous reprocher amèrement la violation de la plus sainte alliance? Vous avez tout reçu, vous avez tout promis, qu'avez-vous exécuté? à peine avez-vous pu faire usage de votre raison que vous avez regretté de ne plus porter les livrées du plus impitoyable des maîtres, vous êtes rentrés sans répugnance sous sa domination et vous avez fait gloire de lui appartenir; vous avez rendu inutile la victoire de Dieu et contribué au triomphe de son rival. Du sommet des montagnes éternelles, vous êtes retombés dans l'abîme infernal. Race de Chanaan, vous vous êtes enivrés du raisin de Sodome et du poison de Gomorrhe. Vous avez changé la capacité de votre âme pour la faire servir de retraite aux légions de Satan.

2° Nous renonçons au péché. L'apôtre saint Paul écrivant aux Corinthiens leur disait autrefois : *Est-ce que vous ignorez que les injustes ne seront point héritiers du royaume de Dieu? Ne vous y trompez pas; ni les adultères, ni les idolâtres, ni les intempérants, ni les ravisseurs du bien d'autrui, ni les avares, ni les détracteurs n'entreront point dans le royaume des cieux*; et il ajoutait avec un sentiment de consolation : *C'est ce que quelques-uns d'entre vous ont été jadis, mais vous avez été lavés, vous avez été sanctifiés au nom de Jésus-Christ et par la vertu de Dieu.* (I Cor., VI, 9-11.) Ne puis-je pas vous dire avec un sentiment bien différent : Vous avez renoncé à l'idolâtrie, à l'impudicité, à l'injustice, à la calomnie, à l'avarice, à l'intempérance, mais où en êtes-vous maintenant? Avez-vous tenu la promesse de ne jamais tomber dans ces horribles péchés; les anges témoins de vos serments, n'ont-ils pas été les témoins de vos prévarications? et ce grand Dieu qui vous mit dans le cœur des désirs vertueux, n'a-t-il pas été cruellement outragé, n'a-t-il pas été indignement trompé par le changement qui s'est opéré en vous et par la dépravation de vos mœurs?...

Que d'hommes ont substitué au culte insensé des idoles le culte non moins insensé de l'objet qu'ils ont divinisé dans le délire de leurs passions! Que d'hommes plongés dans ce vice infâme, dans cet abominable péché que la bouche du chrétien ne doit jamais prononcer! Que d'hommes ne se font aucun scrupule de dépouiller la veuve et l'orphelin et de s'approprier le bien d'autrui! Que d'hommes placent tout le bonheur

de la vie dans leurs richesses et ne respireront que pour en amasser ! Que d'hommes dont la langue envenimée n'épargne pas les réputations les mieux établies et attaque ce qu'il y a de plus sacré ! Que d'hommes enfin, adonnés aux excès de la table, n'ont pas d'autre Dieu que leur ventre, suivant l'expression de saint Paul. (*Philipp., III, 19.*)

Je veux, mes frères, que parmi vous il s'en trouve peu qui se soient souillés de ces crimes énormes dénombrés par l'Apôtre ; mais sont-ce les seuls qui excluent du royaume des cieux, et en est-il beaucoup qui puissent se flatter d'être à l'abri de tout reproche ? vous êtes exempts de ceux-là, mais êtes-vous exempts de tout autre ? Vous êtes purs, mais l'êtes-vous entièrement ? Ah ! Jésus-Christ répond pour moi : *Vous êtes purs, mais non pas tous* (*Joan., XIII, 10*), mais non pas tout à fait.

3^e Nous renonçons au monde et à ce qui est dans le monde. Quoi donc ! que nous offre-t-il de si dangereux pour le fuir avec tant de précaution ? apprenez-le de l'apôtre bien-aimé : *Tout ce qui est dans le monde est ou concupiscence de la chair ou concupiscence des yeux ou orgueil de la vie ; ce qui ne peut venir du principe de tout bien, mais du père du mensonge.* (*I Joan., II, 6.*)

Il est donc vrai que nous avons renoncé à la concupiscence de la chair, c'est-à-dire à tout ce qui foment en nous les désirs déréglés de nos passions brutales. Hélas ! s'en aperçoit-on dans le cours ordinaire de la vie, ou plutôt ne s'aperçoit-on pas du contraire ? Que d'inventions nouvelles pour multiplier les jouissances et réveiller les sens émoussés ! tous les efforts de l'esprit humain ne sont-ils pas tournés de ce côté ? Ici, les théâtres enfantent des prestiges pour ravir à l'innocence son trésor et sa beauté, pour apprendre à secouer le joug de l'autorité paternelle, pour insinuer des leçons de fraude et d'artifices, pour faire avaler imperceptiblement la coupe de la volupté. Là des sons lubriques énervent le courage de la jeunesse, dégradent son caractère, et portent dans tous les cœurs l'ivresse des plaisirs ; partout des images obscènes, des gravures licencieuses enflamment l'imagination, troublent les têtes et achèvent d'enfoncer dans l'abîme du vice cette malheureuse génération. Bien loin de réprimer les aiguillons de la concupiscence de la chair, il semble qu'on s'étudie à les stimuler, on lui a ôté tout frein et elle commande en souveraine dans ce monde dissolu. Les hommes ont renoncé à ce qu'ils tenaient du ciel et ils ne sont plus attachés qu'à ce qui vient de la terre.

Il est donc vrai que nous avons renoncé à la concupiscence des yeux. Hélas ! qui le croirait ! je ne viens point exagérer ce torrent des modes qui entraîne les personnes du sexe, ni tonner sans réserve et sans mesure contre cette inconstance qui les fait varier sans cesse dans leurs ajustements. Il n'importe pas beaucoup à la religion, je le confesse avec saint Augustin (*Cité de Dieu*),

quelle que soit la forme, quelle que soit la couleur des habits ; mais il importe que la décence soit respectée, il importe qu'un faste intolérable ne dévore pas la substance des familles, il importe que des créanciers ne soient pas les victimes des caprices d'un jour, il importe que la vanité ne soit pas alimentée. Assurez-moi, femmes chrétiennes, que vous êtes fidèles à ces règles sacrées et, sur ce point, je n'ai plus rien à vous dire.

Je ne viens point censurer impitoyablement cette pompe des ameublements qui fait de la demeure des opulents du siècle le séjour des délices, ces ornements qui la décorent, cette recherche des tableaux des grands maîtres, de statues estimées, de vases antiques, de draperies élégantes et de tout ce que la magnificence peut étaler de plus riche et de plus somptueux : je sais qu'il faut protéger les beaux-arts, favoriser le commerce, encourager l'industrie, faire circuler les espèces. Mais cette manie n'est-elle pas au-dessus de vos forces et de votre état ? Mais, pour la satisfaire, ne laissez-vous pas mourir vos propres frères dans la misère ? Mais n'est-ce pas du sang des malheureux que vous exprimez le suc dont se nourrit ce luxe antichrétien ? Mais ne vous l'a-t-on pas dit, que s'il n'y avait pas de luxe il n'y aurait pas de pauvres ?

Je ne viens point, frondeur importun et chagrin, condamner toute espèce de dépense pour des embellissements qui flattent la vue. A Dieu ne plaise que je fasse le procès à tant de personnes d'une vraie piété qui, sans sortir des voies de la perfection, ont pu se permettre quelques satisfactions légères dans leur condition. Mais je viens répéter avec l'Evangile qu'il ne vaut pas la peine d'embellir ce lieu d'exil d'où la volonté du Seigneur peut nous rappeler à chaque instant, et qu'il ne faut pas multiplier les objets capables de souiller nos regards, de transmettre à notre âme des impressions voluptueuses, et de diminuer le profond recueillage que nous devons garder au milieu des enchantements du monde.

Il est donc vrai que nous avons renoncé à l'orgueil de la vie. Hélas ! disons plutôt, que nous avons arrosé, cultivé et fait croître le germe fatal que le malheur de notre origine avait placé au dedans de nous-mêmes ; que l'orgueil a suivi en nous le progrès des années, qu'il s'est fortifié de tout ce qui aurait dû l'affaiblir ; qu'il n'est pas jusqu'à la vertu opposée qui n'ait contribué à son accroissement. Où sont-ils ces enfants de l'homme sur qui l'orgueil n'ait aucune prise ? Où est-il cet asile sur la terre où l'orgueil ne trouve point d'accès ? Où est-il cet état si privilégié qui prémunisse si bien ceux qui le professent que l'orgueil ne vienne point jusqu'à eux ? Combien donc, même en faisant sur nous la plus sincère attention, pour nous préserver de ses atteintes, devons-nous craindre qu'il ne se

soit introduit à notre insu et que nous en soyons les esclaves?...

Nous renonçons aux maximes corrompues du monde pour ne nous attacher qu'aux maximes saintes de l'Evangile. C'est ici, j'ose le dire, que le triomphe du monde sur Jésus-Christ et sa morale paraît le plus complet. La sainte austérité des préceptes divins a effrayé la mollesse des enfants du siècle, et ils se sont fait des lois mondaines qui favorisent leurs penchants. Ce monde a commencé par enfreindre l'Evangile de la vertu et il a fini par composer l'Evangile des passions, pour autoriser, par sa doctrine, la malice des œuvres. Des théories funestes sont venues anéantir et perdre la conscience, même quand les mœurs ont été anéanties et perdues.

Que lisons-nous dans les livres saints sur les biens de la terre? Que nous ne devons point y attacher notre cœur; que leur caducité nous en doit inspirer des sentiments de mépris; qu'un caprice de la fortune, parlons plus sainement, que la main de la Providence peut nous enlever en un clin d'œil ces richesses entassées avec tant de peines et nous faire passer du sein de la prospérité et de l'opulence au sein du dénuement et de la détresse; que les plus riches ne sont pas les plus heureux parce qu'il leur reste toujours des désirs à combler, et que plus ils s'efforcent de les contenter, plus ils les multiplient, plus ils les aiguissent; que l'insatiable cupidité ne dit jamais: C'est assez. Que répond à cela le monde? Les richesses, en faisant notre bonheur, constituent tous nos droits dans la société; les hommes ne sont considérés qu'à proportion de leurs biens, et le mérite de la plupart d'entre eux est en espèces sonnantes; de là s'ensuit qu'il ne faut perdre aucune occasion de s'enrichir, qu'il faut en faire naître.

Quelles sont les maximes de l'Evangile sur les plaisirs des sens? Qu'il faut y renoncer si nous voulons être dévoués disciples de Jésus-Christ et porter notre croix tous les jours de la vie; que ceux qui nagent dans les délices seront, comme le mauvais riche, ensevelis dans les flammes éternelles et que ceux qui recueillent avec douleur les miettes qui tombent des tables de la profusion et de la sensualité, seront portés avec Lazare dans le sein d'Abraham; qu'il n'est pas de la dignité de l'homme de s'occuper uniquement des sens; qu'il a reçu une âme faite à l'image de Dieu, pour une plus noble destination; que les plaisirs les plus recherchés laissent dans le cœur un vide affreux, qu'ils excitent, qu'ils entretiennent le feu des passions, et détruisent la santé. Écoutons maintenant les maximes du monde: La vie n'est supportable que par les plaisirs qu'on se donne; puisqu'elle passe vite, jouissons du présent, et demain, nous payerons sans regret le tribut à la nature.

Qu'y a-t-il de plus fortement inculqué dans le Nouveau Testament que l'oubli des

injures? fut-il de loi plus claire, plus précise que celle qui nous ordonne de sacrifier à la volonté du Seigneur tout ce que la vengeance peut avoir d'attraits? Qu'y a-t-il de plus formellement contredit dans la doctrine du monde? Il y a de la lâcheté à ne pas se venger; la réputation est un bien dont on ne doit jamais se laisser dépouiller; tout affront est un coup de poignard qui en provoque un autre, une tache qui ne peut être lavée que dans le sang de celui qui en est l'auteur; rien n'est comparable au contentement d'un homme qui peut écraser son rival et détruire son adversaire.

L'Evangile nous dit: Malheur à celui qui affecte les premières places; quiconque s'élève sera humilié. Le monde nous dit de son côté: Heureux celui qui n'épargne rien pour étendre sa domination; quiconque est modeste sera traîné dans la boue. L'Evangile nous dit: Malheur à celui dont la bouche impure distille le fiel et l'amertume qui, dans sa témérité, ne respecte ni le ciel, ni la terre. Le monde nous dit de son côté: Heureux celui qui conserve dans ses discours toute l'indépendance d'un homme libre et qui parle de tout au gré de son caprice. L'Evangile nous dit: Malheur à celui qui fait le mal pour qu'il en résulte un bien. Le monde nous dit de son côté, heureux celui qui parvient à son but, quels que soient les moyens qu'il emploie. L'Evangile nous dit: Heureux celui dont les promesses sont un gage toujours certain et qui, sous un air de sincérité ne cache point un cœur perfide. Le monde nous dit de son côté: Malheur à celui qui ne sait pas tromper, qui ne se fait point de faux-fuyants pour se débarrasser des engagements qu'il a contractés à sa perte.

Grand Dieu! l'édifice sacré de la morale évangélique n'est-il pas entièrement renversé par ces maximes corrompues? Reste-t-il seulement une colonne debout, au milieu de tant de débris et de ruines, comme un mémorial de l'œuvre de votre sagesse?...

Et vous, mes frères, de quel parti vous êtes-vous rangés dans cette lutte scandaleuse entre le monde et la religion? Quelles maximes avez-vous fait prévaloir dans ces moments critiques où il s'agissait d'autoriser un intérêt pressant? Vous êtes-vous opposés comme un mur d'airain au torrent qui dévaste la maison d'Israël? Vous êtes-vous souvenus du pacte que vous aviez fait avec le Seigneur de défendre sa vérité aux dépens de ce que vous avez de plus cher? Avez-vous pensé seulement aux anathèmes que Jésus-Christ a lancés contre le monde et sa doctrine perverse?

Pour moi, mes frères, quand je pense que, dans les grandes assises du genre humain, comme parle Bossuet, le code sacré de nos obligations sera mis sous les yeux d'un chacun de nous, et nos actions confrontées avec lui, la terreur et l'effroi s'emparent de mon être et transpercent mes os.

Grand Dieu! quelle opposition ne se

trouvera-t-il pas entre ma conduite et la règle invariable que vous m'avez donnée? Quelle excuse pourrai-je alléguer pour justifier mes fréquentes révoltes! J'ai juré devant vous de porter jusqu'à la fin le joug de l'Évangile, et je l'ai jeté loin de moi; de marcher dans la voie étroite qui conduit à vous, et j'ai suivi la voie large et semée de fleurs qui mène à la perdition; de repousser les suggestions de Satan, et j'ai prêté l'oreille à sa voix insidieuse; d'éviter le mal, et je m'y suis enfoncé sans remords; de renoncer au monde, et il n'a cessé d'être l'idole de mon cœur; de condamner les fausses maximes, et je les ai constamment approuvées dans mon esprit et par mes œuvres. Comme ma propre conscience va s'élever contre moi! Quel besoin aurai-je d'un autre juge que moi-même? Ne serai-je pas suffisamment condamné par le sentiment intime de la violation de mes engagements.

O mes chers auditeurs, avant que le juste juge nous oppose à nous-mêmes, entrons dans un examen rigoureux de notre conscience, et condamnons sans pitié tout ce qui se trouvera de contraire aux obligations de notre baptême. Que le livre où sont contenues nos espérances et qui renferme également nos devoirs demeure ouvert sous nos yeux, qu'un chacun y relise sans cesse les promesses solennelles qui ne s'effaceront jamais: Je renonce à Satan, à ses pompes et à ses œuvres; je renonce à l'éclat trompeur du monde, à ses maximes dépravées et au péché; c'est à Jésus-Christ que je veux m'unir, c'est Jésus-Christ que je veux suivre, c'est pour Jésus-Christ que je veux vivre et mourir. *Amen.*

SERMON IV.

SUR LA RÉVÉLATION.

PREMIER EXORDE POUR LE JOUR DE NOËL.

Multifariam multisque modis olim Deus loquens patribus in prophetis, novissime diebus istis locutus est nobis in Filio. (Hebr., I, 1, 2.)

Dieu a parlé autrefois à nos pères en diverses occasions et en diverses manières, par les prophètes; et il nous a parlé en ces derniers temps par son propre Fils.

Les temps prédits par les prophètes sont enfin accomplis, le Seigneur exécute sa promesse. La Judée voit paraître celui qui fait sa gloire et son plus bel ornement; les nations seront satisfaites: *Un fils nous est donné; un enfant nous est né. (Isa., IX, 6.)* Les nuées s'abaissent pour produire le Juste. La terre s'entrouvre pour laisser un libre passage au Sauveur naissant. Le ciel est ébranlé; et aussitôt le dominateur va se mettre en possession de son temple. Le Fils de Dieu, le Fort par excellence, le Père du siècle futur, l'Ange du grand conseil, le véritable Emmanuel, incarné dans le sein d'une Vierge, ouvre les yeux à la lumière et naît dans une étable, au milieu de la pauvreté et dénué de tout secours.

Des légions d'esprits bienheureux annoncent cette grande nouvelle à des hommes simples, à des hommes de désirs, qui sou-

piraient ardemment après la venue du salut d'Israël. Ils entonnent les louanges du nouveau-né, et font entendre, sous la voûte des cieux, un mélodieux cantique en l'honneur du Très-Haut, dont ils célèbrent la gloire et les bontés éternelles. Le genre humain a pris part à leurs chants d'allégresse; ils lui annoncent des jours de prospérité, d'abondance et de paix qui vont luire sur lui.

Quelle prospérité! quelle abondance! quelle paix! Chrétiens, qui pourrait l'exprimer? Quand le Verbe de Dieu descend du sein de son Père pour habiter parmi nous, quand il met en travail la nature tout entière pour hâter sa naissance, quand il se fait annoncer sous les titres les plus tendres et les plus favorables, ce n'est pas pour nous donner une paix par mesure et des grâces bornées: c'est afin que nous puisions dans sa source et que nous soyons remplis de sa plénitude: c'est afin que tout ce qu'il possède devienne notre propriété, et qu'il soit lui-même notre héritage.

Parmi les nombreux bienfaits que nous a procurés l'incarnation du Verbe, j'en veux choisir deux pour en faire le sujet de ce discours. Notre divin Sauveur est venu éclairer notre esprit abandonné aux plus épaisses ténèbres, et diriger nos pas dans les sentiers de la justice. Il est venu nous révéler de sublimes mystères, et nous commander de grandes vertus. Il est venu nous apprendre tout ce que nous devons croire, premier point; tout ce que nous devons faire ou éviter: deuxième point.

Qui me donnera que mes paroles soient écrites sur une lame de plomb, avec un stylet de fer, pour se perpétuer d'âge en âge, s'écriait le saint homme Job (XIX, 23, 24) tout rempli de l'esprit prophétique, et ne pouvant se contenir dans l'admiration des vérités consolantes que Dieu lui dévoilait?

O mon divin Sauveur, des vérités bien plus consolantes encore se présentent à ma pensée. Je me propose de tracer aujourd'hui le tableau de la foi et de la morale évangéliques, moi qui ne suis qu'un roseau agité par le vent. Mais j'ose compter sur votre assistance, et je l'implore par l'entremise de celle qui vous mit au monde. *Ave, Maria.*

DEUXIÈME EXORDE, POUR LA FÊTE DE L'ANNONCIATION.

Verbum caro factum est, et habitavit in nobis. (Joan., I, 14.)

Le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous.

Les Juifs incrédules demandaient sans cesse des signes de la protection du Seigneur, dans le temps même qu'ils les voyaient se succéder rapidement sous leurs yeux. L'impie Achaz, non content des prodiges que le Dieu de ses pères avait multipliés dans la Judée, en provoque de nouveaux, et le Dieu de ses pères lui déclare, par la bouche d'Isaïe, que celui qu'il lui prépare surpassera tous ceux qu'il a donnés jusqu'alors. Quel est donc ce prodige étonnant? *Une vierge concevra et enfantera un fils*

qui sera le véritable Emmanuel (Dieu avec nous). « *Ecce virgo concipiet.* » (Isa., VII, 14.)

Des siècles se passent avant que le Seigneur accomplisse sa promesse. Mais enfin le jour déterminé arrive, et le Seigneur sort de son secret; il députe son ange vers une vierge de Nazareth, fiancée à un artisan de la race royale, il lui fait dire ces paroles remarquables : *Vous concevrez dans votre sein, et vous enfanterez un fils que vous nommerez Jésus. « Ecce concipies in utero, » etc. Il sera saint, on le reconnaîtra pour le Fils du Très-Haut : « Et Filius Altissimi vocabitur. »* (Luc., I, 32.) Le Seigneur diffère quelquefois l'attente des nations, mais il ne les frustre jamais. Il tient dans ses trésors les grands événements comme les grandes faveurs, il les en retire quand il le faut.

Si le Verbe de Dieu descend du sein de son Père pour habiter parmi nous, s'il met en travail la nature tout entière pour hâter sa venue, s'il se fait annoncer sous les titres les plus tendres et les plus favorables, ce n'est pas pour nous donner une paix par mesure et des grâces bornées, c'est afin que nous puissions dans sa source et que nous soyons remplis de sa plénitude, c'est afin que tout ce qu'il possède devienne notre propriété, qu'il soit lui-même notre héritage.

Parmi les nombreux bienfaits que nous a procurés l'incarnation du Verbe, j'en veux choisir deux pour en faire le sujet de ce discours. Notre divin Sauveur est venu éclairer notre esprit abandonné aux plus épaisses ténèbres, et diriger nos pas dans les sentiers de la justice, il est venu révéler de sublimes mystères et nous commander de grandes vertus. Il est venu nous apprendre tout ce que nous devons croire : premier point ; tout ce que nous devons faire ou éviter : second point.

PREMIER POINT.

Jésus-Christ, en devenant le docteur du genre humain, n'a pas prétendu nous introduire dans le sanctuaire impénétrable de la Divinité qu'aucun homme vivant ne vit jamais à découvert, ni même anticiper sur l'état à venir, sur la vie future où nous connaissons Dieu; autant qu'il est possible de le connaître à quiconque n'est pas Dieu. Son dessein a été seulement de nous donner de l'essence divine les notions que la faiblesse humaine peut comporter, qui excitent, qui entretiennent en nous des désirs salutaires et une noble émulation d'en savoir davantage dans le ciel, qui nous servent de flambeaux dans les régions de ténèbres jusqu'à ce que le soleil de justice répande dans nos âmes des torrents de lumière; son dessein a été de nous laisser entrevoir les profondeurs des perfections éternelles, mais non pas de nous faire descendre dans le fond de cet abîme. De même, il n'a pas voulu contenir notre curiosité sur une multitude de questions subtiles, touchant la nature et les destinées de l'homme; il ne nous a appris que ce qui importe à notre bon-

heur éternel, que ce qui peut édifier la foi, que ce qui facilite la pratique du bien et la fuite du mal. Son enseignement ne contient qu'un très-petit nombre d'articles nécessaires à savoir, et qu'on ne savait pourtant pas aux jours qui ont précédé sa venue.

1^o Je dis que Jésus-Christ nous a fait connaître tout ce qu'il faut savoir de Dieu; il a parlé de cet être mieux que personne avant lui n'avait fait. Des sages, en contemplant l'univers, avaient admis l'existence d'un pouvoir intelligent et suprême, éternel et nécessaire. Peut-être était-il impossible à la raison humaine, dénuée de tout secours divin, de faire un pas plus avant, et on peut le conjecturer par les extravagances et les contradictions qui ont échappé aux plus grands génies de l'antiquité, toutes les fois qu'ils ont osé raisonner sur les attributs de la Divinité, parce que, dit saint Clément d'Alexandrie, il n'appartient point à la créature de connaître son Créateur et d'en parler dignement, ne pouvant ni se connaître ni bien penser d'elle-même; parce que, suivant l'inscription de la statue d'Isis, nul mortel n'est capable de soulever le bandeau qui en couvre le front. Moïse et les prophètes ont eu le secours qui manquait aux Gentils : l'Esprit-Saint a parlé par leur bouche, il a guidé leur plume, et cependant, les livres qu'ils ont écrits, avec leur brillante poésie et leurs magnifiques images, ne semblent pas donner de Dieu une idée entièrement parfaite. C'est dans la doctrine de Jésus-Christ qu'on trouve ce qu'il est.

(Saint Augustin.) Dieu est celui qui est (*Exod.*, III, 14) : celui en qui le non être n'a point de lieu, celui qui ne souffre point de déclin : Dieu est un vaste océan d'existence, et c'est de lui qu'elle émane : Dieu est un dans son essence, et il opère toutes choses en tous selon son bon plaisir. Dieu n'est qu'esprit, que raison, qu'intelligence, et là se réduisent à leur juste valeur les expressions figurées, ces emblèmes fréquents, qui lui donnent des organes et des membres comme à l'homme; Dieu est invisible à nos yeux et il ne peut tomber sous nos sens; Dieu est immense et il est partout tout entier. *Nous sommes en lui, nous vivons en lui, nous agissons en lui.* (*Act.*, XII, 2.) C'est un cercle dont le centre est partout et la circonférence nulle part. Dieu est indépendant, il donne des lois à tout ce qui respire et n'en reçoit que de lui-même, il agit sans contrainte comme sans nécessité; Dieu n'est affecté d'aucune passion, et le repentir, la colère, la vengeance, la jalousie, la compassion ne peuvent être attribués littéralement au Père des lumières qui ne reçoit ni changement ni ombre par aucune révolution. Seul digne de venger le crime et de couronner la vertu : seul capable de rendre heureux le cœur de l'homme, par la possession de son être, et d'en faire le tourment par son absence. Voyant tout par

lui-même, il éclaire les abîmes de la conscience. Le néant comparait devant lui et en reçoit sa fécondité; tous les temps disparaissent et l'éternité est le présent. Il régit tout avec sagesse, il pourvoit abondamment aux besoins de ses créatures. Rien n'arrive sans son ordre ou sa permission. Il ne tombe pas même un seul cheveu de notre tête que sa volonté suprême ne le fasse tomber. *Dieu est charité* (I *Joan.*, IV, 16), et cet attribut éclate si éminemment dans l'Evangile, qu'il s'est trouvé des hérétiques qui ont prétendu que le Dieu de l'Ancien Testament n'était pas le Dieu du Nouveau. Détestons cette impiété, mais reconnaissons pourtant que la justice divine paraît dominer dans le premier et que la clémence se montre plus souvent dans le second; que l'Eternel, armé de la foudre, répandait la terreur parmi les Hébreux et ne faisait que des esclaves; que le Dieu des chrétiens, précédé de sa bonté, attire tout à lui, par l'odeur de ses parfums, et ne fait que des enfants. *Dieu ne tente personne* (Jac., I, 13) : il ne permet pas même que nous soyons tentés au delà de nos forces (I *Cor.* X, 13.), il n'a pas créé le mal et il en sait tirer le bien. Il ne hait rien de ce qu'il a fait, il n'a acception de personne (*Coloss.*, III, 25), il aime tous les hommes sans exception de temps et de lieu, et il veut sincèrement que tous soient sauvés. (I *Tim.*, II, 4.)

O mon Dieu, est-ce là vous créer à notre image, et vous prêter nos passions, comme nous le reprochent ces déistes? Ah! s'il existe un premier être, s'il a daigné se manifester aux hommes, peut-il être autrement que nous le représente Jésus-Christ? ne sont-ce pas là les traits qui lui conviennent, et les attributs pour lesquels nous conservons son essence? . . .

Dès l'origine des choses, l'adorable Trinité avait imprimé partout l'empreinte de son cachet. Nous en trouvons des caractères dans l'histoire de la création de l'homme, mais des caractères légers et presque imperceptibles. Il fallait des grâces spéciales pour les déchiffrer; il n'est pas si difficile, à mesure que les temps se déroulent et que le genre humain se multiplie, d'en apercevoir plus de traces. La Trinité se découvre un peu plus; mais toujours cependant un voile mystérieux la dérobe aux regards de la multitude. Il n'est que quelques patriarches qui aperçoivent dans le lointain la lumière qui s'avance et qui doit éclairer le plus sublime des mystères. Pour eux les types sont plus frappants et plus distincts, sans cesser toutefois d'être des types et des figures: pour le reste des hommes, la réalité n'a point encore paru.

Il est dit d'Abraham qu'il vit trois anges et qu'il en adora un seul (*Gen.*, XVIII, 2), reconnaissant, dit saint Ambroise, l'unité dans les trois qui le visitaient. Eh! combien d'autres faits viennent à l'appui de celui-là! . . .

La loi et les prophètes renferment une

foule de témoignages incontestables de ce dogme fondamental. Mais qu'est-ce qui pouvait s'en procurer la clef? Ils étaient comme scellés et personne n'était en état de lever le sceau. Jésus-Christ devient notre Maître et nos yeux se dessillent, et nous apercevons clairement ce qui était enveloppé dans l'ombre, il n'est plus possible de s'y méprendre; celui qui s'est dit la lumière du monde a tout éclairci, il a fixé le sens des Ecritures, il a fait jaillir des sillons lumineux dans la profondeur de la nuit; enfin il a développé le germe de la plus importante vérité; nous avons appris que dans l'unité de nature il y a trinité de personnes; que les trois personnes divines sont unies et distinctes tout ensemble; qu'il ne se trouve entre elles aucune inégalité; que l'une ne possède rien que les deux autres ne possèdent comme elle; que tout leur est commun, excepté le nom et le rang qui est propre à chacune d'elles et qui est incommunicable.

Jésus-Christ nous a appris quelle est cette puissance du Père qui est le principe et la source de la Divinité; cette intarissable fécondité qui communique son essence sans aucune diminution à un autre lui-même.

Jésus-Christ nous a appris quelle est la génération du Verbe engendré avant l'aurore dans le sein de son Père; quelle est la dignité du Fils unique du Très-Haut en qui il a mis toutes ses complaisances, à qui il a donné tout pouvoir dans le ciel, sur la terre et dans les enfers; le miroir sans tache de la majesté de Dieu et l'image de sa bonté, selon Salomon, ou, comme parle l'Apôtre, le rayon resplendissant de la gloire de Dieu et la vive empreinte de sa substance. *L'alpha et l'oméga, le commencement et la fin, le Seigneur qui est, qui était et qui viendra dans sa majesté juger les vivants et les morts.* (*Apoc.*, I, 8.) *Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu.* (*Offic. Eccles.*)

Enfin Jésus-Christ nous a appris ce que nous ignorions sur l'Esprit de vérité qui procède du Père, qui prend du Fils, qui est envoyé du Père; l'amour éternel et subsistant du Père et du Fils, sage comme eux, parfait comme eux, infini comme eux, en tout semblable à eux.

O mystères inconcevables! je m'anéantis, je me confonds devant vous. Quoique je ne puisse percer les ténèbres qui vous environnent encore, pour moi du moins, je n'aurai point à me reprocher de vous avoir profanés dans mon cœur... 2° Je dis que Jésus-Christ nous a fait connaître tout ce qu'il faut croire de l'homme. Nous ne pouvons être indifférents sur notre propre sort. Il nous importe de savoir ce que nous sommes, d'où nous venons, où nous allons. Or Jésus-Christ a satisfait à tous ces points. Il nous a découvert notre nature, notre origine, notre chute déplorable, notre destination éternelle. Quelques traits de ce tableau étaient épars çà et là dans les livres de l'Ancien Testament. Mais ils manquaient de chaleur et d'harmonie. Il fallait les re-

cueillir et en former un tout complet; il fallait leur donner la perfection dont ils étaient privés et leur imprimer en quelque sorte le mouvement et la vie. N'est-ce pas là ce qu'a fait le docteur de la nouvelle alliance?...

Nous lisons dans la *Genèse* que Jéhovah, après avoir formé le corps de l'homme du limon de la terre, répandit sur sa face un souffle de vie, et le rendit ainsi vivant et animé. Nous y lisons encore que *le Seigneur Dieu créa Adam à son image et à sa ressemblance* (*Gen.*, I, 27); ce qui ne peut s'entendre que de l'âme, cette fille de son souffle. Néanmoins le dogme de la spiritualité de l'âme n'avait pas été clairement compris ou la tradition s'en était obscurcie à travers l'immensité des siècles, et lorsque Jésus-Christ parut sur la terre, il n'était guère connu que d'une secte méprisable par sa fausse piété. Mais Jésus-Christ en raffermir la croyance et ne laissa plus de doute.

Les ténèbres répandues sur le dogme de la spiritualité de l'âme s'étendaient aussi sur le dogme de l'immortalité. Dieu n'avait laissé échapper que quelques faibles étincelles de cette consolante vérité. Si la raison ne s'opposait point à cette idée, elle seule ne la prouvait pas non plus (4); et si le successeur de David avait vu *l'esprit de l'homme retourner à Dieu qui l'a donné* (*Eccle.*, XII, 7); si le prophète Daniel avait prédit *la résurrection des morts; des uns, pour la vie éternelle; des autres, pour une éternelle confusion, afin de vivre toujours* (*Dan.*, XII, 2), le gros de la nature n'en avait qu'une idée très-vague, et la Synagogue était si éloignée d'en faire un article de foi, qu'elle souffrait dans son sein, qu'elle élevait aux dignités les plus éminentes ceux qui s'en déclaraient hautement les ennemis. La récompense de la soumission à la loi semblait être bornée à des biens temporels. Mais Jésus-Christ a posé pour fondement de sa religion la certitude de l'existence de l'âme, après la dissolution du corps, et celle d'un avenir éternel. Il a révélé en quoi consiste et le bonheur des élus dans le ciel, et le malheur des réprouvés dans l'enfer. Il a fait envisager l'un et l'autre comme un encouragement dans la pratique pénible de la vertu, ou comme un frein salutaire à la violence de nos passions.

Enfin la chute de nos premiers parents était, à la vérité, racontée dans le troisième chapitre de la *Genèse*. On y lisait avec douleur que les auteurs du genre humain étaient tombés d'un état de justice, de sainteté et d'immortalité, dans un état de dégradation et de ruine. Mais il n'y était point question de la transmission du péché d'Adam à sa postérité, et bien que Moïse nous conduise suffisamment à cette science, en faisant naître d'Adam des enfants qui lui ressemblent, bien que l'arabe Job et le Prophète-Roi l'aient enseigné depuis; toute-

fois il est permis de douter que les juifs charnels ainsi que les sages de la gentilité aient été plus loin que le pressentiment sur ce point. Ils en sentaient les effets sans en savoir la cause. Mais depuis l'incarnation du Verbe, cette vérité est devenue populaire. Nous savons que nous sommes tous maudits dans notre origine; que notre naissance est infectée dans sa source; que nous avons tous péché en un seul; que nous sommes tous, en ouvrant les yeux à la lumière, des vases d'ignominie et de rebut; et que, si nous ne renaissions de nouveau, nous ne pourrions entrer dans le royaume des cieux.

Tel est le sommaire de la foi catholique. Telles sont les vérités principales que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre et qui servent de fondement aux autres. Quelles sont élevées, quelles sont inconcevables! Et quel autre que Dieu a pu les révéler aux hommes? De quel autre principe sont-elles émanées? L'homme n'ayant pu les trouver, ne faut-il pas qu'elles viennent de Dieu?

Mais, disent les incrédules, n'est-ce pas outrager la raison que de l'obliger à croire ce qu'elle ne comprend pas (5)? N'est-ce pas vouloir que Dieu fasse les contradictoires, en le supposant auteur de la révélation comme il l'est de la raison? Non, mes frères, non, le plus bel usage que nous puissions faire de la raison, c'est de la soumettre aux vérités que Dieu nous a révélées. La raison nous apprend qu'elle a ses bornes et son domaine; que notre intelligence n'est que ténèbres devant la science de Dieu; qu'il y a une infinité de phénomènes dont nous ne nions pas l'existence, quoique nous n'en puissions comprendre la cause *ni la plus grande partie des effets*; que la nature a la tête couverte d'un voile que personne ne peut lever; qu'il y a des propriétés évidentes de la nature dont le principe ne sera jamais connu de nous; que la philosophie avec sa présomption ne donne pas l'explication de tout; qu'elle est souvent forcée de répondre : *Je n'en sais rien? Que sais-je?* que l'homme s'embrouille souvent à force de recherches et de raisonnements; que nous ne devons pas refuser notre acquiescement à des articles que Dieu nous propose, quoique ces articles nous passent, parce que Dieu, qui connaît tout, est l'objet immédiat de notre foi; que tout ce que nous avons à faire, c'est de nous assurer que Dieu a réellement parlé; dès que ce fait est incontestablement prouvé, qu'il est au-dessus de toute objection, sensible à toutes sortes d'esprits, il ne nous reste plus qu'à captiver notre entendement, quelque incompréhensible que soit le fonds des mystères : la raison elle-même nous dicte cette marche, et nous méconnaissions la sagesse du seul conseil qu'elle puisse nous donner, si nous ne suivons la route qu'elle nous trace.

(4) Voltaire.

(5) La foi n'est évidemment qu'une incrédulité soumise. Id.

En nous obligeant à croire des mystères incompréhensibles, Dieu ne s'est point contredit, il s'est montré plus que jamais l'auteur et le guide de la raison, *en nous donnant la révélation*, Dieu se contredirait-il, parce qu'il n'a révélé qu'une partie des choses, et qu'il nous commande néanmoins de croire celles qu'il nous a tenues cachées et dont les autres sont les garants ? Dieu se contredirait-il, en réservant pour des temps de récompense la connaissance parfaite, et ne laissant pour ces temps d'épreuves, que des énigmes et des figures ? Dieu se contredirait-il, en faisant luire dans cette nuit profonde une lumière pâle et à demi-voilée, en attendant que nous voyons tout en lui ? Parce que Dieu est infiniment bon, faut-il que notre œil soit méchant (*Matth.*, XX, 15), et que nous le forcions de comparaître au tribunal d'une raison orgueilleuse, à cause qu'il lui a défendu de juger de ce qu'elle ne comprend pas ? Et la raison elle-même devrait-elle s'emparer de ce qui n'est pas de son ressort ? Est-ce à elle de sonder les secrets de Dieu et d'oser lui demander compte de ses impénétrables conseils ?...

Pourquoi chercher à nous tromper ? Dieu n'a détruit que la sagesse des faux sages, il n'a rejeté que la science des faux savants, il nous a défendu d'abuser de la raison, mais non d'en faire usage. Ce n'est pas la crédulité, ce n'est pas l'ignorance qui l'honorent, c'est la soumission raisonnable, c'est la docilité que la raison même autorise. Croire sans preuves, c'est avilir, offenser la raison ; refuser de croire, malgré les preuves les plus solides, les plus incontestables, c'est le comble de la folie ou de l'entêtement. En désérant à l'autorité du premier venu, nous nous exposons à devenir le jouet du fourbe et du fanatique. En secouant le joug de l'autorité légitime, nous flottons à tous les vents des opinions humaines, nous nous livrons à tous les écarts de l'imagination et au caprice de quiconque voudra nous séduire. Nous tombons dans l'inconvénient que nous cherchons à éviter. Ainsi, la raison n'est point anéantie par la foi, mais elle est réduite à sa juste mesure, à son véritable usage, et il lui est défendu d'usurper l'empire de la Divinité.

Les mystères, disent encore les incrédules, ont été inventés après coup. Ce sont des Juifs dissidents, instruits dans les sciences des Grecs, qui ont allié avec le christianisme les systèmes de Platon, les dogmes des anciennes théogonies, et qui ont composé le Symbole, tel que nous l'avons aujourd'hui. Quelle prévention ne faut-il pas avoir pour inventer de si étranges suppositions ? Quelle envie démesurée de tout renverser pour avancer de pareilles absurdités ! La religion sortit parfaite de la bouche de Jésus-Christ. Après lui, il n'y eut rien à découvrir, les apôtres apprirent tout

de ce divin Maître, comme il avait lui-même tout appris de son Père céleste. (*Joan.*, XV, 15.) L'Esprit-Saint envoyé d'en haut ne vient point pour révéler des vérités nouvelles, il ne vient que pour confirmer celles que le Verbe avait révélées, que pour rendre témoignage à la divinité de sa mission.

Qu'il se trouve dans les systèmes anciens de théogonie, quelques idées qui ressemblent aux mystères de la religion chrétienne, nous en convenons. Mais qu'est-ce que cela prouve ? Ne peut-il pas se faire que leurs auteurs aient eu connaissance des livres juvéniles, qui renferment le germe de la doctrine de Jésus-Christ (6), ou bien, qu'ils aient reçu et conservé quelques-unes de ces vérités précieuses qui remontaient, par une tradition non interrompue, jusqu'à l'origine des choses (7) ; que par un esprit prophétique ils aient figuré d'avance ce qui devait être un jour ? Que les fausses religions, qui règnent sur la terre, offrent quelques dogmes analogues aux nôtres, nous en convenons encore. Mais qu'en résulte-il ? si ce n'est que le mensonge suppose la vérité et n'en est qu'une vicieuse imitation. En copiant dans son ouvrage la vérité de Dieu, le démon a voulu faire illusion aux hommes, et leur rendre impossible le discernement de ce qui lui appartient d'avec ce qui vient de Dieu.

Les ministres de Jésus-Christ, qui lui ont succédé se sont fait un devoir, non-seulement de respecter sa doctrine, mais encore de ne point la laisser embarrassée de tout vain attirail, dont elle peut se passer et qui ne fait que la surcharger. Encore aujourd'hui, ils suivent la maxime de l'austère et sévère Tertullien ; ils ne reconnaissent pour vrai que ce qui est ancien, pour ancien que ce qui est dès le commencement, que ce que les apôtres ont reçu de Jésus-Christ, et Jésus-Christ de son Père.

De quel front les incrédules osent-ils accuser l'Eglise d'avoir réformé ses mystères sur les rêveries des platoniciens ! elle qui a constamment proscrit et condamné le monstrueux assemblage que faisaient certains hérétiques de la doctrine chrétienne avec des éléments étrangers. Elle a permis, nous le confessons, que les Pères, qui l'ont défendue, employassent contre ses adversaires des autorités et des raisonnements que ceux-ci ne pouvaient récuser. Mais elle s'est toujours opposée à tout mélange impur de la vérité avec le mensonge ; elle s'est toujours récriée contre la hardiesse de quelques-uns de ses docteurs qui, ne pouvant atteindre à la sublimité de ses mystères, s'efforçaient de les ravalier au niveau de leurs conceptions philosophiques et en altéraient la pureté. Elle a souffert, nous le confessons aussi, que ses apologistes tournassent contre les dialecticiens des armes qu'ils maniaient avec tant de vigueur et

(6) Notre religion, dit Voltaire, a consacré ces doctrines ; elle a établi ce que les autres avaient entrevu ; et ce qui n'était chez les anciens qu'une

opinion, est devenu par la révélation une vérité divine.

(7) Hyde.

d'adresse qu'ils coupassent la tête du superbe Goliath avec l'épée dont il était armé, pour parler avec saint Jérôme ; mais elle est assez riche de son propre fonds, pour n'avoir pas besoin d'emprunter de leurs découvertes et de leur génie.

Ah ! cessez donc, cessez de lancer contre le ciel des flèches impuissantes qui retombent sur vous. Reconnaissez, avec ce qu'il y a eu de plus illustre, de plus vertueux, de plus savant dans tous les siècles, que la révélation est le plus beau présent que les hommes pussent recevoir de leur père et de leur Dieu ; qu'elle seule a dissipé les ténèbres qui cachaient au genre humain les vérités les plus essentielles, et qu'elle seule a tiré de ces mêmes vérités les règles des mœurs les plus importantes et les plus propres à conduire au bonheur.

DEUXIÈME POINT.

Jésus-Christ n'est pas un simple docteur dont la mission se borne à éclairer l'esprit et à révéler de grandes vérités jusqu'alors inconnues, il est encore un législateur qui vient réformer le cœur de l'homme et en redresser les penchants ; qui vient nous apprendre, comme parle l'Apôtre, à vivre dans le siècle présent religieusement, sobrement et justement (*Tit.*, II, 2) ; qui détermine nos devoirs envers l'Auteur de notre être, envers nous-mêmes, envers nos frères, voyageurs comme nous dans cette vallée de misère et de larmes ; qui nous les fait aimer ces devoirs et nous inspire le désir et la force de les pratiquer. Reprenons.

1^o En premier lieu, Jésus-Christ détermine nos devoirs envers Dieu. Quels sont-ils ces devoirs ? ils sont aussi multipliés que les perfections de l'Eternel qui ont avec nous des relations particulières, et qui, par cela même, exigent de notre part un retour particulier, un sentiment corrélatif, si je puis le dire.

Ainsi, il nous est recommandé d'honorer Dieu par la soumission la plus parfaite à sa volonté suprême dans les maux comme dans les biens de la vie ; de bénir cette main puissante qui tient le fil des événements et les conduit à leur fin ; cette main invincible qui dispose des destinées humaines et à qui rien ne résiste ; cette main formidable qui balance l'univers et se joue dans le mouvement des astres ; d'entrer dans ses desseins incompréhensibles sur nous, et de ne mettre aucun obstacle à leur accomplissement.

Ainsi, il nous est recommandé d'honorer Dieu par une confiance sans bornes en sa bonté paternelle. Il s'est déclaré le protecteur de la veuve et de l'orphelin ; il entend les soupirs de l'humble opprimé ; il est toujours prêt à sécher les larmes de l'infortuné et à rassasier celui qui a faim : par une confiance, jusqu'à ne demander que le pain de chaque jour, parce que chaque jour se suffit à lui-même, et à remettre au lendemain de nouvelles demandes pour de nouveaux besoins ; par une confiance qui ex-

clut l'inquiétude et l'agitation de l'esprit, sans exclure néanmoins une prévoyance modérée ni un travail réglé ; par une confiance enfin qui fasse que nous ne soyons pas suspendus en l'air, suivant l'expression d'un évangéliste, mais solidement appuyés sur la pierre ferme.

Ainsi, il nous est recommandé d'honorer Dieu par l'adoration en esprit et en vérité, parce que tout autre culte est indigne de lui ; parce qu'il rejette ces protestations du bout des lèvres que le cœur désavoue, ces cérémonies pharisaïques et que la piété n'anime point ; ce simulacre de religion dont on se pare au dehors, tandis que le dedans, livré à la corruption, est éloigné de lui.

Ainsi il nous est recommandé d'honorer Dieu par le sentiment continuuel de sa présence en tous lieux ; mais plus particulièrement encore au fond de nos cœurs, qu'il a choisis pour être les tabernacles de son Esprit vivifiant et consolateur, et dans nos temples qu'il remplit de sa majesté et de sa gloire.

Quelle religion ! comme elle est sublime ! quelle autre fut plus capable d'honorer l'Eternel et d'acquitter l'homme envers lui ? quelle autre ordonna jamais rien de plus rationnel et de plus pur ? La nôtre nous ordonne de consacrer à Dieu tout notre être, parce qu'il en est le principe et la fin ; de marcher sans cesse en sa présence, parce qu'il a créé le temps et l'espace ; de lui offrir le tribut d'un cœur reconnaissant, parce que tout ce que nous avons, vient de sa munificence ; d'immoler à son nom l'holocauste d'un cœur contrit et humilié, le seul qu'il daigne agréer après l'holocauste de l'agneau sans tache, quand nous avons eu le malheur de l'offenser ; d'imiter sa bonté, sa tendresse, sa miséricorde, sa justice, sa sainteté, dans la conviction que le plus bel hommage que nous puissions rendre à l'Etre des êtres, c'est de lui ressembler ; ou, comme parle un philosophe, de prendre sa défense sans colère ; de nous élever jusqu'à lui, de nous unir à lui par la contemplation de ses perfections infinies, et de retomber l'instant d'après sur nous-mêmes, pour attirer ses grâces par la reconnaissance de notre extrême misère, et pour nous humilier par la comparaison de sa grandeur suprême et de notre bassesse.

Cependant il est une autre manière d'honorer Dieu qui surpasse toutes celles dont nous avons parlé jusqu'ici, qui renferme tous nos devoirs et qui les sanctifie : c'est l'amour. Interrogé sur la plus importante question de la loi, notre divin Maître va droit au principe : il commence par établir la grandeur de Dieu dans sa parfaite unité ; de là il s'ensuit qu'il faut l'aimer uniquement, parce qu'il est unique et qu'il n'y a pas plusieurs objets entre lesquels on puisse partager son cœur ; de là il s'ensuit qu'il faut lui consacrer celui de tous nos sentiments qui le fait le plus régner dans nos cœurs, et réunit davantage en lui toutes nos affections ; de là il s'ensuit encore que l'a-

mour qu'il faut accorder à un Etre si parfait doit être parfait comme lui; de là il s'ensuit enfin que Dieu étant établi le centre de l'amour, le chrétien doit aimer Dieu plus que soi-même; soi-même pour Dieu; le prochain, non pour soi-même, mais comme soi-même par rapport à Dieu. Oh ! que cela est droit ! s'écrie Bossuet ; que cela est pur ! Toute vertu est là dedans ; toute la morale de l'Evangile est comprise dans un mot, et ce mot est *aimer*. Quelle admirable simplicité ! quel merveilleux système ! quel code sublime, qui est si peu volumineux et qui ne laisse rien à désirer ; qui lie la société des hommes entre eux par la société des hommes avec Dieu ; qui embrasse la chaîne immense des êtres dans leurs relations infinies et les coordonne entre eux ; qui descend dans l'abîme du cœur humain et en fait mouvoir toutes les fibres ; qui guide les mouvements et les rattache au grand Etre qui est toute chose en tous, et en qui l'universalité devient un !

2^e En second lieu, Jésus-Christ détermine nos devoirs envers nous-mêmes. Notre grand devoir comme notre premier besoin, c'est de nous rendre heureux. Mais comment pouvons-nous assurer notre bonheur ? Jésus-Christ nous l'apprend. En faisant nos délices de la paix, de l'innocence ; en domptant nos passions ; en réprimant nos désirs, et en les mettant en harmonie avec l'ordre de la religion et de la société : car, suivant la déclaration du Seigneur dans le prophète, notre perte vient de notre propre volonté, et nous en sommes les artisans. (*Ose.*, XIII, 9.)

Heureux, nous dit le Sauveur, *heureux ceux qui sont doux* (*Matth.*, V, 4) ! ils posséderont dans l'éternité la plénitude des bénédictions. *Heureux ceux qui ont le cœur pur* (*Ibid.*), et qui se conservent sans tache au milieu de la corruption du monde, parce qu'ils verront Dieu. Heureux ceux qui pratiquent l'humilité tous les jours de leur vie, et qui ne perdent jamais de vue qu'ils ne sont d'eux-mêmes que mensonge et néant ! Heureux ceux qui font le bien en secret, et qui n'embouchent point la trompette pour publier leurs bonnes œuvres, parce que l'ostentation est la ruine du bien ! C'est un ver rongeur qui dévore intérieurement, lors même qu'au dehors on conserve tout le coloris, toute la fraîcheur de la santé.

Heureux celui qui se renonce soi-même ! Le monde a produit des héros qui ont dompté des peuples innombrables et conquis de vastes Etats, devant qui des armées formidables se sont dissipées comme la paille légère est dissipée par le vent. Mais la religion seule enfante ces héros étonnants qui savent se vaincre eux-mêmes, renoncer au *moi humain*, se compter pour rien, se haïr. Jamais, non, jamais la philosophie avec ses pompeuses maximes, n'enseigne une pareille morale : elle était incapable de la trouver. Il n'appartient qu'au législateur des chrétiens de faire une loi de l'abnégation jusqu'à la haine de soi-même :

aimer son âme, c'est la perdre ; haïr son âme, c'est la sauver. Entendez, entendez ces terribles paroles, ô vous qui rapportez tout à vous-mêmes, et tremblez d'épouvante ! *Qui amat animam suam perdet eam.* (*Joan.*, XII, 25.)

Ne croyez pas toutefois qu'il suffise de se renoncer soi-même pour être digne du beau nom de chrétien ; il ne faut se haïr soi-même que pour aimer davantage Jésus-Christ et ses ignominies ; il ne faut mépriser tous les plaisirs des sens que pour marcher dans la voie étroite et laborieuse que notre divin Sauveur a arrosée de son sang. L'abnégation est le premier pas vers la perfection évangélique, et l'amour de la croix en est le complément.

Heureux ceux qui pleurent et qui souffrent persécution pour la justice ! (*Matth.*, V, 5, 10.) Quoi donc ! la suprême félicité peut-elle sortir du sein de l'infortune, et le malheur peut-il produire le bonheur ? N'en doutez pas, mes frères, c'est Jésus-Christ qui l'assure, ils seront consolés. Jésus-Christ ne demande que du courage. Mais quel courage ? Non le courage stoïque, enfant de l'orgueil et de la vaine gloire, mais cette douce résignation à la volonté de Dieu qui ne nous châtie que pour nous éprouver. Non cette morne insensibilité qui prélude au désespoir, mais cette patience de l'Homme-Dieu, qui se laisse mener au supplice, comme un agneau à la boucherie, sans ouvrir seulement la bouche pour se plaindre ou pour se justifier (*Act.*, VIII, 32) ; mais ce calme imperturbable d'une bonne conscience qui nous fait envelopper dans notre propre innocence, et attendre en repos que Dieu veuille prendre en main notre cause, et la séparer de la cause des méchants.

Ainsi le christianisme compose la somme de nos devoirs envers nous-mêmes des plus sublimes vertus. Il nous élève, sans nous enorgueillir ; il nous humilie, sans nous abattre ; il nous arrache à nous-mêmes, pour nous faire retrouver dans le sein de Dieu ; il immole l'amour-propre, pour alimenter la charité. Toujours cette sagesse qui évite les excès, qui se préserve des écueils ; jamais ces lâches tempéraments qui avoient le vice. Le christianisme fait plus. Il dirige, il réprime les passions naissantes, les empêche de prédominer et de porter des fruits de mort. C'est là son caractère et son triomphe. Chose admirable ! il connaissait bien la toute-puissance des passions, celui qui n'attend pas à les modérer, qu'elles aient atteint ce degré d'effervescence, où elles ne souffrent plus de réforme. Il connaissait bien le cœur de l'homme, quand il a voulu l'entourer d'un triple rempart, *d'un mur d'airain*, et en éloigner jusqu'à l'apparence du danger ; quand il a voulu que nous regardassions la seule pensée du crime, avec autant d'horreur, que le crime lui-même.

En troisième et dernier lieu, Jésus-Christ détermine nos devoirs envers le prochain. Et ces devoirs sont fondés sur des bases inébranlables. Les devoirs négatifs reposent sur

cette maxime essentielle du droit naturel : *Nefais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'il te fût fait.* Les devoirs positifs sont renfermés dans ce précepte qui, suivant le disciple bien-aimé, est la loi tout entière. *Fais aux autres ce que tu voudrais qu'ils te fissent.* (Matth., VII, 12.) De ces principes féconds découlent toutes nos obligations envers nos semblables. Enfants comme nous du Père céleste, quelle que soit leur condition, quel que soit leur âge, quel que soit leur pays, quelle que soit leur opinion, la charité chrétienne embrasse tout, réunit tout, confond tout dans les entrailles de la miséricorde du Dieu vivant et véritable. Elle supporte les défauts du prochain; elle sait se passer de ses bons offices; elle n'épargne rien pour lui plaire; elle va au-devant de ses besoins, de ses désirs, de ses pensées, contente de la joie commune, heureuse du bonheur de tous.

Les devoirs envers les supérieurs résultent de cette vérité, si bien exprimée par l'Apôtre : *Toute puissance vient de Dieu, et celui qui résiste aux puissances, résiste à l'ordre de Dieu.* (Rom., XIII, 1, 2.) De là les différentes ramifications de devoirs envers les supérieurs, dans l'ordre de la nature, dans l'ordre civil et politique, dans l'ordre de la religion. Enfant, honore ton père et ta mère, ne leur refuse pas les consolations qu'ils ont droit d'attendre de toi, pour les soins qu'ils t'ont prodigués. Français, sois soumis au monarque, non-seulement parce que c'est l'homme de ton choix, mais encore par principe de conscience, pour l'amour de Dieu, et parce que c'est la volonté de Dieu. Serviteur, respecte tes maîtres, même ceux qui sont fâcheux. Tu ne fixeras point des regards indiscrets sur leur conduite : ton devoir est d'exécuter leurs ordres, ou d'abandonner leur service. Femme, affectionne ton mari comme la première partie de toi-même : loin de toi, de souiller la sainteté du lit conjugal. Chrétien, écoute les pasteurs comme Jésus-Christ lui-même : ils sont des médiateurs entre le ciel et la terre; ils sont les instruments de la sanctification éternelle. Tu ne saurais les mépriser, sans mépriser celui qui les envoie.

Mais de peur que les supérieurs ne se prévalent de leur autorité, la religion est là, pour établir un juste équilibre, par la réciprocité des obligations et des devoirs. Elle commande aux parents de procurer aux enfants tout le bien qui est en leur pouvoir, et de veiller sur ce dépôt dont Dieu leur demandera compte. Elle est un frein pour le prince que les lois humaines ne peuvent contenir. Elle lui fait regarder la masse de ses sujets comme une grande famille dont il est établi le défenseur et le père. Elle dit au maître, que celui qui n'a pas soin de ses domestiques est pire qu'un infidèle (I Tim., V, 8), qu'il ne lui est pas permis de traiter inhumainement des êtres utiles, créés à l'image de Dieu, et rachetés d'un grand prix. Elle dit au mari, qu'il est le soutien, l'appui de sa femme et non pas le tyran;

qu'il doit être prêt à verser son sang pour elle, à l'exemple de Jésus-Christ qui a versé le sien pour son Église. Elle dit au ministre des autels de respecter son caractère, de s'éloigner constamment de tout esprit d'ambition et de cupidité, de marcher dans les voies de la perfection, de se montrer en tout le modèle du troupeau confié à sa vigilance et à sa sollicitude. Elle dit enfin à tous ceux qui exercent quelque autorité sur la terre, de s'en servir suivant les règles de la modération et de la charité, parce que Dieu les en a revêtus pour l'édification, et non pour la destruction de son corps mystique.

Pour exprimer nos devoirs envers nos égaux, je ne dirai qu'un mot : *Nous devons à tous ceux qui nous doivent.* A ne considérer que l'ordre de la nature, nous leur devons à proportion de ce que nous en recevons. A considérer l'ordre évangélique, c'est autre chose, le calcul est différent. Les idolâtres, dit Jésus-Christ, font du bien à leurs amis, mais nous, qui sommes plus parfaits, ne devons-nous pas rendre le bien pour le mal? Ainsi se trouve conservée dans toute sa perfection, cette admirable sentence : *Tu aimeras ton prochain comme toi-même* (Matth., XIX, 19), pour l'amour de Dieu.

Honneur à la loi qui prescrit le pardon des offenses, l'amour des ennemis! Honneur à cette loi bienfaisante, une des plus saintes, des plus étonnantes du code moral des chrétiens! Les philosophes ont fait une vertu de l'oubli des injures, mais une vertu imparfaite, une vertu toute unique, toute païenne. Moïse lui-même n'en a que soupçonné la beauté, Jésus-Christ seul en a développé toutes les merveilles.

Si Jésus-Christ nous a recommandé l'amour des ennemis, jugez s'il a dû resserrer les liens de la tendre amitié! Ce n'est pas qu'il ait fait un précepte formel d'aimer nos amis. Ah! c'était bien l'impulsion de la nature, et il ne s'y est point opposé. Il a commandé la charité, et l'amitié en est la perfection. D'ailleurs, en nous rappelant qu'un ami n'a rien de caché pour son ami, qu'il ne refuse rien à ses importunités, qu'il donne sa vie pour lui, n'a-t-il pas approuvé ces généreuses dispositions de la véritable amitié! Et lui-même, il a eu des amis sur la terre. Il pleure sur le tombeau de Lazare. Il frémit de douleur, il ne dédaigne pas de laisser paraître la plus vive émotion. Les témoins de sa sensibilité en sont tout étonnés : *Voyez, disent-ils entre eux, voyez comme il l'aimait!* (Joan., XI, 361....)

Soyez loué, ô Seigneur Jésus, soyez loué mille fois, d'avoir bien voulu qu'on pût remarquer la tendresse que vous aviez pour vos amis, afin qu'il nous fût permis de l'imiter et d'aimer à votre exemple : ah! les cœurs durs et insensibles ne sont pas ceux qui vous plaisent, et tout ce que vous condamnez dans les attachements humains, ce sont les excès qui peuvent les rendre criminels.

Et maintenant, le croiriez-vous, mes

frères, la morale chrétienne que des incrédules ne rougissent pas de mettre bien au-dessous des maximes de Confucius, de Socrate, de Marc-Aurèle, d'Épictète, de Cicéron, est si parfaite, suivant d'autres, qu'elle leur paraît impraticable pour des hommes corrompus. Ainsi, ils se tournent de tous les côtés, ils s'agitent en mille manières pour trouver un endroit faible, par lequel ils puissent diriger leurs attaques, et renverser la cité du Seigneur. Tous les moyens leur semblent bons, quand il s'agit de nuire à l'ennemi dont ils ont juré la perte. Les plus étranges raisonnements, les contradictions les plus révoltantes ne leur coûtent rien, pourvu qu'ils puissent assouvir la haine qui les ronge. Répondons suffisamment aux uns et aux autres.

Vous dites que la morale des sages de l'antiquité ne le cède point à celle de l'Évangile, qu'une page des *Offices* de Cicéron vaut mieux que tous les livres ensemble sans en excepter le Nouveau Testament. Ah ! vous dites ce que vous ne pensez pas, ou bien vous êtes les plus aveugles de tous les hommes. Quoi donc ! quelques maximes répandues dans un livre, informes, incohérentes, souvent opposées entre elles, propres seulement à quelques individus, et à quelques pays particuliers, peuvent-elles entrer dans la balance avec un cours complet de morale, avec un système lié, suivi, qui n'omet aucun devoir, qui remédie à tout désordre ; aussi élevé dans son objet qu'immense dans son étendue, qui se fait aimer et suivre par sentiment et par conviction ? Quelques-unes de ces maximes sont belles, nul ne le conteste, mais elles manquent de sanction et de motif. Quelques-unes de ces maximes sont utiles, mais le fondement est ruineux, il croule comme une vieilleasure suivant l'expression du prophète. Quelques-unes de ces maximes peuvent soutenir l'homme en certaines occasions, mais sera-t-il bien avancé s'il est abandonné à lui-même le reste de sa vie ? et plus souvent encore il n'en tire que des lumières et n'en reçoit aucun soulagement. En définitif, ces maximes peuvent convenir à un petit nombre d'hommes choisis et privilégiés, mais elles ne sont pas pour la multitude. Si la raison naturelle suffit pour en faire adopter une partie, il faut une autorité divine, généralement reconnue, pour les faire adopter toutes et par tous. Elles sont moins l'objet de l'enseignement que de la loi.

Vous nous parlez sans cesse des saintes maximes de la philosophie. Cachez-vous donc les infamies de ses suppôts et de ses adeptes. Démentez, si vous le pouvez, cet ancien Père qui déclare sans exception, que sans la religion, l'homme ne sort du vice que pour s'enfoncer dans le vice. Démentez votre coryphée qui adresse à chacun de vous cette amère et insultante invective : Insensé ! une de tes passions a dévoré les autres, et tu crois avoir triomphé de toi !... Et vous, vous dites que la morale chré-

tienne est trop parfaite pour l'homme. Mais ce n'est pas à l'homme dégradé, perversi, qu'elle a été donnée. C'est à l'homme racheté du sang de Jésus-Christ, régénéré, fortifié. Si le joug est trop pesant par lui-même, la grâce l'adoucit et le rend plus léger. Si le secours est nécessaire, il est toujours présent, quand nous le réclamons comme il faut. Faites ce que vous pouvez, nous est-il enseigné, et demandez ce que vous ne pouvez pas.

La morale chrétienne est trop parfaite pour l'homme, à force d'outrer tous les devoirs, le christianisme les rend impraticables et vains !... Non. Vous vous trompez, la morale chrétienne est accommodée à notre infirmité. Elle ne détruit pas la nature, elle la guide seulement et la perfectionne. Elle n'exagère pas nos obligations. Elle ne les déguise pas non plus. Elle a des conseils pour les parfaits et des préceptes pour tous. En un mot, elle est faite pour l'homme, et l'auteur du cœur humain est évidemment l'auteur de la morale chrétienne. Qui n'admirerait la condescendance avec laquelle notre divin Maître tempère la douceur de sa doctrine ! C'est tout ensemble du lait pour les enfants, et du pain pour les forts.

N'avez-vous pas dit vous-même que les fausses religions contrarient la nature, mais que la nôtre seule qui la suit, et la règle, annonce une institution divine et convenable à l'homme ?

Pour vous, chrétiens, si, transformant tout à coup cette chaire évangélique en un tribunal formidable, je venais vous demander, à tous un compte rigoureux de votre foi et vous juger selon vos œuvres, quel serait votre effroi ! que répondriez-vous ? Oseriez-vous assurer que vous avez conservé tout entier l'héritage de vos pères ? que vous n'en avez laissé perdre aucune portion, que vous n'y avez rien ajouté qui puisse le déparer ? Oseriez-vous assurer que vos œuvres sont pleines devant Dieu et ne démentent point votre croyance ? Que vous ne violez, en aucun point essentiel, la loi de Jésus-Christ, et que vous l'accomplissez avec cette bonne volonté qui rend tout facile ?...

Quoi qu'il en soit de votre réponse, que je n'ose presser, je ne vous dirai pas moins : Celui-là déshonore la qualité de disciple de Jésus-Christ, qui s'écarte de son enseignement, et qui ne fait point les œuvres qu'il a faites ; qui croit en paroles, et renonce à la foi par sa conduite.

O sagesse incréée ! je crois tout ce que vous avez révélé, mais aidez ma faiblesse. C'est de vous que me vient le commencement de la foi, mais elle va bientôt périr, si vous ne vous hâtez de la préserver du naufrage. Eclaircz les yeux de mon entendement, dissipez les nuages qui s'amoncellent autour de mon esprit, et lui débrouillent l'éclat de vos lumières. Commandez à mon imagination, à mes sens, à mes passions, de garder un profond silence, pen-

dant que votre parole se fait entendre dans le plus intime de mon âme. Que votre voix puissante ne se perde pas l'instant d'après, comme un son inutile; qu'elle ne cesse de retentir à mes oreilles intérieures, au milieu du tumulte et des prestiges d'un monde enchanteur, qui détournent si souvent mon attention inconstante et vagabonde!

O sagesse incréée! je vous le demande instamment, répandez dans mon cœur cette charité qui m'attache à votre service par des liens indissolubles; cette charité, qui me fasse aimer d'un amour raisonnable, suivre toujours les lumières de la raison et les inspirations de la conscience; cette charité tendre, douce, bienfaisante, universelle et prudente. Que je puisse dire, avec le grand Apôtre : *Qui est infirme, sans que je le sois?.. Qui est troublé, sans qu'un feu intérieur me consume?* (II Cor., XI, 29.) *Que je me réjouisse avec ceux qui sont dans la joie, que je pleure avec ceux qui pleurent* (Rom., XII, 15), ou plutôt, ô mon divin Sauveur, donnez-moi un cœur fait sur le modèle du vôtre, que je sois compatissant comme vous, afin que je sois glorifié comme vous. Amen.

SERMON V.

SUR LA PROVIDENCE PARTICULIÈRE.

In ipso (Deo) vivimus, et movemur, et sumus. (Act., XVII, 28.)

Nous vivons en Dieu, nous agissons en Dieu, nous sommes en Dieu.

Il semble impossible de jeter les yeux sur ce qui se passe au dedans de nous et hors de nous, sans apercevoir les traces d'une Providence particulière qui gouverne tout avec sagesse, et qui conserve l'ordre assigné au moment de la création, à l'immense chaîne des êtres, comme à chacun des chaînons qui la forment.

Comment se fait-il donc que cette divine Providence soit méconnue par tant de personnes, au centre des lumières et dans le sein du christianisme? Comment se fait-il que l'homme s'exhale si souvent contre elle en plaintes amères au milieu de l'abondance et de tous les biens réunis?

Providence de mon Dieu! je vous le demanderais s'il m'était permis de vous interroger. Vous seule savez pourquoi vous cachez la main qui prodigue ces faveurs, et pourquoi vous souffrez que les murmures indécents de l'homme viennent troubler l'harmonie qui règne parmi les êtres inanimés....

N'est-ce pas d'abord parce que la plupart des hommes accoutumés dès leur naissance aux mêmes événements, aux mêmes phénomènes, aux mêmes opérations de la nature, ne daignent plus faire attention à un ordre invariable dont l'uniformité les endort, et qu'entraînés par la fascination d'un monde enchanteur, ils daignent encore moins percer le rideau mystérieux derrière lequel la Providence est cachée?...

N'est-ce pas ensuite parce que la reconnaissance pour ces cœurs ingrats, est un fardeau dont ils croient se débarrasser en contestant l'existence d'une Providence tutélaire et bienfaisante, tout en vivant chaque jour de ses bienfaits, et ne se soutenant que par sa bénigne influence?...

N'est-ce pas enfin parce que l'homme est assez orgueilleux pour être humilié de dépendre d'un maître quelconque, ou assez impie pour repousser la présence d'un témoin importun qui marche sans cesse à ses côtés et qui observe tout?...

Rougissez, mes chers auditeurs, si vous appartenez à une de ces trois classes. Je vous dirais : Rougissez. Les sages du paganisme vous ont surpassé dans la connaissance de ce point essentiel. Ils n'étouffèrent point le sentiment intime d'un Dieu qui régit tout. Pour vous, non-seulement vous méprisez les leçons de la nature, mais encore celles de la religion. Soyez attentifs à quelques pensées que me suggère l'amour de mon devoir, afin de vous ramener à la vérité. *Ecoutez, sourds; aveugles, ouvrez les yeux, et voyez.* (Isa., XLII, 18.) Il existe une Providence particulière, premier point; le sentiment d'une Providence particulière est nécessaire aux hommes, deuxième point.

PREMIER POINT.

« Il est à croire que les événements particuliers ne sont rien aux yeux du maître de l'univers; que sa Providence est seulement universelle; qu'il se contente de conserver les genres et les espèces; de présider au tout, sans s'inquiéter de la manière dont chaque individu passe cette courte vie (9). » Telle est l'affection impie d'un homme que l'incrédulité s'honore de compter parmi ses chefs, quoiqu'il l'ait attaquée de toutes ses forces, et qu'il en ait dévoilé les horribles desseins avec plus d'éloquence que quel que ce soit. Telle est l'affection d'un homme si accoutumé à se contredire, qu'il a écrit ailleurs ces étonnantes paroles : « Je ne sens plus en moi que l'ouvrage et l'instrument du grand Être qui veut le bien, qui le fait, qui fera le mien, par le concours de mes volontés aux siennes et par le bon usage de ma liberté; j'acquiesce à l'ordre qu'il établit, sûr de jouir moi-même un jour de cet ordre et d'y trouver ma félicité... En souffrant une injustice, je me dis : l'Être juste qui régit tout, saura bien m'en dédommager (10). » Telle est l'affection d'un homme qui ne craignit pas de prendre en main la cause de la Providence contre son grand antagoniste, et de faire à la fin de sa lettre cette déclaration solennelle : « Je la sens, je la crois, je la veux, je l'espère, je la défendrai jusqu'à mon dernier soupir (11). »

S'il ne s'agissait que de ses attaques, il me serait aisé de les repousser. Je n'aurais qu'à opposer à son scepticisme momentané

(9) J.-J. Rousseau, t. XVIII, p. 164.

(10) *Ibid.*, t. VII, p. 62.

(11) *Ibid.*, p. 170

sur la Providence, sa constante doctrine sur cet article important. Mais il n'est que trop commun d'entendre répéter avec une hardiesse tranchante, d'un ton affirmatif, que, doutant, il faut que je suive une autre marche.

Il y a une Providence particulière pour le gouvernement des choses humaines. L'homme prépare son cœur, et Dieu gouverne sa langue. L'homme dispose ses voies, et Dieu conduit ses pas. Notre propre raison nous en démontre l'existence. Les causes finales ne la démontrent pas moins. Elle est consacrée par la conduite des peuples anciens et modernes dans la religion et dans la politique, et surtout dans la révélation, qui n'est fondée que sur ce dogme consolant.

Providence de mon Dieu! qui ne s'étonnerait de vous voir outragée par des enfants dénaturés, s'il ne savait ce que dit l'Apôtre, en parlant des faux sages de la gentilité: Que l'homme dans le délire de son orgueil corrompt la gloire du Dieu incorruptible; qu'il change la vérité de Dieu en mensonge; qu'il obscurcit la justice de Dieu, et ignore que ceux qui agissent ainsi sont réservés à une mort éternelle. (*Rom.*, I, 23.)

Notre propre raison nous démontre l'existence d'une Providence particulière. Il existe un Dieu créateur de l'homme; donc, il existe une Providence qui veille sur les destinées de l'homme; car, comment savons-nous qu'il est un premier être, existant par lui-même, seul nécessaire, qui a créé l'homme et qui lui a fait présent de la vie? N'est-ce pas parce que l'homme ne peut avoir été de toute éternité, qu'il faut lui donner un commencement, et qu'il ne peut l'avoir reçu que d'un Être supérieur, qui n'a jamais commencé et qui ne finira jamais? N'est-ce pas parce qu'il est aussi absurde de dire qu'il a été à lui-même sa cause et son principe, que de dire qu'il est l'effet du hasard? Mais pourquoi attribuer la conservation de l'homme à une autre cause qu'à celle qui l'a créé? La conservation n'est-elle pas une création perpétuelle et successive? l'homme qui n'a pu se donner l'existence à lui-même pourra-t-il se la conserver? le hasard interviendra-t-il dans la conservation de l'homme dont il serait déraisonnable de lui assigner la formation? les lois générales, qui gouvernent le monde matériel, sont-elles applicables, quand il s'agit d'un être intelligent et spirituel, qui sort de la ligne ordinaire? Et puisque tant d'absurdités sont impossibles à dénouer, ne faut-il pas conclure que le même Dieu qui, dans sa puissance, a créé l'homme, le gouverne dans sa Providence; et que les lois, selon lesquelles il l'a fait sortir du néant, sont celles, selon lesquelles il l'empêche d'y rentrer?

4. Croirons-nous que Dieu, content d'avoir créé l'homme, s'est dessaisi de son droit de Seigneur et de Maître, qu'il a laissé échapper le sceptre de ses mains? Dieu aurait

donc voulu exposer sa créature la plus parfaite à la destruction, en l'abandonnant à une aveugle fortune ou à sa propre prévoyance? Il aurait voulu confondre les actes humains avec les mouvements involontaires? Quoi!... le Dieu que Moïse nous représente dans une espèce d'admiration à la vue de son chef-d'œuvre et tout rempli d'affection pour lui, pourra se résoudre à laisser flotter les rênes au gré du vent et à ne plus se mêler de la conduite? Quoi! l'artiste se complaira dans la matière que ses doigts ont façonnée; l'écrivain s'identifiera avec les productions de son génie, et l'artisan suprême dédaignera ce merveilleux assemblage d'esprit et de corps qui révèle sa gloire? Quoi! des milliers de mondes graviteront dans l'espace, sous l'œil vigilant du Très-Haut, et un être qui peut les mesurer et les comprendre, végètera sur cet amas de boue, sans pouvoir obtenir un seul regard de celui qu'il appelle son père?

Est-ce que Dieu se dégraderait en prenant soin de l'homme? Mais toutes ses attributs ne brillent-ils pas aussi éminemment dans l'exercice de son gouvernement que dans l'emploi de sa puissance créatrice? Chaque instant ne voit-il pas renouveler la merveille par laquelle Dieu répandit sur un morceau d'argile, un souffle vivant et animé? Celui qui ne permet le mal que pour un plus grand bien; celui qui donne un frein à la fureur des méchants, comme à la fureur des flots, pour qu'ils ne dépassent pas les bornes prescrites; celui qui fait concourir une multitude d'agents, doués d'intelligence, à l'accomplissement de ses desseins éternels, sans ruiner, sans enchaîner leur liberté; celui enfin qui dispose de tout comme il lui plaît et quand il lui plaît, n'est-il pas assis au sommet de la suprême puissance et de la grandeur infinie?

Que nos pensées sont vaines, ô mon Dieu, et que nos jugements sont éloignés des vôtres! Nous ne craignons de vous avilir en vous chargeant d'un soin méprisable à vos yeux, que parce que nous nous formons de fausses idées sur votre nature et sur vos rapports avec nous!

Mais, je vous le demande, à ceux qui rejettent la Providence particulière comme injurieuse au souverain Être, sa sagesse serait-elle à l'abri de tout reproche, si sa Providence ne coordonnait tous les efforts de l'espèce humaine à sa perfection? Sa sainteté n'aurait-elle rien à souffrir, si sa Providence laissait au cœur de l'homme un penchant violent vers le crime, sans lui assigner un contre-poids, sans le placer dans la position la plus favorable à la victoire? Sa justice serait-elle infinie, si sa Providence ne tenait registre de nos bonnes et de nos mauvaises œuvres pour le jour des rétributions? sa bonté mériterait-elle nos hommages, si sa Providence ne nous soutenait sur le bord des abîmes dont le monde est semé, si elle ne pourvoyait à nos besoins fréquents et impérieux; si, semblable à l'autruche du désert qui abandonne ses

petits sur les sables embrasés de l'Afrique, sans se mettre en peine des accidents qui peuvent leur arriver, les oublie totalement et ne montre pas plus de désir de les sauver que de crainte de les perdre, la divine Providence, après nous avoir fait présent de la vie, n'occupait pas plus de nous la conserver que si nous lui étions étrangers : *Duratur ad filios suos quasi non sint sui.* (Job. XXXIX, 16.)

O vous qui vous efforcez d'arracher du fond de vos cœurs ce sentiment d'une Providence particulière, que vous êtes injustes ! Ah ! vous méconnaîsez le grand Être, ou vous le défigurez dans votre folie ! Non, il ne peut être tel que vous voudriez nous le faire accroire. Ces traits odieux sont indignes de lui !

Les causes finales nous démontrent l'existence d'une Providence particulière. Il faut être dénué de toute espèce d'intelligence et de réflexion, pour ne pas trouver une Providence particulière, dans le rapport des effets et des causes. On peut dire, en général, que tout a été fait pour l'homme, puisque tout le porte à connaître Dieu, à le louer, à le servir. C'est la doctrine de saint Paul expliquée par Bossuet : *Omnia propter vos.* (II Cor., IV, 15.) Mais outre cet usage plus universel de tous les objets créés, l'Esprit-Saint lui-même nous y découvre des propriétés particulières que nous pouvons tourner à notre avantage temporel.

Dès l'origine, l'homme reçut pleine puissance sur tous les animaux que l'Eternel fit passer devant lui. O Dieu ! s'écrie l'évêque de Meaux, j'ai considéré vos ouvrages et j'en ai été effrayé. Qu'est devenu cet empire que vous nous avez donné sur tous les animaux ? on n'en voit plus parmi nous qu'un petit reste, comme un faible mémorial de notre ancienne puissance et un débris malheureux de notre fortune passée ; cependant il existe ce reste ; le péché n'a pu le détruire tout à fait ; les animaux n'ont point été dépouillés des propriétés dont Dieu les avait enrichis. L'industrie est venue remplacer l'autorité que donnait sur eux l'innocence. Ainsi, la Providence n'a jamais été démentie.

Dès l'origine, l'homme obtint également le domaine de la terre, avec pouvoir de la cultiver et de se nourrir des productions de son sein. Il est vrai que la terre a été frappée de la malédiction du Seigneur, à cause de la révolte de l'homme. Mais si elle se fait acheter les fruits qu'elle produit, elle ne les refuse point aux soins et à la culture. Si l'homme est obligé de l'arroser de ses sueurs, il en recueille de riches moissons. Il jouit de tous les agréments d'une végétation magnifique. Dieu bénit son travail et lui donne l'accroissement. La Providence est prodigue de ses dons. C'est elle qui fait naître le pain qui nous alimente, le vin qui nous fortifie, et l'huile qui sert à parfumer notre tête, comme pense le Psalmiste. C'est elle qui peut les couvrir de leur feuillage pour nous mettre

à couvert durant les chaleurs brûlantes de l'été. C'est elle, en un mot, qui pourvoit à tous nos désirs, et qui, suivant les expressions de saint Pierre Chrysologue, nous accorde avec abondance ce qui nous est nécessaire et ce qui fait nos délices, qui mêle l'agréable à l'utile. *Non necessitatibus tantum, sed usque ad delicias amœnas.*

Quel admirable assortiment de nos organes avec les éléments qui nous entourent et qui nous pénètrent ! Quelle conformité, quelle harmonie de nos facultés corporelles avec les différentes parties de cet univers ! Comme tout est lié dans la nature pour notre bien-être et par rapport à nous ! Dieu a tout réglé avec une sagesse infinie, et sa Providence adorable est descendue dans tous les détails de nos besoins pour n'en laisser aucun sans soulagement. Dieu a marqué de son sceau toutes ses œuvres. Dieu a tout pesé ; Dieu a tout mesuré ; Dieu a tout compté ; Dieu a tout fait par mesure, par poids et par nombre ; rien n'excède, rien ne manque. A regarder le total, rien n'est plus grand ni plus petit qu'il ne faut. Ce qui semble defectueux d'un côté, sert à un côté supérieur et plus caché que Dieu sait. Tout est répandu à pleines mains, et néanmoins tout est fait et donné avec économie. Jusqu'aux cheveux de notre tête, ils sont comptés. Dieu sait nos mois et nos jours ; il en a fixé le terme, qui ne peut être passé. Un oiseau même ne tombe pas sans notre Père céleste. Ce qui emporterait d'une part à son contre-poids de l'autre ; la balance est égale et l'équilibre parfait.

Qui peut méconnaître dans cette proportion des effets et des causes une Providence qui s'étend non-seulement aux lois générales du monde, mais encore aux objets les plus minces et les plus chétifs en apparence. Après nous avoir montré en termes pompeux dans les livres sacrés, l'éternel établissant, ordonnant les temps et les saisons pour l'avantage des humains, l'Esprit-Saint nous le montre avec la même pompe d'expressions conservant l'ordre établi. C'est le Seigneur qui tire la rosée de ses réservoirs pour humecter la terre et qui commande à la pluie dont il est le père, *pater pluviae*. C'est le Seigneur qui fait succéder la douce haleine des zéphirs aux frimats et aux glaces de l'hiver.

Oui, mon Dieu, tout ce que vous avez fait dans votre puissance est propre au but où vous tendez et votre main en dirige sans cesse la destination. Vous avez créé la lune pour séparer les saisons. Vous avez appris au soleil l'heure de son coucher. Vous ouvrez les ténèbres sur la terre et la nuit la couvre de ses ailes. Alors les bêtes des forêts marchent dans l'ombre ; les lionceaux rugissent après leur proie et vous demandent leur pâture. Le soleil reparait à l'horizon, et déjà les bêtes sauvages se sont retirées dans leurs cavernes. C'est le temps de l'homme ; il se met à son travail pour s'occuper jusqu'au soir. A la vue d'une si

ravissante harmonie, que mon âme vous bénisse, ô mon Dieu ! *Benedic, anima mea, Domino ! (Psal. CII, 1.)*

3° L'existence d'une Providence particulière est consacrée par la conduite des peuples anciens et modernes dans la religion comme dans la politique. Si Dieu ne faisait pas régner les rois ; si Dieu n'était pas le protecteur des nations ; si les grandes familles qui habitent l'une et l'autre hémisphère, si les individus qui les composent n'attiraient pas l'attention d'une Providence particulière sur leurs transactions, aurait-on vu, dans la durée des âges, tous les pactes, tous les traités confirmés par la puissance de l'Eternel, et sa justice invoquée pour châtier les infracteurs ? Ce ne sont pas seulement les hommes instruits, par tradition dans la connaissance du vrai Dieu, qui défèrent et qui prêtent le serment, sous son intervention ; ceux même qui sont enveloppés dans les plus épaisses ténèbres, et qu'on soupçonne à juste titre d'avoir perdu la mémoire des plus importantes vérités, ne laissent pas de prendre à témoin la Divinité, quelle qu'elle soit, de la fidélité de leurs promesses et de la certitude de ce qu'ils avancent. Tous sont persuadés qu'une Divinité plus puissante que l'homme n'est jamais prise en vain, pour garant des résolutions de l'homme, et que sa vengeance ne manque point d'éclater sur la tête du parjure. Ceux qui n'ont point à redouter de juge semblable à eux, redoutent le frein qu'ils se sont imposé par le serment. Ce Dieu dont ils ont attesté la garantie connaît leurs pensées avant qu'elles aient pris naissance, et peut les punir sur-le-champ, s'ils s'écarteraient de leurs promesses.

Hommage éclatant, rendu dans tous les siècles, à la croyance perpétuelle et intime d'une Providence qui veille sur les moindres actions des grands et des petits, des riches et des pauvres ! hommage plus éclatant encore, lorsque, sous des gouvernements corrompus, chez des peuples dépravés, et malgré les professions publiques d'irréligion, on ne cesse point d'exiger le serment de ceux qui exercent une partie de l'autorité ou qui paraissent en justice. Nous savons que cette croyance peut être affaiblie, et nous en avons des preuves ; nous savons aussi et nous en avons l'assurance, qu'elle ne sera jamais anéantie, qu'elle présidera toujours à l'exécution des conventions humaines, qu'elle conservera le trésor de la bonne foi et de la loyauté. Mais qui ne gémirait sur les efforts de quelques ignorants qui voudraient pouvoir l'effacer du cœur de tous les hommes, et qui s'exposent témérairement à devenir les victimes de leurs infernales machinations (12) ?....

Tous les hommes, dans tous les temps, ont adressé des prières à la Divinité pour

lui demander des secours. Par cela seul, n'ont-ils pas reconnu son intervention dans les affaires de ce monde, et sa volonté constante de secourir le genre humain dans ses besoins ? Otez le dogme de la Providence, les prières deviennent inutiles et dérisoires. Laissez subsister le dogme de la Providence, vous agissez sagement et raisonnablement, en invoquant celui dont les regards embrassent les biens et les maux de la vie, et dont les oreilles sont attentives à la voix de l'infortune qui l'implore....

Tous les hommes, dans tous les temps, ont offert des sacrifices à la Divinité, pour la remercier de ses bienfaits, ou pour fléchir sa colère. N'est-ce pas supposer que, du haut de son trône, elle répand sur nous des largesses, et qu'elle est sensible à nos outrages ? Serait-il conforme à la droite raison de rendre grâce à celui qui n'aurait rien fait pour nous, qui ne se mêlerait pas même de nos destinées ? d'immoler des hosties d'expiation à celui qui regarderait avec indifférence l'homme juste et l'homme pécheur, la violation et l'accomplissement de ses lois ?....

Tous les hommes, dans tous les temps, ont reconnu des songes, des augures, des oracles émanés de la Divinité. Mais comment peut-elle connaître l'avenir, si sa Providence ne s'étend sur ce qui nous concerne ? Comment peut-elle être instruite de nos actions contingentes, autrement que par ses décrets déterminants ? car, dit Bossuet (13), Dieu ne voit que ce dont il est l'auteur, de sorte qu'il ne verra pas dans la créature ce qu'il n'y aura pas mis, et s'il n'a rien en lui-même par où il puisse causer en nous les volontés libres, il ne les verra pas quand elles seront, bien loin de les prévoir avant qu'elles soient.

Tous les hommes, dans tous les temps, ont admis des prodiges opérés par la toute-puissance de la Divinité, dans la vue de leur propre bonheur. Mais quelle plus grande inconséquence, si elle ne daigne pas s'occuper de ce qui se passe sur la terre et parmi nous ? Peut-on se dissimuler que si Dieu ne se met point en peine d'avertir les mortels de ses jugements et de ses desseins, de les exciter à l'exécution de ses ordonnances, le genre humain tout entier porte faux témoignage contre Dieu, en lui attribuant des faits éclatants qu'on a cependant le droit de prendre pour signes envoyés par une Providence particulière, suivant les expressions du prince des sceptiques modernes ? (14).

L'existence d'une Providence particulière est consacrée par la révélation, qui n'est fondée que sur ce dogme consolant : Admettre une religion et une religion qui vient de Dieu, c'est admettre une Providence particulière. Et, en effet, lors même que nous

(12) N'est-il pas clair, dit Voltaire, que la sainteté des serments est nécessaire et qu'on doit se fier davantage à ceux qui pensent qu'un faux serment sera puni, qu'à ceux qui pensent qu'ils peu-

vent faire un faux serment avec impunité, t. XXIII, p. 555.

(13) Traité du libre arbitre

(14) Bayle, p. 297.

n'aurions qu'une religion inventée, imaginée par l'esprit humain, nous serions obligés de reconnaître une Providence attentive à ce qui se passe parmi nous, puisqu'il ne peut exister aucun lien, aucun rapport entre des êtres absolument étrangers. Mais l'obligation de reconnaître une Providence particulière est réelle et véritable, si notre religion émane de la Divinité; il n'y a plus de doute qu'elle ne perde jamais de vue nos plus petites actions, et qu'elle n'ait l'intention de régler jusqu'ici nos plus secrètes pensées. Ce n'est plus seulement la nature entière, dont le témoignage est irréfutable au jugement du plus éloquent des orateurs latins, qui dépose en faveur de cette vérité, ce ne sont pas même les nations chrétiennes seules qui la proclament hautement, c'est l'Eternel qui, par tous les signes dont nous pouvons être frappés, déclare à la face de l'univers *que nous sommes en lui, que nous vivons en lui, que nous agissons en lui* : « *In ipso enim vivimus, et movemur, et sumus.* »

Je ne veux pas m'en tenir là et c'est par où je finis. J'ouvre les livres sacrés de notre religion, et qu'y vois-je? des textes formels qui m'apprennent que la Providence régit toutes choses: qu'elle distribue la nourriture, non-seulement aux enfants des hommes, mais encore aux petits des corbeaux qui la lui demandent par leurs cris; une série de faits qui prouvent évidemment que nos Pères étaient en la main de Dieu, eux et leurs discours, et toute sagesse et toute science d'agir. J'ouvre les annales de la religion, et qu'y lis-je? que si la Providence dirige avec un cœur fort et puissant le mouvement principal par lequel elle donne le branle aux choses humaines, elle ne néglige point les menus détails : que l'homme a beau composer tous ses discours, tous ses desseins, il lui arrive toujours, je ne sais quoi qu'il n'a pas prévu, dit Bossuet; il reste dans son cœur un endroit secret par où Dieu agit, et un ressort caché qu'il remue.

Hâtons-nous de tirer de cette doctrine, toutes les conséquences qu'elle nous présente pour notre bonheur. C'est le sujet de ma seconde partie.

SECOND POINT.

Oui, mes frères, la Providence particulière de Dieu est une des vérités que la raison démontre et que les saintes lettres nous enseignent dans les termes les plus forts. Quelque part que nous habitions, c'est la main du Très-Haut qui nous guide, suivant l'expression de David. Dieu nous porte dans son sein, dit Isaïe. Dieu, dit aussi saint Augustin, est plus puissant en nous, est au-dedans de nous, d'une manière plus réelle que nous n'y sommes nous-mêmes.

Mais pourquoi le Saint-Esprit insiste-t-il sur cet attribut divin, et nous en donne-t-il des notions si parfaites? le voici, chrétiens : 1° pour relever la gloire de Dieu; 2° pour nous instruire sur les devoirs comme sur

les avantages qui résultent de sa Providence particulière. Gloire à Dieu qui étend son domaine dans l'espace et au delà de l'espace. Obligation pour l'homme de se souvenir partout que Dieu éclaire ses démarches et qu'il doit honorer la sainteté de sa face par des mœurs pures et sans tache. Obligation pour l'homme de graver dans sa pensée cet important avertissement d'un Père de l'Eglise: Cherche un endroit où Dieu ne te voie point, et puis fais ce que tu voudras. Mais aussi, avantage inestimable pour l'homme de n'être jamais seul, au milieu de la solitude même et dans des régions inhabitées : d'avoir un appréciateur impartial de ses actions les plus enviées, de sentir autour de soi, au dedans de soi le plus prudent des conseillers et le plus actif des protecteurs. Oui, c'est le sentiment d'une Providence particulière qui ne cesse de crier aux coupables heureux, que leurs crimes secrets ont été vus, et qui fait dire au juste oublié: Tes vertus méconnues ont un témoin. C'est ce sentiment d'une Providence particulière qui donne au vrai mérite tout son prix. Comme le soleil communique aux corps célestes la lumière dont ils resplendent et qui avertit le vice audacieux du supplice qui l'attend, c'est ce sentiment d'une Providence particulière qui nous fortifie contre les dangers de la vie, qui nous console dans nos peines, qui nous rend véritablement vertueux. Reprenons.

1° Je dis que le sentiment d'une Providence particulière nous fortifie contre les dangers de la vie. C'est une vérité du salut que Dieu nous défend de nous exposer au danger, sous peine d'y être abandonnés. *Celui qui cherche le péril, dit le Sage, trouvera la mort dans le péril.* (Eccl., III, 27.) Or l'homme qui ne perd pas de vue la défense du Seigneur ne s'y exposera jamais volontairement et sans nécessité. Que si, par des dispositions impénétrables de l'Eternel ordonnateur, il s'y trouve engagé, il ne désespérera point, il aura recours au Seigneur qui le délivrera. Les Israélites, dit le Prophète, ont crié vers le Seigneur, dans le fort de la tourmente, et le Seigneur les a exaucés. (Psal. XXXIII, 18.)

Quand le Seigneur place ceux qui sont à lui dans des positions dangereuses, il les investit de sa force et de sa sagesse, il ne veut point qu'ils périssent, il ne veut que les éprouver. A plus forte raison, quand ce n'est pas pour eux qu'il les expose, mais pour l'intérêt général, prend-il soin de les avertir, pour les encourager, que sa protection ne leur manquera point. Si Dieu défend à Isaac de se retirer en Egypte dans un temps de famine, et lui ordonne de se fixer à Gérare où les mêmes dangers l'attendaient, il lui promet des secours proportionnés aux besoins. *Je serai avec toi*, parole pleine de douceur et d'encouragement, parole plus rassurante que des millions de soldats armés pour le garder, parole que Dieu n'a fait entendre qu'à ses élus et dans des circonstances qu'il a fait naître pour

manifestes ses desseins adorables et sa Providence toujours attentive. *Ego ero tecum*. S'il envoie Moïse à la cour de Pharaon, il surmonte sa répugnance par cette parole efficace : *Je serai avec toi*. S'il donne Josué pour successeur à Moïse et pour chef aux Hébreux, il se sert de cette parole pour ranimer son ardeur : *Ne crains pas, tu entreras avec Israël dans la terre que j'ai promise, Je serai avec toi*. (Josue, I, 5.) S'il commande à Gédéon de marcher contre Madian, il dissipe ses craintes, par cette parole : *Je serai avec toi*. (Judic., VI, 16.) Et tu frapperas les Madianites comme un seul homme. *Ego ero tecum*.

Il n'est point de ministre avoué de Sa Majesté Suprême que le Seigneur n'avertisse, qu'il sera avec lui d'une manière spéciale; que son bras redoutable le défendra contre tous, et que ses adversaires ne pourront tenir devant lui. *Je serai avec toi*. Il n'est point de prophète qui ne reçoive, avec sa mission, l'assurance formelle de la protection du Seigneur. Jérémie est chargé d'annoncer à l'ingrate Jérusalem les maux qui vont fondre sur elle. En vain le peuple irrité s'agite et le menace: Le Seigneur est là, ne crains point, dit-il au prophète, tes ennemis et les miens ne prévaudront pas contre nous. *Je serai avec toi*. Les apôtres eux-mêmes, en apprenant de la bouche de Jésus-Christ que dans la prédication de l'Evangile au milieu des nations barbares, ils seront comme des brebis, parmi des loups dévorants, entendent en même temps de leur divin Maître, cette parole ineffable: *Voici que je suis avec vous*. (Matth., XXVIII, 20.)

Rassurés par l'assistance spéciale du Seigneur, qu'avaient à redouter de la fureur des hommes les envoyés de l'ancienne et de la nouvelle alliance? Si le monde était ligué contre eux, le Seigneur se déclarait en leur faveur; et quand le Seigneur protége, qui est-ce qui peut nuire? Si les tourments les plus cruels étaient préparés pour quelques-uns d'entre eux, ils avaient plus de courage pour les endurer, que les tyrans n'avaient de cruauté et d'industrie pour les inventer. Si des ennemis cherchaient à détruire leur corps, ils ne pouvaient rien sur leur âme, et dans le temps même qu'ils paraissaient triompher, ils étaient réellement vaincus. Quelle magnanimité dans ces hommes! Quand tout s'élève contre eux, ils ne désespèrent point, ils ne perdent rien de leurs sérénité et de leur calme, ils se souviennent de ce qui leur a été promis, ils le proclament hautement : Le Seigneur est avec nous, nous marchons sous ses ordres, il combat pour nous et avec nous. *Nobiscum Dominus*. (Num., XIV, 9.)

Gardons-nous donc, chrétiens, de nous engager dans des entreprises difficiles, dans des occasions périlleuses, où la voix de Dieu ne nous appelle point. Ne le tentons jamais, c'est un crime d'exiger de sa puissance, qu'elle change l'ordre établi, qu'elle fasse des miracles, pour nous retirer de l'abîme

où nous nous enfonçons par notre imprudence. C'est un crime de trop présumer de sa bonté, parce que sa justice permet quelquefois que nous soyons livrés à notre sens réprouvé. C'est un crime de nous mettre dans une nécessité évidente de l'offenser, poussés par le fol espoir qu'il nous retiendra avant le moment fatal. Mais si les obligations indispensables d'un état embrassé sous d'heureux auspices, signes infaillibles de la volonté de Dieu, nous exposent à des dangers imminents et à des tentations violentes, ne craignons rien, le Seigneur ne permettra pas que nous succombions. Adressons-nous à lui; implorons son assistance; il ne peut abandonner ceux qui exécutent ses ordres, il ne peut laisser périr ceux qu'il a mis en mouvement et dont il a dicté les démarches. Nul ne s'égare en le suivant, nul ne se perd en obéissant à ses préceptes, nul ne trébuche quand il est soutenu par sa Providence. Ce n'est pas en remplissant nos devoirs que nous risquons d'en être délaissés, sa parole est expresse et les exemples ne manquent pas pour les confirmer, comme vous l'avez vu, et comme il serait facile d'en prolonger les démonstrations. Mais pourquoi recourir à des témoignages étrangers, quand vous pouvez en fournir vous-mêmes de personnels? Dites, répondez? Ce sentiment intime d'une Providence particulière n'a-t-il pas été pour vous une égide, une sauvegarde au milieu des dangers? Ne vous êtes-vous pas sentis plus forts de la force de Dieu et plus intrépides sous ses regards protecteurs?

Je dis en second lieu que le sentiment d'une Providence particulière nous console dans nos peines et adoucit les amertumes de la vie. Hélas! qu'il est à plaindre celui qui souffre dans l'isolement, appuyé sur sa raison qui n'est que faiblesse, ou laïssé à la merci de son semblable qui ne veut pas ou ne peut pas le secourir! Il n'en est pas de même de celui qui souffre en la puissance de Dieu. Quelle patience! quelle résignation! quelle élévation de sentiments! Dieu est avec lui, et que sont tous les maux qui l'assiègent? Dieu devient son appui et les tribulations ne sont pas capables de l'abattre. Du haut des cieux, Dieu lui présente l'image de son Fils unique souffrant et mourant pour nous, et il ne cherche qu'à se rendre conforme à l'homme de douleur, il embrasse sa croix avec joie, dans la certitude de partager son triomphe et sa gloire. De là, cette soif des souffrances dans sainte Thérèse dont la devise est si connue: *Ou souffrir ou mourir*. De là ce courage héroïque dans tous les saints, qui n'ont pu arriver à l'immortalité bienheureuse, que par la voie étroite, jonchée de ronces et d'épines....

Il est donc vrai que le sentiment d'une Providence particulière nous console dans nos peines. Il est donc vrai qu'un malheureux peut se dire à lui-même : Je souffre en la présence de Dieu, je souffre sous ses yeux, il me voit, il m'entend. *Mon père, mon père, je souffre violence, soyez ma cau-*

tion. (Isa., XXXVIII, 16.) Vous êtes témoin des larmes que je répands, des maux dont on m'accable, des abominations que l'on m'impute; serez-vous indifférent au sort d'un serviteur outragé? Mes envieux se sont acharnés contre moi, ils ont aiguisé leurs langues comme des stylets. Je gémis dans l'oppression, nul ne me rend justice, les hommes ne me connaissent pas, ils ne peuvent pénétrer dans le secret de mon cœur, ils s'en tiennent à de vaines apparences qui me sont contraires. Mais vous, devant qui je marche, prenez ma défense, ô juste juge, et séparez ma cause de celle des méchants, faites paraître mon innocence au grand jour, ou du moins tenez-moi compte des calomnies dont on m'abreuve, est-ce que le malheureux ne sera point consolé? Est-ce que Dieu sera sourd à ses lois? Est-ce qu'il ne lui inspirera pas quelques sentiments d'un meilleur avenir? N'en doutez pas, chrétiens, c'est pour lui que le Prophète a écrit ces consolantes paroles: Ame fidèle, pourquoi êtes-vous plongée dans la douleur, pourquoi êtes-vous troublée? Espérez au Seigneur, et il sera votre salut, mettez votre confiance en lui, et vous ne serez point confondue à jamais. (Psal. LXX, 1.)

Je dis en troisième et dernier lieu que le sentiment d'une Providence particulière nous rend véritablement vertueux. L'Esprit-Saint dans la Bible n'indique pas d'autre moyen pour arriver au suprême degré de la vertu que de *marcher en la présence du Seigneur*. (Gen., XVII, 1.) Il n'a pas d'autres termes pour exprimer la perfection des patriarches, que ces mots qui terminent leur éloge: *Il marchait en la présence du Seigneur*. Ces grands hommes eux-mêmes n'ont point eu de plus vif désir que celui de marcher sans cesse en la présence du Seigneur. *O mon Dieu, s'écriait l'un d'entre eux, ne vous éloignez pas de moi, ne détournez pas votre face de dessus moi*. (Psal. XXVI, 9.) Il savait que cette face ne s'éloigne pas en vain, et qu'on perd tout en la perdant, il savait que lorsque le Seigneur détourne ses regards, tout est dans le trouble et l'agitation: ils n'ont jamais témoigné plus de reconnaissance pour la bonté de Dieu, que quand ils ont été plus fortement assurés que Dieu ne les perdait pas de vue. *J'ai connu, Seigneur, quel est votre amour pour moi; vous m'avez mis sous votre protection, et vous m'avez affermi en votre puissance pour jamais*; enfin ils n'ont pas cru pouvoir laisser de plus bel héritage à leurs descendants que l'exemple si constamment suivi pendant leur vie de marcher en la puissance du Seigneur.

Et n'est-ce pas le sentiment d'une Providence particulière qui affermit dans le bien tant de personnes qui dérobent une bonne action aux yeux du public, avec plus de soin que le méchant n'en cache une mauvaise? Quel autre que Dieu peut être le soutien de l'humble vertueux qui ne travaille pas pour une récompense périssable, qui

laisse ignorer à sa main gauche ce que fait sa main droite, qui devient sans ostentation la lumière de l'aveugle, la ressource du faible, l'asile de tous les infortunés et un instrument de miséricorde pour ceux qui paraissent abandonnés au sort le plus déplorable? Ames généreuses, seriez-vous en état de supporter, sans vous plaindre, les caprices et la brutalité des misérables à qui vous prodiguez vos secours, si un Dieu rémunérateur ne rallumait par le sentiment de sa puissance, les feux de la charité que l'ingratitude assoupit? Ames tendres et sensibles, pourriez-vous surmonter les dégoûts inséparables de la bienfaisance, sans la pensée que le Seigneur voit tout ce que vous faites, et qu'il vous tiendra compte même d'un verre d'eau froide que vous aurez donné en son nom?

Mais si le sentiment d'une Providence particulière entretient et fortifie la vertu, l'oubli de ce sentiment engendre tous les crimes. C'est à ce premier désordre que l'Ecriture rattache tous les désordres. Il n'y a personne qui me voit. Tel est le langage que le prophète Isaïe met dans la bouche de Babylone, cette superbe corruptrice des nations et dont le nom est devenu celui du monderéprouvé et de l'extrême dépravation. Si Babylone s'était souvenue que l'œil de la Divinité éclairait ses débauches, elle s'y fût plongée avec moins de sécurité. Un reste de pudeur et de crainte en eût suspendu la fureur. Mais elle oublie que Dieu la voit et que sa main invisible écrit en caractères ineffaçables sa sentence éternelle. Dès lors elle rejette tout frein, elle s'abandonne à toute sorte de débordements. Remarquez-le bien, chrétiens, elle ne se rassure dans le mal, que parce qu'elle a perdu la vue de Dieu, et qu'elle croit n'avoir aucun témoin.

Ce langage de Babylone est le langage du pécheur. Cette conduite de Babylone est la conduite du pécheur. Dieu ne me voit pas, se dit-il en lui-même, qu'ai-je à craindre, si je puis éviter la justice des hommes? Dieu ne me voit pas. Et il devient l'esclave des plus infâmes et des plus abominables désirs, il commet le mal avec emportement parce qu'il le commet sans crainte. Le prophète Jérémie, après avoir considéré la prospérité des méchants sur la terre, s'adresse au Seigneur, comme pour se plaindre des abus qu'ils en font. Il en décrit quelques-uns et il en trouve la cause dans ce langage impie. Le Seigneur ne verra point notre fin. Ezéchiel déclare que la subversion de tous les principes dans Jérusalem ne peut être attribuée qu'à l'oubli de cette importante vérité: Dieu est présent partout et il nous regarde. David enfin nous apprend que de son temps les pécheurs se rassuraient par la folle persuasion que Dieu *détourne les yeux pour ne rien voir de ce qui se passe ici-bas*. « *Avertit faciem suam ne videat in finem.* » (Psal. X, 11.) Premier degré d'aveuglement et premier fondement de la sécurité du pécheur dans le crime, l'indifférence de Dieu à l'égard des actions humaines. La

malice du pécheur va toujours croissant ; il s'efforce de se persuader que Dieu est trop puissant pour s'offenser de ses iniquités et pour en chercher la vengeance ; ou même que Dieu ne nous a pas créés pour nous perdre. *Non requiret Deus*. Second degré d'aveuglement et second fondement de sa sécurité. Enfin la malice du pécheur est parvenue à son comble ; il se dit à lui-même : Je ne serai jamais ébranlé : *Non movebor*. Dernier degré d'aveuglement et dernier degré de sa sécurité.

Ce n'est pas le seul endroit où David rappelle ce langage des pécheurs. Dieu ne nous voit pas, *non videt* ; Dieu ne comprend pas, *non intelligit*. Ce qui arrache au saint roi ces vives apostrophes : Malheureux, qui t'abuses tristement dans la corruption de ton cœur ! Dieu ne me voit pas. Ignorez-tu que rien ne lui est caché et que la nuit la plus profonde n'a point d'obscurité pour lui ? Insensé, qui t'imagines que Dieu ne descend pas dans les détails de la vie humaine de peur de se fatiguer ! Ne sais-tu pas qu'il comprend tout sans peine et sans effort ? Rentre enfin dans l'intelligence de la vérité, reviens à la sagesse, ô toi qui l'as abandonnée. Quoi ! celui qui a formé l'œil ne verra point ? L'auteur de la lumière sera plongé dans les ténèbres ? Le Tout-Puissant qui a donné à l'homme la faculté d'apercevoir en sera lui-même privé ? L'Etre infiniment parfait ne connaîtra point ce qui se passe dans son empire.

Arrêtez.... m'allez-vous dire, peut-être ? Pourquoi réfuter une impiété dont personne ici n'est coupable ? Que nul d'entre vous ne se soit jamais exprimé ainsi, je le veux, chrétiens. Mais n'est-il qu'une seule manière de faire entendre ce qui parle au fond de son cœur ? Vous pouvez ne pas dire formellement : Dieu ne voit pas ce qui se passe en nous, mais vous vivez comme s'il ne le voyait pas. Vous pouvez ne pas dire formellement : Dieu ne sait pas ce que nous faisons, mais vous agissez comme s'il ne le savait pas. Qu'importe après cela que vous ne le disiez pas ? dès que votre conduite le dit pour vous et mieux que vous, en êtes sont moins criminels ?...

Ecoutez votre condamnation. Le Psalmiste sera votre juge. Vous apprendrez de lui que le Saint-Esprit ne fait aucune différence entre ceux qui agissent et ceux qui parlent en impies, que les actions expriment la pensée tout aussi bien que les paroles. *Le Seigneur, dit-il, n'est pas devant les yeux du pécheur* et ses œuvres sont souillées en tout temps. *Non est Deus in conspectu ejus*. (Psal. X, 5.) Saisissez bien le sens du Prophète, il n'est point équivoque. *Le Seigneur n'est pas devant ses yeux*. Le pécheur ne parle point en impie, mais il agit en impie ; sa conduite voile son langage.

Quel malheur pour un homme quand il ne marche point dans la confiance en la Providence ; il s'égare dans les déserts, ses

voies le conduisent à la mort. C'est un abîme, dit saint Augustin. L'enfer est dans ses flancs, sa lumière s'éteint, dit saint Chrysostome, sa raison se pervertit, il devient l'esclave du démon, il roule de précipice en précipice, il ne se relève d'une chute que pour tomber encore. C'est un navire sans gouvernail et sans pilote. Rien ne le guide, rien ne l'arrête ; il est abandonné aux courroux de ses passions et aux vagues mutinées de sa concupiscence. C'est un cheval fougueux et indompté ; il n'y a pas de frein qui le retienne. C'est un mulet sans entendement qui court de lui-même à sa perte : *Sicut equus et mulus quibus non est intellectus*. (Psal. XXXI, 9.)

Quel malheur surtout pour un peuple quand les chefs sont délivrés de la crainte importune d'une Providence surveillante et d'un avenir menaçant. C'est alors, dit un philosophe chrétien (15), qu'ils lâchent la bride à leurs passions brutales ; qu'ils tournent leur esprit à séduire et à corrompre les autres ; qu'ils seraient même capables pour leur plaisir ou leur avancement, de mettre le feu aux quatre coins de la terre !....

Résumons. Sans le sentiment d'une Providence particulière, vous donnerez imprudemment dans les écueils les plus funestes et vous y ferez de tristes naufrages. Avec ce sentiment vous prendrez de sages mesures, la lumière d'en haut éclairera vos démarches et guidera vos pas.

Sans le sentiment d'une Providence particulière vos souffrances seront perdues pour l'éternité et cette courte vie, remplie de chagrins et d'angoisses, ne sera que le prélude des maux infiniment plus cruels. Avec ce sentiment, votre croix sera moins pesante et vos peines seront comptées au jour des justices.

Sans le sentiment d'une Providence particulière vous multiplierez vos iniquités comme le sable de la mer, ne pensant point au jugement du Très-Haut. Avec ce sentiment vous craindrez de rendre votre juge, témoin de vos prévarications et cette crainte sera le gardien le plus sûr de votre innocence.

Sans le sentiment d'une Providence particulière, ce bien toujours difficile à faire, à cause de la dépravation de votre cœur, le sera cent fois plus encore. Mais ce sentiment changera vos inclinations corrompues et vous facilitera la pratique de la vertu, vous ferez le bien avec goût, parce que vous serez certain d'en recueillir le fruit.

Providence de mon Dieu, oui, tout ce que je suis est dans vos mains puissantes ! Rien de ce que je fais, de ce que je dis, de ce que je pense ne vous est inconnu. Vous veillez sans cesse autour de moi, comme une mère tendre autour de son fils unique. Je fais gloire de le publier avec plus de fonde-ment que l'incrédule ; moi aussi, je la sens, je la veux, je la crois, je l'espère, et je la

défendrai jusqu'à mon dernier soupir. Heureux, si ces pieux sentiments servent à régler mes actions et à me conduire au bonheur éternel, que je vous souhaite !... Amen.

SERMON VI-VII.

SUR LA NÉCESSITÉ DE LA FOI EN JÉSUS-CHRIST.

Qui credit in eum non judicatur : qui autem non credit, jam judicatus est, quia non credit in nomine unigeniti Filii Dei. (Joan., III, 18.)

Celui qui croit en Jésus-Christ ne sera point condamné ; mais celui qui ne croit pas est déjà condamné, parce qu'il ne croit pas au nom du Fils unique de Dieu.

Une erreur monstrueuse et qui doit attirer notre sollicitude fait de jour en jour de nouveaux progrès dans le sein du christianisme. Elle se glisse comme un serpent, sous le nom de compassion et d'humanité ; elle menace de surprendre jusqu'aux élus de Dieu, s'il est possible. Des hommes élevés à l'école d'une critique sans frein et du tolérantisme, méprisant l'enseignement ordinaire, croient pouvoir élargir le chemin du ciel, renverser les barrières posées par la main de Dieu même, ouvrir l'entrée des tabernacles éternels à tout le monde indistinctement et laisser envahir l'héritage de Jésus-Christ par ses ennemis les plus acharnés et par ceux qui ne l'ont jamais connu. Ils regardent toutes les religions comme indifférentes. Pour eux, la meilleure n'est qu'une invention humaine ou l'effet de la politique des princes. A les entendre, la foi n'entre pour rien dans l'affaire du salut, et le Seigneur ne jugera point sa faible créature sur les égarements de son esprit, mais sur la malice et la dépravation de son cœur.

Arrêtez, téméraires, que faites-vous ? Vous anéantissez l'œuvre de Dieu, vous ruinez le christianisme. Si les hommes peuvent se sauver, quelle que soit leur croyance ; si la foi d'un médiateur n'est pas l'unique fondement du salut, la religion que nous professons est vaine, et Jésus-Christ est mort inutilement pour nous. *Ergo gratis mortuus est Christus ?* (Galat., II, 21.)

N'ayons pas de notre religion une idée aussi fautive. Loin de nous la pensée que la sagesse éternelle ait fait une démarche inconsidérée en venant converser parmi nous, en mourant sur la croix. Vous allez voir quelles sont les raisons qu'on oppose au système insensé des latitudinaires et sur quelle base s'élève tout l'édifice de la religion chrétienne. Ce n'est pas aux seuls mécréants que je m'adresse, les fidèles eux-mêmes trouveront à profiter dans mon discours. Je n'ignore pas que les plus fermes vacillent quelquefois et que le soleil a ses éclipses (16). La lecture des livres impies, les conversations libertines, que sais-je ? l'inquiétude, l'orgueil de l'esprit et les suggestions de Satan ne laissent que trop souvent du louché sur certains articles plus contraires en apparence, aux lois du rai-

sonnement humain. Je veux les raffermir dans cette antique croyance qui a traversé les âges sans altération et sans mélange. Voici tout mon dessein et le partage de ce discours.

Tous ceux qui sont sauvés ont cru en Jésus-Christ, aucun de ceux qui ne croient pas en Jésus-Christ ne peut être sauvé. En deux mots : il n'est de salut que par Jésus-Christ, premier point ; point de salut sans Jésus-Christ, second point.

PREMIER POINT.

Il n'est de perfection que dans l'unité, et cette maxime essentiellement vraie, l'est encore, ce semble, davantage en fait de religion. Le grand Apôtre ramène tout à l'unité, concentre tout dans l'unité. *Il n'y a, dit-il, qu'un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême* (Ephes., IV, 5), un seul berceau, un seul pasteur, un seul moyen de sanctification et de bonheur ; un seul nom donné aux hommes par lequel ils puissent être sauvés ; une seule pierre angulaire sur laquelle les murailles de Jérusalem soient solidement bâties ; une seule voie pour aller au ciel ; et comment y aurait-il deux voies pour atteindre le même but, si une seule suffit ? La sagesse peut-elle faire ce qui est inutile ? Comment y aurait-il deux voies ? Quand Dieu daigne nous en indiquer une, n'est-ce pas condamner et exclure toute autre ? C'est cette voie qui est le chemin de vie et que le Très-Haut a résolu dans ses décrets éternels de faire suivre aux hommes.

Jésus-Christ a été placé au milieu des temps comme une haute colonne pour diriger les hommes dans la conquête de leur véritable patrie ; d'un côté, elle est ténébreuse à cause de la simple promesse d'un libérateur faite dès l'origine du monde, et des figures qui l'annonçaient ; de l'autre côté, elle est toute resplendissante de lumière, parce que les chrétiens sont possesseurs de la réalité, tandis que leurs devanciers ne possédaient qu'en espérance ; mais cette colonne sous quelque aspect qu'on l'envisage, n'en est pas moins le signal donné par le Dieu de l'univers, par le Dieu des armées, par le Dieu de toute consolation pour rallier tous les peuples, pour rassembler toutes les nations sous l'invocation de son saint nom. Jésus-Christ plus ou moins en évidence, dans la durée des siècles qui ont précédé ou suivi son avènement, est le grand étendard, arboré par la main du Très-Haut, autour duquel se réunissent, se suivent, se pressent les élus des quatre vents pour marcher tous ensemble comme un seul homme, suivant la belle expression de l'Écriture, dans le chemin de l'immortalité et de la gloire. Les uns ont eu plus de besoin de s'élever au-dessus des sens et de tout ce qui peut être connu et nommé parmi les hommes pour parvenir à connaître Jésus-Christ ; les autres n'ont qu'à

suivre les impulsions d'une saine raison, mue par l'Esprit-Saint, qu'à se laisser aller, pour ainsi dire, à la clarté des témoignages, à l'authenticité des miracles, qu'à se rendre attentifs au grand spectacle que Dieu leur donne, et ils viennent ainsi à la connaissance de la vérité.

Voyez, dit Bossuet, cette délicate vapeur que la mer doucement touchée du soleil et pour ainsi parler imprégnée de sa force, envoie jour et nuit comme d'elle-même vers le ciel, sans aucune diminution de son vaste sein, c'est l'image de la sagesse que Dieu engendre dans l'éternité et qui est comme une vapeur de sa toute-puissance. N'est-ce pas de la vapeur de la mer que se forme la pluie qui répand l'abondance et la prospérité dans toutes les contrées du monde? N'est-ce pas aussi de la vapeur de Dieu que se résout, que découle cette rosée du matin, qui fait germer la vertu dans les cœurs les plus stériles? Voyez cette splendeur, ce rayon, cet éclat de l'aube du jour, qui éclaire tous ceux qui ne sont pas privés de la vue, et cette chaleur qui seconde, qui vivifie tous les êtres; peut-on imaginer un plus magnifique emblème du Verbe divin, qui est une très-pure émanation de la Majesté de son Père et la lumière de la lumière à la clarté et à la chaleur duquel nul ne peut se cacher, dit le Prophète-Roi? *Non est qui se abscondat a calore ejus.* (Psal. XVIII, 7.) Voyez cette religieuse construction qui se prépare à l'origine des choses et qui doit s'achever à la fin des temps; quelle est la clef qui en lie toutes les pensées, qui en forme la voûte? N'est-ce pas Jésus-Christ immolé dès le commencement et demeurant dans un état perpétuel d'immolation? *Dei ædificatio estis.* (I Cor., III, 9.)

Ces images, ces comparaisons, toutes défectueuses qu'elles sont, ne laissent pas de nous faire comprendre que Jésus-Christ est l'unique auteur du salut des hommes et que tous ceux qui y parviennent, n'y parviennent que par lui. Mais ce qui nous en donne l'intelligence la plus complète, c'est l'accord qui se trouve entre les deux testaments et la réunion d'un millier de passages qui enseignent la même doctrine. Vous n'en douterez pas, après que vous m'aurez entendu un instant.

L'apôtre saint Paul, dans ses sublimes Epîtres, nous montre la religion tout entière, par un point de vue bien simple : la chute du premier homme et la réparation du second : *Comme tous meurent par Adam*, dit-il, *tous aussi revivront par le Christ.* (I Cor., XV, 22.) Quelle conclusion en tirera-t-il? Que la connaissance du souverain médecin est, à proprement parler, la grande connaissance du chrétien, répond saint Augustin; que la foi dans le sang de Jésus-Christ est l'assurance, le brevet de l'immortalité; qu'elle est la propitiation de l'impie et du pécheur qui s'approchent de Dieu; qu'elle est la rédemption du genre humain. *Per fidem in sanguine ipsius.* (Rom., III, 25.) Et certes, si les saintes let-

tres pouvaient enseigner une autre doctrine, elles se détruiraient elles-mêmes, puisqu'elles ne subsistent que par cette doctrine et pour cette doctrine. Écoutons maintenant le Prince des apôtres; il va, d'un seul trait, confirmer ce que nous avons avancé. Tous les prophètes, dit-il, rendent témoignage à cette vérité et nous affermissent dans cette croyance divine, que nous obtenons la rémission de nos péchés par la foi en Jésus-Christ, en croyant en son nom. *Huic omnes prophetæ testimonium perhibent remissionem peccatorum accipere per nomen ejus omnes qui credunt in eum.* (Act., X, 43.) Après cela que reste-t-il à désirer?

Quoi donc! et si quelqu'un avait pu se sauver sans Jésus-Christ, pourquoi tous n'auraient-ils pas eu les mêmes ressources, les mêmes avantages? et dès lors quels seraient ses titres à l'admiration générale des chrétiens? Quels droits aurait-il à notre respect, à nos adorations, à nos hommages, à notre reconnaissance?... Se voir entouré de la masse imposante des élus et comme ceint d'une ceinture d'or, s'avancant avec eux vers les tabernacles immortels, leur ouvrant l'entrée de ces lieux sacrés par son sang; n'est-ce pas le voir dans toute sa gloire et dans le plus beau des triomphes? Quand l'Écriture nous le représente dès ici-bas, tantôt sous l'image d'une poule, ramassant ses petits sous ses ailes; tantôt sous la figure d'un aigle qui porte ses aiglons et les provoque à voler en volant avec eux, que veut-elle nous faire entendre, si ce n'est que Jésus-Christ est le Sauveur universel et que lui seul a recueilli ce faisceau de prédestinés, épars çà et là, disséminés sur la face de la terre, de toute tribu, de toute langue, de toute nation; leur a communiqué sa justice et les a réformés sur son modèle? Et quand elle nous le représente dans l'éternité comme un roi bien-aimé, au milieu de ses sujets, ou mieux encore, comme l'Agneau sans tache, escorté de ces âmes pures, vêtues d'une robe blanche et éclatante, qui le suivent partout où il va, n'est-ce pas déclarer que sa royauté, reconnue de tous, est fondée sur le salut acquis et accordé à tous, et que cette intimité, qui unit les bienheureux à sa personne et qui l'unit aux bienheureux, ne peut venir que de la conviction qu'ils ont tous d'avoir été lavés dans son sang, et que nul d'entre eux n'a reçu d'autre aspersion?....

O mon divin Sauveur, lorsque sous la voûte des cieux, on chante les merveilles de la rédemption, que vous êtes proclamé le vainqueur de la mort, que vos bienfaits ineffables sont exaltés par la reconnaissance, est-il croyable qu'il se trouve dans l'assemblée des saints, quelqu'un qui ne vous ait pas connu sur la terre et qui garde le silence dans cet alleluia sans fin, qui ne mêle la voix à ce concert unanime et ne vous loue à jamais comme son salut et sa joie.

Loin de nous une si étrange supposition: tous ceux qui sont présents devant le trône

de l'Agneau, prennent part à la louange, parce que tous ont eu part au bienfait, tous célèbrent dans la splendeur de la sainteté le Christ, qu'ils ont entrevu plus ou moins clairement par les yeux de la foi.

Interrogez les saints qui ont vécu avant la venue de Jésus-Christ; demandez-leur s'il était nécessaire de croire en ce divin Sauveur? s'ils ont en eux-mêmes cette foi? et tous vous répondront avec le fils de Sirach et l'apôtre saint Paul, que *le juste vit de la foi* (Galat., III, 11), ou plutôt, l'Esprit de Dieu leur servira d'interprète et répondra pour eux, que l'homme n'était point justifié par les œuvres de la loi, mais par la foi en Jésus-Christ, l'unique médiateur entre le ciel et la terre; que l'Ancien Testament n'était qu'un squelette inanimé, et qu'il attendait de Jésus-Christ le mouvement et la vie; que toute la loi était, pour ainsi dire, enceinte de Jésus-Christ et toute prête à l'enfanter. Abel, le juste Abel croyait en Jésus-Christ, dont il était la figure par les sacrifices qu'il offrait tous les jours, et par la mort violente qu'il endura; Enoch ne fut agréable à Dieu que par la foi en Jésus-Christ; Noé ne condamna le monde que par la foi en Jésus-Christ; Abraham, justement nommé le père des croyants, désira de voir le jour du Seigneur, il le vit et tressaillit d'allégresse (Joan., VIII, 56); Isaac, cette vive image de Jésus-Christ, immolée par la volonté de son père; Jacob qui révéla à Juda son fils, que le Messie naîtrait de sa race, héritèrent successivement de la foi d'Abraham et furent des hommes de désir. Moïse qui mérita de contempler l'humanité sainte de Jésus-Christ et qui recommanda à son peuple d'obéir à cet auguste législateur; David dont les sublimes cantiques se rapportent tous à ce rejeton, la gloire de son sang; Jérémie, Isaïe, Daniel qui ont annoncé ses humiliations et ses triomphes; tous les prophètes dont les différentes prédictions ramassées forment un témoignage éclatant et justifient l'Evangile; ces vénérables pontifes, ces Simon, ces Onias, ces Héazar qui, par ce privilège du sacerdoce, découvraient l'avenir; ces guerriers du Seigneur, ces vaillants Machabées, tous ces admirables personnages dont les vertus reçoivent un juste tribut d'éloges dans l'*Ecclésiastique* et dans le chapitre onze de l'Épître aux Hébreux, connaissaient Jésus-Christ, croyaient en Jésus-Christ: ils n'ont été inscrits au livre de vie, ils ne se sont montrés au-dessus des autres hommes que par la foi en Jésus-Christ.

Ne serait-il pas possible d'interroger quelques-uns de ces héros de la gentilité, sanctifiés par la foi en Jésus-Christ, conduits à la foi d'un médiateur par la philosophie, comme parle saint Clément d'Alexandrie, ou plutôt par le souvenir des traditions antiques (17)? Pouvez-vous en douter?... Bossuet assure qu'il y a eu des fidèles dispersés par-ci par-là hors de l'enceinte du

peuple juif. Melchisédech et Job se présentent devant nous avec le signe révéral du salut. Le premier environné d'une sainte obscurité dans sa généalogie, dans son commencement et dans sa fin, demeure pour toujours prêtre d'un ordre excellent, figuratif du sacerdoce royal de Jésus-Christ. Ses preuves sont manifestes. Le second, au milieu des maux qui l'accablent, s'écrie dans les transports de son enthousiasme divin, et fait entendre cette célèbre profession de foi, si digne d'un chrétien: *Je crois que mon Rédempteur est vivant: « Credo quod Redemptor meus vivit. »* (Job., XIX, 25)

Interrogez les saints qui ont vécu depuis la venue de Jésus-Christ, et tous vous répondront avec un ancien Père que: Quiconque veut être sauvé doit croire avant tout ce qui est contenu dans le symbole touchant les mystères de l'incarnation du Verbe et de la rédemption des hommes: *Quicumque vult salvus esse, ante omnia opus est ut teneat catholicam fidem. (Symb. Athan.)* Tous vous répondront que la vie éternelle est attachée à la foi en Jésus-Christ; que la connaissance de ce divin médiateur est le premier pas vers la connaissance des plus sublimes mystères; que de là, aidé des secours du ciel, on s'élève, on prend son vol jusque dans le sein de la Divinité où est fixé le terme de toute connaissance. C'est par la foi en Jésus-Christ que toute chair dont il est écrit qu'elle verra le salut de Dieu, acquiert la justification, selon saint Jérôme. C'est par la foi en Jésus-Christ, dit saint Augustin, que les patriarches ont été purifiés de leurs souillures et de leurs imperfections. Tous ont connu ce divin Sauveur par des révélations, tous l'ont eu sans cesse sous les yeux; tous n'ont été sauvés qu'en croyant qu'il viendrait, comme nous sommes sauvés par la foi par laquelle nous croyons qu'il est venu. *Et sic salvi facti sunt credendo quia veniret, sicut nos salvi efficitur credendo quia venit.*

C'est par la foi d'un Messie réparateur, dit saint Léon, que tous les saints sans exception de temps et de lieux ont été justifiés et sont devenus les membres de son corps mystique. Quoique le mystère de l'incarnation ait été, dans les siècles passés, couvert de quelques voiles, il n'a pas été tellement obscurci qu'il n'ait été connu des saints qui ont vécu dans ces siècles de ténèbres et d'ignorance. Le salut qu'il devait apporter leur était promis par des prophéties et des significations de ce qui se ferait. Ce ne sont pas seulement ceux qui ont prêché ou prophétisé Jésus-Christ qui sont entrés en participation de sa gloire, ceux qui ont entendu prêcher et prophétiser n'en ont pas été frustrés. Car la même foi justifie les saints de tous les temps: *Una enim fides justificat universorum temporum sanctos.*

C'est par la foi en Jésus-Christ, selon Théodoret, saint Prosper, saint Fulgence,

(17) Saint Paul aux Romains, I, 16. Saint Augustin, *Cité de Dieu*, I. XVIII, ch. 47.

saint Grégoire, saint Bernard, tous les Pères enfin, que les Juifs et les gentils ont reçu la liberté et la délivrance; que depuis le commencement du monde, le Seigneur a composé son Eglise; que les anciens et les nouveaux sont entrés dans l'alliance. Il ne peut y avoir deux sentiments là-dessus. Tous viennent se ranger autour de ce principe indubitable, plus ou moins étendu; que tous les hommes sont justifiés par la foi en Jésus-Christ : *Omnes ex fide Christi justificati sunt.*

Puis donc que le salut vient de Jésus-Christ et ne vient que de Jésus-Christ, qui de nous pourra ne pas tourner ses pensées vers ce divin Sauveur ? Jetons les yeux, dit l'Apôtre, sur Jésus l'auteur et le rémunérateur de la foi, qui s'est assis à la droite du trône de Dieu. *Aspicientes in Jesum auctorem et remuneratorem fidei.* (Hebr., XII, 2.) Appelons par des gémissements ineffables et par des prières continuelles la grâce dont il est la source, afin de ranimer une foi qui périt. Malheur à nous, si nous rendons inutiles les mystères qu'il a opérés pour le salut des hommes; malheur à nous si cette foi qu'il est venu apporter sur la terre, n'est pour nous qu'un vain mot ou un simulacre sans réalité. Quoi ! ces hommes qui vivaient à l'ombre de la loi ou dans des régions infidèles, au milieu des nuages enfantés par l'idolâtrie et la multitude des passions, ont pu se sauver avec une connaissance informe et imparfaite; et nous, éclairés des rayons les plus purs du Soleil de justice, nous laisserons échapper le salut qui nous attend !... que ne nous piquons-nous d'une sainte émulation à la vue de tant de saints qui nous ont précédés avec le signe de la foi ! que ne marchons-nous tout au moins sur leurs traces !... insensés Galates ! (Galat., III, 1.) ... Ne pouvons-nous ce qu'ils ont pu ? Les moyens sont-ils épuisés ? Ah ! ce n'est pas ce qui nous manque; la source en est intarissable; c'est la volonté seule qui est en défaut et nous ne pouvons accuser que nous-mêmes...

Grand Dieu je le crois fermement, la vie éternelle est de vous connaître et de connaître celui que vous avez envoyé. C'est de sa bouche que nous tenons sur votre majesté des notions aussi exactes, qu'il est possible d'en avoir, à des hommes voyageurs sur cette terre d'oubli. Qui le voit, vous voit également, puisqu'il vous représente avec toute vérité et qu'il est un autre vous-même. Mais c'est par vous que nous avons su qu'il est votre Verbe éternel, quand, du haut des cieux, vous avez proclamé trois fois solennellement sa divine génération. C'est par lui que nous avons reçu l'adoption de vos enfants et l'inexprimable bonheur d'une communication intime avec vous; mais c'est par vous qu'elle a été consommée, parce que toute paternité, dans le ciel comme sur la terre, tire son principe de vous. C'est par lui que vous nous êtes montré, mais c'est par vous et par cette ostension, s'il est permis de parler ainsi, que nos destinées

sont assurées à jamais. *Hæc est vita æterna ut cognoscant te, solum Deum vivum, et quem misisti Jesum Christum.* (Joan., XVII, 3.)

J'aurais à me reprocher de n'avoir pas assez fait, si, après avoir prouvé que tous ceux qui sont sauvés ont eu la foi en Jésus-Christ je ne prouvais aussi qu'aucun de ceux qui ne croient point en Jésus-Christ ne peut être sauvé.

SECOND POINT.

Il n'est point difficile de trouver des raisons pour vous prouver que, sans la foi en Jésus-Christ, il n'y a point de salut à espérer; elles abondent en tout genre; mais il est bien plus difficile de faire un choix convenable, et de ne dire précisément que ce qu'il faut dire. Toutefois faisons notre possible et Dieu, peut-être, bénira nos efforts.

Que peut-on ajouter, quand on entend Jésus-Christ lui-même s'exprimer de la manière la plus formelle sur cette vérité fondamentale : *Personne ne vient au Père que par moi : « Nemo venit ad Patrem nisi per me. »* (Joan., XIV, 6.) Lui seul est la voie qui mène à Dieu, toute autre conduit à la damnation. Parole haute et qui surpasse le sens humain ! Lui seul est la porte; si quelqu'un entre par lui, il sera sauvé. Il n'en existe pas d'autre par laquelle on puisse pénétrer dans le sanctuaire inaccessible de la lumière que Dieu habite. Lui seul est la vie. Quelle expression énergique !... Nous ne vivons que de sa vie; Jésus-Christ est la cause de la vie; nul ne peut se dire vivant qu'il ne vive de Jésus-Christ et en Jésus-Christ; sans lui, on peut avoir l'apparence de la vie, mais on est mort en effet; on est un cadavre ambulante. Lui seul est la vérité. Voilà la foi des chrétiens : tenir le Fils qui s'est fait visible, pour s'élever par lui et tenir en lui l'invisible vérité de Dieu. Lui seul est le bon et véritable pasteur; il connaît ses brebis, et ses brebis le connaissent; il les ramène du plus loin et personne ne peut les ravir de ses mains; quiconque ne marche pas sous sa conduite est un enfant de perdition et devient la proie du loup dévorant. Lui seul est la vigne et nous sommes les branches. Comme les branches ne portent des fruits qu'autant qu'elles sont unies au cep, de même nos actions ne comptent pour le jour des justices que par notre union avec notre divin chef; ceux qui en sont détachés ne peuvent que sécher et périr. Lui seul est ce merveilleux serpent, exposé dans le camp d'Israël; tous ceux qui le regardent recouvrent la santé, et on ne peut que languir dans l'état le plus déplorable, quand on est privé de ce remède efficace.

Et c'est de cela même que personne ne peut se sauver que par la foi en Jésus-Christ, qu'il résulte un argument invincible en faveur de l'incarnation du Verbe; qu'il se trouve en effet un autre moyen de salut, et alors il devient inutile que le Fils de Dieu s'unisse à la nature humaine et qu'après sa résurrection il envoie, dans toutes les parties du monde, des hommes instruits de

sa doctrine, pour la propager et la répandre. Qu'importe à un chacun de nous d'être retiré de ses ténèbres, s'il lui était possible de se sauver avec elles? n'était-il pas plus convenable que la lumière demeurât toujours cachée sous le boisseau, si elle ne nous apporte aucun avantage réel; si elle nous impose des obligations que nous n'eussions jamais contractées sans elle; si elle ne fait tout au plus que nous éclairer sur des voies que nous pourrions ignorer sans danger? Enseigner qu'on peut se passer de la foi en Jésus-Christ, n'est-ce pas relever la condition des idolâtres qui sont entièrement étrangers à la connaissance d'un médiateur, à qui le Fils de Dieu n'a pas seulement été nommé, et qui ne seront point jugés par une loi qui ne leur aura pas été annoncée?... N'est-ce point se jouer de la mission de Jésus-Christ et de la publication de son Evangile? N'est-ce pas, comme pense l'Apôtre, anéantir la vertu de la croix de Jésus-Christ, faire disparaître le scandale de la croix de Jésus-Christ?...

D'après ce principe, que ferez-vous, me dira-t-on, de ces peuples innombrables qui n'ont jamais entendu parler de Jésus-Christ et qui ne croient pas en lui, puisque la foi vient de ce qu'on entend, suivant la parole de saint Paul? Faut-il penser que Dieu oubliera sa miséricorde, et qu'il perdra pour toujours la grande majorité du genre humain?...

Je réponds, en premier lieu. Ces peuples, pour me servir de l'expression de l'Esprit de Dieu, en parlant de Judas, dans le livre des *Actes*, ces peuples s'en iront en leur lieu, *in locum suum*. Ils sont compris par la naissance dans la masse de perdition, et ils y consomment volontairement leur réprobation. Dieu ne leur doit rien que le châtiement de leurs crimes; il ne leur fait point injure, de quel droit osent-ils se plaindre?...

Je réponds, en second lieu. Ces peuples seront condamnés, non pour n'avoir pas eu connaissance de Jésus-Christ, ils le seront pour avoir mérité de ne pas le connaître; ils le seront pour leur idolâtrie et l'impiété de leur culte; ils le seront pour leurs péchés qui ne peuvent être remis que par la foi en Jésus-Christ; ils le seront pour n'avoir pas observé la loi naturelle; ils le seront enfin, selon la doctrine de la Sorbonne (17) pour n'avoir point fait usage des moyens qui leur sont donnés pour sortir de leur aveuglement et s'instruire de la révélation chrétienne.

Je réponds, en troisième lieu. Ces peuples seront traités moins sévèrement que ceux qui auront connu Jésus-Christ, suivant sa propre déclaration dans l'Evangile: *Malheur à vous, Corozain; malheur à vous, Bethsaïde: Je vous le dis en vérité, Tyr et Sidon seront jugés plus favorablement que vous, parce que si les miracles dont vous avez été témoins s'étaient opérés dans leurs murs, ces villes eus-*

sent fait pénitence dans la cendre et le cilice, (Luc., X, 13, 14.) Leur condamnation sera proportionnée au degré de lumière et de force que chacun d'eux aura reçu et à la manière plus ou moins criminelle dont il en aura abusé.

Je réponds, en quatrième lieu. Je suis bien éloigné de vouloir déterminer le genre de tourment que les peuples souffriront dans l'autre monde, et je n'ai qu'à m'écrier avec l'Apôtre: *O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu! que ses jugements sont impénétrables; que ses voies sont incompréhensibles! (Rom., XI, 33.)*

Je réponds, enfin. J'ignore quel sera le nombre des réprouvés en raison du reste des hommes, mais je sais que tous ceux qui ne croiront pas seront condamnés. J'ignore jusqu'à quel point le Seigneur peut ordinairement oublier sa miséricorde; mais je suis certain que sur son tribunal il remplira les fonctions d'un juge inexorable....

Et vous, chrétiens ingrats, parce que Dieu vous a discernés de ces peuples infidèles qu'il n'a point éclairés du flambeau de la foi, vous prenez occasion d'outrager sa bonté et de blâmer sa justice! quelle folie est la vôtre?... Ne devriez-vous pas plutôt remercier le Seigneur des grâces qu'il vous a faites et le louer sans murmure d'avoir disposé de ceux à qui il les a refusées?... Est-ce à vous de vous élever contre des décrets qui vous ont attribué la meilleure part? Un amour facile de l'humanité peut-il l'emporter dans vos cœurs sur l'amour de reconnaissance que vous devez à Dieu? Si une grande partie de la race humaine est abandonnée à son sens réprouvé, faut-il que vous sentiez moins vivement la grandeur du bienfait qui vous a appelés à l'admirable lumière de la vérité? Les moyens de salut ne sont-ils pas assez abondants sans que vous en imaginiez d'arbitraires? Dieu ne vous suffit-il pas pour compléter votre félicité? avez-vous encore besoin de ceux que Dieu rejette? Voulez-vous faire de l'Eglise du ciel un monstrueux assemblage de ce qu'il y a de plus immonde et de ce qu'il y a de plus saint? Prétendez-vous, à l'imitation de Zwingle, associer des éléments qui seraient étonnés de se trouver ensemble?....

Mais ne dois-je pas faire une exception en faveur de quelques personnes? Suis-je monté dans cette tribune de charité pour condamner les sages les plus accrédités de la gentilité, et fermer les portes du ciel à tant d'hommes qui, d'ailleurs, ont pratiqué les vertus morales et civiles dans un degré éminent? Mes frères, il ne m'appartient point de condamner personne et de fermer le ciel à mon gré. Je ne prétends point m'ériger en juge souverain des enfants d'Adam et fixer à chacun sa destinée. Mais Dieu a parlé, qu'est-il besoin d'insister? L'arrêt est prononcé; à quoi nous servirait de n'être pas contents?....

(17) Dans la censure de Belisaire.

Sans la foi en Jésus-Christ, ces vertus brillantes dont on fait tant de bruit, et qu'on a préconisées si hautement et avec tant d'affection, ne pouvaient mériter une couronne éternelle ; il leur manquait le vrai cachet de la divinité, il leur manquait le sel de Jésus-Christ, sans lequel, dit saint Jérôme, tout s'affadit et se corrompt. Au reste, ces vertus n'ont point été entièrement perdues, elles ont reçu, dès ici-bas, la seule récompense qu'elles avaient droit d'attendre. L'homme a couronné ce qui avait été fait pour l'homme ; la patrie a exalté ce qui en faisait l'ornement ; le temps doit circonscrire dans ses étroites barrières un héroïsme qui est de son domaine ; le siècle doit disposer de ces vertus éphémères, de ces actes de bienfaisance, qui ne sont point scellés du sceau de l'éternité.

Sages de l'antiquité, renommés philosophes ! vous vivrez dans nos annales, les orateurs et les poètes vanteront votre grandeur d'âme ; quelquefois même, sous la voûte de nos temples retentiront vos noms célèbres pour la confusion des disciples du Christ ; mais vous ne vivrez point dans le sein de Dieu, mais vous serez bannis du séjour des délices, mais vous ne serez point comptés parmi les élus du Seigneur, mais vous gémirez loin de la terre des vivants dans la demeure des morts ; mais vous serez loués où vous n'êtes pas et vous serez tourmentés où vous êtes : *Laudantur ubi non sunt, cruciantur ubi sunt.*

Et pourquoi Dieu aurait-il accordé une récompense surnaturelle à des vertus toutes naturelles, toutes humaines, que son esprit vivifiant n'avait point inspirées, que Jésus-Christ n'avait point sanctifiées ?... Que le rémunérateur suprême leur ait accordé une récompense proportionnée au motif qui les faisait agir, à la bonne heure ; sous l'empire d'un Dieu juste, aucun bien ne demeure sans rétribution, ni aucun mal sans châtiment ; au bout de la carrière, il faut que la palme réponde à l'attente, aux efforts, aux intentions de ceux qui l'ont parcourue ; il faut de même que la volonté de celui qui couronne soit parfaitement remplie. Ainsi le Seigneur ne peut être contraint dans ses jugements et il rend à chacun selon ses œuvres ; il ne reçoit dans ses tabernacles éternels que ceux qui portent sur leur front ce trait mystérieux dont parle le prophète ; il examine sur les bords du Jourdain les passagers qui se présentent, et ne transporte sur la rive opposée que ceux qui sont initiés dans la connaissance du nom de Jésus-Christ et qui savent le prononcer ; il n'admet au banquet céleste, aux noces qu'il célèbre éternellement, que ceux qui ont reçu et accepté son invitation ; à le voir face à face, que ceux qui l'ont connu par les yeux de la foi, et à composer sa cour, que ceux qui ont avec son divin Fils des traits de ressemblance et qui sont revêtus de sa livrée....

Que sont devant le Seigneur les vastes connaissances acquises avec tant de peine et

cultivées avec tant de soin, sans la connaissance de Dieu et du salut ? *Vanité des vanités*, dit le Sage. (*Eccle*, I, 2.) Il vaudrait mieux, pour ces philosophes, qu'ils eussent été plus ignorants dans les sciences de la terre, et plus instruits dans les mystères du royaume des cieux. De quel prix peuvent être ces superbes lumières qui n'ont point servi à diriger leurs pas dans les sentiers de la vérité et de la justice ? Ce sont des astres errants, dit l'apôtre saint Jude, (*Jud.* I, 13), auxquels une tempête noire et ténébreuse est réservée pour l'éternité ; des flambeaux d'un moment qui vont s'éteindre pour toujours dans les horreurs de la nuit ; des météores fallacieux qui ne produisent que la puanteur et l'infection ; des lumières douteuses et changeantes qui n'enfantent que l'erreur et l'inquiétude.

Jésus-Christ est la véritable lumière qui illumine l'esprit de l'homme, et la raison suprême qui conduit la raison chancelante dans la recherche et dans la découverte du souverain bien. Il ne substitue point, comme les sages du siècle, à de fausses lueurs des lueurs plus fausses encore ; les rayons qu'il jette sur nous sont aussi purs que lumineux ; il dissipe les ténèbres les plus épaisses, et les ténèbres n'osent plus reparaitre ; il chasse la nuit devant lui, et le jour qu'il fait luire constant et serein, sans obscurcissement comme sans orage, n'aura point de couchant, dit le Vénérable Bède, et ne sera suivi d'aucune nuit. Qui peut apercevoir le chemin qu'il doit suivre, quand il n'est point éclairé de cette étoile bienfaisante placée dans les cieux, pour présider au grand voyage de la vie, et servir de fanal sur cette immense mer si féconde en naufrages ? Qui peut ne pas s'égarer quand il se met en route, sans ce guide infailible, l'Orient qui part d'en haut et s'arrête immobile au point déterminé ? Qui peut ne pas tomber dans la fosse, si déjà frappé d'un aveuglement déplorable, il se livre à la merci d'un aveugle qui lui ressemble ?

Mais, puisque la médiation de Jésus-Christ était nécessaire pour le salut des hommes, d'où vient que l'éternel Créateur ne l'a pas envoyé plus tôt sur la terre ? D'où vient que le meilleur des pères a laissé si longtemps ses enfants assis à l'ombre de la mort ?... Soyez attentifs et dans le recueillement... Dieu dispose avec un ordre admirable tout le tissu de ses desseins. Il sait prendre le temps opportun, et c'est là un des traits les plus admirables de sa sagesse. Il fait tout convenablement et selon que ses créatures le peuvent porter. Dieu a voulu que les hommes fissent l'essai de leurs forces et de leurs lumières, et que l'impuissance de réussir dans leurs moindres tentatives leur inspirât une juste défiance d'eux-mêmes et une humble déférence pour le Dieu qui supplée aux faiblesses de l'humanité. Dieu a voulu que les gentils soupirassent longtemps après un envoyé du ciel qui vint leur découvrir la vérité que Dieu seul peut connaître et manifester, de

l'aveu (18) des plus sages et des plus éloquents d'entre eux. Dieu a voulu que les Juifs sentissent toute la pesanteur du joug qui leur avait été imposé, et qu'ils reconnussent, sans détour, qu'il leur était par lui-même insupportable. Dieu a voulu que la nature dégradée gémit dans l'oppression en attendant son Libérateur, et que, dans le temps qu'il apparaîtrait, il fût impossible de ne pas appercevoir son influence salutaire, et de se refuser à une reconnaissance sans bornes. C'est au milieu de la nuit, dit l'Écriture, que la lumière s'est fait voir et que la vérité s'est fait entendre : *Media nocte*.

Ne pourrais-je pas donner d'autres raisons ? Oui, mes frères, saint Augustin, à qui cette objection de Porphyre, réchauffée par les modernes, n'était point inconnue, y a répondu différemment, et Jésus-Christ, qui est venu après lui, a adopté sa réponse. Proclamons ce principe lors même qu'on menace de le tourner contre nous : La médiation de Jésus-Christ était nécessaire aux hommes pour le salut, et sans lui ils ne devaient s'attendre qu'à une condamnation éternelle. Mais faisons cesser les plaintes des sophistes contre le retard d'un envoi si nécessaire. Disons-leur avec les deux saints docteurs : Jésus-Christ, attendu ou donné, a été, dans tous les temps, la consolation et l'espérance des enfants de Dieu. Il a sauvé nos pères par la promesse de son incarnation comme il nous sauve par l'accomplissement. Le sacrement du salut n'a jamais manqué dans l'antiquité la plus reculée ; il ne manquera pas jusqu'à ce que l'œuvre de Dieu ait obtenu sa perfection et sa plénitude. Tous ceux qui connaissent Jésus-Christ et qui croient en lui, en quelque pays, en quelque temps qu'ils vivent, peuvent se sauver par lui. La variété des temps et des lieux ne change rien à l'objet de la foi. Le salut n'est pas différent (19), c'est toujours la même religion, quoique sous d'autres signes, avec un peu plus ou un peu moins de développement selon les desseins de Dieu, et comme nous croyons au Verbe demeurant dans le sein de son Père et venu en sa chair, de même les anciens croyaient au Messie demeurant dans le secret de son Verbe et devant venir à la fin des temps. *Salus ipsa diversa non est*. Ainsi le Seigneur, dans sa miséricorde, a pourvu abondamment au salut du genre humain, en lui assignant, dès l'origine, une cause qui subsistera jusqu'à la consommation.

Quelle utilité pouvons-nous retirer de cette doctrine ? Une grande, et celle même qu'on retire de la connaissance de la reli-

gion ; elle nous apprend que, jusque dans l'abîme de la corruption et du vice, l'homme élevait quelquefois sa pensée vers l'auteur de son existence et en attendait le salut ; elle nous apprend que sous la loi de nature le juste avait besoin de remonter à cette vénérable et primordiale tradition de la promesse faite au père commun des hommes, d'un rédempteur universel ; elle nous apprend que, sous la loi judaïque, les observances d'un culte pompeux n'auraient conduit personne à une justice parfaite, sans la foi en Jésus-Christ qui en était l'Âme et la vie ; elle nous apprend que depuis l'incarnation du Verbe, il est nécessaire plus que jamais de croire en lui et de bâtir sur ce fondement l'ouvrage de la sanctification éternelle, puisque nous l'avons pour garant de ses promesses. Elle nous apprend aussi à louer le Seigneur de ce qu'il ne nous a point abandonnés avec ces barbares qui n'ont jamais entendu parler du Sauveur et qui vivent dans une malheureuse ignorance, dans une privation totale de ce trésor caché, de ce bien inestimable, sans lequel tous les autres ne sont que des biens inutiles pour la vie éternelle.

Ah ! si nous étions bien persuadés de la foi en Jésus-Christ, quelle serait notre ardeur à nous y conformer de plus en plus ? avec quelle constance nous nous efforcions de connaître Jésus-Christ, puisque c'est par lui seul que nous pouvons connaître nos devoirs d'une manière qui nous soit utile ? C'est lui qui est le vrai Dieu des hommes, c'est-à-dire, comme parle un éloquent apologiste de la religion, le Dieu des misérables et des pécheurs. Il est le centre de tout ; il est l'objet de tout. Qui ne le connaît pas, ne conçoit rien dans l'ordre du monde, ni dans soi-même. Car, non-seulement nous ne connaissons Dieu que par Jésus-Christ, mais nous ne nous connaissons nous-mêmes que par Jésus-Christ. Sans Jésus-Christ, il faut que l'homme soit dans le vice et dans la misère (20). Avec Jésus-Christ l'homme est exempt de misère et de vice ; en lui est tout notre bonheur, notre vertu, notre vie, notre lumière, notre espérance ; et, hors de lui, il n'y a que malheur, péché (21), ténèbres, désespoir et néant. En lui, nous voyons clairement ce qu'il nous importe de voir ; et hors de lui, nous ne voyons qu'obscurité et confusion dans la nature de Dieu et dans notre propre nature.

Il est donc incontestable que, sans la foi en Jésus-Christ il n'y a point de salut à espérer, et que la foi en Jésus-Christ est la voie du salut. Mais il est également incon-

(18) Socrate, Platon.

(19) Voltaire, tom. XXVIII, pag. 215 et suivante.

(20) Si l'on examine théologiquement la doctrine de M. Labouderie dans cet alinéa, l'on y trouvera des traces de cette exagération qui l'a fait accuser de jansénisme pendant sa vie. Il est faux que tout soit vice dans l'homme qui ne vivifie pas ses pensées et ses actions par l'union avec Jésus-Christ.

Un acte de bienfaisance exercé par un païen qui ne connaît pas Jésus-Christ, n'est pas pour cela mauvais de sa nature et ne peut être appelé vice. L'auteur eût été dans le vrai, s'il avait dit que sans Jésus-Christ nous ne pouvons rien faire de méritoire pour le ciel.

(21) Cette expression est fautive et confirme notre remarque dans la note précédente.

testable que tous ceux qui croient en Jésus-Christ ne seront pas pour cela sauvés. Cette foi ne suffit pas seule, il faut que les œuvres l'accompagnent. Quelle foule, parmi les infidèles; je les vois suivre la mort qui en est le pasteur et qu'elle conduit dans ses pâturages, comme parle le prophète !... Quelle foule je vois désertier les drapeaux du Messie et se précipiter avec fureur sur les pas des infidèles !... Qui a persévéré dans sa vocation ? Est-ce vous qui, depuis longtemps, avez négligé tous les devoirs de la religion et vous glorifiez de tourner en ridicule tout ce que l'Eglise révère ?... Est-ce vous qui ne conservez la qualité de chrétien que parce que vous croyez qu'il ne vaut pas la peine de s'en défaire ?... Est-ce vous qui marchez dans les voies du Seigneur d'un pas incertain, comme si son autorité était elle-même incertaine ?... Est-ce vous dont les mœurs scandaleuses contrastent d'une manière si frappante avec la sainteté de l'Evangile ? Est-ce vous ?... Hélas ! si je voulais faire le dénombrement de tous ceux qui, eu égard à leurs dispositions présentes, peuvent avoir part avec les démons, s'en trouverait-il beaucoup parmi vous qu'il n'y fussent compris ? S'en trouverait-il cinquante ? s'en trouverait-il vingt ?... Je n'ose diminuer davantage. A Dieu ne plaise que je veuille jeter le découragement dans vos âmes ! Mais saint Jean Chrysostome craignait autrefois de ne pas trouver ce petit nombre de justes parlants dans la ville de Constantinople. Quelles doivent être nos craintes ?

Dieu tout-puissant, Dieu de miséricorde, vous nous avez donné votre Fils bien-aimé pour la rémission de nos péchés et le salut de nos âmes. Mais nous avons abusé de cet ineffable bienfait, nous en avons fait le sujet de notre condamnation. Ne nous abandonnez pas néanmoins dans notre aveuglement. Ne cessez de faire couler sur nous ce sang précieux qui opère les plus admirables effets. Ne cessez d'éclairer nos esprits et de réchauffer nos cœurs, afin que notre foi soit vive et agissante par la charité, afin que nous obtenions la vie éternelle... Amen.

SERMON VIII.

SUR LA PRIÈRE.

Si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis. (Joan., XVI, 25.)

Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous le donnera.

Le Sauveur du monde, qui n'a jamais trahi sa parole ni déçu nos espérances, s'engage à nous faire obtenir du Père céleste tout ce que nous demandons en son nom ; pourrions-nous exiger une plus solennelle garantie et une meilleure caution ?

Mais à combien d'entre nous ce divin Maître n'aurait-il pas le droit de reprocher plus justement qu'aux apôtres d'avoir oublié ses promesses, de n'avoir encore rien demandé en son nom ? la religion qui, dans ces temps de refroidissement, ne consiste guère qu'en pratiques commodes souvent

étrangères au règlement des mœurs, ne va pas même toujours jusqu'à la prière pour la plupart d'entre nous. Ce qui paraît si aisé à la piété et à la raison, effraye notre malheureuse paresse et finit par être négligé.

Ah ! mes frères, si vous étiez tentés de me taxer d'exagération, je vous répondrais pour toute apologie : J'en appelle à votre bonne foi. Qui de vous n'a fréquemment omis d'offrir son travail à Dieu le matin, de lui demander le soir la grâce de bien passer la nuit, de le prier avant et après le repas, d'élever sa pensée vers Dieu pendant la journée et surtout dans les tentations ? Qui de vous s'est acquitté du devoir de la prière avec exactitude et avec dévotion comme nous le commande Jésus-Christ dans son Evangile ? Qui de vous n'a jamais trébuché dans le chemin de la vertu, faute d'avoir invoqué les secours du Tout-Puissant. A chacune de ces interpellations nul de vous, j'en suis sûr, ne peut répondre sans se condamner lui-même; nul ne peut se dire exempt de reproches.

O enfants des hommes, faudra-t-il donc sans cesse vous rappeler à vos devoirs ? Faudra-t-il tous les jours promulguer devant vous les préceptes de la loi et la faire retentir à vos oreilles ? Hélas ! il le faut bien, puisqu'elle pénètre si difficilement dans vos cœurs et que vous l'en chassez si vite; puisque vous ne demandez rien ou que vous demandez mal, pour me servir des expressions de saint Augustin. Demandez donc et demandez au nom de Jésus-Christ, c'est-à-dire priez et priez avec les dispositions requises : Il est nécessaire de prier, premier point. Il n'est pas moins nécessaire de bien prier, second point.

PREMIER POINT.

La nécessité de la prière se déduit, 1^o du précepte de Dieu; 2^o du sentiment intime de notre misère; 3^o des avantages qu'elle nous procure; 4^o de l'obligation où nous sommes de rendre à Dieu nos hommages. S'il est certain que Dieu nous ordonne de le prier; si la conviction de notre néant nous excite à réclamer l'assistance de celui qui est tout; si la prière est le moyen le plus ordinaire dont Dieu se sert pour nous communiquer ses grâces; s'il est juste enfin de ployer sous l'empire souverain de la Divinité, il est certain que la prière est de toute nécessité. Or que cela soit ainsi, veuillez bien m'écouter, je vais vous le prouver.

1^o Dieu nous ordonne de le prier; je ne vous dirai point que ce précepte se trouve évidemment jusque dans les premiers livres de la loi mosaïque, je ne vous dirai point que ce précepte est un de ceux que le Seigneur recommande le plus souvent aux Israélites et dont ne se sont jamais écartés les Esther, les Daniel, les David, les Josias et tous ces magnanimes personnages qui ont fleuri avant Jésus-Christ et qui ont illustré la Synagogue; nous avons dans le Nouveau

Testament des passages plus formels et des exemples plus éclatants. Il faut prier sans cesse, disait notre divin Sauveur à ses disciples, il faut prier sans discontinuer. Faites attention, s'il vous plaît, à la force de ce mot. Il établit sans réplique le commandement de la prière; ce n'est pas un simple conseil que nous ne soyons tenus de suivre qu'autant que nous voulons tendre à la perfection; ce n'est pas une pratique de surrogation que Jésus-Christ abandonne au zèle et à la discrétion de ses serviteurs; c'est un précepte qui oblige indistinctement tous les hommes; c'est un acte essentiel de religion qui a été constamment regardé comme un sacrifice spirituel que nous devons offrir au Très-Haut sur l'autel de notre âme, il le faut. Jésus-Christ dont la conduite confirma toujours la doctrine, pria très souvent; il passa les nuits et des journées dans cet exercice, il n'entreprenait jamais rien sans avoir prié son Père céleste.

L'Apôtre des gentils, toujours d'accord avec son Maître, recommande aux Thessaloniens de prier sans relâche. Tenez vos cœurs dans un état de prière continuelle, que tout ce qui est en vous prie : que votre vie tout entière soit une vie de prière. Je ne crois pas devoir insister davantage sur un précepte si souvent et si fortement inculqué dans l'Évangile et dans saint Paul. Maintenant, il faut que j'avoue, si quelque chose m'étonne, ce n'est pas que Dieu ait imposé aux hommes l'obligation de le prier, parce qu'il est le maître, mais qu'il ait daigné permettre, qu'il ait voulu que les hommes eussent la faculté d'entrer dans sa confiance, dans son intimité, et de jouir de l'honneur le plus insigne, celui de parler à l'Être des êtres avec autant de familiarité qu'un ami parle à son ami, de paraître en la présence de l'Éternel, de s'identifier en quelque sorte avec lui par la méditation de ses perfections infinies, de s'abîmer dans cet océan de lumière et d'amour. Ce qui met le comble à mon étonnement c'est de voir que les hommes si avides d'honneur et de gloire, et qui courent avec tant d'empressement après un entretien avec les grands de la terre, se mettent si peu en peine de parler à celui qui fait régner les rois, de l'écouter et de lui répondre.

2° Nos besoins pressants nous commandent de prier. Représentez-vous ici, mes frères, l'extrême misère qui nous accable et l'affreux dénûment où nous sommes réduits. Interrogez la raison, l'expérience, et vous apprendrez combien nous sommes ici-bas isolés et malheureux, combien nous devons peu attendre de nos semblables dans la plupart de nos besoins; interrogez la religion et elle vous répondra que par le péché toutes nos facultés ont été viciées et que nous avons perdu les plus magnifiques prérogatives; que dans l'ordre de la nature nous sommes en proie à des passions fougueuses, et que dans l'ordre de la grâce nous sommes incapables d'opérer notre salut de nous-mêmes, que dis-je, de pronon-

cer comme il faut le nom de Jésus-Christ. Interrogez encore la religion et elle vous répondra que Dieu a pourvu à tout; qu'en nous adressant à lui nous obtenons tout ce qui est nécessaire pour l'âme et pour le corps. La prière est la grande ressource qui nous reste dans nos privations multipliées. Elle répare en nous les malheurs déplorables de notre origine et les malheurs non moins graves dont nous sommes la cause. Si nous ne trouvons en nous, par un examen réfléchi, que des sujets de désespoir, nous trouvons en Dieu, par la prière, toutes sortes de consolations, et un remède à tous nos maux. On ne se trompe donc pas quand on attribue tout à la prière. Dieu qui la commande et qui l'inspire, ne lui peut rien refuser.

Ainsi le sentiment de nos propres misères nous porte à désirer d'en être délivrés, et la considération de la bonté de Dieu nous invite à recourir à lui pour le conjurer de devenir notre libérateur. Nos besoins nous désolent et nous humilient, mais les promesses de Dieu nous encouragent et nous élèvent. Gardons-nous de nous arrêter trop longtemps sur l'étrange ravage que le péché a fait en nous, sur l'état d'abandon et de détresse dans lequel nous sommes plongés sans tourner aussitôt nos regards du côté des montagnes éternelles d'où nous vient le salut. Ne nous replions sur nous-mêmes qu'autant qu'il le faut pour nous instruire de notre corruption et jetons-nous sur-le-champ dans les bras de Dieu qui nous revêtira de sa sainteté. Si la religion nous fait un devoir rigoureux de travailler à nous connaître, elle nous dit aussi que cette connaissance sans celle de Dieu et de sa clémence ne peut que nous être nuisible. Saint Augustin ne séparait jamais ces deux choses : il demandait instamment la double connaissance de la grandeur infinie du Créateur et de la vanité de la créature dans cette prière qui renferme toute la philosophie chrétienne, et que chacun devrait se rendre propre ! Que je vous connaisse, ô mon Dieu et que je me connaisse ! *Noverim te, Domine, noverim me.*

3° La prière est un des moyens dont Dieu se sert ordinairement pour nous communiquer ses grâces. Enfin nous pouvons retirer de cette sainte pratique les plus beaux avantages et les fruits les plus précieux.

Etes-vous pécheurs, élevez vers Dieu des mains suppliantes. Que vos cris parviennent jusqu'au trône de sa clémence. Priez, et Dieu se laissera fléchir, il vous enverra l'esprit de componction, l'esprit de son divin Fils qui sera bientôt suivi de ces paroles consolantes : *Vos péchés vous sont remis* (Matth., IX, 2); *allez et ne péchez plus désormais.* (Joun., VIII, 11.)

Avez-vous le bonheur de vivre dans la vertu ? pour vous y établir dans un état de stabilité, pour obtenir de Dieu le don de persévérance, priez. La prière nous unit à Dieu, et tout ce qui nous unit à Dieu nous affermit dans le bien. La prière est le lien de la charité, et la charité est le gage de la persé-

véance; toutes les vertus sont le fruit naturel d'une âme unie à Dieu par l'oraison.

Vous que Dieu se plaît à éprouver par la tribulation, vous que la malice des hommes persécute injustement, vous que des chagrins cuisants minent depuis longtemps; priez, et vous obtiendrez, s'il est expédient à la gloire de Dieu et au salut de votre âme, quelque adoucissement à vos peines, ou du moins vous puiserez à la source le courage nécessaire pour les supporter chrétiennement.

O vous que la Providence a comblés de ses dons, si vous désirez de vous sanctifier dans l'opulence et de faire un saint usage des biens de la terre, priez; c'est le moyen de ne pas vous laisser corrompre par la volupté et les plaisirs des sens qui sont les suites presque inséparables de la grandeur et des richesses. Malheur au riche du siècle qui néglige l'exercice de la prière; il encourt doublement les anathèmes de Jésus-Christ, et le salut toujours si difficile à faire devient alors impossible pour lui!

O vous qui que vous soyez, voulez-vous repousser la tentation et vous préserver du mal? C'est peu de veiller; priez conformément à ce que dit l'Evangile; nos forces consistent principalement dans la prière. N'attendez pas la tentation, car alors le trouble et l'agitation de l'esprit vous empêcheront de prier. Priez avant la tentation et prévenez l'ennemi. Si cependant vous y êtes engagés, priez encore, et Dieu, qui est fidèle dans ses promesses ne souffrira pas que la violence de la tentation s'élève au-dessus de vos forces; il ne permettra pas que vous succombiez lâchement.

Enfin, en toutes circonstances, la prière, suivant saint Jean Chrysostome, est un bien infini, et ce mot renferme tout: *Magnum bonum*. La prière nous fournit des armes divines pour combattre les ennemis du salut et remporter sur eux la victoire: *Magna arma sunt preces*. La prière fait toute notre sécurité contre le démon, contre le monde, contre nous-mêmes: *Magna securitas*. La prière est un trésor inépuisable, qui ne redoute ni la prodigalité ni la dissipation; plus nous y puisons, plus il s'accroît et s'augmente: *Magnus thesaurus*. La prière est un port assuré après la tempête sur la mer orageuse de ce monde. Qu'il est doux d'y trouver un asile à l'abri de l'orage et que nous serions insensés de n'en pas profiter! *Magnus portus*.

4^e La prière est un hommage rendu à la Divinité qui exige de nous le culte de l'esprit et du cœur. Ne faut-il pas que le chrétien reconnaisse, autant qu'il est en lui, que tout ce qu'il possède vient de Dieu, qu'il attend tout de Dieu, et qu'il est pénétré pour Dieu des sentiments de la plus vive reconnaissance? Ne serait-ce pas un crime, de la part du chrétien, s'il n'élevait sans cesse son âme vers Dieu pour lui demander ses grâces et le remercier de celles qu'il en a reçues? La religion suppose et consacre l'obligation

de la prière. L'anéantissement de l'une deviendrait l'anéantissement de l'autre.

Mais, disent quelques personnes, prouvez-nous que nos prières opèrent des miracles, et qu'elles peuvent intervertir l'ordre des décrets éternels; si Dieu a résolu de nous refuser ses grâces, nous les accordera-t-il en le priant? s'il a résolu de nous les accorder, arrêterons-nous ses faveurs en ne le priant pas?

Je n'ai qu'un mot à répondre. Qui vous a dit que votre prière ne coïncide pas avec le plan de Dieu, tout aussi bien que le don de ses grâces? Quelle idée avez-vous du Seigneur, si vous le croyez capable de vous imposer une tâche et de la laisser sans succès? Où avez-vous appris que Dieu ne puisse pas déroger à des lois qu'il a faites et commander en maître, dans l'ordre spirituel et moral, tout aussi bien que dans l'ordre physique et naturel?

Mais, disent les mêmes personnes, Dieu connaît nos besoins, il sait mieux que nous ce qu'il nous faut, et nous n'avons que faire de le prier...

Où, sans doute, Dieu connaît nos besoins comme il connaît toutes choses; il connaît notre nature, puisqu'elle est l'ouvrage de ses mains; il sait que nous ne sommes qu'une ombre qui passe et disparaît sans retour; il sait que cette machine qu'il a formée du limon de la terre, ne peut se soutenir sans lui; il sait que nous attendons de lui la nourriture qu'il nous donne dans le temps opportun; il sait que nos pensées sont vaines et qu'il faut un frein qui en modère l'impétuosité; il sait que sans sa grâce nous ne pouvons rien pour notre salut, que nous ne trouvons de repos qu'en lui, qu'il est notre principe et notre fin dernière; il le sait et c'est pour cela qu'il nous invite, qu'il nous presse, qu'il nous ordonne de recourir à lui et de le prier. Dieu connaît nos besoins, mais il connaît aussi ses droits et il ne veut pas s'en départir; tous les êtres le louent à leur manière, et l'homme seul demeurerait muet dans cette touchante harmonie! *Les petits des corbeaux crient vers le Seigneur et lui demandent leur pâture (Psal. CXLVI, 9)*, et le fils de l'homme ne lui demanderait pas ce dont il a besoin? Dieu pourrait-il consentir que le roi de l'univers, que celui qui jouit de tous les avantages que l'univers présente, en méconnût l'auteur? Dieu pourrait-il renoncer à son domaine imprescriptible sur toutes nos facultés, et combler de ses bienfaits le chef-d'œuvre de sa toute-puissance, sans rien exiger de lui....

Dieu connaît nos besoins..., mais nous, mes frères, les connaissons-nous? en sommes-nous convaincus?... Ah! si nous n'avions pas les yeux fascinés sur la cause de nos misères, nous saurions qu'elles ne viennent que d'une intolérable présomption, et que nous ne pouvons y remédier qu'en recourant à Dieu, qui est la source de tout bien et dont la nature est de donner. Nous saurions que cet état d'indépendance à l'égard de Dieu

dans laquelle nous nous plaisons, parce qu'elle flatte notre orgueil, est le pire de tous les états, et que nous ne sommes vraiment indépendants que par notre soumission à la volonté du Seigneur. Nous saurions que c'est un outrage sanglant envers le Seigneur de ne correspondre à sa bonté que par l'indifférence; un inconcevable délire de méconnaître le besoin, pour n'être pas contrainsts de reconnaître le bienfait; nous saurions que, dans cet aveuglement qui nous est si funeste, Dieu nous a obligés de nous épancher dans son sein, afin que, par cet épanchement, un rayon de lumière dissipât les ténèbres de nos âmes, et qu'en nous entretenant avec lui de ce qui nous manque, nous nous accoutumassions à ne pas nous déguiser à nous mêmes notre ignorance, et à nous glorifier dans le Seigneur de ce que nous avons d'intelligence et de raison; nous saurions enfin, qu'en humiliant notre faiblesse devant Dieu, nous augmentons nos forces, et qu'en implorant son secours, nous apprenons ce que nous ne pouvons pas par nous-mêmes.

Grand Dieu! jusques à quand ferai-je valoir de si misérables sophismes? Oui, mon Dieu, vous connaissez mes besoins, vous savez qu'ils sont infinis, mais vous ne voulez pas les soulager à mon insu. Vous voulez que le pauvre implore son protecteur; que ne puis-je le reconnaître à mon tour et m'écrier avec le Prophète: Souvenez-vous, Seigneur, de ce qui m'est arrivé, et voyez, considérez l'opprobre où je languis; ne m'abandonnez pas plus longtemps, ou je périrai sans ressource.

Encore un autre prétexte pour se dispenser de prier. L'exercice de la prière est pénible, assujettissant par lui-même, et souvent sans consolation.

Je pourrais d'abord vous répondre que peut-être vous n'apportez pas à la prière une préparation suffisante, que vous paraissez en la présence de Dieu sans perdre de vue le monde et tous ses embarras; qu'en traitant avec Dieu de l'importante affaire de votre salut éternel, vous êtes encore tout plein des affaires du siècle; d'après cela vous devez vous en prendre à vous-même, si votre cœur, partagé par des soins différents et des désirs contraires, ne trouve pas dans la prière le repos qu'il y cherche, s'il est frustré des consolations qui ne peuvent s'allier avec un tiraillement perpétuel.

Je pourrais vous répondre en second lieu que la dissipation dans laquelle vous vivez vous rend peu propres à porter le don de Dieu. C'est dans le désert seulement que Dieu fait pleuvoir la manne pour les Israélites et qu'il les rassasie du pain des anges; on ne peut pas cumuler et la joie bruyante de la terre, et la paix inaltérable du ciel; il faut nécessairement renoncer à l'une ou à l'autre. Vous voudriez que dans le cours de votre vie, il n'y eût aucun vide, aucun intervalle de plaisirs, et que, lorsque le monde se montre sans attraits, le Seigneur servît à vos amusements; mais, mes frères, cela n'est

pas possible. Commencez par oublier l'Égypte et ses délices, et puis vous pourrez prétendre de goûter dans la prière l'onction après laquelle vous soupirez, et encore vous ne devez pas vous attendre, dans les commencements, à trouver la prière exempte de toute peine, de toute sécheresse; il faut que votre cœur s'accoutume aux communications intimes avec son Dieu; il faut qu'il supporte tout ce que peuvent avoir de pénible de nouveaux penchants et de nouvelles habitudes. Dieu épargne quelquefois, il est vrai, à un petit nombre d'âmes privilégiées le dégoût d'un changement; mais, plus souvent encore, il fait expier aux pénitents les folles joies dont ils se sont enivrés loin de lui, dans les entretiens d'un monde dissolu; il veut éprouver si c'est lui qu'ils recherchent; il ne conviendrait point à sa justice de nous donner la récompense sans l'avoir méritée, et de nous payer notre vertu d'avance, et nous n'avons pas le droit d'exiger la couronne avant la victoire, et le salaire avant le travail.

Je pourrais enfin vous répondre que jusqu'à ce que nous jouissions de la vue de Dieu sans aucun nuage, quelque effort que nous fassions, à quelque degré de perfection que nous arrivions, de quelque don que Dieu nous favorise, la prière ne sera jamais pour nous sans quelque mélange d'aridité et d'amertume.

Mais ce qu'il convient de vous dire, c'est que, quoi qu'il vous en coûte de prier, ce n'est pas une raison pour vous autoriser à enfreindre la loi qui vous y oblige. Parce que la prière est accablante pour vous, seriez-vous exempts de vaquer à cet exercice? faut-il que vos devoirs disparaissent devant vos répugnances et que le joug du Seigneur soit anéanti par votre aversion? quand est-ce que la difficulté de remplir une obligation en est devenue l'affranchissement? Hé quoi! mes frères, voudriez-vous échanger des consolations éternelles contre des consolations passagères? voudriez-vous que Dieu aplanît pour vous les voies de la vertu? Ah! vous ne savez ce que vous demandez, et ce serait un malheur pour vous que vous fussiez exaucés.....

Mon Dieu, ne permettez pas que je méconnaisse jamais votre empire sur moi, et que je transgresse volontairement les devoirs que vous m'imposez; ne permettez pas que je cherche dans l'excès de ma misère des prétextes pour me dispenser d'en sortir; ne permettez pas que je m'attache tellement à mes chaînes, qu'elles me deviennent comme impossibles à rompre; pénétrez-moi de la nécessité de la prière, et donnez-moi votre Esprit qui prie en nous et pour nous.

De notre côté, mes frères, ne mettons aucun obstacle aux opérations de l'Esprit; donnons notre cœur tout prêt à recevoir ses divines influences, appelons-le par l'ardeur de nos vœux, ne le contristons pas quand il habitera en nous. Suivons ses vives impulsions, laissons-nous aller aux gémissements qu'il nous fera pousser.

N'oublions jamais que nous tenons notre existence de Dieu, que nous ne puissions qu'en Dieu la prolongation de notre existence, que nous ne vivons que des secours que Dieu nous envoie, et par l'espérance de le posséder lui-même. N'oublions jamais que toutes nos pensées, toutes nos paroles, toutes nos actions doivent être pour Dieu seul et ne peuvent lui appartenir que par la prière. Ne comptons, pour les mieux employer, que les moments que nous donnons à Dieu dans la prière. N'ayons de goût et d'ardeur que pour la prière où l'âme est en la présence de Dieu, et Dieu en la présence de l'âme; où Dieu regarde l'âme avec des yeux de complaisance, où l'âme regarde son Dieu avec des yeux d'humilité, où l'âme s'épanche avec confiance dans le sein de son bien-aimé, où Dieu ouvre à l'âme tous les trésors de sa bonté et de sa tendresse.

Qui pourrait, dit l'éloquent archevêque de Constantinople, qui pourrait trouver rien de plus rempli de vertu et de sagesse qu'une âme qui sort de converser avec son Dieu? Si, pour fréquenter les sages et les entendre discourir, on devient sage en peu de temps, que sera-ce de n'avoir point d'autre entretien qu'avec Dieu et de l'écouter continuellement? Qui pourrait exprimer combien l'assiduité à la prière communique de ces vertus qui agrandissent notre être et le rapprochent de l'Être divin; mais il ne suffit pas de prier, il faut encore porter à la prière les dispositions convenables.

SECOND POINT.

C'est une grande marque de la bonté de Dieu d'avoir attaché tant de grâces et d'avantages à la prière de l'homme, et ce n'est pas une obligation déraisonnable qu'il nous impose, quand il exige que nous y apportions certaines dispositions sans lesquelles la prière ne serait plus prière. Quelles sont-elles ces dispositions? les voici: l'humilité, la confiance, l'intention pure, l'attention, la ferveur, la persévérance. Reprenons en peu de mots:

1° L'humilité. Quand nous serons bien convaincus de notre pauvreté, nous saurons bien nous humilier sous la main toute-puissante de Dieu, qui est riche en miséricordes, et qui les répand avec profusion sur l'humble qui l'invoque, semblables à ce misérable qui considère sa situation, qui en voit tout le désespoir, qui en sait toute l'horreur, et qui manifeste au dehors les vives sensations qu'il éprouve au dedans; qui, sans autre artifice, s'insinue dans le cœur des riches, et sait émouvoir leurs entrailles en sa faveur; de même si nous descendons au fond de notre cœur, nous fixerons un regard attentif sur l'extrême misère qui y règne, et nous n'hésiterons pas de la découvrir à notre Dieu et de lui en demander le soulagement.

Que penseriez-vous d'un pauvre qui demanderait l'aumône avec arrogance, qui exigerait comme une dette ce qui est une pure guerre et qui croirait trouver en lui-

même des droits à la libéralité d'autrui. Vous seriez révoltés, j'en suis sûr, d'une fierté si déplacée. Prenez garde, vous prononcez votre sentence. Mais, mes frères, n'êtes-vous point vous-mêmes ce pauvre orgueilleux et insensé? et la bonne opinion que vous avez de votre mérite ne vous fait-elle pas vous attribuer tout l'honneur des dons du Seigneur?

Ah! le publicain s'élèvera contre nous au jour du jugement et servira à nous condamner. Il s'est humilié devant Dieu, il a confessé son ignominie; il en a demandé pardon et il s'en est retourné justifié. La Chananéenne s'élèvera pareillement contre nous et viendra nous confondre. Rejeton d'une race maudite, étrangère au peuple de Dieu, élevée dans le culte des idoles, elle se montra si humble dans sa prière, qu'elle obtint du Sauveur la guérison de sa fille bien-aimée. Et nous, instruits à l'école du Fils de l'homme, nous oublions que le pécheur, suivant l'expression d'un célèbre orateur, n'a jamais de meilleur titre pour obtenir des grâces, que le sentiment de son indignité, et cela même d'un Dieu qui ne lui doit que le châtement de ses crimes. Nous oublions ce que dit saint Augustin: Que s'il n'y a personne de plus digne de commisération qu'un misérable qui s'humilie, il n'y a personne de plus indigne de commisération qu'un misérable qui est supérieur.

2° La confiance. Celui qui, dans ses prières, ne se sent point animé d'une ferme confiance en Dieu, ne connaît pas toute l'étendue de sa libérale bonté. Il n'a jamais lu, dans l'Ecriture sainte, ces promesses si fréquentes que le Seigneur nous fait de nous exaucer toutes les fois que nous aurons recours à lui, ces tendres reproches de ce que nous n'épanchons point assez souvent notre âme dans son sein toujours accessible, cette assurance qu'il nous donne de ne point tromper l'infortuné qui met son espérance en lui, ces tableaux fidèles de sa tendresse et ces touchantes allégories qui inspirent je ne sais quoi de doux et de consolant au milieu des peines de la vie. Non, il n'a jamais lu combien le Seigneur se montre compatissant envers ceux qui le cherchent, ou son cœur est en contradiction avec son esprit.

Dieu est un père à notre égard: c'est lui-même qui nous l'apprend. C'est la qualité qu'il veut que nous lui donnions dans nos prières: *Pater*.

Toutes les fois que le besoin se fera sentir en moi, et se peut-il passer un seul instant qu'il ne me presse, toutes les fois, dis-je, que le besoin se fera sentir en moi, je me lancerai de l'abîme de ma misère, je franchirai par la vivacité de mes desirs l'intervalle immense qui sépare le lieu de mon exil des tabernacles éternels, je m'approcherai du trône du Très-Haut. J'implorerai son assistance; et quand mon père selon la chair pourrait, dans cette extrémité, être inexorable à mes vœux, le Père céleste ne le sera point; il a soif que j'aie soif de lui,

suivant la belle expression de saint Grégoire de Nazianze : il m'exaucera dans sa bonté et repandra sur moi l'abondance de ses bénédictions.

Dieu grand et redoutable, dont la majesté fait trembler les anges, les principautés et les trônes, souverain dominateur des mondes, je puis donc vous appeler mon père. Ah ! je n'aurais jamais osé, de l'abîme de ma bassesse, préférer un tel mot, mais vous me l'ordonnez. Votre Fils unique vient de votre part m'annoncer vos ordonnances et m'encourager à les suivre. Je ne balance plus. Je sens, je sens l'Esprit divin qui m'anime et sans craindre de vous importuner, je crie en lui et avec lui : Mon père, mon père, ayez pitié de moi.

3^e L'intention pure. Cette disposition vient rectifier ce qu'un excès de confiance pourrait nous enhardir à demander de mauvais ou de superflu. Sans doute nous parlons au meilleur des amis toujours prêt à se lever pour nous, comme l'enseigne l'Evangile ; mais il ne faut pas oublier que ce n'est là qu'un de ses attributs à notre égard, il a en horreur tout ce qui n'est pas conforme à ses divines lois ; il rejette avec indignation les demandes indiscrettes et insensées qui se bornent à des biens temporels et à des jouissances charnelles, qui contrarient ses desseins éternels, qui insultent à sa sagesse en lui prescrivant un plan qui n'est pas le sien ; qui renversent, qui détruisent toute l'économie du salut ; qui tendent à supplanter le prochain et à élever, sur les débris de sa fortune, l'édifice d'une fortune brillante et rapide.

Ne le voyons-nous pas avec des sentiments mêlés d'horreur et de pitié ; ce n'est pas la rosée du ciel que l'on souhaite le plus, mais la graisse de la terre. Qui croirait qu'on puisse former des vœux aussi profanes, et, disons-le dans l'amertume de notre douleur, des vœux aussi honteux à l'espèce humaine ? On contraint en quelque sorte l'Eternel d'entendre des prières qu'il ne peut exaucer ; on le force de souffrir des hommages dictés par le damnable désir de l'engager à favoriser des entreprises qu'il déteste et à bénir des penchants qu'il réproue par sa loi.

Grand Dieu ! combien est profonde la corruption du cœur de l'homme, et à quels excès ne se porte-t-il pas quand vous l'abandonnez à lui-même ?

Et sans chercher ailleurs des coupables, où sont ceux qui oseraient se dire innocents ? où sont ceux qui n'ont jamais désiré de supplanter leurs adversaires ? où sont ceux qui n'ont jamais voulu substituer leurs propres caprices à la volonté sage de celui qui règle tout avec poils et mesure ? où sont ceux qui ont commencé par chercher le royaume de Dieu et sa justice, ne se mettant point en peine de tout ce qui se passe avec tant de promptitude et nous échappe si vite ? où sont ceux enfin qui se sont conformés en tout aux saintes dispositions de cette sublime et magnifique prière qui porte le nom de son auguste auteur ? où sont-ils,

qu'ils se montrent ? et nous les comblerons d'éloges ?

L'attention. C'est une des qualités de la prière qui ne manque que trop souvent. Il est bien vrai que nous sommes entraînés malgré nous par les dislocations des sens et par les écarts d'une imagination vagabonde qu'il nous est impossible de subjuguier entièrement ; mais n'est-il pas vrai aussi que nous entretenons par notre faute ce vice déplorable, que nous fortifions ce penchant de la nature dégradée, et que nous donnons l'essor à des idées qu'il faudrait comprimer ? n'est-il pas vrai que, bien loin de porter à la prière un esprit dégagé de toutes les inquiétudes de la vie, nous le laissons se remplir, se mouvoir, s'enivrer, je ne dirai pas d'images fantastiques, mais encore d'images obscènes et dissolues.

Hélas ! ne vous a-t-on pas dit mille fois que Jésus-Christ nous recommande de nous préparer à la prière, de n'être pas comme ceux qui tentent Dieu, de rappeler notre esprit fugitif, de le mettre tout entier devant le Seigneur que nous adorons ? Ne vous a-t-on pas dit mille fois que l'abandon de toute autre occupation nous rend plus propres à celle du salut ; que le renoncement à tout ce qui n'est pas Dieu, nous dispose à traiter avec Dieu ; que le détachement de la créature nous élève jusqu'au Créateur ? Ces grandes et importantes vérités vous on-elles séparés de ce qui vous éloigne de Dieu ? Ne vous a-t-on pas dit aussi que, pendant la prière, vous devez rejeter toute pensée qui serait étrangère à l'unique pensée qui doit vous occuper sans partage ; que Dieu seul doit captiver votre attention et vous posséder de telle sorte, qu'il ne vous reste aucune faculté disponible, aucun endroit faible par lequel puisse se glisser l'ennemi de notre salut ; que, débarrassée de toute affection terrestre, votre âme doit planer dans une sphère surnaturelle où règne seul en maître le Dieu de sainteté ? Hélas ! on vous l'a dit, mais l'avez-vous fait ? et que verrions-nous s'il plaisait à Dieu de nous révéler en ce moment ce qui se passe entre vous et lui dans un des plus saints exercices de notre religion ? Que d'iniquités dérobées à nos regards par un voile mystérieux ? quelle corruption sous le manteau de la piété ! quelle foule d'idées lubriques, ambitieuses, intéressées, venant égarer votre esprit dans de coupables écarts !....

La ferveur. Loin de nous cette tiédeur dans la prière, qui la rend faible et languissante, et qui nous fait rejeter de la bouche de Dieu, suivant le langage des Livres saints : loin de nous cette apathie qui dégenère en froideur. La prière ne peut subsister parmi les glaces du cœur, le froid en est le dépérissement et la ruine ; elle ne reçoit de vigueur et de force que des feux de l'amour, dont la chaleur vivifiante anime tout notre être et circule pour ainsi dire dans nos veines. Ah ! quand on est bien frappé, bien pénétré de son objet, on ne s'exprime pas faiblement ; c'est alors que la bouche parle

de l'abondance du cœur; c'est alors que l'on sent s'allumer dans tous ses membres ce chaste feu qui réchauffait David dans sa méditation.

Oh! combien de chrétiens qui n'éprouvent dans la prière que liédeur et lassitude, combien de chrétiens qui traitent de leurs propres intérêts avec la même indifférence que s'il s'agissait des intérêts d'une personne ennemie; qui ressentent dans cet exercice bien moins d'avidité de se donner à Dieu que Dieu n'en ressent de se donner à eux; qui le repoussent de leur cœur en ne lui apportant que des désirs lâches et sans consistance; qui ne répondent à tant d'empressement que par le dégoût et la langueur. Se peut-il qu'on pense froidement de ce qui importe le plus, et qu'on soit tout de feu pour des objets méprisables ou pour des bagatelles! quel étrange renversement dans notre esprit! nous substituons dans notre estime ce qu'il y a de plus vil à ce qu'il y a de plus précieux; nous demandons avec indolence la possession de Dieu même dans l'éternité et nous retrouvons, toute l'énergie de l'éloquence, quand il s'agit d'obtenir ce qui flatte nos passions! Nous employons dans nos prières ces expressions étudiées où le cœur ne dit rien de lui-même, mais va tout emprunter à l'esprit, et nous dédaignons le langage du cœur qui seul plaît à Dieu, et nous ne voulons pas nous servir de l'unique moyen d'être entendus de Dieu!...

La persévérance. Ce n'est pas tout de prier avec ferveur et de toute notre âme, il faut persévérer dans la prière jusqu'à ce que Dieu se laisse toucher. Quand Dieu ne nous accorde pas d'abord ce que nous lui demandons, c'est qu'il veut nous convaincre davantage du besoin que nous avons de recourir à lui; il veut nous donner l'expérience de notre misère, nous faire mieux apprécier la grandeur du bienfait et exciter de plus en plus notre reconnaissance. Si sa main libérale s'ouvrait au premier cri que nous poussons vers lui, nous cesserions bientôt de montrer de la soumission et de solliciter sa clémence, le don de sa grâce mettrait fin à l'ardeur de nos supplications. Dieu veut que notre âme s'élève, s'épure, se fortifie, se divinise en quelque sorte par la contemplation de sa divine essence. S'il accomplissait nos désirs aussitôt qu'ils sont formés, nous nous rattacherions bien vite aux objets charnels; l'instant d'après nous verrait retomber sur la terre appesantis par notre propre poids et entraînés par nos inclinations mauvaises. Il est arrêté dans les conseils éternels que si nous frappons un certain nombre de coups on nous ouvrira. Dieu ne peut se relâcher et nous accorder au premier coup ce qu'il a résolu de n'accorder qu'à des instances répétées, qu'à l'importunité. Enfin, les mêmes raisons qui nous obligent de prier pour obtenir, nous obligent de persévérer dans la prière pour conserver ce que nous avons obtenu. Il est donc essentiel de prier avec persévérance dans le senti-

ment de nos faiblesses, car l'âme qui ne prie pas ainsi, tombe bientôt dans le sommeil et de là dans la mort.

On se lasse, dit-on, de demander toujours ce qu'on n'obtient jamais. Hé quoi! mes frères, vous laissez-vous dans les démarches que vous commande l'ambition ou la cupidité? Vous savez bien dire alors qu'il ne faut pas s'épargner, que le succès dépend des efforts redoublés, et que celui qui ne demande rien n'obtient rien. Pourquoi vous démentir? N'est-ce donc que quand il s'agit de la grande affaire de votre salut, que vos forces vous abandonnent, et que le découragement s'empare de vous? Si jamais la constance fut nécessaire, c'est sans contredit dans la prière. Poursuivez, à la bonne heure, sans vous rebuter, la réussite d'un projet équitable, mais conservez dans la poursuite de la grâce la même fermeté. Ne vous épuisez pas tellement, dans la recherche des biens périssables, qu'il ne vous reste que la langueur et le refroidissement pour les biens éternels.

Grand Dieu! je prends dès à présent la ferme résolution d'apporter à la prière toutes les dispositions que vous exigez de nous; mais je ne le puis de moi-même. Aidez mon impuissance. Je me traîne loin de vous, comme un vil reptile. Prêtez-moi des ailes pour prendre mon vol jusqu'à vous. Le don de la prière est un don spécial. Je le désire, je le demande, ne me le refusez pas.

Que je vous prie avec humilité. Hélas! que faut-il de plus pour m'humilier; je ne suis à mes yeux qu'un misérable pécheur, et devant vous je ne suis que néant. Je me suis rendu l'esclave du démon. J'ai fait un pacte avec l'iniquité. J'ai aggravé la dette que j'avais contractée par mon origine. Cependant, ô mon Dieu! quelque méprisable que je sois, vous ne dédaignerez pas de prendre pitié de moi. Vous permettez que je vous raconte mes misères, que je vous exprime mes besoins. Quelle confiance ne doit pas m'inspirer une telle condescendance de votre part? N'ai-je pas d'ailleurs un autre garant du succès que je dois attendre de mes prières dans cette parole évangélique? *Demandez, et vous recevrez.* (Jean., XIV, 24.) Quelle bonté et quel amour!...

Laissez, ô mon Dieu! laissez tomber une étincelle de ce feu divin dans mon cœur, afin que j'en sois embrasé, et que, tout brûlant de votre charité je fasse passer dans mes demandes toute l'ardeur convenable. Ah! si la force de mes sentiments doit égaler l'importance des intérêts que je traite avec vous, que j'obéisse à la violence de votre esprit qui ne pousse pas mollement, mais qui fait gémir et crier avec des gémissements inexprimables.

Que je vous prie sans cesse, ô mon Dieu! puisque j'ai sans cesse besoin de vos grâces; que le dégoût et l'ennui ne viennent jamais s'emparer de moi dans cet exercice. Et que deviendrais-je, ô mon Dieu! au milieu d'un monde pervers, en-

viroonné de dangers de toute espèce, si j'avais le malheur de me priver par ma propre faute de la seule ressource qui me reste ! que je ne m'abandonne jamais à cette répugnance naturelle pour tout ce qui sent la contrainte, à cette malheureuse paresse qui me fait négliger les devoirs les plus essentiels ; à cette fatale indifférence pour le salut à laquelle je ne suis que trop enclin. Que je vous conjure chaque jour de me nourrir de cette parole sacrée qui procède de votre bouche. Que je ne suspende jamais les fonctions de mon état, qu'afin de me recueillir en vous, et de puiser, dans vos entretiens ineffables, les forces qui me sont nécessaires pour les remplir dignement. Que je n'interrompe jamais, autant qu'il est possible, la méditation de vos perfections infinies, jusqu'à ce que je les contemple à découvert dans l'éternité bienheureuse. *Amen.*

SERMON IX.

SUR LA PRUDENCE CHRÉTIENNE.

Estote prudentes sicut serpentes et simplices sicut columbæ. (Math., X, 16.)

Soyez prudents comme des serpents et simples comme des colombes.

Tel est l'avertissement du Fils de l'homme à ses disciples, quand il est sur le point de les envoyer annoncer l'Evangile à toutes les nations, et qu'il ne sera plus avec eux pour diriger leurs démarches. *Soyez prudents comme des serpents et simples comme des colombes.* Il les place sous la garde de la prudence, non de cette prudence si estimée dans le monde, et qui n'est que ruse et finesse ; mais de cette prudence que la simplicité accompagne, et qui descend d'en haut du Père des lumières et de la source de tout don excellent.

Tel est aussi l'avertissement que ce divin maître adresse à chacun de nous au milieu des circonstances les plus embarrassantes de la vie, et dans ces moments critiques où il serait à craindre qu'un intérêt actuel, qu'une passion violente ne nous détournât des voies de la vérité, ne nous précipitât dans l'abîme du vice : *Soyez prudents comme des serpents et simples comme des colombes.*

La prudence chrétienne est la première des vertus morales ; c'est-à-dire des vertus qui règlent nos mœurs, en nous faisant rapporter à Dieu toutes nos actions, et qui, suivant saint Augustin, sont des ramifications de l'amour divin, aussi varié qu'admirable dans ses effets.

Je commence par définir la prudence chrétienne, et je dis qu'elle est cette vertu morale qui nous fait discerner ce qui nous conduit à Dieu d'avec ce qui nous en éloigne, et qui nous fait regarder l'un comme bon, et l'autre comme mauvais. Je distingue ensuite le but où nous tendons, et les moyens par lesquels nous y parvenons ; d'où résulte la division de mon discours.

Quels doivent être les motifs de nos actions ?

Quelles doivent être les règles de nos actions ?

Ou bien :

1° Pureté des motifs que nous devons nous proposer dans nos actions, premier point ;

Sainteté des règles par lesquelles nous devons diriger nos actions, deuxième point. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

S'il est un spectacle qui afflige le cœur du chrétien, quand il considère la conduite des hommes, c'est moins la malice de tant d'actions condamnées dans l'Evangile, que l'inutilité et la perte de tant d'autres qui, paraissant conformes aux règles de la prudence, ne laissent pas d'être essentiellement destituées d'esprit et de vie, parce qu'elles ne sont pas faites avec une intention droite et pure.

Grâce à Dieu, on voit parmi nous les indigents secourus, les infirmes soulagés, les prisonniers visités, les malheureux consolés. La bienfaisance n'a rien perdu de ses droits ; ses impulsions aussi saintes que douces, produisent les effets les plus étonnants de toutes parts ; des âmes sensibles se mettent en mouvement, se cherchent, se devinent, se réunissent pour adoucir les maux inséparables de la condition humaine ; d'un autre côté, la religion compte de nombreux partisans, qui remplissent avec exactitude les devoirs qu'elle impose ; qui vont même au delà du précepte, et parviennent jusqu'à la pratique des conseils évangéliques. Mais si, suivant l'ordre divin donné au prophète Ezéchiel, vous creusez plus avant que ce qui paraît à vos yeux, si vous pénétrez la muraille, si vous rompez l'écorce qui vous en dérobe l'intérieur, vous trouverez que ces œuvres, en apparence pleines de vigueur et de force, sont mortes devant Dieu ; que ce christianisme est, pour ainsi dire, frappé de stérilité, au milieu d'une fausse abondance ; que de tant de personnes qui courent, il en est peu qui atteignent le but ; que l'enfer, le monde et la vanité sont servis, que Dieu seul ne l'est point ; enfin, que tout ce pompeux étalage d'actions éclatantes se dissipe comme des nuées légères, au premier rayon de l'aurore naissante.

Arrêtons-nous sur la cause de ce mal, et apprenons à nous en préserver. Songeons que nos actions ne sont méritoires devant Dieu que par la pureté et la droiture des motifs qui nous font agir ; que Dieu considère bien plus l'intention qui nous inspire et qui nous dirige, que les actes eux-mêmes, qui émanent de nous. Signalons quelques-uns des vices principaux qui corrompent nos meilleures œuvres, et leur enlèvent tout le prix qu'elles pourraient avoir devant le rémunérateur suprême.

1° En premier lieu, nous devons éviter la vaine gloire, qui est la source d'une foule de péchés, ainsi que le dit le Sage. C'est elle qui nous fait préférer l'amour des hommes à l'amour de Dieu ; c'est elle qui nous fait renoncer à la réalité, pour

nous repaître de chimères, et courir après des fantômes qui nous échappent au moment où nous croyons les serrer dans nos bras; c'est elle qui nous porte à sacrifier le témoignage de notre conscience et l'approbation d'un juge intègre et incorruptible, à un peu de renommée, toujours payée trop chère, quand même elle ne s'évanouirait pas comme la fumée; c'est elle qui nous fait découvrir imprudemment le trésor que nous devons tenir caché, de peur que les Assyriens ne nous le ravissent; c'est elle qui nous fait sonner de la trompette, pour convoquer autour de nous la troupe des flatteurs, et les rendre témoins de quelques modiques aumônes versées pompeusement dans le sein des indigents; c'est elle qui choisit le lieu le plus apparent, le temps le plus favorable pour un exercice de piété, pour un acte de religion que nous ne ferions pas dans d'autres circonstances; c'est elle enfin qui voudrait pouvoir graver sur le marbre le plus dur, avec un stilet de fer, inscrire dans les annales qui transmettent les exploits des héros à la postérité la plus reculée; faire voler de bouche en bouche, perpétuer d'âge en âge, quoi?... le souvenir d'une chétive fondation en faveur de l'humanité souffrante ou de l'Eglise de Jésus-Christ? Mais c'est elle aussi qui nous attire, de la part du Sauveur, cette foudroyante sentence: *Ils ont reçu leur récompense* (Matth., VI, 16), et comme ajoute Saint-Augustin, aussi vaine que leur intention.

Concevez combien grande est la folie de l'homme, qui ne cherche que la réputation dans tout ce qu'il fait! il court le risque de ne point la rencontrer, et, quoi qu'il arrive à cet égard, il est bien assuré de ne jamais obtenir d'autre rétribution; il a déjà reçu son salaire, et il n'a plus rien à prétendre; il se contente du présent, et il renonce à ses droits sur l'avenir; son espérance est anéantie, et il ne lui reste, dit le saint homme Job, que le déplaisir de son peu d'entendement et de sa fatale méprise; il a bâti sur le sable, et l'impétueux aquilon a renversé de fond en comble son frère et ruineux édifice; il a beaucoup travaillé, beaucoup sué, et il se trouve les mains vides.

Grand Dieu! qui ne serait saisi d'épouvante, en lisant, dans le prophète Aggée, ces effrayantes lignes que votre doigt y a burinées pour notre instruction: *O maison d'Israël! écoutez; vous avez beaucoup planté, et vous avez peu recueilli; vous avez mangé et vous n'avez pas été rassasiés; vous avez bu, et vous n'avez pas étanché votre soif; vous vous êtes couverts, et vous n'avez pas été réchauffés; celui qui avait amassé plusieurs récompenses, les a toutes mises dans un sac percé.* (Agg., I, 6.)

Enfants des hommes, voilà le châtiment dont vous serez punis, si vous agissez par ostentation, et dans l'unique vue d'attirer sur vous les regards publics; vous verserez dans un vase fêlé, et toute la liqueur s'écoulera au même instant; vous sèmerez sur les bords du chemin, et les passants fouleront

aux pieds la semence, et l'empêcheront de croître; vous chargerez votre vaisseau des plus riches marchandises, et, suivant la pensée de saint Basile, un corsaire adroit l'attendra dans la traversée pour s'emparer de la cargaison; il vous réduira par là à l'extrême misère: Quedirai-je encore? Vous frapperez l'air de vos coups, et vos coups ne feront même pas toujours du bruit.

Que ne réfléchissez-vous sur votre conduite insensée! que ne suivez-vous les avis de la prudence!... Que n'employez-vous, dit Isaïe, votre argent et votre travail à vous procurer du pain et à vous alimenter! puisque vous prenez la peine de faire de bonnes œuvres, que ne les faites-vous de telle sorte qu'elles vous profitent et que vous en retiriez du fruit au centuple!...

2^e En second lieu, nous devons éviter la vaine complaisance qui vicie également nos meilleures actions. Elle est semblable, selon saint Grégoire le Grand, à un larron dissimulé, lequel s'accoste d'un voyageur, et feignant de tenir la même route que lui, le vole, l'assassine, lorsqu'il est le moins sur ses gardes et qu'il se croit le plus en sûreté. Hélas! cependant il est bien rare qu'après avoir fait du bien on ne le considère avec un sourire d'approbation, et qu'on ne se mette, en quelque sorte, au niveau du Créateur qui approuvait son ouvrage à la fin de chaque jour!... Il est bien rare qu'on ne s'applaudisse en secret d'avoir été capable d'une bonne action, et qu'on ne s'érige un trophée au dedans de soi, pour honorer ses vertus! Dieu nous a donné les métaux les plus précieux et nous les changeons, comme dit le prophète Osée, en idoles de Baal, en idoles de vanité.

Tel est l'homme, depuis qu'il s'est enivré dans la coupe de l'illusion et du mensonge. Toujours habile à se tromper, toujours satisfait de sa conduite, il a des raisons toutes prêtes pour excuser le mal qu'il a commis sciemment et volontairement, et des sentiments d'admiration pour le bien qui souvent lui est échappé malgré lui. Il s'extasie à la vue de ses bonnes œuvres; il s'en félicite, il en est enchanté: pauvre infortuné! il se ravit ainsi à lui-même tout le mérite qu'il en aurait retiré devant Dieu, il se fait plus de tort que n'aurait pu lui en faire son ennemi mortel.

O vous, qui que vous soyez qui avez opéré le bien! pourquoi vous en glorifier, comme si vous en étiez l'unique auteur? Il est tout entier de vous, je l'avoue avec saint Bernard; mais il est aussi tout entier de Dieu. Vous avez voulu, vous avez agi. Mais c'est Dieu qui a produit en vous le vouloir et le faire selon son bon plaisir. Pour mesurer avec des regards de complaisance l'espace que vous avez parcouru, achevez de remplir la carrière, et quand vous serez au bout, assis sur les bornes de la vie, peut-être vous sera-t-il permis sans danger de rappeler vos jours de triomphe et de gloire, afin de ranimer votre courage aux approches du royaume des cieux et d'en terminer la con-

quête ; de vous souvenir de vos anciens succès pour en obtenir de nouveaux. Moyennant la grâce de Dieu, en qui et pour qui vous avez vaincu, toutes les fois que vous avez vaincu ; mais tant qu'il vous reste quelque chose à faire, gardez-vous d'entonner d'avance le chant de la victoire, de peur de la laisser échapper par trop de précipitation. Souvenez-vous que la vaine complaisance, non-seulement vous fera perdre tout le mérite que vous pouviez attendre de vos bonnes œuvres, mais encore que, convertissant le bien en mal, suivant la doctrine de saint Basile, elle attirera sur vous la vengeance divine. Souvenez-vous que le prix, avec lequel vous auriez acheté le bonheur du ciel, servira à payer les supplices de l'enfer ; qu'il ne vous en coûte pas plus pour l'un que pour l'autre, mais que l'intention seule décidera de quel côté sera votre partage.

3^e En troisième lieu, nous devons éviter un intérêt sordide dans le bien que nous ferons ; et ne point envisager une récompense temporelle, quand nous pouvons prétendre à une récompense éternelle. Que ceux qui n'ont pas d'autre espérance après cette vie, s'empressent de retirer sur-le-champ le loyer de leurs services, ils raisonnent conséquemment à leurs faux principes ; mais que des chrétiens, appelés à une meilleure vocation, s'attachent à un salaire qui périt, c'est le comble de la contradiction et du délire.

Quoi donc ! pourriez-vous consentir à un échange, aussi peu proportionné, des biens de l'éternité contre les biens du temps, et de la rosée du ciel contre la graisse de la terre ? n'auriez-vous pas honte d'imiter le coupable Esau, qui céda tous ses privilèges pour un mets vil et grossier ? est-ce la rapidité du temps qui vous presse de jouir ? Mais quand le temps, qui court si vite, sera passé, la jouissance le sera aussi, et il ne restera devant vous que la triste expectative du jugement de Dieu. Ah ! mieux vaut se priver d'une jouissance agréable pendant quelques instants, que de verser, pour l'avoir obtenue, des larmes de regret et de douleur, durant tous les siècles !...

Qu'il est beau de voir l'homme de bien s'oublier lui-même dans la pratique des plus sublimes vertus ! mettre toujours de côté les intérêts de ce monde, quand il s'agit des devoirs du christianisme, travailler de toutes ses forces, non pour avoir une nourriture périssable, mais pour en avoir une qui demeure incorruptible ; ne jamais ambitionner des distinctions dans l'accomplissement des exercices de piété ; distribuer des largesses aux pauvres, sans en attendre aucune marque de reconnaissance ; former les plus nobles projets, exécuter les plus magnifiques entreprises pour l'avantage du prochain, et ne se proposer pour objet essentiel que la soumission entière à la volonté de Dieu. Auguste religion ! c'est là ton triomphe et l'unique dessein de ton divin fondateur !...

Après avoir indiqué ce que nous devons éviter dans nos actions, puis-je ne pas insister sur ce que nous devons nous proposer ? Et quelle autre fin que la gloire de Dieu peut et doit nous diriger dans la conduite de la vie ? quelle autre est plus digne de l'être créateur, plus propre à procurer le bonheur de l'être créé ? Si la religion désavoue les motifs qui naissent de l'amour-propre, elle ne peut recommander que ceux qui dérivent de la volonté de Dieu. Ici, je ne veux point accumuler les raisonnements et les autorités pour prouver une vérité si palpable ; puis-je seulement vous parler le langage affectueux de la piété ! puis-je vous persuader de tout faire pour Dieu ?...

Ce grand être a tout créé, tout ordonné pour lui-même ; unique auteur de tout ce qui existe, il en est l'unique fin. C'est à lui que se rapportent tous les êtres qu'il a formés ; tous sont soumis à son empire, tous reconnaissent ses lois, tous répètent, à leur manière et dans les temps marqués : *A Dieu seul soit honneur et gloire*. Placés avec tant de distinction dans la chaîne des êtres visibles, combien plus il nous convient de contribuer à la gloire de Dieu et de lui tout rapporter ! Malheur à nous, si nous interrompons les ravissants concerts de toutes les créatures qui célèbrent à l'envi le roi de la nature !... Malheur à nous, si nous nous approprions quelque parcelle de ces hommages qui ne sont dus qu'à Dieu seul ! Malheur à nous, si nous essayons de remplir d'estime de nous-mêmes des cœurs destinés par le Seigneur à être remplis de louanges de sa grandeur infinie ! Malheur à nous, si nous nous figurons de nouveaux dieux et si nous offrons un encens sacrilège à l'ouvrage de nos passions ! enfin malheur à nous, si nous ne mettons le Seigneur au commencement de toutes nos actions, comme l'arbitre suprême qui nous imprime le mouvement et la vie ; si, dans le cours de nos actions, nous ne le regardons comme celui qui nous fait fructifier dans toutes sortes de biens ; s'il ne se trouve à la fin de nos actions, pour en recueillir l'honneur et nous préparer la couronne de justice, pour le jour des rétributions !...

Quoi que vous fassiez, dit l'Apôtre, *faites tout pour la gloire de Dieu*. (I Cor., X, 31.) Sentence pleine de sens, et qui renferme la règle invariable de nos pensées, de nos jugements, de nos paroles et de nos actions : sentence toute divine que nous devrions porter continuellement sur notre front, sur notre poitrine et dans nos mains, et qui devrait être gravée en traits de feu sur le frontispice de nos demeures, comme une explication et un appendice du premier commandement de la loi. L'Apôtre n'admet aucune exception pour les actions, parce que tout ce que nous faisons est inscrit dans les registres de l'Eternel, et que rien de ce que nous faisons, soit en bien soit en mal, ne saurait être indifférent au jugement de Dieu.

Ce qui nous semble minutieux, humai-

nement parlant, ne l'est point quand il est pesé dans la balance du sentiment; tout est grand avec Dieu, tout est petit sans Dieu. Les moindres actions s'ennoblistent et prennent un caractère de majesté par la droiture du motif; les moindres actions ont les suites les plus funestes et deviennent des monstres, quand l'intention n'est pas droite. L'Apôtre n'admet aucune exception pour le temps; tous les moments qui composent notre existence sont des dons du Seigneur et nous devons les employer à la fin pour laquelle il nous les accorde. Ce n'est pas trop de la vie entière pour servir un si bon maître et acquérir le poids immense de gloire qui nous sera révélé dans les cieux.

Heureux celui qui paye au Seigneur le tribut de son temps et de ses œuvres! qui lui consacre toutes les facultés qu'il en a reçues, qui les emploie selon ses adorables desseins! on verra s'accomplir en lui la promesse du Psalmiste: Ses jours seront pleins devant Dieu, et le livre de vie n'en laissera point échapper la plus légère circonstance. Chacune de ses heures, sagement ménagée, comptera pour le ciel, il ne s'y trouvera rien d'inutile; à quelque veille de la nuit que le Seigneur arrive, il ne pourra le surprendre. Pour avoir fourni une immense carrière, il ne faudra pas, ainsi que le dit Salomon, qu'il ait vécu de nombreuses années; les jours de son pèlerinage paraîtront assez longs, s'ils se sont écoulés dans la pratique du bien!....

Il ne suffit donc pas de faire le bien à demi, il faut le faire en entier; il ne suffit pas de produire un squelette hideux et décharné, il faut répandre sur lui un souffle de vie qui le rende vivant et animé; gardez-vous du levain des pharisiens. Cachez vos vertus, vous dit saint Bernard, avec autant de soin que vous cachez vos vices. Enveloppez vos exercices religieux dans l'ombre du mystère. Si vous êtes depuis peu établi dans la piété, que les cicatrices de vos péchés encore toutes saignantes vous rappellent le souvenir de votre état et servent de contre-poids à la vanité. Si vous êtes avancé dans la perfection, craignez de retourner en arrière; le degré d'avancement où vous êtes parvenu deviendrait la mesure de l'espace que vous franchiriez en rétrogradant. Gardez-vous d'une vaine complaisance, que toutes vos actions soient vides de vous-mêmes et pleines du Dieu qui vous les inspire. Que votre gauche ne sache point ce que fait votre droite. Que vos regards ne se fixent jamais sur le bien dont vous avez été l'instrument et l'organe; l'héroïsme de la vertu consiste à s'ignorer soi-même. Plus vous vous serez anéanti, plus Dieu se complaira à vous montrer au grand jour et à vous élever en présence de l'univers assemblé; plus vous vous serez cru un serviteur inutile, et plus Dieu vous donnera de part dans son administration.

O mon Dieu! je vous en supplie instamment, accordez-moi la grâce de tout faire pour votre gloire. Je sais qu'il est bien dif-

ficile que l'amour-propre ne retienne rien de ce qu'il croit lui appartenir; mais, ô mon Dieu! tout est possible à votre puissance infinie. Formez en moi ce détachement de tous les objets terribles, cet anéantissement de moi-même, cette abnégation évangélique, qui ne détruit point la nature, mais qui la rend propre à sa destination. Accordez-moi encore d'arriver à ce point de perfection qui bannisse de mon cœur tout ce qui n'est pas vous; qui substitue votre volonté à la mienne, et me la rende praticable sur la terre comme dans le ciel.

Ce n'est point assez de connaître les motifs que nous devons nous proposer dans nos actions, il faut encore connaître la sainteté des règles par lesquelles nous devons diriger nos actions. Sujet du deuxième point.

DEUXIÈME POINT.

La prudence chrétienne qui nous sert de règle dans nos actions, repose sur deux bases fondamentales, la conscience et la loi du Seigneur: elle nous défend de rien faire contre les jugements de la première; elle nous ordonne de suivre en tout les maximes de la seconde. Elle nous prescrit d'embrasser, dans le doute, le parti le plus sûr. Reprenons.

1^o Je dis que la prudence nous défend de rien faire contre les jugements de la conscience, car elle est l'instinct de l'âme, son œil et son flambeau. Nul ne sent que par elle dans l'ordre moral, nul ne voit que par elle; nul ne l'abandonne qu'il n'erre dans des voies détournées qui conduisent à la mort. Toute la moralité de nos actions est dans le jugement qu'elle en porte. Elle crée le mal qui n'existerait pas dans nos mœurs, quand elles sont faites sans son consentement. Elle imprime une tache au bien qu'elle n'approuve pas: c'est la doctrine de saint Thomas d'Aquin. Tout ce qui est contre la conscience est mauvais, dit cet illustre docteur, quoiqu'il ne soit pas contre la loi de Dieu; et l'on pèche contre la conscience, soit que l'on connaisse certainement que ce que l'on fait est mauvais, soit que l'on n'en ait qu'une connaissance vague et indéterminée.

Celui qui agit contre la conscience est son juge à lui-même, comme parle l'Apôtre, et il est condamné à son propre tribunal; il voit le mal, il le hait et le commet néanmoins, malgré l'horreur qu'il en ressent; il le repousse loin de lui par un instinct divin et il s'élance vers lui avec impétuosité, malgré la voix céleste qui l'avertit en secret. Comment se justifiera-t-il devant Dieu? Il méprise sa conscience, que dis-je, il méprise Dieu même qui la lui a donnée dans sa sagesse, et qui en conserve le sévère discernement comme un frein pour le retenir sur les bords du précipice: il avilit ce qui fait l'excellence de sa nature, ce qui le distingue éminemment du reste des êtres organisés.

Ah! gardons-nous d'un si punissable at-

tentat. On n'outrage pas impunément la conscience, le châtement suit de près l'outrage. Dieu permet que son aiguillon s'émousse et ne se fasse sentir à la longue qu'imperceptiblement. Dieu l'abandonne à son sens réprouvé et la laisse se précipiter d'abîme en abîme. Respectons les répugnances salutaires de la conscience; la contraindre est un crime d'autant plus condamnable que nous nous ôtons toute excuse à nous-mêmes, que nous déshonorons la ressemblance de la Divinité, que nous forçons la vertu dans son dernier asile, que nous profanons ce sanctuaire qui n'a point été fait de main d'homme et que Jésus a purifié par son sang.

Quoique ce soit toujours un crime d'agir contre la conscience, on n'est pas toujours à l'abri du reproche, ni exempt de péché, en suivant ses impulsions. La conscience peut avoir aussi sa justesse primitive par nos misérables raisonnements, ou garder le silence à force d'avoir été éconduite et opprimée. Alors, l'Evangile est là avec son flambeau, et sa règle, pour redresser nos jugements, ou lui rendre l'activité qu'elle a perdue. C'est le grand avantage de la loi de servir de complément à la conscience, et de la réveiller de sa léthargie.

Il faut en convenir, quel que soit le fond de raison que nous apportons en naissant, quelle que soit l'illustration même que nous recevons du Verbe de Dieu, qui éclaire tout homme venant en ce monde, nous sommes encore en proie à un funeste aveuglement. Notre esprit est enveloppé d'épaisses ténèbres qui nous dérobent la connaissance de la vérité, et notre cœur, déchiré par des penchants contraires, ébranlé par des secousses continuelles, n'a ni fermeté dans le bien, ni constance dans ses goûts vertueux, ni route assurée vers Dieu. Il est nécessaire qu'une loi immuable et parfaite corrige les instabilités, les imperfections de notre état, et remédie au mal que nous a fait le péché. Il est nécessaire, selon saint Bernard, non-seulement que l'œil intérieur de l'âme soit bon, pour ne pas vouloir tromper, mais encore qu'il soit circonspéct, pour ne pouvoir être trompé. Cette bonté, dont parle le saint docteur, est l'apanage de la conscience. Mais la circonspection qui doit l'accompagner, nous vient de la loi de Dieu, sans laquelle, dit saint Augustin, on chancelle et on finit par tomber dans l'iniquité.

Qui pourrait refuser de la suivre cette loi sainte, cette loi désirable, comme l'appelle le prophète? Qui pourrait se priver des consolations et de la sécurité qu'elle donne dans le temps, et des grandes récompenses qu'elle promet dans l'éternité?... Ah! chrétiens, attachons-nous à elle fortement, constamment, invariablement. Que rien ne soit capable de nous troubler dans la possession des avantages qu'elle procure! que rien ne soit capable d'altérer l'a-

mour que nous devons avoir pour l'auguste objet qu'elle nous propose....

Grand Dieu! les méchants m'ont raconté des fables grossières et dangereuses; il n'en est pas ainsi de votre loi. Leurs discours respirent le mensonge et l'illusion. Vos préceptes ne respirent que la vérité ou la vertu; leurs paroles sont des pierres d'achoppement, les vôtres éclairent mes démarches. J'en prends la résolution, ô mon Dieu! et je jure devant vous de garder jusqu'à la fin les jugements de votre justice.

Où! que de frivoles prétextes ne se forge-t-on pas pour éluder la loi! Tantôt c'est de sa trop grande sévérité que l'on se plaint; tantôt c'est la faiblesse humaine qui nous empêche de nous élever à la sublimité de ses préceptes; quelquefois on fait valoir la corruption du siècle pour canoniser d'affreux débordements; d'autres fois on allègue les sentiments et les maximes des habitants de Cédar, parmi lesquels on est exilé. Pitoyables allégations! ridicules subterfuges! à quoi servent les excuses, quand Dieu commande en maître? quand la raison nous défend de penser qu'il puisse nous ordonner des choses impossibles, qu'il se rencontre des circonstances dans la vie où la vertu devienne impraticable!..

Nous nous trompons, dit le grave et savant Tertullien; il n'y a point de lieu, point de temps, où ce que Dieu condamne puisse être justifié. Il n'y a point de lieu, point de temps où ce que Dieu défend puisse être permis. Le caractère distinctif de la vérité, c'est d'être toujours et partout la même; le propre de l'obéissance parfaite, de la soumission respectueuse, de la fidélité inviolable que nous lui devons, c'est de ne jamais changer dans les sentiments qu'elle nous inspire, de ne jamais varier dans les jugements qu'elle nous dicte. Ce qui est essentiellement bon ne saurait être mauvais, ce qui est essentiellement mauvais ne saurait être bon. Tout est fixe et invariable dans la vérité éternelle qui est Dieu même. Nous nous trompons de nous imaginer que la coutume anéantit la loi, et que l'ancienneté des usages de l'homme déroge à la sainteté des préceptes de Dieu. Jésus-Christ ne s'est point appelé la coutume, mais la Vérité. La longue durée des abus ne les sanctionne point, ne les consacre point; elle démontre seulement l'antique dépravation de l'espèce humaine. Nous nous trompons encore si nous croyons que le sentiment de quelques docteurs est capable de donner du poids aux maximes qui flattent nos passions. Qu'est-ce que l'homme devant le Seigneur? Les conjectures des savants peuvent-elles prévaloir contre les déclarations du Très-Haut? des décisions incertaines peuvent-elles entrer en comparaison avec l'expresse révélation de la Divinité? quand l'Eternel prononce le néant sera-t-il reçu à faire entendre ses réclamations? A quoi pensons-nous, chrétiens, de vouloir abaisser la loi jusqu'à notre bassesse, au lieu de nous élever jusqu'à sa

hauteur; de chercher à la faire plier pour nos caprices, lorsque nous devrions nous dépouiller de tout ce qui se trouve en nous d'opposé à ses dispositions? Que gagnerons-nous par nos sophismes et nos subtilités? Nous ne réussirons pas même à nous calmer sur nos infractions; et si nous étions assez malheureux pour nous fasciner les yeux, que nous resterait-il, que la certitude d'un arrêt sans appel? Car, c'est Jésus-Christ qui l'assure, la parole qu'il est venu apporter sur la terre nous jugera au dernier jour, et le jugement sera d'autant plus terrible alors que nous nous constituons à présent les juges de cette parole divine. C'est un grand malheur de ne point connaître la loi du Seigneur, et c'en est un bien plus grand encore de ne la connaître que pour la violer impudemment, ou la soumettre aux interprétations arbitraires d'une raison passionnée!.....

Ne peut-il pas se faire, me dira-t-on, que la loi paraisse tellement obscure que nous ne sachions à quoi nous en tenir? Je le confesse, à force de sophismes, nous sommes parvenus à confondre le bien et le mal, et à ne pouvoir discerner l'un d'avec l'autre; et comme nous avons obscurci les notions les plus simples de la loi naturelle, nous avons de même répandu des ténèbres sur ce que l'Evangile présente de plus facile à comprendre. Quoique le précepte du Seigneur, ainsi que parle le Prophète, soit en lui-même lumineux et propre à éclairer les esprits, sa clarté néanmoins ne pénètre pas toujours jusqu'au fond de nos âmes, à travers les nuages qui les obscurcissent, ou nous la repoussons par les préjugés qui naissent de l'orgueil et de la corruption. De là cette diversité d'opinions et cette incertitude dans le choix de celle que nous devons préférer. C'est en ce point surtout que la prudence nous devient indispensable et qu'il serait criminel de ne la pas consulter. Or, que nous dit-elle dans le cruel embarras où nous sommes plongés? Écoutez ses enseignements et ne les négligeons pas.

Deux situations, deux états se partagent notre vie : l'action et l'inaction; la nécessité d'agir, et la faculté de ne pas agir. Sommes-nous libres de ne pas agir? nous ne pouvons demeurer indécis sur le parti que nous avons à prendre. Une voix s'est fait entendre depuis l'origine des siècles, d'un bout de l'univers à l'autre; elle a frappé également le gentil tremblant aux pieds de son idole et le sage méditant les vérités éternelles dans le silence du Portique et de l'Académie : *O homme, dans le doute, abstiens-toi*. Elle a retenti sur le Calvaire, et l'Apôtre en est devenu l'organe : *Abstenez vous de toute apparence du mal*. (1 Thess., V, 22.) Précieuse maxime! qu'elle ne soit pas perdue pour les disciples du Nouveau Testament; qu'elle soit à jamais le guide de leurs actions, la règle de leurs sentiments et la base de leur morale!

Sommes-nous forcés d'agir? Dans la

doute, il faut choisir le plus sûr, donner la préférence à ce qui est conforme à la loi sur ce qui favorise nos inclinations. La prudence demande que, comme notre esprit, dans le jugement qu'il porte des opinions, préfère toujours celles qui sont plus probables à celles qui le sont moins, notre cœur préfère de même les plus sûres dans le choix qu'il est tenu de faire. Puisque la moindre méprise devient dangereuse en matière de salut, n'est-il pas à propos de prendre toutes les mesures possibles afin de nous en préserver?

Convient-il d'agir légèrement dans l'alternative du bonheur et du malheur éternel, et de livrer au hasard nos irrévocables destinées?

Permettez-moi maintenant de vous le demander : est-ce la conduite que vous tenez? sont-ce les précautions que vous prenez? O inconcevable délire! ô étrange perversité! toutes les vérités ont été altérées par les enfants des hommes; le nombre même en a été diminué. Du haut de son trône, le Seigneur a abaissé ses regards sur la terre; il a considéré avec attention; il a multiplié les recherches pour découvrir quelqu'un qui le serve, qui l'adore en esprit et en vérité; mais il n'en a pas trouvé; il n'en est pas un qui fasse le bien; *il n'en est pas un seul*, s'écrie douloureusement le prophète. Les hommes sont épris de la beauté de leurs systèmes, et ils dédaignent la folie de la croix; ils sont séduits par la nouveauté, et les principes de la religion leur deviennent problématiques; ils ont corrompu leurs voies, et ils se sont rendus incapables de goûter le don de Dieu; un esprit de contention et de vertige s'est emparé d'eux, et il les a entraînés dans des égarements les plus étranges; ils sont sortis du vaisseau tutélaire, et se sont confiés imprudemment aux vagues d'un élément trompeur. Israël, dit le Seigneur dans Jérémie, m'a délaissé, moi qui suis une fontaine d'eau vive, et il s'est creusé des citernes entr'ouvertes, des citernes qui ne peuvent contenir l'eau. Ce peuple n'a point de sens; il manque d'intelligence; il aime le danger; il s'y expose sans cesse; il ne peut manquer d'y périr.

Si jamais il a été nécessaire de faire usage de la prudence chrétienne, n'est-ce pas surtout quand il s'agit de notre sort éternel? Si jamais la sagesse qu'emploient les enfants du siècle à dû nous servir de modèle, attendrons-nous des intérêts plus pressants que ceux du salut? Que dans la conduite ordinaire de la vie, on accorde quelque chose aux conjonctures, il est possible, après tout, de remédier aux suites d'une imprudence; et, que sont d'ailleurs les affaires les plus considérables de ce monde auprès des affaires du ciel? Mais que dans ce qui concerne les biens de l'éternité, on abandonne le parti le plus certain pour embrasser le moins certain, c'est le plus haut point de l'incurie, le dernier degré de l'insouciance. Oh! combien sont

coupables ces hommes qui calculent avec tant d'exactitude et de scrupule toutes les probabilités, toutes les chances de fortune, qui ne lui laissent rien de ce qu'ils peuvent lui ravir, et qui montrent si peu d'empressement dans la recherche des moyens qui assurent la possession du souverain bien ! Combien plus coupables encore, ces hommes qui connaissent tout ce qui est bon, tout ce qui est saint, qui l'approuvent même, mais qui n'en font pas moins le mal qu'ils désapprouvent et qu'ils condamnent.

Pour vous, chrétiens, si jusqu'à présent vous avez encouru le blâme que le Seigneur adresse à la cité qu'il appelle, dans son affection, la fille de son peuple, remettez-vous sous le sceptre de la prudence ; il en est temps encore. Quelque éloigné que vous ayez été de sa direction, il n'est pas impossible de vous en rapprocher. Considérez seulement dans quels effroyables désordres vous a entraînés sa rivale. L'homme qui n'écoute point les conseils de la prudence ne connaît plus de frein. Il est comparé aux bêtes qui n'ont aucune raison ; il leur est devenu semblable.

Pour trouver la prudence, il ne faut pas traverser l'Océan, ni voyager dans des régions lointaines ; il suffit de vous recueillir en vous-mêmes. Dieu a placé le trône de sa sagesse dans le fond de votre conscience ; à toute heure, à tout moment, vous pouvez l'aborder. Interrogez ses oracles, et vous apprendrez vos devoirs ; prêtez l'oreille à ses avertissements, et vos pieds ne trébucheront point dans les sentiers de la justice.

Mais comme le pécheur peut aisément travestir la sagesse en folie, dénaturer ses jugements, paralyser son action, Dieu nous a donné sa loi pour nous servir de modérateur et de règle, pendant cet inter-règne de la conscience, s'il est permis de parler ainsi. Dans ces éclipses de la raison naturelle, le précepte du Seigneur est ce second luminaire qui nous éclaire durant la nuit, dans l'absence du premier ; qui lui prête du secours et sert à le rallumer quand il vient à s'éteindre. Voyez donc, chrétiens, vous dirai-je avec le Sauveur du monde, voyez si la lumière qui est en vous ne serait pas ténèbres, et recourez à cette autre lumière indéfectible qui brille, comme l'étoile du matin, dans le crépuscule qui annonce et devance le jour unique de l'éternité.

Vivez de telle sorte qu'il vous soit inutile de corrompre la parole divine et de la détourner à des sens étrangers, d'adoucir la sainte austérité des commandements et de les interpréter au gré de vos désirs ; de faire parler à Dieu le langage de l'homme ; de souhaiter que le juge suprême autorise des prévarications que sa justice réprouve ; en un mot, d'ériger en lois vos propres illusions, et de les substituer aux décrets du Seigneur. Ne vous en tenez pas là : si quel-qu'un manque de prudence, dit l'apôtre

saint Jacques, il doit la demander à Dieu, qui donne à tous abondamment et sans reproches. C'est la grande ressource dans les fluctuations et les incertitudes qu'enfantent l'ignorance et la corruption. Implorez les secours d'en haut, et Dieu, qui est tout-puissant, saura bien produire en vous ce que saint Bernard appelle la charité dans l'intention et la vérité dans le choix ; ce que Jésus-Christ appelle la simplicité de la colombe et la prudence du serpent, qui nous fait discerner ce qui nous conduit à Dieu d'avec ce qui nous en éloigne.

Grand Dieu ! je vous implore avec le roi Salomon ; donnez-moi la prudence pour discerner entre le bien et le mal. Vous le voyez, je ne sais de quelle manière je dois me conduire ; éclairez mon esprit de vos plus vives lumières, afin que je connaisse ce qui est juste. Rendez mon cœur docile, afin que je marche dans la voie de vos préceptes, et que j'obtienne la vie éternelle.

Amen.

SERMON X.

SUR LE BONHEUR DES SAINTS.

Gaudete et exsultate, quoniam merces vestra copiosa est in caelis. (*Matth.*, V, 12.)

Réjouissez-vous et tressaillez d'allégresse, parce que une grande récompense vous est réservée dans le ciel.

Bien que Dieu nous commande de l'aimer par-dessus tout et pour lui-même, il ne nous défend pas néanmoins de chercher notre bonheur en l'aimant, et de mêler ainsi notre intérêt à sa gloire. S'il a mis dans le fond de notre âme un désir ardent d'être heureux, et qui ne nous quitte jamais durant le cours de la vie, ce n'est pas pour nous en faire un crime et nous en punir éternellement ; il a voulu seulement qu'en suivant cette inclination naturelle, au lieu de nous attacher à des objets sensibles, incapables de nous satisfaire par eux-mêmes, notre cœur s'attachât à lui seul, qui peut nous rendre heureux : de là ces promesses si fréquentes dans les livres saints d'une meilleure vie, si nous faisons de celle-ci l'usage convenable ; de là ces douces espérances que nous laisse Jésus-Christ dans son Évangile, de voir finir nos maux et de jouir dans l'éternité d'une félicité sans bornes.

Jamais ce divin Sauveur ne nous parle des devoirs que nous avons à remplir, sans nous parler aussitôt de la récompense qui nous attend, si nous les remplissons avec fidélité. Jamais il ne nous impose de fardeau qu'il ne nous fasse envisager en même temps le terme où nous devons le déposer ; jamais enfin il ne sort de sa bouche divine aucune instruction dont l'objet principal ne soit, pour ainsi dire, le ciel et ses délices ; aucune parabole qui ne se rapporte au royaume des cieux.

O mon Sauveur ! qui refuserait de se conformer à votre conduite serait un insensé. Vous connaissez le cœur de l'homme, ô vous qui l'avez fait ! et vous savez qu'il est impossible de lui plaire, si on ne lui

parle de ce qui l'intéresse; et vous nous apprenez à nous servir de ce moyen pour le porter à la vertu.

Je vais donc, chrétiens, en suivant l'exemple de mon adorable maître, vous entretenir du bonheur des élus; je vais tâcher de vous inspirer le désir efficace de le posséder un jour. Je ne m'écarterai point de l'analogie de la foi; je prendrai pour guide les écrits sacrés et les docteurs de l'Eglise, dont j'emprunterai les expressions autant qu'il me sera possible.

Voici tout mon dessein et le partage de ce discours : le bonheur du ciel est l'exemption de tout mal; premier point. Le bonheur du ciel est la possession du souverain bien; deuxième point.

Fortunés habitants des demeures éternelles, j'ose entreprendre de décrire le bonheur dont vous jouissez dans le sein de Dieu. Daignez jeter un regard favorable sur mon entreprise; purifiez mes lèvres afin que je ne profane pas le langage sacré dont vous vous êtes servis pendant que vous habitiez parmi nous; captivez mon imagination, afin que je n'en donne pas les fantômes et les illusions pour la doctrine de l'Eglise, qui est pure et sans affectation.

PREMIER POINT.

Le bonheur du ciel est l'exemption de tout mal. Pour bien apprécier ce bonheur négatif, il faudrait avoir une connaissance distincte des maux que l'on souffre dans ces lieux de ténèbres et d'horreur où la miséricorde divine ne fait luire aucun rayon d'espérance; de ce bain d'amertume qui sert à purifier les saints des restes du péché, et qui est comme une introduction dans le palais du Très-Haut. Mais comme nous ne pouvons juger que par approximation des tourments d'un monde surnaturel, je me bornerai à un simple aperçu de ceux que nous connaissons par une triste et fatale expérience; et par là nous saurons ce que n'est pas la félicité éternelle plutôt que ce qu'elle est.

Nous souffrons dans notre âme, dans notre cœur, dans notre corps.

1° Le mal de l'âme, c'est l'ignorance. Rien de plus borné que notre intelligence; rien de plus incertain que notre raison. Nous n'avons que des notions confuses sur ce qu'il nous importe le plus de savoir. Nous allons à tâtons sur nos devoirs les plus essentiels; et, pour glisser rapidement sur cet article qui reviendra dans ma deuxième partie, notre esprit, ce flambeau allumé au sein de la divinité, qui nous conduit quelquefois jusqu'à elle, n'est le plus souvent pour nous qu'une occasion d'erreurs et de méprises.

Dans le ciel, nous en apprendrons plus en un instant que sur la terre durant des milliers de siècles; le plus ignorant des hommes surpassera en connaissances ces vains génies qui ont fait l'étonnement et la gloire du monde : ils connaîtront leur bon-

heur et l'auteur de leur bonheur, et sauront en jouir sans inquiétude. Que leur faut-il de plus?

2° Le mal du cœur, c'est le péché; oui, c'est le péché qui rend le cœur malheureux, et c'est l'affranchissement du péché qui doit assurer son bonheur.

Le péché nous sépare de Dieu, et, séparés de Dieu, il ne nous reste plus que le néant, et un néant malheureux; séparés de Dieu, notre cœur, courant à l'aventure, se prend au premier objet. Comme un homme entraîné par le courant d'un fleuve rapide, saisit avec avidité une plante, une racine qui lui tombe sous la main, et fait de vains efforts pour n'être pas submergé par les flots, de même notre cœur s'attache à tout ce qu'il rencontre, sans pouvoir jamais trouver le bonheur qui le fuit, et il ne lui provient, dit le Sage, de toutes ses fluctuations, de tous ses mouvements, qu'une intolérable affliction et que vanité.

Le péché ne va jamais tout seul, il marche accompagné de la honte et de la douleur qui le suivent partout. La fate du pécheur, nous dit l'Esprit de Dieu, est couverte de confusion et de honte; on remarque sur ses traits l'ignominie qui l'accable. Ainsi, incontinent après leur chute, nos premiers parents rougirent de l'état de nudité dans lequel ils se surprisent, eux qui n'en rougissaient pas auparavant. Ainsi, le fratricide Caïn, marqué du sceau de la réprobation et tout couvert du sang de sa victime, toujours fugitif, toujours tremblant, ne savait où fixer ses pas vagabonds pour cacher son crime et sa honte. Voyez ce mal-faiteur qui se fait horreur à lui-même, qui s'éloigne du monde, qui désire avec tant d'ardeur qu'une terre inconnue lui prête un asile inaccessible aux regards des humains; tout ce qu'il rencontre le trouble; son ombre lui fait peur; il gémit, il se plaint de son triste et douloureux fardeau. Voyez-le chanceler sur ses pieds mal affermis, fuir la lumière comme un spectre, trembler à la vue d'un être vivant. C'est la honte qui le poursuit; le crime déteste le grand jour, il ne se repaît que de ténèbres.

Mais quand il serait vrai que le pécheur échappe quelquefois à la honte et à l'humiliation, est-il possible qu'il échappe au remords, lequel, suivant l'expression originale de Moïse, est couché à la porte de son cœur, et s'empare de lui comme d'une proie que lui livre le péché? Est-il possible qu'il émousse entièrement l'aiguillon vengeur de sa conscience, inséparable de son être; qu'il se détache de son âme qui est tout à la fois, ainsi que le dit Tertullien, le coupable et le témoin, l'accusateur et le juge? Est-il possible qu'il se dérobe à la sentence générale de l'Apôtre : La torture et le serrement de cœur sont le partage de tout homme qui fait le mal?

Ecoutez, écoutez le prophète Isaïe et reconnaissez dans ses paroles la vérité des sentiments que vous avez si souvent éprouvés : Il n'y a point de paix pour les mé-

chants; ils sont comme une mer agitée qui n'a jamais de repos, qui regorge de mauvais desirs. Les flots de son crime, jetés sur ses bords, seront foulés aux pieds et ne seront que de la boue. (*Isa.*, LVII, 20, 21.)

Tant que nous demeurons dans le péché, notre cœur est vide de vrai plaisir; il est puni, tourmenté par sa folle joie; il nous en coûte même de sortir de l'empire du péché; alors le repentir vient s'emparer de nous et nous tourmenter à sa manière. Dans le premier état, c'est le péché qui nous tient dans ses fers et qui nous traite en esclaves; dans le second, c'est le souvenir du péché à soutenir qui nous désole.

Ce qu'il y a de plus déplorable encore, c'est que le juste même a beau combattre sur la terre, il aura toujours besoin de réciter ces paroles de l'Oraison Dominicale : *Pardonnez-nous nos offenses*. Il parviendra s'il le veut, avec le secours de la grâce, à éviter chaque péché séparément et en particulier, mais il ne parviendra jamais à ruiner entièrement la convoitise qui est inhérente en lui et qui est passée jusque dans la moelle de ses os. Quelque volonté qu'il ait de faire le bien, il trouve en lui-même un mal qui lui est incorporé et dont il ne peut se délivrer; il sent à tout instant que sa maladie est extrême et que les plaies de la nature corrompue sont bien profondes.

Mais le péché n'a point d'entrée dans le ciel. Ce monstre hideux, enfant de l'enfer, est absolument banni du séjour de la justice et de la sainteté. Et comment le Seigneur qui déteste l'iniquité pourrait-il en supporter la présence? Est-ce dans la résidence de sa majesté qu'il souffrirait son ennemi le plus odieux, lui qui déclare par l'organe de l'Âlôtre qu'il ne peut y avoir aucune société entre le Saint des saints et Bélial? S'il foudroya dans sa colère les anges rebelles et les précipita du sommet des montagnes éternelles jusqu'au fond des abîmes, permettra-t-il que les nouveaux habitants des demeures célestes fassent le mal à ses yeux? Si un chérubin, porteur de ses ordres suprêmes, chassa Adam prévaricateur du délicieux Eden qu'il avait déshonoré par sa défection, s'il se tint à la porte sous une forme terrible, armé d'une épée flamboyante pour l'empêcher d'entrer, ce grand Dieu sera-t-il moins sévère quand il s'agit des lieux qu'il remplit de sa gloire? Enfin, s'il a constamment repoussé les impiétés et les profanations loin de son temple et de ses autels, consentira-t-il que ce qui est impur entre dans le royaume des cieux? Non, et il nous l'assure lui-même.

Que dis-je? Les bienheureux, suivant la doctrine de saint Augustin, en faisant un bon usage de la liberté et de la grâce, ont mérité pour récompense un immuable affermissement de la volonté dans le bien qui fait leur fidélité éternelle. Désormais, leur justice est inadmissible et leur vertu consolidée; ils n'ont plus à redouter ce ver intérieur qui les ronge peu à peu, ni ce vent brûlant de l'orgueil qui en flétrit la beauté; ils

tiennent en quelque sorte de l'immuabilité de Dieu même, et ils ne peuvent pas plus que lui tomber dans le péché. La robe dont ils sont vêtus, lavée dans le sang de l'Agneau, ne perdra jamais son éclatante blancheur; jamais leur innocence virginale n'éprouvera la plus légère atteinte. Ils ne portent plus comme autrefois leur trésor dans des vases d'argile, sujets à se briser; ils l'ont déposé pour toujours dans le lieu le plus sûr; désormais leur lampe suffisamment garnie d'huile ne s'éteindra plus, et l'éclat qui en sort constant et invariable, ne subira aucune mutation.

Quel bonheur de ne pouvoir plus pécher! Les saints qui, sur la terre, donneraient mille vies pour éviter un seul péché mortel, ne se voyant plus exposés à souiller l'image de Dieu et à violer sa sainte loi, seront au comble de la joie, affranchis pour toujours du joug pesant de la concupiscence, éloignés d'un monde séducteur, préservés des tentations du démon. Leur vertu sera nuage et leur persévérance sans effort. Dépouillés du vieil homme, revêtus du nouveau, ils ne s'attacheront plus qu'à ce qui est dans le ciel, où Jésus est assis à la droite du Père: ils n'auront d'affection que pour les choses de Dieu; ils célébreront une pâque éternelle, non avec le vieux levain, ni avec le levain de la malice et de la corruption, mais avec les azymes de la sincérité et de la vérité.

Pécheurs, qui traînez avec tant de fracas les chaînes funestes de la volupté et qui vous roulez dans la fange du vice, vous ne pouvez concevoir le bonheur de ne plus offenser Dieu; votre cœur dégradé est incapable de tant d'élévation et votre esprit obscurci se refuse à l'idée d'un si noble bonheur. Ah! que ne vous est-il donné de goûter le don du Seigneur et vous en seriez pénétrés!

3^e Des maux sans nombre affligent le corps de l'homme et ils sont le salaire du péché. C'est la doctrine du Roi-Propète; le péché en a répandu l'effroyable cohorte sur la face de la terre, et il l'augmente sans cesse: c'est la doctrine de l'Apôtre. Comme ils accourent à sa voix se ranger en foule autour de ses drapeaux et lui servir d'escorte, les besoins pressants, les infirmités, les douleurs, les maladies et la mort, la pâle mort qui ferme tristement la barrière après eux! O homme! voilà donc ton partage tant que tu végéteras sur cet amas de poussière! Et comment se fait-il que tu y pousses de si profondes racines et que tu oublies ta véritable destination?...

Comme il n'est personne exempt de péché, il n'est personne aussi qui soit exempt des maux que le péché entraîne après lui. Nul, dit le saint homme Job, depuis l'enfant d'un jour jusqu'au vieillard le plus avancé en âge, nul n'est sans tache aux yeux du Seigneur. Il n'en est point non plus à qui ne conviennent les sublimes élégies de ce chantre du malheur et qui ne puisse dire avec lui: Pourquoi la lumière a-t-elle été

donnée à un misérable, et la vie à celui qui est dans l'amertume du cœur? Périssent la nuit dans laquelle je suis né, parce qu'elle n'a point fermé le sein qui m'a porté et qu'elle n'a point détourné de moi les maux qui m'accablent !

Considérons, chrétiens, l'état dans lequel nous gémissons ici-bas. Oh ! que de maux nous viennent de notre origine, mais aussi que de maux nous sommes faits à nous mêmes !

Imaginons une douleur qui ne soit pas notre douleur, une peine qui nous épargne, un fléau qui ne pèse sur nos têtes, nous n'en trouverons point. Il semble que toutes les rigueurs aient été épuisées pour nous rendre malheureux. Bourrelés au dehors par des maux réels et plus encore au dedans par des maux imaginaires et factices, nous souffrons dans nous-mêmes, nous souffrons dans ceux qui nous sont chers. Il n'est pas jusqu'à des inconnus dont nous ne ressentions les souffrances par l'effet de ce sentiment naturel qui unit tous les hommes. Qui jamais est descendu dans ces sombres cachots où le crime est enchaîné à côté de l'imprudence et quelquefois à côté de la vertu opprimée sans être attendri ? Qui jamais a dirigé ses pas dans ces vastes édifices, consacrés au soulagement de l'humanité souffrante, sans verser au moins quelques larmes de commisération et de pitié sur les infortunés qui y sont entassés, en attendant que la tombe les engloutisse dans ses cavités ténébreuses ? Qui jamais a parcouru d'un œil attentif, même d'un regard rapide et fugitif, les annales des nations, et n'a point senti son cœur navré de la plus amère douleur, à la vue du genre humain aux prises avec tous les éléments conjurés pour sa ruine, avec les puissances de l'air, jalouses de son existence et de ses hautes destinées, et avec lui-même, se déchirant de ses propres mains et sonnant gaïement l'heure fatale des plus affreux désastres ?

D'après cet exposé et pour nous rapprocher de la destinée commune, je vous le demande, chrétiens, et je vous le demande en gémissant, qu'est-ce que la vie pour une personne éternellement séparée de l'objet de son amour et condamnée à ne revoir jamais ou les auteurs de son existence, ou les compagnons de sa fortune, ou les amis de son cœur ?

Qu'est-ce que la vie pour une personne privée du bien inestimable de la santé, en proie à des inquiétudes de toute espèce, se consumant en expédients, ne subsistant que par artifice, et ne prolongant des jours fugitifs que par des ressources plus dégoûtantes et souvent plus douloureuses que les maux mêmes qui les nécessitent ?

Qu'est-ce que la vie pour une personne hêtrée dans l'opinion publique, obligée de s'enterrer toute vivante pour ne pas entendre les cris de malédiction qui la poursuivent ou de se dépouiller de tout sentiment de pudeur et de bienséance ?

Qu'est-ce que la vie pour une personne

parvenue à une vieillesse décrépète, suspendue sur les bords du tombeau, et jetant chaque jour une partie de son être ; objet continuel de compassion ou de mépris, à charge aux vivants et ne pouvant se résoudre à descendre parmi les morts ?

Ai-je tout dit ? Qu'est-ce que la vie pour tant de personnes sans cesse poursuivies par le dégoût et l'ennui au milieu de tous les biens réunis pour la jouissance de l'esprit et des sens ?.... Et y en a-t-il beaucoup qui ne soient comprises dans une de ces catégories ? Je vous laisse le soin de faire les réponses, je m'en rapporte à vous.

Considérons maintenant l'état des bienheureux dans le ciel : rien de tout cela n'en troublera la sérénité. Dieu essuiera les larmes de tous les yeux et ils ne s'ouvriront plus pour en verser. On n'y entendra ni murmures ni plaintes, parce que le premier état sera passé. Les élus ne souffriront ni la faim, ni la soif, ni les glaces de l'hiver, ni les ardeurs de la canicule ; rien de mal-faisant ne les incommodera désormais. Plus de vicissitudes de temps et de saisons ; les souffrances et les maladies seront reléguées du séjour de la béatitude. La mort ne sera plus ; elle sera dévorée par la mort, elle sera engloutie dans l'étang de feu.

Aucune des misères qui nous assiègent sur la terre ne nous suivra dans le ciel. Nous ferons avec elles un divorce éternel. En nous séparant de tout ce que nous avons de terrestre, nous nous séparerons également de tous les maux ; ils ne viendront pas jusqu'à nous, et ils ne pourront approcher de nos tentes.

O vous qui gémissiez ici-bas dans l'infortune, *consolez-vous !* (Isai., XL, 1.) Le temps des tribulations passera, le temps des consolations n'aura point de fin, vous pleurez et vous êtes dans la tristesse, tandis que le monde se réjouit, mais chaque chose a son temps, dit le Sage ; aux plaisirs bruyants du monde succéderont les convulsions de la rage et du désespoir. Le calice qui est dans la main du Seigneur est rempli d'un vin mêlé. Dans ce siècle on s'enivre du vin pur, mais la lie n'en est pas épuisée ; c'est ce que boiront les pécheurs, ces pécheurs surpris dans leurs crimes, ces pécheurs repoussés par la justice de Dieu ; ils boiront toute la lie jusqu'à la dernière goutte ; ils boiront toute l'amertume de la vengeance divine. Pour vous, votre tristesse se changera en joie, votre cœur tressaillera d'allégresse et personne ne pourra plus ni ravir ni troubler votre joie.

O vous qui souffrez de l'injustice des hommes, *consolez-vous !* Le Seigneur saura bien discerner ce qui est à présent confondu, et placer chacun au rang qu'il doit occuper dans l'éternité. Il connaît ses amis, qui ne sont pas ceux du monde, il leur a promis de les environner d'honneur et de puissance, de montrer combien ils lui sont chers et précieux.

O vous qui soupirez sans cesse vers Dieu dans l'enceinte de la Babylone des nations,

consolez vous! Voyez votre rédempteur assis au sein de la gloire; il vous dit avec bonté: Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués, qui êtes surchargés, et je vous soulagerai. J'assurerai le repos à vos âmes; venez vous réunir à votre bien-aimé et savourer avec lui, dans les doux épanchements de l'amour, la félicité la plus parfaite.

O vous enfin qui, brisés de componction et de regret, accablés par les austérités et les macérations, abreuvés de larmes amères, exercez sur vous-mêmes des rigueurs salutaires, afin d'expier vos fautes et d'achever en vous ce qui manque aux souffrances de Jésus crucifié, *consolez vous!* Votre douleur, dit l'Apôtre, produit une pénitence stable, et la pénitence produira une réconciliation entière avec Dieu et une surabondance de consolations dans l'éternité.

Pour vous, pécheurs, dont les pensées vous mettent sans cesse dans les nécessités corporelles et qui, par les inclinations les plus basses semblez avoir fixé votre demeure sur la terre et renoncé pour toujours à l'héritage du Seigneur, que vous êtes à plaindre! malheureux dans le temps, malheureux dans l'éternité! Ah! revenez, revenez à de meilleurs sentiments, connaissez mieux vos intérêts. En suivant la brutalité de vos passions, vous ne pouvez et vous ne savez vous-mêmes par expérience, vous ne pouvez trouver la paix du cœur: la paix n'est pas dans le vice. Dieu a semé d'épines toutes les voies par lesquelles nous pourrions nous écarter de lui; il a répandu l'amertume sur tout ce qui pourrait nous attacher. Il n'est de consolation que dans la vertu, il n'est d'espérance que pour la vertu, comme il n'est de véritable bonheur que dans la récompense de la vertu, que dans le ciel qui est non seulement l'exemption de tout mal, mais encore la possession du souverain bien.

SECOND POINT.

Le bonheur des saints dans le ciel est la possession éternelle du souverain bien, qui est Dieu même. Mais comment les élus posséderont-ils le Seigneur? le voici: tout ce qu'ils sont sera mis en possession de son Etre suprême. 1° Leur esprit sera rempli de la claire vue de son essence; 2° leur cœur sera établi dans une paix inaltérable; 3° leur corps même recevra des qualités toutes divines. Reprenons.

1° L'esprit des élus du Seigneur sera rempli de la claire vue de son essence. Nous verrons Dieu face à face; quelle parole! quel bonheur! quelles délices! Nous verrons Dieu face à face, c'est-à-dire l'image sera confrontée à son original, la ressemblance sera couverte de toute la majesté de son auteur, de toute l'effusion de sa magnificence. Nous envisagerons ce Dieu terrible dont on ne saurait ici-bas soutenir les regards sans mourir de frayeur; ce Dieu redoutable dont la présence sur le mont Sinai jeta le peuple juif dans la consternation et l'épouvante; ce Dieu trois fois saint devant

qui les chérubins se voilent de leurs ailes; ce Dieu enfin que l'Arabe Job n'osait aborder, nous l'envisagerons sans en être éblouis, sans en être épouvantés. Il rabaissera sa grandeur jusqu'à nous. Il tempérera l'éclat de sa gloire, il l'accommodera à notre portée, ou plutôt il nous élèvera jusqu'à lui par un effet merveilleux de sa toute-puissance et de son adorable bonté. Il fortifiera nos débiles paupières afin de pouvoir supporter le grand jour. Il réveillera, dit un éloquent prélat, ces yeux spirituels et tout intérieurs qui sont cachés bien avant au fond de notre âme, et les rendra propres à contempler son immuable vérité.

Dans cette vallée de larmes où règne une nuit ténébreuse, nous ne voyons le Seigneur que comme un énigme. Dans l'empire de la lumière et du bonheur, nous le verrons tel qu'il est. Toutes les ténèbres seront dissipées, les ombres feront place à la réalité; tout ce qui se dérobe à nos regards disparaîtra entièrement. Le voile du tabernacle sera déchiré d'un bout à l'autre, et il ne restera aucun intermédiaire entre lui et nous. Dans le désert de la vie, nous ne connaissons le Seigneur que par ses ouvrages, que par ses manifestations extérieures, que par ses dehors, que par la mesure de son ombre, suivant la belle expression d'un Père, et nous ne pouvons le connaître par sa nature. Dans la terre de promesse, nous le connaissons comme nous en sommes connus; il n'aura rien de caché pour nous, comme il n'est aucun repli de notre cœur qui lui soit caché. Il se révélera tout entier à ses amis, qui entreront dans sa confiance et jusque dans le plus intime de son être, pour admirer les inépuisables trésors de ses perfections infinies. Il les introduira dans son impénétrable sanctuaire pour contempler à découvert la majesté de son visage; il les remplira de son esprit pour sonder ses secrets; car, dit l'Apôtre, nul ne connaît les secrets de Dieu que l'esprit de Dieu. Il armera leurs mains de cette mesure mystérieuse dont parle le prophète, pour prendre toutes les dimensions de son immensité.

O mon Dieu, quel merveilleux changement va s'opérer en moi! Quels nouveaux sentiments s'élèveront en mon âme, lorsque, conduit par l'ange de la mort devant ce trône immortel de justice et de vérité, de clémence et de miséricorde; devant ce trône dont les saintes lettres nous donnent des descriptions si pompeuses, je découvrirai à mon réveil la gloire qui vous environne et je la verrai dans tout l'éclat qui accompagne l'éternelle majesté!

Quel effet ne produit pas dans l'âme de ceux qui les contemplant, le spectacle des grandeurs humaines? La reine de Saba, après avoir considéré toutes les richesses, toute la pompe de la cour de Salomon, ne peut s'empêcher de lui dire dans son admiration: Heureux les serviteurs qui vous entourent. Elle envie leur bonheur, elle regrette de ne pouvoir le partager avec eux.

C'est ici plus que Salomon : toute la gloire de la terre n'est que vanité devant la gloire du Très-Haut ; toute la magnificence des rois n'est qu'un écoulement, un faible écoulement de la magnificence de celui qui fait régner les rois et qui les interroge dans sa justice.

Qui est-ce qui n'est pas touché, demande saint Augustin, de la beauté de la vertu, et de la charité ? Antoine frappé de l'air vénérable de Paul, crut voir Jésus-Christ en lui ; il adora l'esprit de Dieu dont il était rempli. Et cependant ce premier-né du désert, ce patriarche de la solitude, n'était qu'un simple mortel, sujet au péché, et qui tenait de la miséricorde divine toutes les vertus dont il était orné.

Non, tout ce que l'univers renferme de plus riche, de plus varié, de plus magnifique de plus ravissant, ne peut nous donner une idée de la majesté du Seigneur, qui est infiniment au-dessus des cieux. La sainteté même de ses serviteurs, qu'il s'est plu à combler de ses dons, ne peut entrer en comparaison avec sa sainteté ineffable. Qu'est-ce donc qui peut nous aider à concevoir tout ce que verront les élus dans cette vision intime qui fera leur bonheur ? Moïse conjura le Seigneur de lui montrer sa gloire, et le Seigneur ne lui accorde pour toute grâce que de le voir de loin, après qu'il est passé par l'ouverture d'un rocher, c'est-à-dire, comme l'explique Bossuet, par une réflexion de sa lumière, comme le soleil qui se retire, qui se couche est vu par quelques rayons qui restent sur les montagnes à l'opposite ; et son cœur, dit l'Apôtre, ne se sent plus de joie, et son visage est tout resplendissant de la gloire de l'Éternel, et son front conserve toujours l'empreinte de cette faveur signalée. On aperçoit visiblement en lui le caractère de Dieu profondément marqué.

Que sera-ce dans le ciel où l'Ancien des jours, comme l'appelle Daniel, ne se montrera pas seulement en apparence et dans des moments rapides, mais dans toute sa splendeur et durant tous les siècles ? Que sera-ce lorsque les élus verront la justice, non dans des ruisseaux troubles et des images défigurées, mais dans sa source même ? Que sera-ce lorsque la divinité se manifestera à eux dans ce jour unique de l'éternité, sans obscurité, sans nuage, dans toutes ses perfections et telle qu'elle est en elle-même ?

Ils verront, ils connaîtront les grandeurs infinies de l'Être divin, et les profondeurs incompréhensibles de sa nature ; ils verront ils connaîtront, que sais-je ?.... Ah ! mon Dieu ! si je pouvais le dire, c'est que j'aurais joui et que je jouirais encore du bonheur de vous contempler face à face, car il est impossible, en redevenant ce que nous sommes, de conserver le souvenir complet de ce que nous aurions vu dans votre sein....

Ils verront, ils connaîtront cette série de mystères qui sont enveloppés et comme scellés pour nous durant la vie présente,

mais que le lion de la tribu de Juda dévoilera à nos yeux, couverts jusqu'alors d'un impénétrable bandeau.

Par cette vision béatifique, nos idées fausses seront rectifiées, nos idées obscures seront éclaircies, nos idées imparfaites seront perfectionnées, nos idées désordonnées seront combinées dans leurs relations, nos idées incomplètes seront complétées dans leur nombre.

O mon âme, ne t'abandonne pas à la tristesse dans ce lieu d'obscurcissement et de ténèbres ! espère au Seigneur, ton Dieu, qui t'enveloppera de sa clarté comme d'un manteau. Bientôt l'aurore va commencer à luire au dedans de toi ; bientôt l'astre du jour va paraître pour t'éclairer de sa lumière et te réchauffer de ses feux ! Quelque éloignée que tu sois encore de Dieu, ne te déssole pas, tu t'en rapprocheras, tu le connaîtras, il te donnera la vue perçante de l'aigle pour le regarder en face et dans sa pure et universelle lumière tu verras la lumière.

La cour des élus du Seigneur sera établie dans une paix inaltérable : 1° ils seront en paix avec Dieu ; 2° ils seront en paix avec eux-mêmes ; 3° ils seront en paix avec les compagnons de leur félicité. O aimable paix que chante le Prophète et qui doit régner sur tout Israël céleste ! O aimable paix que le Seigneur a faite, qu'il a mise pour fondement de la cité sainte, dont il est l'architecte et l'auteur, qu'il a fixée irrévocablement dans son enceinte ! O aimable paix, le cher objet de mon cœur, quand jouirons-nous de toi, quand serons-nous enivrés de tes délices ?...

Les élus dans le ciel seront en paix avec Dieu, ou plutôt Dieu sera leur paix, et cette paix leur tiendra lieu de tout ; ils seront en paix avec Dieu, qui aimera en eux son ouvrage et ses dons ; ils seront en paix avec Dieu qu'ils aimeront de toute la plénitude de leur cœur. Dieu se complaira dans ses saints qu'il a prédestinés de toute éternité, pour être conformes à l'image de son Fils unique, qu'il soutient sur la mer orageuse du monde, qu'il conduit comme par la main à travers l'iniquité du siècle, et qu'il enrichit des richesses de sa grâce. Les saints reconnaîtront en Dieu, l'auteur et le consommateur de leur sanctification éternelle, en qui et pour qui ils ont vaincu le monde et ses attrait. Pleins d'amour et de reconnaissance, ils feront retentir les voûtes éternelles d'un cantique toujours nouveau ; ils chanteront sans cesse la miséricorde du Seigneur, qui couronne ses dons en couronnant leurs mérites.

Dans la vie présente, nous ne pouvons aimer Dieu parfaitement, parce que nous ne le connaissons pas parfaitement. Dans la vie future, nous le verrons clairement et sans ombrage. Voir, c'est connaître ; connaître, c'est aimer. Maintenant nos affections sont partagées entre mille objets qui se les disputent ; dans l'éternité, toutes nos affections seront concentrées en Dieu seul. Sur la terre, des distractions sans nombre

nous détournent continuellement de l'amour du souverain bien ; dans le ciel , délivrés pour toujours de toute espèce de distractions, nous nous attacherons à Dieu de toutes nos forces. Sur la terre, les bienfaits du Seigneur nous arrachent à peine quelques faibles sentiments de reconnaissance; dans le ciel, nous saurons apprécier tout ce qu'il a fait pour nous, nous l'aimerons sans ombre d'ingratitude. Enfin sur la terre, notre amour est un amour d'épreuve conforme à notre état de misère et d'infirmité ; dans le ciel, notre amour sera un amour de récompense et de fidélité fort comme l'enfer, dit l'Écriture, incapable d'être éteint par les eaux du vaste abîme et seul subsistant sur les ruines de l'espérance et de la foi.

O union parfaite et ravissante où Dieu, comme un océan de lumière et d'amour, absorbera tout notre être et où nous serons engloutis et perdus pour toujours ! O union ineffable où Dieu entrera dans notre âme comme un fleuve impétueux entraînant dans la rapidité de son cours éternel tout ce qui est terrestre et périssable, et ne laissant subsister que l'amour de la grâce ! O union inconcevable ! qui ne te désirerait s'il te connaissait ? qui ne formerait les vœux les plus ardents pour jouir bientôt de toi ?

O Seigneur Jésus, venez et venez promptement ! mon âme vous invite, elle désire avec une ardeur immenso votre règne immortel ! Venez l'arracher à ce monde pervers, et l'enlever avec vous dans le sein d'Abraham, dans le sein du Père !

2^e Les bienheureux seront en paix avec eux-mêmes ; ils n'auront que des désirs réglés, et tous leurs désirs seront satisfaits. La cause des désordres de l'homme n'est autre que le dérèglement de ses désirs et la contrariété qu'il éprouve dans leur accomplissement. Hélas ! nous ne voulons pas ce qui nous convient, ou nous ne le voulons pas comme il nous convient. Notre esprit convoite contre la chair et la chair s'élève contre l'esprit. De là vient que, pour peu que nous trouvions d'opposition à nos vœux, l'angoisse ou le désespoir s'empare de notre âme et nous met à de rudes épreuves.

Dans le ciel nous n'aurons plus à craindre ces contrariétés importunes. Notre volonté immuablement attachée à la volonté du régulateur suprême ne se portera à rien qui puisse troubler l'harmonie de ces beaux lieux.

La possession assurée de l'objet de nos désirs peut seule établir notre âme dans une paix profonde, et rien ne troublera les bienheureux dans la possession du souverain bien. Ils seront dans la main de Dieu ; aucune main étrangère n'aura de prise sur eux. Dieu ne changera point à leur égard ; il a juré par lui-même de consolider dans l'éternité le trône de la postérité de David, et il ne se démentira point ; il ne se repentira point. (Psal. CIX, 4) Ses dons sont sans repentance comme ses promesses sont inébranlables.

Ainsi les bienheureux jouiront d'une félicité parfaite et invariable. Le Dieu rémunérateur versera dans leur sein une mesure pleine, une mesure capable de consommer leur bonheur sans qu'il y manque rien. Ainsi les bienheureux n'auront de désirs que pour les voir comblés, que pour n'être pas dégoûtés, que pour jouir avec plus d'agrément et plus de charmes.

O mon Dieu ! vous les enivrez de l'abondance de votre sainte maison et des biens dont elle regorge. Ils boiront non pas goutte à goutte, mais à longs traits, du torrent de vos délices dont ils seront inondés. Quelque vaste que soit leur cœur, quelque étendus que soient leurs désirs, ils trouveront en vous de quoi se rassasier, parce que c'est vous, ô mon Dieu, qui êtes cette source d'eau vive rejaillissante dans la vie éternelle !

Pour rédonance de la possession de Dieu, comme parle Bossuet, cet être infini changera le cœur de ses élus ; il en dilatera la capacité, il en étendra les limites, il élèvera à un état plus parfait. Mais non, dit saint Augustin, ce n'est pas assez : l'esprit humain périra et il en naîtra un tout divin. Saint Grégoire de Nazianze renchérit encore, s'il est possible. Toute la Divinité, dit-il, se mêlera dans l'âme des élus. Quelle mixture ! C'est l'âme qui se confond dans la Divinité, c'est la Divinité qui se mêle dans l'âme. O langage humain ! reconnais ta faiblesse ! comme tu es insuffisant pour exprimer tant de bonheur et tant de gloire !

3^e Enfin les bienheureux seront en paix entre eux. L'union la plus parfaite régnera dans le sanctuaire de l'Éternel. Jérusalem, dit le Prophète, s'élève comme une ville dont tous les habitants sont unis ensemble. Toutes les pierres qui entrent dans sa construction admirable sont étroitement unies par la pierre angulaire qui est Jésus-Christ : elles sont liées ensemble par le ciment de la charité, collées, pour ainsi dire, à la Divinité. Tout ce qui unit les élus à Dieu les unit entre eux ; il est le centre unique, le foyer où les rayons viennent aboutir et se perdre.

Là s'accomplira la lettre la prière attendrissante du Sauveur du monde après la cène : Père saint, comme vous êtes en moi et moi en vous, que vos élus soient de même en nous. Mon Père, je désire que là où je suis ceux que vous m'avez donnés y soient aussi avec moi, afin qu'ils contemplent la gloire que vous m'avez donnée, parce que vous m'avez aimé avant la création du monde. Père juste, qu'ils aient en eux ce même amour dont vous m'avez aimé et que je sois moi-même en eux, afin qu'ils soient consommés dans l'unité.

Non-seulement les habitants de la cité du Dieu vivant, seront unis entre eux par les liens de la charité, ils le seront encore par la participation au même bonheur. Chacun d'eux, dit saint Augustin (22), connaîtra le

bonheur dont tous seront comblés et ils ne se porteront point envie. Semblables à des astres dans le firmament, chacun brillera de sa clarté, mais tous seront contents de la lumière que leur aura départie le soleil de justice. Assis sur des trônes plus ou moins élevés, il n'existera entre eux aucune rivalité; ils ne feront tous qu'une nation sainte, une race choisie, un sacerdoce royal. Enrichis inégalement des dons de Dieu et de sa munificence, cette gradation dans leur béatitude ne répandra aucun nuage sur la sainte intimité qui les unira. Chacun y possédera tellement son don, qu'il aura encore le don de n'en point désirer de plus grand que celui qu'il aura reçu.

Je me trompe, chrétiens, bien loin que cette diversité de mesure dans la distribution des récompenses, trouble l'harmonie des bienheureux dans le ciel, ils y trouveront des motifs de louer l'indépendance de Dieu, qui souffle où il lui plaît et comme il lui plaît, sa justice qui rend à chacun selon ses œuvres, sa grandeur infinie; parce qu'étant un et tout, il se suffit à lui-même, et qu'il est encore tout à tous les élus dont il remplit par sa plénitude, la capacité tout entière. Se réjouissant du bonheur les uns des autres, ils se réuniront tous ensemble pour célébrer de concert les louanges du commun bienfaiteur.

A la pensée d'une si sainte union, qui n'entrerait dans la joie du Prophète et ne s'écrierait avec lui : Oh! qu'il est avantageux et qu'il est doux de voir ses frères sincèrement unis; il en est comme de la rosée d'Hermon, qui tombe sur les collines de Sion, parce que c'est là que le Seigneur a ordonné que fût la bénédiction et la vie jusque dans l'éternité. (*Psal.*, CXXXII, 1, 3, 4.)

Enfin le corps des élus du Seigneur recevra des qualités toutes divines. La foi nous apprend que notre âme reprendra au temps marqué la dépouille dont elle aura été séparée par la mort, et qu'elle sera entourée de nouveau de cette enveloppe qu'elle aura confiée momentanément au tombeau. *Nous ressusciterons tous*, dit l'Apôtre. (*I Cor.*, XV, 51.) Vérité bien consolante pour le chrétien qui voit déjà avec effroi une partie de lui-même devenir la pâture des vers et s'en aller en poussière, mais qui serait plongé dans le plus affreux désespoir à la vue de cette triste fin, s'il ne savait qu'au dernier jour cette même poussière entendra la voix de son Dieu, et que les os s'approcheront des os, et se placeront chacun dans sa jointure, pour servir encore de demeure à l'esprit qui les anima. (*Ezech.*, XXXVII.)

Il est donc vrai, je ressusciterai au son de la trompette, à la voix de l'archange. Cette espérance est imprimée bien avant dans mon cœur. Elle repose dans mon sein. Oui, mon Rédempteur est vivant, et c'est la destinée qui m'attend. Si Jésus-Christ est ressuscité, je ressusciterai aussi. Ces deux

points se prêtent un mutuel appui, l'un ne peut aller sans l'autre.

Si tous doivent ressusciter, tous ne changeront pas. Les réprouvés reprendront ce corps de mort qui restera toujours vil et méprisable, si toutefois il n'empire point. Mais celui des bienheureux sera transformé sur le modèle du corps glorieux du Verbo incarné ressuscité.

Dieu rendra donc nos corps incorruptibles. Nous laisserons dans le tombeau la corruption et la difformité; nous en sortirons tout radieux d'immortalité et de gloire. Une clarté toute divine prendra la place de cette boue épaisse dont nous sommes pétris. Il ne doit y avoir rien d'obscur et d'immonde dans la maison du Père céleste; tous les vases d'honneur qu'il y rassemblera seront purs et lumineux; aucune tache n'en ternira la beauté merveilleuse; le métal n'est pas plus brillant au sortir du creuset que notre corps ne le sera devant Dieu. Ce n'est pas tout; rien ne surpassera son étonnante vitesse, il aura plus d'agilité que l'éclair qui sillonne les cieux, et il pourrait, si nous le voulions, dit saint Bernard, suivre en tout, sans retard et sans difficulté, la vélocité de nos pensées.

Chrétiens, j'ai exprimé de mon mieux la peinture du bonheur céleste. Elle est sans doute aussi éloignée des couleurs magnifiques qu'elle a dans nos livres sacrés, que ces couleurs elles-mêmes sont éloignées de la réalité! Au reste, quelque espace que parcoure l'imagination elle n'ira jamais au delà de ce résultat : La récompense des élus est digne de celui qui la prépare et qui la donne. Mais aussi une grande récompense ne s'acquiert que par un grand travail. Elle ne saurait être le prix de l'indifférence et de l'oisiveté.

Travaillons donc, chrétiens, travaillons si nous voulons obtenir le salaire que le père de famille promet à ceux qui cultivent sa vigne. Travaillons avec application, travaillons avec ardeur. Ne craignons pas de porter le poids de la chaleur et du jour, nous en serons amplement dédommés dans le lieu du rafraîchissement et de la paix. Ne craignons pas d'arroser de nos sueurs la terre où nous semons, elle produira au centuple des fruits de vie véritablement beaux à la vue et agréables au goût. Ceux qui sèment dans les pleurs, dit le Prophète, recueilleront dans la joie. Ils s'en vont maintenant traînant péniblement le fardeau de la semence, ainsi que porte l'originalet et la répandent dans les larmes, mais ils reviendront triomphants, chargés d'une ample moisson qu'ils auront recueillie. (*Psal.* CXXV.)

Courez dans la carrière du salut qui est ouverte devant vous, mais courez de telle sorte que vous remportiez le prix. Voyez ces athlètes de l'antiquité, comme ils gardent en toutes choses une exacte tempérance. Ils s'exercent longtemps d'avance. Ils vivent sobrement, ils se sèment de tous les plaisirs des sens qui amollissent le cœur

et quand l'heure de la lutte est venue, pour être plus agiles à la course et moins embarrassés dans le combat, ils se dépouillent de tout, ils s'ignent d'une huile de force. Cependant ce n'est que pour gagner une couronne périssable, aussi vaine que leurs désirs, une couronne qui se fane, qui se dessèche comme une fleur du matin au soir. Mais vous, vous en attendez une incorruptible. Combien, plus soigneusement, vous devez donc vous préparer au combat et vous débarrasser de tout ce qui pourrait vous surcharger d'un poids inutile, ou présenter à l'ennemi le moyen de vous abattre à ses pieds, tout couverts de confusion et de honte.

Gardez-vous de vous attacher à cette terre qui dévore ses habitants, qui s'use elle-même comme un vêtement. Portez plus haut vos prétentions et vos vœux. Ce n'est qu'en matière de salut que l'ambition est permise. Cherchez à vous emparer par la violence de cette terre délicieuse où coulent des ruisseaux de lait et de miel, et qui est éternellement fondée sur son axe. Imitiez la prudence des enfants du siècle, qui n'épargnent ni fatigues, ni soins, pour se repaître quelques instants de la fumée d'un encens qui s'exhale en un clin d'œil, pour entasser de l'or qu'ils ne retrouvent plus après un court sommeil, pendant lequel tout a disparu comme un songe, ou pour des projets aussitôt avortés que formés. Que tous vos désirs se portent sans cesse vers la Jérusalem céleste, et que vos regards y demeurent comme fixés.

Je te salue, ô ma patrie, je te salue, ô terre des vivants ! Mon âme, loin de toi languit et se consume à la vue de l'iniquité des hommes et des maux qu'elle enfante, forcé de vivre parmi les pécheurs, dans la captivité la plus rude et la plus déshonorante, je soupire sans cesse après ma délivrance. Quand est-ce que j'habiterai tes régions fortunées d'où tous les maux sont bannis, où l'on trouve avec abondance tous les biens à la fois, où l'on possède le souverain bien qui les renferme tous ? Ah ! du moins, ton souvenir que je ne perdrai jamais viendra mêler sa douceur à l'amertume de ma vie, encourager mes efforts et me donner, dès à présent, un avant-goût du bonheur que je ne savourerai pur et sans mélange que dans les tabernacles éternels. Amen

SERMON XI.

SUR L'AMOUR DE DIEU

Diliges Dominum Deum tuum. (Matth., XXII, 37.)

Vous aimerez le Seigneur votre Dieu.

Le plus beau caractère de la religion chrétienne, celui qui la distingue éminemment de cette foule de sectes, enfants des ténèbres et du mensonge, c'est l'amour de Dieu. Aucune religion ne s'est imaginée de donner à ses partisans le commandement d'aimer Dieu, parce qu'aucune ne connaît la grandeur de la Divinité, ni la misère de l'homme. Le christianisme seul, qui connaît

l'une et l'autre, en a fait le sommaire de sa morale, la base de ses lois, l'essence et l'âme de son culte.

Quelle est sublime, cette religion qui, suivant l'expression de saint Augustin, n'adore Dieu parfaitement qu'en l'aimant ; qui bâtit l'édifice de sa divine législation sur le fondement le plus solide, les affections du cœur de l'homme, entraîné par les affections de Dieu même ; qui sanctifie, qui consomme dans l'unité le Créateur et la créature ; qui rattache, par des anneaux sacrés, les deux bouts de la chaîne : le ciel et la terre !

C'est par l'amour que nous pouvons trouver ici-bas quelque ombre du bonheur céleste. Dieu est ma fin dernière, et quand je l'aime de tout mon cœur, je le possède lui-même. Il vient en moi, il demeure en moi, il s'unit à moi, selon sa parole, non-seulement par son immensité, mais encore par sa grâce et d'une manière particulière.

C'est par l'amour que nous pouvons acquérir la félicité éternelle. Sans doute, la créature raisonnable, en rendant hommage à chacun des attributs de l'être souverain, trouve grâce devant lui et s'attire sa bienveillance. Mais les livres saints nous apprennent que la récompense des biens futurs n'est promise qu'à ceux qui aiment le Seigneur :

C'est par l'amour que nous accomplissons la plénitude de la loi ; et, sans anéantir la distinction des vertus, ne peut-on pas dire que tous les commandements se réduisent à celui de l'amour, que tous les commandements dérivent de celui de l'amour et nous conduisent à celui de l'amour ?...

Grand Dieu ! je vous rends grâce de ce que vous avez bien voulu m'ordonner de vous aimer ; en vous obéissant, je conserve mon âme pour la vie éternelle, et j'anticipe, dès à présent, sur les délices inexprimables dont vous rassasiez vos amis dans vos tabernacles immortels !

Pourquoi devons-nous aimer Dieu ? comment devons-nous aimer Dieu ? ce sont les deux questions qui se présentent naturellement à l'esprit. Je me propose de répondre successivement à l'une et à l'autre. Je parlerai d'abord des motifs qui nous portent à l'amour de Dieu ; je serai voir ensuite en quoi consiste l'amour de Dieu. Je prouverai que nous sommes obligés d'aimer Dieu, premier point ; je montrerai de quelle manière nous sommes obligés d'aimer Dieu, second point : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

La raison d'aimer Dieu, c'est Dieu lui-même, dit saint Bernard : *Causa diligendi Deum, Deus est.* Dieu, considéré en lui-même, possède dans sa nature tous les attributs qui rendent infiniment aimable. Dieu, considéré par rapport à nous, réunit tant de titres, qu'il est également digne d'amour. Qui pourrait connaître les uns et dénombrer les autres ? Essayons toutefois d'en dire quelque chose, et restreignons-nous à

quelques données simples qui ne nous obligent pas de nous enfoncer dans les profondeurs de la métaphysique. Dieu nous commande de l'aimer, Dieu mérite d'être aimé. Honorez-moi de votre attention, je n'en abuserai pas.

1^{er} Dieu nous commande de l'aimer. Le devoir d'aimer Dieu est inné dans nos cœurs, nous l'apportons en naissant. Aussitôt que nos yeux s'ouvrent à la lumière, nous contractons l'obligation de consacrer à Dieu notre existence tout entière et de lui rendre l'hommage de notre cœur par l'amour, quand l'âge aura développé en nous la raison et que nous sentirons nos engagements. Mais, hélas ! les hommes, qui avaient perdu jusqu'à l'idée d'un Dieu créateur, ou qui rendaient les honneurs divins au premier objet qui les frappait, comme à la première sensation qu'ils éprouvaient, étaient bien éloignés de lui témoigner leur amour. Aussi, le Seigneur, en se choisissant un peuple particulier et en lui donnant des lois, grava de son propre doigt ce précepte sur la première table : Vous n'aurez pas devant moi des dieux étrangers. *Je suis le Seigneur fort et jaloux.* (Exod., XX, 5.) C'était la première fois que Dieu daignait notifier à l'homme, par un précepte solennel, l'obligation de l'aimer, et il le fit avec toute la sagesse qui lui appartenait et toute la condescendance que demandait la grossièreté du peuple auquel il se communiquait. C'était plutôt, en quelque sorte, pardonnez-moi cette expression, une ébauche d'amour, que l'amour même qu'il pouvait exiger. Mais dans la suite, le Seigneur se prononça d'une manière plus formelle. Le conducteur qu'il avait mis à la tête des tribus d'Israël leur déclara de sa part, dans la seconde publication de la loi, que le Seigneur ne se contentait pas d'un simulacre d'amour, qu'il voulait un amour véritable. *Vous aimerez le Seigneur.* (Deut., VI, 5.) Ce n'était pas encore assez : le Seigneur sembla bientôt réduire tous ses préceptes à celui de l'amour. Que demande de vous le Seigneur, si ce n'est que vous l'aimiez ?

Grand Dieu, que demandez-vous d'un peuple charnel que l'intérêt conduit, et qui se montre incapable d'un sentiment aussi noble que celui de l'amour ? Avez-vous oublié que ces ingrats sacrifient aux dieux des nations étrangères, dès que vous laissez en repos le glaive vengeur de votre alliance méprisée, et qu'ils se prostituent aux idoles de Chanaan ?

Non, mes frères, non, Dieu ne perd pas le souvenir des iniquités des Hébreux. Il conçoit la dureté de leur cœur ; il sait que, bien loin de l'aimer, ils se porteront aux derniers excès de l'ingratitude. Mais l'Eternel peut-il renoncer à ses droits ? sa sagesse sera-t-elle en défaut ? ne faut-il pas que tout s'accomplisse, que tout ait son commencement et sa perfection ? Ce peuple va servir de précurseur à un peuple nou-

veau, dont le culte prendra sa source dans le fonds de son cœur et qui mettra l'amour au premier rang de ses devoirs. Le Seigneur votre Dieu, dit Moïse, circoncevra votre cœur et le cœur de vos enfants, afin que vous aimiez le Seigneur votre Dieu, et que vous jouissiez d'une vie heureuse

Ah ! ce n'est point pour le peuple juif, que ce commandement est donné, mais pour un peuple nouveau qui doit succéder à l'ancien, et qui verra se réaliser ce que celui-ci n'avait vu qu'en figure. Je donnerai un cœur docile aux enfants de ce peuple nouveau, dit le Seigneur dans ses prophètes, afin qu'ils me connaissent et qu'ils sachent que je suis le Seigneur. Voici l'alliance que je contracterai avec eux : j'imprimerai ma loi dans leurs entrailles et je l'écrirai dans leurs cœurs ; je leur donnerai à tous un même cœur ; je répandrai dans leurs entrailles un même esprit ; j'arracherai de leur chair le cœur de pierre et je mettrai à la place un cœur de chair, afin qu'ils marchent dans la voie de mes préceptes et qu'ils gardent mes ordonnances. (Ezech., XXXVI.)

Qu'ils sont admirables les effets de ces transmutations, et quelle félicité les accompagne ! Heureux, dit le Psalmiste, heureux ceux qui cherchent Dieu de tout leur cœur. Ils sont comme les forts d'Ephraïm, dit Zacharie, leur cœur est dans l'ivresse de la joie. Ne vous plaignez donc plus que le Seigneur, en donnant ce précepte, ait commandé l'amour qui ne se commande pas ; qu'il ait poussé le cœur d'un être essentiellement libre vers un objet qui lui répugne. Non, Dieu n'a pas prétendu gêner nos inclinations et nos goûts, il a voulu les régler seulement et leur donner un but légitime ; à des penchants dépravés il en a substitué de plus conformes à la droite raison ; il a ramolli la dureté de nos cœurs insensibles pour Dieu et pour les choses de Dieu. En un mot, il nous a ôté nos cœurs de pierre et nous a donné des cœurs de chair.

Par là, se trouve expliquée l'énigme que présente cette parole de saint Jean : Ce commandement dont je vous parle est un commandement nouveau. (Joan., II, 8.) Il est nouveau à cause du cœur nouveau qui le reçoit ; il est nouveau par la facilité que les enfants de la nouvelle alliance ont à le remplir, depuis que la charité a été répandue dans leurs cœurs, par l'Esprit-Saint qui leur a été donné. Il est nouveau, parce que la circoncision du cœur, que les chrétiens ont reçue, a retranché tout attachement charnel et terrestre pour ne laisser subsister que l'amour de Dieu saint et incorruptible. Il est nouveau, parce qu'il n'est point gravé, comme du temps de Moïse, sur des tables de pierre ; mais sur des tables de chair qui sont nos cœurs ; non avec le burin, mais par l'esprit du Dieu vivant. Il est nouveau, parce qu'il a été confirmé, promulgué, non par le ministère des anges ou des hommes, mais par Jésus-Christ, Fils unique de Dieu,

qu'il a constitué héritier de toutes choses et par lequel il a créé les siècles. Il est nouveau enfin, parce que les ténèbres sont passées et que nous sommes établis sous l'empire de la lumière. Si Dieu a comme revêtu du nouveau testament de liberté, selon ce que dit saint Irénée, toutes les ordonnances de l'ancienne loi, qui avaient été données en signe de servitude et comme des arrhes d'un avenir plus heureux ; s'il a renfermé tous les préceptes naturels et moraux dans celui de l'amour de Dieu, quelle doit être notre ardeur à nous libérer d'une dette ainsi réduite ? Laissons, laissons le peuple juif sécher et se consumer de terreur et d'effroi, sous la main terrible du Très-Haut ; pour nous, enfants d'adoption, peuple d'acquisition, honorés du sacerdoce royal, citoyens de la cité des saints, membres de la famille du Dieu vivant, nous avons une tâche plus douce, plus facile à remplir. C'est à nous d'aimer le Seigneur dont la charité nous presse, suivant l'expression de saint Paul, à accomplir par l'amour un commandement tout d'amour.

2^e Dieu mérite d'être aimé. Il nous a donné, dit saint Bernard, tout ce que nous sommes, il nous a tirés du néant, il nous conserve, il nous protège, il nous comble de biens. *In primo opere me mihi dedit.* Avant que nous soyons, il nous appelle par notre nom et nous assigne une place dans ce vaste univers. Quel droit avons-nous à la vie, lorsque nous étions dans le néant ? Il pouvait nous y laisser, s'il l'avait voulu, et quand il nous en a tirés, n'est-ce pas de sa part un acte de bonté purement gratuit ?

O homme, prosterne-toi devant l'auteur de ton existence. Adore le Dieu trois fois saint qui t'a rendu vivant et animé, et si la vie te paraît un bienfait, bénis l'Être puissant et bon qui te l'a donnée, quoiqu'il ne te la dût pas.

Ainsi, nous tenons de Dieu l'existence et tout ce que nous avons. Il n'est aucun don que le Seigneur ne nous ait prodigué ; il nous a assigné le premier rang sur le globe terrestre. Que l'homme est grand parmi les ouvrages de la création, et qu'il est facile de reconnaître en lui le chef-d'œuvre de toute la puissance du Très-Haut et l'objet de ses complaisances particulières ! Si d'un côté, dit le Psalmiste, l'homme est un peu inférieur aux substances célestes, qui sont de purs esprits, il a, de l'autre, cet avantage sur elles, par la matière même dont son corps est composé et par les sensations dont Dieu l'a enrichi, d'être le centre et l'abrégé mystérieux de toutes les merveilles répandues dans l'univers ; et, par ce privilège honorable, il est en état de faire fléchir avec lui, devant le Créateur, toute la nature et de la rendre capable d'adoration et de culte ; il est en état, suivant l'expression d'un célèbre écrivain, contemplant l'univers entier et le ramassant en soi, de rapporter à Dieu et lui-même et toutes choses. Les anges peuvent vous

bénir, ô mon Dieu ! vous admirer, vous louer ; mais ils sont comme étrangers à l'égard de cet univers, et ils ne peuvent s'acquitter de tout ce qu'il vous doit. L'homme seul en est le chef et l'interprète ; il en est le sacrificateur et le chantre, et sans lui, la nature entière garderait le silence devant vous.

L'homme est établi seigneur de toutes les créatures privées d'intelligence que Dieu lui a assujetties. Il est fait pour donner l'exemple, pour conserver son rang. Qu'il se garde de s'asservir à aucune, d'attendre son bonheur d'aucune. Il doit user de toutes, rendre grâces pour toutes, s'acquitter pour toutes envers le commun Créateur, leur prêter à toutes sa reconnaissance et son amour, leur servir à toutes d'intermédiaire et de voie pour retourner à Dieu. S'il les arrête en lui, s'il les fixe en lui, il pervertit la fin de son institution et devient un monstre dans la nature. Tout est à vous, dit l'Apôtre écrivant aux Corinthiens, mais vous êtes vous-mêmes à Dieu et vous ne devez tout posséder que pour l'amour et la gloire de Dieu.

L'homme, cet animal divin, ainsi que l'appelle Bossuet, est, comme Dieu, capable de connaître et d'aimer. Il s'élève par la pensée jusque dans les régions célestes où roulent avec une pompe ravissante des millions de globes de feu ; il mesure l'immensité de l'espace qui sépare son humble habitation de leur orbite ; il plonge dans les abîmes de l'Océan et en sonde la profondeur. Et son cœur ?... Son cœur aimant et sensible soupire sans cesse d'amour. Pourquoi cette raison, cette intelligence ? Pourquoi cette capacité, ce besoin d'aimer ? Si ce n'est pour connaître et pour aimer Dieu ? Tout don doit retourner à son auteur. O hommes, jusqu'à quand abuserez-vous de vos facultés ? jusqu'à quand vous égarerez-vous loin de Dieu qui vous a créés pour lui, et hors duquel vous êtes dans un élément étranger ?...

Si Dieu seul nous a tirés du néant ; si Dieu seul nous a enrichis des dons les plus précieux, n'est-ce pas également lui qui nous protège ? N'est-ce pas lui qui nous conserve ? N'est-ce pas en lui que nous subsistons ? A combien de périls ne sommes-nous pas exposés ? Combien d'ennemis menacent notre existence ? Combien de précipices sont ouverts sous nos pas ? Et quel autre que le Seigneur députe ses anges, pour nous garder dans toutes nos voies, pour nous porter dans leurs mains, de peur que nous ne heurtions contre la pierre ? A la vue de tant de bienfaits, pourrions-nous ne pas entrer dans les sentiments du Psalmiste, et ne pas dire avec lui dans l'effusion de la plus vive reconnaissance ?... *Je vous aimerai, Seigneur, vous qui êtes ma force.* (Psal. XLII, 2.) Vous avez pris plaisir à diversifier votre protection en mille et mille manières, et à la conformer à tous mes besoins. Vous m'avez affermi contre toutes les terreurs qui sont venues fondre

sur moi. Vous avez été pour moi un rocher inébranlable sur lequel j'ai été rempli d'assurance et de fermeté : *Dominus firmamentum meum* (*Psal.* XVII, 3); quand des envieux se liguèrent contre moi, quand le nombre de mes persécuteurs égalait le nombre de mes cheveux; quand je suis devenu le rebut de mes proches; quand des chagrins cuisants, plus à craindre pour moi que les ennemis du dehors, m'ont assiégé de toute part, j'ai trouvé en vous un asile où je suis en sûreté : *Dominus refugium meum*. (*Ibid.*) Quelquefois attaqué par des maladies cruelles, mon âme s'est approchée des portes de la mort; j'ai crié vers vous, et vous m'en avez retiré. Quelquefois en proie aux horreurs de la faim et de la soif, je sentais mes entrailles se fondre et tout mon être s'anéantir; mes cris sont parvenus jusqu'à vous, et vous m'avez envoyé le pain du ciel; vous avez fait jaillir des eaux vives du sein d'un stérile rocher. D'autres fois, exposé sur une mer orageuse, tout à coup le vent de la tempête s'est déchaîné et les flots se sont soulevés; les vagues mugissantes montaient jusqu'aux nues, ou roulaient jusque dans les enfers. A la vue du danger j'ai été dans le trouble et dans l'agitation; ma raison s'est évanouie et mes forces m'ont abandonné. Je vous ai invoqué, et voici que l'orage s'est apaisé. Vous m'avez conduit dans le port de mon désir : *Dominus liberator meus*. (*Ibid.*) Oui, je vous aimerai, Seigneur, et je chanterai sans cesse les louanges de votre tendresse! Au souvenir de tant de bienfaits, mon âme confondue dans l'excès de sa reconnaissance, ne trouvera rien d'assez fort pour vous exprimer son ardeur : *Diligam te, Domine*. (*Ibid.*, 2.)

Que dirai-je encore mes frères? Dieu n'a-t-il pas fait tout pour vous? N'a-t-il pas le droit de vous adresser cette interpellation qu'il adressait jadis à l'ingrate Jérusalem? *Qu'ai-je dû faire pour vous que je n'aie point fait?* (*Isa.*, V, 4.) J'en appelle à votre témoignage, eussiez-vous fait vous-mêmes ce que j'ai fait pour vous? Et maintenant, mes frères, que vous prescrivait une telle bonté de sa part? Quelle devait être votre reconnaissance? De quel amour deviez-vous payer tant d'amour? Qu'avez-vous fait pour lui, ô maison d'Israël? Oserai-je poursuivre et dévoiler le mystère d'iniquité?... Non, je ne le pourrais, quand je le voudrais...

Etrange corruption du cœur de l'homme! détestable malice! l'animal reconnaît la main qui le nourrit et qui le flatte; il exprime ce qu'il sent comme il peut; et l'homme?... l'homme oublie son Dieu. Est-ce faute de sentiments?... Hélas! il se tourmente pour témoigner à un être comme lui la reconnaissance dont il est pénétré, pour quelques légers services qu'il en a reçus; il s'efforce de proportionner son amour à l'amour dont il a été prévenu, mais il ne se met point en peine de remercier le bienfaiteur suprême qui, sans aucun besoin de lui, l'a comblé de ses dons.

Il y a plus; il se sert de la bonté de son Dieu pour l'outrager avec plus d'imprudence. Monstre d'ingratitude! pécheur qui souille la terre qui te porte! tu méprises ton bienfaiteur; tu te ris de ses desirs tu lui refuses ton cœur; un jour, un jour il se rira de toi, dit l'Ecriture, il te repoussera loin de son sein... et ta plus grande désolation sera de te sentir porté vers lui et d'en être rejeté, de connaître tout le prix de son amour, et de gémir éternellement d'en avoir abusé; d'être poursuivi par le besoin d'aimer et le désespoir de ne le pouvoir plus; de savoir que ton cœur avait été créé pour lui, et d'en avoir changé la destination!

Détournons ces pensées effrayantes, et achevons l'énumération succincte de ce que Dieu a fait pour nous. Non-seulement il nous a donné tout ce que nous sommes, dit saint Bernard, mais il s'est donné lui-même à nous; non-seulement il nous a donné tout ce qu'il a, mais encore tout ce qu'il est. *In secundo opere, se mihi dedit.*

Dieu est charité (*I Joan.*, IV, 16), et, dans son immense, éternelle, ineffable charité, il embrasse, il renferme, il réchauffe, il féconde tous les êtres. *Dieu est charité*, et il a tellement aimé les hommes, qu'il n'a pu se résoudre à les abandonner à leur malheureux sort, à les laisser périr, même après qu'ils ont porté l'audace jusqu'à se révolter contre lui. *Dieu est charité*, et il a tellement aimé les hommes, qu'il les a arrachés à la puissance des enfers et des ténèbres, tandis qu'il n'a pas fait la même grâce aux anges rebelles. *Dieu est charité*, et il a tellement aimé les hommes qu'il leur a donné son Fils unique, l'éternel objet de son amour, et l'a offert à la mort pour nous délivrer de la mort.

Mon Dieu! il faudrait être un séraphin, pour parler dignement de l'amour que vous avez pour nous. Et qui suis-je, pour raconter vos merveilles? Qui suis-je, pour oser révéler les admirables secrets de votre cœur? O amour! qui brûlez toujours et ne vous éteignez jamais! charité, qui êtes mon Dieu! embrassez-moi de vos flammes, et rendez-moi digne d'annoncer ce mystère de piété, comme l'appelle l'Apôtre.

Ici, mes frères, dans l'impossibilité où je suis d'exprimer comme il convient les motifs d'aimer Dieu, qui nous a donné des marques si frappantes de son amour, mon unique ressource est de vous conjurer de vous transporter par la pensée dans cette contrée honorée de la présence de l'Homme-Dieu, de méditer et de vous instruire sur chacun de ses pas. Là, il se dévoue pour le salut du genre humain. Plus loin, il adresse à ses disciples les discours les plus touchants, préludes de son sacrifice; et sur le Calvaire?... Sur le Calvaire, il consume tout. Malheur à quiconque descend de la montagne sans être pénétré des sentiments de l'amour le plus ardent.

Les voilà donc, mes frères, les voilà les véritables motifs d'aimer Dieu, que je n'ai

fait qu'indiquer. Recueillons-les comme en un faisceau de myrrhe pour les placer sur notre sein, ainsi que parle Salomon. Les voilà tels que les concevait saint Jean Chrysostome, qui introduit le Seigneur parlant ainsi à son peuple : Que pouvez-vous trouver qui égale ma bonté ? Je suis tout ce que vous voulez qu'il vous soit, je suis votre tout. Je suis votre premier principe et votre fin dernière. Je suis votre bonheur sur la terre, je serai votre bonheur dans le ciel. Que pouvez-vous désirer de plus ? Et pourquoi fuyez-vous celui qui vous aime d'un amour excessif ? J'ai la confiance que vous ne fermerez pas vos oreilles à cette invitation touchante, et que vous correspondrez à tant d'amour par un amour semblable. La charité, dit Bossuet, embrasse tout dans la pratique : elle nous présente Dieu tout entier, si l'on peut parler ainsi, comme très-bon en soi et comme très-bienfaisant envers nous, par cette plénitude de bontés. Enflammés par tous ces motifs, nous nous écoulons en lui, nous nous y attachons, et nous y demeurons collés, sans que nous puissions être arrachés de cette source de bonté aussi féconde que parfaite. Vous venez de voir que nous sommes obligés d'aimer Dieu. Voyons maintenant comment nous devons l'aimer.

SECOND POINT.

Il semble qu'on ne puisse mieux exprimer la manière dont nous devons aimer Dieu que par ces paroles de saint Louis, dans une lettre à sa fille Isabelle, reine de Navarre, empruntées de saint Bernard : La mesure de l'amour que nous devons à Dieu, c'est de l'aimer sans mesure. *Modus diligendi Deum, diligere sine modo*. Toutefois, les paroles de Jésus Christ même, telles que nous les lisons dans l'Evangile : *Vous aimez le Seigneur Dieu de tout votre cœur, de tout votre esprit, de toutes vos forces* (Matth., XXII, 87), renferment un plus grand sens, une explication plus parfaite. Elles comprennent l'hommage entier et complet de toutes les facultés que nous tenons de Dieu, et qui composent notre être. L'esprit humain ne les eût jamais trouvées avec la même clarté et la même précision.

1° Vous aimerez le Seigneur Dieu de tout votre cœur, c'est-à-dire, votre cœur ne vivra que d'amour ; l'amour sera votre vie, l'âme de votre âme ; toutes vos affections se porteront vers Dieu, et ne s'attacheront qu'à Dieu. Vous aimerez le Seigneur Dieu de tout votre cœur, c'est-à-dire, vous aimerez tout en Dieu, vous aimerez tout pour Dieu, vous n'aimerez rien que pour Dieu : *Ex toto corde tuo*.

Si Dieu seul peut satisfaire nos cœurs, il en doit posséder toutes les affections ; si Dieu seul est au-dessus de tout, il doit être aimé d'un amour de préférence. Or je dis premièrement que Dieu seul peut satisfaire nos cœurs ; ils ont une soif ardente qui ne peut être étanchée par les contentements de cette vie mortelle. Car, dit saint

François de Sales, si ces contentements sont modérés, ils ne nous désaltèrent pas ; s'ils sont extrêmes, ils nous consomment ; s'ils sont trop délicats, ils ne peuvent émouvoir notre sensibilité ; s'ils sont trop violents, ils émoussent le sentiment et deviennent bientôt nuls pour nous. D'ailleurs, le bien qui est fini termine le désir, quand il donne la jouissance ; il exclut la jouissance quand il inspire le désir ne pouvant être possédé et désiré tout ensemble. Mais le bien infini fait régner le désir dans la possession, et la possession dans le désir. Ayant de quoi assouvir le désir par la sainte présence, et de quoi le faire toujours vivre par la grandeur de son excellence, qui nourrit en tous ceux qui le possèdent un désir toujours content et un contentement toujours désireux.

Ainsi donc rien ne peut fixer, rien ne peut arrêter un cœur rempli de l'amour de son Dieu. Toutes les beautés de la nature ne lui semblent quelque chose que parce qu'elles sont l'ouvrage de son Dieu, et qu'elles peuvent le porter à son Dieu ; toutes les perfections de la nature ne sont à ses yeux qu'une faible émanation de l'être créateur qui les possède dans un degré inexprimable, et qui les communique dans la mesure qu'il lui plaît.

Viles créatures qui, jusqu'à présent, avez dérobé mon cœur à son divin auteur, à son unique maître, retirez-vous de moi, disparaissez, vous n'êtes pas dignes de me posséder un instant. Et que puis-je trouver en vous qui remplisse la vaste capacité de mon âme ? qu'avez-vous, qui ne trompe mon attente ? Mortelles comme moi, vous finirez un jour, vous emporterez avec vous mon amour dans la tombe et ne me laisserez en partage que le regret et le désespoir. Imparfaites comme moi, vous allumerez des feux que vous ne pourrez ni entretenir ni éteindre, et dans cette cruelle alternative, je serai en proie à des tourments sans remède. Inconstantes comme moi, l'amour qui nous unit est aussi passager que les fleurs du printemps, suivant l'expression de saint Grégoire de Naziance. Vous vous lasserez bientôt de moi, ou je me dégoûterai bientôt de vous. Le trait que vous aurez enfoncé dans mon cœur ne pourra en être arraché sans le déchirer, sans l'ensanglanter, sans y laisser de profondes blessures. Malheureuses comme moi, vous déposerez dans mon sein les peines qui vous rongent, les chagrins qui vous dévorent, sans pouvoir les adoucir, et je ne m'épancherai dans le vôtre, que pour augmenter la somme de vos maux et ne pouvoir diminuer la somme des miens.

Si vous êtes plus puissantes que moi dans l'ordre des choses humaines, je vous poursuivrai par l'envie ; si vous êtes moins puissantes que moi, je ferai peser sur vous le joug de mon autorité, et je finirai par vous écraser. Douées de qualités brillantes, je souffrirai avec impatience qu'on vous rapporte toute la gloire, que l'éclat et le lustre,

qui vous environnent, viennent, rejaillir sur moi; privées de toute espèce de mérite, vous ne pourrez être longtemps les objets de mon culte. Ah ! ce n'est pas la peine de faire alliance avec vous, de vous donner mon cœur et de recevoir le vôtre, puisque cet échange ne peut être utile ni à vous ni à moi. Restez, restez à votre place; n'occupez pas celle de votre Créateur et du mien. Par vous et avec vous, je bénirai l'Eternel; par vous et avec vous, je m'élèverai à la source de tout bien et je puiserai dans sa plénitude; par vous et avec vous, je volerai comme la colombe, j'établirai ma demeure dans le creux du rocher, mais je ne m'attacherai point à vous par cet amour violent qui, suivant l'expression de saint Augustin, tient une âme captive, lorsqu'elle s'abandonne aux plaisirs des sens.

Je dis secondement que si Dieu est au-dessus de tout, il doit être aimé d'un amour de préférence. Et qui est-ce qui ote que Dieu soit au-dessus de tout ce qu'il a créé? ceci a-t-il besoin de preuve? Reste donc que Dieu soit aimé d'un amour de préférence, ou, ce qui est la même chose, d'un amour sans partage. Qui dit de tout le cœur, selon saint Basile, n'admet aucune division qui puisse en détourner ailleurs la moindre parcelle, car autant nous mettons d'affection dans les objets inférieurs, autant nous ôtons de ce tout qui est dû à Dieu seul. L'amour ne peut subsister sans régner, et il ne peut régner que souverainement.

O mes chers auditeurs, que venez-vous d'entendre? n'est-ce pas la condamnation de la plupart d'entre vous? que dis-je, n'est-ce pas la condamnation de vous tous? Que d'idoles élevées parmi vous, dérobent au Seigneur le tribut de l'amour qui lui est dû. Et encore, pour qui avez-vous abandonné le Seigneur, votre Dieu? O maison de Jacob ! les autels de Nébo s'élèvent à côté des siens, et Bel reçoit un encens adultère !

Ne nous y trompons pas, mes frères, nous pouvons manquer au précepte d'aimer Dieu de tout notre cœur, quoique nous ne paraissions pas lui refuser l'intégrité de notre attachement. Il suffit que nous ne soyons pas disposés à tout quitter pour Dieu, pour être censés préférer tout à Dieu; il suffit que notre cœur souffre quelque partage, pour que Dieu ne soit pas l'unique objet de nos affections. Qu'il se trouve, en effet une seule créature dont nous ne soyons pas résolu de sacrifier l'amitié, quand elle est en concurrence avec l'amitié du souverain Etre; que nous ne sentions pas en nous-mêmes cette détermination universelle et absolue, de rompre les liaisons les plus fortes, quand elles s'opposent à notre liaison avec Dieu, par l'amour; non, dès lors Dieu n'occupe plus dans notre cœur l'empire qui lui appartient; il n'est plus préféré à tout dans les témoignages de notre amour, et par conséquent, il n'est plus aimé en Dieu, puisqu'il n'est plus aimé de cet amour souverain qui convient essentiellement à Dieu.

Combien de personnes qui pensent aimer

Dieu d'un amour de préférence et qui ne laissent pas d'avoir des attachements étrangers et des distractions volontaires; qui s'arrêtent à des objets, qu'elles n'aiment pas selon Dieu, mais hors de Dieu et sans Dieu, hors de la volonté de Dieu et sans la volonté de Dieu ! ... Cependant, ô mon Dieu ! s'écrie saint Louis, qu'il est éloigné d'un bon chemin, celui qui a placé l'amour de son cœur hors de vous et ailleurs que dans vous !

Combien de personnes qui, ayant déjà fait des progrès dans l'amour de Dieu, et retranché tout l'amour des choses dangereuses, ne laissent pas d'avoir des amours superflus, parce qu'elles affectionnent avec excès, et par un amour trop tendre et trop passionné, ce que Dieu veut qu'elles aiment. Car, ô mon Dieu, celui-là vous en aime moins qui aime quelque chose en vous, s'il n'aime pas pour l'amour de vous ! ...

Combien de personnes, avancées dans la piété, qui aiment dans la créature autre chose que ce que Dieu y a mis ! et néanmoins, dit excellemment saint Ambroise, aimer quelque chose qui ne vient pas de l'Esprit de Dieu, est une dilection peu chaste et le tentateur croit avoir assez gagné, quand, par cette illusion, il a séduit des âmes d'une piété élevée, et que, n'ayant pu les porter à des vices grossiers, il les fait déchoir de cet état de perfection, par un amour sans ordre.

Combien de personnes enfin qui aiment Dieu, mais qui n'aiment pas assez l'amour qu'elles ont pour Dieu; qui permettent qu'on ait pour elles des attaches qu'elles ne se permettraient pas d'avoir pour qui que ce soit; qui se plaisent en elles-mêmes et qui ne sont pas fâchées de plaire aux yeux des autres? Pourquoi vous aveugler? c'est là ne pas aimer Dieu d'un amour de préférence; c'est là ne pas aimer Dieu de toute la plénitude de votre cœur, de toute la puissance de votre cœur. Ah ! Dieu vous le demande, ce cœur que vous prodiguez à la créature et que vous refusez à lui seul. Dieu vous le demande, parce qu'il vous a donné le sien; Dieu vous le demande, non pour lui, mais pour vous-mêmes, donnez-le lui tout entier. Les réserves, les larcins ne conviennent point à l'amour. Dieu est un Dieu jaloux, il ne peut souffrir de concurrent.

2^e Vous aimerez le Seigneur Dieu, de tout votre esprit, de toute votre intelligence : *Ex tota mente tua.*

Il est certain que la connaissance est nécessaire pour la production de l'amour, puisque jamais nous ne saurions aimer ce que nous ne connaissons pas, et qu'à mesure que la connaissance fait en nous des progrès, l'amour s'accroît et s'augmente; l'amour n'est que le mouvement d'une âme qui se porte vers l'objet de sa foi. Il est certain aussi que, par une action réciproque, l'amour donne de l'étendue et de la solidité à la connaissance: pour tout dire en un mot, l'amour est le fruit de la connaissance, et la connaissance la compagne inséparable de l'amour: aussi l'Ecriture con-

fond-elle ordinairement ces deux termes. Nous ne pouvons, dit l'illustre évêque de Meaux, connaître Dieu, sans nous unir à lui, par un amour chaste et pur.

Le propre de la foi, ainsi que parle saint Paul, c'est d'être opérante et agissante par amour : de même, nous ne pouvons aimer Dieu, sans méditer, sans approfondir tous les attributs de cet être infini, qui nous entraîne après lui et qui nous enchante, sans nous pénétrer, pour ainsi dire, de ses perfections et de sa substance. Dieu, dit saint Grégoire de Nazianze, est cette lumière vive qui se donne à contempler à nos âmes; et cet objet délectable qui s'offre aux affections de nos cœurs; qui se fait aimer de nous avec d'autant plus d'ardeur que nous nous sommes plus attachés à le contempler, et qui se découvre d'autant plus clairement à nous, que nous l'avons aimé avec plus d'ardeur.

Celui qui aime Dieu de toute son intelligence en fait le plus cher objet de ses pensées, les délices de ses pensées. Il renforce son amour du spectacle de tout ce qui l'entoure; il le redemande à toutes les créatures dans le délire amoureux dont il est transporté; il se plaît à s'entretenir sans cesse avec elles de son bien aimé. O vous, qui que vous soyez, êtres animés et inanimés, n'avez-vous point vu celui qu'adore mon âme! Ah! si vous l'avez vu, dites lui que je brûle d'amour pour lui, que je suis consumé par l'ardeur de ma flamme. L'amour de tout notre esprit nous élève au-dessus des sens et nous introduit bien avant dans le cellier de l'épouse; jusque dans la profonde et intime contemplation de sa divine essence.

Celui qui aime Dieu de toute son intelligence n'a pas de plus douce occupation que de méditer sans cesse sur les mystères opérés pour notre salut éternel, que de nourrir sa foi du souvenir attendrissant des bienfaits de son Dieu. Il lit, et relit avec avidité les annales de la religion et tout ce qui peut lui rappeler les merveilles de la tendresse et de la miséricorde de Dieu envers le genre humain. Ne pouvant le connaître dans sa nature, il s'efforce de le connaître par ses œuvres. Ne pouvant anticiper sur la vie future, il se dédommage, en quelque sorte, par la connaissance des épanchements de l'amour divin.

Oh! qu'il est douloureux de voir que cet amour est presque entièrement banni de cette vallée de misères! que l'esprit du siècle soumette tout à ses investigations. Qu'il se consume en pénibles études, que rien n'échappe à l'opiniâtreté de son travail, à la sagacité de ses recherches, dans les sciences les plus abstraites comme dans les opérations les plus cachées de la nature, à la bonne heure mais que Dieu seul ne soit pas laissé de côté. Hélas!... on voudrait découvrir les effets, mais on consent à ignorer la cause. L'ouvrage excite la plus vive curiosité, mais on croit pouvoir se passer de l'ouvrier. Dans l'histoire

même dont chaque ligne est une preuve de l'influence de la Divinité sur les événements humains, on est fâché que l'écrivain en ait fait la remarque. Déplorable méprise où nous mèneras-tu? Que servent les résultats!.... Honneur, mille fois honneur au petit nombre de chrétiens fervents qui s'attachent à la véritable science, à celle qui surrit à toutes les sciences, qui a son principe en Dieu et qui aboutit à Dieu.

O beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, inspirez-moi une juste aversion pour toute connaissance qui éloigne de vous! Eclairez mon entendement de vos plus vives lumières, dissipez les ténèbres qui m'environnent. Que je cherche à vous connaître dans l'harmonie de l'univers, dans l'ordre admirable qui préside à tous ses mouvements, dans les mouvements de la religion et dans moi-même, afin de vous aimer davantage et de m'unir à vous par les liens les plus forts. Qui connaîtrai-je, si je ne vous connais pas, ô vous qui êtes la vérité éternelle? Qui aimerai-je, si je ne vous aime pas, ô vous qui êtes la félicité de l'homme?...

3^e Vous aimerez le Seigneur Dieu, de toutes vos forces, *ex totis viribus tuis*. Aimer Dieu de toutes nos forces, c'est n'avoir en toutes choses d'autre volonté que la sienne : or la volonté de Dieu se manifeste dans ses préceptes, dans ses conseils, dans les épreuves qu'il nous envoie.

1^{re} L'obligation d'aimer Dieu emporte avec elle l'obligation de marcher dans ses voies, et jamais le Seigneur ne commande l'amour, qu'il ne commande en même temps l'observation de ses autres préceptes. L'amour ne va jamais tout seul, les œuvres l'accompagnent, elles lui servent de preuves, dit saint Grégoire le Grand. Nous flatter d'aimer Dieu et ne faire rien pour lui, c'est une dérision, c'est un outrage. Les hommes mêmes ne voudraient pas d'un amour qui se bornerait à de simples protestations, sans réalité et sans effet. Aimer Dieu de toutes nos forces, c'est donc, comme parle saint Louis, être résolu à plaire en tout à Dieu et à ne lui déplaire en rien.

Celui qui m'aime, dit Jésus-Christ, garde ma parole, observe mes commandements (*Joan.*, XIV, 21) : c'est à cette marque que je reconnais mes amis, c'est à ce titre que vous pouvez vous appeler mes disciples; c'est à ce caractère que je vous avouerai au grand jour des justices. Vainement vous me protestez que vous m'aimez, si vous ne faites les œuvres que j'ai faites; je vous désavouerai devant mon Père et devant ses anges. Votre partage sera avec les infidèles.

L'apôtre de la charité ne s'exprime pas autrement dans ses tendres exhortations : Mes chers enfants, n'aimez pas seulement de parole et de compliment, aimez en œuvres et en vérité. Si vous aimez réellement Dieu, il faut que vous remplissiez tous ses préceptes, sans en excepter aucun. Violent la loi dans un point, dit l'apôtre saint Jac-

ques, c'est la violer dans tous, puisque c'est manquer à la charité qui est une et qui concentre tout dans l'unité. Non : on n'accomplit pas la loi, tant qu'on ne l'accomplit pas en entier ; elle est un tout indivisible, dont l'amour est le lien et que l'amour ne sépare point. L'essence de la charité ne souffre ni restriction ni partage ; elle est attachée à l'observation de la loi. Si vous aimez réellement Dieu, il faut que toutes vos pensées, toutes vos paroles, toutes vos actions soient dirigées dans la vue de sa gloire. Manquer à ce devoir, c'est perdre pour l'éternité les seuls moyens d'y parvenir. Si vous aimez réellement Dieu, il faut que vous fassiez sa volonté en tout temps et en tout lieu. Quiconque fait la volonté de Dieu en toutes circonstances, mais la néglige en une seule, donne lieu de croire que cette volonté est toujours subordonnée à ses intérêts et à ses desseins, qu'il ne s'y soumet que quand elle est conforme à ce qu'il se propose. Quiconque ne fait la volonté de Dieu que par intervalle donne lieu de croire qu'il consulte bien moins l'amour qu'il doit à Dieu et la crainte de lui déplaire, qu'une certaine horreur toute naturelle pour des péchés énormes ou l'occasion favorable d'y tomber.

2^e Non-seulement nous devons observer les commandements de Dieu, il faut de plus que nous soyons dans la disposition de suivre ses conseils, autant qu'il dépend de nous, parce qu'ils peuvent devenir à chaque instant des préceptes pour nous, et que la charité ne compte pas rigoureusement avec le bien-aimé.

3^e Mais ce qui caractérise le plus éminemment l'amour de Dieu de toutes nos forces, c'est la résignation dans les peines de la vie. Aimer la volonté de Dieu dans les consolations qu'il nous accorde, c'est, dit saint François de Sales, un premier degré d'amour louable, mais sans répugnance, sans effort et par conséquent sans grand mérite devant Dieu. Aimer la volonté de Dieu dans ses préceptes, dans ses conseils, dans ses inspirations, c'est un second degré d'amour beaucoup plus parfait, puisqu'il nous porte à nous dépouiller de notre volonté propre, et à nous abstenir de quelques jouissances : mais aimer la volonté de Dieu dans les souffrances et les afflictions, c'est le plus haut point, c'est l'héroïsme de la charité, puisqu'on n'y trouve rien d'aimable que la seule volonté de Dieu et que la nature se refuse à souffrir. Telle est cependant l'étendue du précepte de l'amour de Dieu de toutes nos forces qu'il doit aller jusque-là, et que chacun de nous doit être prêt, non-seulement à quitter tous les plaisirs et à mortifier ses sens, mais encore à supporter toutes les croix, tous les tourments, tous les travaux.

Que vous dirai-je, en finissant, mes frères, et de quelles expressions me servirai-je, pour m'élever à la hauteur de mon ministère ? je vous dirai avec le grand Bossuet : Écoute, ô Israël ! écoute dans ton fonds, n'é-

coute pas à l'endroit où se forment les chimères et les fantômes ; écoute à l'endroit où la vérité se fait entendre, où se recueillent les pures et simples idées, écoute là, Israël : et là, dans le secret de ton cœur, là retentira sans bruit cette parole qui retentit jadis sur le mont Sinaï au milieu des éclairs et des tonnerres.

Le Seigneur notre Dieu est un seul Dieu, à lui appartiennent les cieux qu'il a fondés, et la terre qu'il remplit de son immensité, lui seul domine sur l'ouvrage de ses mains qu'il peut anéantir d'un souffle de sa bouche et qu'il conserve par la force de sa parole. Que les grandeurs du monde sont petites devant lui ! que les puissances même du ciel sont faibles à ses yeux ! il les voit dans l'humiliation, dit le Prophète, et jusque dans le néant.

Ce grand Dieu, toutefois, ne dédaigne pas de s'abaisser jusqu'à nous, de prendre soin de nous ; le Dieu de la nature et de la toute-puissance est tout ensemble le Dieu de la bonté et de la tendresse. C'est lui qui nous a tirés de la maison de servitude et nous a ramenés du prestige des passions. C'est lui qui a brisé nos fers et dispersé nos liens. C'est lui qui a voulu que nous soyons appelés ses enfants et que nous le soyons en effet.

Que lui rendrons-nous pour tant de bienfaits ? que nous demande-t-il ? la possession entière de notre vie ; l'amour de tout notre cœur, de toute notre âme, de toutes nos forces ; s'il nous a aimés le premier, disait saint Louis, pourquoi ne l'aimerions-nous pas d'un amour réciproque ? s'il est infiniment aimable, pourquoi lui refuserions-nous les plus tendres affections de notre cœur ? ah ! l'amour ne peut être payé que par l'amour, et il est impossible de refuser l'amour à qui le mérite infiniment.

N'oublions jamais que le Seigneur a tous les droits à notre amour, qu'il nous commande de l'aimer. Que son précepte soit écrit dans notre cœur en caractères ineffaçables : que notre esprit le médite sans cesse au milieu du tumulte et des embarras du monde ; dans le silence de la retraite et de la solitude ; parmi les occupations et les fracas de la vie ; dans les intervalles de loisir et de repos que nous laissent les affaires temporelles, en tout et partout.

Non, mon Dieu, je ne l'oublierai jamais, ce grand précepte de votre amour, je l'aurai sans cesse présent à ma mémoire, durant les jours de mon exil et de mon pèlerinage, il sera le régulateur de ma conduite, le modèle de mes actions, la fin de mes pensées, le bonheur de ma vie, et le gage de la félicité céleste. Que mon âme s'élance vers vous dans des transports de son amour, et vous répète souvent ces paroles brûlantes d'un de vos serviteurs : Je cours vers vous, ô mon Dieu, quand est-ce que j'atteindrai le but vers lequel je jette tant de soupirs et de traits enflammés ? quand est-ce que je serai uni cœur à cœur, esprit à esprit avec mon Dieu, mon bonheur et ma vie ? quand est-

ce qu'aussi étroitement liés, nous vivrons inséparables? puisse ce bonheur ne point échapper à notre attente! Amen.

SERMON XII.

SUR L'AMOUR DES ENNEMIS.

Diligite inimicos vestros. (Matth., III, 44)

Aimez vos ennemis.

Tout ce qu'il y a de plus utile, tout ce qu'il y a de plus honnête, tout ce qu'il y a de plus saint dans les divers ouvrages de la Sagesse, se trouve réuni dans la morale de Jésus-Christ en un degré d'excellence qu'on chercherait vainement ailleurs; abrogeant les lois judaïques, qui n'étaient le plus souvent que des lois de police, condamnant les abominations des idolâtres, justifiées à leurs yeux par les horreurs qu'ils attribuaient à leurs fausses divinités, perfectionnant et rectifiant les maximes de la philosophie, ce divin législateur a établi ses préceptes sur la droite raison: il a dirigé les affections de notre cœur par les règles immuables de l'ordre éternel; il nous a commandé l'amour du prochain dans l'unique vte de plaire à Dieu même.

Est-ce tout? Non. Que le Sauveur des hommes, débonnaire envers tous, nous eût ordonné d'aimer nos semblables, à proportion de ce qu'ils nous aiment, on n'aurait vu dans cette loi que le retour le plus équitable, et la reconnaissance érigée en devoir. Mais qu'il nous ordonne d'aimer ceux qui ne nous aiment pas, la nature révoltée se demande en frémissant, si ce fardeau n'est pas trop pesant pour son extrême délicatesse; s'il est nécessaire d'observer cette loi à la rigueur; s'il n'est pas possible de s'en dispenser à son gré!...

Permettez, mes frères, que je vienne imposer silence aux murmures des passions, apaiser tout mouvement trop impétueux et trop vif; commander aux vents et à l'orage au nom de Jésus-Christ, et vous démontrer que la religion, dont les pensées, conformes à celles de Dieu même, ne sont pas les pensées des hommes, ainsi que parle le Prophète, tout en reconnaissant que le précepte de l'amour des ennemis est le plus sublime de tous ceux qui règlent nos devoirs envers le prochain, et qu'il faut avoir une âme grande pour en atteindre la hauteur, n'en publie pas moins la nécessité, n'en recommande pas moins expressément l'observation. Voici tout le plan de mon discours: Nous devons pardonner à nos ennemis, premier point; nous devons aimer nos ennemis, second point.

PREMIER POINT.

Pour vous exciter à pardonner à vos ennemis les offenses que vous en avez reçues, je vais vous soumettre quelques motifs généraux, que je puiserai dans votre propre intérêt, dans le bien de l'humanité et dans la gloire de Dieu. En est-il de plus puissants?.....

1^o Et d'abord notre propre intérêt, notre

intérêt individuel, nous commande le pardon des ennemis, notre repos sur la terre, notre bonheur dans l'éternité. Je dis notre repos sur la terre: représentons-nous ici tout ce qu'un vindicatif se croit à lui-même de chagrins et d'angoisses, de fureurs et de tourments; il se nourrit de fiel et d'absynthe; il trouve sa jouissance dans les malheurs de son semblable; il se forme une couronne d'épines de tous ses succès; l'éclat qui environne son adversaire blesse ses yeux malades; sa prospérité est un feu qui le consume au bruit de son nom, un coup de tonnerre qui ébranle son entendement; un vautour dévorant s'attache à ses entrailles, pour les déchirer sans relâche: il est à lui-même son propre bourreau, dit saint Jean Chrysostome: *Iram sibi uti crucificem apponens*. Il s'enfonce de plein gré dans les ténèbres extérieures, pour y exercer sur lui-même toute la rage des démons, ou plutôt il porte l'enfer dans son sein et il en ressent, à chaque instant, toutes les horreurs. S'il réussit dans ses desseins de vengeance, quels remords il se prépare! soudain, la voix de l'opprimé crie contre lui et retentit au fond de sa conscience; s'il vient à échouer, quels reproches! quels dépit! quelle honte! malheureux par son impuissance, plus malheureux encore par ses succès, que de dangers à affronter, que d'obstacles à vaincre, pour parvenir à ses fins! et il n'est pas plutôt venu à bout de ses détestables projets que de nouvelles peines succèdent aux premières, et qu'il se voit engagé dans un fatal enchaînement de nouveaux embarras, dont il est l'artisan et qu'il ne lui est plus possible de rompre quand il veut. L'image cruelle de la vengeance le poursuit nuit et jour et ne lui laisse pas une heure de repos. C'est le plus actif des persécuteurs et le compagnon le plus inséparable de son être.

Combien plus heureux celui qui rejette toute pensée de vengeance et qui pardonne à son ennemi! quelle plus belle victoire que celle qu'on remporte sur soi et sur son propre cœur! quel triomphe plus consolant que celui d'enchaîner, de traîner à son char le penchant le plus violent de la nature, et la passion la plus effrénée! quelle force, pour ne pas se laisser vaincre par le mal, et pour vaincre le mal, par le bien, selon le précepte de l'Apôtre: quelle gloire, que celle, en trouvant l'occasion d'écraser un faible ennemi, de surmonter toute aversion et de retenir son bras, et d'épargner un ingrat!....

O hommes! vous courez après une chimère qui vous fuit; vous poursuivez des fantômes qui s'évanouissent devant vous, et vous dédaignez la gloire solide d'être le maître de vous-mêmes! Vous visez à la singularité; la soif d'une vaste renommée vous brûle et vous dévore, et vous ne voulez pas de celle qui est d'autant plus honorable qu'elle est moins commune? Vous vous plaignez sans cesse qu'il n'est point de félicité sur la terre; mais que ne vous

en prenez-vous à vous-mêmes ? C'est vous qui l'en avez bannie. Il n'est point de félicité sans la paix intérieure, et point de paix intérieure avec un cœur plein d'aigreur et d'animosité. Dissipez, chassez tous ces images malfaisants qui s'élèvent de la fange de votre corruption et qui enfantent les orages dont votre âme est agitée, et vous sentirez renaître au dedans de vous-mêmes ce calme, cette sérénité d'une bonne conscience qui est un avant-goût de la joie céleste.

Je dis notre bonheur dans l'éternité. Qui est-ce qui est assez étranger dans la lecture des livres saints pour ne pas savoir que Dieu fait dépendre en partie la rémission de nos péchés du pardon de nos ennemis ? *La mesure avec laquelle vous aurez mesuré servira pour vous-mêmes.* (Luc., VI, 38.) Et nous serons traités comme nous aurons traité nos frères. Si nous sommes miséricordieux avec ceux qui nous ont offensés, nous obtiendrons miséricorde du Dieu tout-puissant. Si nous remettons tout ce qu'on nous doit, l'Eternel créancier nous remettra de même nos propres dettes jusqu'à la dernière obole. Si nous consentons à noyer dans le fleuve de l'oubli les injures que nous avons reçues, toutes les injustices dont nous sommes coupables seront effacées dans le sang de l'Agneau. *Un abîme, dit le Prophète, attire un autre abîme.* (Psal. XLI, 8.) L'abîme de notre indulgence creusera, pour ainsi dire, l'abîme de la clémence divine, et nous y puiserons sans fin. En considération de notre condescendance pour les défauts du prochain, et de notre facilité à excuser les fautes échappées à sa fragilité, Dieu se souviendra que nous ne sommes qu'un souffle qui passe et ne revient plus. Il ne nous traitera pas selon l'énormité de nos offenses, mais selon la grandeur de sa bonté. Il nous reconnaîtra à ce caractère de miséricorde que la grâce de son Fils bien-aimé a gravé dans nos âmes. Le pardon de nos ennemis couvrira la multitude de nos péchés.

Au contraire, celui qui ne veut point se relâcher de la rigueur de ses droits envers ses ennemis, perd tous ses droits à la bonté de Dieu. Point d'espérance pour le vindicatif. Celui qui ne pardonne pas ne sera jamais pardonné. Celui qui bouche ses oreilles aux supplications de son ennemi, semblable à l'aspic qui n'écoute point la voix de l'enchanteur, se ferme tout accès dans le cœur de son Dieu, et endure, en quelque sorte, les entrailles de sa miséricorde.

Combien de fois le Seigneur ne vous l'a-t-il pas déclaré dans le code sacré de ses volontés augustes ? Celui qui veut se venger tombera dans la vengeance du Seigneur, et Dieu lui réservera ses péchés ; *celui qui hait son frère est un homicide ; il demeure dans un état de mort.* (I Joan., III, 15.) Anathème à celui qui laisse coucher le soleil sur sa colère et qui entretient dans son cœur des sentiments de vengeance. Com-

bien de fois les terribles conseils du Très-Haut sur les vindicatifs ne se sont-ils pas manifestés dans la suite des temps ? Combien de fois la sévérité de sa justice n'a-t-elle pas réalisé le redoutable traitement du père de famille envers le serviteur qui ne voulut pas remettre une modique somme à un de ses compagnons après qu'on lui en eut remis à lui-même une beaucoup plus considérable ? Combien de fois Dieu n'a-t-il pas détourné sa face de dessus ces méchants qui ont vu sans compassion le repentir de leurs ennemis ? Soyez attentifs à ce trait si connu et si effrayant que nous lisons dans les Actes des martyrs et instruisez-vous :

Vers la fin du III^e siècle, l'Eglise d'Antioche se glorifiait de compter parmi ses membres deux hommes vertueux, liés depuis longtemps par la plus étroite amitié. L'un se nommait Saprice, et il était prêtre ; l'autre Nicéphore, simple laïque : le démon, jaloux de leur union, secoua sur eux les brandons de la discorde, et la haine la plus envenimée succéda au plus parfait accord. Ils se fuyaient avec autant d'ardeur qu'ils en avaient mis autrefois à se rechercher.

Nicéphore revint le premier de son emportement, et résolut de se réconcilier avec Saprice. Il employa, à diverses reprises, des amis communs pour faire agréer son repentir et le désir sincère d'un rapprochement ; il se soumit lui-même aux démarches les plus propres à le toucher. Il fit toutes les avances qu'inspire la charité ; il voulait, à quelque prix que ce fût, effacer jusqu'aux traces d'une rupture qui les déshonorait également aux yeux de Dieu et devant les hommes ; vains efforts ! tentatives infructueuses ! Saprice fut inexorable ; il ne se rendit ni à la douleur de Nicéphore, ni à ses larmes, ni à ses humiliations, ni aux plus vives instances, ni à toutes ses raisons.

Tout à coup le feu de la persécution s'alluma, Saprice est arrêté et conduit au tribunal du gouverneur. Il confesse généreusement la foi de Jésus-Christ et soit victorieux de la torture. Le gouverneur, irrité de ce qu'il qualifie de révolte, le condamne à perdre la tête.

Nicéphore apprend qu'on mène Saprice à la mort ; il court au-devant de lui et se jette à ses pieds, en lui disant : Martyr de Jésus-Christ, pardonnez-moi, parce que j'ai péché contre vous. Saprice ne répond rien ; Nicéphore, se relevant, va l'attendre plus loin sur son passage ; à son approche, il fend la foule, et, se jetant une seconde fois à ses pieds, il lui dit en fondant en larmes : Pardonnez-moi, je vous en conjure, par cette glorieuse confession que vous venez de faire de la divinité de Jésus-Christ. Saprice ne daigne pas seulement le regarder. Nicéphore ne se rebute ni de tant de dureté, ni du dédain de la populace, ni des railleries des soldats, il le suit jusqu'au lieu du supplice, où, étant arrivé, il redouble sa soumission et ses

humbles prières ; mais il ne fait qu'endurcir le cœur de Saprice, il ne peut obtenir de lui aucun signe de pardon.

Dieu se lassa d'un si grand endurcissement, et il rejeta le sacrifice de Saprice. Au moment où il allait le consommer, ce malheureux abandonna lâchement la foi de Jésus-Christ. Nicéphore, affligé d'une si honteuse désertion, le pressa dans les termes les plus forts de réparer son apostasie et de retourner au vrai Dieu. Saprice fut insensible aux remontrances de Nicéphore, comme il l'avait été à l'empressement qu'avait témoigné cet ancien ami de se réconcilier avec lui. Cependant Dieu ne voulut pas laisser sans récompense la charité de son serviteur. Il lui inspira le courage de déclarer hautement qu'il était chrétien et de demander à mourir à la place de l'apostat. Sa demande lui fut accordée par le gouverneur, et il obtint ainsi la double couronne du pardon des ennemis et de l'attachement à la foi. Ici, mes réflexions seraient inutiles, je vous abandonne aux vôtres.

2^e Le bien de l'humanité nous commande le pardon des ennemis. La société repose sur la bienveillance réciproque que se doivent tous les membres qui la composent : Se rendre mutuellement tous les services possibles ; prévenir toutes les divisions qui naissent de l'amour-propre ; travailler à resserrer les liens de la fraternité ; ensevelir dans un éternel oubli toutes les fautes de l'inadvertance ou même de la méchanceté : tel est, ce semble, le sommaire des obligations des hommes arrachés à l'état de pure nature, assemblés en corps de peuple et instruits par la religion. Et maintenant, quelles sont pour la société les suites de la vengeance ? tous les crimes, tous les maux ; parcourez l'histoire des nations, et vous verrez à chaque page ses funestes attentats. Mais pourquoi consulter des monuments profanes ? j'ouvre la sainte Bible, et j'y vois en caractères de sang combien la vengeance est injuste dans ses coups : toute une ville est saccagée par les enfants de Jacob, parce qu'elle renferme dans son enceinte le coupable qui a ravi et déshonoré Dina !

Combien elle est barbare ! l'impie Hérode ordonne le massacre des innocents pour se débarrasser du Messie. Combien elle est dénaturée ! la superbe Athalie immole sa postérité, afin de venger sur la maison de David le meurtre de Jézabel. Combien elle est abjecte ! l'impudique Hérodiade contemple avec des regards de satisfaction la tête de Jean-Baptiste, que le faible Hérode a fait trancher pour lui plaire, et qu'il lui envoie dans un bassin. Combien elle est féroce ! les lévites d'Ephraïm, furieux de l'outrage sous lequel la femme d'un des leurs a succombé à Gabaa, dans la tribu de Benjamin, courent aux armes et se livrent aux plus monstrueux excès. Combien elle est impitoyable ! les frères de Joseph ne sont touchés ni de son âge, ni de son inno-

cence, ni de la douleur qu'éprouvera leur vieux père, et qui fera descendre avec amertume ses cheveux blancs dans le tombeau, ni de tout ce que la qualité de frère peut inspirer de plus tendre et de plus touchant. Combien elle est capable de circonvenir les plus saints et de retarder l'œuvre de Dieu ! saint Paul, prisonnier à Rome, se plaint que quelques-uns annoncent l'Evangile, par un esprit de jalousie et de pique, avec une intention qui n'est pas pure, espérant de rendre ses fers plus durs et d'ajouter une affliction de plus à toutes celles dont il est accablé.

O vous qui m'écoutez, transportez-vous sur les ruines des empires, promenez vos regards sur les cendres mal éteintes de tant de villes jadis florissantes, sur les débris de tant de merveilles de l'art ; exhumez les ossements poudreux de tant d'années formidables, de tant de peuples célèbres : voilà l'ouvrage de la vengeance ! Des victimes de toute espèce attesteront à jamais ces sombres fureurs et la postérité gémissante transmettra d'âge en âge, avec ses propres excès, ceux des générations qui l'auront précédée. Désolante perspective ! Hélas ! faut-il que chaque siècle ne fasse qu'allonger cette terrible liste de forfaits, et qu'il n'apparaisse que de loin en loin un petit nombre d'actes de bienfaisance et d'humanité ?...

Ne croyez pas, mes frères, que tous ces traits, pour être empreints du cachet de la barbarie, ne vous regardent pas ; c'est de vous-mêmes qu'on peut raconter toutes ces choses, et, sans rappeler ici de douloureux souvenirs, qui de vous peut se flatter d'être demeuré ferme dans la charité au fort de la tourmente, d'avoir vécu sans reproche au milieu des tentations, d'être sorti intact du creuset des épreuves ? à qui de vous ne pourrais-je pas adresser les paroles de Nathan à David : Vous êtes cet homme que je viens d'indiquer ? qui de vous n'a jamais sacrifié sur l'autel de la vengeance, et ployé le genou devant l'idole de cette infernale divinité ?...

Souverain dominateur du monde, vous le savez et vous le souffrez, nous ne cherchons qu'à ravir la foudre de vos mains, pour la lancer sur ceux qui nous déplaisent ; qu'à nous saisir de votre autorité, pour étendre sur nos ennemis une verge de fer. Quand est-ce que nous reconnaitrons enfin un si coupable aveuglement ? quand est-ce que nous détesterons une usurpation si téméraire et si impie ? quand est-ce que nous cesserons de tout bouleverser autour de nous par des prétentions intolérables ? Vous envoyâtes jadis l'ange du Testament pour étouffer tout ressentiment, pour faire disparaître toute inimitié. Voyez comme son œuvre a été détruite jusqu'au fondement, et ses maximes oubliées. Ah ! prenez pitié de nous et ne nous abandonnez pas dans nos déplorables divisions ; réveillez, réveillez les dernières étincelles d'un feu qui fume à peine, et la flamme qui en sortira,

sembler à celle qu'Esdras fit jaillir d'un borbier infect, portera la lumière et la chaleur dans nos âmes dégénérées; hâtez-vous de purifier de nouveau tout ce qui est dans le ciel et sur la terre : réunissez ceux qui sont le plus éloignés.

3^e La gloire de Dieu nous commande le pardon des ennemis, et n'est-ce pas rendre grâce à Dieu, que de confesser sa puissance infinie sur toute chair et son droit incontestable de tirer du pécheur la vengeance qu'il lui plaît ? La vengeance n'appartient, dit-il dans l'Ecriture (*Deut.*, XXXII, 35), et je saurai choisir le temps opportun pour la prendre; la vengeance n'appartient et je percerai du glaive de ma fureur quiconque osera se servir du sien contre son ennemi; la vengeance n'appartient et qui est-ce qui m'a résisté et est demeuré en paix ? (*Job*, IX, 4.)

N'est-ce pas rendre gloire à Dieu que de faire ressortir ses divins attributs par le sacrifice de tous nos ressentiments ? Nul autre que lui ne peut à la rigueur exiger l'oubli des offenses que nous avons reçues : l'accorder à lui seul, est donc le plus grand aveu que nous puissions faire de l'empire souverain qu'il conserve sur nous ; nul autre n'est assez riche pour nous dédommager de l'abandon que nous faisons de nos droits à un ennemi intraitable et pervers ; nul autre n'est assez fort pour prendre en main notre défense et rendre au superbe la rétribution qu'il mérite ; nul autre, enfin, n'est assez juste pour tenir la balance égale entre l'offenseur et l'offensé et ne faire acception de personne.

N'est-ce pas rendre gloire à Dieu que d'acquiescer à ses ordres suprêmes et de courber la tête sous le joug qu'il impose ? Et ici, mes frères, faut-il vous répéter que Dieu n'a jamais tant insisté sur aucune loi que sur celle qui regarde le pardon des ennemis ; il y revient sans cesse, pour l'inculquer plus profondément dans l'esprit des hommes et empêcher qu'elle ne s'efface de leur mémoire, il a voulu prévenir les oppositions sans nombre que nous ne manquons pas de former toutes les fois qu'il s'agit de rabattre quelque chose de notre orgueil et de nous relâcher de ce que nous appelons nos droits ; il savait que nous remplissions sans beaucoup de peine ces devoirs de morale qui sont dans la nature et dont ne s'écartent pas même les païens ; mais que pour ces obligations, qui contrarient nos inclinations les plus chères et qui nous dépouillent en quelque sorte de notre existence, en nous dépouillant des passions inhérentes à la pauvre humanité, il nous en coûte infiniment, et c'est pour cela que sa voix puissante s'élève de si courts intervalles pour nous défendre de haïr notre frère, de chercher à nous venger de lui, de nous réjouir de sa ruine, de nous attrister de ses succès ; c'est pour cela qu'aucun précepte ne laisse moins de lieu au doute et à la méprise que celui qui prescrit le pardon des ennemis.

N'est-ce pas rendre gloire à Dieu, que de

voir dans nos ennemis les instruments de sa miséricorde et de bénir en eux la main paternelle qui nous châtie ; que de recevoir nos disgrâces comme des moyens dont Dieu se sert pour nous ramener à la vertu ou pour nous éprouver ? C'est ainsi que David, fuyant devant le rebelle Absalon, reçoit les outrages de Séméï, et ses imprécations. Il répond à Abisaï, qui le presse d'entirer une prompt vengeance, qui lui offre même le secours de son épée : *Qu'y a-t-il de commun entre vous et moi, fils de Sarvia ? laissez-le faire ; c'est le Seigneur qui lui a ordonné de maudire David, et qui est-ce qui osera lui demander pourqu'oi il l'a fait ? Laissez-le maudire selon l'ordre qu'il en a reçu du Seigneur.* (*II Reg.*, XVI, 10, 11.) Ce religieux prince ne considère en ce moment que le bras du Très-Haut qui s'appesantit sur lui à cause de ses péchés, il ne s'irrite point contre son sujet qui l'insulte avec tant d'indignité ; il compare l'insolence de ce misérable avec la révolte de son fils chéri, et cette comparaison incline son cœur en faveur de l'étranger. S'il attend un terme à ses maux, ce n'est pas par le glaive, c'est par la patience et la résignation : *Peut-être que le Seigneur aura pitié de mon affliction et qu'il me fera quelque bien pour les malédictions que je reçois aujourd'hui.* (*Ibid.*, 12.) Chantre de l'Eternel, vous ne vous êtes point trompé en remettant votre cause entre ses mains divines, vous acquittez une dette sacrée et vos droits sont en sûreté.

Enfin, n'est-ce pas rendre gloire à Dieu que de travailler à représenter en nous sa vivante image, et à régler notre conduite sur l'ordre de sa sagesse ! nous sommes appelés à être parfaits comme Dieu est parfait, à devenir les enfants du Père céleste, qui ne fait pas lever son soleil plus tard ni avec des couleurs moins vives sur les méchants que sur les bons, qui fertilise également le champ du pécheur, et le champ du juste, qui ne retire pas sa main tutélaire de dessus nous, malgré notre malice, qui nous a pardonné en Jésus-Christ, quand nous étions encore dans le péché. Que d'efforts réunis pour briser l'opiniâtre inflexibilité de notre caractère ! Que de charbons allumés pour fondre la glace de notre cœur et en ramollir la dureté ! Que de motifs nous présente la religion, pour nous empêcher de fomentier au dedans de nous un funeste levain et de nous endormir dans des pensées d'inimitié ! Gardez-vous de les mépriser, mettez-les à profit, pardonnez à vos ennemis, je dis plus, aimez vos ennemis.

SECOND POINT.

Le pardon des injures tenait un rang distingué dans la morale de quelques-uns de ces sages révéérés qui, dans des temps antiques, ont donné des lois au monde, ou l'ont éclairé par leurs veilles. Confucius, Zoroastre, Epictète, Antonin l'ont enseigné à leurs disciples, mais ce qu'on ne trouve nulle part que dans le Nouveau Testament,

c'est l'amour, des ennemis, pour l'amour de Dieu. La philosophie n'a pu étendre jusque-là ses attributions et son domaine, ses instructions et son éloquence; il était réservé à la religion chrétienne d'en faire un de ses préceptes, c'est le chef-d'œuvre de sa législation, le triomphe de l'Évangile et l'empreinte inimitable de la Divinité.

Et comment les sages du paganisme auraient-ils connu l'amour des ennemis, eux dont les pensées timides ne s'élevaient jamais au-dessus des affections terrestres et du raisonnement humain? Pour remettre les offenses, la prudence des enfants du siècle suffit toute seule; mais pour aimer celui qui en est l'auteur, il faut une vertu plus qu'humaine, qui descend d'en haut du Père des lumières. C'est de lui que nous vient cette charité divine, dont parle l'apôtre saint Paul, *cette charité qui a été répandue dans nos cœurs par l'Esprit-Saint qui nous a été donné (Rom., V, 5)*; cette charité qui est pleine de douceur et de bienveillance; qui ne cherche point ses propres intérêts, qui ne s'aigrit point, qui ne pense point le mal, qui souffre tout, qui ne dédaigne rien, qui ne précipite rien; (*1 Cor., XIII, 4 et seqq.*); c'est en lui que se réunissent toutes nos affections, pour se rectifier et découler ensuite sur tous les hommes qui sont l'ouvrage de ses mains et les objets de sa tendresse paternelle; c'est en lui que nous aimons nos ennemis, ou plutôt c'est lui-même que nous aimons dans nos ennemis.

Sainte et sublime vertu, que ne règnes-tu dans tous les cœurs! et l'Eglise de la terre se trouverait bientôt le spectacle enchanteur de l'Eglise des premiers-nés, dont les noms sont écrits dans les cieux; tous les hommes unis à Dieu, tous les hommes unis ensemble!....

Voulez-vous savoir, mes frères, jusqu'où s'étend l'amour des ennemis et si c'est lui qui vous anime et qui vous conduit? Écoutez: Jésus-Christ lui-même, va vous l'apprendre. Il a été dit aux anciens: *Dent pour dent, œil pour œil, vie pour vie (Deut., XIX, 21)*; et moi je vous dis: *Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent priez pour ceux qui vous persécutent et qui vous calomnient. (Matth., V, 44.)* Le Sauveur parle de tout; il spécifie tout; il a tout prévu, tout réglé; rien ne lui échappe. Je ne fais que traduire sa pensée et transmettre sa doctrine: il nous ordonne de rendre à nos frères la tendresse que nous avons pour eux avant qu'ils fussent nos ennemis; de leur accorder tous les secours qui sont en notre pouvoir; d'en dire du bien toutes les fois que les occasions se présentent; de demander à Dieu pour eux ce que nous demandons pour nous; ce qui comprend en peu de mots le temps présent et la vie future, les avantages du corps et les avantages de l'âme, les biens de la fortune et ceux d'un ordre plus relevé; ainsi reçoivent leur accomplissement, ces magnifiques promesses si souvent renouvelées que la brebis innocente paîtrait à côté du

loup ravissant, que les enfants se joueraient sur le trou du basilic, que des hommes, jadis de mœurs opposées, habiteraient sous le même toit et ne feraient qu'un seul et même cœur. (*Isa., XI, 6.*) Reprenons :

1^o Jésus-Christ nous ordonne de rendre à nos frères la tendresse que nous avons pour eux avant qu'ils nous fussent devenus odieux. Prenez et lisez encore une fois: *Aimez vos ennemis*; ce n'est pas assez, pour accomplir la loi, de ne conserver contre eux aucun ressentiment, d'oublier les torts qu'ils se sont donnés envers nous; il faut encore les aimer du fond de nos cœurs, avoir pour eux cette bienveillance, cette cordialité générale que nous devons à la grande famille du genre humain, dont Dieu est le principe et le chef; les aimer comme nous-mêmes. c'est-à-dire de la même manière que nous nous aimons quoique avec une mesure différente. S'il est un penchant irrésistible formé par la nature qui nous entraîne vers ceux qui nous sont unis par les liens du sang et de l'amitié, il en est un autre plus parfait, l'ouvrage de la grâce, qui nous crie sans cesse, avec l'accent de la persuasion, que nous sommes tous frères en Jésus-Christ, enfants adoptifs du Dieu béni dans tous les siècles, que nous sommes tous héritiers des mêmes promesses et appelés à jouir du même bonheur; et que par conséquent il ne nous est pas permis de refuser ici-bas notre amour à ceux que nous devons aimer dans le sein de Dieu, d'exclure de notre tendresse des hommes qui la partageront un jour avec ceux qui nous sont maintenant les plus chers.

Ce n'est pas assez de nous en tenir avec eux aux bienséances commandées par la politesse humaine et de ne point choquer les convenances; ce n'est pas même assez de leur faire extérieurement l'accueil que nous étions dans l'usage de leur faire avant la rupture, si nous ne changeons rien à nos inclinations intérieures; il faut que cet accueil parte du cœur, il faut que l'affabilité des manières dérive d'un motif surnaturel; il faut que ces démonstrations soient accompagnées de la sincérité qui en fait tout le prix.

Qu'on ne s'imagine pas que j'ajoute au précepte et que je confonds les rangs dans l'ordre de la charité. Non, mes frères, non! et mettre de côté ce sentiment inné envers vos parents, cette soumission que nous devons à nos maîtres, ces égards pour la vieillesse, cette intimité qui naît de la sympathie, de la conformité des inclinations et des goûts, ce retour que commande la bonté, ce je ne sais quoi qu'inspire la vertu, resto toujours cette charité inépuisable que les outrages n'affaiblissent pas, cette charité, immense comme son principe, qui s'étend à tous les hommes, qui embrasse tous les hommes; cette charité enfin qui ne connaît point d'ennemis, qui seule peut former les amis véritables.

Qu'importe, après cela, que nos ennemis ne méritent de notre part que dédain, que

mépris et aversion ? Dieu mérite notre amour, et c'est Dieu que nous devons envisager en tout et partout. Qu'importe de quels sentiments nous serons payés ? Dieu veut bien être notre garant, notre caution ; il inscrira dans le livre de vie le moindre mouvement de notre âme pour lui.

2^e Jésus-Christ nous ordonne de rendre à nos ennemis tous les services qui sont en notre pouvoir. La charité n'est pas simplement un sentiment concentré au dedans de nous-mêmes, une tendance du cœur vers l'objet aimé, une affection fantastique. C'est quelque chose d'effectif et de réel qui se produit au dehors et qui porte du fruit en son temps. La charité fraternelle est agissante comme celle de Dieu même, plus elle domine en nous, plus elle se manifeste par des œuvres dignes d'elle, c'est un fleuve qui se déborde et qui répand au loin, dans les camps des Philistins, comme dans les murs d'Israël, l'abondance et la paix.

C'est déjà beaucoup, me dira-t-on peut-être, de ne pas faire du mal à notre ennemi. Pourquoi serions-nous tenus de lui faire du bien ? la religion ne l'exige pas. Vous vous trompez, mon cher auditeur, en vous abstenant de nuire à votre ennemi et de le perdre, vous accomplissez une partie de la justice, mais vous ne l'accomplissez pas tout entière ; vous êtes honnête homme selon le monde, mais vous n'êtes pas chrétien ; ce n'est pas de la charité, elle n'est jamais inutile, elle ne se contente pas de s'abstenir du mal, elle fait encore le bien.

D'autre part, je sais que certains hommes, par une ostentation toute pharisaïque, se font un point d'honneur de rendre le bien pour le mal et d'obliger ceux mêmes qui les ont traversés dans leurs desseins. Ce n'est pas là non plus de la charité, c'est de la vanité. Ils ont besoin, ces hommes, d'être vus du monde pour se montrer magnanimes ; il faut que la louange encourage leurs efforts et que la renommée célèbre leur victoire. L'opinion publique est leur unique soutien comme leur unique mobile. Que ces mêmes hommes soient livrés à eux-mêmes, ils sont bien éloignés d'une telle générosité : les ténèbres les énervent et leur ôtent toute leur vigueur ; ils sont sûrs d'être vaincus quand ils combattent sans témoin ; la bienfaisance leur manque dès que l'éclat les abandonne. Il n'en est pas ainsi de la charité : elle ne se dessaisit jamais de notre cœur, elle nous suit dans tous les lieux et dans tous les temps, elle nous rend capables des plus nobles sentiments, lors même que le grand jour ne nous éclaire plus et que la trompette de la renommée ne peut faire retentir nos louanges, parce qu'elle nous apprend que Dieu nous voit en secret et qu'il n'accepte que ce qui est offert à sa gloire et non pas à la nôtre.

3^e Jésus-Christ nous ordonne de dire du bien de ceux qui nous maudissent ; il nous défend d'autoriser par notre approbation, de quelque manière que ce soit, les bruits injurieux qui courent sur le compte

de nos ennemis, il veut que nous excusions leurs défauts qui n'ont point de racine dans leur cœur, que nous fassions valoir, autant que la vérité le permet, leurs bonnes qualités et leur mérite.

Ici, le vindicatif va se récrier sur la difficulté du précepte ; il va exagérer le mépris, qu'il faut avoir de soi, pour consentir ainsi à son déshonneur et à sa honte. Il vous est bien aisé, nous dira-t-il sans doute, de porter dans vos discours la vertu au plus haut point d'élévation, mais il m'est plus difficile à moi de la réduire en pratique ; il doit être permis de me défendre par tous les moyens dont je puis disposer ; de couvrir d'ignominie la face de mon ennemi, afin de l'obliger à reconnaître ses torts ou du moins pour décrier son témoignage, affaiblir le venin que distillent ses lèvres, émousser les dards que décoche sa langue.

N'allez pas plus loin, mon cher auditeur, je vous entends ; je connais tous les prétextes que vous suggère l'amour-propre ; je sais quelles sont sur ce point les maximes du monde ; je n'ignore pas ce que l'on dit, et sans m'arrêter à des réponses victorieuses que peut me fournir un sentiment plus droit et plus éclairé, sans vous répéter avec de très-savants auteurs que Dieu ne nous défend pas de mettre notre réputation à l'abri de tout soupçon, ni de soutenir nos droits dans leur intégrité, qu'il ne blâme en cela que l'aigreur, l'emportement et la violence ; qu'il permet une défense légale et modérée, en un mot, qu'il veut que nous conservions ce qui nous appartient, mais sans préjudice de ce qui peut appartenir aux autres et de ce que la charité prescrit. Que ce qui vient de la terre disparaisse et cède la place à ce qui vient du ciel, je vais parler le langage du prince des apôtres, et ce langage doit être tout-puissant pour étouffer les murmures de la vanité offensée : *Aimez vos ennemis, dites du bien de ceux qui vous maudissent*. Ne rendez point outrage pour outrage ; ne répondez aux malédictions que par des bénédictions ; c'est à cela que vous avez été appelés et que l'héritage de la gloire de Dieu est attaché. (I *Petr.*, II, 21.) Qu'avez-vous à répliquer, le précepte n'est-il pas clair ? Pouvez-vous vous en dispenser et continuer à vous dire chrétien. Ah ! le vrai chrétien obéit sans restriction et sans délai, plus il découvre en soi de répugnance à l'accomplissement de la loi, plus il en reconnaît la nécessité, plus il s'efforce de s'y conformer ; il ne se fait point de règles à part, il n'en a qu'une invariable ; c'est l'obéissance de l'amour.

Le Sauveur a dit : *Tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres.* (Joan., XV, 35.) Voilà le caractère du chrétien ; voilà le caractère du disciple de Jésus-Christ. Qui renonce à la charité renonce à la foi, abjure le christianisme, sort de l'école de Jésus-Christ. Tremblez donc, cœurs endurcis ; tremblez, cœurs insensibles ; tremblez, ô vous tous dont les aversions sont implacables et les inimitiés

irréconciliables. Vous n'êtes plus disciples de Jésus-Christ ; vous n'êtes plus chrétiens. Ce titre n'est plus cher pour vous, puisque vous n'en remplissez pas les devoirs.

4° Jésus-Christ nous ordonne de prier pour ceux qui nous persécutent. C'est un principe reconnu dans la religion, que la charité est le sceau de Dieu, lequel étant appliqué à nos oraisons les rend infiniment agréables à sa majesté suprême ; que toute prière qui ne comprendrait pas l'universalité des hommes, ne serait pour aucun ; que quiconque voudrait s'approprier à lui seul les bénédictions du Père de famille, tomberait sous l'anathème et deviendrait l'objet du courroux céleste ; qu'il est un monstre dans l'Eglise, suivant saint Léon, celui qui désire que Dieu retire ses dons de ceux qui lui déplaisent, qu'ils cessent d'être vertueux et qu'ils s'enfoncent dans l'abîme du vice. De là il est aisé de conclure que vous n'aimez pas votre ennemi, si vous consentez à l'oublier pendant que vous adressez vos vœux au Père commun des hommes ; que vous n'aimez pas votre ennemi si, à l'ardeur de vos prières pour vous-mêmes, vous refusez de joindre les supplications les plus pressantes pour son bonheur sur la terre et pour son salut dans l'éternité ; que vous n'aimez pas votre ennemi, si vous n'offrez pour lui comme pour vous, si vous ne l'associez au sacrifice de paix et d'amour ; à plus forte raison, si vous lui souhaitez du mal, si vous désirez sa perte éternelle, si vous l'excluez de la communion des saints, autant qu'il est en vous. Nous ne sommes bien sûrs de plaire au Seigneur que quand, d'ailleurs remplissant nos devoirs, nous nous présentons à lui avec un cœur sensible et bon. Le sacrifice d'un cœur courroucé, qui s'attendrit à son invitation ; d'un cœur saintement réconcilié avec nos ennemis, est agréable à la divine bonté. Dieu, dit Bossuet, considère la charité fraternelle comme une partie essentielle de son culte. Mais cet illustre prélat semble ne pas dire assez ; Dieu néglige l'honneur qui lui est dû, pour y substituer la charité envers le prochain. C'est la pensée de saint Jean Chrysostome : Dieu veut que nous abandonnions l'autel pour aller nous réconcilier avec notre ennemi, et puis, que nous venions continuer notre offrande : ce sont les expressions de l'Evangile.

Jusqu'ici j'ai tâché de vous rappeler, par l'autorité des livres saints et par les raisonnements qu'ils nous fournissent, l'obligation où nous sommes de pardonner à nos ennemis, d'aimer nos ennemis. J'ai cité quelques traits de l'Ancien Testament pour appuyer cette obligation ; je pourrais en citer davantage, et vous arrêter longtemps sur l'admirable conduite du patriarche Joseph envers ses frères ; je pourrais surtout mettre à contribution le Nouveau Testament qui ne respire que charité, et même les annales de l'Eglise ; vous représenter ce généreux lévite dont il est parlé dans le livre des Actes, près de recevoir le dia-

dème d'honneur et de gloire, se tenant dans une posture moins suppliante, et s'exprimant avec moins de ferveur et d'énergie, lorsqu'il prie pour lui-même, que lorsqu'il fait au Fils du Dieu vivant cette invocation si touchante pour les ministres de la Synagogue : *Seigneur Jésus, ne leur imputez point ce péché (Act., VII, 59)* ; produire avec confiance des passages mémorables du Testament de Louis XVI, qui appartient désormais au domaine de l'histoire ecclésiastique, et qui devient l'ornement du Martyrologe français : — Je pardonne de tout mon cœur à ceux qui se sont faits mes ennemis, sans que je leur en aie donné aucun sujet ; et je prie Dieu de leur pardonner ; de même qu'à ceux qui, par un faux zèle, ou par un zèle mal entendu, m'ont fait beaucoup de mal.... Je pardonne encore très-volontiers à ceux qui me gardaient, les mauvais traitements et les gênes dont ils ont cru devoir user envers moi... Malheur à nous si nous ne sommes touchés de tant de magnanimité et de résignation ! malheur à nous, si nous ne prenons pour nous-mêmes les dernières volontés d'un si bon roi ! malheur à nous, si ses paroles sacrées ne servent point à notre édification, et ne parviennent à réunir tous les cœurs !...

Mais que sont ces grands traits en comparaison de ce qu'il me reste à dire ? Je veux, en finissant, réunir les deux objets sous le point de vue principal, et couronner le tableau par le trait de l'Homme-Dieu, qui est tout ensemble le législateur qui commande et le modèle que nous devons suivre : que chacun de vous, en ce moment, porte ses regards sur le signe vénéré de la rédemption des hommes ; qu'il oublie même ce qu'il vient d'entendre. Ce n'est plus la parole de Jésus-Christ seulement que je vais vous parler, c'est Jésus-Christ lui-même que je vais vous montrer.

Ce divin Sauveur, pendant sa vie mortelle, a signalé tous ses pas par des grâces ; il a parcouru la Galilée en faisant du bien ; il a réalisé ces touchantes paraboles par lesquelles il exprimait sa douceur. Ses persécuteurs ont éprouvé sa bonté ; ses proches ne l'ont pas reconnu, et il n'a cessé de de les appeler à lui ; les scribes et les pharisiens l'ont condamné à la mort, et il leur a donné des marques de sa tendresse, dans le temps même qu'ils le rassasiaient d'opprobres. Jésus-Christ, dit saint Bernard, déchiré dans tous ses membres, attaché à un bois infâme, oublie cependant toutes les injures qu'il a reçues, toutes les ignominies dont il a été abreuvé ; il s'écrie sur l'instrument de son supplice devenu l'autel de la charité : *Mon Père, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font. (Luc., XXIII, 34.)*

Admirable leçon ! exemple digne d'être suivi ! Pourriez-vous, mes frères, vous en écarter désormais ? L'Homme-Dieu pardonne à ses bourreaux, il aime ses bourreaux ; et vous ne voudriez pas pardonner à vos ennemis ? vous ne voudriez pas aimer

vos ennemis? L'Homme-Dieu vous a pardonné à vous-mêmes est-ce trop exiger de vous, quand il demande que vous en usiez envers vos frères comme il en a usé envers vous? que vous ne traitiez pas plus sévèrement vos frères qu'il ne vous a traités vous-mêmes? Ah! craignez, craignez qu'en lui refusant un pardon qu'il a droit de prescrire, vous n'attiriez sur vos têtes ses foudres vengeresses et ne le rendiez implacable dans sa colère. Accordez-lui un sacrifice dont il vous tiendra compte dans le temps, et plus encore dans l'éternité.

Oui, grand Dieu! quelque pénible qu'il soit à la nature, je veux désormais vous obéir, je veux accomplir vos ordonnances, je veux marcher sur les traces de votre divin Fils. Je ferai taire cette nature rebelle, je tâcherai de surmonter ses malheureuses résistances. Rien ne peut empêcher mon union avec mes frères; les offenses même ne l'empêcheront pas. Je leur pardonne de bon cœur, ô Seigneur, parce que je veux que vous me pardonniez; je leur pardonne avec sincérité, parce que c'est elle qui vous plaît; je ne réserve rien, parce que je veux que vous ne réserviez rien à mon égard; je leur rends mon amour, afin que vous me rendiez le vôtre. Puisse votre justice être satisfaite de mon obéissance! puisse votre clémence se déployer sur moi et m'accorder la rémission de toutes mes fautes.

Amen.

SERMON XIII.

SUR LA CONFIANCE EN LA MISERICORDE.

Misericordias Domini in æternum cantabo. (Psal. LXXXVIII, 2)

Je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur.

Après cette inclination au mal, qui nous y tient attachés par des chaînes de fer; après les angoisses qu'on éprouve dans un changement de vie, il n'est point de prétexte dont on se serve plus souvent, pour ne point se convertir, que la crainte des rigueurs de la justice divine. Ledémon, ne voulant point abandonner sa proie, ni se dessaisir de l'empire qu'il a sur le pécheur, s'attache à le précipiter dans le trouble et le désespoir; il grossit à ses yeux le nombre et l'énormité de ses péchés; il lui exagère l'inexorable sévérité du jugement de Dieu, et il l'empêche ainsi de sortir de l'état déplorable dans lequel il est plongé.

Ce qui décourage également le pénitent qui, d'ailleurs, embrasse avec joie la croix de Jésus-Christ, c'est la crainte que son repentir ne lui serve de rien, et qu'en mortifiant sa chair avec ses désirs corrompus il ne puisse parvenir à fléchir la colère de Dieu et à entrer en grâce avec lui. Il n'est pas jusqu'à l'homme de bien qui ne soit arrêté souvent dans sa marche par des terreurs excessives, et qui, venant à considérer, d'un côté, les fautes qui lui échappent malgré lui tous les jours, l'imperfection de ses bonnes œuvres, son entière faiblesse; d'un autre côté, la justice de Dieu, qui juge

les justices, et sa sainteté, devant laquelle rien n'est exempt de souillure, ne soit tenté de désespérer de son salut et de se jeter dans le relâchement, comme dans l'unique ressource qui lui reste.

C'est à ces trois classes d'hommes, que je viens apporter quelques paroles de consolation, et faire luire à leurs yeux quelques rayons d'espérance. Cependant, mes frères, tout en vous exhortant à mettre votre confiance en Dieu, je ne dois pas vous laisser ignorer que plusieurs abusent de sa bonté, et la font servir à leur perte. Il ne convient pas non plus que je laisse ceux-ci dans leur funeste méprise: ainsi donc, je tâcherai d'établir votre confiance en la miséricorde, et je ferai en sorte ensuite de désabuser ceux qui déshonorent cette miséricorde par un excès de confiance. Je porterai une main secourable aux malheureux qui désespèrent, et j'abattraï le fol espoir du présomptueux qui se flatte sans raison: en deux mots, je prouverai qu'il faut se confier en la miséricorde de Dieu, premier point; je prouverai qu'il est criminel d'abuser de la miséricorde de Dieu, second point.

PREMIER POINT.

Que de monuments érigés en l'honneur de la miséricorde de Dieu s'élèvent de toute part! quelle multitude de trophées! toute la terre est remplie de ses admirables effets, dit le prophète. Les livres saints en sont pleins; les annales de l'Eglise en renferment des témoignages innombrables, tout annonce, tout publie un Dieu élément et miséricordieux, tout nous invite à mettre notre confiance en lui, dans cette multiplicité de motifs, qui nous portent à nous confier en la miséricorde divine, on n'est en peine que du choix. Heureux si je pouvais saisir quelques-uns des principaux et les présenter de manière à dissiper les terreurs des âmes abattues par une crainte excessive.

1° La miséricorde est dans la nature de Dieu: quoiqu'il possède dans un souverain degré toutes les perfections qui composent son essence, la miséricorde semble l'emporter dans ses rapports avec nous; les commencements lui appartiennent; elle anticipe en quelque sorte sur les droits de la justice. Et que deviendrions-nous, en effet, mes frères, si Dieu n'était plein de tendresse et de compassion pour nous? Combien de fois n'avons-nous pas mérité d'être effacés du livre des vivants, et de rentrer dans le néant d'où nous sommes sortis. En est-il un seul parmi nous qui puisse se rendre témoignage qu'il n'a jamais offensé son Seigneur et son Dieu? En est-il un seul qui ne soit digne de sa haine, plutôt que de son amour, et qui ne provoque sans cesse ses foudres vengeresses? Mais en avons-nous été traités selon nos mérites. Ah! s'il en était ainsi, qui de nous serait en paix, demande le prophète? Puis donc que Dieu nous supporte, que nous avons été épargnés, ne faut-il pas conclure que la miséricorde sollicite, intercède pour nous, et qu'elle est infinie

dans l'Être des êtres ? Ne faut-il pas conclure que Dieu ne peut se résoudre à punir, et que sa bonté éclate jusque dans les occasions où nous provoquons ses vengeances. Oui, mes frères, ne cessons de le répéter avec le Prophète : C'est en Dieu seul que se trouve la miséricorde ; c'est en Dieu seul qu'il faut la chercher. Il est comme un réservoir, ou plutôt comme une source intarissable de miséricordes. Or, là où est la miséricorde, là est aussi la rédemption ; Dieu dissimule les iniquités des hommes ; le repentir est l'innocence à ses yeux. Toujours prêt à pardonner, il semble qu'il y fonde son éternelle félicité. Toujours accessible au pécheur qui le cherche, il ne le laisse point languir dans les transes d'une pénible incertitude ; il ne le rebute point dans son empressement. Toujours bon après les outrages les plus sanglants, et les marques de la plus noire ingratitude, il se laisse encore toucher : il oublie le passé ; il ne se souvient plus de notre malice ; le regret a tout anéanti. Toujours inépuisable dans ses moyens, il l'enrichit sans se dépouiller ; il s'attendrit sans se dégrader ; il s'épanche sans s'épuiser.

2^e Promesse de la part de Dieu de faire miséricorde : quand bien même Dieu ne s'engagerait pas à nous traiter dans sa miséricorde par une promesse formelle, pourrait-il nous traiter autrement ? il ne lui est pas naturel, dit un célèbre orateur, de fermer les avenues de son cœur, et de cesser d'aimer ses créatures qu'il a aimées d'un amour sans bornes, et auxquelles il permet de lui donner le plus tendre des noms. Que sera-ce donc s'il jure par lui-même de faire miséricorde, lui qui n'a jamais manqué aux engagements qu'il a contractés avec les enfants des hommes, lui qui ne se repent point de ses serments, lui qui garde inviolablement ses traités jusqu'à mille générations. Or quel engagement plus solennel que celui qu'il prend par le ministère d'Isaïe en faveur de Sion et sous la figure de Sion en faveur de tous les hommes ? *Je vous ai abandonné pour un peu de temps, mais je reviendrai à vous pour toujours ; j'ai détourné mon visage dans les jours de ma colère, mais je vous regarderai avec bienveillance dans les jours de ma miséricorde, je vous découvrirai ma face ; comme j'ai juré à Noé de ne plus répandre sur la terre les eaux du déluge, ainsi j'ai juré de ne point vous détruire, je retirerai ma main qui soutient les fondements de l'univers, mais je ne retirerai point ma miséricorde de dessus vous ; les montagnes les plus profondes seront ébranlées jusqu'à leurs racines, mais mon alliance demeurera ferme et inébranlable, parce que je vous ai achetés et que j'ai pour vous une tendresse de compassion.* (Isa., LIV, 7 et seqq.)

3^e Miséricorde de Dieu justifiée par une continuité de faits depuis l'origine du monde, par sa patience envers ce peuple qu'il porta, dit Moïse, dans tout le chemin par où il le fit passer, comme une mère a coutume de porter son petit enfant entre

ses bras, à travers les horreurs d'une vaste solitude jusque dans la terre fertile où coulaient des ruisseaux de lait et de miel, qu'il ne cesse de protéger malgré l'endurcissement de son cœur et son penchant continuuel à l'idolâtrie, qu'il reçoit si tendrement toutes les fois que le repentir les ramène vers lui. La miséricorde de Dieu justifiée par l'absolution de la pécheresse, par le pardon accordé au larron pénitent, par tant de paraboles qui rendent l'Évangile si touchant et si beau. Mais pourquoi recueillir des faits particuliers pour constater la grande miséricorde du Tout-Puissant ? l'ouvrage ineffable de la rédemption du genre humain n'en est-il pas le chef-d'œuvre et le dernier effort ? oh ! hommes, que faut-il pour vous en convaincre, si ce mystère d'amour ne suffit pas ? C'est par les entrailles de la miséricorde de notre Dieu que le Fils unique, le Verbe glorieux nous a visités d'en haut, qu'il est venu apporter la lumière dans le sein des ténèbres, diriger nos pas dans les sentiers de la justice et de la paix (Luc., I, 77, 78), appeler les pécheurs à la pénitence et guérir les malades. C'est par sa grande miséricorde que l'Homme-Dieu a consommé son sacrifice.

O Dieu clément et bon, qui peut mesurer toute l'étendue de vos miséricordes, qui peut comprendre toutes vos dimensions ? qui peut nombrer tous vos prodiges ! ah ! vos voies sont aussi variées, aussi multipliées qu'elles sont incompréhensibles et inconcevables ! Pécheurs qui craignez de sortir de l'abîme du péché, à la vue des rigueurs des jugements de Dieu, considérez aussi la grandeur de sa miséricorde, et prenez courage ! Pourquoi ce cri de désespoir comme le fratricide Caïn : *Mon iniquité est trop grande pour que j'en obtienne le pardon !* (Gen., IV, 13.) Écoutez ce que dit l'Apôtre : La miséricorde du Seigneur est encore plus grande que votre iniquité, la grâce abonde où le péché avait abondé (Rom., V, 20), elle est à l'égard du péché, comme le vaste Océan est à l'égard d'une goutte d'eau, selon la pensée de saint Jean Chrysostome. Pourquoi ces accents de la désolation d'Israël consterné : *Nos iniquités sont sur nous, elles nous accablent, elles nous jettent dans la défaillance, nous reste-t-il encore quelque espérance de vivre ?* Oui, mes frères, vous répond le prophète Ezéchiel, il vous reste encore quelque espérance ? Tout n'est pas perdu sans ressource, il vous est possible de revenir à la vie : *Dieu ne veut pas la mort du pécheur, mais il veut qu'il se convertisse et qu'il vive.* (Ezech., XVIII, 23.) Dieu ne se plaît pas parmi des cadavres et des ossements arides, il aime à étendre sur eux sa miséricorde et à les ranimer encore d'un souffle de sa bouche. *Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais le Dieu des vivants : « Non est Deus mortuorum, sed vivorum. »* (Marc., XII, 17.)

En désobéissant aux commandements de la toute-puissance de Dieu, vous l'avez outragé sans doute, mais vous l'outragez bien

autrement en doutant des effets de sa miséricorde. Tous les péchés sont horribles aux yeux du Seigneur, mais il n'en est point qui le soit davantage que le défaut de confiance en sa miséricorde. C'est celui qui ne sera remis ni dans ce monde ni dans l'autre. Tous les grands pécheurs dont parle l'Écriture qui se sont convertis et qui ont mis leur confiance en Dieu en ont obtenu le pardon, et ceux que l'esprit de Dieu condamne à jamais, ce sont ces pécheurs obstinés qui, par leur désespoir, ont mis le sceau à leur réprobation éternelle. L'immortel Bossuet ne craint pas de le dire : Si Adam, si Eve, avaient pu avouer véritablement leur faute et se confier en Dieu, qui sait jusqu'où se serait portée sa miséricorde divine ! Si Esaü ! avait voulu et qu'il n'eût point manqué de confiance, il aurait recouvré tous ses droits. Selon le sentiment des Pères, si Judas lui-même mes frères, si Judas, par une mort précipitée, n'avait pas arrêté le cours de sa miséricorde, il aurait pu obtenir la rémission de son horrible déicide et laver dans le sang qu'il avait fait répandre la noirceur de sa perfidie, tant il est vrai qu'il n'y a point de crimes impardonnables, qu'il faut espérer contre l'espérance même, ou comme dit saint Jean Chrysostome, nous appuyer avec confiance sur la vertu de la miséricorde de Dieu lors même que nos yeux nous feraient voir des choses qui paraîtraient contraires à nos espérances.

O vous qui, revenus de vos égarements, déchirez votre cœur par le glaive du repentir, et détrempiez un pain de douleur dans les larmes de la pénitence, rassurez-vous, ne perdez jamais de vue la miséricorde de Dieu elle vous soutiendra dans le baptême laborieux où vous êtes plongés ; elle allègera le poids d'un fardeau toujours pénible à porter dans les commencements ; elle aplanira les difficultés qui se recontrent à chaque pas dans une vie nouvelle. Montrez que vous n'avez pas dégénéré de ce courage héroïque qui vous a fait surmonter tous les obstacles qui s'opposent ordinairement à la conversion du pécheur, montrez que vous connaissez, que vous sentez plus que jamais le bon plaisir de Dieu, et sa volonté toute gratuite, qui vous a retirés de la perdition pour vous faire passer dans le royaume de son Fils bien-aimé. Ainsi que parle l'Apôtre, jetez dans le ciel l'ancre de l'espérance, et vous recevrez au milieu des fluctuations dont votre âme est agitée toute la consistance qu'il est possible de recevoir dans cette vie d'épreuves. Quel malheur pour vous de perdre les fruits de la victoire que vous avez remportée sur vos passions, en tombant de nouveau dans l'esclavage du péché par le désespoir qui y conduit. Mais que viens-je d'entendre ? quoi donc ! la voix des pénitents abattus qui osent demander à Dieu des garants de sa miséricorde, qui ne craignent pas de dire dans des accès de découragement et de désespoir : Qui est-ce qui nous en a montré les signes ?

Seigneur, permettez que j'emprunte le langage sacré de David et que je réponde en votre nom. Vous demandez, mes frères, des signes certains de la miséricorde de Dieu ? et vous en faut-il d'autres que la haine que vous ressentez pour le péché et votre amour pour la justice ? Vous en faut-il d'autres que cette généreuse audace qui vous fit exécuter le noble dessein de vous relever de vos chutes et de retourner à Dieu ? vous en faut-il d'autres que ce pressentiment surnaturel que vous avez eu d'obtenir la rémission de vos péchés ? Rappelez ces moments heureux qui suivirent depuis votre réconciliation, vous ne désespériez point alors de sa miséricorde et vous étiez bien loin de douter de ses effets ! D'où vous viennent maintenant ces nuages ténébreux qui vous en dérobent les éclatantes marques ? Ah ! défiez-vous des suggestions du méchant qui, n'ayant pu vous empêcher de vous donner à Dieu, ne cherche qu'à vous inspirer la funeste résolution de rétracter le don que vous lui avez fait ; tenez ferme dans l'espérance que vous avez eue de pénétrer jusqu'au dedans du voile où Jésus notre précurseur est entré pour nous, jusqu'au plus intime secret de la Divinité, comme parle Bossuet. Et vous, âmes fidèles, que Dieu se plaît à consoler, pour ainsi dire, des regards de sa prédilection, ne laissez point affaiblir votre confiance en sa miséricorde, ne vous est-elle pas parfaitement connue ? n'en avez-vous pas éprouvé les salutaires effets ? toute votre vie n'est-elle pas un enchaînement des bienfaits du Seigneur et un merveilleux tissu de faveurs et de dons ? *Qu'Israël espère au Seigneur*, dit le Prophète, *depuis la veille du matin jusqu'à la veille du soir.* (Psalm. CXXIX, 6) ; c'est-à-dire, suivant l'explication de saint Jean Chrysostome, dès le commencement de la vie, jusqu'à la mort qui la termine. Dieu s'honore d'être son protecteur et son salut. S'il se montre clément et miséricordieux envers ceux qui l'abandonnent et qui l'offensent, que ne sera-t-il point envers ceux qui le servent et qui n'ont cessé de marcher en sa présence.

Ames chères au Seigneur, si jusqu'à présent vous avez été préservées du mal, si vous avez persévéré dans le bien, à qui le devez-vous ? n'est-ce pas à la miséricorde de Dieu qui vous a choisies pour être des vases d'honneur et en qui il fait éclater toutes ses richesses, toute sa magnificence ? Laissera-t-il son ouvrage imparfait ? N'achèvera-t-il pas ce qu'il a commencé. Cette confiance que vous avez toujours montrée, et sans laquelle vous n'eussiez pu vous maintenir dans la vertu, vous abandonnera-t-elle au moment décisif ? Ne voyez-vous pas que Dieu s'apprête à vous conserver, et qu'il vous tend la main pour vous attirer doucement à lui, et vous établir dans un état fixe et permanent. Enfants de lumière, souvenez-vous que votre salut dépend radicalement d'un Dieu bon, puissant et miséricordieux. Voilà le fondement de votre espérance et de votre sécurité. S'il dépendait en tout ou en partie

d'un être borné, vous auriez tout à craindre ; il est bien plus sûr que le salut repose sur la volonté de Dieu qui est toujours le même, que sur une volonté pleine de faiblesse, d'inconstance et de légèreté. Tant que vous mettez votre force dans l'invocation du nom du Seigneur, il vous exaucera du haut du ciel, il accomplira vos désirs, et sa droite vous suivra. Mais pour ceux qui attendent leur salut d'un bras de chair, ils se trouveront comme liés, dit le Prophète, et ils tomberont avec leur appui.

Dans quelque situation que nous nous trouvions, soit que nous gémissions dans la servitude du péché, soit que nos liens commencent à se rompre, et que les élans d'un cœur bien touché nous ramènent vers l'éternel bienfaiteur que nous avons offensé ; soit enfin que nous ayons constamment suivi le chemin de la vertu, ne cessons d'espérer au Seigneur qui est riche en miséricorde, et qui n'est pas avare envers ceux qui l'invoquent. Ne cessons d'implorer le secours de sa clémence ; qu'elle soit notre unique asile, qu'elle soit le grand objet de nos cantiques et de nos actions de grâce. Commençons dès à présent du plus profond de nos cœurs l'hymne de miséricorde pour le continuer dans les tabernacles éternels.

Hélas ! mon Dieu, avant de les chanter dans l'éternité, vos miséricordes, que ne dois-je pas faire pour en attirer sur moi la bénigne influence et vous engager à prendre pitié de ma misère ? Combien je dois gémir d'avoir outragé le meilleur des pères, d'avoir contristé l'Esprit - Saint dans mon cœur ? Combien la considération de mes iniquités doit me couvrir de confusion et de honte ! Combien le souvenir de vos antiques bontés doit m'encourager à me jeter dans vos bras, et à me réfugier dans votre sein paternel d'où personne n'a jamais été repoussé !

Maintenant donc, Seigneur tout-puissant, Dieu de toute consolation, mon âme dans la douleur qui l'opprime, et agitée par l'inquiétude qui l'accable, crie vers vous. J'ai péché contre le ciel et en votre présence ; ayez compassion de moi parce que vous êtes miséricordieux et débonnaire. Que fait le scandale de ma conduite ; que fait l'odieux de ma révolte ? Votre bonté surpasse ma malice, et rien ne la surpasse. Je ne subsiste que par vous. Voudriez-vous briser l'argile que vous avez formée ? Vous régnerez éternellement dans une paix souveraine ; souffrirez-vous que je périsse à jamais. Le Tout-Puissant est votre nom ; vous est-il impossible d'écouter votre miséricorde sans blesser votre justice ? Non, mon Dieu ! il n'est pas impossible ; vous le pouvez en effaçant mes péchés et en réformant mes penchants dépravés.

SECOND POINT.

Telle est la destinée de la doctrine de Jésus-Christ : elle est tout ensemble la résurrection des uns et la ruine des autres. Elle est à l'égard

de la même personne, dans des temps différents, la porte du saint ou une pierre d'achoppement et de scandale. Nous portons en nous-mêmes un besoin de corruption qui ne cherche qu'à s'étendre, et qui se communique avec rapidité à tout ce qui a quelque point de contact avec nous et en vicie les efforts. Si ce que je vous ai dit sur la miséricorde a pu relever l'espérance de quelques âmes débiles, abattues sous le poids de leurs iniquités, n'est-il pas à craindre que d'autres ne s'en prévalent pour vivre dans le crime sans inquiétude et sans remords, et pour mourir dans l'impénitence finale ? N'est-il pas à craindre que la considération de la miséricorde de Dieu ne conduise le pécheur à l'ombre de la mort, qu'elle ne l'empêche d'apercevoir l'abîme où il est prêt de tomber ? Ce serait bien peu connaître les travers de l'esprit humain et ses folles illusions si l'on ne savait quels sont là-dessus les faux raisonnements de la multitude des chrétiens de nos jours, et les déplorables abus qu'ils font d'un des dogmes les plus consolants de la religion. Faut-il donc revenir sur nos pas et rétracter la doctrine que nous avons enseignée ? A Dieu ne plaise qu'un ministre de l'Evangile en voile jamais l'auguste vérité ! Quelles qu'en soient les suites, il est de notre devoir de célébrer les miséricordes du Seigneur, et d'en raconter les merveilles. Tout ce que nous commande la prudence, c'est de montrer en même temps combien il est horrible de pousser à bout le Seigneur, et d'outrager tellement sa miséricorde qu'elle paraisse anéantir ses autres perfections, qu'elle devienne une imperfection ? Ne changeons rien au tableau que nous avons tracé des miséricordes du Seigneur, mais empêchons qu'on ne le regarde dans un faux jour ; publions de nouveau ses grandes bontés de notre Dieu, mais réformons l'étrange opinion que le monde s'en fait. Corrigeons ses erreurs, rectifions ses idées, et, après avoir rassuré les âmes timorées, hâtons-nous de repousser la présomption du pécheur ; excitons l'homme de bien, l'homme juste qui s'endort dans une fatale sécurité, et qui se laisse ravir pendant son sommeil toutes les richesses qu'il avait amassées par des soins assidus et à la sueur de son front.

Ne nous y trompons pas, mes frères, il nous est impossible d'avoir part à la miséricorde de Dieu si nous ne faisons point ce qui nous est ordonné : elle nous cherche, j'en conviens, elle nous prévient dès l'aurore, elle nous aide dans les combats contre nos passions ; elle nous encourage dans nos dégoûts, elle nous console dans nos traverses, elle vole au-devant de nous, elle nous tend les bras pour nous recevoir, elle nous rétablit dans tous les privilèges que nous avons perdus, mais elle exige notre correspondance et notre fidélité. Mais elle n'aide que ceux qui s'efforcent d'eux-mêmes, dit saint Augustin : *Non adjuvat nisi sponte conantem*. Dieu qui vous a créés sans

vous ne nous sauve pas sans vous, dit encore le même docteur. Dieu ne consulte d'abord que sa bonté paternelle, mais quand il voit notre ingratitude consommée, il appelle la justice, et la justice accourt. Dieu nous attend avec patience, il nous laisse le temps de nous connaître, et il ne se presse pas de recourir à la vengeance, parce qu'il a toute l'éternité en son pouvoir, mais si nous ne profitons pas de sa longanimité, son courroux devient implacable, et il fait pleuvoir sur nos têtes, ainsi que parle le prophète, une pluie de soufre et de feu, comme une partie des maux qu'il nous réserve. Il nous frappe d'un coup d'ennemi, dit Bossuet, et son amour méprisé devient la mesure de nos tourments. O Dieu ! il est bien juste que la miséricorde dont on abuse se tourne en fureur, et que le pécheur qui vous outrage soit sévèrement puni. Il est bien juste que celui qui a dédaigné la douceur de l'Agneau qui efface les péchés du monde ne retrouve que la force indomptable du lion terrible de la tribu de Juda.

Il faut que le souvenir de nos péchés passés nous humilie sans nous décourager, et que la vue de la miséricorde nous soutienne sans nous rendre présomptueux. C'est là le juste équilibre que doit établir en nous la connaissance approfondie de la miséricorde. Nous devons nous rappeler sans cesse qu'elle est une ressource pour la faiblesse humaine, et non pas un appui pour l'audace ; la voie qui conduit au salut, et non pas une occasion de dérèglement et de licence ; le refuge du pécheur pénitent, et non pas l'asile des cœurs endurcis ; que nous trouverons en elle toutes les facilités pour revenir des portes de l'enfer, mais non une indigne complicité dans le crime ; toutes les forces nécessaires pour dompter nos passions, mais non une ridicule imbécillité qui nous laisse vivre au gré de nos désirs, et qui favorise nos penchants. Ainsi donc la confiance excessive est souverainement injurieuse à Dieu et directement opposée à nos vrais intérêts, puisqu'elle nous fait prendre le change sur la nature de la miséricorde, et nous endurecit dans le désordre, puisqu'elle trompe le pécheur et même l'homme juste.

Reprenons ces dernières idées.

En premier lieu la confiance excessive est nuisible au pécheur qu'elle empêche de sortir de ses mauvaises voies et de se convertir à Dieu. Combien de pécheurs crouissent dans les plus affreux désordres, parce qu'ils fondent l'espoir de leur salut éternel uniquement sur la miséricorde sans se croire obligés de quitter le péché ! Combien de pécheurs vont toujours s'endurcissant de plus en plus parce qu'ils se fient sur la miséricorde en demeurant dans les mêmes occasions, dans les mêmes plaisirs, et peut-être dans les mêmes habitudes.

Maudite sois-tu, pernicieuse erreur qui as séduit tant de mortels et qui as peuplé le royaume de Satan. Maudite sois-tu mille fois

comme l'ennemie la plus cruelle du genre humain et l'opprobre de la religion !

Pécheurs infortunés, c'est en vain que vous comptez sur la miséricorde de Dieu si vous refusez d'exécuter ses ordonnances ; vous vous enivrez d'une chimérique espérance ; vous vous repaissez d'une vaine pensée. Lisez les saintes lettres ; jamais le Seigneur ne s'est montré miséricordieux que le pécheur ne se soit montré pénitent, qu'il n'ait poussé vers lui de tendres soupirs, des gémissements et des désirs d'une sincère componction ; jamais il n'a accordé la rémission des péchés qu'à ceux qui s'en sont repentis. Tel est l'ordre de ses décrets éternels ; le pardon suppose le regret, et le feu du ciel ne descend que pour consumer l'holocauste d'un cœur contrit et humilié.

Lisez les saintes lettres, et vous y verrez quelquefois le pécheur qui refuse de se convertir, abandonné à son sens réprouvé, livré à toute la violence de ses penchants, s'éloigner sans cesse du souverain bien et courir à sa perte. Vous y verrez le Seigneur poursuivre sans relâche et sans pitié ce pécheur obstiné ; faire peser sur lui toute la force de son bras redoutable ; se rire et se moquer de lui dans les tortures de sa douleur. Saül en est un effroyable exemple : il déplait au Seigneur, il transgresse ses ordres : aussitôt l'Esprit-Saint se retire de lui et l'esprit de ténèbres s'en empare pour le tourmenter. Vainement ce prince infortuné vient invoquer l'Eternel dans son tabernacle et lui offrir des victimes d'expiation. Le Seigneur ne peut se laisser fléchir, il le rejette de devant sa face. Parce que Saül a lui-même rejeté la parole du prophète, et qu'il n'est pas véritablement repentant ; vainement Samuel répand des larmes amères sur son sort et intercède pour lui. Le Seigneur s'en indigne et lui dit dans sa colère : *Jusques à quand pleurez-vous sur Saül, puisque je l'ai rejeté ? « Usquequo tu luges Saul ? »* (1 Reg., XVI, 1.)

Dieu est miséricordieux, dit-on, et sa bonté est infinie. Et moi aussi je l'ai dit en principe, Dieu est miséricordieux et sa bonté est infinie ; mais c'est pour cela que nous ne devrions pas l'offenser. Quelle horreur de multiplier ses crimes, d'en aggraver la malice, poussés par l'espérance frivole d'en obtenir aisément le pardon !

Dieu est miséricordieux et sa miséricorde plaide sans cesse notre cause devant son tribunal. Elle retient sa vengeance sur le point d'éclater !

Le Prophète nous dit, il est vrai, que Dieu ne se met point en colère tous les jours et qu'il s'apaise aisément ; mais n'ajoute-t-il pas dans d'autres endroits : Pécheurs, si vous ne vous convertissez, Dieu a déjà tendu son arc, il a choisi des flèches ardentes, il a aiguisé des instruments de mort ; il les tient suspendus sur vos têtes et il s'appête à vous moissonner comme l'herbe des toits ? (Psal. VII, 12 et seq.) Le Seigneur lui-même ne nous déclare-t-il pas qu'il ne fera pas miséricorde à tous

ceux qui demanderont miséricorde; qu'il n'exaucera pas ces méchants qui implorent sa clémence le cœur tout plein de leur péché; ces Antiochus dont la pénitence impénitente est abominable devant lui?

Dieu est miséricordieux. A quelque heure qu'on se convertisse à lui, il se convertit à nous; mais est-il raisonnable de compter sur un temps qu'il ne vous a point promis, sur une grâce qu'il ne vous doit point et qu'il refuse souvent, sur des dispositions dont vous vous rendez incapables? Est-il chrétien de changer sa libéralité toute libre en une servile nécessité, ainsi que pense Tertullien? Est-il sage de renvoyer à la fin une affaire aussi importante que celle du salut? Est-il équitable de commencer par offenser un Dieu que vous vous proposez d'aimer un jour? Si vous avez l'intention de vous convertir, que tardez-vous? Que ne vous levez-vous à l'instant lorsque Dieu est debout pour vous recevoir? Ah! celui qui rejette la miséricorde du Seigneur quand elle vient à lui, en sera rejeté à son tour lorsqu'il la cherchera. Il ne veut pas maintenant de la bénédiction, dit le Prophète, et la bénédiction s'éloignera de lui pour toujours. La malédiction s'emparera de lui, elle s'identifiera avec lui; elle pénétrera comme l'eau au dedans de ses entrailles; elle se glissera comme l'huile jusque dans la moelle de ses os. (*Psal. CVIII, 18.*)

En second lieu, la confiance excessive est nuisible même à l'homme de bien qu'elle fait languir dans une honteuse pensée ou qu'elle porte à s'élever dans son orgueil, *Securitatem capere non oportet, ne torpens aut elatus fias.*

Je dis que la confiance excessive fait languir le juste dans une criminelle indolence, il se prévaut de la miséricorde toute-puissante de Dieu et ne se met point en peine de lever les obstacles qui en arrêtent les secrètes opérations, il laisse à Dieu tout le soin de son avancement et se repose sur lui de la part même qui lui est réservée et dont Dieu ne décharge jamais ses serviteurs. Le salut est l'affaire de Dieu, pour lui il semble n'y avoir qu'un mince intérêt.

Mais, mes frères, si la doctrine chrétienne nous enseigne que nous devons avoir une ferme confiance en Dieu, qui commence en nous le bien et qui l'achève, elle nous enseigne pareillement que nous devons travailler de concert avec Dieu et ne jamais nous lasser, si nous ne voulons pas que Dieu nous abandonne; elle nous enseigne que, bien loin de ralentir notre ardeur dans la carrière où nous marchons, nous devons de plus en plus nous embraser d'amour à la vue de tout ce que Dieu fait pour nous; elle nous enseigne qu'au lieu de nous laisser surprendre par une langueur mortelle, nous devons chercher les moyens de survivre au zèle qui s'éteint et de nous exciter à la perfection.

Ce sont ces âmes molles et languissantes que le Fils de l'homme avait en vue et qu'il voulait instruire quand il ordonna à l'apô-

tre bien-aimé d'écrire à l'ange de l'Eglise de Sardes: *Je ne trouve pas vos œuvres pleines devant mon Dieu. Vous avez la réputation d'être vivant, mais vous êtes mort; réveillez-vous donc et ressuscitez en votre cœur la grâce que vous avez reçue: rappelez les bienfaits dont vous avez été comblés et faites pénitence de les avoir négligés. Si vous ne veillez, j'apparaîtrai avec la promptitude d'un éclair, et je vous surprendrai dans votre lâche apathie.* (*Apoc., III, 1 et seqq.*) *J'exigerai avec la plus grande rigueur jusqu'à la dernière drachme que je vous ai confiée, et que vous avez dû faire fructifier au centuple. « Securitatem capere non oportet, ne torpeas. »*

Je dis de plus que la confiance excessive porte l'homme de bien à s'élever dans son orgueil. Quand il vient à se représenter toute la bonté de Dieu pour lui, les grâces dont il a été enrichi, les dangers qu'il a évités, les bonnes œuvres qu'il a faites, il ne peut se défendre d'un mouvement de vanité, il se complait dans sa propre excellence; il s'imagine que Dieu ne lui manquera jamais, il se croit en possession de la couronne de justice, il se flatte follement du don de persévérance, il n'est plus le débiteur du Seigneur, c'est le Seigneur qui est devenu le sien; il n'est point un serviteur inutile à ses propres yeux, il est l'artisan de son salut éternel. C'est ainsi qu'il se perd, et que, pour avoir trop compté sur la miséricorde, ses espérances s'évanouissent comme un songe, et la palme de l'immortalité lui échappe des mains.

Et n'allez pas vous persuader, mes frères, que ceci n'est qu'une pure supposition et que la confiance en la miséricorde ne peut élever le cœur de l'homme puisqu'elle lui rappelle sans cesse son extrême nudité et la dépendance de l'empire de Dieu. Quoi donc? Et sans vous rappeler ici ce que tout le monde sait, que nous abusons de tout, que nous tournons à notre malheur ce qu'il y a de plus propre à faire notre bonheur, n'est-il pas d'ailleurs certain qu'entourés, pour ainsi dire, des miséricordes du Seigneur, il nous semble que ce cortège nous est consubstantiel, n'est-il pas certain que, placés sous la protection immédiate de la droite du Très-Haut, nous nous disons à nous-mêmes que nous n'en sommes pas indignes? n'est-il pas certain qu'enflés de nos victoires nous parvenons à nous les attribuer à nous seuls, et à méconnaître le véritable moteur de la force intérieure qui les fait remporter?

Oui, mes frères, il est certain que la confiance en la miséricorde de Dieu, sans un frein raisonnable qui la guide et qui la règle, nous jette infailliblement dans les tromperies et les séductions de l'amour-propre; que ceux qui ont placé leur nid dans les cieus sont devenus pauvres et abandonnés, dit le pieux auteur de l'*Imitation*; il faut que l'espérance soit accompagnée de la crainte qui en est le contre-poids, et que dans notre marche triomphale une voix amie nous redise sans cesse: Souviens-toi,

ô homme, que tu peux déchoir de l'état d'élévation où tu es placé, non-seulement en te fiant dans tes propres forces, mais encore en t'enorgueillissant de celles que tu tiens du Dieu fort et puissant. *Securitatem capere non oportet, ne elatus fias.*

Ah ciel ! quelle est donc la position du chrétien dans la vie de ce monde ? Qu'elle est pénible ! qu'elle est dangereuse ! nous marchons entre deux abîmes, d'un côté le désespoir, de l'autre la présomption. Si nous manquons de confiance en Dieu, tout est perdu pour nous, sans l'espérance point de salut ! si nous mettons notre confiance en Dieu, nous ne sommes pas pour cela sauvés ; il n'est point de salut pour le méchant : l'espérance du pécheur périra avec lui. Si nous chancelons sur les flots agités d'une mer orageuse, le Seigneur nous crie comme autrefois à Pierre : *Pourquoi avez-vous hésité, homme de peu de foi ?* (Matth., XIV, 31.) Si nous avançons en assurance, soutenus par la main des anges parmi les ronces et les épines, l'Apôtre vient nous glacer d'effroi en nous avertissant que celui qui croit être ferme prenne garde de tomber. (I Cor., X, 12.)

Que vous dirai-je donc, chers auditeurs, et que faut-il vous conseiller ? Je vous dirai : Evitez également l'un et l'autre écueil, craignez de ne considérer la miséricorde du Seigneur qu'à travers le voile épais de vos faiblesses ; craignez de vous dérober la vue de vos crimes en ne considérant que la miséricorde du Seigneur ; soyez en garde contre les terreurs d'une imagination effrayée qui vous précipiteraient dans l'abîme du désespoir ; soyez en garde contre les erreurs qu'enfantent les passions qui, vous berçant d'un fol espoir, vous laisseraient ensevelis dans la chair et le sang.

Oh ! s'il nous est donné de connaître la grandeur des miséricordes du Seigneur, et de voir en même temps toute l'étendue des obligations qu'elles nous imposent, quels seront nos efforts pour nous arracher aux malheureux prestiges qui réduisent nos âmes, pour échapper aux filets des chasseurs qui nous tiennent enlacés !... Nous opérerons notre salut avec crainte et tremblement, sans pourtant oublier que nous pouvons tout en celui qui nous fortifie (Philip., IV, 13) ; exempts des reproches de la conscience, nous ne nous croirons pas pour cela justifiés ; après avoir bien combattu sous les yeux du Seigneur, nous attendrons comme une grâce de la main du juste juge le diadème de gloire que je vous souhaite. Amen.

SERMON XIV.

SUR LES DISPOSITIONS NECESSAIRES POUR ADORER DIEU DANS SON TEMPLE.

Ejiciebat omnes vendentes et ementes in templo (Matth., XXII, 12.)

Jésus chassait du temple ceux qui y vendaient et y achetaient.

Vous n'avez peut-être pas entendu sans étonnement le récit que fait l'évangéliste

de la conduite du Sauveur qui chasse les vendeurs du temple et renverse leurs comptoirs. Vous vous êtes peut-être dit à vous-mêmes : Comment, Jésus la bonté même, qui ne saurait éteindre un tison fumant, ni achever de briser le roseau froissé, est-il sorti de sa douceur ordinaire ? Comment l'ami des pécheurs et des publicains leur est-il tout à coup devenu si redoutable, sa face divine qui fera dans le ciel la joie des bienheureux, ses yeux dont les regards sont si favorables aux pénitents, ont-ils pu se couvrir des apparences de la colère et de l'indignation ? Est-ce qu'il n'avait pas eu d'autres occasions de faire éclater sa justice ? Que votre étonnement cesse, mes frères, il est écrit de Jésus-Christ : *Le zèle de la maison de Dieu le dévore* (Joan., II, 17), et les outrages qu'on fait au Père céleste retombent sur le Fils.

Cette démarche de Jésus-Christ nous donne la mesure du péché que l'on commet par les irrévérences dans nos temples : il n'en est pas, en effet, qui renferme en quelque sorte plus d'orgueil, plus d'ingratitude, plus de noirceur, parce que nos temples sont la demeure de Dieu, la maison de prières, la maison de libéralités et de grâce, où l'on demande, où l'on obtient, où les dons du ciel se répandent sur les hommes.

Il n'en est pas qui soit plus sévèrement puni de Dieu dès cette vie même ; ainsi, Héliodore est frappé de verges par la main d'un ange, au moment où il s'efforce d'entrer dans le temple de Jérusalem pour enlever les trésors qu'il renferme ; le téméraire Ozias est couvert d'une lèpre honteuse pour avoir porté la main à l'encensoir ; les enfants d'Héli qui ont profané la maison du Seigneur et souillé ses sacrifices tombent sous le fer des Philistins.

Il n'en est pas de plus commun, le temple est devenu un lieu de scandale et d'impiété. La demeure du Très-Haut, le trône de sa miséricorde n'est plus que le théâtre du vice et de l'hypocrisie ; les asiles de la réconciliation et de la pénitence sont changés en des occasions de dérèglement et de licence ; les moments rapides que l'on y consacre à la religion, et qui devraient sanctifier le reste de la vie en sont souvent le plus grand crime, et nous pouvons dire, avec plus de raison que saint Chrysostome, que l'éclat de la maison de Dieu s'est éclipsé et qu'il ne reste plus rien de son antique splendeur.

Il vous importe donc de connaître l'énormité de ce péché et l'injure qu'il fait à Dieu, afin d'arrêter sa main toute prête à lancer le tonnerre de sa vengeance ; il vous importe de vous pénétrer de la grandeur du Seigneur qui habite dans nos temples, il vous importe enfin d'être instruits des dispositions nécessaires pour venir l'adorer et lui présenter vos hommages : c'est ce que je me propose de traiter dans ce court entretien. Je ne vous parlerai pas des dispositions extérieures qui contribuent tant à la majesté du culte ; je me bornerai à celles qui

regardent le cœur et qui sont l'âme de la véritable piété et l'essentiel de la religion. On peut remarquer trois principales dispositions que nous devons apporter dans nos temples : une disposition de sainteté, une disposition de prière, une disposition de reconnaissance.

Première disposition. Nous devons être saints, parce que Dieu est saint. *Sancti estote, quia ego sanctus sum.* (*Levit.*, XI, 44.) C'est un précepte souvent répété dans l'Ecriture et qui porte avec soi sa raison. Or, ce précepte n'est jamais d'une plus grande obligation que lorsque nous avons à traiter avec le Seigneur ou que nous paraissions dans son temple pour l'adorer, parce qu'il faut, s'il est permis de parler ainsi, que nous ayons avec lui un point de rapport et de contact qui n'est que la sainteté ou, du moins, le désir.

Pour prouver ma proposition, il suffit de recueillir dans l'Ecriture les traits où nous voyons l'homme se purifier avant d'aborder le Seigneur, ou l'homme rejeté de sa face quand il néglige cette précaution nécessaire.

Le Seigneur ne s'est jamais communiqué aux hommes qu'il ne leur ait ordonné de se purifier avant de paraître en sa présence, et tous les lieux où il a manifesté sa grandeur et sa bonté ont été si vénérés, que nul n'eût osé s'en approcher couvert de taches et de souillures. Des cérémonies et des purifications, emblèmes des sentiments du cœur, sont ordinairement employées par ceux que Dieu veut honorer de quelque faveur, avant de pénétrer dans l'endroit destiné à cette dispensation. Ainsi Moïse reçoit l'ordre de défaire ses souliers et de se tenir dans le respect à la vue du buisson ardent. Et le grand législateur n'est jamais admis à l'honneur de parler avec son Seigneur et son Dieu sans s'être auparavant sanctifié par le jeûne et la prière. Partout dans l'Ecriture une foule de faits déposent en faveur de cette vérité : elle nous montre le Seigneur si jaloux de sa gloire et si attentif à rejeter loin de sa sainteté tout ce qui est impur que l'homme ne trouve point assez de précautions pour se rendre digne de paraître devant lui.

Considérez, je vous prie, les lois criminelles de la terre, et vous y verrez que le Seigneur n'ordonne la mort ou les séquestrations des coupables qu'afin que le mal soit ôté de devant ses yeux. *Ut auferatur malum ab oculis meis.* (*Isa.*, I, 16.) Le camp dans le désert, la terre qu'il leur donna dans la suite étaient sanctifiés, il fallait que ceux qui les habitaient fussent purs devant le Seigneur et ne les déshonorassent pas par l'état de leurs corps corrompus.

Quand Moïse eut érigé le tabernacle de l'alliance, il fut expressément défendu aux impurs de s'y présenter. L'entrée en était sévèrement interdite aux lépreux. Quiconque avait contracté une impureté légale en était écarté tout le temps qu'elle durait. Les maladies corporelles n'étaient que des

figures du péché, véritable maladie de l'âme. Aussi ceux qui étaient coupables de quelque crime défendu par la loi du Seigneur étaient-ils plus sévèrement repoussés de son autel.

Les mêmes précautions, et de plus sévères encore furent prises pour empêcher la profanation du temple de Salomon. Je ne lis pas sans admiration la description de ce beau monument et les sages dispositions de ses parties, détaillées dans le troisième livre des *Rois*. Il semble que Dieu voulait habiter avec les hommes et ne le voulait pas, tant il use de rigueur et de précautions. Il fallait traverser trois enceintes pour parvenir au tabernacle que Dieu s'était choisi pour manifester sa gloire. La première était destinée aux gentils, qui venaient adorer le vrai Dieu; la seconde recevait les Israélites; la troisième, les enfants de Lévi, et le Saint des saints n'était ouvert qu'au seul souverain pontife une fois par an, après des expiations sans nombre, et portant dans les mains l'encensoir et le sang de la victime qui lui ouvrait l'entrée de ce lieu sacré.

D'abord, l'abomination ne paraît pas dans le sanctuaire : les Juifs, fidèles observateurs des ordonnances du Dieu de Jacob et du pacte fait entre lui et Salomon, respectaient le lieu saint; mais lorsque les mœurs se furent corrompues, et que le peuple eut oublié ce qu'il devait au Seigneur, qui l'avait tiré de la terre d'Egypte, comblé de biens; lorsque le respect pour tout ce qui appartenait au culte se fut affaibli, l'irréligion pénétra dans le temple, et fut bientôt après suivie de la désolation. Dieu ne souffrit pas qu'on l'insultât impunément dans son temple. Sa main redoutable s'appesantit sur ces criminels et tous les fléaux dont il les avait menacés du temps de Salomon fondirent sur eux pour les accabler.

Cependant la bonté de Dieu ne lui permettait pas de frapper sans avoir averti les coupables et tâcher de les porter à la pénitence. De là le zèle des prophètes contre ceux qui, avec une conscience souillée, osaient paraître dans le temple et présenter leurs offrandes au Dieu trois fois saint; de là les menaces d'Isaïe et de Malachie, de la part du Seigneur; de là, enfin, la douleur d'Ezéchiel qui, à l'aspect des irrévérences commises dans le temple et du peu de soin que l'on mettait à se rendre digne d'y entrer ne cessait de crier : Voulez-vous donc forcer le Seigneur d'abandonner sa maison ? N'est-ce pas assez pour vous d'avoir tout le reste de la terre à remplir d'iniquités ? Cherchez-vous exprès son sanctuaire pour irriter sa fureur ? Vous n'y souillerez plus son nom ; il renversera le temple ; il vous consumera vous-mêmes dans sa colère.

Si, dans l'ancienne loi, Dieu exigeait une conscience pure de ceux qui entraient dans le temple de Jérusalem, qui ne contenait, après tout, que les ombres des biens à venir, que ne doit-il pas exiger de ceux qui viennent dans nos temples où est

la réalité. Si de vaines figures méritaient toute l'attention, tout le respect, toute la pureté des Israélites, que ne méritent pas la vérité et l'accomplissement des promesses. Les descendants d'Abraham étaient rigoureusement punis quand ils paraissaient dans le temple avec des impuretés légales, et les chrétiens seraient innocents en paraissant devant Dieu avec une conscience chargée de crimes ?

Aussi, quoique Dieu n'ait pas mis dans nos temples les mêmes barrières et les mêmes distinctions que dans celui de Jérusalem, il n'en est pas moins vrai que la discipline antique avait formé sur ce modèle les quatre degrés de pénitence. On n'eût pas permis dans ces temps de ferveur qu'un chrétien, qui aurait flétri ce beau nom par sa vie criminelle, entrât dans l'assemblée des saints, et déshonorât par sa vue corrompue l'enceinte qui les contenait. On eût craint d'attirer surtout la colère du Seigneur, en souffrant que des individus souillés forçassent, en quelque sorte, la majesté suprême à se familiariser avec le crime et n'élevassent à côté de son trône l'autel de Baal et des divinités païennes. On aurait cru insulter aux cendres des martyrs et à la mémoire des saints, en tolérant des hommes dont la conduite, en contradiction avec la foi, aurait démenti l'Evangile.

Et croyez-vous, mes frères, que Dieu exige moins de nous qu'il n'a exigé de nos pères. Il ne transige pas avec le crime : *Les cieux et la terre passeront (Matth., XXIV, 35), mais la vérité de Dieu demeure éternellement. (1 Petr., I, 35.)* Ce point de discipline a pu subir des variations suivant les circonstances des temps et des lieux, mais l'esprit qui l'a dicté ne changera point.

Croyez-vous que Dieu dans la loi de grâce demande moins de pureté de la part de ceux qui entrent dans le sanctuaire qu'il habite et jusqu'au pied de ses autels, qu'il n'en demandait sous la loi de Moïse. Ce serait s'abuser. Nous devons être maintenant d'autant plus saints, que les grâces sont plus abondantes. Nos dispositions doivent être autant au-dessus des dispositions des Juifs, que nos temples l'emportent en excellence sur celui de Jérusalem ; qu'une loi d'amour est préférable à une loi de crainte et de servitude ; en un mot, que l'orient est éloigné de l'occident : *Quantum distat ortus ab occidente. (Psal. CII, 12.)*

Eh, mes frères, si vous n'êtes pas purs en venant ici dans le temple, que direz-vous à Dieu ? Que vous l'aimez ? Mensonge horrible et digne de toute sa colère : *Celui qui l'aime garde ses commandements (Joan., XIV, 21)* ; et vous les méprisez. Oseriez-vous l'appeler votre Père ? il vous répondra que votre père est dans les enfers ; que ce doux nom est le partage de ses enfants, et qu'il ne vous reconnaît pas en cette qualité. Oseriez-vous porter vos regards souillés sur la victime sainte que nous immolons mystiquement à l'autel ? Les Bethsamites, pour avoir regardé indiscrètement l'arche d'al-

liance, furent frappés d'une contagion générale. Si Dieu ne vous punit pas sur-le-champ d'une manière sensible, il vous portera des coups invisibles dont les suites sont mille fois plus terribles.

Chanterez-vous les cantiques de l'Eglise ? mais ils sont l'expression des sentiments de l'âme fidèle, ou les gémissements d'un cœur pénitent, et le vôtre est en proie à des passions injustes qui l'asservissent, et votre langue a servi d'organe à l'impiété ou à l'impudicité. Mêlez-vous votre voix à celles des assistants ? mais vous ne pensez pas comme eux ; vous n'agissez pas comme eux. Ces paroles dont ils se servent ne vous conviennent pas. Livrés au crime, aimant le crime, résolus de commettre le crime, que ferez-vous donc dans ce temple ? Vous y serez déplacés et l'on aura droit de vous dire comme autrefois le ministre aux pécheurs endurcis. Loin de ces temples et de ces autels ces âmes faibles qui ont détesté cent fois leurs égarements et leurs péchés, et qui cent fois sont revenues à leur vomissement : *Foris canes*. Loin d'ici les immondes, les impurs, qui souillent le vase de leurs corps par des abominations qui ne devraient pas être nommées parmi les saints, qui se vautrent dans la fange du vice : *Foris impudici*. Loin d'ici les fraudeurs qui empoisonnent les âmes par des arts détestables et deviennent par leurs ouvrages les corrupteurs des mœurs publiques. Loin d'ici les femmes mondaines qui se parent avec tant d'artifice pour tendre des pièges à l'innocence : *Foris venefici*. Loin d'ici les vindicatifs qui abjureraient tout pour assouvir leur haine, qui gardent dans le fond de leur cœur une rancune invétérée contre leurs frères ; qui, ne faisant aucune grâce, exigent impitoyablement jusqu'à la dernière obole ; qui portent un œil d'envie sur la prospérité du prochain, et ne savent se réjouir que quand il est dans la détresse : *Foris homicidæ*. Loin d'ici les idolâtres du monde et de ses maximes corrompues, les partisans du théâtre et de sa morale lubrique, les adorateurs de la créature et qui se glorifient dans leurs faux dieux, les ouvriers d'iniquités qui s'en sont fait une habitude, les contempteurs de Dieu et de ses mystères : *Foris idolis servientes*. Loin d'ici les partisans du mensonge et de la vanité, ils ont appelé bien ce qui était mal, et mal ce qui était bien (*Isai., V, 20*) ; ils ont empoisonné la loi du Seigneur et l'ont livrée au mépris de leurs complices. Ils se sont endormis dans leurs projets ambitieux, et à leur réveil ils se sont trouvés les mains vides : *Et omnis qui amat et facit mendacium. (Apoc., XXII, 25.)*

Mais si l'état de péché mortel, sans désir de changement et avec la volonté d'y persévérer, nous exclut de l'assemblée des fidèles et aggrave notre malice quand nous avons la témérité d'y paraître malgré notre indignité et la défense du Seigneur ; il est infiniment plus grave de ne se montrer dans le

temple que pour offenser Dieu et combler la mesure de nos crimes.

Quelle abomination de faire de ce lieu de sanctification un rendez-vous d'iniquité, mille fois plus dangereux que les lieux de débauche et de libertinage ! quelle abomination de chercher dans le temple d'autres divinités que le Dieu du ciel et de la terre, de lui ravir en sa présence les hommages d'un cœur qu'il n'avait fait que pour lui ! quelle abomination de venir dans le temple s'y distraire des amusements frivoles du monde, s'y repaître des idées impures que l'imagination retrace et former de nouveaux projets, de nouvelles fêtes ! quelle abomination de venir dans le temple spéculer sur le luxe et changer la maison de Dieu en caverne de voleurs ! (*Matth.*, XXI, 13.)

Verbe fait chair, pendant le cours de votre vie mortelle, vous avez armé vos mains d'un fouet vengeur pour chasser du temple de Jérusalem ceux qui le déshonoraient par un trafic honteux, et vous vous taisez dans cet abandon de toutes les bienséances ? vous retenez la foudre que des sacrilèges provoquent avec tant d'audace ? Ah ! le temps des vengeance arrivera et votre justice sera d'autant plus inexorable qu'elle aura été plus lente et plus tardive.

Mais, dira-t-on, s'il en est ainsi, il vaut mieux ne jamais entrer dans l'église, de peur qu'étant en péché mortel nous ne devenions encore plus coupables ! Non, mes frères, vous n'êtes pas réduits à cette dure extrémité ; où est la nécessité de commettre le mal en vous interdisant l'entrée de ces lieux sacrés, ou de le commettre en y paraissant couverts de taches et de souillures ? Cette triste alternative n'est pas la vôtre, vous pouvez adorer sans mettre ordre à votre conscience, ou du moins vous devez venir devant le Seigneur avec l'intention ferme et constante de gémir sur vos fautes et de lui demander la conversion de votre cœur, d'autant plus que le temple est la maison de prière, *domus mea, domus orationis*. (*Ibid.*) L'univers entier, dit le Psalmiste, est rempli de la bonté et de la miséricorde de Dieu, et partout il exauce nos vœux et nos prières ; mais il se rend encore plus propice dans le temple, il y devient plus accessible à l'exposition de nos misères pour les soulager. Après que Salomon eut achevé de bâtir le temple, il conjura le Seigneur, dans la belle prière qu'il lui adressa, d'accorder à son peuple l'objet de ses demandes, et le Seigneur lui promit qu'il serait favorable à tous ceux qui l'invoqueraient.

La grâce que je vous demande, ô mon Dieu ! lui dit ce sage monarque, c'est qu'il vous plaise de jeter les yeux jour et nuit sur le temple et sur ceux qui viendront invoquer votre saint nom, afin que de cette demeure sublime, où vous habitez dans le ciel, vous exauciez les vœux qu'ils vous adresseront en ce lieu et que vous vous rendiez favorable à votre peuple dans toutes les nécessités pressantes où il aura recours à votre miséricorde.

Que l'opprimé y trouve en vous un protecteur, que le juste y reçoive la récompense de sa justice, que l'humble pénitent en sorte absous et délivré de ses péchés, que l'étranger même, exaucé, éprouve que vous êtes le seul Seigneur, le Dieu de toute la terre !

Le Seigneur répondit à Salomon dans un songe quelques jours après : « J'ai exaucé votre prière et j'ai choisi ce lieu pour en faire une maison de sacrifice ; si le peuple s'éloigne de moi et qu'il revienne ensuite, je lui pardonnerai ; si dans ma colère je répands sur lui des fléaux du haut du ciel et qu'il s'humilie dans le temple, je ferai cesser ; je regarderai ses offrandes, j'écouterai ses vœux et mon cœur s'attachera à lui. »

Mais ce temple où Dieu manifestait sa bonté en accordant à son peuple tout ce qu'il lui demandait, qu'était-il encore une fois, en comparaison des nôtres ? Jésus-Christ est ici toujours présent sous les yeux de son Père pour intercéder pour nous ; il n'est jamais refusé à cause de sa dignité, et nous sommes assurés d'obtenir tout ce que nous demanderons en son nom. Ajouterai-je, mes frères, que dans le temple l'ange du Seigneur reçoit nos vœux et nos prières et les présente devant lui. Ici le prêtre sert à sa manière de médiateur entre le ciel et la terre, le Créateur et la créature ; il expose les misères de l'homme et sa faiblesse, il rappelle l'attention de celui qui l'a créé et le fait souvenir que nous ne sommes qu'un souffle qui passe et ne revient plus ; ici les fidèles réunissent leurs prières qui s'élèvent comme la fumée de l'encens, ou du sacrifice du soir vers le trône de Dieu ; ici tout prie, tout adore.

Que de motifs d'encouragement pour nous ! comme tout se réunit pour nous engager à porter dans le lieu saint nos vœux les plus ardents ! comme tout sert à ranimer notre confiance. C'est un Dieu qui promet de nous exaucer ; c'est un Dieu qui prie pour nous et avec nous ; c'est l'Eglise entière qui se réunit à nous, pour faire une sainte violence au Seigneur qui obéit à la voix d'un seul homme : *Obediente Domino voci hominis*. (*Josue*, X, 14.)

Venez, venez donc dans le temple, vous qui gémissiez sous le joug du démon ! un Dieu brisera vos fers et vous donnera la liberté de ses enfants, et qui est la vraie liberté. Les obligations qu'il impose sont douces et légères, elles sont faciles à remplir, parce qu'elles sont pleines d'amabilité et d'attraits. Nous sentons alors la différence qui se trouve entre le service du Seigneur et celui du démon : l'un ne présente que des soucis et des peines, et l'autre sait faire aimer ce qui coûte le plus à la nature ; car ce qu'on aime, dit saint Augustin, ne peut être un travail, ou ce travail lui-même est une consolation : *Cum amator non laboratur, aut si laboratur, labor ametur*.

Venez dans le temple, ô vous qui depuis longtemps marchez dans la voie du Seigneur ! venez y demander le don de persé-

véronce, dit saint Chrysostome; vous ne tomberez pas de cet excellent état : *Ne a justitia excidas* ; vous éprouverez toujours avec un nouveau plaisir qu'un seul jour passé dans cette enceinte vaut mieux que des années entières passées dans les tentes des pécheurs. (*Psal.* LXXXIII, 11.) Vous goûterez la douceur qui accompagne les entretiens de l'âme fidèle avec son bien-aimé, et cette consolation en ranimant vos espérances, vous fortifiera contre les ennemis du salut et les maux de la vie; vous y sentirez un avant-goût des choses du ciel qui doit être le terme de vos desirs et la fin de vos travaux.

Venez dans ce temple vous qui cherchez entre le devoir et la crainte, qui ne savez quel parti prendre dans vos délibérations interminables, qui aimez la vérité, mais qui vous laissez entraîner par l'erreur, venez demander à Dieu qu'il fixe enfin les irrésolutions de votre esprit et de votre cœur, qu'il vous élève au-dessus du respect humain, qu'il fasse cesser cette incertitude qui vous deviendrait fatale et vous établisse dans un état constant à l'abri de tout danger.

Venez dans ce temple, âmes timorées, qui gémissiez sur les maux de la religion, sur les schismes et les hérésies qui déchirent le sein de l'Eglise au lieu d'en parler si souvent aux hommes avec tant d'affectation et d'aigreur; venez au pied des autels répandre vos soupirs et vos larmes devant le Seigneur qui seul peut y remédier; demandez-lui qu'il conserve son ouvrage, qu'il protège son Eglise, qu'il extirpe les erreurs, qu'il convertisse autour de vous cette foule d'incrédulités qui blasphèment ce qu'ils ignorent; qu'il conserve à la vérité ceux qui s'en écartent, qu'il répande au loin les semences de la foi pour lui faire porter un jour un fruit abondant.

Venez dans ce temple, vous tous qui que vous soyez qui avez besoin des faveurs du ciel, et qui est-ce qui n'en a pas besoin? Venez les implorer dans le lieu le plus propre à les obtenir sans délai.

Cependant ne croyez pas qu'en paraissant ici sans respect, sans attention, sans humilité, nous obtenions du ciel ce qui nous est nécessaire. S'il est ouvert à la piété, il est d'airain pour celui qui n'apporte pas à la prière les dispositions requises. Rappelez-vous le trait si connu et pourtant si peu imité du publicain dont il est parlé dans l'Evangile, qui se tenait prosterné à la porte du temple, vivement pénétré de son indignité, le cœur contrit et humilié, se frappant la poitrine dans l'excès de sa douleur, et demandant à Dieu le pardon de ses fautes.

Rappelez la conduite des justes de l'Ancien Testament, qui ne montèrent au temple qu'avec le sentiment intime de la grandeur de Dieu, de leur propre bassesse, et en chantant ces cantiques admirables dont l'Eglise se sert encore pour élever nos regards et nos vœux vers la céleste patrie.

En sortant de vos maisons, dépouillez-

vous de tous les embarras, de tous les soins temporels, et en entrant dans l'Eglise, revêtez-vous du nouvel homme, de l'homme spirituel qui foule aux pieds les biens terrestres et n'estime que les biens éternels.

Les yeux du Seigneur, il est vrai, sont tournés sur ceux qui le prient dans sa maison sainte, il voit dans sa miséricorde leur humiliation et leur abaissement : *Oculi mei erunt aperti* (*II Paralip.*, VII, 15); mais il voit aussi l'orgueil secret qui nous dévore, les passions qui nous subjuguent, il le voit et il en est indigné.

Les oreilles du Seigneur sont attentives à nos cris; s'il permet quelquefois que nous les redoublions, ce n'est pas qu'il se complaise dans notre désespoir, c'est qu'il veut nous éprouver et nous convaincre de sa puissance et de notre néant : *aures meæ erectæ* (*Ibid.*) Mais il entend aussi, et pour les rejeter, ces demandes indiscrettes, que l'intérêt, la chair et le sang nous mettent dans la bouche.

Le cœur du Seigneur a établi son trône dans le sanctuaire pour être plus près de nous et faire ses délices d'habiter avec les enfants des hommes; mais il veut aussi que notre cœur habite avec lui, que nous soyons consommés dans l'unité, que nous sentions tout le prix de ses grâces pour les lui demander avec ferveur, avec instance, et pour le remercier de celles qu'il nous accorde dans sa bonté, et c'est la troisième disposition que nous devons porter dans le temple, une disposition de reconnaissance.

Il n'est personne qui n'ait reçu de Dieu des faveurs; dans l'ordre de la nature, il nous a créés, il nous conserve; dans l'ordre de la grâce, il nous a appelés des ténèbres du péché à son admirable lumière (*I Petr.*, II, 9); il n'est donc personne qui ne doive porter constamment dans son cœur la plus vive reconnaissance pour les bienfaits du Seigneur; il est juste surtout que nous la manifestions dans le temple, puisqu'il faut que les grâces retournent à leur source, et que le temple où Dieu nous les accorde soit le lieu où nous l'en remercions.

Anne, femme d'Elcana, était demeurée longtemps stérile, Dieu lui accorde Samuel après de ferventes prières dans le tabernacle, et c'est dans ce même tabernacle qu'elle vient, en action de grâces, l'offrir au Seigneur dont elle l'a reçu. Le Prophète-Roi ne parle des dangers qu'il a courus et des maux qu'il a soufferts, que pour glorifier la bonté de Dieu qui l'en a délivré; il promet d'aller dans son tribunal renouveler en sa présence les témoignages de sa reconnaissance; j'entrerai dans la maison du Seigneur, j'y accomplirai les vœux que ma bouche a prononcés.

Ezéchiass demande et obtient que ses jours soient prolongés : un prophète lui annonce que le Seigneur les a prolongés et qu'il ne mourra point. Quels sont alors ses sentiments? J'irai dans votre temple, ô mon Dieu ! et j'y chanterai des hymnes en votre honneur tous les jours de ma vie. *Psalms*

nostros cantabimus cunctis diebus vite nostra in domo Domini. (Isai., XXXVIII, 20.)

Telle était la conduite des patriarches, tel était l'esprit de la loi des Hébreux; toutes les fêtes de ce peuple antique étaient commémoratives de grands événements, et toutes se célébraient d'abord dans le tabernacle et ensuite dans le temple; tel est aussi l'esprit du christianisme, il n'est point de solennité qui ne retrace la mémoire de quelque mystère relatif à la rédemption du genre humain; nos livres liturgiques sont remplis de prières composées exprès pour demander à Dieu les forces dont nous avons besoin, ou le remercier de ce qu'il nous accorde. Qui serait donc assez indocile pour ne pas se soumettre à la loi de la Synagogue et de l'Eglise, assez ingrat pour refuser à Dieu des témoignages de reconnaissance qu'on se pique d'accorder si facilement aux hommes. La louange vous appartient, ô mon Dieu ! et c'est dans ce tabernacle de Sion qu'il convient de vous louer. Honneur, gloire et actions de grâces pour tant de bienfaits dont vous nous avez comblés, dans le lieu que vous avez choisi vous-même. *Te decet hymnus, Deus, in Sion. (Psal. LXIV, 2.)*

C'est au temple, en effet, que se rattachent les souvenirs précieux des bontés du Seigneur pour nous, et des lieux les plus féconds en merveilles. Il est pour nous un nouveau Jourdain; c'est ici le temple où nous sommes régénérés en Jésus-Christ; par notre origine, nous n'étions que ténèbres, par le baptême nous avons été éclairés de la lumière de Dieu; par notre naissance corporelle nous étions enveloppés dans la condamnation générale, par notre naissance spirituelle nous avons été appelés à partager l'héritage de Jésus-Christ; qu'avons-nous fait pour mériter un si grand avantage? avant que de naître nous étions incapables du bien et du mal, mais Dieu par un décret de sa bonté infinie, nous a choisis de toute éternité pour nous faire participants de ses dons; plus nous étions indignes d'être séparés de la masse de perdition, plus la bienveillance de Dieu est gratuite et mérite notre reconnaissance !

Le temple est pour nous un nouveau cénaire; c'est ici que nous avons été admis aux noces de l'Agneau, que nous nous sommes munis du pain des anges; jour précieux, jour de fête, où, pour la première fois, je me suis approché de la table sainte. Ah ! combien il me tardait de le voir arriver ! mon âme tout entière volait au-devant de l'objet de mon amour; le cerf altéré ne désire pas plus ardemment après l'eau des fontaines, que je ne désirais de me rafraîchir dans cette source d'eau vive qui rejait à la vie éternelle. Se sont-ils écoulés pour toujours ces jours fortunés ? Oh ! non, ils luiiront encore pour moi, il me sera permis de prendre le calice du salut et d'invoquer le nom de mon Dieu, il me sera permis de m'asseoir au festin délicieux parmi les enfants de Dieu, et de célébrer avec eux dans

des chants de joie et de reconnaissance les grandeurs du Seigneur. C'est l'unique moyen de m'acquitter envers lui.

Le temple est pour nous la piscine probatique; ici, après avoir souillé si souvent la robe d'innocence, vous êtes venus la laver de ses taches; ici vous avez trouvé après le naufrage une seconde planche qui vous a préservés du désespoir et de la mort; ici vous avez entendu de la bouche du prêtre cette parole consolante : Vos péchés vous sont remis; ici avec le fardeau de vos crimes vous avez déposé le poids énorme de vos inquiétudes; ici la justice de Dieu a fait place à sa miséricorde; ici enfin, en vous réconciliant avec Dieu, vous lui avez promis d'expier par les larmes du repentir et par une vie plus chrétienne les égarements de vos premières années. Et cependant l'aspect de ces tribunaux ne touche point vos cœurs; ils ne vous disent rien sur vos engagements passés, il semble que le souvenir du bienfait a disparu avec l'instant rapide où vous l'avez reçu.

C'est ici que Jésus-Christ renouvelle sans cesse le sacrifice de son amour pour nous, sacrifice spirituel et digne de la nouvelle alliance, où la victime présente n'est aperçue que par la foi, où, selon l'expression du grand Bossuet, le glaive est la parole qui sépare mystiquement le corps et le sang, où ce sang n'est répandu qu'en mystère, où la mort n'intervient que par représentation; sacrifice néanmoins très-véritable en ce que Jésus-Christ est véritablement contenu et présenté à Dieu sous cette figure de mort.

Or, tandis que nous considérons ce qu'opère Jésus-Christ dans ce mystère, et que nous le voyons, par la foi, présent actuellement sur la sainte table avec ces figures de mort, nous devons nous unir à lui en cet état, le présenter à Dieu comme notre unique victime et notre unique propitiateur, par son sang; protestons que nous n'avons rien à offrir à Dieu, que Jésus-Christ et le mérite infini de sa mort; nous devons consacrer toutes nos prières pour cette divine offrande, et en présentant Jésus-Christ à Dieu, apprendre en même temps à nous offrir à la majesté divine en lui et par lui comme des hosties vivantes. Je ne m'attacherai point à relever le contraste de votre conduite avec vos devoirs, j'aime mieux vous renvoyer à votre propre conscience; que chacun de vous y descende et qu'il écoute.

Non-seulement, mes frères, le sacrifice de l'autel nous rappelle la mémoire de la passion de notre divin Maître, l'image de la croix, sans cesse arborée dans les lieux les plus apparents de l'édifice, nous le rappelle aussi très-vivement, quoique d'une manière moins parlante. Cependant le spectacle d'un Dieu mourant pour nos péchés a-t-il pu jusqu'à présent attendre votre cœur ? Si quelquefois vous avez frémi d'indignation au récit des crimes de l'ingrate Jérusalem et des atrocités dont elle se rendit coupable à l'égard de son Sauveur et de son roi, ce

mouvement a-t-il eu quelque suite? d'ailleurs, le crime de Jérusalem n'est-il pas le vôtre? Je me trompe, n'êtes-vous pas plus criminels que les Juifs qui n'auraient jamais crucifié le roi de gloire s'ils l'avaient connu, tandis que vous, les confidents de ses secrets, qui mangiez à sa table, en êtes venus à cet excès de barbarie. Les spectateurs de sa mort lui dirent sur le Calvaire: descendez de la croix et nous croirons en vous. (*Matth.*, XXVII, 42.) N'est-ce pas là votre langage? les ignominies de la croix ne sont-elles pas pour vous un scandale comme autrefois pour les gentils: *Scandalum gentibus improprium crucis*. Les miracles qui ont converti vos pères, le monde entier idolâtre, ne trouvent-ils pas en vous des contradicteurs.

Il est pour nous un nouveau Sinaï, le temple enfin; Dieu y donne la loi et ses préceptes, non plus comme autrefois au bruit effrayant du tonnerre et à la lueur des éclairs, mais par le ministère de ses apôtres. Plût à Dieu, quel souhait nous venons de faire! que nous puissions entendre ces paroles des justes: nous ferons tout ce que le Seigneur a commandé. Combien y en a-t-il qui disent dans leur orgueil plus téméraire: *Je n'en ferai rien; « non faciam. »*

Réunissons, en finissant, tous les motifs dont je me suis servi pour vous porter à honorer le temple par la sainteté de vos mœurs, par la ferveur de vos prières, par la vivacité de votre reconnaissance.

Le temple du Seigneur est saint (I Cor., III, 17), nous ne saurions trop nous purifier avant d'y entrer; le temple du Seigneur est saint, c'est une raison pour nous d'être saints, et de croître de perfection en perfection jusqu'à la mesure de l'homme parfait qui est Jésus-Christ. Le temple est la maison de prière, accourons aux pieds des autels chercher premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toute vertu nous sera donnée par surcroît. (Matth., VI, 33.) Le temple est destiné à rendre au Seigneur des actions de grâces pour les biens que nous en avons reçus: et qu'avons-nous que nous n'ayons reçu de lui, pourquoi ne pas s'en glorifier? à lui donc soit honneur et gloire dans tous les siècles des siècles. (*Rom.*, XVI, 27.) Amen.

SERMON XV.

SUR LA MORT.

Pour le mercredi des Cendres.

Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris. (*Gen.*, III, 19.)

Souviens-toi, ô homme, que tu es cendre et que tu retourneras en cendre.

Il est donc vrai que toutes les conditions sont tributaires de la mort et que sa faux tranchante moissonne indifféremment tous les âges! Il est donc vrai que la cruelle se bouche les oreilles aux supplications de l'homme et qu'elle détruit impitoyablement les plus justes espérances comme les projets les plus frivoles! Il est donc vrai que rien ne peut nous mettre à couvert de ses coups et qu'elle aime à frapper dans le temps

que nos yeux obscurcis par les folies et les enchantements du monde, ne peuvent apercevoir sa main redoutable! L'Esprit de Dieu ne nous permet pas d'en douter et l'expérience est ici terrible.

O funeste dissipation! ô insensibilité déplorable! Cette vérité pratique ne fait aucune impression sur nous! Le spectacle des funérailles qui s'offre si souvent à nos regards; les symptômes d'une fin prochaine et inévitable nous trouvent indifférents! Cette pieuse et triste cérémonie qui se répète toutes les années, ces lugubres paroles qui retentissent dans tous les temples: *Souviens-toi, ô homme, que tu es cendre et que tu retourneras en cendre*, réveillent à peine notre attention; mais, que dis-je, ne me trompé-je pas? Est-ce qu'on ne pense jamais à la mort? Eh! qui est-ce qui peut s'empêcher d'y penser? nous ne sommes pas les maîtres de l'effroi qu'elle inspire; heureux s'il était plus durable et plus efficace!

La pensée de la mort peut être d'un grand intérêt pour le chrétien. Il est bon, il est nécessaire que, relégué dans le désert de la vie, il envisage sans cesse la fin de son exil; que, condamné à la mort par le crime et le malheur de sa naissance, il s'accoutume à mourir peu à peu avant de mourir en entier; qu'il se fasse une loi, suivant la doctrine d'un Père, de contempler sans horreur et sans émotion ce rapide torrent qui emporte dans le gouffre de l'oubli, tout ce qui se montre sur son passage; qu'il se serve de la pensée de la mort pour opérer son salut. Je vous invite à méditer avec moi sur cet important sujet, et pour le faire avec plus d'ordre, je vous dirai: Il ne faut pas craindre la mort; il faut penser à la mort.

La crainte de la mort est opposée à l'esprit de la religion, premier point; la pensée de la mort est parfaitement dans l'esprit de la religion, second point.

PREMIER POINT.

Ne croyez pas, mes frères, que je fisse le moindre effort pour venir vous rassurer sur la crainte de la mort, si je ne savais par une malheureuse expérience combien cette crainte a été funeste à un grand nombre de personnes, vivant d'ailleurs assez bien; lesquelles, par une déplorable délicatesse et la peur d'avancer l'heure fatale, n'ayant pu se résoudre à entendre parler des devoirs de la religion, à recevoir les sacrements des mourants, ont rendu le dernier soupir, sans s'être munies des secours nécessaires dans ce moment décisif, au milieu des regrets et des inquiétudes de leurs amis sur le sort qui les attendait dans l'éternité; si je ne savais combien il est opposé à l'esprit du christianisme de regimber ainsi contre l'aiguillon du Seigneur qui dit dans le prophète que la vie et la mort sont à lui; qu'il fait vivre et mourir quand il lui plaît; de souhaiter de pouvoir se soustraire à la sentence générale pronon-

écée par l'Apôtre; quoi qu'en dise Condorcet: *Il est arrêté que tous les hommes meurent une fois* (Hebr., IX, 27); et s'affranchir de la dure nécessité imposée au genre humain tout entier; de vouloir prolonger un douloureux pèlerinage dont le moindre inconvénient encore est celui qui se borne au temps présent, d'aimer la vie quand elle est insupportable, de faire de cette faiblesse ridicule un de nos penchants les plus enracinés. Car y a-t-il rien de plus insensé que de vouloir porter continuellement un fardeau qu'on veut toujours jeter par terre; d'avoir son être en horreur et de tenir fortement à son être; de caresser le serpent qui nous dévore, jusqu'à ce qu'il nous ait rongé le cœur!...

Chrétiens, vous craignez la mort! A quoi donc aboutissent ces élans affectueux de votre âme vers Dieu; ces soupirs que vous poussez quelquefois dans des redoublements de ferveur! Est-ce ainsi que vous vous démentez? Et que, dans le même temps, que vous demandez à Dieu la fin de votre exil, vous ne souhaitez rien tant que d'en voir éterniser la durée? Est-ce ainsi que vous vous jouez du Seigneur, lorsque vous le conjurez de vous délivrer de ce corps de mort et de vous enlever avec lui dans le séjour de la gloire, pendant que vous sentez une si forte répugnance à vous séparer de ce qui vous enchante dans ce monde et à passer dans un monde nouveau. Quelle confiance peut-on avoir en ces protestations sans cesse répétées, que vous ne tenez plus à rien; que le sacrifice en est fait; que la vie vous est à charge; que vous êtes prêt à tout quitter quand Dieu l'ordonne, puisque vous tenez à tout par des chaînes de fer et que la volonté de Dieu est le lien le plus faible pour vous?...

O hommes! telle est donc la sincérité des protestations que vous faites à Dieu! Telle est donc la bonne foi qui préside au commerce que vous avez avec lui! Telle est donc l'harmonie qui règne entre vos souhaits et vos intérêts véritables! Comment voulez-vous que Dieu vous exauce dans le reste de vos prières? Quel fond peut-il faire sur vous, après une contradiction aussi avérée?

La crainte de la mort est dans la nature de l'homme... je l'avoue et il est vrai... la crainte de la mort n'est autre chose que l'horreur que sent tout être vivant pour sa destruction... je l'avoue encore et il est vrai; mais le chrétien est-il fait pour se livrer sans réserve aux craintes de la nature; n'a-t-il pas devant lui des espérances éternelles; n'est-il pas assuré que la plus noble portion de lui-même survivra aux débris de son cadavre; n'est-il pas même assuré qu'un jour son corps sera réuni à son âme pour ne s'en plus séparer?...

O toi qui voudrais me faire accroire que tout finit avec la vie et que le tombeau dévore mon être tout entier, ah! garde ta doctrine désolante qui m'assimile à la bête des champs. Si c'est une erreur de croire

l'immortalité de mon âme, c'est une erreur qui me plaît, c'est une erreur qui m'ennoblit et la prétendue vérité m'avilit et me désole. C'est une erreur qui me remplit de consolation pour l'avenir, et tes dogmes sinistres ne me laissent en partage que le désespoir et le néant.

O Dieu! se pourrait-il que vous m'eussiez trompé! Vous m'avez promis l'immortalité, vous en avez gravé dans mon cœur le désir et l'attente. Vous me la devez et j'ose dès cet instant la réclamer devant votre tribunal auguste.

Chrétiens, mes frères, Jésus-Christ n'a-t-il pas daigné subir pour nous une peine à laquelle il n'était point obligé, n'est-ce pas par la mort qu'il est entré dans la gloire? Notre condition serait-elle donc plus douce que la sienne? Oh! laissons, laissons à ces âmes de boue le soin de se lamenter à la vue du cercueil qui doit les engloutir avec tout ce qui leur appartient; pour nous qui sommes appelés à la jouissance du souverain bien, consolons-nous, réjouissons-nous aux approches de la mort qui doit nous mettre en possession de ce qui fait ici-bas l'objet de nos désirs et de nos vœux les plus ardents. Tant que nos fers ne seront pas brisés, nous est-il possible de prendre l'essor vers les montagnes éternelles? Ne sommes-nous pas contraints de végéter, de ramper sur ce vil amas de poussière, frappés de la malédiction divine? N'est-ce pas par la déposition de ces lambeaux de chair et de sang, que nous entreprenons participation du sort des saints dans les lumières?

La mort est donc un bien pour le chrétien!... Peut-on en douter? la religion nous l'enseigne: Oui, la mort est une flamme qui consume en nous tout ce qu'il y a de terrestre et de périssable, qui nous purifie et nous rend propres à être placés au rang des vases d'honneur dans la maison du père de famille. La mort est le messager du Très-Haut, qui vient nous annoncer de sa part la cessation d'un état d'incertitude et le commencement d'un état plus stable dans la cité permanente. Que dirai-je enfin? la mort n'anéantit pas l'être, elle en change la situation. En mettant fin au combat elle assure la victoire et le triomphe ici-bas; l'homme ne vit que dans ce qu'il a d'imparfait, la vie de l'âme ne commence qu'à la mort du corps: *Vita mutatur, non tollitur.* (Offic. de-funct.)

O mort! comme tu te dépouilles de tes formes barbares! Comme tu l'embellis à mes yeux de mille charmes! Comme tout ce qui te rendait hideuse se détruit et s'efface! Quand je te considère dans la lumière de Dieu, je ne peux m'empêcher de m'écrier avec l'Apôtre: O mort! que sont devenus cet arc, ce carquois, ces flèches acérées, la terreur de l'espèce humaine et la désolation de la terre? Des palmes immortelles croissent à la place des cyprès funèbres que tu avais plantés sur les bords des tombeaux; une partie du troupeau, qui

marchait devant toi, ainsi que parle le prophète, t'échappe pour se réfugier dans le sein d'une immortalité glorieuse. Le juste renaît de sa cendre et se reproduit plus parfait, pour s'enivrer dans un torrent de délices, pour jouir d'une félicité sans bornes.

C'est sous ces traits qu'elle apparaissait jadis à ces généreux athlètes qui versaient jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour la cause du Seigneur et de son Christ, qui souffraient sans murmure les plus affreux tourments; c'est sous ces traits qu'elle apparaissait à ces religieux cénobites qui exerçaient sur leurs corps des rigueurs inouïes. Ils ne l'appelaient dans leur pieux langage que la porte des tabernacles éternels, le vestibule de l'immortalité. C'est sous ces traits encore qu'elle se montre aux enfants de Dieu qui vivent sobrement dans le siècle présent et qui voyagent sans s'y arrêter dans cette région d'épreuves.

A Dieu ne plaise cependant, qu'en vous exhortant à ne pas craindre la mort, je veuille encourager ce funeste dégoût de la vie, cette rage inconcevable d'attenter à ses jours. Le vrai chrétien attend la mort, le furieux seul y court. Hélas ! elle n'est que trop commune, cette frénésie détestable et les scènes d'horreurs qu'elle multiplie chaque jour avec une si effrayante progression ne font que trop couler des pleurs à la religion et à l'humanité. Des vieillards, des femmes, des enfants, des hommes dans la vigueur de l'âge s'ensevelissent, de leurs propres mains, dans le suaire de la mort.... Il semble qu'une aveugle fatalité les entraîne.... il semble que le démon du suicide ait fixé son empire parmi nous, qu'il étende sur nous un glaive de destruction, un sceptre ensanglanté.

Où courez-vous, malheureux ?... Pourquoi précipiter vos pas dans l'abîme du tombeau ? pourquoi désertier lâchement le poste que la Providence vous avait assigné ? Pourquoi frustrer la société des droits qu'elle a sur vous ? Pourquoi tromper vos destinées ? Qu'irez-vous présenter devant le tribunal du souverain juge que vous affrontez avec tant d'audace ? une vie toute criminelle, couronnée par une mort plus criminelle encore. Quelle excuse alléguerez-vous pour justifier vos forfaits ? les sophismes d'une fausse philosophie, ennemie de la révélation et des mœurs ? Ah ! que de regrets suivront cet acte de fureur et de désespoir !... Combien vous vous repentirez d'avoir levé sur vous un bras sacrilège et meurtrier ? Mais à quoi vous servira ce tardif repentir, si ce n'est à vous tourmenter sans relâche durant l'éternité ? quelle flétrissure vous allez imprimer sur votre nom dans la mémoire des hommes ! quel honteux souvenir pour ceux qui vous sont unis par les liens du sang ou de l'amitié ! quel scandale pour d'autres insensés qui ne chercheront qu'à s'autoriser dans leur affreux délire ! quelle ignominie

pour ce siècle qui peut d'ailleurs se glorifier de ses lumières !...

Ah ! sentez mieux tout le prix de la vie, faites un meilleur usage de ce présent des cieux, que tous vos moments soient remplis par des œuvres utiles, et l'ennui ne viendra point s'emparer d'un cœur où il ne trouverait aucun vide. Fuyez cette maudite liberté qui vous apprend à déposer le fardeau dès l'instant qu'il vous pèse. Ne lâchez point la bride à ces passions violentes qui conduisent tôt ou tard à la perdition leurs misérables esclaves. Retournez à la vertu sans laquelle on ne peut être maître de soi. Pratiquez la religion qui seule peut nous préserver des fureurs et du libertinage de l'esprit et du cœur. Fournissez la tâche pour laquelle vous avez été placés sur la terre, et vous attendrez avec patience que l'ange de la mort commande à votre âme de quitter sa prison ténébreuse et de s'envoler sur ses traces au sein de l'Eternel. Vous attendrez, sans le hâter, ce moment où votre poussière sera rendue à la masse commune d'où le Seigneur l'a tirée pour en former votre corps.

Soupirez, à la bonne heure, après votre délivrance, après le bonheur d'habiter avec Jésus-Christ ; l'Apôtre vous le permet et vous le pouvez ; mais ne refusez pas de continuer le combat, si Dieu le juge expédient à sa gloire et au salut de votre âme. Que vos gémissements, ainsi que ceux du prophète s'élèvent du milieu des habitants de Cédar, vers la Jérusalem d'en haut, mais que votre résignation l'emporte sur tout autre sentiment. Criez avec Israël que depuis longtemps vous êtes captifs dans Babylone et que vous désirez ardemment de sortir d'un séjour si pernicieux à l'innocence. Mais attendez que le grand législateur prononce la révocation de votre captivité ; gardez-vous de rien entreprendre sur ses droits. Réservez cette force stoïque dont vous faites trophée pour supporter la mort quand Dieu vous l'enverra, pour mourir de la mort des saints, pour mourir sans regrets et sans déchirements ; ne la prodiguez pas si cruellement pour vous. Le chrétien doit attendre le signal de la retraite, le devancer est un attentat condamné par les lois divines et humaines ; ne craignez pas la mort, la religion vous approuve ; ne vous donnez point la mort, la religion le défend. Soyez toujours prêts à remettre le dépôt de la vie entre les mains de Dieu de qui vous la tenez, il serait horrible de tourner contre Dieu les marques de sa confiance en vous ? Malheur à vous ! si vous vous constituez dans un état d'indépendance, il vous sera funeste....

A Dieu ne plaise aussi qu'en m'efforçant de dissiper la crainte excessive de la mort, je veuille autoriser le combat singulier. Mais je ne vais pas plus loin ; il n'y a personne ici qui puisse en profiter. On ne saurait le regarder que comme la confusion la plus extravagante de toutes les notions du véritable honneur, un témoignage bien équi-

voque de bravoure dans ceux qui le provoquent, une manière atroce de se laver des torts que l'on n'a pas, le renoncement de la société, la ruine des empires, le mépris le plus formel des règlements les plus sages, une semence de honte et de remords pour le vainqueur, une fausse excitation de vertu qui se pare des plus grands crimes, un préjugé barbare, digne de sa féroce origine et des siècles qui l'adoptèrent; inconnu dans les temps antiques si féconds en héros, délaigné par les chrétiens les plus renommés, et abandonné à ces bêtes cruelles accoutumées à étouffer les lois de la nature et de la conscience; le dernier degré de la brutalité où les hommes puissent parvenir, et pour tout dire en un mot, l'infraction la plus manifeste des principes de l'Evangile.

Braves guerriers, ce n'est pas contre vos frères que vous devez tirer l'épée dont vous êtes armés, c'est contre les ennemis du dehors; que des maximes insensées ne vous fassent pas abreuver d'un sang précieux la terre qui vous vit naître; attendez que vous puissiez le répandre sur le champ de bataille pour la gloire du prince et le salut de l'Etat. Votre vie n'est point à vous, vous ne pouvez en disposer contre la défense des lois. Pourquoi ce bouillant courage est-il si mal employé? il pouvait être l'orgueil de la patrie et il en devient le fléau. Consultez la saine raison, elle vous apprendra que l'honneur d'un guerrier dépend d'une longue suite de vertus et non d'un acte d'emportement et de cruauté, ne bravez pas les menaces de la religion; on ne les brave jamais impunément.

Je ne puis finir ces réflexions sans examiner à la hâte une mauvaise conséquence d'un principe excellent en soi. Les jugements de Dieu sont terribles, disent quelques personnes, et c'est pour cela que nous craignons la mort, ou plutôt ce n'est pas la mort qui nous effraye, ce sont les suites de la mort qui nous font trembler....

Vous craignez les suites de la mort?.... Ah! descendez au fond de votre cœur, démêlez avec soin tous les artifices dont il s'enveloppe, et vous verrez que sous des apparences louables, vous vous déguisez à vous-même une crainte toute servile! vous découvrirez dans cette prétendue frayeur des jugements de Dieu l'effroi le plus prononcé qu'inspire le tombeau...

Vous craignez les suites de la mort?... Mais s'il en est ainsi, vous devriez soupirer après l'instant fortuné où la mort mettra un terme à vos débordements, où il ne vous sera plus possible d'augmenter le nombre de vos crimes; plus vous vivrez sur la terre, plus vous rendrez les suites de la mort terribles et formidables....

Vous craignez les suites de la mort?... mais le moyen d'atténuer cette crainte, c'est d'y penser souvent. Ce n'est pas le seul effet que produise la méditation de la mort, j'en réserve le développement pour ma seconde partie.

SECOND POINT.

Il n'est point de sujet qui doive être moins épuisé que celui de la pensée de la mort. A le considérer sous toutes les faces, c'est le moyen de lasser l'attention et de se rendre inutile. Pour éviter cet inconvénient, parmi les avantages que nous procure la pensée de la mort, je ne veux choisir que quelques-uns des principaux pour vous les exposer souvent et avec simplicité. La pensée de la mort nous fait estimer les biens de ce monde à leur juste valeur; elle nous fortifie contre les tribulations de la vie; elle nous préserve du péché: elle nous fait tenir prêts à paraître devant Dieu.

1° La pensée de la mort nous fait estimer les biens de ce monde à leur juste valeur. Ils ne réveillent l'ardeur de nos desirs, ils n'excitent notre cupidité, ils n'aiguillonnent la vivacité de nos appétits, les empressements de la convoitise, que parce que nous ne les apercevons qu'à travers le prisme de nos passions et que nous en exagérons l'importance. S'il nous était démontré qu'ils ne sont que vanité, nous les croirions plus dignes de notre mépris que de la possession de notre cœur. Le charme de l'illusion cesserait dès qu'ils nous paraîtraient tels qu'ils sont en effet.

Cependant, plus nous avons de l'attachement pour les objets terrestres, plus il nous sera pénible de nous en séparer. Pourquoi ne pas adoucir l'amertume de cette séparation en ruinant de jour en jour notre attache? En usant de ce monde comme n'en usant pas, suivant le conseil de l'Apôtre? Pourquoi ne pas nous dire à nous-mêmes, que quand le moment de mourir est venu, avoir joui pendant des siècles ou avoir joui une seule minute, avoir possédé l'univers ou avoir possédé une obole, c'est précisément la même chose? Pourquoi ne pas nous accoutumer à sacrifier par degrés les richesses qui échappent tôt ou tard de nos mains défaillantes? Pourquoi ne pas amortir la violence d'un coup si terrible et si assommant pour quiconque n'est pas averti? Pourquoi ne pas couper peu à peu les filaments et les racines par lesquelles nous tenons à la terre, avant que la coignée soit à la souche de l'arbre et en abatte le tronc?....

Lorsque placés sur le lit de la mort nous nous sentirons arracher à tout ce que nous avons de plus cher, et que la plus brillante fortune, que la puissance même, ne pourront nous acheter un moment de plus sur la terre, ah! que nos idées seront bien différentes de ce qu'elles avaient été durant les jours de notre santé, et que ce nouvel aspect va renverser de fond en comble la fermeté de nos systèmes et confondre l'illusion de nos sentiments sur la nature et la valeur des choses! Comme la lumière qui sortira du cercueil sera vive et pénétrante! Comme tout enchantement s'évanouira, comme tout prestige se dissipera! Comme tout ce que nous admirions da-

vantage paraîtra vil et méprisable ! Comme le monde semblera trompeur ! Comme nous nous reprocherons à nous-mêmes d'avoir pu fonder notre bonheur sur des objets fugitifs ! Or, mes frères, la pensée de la mort peut produire dès à présent ce que la mort elle-même produira inmanquablement. Elle nous transporte d'avance à ce moment redoutable, et ne nous cèle rien de ce qui doit s'y passer. Elle nous représente avec une affreuse vérité les plus lugubres événements. Elle anticipe sur la séparation générale de tous les objets des sens, de tous les genres de plaisirs, de toutes les jouissances possibles, sur la rupture de tous les biens de la nature, de toutes les amitiés humaines. Elle nous fait entrevoir le mystère de vanité que le dénouement qui s'approche nous dévoilera tout entier d'une manière si tragique.

Qui peut imaginer l'état d'une âme qui n'y a jamais réfléchi, dans ce fatal abandon de toutes les créatures, privée de tout appui, de tout support, de toute consolation et livrée à elle seule ?... Oh ! combien il s'est épargné d'angoisses celui qui a sérieusement pensé à ce délaissement universel ! il a rompu tous ses liens dans un temps où il lui était moins douloureux de les rompre ; ou plutôt il n'en a jamais contracté de fragiles, il s'est accoutumé à ne pas attendre son bonheur des créatures, ou il les a abandonnées avant qu'elles l'abandonnassent : *La figure de ce monde passe* (I Cor., VII, 31), et il n'en est point ému ; il avait mieux placé ses affections, tous les mouvements de son cœur étaient dirigés vers le ciel ; les idoles qu'adoraient la plupart des hommes s'anéantissent devant lui et il n'est point réduit à déplorer leur vanité pour la première fois ; on ne l'entend point exhaler sa douleur en plaintes lamentables, comme ce roi d'Amalec qui s'écrie sous le couteau de Samuel : Est-ce ainsi que la cruelle mort me sépare de ce que j'aimais le plus ! (I Reg., XV, 32.) Il voit tout ce qui périt du même œil dont il l'a toujours vu ; rien ne change pour lui, parce qu'il a tout pesé dans la balance du sanctuaire, parce qu'il a fondé son jugement et son amour sur la vérité qui ne change jamais.

2° La pensée de la mort nous fortifie contre les tribulations de la vie ; il n'est de souverain mal que celui qui est éternel, tout ce qui finit mérite à peine ce nom ; tout ce qui est momentané est léger, suivant la conséquence de l'Apôtre ; quelque grandes, quelque vives que soient les peines que nous endurons ici-bas, puisqu'elles auront un terme, peuvent-elles abattre, peuvent-elles émouvoir un cœur généreux et magnanime ? Or la pensée de la mort nous découvre ce terme et nous le rend présent, elle nous encourage à tout supporter, à tout souffrir encore quelques instants qu'il nous reste à passer sur la terre, dans la vue du poids immense de gloire qui nous sera révélé dans les cieux.

O sagesse ! o bonté ! qui le croirait que

la mort si horrible pour tout ce qui respire puisse devenir l'espérance de l'homme et sa consolation ? Grâce au souverain dispensateur de tout bien qui a mêlé d'absinthe la coupe même des plaisirs, afin de nous inspirer du dégoût pour cette terre d'exil, et de nous faire soupirer après la céleste patrie, et qui a condamné à la mort l'homme prévaricateur, afin que, devenu malheureux par la suite de son péché, il ne fût pas obligé de traîner éternellement le pénible fardeau de ses iniquités et de ses maux ; grâce à ce Dieu bienfaisant et miséricordieux qui, ayant forcé l'homme à conserver sa vie, par l'instinct le plus puissant, la lui rend néanmoins si insupportable que la dissolution lui paraît un gain et la mort un avantage, suivant la parole de saint Paul : Oh !... que celui qui souffre suspende ses gémissements et ses plaintes, la religion lui offre une source de consolations et de joies.... c'est l'attente de la mort.

Quand le Seigneur veut récompenser le roi Josias de sa fidélité dans l'accomplissement des préceptes de la loi, il lui fait dire par la prophétesse Holda : *Je vous réunirai à vos pères et vous serez enseveli en paix, afin que vos yeux ne voient point les maux que je dois faire pleuvoir sur Juda.* (IV Reg., XXII, 22.) Satisfait du courage de son serviteur dans les épreuves qu'il lui avait envoyées, le Seigneur veut lui en épargner de nouvelles, il l'appelle dans le séjour du bonheur, avant de répandre sur la fille de son peuple le calice de sa colère et de sa vengeance ; toute la vie de Josias n'a été qu'une chaîne de maux, il n'entre point dans les desseins du Seigneur de la prolonger davantage. Josias a vaillamment combattu pour l'indépendance de sa patrie, il est juste qu'il se repose de ses travaux, à l'ombre du trône immortel de Jéhovah. Josias a rempli tous les devoirs du rang suprême, il ne lui reste qu'à recevoir la couronne impérissable de la main du souverain rémunérateur : au moment où le bouleversement général va commencer, une mort précipitée termine sa carrière.

O mort, viens donc, je t'implore comme ma libératrice ; je me jette dans ton sein pour y trouver un soulagement que je ne puis trouver dans la vie, je réclame de toi un repos qui me fuit ; je sais que tu anéantiras le monde avec ses amertumes ; que tu ne laisseras subsister que les biens immuables et purs de l'éternité. C'est pour cela que je te demande un asile inviolable et un remède universel.

3° La pensée de la mort nous préserve du péché, c'est l'assurance que nous en donne l'Esprit de Dieu dans le livre de l'*Ecclésiastique* : *Souvenez-vous de votre fin dernière et vous ne pécherez jamais.* (Eccli., VII, 40.) Ah ! si l'homme emporté par la fougue de ses passions et déjà sur le penchant de sa ruine, se disait à lui-même : Malheureux, que vas-tu faire ? la mort peut te surprendre la main dans le crime et te livrer à la

justice irrévocable d'un Dieu vengeur ! tel tu sortiras de la vie, tel tu seras pendant l'éternité ; peut-on croire que cette terrible pensée ne suspendit au moins la violence des plus fortes inclinations. N'en doutez pas, mes frères, le pécheur ne s'enivre dans la coupe de la prostitution, que parce qu'il ne pense pas à la mort ; mais qu'il vienne à en faire le sujet de ses méditations sérieuses et vous le verrez obéir en pâlissant à ce frein salutaire et s'éloigner en frémissant de l'objet qui flattait auparavant ses penchants.

Admirable effet de la pensée de la mort ! on a vu, par sa puissance, des hommes vertueux persévérer dans la justice ; on a vu ceux qui étaient près de succomber, s'armer d'une nouvelle vigueur et résister avec succès aux attraits de la volupté ; on a vu des pécheurs invétérés sortir de la fange du vice et rompre les plus longues habitudes ; on a vu l'image de la mort opérer des prodiges de conversion et changer tout à coup des vases d'ignominie et de honte en vases d'élection ; on a vu les Bruno, les Borgia, les Rancé, porter dans la solitude les vives émotions causées par le spectacle de la mort et donner à Dieu des cœurs naguère épris des charmes du monde et des douceurs des liaisons humaines, renoncer aux fluctuations de leur caractère et se fixer pour toujours dans le service du Seigneur ; on a vu la clémence divine se servir de ce moyen, pour rappeler à la vertu des prodigues, qui erraient, loin de son royaume, dans des contrées assujetties au démon.

Mais d'où vient que cette pensée ne frappe pas tous les cœurs de terreur et d'effroi ? d'où vient qu'elle n'empêche pas plus de crimes ? d'où vient que tant de pécheurs s'endurcissent dans la révolte, malgré l'appareil de la mort et toutes les leçons qu'elle donne ?...

Grand Dieu ! c'est un secret que vous dérobez à nos faibles regards, et que vous tenez enfermé dans les mystérieux abîmes de votre justice éternelle. Tout ce qu'il y a de certain, mes frères, c'est que vous devez trembler pour votre salut, si la pensée de la mort ne vous ramène pas des voies de l'iniquité. Dieu n'a pas de digne ordinaire plus forte à opposer au torrent de vos passions et il faut presque un miracle de la grâce, quand la pensée de la mort demeure infructueuse.

4^e Enfin, la pensée de la mort nous fait tenir prêts à paraître devant Dieu ; le temps de la mort étant si incertain pour nous et pouvant être si proche, de quels noms méritons-nous d'être appelés, si nous négligeons de nous tenir prêts à tout moment ? Veillez, nous dit le Sauveur du monde, parce que mon avènement ne sera point prévu ; veillez, parce que si le père de famille savait l'heure à laquelle le voleur doit venir, il se tiendrait sur ses gardes et ne permettrait pas que sa maison fût la proie de la rapacité et du brigandage ; veillez, parce que si le Seigneur prémunit quel-

ques-uns de ceux qu'il veut sauver contre toute surprise, bien plus souvent encore il frappe quand on y pense le moins.

A la mort il n'y a rien qu'on ne voulût donner pour son salut ; pendant la santé on n'y pense seulement pas ; on ne veut rien faire quand on le peut ; on voudrait tout faire quand on ne peut plus rien : étrange illusion ! le genre humain n'en reviendrait-il donc jamais, après tant d'exemples ?...

Quoi ! le tonnerre de la colère divine gronde sur nos têtes et nous nous étourdissons pour ne le pas entendre ? un effroyable volcan couve sous nos pas, et nous marchons sans crainte ; de toutes parts des dangers nous menacent et nous les méprisons !.. Quelle folie ? A l'air d'indifférence que nous montrons, ne dirait-on pas que l'inférieur serpent nous a persuadé comme aux premiers coupables que nous ne mourrons pas, ou bien qu'il a tellement renversé notre entendement, que nous sommes devenus incapables d'être attentifs au son de la cloche funèbre qui annonce le trépas !...

Infortunés mortels, réveillez-vous donc et considérez les symptômes de la mort qui se déclarent avec tant d'évidence : la fosse est ouverte, elle réclame sa proie, elle vous appelle dans ses entrailles. Autour de vous tout est couvert des symboles de la désolation et du deuil, le juste juge va paraître ; déjà il fait briller le glaive vengeur dans ses mains éternelles ; il ne vous reste qu'un moment... Ah ! mettez à profit ce précieux moment ; réglez sans délai les affaires de votre conscience, ramassez des provisions pour la saison mauvaise, entrez dans les dispositions dont la fatale absence va vous causer de si cuisants remords, employez l'intervalle qui vous est encore réservé, selon les vœux que les approches de la mort doivent inspirer au chrétien. Que les avertissements du Fils de l'homme ne soient pas perdus pour vous, ne vous abandonnez pas à un lâche sommeil, afin que, quand il frappera à la porte, vous puissiez lui ouvrir avec confiance.

La pensée de la mort est trop désespérante, dit-on, pour pouvoir s'y arrêter longtemps. Si l'on avait sans cesse devant soi tout l'appareil des funérailles et ce cercueil et ces derniers langes de notre misère et ce morne silence qui règne dans l'empire des morts, pourrait-on vivre dans ce monde ? Le moyen de s'occuper d'autre chose avec une si triste pensée ?...

On ne pourrait pas s'occuper d'autre chose, et plutôt à Dieu qu'on eût moins de sollicitude pour le lendemain qui n'est pas à nous !... Plût à Dieu qu'on songeât moins à amasser des trésors pour des héritiers avides qui se les disputent en maudissant l'avare, et qui les dissipent avec plus de promptitude qu'ils n'ont été amassés !... plût à Dieu qu'on formât un peu moins de projets ambitieux et qu'on lut avec plus d'application ces paroles de l'Évangile : *Insensé, cette nuit même on te redemandra ton âme !* (Luc., XII, 20.)

On ne pourrait pas vivre dans ce monde ! Hélas ! hélas ! et quand nous ne vivrions plus que pour l'éternité, quel mal y aurait-il donc ? en serions-nous plus à plaindre, quand nous penserions un peu plus à la vie future qui ne nous paraît pas digne d'occuper nos loisirs ? quand nous ne vivrions plus d'une vie animale, mais d'une vie toute spirituelle, et que, nous apercevant de la caducité des choses humaines, nous mettrions nos espérances dans des biens plus solides ?...

On ne pourrait pas vivre !... mais les saints ont vécu et de plus longues années que les mondains ; la pensée de la mort a servi à modérer leurs passions et à prolonger leur vie, tandis que les mondains ont ruiné par l'intempérance et la débauche les forces de la nature et avancé le trépas....

On ne pourrait pas vivre !... dites, dites que la pensée de la mort vous empêche de vivre dans l'indépendance et au gré de vos désirs ; qu'elle vous réduit à votre juste mesure, qu'elle réprime cet amour-propre qui vous rend le fléau de la société ; c'est là ce qui vous déplaît et ce que vous ne voulez pas....

On ne pourrait pas vivre ! Ah ! ne prenez pas le change si facilement : ce n'est pas une pensée non interrompue de la mort que nous vous demandons, nous savons bien qu'il est impossible à l'homme de se fixer longtemps sur le même objet. C'est une pensée qui est censée subsister toujours en vous tant que vous ne faites rien de contraire à ce qu'elle produirait si elle était toujours présente, c'est une continuité qui s'explique bien mieux par ses effets que par l'acte....

Loin de vous, chrétiens, un langage aussi criminel ; la pensée de la mort n'est redoutable que pour ceux qui vivent dans le désordre. Elle ressemble à cette main céleste qui traça dans le palais de Balthazar des caractères sinistres et plongea cet impie dans la consternation et le désespoir. La pensée de la mort n'accourt avec furie que pour troubler les plaisirs du mondain et empoisonner ses orgies ; mais elle produit un tout autre effet sur l'esprit du chrétien ; elle se fait regarder dans les principes de la foi, comme une amie ; importune il est vrai, pour nos intérêts les plus chers, et non comme une ennemie qui se plaît à tourmenter sans but et par malice.

Loin de vous de nous reprocher de venir ici réveiller des idées qui vous attristent, rassembler des images sombres et désolantes, vous rappeler un souvenir qui n'est, selon la chair, que trop profondément empreint dans votre âme. Hélas ! mes frères, à qui parlerons-nous de la mort, si ce n'est à ceux qui, remplis d'espérance pour l'avenir, ne doivent pas craindre le seul moyen de les voir s'accomplir et se réaliser ? Hériterions-nous à vous proposer de méditer sans cesse sur la fin de l'homme, quand un ancien nous dit que toute la vie des sages est une continuelle méditation de la mort.

Qui est-ce qui voudra nous entendre discourir du passage à l'immortalité, si les disciples du Christ refusent de nous prêter une oreille attentive ?...

Pour moi, je ne veux désormais avoir de plus sérieuse occupation que celle de me préparer à mourir dans le Seigneur : toujours cet inséparable censeur veillera sur mes sens ; toujours ma pensée errante parmi les tombeaux interrogera leurs tristes habitants, pour apprendre d'eux à quoi aboutissent les vastes prétentions de l'homme. Si je rencontre la pourriture, je lui dirai avec Job : *Vous êtes ma mère.* (Job, XVII, 14.) J'appellerai les vers des noms les plus tendres, je ne cesserai de regarder le sépulcre comme devant être ma demeure jusqu'au réveil général ; je me préparerai mon lit dans les ténèbres, et là, environné des débris de l'humanité, couvert de cendre et de cilice, dans l'humiliation de mon âme, je m'écrierai avec saint Paulin : Etre des êtres, apprenez-moi à mourir, avant ma mort, d'une mort évangélique, à mourir à tout volontairement d'esprit et de cœur, avant de mourir réellement et par nécessité. Apprenez-moi à user de la pensée de la mort pour éteindre le feu de mes passions. Apprenez-moi à me familiariser avec la mort, afin que, lorsque votre ange descendra pour trancher le fil de mes jours et m'arracher d'entre les bras de mes amis et de mes proches, il me trouve disposé à ce grand sacrifice. Hélas ! ce ne sont pas les années qui donnent de l'assurance, mais une bonne préparation ; l'habitude de vivre ne fait qu'en accroître le désir. Donnez-moi donc de me préparer sans relâche à la mort et d'en supporter le coup pour l'expiation de mes péchés et le salut de mon âme. Amen.

SERMON XVI.

SUR LE PURGATOIRE.

Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum, ita desiderat anima mea ad te, Deus. (Psalm. XLI, 2.)

Comme le cerf altéré soupire après l'eau des fontaines, ainsi mon âme demande à se rafraîchir en vous, ô mon Dieu !

Telles sont les paroles que l'Eglise met à la bouche de tant de fidèles qui expient dans le purgatoire les fautes vénielles dont ils étaient coupables, en sortant de ce monde, ou qui achèvent de satisfaire à la justice divine, pour la peine temporelle qui est due au péché, après qu'il est remis. Quant à la coule et quant à la peine éternelle, des désirs et des vœux pour un sort plus heureux sont dans la nature, et l'homme ne perd jamais l'espérance de l'atteindre, que quand les décrets éternels lui ravissent sciemment cette consolante ressource. Ainsi les âmes détenues dans les lieux expiatoires, ne cessent de soupirer après leur délivrance et de la demander à Dieu, par l'intercession des élus glorifiés, et par les suffrages de ceux qui traînent encore une pénible existence dans cette terre d'exil.

Pauvres infortunés ! vos cris plaintifs ne pénétrèrent pas jusqu'à nous, où nous les repoussons dans la folie de nos systèmes, et dans la dureté de nos cœurs. Vous avez beau gémir sous la main du Très-Haut, nous nous imaginons que vos tourments ne sont point réels, où nous nous accoutumons à les considérer avec indifférence !...

Que faisons-nous, chrétiens ? nos vaines déclamations peuvent-elles anéantir les arrêts d'un Dieu juste et les lieux qu'il a creusés pour les exécuter ? Pendant que nous nous amusons à disserter sur l'existence d'un purgatoire, nos parents, nos amis souffrent, et le temps se passe, sans qu'ils reçoivent de notre part le plus léger adoucissement. Cependant, ces mêmes sentiments d'humanité dont nous faisons parade, et qui nous portent à révoquer en doute la réalité de leurs souffrances, plus éclairés, mieux dirigés, suffiraient pour détruire l'effet qui nous afflige. Insensés ! nous crie le Prophète, écoutez, et devenez plus sages : *Stulti, aliquando sapite. (Psal. XCIII, 8.)*

Il existe un purgatoire pour les fidèles qui, étant morts dans la justice, n'ont point achevé de satisfaire à Dieu : première vérité, premier point ; il est possible de soulager par vos bonnes œuvres les âmes des fidèles détenues dans le purgatoire, seconde vérité, second point.

PREMIER POINT.

Jamais on ne connut mieux les contradictions et les faiblesses de l'esprit humain que dans les siècles raisonneurs, parce que jamais on n'en fit une plus triste épreuve. Quand on parle de l'éternité des peines de l'enfer, devant la plupart des hommes du monde, ils en sont révoltés ; ils ne peuvent concevoir que Dieu punisse sans fin et sans relâche les fautes d'un mourant ; ils aiment à se persuader que Dieu mettra des bornes à sa colère. Ne sachant que faire de l'âme des méchants, ne pouvant ni la damner ni les mettre avec les bons, jusqu'à ce qu'ils se soient acquittés envers la justice de Dieu, des châtimens temporaires et passagers leur paraissent plus conformes à la bonté céleste. Mais quand on parle devant ces mêmes hommes des souffrances d'un purgatoire, on les entend s'exhaler en plaintes indisciplinées ; ils font tout ce qu'ils peuvent pour en ruiner la croyance ; ils ne l'épargnent pas plus que celle de l'éternité des peines de l'enfer. Que voulez-vous donc, hommes inconséquents ? quand est-ce que vous serez d'accord avec vous-mêmes ? quand est-ce que vous cesserez d'avoir un poids et un poids, une mesure et une mesure ? Chose abominable devant Dieu ! quand est-ce que vous imposerez un frein à cette fatale licence, qui vous met les armes à la main contre la religion et ses mystères, qui vous porte à attaquer, l'une après l'autre, les grandes vérités de la foi, et à vous entourer de débris et de ruines ?...

L'existence d'un purgatoire pour les âmes

saintes qui sont redevables à la justice divine, n'est point un problème pour le chrétien, et elle ne saurait l'être. Cet article est fondé sur des preuves, aussi solides qu'aucun autre article quel qu'il soit ; je vais vous en offrir quelques-unes ; je laisse de côté toutes celles qui ne paraîtraient point convaincantes à un esprit exempt de préjugés ; je ne veux pas étaler en pure perte une vaste érudition, et chercher à repaître votre piété de raisons dont j'aurais de la peine à me contenter moi-même ? Je ne veux pas non plus entrer dans des discussions purement théologiques, et traiter devant vous des questions sur lesquelles l'Eglise n'a rien prononcé. A Dieu ne plaise, que je prête de fausses armes à la vérité, comme si elle n'était pas munie de la force nécessaire pour se défendre seule avec avantage. A Dieu ne plaise que j'oublie jamais les sages réglemens du concile de Trente (24), qui ne permettent point qu'on avance, ni qu'on agite sur cette matière des choses incertaines, et qui ont quelque apparence de fausseté ; qui défendent comme un sujet de mauvaise édification pour les fidèles, tout ce qui tient à une inquiète curiosité, tout ce qui mène à la superstition, tout ce qui ressent un intérêt sordide et messéant. Fidèle à ce dessein, je souhaiterais même, pour faire tomber toute prévention, sans néanmoins m'écarter en rien du sentiment commun, établi parmi nous, de ne dire précisément que ce qu'avouent nos adversaires les plus modérés et les plus sages.

Je consens donc, en protestant toutefois contre l'abus qu'on pourrait faire de ma concession, je consens, dis-je, qu'il soit difficile de découvrir le purgatoire dans cette multitude de passages de l'Ancien Testament que des controversistes inconsiderés ont coutume d'entasser sans discernement et sans choix. Je consens à passer sous silence ces paroles de Michée : *Quand je serai assis dans les ténèbres, je porterai tout le poids de la colère du Très-Haut, jusqu'à ce qu'il juge ma cause. Alors il me fera passer à son admirable lumière, et je contemplerai sa justice. (Mich., VII, 8, 9.)* Je consens qu'on ne puisse rien conclure formellement de ce que chante le Psalmiste : *Vous nous avez conduits, Seigneur, par le feu et l'eau dans le lieu de votre repos. (Psal. LXXV, 12.)* Je consens enfin à ne point faire usage de ce verset de Malachie : *Le Seigneur sera comme un feu dévorant ; il purifiera les enfans de Lévi et les rendra semblables à l'argent affiné. (Malach., III, 3.)* Mais que dire de ces mots de l'Apôtre, écrivant aux Corinthiens : Si sur le fondement de Jésus-Christ on bâtit avec de l'or, des pierres précieuses, ou avec du bois, du foin, du chaume, l'ouvrage de chacun sera connu, car le jour du Seigneur fera voir ce qu'il est ; parce qu'il sera découvert par le feu, et que le feu mettra à l'épreuve l'ouvrage d'un chacun. Que si l'ouvrage que quelqu'un aura élevé subsiste, il en recevra la récompense ; que si, au contraire, l'ouvrage

que quelqu'un aura élevé, est consumé, il en souffrira la perte; et pour lui il sera sauvé, mais comme ayant passé par le feu : *Ipse autem salvus erit, sic tamen quasi per ignem.* (I Cor., III, 11 et seq.) Je ne vous dissimule point que ce passage a toujours paru très-difficile aux plus savants interprètes, et qu'il présente des obscurités impénétrables. Mais on ne saurait disconvenir que, dans ce qu'il offre de clair, il ne s'adapte à la croyance d'un purgatoire, et que les Pères, à qui l'Esprit de Dieu a donné de connaître le vrai sens des Ecritures, ne l'aient généralement entendu de ce dogme sacré. On voit un fondement inébranlable, sur lequel quelques élus bâtissent un édifice qui lui ressemble, mais que d'autres déparent, en y mêlant des matériaux fragiles ou combustibles. Si l'édifice des premiers résiste à l'ardeur des flammes dévorantes, celui des derniers n'a pas la même consistance dans toutes ses parties; et c'est beaucoup pour eux, qu'ils ne soient pas consumés avec leur ouvrage. La purification, dont parle l'Apôtre, se fera-t-elle dans le ciel? il serait absurde de le penser; le séjour des délices n'admet aucune peine. Cette purification se fera-t-elle après la résurrection? il ne serait pas moins absurde, parce qu'il s'ensuivrait que les corps des élus ne seraient point impassibles, et qu'ils pourraient être souffrants et glorifiés tout ensemble.

Voici qui est plus fort et plus décisif : c'est le sentiment de Judas Machabée, lequel, lors même qu'on ne lui accorderait pas l'inspiration que tout lui assure, servirait du moins à nous faire connaître la croyance de la Synagogue, à une époque où elle était encore l'autorité infaillible sur la terre. Ce grand homme ne regardait pas la résurrection des morts comme l'unique motif de sa religieuse démarche; il considérait aussi qu'une miséricorde infinie était réservée à ceux qui étaient morts dans la piété, et que les péchés véniels, dont ils s'étaient rendus coupables dans cette vie, pouvaient être expiés dans une autre : *Considerabat quod hi, qui cum pietate dormitionem acceperant, optimam haberent repositam gratiam.* (II Mac., XII, 45.) Il ne sert de rien de refuser à ce livre sa canonicité, puisque, tout incontestable qu'elle est, je ne prétends le faire valoir que comme monument historique, renfermant un article de foi des Juifs de ce temps-là. Il ne sert pas davantage de nous opposer les anathèmes de Jésus-Christ contre les traditions pharisaïques. La croyance d'un purgatoire venait de l'Esprit de Dieu, et n'était pas du nombre de ces traditions condamnées par le Législateur des chrétiens, puisqu'elle a passé dans son Eglise et s'y est propagée du consentement de ceux qui devaient bien savoir ce qu'il avait rejeté, ou ce qu'il avait approuvé.

Mais ce qui établit le purgatoire d'une manière invincible, c'est ce que dit notre

divin Maître dans son Evangile : *Quiconque aura parlé contre le Fils de l'homme, il lui sera pardonné; mais quiconque aura parlé contre le Saint-Esprit, il ne lui sera pardonné ni dans le siècle présent, ni dans le siècle à venir.* « *Neque in hoc sæculo, neque in futuro.* » (Matth., XII, 32.) Certes, s'il n'existait pas d'état d'expiation dans un monde futur, le Docteur de la nouvelle alliance ne se serait pas exprimé de cette manière; il n'aurait pas voulu induire ses disciples en erreur, en leur faisant entendre qu'il est des péchés qu'on peut expier après la mort, comme pendant la vie, et qu'il en est d'autres entièrement inexpiables. Mais s'il est un état d'expiation après la mort, ce ne peut être l'état des bienheureux dans le ciel, ni celui des réprouvés dans l'enfer : l'un et l'autre demeurent irrévocablement fixés. Suivant la croyance de l'Eglise, il n'y a point de pénitence pour les damnés, ni de révolution pour les élus; ils doivent être constamment les uns et les autres ce qu'ils sont en entrant dans la gloire ou en tombant dans l'abîme. Reste donc que ce soit un état intermédiaire, l'état des justes qui sont encore souillés en sortant de ce monde, et vont se purifier ailleurs *par des peines secrètes, mais qui ne sont point expliquées*, comme parle Bossuet (25), *de la même sorte par les saints docteurs.*

Ne croyez pas, chrétiens, que mes interprétations soient arbitraires, dénuées d'autorité et de fondement. C'est ainsi que, dans tous les temps et dans tous les lieux, on a entendu ces passages; et si quelquefois la piété leur a attaché un sens allégorique, on n'en a pas moins conservé toute la force du sens littéral, tel que je viens de le répéter; et, par ce sens littéral, la doctrine du purgatoire est inébranlablement appuyée. C'est par ces passages qu'on a repoussé, combattu les erreurs qui se sont élevées dans le moyen âge au sujet du purgatoire, et qu'on a expliqué, développé, défendu la vérité catholique; ce sont ces passages que les plus célèbres controversistes n'ont cessé d'employer avec tant de gloire et de succès contre Luther, Calvin, Zuingle, Bernardin Ochin et les autres prétendus réformateurs du xvi^e siècle.

Que si nous étions forcés d'abandonner cet appui inébranlable, oserait-on espérer que la foi catholique serait renversée de fond en comble! Espérance frivole! elle ne serait nullement affaiblie, pas même entamée; elle subsisterait entière dans l'enseignement de nos Pères. Saint Grégoire de Nysse nous apprendrait qu'à la sortie du corps, l'âme du juste ne peut devenir participante de la Divinité, si le feu du purgatoire ne consume les immondices qu'elle s'est pour ainsi dire attachées par le péché. *Nisi maculas, animo immistas, purgatorius ignis abstulerit.* Saint Augustin nous dirait qu'il est constant que le fidèle, qui emporte de ce monde quelques taches légères, souf-

frira des peines temporelles avant le jour du jugement; mais qu'il ne sera point jeté dans l'étang de feu. Saint Grégoire le Grand nous enseignerait qu'il faut admettre pour des fautes peu graves un état expiatoire dans lequel, après cette vie, quelques âmes sont purifiées, tandis que d'autres sont condamnées aux flammes de l'enfer pour des fautes plus graves. Saint Eusèbe Emissène nous assurerait que ceux qui ont mérité d'être punis temporairement passeront comme par des flammes embrasées, comme par des torrents de feu. Saint Grégoire de Nazianze nous parlerait de ce qu'il appelle le dernier baptême, qui doit séparer la matière de l'esprit, et en enlever les moindres vices: *Vitiique levitatem assumit*. Saint Jérôme, saint Paulin, saint Anselme, saint Bernard, nous tiendraient le même langage, figuré pour le genre de peine, mais propre et littéral pour le fond; et de ce parfait accord, de ce consentement unanime, il sortirait un jugement irréfutable en faveur de l'existence d'un état d'expiation pour les fautes vénielles après la mort; il en résulterait la croyance du purgatoire.

Les bornes peu étendues d'un discours ordinaire ne permettraient pas d'entrer dans de plus grands développements, et la brièveté, dont je me suis imposé le devoir, me le permet encore moins. Au reste, je crois en avoir assez dit pour vous convaincre que la foi d'un purgatoire est étroitement liée à la masse imposante, indestructible de la révélation, et qu'on ne pourrait y porter atteinte, sans renverser du même coup l'édifice tout entier. Respectons à jamais ce dogme salulaire où brillent de toutes parts les perfections infinies du Très-Haut: sa sainteté dans la punition du péché, le moins indigne de pardon; sa justice, dans le discernement impartial de la culpabilité; sa clémence, dans la permission qu'il accorde à tous les membres de l'Eglise d'intercéder pour le coupable et de le racheter, en quelque sorte, par leurs bonnes œuvres; sa charité immense, dans cette union intime de tous les croyants entre eux, dans cette communauté de biens spirituels qui est l'essence et la merveille de l'union. De quel poids peuvent être les railleries des incrédules, les sarcasmes des libertins? où est la vérité qu'ils ne se soient permis de blasphémer? où est le rêve qu'ils n'aient point enfanté dans leur délire? où est la vertu qui ait été à l'abri de leur superbe dédain? où est le vice qu'ils n'aient osé préconiser? De quel poids peuvent être les sophismes des hérétiques?... N'avons-nous pas, dit l'Apôtre, pour leur imposer silence, la parole de Dieu, dont la certitude est affermie, et qui est comme une lampe allumée dans un lieu ténébreux, jusqu'à ce que le jour commence à nous éclairer, et que l'étoile du matin se lève dans nos cœurs? (II *Petr.*, I, 19.) Ne sommes-nous pas persuadés, avant toutes choses, que nulle des paroles prophétiques de l'Ecriture ne s'explique par une interprétation particulière, mais par

l'autorité de l'Eglise, à qui l'Esprit de vérité en a confié le dépôt? N'avons-nous pas les prières pour les morts, dont l'usage nous conduit à la croyance du purgatoire, puisque, sans cette croyance, les prières deviendraient inutiles et dérisoires?... Il vous sera plus facile de tirer cette conséquence, après que vous aurez entendu ma seconde partie. Je vous en laisse le soin.

SECOND POINT.

Je n'ai jamais récité cet article du Symbole: *Je crois la communion des saints* (*Offic. Eccl.*), sans éprouver une vive émotion et sans rendre grâce à Dieu le Père qui, par la lumière de la foi, m'a associé au sort et à l'héritage des saints. *In partem sortis sanctorum*. (*Colos.*, I, 12.) Cette belle portion de l'Eglise de Jésus-Christ qui triomphe déjà dans les cieux, intercède auprès de l'arbitre suprême pour les fidèles qui souffrent dans le purgatoire et pour ceux qui combattent encore sur la terre; et elle en reçoit à son tour un tribut de reconnaissance et d'honneur. Tout le bien que nous faisons ici-bas non-seulement est commun entre nous, mais encore il va embellir la couronne des élus du Seigneur et porter quelques rafraîchissements à nos frères qui gémissent dans un état d'expiation; et ces âmes un jour élevées au faîte du bonheur se souviendront dans le sein de la gloire des compagnons de leur infortune et de ceux qui les ont aidées à en sortir. Avouons-le, chrétiens, si cette communion des saints n'était l'ouvrage de Dieu, elle serait le chef-d'œuvre du cœur le plus aimant et de l'esprit le plus éclairé. Mais quel autre qu'un Dieu, l'auteur de tout don excellent, a pu former le plan d'une si admirable économie, d'une si parfaite confraternité?...

D'après cette seule considération, sans aucun autre motif, je n'eusse pas hésité d'avancer qu'il est possible de soulager par nos bonnes œuvres les âmes qui sont détenues dans le purgatoire. Mais combien je dois être ferme dans mon assertion, quand je puis me glorifier de compter en ma faveur l'autorité des saintes Ecritures et de la tradition et la pratique la plus constante et la plus universelle de l'Eglise!...

Nous voyons dans un livre que j'ai déjà cité cette sentence mémorable qui tranche toute difficulté et qui établit sans réplique la prière pour les morts. *C'est une sainte et salulaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés*. (II *Mac.*, XII, 46.) Nous y voyons en même temps la maxime confirmée par l'exemple. Le vaillant capitaine, qui avait triomphé à la tête des légions du Seigneur, fit une collecte et envoya à Jérusalem une somme considérable afin qu'on offrît des sacrifices pour les péchés des soldats qui avaient été tués dans le combat. Précieuse coutume! Elle ne s'est point éteinte avec le flambeau du judaïsme. Nous en avons hérité et nous en faisons gloire. Et nous aussi nous répétons avec la Synagogue: *C'est une sainte et salulaire*

pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés.

Chrétiens, qui pourrait désormais s'en rapporter à des hommes qui ne rougissaient pas d'assurer que nous n'avons pour nous aucun texte de l'Ancien Testament ?... Ecoutez et jugez. Le vénérable Tobie parle ainsi à son fils : *Mettez votre pain et votre vin sur le tombeau du juste et gardez-vous d'en manger et d'en boire avec les pécheurs* (Tob., IV, 18), c'est-à-dire ces viandes que vous offrez à Dieu pour les morts sont destinées principalement aux pauvres et à ceux qui craignent Dieu, parce que leurs prières sont méritoires et dignes d'être exaucées ; parce que, dit saint Paulin, elles peuvent procurer quelque soulagement aux âmes des justes. Mais abstenez-vous de tout commerce avec les impies, qui n'est pour vous d'aucune utilité, d'aucun fruit, ni à la vie ni à la mort.

Le fils de Sirach, dans son *Ecclésiastique*, donne les mêmes leçons de piété et recommande les mêmes œuvres de miséricorde. La libéralité, dit-il, est agréable à tous ceux qui y participent durant la vie ; elle ne se borne pas là, elle s'étend même jusque sur les morts. Comment ? Si ce n'est en faisant aux pauvres des aumônes qui les portent à prier pour les fidèles détenus dans le purgatoire et qui prient elles-mêmes.

Dans le temps des apôtres, nous trouvons la pratique de la prière pour les morts. C'est saint Jean Chrysostome, c'est saint Augustin qui nous l'apprennent. Et d'où viendrait cette pratique ? pouvons-nous demander avec Tertullien, si elle ne venait de ces saints hommes qui l'avaient eux-mêmes reçue de Jésus-Christ. Quelle en serait la source, si elle en avait une autre que celle de la religion ? Serait-elle si respectée, si elle ne remontait à l'origine du christianisme, si elle n'avait été religieusement observée sous les yeux des apôtres ? N'en doutons pas, chrétiens, elle est aussi ancienne que l'Eglise ; elle s'est répandue avec l'Eglise, elle s'est perpétuée avec l'Eglise, et, pour vous le prouver, je n'aurais qu'à faire d'interroger ses docteurs et de compulser ses archives. Ses ennemis eux-mêmes paraîtraient devant vous et serviraient de témoins. C'est de la bouche des coryphées de la Réforme, c'est de la bouche de ses plus habiles sectateurs que sortirait l'aveu le plus formel de l'antiquité et de la perpétuité de la prière pour les morts. Mais je ne veux point souiller la parole de Dieu, en la faisant passer par des organes impurs. D'ailleurs, qu'ai-je tant à vous dire ? La cause peut être jugée, terminée en un instant. Ouvrez les liturgies les plus anciennes, les plus authentiques, vous y verrez la prière pour les morts en caractères ineffaçables. Dans les vives supplications qu'elle adresse à Dieu pour les besoins généraux de ses enfants, l'Eglise n'a garde d'oublier ceux qui sont décédés avec le signe de la foi et qui dorment d'un sommeil

de paix. Lisez les ouvrages des Pères, tous célèbres, tous recommandent le pieux usage d'intercéder auprès de la Miséricorde divine en faveur des morts ; consultez les conciles ; parmi les canons qui concernent cette matière, il n'y en a point qui établissent la prière pour les morts, mais il y en a qui en règlent l'ordre et l'économie, parce que l'usage en était constant et que les abus qui commençaient à s'y introduire en étaient eux-mêmes la preuve. Tournez-vous vers l'Orient, vers l'Occident, au Septentrion et au Midi, partout une voix unanime proclamera hautement les maximes des Machabées ; et demandez-le à l'histoire : Ceux qui ont attaqué l'utilité de la prière pour les morts n'ont-ils pas été retranchés du sein de l'unité avec les autres hérétiques, et ceux qui l'ont défendue n'ont-ils pas acquis la palme de l'immortalité tout aussi bien que les défenseurs des vérités les plus augustes ? Ne nous en tenons pas là. Il est utile de prier pour les morts : le faisons-nous ? Cependant la charité, notre propre intérêt, la justice nous le prescrivent comme un devoir.

1^o Je dis d'abord que la charité nous commande de prier pour ceux qui souffrent dans le purgatoire et de les soulager par nos bonnes œuvres. La charité !... Salut à ce nom révérent !... La charité !... Quels prodiges n'a-t-elle pas enfantés dans la durée des siècles ? C'est elle qui a brisé les fers des captifs, visité les infirmes, assisté les malheureux, vêtu ceux qui étaient nus ; c'est elle qui est descendue dans les détails les plus pénibles de la misère humaine pour en adoucir l'amertume ; c'est elle qui a couvert la surface de la terre de monuments destinés à distribuer perpétuellement ses bienfaits ; c'est elle qui, sous mille formes différentes, s'est étudiée à cacher ses bonnes œuvres, pour en sanctifier le mérite. Cette charité, qui ne meurt pas, selon l'Apôtre, nous abandonnera-t-elle quand il s'agit des âmes souffrantes dans un monde inconnu ? Parce que leurs peines ne frappent point nos regards, nous trouveront-elles insensibles ? Faut-il, pour nous émouvoir, qu'elles se présentent devant nous avec tout l'appareil de leurs supplices ? Ne nous suffit-il pas que les prophètes et les apôtres nous transmettent leurs gémissements, pour nous arracher à notre indifférence ? Et, si ce n'est pas assez des paroles de l'Esprit-Saint, ne serait-il pas à craindre que, quand bien même Dieu évoquerait quelques-unes de ces âmes détenues par sa justice, ce spectacle ne produisit aucune impression sur nous ? Que peuvent les prières les plus attendrissantes, quand le cœur ne dit rien ?...

Cependant telle est la force de la charité fraternelle, que la faux de la mort ne doit point en rompre les liens. Telle est son étendue, qu'elle doit embrasser tous les hommes sans exception et porter son tribut dans ces régions lointaines, où règne un repos silencieux. L'épouse, dit Tertul-

lien, repudie son époux autant qu'il est en elle, si elle ne prie pour lui, si elle ne sollicite pour lui du rafraîchissement, si elle n'offre pour lui le saint sacrifice tous les ans au jour de sa mort. Et le chrétien, conservera-t-il la plénitude, l'intégrité de ses droits, s'il ne remplit tous les devoirs que la charité prescrit envers les morts, s'il ne se conforme à la sainte et pieuse pratique de prier pour les morts, toute fondée sur la charité?....

2° Je dis ensuite que notre propre intérêt nous commande de prier pour ceux qui souffrent dans le purgatoire. On fera pour nous ce que nous aurons fait pour les autres. Notre mauvais exemple tournera contre nous et servira à justifier la froideur et les retards qu'on portera dans notre dévotion. Hélas ! d'où vient que tant de personnes sont oubliées dans leurs tombeaux et que leur mémoire est entièrement perdue, comme si elles n'avaient jamais existé ? C'est que ces personnes s'étaient rendues coupables d'un inexcusable oubli envers ceux qui n'auraient jamais dû échapper à leur souvenir : c'est qu'elles ont cessé de prier pour des morts que tout leur faisait un devoir de recommander continuellement à Dieu dans leurs prières.

Un plus grand intérêt encore doit nous porter à prier pour les morts. L'Eglise, dit un homme savant (26), a voulu nous inculquer sans cesse, avec la croyance des autres mystères, celle de l'immortalité de l'âme et de la résurrection de la chair ; et c'est pour cela en partie qu'elle nous a obligés de prier pour les morts. Combien donc sommes-nous coupables, lorsque nous négligeons de nous acquitter de l'obligation qui nous est imposée ! Hélas ! nous ne pensons pas que notre âme est immortelle et que nous ressusciterons à la fin des temps ! de là cet attachement immodéré à des objets terrestres et cette lâche indifférence pour les biens invisibles ; de là ce malheureux penchant à suivre notre volonté propre et la violation la plus funeste de la loi du Seigneur....

Je vais plus loin. Comme nous devenons d'autant plus capables de servir ceux pour qui nous nous intéressons, que nous sommes plus unis à Dieu, et plus remplis de la frayeur de ses jugements, l'Eglise se sert de tous les moyens, de ceux mêmes de l'honneur et du bien général, pour nous porter à nous unir entièrement à notre Dieu, et à nous pénétrer de la crainte salutaire de sa redoutable majesté. Or, est-il rien de plus propre à produire ces admirables effets, que de nous identifier pour ainsi dire avec les morts que nous recommandons à Dieu, que de nous représenter à nous-mêmes que tôt ou tard nous tomberons entre ses mains, que nous comparaitrons devant le tribunal de sa justice, et que nous aurons besoin pour nous de cette même miséricorde que nous sollicitons

pour les autres avec tant d'ardeur et tant d'instance.

3° Je dis enfin que la justice nous commande de prier pour ceux qui souffrent dans le purgatoire. Hélas ! entendez, chrétiens, entendez les paroles lamentables qui sortent de ces lieux souterrains, creusés par les jugements du Seigneur pour l'entière abolition du péché. Il semble qu'elles prennent une teinte plus mélancolique et plus sombre dans ces jours d'expiation et de deuil. Puissent-elles n'être point infructueuses !....

Ayez pitié de moi, vous, au moins mes amis, parce que la main de Dieu m'a frappé : *Miseremini mei, vos saltem amici mei, quia manus Domini tetigit me.* (Job, XIX, 21.) Détenu loin de mon Dieu, je languis dans l'attente du bonheur inexprimable qui me mettra en possession de tout lui-même. Redevable à la justice de mon Dieu, j'achève d'accomplir en moi ce qui manque à la satisfaction que je lui dois. Je reconnais que le sang de mon divin Sauveur m'arrose constamment de ses flots ; je reconnais aussi que les trésors de l'Eglise ne sont pas fermés pour moi, et que j'y puise sans relâche d'ineffables consolations ; mais que ne joignez-vous vos prières, vos bonnes œuvres, aux mérites infinis de Jésus-Christ, aux suffrages de ses saints ? que ne faites-vous tout ce qui dépend de vous pour me soulager : *Miseremini mei.*

Descendants de ces êtres souffrants, le sang qui coule dans vos veines ne crie-t-il pas en leur faveur ? S'ils se traînaient ici-bas dans la misère, ne seriez-vous pas obligés de leur porter un prompt secours ? Vos obligations sont-elles anéanties par la mort ? Ne sont-elles pas devenues plus étroites à mesure que la position de vos ancêtres est devenue plus cruelle par l'éloignement d'un bonheur après lequel ils soupirent ardemment : *Miseremini mei.*

Héritiers de ces êtres souffrants, vous jouissez de leur bien, pourquoi oublier leur personne ? Du sein de l'opulence où ils vous ont placés, ne laisserez-vous échapper aucun soupir vers le ciel pour adoucir leurs tourments ? Refuserez-vous un verre d'eau froide pour étancher la soif brûlante qui les dévore ? *Miseremini mei.*

Hommes comblés des bienfaits de ces êtres souffrants, le temps est enfin venu d'acquitter votre dette, et de rendre avec usure ce que vous en avez reçu. Ah ! l'ingratitude, toujours si criminelle et si odieuse, l'est encore, ce me semble, davantage après la mort du bienfaiteur : *Miseremini mei.*

Amis de ces êtres souffrants, vous partageâtes leur sort ; jamais ils n'éprouvèrent de peine, qu'elle ne vint se doubler dans votre âme. Votre sensibilité est-elle maintenant émoussée ? N'êtes-vous plus leurs amis ? *Miseremini mei.*

O vous tous, qui que vous soyez, vous

n'êtes pas sans compter parmi les morts des personnes qui vous étaient unies par des liens chéris. N'oubliez pas à leur égard les devoirs de la justice, de la reconnaissance, de la charité. Ce ne sont pas des gémissements qu'elles vous demandent, dit saint Ambroise, mais des prières et des jeûnes. Que leur importent vos regrets et vos larmes? Des aumônes abondantes leur seraient plus utiles!...

Ames souffrantes! oui, nous vous entendons; vos cris sont enfin parvenus jusqu'à nous. Ils ont percé nos cœurs de douleur et de compassion. Nous ne vous refuserons plus le secours de nos suffrages. Puisse le Dieu élément et bon les avoir pour agréables, et les accepter dans sa miséricorde!... Chrétiens, vous êtes témoins des engagements que je contracte pour vous. J'ai la confiance que vous les ratifiez par votre assentiment. Hé quoi! serait-il possible que vous voulussiez renoncer à la communion des saints, en refusant de puiser dans le trésor de l'Eglise et en négligeant de l'accroître par vos travaux et par vos soins? Seriez-vous assez déraisonnables pour vous obstiner à porter le nom et les titres de vos pères, à jouir de leur héritage, à recueillir le fruit de la bienveillance de vos prédécesseurs, sans contribuer en aucune manière à leur bien-être dans l'éternité? Pendant que vous nagez dans les délices, souffrirez-vous qu'ils soient plongés dans une mer de tribulation et d'amertume? Par un excès de barbarie, les tiendrez-vous loin de la gloire et du bonheur parfait qui leur sont réservés? Vous les aimez, dites-vous; et comment le prouvez-vous? Ah! si vous les aimez sincèrement, faites, pour leur assurer un meilleur sort, tout ce qu'ils ont fait pour vous établir sur la terre; adressez à Dieu, pour la cessation de leurs épreuves, des vœux aussi ardents qu'ils lui en ont adressé pour vous obtenir une longue et solide prospérité.

O Dieu! j'ignore jusqu'à quel point vous daigniez accepter nos supplications pour ceux qui nous ont précédés dans le sommeil de la mort; vous seul le savez, parce que vous le déterminez. Quoi qu'il en soit, désormais je ne veux cesser de supplier votre adorable majesté de leur accorder un lieu de rafraîchissement, de lumière et de paix; de vous montrer à eux face à face, et de nous admettre un jour à la participation du même bonheur. *Amen.*

SERMON XVII-VIII.

SUR LA RÉPARATION DES OUTRAGES FAITS A JÉSUS-CHRIST.

Quanta malignatus est inimicus in sancto! (Psal. LXXIII, 3.)

Que de profanations, ô mon Dieu! l'ennemi n'a-t-il pas commises dans votre sanctuaire.

Le ministre de la parole a traversé le monde; et qu'a-t-il vu? une folle ivresse maîtrisant tous les cœurs, un délire inconcevable dominant tous les esprits; l'impiété reine du siècle, escortée de la dé-

bauche, de l'immoralité, de l'intérêt et de tous les vices; les habitants de la terre occupés de leurs projets temporels, comme s'ils ne devaient jamais mourir; s'étourdissant sur l'éternité, comme si elle ne devait jamais commencer pour eux; les choses de Dieu foulées d'un pied dédaigneux; les plus méprisables objets érigés en idoles et recevant un culte insensé; personne ne songeant à faire le bien, et tous se précipitant sans aucun frein vers le mal: *Omnes simul inutilis facti sunt.* (Psal. XIII, 3.)

Le ministre de la parole est entré dans le temple; et qu'y voit-il? le prêtre pleurant entre le vestibule et l'autel (*Joel*, II, 17); un petit nombre de fidèles choisis se frappant la poitrine, et s'efforçant par leurs gémissements de fléchir la vengeance céleste; tout l'appareil de la désolation et du deuil; toutes les marques les plus touchantes d'une fête expiatoire.

Pourquoi cette différence entre deux scènes qui se passent si près l'une de l'autre? Hélas!... c'est la même qui existe entre les enfants de Dieu et les enfants des hommes. Une ligne de démarcation a été tracée, et chacun met sa gloire à ne pas la franchir. Les uns ne respirent que pour les plaisirs; les autres que pour la pénitence: les uns, vils esclaves de la chair et du sang, s'éloignent de plus en plus du souverain bien, de la vertu; les autres, chargés de la croix de Jésus-Christ, le suivent pas à pas dans le chemin de l'immortalité bienheureuse: les uns, après s'être souillés de mille sacrilèges, s'endurcissent et se perdent; les autres ne cherchent qu'à les expier et à opérer leur salut.

Occupons-nous de ceux-ci sans négliger les autres, et disons-leur sans détour: Il n'est point d'objet dans la religion plus exposé à la profanation que Jésus-Christ dans la divine eucharistie, premier point; il n'est point d'autre victime d'expiation pour ces sortes de profanations, que Jésus-Christ dans la divine eucharistie, deuxième point.

PREMIER POINT.

Plus Dieu s'approche de nous, plus il s'expose à être outragé; plus il semble, dans son amour sans bornes, oublier sa grandeur infinie, plus nous l'oublions réellement nous-mêmes dans la perversité de notre cœur. Nos péchés sont en raison des points de contact que nous avons avec Dieu. Qu'il multiplie ces points de contact encore davantage s'il est possible, et nous ne manquerons pas d'en abuser encore, tant nous sommes portés à tourner contre Dieu son extrême bonté! Mais si l'Eternel concentré en lui-même ne daignait entretenir avec nous d'autres relations que celles que nécessitent de sa part les titres de Créateur et de conservateur, et de la nôtre, les qualités correspondantes, il ne s'attirerait pas ce mépris, qu'engendre toujours un trop grand rapprochement, s'il est permis de parler ainsi. Puisque l'Apôtre a écrit que la loi ne ser-

vait qu'à faire des rebelles ! pourquoi ne dirions-nous pas, sauf les restrictions convenables, que la clémence divine ne fait que des ingrats ? Si la sévérité de l'Éternel a inspiré des sentiments de crainte et de servitude aux anciens, l'extrême condescendance du Fils de Dieu n'a-t-elle pas nourri dans les modernes des sentiments d'indépendance et de libertinage ?

O Dieu ! vous offenserait-il, l'homme brûlé du zèle de votre gloire, s'il osait vous conjurer de rester dans l'éloignement à l'égard de vos créatures, et de leur témoigner moins vivement l'excès de votre amour ? Qu'ai-je dit ? est-ce bien à moi de fixer la distance qui doit exister entre la source des grâces et le pauvre accablé sous le poids de sa misère ? est-ce à nous de régler l'accès que nous devons avoir auprès du meilleur des pères, au milieu des égarements de notre esprit et de notre cœur ? Non, ô mon Dieu, continuez à être au milieu de nous notre Emmanuel, à nous rechercher si vous voulez nous trouver ; à nous appeler à vous, si vous voulez que nous y allions ; pour nous, gardons-nous de former des vœux téméraires, instruisons, avertissons.

Comme Jésus-Christ n'est jamais plus près de nous que quand il est voilé sous les espèces du pain et du vin, il n'est jamais plus exposé à nos outrages que dans cet état ; nous profanons la divine eucharistie, en pensées, en paroles, en œuvres, en omissions.

1° Je dis que nous profanons la sainte eucharistie par nos pensées. J'en fais l'aveu humiliant pour les chrétiens de nos jours. Il en est bien peu qui se défendent de quelques doutes sur la présence réelle de Jésus-Christ sous les espèces du pain et du vin et sur le mystère de la transsubstantiation. Quoique tous ces dogmes de la foi catholique, également inaccessibles à la raison humaine, en révoltent également la présomption, peut-être y a-t-il quelque chose de plus à l'égard de celui de la présence réelle ? Je ne sais s'il faut attribuer les mouvements d'incrédulité qu'éprouvent la plupart de ceux qui assistent au sacrifice de la messe, ou qui approchent de la sainte table, à l'espèce de familiarité, nécessairement établie entre un Dieu qui se donne et des créatures qui le reçoivent dans leur propre sein ; aux occasions qui se présentent d'y penser plus souvent ; aux tentations de Satan qui ne peut voir sans envie une ineffable intimité, destructive de son empire, fondé sur la division, ou à l'ignorance dans laquelle on croupit sur les éléments de la religion et sur le motif de l'anéantissement de Jésus-Christ. Quelle qu'en soit la cause, les effets n'en sont que trop certains, et il faudrait être de bien mauvaise foi ou bien peu instruit pour contester mon assertion.

Et certes je ne parle point ici de ces doutes involontaires qui assiègent l'esprit de l'homme le plus pur et le plus droit, dans les moments de ferveur et de recueille-

ment à notre pauvre humanité. Je veux parler uniquement des doutes sur lesquels l'on s'appesantit et l'on s'arrête avec un consentement délibéré, et, pour ainsi dire, de plein gré. Osez me démentir ? ne vous en est-il pas fréquemment survenu de ce genre ? n'avez-vous pas pensé qu'il était impossible à Dieu même de renfermer dans un si petit espace et sous de si viles apparences son Verbe éternel uni à la nature humaine ? n'avez-vous pas regardé comme déraisonnable et tyrannique l'obligation où nous sommes d'y donner notre assentiment ? l'amour de Jésus-Christ pour les hommes, qui le porte à renouveler sans cesse ce miracle ne vous a-t-il pas paru incompréhensible et outré ? la parole la plus expresse de notre divin docteur a-t-elle suffi pour dissiper les nuages qu'amoncelaient vos passions ? avez-vous invoqué le secours de sa grâce pour triompher de votre incrédulité ? et qu'est-ce que tout cela, si ce n'est profaner la sainte eucharistie et outrager par pensée Jésus-Christ dans son auguste sacrement ?

2° Je dis que nous profanons la sainte eucharistie par nos paroles. Chrétiens, comparez devant cette chaire érigée en tribunal et venez rendre compte de vos discours.

Quand l'apôtre saint Jacques déclare dans son Épître que nul ne prend soin de dompter sa langue, qu'elle est pleine d'un venin mortel : *Plena veneno mortifero* (Jac., III, 8) ; que c'est un mal dont on ne pense point à arrêter le cours, sans doute il avait en vue les vices des premiers chrétiens et il se proposait de les corriger par des reproches salutaires, mais n'avait-il pas principalement en vue les défauts qui règnent parmi nous ? ne voulait-il pas nous en inspirer la plus profonde horreur ?

Dans quel siècle, grand Dieu ! vit-on une licence plus effrénée dans les entretiens, une impiété plus soutenue dans les conversations, une plus manifeste violation de toutes les convenances en matière de religion, devant ceux même qu'on est dans la plus stricte obligation de confirmer dans la foi et de ramener de leurs écarts ?

N'est-il pas vrai que malgré l'aversion que l'on témoigne pour la secte philosophique, on en fait valoir tous les manèges, toute la tactique, tous les prestiges, quand il s'agit d'attaquer la croyance de la transsubstantiation. Alors viennent s'accumuler les sophismes, par lesquels l'état de la question est toujours détourné, confondu, les conséquences mises à la place des principes, l'interversion ou le renversement de toutes les lois du raisonnement. Alors sont employés ces sarcasmes, ces prétendus bons mots, ces ridicules dont le résultat est toujours si funeste. Alors on se rejette sur l'impossibilité du miracle, comme si l'homme pouvait prescrire des bornes à la puissance divine ! comme si le fond du mystère devait être soumis à l'examen d'un être trop borné pour en dépasser la surface ; comme s'il était permis de se jouer avec la parole d'un Dieu

dont on ne se moque pas impunément: *Deus non irridetur.* (Galat., VI, 7.)

N'est-il pas vrai que des catholiques ont la triste manie de se servir des arguments des sectaires qui ne croient point à la présence réelle de Jésus-Christ, de mettre à contribution leurs livres de controverses, de ramasser dans leurs sociétés les traits les plus piquants pour les répéter ensuite sans correctif? et si cela est vrai, comment Jésus-Christ n'en serait-il pas offensé? Quelle indignité d'entendre dans le sein de l'Eglise et de la bouche de ses enfants, des dérisions ou des blasphèmes contre ce qu'il y a de plus respectable et de plus auguste!

3^e Je dis que nous profanons la sainte eucharistie par nos actions. Ici mon intention n'est pas de vous tracer l'histoire de tant de profanations commises dans la suite des siècles par le fanatisme religieux des hétérodoxes, ni de rappeler le souvenir des abominables excès causés par un fanatisme philosophique et révolutionnaire, dont les témoins seuls peuvent se faire une juste idée et que la postérité refusera de croire, tant le vrai quelquefois est éloigné du vraisemblable. Mon intention n'est pas non plus de fixer votre attention sur des profanations non moins ériantes que la cupidité, la débauche ou d'autres passions ont fait commettre sur les vases sacrés et, par suite, sur les saintes hosties qui y étaient renfermées. Loin de nous ces récits qui soulèvent l'indignation des hommes les moins délicats; mais qui ne peuvent être d'aucune utilité pratique dans un auditoire chrétien, composé de personnes matériellement innocentes de ces horribles forfaits; que dis-je? qui peuvent être dangereux après des révolutions par les applications malignes que l'on se plaît à faire et la vaine complaisance que chacun a pour soi-même de n'être pas du nombre de ces infâmes et de ces monstres.

Mais puis-je me taire sur les sacrilèges manducations du corps adorable de Jésus-Christ si souvent renouvelées? Hélas! quand je jeterais un voile trop officieux sur ces odieuses pertidies, sur ces damnables attentats, qui ne les apprendrait par la lecture des livres de piété, et peut-être par les châtements dont ils ont été suivis? puis-je me taire sur les irrévérences dont nos temples sont les théâtres à toutes les heures de la journée et à tous les offices qui se célèbrent. Hélas! si je gardais le silence, les pierres crieraient: *Lapides clamabunt.* (Luc., XIX, 40.)

Chrétiens, je le confesse dans l'amertume de mon âme, quand je considère ce qui se passe dans nos églises, pendant la célébration de nos saints mystères, je crains que Dieu dans sa justice ne nous ait abandonnés à notre sens réprouvé, et qu'il ne veuille nous conduire à notre perte par l'aveuglement le plus complet; qu'il ne soit résolu de répudier cette portion de son peuple. Ce ne sont pas seulement les gens du monde dont l'impudéité sans retenue m'effraye, triste

effet de l'exemple contagieux et du respect humain: des personnes même qui n'ont pas entièrement secoué le joug semblent parfois rivaliser d'irrévérence avec les impies déclarés.

4^e Je dis enfin que nous profanons l'eucharistie par omission. Quoi donc? ne semblerait-il pas que nous ne puissions outrager Jésus-Christ dans le sacrement auguste de son amour que d'une manière active et directe? Détrompez-vous, chrétiens, il est possible de l'offenser tout aussi cruellement par des négligences et par des omissions. Jésus-Christ, dans la sainte eucharistie, est notre aliment spirituel, notre pain quotidien; il nous ordonne, il nous presse d'en rassasier nos âmes, et quand nous refusons par impiété, par indifférence, ou sous des prétextes futiles, de manger sa chair et de boire son sang, n'est-ce pas déclarer que nous ne voulons pas avoir la vie en nous? N'est-ce pas dédaigner l'union la plus honorable et la plus intime avec l'Etre des êtres?...

Jésus-Christ, dans la sainte eucharistie, a droit à nos adorations et à nos hommages; et quand, bien loin de lui rendre le culte de latrie qui lui est dû comme au souverain Seigneur, et le tribut de nos louanges comme à notre Rédempteur, à notre Sauveur, à notre bienfaiteur, nous agissons comme si nous ne pensions pas même qu'il soit présent au milieu de nous; que faisons-nous, chrétiens, si ce n'est de nous rendre coupables d'un outrageant oubli et de la plus criminelle indécence, que les grands de la terre ne pardonneraient jamais à aucun de leurs subalternes?

Jésus-Christ, dans la sainte eucharistie, est notre consolation. Du fond du tabernacle il adresse à chacun de nous cette invitation touchante qu'il adressait jadis à ses disciples. *Venez à moi, ô vous tous qui gémissiez sous le poids des afflictions et des travaux, je vous soulagerai.* Je vous accorderai le repos dont vous avez le plus pressant besoin: *Venite ad me, omnes qui laboratis et onerati estis.* (Matth., XI, 28.) Sommes-nous excusables envers ce puissant consolateur, si nous fermons nos oreilles à la voix de sa tendresse? Pouvons-nous justifier une pareille ingratitude?

Jésus-Christ, dans la sainte eucharistie, est une source abondante de grâces. C'est le surprendre dans sa plus grande bienveillance que de l'aborder dans cet état. Mais n'est-ce pas aussi contrister le plus tendre des cœurs, le plus aimant et le plus sensible à nos intérêts, que de ne pas profiter de l'accès qu'il nous laisse auprès de lui? N'est-ce pas consentir à notre perte, refuser pour notre compte l'application de la vertu du Calvaire, mépriser le mystère ineffable de la présence réelle, si nous ne puisons pas dans les fontaines du Sauveur?...

O mon divin Jésus, ne l'avez-vous pas dit vous-même, qu'aucun de ceux qui ne veulent point assister ici-bas à la célébration de vos mystères, ne sera assis à votre

table dans le royaume céleste ? *Nemo viro-
rum illorum gustabit cenam meam.* (Luc.,
XIV, 24.)

Chrétiens, voici quelques-uns des délits envers Jésus-Christ dans la sainte eucharistie. Voilà une indication sommaire des outrages que ce divin Sauveur y reçoit à chaque instant de la part des étrangers et de la part de ceux qui lui sont connus et qui mangent à sa table, comme parle le Prophète-Roi.

Voilà les ignominies dont vous le chargez vous-mêmes méchamment ou par faiblesse ; voilà les injures que je lui fais endurer, peut-être, dans les fonctions importantes que j'exerce envers vous ; car, je ne prétends pas séparer ma cause de la vôtre....

O ciel ! qui peut subsister à la vue de tant d'ingratitude ? qui peut supporter l'idée de tant de bonté exposée à tant d'affronts ?...

Que les infidèles blasphèment ce qu'ils ignorent, que les hérétiques élevés dans une prévention déplorable à l'égard du sacrement de nos autels, ne lui rendent aucun des honneurs qui lui sont dus, c'est plus tolérable, sans doute, en ce qu'ils ne savent pas ce qu'ils font, ou qu'ils croient rendre gloire à Dieu, en crucifiant de nouveau le Christ ressuscité : mais que les enfants de la famille dédaignent la nourriture qui est servie devant eux, ou qu'ils ne la reçoivent que pour la souiller honteusement, c'est le comble de la dépravation ; que les disciples du Fils de Dieu, appelés à jouir de son intimité, à converser avec lui dans son sanctuaire, se jouent impudemment de ces précieux avantages, c'est une audace qu'il est impossible de qualifier !...

O Dieu ! qu'avez-vous fait de votre tonnerre, puisqu'il n'écrase pas ces misérables sacrilèges ? N'êtes-vous plus le Dieu vengeur qui frappa jadis le téméraire Osa, parce qu'il avait touché l'arche ? N'êtes-vous plus le Dieu terrible qui envoya du fond des forêts une multitude d'animaux féroces pour dévorer des enfants, parce qu'ils avaient insulté votre prophète ? N'êtes-vous plus le Dieu inexorable qui perdit à jamais la postérité d'Héli, à cause de ses scandales dans le temple ?...

Ecoutez, chrétiens, écoutez les décrets du Très-Haut, il se venge quelquefois des profanations de son peuple ; mais plus souvent encore il dissimule et il pardonne. Le sang de son divin Fils, si exposé aux outrages, devient, quand il le juge à propos, la réparation de ces mêmes outrages.

DEUXIÈME POINT.

Si la religion catholique est admirable dans le discernement de ses prohibitions, dans la gradation des peines spirituelles qu'elle inflige à chaque faute, dans l'horreur qu'elle inspire même pour l'ombre du péché, elle n'est pas moins admirable

dans ses expiations et dans les moyens qu'elle fournit au pécheur de purifier sa conscience des œuvres mortes dont il est repentant.

Fille d'un Dieu puissant et miséricordieux, qui sait tirer le bien du mal, elle imite son exemple. C'est dans l'auteur même du salut des hommes, chargé de leurs outrages, qu'elle va chercher l'hostie seule capable d'en effacer la noirceur.

O religion ! c'est démontrer votre origine céleste que de ne point abandonner le pécheur à son désespoir, lors même qu'il a commis les crimes les plus énormes, à la face du ciel et de la terre ; et de lui tendre une main secourable, pour l'aider à sortir de l'abîme du vice et à retourner à son Dieu.

Dans l'ancienne loi, après les holocaustes les plus solennels, comme après les sacrifices les moins importants, il y avait toujours une victime séparée, destinée à l'immolation pour les péchés commis pendant ces actes religieux, parce que le législateur avait prévu que l'homme est sujet à offenser son Dieu dans le temps même qu'il est occupé à le fléchir. Dans la loi nouvelle, ce n'est plus une victime séparée du reste du sacrifice qui est offerte au Seigneur pour le péché. C'est la même qui sert à ce double objet, et dont la valeur infinie suffit pour expier tous les genres de délits et toutes les iniquités qui paraissent les plus inexpiables.

Abîmons-nous, chrétiens, devant un Dieu si bon, et quelque fortes et quelque vives que soient les expressions que nous suggère la reconnaissance, elles ne seront jamais égales à la vivacité, à la force des sentiments que nous devons éprouver. En effet, qu'avons-nous mérité en foulant aux pieds toute espèce de pudeur devant l'arche du Nouveau Testament, en profanant ce qu'il y a de plus auguste parmi les hommes ? L'Apôtre nous l'apprend : une mort éternelle et la terrible attente des jugements de Dieu. Mais que retrouvons-nous, par un regret sincère devant cette même arche que nous avons déshonorée ? la réconciliation la plus parfaite, le pardon le plus absolu. Ainsi, Jésus-Christ, dans la sainte eucharistie, est une victime d'expiation pour les péchés des particuliers et pour les péchés des peuples....

En premier lieu, Jésus-Christ, dans la sainte eucharistie, est une victime d'expiation pour les péchés des particuliers.

Quoi donc ! Dieu n'est-il abordable que quand on se présente à lui sous les auspices du sacrement de nos autels ? Le sacrifice sanglant de la croix n'a-t-il pas expié toutes les iniquités du genre humain depuis l'origine jusqu'à la consommation des siècles ? La clémence de Dieu est-elle circonscrite par les murailles de nos temples, lorsque le prophète nous assure que l'univers en est plein ! En quelque lieu qu'on se repente, n'est-on pas en présence de l'Eternel et sous

ses yeux attentifs à tout ce qui se passe sur la terre, qu'il remplit de son immensité? Jésus-Christ, sous quelque forme qu'il s'offre à son Père, depuis qu'il l'a apaisé par sa mort, n'a-t-il pas le pouvoir de lui faire agréer le repentir d'un chacun de nous, et de nous réconcilier parfaitement avec lui? Partout l'holocauste d'un cœur contrit et humilié n'est-il pas aussi agréable au Seigneur, qu'à Garizim et à Jérusalem?

Chrétiens, je ne pousse pas plus loin mes questions. Je crois en avoir assez dit en ce peu de mots; je ne serai pas plus long dans mes réponses. A Dieu ne plaise que je prétende resserrer les moyens dont Dieu se sert pour toucher le cœur des pécheurs et pour leur faire grâce! Je sais qu'ils sont infinis. A Dieu ne plaise que je démente jamais la doctrine de saint Paul qui relève avec tant de pompe l'excellence, la surabondance du mérite de la passion de Jésus-Christ! Mais dois-je dissimuler que, quoique le Seigneur accepte volontiers en tout temps et en tout lieu toutes les offrandes qui lui sont présentées au nom de Jésus-Christ, abstraction faite du sacrement auguste qui le renferme véritablement et substantiellement, il ne les accepte jamais plus volontiers que quand elles font partie du sacrement? C'est le sceau inviolable de son alliance avec nous, le gage de notre réconciliation, la certitude d'un accueil favorable. Dois-je dissimuler surtout que, dans la sainte eucharistie, Jésus-Christ semble devoir être l'unique victime d'expiation pour les péchés commis envers lui dans cet état, et qu'il n'est jamais plus médiateur dans toute la force du terme que quand il est offensé et qu'où il est offensé?

A l'appui de cette doctrine, j'invoque la pratique de l'Eglise et ses usages les plus avérés, les plus constants. C'est par sa manière de prier, dit saint Augustin, et conséquemment par ses rites expiatoires, que se manifeste sa croyance plus particulièrement encore quand elle est inséparable de sa morale : *Ut legem credendi lex statuat supplicandi*.

Pour me borner à ce qui se passe dans le saint sacrifice de la messe, que demande l'Eglise à chacune des parties qui le composent avant et après la consécration? que Dieu daigne recevoir l'hostie sans tache pour la rémission des péchés du ministre des autels, pour les négligences des assistants, pour les fidèles vivants et trépassés; que Dieu se souvienne, dans sa miséricorde, non-seulement de tous ceux qui lui présentent l'oblation qui surpasse les oblations des anciens pour la rédemption de leurs âmes, mais encore de tous ceux qui y prennent part de quelque manière que ce soit; que la réception du corps et du sang de Jésus-Christ purifie nos entrailles et s'y attache comme un préservatif, spécifique pour l'avenir; qu'elle n'y laisse pas la

moindre souillure et qu'elle y répande ses grâces...

Vous l'entendez, chrétiens, notre divin Jésus, dans l'eucharistie, est vraiment une hostie d'expiation, une victime de réparation pour les péchés de chacun de nous. Combien plus vous en seriez pénétrés, si j'avais pu vous rapporter les diverses oraisons connues sous le nom de *secrètes* et de *postcommunions*? C'est là que l'Eglise s'est étudiée à confirmer ses immuables sentiments sur les faveurs qu'elle attend de son divin Epoux dans la sainte eucharistie pour servir à expier les fautes de tout genre dont il est l'objet. C'est là qu'elle prend soin d'avertir qu'une bonne communion est capable de satisfaire à la justice divine pour tant d'autres qui n'auraient pas été faites avec les mêmes dispositions; c'est là qu'elle inspire à ses enfants le plus profond respect pour le Saint des saints dans la vue de réparer les irrévérences qu'ils auraient commises contre lui.

O Dieu! pourrions-nous en douter? le sang de l'Agneau ne coule sur l'autel que pour laver les impuretés légales dont notre âme se souille quand nous nous éloignons de votre maison sainte, et, beaucoup plus encore, quand nous osons y entrer avec impudeur et affronter vos regards redoutables.

En second lieu, Jésus-Christ dans la sainte eucharistie est une victime d'expiation pour les péchés des peuples.

Lors de ces grandes calamités que Dieu tient en réserve dans les trésors de sa vengeance, et qu'il envoie pour punir les peuples et leurs chefs de ces crimes extraordinaires qui font frémir la nature et dégradent l'espèce humaine, à qui ont recours les âmes fidèles pour les faire cesser, ou du moins pour obtenir quelque adoucissement? A qui ont recours ceux même dont les scandales ont provoqué la colère du Tout-Puissant, quand des sentiments de componction renaissent dans leurs cœurs? à Jésus-Christ dans le sacrement de l'eucharistie. On ne croit pas pouvoir mieux s'adresser qu'à celui qui s'est fait victime pour les péchés, quoiqu'il ne connût pas le péché; qu'à celui qui se tient dans la posture de suppliant devant la face de son Père, pour fléchir son courroux; ainsi pendant que la peste ravageait Marseille et Milan, on vit saint Charles Borromée et le pieux Belsunce s'humilier avec leurs troupeaux et un clergé nombreux au pied des autels, et supplier le Fils de l'homme de laisser sortir comme autrefois durant le cours de sa mission, quelque vertu secrète de lui pour guérir les maladies et les infirmités.

Lorsque des fléaux désolent l'univers, que le ciel irrité est de bronze pour les humains, que la terre stérile refuse aux laboureurs le prix de leurs travaux, que les fleuves ne connaissent plus de rivages, que tous les éléments conjurés semblent se précipiter dans le chaos, que la foudre gronde,

éclate sur la tête des coupables et ne trouve plus d'innocents ; que toutes ces choses ne sont encore que des commencements de douleurs et des préludes de maux bien plus terribles : *Initium sunt dolorum* (Marc., XIII, 8), qui devient l'intercesseur universel ? qui est importuné par les mortels effrayés ? qui est regardé comme le maître de la nature, à qui obéissent les vents et les tempêtes ? Jésus-Christ dans le sacrement de l'eucharistie. C'est alors que les Esther et les Mardochée, couverts de cendres et de cilice, gémissent du fond de leurs cœurs pour détourner la main redoutable du Très-Haut qui menace de s'appesantir encore plus et d'aggraver le fardeau sous lequel sont accablés les enfants d'Adam. C'est alors que le tabernacle est assiégé et que celui qui l'habite reçoit de tous côtés des hommages qu'on lui refuse dans des temps plus propices. A ces époques désastreuses qui se rencontrent quelquefois dans les annales des nations, où, après avoir sapé les colonnes de l'édifice social, des esprits nébuleux vomis par l'enfer s'attachent à renverser les autels du vrai Dieu et à déchirer en lambeaux les vêtements de son Epouse ; où les membres de la famille armés les uns contre les autres se font une guerre intestine d'autant plus implacable que la cause en est plus précieuse, et que les liens qui les unissent sont plus forts et plus étroits ; où tout ce qui est sacré parmi les sauvages même les plus barbares, devient le jouet de la férocité et de la destruction ; où les tombeaux sont violés, les cendres des morts dispersées, les pontifes et les prêtres égorgés, les vierges déshonorées, la vertu flétrie, la puissance réduite en servitude et le crêpe de la mort partout étendu comme un signe certain que les nations sont vouées au néant ; quand on voit reluire l'aurore d'un plus beau jour, et que tout promet le calme et la sérénité, autour de qui se presse-t-on pour expier le passé et pour se féliciter du présent ? Faut-il le demander ? autour de Jésus-Christ, seul digne d'accepter des amendes honorables, des protestations de regret et de les faire valoir auprès de son Père éternel, seul digne d'entendre nos cantiques de réjouissance et nos hymnes d'actions de grâces.

Après ces efforts de l'hérésie pour obscurcir la doctrine de Jésus-Christ et ces triomphes éphémères qu'elle obtient pendant un temps pour des raisons connues de Dieu seul, que nous devons adorer, quoique nous ne puissions les comprendre ; ou, pour parler avec Bossuet, après ces jours de tentation et d'obscurcissement qui suivent ordinairement le premier coup de la tradition ancienne repoussant la nouveauté qu'on veut introduire, et qui sont suivis à leur tour d'une plus ample déclaration de la vérité qui prend manifestement le dessus, Jésus-Christ n'est-il pas dans son auguste sacrement le trophée qu'on étale à tous les regards, et le vainqueur des ruses de Satan que l'on se plaît à proclamer ? Ces expositions solennelles, ces magnifiques saluts, ces processions publi-

ques, ces fêtes annuelles seront à jamais des monuments et des mémoriaux qui attesteront à tous les âges les victoires remportées par la divine eucharistie sur Béranger, sur les Vaudois et sur les sectes des derniers siècles. Plus l'Eglise trouvera d'ennemis, plus elle s'empressera de signaler leurs écarts par des oppositions authentiques et toujours subsistantes. C'est pour foudroyer ces erreurs et pour en préserver les simples qu'elle expose sa doctrine et confesse hautement sa foi.

Et nous, chrétiens, que devons-nous faire dans ce jour de réparation ? Quelle doit être notre conduite ? Que de fautes n'avons-nous pas à expier ? Qui peut se flatter d'être irrépréhensible de tout manquement envers la sainte eucharistie ? Sous la loi judaïque, le Seigneur parla ainsi à son peuple par l'organe de Moïse : Lorsque, dans la terre où vous allez entrer, il se trouvera le corps d'un homme tué, sans qu'on sache qui a commis le meurtre, les anciens et les juges de la ville la plus voisine du lieu de l'événement, les prêtres et les lévites, après l'immolation d'une génisse, viendront près du corps de celui qui aura été tué, ils laveront leurs mains sur la victime et ils diront : Nos mains n'ont point répandu ce sang et nos yeux ne l'ont point vu répandre ; Seigneur, soyez propice à votre peuple d'Israël que vous avez racheté, ne lui imputez pas le sang innocent qui a été répandu auprès de l'enceinte de sa ville ; ainsi, ce crime et ce meurtre ne tombera point sur eux. *Et auferetur ab eis reatus sanguinis.* (Exod., XXI, 1-8.)

Chrétiens, gardons-nous de venir protester de notre innocence sous les yeux du Seigneur et dans son sanctuaire. Oui, nous avons participé aux attentats commis contre le Saint des saints dans la divine eucharistie, nous avons vu l'impie s'avancer avec audace pour braver le Très-Haut, et nous l'avons encouragé ; nous avons entendu ses discours sacrilèges et nous avons applaudi ; le mal a été fait en notre présence et il n'a point trouvé d'opposition ; oui, nous sommes les dignes enfants de ceux qui, par leur indifférence, préparèrent la plus effrayante des catastrophes : nous avons comblé la mesure de nos pères, nous avons pris une part au moins indirecte aux plus horribles forfaits ; pouvons-nous éviter que la colère céleste ne retombe sur nous ? *Quomodo fugimus a ventura ira ?* (Luc., III, 7.)

Grand Dieu ! nous vous en supplions ; pardonnez à votre peuple que vous avez racheté du sang de votre Fils ; détournez votre face de dessus notre malice ; ne considérez que votre miséricorde ; levez l'anathème qui pèse sur nos têtes ; ne prolongez pas plus longtemps les effets de votre vengeance. *Parce, Domine, parce populo tuo* (Joël, II, 17), *quem redemisti pretioso sanguine tuo, ne in æternum irascaris nobis.* (Prières de l'Eglise.)

Pieuse confrérie, ne cessez d'élever vos mains pures vers l'autel sublime du Très-Haut pour apaiser sa colère et désarmer

son bras vengeur. Ne cessez de réparer par le plus profond recueillement les injures auxquelles Jésus-Christ est continuellement exposé dans son tabernacle ; mais ne vous contentez pas de vous montrer les adorateurs perpétuels du très-saint sacrement de l'eucharistie. Vivez de telle sorte, vous dit saint Ambroise, que vous puissiez le recevoir tous les jours. Ne cessez d'être le spectacle des anges et des hommes vertueux. C'est dans votre sein que le feu sacré a été principalement conservé ; gardez-vous de le laisser éteindre ; vous êtes l'édification de cette paroisse, comme cette paroisse est elle-même l'édification et le modèle de la capitale, j'ai la confiance que le Seigneur accordera à chacun de vous le don de persévérance ; qu'après avoir rempli ici-bas la tâche qui vous est imposée, qu'après avoir adoré Jésus-Christ sous le voile de la sainte eucharistie, vous jouirez tous ensemble du bonheur de le contempler face à face dans les tabernacles éternels. Amen.

SERMON XIX.

SUR LA RIGUEUR DE LA JUSTICE DIVINE.

Sanctum et terrible nomen ejus. (Psal. CX, 9.)

Le nom du Seigneur est saint et redoutable.

Le Psalmiste, dont les idées inspirées par l'Esprit de lumière sont pleines de sens et de raison, en nous apprenant sans détour que nous avons tout à redouter du Seigneur, si nous violons ses ordonnances, nous en marque la cause : il est la sainteté même, et ce mot explique tout : *Sanctum et terrible nomen ejus*.

Passions humaines, venez rendre hommage à cette vérité éternelle : Dieu est terrible dans ses jugements à notre égard ; mais il n'est pas terrible par imperfection et par défaut ; il est terrible parce qu'il est saint : les rigueurs dont il use envers les pécheurs procèdent de sa justice et de sa sainteté. Sa sévérité est réglée par ses divins attributs. Ne vous plaignez donc plus du traitement que vous en recevez. Il est rigoureux, sans doute, mais il n'a rien d'indigne de Dieu ; il est conforme aux lois de sa nature : *Sanctum et terrible*, etc.

Ne vous attendez pas, chrétiens, que je vienne adoucir les rigueurs de la justice divine et pallier ses redoutables jugements. Je crois entendre sa voix du haut des cieux, m'ordonner, comme aux prophètes, d'annoncer ses vengeances tout entières et de faire trembler le pécheur endurci dans le crime. Je crois l'entendre menacer le ministre infidèle et lui demander les âmes qui se seront perdues faute d'avoir été averties par lui.

Seigneur, je vous obéis, je ne trahirai point le ministère dont vous m'avez revêtu. Je voudrais pouvoir employer des couleurs plus convenables pour ne rien céder des rigueurs de votre justice. C'est à ceux qui m'écoutent à se mettre à couvert, en prenant conseil du Psalmiste qui ajoute, pour leur instruction : *La crainte du Seigneur est*

le commencement de la sagesse. (Psal. CX, 14.) Ainsi je vous montrerai les rigueurs de la justice divine dans ce monde et dans l'autre : sujet et partage de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Je commence par mettre sous vos yeux des châtiments temporels, mais sévères et redoutables, et, sans rien diminuer de la rigueur de la justice divine après cette vie, je vais vous la montrer d'abord quand elle se déclare contre le pécheur dès cette vie même. Peut-être serez-vous attentifs à des maux qui peuvent à chaque instant pleuvoir sur vos têtes et vous accabler. 1° Dieu est terrible quand il frappe le pécheur ; 2° Dieu est encore plus terrible quand il ne le frappe pas et qu'il l'abandonne à son sens réprouvé.

1° Dieu est terrible quand il frappe. Il rend aux méchants selon les œuvres de leurs mains, selon la malice des projets qu'ils ont formés. En exécution de ses ordres, l'ange exterminateur s'attache à leur poursuite, il les serre de près, il les harcèle sans relâche. Tantôt il ramasse les idoles de leur cœur et les broie comme des vases d'argile ; tantôt il convertit ces objets de leurs adorations en supplices inexprimables, et les soulève contre eux-mêmes. Rien de ce qui les entoure n'est épargné ; il fait main basse sur tout ce qui leur plaît et le brise sans pitié ; il les isole de tout ce qui les enchante et leur fait éprouver les horreurs de la plus triste solitude au milieu des fêtes du monde le plus brillant et le plus empressé.

Les peines dont Dieu punit les méchants se multiplient à l'infini, elles se diversifient en mille manières. Ce n'est pas en lui qu'il les prend. Etant la bonté même, dit saint Augustin, il ne saurait trouver dans son essence de quoi nous tourmenter. C'est de notre propre fond que nous fournissons la matière de nos tourments ; Dieu ne fait que la mettre en œuvre. C'est nous-mêmes qui forgeons, qui aiguisons le glaive par lequel nous sommes percés et déchirés ; Dieu ne fait qu'en diriger la pointe ou le tranchant sur notre poitrine.

Le Très-Haut frappe le méchant dans ses biens ; il lui fait vomir les richesses qu'il avait dévorées : il les arrache par force de sa poitrine, suivant l'expression de Job. Le Très-Haut frappe le méchant dans la source de ses plaisirs ; il en éloigne la coupe de ses lèvres avides, ou il la remplit d'absynthe et d'amertume pour l'enivrer de cette détestable liqueur.

Le Très-Haut frappe le méchant dans ses plus chères affections : dans ses enfants, dans ses amis. *Parce que vous avez commis ce crime*, dit le prophète Nathan à David adultère, *et que vous avez fait blasphémer le nom du Seigneur, votre fils mourra. (II Reg., XII, 14.)* *Parce que vous avez connu les iniquités de vos enfants*, dit Samuel au grand prêtre Héli, *et que vous n'en avez*

pas arrêté le cours, le Seigneur a juré de susciter contre votre maison tous les maux dont il vous a menacé. Voici qu'il va commencer et consommer son œuvre : Incipiam, et complebo. (I Reg., III, 12.)

Le Très-Haut frappe le méchant dans ses efforts, il les paralyse; dans ses travaux, il les rend infructueux; dans ses desseins, il les fait avorter; dans ses conseils, il les livre à l'esprit de vertige; il le frappe dans l'air qu'il respire et qui se corrompt; dans les lumières des astres qui s'éclipsent; dans la terre qu'il arrose de ses sueurs, et qui est maudite à cause de lui. Se peut-il que les exemples les plus épouvantables des rigueurs de la justice divine qui se lisent à chaque page des livres de l'Ancien Testament ne vous effrayent point, n'effrayent pas le méchant! Quoi! vous demeurez insensibles au récit de tant de catastrophes dont les peuples et les rois ont été les victimes! Vous voyez de sang-froid la main du Seigneur étendue sur les pécheurs depuis l'origine du monde! Le déluge universel, la confusion de Babel, l'embrassement des cinq villes infâmes, les dix plaies de l'Egypte, le massacre des habitants de la Palestine ne font aucune impression sur vous? *Toutes ces choses*, dit l'apôtre saint Paul, *n'ont-elles pas été écrites pour votre instruction?* (Rom., XV, 4.) Ne sont-elles pas des figures de ce qui peut vous arriver, si vous persévérez dans l'endurcissement et le crime? Dieu est-il moins bon aujourd'hui qu'il ne l'était jadis? êtes-vous moins coupables que ces fameux criminels, si rigoureusement punis?

Ah! malheur à vous, dit Isaïe, malheur à vous qui joignez maison à maison, et qui ajoutez les domaines aux domaines jusqu'à ce que la place vous manque! Serez-vous donc les seuls qui habitent sur la terre? J'ai appris ce que vous faites, dit le Seigneur des armées, et je vous déclare que ces maisons si nombreuses, que ces maisons si vastes et si embellies, seront toutes désertes sans qu'un seul homme y habite. (Isa., V, 8, 9.) Elles passeront en des mains étrangères, le ravisseur les démolira de fond en comble. L'insecte fera entendre ses cris monotones au milieu de leurs débris, l'herbe croîtra sur leurs murs, couverts de marbres et de dorures; les troupeaux y viendront paître, le reptile y déposera ses petits; le passant secouera la tête d'indignation et de mépris, en voyant où aboutissent les monuments de l'avarice et de la cupidité: *Væ vobis!*

Malheur à vous qui vous prévalez d'une intéressante famille, croissant autour de vous comme un plant d'oliviers! le Seigneur exterminera vos enfants sous vos yeux, la faux de la mort les moissonnera à la fleur de leur âge, les secours de l'art seront impuissants; vos gémissements et vos pleurs seront superflus. Il faut que toute justice se fasse; vous avez outragé le Seigneur, il veut vous en punir, et c'est là la vengeance qui lui convient. Vous survivrez tout seul à votre postérité, et, comme un chêne an-

tique dépouillé de ses rameaux et de sa verdure, vous périrez sans laisser de rejeton. *Væ vobis!*

Malheur à vous qui vous réfugiez sous un mince arbrisseau, et qui négligez de chercher un asile sous les ailes impénétrables du Très-Haut! Est-ce qu'un protecteur peut vous avancer tout seul, si les décrets éternels s'y opposent? est-ce que l'homme est en état de vous accorder ce que Dieu vous refuse? est-ce que tous les efforts des rois sont capables d'ajouter à votre taille la hauteur d'une coudée? est-ce qu'une troupe de bergers alarmés, suivant la comparaison d'Isaïe, peut épouvanter un lion qui fond en rugissant sur sa proie? Ah! le Dieu d'Israël renversera un jour ces frères soutiens que vous cherchez dans l'étranger, et sur lesquels vous vous croyez solidement affermis! Ces rameaux, qui vous servent d'appui, vous blesseront aux mains, et vous deviendrez les esclaves de ceux que vous vous êtes choisis pour patrons. *Væ vobis!*

Malheur à vous qui ne soupirez qu'après les honneurs de la terre; qui ambitionnez les dignités, comme le bonheur suprême; qui ne cherchez qu'à jouir de l'estime et de la considération publique; qu'à vous établir dans l'opinion des hommes! le Seigneur vous frappera dans l'endroit le plus sensible. Au lieu d'une éclatante renommée, vous ne trouverez que le déshonneur et l'infamie. Vous roulerez du faite de la grandeur dans l'obscurité de la condition la plus vile; votre orgueil, qui s'élève jusqu'au ciel, périra à la fin comme un fumier. L'opprobre et l'ignominie s'attacheront à votre nom pour jamais, ou la rouille des temps l'effacera entièrement des registres de l'histoire, et il ne vous restera de tout ce que vous aurez été, de tout ce que vous aurez voulu être, qu'un sentiment profond de la menace de Sophar de Naamath. *Væ vobis!*

Le Très-Haut ne se contente pas de frapper le méchant dans tout ce qui l'entoure, et de lui enlever les plus chers objets de son amour, il appesantit sur lui son bras redoutable, il le frappe dans sa personne même. O Dieu, que de victimes immolées à votre vengeance! que de flots de sang répandus! comme vous avez terriblement exalté votre majesté suprême!

Si j'embrasse la vaste étendue des siècles qui se sont écoulés depuis la transgression d'Adam, je ne rencontre sans cesse que des traits de votre fureur. Si je parcours toutes les régions de ce globe infortuné, je les vois jonchées de débris entassés qui s'élèvent comme des témoignages authentiques de votre justice inexorable, et qui attestent non moins authentiquement les forfaits de la race humaine!

Ici le voyageur effrayé cherche en vain les ruines d'une cité jadis florissante; les laves d'un volcan l'ont dérobée à jamais à la vue des mortels; une mer créée tout après l'engloutie dans ses abîmes; le soc de la charrue en a disputé jusqu'aux moindres

dres vestiges; là des déserts immenses sont semés de sépultures, qui renferment les ossements de millions de pécheurs, enfantés dans le crime; partout des souvenirs de la dépravation du genre humain, et des monuments de la justice d'un Dieu irrité.

Que sont devenues ces nations formidables qui, comme des essaims du fond de leur patrie, ont envahi l'univers? d'autres nations sont accourues, elles les ont écrasées sous leurs pas, ou poussées devant elles dans le gouffre de l'oubli : telles, on voit les vagues de l'océan se succéder en mugissant, se couvrir, se dévorer, pour ainsi dire, au fort d'une horrible tempête; telles, ces nations se sont englouties et dévorées les unes les autres. Et ces rois, la terreur des mortels, que sont-ils devenus? Après que Dieu s'en est servi, pour châtier des rois coupables, il les a brisés comme de vils instruments, par des instruments plus vils encore. Que sont devenus ces tyrans populaires, ces fléaux des nations rebelles, corrompues? ils se sont détruits mutuellement; après avoir consommé la ruine de leurs semblables, ils ont couru à leur perte. Que sont devenus enfin, ces bâtiments de Babel, pour parler avec l'Écriture? Le Seigneur est descendu de son immortel séjour, et en sa présence, ils ont été confondus. L'ouvrage de leur orgueil a été changé en ouvrage de confusion et de honte.

Ah! ce n'est pas en vain que le Prophète nous assure que le visage du Seigneur est sans cesse attaché sur ceux qui font le mal, afin de détruire leur mémoire; il ne les perd pas de vue, il les laisse croître jusqu'à la mesure de leur iniquité, et alors il les frappe à la racine. Dès qu'ils ont senti le fer destructeur, ils sèchent promptement comme le foin, ils se fanent comme l'herbe des toits, du matin au soir. Les uns tombent comme le raisin, au temps de la vendange, et vont expier leurs forfaits dans les pressoirs éternels, où la justice divine les foulera dans son triomphe; les autres, traînant une vie misérable, en proie à tous les maux, maudissent avec imprécation le jour qui les vit naître, et ne regardent qu'avec effroi le terme fatal qui ouvrira devant eux les portes du tombeau. Ils sentent bien que la main de Dieu est sur eux; ils voudraient pouvoir le fléchir, ils ne négligent pas certaines démarches, ils font même paraître quelques marques de repentir, mais le Seigneur ne peut les exaucer, il a un temps de pardonner et un temps de punir. Quand celui-ci est arrivé, il rejette leurs supplications tardives et forcées. L'incestueux Néron, le féroce Domitien, le sanguinaire Décius, ennemis de la religion et de l'humanité, périssent d'une mort violente, tandis que le perfide Hérode, l'impie Antiochus, le barbare Galerius, s'acheminent lentement vers la tombe, frappés au dehors d'un ulcère incurable et dévorés intérieurement par un stérile regret. Le Seigneur, dit Lactance, prolongea leurs tourments, afin qu'on apprît d'âge en âge qu'il

est un seul Dieu, et que ce Dieu se venge d'une manière digne de lui, en frappant d'une mort épouvantable les persécuteurs de son Eglise. Quelquefois on voit le superbe, dégradé jusqu'au rang des bêtes, chercher sa pâture dans les forêts parmi les animaux sauvages; quelquefois on le voit courir dans une île déserte, houlé par le souvenir du sang qu'il a fait répandre, et peut-être encore plus par l'impuissance de n'en point faire couler; d'autres fois, au milieu de la pompe et de la magnificence, parmi les honneurs divins qu'ils se font rendre dans les temples, un mal invisible s'attache à leurs entrailles, et ces immortels prétendus souffrent par anticipation les douleurs de l'enfer. Ne croyez pas cependant que Dieu précipite sa vengeance, sans avoir averti le pécheur de quitter ses voies corrompues. Voyez avec quelle sagesse il modère ses coups, avec quelles précautions il laisse tomber ses carreaux : de la grêle et des charbons de feu ont paru, dit le prophète. Libertins, soyez attentifs; pécheurs, tenez-vous sur vos gardes; entendez, ô vous qui oubliez le Seigneur, de peur qu'il ne vous surprenne, et que personne ne puisse plus vous arracher à sa colère, il a tonné du haut des cieux, il a fait retentir sa voix. C'est l'avant-coureur de quelque lugubre événement, c'est le prélude de sa fureur, c'est le grand appel à la pénitence, c'est le jubilé universel, solennellement proclamé. Encore de la grêle et des charbons de feu, mais cette fois, il a décoché ses flèches, elles ont porté leurs coups, les assemblées des pécheurs ont été dispersées, leurs complots s'en sont allés en fumée. Le Seigneur ne s'en tient pas là, il multiplie les éclairs. Alors les fléaux s'échappent du réservoir de la justice divine, et se répandent sur la face de la terre; ses fondements se sont découverts, elle chancelle comme un homme dans l'ivresse; on la dirait sur sa fin. Et le pécheur?... le pécheur est foulé comme la boue des places publiques... il disparaît comme la poussière....

Ne croyez pas non plus que le Seigneur frappe toujours le pécheur d'une manière sensible, dans ses biens, dans ses dignités, dans sa personne, dans sa réputation, dans ses parents ou dans ses enfants, à quoi servirait l'éternité? qui ne connaîtrait les conseils impénétrables du Très-Haut, aux coups qu'il porterait? le juste ne serait-il pas visiblement discerné d'avec le coupable par l'abondance et les délices dont il serait environné? Non, Dieu ne montre pas toujours sa main rigoureuse, mais alors il n'en est que plus à craindre.

2^e S'il est terrible quand il frappe, il est plus terrible encore quand il ne frappe pas.

C'est une vérité de foi que Dieu n'abandonne jamais le pécheur, qu'il n'en soit lui-même abandonné le premier, qu'il ne soit, pour ainsi dire, forcé de l'abandonner. Quand le pécheur a usé tous les ressorts de la bonté de Dieu, alors il éprouve les der-

nières rigueurs de sa justice. *Nous avons pris un soin inutile de Babylone*, dit le Seigneur par son prophète, *elle n'a pas voulu guérir, laissons-la à son malheureux sort.* (Jer., LI, 9.)

Quelle vengeance ! comme elle est terrible ! où ira le pécheur délaissé par son Dieu ? Que deviendra-t-il ? Ah ! je le vois s'enfoncer de plus en plus dans le crime, s'incorporer avec le crime, s'identifier avec le crime. Il ne garde plus aucune mesure, il a secoué le joug, il a déposé tout sentiment de pudeur et de honte, il commet le péché, et il s'en glorifie. Il commet le péché et il veut le commettre encore ; il est devenu pécheur par habitude, pécheur par besoin, pécheur par vanité. Le péché est son plaisir, le péché est sa vie. Pauvre âme infortunée, elle y trouvera tôt ou tard la mort la plus cruelle !...

Vierge, fille de Sion, qu'as-tu fait de ces vêtements magnifiques dont Dieu te décora aux beaux jours de ton innocence ? Hélas ! tu les as changés en vêtements de deuil, et ces biens immenses que le Seigneur, ton Dieu, t'avait donnés si généreusement ?... Tu les as dissipés, en vivant dans la débauche et le libertinage. Jadis, tu étais la gloire de ton bien-aimé, les délices de ton bien-aimé, il se plaisait à te parer de ses dons les plus précieux, maintenant il t'a dépouillée de tout ce que tu possédais, pour le transporter à d'autres qui le conserveront mieux que toi. Jadis, il te nourrissait du pain des anges, il t'abreuvait à sa table d'un vin délicieux ; et maintenant, il ne se trouve plus personne qui veuille étancher la soif brûlante qui te dévore, qui daigne apaiser ta faim ; les mets les plus dégoûtants sont devenus ta nourriture ; et la boisson, dit Isaïe, est un mélange infect.

Que Dieu est redoutable dans les rigueurs de sa justice ! que ses jugements, quoique remplis d'équité, répandent de terreur ! comme le Très-Haut sème partout devant lui l'épouvante et la mort ! comme le silence, dans lequel il se renferme parfois, est incomparablement plus redoutable encore ! ah ! craignons de l'irriter et de provoquer sa colère ; craignons efficacement, et nous nous mettrons à l'abri de ses coups.

Qui me donnera cette crainte du Seigneur, laquelle, suivant le langage des livres saints, est l'homme tout entier ; cette crainte du Seigneur, qui désarme sa justice et réveille sa tendresse ; cette crainte du Seigneur, qui est une source de vie pour éviter les filets de la mort ; cette crainte du Seigneur, qui nous empêche de tomber entre les mains d'un Dieu vivant, capable de perdre le corps dans le temps, et l'âme dans l'éternité ; cette crainte du Seigneur, qui nous retient sur les bords du précipice et nous inspire insensiblement le goût de la vertu.

O Dieu vengeur ! ô Dieu terrible ! c'est vous seul que j'implore : que je vous craigne comme les flots d'une mer agitée, comme une tempête menaçante et prête à

fondre sur moi. Transpercez ma chair et mes os d'une terreur salutaire ; je crains votre justice, mais je ne la crains pas comme il convient à un chrétien ; corrigez dans ma crainte ce qu'il y a de défectueux, purifiez ce qu'il y a d'impur, sanctifiez ce qu'il y a de trop humain ; que je craigne votre justice, non comme un esclave qui redoute le châtiment de son maître, mais comme un enfant qui se repent et qui gémit de ses fautes ; que je craigne votre justice, mais que j'aime encore plus votre bonté paternelle ; que je craigne votre justice, mais que cette crainte, comme parle saint Augustin, tire après elle la charité.

Chrétiens, ne puis-je pas vous tenir le langage que tenait jadis le Sauveur du monde aux scribes et aux pharisiens, quand on vint lui annoncer que Pilate avait mêlé le sang des Galiléens avec le sang des victimes qu'ils offraient à Dieu, et que la tour de Siloë avait enseveli dix-huit israélites sous ses débris. Pensez-vous que ces Galiléens fussent les plus grands pécheurs de leur province, parce qu'ils ont été massacrés ? Non, je vous assure ; mais si vous ne faites pénitence, vous périrez tous comme eux. Pensez-vous aussi que ces hommes que la tour de Siloë a écrasés, en tombant sur eux, eussent commis plus de crimes que tous les habitants de Jérusalem ? Non, en vérité, mais si vous ne faites pénitence, vous périrez tous de la même manière : songez à la force de ce bras tout-puissant, qui accable en cette vie ses ennemis par une ruine inévitable ; songez que Dieu prépare dans l'autre vie des châtiments plus terribles encore ; ce qui faisait dire à saint Augustin : Brûlez, Seigneur, frappez, ne ménagez pas dans le temps, trop heureux, si j'évite dans l'éternité la peine qui m'est due : *Hic ure, hic seca, modo in eternum percas.*

SECOND POINT.

Pour connaître parfaitement toute la rigueur de la justice divine après cette vie, nous ne nous arrêterons pas dans ces lieux destinés à l'entière expiation des fautes vénielles, ou des restes du péché mortel, nous descendrons tout vivant dans l'enfer, pour m'exprimer comme saint Bernard, et nous y contemplerons, avec effroi, la main formidable du Très-Haut, appesantie sur le réprouvé pendant l'éternité, et tout le mal qu'elle lui fait. Nous verrons les pécheurs, souffrant sans relâche et sans adoucissement ce que les théologiens appellent la peine du sens et la peine du dam.

Loin de moi de vouloir vous effrayer par des peintures fantastiques, crayonnées au gré d'un bizarre caprice et d'une verve effrénée ! je laisse aux poètes ces licences qu'ils se permettent. Pour nous, orateurs chrétiens, la vérité, la seule vérité doit être notre guide.

1^o Je dis que le réprouvé est condamné à la peine du sens ; il souffre dans la région

inférieure de l'âme, il souffre dans la région supérieure; dans la région inférieure de l'âme, par un feu matériel qui la brûle toujours, sans jamais la consumer, et qui lui fait éprouver les tourments les plus cruels. Je ne sais par quel prodige de sa toute-puissance, le Seigneur fait agir un feu matériel sur des substances spirituelles, ni comment il les inonde sans cesse d'un déluge de flammes, mais je n'ai qu'à penser à l'infinité de Dieu, pour demeurer convaincu qu'il peut au delà de ce que comprend ma faible intelligence; je n'ai qu'à ouvrir l'Evangile, pour ne pas hésiter un instant à croire que le feu de l'enfer ne soit un feu véritable. Je n'ai qu'à considérer l'organisation de mon être pour tirer cette conséquence; que puisque mon corps affecte mon âme, toute spirituelle qu'elle est, et que mon âme, à son tour, a la faculté d'imprimer un mouvement à mes organes et à mes fibres, il n'est pas impossible qu'un feu matériel agisse sur les âmes réprouvées; je n'ai enfin qu'à consulter l'Eglise, et elle me répondra par le saint concile de Florence, qu'il faut renoncer à la qualité de catholique, ou tenir pour certain qu'il n'est pas permis d'attribuer une signification figurée aux paroles de Jésus-Christ par lesquelles il est expressément déclaré que les damnés iront au feu éternel, et qu'il faut les entendre à la lettre.

2^e Je ne m'attacherai point à vous dépeindre l'activité de ce feu, la force de ce feu, la douleur produite par ce feu; je me contenterai de vous dire avec saint Augustin, que le feu de l'enfer tourmente les réprouvés d'une manière non moins prodigieuse qu'elle est véritable; que Dieu opère des miracles pour faire éclater sa justice; *Miris, sed variis modis*. Je me contenterai de vous dire que, puisque selon l'Apôtre, *l'œil n'a jamais vu, l'oreille n'a jamais entendu, l'esprit humain n'a jamais rien conçu qui approche de ce que Dieu réserve à ceux qu'il aime* (I Cor., II, 9); par une raison toute semblable, l'œil n'a jamais vu, l'oreille n'a jamais entendu, l'esprit humain n'a jamais rien conçu qui donne une idée de la violence de ce feu que Dieu prépare à ses ennemis. Enfin, je me contenterai de vous dire que le feu de souffre et de bitume par lequel Dieu embrasa Sodome et Gomorrhe, que le feu vengeur dont parle Moïse dans son second cantique, n'étaient que de faibles images des brasiers, allumés par la justice divine pour punir les crimes des damnés, et que la langue des prophètes, si effrayante par son énergie, demeure au-dessous d'elle-même, quand ils veulent exprimer l'ardeur dévorante des feux de l'enfer.

O vous qui révoquez en doute la réalité des feux de l'enfer, et qui prétendez que ce mot de feu n'a été employé dans le Nouveau Testament que par allégorie, pour signifier la violence des désirs qu'éprouvent les réprouvés de s'unir à leur Dieu; que figurativement, pour exprimer la langueur insépa-

nable de l'état d'exil dans lequel ils gémissent, détrompez-vous: s'il était permis de trouver des allégories et des figures dans les passages de l'Ecriture où il est question des feux de l'enfer, il n'y aurait aucun article de foi qui pût tenir contre une pareille méthode, le sens littéral ne serait qu'une chimère, les miracles les plus éclatants deviendraient des paraboles, tous les dogmes disparaîtraient et la religion elle-même serait anéantie. Non, ce n'est pas en vain que le Fils de l'homme menace les prévaricateurs de sa loi du supplice du feu, et qu'il nous représente les réprouvés au milieu de flammes dévorantes qui ne s'éteignent point, il les menace d'un feu réel, il les représente dans un feu réel, et toute la subtilité des sophistes vient échouer contre la clarté des paroles du Christ, et contre l'enseignement des Pères.

Le réprouvé souffre dans la région supérieure de l'âme, par le souvenir de ce qu'il a été, et par le sentiment de ce qu'il est. Ces grands de la terre se voient pour toujours déchus de leurs grandeurs et réduits à la plus déplorable bassesse. Il n'est aucun d'entre eux qui ne dise avec Saül dégradé: Je ne puis plus supporter l'existence; elle m'est à charge, puisque je suis tombé dans l'abaissement et que je rampe obscur et méprisé devant les enfants de mon peuple. Ces hommes délicats, qui coulaient dans la mollesse des jours filés d'or et de soie, pour qui toutes les contrées du monde étaient mises à contribution, à qui la fortune avait constamment souri, ont perdu tout leur bonheur; il ne leur reste, après tant de jouissances, que des pleurs et des grincements de dents. Ces jeunes voluptueux, dont les désirs étaient aiguës par des réminiscences, quand ils pouvaient les satisfaire, se rappellent ces temps d'enchantements et n'en sont que plus malheureux. O souvenir! souvenir du passé, pourquoi faut-il que tu viennes mêler tes charmes aux horreurs d'une privation universelle qu'il est impossible d'endurer, et que rien ne peut ni terminer, ni adoucir ?...

Par la comparaison de la félicité des élus, le réprouvé aperçoit dans le sein d'Abraham des personnes dont il avait méprisé la simplicité, dédaigné les pratiques religieuses, qu'il avait taxées de petitesse d'esprit, et il s'écrie, le cœur tout serré d'angoisse et de désespoir: *Insensé que j'étais, je regardais leur vie comme une folie* (Sap., V, 4); je les voyais avec mépris végéter dans une obscurité que j'appelais honteuse; je plaignais la faiblesse de leur jugement, qui ne les empêchait pas de fouler aux pieds le monde et tous ses plaisirs, les richesses et tout leur éclat, les dignités et toute leur pompe; je me riais du motif qui les portait à se renoncer eux-mêmes, à mortifier leurs sens, à crucifier leur chair; j'avais pitié de les voir se dérober à la gloire avec plus d'empressement que je n'en mettais à courir après elle, vivre et mourir dans l'humiliation et dans les austérités de la pénitence.

Nos insensati! je n'avais pas une meilleure idée de leurs destinées après la mort. Je les croyais ensevelis pour toujours dans la poussière du tombeau, ou menant dans l'éternité la vie austère et pénible qu'ils avaient menée dans le temps. *Nos insensati!*...

O raison ! tu m'as trompé ! et quelle erreur ? Je m'égareais des voies de la vérité ; j'outrageais la justice de Dieu, qui ne permet le désordre pour un peu de temps, que pour rétablir l'ordre à jamais ; qui se doit à lui-même, qui doit à ses serviteurs, qui doit à ses ennemis de punir le crime et de couronner la vertu : *Ergo erravimus.* (*Sap.*, V, 6.) Quel contraste entre leur sort et le mien ! ils sont élevés au rang des enfants de Dieu, leur partage est avec les saints (*Ibid.*, 5) ; et moi !... moi, je suis englouti dans l'abîme infernal, parmi les tristes objets de la colère céleste. O erreur ! erreur qui m'a été si fatale ! *Ergo erravimus.*

Quel supplice pour le réprouvé de voir dans le royaume des cieux un père tendre qui l'avait si souvent averti des excès et des fougues de la jeunesse ; qui, pendant sa vie, n'avait cessé d'éclairer sa conduite pour le redresser, et qui lui laissa en mourant les instructions les plus solides et les plus touchantes ; une épouse respectable qui dissimula tous ses travers, et ne répondit à toutes ses persécutions que par la douceur et la patience ; un ami zélé dont il admirait la piété, sans vouloir l'imiter ; un ami prudent qui ne lui prodigua les témoignages de l'attachement le plus vif, que pour faire germer dans son cœur les semences d'honneur et de probité qu'il ne cessait d'y jeter.

Quel supplice pour le réprouvé de voir dans l'ivresse du bonheur les complices de ses iniquités. Après avoir longtemps erré sur ses pas au gré de leurs passions, dans des régions de ténèbres et de malédiction, éclairés du flambeau de la grâce, poussés par un mouvement surnaturel, ils se sont enfin reconnus ; ils ont cherché le repos et le calme sous le toit paternel. Pour lui, plus enfoncé, plus endurci dans le crime, il n'a jamais voulu abandonner ses désordres, et il a passé du sein de la débauche dans les bras de la mort.

Quel supplice pour le réprouvé de comparer la félicité des élus avec son état lamentable ! la magnificence des cieux, avec la confusion des enfers ! Quelle désolation ! il se maudit mille fois d'avoir fait son malheur et sa perte ; il regrette les délices dont il s'est privé par sa propre faute ; il tourne vers le ciel des yeux d'envie qu'il ramène avec la rapidité de la rage dans l'affreux chaos au fond duquel il est plongé ; du sommet des montagnes éternelles, il jaillit sur lui un éclat éblouissant qui fait son désespoir et sa honte. L'enfer sans doute n'épargne rien pour aggraver ses maux, mais le ciel est plus puissant encore à cet égard, et ses richesses étalées, dit saint Pierre Chrysologue, contribuent bien plus à le consu-

mer d'ennui que les dégoûts du séjour qu'il sera contraint d'habiter.

Par les remords de sa conscience. Voilà, voilà l'enfer tout entier ; le réprouvé ne peut plus échapper à la présence du mal qu'il a commis : c'est assez dire ce qu'il souffre. O abîme ! ô péché ! tu serviras sans cesse d'instrument à la justice divine ; elle n'en peut trouver de plus fort pour se venger.

2^e Je dis que le réprouvé est condamné à la peine du dam. Si j'éprouve quelque embarras, ce n'est point pour prouver que le pécheur est séparé de Dieu, en tant que souverain bien, puisque la foi nous l'enseigne clairement ; c'est pour rendre la manière dont se consomme cette séparation, et le souverain mal qui en résulte. L'imagination qui, dans la peinture des maux corporels, va beaucoup plus loin que la réalité, ne peut qu'échouer au contraire à représenter ce que nous connaissons, non par les sens, mais par les seules lumières de la révélation.

Quand je veux me retracer cette séparation, je m'imagine l'âme réprouvée, portée du côté de son Dieu par un penchant irrésistible, par la nature de son être ; et Dieu s'éloignant d'elle par la rigueur de sa justice et par l'aversion de sa sainteté : l'âme s'attachant à son Dieu, qui l'a créée pour lui, avec une force étonnante, et s'en détachant avec un égal degré de force ; l'âme placée entre le désir d'aimer Dieu et la douleur de ne trouver en lui qu'un objet de haine ; l'âme enfin s'élançant sans cesse vers Dieu par une suite de sa destination primitive, et rejetée violemment sur elle-même par la loi du péché.

Quand je veux me former une idée du souverain mal causé par cette séparation, je me transporte par la pensée sur le bord d'un tombeau dans lequel repose un cadavre inanimé environné de toutes les horreurs du trépas : je lui laisse tout l'apanage, tous les attributs de la destruction ; seulement je lui accorde le sentiment de son état. Privé de son âme, la plus noble portion de l'homme, gisant dans la poussière, dévoré par les vers, et même ne devant bientôt plus conserver le nom qu'il porte, de quel accablement, de quel désespoir il se trouve saisi ! Dans cette effroyable situation, il invoque de toute sa puissance l'esprit qui l'animaient, et ne pouvant le rappeler en lui, il s'abandonne à la plus amère douleur...

Idee imparfaite de ce que souffre l'âme infidèle, séparée de Dieu, qui est sa vie et son âme : il faut que cette séparation soit bien cruelle, puisque, suivant toute la théologie, elle constitue la peine essentielle des damnés, et que les Pères n'ont pas craint de l'appeler *infinie*, en comparaison même de ces intolérables souffrances dont parlent les saintes lettres. Lorsque Dieu veut faire le bonheur de ses amis, n'ayant rien de meilleur à donner, il se donne lui-même ; et comment peut-il rendre malheureux ses

ennemis, si ce n'est par la privation de son être?...

Eh bien! mes frères, direz-vous désormais que l'on peut faire tout ce que l'on veut dans ce monde sans encourir de châtement, et que la justice divine n'est pas si rigoureuse qu'on se plaît à le publier? trouverez-vous maintenant tant de raisons de compter que Dieu ne vous traitera pas dans sa sévérité, et des motifs si puissants pour vous endormir avec sécurité dans le crime? Ah! puisse-t-elle vous paraître tout ce qu'elle est, cette justice inexorable d'un Dieu qui déteste l'iniquité et qui la poursuit sans relâche, la foudre à la main! Puisse le spectacle des jugements qu'elle exerce sur la terre, vous pénétrer de terreur et d'effroi! puisse la pensée des tourments qu'elle inflige dans les enfers, et ce cri de douleur qui y retentit en tumulte : *Je souffre dans ce feu* (Luc., XVI, 24), s'emparer de votre cœur, le secouer, l'ébranler et le disposer par degrés à la justification chrétienne.

O rigueur de la justice divine! faut-il que nous soyons encore obligés de brandir le glaive exterminateur dont vous êtes armée, après les terribles leçons que nous avons reçues?... Qu'est-ce qui sera capable de nous émouvoir, si les fléaux qui ont pesé sur nous depuis tant d'années nous laissent indifférents et ne peuvent nous ramener à la vertu!...

Ah! malheureux, vous n'en êtes point quittes envers Dieu, puisque vous demeurez insensibles à ses punitions, qui ne sont que des avertissements durant la vie présente. Allez, avancez, comblez la mesure de vos crimes, et devenez les victimes éternelles des peines infinies.

O mon Dieu! je vous outrage en faisant un pareil souhait. Je reviens sur ce que j'ai dit, et je vous conjure de ne pas leur épargner ici-bas ces frayeurs salutaires qui sont le commencement de la sagesse; mais de les purifier des flammes de l'enfer et du malheur incomparable d'être à jamais séparés de vous. Amen

SERMON XX.

SUR LE JUGEMENT DERNIER.

Tunc videbunt Filium hominis venientem in nube cum potestate magna et majestate. (Luc., XXI, 27.)

Alors ils verront venir le Fils de l'homme sur une nuée, avec une grande puissance et une grande majesté.

Annoncer le jugement dernier, c'est annoncer un des points les plus effrayants de notre religion; c'est annoncer l'événement qui termine, qui couronne tous les événements, l'événement le plus propre à porter la consternation et l'épouvante dans l'âme des pécheurs. Le style des prophètes, ordinairement si vif et si animé, prend une nouvelle vivacité et s'anime davantage, quand l'Esprit divin qui les agite veut leur faire décrire cette épouvantable journée. Ces écrivains sacrés emploient alors toute la pompe des images et toute l'énergie de la langue originale; ils semblent emprunter

quelque chose du son lugubre et lamentable de la trompette angélique qui préludera à la ruine de l'ancien monde, et à la création d'une nouvelle terre et de nouveaux cieux. Jésus-Christ lui-même, qui enseignait avec simplicité les mystères les plus augustes, et qui parlait de ce qu'il y a de plus sublime sans enthousiasme et sans ostentation; Jésus-Christ, dont le ton fut toujours si calme et si modéré, ne dédaigne pas de se servir des expressions les plus vigoureuses, quand il s'agit de publier son second et dernier avènement. C'est que cet avènement est la manifestation de sa puissance et de sa divinité, une manifestation où il paraîtra environné de toute la gloire qui appartient au Fils de Dieu et au juge suprême des vivants et des morts; c'est que par cet avènement il doit consommer le bonheur des élus, briser les dents de l'impie et confondre à jamais sa téméraire audace; c'est qu'après cet avènement, il remettra pour toujours les rênes de l'empire universel entre les mains de son Père et de son Dieu.

Ne nous étonnons donc plus que l'Eglise propose si souvent ce terrible sujet à nos méditations; entrons dans ses motifs et remplissons-nous de l'esprit religieux qui l'anime; agissons de telle sorte que nous soyons traités favorablement dans ce jour de justice et de calamité. O Dieu! mettez-nous à couvert de la colère de l'Agneau; cachez-nous de devant sa face, puisque les montagnes que nous invoquerons alors ne pourront nous dérober à sa poursuite; ou plutôt accordez-nous la grâce de prévenir sa vengeance par des mœurs plus réglées et une vie plus chrétienne. Voici le partage de mon discours : le jour du jugement dernier est le jour du Seigneur, premier point; le jour du jugement dernier est le jour de l'homme, second point. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Jésus-Christ a caractérisé en deux mots le temps présent et la vie qu'on y mène : c'est maintenant l'heure du monde et la puissance des ténèbres; le monde et l'enfer se partagent l'empire du temps, et n'en laissent rien à celui qui l'a fait; mais l'éternité viendra où celui qui est désigné sous le nom de Prince du siècle futur régnera seul et sans concurrent. Dans le temps, Dieu est méconnu, méprisé, offensé; ses ennemis attirent tout à eux; mais au jour qui finira le temps, Dieu seul sera connu, glorifié, vengé, tout lui retournera; et c'est en cela que ce jour est appelé le jour du Seigneur, *Dies Domini*. (II Petr., III, 10.)

1^o Dieu sera connu. Il ne faut pas que l'impie soit englouti dans le gouffre infernal avant qu'il ait vu de ses yeux ce Dieu grand et redoutable dont il a, pendant sa vie, contesté l'existence ou limité les attributs. Il est digne de Dieu de se montrer à découvert, pour que l'insensé ne profère plus en son cœur ces paroles exécrables : *Il n'y a point de Dieu* (Psal. XIII, 1); pour qu'il

sorte de sa déplorable inconséquence, qui le porte à conclure que Dieu n'est point, parce qu'il ne se manifeste pas d'une manière visible pour converser avec les hommes. Aussi tout doute sera levé, l'impie sera convaincu que ses faux systèmes l'ont abusé, que des lueurs trompeuses, qu'il a prises pour l'éclat de la vraie lumière, l'ont conduit dans le précipice, loin des voies de la vérité. Il confessera, malgré lui, qu'un Être infiniment puissant, seul nécessaire, seul existant par lui-même, seul parfait, a tout créé, tout ordonné, tout dirigé. Il le confessera comme les démons, et il tremblera dans sa croyance tardive.

Les réprouvés ne seraient pas assez malheureux, s'ils ne connaissent pas Dieu et toutes ses perfections, parce qu'ils ne connaîtraient pas toute l'étendue de leur perte. Dans ce jour, la puissance divine imprimera dans le fond de leur âme, en caractères indélébiles, cette connaissance devenue si funeste. Du sein de la Divinité il jaillira des globes de flammes qui les dévoreront. Le Très-Haut, dit l'âme, les écrasera sous le poids de sa gloire et les terrassera par sa présence. Ils verront toute la splendeur de sa majesté, et ils en seront éternellement séparés et privés. Ils sauront que lui seul pouvait faire leur bonheur, et ils n'en jouiront pas. Ils seront témoins de toutes les richesses de sa munificence, et ils gémiront sous la rigueur d'un exil éternel. Les entrailles de la miséricorde de notre Dieu, pour parler avec le sacrificateur Zacharie, se dilateront à leurs yeux pour les élus ; tandis qu'elles se fermeront pour eux seuls ; ils connaîtront enfin un Dieu rémunérateur, et ils n'auront de rapport qu'avec un Dieu vengeur.

Grand Dieu ! n'attendez pas ce jour pour vous manifester à moi ; montrez-moi en vous toute vérité, toute perfection, toute beauté et tout bien, afin que je coure à vous, ravi par la douceur de vos attraits, que je connaisse de vous tout ce qu'il faut en connaître pour vous aimer et pour vous servir ; hâtez-vous, ô Seigneur ! Souffrirez-vous de ma faible intelligence ? fortifiez-la, éclairez-la, afin qu'il me soit impossible de ne pas sentir votre impression divine ; élevez-la jusqu'à vous, afin qu'elle y demeure attachée maintenant et à toujours.

2^e Dieu sera glorifié dans lui-même et dans son Christ. Oh ! que Dieu sera grand et que l'homme sera petit devant lui ! Enfants de la vanité et de l'orgueil, tous les titres disparaîtront ; toutes les distinctions que la politique a inventées pour le bien de l'humanité, pour les avantages de l'ordre social, s'évanouiront. Il ne restera plus de celui qui les portait que son être nu et misérable ; tous les noms qu'avaient acquis des hommes illustres périront avec eux. Mais le nom du Seigneur, béni dans tous les siècles, du couchant à l'aurore, ne périra pas. Le rayon de gloire qui brillait sur le front des potentats sera effacé, ces divinités terrestres auront subi leurs destinées

marquées dans le Prophète. Vous êtes des dieux, mais vous mourrez. Les flambeaux de la littérature, les coryphées de la philosophie, les investigateurs de la science s'éclipseront devant la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. (Joan. I, 9.) Comme les étoiles fuient à l'approche du soleil qui les chasse sans peine, ainsi ces héros qui ont rempli l'univers du bruit de leurs exploits, ces conquérants fameux que la terre ne pouvait contenir, trembleront de frayeur et se cacheront à l'aspect du dieu des armées dont la puissance éclatera toute seule. Tout ce qui avait quelque apparence de pouvoir ou d'autorité, quelque ombre de bonheur ou de beauté ; tout ce qui avait marqué dans les révolutions des empires ; tout ce qui avait figuré dans les fastes de la renommée se fondra, s'anéantira, et l'Ancien des jours subsistera seul sur son trône éternel ; il brisera leur fragile image et la réduira au néant, afin que nulle chair ne se glorifie devant lui et que toute créature confesse qu'il n'y a que lui seul qui soit. Toutes les collines seront aplanies, les astres se détacheront du firmament, les colonnes des cieux seront ébranlées, mais Dieu ne perdra rien de son immutabilité. Les cèdres du Liban seront abattus ; Saron se dépouillera de ses ornements ; les vaisseaux de Tharsis tomberont dans l'abîme en un clin d'œil, mais la grandeur du Seigneur n'en sera pas moins solide. Elle se soutiendra toute seule quand tout le reste ne sera plus.

Alors il paraîtra manifestement que toute gloire vient de Dieu, qu'il n'y a de gloire qu'en Dieu, que la gloire de Dieu est infinie comme son essence. Alors il paraîtra que Dieu avait tout fait pour lui-même et qu'il ne pouvait rien faire que pour lui-même. Alors il paraîtra que tout se devait rapporter à Dieu comme à son principe et à sa fin. Alors il paraîtra que toute gloire, qui sort d'ailleurs, se dissipe comme la fumée, et que celle venant de Dieu, qui retourne à Dieu, demeure incorruptible.

Quel sublime cantique ! quelle touchante harmonie va se faire entendre du côté de cette innombrable assemblée ! Gloire à vous seul, Roi immortel de tous les siècles, qui du centre de votre éternité les voyez passer et s'enfuir. Gloire à vous seul qui sur votre trône invisible commandez à tout ce qui respire comme à tout ce qui est privé de mouvement et de vie, qui étendez un sceptre redouté sur ce vaste univers comme sur l'antique chaos ! Gloire à vous, source unique de toute paternité dans le ciel et sur la terre, Être des êtres, Roi des rois, Seigneur des seigneurs. Gloire à vous seul à cause de votre très-grande gloire.

Il n'y aura pas jusqu'aux adversaires du Très-Haut qui ne lui rendent gloire. Ils le redouteront au jour de ses vengeances. La terreur s'emparera d'eux ; le Seigneur fera résonner son tonnerre, et ils sécheront de frayeur ; il lancera sa foudre contre les contempteurs de sa loi, et ils seront embrasés

sés; il frappera leur tête altière de son glaive exterminateur, et ils la courberont sous lui avec humiliation; il jugera la race humaine, et elle ne trouvera point de défenseur; il donnera l'autorité à celui qu'il a fait chef, il relèvera la gloire de son Christ. Le nom du Messie est sans honneur chez la plupart des hommes. Il n'a jamais existé pour les uns, la divinité n'habitait point en lui selon les autres. Encore un peu de temps, ô enfants de perdition, encore un peu de temps et votre folie sera manifestée. Doutez-vous de son existence maintenant qu'il est sous vos yeux? Le reconnaissez-vous tout percé de vos traits? Et vous, parce qu'il s'est anéanti en prenant la forme d'esclave, et qu'il a été fait semblable à nous (*Philip.*, II, 7), était-ce une raison pour méconnaître la forme de Dieu ainsi anéantie et pour rejeter le mystère? Que n'avez-vous écouté l'Apôtre qui vous avertissait que Jésus-Christ est dans la forme et dans la nature de Dieu; que Jésus-Christ n'a pas cru que ce fût en lui un attentat de se porter pour égal à Dieu? Que ne l'avez-vous suivi dans son admirable Épître, et il vous aurait appris que *Jésus s'est anéanti*, et que par suite de cet anéantissement volontaire Dieu l'a exalté et lui a donné un nom au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue confesse que Jésus est dans la gloire du Père? (*Ibid.*, 8 et seq.) Ah! puisque vous vous êtes aveuglés vous-mêmes dans votre fausse sagesse, vous serez détrompés à votre détriment; puisqu'il est nécessaire que l'engagement du Père envers son Fils s'accomplisse, il recevra son exécution au jour du jugement, les anges l'adoreront, les élus lui rendront grâces du salut qu'il est venu apporter sur la terre; les réprouvés contempleront l'ouvrage de leurs iniquités; l'enfer lui-même sera contraint de se prosterner devant le Fils de Dieu et de proclamer hautement sa divinité et sa victoire immortelles.

Dans son premier avènement Jésus-Christ se montra pauvre, humilié, convert d'opprobres; dans son dernier avènement il n'en sera pas ainsi. Le feu marche devant lui, dit le Prophète, et la flamme, à ses ordres, dévore de toutes parts ses ennemis abattus; il est chargé de leurs riches dépouilles; ses éclairs portent la lumière dans tout l'univers et jusque dans les replis les plus profonds des consciences. La terre l'a vu et elle a tremblé sur son axe; les montagnes se fondent comme la cire. Les cieux annoncent sa justice et tous les peuples sont témoins de sa gloire. (*Psal.* XCVI, 2 et seq.)

Nous l'avons vu, dit Isaïe, et il n'avait rien qui attirât l'œil; nous n'avons pas daigné faire attention à lui, il nous a paru un objet de rebut, un méprisable avorton; son visage était comme caché, nous avons soulevé un coin du voile qui le couvrait, et qu'avons-nous aperçu? un lépreux, un homme de douleur frappé de Dieu, et dans

l'humiliation. » (*Isa.*, LIII, 3, 4.) Prophète, vous ne vous êtes pas trompé; tout s'est passé comme vous l'avez dit, et encore aujourd'hui sa gloire n'est pas complète.

Mais quel changement! quel nouvel appareil vient frapper nos regards? Écoutez: Comme je considérerais attentivement, dit l'apôtre bien-aimé, *Voici que tout à coup il parut dans les cieux une nuée blanche, et sur cette nuée quelqu'un assis, qui ressemblait au Fils de l'homme; il avait sur la tête une couronne d'or en signe de sa royauté et à la main une faux tranchante pour moissonner la terre.* (*Apoc.*, XIV, 14.) Partout dans la description de ce grand jour, l'Esprit de Dieu prend soin de relever la gloire qui doit accompagner l'homme de la droite du Seigneur, quand il viendra pour juger le monde qui l'a jugé injustement ou pour réunir et compléter tous les membres de son corps mystique; quand il viendra dans la vertu du Très-Haut pour recueillir ou pour disperser, pour conserver ou pour détruire; quand il viendra pour distribuer des palmes ou des couronnes ou pour infliger des peines ou des châtiments.

3^e Car Dieu sera pleinement vengé dans le dernier jour; il n'appartient qu'à Dieu de tirer du pécheur la vengeance qui lui convient, parce que lui seul est le maître, parce que lui seul connaît toute la grandeur et toute la dignité de son Être, toute la malice et toute l'énormité du péché, toute la misère et tout le néant de l'homme. Pendant cette vie, le Seigneur ne se venge pas, il corrige seulement pour ramener dans le bon chemin. Sa justice est tempérée par sa bonté paternelle, mais au jour du jugement, son bras impitoyable frappera des coups redoublés, sa bonté n'en suspendra ni la pesanteur ni la force; pendant cette vie le pécheur s'imagine peut-être ou que Dieu ne le voit pas, ou qu'il ne voudra pas le punir, chimériques illusions! qui seront alors dissipées. Dieu voit tout, il écrit tout dans son livre immortel; rien ne se dérobe à son regard perçant; rien n'échappe à sa mémoire; s'il ne punit pas sur-le-champ le pécheur, ce n'est pas qu'il ne voie ses crimes; mais il diffère, parce qu'il est éternel, comme parle Tertullien; il diffère, parce qu'il veut porter dans ses châtiments toute la maturité, toute la réflexion de sa sagesse, s'il est permis de parler ainsi.

Viendra-t-elle, cette vengeance? le temps en est-il éloigné? elle vient, elle accourt. Voilà le tourbillon du Seigneur, dit le prophète, sa colère part. Sa rage tombe, et elle va éclater sur la tête de ses ennemis terrassés. Malheur à celui qui l'aura provoquée!... la clémence de Dieu, qui s'était jusque-là opposée à sa justice et en avait ralenti l'activité, s'armera contre le pécheur et aggravera son infortune; tous les êtres s'uniront au souverain Être pour accabler l'insensé qui l'aura outragé. La nature entière entrera dans les intérêts de son auteur contre le réprouvé: tout ce qui avait servi d'instrument à ses iniquités, servira

d'instrument à son supplice, il ne se trouvera aucune créature qui prendra son parti et qui ne le laisse seul avec son péché et les remords devant Dieu.

Les prédestinés qui avaient été trompés par des apparences de vertu, ou que la charité retenait dans les bornes de la modération à l'égard de ceux que Dieu souffrait dans sa patience, témoigneront leur indignation par des signes de mépris et d'horreur pour leur feinte piété et leur malheureuse obstination dans le crime. Ils partageront les sentiments du Seigneur, ils haïront comme lui et avec lui ces hommes pervers chargés d'iniquités. Ils siffleront sur eux, dit l'Écriture, ils les fouleront aux pieds, ils les immoleront à la raillerie et à l'insulte. Est-ce donc là, diront-ils dans leur sainte colère, est-ce donc là cet ennemi de la religion, qui n'a cessé d'abreuver ses disciples d'opprobres? Ah! Seigneur, vengez, vengez vos serviteurs opprimés pour votre saint nom, par ce barbare persécuteur. Est-ce donc là ce hardi raisonneur qui s'est élevé avec tant d'audace contre les mystères du christianisme, qui a blasphémé ce qu'il ne connaissait pas, qui a bravé le ciel dans l'impiété de ses discours?

Seigneur! le jour de vos vengeance est arrivé, qu'il périsse... qu'il périsse victime de ses blasphèmes et de son incrédulité? Est-ce donc là ce vampire qui s'est engraisé de la substance des peuples, qui en a sucé le sang, qui en a dévoré la fortune comme un morceau de pain, qui s'est enrichi des dépouilles de la veuve et de l'orphelin?... Est-ce donc là ce présomptueux qui n'a jamais voulu mettre sa confiance dans le Seigneur son Dieu, mais qui a espéré dans l'abondance de ses richesses, et qui a prévalu par sa vanité? ce cœur dégradé qui s'est fait une idole de son argent, et qui s'est agenouillé dans la boue pour l'adorer!... Est-ce donc là ce prêtre du grand génie, ce téméraire novateur, qui ne cherchait qu'à propager ses désolantes doctrines? La terre entière se ressentait de son délire fiévreux, il la troublait, il la bouleversait par de tristes systèmes.

Ah! Seigneur, puisqu'il faut que les destins s'accomplissent, soyez loué du jugement de ces infâmes!

Les réprouvés eux-mêmes mêleront à ces dérisions amères leurs reproches sanglants. Le crime qui avait servi à les unir sur la terre servira à les diviser dans l'éternité : ils détesteront dans les autres ce qu'ils seront forcés de détester en eux-mêmes. Ces vases d'iniquité se heurteront, s'entrechoqueront horriblement. Ils s'étaient ligués ensemble pour faire la guerre au Très-Haut, ils se la feront entre eux d'une manière effroyable. Ils tourneront contre leur propre sein ces glaives acérés contre les gens de bien. Ils se poursuivront par une haine implacable. Les Amorrhéens, suivant la parole sainte, se déchaineront contre les villes de Juda ; les peuples barbares,

contre les favoris du Seigneur, devenus les objets de son courroux ; les étrangers à la foi, contre ceux qui en ont abusé. Ainsi Dieu sera connu, glorifié, vengé, rien ne résistera à sa puissance ; tout reconnaîtra son empire. Celui qui s'est soustrait à l'influence de sa grâce, rentrera dans le domaine de sa justice pour n'en plus sortir ; et le jour du jugement ne sera pas moins le jour de l'homme que le jour du Seigneur.

SECOND POINT.

Il est dans l'ordre des décrets éternels que le pécheur soit tôt ou tard démasqué, confondu et puni ; que le juste soit connu, honoré et récompensé d'une manière éclatante et solennelle. Dans le temps présent, pour des raisons que nous devons adorer, quoique nous ne puissions pas les comprendre, Dieu répand des ténèbres sur les voies de l'homme ; il laisse croître l'ivraie à côté du bon grain, il verse sur l'un et sur l'autre la rosée du ciel et les féconde également par la chaleur vivifiante du soleil. Mais au jour de la moisson, il enverra ses anges pour séparer l'ivraie et la jeter au feu ; pour recueillir le bon grain et le serrer dans ses greniers : dans ce jour, appelé par Sophonie, *un jour de tourbillon et de tempête, un jour de calamité et d'angoisse, un jour de confusion et d'ignominie* (Soph., I, 15) ; pour tout dire, en un mot, le jour de l'homme, puisqu'il y sera dévoilé, jugé, puni ou récompensé selon ses œuvres : *Dies hominis*.

1^o Dans ce jour, l'homme sera dévoilé. *Il n'est rien de secret qui ne soit révélé, et rien de caché qui ne soit découvert.* (Luc., XII, 12.) Le Fils de Dieu s'avancera dans les airs, tenant le crible d'une main et de l'autre le livre fatal, renfermant toute l'histoire du cœur de l'homme. Il l'ouvrira en présence du genre humain assemblé. En ce moment, chacun, dans l'inquiétude de son sort, portera un œil attentif sur le registre où sont écrits ses péchés. Quel étonnement ! quelle consternation ! quelle douleur ! Chacun y lira sa propre vie et y trouvera des témoignages irrécusables de ses plus secrètes actions. Ici-bas, le pécheur demeure inconnu à lui-même ; le labyrinthe de son cœur est entièrement fermé pour lui, il n'ose s'enfoncer dans son inextricable profondeur, il aime à se faire illusion sur son propre compte, et à s'aveugler sur des habitudes grossières dont il ne veut pas se dépouiller, quoiqu'il n'en puisse supporter le pénible fardeau ; il s'efforce de se déguiser à lui-même sa propre honte et de pallier ses défauts. S'il lui arrive parfois de plonger ses regards dans l'abîme de sa conscience, il les retire aussitôt plein d'effroi et les ramène à l'instant même sur des objets plus agréables et plus riants. Semblable à cet homme, dont parle saint Jacques, qui, par aventure, ayant reconnu son image dans le cristal d'une eau courante, passa son chemin et ne conserva

presque plus d'impression de ses traits que l'onde elle-même qui les avait réfléchis. L'homme est une énigme indéchiffrable pour lui-même, il est de tous les êtres celui qu'il connaît le moins. Voudrait-il même travailler à se connaître, il ne le pourrait; mille obstacles l'en empêchent, tout l'aide à se tromper, tout contribue à son aveuglement, tout concourt à son erreur. Emporté par le tourbillon de ses passions et par le vague de ses pensées, il n'est pas assez sérieux, ni assez maître de lui-même pour s'occuper d'une étude qui demanderait toute son attention. Mais au jour du jugement, le pécheur se verra tel qu'il est; Dieu posera devant sa face toute la turpitude de ses crimes, il le forcera d'en considérer le nombre et l'énormité, il lui fera voir jusqu'à quel point le péché est contraire à la loi éternelle, toute la laideur qu'il cause dans l'âme, tout le dérèglement qu'il renferme, toute la peine qu'il mérite.

C'est en vain, ô mon Dieu ! que le pécheur voudra se détourner de ce cloaque impur et qu'il cherchera à s'éloigner de ce spectacle dégoûtant; vous l'y tiendrez assujéti, vous le mettrez en opposition directe avec ses œuvres de ténèbres, vous l'enchaînez immobile devant ces tristes objets qu'il a produits; il entrera dans la plus terrible fureur; tremblant, saisi d'horreur, il verra qu'il n'a fait toute sa vie que broyer des poisons dont il sera nourri, qu'entasser dans son sein un effroyable amas de serpents dont la figure hideuse l'épouvantera, dont les morsures le déchireront; que couvrir des œufs d'aspic d'où sortiront des monstres affreux, que se préparer des tourments sans remèdes et des douleurs sans fin; il le verra, et son désespoir donnera la mesure des profondes sensations de son âme.

Ici-bas, le pécheur demeure inconnu aux autres hommes. Quelles précautions ne prend-il pas pour se cacher quand il fait le mal? De quelles dissimulations n'use-t-il pas pour dérouter la curiosité qui cherche à le deviner? Quels sont ses artifices et quelle est sa souplesse lorsqu'il veut s'excuser? Sa politique est inaccessible à la sagacité la plus pénétrante, ses paroles sont comptées, ses démarches compassées, de peur de donner lieu au soupçon et à la défiance. Il couvre les moindres vestiges de ses entreprises, il cache profondément ses desseins, il enveloppe toute la suite de ses intrigues; en un mot, il s'étudie à paraître d'autant plus pur au dehors qu'il est au dedans plus rempli d'infection et de pourriture.

Le monde est un vaste théâtre où chacun joue un personnage emprunté, où nul ne joue son propre rôle. Les plus vertueux ne sont pas ordinairement ceux qui passent pour l'être; de plus habiles qu'eux leur enlèvent cet honneur. Ils se couvrent du masque de la vertu, ils s'affublent de son costume et ravissent ouvertement les hommages qui lui sont dus. Telle est la vie du

pécheur : un composé de déguisement et de fourberies; mais au jour de la révélation, ce composé se dissoudra, ce masque tombera, et le méchant reconnu pour ce qu'il est, ne sera plus estimé que sous son véritable prix. Ses habits de théâtre lui seront impitoyablement arrachés, sa nudité sera exposée à tous les regards. Il a tissé des toiles d'araignée, dit Isaïe, et ces toiles ne lui serviront point à se couvrir; le moindre souffle les dissipera; elles disparaîtront à la voix du souverain Juge. Ainsi ses travaux sont des travaux inutiles et l'ouvrage de ses mains est un ouvrage d'iniquité. Ces sépulcres blanchis avec tant d'artifices, ces monuments ornés avec tant d'appareil ne présenteront que des ossements infects et des restes impurs. Quand ils seront éclairés de la lumière de Dieu, l'œil le moins clairvoyant démêlera tout ce qu'ils renferment, et l'esprit le plus borné en connaîtra toute la corruption.

Quelle honte ! quelle désolation ! Ah ! si un seul de ces péchés humiliants que nous prenons tant de soin de cacher, venait à être découvert, si ce qui se passe dans le secret transpirait en public, nous ne pourrions survivre à un pareil accident. Une tache faite à la réputation, une flétrissure à l'honneur est capable de troubler le bonheur le plus digne d'envie, et que sera-ce lorsque tous nos débordements seront dévoilés; je ne dis pas à quelques personnes, à une ville, à un empire, mais à toutes les générations depuis le commencement du monde jusqu'à la fin ? Que sera-ce lorsqu'au lieu de trouver des amis officieux qui veuillent bien jeter un voile de complaisance sur nos vices les plus criants, nous ne rencontrerons que des juges ou des complices encore plus à craindre pour nous ? Que sera-ce lorsque nous serons convaincus que toutes les ressources qui peuvent adoucir ici-bas la plus amère confusion ne sont plus pour l'âme infidèle, qu'il n'y a point de prétexte valable pour colorer la violation de la loi, et que le comble du crime, c'est la témérité de vouloir l'excuser et la présomption de le défendre.

2^e N'est-ce pas assez que le pécheur soit dévoilé à ses propres yeux et à ceux du genre humain tout entier, il faut encore qu'il soit jugé sur tous les crimes qui lui seront montrés, sur ses péchés d'ignorance, sur le bien qu'il n'aura pas fait, sur l'abus des grâces reçues, sur les péchés d'autrui qu'il aura occasionnés, sur ses péchés secrets, sur ses pensées, sur ses paroles, sur le bien même qu'il aura fait. Reprenons ce peu de mots

1^o Et d'abord le pécheur sera jugé sur son ignorance : quoiqu'il soit vrai qu'en certaines occasions elle excuse de péché ou en diminue la gravité, il n'est pas moins vrai que, généralement parlant, elle nous doit être imputée. Si Dieu nous a doués de la raison, c'est pour la cultiver en apprenant à connaître nos devoirs, et celui qui y manque se rend coupable envers le suprême

dispensateur de tout bien. Ainsi ces faux sages de l'antiquité seront déclarés inexcusables pour avoir négligé la recherche de la vérité, parce qu'ils ont pu découvrir Dieu dans ses ouvrages qui le rendent comme visible, et qu'ils ne l'ont pas connu ou ne l'ont pas glorifié comme Dieu. Ainsi les Hébreux seront rigoureusement jugés, pour n'avoir pas trouvé le Messie sous l'œuvre de la loi, et pour s'être arrêtés à la lettre qui tue. Combien plus sincèrement encore le juste Juge traitera-t-il les chrétiens éclairés par l'étoile de Jacob, s'ils ferment les yeux à la lumière et s'ils s'obstinent à demeurer dans une obscurité volontaire. Bossuet leur a prononcé leur sentence : Ne vous excusez pas sous prétexte que vous ne saviez pas, car c'était à vous à vous instruire.

2° Le pécheur sera jugé sur le bien qu'il n'aura pas fait. Là lui seront reprochées ces négligences sur lesquelles il se mettait si peu en peine et qui ont eu des suites si funestes ; ces omissions qui décelaient au moins une légèreté impardonnable dans l'affaire du salut éternel. Cette indifférence à s'avancer dans les voies de la perfection, cette ardeur pour les pompes du siècle qu'il avait abandonnées et par laquelle il s'est déclaré inhabile à posséder le royaume des cieux, cette tiédeur dans la dévotion, aussi dangereuse en lui que l'impiété prononcée, cette suffocation de la vertu dans son germe, cette imprévoyance qui lui a fait laisser sa lampe sans huile, cette stérilité enfin vouée à l'anathème dans nos saints Evangiles. Il était dans une situation à pouvoir protéger l'innocence et il ne l'a pas fait. Quel regret ! sa fortune lui fournissait les moyens de soulager l'indigent, de racheter ses péchés par l'aumône, et de se créer des amis dans le ciel ; il a mieux aimé entasser ou dissiper. Quel regret ! il avait la facilité de procurer à la jeunesse des instructions salutaires, propres à fructifier dans le temps opportun, et il s'est refusé à ce bien. Quel regret ! il a choisi des œuvres brillantes mais inutiles, et il a dédaigné des œuvres plus obscures, mais qui le suivraient dans l'éternité. Quel regret ! il aurait pu se présenter devant le tribunal redoutable chargé de mérites abondants, et il se présente les mains vides. Toutes les lacunes de sa vie sont mises en évidence quand il ne peut les remplir ; la nuit est venue, cette nuit prédite par la sagesse où l'homme est incapable d'agir. Quels regrets !... quels regrets !...

3° Le pécheur sera jugé sur l'abus des grâces mêmes. Il était né avec un cœur droit, avec des dispositions heureuses pour la vertu. L'éducation avait fortifié en lui ce bon naturel, et il n'en a fait aucun usage, il a enfoui son talent, que dis-je, il en a étrangement abusé pour se perdre. La prédication de l'Evangile retentissait à ses oreilles et il lui a fermé tout accès dans son cœur. L'exemple des gens de bien pou-

vait l'encourager dans la pratique de ses obligations, et il les a tournés en ridicule. La fréquentation des sacrements lui ouvrait une source inépuisable de dons surnaturels ; elle a consommé sa réprobation. Tremblez donc, chrétiens, tremblez au milieu des biens infinis dont Dieu vous environne. Tremblez, toutes ces grâces sont d'un poids redoutable pour vous. Elles ne sauraient être indifférentes, il faut qu'elles vous ouvrent les portes du ciel ou qu'elles vous précipitent dans l'abîme infernal.

4° Le pécheur sera jugé sur les péchés d'autrui. Il le savait le Roi-Propète, lorsqu'il demandait avec tant d'instance d'être déchargé des péchés étrangers. (*Psal. XVIII, 14.*) Grand Dieu ! qui peut se flatter d'en être exempt. Le mal que nous faisons est une épidémie qui étend au loin ses ravages ; il est semblable au petit de la vipère qui, après avoir déchiré le sein qui l'a porté, va souffler ailleurs le venin et la mortalité. Chrétiens, qui de nous pourra soutenir la présence du Fils de l'homme irrité par la multitude des péchés dont nous avons été l'occasion ou la cause pour la perte des âmes que nous aurons entraînées avec nous dans la révolte contre Dieu ? Qui de nous pourra subsister devant le Juge suprême, si nous y paraissions couverts du sang des malheureux et coupables de leur mort éternelle ?...

5° Le pécheur sera jugé sur ses péchés secrets : ils sortiront en foule comme d'une embuscade, dit saint Bernard, et se montreront à ses regards surpris. Caché dans un réduit obscur il avait cru les commettre à l'ombre du mystère et loin de tout regard importun ; mais l'œil invisible de Dieu l'éclairait en secret, et sa justice inexorable les inscrivait à mesure sur le plomb et sur l'airain, pour le jour des vengeances.

6° Le pécheur sera jugé sur ses pensées. Oh ! combien de personnes, sous un extérieur tranquille, modeste et réservé, brûlent des feux de la cupidité, de la colère, de la haine, de l'ambition. Combien de personnes chastes dans leur maintien, alimentant sans cesse leur imagination par les images les plus sales, les plus lubriques, et c'est ce qui sera la matière de leur jugement. Le Fils de Dieu l'a dit : Celui qui a l'intention de commettre le crime l'a déjà commis dans son cœur.

7° Le pécheur sera jugé sur ses paroles ; non-seulement sur celles qui portent partout l'incendie suivant l'expression de saint Jacques, et qui sont un monde d'iniquité, mais encore sur celles que l'utilité n'inspire point et que l'Evangile interdit.

8° Enfin le pécheur sera jugé sur le bien même qu'il aura fait. Jésus-Christ le pèsera dans la balance du sanctuaire et le rejettera pour peu qu'il le trouve léger ; il scrutera la cause, les motifs, enfin les circonstances de toutes nos actions, et pour peu que la chair et le sang y aient eu de part, il ne les distinguera pas en cela de

nos péchés ; il les regardera comme les œuvres de l'homme et les fruits de sa corruption.

Grand Dieu ! que deviendrons-nous s'il faut que les justes soient elles-mêmes jugées ? Qui sera pur devant vous ? Ah ! ne nous traitez pas selon la rigueur de vos jugements !

9^e Mais qu'ai-je dit.... Vains souhaits, vaines pensées qui vont se perdre dans les airs, et qui ne monteront pas jusqu'au trône de l'Eternel ! Il faut que toute justice se fasse et que la parole de vérité s'accomplisse. Après que le Fils de Dieu aura examiné et convaincu ces pécheurs, après qu'il aura manifesté la vertu des justes, il les séparera comme un berger sur le soir sépare les boucs des brebis ; il placera les uns à sa droite et les autres à sa gauche.

Quelle séparation ! tous les liens seront rompus, la fille sera arrachée à la plus tendre des mères, le frère à son frère, l'époux à son épouse, l'ami à son fidèle ami, sans aucun espoir de réunion ; ils se diront un éternel adieu. Quel changement de scène ! Comme les places seront autrement distribuées qu'elles ne le sont dans ce monde pervers ! Comme il paraîtra visiblement que l'ordre qui doit régner dans l'éternité diffère de l'ordre qui règne ici-bas, ou plutôt du désordre auquel tout est en proie !

Recueillons toute notre attention : Alors le souverain Juge, se tournant vers ses élus, leur adressera ces paroles pleines de douceur et de bonté : *Venez, les bénis de mon Père, posséder le royaume qui vous a été préparé dès le commencement.* (Matth., XXV, 34.) Vous étiez le rebut du monde, mais vous aviez les affections de mon Père ; la terre maudite pour vous seuls ne produisait que des ronces et des épines ; vous habiterez désormais le paradis des délices ; Vous n'avez pas rougi de porter ma croix et de marcher sur mes traces, il est juste que vous ayez part à ma gloire ; vous m'avez secouru dans mes besoins ; vous m'avez prodigué toutes les marques de la charité ; venez recevoir la récompense de vos généreux sacrifices. Pour vous, dira-t-il aux réprouvés, avec une voix formidable semblable au roulement du tonnerre, pour vous, *maudits, retirez-vous, allez au feu éternel qui a été destiné à Satan et à ses anges.* (Ibid., 41.) Vous avez imité l'orgueil et la malice de ces esprits malfaisants, vous partagerez leurs supplices ; vous avez reçu tous vos biens pendant la vie, vous ne devez vous attendre qu'à des pleurs et à des grincements de dents. Allez, maudits, prenez possession de ces cavernes profondes que vos péchés ont creusées, et brûler dans ces flammes vengeresses allumées par ma justice. A ces mots l'abîme s'ouvrira sous leurs pieds et les engloutira pour toujours ; tandis que les élus s'avanceront en triom-

phe à la suite de l'Agneau vers les tabernacles immortels.

Après un exposé si simple et si rapide de la plus épouvantable des catastrophes, je ne m'attachai point à émouvoir votre sensibilité par des discours pathétiques et étudiés, tout ce que je pourrais ajouter ne ferait que languir. Je ne dis qu'un mot, et je finis.

A l'annonce du jugement dernier le gouverneur Félix interrompt l'apôtre saint Paul et ne peut se résoudre à l'entendre plus longtemps ; il redoute qu'à ce grand jour, toutes ses concussions que la puissance rendait impunies, ses débauches, son luxe immodéré, ne reçoivent du Seigneur un juste châtiment. Tel sera toujours l'effroi du pécheur quand on lui montrera le glaive nu suspendu sur sa tête et tout près de le frapper. La violence des passions, l'effervescence de l'âge, peuvent étouffer les mouvements de la crainte, mais non l'empêcher de pénétrer jusqu'au cœur,

Loin de vous un pareil malheur ; que cette crainte ne vous soit pas inutile. Accueillez avec soin la voix de Jésus-Christ, ne la repoussez pas. Veillez sur vous et prenez garde de vous laisser appesantir par des excès condamnables et par les embarras de la vie, de peur que ce jour ne vous surprenne, car il sera comme un filet, où tomberont tous ceux qui habitent sur la surface de la terre lorsqu'ils y penseront le moins. *Veillez et priez en tout temps* (Luc., XXI, 36), afin que vous puissiez éviter toutes ces choses.

C'est la conduite constante de tous les saints, c'est là ce qui a sanctifié le rigide et docte saint Jérôme ; il croyait entendre sans cesse la trompette fatale qui ouvrira les tombeaux et appellera la race humaine au tribunal de Dieu, et sans cesse il redoublait ses macérations et sa pénitence. Les déserts de Scété et de la Thébaïde n'étaient peuplés que de ceux que la crainte du jugement dernier pénétrait vivement ; ils renonçaient au monde pour mourir aux désirs de la chair et pour s'ensevelir dans la solitude. Le détail que nous donne saint Jean Climaque de leurs austérités prodigieuses et des tourments incroyables qu'ils enduraient volontairement fait frémir la nature, et cependant ils ne croyaient jamais en avoir assez fait ! tant ils étaient convaincus de cette importante vérité que le seul moyen d'échapper à la vengeance céleste, c'est d'en prévenir les coups redoutables, en nous chargeant nous-mêmes de sa cause.

O mon divin Sauveur, imprimez bien avant dans mon cœur la crainte de votre jugement, que je sois saisi d'une frayeur salutaire à la vue de votre justice ; plus j'en craindrai la rigueur, plus je m'efforcerai de l'adoucir par mes œuvres pendant que je le puis ; et par là je mériterai d'entendre ces paroles consolantes que vous adresserez à vos élus : *Venez, les bénis de*

mon Père, posséder le royaume qui vous a été préparé. (Matth., XXV, 34.) Amen.

SERMON XX bis.

SUR L'ÉTERNITÉ DES PEINES DE L'ENFER.

Fumus tormentorum eorum ascendet in sæcula sæculorum. (Apoc., XIV, 11.)

La fumée de leurs tourments s'élèvera dans les siècles des siècles.

Si, dit saint Jean Chrysostome, le Seigneur dans sa sagesse et dans sa clémence, ne nous avait révélé l'existence d'un enfer et l'éternité des peines qui y sont préparées, il y en aurait peu qui eussent pris le chemin du ciel, tant il est vrai que l'homme dégradé ne travaille à son bonheur que malgré lui, pour ainsi dire, et par la crainte des châtimens; il est donc bien important de conserver avec soin cette précieuse partie de la révélation, qui a une si grande influence sur nos destinées, qui réprime nos desirs déréglés, nous porte à pratiquer le bien, nous détourne des voies de la perdition et nous dirige vers les montagnes du Seigneur; de ne point laisser altérer la pureté de ce dogme effrayant, parce que de là dépend le bon ordre de la société sur la terre, et la formation de l'Eglise des premiers nés dans le ciel.

Sentinelles d'Israël, quelle tâche nous est imposée! de quelle vigilance nous avons besoin pour découvrir les ruses de Satan, et pour déjouer la perversité de ses desseins? de quelle force, pour abaisser toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu? de quelle solidité de doctrine, pour venger les décrets du Très-Haut et défendre l'éternité des châtimens qu'il inflige dans l'enfer? Partout elle est attaquée, dans le sein de l'Eglise, nous sommes en pays ennemi. Ceux-ci, par un motif; ceux-là, par un autre; tous agissent de concert pour enlever à Dieu le glaive de sa justice et ouvrir les portes de l'enfer, après un temps limité; des personnes, qui ne connaissent que les plaisirs des sens, se flattent que les peines dont on les menace après la mort ne sont que des chimères, ou qu'elles ne dureront pas toujours: d'autres, qui ont un caractère doux et compatissant, craignent de manquer d'humanité, en croyant que Dieu retiendra éternellement ses propres créatures au milieu des flammes dévorantes. C'est ainsi que la vérité perd ses droits, et qu'elle se trouve sans soutien et sans amis. Prouvons contre les uns et contre les autres que l'éternité des peines de l'enfer n'est pas opposée aux attributs de Dieu, premier point; que l'éternité des peines de l'enfer est un dogme de foi, second point.

PREMIER POINT.

Il faut en convenir, nous sommes un composé bizarre de misères et de contradictions qu'il est impossible de définir. Ce n'est pas la lumière incréée qui est incapable de nous éclairer et de nous conduire. Nous avons la prétention de combiner, d'arranger des plans dans nos têtes et de vouloir

que Dieu ne s'en écarte pas. La passion du moment, l'intérêt présent, voilà notre mobile, tout ce qui est au delà nous choque et nous révolte. Nous voudrions qu'il n'existât pas; nous l'anéantissons dans nos pensées, dans nos desirs; que Dieu se montre débonnaire envers nous, il nous tarde d'être déchargés du fardeau de la reconnaissance; il a tout promis à ses créatures, et il ne peut s'empêcher de partager son bonheur avec des êtres qu'il a formés. Que la justice du Seigneur ait son tour et qu'il venge ses préceptes méprisés, il n'en faut pas davantage pour effacer le souvenir de ses bienfaits et nous le faire taxer de cruauté et même d'injustice. Que Dieu s'engage à nous couronner de gloire et d'immortalité, si nous combattons généreusement, qu'y a-t-il de si merveilleux? il est le rémunérateur nécessaire, forcé, et nos vertus nous donnent droit à la récompense future. Enfin, que le Seigneur nous menace du supplice éternel après la mort, si nous abusons de ses grâces pendant la vie, c'en est assez pour mépriser ses décrets et nous moquer de sa puissance. Cette vérité nous est révélée pour notre salut, et nous voilà tout occupés d'en affaiblir les effets, de lui fermer toute entrée dans nos cœurs. Dieu nous déclare que les châtimens qu'il réserve aux réprouvés dans l'enfer seront éternels, et nous ne voulons pas que cette déclaration puisse compatir avec ses perfections infinies, au lieu de conclure en bonnalogie que ce dogme n'est pas cruel, puisqu'il est véritable; nous jugeons de sa vérité par de fausses idées d'une cruauté prétendue. Nous le repoussons sous prétexte qu'il nous paraît dur; nous le condamnons, parce que nous ne le comprenons pas; nous le rejetons, parce que nous ne pouvons pas le faire concorder avec les attributs de Dieu, que nous comprenons tout aussi peu. Dieu soit loué, ce dogme n'en sera pas moins comme le triomphe de l'autorité divine sur la raison humaine, et la masse importante des chrétiens publiera constamment que l'éternité des peines de l'enfer n'est point opposée à la bonté de Dieu, à sa justice et à sa sainteté.

1° L'éternité des peines de l'enfer n'est point opposée à la bonté de Dieu. Nous n'avons pas de cet attribut de la Divinité des idées parfaitement nettes. Dieu est au-dessus de nous et son esprit seul peut le connaître; il y a réellement autant d'abîmes pour nous, dans chaque attribut de Dieu, que dans la nature divine elle-même, puisque cette nature est réellement chacun de ses attributs. A juger de la bonté de Dieu, suivant nos lumières naturelles et le peu de justesse de notre raison présente, il semble qu'elle aurait dû faire à l'homme tout le bien imaginable, et l'exempter de toute espèce de maux; qu'elle aurait dû en former un tout heureux, sans aucun mélange de peines. Dans cette hypothèse, Dieu se fut enchaîné par un inamuable destin, et sa bonté lui eût enlevé sa liberté. Dieu ne nous

doit rien, et tout le bien qu'il nous fait est une pure grâce. A chacune des faveurs dont nous sommes gratifiés, sa bonté se montre seule; et pour peu qu'il nous fasse, il nous fait toujours plus qu'il ne doit.

Je vais plus loin, Dieu aurait dû nous enrichir des plus belles prérogatives et nous élever au plus haut point de perfection. Dans cette hypothèse, la bonté de Dieu est impossible, puisqu'alors il faudrait que Dieu donnât à toutes ses créatures indistinctement, tous les degrés de perfection possibles, ce qui est absurde, car il n'y a pas de dernier degré de perfection dans la créature : faites bien attention que cette idée chimérique que nous nous formons de la bonté de Dieu, s'évanouit par l'existence du plus petit mal; qu'il suffit d'une faible lueur de vérité pour dissiper les fantômes rassemblés par notre imagination. Qui assurera maintenant que l'éternité des peines de l'enfer est opposée à la bonté de Dieu? Ce qui répugne à un attribut essentiel de Dieu pendant l'éternité, n'y répugne pas moins pendant un temps limité. S'il est vrai que la bonté de Dieu est compatible avec une peine de quelques années, il ne doit pas être moins vrai que cette bonté soit également compatible avec une peine prolongée pendant un grand nombre d'années, avec une peine qui dure pendant l'éternité. Si la bonté de Dieu subsiste dans toute son intensité, quoique nos lumières soient trop bornées pour saisir la concordance de cet attribut avec les misères et avec les crimes du genre humain en cette vie, les crimes et les tourments éternels d'une partie du genre humain dans la vie à venir, ne portent indubitablement aucune atteinte à sa bonté ineffable, et ne dites pas dans vos cœurs : Dieu n'oubliera pas ses miséricordes, et les menaces d'un supplice éternel qu'il nous renouvelle si souvent par ses envoyés, n'auront pas plus d'exécution que les menaces de Jonas contre les Ninivites. Triste et fatale déception!.. déplorable aveuglement!.. Quoi donc, Messieurs, parce que Ninive ne fut pas détruite de fond en comble, parce que ses habitants furent épargnés, vous prétendriez que le Seigneur vous traitera avec indulgence et ne vous fera pas payer toute la dette jusqu'à la dernière obole? vous espérez que sa bonté couvrira vos péchés et vous les pardonnera sans rien exiger de vous? Ne savez-vous pas que si la bonté de Dieu domine sur la terre et s'y montre avec éclat, ainsi que parle l'Écriture, elle ne pénètre jamais dans les prisons infernales dont elle s'est interdit l'accès? Ignorez-vous que le présent est l'unique temps de propitiation et de salut, et que l'éternité est destinée à rendre à chacun selon ses œuvres? Ignorez-vous que tant que nous sommes animés d'un souffle de vie, nous pouvons trouver grâce devant Dieu, mais qu'après la mort, il ne reste plus pour le pécheur qu'une tempête noire et ténébreuse pendant l'éternité? Ignorez-vous que maintenant chacun de nous peut aug-

menter ses trésors et ses mérites, mais que la mort viendra où il ne sera plus possible de travailler? pourquoi nous faire illusion! Ninive ne fut pas détruite, dit saint Augustin, mais elle fut changée. Ainsi s'accomplit l'arrêt du Très-Haut, qui ne prononce jamais en vain. Ninive corrompue disparut entièrement, et il s'éleva sur ses débris une nouvelle Ninive pénitente. Ses habitations demeurèrent debout, mais elle fut ruinée dans ses mauvaises mœurs. Que ne suivez-vous l'exemple de cette ville dans sa conversion, comme vous l'avez imitée dans ses dérèglements? Alors, alors vous aurez raison d'invoquer la clémence de Dieu, et de vous appuyer sur sa bonté. Votre changement ne fera point changer l'immuable, parce qu'il prévoit tout, mais il changera ses malédictions en bénédictions, et arrêtera l'effet de ses menaces; alors, n'ayant point d'intérêt à étendre l'influence de la bonté divine jusque dans les enfers, vous ne serez pas tentés de repaître votre imagination de ce misérable système et de nourrir votre espérance de ce fruit défendu. Alors vous vous abstenrez contre l'éternité des peines de l'enfer, des frivoles sophismes, qu'enfante dans les libertins la crainte de souffrir. Vous considérerez l'avenir tel qu'il est, vous le considérerez sans effroi, et ce qui remplit votre esprit d'affliction et d'angoisse, n'offrira rien que de très-conforme à la raison, rien que de consolant.

2^e L'éternité des peines n'est point opposée à la justice de Dieu. Ne me trompé-je point? Ne serait-ce pas parce que Dieu est juste, ainsi que parlent certaines personnes, qu'il ne peut allumer des flammes éternelles, pour punir des péchés qui ne durent qu'un moment?

O homme, qui es-tu! pour mettre des bornes à la hauteur de Dieu et définir ce que peut sa puissance? Connais-tu toute l'étendue des attributs divins? Sais-tu la distance qu'il y a de l'un à l'autre? As-tu calculé jusqu'où peut aller la justice en Dieu, et à quel point elle cesserait d'être appelée de ce nom? Misérable ver de terre, qui mesures tout à ton compas, veux-tu donc faire de Dieu un être qui te ressemble?

Dieu est trop juste pour punir éternellement la faute d'un moment... Je ne veux pas faire valoir avec saint Augustin que, si les justices de la terre, qui émanent de la justice divine, infligent souvent aux criminels des peines qui surpassent en durée les forfaits qu'ils ont commis, la souveraine justice a le droit de faire durer le châtiment plus longtemps que l'acte même du crime; j'aime mieux vous dire avec le même Père : Il ne faut pas s'imaginer que les lois fassent consister le supplice de ceux qu'elles punissent de mort, dans ce petit espace de temps pendant lequel on les exécute, qui ne dure presque rien, surtout actuellement; elles le font consister principalement en ce qu'elles les retranchent pour jamais de la société des vivants. Or, c'est la même chose en son

genre, d'ôter les hommes de cette cité immortelle par le supplice de la seconde mort, que de les ôter de cette cité mortelle par le supplice de la première mort. Comme les lois de celle-ci n'y rappellent jamais ceux qui en ont été retranchés par la mort corporelle, ainsi les décrets du Très-Haut ne lui permettent pas de rappeler dans sa béatitude les malheureux qu'il en a bannis pour toujours par la mort spirituelle.

Dieu est trop juste pour punir éternellement la faute d'un moment!... Prenez donc garde : Si le mal en lui-même ne dure qu'un moment, la tache qu'il imprime dans l'âme du réprouvé ne s'efface jamais; le penchant qu'il donne entraîne irrésistiblement, l'affection qu'il inspire l'alimente et l'empêche de mourir. Qu'est-ce qui précipite dans les flammes de l'enfer? Le péché mortel. Qu'est-ce qui pourrait délivrer des flammes de l'enfer? Un repentir sincère. Quel réprouvé reste donc avec son péché, sans repentir, il n'a plus de moyen de s'échapper de l'enfer. Demandez maintenant au réprouvé s'il se repent de son crime. Il ne sortira de sa bouche que des imprécations et des paroles de désespoir, pas un seul mot qui laisse apercevoir la douleur d'avoir offensé Dieu. Tout ce qui sert à constater une persévérance obstinée dans sa révolte contre le Seigneur et rien qui puisse lui en obtenir le pardon. L'Esprit de Dieu l'a dit : Les os du pécheur seront encore alors remplis plus que jamais des désordres de sa vie, et ses vices dormiront avec lui dans l'abîme infernal. (*Job*, XX, 11.) Son péché sera sans cesse contre lui, mais il ne voudra jamais que son péché soit séparé de lui, il en éprouvera toute l'horreur, sans éprouver du regret de l'avoir commis. Son péché fera son tourment, et il le commettrait encore s'il le pouvait; ce n'est pas là volonté qui lui manque, c'est la possibilité; il en connaîtra toute la laideur, il tremblera devant lui, il se livrera à la plus violente irritation; mais il ne cessera d'en faire l'idole de son cœur.

Quelle destinée!... O mon Dieu! Faut-il que le réprouvé passe l'éternité tout entière avec un ennemi qui le torture et dont il ne peut s'éloigner? Faut-il qu'il en ressente continuellement l'aiguillon vengeur et qu'il ne fasse que l'enfoncer de plus en plus dans le plus intime de son être, par son fatal attachement?... Comme vous tirez une vengeance terrible du pécheur, en lui laissant son péché, qu'il lui est impossible tout à la fois de supporter et de rejeter!....

Dieu ne punira point éternellement la faute d'un moment!... Quoi donc! Reviendrez-vous toujours à votre folle erreur? Et parce que le Seigneur déclare dans les livres saints qu'il mesurera le châtiment à la grandeur du péché, répéterez-vous jusqu'à la satiété qu'il n'y a point de proportion entre un crime passager et des tourments éternels?... Que ne vous dites-vous plutôt : Puisqu'une telle conduite de Dieu ne paraît pas conforme aux notions communes de

sa justice, donc ces notions sont fausses et illusoire, quand on les fait servir de règle pour juger de la conduite de Dieu. Que ne vous représentez-vous toute l'énormité du péché, par la haine que Dieu lui porte, par l'excellence de la majesté qu'il outrage, par l'extrême bassesse du pécheur qui le commet, par les désordres et les maux innombrables qu'il a répandus sur la face de la terre, et surtout par le sacrifice sanglant de la croix dont il a été la cause, et vous n'accuserez plus le juste juge de ne garder aucune proportion entre l'injure et le châtiment; et vous ne blâmez point le sentiment des théologiens que la peine due à des péchés infinis, ne pouvant être infinie en degrés, le doit être en durée; et vous confessez avec le prophète Isaïe que la règle est étendue sur les réprouvés pour les perdre et le niveau pour les confondre.

3° L'éternité des peines de l'enfer n'est point opposée à la sainteté de Dieu. Je suis même surpris qu'on ait pu avancer la proposition contraire. Serait-ce parce que Dieu semble perpétuer le péché, en permettant que les damnés le blasphèment pendant l'éternité et ne reconnaissent jamais leur sacrilège audace? Serait-ce parce qu'il est écrit que les démons ni ceux qui descendent dans les enfers ne béniront jamais le saint nom de Dieu?

O monstre de doctrines profanes! Jusqu'où le libertinage de l'esprit a-t-il étendu ses séductions!... La sainteté de Dieu, qui repousse le péché, qui en poursuit jusqu'à l'apparence, deviendra-t-elle le refuge des pécheurs? Consentira-t-elle à les retirer du lieu de leurs supplices, pour les recevoir dans le sein de sa gloire? Et de peur que l'impie, surpris par la mort dans le crime, ne cesse de blasphémer pendant l'éternité, le Dieu trois fois saint sera-t-il obligé de l'arracher des antres infernaux et de le faire porter en triomphe, sur les ailes des anges, dans ses tabernacles immortels!....

Où, vous l'avez dit : Dieu est saint, il est la sainteté même, et c'est pour cela qu'il a creusé la profondeur de l'abîme, afin de se dérober, en quelque sorte, à la vue du péché qu'il déteste, en y précipitant pour toujours celui qui l'a commis; c'est pour cela qu'il a prolongé à l'infini les cavités de l'enfer, afin qu'elles puissent englober à jamais celui qui lui déplaît et qui l'outrage par sa présence. Plus vous reconnaîtrez la sainteté du Seigneur, plus vous vous mettez dans l'obligation de reconnaître qu'il se doit à lui-même de tirer du pécheur une vengeance complète et de continuer les coups qu'il lui porte durant l'éternité. Sa sainteté n'est autre chose qu'une volonté incessante de faire tout ce qui est digne de lui.

Il s'est établi une lutte entre l'homme et Dieu. D'un côté, *Dieu ne veut pas l'iniquité* (*Psal.* V, 5), dit le Prophète; il la défend, il menace de la punir éternellement partout où elle se trouvera. D'un autre côté, sans égard pour la défense de Dieu, pour sa sainté-

teté ineffable, pour les châtimens auxquels il s'expose par sa désobéissance, pour les biens inestimables qu'il perd, le pécheur se souille honteusement, il se traîne dans la fange du vice, il s'y vautre comme un animal immonde. Qui l'emportera dans le combat? Faut-il que l'artisan suprême cède à l'ouvrage de ses mains et que l'homme prévaille contre Dieu? Non, non, d'un bout de l'univers à l'autre, le triomphe du Très-Haut est reconnu, proclamé, et sous la voûte redoutable des enfers sont gravés ces mots : Dieu seul est saint; ici, sont tourmentés, sans adoucissement et sans relâche, les méchants que sa sainteté condamne.

Voici cependant une concession qui va vous surprendre. Supposons qu'il me soit impossible de concilier parfaitement l'éternité des peines de l'enfer avec la bonté de Dieu, sa justice et sa sainteté. Qu'y gagnerait-on? Sera-t-on plus avancé? Aura-t-on plus de lumières pour apercevoir que la chose est impossible en soi, et plus de certitude pour l'assurer? Ah! vous resterez, si vous êtes sages, dans un doute suspensif, ne pouvant point affirmer, ne pouvant pas nier non plus, et moi je vous accablerai par l'autorité de la révélation. Qu'importe, après tout, que l'éternité des peines paraisse opposée aux idées spéculatives que nous nous formons de la Divinité, ne sommes-nous pas tenus de nous rendre à la voix de la Divinité même? Ne sommes-nous pas tenus de demeurer tellement persuadés par sa parole que sa conduite envers le pécheur est pleine de justice, que des milliers de maximes philosophiques qui tendraient à nous prouver qu'elle est injuste, ne puissent nous ébranler. Cette déférence à l'autorité suprême n'est-elle pas le devoir du chrétien? Écoutez donc ce qu'elle vous dit et gardez le silence.

SECOND POINT.

Cherchez et lisez avec soin dans le livre du Seigneur; il ne manquera rien de tout ce que j'annonce, parce que c'est lui-même qui a dicté ce qui sort de ma bouche. (Isai., XXXIV, 16.) Ainsi parlait autrefois le prophète Isaïe. Ainsi puis-je parler hardiment devant vous: scrutez, examinez les titres fondamentaux de la révélation, et vous me rendrez la justice que je ne vous en ai point imposé.

1° Rien n'est plus clairement exprimé dans le Nouveau Testament que l'éternité des peines de l'enfer. Il faut renoncer à pouvoir jamais pénétrer le vrai sens de son langage, ou il faut reconnaître que l'Évangile ne laisse point d'équivoque dans l'énoncé de cet article essentiel. Il n'est personne qui, à la première inspection n'en demeure d'accord, à moins qu'on ne soit d'une ignorance grossière, ou qu'on ne se dépouille de toute espèce de bonne foi. N'est-il pas enseigné par le Sauveur du monde que le ver qui dévorera les entrailles des réprouvés ne mourra point et que le feu auquel ils seront exposés ne s'éteindra jamais? (*Marc., IX, 43.*) N'est-il pas parlé de

certain péchés, quels qu'ils soient, qui ne seront jamais pardonnés, de certains blasphèmes qui ne seront remis ni dans ce siècle, ni dans le siècle à venir? La récompense des élus n'est-elle pas mise en parallèle avec la punition des damnés, et l'une et l'autre déclarées éternelles par le souverain Juge de l'univers? Peut-on limiter la durée des tourmens de l'enfer, sans limiter en même temps la durée des délices du ciel? La destinée des méchants est-elle plus faiblement exprimée que la destinée des bons? *Ceux-là seront précipités dans le supplice éternel (Matth., XXV, 46), et ceux-ci iront prendre possession du royaume éternel. (Ibid.)* Voilà le jugement, voilà la sentence. Les termes sont les mêmes, renferment-ils une signification différente? La sentence paraît irrévocable pour tous; serait-elle un jour révisée en faveur des impies? Ah! si ces paroles ne suffisent pas pour produire la conviction la plus intime, comment faudra-t-il s'exprimer pour être parfaitement entendu? Quelle doctrine ne prêterait à des interprétations forcées, à des sens détournés, si la doctrine de l'éternité des peines de l'enfer n'est pas à l'abri des explications arbitraires?

Doctrine épouvantable, tu nous confonds, ton effrayante clarté nous atterre. En vain nous nous efforçons d'obscurcir ton éclat, Il n'en devient que plus brillant et plus vif; en vain nous nous imaginons pouvoir nous soustraire à ta lumière, elle nous poursuit nuit et jour avec importunité, elle vient empoisonner les plaisirs que nous offre un monde séducteur; en vain nous tentons d'étouffer toute crainte, nos tentatives ne servent qu'à prouver que, par la volonté divine, cette crainte est inséparable de la conscience du coupable.

2° Poursuivons. Le patriarche des croyants ne déclare-t-il pas au mauvais riche que le séjour des bienheureux est séparé de la demeure des morts par un intervalle immense, qui ne sera jamais comblé; que les habitants des cieux ne descendront jamais dans l'enfer, que les habitants de l'enfer ne monteront jamais dans les cieux, et que les malheureux qui seront ensevelis dans les flammes ne pourront obtenir, même par des supplications pressantes, une seule goutte d'eau pour se rafraîchir dans l'excès de leurs tourmens?

Qui peut ne pas apercevoir dans ces paroles de l'*Apocalypse*, la durée des peines de l'enfer prolongée dans l'éternité : *Ils seront tourmentés dans les siècles des siècles*? (*Apoc., XX, 10.*) Qui peut se refuser à l'évidence de ce dogme dans la *seconde mort*, qui ne sera point suivie de la résurrection; dans *cet étang de feu*, où les damnés seront salés, suivant l'expression de Jésus-Christ, pour être conservés incorruptibles? Non, il n'est pas possible de s'aveugler à ce point, que de méconnaître une vérité que l'Esprit-Saint a imprimée dans les saintes lettres en caractères si distincts et si frappants.

Que sert de recourir à des acceptions

différentes du mot *éternel* ! La véritable n'est-elle pas suffisamment déterminée par tout le contexte, par le sens du passage où il est employé ? Que sert de multiplier, d'entasser les difficultés ; ne sont-elles pas toutes résolues par la nature des choses ? N'attendez pas maintenant, Messieurs, que j'aie cherché des preuves du dogme de l'éternité des peines de l'enfer dans l'Ancien Testament ; que je vous fasse voir l'arabe Job effrayé à la vue de cette terre de misère et de ténèbres, où la mort habite en personne, où tout est sans ordre et dans une éternelle horreur ; où l'on s'enfonce pour toujours et sans espérance d'en sortir. N'attendez pas que je vous représente, avec le Sage, les réprouvés au comble de la douleur et dans une ignominie éternelle ; ou, avec le prophète Daniel, secouant la poussière du tombeau pour être couverts d'une confusion sans fin. N'attendez pas que je vous retrace la formidable peinture que fait Isaïe des tourments de l'enfer, et que je rappelle l'étonnante manière dont il conclut sa description : après tous ces maux, la fureur de Jéhovah n'est point encore rassasiée et son bras est toujours levé pour frapper. Ainsi, je vous le demande ; les oracles de l'esprit de Dieu peuvent-ils être plus invariables sur cet article, et le flambeau évangélique est-il encore voilé sous les ombres de la loi ?

3^e Il n'est point de chrétien instruit qui n'ait du respect pour les traditions apostoliques et qui ne rougisserait de les fronder ouvertement ; mais il n'est point de catholique qui ne se croie obligé d'avoir pour ces traditions autant de vénération et de confiance que pour les saintes Ecritures, puisqu'elles sont également la parole de Dieu, et qu'elles servent au même titre de fondement aux croyances religieuses ; il ne peut y avoir entre elles aucune contradiction : elles s'expliquent les unes les autres, elles se portent un mutuel appui, quand les uns se taisent, les autres suppléent par leur langage à ce mystérieux silence.

Vous venez d'entendre la doctrine des deux Testaments sur l'éternité des peines de l'enfer ; vous pouvez être convaincus d'avance que la doctrine de la tradition leur est en tout conforme ; si les bornes étroites dans lesquelles je suis forcé de me circonscrire, ne me permettent pas de vous rapporter tout ce qu'en ont dit les Pères et les docteurs, je vous en rapporterai assez pour vous faire connaître leurs sentiments ; ceux qui vivaient avant la naissance des hérésies sur l'éternité des peines de l'enfer, n'ont pas cru pouvoir mieux exprimer leur foi, que par les paroles même de l'Esprit-Saint, sans commentaire et sans raisonnement, tant elles leur paraissaient claires et lumineuses. Ceux qui étaient instruits par les circonstances et qui avaient sous les yeux les argutieuses subtilités de quelques mécréants, ont ajouté au texte sacré, des ex-

plications et des commentaires qu'ils n'avaient point inventés et qui ne laissent aucun doute sur ce dogme. Quelques-uns de ceux-ci, s'apercevant que personne ne niait l'éternité du bonheur des élus, se sont attachés à démontrer qu'il ne fallait pas penser autrement des tourments des damnés, et que les mêmes raisons qui établissent le premier de ces articles doivent aussi servir à établir le second ; car, ne serait-il pas absurde de prétendre que, dans une expression identique, la vie éternelle n'a point de fin et que le supplice éternel en ait une ? Dans la supposition que le supplice ne sera point éternel pour ceux que Dieu y condamnera dans son jugement, ce serait donner lieu de désespérer, ou du moins de douter que la vie de ceux que Dieu récompensera soit éternelle ; ce serait renverser du même coup le fondement le plus solide de nos espérances, détruire le motif le plus propre à exciter la fureur des fidèles, et le seul capable de nous faire envisager le Très-Haut dans la splendeur de sa magnificence et de sa libéralité. *Par pari enim relata sunt, hinc supplicium æternum, inde vita æterna.*

4^e Saint Augustin n'en demeure pas là, il voit que les réprouvés sont jetés dans la même fournaise qui a été préparée pour Satan et pour ses anges ; qu'ils sont inséparablement unis dans leurs supplices ; qu'ils doivent subir la même destinée et le même sort, et il conclut dans son admirable ouvrage de la *Cité de Dieu* (27), que la durée de leurs tourments ne doit pas être différente. Et comment, dit-il, pourrait-on prétendre que tous les damnés, ou même quelques damnés seront délivrés de cette éternité de peines, après de longues souffrances, à moins de donner atteinte à la foi qui nous enseigne que le supplice des démons sera éternel ? Car, ajoute-t-il, si ceux ou quelques-uns de ceux à qui Jésus-Christ dira : *Allez au feu éternel qui est allumé pour le démon et pour ses anges* (Matth., XXV, 41), ne doivent pas toujours brûler dans ce feu, pourquoi croira-t-on que le démon et ses anges y brûleront éternellement ? Est-ce que la sentence du souverain Juge contre les anges et contre les hommes ne sera vraie que pour les anges ? Quoi ! les conjectures des hommes anéantiraient-elles la parole de Dieu ? N'est-il pas juste que sa vérité demeure inébranlable au milieu des changements qui bouleversent les empires, et qu'encore une fois les efforts de l'esprit humain viennent se briser contre la solidité de la pierre, qui est le Christ, comme le dit saint Paul.

Enseigner que les peines des damnés ne seront jamais adoucies, qu'elles auront toujours ce degré de rigueur et d'activité fixé dans la condamnation, n'est-ce pas enseigner que les peines des damnés n'auront pas de terme ? Car quel plus grand adoucissement que la cessation tout entière ?

Or tous les Pères sans exception ont enseigné que le feu de l'enfer brûle sans discontinuation, avec une égale intensité ; que ces brasiers sont constamment allumés, sans qu'on puisse les éteindre ; que dans l'enfer il n'y a point de rédemption ; que ceux qui sont enfermés dans ces prisons ténébreuses, ne trouvent point d'issue par laquelle il leur soit possible de s'évader ; que les liens qui les resserrent sont indissolubles, sans espoir de s'en débarrasser jamais ; que ceux qui sont condamnés à la géhenne, ne doivent espérer ni fin ni trêve dans leurs tourments incessants ; et pour tout dire en un mot, que la main du Seigneur les repousse, les replonge à tout instant dans l'abîme ; dans ces paroles vous entendez saint Ephrem et saint Cyprien, répétant le langage de l'Écriture.

Au surplus, je ne veux pas vous donner d'autre preuve de ce consentement unanime des théologiens et des Pères, que ce mot d'un fameux raisonneur : *Conjecturer, que peut-être l'état des damnés deviendra enfin supportable, il n'y a point de tel système parmi les chrétiens* (28). Celse disait plus à Origène. Vous vous vantez de croire des peines éternelles, mais tous les ministres des mystères ne les annonçaient-ils pas aux initiés?...

5° Faut-il s'étonner, d'après cela, si toutes les fois qu'il s'est trouvé des hommes assez hardis pour enseigner que les feux de l'enfer auront un terme, l'Eglise les a frappés de ses anathèmes et privés de sa communion ? et comment aurait-elle souffert dans le bercail des loups dévorants, qui, revêtus de la peau de brebis, répandaient le carnage et la mort ? qui, pour autoriser les conceptions de leur cerveau, corrompaient le vrai sens des Écritures ; qui sous divers prétextes accumulaient les difficultés les plus spécieuses contre un des dogmes les plus clairement enseignés du christianisme et tendaient par là à son renversement ; qui, tout pleins de nobles sentiments d'humanité, enlevaient à la société le frein le plus répressif, le plus puissant contre les passions et presque sa grande sauvegarde.

Quand les ouvrages d'Origène circulent infectés, indubitablement malgré lui, de la pernicieuse erreur qui met des bornes à la durée des peines de l'enfer et au bonheur des prédestinés, de toute part les pasteurs se réunissent pour la foudroyer (29). Quand, du temps de saint Augustin, quelques personnes cherchaient à l'accréditer, cet illustre docteur s'opposa à ses progrès avec cette puissance d'ascendant qu'il obtint par ses talents et ses vertus dans l'Eglise catholique. Depuis cette époque, toutes les fois que l'*origénisme* ou l'erreur qu'on a désignée sous ce nom, a relevé sa tête téméraire, le corps épiscopal n'a pas manqué de le condamner.

Du sein de la réforme il sortit une foule

d'esprits remuants, qui renversèrent toutes les barrières dans le délire de leur fureur et se servirent des principes même de Luther et de Calvin, pour ruiner entièrement l'édifice que ces fameux hérésiarques avaient construit avec tant d'appareil ou même les débris de l'antique Eglise qu'ils avaient laissé subsister. Sorin, qui ne voulait pas de mystères, n'eut garde de conserver le dogme de l'éternité des peines de l'enfer. Tous ces forcenés erraient loin du bercail, et si les pasteurs ne se mêlèrent pas de leur cause, c'est que leur tribunal ne connaît que de ceux qui demeurent soumis à leur autorité. Les déistes qui naquirent parmi nous de ce libertinage monstrueux d'opinions, achevèrent l'ouvrage d'iniquité commencé avant eux au sein de la révolte, et tout en reconnaissant un Dieu vengeur du crime, ils s'acharnèrent à déraciner la croyance de l'éternité des peines du cœur de leurs contemporains. Que de maux nous a faits la lecture de leurs écrits ! Nous y avons appris à dédaigner ce que nos pères vénéraient, et à fouler aux pieds le code sacré de l'Evangile. La Sorbonne, qui veillait au dépôt de la foi, s'empressa de signaler leurs écrits, et de réfuter leurs paradoxes dans des censures raisonnées, qui subsisteront à jamais comme des monuments de son zèle et de sa doctrine.

6° Je ne vous parlerai pas de tant de conciles, où fut établi le dogme de l'éternité des peines de l'enfer. Je ne vous dirai point que l'Eglise, n'ayant jamais prié pour les démons, ne prierait pas davantage pour les damnés, suivant saint Augustin, si elle les connaissait ; tant elle est convaincue que leurs tourments ne peuvent ni cesser ni être adoucis. Mais je vous dirai avec le savant évêque d'Hippone : Il vaudrait mieux vous garantir des supplices de l'enfer, que de vous consumer à en attaquer l'éternité. Toutes les raisons que vous forgeriez pourront-elles l'emporter sur la raison suprême ? Parviendriez-vous jamais à borner la durée et l'intensité des peines de l'enfer ? Que vous en reviendrait-il d'avoir désiré qu'il n'existe pas de châtement au delà de cette vie, ou que ce châtement ne soit qu'épuratoire et finisse bientôt ? Vos désirs insensés périraient avec vous. Pourquoi voudriez-vous être plus justes que le Dieu de toute justice, plus miséricordieux que la miséricorde même, plus élément que celui dont la clémence est élevée au-dessus des cieux ? N'auriez-vous pas honte de disputer contre l'Evangile, de faire parade de raison au mépris de vos pères dans la foi, de vouloir être chrétiens sans obéir à l'Eglise que Dieu a établie pour être la mère des chrétiens?..

Quel inconcevable délire ! vous vous amusez à pénétrer les ténèbres, à deviner les motifs de la conduite de Dieu, à substituer vos pensées à ses pensées, et vous ne songez point à rentrer en vous-mêmes, à captiver votre imagination, à redresser vos

penchants, à pratiquer la loi ! Sur les bords du précipice, au lieu de prendre garde d'y tomber, vous vous étourdissez sur la durée du temps que vous pouvez y rester, sur l'étendue des maux que vous êtes menacés d'y éprouver ! Grand Dieu ! sont-ce là ces hommes délicats que la plus légère peine épouvante, qui ne peuvent rien souffrir ! pour qui, c'en est trop d'un instant de douleur ? Vous les avertissez que des supplices affreux les attendent dans les enfers, et ils s'en consolent sous de vains prétextes, et ils consentent à tout endurer dans l'espérance futile d'une fin prochaine ! Vous assurez que ces supplices seront éternels, et ils ne vous croient pas. Votre parole contribue à les tromper. Votre lumière les aveugle. Votre bonté les rassure et les perd, ils trouvent dans vous-même des armes contre vous. La chair et le sang sont pour eux comme un voile qui leur dérobe votre immuable vérité et les empêche de voir l'enfer à nu et l'éternité sans couverture.

A quoi pensez-vous, chrétiens ? vous niez une vérité évidente qui s'attache à vos pas, qui vous poursuit sans relâche, qui s'empare de vous, qui vous terrasse. Vous voulez fermer un abîme sans fond ; et il se dilate, il étend ses entrailles et vous appelle dans ses flancs. Vous vous obstinez à lutter contre l'éternité, et l'éternité se joue de vos efforts. O éternité ! éternité triomphante ! que de trophées vont attester ta victoire ! O éternité ! tu retrouveras toutes les victimes, et ton glaive n'en sera que plus acéré.

C'est en vain que je recueillerais les figures les plus énergiques, les expressions les plus fortes pour frapper de grands coups et fixer vos regards sur cette épouvantable éternité qui attend les réprouvés dans l'enfer ; je ne veux pas seulement essayer. Si la simple pensée qu'en tombant entre les mains d'un Dieu vivant, vous souffrirez des tourments qu'il n'est pas donné à l'homme de décrire, et que ces tourments ne finiront pas ; si, dis-je, cette pensée ne fait aucune impression sur vous, quelles paroles pourraient vous émouvoir ? Si Moïse et les prophètes, si Jésus-Christ et ses apôtres ne sont pas capables de vous effrayer, quels prodiges d'éloquence ne vous trouveraient pas insensibles !...

Messieurs, Dieu ne vous a point caché l'existence d'un lieu destiné à la punition du méchant ; il vous a révélé la durée éternelle des supplices qui y sont infligés. Vous savez le jugement du Seigneur, par lequel tous ceux qui mourront dans le crime tomberont dans le gouffre infernal. Il a mis devant vous la vie et la mort, le bonheur et le malheur ; il vous a laissé la liberté d'être, pour ainsi dire, les artisans de votre propre fortune. Si maintenant vous choisissez pour votre partage la misère éternelle ; malheur à vous, dit le prophète, votre perte vient de votre folle conduite ; quelque vives, quelque fortes que soient vos souffrances dans l'éternité, vous n'avez à vous plaindre que

de vous-mêmes : *Perditio tua ex te. (Ose., XIII, 9.)*

Détournez, ô mon Dieu ! détournez le malheur qui nous menace. Nous allons tête baissée dans le piège que nous tend l'ennemi ; ouvrez nos yeux fascinés par de funestes illusions, rompez le charme qui nous séduit. Ne permettez pas que nous doutions jamais d'une vérité que vous ne nous avez enseignée que pour notre intérêt ; faites que nous pensions pendant la vie aux flammes dévorantes de l'éternité, pour n'en pas sentir l'intolérable ardeur après la mort.

Amen.

SERMON XXI.

SUR LA LECTURE DE L'ÉCRITURE SAINTES.

Quaecunque scripta sunt, ad nostram salutem scripta sunt. (Rom., XV, 4.)

Tout ce qui est écrit, a été écrit pour notre sanctification.

Notre siècle, fier de ses découvertes dans les sciences, où toute une révolution s'est opérée, a voulu tout soumettre à son jugement ; il a franchi les barrières du sanctuaire, et l'esprit humain a fait irruption sur l'arbre de la science du bien et du mal, pour se rassasier de son fruit ; les livres saints sont devenus la proie d'une téméraire critique et du libertinage. Celui-ci vous dit, d'un ton goguenard, dans sa correspondance, que l'Ancien Testament est cent fois plus amusant que les poètes antiques, et qu'il le lit sans cesse avec un ébahissement nouveau ; celui-là s'attache en philologue au langage des livres saints, et il s'arrête ainsi à l'écorce de la lettre. Il en est qui n'y voient qu'allégorie, et qui expliquent, selon les règles de ce système désastreux, les faits les plus anciens et les plus constants. Il en est encore, dont on peut dire avec saint Jérôme, qu'ils n'ont pour tout mérite que de beaucoup parler ; qu'ils raisonnent sur les Ecritures sans aucun discernement et sans aucune retenue ; qui ne craignent pas de faire les docteurs avant d'avoir pu pénétrer le sens caché de l'Ecriture : *Docent antequam discant.*

Mais ce n'est pas là l'unique mal dont on ait à se plaindre. Il n'y a point d'excès sans son contraire. On voit dans le sein du christianisme des personnes qui professent une aversion décidée pour les saintes lettres, ou qui, sous l'apparence du respect, ne croient pas pouvoir les lire, ni les laisser lire aux autres ; qui, sans égard pour l'usage établi, ne rougissent pas de blâmer ceux qui aiment à s'en nourrir à l'ombre de l'autorité légitime. Examinons donc s'il est permis de lire l'Ecriture sainte, et jusqu'à quel point s'étend cette permission.

1° Il est certain que le texte sacré a été inspiré de Dieu pour enseigner, pour reprendre, pour corriger, pour instruire dans les devoirs de la justice (II Tim. III, 16), sans distinction de sexe et de condition ; qu'il a été écrit pour l'édification générale, afin que nous concevions une espérance ferme par la patience et par la consolation au mi-

lien des traverses de la vie ; qu'il a été donné à tous ; que c'est un bien commun à tous.

2° Il est certain que le texte sacré n'est pas tellement nécessaire à chacun des fidèles en particulier, qu'il ne puisse être suppléé par les prédications ou des lectures de piété ; qu'il n'est point commandé en tous temps, en tous lieux et à toutes sortes de personnes d'en étudier l'esprit et les mystères ; que ce qui paraît un précepte formel est sujet à des exceptions et à des modifications diverses.

3° Il est certain que la puissance ecclésiastique, qui émane de la puissance éternelle, n'enlève jamais arbitrairement aux fidèles le droit imprescriptible et inaliénable de lire le texte sacré ; qu'elle ne fait que suspendre l'exercice de ce droit dans des circonstances fâcheuses et pour des motifs raisonnables ; qu'elle s'empresse de le rétablir dans son intégrité aussitôt que le danger a disparu et qu'elle n'a plus de sujet de crainte.

4° Il est certain qu'il serait téméraire de condamner l'usage qui s'est introduit dans l'Eglise de France depuis plus d'un siècle, avec l'approbation des évêques et par une condescendance pleine de sagesse, de laisser le texte sacré ou des lambeaux détachés entre les mains des fidèles, comme il y était jadis avant les erreurs des Vaudois.

5° Enfin il est certain que l'Eglise, suivant le célèbre archevêque de Cambrai, n'a jamais changé en rien les véritables maximes, et qu'elle en a toujours eu deux très-constants : la première, de ne point jeter les perles devant les animaux immondes, et de ne point donner le texte sacré aux hommes qui ne le liraient que pour leur perte ; la seconde, de donner le texte sacré à tous ceux d'entre ses enfants qu'elle trouve bien préparés à le lire avec fruit.

PREMIER POINT.

1° Je dis que la première maxime de l'Eglise est de ne point jeter les perles devant les animaux immondes et de ne point donner le texte sacré aux hommes qui ne le liraient que pour leur perte. De tout temps l'Eglise s'est fait un devoir de soustraire l'Ecriture sainte, en tout ou en partie, à ceux dont elle a connu l'incapacité ou la malice ; dès sa naissance, elle a pris des mesures pour en empêcher la profanation et les mépris. Elle a senti qu'il y a dans les Ecritures plusieurs choses qui, comme le dit Origène, sont exposées trop à découvert et avec trop de nudité pour que des personnes d'un esprit faible en soient édifiées, ou que des cœurs gâtés n'en deviennent plus endurcis. Elle a sagement détourné leurs regards de ces sciences trop vicieuses pour prévenir les scandales ; car, dit-il, Dieu frapperait terriblement ceux qui abuseraient jusqu'à cet excès de sa parole et qui feraient servir de matière à leurs mauvaises paroles, un livre qui est fait pour les extirper. Il ne lui convenait pas de se laisser vaincre en prudence par

la Synagogue, qui défendait certains livres de l'Ancien Testament avant l'âge où les passions sont plus calmes et la raison plus formée.

L'Eglise n'a pas moins vivement senti que tout le monde ne devait pas indistinctement sonder les profondeurs des saintes lettres et s'embarquer à volonté sur cette mer sans rivage, comme l'appelle Bossuet. Ainsi la sainte obscurité des livres saints a été un motif suffisant pour autoriser les pasteurs à en interdire la lecture aux ignorants, aux présomptueux, et généralement à tous ceux qu'ils jugeaient incapables d'en profiter. S'il se trouve des figures et des énigmes dans les Ecritures, dit saint Jérôme, c'est afin que la difficulté du langage augmente encore la difficulté du sens ; c'est afin qu'une chair si sainte ne fût pas facilement exposée aux chiens, et que les pierres précieuses ne fussent pas abandonnées aux pourceaux, ni ce sanctuaire aux profanes : *Ut non facile pateat sanctum canibus*.

Mais le grand motif qui a déterminé l'Eglise à interdire ou plutôt à suspendre la lecture de l'Ecriture pendant quelque temps c'est le ravage que faisaient les schismes et les hérésies par le moyen des versions infidèles qui les répandaient avec profusion et qu'ils confondaient à dessein avec les versions catholiques. On voit assez la nécessité d'une telle conduite et on comprend aisément qu'une pareille suspension, sans comprendre indistinctement tous les fidèles, devait singulièrement frapper ceux qui étaient le plus exposés à l'erreur. C'est le sentiment de nos plus célèbres controversistes et de tous ceux qui ont traité cette question avec impartialité.

Personne n'ignore que les enfants, quelque peu avancés qu'ils soient en âge, succèdent à leurs parents, et que la folie ni la prodigalité ne nuisent en rien à la faculté de succéder ; mais on n'ignore pas non plus que si les lois leur laissent la propriété des biens de la succession, elles ne leur accordent pas la liberté d'en disposer comme ils veulent ; elles en restreignent l'usage et en interdisent l'aliénation ; ils possèdent le fonds, mais ils sont limités dans la jouissance. Le législateur ne veut pas qu'ils perdent, par une mauvaise gestion, ce qui leur appartient. N'en est-il pas de même des Livres sacrés ? C'est la succession commune ; tous y ont une égale part. L'Eglise serait-elle moins prudente que les enfants du siècle ? Permettrait-elle à tous les chrétiens de s'emparer du Testament de Jésus-Christ et de l'interpréter à leur gré ? Ne serait-il pas infiniment pernicieux de ne vouloir pas sevrer de la lecture de la Bible des malheureux qui en tordent le sens sous prétexte qu'il leur importe de connaître la volonté de Dieu à leur égard, comme s'il n'y avait pas d'autres moyens de la connaître qu'en lecture particulière des livres saints ? Parce qu'il n'y a rien de plus capable d'augmenter les ardeurs de la piété

dans les âmes fidèles que les chastes délices de l'Ecriture, l'Eglise ne pourrait-elle pas arracher aux impies une occasion d'accroître leur impiété par l'abus criminel d'une simplicité qu'il est si aisé de tourner en ridicule? De peur de paraître mépriser, en ne les lisant pas, les paroles de notre Rédempteur, qui nous sont adressées, faudrait-il que l'Eglise catholique nous exposât au danger bien plus grave de les déshonorer en les lisant sans les dispositions nécessaires?

Grand Dieu! à quelles pitoyables raisons n'a-t-on pas recours quand on veut justifier ses égarements, et comme l'esprit s'enfonce dans de profondes ténèbres lorsque le cœur dépravé le force à devenir son complice et son défenseur!

Mais, pour ne pas sortir du cercle religieux dans lequel j'aime à me circoncrire, la sainte Eucharistie n'est-elle pas la nourriture commune des fidèles? Jésus-Christ pouvait-il employer des expressions plus générales pour marquer que tous y ont également droit : *Mangez tous de ce pain* : « *Manducate ex hoc omnes* ; » *buvez tous de ce vin* : « *Omnes ex eo bibite* » (Matth., XXVI, 27); et cependant l'Eglise, agissant par l'impulsion d'une influence céleste et sous les ordres de son auguste fondateur, ne permet pas à tous les chrétiens d'approcher de la sainte table toutes les fois qu'il leur plaît et comme il leur plaît. Elle suit des règles invariables : admettant ceux qui en sont dignes et repoussant les indignes; il y a plus, elle a cru pouvoir, sans usurpation, retrancher la coupe aux fidèles et ne les communier que sous les espèces du pain, malgré l'invitation de Jésus-Christ, qui semble au premier coup d'œil de stricte rigueur. Je le demande maintenant, où sont parmi nous ceux qui oseraient se plaindre que l'Eglise a outre-passé ses pouvoirs en ne donnant point le Saint des saints à des hommes dissolus et pervers, et en restreignant la participation de l'Eucharistie à une seule espèce, qui renferme Jésus-Christ tout entier, son corps, son sang, son âme et sa divinité.

La parole de Dieu écrite n'est-elle pas appelée la véritable nourriture de la créature raisonnable, l'aliment céleste qui nous prépare à la manducation de la divine Eucharistie, qui procède de la bouche de Dieu. Qu'y a-t-il de plus fréquemment répété dans les Pères que ces expressions comparatives qui assimilent l'Evangile au sacrement de nos autels? Pourquoi ceux qui ne peuvent les digérer ne seraient-ils pas privés de l'un comme de l'autre aliment? Pourquoi ne convient-on pas avec le saint avant Origène, que si toute espèce de viande ne convient pas à tous les corps, toute parole de Dieu n'est pas propre non plus à toute sorte d'âmes.

Répondez, ô vous qui prétendez que l'Eglise ne peut, dans aucun cas, interdire aux fidèles la lecture des livres saints; qu'elle com-

met une horrible injustice en les leur arrachant des mains; qu'elle leur ferme la bouche de Jésus-Christ en les empêchant de les expliquer. Elle qui a été établie, la gardienne et la dispensatrice du trésor de son Epoux, doit-elle montrer moins de vigilance pour la conservation de la parole, qui est son titre fondamental, que pour la sainte Eucharistie que Jésus-Christ lui a confiée pour la consolation des forts et des parfaits? Si elle ne sépare pas ces deux objets dans ses prières quotidiennes, les séparera-t-elle dans sa surveillance et dans les distributions? agira-t-elle comme une mère infâme qui abandonne à ses enfants des instruments de fer avec lesquels ils peuvent se donner la mort.

La sainte Bible est, suivant saint Irénée, le paradis terrestre planté dans ce monde. Quoique l'Eternel ait permis à nos premiers parents de manger de tous les fruits qui croissaient dans Eden, il leur a néanmoins défendu de toucher à un arbre qu'il avait placé au milieu de tous les autres? Et pourquoi l'Eglise, qui participe à l'autorité de Dieu, ne défendrait-elle pas aux fidèles de se nourrir de toute Ecriture divine, non qu'elle soit mauvaise en elle-même, mais parce qu'elle devient pernicieuse par l'esprit d'orgueil et de contestation.

Je vois bien dans saint Jean Chrysostome que, de même qu'une personne assise auprès d'une fontaine y respire un air frais et salubre, y trouve de quoi se désaltérer quand la soif la tourmente, et de quoi tempérer les plus fortes chaleurs, quand elle est incommodée par les rayons d'un soleil brûlant, ou par les ardeurs de la canicule dans leur plus grande violence, de même une personne qui a le bonheur d'être assise auprès des fontaines des divines Ecritures, lorsqu'elle se sent dévorée des feux impurs de la concupiscence, elle en éteint facilement les ardeurs par les eaux qui coulent devant elle, ou, lorsque la colère agite son cœur, il ne tient qu'à elle de calmer les transports de cette passion furieuse par quelques gouttes de l'eau salutaire puisée aux sources des livres saints; mais je n'y vois pas que cette même personne puisse, par suite de ses mauvaises dispositions, changer la fontaine des Ecritures en fournaise ardente, qui ne ferait qu'activer l'incendie de ses passions qui la consume, une fausse participation des feux éternels de l'enfer.

Je vois bien dans saint Ephrem que notre science sera toujours confuse et nos idées incomplètes si nous ne sommes remplis de la doctrine des divines Ecritures, que si nous abandonnons le Maître des maîtres, nous courrons de mauvaises pensées en mauvaises pensées, et nous serons en proie à une multitude d'affections déréglées. Mais, je vois aussi dans la lettre d'un grand pape (30), qu'il était sagement

ordonné par la loi, que tout animal qui approcherait de la montagne serait lapidé, pour nous apprendre que les simples et les ignorants ne doivent pas avoir la présomption d'atteindre à la sublimité de l'Ecriture, et qu'ils ne doivent pas chercher ce qui est au-dessus de leurs forces.

Je dis que la seconde maxime de l'Eglise est de donner le texte sacré à tous ceux d'entre ses enfants qu'elle trouve bien préparés à le lire avec fruit.

Ici sont convenablement placés ces éloges pompeux de l'Ecriture que nous lisons dans les Pères, et ces brillantes énumérations de tous les genres de beautés que l'Esprit qui en est l'auteur a insérés dans chacun de ses versets. Elle est la joie de ceux qui ont persévéré dans l'enfance chrétienne, dit saint Grégoire de Nysse; elle tient lieu de bâton et de lit de repos à ceux qui sont cassés de vieillesse. Et ceux qui sont dans la force de l'âge spirituel la regardent utile à tout le monde, dit saint Ambroise; elle offre un rédempteur au captif, la sagesse à celui qui est exempt de préjugés, et un Dieu pour récompense au juste qui persévère; elle instruit, elle édifie toutes sortes de personnes; et chacun y trouve, ou de quoi guérir ses plaies, ou de quoi se fortifier dans la vertu, ou de quoi acquérir de nouveaux mérites. Si elle renferme des mystères capables d'exercer les esprits les plus éclairés, dit saint Grégoire le Grand, elle contient aussi des vérités claires, à la portée des plus simples et des moins savants; elle présente à l'extérieur de quoi sustenter ses enfants; et elle garde dans les plus secrets replis de quoi ravir d'admiration les génies les plus sublimes; étant semblable à un fleuve, dont l'eau serait si basse en quelques endroits, qu'un agneau y pourrait passer, et en d'autres si profondes, qu'un éléphant n'y pourrait nager.

De là ces pressantes exhortations dont ils ont rempli leurs écrits pour engager les fidèles à se nourrir assidûment de la lecture des livres saints; à ne pas se contenter d'entendre la parole de Dieu dans son temple, mais à feuilleter sans cesse les volumes qui la renferment, à les dévorer pour ainsi dire dans une insatiable avidité. De là ces reproches véhéments qu'ils adressaient aux chrétiens de leurs temps, de ce qu'ils ne lisaient point assez les Ecritures et en négligeaient l'étude. De là ces éloquents homélies de saint Jean Chrysostome, dont on s'est servi depuis avec tant de succès toutes les fois qu'on a voulu embraser les cœurs d'amour pour les saintes lettres, et inspirer le goût de les lire, qui produisent encore aujourd'hui quelques-uns des effets qu'ils produisaient jadis avec abondance sur le peuple de Constantinople. Et nous aussi nous nous faisons gloire de reconnaître que dans les Ecritures Dieu présente un grand spectacle au cœur du chrétien, et que rien ne peut être plus délicieux que la

lecture de ces livres divins, quand on a, dit saint Augustin, le palais de la foi qui goûte le miel de Dieu; que les Ecritures de l'Ancien et du Nouveau Testament sont deux trompettes qui nous réveillent et nous appellent à la grande néoménie du ciel et à celle de la terre qui en sont des préludes et les préparatifs; qu'il n'y a pas d'harmonie plus recueillante, plus propre à exalter notre âme, si nous ne fermions pas les oreilles à ses accents mélodieux. Et nous aussi nous nous ferons gloire de reconnaître que la loi divine est un flambeau lumineux qui éclaire nos pas dans les voies de la vertu. *Lucerna pedibus meis verbum tuum* (Psal. CXVIII, 105); que l'épouse du Fils de Dieu ne le cache jamais sous le boisseau que par une sage économie et une admirable dispensation; que cette tendre mère ne veut point que ses enfants restent dans l'obscurité, mais qu'elle ne peut souffrir qu'ils contemplent la lumière jusque dans sa source, quand ils n'ont pas les yeux assez bons pour soutenir son éclat. Et nous aussi nous nous ferons gloire de reconnaître avec Bossuet, qu'il est d'une grande utilité à tous ceux qui ont le cœur droit de méditer nuit et jour la sainte Bible, d'en recueillir les sentences, et de les avoir toujours devant les yeux. Mais l'excellence de ce livre ne nous empêchera pas de conclure, avec Fénelon, qu'il ne faudrait pas le donner indifféremment à tous les esprits profanes et curieux; parce que si la parole de Dieu est une odeur de vie pour ceux qui vivent de la foi, et qui meurent sincèrement à eux-mêmes, elle est une odeur de mort pour ceux qui sont aliénés de la vie de Dieu, et qui vivent renfermés en eux-mêmes avec orgueil.

O mon Dieu, puisque vous m'avez donné vos Ecritures pour mon instruction, ne permettez pas que cette lecture me rende plus aveugle dans tout ce que vous exigez pour en profiter; pénétrez-moi le premier des dispositions dont je vais entretenir mes auditeurs.

SECOND POINT.

Il ne faut jamais s'écarter, dit l'éloquent prélat (31), dont j'ai déjà emprunté quelques idées, de ces deux règles :

Cette maxime a 1^o de ne donner l'Ecriture qu'à ceux qui sont déjà bien préparés pour la lire avec fruit; et 2^o de travailler sans relâche à y préparer les fidèles. Or, quand est-ce qu'on peut dire les fidèles bien préparés à cette lecture, si ce n'est quand ils apportent certaines dispositions auxquelles Dieu a attaché ses grâces? Mais quelles sont-elles ces dispositions? L'auteur du livre justement appelé le livre le plus beau qui soit sorti de la main d'un homme, va nous l'apprendre. Si vous voulez lire avec fruit, lisez avec humilité, avec simplicité, avec fidélité. *Lege humiliter, simplicitate et fideliter.* (Imit., lib. I.) Je reprends :

(31) Fénelon, tom. VII, pag. 82.

1° Lisez avec humilité, *lege humiliter*. Représentez-vous d'abord que le Dieu tout-puissant vous signifie ses ordonnances, et que vous devez vous dépouiller de toute volonté propre, vous rendre attentifs à ce qu'il vous prescrit et à la vive répréhension qu'il fait de vos voies. Représentez-vous que le Seigneur va vous offrir de grands spectacles, selon saint Augustin, et vous dévoiler toute la suite de ses mystères, toute l'excellence de la doctrine qu'il a daigné révéler au genre humain, et que vous devez subjuguier votre intelligence sous l'autorité de l'Esprit-Saint qui a inspiré les prophètes; du Verbe éternel qui manifesta dans les derniers temps la grandeur de la Divinité, de l'adorable Trinité qui se montre et qui se découvre, autant qu'il est possible, à des créatures faibles et bornées; que vous devez vous revêtir de l'esprit de pauvreté devant la plénitude des Ecritures que nous adorons, ainsi que pense Tertullien. Représentez-vous enfin, que vous avez sous les yeux les pages sacrées où sont écrites les merveilles du Très-Haut en faveur des hommes, et les événements de la vie de son Fils unique conversant parmi nous, pour nous instruire et nous rendre heureux, et qu'il faut que vous imitiez la pieuse conduite de tant d'illustres personnages des deux Testaments qui ne lisaient les Ecritures qu'avec des sentiments de la plus profonde humilité, et la sage coutume des ministres des autels qui se tiennent debout et dans le plus grand respect quand on porte le livre des Evangiles, et semblent oublier l'auguste sacrement qui contient Jésus-Christ lui-même tout entier.

Si vous êtes réellement pénétrés de la majesté des saintes lettres, vous ne les lirez jamais que dans l'anéantissement de votre âme. Vous vous mettrez en état, par la mort à vous-mêmes, de contempler des mystères dont la vue autrement vous serait insupportable. Vous tremblerez toutes les fois que vous rencontrerez des obscurités, dans la pensée que peut-être votre orgueil est le grand obstacle qui vous empêche de découvrir la vérité; vous vous souviendrez que Dieu se montre aux humbles de cœur et se cache aux superbes; que l'Ecriture est semblable à cette colonne miraculeuse que Jéhovah fit paraître entre les tentes de Jacob et le camp des Egyptiens, toute lumière pour les uns, toutes ténèbres pour les autres; vous vous consolerez de ne pas tout apercevoir dans ce monde, par l'espérance de voir dans le ciel les choses sans nuage et de connaître Dieu comme vous en êtes connus.

2° Lisez avec simplicité, *lege simpliciter*. Ne vous imaginez pas trouver dans les Ecritures de quoi contenter votre curiosité. Non, mes frères, c'est en vain que vous les feuillotez nuit et jour, si c'est là le but que vous vous proposez. Vous y trouverez la science du salut, mais vous n'y trouverez pas la science du monde. Elles fourniront à la piété des lumières qui lui suffi-

sent, mais elles refusent à l'inquiétude de l'esprit la satisfaction qu'il recherche; elles sont le pain vivant sorti de la bouche de Dieu pour la nourriture des âmes simples et dociles, mais non la pâture des esprits vains et présomptueux. Ce n'est pas pour entretenir en nous une perpétuelle agitation que Dieu nous les donne, c'est plutôt pour étouffer une envie démesurée de tout savoir qui nous suit partout et qui nous tourmente. Nos livres saints ne nous apprennent rien sur les beaux-arts, ni de ces connaissances brillantes qui donnent de la célébrité dans le monde, et qui mènent ceux qui les cultivent à la gloire, aux honneurs et aux dignités du siècle; ils nous apprennent à connaître Dieu et ses perfections infinies, et à ne savoir autre chose que Jésus-Christ crucifié. Nos livres saints n'affectent pas cette pureté de style, ces charmes de l'élocution, cette pompe, ce luxe d'ornement qui parent les écrits des savants, quoiqu'on y remarque souvent dans les expressions beaucoup de richesse et de magnificence; ce n'est pas là ce qui les distingue, selon l'Apôtre, c'est cette sublimité de pensées qui ne peut venir que de Dieu. Cet aimable abandon qui les caractérise, cet air de vérité qui inspire la confiance, cette noble impartialité qui ne fait acception de personne, ce je ne sais quoi qui plaît et qui ravit. Si la diction n'est pas toujours soignée, la doctrine en est plus pure que l'argent raffiné, dit le Prophète-Roi; si les tournures et les phrases ne sont pas toujours conformes aux règles établies parmi les hommes, les principes qu'ils renferment sont très-conformes à la volonté immuable de l'Etre qui sait tout. Ce sont les paroles de la vie éternelle, et elles ont opéré des merveilles sans nombre. Les philosophes, les orateurs, avec toute leur éloquence, ont laissé l'univers plongé dans les ténèbres de l'idolâtrie et du vice, et les écrivains sacrés avec leurs termes durs et barbares ont renouvelé la face du monde.

Vous vous trompez grossièrement, mes frères, si vous cherchez dans les livres saints ce que Dieu n'a pas voulu y mettre. La réponse à toutes les questions que peut former l'esprit humain, la solution à toutes les difficultés, de l'ignorance ou de la témérité. Si vous n'y cherchez, comme Hérode dans la personne du Sauveur du monde, que le seul éclat des prodiges et le plaisir des yeux; on y trouve quelque chose de mieux, le moyen de se passer de ce qu'on ne peut savoir; on y apprend à bien user de ce que l'on entend, et à s'humilier de ce qu'on n'entend pas; à s'attacher uniquement à ce qui édifie et nous conduit à la vertu; on y apprend la science de savoir ignorer tout ce qui est inutile au salut, tout ce qui enfle le cœur, tout ce que l'Apôtre appelle l'orgueil de la vie : *Superbia vitæ*. (I Joan., II, 16.)

Oh ! combien je vois de chrétiens tomber dans cette erreur sur les saintes Ecritures !

combien manquent de la simplicité nécessaire pour les lire avec fruit ! Je ne parle point ici de ceux qui en examinent avec une scrupuleuse et maligne attention jusqu'à la moindre syllabe pour y découvrir quelque sujet de raillerie ou de mépris ; qui en épient pour ainsi dire les brèches par où ils puissent s'introduire, qui sont à la poursuite des contradictions apparentes pour s'en scandaliser. Je ne parle point de ceux qui cherchent à consacrer leur erreur par l'autorité de quelque passage isolé ou pris à contre-sens, et qui font ainsi de l'esprit de vérité l'inventeur de leurs ténébreux systèmes et le père du mensonge. Je ne parle point non plus de ces littérateurs qui ne dédaignent pas la lecture des livres saints pour paraître ne rien ignorer, ou pour y trouver des peintures fidèles des coutumes patriarcales, des mœurs antiques de ces beautés originales qu'ils chercheraient vainement ailleurs, même dans les monuments des temps primitifs, et qui perdent ainsi la vérité en courant après la vérité. Je reviens à vous, mes frères, et je rentre dans le sein de cette assemblée, où je suis sûr de trouver des personnes qui ne lisent point l'Écriture avec simplicité de cœur.

Les uns lisent sans Jésus-Christ, et par conséquent sans mériter qu'on les instruisse. Je m'explique. Nul autre que lui ne peut nous bien instruire. La vérité ne vient point d'ailleurs. Or celui qui veut être à lui-même son propre maître, qui ose sonder l'effrayante profondeur des saintes Écritures sans le secours d'en haut, ne lit point avec Jésus-Christ, mais plutôt avec le démon. Les autres, comme dit saint Bernard, lisent pour faire parade de leur science, et secouer le joug des pasteurs. On les entend à tout propos citer les livres saints, contester, disputer, ajouter ou retrancher à leur gré, ériger en dogmes de foi les rêves d'une mauvaise nuit et les conceptions de leur cerveau délirant, appeler interprétations arbitraires les traditions les plus constantes et les plus universelles, rejeter le sentiment des Pères et y substituer les opinions des docteurs qu'ils ont accréditées. Il en est pour qui il n'y a rien de caché, qui s'obstinent à vouloir pénétrer les secrets les plus intimes de la Divinité, rompre le sceau qu'il est réservé au lion de la tribu de Juda de lever à la fin des temps, qui lisent tout indifféremment, sans discernement et sans conseil, au risque de se donner la mort. Qui s'imaginent qu'on n'a pas le droit de les reprendre de leur indiscretion. Que sais-je?... Sans doute je suis loin de vouloir limiter les permissions que vous avez justement obtenues ; mais qu'il me soit permis de vous avertir encore une fois que la parole de Dieu est un glaive à deux tranchants, qui blesse l'imprudent qui ne sait pas s'en servir.

3° Lisez avec fidélité, c'est-à-dire avec une docilité sans réserve à tout ce que l'Écriture défend ou qu'elle ordonne : *Lege fideliter*. C'est peut-être la disposition qui manque

le plus dans la lecture des livres saints. On lit, mais on oublie bien vite les sages instructions du céleste docteur. On se débarrasse au plus tôt d'un censeur importun qui nous trouble ; on voudrait pouvoir effacer jusqu'aux moindres traces des impressions que la parole de Dieu produit nécessairement dans les âmes les plus endurcies.

Enfants des saints, qu'avez-vous fait ? Quel fruit avez-vous retiré de vos lectures ? Êtes-vous devenus plus humbles dans la prospérité ? plus patients dans les tribulations, plus exacts dans l'accomplissement de vos devoirs, plus soumis à la volonté du ciel ? En avez-vous senti une augmentation de foi et de piété ; en un mot, avez-vous fait paraître la vie et les mœurs de Jésus-Christ dans vos actions ? a-t-on vu s'opérer en vous quelque changement ? avez-vous renoncé à cette inclination qui vous perd, à ce vice honteux qui vous flétrit et vous déshonore, à cette passion infernale qui vous tyrannise ? Vous avez dévoré des yeux le pain substantiel, et votre âme présente un état affreux de maigreur et de stérilité ; elle est un squelette hideux. A quoi ont abouti ces lectures prolongées qui ont consumé pour vous des heures précieuses, des journées entières ? Il ne vous en reste aucun avantage.

Ah ! puisque vous êtes toujours ce que vous étiez auparavant, n'est-il pas vrai de dire qu'elles ne vous ont servi de rien, si ce n'est à vous rendre plus coupables devant Dieu et à vous mériter un traitement plus sévère que celui qui attend les villes infidèles de Tyr et de Sidon. Jonas ne se contenta pas de lire les livres de la loi en son particulier et devant les Juifs assemblés. On rapporte que ce prince, se tenant debout dans le temple, fit alliance avec le Seigneur pour lui et pour son peuple, afin qu'ils marchassent dans ses voies, qu'ils observassent ses préceptes et ses cérémonies, qu'ils ne s'écartassent en rien de ce qui y était prescrit, qu'ils accomplissent toutes les paroles qui s'y trouvaient écrites. Après avoir obtenu sur tout cela l'assentiment commun, il extermina les Pythonisses, les devins, les figures des idoles, les impuretés et les abominations qui avaient souillé Jérusalem et les contrées qui l'environnent. Il renversa les autels des faux dieux ; il fit brûler des ossements impurs que le vulgaire adorait. Il détruisit les bois sacrés et les hauts lieux. Il fit disparaître le mal du milieu de Juda ; bien plus, il retourna au Seigneur de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces, selon ce qui est écrit dans la loi de Moïse ; et l'esprit de Dieu remarque que ce saint roi n'a point eu de semblable dans la sincérité de son repentir : *Similis illi non fuit*. (IV Reg., XXIII, 25.)

Quel exemple pourrais-je vous citer qui fût plus capable de vous frapper et de vous donner de grandes leçons ? Celui que vous venez d'entendre vous indique tout ce que vous avez à faire. Oter le mal du fond de

vos cœurs, renoncer à tout ce que vous avez adoré jusqu'ici, revenir à Dieu pour ne l'abandonner jamais. Tel est l'admirable effet que doit produire en vous la lecture des livres saints.

Eh! n'y voyez-vous pas que celui qui lit et qui demeure dans le même état; qui ne change rien à ses mœurs dépravées, qui continue à ne point aimer le prochain et à s'éloigner de son Dieu, est pire qu'un infidèle pour qui nos livres divins sont entièrement inconnus. L'apôtre saint Jude a bien caractérisé son inconcevable légèreté en le comparant à un homme qui se regarde dans un miroir en passant et qui ne se souvient plus de ses traits. L'Écriture, en effet, l'avait fait voir à lui-même tel qu'il est, mais bientôt l'amour-propre vient dissiper les sombres idées que ce tableau avait fait naître dans son âme. L'Écriture lui avait montré la voie qui conduit au ciel; elle lui avait appris par quels moyens on peut atteindre à la béatitude éternelle, elle lui avait transmis ce sublime discours sur la montagne, dans lequel le Sauveur des hommes a enfermé toute sa morale; mais bientôt le monde prenant le dessus dans son cœur, ses maximes corrompues l'emportent sur les saintes maximes de l'Evangile. Enfin l'Écriture avait jeté dans son cœur les semences de la vertu; mais bientôt les puissances de l'air s'abattent avec impétuosité sur ce grain précieux, s'en saisissent et le dévorent.

Hélas! nous voilà tous tant que nous sommes. C'est vous, mes frères, c'est moi; nous lisons plus ou moins fréquemment et nous n'en devenons pas meilleurs au sortir de nos lectures; nous éprouvons quelques émotions, mais ces émotions ne durent pas; les résolutions que nous prenons alors s'évanouissent bien vite, et nous laissent ce que nous étions. De salutaires pensées nous occupent quelques instants, d'autres pensées surviennent et les premières disparaissent. C'est un flux et reflux continu : les flots se précipitent les uns sur les autres et les derniers ensevelissent les premiers. Pendant que nous lisons, nous ne sommes point insensibles aux charmes de la vertu, et même nous ne quittons pas la lecture sans quelques désirs de bien vivre, mais dès que nous sommes rendus à nos occupations ordinaires, nous perdons le souvenir de nos lectures et de nos bonnes intentions. Cependant, mes frères, ne nous faisons point illusion à nous-mêmes; c'est d'après les règles des saintes Écritures que nous serons un jour jugés, dit l'Apôtre. Elles seront placées en notre présence et nos actions seront confrontées avec cette règle invariable de nos mœurs; il nous sera demandé compte de tant de bons mouvements rendus inutiles, de tant de sages avis méprisés, de tant de saintes résolutions violées, de tant d'infractions des préceptes divins, de tant de péchés que nous commettons, tous les jours, contre la loi que nous avons lue tant de fois.

Grand Dieu! que pouvons-nous opposer à ce témoignage irrécusable? que deviendrons-nous? Le silence, hélas! sera notre unique ressource : notre péché sera contre nous et nous empêchera de parler. Les livres que vous nous avez donnés pour notre instruction, deviendront le code où vous puiserez les motifs de notre condamnation et les termes de la sentence terrible qui émanera de votre justice et de votre autorité. Ces volumes sacrés, la gloire et la consolation des élus, serviront à nous accabler de trouble et de confusion.

Ah! Seigneur, il en est temps encore, donnez-nous de réparer nos fautes passées, donnez-nous de lire les saintes lettres dans le même esprit qui les a dictées; que les caractères qui frappent nos regards portent dans le fond de nos cœurs l'amour de votre loi; que ces livres, les seuls nécessaires au chrétien de l'aveu de l'impie, et les plus utiles de tous à quiconque ne l'est pas, soient désormais notre lecture journalière et notre plus chère occupation. Mais, préparez nos âmes à recevoir les influences de votre grâce; ne permettez pas que nous les regardions, ainsi que les livres profanes, écrits de la main des hommes, comme l'aliment d'une vaine curiosité; ne permettez pas que nous ressemblions à ces esprits inconstants dont parle saint Pierre, qui tournent à leur perte les endroits difficiles; inspirez-nous pour eux toute la vénération qu'ils méritent, afin que nous puissions en retirer tout le fruit qu'ils ont coutume de produire dans ceux que vous éclairez de votre lumière. Amen.

SERMON XXII.

SUR LES EFFETS DE LA COMMUNION.

Ecce rex tuus venit tibi mansuetus. (Matth., XXI, 15.)

Voici votre roi qui vient à vous plein de douceur et de bonté.

Dès le commencement de ces jours de salut et de grâces, l'Eglise vous a fait envisager le bonheur dont vous seriez comblés, si vous les passiez saintement en vrais disciples de la croix, elle vous a adressé les plus tendres exhortations pour vous engager à préparer au Seigneur une habitation digne de lui, elle vous a sollicités, pressés de rompre tout pacte avec l'iniquité, de dégager votre âme des liens honteux du péché, de fuir le monde et ses folies, de vous éloigner des occasions dangereuses, de vous tourner vers Dieu dans votre repentir, d'expier une vie criminelle par les austérités de la pénitence, de donner aux penchants de votre cœur une sainte direction dans les voies de la vertu, afin de pouvoir participer à l'hostie sans tache dans des sentiments religieux et dans des dispositions convenables....

Elle vous a dit que la communion eucharistique est le sceau de la réconciliation du pécheur repentant, et un avant-goût du banquet céleste qui en est la glorification; elle vous dit aujourd'hui avec le Prophète que

le temps est venu où le Seigneur va déployer sa bonté dans toute son étendue, dans son immensité, en se donnant pour nourriture à ses amis dans l'ivresse d'un festin délicieux; elle vous répète ces paroles de tendresse, adressées aux apôtres par notre divin Maître, et, dans leurs personnes, à tous les fidèles des siècles futurs : *J'ai désiré ardemment de faire cette pâque avec vous : « Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum. »* (Luc., XXII, 15.) L'Eglise vous avertit aussi de vous éprouver vous-mêmes avant de vous asseoir à la table du Seigneur, et de ne point abuser de ses bienfaits. Elle vous avertit que la vengeance qui éclata jadis sur Oza, après qu'il eut porté une main audacieuse sur l'arche du Seigneur, malgré la défense qu'il en avait reçue, ne peut entrer en comparaison avec la vengeance réservée aux sacrilèges. Je crois entrer dans ses vues en vous entretenant des effets de la communion, et, pour être plus facilement suivi, je divise ainsi mon discours : avantages d'une bonne communion, premier point; suites funestes d'une mauvaise communion, second point.

PREMIER POINT.

Peuples, écoutez; prêtez l'oreille, vous tous qui habitez la face de la terre; vous, hommes de travail, et vous, enfants des grands; vous, favoris de la fortune, et vous, pauvres délaissés, écoutez. Tel était autrefois le langage du Roi-Pharaon qui s'ap prêtait à révéler des vérités cachées dès l'origine du monde sur les voies de la Providence. Et pourquoi n'emprunterais-je pas ce début plein de pompe et de majesté, quand je viens vous entretenir du mystère de l'amour de mon Dieu? Qu'est-ce qui réveillera votre attention, si les biens que nous apporte la divine eucharistie ne la réveillent pas? *Audite hæc, omnes gentes.* (Psal. XLVIII, 2, 3.) Dieu, dont la charité est infinie comme son essence, a créé des moyens sans nombre pour la manifester aux hommes : mais il n'en pouvait créer de plus éclatant que de se donner lui-même et tous les biens avec lui. Quand il disait à Abraham : *Je serai votre récompense* et votre récompense surabondante (Gen., XV, 1), il ne voulait pas lui parler uniquement de cette possession éternelle de son être qui sera dans le ciel la joie des prédestinés, mais encore de cette intime communication de son essence dans la divine eucharistie où commence la possession.

O admirable mystère ! là se réalisent les doux transports de l'Époux et de l'Épouse des Cantiques, l'âme fidèle fait monter vers son bien-aimé les plus tendres affections, et du sein de sa gloire le Très-Haut darde ses rayons pour embraser l'âme fidèle. Là, Dieu est en nous plus que nous-mêmes, pour me servir des expressions de Bossuet; il n'y est pas seulement comme il est dans toutes les choses animées et inanimées : il est en nous comme la lumière et la vérité qui nous éclairent, et comme le chaste at-

trait où notre cœur se prend. Là, suivant saint Chrysostome, Jésus-Christ ne se contente pas de se faire voir à ceux qui le désirent, il se laisse toucher, il se laisse posséder dans les plus purs embrassements et par le contact le plus ineffable : *Ei copulari permittens*. Là, les vœux empressés des serviteurs n'offrent rien de révoltant. Jésus-Christ, pour contenter son amour et pour satisfaire le nôtre, veut être foulé sous la dent, et dans cette mystique manducation il devient la nourriture des enfants, le sceau de notre union avec Dieu, le lien de ses membres entre eux, et le gage de l'immortalité bienheureuse. Reprenons.

1° Jésus-Christ, dans la divine eucharistie, est la nourriture des enfants. Les aliments produisent dans nos corps un double effet : ils diminuent notre faiblesse, ils raniment nos forces ; ainsi l'eucharistie, qui est l'aliment de notre âme, y produit également deux effets : elle affaiblit la concupiscence, elle augmente l'amour du bien.

Je dis premièrement qu'elle affaiblit la concupiscence; ce triste héritage d'Adam ne sera jamais entièrement anéanti, mais il peut être considérablement diminué. Si nous l'avions plus à combattre, nous serions privés de toute espèce d'émulation, et la récompense éternelle, accordée indistinctement, serait la même pour tous. Si nous avions à combattre un ennemi plus fort que nous, nous serions constamment vaincus, et le triomphe du vainqueur serait assuré d'avance. Le Très-Haut, dans sa bonté, n'a pas voulu nous priver d'une source de mérites, en nous privant de victoires ; il nous a laissé un mémorial de la dégradation causée par le péché, mais en même temps, il affaiblit tellement en nous, par ce sacrement que le concile de Trente appelle l'antidote céleste, le penchant que nous avons au mal, qu'il nous est possible de le vaincre et qu'il demeure soumis à nos lois. La violence de nos appétits terrestres est assujettie à un frein salutaire, et ce frein est remis dans nos mains. La nature se révolte encore parfois, mais ses mouvements, moins fréquents, moins durables et moins impétueux, peuvent être aisément apaisés. Les sens s'élèvent encore contre l'esprit, mais l'esprit n'en est point le jouet et l'esclave. Ainsi la mer, après la tempête, n'est point exempte de dangers pour toujours, mais le calme qui s'est fait laisse au pilote le temps et la liberté de gouverner son navire et de regagner le port.

Félicitons-nous, chrétiens, de ce que le souverain médecin ne nous a point abandonnés dans l'excès de nos maux : il nous présente un breuvage merveilleux qui charme la maladie incurable dont nous sommes atteints ; il verse sur nos plaies l'huile et le vin si vantés dans son Évangile ; il exprime dans notre bouche le suc d'un fruit tout nouveau, qui répare les ravages occasionnés par l'arbre de la science du bien et du mal ; il donne un contre-poids à la eu-

pidité qui, selon l'Apôtre, est la racine de tous les désordres. (I Tim., VI, 10.)

O Dieu ! qui ne vous bénirait d'être venu au secours de l'homme, couvert d'ulcères depuis la plante des pieds jusqu'à la tête ? qui ne vous bénirait de lui avoir apporté le remède le plus efficace, et de l'appliquer vous-même sur la blessure que l'insensé s'était faite dans sa folie ?...

Je dis secondement qu'elle augmente l'amour du bien. Le cœur de l'homme peut être successivement dominé par l'amour du monde et par l'amour de Dieu : ils se fortifient aux dépens l'un de l'autre ; la charité ne s'accroît qu'en raison du décroissement de la cupidité. C'est déjà un grand pas vers la vertu, quand l'inclination au mal s'affaiblit en nous, mais ce n'est pas assez pour Jésus-Christ : dans le sacrement de son amour ineffable, il fortifie encore ce goût pour la vertu, cet amour du bien en quoi consiste la perfection du christianisme ; il augmente la grâce qui nous sanctifie, la grâce qui opère le vouloir et le faire, la grâce qui nous éclaire sur nos devoirs, qui nous les fait aimer et suivre. Il nous arme de sa force pour surmonter tous les obstacles qui se rencontrent dans la carrière du salut ; il nous inspire le courage de nous élancer comme des géants pour la parcourir avec honneur ; il est notre vialique dans le voyage de ce monde ; il nous engraisse de Dieu même, pour parler avec Tertullien. Elie, fuyant la colère de Jézabel, s'arrêta dans le désert, pour prendre du repos. Pendant qu'il dormait à l'ombre d'un genévrier, l'ange du Seigneur le réveilla et lui dit : *Lève-toi et mange, il te reste encore du chemin à faire. Le prophète se leva, prit un pain cuit sous la cendre et un vase d'eau qui était près de lui ; il mangea, il but, et marcha dans la force de cette nourriture, pendant quarante jours et quarante nuits, jusqu'à la montagne d'Horeb : « Et ambulavit in fortitudine cibi illius. »* (III Reg., XIX, 5 et seq.) Chrétien, Jésus du fond du sanctuaire t'adresse ces paroles : Lève-toi et mange, le trajet de la vie est pénible et dangereux ; des ennemis implacables ne cherchent qu'à te perdre, chacun de tes pas peut être marqué d'une chute. Ne t'abandonne point à ta propre faiblesse ; tourne tes regards vers les montagnes du Seigneur ; considère les difficultés qui en rendent l'abord inaccessible ; n'espère point les franchir par toi-même ; mange ce pain que je te donne ; il est le froment des élus et la nourriture qui fortifie. Enivre-toi du vin que je te présente, il fait germer les vierges et produit une sainte joie : *Surge et comede*. Ce n'est pas sans raison que la sainte eucharistie est appelée la victime du passage. Mange-la, chrétien, mange mon corps et passe à Dieu avec moi. Commence à y passer en esprit et tu y passeras un jour en personne pour accomplir le mystère : *Surge et comede*.

2° Jésus-Christ, dans la divine eucharistie, est le sceau de notre amour avec Dieu. Notre Sauveur nous dit dans son Évangile :

Celui qui m'aime demeure en moi et moi je demeure en lui. (Jean., VI, 57.) N'est-ce donc qu'un égal avantage d'aimer Dieu et de le recevoir réellement et substantiellement ? Ne faut-il pas que l'union substantielle soit distincte de l'union affective, par ses effets comme par sa nature ? Et cette demeure de Dieu dans l'âme et de l'âme dans Dieu, par l'amour, ne doit-elle pas être infiniment plus parfaite, quand elle est la suite de la communion eucharistique ? Il me semble que le miracle qui transforme la substance du pain et du vin au vrai corps et au vrai sang de Jésus-Christ, par les paroles de la consécration, se répète d'une manière non moins étonnante dans le chrétien par la participation du corps et du sang de Jésus-Christ, et que toute la personne du chrétien est changée, pour ainsi dire, en celle de l'Homme-Dieu. Jésus-Christ ne se dégrade pas, il ne s'avilit pas, mais il nous élève jusqu'à lui, il nous fait participants de tout ce qu'il est lui-même ; il nous divinise en quelque sorte, et nous rend de nouveaux chrétiens, d'autres lui-même. Il détruit ce que nous sommes et nous fait devenir ce que nous ne sommes pas ; il nous transmet ce qu'il a reçu du Père, par le moyen de ce qu'il a reçu de l'homme.

Saint Ignace d'Antioche est appelé *Porte-Dieu* dans l'Histoire ecclésiastique, et il donne lui-même ce nom à tous les chrétiens. Quoi ! cela suffit-il ? Dans l'ancienne alliance, les puissances de la terre, les magistrats et les juges reçoivent le titre de dieux, et dans la nouvelle alliance, nous n'aurions que le titre de porte-dieu ? Le saint roi David félicitait les Hébreux de ce qu'ils avaient un Dieu comme n'en avaient pas les nations étrangères, habitant parmi eux, manifestant sa gloire dans le tabernacle, les protégeant visiblement et marchant à leur tête ; et nous, enfants d'adoption, nous ne pourrions nous glorifier que des mêmes privilèges d'avoir notre Dieu avec nous ?... Ah ! qu'un grand évêque pensait bien autrement et savait mieux apprécier les avantages qui nous distinguent de nos devanciers dans la foi ! Parlez, illustre personnage, nous allons vous écouter dans un religieux silence.

Nous nous remplissons de Jésus-Christ dans ce banquet. Nous lui sommes unis corps à corps, âme à âme, esprit à esprit ; nous jouissons de son amour tout entier, nous le ressentons tel qu'il est, nous en sommes pénétrés ; il vient lui-même nous mettre ce feu dans les entrailles, afin que nous en soyons embrasés et que nous l'aimions d'un amour aussi fort que le sien. En s'incarnant dans le sein de Marie, il ne prit qu'une chair individuelle ; à la sainte table, il prend la chair de nous tous, il se l'approprie, il la rend semblable à la sienne. En venant parmi nous, il se fit homme ; en se donnant à nous par la communion, il nous fait dieux : *Extensio incarnationis*.

3° Jésus-Christ dans la divine eucharistie, est le lien de ses membres entre eux. Qui,

mieux que le grand Apôtre, peut nous expliquer en maître ce mystère d'union ? *Le calice que nous bénissons n'est-il pas la communion du sang du Christ, et le pain que nous rompons, n'est-il pas la participation du corps du Seigneur : parce que ce pain est unique, étant plusieurs, nous ne sommes qu'un seul corps, car nous participons tous à ce même pain ?* « *Omnes enim de uno pane participamus.* » (I Cor., X, 16.) Les vertus théologiques nous lient très-étroitement entre nous, la foi nous fait connaître la même vérité ; l'espérance nous présente le même but à atteindre ; et la charité, le même objet à aimer : mais elles nous laissent subsister individuellement, pour ainsi dire, et il n'y a que la divine eucharistie qui nous consume dans l'unité, qui ne fasse de nous tous qu'un seul et même tout, qu'un seul et même corps. Cette nourriture unique, distribuée à tous les membres, en concentre l'existence ; ils ne sont un que parce qu'ils tirent leur vie de la même source, ou plutôt, parce que cette vie s'étend, se multiplie suivant le nombre de ceux qui la reçoivent, sans cesser d'être une. En Jésus-Christ, nous nous trouvons mêlés et confondus, comme la multiplicité des grains se mêle et se confond pour produire le pain, le plus frappant emblème de l'union.

Chez les anciens, c'est dans l'intimité des festins que se sont signés les contrats les plus inviolables, que la plupart des traités ont été confirmés. La coupe qui passait de l'un à l'autre était un gage de paix et d'amitié, les mêmes aliments dont on se nourrissait servaient à préparer l'accord des sentiments ; dans Israël selon la chair, comme parle saint Paul, la manducation de l'agneau pascal réunissait les familles, et tous ceux qui participaient aux victimes immolées sur l'autel se liaient ensemble par cette communauté de sacrifice. C'est ainsi, et d'une manière bien plus parfaite, que les disciples de l'Evangile viennent autour de la table sacrée s'embraser d'une ardeur mutuelle et cimenter les liens de la fraternité. Le Dieu de charité se donne tout entier à chacun d'eux, il les identifie entre eux, en les identifiant avec lui ; il resserre, il perfectionne l'union qui vient de la nature, par l'union de la grâce.

Chrétien, respecte les nœuds d'une si sainte alliance. Aime ton prochain comme toi-même : *C'est la chair de ta chair, l'os de tes os.* (Gen., II, 23.) Le même esprit vous anime, le même sang coule dans vos veines : vous vous êtes assis ensemble aux noces de l'Agneau ; conserve le droit de les célébrer éternellement avec lui dans les tabernacles du Seigneur.

4. Jésus-Christ dans la divine eucharistie est le gage de l'immortalité : si l'homme avait persévéré dans la justice originelle, il aurait eu pour partage une heureuse immortalité, non qu'elle fût attachée à l'arbre de vie, mais par le bienfait du Seigneur. Comme l'enseigne saint Augustin, l'homme est devenu pécheur, il faut qu'il subisse

une partie de la peine qu'entraîne le péché ; Dieu ne veut pas qu'il la subisse tout entière : alors même que le pécheur est affaibli sous les coups de la mort, Dieu lui laisse toujours l'assurance de l'immortalité, il lui fait retrouver, dans l'eucharistie, une ressource plus précieuse que celle qu'il perdit dans l'Eden. Comme le Père a la vie en lui, il a donné au Fils de l'avoir également et de la communiquer. (Joan., V, 26.) Et le Fils, sous l'espèce du pain eucharistique, la transmet à ceux qui s'en nourrissent suivant ses désirs. *Je suis le pain vivant descendu du ciel*, nous dit-il lui-même ; *vos pères ont mangé la manne, et ils sont morts. Mais celui qui mange de ce pain ne périra pas pour toujours ; celui qui mange de ce pain ressuscitera au dernier jour ; celui qui mange de ce pain vivra éternellement.* « *Qui manducat hunc panem, vivet in æternum.* » (Joan. VI, 41 et seqq.)

Faut-il s'en étonner ? celui qui mange de ce pain ne vit pas lui-même, c'est Jésus-Christ qui vit en lui. Le fleuve de la vie coule abondamment dans son âme et la pénètre de sa vivifiante vertu. Le Dieu vivant et véritable la réchauffe dans son sein et l'empêche de périr. La substance de la chair et du sang de l'Homme-Dieu, incorporée avec la substance de sa chair et de son sang, y dépose le germe fécond de l'immortalité que la chaleur du soleil de justice doit faire éclore dans le temps favorable.

O prodige inconcevable de puissance et d'amour ! le Fils de l'Eternel nous promet l'immortalité, et il nous donne pour garant et pour arrhes de sa promesse son propre corps à manger. Le Verbe de Dieu ordonne que notre corps ressuscite dans la gloire, et il a soin d'y mêler le sien, afin que ce levain mystérieux, venant à fermenter, produise dans le temps l'effet qu'il a voulu. Ne vous imaginez-vous pas entendre le Sauveur lui-même vous tenir ce langage : *Il se trouve des mères qui abandonnent à des nourrices gagées le soin de nourrir leurs enfants ; pour moi, je n'agis pas de même ? Mais comme une tendre mère, poussée par une affection naturelle, s'empresse de sustenter son enfant de toute l'abondance de son lait, ainsi s'alimentent de mon propre sang ceux que j'ai régénérés... Chrétiens, celui qui se donne lui-même dès cette vie, que ne fera-t-il point dans l'éternité ?*

Il n'est aucun Père de l'Eglise qui n'ait célébré les précieux avantages d'une sainte communion ; mais il n'en est point qui en ait parlé en termes plus nobles et plus magnifiques que saint Jean Chrysostome. Cet illustre docteur, qui s'est attaché dans ses admirables discours à relever principalement l'excessive charité de Dieu pour les hommes, en a vu le témoignage le plus convaincant dans le sacrement de l'eucharistie, et il s'est servi de toute son éloquence pour communiquer à ses auditeurs l'admiration dont il était rempli. Voici ce qu'il en dit dans une de ses homélies sur saint Jean ; que je serais heureux de n'en point affaiblir

l'énergie : Le sang de Jésus-Christ retrace en nous avec de vives couleurs, l'image du grand Roi ; il empêche de périr la beauté et la noblesse de l'âme, par ses irrigations continues et les sucs nourriciers qu'il lui fournit : *Quam semper irrigat et nutrit*. Ce n'est pas après de longs délais et comme par succession qu'il opère cet effet, mais subitement et sans retard ; aussitôt qu'il est entré dans la bouche, l'âme se sent, pour ainsi dire, imprégnée de sa force et confondue avec lui : *Eamque vi quadam magna imbuat*.

Ce sang attire les anges, il est le foyer de la vérité par essence, qui répand la lumière par torrent, qui darde sans cesse ses rayons resplendissants. Les puissances célestes s'en approchent pour contempler la pureté de ses feux et pénétrer bien avant dans ses admirables beautés, dans ses splendeurs inaccessibles aux faibles mortels. Ce sang met en fuite les démons : ils ne peuvent voir sans frémir que ce délicieux breuvage soit le salut de notre âme, qu'il la lave, qu'il l'embellisse, qu'il la rende plus claire que le cristal et plus brillante que l'or le plus pur : *Dæmones procul pellit et angelos ad nos allicit*. Du jardin des délices il sortait, dit l'Écriture, une fontaine qui se divisait en quatre fleuves majestueux, considérables ; de même, il sort de la table sacrée une fontaine dont le cours se divise en fleuves spirituels, sur les rives desquels il ne croît pas des saules stériles, mais des arbres dont la cime va se perdre dans les nues, et qui produisent avec abondance des fruits d'une maturité parfaite, d'un goût exquis, et d'un coloris qui ne se flétrit jamais. Si quelqu'un est brûlé par les traits enflammés de Satan, s'écrie le saint docteur, qu'il vienne à cette fontaine, et il y trouvera le rafraîchissement après lequel il soupire. Sa source est au pied du trône de l'Agneau, et elle en reçoit son éternel aliment : *Inde radicem unde et irrigatur*. Chrétiens, je vous le dis à tous, accourez à la fontaine du Sauveur ; puisez à longs traits dans ces eaux vivifiantes ; j'ajoute, si vous êtes purifiés, que ces eaux vous confirment dans l'état où vous êtes ; et au contraire, elles rendent plus impurs ceux qui le sont déjà.

SECOND POINT.

La mesure de la générosité du Seigneur devient ordinairement la mesure des châtimens qu'il inflige, et il se montre rigoureux dans sa colère, à proportion de ce qu'il s'est montré libéral et magnifique dans ses dons. Non qu'il trouve à la fois l'un et l'autre dans lui-même, puisqu'il est bon de sa propre nature, et juste par notre malice, comme parle Tertullien : *De suo bonus, de nostro justus* ; puisqu'il n'a besoin que de suivre son penchant pour faire du bien et qu'il ne nous abandonne au mal que par force et malgré lui. Or, comme la participation du corps et du sang du Fils de Dieu est le plus grand bien qui soit au monde, la profanation de ce corps et de ce sang est

sans contredit le plus grand mal. L'eucharistie est ce glaive à deux tranchants qui, suivant l'Apôtre, pénètre dans les divisions de l'âme et jusque dans ses replis les plus cachés ; qui retranche tout ce qu'il y a encore de malsain ou de corrompu, qui émonde le bois mort, ou qui achève de rompre les fils légers par lesquels l'âme tenait à la vertu et à la religion ; qui en devient la sauvegarde et le salut, ou qui y porte la désolation et le desespoir.

L'apôtre bien-aimé ne craignait rien tant que la colère de l'Agneau, et il demandait avec instance d'en être préservé. Dans l'eucharistie tout aussi bien que sur le trône du ciel, au milieu des vieillards, son front est armé de cornes menaçantes, et il tient à ses ordres les plus horribles fléaux. La douceur et la tendresse cèdent la place à la justice et à la sévérité. C'est un lion rugissant qui déchire, qui met en lambeaux les coupables qui l'outragent et osent le fouler aux pieds. C'est le rejeton de Jessé qui possède les clefs de l'abîme et qui verse sur les sacrilèges les coupes de sa vengeance impitoyable. Craignez donc, malheureux, craignez, comme Jacob, de ne trouver auprès d'un père que malédiction au lieu de bénédiction et anathème au lieu des épanchemens de l'amour. N'en doutez pas, les suites de la profanation du sacrement de nos autels sont incalculables, et il n'est point de moyens que la religion n'emploie pour inspirer l'horreur qu'elle en ressent. En effet, le sang de Jésus-Christ dans la divine eucharistie devient, pour le profanateur, un poison mortel, un couteau de séparation, le sceau de la réprobation éternelle, et la consommation de la mort.

1^o Le sang de Jésus-Christ est un poison mortel. Tout ce que l'infraction de la première loi entraîna de désastreux et d'effrayant se renouvelle dans la personne du profanateur de la divine eucharistie ; son esprit est enveloppé d'épaisses ténèbres, il ne connaît plus son devoir ; son cœur est en proie à toutes les passions à la fois, il ne sait à laquelle obéir, tant elles le tyrannisent. Rien ne suspend la rapidité de sa pente naturelle vers le crime ; son penchant dépravé a pris une direction entraînante, irrésistible. Ce n'est même plus un penchant en lui, c'est fureur et presque nécessité ; le mal dont il est tourmenté est à son comble, et ce qu'il y a de plus désolant encore, c'est qu'il est comme fixé dans cet état ; le sacrilège a abusé du remède si divin, si adorable que le ciel lui avait ménagé, et il ne lui reste qu'un espoir vague et incertain ; ses plaies, qui auraient dû être guéries, n'ont fait que s'envenimer ; le voilà désormais dans la cruelle alternative de s'abstenir du pain quotidien pour se bien éprouver ou de le manger indignement.

O mon divin Sauveur ! ne l'avez-vous pas dit vous-même : *Que l'on ne met point le vin nouveau dans de vieux vaisseaux, parce que si on le fait, le vin rompt les vaisseaux, il se répand et les vaisseaux se perdent.*

(Matth., IX, 17.) Tant-il est vrai que plus les choses sont excellentes par elles-mêmes, moins elles sont bonnes pour des méchants. Un venin subtil circule avec le sang de Jésus-Christ dans les veines du sacrilège, un fiel d'aspic, selon l'expression de Job, s'empare de toutes ses facultés et les plonge dans le plus déplorable engourdissement. A quoi est-il donc propre, ce malheureux profanateur? Non pas au bien, il ne l'aime pas, il ne le connaît pas; il n'est propre qu'au mal, il en fera son unique occupation. Ce venin ne se fait pas seulement sentir dans quelques portions séparées, il empoisonne en lui tout l'homme, il porte un froid mortel dans cet endroit qu'embrasa jadis l'Esprit-Saint, la source est infectée. Quels seront les vaisseaux? Toute la masse est corrompue, peut-il y avoir quelque partie de saine? Ah! le poison se glisse partout, il pénètre bien avant dans la moelle de ses os, il va s'établir jusque dans le plus intime de son être; qui pourra l'en arracher? Ainsi, la divine eucharistie est, pour le profanateur, un poison qui le tue. Sans doute, il ne prend pas une chair mauvaise, selon la remarque de saint Augustin, mais parce qu'il est mauvais, il prend mal une chose très-bonne.

2° Le sang de Jésus-Christ est un glaive de séparation. Et de qui nous sépare-t-il? de Dieu et du prochain. Représentez-vous ici, chrétiens, le Créateur aimant sa créature, puisqu'il se donne à elle, et la créature détestant son Créateur, puisqu'elle rejette ses dons ou qu'elle les souille indignement. Il s'établit une espèce de combat entre Dieu et le pécheur; c'est Dieu qui retient le pécheur, qui ne peut consentir à sa perte, qui le voit s'éloigner à regret. C'est le pécheur qui se révolte, qui parvient à briser tous les liens invisibles qui l'attachaient au souverain Etre, qui le repousse loin de lui, qui se porte avec impétuosité vers les objets de sa passion, qui élève un mur de division éternelle par ses désirs. Où vas-tu, âme criminelle? Trouveras-tu quelque endroit où ne soit pas ton Dieu? Que ferais-tu sans lui? que ferais-tu avec lui? Hors de Dieu, il ne peut y avoir qu'horreur et confusion; avec un Dieu que tu outrages dans le sacrement de son amour, que tu te mets dans l'impossibilité de fléchir, contre lequel tu ne crains pas de te mesurer audacieusement; tu ne dois l'attendre qu'à éprouver des déchirements, causés bien plutôt par la conscience de sa tendresse méprisée que par l'effet de sa vengeance.

Représentez-vous encore ce profanateur de la divine eucharistie, se constituant en état de guerre avec ses semblables. Il n'aime pas son Dieu, il se sépare de son Dieu, pourrait-il aimer son prochain? Etre en paix avec le prochain? Dieu est le centre de l'union des hommes; ils ne s'aiment véritablement qu'en Dieu; ils ne s'entraident que pour l'amour de Dieu, sans ce motif unique, l'humanité n'est qu'un vain mot et l'intérêt, cet autre levier qui rapproche passagère-

ment tant d'éléments disparates, finit toujours par être une semence d'animosités et de haines implacables. Et que sera-ce si Dieu devient la cause des divisions, si l'on prend jusque dans ses mystères des aliments de discorde? Que sera-ce si l'on va, pour ainsi dire, se vouer une éternelle inimitié au pied des saints autels?

Grand Dieu! serait-ce pénétrer trop avant dans vos secrets adorables, si l'on osait attribuer à la profanation de la divine eucharistie une partie des maux qui ont déshonoré les siècles du christianisme? Ne nous mettez-vous pas vous-même sur la voie, quand vous nous avertissez par l'organe de l'Apôtre, que c'est vous qui nous jugez d'un jugement de punition et qui nous châtiez dans votre justice.

3° Le sang de Jésus-Christ est le sceau de la réprobation. Comme on ne peut se former une idée plus terrible et en même temps plus complète de la communion indigne que par les paroles de saint Paul, qui retentissent si souvent dans la chaire de vérité: *Celui qui communique indignement se rend coupable du corps et du sang de Jésus-Christ* (I Cor., XI, 27), il crucifie de nouveau le Seigneur de gloire; on ne peut de même comprendre parfaitement l'étendue de l'épouvantable châtement que mérite ce crime qu'en écoutant la sentence du même Apôtre: *Celui qui mange et boit indignement le corps et le sang de Jésus-Christ, mange et boit sa propre condamnation*: « *Qui manducat et bibit indigne, judicium sibi manducat et bibit.* » (Ibid., 29.) Que venez-vous d'entendre, chrétiens! Ah! il n'est pas dit comme de tous les autres péchés, que celui qui s'en rendra coupable sera jugé ou même qu'il est déjà jugé; l'Esprit de Dieu a des termes extraordinaires pour un crime extraordinaire; le sacrilège boit et mange sa propre condamnation: *Judicium sibi manducat et bibit*. La sentence de réprobation prononcée contre lui se mêle avec sa propre substance et ne devient plus qu'un même tout avec lui. L'anathème pénètre dans le plus intime de son cœur et s'y grave en caractères indélébiles. La malédiction attachée à ce crime ne s'efface presque plus de dessus le front de l'âme sacrilège, il ne lui est guère possible de s'exciter à un repentir sincère et véritable. Satan, escorté de ses légions infernales, s'est mis en possession de son empire, et il faut presque un miracle de la grâce pour l'en déposséder.

Ah! quelque amère que fût cette eau de jalousie dont il est parlé dans le livre des Nombres (V, 12 et seqq.), ce n'était qu'une faible figure du sang de Jésus-Christ indignement reçu. Si la femme adultère qui buvait de cette eau sentait ses entrailles se fondre et tout son corps tomber en pourriture; si elle devenait un objet d'horreur et de malédiction, si le châtement suivait de près la sentence et la conviction du crime, l'âme infidèle qui a profané le sang de Jésus-Christ sera-t-elle épargnée? sera-t-elle moins sévèrement traitée? Que n'éprouvera-t-elle point de la

part de son juge! Comme son crime va lui fermer les entrailles de la miséricorde? comme elle va être livrée à son sens réprouvé et essayer toute la rigueur du jugement de jalousie!

Le sang de Jésus-Christ est la consommation de la mort. Avant le campement du désert, le Seigneur Dieu ordonna aux Hébreux d'immoler un agneau et de teindre de son sang le seuil de leurs portes, d'en faire une aspersion sur le linteau et sur les deux jambages, pour empêcher qu'ils ne fussent confondus avec les Egyptiens par l'ange exterminateur. Durant les jours de notre exil ici-bas, Dieu nous ordonne à tous de nous abreuver du sang de l'Agneau pascal, afin que les anges chargés de veiller sur nos destinées nous reconnaissent à cette marque sacrée, et nous préservent des attaques du méchant. Mais si les intelligences célestes n'aperçoivent en nous qu'un sang indignement profané, bien loin de nous conserver et de prolonger notre existence, elles accélèrent le moment fatal de la destruction; ce sang n'est plus pour nous un signe de grâce, c'est un signe de perdition et de mort. Il nous tue, dit saint Ambroise, au lieu de nous vivifier. Chrétiens, ne croyez pas cette doctrine hasardée. L'apôtre des gentils, après avoir parlé aux Corinthiens de l'indigne communion, ajoute aussitôt : *C'est pour cette raison qu'il y a parmi vous beaucoup de malades et de languissants; c'est pour cette raison qu'il y en meurt un si grand nombre.* (I Cor., XI, 30.) Dans ces temps reculés où l'on était attentif à tout ce qui venait du ciel, personne ne se méprenait aux coups que la main du Seigneur portait aux sacrilèges, et la mort, regardée comme le salaire du péché, indiquait par quelque circonstance quel était le genre du crime qui l'avait provoquée. Saint Cyprien, qui vivait vers le milieu du III^e siècle, rapporte plusieurs de ces punitions exemplaires. Que les moins crédules m'en pardonnent une seule. Une femme, qui avait mangé des viandes consacrées aux idoles, osa se présenter pour recevoir l'eucharistie. Ce fut pour elle une épée qui lui ôta la vie. Bourrelée par son remords, elle expira au milieu des convulsions les plus affreuses. Que chacun considère, dit le saint docteur, non ce que les autres ont souffert, mais ce qu'il mérite lui-même de souffrir; qu'il ne se croie pas en sûreté parce que son supplice est différé, mais qu'il croie, au contraire, que la vengeance de Dieu est d'autant plus terrible qu'elle est plus lente et plus tardive. Au reste, les sacrilèges ne sont pas tous demeurés impunis dès ce monde. La justice divine a exterminé quelqu'un d'entre eux, la divine eucharistie encore dans la bouche, afin de ramener à la vertu ceux qui en sont susceptibles.

Chrétiens, j'ai mis sous vos yeux les avantages d'une bonne communion et les suites funestes d'une communion indigne. Je n'ai point adouci la doctrine chrétienne, je ne l'ai point exagérée; je vous ai parlé dans la

sincérité de mon cœur. C'en est assez pour vous porter à des réflexions sérieuses sur l'importance d'un devoir que vous commanda la religion dans le temps pascal, dans les grandes solennités: s'il y avait devant vous des mets différents dont les uns fussent assaisonnés du poison le plus subtil, et dont les autres présentassent une nourriture saine et exquise, je vous dirais: Prenez garde de faire un mauvais choix et de vous tromper à votre perte; il n'en est pas ainsi, la viande qui vous est offerte est excellente par elle-même; elle ne devient mauvaise que par la mauvaise disposition de l'estomac qui la reçoit. Semblable à la manne du désert, elle a tous les goûts à la volonté de celui qui s'en nourrit. Vous êtes les arbitres de votre sort, vos destinées dépendent de vos dispositions: avancez si vous êtes exempts au moins de tout péché mortel, une heureuse immortalité vous attend; gardez-vous d'en approcher, si vous vous sentez mal disposés, vous trouveriez la mort aux sources de la vie.

Ministres des autels, ouvrez les trésors de l'Eglise à ceux qui en sont dignes: les choses saintes sont pour les saints. Les cœurs purs méritent d'être visités de Dieu et de lui servir de demeure. Ministres des autels, fermez soigneusement le précieux dépôt, dont la garde vous est confiée, à ces hommes iniques qui ne peuvent qu'en abuser; ne cessez de crier d'une voix de tonnerre: Loin d'ici les immondes, les adorateurs du siècle, les partisans du démon, les contempteurs de la vertu, les esclaves du vice: *Foris canes.* (Apoc., XXIII, 15.) Soyez des dispensateurs fidèles des mystères du Très-Haut. Ne jetez point le Saint des saints devant ces misérables qui se sont fait une habitude du crime, et qui reviennent sans cesse à leurs vomissements. Et vous, ô mon divin Sauveur, puisque vous avez ordonné qu'on vous préparât un cénacle spacieux et bien orné pour la réception de la divine eucharistie, opérez vous-même ce que vous commandez. Dilatez nos cœurs par la charité, embellissez-les de toutes les vertus, afin qu'après vous avoir reçu sous les voiles eucharistiques, nous méritions d'être reçus de vous dans le séjour de la vérité et de la lumière. Amen.

SERMON XXIII.

SUR LE SAINT SACRIFICE DE LA MESSE.

Memoriam fecit mirabilium suorum misericors et miserator Dominus. (Psal. CX, 4.)

Le Seigneur, qui est plein de bonté et de miséricorde, nous a laissé un mémorial de ses bienfaits.

Il est juste que des chrétiens raisonnables connaissent non-seulement l'étendue de leurs devoirs, mais encore les raisons mêmes de ces devoirs, quand Dieu a daigné les révéler aux hommes; il est juste qu'ils sachent que la morale est comme greffée sur la foi, et qu'ils ne peuvent être parfaitement instruits de l'une sans avoir sur l'autre toute l'instruction convenable. C'est en suivant ce principe que je parlerai d'abord de la nature

et de l'excellence du saint sacrifice de la messe. Je soulèverai le voile qui dérobe à nos yeux de si étonnantes merveilles, et nous les contemplerons ensemble dans des sentiments de terreur et de recueillement. Nous entrerons, autant qu'il est possible, dans le sanctuaire impénétrable de la Divinité, pour voir ce qui se passe entre l'Eternel et son Verbe; l'empreinte de la substance et tout à la fois la victime du salut des hommes et leur représentant auprès de son Père.

Je parlerai ensuite de la meilleure manière d'entendre la messe. Je vous donnerai un aperçu succinct des dispositions que l'Eglise exige de nous, quand nous assistons à la célébration de ce redoutable mystère comme l'appelle saint Chrysostome; et vous comprendrez facilement qu'elles n'ont d'autres bases et d'autres causes que sa grandeur et son excellence.

Je ne viens donc point, nouveau Jérémie, exhaler mes douleurs en longs gémissements, sur les désordres qui règnent dans nos temples pendant ce grand événement; je ne viendrai point faire entendre une suite de lamentations pénibles et déchirantes sur les ruines de la piété et de la solide dévotion. Hélas! tout ce que je pourrais dire égalerait-il jamais les abominations de toute espèce dont vous êtes les témoins ou les auteurs. Je vous fatiguerais peut-être sans beaucoup vous servir, et j'aime mieux vous édifier que de vous effrayer. Voici donc ce à quoi je m'arrête: excellence du saint sacrifice de la messe: premier point; meilleure manière d'assister au saint sacrifice de la messe; second point. Verbe éternel, divin réparateur des hommes qui nourrissez nos âmes de votre propre substance, et que nous adorons sous les symboles eucharistiques, j'implore votre assistance par l'entremise de celle qui vous mit au monde. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Si je vous prouve que le sacrifice de la messe renferme toutes les qualités qui se trouvaient partagées et limitées dans les anciens sacrifices, j'aurai démontré, je pense, qu'il est de tous le plus grand, le plus excellent, ou plutôt le seul grand, le seul excellent. Parmi les sacrifices mosaïques, les uns avaient été institués pour reconnaître la souveraineté de Dieu et pour lui rendre le culte de latrie qui lui est dû; les autres pour implorer la miséricorde du Tout-Puisant et obtenir la rémission des péchés. Les Juifs avaient aussi des sacrifices d'impé-
tration et d'action de grâces: par ceux-là, l'homme voyageur sur la terre exposait ses besoins et en demandait le soulagement; par ceux-ci il rendait grâces pour les bienfaits reçus. Or le sacrifice de la messe est tout cela; il est latreutique, propitiatoire, impé-
tratoire et eucharistique. Que votre piété ne s'effarouche pas de ces termes scientifiques; ils se trouvent expliqués dans la suite de mon discours, d'ailleurs ils sont consacrés par l'usage de l'Eglise.

1° Le sacrifice de la messe est latreutique,

c'est-à-dire, un hommage rendu à la grandeur du Seigneur. Sans doute le monde qui sort du néant à sa parole et qui suit un ordre invariable, proclame sa puissance; il n'est aucun être qui ne la publie à sa manière. Elle ne se montre pas moins dans cette loi générale qui entraîne irrésistiblement toutes les créatures vers la destruction, et on lit en caractères distincts sur la tombe de tant de générations qui se sont ensevelies les unes sur les autres: Dieu seul est grand, et tout le reste n'est que vanité; mais qu'est-ce que tout cela pour attester la grandeur de Dieu, en comparaison du sacrifice de son propre Verbe uni à la nature humaine. C'est bien ici que Dieu se montre véritablement grand, et que sa grandeur infinie reçoit un hommage infini. C'est bien ici que la majesté de la victime immolée égale la majesté de celui à qui elle est offerte. Quand Dieu s'aime lui-même, je ne puis m'empêcher de reconnaître les perfections de son être qui le rendent souverainement aimable; et quand je le vois s'abaisser devant lui-même, quelle autre preuve plus évidente puis-je demander de sa grandeur? Ce ne sont plus seulement les astres qui célèbrent sa puissance, le jour qui le révèle au jour, la nuit qui l'indique à la nuit; ce ne sont plus des mondes innombrables balancés dans l'espace qui lui rendent gloire; ce ne sont plus des victimes immolées par milliers en son honneur; ce ne sont plus les habitants de la terre, ni même les enfants des cieux qui l'adorent; c'est celui par qui tout a été fait, sans lequel rien n'a été fait (*Joan.*, I, 3), et qui reçoit lui-même les adorations des esprits bienheureux. C'est le Fils de Dieu, égal à son Père, qui s'offre en sacrifice pour reconnaître et confesser que tout vient de Dieu, que tout appartient à Dieu, que tout doit retourner à Dieu, que tout a été créé par Dieu, que tout vit et respire en Dieu: *Cui omnia vivunt.* Jésus-Christ suffirait seul sans le monde, mais le monde sans lui ne serait aux yeux du Seigneur que comme un grain de sable qu'on secoue d'un manteau, ainsi que parle le prophète. Jésus-Christ en est l'âme, Jésus-Christ lui donne son véritable prix; suivant la belle expression de l'Apôtre: Tout est à l'homme, l'homme est à Jésus-Christ, Jésus-Christ est à Dieu: *Vos autem Christi, Christus autem Dei.* (*I Cor.*, III, 23.)

2° Le sacrifice de la messe est un vrai sacrifice de propitiation pour les vivants et pour les morts; c'est la foi du concile de Trente, ce sont ses expressions: *Vere propitiatorium pro vivis et pro defunctis*; on peut même dire en quelque sorte que c'est là son essence. Jésus-Christ a répandu son sang sur la croix pour détrôner celui qui avait l'empire de la mort et qui appesantissait son sceptre de fer sur les enfants d'Adam. Le sacrifice de la messe n'est autre chose que la continuation du sacrifice du Calvaire, la vive et efficace représentation de la mort violente de Jésus-Christ. Il ne faut point les séparer; ce sont deux actes

qui concoururent au même but et qui n'en font qu'un; toute la différence consiste en ce que le sacrifice de la croix fut sanglant et que le sacrifice de la messe est purement mystique et sans effusion de sang. Jésus-Christ ne pouvait mourir qu'une fois; la mort qu'il a endurée était plus que suffisante pour racheter le genre humain de l'esclavage du péché; mais il fallait pourvoir à l'application de la vertu de sa mort et faire participer un chacun à la rançon commune. Il fallait lui établir une demeure parmi nous comme il l'a à la droite de son Père. C'est là le grand dessein que s'est proposé Jésus-Christ, en disant à ses disciples dans la dernière cène : *Faites ceci en mémoire de moi : « Hoc facite in meam commemorationem (Luc., XXII, 19) ; »* en leur recommandant d'annoncer sa mort jusqu'à ce qu'il vienne, de tenir pour ainsi dire la divine hostie dans un état perpétuel d'immolation.

A Dieu ne plaise que nous voulions atténuer le mérite du sacrifice de la croix ! Nous savons qu'il est infini et qu'il était seul capable d'expier les iniquités de l'Ancien Testament et de faire recevoir à ceux que Dieu a appelés, l'héritage éternel qu'il leur a promis avant tous les temps. Mais nous savons aussi que Dieu est le maître de distribuer ses grâces comme il lui plaît et dans la mesure qu'il lui plaît. Nous savons aussi que ce n'est point déroger à la dignité du sacrifice unique qui a rendu parfaits pour toujours ceux que Dieu a sanctifiés, en offrant un sacrifice de commémoration qui se rapporte tout entier à son principe, qui n'est et ne subsiste que par ce rapport et qui en tire toute sa vertu, toute son efficacité. Nous savons encore que, bien loin qu'il manque quelque chose à l'oblation de la croix, elle surabonde dans sa plénitude, et que c'est de cette plénitude que, dans le sacrifice commémoratif, nous recevons tous : *De plenitudine ejus nos omnes accipimus. (Joan., I, 16.)* Nous ne disons donc pas que nous payons à Dieu un nouveau tribut pour le péché, mais nous déclarons avec raison, que nous rappelons à Dieu l'ancien tribut qu'il a reçu. Nous ne disons pas non plus que c'est un supplément à quelque défaut de l'offrande de Jésus-Christ, toute complète, toute parfaite en elle-même, mais une application telle que Dieu l'a prescrite.

3^e Le sacrifice de la messe est un sacrifice *impétratoire* ou d'impétration. La prière trouve un accès facile auprès du Dieu de Jacob; elle s'élève sur les ailes de la foi vers son trône immuable et le fait souvenir de ses antiques bontés. Elle désarme son bras vengeur, elle éteint le feu qu'alluma sa justice, elle retient ses flèches toutes prêtes à partir de son redoutable carquois. Elle ramène la sérénité sur cette face auguste dont le moindre mouvement, s'il est permis de parler ainsi, plonge toutes les créatures dans la consternation et le trouble; elle tempère ces regards foudroyants qui ébranlent l'univers; elle épanche l'urne de sa miséricorde du sommet des collines éternelles pour ar-

rosier la terre. La prière opère des prodiges innombrables; elle s'ouvre un libre passage à travers la voûte des cieux: elle met, pour ainsi dire, la toute-puissance de Dieu dans la main des hommes et commande au Tout-Puissant. C'est l'Esprit-Saint qui nous l'apprend, Dieu obéit à la voix de l'homme. Mais combien plus il doit obéir à la voix de son propre Fils, que l'Apôtre assure être toujours exaucé, à cause de l'humble respect qu'il a pour son Père. Combien plus la prière de l'homme de désirs, accompagnée de grands cris et de larmes, doit faire violence au Dieu de toute consolation; combien plus le nom sacré de Jésus-Christ, dont les acclamations montent du milieu de nous vers l'autel sublime du ciel, est capable de fléchir le cœur du Père céleste lui-même, qui l'a investi d'une autorité, d'une puissance sans bornes. Le Sauveur nous a mérité toutes les grâces par sa mort; il s'est ramassé un trésor inépuisable dont son Père est le gardien et le dépositaire. Croirons-nous que lorsqu'il demande de son propre bien il ne puisse en obtenir, et que, dans la représentation de sa mort, tout couvert des marques glorieuses de sa passion, qui porta le Seigneur à révoquer l'arrêt de malédiction prononcé contre nous et à rétablir le cours de ses grâces, il ne partira du sanctuaire du Très-Haut que des refus désolants? Ah! que ce serait peu connaître la bonté de notre Dieu et sa fidélité dans ses promesses! que ce serait peu connaître la puissance du sacrifice de nos autels! Ayez une plus haute idée du Seigneur et pensez mieux de sa bonté, vous dit le Sage : *Sentite de Domino in bonitate. (Sap., I, 1.)*

Le sacrifice de la messe est cette ineffable union qui lie par le plus doux commerce le ciel et la terre. D'un côté, on voit s'élever, comme des exhalaisons salutaires, la fumée de l'encens et du sacrifice: de l'autre, les cataractes du réservoir céleste s'ouvrir à la voix de Jésus-Christ, pour inonder la surface du monde, et les nuées se répandre en pluie de bénédictions. Ici-bas l'Eglise, étrangère et gémissante, toute baignée, tout imbibée du sang de son Epoux, se tient dans l'humiliation et la cendre; et, du haut de son trône, l'Eternel souriant à cet anéantissement, la bénit de sa main et la comble de ses faveurs. Qui pourrait nous blâmer de nous enorgueillir dans le Seigneur? Délaisserons-nous un Dieu tel que n'en ont pas les nations? Un Dieu dont les paupières interrogent sans cesse les enfants des hommes, ainsi que parle le Roi-Propète (*Psal. X, 5*); un Dieu qui veut bien encore que son Verbe même prie pour nous et avec nous, qu'il se charge d'être l'intercesseur universel; lui qui est l'auteur de tout don excellent, le Pontife des biens futurs, comme l'appelle saint Paul. (*Hebr., IX, 11.*) Il est dit de Moïse, que tant qu'il soutint ses bras étendus, Dieu accorda la victoire à son peuple. C'est ici plus que Moïse. C'est ici un plus grand intérêt que celui du peuple juif. Le Messie dont Moïse n'était que la figure et

l'envoyé, veut bien demeurer sur la montagne sainte, les bras en croix, pour nous faire remporter la victoire sur les ennemis de notre salut, et nous assurer la conquête du royaume des cieux.

4^e Le sacrifice de la messe est un sacrifice eucharistique. Il était bien juste que puisqu'il existait dans la religion un sacrifice capable de tout obtenir de Dieu, il existât aussi un sacrifice de louanges et d'actions de grâces, capable de nous acquitter envers Dieu; ou plutôt il fallait que le même sacrifice nous procurât tout à la fois l'un et l'autre avantage; et ce n'est pas là la moindre merveille. Jésus-Christ, conversant parmi les hommes, ne fit jamais aucun acte de son ministère sans remercier son Père éternel qui lui avait donné tout pouvoir sur la terre et dans le ciel: par là, il nous apprenait à glorifier le Seigneur de tous les prodiges qu'il opérait visiblement pour notre sanctification. Il semble que sa reconnaissance croissait à mesure qu'il approchait de sa fin, et qu'il l'exprimait de jour en jour avec une nouvelle effusion; mais au moment où il allait donner aux siens le gage le plus précieux de son amour et consommer l'ouvrage de la rédemption, il se recueillit en quelque sorte, rappela dans son souvenir tous les biens que la divine bonté avait départis au genre humain, depuis l'origine du monde, se représenta par la pensée tous ceux qu'elle devait nous accorder dans la suite des temps jusqu'à la fin des siècles; il rendit grâces: *Gratias egit* (Matth., XXVI, 27), et il y mit le sceau par l'institution d'un sacrifice auguste, spécialement destiné à perpétuer la mémoire d'un si glorieux événement, et à bénir le Seigneur à cause de ses dons.

Toute l'antiquité l'avait si bien appris, elle en était si pénétrée qu'elle a désigné le sacrifice de la messe sous le nom d'eucharistie ou d'action de grâces, parce qu'il commence et se termine par l'action de grâce, parce qu'il est tout ensemble le plus grand des bienfaits et la seule manière de nous acquitter dignement envers la bonté de Dieu qui nous l'accorde. En effet, si Dieu a signalé son amour pour nous en livrant son Fils à la mort, nous lui prouvons le nôtre en lui présentant ce même Fils sous une figure qui lui plaît. Ce sont ses propres dons que nous lui rendons pour le remercier; ainsi Jésus-Christ devient tour à tour un présent inestimable de la Divinité pour les hommes, et le témoignage le plus éclatant de la reconnaissance des hommes envers la Divinité. *Et adorabunt de ipso semper.* (Psal. LXXI, 15.)

Admirable institution! précieuse ressource dans l'Eglise du Dieu vivant! nous ne sommes point en peine au milieu de l'abondance de nous libérer de l'excès des biens du Seigneur. Jésus-Christ nous fournit les moyens de n'être point insolubles; il veut bien être le trésor avec lequel nous payons tous les biens et le trésor même. Grâces vous soient rendues, soleil invisible de nos âmes, souverain bienfaiteur des

hommes, de ce que vous avez bien voulu faire éclater sur nous votre puissance et votre bonté; de ce que vous nous avez donné l'être et la vie; de ce que vous nous avez comb'és de vos largesses! Grâces vous soient rendues de ce que vous avez étendu sur nous votre droite et nous avez dirigés dans les sentiers de la justice; grâces vous soient rendues surtout, pour le don ineffable de votre Fils unique dont le sacrifice perpétuel est, à vos yeux, d'un prix qui surpasse tout ce que vous avez jamais fait pour nous! *Gratias Deo super inenarrabili dono ejus!* (II Cor., IX, 15.)

Que devons-nous conclure de cet exposé de la doctrine catholique sur les caractères et les avantages du sacrifice de la messe? Ce que nous avons déjà avancé, qu'il est l'acte le plus excellent, le plus auguste de notre religion; qu'il est le prodige de l'amour de Dieu pour les hommes. C'est là ce qu'en concluait saint Jean Chrysostome, après de profondes méditations sur ce mystère, et la comparaison qu'il en faisait avec les différentes oblations et les divers sacrifices de la loi de Moïse. Que sont, disait ce Père, sur l'Épître de saint Paul aux Hébreux, que sont les sacrifices de l'Ancien Testament, et ces holocaustes si solennels, et ces hosties pacifiques, et ces offrandes pour le péché, et ce bouc émissaire, et ces pains de proposition, et ces ensencements si multipliés? des éléments étrangers et inutiles: *Vana et egena elementa*. Qu'est-ce qu'un sacerdoce charnel dont les fonctions grossières ne se bornaient qu'à égorger de vils animaux, et à entretenir un feu continu devant le Seigneur? un sacerdoce d'un moment: *Antiquatur et senescit*; et, si nous considérons la loi en elle-même, qu'était-elle autre chose que l'ombre des biens futurs: *Umbra futurorum*?

Comme tout est changé! et que ce changement, cette mutation est suivie de splendeur et de gloire! Au lieu de tous ces sacrifices nous n'en avons plus qu'un seul, qui renferme tous les avantages que les anciens promettaient et qu'ils ne donnaient pas. A la place des prêtres de la race de Lévi, qui étaient forcés, à cause de leur ignorance et de leur égarement, de sacrifier pour eux comme pour le peuple, nous avons un *pontife selon l'ordre de Melchisédech* qui est saint, innocent, exempt de souillure, séparé des pécheurs, et élevé au-dessus des cieux (Hebr., VII, 26), qui n'a pas besoin d'offrir des sacrifices d'expiation pour ses propres péchés, mais qui s'est offert lui-même pour les péchés de tous, et qui est tout à la fois le sacrificateur et la victime: *Ipse offerens et oblatio* (Offic. Eccles.) Et encore ce n'est pas seulement dans certains jours de l'année et à certaines heures du jour, que ce sacrifice est offert au nom du Seigneur, mais à toutes les heures et dans tous les temps: *Semper*; ce n'est pas seulement dans une contrée de la terre très-peu spacieuse et presque inconnue, que l'Éternel reçoit un tel hommage, mais dans toutes les contrées

de l'univers et chez toutes les nations qui l'habitent : *Ubique*. Ce n'est pas un sang dégoûtant qui arrose le parvis sacré de nos temples, et dont l'odeur infecte déplaît au Seigneur; c'est le sang de la nouvelle alliance, un sang plus pur que la rosée du ciel, qui coule sur nos autels; c'est une oblation sans tache, offerte par des mains sans tache : *Oblatio munda*. (*Offic. Ecclé.*) Que dirai-je enfin? A des signes figuratifs a succédé une loi parfaite, écrite d'une manière toute surnaturelle; une loi qui inspire la sagesse aux petits, qu'il faut aimer et suivre, qui remplit nos jours d'espérance et de consolation, qui incline nos cœurs à la vertu et nous prépare un bonheur éternel.

Chrétiens mes frères, croyez-vous que tant de biens doivent être exposés au mépris et à la profanation de l'impur? Croyez-vous que Dieu vous ait tout donné sans rien exiger de vous? Croyez-vous qu'il ait ouvert devant vous les canaux de la grâce, et vous ait laissé la liberté de ne point vous abreuver de ses eaux salutaires? Ah! désabusez-vous d'une erreur si pernicieuse, et soyez persuadés que si Jésus-Christ a institué le saint sacrifice de la messe dans de grands desseins de miséricorde pour les hommes, c'est un devoir pour eux d'y assister avec les dispositions les plus propres à entrer dans ses desseins.

SECOND POINT.

La meilleure manière d'assister à la messe est, sans contredit, celle qui a le plus de conformité à l'esprit de la loi, et le plus de rapport à la fin pour laquelle Jésus-Christ a institué cet auguste sacrifice. Cependant, pour laisser moins de vague dans une matière si importante, et pour la resserrer dans des limites plus déterminées, je réduirai à quatre les dispositions pour bien entendre la messe : disposition d'adoration, disposition de reconnaissance, disposition de désir et de prières, disposition de contrition.

1^o Disposition d'adoration. Quand nous lisons dans les livres saints tout ce que la présence d'un envoyé de Jéhovah inspirait de terreur aux justes de l'Ancien Testament, quelles marques sincères de respect ils manifestaient à la vue des moindres vestiges de ses pas, quelle vénération ils conservaient pour les lieux où il les avait honorés de ses apparitions, nous nous sentons pressés d'un sentiment involontaire d'admiration pour la piété de ces grands hommes, et notre âme exaltée semble en quelque sorte se confondre, s'identifier avec leurs âmes, pour rendre hommage au Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob; mais combien plus la présence de l'Ange du grand conseil dans le sacrifice de la messe est faite pour nous inspirer de plus pieux sentiments encore? Venez et contemplez Jésus-Christ lui-même, s'anéantissant devant son Père pour confesser sa toute-puissance; venez et contemplez le Fils unique du Très-

Haut, son égal en toutes choses, consentant à devenir l'hostie représentative du genre humain tout entier, pour adorer l'Eternel, et lui faire accepter nos adorations et nos vœux; venez, contemplez et faites conformément au modèle qui vous est offert.

Qui pourra voir le Seigneur, et ne pas mourir, disaient les Bethsamites? S'ils furent frappés des plaies les plus terribles, à cause de l'infraction qu'ils avaient commise en approchant de l'arche d'alliance, qui pourra subsister en la présence d'un Dieu si saint? Et nous, mes frères, nous environnerons le tabernacle, nous le considérerons tout à notre aise, sans encourir le châtimement de la ville infortunée; nous le verrons bien plus clairement, bien plus réellement par la grâce de la foi que les enfants de Jacob, et nous ne mourrons pas autrement qu'en esprit et intérieurement par le glaive de la charité; nous subsisterons devant le Seigneur, pour célébrer du fond du cœur les louanges de sa grandeur et de sa majesté, pour nous constituer en état d'adoration générale et perpétuelle.

Où il faut que tout en nous adore l'Eternel et confesse sa gloire : la raison, en se soumettant au mystère incompréhensible d'un Dieu caché sous les simples espèces du pain et du vin, en croyant contre ce qui paraît à nos sens, en s'abaissant devant un Dieu qui s'abaisse lui-même jusqu'au point de scandaliser le superbe; le cœur, par l'amour le plus tendre, pour correspondre à l'amour sans bornes dont Jésus-Christ nous a gratifiés le premier, pour l'honorer dignement dans le sacrifice de son amour excessif, comme parle l'Apôtre; le corps, par la posture la plus décente et la plus propre à représenter au dehors tout ce qui se passe au dedans de respect, de crainte, d'adoration et d'amour, pour contribuer de toutes nos facultés, de tout nous-mêmes, à reconnaître le souverain domaine de Dieu sur nous, pour réveiller dans les assistants le désir de le reconnaître par un acte public et par une oblation de servitude : *Oblationem servitutis*.

2^o Disposition de reconnaissance. Si jamais, appliquez-vous, mes frères, sur ce point important; si jamais le chrétien doit exciter dans son cœur des sentiments de gratitude envers le bienfaiteur suprême, c'est principalement quand il assiste à ce mystère inconcevable de sa charité divine : tout nous y rappelle les biens sans nombre que nous avons reçus de sa munificence, et tout nous invite à lui rendre les plus vives et les plus pures actions de grâces. Malheur à celui qui y porte un cœur froid, et qui n'est point assez pénétré de ce qu'il doit à Dieu! malheur à l'ingrat qui demeure insensible au milieu de la plus touchante réunion de tant d'âmes tendres et fidèles, qui font monter vers Dieu, avec les louanges les plus parfaites, les élans de la plus sincère reconnaissance; qu'il s'éloigne d'une assemblée dont il interrompt le ravissant concert. N'est-il pas digne d'être

présent au saint sacrifice de la messe, puisqu'il dément en secret les témoignages d'affection et de gratitude qu'il semble accorder en public par sa présence seule.

Et maintenant, mes frères, que chacun s'interroge soi-même, dans la sincérité de son âme, sur les sentiments qu'il apporte au pied des saints autels. Pouvons-nous dire que la rosée du ciel n'est pas tombée sur des rochers arides ou sur un terrain desséché? que nous reconnaissons que nous sommes tellement indignes par nous-mêmes, que si Dieu n'avait tiré de son propre fonds des motifs de libéralité, il ne nous eût jamais rien donné? pouvons-nous dire que nous avons fait des grâces du Très-Haut l'usage convenable, que nous n'avons pas enfoui le talent qui nous avait été confié, et que nous l'avons fait valoir par une fidèle coopération? pouvons-nous dire que nous sentons toute l'excellence des dons du Seigneur, et que nous sommes plus reconnaissants envers lui qu'envers les protecteurs qui nous obligent; que nous le préférons à tous les amis, à tous les bienfaiteurs de la terre? que nous accordons à sa bonté ce retour qu'elle nous demande, et qui attire de nouveau sur nous sa divine influence et ses inestimables faveurs?

Ah! mon Dieu l' quand je pense à l'ingratitude que j'ai si souvent apportée devant votre adorable majesté, mon sang se glace dans mes veines, de frayeur et de crainte. Comment est-il possible que j'aie osé tant de fois prononcer, sans aucun mouvement intérieur, ces paroles admirables du cantique des anges : Seigneur, nous vous rendons grâce dans la vue de votre gloire infinie? Comment est-il possible que j'aie si souvent invité les assistants à la reconnaissance : Rendons grâce au Seigneur notre Dieu, et que cette invitation n'ait point retenti dans mon cœur, qu'elle n'ait fait aucune impression sur moi? Comment est-il possible que dans ces moments redoutables, il ne soit point venu dans mon souvenir cet effrayant verset des saintes Ecritures : *Dieu ne hait rien tant que l'ingratitude*. C'est elle qui referme sa main libérale.

3^e Disposition de désir et de prière. Toute la vie du chrétien doit être une vie de prière et de supplications, par ce qu'elle est une vie de besoins et de combats multipliés. Il est néanmoins des occasions où cette obligation devient encore plus étroite à cause de l'accès que nous trouvons auprès de Dieu et de la facilité qu'il nous accorde de puiser dans l'océan de ses grâces. Or quelle plus puissante, quelle plus belle occasion que celle où Jésus-Christ, suivant la doctrine de saint Paul, revêtu de tout l'appareil de la croix, se présente à la face du Très-Haut, afin d'intercéder pour nous; où Jésus-Christ se constitue en état de mort pour écouler en notre faveur les entrailles de la miséricorde du Seigneur notre Dieu; où Jésus-Christ est sûr d'être exaucé, parce que la vue de son sang qui coule, rend tout refus impossible.

La religion si riche, si féconde en scènes attendrissantes et sublimes, n'en produit aucune qui ressemble à l'admirable spectacle de Jésus-Christ dans la posture de suppliant, et de tous les fidèles unis à cet Homme-Dieu comme les membres à leur chef, et ne composant plus avec lui qu'un seul et même corps mystique par l'opération de l'esprit qui forme en eux des *gémissements ineffables*, pour faire à Dieu une sainte violence qui lui plaît. Qu'il est donc coupable celui qui vient dans nos temples déchirer le corps mystique de Jésus-Christ par des pensées et des désirs impurs; celui qui se présente au pied de nos autels pour renouveler les outrages que les Juifs firent endurer au Sauveur sur la croix; celui qui, instruit par l'Evangile que quand deux ou trois sont assemblés au nom de Jésus-Christ, il est au milieu d'eux (*Matth.*, XVIII, 20); que les oreilles du Seigneur sont toujours attentives aux cris de ceux qui l'invoquent; qu'il est coupable, dis-je, s'il ne profite pas de ce moment favorable pour obtenir du ciel tous les secours dont il a besoin; mais combien plus coupable encore celui qui vient y combler la mesure de ses crimes et ramasser sur sa tête les charbons ardents de la colère de Dieu.

Et cependant, mes frères, qui sont-ils, ces coupables, au milieu de l'affaiblissement de la foi et de la pompe extérieure du culte? Je ne parle pas de cette foule de frivoles mondains qui n'entrent dans nos églises, durant la célébration des saints mystères, que pour satisfaire, au détriment de leur âme, au mépris même de toutes les bienséances, une inquiète curiosité qui les amène. Je ne parle pas de ces oisifs qui, ne sachant que faire, viennent étaler dans un siège leur déplorable indolence à la face du Seigneur et de ses anges; je ne parle pas même de ces hypocrites qui ne se montrent si assidus à tous les offices que par intérêt et par esprit de parti; par des motifs purement humains. Hélas! combien de chrétiens qui sont dans l'église comme s'ils n'y étaient pas, qui y assistent de corps, mais dont l'esprit dissipé est partout, excepté où il devrait être; qui ne daignent pas joindre leurs prières aux prières communes ou qui prient machinalement; qui, bien loin de demander à Dieu des secours, ne sentent pas même leur misère extrême; qui s'endorment au chant des hymnes et aux gémissements de l'Eglise. Je ne finirais pas si je voulais révéler toutes les turpitudes, toutes les irrévérences qui se commettent pendant le saint sacrifice.

O mon divin Sauveur! n'aurais-je pas raison de dire que les temps prédits sont arrivés et que l'abomination de la désolation a rempli le sanctuaire? *Abominatio nem desolationis in loco sancto*. (*Matth.*, XXIV, 15.)

4^e Disposition de repentir et de contrition. On ne devrait assister au saint sacrifice de la messe que dans un état de grâce; c'est l'intention de l'Eglise, c'est l'esprit de la

loi. Les fidèles, selon Bourdaloue, offrent conjointement avec le prêtre et par ses mains la victime adorable. Ainsi la pureté de cœur que l'Eglise exige de ses ministres est presque également un devoir de la part des fidèles. Les assistants participent réellement, ou du moins en esprit, à l'oblation sainte; il serait donc à souhaiter qu'ils se fussent suffisamment éprouvés, suivant le commandement de l'apôtre saint Paul. Cependant si, par une sage dispensation, la pratique perpétuelle et constante de l'Eglise permet aux fidèles d'assister à la messe sans être justifiés, sans être réconciliés, la théologie nous enseigne qu'on ne peut, sans quelques sentiments de contrition, en retirer le fruit qui y est attaché. Tout dans la liturgie suppose en nous des sentiments de repentir ou sert à nous les inspirer: et cette confession générale au pied des autels, et ces protestations de regret dans les termes les plus forts, et ces humbles demandes à la miséricorde du Dieu tout-puissant de nous accorder le pardon, l'absolution et la rémission de tous nos péchés, et ces cris élevés de l'abîme de notre bassesse vers le trône du Dieu trois fois saint, pour qu'il ait pitié de nous; et ces appels à l'Agneau de Dieu qui ôte et qui efface les iniquités du monde, pour qu'il veuille ôter et effacer les nôtres: *Qui tollis peccata mundi, miserere nobis.* (*Offic. Eccles.*)

Tout dans la liturgie suppose en nous le regret de nos fautes et la résolution de nous amender. Quelle damnable témérité de demander à Dieu qu'il daigne purifier nos cœurs, afin que nous puissions entrer dans le Saint des saints, si nous sommes privés de ces dispositions!... Quelle inconséquence de lui offrir l'hostie sans tache pour nos péchés innombrables, pour nos négligences et nos imperfections; le sacrifice de propitiation pour la rédemption de nos âmes et l'espérance du salut, d'implorer l'intercession des saints, afin que nous jouissions dans leur société du repos éternel, après avoir obtenu par les mérites de Jésus-Christ, de la miséricorde de Dieu, un pardon qui ne nous est pas dû, si les pieux sentiments sont bannis de notre cœur! Quelle inconcevable profanation du sang de l'Homme-Dieu qui coule à grands flots du ciel sur la terre, si nous ne voulons pas qu'il lave nos souillures!

Apprenez donc, mes frères, que vous n'êtes admis à la célébration des saints mystères que dans la supposition d'une innocence conservée ou réparée par les larmes de la pénitence, ou de quelque bon commencement de repentir véritable, mais toujours accompagné du désir sincère de le voir se fortifier, et s'accroître par l'application de la vertu du saint sacrifice, qui est, suivant saint Léon, la source de toute bénédiction. Apprenez, dit saint Augustin, à gémir sans cesse de ce qu'il y a de criminel en vous et à profiter du sacrifice de salut et de grâce pour vous en délivrer; à faire monter vers le trône de la clémence, les regrets

les plus vifs et les plus sincères, pour qu'il en descende sur vous les grâces de consolation et de repentir.

Grand Dieu! puisque vous m'avez discerné de tant de nations barbares plongées dans les ténèbres de l'ignorance et de la superstition, qui ne vous connaissent pas comme il faut; de tant de peuples égarés qui ne vous glorifient pas dans le sein de l'Eglise, que vous abreuvez sans cesse du sang précieux de votre divin Fils; séparez aussi ma cause de ces pécheurs invétérés, de ces hommes iniques qui marchent tête levée sous les étendards de l'enfer et du monde. Arrachez-moi du limon du vice où mes pieds se sont enfoncés, tirez-moi des grandes eaux où la tempête m'a submergé, que je ne sois plus exposé aux pièges fallacieux de l'antique serpent: *Discerne causam meam de gente non sancta.* (*Psal. XLII, 1.*)

Je sais, ô mon Dieu, que je ne me suis perdu qu'en me laissant aller aux exemples et aux conseils des méchants, qu'en me laissant entraîner aux penchants déréglés de mon cœur; je sais aussi que je n'aurai pas le courage de rompre les chaînes de fer de mes vieilles habitudes et de sortir par moi-même de l'abîme profond de mes iniquités; je connais ma faiblesse et je l'ai trop éprouvée. Mais, ô mon Dieu, vous êtes ma force et le bras qui me soutient, pourriez-vous m'abandonner? pourriez-vous me repousser loin de votre sein paternel, et me laisser exposé à tous les maux à la fois? Vous êtes le Dieu fort et puissant à qui rien ne résiste; n'êtes-vous pas aussi le Dieu bon et clément qui ne veut point perdre sa faible créature, et l'empêcher de puiser dans le trésor de ses grâces? *Quoniam tu fortitudo mea; quare me repulisti?* (*Psal. XLII, 2.*)

Si je suis assez heureux pour trouver grâce devant vous, j'entrerai dans votre maison sainte; je monterai les degrés de vos autels, et vous me dépouillerez, ô mon Dieu, des haillons du vieil homme pour me revêtir des vêtements sacrés du nouveau, qui fut créé dans la justice et dans la sainteté. Vous renouvellerez ma jeunesse comme celle de l'aigle (*Psal. CII, 5*); vous répandrez dans mon âme les riches effusions de vos bontés qui produisent la joie. Vous me donnerez cet esprit de conseil et de sagesse dont parle le prophète, cet esprit de ferveur et de zèle, cet esprit d'abandon et de recueillement, cet esprit de charité qui renferme tous les dons, qui sanctifie tous les dons et sans lequel tous les dons paraissent informes et comme frappés d'une sorte d'imperfection: *Introibo ad altare Dei, ad Deum qui lætificat juventutem meam.* (*Psal. XLII, 4.*)

C'est alors, ô mon Dieu, que je célébrerai dans des transports d'allégresse la grandeur de vos bienfaits et les perfections infinies de votre adorable essence; je m'unirai à l'Agneau sans tache pour vous offrir un sacrifice de louanges, je m'immolerai avec lui, afin de partager son triomphe et sa

gloire ; je nourrirai ma foi de son auguste mystère ; je ne cesserai de l'adorer à travers les voiles épais qui le dérobent à mes regards, jusqu'à ce que je le voie à découvert dans les tabernacles éternels. *Amen.*

SERMON XXIV.

SUR LA VOCATION DES GENTILS.

Pour le jour de l'Epiphanie.

Invenerunt puerum cum Maria, matre ejus, et precedentiibus adoraverunt eum. (*Matth.*, II, 11.)

Ils trouvèrent l'enfant avec Marie sa mère, et se prosternant en terre, ils l'adorèrent.

Déjà des intelligences célestes avaient appelé au berceau de Jésus les bergers d'Ephrata que la simplicité de leur cœur rendait chers au Seigneur, et ils étaient venus avec des offrandes, conformes à leur état de pauvreté et d'abjection, reconnaître le Sauveur d'Israël. Mais quels nouveaux adorateurs se présentent à notre admiration ? Un nouvel astre apparaît en Orient, et aussitôt des mages se mettent en marche sous sa conduite, pour porter leurs hommages à celui qu'il annonce. L'étoile, prédite par le fils de Beor, est sortie de Jacob, et les sages qui l'ont observée accourent à Bethléem pour adorer le rejeton de Jessé, dont elle est l'avant-coureur et l'indice.

A leur arrivée dans la ville royale, tout le monde est ému. Chacun suit les mouvements de la passion qui l'agite. Ceux qui soupiraient après la rédemption d'Israël sont transportés d'allégresse, tandis qu'Hérode, l'ambitieux Hérode, tremble sur son trône usurpé et machine la mort du Messie. L'insensé ! qu'a-t-il à redouter de la part de celui qui, bien loin de s'emparer des royaumes de la terre, distribue des couronnes dans le royaume des cieux ?...

Cependant les mages continuent leur route et parviennent enfin à l'humble demeure du souverain Dominateur de l'univers. Là, ils déposent à ses pieds le mystique tribut de leur foi, et le reconnaissent, en l'adorant, pour l'attente et le salut des nations.

Jour de bénédiction et de miséricorde ! jour de bonheur et de joie, qui vit commencer une nouvelle ère pour la gentilité, et qui préluda à de grands changements ! Jour à jamais célèbre dans les fastes des nations, où elles comparurent par représentants devant l'Agneau de Dieu qui venait effacer les péchés du monde, et le délivrer de l'esclavage du démon, qui venait abolir le culte impie des idoles et donner au vrai Dieu des adorateurs en esprit et en vérité ! Ah ! qu'il soit pour nous tous un jour de solennité et de reconnaissance ! Qu'il ne sorte jamais de notre mémoire, que c'est en ce jour que nous avons été appelés à la connaissance de la foi !

Je ne puis mieux faire que de vous entretenir de cet admirable événement. Voici tout mon sujet et le partage de mon discours : la conversion des gentils est une

des promesses les plus solennelles des saintes Ecritures ; premier point : la conversion des gentils n'a pu être que l'ouvrage de la main de Dieu qui l'avait promise par les prophètes ; second point.

PREMIER POINT.

La conversion des gentils est une des promesses les plus solennelles des saintes Ecritures ; elle devait être le fruit le plus précieux de la mort de Jésus-Christ, de la descente du Saint-Esprit après l'ascension du Sauveur ; et tout à la fois une des preuves les plus évidentes de sa résurrection. Ici, permettez que je dévoile à vos yeux cette série de prophéties qui se rapportent à la conversion des gentils. Par là vous comprendrez que vous étiez les objets de la prédilection du Très-Haut, au milieu même de vos égarements et de vos désordres, et qu'il s'est complu dans tous les temps de l'annoncer à la terre pour sa consolation : par là vous apprendrez à remercier le Seigneur de votre vocation et à la rendre certaine par vos œuvres.

Le monde était un vaste temple rempli d'idoles et de simulacres impies ; presque tous ses habitants s'étaient précipités dans le polythéisme et avaient abandonné le vrai Dieu. Dans ce chaos des superstitions populaires, le genre humain semblait avoir abdiqué sa raison en méconnaissant son auteur. Le fil des plus importantes traditions allait être entièrement rompu, et la véritable religion touchait à sa ruine, lorsque Dieu se souvint de sa miséricorde ; il voulait donner à l'homme pécheur ce libérateur promis à la mère commune aussitôt après sa désobéissance ; il voulait conserver, avec le souvenir de sa promesse, quelques étincelles du feu sacré de la foi, presque éteint partout. Dans ce dessein, il choisit Abraham, qu'il retira de la maison de ses pères et qu'il fit voyager dans le pays de Chanaan, l'héritage futur de sa postérité. Parmi les biens sans nombre dont il le combla, le plus précieux sans doute aux yeux de la foi, c'est de l'avoir fait la tige de la race des saints et le père des croyants. Le Seigneur jura par lui-même à ce patriarche, lorsqu'il lui ordonna de quitter la Chaldée, qu'en lui et en ses descendants toutes les nations seraient bénies. (*Gen.*, XXII, 18.) Il confirma ce serment en diverses occasions : au temps de la destruction de Sodome, et après qu'il eut éprouvé sa fidélité, par le commandement qu'il lui donna d'immoler Isaac, son fils bien-aimé.

Quelle est donc cette promesse que toutes les nations seraient bénies en lui et en ses descendants ? Que signifie cette bénédiction annoncée avec tant d'appareil, sinon que toutes ces nations, qui avaient corrompu leurs voies, qui avaient oublié si vite les prodiges du Seigneur et ses manifestations, qui portaient avec tant d'empressement leurs vœux sacrilèges à des divinités de pierre et de bois, reviendraient dans la plénitude des temps à la connais-

sance du vrai Dieu en qui se trouve la véritable bénédiction ? sinon que les descendants de ce grand homme, c'est-à-dire, comme l'explique l'Apôtre, un de sa race, qui est Jésus-Christ, deviendrait le distributeur de cette bénédiction céleste et la communiquerait au genre humain. Ainsi le Très-Haut contracta avec Abraham une alliance inviolable ; il en resserra les nœuds avec Isaac, l'enfant de sa foi, et en étendit les avantages sur la tête de Jacob, son petit-fils, qu'il chargea de l'honorable ministère de transmettre ses promesses de bénédiction et de miséricorde à une innombrable postérité.

Cependant le polythéisme s'était effroyablement répandu, et le Dieu du ciel et de la terre n'obtenait plus que des adorations partagées, quand Jacob, au lit de la mort, révéla à Juda que le Messie naîtrait de son sang, et qu'il serait l'attente de toutes les nations ; que non-seulement toutes les nations seraient bénies en ce Messie, mais encore qu'elles ne pourraient l'être qu'en lui seul. Toutes choses lui seront réservées, comme porte une leçon, et toutes les nations soupireront après lui dans la dureté de leur esclavage.

Jusqu'ici, nous avons vu cette promesse, transmise de père en fils, et concentrée dans l'enceinte d'une seule maison. Maintenant elle va prendre un plus grand essor. Elle sera conservée par un peuple considérable, qui l'aura sans-cesse devant les yeux. Je passe sous silence quelques anciennes prophéties, pour arriver à celles de David, que Dieu destinait à être l'un des ancêtres, et tout ensemble, une des figures de Jésus-Christ. Ce roi, illustre par le choix du Seigneur et par son repentir, ce poète admirable a vu de loin les triomphes du Messie sur la gentilité, et les a chantés dans ses sublimes cantiques avec une magnificence que rien n'égalerait jamais.

Tantôt, c'est à cause de sa qualité de Fils unique de Dieu, que le Christ possède les extrémités de la terre, que toutes les nations entrent dans son apanage, qu'il peut les régir avec une verge de fer, et les briser à son gré, comme le potier peut briser l'argile qu'il façonne. (*Psal. II, 9.*) Tantôt c'est au prix de son sang, que celui qu'il appelle ailleurs *l'opprobre des hommes* (*Psal. XXI, 7*), achète le droit de gouverner les peuples, qu'il les assemble autour de lui pour louer de concert les miséricordes du Seigneur ; qu'il les instruit de sa loi sainte sur la montagne de Sion ; qu'il étale devant eux des tables somptueuses, où les pauvres et les riches se rassasieront à jamais de la chair et du sang de la victime adorable offerte pour leur salut. Tantôt enfin, c'est par les attraites de sa douceur qu'il les attire à lui ; ils sont touchés de son amour, et ils se tournent vers lui dans leur reconnaissance.

Quand le Psalmiste porte ses regards sur l'étendue de l'empire du Messie, il ne découvre pas d'autres bornes que celles du

monde même ; il voit d'abord les rois de Tharsis et des îles, les rois d'Arabie et de Saba lui apporter des présents ; il voit arriver ensuite les ambassadeurs de l'Égypte pour contracter alliance avec lui ; il voit l'Éthiopie lui tendre des mains suppliantes. Bientôt après tous les rois de l'univers entonnent ses louanges ; toutes les nations lui sont assujetties ; ses ennemis baissent la terre en sa présence, il n'est aucun mortel qui ne vienne à son tour lui présenter ses hommages. La rosée de sa race surpasse la rosée qui tombe du sein de l'aurore ; depuis le fleuve jusqu'à la mer, de l'un à l'autre pôle, tout reconnaît le Christ, tout proclame sa divinité, tout fléchit le genou devant lui, car c'est au Seigneur qu'il appartient d'enseigner les nations et de régner sur elles.

Qu'ai-je dit ? que nul n'égalerait jamais la magnificence avec laquelle David a chanté la délivrance des gentils et la gloire du Messie leur libérateur ? Voici qui le surpasse : Isaïe semble n'être pas un prophète, mais un évangéliste, mais un historien de l'Eglise, tant il est exact et précis dans les faits. Son pinceau mâle et vigoureux n'emploie que les couleurs qu'il faut ; il peint en traits inimitables. C'est bien au sujet de son éloquence qu'on peut dire justement : C'est un torrent qui entraîne, c'est un feu qui dévore. Quelle profondeur de pensée ! quelle véhémence d'expression ! quelle hardiesse dans ses métaphores ! Si je voulais rapporter tout ce qu'il a dit de la vocation des gentils, il me faudrait rapporter le volume tout entier. Le prophète voit d'abord le genre humain courbé sous le poids de ses iniquités, le polythéisme est à son dernier période, la superstition tient la terre asservie. Ce prophète lève la tête, et voici que tout change de face. Les objets méprisables d'un culte insensé sont renversés, ils sont traînés dans la boue avec ignominie, ils deviennent la proie des flammes, ils sont réduits en cendres, ils sont anéantis.

Alors, dit-il avec Michée, la montagne sur laquelle le Seigneur bâtit sa maison élève son sommet majestueux au-dessus des collines, par-dessus les plus hautes montagnes ; tous les peuples dégoûtés, revenus de leurs égarements, y accourent en foule ; ils s'invoient les uns les autres ; ils se pressent mutuellement ; ils se font une sorte de violence. Les premiers qui y sont venus racontent aux autres les merveilles dont ils ont été témoins et leur inspirent le désir de les suivre. *Montons à la montagne du Seigneur, entrons dans la maison du Dieu de Jacob, il nous indiquera ses voies et nous marcherons dans ses sentiers.* (*Mich., IV, 2.*) A ce cri d'invitation, le prophète voit la gentilité s'émoouvoir, s'ébranler, désert ses temples et ses bois sacrés, convertir ses instruments de mort en instruments de vie, briser ses fers, rompre la toile que l'ennemi avait ourdie pour l'envelopper et se laver du sang impur dont elle est indignement souillée. Il voit le rejeton de Jessé exposé comme un trophée devant tant de

peuples étrangers les uns aux autres, et son sépulcre environné de gloire; il voit le calomniateur écrasé, le méchant pulvérisé, comme le sont les pailles sous les roues d'un chariot; il voit ceux qui sont doux et humbles de cœur se réjouir dans le Seigneur, les opprimés goûter dans le Saint d'Israël un ravissement inexprimable, les sourds écouter les paroles de la vie éternelle, les aveugles passer des plus épaisses ténèbres à la plus pure lumière, les boiteux bondir comme le cerf, la langue des muets se délier et faire entendre des accents jusqu'alors inconnus.

O toi, qui n'enfantais pas, s'écrie le prophète dans son enthousiasme divin, ô toi, qui étais frappée d'une affreuse stérilité, Eglise des gentils, pousse des cris d'allégresse, chante des hymnes de réjouissance! Le Seigneur a eu compassion de toi; dans le temps que tu te croyais abandonnée, il te préparait des triomphes; il t'a protégée sous l'ombre de sa main; il t'a mise en réserve comme une flèche acérée; il t'a serrée dans son carquois, et maintenant, au jour de ses miséricordes, il fait éclater sa tendresse et son amour, il te rend féconde comme un champ d'oliviers, il te donne une illustre et nombreuse postérité: les rois élèveront tes enfants, et les reines seront leurs nourrices. (*Isaï., XLIX, 23.*)

Quelque magnifiques que soient ces expressions, quelque vives que soient ces images, quelque animées que soient ces tournures, ne croyez pas que les autres prophètes s'en éloignent beaucoup, écoutez et jugez :

J'ôterai, dit le Seigneur, par le ministère d'Osée, j'ôterai de la bouche de la gentilité le nom de Baal; elle ne se souviendra plus de cet abominable nom; je l'effacerai de son cœur, je lui donnerai un nom véritablement saint, un nom, dont l'invocation procure le salut, et tout à coup, comme si ce n'était pas assez de lui parler par intermédiaire, le Seigneur adresse lui-même des paroles de tendresse à la gentilité: Je vous rendrai mon épouse pour jamais, je vous rendrai mon épouse en vous dotant de justice et de sainteté; et, un peu après, le Seigneur s'applaudit en quelque sorte du succès de ses avances: *Je dirai à celui qui n'était pas mon peuple: Vous êtes mon peuple, et il me dira: Vous êtes mon Dieu. (Osée, II, 24.)*

Jérusalem, Jérusalem! qui te glorifies d'être la cité du grand roi, le centre de sa religion, la demeure de ses serviteurs! Jérusalem, qui possèdes dans tes murs ce temple auguste où le vrai Dieu Jéhovah reçoit un encens qu'il a voulu, où les holocaustes et les sacrifices fument sur son autel le soir et le matin; Jérusalem, bientôt tu seras répudiée. Le Très-Haut sera glorifié du couchant à l'aurore, et partout, dit Malachie, on lui offrira une oblation perpétuelle et sans tache (*Malach., I, 11*); et vous, descendants de Sion, enfants d'Aaron, soyez dans le

deuil et dans la consternation, le Dieu des armées ne prendra plus désormais parmi vous ses sacrificateurs et ses ministres, les nations auront part au sacerdoce royal de la nouvelle alliance, et les incirconcis en seront revêtus.

Assez et trop longtemps, la supercherie a dicté ses oracles par l'organe des prêtres et des sibylles; assez et trop longtemps, Delphes et Dodone ont attiré la multitude aveuglée; assez et trop longtemps, les augures et les aruspices païens ont été en possession de tromper l'univers. *Voici*, dit le Seigneur dans Joel, *que je répandrai mon esprit sur toute chair; les fils et les filles des hommes prophétiseront véritablement; les jeunes gens auront des visions et les vieillards seront instruits par des songes. (Joel., II, 28.)* Ainsi l'esprit de vérité chassera l'esprit de tromperie et de mensonge; les gentils connaîtront l'avenir bien mieux que les voyants du peuple chéri.

Gémissez donc, temples des idoles, désolerez-vous, trépieds, s'écrie le philosophe Porphyre, Apollon vous abandonne (32), chassé par une lumière céleste et par une force supérieure à laquelle il ne peut résister. La pithonisse a perdu la voix, elle est condamnée à un rigoureux silence; le prêtre n'interroge plus son oracle, il n'en recevrait aucune réponse.

Ce n'est pas tout. Je rendrai aux hommes, dit le Seigneur dans Sophonie (chap. III), le langage qu'ils avaient avant la confusion de Babel; je leur inspirerai les plus sublimes pensées, je leur donnerai de parler des mystères les plus profonds dans une langue qui peut être entendue dans tous les pays, malgré la diversité des sons, la langue de la charité; ils me serviront tous avec une même épaule, ils concourront tous à ma gloire sans division et sans partage, ils seront tous animés d'un esprit de concorde et d'union.

Le sensible Jérémie, ayant entendu le Seigneur prononcer la sentence de réprobation contre les Juifs, se console, autant qu'il est possible, de cet arrêt de sa justice par l'espoir de la conversion des gentils, qu'il découvre de loin. O mon Dieu, si votre colère s'appesantit sur Israël, vous n'en êtes pas moins le Dieu de clémence et de bonté!.. A la place de ce peuple ingrat, tous les peuples viendront des extrémités de la terre, reconnaître devant vous le néant et la vanité de leurs dieux; ils viendront condamner leur impiété et déplorer leur aveuglement; ils viendront confesser la toute-puissance de votre bras et adorer votre ineffable unité.

Appliquons-nous plus que jamais; un nouvel ordre succède. Ce ne sont plus les prophètes du Très-Haut qui annoncent la vocation des gentils, c'est le Fils du Très-Haut lui-même qui avait envoyé les prophètes. Ce ne sont plus des prédications qui montrent dans le lointain la conversion du

monde, ce sont des prédictions qui l'indiquent comme prochaine et sur le point d'arriver, qui font, pour ainsi dire, toucher au doigt leur objet : *Dès que j'aurai été élevé en croix, j'attirerai tout à moi.* (Joan., XII, 32.) Voilà tout ensemble et de grandes promesses, et l'époque de leur accomplissement, et la cause qui les prépare, et celle qui les effectue.

Le Messie était d'abord venu, était principalement venu pour ramener au bercail les brebis de la maison d'Israël qui s'étaient égarées; il entra même dans ses desseins éternels de ne distribuer en personne le pain de sa parole, qu'aux enfants de la famille. Mais son amour pour le genre humain ne lui permettait pas d'en priver les étrangers après sa mort, et d'empêcher les chiens de ramasser les miettes qui tomberaient de sa table, afin de s'en nourrir. Que dis-je?... Son amour, en effet, lui avait fait concevoir, en faveur des gentils, le plan le plus magnifique qui pût être conçu, l'économie la plus universelle qui fut jamais. Si telle était son intention de faire part aux nations du bienfait de sa doctrine lors même que les Juifs ne l'auraient pas rejetée dans leur obstination, pouvait-il en changer, après leur ingratitude? C'est bien alors que la prédication de son Evangile devenait indispensable hors de la Judée et dans les domaines de la gentilité.

C'est là ce qu'il annonce lui-même aux scribes et aux pharisiens, dans des paraboles dont le sens n'était point équivoque et qu'ils savent bien comprendre : *Je vous le dis en vérité, plusieurs viendront de l'Orient et de l'Occident; ils seront assis avec Abraham, Isaac et Jacob,* dans la terre de promesse, tandis que ceux à qui elle appartenait de droit seront jetés dans les ténèbres extérieures (Matth., VII, 10, 11) : aussi ceux qui étaient les premiers, par leur prééminence au-dessus des gentils, deviendront les derniers de tous par leur infidélité. *Le royaume de Dieu,* leur disait-il encore, *vous sera enlevé, pour être donné à des nations, qui le feront valoir* (Matth., XXI, 43); et ailleurs : La vigne qui vous avait été confiée, ne rapportant rien entre vos mains, sera louée à des vignerons, qui en rendront les fruits dans la saison. (Ibid., 41.) Qui ne s'aperçoit que ce sont moins des prophéties que des sentences dans la bouche du souverain Juge des vivants et des morts?

C'est là ce qu'il leur déclare, non dans quelques occasions, mais dans une foule de circonstances; non d'une manière vague et indéterminée, mais clairement et ouvertement; non d'un ton d'indifférence et d'incertitude, mais avec le plus vif intérêt et avec toute la sécurité que donne la puissance; non avec inquiétude, mais avec une fermeté, une vigueur qui ne redoute aucun obstacle, qui se dispose même à tous les sacrifices. Oui, il déclare que l'humanité tout entière est l'objet de ses soins; et ses discours, sa doctrine, ses actions, tout sert

à confirmer l'universalité de ses vues. Mais ce qui complète l'évidence, c'est la mission qu'il confie à ses apôtres, avant de monter au ciel : *Allez, annoncez l'Evangile à toute créature* (Marc., XVI, 15); *enseignes toutes les nations.* (Matth., XXVIII, 19.) Aucune n'est exclue de sa tendre sollicitude, toutes y sont comprises; arrêtons-nous. Et maintenant il n'est pas mal aisé de conclure que la conversion des gentils est une des promesses les plus solennelles des saintes Ecritures. Voyons s'il est aussi certain que cette promesse s'est accomplie après la résurrection de Jésus-Christ et la descente du Saint-Esprit, c'est le sujet de la seconde partie.

SECOND POINT.

La conversion des gentils qui s'opère après la résurrection et l'ascension de Jésus-Christ, après la descente du Saint-Esprit, ne peut être que l'ouvrage de Dieu, qui l'avait promise longtemps auparavant et en diverses circonstances. L'univers s'était d'abord ligué contre la foi, et l'univers finit par adopter ce qu'il avait rejeté. Quel autre peut ainsi changer le cœur des hommes que celui qui les a faits, et qui, suivant saint Augustin, les tient plus en sa puissance que les hommes eux-mêmes? Oui, c'est le Seigneur qui a fait toutes ces choses, et c'est en cela qu'elles sont admirables à nos yeux. (Psal. LXXVII, 15.)

Qui est-ce qui pouvait voir sans admiration la rapidité des progrès de l'Evangile? Malgré les contrariétés qu'il éprouve et les obstacles qu'il rencontre de toutes parts; malgré l'insuffisance des moyens humains qui y sont employés, qui est-ce qui pourrait n'y pas apercevoir le doigt de Dieu, dont l'empreinte est si vive et si manifeste, et qui donne l'accroissement à son œuvre. Oui, c'est le Seigneur qui a fait toutes ces choses, et c'est en cela qu'elles sont admirables à nos yeux.

Cent vingt personnes en tout composaient le nouveau peuple, renfermé dans le cénacle pour attendre et recevoir le divin Paraclet. Quel commencement plus mince et plus chétif en apparence? Mais à peine les apôtres ont-ils été revêtus de la vertu d'en haut, qu'embrasés d'un feu céleste, ils vont communiquer l'incendie au monde tout entier. Déjà des milliers de prosélytes et de juifs étrangers se convertissent à deux prédications de saint Pierre, et forment le noyau de la religion naissante. Déjà Corneille le centurion est agrégé à l'Eglise des premiers-nés et greffé sur l'olivier franc. Il fraye le chemin aux aveugles gentils, et bientôt ils se précipiteront en foule sur ses pas pour embrasser ses croyances. Voilà les prémices des nations qui abandonnent les idoles, et reconnaissent un seul être éternel. Disons avec l'Apôtre (Rom. XI, 16), quoique dans un autre sens : Si les prémices sont saintes, la masse l'est aussi.

La conversion de Corneille excite l'attention. Le Juif en est rempli d'envie, et il con-

somme son endurcissement et sa réprobation; le gentil en conçoit quelque espérance, et cette espérance fait son salut; les apôtres abandonnent une nation rebelle, endurcie, infatuée de sa belle origine, jalouse de conserver l'intégrité de son patrimoine, craignant d'en diminuer la valeur en le partageant; une nation meurtrière des prophètes et du Dieu qui les envoyait; ils se tournent vers des peuples assis dans la région de l'ombre de la mort, et qui n'avaient pas même des yeux pour apercevoir la lumière, mais moins coupables que les Juifs, en ce qu'ils avaient moins abusé des grâces du Seigneur, qui leur avaient été départies en plus petite mesure. La lumière paraît dans les ténèbres, et les ténèbres la repoussent. Alors le chandelier est agité, le flambeau se met en mouvement et répand au loin sa bienfaisante clarté. Les enfants de Sara renoncent à l'héritage, les enfants d'Agar le recueillent et en font leur profit.

L'Evangile n'était annoncé que depuis quelques jours, et l'on comptait déjà une société nombreuse de néophytes de tout pays, de toute langue, de toute tribu, dans l'année même de la mort de Jésus-Christ. Le nombre des disciples s'étant considérablement augmenté, il fallut procéder à l'élection des diacres, et les prendre parmi les étrangers, pour étouffer leurs murmures et leurs plaintes. Très-peu de temps après, au rapport de saint Luc, la parole de Dieu s'étendait de plus en plus et se fortifiait puissamment; les gentils, saisis de crainte, glorifiaient le Seigneur Jésus, et accouraient en foule aux apôtres. Vers la même époque, saint Paul écrivit aux fidèles de Colosse, que la vérité s'est répandue sur la face du globe, où elle fructifie et fait de grands progrès. Alors même s'était accomplie la prophétie de David, comme le remarque l'Apôtre: *Leur voix a retenti partout l'univers et leur parole s'est fait entendre jusqu'aux extrémités du monde.* (Psal. XVIII, 5.) Les douze s'étaient partagé l'ancien continent, et ils en parcouraient toutes les parties, pour y annoncer la nouvelle de la paix.

Sous les successeurs immédiats des apôtres, la conversion des gentils s'achevait à grands pas, et nous voyons, dans les premiers apologistes de la religion et dans les auteurs contemporains, que l'Eglise était disséminée dans tout l'univers; ce sont les expressions de saint Irénée: qu'elle embrassait la Germanie, l'Ibérie, les régions Celtiques, l'Orient, l'Egypte et la Libye. Hégésippe avait dit, avant lui, que le christianisme n'eut pas plutôt pris naissance, qu'il se répandit comme en un clin d'œil chez toutes les nations, et que, parmi toutes celles qui étaient soumises à l'empire romain, il n'y en avait aucune qui n'en eût eu connaissance. Saint Justin avait ajouté à ce dénombrement des hordes barbares et vagabondes, qui n'avaient pas de demeure fixe et qui semblaient incapables de quelques sentiments religieux. Depuis saint

Irénée, le grave Tertullien avançait, dans son livre contre les Juifs, que le royaume de Jésus-Christ étendait plus loin ses limites que n'avaient étendu leurs conquêtes les Sésostris, les Darius, les Alexandre, les César, puisque des peuples que ces fameux conquérants n'avaient jamais domptés, et peut-être pas même connus, entendaient et adoptaient la doctrine chrétienne: « Nous n'existons que d'hier, » disait le même Père dans son *Apologétique*, « et nous sommes les maîtres de la campagne; nous occupons les châteaux et les îles; nous tenons la ville assiégée; nous remplissons tous les emplois, tous les postes; le christianisme est professé par des personnes de tout âge, de tout sexe, de toute condition. » D'autres Pères comptèrent d'autres peuples, et on ne peut pas les taxer d'exagération, puisque les écrivains profanes sont d'accord avec eux. A la paix de l'Eglise, l'univers fut presque étonné de se trouver chrétien. Les idolâtres qui restaient encore regardèrent avec effroi leurs rangs dégarnis, et se crurent heureux de n'avoir pas été écrasés par la multitude qui avait abandonné ses faux dieux.

Ainsi, pour user des comparaisons tirées de l'Ecriture, cette frêle tige acquit en naissant une telle consistance, qu'elle étendait ses racines et ses branches dans le monde connu; qu'elle le couvrait de son ombre tutélaire; que les oiseaux de l'air trouvaient un asile dans ses rameaux touffus, et qu'elle portait avec abondance des fruits de salut et de vie; ainsi le grain de sable, changé subitement en une immense montagne, remplissait toute la terre habitable; ainsi ce faible ruisseau était devenu tout à coup un grand fleuve et ce fleuve une vaste mer.

Quoi donc! n'est-il pas étonnant que les nations se soient converties en si peu de temps? Est-ce que la foi ne trouva point d'obstacle? Tout était-il prêt pour la recevoir? Devons-nous croire que le monde, d'accord avec les envoyés de Dieu, les accueillit favorablement, les combla d'honneurs et de biens, et que l'Evangile se propagea à l'envi par intérêt et par passion? Encore un moment d'attention et on sera pleinement désabusé.

L'enfer se déchaîna contre le christianisme, le monde s'efforça de l'anéantir, les philosophes l'attaquèrent avec toutes les ressources et toutes les subtilités du savoir et du génie; les puissances l'opprimèrent, les Juifs voulurent l'étouffer dans son berceau, les gentils le repoussèrent avec dédain; les uns s'en firent un objet de scandale, les autres de dérision, et tous craignirent de l'embrasser, n'ayant pas la force de répudier éternellement des passions chéries qui ne pouvaient compatir avec lui; et cependant voici la merveille: il subjuguait tout, il triompha de tout, il parvint à arborer son signe sacré sur les temples des faux dieux, sur le sommet du Capitole, sur le diadème des rois, sur le front des Césars, sur le globe du monde. Je dis que l'enfer se déchaîna contre le christianisme. Ces

royaumes ténébreux semblaient avoir vomi sur la terre leurs superbes habitants, pour traverser le Très-Haut dans ses desseins de miséricorde envers l'homme déchu, et conserver les honneurs qu'ils avaient usurpés sur le vrai Dieu. Quel autre que celui qui est appelé homicide dès le commencement, qui avait entraîné le genre humain dans la révolte, eût pu s'opposer à ce qu'il profitât du bienfait de la rédemption? Ne devait-on pas s'attendre qu'il refuserait de lâcher sa proie et de restituer ses conquêtes? Quel autre que le père du mensonge, l'artisan de toutes les fraudes, de toutes les injustices, eût inventé tant d'impostures, tant de calomnies contre les disciples du Saint des saints, lesquels, chargés de sa croix, le suivaient pas à pas dans les sentiers de la vertu, afin de rendre odieux et méprisable ce peuple de justes et l'empêcher de se multiplier? Quel autre que le démon du meurtre et du carnage, l'exterminateur qui avait porté tous les peuples à lui sacrifier des victimes humaines, qui se plaisait à voir dégoutter ses autels du sang des innocents, eût élevé partout tant d'échafauds, allumé tant de bûchers, imaginé tant de supplices, aiguisé tant de glaives, pour moissonner les chrétiens et tenter d'ensevelir la religion sous les monceaux de cadavres de ses plus illustres défenseurs? Quel autre enfin que celui qui s'était plaint que le fils de David venait le tourmenter avant les temps marqués, se fût opposé à ce que les apôtres lui arrachassent ses sujets et ébranlassent les colonnes de son vaste empire?

Mais, ô puissance de mon Dieu ! ce n'était pas en vain que Jésus-Christ avait cloué à sa croix la malheureuse cédule qui nous était contraire, et qu'il l'avait abolie par son sang ! Les principautés infernales sont désarmées ; le genre humain, qu'elles avaient subjugué, leur est enlevé, et elles sont elles-mêmes menées en triomphe à la suite de leur vainqueur. Je dis que le monde s'efforça d'anéantir le christianisme. Il avait les mêmes intérêts que le prince des ténèbres, et il les fit valoir par les mêmes artifices et les mêmes horreurs. Jésus-Christ avait dit à ses disciples : *Si le monde vous hait, sachez qu'il me haïssait moi-même avant vous. Si vous étiez du monde, le monde aimerait en vous ce qui serait à lui ; mais parce que vous n'êtes point du monde, que je vous ai choisis et séparés du monde, c'est pour cela que le monde vous hait. Le serviteur n'est pas plus grand que le maître.* (Joan., XV, 18 et seq.) Le monde se crut autorisé à persécuter les chrétiens, parce qu'ils n'étaient point des siens ; parce qu'ils lui découvraient ses mauvaises œuvres ; parce qu'ils le convainquaient de péché, de justice et de jugement. Le monde avait méconnu le Verbe, qui était venu pour le sauver : il méconnut ses envoyés et les rejeta de son sein. Le monde avait sollicité la mort du chef ; il sollicita pareillement la mort des membres. Le monde avait opposé ses maximes corrom-

pues aux divins enseignements de la sagesse éternelle, il avait censuré toutes ses démarches ; il ne cessa d'opposer ses voies tortueuses aux voies des apôtres, pleines de droiture et de candeur, de balancer la sainte austérité de leur doctrine par ses relâchements aussi dangereux qu'attrayants, et de couvrir leur conduite d'opprobre et d'infamie.

O mer fallacieuse et formidable du monde ! où vas-tu briser les flots tumultueux ? Job a bien prophétisé de toi, quand il a dit : *Tu viendras jusque-là ; là, tu l'arrêteras.* (Job, XXXVIII, 11.) Comment espérais-tu d'engloutir dans la profondeur de tes abîmes la religion et ses promesses ? quelle était la folie et la vanité de tes pensées ? ô prodige ! Jésus-Christ a parlé, et voilà que cette mer en courroux a laissé voguer le vaisseau chargé de nos espérances. Cette victoire, par laquelle le monde est vaincu, est l'ouvrage de la puissance de la foi.

Je dis que les philosophes attaquèrent le christianisme avec toutes les ressources et toutes les subtilités du savoir et du génie. Ils voulurent voir ses titres, ils les approfondirent, ils les discutèrent, ils ne laissèrent rien sans examen. Notre morale leur paraissait sublime, mais nos mystères les révoltaient. Ils ne pouvaient surtout se familiariser avec l'idée d'un Dieu fait homme, souffrant et mourant sur la croix ; c'était là le grand écueil de leur raison orgueilleuse. Ce qui ne leur plaisait pas nuisait à ce qui leur plaisait ; ils n'adoptaient rien, ou n'adoptaient qu'en modifiant suivant leurs caprices. Ils s'étaient aperçus combien la doctrine chrétienne était simple et peu chargée ; ils simplifiaient leurs systèmes, et croyaient avoir assez fait ; ils sentaient quel parti on pouvait tirer contre eux de la diversité des opinions qui les divisaient, et ils cherchaient à se rapprocher. Ils ne pouvaient se dissimuler que le polythéisme, auquel ils faisaient semblant de se conformer pour flatter le vulgaire, n'était qu'un tissu d'inepties, de fables grossières et puériles, et ils s'attachaient à trouver un sens caché sous des allégories qui ne présentaient que des impiétés et des turpitudes, à faire disparaître ses extravagances, à mettre de la raison dans la folie, s'il eût été possible ; enfin quand tous les moyens étaient usés, ils allaient jusqu'à provoquer des persécutions contre les chrétiens.

Cependant les philosophes ne purent arrêter le christianisme dans sa marche imposante. Il sortit victorieux de l'examen le plus sévère, le plus approfondi. Ses preuves reçurent un nouvel éclat par la discussion, il parut désormais invincible après de si rudes attaques. Quelques-uns d'entre eux captivèrent leur esprit sous le joug de la foi, et l'Eglise fut ravie de joie de les compter parmi ses enfants. Ceux qui continuèrent le combat sous les drapeaux ennemis, lui rendirent un hommage involontaire, en travaillant à réformer sur son modèle leurs religions et leurs systèmes. Ceux qui exei-

tèrent des persécutions contre les chrétiens ne parvinrent qu'à faire détester la philosophie et ses suppôts; ils obtinrent le salaire des persécuteurs.

Je dis que les puissances opprimèrent le christianisme. Depuis le temps d'Hérode, qui avait voulu faire périr Jésus-Christ, dans la crainte de perdre son royaume, jusqu'au IV^e siècle, la cruelle politique des souverains et des rois les porta à persécuter une religion sainte qui affermissait leur couronne, en lui donnant pour garantie l'amour et le respect des peuples. Vainement les chrétiens manifestaient des sentiments de paix et de soumission, jamais démentis; vainement ils conservaient, dans l'oppression la plus violente, une inaltérable douceur, une patience invincible, une inviolable fidélité, une obéissance à toute épreuve; vainement ils en montraient la source dans leurs livres sacrés; vainement ils insistaient dans leurs apologies sur ce que parmi eux on ne trouvait ni conspirateur ni rebelle; vainement ils tenaient sans cesse des mains pures levées vers le ciel pour ceux qu'ils appelaient *secondes majestés*, qui les gouvernaient, et les servaient avec joie dans tout ce qui n'était pas contraire à la loi de Dieu, la *première majesté*; ils n'étaient pas moins poursuivis comme des ennemis du bien public qu'il fallait anéantir. Ils n'adoraient pas les images et les enseignes des Césars, dont le culte renfermait tout, comme dit Bossuet, et c'en était assez pour les accuser de révolte, de lèse-majesté, de cabales contre l'Etat. Une loi d'Auguste défendait de laisser introduire dans l'empire des religions nouvelles, et c'était cette loi, très-mal observée d'ailleurs, dont on invoquait l'exécution avec acharnement. Les peuples, dans les amphithéâtres, montraient une soif ardente du sang des chrétiens; et les gouvernements, par connivence ou par faiblesse, ne se rendaient que trop souvent à leurs clameurs tumultueuses. Les Juifs et quelques sectaires étaient généralement détestés; ils méritaient de l'être pour leurs infamies et leurs monstrueux débordements; mais, par une aveugle prévention, on étendait cette haine aux chrétiens, que l'on confondait mal à propos avec eux. Tant de prétextes, tant d'apparences servaient à couvrir l'horrible injustice dont ils étaient les victimes; leur sang ruisselait de tous côtés, la terre en était inondée, et les empereurs, du haut de leur trône, préludaient à ces massacres par des édits sanglants. N'insistons pas davantage sur ces abominables cruautés, dont Lactance nous a transmis les affreux détails dans son *Livre de la mort des persécuteurs*. Détournons nos regards de ces scènes d'horreur et ajoutons sur-le-champ que les faisceaux romains fléchirent devant le bois de la croix; que la puissance la plus redoutable échoua contre la faiblesse du Crucifié; que la religion se propagea sous le fer et dans le feu, au milieu des tourments et des tribulations de toute espèce, comme dans son élément; qu'il partit enfin du Calvaire

une vertu secrète qui produisit dans l'âme des Césars un heureux changement, qui en fit des défenseurs de l'Eglise, des *évêques du dehors*, suivant l'expression de Constantin.

Je dis que les Juifs voulurent étouffer le christianisme dans son berceau. Quelle rage! quelle fureur dans ce peuple obstiné! Les mains teintes du sang de l'Homme-Dieu, ils se jetaient, avec une férocité qui n'a point d'exemple, sur ses disciples, pour les massacrer ou les traduire devant des tribunaux iniques. Ils croyaient rendre gloire à Dieu en les exterminant. Après avoir fermé les yeux à la lumière, ils ne cherchaient qu'à répandre des ténèbres sur l'évidence même. Toute l'histoire des premiers siècles est remplie de leurs tentatives contre le christianisme. Les malheureux! et cependant qui n'admirerait la sagesse et la puissance de Dieu, qui fait servir à ses desseins jusqu'à ses ennemis les plus acharnés! Ces mêmes Juifs, dispersés dans tout l'univers, conservaient avec eux les livres sacrés qui renferment les antiques promesses du Dieu d'Abraham, les titres fondamentaux du christianisme et sa base la plus solide. Ils étaient en quelque sorte des précurseurs qui préparaient les voies aux missionnaires de l'Evangile. Ils portaient en même temps sur eux les marques toujours subsistantes, toujours visibles du juste châtement qu'ils avaient encouru par le crime le plus inouï, le plus détestable qui fut jamais, et servaient ainsi, malgré eux, de preuve incontestable que les prophéties s'accomplissent à la lettre.

Je dis enfin que les nations repoussèrent le christianisme avec mépris. La politesse des Grecs ne s'accommodait guère des discours des apôtres qui ne passaient pas pour être très-conformes aux règles de l'éloquence, dont les Athéniens étaient les maîtres, et pour laquelle ils étaient passionnés. La hauteur des Romains ne daignait pas s'abaisser jusqu'à emprunter la religion d'un peuple tributaire et trop vil à ses yeux, eux qui adoptaient néanmoins les dieux des nations vaincues, et les joignaient aux leurs. D'autres peuples avaient d'autres motifs; mais le motif qui était commun à tous et qui l'emportait sur les autres, c'était l'attachement à l'idolâtrie, qui avait entièrement dépravé l'humanité. L'idolâtrie!... quel mot viens-je de prononcer?... l'idolâtrie! quels furent ses excès dans le culte de ses dieux et dans ses abominables mystères! et quels dieux!.. les astres, les éléments obtinrent d'abord ce titre incommunicable. L'homme se déerna bientôt après l'apothéose à lui-même. Ce n'est pas tout, il s'humilia devant l'ouvrage de ses mains, il se prosterna devant les productions de la nature. Les passions et les vices furent divinisés à leur tour; tout devint dieu pour l'homme, dit un célèbre orateur, et le Dieu véritable fut le seul que l'homme ne connaît pas. Le culte répondit à de telles divinités. La débauche et le libertinage, le crime et l'extravagance assainonnèrent les honneurs rendus à ces dieux

monstrueux et inconcevables. Ne semble-t-il pas que l'homme n'ait pu se porter qu'avec peine à ces extrémités, et qu'il ait dû faire des efforts pour s'en retirer à la première lueur de la vérité? ... Mais hélas! qui le croirait? l'abominable absurdité de l'idolâtrie, qui aurait dû la faire tomber, fut elle-même la cause de sa longue durée, tant le sens humain était perverti!...

Aussitôt que la voix des apôtres se fit entendre, l'alarme se répandit parmi les idolâtres; les prêtres et le vulgaire tremblèrent pour leurs dieux, et les magistrats pour la sûreté publique; on vit spontanément l'univers entier s'armer pour leur défense et conjurer la perte des hérauts de l'Evangile. La commotion d'Ephèse se communiqua de proche en proche, et donna le branle à l'Asie, à l'Europe, à l'Afrique: *On lui contredit partout*, ainsi que porte le livre des Actes. (Act., XXVIII, 22.) Que vont devenir ces hommes désarmés?... pourront-ils résister à tant d'efforts réunis? Rassurez-vous: quel que soit leur sort, l'œuvre de Dieu n'en avancera pas moins. Il faut que tout cède à sa puissance, il faut que le polythéisme disparaisse de dessus la face de la terre. L'arrêt est prononcé, la grande Babylone des nations va s'écrouler avec fracas, et la Jérusalem céleste s'élever sur ses débris, toute radieuse d'éclat et de majesté.

Mais à peine a-t-elle triomphé des attaques du dehors, qu'elle éprouve dans son sein des divisions intestines. Elle peut dire avec Isaïe: *Que son amertume la plus amère et la plus douloureuse est dans la paix.* (Isai., XXXVIII, 17.) Le monde, en entrant dans l'Eglise, y avait apporté ses préjugés et ses passions. De là les schismes, les hérésies, les scandales qui l'ont déchirée sans relâche pendant dix-huit cents ans. Mais elle a des promesses divines qui ne peuvent manquer. Par les schismes elle s'épure. *Ils sont sortis d'entre nous*, dit l'apôtre saint Jean, *mais ils n'étaient pas d'avec nous, car s'ils eussent été d'avec nous, ils fussent demeurés parmi nous.* (I Joan., II, 19.) Par les hérésies, elle fait connaître ses véritables sentiments, elle les éclaire, elle les développe, suivant la pensée de saint Augustin. Par les scandales et la dépravation de ses enfants et de ses ministres, elle montre que ses destinées ne dépendent pas uniquement de la volonté et de la conduite des hommes, puisqu'elle se soutient toujours, quoi qu'ils aient pu faire pour la renverser. Enfin, par ses propres défaites, elle s'agrandit et se repeuple.

Comment se fait-il qu'une religion, sans cesse en butte à tous les genres de contradictions, si pénible dans toutes ses observances, si sévère dans sa morale, si rebuante par ses mystères, toujours près d'être engloutie dans l'abîme des passions humaines, se soit néanmoins enracinée et conservée, sans aucun des moyens qu'emploie ordinairement la prudence? N'est-ce pas Dieu, et non l'homme, qui a opéré cette merveille? N'est-ce pas le bras du Tout-Puissant qui a conduit et dirigé son ouvrage?

N'est-ce pas son œil invisible qui a veillé sur sa conservation? Ne craignons pas de le répéter dans les transports de la plus juste admiration: *C'est le Seigneur qui a fait toutes ces choses, et c'est en cela qu'elles sont admirables à nos yeux.* (Psal. XVII, 21.) S'il était vrai que la foi se fût répandue universellement en si peu de temps, sans l'intervention de la Divinité, ce serait un mystère aussi incroyable qu'aucun autre quel qu'il fût.

Que pensent maintenant les sages, pouvons-nous dire avec le grand Apôtre? A quels sophismes auront recours les *investigateurs de la science*?... Dieu n'a-t-il pas fait voir au monde que ces rares connaissances dont il se glorifiait n'étaient que de superbes ténèbres, et que ses voies n'étaient que des voies détournées qui conduisaient à la mort? Dieu n'a-t-il pas fait voir au monde que, quand il le voulait, avec les instruments les plus vils il renversait les religions soutenues par la force des potentats et le génie des savants? Dieu n'a-t-il pas fait voir au monde, que les obstacles qu'il opposait à la foi, bien loin d'en ralentir la propagation, n'ont servi qu'à l'accélérer? Dieu n'a-t-il pas fait voir au monde qu'il se joue à son gré de la prévoyance humaine, et qu'il possède dans ses trésors des ressources que l'homme ne connaît point? Peut-il se trouver quelqu'un qui rougisse, qui refuse de se soumettre à une doctrine qui s'est soumise l'univers?

Pour nous, qui ne sommes plus des enfants de ténèbres, mais des enfants de lumière, marchons avec honnêteté et avec bienséance, comme marchant durant le jour. (Ephes. V, 9.) Pour nous, qui ne sommes plus des étrangers, mais les citoyens des saints, bâtis sur le fondement des prophètes et des apôtres, prenons garde de nous rendre indignes de nos sublimes destinées, et de perdre par notre faute les bienfaits du Seigneur. Pour nous enfin, qui sommes les descendants des gentils, appelés à la connaissance de l'Evangile par une miséricorde toute gratuite, demeurons fermes dans notre vocation; ne nous attribuons rien à nous-mêmes, opérons notre salut avec crainte et tremblement, car si Dieu n'a point épargné les branches naturelles, il ne nous épargnerait pas davantage. La gentilité, je le sais, ne sera jamais réprouvée tout entière; elle composera toujours la grande partie de l'Eglise indéfectible, et si quelque jour le Seigneur daigne rappeler son peuple dispersé, c'est à l'Eglise des gentils qu'il l'incorporera; c'est dans son sein, et non ailleurs, qu'il lui fera trouver les sources de la vie. Mais Dieu n'a pas promis l'indéfectibilité à chaque nation, à chaque Eglise en particulier; il nous menace, au contraire, d'ôter aux nations ingrates le flambeau de la foi et de le transporter à d'autres qui en feront un meilleur usage.

O mon Dieu! j'ai la confiance que vous ne nous rejetterez pas dans votre colère; que vous ne cesserez de protéger cette belle por-

tion de votre héritage que vous avez toujours protégée, et qu'elle vous donnera, non des ronces et des épines, mais les plus doux fruits en abondance. *Amen.*

SERMON XXV.

SUR LA PASSION.

Christus passus est pro nobis. Vobis relinquens exemplum, ut sequamini vestigia ejus. (I Petr., II, 21.)

Jésus-Christ a souffert pour nous, vous laissant un exemple, afin que vous marchiez sur ses pas.

Le spectacle que donne le Fils de Dieu sur le Calvaire est si étonnant, si extraordinaire, si plein de mystères, que l'esprit humain, dans son néant et sa vanité, ne sait s'il doit l'admirer ou s'en faire un objet de dérision et de mépris. Les Grecs, qui cherchaient la sagesse, n'y trouvent que folie, et les Juifs, qui s'étaient fait une fausse idée du Messie, en sont scandalisés. C'est donc là, disent ceux-ci, cet envoyé de Dieu que les prophètes avaient annoncé sous les images les plus éblouissantes? Est-ce là ce boulevard de Juda qui devait nous délivrer des mains de nos ennemis, mener en triomphe ceux qui nous haïssent et nous donner l'empire des îles les plus éloignées? Est-ce là ce roi conquérant devant qui la terre tremblera et gardera le silence? est-ce là ce puissant législateur dont les lois, proclamées sur la montagne de Sion, feront le tour du monde? Hélas! nous espérons qu'il rétablirait toutes choses, et voilà qu'il expire sur une croix comme un malfaiteur, entre deux scélérats.

Peut-on, disent les gentils, dans le fils de Marie, souffrant et mourant comme le reste des humains, peut-on reconnaître l'auteur de la nature et le Dieu suprême qui la régit à son gré? S'il vient, comme les anciens philosophes l'ont désiré et pressenti, pour dissiper les ténèbres qui environnent l'humanité, et lui découvrir la vérité qu'elle cherche avec tant d'ardeur et si peu de succès depuis tant de siècles, qu'a-t-il besoin d'augmenter nos erreurs et nos doutes en voilant l'éclat de sa divinité et en se réduisant à la plus vile des conditions? S'il vient nous retirer de l'abîme des maux où nous sommes plongés, ne peut-il pas le faire sans s'y enfoncer lui-même, sans se livrer au supplice le plus ignominieux? S'il vient consacrer sa morale et lui acquérir du crédit, n'a-t-il pas d'autre ressource que de la sceller de son sang?

Et nous, mes frères, nous, ses disciples et ses amis, que ne disons-nous pas à la vue de l'instrument adorable qui porte nos espérances et notre salut, pour alimenter, pour entretenir l'amour de nous-mêmes et de la sensualité? Jésus-Christ, en souffrant pour nous, aurait dû, ce nous semble, nous affranchir de la dure nécessité de souffrir, et, en satisfaisant à son Père pour nos péchés, nous exempter de toute peine et de tout asservissement à la pratique de la loi?

Quel coupable langage! quelle témérité!

quels blasphèmes! Jésus-Christ, la vertu de Dieu, l'empreinte de sa substance, s'est placé dans l'état le plus propre à manifester sa puissance et sa sagesse; il fallait qu'il souffrit, et c'est lui-même qui nous l'assure. Sa croix était le chemin de la gloire, l'unique moyen de conduire au bonheur, non-seulement le peuple juif, mais encore la gentilité plongée dans les ténèbres de l'idolâtrie : *Oportebat Christum pati. (Luc, XXIV, 46.)* Il fallait qu'il souffrit; mais, en souffrant pour nous, il n'a pas voulu nous délivrer de la nécessité de souffrir; il a même, pour ainsi dire, fortifié cette nécessité; seulement il a donné du prix à nos souffrances par les siennes, et les a rendues méritoires devant Dieu : *Christus passus est pro nobis, vobis relinquens exemplum, ut sequamini vestigia ejus. (I Petr., II, 21.)*

Voici tout le sujet de mon discours :

Il fallait que Jésus-Christ mourût pour nous.

Il faut que nous mourions en Jésus-Christ et avec Jésus-Christ!

O Crux! ave.

PREMIER POINT.

Quand je dis qu'il était nécessaire que Jésus-Christ mourût pour nous, je ne veux point parler d'une nécessité absolue. Dieu est libre dans ses grâces; et la Rédemption est une pure grâce, et la plus grande des grâces, suivant la doctrine des livres saints et la tradition unanime des saints Pères. Dieu est indépendant dans les actes de sa volonté, et quel destin aurait pu l'enchaîner malgré lui? J'entends que l'homme avait offensé Dieu, et qu'il ne pouvait réparer l'offense; j'entends que l'homme avait perdu son bonheur, et qu'il ne pouvait le recouvrer, et que, dans cette impuissance bien reconnue et bien constatée, il fallait que Jésus-Christ, Homme-Dieu, fût mis à mort, afin de rendre à son Père la gloire qui lui avait été ravie par le péché, afin d'ouvrir le ciel à l'homme et de fermer sous ses pas les portes de l'abîme.

Premièrement, l'homme, seul et par lui-même, ne pouvait réparer l'outrage qu'il avait fait à Dieu par le péché. Jésus-Christ seul pouvait le réparer par sa mort.

L'offense de l'homme envers Dieu était infinie en malice. Il avait pu ne pas enfreindre la loi de son souverain Seigneur. Elle était si facile à garder! Il était lui-même orné de tant de belles qualités et décoré de tant de privilèges! Tout ce qui l'entourait lui rappelait sans cesse les bienfaits de son Dieu, et le mettait au-dessus du besoin; mais plus on reconnaît que l'homme avait commis un péché énorme, plus on est forcé de reconnaître qu'il était incapable de l'effacer.

Combien Dieu devait être irrité contre sa créature, nouvellement sortie si pure, si sainte, de ses mains divines, comblée de ses faveurs, placée au premier rang dans l'ordre de la création, et devenue tout à coup si or-

gueilleuse et si ingrate ! Combien l'homme était dans l'impossibilité de satisfaire à la justice de l'infinie Majesté qu'il avait outragée, et d'obtenir son pardon ! La distance de Dieu à lui était immense, et il l'avait, en quelque sorte, centuplée en mettant entre lui et Dieu le chaos du péché. Dieu pouvait-il être fléchi par un être si borné et si éloigné de sa majesté suprême ? Dieu étant l'ordre par essence, comment n'aurait-il pas haï le péché qui est le renversement de l'ordre, qui soumet la créature au Créateur, le dérèglement essentiel, comme l'appelle Bossuet ? Comment n'aurait-il pas étendu cette haine à l'homme qui en était l'auteur et qui se l'était incorporé, s'il est permis de penser ainsi ? Comment ne l'aurait-il pas condamné et puni dans son principe et dans son propagateur ?

Le Seigneur, tout miséricordieux qu'il est, ne pouvait rendre à l'homme ses bonnes grâces, si le désordre introduit dans l'univers par le péché n'était réparé. Car tout dans l'Être parfait respire l'harmonie, et l'harmonie la plus parfaite. Un de ses attributs divins ne peut être mis en action aux dépens de ses autres attributs. La bonté portée trop loin détruirait la justice, et la miséricorde excessive anéantirait la sainteté. Ne donnons point de bornes à la bonté et à la miséricorde de Dieu, elles sont infinies ; mais la justice et la sainteté le sont également. Ces deux derniers attributs ne circonscrivent pas les premiers, mais ils leur servent de raison et de règle. Il fallait donc que Dieu punit le péché, et il ne pouvait le pardonner sans une réparation proportionnée à l'outrage fait à son infinie Majesté : voilà le droit de la justice de Dieu et de sa sainteté. Mais sa bonté demandait que Dieu n'abandonnât pas le pécheur à son sens réprouvé ; aussi n'entraînait-il pas dans ses desseins éternels de précipiter dans le néant le pontife et l'interprète de la nature. Sans ce bel ornement elle eût été plongée dans le deuil ; un triste et morne silence eût régné dans l'univers, tous les êtres privés de leur organe eussent été muets devant Dieu, l'antique chaos se fût dilaté pour réclamer leur inutilité et leur infliger la peine due à leur roi coupable et dégradé ; l'enfer eût tressailli de joie en absorbant dans ses entrailles le chef-d'œuvre du Très-Haut et naguère le bien-aimé de son cœur ; Satan eût triomphé dans son orgueil, en forçant l'Eternel à détruire son ouvrage ; ses perfections même eussent éprouvé une sorte d'atteinte par cette victoire de ses créatures sur lui.

Mais Dieu, qui ne peut être honoré et satisfait que par l'anéantissement de ce qui résiste à sa volonté suprême, se contentera-t-il des humiliations et des prières du rebelle ? daignera-t-il jeter un regard favorable sur les réparations que l'homme lui fera de lui-même ? Non, mes frères, non ; et d'abord ce n'était point au coupable à choisir les moyens d'apaiser la colère de Dieu. D'ailleurs, que pouvait offrir

l'homme à son Créateur en réparation de l'outrage qu'il lui avait fait. L'injure s'attaquant à un être infini, devenait infinie elle-même ; elle demandait donc une réparation infinie. Mais l'homme coupable ne pouvait offrir à l'infinie Majesté que le sacrifice de sa douleur, de son anéantissement, que l'immolation d'objets vils et méprisables.

Qu'importent au Très-Haut les sacrifices des boucs et des taureaux ? Dieu boit-il le sang des génisses ? se nourrit-il de la graisse des agneaux ? tout n'est-il pas à lui dans ce vaste univers ? l'homme peut-il lui offrir quelque chose qui ne dépende pas de son domaine, qui ne soit pas du nombre de ses dons ? Y a-t-il quelque proportion entre l'immolation de vils animaux et la réparation d'une injure faite à Dieu ? des holocaustes offerts par des mains criminelles ne devaient-ils pas être en abomination au Seigneur, et la fumée d'un encens sacrilège n'était-elle pas capable de lui soulever le cœur, ainsi que parle Isaïe ? et qu'était-ce que des aliments défectueux pour effacer le péché, et de vaines observances pour conduire à une pureté intérieure et à une justice réelle ?

Mais que fera le Seigneur qui, d'un côté, ne veut pas la mort du pécheur, mais qui ne peut, de l'autre, renoncer à ce qu'il se doit à lui-même ? Laissera-t-il le péché impuni ? Laissera-t-il subsister le désordre qu'il a introduit dans le monde ? Ne trouvera-t-il pas le moyen de tout concilier et de faire concorder sa miséricorde avec sa justice ?

Ecoutez et admirez : Alors le Verbe se présente ; il offre de subir la peine du coupable et de le racheter par sa mort ; il se dévoue au sacrifice sanglant de la croix pour éteindre les flammes de la colère divine, allumées pour venger les crimes du genre humain ; il s'interpose entre la Divinité et l'espèce humaine, afin que Dieu puisse pleinement et parfaitement s'abandonner au penchant de sa clémence sans blesser les droits de sa justice. L'Eternel consent à la noble détermination de son Fils unique, il applaudit à son généreux dévouement, il souscrit dans l'unité du Saint-Esprit à ce mystère d'amour, et les substances bienheureuses qui l'assistent se prosternent à ses pieds pour l'adorer ; elles entonnent d'avance sur les montagnes éternelles ce chant de triomphe rapporté dans l'Apocalypse : *L'Agneau qui a souffert la mort est digne de recevoir la puissance, la divinité, la sagesse, la force, l'honneur, la gloire et toutes sortes de louanges.* (Apoc., V, 12.)

Grand Dieu ! vous avez une victime, et une victime digne de vous ; lancez maintenant votre tonnerre sur la tête du juste qui se charge des iniquités du genre humain, sur la tête du Saint des saints, qui n'a jamais connu le péché et qui devient le pécheur universel ; ne craignez point pour votre gloire, en faisant maintenant grâce au pécheur ; la victime est digne de Votre Ma-

jesté, celui qui s'immole est votre égal en toutes choses.

Cependant le Verbe de Dieu, Dieu lui-même, ne pouvait être immolé. Il ne pouvait être mis à mort étant par sa génération éternelle dans le sein du Père. Essentiellement impassible, essentiellement immortel, il fallait qu'il adoptât, qu'il épousât, comme parle saint Léon, une nature qui pût souffrir et mourir. Et quelle devait être cette nature, si ce n'est celle de l'homme qui avait commis le mal, et qui devait la réparation? Toute autre aurait été étrangère au grand ouvrage de la rédemption, suivant la pensée de saint Jean Chrysostome. Toute autre n'eût point obtenu l'assentiment de la Divinité. Toute autre n'eût fait aucune impression sur l'homme, qui, non-seulement avait besoin d'être réconcilié avec son Dieu, mais encore d'être régénéré, guéri, excité par l'exemple, selon saint Bernard : *Nisi esset Deus, non afferret remedium; nisi esset homo, non præberet exemplum*. Ainsi, le ciel et la terre concourent à ce mystère ineffable. Ils agissent de concert pour la gloire de Dieu et le salut des hommes. Le ciel s'abaisse et le Saint par excellence descend volontairement. La terre s'entreouvre, fait un effort et produit son Sauveur; le Verbe se revêt d'une chair semblable à celle du péché; il vient rendre à son Père l'honneur que les hommes avaient voulu lui ravir; il vient s'anéantir devant lui et reconnaître, par le plus inconcevable anéantissement et par les souffrances, sa grandeur infinie. Il vient attirer sur lui seul tous les traits destinés au pécheur véritable. Il vient épuiser le courroux dont l'Eternel est animé et supporter tout le poids de son indignation. Il vient rapprocher ce qu'il y a de plus bas de ce qu'il y a de plus élevé, et réunir les extrémités les plus éloignées.

O mystère incompréhensible de puissance et de sagesse, où brille de toutes parts l'éclat de la divinité à travers les voiles qui la cachent! O mystère de justice, où Dieu, selon saint Paul, pour la faire paraître, permet, ordonne la mort de son Fils unique! *Ad ostensionem justitiæ suæ* (Rom., III, 25); ô mystère de miséricorde, où Dieu, pour lui donner l'essor, dit encore le même apôtre, a voulu que Jésus-Christ mourût pour tous : *Ut gratia Dei pro omnibus gustaret mortem!* (Hebr., II, 9.) O mystère de grâce, où Dieu puise dans ses trésors ce qui manque à la pauvreté et à la misère de l'homme, où le Fils du Très-Haut est substitué au fils de la terre dans le sacrifice dont celui-ci est seul redevable, et dont il retire tout le fruit. Que cette théologie est profonde! combien elle est impénétrable à notre intelligence!

Dans la rigueur, Dieu n'était point obligé de se relâcher de ses droits; mais quand son Fils unique se chargeait d'être notre caution, pouvait-il le refuser? Dieu était forcé, pour ainsi dire, de demeurer inexorable aux efforts de l'homme pour le fléchir, dans la supposition où l'homme en aurait

été capable. Mais quand son propre Verbe consentait à employer sa médiation et à satisfaire surabondamment pour nos péchés, que pouvait opposer sa justice?

Jésus-Christ lui-même, libre dans ses démarches, pouvait abandonner la race humaine dans l'accablement de la colère divine; mais ayant résolu de toute éternité d'être le chef du salut des hommes, il convenait qu'il se consommât, qu'il se perfectionnât par les souffrances. Jésus-Christ pouvait laisser la race humaine se consumer en vœux inutiles et en efforts infructueux, pour opérer sa réconciliation avec Dieu; mais, dès lors qu'il se substituait à des holocaustes qui ne pouvaient plaire à son Père, il était juste que son sang fût répandu sur l'autel qu'il s'était choisi, qu'il s'offrit lui-même à Dieu comme une victime sans tache et d'agréable odeur, afin de purifier notre conscience des œuvres mortes, et de nous faire rendre un vrai culte au Dieu vivant et véritable. Le genre humain tout entier en présentait la nécessité par une espèce d'instinct. Le successeur d'Aaron ne fut que son organe, quand il s'écria comme hors de lui-même et poussé par une inspiration céleste : *Il est, expédient qu'un seul homme meure pour tout le peuple: «Expedit unum hominem mori pro populo.»* (Joan., XVIII, 14.)

Secondement, l'homme avait perdu son bonheur et il ne pouvait le recouvrer. Il s'était dégradé jusqu'au rang des bêtes, et il ne pouvait rentrer dans sa dignité première. Il avait voulu se rendre semblable à Dieu, et il ne pouvait plus redevenir semblable à lui-même.

Plus de bonheur pour l'homme pécheur. Chassé du délicieux Eden par des ordres sévères, il n'était plus en son pouvoir d'y rentrer. Relégué du séjour de la béatitude, il ne dépendait pas de lui d'abolir l'arrêt de son exil. Condamné à la géhenne du feu, la sentence n'était point révoquée à son gré.

O Dieu, vous ne permettrez pas que l'homme créé à votre image et destiné au bonheur suprême, soit à jamais exclu de votre auguste présence. Les portes éternelles, fermées par votre autorité, s'ouvriront à la voix de votre Fils unique, et le sceau sera levé par cette même main qui l'avait apposé. Désormais nous serons sûrs d'avoir un autre Eden, et de savourer dans son enceinte des délices inexprimables.

Oui, mes frères, Jésus-Christ, le Pontife, selon l'ordre de Melchisédech, le Pontife des biens futurs, entrera dans son tabernacle, qui n'est point l'ouvrage des hommes, mais qui est le seul grand, le seul excellent, non après des purifications légales, et portant dans ses mains le sang des victimes, mais avec son propre sang, afin de nous acquérir à tous une rédemption éternelle, et de nous servir d'intercesseur : *Æterna redemptione inventa*. (Hebr., IX, 12.) Jésus-Christ, le véritable Josué, introduira dans la céleste patrie, dans cette terre délicieuse où coulent des ruisseaux de lait et de miel, non-

seulement les enfants de Sem, mais encore tous les enfants de Cham et de Japhet. Après les avoir purifiés du ferment de la gentilité par l'oblation de son corps, après les avoir sanctifiés de toutes leurs souillures; après avoir triomphé de tous leurs ennemis, il se présentera à la face de Dieu, afin d'obtenir la révocation de l'arrêt de malédiction, et d'attirer tout après lui. *C'est lui qui tient la clef de David; il ouvre et personne ne ferme; il ferme et personne n'ouvre. « Habet clavem David. » (Apoc., III, 7.)*

Plus de repos pour l'homme pécheur. Il était débiteur de l'enfer, et cet inexorable créancier exigeant toute la dette, qui se fût présenté pour être son garant? Au jour mauvais, dit le Psalmiste, le frère ne rachètera pas son frère, et quel homme sera en état de donner à Dieu une rançon pour un autre? Mais Jésus-Christ effacera la malheureuse cédula qui nous rendait débiteur envers la justice de Dieu; il l'abolira entièrement en l'attachant à la croix.

Plus de possibilité pour l'homme pécheur de sortir de son état d'abjection, il va toujours s'enfonçant de plus en plus dans l'abîme profond de son iniquité, toujours augmentant le trésor de malice et de corruption qui fait son propre fonds, toujours épaississant le bandeau funeste qui lui dérobe la connaissance de sa misère extrême, toujours endureissant son cœur au mal et fomentant le levain de ses passions tyranniques, toujours se traînant dans la fange de la volupté où il fait consister sa félicité suprême. Qui opposera une digue à ce torrent dévastateur? qui lui tendra une main secourable pour l'aider à sortir du limon du vice où ses pieds se sont enfoncés? qui déchirera le voile épais qui lui cache son effrayante dégradation? qui lui fera comprendre qu'il est indigne de lui de chercher dans l'ivresse des plaisirs, un bonheur qu'ils ne peuvent donner? Jésus-Christ par sa mort. Il purifiera le cœur de l'homme des souillures d'une mauvaise conscience; il fera tomber les écailles des yeux, il l'arrachera à son malheureux penchant, il lui inspirera des inclinations plus honnêtes, il dirigera ses pas dans les sentiers de la justice.

Plus d'espoir pour l'homme pécheur de se remettre à sa place. Il a commencé par se constituer dans un état d'indépendance, en violant les ordonnances de son souverain Seigneur. Voyez-le s'élever sans cesse dans son orgueil, et se décerner l'apothéose à lui-même, se prosterner devant sa propre image et lui prodiguer les honneurs divins. Qui le fera désister de ses énormes prétentions? qui détruira le dérèglement de son esprit, abandonné à des œuvres criminelles? qui soumettra cet audacieux révolté à la volonté de son maître? Jésus-Christ, en accomplissant toute la loi, en satisfaisant à toute justice, en se dévouant au supplice dont on punissait les esclaves, en se traînant dans l'humiliation et les souffrances.

O mon Jésus! permettez à la plus abjecte

de vos créatures d'élever sa voix jusqu'à vous, de l'abîme de sa bassesse, et de vous interroger avec humilité. Pourquoi, pouvant nous sauver sans descendre jusqu'à nous, avez-vous daigné vous revêtir de notre nature et de nos infirmités? Ne vous suffisait-il pas, dit un Père, de prononcer une seule parole, et de lever ainsi la malédiction que nous avions encourue? *Poterat tantummodo dicere atque ita solvere maledictionem.*

O homme, qui es-tu, pour oser contester avec moi (Rom., IX, 20), et pour me demander raison de ma conduite? Quand tu ceindrais tes reins, pourrais-tu lutter avec moi? quand tu préparerais les armes, serais-tu en état de soutenir un instant le combat avec moi? Qui es-tu, pour vouloir scruter mes secrets et pénétrer dans la profondeur de mon infinité? Mes voies ne sont pas tes voies, mes desseins sont aussi éloignés de tiens que le sommet des montagnes éternelles est éloigné du gouffre infernal. L'homme animal et terrestre ne saisit pas les choses de Dieu. (I Cor., II, 14.) Ce qui paraît en Dieu une folie est plus sage que toute la sagesse des hommes, et toute la prudence humaine s'évanouit devant lui; ce qui paraît en Dieu une faiblesse est plus fort que la force de tous les hommes. Parce que je t'ai donné des marques frappantes de tendresse, tu te croiras le droit de m'outrager; parce que j'ai fait pour toi tout ce que me permettait ma toute-puissance, tu prendras occasion de me couvrir de mépris!

Mais, ô mon divin Sauveur, une seule goutte de ce sang adorable, dont le prix est infini, n'aurait-elle pas été plus que suffisante pour la rançon du genre humain? Fallait-il le faire couler à grands flots et jusqu'à la dernière goutte? fallait-il expirer dans les tourments les plus affreux?

Oui, il le fallait pour satisfaire à la rigueur de la justice divine, que rien autre chose ne pouvait apaiser; il le fallait pour contenter mon amour dont l'ardeur est immense; il le fallait pour effacer le péché, dont l'énormité est incommensurable; il le fallait pour assouvir la rage des enfers, qui poursuivait sa proie sans relâche; il le fallait pour l'instruction à jamais durable de la postérité d'Adam. Tu étais enfant de colère, et je t'ai réconcilié avec ton juge; j'ai éteint mes foudres vengeurs par l'effusion de mon sang; tu gémissais dans la captivité du fort armé et j'ai brisé tes fers, j'ai enchaîné ton vainqueur. Ton esprit était le siège de l'orgueil. Tu te disais dans ton ivresse: Je monterai, je placerai mon trône au plus haut des cieux, et pour te ramener, Je me suis humilié jusqu'au dernier degré d'abaissement, jusqu'à la mort de la croix; ton cœur livré à la créature ne battait, ne respirait que pour elle, et pour te ramener, je me suis exposé à la fureur du Très-Haut, je suis devenu pour lui un objet d'horreur et de mépris. Misérable jouet des passions brutales et des voluptés sensuelles, tu te

vautrais dans la boue du vice, et, pour l'en retirer, j'ai enduré dans tous mes membres les douleurs les plus cruelles; il n'est aucune partie de mon corps qui n'ait été déchirée, on a pu compter mes os. Monstrueux assemblage de tous les crimes, tu étais le crime même, et pour étendre sur tous une amnistie générale, je me suis laissé condamner par tous.

Quelle idée avais-tu de ton âme, cette image de l'essence divine, cette ressemblance de la beauté immortelle de Dieu? enseveli dans la matière, tu la confondais avec elle. Apprends à l'estimer tout ce qu'elle vaut, je l'ai rachetée d'un grand prix. O homme! contemple, avec un noble orgueil la dignité et l'élévation de ton être; c'est maintenant que s'accomplit en toi la parole insidieuse de l'ancien serpent, sans réalité dans sa bouche : *Vous serez comme des dieux* (Gen., III, 5.) Enfant de l'Eternel, membre de son Fils unique, te voilà destiné à partager son héritage, son trône et presque sa divinité. *Empti estis pretio magno.* (I Cor., VI, 20.)

Quoique je ne sois que poussière et que cendre, je parlerai encore une fois à mon Seigneur et à mon Dieu. Quoique je sois environné de sa redoutable majesté, j'insisterai de nouveau... A voir de votre part, ô Seigneur, tant d'empressement et de sacrifices, ne sommes-nous pas portés à croire que nous devenons nécessaires à votre bonheur et que vous avez moins travaillé pour nous que pour vous?

O homme, que dis-tu? le bonheur peut-il manquer à celui qui le crée? qu'ai-je besoin de chercher hors de moi ce que je trouve abondamment dans mon être? C'est toi, c'est toi seul qui es l'unique objet de tant de sacrifices; je me suis immolé pour toi, je t'ai prévenu afin de t'attirer à moi, j'ai donné les plus grandes marques de ma tendresse, pour t'associer à mon bonheur et à ma gloire.

O mon Dieu! je me sou mets à présent à ce mystère incompréhensible; je ne confonds et je l'adore dans l'anéantissement de mon esprit et de mon cœur. Et que faut-il de plus pour me convaincre, que l'amour immense dont vous nous avez aimés? Je crois à cet amour, et dès lors toute difficulté disparaît devant moi. Cet inconcevable mystère, sans cesser d'accabler ma raison, ne la révolte plus; l'amour d'accord avec la puissance ne conçoit rien d'impossible, et la conviction que j'ai de cette réunion en vous-même dissipe tous mes doutes.

Si les sages du monde ne doivent point s'étonner de la mort du Fils de Dieu, et si la raison seule nous fournit quelques motifs de la nécessité de cette mort dans l'économie de la justice et de la miséricorde, pourquoi les Juifs en seraient-ils scandalisés? Le sacrifice du Messie n'est-il pas annoncé par le Seigneur lui-même, comme le dit l'Apôtre? N'est-il pas prédit dès l'ori-

gine des choses? n'est-il pas figuré dans toutes ses circonstances, dans le temps, dans le lieu où il devait le consommer, dans ses heureux résultats? N'a-t-il pas fait la consolation des patriarches et des justes qui ont précédé son exécution, son accomplissement? la loi tout entière ne l'indiquait-elle pas? Que pouvaient signifier ces victimes de propitiation, ces innombrables immolations, si ce n'est l'immolation de la victime sans tache pour nos iniquités? D'où auraient-elles tiré l'espèce de valeur qui y est attachée, si elles n'avaient été les ombres de la réalité et les préludes de cet unique sacrifice?

Dès les premières pages de l'Ancien Testament, l'esprit de Dieu nous prépare à la mort du libérateur, devenue nécessaire, et nous initie dans la connaissance de cet événement. Il brisera la tête du serpent, mais le serpent le mordra au talon; c'est-à-dire, ainsi qu'il a été généralement entendu, ce serpent s'attachera à dévorer l'humanité sainte de Jésus-Christ; comme la partie la plus basse, la plus abjecte de sa personne, en la persécutant par la main des hommes et la faisant mourir sous les coups des bourreaux. *Tu insidiaberis calcaneo ejus.* (Gen., III, 15.) Qu'on ne se lasse pas d'en suivre l'enchaînement: là où les paroles cessent, on trouve des actions plus claires encore que les paroles.

Isaïe, dans le cinquante-troisième chapitre de ses prophéties, exprime avec tant de prévision et d'évidence les souffrances de l'Homme-Dieu, que les Juifs eux-mêmes ne peuvent s'empêcher de le reconnaître (33). Il fait plus, il nous donne une juste et admirable idée du motif de ses humiliations et de sa mort; il en marque les effets et les suites; il nous les montre sous le point de vue qui leur convient... Soyons attentifs: Nous nous étions tous égarés, s'écrie le prophète; nous ressemblions à des brebis errantes; chacun s'était détourné pour suivre sa propre voie; nous étions accablés sous le poids de nos péchés. Qui est-ce qui nous ramènera de nos écarts? Qui est-ce qui nous servira d'appui dans notre accablement? Ne soyons point en peine, ajoute le prophète: voici qu'il va s'élever devant le Seigneur comme un arbrisseau, comme un rejeton qui sort d'une terre sèche et aride, un homme de douleur qui sait ce que c'est que de souffrir. C'est lui qui prendra véritablement nos langueurs et qui se chargera de nos infirmités; le Seigneur lui imposera le fardeau des iniquités de nous tous: *Posuit in eo Dominus iniquitatem omnium nostrum.* (Isaï., LIII, 1-6.) Il sera brisé pour nos crimes. Le châtement que nous avons mérité retombera sur lui; il sera condamné à la mort, après avoir souffert des douleurs inexprimables; il sera compté au nombre des scélérats, lui qui est la justice même. Mais aussi nous serons guéris par ses meurtrissures, et, pour tout

dire en un mot, nous rentrerons en paix avec Dieu, avec nous-mêmes, avec le prochain, parce qu'il consentira à livrer son âme. *Et livore ejus sanati sumus.* (Is., LIII, 5.)

N'est-ce pas avec la même vérité et sous les mêmes traits que la mort du Messie nous est représentée dans les Psaumes? Comme il est avili, dégradé! comme son humiliation est profonde! comme son supplice est douloureux! comme la conjuration ourdie contre lui est générale! Elle embrasse toutes les puissances, toutes les autorités, tous les êtres! Tous se liguient contre lui et prennent la funeste résolution de le perdre. Comme le délaissement dans lequel il gémit est universel! Il comprend jusqu'à son Père céleste qui ne trouve plus en lui l'objet de ses complaisances éternelles, qui détourne la face pour ne le pas voir, et qui ferme les oreilles aux cris de sa douleur. Comme la rage de ses bourreaux est violente!... Ce ne sont plus des hommes; ce sont des bêtes féroces qui se jettent sur lui pour le déchirer; ce sont des lions affamés qui se rassasient de ses chairs palpitantes...

O Sion, garde-toi de méconnaître ton roi, au milieu des humiliations dont il est environné; ce faible vermisseau qui rampe maintenant dans la poussière et qu'un chacun peut écraser sous ses pieds, relèvera la tête; il est aujourd'hui abreuvé de fiel et de vinaigre, mais il se désaltérera dans le torrent de Cédron, mais il s'assiéra sur le trône de David, son père, et son règne n'aura point de fin; il étendra les limites de son royaume jusqu'aux extrémités du monde : *Propterea exaltabit caput.* (Psal. CIX, 7.)

N'est-ce pas avec la même vérité et la même précision que les moindres circonstances de la passion de Jésus-Christ sont représentées dans les saintes lettres? Il sera trahi par le témoin de ses vertus, par le disciple qui mangeait à sa table; il sera livré pour trente deniers, et de cette somme, on achètera un champ pour la sépulture des étrangers; il sera mis à mort hors de la ville sainte, et sur une montagne qui l'avoisine; ses pieds et ses mains seront transpercés; le sang coulera de son côté sacré; il subira le genre de supplice le plus infâme, parce qu'il a la science de Jéhovah, et qu'il s'appelle le Fils de Dieu; il sera immolé au milieu de la soixante-dixième semaine, suivant la remarque de Daniel, de sa propre volonté, comme parle un autre prophète; et par suite de cette immolation l'iniquité sera détruite et la justice éternelle ramenée sur la terre. Tous les peuples verront celui qu'ils ont percé, et ils le verront avec des sentiments de repentir et de componction qui effaceront leurs péchés.

Que dirai-je des figures de la mort de Jésus-Christ? présentent-elles quelque obscurité? n'en sort-il pas, au contraire, comme un faisceau de lumière qui pénètre l'entendement et qui aurait dû convaincre les Juifs? Quelle succession de personnages

qui ont figuré le Messie dans sa passion et dans sa mort! Abel immolé par Cain; Isaac placé sur l'autel du sacrifice par son propre père; Joseph vendu par ses frères; David rassasié d'opprobres et fuyant devant ses sujets révoltés; Jérémie persécuté par sa nation et par les étrangers; quelle multitude de cérémonies qui annonçaient le sacrifice du Messie et s'y rapportaient uniquement! L'agneau immolé avant le passage de l'ange exterminateur pour mettre à couvert de ses coups; le serpent érigé dans le désert pour être la guérison des Israélites prévaricateurs; le bouc émissaire, chargé des iniquités du peuple. Arrêtons-nous; ne poussons pas plus loin une énumération qui deviendrait infinie. Donnons un terme à nos réflexions, puisque aussi bien Jésus-Christ, par sa propre déclaration, prévient également les difficultés des Juifs et des gentils. Il confirme la nécessité de son sacrifice; il en fait voir la promesse dans la loi et dans les prophètes; il en dévoile d'avance tous les détails; il en démontre tous les avantages. Recueillons-nous devant cette parole toute-puissante : Il fallait que le Christ souffrit et qu'il mourût : *Oportebat Christum pati.* (Luc., XXIV, 46.) Je conclus et je dis que, s'il était nécessaire que Jésus-Christ mourût pour nous, il n'est pas moins nécessaire que nous mourions en lui et avec lui. *Vexilla regis*, etc.

DEUXIÈME POINT.

Jésus-Christ, Dieu et homme tout ensemble, était seul capable, par la dignité infinie de sa personne, d'offrir à son Père une satisfaction plus que suffisante pour nos péchés. C'est la foi des chrétiens, c'est le fondement de la religion; mais il n'est pas moins de foi qu'il ne faut jamais séparer Jésus-Christ de son corps mystique, et que quoique ce divin Sauveur ait satisfait surabondamment pour son corps, les membres qui le composent ne profitent de cette satisfaction qu'autant qu'ils meurent en lui et avec lui. Il n'est pas moins de foi que, pour entrer en participation de sa gloire, il faut que ses disciples chargés de sa croix le suivent pas à pas sur le Calvaire, et que, quoiqu'il ait supporté dans sa personne le poids accablant des misères humaines, il nous a laissés de moindres épreuves, mais cependant nécessaires, pour nous rendre conformes à son esprit, pour que nous soyons honorés de sa ressemblance. Il n'est pas moins de foi que si nous avons nécessité, par nos péchés, la mort du Fils de Dieu, cette même mort retombe sur nous et nécessite la nôtre, et nous devient, pour parler avec l'Apôtre, une réponse de mort : *Responsum mortis.* (II Cor., I, 9.) Qu'est-ce que mourir avec Jésus-Christ? C'est mourir au péché; c'est mourir au monde; c'est mourir à soi-même. Développons ces trois pensées....

En premier lieu, pour participer à la passion de Jésus-Christ, nous devons mourir au péché, c'est-à-dire le haïr de la haine

de Dieu même, nous exposer à tout plutôt que de le commettre, endurer, en esprit de pénitence, les châtiments et les humiliations qu'il entraîne après lui.

Qu'il est affreux ! qu'il est hideux ce péché qui a tenu longtemps mon divin Jésus dans les transes de la plus cruelle agonie ! Pécheurs, venez contempler le Fils unique de Dieu dans le jardin des Oliviers, luttant péniblement entre la vie et la mort à la vue des péchés de tous les hommes dont il s'est rendu la victime expiatoire ; tremblant, saisi d'effroi à l'aspect de tant de forfaits qui l'assiégent de toutes parts et qui lui étaient inconnus, effrayé de la terrible responsabilité dont il s'est chargé, repoussé par l'amertume du calice qu'il lui faut avaler, arrosant cette terre sacrée de sa sueur et de son sang....

Tous les pécheurs, dit-il, par le Prophète, ont placé leurs crimes sur mon dos, ils ont pris plaisir à en aggraver le poids, à compléter la charge, et je n'ai pu la porter : *Super dorsum fabricaverunt peccatores.* (Psal. CXXXVIII, 3.) Les torrents de l'iniquité, dit-il encore, m'ont rempli de trouble et de confusion ; les cataractes de pestilence se sont ouvertes, l'océan de la malice humaine s'est débordé, le puits de l'abîme a exhalé les odeurs infectes de sa corruption ; tout mon être en a été pénétré, l'angoisse s'est emparée de mon cœur, il en a été vivement oppressé ; la douleur s'est répandue sur tous mes membres et j'en ai été humilié : *Torrentes iniquitatis conturbaverunt me.* (Psal. XVII, 3.)

Qu'il est énorme ! qu'il est détestable ce péché qui a fait endurer à mon divin Jésus les opprobres les plus ignominieux ! Pécheurs, venez contempler le Fils unique de Dieu dans Jérusalem, devant les tribunaux de Caïphe, d'Hérode et de Pilate, exposé aux outrages de toute espèce et aux injures les plus sanglantes.

Ah ! si les divins enseignements de la sagesse éternelle ont pu nous inspirer de l'horreur pour le péché, que ne doivent pas faire les douleurs de sa passion ? C'est dans l'enceinte de la ville décide, bien mieux que dans les gouffres de l'enfer, que l'on apprend à juger de la grandeur du péché. Ici, les flammes vengeresses n'agissent que sur des êtres finis et coupables ; là, des tourments inouis sont exercés sur un être d'une dignité infinie, et qui est l'innocence même.

Qu'il est injurieux à Dieu, ce péché qui a causé la mort de mon divin Jésus ! Pécheurs, venez contempler le Fils unique de Dieu attaché à la croix, expirant bien moins par les cruautés exercées sur sa personne anguste, que par la douleur intérieure causée par le péché ; obtenant du Très-Haut que son âme sorte de la prison de son corps, plutôt pour échapper à la puissance de son ennemi, que pour abrégér, que pour terminer son supplice.

O grandeur du péché ! ô énormité du péché, qui l'aurait jamais connu. Qui l'aurait ja-

mais détesté comme il mérite de l'être, si nous n'eussions vu ses terribles effets sur la personne de Jésus-Christ. Dieu, dit Bossuet, nous a voulu donner le spectacle de la haine qu'il porte au péché et de la rigueur avec laquelle il le poursuit, afin que, le voyant si horrible sur Jésus-Christ où il n'est que par transport, nous pussions comprendre ce qu'il doit être en nos cœurs où il a pris naissance. Dieu a voulu que la mort de son divin Fils justifiât sa propre défense ; Dieu a voulu que la mort de son Fils servît à nous faire connaître ce que le péché est en enfer où il n'est pas expié. Sages du monde, venez nous dire maintenant que Dieu punit trop sévèrement le péché après la mort. Comment donc pourrions-nous ne pas détester le péché ? Comment donc pourrions-nous réchauffer dans nos entrailles ce monstre infernal ? Qu'il meure ! qu'il meure ! que la mort de Jésus-Christ soit sa mort ! que le sang de Jésus-Christ en efface jusqu'aux moindres souillures, jusqu'aux moindres taches dans nos âmes !....

Enfants des hommes, jusques à quand aimerez-vous la vanité ? Jusques à quand courrez-vous après le mensonge ? La vanité, dit le Sage, engendre l'inquiétude et l'affliction de l'esprit. (*Eccle.*, II, 17.) Et celui qui met son espérance dans le mensonge périra avec le mensonge. (*Prov.* XIX, 9.) Venez, venez au pied de la croix de Jésus-Christ les abjurer à jamais.

Enfants des hommes, jusques à quand fermerez-vous les yeux à la lumière de la vérité éternelle ? et boucherez-vous les oreilles du cœur au son de cette voix puissante qui retentit au fond des tombeaux et en retire les morts qui l'entendent ? Pourquoi vous obstinez-vous à donner la préférence au plus cruel ennemi de Jésus-Christ sur Jésus-Christ lui-même ? Jérusalem, Jérusalem, convertissez-vous au Seigneur votre Dieu, rougissez de votre indigne choix et faites pénitence de votre endurcissement.

Enfants des hommes, jusques à quand croupirez-vous dans cet état horrible où vous êtes plongés depuis si longtemps ? Hélas ! vous buvez le péché comme l'eau, vous entassez iniquité sur iniquité, vous en multipliez chaque jour le nombre à l'infini vous provoquez sans cesse le ciel à la vengeance... Et vous ne tremblez pas !... et vous vous endormez dans la sécurité !.....

Ah ! souvenez-vous que déjà vous avez renoncé au péché, que vous êtes morts au péché, que vous avez été ensevelis avec Jésus-Christ. Si, après avoir reçu l'auguste empreinte de la vérité, vous la foulez aux pieds ; si, après avoir noyé vos péchés dans le sang de Jésus-Christ, vous les faites revivre : *Ilne vous reste plus désormais*, dit l'Apôtre, écrivant aux Hébreux, *d'hostie de propitiation qui puisse les effacer ; vous n'avez devant vous qu'une attente effroyable des jugements de Dieu, et l'ardeur du feu qui doit dévorer ses adversaires. « Jam non relinquitur pro peccatis hostia. »* (*Hebr.*, X, 26, 27.)

Souvenez-vous que vous êtes coupables de la plus noire ingratitude envers Jésus-Christ qui a rompu les liens de vos péchés et vous a rachetés de ce dur esclavage. Qu'ai-je parlé d'ingratitude, ah ! votre crime n'a pas de nom : Méchants, s'écrie saint Augustin, si vous lui rendiez le mal pour le mal, vous ne seriez pas innocents ; si vous ne lui rendez pas le bien pour le bien, vous êtes des ingrats ; mais que sera-ce de lui rendre le mal pour le bien?...

Souvenez-vous enfin, qu'en commettant un péché mortel, vous participez au déicide commis sur la personne de Jésus-Christ. Vous devenez les complices de ce peuple barbare qui trempa les mains dans son sang. Vous renouvelez cette scène d'horreur dont le simple récit arrache des larmes à la pitié, mais je ne dis pas assez ; vous êtes plus coupables que les Juifs, puisque vous abusez de la connaissance que vous avez de nos mystères, et que vous crucifiez de nouveau Jésus-Christ dans sa gloire.

En second lieu, pour participer à la passion de Jésus-Christ, nous devons mourir au monde. Mais qu'est-ce que le monde ? Si j'allais le définir ce monstrueux assemblage de réprouvés dont le démon est le chef ; ce tourbillon qui emporte dans sa rapidité tous ces êtres ennemis de leur salut, et idolâtres d'une fortune aveugle et inconsistante ; ces réunions libertines où l'impiété va de pair avec la débauche, où l'on se fait un jeu de l'éternité, et une affaire importante d'un quart d'heure d'amusement ; ces sectes exécrables, marquées du sceau de l'infamie, où l'on machine la ruine de la religion, où l'on trame les plus noirs complots, où l'on tend des pièges pour perdre l'innocence, où l'on ébranle tous les principes, où l'on sape à petit bruit les fondements de ce que l'humanité a de plus cher ; il se trouverait, je pense, peu de personnes parmi vous qui voulussent s'appliquer ce que j'ai à vous dire, parce que la plupart d'entre vous n'ont aucune relation, ou presque aucune relation avec ce monde corrompu. Mais si, recueillant quelques-unes des couleurs échappées au pinceau d'un illustre prélat, je vous dis avec lui que le monde est cette foule d'amis profanes qui vous entretiennent tous les jours, qui passent pour honnêtes dans l'opinion publique, qui jouissent d'une réputation de probité, que vous aimez et qui vous aiment, mais que vous n'aimez pas et qui ne vous aiment pas en Dieu et pour Dieu ; qui réveillent en vous le goût de la frivolité par leurs manières ou par leurs exemples ; qui vous dissipent, qui vous amollissent, qui vous attiédisent dans les exercices de piété ; qui dessèchent votre cœur pour les choses de Dieu ; qui attirent votre docilité pour les conseils dont vous avez besoin ; que pourriez-vous m'alléguer ? Alors le monde ne vous paraîtra plus étranger, et le renoncement un devoir qui ne vous regarde pas.

Le voilà donc ce monde que nous devons

quitter ; voilà, j'ose le dire, nos plus dangereux ennemis. Celui qui nous en veut le plus, ne peut détruire que le corps ; ceux-ci donnent la mort à l'âme, en lui faisant perdre la grâce sanctifiante qui est le principe de sa vie ; un ennemi déclaré nous effraye et nous fait tenir sur nos gardes ; ceux-ci, sous le prétexte de nous faire du bien, endorment notre vigilance et nous assènent des coups plus assurés.

Voilà le monde que nous devons abjurer, que nous devons fuir, si nous sommes de vrais disciples de Jésus-Christ. Voilà le monde pour lequel il n'a pas prié : *Non pro mundo rogo.* (Joan., XVII, 9.) Ses persécuteurs et ses bourreaux ont eu part à ses prières dans sa passion, mais le monde en a été exclu et retranché. Que faut-il donc penser de sa perversité, puisqu'il est si odieux à la bonté même ? Pouvons-nous désormais en faire quelque estime sans tomber sous l'anathème de Jésus-Christ mourant ? Nous est-il permis de lier quelque société avec lui, si nous voulons conserver l'amitié de notre divin Maître ?

Ah ! c'est lui, c'est ce monde, qui a poussé ces cris effroyables qui ont intimidé Pilate : Crucifiez-le, crucifiez-le ; c'est lui qui a prononcé la sentence de mort ! C'est lui qui a cloué mon divin Sauveur à la croix ; c'est lui enfin qui l'a couvert de dérision et d'outrages, jusque sur l'instrument de son supplice et dans ces derniers moments où l'on respecte le coupable, qui va paraître devant le Juge suprême, que ne peuvent influencer les jugements humains.

Je n'ai pas dit assez : Mon divin Sauveur ne s'est pas contenté de ne pas prier pour le monde, il a prié contre le monde et tout ce qui est dans le monde. Il l'a chargé de ses malédictions : *Malheur au monde à cause de ses scandales !* (Matth., XVIII, 7.) Malheur au monde à cause de sa séduction, malheur au monde qui a semé la terre entière d'embûches pour faire trébucher la vertu, et qui présente la coupe empoisonnée à tant d'hommes faibles et sans défiance ; malheur au monde qui poursuit son Sauveur avec tant d'acharnement et d'injustice, qui met le comble à toutes ses fureurs par l'attentat le plus inouï qui fut jamais ; malheur au monde, l'heure de son jugement est déjà arrivée, son arrêt est prononcé. Sa perte vient de lui, il s'est condamné lui-même. *Mundus jam judicatus est.* (Joan., XVI, 11.)

Ah ! fuyons, fuyons ce monde corrompu et maudit pour ne pas partager sa malice, son délire et la sentence qui le réprouve. Mettons-nous à couvert de ses enchantements, pour éviter l'aiguillon vengeur qui les suit. Il n'est de salut que pour celui qui se dérobe à sa poursuite et qui se tient loin de ses traits dans les occupations de son état et dans la pratique de la religion. Celui qui s'y expose imprudemment est assuré de périr.

O mon divin Sauveur, que j'abjure tout ce qui est hors de vous, tout ce qui n'est pas vous ; que mon cœur abhorre les joies

frivoles d'un monde séducteur, dont la figure passe et s'évanouit. Vous avez maudit le monde, je le maudis avec vous et comme vous; vous avez condamné le monde, je le condamne avec vous et comme vous, je lui fais un éternel adieu; j'y renonce à jamais; je renonce à ses emportements et à son tumulte. Je veux lui être absolument étranger, je n'ai pas de plus ferme dessein que de vivre désormais dans la société de quelques autres fidèles qui puissent me confirmer dans l'amour de la vertu et entretenir mon âme dans les sentiments d'une noble piété.

Mais il ne suffit pas, selon l'Apôtre, que le monde soit crucifié pour nous, il faut aussi que nous soyons crucifiés pour lui; il ne suffit pas de ne plus garder de mesure avec le monde et de rompre entièrement avec lui, il faut encore étouffer dans nos cœurs tout germe d'attachement pour lui, en arracher jusqu'aux moindres racines, de peur qu'il ne repousse; il faut que ses discours et ses jugements ne fassent aucune impression sur nous, il ne mérite pas qu'on s'occupe de lui; il faut ne plus écouter le monde dans ses maximes perverses ou relâchées, et ne plus nous écouter nous-mêmes dans nos goûts et dans nos penchants pour le monde. *Mihi mundus crucifixus est et ego mundo.* (Galat., VI, 14.)

En troisième et dernier lieu, pour participer à la passion de Jésus-Christ, nous devons nous crucifier et mourir avec lui. Tout autre sacrifice nous coûte, sans doute, mais aucun ne peut entrer en comparaison avec celui-ci. C'est le tribut le plus pénible à l'amour-propre, le devoir qui révolte le plus le moi humain, comme c'est le triomphe le plus complet de la grâce. Plus la croix nous effraye et nous répugne, plus elle nous devient nécessaire; nos répugnances, nos frayeurs démontrent nos besoins. Plus il nous est difficile de nous immoler nous-mêmes, plus l'obligation est pressante, plus le combat est périlleux, plus la victoire est honorable et méritoire. Surmontons ces effrois, ces dégoûts, ces répugnances qui nous viennent de la nature, par un sentiment plus élevé, puisé dans la religion, ou plutôt, malgré ces effrois, ces dégoûts, ces répugnances, montons sur la croix de notre divin Maître, attachons-nous à la croix de notre divin Maître, et ne faisons plus avec lui qu'une seule et même victime.

Jésus-Christ n'était venu sur la terre que pour mourir d'une mort ignominieuse. C'était là le grand objet de sa mission. C'est à lui que s'appliquent naturellement ces paroles du prophète David, c'est lui qui parlait par la bouche de ce saint roi.

O Dieu, parce que les différents cultes des nations vous outragent en usurpant votre divinité, en partageant les honneurs qui lui sont dus, parce que les cérémonies et les rites de la loi vous déplaisent à cause de leur inutilité, je me suis résigné à l'immolation; et, entrant dans le monde, je m'y

soumets pleinement et sans discontinuation. Il est écrit en tête du livre et plus encore dans mon esprit et dans mon cœur, que je dois suivre vos décrets éternels; je ne balance point et je dis : me voici : *Tunc dixi, ecce venio.* (Psal. XXXIX, 8.)

Admirable résignation ! sublime dévouement de mon divin Sauveur, au milieu des maux de toute espèce qui accourent à la fois et qui fondent sur lui tout à coup et sans succession; dans cette mer de tribulation et d'amertume où son âme est plongée, il ne voit que la volonté de son Père; l'accomplir tout entière est son unique vœu. Ce n'est pas qu'il ne lui demande l'éloignement de ce calice qui lui est offert, mais il finit toujours par la soumission la plus parfaite et la résolution de le boire jusqu'à la lie.

O mon Père, si votre volonté s'exécute pleinement dans les cieux où vous résidez avec tant de gloire et de magnificence, pourquoi ne m'y soumettrais-je point ici-bas ? Ah ! que ma volonté s'anéantisse devant la vôtre ! Mon unique aliment est de faire tout ce que vous ordonnez : *Meus cibus ut faciem voluntatem tuam.* (Joan., IV, 34.)

Ce n'est pas que l'humanité de Jésus soit exempte de trouble, de tristesse et d'ennui. Ah ! il en fait lui-même le pénible aveu; mais il impose silence à la voix de la nature, pour consommer son sacrifice. Son amour excessif pour le genre humain se déclare dans toute sa force, il se nourrit même et il se fortifie de tous les tourments qu'il lui fait supporter. Le désir qu'il avait constamment manifesté de répandre son sang vient se présenter à lui pour le fortifier contre les tortures; l'importante affaire de notre salut qui l'occupe sans cesse, le soutient dans sa défaillance et dans ses angoisses.

Ce n'est pas que la plénitude de la divinité qui habite personnellement en Jésus ralentisse la vigueur des coups qu'on lui porte, non, non; il s'expose à la merci de toutes les douleurs, il se livre en proie à toutes les souffrances sans autre soutien que son amour; afin d'accroître son martyre et de ne laisser rien perdre de tout ce qu'on peut endurer, il refoule en quelque sorte sa puissance pour laisser agir celle de ses bourreaux.

Étonnante fermeté de mon divin Sauveur ! héroïque abnégation ! elle ne s'altère aucunement durant les douloureux mystères de sa passion et de sa mort. C'est cet agneau muet devant celui qui le dépouille de sa toison; c'est ce tendre rejeton de Jessé qui ne saurait éteindre la mèche encore fumante; c'est ce faible roseau battu par les tempêtes, qui laisse échapper à peine quelques légers frémissements; c'est le rebat et l'opprobre des hommes qui se complait dans ses humiliations. Quelle attention pour tous ! quelle insensibilité sur son sort ! il ne cherche pas à se satisfaire, dit l'Apôtre; il ne meurt pas pour lui, dit Daniel. Voyez-le sur la route du Calvaire : Filles de Jérusalem, s'écrie-t-il, ne pleurez pas

sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes. Ainsi le juste persécuté porte des regards de miséricorde sur ses persécuteurs. Quelle douceur ! quelle patience ! On l'accuse, on le charge d'imprécations et il se tait ; on le frappe, on le déchire, tout son corps n'est plus qu'une plaie sanglante, il baisse la tête et ne se plaint pas ; on le raille, on le maudit, on le blasphème, et il souffre tout ; ses disciples l'abandonnent, il est étranger aux enfants de sa mère, son père se déclare contre lui, la terre se soulève, l'enfer se déchaine, tous le condamnent, et ferme, immobile au fort de la tourmente, il se prête à tous les coups, il se livre sans murmure à celui qui l'opprime injustement. Ah ! ce n'est point ostentation, ce n'est point faiblesse ; c'est la fermeté, la constance, le courage de l'amour, et c'est l'amour d'un Dieu.

O mon divin Sauveur, qui ne s'écrierait avec le centenier témoin de votre mort, dans les sentiments de la foi la plus vive : Qui, vous êtes réellement le Fils de Dieu. Toute la nature qui s'ébranle le déclare hautement, mais l'héroïsme de votre vertu l'atteste encore plus haut : *Vere Filius Dei erat iste.* (Matth., XXVII, 54.)

Pour vous, mes frères, ne pensez pas avoir assez fait en accordant au divin modèle qui est mis sous vos yeux les stériles hommages d'une vaine compassion. Ce serait l'outrager que de ne pas profiter des leçons qu'il vous donne ; il veut que vous l'imitiez. Jésus-Christ a souffert pour tous, vous laissant un exemple, afin que vous marchiez sur ses traces ; portez votre croix tous les jours de votre vie et suivez Jésus-Christ ; défiez-vous de vous-mêmes, abandonnez-vous à Dieu. Sortez de vous-mêmes, plongez-vous dans le sein de Dieu. Renoncez à cette liberté trompeuse des passions et des vices, qui n'est qu'un esclavage déguisé. Là où est l'esprit du Seigneur, dit l'Apôtre, là est aussi la liberté (II Cor., III, 17) ; soumettez-vous au joug de Jésus-Christ ; pourquoi effrayerait-il votre faiblesse ? Jésus-Christ le porte avec vous et plus que vous. Ce joug doit être porté par deux, c'est le sien et non pas le vôtre ; déracinez, étouffez cet amour de vous-même qui va jusqu'à l'idolâtrie ; au lieu de rapporter Dieu à vous, rappelez-vous à Dieu comme à celui qui vous a faits et qui est votre fin dernière : *Christus passus est pro nobis, vobis relinquens exemplum, ut sequamini vestigia ejus.* (I Petr., II, 21.)

O Juifs, répondez maintenant.... Le Messie promis à vos pères n'a-t-il pas rempli ses sublimes destinées ? Les biens qu'il est venu apporter sur la terre sont-ils inférieurs aux images magnifiques qui les annonçaient dans vos livres sacrés ? L'Israël de Dieu ne trouve-t-il pas en lui son défenseur et son salut ? La communication qu'il a faite aux gentils de l'héritage de Juda ne l'a-t-elle pas agrandi ? Les lois qu'il a données sur la montagne de Sion ne sont-elles pas reconnues dans tout l'univers ? Son

nom auguste ne force-t-il pas tout genou à fléchir, partout où il est prononcé ? Son sépulchre n'est-il pas en vironné de gloire ?....

Sages de l'antiquité, répondez à votre tour : Ce céleste docteur, dont vous avez réclamé l'envoi, s'est-il montré indigne de sa haute mission ? Le voile dont il s'est enveloppé n'a-t-il pas servi à ménager les yeux faibles et délicats, qu'une trop vive clarté aurait certainement blessés, offusqués ? N'a-t-il pas imprimé à la vérité toute la force, toute l'évidence que peuvent comporter les bornes de l'esprit humain ? Sa vertu ne s'est-elle pas moins éclatante, si, méritant le bonheur suprême, il n'eût été couvert de l'opprobre du vice ? N'est-ce pas en partageant nos infirmités qu'il a appris à y compatir et à les soulager ? N'est-ce pas en se livrant à la mort qu'il nous a prouvé sa tendresse ? Faut-il lui faire un crime de nous avoir trop aimés ?....

O croix de mon divin Sauveur, je vous révère, je vous adore, je vous bénis, je vous embrasse.

O croix, je vous salue. Vous êtes la chaire du docteur universel. Je viendrai puiser à cette source féconde toutes les lumières dont j'ai besoin, et quelles lumières ? Je ne veux plus savoir désormais autre chose que Jésus et Jésus crucifié. Cette science renferme toute la suite, tout l'ordre des conseils du Très-Haut, toute l'économie du salut, la règle fixe et invariable de nos jugements, de nos devoirs, de nos actions, toute la doctrine de l'Evangile, toute la théologie chrétienne. *O Cruz, ave.*

O croix, je vous salue. Vous êtes l'autel où l'Agneau divin s'est immolé pour ôter les péchés du monde. Je me placerai de moi-même sur cet autel, la charité me prêter son glaive à deux tranchants, qui atteint jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, qui pénètre jusque dans les jointures et les moelles. Mon sang jaillissant se mêlera avec celui de l'auguste Victime. Jésus-Christ a daigné s'abaisser jusqu'à moi, il m'élèvera jusqu'à lui. Jésus-Christ a bien voulu participer à mon humanité, il me rendra participant de sa divinité ; j'accomplirai en mon corps ce qui manque à la passion de mon divin Maître ; je porterai sans cesse sur moi ses stigmates sacrés, je les imprimerai bien avant dans mon cœur, dans ma volonté, dans mes désirs, en sorte que la vie de Jésus-Christ soit manifestée en moi ; je revêtirai mes membres de cette mortification, afin de me souvenir toujours de quel prix j'ai été racheté. *O cruz, ave.*

O croix, je vous salue. Vous êtes l'instrument unique de mon salut. Loin de moi de vous changer en instrument de réprobation et de perte. Je sais que vous êtes ou salutaire ou pernicieuse ; la résurrection de nos âmes ou une pierre d'achoppement et de scandale ; un étendard de concorde et d'union, ou un signe de contradiction. C'est en vous, dit saint Bernard, que nous sommes purifiés, justifiés, sanctifiés ; mais, par un prodige tout opposé, c'est aussi en vous

que, par de mauvaises dispositions, nous nous souillons de nouvelles taches et nous devenons plus hideux devant Dieu. Loin de moi de trouver ma confusion où je dois trouver ma gloire ; d'échouer, de me briser contre ce rocher, quand il peut devenir mon appui. *O Crux, ave.*

O croix, je vous salue. Vous êtes le tribunal où déjà, sur le Calvaire, Jésus-Christ expirant exerça les fonctions de souverain juge des vivants et des morts en pardonnant au bon larron, et en laissant le larron impénitent dans son crime ; où il discerna d'avance des élus et des réprouvés. A la consommation des siècles, au milieu des horreurs et du bouleversement général, vous apparaîtrez dans les airs comme le signe avant-coureur de l'avènement du Fils de l'homme, et pour séparer éternellement ceux qu'il enverra dans les flammes d'avec ceux qu'il recevra dans son royaume, et pour servir de base à la sentence de vie ou de mort qu'il prononcera sans appel. Puissions-nous vous regarder comme un présage de bonheur et de gloire ; puissions-nous présenter avec vous la plus parfaite conformité, et entendre, de la bouche de Jésus-Christ, des paroles de paix ! Amen.

SERMON XXVI.

SUR LA RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST.

Non est hic, surrexit sicut dixit. (Marc., XVI.)

Jésus n'est point ici, il est ressuscité comme il l'avait dit.

Les saintes femmes, qui avaient accompagné Marie au tombeau de Jésus-Christ avec des aromates pour embaumer son corps, étant entrées dans le vestibule, virent paraître auprès d'elles deux anges vêtus de blanc. A cet aspect, elles furent saisies de crainte, et, comme elles étaient dans un extrême embarras, les anges leur dirent, pour les rassurer : Vous n'avez aucun sujet de craindre ; nous voyons bien que vous cherchez Jésus de Nazareth, qui a été crucifié ; mais pourquoi chercher, parmi les morts, celui qui est plein de vie ? Il n'est plus ici, il est ressuscité comme il l'avait dit.

Que l'Eglise célèbre par des chants d'allégresse ce grand événement ! qu'elle quitte ses vêtements de deuil, son divin époux respire. Il a triomphé de la mort, il a brisé son arc, rompu ses traits, émoussé son aiguillon ; qu'elle se livre à la joie, dans ce jour solennel que le Seigneur a fait ! qu'elle répète, dans les plus doux transports, ces paroles des anges : Jésus est vraiment ressuscité comme il l'avait dit : *Surrexit sicut dixit.* Hélas ! la joie ne sera point unanime ; des enfants de ténèbres en troublent le concert. L'incrédule a dit dans son cœur : Jésus-Christ n'est pas ressuscité. Le bruit, qui s'en est perpétué depuis dix-huit siècles dans l'univers entier est le fruit de l'imposture et de la fourberie. Vous ne trouverez pas mauvais, mes frères, que je m'attache aujourd'hui à réprimer ce blasphème ; il importe que l'incrédule ne brave pas impunément la foi des chrétiens, qu'il sente

la faiblesse des difficultés qu'il oppose et la force des raisons qui nous portent à croire un fait si incroyable en lui-même. Il importe à un chacun de nous de connaître les preuves de la religion que nous professons, de les méditer souvent. Il n'en est pas du christianisme comme des fausses religions qui ne peuvent supporter l'examen, qui se cachent aux yeux de l'observateur ; plus on approfondit le christianisme, plus on reconnaît sa divinité, plus on se pénètre de respect pour lui. Il importe de nous prémunir contre les sophismes de nos adversaires et de nous tenir en garde contre les pièges de la séduction. Il importe enfin de nous convaincre de plus en plus que Jésus-Christ, en disant qu'il ressusciterait le troisième jour, n'en a point imposé, et qu'il est ressuscité selon sa parole. Car, si Jésus-Christ n'était point ressuscité, sa cause devrait être entièrement abandonnée ; mais si Jésus-Christ est ressuscité, sa religion est la seule que nous devons suivre. D'où je tire cette conclusion : que la résurrection de Jésus-Christ est un article fondamental de notre religion, premier point. Je me hâte d'ajouter qu'il n'est point de fait plus certain que la résurrection de Jésus-Christ, second point. En deux mots, et c'est tout mon dessein : importance de la résurrection de Jésus-Christ ; certitude de la résurrection de Jésus-Christ.

Regina cæli, lætare.

PREMIER POINT.

Je dis que la résurrection de Jésus-Christ est un article essentiel et fondamental, et qu'on ne peut en ébranler la certitude sans renverser la religion tout entière, et je le prouve.

En effet : 1^o la résurrection de Jésus-Christ est l'accomplissement des prophéties. C'est une des prérogatives du Messie d'avoir été annoncé dès l'origine des choses, attendu de siècle en siècle, prédit par des prophètes, figuré par les cérémonies d'un culte public et national, dans toutes ses actions, dans tous les traits de sa vie et notamment dans sa résurrection. Jésus-Christ s'est servi plusieurs fois de l'autorité des prophètes pour convaincre ses apôtres de la réalité de sa résurrection. Il leur a fait voir qu'il n'était point indigne du Messie qu'il souffrit la mort la plus cruelle. Il leur a déclaré que c'était le moyen qu'il avait choisi pour mériter de s'asseoir à la droite de son Père ; qu'il n'était venu que pour mourir, mais qu'il ne devait mourir que pour ressusciter. C'était le dénouement naturel, suivant Bossuet, qu'il vint au triomphe par les combats et à la gloire par les souffrances. Lorsqu'il apparut à ses disciples, il leur rappela ce qu'il leur avait enseigné avec tant de soin : qu'il était nécessaire que tout ce qui est écrit de lui dans la loi Moïse, dans les prophètes, dans les psaumes, fût accompli de point en point. Or, il est écrit qu'il fallait que le Messie ressuscitât le troisième jour.

Ouvrons les livres que cite le Sauveur, et nous y trouverons des prédictions manifestes de la résurrection du Christ. Peut-il y en avoir de plus claire, de plus frappante que celle de David, dont saint Pierre et saint Paul ont tiré un si grand avantage devant les scribes et les pharisiens, si savants dans les Ecritures : *Seigneur, vous ne souffrirez pas que votre saint soit sujet à la corruption?* (Psal. XV, 10.) Peut-il y en avoir de plus claire, de plus frappante que celle d'Osée : *Au troisième jour, l'Eternel nous ressuscitera, et nous vivrons en sa présence?* (Osee, VI, 3.) C'est le Messie qui parle par l'organe du prophète. Supposons maintenant que Jésus-Christ ne soit pas ressuscité; toutes ces prophéties croulent par cela seul. Celles mêmes qui coïncident le mieux avec l'événement, sont consées plutôt les conjectures de la sagacité humaine que l'inspiration de l'Esprit de vérité. Par une raison contraire, s'il est vrai que Jésus-Christ est ressuscité, les prophéties reçoivent leur entier accomplissement; nous sommes contraints d'avouer qu'elles viennent de Dieu, et que celui qui en est l'objet mérite nos adorations et nos hommages.

2^e La résurrection de Jésus-Christ est la confirmation de ses miracles, et l'unique signe qu'il ait donné aux Juifs de la divinité de sa mission. Quoique le Verbe éternel, en se faisant homme, n'ait point cessé d'être ce qu'il était auparavant : *Le Dieu béni dans tous les siècles* (Rom., IX, 5); quoique, en se revêtant de la nature humaine, il ne se fût pas dépouillé de sa nature divine; quoique, enveloppé de misérables langes et pleurant, vagissant dans son berceau, il tonnât en même temps dans les cieux et fît trembler l'univers, néanmoins il fallait qu'il parût aussi infirme que nous, pour remplir l'objet de sa mission; qu'il tempérât l'éclat de sa gloire pour ne pas nous éblouir; qu'il cachât, sous le voile de la plus étonnante faiblesse, toute la majesté de son être, pour mieux insinuer ses leçons par ses exemples. Toutefois, ne craignons pas de le dire, s'il ne s'était montré que sous ces dehors obscurs, on l'aurait pris pour un sage humble et opprimé; on l'aurait admiré à cause de ses vertus et de sa doctrine, mais on se fût borné à des marques stériles d'admiration; on eût examiné, discuté son enseignement, peut-être essayé d'imiter sa magnanimité, mais il n'eût jamais passé pour un Dieu. Aussi, pour accréditer sa doctrine et la faire adopter, pour prévenir toute erreur et mettre à couvert la dignité de sa personne, il manifesta sa divinité par la voie des miracles; il fit, dit-il lui-même, des prodiges que nul autre avant lui n'avait faits.

Quelle solide que fût cette preuve de la divinité de Jésus-Christ, il se serait trouvé des hommes au jugement desquels elle aurait paru insuffisante. Les Juifs auraient mis en comparaison avec ses miracles ceux de Moïse, d'Elie, d'Elisée et de tant de prophètes qui avaient honoré leur pays; et, quoique bien inférieurs à ceux de Jésus-

Christ, ils les auraient préférés dans leur aveugle prévention. Mais que répondront-ils, quand on leur dira que ces grands hommes ont, à la vérité, opéré des miracles éclatants pendant leur vie, mais qu'aucun d'eux ne s'est ressuscité lui-même après la mort; que c'est là le caractère incommunicable qui sert à distinguer des hommes qui n'agissaient que par la puissance de Dieu, de celui qui faisait tout par sa propre puissance?

Nous lisons dans une compilation très-respectée parmi les Juifs que Jésus-Christ a opéré ses miracles par l'invocation du nom ineffable de Dieu, qu'il avait trouvée dans le temple, par sa véritable prononciation inconnue depuis des siècles. Recueillons une partie de cet aven. Il est donc vrai que Jésus-Christ a fait des miracles, les descendants de ses bourreaux le reconnaissent eux-mêmes; il est donc vrai que Jésus-Christ a fait des miracles, les descendants de ses bourreaux le reconnaissent eux-mêmes; il est donc vrai que ses miracles ne sont pas l'ouvrage de Beelzébul, comme les pharisiens le reprochaient au Sauveur. Mais comment se fait-il que Jésus ait pu se servir du nom de Jéhovah, après sa mort, pour se ressusciter? La vertu de ce nom sacré, suspendue quelques instants pendant sa passion, aurait-elle franchi les barrières du tombeau, pour en retirer Jésus-Christ, et briser les liens de la mort? Ah! s'il en est ainsi, rendons grâce à Dieu dans l'assemblée des saints, de ce qu'il a exalté son Fils unique, et lui a donné un nom au-dessus de tout nom. (Philip., II, 9.)

Les gentils n'auraient pas manqué de nous opposer les prestiges d'un Vespasien, d'un Apollonius de Thyane et de quelques imposteurs qui se sont joués de la crédulité des peuples, ou qu'on a préconisés tout exprès pour donner un contrepoids aux miracles de Jésus-Christ. Mais c'est ici l'écueil inévitable contre lequel ils viennent se briser impitoyablement, la Résurrection. Les prestiges du démon finissent avec la vie de celui qui en a été l'instrument. Tout l'art des enchanteurs s'enveloppe avec eux dans l'abîme, et il est inouï qu'aucun d'eux soit sorti de la poussière du tombeau par la vertu de l'art qui avait fait sa fortune ou sa réputation. Si donc il est prouvé que Jésus-Christ a fait usage de sa puissance après sa mort, il est prouvé qu'il est Dieu, puisque sa résurrection n'a pas de modèle dans l'antiquité, ni d'imitation dans la suite des temps; puisqu'il a su se rendre le maître et faire un miracle que la puissance ennemie ne pût imiter; puisque le démon, si habile à contrefaire les œuvres de Dieu, a échoué cette fois et a laissé à Jésus-Christ le caractère distinctif de la divinité; puisque l'Homme-Dieu seul a eu le pouvoir de quitter son âme et de la reprendre à son gré. Il n'est pas douteux que le Sauveur lui-même n'ait voulu attacher au miracle de sa résurrection la grande preuve de sa divinité. Quoiqu'il renvoie les Juifs à ses œuvres; quoiqu'il fasse dire à Jean-Baptiste qu'il reconnaîtra que celui qui doit venir

est venu, à des traits sous lesquels Isaïe le représente, néanmoins, il répond aux pharisiens qui lui demandaient un signe : *Cette génération perverse n'en aura pas d'autre que celui de Jonas. Comme ce prophète passa trois jours et trois nuits dans les entrailles d'un monstre marin et en sortit le troisième jour, de même le Fils de l'homme demeurera trois jours et trois nuits dans le sépulcre, et il ressuscitera le troisième jour.* (Matth., XII, 39, 40)

Ce n'est pas la seule occasion où Jésus-Christ ait donné le miracle de sa résurrection comme le signe de l'autorité en vertu de laquelle il faisait toutes choses. Quand les pharisiens, surpris qu'il chassât du temple les marchands qui en déshonoraient la sainteté par un trafic scandaleux, lui demandèrent de quel droit il exerçait un pareil ministère, quelle fut sa réponse ? *Détruisez ce temple, et dans trois jours je le rebâtirai.* (Joan., II, 19), voulant parler de son corps, vrai temple de la divinité, qu'il devait reprendre le troisième jour. Si donc Jésus-Christ donne ses œuvres pour marque qu'il est dans son Père et que son Père est dans lui, s'il invoque le témoignage de ses miracles en faveur de sa divinité, il ne prétend pas exclure le miracle de la résurrection. C'est même par ce miracle qu'il promet de confirmer tous les autres et d'en consommer la preuve.

Disons aussi à l'égard de sa réponse au message de Jean-Baptiste, que, si le Sauveur le fait souvenir de la prophétie d'Isaïe qui s'accomplit en sa personne, c'est qu'il fallait au précurseur un signe actuel, autre que celui de la résurrection dont il ne devait pas être le témoin. Mais ce miracle des miracles, comme l'appelle Bossuet, n'en demeure pas moins le signe distinctif de la divinité de Jésus-Christ et celui dont il parlait plus volontiers, soit à ses disciples en particulier, soit aux Juifs assemblés, toutes les fois qu'ils le sommaient de montrer les pouvoirs en vertu desquels il se disait Fils de Dieu.

3^e La résurrection de Jésus-Christ est l'article essentiel de la prédication des apôtres et le fondement de leur mission; ils n'ont pas plutôt reçu le Saint-Esprit qu'ils s'empressent d'en rendre témoignage. Pierre qui, quelques jours auparavant, avait affligé le cœur de son bon Maître par sa défection; Pierre, changé tout à coup en un nouvel homme, paraît au milieu d'une nombreuse assemblée et fait entendre ces paroles : *O Israélites, écoutez tous ce que je vais dire : Vous savez vous-mêmes que Dieu a rendu illustre parmi vous Jésus de Nazareth; que vous l'ayant livré, selon son conseil déterminé et sa divine prescience, vous l'avez pris et vous l'avez fait mourir en l'attachant à la croix par la main des méchants. Mais Dieu l'a ressuscité et l'a délié des douleurs de la mort, par laquelle il n'était pas possible qu'il fût tenu.* (Act., II, 22 et seqq.)

Voilà la première prédication des apôtres, et elle est le premier témoignage qu'ils ren-

dent de la résurrection de Jésus-Christ. Tous leurs discours porteront désormais sur cette base inébranlable. Ils ne parleront jamais des humiliations de l'Homme-Dieu, sans ajouter aussitôt qu'il est ressuscité et qu'ils en sont les témoins. Écoutons-les dans la Judée, suivons-les dans leurs courses; partout ils annoncent à haute voix que le Crucifié est sorti du tombeau et qu'il a rompu les liens de la mort. Dans le portique de Salomon, Pierre, l'intrépide Pierre, ne craint pas de dire à la multitude étonnée de la guérison d'un homme perclus dès sa naissance : *Vous avez tué celui qui est le chef de la vie, mais Dieu l'a ressuscité.* (Act., III, 15.) Devant les anciens d'Israël, Pierre encore publie cette importante vérité, pour établir son innocence et confondre l'iniquité de ses juges. S'agit-il de nommer un successeur au perfide Judas, c'est parmi ceux qui ont été les compagnons de Jésus-Christ pendant sa vie et les témoins de sa résurrection que les apôtres choisissent, afin, dit saint Jean Chrysostome, qu'il s'attirât plus de confiance, qu'il fût plus en état de rendre témoignage, en ne certifiant que ce qu'il avait vu lui-même. S'agit-il de rendre raison de leur conduite, ils produisent avec assurance l'autorité de Jésus-Christ ressuscité. C'est au nom de Jésus-Christ ressuscité qu'ils font des prodiges plus grands encore que les siens. C'est au nom de Jésus-Christ ressuscité qu'ils appellent les idolâtres à la connaissance du vrai Dieu.

Que l'on jette maintenant les yeux sur les Epîtres de saint Paul, et on y verra des preuves incontestables, des preuves convaincantes de l'importance qu'il attachait à la résurrection de Jésus-Christ, pour l'avancement de l'Evangile. Jamais ce profond génie ne raisonne avec plus de vigueur, que lorsqu'il veut démontrer que tout l'édifice de la religion repose sur ce fondement, que toutes les vérités de la foi ont un rapport nécessaire avec cette vérité; que toutes les peines qu'il se donne ne sont raisonnables qu'autant que cet article est assuré; que l'homme n'a d'espérance que par la résurrection de Jésus-Christ; que tout se borne au temps présent, si Jésus-Christ n'est pas ressuscité. Tantôt il écrit aux Corinthiens pour leur rappeler qu'il leur a d'abord enseigné, qu'il leur a principalement enseigné que Jésus-Christ est ressuscité le troisième jour, selon les Ecritures. Tantôt il recommande avec instance à son cher Timothée, qui a reçu de lui de si belles instructions, de ne pas perdre de vue la résurrection de Jésus-Christ; et par ce moyen, dit saint Jean Chrysostome, il raffermait la foi de son disciple, il ranime son espérance, il excite son amour et lui fournit des armes pour vaincre les ennemis de la religion. L'Apôtre revient sans cesse à cette article, tant il en reconnaît la puissance, tant il en attend d'efficacité. C'est pour lui un glaive spirituel, qui tranche toute difficulté. N'en soyons pas surpris. La résurrection de Jésus-Christ est une preuve de fait, à la portée des plus

ignorants et qui ne redoute pas la discussion des savants ; qui possède le double avantage de la précision et de la clarté ; qui réduit toute la controverse de la religion à un point unique.

4^e La résurrection de Jésus-Christ est la preuve par excellence, employée par les apologistes de la révélation et celle qui, de l'aveu même des incrédules, peut faire le plus d'impression sur les esprits de toute trempe. Dieu a permis que le christianisme fût attaqué dans toutes ses parties et dans tous les temps, pour en faire mieux sentir l'admirable économie et la solidité. Il a voulu montrer que son ouvrage n'est pas comme celui de l'homme, fragile et périssable, mais qu'il est immortel et permanent ; que sa vérité triomphe de tous les combats, de tous les assauts qu'on lui livre, et que les portes de l'enfer ne peuvent prévaloir contre lui. Aux ennemis de ses dogmes il a opposé de zélés défenseurs, qu'il a éclairés de son esprit et remplis de sa force. L'arme principale qu'il leur a mise en main pour terrasser l'impie, c'est l'argument invincible de la résurrection de Jésus-Christ.

L'austère et savant Tertullien n'a garde de le négliger dans son *Apologétique*, pour faire respecter aux idolâtres la sainteté de notre religion et justifier les chrétiens de ce qu'ils adoraient Jésus-Christ comme Dieu. Il s'attache, avec sa concision ordinaire, à mettre ce fait à l'abri de tout soupçon et à faire ressortir les circonstances qui le constatent. Dans le dessein de Dieu, dit saint Jean Chrysostome, la résurrection de Jésus-Christ ayant été donnée pour être le signe de sa filiation divine, c'est elle qui devait mettre le sceau à tous les miracles et en consommer la preuve. De là dépendait la foi de tout le reste. Le miracle, dit saint Augustin, n'est-il pas pour les créatures intelligentes le langage inimitable de la Divinité ? Le plus grand de tous les miracles n'est-ce pas la résurrection d'un mort ? Mais entre toutes les résurrections, la plus miraculeuse n'est-ce pas de se rendre la vie à soi-même et de se ressusciter par sa propre puissance ? Or c'est là ce qu'a fait Jésus-Christ. Il a donc abondamment prouvé que Dieu était pour lui, qu'il était Dieu lui-même. Je ne finirais pas si je voulais rapporter là-dessus tout ce que les apologistes du christianisme ont trouvé dans ce miracle de redoutable et de foudroyant contre ses adversaires, d'avantageux et de consolant pour ses amis. Je dirai seulement que l'Eglise l'a jugé si essentiel, qu'elle s'est contentée durant longtemps de n'exiger que la croyance de cet article de ceux qui se présentaient pour recevoir le baptême, et qu'elle a consacré au repos le jour de la résurrection, de préférence à tout autre, tant elle en chérit la mémoire.

Avant de terminer sur ce sujet, je me sens pressé du besoin d'insister sur un fait que j'ai avancé. Les incrédules eux-mêmes, ai-je dit, ont reconnu que la certitude de la résurrection de Jésus-Christ emporte avec elle la certitude de la divinité

de sa mission. Eh bien ! c'est l'aveu formel d'un fameux athée des siècles derniers, dont le nom souillerait mes lèvres et profanerait ce temple, la demeure du Très-Haut, dont il osa rejeter l'existence. Bien plus : la conduite des Juifs après la mort de Jésus-Christ, les précautions qu'ils prirent pour empêcher que son corps disparût du tombeau, les efforts qu'ils firent pour étouffer le bruit de sa résurrection, disent encore plus fortement que leur déclaration devant Pilate, combien ils redoutaient que ce miracle ne portât le dernier coup à leur autorité ébranlée et ne relevât le crédit de Jésus de Nazareth.

Mais plus ce point est important, plus il mériterait d'être solidement traité, et cependant je ne puis que l'effleurer dans ma seconde partie.

SECOND POINT

Bien que Dieu nous défende de soumettre à l'examen de notre raison le fond de la révélation, il ne nous défend pas néanmoins d'en examiner les titres primitifs ; il veut même que nous cherchions à fortifier notre croyance par tous les motifs possibles de crédibilité, et c'est pour cela qu'il a donné à la résurrection de Jésus-Christ tous les degrés de certitude que nous pouvons désirer. Je vais les indiquer sommairement et sans art, à mesure qu'ils se présenteront à mon esprit. 1^o Le corps de Jésus-Christ a été mis dans un tombeau par Joseph d'Arimathie et par d'autres disciples, en présence des saintes femmes qui lui étaient attachées, et la Synagogue s'est assurée qu'il y était encore quand elle a fait apposer les sceaux sur la porte et placer les gardes autour pour en défendre l'entrée ; c'est un fait incontestable. Le corps de Jésus-Christ ne s'est pas trouvé dans le tombeau le troisième jour après qu'il y avait été mis ; c'est encore un fait incontestable. Il ne s'y est pas trouvé ou parce qu'il a été enlevé ou parce qu'il est ressuscité : il n'y a point de milieu entre ces deux assertions.

Si le corps de Jésus-Christ a été enlevé, il ne peut l'avoir été que par les Juifs ou par ses disciples. S'il a été enlevé par les Juifs, pourquoi, lorsque le bruit de sa résurrection s'est répandu, ne l'ont-ils pas fait cesser en produisant ce corps à la face de tout le monde ? Auraient-ils voulu contribuer à la gloire de Jésus-Christ en accréditant un bruit qui lui était si favorable ? Pourquoi ont-ils payé des soldats préposés à la garde du tombeau, pour déposer que pendant qu'ils dormaient, les disciples étaient venus la nuit pour enlever leur maître ? N'était-il pas plus simple d'obvier à tout en se servant d'un moyen qui ne pouvait manquer ? Pourquoi la Synagogue a-t-elle persécuté les apôtres pour un crime imaginaire dont elle savait bien qu'ils n'étaient pas coupables ? Mais c'est trop pour arriver à la réfutation d'une absurdité palpable... Si les disciples ont enlevé le corps de Jésus-Christ, ils l'ont fait, ou pour

posséder ce précieux trésor et l'arracher à la profanation, ou par l'espérance qu'il ressusciterait un jour. Dans la première hypothèse, ils n'avaient que faire de se donner tant de peine pour s'emparer du corps de Jésus-Christ, puisqu'il était placé dans le tombeau d'un des leurs. Dans la seconde hypothèse, on trouverait dans leurs propres écrits des traces que les apôtres auraient eu l'espérance de voir ressusciter Jésus-Christ. Mais ils font entendre tout le contraire, ils le déclarent formellement : ils ne savaient pas encore ce qui est dit dans l'Écriture, qu'il fallait que le Christ ressuscitât d'entre les morts. Ils n'avaient rien compris à ce que leur avait répété si souvent le Sauveur du monde qu'il ressusciterait le troisième jour.

Accordons toutefois que les apôtres aient eu cette espérance. Qui leur fournira des moyens pour enlever le corps de Jésus-Christ, à eux, sans ressource, sans expédient, sans fortune ? Auront-ils le courage de tenter l'entreprise et de s'exposer à une mort certaine, pour un succès incertain ? Parviendront-ils à corrompre les gardes ou à les forcer ? seront-ils assez habiles, assez heureux pour tromper la haine et l'intérêt réunis, pour venir à bout de leurs desseins, sans être aperçus ? O les plus stupides de tous les hommes, s'écrie saint Jean Chrysostome, dites-nous comment il s'est pu faire que les disciples, qui tremblaient à la voix d'une servante, aient eu tout à coup assez d'audace pour affronter des guerriers armés ? Comment ils ont brisé le sceau, ôté la pierre, enlevé le corps de Jésus-Christ, à la face des Romains et des Juifs, également intéressés à empêcher ce forfait ? Les gardes étaient endormis, dites-vous ; mais s'ils dormaient, reprend le saint docteur et saint Augustin après lui, comment le voient-ils enlever ? comment déposent-ils qu'il a été enlevé ? Reste donc que Jésus-Christ soit ressuscité, si son corps n'a pas été enlevé ; c'est la conséquence qui en résulte. Ce n'est pas cependant la preuve la plus forte.

La résurrection de Jésus-Christ est fondée sur des preuves de fait, bien positives et bien établies, qui mettent un homme impartial dans l'obligation d'y reconnaître une entière certitude. Les témoins de la résurrection de Jésus-Christ ont vu, entendu, touché le Sauveur ressuscité. Nous attestons, dit l'apôtre saint Jean, ce que nos yeux ont vu, ce que nos oreilles ont entendu, ce que nos mains ont touché du Verbe de vie. Un témoin oculaire fut toujours d'un grand poids devant les tribunaux de la terre ; si d'ailleurs il a toutes les qualités requises, son témoignage est irrécusable. Or les apôtres ont vu Jésus-Christ ressuscité : *Quod vidimus*. Tous l'ont vu à diverses reprises, en diverses circonstances, familièrement et assez longtemps. Tous ont été spectateurs de plusieurs actions qui sont d'un homme vivant, et qui ne convenaient qu'à celui qui

les avait appelés pour les instruire des mystères du royaume des cieux.

Le témoignage de l'ouïe ne peut qu'ajouter à la force du témoignage de la vue. Or les apôtres ont entendu Jésus-Christ ressuscité : *Quod audivimus* ; ils ont tous reconnu cette voix divine qui les avait formés à la vertu ; ils ont recueilli de sa bouche ces instructions précieuses qui devaient les fortifier dans la foi, leur inspirer le courage d'annoncer à toutes les nations l'Évangile de la nouvelle alliance. Ils ont reçu les ordres nécessaires pour la formation et le gouvernement de l'Eglise ; l'engagement d'une assistance spéciale jusqu'à la consommation des siècles ; la promesse d'un consolateur : le don des miracles ; la défense de sortir de la Judée, jusqu'à ce qu'ils fussent revêtus de la force d'en haut. Observez maintenant que les apôtres, étant retournés à Jérusalem, pour attendre l'accomplissement des promesses, y reçurent le don miraculeux du Saint-Esprit, que depuis ils ont prêché partout, le Seigneur coopérant avec eux et confirmant sa parole par les miracles qui l'accompagnaient. Ce sont ces suites de la résurrection et des apparitions de Jésus-Christ à ses apôtres, pendant quarante jours, qui en assurent la vérité, et donnent à ces faits un degré d'évidence qui ne peut être surpassé.

Pour surcroît de certitude les apôtres ont pu toucher Jésus-Christ ressuscité ; il se soumit à cette épreuve, et saint Jean nous insinue que tous en ont profité : *Quod manus nostræ contrectaverunt de Verbo vitæ*. (1 Joan., 1, 1.) Du moins est-il certain que les saintes femmes répandirent des parfums sur sa personne et embrassèrent ses genoux ; que Thomas, un des douze, persista à mettre ses mains dans les cicatrices de ses plaies, pour mieux s'assurer que celui qui leur apparaissait sous la figure de Jésus n'était pas un fantôme qui leur fit illusion, ni tout autre homme qui eût avec Jésus des traits de ressemblance, mais Jésus lui-même ressuscité d'entre les morts.

Que les adversaires du christianisme nous reprochent maintenant qu'il n'est pas bien constaté que ce soit Jésus-Christ qui a été vu, entendu, touché, que le fait de la résurrection n'est pas bien certain, nous leur répondrons avec assurance, que l'identité de Jésus-Christ après sa résurrection est mieux constatée qu'aucun fait qu'il soit possible d'imaginer. Nous leur répondrons qu'ils ne peuvent s'empêcher de rejeter toute espèce de témoignage, ce qui les plongerait dans le scepticisme le plus extravagant, le plus dangereux, ou qu'ils sont forcés de convenir que les apôtres se sont assurés pleinement de la vérité de la résurrection, qu'ils en ont eu une certitude à l'abri de tout soupçon ; qu'ils nous l'ont transmise à nous dans les écrits qu'ils ont laissés et par une tradition recueillie avec soin, conservée sans interruption d'âge en âge dans l'Eglise catholique. Ce n'est point ici le lieu ou le moment d'entreprendre

une dissertation sur l'authenticité et l'intégrité du Nouveau Testament. Pour couper court à toute discussion, je vous rappellerai seulement les expressions d'un des chefs du parti philosophique : *Les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont au fond moins attestés que ceux de Jésus-Christ.*

Il serait injuste d'accuser les apôtres d'avoir voulu tromper. Hélas ! Quel intérêt avaient-ils à tromper ? Quel motif aurait pu les porter à tromper ? Quoi ! la soif des richesses ? le désir de la gloire ? les aises de la vie ? Mais les apôtres nous ont appris à mépriser tout ce qui passe, et ils l'ont eux-mêmes méprisé. Ils ont donné le précepte et l'exemple, en s'attachant à Jésus-Christ ; ils abandonnèrent tout ce qu'ils possédaient, ils partirent pauvres de la Judée, ils furent réduits à subvenir à leur subsistance par le travail des mains, ou à recevoir de la charité des fidèles de quoi apaiser leurs plus pressants besoins ; ils furent toujours le rebut et l'anathème de tous, persécutés, traînés devant des tribunaux iniques, condamnés aux plus affreux tourments qu'ils endurent pour l'amour de Jésus-Christ ; telle fut leur destinée sur la terre, et, loin de conjurer l'orage qui grondait sur leur tête, ils continuèrent d'attester la résurrection de Jésus-Christ. Ils scellèrent leur attestation de leur propre sang. On a beau fouiller dans les archives du genre humain, pour découvrir des fanatiques qui aient expiré dans les tourments pour une fausseté. On y découvrira peut-être des hommes qui se sont sacrifiés pour des opinions insensées, pour des systèmes erronés, mais on n'en trouvera aucun qui ait donné sa vie pour attester comme vrai des faits supposés. On y trouvera des hommes qui ont souffert la mort pour des erreurs qu'ils regardaient comme des vérités, mais on n'en verra point qui l'aient endurée pour ce qu'ils savaient être des mensonges. Ainsi demeure immuable ce principe d'éternelle raison, qu'il faut croire à des témoins qui se font égorger.

Il serait absurde de dire que les apôtres aient cherché à en imposer sur un fait d'une si haute importance. Ils l'ont annoncé publiquement, dans le lieu même où tout s'était passé, sous les yeux de ceux qui avaient condamné Jésus-Christ ou qui avaient poursuivi sa condamnation ; dans le temps où ses juges vivants auraient pu crier à l'imposture, si réellement ils en avaient imposé. Qu'on pèse bien toutes ces circonstances. Les apôtres n'attendent pas, pour publier la résurrection de Jésus-Christ, que ses ennemis ne soient plus ; que le souvenir de sa personne soit effacé, ou que l'on ait oublié l'histoire de sa mort. Tout était encore récent. On ne parlait presque pas d'autre chose. Ils ne choisissent pas des endroits isolés, c'est le théâtre même de l'événement. Ils saisissent l'époque où la ville de Jérusalem regorge de Juifs et de prosélytes établis dans toutes les parties du monde. Ils font retentir les places publiques de cette

grande nouvelle. Ils rassemblent autour d'eux la multitude étonnée, ils l'ébranlent par la force de leur prédication, ils achèvent la conviction par leurs miracles, ils pénètrent dans le temple, ils montent sur les toits, et partout ils se disent les témoins de la résurrection de ce Jésus qu'on avait fait mourir. Ils n'affectent pas de paraître fermes et confiants, seulement devant le vulgaire comme plus facile à séduire ; ils portent cette fermeté, cette confiance devant les chefs de la religion et de l'Etat ; et personne ne s'avise de leur fermer la bouche, en les convainquant de fourberie, et d'étouffer leur religion naissante par la démonstration de leur imposture. Le sanhédrin leur défend, il est vrai, de prêcher davantage au nom de Jésus-Christ, et d'après la désobéissance de deux d'entre eux, il leur fait infliger la peine du fouet. Mais cette conduite du sanhédrin est une marque de son impuissance ; s'il avait eu en main de plus sûr moyen de les empêcher de parler, aurait-il employé les armes ordinaires de la faiblesse ? la persécution.

On ne peut soupçonner les apôtres d'avoir été des enthousiastes et des factieux. La simplicité avec laquelle ils prêchent l'Evangile, la naïveté de leurs récits, l'air de bonne foi et de candeur qu'ils portent dans les fonctions de leur ministère, doivent les mettre à l'abri de cet injurieux soupçon. Oui, le ton qu'ils gardent constamment est bien éloigné de l'enthousiasme et de l'esprit de faction. La plus noble simplicité n'a pas d'autre langage. La vertu ne s'exprime pas autrement. Ils invectivent contre les vices avec vigueur, mais sans ostentation et sans faste ; ils ne dissimulent pas leurs propres fautes. Ils rendent compte de l'acharnement de leurs ennemis, sans manquer à la charité, sans fiel, sans emportement ; ils produisent leur défense, mais avec un sang-froid imperturbable, dont Jésus-Christ leur avait si bien donné l'exemple. Ils ne louent jamais leur divin Maître ; ils racontent tout simplement ses actions ; ils ne tirent pas vanité de leurs travaux, tout ce qu'ils font, c'est de rendre grâce à Dieu, quand ils ont été trouvés dignes de souffrir quelque chose pour le nom de Jésus-Christ ; mais on n'aperçoit point en eux cet engouement tout humain qui tient de la vivacité des passions et de l'imperfection de notre nature. C'est une conviction intime, qui guide leurs pas, qui règle leurs démarches, qui dicte leur témoignage. Disons mieux, c'est l'Esprit-Saint lui-même qui rend témoignage par leur bouche et qui l'autorise par leurs œuvres.

On ne peut pas davantage soupçonner les apôtres d'avoir été trop crédules. Non, ce n'est pas là l'idée qu'ils nous donnent de leur caractère dans leurs divins écrits. Jésus-Christ, pendant sa vie mortelle, leur a reproché bien des fois leur incrédule et la peine qu'ils avaient de se soumettre à sa doctrine. Gens grossiers et intraitables, ils étaient entêtés des préjugés judaïques sur

la personne du Messie. Ils rougissaient de se voir rangés sous la discipline de Jésus de Nazareth. Il est faux qu'ils se soient relâchés sur ce point et qu'ils aient cru trop légèrement la résurrection de Jésus-Christ. Les témoignages des saintes femmes qui l'ont vu, qui ont embrassé ses genoux, qui leur annoncent de sa part une entrevue dans la Galilée, n'est d'aucun poids pour eux. Ils n'écourent pas davantage les disciples d'Emmaüs, qui ont voyagé quelque temps avec lui, qui ont eu avec lui d'assez longs entretiens, qui l'ont reconnu à la fraction du pain. Pierre lui-même ne peut s'attirer leur confiance. Il faut que Jésus-Christ leur apparaisse à tous pour les convaincre; il faut que Jésus-Christ se manifeste d'une manière si visible, qu'aucun d'eux ne puisse désormais élever le plus petit doute, le plus petit nuage sur la certitude d'un fait si avéré; il faut qu'il leur explique les prophéties et leur en découvre le sens, et, le dirai-je ? leur grossière incrédulité ne peut se laisser fléchir; Jésus-Christ leur en fait des reproches, et ils y persistent en partie, ils ne cèdent qu'à la force de l'évidence et quand il est impossible de résister.

Qu'on vienne maintenant nous faire valoir la crédulité des apôtres pour infirmer leur témoignage et se dispenser d'y souscrire. Jamais, non, jamais les ennemis les plus acharnés de Jésus-Christ n'eussent pu tenir contre la force et le nombre des preuves qui les trouvèrent inébranlables dans leur résistance. On sent bien que je pourrais pousser plus loin mes réflexions : la crainte de devenir ennuyeux ne me le permet pas, je me contenterai de rapporter trois difficultés des incrédules contre la résurrection de Jésus-Christ. Je choisis les plus spécieuses. La résurrection de Jésus-Christ, disent-ils, est un miracle au-dessus de la portée des hommes et qui ne saurait être prouvé par aucun témoignage humain. Je conviens sans peine que la résurrection de Jésus-Christ est un miracle que la puissance humaine ne pouvait opérer; mais je ne conviens pas qu'elle ne puisse être constatée de la même manière que tous les autres faits; et de quoi s'agit-il ? de savoir si Jésus-Christ est réellement mort, si son corps a été enseveli dans un sépulcre, si le corps ne s'y est point trouvé, enfin si ce divin Sauveur a apparu vivant à ses apôtres. Dans tout cela il n'y a rien qui surpasse la capacité d'un homme et qui ne puisse tomber sous les sens. Jésus-Christ ressuscité était tout aussi bien un objet des sens, et pouvait donner d'aussi bonnes preuves qu'il vivait, qu'aucun autre homme du monde, que lui-même avant sa mort. Ainsi, la résurrection de Jésus-Christ doit être considérée comme un fait à prouver par le témoignage et une de ces choses dont on peut le plus facilement s'assurer. Elle ne demandait d'autre habileté, d'autre capacité dans les apôtres, sinon qu'ils sussent distinguer un homme mort d'avec un homme vivant, et qui oserait leur refuser cette ha-

bileté, cette capacité ?... De l'impossibilité de constater le miracle de la résurrection de Jésus-Christ, les incrédules vont nous passer à l'impossibilité du miracle en lui-même. Les insensés ! qui ôtent à Dieu sa puissance et le droit de faire des exceptions à ses propres lois !...

Écoutez-les encore un moment. Si Jésus-Christ avait apparu à la nation entière des Juifs, il aurait rendu sa résurrection authentique, incontestable, et eux-mêmes ne feraient aucune difficulté de l'admettre. N'en croyez rien ; ce sont les mêmes hommes qui regardent la résurrection des morts comme impossible à Dieu. Ce sont les mêmes hommes qui nous exagèrent sans cesse la crédulité du genre humain et son penchant à la superstition. Ce sont les mêmes hommes qui couvrent Israël du plus profond mépris, qui écrivent avec tant d'âpreté et d'amertume que la nation juive a toujours été ensevelie dans le plus furieux fanatisme. Ce sont les mêmes hommes qui voudraient examiner après la déposition d'une ville entière, d'un empire, de l'univers. Ce sont les mêmes hommes qui révoquent en doute la certitude du témoignage des sens. Comptez après cela sur leur bonne foi. Fiez-vous à ce qu'ils vous disent. Jésus-Christ a voulu que sa résurrection fût suffisamment constatée, pour être crue par des esprits raisonnables et sans préjugés ; mais il n'a pas voulu contenter les prétentions de quelques esprits orgueilleux, qui osent exiger que Dieu sorte de son secret tout exprès pour se manifester à eux et leur découvrir la vérité. Il aurait pu sans doute se montrer en public, s'il l'avait voulu, et donner à sa résurrection un plus grand éclat. Mais cet appareil eût été inutile. Le fait est prouvé, constaté par un nombre suffisant de témoins. Ces témoins sont dignes de foi. Ils sont autorisés par des miracles et ces miracles ont été vus par les Juifs et les gentils. Qu'est-il besoin d'en produire un plus grand nombre et de fournir une surabondance de preuves ? La justice de Dieu n'y est pas tenue, et sa sagesse s'y oppose. D'ailleurs, quand même Jésus-Christ se serait montré aux Juifs assemblés, les incrédules ne se rendraient pas encore. Ils demanderaient qu'il se fût montré dans la capitale du monde, à Tibère, au sénat romain, que sais-je, peut-être à tous les hommes de tous les pays et de tous les siècles ? Tant il est vrai que quand on est une fois sorti des bornes et qu'on prend la liberté de prescrire à Dieu ce qu'il doit faire, on est capable de tout oser ; il n'est plus rien qui puisse arrêter.

Heureux, dit le Seigneur, heureux ceux qui n'ont pas vu et qui captivent leur intelligence sous le joug de la foi ! Ce n'est point plaire à Dieu que de croire légèrement et sans motifs, mais c'est certainement lui déplaire que de ne pas se rendre à une autorité raisonnable, à une lumière suffisante, à un témoignage irréfutable. Qu'on est à plaindre, quand on est venu à ce point qu'on ne peut se tranquilliser l'es-

prit qu'à force de s'étourdir sur les raisons qu'on aurait de n'être point tranquille ! Il me semble voir un homme dans l'ivresse, qui dort profondément sur le bord d'un précipice, et qui n'y dort avec tant de sécurité, que parce qu'il a perdu toute connaissance du danger où il se trouve. Qu'on est à plaindre quand on ferme les yeux pour ne pas voir, quand on les refuse à la clarté d'un miracle, qui est la voix de Jésus-Christ, l'esprit de Jésus-Christ, la puissance de Jésus-Christ ! Qu'on est à plaindre de s'opiniâtrer dans l'erreur, d'y demeurer insensible aux preuves éclatantes de la résurrection de Jésus-Christ, qui ont converti les savants et les ignorants, les césars et les peuples, les riches et les pauvres, et qui ont changé la face du monde.

Puisse la bonté de Dieu nous préserver de ce malheur ! Puisse sa grâce toute-puissante conserver en nous le précieux dépôt de la foi ! Puisse sa miséricorde, moins attentive à l'abus que nous faisons de ses dons, qu'au sang de Jésus-Christ qui coule dans nos veines, nous continuer ses inestimables faveurs, nous pénétrer de respect pour les vérités qu'il nous a révélées, nous faire goûter les preuves qui en constatent la divinité, et nous conduire par l'amour et la pratique du bien à l'immortalité dont Jésus-Christ ressuscité est le gage et le modèle. Amen.

SERMON XXVII.

POUR LA FÊTE DE L'ASSOMPTION.

Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol, terribilis ut castrorum acies ordinata. (Cant., VI, 9.)

Quelle est celle qui s'avance comme l'aube du jour lorsqu'elle se lève, belle comme la lune, brillante comme le soleil, imposante comme une armée rangée en bataille.

S'il est vrai, comme on n'en peut douter, que les bienheureux qui composent la cour céleste ; s'il est vrai que les anges qui assistent devant le trône de Jéhovah, prennent part au triomphe de l'homme lorsque, dégagé des liens de la mort, il s'élance dans les régions éternelles pour se mettre en possession de la gloire qu'il tient tout à la fois et de la munificence de Dieu et des mérites de Jésus-Christ et de ses bonnes œuvres, quel dut être le ravissement des habitants de la sainte Sion en voyant Marie s'élever du désert pleine de délices, mollement appuyée sur son bien-aimé ? Ici ce n'est point un de ces faibles athlètes qui a lutté longtemps et avec incertitude du succès contre les tentations ; qui, tour à tour, a suivi les attraites de la grâce et les attraites de la convoitise ; qui tantôt a contristé et tantôt consolé l'Eglise : c'est la femme forte, si renommée dans les Ecritures, dont les pieds n'ont jamais chancelé ; c'est l'épouse des cantiques qui n'a cessé de soupirer après son époux. Que dirai-je encore ? c'est celle qui mit au monde le Fils unique de Dieu et qui le nourrit de son lait....

O cieux, soyez dans la jubilation ; votre reine vient de prendre possession du trône

que votre roi immortel lui a préparé. Portes éternelles, ouvrez-vous, laissez un libre passage à Marie que ses vertus élèvent au plus haut des cieux. Esprits bienheureux, faites escorte à la Mère de Dieu, chantez son triomphe et sa gloire.

Mais qu'est-ce que j'ose entreprendre ? Convient-il à un misérable pécheur de décrire le triomphe de la plus sainte de toutes les créatures ? n'est-ce pas une témérité de vouloir raconter des merveilles si élevées ? Apôtre de Jésus-Christ, ne l'avez-vous pas dit, ce semble, plus particulièrement du bonheur de Marie ? L'œil n'a jamais vu, l'oreille n'a jamais entendu et l'esprit humain n'a jamais rien conçu qui puisse en approcher ? Cependant, mes frères, cette fête n'est pas uniquement pour la Jérusalem d'en haut, elle est aussi la fête de l'Eglise qui gémit ici-bas dans l'attente de sa délivrance. Quand l'Eternel, de ses mains toutes-puissantes, couronne la reine des cieux, il couronne en même temps la reine de la terre. Il nous est donc permis de célébrer son triomphe à notre manière et de mêler nos louanges aux louanges des saints. C'est même un devoir pour nous. Afin de remplir cet objet autant qu'il est en moi, je me propose de vous faire voir ce qu'est Marie en elle-même, premier point ; ce qu'est Marie à l'égard des hommes, second point.

PREMIER POINT.

Exposer, après tant d'autres, la doctrine de l'Eglise sur Marie sans condamner les opinions qu'elle tolère dans son sein ; louer cette femme extraordinaire qu'on ne doit point assimiler à Dieu dont elle tient ses privilèges, ni confondre avec le reste des créatures qu'elle laisse bien loin derrière elle ; démêler avec exactitude ce qu'on peut admettre ou rejeter sans danger dans le culte qui lui est dû ; c'est une entreprise bien délicate et une tâche bien difficile à remplir. J'en sens toute la difficulté. Animé néanmoins des plus pures intentions, conduit dans ce labyrinthe par le fil de l'Ecriture et de la tradition la plus constante, j'avance avec confiance dans ces détours tortueux, ne doutant pas que j'en trouve l'issue. Ne craignez point que les louanges que je donne à Marie tournent au préjudice de la gloire de Dieu. Non ; pourvu que je reconnaisse le souverain domaine de Dieu sur elle, pourvu que je laisse subsister l'intervalle immense qui sépare la créature de son Créateur, pourvu que je remonte à la source des grâces dont elle est remplie, plus j'élèverai Marie, plus j'élèverai en quelque sorte le Dieu qui l'a faite ce qu'elle est ; plus je célébrerai la singularité des prérogatives de Marie, plus il en rejouira de gloire sur ce Dieu qui les lui a communiquées ; plus enfin j'exalterai le trône de Marie dans les cieux, plus j'exalterai celui de l'Agneau aux pieds de qui Marie, comme tous les habitants de la céleste Jérusalem, fait hommage de sa couronne.

Ne craignez pas qu'un zèle indiscret me

fasse aller trop loin : non ; je ne veux accorder à Marie que ce que je ne peux justement lui refuser et son partage sera toujours assez grand, puisque je ne lui refuserai que ce que Dieu n'a pas voulu lui accorder. Et pourquoi serais-je plus libéral envers Marie que l'auteur de tout don excellent ? est-ce à moi qu'il a confié la distribution de ses grâces pour les dispenser à mon gré ? Pourquoi dirais-je de Marie ce que ne dit point la parole de Dieu, écrite ou non écrite ? Ai-je assisté aux conseils du Très-Haut ? ai-je pu surprendre sa pensée ? que sais-je autre chose que ce qu'il a révélé lui-même ? N'est-ce pas un crime égal, suivant Moïse dans le *Deutéronome*, d'ajouter ou de retrancher un seul mot à la révélation ? Que suis-je pour oser dépasser les bornes que nos pères ont sagement posées ? Cependant, quoique je circoncrive Marie, ou plutôt parce que je circonscrirai Marie dans le cercle de grandeur et de perfection que lui a tracé l'Éternel, il n'est personne qui n'entre dans les dispositions du chef des Hébreux à la vue du buisson ardent, et qui ne dise avec lui : *J'irai, je verrai et j'admirerai cette grande merveille.* (*Exod.*, III, 3.)

Quest-ce donc que Marie en elle-même ? le voici : 1^o Marie est pleine de grâces ; 2^o Marie est Mère de Dieu. Ces prérogatives ne sont-elles pas assez éminentes pour lui attirer le respect du ciel et l'admiration de la terre, pour la rendre digne des hommages des anges et des hommes ? En faut-il davantage pour orner le diadème d'honneur et de gloire dont elle est couronnée ?

1^o Je dis que Marie est pleine de grâces. De toute éternité elle fut l'objet des complaisances particulières du Très-Haut ; de toute éternité le Père l'a aimée d'un amour essentiellement libéral, essentiellement communicatif, essentiellement expansif. Souffrez ces expressions, elles sont de l'évêque de Meaux, et c'est par suite de cet amour qu'il répand sur elle l'abondance de ses grâces ; sa libéralité est telle, qu'il donne à Marie tout ce qu'il peut donner sans l'élever à la Divinité. C'est elle-même qui le reconnaît dans ce divin cantique où elle exprime, avec tant de noblesse et de reconnaissance, les bienfaits de son Dieu et ses merveilles à son égard : *Celui qui est tout-puissant a fait en moi de grandes choses.* (*Luc.*, I, 49.) Qu'est-ce donc qu'il a fait ? Il a déployé la force de son bras, il a usé de sa toute-puissance, il a mis en œuvre sa grandeur infinie, il a ouvert les trésors de sa miséricorde, qui s'étend de génération en génération, pour en doter Marie et l'enrichir de ses richesses.

Concevez ce que doit être une créature que Dieu se plaît à combler de ses faveurs, à remplir de ses dons ; contemplez cette lampe allumée à la lumière incréée du soleil de justice et qui ne s'éteint jamais, suivant la parole de saint Cyrille d'Alexandrie. Mais que dis-je, comment concevoir ce

qu'est Marie ? comment oser fixer ses regards sur Marie ? Celui-là, dit saint Pierre Chrysologue, ignore combien Dieu est grand, qui ose approfondir l'excellence et les perfections de cette vierge des vierges, qui est, en quelque sorte, l'abrégé de l'excellence et des perfections divines. Celui-là est un téméraire qui ne craint pas d'être opprimé par la gloire du Seigneur, en portant des yeux scrutateurs sur Marie, qui est la plus fidèle image de la Divinité.

Après que le Psalmiste a invité les enfants des hommes à glorifier le Seigneur dans tout ce qu'il a fait, il les invite à le glorifier dans ses saints, et dans le firmament de sa puissance. Que veut-il dire par là ? Sans doute Dieu est digne de louanges dans ses saints, parce que c'est en eux qu'il fait éclater ses merveilles et qu'il se montre vraiment Dieu ; mais n'en est-il pas un que David distingue de tous les autres, qu'il nomme le firmament de la puissance du Très-Haut, en qui brillent l'éclat de sa splendeur et le cachet de sa majesté ? Oui, c'est surtout en celui-là, c'est dans Marie, disent les Pères, que Dieu est admirable et qu'il mérite d'être loué. Tous les ouvrages de la grâce de Dieu sont parfaits, suivant l'Apôtre, mais il reste à Marie une prééminence de perfection qui est son apanage, sa dotation, et qui la place avec tant de distinction au-dessus des plus saintes créatures, par la dignité de son élection, qui lui assigne le premier rang au-dessus de tout ce qui n'est point Dieu.

Je vous salue, ô pleine de grâces : le Seigneur est avec vous d'une manière ineffable. (*Luc.*, I, 28.) Il y est comme un sage architecte pour préparer une demeure à son Verbe fait chair ; il y est par sa miséricorde, par son amour, par sa prédilection, pour y faire éclater son admirable influence ; il demeure en vous et vous demeurez en lui (*Joan.*, VI, 57) ; il vous a prédestinée avant tous les siècles pour être l'arche de sa sanctification, et cette nuée légère qui portera dans ses flancs celui qui est assis sur les chérubins. Je vous salue, ô pleine de grâces. Un grand nombre de vierges ont amassé des richesses immenses, mais vous les avez toutes surpassées : comme un lis qui est entre les épines, se fait remarquer par son éclatante blancheur, ainsi vous brillez entre les filles de Jacob. Vous avez été revêtue de force et de vertu. Dieu a réuni en vous tout ce qui est grâce de perfection, et qui se trouve partagé et limité dans les élus qu'il a formés. Vous êtes bénie par-dessus toutes les femmes, plus que toutes les femmes. Je vous salue, ô pleine de grâces. Vous êtes comme cette femme mystérieuse qui frappa les regards de l'Apôtre bien-aimé, dans sa vision extatique. Alors, dit-il, il parut un grand prodige dans les cieux : c'était une femme revêtue du soleil, qui avait la lune sous ses pieds, et sur la tête une couronne de douze étoiles. (*Apoc.*, XII, 1.) Je vous salue enfin, ô pleine de grâces. C'est vous que le prophète Isaïe a comparée à la montagne

sur laquelle le Seigneur devait bâtir son temple; c'est vous qui êtes cet olivier qui porte du fruit dans la maison du Seigneur; c'est vous que le fils de Sirach a vue comme le cèdre qui est la gloire du Liban, offrant une ombre tutélaire comme le platane qui, sur le bord des eaux courantes, étend ses branches au loin; entourée de ses nombreux rejetons, chargée de fleurs comme une vigne féconde, répandant partout, comme le baume de l'Yeuze, les parfums les plus exquis. En brûlant les plus suaves odeurs, c'est vous à qui l'Eglise applique par honneur ce qui appartient en propre à la Sagesse incréée et qu'elle se plaît à reconnaître sous ces types qui la figurent elle-même.

Marie est encore pleine de grâces, en ce que la bonté de Dieu l'a favorisée d'un privilège unique, en ce qu'elle a été préservée de tout péché dès le premier moment de son existence. Saint Augustin, en avouant à un de ses antagonistes, que les plus vertueux personnages de l'antiquité, que tous les patriarches ont été pécheurs, et par conséquent redevables à la justice divine, parce qu'il n'est aucune créature humaine qui se puisse dire exempte de péché, saint Augustin, dis-je, ajoute ces paroles remarquables : J'excepte la sainte Vierge Marie, dont je n'entends point du tout parler quand il s'agit du péché. C'est aussi la doctrine de saint Germain de Constantinople, qui enseigne que Marie ne s'est jamais souillée de la moindre tache du péché, et qu'elle surpasse tout ce que l'univers renferme de plus noble en innocence et en sainteté. Enfin, c'est la doctrine de saint Bernard et de l'Eglise entière qui invoque Marie sous le beau titre d'Immaculée. Ainsi Marie est le jardin fermé, parce qu'elle a autour d'elle l'Esprit de Dieu qui, comme un mur, l'environne et la met en sûreté; Marie est la fontaine, scellée du sceau royal de Salomon, parce que, dit saint Ambroise, la virginité est elle-même comme une source très-pure où sont imprimés les sceaux d'une intégrité inviolable, parce qu'on voit reluire l'image de Dieu dans le cristal de ses eaux, et que la simplicité d'un cœur pur est parfaitement unie à la pureté du corps. Que dire, à la vue de tant de merveilles, et comment ne pas s'écrier dans les sentiments de la plus respectueuse admiration, avec l'époux des Cantiques : *Vous êtes toute belle, ô la bien-aimée du souverain Roi! vous êtes toute belle, et il n'y a point de tache en vous!* (Cant., IV, 7.) Le souffle impur de l'antique serpent n'a pu pénétrer jusqu'à vous; le sang d'Adam qui coule dans vos veines n'y fait point circuler avec lui la corruption et le vice; les traits contagieux du monde, si funestes à nous tous, tant que nous sommes, vous trouvent invulnérable. Vous êtes toute remplie de beauté; vous n'avez ni souillure ni ride.

Où trouver quelqu'un qui ressemble à Marie? Hélas! l'enfant même d'un jour

n'est pas exempt d'iniquité. Les étoiles du firmament sont sans éclat aux yeux du Seigneur, suivant l'expression de Job. Où trouver quelqu'un qui puisse approcher de la pureté de Marie? *Si nous disons que nous sommes sans péché, nous nous séduisons nous-mêmes et la vérité de Dieu n'est point en nous* (1 Joan., I, 8) : paroles décisives qui constatent sans recours et d'une manière effrayante la dépravation de la masse totale du genre humain et son ensevelissement dans la mort du péché; mais qui relèvent d'autant plus le privilège de Marie sans péché. Quelle gloire est donc départie à la fille de Jessé! Elle voyage dans cette terre de malédiction sans contracter aucune dette; elle s'avance à travers les ruines de l'innocence humaine, sans y laisser le moindre débris; elle vogue sur le fleuve de la vie, et ne paye aucun tribut à la destinée commune. Ne nous arrêtons pas là. Je dis que Marie est pleine de grâces, non-seulement parce qu'elle a été exempte de tout péché depuis le premier moment de son existence, mais parce qu'elle a pratiqué pendant sa vie, dans le plus haut degré de perfection, l'héroïsme de toutes les vertus. Quel admirable cortège l'environne et rehausse ses attraits! Comme elle est belle dans ses atours! au dehors elle brille par ses vêtements émaillés de mille couleurs; mais toute la gloire de cette fille du grand Roi est dans son intérieur. (Psal. XLIV, 14.)

Quelle foi vive et animée! quelle confiance dans la grandeur du Tout-Puissant! Sara, qui en avait vu des marques si frappantes, semble douter que le Seigneur féconde sa vieillesse et lui fasse concevoir un fils au delà de l'âge ordinaire. Le sacrificeur Zacharie refuse de croire aux paroles de l'ange qui lui annonce que son épouse deviendra mère, et il demeure muet jusqu'au jour de leur accomplissement; mais Marie, Marie n'hésite pas un instant sur l'effet des promesses; seulement elle manifeste au messager du ciel le désir de se conserver sans tache dans l'enfantement de celui qui est appelé le Saint de Dieu; et aussitôt qu'elle en a reçu l'assurance, elle accède aux desseins du Très-Haut. La grandeur du miracle n'ébranle pas sa foi; elle sait qu'il n'est rien d'impossible à Dieu; heureuse, suivant la parole d'Elizabéth, d'avoir cru et de coopérer par sa foi à l'exécution des décrets éternels.

Quelle soumission! quelle obéissance à la loi du Seigneur! Que d'autres en citent d'autres preuves; pour moi, je ne veux que celle-ci : en parlant de la vie obscure et retirée de Jésus à Nazareth pendant ses trente premières années, saint Luc ajoute : Et il était soumis à Marie. Le Verbe de Dieu, qui n'est qu'un avec son Père, en volonté comme en nature, obéit à sa mère selon la chair. Qui ne voit que Marie doit être consommée en un avec Dieu, pour que le Fils de Dieu soit consommé en un avec elle. Oui! l'obéissance de Jésus à Marie démontre évidem-

ment l'obéissance de Marie à la loi du Seigneur.

Quelle parfaite humilité ! elle est l'âme de toute sa conduite. Mais laissons-la parler elle-même ; c'est de sa bouche que nous apprendrons les sentiments de son cœur : qui, mieux que Marie, peut être l'interprète de ses pensées ? Écoutons-la dans les transports qu'excitent en elle les salutations de sa cousine : *Le Seigneur m'a faite ce que je suis ; il a regardé le néant de sa servante ; et c'est pour cela que toutes les nations publieront mon bonheur. Le Tout-Puissant se fait un jeu de renverser les potentats de la terre et d'élever celui qui est humble et méprisé ; il comble de biens celui qui reconnaît sa misère, et il laisse au superbe la vanité de son cœur.* (Luc., I, 48, 52, 53.)

Quel profond recueillement ! Sans cesse elle est attentive à se dérober au tumulte du monde et des passions, et à s'ensevelir dans le silence et dans la retraite ; toujours avide de la parole de Dieu, elle la conserve avec soin dans le fond de son âme, pour en faire son aliment et sa propre substance.

O aimable candeur ! vénérable simplicité des mœurs antiques ! vous ornâtes cette Vierge immaculée de vos charmes les plus doux ! Qui n'admire cette pudeur virginale qui décore son front ? cette modestie angélique qui releva son mérite éminent ; ce détachement de tous les objets sensibles ; ce sacrifice perpétuel qu'elle offrit à Dieu, et d'elle-même, et de ce qu'elle avait de plus cher. Mais pourquoi m'arrêter plus longtemps à dénombrer les vertus de Marie ? n'est-il pas constant qu'elle les posséda toutes dans un degré supérieur, et qu'il est impossible d'exprimer ? Pourquoi vous entretenir plus longtemps des grâces dont Marie fut ornée, et qui lui ont servi comme de préparatif et d'escabeau pour arriver au trône sur lequel Dieu voulait la placer ? Je me hâte de vous parler de cette gloire étonnante qui lui était réservée, et de vous faire voir que le plus beau titre de Marie est le titre de Mère de Dieu ; que c'est de là qu'elle tire sa principale excellence : disons mieux, toute son excellence extérieure.

2^e Quelle incroyable grandeur ! quel excès d'élévation ! une créature est associée en quelque sorte à la génération du Fils unique de Dieu. Dès l'origine des choses le Père destine son Fils aux hommes par le moyen de Marie ; mais si son amour infini le porte à accorder au genre humain le plus précieux de tous les biens, n'est-il pas juste qu'il lui fasse concevoir des desseins magnifiques en faveur de Marie. Écoute, ô homme, dit saint Anselme, contemple et admire !... Dieu ordonne que Jésus-Christ soit à elle en la même qualité qu'il lui appartient ; qu'elle engendre dans le temps celui qu'il engendre de toute éternité ; et pour contracter avec elle une union plus intime, il veut qu'elle soit la mère de son Fils unique, et il veut être le Père du sien !...

O abîme ! ô prodige ! s'écrie l'illustre Bossuet ; qui me donnera des conceptions assez hautes pour représenter quelles amours, quelles complaisances l'Éternel a eues pour Marie, depuis qu'elle lui tient de si près par le nœud inviolable de la plus sainte alliance ; par ce commun Fils, ce gage de leurs affections réciproques qu'ils se sont donné l'un à l'autre par le contrat le plus ineffable ! O l'admirable commerce ! dans lequel Jésus, la splendeur de la gloire de Dieu et la vive empreinte de sa substance, devenu par son incarnation le fils de Marie, rattache par le lien le plus sacré l'humble Vierge de Juda avec le souverain Dominateur de l'univers ! dans lequel ce Fils unique de l'un et de l'autre fait un échange mystérieux du doux nom de père et de mère, et est établi le centre de leur amour.

Mais s'il convient à la gloire du Verbe que sa génération dans le temps soit une image très-pure de sa chaste génération dans l'éternité, il ne convient pas moins à la gloire de Marie de ne point engendrer d'une manière charnelle. Aussi, dès que la plénitude des siècles est arrivée, pour parler le langage des livres saints, la vertu du Très-Haut couvre Marie de son ombre et lui communique sa divine fécondité (Luc., I, 35) : l'Esprit-Saint pénètre dans ses entrailles et y forme celui que le vieillard Siméon appelle dans son enthousiasme prophétique, *la lumière des gentils et la gloire du peuple d'Israël* (Luc., II, 32) ; le Fils de Dieu descend comme la rosée sur la toison de Gédéon, comme une pluie qui tombe goutte à goutte sur la terre. (Psal. LXXI, 9.) Voilà donc une nouvelle dignité créée sur la terre, la dignité de Mère de Dieu ; dignité qui renferme une telle excellence, qu'il ne faut ni tenter, ni espérer de la comprendre ; dignité qui, suivant saint Thomas, est infinie en soi et communique une noblesse infinie à la bienheureuse Vierge, parce qu'elle l'unit dans un souverain degré avec une personne divine dont la noblesse est infinie.

Il est donc vrai que ce qui forme le privilège singulier de Marie c'est sa divine maternité : la grandeur de la Mère est dans la grandeur du Fils. Le savant Origène n'en parle qu'avec les élans de la plus juste admiration. Marie a enfanté, dit-il, et de qui est-elle Mère ? elle est Mère du Fils unique de Dieu ; elle est Mère de Dieu ; elle est Mère du Seigneur suprême de toutes choses ; elle est Mère du souverain arbitre de la vie et de la mort ; elle est Mère de celui qui, selon sa divinité, repose de toute éternité dans le sein de Jéhovah, et qui, selon son humanité, a voulu demeurer neuf mois dans le sein d'une mortelle. O grâce qui surpasse toute grâce ! faveur incomparable ! mystère incompréhensible ! Marie est tout ensemble mère et vierge ; elle a mis au monde celui qui lui a donné l'être et la vie et elle se dit l'humble servante de ce Dieu de grandeur et de majesté qu'elle a enfanté ! Qui jamais a vu un prodige aussi étonnant, qu'elle ait pu concevoir et enfanter sans perdre sa virginité ?

Qui jamais a vu un prodige plus étonnant encore qu'elle ait pu concevoir et enfanter son Sauveur et son Dieu?...

Voilà ce qui faisait l'étonnement d'un saint Athanase, d'un saint Bernard et des plus sublimes génies dont parlent nos annales : la fécondité unie à la virginité et la créature devenue la Mère de son Créateur. Voilà ce qui couvrait Marie à leurs yeux du plus brillant éclat. Le premier la voyait assise comme une reine à la droite du Roi des rois et toute resplendissante des rayons de sa gloire. Le second ne trouvait pas de termes assez pompeux pour exprimer la singulière prérogative de Marie, l'éminente dignité de Marie.

Mais est-il nécessaire d'insister, pour vous donner une idée de l'excellence des prérogatives de Marie? Et que font tous les monuments, tous les traits de l'éloquence humaine, les figures les plus fortes, les exclamations de la surprise auprès de la noble simplicité de l'Evangile? Marie, Mère de Jésus!... Marie de laquelle Jésus est né? (*Matth.*, I, 16.) Il suffit de rappeler que Marie est Mère de Dieu, pour établir sa grandeur; il n'est pas possible d'en dire davantage, tous les éloges viennent aboutir à cet éloge sublime, tous les titres de Marie se confondent dans ce titre incommunicable, toutes les grâces dont Marie a été ornée ne lui ont été données que pour la rendre digne de cette grâce ineffable. Je dis encore que Dieu ne l'a placée, en quelque sorte, à la tête du genre humain, que pour lui servir d'intermédiaire et de canal dans les communications de son amour envers les enfants des hommes. C'est sous ce rapport que je vais la considérer maintenant; c'est-à-dire, qu'après vous avoir montré ce qu'est Marie en elle-même, je vais vous faire voir ce qu'elle est à l'égard des hommes.

SECOND POINT.

Pour exprimer en peu de mots ce que Marie est à notre égard, il me suffit de dire qu'elle est notre mère d'une manière toute particulière et qui ne peut convenir qu'à elle seule, qu'elle est notre mère par la charité. Quand Dieu daigna l'associer à sa divine fécondité, il embrasa son âme des feux de son amour pour les hommes. Il fallait que la mission du Verbe et son incarnation dans le sein de Marie fussent l'ouvrage de la charité, et que, puisque le Père donnait son Fils au monde, la mère consentît à donner le sien. Aussi, dès le moment que Marie conçut Jésus dans ses entrailles par l'opération du Saint-Esprit, elle se consacra suivant son état et ses forces au bonheur de l'espèce humaine. Elle devint notre mère par adoption comme Dieu était notre Père par la création.

La maternité de Marie fut solennellement confirmée sur le Calvaire à la mort de son Fils. C'est là qu'elle nous enfanta avec douleur pour n'être point exempte de la sentence du Seigneur contre les femmes, comme elle l'avait été lors de son premier en-

fantement; c'est là qu'elle nous engendra dans le sang de Jésus-Christ; c'est du haut de la croix que le Sauveur mourant nous légua à Marie, nous confia à la tendresse de Marie, nous greffa en quelque sorte sur lui-même dans le cœur de Marie. C'est alors que l'Eglise naissante passa sous la protection de Marie et devint le tendre objet de sa sollicitude. Et quelle protection! quelle sollicitude! Vous le savez, chrétiens, aucun amour ne peut entrer en comparaison avec l'amour d'une mère pour son fils unique. Ce n'est pas assez pour elle d'aimer sa personne, elle aime tout ce qu'il aime lui-même et de l'amour dont il l'aime lui-même. Or, puisque Jésus nous a aimés d'un amour excessif jusqu'à se livrer pour nous; puisque Marie aime Jésus d'un amour de mère, jugez quel doit être l'amour de Marie pour nous? jugez de ce qu'elle doit faire pour nous rendre participants de la gloire éternelle dont elle possède la plénitude.

L'*Ecclesiastique* appelle Marie la mère de l'amour parfait; amour qui prend sa source dans le sein de Dieu et qui se déborde comme un fleuve sur le monde habité; amour qui la tient étroitement unie à celui qui est charité et qui embrasse toutes les créatures de ce Dieu de charité : amour qui ne cherche que la gloire du bien-aimé de son cœur et le bonheur de ses enfants; amour qui voudrait pouvoir attacher tous les hommes à Dieu par les liens indissolubles et d'une manière inséparable.... Mais si Marie est notre mère, n'est-ce pas un devoir pour nous de l'honorer? Si Marie veut notre salut, n'est-il pas de notre intérêt de réclamer son assistance et de lui demander les grâces dont nous avons besoin. Toute la difficulté serait de savoir si la religion nous y autorise et si nous n'allons pas contre ses intentions en rendant un culte à Marie. Cette difficulté sera bientôt levée, après que nous aurons posé quelques principes qu'un chrétien ne peut ignorer en sûreté de conscience.

1^o C'est une vérité de la foi que le culte suprême intérieur n'est dû qu'à Dieu seul : au Roi immortel de tous les siècles : au Dieu invisible soit honneur et gloire (*I Tim.*, I, 7) : que nous devons expressément ne rapporter qu'à Dieu nos adorations, suivant ce qui est écrit : *Vous adorerez le Seigneur votre Dieu et vous ne servirez que lui seul* (*Matth.*, IV, 10) : que nous ne devons attendre que de Dieu la conservation de notre être, parce que lui seul est le Créateur du monde spirituel et matériel, et que lui seul conserve tout ce qu'il a créé; que nous ne devons soumettre notre entendement qu'à la parole de Dieu, parce que lui seul est la vérité par essence; que nous ne devons placer notre espérance qu'en Dieu, pour n'être jamais confondus, parce que lui seul est infiniment puissant pour faire abonder en nous sa grâce et nous remplir des effets de ses promesses; que nous devons aimer Dieu par-dessus tout et pour lui-même, à cause de ses perfections inti-

nies, et ne rien aimer qu'en Dieu et par rapport à Dieu.

2^e C'est une vérité de la foi que le culte suprême que nous rendons à Dieu, en esprit et en vérité, dans le fond de nos cœurs, se reproduit au dehors par des symboles et des signes sensibles dont le principal est le sacrifice de nos autels, qui ne peut être offert qu'à Dieu seul, parce que le sacrifice est institué pour faire un aveu public et une protestation solennelle de l'empire de Dieu sur nous et notre dépendance absolue; parce que tout culte religieux doit se terminer à Dieu comme à sa fin nécessaire, parce que tout culte enfin doit être subordonné au culte de latrerie que Dieu exige de nous.

3^e C'est une vérité de la foi qu'il n'y a qu'un seul médiateur du Nouveau Testament, un seul médiateur entre Dieu et les hommes, qui est Jésus-Christ (1 Tim., II, 5); que lui seul nous a rachetés de l'esclavage du péché et nous a mérité la liberté des enfants de Dieu, que quoique Marie ait fourni le sang qui a été répandu pour nous sur la croix et qui nous a servi de rançon, c'est l'union intime de la divinité et de l'humanité dans la personne de Jésus-Christ qui a donné à cette effusion une valeur infinie; que Jésus-Christ seul a réconcilié ce qu'il y a de plus bas avec ce qu'il y a de plus élevé, en se livrant à la mort pour nous; que nous avons en Jésus-Christ un pontife toujours vivant auprès du trône de l'Eternel, afin d'intercéder pour nous; que toute prière qui ne serait pas faite au nom de Jésus-Christ n'est pas une prière, suivant saint Augustin, et ne peut être agréable à Dieu.

4^e Enfin c'est une vérité de la foi qu'il ne nous est pas permis d'attribuer aux créatures aucune de ces perfections, aucune de ces opérations, qui ne conviennent qu'à l'Etre des êtres; que celles même qui sont dans le ciel n'ont de connaissance de ce qui se passe dans l'univers que par la révélation que Dieu leur en a faite de quelque manière que ce soit, ou par les lumières que Dieu leur communique dans son essence infinie, où toute vérité est comprise, qu'elles ne jouissent de quelque excellence que par la pure libéralité de Dieu; qu'elles ne peuvent nous accorder aucun grâce par elles mêmes et de leur propre fonds; que leur intercession se borne à présenter à Dieu nos besoins, à prier pour nous et avec nous, à nous recommander à Dieu pour être exaucés par le sang de Jésus-Christ, notre commun médiateur.

Ces principes une fois posés, je dis avec le saint concile de Trente, dont j'emprunte les expressions : *Il est bon et utile d'invoquer la sainte Vierge d'une manière suppliante, et de recourir à son aide pour obtenir de Dieu les grâces qui nous sont nécessaires pour nous sauver.* Rejeter ce dogme sacré, ce serait encourir les anathèmes dont l'Eglise frappe quiconque est rebelle à ses décrets; refuser d'invoquer Marie, ce serait rompre les liens qui nous unissent à

la plus parfaite des créatures: ce serait anéantir un des avantages les plus caractéristiques de la religion catholique, qui est de nous unir tous ensemble par une communauté de biens spirituels; négliger d'invoquer Marie, ce serait méconnaître nos vrais intérêts, consentir à notre perte et nous rendre coupables de la plus lâche indifférence pour notre salut.

Mais, disent quelques frondeurs, pourquoi consacrer l'invocation de Marie, qui dégénère si souvent en excès et en superstition? Nous leur disons à notre tour: Pourquoi ne considérer que les excès et la superstition, si cette invocation est sainte en elle-même et salutaire aux hommes, si elle n'est point injurieuse à Dieu, si elle ne déroge point à la médiation de Jésus-Christ; si les excès ne sont point inséparables de l'invocation de Marie? Evitons les excès, mais respectons et conservons l'invocation de Marie; ne soyons pas plus sages que l'Eglise; marchons sous ses étendards; avec elle on ne peut s'égarer. Dieu nous l'a donnée comme un fanal pour nous éclairer sur la mer orageuse du siècle, et nous servir de guide; écoutons ses docteurs dont l'enseignement unanime forme la chaîne de la tradition ecclésiastique, et mérite une aussi entière croyance que la parole de Dieu écrite.

Où! combien ils étaient loin de blâmer l'invocation de Marie, ces hommes vénérables que l'histoire nous représente comme des astres brillants dans des temps ultérieurs, et qu'elle appelle et nos pères et nos maîtres?... Que de témoignages non équivoques de leur piété envers Marie ne nous ont-ils pas laissés dans leurs écrits? Il n'en est presque point qui n'ait composé quelque cantique, quelque prière en son honneur; il n'en ait point qui n'ait relevé les avantages de la dévotion envers cette puissante médiatrice, et qui n'ait cru devoir contribuer de tout son pouvoir à la propager dans tous les cœurs, et à la répandre.

Si, dans l'ancienne loi, dit le saint martyr Méthodius, Dieu a voulu que les Israélites rendissent un si grand honneur à l'arche d'alliance, qui n'était, après tout, qu'une image imparfaite et un signe presque vide, qu'ils la regardassent comme le boulevard et la défense de Sion, quel respect, quelle confiance devons-nous à Marie, qui est la véritable arche du souverain législateur, comme un tabernacle capable de recevoir le Dieu trois fois saint que les cieux des cieux ne peuvent contenir!...

Marie est cette seconde Eve, écrasée par son Fils la tête du dragon qui dressa des embûches à la première et l'entraîna dans la désobéissance. Hâtons-nous de recourir à elle, afin d'obtenir, par son entremise, le bouclier de la foi, le casque qui est l'espérance du salut, et le glaive spirituel de la parole de Dieu (Ephes., VI, 16, 17), pour combattre et pour vaincre les

puissances infernales et rendre notre vocation certaine. (II *Petr.*, I, 10.)

Marie est cette étoile du matin qui annonça les approches du grand jour. C'est de son sein que sortit le véritable Orient qui chassa les obscurités de la nuit; c'est par elle que le peuple infidèle, qui marchait dans les ténèbres, aperçut une grande clarté, et qu'une lumière éclatante se leva sur ceux qui étaient assis dans les régions et à l'ombre de la mort. Avec quelle ardeur nous devons-nous empresser d'invoquer Marie, afin que, par son influence, le Soleil de justice dissipe les ténèbres de nos esprits et fasse luire un rayon d'espérance dans nos cœurs flétris par les angoisses du péché! Marie jouit dans l'immortel séjour d'une félicité inexprimable; elle est placée au-dessus de tous les bienheureux qui composent la cour céleste; mais elle n'est pas tellement absorbée par son bonheur qu'elle oublie les misères qui nous désolent ici-bas. Du sein de l'abondance, elle répand des largesses sur les enfants des hommes. Son divin Fils se rend attentif aux demandes qu'elle lui présente; il l'établit quelquefois la dispensatrice des biens les plus précieux. Profitons de cette divine économie pour nous enrichir de ses dons.

Marie est appelée, quoique d'une manière subordonnée, le canal de l'immortalité, l'avocate des hommes auprès de Dieu, le trésor de la terre et son plus beau lustre. Ah! ce n'est pas en vain qu'elle a été revêtue de ces titres augustes. Honorons-la, invoquons-la, et nous serons délivrés de la malédiction et de la mort; nous recevrons la bénédiction et la vie?... Tout ce que nous avons à éviter dans l'invocation de Marie, c'est de lui adresser des demandes indiscretes qu'elle ne puisse présenter à Dieu; c'est de ne lui pas demander ce qu'il faut; or, celui-là ne demande pas ce qu'il faut, qui s'attache de préférence à des douceurs passagères et ne se met point en peine des biens immuables, seuls dignes de l'attention des chrétiens. Celui-là ne demande pas ce qu'il faut, qui borne ses prétentions à des jouissances charnelles, privées de toute consistance et se dissipant comme une vapeur nocturne au lieu d'élever ses pensées à des joies ravissantes, aussi solides, aussi durables que l'éternité; celui-là ne demande pas ce qu'il faut, qui ne demande pas la volonté ferme et efficace de mettre un terme à ses égarements et de rentrer dans la voie du Seigneur; de renoncer aux folies du siècle et d'embrasser les saintes rigueurs de la pénitence; de se détacher de tout ce qui flatte son âme et la perd pour ne chercher que le royaume de Dieu et sa justice.

Tout ce que nous avons à éviter dans l'invocation de Marie, c'est de ne pas la prier comme il faut, d'attendre d'elle seule les dons surnaturels qui émanent du Père des lumières, d'espérer tout de la protection de Marie, de négliger la médiation de Jésus-Christ; de mettre dans Marie une confiance aveugle et exclusive, de nous imaginer

qu'elle a un sentiment plus vif et plus tendre de nos misères que son Fils même qui est la source de toute compassion, le Père et le Dieu des miséricordes; d'attacher à certaines pratiques une vertu qu'elles ne peuvent avoir.

Le vrai dévot à Marie évite tous les écueils et sait se contenir dans les bornes de la sagesse; il règle le culte qu'il rend à Marie sur les décisions de l'Eglise et l'enseignement de ses pasteurs. Il invoque Marie dans le fond de son âme, avec des intentions droites et pures. Ses prières montent, comme un encens d'agréable odeur, vers cette Mère de Dieu. Elle se présente elle-même devant le trône de l'Eternel; elle les accompagne de sa puissante intercession, elle les fait valoir par ses prières. Sa protection n'est pas pour ceux qui s'écartent, en l'honorant, de l'esprit du christianisme; elle est réservée à ceux qui l'invoquent, avec un sage discernement, et qui l'honorent en l'imitant: à ceux qui recourent à elle avec une crainte respectueuse des jugements de Dieu, et une humble reconnaissance de leur indignité. Pénétrés de ces équitables sentiments, venez, pères et mères, venez à l'autel de Marie lui offrir les enfants dont Dieu vous a faits les dépositaires, et les mettre sous son égide. Elle prit tant de soin de son fils pendant ses jeunes années. Elle prendra soin des vôtres, elle les prémunira contre les dangers du monde et les conduira en triomphe au port du salut. Il faut apprendre d'elle à les élever dans la vertu; à imprimer de bonne heure dans leur âme flexible l'amour et la crainte de Dieu. Venez, enfants, venez à l'autel de Marie implorer son assistance à l'entrée de la carrière qui s'ouvre devant vous; la conjurer d'obtenir pour vous les grâces nécessaires, afin de la parcourir dignement en vrais soldats de Jésus-Christ, afin de ne laisser passer aucune journée sans la marquer de quelque bonne action, et pour les auteurs de votre existence, la consolation de vous voir croître de vertu en vertu jusqu'à la mesure de l'âge parfait de Jésus-Christ, et le bonheur d'être réunis avec vous dans le sein d'Abraham. Venez, hommes comblés des faveurs de la fortune, venez à l'autel de Marie. Elle vous inspirera la résolution de faire un saint usage de vos richesses; elle vous convainchera qu'elles n'ont de valeur réelle que celle qu'on leur donne devant Dieu par des œuvres de miséricorde et le soulagement des indigents; qu'elles ne sont estimables qu'autant qu'elles servent à Jésus-Christ ou à ses membres pour l'amour de lui. Venez à l'autel de Marie, pauvres infortunées qui vous nourrissez d'un pain de douleur et qui mêlez vos larmes dans le breuvage qui vous désaltère. Marie est la consolatrice des affligés et l'appui des malheureux. Elle répandra un baume salutaire sur la plaie qui vous consume; elle vous aidera à supporter avec courage, avec patience, avec résignation, les maux que vous souffrez pour un peu de temps, en vous offrant la perspective

d'un meilleur sort dans l'éternité. Venez à l'autel de Marie, justes qui marchez dans les sentiers de la perfection et qui voulez persévérer jusqu'à la fin. Marie est le secours des chrétiens et la persévérance des fidèles. Elle vous défendra contre l'ange des ténèbres; elle repoussera ses perfides attaques, elle éteindra ses traits enflammés, elle affermira vos pieds chancelants, elle vous protégera surtout à l'heure de la mort. Venez à l'autel de Marie, pécheurs invétérés qui désirez de briser les liens funestes dans lesquels vous vous débattiez en vain. Marie est la mère de miséricorde et le refuge des pécheurs. Ne craignez pas qu'elle s'offense de vos supplications, qu'elle jette sur vous un regard dédaigneux; elle ne saurait fermer ses entrailles miséricordieuses au pécheur qui s'efforce de sortir de l'abîme profond de son iniquité, et qui implore des secours pour achever heureusement ce qu'il ne peut faire pour lui-même. Venez à l'autel de Marie, ô vous, qui que vous soyez, voyageurs dans cette terre d'exil; épanchez votre âme tout entière dans son âme tendre et compatissante, et vous y trouverez le repos; communiquez-lui vos peines, et vous les sentirez s'alléger; parlez-lui de vos joies, elles deviendront plus vives et plus pures; faites-lui part des tentations qui vous assiègent, et elles seront bientôt dissipées; racontez-lui les faveurs que vous recevez du ciel, elles se multiplieront au centuple. Quelle que soit votre situation, honorez et invoquez Marie, et vous éprouverez tôt ou tard les plus heureux effets de sa miséricorde.

Et moi aussi je me présente devant vous, Vierge sainte, je viens, au nom de mes auditeurs, vous rendre mes hommages et vous adresser mes vœux; agréez le tribut de mes louanges; elles partent d'un cœur pénétré de respect et d'admiration pour l'éminente dignité dont Dieu vous a revêtu. Je voudrais pouvoir les égarer à vos

sublimes destinées : dans l'impuissance où je me trouve, je mets cette impuissance à vos pieds, et je vous l'offre comme la marque d'une bonne volonté et d'une dévotion sincère. Que j'aime à vous contempler sur ce trône de gloire où vous a placée l'Eternel, environnée de toute la magnificence qui convient au chef-d'œuvre de ses mains, à celle qui mit au monde son Fils unique! Que j'aime à vous considérer comme la lumière de l'Eglise, comme la dispensatrice des grâces, comme la mère des chrétiens, comme le chariot d'Israël et celle qui le conduit. La loi de la clémence repose sur votre langue et vos lèvres distillent la bonté; l'odeur de vos vêtements est l'odeur de l'encens, l'odeur d'un champ plein de fleurs que le Seigneur a comblé de ses bénédictions.

Ah! daignez jeter un regard de compassion sur moi du sein de la gloire que vous habitez, ne m'abandonnez pas dans le ravissement immortel de votre félicité. Souvenez-vous que je suis du nombre de vos enfants qui gémissent dans cette vallée de larmes, et qui achèvent de se purifier par le feu de la tribulation. Seriez-vous insensible à mes pressants besoins? Je ne puis le penser. Faut-il vous les exposer? Vous les voyez dans la lumière de Dieu, en lui mes plus secrètes pensées ne vous sont pas cachées. La lèpre dont mon âme est souillée serait-elle capable de vous rebuter? Mais n'êtes-vous pas l'asile des pécheurs les plus hideux? Je désire d'être guéri, obtenez-moi du souverain médecin que mes vœux soient exaucés. Je fais quelques efforts, aidez, encouragez, fortifiez ma faiblesse, et je surmonterai tous les obstacles qui s'opposent à ma délivrance. Montrez que vous êtes ma mère, rendez-moi digne de vous donner ce nom cher à mon cœur, rendez-moi digne de votre divin Fils dans le temps et dans l'éternité.

Amen.

PANEGRYRIQUES.

PANEGRYRIQUE I.

SAINT LOUIS.

Prononcé le 23 août 1824, devant Messieurs de l'Académie française, etc., dans l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois.

Cum justitia judicat, et pugnât. (Apoc., XIX, 11.)

Il juge et il combat avec justice.

Messieurs,

Bien que ces paroles appartiennent en propre au Fils de l'homme, que l'Esprit-Saint appelle le juste, le fidèle et le véritable par essence, ce n'est point une profanation de les transporter par emprunt à ceux

qui le représentent immédiatement, et qui sont ses images les plus parfaites. Alors même tout l'honneur qui les accompagne et qu'elles communiquent, dérive de Jésus-Christ, et retourne à Jésus-Christ, comme la justice, la fidélité et la vérité elles-mêmes. C'est reconnaître dans un ruisseau la source dont il émane et qui sert à l'alimenter.

Or, à qui ces magnifiques paroles peuvent-elles être transportées avec plus de raison qu'à saint Louis, roi de France? Depuis l'origine des sociétés, l'Histoire ne nous offre aucun roi qui ait jugé et combattu

plus justement que lui : il a égalé en sagesse les plus célèbres législateurs ; il a fait régner avec lui l'équité et la religion. Dans les combats, il a donné des preuves de vaillance dont pourraient s'enorgueillir les plus renommés capitaines. Terrible au fort de la mêlée, après la bataille il s'est montré généreux envers les vaincus. Clément et miséricordieux par sentiment, il n'en a pas moins tenu le sceptre d'une main ferme et vigoureuse. Il a conservé inviolablement contre les prétentions de deux pontifes (34), qu'il défendait et qu'il protégeait, les libertés de l'Eglise gallicane, qui ne sont que le droit commun et les maximes de tous les siècles : il a augmenté les privilèges de ses peuples sans avilir le diadème, sans lui rien ôter de sa splendeur. Passant presque sa vie dans les camps, il n'est aucune partie de l'administration à laquelle il n'ait imprimé le sceau du génie et de l'immortalité. Egalement habile à faire la guerre et à gouverner pendant la paix, il a réuni en sa personne tout ce qui constitue le roi parfait. Dans la bonne et dans la mauvaise fortune il a déployé une constance, une élévation de caractère dont il était redevable à la nature, et bien plus encore à l'influence du christianisme. Et de lui aussi on pouvait dire avec l'ange de l'Apocalypse : *Il porte écrit un nom que nul autre que lui ne connaît.* (Apoc., XIX, 12.)

Tel est, Messieurs, le saint monarque dont vous m'avez chargé de célébrer devant vous le mérite éminent. J'avoue sans détour que la tâche qui m'a été imposée est beaucoup au-dessus de mes forces : j'en sens toute la difficulté.

Depuis longtemps les chaires ont retenti des louanges de saint Louis, et la matière semble épuisée. Il est impossible de découvrir aucun trait de la vie de ce grand homme qui ne soit connu de tout le monde ; d'imaginer une tournure qui déjà n'ait été souvent employée ; de rien dire de neuf qui puisse piquer la curiosité et réveiller l'attention. Je serais peut-être encore plus effrayé par la présence seule de la compagnie savante, la plus illustre de l'univers, dépositaire des saines doctrines sur l'art oratoire, juge suprême du bon goût, si je ne savais que ceux qui sont parvenus au faite de la gloire littéraire sont rarement sévères ; que ceux qui ont acquis le droit de juger avec le plus de rigueur se montrent ordinairement les plus indulgents. Au reste, je puis dire comme l'Apôtre, que *je ne viens point ici avec les discours élevés de l'éloquence et de la sagesse humaine, et que je ne fais profession de savoir autre chose parmi vous que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié.* (1 Cor., II, 1, 2.)

N'attendez pas, Messieurs, de trouver dans mon discours le tableau complet des innombrables événements qui ont illustré

le règne de saint Louis, et des actes de vertu qui ont honoré sa vie. C'est en vain que j'aurais fait des efforts pour atteindre la hauteur de mon sujet ; je ne puis en tracer qu'une légère esquisse. Je vous la présente avec simplicité. Saint Louis fut juste et magnanime dans la paix et dans la guerre. *Cum justitia judicat, et pugnât.*

Puisse ce faible hommage rendu au saint patron de l'Académie française ramener la pensée sur l'auguste protecteur de cette illustre compagnie, sur tout ce que nous assure de biens une vertu si longtemps et si cruellement éprouvée à l'école de l'adversité ; une vertu qui peut se rendre à la face de l'univers l'incontestable témoignage que *le temps n'a pu la changer, que le malheur n'a pu la fatiguer, que l'injustice n'a pu l'abattre !*

PREMIER POINT.

C'est dans l'état de paix qu'un roi magnanime déploie son caractère et se montre tel qu'il est. Au dehors, il fait respecter sa nation par l'ascendant de sa vertu ; au dedans, il la rend heureuse par un sage gouvernement. Il retranche le faste, il proscriit la mollesse et tout ce qui ne sert qu'à flatter les vices. Il protège, il encourage les arts qui sont utiles aux véritables besoins de la vie, et surtout l'agriculture, qui répand l'abondance et la prospérité. Par là il en fait une nation laborieuse, simple dans ses mœurs, accoutumée à vivre de peu, pourvoyant facilement au nécessaire ; une nation innombrable, saine, vigoureuse, robuste, qui fuit les voluptés, qui est exercée à la fatigue, qui pratique la sobriété, qui n'est point attachée aux douceurs d'une vie lâche et délicate, qui sait mépriser les délices de la corruption ; qui aimerait mieux mourir que de se laisser ravir cette liberté modérée dont elle jouit sous un roi éclairé qui n'est appliqué à régner que pour faire régner la justice et la religion. Ce portrait d'un roi pacifique, tracé en partie d'après Fénelon (35), n'est point idéal ; on croirait que saint Louis en a fourni le modèle : on ne tardera pas à s'en convaincre.

Avant qu'il montât sur le trône, la France gémissait sous le poids accablant des abus les plus énormes. Elle était en proie à la rapacité la plus effrénée ; et quiconque était assez fort ou assez adroit pour s'approprier les dépouilles d'autrui pouvait compter sur l'impunité. Chaque ordre supérieur avait ses intérêts distincts et formait un état séparé dans l'Etat. Ce n'était que prétentions exorbitantes de la part des leudes et des prélats, sans autre titre pour les faire valoir que la violence ou l'artifice. La féodalité produisait l'anarchie ; et le monarque, sans autorité réelle et sans considération, n'était que le premier parmi ses égaux. Nul ne

(34) Innocent IV et Clément IV. Exposé d'un ambassadeur de saint Louis en 1247. Pragmatique publiée en 1268 : elle fut confirmée par les ordon-

nances de Louis X, ou le Hutin.

(35) *Télémaque*, liv. V, p. 150, t. I, édit. de M. Rignoux. Paris, 1824, 2 vol. in-8°.

remplissait son devoir, parce que chacun n'était occupé que de ses droits ou de ses chimères. Le même désordre se faisait sentir dans toutes les classes de la société et dans toutes les branches de l'administration. Un mal invétéré s'était emparé de tous les membres du corps politique et les avait corrompus.

Saint Louis porta la réforme partout; et le royaume, pour me servir des expressions du sire de Joinville, fut beaucoup *amendé*. Il imprima à tous les rouages de la machine politique le mouvement et la vie; il la fit marcher aussi bien que pouvaient le permettre les malheurs des temps. Ce monarque possédait éminemment tout ce qu'il fallait pour illustrer son siècle et pour régir ses Etats. Laborieux, modéré, actif, réfléchi, tolérant, religieux, équitable, pénétrant, instruit plus qu'on ne l'était alors, il réunissait en lui, par le plus étonnant contraste, les vertus et les qualités qui semblent ne devoir jamais se rencontrer ensemble. Voyant tout en masse et d'un coup d'œil, il ne craignait pas de se répéter en entrant dans les détails qui paraissent les plus minutieux. S'élançant, dans la hardiesse de son vol, vers la sphère des lumières au-dessus du reste des hommes, mesurant sans peine et sans efforts la vaste étendue des obligations que lui imposait le rang suprême, il ne dédaignait pas de redescendre au milieu de son peuple et de l'interroger sur ses moindres besoins. Persuadé que, si la sévérité dégénère parfois en tyrannie, l'excessive clémence dans les rois devient cruauté, il punissait et pardonnait à propos. Dévoré de l'amour du bien public, il lui sacrifiait ses inclinations les plus chères, et ne croyait jamais avoir assez fait. Habile à tirer parti de tous les genres de mérite, il savait les découvrir dans l'obscurité, et placer chacun au poste qu'il était capable d'occuper. Modeste dans sa vie privée, il s'entourait de pompe et de magnificence dans les cérémonies et les solennités : après avoir servi les malades de ses royales mains, alimenté et consolé les pauvres, il retrouvait sa dignité dans l'assemblée de ses barons et des princes étrangers, dont il était le modérateur et le guide. Libéral et magnifique selon les mœurs de son temps, il ne prescrivait à ses largesses que les limites de la justice et du discernement; que dirai-je enfin ? il offrait le rare, le prodigieux spectacle du plus sublime génie et de la plus aimable simplicité, du plus puissant des rois, et du plus humble des chrétiens.

Un législateur devient, s'il est permis de parler ainsi, le créateur de la nation dont il polit les mœurs, dont il fixe les destinées. Il assure à cette nation l'existence, en lui léguant les fruits de sa pensée : aussi l'antiquité païenne érigea des autels, décerna des statues à ces êtres extraordinaires qui semblaient participer de la Divinité, parce qu'ils étaient les organes de la raison éternelle, et qui ne tenaient de l'humanité

qu'autant qu'il était convenable pour connaître ses maux et y appliquer le remède. L'histoire nous a conservé le souvenir de leurs travaux pour le bonheur du genre humain : elle nous apprend à ne prononcer leurs noms qu'avec un respect mêlé d'attendrissement, de reconnaissance et d'amour.

Pour gagner des batailles et renverser des cités il suffit de la bravoure et souvent du hasard; mais il faut quelque chose de divin pour rassembler des hommes en corps de nation, pour leur donner des lois utiles, et pour empreindre ces lois du sceau de la durée, qui est la pierre de touche de leur utilité. Le titre de législateur, associé au titre de monarque, en a toujours rehaussé la splendeur; et, quand un roi allie à l'accomplissement des devoirs de la royauté le mérite de corriger, de perfectionner la législation de son empire, le diadème dont sa tête est ornée en reçoit un nouvel éclat. Saint Louis jouit pleinement de cet avantage; il donna à la justice une véritable consistance; il imprima aux lois civiles ce caractère de raison immuable qui en est tout le fond, et aux lois criminelles cette proportion de la peine au délit en quoi consiste la sagesse. Il recueillit dans le Code de Justinien, découvert depuis peu, dans les canons des conciles, dans les décrétales des papes, dans les assises du royaume de Jérusalem, et dans des coutumes innombrables, tout ce qu'il y avait de plus lumineux et de plus propre aux circonstances, pour composer ses *Etablissements*, après avoir consulté dans les villes et dans les villages des *prud'hommes à l'abri de tout soupçon*.

On ne connaissait guère dans les contestations et les querelles que l'usage des duels judiciaires; usage qui constatait l'impossibilité d'obtenir justice de la part des hommes, et la croyance d'une intervention formelle de la Divinité en faveur de la bonne cause et de l'innocence; usage qui joignait au ridicule la barbarie et la férocité; usage que des pontifes avaient eu la faiblesse de consacrer au nom de la religion. Saint Louis ordonna que désormais on ne pût, excepté dans un petit nombre de cas, recourir aux armes et présenter le gage de bataille : il substitua les preuves par témoins ou par titres, selon le droit écrit. Il s'était flatté d'abolir insensiblement le duel; hélas ! il ne parvint pas même à le restreindre. Tristes et déplorables effets de nos préjugés, qu'il est difficile de les déraciner entièrement...

Les guerres particulières étaient fréquentes, et pour les moindres sujets. Saint Louis opposa des digues à ce torrent dévastateur : il introduisit la *trêve de Dieu*, la *quarantaine du roi*, et l'*assurance*, qui peut être regardé comme un des plus forts remparts contre ces horribles hostilités. Celui qui craignait quelque insulte mettait sa personne et ses biens sous la sauvegarde des lois, et si son adversaire osait l'attaquer, il était puni de mort.

Le pouvoir judiciaire, départi entre les cours seigneuriales, qui étaient tout ensemble la loi, la partie et le juge, devenait une source inépuisable de déprédations et d'iniquités. De là la tyrannie des feudataires et l'oppression des vassaux ; de là la confusion dans les jugements et l'incertitude dans les propriétés. Saint Louis accorda la permission d'appeler à ses tribunaux, favorisa puissamment ces sortes d'appels, attira tous les procès dans ses cours ; montra la magistrature judiciaire sous des formes plus respectables, prononçant ses arrêts par des organes plus dignes d'elle ; et prépara, par tous les moyens, la chute des justices subalternes.

Avant lui le code criminel était un véritable chaos. Il n'y avait pas plus de gradation dans les châtimens que de suite et d'harmonie dans les notions de criminalité. Il représentait les archives de cruautés détestables, rachetées par des cruautés non moins détestables. C'était un tarif arbitraire de ce qu'il en coûtait pour obtenir le droit barbare de se livrer impunément aux plus affreux attentats. Saint Louis débrouilla ce chaos, en coordonna les éléments, fit disparaître, autant qu'il put, les dispositions injurieuses à la nature humaine. Il se montra indulgent pour les premières fautes, parce que, suivant lui, *on ne va pas du grand au petit, mais du petit au grand*.

Avant lui, nulle stabilité dans les valeurs monétaires ; elles variaient sans cesse d'année en année, au gré du prince, souvent même des grands et des communautés religieuses. Un caprice suffisait pour entreprendre des opérations financières qui renversaient de fond en comble la fortune de l'Etat et la fortune des particuliers. Saint Louis fixa le cours des monnaies ; et, longtemps après, à chaque variation, c'étaient les réglemens de saint Louis dont on demandait l'exécution pour mettre un terme à l'avidité des traitans.

Les jeux de hasard étaient la ruine des familles ; saint Louis en arrêta les ravages. L'usure dévorait la substance du pauvre, elle le rongait jusqu'aux entrailles ; saint Louis n'épargna rien pour détourner ce fléau ; il chassa les usuriers, et força les Juifs d'exercer des métiers honnêtes. Avouons que, s'il ne réussit pas complètement à détruire l'usure, c'est peut-être qu'il ne la considéra pas sous son véritable point de vue, et qu'il voulut aller trop loin. Le libertinage étalait effrontément ses attrait séducteurs ; saint Louis, dans l'impuissance de mieux faire, le contraignit au moins de se cacher.

Le monstre de la féodalité désolait notre belle France, et l'exposait à des révolutions continuelles, même à des changemens de dynastie ; saint Louis lui porta les premiers coups, et lui révéla sa faiblesse. Il l'attaqua par des actes généraux, mais voilés, et plus encore par des actes particuliers, pleins de vigueur et de force. Escorté de tout l'appar-

eil de la victoire, il fit briller aux yeux de ses barons surpris l'image auguste de la majesté royale, destinée à les accabler de tout son poids. Il avait blessé la féodalité au cœur, et il vit commencer sa longue agonie, dont les convulsions furent quelquefois terribles, et qui ne finit que sous le ministère du cardinal de Richelieu.

Les communes n'étaient comptées pour rien dans le corps politique ; saint Louis, par ce qu'il fit en faveur du tiers état de la province du Languedoc, prépara leur admission dans les parlemens, pour être consultées lorsqu'il s'agirait de l'intérêt général. Il donna aux corporations des marchands une existence légale. Il pressa, il facilita l'affranchissement des serfs. Il confirma d'anciennes chartes, et rectifia celles qui avaient besoin d'être améliorées. Il régularisa les municipalités et ses rapports avec elles. Il supprima des impôts odieux, dont la perception était plus gênante que productive pour le Trésor ; il affermit par de bonnes ordonnances les tributs dont la conservation était reconnue indispensable ; il alla même jusqu'à racheter à ses propres dépens plusieurs charges onéreuses qui pesaient sur les faibles. Enfin, n'aurai-je pas tout dit sur cet article en rappelant ces précieuses paroles, les plus belles peut être qui soient sorties de sa bouche : « Nous défendons de grever notre peuple de nouvelles exactions, de tailles et de coutumes nouvelles, sans le consentement des Etats, ni de contraindre qui que ce soit de porter les armes sans cause nécessaire ; » et surtout en rappelant l'admirable principe qui fut le mobile de sa conduite : *On n'est roi que pour rendre ses peuples heureux*.

Gloire à vous, illustre père des Bourbons, la France vous doit la législation la moins imparfaite qui ait été publiée dans ces siècles de ténèbres. Vos établissemens et vos ordonnances, en lui assignant le premier rang parmi les Etats policés, vous ont élevé au-dessus de vos contemporains. Votre code, il est vrai, est aujourd'hui suranné ; mais tout vieillit et tout s'use : il n'est point de lois, quelque bonnes qu'elles soient, qui ne tombent de vétusté. Les mœurs, en se renouvelant avec les générations, les rendent impraticables, et nécessitent des changemens.

Ainsi, dès l'origine, il était réservé à l'auguste dynastie des Bourbons de nous gouverner par des lois sages ; et s'il y a loin des ébauches de saint Louis aux institutions de Louis le Désiré, c'est que celles-ci sont appropriées *aux progrès toujours croissans des lumières* (36).

Serrons-nous donc comme en faisceau autour du trône de saint Louis ; il n'est point de plus sûr moyen de salut pour nous. Ce bon roi sera toujours une des plus fortes garanties que puissent nous donner ses descendants. Que ne doit-on pas attendre d'eux, puisque son sang coule dans leurs

veines, qu'ils ont constamment sous leurs yeux l'exemple de ses vertus, et qu'ils l'ont choisi pour patron et pour modèle ?

Les princes n'ont point de mission pour dicter des lois à l'Eglise, dont l'existence vient de Dieu ; mais ils sont tenus de la protéger contre toute invasion, et de veiller à l'exécution des saints canons. La conviction de ce devoir produisit la *Pragmaticque*, si propre à maintenir le *droit commun* et la *juridiction des ordinaires*, selon les *conciles généraux* et les *institutions des saints Pères*, pour parler le langage de Bosuët (37), et celui même du saint roi.

Il restait à saint Louis de créer le droit des gens, ou plutôt de laisser à la religion le soin d'opérer cette merveille. A dater de cette époque, elle mérita à la lettre ce bel éloge d'un célèbre publiciste : *Nous devons au christianisme, et dans le gouvernement un certain droit politique, et dans la guerre un certain droit des gens, que la nature humaine ne saurait assez reconnaître* (38).

Saint Louis n'aurait point entièrement accompli ses hautes destinées s'il se fût borné à faire de bonnes lois et à publier un excellent code ; il fallait exécuter. Le plus difficile n'est pas de concevoir dans le silence du cabinet des plans magnifiques, de belles théories, de brillantes illusions pour des royaumes imaginaires, et d'enfanter, en rêvant, des abstractions platoniques ; c'est, peut-être, d'en faire l'application. Quelle connaissance du cœur humain ne demande-t-elle pas ! quelle justesse d'esprit ! quel tact des convenances ! quel ascendant ! quelle souplesse et quelle fermeté ! S'il se présente des obstacles imprévus, il faut les faire disparaître avant qu'ils soient devenus insurmontables et qu'ils en aient appelé d'autres à leur secours. Si les mœurs ne s'accordent pas avec la législation, il faut prévenir la lutte qui s'engagerait entre elles, et qui nuirait à celle-ci. Quelqu'un l'a très-bien dit : Avant de faire des lois pour un peuple, il faut faire un peuple pour des lois. D'ailleurs, en politique comme en morale, une perfection fantastique sera toujours l'ennemie du bien. Dieu lui-même, dans l'ancien Testament, daigna s'accommoder à l'infirmité du peuple hébreu ; il ne lui donna pas des préceptes infiniment bons, mais des préceptes qu'il pouvait supporter. Saint Louis, qui avait moins visé à des conceptions hardies qu'à des réglemens utiles, s'attacha à les faire suivre ; et ses efforts ne restèrent point sans succès.

Des hommes recherchés dans tous les pays, ainsi que parle Joinville, furent chargés du dépôt des lois, des magistrats intègres et éclairés remplirent l'honorable emploi de *rendre bonne et roide justice* ; et ceux qui étaient indignes de ces saintes fonctions en furent repoussés. Louis se

souvenait toujours que la surveillance est dans les attributions de la royauté, qu'elle est la première prérogative comme la première obligation des souverains. Il envoya partout des enquêteurs diligents pour réparer les torts ; il maintint l'exactitude des formes judiciaires ; il préluda, en quelque sorte, à l'établissement du ministère public, et fut constamment l'âme des tribunaux et leur règle suprême. S'ils s'abstint, par délicatesse, de connaître des affaires criminelles et des affaires civiles où il avait intérêt, il continua, à l'imitation de ses prédécesseurs, de s'associer aux pénibles fonctions des juges, dans les cas qui ressortissaient de sa juridiction. Assis au milieu des légistes et des conseillers du royaume, il écoutait les plaintes des opprimés, et modérait la violence et la rapacité des grands vassaux, sans acception des personnes.

Chêne sacré de Vincennes, que n'as-tu résisté aux ravages du temps ! Nous aimerions à contempler avec un sentiment religieux de respect et d'admiration la place qu'occupait jadis le royal magistrat sous tes antiques rameaux, et à le comparer au vénérable patriarche de la terre de Hus, jugeant ses Arabes sous le portique de sa ville et à l'ombre d'un palmier.

Louis, qui rendait la justice à tous, se la rendait à lui-même avec impartialité. Il avait posé le principe que nul ne peut être juge en sa propre cause ; et il ne s'en départit jamais à son égard. De là ces commissions indépendantes pour juger les procès qu'il avait avec ses sujets, et pour faire des recherches sur les biens qu'il pouvait posséder injustement à son insu. Quel homme que celui qui, comme Abraham, ne voulant point s'enrichir des dépouilles d'autrui et s'agrandir aux dépens de ses voisins, cédaît aux impulsions de l'équité, à la voix de la nature, à l'union de sa famille, ce que la puissance n'aurait pu lui arracher, ce que la politique lui ordonnait peut-être de refuser ; ce qu'une crainte raisonnable de ces guerres opiniâtres qui ébranlèrent le trône pendant près de deux cents ans lui conseillait de retenir ; ce que ses propres barons s'obstinaient à vouloir conserver par l'épée et la lance !

Cet amour pour la justice lui concilia le respect et l'estime de tous les princes de l'Europe. Dans les contestations qui s'élevaient entre eux, ils ne croyaient pas pouvoir mieux faire que de s'adresser à Louis et de réclamer son intervention. Ainsi il devint par sa vertu l'arbitre de tous les différends ; et, pour me servir des expressions de Fénelon (39), *il eut la gloire d'être comme le père et le tuteur de tous les autres rois*. Que la force des armes acquière au vainqueur une autorité sur les États conquis et

(37) *Discours sur l'unité de l'Eglise*. Œuvres, t. XV, p. 554.

(38) MONTESQUIEU, *Esprit des Lois*, liv. XXIV,

ORATEURS SACRÉS. LXXVI.

chap. 3.

(39) *Télémaque*, liv. v, p. 450, t. I.

enchaîne les peuples à son char de triomphe, qu'y a-t-il d'étonnant et de merveilleux ? mais cette autorité ne sera jamais aussi bien affermie, aussi solide que celle qui dérive de la bonne foi, de la sagesse, de la modération, seules bases inébranlables de la domination parmi les hommes. Les rois d'Aragon, de Navarre, de Naples, de Jérusalem ; les comtes de Flandre, de Hainaut, de Champagne, de Toulouse, de Provence, s'en rapportèrent à ses décisions, et n'eurent qu'à se louer de son intégrité. Jamais la chair et le sang ne firent pencher dans ses mains la balance que lui avait remise une confiance sans bornes ; jamais il ne plana sur sa tête le moindre soupçon de partialité et d'injustice.

Pendant les divisions du sacerdoce et de l'empire, Louis donna des marques éclatantes de déférence et de soumission au successeur de saint Pierre, mais il ne condamna pas en tout les prétentions de l'héritier des césars ; il ne voulut point accepter la dignité impériale pour Robert, comte d'Artois, de peur de soumettre la couronne à la tiare ; mais il blâma l'empereur d'avoir osé déposer le chef de l'Eglise universelle : il refusa de recevoir le pape en France, parce qu'il *savait que la cour de Rome était à charge à ses hôtes*, et qu'il craignait de s'attirer un puissant ennemi sur les bras ; mais il arma pour la défense du pape quand l'empereur tenta de l'assiéger dans Lyon ; quelques égards qu'il eût pour l'empereur, injustement persécuté, il témoigna la plus vive indignation lorsqu'il apprit que ce prince tenait en prison les évêques de France qui se rendaient auprès du saint-siège pour la tenue d'un concile, et lui écrivit une lettre où se peignait tout entière la générosité de son âme : de quelque respect qu'il fût pénétré pour le premier vicaire de Jésus-Christ, il lui défendit de faire des levées de deniers sur le clergé pour alimenter le luxe et la mollesse des Romains, ou pour satisfaire son ressentiment. Il se donna tous les mouvements pour terminer la fatale division qui déshonorait également le pontife et le prince, et qui scandalisait l'Europe chrétienne. Il ménagea avec tant d'adresse les intérêts de l'un et de l'autre, que Frédéric l'appela *le défenseur des prérogatives royales* ; et Innocent, *l'unique soutien de l'Eglise*.

Dans les démêlés du roi d'Angleterre avec la commission des vingt-quatre lords, Louis fut choisi de concert pour être médiateur. On plaida devant lui la cause des peuples et des rois ; et sa décision, à jamais mémorable, subsistera comme un témoignage irréfragable de sa profonde politique et de la justesse de ses vues. Sans dépouiller les sujets de leurs droits, il conservait au monarque la plénitude de puis-

sance dont il a besoin d'être investi pour empêcher le mal ; et, tout en reconnaissant qu'un souverain ne peut opérer le bonheur des peuples qu'en régnant suivant les lois, il reconnaissait aussi qu'un souverain qui est entravé dans ses desseins et lié dans ses opérations n'inspire point de respect et devient plus nuisible qu'utile (40). Heureux les Anglais, s'ils avaient suivi le jugement de Louis ! Que de maux ils se fussent épargnés ! qu'ils eussent prévenu de déchirements et de commotions, sous prétexte de liberté, ordinairement incertaine dans ses avantages, éphémère dans sa durée, et toujours accompagnée de convulsions et d'orages !

Louis sentait bien qu'il n'avait rempli qu'une partie de son devoir en réglant les actions extérieures de ses sujets par des lois sages, et qu'il ne le remplirait dans son entier qu'en établissant, qu'en affermissant le principe des lois dans le sanctuaire de la conscience, sur les bases éternelles de toute vérité et de tout ordre. Tous les gouvernements sont fondés sur la religion : elle est la pierre ferme sur laquelle ils trouvent leur consistance et leur solidité. Un Etat sans religion est un corps inanimé qui tend à sa dissolution : toutes les théories, tous les paradoxes, tous les systèmes contraires s'évanouissent devant le flambeau d'une saine raison, l'expérience de tous les siècles, et la pratique de tous les législateurs.

Le saint roi crut devoir communiquer quelques rayons de la splendeur qui environnait le trône à cette religion sainte dont il recevait un si ferme appui. Tout ce qui pouvait la rendre florissante au dehors, et augmenter son influence aux yeux des peuples (41), fut mis en œuvre : églises bâties ou décorées, fondations de toute espèce, privilèges, dotations... Arrêtons-nous : ... tout cela n'existe plus. Les choses de ce monde passent, Dieu seul est immuable, et sa religion comme lui. Pourquoi regretterions-nous des richesses dont nous n'avions que la dispensation ? Pourquoi ne renoncions-nous pas, en faveur du bien général, à des exemptions qui ne nous avaient été concédées que pour le bien général ? Pourquoi soupirerions-nous après un éclat emprunté qui pourrait nous être ravi de nouveau ? Notre céleste apanage nous est laissé sans diminution ; ... les puissances de la terre ne sauraient y toucher... que nous faut-il de plus ?...

Saint Louis avait une trop haute idée de la religion pour la faire servir uniquement de ressort à sa politique : il la regardait comme le plus beau présent de la Divinité, et il désirait ardemment d'en procurer la jouissance à tous. Il était intimement convaincu que, si la religion fait notre bonheur dans cette vie, elle a pour premier,

(40) Testament de Louis XVI.

(41) « Lorsque le culte intérieur a une grande magnificence, dit Montesquieu, cela nous flatte et nous donne beaucoup d'attachement pour la reli-

gion. Les richesses des temples et celles du clergé nous affectent beaucoup. » (*Esprit des Lois*, liv. xxi, chap. 2)

pour grand objet, la félicité de la vie future; et il voulait assurer à ses sujets un si précieux avantage : il la fit aimer et suivre; il l'aima et la suivit lui-même; il ordonnait, mais il pratiquait. A l'exemple de son divin Maître, il était le législateur et le modèle. C'est le *roi le plus saint qui ait jamais porté la couronne*, selon Bossuet (42), et le plus sincèrement adonné aux exercices de la piété véritable.

Venez contempler ce roi magnanime, ô vous qui supposez gratuitement que la religion rétrécit le génie, et qu'un homme pieux ne saurait être un homme d'Etat ! Dites-nous si Louis fut un esprit borné et un génie étroit ? N'est-il pas vrai maintenant qu'il s'astreignit régulièrement à ces saintes pratiques que vous dédaignez tant ? Ce sont ces exemples illustres qui, bien mieux que tous les livres ensemble, réconcilient l'esprit avec la dévotion.

La piété, je le sais, ne doit point empêcher un roi de travailler à la gloire et à la prospérité de ses peuples. Elle cesserait d'être utile; elle ne serait plus selon la science. *La piété, dit Massillon, ne doit être ni minutieuse ni ridicule, parce qu'elle deviendrait méprisable.* Mais pourquoi la piété d'un roi serait-elle différente de la piété d'un simple particulier ? La religion n'est-elle pas une dans son essence ? change-t-elle de caractère suivant les conditions ? Y en a-t-il une pour les potentats et une pour le vulgaire ? Pourquoi serait-il défendu aux souverains de se recueillir au pied de la croix de toutes les dissipations inséparables des grandeurs humaines, d'appuyer quelques instants sur son piédestal le fardeau dont ils sont chargés, et d'y puiser les forces dont ils ont besoin au milieu des traverses et contre de si grands obstacles ? Le culte extérieur, sans doute, n'est point à lui seul la piété, mais il y conduit, mais il en est le symbole; et un roi n'est-il pas obligé de protéger tout ce qui est *honnête et pieux*, par sa conduite aussi bien que par son autorité ? Louis ne se serait-il pas écarté des voies de la sagesse en frondant les opinions de son siècle ? Ne serait-il pas devenu un sujet de scandale, un objet d'horreur et d'aversion ? Aurait-il été plus excusable de consumer en vains amusements un loisir qu'il accordait à la prière et aux bonnes œuvres ? Qui oserait le penser ?

Saint Louis n'oubliait rien dans sa sage prévoyance, et son génie créateur, dans son immense étendue, embrassait non-seulement toutes les branches de l'administration publique, mais encore les plus sûrs moyens de les améliorer et de les perfectionner. Qui ne sait que la plupart des maux nous viennent de l'ignorance, et que ces grands désordres qui affligent l'espèce humaine ont pris naissance dans la profondeur des ténèbres de l'âme ? Quand nos pre-

miers parents désobéirent à l'Eternel, ils tombèrent dans un abîme d'ignorance, et le flambeau de la raison ne jeta plus que quelques lueurs pâles et incertaines; quand le Verbe de Dieu descendit du sein de son Père pour nous racheter, son premier bienfait fut de dissiper nos ténèbres et de nous offrir le secours de sa lumière pour guider nos pas dans la carrière de la vertu, jusqu'à ce que nous soyons éclairés par le soleil de justice. Jamais le vrai savoir en lui-même ne fut nuisible aux hommes : on en a souvent abusé comme de tout ce qu'il y a de meilleur; mais l'accuser du mal qui a été commis en son nom et par l'abus qu'on en a fait, n'est-ce pas en accuser Dieu lui-même dont il est un présent ? Qu'est-ce qu'un peuple qui ne connaît pas ses devoirs et qui végète dans l'abrutissement des facultés intellectuelles ? Malheur aux nations privées de cet astre bienfaisant du savoir et du génie, soit qu'il n'ait jamais lui sur elles, soit qu'il ait disparu dans ces terribles catastrophes qui finissent toujours par des débris et des ruines.

J'en appelle à votre témoignage, Messieurs : qui connaît mieux que vous l'utilité des lumières, qui mieux que vous sait apprécier les avantages de la littérature ? Le danger n'est-il pas constamment dans l'abus, et jamais dans la science ? Qui ne redirait, comme le pieux auteur de *l'Imitation* : « Il ne faut point blâmer la science, ou toute autre connaissance simple qui est bonne en soi et dans l'ordre de Dieu; » mais qui n'ajouterait avec lui : « Il faut toujours préférer une conscience pure et une vie vertueuse (43) ? »

Le règne de saint Louis fut une époque honorable pour les belles-lettres. Il présagea ce qu'elles seraient un jour sous quelques-uns de ses successeurs : telle une lampe allumée répand quelque clarté dans l'obscurité de la nuit, en attendant que l'étoile du matin apparaisse dans tout son éclat. Les savants, de quelque pays qu'ils fussent, recevaient à la cour un accueil favorable; le roi se plaisait à discourir avec eux. Des livres achetés à grands frais, de tous côtés, formaient à la Sainte Chapelle une bibliothèque précieuse et considérable. C'est là que Louis se rendait fréquemment pour se nourrir de la lecture des meilleurs ouvrages, et qu'il étonnait les docteurs eux-mêmes par l'étendue et la variété de ses connaissances. C'est là qu'il suggéra à Vincent de Beauvais l'idée d'une espèce d'encyclopédie méthodique dont le plan n'est point à mépriser, depuis même qu'il a été surpassé. L'université s'enrichit par l'association des religieux mendiants. Elle entendit dans ses chaires les Bonaventure et les Thomas d'Aquin. On bâtit la Sorbonne : cet établissement proclame hautement la munificence du roi autant que la piété de

(42) *Discours sur l'unité de l'Eglise*. Œuvres, t. XXV, p. 534.

(43) *Imitation de Jésus-Christ*, liv. 1, chap. 5,

n° 4, traduction de Beauzée dans la *Bibliothèque religieuse*.

son confesseur, Robert Sorbon, qui en fut le fondateur.

Nous la revoyons, cette célèbre école, surnommée le concile perpétuel des Gaules, reprendre son ancien lustre et se préparer à donner encore des leçons à l'Eglise universelle. Oui, nous osons l'espérer, le temple d'Esdras qui s'élève sous nos yeux ne nous fera point regretter le temple de Salomon qui s'est écroulé. La Faculté conservera avec soin les dernières étincelles du feu sacré qui menace de s'éteindre; elle propagera les antiques traditions qui sont la gloire du sanctuaire et la sauvegarde des empires.

Resserré par le temps dans des bornes étroites, j'ajoute quelques traits, et je finis : Louis se montra magnanime jusque dans les plus tendres sentiments de son cœur. Il affectionnait sa mère, cette reine accomplie, cette reine incomparable, dont on a partout et dans tous les temps célébré les louanges, à laquelle il devait plus que l'existence et la couronne; cependant, lors de sa mort, après avoir laissé pendant deux jours un libre cours à sa douleur, il se rendit à la voix de la religion et de l'amitié, il consentit à reprendre le maniement des affaires. Il aimait le comte d'Anjou, son frère, pour qui il fit les plus grands sacrifices; mais il aimait encore plus la justice : *Croyez-vous*, lui disait-il dans une occasion importante, *croyez-vous être au-dessus des lois, parce que vous êtes mon frère ?* Il chérissait Marguerite de Provence son épouse, en qui les qualités brillantes de l'esprit et du cœur relevaient la beauté; mais parce qu'elle était impérieuse et hautaine, il ne voulut point lui confier la régence pendant son premier voyage d'outre-mer, de peur qu'elle ne s'en servît pour satisfaire son ambition; et il ne lui laissa jamais qu'une autorité précaire et subordonnée à la sienne et à l'assentiment des *grands de l'État*. Il était attaché à ses parents; mais quand ils avaient forfait à l'honneur, il ne les épargnait pas plus que les autres : témoin ce fameux Couci, son ami intime, à qui il ne pardonna qu'à force de sollicitations, et dans la vue d'un plus grand bien. *Enguerrand*, lui dit-il, *si je savais certainement que Dieu m'ordonne de vous faire mourir, toute la France, ni la parenté qui nous unit, ne vous sauveraient pas*. Il était affable et généreux envers ses courtisans et les barons de son royaume; mais il sut toujours les contenir, et ne leur accorda de grâces qu'autant qu'ils les méritaient. Il semblait avoir fondé son trône sur cette maxime devenue si célèbre : *La justice est la bienfaisance des rois* (44). Il avait de la bienveillance pour le clergé; mais s'il le préserva des vexations étrangères, s'il le combla de biens et d'honneurs, il ne réprima pas moins sévèrement ses entreprises, il ne le força pas moins de contribuer aux charges qu'il était tenu d'acquitter à proportion de

ses richesses. En se relâchant de ses droits, il pouvait sagement aux conséquences qu'on aurait pu tirer contre lui des concessions qu'il ne faisait que par pure libéralité. En faisant respecter les ministres des autels, il exigea qu'ils respectassent eux-mêmes les règles de la morale et de la discipline ecclésiastique. Quand l'évêque d'Auxerre, au nom de ses collègues, supplia le saint roi de contraindre, par la perte des biens, les excommuniés à demander l'absolution, dans un an et un jour, Louis déclara avec fermeté qu'il voulait examiner préalablement les causes de l'excommunication, et savoir si la sentence était juste, parce qu'il ne convenait point de condamner des hommes qui n'avaient point été entendus dans leur défense, et qui pouvaient être opprimés plutôt que coupables. Il aimait ses enfants; mais l'amour qu'il avait pour eux ne lui faisait point oublier son peuple : c'est pour cela qu'il disait au prince Louis, qui mourut en bas âge : *Mon cher fils, je te prie de te faire aimer des peuples de ton royaume; j'aimerais mieux qu'un prince étranger le rendît heureux que si tu le gouvernais mal* : c'est pour cela qu'il légua à Philippe le Hardi ces admirables préceptes, ce testament spirituel, le plus bel héritage qu'il ait pu transmettre à sa maison, suivant l'expression du grand Dauphin, élève de Bossuet; le plus précieux monument de la piété d'un roi avant le Testament de Louis XVI.

Que manque-t-il à la gloire de saint Louis ? Grand prince et législateur consommé, il obtint encore la palme des héros. Nous l'avons vu avec admiration se montrer juste et magnanime dans le gouvernement de son royaume, admirons maintenant sa justice et sa magnimité dans les combats.

SECOND POINT

Un éloquent prélat a écrit, dans le siècle dernier, pour l'instruction d'un prince de la plus haute espérance, sous la dictée de la raison et des grâces, que, si le roi pacifique, qui ignore la guerre, est infiniment supérieur au roi conquérant, qui manque des qualités nécessaires dans la paix et qui n'est propre qu'à la guerre, il est vrai de dire néanmoins qu'un roi qui ne sait gouverner que dans la paix ou dans la guerre, et qui n'est pas capable de conduire son peuple dans ces deux états, n'est, en quelque sorte, qu'un demi-roi (45).

Personne ne sera tenté, je pense, de le dire de saint Louis. Il avait, dès son enfance, fait l'apprentissage de l'art militaire dans les camps de son père, et de bonne heure il se vit contraint d'en faire usage pour la défense de ses peuples et le maintien de ses droits.

Le comte de Bretagne se révolte avec un parti nombreux qu'il entraîne dans sa défection. Louis va le combattre en personne;

(44) Panégyrique de saint Louis, par le cardinal Maury.

(45) *Télémaque*, liv. v, p. 152, l. 1.

il assiège, il prend la ville de Belesme; il y fait des prodiges de valeur qui promettent pour l'avenir un capitaine consommé, et cette promesse ne tarde pas à s'accomplir.

Le comte de Champagne, son parent et son vassal, est attaqué par une ligue forte et redoutable; Louis déclare, avant tout, qu'il ne traitera que quand les ennemis auront évacué la Champagne; il marche en toute hâte, à la tête de son armée; il opère sa jonction avec le comte, près de la ville de Troyes, et dissipe par sa seule présence, avec autant de facilité que le vent dissipe la poussière, des seigneurs entreprenants et audacieux, mais trop faibles pour résister longtemps à la prudence et à la valeur réunies.

Bientôt, c'est contre le comte de Champagne lui-même que Louis est obligé d'armer. Ce prince, romanesque par caractère, inconstant par intérêt, non moins fameux dans l'histoire par ses idées chevaleresques que par les charmes de son esprit et par son talent pour la poésie, ne s'attendait pas à tant de promptitude et à tant de vigueur de la part de Louis. Il envoya solliciter la paix, et suivit lui-même de près ses ambassadeurs. Le roi ne la lui accorda qu'à des conditions honorables pour sa couronne et avantageuses au bien de l'Etat. Voilà le vrai talent du souverain : qu'est-ce que vaincre son ennemi, quand on ne sait pas profiter de la victoire?

Vers la même époque, le midi de la France vit saint Louis accroître la réputation de vaillant capitaine qu'il s'était déjà faite, et commander à la renommée de joindre désormais au récit de ses hauts faits les témoignages éclatants de sa magnanimité et de sa prudence.

Me préserve le ciel d'excuser les horreurs qui accompagnèrent ces guerres sacrées! Le ministre d'un Dieu de paix et de charité ne saurait approuver l'extirpation de l'erreur par l'effusion du sang humain. Sans doute la religion de l'Etat a le droit d'invoquer sa protection et son appui pour n'être point troublée dans l'exercice extérieur de son culte; sans doute elle a le droit de demander qu'on lui laisse *passer son chemin*, pour parler avec Bossuet, et *achever son voyage en paix*. Mais vouloir que l'Etat fasse des prosélytes à la religion par la contrainte, c'est méconnaître la toute-puissance de cette fille du Très-Haut, qui n'a pas besoin d'un bras de chair pour se soutenir, qui s'est propagée au milieu des persécutions, qui s'est perpétuée sans le secours des puissances de la terre, contre la volonté même des puissances de la terre, qui a rejeté de son sein toutes les hérésies par la seule force de son institution et de sa nature. Vouloir que l'Etat emploie la violence pour repousser les arguments ou les sophismes des ennemis de la religion, c'est avouer qu'elle ne le peut par la raison, qu'elle n'a d'autre fondement que la politique des princes; qu'elle est plus à charge à l'Etat que l'Etat n'en reçoit

d'avantages; qu'au lieu d'être le complément des lois, elle ne subsiste que par les lois; c'est vouloir qu'on lui accorde ce qu'on est en droit d'exiger d'elle.

Rendons gloire à Dieu. Saint Louis ne s'est jamais mépris sur les caractères de la religion; et, s'il sembla parfois payer le tribut aux préjugés de son siècle, l'histoire nous apprend que les atrocités exercées sur les albigeois ne peuvent lui être imputées; qu'il en tempéra les rigueurs autant qu'il était en lui, et que, longtemps après, il s'occupait encore d'en réparer les déplora- bles suites.

Les guerres ne duraient pas à ces époques désastreuses, parce que les seigneurs qui marchaient sous les drapeaux du suzerain ou du roi n'avaient d'engagement que pour une campagne; et que, quand elle était finie, il était impossible de les retenir davantage; mais elles se renouvelaient souvent, parce qu'elles n'étaient que suspendues. Le roi d'Angleterre est attiré en France par le comte de la Marche, qui le flatte d'un vain espoir de conquête. Louis vole à leur rencontre : de nouveaux lauriers l'attendent, il s'empresse de les cueillir. Après les journées de Fontenay, de Taillebourg et de Saintes, où il avait égalé en vaillance Philippe-Auguste à Bouvines, il se montre égal à lui seul en pardonnant à des rebelles qui, non-seulement avaient porté les armes contre lui, mais qui avaient encore employé le poison et le glaive des traîtres pour lui arracher la vie. Cependant il leur enlève les moyens de recommencer la guerre de sitôt, et s'empare d'une portion de leurs domaines pour les frais et les dommages qu'ils avaient occasionnés par leur félonie.

Une plus brillante, une plus périlleuse carrière s'ouvre devant Louis, la guerre d'outre-mer. C'est là que ses talents militaires et sa magnanimité vont se développer aux regards attentifs de l'Asie, de l'Europe et de l'Afrique. La guerre d'outre-mer... A ce mot la prévention fait entendre sa voix, et s'empresse de m'interroger avec malignité sur ces expéditions lointaines. Je sais qu'on les blâme indistinctement et avec amertume; je sais aussi qu'on les justifie sans discernement et sans réflexion. Les préjugés, de part et d'autre, étouffent la vérité et l'empêchent de se produire : on n'examine plus, quand on a pris son parti, que pour s'y maintenir. Ce n'est point ici le lieu d'entasser les raisons pour et contre; il serait déplacé de discuter un point si longtemps et si savamment débattu; il le serait encore plus d'afficher une opinion prononcée. Cependant je le dirai avec confiance : s'il est aisé de blâmer les croisades dans les excès qui les ont déshonorées, il est moins facile de faire méconnaître les biens qu'elles ont produits, et de prouver sans réplique que les inconvénients ne sont pas abondamment compensés par les avantages qui en sont résultés. Les disciples de Jésus crucifié ne

pensent jamais qu'avec attendrissement à ces vastes entreprises, formées pour délivrer le tombeau de *leur divin Maître* du joug des infidèles, et en faciliter l'accès à ceux qui se faisaient un devoir de religion d'y apporter leurs hommages. La politique les considère comme des moyens dont les rois se servirent pour abaisser le pouvoir des grands, anéantir la féodalité, et rendre à leurs peuples une partie des droits qu'ils avaient perdus. Les adversaires eux-mêmes sont forcés de reconnaître que l'Europe est redevable aux croisades du progrès des lumières et de la civilisation ; du perfectionnement des arts et de l'industrie ; de la formation de la marine ; de l'extension du commerce, et d'une multitude d'autres effets que quelques-uns d'entre vous, Messieurs, ont relevés avec tant de savoir et d'éloquence.

Faut-il ajouter, Messieurs, que les chrétiens d'Orient gémissaient sous le poids du plus dur esclavage, et appelaient de tous leurs vœux le secours des guerriers d'Occident pour briser leurs fers et *disperser leurs liens*. La charité, qui unit étroitement tous les enfants de la nouvelle alliance, pouvait-elle permettre que ces vœux fussent repoussés ? Fallait-il abandonner à leur destinée des malheureux qui tendaient des mains suppliantes vers tous ceux que distinguait quelque ombre de puissance ou d'amitié, et qui les conjuraient avec des larmes amères de devenir leurs libérateurs ? Les impulsions de la nature et de la grâce ne sont-elles d'aucun poids ? Ce qui se passe sous nos yeux, depuis quelques années, dans une contrée de l'Europe, révéree parmi les nourrissons des muses, si célèbre parmi vous, Messieurs, n'est-il pas l'apologie des croisades ? Qui osera réprouver ces élans généreux, enfantés par l'amour le plus ardent de l'humanité, par la conformité de croyance et par d'honorables souvenirs, pour replacer un peuple spirituel et valeureux au rang qu'il occupait dans l'antiquité, et redonner à son Église le lustre dont elle brillait aux beaux jours du christianisme ? Qui osera condamner ce qu'approuvent tant de guerriers sans peur et sans reproche, la gloire des temps modernes ; tant de publicistes instruits, tant d'écrivains illustres ; ce qui obtient la sanction de l'opinion publique ?... Que l'on compare et qu'on juge.

Toutefois, s'il n'entre pas dans ma pensée de me prononcer sur les croisades en général, me serait-il défendu de rapporter sur les expéditions de saint Louis le jugement de ses conseillers les plus intimes et des personnages les plus éclairés de sa cour ? Il est certain que Guillaume d'Auvergne, évêque de Paris, s'opposa constamment à la première, et ne cessa de lui en représenter les funestes conséquences ; que Blanche de Castille n'oublia rien de ce que la politique peut fournir de plus décisif et de plus raisonnable, de ce que la nature inspire de plus tendre et de plus séduisant

pour le détourner de son projet ; que le pape Innocent IV interposa son autorité pour le faire changer de sentiment. Quant à la seconde, le sire de Joinville confesse ingénument qu'on disait de son temps que ceux qui avaient conseillé au roi de se croiser avaient commis un péché mortel, parce que le royaume, qui était alors florissant au dedans et en paix avec ses voisins, ne fit qu'empirer depuis.

Quoi qu'il en soit, après avoir pourvu au gouvernement de ses États, et paré aux inconvénients d'une longue absence ; après avoir réprimé les extorsions des gens de finances ; après avoir satisfait à ce que lui commandaient sa conscience et sa piété, saint Louis s'embarqua à Aigues-Mortes, et fit voile vers l'île de Chypre qui avait été désignée pour le rendez-vous des croisés. Je ne vous entretiendrai point de sa traversée et de son séjour à Paphos, à Famagouste, à Nicosie ; je ne le vois plus que sur les rivages de l'Égypte.

Terre antique, berceau des sciences et des arts, théâtre glorieux des exploits des plus fameux conquérants ; des Nabuchodonosor et des Alexandre, des Antiochus et des César ; terre hospitalière, refuge de l'Homme-Dieu, saint Louis s'avance sur ses rives ; il vient effacer les hauts faits des temps héroïques, et se montrer le fidèle disciple de Jésus-Christ mourant.

Le roi de France ordonne la descente ; et pour guider ses braves dans le chemin de la gloire, il passe dans une chaloupe et s'efforce de gagner les bords. Bientôt après, se dégageant de ceux qui veulent le retenir, il s'élance dans l'eau, couvert de son armure et l'épée à la main. Il arrive, il prend terre. Les musulmans tombent sous ses coups, ou fuient épouvantés. La terreur le précède et devance ses pas. Damiette abandonnée le reçoit dans ses murs. L'Égypte tremble devant lui, et les mameloucks courbent leur tête indomptable sous le joug qu'il leur apporte. Les sectateurs de Mahomet craignent pour leur religion ébranlée par ces terribles assauts. Ils se réunissent de toutes les parties de l'empire pour s'opposer à l'ennemi le plus redoutable qu'ils aient eu jusqu'alors. Vains efforts ! Tout cède à la valeur de Louis et à sa rare prudence. Après avoir surpassé tous les autres en sagesse dans les conseils, il les surpasse en courage dans les combats. Tout succès vient de lui, on n'éprouve de revers que quand on n'exécute pas ses ordres. Sans cesse tempérant par sa modération la pétulance des Français, et sans cesse réparant par sa présence d'esprit et par son intrépidité les fautes qu'ils ont commises, il a l'œil et la main à tout. Aussi prompt à exécuter que circonspect à entreprendre, on le voit tour à tour passer du sang-froid d'un général habile à l'impétuosité du plus vaillant guerrier.

Quelque différence qu'il y ait entre un panégyriste et un historien, la plus sévère impartialité n'est-elle pas un devoir de l'un

comme de l'autre; et pourquoi ne relèverais-je pas ce qu'il peut y avoir de défectueux et d'imparfait dans mon héros? Pourquoi ne dirais-je pas que, dans le partage du butin, il déféra trop légèrement aux conseils du légat, et *défit les bonnes coutumes anciennes*, comme le lui reprocha Jean de Waleri?

Cependant on découvre le moyen de traverser un bras du Nil et de surprendre l'ennemi; Louis part: il est passé. Le carnage est horrible des deux côtés; mais l'avantage n'est point équivoque. La victoire s'est déclarée pour le roi. Les Egyptiens sont en fuite, et le comte d'Artois les poursuit au pas de charge. Ce jeune prince, emporté par sa bouillante ardeur, est déjà dans la Massoure. C'en était fait du sort de l'Égypte si la précipitation et la témérité n'avaient tout perdu.

O Dieu des armées! c'est ainsi que vous vous jouez des orgueilleux enfants de la terre; quand vous leur accordez la puissance, vous fascinez leurs yeux, vous les livrez à l'esprit de vertige. Aussitôt qu'ils ont obtenu l'objet de leurs desirs, ils le laissent échapper par la plus inconcevable folie.

Les ennemis se ravissent; ils retournent sur leurs pas, et fondent sur la troupe du comte d'Artois. Louis est averti du danger de son frère; il brûle de voler à son secours. Ses chevaliers ont peine à l'arrêter. Bientôt d'aussi graves dangers le menacent lui-même; les Sarrasins l'attaquent avec une fureur incroyable. Seul, il se défend contre tous; seul il ramène ses gens au combat; et les ralliant autour de lui, il leur communique une ardeur surhumaine qui les sauve ce jour-là.

Jamais roi de France n'avait si vaillamment combattu et si justement triomphé. Peu de jours après même bravoure, même succès. Il délivre le comte d'Anjou, serré de près par les Sarrasins et déjà sans soldats.

Ce n'est pas à lui-même qu'il attribue de si glorieux avantages: *Il a combattu les combats du Seigneur* (I Reg., XXV, 28), *et le Seigneur lui a donné de prévaloir sur ses ennemis.* (Jer., XV, 20.) Sur le champ de bataille Louis lève les mains au ciel, et remercie le Très-Haut de lui avoir accordé deux victoires dans la même semaine. De tout temps les héros chrétiens ont rendu grâce à Dieu des succès qu'ils ont obtenus, et se sont soumis dans leurs revers à ses impénétrables desseins... Des revers!.. hélas! il en était réservé pour Louis.

Que peuvent la prudence et la valeur contre tous les fléaux réunis? Le ciel les envoya pour éprouver le roi de France et lui offrir l'occasion de déployer sa magnanimité dans l'infortune et le malheur, comme il l'avait déployée au faite de la gloire et de la prospérité. La famine, la peste avaient épuisé l'armée; et les Sarrasins, qui surent en profiter, achevèrent de la ruiner. Il fallut parler de trêve; Louis

proposa de rester seul dans les fers, et de laisser partir ses guerriers.

O magnanimité toute semblable à celle du Fils de Dieu! S'il est expédient qu'un seul homme soit sacrifié pour tout un peuple, Louis veut être la victime; mais les Français étaient trop dévoués à leur roi, trop idolâtres de leur roi, qu'on me passe cette expression, pour ne pas rejeter sa proposition; ils auraient mieux aimé mourir que de consentir à une si honteuse lâcheté.

Un trait généreux est presque toujours suivi d'un autre: c'est que pour agir sur le cœur de l'homme, il faut parler aux affections de l'homme; c'est qu'une âme exaltée communique aisément sa chaleur et son enthousiasme. Les Français à leur tour prièrent l'auguste monarque de se sauver sur les galères; mais il leur répondit avec noblesse que, *s'il plaisait à Dieu, il n'abandonnerait jamais ses enfants, et qu'il périrait avec eux.* Ce fait, attesté par le sire de Joinville, se trouve également dans un historien arabe. « Si le roi de France, dit-il, eût voulu se sauver, il en aurait eu la possibilité; mais il persista à demeurer à la tête de ses troupes et à les animer au combat; et s'il consentit à mettre bas les armes, ce fut à condition qu'on accorderait la vie aux Français. »

Rougissez donc de vos injustes préventions, ô vous qui vous imaginez que ce roi magnanime allait dans des guerres lointaines entreprises suivant les préjugés vulgaires, prodiguant le sang de ses soldats et se jouant imprudemment de la vie des hommes. Non, jamais capitaine ne prit des mesures plus judicieuses pour ménager ses troupes, et ne fut plus avare de ces coups téméraires qui compromettent une armée sans aucun succès réel. On ne le vit point se mettre à couvert au fort de la mêlée ou se retirer le premier du combat. Il lui était permis de dire qu'il *ne savait point être spectateur quand ses gens s'exposaient, et qu'il lui appartenait de donner l'exemple de la vaillance et de l'impétuosité.* Il mit tant de fois son corps à l'aventure de la mort pour épargner le dommage de son peuple, que le fidèle compagnon de ses armes, pendant dix ans, se plaît à les dénombrer au commencement de son livre, pour en instruire la postérité la plus reculée.

Lorsque le Sauveur du monde, livre à la fureur de l'enfer et des hommes, revêtu des marques sanglantes de sa royauté, parut devant les Juifs assemblés dans le prétoire, le gouverneur de la Judée pour les Romains le désigna prophétiquement à l'admiration des races futures par ces paroles mémorables: *Eccce homo!* (Joan., XIX, 5.) Et moi aussi je m'empare de ces paroles évangéliques pour attirer votre attention sur Louis, prisonnier du soudan: *Eccce homo!* Ce n'est plus un roi sur son trône, environné de splendeur et de majesté, commandant en maître à une cour florissante et qui ne cherche qu'à lui plaire, ni un preux chevalier volant au combat sur les pas de

la victoire ; c'est un héros d'une espèce plus relevée, qui raffermir sa gloire par la dernière épreuve que puisse subir la vertu sur la terre, et qui montre la magnanimité de sa perfection. On l'outrage, mais il ne tarde pas à conquérir l'estime et la vénération : on lui commande, mais il n'obéit qu'autant qu'il le juge digne de son rang ; on vient insulter à sa douleur, mais on n'aurait point de répugnance à recevoir ses ordres ; on lui fait envisager la fin tragique du soudan égorgé par ses sujets, mais il ne la redoute pas. Dans cette étrange lutte, paraissant au-dessus de la nature humaine, il sert d'exemple aux captifs, et on le prendrait pour le chef des émirs.

Impatient de sortir de l'esclavage pour les besoins publics, Louis consent à un traité de paix. On lui demande d'en jurer l'observation, il est prêt à le faire, et tout semble terminé ; on lui propose une formule de serment dont les expressions chrétiennes, mais grossières, offensent sa délicate piété, il ne peut l'entendre sans frémir. Vainement le chef des musulmans le presse et le menace, il la rejette avec horreur. Vainement ses propres officiers lui font les plus vives instances ; vainement un pontife effrayé cherche à le gagner ; il s'attendrit, mais il résiste constamment. Vainement on le charge de chaînes et on étale à ses yeux tout l'appareil d'un supplice cruel, il demeure inébranlable. Une si noble fermeté adoucit enfin le cœur de ses farouches ennemis, et ils cèdent à l'empire d'un grand courage et d'une grande vertu.

Le traité est enfin conclu ; Louis est à Damiette au sein de sa famille. Toutes les conditions sont fidèlement remplies de son côté, sans l'être aussi exactement du côté des émirs. Quelques-uns de ses généraux se croient autorisés à profiter d'une erreur de compte, et à retenir dix mille besans d'or. Ils se permettent d'en plaisanter en présence du monarque, qui s'indigne de leur tromperie, et leur ordonne de livrer sans délai la somme convenue. Il est résolu de ne quitter le Nil que quand ses promesses seront totalement acquittées. Ainsi Louis joint à la gloire d'avoir vaincu les Sarrasins quand il était dans leurs fers, comme sur le champ de bataille, celle de les vaincre en loyauté dans ses conventions avec eux, de vaincre ses courtisans et de se vaincre lui-même.

Je ne le suivrai point dans la Palestine, où il signale tous ses pas par des actions éclatantes. Et que de temps ne faudrait-il pas pour vous entretenir de sa tendre piété, de sa charité inaltérable envers les malheureux, des marques de déférence que lui donnent les princes de l'Asie ; des ambassades qu'il en reçoit ou qu'il leur envoie ; de son refus de contracter alliance avec le sultan de Damas contre l'Egypte, et tant d'événements devenus célèbres dans les fastes de l'Orient. Mais puis-je passer sous silence qu'il fut le restaurateur des mœurs au milieu du débordement et de la licence ?

C'est par la discipline que les armées se conservent ; la corruption en est le dépérissement et la ruine. Saint Louis en était si persuadé, qu'il porta peut-être jusqu'à la rigueur le châtement pour la moindre infraction aux lois de la guerre. Mais comment aurait-il pu réprimer autrement les désordres de tout genre qui régnaient parmi les croisés, et qui excitaient les gémissements des gens de bien ? Comment aurait-il contenu de nombreux voyageurs, en proie à la fougue des passions les plus dissolues, et que l'impunité aurait encouragés dans leurs crimes ?

Puis-je passer sous silence un trait remarquable de magnanimité ? Durant le trajet de Tyr en France, la flotte du roi essuya une horrible tempête ; la quille du vaisseau sur lequel il était monté fut gravement endommagée. Les pilotes les plus sages et les plus expérimentés lui conseillèrent de descendre, mais il n'en voulut rien faire ; il aima mieux confier sa personne et sa famille à la merci du Seigneur, que de laisser dans l'île de Chypre plus de cinq cents hommes qui n'auraient pas eu le moyen d'acheter un autre vaisseau.

A son retour, on vit avec douleur que saint Louis ne quittait pas la croix, et que ses projets n'étaient que suspendus. En effet, tandis que d'une main il bâtissait un hospice pour les pèlerins que le climat d'Egypte avait rendus aveugles, il brandissait de l'autre la redoutable lance qui appelait à de nouveaux combats. Tandis qu'il travaillait de toutes ses forces à corriger les vices qui s'étaient introduits dans l'administration et à cicatriser les plaies de l'Etat, il s'occupait sans relâche des préparatifs militaires. Il fit de nouvelles levées ; il envoya dans toute la chrétienté pour enflammer les princes d'un généreux enthousiasme, et pour réveiller l'ardeur des chevaliers : il réunit tout ce qu'il put d'hommes et d'argent, et il partit pour les côtes d'Afrique, contre l'avis des évêques et des barons réunis, séduit, dit-on, par l'espérance de convertir à la foi le roi de Tunis, mais, plus vraisemblablement, entraîné par des raisons de convenance et de haute politique qui nous sont inconnues.

Qui redira la magnanimité de Louis sur ces plages barbares, luttant contre la faim et contre la soif, harcelé par des hordes de brigands, plus encore par l'intempérie de la saison, par l'inclemence de l'air, par des besoins de toute espèce, et par des fatigues excessives ?

A peine l'armée est-elle descendue dans une péninsule, malgré les efforts des indigènes, qu'elle est exposée à des attaques continuelles qui lui font un mal incroyable. Des nuées d'Africains s'acharnent à sa destruction, et ne lui laissent pas un instant de repos.

L'armée s'approcha de Carthage, dont il lui importait de s'assurer avant d'assiéger Tunis. Elle campa dans une plaine agréable

et fertile où elle aurait pu se procurer tout ce qui était nécessaire à la vie, si le voisinage des montagnes ne l'avait placée sous l'action immédiate de la réflexion du soleil, et si un océan de sable brûlant que les vents amoncelaient, ne l'avait, pour ainsi dire, ensevelie sous ses vagues.

Cependant ces fâcheux inconvénients et les infidèles mêmes n'étaient pas les plus à craindre. Une cruelle épidémie s'était emparée de l'armée à son débarquement et y causait d'affreux ravages. Chaque jour voyait périr des milliers de soldats; les chefs n'étaient point épargnés; tous languissaient dans le découragement ou dans les appréhensions de la mort. Le roi seul les soutenait, leur prodiguait les soins les plus touchants, et leur disait dans sa bonté : *Mes enfants, nous combattons pour la foi; ou nous vaincrons, ou nous serons martyrs de Jésus-Christ.* A la fin il fut attaqué lui-même : il sentit, à la première atteinte du mal, qu'il devait se préparer à paraître devant Dieu. Qu'ai-je besoin de vous raconter tout ce qu'il fit dans ses derniers moments ? Il n'est personne parmi vous, Messieurs, qui ne prévienne mon récit, et qui ne se représente par la pensée le saint roi sur son lit de douleur, redoublant de ferveur et d'humilité pour se rendre digne de Celui qui fait régner les rois et qui les interroge dans sa colère.

O mort désastreuse ! ô mort à jamais déplorable ! elle mit le comble à la désolation des croisés. Rien ne peut égaler la profonde sensation qu'ils éprouvèrent dans ces terribles circonstances : l'arrivée du roi de Naples ne fit que l'augmenter. La consternation se répandit en un clin d'œil dans toutes les contrées de l'univers. Les chrétiens sentirent vivement la grandeur de leur perte par la joie même des infidèles, et par leurs réjouissances immodérées. En France, les barons et le peuple, la cour et la ville, l'armée et le clergé, furent comme frappés de stupeur et versèrent des larmes sincères de regret lorsqu'on vit apparaître, escorté de tant de cercueils, seuls restes des plus illustres chevaliers, le cercueil du bon, du pieux, du saint roi Louis; car c'est ainsi que tout le monde l'appelait, et le jugement des contemporains a été confirmé par le jugement de l'Eglise et de la postérité.

Saint Louis, avant sa mort, pria pour la conservation et le bonheur de son peuple. Croirons-nous qu'il nous ait oubliés dans le sein de la gloire, et que la France ait cessé d'être l'objet de sa tendresse et de sa prédilection ? Ah ! s'il ne considérait que l'opprobre dont nous nous sommes couverts, et cette série d'attentats et d'horreurs qui font frémir la nature, sans doute nous aurions à redouter qu'il n'employât son crédit auprès de Dieu que pour attirer sur nos têtes des foudres vengeurs. Mais n'est-il pas miséricordieux, à l'exemple du Père céleste, qu'il s'efforça d'imiter durant son exil ici-bas, et avec lequel il est maintenant identifié pour jamais ? Les ter-

ribles châtiments que nous avons éprouvés n'entreront-ils pas dans la balance à côté des forfaits que nous avons commis, pour leur servir de contre-poids ? Ne nous fera-t-il pas grâce en faveur de sa famille qui occupe son trône, et qui règne en son nom ? Nous faut-il une médiation plus puissante et plus agréable à ses yeux ?

Comme il doit le chérir, cet auguste rejeton qui marche sur ses traces avec tant de fidélité, et qui, en portant sa couronne dans le temps, s'attache à mériter de partager son trône dans les tabernacles immortels ! Le plus fidèle compagnon de saint Louis disait dans son style naïf : *Grand honneur à ceux de ses descendants qui le suivront pas à pas dans les sentiers de la justice et de la vertu !* Répétons de concert ces magnifiques acclamations ; nous savons combien elles sont expressives et vraies. Grand honneur au descendant de saint Louis, qui n'a point dégénéré de la vertu de son père, qui a hérité de sa justice tout aussi bien que de son sceptre !...

O vous, tige sacrée des Bourbons, Louis le Confesseur ! jetez du haut des cieux un regard de compassion sur l'empire des lis. Jadis vous ramenâtes la France à des sentiments de concorde et d'union ; étouffez parmi nous tout germe d'animosité, tout ferment de divisions intestines. Inspirez-nous des pensées de modération et de paix. Aplaissez toutes les difficultés qui s'opposent à une réconciliation parfaite et durable. Que nous n'ayons tous qu'un cœur et qu'une âme comme nous n'avons tous qu'une patrie et qu'un roi ! Que nous respections la seconde majesté, ainsi que l'appelle Tertullien, dans l'intention de servir la première, la suprême majesté, non-seulement par crainte, mais encore par principe de conscience.

Amen.

PANEYRIQUE II.

SAINT AUGUSTIN.

Erat potens in verbis et in operibus suis. (Act., VII, 22.)

Il était puissant en paroles et en œuvres.

Monseigneur,

Je n'ai point encore commencé le panegyrique de saint Augustin, et voilà que j'ai dit en deux mots tout ce qu'on en peut dire. Cet éloge court et précis que l'Esprit-Saint fait de Moïse et qu'on peut justement appliquer à l'évêque d'Hippone, la gloire de nos annales, nous le met sous les yeux avec tous ses titres, il était puissant en paroles et en œuvres : *Erat potens in verbis et in operibus suis.*

Si je considère ses actions, ce spectacle m'étonne et m'édifie. Je le vois remplissant tous les devoirs d'un chrétien, d'un prêtre, d'un évêque, avec la charité qu'inspire l'Evangile, et avec cet héroïsme de vertu d'autant plus admirable qu'il est plus élevé au-dessus de l'humanité. Je le vois érigeant dans toute l'Afrique des monuments de son zèle et de son amour pour la religion, les-

quels, lorsque cette partie du monde se couvre des ténèbres du mahométisme, vont la perpétuer ailleurs dans des contrées plus heureuses. Si je considère sa doctrine, je me perds dans cette multitude de traités et de livres où le christianisme tout entier est approfondi, expliqué, défendu d'une manière excellente. Je ne sais ce que je dois admirer davantage ou de son immense savoir ou de son inconcevable fécondité. Si je m'attache à son esprit, je n'en trouve pas de plus pénétrant, de plus sublime. Quand il prend son vol, il s'élance jusque dans le sein de la Divinité, dont il dérobe en quelque sorte les secrets impénétrables; quand il descend dans l'abîme de l'âme, il en sonde la profondeur. Il voit dans la lumière de Dieu même toutes les misères, toute la corruption de la nature dégradée. Veut-il parler de nos mystères? on dirait qu'il a assisté aux conseils du Très-Haut et qu'il a puisé dans le trésor de la science et de la Sagesse éternelle. Veut-il parler de la morale? il ne se détourne ni à droite ni à gauche. Suivant le langage de l'Écriture, il n'impose point à l'homme un fardeau qu'il ne peut pas porter; il ne l'adoncit pas non plus aux dépens de la vérité. L'Évangile, avec sa douce austérité, est sa règle et son guide.

Si je m'attache à son cœur, qu'il se montre généreux et magnanime! Animé des plus nobles sentiments, incapable de se borner à l'amour des créatures, et ne pouvant être rassasié que par la possession de Dieu même, il soupire sans cesse vers le souverain bien, jusque dans l'excès du débordement et de la licence.

Tel fut saint Augustin. Mais n'anticipons pas sur ce que j'ai à raconter de lui. Vous voyez déjà, mes frères, par les paroles de mon texte, et par ce que je vous ai dit, quelle est la division de mon discours: saint Augustin, puissant en œuvres, premier point; saint Augustin puissant en paroles, second point. En tout, c'est l'histoire du cœur et de l'esprit de cet illustre docteur de l'Eglise: *Erat potens in verbis et in operibus suis*.

PREMIER POINT.

Dien est admirable dans ses saints, dit le Prophète (*Psal. LXXVII, 36*): tantôt il les forme dans la retraite et loin de la contagion du siècle, de peur que la malice ne change leur cœur; tantôt il les expose sur la mer orageuse du monde et permet qu'ils y fassent naufrage, pour leur apprendre à se défier de leur propre faiblesse et à réclamer l'assistance de Celui qui peut tout: quelquefois il les préserve du crime et les nourrit à l'ombre de ses ailes, dans la pratique de toutes les vertus; d'autres fois, par des conseils adorables, mais cachés, il les abandonne à tous les vents de la tentation et les laisse longtemps errer au gré de leurs passions avant qu'il les établisse dans un état fixe et permanent, avant qu'il les attache pour tou-

jours à son service; c'est cette économie qu'il observa à l'égard d'Augustin.

N'attendez pas, mes frères, que je dissimule ses égarements; loin de moi la pensée d'arracher de son histoire les pages où sont écrites ses larmes et ses fautes: il les a rachetées par de sublimes vertus, et beaucoup de péchés lui sont remis parce qu'il a beaucoup aimé. (*Luc., VII, 47.*) C'est la condition de l'homme, disait-il lui-même en parlant de quelques docteurs dont l'Eglise déplore la chute, c'est la condition de l'homme de marcher dans des routes bordées de précipices et de se laisser quelquefois entraîner, mais c'est le caractère propre du démon de s'endormir dans le crime et de persévérer dans ses erreurs. *Errare humanum est, perseverare diabolicum*. Né avec une étonnante promptitude d'esprit pour bien comprendre, et avec une netteté extraordinaire pour se bien exprimer, Augustin fit des progrès si rapides dans les belles lettres qu'il avoue lui-même qu'on le regardait dès son bas âge comme un jeune homme d'une grande espérance: *Bonæ spei puer appellabar*. Mais à quoi sert d'entendre à vingt ans les Catégories d'Aristote et tous les livres des arts libéraux, sans l'aide d'aucun maître et quand on tourne le dos à la clarté divine? . . . mais à quoi sert la science, quand elle n'a pas Dieu pour objet? elle ne peut qu'enfler et corrompre, dit l'apôtre saint Paul; Augustin en fit la triste épreuve.

Enivré de la fumée de la louange, ébloui par l'éclat des couronnes qui s'offraient à son imagination, orgueilleux de son savoir et de la beauté de son génie, Augustin fut livré aux déréglemens de la chair; il souilla la source de tout bien, par les ordures et les impuretés de ses débauches; il ternit la splendeur de la vertu par les vapeurs infectes qui s'exhalaient comme de l'abîme de ses passions sensuelles: tel est l'ordre de la justice de Dieu, il châtie le superbe en le laissant tomber dans des vices grossiers qui l'inclinent à ses propres yeux et qui le rendent semblable à la brute des champs. Il humilie le superbe en permettant qu'il reçoive de profondes blessures; il permet aussi que l'aiguillon de la chair se fasse sentir à ceux qu'il comble de ses grâces, de peur qu'ils ne s'en glorifient. Mais si l'orgueil de l'esprit enlante la révolte des sens, la volupté à son tour obscurcit l'entendement et lui communique ses honteux désordres.

Vous le voulez, ô mon Dieu, pour montrer que tous les vices se tiennent comme par la main, et qu'un abîme toujours attire un autre abîme. (*Psal. XLI, 8.*) Augustin voluptueux se séduisit par les subtilités de la philosophie; il croit aux rêveries des astrologues; il doute comme les académiciens; il se livre aux abominations de Manès; il s'efforce de s'inoculer les sentiments d'Epicure. Est-ce donc là cet esprit pénétrant qui saisit la vérité avec tant de promptitude? est-ce là ce beau génie qui ne cherche que

la vérité ? est-ce là cet homme étonnant qui devait être un jour l'oracle de la vérité même ? voilà, mon Dieu ! ce qu'en a fait le péché.

Quand un des plus célèbres apologistes de la religion nous peint dans la sublimité de son style les étonnantes contradictions de l'homme déchu, il peint trait pour trait le jeune Africain ; il n'est pas possible de s'y méprendre. Oui, le rhéteur de Tagaste est évidemment le modèle sur lequel s'est exercé le pinceau de Pascal. Quel mélange de grandeur et de bassesse ! Augustin brûle d'amour pour la vérité ; il ne s'associe aux manichéens que parce qu'ils font sans cesse retentir à ses oreilles ces mots enchanteurs : *Vérité, vérité* ; il sacrifierait tout pour la vérité ; et il flotte à tous les vents de doctrine ; il devient tour à tour l'adepte de toutes les sectes, le propagateur de tous les systèmes les plus absurdes ; l'organe et l'instrument de l'esprit de mensonge. Tous les partis se le disputent et se l'arrachent successivement.

Toutes les extravagances reçoivent son tribut. Venons à la preuve ; soyez attentifs :

Il souffre au récit d'un événement tragique ; un personnage de roman l'attendrit et l'afflige ; il se porte au théâtre avec une inconcevable fureur. Il sait que le vol est contraire à la loi du Seigneur et il possède dans la maison de son père de quoi satisfaire ses desirs ; s'il était livré à lui-même, il ne commettrait pas de vol ; et cependant il commet des larcins par un pur dégoût de la justice, par un excès d'iniquité, et sans rechercher dans le larcin que le larcin même, voulant plutôt se repaître de la laideur du vice que du fruit de l'action vicieuse et du plaisir de le partager avec ceux qui l'aident à le commettre. Il est convaincu que la meilleure des mères éprouve une grande tendresse pour lui, et qu'elle ressent plus de peine pour l'enfanter à Dieu par l'esprit qu'elle n'en avait senti dans son corps pour le mettre au monde ; eh bien ! dans ce temps même il transperce son sein d'un glaive de douleur en différant sa conversion, en s'éloignant sans cesse du souverain bien.

Le nom de Jésus-Christ, gravé profondément dans son cœur dès sa plus tendre enfance, lui commande le respect et la vénération. La lecture des ouvrages les mieux écrits lui paraît sans attraits, quand il n'y trouve pas ce nom ineffable ; et cependant, semblable au sanglier de la forêt, il dévaste la vigne de Jésus-Christ, il enlève à l'Eglise ses plus chers nourrissons ; il ne peut goûter l'Ecriture sainte à cause de la simplicité du style, il ne la juge pas digne d'être comparée à la majesté des ouvrages de Cicéron ; il en rejette la doctrine, parce qu'elle lui paraît opposée à la raison humaine et pleine d'absurdités. La vie déréglée des écoliers de Carthage, qu'on appelait justement les *insulteurs*, l'indigne et la révolte. Il déteste la brutalité de leurs mœurs, il réprouve leur

cynisme effronté, et cependant il se précipite dans les mêmes excès, il se plonge dans les mêmes vices, il s'en fait gloire. En est-ce assez ? Non, il se vante du mal qu'il n'a pas fait pour ne pas rester au-dessous des libertins qu'il s'est donnés pour compagnons de ses débauches, il devient le plus hardi fanfaron du libertinage et de l'impiété, il n'a honte que de la modération et de la pudeur : *Et pudet non esse impudentem.*

Que dirai-je, mes frères, il réunit en lui, par le contraste le plus frappant, la passion de la vertu et la passion du crime. Il fuit loin de son Dieu et il l'appelle à son secours ; il se plaint, il gémit de la pesanteur de ses chaînes et il craint d'en être délivré. Il est presque chrétien et cette qualité l'épouvante. Il se croirait déshonoré de la porter, il est trop orgueilleux pour ressentir ce tressaillement intérieur qui est réservé à ceux dont l'humilité a brisé les os.

Grand Dieu ! ferez-vous durer longtemps encore cet état de déchirement ? laisserez-vous longtemps encore Augustin en proie à ses irrésolutions ? Sera-t-il encore longtemps de ceux dont il est dit qu'ils vont toujours où l'égarement de leur esprit les mène, sans aucun retour vers vous ? Ecoutez, mes frères, suivez, je vous prie, les progrès admirables d'un si merveilleux changement.

1° Déjà il voit l'abîme creusé sous ses pas par ses folles illusions ; il reconnaît que la vérité ne se trouve pas dans la secte abominable qui le possède ; alors il sent se ralentir cette violente affection qu'il avait pour elle. Il lui semble que la foi peut être défendue sans témérité et il consent à l'écouter. Il se dépouille de toute prévention contre l'Eglise dépositaire des vérités révélées et des promesses divines.

2° Déjà il apprend de saint Ambroise que la lettre de l'Ecriture donne la mort et que l'esprit donne la vie.

3° Déjà il commence à préférer la doctrine catholique à toute autre doctrine.

4° Il admet la divinité et l'authenticité des livres canoniques qu'il lit avec une ardeur extraordinaire et avec une joie mêlée de respect et de crainte.

5° Enfin il se fait inscrire au nombre des catéchumènes.

6° Tous les jours, Augustin rompait un des anneaux de la longue chaîne de ses erreurs ; tous les jours, il faisait un pas vers la vérité ; tous les jours, la foi, jadis enchaînée dans son âme, quoiqu'informe et flottante, s'y fortifiait et s'y développait à mesure que son esprit se dégagait des préjugés dont il était imbu. La vérité s'élevait sur les ruines de sa superbe rivale et y établissait son empire. La crainte de la mort et des jugements de Dieu, que la diversité de ses opinions n'avait jamais pu effacer, le pressait plus vivement que jamais. L'esprit d'Augustin, il faut l'avouer, avait moins d'aversion pour les mystères de la foi que son cœur n'avait d'opposition

pour les maximes sévères de la morale ; mais le ciel va se déclarer, la grâce va frapper à la porte de son cœur et les écailles tomberont de ses yeux.

Qui pourrait me blâmer si j'entre dans quelques détails sur la conversion d'Augustin : tout y est intéressant, tout y est digne de Dieu. C'est un des plus beaux triomphes de sa grâce. Le pécheur a beau se débattre, la main toute-puissante de Dieu le saisit et le terrasse. Rien n'arrête le salut qu'il veut donner.

Un jour qu'il était seul avec Alipe, son ami, un de ses compatriotes, fidèle serviteur de Dieu, nommé Pontitien, alla les trouver dans sa chambre. Après quelques moments de conversation, Pontitien jeta les yeux sur un livre qui était placé sur une table de jeu. Il l'ouvrit, et, tout étonné de ce que ce fût le volume des Epîtres de saint Paul, il en témoigna la plus vive satisfaction. Augustin lui avoua que, depuis quelque temps, il les lisait assidûment. Cet aveu conduisit insensiblement Pontitien à développer les merveilles qui avaient illustré saint Antoine, dont le nom si célèbre parmi les chrétiens, était inconnu aux deux savants amis. L'air de surprise et d'admiration qu'il était facile de remarquer en eux, engagea Pontitien à prolonger son entretien, à parler des anachorètes, de leur vie angélique, du grand nombre de monastères qu'ils avaient dans plusieurs contrées de l'univers, et jusqu'aux portes de Trèves, et enfin à raconter comment la lecture de l'histoire du patriarche des déserts avait converti deux agents des affaires de l'empereur, et les avait portés à renoncer au monde et à ses flatteuses espérances, pour s'ensevelir dans la retraite la plus profonde et y commencer l'édification de cette tour mystérieuse dont il est parlé dans l'Evangile. Le récit de Pontitien ébranla fortement Augustin ; il mit le trouble dans son âme ; ce fut pour lui un miroir où il se vit dans toute sa dépravation et sa difformité. Cette vue le remplit d'horreur et de confusion. La haine qu'il conçut pour lui-même allait jusqu'à l'exécration. Sa conscience bourrelée formait contre lui les reproches les plus sanglants. Toutes les excuses dont il s'était servi jusque-là pour différer sa conversion étaient anéanties. Une raison victorieuse les avait écrasées sous son poids. Il ne lui restait, hélas ! qu'une appréhension muette. Il craignait comme la mort de voir arrêter le cours de ses longues et vicieuses habitudes qui, le consumant peu à peu, le conduisaient à la mort : *Et quasi mortem reformidabat restringi a fluxu consuetudinis, quo tabescebat in mortem.*

Dans ce violent combat qui se passait au dedans et qui paraissait au dehors, dans le désordre de sa personne, il se tourne tout à coup vers Alipe et s'écrie : « Que faisons-nous ? qu'est-ce que nous venons d'entendre ? Quoil les ignorants se lèvent et ravissent le royaume des cieux ! et nous, avec toute notre science, nous demeurons ensevelis dans la chair et le sang ! Aurons-nous honte de

prendre le même chemin, parce qu'ils nous ont devancés ? et ne faut-il pas plutôt avoir honte de ne les pas suivre ? » Il dit, et soudain il s'élance vers le jardin de la maison qu'ils occupaient. Alipe le suit à l'instant même, il vole sur ses pas. Qui pourrait représenter toute l'agitation de l'âme d'Augustin ? Elle était à son comble. C'étaient les derniers efforts du vieil homme qui se débattait contre le nouveau, tout prêt à prendre sa place. Deux peuples opposés s'entrechoquaient dans son sein et lui préparaient un enfantement pénible et douloureux. Jamais la raison ne se fit entendre avec plus de force, et jamais aussi la passion ne parla un langage plus décevant. Il fallait renoncer à tout ce qui l'avait charmé jusqu'alors, et il fallait aimer ce qui révoltait ses penchants dissolus. La chasteté, d'une part, s'offrait à lui avec un visage agréable, mais sévère et majestueux, et la volupté d'autre part, parée de son cortège enchanteur, le tirant comme par la robe de sa chair, lui disait à voix basse : « Voulez-vous nous abandonner ? Pourrez-vous vivre sans nous ? »

O mon Dieu ! vous l'avez dit, et vos paroles sont véritables, *le royaume des cieux souffre violence (Matth., XI, 12)* ; nous ne pouvons l'emporter que par le sacrifice entier et parfait de tout ce que nous avons de plus cher. Ah ! qu'il en coûte d'immoler la victime ! Que le coup mortel est pénible à porter ! Que les liens fortifiés par une longue accoutumance sont difficiles à rompre ! Après qu'une profonde méditation eut pénétré dans les plus secrets replis de sa conscience et exposé à sa vue toutes ses turpitudes, toute son ignominie, Augustin sentit se former au dedans de lui-même une effroyable tempête gonflée d'un déluge de larmes ; et, afin de pouvoir les répandre à son aise, il se sépara d'Alipe, et se retira assez loin pour n'être point interrompu, même par la présence de ce fidèle ami. Mais écoutons-le parler lui-même et raconter le dénouement de sa conversion. « Alors, dit-il, je me couchai par terre sous un figuier, et ne pouvant plus retenir mes larmes, je leur donnai un libre cours. Il en sortit de mes yeux des torrents et des fleuves. Vous les reçûtes, ô mon Dieu, comme un sacrifice d'agréable odeur. Cependant je vous adressai à peu près ce langage : Jusques à quand, Seigneur, jusques à quand serez-vous irrité contre moi ? Ne vous souvenez pas de mes iniquités passées. Car je sentais bien que c'étaient elles qui me retenaient, et c'est ce qui me faisait dire d'une voix lamentable : Jusques à quand ? jusques à quand ! Sera-ce demain, ô mon Dieu ? Pourquoi ne serait-ce pas tout à l'heure ? Pourquoi le moment présent ne serait-il pas le dernier de mes honteux égarements ? Comme je disais ces mots entrecoupés de mes sanglots et de mes pleurs, que je versais dans l'amertume de mon âme, une voix se fit entendre : elle retentit jusqu'au fond de mes entrailles : *Tolle et lege ! Prends et lis. Tolle et lege.* Dans ma vive émotion, et

après quelques recherches d'où pouvait sortir cette voix, je suspends le cours de mes larmes, je me lève, ne doutant point qu'un ordre du ciel ne me commandât de prendre les Epîtres de saint Paul et de lire le premier chapitre qui se présenterait à ma vue. Je retournai à l'endroit où Alipe était assis et où j'avais laissé le volume. Je le saisis avec empressement, je l'ouvris, et je lus tout haut ces paroles du chapitre XII de l'Epître aux Romains, les premières qui frappèrent mes regards : *Ne vivez pas dans les débauches, dans les ivrogneries, dans les impudicités, dans les dissolutions, dans les querelles, dans les lucres; mais revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et ne cherchez point à contenter votre sensualité en satisfaisant à ses désirs déréglés.* (Rom., XII, 13, 14.)

C'en est fait, Augustin n'y tient plus; la grâce a remporté la victoire. Tous les obstacles sont évanouis, tous les doutes sont dissipés. La tempête est calmée, la sérénité reparaît dans son âme. Qui ne s'écrierait avec l'Apôtre : *O mort, où est ton aiguillon? ô enfer, où est ton triomphe?* (I Cor., XV, 55.) Cependant tout n'est pas encore achevé. Augustin est converti; Alipe ne l'est pas. Faut-il que deux cœurs unis par la plus étroite amitié, dès leurs jeunes années, soient maintenant séparés par la foi? Père saint, n'avez-vous donc pas d'autre bénédiction pour celui-ci? Jacob a-t-il tout emporté; ne reste-t-il rien pour Esaü? Rassurez-vous, mes frères, la source des grâces n'est pas encore tarie. A peine Augustin eut-il lu ce qui le concernait, qu'il ferma le volume et fit part à Alipe de ce qui était arrivé. Alipe de son côté découvrit à Augustin ce qui se passait en lui, et désira de voir ce qui l'avait touché, Augustin le lui montra. Alipe le lut avec attention et y trouva ces mots à la suite du premier passage : *Assistez celui qui est faible dans la foi: « Infirmum autem in fide assumite. »* (Rom., XIV, 1.) Ces paroles qui semblaient convenir à sa situation, le remplissent de consolation et de force, et, sans délai, il se joignit à son ami par une ferme et sainte résolution.

Pieuse Monique, que faisiez-vous alors? Peut-être prosternée devant Dieu, vous demandiez par vos gémissements le changement de ce fils bien-aimé; peut-être vous réclamiez l'accomplissement de ce qui vous avait été montré en songe, qu'Augustin serait un jour sous la règle mystérieuse où vous étiez placée? Ah! consolez-vous, fille de Sion, vos vœux sont exaucés. Augustin, comme l'enfant prodigue, était mort, mais il est ressuscité; il s'était égaré, mais il est retrouvé. On lui annonce cette heureuse nouvelle et elle en est ravie de joie, elle bénit mille fois le Seigneur, dont la bonté toute-puissante a surpassé ses espérances. Elle se souvient de ses antiques promesses. Elle sait maintenant qu'il était impossible qu'un fils pleuré avec tant de larmes périt à jamais. Je ne vous peindrai point la fer-

veur de ce nouveau pénitent. Tous les soins qu'il se donne, toutes les précautions qu'il prend pour recevoir le saint baptême dans l'esprit de Jésus-Christ. Je ne le suivrai point dans la maison de Vinémoide, au milieu de ses amis dont il est l'exemple et le soutien, suivant la mission qu'il en avait reçue du ciel. Après avoir quitté la profession de rhéteur, n'ayant point d'autre occupation que la prière et l'étude, puisant dans la première des lumières abondantes pour résoudre les difficultés sans nombre qui se rencontrent à chaque ligne dans les livres sacrés, et ne se servant de la seconde que pour embraser son cœur d'une charité plus ardente. Il me suffit de dire que par des impressions admirables de sa grâce, Dieu aplanit les montagnes de ses pensées orgueilleuses, redressa ses voies obliques, et adoucit l'âpreté de son caractère fougueux.

Enfin, le jour tant désiré de son baptême arriva. Il le reçut de la main de l'évêque de Milan, la veille de Pâques, suivant la coutume de ces temps reculés, avec Alipe et Dieudonné le fils de son péché. *Ex me natum carnaliter de peccato.* Ambroise, le grand Ambroise tressaillit d'allégresse d'engendrer un tel fils en Jésus-Christ. Ici, tout change de face. Augustin sort de la piscine, comme un géant armé de force. Sa jeunesse est renouvelée comme celle de l'aigle (*Psal.* CII, 5); ce n'est pas lui qui vit, mais Jésus-Christ qui vit en lui. (*Galat.*, II, 20.) Augustin cependant n'avait pas admiré inutilement les saintes austérités des moines de l'Orient. Il brûle du désir de les imiter, et dans ce dessein, quittant deux ans après les bords de l'Italie, il fait voile vers l'Afrique; quelque temps après son arrivée, il choisit sa demeure dans une maison retirée qui lui appartenait. Il y commença, avec ses amis, une sainte société d'où la propriété des biens était entièrement bannie, et qui retenait la simplicité des premiers chrétiens de Jérusalem, qui n'avaient tous qu'un cœur et qu'une âme. (*Act.*, IV, 32.) La Providence qui voulait l'élever sur le chandelier de l'Eglise, ne le laissa dans la retraite que le temps qu'il lui fallait pour se remplir des grandes vérités de la foi, et composer son trésor des choses anciennes et nouvelles que l'homme instruit en retire dans le temps opportun.

Augustin est appelé du sein du calme et de la retraite à Hippone, sous prétexte de déterminer un homme riche et puissant à quitter ses richesses et à se donner à Dieu, mais, en effet, pour servir de spectacle à son inquiète oisiveté. Augustin n'écoute que sa charité. Il voit du bien à faire, il s'arrache à sa chère solitude, et poussé par l'Esprit de Dieu, il se rend auprès de celui qui l'appelle. Là le Seigneur l'attendait pour le revêtir de son sacerdoce et lui confier la conduite des âmes. Le peuple s'empare de lui, et le présente à l'imposition des mains. L'ange de l'Eglise d'Hippone lui confère la

prêtrise, et bientôt après il lui ordonne de distribuer le pain de la parole, quoique l'Eglise d'Occident ne permit pas encore à ceux qui n'étaient que dans l'ordre des prêtres de monter dans la tribune sacrée. Heureuse innovation par laquelle furent consacrés des talents qui avaient étonné Tagaste, Carthage, Rome et Milan, et que l'univers entier devait admirer ! Heureuse innovation qui fut bientôt suivie par ceux même qui s'en étaient d'abord déclarés les ennemis.

L'évêque Valère, voyant que la réputation d'Augustin allait toujours croissant et se répandait de jour en jour comme un parfum dans toute l'Afrique, craignit qu'une autre Eglise ne lui ravît ce précieux trésor. Il résolut de le prendre pour coadjuteur et de l'ordonner de son vivant. Il y avait des exemples de pareilles ordinations, mais elles étaient rares. Aurèle, primat de Carthage, qui connaissait le mérite d'Augustin, y consentait volontiers. Le peuple et le clergé montraient le plus grand empressement. Augustin fut ordonné, n'ayant pas osé résister, comme il l'avoue lui-même. Quelle nouvelle carrière s'ouvre devant lui ! Semblable à l'astre du jour, il s'élance pour la parcourir. Rien ne se dérobera à sa chaleur vivifiante, et sa lumière éclairera le monde. Ici s'offre à mes regards cet illustre pontife, parvenu au faite de sa splendeur, et convaincu de mon insuffisance, je ne puis que m'écrier avec le Sage : Qui est-ce qui racontera sa gloire ? Un enthousiasme factice n'est que trop ordinaire aux orateurs chrétiens ; ils s'exaltent tout seuls au sujet des héros qu'ils ont créés. Ils feignent de succomber sous le poids du sujet pour en couvrir la nullité. Pour moi, je n'ai pas besoin de recourir à cet indigne mensonge, Augustin est au-dessus de nos éloges. Ce sont ses œuvres qui le louent, et sa gloire est si grande, dit le pape Pie II, qu'elle ne peut être augmentée par les louanges, ni diminuée par les blâmes.

Qui jamais remplit avec plus de zèle les devoirs de l'épiscopat ? Qui en connut mieux toute l'étendue ? Suivant lui, ce n'est point un titre d'honneur dont on puisse se prévaloir aux yeux des hommes pour s'en faire vénérer et craindre, mais une charge pénible qui entraîne après elle une responsabilité redoutable. Qui jamais l'ambitionna moins que lui ? Il fallut lui faire violence pour lui imposer les mains. Et quand toute l'Afrique se réjouissait de sa promotion, quand Paulin, du fond de l'Italie, en félicitait ses amis, Augustin, seul, tremblait au souvenir des désordres de sa jeunesse et en pensant à la sainteté qu'exigeait son nouvel état.

Son premier soin, après son élévation sur le siège d'Hippone, fut de pourvoir à l'éducation des clercs, dont la conduite a une si grande influence dans la cité de Dieu. Il institua dans son palais un monastère semblable à celui qu'il avait institué à son retour d'Italie, et ce fut une pépinière

de pasteurs et d'évêques pour une des plus intéressantes portions du troupeau de Jésus-Christ. Fortunat, Urbain, Evode, Sévère, Possidius, noms chers et vénérables à tous les amis de la religion, si vous brillâtes comme des astres dans l'Eglise d'Afrique, alors si féconde en saints évêques ; si vous êtes grands devant Dieu et devant les hommes, c'est à Augustin que vous le devez, c'est à l'école d'Augustin que vous avez été formés.

Ce pontife, selon le cœur de Dieu, n'eut pas moins de soin de corriger les abus qui régnaient parmi le peuple. Il porta la cognée à la racine de l'arbre et retrancha tout ce qui pouvait être retranché sans danger. Cependant il n'employait les remèdes amers qu'après avoir employé tous les doux. Il n'usait du fer et du feu que quand il fallait guérir des plaies invétérées, et encore il savait tellement tempérer cette rigueur, qu'il la faisait aimer ; l'opiniâtreté des pécheurs, les injures qu'il en recevait ne le rebutaient point. Prêt à donner sa vie pour eux, suivant le commandement du Fils de Dieu, il ne redoutait ni les fatigues, ni les peines, et il se dévouait tout entier à l'œuvre de leur sanctification. Il se faisait tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ. Il fournissait les moyens les plus propres pour arriver à leur cœur, et il les saisissait à propos. Le succès répondit à tant de zèle et à tant de travaux. En peu de temps, la face de son Eglise fut renouvelée ; des coutumes anciennes que l'idolâtrie avait introduites, que la dissolution perpétuait, disparurent entièrement ; des vices grossiers furent extirpés ; des superstitions anéanties ; des banquets splendides supprimés ; des abus effacés. Dieu fut servi en esprit et en vérité, et l'Eglise d'Hippone retraça le magnifique spectacle des tentes de Jacob dont le bel ordre excita jadis l'admiration d'un prophète appelé pour les charger de ses ridicules anathèmes.

Le zèle d'Augustin ne se bornait pas à l'Eglise d'Hippone ; la solidarité épiscopale n'était pas pour lui un vain mot. Elle s'étendait de l'Orient à l'Occident, du Septentrion au Midi. Sa sollicitude embrassait l'univers ; tantôt il poursuivait lui-même, auprès du pape Célestin, la confirmation de la sentence d'interdiction prononcée contre un évêque indigne, quoiqu'il eût été son disciple ; tantôt il écrivait avec une vigueur vraiment pastorale à un autre de ses disciples qui s'écartait, dans sa dignité, de la pureté de mœurs qu'il avait auparavant.

Nous le voyons prendre sans cesse le parti le plus doux et le plus conciliant envers les hérétiques. Nous le voyons s'interposer entre les circoncellions et l'autorité impériale, et parer, pour ainsi dire, de son corps, les coups qu'elle portait à ces hommes téméraires ; nous le voyons sous la tente du comte Boniface, vainqueur des gouverneurs de l'empereur, et conquérant de toute l'Afrique, lui reprocher sa révolte contre le gouvernement, et arrêter

le carnage. Nous le voyons se jeter entre les habitants de Césarée qui, par un usage barbare, se partageaient tous les ans en deux pelotons, et s'entredéchiraient pour s'exercer au combat; émouvoir, fléchir, gagner ces hommes sauvages par la force de son éloquence, et supprimer à jamais un exercice si meurtrier.

Dois-je vous le représenter, mes frères, devenu l'oracle de ses collègues, décidant à son gré de leur sort. Qu'il est puissant, l'empire de la vertu ! l'évêque d'une bourgade d'Afrique jouit d'une considération plus distinguée, d'une autorité plus imposante que les primats et les patriarches. On lui adresse les rescrits de l'empereur comme à l'évêque de Carthage. Dois-je vous le représenter dans les conciles célèbres dont il est l'âme, dictant des lois à la postérité, et consolidant d'une main ferme les bases de la discipline ecclésiastique; partout il porte sa grande âme. Son génie sublime le suit partout, et il en laisse l'empreinte dans les détails les plus minutieux du ministère épiscopal comme dans les fonctions qui brillent davantage. Dois-je vous le montrer environné du cortège de toutes les vertus? quelle miséricorde ! il vend les vases sacrés pour assister les pauvres; il emprunte des sommes considérables pour empêcher que des débiteurs qui s'étaient réfugiés au pied des autels en soient arrachés par leurs créanciers; quel désintéressement ! jamais il ne fit servir le crédit qu'il avait auprès des grands, que pour le bien général et pour celui des malheureux. Quelle abnégation ! jamais il ne chercha son propre repos. Son siège était tout ensemble un tribunal où il terminait les différends et une chaire où il donnait des avis pleins de sagesse pour la conduite de la vie. Il y était si assidu, et son assiduité l'épuisait tellement qu'il déclare lui-même à Marcellin, qu'il ne sait de quel côté se tourner, et que ses amis, Alipe et Romanus, croient devoir faire de vives instances pour l'engager à se modérer. Quelle profonde humilité ! Tant et de si glorieuses actions auraient enorgueilli tout autre, et il n'en fut point enivré.

Il nous a laissé dans ses *Confessions*, un monument durable d'un anéantissement parfait. Il y a éternisé le souvenir des égarements de son cœur, et des déplorables excès dont il avait souillé sa jeunesse. Il n'a pas craint d'avouer les erreurs de son esprit dans son livre des *Rétractations*, d'expliquer les endroits obscurs de ses ouvrages, en disant plus distinctement ce qu'il n'avait dit qu'en général; de suppléer à ce qui manquait, en ajoutant ce qu'il avait omis. Faut-il s'étonner maintenant qu'il rejette les louanges de Volunius, de Sévère, de Dioscore, et qu'il montré tant de modération dans sa dispute avec saint Jérôme, que dans sa vieillesse même il déclare si souvent qu'il aime mieux avouer son ignorance que de se vanter d'une fausse science?

Quelle ardente charité ! Mon Dieu ! s'é-

criait-il dans les transports de son amour, mon Dieu ! je vous aime tant que si j'étais Dieu et que vous fussiez Augustin, je voudrais être Augustin pour que vous fussiez Dieu. Malheur à quiconque ne sentira pas tout ce que cet élan de cœur a de touchant et de sublime; mais je m'aperçois que mon sujet m'entraîne; il est temps de finir cette partie et de parler des écrits de saint Augustin. Il fut puissant en paroles.

SECOND POINT.

Il est nécessaire qu'il y ait des hérésies : cette nécessité expressément énoncée dans les Livres sacrés n'a pas besoin d'être justifiée; elle porte avec elle sa propre justification comme tout ce qui part de la bouche de Dieu. Toutefois, s'il est permis d'en rechercher les raisons, l'Apôtre nous en fournit une, dans son *Épître aux Corinthiens* : afin que par là on reconnaisse ceux qui sont solidement à Dieu. (I, Cor., XI, 19.); Vincent de Lérins, dans son célèbre *Arertissement*, nous en découvre une seconde : Alors, dit ce Père, on enseigne plus clairement ce qu'on croyait plus obscurément auparavant; les expressions sont plus nettes, les explications plus distinctes : on lime, on démêle, on polit les dogmes : on y ajoute la justesse, on forme la distinction, sans toucher à leur plénitude et à leur intégrité. La foi de l'Eglise est une, dit excellemment le grand Bossuet, et sa doctrine est toujours la même, mais elle n'est pas toujours également claire, également exprimée; elle reçoit avec le temps, non point plus de vérité, mais plus d'évidence, plus de lumière, plus de précision.

Les sentinelles d'Israël, qui viennent à la sûreté du dépôt, s'appliquent, non-seulement à le conserver intact, mais encore à démêler les erreurs qu'on y voudrait mêler, à les confondre, à les faire connaître aux fidèles pour les en préserver; ils approfondissent les Ecritures, ils recueillent les traditions, ils épurent les idées, ils fixent le langage. Béni soit Dieu, qui sait ainsi tirer la lumière du sein des ténèbres et la faire jaillir aux yeux de ses enfants ! Béni soit Dieu, qui dans les temps marqués par ses impénétrables décrets, suscite des docteurs à son Eglise et des défenseurs à sa religion !

Augustin paraît au milieu d'eux avec le plus grand éclat. Il porte les derniers coups aux hérésies des trois premiers siècles, il confond celles de son temps et les empêche de s'établir; il triomphe par avance de toutes celles des siècles futurs, en posant des principes pleins de fécondité, et en préparant des raisons inattaquables : quelle plus haute destinée !

1° Les manichéens éprouvent d'abord toute la vigueur de son génie et de sa dialectique. Il avait vécu dans leurs rangs, il connaissait leurs subterfuges, il était initié dans leurs ténébreux mystères, il possédait à fond toute leur science; il était le seul capable de les confondre, et celui que Dieu des-

tinait à cet important ministère. Il était juste que, devenu catholique, Augustin réparât les brèches qu'il avait faites à l'Eglise, et qu'il la repeuplât des transfuges du camp de Manès, lui qui avait tant enlevé de disciples à la vérité. Augustin regardait en tremblant l'abîme qu'il venait de quitter et tendait à ceux qu'il y avait laissés une main secourable. Il leur montrait derrière lui le pont de la miséricorde divine par où il venait de passer lui-même, et les invitait à le suivre.

Ces hérétiques faisaient des difficultés sans nombre sur les premiers chapitres de la *Genèse*. Ils croyaient y trouver des preuves certaines que l'Ancien Testament n'était pas l'ouvrage du Dieu de l'Evangile. Saint Augustin réfute victorieusement leurs erreurs et établit solidement la doctrine de l'unité de principe. Après avoir dépeint toute la sainteté, toute la sublimité des vertus chrétiennes, il dévoile les pratiques impies et superstitieuses des manichéens, et les dérèglements dont la plupart des coryphées avaient été convaincus. Il ruine de fond en comble leur système insensé de l'origine du bien et du mal, dans l'excellent ouvrage de la *Doctrine*, où, suivant Bossuet, on trouve plus de bons principes d'interprétation que dans tous les ouvrages des Pères.

2^e Vers le commencement du iv^e siècle, Arius avait osé attaquer la divinité du Verbe et sa consubstantialité avec le Père. Au premier bruit de ce blasphème, tous les pasteurs attentifs frémissaient d'horreur et d'indignation. L'hérésie fut rejetée du sein de l'Eglise, et son impiété frappée d'anathème. Le concile de Nicée attacha à cette condamnation le sceau de l'infaillibilité, et Athanase se chargea de la défense contre les réfractaires par ses savants écrits, par son admirable constance; et par là, il devint, pour me servir des expressions de Bossuet, l'original de l'Eglise dans les disputes contre Arius. Toutefois le Seigneur permit que l'hérésie relevât son front audacieux, qu'elle s'assît quelque temps sur le trône des Césars, et que l'univers fût dans l'étonnement de se trouver arien, pour parler avec saint Jérôme. Il permit qu'elle inondât l'Afrique avec la rapidité d'un torrent par les conquêtes des Goths et des Vandales qui l'avaient sucée avec le lait. Dans cet effroyable danger, Augustin est sur ses gardes, pour préserver sa patrie de ce redoutable fléau. Il réfute d'abord deux des principaux écrits des ariens avec cette vigueur d'esprit et cette force de logique qui le caractérisaient et à laquelle on ne pouvait résister; il renverse enfin tous leurs plans d'attaque, il développe avec une étonnante clarté le vrai sens des passages de l'Ecriture où est enseigné le dogme de l'égalité des trois personnes divines; enfin, il profite si bien du travail des anciens, qu'il le perfectionne et qu'il laisse la matière bien mieux appuyée, bien mieux éclaircie qu'elle n'était encore auparavant, après de si grands maîtres.

3^e Augustin n'avait pas un instant de relâche. Ses forces semblaient se multiplier, à mesure que se multipliaient les besoins de l'Eglise. Il s'en fallait de beaucoup que la croix de Jésus-Christ plantée sur le Capitole eût anéanti l'idolâtrie. Diverses circonstances avaient ranimé les espérances et l'autorité du sénat tout rempli d'idolâtres; l'apostasie de Julien, l'éloquence de Symmaque, les désastres de l'empire et peut-être les divisions des chrétiens, tout concourait à fasciner encore plus des esprits superbes qui ne voyaient qu'à travers les préjugés dans lesquels ils avaient été nourris, et qui étaient comme leur propre fonds. A la vue des ravages et des irruptions des barbares, ils regrettaient le culte de Mars et de Bellone, ils se plaignaient amèrement de manquer de protecteurs dans le ciel, ils accusaient les chrétiens d'être la cause de leurs revers, parce qu'ils avaient démoli les temples des dieux qui avaient si longtemps protégé la république romaine, et l'avaient élevée au plus haut point de la grandeur et de la puissance. Ils attribuaient à cette nouvelle impiété (ce sont leurs expressions), tous les malheurs qui arrivaient dans le monde, et se plaignaient hautement que depuis qu'elle avait paru sur la terre, la puissance romaine n'avait fait que baisser. Pour comble d'infortune, les fléaux qui accompagnaient ordinairement la guerre, se faisaient cruellement sentir. Le ciel était d'airain, la terre refusait ses moissons, les fleuves se débordaient, les saisons n'étaient plus marquées que par des intempéries. Suivant Tertullien, les païens qui jadis auraient crié du haut du Capitole : Au feu les chrétiens ! aux bêtes les chrétiens ! ne pouvant faire peser sur eux la haine des tyrans, exhalaient leur fureur en imprécations et en blasphèmes. Qui se chargera de les venger de tant d'indignités et de justifier l'Evangile des maux dont on l'accuse ? Tous les yeux sont tournés sur Augustin, et le ciel l'indique comme le défenseur toujours prêt au combat et que l'ennemi ne saurait prendre au dépourvu.

L'évêque d'Hippone entreprend le docte ouvrage de la *Cité de Dieu* où il se propose de prouver la divinité de la religion chrétienne et de rendre palpables les absurdités de la théologie païenne; l'exécution du livre répond à la magnificence de son plan. La profondeur de l'érudition s'y montre à côté du plus rigoureux raisonnement. Augustin y combat si puissamment les mauvaises maximes du paganisme; il y fait ressortir avec tant d'art les beautés du christianisme; il marque avec une telle clarté les amours opposés de Jérusalem et de Babylone, qui renferment et partagent le genre humain; il découvre si parfaitement la nature et les effets des deux amours qui en sont l'âme : de l'amour de soi-même qui va jusqu'au mépris de Dieu, et de l'amour de Dieu qui va jusqu'au mépris de soi-même, que cet ouvrage est justement regardé comme le chef-d'œuvre de ce grand maître.

et un des plus beaux monuments élevés à la gloire de la religion. Le livre de la *Cité de Dieu* ne fut pas composé de suite, l'auteur y mit la main à plusieurs reprises; il le commença en 413 et le finit treize ans après; d'autres occupations l'appelaient ailleurs et partageaient son temps.

4° Vous arrêterai-je un instant, mes frères, sur cette multitude de petites scissions, rejets informes qui pullulent nécessairement sur le tronc desséché de l'hérésie et du schisme; tant il est vrai qu'on ne quitte pas impunément le centre de la vérité et de la charité, et qu'il est bien difficile aux hérésiarques de réprimer les saillies de leurs sectateurs, et de leur faire respecter une fausse autorité après leur avoir appris à mépriser la véritable. L'arianisme, le manichéisme se divisèrent à leur naissance en mille et mille partis qui n'eurent rien de commun entre eux que la haine pour l'Eglise catholique et ses saintes décisions. Du reste, ajoutant, retranchant ou modifiant tout ce qu'ils voulaient et comme ils voulaient dans le symbole des premiers docteurs qui avaient élevé l'étendard de la révolte, on les reconnaissait à peine pour les descendants de ces malheureux pères, tant ils avaient peu conservé avec eux de traits de ressemblance.

Saint Augustin souffle sur eux et les dissipe de devant sa face comme le vent dissipe la poussière. Les rêveries de Priscillien, les impiétés de Jovinien, les erreurs d'Aélius, de Théodore, d'Appollinaire et de cent autres, vains échafaudages de subtilités et de hardiesse, s'écroulent de toute part au son de cette trompette d'Israël. Saint Augustin écrit contre eux des traités particuliers et le catalogue des hérésies où, toutes celles qui jusqu'à cette époque avaient obscurci l'horizon ecclésiastique se trouvent rapportées, classées et confondues. Quelle erreur s'éleva de son temps dont il ne fut le destructeur et le marteau comme l'appelle saint Jérôme? *Malleus hæreticorum*. Quelle vérité fut attaquée dont il ne devint le soutien? Il a parlé du dogme avec autant d'exactitude et de puissance qu'en ont parlé depuis; les conciles assemblés pour décider et pour juger des points controversés.

5° Mais un plus grand triomphe lui était réservé : l'extinction du schisme des donatistes et la réunion de plusieurs des chefs au sein de l'unité. Enfant du dépit, de l'orgueil, de l'ambition, de la vengeance, ce schisme déplorable troublait l'Eglise depuis près d'un siècle, remplissait l'Afrique de calamités et d'horreurs, épuisait la rigueur et la patience des Césars, désespérait les amis de la concorde et de l'union, quand saint Augustin entreprit de le ruiner entièrement.

Qu'ils sont admirables les principes que pose ce grand homme, et qu'il est facile en les employant, de fermer la bouche à quiconque ose troubler la paix de l'Eglise et déchirer sa robe sans couture. Mais combien plus admirable est encore sa conduite

dans les célèbres conférences de Carthage tenues pour consommer l'ouvrage qu'il avait si heureusement commencé dans les esprits, et où la victoire ne resta point un instant indécise en faveur de l'Eglise! Heureux les enfants de Dieu, si toutes les fois qu'il s'élève des discussions entre eux, le ciel envoyait un Augustin pour les faire cesser!

6° Sur ces entrefaites, une hérésie, qui détruit le fondement de l'humilité chrétienne, vient s'unir à tant d'autres qui désolaient l'Eglise depuis sa fondation. Augustin, prends tes armes, ceins ton épée, couvre ta tête du casque de la foi, vole au combat et terrasse ce nouvel ennemi! Pélagé, doué d'un caractère ardent, impétueux, et d'ailleurs austère dans ses mœurs, et sévère à l'excès, ne pouvant supporter que des chrétiens ne suivissent pas en toutes les maximes de l'Evangile, ne cessait de crier au relâchement et à l'indifférence. Plût à Dieu qu'il eût contenu son zèle dans les bornes de la science! mais il prétendit que l'homme pouvait vivre sans péché. Saint Augustin répondait que l'Ecriture nous apprend qu'il n'y a point d'homme sans péché, et à l'enseignement des livres saints, il joignait le sentiment des Pères qui enseignent tous unanimement que nous ajoutons au péché que nous tenons d'Adam, la somme des péchés que nous commettons nous-mêmes librement, volontairement. Pélagé ne convenait pas que ce péché d'Adam eût passé jusqu'à nous; il en attaquait la possibilité, et prétendait que cette opinion était absurde et injurieuse à Dieu. Ici, Augustin le serrait de près par ce texte si formel de l'apôtre saint Paul : *Le péché est entré dans le monde par un seul homme, et la mort par le péché, et ainsi la mort est passée dans tous les hommes, tous ayant péché en un seul.* (Rom., V, 12.) Pélagé se défendait en disant que le saint évêque interprétait l'Ecriture suivant ses vues et son caprice et que le péché originel était de son invention. Augustin lui faisait voir qu'il ne s'écarterait en rien du sens littéral des Livres saints; repoussait également ses calomnieuses imputations en produisant une tradition constante et non interrompue sur ce dogme sacré; et en lui prouvant que sans ce mystère qui lui paraissait le plus incompréhensible de tous, nous sommes incompréhensibles à nous-mêmes. Je n'ai donc pas plus inventé le péché originel que la foi catholique, lui disait-il; mais vous qui le rejetez le premier, vous êtes sans contredit un nouvel hérétique : *Sed tu qui hoc negas, sine dubio es novus hæreticus.*

Ainsi Pélagé était forcé de convenir que l'homme étant né ennemi de Dieu, dominé par sa concupiscence, ne pouvait de lui-même éviter le mal ni pratiquer le bien; il ne lui restait plus qu'à admettre une grâce qui vint aider sa faiblesse. C'était l'antique et perpétuelle croyance. Mais Pélagé la rejetait sous prétexte de conserver le libre arbitre que la grâce lui semblait enchaîner.

Augustin, qui avait si bien défendu la liberté de l'homme contre les fatalistes, n'en défendit pas moins bien la grâce de Jésus-Christ contre son adversaire et le contraignit de faire un pas vers la foi catholique. Pélagé admet donc une grâce, mais quelle grâce ? les dons de la nature. Chassé de ce retranchement, il se réfugia dans un autre. Il admit une grâce surnaturelle purement extérieure : comme la prédication de l'Evangile, les miracles que Jésus-Christ avait opérés, les exemples qu'il avait donnés. Saint Augustin prouva que la grâce chrétienne est une action de Dieu sur l'entendement et sur la volonté ; Pélagé pressé par les raisons les plus fortes, reconnaît une grâce intérieure qui facilite la pratique du bien, mais il n'en reconnaît pas la nécessité. Que veulent donc dire ces paroles de Jésus-Christ, lui répétait sans cesse le saint docteur : *Sans moi vous ne pouvez rien ? (Joan., XV, 5.) Si mon Père ne vous attire, vous ne pouvez venir à moi ? (Joan., VI, 44.)*

Il fallait à toute force que le salut vînt de l'homme, c'est pourquoi tout en admettant une grâce intérieure et nécessaire, Pélagé imagina qu'elle était donnée au seul mérite de l'homme. C'était lui enlever sa gratuité. Lisez ces mots de l'Apôtre, répliquait l'évêque d'Hippone, et gardez le silence : *C'est par grâce que Dieu a sauvé ceux qu'il s'est réservés ; ce n'est donc plus par les œuvres, autrement la grâce ne serait plus grâce. (Rom., XI, 6.)*

Pardonnez-moi si je glisse rapidement sur toutes ces controverses, si je me borne à la simple indication ; pardonnez-moi encore si je ne m'arrête pas sur la doctrine de la prédestination qui tient essentiellement à celle de la grâce. Car, dit saint Augustin, toute la différence qu'il y a entre la grâce et la prédestination, c'est que la prédestination est la préparation à la grâce, et la grâce le don même que Dieu nous fait ensuite : d'où le saint docteur conclut que ces deux choses sont entre elles comme la cause et l'effet. Ces matières sont extrêmement difficiles, et les plus savants s'y perdent.

Dans le temps qu'Augustin, en Afrique, étouffait le pélagianisme, une étincelle de cette pernicieuse hérésie allumait l'incendie dans les Gaules : des prêtres de Marseille refusaient à Dieu le commencement de la piété. Saint Augustin leur opposa, entre mille passages de l'Ecriture, celui où saint Paul enseigne que nous ne sommes pas capables de bien penser de nous-mêmes. Ce qui suffit seul pour établir la foi catholique.

Au milieu de tant de travaux pour l'avantage de la religion, quand saint Augustin composait l'ouvrage contre Julien d'Eclane, quand l'empereur Théodose le Jeune l'appelait nommément au concile d'Ephèse pour terminer la grande affaire du nestorianisme, quand l'Eglise reconnaissante proclamait son rare mérite, quand elle lui donnait le titre de docteur de la grâce, quand l'hérésie frémissante le reconnaissait pour

vainqueur, quand les barbares assiégeaient sa ville épiscopale, la mort trancha le fil d'une si belle vie et le ravit au monde.

Egliselmère commune des chrétiens, pourquoi te désoler de la perte de ce grand homme, le plus sensible à tes intérêts ? tu acquiers dans le ciel un protecteur puissant, et ses écrits conservés avec soin dans leur pureté originale ne cesseront d'édifier et d'instruire les enfants jusqu'à la consommation des siècles. En effet, on la voit, incontinent après la mort d'Augustin, former ses décisions d'après son autorité, et de ses propres paroles, confondre l'erreur par la force de sa doctrine. Des évêques s'honorèrent de la qualité de disciples de l'évêque d'Hippone. La chaire de Pierre le regarde comme un oracle et le propose aux fidèles comme un flambeau qui doit les guider dans les voies obscures et détournées de la prédestination et de la grâce. Les conciles, dans cette longue série de siècles qui se sont écoulés depuis, n'ont pas dédaigné de l'associer à leurs délibérations, de puiser dans ses livres des lumières toujours sûres et de les placer au milieu de leurs assemblées, immédiatement au-dessous des livres inspirés.

C'est la trompette du Seigneur, le sel de la terre, la source d'eau vive, l'interprète de la loi, le voyant du peuple chéri, le restaurateur de la foi, le trésor de la doctrine, le Père des Pères, le docteur des docteurs, le dépositaire des secrets de Dieu, un abîme de la sagesse céleste, l'image de la divinité, et dans ces éloges pompeux, vous entendez non la voix d'un aveugle enthousiasme, mais les acclamations des conciles de Valence, de Tolède, de Sardaigne et de Trente, des papes Célestin, Gélase, Hormisdas et Grégoire, de saint Jérôme, de saint Prosper, de saint Hilaire, de saint Césaire, de saint Fulgence, de saint Bernard, de saint Thomas et de Bossuet, c'est-à-dire de tout ce que l'Eglise a de plus grand et de plus respectable.

Il est le seul des anciens, dit ce dernier, que la divine Providence a déterminé par l'occasion des disputes qui se sont offertes de son temps, à nous donner tout un cours de théologie qui devait être le fruit de sa lecture profonde et continuelle des livres sacrés. C'est donc, conclut-il, d'un maître si intelligent et pour ainsi dire si maître, qu'il faut apprendre à manier dignement la parole de vérité, pour la faire servir dans tous ses sujets à l'édification des fidèles, à la conviction des hérétiques et à la résolution de tous les doutes, tant sur la foi que sur la morale.

Etudions la doctrine d'Augustin, sous la direction de l'Eglise, nourrissons-nous de la doctrine d'Augustin, imitons les vertus d'Augustin, implorons l'intercession d'Augustin, afin qu'après avoir gardé la foi, et marché à la clarté de ce flambeau céleste dans les voies étroites de l'Evangile, nous méritions de lui être associés dans les tabernacles éternels.

PANEYRIQUE III

SAINT DENIS.

Mementote præpositorum vestrorum qui vobis locuti sunt verbum Dei; quorum intuentes exitum conversationis, imitami fidem. (Hebr., XIII, 7.

Souvenez-vous de vos conducteurs qui vous ont prêché la parole de Dieu, et considérant quelle a été la fin de leur vie, imitez leur foi.

L'apôtre saint Paul, dans le dernier chapitre de son admirable Epître aux Hébreux, après avoir exhorté les fidèles de cette nation à la pratique des vertus évangéliques, semble se résumer par ces paroles de mon texte : *Souvenez-vous de vos conducteurs qui vous ont prêché la parole de Dieu, et considérant quelle a été la fin de leur vie, imitez leur foi.* C'était mettre les exemples à côté des leçons, encourager les plus faibles par la vue de ceux qui les avaient précédés dans la voie du salut, et rendre inexcusable quiconque refuserait d'avancer, sous prétexte d'impossibilité. L'apôtre ne se borne pas là, il élève les yeux vers Jésus, l'auteur et le consommateur de notre foi (Hebr., XII, 2), qu'il fait envisager comme le modèle de ceux mêmes qu'il propose pour modèles. C'est Jésus qui respire en eux, c'est Jésus qui doit servir de prototype jusqu'à la consommation des siècles.

L'Eglise de Paris se plaît à chanter les mêmes paroles dans les offices de saint Denis, pour nous édifier et nous instruire. Elle désire ardemment que nous ne perdions jamais de vue cet illustre martyr à qui nous devons tout, et que nous réglant sur sa conduite, nous suivions sans détour les maximes de l'Evangile. Et moi aussi, pour me conformer à ses intentions, je viens vous répéter avec elle : *Souvenez-vous de vos conducteurs qui vous ont prêché la parole de Dieu, et considérant quelle a été la fin de leur vie, imitez leur foi.* Mais avant de vous engager à marcher sur les traces de saint Denis, il faut que je vous raconte les événements de sa vie que l'histoire nous a conservés, et que je vous fasse connaître ses traits, autant qu'il a plu à Dieu d'en laisser subsister des vestiges. Ainsi vous verrez d'abord ce que saint Denis a fait pour nous, premier point. Vous verrez ensuite ce que nous devons faire pour honorer la mémoire de saint Denis, second point. *Mementote præpositorum vestrorum, qui vobis locuti sunt verbum Dei; quorum intuentes exitum conversationis, imitami fidem.*

PREMIER POINT

Quand des temps désastreux ont détruit, falsifié la règle de nos devoirs, il est nécessaire de la rétablir dans toute sa pureté et de la faire revivre en la publiant de nouveau. Ainsi, autrefois Josias ordonna de lire les tables de la loi devant les Juifs assemblés, afin de les porter à corriger les désordres qui s'étaient glissés parmi eux dans des jours de tentation et de relâchement. Quand les disciples ont perdu la mémoire de leurs maîtres, il est juste de dé-

voiler ses statues et ses images, afin que leur présence réveille des souvenirs assoupis; quand enfin les leçons d'un apôtre sont presque entièrement effacées et que le fruit de ses travaux est sur le point d'être totalement anéanti, il est convenable de réparer ces outrages, et d'en empêcher de plus grands, par des moyens conformes à l'esprit évangélique. C'est ce que je me propose de faire en peu de mots à l'égard de saint Denis, apôtre de la France, et premier évêque de Paris. Il a répandu dans ces contrées : 1° les semences de la foi; 2° il a arraché nos aïeux aux vices du paganisme; 3° il a donné de sa conviction pour la divinité de la religion et de son amour pour son troupeau, un témoignage de sang : *Mementote præpositorum vestrorum qui vobis locuti sunt verbum Dei.*

1° Saint Denis a répandu dans ces contrées les semences de la foi. Je ne m'arrêterai point à examiner si la lumière de l'Evangile n'avait pas pénétré dans la région de la France que nous habitons, par le ministère des apôtres et de leurs successeurs immédiats; si quelques disciples des Pothin et des Iréné y avaient jamais introduit la connaissance du nom de Jésus-Christ, comme on le prétend, ou bien si les persécutions et les ruses de l'antique serpent en avaient étouffé le souvenir : ce qu'il y a de certain, c'est qu'à l'époque où l'on fixe ordinairement l'arrivée de saint Denis, l'idolâtrie couvrait de son ombre funeste les villes et les campagnes et régnait partout en souveraine. On ne découvrait aucune trace de ces bienheureux passages tant célébrés par le prophète. L'héritier de Pierre qui, par sa primauté d'honneur et de juridiction, étend sa sollicitude sur l'univers entier, envoie Denis et ses coopérateurs. Ce saint ne consulte ni la chair, ni le sang; il s'arrache à ses habitudes, à ses affections, et il vole dans la partie du champ du père de famille, qui lui était assignée.

Chrétiens, admirez l'héroïsme de ces ouvriers apostoliques qui, se laissant aller au gré d'une impulsion sublime, quittent tout pour suivre Jésus-Christ, et pour évangéliser le royaume des cieux. Admirez surtout la puissance de la religion, qui produit un tel effet dans la personne de ses ministres; elle leur inspire un enthousiasme divin, elle les élève au-dessus de l'humanité, elle en fait, en quelque sorte, des anges. A sa voix, ils partent avec allégresse, ils bravent tous les dangers, ils affrontent mille morts dans des régions lointaines, pour enseigner à des hommes inconnus les vrais moyens d'être heureux dans un autre monde, et de goûter dans celui-ci la seule paix désirable.

Le philosophisme qui continue ses calomnies et ses déclamations contre les prêtres, qui s'obstine avec une si révoltante injustice à leur refuser toute espèce de mérite et de magnanimité, ne parviendra jamais à leur dérober la gloire incomparable de s'être condamnés à des maux inouis, à

des privations pénibles, d'avoir tout enduré pour détruire l'idolâtrie, et pour substituer au culte insensé des faux dieux le culte d'un seul Dieu en esprit et en vérité; pour dissiper les ténèbres et pour faire luire la plus pure clarté. Le philosophisme se vante de ses travaux pour l'instruction du genre humain; il fait parade de ses veilles pour établir dans tous les pays son influence et son empire. Nous convenons sans peine de sa fureur pour le prosélytisme, nous lui en donnons acte; mais où sont les sacrifices qu'il a faits pour propager sa doctrine? où sont ses martyrs? Et, dans la violente commotion que l'Europe a éprouvée pour recevoir ses systèmes désonnans, s'il en a porté le poids, c'est par sa témérité; s'il a eu ses victimes, c'est de la main de ses adeptes, et par ses propres folies. Où nous montrera-t-il une secte qui puisse justement entrer en concurrence avec la religion chrétienne? Nous sommes sûrs de son impuissance. L'erreur se répand et se perpétue par intérêt et par passion, jamais par le dévouement de ses docteurs. C'est le cachet de la vérité de donner à ses apôtres un zèle plein de noblesse et d'abnégation, qu'il est impossible de contrefaire.

Saint Denis, avant d'arriver dans cette capitale, avait parcouru des pays idolâtres en conquérant de l'Evangile. Il y avait planté l'étendard de la croix. Mais de plus grands succès l'attendaient à Paris; là était le foyer principal de la superstition; là les idoles recevaient des hommages non moins absurdes qu'abominables, et quoique le vainqueur des Gaulois eût pros crit les sacrifices humains, on conservait encore des restes de ce culte barbare, et les impressions jadis si profondément enracinées par les druides, subsistaient presque entières. La le démon, sous le nom de Teutatès, entretenait les peuples dans le plus déplorable éloignement d'un Etre unique, éternel, indépendant, auteur de tout ce qui existe, gouvernant par sa Providence tout ce qu'il a créé. Il s'attribuait à lui seul tous les honneurs divins. Saint Denis paraît; il publie sur les toits une doctrine opposée au polythéisme. Dieu donne à ses paroles une force à laquelle on ne peut résister, une sagesse qui confond la sagesse des faux sages, un charme qui subjugué tout, une efficace qui entraîne tout, qui renouvelle tout. Le mensonge est mis en fuite, et se retire dans les enfers, son berceau et son dernier asile. La vérité descend du haut des cieux, et se met en possession de ses droits; elle fait des progrès incroyables. Du sein de Paris, comme de son centre, elle étend ses conquêtes sur les provinces voisines. On y arbore le signe vénéré du salut; on y construit des temples: des ministres sont ordonnés pour perpétuer la mission de saint Denis, qui s'avance à pas de géant dans la carrière ouverte devant lui. Gloire au Très-Haut, qui donne l'accroissement à sa religion. Le peuple même

aperçoit sa main divine, et il s'écrie, dans l'étonnement de tant de miracles et d'un si merveilleux changement: Un Dieu plus puissant que les nôtres est descendu parmi nous!

2.^e Saint Denis a arraché nos ancêtres aux vices du paganisme. Tout se tient dans l'homme moral. Son esprit ne peut être couvert de ténèbres, que son cœur ne soit en proie au débordement et à la licence. L'idolâtrie, en obscurcissant l'entendement, corrompt la volonté et ne laisse rien d'intact, rien de sain dans l'homme. Les habitants de Paris, étant plus que d'autres adonnés à la superstition, étaient aussi plus que d'autres enfoncés dans la fange du vice. Leur corruption était en raison de leur aveuglement. Entraînés dans les dérèglements de la nature dégradée, ils y étaient encore autorisés par les exemples de leurs dieux. Quand le ciel consacrait le libertinage, l'adultère, l'inceste, en un mot, tous les crimes les plus infâmes; les plus exécrables, que l'on juge s'ils se faisaient un scrupule de se livrer à des attraits séduisants qui leur paraissaient être le bonheur suprême. Aussi, à quels excès ne se portèrent-ils pas dans le délire de leurs passions? N'attendez pas, mes frères, que je les expose dans cette chaire sacrée; sa majesté ne souffre point des tableaux qui seraient indécents, et je craindrais de souiller vos oreilles par le récit de tant de turpitudes.

Saint Denis vint leur apprendre qu'une loi éternelle, imprescriptible, immuable, réprouve l'injustice, la luxure, la sensualité, l'homicide, la vengeance; qu'elle en interdit le désir et la pensée; qu'elle ordonne expressément d'en éviter jusqu'à l'apparence. Il vint leur apprendre que ne pouvant trouver de satisfaction dans l'ivresse des plaisirs, ils devaient chercher le bonheur dans l'accomplissement de leurs devoirs; que, relégués dans ce monde passager pour y être éprouvés, ils devaient soupirer sans cesse après un monde permanent, leur patrie et leur héritage. Il vint leur apprendre que les hommes s'avilissent en obéissant servilement aux appétits déréglés de la chair, et qu'ils se montrent les enfants du Père céleste, en assujettissant la concupiscence à l'empire d'une raison éclairée par le flambeau de la révélation. Il vint enfin leur apprendre que le christianisme, non-seulement commande la pratique des plus sublimes vertus, mais encore qu'il fournit les moyens d'exécuter ce qu'il commande.

Ces leçons produisirent leur effet dans le sein de la plus brutale dépravation; on vit se former une société nombreuse de justes de tout âge, de tout sexe, de toute condition, et la vertu la plus pure brilla de tout son éclat où naguère dominait son indigne rival. Quel contraste frappant entre ces disciples de l'Evangile et les adorateurs des faux dieux: d'un côté, des misérables humiliés sous l'esclavage du péché, ensevelis dans les ténèbres les plus épaisses; et de

l'autre, des citoyens honnêtes, probes, désintéressés, maîtres de leurs sens, marchant au grand jour de la vérité, retraçant le plus magnifique spectacle qu'on puisse contempler dans cette vallée de malédiction et de misère. L'enfer frémit de rage, on devait s'y attendre, il sentait que le sceptre tyrannique qu'il faisait peser sur ces peuples, ne tarderait pas à lui être ravi. Déjà les crimes dont il avait voilé la laideur n'inspiraient plus que de l'horreur et de l'aversion, les adorations dont il avait détourné le cours pour se les attribuer, s'élevaient, comme dans l'origine des choses, vers l'autel sublime du Très-Haut. Les yeux des mortels, si longtemps fascinés, se dessillaient, et reconnaissaient qu'il est également déraisonnable de chercher la félicité dans les sens ou dans une chimérique spiritualité, de se dégrader jusqu'au rang des bêtes, ou de vouloir s'égalier à Dieu; on revenait sincèrement à l'Être des êtres, qui n'est pas comme les dieux des nations ou des sophistes, aveugle sur ce qui se passe dans l'univers, oisif au milieu du mouvement imprimé à la nature, aussi peu touché des vertus que des vices des humains; on rentrait sous son empire, et on célébrait avec amour ses perfectionnements infinies.

O enfer, quels forfaits vas-tu méditer dans ton désespoir ? La mort, la mort de saint Denis et de ses compagnons est seule capable de le satisfaire. Il excite les prêtres des idoles qui ont aussi leurs intérêts à défendre, leurs querelles à venger. La conversion des païens leur enlève des partisans et des dévots, leur crédit tombe en ruine, leur autorité s'évanouit. Désormais qui voudra les honorer, puisqu'on ne respecte plus les objets de leur culte. Les temples sont déserts, on immole rarement des hécatombes, les expiations vont cesser, les augures touchent à leur terme, le règne de la superstition s'écroule. L'enfer ne s'arrête pas là, il fait naître des inquiétudes dans l'esprit du proconsul; il inspire des soupçons à l'empereur. Denis est signalé comme l'ennemi des lois, parce qu'il l'est de l'imposture et de l'erreur, on lui fait un crime d'obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. Le vulgaire même, toujours inconstant et toujours féroce, prend part à la passion de ses chefs, il regrette les débauches de ses saturnales et la pompe de ses fêtes. Les fanatiques sont amentés, tous sollicitent, tous demandent à grands cris le sang de saint Denis, on le saisit, on le charge de chaînes, on le jette dans un affreux cachot, un prêtre et un diacre partagent son sort. C'est ainsi que la vertu gémit dans les fers, tandis que le crime triomphe et s'applaudit de sa victoire.

Barbares ! que faites-vous ? quel mal ont commis ces hommes vénérables que vous persécutez avec tant d'acharnement ? Ils ont renoncé aux douceurs qu'il leur était permis d'espérer dans la société de leurs amis et de leurs proches, ils sont sortis de leur pays pour venir dans le vôtre vous annon-

cer l'heureuse nouvelle de la rédemption de vos âmes, et pour récompense des peines qu'ils ont prises, des fatigues qu'ils se sont données, vous les plongez dans les horreurs d'une prison ! que feriez-vous davantage contre des scélérats dont vous auriez le plus à vous plaindre ? Ne voyez-vous pas reluire sur leur front l'empreinte de la vertu, la candeur de l'innocence ? Ah ! voyez-la du moins dans leur courage à confesser le nom de Jésus-Christ.

3^e C'est ici où j'ajoute que saint Denis a donné de sa conviction pour la divinité de la religion chrétienne et de son dévouement à son Eglise bien aimée un témoignage de sang. Le Sauveur du monde l'avait dit à ses envoyés (*Matth.*, X, XVI) : Ils vous poursuivront de ville en ville, ils vous traduiront devant des tribunaux iniques, ils vous feront endurer toutes sortes de tourments et ils finiront par vous mettre à mort. Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups ravissants ; je vous en préviens, afin que lorsque ces choses arriveront vous n'en soyez point surpris. Ne craignez pas ceux qui ne peuvent rien sur votre âme, vous la retrouverez un jour dans le sein de Dieu, pour qui vous l'aurez perdue ; et il l'avait dit, ce semble, pour saint Denis en particulier. On peut se servir des expressions de notre divin Maître, pour décrire le martyre du saint évêque. La voilà donc, notre brillante destinée, avec tous ses appas ! Oui, la voilà ! Mais, ô mon divin Jésus ! Si vous l'avez entourée de croix et d'amertume, elle conduit au comble du bonheur et de la gloire. Sisinnius fut l'instrument que l'enfer employa pour tourmenter saint Denis ; après avoir épuisé sur lui tous les genres de tortures, pour le forcer à renier la foi de Jésus-Christ, ce proconsul inhumain le condamna, ainsi que ses fidèles coopérateurs, à perdre la tête.

Heureux ces hommes que le Seigneur réunit dans le même triomphe, comme il les avait réunis dans les mêmes travaux, dans les mêmes combats ! Ils ont gravé dans les cœurs la précieux dépôt de la foi, ils ont vaillamment combattu pour les intérêts du Père céleste, et ils reçoivent de ses mains libérales la couronne de justice qu'il leur avait promise avant tous les siècles. Heureux ces hommes que le Seigneur jugea dignes de souffrir pour sa cause ! Ils en sont amplement dédommagés dans les tabernacles éternels ! Quant aux miracles qu'on dit avoir illustré le martyre de saint Denis, je ne viens point fronder des opinions pieuses, adoptées par la multitude ; je ne viens point non plus fournir des armes contre notre ministère, aux adversaires de la religion. Si Dieu a voulu ce que rapporte la légende, il l'a pu : qui oserait prescrire des limites à sa volonté et à sa puissance dans l'avancement de son œuvre ? Au reste que chacun croie ce qu'il voudra. Ce sont des faits sur l'authenticité desquels l'Eglise ne s'est point prononcée ; il est permis, sans danger, d'abonder en son sens. Chrétiens, je vous ai dit ce que nous

savons de saint Denis, le Seigneur dont les conseils sont impénétrables n'a pas voulu que nous en sussions davantage, et il suffit pour notre instruction. Qu'elle est forte, qu'elle est pressante, cette instruction, toute courte qu'elle est ! Suivant le commandement de Jésus-Christ, saint Denis aima Dieu plus que toutes choses, il sacrifia tout ce qu'il avait de plus cher pour obéir à ses ordres ; il l'aima jusqu'à la mort, jusqu'à la mort la plus cruelle ; il travailla de toutes ses forces par son zèle, par ses vertus, par son martyre, à la conversion de Paris et à l'établissement du règne de Dieu dans son enceinte. Voilà ce qu'il a fait pour nous : disons aussi brièvement ce que nous devons faire à son imitation. S'il a été notre apôtre, il est aussi notre modèle et nous devons marcher sur ses traces.

SECOND POINT.

S'il est juste que la reconnaissance se mesure par la grandeur et l'étendue du bienfait, la nôtre doit être infinie envers saint Denis, puisque le bien qu'il nous a procuré est d'un prix infini. Or comment pouvons-nous la lui témoigner ? ne vous semble-t-il pas que nous ne le puissions mieux qu'en entrant dans ses desseins, et en profitant de ses instructions et de ses exemples ? 1° par notre attachement à la religion ; 2° par la pratique des vertus qu'elle commande ; 3° par la disposition habituelle de tout supporter pour elle : *Quorum intuentes exitum conversationis, imitami fidem.*

1° Nous devons honorer la mémoire de saint Denis par notre attachement à la religion chrétienne. Quel plus précieux trésor que celui de la religion ? en est-il de plus digne non-seulement de notre estime, mais encore de notre amour ? que serions-nous sans elle ? que ne sommes-nous point avec elle ? Sans elle, enchaînés au temps présent, nous traînerions dans la poussière une vie triste et languissante, dénués de consolation et d'espoir ; avec elle, nous usons sobrement de la prospérité, et les tribulations ne peuvent nous abatre, parce qu'elles n'ont aucune proportion avec le poids immense de gloire qui nous sera révélé dans les cieux. (II Cor., IV, 7.) C'est elle qui nous rend présentes les choses que nous espérons et qui nous convainc de celles que nous ne voyons pas ; c'est elle qui nous éclaire sur nos véritables destinées et qui nous dirige dans la voie que nous devons suivre pour en atteindre la hauteur ; c'est elle enfin qui est l'homme tout entier, pour me servir du langage des livres saints : *Hoc est enim omnis homo.* (Eccle., XII, 13.)

O religion ! qui ne vous aime pas, ne vous connaît point. Nous n'avons besoin que de vous écouter dans le silence des passions, pour ressentir au fond de nos âmes la grandeur de votre excellence et l'amour le plus sincère de vos lois. Que le chrétien s'efforce donc de connaître et de goûter le don céleste. C'est à cela qu'il est appelé, c'est pour cela qu'il est si richement doté. Qu'il se dé-

pouille de la sagesse de l'homme animal ; frappé d'aveuglement sur ce point, qu'il renonce aux affections basses et charnelles qui le font ramper sur la terre, pour se revêtir de la prudence des enfants de Dieu, seule capable de lui révéler les merveilles du royaume intérieur, pour acquérir ce goût épuré des choses saintes et des grandes vérités de la foi, à quoi l'oblige sa qualité de disciple de Jésus-Christ et qui en fait le caractère distinctif : *Hoc est enim omnis homo.*

Est-ce la conduite que nous avons tenue jusqu'à présent ? ah ! si saint Denis revenait parmi nous, y trouverait-il beaucoup de religion ? où est-elle ? où en sont les marques ? Croyons-nous que cette courte vie n'est qu'un passage à une vie meilleure ? Vivons-nous de la religion comme le veut saint Paul ? nous anime-t-elle ? aimons-nous les vérités éternelles qu'elle nous enseigne ? en nourrissons-nous notre âme avec le même soin que nous nourrissons notre corps des aliments qui lui conviennent ? nous accoutumons-nous à ne regarder toutes choses que selon la religion et à ne leur donner que la valeur qu'elle leur donne ? nous attachons-nous à réformer sur elles toutes nos pensées, tous nos jugements ? hélas ! bien loin de vivre de sa vie, nous l'avons fait mourir dans notre esprit et dans notre cœur ! nous l'avons anéantie au milieu de nous. Elle existe à peine dans des sentiments confus. J'en appelle à votre témoignage, habitants de Paris, qu'avez-vous fait de ce précieux dépôt que vous avait confié saint Denis ? qu'est-il devenu en vos mains infidèles ?

Je ne veux point compter ces impies qui ont arboré avec audace l'étendard de la révolte, et qui, dans des monuments odieux, ont consigné le scandale de l'irréligion ; je ne veux point compter ces imprudents qui, par la lecture des productions de l'incrédulité, se sont enivrés à longs traits du vin de fornication, comme parle l'Esprit de Dieu, et se sont égarés dans le délire d'une fausse sagesse. Je ne veux point compter cette classe nombreuse qu'une profonde ignorance ou une fatale apathie éloignent de toute pratique extérieure, de tout signe de christianisme ; c'est sur vous, qui composez cet auditoire, c'est sur vous seuls que se fixe ma pensée, et que planent mes douloureux pressentiments ; ne compterais-je pas dans vos rangs quelques mauvais croyants, c'est-à-dire des personnes chez qui la religion n'est qu'une pure habitude et qui n'ont point pour elle ce respect, cet attachement que mérite le plus beau présent de la divinité, qui y tiennent par quelques liens, mais faibles et presque usés, qui n'adoptent qu'un certain nombre d'articles et encore avec les modifications apposées par une raison présomptueuse ; qui entendent de sang-froid les blasphèmes de l'impie ?

O religion de saint Denis, lorsque tout nous parle de vous dans cette cité, hors de cette cité régénérée par ses soins ; lorsqu'en

ne peut faire un pas dans ces lieux arrosés de son sang, sans y retrouver des souvenirs impérissables de votre antique splendeur, nos cœurs, nos cœurs ingrats vous méconnaissent et vous outragent. Vous êtes bannie du seul empire que vous ambitionnez.

2° Nous devons à la mémoire de saint Denis d'honorer par nos vertus la religion qu'il est venu nous enseigner. La religion n'est point un recueil de rites et de cérémonies par lesquels nous adorons l'Eternel ; elle est essentiellement l'exercice des vertus théologiques et morales. La réduire à quelques pratiques de piété, c'est la réduire à la moins belle portion de son domaine ; elle consiste dans l'offrande la plus parfaite de toutes les facultés que nous tenons du souverain Créateur et qui composent notre être ; de notre intelligence, en nous appliquant à connaître le Seigneur et ses divins attributs ; de notre raison, pour la soumission aux vérités qu'il nous a révélées ; de notre cœur, par un amour qui réponde à l'amour dont Dieu nous a aimés le premier ; de notre corps, par un culte extérieur et public de nos actions en les conformant par l'obéissance à sa sainte loi ; elle embrasse le passé, le présent, l'avenir, parce que tous les temps appartiennent au Seigneur qui est hier, aujourd'hui, demain et dans tous les siècles des siècles. (*Hebr., XIII, 8.*) Elle détermine, elle sanctifie nos devoirs envers Dieu, envers nous-mêmes et le prochain ; c'est par cette universalité, s'il est permis de parler ainsi, et tout ensemble, par cette unité de relations et de devoirs, que le christianisme prouva la divinité de son origine et sa prééminence par-dessus toutes les religions qui ont passé sur la terre. C'est cette universalité, cette unité de devoirs que saint Denis nous a recommandé d'observer ; et c'est à leur observation qu'est attachée la récompense des biens futurs. Et maintenant, qu'est-ce que la religion pour la plupart d'entre nous ? Dirai-je qu'elle n'est guère différente du paganisme qui régnait dans ces contrées avant l'apparition du saint apôtre ? expliquons-nous et distinguons : si je considère ces libertins qui ont secoué le joug et qui se plongent sans pudeur, sans retenue, comme sans remords, dans tous les excès de l'infamie et de la débauche, je n'aurais point assez dit : ah !.. du moins les idolâtres n'avaient pas entièrement foulé aux pieds toute notion du juste et de l'injuste. Ils punissaient sévèrement des crimes qui étaient divinisés dans le ciel ; mais pour ces misérables dont les excès nous alligent, nés et élevés dans le sein de l'Eglise catholique, ils vont encore plus loin dans leur damnable témérité : ils rejettent toutes les idées reçues ; ils renversent toutes les barrières les plus respectables ; ils ébranlent tous les principes fondamentaux de la loi naturelle ; ils s'écartent d'autant plus de la saine morale, qu'ils l'ont jadis pratiquée, et que, par des infractions répétées, ils ont mérité d'être livrés à tout l'endurcissement dont

est capable le cœur de l'homme prévaricateur ; ils se creusent un abîme d'autant plus profond, qu'ils tombent de plus haut : tant est vraie cette maxime : que la dépravation de ce qui est excellent est la pire de toutes !

Si je considère la masse de ceux qui gardent encore les apparences, qui respectent les dehors du culte, je ne veux point porter un jugement trop rigoureux, mais ils ne sont pas exempts de tous les vices des idolâtres, et, sous quelques rapports, ils ne gagneraient pas d'être mis en comparaison avec eux ; bizarre contradiction ! ils veulent rapprocher les objets les plus disparates, concilier ce qu'il y a de plus opposé, et conserver dans des mœurs païennes le caractère du christianisme ! car enfin, sans vouloir descendre à tous les détails, je vous le demande, chrétiens, et je vous le demande en gémissant : que sont ces vaines observances, pour connaître ces événements futurs de la vie ; ces craintes puériles, causées par des signes que vous regardez comme les présages certains de vos malheurs ; ces maléfices que vous employez pour nuire à vos ennemis ; ces profanations des choses saintes pour attirer sur vous les faveurs de la fortune ; ces prestiges de toute espèce pour parvenir à des fins condamnables ? que sont, en un mot, afin d'abrégier et de finir, tant et tant de superstitions dont l'énumération serait aussi longue que fastidieuse, si ce n'est des restes du culte des faux dieux et des répétitions des oracles mensongers de Delphes et de Dodone ? Reconnaît-on chez ceux qui s'y livrent cette religion sans tache, noble dans sa simplicité, aussi pure que le sein de Dieu où elle a pris naissance ; cette religion qui purifia le cœur de l'homme de ses œuvres mortes et en ôta tout le venin d'iniquité ; cette religion dont saint Denis fut l'apôtre et le martyr ? comment l'ouvrage de Dieu a-t-il été habillé des haillons de la misère humaine ? *Comment l'or le plus pur a-t-il été changé en un vil métal ?* (*Thren., IV, 1.*) Pleure, cité malheureuse, pleure sur ta dégradation !... Verse des torrents de larmes de repentir et de douleur... Tu as porté ta malice à la source de tout bien... tu en as altéré l'admirable sainteté... le Seigneur abhorre ton encens, parce que c'est un encens souillé.

Ne vous y trompez pas, chrétiens, la patience du Seigneur peut et doit se lasser ; il transportera ailleurs sa religion qui n'est plus pour vous d'aucune utilité ; sa religion que vous avez indignement travestie et profanée.. hâtez-vous donc de fléchir sa colère et de désarmer son bras vengeur ; retournez au Dieu des armées, invoquez son saint nom : il fera luire sur vous la lumière de son visage et vous serez sauvés. (*Psal. IV, 7.*)

3° Nous devons à la mémoire de saint Denis d'être dans la disposition habituelle de tout supporter pour la défense de la religion. *Pensez en vous-mêmes*, puis-je vous dire avec le grand Apôtre, *pensez en vous-*

même au juste qui a souffert une si grande contradiction de la part des pécheurs qui se sont élevés contre lui, afin que vous ne vous décourageiez point et que vous ne tombiez pas dans l'abattement. (*Hebr.*, XII, 3.) Si le monde vous tourne en dérision, a-t-il épargné saint Denis? Si vous trouvez des persécuteurs dans les murs de la ville que vous habitez, parmi les personnes que vous avez obligées, saint Denis a-t-il été mieux traité par ceux à qui il voulait procurer un bonheur éternel? Si la calomnie s'attache à vos pas et noircit votre réputation, saint Denis a-t-il été à l'abri de ces rudes épreuves? Auriez-vous souffert l'exil et la prison, je vous dirais encore avec saint Paul : *Vous n'avez pas résisté contre les efforts de la tempête jusqu'à répandre votre sang.* (*Ibid.*, 4.) C'est jusque-là néanmoins que vous devez aller... C'est là ce qu'a fait saint Denis : il ne fut pas content d'endurer pour l'amour de Jésus-Christ les contrariétés et les traverses qui coûtent le moins à la nature, il fut résigné pour lui aux plus grands sacrifices, à celui même de la vie, quand il a été convenable à sa gloire et au maintien de la foi.

S'il vous fallait un exemple plus élevé, une doctrine qui vînt de plus haut, je vous citerais l'exemple et la doctrine de Jésus-Christ, mais que dis-je? Saint Denis n'a-t-il pas fait son apprentissage à l'école de l'Agneau? ne l'a-t-il pas suivi dans son immolation? n'a-t-il pas annoncé sa parole? que se proposait-il en mourant pour la vérité? si ce n'est d'imiter son Sauveur et le nôtre, de sceller de son propre sang ce qu'il avait enseigné de vive voix de la part de Jésus-Christ? *Je confesserai devant mon Père celui qui m'aura confessé devant les hommes, et je désavouerai au grand jour des justes celui qui m'aura désavoué devant les tribunaux de la terre.* (*Matth.*, X, 32, 33.)

J'ai la confiance que les persécutions contre la religion ne déshonoreront plus la nation française, et que la stabilité du trône fera désormais la sécurité des autels, il est donc inutile de vous encourager d'avance pour des circonstances qui ne reviendront plus; mais comme le ridicule est peut-être l'écueil le plus dangereux pour la plupart d'entre vous, nous ne saurions trop vous prémunir et vous fortifier contre cette arme si puissante et si redoutable dans la main des méchants. Faites le bien et évitez le mal; que vous importe ce qu'ils penseront; ce qu'ils diront de vous. Voulez-vous compromettre le salut de votre âme pour échapper à des épigrammes? ne voyez-vous pas que vous en aigüez la pointe, en montrant de la pusillanimité. L'éternité est-elle si peu de chose pour la mettre dans la balance avec des plaisanteries que le vent emporte? Le témoignage de votre conscience ne vous suffit-il pas? *Si Dieu est pour vous qui sera contre vous?*

(*Rom.*, VIII, 31.) Ne vous a-t-il pas promis de briser les dents de l'impie et de confondre la langue des moqueurs?

Le bienheureux Jean d'Arenthon, un des plus vénérables personnages qui aient occupé le siège de Genève dans les derniers temps, disait qu'au jour du jugement chaque évêque demeurera sur la sellette, jusqu'à ce que tous ses diocésains aient été jugés. Car, ajoutait-il, s'il en était un seul qui pût lui reprocher d'être condamné aux flammes de l'enfer par défaut de zèle, d'instruction ou de bons exemples de sa part, il serait entraîné dans la même condamnation; pourquoi ne vous dirais-je pas également que vous serez assis sur la sellette devant saint Denis, et que vous lui serez tous confrontés comme au modèle sur lequel vous deviez vous conformer? N'y suis-je pas autorisé par Jésus-Christ, dans son Evangile; par l'Apôtre qui déclare que les anges jugeront le monde; qui vous recommande de vous souvenir de vos conducteurs qui vous ont prêché la parole de Dieu, et de considérer quelle a été la fin de leur vie, afin que vous imitiez leur foi?

Ah! que deviendront alors ceux qui ont laissé perdre le fruit des prédications de saint Denis, ceux qui n'ont qu'une foi imparfaite; ceux dont les mœurs dépravées sont en opposition directe avec les maximes de la religion? y aura-t-il assez de montagnes pour les couvrir et pour les cacher? et que deviendrez-vous vous-mêmes, mes chers auditeurs, à la vue du compte terrible que vous rendrez à Dieu en présence du saint évêque qui communiqua à vos pères les lumières de la révélation? pourrez-vous soutenir ses regards foudroyants? ne craignez-vous pas d'être contraints comme des réprouvés, d'invoquer les abîmes, et de leur demander un asile pour vous soustraire à l' inexorable sévérité des jugements de Dieu, et aux accusations de ses ministres; quelle ignominie! quelle épouvante! quelle consternation!

Apôtre de Paris, auguste pontife, généreux martyr, du sein de l'immortalité que vous habitez, veillez sur cette vigne que votre droite a plantée, ne dédaignez pas de la visiter par vos bienfaits et de la protéger par vos intercessions. Jadis elle portait des fruits abondants, elle faisait la joie et les délices du père de famille. Dans des jours de détresse et de calamité, la clôture s'est rompue, et la vigne a été exposée au pillage et à la dévastation; le sanglier de la forêt l'a ravagée, elle a servi de pâture aux bêtes farouches. (*Psal.* LXXIX, 14.) Le temps est venu de faire cesser cet état déplorable! fortifiez-la de nouveau, abreuvez-la de la douce rosée d'une grâce réparatrice, fertilisez son plan, bénissez sa fécondité, qu'elle soit maintenant et à toujours l'héritage choisi du Seigneur et de son Christ. Amen.

PANEYRIQUE IV.

SAINT CHARLES BORROMÉE.

Quasi sol refulgens, sic ille effulsit in templo Dei. (Eccli., I, 7.)

Comme le soleil reluit au firmament, ainsi brilla ce grand prêtre dans le temple de Dieu.

Le fils de Sirach, après avoir payé à chacun des patriarches un juste tribut d'éloge, parle en termes magnifiques de Simon, fils d'Onias : il emploie les plus belles allégories pour relever sa gloire, il le voit briller dans son siècle, comme l'étoile du matin au milieu des nuées ; il le voit entouré d'une couronne de lévites, répandant sur eux l'éclat de ses vertus ; il rappelle ses actions pour les transmettre à la postérité la plus reculée. C'est lui qui a réparé le temple du Seigneur, qui a rebâti les murs de Jérusalem, qui a creusé des citernes pour abriter ses habitants, qui a sauvé sa nation de la ruine et qui n'a rien négligé pour consumer son bonheur.

Est-ce une prophétie ? est-ce une histoire ? L'Esprit de Dieu a-t-il voulu désigner à la terre, saint Charles Borromée et annoncer sa venue ? Dans l'Ancien Testament, dit l'apôtre saint Paul, *tout arrivait en figure*. (I Cor., X, 11.) Ne soyons donc pas surpris que le grand prêtre Simon ait été, sous la loi de Moïse, le type d'un illustre pontife sous la loi de l'Evangile. Tous les traits qui conviennent à l'un, conviennent à l'autre ; seulement on remarque dans la vie de saint Charles un plus parfait développement. Et lui aussi, il a réparé les brèches du temple du Seigneur et embelli le sanctuaire ; et lui aussi, il a reconstruit les fontaines publiques et invité dans les places de la cité sainte, comme parle le prophète, tous les habitants à s'y désaltérer avec joie ; et lui aussi, il a été le salut de son peuple et la sauvegarde de Sion. Qui refuserait maintenant de lui appliquer les paroles de mon texte ? *Quasi sol refulgens, sic ille effulsit in templo Dei* ; je me propose de célébrer les louanges de saint Charles Borromée, de vous édifier par un récit succinct de ses principales actions. Voici de quelle manière je vais les classer : Saint Charles forme sa conduite sur les règles de l'Evangile, premier point ; saint Charles réforme son diocèse sur les canons des conciles, second point.

PREMIER POINT.

Saint Charles Borromée préluda de bonne heure aux grands événements de sa vie. On vit luire dès son bas âge les premiers rayons d'une aurore dont le grand jour devait éclairer le monde ; dès sa plus tendre enfance, on pressentait que cette jeune tige répandrait au loin la bonne odeur de Jésus-Christ, et si son esprit, un peu tardif, ne promit pas d'abord tout ce dont il était capable, les précieuses qualités de son cœur présentaient une compensation abondante. Quelle admirable candeur ! quel amour pour la décence et pour la modestie ! quel détachement des biens de la fortune ! quel mépris pour le faste ! quel empire sur ses pas-

sions ! quel droiture dans ses vues ! On distinguait avec intérêt dans son maintien réservé ce qu'il serait dans la suite ; l'emploi qu'il faisait du revenu de ses bénéfices dans un âge où tant d'autres ont besoin de tutelle, présageait un fidèle dispensateur des trésors de l'Eglise, et le père futur des pauvres. Suivant le conseil de l'Apôtre, il fuyait la volupté et ne l'attaquait pas de front, de peur de compromettre la grâce et de succomber dans un piège témérairement affronté. Bien loin de livrer ses sens aux jouissances de la chair et de s'abandonner sans réserve aux folies bruyantes d'un monde enchanteur, il s'interdisait les plaisirs les plus innocents, ou ne se les permettait qu'en tremblant et après des précautions sévères pour n'en être point enivré. Quel goût, quelle ardeur pour l'étude ! heureux jeune homme, qui fait une ample provision de connaissances dont il aura un si grand besoin dans la suite des temps ! quel éloignement pour les grandeurs de la terre ! Quand toute sa famille est dans l'ivresse de la joie à la nouvelle de l'installation de Pie IV sur le saint siège, lui seul s'en afflige pour son oncle et pour lui ; il redoute les dangers qui le menacent à l'entrée de sa carrière ecclésiastique et la mollesse qui s'introduit si vite dans le cœur des pontifes et des rois ; ses amis et ses proches le pressent vainement de profiter de la bonne volonté du pape pour s'avancer de plus en plus et cumuler charges sur charges ; il demeure sourd à cette voix insidieuse qui lui tend des embûches, il aime mieux encourir le blâme, s'exposer à leurs railleries, que d'attirer à soi les bénéfices de l'Eglise, dépouiller les ouvriers du Seigneur, et se préparer des remords éternels.

Saint Charles croissait en vertu de jour en jour devant Dieu et devant les hommes. On voyait cette âme sublime se détacher des honneurs et des biens temporels à mesure que les honneurs et les biens temporels lui étaient prodigués. A peine sorti de l'adolescence, il monte sur le siège illustré par saint Ambroise et un grand nombre de saints pontifes. Il est revêtu de la pourpre romaine, il s'assoit presque à côté du chef auguste de l'Eglise universelle. Quelle impression n'auraient pas faite sur des mondains tant d'élévation et tant de prospérité ? Charles Borromée n'en est pas même atteint, son cœur est invulnérable. Tout l'effet que produisent sur lui de si hautes dignités, c'est la noble ambition de s'en rendre digne et de ne briller que par ses vertus. Il ne les accepte que dans la vue de la gloire de Dieu, et du bien de l'Eglise.

Examinons-le d'abord dans son domestique. Il s'entoure d'hommes recommandables avec ordre de l'avertir de ses défauts, et ne conserve de pompe extérieure que ce qu'il en faut pour n'être point ridicule, que ce que l'Evangile ne rejette pas. Sa maison est une communauté régulière où la prière se fait en commun, où l'on observe les jours d'abstinence et de jeûne, où l'on fréquente

les sacrements, où l'on marche sans cesse en la présence de Dieu, où l'on bannit l'oisiveté, où chacun se règle sur son exemple; et quel exemple en fut-il jamais de plus édifiant et de plus saint?

Il paraît dans la vertu de Jean-Baptiste, pour parler le langage des livres saints, ne mangeant ni ne buvant, châtiant son corps et le réduisant en servitude, de peur qu'après avoir montré aux autres la voie du salut, il n'en soit lui-même repoussé (I Cor., IX, 27); envoyé de Dieu, pour retirer par ses austérités qui paraissent surpasser les forces humaines, les prélats de son temps de la vie molle et délicate qu'ils menaient au grand scandale des peuples; pour faire voir à l'univers jusqu'où peut se porter la rigueur de la pénitence quand elle a Jésus-Christ pour appui, pour montrer aux ennemis de l'Eglise qu'il se trouvait encore dans son sein des pasteurs mortifiés qui ne prenaient de nourriture que ce qu'il en fallait uniquement pour subsister, ainsi que parle saint Augustin. Hommes sensuels, qui ne vivez que pour les plaisirs de la table, saint Charles Borromée se lèvera contre vous au jour terrible des vengeances et vous condamnera. Il jeûna pendant des années au pain et à l'eau et encore pendant le Carême se passa-t-il de pain, se contentant de quelques figues sèches, *neque manducans neque bibens.* (Matth., IX, 18.) Je sais bien que tous ne sont pas appelés à ce genre de vie et que ce qui convenait à saint Charles Borromée épuiserait tout autre et le jeterait dans l'illusion. Toutefois, s'il ne nous est pas ordonné d'atteindre au degré d'austérité qu'il a pratiquée, c'est un devoir pour nous de le suivre d'aussi près que nous pourrons.

Ne croyez pas que ces inconcevables mortifications aient composé toute la somme de ses vertus, qu'elles l'aient détourné de ses autres obligations ou même empêché de vaquer aux exercices de la plus haute piété. Ses prières étaient longues et ferventes, il y paraissait abîmé dans l'union de son Dieu. Tout à ses côtés aurait été dans le trouble et dans l'agitation sans qu'il en eût senti le moindre mouvement. On l'a vu à Sainte-Praxède, à la Scala, à Lorette, à Turin, passer les nuits entières en oraison, immobile et comme anéanti devant la majesté du Très-Haut. Quand il sortait de ces sublimes entretiens, on l'aurait pris pour Moïse, descendant du Sinaï tout resplendissant de la gloire du Seigneur; pour le docteur des gentils revenant du troisième ciel, tout rempli des secrets de la Divinité.

Les pèlerinages qui sanctifient rarement, et qui sont d'ordinaire si dangereux et si dissipés, furent pour le saint cardinal ce qu'étaient les exercices les plus recueillis. L'Italie ne possède aucun reste des amis de Dieu qu'il n'ait visité avec une tendre dévotion. Les monuments les plus célèbres par des miracles furent honorés de sa présence, et si la croyance commune et bien fondée attribuait à quelque église la possession d'un objet qui eût appartenu à quel-

que personnage illustre, il n'en fallait pas davantage pour enflammer sa piété et ne lui point laisser de repos jusqu'à ce qu'il l'eût considéré de près. Les tombeaux des apôtres, alors si fréquentés par les fidèles, auraient seuls suffi pour lui faire entreprendre le voyage de Rome, quand bien même les affaires de l'Eglise, la coutume générale ou les devoirs de sa dignité ne l'y auraient pas appelé sur les marches de la chaire apostolique. Mais ce qui achève de prouver son respect pour les saintes reliques, c'est la translation de plusieurs de ses prédécesseurs dans des églises richement décorées et au milieu de la plus grande pompe, et des processions les plus solennelles, et bien plus encore la destruction des fausses reliques qui abondaient dans son diocèse.

Faut-il faire un mérite à saint Charles Borromée d'avoir célébré tous les jours le sacrifice de la messe, et avec un recueillement qui prenait sa source dans la connaissance de la grandeur et de la bonté de Dieu? N'est-ce pas un devoir pour tous ceux qui offrent à l'autel la victime adorable du salut des hommes, d'imiter la religieuse terreur des esprits bienheureux qui, suivant Isaïe, assistent devant le trône de Dieu? Louons-le cependant de s'en être acquitté, et formons les vœux les plus ardents pour que tous ceux qui sont honorés du même sacerdoce montrent la même exactitude et la même ferveur.

J'abandonne à regret la vie intérieure de saint Charles, pour porter des regards rapides sur sa conduite au dehors; j'admire en passant sa prompte déférence aux ordres de son supérieur dans la hiérarchie. Il ne sait chercher des prétextes pour différer; il fait des représentations et jamais des résistances. Rome a parlé, et c'est pour lui un oracle qui guide ses démarches. J'admire également sa vénération pour ses collègues dans l'épiscopat; et quoiqu'il leur donne des avis avec une noble liberté, il ne se dispense jamais de rendre à leur caractère l'honneur qui lui est dû; que dis-je, il contribue plus que personne à les entourer d'une considération dont ils ne jouissaient pas auparavant.

Comment appeler sa manière de traiter avec les ecclésiastiques et les religieux de son diocèse? est-ce modestie? est-ce bonté d'âme? est-ce religion? est-ce charité? c'est tout cela ensemble. Il savait de quel prix est un prêtre, ce sont ses expressions; aucun ne sortit de sa présence sans être satisfait, sans être édifié, sans être embrasé du feu de l'amour divin, et du désir de travailler à la sanctification des âmes. Et c'en était assez pour attirer sa bienveillance. Nul n'eut à se plaindre de lui, pas même le coupable qui aurait mérité la censure; il ne le traitait point en ennemi, mais en malade qu'il fallait ménager. Il était la pierre angulaire sur laquelle portait l'édifice et le lien qui réunissait tous les cœurs et n'en faisait

qu'un seul. *Facit utraque unum.* (Ephes. II, 14.)

Son clergé avait la principale part à la charité de saint Charles, mais il ne la possédait pas tout entière; elle était trop étendue, trop universelle, il ne manqua jamais aux égards qu'exigeaient les puissances et les grandeurs du siècle; il évita toujours soigneusement de porter ombrage aux magistrats, et dans ses démêlés même avec le duc d'Albuquerque et les autres gouverneurs de Milan, s'il y eut de la vivacité et peut-être de l'amertume, il conserva pour leur personne autant de ménagement que le comportaient les idées de ces temps-là, et ce qu'il appelait ses droits. Mais dans ses rapports avec le peuple, il se montra affable et généreux. C'était un père tendre qui s'entretenait avec ses enfants, et qui cherchait à s'instruire de leurs besoins spirituels et corporels pour y porter des secours à propos. Les pauvres étaient les vrais propriétaires de ses biens, il n'en avait que l'administration. Les gens de bien trouvaient en lui un appréciateur impartial qui leur rendait justice, et les confirmait dans la vertu. Les faibles n'imploreraient jamais son assistance en vain, il leur portait volontiers son appui contre l'oppression du riche; les pécheurs tremblaient en l'abordant et ils finissaient par donner leur confiance à ce pasteur compatissant. La fourberie n'échappait point à ses regards perçants jusque sous le masque de la piété, et il le fit bien voir en condamnant une visionnaire de Milan qui en avait inspiré aux hommes les plus éclairés dans les voies extraordinaires, et même au père Adam, d'ailleurs si habile dans le discernement des esprits.

Le Sauveur disait autrefois en montrant ses disciples : *Ceux qui font la volonté de mon Père céleste sont mes seuls parents.* (Matth., XII, 50.) Ce fut là la devise de Charles Borromée; il aimait sans doute ceux qui lui étaient unis par les liens du sang; mais il ne donna point entrée dans son cœur à cet amour déréglé pour les siens, qui, selon le concile de Trente, a causé de si grands maux à l'Eglise et défiguré sa beauté; mais il proscrivit le népotisme; mais il s'opposa avec fermeté à la promotion de quelqu'un qui le touchait de fort près, ne jugeant pas qu'il réunît les conditions nécessaires à un évêque et aimant mieux priver sa maison de cette dignité, que d'exposer un diocèse à être mal gouverné. Il ne visitait ses parents que pour ne pas manquer aux bienséances, parce qu'il ne sortait jamais de leur compagnie qu'il ne sentît quelque affaiblissement de l'esprit de dévotion. Mais quand ils étaient dans le besoin, il s'empressait de leur offrir tous les offices de la plus sincère amitié. Ce n'était pas pour eux qu'il employait son crédit auprès des rois; il croyait pouvoir en faire un meilleur usage, et s'ils lui recommandaient une affaire, il n'en fallait pas davantage pour lui en faire examiner la justice avec plus de sévérité.

Avouons-le, mes frères, en cela comme

en bien d'autres points, Charles Borromée se montre un homme extraordinaire, étranger à tout ce qui nous enlante, et trouvant ses délices dans tout ce qui effraye la nature corrompue.

Quelle noble idée vous vous formeriez de sa magnanimité, si les bornes d'un discours me permettaient de descendre dans les détails de sa vie privée! Vous le verriez tantôt arrêtant les poursuites des tribunaux contre des monstres féroces qui avaient attenté à ses jours, et conjurant le souverain pontife, au nom d'un Dieu clément et miséricordieux, de n'en point tirer vengeance. Tantôt, au milieu des honneurs que des princes rendaient bien plus à son mérite personnel, qu'à l'éminente dignité dont il était revêtu, au dedans de lui-même il se montrait humilié, confondu, et ne souffrait cette vaine pompe que pour en prendre occasion de mieux insinuer ses salutaires avertissements. Si des fatigues continuelles et de laborieuses occupations altèrent son tempérament, affaiblissent sa santé, il s'en réjouit dans le Seigneur qui le fortifie d'un autre côté. On a beau le prier de modérer son zèle et de se donner du repos; la charité de Jésus-Christ le presse, comme parle l'Apôtre (II Cor., IV, 14); et il attend l'éternité pour se reposer. Jusque dans sa maladie, il conserve toute son activité, et il ne peut se résoudre à suspendre ses travaux; il croit qu'un évêque doit veiller sans cesse, et que pendant qu'il sommeille, l'homme ennemi sème la zizanie dans son champ.

Ici se trouve naturellement placé le récit de la conduite héroïque de saint Charles Borromée pendant que la peste multipliait ses ravages dans la ville de Milan. Cette conduite suffirait seule pour immortaliser tout autre, et ce n'est qu'un des fleurons de la couronne de l'illustre cardinal. Aussitôt que la peste est déclarée, sans qu'on en puisse douter, saint Charles prend la résolution généreuse de s'enfermer dans l'enceinte de la ville, de s'ensevelir avec ses chères ouailles, et de sacrifier sa vie pour elles dans cette extrémité, suivant le précepte du divin Pasteur de nos âmes; et parce que, disait-il, contre l'avis de son conseil, un évêque est toujours obligé de choisir ce qui est le plus parfait, il envoie à la monnaie sa vaisselle d'argent; il en fait frapper des pièces de diverses valeurs et les distribue aux pauvres pestiférés; il vend tous ses meubles précieux pour subvenir aux besoins les plus pressants; il fait porter à l'hôpital tout ce qui peut y servir et jusqu'à son propre lit. Ses revenus sont épuisés, mais sa charité ne l'est point; il a créé de nouvelles ressources; il fait un appel à la commiseration publique; il ordonne une quête générale dans la ville, dans les provinces et dans les Etats voisins; il obtient du pape la faculté d'employer au soulagement des malheureux les legs qui auraient été laissés pour des œuvres pies. Les habitants de Milan se dépouillent, à son exemple, pour revêtir ceux qui sont

nus ; les dames apportent les ornements du luxe et contribuent à soulager ceux que le Fils de l'homme appelle ses membres. Un grand mouvement est imprimé et tous s'empressent, à l'envi, d'imiter l'ardente charité de leur évêque. Voilà pour le temporel, on peut bien s'imaginer que le spirituel n'est point négligé.

A la tête de l'élite de son clergé il porte aux mourants les derniers sacrements de l'Eglise ; il les administre de ses propres mains, il les console, il les exhorte à fléchir la colère de la justice divine ; que ne fait-il pas lui-même pour désarmer son bras vengeur ? il s'offre en holocauste pour les coupables, il se dévoue pour leurs iniquités, il voudrait être seul frappé ; il est à tout, il surveille tout, il donne des ordres partout, il s'expose sans crainte et le Seigneur le préserve de la contagion. Enfin, Dieu met un terme à son courroux, il remet son glaive dans le fourreau, et on ne doute point que le dévouement de saint Charles n'ait beaucoup contribué à faire cesser un si terrible fléau. Que de traits j'aurais encore à vous raconter ! mais, on ne peut pas tout dire, et il faut que je réserve le reste de mon temps pour vous montrer saint Charles Borromée réformant son diocèse suivant les décrets des conciles ; sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Dieu n'abandonne jamais son Eglise. La foi et la morale ne subissent aucun changement : mais il permet que des particuliers transgressent les préceptes de l'Evangile et que des ministres altèrent des points de discipline consacrés par le temps. Alors même on ne peut pas dire qu'il l'abandonne, puisqu'il lui suscite des restaurateurs et des sages qui le ramènent à sa pureté primitive. Cette vigilance divine n'a jamais paru avec plus d'éclat que dans le *xvi*^e siècle, où la religion fut attaquée avec tant de violence par Luther et Calvin. A cette époque, tout ce que l'Eglise catholique possédait de plus instruit soupirait après une réforme ; le besoin s'en faisait sentir de jour en jour ; le mal était à son comble et il ne pouvait durer plus longtemps ; il fallait ou qu'il écrasât l'Eglise, ou qu'il en fût écrasé. Les hérétiques prenaient occasion de ces crises violentes pour déchirer le sein qui les avait portés ; l'Europe retentissait de leurs clameurs insensées et de leurs plaintes amères. Au milieu de toutes ces vociférations les élus de Dieu exhalaient leurs humbles vœux et appelaient de tous leurs vœux l'heureux moment où la religion épurée brillerait de tout son éclat ; les deux puissances se réunirent pour le faire éclore. Le concile de Trente fut convoqué, mais sa marche embarrassée par divers accidents, au lieu de remédier aux désordres, ne faisait que les accroître. Saint Charles n'eut rien tant à cœur que d'en procurer la reprise et la continuation ; il se servit de tout l'ascendant qu'il avait sur l'esprit du

pape pour accélérer sa fin. Sainte et célèbre assemblée où l'on vit la piété concourir avec la science à la réforme de l'Eglise, dans le chef et dans les membres, où la doctrine catholique fut vengée des imputations des persécuteurs, où la croyance uniforme des siècles passés, scrupuleusement examinée, fut solennellement reconnue. Ne croyez pas que Charles parvenu au comble de ses vœux, par la clôture du plus savant des conciles, comme l'appelle un illustre prélat de l'Eglise gallicane, se ralentira dans son triomphe ; il presse le pontife romain de confirmer les canons de réforme, sans aucune exception ni modification, malgré les intrigues et les réclamations d'une foule de prélats intéressés qui s'opposaient à leur exécution, pour conserver des privilèges et des abus criants. Par son avis, il s'établit à Rome une congrégation de cardinaux, parmi lesquels il occupe un rang distingué, pour résoudre les difficultés qui pourraient naître des différentes manières d'expliquer les décrets. Par son avis encore, des théologiens renommés se réunissent en assemblée pour réviser les livres liturgiques et purger les légendes du Bréviaire de beaucoup de faits hasardés que la supercherie ou l'ignorance y avaient intercalés. De là sortit cet excellent catéchisme qui servit de modèle aux plus savants évêques pour composer les leurs, et qu'on admire encore. Là, les écrits des Pères furent mis en ordre et on en prépara des éditions correctes.

Ce n'est pas tout. Charles Borromée couve les décrets du concile de Trente dans son esprit et dans son cœur, il les fait siens, il se les approprie en les méditant profondément. Il s'exerce en son particulier aux actes éclatants qui doivent honorer son ministère. Bientôt il s'arrache pour quelque temps aux grandeurs et à la pompe de la cour romaine. Il vole dans son diocèse, il va réaliser ses pieuses méditations, et réduire ses projets en pratique. Quelques hommes d'un vrai mérite lui avaient préparé les voies et servi de précurseurs. Déjà quelques abus disparaissaient ; déjà le clergé commençait à entrevoir l'esprit de son état. Charles Borromée arrive, et on voit accourir autour de lui, comme les aigles autour des corps, suivant l'expression de l'Evangile, les illustres pontifes qui composaient sa province ecclésiastique, et les prêtres nourris du froment des élus, de la pure substance de la religion, de la science des saints. Quelle joie pour l'Eglise ! Elle est maintenant assurée que la réforme de la discipline ne sera point un vain mot. Charles Borromée en fait l'heureux essai, il en offre les prémices. La publication du premier concile de Milan ranime les espérances des vrais fidèles, fait taire la malignité des hétérodoxes, et porte l'étonnement dans l'Europe chrétienne. Tous applaudissent à un si beau commencement, tous sont dans l'attente de ce qui va suivre. Pie IV, le pontife des pontifes, en verse des

larmes d'admiration et d'allégresse, il bénit le nom qui relève la gloire de son règne et le soulage du soin de la direction pénible et dangereuse de la barque de Pierre.

Charles Borromée est obligé de se séparer de son cher troupeau; mais le temps viendra où il sera tout entier à lui: il arrive, ce temps; la faux de la mort a frappé l'oint du Seigneur; tous ses liens sont rompus! Avec quel empressement Charles se hâte de rejoindre ceux qu'il aime si ardemment, et que le Saint-Esprit l'a chargé de régir. Avec quelle vigueur il continue l'ouvrage qu'il avait commencé dans son premier concile! Quelle sagacité dans la recherche des maladies du cœur humain! quelle sagesse dans l'application des remèdes! quel courage dans les obstacles qu'il rencontre; quel admirable douceur dans le choix des moyens qu'il leur oppose! Durant le cours de son épiscopat, il tient six conciles provinciaux qui seront à jamais des monuments durables de son zèle pour la discipline des temps primitifs, et des témoignages authentiques de la pureté de sa foi. Puissent les actes de ces conciles, recueillis par un cardinal du nom de Borromée, devenir la lecture journalière des ministres des autels, plus particulièrement encore de ceux que le Seigneur a placés sur le sommet de la montagne sainte: et leur inspirer le désir et la force de marcher sur ses traces! Puisse sa *Conduite du confesseur* être le manuel des jeunes ecclésiastiques et leur servir de guide dans l'art des arts, ainsi que l'appelle saint Grégoire le Grand! Charles Borromée n'assemblait jamais le concile de sa province, sans avoir préparé dans le synode du diocèse les matières qui devaient être portées au tribunal des évêques. Là, entouré de ses fidèles coopérateurs, éclairé de leurs lumières, aidé de leur expérience, il examinait avec une scrupuleuse exactitude les besoins des peuples et les moyens de les soulager. Plusieurs fois même, dans l'intervalle des conciles provinciaux, il assembla son synode diocésain, pressé d'un désir ardent de rendre à la religion tout l'éclat qu'elle a reçu de son divin fondateur, et pensant que des ordonnances délibérées en commun reçoivent une exécution plus facile et plus prompte, parce que chacun se persuade qu'il ne fait que suivre sa propre volonté.

Par où commencer pour vous donner un aperçu des règlements de saint Charles dans ses nombreux conciles ou dans ses onze synodes? La multitude devient un embarras, et vous m'excuserez si je suis moins l'ordre des dates que celui des matières. Les moines avaient fait pendant longtemps l'ornement de l'Eglise et sa consolation. Le Seigneur, dans sa miséricorde, présentait en spectacle à la terre des hommes détachés de tout et ne vivant plus que pour l'éternité. Quand il avait fait cesser l'épreuve des persécutions, il avait substitué l'épreuve des austérités et de l'abnégation; on ne lui rendait plus de témoignages de sang, mais il se trouvait des martyrs de la

pénitence; on aurait dit des anges descendus du ciel et conversant parmi les hommes. Il faut l'avouer cependant, et la force de la vérité m'arrache ce pénible aveu, les ordres religieux avaient beaucoup dégénéré de la sainteté de leurs fondateurs et de leurs patriarches: ils avaient subi la destinée des institutions humaines. Charles Borromée, par l'ordre du Seigneur, souffle sur ces ossements arides, et ils sortent pour ainsi dire de leurs sépulcres; ils recouvrent leur dignité première. Ce ne sont plus des sujets de scandale, mais, comme après leur naissance, des intelligences célestes dans des corps mortels. Charles Borromée en crée de nouveaux qu'il anime de son esprit et qu'il constitue pour durer aussi longtemps que peuvent le comporter les ouvrages de l'homme.

Alors même, il étendit toute sa sollicitude sur l'état ecclésiastique, cette autre portion de l'Eglise de Jésus-Christ encore plus intéressante, parce que les prêtres ne sont point comme les religieux séparés du monde, mais bien lancés, pour ainsi dire, dans le monde, afin de l'instruire, de l'édifier et de faire descendre sur lui la rosée du ciel. Il les revêtit de considération, en leur commandant la vertu; il les rendit plus utiles, en propageant les lumières; il diminua les chutes, en prémunissant par de sages mesures les jeunes clercs contre les dangers; il leur adoucit la pesanteur du joug, en les y accoutumant de bonne heure. A sa voix, les pierres se mettent en mouvement, se rangent les unes sur les autres et se convertissent en magnifiques et nombreux édifices, où la jeunesse va puiser le goût des bonnes études et se former au service des autels. Tel la fameuse antiquité nous représente ce poète fameux élevant des murailles au seul son de sa lyre; tel la vérité de l'histoire nous montre Charles Borromée créant par sa seule volonté de superbes palais pour ses établissements. Ainsi le sacerdoce, par le génie vivifiant d'un grand évêque, reprend son antique lustre, et redevient ce qu'il doit être. Quel présage pour les peuples! Désormais ils n'auront point de guides aveugles qui tombent avec eux dans la fosse: l'aveuglement est dissipé; désormais, ils ne seront plus la proie de loups dévorants qui s'engraissent de leur propre substance. Sous la conduite de vigilants pasteurs, ils seront menés en sûreté dans les pâturages de la vie éternelle. Quel consolation pour Ambroise de voir du haut des cieux cet autre lui-même, héritier de sa chaire, couvert de son manteau et possesseur de son double esprit, embellir le sanctuaire et purifier les enfants de Lévi: *Et mundabit filios Levi.* (Malach., III, 3.)

Les peuples ne se trompent pas, en attendant leur salut de ce nouvel Esdras. L'œuvre du tabernacle est finie, il faut que le temple ait son tour; le jugement a commencé par la maison de Dieu, et il doit obtenir son effet. Voulez-vous connaître les mœurs des Milanais de ce temps-là? Réu-

nissez tout ce que la corruption a de plus abominable, tout ce que l'ignorance sait enfanter de plus absurde, de plus abject, de plus infâme; tout ce que la barbarie produit de plus atroce, et vous aurez une idée de ces malheurs. Chrétiens ! faut-il s'en étonner ? Le sel de la terre s'était affadi, et que pouvait-il en résulter, selon l'Evangile, si ce n'est la dissolution et la mortalité : *Quod si sal evanuerit, in quo salietur ?* (Matth., V, 13.) Quoi donc ? Charles Borromée ne sera-t-il pas rebuté à la vue de tant d'immondices à nettoyer ? Ce chaos à débrouiller n'est-il pas au-dessus des forces d'un simple mortel ? Qui en doute ? Si Charles Borromée n'avait consulté que la chair et le sang, il n'eût jamais tenté l'entreprise où les premiers pas sur cet orageux océan eussent été signalés par un triste et malheureux naufrage. Mais qu'a-t-il à redouter ? le Seigneur est avec lui ; qui sera contre lui ? le Seigneur bâtit lui-même sa maison, et Charles Borromée n'est que son instrument et son ministre.

Un des plus honteux usages qui déshonorent les Etats catholiques, c'est celui de faire précéder le saint temps de la pénitence par des jours de folie et de débauche. A Milan, plus qu'ailleurs, ces jours étaient marqués par des excès. A force de courage et de zèle, saint Charles parvint à réprimer ce débordement. Les instructions furent d'abord employées, et ce qu'elles avaient ébauché fut heureusement terminé par les réglemens les plus sages et par l'exemple le plus salutaire. Avant lui, les criminels condamnés à la mort étaient presque abandonnés au désespoir et finissaient leur vie privés des avantages de la religion. Saint Charles Borromée leur procura les forces qui leur manquaient. Il chargea une sainte société du soin pénible et honorable de les préparer à ce grand passage et de leur faire envisager en chrétiens tout ce que peut avoir d'affreux ce dernier supplice. Recevez mes hommages, homme de Dieu ; c'est un des plus beaux traits de votre vie d'avoir ouvert l'asile de la miséricorde divine à des coupables que la société repousse de son sein et que j'ai vu souvent avec la plus vive émotion, plongés dans les trances de la plus terrible agonie. Si les vices pullulaient autour de lui, saint Charles ne s'endormait point. Armé du glaive tranchant de la parole de Dieu, il les détruisait jusqu'à la racine. Le libertinage disparaît entièrement ; et ses tristes victimes trouvent dans des maisons qui leur sont destinées un port assuré après la tempête. La superstition qui défigurait la noble simplicité des cérémonies religieuses n'est point épargnée. Les fêtes instituées pour remercier le Seigneur de ses dons, ou pour fléchir sa colère, à cause de ses crimes, ne sont plus souillées par des orges scandaleuses, et, pour tout dire en un mot, la religion sort aussi pure de cette corruption que le métal des mains de l'ou-

vrier. *Sicut examinatur argentum.* (Psal LXV, 10.)

Je ne puis résister au plaisir de vous entretenir un instant de ses visites pastorales. Avec un équipage plus que modeste, et pour n'être à charge à personne et ménager ses dépenses, il parcourait les différentes régions de son vaste diocèse, et répandait partout sur ses pas des consolations et des bienfaits. *Transibat benefaciendo.* (Act., X, 38.) Plus souvent, un bâton à la main, comme les apôtres, il allait annoncer aux pauvres l'Evangile de la paix. Qu'ils sont admirables, les pieds de ceux qui prêchent Jésus-Christ ! On voyait accourir en foule les pécheurs et les infortunés pour contempler la face de leur pasteur et entendre de sa bouche des paroles de salut ; il pouvait dire, comme son divin Maître : *Les sourds entendent.* (Matth., XI, 5.)

Montagnes de la Suisse, vous avez été témoins de l'ardeur de son zèle ! Combien de fois il exposa ses jours en gravissant des rochers escarpés ! Combien de fois il courut le risque d'être précipité au fond des abîmes ! Combien de fois il faillit d'être enseveli sous la neige ou entraîné par des torrents et des avalanches ! Quand on lui représentait l'excès de ses travaux et ses courses pénibles, il répondait, comme autrefois le Sauveur du monde au chef de ses apôtres : *Retirez-vous de moi, Satan.* (Marc., VIII, 33.) Tentateurs que vous êtes, vos sentiments sont d'hommes terrestres, et non pas de personnes qui aient jamais bien considéré le prix des âmes rachetées par le Fils de Dieu. Il est venu sautant sur les montagnes et bondissant sur les collines ; et après le voyage de la terre qu'il a fait avec tant de travail, de souffrances et d'humiliations, quel chemin doit paraître rude à un pasteur qui est chargé de ses brebis ? Ah ! quand on a de tels principes ! quand on connaît si bien les obligations du ministère, il n'est pas étonnant que l'on entreprenne des choses qui paraissent impossibles à quiconque est tout de glace pour ses devoirs.

S'il est glorieux de répandre des bienfaits à pleines mains, il est bien plus glorieux encore d'en établir des sources intarissables où les malheureux viendront puiser dans la suite des âges, et cette gloire appartient à saint Charles Borromée. Des hospices sont bâtis et dotés. Un ordre inviolable y fait régner l'abondance et la prière. Des lieux de refuge reçoivent l'innocence chancelante et la préservent de la contagion du vice. Des écoles nombreuses transmettront sans interruption la doctrine de l'Eglise et serviront à cultiver de jeunes plantes, l'espoir des générations futures.

Est-ce donc que saint Charles Borromée établira partout le règne de Jésus-Christ, sans que l'enfer s'y oppose, sans que le monde se soulève. Attendez et détrompez-vous. Les méchants se liguent contre le Seigneur et contre son Christ. Ils repoussent

tous ce joug qui leur est imposé : les pécheurs publics qu'il veut réformer frémissent de rage, il n'est point de complots qu'ils ne trament ; les puissances s'irritent de son zèle trop fervent à leur gré et le qualifient d'excessif, de fanatique et d'emporté. Le souverain est sans cesse importuné des dénonciations de ses ennemis. Le successeur de Pierre reçoit coup sur coup des messages contre lui. On cherche à le rendre suspect à ses supérieurs et odieux à ses subalternes. Semblable au chef du peuple juif, il relève d'une main les ruines de la maison du Seigneur, et de l'autre il tient le glaive étincelant pour sa propre défense. On voudrait qu'il descendit de son siège et qu'il allât consumer ses jours dans l'obscurité du cloître. Mais ce qui est incroyable, c'est qu'il se trouve parmi les habitants et les élèves du sanctuaire des enfants de perdition qui osent attenter à sa vie. Seigneur, protégez votre Christ à l'ombre de vos ailes et ne permettez pas que l'Eglise de Milan tombe dans la plus déplorable viduité. Non, mes frères, non ! Charles Borromée ne succombera pas et le Seigneur étendra sa domination bienfaisante sur ceux qui le méconnaissent.

Mais quelqu'un demandera peut-être : Comment saint Charles Borromée, durant le cours de sa vie, qui n'a été que de 46 ans, a-t-il pu tenir tant de conciles, terminer tant d'affaires, composer tant de règlements, faire tant de voyages, écrire tant de lettres, visiter toutes les parties de son vaste diocèse, contribuer si puissamment à faire fleurir la discipline dans l'Eglise universelle, déraciner une multitude d'abus invétérés, remettre en vigueur les plus saintes pratiques, ramener au sein de l'unité tant d'hommes égarés, en un mot, entreprendre des travaux incroyables et les conduire à leur perfection ? Je répondrai avec le Prophète : C'est que ses jours étaient pleins, et qu'il ne s'y est pas trouvé une seule heure de vide : *Et dies pleni invenientur in eis.* (Psal. LXXII, 10.)

Que ne m'est-il possible de vous communiquer le journal de ses occupations, et de vous faire connaître tout l'ordre qui régnait dans les moindres détails de sa vie ? Qui n'admirerait ce grand homme passant d'un travail à un travail et se délassant d'une occupation par une occupation ! chaque mois a son emploi, et chaque jour sa tâche à accomplir, tout marche avec harmonie, le moment présent n'est point comptable du moment qui le suit ; point d'autre divertissement que le gouvernement de son diocèse, point d'autre distraction que le soin du salut. Vous allez en juger par un trait, il peint saint Charles Borromée tout entier, et fait en deux lignes l'histoire de toute sa vie : Etant allé à Caprarole, cette fameuse vigne des Farnèse, il entra tout droit dans l'appartement qu'on lui avait préparé et ne voulut point en sortir pour voir toute la magnificence qui décorait ce superbe palais, malgré les vives instances qu'on ne cessait de lui

faire. Un prélat cherchait à l'en entretenir, mais il l'interrompit en lui disant : Il faut songer à se faire des bâtiments éternels dans le ciel, et non pas à bâtir sur la terre.

Il ne l'avait pas mise en oubli, cette sainte maxime, il en avait fait son unique règle. Cependant, quand il est frappé de sa dernière maladie, quand il se sent près de sa fin, il ramasse tout ce qu'il a de courage et de force pour achever la conquête du royaume des cieux. Il repasse toutes ses années dans l'amertume de son âme (*Isa., XXXVIII, 15*), il redouble sa tendre piété, il s'unit de plus en plus à son Dieu, et, dans cette union, il expire au milieu des cris de douleur de tout un peuple consterné.

Ainsi meurent les saints, leur mort est précieuse devant Dieu (*Psal. CXV, 15*), et leur mémoire, dit le prophète, demeure en bénédiction dans tous les âges : *Et memoria in benedictione erit.* (*I Mach., III, 7.*) Qui, mieux que Charles Borromée, mérita de mourir de la mort des saints ? Sa vie avait été un continuuel apprentissage de la mort, et l'on meurt comme on a vécu. Qui mieux que Charles Borromée mérite d'être loué de génération en génération, et de voir son nom se conserver avec honneur dans l'Eglise du Dieu vivant ? Les bonnes œuvres ne périssent pas, et ce sont elles qui publient les louanges de Charles Borromée. L'Eglise n'oublie jamais ce qu'on a fait pour elle, et les travaux de Charles Borromée sont gravés bien plus solidement que sur le marbre et sur le bronze. Nous en recueillons tous les jours les fruits, et l'impulsion qu'il a donnée à son siècle agit encore sur nous.

Gloire à cet homme incomparable que Dieu donna à l'Eglise dans sa miséricorde, et qui correspondit avec tant de fidélité à ses hautes destinées. Gloire à cet illustre pontife qui fit fleurir la religion, et remplit saintement les fonctions du sacerdoce ! Gloire à ce sage et zélé réformateur qui, sans rien innover, purgea la discipline des taches que les malheurs des temps y avaient introduites, qui fit respecter la sainteté des mœurs antiques, et qui défendit la foi de nos pères, attaquée de toutes parts !

Pour nous, ce ne serait pas faire assez de célébrer les vertus de saint Charles, il faut les imiter, si nous voulons lui rendre tous les honneurs qui lui sont dus. C'est un modèle que le Seigneur nous met sous les yeux et sur lequel il veut que nous nous formions. Si notre lâcheté est effrayée du précepte qui nous ordonne d'être saints et parfaits comme le Père céleste, qu'aurons-nous à répliquer, quand nous serons forcés de reconnaître que saint Charles nous a précédés dans la voie et qu'il nous la montre à tous ? Avec la grâce qui ne nous est jamais refusée lorsque nous la demandons comme il faut, nous pourrions ce qu'il a pu. Si nous marchons sur ses traces, le ciel nous est ouvert et la récompense éternelle nous attend. Je vous la souhaite.

Amen.

PANEGRYRIQUE V.

SAINT VINCENT DE PAUL.

Omnis arbor bona bonos fructus facit. (Matth., VII, 17)

Tout arbre qui est bon porte de bons fruits.

Saint Vincent de Paul fut le héros de son siècle et il est celui du nôtre. La religion en a fait un de ses saints, et la philosophie n'a pas dédaigné de l'inscrire dans son calendrier, tant est grand cet homme au jugement de tout le monde; tant la gloire dont il jouit est universelle et incontestable! Je me défierais des honneurs qu'on eût pu lui rendre, pendant quelque temps, chez un peuple pour qui la vertu passe de mode comme tout le reste, si sa renommée n'avait acquis de l'accroissement et de la consistance à travers les secousses qui ont ébranlé tant de renommées et au milieu des désordres si funestes à des réputations qui paraissaient devoir être immortelles. Vincent de Paul fut honoré pendant sa vie, dans ce siècle merveilleux qui éleva la France au plus haut degré de puissance où puisse s'élever un royaume; il le fut dans le siècle suivant, sans cesse occupé à dénigrer tout ce qui lui faisait ombrage et à s'égarer dans des aberrations étonnantes pour n'avoir rien de commun avec le bon sens et la droite raison; il le fut dans nos jours de ténèbres et de calamités par des bouches impures qui avaient pris à tâche de distiller leur venin sur tout ce qu'on avait respecté jusqu'alors; il le sera, n'en doutez pas, jusqu'à la fin des siècles.

Vincent de Paul est du petit nombre de ces hommes extraordinaires et tout brillants de splendeur dont les premiers orateurs s'emparent avec transport, sur lesquels ils épuisent toutes les richesses, toute la pompe, toutes les ressources de l'éloquence et qu'ils ne semblent indiquer à leurs successeurs que pour leur commander le respect et leur défendre d'y toucher. Il a été loué par tout ce que l'art oratoire a enfanté de plus distingué dans les derniers temps, par quelques-uns de ceux que l'Eglise gallicane s'applaudit d'avoir comptés parmi ses plus illustres pontifes ou dans les rangs les plus honorables du sacerdoce.

Quand, après avoir entendu quelques-uns de ces panégyriques de saint Vincent de Paul, je me suis remis à étudier l'histoire de sa vie, j'ai éprouvé un ravissement inexprimable, je me suis confirmé dans des sentiments de vénération pour ce grand homme, j'ai pu me certifier à moi-même que sa magnanimité était égale à l'admiration générale dont il avait été l'objet, et j'ai compris que ce n'était pas en vain que trois siècles si différents avaient consacré son nom et célébré ses louanges. J'ai goûté la double jouissance de connaître de plus en plus un homme si puissant en mérites et tant d'autres qui avaient, avec tant de justice, exalté ses vertus.

Mais lorsqu'ensuite, j'ai passé de ce ravis-

sement au dessein d'en communiquer l'impression à des auditeurs accoutumés aux discours d'une exquise beauté, devenus délicats et sévères par l'habitude de la perfection, j'ai senti vivement tout ce que la comparaison aurait pour moi de désavantageux, et dans mon trop juste effroi j'eusse abandonné l'entreprise, si je n'avais été rassuré par l'importance même du sujet qui ne laisse pas toujours penser à l'orateur et par la satisfaction que produit le seul récit des belles actions de Vincent. Quelque peu éloquent que soit la bouche qui les raconte, j'apporte avec moi dans la chaire ces motifs de sincérité, et, sans autre préliminaire, je vous présente le plan de mon discours. Vous verrez saint Vincent de Paul dans sa vie publique et tel qu'il s'est montré sur la scène du monde, premier point; vous le verrez dans sa vie privée et tel qu'il était en lui-même, second point. Je n'ai pas trouvé de moyens plus sûrs de le faire connaître tout entier; vertueux dans son propre fond et manifesté tel par ses œuvres.

PREMIER POINT.

Chaque siècle a sa couleur et sa physiognomie distinctes, soit dans les gouvernements, soit dans les mœurs, soit dans les sciences, soit dans les sentiments, soit dans la religion. Souvent un homme seul lui imprime son caractère, et le marque, pour ainsi dire, de son sceau. Que cet homme ait reçu du ciel une âme extraordinaire, un génie transcendant, il devient le centre et le mobile de tout ce qui se projette, de tout ce qui s'exécute. Il exerce autour de lui une autorité entraînante, irrésistible et il l'étend au loin; il communique le mouvement à tout et il dirige ce mouvement suivant ses desseins; tel fut Vincent de Paul; il reçut en partage une âme charitable; une force d'attraction lui attire tous ceux qui étaient propres à seconder ses vues; il les démêla avec une sagacité incroyable; il sut les mettre en œuvre et leur donner en quelque sorte, de sa plénitude, la perfection qui leur manquait. A sa voix on vit s'émouvoir les grands et les petits, les pasteurs et les fidèles, pour contribuer, chacun selon sa destination, au bonheur de l'espèce humaine. Nul ne refuse de concourir, et comment l'aurait-on pu? Vincent de Paul tenait tous les cœurs dans ses mains et les inclinait à son gré. D'autres dirigeaient les affaires politiques en Europe; pour lui il avait la direction de la bienfaisance et des aumônes; elle lui avait été déferée d'en haut. Il ne se faisait aucun bien que par son entremise; il ne se distribuait aucun secours que par son ministère. Tel l'Océan, dans lequel vont se jeter tous les fleuves, sert à grossir ces nuages pluvieux qui portent la fertilité et l'abondance dans les campagnes; tel Vincent de Paul, comme un réservoir céleste, recevait de toutes parts les largesses de la charité, pour répandre, par-

tout où se trouvaient des misères à soulager, des bienfaits et des grâces.

Vincent de Paul brûlait d'un amour ardent pour la religion, et il travailla toute sa vie à lui rendre sa beauté primitive. Les maux de l'Eglise affligeaient son âme, mais la douleur dont il était affecté ne fut point stérile. Il sonda la profondeur de la plaie et y porta le fer et la flamme. Il avait reçu la mission de Jérémie pour édifier et pour abattre, il la remplit dans toute son étendue. On venait à lui comme à l'oracle du temps, et jamais il ne trompa une si honorable confiance. Dans les affaires les plus difficiles, les plus obscures, les plus embrouillées, il choisit toujours le meilleur parti. Voilà le tableau que je vais esquisser. Ce n'est pas la vie de Vincent de Paul que vous allez entendre, c'est son éloge. Ainsi je néglige toutes les gradations par lesquelles a passé ce saint homme; je me transporte subitement sur le théâtre des principaux événements, et je vous prie de vous y transporter avec moi.

Vincent de Paul s'empara de l'homme au berceau et ne le quitta pas un instant jusqu'à la vieillesse; il veilla sur sa conservation dans toutes les phases de la vie. Il érigea des asiles pour tous les genres d'infortune; il disposa des secours pour tous les genres de besoins. Quelle destinée et quelle gloire! L'enfance inspire le plus vif intérêt par son innocence, par son amabilité et par son impuissance à se conserver elle-même. Malheur à quiconque ne sentit auprès d'elle aucune émotion; son cœur ne batta jamais pour la vertu. Comment se fait-il donc que les enfants aient été délaissés durant tant d'années dans la capitale, et soient devenus les victimes des caprices les plus extravagants? Que dans des contrées en proie à la barbarie et couvertes des ténèbres du paganisme, on ne fasse pas plus de cas des enfants que des petits des animaux, il y a sans doute de quoi révolter le cœur le moins sensible; néanmoins on peut s'y attendre; la nature y est pervertie et presque tous ses droits y sont méconnus; mais que des nations policées et chrétiennes se montrent aussi dénaturées, il y a de quoi arracher des larmes de sang. Eh! qui pourrait entendre sans frémir le détail de ce que devenaient les enfants de la pauvreté ou du libertinage jusque vers le milieu du *xviii*^e siècle! Il n'en fallait pas tant pour déchirer les entrailles de Vincent de Paul et fixer sa sollicitude. Il se voua à leur service; il se fit le père de ceux qui n'en connaissent pas d'autre; il a toute la tendresse d'une mère pour les orphelins qui appellent vainement celles qui les ont mis au monde. Cependant il est réduit à ne faire qu'un essai; il ne peut se charger que d'un petit nombre. Le sort décide du choix, et ceux qu'il favorise reçoivent dans une maison qu'il consacre à cette œuvre les soins les plus tendres et les plus assidus. Il eût bien voulu n'en exclure aucun, mais le manque de fonds ne permettait pas de les adopter tous. Toutefois ne

croyez pas qu'il y renonce; il ébranle, s'il est permis d'employer ces expressions de l'Ecriture, il ébranle le ciel et la terre pour en venir à bout. Le succès répondait à peu près à ses désirs; lorsque de nouveaux besoins qui avaient épuisé les ressources, et diverses circonstances, ralentirent le zèle des dames de la charité. L'ouvrage de tant de dépenses touchait à sa ruine; mais Vincent n'avait pas donné son consentement, et son bras n'était pas raccourci. Il convoque une assemblée générale; il met en délibération si l'on continuera ou si l'on cessera la bonne œuvre; il expose les raisons pour et contre, et prenant tout à coup un ton plus pathétique et plus animé, il donne tellement l'essor à la sensibilité de son âme, qu'il entraîne tous les suffrages. Le résultat de son discours est connu; des larmes d'attendrissement coulèrent de tous les yeux; on n'eut plus d'autre volonté que la sienne. Celles même qui étaient venues pour se désister de l'entreprise formèrent la résolution de la maintenir de tous leurs moyens; il ne fut plus question que de la consolider à jamais. Le roi consentit à donner Bicêtre, et, parce que ce château ne pouvait convenir, on transféra les enfants près de Saint-Lazare, et de là dans le faubourg Saint-Antoine et dans le parvis Notre-Dame.

Vincent de Paul, que la Providence avait chargé de l'honorable emploi de protéger les enfants, se hâta de le remplir même avant leur naissance. Il assista ces mères de famille que l'extrême misère sollicite trop souvent au crime; il n'épargna rien pour empêcher que les fruits de l'incontinence trouvaient la mort dans le sein qui les portait. Heureux le temps où l'autorité ne se croira point obligée d'ôter au sexe toute pudeur pour prévenir l'infanticide! Heureux le temps où la religion diminuera le nombre des malheureux en diminuant le nombre des coupables! Saluons-le d'avance; peut-être n'est-il pas éloigné.

Ce n'était point assez pour Vincent de Paul de conserver aux enfants une existence menacée, il fallait pourvoir à leur éducation, qui est le fondement du bonheur de l'homme, et il y parvint. Il fallait même faire jouir de ce précieux avantage ceux que la rigueur du sort avait privés des auteurs de leurs jours dans un âge encore tendre, et il n'y manqua pas. Il est une classe d'infortunés dont l'innocence en danger fait des êtres intéressants et dignes de fixer l'attention de ces âmes pures appelées à contempler le Dieu de pureté, et il ne les oublia pas. Marie Delamagne, animée de son âme et conduite par son esprit, ouvrit un asile aux jeunes personnes pour qui la beauté, l'indigence, l'abandon ou la mauvaise conduite de leurs parents pouvaient être une occasion de chute, et régulièrement Vincent visita la communauté naissante; il en confia le gouvernement à celles qui lui paraissaient les plus propres à servir d'exemple à toutes. Il leur donna les avis que dut

suggéra sa longue expérience; il leur fit accorder l'hôpital de la Santé. La maison des orphelins, établie depuis peu, éprouvait des revers cruels, Vincent la secourut et la protégea. Une autre maison allait être supprimée; tout conspirait contre elle. Vincent lui tendit une main conservatrice et mérita d'en être appelé le restaurateur et le père. C'est l'ouvrage de Dieu, disait-il, il ne faut pas le détruire. C'est ainsi qu'aucun établissement réellement utile ne lui fut étranger; mais l'apparence du bien ne le séduisait pas. Il exigeait des preuves irréfragables d'utilité pratique.

S'il arrive à un être faible de trébucher dans le chemin de la vertu, faut-il l'abandonner? Ah! la miséricorde divine n'en use pas ainsi: c'est alors qu'elle déploie toutes les richesses de sa toute-puissance. Vincent de Paul, qui en était l'instrument et l'image, n'avait garde de laisser des pécheresses aux prises avec le désespoir. Déjà l'établissement de la Madeleine offrait aux personnes du sexe un port assuré après la tempête; mais il manquait de solidité et d'harmonie. Vincent lui donna l'une et l'autre. Il n'oublia pas non plus, dans sa sollicitude générale, les malheureux qui viennent à perdre la raison. Qui ne se sentirait touché de compassion pour cette classe d'êtres infortunés! Vincent de Paul créa des établissements où ils étaient recueillis et traités selon leurs besoins.

La mendicité, l'un des fléaux les plus désolants des Etats policés, faisait de cette vaste cité un cloaque d'infection et de scandale: quarante mille mendiants disséminés dans tous les quartiers, y présentaient le spectacle hideux et repoussant de la misère, de l'immoralité, de l'irrégion et de la débauche. Vincent conçut le hardi projet de les ramasser dans des lieux propres à les entretenir, à les occuper et à les instruire. Il communiqua son idée, et elle fut accueillie avec enthousiasme comme tout ce qui venait de lui. Dès ce moment il fut moins en peine d'exciter l'émulation que de la diriger et de la régler. Les difficultés qui s'élevaient, les traverses que l'on suscite, s'évanouissent par son crédit et par sa vigilance. Il fait entrer le parlement dans ses intérêts, et il obtient de la cour un emplacement convenable; il procure les ustensiles et les meubles dont on ne peut se passer commodément. Enfin il parvient à réunir à la Salpêtrière près de dix mille mendiants, accoutumés au vagabondage et à la Pôisiveté; le bel ordre qu'il y fait régner suffirait seul pour éterniser sa réputation de sagesse. Ainsi, suivant la réflexion d'un de ses historiens, il était réservé à un simple prêtre d'anéantir dans Paris ce que saint Jean Chrysostome avait jadis inutilement tenté dans Constantinople; ce que notre bon Henri IV avait projeté sans succès, ce que Marie de Médicis eût regardé comme un des plus beaux traits de sa régence, si elle avait pu imprimer à son ouvrage le cachet de la stabilité et de la durée, j'a-

joute: ce que la puissance la plus colossale, la plus entreprenante n'a pu parvenir à réaliser de nos jours, malgré sa volonté bien prononcée et ses immenses moyens.

Vincent avait préludé à l'établissement de l'hôpital général par celui d'un hôpital moins considérable pour les vieillards. Ce monument de la charité d'un homme pieux dont le nom est enseveli dans les ténèbres, mais que Dieu, à qui tout est présent, connaît parfaitement, attestera à jamais quelle fut l'influence de Vincent de Paul sur ses contemporains. Quelque temps après, il contribua de ses conseils et de ses biens à la fondation de l'hôpital de Sainte-Reine, où étaient reçus tous les ans vingt mille voyageurs de tout sexe, de tout âge, de tout pays et de toute religion. Mais pourquoi me borner à l'énumération des fondations qu'il a faites lui-même? Ne serait-ce pas lui ravir une partie de sa gloire, si je ne confessais qu'il a amélioré et perfectionné toutes celles qui existaient avant lui; qu'on ne saurait en désigner aucune, exécutée ou entreprise de son temps, dont il n'ait été le promoteur, et qu'il a été l'âme et le modèle de celles qui se sont faites depuis? Ange de paix et de charité! n'est-il pas évident que le ciel vous avait envoyé sur la terre pour mettre les enfants des hommes à l'abri des injures de l'air et des besoins de la vie?

A mesure que Vincent de Paul approfondissait les misères de l'humanité, son cœur éminemment compatissant se dilatait pour les embrasser toutes dans leurs ramifications et y porter le remède convenable. Il avait appris combien le désœuvrement est nuisible à la société, combien il a causé de désordres; il s'attacha à le faire cesser en procurant du travail aux ouvriers et en favorisant l'industrie qui produit l'abondance. Il avait appris aussi qu'il importe aux familles d'être débarrassées de ces membres gangrenés qui, empruntant à gros intérêt pour alimenter la débauche, dévorent leur patrimoine, font rejaillir sur leurs parents l'ignominie qui les accable et se précipitent en aveugles dans les horreurs de la détresse; il consentit à les recevoir dans sa maison, afin de leur épargner, au moins durant leur séjour, des actes déshonorants et de les rappeler insensiblement aux bonnes mœurs, à la raison et à l'économie.

Il ne pouvait se dérober à ses regards perçants, l'état déplorable dans lequel gémissaient les esclaves chez les Maures, et les forgats dans les galères. S'il est vrai, ce que raconte l'histoire, qu'il a lui-même porté les fers à Tunis et que par une inconcevable, par une excessive charité, il prit la place d'un galérien, pendant quelque temps, aux bagnes de Marseille, on pourrait dire de lui comme du Fils de l'homme, qu'il s'était rendu semblable à eux pour compatir à leurs infirmités. (*Hebr.*, IV, 15) Que ne fit-il point pour ramener dans leur patrie des captifs qui soupiraient le canti-

que de l'exil sur une terre infidèle et maudite ? Est-il un expédient que ne lui ait suggéré sa tendresse pour les délivrer de la servitude ? Imitateur de saint Paulin, il se serait vendu lui-même pour racheter ses frères ! Que ne fit-il point aussi pour adoucir le sort des galériens ? Il allait de rang en rang pour les voir de plus près, il écoutait leurs plaintes avec bienveillance, il s'attendrissait sur leurs maux, il mêlait ses larmes aux leurs, il baisait leurs chaînes, il les encourageait, il leur ouvrait sa bourse, il conjurait les officiers de traiter plus doucement des hommes déjà si souffrants. Qu'ils sont d'heureux augure les pieds des anges qui annoncent la paix ! a dit l'Écriture : elle germa sous ceux de Vincent ; ses sollicitations ne furent pas infructueuses ; les cris plaintifs retentirent moins fréquemment dans ces lieux de douleur, la nourriture fut meilleure et le logement plus salubre.

Ne vous lassez pas, je vous prie, continuez de me prêter une oreille attentive sur des détails qui honorent et qui relèvent la condition humaine. Je vais parler des aumônes de Vincent. Il n'eut d'abord à secourir que des villes et des bourgades : Gênevilliers submergé, Clichy, Beauvais, Soissons, ce fut là son début ; mais quand des provinces entières sentirent le besoin, il versa sur elles ses mains toutes pleines. Quand la Lorraine, la Champagne, la Picardie, la Bourgogne ravagées par la guerre, éprouvèrent les horreurs de la famine, de la peste, de la mortalité et tous les fléaux réunis, il entreprit de les soulager, il s'imposa le noble fardeau de substantier les vivants et d'ensevelir les morts ; des secours de toute espèce furent prodigués à des malheureux de toute espèce ; il fit distribuer plus de vingt millions dans la chaumière des laboureurs, dans les châteaux des grands, dans les presbytères, dans les couvents d'hommes et de filles avec une adresse infinie, au milieu d'inconcevables dangers.

Soyez loué, ô Dieu clément et bon ! vous n'inspirerez jamais les desirs salutaires et les saintes résolutions sans fournir les moyens de les exécuter. Vous disposez tout avec douceur et rien ne vous résiste, vous atteignez d'une extrémité jusqu'à l'autre, parce que vous concevez dans la sagesse et que vous agissez avec force. Bientôt les limites du royaume furent trop étroites pour une charité sans bornes, pour une charité immense comme celle de Dieu même, s'il est permis d'user de cette comparaison. La Pologne fut alimentée par sa prévoyance, l'Italie se loua des envois fréquents qu'il y faisait ; les Maronites du Liban eurent part à ses largesses ; l'Angleterre reçut d'abondantes aumônes, et ses enfants fugitifs trouvèrent en lui un consolateur et un appui, il fit en leur faveur un appel à la générosité française, il entretint parmi eux la concorde et l'union tout près d'être troublées par un misérable point d'honneur.

O toi, île hospitalière, en recevant dans

ton sein les Français persécutés, tu as acquitté ta dette envers saint Vincent de Paul, tu t'es souvenue de tes jours de vertige et d'oppression ; et tu as voulu sécher les pleurs que faisait couler la plus terrible des catastrophes ! ainsi se retrouvent les bienfaits, ainsi la Providence, dont les décrets sont adorables, permet les crises, les révolutions des empires, pour resserrer les liens de la tendresse entre les enfants du même père, par un échange de biens.

Vincent de Paul n'était point de ces cosmopolites qui négligent les infortunes qui les environnent pour ne s'occuper que de celles qui se font sentir au loin ; de ces cœurs endurcis qui ne sont frappés de la misère humaine que quand ils en ont sous les yeux les tristes livrées. On ne se présentait jamais en vain devant lui ; jamais on ne lui demanda sans recevoir ; tous ceux qui se rencontraient sur son passage étaient assurés d'en obtenir des consolations et des secours ; quelquefois il les faisait monter dans sa voiture et les conduisait dans des asiles de charité ; d'autres fois il les amenait dans sa maison, leur rendait les plus pénibles services, les faisait asséoir à sa table, les comblait de prévenances et d'attentions délicates. Il allait chercher dans les plus sombres réduits ces pauvres honteux que des raisons plausibles ou des prétextes futiles font cacher dans les ténèbres ; il savait donner à propos, et ménager les plus susceptibles ; les infirmes surtout excitaient sa plus tendre compassion : il leur prodiguait ces douceurs si nécessaires dans leur douloureuse situation.

Quoi donc ! mais quelles étaient ses ressources pour distribuer ainsi tant d'aumônes et ne laisser personne sans quelque soulagement ? ne le demandez plus, les secours se multipliaient entre ses mains à proportion de la misère publique ; il donnait, et ses biens se centuplaient suivant la promesse de Jésus-Christ. Disons mieux, il se créait des ressources miraculeusement dans les jours de disette, et sa foi toute-puissante auprès de Dieu devenait la coopératrice de sa miséricorde. La fortune des opulents du siècle était à sa disposition : le ciel l'avait institué le surintendant de leurs bonnes œuvres ; à sa volonté leurs trésors circulaient, par sa médiation, dans les habitations des indigents et y ramenaient la sérénité avec l'abondance. Il s'était établi entre les pauvres et les riches une admirable correspondance qui semblait destinée à venger la Providence des torts qu'on lui reproche avec tant d'amertume et tant d'audace. Pour mettre le comble à sa bienfaisance et en perpétuer le souvenir et les effets, Vincent donna à l'humanité souffrante tout ce qu'il pouvait lui donner dans l'excès de son amour : les sœurs de la charité, ces héroïnes de la vertu qu'on a si souvent louées et qui sont toujours au-dessus des louanges, ces vierges incomparables, dont Vincent disait dans l'épanchement de son âme, que Dieu les a suscitées pour le soulagement spirituel et

corporel des pauvres ; qui sont comme des victimes toutes prêtes à donner leur vie pour l'amour de Jésus-Christ et le bien du prochain ; qui ont le courage d'affronter les plus rudes fatigues, de fâcheuses maladies et la mort même, pour des gens qu'elles ne connaissent pas. Quoi de plus admirable ! Oui, mes frères, ne cessons de le redire dans les sentiments de la conviction et de l'expérience, cela est admirable : mais ajoutons avec le pieux fondateur : ces saintes filles seront nos juges, si nous ne sommes disposés, comme elles, à exposer notre vie pour les intérêts de la religion et de l'humanité. Il est si consolant de raconter des actes de bienfaisance qu'on ne s'arrête qu'à regret, et l'histoire de saint Vincent de Paul en est si remplie qu'on ne peut en donner qu'un bien court abrégé. Outre les bonnes œuvres qu'il fit de son vivant, par lui-même ou par d'autres, il est tellement devenu le patron de la miséricorde qu'il semble qu'on ne puisse faire le bien que par son intervention et sous ses auspices ; il ne se tient aucune assemblée pour les infortunés, où le nom de Vincent de Paul ne réveille des sentiments, ne provoque des élans de commiseration et de charité ; où son image ne préside à tout ce qui s'y passe ; où l'on ne cite quelques-uns des traits qui lui font tant d'honneur et qui produisent inmanquablement leur effet. C'est une gloire qui lui appartient à lui seul d'être associé à toutes les bonnes œuvres, et d'en être le moteur. Du sein de la lumière éternelle, l'Esprit de Dieu l'a dit : *Le juste répand ses biens sur les pauvres, et sa justice demeure éternellement* (Psal. CXI, 9) ; elle s'exerce par substitution après lui : quelque brillants que soient les rayons dont l'humanité a orné la couronne de Vincent de Paul, ils ne sont pas les plus précieux : dans le temps même qu'il se consumait pour procurer aux malheureux dont il fut le père, des secours temporels, il ne négligeait pas leur bonheur éternel, il rendit à l'Eglise les plus importants services, tout en servant l'humanité.

Dès le commencement du xvi^e siècle une incroyable révolution s'était opérée dans l'Eglise d'Occident. La lumière était sortie du sein des plus épaisses ténèbres, et le savoir, de l'âme de la plus profonde ignorance ; une tendance générale vers une amélioration nécessaire se faisait progressivement sentir. Le clergé s'acheminait à pas certains, mais lents, vers un nouvel ordre de choses ; il s'éloignait d'autant plus de celui qui déplaisait aux hommes instruits et religieux qu'il se rapprochait davantage d'un autre plus ancien, et par cela même plus parfait, la réforme y avait contribué à peu près comme une épidémie contribue au progrès de la médecine, ou comme un ouragan furieux sert à purifier l'atmosphère et à dissiper les vapeurs malignes et les miasmes pestilentiels. Les évêques, assemblés dans la ville de Trente, par la convocation et sous la présidence du siège apostolique, signalèrent leurs sessions par des

décrets pleins de sagesse, qui respiraient le zèle de la maison du Seigneur et l'amour pur de la religion ; en retournant dans leurs églises ils y emportèrent le goût de la discipline antique, dont ils s'étaient pour ainsi dire imbibés, et la résolution la plus ferme de revenir à des mœurs plus réglées dont ils sentaient le besoin ; ils les communiquèrent de proche en proche. Toutefois, les avantages n'en furent pas d'abord aussi prompts, aussi sensibles qu'on s'y était attendu, il fallut du temps pour cicatriser les plaies de l'Eglise et remettre en vigueur les saints canons. Le mal avait gagné trop avant pour être guéri si vite ; et quoique la main de Dieu agisse fortement, elle n'emploie d'ordinaire que les moyens les plus conformes à la nature et qui tiennent le moins du miracle. Quand la semence fut répandue, elle fermenta tout à son aise et produisit en son temps des fruits de salut et de vie. Charles Borromée, dom Barthélemi des Martyrs, Vosins et quelques autres frayèrent le chemin, et on vit se précipiter sur leurs pas François de Sales, le cardinal de Bérulle, Bernard, le pauvre prêtre Olier, Bourdoise et Vincent de Paul.

Homme de Dieu, homme de bien, vous n'aviez point semé dans le champ du père de famille. Ce fut l'ouvrage de vos devanciers ; mais vous venez après eux pour recueillir la moisson et consommer heureusement ce qu'ils avaient commencé dans le Seigneur. Vos prédécesseurs avaient conçu le projet, il vous était réservé d'en procurer l'exécution.

Une régénération n'est bien solide qu'autant qu'elle commence par les chefs de la société et qu'elle pousse les peuples à la vertu. Vincent de Paul n'avait rien de mieux à faire que d'y ramener les ecclésiastiques. Il les força de se respecter eux-mêmes, pour être respectés des fidèles ; il les environna de décence et de considération ; il voulut qu'ils acquissent la science de leur état, sans laquelle il est impossible de faire le bien. Par ses avis et par ses soins on érigea les petits séminaires, pour fournir des jeunes gens à la cléricature : il ne manqua à ces établissements pour durer plus longtemps que d'être plus conformes au plan qu'il avait tracé. Par ses avis et par ses soins les grands séminaires, si fortement recommandés par le concile de Trente, s'établirent dans la plupart des diocèses du royaume. Les ordinands furent obligés de se préparer à l'imposition des mains par une retraite à Saint-Lazare. On vit se mêler spontanément, se confondre avec eux des prêtres et des bénéficiers pour se renouveler par des exercices salutaires dans l'esprit du sacerdoce. On vit des évêques marcher sur les enseignes d'un simple prêtre et contribuer de toutes leurs forces à l'embellissement du sanctuaire et à la purification des enfants de Lévi. Tous ceux qui avaient eu le bonheur de puiser à la source répandirent à leur tour la bonne odeur de Jésus-Christ ; partout le clergé recouvra la sainteté qu'il n'au-

rait jamais dû perdre. Ce changement était d'autant plus admirable qu'il venait presque d'un seul homme et qu'il y avait eu plus de difficultés à vaincre.

Puis-je ne point parler de ces célèbres conférences du mardi où tant d'ecclésiastiques se formèrent à la piété et aux plus redoutables fonctions du saint ministère ; où se réunissaient tous ceux qui faisaient alors l'ornement de l'Eglise gallicane et tous ceux qui en étaient l'espérance ; où des vieillards vénérables assis au terme de leur course, contemplaient avec allégresse de jeunes et vigoureux athlètes qui s'élançaient dans la carrière pour la parcourir après eux et les animaient par leurs exemples encore plus que par leurs discours ; où se traitaient avec tant de candeur et de modestie, avec tant de savoir et d'éloquence les points les plus relevés de la foi et les questions les plus épineuses de la théologie chrétienne ; où se préparaient ces exhortations si puissantes sur le cœur des pécheurs et celui des justes ; où se forgeaient et où se retrempeaient ces armes à toute épreuve, si fatales à l'hérésie et à l'impiété ; où Bossuet préluda de bonne heure aux victoires éclatantes qu'il devait remporter sur les adversaires de la vérité et de la solide dévotion ; d'où partaient enfin comme d'un autre cénacle des hommes embrasés de l'Esprit divin pour aller dans toute la France communiquer ces vives impressions. Le plus difficile était fait. Le clergé était rentré dans la ligne de ses devoirs, il connaissait toute l'importance de son auguste ministère et il s'efforçait d'en atteindre la hauteur : il ne s'agissait plus que de consolider l'édifice et l'empêcher de couler. Vincent n'était point en peine de trouver et d'employer les moyens les plus propres à raffermir le fondement d'où dépendait la conservation de tout le reste. Il favorisa de tout son pouvoir l'établissement et les progrès de quelques congrégations naissantes principalement destinées à l'éducation des clercs et à la propagation des saines doctrines, il dressa des plans d'étude et de retraite pour les ecclésiastiques des provinces éloignées, il dirigea une multitude de pasteurs dans l'exercice de leurs charges, il étouffa les semences de divisions qu'un zèle mal entendu, une intolérance antichrétienne ou des prétentions exagérées jetaient souvent parmi eux. Il fit nommer à l'épiscopat des hommes du plus rare mérite, il en écarter d'autres qu'il en jugeait indignes ; Heureuse l'Eglise de France, si des considérations humaines ne prévalent jamais sur les sages maximes de Vincent de Paul, dans les nominations des prélats et la conduite des ministres des autels !

En s'occupant de rendre au tabernacle son antique splendeur, Vincent de Paul avait en vue le salut des peuples. C'est pour eux qu'il travaillait, lors même qu'il paraissait détourner ailleurs son application et ses soins. Le corps de l'Etat était couvert d'une lépre honteuse depuis la tête jusqu'à la

plante des pieds, la masse de la nation était corrompue, il n'y avait en elle presque rien de sain. Les remèdes qu'on lui avait administrés avaient opéré quelque bien, mais la cause du mal restait toujours la même. Vincent parut, et tout changea de face. Je ne dirai point quels vices il extirpa, quels abus disparurent par ses immenses travaux ; que de ronces il déracina ; quelle semence il répandit sur le même terrain ! Qui pourrait nombrer les fruits de salut et de vie qu'il produisit, et combien de temps ne faudrait-il pas pour les exposer à vos yeux !

Mais ce qu'il m'est impossible de passer sous silence, c'est le succès qu'il obtint contre les duels devenus si fréquents à cette époque désastreuse. De concert avec le marquis de Fénelon il parvint à faire confirmer les anciennes ordonnances sur ce point et à rectifier à peu près les idées fausses et romanesques des plus braves guerriers qui le regardaient comme une obligation et presque comme un acte de vertu. O nation française ! comment se fait-il que tu aies perdu le souvenir du serment de laisser à Dieu la vengeance, que te fit prêter Vincent de Paul, et que tu sois retournée à tes vieilles et barbares habitudes !

Ce n'est pas sans raison, il faut en convenir, que nous regardons les missions bien dirigées comme très-utiles à la sanctification des âmes. Elles sont une imitation des prédicateurs apostoliques et Dieu y attache beaucoup de grâces. Vincent en sentait l'importance mieux que personne ; il s'y livra avec toute l'ardeur et toute la sagesse dont il était capable, et c'est par elles qu'il fit tant de bien. Folleville, Joigny, Villepreux, Châtillon-les-Dombes avaient eu les prémices de son apostolat, mais il ne se borna pas à si peu de paroisses. Les habitants des campagnes plongés dans une brutale ignorance par un abandon total de la part des pasteurs, reçurent de sa bouche des instructions à leur portée, les habitants des villes non moins ignorants sur l'article de la religion, ne dédaignèrent pas la simplicité de son langage qui convient si bien à la parole de Dieu et ne lui déroba rien du mérite de ses triomphes. La capitale elle-même s'accoutuma de ses expressions franches et naïves. Avec quel zèle il se transportait dans des régions isolées pour catéchiser les enfants et évangéliser les pauvres ! avec quel courage il descendait dans les cachots, ces séjours infects du crime et du désespoir, pour engendrer à Jésus-Christ les malheureux prisonniers ! avec quelle tendresse il visitait les galères dont il était aumônier général pour nourrir du pain supersubstantiel ceux qu'il avait déjà nourris du pain de la terre et leur annoncer un meilleur avenir s'ils souffraient patiemment les supplices auxquels ils étaient condamnés.

Vincent ne pouvait suffire seul à un travail si étendu. La moisson était abondante, et il manquait d'ouvriers (*Matth.*, IX, 37) ; il avait, il est vrai, employé quelques ecclé-

siastiques de bonne volonté; mais quand la mission était finie, tous les liens d'association se rompaient, et il ne conservait sur ses collaborateurs aucun titre de supériorité. Le Seigneur sortit de son secret. La comtesse de Joigny devint l'organe dont Dieu se servit pour inspirer à son serviteur le dessein d'établir une congrégation spécialement chargée du soin des missions dans les campagnes. Cinq ou six hommes en formèrent le noyau; mais bientôt la compagnie devint une pépinière de missionnaires et de pasteurs. Les Lazaristes n'étaient institués que depuis quelques jours et déjà nos provinces, Gênes, la Corse, l'Italie, l'Irlande, les Hébrides, la Pologne, les États barbaresques se ressentaient des effets de leur zèle. Ils portèrent dans des pays lointains, avec l'exemple de toutes les vertus, les grâces de l'apostolat et une soif ardente du salut des âmes. Le sang de quelques-uns d'entre eux répandu pour la foi, devint une semence féconde, l'Eglise en acquit des enfants et Vincent des compagnons. Ceux qui ne donnèrent point à Jésus-Christ un témoignage de sang méritèrent des couronnes brillantes et un sort digne d'envie. Ces missionnaires n'ont jamais dégénéré de la ferveur de leur père: encore aujourd'hui ses traits ne sont pas effacés; il est aisé de les reconnaître, ils font les œuvres qu'il a faites. Qu'ils se hâtent, ces prêtres vertueux, de reprendre dans les séminaires les places qu'ils occupaient autrefois, et de travailler à former des ministres de la religion; qu'ils se multiplient comme le sable de la mer pour des besoins aussi multipliés. Qu'ai-je prononcé et qu'avez-vous entendu jusqu'ici? un éloge sans chaleur et sans vie de l'homme qui mérita des autels dans toutes les parties du monde, et à qui toutes les sectes ont rendu à l'envi une justice éclatante; un exposé maigre et décharné des actions les plus généreuses, les plus sublimes dont la simple pensée inspire l'enthousiasme et commande l'admiration.

Sortez donc de vos sombres retraites, familles infortunées, venez rendre hommage à celui par qui vous recevez la subsistance et l'entretien. Enfants délaissés par la barbarie ou le malheur, venez reconnaître que vous vivez par lui, que vous lui devez le bienfait de l'éducation. Que vos lèvres enfantines bégayent ses louanges, c'est de votre innocence et de votre candeur qu'elles acquerront un prix inestimable. Captifs dans une terre étrangère et vous qui gémissiez dans les bagnes ou au fond des cachots, vous fûtes jadis les objets de sa tendresse. Si vous n'avez pas toujours reçu les consolations de la religion qu'il croyait vous avoir assurées, n'en célébrez pas moins ses louanges, son esprit subsistait quoiqu'il fût enchaîné. Asiles sacrés des disgrâces humaines, murailles de nos hospices, élevez la voix, si nos langues se taisent, et confondez notre ingratitude ou suppléez à notre impuissance!

Et vous, auguste religion! qui avez per-

fectionné, sanctifié, vivifié la belle âme de Vincent de Paul, relevez par la pompe des cérémonies l'éclat de ses vertus, et transmettez d'âge en âge à la postérité la plus reculée, pour son édification, celles qu'il cultiva à l'ombre des autels.

Je vais vous le montrer maintenant dans la vie privée, et soulever le voile dont la modestie enveloppa les merveilles de son cœur. Vous ne l'admirez pas moins dans son particulier que, lorsque placé sur le chandelier, il répandait au loin sa bienfaisante clarté. Quelqu'un l'a si bien dit: On ne met dans ses actions que ce que l'on puise dans soi-même, et le sublime est, pour ainsi dire, le son que rend une grande âme.

SECOND POINT.

Vincent de Paul se fixa irrévocablement et pour toujours dans les degrés subalternes de la tribu sacerdotale, où il se fit remarquer parmi ses confrères, par sa capacité et son mérite, et contribua puissamment à réparer les brèches du sanctuaire. Il avait même dans sa jeunesse fait l'apprentissage du ministère pastoral dans l'obscurité et la bassesse d'une bergerie: il s'y était nourri du suc de la piété et des plus sublimes vertus. Tel on vit jadis Moïse paître les troupeaux de son beau-père dans les déserts de Madian, lui que Jéhovah destinait à l'honorable emploi de retirer de l'Égypte le peuple d'Israël et de le conduire à travers les horreurs d'une vaste solitude dans la terre de Chanaan, promise aux patriarches, et porter la boulette de cette même main qui devait un jour tenir la verge puissante avec laquelle il fit tant de miracles et commanda à la nature. Vincent ne se montra pas tout à coup environné de grandeur et de majesté, comme quelques-uns des élus du Seigneur qui semblent partir du ciel avec la rapidité de l'éclair. Semblable aux astres du firmament il eut son lever et son accroissement: il ne brilla de toute sa clarté que quand son heure fut venue, et que la voix de l'Eternel lui ordonna d'apparaître en son lieu. Le Très-Haut appelle sur le théâtre du monde ceux qu'il lui plaît, pour en faire les instruments de sa miséricorde ou de sa Toute-Puissance. Parmi ces hommes placés en évidence, quelques-uns servent aux autres, sans être pour eux-mêmes d'aucune utilité, comme ces flambeaux qui se consomment pour éclairer tout autour d'eux, et qui restent dans l'obscurcissement et les ténébres; quelques autres en sanctifiant le prochain, se sanctifient eux-mêmes. Ils sont pénétrés intérieurement de la bonne odeur qu'ils exhalent au dehors: Vincent fut de ce nombre. Si sa vie publique est toute remplie d'actions éclatantes marquées du sceau d'une gloire immortelle, sa vie privée n'est pas moins précieuse devant Dieu par ses vertus modestes: c'est là surtout qu'il faut étudier ce grand homme. C'est dans son négligé, s'il est permis de parler ainsi, qu'on découvre l'invariable uniformité des principes qui le faisaient agir et qu'on le voit

toujours semblable à lui-même, faire le bien en secret avec autant de soin que s'il avait eu pour témoins le genre humain tout entier.

Les vertus les plus communes firent les délices de Vincent, mais il les pratiqua d'une manière peu commune. On aperçoit constamment en lui cette élévation de caractère qui s'allie si bien avec la modestie; cette source de bonté qui ne s'épuise point, qui ne tarit point; cette activité pour le bien qui ne connaît point de repos; cette mortification qui ne se borne pas à crucifier les sens, qui a pour objet immédiat le jugement, la volonté, les penchants du cœur, les inclinations les plus douces de la nature; cette force dans les souffrances qu'il avait acquise à l'école de l'adversité et qui lui fut si nécessaire dans les longues douleurs que le ciel lui envoya pour l'éprouver; cette égalité d'humeur qui est un rayon, un rejaillissement qui se fait au dehors de la paix et de la beauté du dedans; cette soumission parfaite aux ordres de ses supérieurs, témoignage infailible de la condescendance envers les inférieurs dans les relations avec eux; cette reconnaissance excessive non-seulement pour les plus importants services, mais encore pour les moindres complaisances que l'on avait pour lui et qui lui faisait dire dans un âge avancé : Je vous remercie de ce que vous ne méprisez pas ma vieillesse; cet amour pour la pauvreté qui semblait croître en lui à mesure qu'il en voyait plus souvent le dégoûtant spectacle; cette aversion pour tous les aises de la vie qui lui faisait refuser dans ses incommodes habitudes des ménagements que tout autre se fût accordés sans les mêmes raisons. Que dirai-je de son abandon à la Providence! Sans doute, comme on se plaisait à le publier, Dieu était visiblement avec lui; il donnait grâce et bénédiction à toutes ses entreprises : mais aussi Vincent ne s'était-il pas entièrement dépouillé de toute inquiétude pour l'avenir? N'attendait-il pas avec confiance la nourriture que l'Eternel distribue aux oiseaux de l'air dans le temps opportun? (*Psal.* CXLIV, 15.) Que dirai-je de sa répugnance à employer des moyens humains pour étendre sa congrégation? il aurait mieux aimé la voir anéantie que de la conserver par le secours d'un bras de chair. C'était à Dieu à veiller sur son œuvre; l'homme devait disparaître pour laisser paraître toute seule la droite du Très-Haut. Les succès des autres congrégations ne trouvaient point en lui un censeur rigide et jaloux, il s'en réjouissait dans le Seigneur. Le royaume de Dieu avançait et il lui importait peu que ce fût par Céphas ou par Paul; jamais il ne se permit de leur enlever des sujets qui leur étaient destinés, il aurait cru commettre un attentat punissable et violenter les vocations. N'est-il pas bien étonnant qu'un homme qui a possédé toutes les vertus dans un degré éminent ait besoin d'apologie sur les lenteurs de son ju-

gement et les timides indécisions qu'il portait dans sa conduite. O hommes! jusques à quand vous attirerez-vous les reproches du prophète? jusques à quand appellerez-vous bien ce qui est mal et donnerez-vous le nom de mal au bien? (*Isa.*, V, 20.) Vincent aimait à s'entourer des lumières d'autrui : de quelque part que vint une bonne pensée, il la saisissait avec avidité et en faisait son profit; il se persuadait que les autres voyaient plus clairement que lui, et il se serait fait un scrupule de ne pas déférer à leurs jugements en renonçant au sien. Cette déférence tenait à un sentiment profond d'humilité et d'abjection. Est-ce un crime et faut-il l'en blâmer? S'il mit quelquefois dans sa conduite une apparence d'incertitude, c'est qu'il ne connaissait pas la volonté du Seigneur : il était bien éloigné de la précipitation de la plupart des hommes pour qui la moindre lueur est un flambeau suffisant pour les guider dans les circonstances les plus critiques de la vie et qui ne doutent de rien parce qu'ils n'ont rien appris, parce qu'ils ne savent rien. Vincent priait, jeûnait, examinait, consultait, et quand il était convaincu par des indices certains que le ciel approuvait sa démarche, il avait une fermeté inébranlable contre les obstacles les plus forts; il était aussi actif, aussi prompt dans l'exécution qu'il avait été lent et circonspect dans l'examen. S'il se tint en garde contre la manie de vouloir tout faire à la fois, il ne laissait jamais passer l'occasion d'agir à propos. Qui jamais posséda mieux que lui le talent de persuader les opposants, de les ramener à son opinion et en fit un plus fréquent usage? Qui jamais sut imprimer un mouvement plus régulier et le presser au besoin? Qui jamais arrêta plus souvent et avec plus de facilité des établissements sur le penchant de leur ruine et fit rebrousser, pour ainsi parler, plus de volontés fugitives? Malheureux orphelins! vous alliez être abandonnés de nouveau, si Vincent n'avait pris votre défense contre une pitié mourante et n'avait rallumé les dernières étincelles d'un feu prêt à s'éteindre! Peuples égarés, vous auriez toujours plié sous la tyrannie du péché, si Vincent avait écouté les raisons de ses propres compagnons! Habitants de Madagascar, rendez gloire à sa noble persévérance et à sa courageuse tendresse! Vincent fut fort contre Dieu même, vous eussiez tous joui des bienfaits de l'Evangile, si vos climats brûlants et l'intempérie des saisons n'avaient porté le trépas dans le sein des missionnaires qui vous étaient envoyés.

Pendant les troubles de la Fronde, on vit Vincent de Paul remplir tous les devoirs d'un sujet dévoué, et demeurer inviolablement attaché à l'autorité royale. Tenté par les séduisantes insinuations de quelques frondeurs, obsédé par le principal d'entre eux, qui avait été jadis son élève, persécuté par d'autres pour ne s'être pas rangé de leur parti; il n'en perdit rien de sa fidélité pour

le monarque. Admirable sagesse, que n'est-elle imitée dans les révolutions que Dieu permet dans sa justice pour le châtement des peuples et la leçon des rois ! Son respect pour les chefs de l'Etat n'alla jamais jusqu'à l'adulation, jusqu'à la flatterie, qui dégrade toujours les courtisans qui l'emploient, et qui tôt ou tard devient fatale aux princes qui l'écoutent. Il le fit bien paraître dans une démarche auprès du cardinal de Richelieu. La France gémissait sous le poids d'une guerre longue et sanglante, l'humble prêtre va trouver le tout-puissant ministre, et après lui avoir représenté avec tous les ménagements possibles la misère des peuples et tous les désordres qui accompagnaient la guerre, il se jette à ses pieds, et lui dit d'une voix animée par la douleur et par la charité. Monseigneur, donnez-nous la paix, ayez pitié de nous, donnez la paix à la France.

O religion, quel courage n'inspires-tu pas à ceux qui te professent ? où trouver loin de ton sein cette ferme et respectueuse hardiesse ? où sont les philosophes qui sachent réduire en pratique leurs pompeuses maximes dans de telles occurrences ? C'en est pas tout : Vincent donna de nouvelles preuves de courage, en présence de la régente elle-même, en lui proposant le renvoi du cardinal Mazarin, et d'illustres pontifes lui ont rendu l'honorable témoignage qu'il avait toujours parlé devant elle, comme il aurait parlé au jugement de Dieu. La sagesse que montra Vincent durant les troubles de l'Etat, ne l'abandonna pas dans les disputes de religion, la chair et le sang ne l'arrêteraient jamais ; jamais un zèle immodéré ne le précipita trop loin ; il ne voulait pas qu'on portât de la prévention dans le jugement des hommes, il ne voulait pas non plus que par une condescendance mal entendue, on tolérât lâchement ceux qui se déclaraient hautement hérétiques ; il ne croyait pas qu'il fût permis à un vrai catholique de dissimuler en matière de foi, et de garder une espèce de neutralité. Suivant lui, l'erreur est un si grand mal, qu'on ne doit jamais la souffrir nulle part, et c'est blesser les lois de la piété et de la justice, que de ne vouloir pas condamner ceux que l'Eglise condamne. Toutefois s'il fut plein de vigueur contre l'hérésie, il ne fut pas moins plein de charité envers ceux qui avaient eu le malheur d'y tomber ; il contribua de tout son pouvoir à leur aplanir les voies du retour à l'unité, il ne sortit jamais à leur égard des bornes de la plus exacte modération, il évita tout ce qui aurait pu les rebuter ou tourner à leur perte.

Cette conduite de l'homme de Dieu, qui tenait à son inaltérable douceur, tenait encore plus à ses principes religieux ; il aurait voulu que nul ne s'en fût écarté, et il avait soin de les recommander à ceux qui paraissaient les oublier. Je suis fort affligé, écrivait-il à un frère qui était près de s'embarquer pour les îles, je suis fort affligé de savoir que vous avez des hérétiques dans

vos vaisseaux et parlant beaucoup à souffrir. Mais enfin, Dieu est le maître, et il l'a permis ainsi pour des raisons que nous ne savons pas, peut-être pour vous obliger à être plus circonspect en leur présence, plus humble, plus dévot envers Dieu, plus charitable envers le prochain, afin qu'ils voient la beauté et la sainteté de notre religion, et qu'ils soient par ce moyen excités à y revenir. Il faudra soigneusement éviter avec eux toutes sortes de disputes et d'invectives. Vous vous montrerez doux et patient, lors même qu'ils s'échapperont contre vous, ou contre notre croyance et nos pratiques. La vertu est si belle, si aimable, qu'ils seront contraints de l'aimer, si vous la pratiquez bien ; il est à souhaiter que dans les services que vous rendrez à Dieu, en qualité de chirurgien, vous ne fassiez acception de personne, afin que tous connaissent que vous les aimez en Dieu et pour Dieu.

N'avez-vous pas cru entendre le Verbe éternel donnant des leçons de charité sur la montagne, et prescrivant à ses apôtres de se montrer les dignes enfants du Père céleste, *qui fait luire son soleil sur les méchants et sur les bons.* (Matth., V, 45.) Homme sublime, ce n'est pas vous qui avez parlé ainsi, mais l'Esprit de Dieu qui a parlé par votre bouche.

Les mêmes sentiments, les mêmes principes qui guidaient Vincent dans sa conduite envers les hétérodoxes, le guidaient pareillement envers ses ennemis. S'il apercevait le moindre refroidissement de la part de quelqu'un, il n'épargnait rien pour le faire cesser ; s'il avait donné lieu à des plaintes contre lui, il les étouffait promptement par des explications franches et loyales, et même par des excuses ; on l'a vu pratiquer à la lettre le précepte de Jésus-Christ, quitter l'autel pour se réconcilier avec un religieux qui lui avait donné des marques d'aversion, et puis continuer le sacrifice ; on l'a vu se précipiter aux genoux d'un gentilhomme qui l'avait chargé d'outrages et le conjurer instamment de ne point conserver de la haine dans son cœur ; on l'a vu s'empresser d'obliger ceux dont il avait le plus à se plaindre et les forcer par ses bons offices à vivre en paix avec lui : Quand ils m'auraient arraché les yeux, disait-il, je ne laisserai pas de les aimer, de les respecter, de les servir toute ma vie, et j'espère que Dieu m'en fera la grâce. Le Seigneur ne se refuse pas à de telles demandes, elles sont trop conformes à l'ordre éternel.

Sa douceur ne se démentait en aucune circonstance, il en faisait usage avec ses débiteurs, qu'il ne poursuivait que malgré lui, à qui il remettait souvent une partie de la dette et des frais ; il en faisait usage avec les pauvres, gens grossiers et intraitables, qui lui rendaient le mal pour le bien ; il en faisait usage avec les villageois pour lesquels il était persuadé qu'il avait une mission particulière, qu'il accueillait avec tant de bonté, qu'il écoutait avec tant de patience.

ce, qu'il ne renvoyait jamais mécontents, et lui aussi, il disait avec l'illustre Massillon : Les pauvres sont nos frères et nos maîtres, nous devons les respecter et les servir; il en faisait usage avec les soldats accoutumés à la rudesse et à l'âpre austérité des camps, avec les citoyens et les étrangers, se faisant tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ. (I Cor., IX, 22.)

Car il n'est pas permis de le faire; c'était l'unique but qu'il se proposait en tout et partout : la gloire de Jésus-Christ, l'imitation de Jésus-Christ. Laissons-le parler lui-même là-dessus; il va développer les sentiments de son cœur avec cette aimable naïveté qui lui était naturelle : Oh ! que ne suivons-nous toujours l'exemple de ce divin Maître ! que ne cédon-nous toujours l'avantage aux autres ! que ne choisissons-nous le pire et le plus humiliant pour nous : car c'est assurément le plus agréable et le plus honorable pour Notre-Seigneur, et c'est tout ce que nous devons prétendre. Prenons donc la résolution de le suivre et de lui accorder ce qu'il demande de nous. Il veut les fruits de l'Evangile et non les bruits du monde. Admirables sentiments qu'il eut sans cesse présents à la mémoire, et qu'il aimait à répéter dans sa maison, parmi les siens, au milieu d'un monde superbe, si porté à les méconnaître et à s'en scandaliser; et dans la cour des rois pour les préparer à tous les événements de la fortune. Mais rien ne caractérise mieux ce grand homme; rien ne nous montre mieux le fond de son cœur, que ces belles paroles qui peuvent être regardées comme sa véritable devise : Rien ne me plaît qu'en Jésus-Christ. Le Sauveur des hommes, conversant parmi eux, s'accor-mo-dant à leur faiblesse, foulant aux pieds les joies et les pompes du siècle, courant sans relâche après des brebis égarées et les portant sur ses épaules dans le bercail, signalant tous ses pas par des bienfaits, relevant par des éloges l'action du Samaritain et l'offrande de la veuve, voilà le modèle qu'il ne perdait pas de vue, et qui l'a élevé au comble de la gloire devant Dieu et devant les hommes.

Philosophes, vous avez loué, préconisé l'humanité de Vincent de Paul; loin de nous ces louanges incomplètes, indignes du christianisme. Vincent fut autre chose qu'humain; il fut charitable, et ce mot renferme tout. Sans doute il avait reçu de la nature un cœur compatissant et bon; mais il n'en suivit les impressions que sous l'influence de la Divinité et par amour pour elle. A quoi lui servirait d'avoir rempli l'univers du bruit de son nom; d'avoir proposé de magnifiques projets dans les conseils des rois; d'avoir courageusement discuté et défendu les intérêts de la patrie; d'avoir composé tant de régle-ments, que les plus beaux génies de son temps regardèrent comme des chefs-d'œuvre de politique et de sagesse; d'avoir fondé des milliers d'établissements en faveur des malheureux; de s'être rendu recommandable par un dévoue-

ment sans bornes au bonheur des hommes, si Dieu n'avait été mis au commencement et à la fin de toutes ses œuvres, si la religion n'avait inspiré et conduit toutes ses entreprises; le juste Juge, qui ne laisse pas sans récompense un verre d'eau froide donné en son nom (*Matth.*, X, 42), pourrait-il couronner ce que l'amour seul de l'humanité aurait jamais fait de plus grand; et nous serait-il permis, à nous, de le proposer à l'imitation des fidèles, du haut de cette chaire où nous annonçons l'Evangile?

Heureusement nous n'en sommes pas là; et cet homme que la philosophie admire, la religion le revendique, il lui appartient; c'est elle qui l'a fait. L'humanité aurait pu l'exciter, dans quelques circonstances, à soulager ses semblables dans la peine; mais aurait-elle suffi seule pour le porter à consacrer tous ses instants, tous ses soins, toutes ses pensées, tout lui-même au service de ses frères? il lui fallait un motif plus qu'humain pour faire des choses qui surpassent les forces de l'homme, pour opérer des œuvres que personne avant lui n'avait faites.

Homme admirable, homme unique, vous serez à jamais le triomphe du christianisme, comme vous avez été l'ornement et le bienfaiteur de l'espèce humaine. Quand le monde calomnier la religion et accusera ses disciples de dureté, nous nommerons Vincent de Paul, et il sera notre apologie; lorsque des chrétiens croiront avoir assez fait en remplissant des pratiques de simple conseil, nous leur opposerons Vincent de Paul, il deviendra leur condamnation. Puisse ce grand homme laisser tomber sur nous son manteau et nous envoyer son double esprit, afin que nous puissions associer aux exercices de piété les œuvres de miséricorde, servir Dieu et le prochain; ce qui est la religion toute entière; et mériter de jouir avec lui de l'immortalité bienheureuse.

Amen.

PANÉGYRIQUE VI.

SAINT FRANÇOIS DE SALES.

Dilectus Deo et hominibus. (Eccli., XLV, 1.)

Il fut chéri de Dieu et des hommes.

L'avez-vous entendu, cet éloge si magnifique et si substantiel, dicté par l'Esprit de vérité? avez-vous reconnu l'illustre prélat dont cette Eglise révère la mémoire? Oui ! c'est lui, n'en doutons pas; il est impossible de s'y méprendre; il est trop bien désigné. Saint François de Sales aimait le Seigneur et il en fut aimé, ou plutôt, il ne l'aima que parce qu'il en fut aimé, et que la grâce le prévint. On peut dire en quelque sorte que Dieu, qui est charité (I *Joan.*, IV, 16), s'empara de son cœur dès le sein de sa mère; qu'il l'embrasa de ses plus doux feux dans l'âge le plus tendre, et qu'il ne cessa d'y régner comme dans son empire, jusque par delà le tombeau où la charité survit toute seule et s'alimente de la substance des autres vertus. Tout le cours d'une si belle vie

ne fut qu'un échange mystérieux des dons du Seigneur et des affections de saint François de Sales.

Quelle admirable correspondance entre le Tout-Puissant qui dardait sans cesse et sans mesure les rayons de sa charité, et l'évêque de Genève, qui les recueillait avec reconnaissance, qui entretenait avec soin ce foyer sacré, qui s'efforçait de s'élever vers son Dieu dans les transports de son ivresse, et de s'y attacher par des liens indissolubles ! Si Dieu le prévint dans sa miséricorde, François de Sales se rendit à cette invitation et marcha constamment devant lui : *Dilectus Deo*. Saint François de Sales aimait aussi les hommes en Dieu et pour Dieu ; il leur consacra tout son temps, toute sa fortune, tout son être, tout ce qu'il tenait de Dieu ; parce qu'en le consacrant au bien de l'humanité, il en renvoyait la gloire à Dieu qui le lui avait confié pour ce sublime emploi. La plupart des contemporains du saint évêque surent apprécier son mérite éclatant, et lui rendirent un hommage involontaire ; il goûta l'innocente consolation, la noble jouissance de faire les délices du genre humain. Les étrangers à la foi s'empressèrent d'unir leurs suffrages aux suffrages de ceux qui vivaient avec lui dans le même bercail, de proclamer ses bienfaits et ses éminentes qualités : *Dilectus hominibus*. Qu'ai-je de mieux à faire qu'à poursuivre sur le même plan, et à diviser mon discours, comme j'ai déjà commencé : saint François de Sales ami de Dieu, premier point ; saint François de Sales ami des hommes, second point.

PREMIER POINT.

Tous les saints sont les amis de Dieu, et il faut bien qu'ils le soient, puisque c'est là ce qui constitue leur sainteté ; mais ils le sont plus ou moins, suivant la mesure de grâce qui leur a été départie, et le degré de correspondance qu'ils ont fourni. Saint François de Sales mérita plus qu'aucun autre d'être appelé l'ami de Dieu, *dilectus Deo*, parce qu'il éprouva plus qu'aucun autre les ravissantes étreintes de la charité ; parce que Dieu versa dans son cœur une mesure plus pleine, plus comble, plus entassée, et qu'elle y fructifia plus rapidement, plus abondamment. *Ou mourir ou aimer* : telle était sa devise, dit l'évêque de Belley, et il ne s'en montra jamais indigne, il ne la démentit en aucun point ; tous ses ouvrages ne respirent que la charité, ne conduisent qu'à la charité. N'est-il pas avéré qu'elle était bien abondante en lui, puisqu'elle déborde de tout côté et que l'odeur s'en répand au dehors avec profusion. Toutes ses actions n'ont pour principe que la charité ; ses pensées, ses desirs, ses mouvements, son repos, tout en lui n'est que charité ; personne ne remplit jamais mieux toute l'étendue du précepte de saint Paul, dans son Épître aux Corinthiens : Que tout ce que vous ferez soit fait par un prin-

cipe de charité. (I Cor., X, 31.) Personne ne recommanda plus instamment le céleste motif de la charité dans toutes nos actions ; il avait commencé par la pratique, qui est-ce qui pouvait trouver à redire qu'il en devînt le docteur et le héraut ? Personne ne déplora avec plus de sensibilité la folie de tant d'hommes qui se consomment en vains efforts et qui perdent pour l'éternité des jours pleins d'agitation et de tourments, parce qu'ils manquent de cet amour qui donne à tout un prix surnaturel, et que leur objet s'envole comme la fumée.

Oh ! combien de bonnes œuvres, s'écriait-il dans sa douleur, combien de bonnes œuvres sont inutiles pour la gloire de Dieu et pour le salut de ceux qui les font, faute d'être animées ou accompagnées d'un mouvement de charité commencée ! C'est à quoi on pense le moins, ajoutait-il, comme si l'intention n'était pas l'âme de la bonne action, ou comme si Dieu avait promis de récompenser des œuvres qui ne sont pas faites pour lui ! personne enfin ne traça de la charité un tableau plus accompli et plus attrayant, on dirait que le grand maître des gentils a dirigé sa plume et parlé par sa bouche.

Tendre et vertueux Fénelon, n'est-ce pas à l'école de saint François de Sales que vous avez appris ces admirables paroles qui caractérisent si bien la douceur de l'amour divin ? Heureux si la beauté de votre âme et l'excellence de votre cœur ne vous eussent jamais entraîné si loin ! Les hommes ne connaissent point l'amour de Dieu : faute de le connaître, ils en ont peur et s'en éloignent. Cette crainte fait qu'ils ne peuvent comprendre la douce familiarité des enfants dans le sein du plus tendre de tous les pères ; ils ne connaissent qu'un maître tout-puissant et rigoureux, ils sont toujours contraints avec lui, toujours gênés dans toutes leurs actions ; ils font à regret le bien pour éviter le châtimement : ils feraient le mal s'ils osaient le faire, et s'ils pouvaient espérer l'impunité ; l'amour de Dieu leur paraît une dette onéreuse : ils cherchent à l'éviter par des formalités et par un culte extérieur, qu'ils veulent toujours mettre à la place de cet amour sincère et effectif ; ils chicanent avec Dieu même, pour lui donner le moins qu'ils peuvent. O mon Dieu, si les hommes savaient ce que c'est que de vous aimer, ils ne voudraient plus d'autre vie et d'autre joie que votre amour !

Comme dans un panégyrique tout doit porter sur des faits, veuillez bien m'écouter, je ne serai point en peine d'en trouver, je ne puis être embarrassé que du choix, tant les amis du saint évêque ont pris soin d'en recueillir, tant il s'en présente à ma mémoire !

Considérons donc ce grand homme dans ce qu'il a fait pour Dieu. N'a-t-il pas sacrifié, pour entrer dans la cléricature, les espérances les mieux fondées de fortune et de grandeur ? N'a-t-il pas foulé aux pieds les affections de la nature et du mariage, pour ainsi dire, sur le corps de ses parents, qu'il

phérissait avec tant de raison, pour arriver à l'autel et se vouer tout entier au service du Père céleste? que de combats! que de concessions! que de victoires! et quel partage? C'est le Seigneur qui devient son hérité (*Psal.* XV, 5) et qui va désormais lui tenir lieu de tout. François de Sales n'en reste pas là : il est déchargé de tout le poids qui pouvait l'entraîner vers la terre, et ses désirs s'élançant avec rapidité vers les montagnes éternelles; il a brisé tous les liens qui pouvaient l'attacher au monde, et il vole sans retardement où l'appelle la voix de son bien-aimé; il a rompu jusqu'aux linéaments, jusqu'aux fils les plus imperceptibles par lesquels l'âme tient aux objets sensibles, et toute sa conversation n'est plus que dans les lieux (*Philip.*, III, 20) où Jésus est assis à la droite du Très-Haut (*Coloss.*, III, 1.) Ce grand saint, dit la mère de Chantal, est une image vivante dans laquelle Jésus-Christ s'est peint lui-même, et tous les mouvements de son âme ne sont que les mouvements de l'esprit qui l'anime.

Considérons-le dans ses colloques amoureux avec le céleste époux, pour parler le langage des mystiques : quelle âme pieuse peut ignorer que l'oraison était pour lui remplie de délices inexprimables, qu'il y aurait passé des journées entières, si ses occupations le lui eussent permis; qu'il y trouvait de plus en plus de nouvelles bénédictions, un accroissement d'amour pour ses devoirs, dont il donna des preuves si frappantes et jamais interrompues.

Considérons-le dans le détachement le plus absolu, le plus universel de tous les aises de la vie animale, pour ne plus vivre que de la vie spirituelle de la grâce. Il portait la tempérance jusqu'à ne pas s'apercevoir de ce qu'il mangeait. Il était si peu recherché dans son habillement qu'il se contentait des étoffes les plus communes; il avait une telle répugnance pour la beauté des appartements qu'il n'occupait dans son palais que la chambre la plus petite et la moins commode.

Considérons-le dans ses immenses travaux pour la gloire de Dieu, on vit reparaître en lui la sainteté des premiers disciples du Christ, et il put se glorifier avec l'Apôtre des nations qu'il ne le cédait point à aucun de ses prédécesseurs en zèle et en vigilance. Son amour pour Dieu le porta à mettre en lui toute sa confiance. Il se plaisait à s'abandonner sans réserve au Seigneur dans les affaires les plus épineuses, et à faire taire la prudence d'ici-bas quand elle était en concurrence avec la sagesse qui vient d'en haut. *Celui qui met sa confiance en Dieu, disait-il souvent, est semblable à la montagne de Sion que rien ne peut ébranler.* (*Psal.* CXXIV, 13.) Celui qui n'attend sa force que de Dieu ne sera jamais vaincu, tandis que celui qui se confie dans un bras de chair tombera avec son appui. Vénérable prélat! vous n'avez point eu à vous repentir d'avoir si bien établi vos espérances! et si vous

avez tout attendu du secours de Dieu, ne peut-on pas dire hardiment que le secours de Dieu ne vous a jamais failli?

En effet, l'œil du Seigneur était sans cesse fixé sur saint François de Sales pour veiller sur ses jours, et sa main toujours prête à le soutenir sur le bord de l'abîme. Dans le premier voyage de Rome, son hôte refusa de le loger pendant une nuit, pour céder la place à des étrangers de marque qui venaient d'arriver. Quelques fatigues qu'il eût essuyées, François de Sales fut obligé de chercher un autre asile. A peine en eut-il trouvé un qu'il survint une pluie effroyable. Le Tibre, enflé par les eaux du ciel, s'étendit sur ses rives, emporta la maison que François venait de quitter avec tous ceux qu'elle renfermait. Personne ne se sauva; quand le fleuve fut rentré dans son lit, il ne paraissait pas même qu'il y eût eu en cet endroit une habitation considérable.

A quelque temps de là, la protection de Dieu se montre sur François de Sales d'une manière non moins signalée. Une dame qui avait retenu à Ancône une felouque pour la transporter à Venise ne voulut pas le recevoir avec sa suite, malgré ses humbles et pressantes instances. Le ciel était serein, l'air tranquille, le vent favorable, quand la felouque se mit en mer : tout lui promettait une heureuse navigation. Un moment après le vent change, le ciel se couvre de nuages épais, il se forme une des plus violentes tempêtes qu'on eût essayées dans ces parages. La felouque, en butte à la fureur des flots, fait de vains efforts pour regagner le port, elle ne peut en venir à bout, elle est engloutie par la mer à la vue de François de Sales, qui déplore amèrement les malheurs d'un si triste naufrage, et qui n'a qu'à se féliciter d'avoir été repoussé.

Longtemps après il fut appelé à Grenoble par des ordres supérieurs pour régler avec le gouverneur de Bourgogne des affaires de religion. Le Rhône était tellement débordé qu'il était impossible de le traverser, il ne restait à François de Sales d'autre passage que le pont de Genève, mais il était extrêmement dangereux pour lui d'être reconnu dans cette ville. Il se présente néanmoins fort de la force de Dieu à la première sentinelle qui lui demande son nom. François répond avec ingénuité qu'il est l'évêque du diocèse. On le laisse passer sans tenir compte de sa déclaration, et ce n'est que quelques jours après que les syndics, voyant sur le registre le nom du prélat et sa qualité, s'abandonnent à de criminels regrets d'avoir manqué l'occasion de s'emparer de sa personne et y consignent cette marque de leur rage impuissante : qu'il y revienne!

Comment saint François de Sales aurait-il manqué de confiance en Dieu après en avoir reçu de si grands secours et des témoignages si manifestes d'une protection spéciale pour le corps et pour l'âme? Car peut-on nommer autrement la prolongation de sa vie si souvent menacée et toujours conservée par des moyens qui tiennent du

prodige? peut-on appeler autrement l'inviolable intégrité de ses mœurs toujours sans tache au milieu des dangers de toute espèce et des assauts sans cesse renaissants de l'enfer et du monde pour l'entamer par quelque endroit? qui imprima sur son front cet air de majesté qui intimida dans les forêts d'Allinges les assassins envoyés par quelques ministres du calvinisme? qui lui donna cette noble hardiesse de se présenter tout seul et désarmé à la pointe du glaive étincelant? qui lui inspira ces admirables paroles si propres à renverser les plus intrépides: « Vous vous méprenez, mes amis, « apparemment vous n'en voulez pas à un « homme qui, bien loin de vous avoir « offensés, donnerait de tout son cœur mille « vies pour vous », qui calma tout à coup la rage dont ces furieux étaient transportés et les rendit aussi doux que des agneaux? qui fit de ces persécuteurs de l'homme de Dieu autant de partisans de la vérité et de défenseurs de la foi? à chacune de ces questions ne serons-nous pas forcés de répondre: C'est Dieu dont la main toute-puissante soutenait François de Sales et le faisait marcher sur l'aspic et le basilic sans qu'il en fût blessé.

Et pour ne pas rompre trop brusquement cette série de questions, n'est-ce pas le seigneur encore qui dissipa les terreurs et le désespoir dont François de Sales allait être la victime dans sa seizième année? N'est-ce pas le Seigneur qui déjoua les malicieux complots des perfides amis de cet intéressant jeune homme, envieux de sa vertu, et ne cherchant qu'à préparer sa ruine et le plonger dans le désordre? N'est-ce pas le Seigneur qui préserva son innocence dans Padoue, dans le Piémont, et jusque dans sa ville épiscopale? N'est-ce pas le Seigneur qui mit à la porte de ses sens une garde de circonspection, et les empêcha de transmettre à son cœur les funestes impressions de la volupté? Oui, c'est le Seigneur qui envoya son ange pour accompagner ce nouveau Tobie dans le voyage de la vie, et qui le délivra de tous les dangers que l'homme ennemi multipliait sous ses pas.

Je sais que des personnes, peu instruites ou prévenues contre saint François de Sales, ne craignent pas de l'accuser d'avoir eu une piété peu éclairée et mal entendue. S'il en était quelques-uns dans cet auditoire, je les prierais de se désabuser et de se faire désormais une idée plus avantageuse de la piété de ce grand homme: j'atteste en face des autels, d'après les monuments les plus authentiques, que jamais prélat ne porta un jugement plus sain des pratiques de dévotion, qui ne sont que l'imitation de la religion, et l'ombre de la vertu, qu'un docteur comparées à la diversité des couleurs qui émaillent la robe de la fille du Roi des rois. S'il a cru ne pas devoir les condamner, pour complaire aux protestants, c'est qu'elles ne sont pas condamnables au tribunal de la raison, mais il les a toujours

placées au véritable rang qu'elles doivent occuper, et ne leur a jamais donné la préférence sur ces belles pratiques qui constituent l'essence du culte catholique.

Si saint François de Sales parle des mortifications, il n'approuve nullement que, par un zèle immodéré, on aille au-dessus de ses forces; il avait coutume de dire que la grâce, pour l'ordinaire, imite la nature qui commence ses ouvrages par l'intérieur et non pas l'art qui ne s'attache qu'à parer les dehors. Dans les règlements de vie qu'il a donnés, il veut surtout qu'on évite toute singularité qui rend la piété non-seulement odieuse, mais encore ridicule. Suivant lui, il faut que chacun se conforme, pour l'extérieur, autant qu'il est possible, au train de vie de ceux de la même profession, sans affecter de se faire remarquer par des singularités, à l'exemple de notre divin Maître qui, pendant les jours de son habitation parmi nous, voulut se rendre semblable en toutes choses à ses frères, excepté quant au péché. Suivant lui, il ne faut pas être tellement esclave des exercices, même les plus pieux, qu'on ne les puisse quelquefois interrompre pour des raisons légitimes, de peur qu'au lieu de s'attacher à Dieu, on ne s'attache qu'aux moyens qui conduisent à Dieu; suivant lui, l'occupation la plus sérieuse du vrai chrétien est de chercher sans cesse la perfection de son état; c'est-à-dire de rapporter les moyens à sa fin et de se servir de ceux qui sont propres à son état; suivant lui, nous n'avancons pas dans la piété par la multiplicité des exercices, mais par la perfection avec laquelle nous les remplissons; suivant lui enfin, celui qui mortifie davantage ses inclinations naturelles attire davantage les inspirations surnaturelles. Qu'on lise dans l'ouvrage de son intime ami, le jugement qu'il portait des vertus. Qu'il est droit! qu'il est pur! qu'on reconnaît bien aisément dans quelle source il avait puisé! il préférerait les vertus dont l'usage est plus fréquent, plus commun, plus ordinaire, à celles dont les occasions de les mettre en pratique se rencontrent plus rarement, et les plus universelles à celles qui sont les plus restreintes dans leurs effets. Il ne voulait pas que l'on jugeât de leur véritable valeur par l'action extérieure, parce que la charité, qui seule constitue cette valeur, ne nous est pas connue. Il disait qu'il n'est pas indifférent de s'attacher obstinément à des choses indifférentes, quand le prochain ne les regarde pas avec des yeux indifférents. Les vertus éclatantes lui étaient un peu suspectes, parce qu'elles donnent, par leur éclat, une forte prise à la vaine gloire qui est le poison mortel de la vertu. Il blâmait ceux qui ne font état des vertus que d'après l'opinion du vulgaire, toujours si mauvais juge, et principalement en matière de religion: il blâmait encore ceux qui ne veulent s'exercer qu'aux vertus qui sont de leur goût, sans se mettre en peine de celles qui regardent leur devoir, servant Dieu à leur mode, et non pas à sa

volonté. Enfin il pensait que la perfection consiste bien plus à ne point aimer le monde, qu'à ne le point voir du tout.

Maximes fondamentales, qui ont élevé saint François de Sales au sommet de la perfection évangélique ! Maximes profondément gravées dans son cœur, et dont il ne s'est jamais départi dans quelque circonstance qu'il se soit trouvé ! Maximes pleines de sagesse, que ce guide éclairé dans les voies de la spiritualité n'a cessé d'enseigner de vive voix, et par écrit dans sa vaste correspondance !

Aimez Dieu, disait autrefois saint Augustin, et puis faites tout ce que vous voudrez. Est-ce que le saint évêque de Genève ne pouvait pas profiter de l'esprit de liberté que laisse à ceux qui aiment le Seigneur l'illustre évêque d'Hippone ? Qu'importe ; pourrais-je dire, dans le sens de l'Apôtre ; qu'importe que François de Sales ait joint aux vertus essentielles du christianisme quelques vertus moins solides, moins méritoires devant Dieu ? Le feu sacré de la charité n'a-t-il pas tout embrasé, tout vivifié ? Le noble motif de la charité ne rend-il pas singulières les choses les plus communes, ne fortifie-t-il pas les plus faibles, ne donne-t-il pas de la grandeur aux plus simples ? Qu'importe qu'il ait parfois mêlé la paille légère à l'or le plus dur et le plus précieux ? Le creuset de la charité n'a-t-il pas séparé tout ce qui était étranger pour ne laisser subsister que le métal dans toute sa pureté et sans altération ? Qu'importe qu'il ait paru autoriser ce qui passe pour superstition, en ne le censurant point. Je ne veux employer pour sa défense que ces paroles de Voltaire : « Jusqu'à quel point la politique permet-elle qu'on ruine la superstition ? cette question est très-épineuse ; c'est, demander jusqu'à quel point on doit faire la ponction à un hydropique qui peut mourir dans l'opération. Cela dépend de la prudence du médecin. Et d'ailleurs, existait-il sur la terre un saint qui soit entièrement exempt des faiblesses de l'humanité ?.. »

Mais à Dieu ne plaise que je fasse une injuste concession. Oh ! qu'il serait à souhaiter que la piété de saint François de Sales eût plus d'imitateurs ! On ne verrait pas si souvent les accessoires de la religion mis à la place du principal. On n'entendrait pas non plus des critiques indiscrets blâmer sans discernement comme des inventions d'une dévotion minutieuse les pratiques dont l'Eglise ne réprovoque les abus ! Saint François de Sales connaissait trop bien les avantages de la piété pour ne pas chercher à la propager. C'est dans cette vue qu'il institua un assez grand nombre de congrégations, marquées du sceau de son génie et destinées à perpétuer le culte sacré de la charité, dans des temps de refroidissement et de malédiction. Mais le chef-d'œuvre de cet excellent maître, c'est l'institution de l'ordre de la Visitation de Sainte-Marie, qui a été constamment l'édification de l'Eglise et l'asile de la piété. C'était là l'objet de ses complaisances

et de ses affections les plus chères. Avec quelle assiduité il répandait dans le cœur de ses bonnes filles les semences de la vertu ! avec quelle sollicitude il arrosait ce champ fécond de ses sueurs et de son sang ! avec quelle ardeur il implorait sur elles les miséricordes du Très-Haut, et le conjurait de ne leur ôter jamais son saint amour !

Serviteur de Dieu, vos vœux sont exaucés. Vos saintes filles n'ont jamais dégénéré, on les reconnaît toujours au caractère dont vous les avez marquées ! Ne craignons pas de le publier, les livres de l'*Introduction à la vie dévote* et de l'*Amour de Dieu*, qui méritent les plus grands éloges et qu'un pape a appelés des livres d'or, ont consacré et consacreront, il est vrai, parmi nous les solides principes de la piété et de la charité qui est la racine du bon arbre et le fondement de l'édifice spirituel, mais les instituts de l'évêque de Genève ont, peut-être, autant contribué à les propager, à les enraciner que ces admirables ouvrages. Ce sont des écoles d'amour pratique qui réalisent les célestes conceptions de son fondateur, qui en démontrent la possibilité aux plus incrédules.

Saint François de Sales a déjà rempli la plus belle moitié de sa tâche. *Il fut l'ami de Dieu*. Voyons-le parcourir le reste de sa carrière et ajouter, à l'accomplissement de la première table de la loi, l'accomplissement de la seconde. Il fut aussi l'ami des hommes : *Dilectus hominibus*.

SECOND POINT.

Il n'est point de saint qui n'ait eu sa vertu de prédilection, qui n'ait excellé dans un genre particulier, dit quelque part saint François de Sales ; et s'ils ont réuni la somme totale des vertus, il en est toujours une à laquelle ils se sont plus spécialement attachés et qui est devenue comme leur caractère distinctif. Qui oserait avancer que saint François de Sales n'a pas accompli la loi tout entière ? Qui pourrait indiquer un seul article dont il se soit écarté ? Cet illustre prélat a possédé éminemment tout ce qui, dans la société, peut élever au comble de la gloire et enchaîner tous les suffrages ; la Providence lui avait prodigué toutes les qualités brillantes qui commandent l'estime et l'admiration ; elle l'avait encore orné de ces qualités aimables qui font pardonner le mérite le plus distingué et qui tempèrent l'éclat des grandeurs, il remplissait l'Europe du bruit de son nom ; la renommée publiait ses héroïques vertus, sans rien retrancher de leur prix ; alors même on sentait, en l'approchant, ce je ne sais quoi qui plaît et qui enchante ; cette affabilité qui encourage ; cette bonté, cette douceur qui font aimer : *dilectus hominibus*.

Saint François de Sales ne rendit point inutile cet heureux don de plaire qui lui avait été départi pour le service et la gloire de Dieu, pour le salut et le bonheur des hommes ; il le fit valoir selon les desseins de Celui dont il l'avait reçu, sa seule présence

faisait naître partout la concorde et l'union : devant lui les monstres se dépouillent de leur férocité ; à sa voix les haines et les dissensions disparaissent ; la justice et la paix reprennent leur empire. Tout ce qu'il y a de plus hideux dans le cœur humain , tout ce qui défigure l'image de la Divinité , fait place à la vertu. Précédé d'une rare modestie, embelli des attraits qu'elle communique, il se montre à sa patrie pour en être l'ornement ; à ses brebis comme le plus tendre des pasteurs, ou mieux encore , ainsi que parle Bossuet, comme un père pour la conduite, comme une mère pour la tendresse, comme une nourrice pour les soins ; aux sectateurs de Calvin comme un ami zélé ; à tous les peuples comme un apôtre, pour replanter parmi eux l'étendard de la foi et pour établir la véritable dévotion qui, avant lui, n'était point connue des gens du siècle.

Ce serait dérober à François de Sales un des plus beaux rayons de sa couronne, si je ne parlais de son talent pour la conversion des hérétiques, des nombreux et brillants succès qu'il obtint. Cet illustre missionnaire était bien éloigné d'employer, comme il n'arrivait que trop alors, des moyens dont la bassesse est directement opposée à l'esprit du christianisme, et qu'une âme droite dédaignera toujours ; dans ses discours et dans ses écrits la révélation chrétienne se montra uniquement parée de sa simplicité naturelle ; jamais il ne subordonna la parole divine à d'éloquents sophismes, jamais il n'en altéra la pureté virginale, jamais il ne transforma des opinions en dogmes, ni des dogmes en opinions, jamais il n'érigea en lois des pratiques indifférentes ; il discernait avec exactitude ce qui appartient au dépôt de la doctrine d'avec ce qui forme le sentiment individuel des théologiens, l'enseignement constant, universel, invariable de l'Eglise lui servait de règle et d'appui. Le recueil des décisions des conciles œcuméniques était l'arsenal où il prenait ses armes ; couvert du bouclier de la tradition, muni de ce renfort, il se présentait avec assurance au combat. Les hérétiques n'ont pu le convaincre d'avoir déguisé la doctrine de l'Eglise pour leur en frayer le chemin, d'avoir pallié la dureté apparente des articles controversés, pour les attirer dans ses filets, ou de les avoir outrés par une sincérité déplacée. Les catholiques jaloux de sa renommée se sont vus dans l'impuissance de prouver contre lui qu'il eût jamais franchi, agrandi ou comblé les limites immuables de l'abîme immense, creusé par la main de Dieu entre la vérité et l'erreur. Ses *Traité de controverses*, loués encore aujourd'hui par des hommes de toutes les communions, sont par cela même suffisamment justifiés.

O vous, dont le caractère impérieux, hautain, inflexible ne peut supporter l'idée d'une exposition de la doctrine catholique, où ne se trouveraient pas vos dogmes favoris, enfants de l'orgueil ou d'une aveugle prévention, vous n'êtes pas dignes d'admirer

l'excellente méthode de saint François de Sales et des habiles controversites qui l'ont suivi. Ces hommes, profondément versés dans la science de la religion, n'en parlent pas comme le vulgaire ignorait, ou comme le demi-savant, toujours entêté : ils savent que cette fille du ciel ne souffre rien de terrestre et réprouve tout mélange impur ; ils n'imputent pas non plus à leurs adversaires des conséquences qu'ils désavouent, quoiqu'elles dérivent directement des principes qu'ils ont établis.

Ce que saint François de Sales avait commencé en public, il l'achevait en particulier, dans des entretiens pleins de charmes : c'est là surtout qu'il était triomphant, qu'il vérifiait le beau mot du cardinal Du Perron et qu'il méritait ses louanges. Bien peu d'hérétiques sortaient de ses instructions, sans être convaincus et touchés : et comment auraient-ils pu résister ? ils voyaient dans François de Sales un homme qui ne respirait que pour leur sanctification éternelle, et qui ne retirait d'autre salaire de son apostolat que les persécutions et les opprobres, que des peines et des fatigues ; ils ne pouvaient le soupçonner de ne pas connaître à fond la doctrine qu'il enseignait, lui dont on admirait la science profonde, ni d'agir par politique et de mauvaise foi, lui qui montrait tant de candeur et de franchise ; il avait renoncé à la délicatesse des puissants et des riches de la terre pour se confiner dans des pays affreux ; il s'était privé de toute consolation humaine et n'avait gardé en partage que l'amertume du calice du Seigneur ; à toute heure, il était prêt à instruire les errants, et il le faisait avec une douceur, une patience, une générosité qu'on ne saurait trop célébrer ; à toute heure, il était disposé à entrer en lice avec les ministres, jamais il ne refusa aucune conférence avec eux, et ils en éludèrent beaucoup qu'ils lui avaient eux-mêmes demandées ; à toute heure on pouvait lui parler, lui proposer des doutes, lui adresser des questions, il se prêtait à tout sans répugnance, sans délai et sans ennui ; c'était là que Dieu le voulait, disait-il, et il se conformait à sa volonté sainte. Un hérétique à ramener fixait toute son attention ; il ne prenait point de repos qu'il n'eût consommé son retour à l'unité. De quelle capacité Dieu l'avait doué pour ébranler les plus fermes et pour convaincre les plus opiniâtres ! il semble que Dieu l'avait spécialement destiné à réparer les pertes de l'Eglise, et qu'il l'avait placé, comme le prophète, pour détruire et pour rebâtir, pour abattre et pour planter (*Jer.*, I, 10) : tout cédait à sa douce influence, à sa gauche il en tombait mille, et dix mille à sa droite, les peuples et leurs chefs se précipitaient sur ses traces vers la sainte Sion ; on aurait dit que Samarie ne serait bientôt plus qu'un desert ; tant était considérable le nombre des transigus.

Après ces hommes engagés dans le schisme, ceux qui excitaient le plus vivement sa sollicitude pastorale, c'étaient les pécheurs

scandaleux : grand Dieu ! que ne souffrait-il pas dans les douleurs de l'enfantement ! Mais aussi quelle était sa joie quand il avait engendré quelque âme à la vertu ! il n'était pas rare de le voir fondre en larmes, en présence des pénitents, afin de les porter, par son exemple, à déplorer leurs chutes ; et, par ses humiliations, à fléchir la colère d'un Dieu irrité ; quelquefois même, prosterné en terre, gémissant du fond de son âme, il prévenait le pécheur et lui arrachait des aveux pénibles et douloureux ; avec quelle force il lui représentait l'énormité du péché ! Mais surtout avec quelle grâce charmante il développait toute l'étendue, toute la profondeur, toutes les richesses de la miséricorde divine ! ce n'était plus un juge impassible, menaçant au nom de l'Eternel ; c'était un pieux et compatissant médiateur qui s'efforçait de détourner par ses prières la vengeance du ciel ; il ne cherchait point à condamner et à perdre, il ne voulait qu'absoudre et pardonner, il ne voulait qu'aplanir les voies de la vertu.

Le nom de François de Sales valait seul des légions de missionnaires, il inspirait la plus grande confiance, on accourait en foule de tout côté, pour déposer à ses pieds le pesant fardeau des crimes les plus invétérés et en recevoir l'absolution ; quand les rois de la terre voulaient bannir l'impiété de leur cour et y faire régner la religion, ils s'adressaient à François de Sales, comme au plus capable d'opérer ce prodige ; quand le libertinage prévalait dans les camps, François de Sales était appelé pour lui imposer un frein ; si les prêtres du Très-Haut avaient le malheur de transgresser leurs devoirs, c'était François de Sales qui devenait le confident de leurs honteux égarements et qui les ramenait à la sainteté de leur état ; si des vierges chrétiennes, emportées par la fragilité humaine, laissaient leurs lampes sans huile, François de Sales était là pour réparer cette imprévoyance, François de Sales tonnait contre le vice dans la chaire évangélique, et en descendant, il ne trouvait plus que des cèdres abattus, comme parle le Prophète : Thonon, Grenoble, Chambéry, Lyon, Paris, Dijon, Turin, Belley, Annecy, entendirent tour à tour sa voix puissante, et, pour me servir du langage des livres saints, ces villes firent pénitence dans la cendre et le cilice, une conversion que n'aurait pu faire l'évêque de Genève était réputée impossible.

Je ne déroberais pas une moins belle portion de la gloire de saint François de Sales, et je me priverais d'une agréable satisfaction, si je ne vous parlais de son inaltérable douceur ; puisque je suis sûr de ne point interrompre le fil de mon discours, je me laisse entraîner sans résistance à ce délicieux penchant. Le Sauveur du monde, instruisant ses disciples, ne se donne qu'une seule fois en exemple, et c'est pour recommander la douceur : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.* (Matth., XI, 29.) La douceur est, de toutes les ver-

tus, peut-être la plus nécessaire à un pasteur qui doit commander, suivant le précepte de saint Pierre, bien moins par l'autorité que par la persuasion. François de Sales le sentait bien, et c'est ce qui lui faisait dire si souvent : Bienheureux sont les cœurs pliables, car ils ne rompent jamais. C'est ce qui lui inspirait cette douceur angélique, qui formait comme le fond de son trésor, et qu'on peut appeler sa vertu de prédilection. Que de bien il a fait par sa douceur, qu'il n'eût jamais fait avec un caractère roide et inflexible. Il avait lui-même qu'il lui était redevable de la plupart de ses succès. Que de triomphes ont illustré son ministère et qui ont été le fruit de sa douceur ! Il fait ce qu'il veut, d'une manière si suave, et néanmoins si forte, que rien ne peut lui résister. Tout cède à ses persuasions, disait l'évêque de Belley, dans son style naïf, il atteint au but où il vise doucement et fortement. Vous ne diriez pas qu'il y touche, et c'est fait. Que de fois il a désespéré les ennemis de l'Eglise par sa douceur ! Ils auraient voulu le pousser à bout, l'irriter à force d'outrages, lui enlever ce puissant levier avec lequel il renversait tous les obstacles. Mais ils se voyaient toujours frustrés de leur misérable espérance. François de Sales possédait son âme dans la patience, et rien n'était capable de l'émouvoir, ni la mort, ni l'enfer, ni aucune puissance. Avec quel soin il entretenait ce fonds de douceur qu'il s'était amassé par sa vigilance ! Laissez-moi, disait-il à ses amis, voulez-vous que je perde en un quart d'heure le fruit de tant d'années de travail ? serait-il raisonnable de me laisser ravir un bien si précieux et qui coûte tant à acquérir ? Eh ! que serait-il devenu, s'il se fût dépouillé de cet aimable caractère dont on vantait les charmes dans la cabane du pauvre, dans le palais des rois ; qui soumettait à son empire et les forts de Moab, pour parler avec l'Ecriture, et les enfants de Sion ? Que serait-il devenu ?... Un serviteur inutile.

Les sages du siècle reprochent indistinctement aux ecclésiastiques d'avoir asservi le genre humain, ou du moins d'avoir rivé ses fers. Je ne leur dirai point que le but de la religion est d'alléger le poids de chaque condition, et non d'anéantir les conditions, de rapprocher toutes les distances, sans les confondre ; que Jésus-Christ, suivant le Vénérable Bède, n'est point venu changer les Etats, mais réformer le cœur de l'homme et lui mériter la grâce de se sanctifier dans l'esclavage comme sur le trône ; je leur dirai : Apprenez de saint François de Sales à revenir de vos préventions. Ce prélat fut éminemment l'ami des hommes sans flatter leurs passions, le bienfaiteur des hommes sans popularité. Il savait que notre divin Maître nous a tous appelés à l'union la plus parfaite ; et que l'Apôtre nous recommande de porter les fardeaux les uns des autres. (Galat., VI, 2.) Il savait qu'un pontife est destiné à pratiquer tous les genres de biens, d'après l'exemple du pontife suprême, et c'est tout

cela qu'il ne voulut point user du droit, attaché à son siège, de succéder à tous ceux qui, dans son diocèse, mouraient sans enfants. C'est pour cela qu'il n'exigea point à la rigueur les redevances de son Eglise; c'est pour cela qu'il aimait mieux ne jamais rien recevoir de ce qui lui était dû que de recourir à la voie des tribunaux; c'est pour cela qu'il obtint du duc de Savoie que les habitants du Chablais seraient exempts de tout impôt pendant vingt ans, après la désolation de ce pays; c'est pour cela que son propre bien était à la merci de tous et qu'il eut pour les fidèles confiés à ses soins la tendresse d'un père, disons mieux, les entrailles d'une mère.

Les sages du siècle, toujours par suite de la même injustice envers les ministres des autels, ne rougissent pas de leur imputer collectivement l'orgueil et l'ambition dont ils sont eux-mêmes dévorés. Je leur dirai à ce sujet : jetez les yeux sur François de Sales et détrompez-vous. Fut-il un orgueilleux, celui qui ne pensait à la dignité dont il était revêtu que pour s'anéantir au dedans de lui-même ? Celui que ses historiens vous représentent comme le plus modeste, le plus humble des hommes ? Celui qui fuyait le faste, qui se dérobait à toute distinction, qui marchait avec simplicité devant Dieu, et qui ne dédaignait pas de s'asseoir au milieu des bergers et des habitants les plus grossiers des montagnes, comme un égal parmi ses égaux ?

Fut-il un ambitieux, ce sage prélat qui refusa constamment la pourpre romaine, qui fut inaccessible aux offres les plus obligeantes, les plus honorables du meilleur de nos rois, qui n'accepta que par pure déférence la charge d'aumônier de la princesse de Piémont, qui ne voulut jamais abandonner son Eglise d'Annecy pour monter sur des sièges plus opulents et plus distingués, qui se fit un scrupule d'allier avec l'épiscopat les fonctions politiques, qui se montra tellement détaché des grandeurs de la terre qu'il fut admiré des pontifes et des rois; je dirai presque qu'il fut l'étonnement du monde : *Stupor mundi*. Quoique j'aie avancé que saint François de Sales jouit des applaudissements et de l'estime de ses contemporains; vous ne devez pas l'entendre sans restriction. Vous le savez : il n'est presque point de saints qui n'aient été calomniés, persécutés, outragés; il ne pouvait y avoir d'exceptions pour François de Sales; il eût manqué un fleuron à sa couronne; il lui eût manqué ce trait de conformité avec son divin Sauveur. Aussi, malgré sa charité envers le prochain, malgré les louanges qu'on ne cessait de lui donner et le bon témoignage qu'on lui rendait jusque dans le *parti protestant*, fut-il soumis à de rudes épreuves. Ses actions et ses démarches, ses paroles et même ses plus intimes pensées furent indignement travesties. On l'accusa d'autoriser imprudemment la lecture des mauvais livres; de modifier ses sentiments religieux dans

la fréquentation des hérétiques, d'emprunter leur manière de parler, d'énervier la discipline ecclésiastique, d'affaiblir la morale, de pardonner trop légèrement aux pécheurs scandaleux, de pousser la clémence jusqu'à la mollesse, de compromettre l'honneur de son caractère dans des entretiens suspects.... Rassurez-vous, âmes timorées, ne craignez rien, je n'irai pas plus loin sur un point si délicat. A la cour de Henri IV, il fut accusé de vouloir renouveler la conspiration de Biron, et à la cour de Turin d'être trop attaché aux intérêts de la France. Sur les premières imputations, il méprisait la calomnie, parce que, disait-il, le Seigneur savait mieux que lui ce qu'il lui fallait de réputation pour édifier son peuple et qu'il lui en laisserait toujours assez pour l'accomplissement de ses vœux; mais il se défendit avec énergie de trahir les intérêts et la gloire de son prince, et il fit tout ce qu'il put pour dissiper des soupçons aussi injurieux que peu mérités. Il sentait qu'un ecclésiastique est obligé d'éviter de se rendre suspect aux puissances de ce monde et qu'il doit une garantie de sa soumission à leur volonté suprême, de sa fidélité à leur gouvernement. Sa vie fut souvent menacée; le poison, le fer et le feu furent tour à tour employés par ses ennemis. Mais il échappa à tous les dangers; la Providence conservait cette tête précieuse dont elle voulait encore se servir. Avec quelle ardeur il s'opposa à toute poursuite! Avec quel empressement il suspendit le bras de la justice! On aurait dit qu'il était le coupable et qu'il cherchait à se soustraire à la rigueur des lois.

Il est infiniment plus difficile de faire le bien que le mal; c'est une vérité reconnue. Saint François de Sales en éprouva la difficulté tout entière. La fausse prudence des enfants du siècle paralysa ses entreprises pour l'avancement de l'œuvre de Dieu : le Consistoire de Genève le traversa dans ses desseins miséricordieux envers les calvinistes; des ordres religieux militaires y mirent des entraves par des motifs d'intérêts; les démêlés des souverains, les ombrages de son gouvernement, l'arrêtèrent fréquemment; et dans tout cela, il se consolait en disant : Il y a certaines entreprises que Dieu veut que nous commençons et que d'autres achèvent. Ame vraiment forte! vous remettre simplement et doucement à la volonté de Dieu, lorsque échouent les entreprises qui regardent sa gloire, est le plus haut point de la résignation chrétienne!.... C'est parmi ces tribulations, c'est dans la pratique des plus sublimes vertus, que François de Sales parvint, ou plutôt s'élança au terme de sa course : que de choses édifiantes j'aurais à vous raconter de ce grand homme dans ce dernier moment! Comme il parut résigné aux décrets du Très-Haut! Mon Dieu, disait-il avec saint Martin, si je suis encore nécessaire à votre peuple, je ne refuse pas le travail, mais en tout, que votre volonté s'accomplisse....

Quelle tendre piété ! Dieu était l'unique objet de ses méditations. Quelle ferme confiance en la miséricorde ! Quel abandon de tout lui-même ! Quelle soumission à l'autorité de l'Eglise ! Quel respect pour son chef visible ! Mais pourquoi m'appesantir sur tant de circonstances ? N'ai-je pas été obligé de glisser rapidement sur les glorieux événements de sa vie ? Puis-je faire autrement sur la mort qui l'a couronné ? François de Sales expira loin de sa patrie ; mais non loin de ses amis, il en avait partout, le monde en était plein. Le jour de sa mort fut un jour de deuil et de calamité pour notre France et pour le diocèse de Genève. Chacun donna des regrets à un évêque si accompli, mais rien n'égalait la douleur de ses prêtres et de ses filles. Chacun crut avoir perdu son père, et, avec lui, les enchantements de la vie.

Vous venez d'entendre l'éloge imparfait d'un prélat consommé dans l'amour de Dieu et du prochain ; d'un prélat que l'Eglise regarde comme une lampe ardente et luisante dans ses derniers temps, suivant l'expression de Bossuet. Que chacun de

vous se demande maintenant en quoi il diffère de ce modèle achevé ? en quoi il lui est conforme ? Ah ! si la confrontation est impartiale, combien peu pourront se rendre le témoignage qu'ils pratiquent, je ne dirai pas toutes ses vertus, mais quelques-unes des plus aisées ! Combien au contraire seront saisis d'effroi, dans cette comparaison, à la vue de l'intervalle immense qui les sépare du degré de perfection où il est arrivé !

O vous, vénérable pontife, qui, pendant votre exil sur la terre, fûtes si compatissant pour les infirmités humaines, et qui désirâtes si ardemment le salut de tous, ces tendres sentiments vous ont-ils abandonné dans le séjour de la gloire ? Quelles paroles sont sorties de ma bouche ? Pardonnez ! Ah ! c'est dans les entrailles de la miséricorde de notre Dieu que ces sentiments se sont accrus et perfectionnés... Obtenez-nous donc que nous aimions nos semblables, comme vous les avez aimés... Obtenez-nous que nous aimions le Seigneur de cet amour dont vous fûtes embrasé. *Amen.*

DISCOURS.

DISCOURS PREMIER.

POUR LA PREMIERE COMMUNION.

Venite, filii, audite me : timorem Domini docebo vos. (Psal. XXXIII, 12.)

Venez, mes enfants, écoutez-moi : je vous enseignerai la crainte du Seigneur.

Mes chers enfants, dans quelle circonstance plus favorable puis-je vous adresser cette invitation du Prophète-Roi, que dans ce jour solennel où vous avez participé au plus auguste de nos mystères, où vos facultés pour ainsi dire divinisées se portent d'elles-mêmes au-devant de la sagesse, où vous avez reçu le Saint-Esprit avec la plénitude de ses dons. Venez donc, mes chers enfants ; écoutez-moi, je vous enseignerai à craindre le Seigneur. Déjà vous avez donné des signes non équivoques de piété ; vous avez été trouvés dignes, autant qu'il est possible à la faiblesse humaine, d'approcher du Saint des saints, et de recevoir le gage le plus précieux de l'amour de Dieu pour les hommes. Vous avez été admis à l'imposition des mains d'un pontife dont le nom seul commande le respect et l'admiration. Votre vénérable pasteur vous a vus, avec ces transports d'allégresse qu'inspire la religion à la vue de l'accroissement du corps mystique de Jésus-Christ et de la fructification de l'Evangile, prendre place à la table sacrée parmi les forts et les parfaits ; il a été touché de la décence et du recueillement que vous avez montrés avant et après la communion. Il a bien auguré de la sensibilité qu'ont excitée en vous les ap-

proches de la visite honorable que le Roi des rois venait vous faire dans sa miséricorde. Il a recueilli comme un heureux présage ces larmes que vous avez versées aux accents de sa voix paternelle.

Après ces épanchements de ma satisfaction et de ma joie, qu'ai-je à faire de mieux que de profiter de ce mouvement de ferveur et de zèle pour transpercer votre cœur et vos os de la crainte du Seigneur, laquelle, suivant l'expression du Sage, est l'homme tout entier : *Hoc est enim omnis homo.* (Eccle., XII, 13.) Je me flatte que vous serez attentifs à mon discours, et que vous le graverez profondément dans vos âmes. Je ne chercherai point à produire en vous ces vives émotions ordinairement aussi promptes à s'effacer qu'elles sont faciles à provoquer. Je vous parlerai le langage du cœur, sans ornement et sans apprêt, plus convenable à vos dispositions actuelles, et qui semble être une suite des instructions simples et familières que vous avez reçues jusqu'ici. Voici la matière de vos réflexions et le plan de ce court entretien. Je le trouve dans le psaume déjà cité, quelques versets après les paroles de mon texte : L'homme souhaite-t-il de passer une vie heureuse ? désire-t-il de couler des jours tranquilles ? demande le Prophète ; et il répond incontinent : Qu'il se détourne du mal, et qu'il pratique le bien : *Diverte a malo et fac bonum.* (Psal. XXXIII, 15.) C'est ce que je vous dis après lui de la part du Seigneur : Eviter le mal, premier point ; pratiquer le bien, second point.

PREMIER POINT.

Eviter le mal est le premier avertissement que nous donne le Prophète. C'est le commencement de la sagesse et la base sur laquelle repose notre salut éternel. C'est la partie de la vie chrétienne la plus difficile à fournir, parce que ce n'est pas sans beaucoup de peines que nous parvenons à résister à nos penchants ; parce que le combat entre le devoir et la passion n'a d'autre terme que celui de notre existence ; parce que le triomphe de la vertu sur sa rivale étant souvent intérieur, n'est couronné d'aucun suffrage, ni applaudi de personne. Quelque pénible qu'il soit, mes chers enfants, évitez le péché et remplissez fidèlement cette première moitié des obligations que le Seigneur vous impose, il vous en coûtera moins de remplir la seconde. *Diverte a malo.*

Un des vices les plus pernicioeux que vous devez éviter, c'est l'oisiveté. Outre qu'elle laisse sans défense contre la violence des passions, qu'elle facilite même l'accès aux puissances des ténèbres, elle énerve les facultés de l'âme ; elle amollit le caractère pour les jours de combat ; elle rend moins propre aux belles actions. Celui qui ne pense à rien pense à mal. Les tentations assiègent une personne désœuvrée, et n'ont pas de peine à s'emparer d'elle. Un être oisif est un être inutile, et quiconque est inutile devient bientôt dangereux. Fuyez ce vice déshonorant qui les suppose tous ou qui les engendre. Fuyez ce vice nuisible qui nous enlève un bien précieux : le temps, que Dieu nous donne pour acquérir l'éternité, et employez-le à l'accomplissement de ses desseins et à votre sanctification. L'intempérance, compagne inséparable de l'oisiveté, vient aggraver encore les maux qu'elle a produits. C'est par l'intempérance qu'on se prépare d'avance une vieillesse usée et décrépite, qu'on se creuse de bonne heure le dernier asile des humains ; c'est par l'intempérance qu'on se rend incapable de toute occupation sérieuse, qu'on devient à charge à soi-même et aux autres ; c'est par l'intempérance qu'on dissipe le patrimoine de ses pères, et qu'on se trouve au dépourvu dans le temps du besoin ; c'est par l'intempérance enfin, qu'on abrutit l'esprit, et qu'on éteint avec ignominie ce céleste flambeau allumé dans le sein de Dieu même.

Que dirai-je de la volupté ? Mes chers enfants, ce vice est si détestable que le grand Apôtre ne veut pas qu'il soit nommé parmi nous. Il est si attrayant qu'on ne peut l'attaquer de front sans être son esclave. Plus il est séduisant, plus il faut vous dérober à ses attraits par la fuite. Il vous endormirait sur un lit de fleurs, et à votre réveil, quelle serait votre surprise, de vous trouver ensevelis au milieu des flammes dévorantes ! Que dirai-je encore de la passion pour le jeu ? Mes chers enfants, parce que vous manquez d'expérience, vous n'en pouvez calculer toutes les suites ; mais écoutez les leçons de la sagesse et instruisez-

vous. Sans doute, il vous est permis de faire une diversion salutaire à la forte tension que demande l'étude ou la tâche qui vous est imposée ; mais dès que le jeu devient une inclination, une fureur, une nécessité, il vous est expressément défendu. C'est la ruine des familles, c'est le fléau de la société, c'est la perte et le déshonneur de la jeunesse ; un chrétien ne doit pas s'amuser aux dépens de son salut, ni acheter au prix de son âme des plaisirs quelconques. Il peut se délasser pendant quelques instants avec honnêteté et avec bienséance, mais pour retourner au travail avec une nouvelle ardeur et une application nouvelle.

Que dirai-je de mille autres vices qui désolent, hélas ! la pauvre humanité ? principalement la jeunesse ! Je n'ai point entrepris d'en faire l'énumération complète ; il me suffit de dire qu'il n'en est aucun que vous ne deviez détester et craindre.

Évitez tout ce qui conduit au péché : *Diverte a malo.* Ainsi, mes chers enfants, il faut travailler fortement et sans délai à réprimer vos penchants. Vous êtes dans l'âge critique où l'on se forme pour toute la vie, soit en bien, soit en mal. Plus tard, le mouvement est imprimé, et l'on ne retrograde pas aisément. S'il s'en trouvait parmi vous, ce qu'à Dieu ne plaise, qui eussent eu à combattre les inclinations déréglées de la concupiscence, et n'eussent pas toujours remporté la victoire, qu'ils jugent combien les passions se déclarent de bonne heure et combien il importe de se prémunir d'avance et de mettre en sûreté le trésor de la vertu. Hâtez-vous donc, mes chers enfants, d'extirper le vice, avant qu'il ait pris racine dans vos cœurs, et que vous ne puissiez l'en arracher sans déchirement. N'attendez point que l'usurpateur se soit fortifié, de peur que vous ne puissiez plus le chasser à votre volonté. Il vaut cent fois mieux prévenir le mal dans son principe que d'avoir ensuite à réparer ses ravages. Veillez sur toutes les avenues de votre cœur ; ne vous laissez point surprendre par un ennemi vigilant, et qui rôde sans cesse autour de vous dans l'intention, dans l'espoir de vous dévorer. Je sais que le scandale vous environne de toute part ; je sais que vous marchez sur des volcans dans cette vaste cité. Partout le crime, qui se montre à découvert, qui va tête levée ! Partout des pièges tendus à l'innocente simplicité ! Partout l'odeur cadavéreuse du vice, qui répand la contagion et la mortalité ! Que de force il vous faut pour lutter contre le torrent du mauvais exemple et n'être point entraînés ! Que de précautions, pour vous conserver intacts au milieu de la dépravation générale : que de prudence, pour apercevoir assez tôt le précipice adroitement caché sous vos pas !

Il est quelque chose de plus triste encore. Hélas ! mes chers enfants, peut-être aurez-vous le malheur de trouver le scandale dans le sein de vos familles, et de recevoir la mort

de l'âme de ceux mêmes qui vous ont donné la vie du corps. O étrange renversement ! que les temps sont changés ! Jadis les parents, attachés à la religion, la transmettaient à leurs enfants, avec les principes de la vie ; mais aujourd'hui, grand Dieu ! c'est sous le toit paternel que les jeunes gens font l'apprentissage du débordement et de la licence ! C'est sur les traces des auteurs de leurs jours qu'ils s'égarent dans les voies de la perdition ! Une effroyable convention semble s'être formée entre la génération qui passe et celle qui la suit, d'une part pour en cacher l'abomination de la désolation, s'il m'est permis de parler ainsi ; de l'autre, pour enchérir sur le funeste héritage qui lui est délaissé. Ah ! ce siècle dépravé n'a rien à envier à ces siècles honteux où des mères dénaturées, par un fanatisme déplorable, sacrifiaient à d'infâmes divinités les fruits de leurs entrailles. Combien de mères à présent ne renouvellent-elles pas en quelque sorte ces odieux sacrifices ? Que dis-je ? elles sont bien plus coupables encore, elles immolent au démon l'âme de leurs enfants. Que je vous plains, ô mes bien-aimés, s'il vous est réservé de passer vos premières années au milieu des écueils ; mais que je vous félicite, si vous avez le courage de surmonter le danger ; et, sans blesser les devoirs de la piété filiale, de rendre à Dieu, qui est votre premier père, la fidélité, le respect et l'obéissance qui lui sont dus !

Ce qu'il y a de bien certain, c'est que vous le trouverez, ce scandale, parmi les enfants de votre âge. Fuyez la société des libertins, si vous ne voulez pas leur ressembler bientôt. Qui choisit mal ses amis ne sera pas longtemps sage. On se corrompt dans la compagnie des méchants ; on est tenté d'imiter leurs égarements, leur méchanceté, lors même qu'au fond du cœur on n'a pour eux que du mépris. C'est une vérité dont le Psalmiste a voulu nous convaincre, en plaçant le premier degré du bonheur dans la fuite des méchants, et en s'écriant : *Salut à l'homme vertueux qui n'écoute point le conseil des méchants, qui ne marche point dans la voie des pécheurs et qui ne s'assied point dans la chaire de pestilence.* (Psalm. I, 1.) Vous trouverez encore le scandale dans la lecture des mauvais livres. Les uns attaquent avec impudence la foi de nos pères ou la tournent en dérision. Ils vont même plus loin : ils osent révoquer en doute l'existence d'un Dieu créateur et conservateur de tout ; d'un Dieu, premier principe et dernière fin de l'homme ; d'un Dieu vengeur du crime et rémunérateur de la vertu. Ils osent révoquer en doute l'immortalité, la spiritualité, la liberté de l'âme et tous les dogmes précieux sans lesquels l'univers ne serait qu'un chaos, et l'homme le plus malheureux des êtres. Les autres sapent les fondements de la morale, renversent de fond en comble l'édifice politique et social. Ils réduisent l'homme, qui n'a point d'autre

appui que les mœurs, à l'état de pure nature, c'est-à-dire à la condition des bêtes fauves, qui se déchirent entre elles et qui ne connaissent aucun frein. Il en est qui, par des récits romanesques ou des peintures obscènes, portent dans l'âme de ceux qui les lisent le venin le plus subtil, et parviennent à dégoûter de leurs devoirs les hommes les plus assidus à les remplir. Mes chers enfants, si vous tenez à la vertu, que jamais ces livres ne paraissent dans vos mains ; rejetez loin de vous jusqu'au désir, jusqu'à la pensée de les lire, ou vous êtes perdus sans ressource.

Je mets encore au nombre des occasions de péché que vous devez éviter la plupart des spectacles profanes. Il est vrai que le monde en est enthousiaste, qu'il se sert de spécieux raisonnements pour défendre son goût et son parti, et pour séduire la vertu chancelante ; qu'il traite de rigoristes ceux qui les condamnent. Mes chers enfants, si vous voulez écouter le monde, vous ne pourrez plus être les disciples de Jésus-Christ ; le monde a ses maximes diamétralement opposées aux maximes de l'Evangile. Il faut abandonner les unes ou les autres. La conciliation est impossible. *Il ne peut y avoir de société entre Jésus-Christ et Bélial* (II Cor., VI, 15) ; voyez de quel côté vous voulez vous ranger. Là, le monde et tous ses partisans, le démon et ses suppôts ; ici, Jésus-Christ et sa loi, ces antiques docteurs si vénérés dans tous les siècles, et les grands hommes, la gloire et l'ornement des siècles modernes, l'Eglise catholique et ses conciles, la plus saine partie des moralistes et des philosophes : je dis plus, des écrivains même d'ailleurs admirateurs passionnés de l'art dramatique, et, par conséquent, non suspects ; des auteurs célèbres qui confessent que le théâtre est l'écueil de l'innocence, l'école des plaisirs et des passions. Prenons acte de leurs aveux et ne balançons plus à fuir ce qu'ils condamnent dans des moments de raison et de franchise. Evitez jusqu'à l'apparence du péché : *Diverte a malo*. Jeunes personnes du sexe, c'est à vous que je m'adresse en ce moment. Ne vous écarter jamais de la modestie et de la décence. Elles sont le plus bel apanage de votre sexe ; elles vous rendent agréables au Dieu de toute pureté et respectables aux yeux des hommes. Vous ne pouvez donner la plus légère atteinte à ces aimables vertus, sans attirer sur vous le plus profond mépris. Tous les talents, toutes les grâces, ne sont rien sans la pudeur qui en relève l'éclat, sans la crainte du Seigneur qui leur donne du prix : *Mulier timens Dominum ipsa laudabitur.* (Prov., XXXI, 30.) Ce n'est pas assez d'être irrépréhensibles à votre propre tribunal, de vous reposer sur le témoignage d'une bonne conscience, et de n'avoir point à gémir sur de coupables écarts ; il faut encore que la voix publique ratifie votre jugement, que vous ayez les suffrages de tous ceux qui vous connaissent. Le plus bel éloge que le

Saint-Esprit fasse de Judith, après avoir dénombré ses rares qualités, c'est qu'il ne s'était trouvé personne en Israël qui eût mal pensé de sa conduite. Voilà votre modèle.

Oh ! avec quelle force je m'élèverais contre ces modes insensées, contre ce faste inouï, contre ce luxe extravagant, si, pour avoir trop à dire, je ne craignais d'avilir l'auguste ministère que je remplis dans la chaire de vérité, et tout ensemble de majesté. Mais au moins qu'il me soit permis de les caractériser par ce seul trait d'un ancien Père : Ces modes, inventées par Satan, sont le plus sûr moyen de peupler ses Etats. Grand Apôtre, que diriez-vous, si vous étiez témoin de l'impudence que l'on affiche jusque dans le sanctuaire ? Vous qui vouliez que les femmes chrétiennes fussent couvertes d'un voile, en présence du Seigneur et de ses anges ;... mais je m'arrête, la circonspection me défend d'en dire davantage. Et vous, jeunes gens, souvenez-vous qu'il ne faut rien négliger de tout ce qui peut conserver l'innocence ou la détruire en vous. Ce sont les petites précautions qui conservent les grandes vertus, et les négligences légères, qui conduisent par degré à ces crimes atroces, qui épouvantent la terre. *Une faible étincelle, dit l'apôtre saint Jacques, allume un vaste incendie. (Jac., III, 5.)* Si vous êtes fidèles dans les petites grâces, le père de famille vous en confiera de plus considérables ; il se plaît à éprouver ceux qui lui sont chers, et à récompenser leur fidélité par de nouveaux dons ; au contraire, il permet que celui qui sera lâche dans la vigilance de ses passions, se lasse peu à peu de répéter sans cesse les mêmes efforts, et finisse par tomber dans la plus funeste apathie, dans l'endurcissement du cœur.

Qu'il n'en soit pas ainsi de vous, mes chers enfants ; gardez-vous de vous familiariser avec l'idée du vice, conservez toujours pour le péché toute l'horreur qu'il inspire à une âme bien née, et que la religion éclaire. Fuyez devant lui, comme vous fuiriez devant la face de la couleuvre. *(Eccl., XXI, 2.)* Repoussez avec une sainte indignation tout ce qui peut vous faire perdre la vie de la grâce ou la diminuer en vous. Il n'est point de péché qui ne paraisse énorme, quand on le considère dans la lumière de Dieu ; il n'en est point dont l'ombre seul n'alarme une conscience qui a quelque délicatesse. Je ne veux pas fatiguer votre attention, mes chers enfants ; je conclus et je dis : Se détourner du mal, c'est combler un abîme, suivant la pensée d'un ancien ; pratiquer le bien, c'est élever une montagne pour escalader le ciel, ou pour parler sans figure, éviter le péché est une partie de nos devoirs, mais ils ne sont complètement remplis que par l'amour et la pratique de la vertu.

SECOND POINT.

N'en doutez pas, mes chers enfants, il ne suffit pas de vous abstenir du mal, de vous

conserver exempts de toute souillure, vous qui êtes les temples du Seigneur, les sanctuaires de l'Esprit-Saint, pour parler le langage des livres sacrés ; il faut encore pratiquer le bien, persévérer dans l'amour de la vertu : or la vertu consiste dans l'accomplissement de vos devoirs, et vos devoirs dérivent de vos rapports avec Dieu, avec le prochain, avec vous-mêmes. Reprenons successivement chacun de ces rapports et de ces devoirs.

Quels sont vos devoirs envers Dieu ? le connaître, l'aimer et le servir. Je dis connaître Dieu : il ne vous a donné une intelligence que pour vous élever jusqu'à la connaissance de ses perfections infinies, par l'étude de sa doctrine et par la lecture de l'histoire de ses innombrables bienfaits. Le plus bel usage que vous en puissiez faire, c'est de la consacrer spécialement à vous instruire de sa loi ; quelques soins que l'on ait donnés à votre instruction, vous ne pouvez avoir encore que des notions élémentaires et superficielles de la religion ; il est impossible que vous en possédiez parfaitement et profondément la sublimité. Jusqu'à présent, vous n'avez été nourris que du lait de la parole, pour me servir des termes de l'Apôtre, et on a agi sagement en vous refusant des aliments plus solides que vous n'eussiez pu digérer dans l'infirmité de votre âge. On vous a laissé le mérite de compléter votre éducation chrétienne, et c'est l'affaire de la vie entière à commencer dès la jeunesse. Ne comptez pas sur le peu que vous savez déjà, en comparaison de ce qui vous reste à savoir. S'il est nécessaire à l'homme de connaître tous les principes, toutes les règles de la profession qu'il exerce dans le monde, lui conviendrait-il d'ignorer ce qui concerne son état de chrétien ? La connaissance approfondie de la religion vous préservera des maux qu'enfante l'ignorance, et vous rendra plus facile la pratique de la vertu ; plus vous connaîtrez la religion, plus vous serez portés à l'aimer, plus vous éprouverez le besoin d'en accomplir les préceptes.

Je dis aimer Dieu : vous êtes dans l'âge où le cœur tendre et sensible ne cherche qu'à aimer. Elevez ce sentiment vers l'Etre infini, dirigez ce penchant vers l'auteur de tout bien, seul digne d'être aimé. Rendez-lui ce retour qu'il a droit d'attendre de vous : il vous a aimés le premier et d'un amour de prédilection ; quoiqu'il ne haisse rien de ce qu'il a formé, et qu'il aime tous les hommes d'un amour excessif, les enfants néanmoins sont l'objet de ses complaisances particulières et les favoris de sa tendresse ; pendant sa vie mortelle, Jésus-Christ les accueillait avec bonté, il les bénissait, il les proposait pour modèles à ses apôtres, il leur accordait en tout une préférence marquée. C'est à cet amour que vous devez répondre par les effusions d'un amour surabondant, dont la plénitude déversée sur la créature vous rendrait criminels et malheureux.

Je dis servir Dieu : mes chers enfants, ac-

coûtez-vous de bonne heure à porter le joug du Seigneur, l'habitude vous le rendra moins pesant et moins dur ; il vous paraîtra de jour en jour plus aimable et plus doux ; vos inclinations, d'abord dirigées vers le bien, s'y porteront d'elles-mêmes et sans répugnance : c'est un prix inestimable pour l'homme, dit le prophète Jérémie, d'avoir appris dans l'adolescence à servir le Seigneur et à n'avoir en toutes choses d'autre volonté que la sienne : *Bonum est viro cum portaverit jugum ab adolescentia sua.* (Thren., III, 27.)

Quels sont vos devoirs envers le prochain ? Respecter vos supérieurs, aimer tous les hommes comme vous-mêmes, leur rendre tous les services qui sont en votre pouvoir. Je ne saurais trop vous recommander le respect et l'obéissance à vos parents ; ce sont eux après Dieu qui vous ont donné l'être et la vie : ils vous ont soignés dans le berceau, ils ont éloigné de vous les dangers sans nombre qui environnent le jeune âge, ils vous donnent une éducation proportionnée à leur fortune, ils vous protègent, ils vous conservent comme la prunelle de leurs yeux. Pourriez-vous être insensibles à de si grandes marques d'affection, et payer d'ingratitude des soins aussi touchants, de si grands témoignages de tendresse ? Ah ! mes enfants, souvenez-vous qu'en respectant vos parents, vous respectez la Divinité dont ils sont les images et les représentants. Celui qui est assez dénaturé pour contrister les auteurs de ses jours, est un objet d'horreur pour le Seigneur et pour ses anges. *Quiconque maudit son père et sa mère, sera maudit de Dieu ; sa lampe s'éteindra au milieu des ténèbres*, dit le roi Salomon (Prov., XX, 20) ; en remplissant leur cœur d'amertume, il fera son propre malheur ; en se révoltant contre eux, il soulèvera contre lui la nature entière ; sa vie s'écoulera dans les déchirements du remords, et l'enfer... l'enfer deviendra son partage. Il n'en est pas ainsi de celui qui respecte ses parents, qui leur obéit, qui vole au-devant de tout ce qui peut leur plaire, qui fait leur consolation et leur joie ; l'Esprit de Dieu lui donne le nom de sage, et le Seigneur lui promet une couronne de gloire et d'immortalité.

Amour filial, amour pur et vivifiant, puisse ton feu sacré brûler dans tous les cœurs ! qu'aucun de ces chers enfants ne te méconnaisse, ne t'outrage jamais ! Tu fais le charme de la vie, et la plus légère résistance à tes divines impulsions en fait l'opprobre et le supplice.

Je ne saurais trop vous recommander d'honorer vos supérieurs et d'être dociles à leurs préceptes. Rien n'est plus conforme à l'ordre établi par Dieu même que la déférence à leurs lumières et la soumission à tout ce qu'ils vous ordonnent. Une des plus belles qualités de l'enfance c'est la subordination. Je ne saurais trop vous recommander d'aimer sans exception tous les hommes par rapport à Dieu, et par conséquent de tendre une main secourable à

l'infortuné qui vous implore. Qu'il est beau voir les jeunes gens se priver des satisfactions, des jouets de l'enfance, pour amasser de quoi soulager les membres souffrants du Fils de Dieu fait homme ! Ces prémices d'une charité naissante sont le tribut le plus agréable qui puisse être offert au Roi immortel de tous les siècles. Cette privation est à ses yeux d'un grand prix ; et s'il ne laisse pas sans récompense un verre d'eau donné en son nom (*Matth.*, X, 42), quel sera le salaire d'un pareil sacrifice ? Ceux qui en sont capables, fussent-ils d'ailleurs plongés dans les plus affreux désordres, je ne désespérerais pas de leur conversion et de leur salut éternel. Dieu prend pitié de ceux qui sont compatissants. On est bien près d'aimer le Seigneur quand on aime les pauvres et qu'on partage avec eux ; on n'est pas loin de la justification quand on rachète ses péchés par l'aumône, conformément au précepte de Daniel. (*Dan.*, IV, 24.)

Quels sont vos devoirs envers vous-mêmes ? c'est de vous procurer le bonheur pour lequel vous avez été créés, de ne point tromper les desseins de Dieu sur vous ; c'est, pour parler avec un éloquent prélat, de mépriser la vie présente et d'aimer uniquement la vie future. Qu'est-ce que la vie de l'homme sur la terre ? A peine les premiers rayons de l'aurore commencent-ils à luire pour vous, qu'il vous est impossible de prévoir les orages dont la journée doit être agitée. Mais, le temps n'est pas loin où vous en sentirez toute l'amertume ; une fatale expérience vous attend, et vous recueillerez de bien tristes leçons. Perçons tous ensemble les ténèbres de l'avenir, portons un regard attentif sur notre existence, considérons avec un esprit religieux la carrière où vous entrez. Quelle est-elle pour le chrétien ? un exil loin de Dieu et du centre de la félicité, un voyage lointain sur une mer orageuse très-féconde en naufrages ; une lutte perpétuelle, dit le saint homme Job, où nous sommes continuellement aux prises avec l'adversité, et le plus grand des maux, le péché ; un emprunt fait à Dieu, et qu'il peut nous redemander au moment où nous y pensons le moins ; un dangereux pèlerinage dans une région étrangère occupée par l'ennemi et touchant aux portes de l'enfer ; un campement assimilé à celui des Israélites dans les déserts de l'Arabie, et dont le Prophète-Roi exprime l'instabilité avec tant d'énergie sous l'emblème d'une tente qu'on dresse le matin et qu'on enlève le soir. Tant d'inconvénients, tant de tracasseries dans la vie ne sont-ils pas faits pour nous la rendre méprisable ; n'y a-t-il quelque autre chose que la volonté de Dieu qui puisse nous la faire tolérer ? Ne craignons pas de le dire avec l'illustre Bossuet, cette vie ne doit pas être aimée, mais supportée.

A quoi donc vous est-il permis de vous attacher ? Peut-on le demander ? Le ciel est votre patrie, il doit posséder vos desirs et vos vœux. Travaillez dès à présent à vous

y établir pour toujours. Ce n'est pas trop de vos efforts continus pour acquérir un poids immense de gloire, dit l'Apôtre, et quelle proportion peut-il y avoir entre quelques instants qui passent en un clin d'œil et une éternité tout entière? (II *Cor.*, IV, 17.) Elevez souvent vos pensées vers les montagnes éternelles, et vous saurez apprécier à leur juste valeur et les grandeurs du monde, et les honneurs, et les dignités, et les richesses, et tout ce qui fait les délices de tant d'hommes, qui semblent n'avoir pas d'autre espérance. Appliquez-vous à connaître l'excellence des biens que Dieu prépare à ses fidèles serviteurs, et tout ce qui est sous le soleil ne vous paraîtra plus que vanité et affliction d'esprit (*Eccli.* II, 11); que votre conversation soit toute dans le ciel, et votre cœur demeurera invulnérable au milieu des folles joies d'un immonde séducteur et des plaisirs bruyants dont s'enivrent les insensés. Levez la tête, vous dit le Sauveur, tournez vos regards vers les tabernacles que le Seigneur remplit de sa magnificence, et cette demeure de la postérité d'Adam ne sera plus pour vous qu'une terre maudite et couverte des ombres de la mort. Il est utile, mes chers enfants, de vous rappeler souvent le but où vous tendez, afin de ne laisser perdre aucune de vos démarches et d'être tout entiers appliqués à l'atteindre.

Mais, mes chers enfants, pour remplir tous ces devoirs, je sais bien que vous manquez de force par vous-mêmes, et que vous avez besoin du secours d'en haut; aussi je vous recommande l'exercice de la prière et la fréquentation des sacrements, comme étant les moyens dont Dieu se sert ordinairement pour nous communiquer sa grâce.

Priez, mes chers enfants, priez sans relâche; c'est par la prière qu'Ananias, Azarias et Misaël furent préservés dans la fournaise ardente où les avait fait jeter le superbe roi de Babylone; que le Seigneur manifesta les merveilles de sa toute-puissance, qu'il fit connaître aux gentils qu'il est le seul Dieu, le seul Roi de gloire sur toute la terre, et qu'il enviroonna de splendeur les descendants des patriarches. C'est par la prière que la jeune Esther se conserva pure et sans tache dans la cour voluptueuse d'Assuérus, et mérita d'être la libératrice de son peuple. C'est par la prière que le jeune Samuel fut orné du don de prophétie, que les visions du Seigneur, qui étaient alors rares et précieuses, lui furent clairement découvertes, et qu'aucune de ses paroles ne tomba par terre, selon les remarques de l'Esprit-Saint. C'est par la prière enfin qu'un grand nombre de saints, dès l'âge le plus tendre, ont donné des marques de prédestination et montré une sagesse consommée; et c'est par elle que vous vaincrez les ennemis du salut, que vous conserverez précieusement le trésor de la grâce dans des vases fragiles, et que vous croîtrez de perfection en perfection, jusqu'à ce que vous parveniez à l'état de l'homme parfait, à la mesure de l'âge, se-

lon laquelle Jésus-Christ doit être pleinement formé en vous. (*Ephes.*, IV, 13.)

Ajoutez à cette salutaire pratique la fréquentation des sacrements. Les enfants de Sion, captifs sur les rives de l'Euphrate, tournaient sans cesse leurs regards et leurs vœux vers le temple de Jérusalem; ils se souvenaient encore, dans les murs de Babylone, et du chant des cantiques, et de la pompe des sacrifices, et de la gravité des pontifes, et de la sainteté des mystères; ils ne soupiraient qu'après l'heureux moment où il leur serait permis de les voir de nouveau et d'offrir de solennelles actions de grâces au Dieu de leurs pères. Vous serez bientôt dans le même cas, mes chers enfants: après quelques jours de retraite dans le sanctuaire, vous allez reprendre le cours ordinaire de vos occupations et rentrer de nouveau dans le tumulte du monde. Ah! du moins n'oubliez pas dans le sein des plaisirs et au plus fort de vos travaux, n'oubliez pas ces lieux que vous avez rendus témoins de votre bonheur, ces lieux où vous fûtes confiés les plus beaux de vos titres, ces lieux où vous êtes devenus tout récemment les membres de l'Homme-Dieu et la chair de sa chair: *Concorporales*. (*Ephes.*, III, 6.) Revenez souvent retremper la robe nuptiale dans le sang de l'Agneau pour lui conserver son éclat et sa blancheur; revenez pour raffermir vos pas dans les sentiers de la justice et vous confirmer dans l'amour du bien; revenez occuper votre place au festin des élus, pour être confirmés en un avec Jésus-Christ et son Eglise.

Grand Dieu! bénissez du haut des cieux ces jeunes enfants que vous avez admis aux noces de l'Agneau. Inondez ces tendres rejetons de l'abondance de vos grâces. Vous les avez plantés de votre main dans votre maison sainte, dans le parvis qui vous est consacré. (*Psal.* XCI, 14.) Qu'ils croissent comme un plant d'olivier autour de la table sacrée où ils se sont nourris, pour la première fois, de ce pain céleste qui fortifie le cœur de l'homme pour le grand voyage de l'éternité; où ils se sont abreuvés de ce vin délicieux qui fait germer les vierges; mettez-les à couvert du vent brûlant de la corruption, qui dessèche et flétrit tout dans votre vigne chérie. Mettez-les à l'abri de la grêle et de l'orage si funestes à ce champ, que les livres saints appellent l'héritage de votre Fils unique.

Regardez-les, grand Dieu, dans votre miséricorde, ne les perdez pas de vue à travers les tourbillons du monde où ils vont s'enfoncer. Quelque force qu'ils montrent dans les commencements, ils n'ont que celle que vous voulez bien leur prêter et qu'ils pourront perdre à chaque instant par un coupable abus. Que votre main droite les soutienne sans cesse sur les bords de l'abîme et les empêche d'y tomber; que votre ange les accompagne dans toutes les démarches qu'ils entreprendront sous la direction du divin Paraclet qui inspire

les saintes résolutions et qui les conduit à leur fin.

Grand Dieu ! nous avons la confiance que c'est avec votre approbation qu'ils se sont approchés du sanctuaire auguste de votre majesté. Ne nous ôtez pas la consolation de penser qu'ils y viendront souvent se rassasier du corps et du sang de votre Fils pour livrer de nouveaux combats et remporter de nouvelles victoires : si jamais, que vais-je dire?... si jamais ils devaient oublier ce jour de bonheur et de gloire où ils sont devenus comme des dieux, suivant la prophétie de l'antique serpent, ne vaudrait-il pas mieux qu'ils périssent aujourd'hui, avant que la malice pervertît leur entendement : *Ne malitia mutaret intellectum.* (*Sap.*, IV, 11.) Mais où m'emporte une terreur excessive ? Qu'ai-je à craindre, grand Dieu ! lorsque je les vois embrasés des feux de votre amour, lorsqu'il m'est permis d'espérer que vous renouvelerez en leur faveur les prodiges que vous fîtes éclater en faveur de Jacob ; que vous leur montrerez vous-même la route qu'il faut suivre, et que vous leur servirez de guide ; que vous serez à leur égard comme l'aigle qui porte ses aiglons et leur apprend à voler en volant autour d'eux (*Deut.*, XXXII, 11) ; que vous les préviendrez de votre bonté et ne leur enlèverez jamais votre esprit ; que par un juste retour ils vous conserveront leur être tout entier, ne vivront que pour vous, et que leur mort semblable à leur vie ne sera qu'un passage à la bienheureuse immortalité ? *Amen.*

DISCOURS II.

RÉNOVATION DES VŒUX DU BAPTEME.

La cérémonie du renouvellement des vœux du baptême remonte à la naissance du christianisme et tire son origine des plus augustes mystères. Les néophytes ne quittaient point la robe blanche, symbole de candeur et d'innocence, sans renouveler les promesses qu'ils avaient faites sur les fonts sacrés. Les pénitents réconciliés ne reprenaient pas non plus leurs vêtements ordinaires, qu'ils n'eussent confirmé les engagements qu'ils avaient contractés avant d'être admis à l'absolution sacerdotale. De très-bonnes raisons ont fait abolir la pénitence publique, cependant il en reste encore quelques légers vestiges dans l'imposition des cendres au commencement du Carême, dans l'absoute générale, au temps de Pâques, et dans la cérémonie qui nous rassemble.

Chrétiens, vous avez participé à la sainte Eucharistie, regardée comme le sceau d'une parfaite réconciliation avec Dieu, comme un avant-goût du banquet céleste que le Seigneur vous prépare dans sa munificence.

Il est certain que vous n'eussiez jamais obtenu le pardon de vos péchés, si vous ne les aviez détestés dans le fond de votre âme, si vous n'aviez manifesté la ré-

solution la plus ferme de n'y plus retomber, si vous n'aviez ratifié le contrat que vous aviez passé à l'époque de votre baptême. A compter de cet heureux événement, tous les moments de votre vie ont été signalés par quelque nouvelle faveur de la part du Seigneur, et se sont écoulés dans les exercices de la piété la plus tendre. Votre excellent pasteur vous avait sans cesse sous les yeux, il était témoin de votre ferveur et de la sincérité de votre conversion. Aujourd'hui, cette espèce d'épreuve va finir. Vous allez rentrer dans le monde et reprendre le cours de vos affaires. Avant de vous abandonner, pour ainsi dire, à vous-mêmes, n'a-t-il pas le droit d'exiger une garantie solennelle que vous serez fidèles aux résolutions que vous avez prises, que vous ne violerez jamais l'alliance du Seigneur, que vous ne souillerez jamais le sang précieux par lequel elle a été scellée. Si vous me demandez maintenant en quoi consiste cette alliance, je vous répondrai : vous renoncez au péché, au démon, au monde, et vous jurez de vivre désormais dans l'union la plus parfaite avec Jésus-Christ. Vous renoncez au péché. Faut-il vous représenter ici combien le péché est opposé à la loi du Seigneur, toute la laideur qu'il cause dans l'âme, tout le désordre qu'il renferme, toute la peine qu'il mérite. Non, chrétiens, vous l'avez senti bien plus fortement que je ne pourrais l'exprimer, lorsque vous l'avez considéré dans la lumière de Dieu, aux pieds du ministre qui vous en a accordé la rémission.

Ah ! si vous l'avez jugé digne d'être souverainement détesté, alors même que vous gémissiez sous ses lois, quels doivent être vos sentiments, depuis que vous en êtes entièrement affranchis ? Que ne devez-vous point éprouver depuis que vous êtes incorporés avec la sainteté même, à qui il est si odieux ; depuis que vous êtes devenus les membres de Jésus-Christ, qui se chargea d'en être la victime expiatoire et qui endura, pour l'effacer, les tourments les plus cruels ?

Il semble que toute la haine de Jésus-Christ pour ce monstre infernal doit passer dans vos cœurs, et que chacun de vous doit être disposé à tout souffrir plutôt que de commettre un seul péché mortel. Si vous revenez à votre vomissement, sachez que vous vous déclarez indignes de participer aux choses saintes, sans être longuement éprouvés ; que vous donnez lieu de croire que votre repentir n'a pas eu toutes les dispositions requises ; que ces fluctuations et ces incertitudes entre le vice et la vertu finiront par vous rendre incapables de toute constance dans le bien et vous laisseront à la merci de tous les vents des opinions humaines. Sachez que *Jésus-Christ ressuscité ne meurt plus* (*Rom.*, VI, 9), et que, pour lui ressembler, il faut persévérer dans la vie nouvelle que vous avez reçue et ne plus retomber dans la mort du péché. Sachez

que si vous conservez encore quelques restes du levain de vos passions, il ne tardera pas à corrompre toute la masse (*Galat.*, V, 9); profitez de ce moment favorable pour vous en débarrasser entièrement; déracinez, étouffez tout germe d'attachement au péché, de peur qu'il ne repousse. Evitez à l'avenir tout ce qui pourrait le fomentier en vous. Evitez jusqu'à l'apparence du péché, jusqu'à l'ombre du péché. Si vous avez le malheur de vous familiariser avec les occasions du péché, c'en est fait de vous, vous redeviendrez ses esclaves, et il vous sera presque impossible de briser vos fers.

Vous renoncez au démon. Vos premiers mouvements, en entrant dans la vie, ne furent pas pour le Seigneur, qui vous l'avait donnée. Le démon en recueillit les prémices et les infecta de son souffle empesté. Vous devîntes son partage, et il eut soin de vous marquer de son abominable caractère pour vous posséder en propre. Le Seigneur, dont la miséricorde est infinie, vous a rachetés de ce dur esclavage, et vous a appelés à la liberté de ses enfants. Il ne s'est pas contenté d'effacer l'ancienne marque et d'imprimer en vous la seule que l'homme puisse porter, il a enchaîné votre vainqueur, il vous accorde la faculté de repousser ses traits enflammés, il vous a armés de sa force divine. En témoignage de votre reconnaissance pour tant de bienfaits, promettez de ne renouer jamais des liens que Dieu a daigné briser, de renoncer pour toujours à la servitude dont il vous a délivrés, de ne point rentrer sous la domination de son rival, de ne plus porter ses livrées. Quel triomphe pour le démon, s'il se remettait en possession de votre âme après que Jésus-Christ en a fait sa demeure, après qu'il l'a lavée de son sang précieux, et qu'il l'a ornée de ses dons les plus magnifiques!

Loin de vous une défection aussi infâme. Que pourriez-vous espérer désormais du Seigneur, après un aussi lâche attentat, une si honteuse prévarication?

Vous renoncez au monde; mais que vous offre-t-il de si dangereux pour y renoncer à jamais? Apprenez-le de l'apôtre bien-aimé. *Tout ce qui est dans le monde est ou concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie, ce qui ne peut venir du principe de tout bien, mais du père du mensonge.* (1 *Joan.*, II, 16.) Fuyez donc le monde corrompu et pervers, pour ne pas partager sa malice, son délire et la sentence qui le réprouve. Mettez-vous à couvert de ses enchantements, pour éviter l'aiguillon vengeur qui les suit. Il n'est de salut que pour celui qui se dérobe à sa poursuite et qui se tient loin de ses traits, dans les occupations de son état et dans la pratique de la religion. Celui qui s'y expose imprudemment est assuré de périr.

Il est vrai que tous ne sont pas appelés à la fuite du monde et que la plupart d'entre vous sont peut-être obligés de rester au milieu de ses délices. Mais chacun peut se sanctifier dans sa vocation : on peut de-

meurer étranger au monde, parmi ses embarras et son tumulte. D'ailleurs, comme le dit saint François de Sales, la perfection consiste bien plus à ne point aimer le monde qu'à ne le point voir du tout.

Vous jurez de vivre désormais dans l'union la plus intime avec Jésus-Christ. Et à qui pourriez-vous appartenir, si ce n'est à celui qui vous a donné tout ce qu'il possède, qui s'est donné lui-même à vous? Il s'est formé entre vous et lui le contact le plus ineffable; Jésus-Christ ne vous a aimés le premier que dans l'intention que vous correspondriez à tant d'amour par un amour semblable; il n'a consenti à se livrer à vous qu'à condition que vous seriez à lui. Ne craignez point qu'il rétracte le don qu'il vous a fait. Ses dons sont sans repentance, comme ses promesses sont inébranlables. Oseriez-vous reprendre le vôtre? Auriez-vous le courage de le repousser loin de vous et de rompre les nœuds du pacte le plus inviolable? je ne puis le penser. Vous allez entendre les interrogations de votre pasteur; ne vous contentez point d'y répondre de bouche : ce sont les sentiments du cœur que Dieu demande de vous. J'ai la confiance que vous ne choisiriez point le temple et les autels pour les rendre témoins de la plus horrible prévarication. Faites voir que vous ne savez point tromper, et que si la vérité venait à être bannie de la terre, on la retrouverait encore sur les lèvres du chrétien.

Grand Dieu ! bénissez du haut des cieux, etc.

Voir la suite à la fin du discours précédent.

DISCOURS III.

Ce discours et les deux suivants furent prononcés à Notre-Dame, le 7 mars 1817, à l'occasion du baptême, du mariage, de la première communion, du sieur Alphonse-Jean-Sébastien-Louis Jacob, Juif converti.

I. POUR LE BAPTÊME.

Cher et bien-aimé,

Le prophète Daniel, gémissant dans Babylone sur la longueur de la captivité, conjurait instamment le Seigneur d'en accélérer le retour. Un ange vint lui annoncer de la part du Très-Haut que les jours étaient abrégés, et que le peuple chéri reverrait bientôt Jérusalem et son temple. Cher et bien-aimé, il y a trois ans que vous gémissiez sur la longueur des épreuves auxquelles vous avez été soumis, et que vous soupiriez dans l'attente de votre délivrance du rude esclavage du péché. Mais aussi, vous êtes plus heureux que Daniel. On ne vous annonce pas que le moment de la rupture de vos chaînes est proche, mais qu'il est arrivé, qu'il est présent, et que rien ne s'oppose à l'accomplissement de vos désirs.

L'entendant de la reine d'Ethiopie, pénétré d'un rayon de la lumière incréée, par les explications de Philippe sur le *LIII^e* chapi-

tre du prophète Isaïe, souhaitait ardemment d'être agrégé au corps mystique de Jésus-Christ. Voici de l'eau, disait-il, qui empêche que je ne sois baptisé? Et vous aussi, cher et bien-aimé, vous n'avez tenu bien des fois le même langage avec toute la sincérité et toute la ferveur qu'inspirent les grâces d'en haut. Je ne vous réponds plus que par les paroles du saint diacre : Si vous croyez de tout votre cœur, vous pouvez recevoir le baptême; il vous est permis d'être marqué du sceau de la régénération.

Heureux fruit de l'intercession de vos enfants auprès de l'Eternel ! vous vous êtes empressé de les faire laver de la tache originelle, aussitôt après leur naissance. La mort, qui les a moissonnés comme de tendres fleurs à peine écloses, leur a assuré la jouissance d'une félicité inexprimable dans le sein de Dieu, et je ne doute point qu'ils n'aient contribué par leurs prières à vous ouvrir l'entrée de la véritable Sion.

Précieuse récompense d'une rare persévérance ! vous n'avez point été du nombre de ceux qui écoutent, en passant la parole de vie, et qui ne tardent pas à s'en dégoûter; qui s'enflamment soudain à la moindre étincelle de vérité qui jaillit dans leur âme, mais dont l'ardeur s'éteint aussi vite qu'elle s'est allumée; qui s'enthousiasment pour la vertu, mais que le vice traîne sans cesse par la robe de leur chair; qui sont animés d'une justice temporaire, mais dont les noms ne sont point inscrits dans le livre des vivants. Vous ne vous êtes point lassé de chercher le Seigneur, et vous l'avez trouvé. Vous avez mis sa possession au-dessus de toutes les peines qu'elle pouvait vous coûter : vous ne vous êtes point trompé, vous ne la perdrez jamais. Recevez le salaire d'une patience inaltérable, d'une conscience que rien n'a pu affaiblir; entrez dans la joie de cette maison sainte.

Le Seigneur va sceller irrévocablement avec vous l'alliance qu'il jura avec les patriarches et avec leurs enfants, selon l'esprit. Le fatal bandeau, que je n'ai fait que soulever jusqu'ici, par mes instructions, se déchire entièrement par la réception des sacrements, et les rigueurs de la foi font place aux douceurs du Nouveau-Testament.

Quand on considère de quel abîme vous êtes sorti, on ne peut ne pas admirer la grandeur et l'étendue de la clémence divine, qui éclate sur vous. Vous étiez compris dans les malédictions qui enveloppaient le peuple juif, à cause de l'horrible déicide dont il se rendit coupable, et de sa demande insensée de porter à jamais les peines d'un jugement inique. Le Très-Haut vous sépare de cette masse proscrite et vous affranchit de la malheureuse cédula qui vous était contraire. Des ténèbres épaisses vous dérobaient le grand jour, et il vous fait passer à son adorable lumière. Il vous a parlé dans le secret du cœur, et vous l'avez contemplé avec intel-

ligence. Le sang de Jésus-Christ n'est plus sur vous pour votre condamnation; il ne coule sur vous que pour vous justifier, que pour vous sanctifier. L'Eternel lève, en votre faveur, l'anathème sous lequel est écrasée la nation entière, depuis dix-huit siècles.

Et vous-même, cher et bien-aimé, pourriez-vous méconnaître cet amour, cette prédilection de Dieu pour vous? il vous a choisi dans la multitude de ses ennemis, pour vous rendre conforme à l'image de Jésus-Christ et vous donner droit à l'héritage de son Fils unique. Qu'aviez-vous fait pour mériter une telle préférence? Entraîné par les liens de la nature et de l'éducation, n'aviez-vous pas blasphémé contre le Seigneur et contre son Christ? N'aviez-vous jamais proféré, dans vos synagogues, ces atroces calomnies dont on ose noircir le Dieu de sainteté? Vos mains étaient-elles entièrement pures du sang de la victime adorable du salut des hommes, que vos pères ont immolée sur le Calvaire? Le voile dont Moïse se couvrait mystérieusement le visage était-il moins épais sur votre cœur que sur le cœur de vos proches, abandonnés à une efficace d'erreur et à leur sens réprouvé? La religion qu'ils outragent avec un si déplorable acharnement attirait-elle davantage votre respect et votre amour? Le Seigneur vous devait-il plus qu'à ceux dont vous avez partagé de plein gré les égarements et l'incrédulité, et puis-qu'il ne vous a pas traité selon l'énormité de vos crimes, ne devez-vous pas bénir son excessive bonté?

Ah ! combien il est fidèle dans ses engagements, et que ses miséricordes sont infinies ! Il s'est souvenu du pacte qu'il avait fait avec les patriarches, et il vous aime de l'amour dont il les a aimés. La postérité de ces grands hommes lui sera toujours chère, vous en êtes un témoignage incontestable. S'il la châtie dans sa sévérité, il n'a point épuisé sa tendresse et il est toujours prêt à lui en donner des marques éclatantes.

Quoique je sois persuadé que les deux principaux motifs qui, de votre aveu, ont le plus puissamment contribué à vous convaincre de la divinité de la religion chrétienne, et à vous la faire embrasser, ne s'effaceront jamais de votre mémoire, je crois néanmoins devoir vous les présenter de nouveau dans cet instant décisif, afin de les graver plus profondément dans votre cœur, et d'en fortifier l'énergie par l'appareil qui vous environne.

Le premier motif qui vous a touché, c'est l'accomplissement des prophéties dans la personne de Jésus-Christ. Vous n'avez pu voir cet accord parfait des figures et des prédictions de l'Ancien Testament, avec la mission et la mort de Jésus-Christ, sans être intimement convaincu qu'il en était l'unique objet. Et certes, quiconque comparera, dans la sincérité de son âme, l'événement avec la promesse, ne pourra s'empêcher d'en reconnaître la parfaite conformité. Ne

craignez pas, cependant, que je vous importune par la revue complète de ces importantes vérités, qu'on admire d'autant plus qu'on entre plus avant dans le particulier. Une esquisse suffira.

N'est-il pas vrai que le temps de la venue du Messie est clairement fixé dans les prophéties? Le sceptre ne sortira pas de Juda, dit Jacob au lit de la mort, et on verra toujours des capitaines et des chefs parmi ses drapeaux, jusqu'à ce que vienne celui qui doit être envoyé et qui sera l'attente des nations; c'est-à-dire, qu'au jour du Messie toute autorité cessera dans la maison de Juda, et toutes les nations seront dans l'attente d'un bonheur ineffable : ce qui emporte la ruine totale du peuple juif et la formation d'un peuple nouveau, dont le Messie doit être le chef et l'espérance.

Après soixante-neuf semaines (d'années), et au milieu de la soixante-dixième, à partir de l'ordonnance d'Artaxerxès, pour rebâtir la ville de Jérusalem, ainsi que l'ange le révèle à Daniel, le Christ sera mis à mort, l'iniquité disparaîtra, le règne de la justice éternelle commencera, les prophéties recevront leur entier accomplissement, l'alliance sera confirmée, les sacrifices seront abolis, le peuple juif sera répudié et livré à la fureur d'un peuple étranger qui viendra, dans quelques années, pour le perdre et ravager ses villes et ses campagnes. Voilà une époque bien déterminée et qui ne laisse aucune incertitude dans les événements et dans les dates.

C'est sous le second temple et pour en relever la splendeur que, suivant Aggée et Malachie, le désiré des nations, l'ange de l'alliance arrivera, honorera le sanctuaire de sa présence et y établira la paix.

C'est durant la monarchie des Romains, suivant Daniel, que le Fils de l'homme viendra s'asseoir sur le trône de David, son père, et commencer un règne glorieux, qui n'aura point de fin dans sa durée et point de bornes dans son étendue.

N'est-il pas vrai, maintenant, que c'est à cette époque même, si souvent désignée, ni plus tôt ni plus tard, que le Messie a paru? Car, il vous est aisé de conclure que Jésus est ce Messie, puisque le peuple juif avait alors perdu la souveraine puissance, suivant sa propre déclaration dans l'Evangile, et que non-seulement le royaume de Juda est tombé depuis, comme l'avait prédit Jacob, mais encore qu'il n'a été ruiné que par suite de la mort de Jésus, comme il avait été révélé à Daniel; puisque le second temple n'existe plus, qu'il a été livré aux flammes par ce capitaine et ce peuple renommé, qui devait venir, et que toutes les pierres de cet antique monument ont été dispersées; puisque les nations, ensevelies dans les ténèbres de l'idolâtrie et plongées dans la fange de la corruption, sont entrées en participation du sort des saints dans la lumière, et jouissent de la plénitude de leurs espérances; puisque le florissant empire des Romains s'est écroulé

sous sa grandeur colossale, et que ses lambeaux ne sont plus unis entre eux que par un lien intérieur, qui en fait un empire tout spirituel et tout nouveau, par lequel il a été remplacé; puisqu'enfin, pour couper court à toute difficulté, s'il y en a, vos frères, selon la chair, gémissent depuis dix-huit cents ans dans l'exil le plus honteux, et sont devenus l'opprobre perpétuel des gentils, malgré les efforts de quelques génies audacieux pour le faire cesser.

Vous avez vu que le Messie devait naître d'une vierge, de la race de David, à Bethléem de Juda. Les prophètes Isaïe et Michée le rapportent clairement, et les rabbins vous l'ont appris d'après eux. N'avez-vous pas vu aussi dans les livres du Nouveau Testament, que Jésus-Christ est né de la Vierge Marie, par l'opération du Saint-Esprit, à Bethléem, petite ville de la tribu de Juda, et qu'il est constamment appelé fils de David? Ceci n'est pas démenti par le Talmud.

Recueillez dans votre mémoire tous les traits qui forment le caractère du Messie : ils vous sont connus. L'Homme-Dieu doit réunir en lui, par le plus étonnant contraste, toutes les faiblesses, toutes les misères d'un homme vil et méprisable, avec la gloire et la puissance d'un conquérant et d'un monarque. C'est en vain que la Synagogue, aveuglée par ses préjugés, attribue à deux Messies différents ces traits disparates. Les prophètes ne divisent point, et ils accordent tout à un seul et même Messie. Les humiliations précèdent, et les triomphes viennent après. Le Christ marchera à la gloire par la voie des souffrances; il ne prendra séance à la droite du Très-Haut, que parce qu'il s'humiliera jusqu'à la mort de la croix.

Cher et bien-aimé, vous savez que le prophète Isaïe le compare à un lépreux, à un homme de néant, qui n'offre rien de recommandable, qui sait ce que c'est que de souffrir, qui se laisse égorger comme un agneau, qui ne saurait éteindre un lumignon fumant, qui se dévoue au sacrifice le plus absolu et le plus entier. Vous savez que le Psalmiste le représente injurié, couvert d'ignominie, déchiré dans tous ses membres, abreuvé de fiel et d'amertume, cloué à un bois infâme, abandonné de son Père, livré à toutes les puissances de l'enfer et du monde. Vous savez que d'autres prophètes ont marqué jusqu'aux plus petits détails de sa passion et de sa mort. Vous avez comparé avec l'Evangile, et vous avez jugé que tout s'est vérifié, que tout s'est accompli de point en point, et que ce n'est pas sans raison que Jésus-Christ disait qu'il n'y avait pas un seul iota dans la loi, qui ne reçût son exécution.

Mais vous savez également que le Très-Haut ne laissera pas pour toujours son Fils unique dans l'océan de tribulation où son âme est plongée, et qu'il ne permettra pas que son Saint demeure en proie à la dissolution. Quelles brillantes conquêtes lui pré-

parent les écrivains sacrés ! Quelles victoires éclatantes ils lui font remporter ! Quel immense empire ils rangent sous sa domination ! C'est ici où vos ancêtres, éblouis de tant d'éclat, maîtrisés par des idées d'intérêt et d'ambition, se sont égarés des voies de la vérité, et ont attribué au Messie un royaume terrestre et un pouvoir humain. Cher et bien-aimé, rejetez avec indignation ces chimères rabbiniques, et confirmez votre croyance dans les véritables principes. Sans doute, Jésus-Christ a obtenu la royauté promise avec serment, et achetée d'un si haut prix. Mais cette royauté n'a point de ressemblance avec ce que vous voyez dans ce monde : elle est surnaturelle et divine. Si les nations fléchissent sous son sceptre, ce n'est pas de la même manière qu'elles obéissent aux rois qui les gouvernent ; elles le servent par l'adoration, en esprit et en vérité ; elles lui offrent sans cesse le tribut d'une foi vive et pure, de l'espérance et de l'amour ; elles n'attendent pas, de sa libéralité, des jouissances et des richesses temporelles, mais la connaissance de la vertu et la force qui la fait pratiquer ; elles ne lui demandent pas de nager dans les délices et les voluptés corporelles, mais de régner avec lui dans l'empire du Très-Haut.

Le second motif, qui vous a porté à embrasser la religion chrétienne, c'est la perfection de la morale évangélique. Je ne suis point surpris que le sermon de Jésus-Christ sur la montagne, ait seul suffi pour produire cet effet. Il fait aimer et admirer son auteur en faisant ressortir toute l'élévation de sa doctrine, toute la douceur de ses préceptes ; il le place autant au-dessus de Moïse, que le nom de Fils, de Verbe de Dieu, est au-dessus de celui de serviteur et d'envoyé. Le déiste avoue qu'il n'en quitte point la lecture sans se sentir meilleur qu'auparavant, et l'homme droit n'a besoin que de le méditer pour y conformer ses actions et ses pensées.

Si quelque jour vous venez à vous apercevoir que les mœurs des chrétiens sont bien éloignées de la pureté qu'elles devraient avoir, n'en soyez point scandalisé ; ces choses ont été prédites, afin qu'elles n'occasionnent aucun trouble dans l'esprit des faibles. Notre loi est aussi pure que l'argent affiné. Sa richesse est préférable à celle de l'or et du tepaze ; mais il s'en faut que notre conduite soit toujours en harmonie avec elle. Nos mœurs ne sont que trop en opposition avec la règle qui nous est proposée. La sainteté de notre vie fait la gloire de l'Evangile, dont elle est l'ouvrage, sans que la dépravation et les déportements, qui se rencontrent parmi nous, rejallissent sur lui, parce qu'il les signale et qu'il les réprouve.

Toutefois, n'en concluez pas que dans l'Eglise catholique la vertu est aussi rare

que dans la Synagogue, ou dans les sectes de l'erreur. Où serait le cachet que Dieu imprima à son œuvre, et qui sert à le distinguer de l'œuvre des mortels ? Les enfants de l'épouse légitime seraient-ils confondus avec les enfants de l'esclave ? Loin de nous. La Synagogue, simple dépositaire des promesses avant Jésus-Christ, corrompue de son temps, dominée par des traditions humaines qu'elle avait substituées à la loi de Moïse, bornant tout son culte à des pratiques superstitieuses, est tombée depuis dans le dernier degré d'avilissement et d'ignominie ; elle n'a pas d'autre code, d'autre règle de mœurs, d'autre bibliothèque, qu'un indigeste amas d'écrits pitoyables, sous le nom de Talmud. Le philosophisme a pénétré jusque dans ses entrailles et menace de la dévorer. Tous les vices répandus sur la surface de la terre semblent avoir pris naissance dans son sein, et y pullulent sans contrainte. Il n'en est pas de même de l'Eglise. Sans cesse alimentée par la grâce du Sauveur, elle conserve avec soin l'histoire de sa haute sagesse et l'enseignement de sa morale ; elle redresse ceux qui chancellent ; elle réprime ceux qui enfreignent ses règlements. Vous y verriez des personnes d'un mérite solide, des personnes enrichies des dons les plus précieux du Seigneur ; vous y trouveriez des modèles des plus éminentes vertus ; une charité toute céleste excitera plus que jamais votre attention, et vous répéterez avec effusion, à la vue du magnifique spectacle de la plus parfaite union, qui vous a toujours frappé, ce que disait autrefois le fils de Béor, à la vue du camp d'Israël, dressé sous ses yeux dans les déserts de l'Arabie : Que vos tentes sont belles, ô enfants de Jacob ! Que vos pavillons sont merveilleux, ô descendants d'Israël !...

Pour vous, cher et bien-aimé, n'y entrez que pour ennoblir, par des vues surnaturelles, les vertus morales que vous pratiquez, par des vues toutes naturelles ; que pour accroître l'inestimable trésor d'une vie sans tache. Si vous vous sentez abattu par l'odeur cadavéreuse, qui peut s'exhaler autour de vous, élevez vos pensées vers ce généreux chrétien (46), qui veut bien vous servir de caution devant l'Eglise, et vous présenter sur les fonts sacrés du baptême. La plus austère prudence a devancé en lui les années ; une piété tendre et éclairée l'a préservé des orages qui accompagnent la jeunesse, et on le retrouve constamment dans les rangs des bienfaiteurs de l'humanité. Marchez sur les traces de sa digne épouse (47). Le ciel ne pouvait vous accorder de meilleurs guides ni des modèles plus accomplis.

Quant aux mystères du christianisme, ils n'ont point dû révolter votre raison. La loi et les prophètes en renferment le germe, qui n'a fait que se développer quand il a

(46) Le parrain, M. Roulet de La Bonillière, payeur du trésor de la liste civile.

(47) La marraine, madame de La Bonillière.

plu à Dieu de nous parler par la bouche de son propre Fils, qu'il a constitué héritier de toutes choses, et par lequel il a créé les siècles. Vous en aviez les ombres et les types : nous vous associerons au partage de la réalité.

Saint Paul nous apprend que les Juifs seront un jour appelés à la connaissance de Jésus-Christ et qu'ils seront greffés de nouveau sur le tronc qui les avait portés. Le même Apôtre nous apprend que le rappel des Juifs comblera l'Eglise de la joie la plus vive, rallumera sur ses autels le feu sacré que le Verbe de Dieu est venu apporter sur la terre, et que la durée des siècles a converti en une boue infecte, semblable à celle qui avait pris la place du feu du temple, durant la captivité de Babylone. Maintenant ils servent en quelque sorte de précurseurs aux missionnaires évangéliques, ils sont des témoins irrécusables des grands événements qui autorisent le christianisme, et comme les dépositaires incorruptibles des livres prophétiques. Alors ils contribueront d'une autre manière à l'avancement de l'œuvre de Dieu. Ils seront comme une résurrection de mort à vie.

Ce que la conversion de la masse du peuple hébreu produira en grand, dans la plénitude des temps sur la masse de la gentilité, la conversion des individus de la nation Juive le produit en petit, s'il est permis de parler ainsi, sur les individus des autres nations. Elle les remplit d'espérance et leur est un gage certain de la fidélité des promesses. Si tous les Juifs se pressaient autour de nos Portiques, qui sait si nous n'abuserions pas de cet excès de la bonté du Très-Haut envers un peuple déicide ? S'il ne s'en présentait aucun, qui sait si nous ne douterions pas de sa miséricorde ?

Béni soit Dieu qui dispose tout selon la profondeur de ses conseils, et qui met en mouvement le monde entier pour l'enfantement de ses élus. Cher et bien-aimé, hâtez-vous d'accomplir ses desseins adorables, et de remplir la tâche qui vous est imposée. Venez, nous vous tendons les bras pour vous recevoir ; venez, vous nous édifierez par une conversion sincère et durable ; venez, vous consolerez l'Eglise de ses pertes journalières, causées par une philosophie insensée ; soyez pour les Israélites selon l'esprit, auxquels vous allez être incorporé, un sujet de consolation et d'allégresse. Montrez que le sang du père des croyants, qui coule dans vos veines, a reçu dans sa source une abondance de bénédictions. Devenez, pour les Israélites selon la chair, un flambeau ardent au milieu des ténèbres de la nuit ; indiquez-leur la route qu'il faut suivre pour arriver au royaume des cieux, qu'ils se figurent, dans leur aveuglement, tout resplendissant de magnificence et de gloire terrestre.

Chrétiens, que cette solennité a réunis dans ce temple, quel spectacle pour vous ! comme vous devez être touchés de voir

s'augmenter le troupeau du souverain pasteur, d'une brebis de la maison d'Israël qui errait loin du berceau à la merci des loups ravissants ! comme vous devez faire monter vers le trône de l'Eternel des cantiques de louange et d'action de grâces, parce qu'il ne délaisse pas son Eglise, et que de temps en temps il ranime sa ferveur par quelques conversions ! comme vous devez vous raffermir dans la résolution de ne vous écarter jamais des maximes de l'Evangile, afin d'achever par des efforts continus la construction de l'édifice que le Seigneur a commencé, et d'inspirer à tant de malheureux errants le désir de rentrer au sein de l'unité ! C'est de vous, n'en doutez pas, que dépend en grande partie le sort de quelques âmes. Qui pourrait résister aux attraits d'une piété bien réglée, douce, miséricordieuse et compatissante, et ne pas souhaiter ardemment d'être aggrégé à une société qui enfante de tels prodiges ? Mais que voulez-vous que pensent ceux qui sont étrangers à la famille du Dieu vivant, quand ils voient les membres qui la composent donner le scandale le plus révoltant, au milieu des secours abondants qui conduisent à la sainteté, et faire blasphémer leur foi par leurs œuvres ? ne sont-ils pas tentés de rejeter sur la religion le mépris dont ils sont pénétrés pour ceux qui s'en disent les disciples ? Ah ! quels reproches n'auront-ils pas à se faire devant Dieu, ces indignes chrétiens dont la vie déréglée est une pierre d'achoppement ! Comme le souverain Juge sera terrible envers ces méchants qui, non-seulement n'ont jamais contribué à ramener personne, mais qui malheureusement ont repoussé par la dépravation de leurs mœurs et par leur impiété, ceux qui auraient eu l'intention de s'enrôler sous les drapeaux de Jésus-Christ ?

Verbe incarné, fils de Dieu, fils de David, vous voyez aux pieds de vos autels et sur les bords de la piscine salubre que vous avez sanctifiée par l'effusion de votre sang, un descendant des bourreaux qui vous ont crucifié sur le Calvaire. Ne le rejetez pas dans votre colère. Il s'humilie en votre présence. Il déteste le crime de ses pères ; il tourne ses regards vers vous, qu'ils ont percé par la plus insigne ingratitude et dans la rage la plus détestable ; il vous reconnaît pour le Messie promis dès l'origine du monde et fréquemment annoncé par les prophètes ; il désire de tout son cœur de vivre selon votre loi sainte et de s'attacher à vous pour jamais ; il soumet sa faible intelligence à tous les mystères que vous avez révélés ; il veut s'ensevelir avec vous par le baptême, afin de ressusciter avec vous dans la gloire. Il veut se revêtir de vos souffrances et de vos opprobres, pour être éternellement revêtu d'immortalité. Amen.

DISCOURS IV.

II. POUR LA BÉNÉDICTION NUPCIALE.

Votre mariage a prospéré jusqu'à présent, sous la protection des lois et sous la garan-

tie de la société. Etrangers à la religion catholique, par le malheur de la naissance ou par la faiblesse du caractère, vous n'aviez pu le consacrer par les bénédictions de l'Eglise et la grâce du sacrement. Puisque vous en avez acquis ou recouvré le pouvoir, il est juste d'en faire usage pour suppléer à un manquement qui deviendrait désormais funeste.

Admirez ici, plus que jamais, cette religion divine que vous avez embrassée; elle sait que les besoins de l'homme sont infinis, et elle n'en laisse aucun sans secours et sans ressource; elle s'empare de nous à notre naissance et ne nous abandonne pas même au delà du tombeau; elle préside à toutes les époques de notre vie et les marque de son sceau; elle proportionne l'efficacité du remède à la grandeur du mal; elle ne souffre pas que nous soyons tentés au-dessus de nos forces.

Sans elle, que serait le mariage? Un simple contrat, entouré, j'en conviens, de toute la solennité que peut apposer à un acte important la puissance législative; mais il n'aurait point ce caractère auguste que la religion seule peut imprimer; mais il serait sujet à toutes les vicissitudes des choses humaines: indissoluble aujourd'hui, et demain révocable, au gré de l'intérêt et des passions; mais sur les bords de la Seine, il pourrait ne lier que deux individus, et au delà des mers, en lier un plus grand nombre; mais il serait privé des grâces nécessaires pour en supporter les charges; il laisserait sentir toute la pesanteur du fardeau sans fournir les moyens de l'alléger.

Avec la religion, le mariage ne s'écarte point de l'institution primitive: l'homme quitte son père et sa mère pour s'attacher à son épouse, et ils sont deux dans une même chair; il ne peut être dissous que par la mort; il inspire le respect et la vénération, sous la sauvegarde de la Divinité; il repousse tout ce qui porterait la plus légère atteinte à sa sainteté. Les devoirs qu'il impose sont plus facilement remplis par la perspective d'une récompense éternelle. Les enfants qui en sont le fruit deviennent un dépôt sacré, confié par le Très-Haut, et dont il demandera un compte rigoureux.

N'en est-ce pas assez pour porter les chrétiens à rechercher avec empressement la bénédiction nuptiale, et à ne pas se priver des avantages qu'elle procure? Faudrait-il encore faire retentir à leurs oreilles les décrets des conciles, qui en font une obligation spéciale? La voix de nos pères et de nos maîtres dans la foi, qui, par l'organe de Tertullien et de saint Ambroise, déclarent que le mariage que le prêtre n'a point béni est un concubinage déguisé?

Ouvrez votre âme aux influences salutaires de la grâce. Ne mettez aucun obstacle à ce que Dieu veut opérer en vous, et soyez dans la ferme résolution de n'en jamais perdre les fruits.

DISCOURS V.

III. POUR LA PREMIÈRE COMMUNION.

Cher et bien-aimé,

Le Sauveur met le comble à ses faveurs envers vous. Après vous avoir donné tout ce qu'il possède dans les trésors de sa clémence, il se donne lui-même à vous. Caché sous les apparences du pain, il devient la nourriture de votre âme. Il s'unit à vous de l'union la plus intime et la plus parfaite, dont le créateur puisse s'unir à la créature. Sans s'avilir, sans se dégrader, il vous élève jusqu'à lui et vous fait, en quelque sorte, participant de sa divinité.

Jamais l'Eternel ne donna à votre nation des marques d'amour aussi éclatantes, que celles qu'il vous donne en ce moment; jamais il ne consentit à choisir sa demeure dans le sein d'aucun juste de l'Ancien Testament, d'une manière aussi réelle, aussi ineffable qu'il le fait à votre égard, par la sainte communion.

La manne est tombée dans le désert, pour la subsistance de vos pères; ils ont été abreuvés d'une eau qui jaillit du plus aride rocher; votre prophète Elie a été nourri d'un pain miraculeux; mais rien n'est comparable à la prodigieuse préparation, à l'excellence du festin qui est servi devant vous.

Et que sont toutes les figures quand la réalité se montre à découvert? Non, ce n'est point la victime du passage que vous allez manger avec des cérémonies typiques, c'est l'Agneau de Dieu, l'Agneau sans tache qui s'offre à vous pour être mangé dans les azymes de la sincérité et de la vérité.

Quel excès de bonté dans l'auteur de la nature! Quel abîme de tendresse! Votre esprit serait insuffisant pour en prendre les dimensions. J'en appelle à votre cœur, dont les sentiments, dirigés par l'esprit de Dieu, surpassent tout autre sentiment.

Ah! j'en suis sûr, votre cœur est pénétré du don que Dieu vous fait; il vole à sa rencontre pour s'unir à lui et le posséder à jamais, ainsi qu'il veut être possédé; il palpite d'agitation et d'inquiétude en attendant qu'il renferme le doux objet de son amour.

Comme la vie nouvelle, que vous venez de recevoir dans les eaux du baptême, va se fortifier et s'étendre! Comme les destinées auxquelles vous êtes appelé s'ennoblissent par degrés! Vous ne vivrez pas dans la solitude de votre être; vous vivrez en Jésus-Christ et par Jésus-Christ. Alimenté du viatique du salut, vous continuerez, en évitant le mal, en pratiquant le bien, votre pèlerinage, sous des tentes que l'on dresse le matin, qu'on enlève le soir, suivant l'expression des Livres sacrés; et dans l'éternité... dans l'éternité il vous sera permis de contempler face à face celui que vous recevez maintenant sous des voiles mystiques. Cette alliance, que vous contractez avec lui, ne fera que se resser-

rer et se perfectionner dans sa durée, dans son intensité.

Soyez prêt; recueillez votre foi, ranimez votre confiance; excitez votre ardeur, Jésus-Christ ne veut paraître qu'au milieu de ce triple cortège. Heureux qui s'étudie à le lui composer, il est assuré de le recevoir dignement sur la terre, et de ressusciter, au dernier jour, pour la vie éternelle.

DISCOURS VI.

POUR LA PROFESSION DE MESDAMES SAINTE-GERTRUDE, SAINT-BENOIT, L'ANGE-GARDIEN, RELIGIEUSES HOSPITALIÈRES DE SAINT-AUGUSTIN ;

Prononcé à l'Hôtel Dieu de Paris, le 4 novembre 1816.

Pauper clamavit et Dominus exaudivit eum. (Psal. XXXIII. 7.)

Le pauvre a crié, et le Seigneur l'a exaucé.

Telle est, mes chères sœurs, la belle et touchante inscription que vous aviez gravée, il y a deux ans, sur le frontispice de cet hôtel, et que vous avait suggérée un sentiment religieux et français tout à la fois. Tel est le texte que j'ai cru devoir mettre en tête de mon discours, dans cette pieuse cérémonie dont vous êtes l'objet.

Le pauvre ne s'adresse jamais en vain au Seigneur. Il est toujours assuré d'en obtenir tout ce qu'il demande. Quand il est écrasé sous une verge de fer et que ses maux, comme ceux de la patrie, sont à leur comble, il fait entendre sa voix; et l'oreille du Seigneur se rend attentive. Le tyran disparaît devant son souffle, comme une paille légère devant la face du vent, et le meilleur des rois vient s'asseoir sur le trône de ses pères, trop longtemps usurpé. *Pauper clamavit et Dominus exaudivit eum.*

Quand le nombre de ses protectrices diminue et qu'il est menacé de tomber dans le délaissement, le pauvre gémit, il se plaint sur le bord de l'abîme. Le Seigneur jette sur lui un regard de compassion; il choisit, parmi ses élus, celles qu'il destine à l'honorable emploi de le secourir dans ses infirmités et de remuer son lit de douleur. *Pauper clamavit et Dominus exaudivit eum.*

Dans ce moment, mes chères sœurs, chacun se plaît à considérer en vous ces créatures privilégiées que le Seigneur a prédestinées, pour remplir les rangs éclaircis parmi les religieuses hospitalières de Saint-Augustin. Vous avez sucé avec le lait les principes d'une tendre piété, vous avez été élevées sous les yeux de parents chrétiens, vous n'avez vu, dans le sein de vos familles, que des sujets d'édification; et aujourd'hui le Seigneur, qui n'a cessé de vous conduire par la main à travers l'effervescence de l'âge et des passions, au milieu d'un monde pervers, met le sceau à sa clémence, en rompant tous les liens par lesquels vous pourriez encore tenir à la terre, et en vous agréant à son troupeau bien-aimé, par le ministère de votre supérieur,

à qui ses talents et ses vertus ont mérité les plus hautes distinctions.

Béni soit Dieu dont le bras tout-puissant soutient les établissements utiles sur le penchant de leur ruine, et confirme heureusement ce qui a été entrepris sous ses auspices.

Nous lisons dans l'Écriture, qu'après avoir passé le Jourdain Moïse monta sur un lieu élevé pour y faire clairement et distinctement la deuxième promulgation de la loi, à tous les Israélites assemblés dans la vallée de Phogor. Là se trouvaient écrites les promesses du Dieu d'Abraham et la multitude de ses bienfaits, et les plus terribles anathèmes; là se trouvaient aussi rapportées les prévarications du peuple juif, ses révoltes, son idolâtrie, son endurcissement et tous les crimes dont il s'était rendu coupable. Confus de leur ingratitude, épouvantés des châtimens dont leurs pères avaient été punis et dont ils étaient eux-mêmes menacés, ces malheureux fondaient en larmes; et il fallait que les lévites allassent leur distribuer des consolations et des espérances, tant ils étaient consternés en entendant ces malédictions épouvantables.

C'est cette fonction de Moïse que je viens remplir devant vous, mes chères sœurs; c'est la seconde publication de la règle que je viens faire, mais j'ai la confiance que mes paroles ne vous jetteront point dans la consternation, qu'elles serviront plutôt à rappeler d'heureux souvenirs et à faire naître des pensées d'encouragement et de ferveur. Abandonnez aux méchants les troubles et les remords qui les déchirent. Il vous appartient à vous, mes chères sœurs, de vous glorifier, de vous réjouir dans le Seigneur; c'est la part que vous fait le Roi-Propète.

Pour moi, quelle satisfaction de laisser reposer les foudres de la colère divine! Quelle douceur de pouvoir parler un langage de paix que je n'ai guère l'occasion d'employer, et de réserver toute la terreur de mon ministère pour effrayer et réveiller le mondain!

Voici tout mon dessein : En quoi consistent les quatre vœux de religion que vous allez prononcer? c'est à quoi je m'arrête....

L'état religieux n'est, à proprement parler, que le christianisme dans sa perfection. Les simples fidèles sont obligés de suivre à la lettre les commandements de Dieu; mais la pratique des conseils évangéliques n'est pas de rigueur pour eux, à cause de la fragilité humaine et des obstacles qui se rencontrent dans les embarras du siècle. Il n'en est pas de même des personnes engagées dans les ordres monastiques; elles font profession expresse de les observer autant qu'il est possible loin de tout danger, et dès lors c'est une obligation pour elles. Dans les premiers temps, cette distinction était moins apparente et moins sensible; tous les chrétiens s'attachaient à régler leur conduite sur cet avertissement de l'ange dans l'Apocalypse : *Que celui qui est juste*

fasse encore des œuvres de justice, et que celui qui est saint se sanctifie encore. (Apoc., XXII, 11.) Tous savaient qu'en craignant trop fortement de dépasser le but, dans l'affaire du salut éternel, on court le risque de le manquer, et que souvent, vouloir se borner à rendre à Dieu ce qu'il exige, par des préceptes formels, c'est presque ne pas lui rendre tout ce qui lui est dû.

Les tableaux de leurs mœurs que nous admirons dans les fastes de l'Eglise, sont brillants de magnificence, et nous donnent une idée complète de ce que peut la main invincible de Dieu sur le cœur de l'homme. *Ils étaient persévérants dans la doctrine des apôtres*, nous dit le livre des Actes, *dans la prière et dans la fraction du pain* (Act., II, 42), c'est-à-dire, ils gardaient inviolablement le dépôt de la foi; ils élevaient leur esprit à Dieu par la contemplation de ses perfections infinies; ils ne cessaient de hâter, par les vœux les plus ardents, l'avènement de son règne glorieux; ils lui offraient tous les jours le sacrifice ineffable de l'Agneau sans tache, immolé pour la rédemption du genre humain; ils unissaient leur sacrifice à celui de leur divin Chef, et s'immolaient avec lui sur l'autel de la Charité. Voilà pour les devoirs envers Dieu.

Ils n'avaient tous qu'un cœur et qu'une âme, se faisant tout à tous (Act., IV, 32), se prévenant mutuellement, s'entraïdant à supporter les calamités et les misères de la vie, se réjouissant avec ceux qui étaient dans la joie, mêlant leurs pleurs avec les pleurs de ceux qui étaient dans la tribulation, et forçant l'admiration des païens même qui ne pouvaient se défendre de dire : *Voyez comme ils s'aiment entre eux*. Voilà pour les devoirs envers le prochain.

A l'égard d'eux-mêmes, ils avaient sans cesse présents à la mémoire les divins enseignements du Verbe incarné : *Celui qui perdra son âme pour l'amour de Dieu, la retrouvera* (Matth., X, 39) dans le sein de Dieu. Pour être parfait, il faut vendre ses biens, en donner le prix aux pauvres, et suivre Jésus-Christ. Pour mériter d'être les disciples de ce grand maître, il faut se renoncer soi-même et porter sa croix; user, de ce monde comme n'en usant pas, parce que la figure de ce monde passe, et le reste, que vous savez très-bien.

On ne vous en demande pas davantage, mes chères sœurs; vos vœux s'étendent précisément à tout ce que vous venez d'entendre des mœurs des premiers temps; ils ne sont autre chose que la morale pratique de l'Evangile, accommodée au régime d'une association, adaptée au gouvernement d'une communauté. Si vous étiez restées dans le monde, pour vous sauver, vous seriez obligées d'en observer la majeure partie; le surplus est nécessaire pour le maintien du bon ordre dans votre maison. Ceci se comprendra bien mieux par ce que je vais dire. Voyons à quoi vous vous engagez. Honorez-moi de votre attention.

PREMIER VŒU : de pauvreté. — Faut-il

féliciter ou plaindre les orateurs chrétiens de ce qu'ils n'ont plus, comme autrefois, à parler de pauvreté dans des maisons opulentes et qui, suivant l'expression du Prophète, regorgeaient des biens de toutes espèces : *Promptuaria eorum plena* (Psalm., CXLIII, 13); de ce qu'ils sont déchargés de la délicate mission de rappeler au détachement des richesses des personnes qui en avaient fait le vœu, et qui l'oubliaient trop facilement au sein de l'abondance? Je n'ose décider : Dieu seul le sait : quoi qu'il en soit, si l'extrémité opposée où vous avez été réduites à ses amertumes et ses inconvénients, il n'en faut pas moins louer le nom du Seigneur qui a tout fait pour sa gloire, et répéter les expressions du saint homme Job : Le Seigneur m'a tout donné, le Seigneur m'a tout ôté, il a fait comme il a voulu : que son saint nom soit béni : *Sit nomen Domini benedictum*. (Job, I, 21.)

Cependant, dans cet état même de détresse et de dépouillement, le démon de la propriété peut n'avoir pas entièrement disparu, et son empire être toujours subsistant. Les désirs s'irritent et s'accroissent par les privations; et ce sont les désirs qui font le riche dans le sens de l'Evangile. Pour être véritablement pauvre, il faut l'être d'esprit et de cœur. Ce n'est qu'à ceux-là que Dieu promet son royaume éternel et la possession de tout lui-même.

Que j'aime à voir, dans la *Vie des Pères du désert*, ces pieux cénobites, pleinement détachés des dons de la fortune; ils connaissent bien l'usage universel où étaient les athlètes, de se dépouiller de tous leurs vêtements en entrant dans l'arène, afin, dit saint Grégoire le Grand, que leurs adversaires n'eussent aucune prise sur eux et ne pussent les terrasser. Ils le connaissent bien, et ils savaient en faire leur profit.

Que j'aime à voir cet illustre solitaire qui, ayant vendu le livre des Evangiles pour en donner la valeur aux pauvres et ne posséder plus rien, s'écrie, dans la joie de son âme : j'ai tout quitté, même jusqu'au livre qui m'a appris à tout quitter!

Que j'aime à voir ces prodiges de renoncement et d'abnégation, ces généreux personnages qui foulent aux pieds les objets enchanteurs de l'ambition humaine, et tout ce qui fait la pâture d'un cœur vain et charnel!

Divin Sauveur qui, conversant parmi nous, n'aviez pas osé reposer la tête dans ce monde que vous avez formé, tandis que les bêtes même trouvent une retraite pour se mettre à l'abri des injures de l'air, ils sont l'ouvrage de votre grâce et vos images vivantes, ces hommes extraordinaires qui quittent tout pour vous suivre, qui se créent des héritiers jusqu'alors inconnus; qui appellent les pauvres à recueillir leur succession, et leur laissent la propriété des domaines de leurs pères, afin que devenus plus libres et plus indépendants, ils se li-

vrent, sans inquiétude et sans réserve, aux attrait de leur vocation.

Félicitez-vous dans le Seigneur, vous, mes chères sœurs, qui marchez sur leurs traces et les suivez de si près. Quoi qu'en disent les maximes corrompues du monde, vous avez pris le meilleur parti et qui ne vous sera point enlevé. Si vous avez renoncé à des biens passagers, vous acquérez un droit certain à des biens éternels, et, pour quelques grains de sable que vous laissez échapper de vos mains justement dédaigneuses, vous vous composez un trésor qui ne périra jamais. *Thesaurum non deficientem.* (Luc, XII, 33.)

DEUXIÈME VŒU : d'obéissance. — Ici, mes chères sœurs, il suffit, ce semble, de rappeler que la vie de Jésus-Christ fut une vie d'obéissance et de soumission, et que sa mort sur la croix en fut le complément et le dernier effort. Jamais il ne fit rien que de conforme à la volonté et aux décrets de son Père qui l'avait engendré de toute éternité. Qu'il soit ainsi, ô mon Père, puisqu'il vous a paru bon : *Ita, Pater, quoniam fuit placitum ante te.* (Matth., XI, 26.) Telle fut constamment la conclusion de toutes ses pensées, de tous ses désirs, de toutes ses prières, de toutes ses actions. Jamais il ne contrista ni Marie, sa mère, selon la chair, ni Joseph, son père nourricier, et l'Evangile remarque qu'il leur était soumis en tout.

Les saints instituteurs des ordres monastiques l'avaient si bien appris, qu'ils ont posé l'obéissance pour base de leur règle. Un religieux, dit saint Basile, doit être à la disposition de son supérieur, comme une coignée dans la main d'un homme robuste; dans la main d'un bûcheron, ainsi que saint Ignace de Loyola le répète après lui. Mais ce serait peu d'obéir extérieurement et pour le bon ordre, il faut encore obéir intérieurement et par principe de conscience. Obéir avec joie : de quelle valeur peut être un sacrifice qui n'est point offert de bon cœur? Obéir avec promptitude : celui qui attend un second commandement, n'obéit pas, selon saint Bernard. Obéir sans murmure et sans plainte : être comme un cadavre qui se laisse toucher, remuer transporter, sans faire jamais aucune résistance. C'est le langage de saint Colomban.

Je sais, mes chères sœurs, qu'il en coûte d'obéir, que la nature y répugne, que l'amour-propre n'y trouve pas son compte; mais, à ne consulter que les lumières de la raison, obéir n'est-il pas un avantage bien préférable au vain plaisir de commander? Une supérieure est responsable des fautes de ses subordonnées qu'elle ne prévient pas ou qu'elle n'empêche pas. Une simple religieuse ne répond que d'elle-même; elle a tout fait pour ses sœurs, quand elle n'a pas manqué au bon exemple qu'elle leur doit. Dans l'ordre temporel même, obéir n'est-il pas encore un avantage? Tout l'embaras des affaires pèse sur la tête de la supérieure, tandis que l'inférieure est

exempte de toute espèce de sollicitude. Elle sait qu'on veille autour d'elle et pour elle. Confessons-le sans détour, le commandement flatte plus l'orgueil, l'obéissance est plus favorable au bien-être réel; les honneurs ne dispensent point d'un fardeau redoutable, et ils ne l'accompagnent pas toujours.

Je dirai plus, pour adoucir ce que la soumission peut avoir de pénible, mes chères sœurs : ce n'est pas la supérieure qui commande; c'est la règle, qui ne connaît ni exception, ni privilège. Elle est aussi consolante que véritable, cette maxime d'un ancien pape : Personne n'est au-dessus des règles, et les règles dominent sur toutes. J'irai encore plus loin : en obéissant à la supérieure, vous obéissez à Jésus-Christ lui-même, dont elle tient la place. Toute puissance vient de Dieu, dit l'Apôtre; or, celui qui résiste à la puissance résiste à Dieu même. Toutes ne peuvent pas commander dans une maison religieuse; il en résulterait une affreuse anarchie : quelques-unes sont choisies pour cela, et il convient que les autres demeurent soumises. Dieu a mis dans le corps plusieurs membres; il les a placés comme il lui a plu. Si tout le corps était œil, où serait l'ouïe? Si tout était ouïe, où serait l'odorat? Ainsi, chaque membre a sa place, et ses fonctions déterminées, quoique tous ne soient qu'un seul et même corps.

Je ne vous plains point, mes chères sœurs, d'être obligées d'obéir, tant que le Seigneur vous conservera dans sa miséricorde la vénérable prieure qui vous gouverne avec tant de prudence et de bonté. La soumission n'est plus une peine, quand elle est allégée par une mère, vraiment digne de ce nom, et il est doux de se soumettre à quelqu'un qui semble consulter votre volonté moins pour maîtriser que pour la diriger.

TROISIÈME VŒU : de chasteté. — Tous ne sont pas appelés à ce degré de perfection, nous dit la Vérité même; mais ceux-là seulement à qui il a été donné d'en haut. (Matth., XIX, 9, 11.) De là vient que ce n'est point un précepte, dans les saintes lettres, de se vouer à la continence perpétuelle, mais un simple conseil. *Consilium autem do.* (I Cor., VII, 25.) Le mariage est un état saint, n'en doutez pas, chrétiens : l'Apôtre nous l'apprend; et il faut bien qu'il le soit, puisqu'il a été élevé à la dignité de sacrement, pour me servir de l'expression commune. Cependant l'état de virginité est un état plus saint encore; c'est le même apôtre qui nous l'apprend. Il est un des caractères distinctifs de la nouvelle alliance; il a été embrassé, après l'Homme-Dieu, par tout ce que la religion a produit de plus grand et de plus auguste depuis son établissement. Il affranchit le cœur de l'homme de toute division, de tout partage, pour le laisser tout entier à son principe et à sa fin dernière; il lui communique quelque chose de la dignité des esprits bienheureux qui assistent continuellement devant le trône du

Très-Haut ; il le fait participer en quelque sorte de la nature angélique, dégagée de toute corruption. Aussi, dans l'Apocalypse, les vierges sont représentées à la suite de l'Agneau, et composent son cortège éternel : *Et sequuntur Agnum quocunque ierit.* (Apoc., XIV, 4.) Si le mariage est nécessaire afin de propager et de perpétuer l'Eglise, la virginité est nécessaire pour l'embellir et la faire briller de tout son éclat : l'un lui donne des enfants et des élus, l'autre lui fournit ses plus beaux ornements et ses plus puissants intercesseurs auprès de la Divinité.

Mais plus l'état de virginité est parfait en lui-même, plus il importe à celles qui l'ont embrassé par choix de s'y conserver sans tache et irrépréhensibles devant Dieu et devant les hommes ; plus elles doivent s'attacher à posséder le vase de leur corps avec honneur, et exempt de toute apparence de mal ; plus elles sont tenues d'éviter avec soin tout ce qui porterait la moindre atteinte à l'aimable vertu dont elles font profession ; plus enfin il faut qu'elles crucifient leur chair avec tous ses désirs déréglés, si elles ne veulent pas être rejetées et souillées dans la boue, comme un sel affadi. La pureté est cette fleur délicate dont parle saint Ambroise, que le vent le plus léger flétrit et dessèche, qu'un souffle, pour ainsi dire, est capable de ternir et d'abattre.

Qu'il est consolant, pour les amis de la religion, de savoir que la chasteté règne encore sur des cœurs à l'ombre des autels et loin des regards humains ; qu'elle a des partisans, disons mieux, des adorateurs, dans ces âmes célestes qui cultivent, avec elle, les plus sublimes vertus ; qui fortifient, qui réchauffent la ferveur d'une éminente piété, par le mépris de tous les plaisirs des sens ; qui ressemblent à de purs esprits, descendus sur la terre pour l'édification publique et pour l'honneur de la nature humaine ; qui savent allier, avec la charité la plus active, la pudeur et la modestie ; qui tiennent à Jésus-Christ par des liens indissolubles, et à ses membres par des soins qu'elles leur prodiguent, et qui comptent au nombre de leurs titres les plus précieux, celui d'épouses du Fils de Dieu et celui de mères des infortunés.

QUATRIÈME VŒU : de soigner les malades. — Toute la terre est remplie des bienfaits du christianisme. Chose admirable ! La religion chrétienne qui semble n'avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci. C'est la religion chrétienne qui, de tous les hommes, ne fait qu'une seule et même famille, sous un seul chef invisible, Jésus-Christ Homme-Dieu ; qui n'a acception de personne ; en qui disparaît toute distinction de Grec et de Barbare, de Seythe et de Romain. C'est la religion chrétienne qui a consacré, à l'humanité souffrante, dans les empires qui reconnaissent son culte et sa loi, ces superbes édifices, monuments éternels de bienfaisance et de charité. C'est la religion chrétienne qui ins-

pire à tant de personnes, nourries dans la mollesse, cette inconcevable magnanimité qui les porte à abjurer, en quelque sorte, les affections les plus douces, les plus étroites, les plus légitimes, et à renoncer à tout ce que les hommes estiment, à tout ce qu'ils chérissent, pour se vouer au service des pauvres malades.

Epouses de Jésus-Christ, héroïnes de la Charité, recevez le tribut de mes hommages dans ce jour solennel où vous entrez dans le sanctuaire pour prononcer devant Dieu la promesse *irrétractable* de lui être toujours fidèles, toujours dévouées, et de le secourir jusqu'à la mort dans ses membres souffrants. Recevez-le toutes également, mes chères sœurs ; vous êtes solidaires, je ne prétends point séparer ce que Dieu a uni.

Pourrais-je vous oublier, messieurs les administrateurs, dont la haute sagesse fait régner partout dans ces lieux l'aisance convenable sans nuire à l'économie, et entretient l'harmonie au milieu d'un chaos ; qui êtes les médiateurs des pauvres auprès de Sa Majesté, et les distributeurs des largesses de Sa Majesté dans l'asile des pauvres ?

Pourrais-je vous oublier, dames respectables, qui contribuez de vos biens et de vos peines au soulagement des malades ; qui venez passer en bonnes œuvres, dans cette enceinte, des heures que tant d'autres donnent à leurs plaisirs, dans le séjour de l'indolence et du faste ?

Pourrais-je vous oublier, ecclésiastiques vertueux, qui consentez à couler une vie sans éclat parmi des mourants, afin de les disposer au passage de l'éternité, et qui respirez un air pestilentiel pour leur arracher les aveux les plus pénibles, et leur insinuer l'espérance du pardon ? Quand je me serais tu, qui n'aurait suppléé à mon inadvertance ?

Ah ! que ces hommes audacieux qui ont corrompu leurs voies, et qui blasphèment ce qu'ils ignorent, ne nous demandent plus dans leur dérision sacrilège : où est le Dieu de Jacob et où sont ses merveilles ? *Ubi est Deus eorum ?* (Psal. CIII, 2.) Les voilà sous leurs yeux les merveilles de sa main toute-puissante : des vierges pures, malgré les pièges de la séduction, des vierges sages qui s'avancent à la rencontre de l'époux bien-aimé à la clarté de leurs lampes ardentes et abondamment pourvues de l'huile de la charité ; des femmes fortes qui ne négligent aucune des fonctions qu'elles se sont imposées dans la maison du père de famille ; qui distribuent à chacun selon ses besoins, dans le temps opportun ; qui réparent les ravages des années, les fléaux des épidémies, les suites de l'intempérance et du vice, les oublis, les méprises et les chutes de la vertu par les soins les plus touchants, les plus tendres, les plus assidus ; qui se privent de ce qu'on nomme les douceurs de la société, afin d'unir leur sort au sort des malheureux, afin de partager les souffrances du vieillard et de réfléchir sur le soir de sa vie quelques

rayons d'espérance et de bonheur; qui suppléent, autour du lit des malades, aux complaisantes attentions d'un parent ou d'un ami; qui s'exposent avec courage à tous les périls pour le salut du prochain; qui surmontent tous les obstacles ordinairement si fréquents et si opiniâtres dans la pratique du bien; que dirai-je pour achever de les peindre? des êtres surnaturels qui sont ici-bas les agents de la providence de Dieu et les associés de sa miséricorde.

Recevez donc le tribut de mes hommages encore une fois, ô vous, mes chères sœurs, qui voulez bien compatir aux infirmités humaines et les porter sur vous, afin de les soulager. Permettez-moi ces épanchements de mon profond respect. Je ne suis ici que l'organe de tant d'âmes sensibles, qui contemplent avec des sentiments d'admiration et de joie, de ravissement et de reconnaissance, cette conduite *surhumaine* qui vous distingue éminemment dans l'Etat et dans l'Eglise. Si je vous exhorte à persévérer jusqu'à la fin, je ne fais que me conformer à un usage établi; j'accède à vos désirs que vous m'avez manifestés; mais je ne sens nullement la nécessité de mon ministère auprès de vous; et quel besoin avez-vous de mes exhortations? vous puisez sans relâche à la source de tout bien. C'est dans les chastes embrassements, dans les délices inexprimables de l'époux, que vous entretenez au fond de vos cœurs, le feu sacré de son amour, de cet amour dont il vous a aimées le premier. C'est à sa table royale que vous vous enivrez de ce vin délicieux qui fait germer les vierges, et que vous recevez cette plénitude de force pour de nouveaux efforts et de nouveaux succès.

Toutefois, puisque vous m'ordonnez de vous présenter quelques considérations, quelques motifs qui vous encouragent dans l'accomplissement de vos devoirs, je vous dirai : mes chères sœurs, élevez vos regards sur l'Homme de douleur, qui s'est soumis à tous les genres de maux; pour nous racheter. Imité-le. Jésus-Christ ne nous devait rien, et il nous a tout donné. L'ingratitude a payé ses bienfaits et n'en a point tari la source. Pourquoi vous rebuterait-elle, de la part des infortunés? Jésus-Christ n'a pas dédaigné le titre le plus vil et le plus méprisable : il est venu pour servir et non pour être servi. Pourquoi ne vous revêtiriez-vous pas de ces nobles sentiments d'humilité? Jésus-Christ a montré une prédilection marquée pour les malades, c'est sur eux principalement qu'il a exercé sans mesure sa toute-puissance. Il a dit, et les maladies ont disparu. Il a parlé, et les infirmités ont été guéries. Il a recommandé à ses apôtres, en les envoyant dans l'univers entier prêcher son Evangile, d'accueillir les infirmes et de ne point contrister l'homme accablé sous le poids de ses maux. Il leur a donné, pour signe de la divinité de leur mission, qu'ils imposeraient les mains sur les malades, et leur rendraient la santé. Il a mis au rang des

œuvres de miséricorde, la visite des infirmes. Il a voulu tenir comme fait à lui-même tout le bien qu'on leur ferait. Il a déclaré que le plus sévère reproche qu'il adressera aux réprouvés et le fondement de la condamnation qu'il prononcera contre eux, au jour de ses vengeances, sera d'avoir manqué à cette vertu morale. Enfin, il n'a point laissé ignorer qu'il n'avait rien tant à cœur que de nous inspirer de la compassion pour les malades, par la touchante parabole du Samaritain qui rencontra sur le chemin de Jéricho, un homme à demi mort, qui versa sur ses plaies de l'huile et du vin, qui en fit prendre le plus grand soin. Que de motifs, et que de motifs!

Je vous dirai, mes chères sœurs, prêtez l'oreille aux cris déchirants de ces déplorables victimes de la douleur et de la misère, qui implorent votre assistance et qui se plaignent, dans l'excès de leurs maux, que le monde les abandonne, et qu'il n'est presque personne qui leur offre des consolations et des secours. Seriez-vous capables de vous refroidir dans vos saintes entreprises? Voudriez-vous démentir un si généreux dévouement que vous n'avez cessé de montrer? Non, à Dieu ne plaise, que je vous fasse cette injustice et que je calomnie une vertu si constante et si pure! Je ne doute pas que l'esprit de Dieu, qui a perfectionné en vous la sensibilité du sexe, par les dons de sa grâce, ne vous conserve toujours un si beau sentiment.

Et vous, ô mon Dieu, qui, du centre de votre gloire, regardez avec complaisance ces humbles servantes que vous avez discernées de la masse de perdition, pour l'avancement de vos desseins magnifiques, agréez, dans votre bonté, les promesses qu'elles s'apprennent à vous faire; pressées par le désir sincère de s'unir de plus en plus à vous, de resserrer des nœuds qu'elles craignent plus que la mort de voir se relâcher et se rompre, de vous appartenir d'une manière particulière et irrévocable.

J'ai la confiance, ô mon Dieu, que vous avez pris plaisir à former, dans le plus intime de leur cœur, ces protestations solennelles de ferveur et de zèle que leur bouche va prononcer; que vous les avez pénétrées de la nécessité de remplir, par un principe d'amour, des obligations qu'elles ont déjà contractées de plein gré; que vous leur avez appris, par une sainte expérience, combien votre joug est doux et léger, à ceux qui vous aiment, combien il leur est facile de se ployer à votre service. J'ose espérer, ô mon Dieu, que vous ne détournerez pas votre face de dessus ces têtes si précieuses, si chères à la religion et à l'humanité; que votre providence veillera nuit et jour à leur conservation, à la propagation de leur institut; qu'elles demeureront fermement attachées à la doctrine comme à la règle du grand évêque d'Hippone; et que, malgré les tentations qui combattent les résolutions les plus saintes, elles ne seront pas moins fidèles aux leurs.

Je vous conjure, ô mon Dieu, de préserver ces saintes filles de l'esprit de parti et des préjugés qui fascinent les yeux les plus clairvoyants. Qu'elles ne marchent jamais sous d'autre bannière que sous celle de votre Eglise, avec laquelle on ne peut faillir et hors de laquelle on s'égare dans des voies détournées qui conduisent à la mort; qu'elles révérent les décisions de l'Eglise, de quelque manière qu'elles soient prononcées, comme des décisions émanées de votre sagesse éternelle; qu'elles évitent toutes ces misérables distinctions, inventées par l'ange des ténèbres pour éluder les jugements doctrinaux et qui n'ont servi qu'à répandre des nuages sur les oracles de votre immuable vérité; qu'elles s'étudient bien moins à vouloir sonder les mystères incompréhensibles de la grâce, qu'à vous la demander avec instance, et à lui faire porter de bons fruits, par une fidèle coopération.

Grand Dieu! envoyez du haut des cieux le divin Paraclet qui inspire les pensées salutaires et qui fortifie la volonté; qui fait connaître, aimer et pratiquer le bien, afin que ces vierges, qui vont devenir, par un acte solennel et sacré, les épouses de votre Fils unique, ne perdent jamais de vue le flambeau qui doit les éclairer dans les voies de la perfection; afin qu'elles s'élancent comme des géants dans l'honorable carrière qui s'ouvre devant elles.

Vous avez bien voulu recevoir autrefois l'oblation du juste Abel, l'offrande d'Abraham, le sacrifice de Melchisédech, ne rejetez pas celui que des âmes pleines de candeur et d'innocence apportent sur vos autels. Vous avez jadis fait descendre le feu du ciel pour consumer l'holocauste du prophète Elie, en témoignage de sa justice; renouvelez ce prodige d'une manière mystique, en signe d'acceptation de l'holocauste qui vous est offert. Accordez à ces saintes victimes de l'abnégation, de l'abstinence, de la chasteté, de l'obéissance, de la charité, qui s'immolent pour vous et pour leurs frères, que leurs vœux et leurs prières s'élèvent jusqu'à vous comme la fumée de l'encens le plus pur, comme un sacrifice d'agréable odeur. *Amen.*

DISCOURS VII.

POUR L'ABJURATION DE JEAN-JACQUES FRÉDÉRIC ROENKE.

Prononcé dans la chapelle du collège royal des Ecossais, le dimanche 11 mai 1817.

Mon très-cher frère,

Soyez le bien venu, puisque vous vous présentez au nom du Seigneur; puisque vous rentrez dans le bercail dont vos ancêtres, séduits par de vaines idées de réforme et de perfection, s'étaient éloignés pour suivre les pas d'un moine apostat, qui, revêtu des dehors d'un pasteur, portait au dedans toute la rage d'un loup ravissant; puisque vous renouez, avec cette antique Eglise romaine, notre mère commune, des liens

que le malheur de votre naissance avait brisés pour un temps. Oui, soyez le bien venu. Vous offrez un spectacle de ravissement aux anges et aux hommes. Pour se précipiter dans le mal, ou pour y persévérer quand on y est engagé, il ne faut, pour ainsi dire, que se laisser aller à la dépravation de la nature; mais il faut un courage héroïque pour se retirer de l'abîme, et le ciel vous l'a donné!...

Vous ne serez plus exposé aux agitations qu'enfantent les égarements de l'esprit et du cœur: un flambeau, allumé dans la lumière de Dieu même, et qui ne s'éteint jamais, éclairera vos démarches dans la route qu'il faut suivre. Vous ne serez plus livré aux fluctuations d'une raison chancelante et aux illusions des sectaires: une autorité infaillible vous mettra pour toujours à l'abri de toute inquiétude et de toute erreur.

Grand Dieu! vous n'eussiez point assez fait pour nous, si, après avoir dissipé les ténèbres épaisses qui dérobaient au genre humain les vérités les plus importantes; si, après avoir enseigné la morale la plus parfaite, la plus accommodée à nos besoins, la plus propre à conduire au bonheur présent et futur, vous n'eussiez établi un interprète toujours vivant et toujours immuable de votre doctrine; une société, seule dépositaire des vérités et des maximes que vous aviez daigné révéler pendant votre séjour sur la terre.

Cette société est facile à distinguer de toute autre; elle porte des caractères incommunicables et authentiques de légitimité qui servent à la faire connaître aux yeux les moins clairvoyants. Elle ne vieillit jamais. Elle conservera jusqu'à la consommation la vigueur de la jeunesse; toujours dictant des réglemens à ses enfants, pour leur faciliter l'exécution des préceptes divins; toujours écartant de leur esprit jusqu'à l'apparence de l'erreur et du vice. Une dans sa doctrine, une dans son gouvernement; sainte dans sa morale, sainte dans le culte qu'elle rend à Dieu; embrassant tous les siècles, toutes les régions; reconnaissant pour siens tous ceux qui ont eu part à la gloire éternelle dès l'origine du monde; rejetant avec indignation tous ceux qui refusent de conformer leur croyance à sa croyance perpétuelle et uniforme; conservant avec soin tous les articles enseignés par Jésus-Christ, sans rien ajouter, sans rien diminuer; unique héritière des apôtres et gouvernée par leurs successeurs; placée sur le sommet de la montagne pour servir de signal; invitant sans cesse, par ses envoyés, tous ceux qui s'égarent de revenir à elle. Telle est la société à laquelle vous allez être agréé, et où nous aurons le bonheur de vivre ensemble dans une sainte communauté de biens spirituels.

Félicitons-nous, chrétiens qui m'écoutez, de la grâce que Dieu nous a faite en nous appelant à devenir les membres de son Eglise. Nous n'avons point à craindre de flotter à tous les vents des opinions ha-

maines, et d'être entraînés dans des contestations sans fin. Elle nous offre une ancre qui ne saurait être brisée par les efforts continus de l'enfer, pour nous fixer dans la vérité; un tribunal toujours subsistant pour lever les difficultés qui se présentent, et prononcer des jugements irréfragables.

Chaste épouse du Fils de Dieu! j'ose en prendre l'engagement irrévocable pour tous mes auditeurs, la volonté sera notre loi, tes décisions seront la règle fixe et invariable de notre conduite. Notre foi est pure, parce qu'elle est la tienne; elle sera toujours sans tache, parce que nous anathématiserons tout ce que tu anathématises, et que nous adopterons tout ce que tu adoptes. Nous sommes convaincus que l'unité est la source de tout bien, et que le schisme engendre tous les maux. Anathème à quiconque pense différemment.

Ne vous imaginez pas, mes très-chers frères, que Luther ait eu raison de rompre l'unité, sous prétexte de quelques abus qui s'étaient introduits dans les pratiques de l'Eglise, et qui pouvaient en défigurer la beauté. Jamais il ne peut y avoir de raison de lever l'étendard de la révolte contre la mère et la maîtresse des chrétiens, qui laisse à chacun la liberté de suivre son goût pour les dévotions qu'elle tolère, sans les commander, ni même les approuver, et qui est la première à gémir des scandales qui en résultent. Il faut lui laisser le soin de réformer les abus, et ne pas mettre soi-même la main à l'œuvre au préjudice de ses droits, encore moins arracher le bon grain mêlé avec l'ivraie. Ce bien, que l'on tenterait sans sa participation et malgré elle, serait maudit de Dieu, et mériterait à peine ce nom. Tout vrai fidèle doit être intimement persuadé que si elle supporte quelques excès dans ses enfants, c'est qu'il lui est impossible de les retrancher trop brusquement, mais qu'elle ne laissera jamais passer l'occasion de les condamner. Les pasteurs savent émonder l'arbre, tout autre ne sait que le couper au pied.

Ne vous imaginez pas non plus, mes très-chers frères, qu'on trouve le salut indistinctement dans toutes les sectes, et qu'il vous eût été possible de vous sanctifier dans le camp des ennemis. Sans m'arrêter à des hypothèses plus ou moins ingénieuses qui en restreignent le sens, je proclame solennellement devant vous cette maxime que j'ai apprise dans le catéchisme, et que j'ai enseignée depuis que je suis prêtre: *Hors de l'Eglise, point de salut*. Quoique Jésus-Christ, suivant la pensée de saint Augustin, multiplie ses enfants par sa légitime Epouse et par ses esclaves, ils n'appartiennent réellement qu'à la première. Vous étiez à elle par le baptême et la foi implicite qu'il opère. Elle vous revendique, comme sa propriété, par la profession de cette même foi qu'elle seule conserve inviolablement, telle qu'elle l'a reçue de Jésus-Christ, et Jésus-Christ de son père. Elle vous en assure les avantages. Que pouviez-vous faire du seul caractère,

si vous aviez continué de vivre dans la privation de l'estimable trésor qui n'était point à votre usage? Que sert d'obtenir un droit au bonheur quand on y renonce de plein gré?...

Achevez de vous dépouiller de toute aversion pour le Saint-Siège, dont les ministres ont sans doute imbu votre âme naissante. L'autorité du successeur de Pierre ne doit point vous effrayer. Elle n'est point intolérable par elle-même; émanée de Jésus-Christ pour conserver l'unité, elle ne peut être anéantie sans que l'Eglise ne le soit avec elle; l'édifice n'est pas plus solide ni plus inébranlable que le fondement.

Ce n'est point un prêtre français qui accordera jamais au Pontife romain des privilèges exorbitants, capables de rendre sa véritable puissance odieuse et suspecte; mais il se gardera bien de porter atteinte à sa primauté d'honneur et de juridiction instituée par Jésus-Christ, et reconnue par les conciles généraux et par les Pères. Il sait trop que les zéloteurs du Saint-Siège ne sont pas ceux qui lui concilient le plus de partisans parmi les hétérodoxes; que c'est l'outrager en lui attribuant une grandeur factice dont il peut se passer, puisqu'il ne la tient pas de son divin fondateur, et que l'unique moyen de dissiper les préventions de la haine, c'est de ne pas dépasser les bornes posées par les canons. Mais il sait aussi que c'est toucher à l'arche sainte que de toucher témérairement aux droits incontestables de la chaire apostolique, devant laquelle Luther courbait humblement la tête dans les commencements, dont Mélancthon regrettait l'influence avec la plus amère douleur; à la soustraction de laquelle le parti protestant est redevable de cette multitude de scissions qui déchirent ses entrailles; et dont la salutaire autorité fait le maintien du bon ordre dans l'Eglise universelle.

Je ne crains point d'être démenti. L'exagération de sa puissance n'en fit jamais l'affermissement; elle contribua plutôt à sa ruine. L'aveugle adorateur fléchit d'abord le genou devant elle, et ne manque guère de finir par l'outrager. Semblable à ces Indiens qui, après avoir porté à l'extrémité les hommages qu'ils rendent à leurs fétiches, en poussent le mépris jusqu'au sacrilège; qui passent rapidement de la plus abjecte dévotion à l'impiété la plus prononcée. Au contraire, le zèle, selon la science, est plus constant et plus durable: voyez l'Eglise gallicane, si fermement attachée à ses franchises et au droit commun des évêques. Quel admirable spectacle ne donne-t-elle pas au monde? vingt-sept ans d'exil et de persécutions pour la cause du Saint-Siège.

Achevez de déposer ces injustes préventions contre la foi catholique que vous aviez inspirées des parents égarés. Je vais mettre la vérité à côté de l'erreur pour lui servir d'antidote. Ecoutez-moi :

Selon les protestants, nous dérogeons à la

médiation de Jésus-Christ, en rendant un culte religieux aux saints et en implorant leur assistance; imputation fausse et calomnieuse dont ils devraient être désabusés ! Nous savons bien, et nous le publions hautement, qu'il n'y a qu'un seul Médiateur de rédemption, Jésus-Christ Homme-Dieu ; mais nous savons aussi que nous ne sommes point en contradiction avec nous-mêmes, en admettant des médiateurs d'intercession dont les prières agréables à Dieu nous obtiennent des secours par les mérites de Jésus-Christ, à qui se rapportent, comme à leur fin dernière, les honneurs que nous rendons à ses serviteurs.

Selon les protestants, nous anéantissons la vertu du sacrifice de la croix par la célébration de la sainte messe. Mais nous répondons que, dans nos principes, cet acte auguste de religion n'est point un sacrifice essentiellement différent de celui du Calvaire, ni un supplément, mais seulement une vive et efficace représentation de la mort de Jésus-Christ.

Selon les protestants, nous dégradons la majesté de la religion par la multiplicité et la pompe des rites ecclésiastiques. Mais ce n'est point à eux à nous adresser ce reproche, puisqu'ils ont conservé quelques cérémonies, et ne rejettent point celles que leur grande antiquité rend vénérables à tout le monde. Ce qu'ils diront pour justifier ces faibles restes de l'ancienne liturgie, nous le dirons avec raison pour en défendre l'universalité. Peut-on nous soupçonner de donner pour le fond de la religion, la pompe des cérémonies, la distinction des vêtements sacerdotaux, la multitude des images et des sculptures qui décorent nos temples, l'harmonie de la musique qui relève l'éclat de nos solennités, et de confondre des choses si opposées ? Ignore-t-on que l'homme a besoin d'être frappé par des objets extérieurs ? et peut-il l'être davantage que par l'appareil et la magnificence du culte catholique ? Dieu n'en reçoit aucun honneur sans doute ; mais le chrétien en retire de grands avantages : ce sont des véhicules qui l'élèvent jusqu'à Dieu ; ce sont des symboles qui servent à retracer le véritable esprit de la religion.

Selon les protestants, nous tombons dans l'idolâtrie en adorant la sainte Eucharistie : mais si Jésus-Christ y est réellement et véritablement présent, pourquoi ne l'adorerions-nous pas ? Qu'ils prennent pour juges les prétendus réformés venus après eux, et ils apprendront de leur bouche que nous agissons conséquemment, dans la croyance où nous sommes que la substance du pain et du vin a été changée en celle du corps et du sang de Jésus-Christ, de rendre à cet Homme-Dieu, voilé sous de simples apparences, le culte de latrie qui lui est dû.

Selon les protestants, nous frustrons les fidèles d'une partie de la divine Eucharistie, par le retranchement de la coupe. Mais si Jésus-Christ est indivisible et tout entier

sous chacune des espèces consacrées, qu'importe une plus grande ou une moindre signification d'une nourriture complète ? Quand la substance demeure intacte, qu'est-il besoin de songer à de purs accidents ? D'ailleurs, observent-ils eux-mêmes tout ce qui a été pratiqué par notre Sauveur, dans l'institution et dans la distribution de cet auguste sacrement ? Ne se montrent-ils pas trop rigides sur un point de peu d'importance, quand ils transigent sans difficulté soit avec nous, soit avec les sacramentaires, sur des articles plus importants ?

Selon les protestants, nous substituons à la parole de Dieu des traditions humaines ; mais il n'en est pas ainsi. Loin d'affaiblir l'autorité de l'Ecriture sainte, nous l'appelons le principal fondement de la religion chrétienne, et la règle de droit : au lieu que la tradition n'étant que la règle de fait, nous voulons que ces deux règles ne soient jamais séparées l'une de l'autre.

Selon les protestants, nous assimilons l'autorité de l'homme à l'autorité de Dieu, en exigeant pour les décisions des conciles œcuméniques ou de l'Eglise dispersée, le même respect que pour la révélation. Il est bien vrai, comme le dit saint Grégoire, que nous respectons comme les Evangiles mêmes, les décrets doctrinaux de l'Eglise universelle ; mais c'est uniquement, parce qu'ils émanent de Dieu ; c'est sa sagesse et sa véracité que nous révérans dans la société qui le représente et qui suit ses inspirations. L'Eglise ne fait point de nouveaux articles de foi ; elle déclare seulement que tel ou tel point de doctrine appartient au dépôt sacré qu'elle a reçu de son divin Epoux : ainsi, celui qui écoute l'Eglise, écoute Jésus-Christ.

Si le temps me permettait de passer en revue tous les articles sur lesquels les Eglises protestantes sont entrées en litige avec l'Eglise catholique, il me serait aisé de vous faire voir qu'ils ont été mal entendus, parce que l'esprit de contention les a couverts de nuages épais ; qu'il suffit d'écarter les équivoques pour faire évanouir la plupart des disputes ; que celles qui resteraient encore ne blessent en rien la substance de la foi ; et qu'enfin, il n'est aucun dogme qui ne trouve son fondement dans les saintes lettres, interprétées par l'enseignement de tous les docteurs, de tous les temps et de tous les lieux.

Les Eglises protestantes ne parviendraient pas de même à justifier leur doctrine : comment en effet justifier ces dogmes monstrueux et désolants de la prédestination à la réprobation éternelle, de la nécessité irrésistible dans le mal comme dans le bien, de l'inutilité des œuvres de charité et de pénitence pour la justification, de l'innémissibilité de la justice, de l'ubiquité ? Comment justifier la réduction des sacrements à deux, l'abolition de la confession auriculaire, la suppression des indulgences, de la prière pour les morts, des vœux religieux, et surtout ces principes fondamen-

taux de la réforme, si favorables au fanatisme et à l'indépendance : qu'un chacun peut interpréter l'Ecriture sainte à son gré, et qu'un particulier est capable de mieux comprendre la doctrine de Jésus-Christ que l'Eglise tout entière.

Pour nous, nous ne croyons point que la Divinité ait inspiré l'adultère de David, comme elle a inspiré son repentir; nous ne croyons point qu'elle se plaise à façonner de ses mains puissantes des créatures intelligentes pour les perdre éternellement, et à tendre sous leurs pas des pièges inévitables. Nous ne croyons point qu'elle veuille récompenser des automates, forcés de suivre un penchant qui les nécessite au bien, et les punir des écarts qu'ils ne peuvent éviter. Nous aimons à regarder l'Eternel comme le meilleur des pères, qui chérit tous ses enfants, et qui veut sincèrement que tous soient sauvés. Nous avons en horreur ces doctrines impies qui attribuent à Dieu la perdition de l'homme, dont celui-ci est le seul artisan. Nous reconnaissons la nécessité d'une grâce surnaturelle pour le bien et la liberté de l'âme raisonnable pour la suivre; l'influence du Créateur sur l'esprit et sur le cœur, et la coopération de la créature pour le salut éternel, sans oser décider jusqu'à quel point elles contribuent respectivement aux bonnes œuvres.

Le concile de Trente nous enseigne que la vie éternelle doit être proposée aux enfants de Dieu, et comme une grâce qui lui est miséricordieusement promise par le moyen de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et comme une récompense qui est fidèlement rendue à leurs bonnes œuvres et à leurs mérites en vertu de cette promesse.

Le même concile nous enseigne qu'il ne faut pas tellement nous fier sur la justification que nous avons acquise, que nous ne puissions la perdre par notre faute; parce que si nous sommes assurés que Dieu ne nous abandonnera jamais de lui-même, nous ne sommes jamais certains que nous ne le perdrons pas, en repoussant ses inspirations.

Comme nous savons qu'il est impossible de rendre raison des mystères, nous n'avons point recours à de vains systèmes de philosophie pour en expliquer la profondeur. Nous nous faisons un devoir d'adorer ce que nous ne comprenons pas, parce que c'est la volonté de l'auteur de la révélation à qui rien n'est caché. Ainsi, nous rejetons l'ubiquité, inventée pour éclaircir le dogme de la présence réelle.

Nous ne nous permettons pas de réduire les sept signes ou cérémonies sacrées, établis par Jésus-Christ comme les moyens ordinaires de la sanctification et de la perfection du nouvel homme. Leur institution divine paraît dans l'Ecriture sainte, ou par les paroles expresses de Jésus-Christ qui les établit, ou par la grâce qui, selon la même Ecriture, y est attachée, et qui marque nécessairement un ordre de Dieu.

Quant à la confession auriculaire, nous

ne nous contentons pas de la regarder comme un frein salutaire; nous en reconnaissons la divine institution et l'obligation indispensable.

Enfin, nous conservons précieusement la doctrine tout entière de Jésus-Christ, qui donne la plus noble idée de la divinité, et qui unit étroitement les hommes entre eux en les unissant à Dieu : doctrine consolante et sublime ! Heureux qui l'entend et qui la garde !

Tout ici vous confirme non-seulement dans l'intégrité de cette doctrine, mais encore dans l'attachement que vous témoignez souvent pour le roi; et ce chef dont la modestie égale le savoir, et ces dignes élèves d'un si vertueux maître; jusqu'à ces monuments qui, sous des marbres glacés, renferment les mânes de tant d'hommes vénérables, si chers à la religion qu'ils avaient adoptée, ou dont ils ne s'étaient point départis au milieu des dangers de toute espèce; si dévoués au monarque qui était destiné à donner au monde une terrible leçon de la fragilité des grandeurs humaines, et de la déplorable inconstance des peuples.

Il me semble en ce moment que l'ombre illustre du duc de Perth, l'ami, le soutien de Jacques Stuart, l'admirateur et le disciple de Bossuet, planant dans cette enceinte, adresse à chacun de nous des paroles d'encouragement à la vertu, et nous rappelle sa rare magnanimité.

Grâce à l'éloquent évêque de Meaux, et lui aussi il fut un modèle de fidélité à son souverain légitime, il n'hésita point à sacrifier ses dignités, et à exposer ses jours pour remplir ses devoirs; et lui aussi il revint des sentiers détournés de l'hérésie à la voie de la vérité.

Il vous importe, mes très-chers frères, que votre conduite politique soit à couvert de tout reproche comme votre conduite religieuse. Et qui mieux que Bossuet et le grand chancelier d'Ecosse, dans leur correspondance, peut vous prescrire une règle ferme et assurée ? Les lettres du prélat, où sa belle âme se peint en traits de feu, abondent en sentiments si remplis de loyauté et de dévouement envers le souverain légitime, qu'elles peuvent servir de boussole dans toutes les circonstances, mais plus encore dans des circonstances difficiles et malheureuses.

« Je loue Dieu, milord, de voir.... que tout respire en vous l'amour de Jésus-Christ dans son Eglise et dans le lien de l'unité..... Je ne suis guère moins touché de votre inviolable attachement pour le roi votre cher maître.... Conservez ce tendre amour et cette inaltérable fidélité pour votre prince; ne cessez d'en donner l'exemple au milieu d'une nation infidèle; et qu'enfin, à la vie et à la mort, le nom du roi, votre maître, soit dans votre bouche avec celui de Jésus-Christ et de l'Eglise catholique, comme choses inséparables : Dieu est en ces trois noms; et je sais que votre roi vous serait

cher, quand vous ne regarderiez autre chose en sa personne sacrée que l'ordre de Dieu qui l'a établi, et l'image de sa puissance sur la terre (48). »

Chrétiens, vous l'entendez : voilà la vraie doctrine de Bossuet ; voilà l'enseignement de nos pères ; voilà la conduite des saints : ne l'oubliez jamais, vous surtout, jeunes gens. Il n'y a pas plusieurs chemins pour aller à la gloire et à l'immortalité ; il n'y en a qu'un, et le duc de Perth vous l'indique et vous y précède : « Comme il y a, disait-il (49), de la noblesse et de la grandeur à souhaiter de souffrir seulement pour l'amour de son souverain, que ne doit-on pas être prêt à souffrir, lorsque, avec cela, on souffre pour la religion catholique, et par principe de conscience ? »

Si, suivant la promesse de l'esprit de Dieu, les ossements de l'illustre confesseur de Jésus-Christ et du plus fidèle des sujets, tressaillent chaque jour d'allégresse, par les instructions religieuses que reçoit dans ce temple une jeunesse intéressante, et par les leçons d'attachement inébranlable à la légitimité qu'elle y entend, que ce jour soit pour eux un jour de triomphe : *Exsultabunt ossa humiliata.* (Psal. L, 10.)

O mon Dieu ! serait-il vrai que les murs élevés entre Jérusalem et Samarie doivent s'écrouler bientôt ? Les abjurations qui se multiplient dans toutes les parties de l'Europe, nous en laissent concevoir l'espérance. Et que tardez-vous, ô mon Dieu ! à les faire disparaître entièrement ? que tardez-vous à opérer un rapprochement si désirable ? Trois siècles ne suffisent-ils pas pour calmer l'effervescence des passions, pour ramener nos frères à des sentiments de concorde et d'union ? Les prétextes de schisme ne sont-ils pas évanouis ? Reconnaît-on dans le chef et dans les membres de l'Eglise catholique ces abus qui enflamèrent jadis la bile des réformateurs ? La doctrine a été mise dans un si grand jour, que les esprits les plus contentieux n'y sauraient trouver d'obscurité, et que ce qui paraissait choquer auparavant a disparu par le simple développement. La morale brille de tout son éclat, et jamais elle ne fut enseignée avec plus de pureté. Le clergé, instruit et modéré, ne veut se distinguer que par son zèle apostolique et la sainteté de ses mœurs ; il n'a plus à redouter ce reproche sanglant : « Ils disent, et ils ne font pas. » Les enfants de lumière, réduits à un moindre nombre par l'éloignement des enfants de Bélial, n'en remplissent que plus exactement les obligations qui leur sont prescrites. S'il y a moins de démonstration qu'autrefois, il y a peut-être plus de réalité. On n'est fidèle que parce qu'on le veut bien, mais on l'est franchement et sans hypocrisie.

Où ! si nos frères de la confession d'Augsbourg, persuadés à la fin que ce qui n'a

point été examiné sans préjugé n'a point été examiné du tout, voulaient se défaire des funestes impressions qu'ils ont reçues par leur éducation ; s'ils consentaient à étudier la religion catholique dans ces ouvrages précieux entrepris pour exposer nettement et précisément la doctrine de l'Eglise sur les articles controversés, pour la montrer dégagée de toute espèce d'alliage, exemple des opinions de l'école ; s'ils consentaient pareillement à étudier leur propre religion, non dans ces écrits dictés par le délire de la fureur et du fanatisme, pour multiplier les motifs de division, pour effacer ce qu'on appelait le caractère de la bête, mais dans les livres de ces hommes de paix qui ont paru comme des jalons au milieu du trouble et de la confusion ; qui ne pressent les heureux résultats d'un tel examen fait avec de telles dispositions ?

Pour vous, mon très-cher frère, puisque vos yeux se sont dessillés et que vous apercevez clairement la vérité, gardez-vous de la profaner jamais dans votre âme. Croyez de cœur pour la justice ; confessez de bouche pour le salut ; joignez à la foi les œuvres qui la rendent vivante et animée, qui procurent la vie éternelle.

DISCOURS VIII.

POUR L'ABJURATION DE J.-F.-B., CALVINISTE DU CANTON DE VAUD.

Prononcé dans la chapelle du collège royal des Ecossais, le 27 novembre 1817.

Le Sauveur du monde a dit dans son Evangile : *J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas dans cette bergerie, il faut que je les ramène, et il n'y aura qu'un seul pasteur et un seul bercail.* (Joan., X, 16.) Mon très-cher frère, vous êtes un témoignage de la vérité de cette parole divine ; vous éprouvez la puissance et les bienfaits de celui qui l'a prononcée. Né dans le canton de Vaud, vous aviez hérité de son esprit schismatique et de ses injustes préventions contre l'Eglise mère. Pour vous introduire dans son enceinte, que devait faire le souverain Pasteur ? vous animer d'un esprit de concorde et d'union, dissiper les préjugés que la naissance et l'éducation vous avaient inspirés : c'est là ce qu'il a fait. Il a répandu dans votre âme les dons de la charité ; il a déchiré le bandeau funeste qui couvrait vos yeux ; il vous a conduit comme par la main dans cette capitale ; il vous a confié à cet excellent maître (50) qui connaît si bien toutes les ressources de la miséricorde, qui sait allier des devoirs réputés incompatibles, qui est plus propre que personne à faire aimer la piété et à manifester tous les charmes de la vertu.

Le voilà donc écroulé, ce mur de division qui vous séparait de l'unité ! La voilà éteinte, cette aversion qui vous tenait éloi-

(48) Tome X, pag. 59.

(49) *Ibid.*, pag. 56.

(50) M. Récamier, médecin de l'Hôtel-Dieu de Paris.

gné de la maison du Seigneur ! elle vous ouvre ses portes et vous reçoit dans son sanctuaire. Gardez-vous de l'en faire repentir ; redoublez vos efforts pour vous rendre digne, de plus en plus, de cette inestimable faveur.

Oh ! que de choses j'aurais à vous dire dans la position où vous êtes ! que de motifs j'aurais encore à ajouter à tous ceux que peut-être je n'ai fait qu'effleurer, pour vous confirmer dans le pieux dessein que vous allez exécuter ! Heureusement j'aurai occasion de vous voir, et de vous développer, dans de nouveaux entretiens, toutes les raisons qui doivent faire désertir en foule les tentes des hérétiques ; et ramener au tabernacle du vrai Dieu. Je ne veux entamer aucune discussion pour le moment ; je me borne à une méthode (51) plus facile que me fournit l'assemblée du clergé de France de 1682, et qu'elle avait elle-même puisée dans saint Irénée, dans Tertullien, dans une lettre d'Erasme. Je vais faire, avec saint Augustin (52), le dénombrement des motifs qui me retiennent dans l'Eglise catholique ; ils sont plus que suffisants pour vous porter à y entrer, et à y persévérer après que vous y serez entré.

1^o Ce qui me retient dans le sein de l'Eglise, c'est l'ordre magnifique qui y règne, et l'accord parfait de tant de peuples dans la profession de la même foi. On dirait cet univers abandonné au plus affreux désordre, sous le rapport civil et politique ; on le dirait plus hardiment encore sous le rapport littéraire, eu égard aux factions qui se disputent l'empire de la science et de la raison. Les coutumes, les mœurs, sont aussi différentes que les climats ; les lois varient suivant les mœurs : il n'y a rien de stable dans les gouvernements, tout change dans le monde ; ce qui semble le plus solide disparaît d'un instant à l'autre. Au milieu de tant de vicissitudes et de révolutions, d'usages et de goûts différents, la foi de l'Eglise demeure immuable. Des nations, si opposées dans tout le reste, s'accordent en ce point seulement ; elles ne donnent pas même à la doctrine de Jésus-Christ la teinte et les nuances de leur caractère : elles ne peuvent lui faire contracter rien de terrestre et d'humain. Quel admirable spectacle ! Quel ravissant concert ! Les païens ont renoncé au culte des faux dieux pour embrasser le christianisme, sans conserver aucune trace de leurs anciennes erreurs. L'Eglise recrute de tous côtés dans les sectes hétérodoxes ; mais elle exige que chacun de ses prosélytes se dépouille de toute opinion particulière en matière de foi, et n'en ait pas d'autre que celle qui lui est propre : que quelque enraciné que soient les préjugés et les systèmes, il faut en faire le sacrifice sur l'autel de la concorde. Il n'est permis à qui que ce soit d'abonder en son sens, quand il a été dit : *Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous*. Bien diffé-

rente de ses rivales nourries dans la licence, l'Eglise catholique ne laisse point examiner après elle ; la soumission est le seul parti qu'on puisse prendre, dès qu'elle a prononcé, non une soumission purement extérieure et respectueuse, mais une soumission d'esprit et de cœur, telle que Jésus-Christ l'exige, puisqu'elle commande en son nom. Celui qui refuserait d'obéir à l'Eglise, serait retranché de sa communion ; celui qui ajouterait un seul *iota* à sa profession de foi, serait frappé d'anathème ; celui qui en effacerait un *iota*, encourrait le même châtiement : non-seulement il n'y a pas deux sentiments dans l'Eglise, il n'y a pas même deux manières d'exprimer le sentiment unanime ; on est d'accord et sur la foi et sur le langage. *Tenet me in Ecclesia consensus populorum atque gentium*.

2^o Ce qui me retient dans le sein de l'Eglise, c'est l'autorité tutélaire dont Dieu l'a revêtue, et qu'elle déploie avec autant de dignité que de sagesse pour l'accomplissement de l'œuvre de Dieu, et pour l'édification du corps mystique de Jésus-Christ. Et que deviendrions-nous, grand Dieu ! si vous n'aviez donné à la liberté des limites qu'il n'est pas permis de passer ; si vous n'aviez établi une puissance sacrée, devant laquelle tout doit fléchir le genou ? Pour me convaincre de la nécessité de cette autorité, je n'ai besoin que de jeter les yeux sur ce qui se passe parmi ceux qui ont secoué le joug. Quel affreux chaos ! quel étrange renversement ! La confusion de Babel n'était qu'une image imparfaite de la confusion qui désole les sectes protestantes. Chaque royaume de l'Europe a sa confession de foi distincte, sa liturgie, son ministère ; rien de commun entre eux que la damnable volonté de renverser l'édifice élevé par le Fils unique de Dieu, et d'annéantir sa doctrine. Ils protègent tous les genres d'égarements ; ils n'oppriment que la vérité. Genève, cette métropole de la réforme, est en proie à un mal intérieur qui la mine sourdement. L'enseignement de Calvin n'existe plus ; à peine s'y trouve-t-il un ou deux ministres qui conservent les articles fondamentaux du christianisme, que les prétendus réformateurs avaient expressément consignés dans leurs symboles ; tout le reste du consistoire les méprise comme des *vieilles*, indignes d'un siècle de lumière. Déjà, au commencement du siècle dernier, la Suisse, votre patrie, s'était relâchée dans sa croyance, et avait embrassé des opinions erronées. En 1718, le magistrat de Berne crut devoir mettre un frein à la licence des esprits : il ordonna à tous les pasteurs et professeurs d'acquiescer au formulaire, et de l'adopter comme règle de foi. Mais ce fameux *consensus*, renouvelé comme un remède à tant de maux, tomba bientôt après en désuétude, ou fut hautement rejeté, comme intolérable, par les libres penseurs. Da. s

(51) *Al. Méthode.*(52) *Contra Epist. juniam.*, n. 3, t. VIII, p. 135.

quel triste état y est maintenant la religion! Dieu le sait. Ruinée par ses divisions, la réforme ne peut même rapprocher ses membres épars sans achever sa ruine; et quand je vois les réunions qui s'opèrent en ce moment dans la Prusse et dans la Hesse, entre les luthériens et les calvinistes, je ne peux m'empêcher de croire que le mystère d'iniquité, commencé en 1517, ne soit sur le point d'être consommé. Heureuse l'Eglise catholique! elle n'a point à redouter de pareilles scissions, ni de tels compromis. Jésus-Christ y a pourvu, et son autorité la met à l'abri de ces abominations et de ces monstruosités : *Tenet me auctoritas*.

3° Ce qui me retient dans le sein de l'Eglise, c'est cet auguste siège de Pierre, tout brillant de splendeur et de sainteté, depuis son origine jusqu'à nos jours. Saint Augustin n'est pas le premier qui ait employé cette manière de raisonner. Saint Irénée voulait que l'on cherchât la tradition de la vérité dans les Eglises apostoliques, et comme il aurait été trop long d'énumérer les évêques qui les avaient gouvernées, l'un après l'autre, il confondait, par la succession des pontifes romains, quiconque osait avoir des sentiments différents, par un fatal aveuglement ou par une vaine gloire. Il est nécessaire, écrivait-il, que tous aient recours à cette chaire principale, parce qu'elle garde soigneusement le dépôt de la doctrine. Le grave Tertullien renvoyait les hérétiques de son temps à ce qu'avait appris, à ce qu'enseignait cette Eglise de Rome, dans le sein de laquelle les apôtres ont répandu et leur sang et la semence de la foi. Saint Optat de Milève y renvoyait les donatistes. Tous les Pères, dans tous les temps, y ont renvoyé ceux qui s'écartaient de l'enseignement ordinaire, et qui déchiraient le mystère d'unité. Je vois ce siège antique, sans cesse battu par l'orage, et toujours immobile au fort de la tourmente. Je le vois par intervalle éprouvant quelque obscurcissement dans la personne de ses pontifes, mais toujours indéfectible par privilège spécial. C'est autour de lui que se rallie le corps des pasteurs pour faire tête à l'ennemi. C'est à sa communion que se rattachent tous les enfants de Dieu, pour travailler tous ensemble à leur salut éternel. Qui ne ramasse pas avec lui, dissipe au lieu d'amasser. C'est à lui que les évêques dispersés ont coutume de s'adresser dans les affaires difficiles, et qu'ils demandent la solution de leurs doutes. Ses oracles, quoiqu'ils ne soient irréfragables que par l'accession du collège épiscopal, sont reçus dans l'univers avec le plus profond respect. Ses décisions portent la consolation dans les âmes soumises, et répandent la terreur dans le cœur des rebelles. La succession de ses pontifes n'a jamais défailli depuis le prince des apôtres jusqu'à Pie VII, qui occupe le trône de l'Eglise avec tant de gloire. Pierre ne meurt pas; il parle encore

par la bouche de celui qui est assis sur sa chaire, et par lui il confirme dans la foi ces hommes mal affermis, que le moindre vent fait chanceler, et qui heurtent contre les plus petits cailloux : *Tenet me ab ipsa sede Petri.... successio sacerdotum*.

4° Ce qui me retient enfin dans le sein de l'Eglise, c'est le nom même de catholique, qui ne peut convenir qu'à elle seule. Les sectaires prennent le nom de leurs chefs en s'enrôlant sous leurs drapeaux. Tous les hérésiarques ont transmis à leur parti et leurs erreurs et leur dénomination. Il était juste qu'on reconnût, à quelques titres, les descendants de tels pères, les héritiers d'une telle succession. Lors même qu'ils ne l'auraient pas voulu, les étrangers ne pouvaient les désigner que par la marque que leur naissance avait imprimée sur leur front. Au reste, la plupart d'entre eux n'ont témoigné aucune répugnance à garder le caractère de leur origine, et à porter dans le monde le nom de leurs auteurs. Tertullien en a fait la remarque. Les marcionites venaient de Marcion, comme les montanistes descendaient de Montan. Dans les siècles modernes, nos orgueilleux adversaires ont eu beau se faire appeler *évangéliques, réformés*, les noms de Luther et de Calvin ont prévalu, et leurs partisans ne sont plus désignés que par ce titre, qui fait leur honte, parce qu'il démontre leur nouveauté et leur opposition à l'Eglise mère. Pour nous, depuis que les disciples du Christ furent appelés de son nom, dans la ville d'Antioche, nous n'en voulons pas d'autre. Nous n'appartenons à qui que ce soit en particulier. Jésus-Christ nous a rachetés de son sang sur la croix, nous ne saurions méconnaître les droits qu'il a sur nous. En devenant ses membres par le baptême, nous sommes marqués de son nom comme de son sceau, pourquoi le rejeterions-nous? Ne serait-ce pas, de notre part, un excès d'ingratitude autant que d'impiété, si nous y renoncions? Le surnom de catholique ne désigne pas une fraction, mais bien l'universalité et l'exclusion de toute fraction. L'Eglise est catholique dans les temps et dans les lieux. L'Eglise n'est pas moins ancienne que le monde, et ne finira qu'avec lui, ou plutôt ne finira point, parce que ses élus vivront éternellement dans le sein de Dieu. L'Eglise n'est point resserrée dans quelque coin de l'univers, elle embrasse la vaste étendue du continent, et les îles les plus éloignées. Partout où Jésus-Christ est adoré, elle compte des enfants. C'est donc avec raison que cette qualité qui la décore est un lien indissoluble pour moi. Prenons l'un et l'autre la ferme résolution, l'engagement solennel de ne le briser jamais, et de nous honorer constamment du nom de chrétien, et du surnom de catholique : *Tenet me in Ecclesia ipsum catholicæ nomen*.

En devenant catholique, vous passez sous la juridiction d'un pasteur (53) dont la cap-

taie admire les talents et les vertus, autant qu'elle respecte le nombre de ses services et l'ancienneté de son ministère. Je me fé-

licite de vous remettre immédiatement entre ses mains; je vous recommande spécialement à ses bontés.

TABLE DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

NOTICE HISTORIQUE SUR L. A. ROBINOT. 9

OEUVRES ORATOIRES COMPLÈTES DE L. A. ROBINOT.

DISCOURS DOGMATIQUES ET MORAUX SUR DIFFÉRENTS POINTS DE RELIGION. 11

I. Prise de possession, 11. — II. Ministère pastoral, 15. — III. Ignorance de la religion, 19. — IV. Insuffisance de la probité, 26. — V. Nécessité de la religion, 35. — VI. La religion, sauvegarde de l'autorité des rois contre l'insubordination des peuples, et de la liberté des peuples contre le despotisme des rois, 45. — VII. Etablissement de la religion, 56. — VIII. Combats et victoires de la religion, 65. — IX. Apologie des martyrs, 75. — X. Bienfaits de la religion, 79. — XI. Avantages de la foi, 87. — XII. Suite des avantages de la foi, 95. — XIII. Suite des avantages de la foi, 98. — XIV. Parole de Dieu, 105. — XV. Parole de Dieu, 112. — XVI. Équité de la loi de Dieu, 120. — XVII. Autorité de la loi de Dieu, 128. — XVIII. Du péché, 135. — XIX. Certitude d'un avenir, 141. — XX. Jugement de Dieu, 147. — XXI. Prospérité des méchants, 155. — XXII. Connaissance de Jésus-Christ, 162. — XXIII. Caractères de la foi, 169. — XXIV. Indifférence pour la religion, 178. — XXV. Indifférence pour la religion, 185. — XXVI. Indifférence pour la religion, 190. — XXVII. Contradiction entre la croyance et les mœurs, 204. — XXVIII. Respect humain, 215. — XXIX. Jugements des hommes, 218. — XXX. Jugements des hommes, 225. — XXXI. Sur le salut, 250. — XXXII. Faux desirs du salut, 257. — XXXIII. Pénitence différée jusqu'à la mort, 265. — XXXIV. Impénitence, 245. — XXXV. Endurcissement, 261. — XXXVI. Larmes de Jésus-Christ, 269. — XXXVII. Motifs de conversion, 275. — XXXVIII. Pensée de la mort, 282. — XXXIX. Se disposer à la mort, 288. — XL. Mort du pécheur, 294. — XLI. Jugement particulier, 500. — XLII. Sur l'enfer, 507. — XLIII. Éternité des peines de l'enfer, 514. — XLIV. Sur la miséricorde, 522. — XLV. Mauvais propos, 550. — XLVI. Sur l'impureté, 557. — XLVII. Sur le scandale, 545. — XLVIII. Sur les tentations, 552. — XLIX. Sur la rechute, 560. — L. Pêché originel, 567. — LI. Grâce et péché, 574. — LII. Sainteté du chrétien, 581. — LIII. Sacraments, 587. — LIV. Abandon des sacrements, 595. — LV. Confession, 400. — LVI. Confession. Qualité qu'elle doit avoir, 407. — LVII. Confession, 419. — LVIII. Confession, 425. — LIX. Confession, 432. — LX. Pénitence, 440. — LXI. Mariage, 448. — LXII. Mariage, 454. — LXIII. Sur la confirmation, 462. — LXIV. Sur la confirmation, 469. — LXV. Sur le soin des malades, 474. — LXVI. Sur le soin des malades, 480. — LXVII. Sur les afflictions, 485. — LXVIII. Sur les afflictions, 495. — LXIX. Sur les afflictions, 502. — LXX. Sur les injustices, 510. — LXXI. De l'injustice et de la restitution, 521. — LXXII. De la restitution, 528. — LXXIII. De la jeunesse, 535. — LXXIV. Des suites d'une jeunesse vicieuse, 542. — LXXV. Des suites d'une jeunesse vertueuse, 552. — LXXVI. Sur la famille, 559. — LXXVII. Sur la famille, 564. — LXXVIII. Sur la famille, 569. — LXXIX. Sur le jugement dernier, 575. — LXXX. Sur la fausse sécurité des pécheurs relativement au dernier jour, 581. — LXXXI. Sur la résurrection des corps, 586. — LXXXII. Sur le discernement des bons et des méchants, 592. — LXXXIII. Sur les devoirs de l'état, 599. — LXXXIV. Le ciel est une récompense qu'il faut mériter, 608. — LXXXV. Pour le jour de la Toussaint, 615. — LXXXVI. Sur la fête de la Toussaint, 622. — LXXXVII. Pour le jour des Morts, 629. — LXXXVIII. Sur le purgatoire, 656. — LXXXIX. De l'invocation des saints, 640. — XC. Sur l'invocation des saints, 647. — XCI. Sur la venue du Messie, 655. — XCII. Disposition à la fête de Noël, 658. — XCIII. Sur l'Incarnation, 666. — XCIV. Des fruits de l'Incarnation, 672. — XCV. Des fruits de l'Incarnation, 679. — XCVI. Pour le jour de Noël, 686. — XCVII. Sur le Sauveur, 690. — XCVIII. Pour le jour de la Circoncision, 696. — XCIX. Sur le baptême substitué à la circoncision, 701. — C. Sur l'indifférence

pour Jésus-Christ, 706. — CI. Sur l'Épiphanie, 712. — CII. Sur la vocation à la foi, 718. — CIII. Sur la présentation de Notre-Seigneur au temple, 725. — CIV. Pour la fête de la Purification, 752. — CV. Sur le carnaval, 758. — CVI. Sur le carême, 745. — CVII. Sur le carême, 748. — CVIII. Sur la croix, 755. — CIX. Sur la nécessité de la prière, 761. — CX. De la prière, 766. — CXI. Pour la fête de l'Ascension, 775. — CXII. Pour le jour de la Pentecôte, 779. — CXIII. Pour le jour de la Pentecôte, 787. — CXIV. Pour la Fête-Dieu, 794. — CXV. Sur la confrérie du Saint-Sacrement, 800. — CXVI. Sur la confrérie du Saint-Sacrement, 807. — CXVII. Sur le sacrifice de la messe, 815. — CXVIII. Sur le sacrifice de la messe, 820. — CXIX. Sur le sacrifice de la messe, 824. — CXX. Sur le sacrifice de la messe, 829. — CXXI. Sur le sacrifice de la messe, 837. — CXXII. Communion fréquente, 845. — CXXIII. Sur les effets de l'eucharistie, 852. — CXXIV. Sur l'Assomption, 860. — CXXV. Sur le même sujet, 867. — CXXVI. Sur les pécheurs d'habitude, 875. — CXXVII. Pour le jour de la première communion, 881. — CXXVIII. Sur le même sujet, 885. — CXXIX. Pour la messe d'actions de grâce, après la première communion, 889. — CXXX. Sur le même sujet. Pour le soir, 892. — CXXXI. Pour le jour de la première communion. Avant la communion, 898. — CXXXII. Pour la messe d'actions de grâces, après la première communion, 905. — CXXXIII. Pour la rénovation des vœux du baptême, 905. — CXXXIV. Pour le jour de la première communion. Avant la communion, 911. — CXXXV. Pour la rénovation des vœux du baptême, 915. — CXXXVI. Pour le jour de la Dédicace, 921. — CXXXVII. Sur la Dédicace, 927. — CXXXVIII. Nécessité du culte extérieur, 954. — CXXXIX. Philanthropie et charité, 940. — Fragments d'un discours sur la charité envers les prisonniers, 952.

ALLOCUTIONS. — I. Pour un temps de calamité, 957. — II. Sur le même sujet, 960. — III. Dans un service pour le pape Pie VI, 965.

NOTICE HISTORIQUE SUR J. LABOUDERIE, 971.

OEUVRES ORATOIRES DE JEAN LABOUDERIE.

SERMONS. — I. Sur l'unité de l'Eglise, 983. — II. Sur la destruction du temple de Jérusalem, 999. — III. Sur le baptême, 1012. — IV. Sur la révélation, 1025. — V. Sur la Providence particulière, 1045. — VI-VII. Sur la nécessité de la foi en Jésus-Christ, 1039. — VIII. Sur la prière, 1075. — IX. Sur la prudence chrétienne, 1087. — X. Sur le bonheur des saints, 1100. — XI. Sur l'amour de Dieu, 1115. — XII. Sur l'amour des ennemis, 1151. — XIII. Sur la confiance en la miséricorde de Dieu, 1145. — XIV. Sur les dispositions nécessaires pour adorer Dieu dans son temple, 1157. — XV. Sur la mort, 1169. — XVI. Sur le purgatoire, 1182. — XVII-XVIII. Sur la réparation des ouvrages faits à Jésus-Christ, 1195. — XIX. Sur la rigueur de la justice divine, 1205. — XX. Sur le jugement dernier, 1217. — XX bis. Sur l'éternité des peines de l'enfer, 1251. — XXI. Sur la lecture de l'Écriture sainte, 1244. — XXII. Sur les effets de la communion, 1256. — XXIII. Sur le saint sacrifice de la messe, 1268. — XXIV. Sur la vocation des gentils, 1281. — XXV. Sur la Passion, 1297. — XXVI. Sur la résurrection de Jésus-Christ, 1517. — XXVII. Pour la fête de l'Assomption, 1531.

PANÉGYRIQUES. — I. De saint Louis, 1545. — II. De saint Augustin, 1570. — III. De saint Denys, 1589. — IV. De saint Charles Borromée, 1401. — V. De saint Vincent de Paul, 1415. — VI. De saint François de Sales, 1454.

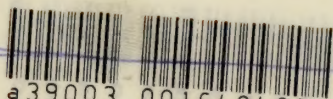
DISCOURS. — I. Pour la première communion, 1449. — II. Rénovation des vœux du baptême, 1461. — III. Pour le baptême d'un Juif converti, 1464. — IV. Pour la bénédiction nuptiale du même, 1472. — V. Pour la première communion du même, 1474. — VI. Pour une profession religieuse, 1475. — VII. Pour une abjuration, 1485. — VIII. Pour une abjuration, 1494.

FIN DU TOME SOIXANTE-SEIZE.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

--	--	--



a39003 001640423b

B X 1 7 5 6 . A 2 M 5 1 8 4 4 V 7 6
M I G N E , J A C Q U E S P A U L .
C O L L E C T I O N I N T E G R A L E E

CE BX 1756
.A2M5 1844 V076
COO MIGNE, JACQU COLLECTION I
ACC# 1047806

U D' / OF OTTAWA



COLL	ROW	MODULE	SHELF	BOX	POS	C
333	10	04	05	07	06	7